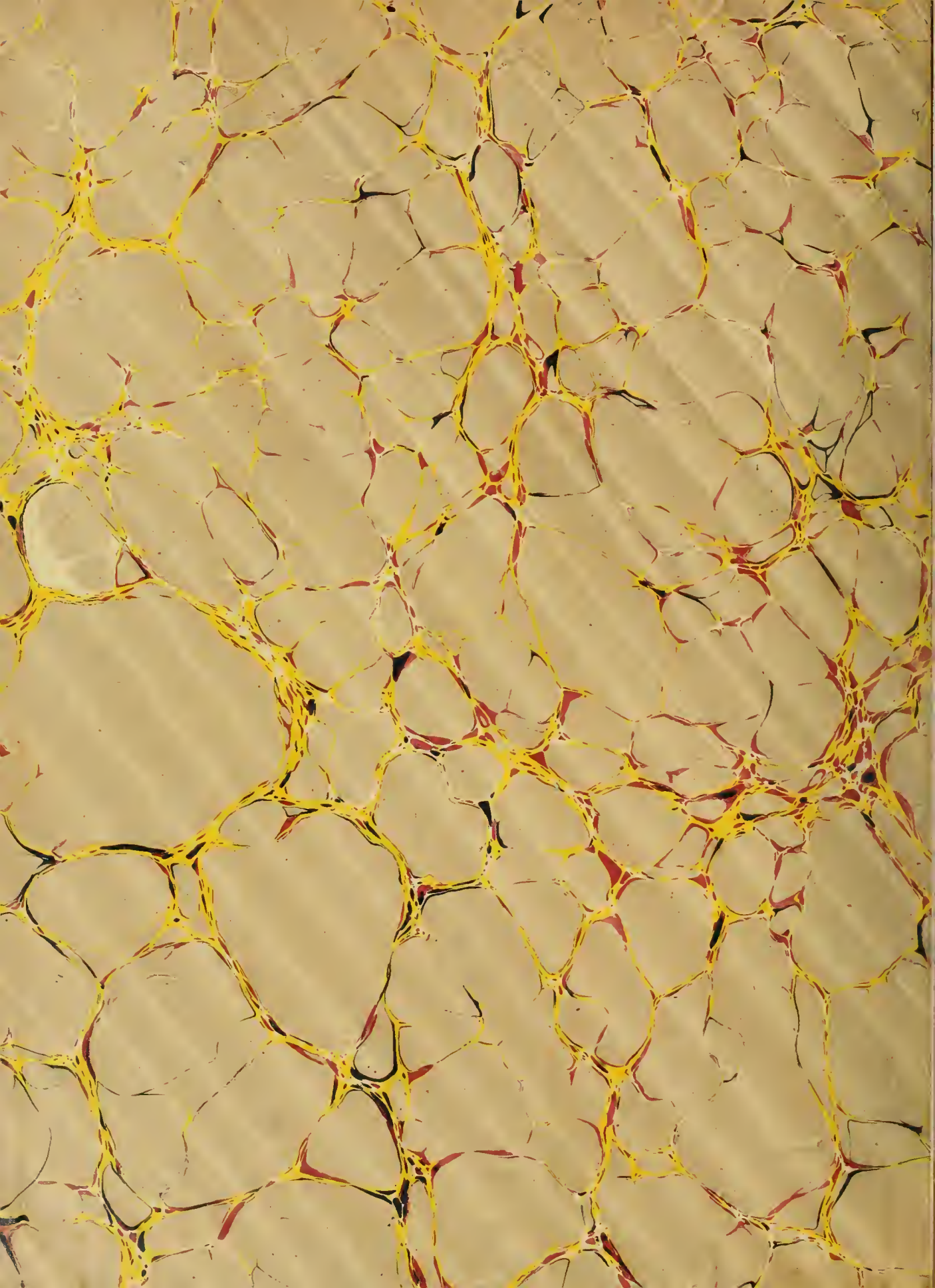


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti56pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

P
Fr Lit.
R

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME IV

32e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1895

197195
9. 7. 25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1895

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 6 JUILLET 1895

LA POLITIQUE

Il y a quinze jours, à cette même place, on parlait du monopole de l'alcool; on soutenait que ce monopole se justifie aussi bien et même mieux que celui du tabac, car ce n'est plus seulement l'intérêt du fisc qui est en jeu, mais celui de la santé publique. Depuis, la question a été discutée à la Chambre, d'une façon peut-être un peu sommaire. Il y a eu une majorité contre le monopole absolu, mais il y a eu une majorité pour le monopole de rectification, le seul qui soit intéressant au point de vue hygiénique. Ce n'est là qu'un vote de principe; cependant ce vote a son importance, et on sait quels incidents de séance il a amenés.

Toute cette discussion est longue, et elle est assez confuse. Au moment où j'écris, il est difficile de prévoir à quoi l'on arrivera, et si même on arrivera à quelque chose.

Des intérêts régionaux sont en lutte. L'impôt qui convient à tel département ne convient pas à tel autre. C'est pourquoi la réforme, qui n'a pas abouti quoique souvent discutée, risque de ne pas encore aboutir cette fois-ci.

Dégrevons le vin et les boissons hygiéniques, dit-on. Il semble que tout le monde soit d'accord sur ce point. Mais quoi! pour dégrever le vin, on va grever l'alcool; et voilà de nouveau nos législateurs perplexes.

Il faut cependant faire quelque chose. Le gouvernement a présenté un projet. Ce projet pouvait être critiqué sur plus d'un point, je le veux bien; mais mieux vaudrait encore le voter tel quel, que de ne rien voter du tout.

Le pire serait que ce débat, où la question d'impôt, quoi qu'on dise, est peu de chose devant la question d'hygiène, se terminât par un vote négatif : s'avouant impuissante à réformer le régime des boissons, la Chambre donnerait une arme nouvelle aux adversaires de la république parlementaire, et en particulier aux socialistes : « Vous voyez, diraient-ils, qu'on ne fait rien et qu'on ne peut rien faire; vous voyez que le parlementarisme est incapable de mener à bien la moindre réforme! »

On signale les progrès redoutables du socialisme : la raison n'en est-elle pas en partie dans les débats stériles des assemblées, dans le découragement des petits et des humbles devant des réformes toujours annoncées et jamais réalisées?

La meilleure réponse à faire aux socialistes, on l'a dit ici plus d'une fois, c'est d'améliorer ce qui existe; c'est de montrer, par des faits, qu'il n'est pas nécessaire de bouleverser la société pour y mettre chaque jour un peu plus de bien-être et un peu plus de justice.

S'il est des réformes chimériques, il en est aussi de possibles et qui seraient acceptées facilement par l'opinion moyenne : il suffirait, de ces réformes pratiques, que le Parlement en étudiât deux ou trois dans le cours d'une législature. Ce serait là une politique progressiste; ce serait aussi et surtout une politique conservatrice. Et pour en revenir à la question d'aujourd'hui, il importe que la réforme de l'impôt des boissons soit votée : il y va de l'intérêt et de la dignité du régime parlementaire.

4 juillet.

PAUL LAFFITTE.

QUELQUES LETTRES INÉDITES DE MICHELET

Ces lettres ne sont point détachées, comme on pourrait le croire, des archives de Vascœuil.

Les archives de Vascœuil restent intactes aux très bons soins de la famille Dumesnil. C'est là qu'est conservée la correspondance du grand écrivain avec son père, sa fille, son fils, son gendre (Alfred Dumesnil), et quelques amis.

Cette correspondance se compose d'environ un millier de lettres de Michelet. Mais avec les lettres de Michelet ont été conservées, en partie, celles de la famille, ce qui donne à l'ensemble de ces archives un intérêt inattendu.

Dumesnil, qui avait recueilli avec soin ces papiers, les avait classés par année et par mois. Au commencement de chaque année, un mot de préambule, puis quelques notes çà et là, simples, sobres, discrètes. En septembre 1891 me furent communiquées, avec toutes leurs annotations, les années 1856, 1857, 1859, et 1860 de ces vivants mémoires commencés en 1840 et continués sans interruption jusqu'en 1894.

Le travail n'est pas terminé, mais il pourra l'être par la famille; personne cependant ne saurait s'acquitter de cette tâche, comme pouvait le faire Dumesnil lui-même.

La nécessité de conserver, avec les lettres de Michelet, celles de ses principaux correspondants, apparaîtra un jour en toute son évidence; mais peut-être les lecteurs de la *Revue Bleue* l'ont-ils déjà comprise en lisant (dans notre numéro du 8 juin dernier) l'article intitulé : *Opinion de Michelet sur Jésus.*

Presque autant que dans ses propres lettres, sa vie, sa pensée se reflètent dans les lettres de sa famille, tant il avait pénétré de son esprit ceux qui l'entouraient.

Cependant, tous avaient conservé leur liberté de pensée, tous avaient gardé leurs allures personnelles, suscitées, évoquées par Michelet lui-même, qu'on a eu raison d'appeler *un éveilleur d'âmes.*

Les lettres que l'on donne ici, certainement se retrouveront dans la correspondance générale qui pourra quelque jour partir de Vascœuil, en une belle dizaine de volumes. Les autographes de celles qui vont suivre y sont, sauf les premières adressées à M. Levavasseur, et restées jusqu'ici dans mes mains.

Ce ne sont, à beaucoup près, ni les plus intéressantes, ni les plus caractéristiques, mais elles n'en donneront pas moins, je l'espère, quelques bonnes indications biographiques et philosophiques. Le lecteur appréciera.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* regretteront sans doute de n'avoir qu'une si minime partie de la correspondance Michelet. Je partage leur regret et j'en éprouve plus que personne l'amertume. Mais aux publications de ce genre, peut-être est-il bon de ne rien précipiter.

Certainement, pour plusieurs de nos célébrités contemporaines, la publication de leur correspondance s'est faite trop vite et trop tôt. Les recueils épistolaires volumineux n'arrivent et ne peuvent arriver au public que peu à peu et par reprises successives. Parmi les plus célèbres, plusieurs même continuent de s'augmenter et peut-être s'augmenteront encore longtemps. Nous sommes fort éloignés d'avoir tout Voltaire.

Pour Michelet aussi, il serait difficile que tout arrivât au public en une fois. Sachons attendre!

EUGÈNE NOEL.

A Ch. Levavasseur (1).

Avril 1848.

Il faut, mon ami, que la France adopte l'orpheline. S'il y a un plâtre de lui (2), qu'on le mette devant Saint-Ouen, sous un arbre de liberté : *Au dernier des sergents de la Rochelle, au premier, au dernier martyr, 1820-1848.* Obtenez sur-le-champ qu'on *chasse vos forçats.* Nul lieu plus dangereux que Rouen. A vous de cœur.

Je désire vivement que la nouvelle administration vous donne une place active, influente. Demandez, exigez au nom de la République.

A E. Noël.

Nantes, 2 juillet 1852.

Croyez-vous que je vous oublie, cher, très cher? vous auriez bien tort. Vous n'attribuez mon silence, n'est-il pas vrai? qu'au bouleversement de ma vie, à mes trois déménagements en deux mois, aux embarras de mon établissement à Nantes? Je ne quittais pas Paris seulement, je quittais les Archives où j'ai passé vingt-deux ans; je terminais mille choses, enfin je ramassais à la hâte un *viatique* de documents révolutionnaires pour la solitude où je vais écrire 93.

Ce terrible chiffre tranche étonnamment avec le lieu paisible, la maison ravissante, le profond silence où j'écris. Au mot 93, dit de Maistre, j'entends *Suonar la tartaren tromba.* Il a tort, tout y est mêlé, il y a là le cri des enfers et les voix héroïques... N'importe, le tumulte est terrible. Il faudrait, pour le reproduire, une voix de fer et d'airain, le plus perçant timbre d'acier.

... J'ignore absolument les instruments nouveaux qu'il me faut inventer pour faire entendre quelque chose de cette symphonie diabolique et divine.

J'ai commencé déjà par changer le rythme de mon Histoire. Ce ne sont plus de grands chapitres,

(1) Charles Levavasseur, fils et neveu des trois généraux rouennais du même nom, trois frères engagés en 1791 et 1792 dans les armées de la République.

(2) Il est question de L.-S. Lefèvre, le *cinquième des sergents de la Rochelle.*

Condamné, non pas à mort, comme ses quatre camarades, mais seulement à la prison, une amnistie, après trois années de détention, lui rendit la liberté.

Après 1830, il vint à Rouen diriger une imprimerie. Il y mourut le 4 avril 1848 d'une mort soudaine et tragique.

On a de lui plusieurs recueils de chansons, quelques brochures de littérature fantaisiste et des *Souvenirs de la conspiration de la Rochelle, dite des Quatre Sergents* (1845).

ce sont de petites sections pressées, dardées l'une sur l'autre.

L'accélération prodigieuse du pouls est le phénomène dominant de la *Terreur*.

Je vous écris ceci tout seul (ma femme est au marché), dans un délicieux cabinet, entre le beau jour d'un verger soleillé et des vertes pelouses, et le vert sombre des grandes charmilles qui, par l'autre fenêtre, viennent presque à moi. Nul bruit que quelques cris d'insectes et quelques voix d'oiseaux.

Ce qui me plaît dans cette solitude, c'est que ce n'est pas un château, un lieu d'oisiveté stérile; c'est un désert très plantureux d'arbres à fruits et de légumes.

Je me sens pendre, en nourrisson, aux mamelles de la nature.

Quoique nous soyons dans l'enceinte de Nantes, la vie est à très bon marché. Nous dépensons ici le quart à peine de ce que nous dépensions aux Thernes, et quand ma femme aura poules, oies et lapins, nous vivrons encore à meilleur compte. Je m'attriste souvent du contraste : comment meurt-on de faim en France, quand la nature fait tant pour nous? Si nous vivons ainsi dans une grande ville où l'octroi est énorme, que serait-ce dans les villages du Midi, hors des routes? Mais ici même, je vois perdre une infinité de places cultivables, beaucoup de bonnes choses qui ont trop de prix.

Priez Alfred (1) de me tenir bien au courant de sa santé. Il ne m'explique pas ce qu'est ce procès perdu. Je lui écrirai ces jours-ci. Je vous embrasse tous deux de cœur. Hommages affectueux à Madame Noël.

Rappelez-moi au souvenir de Mme de Gérando. Je lui envie bien d'être avec vous. Ma femme vous salue. Elle a été héroïque de résignation, de travail, d'organisation.

Au même.

Paris, 44, rue Jacob, 17 octobre 1853.

Je vous écris, cher ami, sur un coin de table branlante, dans un triste hôtel garni, d'où je lèverai ma tente demain. Tout cela est encore plus solide que l'Europe.

Je roule mon char nomade vers l'Italie. Je me figure que je retrouverai la santé et la vie dans la libre Italie (ou quasi libre) de Gênes.

J'emporte votre lettre et celle de Quinet. C'est le vrai salaire de mon livre, de tout ce grand travail d'hiver. Vous m'avez écrit tous deux des choses pleines d'immortalité.

Que vous dites une chose vraie et profonde! *il y a trop d'art*, c'est de quoi je souffre; mais je n'en reviendrai pas. *O sancta simplicitas!*

... Et voilà, mon ami, l'utilité de la mort. Ceux qui nous remplaceront trouveront, sans savoir comment, ce que nous poursuivons en vain.

Quinet a été consterné d'abord de ce livre, puis touché profondément. Il en résulte qu'on ne peut rien adorer, rien copier. Il faut trouver des voies nouvelles, dans le cœur, dans une haute et grande volonté.

Moi aussi, ce livre me dévore, tout fini qu'il semble. J'ai trop bu le sang noir des morts... J'ai consciencieusement égorgé des hommes qui m'étaient si chers. Je n'aurai aucun repos que je ne leur aie donné, pour expiation de mes sévérités, l'histoire de leurs successeurs, histoire fangeuse, histoire sanglante; cent fois plus sanglante que 93, — comment dire l'épouvantable cataracte de sang humain qui coule de 95 à 1815?...

Au même.

17 mai 1854.

Je ne savais rien moi-même, cher ami, ni de mon voyage, ni de mon séjour probable, ni (presque) de ma santé réelle. Tout était incertain, flottant, j'attendais que je pusse vous mander quelque chose de sûr.

Je vais *un peu mieux*, grâce au sulfate de quinine, à la pommade stibiée, etc. Je vais (le 5 juin) passer un mois aux eaux d'Acqui, près de Turin. Je serai à Paris vers le milieu de juillet.

J'ai bien peu travaillé, dans ces tristes alternatives. Mais j'ai beaucoup songé, beaucoup à vous, très cher, à vos travaux, à ce Voltaire que j'attends, je vous assure, avec une vive impatience. Ce sera, j'ai pu l'entrevoir, la vraie révélation du grand XVIIIe siècle.

Avez-vous mes *Femmes de la Révolution?* Des *Légendes du Nord*, je n'avais que vingt-cinq exemplaires qui ont passé aux journalistes. Si vous n'aviez pas encore les *Femmes*, ce serait que le pauvre Alfred aurait tardé de jour en jour, pour le mettre à la poste.

Au même.

Fontainebleau, 5 juin 1857.

Votre pensée me suit ici. Malades un peu tous les deux, nous voudrions savoir, ami, où en est le malade du Tot. Le temps, assez triste encore dimanche dernier, s'est transfiguré tout à coup, et nous arrosons à force le soir. Cette chaleur doit vous aller, ce semble. Donnez-nous, je vous prie, des détails, et sur votre état et sur le régime, votre vie, vos pensées, sur tout.

Avez-vous reçu *Richelieu?*... œuvre d'anatomie terrible, où j'ai presque épointé le scalpel historique. J'ai disséqué tous ces gens-là de très près, et les parties intérieures se voient maintenant pour la première

(1) Alfred Dumesnil, son gendre.

fois, proprement fixées sur épingle, comme mes coléoptères de Fontainebleau.

Je suis moins bien depuis deux mois que je ne l'ai été au commencement de l'année. Mais je vais pourtant, je travaille. Je désirerais bien aussi, cher ami, que quelque travail nouveau vous sourît et vous lançât dans l'*alibi* que nous donne toute chose commencée, dans ce renouvellement moral qui aide puissamment au physique.

Causons, je vous prie, là-dessus. — Des esprits si fraternels peuvent, en se communiquant, s'éveiller mutuellement en tels points, d'où jaillira quelque nouvelle étincelle où s'ouvrir des voies.

Ce qui m'a le mieux réussi, dans ces situations, ce qui a été aussi si favorable à ma femme si délicate et si maladive, c'est de *commencer* quelque étude nouvelle, — une science, ou même une langue. Chaque langue est le monument capital et l'âme d'un peuple, parfois d'un système de peuples. L'essentiel est d'entreprendre une chose à laquelle on soit *neuf*, et qui change entièrement la circulation.

Je vous embrasse de cœur, cher et très cher ami. Ma femme vous salue affectueusement et se joint vivement à mes vœux pour vous. Hommages d'amitié à Mme Noël.

Au même.

Fontainebleau, 11 juin 1857.

Votre opinion, cher ami, est la plus importante pour moi. Vous avez un sens spécial, un sixième sens pour la critique sympathique.

Vos deux lettres m'ont fait un plaisir infini, et *pour* ce que vous dites et aussi *parce que* vous le dites avec tant de verve. On y sent que la coupe déborde chez vous. Mon Dieu, que vous êtes riche!

Moi qui venais me reposer ici, je travaille plus que jamais, peut-être, je le crains, avec un trop aveugle acharnement et sans attendre les moments de l'inspiration. Voilà ce que c'est que d'avoir été ouvrier toute sa vie. — Vous, vous avez l'air de vivre à la pointe des épis et sur le calice des fleurs.

Je suis bien heureux si j'atteins ce que vous dites : *plus de style* et *plus d'art* (1). Le style m'a poursuivi toute ma vie.

Je vous embrasse de cœur, cher ami, et plus qu'ami.

Au même.

24 mai 1858.

Je suis bien heureux de la nouvelle. Vous êtes la colombe de l'Arche... Je voudrais me trouver à Vascœuil dans quelque temps, avec *vous*, avec *lui*, avec elle, pour que mon cœur fût au complet.

(1) C'est-à-dire : disparition du style et de l'art, retour à la simplicité.

Je ne vous ai pas répondu sur l'œuvre merveilleuse de ce grand et *puissant mâle* (1) ; mais qui n'a pas les deux sexes. Je le lui ai dit à lui-même. Il déteste la nature, il se moque de la grande Isis plus ancienne et plus jeune que le christianisme, et qui vivra des mille ans sur la tombe du christianisme. — Tant pis pour ce mâle admirable.

Au même.

8 juillet 1859.

Je vous lis et vous m'écrivez. Nous sommes les amis du *Monomotapa* dont parle La Fontaine. — Rien de plus joli que ce livre (2); il y a des paroles *solennelles :* cette vaillante populace des graminées, dont cinq ou six, du trop-plein de leurs mamelles, nourrissent toute la terre, cela est fort et grand. J'avoue que je voudrais un peu plus le *crescendo* de l'année, moins d'éparpillement, surtout plus de détails : l'extrême brièveté de chaque chapitre désole le lecteur. C'est la fleur de la fleur; mais on est en appétit, on voudrait davantage.

Je travaille ici fortement, autant qu'on le peut dans cette molle atmosphère. Le pays est voluptueux; les vins abondent; la plus belle végétation jusqu'au bord de la mer, les dunes sablonneuses parées des plus exquises fleurs. Au milieu de tout cela, quelqu'un me fait la vie très rude. Qui, cher ami? L'*Amour* qui me travaille de cent objets divers, et du *grand* siècle et des fleurs et de tout.

Au même.

Hyères (Var), 26 janvier 1866.

Cher ami,

J'ai votre gentille annonce, excellente et habile. Je vous remercie.

Je suis noyé et submergé dans cette mer du XVIIIe siècle. Je refais de fond en comble le procès de Damiens : rien de plus curieux et de plus ignoré. L'histoire du laquais est une grande chose, depuis Crozat, le laquais-roi de la Louisiane, jusqu'à Rousseau, Damiens, Figaro, etc., etc.

Je suis bien curieux de votre nouveau volume. Envoyez-moi toujours la première moitié, si vous l'avez en février.

Je vous serre la main et de cœur. Nous saluons les dames, embrassons les enfants.

A Georges Pouchet.

Hyères (Var), 7 mars 1866.

Cher monsieur,

Avez-vous vu aux pétitions du Sénat celle qui est

(1) Il s'agit de P.-J. Proudhon et de son livre : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église.*

(2) *La Vie des fleurs.*

appuyée du cardinal Donnet, relative à la *mort apparente?* Cela m'a tourmenté toujours...

Ma femme, à travers sa souffrance nerveuse, vit et vivra longtemps. Moi, *j'exécute* Louis XV, et cela me soutient.

A côté de la mort, je donne aussi la vie; vous aurez dans deux mois le *credo* du grand XVIIIe siècle, âge de foi, qui non seulement renversa le passé, mais fit la *formule nouvelle*. On l'a trop oublié. Donc, je suis plein de vie et de résurrection et j'en donne à revendre.

Cependant le maître des nuits, votre grand Syrius me parle toute les nuits, cet astre énormément puissant, deux cents fois plus que le soleil, — et si brillant ici; — il me dit, au nom de la vie, qu'il faut régler la mort sur notre infiniment petit.

Voilà qui vous regarde, savants. Vous vous occupez des mollusques; mais pour l'homme, vous vous endormez.

Je vous serre la main et de cœur.

A E. Noël.

8 juin 1868.

Cher ami,

C'est un éloge énorme que vous me donnez d'avoir été le *théologien du peuple*.

Ainsi soit-il! Que ceci soit sur mon tombeau! Vous allez recevoir la *Préface de la Terreur*.

Je vous serre la main, très cher et principal ami.

Au même.

Paris, rue d'Arras, 76, 19 octobre 1868.

L'article sur Boivin est charmant. Et ce mot de Moïse : « Plût au ciel que le peuple tout entier pût prophétiser! » — Vous dites à chaque instant des choses *naïves et profondes*, sorties de vos origines rurales, industrielles. Comment ne sent-on pas cela? Moi, j'en suis fort ému. Et d'autres aussi, croyez-le bien.

Il y a bien de l'esprit en France. Mais nous sommes un grand peuple effacé, *dispersé*, précisément par la fausse centralisation qui nous rompt notre unité d'âme.

La *Révolution* va paraître, et surprendra bien. Qui l'a lue le lendemain du 2 décembre?

J'aurais dû la réimprimer. J'ai été entraîné par le grand cours de la production.

Si vous écrivez à M. Boivin, rappelez-moi à lui, et dites-lui combien son livre (1) m'intéresse et m'importe.

Je travaille fort, et j'imprime. Je vais mieux maintenant.

J'espère vous donner au printemps quelque chose de plus fort et d'inattendu.

(1) *Notices historiques sur la Révolution dans le département de l'Eure*, par L. Boivin-Champeaux.

A Madame de Gérando.

Hyères (Var), 28 décembre 1871.

Madame,

J'ai reçu votre aimable lettre. Nous l'avons lue avec bonheur. J'aime à vous voir sur ce grand balcon, au milieu des vôtres et sur votre Danube, dans ce paysage héroïque.

Je vais mieux, et j'écris le premier volume de mon *XIXe siècle*. Il est déjà presque imprimé et paraîtra sans doute dans deux mois. Le volume donne la France en 94-95 et la première campagne de Bonaparte en Italie. Au II qui paraîtra à l'automne prochain je donnerai l'Angleterre et l'élan industriel de ce temps-là.

Je fais effort pour être juste. Je tâcherai de l'être plus qu'on ne l'a été pour votre compatriote Alvinzi. J'espère donner au vrai l'histoire du Pont d'Arcole et de Rivoli, où l'on n'a pas dit assez la vaillance des vôtres.

Les stratégistes, comme le prince Charles, Jomini, etc., donnent les mouvements stratégiques, mais rien sur les personnes; ils confondent les Allemands et Hongrois avec les Croates, etc.

Si Attila ou M. Granyi avaient quelque chose là-dessus, je leur serais fort obligé de me le communiquer en français car je ne sais pas votre langue et j'ai oublié l'allemand.

Nous n'allons pas trop mal. Nous vous saluons bien affectueusement, Madame, ainsi que Mademoiselle et Attila. Mille vœux.

A la même.

Hyères (Var), 1873.

Madame et amie,

Excusez-moi de ce long silence qui certes n'est pas un oubli. Mais vous savez qu'à travers notre vie errante et nos santés qui nécessitaient ces voyages, j'ai entrepris une œuvre colossale qui m'a fort soutenu le cœur, et par suite la vie.

Mon histoire du XIXe siècle est écrite, imprimée pour les années 1796-1821, c'est-à-dire à peu près pour les trente premières années. Je ne désespère pas, malgré mon âge, d'aller à l'époque récente, c'est-à-dire d'aller jusqu'à la vieillesse de ce siècle qui selon moi, décline non seulement en France, mais en Europe, en Amérique, partout.

Je n'ai pas oublié, à propos des guerres de Bonaparte, de mentionner l'admirable valeur des vôtres, ce noyau héroïque des armées autrichiennes...

Dites nous comment va Mademoiselle? Nous lui sommes bien attachés.

Je vous serre la main, Madame, et vous prie de croire à nos sentiments inaltérables.

MAITRE TOBIE

Nouvelle.

L'eau était près de bouillir dans la vieille cafetière de cuivre toute bossuée. Maître Tobie prit sur la tablette de la cheminée le moulin à café grinçant, fit couler les fèves dans l'entonnoir et se mit à les broyer avec précaution tout en aspirant, en fin connaisseurs le parfum qu'elles exhalaient. A la fin de l'opération il lâcha la poignée, après lui avoir imprimé un élan vigoureux qui la fit tourner deux ou trois fois sur elle-même, et il tirait le petit tiroir du moulin lorsque tout à coup la porte s'ouvrit comme sous la poussée d'un ouragan.

— Maître Tobie! hé! Tobie!

Il tourna nonchalamment la tête vers la voix qui l'appelait ainsi d'un ton courroucé.

— Quoi donc? fit-il.

— Les gamins sont à vos noisetiers!

— Vraiment? répondit maître Tobie avec une sérénité parfaite en secouant le café dans l'eau bouillante.

— Ils les cueillent toutes, les bandits!

— Toutes? il n'y en a pas tant que ça, dit-il pour l'apaiser... Quelques noisettes volées, la belle affaire!

Le bon café qui mijotait sur le feu était un plus digne objet de sa sollicitude pour le moment.

— S'il n'y en a pas beaucoup, raison de plus pour qu'ils ne vous les enlèvent pas à votre nez et à votre barbe. Prenez vite votre tire-botte...

— Bah! j'en ai fait autant quand j'étais gamin. On aime les noisettes à cet âge. Moi je n'en fais plus de cas.

— Vraiment, et les reines-marguerites qu'ils piétinent, les scélérats? et Noiraud qu'ils assomment à coups de pierres?

En effet, au même instant retentirent dans le lointain des miaulements plaintifs. Le bonhomme se leva avec une vivacité inaccoutumée et saisit le tire-botte.

— Noiraud? attends, attends! je te vais...

On entendit sur l'escalier le flic-flac des pantoufles de maître Tobie, puis un coup de sifflet aigu, un appel, des menaces. Mme Lene prêta l'oreille, s'attendant à distinguer des cris de douleur au milieu du vacarme; mais, déçue dans son espérance, elle secoua la tête d'un air mécontent. Alors elle alla vivement vers le poêle pour veiller à ce que le café de son vieux voisin ne débordât point. Quelques instants après, Tobie rentra dans la chambre portant sur le bras un énorme matou noir.

— Leur avez-vous flanqué une bonne correction à ces petits gueux, ces fils de Satan? s'écria Mme Lene dès qu'il parut sur le seuil de la porte.

— Ils n'ont pas fait de mal à Noiraud, dit-il, en remettant tranquillement le tire-botte où il l'avait pris.

— Naturellement, rien ne peut vous faire sortir de votre calme, vous! on vous vole, on vous gruge, c'est bien! on vous arracherait la peau du dos que vous répondriez encore : *Amen!*

Maître Tobie n'opposa à l'orage que son patient et bon sourire. Une longue expérience lui avait appris que rien n'imposait plus tôt silence à sa vieille voisine que le silence même. Et il tenait grandement à maintenir avec elle des relations de bon voisinage, car si quelqu'un au monde prenait intérêt à ses affaires et à son bien-être, c'était Mme Lene.

Tout enfants déjà ils étaient bons amis. Leurs parents habitaient la dernière maison qu'on apercevait en sortant de la petite ville hessoise, sur la colline appelée le Kreselberg. Chaque famille possédait la moitié de la maison, et tous les jours les enfants jouaient ensemble sur le haut escalier de pierre.

Puis arriva le jour où Tobie, jeune gaillard plein de vie et d'enthousiasme, s'en alla à l'étranger, et pendant de longues années on n'entendit plus parler de lui. Le frère aîné reprit l'atelier de cordonnier et Lene, l'unique enfant de l'autre famille, se maria. Restée veuve au bout de peu d'années, elle continua à occuper avec son fils la moitié de la maison. Tobie semblait s'être évanoui dans les airs sans laisser de traces. Le frère, homme bizarre et taciturne, ne parlait jamais de l'absent. Après sa mort subite causée par une apoplexie, la justice ordonna un appel d'héritiers qui longtemps demeura sans résultat, et l'on allait mettre aux enchères la moitié de l'immeuble, au grand déplaisir de Mme Lene, lorsqu'un jour l'exilé descendit le chemin creux venant du bois et, tranquillement, prit possession de son héritage. Quand il passa par la petite ville, personne ne le reconnut, mais Mme Lene qui remplissait un seau à la fontaine en face de chez elle, sitôt qu'elle le vit monter l'escalier de pierre, l'appela par son nom. En somme il avait peu changé; ses traits étaient sympathiques comme jadis, mais le visage était sillonné de rides; le jeune homme ardent, un peu fou, était aujourd'hui un homme calme, flegmatique même. Il avait dit autrefois que la petite ville parlerait un jour de lui avec orgueil, à présent il revenait se reposer dans son ancienne demeure, tranquille, indifférent, désabusé. Il avait été au loin, avait vu la moitié du monde, à ce que disait du moins le commissaire de police qui devait être bien informé par les papiers du bonhomme. Mais lorsqu'on questionnait ce dernier il répondait évasivement et ne semblait guère disposé à raconter ses aventures. D'ailleurs il y avait en lui quelque chose de si étrange qu'on n'osait pas le presser beaucoup.

Il rouvrit de nouveau l'atelier délaissé, et d'abord les gens, poussés par la curiosité, lui apportèrent beaucoup d'ouvrage. Toutefois, quand ils s'aperçurent que le vieillard n'était rien moins que bavard et travaillait lentement, petit à petit, ils le laissèrent, et maître Tobie tomba au rang de savetier. Il ne s'en fit pas grand chagrin, du moins à ce qu'il parut; il ne travaillait vraiment que quand on lui mettait l'épée dans les reins. Il avait même loué son champ malgré les remontrances de Mme Lene, et se contentait de cultiver quelques légumes derrière la maison. Enfin maître Tobie, comme on dit, ne se foulait pas la rate, et Mme Lene, qui était l'activité personnifiée, après avoir eu recours, pour l'arracher à sa fainéantise, à tous les moyens imaginables, reconnut enfin l'inutilité de ses efforts et se contenta de jeter de temps en temps un coup d'œil sévère sur le ménage, nettoyant ceci, rangeant cela, et faisant par-dessus le marché un beau sermon sur l'ordre et le travail, que le voisin écoutait avec une inaltérable sérénité.

Il prit dans l'armoire d'encoignure deux tasses, dont les bords dorés avaient subi l'injure des temps et les posa sur la table branlante :

— Allons, madame Lene, asseyez-vous et prenons une tasse de café ensemble, dit-il à la voisine qui, s'étant emparée d'un torchon, soumettait à un nettoyage sérieux les globes de verre remplis d'eau sur la petite table de travail. Ils étaient, il est vrai, couverts d'une épaisse couche de poussière, mais jusque-là maître Tobie ne s'était pas même aperçu de ce détail.

— Boire le café au milieu de cette saleté! Ah! non, par exemple!

— Bah! laissez donc, dit-il; j'arrangerai cela plus tard.

— Vous devriez bien travailler encore un peu!

— Vous n'y pensez pas, Lene! un samedi après midi! Jamais, jamais, entendez-vous! C'est un ancien privilège que je m'octroie, ajouta le maître en riant.

— Je sais que vous trouvez toujours un prétexte pour rester les bras croisés.

— Assez, assez, madame Lene! voulez-vous donc me gâter mon café par vos reproches? Buvons et ne nous faisons pas de bile, je vous en prie!

— C'est bon, dit-elle sans insister davantage, car elle savait que quand maître Tobie la traitait de « madame Lene », il était sur le point de se mettre en colère. Elle s'approcha donc de la table, aspira le parfum du café et dit :

— Il sent vraiment bon; mais attendez un instant.

Avant que maître Tobie eût eu le temps de répondre, elle était sortie, mais aussitôt elle revint avec un gros morceau de gâteau.

— Vous n'auriez dû l'avoir que demain matin, mais puisque vous faites du samedi le dimanche, autant vous le donner aujourd'hui.

— C'est gentil à vous, Lene, et je vous remercie, répondit le bonhomme. Il s'appuya commodément sur le dossier de sa chaise et la regarda comme elle était assise en face de lui. Jolie, Mme Lene ne l'était certes plus; seuls les yeux étaient encore brillants et beaux, et leur expression aimable était en désaccord avec les traits sévères, presque durs. Mais elle respirait l'honnêteté et la propreté depuis les cheveux grisonnants, peignés tout unis, jusqu'aux lourdes chaussures carrées. Et maintenant, tandis que de la main durcie par le travail et sillonnée de grosses veines elle portait lentement la tasse à ses lèvres, en avalait une petite gorgée, et remerciait le voisin d'un signe de tête léger mais expressif, il y avait dans ses traits quelque chose de maternel qui en ôtait toute la rudesse.

Mais que Mme Lene restât longtemps tranquillement assise, il n'y fallait pas songer, surtout quand elle n'avait pas apporté son ouvrage de tricot. Elle avait à peine bu la moitié de sa tasse que déjà ses yeux erraient incessamment par la chambre, puis elle se levait, allait prendre un objet à telle place pour le mettre à telle autre. Elle s'arrêta devant l'établi de cordonnier et y prit une paire qui se trouvait sur la forme, du reste la seule paire neuve qu'il y eût dans l'atelier.

— Pas encore plus avancée, Tobie? demanda t-elle après un examen attentif.

— Les choses soignées veulent du temps, répondit-il. Mais vous aurez là une paire de chaussures, madame Lene, qui vous ira... je ne vous dis que ça! Le monde n'aura encore rien vu de pareil.

— Oui, oui, mais quand le verra-t-il? Pour lentement, à coup sûr, ça va lentement. De cette façon vous ne ferez jamais rien. Voilà déjà quatre semaines que mes chaussures sont sur votre établi... Regardez plutôt Karl, mon Karl! Est-ce un travailleur, celui-là, oui ou non? Vous devriez bien prendre exemple sur lui, tout vieux que vous êtes!

Le bonhomme but aussitôt une longue gorgée pour n'être pas obligé de répondre. Karl était l'unique enfant de Mme Lene, et elle avait pour lui une vraie adoration. A ses yeux c'était l'homme le plus beau et le meilleur qui existât, et tout ce qu'il faisait était parfait. Son seul chagrin était que, malgré les aptitudes remarquables du garçon, elle n'avait pu faire de lui qu'un menuisier et que son Karl travaillait depuis longtemps déjà au loin, dans les grandes villes. L'opinion de Tobie était, il est vrai, quelque peu différente. Pour lui Karl était un enfant gâté, devenu avec l'âge un vaurien fieffé, après le départ duquel il avait constaté la disparition de quatorze

marks péniblement amassés. Mais il se serait plutôt arraché la langue que de souffler mot là-dessus à Mme Lene. Il savait que Karl était son idole, que pour lui seul elle travaillait, épargnait, se privait même du nécessaire.

— Ne dirait-on pas que je lui ai tiré le pain de la bouche? dit Mme Lene se tournant vers le vieillard devenu pensif. Ça ne vous va pas que j'aie parlé des chaussures? Eh bien, nous n'en parlerons plus. C'était sans mauvaise intention, Tobie; je n'en suis pas pressée.

Maître Tobie secoua la tête d'un air conciliant, et elle ajouta :

— Karl est un homme comme on en voit peu, vous le savez. Mais qu'il travaille plus vite que vous c'est bien naturel : il est aussi beaucoup plus jeune.

Elle eut un sourire radieux en songeant à son enfant; puis, se dirigeant vers la porte : — A présent je m'en vais, dit-elle; j'ai tant d'ouvrage encore! Allons, bonsoir, maître Tobie!

Et aussitôt la voilà partie. Peu de temps après on entendit son balai frotter avec tant d'entrain les marches usées de l'escalier qu'il semblait ne point vouloir faire grâce au moindre grain de poussière. Ce bruit produisit soudain chez maître Tobie une certaine émulation : il boutonna son gilet de laine grise, prit le torchon abandonné par la voisine et parut vouloir aussi se mettre à la besogne. Vraiment, pour qui aurait eu le culte de la propreté, il y avait dans la chambre de quoi s'occuper sans relâche. Tous les murs étaient tapissés de gravures, de photographies et d'images entre lesquelles pendaient trois boîtes pleines de papillons et de scarabées, un corbeau poudreux était perché sur l'armoire, et au plafond planait un milan aux ailes étendues. Sur une planche dans un coin, se dressaient des pipes aux têtes bigarrées, — le maître lui-même d'ailleurs ne fumait pas — et dans le coin en face s'appuyait un vieux fusil à moineaux tout rouillé. Sur le sofa de bois était jetée une peau de renard malpropre et usée, et l'énorme fauteuil de cuir était la couche favorite de Noiraud. Un rouge-gorge, qui voletait par la chambre, donnait des signes non équivoques d'une excellente digestion et cela ne contribuait pas précisément à augmenter le degré de propreté générale du logis.

Maître Tobie donna deux ou trois coups de torchon à droite et à gauche à travers ce bric-à-brac, puis, étonné et satisfait d'avoir déployé tant d'activité, il s'assit commodément dans le fauteuil et installa sur ses genoux Noiraud toujours endormi. Le gros matou servait de bouillotte au bonhomme qui était aussi frileux que nonchalant.

Le feu crépitait dans le petit foyer, les tisons se consumaient lentement, une lueur rougeâtre tremblait dans la chambre au crépuscule sans cesse grandissant. En face, chez le charpentier, l'apprenti balayait les copeaux; les femmes et les enfants, en l'honneur du saint jour du dimanche, nettoyaient le pavé de la rue devant leur porte; à la fontaine voisine les jeunes filles faisaient reluire les larges cercles de métal de leurs seaux pesants, et, de temps en temps une charrette, avec son attelage de bêtes à cornes, passait lentement, revenant de la campagne.

Maître Tobie s'étendit dans son fauteuil avec plus de complaisance encore que d'habitude; le samedi soir était resté tel qu'il l'avait toujours connu, rien n'avait changé dans la petite ville s'il avait changé lui-même et si ses cheveux, autrefois bruns et épais, avaient blanchi et se faisaient toujours plus rares. Comme cette vie calme, monotone, comme ce cercle d'action borné lui avaient semblé intolérables autrefois! Là-bas l'appelaient ses désirs, dans la vie aux luttes incessantes, aux perpétuels changements; plein d'ardeur et de foi, il ne doutait pas alors qu'il ne contraindrait la fortune à lui être favorable. Pourtant tous ses efforts avaient été vains, toutes ses entreprises avaient échoué, en partie par sa propre faute, en partie par la faute d'autrui.

Et quand, dans l'exil lointain, il laissait tomber les bras avec découragement, un désir d'une douceur infinie s'emparait peu à peu de son cœur : goûter la paix du samedi soir dans la petite ville oubliée. Et ce désir grandissait à mesure qu'il constatait l'écroulement de ses espérances. Il était harcelé par cette idée : s'asseoir à cette fenêtre donnant sur la rue étroite, dans cet humble logis qu'il avait à tout prix voulu déserter.

L'obscurité était venue; quelques lumières faisaient déjà çà et là scintiller les petites vitres; le foyer se réveilla tout à coup pour jeter un instant des lueurs plus vives qui vinrent danser sur l'établi juste en face de l'âtre.

Involontairement, les yeux du bonhomme tombèrent sur les chaussures à peine commencées. Autrefois son métier ne lui inspirait qu'horreur et dégoût : il se croyait fait pour un plus noble emploi. Et à présent, les vaines chimères envolées, les beaux rêves anéantis, une seule ambition lui était restée : faire une paire de bottines absolument irréprochable. Il avait imaginé une méthode qui donnerait de toute nécessité à l'objet un tour merveilleux : solidité et élégance! N'était-il pas navrant que personne n'eût plus confiance dans le vieux savetier? Longtemps il ensevelit son chagrin au plus profond du cœur, espérant toujours qu'à la fin quelqu'un se déciderait à lui commander une paire de chaussures neuves. Mais non, personne ne vint, et alors, comme un jour il donnait cours à sa bile devant Mme Lene, elle prétendit avoir besoin de bottines et maître Tobie lui prit aussitôt mesure. Cette opération préliminaire se

fit d'une façon nouvelle, étrange, puis Tobie dessina un croquis du pied et établit un calcul. La forme aussi ne fut pas disposée de la manière habituelle, et le bonhomme assura haut et ferme que de ses mains allait sortir un chef-d'œuvre dont le monde resterait ébahi.

Si quelqu'un jadis avait prédit à maître Tobie qu'il reviendrait à son point de départ après n'avoir trouvé par les chemins du monde que la lassitude et la misère, de quel éclat de rire il eût accueilli la fâcheuse prophétie! Sans doute il avait recueilli de-ci, de-là un grain de philosophie, et ses idées étaient autrement larges que celles des braves bourgeois de la petite ville; mais de ces choses, qui se souciait?

Le lendemain matin Tobie fut réveillé par l'éclat d'un soleil radieux. Pour célébrer le dimanche il avait dormi la grasse matinée, et il se sentit tout joyeux à voir que le soleil avait pu percer l'épais brouillard. Après s'être rasé soigneusement, — car il ne portait ni barbe ni moustache, — après avoir donné à manger à Noiraud et au rouge-gorge et avoir achevé lui-même son déjeuner frugal, il mit son habit des jours de fête et se glissa au dehors par la porte de derrière. Il n'aimait pas à être épié dans ses promenades du dimanche et rien n'exaspérait le vieil amoureux de la nature comme de rencontrer quelque connaissance qui, avec un rire niais, lui demandait pourquoi il s'en allait à travers champs au lieu de boire sa chope dans le cabaret enfumé. Aujourd'hui l'étroit chemin creux était solitaire et maître Tobie atteignit le bois sans avoir vu un visage humain, ce qui le mit en belle humeur. Il prit le petit sentier au flanc de la colline et aspira à pleins poumons l'air frais et embaumé du matin. Les feuilles mortes et les brindilles desséchées craquaient sous ses pas, et quand, par mégarde, il frôlait un buisson, une pluie or et pourpre s'épandait autour de lui. Le givre en fondant avait mouillé la mousse, partout l'eau tombait en gouttelettes sur les pierres, les fougères jaunies murmuraient au souffle de la brise, la senteur de la terre et des feuilles détrempées remplissait l'air. C'était un de ces jours merveilleux de la fin octobre où la nature qui va mourir se réveille au baiser du soleil automnal.

Poursuivant sa route vers le sommet de la colline Tobie arriva à sa place de prédilection, sous un gros sapin d'où l'on jouissait d'une vue magnifique. Au fond de la vallée la petite ville était enveloppée dans un brouillard bleuâtre, le ruisselet étincelait au soleil; des champs dénudés par l'automne s'élevait un léger nuage de fumée là où des enfants, qui gardaient les chèvres, cuisaient sous la cendre les pommes de terre oubliées. Le vent apporta l'écho affaibli d'un coup de feu; un geai voletant par le taillis jeta son cri strident. Puis tout redevint silencieux et le calme austère régna dans la montagne et la forêt.

Maître Tobie ôta son chapeau et, abritant ses yeux de la main, il contempla avec ravissement ce paysage qui lui était si familier. Soudain derrière lui des branches craquèrent, violemment écartées, et une voix rauque prononça son nom. Surpris il se retourna, et sa frayeur fut grande lorsqu'il vit un homme aux joues amaigries et aux vêtements en lambeaux s'avancer vers lui clopin-clopant, appuyé sur un bâton.

— Ne me reconnaissez-vous plus, maître Tobie? murmura entre ses dents le vagabond.

Il examina avec plus d'attention l'homme à l'aspect si déplaisant, et un soupçon dont il voulut se défendre lui fit monter le rouge au front.

— Grand Dieu! toi... mais non! non!... c'est impossible!... Karl?

L'autre, d'un air sombre, fit un signe de tête affirmatif.— Oui, oui, c'est moi, Karl. N'est-ce pas, vous ne vous seriez jamais imaginé que je reparaîtrais devant vous avec de pareilles guenilles sur le dos?

Le bonhomme aurait juré qu'on pouvait entendre les battements de son cœur, tant son angoisse était violente. C'était là ce Karl, ce travailleur modèle, cet homme comme on n'en voyait pas! Tobie voulut parler, mais aucun son ne passait ses lèvres, car sa gorge était serrée comme dans un étau. Pendant quelques instants il regarda avec un ébahissement stupide cette sorte de fantôme; enfin il dit avec effort :

— Sans doute, je n'aurais pas cru... mais enfin, malheureux, qu'as-tu fait pour tomber à ce... à ce...

Il ne put achever; sa pensée, qui se reporta vers Lene, le frappa d'un coup trop douloureux.

— Ce qu'on fait une fois qu'on s'est mis à dégringoler la pente, grommela Karl; on ne s'arrête plus. L'eau-de-vie et les cartes... et puis Grete, à qui il fallait toilette sur toilette. A présent elle va son train, Dieu sait avec qui, et moi...

Une violente attaque de toux lui coupa pour un moment la parole. Quand cette quinte fut passée, il raconta qu'il avait longtemps erré en quête de travail et qu'enfin, à bout de ressources, il avait commis un vol. L'impunité dont par malheur il avait joui l'avait poussé à en commettre d'autres. Le châtiment ne se fit pas attendre. Il alla en prison, et de ce moment fut perdu. La liste des condamnations grossit sans cesse, il tomba de plus en plus bas. Le dernier vol lui avait valu deux ans de réclusion. A l'expiration de sa peine il était déjà malade, et la vie vagabonde qu'il dut mener lui enleva bientôt ses dernières forces.

— Alors je me suis dit, retourne au pays pour y mourir au lieu de crever derrière une haie comme un chien, poursuivit Karl. J'ai mendié, le soir me couchant dans le foin; mais hier, quand je suis arrivé ici, quand j'ai aperçu l'endroit où demeure la

mère, ça m'a fait un effet... au point que mes jambes n'ont plus voulu me porter. Si la police m'attrape et me met en prison pour vagabondage, quelle honte!... quelle honte pour la mère...

Sa voix rauque s'éteignit en un murmure indistinct. Il s'assit sur une pierre et regarda fixement devant lui. Les rayons du soleil se jouaient autour de son chapeau crasseux et délabré et glissaient sur son visage blême aux traits flétris. Tobie non plus ne trouvait pas une parole; il songeait toujours à Lene, à la pauvre femme si travailleuse, si honnête! Il fallait à tout prix lui cacher la vérité; son Karl, un scélérat, un misérable qui avait traîné dans toutes les prisons!.... cela lui briserait le cœur. Mais que faire, grand Dieu, que faire? répétait-il sans cesse à part lui. Il tirailla les mèches clairsemées de ses cheveux blancs, se pinça le bout du nez, se caressa le menton... Tout à coup une idée lui traversa l'esprit; oui, oui, et même une excellente idée!

— Il ne faut pas que ta mère te voie dans ce costume, Karl, dit-il d'un ton mal assuré.

L'autre approuva: — Je sais! je sais! Mais si je meurs ici et que le garde me trouve ici, cela ne revient-il pas au même?

— Ne parle donc pas toujours de mourir. Il s'agit d'aller à l'hôpital du canton.

— Avec ces haillons sur le corps? Et puis c'est trop loin, je ne pourrai pas me traîner jusque-là.

— Je t'aiderai. Mets-toi dans les broussailles; ici, à cet endroit où pénètre le soleil, cela te fera du bien. Je cours à la maison et j'en rapporte des vêtements et quelques pfennigs qui me restent. Ensuite je te conduirai au train et tu gagneras l'hôpital. Tu marcheras bien jusqu'à la station du chemin de fer?

— Oui, mais... pourvu que je ne rencontre pas la mère!

— As-tu faim, Karl?

— Depuis hier je n'ai rien mangé.

Le bonhomme mit la main à la poche et en tira un morceau de pain.

— Tiens, mange, dit-il avec compassion. Dans deux ou trois heures au plus je serai de retour ici. Un peu de patience et tout ira bien.

Aussitôt il se mit en route et trotta vers la maison de l'allure la plus vive qu'il put prendre. Heureusement le chemin descendait jusqu'à la ville, et d'ailleurs ses vieilles jambes auraient pu le disputer encore à bon nombre de plus jeunes. De temps en temps il tirait de son gousset sa grosse montre d'argent et regardait l'heure d'un air anxieux. Il s'agissait d'arriver au logis pendant que Mme Lene était encore à l'église, car si son regard subtil tombait sur le paquet, ses soupçons seraient bientôt éveillés. Le vieillard courut à travers les champs labourés, des mottes de terre se collaient à ses chaussures; son haleine devenait oppressée. En avant! en avant! sinon il sera trop tard! Enfin il arriva à sa porte. Dieu soit loué, personne au logis! Vivement il attrapa son meilleur vêtement, une paire de bottes, du linge, fit un paquet du tout et mit dans sa poche un morceau de pain et une bouteille d'eau-de-vie. Il ouvrit l'armoire où se trouvait la boîte contenant toute sa fortune. Il compta dans une hâte fiévreuse: six marks soixante-quinze pfennigs... on va loin avec une pareille somme! Doucement, avec précaution, comme il était entré, il se glissa au dehors avec son paquet et s'enfonça dans le chemin creux. Il n'était que temps; déjà sonnaient les cloches: l'office divin était terminé. Il rencontra sur sa route quelques enfants, mais ils jouaient et se préoccupaient fort peu du bonhomme; toutefois il poussa un soupir de délivrance quand il atteignit la lisière de la forêt.

Karl, après avoir mangé la tartine, s'était blotti à une place bien chaude et était tombé endormi. Tout aux environs était tranquille et silencieux. Un ramier vint se poser sur la cime du sapin, y roucoula quelque temps, puis reprit son vol d'une aile rapide.

Lorsque Tobie arriva au terme de sa course, le soleil brillait déjà obliquement entre les troncs des arbres, et une brise fraîche s'était élevée.

Il secoua le dormeur qui le regarda d'un air égaré.

— Debout, Karl! Nous n'avons pas de temps à perdre. Voici les effets, habille-toi... M'entends-tu?

Karl obéit machinalement. Maître Tobie remarqua avec inquiétude la rougeur fiévreuse de ses pommettes saillantes de poitrinaire.

— Veux-tu encore un morceau de pain?

— Non, la faim est passée.

— Alors, bois un coup.

Il tendit la bouteille, et Karl en avala une forte gorgée.

— Cela réchauffe, dit-il; maintenant ça va mieux. Vous êtes bon pour moi.

Tobie ne répondit pas, mais il pressa son compagnon. Quand ce fut fait, il lui demanda s'il pourrait marcher jusqu'à la station du chemin de fer, une heure et demie de chemin environ. « A présent, oui, » répondit le jeune homme, et ils descendirent lentement le sentier du bois. Souvent ils durent s'arrêter. Karl n'en pouvait plus, ses forces semblaient l'abandonner. Alors il faisait un nouvel effort, et une autre étape était encore franchie; enfin, après deux longues heures, ils arrivèrent en vue de la station.

— Je ne peux pas aller plus loin avec toi, dit Tobie; à la station je pourrais rencontrer quelqu'un qui me reconnaîtrait.

Il fouilla dans sa poche et en tira sa petite fortune.

— Voici de l'argent, Karl, le train passera dans quelques minutes. Va à la ville et fais-toi admettre à l'hôpital. Et puis écris à la mère.

Les traits émaciés du vagabond se contractèrent douloureusement.

— Je voudrais vous prouver ma reconnaissance, dit-il ; mais cela sera-t-il jamais possible ? Penser que c'est vous qui faites cela pour moi, vous que j'ai dépouillé autrefois...

— Va, va ! il s'agit d'arriver à temps pour le train ; va donc !

— Dieu vous récompensera, maître Tobie ; pas pour moi, mais pour la mère...

Il se traîna en boitant vers la station. Tobie se retira à l'abri d'un buisson, et dix minutes après il vit passer le train qui emmenait Karl vers la ville, chef-lieu de canton où se trouvait l'hôpital...

Cette semaine-là maître Tobie ne fêta pas la saint Lundi. Il battit le cuir comme s'il avait sur le chantier mille paires de bottes. Il savait que Mme Lene n'entrait jamais chez lui quand elle entendait le bruit du marteau, ne voulant pour rien au monde le troubler dans son travail ; or, à présent, il redoutait sa présence, sa parole sans détour, son regard loyal.

Toutefois, au bout de deux jours, ce bruit incessant donna beaucoup à réfléchir à Mme Lene. Que signifiait chez le bonhomme cette ardeur au travail qu'elle ne lui avait jamais connue ? Avait-il été piqué au jeu par ce qu'elle avait dit samedi passé au sujet de la nouvelle paire de bottines ? C'eût été là un succès inespéré ! Elle se promit d'attendre un jour encore, puis de tirer l'affaire au clair.

Le lendemain de grand matin le facteur monta l'escalier. Un éclair de joie illumina les traits de Mme Lene. Une lettre pour elle ! Ce ne pouvait être que de son Karl. Si Mme Lene lisait, en y mettant le temps, une page imprimée en grands caractères, l'écriture manuscrite était pour elle la mer à boire. Elle avait alors recours à son voisin qui s'entendait à déchiffrer les pattes de mouche les plus enchevêtrées. Elle descendit donc chez lui sans perdre une minute et entra dans la chambre.

Lorsque le bonhomme la vit arriver cette lettre à la main et le visage rayonnant de joie, il dut s'asseoir, car ses jambes tremblaient comme la feuille.

— Un lettre de mon fils, Tobie ! Vite, lisez-moi cela !

Sa main défaillante tira de l'étui les lunettes aux grands verres ronds. Mme Lene, tout à la joie de son cœur, ne remarqua pas combien le vieillard était pâle. Il respira profondément et lut d'une voix hésitante la lettre dont les termes avaient été convenus entre lui et Karl sur le chemin de la forêt à la station. Il disait, qu'il avait quitté la Suisse pour revenir au pays, mais que, tombé malade en route, il était entré à l'hôpital.

A cette lecture Mme Lene éclata en sanglots :

— Le pauvre enfant, s'écria-t-elle ; il a sûrement trop peiné ; c'est pour cela qu'il est devenu malade. Et le voilà au milieu d'étrangers sans personne pour le soigner comme il faut !

Maître Tobie mit en œuvre toute son éloquence pour calmer l'agitation de la pauvre mère. Il parla contre sa conscience, dit que ce ne devait être qu'une légère indisposition, fit une description magnifique de l'hôpital qu'il présenta sous les couleurs d'un véritable paradis et conclut que Karl en sortirait bientôt sain comme l'œil. Alors ils feraient un festin comme la vieille maison n'en avait pas vu jusqu'ici.

Et véritablement Mme Lene se laissa persuader de reprendre sa besogne accoutumée et abandonna son projet de partir sur-le-champ pour aller elle-même soigner Karl. Mais, vers le soir, elle parut dans son costume des dimanches devant le bonhomme ébahi. On lui avait dit qu'à l'hôpital les malades n'étaient pas couverts assez chaudement et surtout n'avaient pas à manger à leur faim. En entendant ce dernier grief, sa résolution fut prise ; elle ne fit qu'un bond jusqu'au logis et sans souffler mot de la chose à maître Tobie elle décrocha un jambon de la cheminée, alla acheter un fromage de cochon qu'elle mit dans son panier avec des œufs, du beurre, du fromage, enfin elle enveloppa d'un linge un gigantesque pain de paysan. Lorsque chargée de tous ses paquets elle vint dire adieu au bonhomme, celui-ci, pour la première fois de sa vie peut-être, entra dans une violente colère.

— Si vous ajoutez plus de foi à des commérages de femmes qu'à tout ce que je peux vous dire, s'écria-t-il en donnant sur la table un coup de poing qui fit danser tous les outils, c'est bon, allez, faites à votre tête. S'il arrive quelque malheur vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même !

Un moment Mme Lene parut interdite ; mais, poussée invinciblement par l'amour maternel, elle fit bon marché de la colère du vieil ami. Après un rapide : « Au revoir, à bientôt ! » elle prit en toute hâte le chemin de la gare, son lourd panier à un bras, son gros pain sous l'autre.

Le dimanche vint, et Mme Lene n'avait pas encore reparu. Cette fois maître Tobie n'alla pas dans la forêt, mais s'assit tout soucieux dans son vieux fauteuil de cuir. Karl allait mal, cela n'était pas douteux, sinon madame serait déjà venue reprendre ses seaux et son balai, elle qui avait la maladie du pays quand elle passait une demi-journée éloignée de la ville. Quant aux nouvelles, il n'y fallait naturellement pas compter. Karl maniait facilement la plume, mais Mme Lene n'avait de sa vie entière confectionné l'œuvre compliquée qu'on appelle une lettre. Maître Tobie, tout démoralisé, depuis trois jours allait à chaque train et dévorait des yeux ceux qui en des-

cendaient, puis il revenait au logis la tête basse, toujours déçu dans son attente. Aujourd'hui il devait renoncer à ces excursions parce que le dimanche il y avait là-bas un tas de badauds dont il ne se souciait pas d'être vu. Pour toute éventualité, il chauffa bien la chambre et prépara une bonne tasse de café; il était encore absorbé par cette besogne lorsque, tout à coup Mme Lene entra, chargée exactement comme au départ.

— Bonsoir, Tobie, me voilà revenue, dit-elle d'une voix tremblante. Elle déposa ses paquets sur la table, s'assit et éclata en sanglots convulsifs.

Maître Tobie en savait assez long déjà; pourtant il demanda :

— Ça va mal, Lene?

— Ce matin on l'a enterré. Personne ne suivait le cercueil. Et maintenant le pauvre petit repose tout seul parmi des inconnus.

Le grand silence dans la chambre n'était troublé que par le crépitement léger du bois dans l'âtre et le ronron de Noiraud assoupi. Maître Tobie, debout, les yeux baissés, ôtait et remettait sans cesse un de ses énormes chaussons. Enfin il se moucha à diverses reprises et demanda :

— L'avez-vous trouvé encore en vie?

— Oui, dit-elle. Mais il était temps. Le soir de mon arrivée je n'ai pas pu le voir. Le lendemain j'ai couru à l'hôpital. Le pauvre petit, était-il pâle et maigre! Il a trop peiné, vous dis-je! Il m'a tendu la main, toute froide! Il ne pouvait plus manger. Il parlait si bas que je pouvais à peine l'entendre. Et il a tant parlé de vous, Tobie! Il a dit qu'il vous devait beaucoup, que je ne pourrais jamais être assez bonne pour vous. Le cher petit! Quelques heures plus tard, il était mort. S'il avait moins peiné il serait encore en vie.

Elle pleura quelque temps en silence. — Ah! si j'étais morte à sa place! reprit-elle enfin. Ma vie est inutile maintenant : je n'ai plus personne pour qui travailler... Elle passa sur ses yeux rougis sa main dure et osseuse, puis une idée qui lui vint lui fit brusquement relever la tête. — Mais j'ai apporté une lettre de mon Karl; il me l'a donnée comme il allait trépasser. Il faut me la lire, Tobie!

Elle déplia un mouchoir, puis un journal enveloppant la lettre qu'elle tendit au bonhomme. Celui-ci considéra le papier d'un œil méfiant, approcha la lampe et mit ses grosses lunettes :

« Chère maman. Quand tu liras ceci, je serai mort. Mais je ne pourrais reposer en paix si je ne t'avouais... que cet amour... que toi et maître Tobie m'avez prodigué... j'en étais in... » Le bonhomme fit un brusque mouvement, les lunettes tombèrent à terre et l'un des verres fut brisé.

— Est-ce bête à moi! s'écria-t-il. Voilà mes lunettes en pièces. A présent je ne peux plus lire. Il faudra attendre jusqu'à demain, Lene. Du reste il n'y a pas grand mal, car je vois que vos yeux se ferment malgré vous.

A peine le bruit de ses pas se fut-il perdu sur l'escalier que le maître tira de l'armoire d'encoignure une seconde paire de lunettes qu'il tenait en réserve, et parcourut rapidement la lettre. Il hocha la tête à diverses reprises, puis, la lecture terminée, il froissa le papier entre ses doigts, le jeta au feu et en dispersa soigneusement les cendres. Alors il prit dans le tiroir une feuille blanche, une vieille plume et un encrier poussiéreux, et se mit à écrire avec ardeur. Il était plus de minuit quand enfin il souffla la lampe et se mit au lit avec un soupir de satisfaction.

Le lendemain soir, — il ne fallut pas moins d'un jour entier pour remettre les lunettes en état, — maître Tobie lut à sa voisine la lettre qu'il avait composée. Les larmes de Mme Lene coulèrent le long de ses joues amaigries en entendant que Karl avait toujours pensé à elle et que son unique ambition avait été de rendre sa vieillesse heureuse. Il avait toujours travaillé avec courage, avait mis de l'argent de côté, mais de méchantes gens lui avaient tout pris. Alors le désir de revoir sa mère ne lui avait plus laissé aucun repos; il voulait revenir au pays, ouvrir un atelier, devenir un homme considéré de tous.

Mme Lene se frottait les yeux. Oui, oui, c'était la crème des hommes, son Karl. Quelle magnifique lettre! Et voilà! maintenant son petit était mort, il reposait là-bas au milieu des étrangers, et elle ne pouvait pas même aller planter sur sa tombe des cinéraires et des marguerites.

A partir de ce soir-là, maître Tobie dut chaque jour relire la lettre de Karl; Mme Lene n'était jamais lasse de l'entendre. Lui, cependant, travaillait activement à la nouvelle paire de chaussures, et un samedi soir, d'un air triomphant, il la montra achevée à Mme Lene. Elles ne payaient pas de mine, mais elles devaient aller parfaitement. Mme Lene tira, poussa, rien n'y fit : le pied ne pouvait entrer. Lorsque enfin elle fit timidement la remarque que « c'était peut-être un peu étroit », le bonhomme répondit qu'il en devait être ainsi : les bonnes chaussures sont toujours un peu dures d'abord, puis elles se prêtent au pied et vont comme un gant. »

Mme Lene tira ses bas avec soin, et enfin le pied pénétra, mais il était là dedans comme dans un brodequin de torture et la brave femme aurait volontiers pleuré tant elle souffrait.

— Ne feriez-vous pas bien de les remettre un peu sur forme, Tobie?

Le maître soumit la chaussure à un examen sévère.

— Elle devrait aller, dit-il; c'est sans doute votre pied qui a changé.

Mme Lene surmonta héroïquement le mal; pour

rien au monde elle n'aurait voulu faire de la peine à celui que son fils, au lit de mort, lui avait recommandé.

— Vous avez raison, dit-elle; à force de marcher, le pied s'est enflé sans doute. Je mettrai les bottines de côté. Mon Dieu! j'en ai si rarement besoin maintenant! Mais lisez-moi encore une fois la lettre du petit.

Et le maître lut. Les boules d'eau de l'établi, à la lueur de la lampe, jetaient sur le mur leurs reflets changeants; Noiraud ronflait; le rouge-gorge, la tête sous l'aile et perdu dans un rêve, pépiait parfois, perché pour la nuit au haut du fauteuil. Et le maître lisait, lisait. Mais une autre voix, triste et douce, résonnait pour lui seul au fond de son cœur: « Elle n'a rien su et ne saura rien! A toi, de tes belles chimères et de tes folles espérances, il ne reste à présent que le souvenir. Tu n'es pas capable, pauvre vieux bonhomme, de faire comme il faut une paire de chaussures... Et pourtant... pourtant tu n'auras pas passé tout à fait inutile en ce monde, puisque tu as empêché le cœur d'une mère de se briser de douleur! »

C. G. Reuling.

(Traduit de l'allemand, par G. Art.)

LA DÉFENSE DES COLONIES
ET LES EXPÉDITIONS COLONIALES

Depuis que nous avons des colonies, l'opinion publique s'est inquiétée de savoir comment seraient recrutés leurs défenseurs, ce qu'ils seraient, à qui ils appartiendraient. Des essais ont été tentés, des modifications opérées, depuis que la question est à l'étude, mais rien encore de définitif. Et pourtant, il faut en finir. La politique d'expansion coloniale a montré la nécessité d'avoir une armée destinée à la fois à garder nos colonies, et à mener à bonne fin, sans retards, une expédition dans les pays lointains.

La guerre de Madagascar en est la démonstration la plus éclatante. Il a fallu six mois pour préparer cette expédition. Pendant ce temps, nos adversaires ont bien voulu nous attendre; mais dans d'autres pays, l'ennemi n'aurait peut-être pas cette patience et nous risquerions fort d'arriver trop tard.

***

Le système actuel est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le décrire bien longuement. Trois ministères collaborent à la défense des colonies : la Marine qui fournit des troupes d'infanterie et d'artillerie, les Colonies, qui donnent des médecins, des pharmaciens et des commissaires pour soigner et administrer ces troupes; la Guerre, qui prête des unités de la Légion étrangère et des troupes des autres armes, comme le génie, le train, la cavalerie, armes que la marine n'a pas jugé à propos de se réserver jusqu'à présent. Voilà comment la défense est assurée en temps ordinaire. S'il s'agit d'une expédition importante, on ajoute à ces éléments des troupes et des services de la Guerre, dont une partie appartient aux corps d'armée de France, l'autre au corps d'armée d'Algérie. Comme un corps ainsi constitué manque forcément de cohésion et d'ensemble, on est bien obligé de le préparer, de l'assouplir pendant un certain temps avant de s'en servir.

Une telle organisation peu conforme à la logique ne satisfait pas aux difficultés de la pratique. Une machine dont les rouages sont si disparates ne peut fonctionner aisément : il en résulte forcément des à-coups, des retards, des insuccès.

Pendant longtemps, la Marine seule a été chargée de l'administration des colonies et de leur défense. Actuellement l'administration ne la regarde plus. La défense ne lui appartient qu'en partie, elle ne devrait plus lui appartenir du tout. Avoir des troupes en France et dans les colonies, troupes administrées et soignées en France par un personnel et aux colonies par un autre, assurer la mobilisation de ces troupes en temps de guerre, cela est une tâche trop vaste pour un ministère qui n'a pas trop de toutes ses forces, de tous ses soins, de toute son attention pour une flotte aussi importante que la nôtre, dont l'action serait décisive dans une lutte contre une puissance européenne. Se limiter exclusivement à la flotte est le rôle de la Marine. Il est temps qu'elle le comprenne et se décide à se séparer des troupes.

Le ministère des Colonies serait très heureux d'avoir dans sa main une armée pour la défense des colonies et les expéditions. Malheureusement cette conception, séduisante en théorie, s'évanouit dans la pratique. Une telle armée devrait vivre par elle-même, se suffire à elle-même, ce qui est impossible. Dans les colonies, l'usure du personnel est telle, le déchet est si considérable, qu'une « relève » importante est nécessaire. Il est impossible de faire toute une carrière aux colonies, d'y retourner continuellement. Il faut, entre chaque séjour colonial, un long temps passé en France pour rétablir sa santé. Avec une armée appartenant au ministère des Colonies, sans existence en dehors des colonies, c'est impossible. Une telle armée fondrait rapidement : ce serait une armée de condamnés à mort.

Que ceux qui doutent encore assistent au débarquement des transports revenant de l'Indo-Chine; ils verront les cadavres ambulants de ceux qui reviennent après un seul séjour colonial. Ils seront

vite convaincus et n'oseront jamais condamner à d'autres séjours coloniaux des soldats ainsi usés. Ils verront combien une pareille mesure serait contraire à l'humanité : ils comprendront la nécessité de laisser ces hommes se remettre dans un climat sain avant de repartir (1).

De toutes nos possessions, seule l'Algérie jouit d'un climat sain, or elle ne dépend pas du ministre des Colonies, et ses services militaires sont assurés par la Guerre.

Si l'Algérie appartenait au ministère des Colonies, le 19e corps, faisant partie de l'armée coloniale, constituerait la relève générale. Mais cela n'est pas, et n'est pas près d'exister, la question des pays de protectorat compliquant les choses.

Le ministère de la Guerre seul peut donc donner cette relève ; seul il peut donner un temps de séjour suffisant pour permettre à ceux qui ont passé plusieurs années aux colonies de rétablir leur santé. L'armée française est assez grande pour assurer la relève des forces constituant la défense des colonies. C'est le grand réservoir dans lequel on peut puiser pour combler les vides. Sûr de pouvoir revenir dans un corps d'armée de France et d'y rester lorsqu'il sera fatigué ou malade, l'officier, le sous-officier ou le soldat, n'hésitera pas à partir chaque fois qu'une vacance se présentera. Avec une armée n'ayant d'existence qu'aux colonies, la perspective d'y retourner à perpétuité arrêtera ceux qui auraient l'intention d'y entrer.

De plus, une armée appartenant au ministère des Colonies doit agir aussi bien pour la défense que pour les expéditions, il lui faudra donc, outre l'infanterie et l'artillerie, du train, du génie, de la cavalerie, des services des postes et télégraphes, etc., etc. Ces services appartenant tous à la Guerre actuellement, c'est encore à la Guerre qu'on devra faire appel pour les constituer. Trouvera-t-on des adhérents consentant à se condamner aux colonies à perpétuité ?

Il est donc conforme à la logique, à l'humanité, que le ministère de la Guerre soit chargé de la défense des Colonies et des expéditions lointaines. Lui seul peut mener à bien une pareille tâche, en raison de ses ressources et de ses moyens d'action. Pour cela, il faut que les troupes de la Marine passent à la Guerre, ainsi que les services militaires relevant actuellement du ministère des Colonies (médecins et commissaires). Ce passage doit se faire par fusion pure et simple, et non en conservant à chaque corps son autonomie. La fusion pure et simple permettra la relève, elle aura un autre avantage, énorme à mon sens, et que le ministre des Colonies sera le premier à reconnaître. Cette relève de tout le personnel militaire employé aux colonies se faisant sur l'ensemble de l'armée, le nombre de ceux qui passeront dans les colonies sera considérable.

De retour en France, ils en parleront, ils ouvriront des horizons nouveaux à tous ceux qui les écouteront et qui peut-être auront ainsi l'idée d'aller, eux aussi, voir ces pays lointains. De l'armée, cette curiosité passera à la population civile. Attirés par ces récits, des industriels, des gens d'affaires entreront dans les entreprises coloniales et contribueront à la prospérité de nos colonies. Avec une armée ou des corps autonomes, elles ne seront connues que par un petit nombre de gens, toujours les mêmes, formant un cercle restreint. Le passage à la Guerre par fusion pure et simple fera, pour la diffusion des idées coloniales, plus que cinquante ans d'autonomie.

Songez à ce qui s'est passé pour l'Algérie. Conquise et gardée par la Guerre, elle a vu se succéder un nombre incalculable de militaires. Rentrés en France tous l'ont fait connaître et tous, directement ou indirectement, y ont amené des colons. Si les colonies avaient eu le régime militaire de l'Algérie, elles seraient aujourd'hui plus connues, plus peuplées, plus prospères.

***

Les hommes qui veulent conserver l'état de choses actuel ont toujours présenté les mêmes objections, irréfutables selon eux, et ils déclarent impossible ce passage à la Guerre.

D'abord la garde des arsenaux : c'est sous ce prétexte spécieux que la Marine s'est plu à avoir des troupes lui appartenant; et ces troupes destinées aux arsenaux vont aux colonies, font partie des expéditions, figurent dans la mobilisation. Si l'on en fait le dénombrement on verra qu'elles sont au moins cinq fois plus nombreuses qu'il ne faut pour garder les arsenaux. Si la Marine a besoin d'avoir des troupes spécialement affectées à cette garde, que ces troupes ne fassent pas autre chose, qu'elles restent toujours dans les ports, et soient d'un effectif strictement limité au lieu d'aller dans les quatre coins du monde. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir des troupes spéciales pour ce service : n'importe quelle troupe de la Guerre gardera les arsenaux de la Marine, comme elle garde un fort, un établissement militaire quelconque. C'est un service de place comme un autre, rien de plus.

On ne comprend même pas que les troupes de la marine, ayant des mutations excessivement fréquentes, soient chargées de ce service. En raison de leurs nombreux départs, elles n'ont pas le temps de se

(1) Sur la mortalité de l'armée française dans les colonies on pourra consulter la communication faite à la Société de médecine publique par M. Lagneau. (V. *Revue Scientifique*, 6 août 1892.)

spécialiser dans les arsenaux de la Marine. Les troupes de la guerre, ayant des séjours plus longs dans les ports, des garnisons plus stables, seraient plus à même de remplir ce rôle.

Si la Marine ne croit ses arsenaux bien gardés que par un personnel lui appartenant, qu'elle crée ce corps en le recrutant comme elle l'entendra. Mais que sous prétexte de garde des arsenaux elle ne retienne pas deux régiments d'artillerie, douze d'infanterie, presque autant de régiments indigènes qui gardent tout excepté ces arsenaux.

Les mêmes hommes s'écrient : Sans l'artillerie de marine, comment ferons-nous pour l'artillerie de la flotte ? Plus d'artillerie de marine, plus de canons sur les navires ! Ils oublient que le corps des ingénieurs maritimes qui construit les navires, peut aussi les armer. Ce corps ayant la même origine que l'artillerie de marine a les mêmes connaissances générales et peut, par conséquent, aborder les mêmes connaissances spéciales avec le même talent. Il suffit de créer à l'École d'application du génie maritime une ou plusieurs chaires d'artillerie. Les stages dans les fonderies pourront compléter l'enseignement. En attendant que cette organisation soit complète, des officiers d'artillerie pourront être détachés à l'armement des navires et, au fur et à mesure de leur remplacement par les ingénieurs, retourner dans les régiments.

On objecte encore : Avec la Guerre fournissant les services militaires des colonies, aurez-vous un nombre suffisant de volontaires ? Mais puisque avec la perspective de retourner toujours aux colonies on trouve actuellement un nombre suffisant d'officiers faisant leur carrière de la vie coloniale, à plus forte raison en trouvera-t-on quand la relève se faisant par toute l'armée celui qui servira dans les colonies aura la certitude de ne plus y revenir s'il ne le veut pas.

Et la spécialisation ? Elle est bien exagérée. Chacun saisit très vite les différences du service colonial. De plus, ceux qui s'intéressent à une colonie demandent toujours à y revenir. Ce sont toujours les mêmes qui reviennent dans les mêmes colonies, d'autant plus volontiers qu'ils n'y sont pas forcés. L'Algérie a été conquise par des généraux ayant servi en France, et qui n'appartenaient pas à un corps spécial aux colonies. Il en est de même pour la Chine et le Mexique. La quinine a été appliquée au traitement des maladies des pays chauds par un médecin faisant partie du corps de santé de la Guerre. Qui oserait contester les bienfaits résultants de cette pratique ! Il n'est nullement nécessaire d'appartenir à un corps spécialement colonial pour faire un bon service hors de France.

***

Il est donc urgent de faire passer à la Guerre tous les services militaires que retiennent actuellement la Marine et les Colonies. La Marine n'a aucune raison pour avoir des troupes, les Colonies n'ont aucune raison pour avoir un corps de santé et un commissariat. En France, il n'y a que deux ministères militaires : la Guerre et la Marine. C'est à l'un d'eux que doivent appartenir le corps de santé et le commissariat des colonies.

En fait d'organisation, le plus simple est toujours le meilleur. Seule, la fusion permettra le recrutement et la relève des services militaires aux colonies. Elle seule donnera le nombre et la force. Les troupes de la Marine, devenues troupes de la Guerre, tiendront garnison dans les ports de guerre. Peu à peu, ces troupes seront placées dans les ports de l'Algérie, et chargées de fournir des garnisons aux colonies. Dans ces ports, il y aura toujours, en plus de la garnison ordinaire, des corps prêts à partir en cas d'expédition, corps exercés depuis longtemps, ayant une cohésion suffisante par la réunion constante de leurs unités. Portant la tenue coloniale, ce qui est facile en Algérie et impossible en France, ils n'auront à subir aucun changement de tenue et n'auront qu'à s'embarquer sur les transports qui viendront les prendre et les conduire directement au pays à conquérir. Chaque port de l'Algérie ayant les différentes armes et les différents services pourra fournir une colonne expéditionnaire suffisante. Si l'importance de l'expédition est plus grande, plusieurs ports contribueront à la formation du corps expéditionnaire. Avec une semblable organisation, la formation de l'armée de Madagascar eût été bien plus simple et bien plus rapide.

Les ports de l'Algérie auront une autre garnison pour la relève des colonies en temps de paix. Le climat des ports de l'Algérie se rapproche assez de celui de la France pour conserver la santé entre deux périodes coloniales : il est assez chaud pour éviter les souffrances de l'hiver à ceux qui reviennent des colonies. La vie y est agréable et facile. Il est juste de la réserver aux troupes servant aux colonies. Ces ports, où passeront tous ceux qui demanderont à partir, seront comme la salle d'attente des colonies et la France des coloniaux. La transition sera plus facile, ce qui n'arrive pas avec le système actuel où l'on voit des gens n'ayant jamais quitté la France envoyés brusquement dans les climats tropicaux. Quant à ceux qui ne voudront plus retourner aux colonies, au moins pour un certain temps, ils passeront dans un des dix-huit corps d'armée de France où il y aura toujours de la place pour eux.

Au ministère des Colonies, des officiers généraux formeront des conseils techniques pour tout ce qui est relatif aux corps militaires en service aux colo-

nies. C'est ce qui existe déjà. Le passage à la Guerre effectué de cette façon ne modifie donc rien. Il se fera sans secousses, sans bouleversement profond. Il ne sera qu'un changement d'étiquette, qu'une régularisation, une unification de ce qui existe. Il donnera une organisation puissante, large, élastique, suffisant à tous les besoins, répondant à toutes les objections, résolvant toutes les difficultés (1).

***

LA TRAHISON DU GÉNÉRAL SARRAZIN

(1808-1814)

Las Cases raconte, dans son *Mémorial* (2), qu'il trouva un jour Napoléon absorbé dans une lecture : « Je viens de lire le général Sarrazin : c'est un fou, un écervelé, il dit des bêtises. Après tout cependant, il se laisse lire, il amuse, il coupe, tranche, juge, et prononce sur les hommes et sur les choses... Ce Sarrazin a déserté du camp de Boulogne, portant tous mes secrets aux Anglais : cela pouvait avoir des suites fort graves. Sarrazin était général; son acte fut hideux, irrémissible. Mais pourtant regardez comme, en révolution, un homme peut être mauvais sujet, dévergondé, éhonté. » Le rôle politique et militaire de Sarrazin ainsi que sa trahison ont laissé peu de traces dans l'histoire. Toutefois certains des renseignements que le traître porta aux ennemis de la France ont assurément servi les desseins de ceux-ci et ont, par suite, contribué à la défaite dernière et à la chute définitive de l'Empereur.

Sarrazin était né à Saint-Silvestre (Lot-et-Garonne), le 15 août 1770, de pauvres cultivateurs. Sa jeunesse fut exemplaire : il faisait l'orgueil du maître d'école de son village, éclipsant de sa gloire naissante son compatriote Murat, un écervelé qu'il prit en haine dès ce moment, et même Bessières qui lui paraissait cependant alors « un petit Caton » (3). On le protégea, il devint précepteur du comte de Verduzan : ses manières étaient séduisantes, son esprit sérieux, ses connaissances étendues et solides. En 1792, il était professeur à l'École militaire de Sorèze. Au premier bruit de l'invasion, il vole à la frontière, ne rêvant que patrie, gloire et liberté. Le général Houchard le prenant pour le fils du comte de Sarrazin, émigré, le fait arrêter et il ne s'échappe que grâce à la pitié des gendarmes ; mal lui en prend (1). Peu après, on le retrouve en Vendée, où Marceau, appréciant son intelligence et son savoir, se l'est attaché comme secrétaire intime, et avec lequel il tente sans succès de sauver une belle Vendéenne, Mlle de Milleraye.

De là il passe à l'armée d'Allemagne où il fait la connaissance de Bernadotte qui nommé général le prend pour chef d'état-major; il admirait beaucoup Bernadotte qui conduisait ses soldats à la baguette, répondant à leurs motions par des coups de plat de sabre (2). En 1796, Sarrazin accompagne Bernadotte à l'armée d'Italie, sous Bonaparte, « la campagne d'Italie, dit-il, a corrompu les généraux français », il en revint tout pénétré de haine contre Bonaparte : il ne pouvait lui pardonner la faveur témoignée à Murat contre lequel il avait décidément conservé de bien mauvais souvenirs d'école; et puis enfin l'ancien professeur se piquait d'être homme du monde et Bonaparte qui, dans un dîner d'apparat offert aux plénipotentiaires autrichiens, lançait des boulettes de pain au visage de sa femme (3), lui paraissait un petit personnage fort commun et tout à fait méprisable.

De retour à Paris, Sarrazin s'agite : il écrit dans des journaux, il compose des manuels, enfin la fortune le met en scène : il obtient un commandement dans l'armée que le général Humbert doit conduire en Irlande. En cet instant, Sarrazin ne douta point d'égaler bientôt la gloire de Bonaparte; comme celui-ci à Toulon, il avait un supérieur brave, mais incapable qui lui laissait prendre le rôle de chef d'armée; pour ses débuts, il se comporta brillamment: avec une poignée de braves, il culbuta les habits rouges à Castlebar, et effraya si sérieusement le gouvernement d'Irlande qu'on usa de ruse pour le réduire, une apparence de négociations qui permit d'envelopper les Français et décida Humbert à capituler. C'était la première fois que les Anglais se trouvaient en contact avec les jeunes armées de la république; aussi les prisonniers français furent-ils l'objet de la curiosité générale. Sarrazin fut entouré, flatté, et revint en France plus convaincu de son merveilleux génie. Envoyé de nouveau en Italie, chargé de réduire

(1) Les deux principales puissances coloniales en dehors de la France sont la Hollande et l'Angleterre. La Hollande a des troupes coloniales spéciales, et l'on sait que malgré les sommes considérables qu'elle dépense pour ces troupes, l'expédition d'Atchin dure depuis vingt-deux ans. Une armée purement coloniale n'est donc pas un gage de succès dans les expéditions lointaines. L'armée anglaise, au contraire, est à la fois métropolitaine et coloniale; ses troupes font des séjours alternatifs aux colonies et en Europe. La mortalité cependant, grâce à une excellente hygiène, n'est pas supérieure à celle des armées purement européennes. On conviendra que l'exemple de l'Angleterre est de quelque valeur pour les affaires coloniales.

(2) *Mémorial* (t. V, p. 416); Paris, 1823.

(3) *Mémoires* écrits par lui-même, p. 2. (Bruxelles, 1848).

(1) *Mémoires*, p. 13.

(2) *Ibid.*, p. 30.

(3) *Ibid.*, p. 78.

l'insurrection napolitaine, il fit quelque temps le proconsul, il en vint à se croire tout permis et, se trouvant à Livourne, en quête d'amour et d'argent, il emprunta purement et simplement une jeune fille et sa dot, sous la garantie d'un mariage qu'il était bien résolu à ne pas respecter.

Cependant, malgré une mise à l'ordre du jour, et une belle conduite à la Trébia, le Directoire, qui se méfiait des amis de Bernadotte, avait retiré à Sarrazin le grade de général qui lui avait été libéralement donné par Humbert, et on ne se pressait point de le lui rendre, d'où amer mécontentement. Par Bernadotte, alors ministre de la guerre, Sarrazin obtint facilement la direction, d'abord du bureau des mouvements, et ensuite de celui des nominations; on lui fit même espérer le ministère de la guerre après le prochain coup d'État; mais toutes ces satisfactions ne faisaient qu'irriter sa fièvre d'ambition. Grisé par ses succès, encouragé par l'ineptie des maîtres du jour, il aspirait à un premier rôle : on commence à le voir manifester ce goût funeste de l'intrigue qui devait finir par le perdre. D'apparence, c'est un ami dévoué de Bernadotte, et en sous mains, la nuit, il s'en va visiter Sieyès au Luxembourg, dans une cachette infecte sous les toits et où le directeur grelotte de peur et de fièvre (1), pour lui dénoncer les menées de Bernadotte. C'est ainsi qu'il devient une sorte de personnage, qu'on ne saurait négliger dans toutes les combinaisons de l'époque : Bonaparte, au retour d'Égypte, l'attire chez lui, le caresse, et, but arrêté ou calcul du moment, semble lui offrir la main de sa sœur Caroline. Sarrazin ne dissimule point que les beaux yeux de Caroline lui firent une vive impression, malgré que depuis longtemps il se fût accoutumé à haïr les Bonaparte. Son dépit n'en fut que plus cruel lorsque la jolie Corse fut donnée à Murat.

Le 18 brumaire surprit comme un coup de foudre tous les intrigants qui n'y avaient point trempé : Bernadotte se réfugia chez Sarrazin, imaginant déjà à ses trousses les grenadiers du nouveau maître; cependant Sarrazin n'eut point d'abord de motifs de plainte; Bonaparte, désireux de détruire le parti de Bernadotte, rendit à Sarrazin le titre de général, puis l'envoya avec Leclerc à Saint-Domingue. C'est dans cette expédition qu'une attaque de fièvre jaune faillit le tuer : on l'avait déjà abandonné, il échappa à la mort par miracle et, à peine rétabli, poussé dans son retour en France sur les côtes d'Amérique, il faillit être écharpé comme Jacobin par la populace de New-York; ces événements altérèrent-ils sa raison? le fait est qu'il se montra dès lors singulièrement agité et fiévreux. Affamé d'honneurs et de renom, il se rallie bruyamment à l'Empire, vante sa participation imaginaire au 18 brumaire, et rédige même une brochure sur les droits de Napoléon au trône : il écrivait dans l'esprit du jour, on le lut avec plaisir; alors sa vanité s'enfla, il envoya sa brochure au roi de Prusse, menaçant ce dernier d'une guerre prochaine. Ce zèle intempestif déplut à l'Empereur. Sarrazin, pour effacer la mauvaise impression produite, imagina d'un moyen qu'il avait déjà expérimenté sous le Directoire, et se livra à la délation. On peut dire que de 1804 à 1808, Sarrazin fut le grand délateur de l'Empire : agissait-il de son plein mouvement, ou en vertu d'un mandat secret, le fait est qu'on le voit errer de commandement en commandement, de Brest au département de la Lys, puis à celui de l'Escaut, et toujours il espionne, et dénonce : il y a même une dénonciation officielle et qu'il n'a pas osé nier, en date du 14 décembre 1804; tous ceux qui l'approchèrent alors trouvèrent place dans ses rapports, aussi bien les fonctionnaires civils que les militaires, et notamment le préfet Chauvelin; mais par malheur pour Sarrazin, la chose s'ébruita, et il devint un objet de mépris. Alors sa haine contre l'Empereur devant qui il s'était humilié sans profits s'enfla prodigieusement : dans son aveugle fureur, le malheureux englobera désormais et ses compagnons d'armes dont il envie la part de gloire, et le peuple français qui n'a pas su apprécier ses mérites.

Nous touchons à l'année 1808, année décisive et si funeste dans la vie de Sarrazin. Le 8 octobre 1808, le général reçut du duc de Feltre, ministre de la guerre, l'ordre de quitter la ville de Bruges où il exerçait le commandement militaire du département de la Lys pour se rendre à l'île de Cadzand : il s'agissait de protéger, de concert avec le général Mouret, commandant de Flessingue, l'arsenal d'Anvers qu'une formidable expédition anglaise se disposait à venir attaquer : c'était là un poste de confiance que Napoléon donnait au général Sarrazin; celui-ci n'était donc pas tombé dans une disgrâce complète. C'est pourtant alors que l'idée de la trahison prend dans son esprit une forme bien arrêtée. Ce même jour (8 octobre 1808), Sarrazin raconte (1) que le frère de sa première femme, un certain Schwartz, secrétaire du duc de Sussex, se présenta devant lui et lui remit l'écrit suivant : « Le soussigné prévient le général Sarrazin que s'il se décide à passer au service d'Angleterre, il recevra aussitôt son arrivée un million sterling de capital, son grade de général avec les appointements d'activité, le titre de comte et pair du royaume, avec des lettres de naturalisation, et un bel hôtel à Londres, en toute propriété. Fait à Londres, le 1er octobre 1808. *Signé* : le comte Castle-

(1) *Mémoires*, p. 119.

(1) *Mémoires*, p. 219 et sq.

reagh, ministre des affaires étrangères. » C'était le soir, et Sarrazin se trouvait seul avec Schwartz : une lutte terrible se livra, dit-il, dans son cœur : « J'aurais dû le faire arrêter et le remettre au procureur impérial, avec l'écrit du ministre Castlereagh. Ce fut ma première pensée », et c'est aussi le premier cri qui lui échappe encore, au bout de quarante ans; mais sa jalousie l'emporta : « Je pris ma chandelle et je brûlai l'écrit, au grand étonnement de Schwartz qui se crut perdu et qui aurait dû l'être, si une sotte vengeance ne m'avait pas aveuglé; » puis il déclara à l'envoyé du duc de Sussex : « J'ai brûlé l'écrit de Castlereagh; parce qu'il aurait servi à me faire fusiller avant quinze jours; la police de Bonaparte est si bien organisée que tout aurait été bientôt découvert. J'accepte l'offre d'entrer au service anglais et je m'en réfère à la générosité britannique. »

Désormais Sarrazin n'est plus qu'un agent de la coalition anti-française, et, dans ce nouveau rôle, il déploie une prodigieuse activité, que servent à merveille ses anciennes habitudes d'espionnage. Au commencement de 1809, tandis que Napoléon livrait la bataille d'Essling, Sarrazin communique un plan à Schwartz. « Toutes les meilleures troupes étaient disséminées en Espagne, en Italie et en Allemagne. A Boulogne et en Belgique, les postes les plus importants étaient gardés par des recrues qui ne savaient pas charger leurs fusils... Il fallait débarquer à Boulogne. On serait arrivé à Paris, par Abbeville, Amiens et Beauvais, sans brûler une amorce (1). » Mais les Anglais n'exécutèrent pas complètement ses instructions. « Le désir de s'emparer de la flotte de l'Escaut aveugla les directeurs de lord Chatham. On lui fit attaquer le bœuf par les cornes », et lorsque l'amiral anglais parut aux bouches de l'Escaut, Sarrazin, rappelé au camp de Boulogne, n'était plus là pour livrer les portes. Le désastre de l'expédition de Flessinguc n'abattit point Sarrazin. Pendant près d'une année encore, il reste au camp de Boulogne, complétant ses documents : il semble avouer (2) avoir dû à la protection de Fouché l'impunité pendant ces longues intrigues. Il est à remarquer de plus qu'il songea uniquement, après la disgrâce de Fouché, à se mettre en sûreté.

Il y avait toujours un croiseur anglais qui se tenait au large de Boulogne : le 10 juin 1810, à cinq heures du matin le traître sort de la ville, s'embarque sur le bateau pêcheur le *Saint-Esprit*, sous prétexte d'aller à Étaples où, pour déjouer les soupçons, il avait commandé un déjeuner de quarante couverts. « Quand je fus au large, hors de portée des batteries, je gouvernai sur le brick anglais. Les marins qui s'en aperçurent se levèrent avec leurs rames à la main, et me dirent qu'ils ne voulaient pas aller à l'ennemi. Je leur dis que je me rendais au brick pour affaires de service. Ils répondirent qu'il y avait des vaisseaux de l'État pour de telles communications, et qu'ils voulaient aller à Étaples... En même temps, ils brandissaient leurs rames de quinze pieds de long... Je mis mon poignard dans ma main droite, et un pistolet dans la main gauche... Le brick qui avait dû voir l'opposition que j'éprouvais de la part des marins, sentit que la partie n'était pas égale, puisqu'ils étaient douze contre moi, il manœuvra avec toutes ses voiles pour me joindre en se tenant au vent, en cas que les marins eussent persisté à revenir à terre (1). » Les pêcheurs se rendirent. En abandonnant Sarrazin à bord du *Redpole*, ils pleuraient à chaudes larmes. Celui-ci leur remit une sorte de proclamation dans laquelle il déclarait qu' « avant quatre ans accomplis, l'usurpateur corse serait chassé de France ». Il s'efforça de tenir parole. A peine débarqué à Douvres il est conduit à Londres par un messager de lord Wellesley, ministre des affaires étrangères; celui-ci d'ailleurs ne le reçut que deux jours plus tard après une heure d'antichambre. Sarrazin lui exposa ses plans : « Trois cent mille Anglo-Espagnols devaient vaincre l'armée d'Espagne et menacer les bassins de la Garonne et du Rhône; cinq cent mille Russes manœuvreraient sur la basse Dwina pour y attirer les Français. La gloriole si connue de Bonaparte ne laissait aucun doute sur son empressement à accepter le défi. Après l'avoir battu, on le poursuivait sur le Rhin avec un renfort de cinq cent mille Allemands. On organiserait alors une attaque contre l'est de la France, ce point étant dépourvu de forteresses. On pouvait, en janvier 1812, arriver à Paris avec deux millions d'hommes : savoir, quatre cent mille Russes, quatre cent mille Autrichiens, trois cent mille Prussiens, trois cent mille Suédois, Danois et confédérés, cent mille Suisses et Piémontais, deux cent mille Chouans, et trois cent mille Anglo-Espagnols qui franchiraient les Pyrénées avec la rapidité d'un torrent. Vingt mille Anglo-Russes débarqueraient à Nantes (2). » Confondu de tant de perversité, lord Wellesley s'écria : « Vous êtes un espion de Bonaparte. » Sarrazin ne se démonta point, il sortit deux pistolets de sa poche et offrit un duel au ministre : celui-ci, fort effrayé de se trouver en présence d'un pareil fou, appela son personnel à grands coups de sonnettes.

Cependant Sarrazin s'apaisa : tout entier à son dessein, il répond, dans le *Times*, par des articles enflammés, au jugement du conseil de guerre de

(1) *Mémoires*, p. 239.
(2) Lettre à Bonaparte.

(1) *Mémoires*, p. 227 et sq.
(2) *Ibid.*, p. 240.

Lille qui l'a condamné à mort par contumace comme espion et déserteur; puis il va offrir ses documents au duc de Sussex, et, un peu après, dans un dîner chez le secrétaire de l'amirauté, avec M. Hamilton, sous-secrétaire d'État et sir Robert Wilson, aide de camp du roi, il donne des avis sûrs sur l'armée d'Espagne : « On devait céder le terrain sans cesser de combattre en tirailleurs, on devait surtout détruire les moyens de subsistance qu'on ne pourrait pas cacher ou emporter, afin de forcer l'*ennemi* à s'arrêter et à se disséminer pour s'approvisionner (1). » Il indique le même jour les points faibles de notre colonie de l'île de France et en prépare ainsi la conquête. Ensuite, il rédige un volume de notes en 21 chapitres, contenant des aperçus détaillés sur les moyens d'attaque et de défense de nos côtes et de nos frontières, ainsi que sur les avantages et les défauts de nos armées de terre et de mer, et il le remet au Foreign Office. « L'essentiel est... de se réunir par des marches forcées et dans le plus grand secret pour écraser des corps français pleins de sécurité et regardant toute menace d'une attaque sérieuse comme l'annonce d'une victoire éclatante (2).» Puis, c'est un plan nouveau pour écraser l'expédition de Russie. « Il fut convenu qu'on laisserait un corps de soixante mille hommes dans les environs de Polotsk pour couvrir la route de Saint-Pétersbourg, tandis que l'élite de l'armée se réunirait à Smolensk pour infliger à l'ennemi le châtiment dû à sa témérité. La prise de Moscou avait été prévue et il avait été recommandé d'en faire un tas de ruines. Rostopchin a eu tort de se défendre d'avoir brûlé Moscou. Il en avait reçu l'ordre; il devait l'exécuter ou il s'exposait à passer par les armes... On ne devait laisser qu'un désert à dix lieues de chaque côté de la route... Il était surtout recommandé de n'entendre à aucune proposition d'arrangement (3). » Ainsi les Russes, depuis le 15 novembre 1810, auraient pu prendre leurs mesures contre l'expédition de Russie dont le secret avait été confié au traître Sarrazin par Bessières.

Cependant, le métier de traître était fort peu lucratif pour Sarrazin. Le gouvernement anglais avait réduit de trois mille à deux mille livres sterling la pension qu'il avait promis de lui faire, et on lui refusait le grade de lieutenant général. Sarrazin jeta feu et flammes : il ne voulut rien recevoir du tout, et se mit à rédiger des mémoires suivant son habitude : il adressa une pétition à la Chambre des communes qui éclata de rire à la lecture de ses prétentions, il saisit la justice, offrit encore de se battre en duel avec les ministres. Les Anglais, qui avaient tiré de lui tout ce qu'ils espéraient, ne se souciaient plus de sa méprisable personne. Sa situation devint fort précaire : il avait contracté, dans l'espérance que cette union ne serait pas considérée comme valable par les lois françaises, un second mariage avec une demoiselle Hutchinson : tout alla bien tant que ses ressources durèrent; mais lorsqu'elles furent épuisées, une belle nuit, la dame quitta le domicile conjugal, emportant jusqu'au linge de corps et faisant briser les vitres par ses galants. Et voilà qu'un peu après elle signe des billets au nom de Sarrazin et que, pour les payer, on saisit sa bibliothèque.

Enfin, c'est 1814, la France écrasée, Napoléon vaincu, les Bourbons sur le trône. Sarrazin va donc recueillir les fruits de sa trahison; il y compte du moins, il accourt en France présenter ses hommages à Louis XVIII, et l'événement répond d'abord à son attente. On annula le jugement du conseil de guerre de Lille, et Sarrazin, récompensé par le grade de maréchal de camp, fit partie des gardes du corps du roi. Mais Louis XVIII, plus intelligent que ses conseillers, savait apprécier les traîtres à leur juste mérite, et c'est au moment où Sarrazin se flattait de fermer enfin le livre de ses mésaventures, que l'expiation véritable allait commencer pour lui. Au bruit du retour de l'île de l'Elbe, Sarrazin demanda au général Latour-Maubourg un sauf-conduit pour rejoindre le roi à Gand, mais celui-ci refusa. Le traître, effrayé, s'écria que c'était le vouer à toute la vengeance de Napoléon, à une mort certaine. « Ne faut-il pas finir? » répondit simplement le soldat. Pris de court, Sarrazin s'arma d'effronterie et s'en fut trouver l'Empereur. « Je l'ai trouvé à mon retour de l'île d'Elbe, dit Napoléon dans le *Mémorial;* il m'attendait de pied ferme, il m'écrivit une longue lettre dans laquelle il pactisait avec moi. Les Anglais étaient des misérables, écrivait-il; il avait été longtemps au milieu d'eux, il en avait été maltraité, il connaissait leurs ressources, leurs moyens, il m'allait être fort utile. Il savait que j'étais trop magnanime, trop grand pour me souvenir encore des torts qu'il avait pu avoir, etc. Je le fis arrêter, et comme il avait été déjà jugé et condamné, je suis encore à savoir pourquoi on ne l'a pas fusillé : il faut qu'on n'en ait pas eu le temps, ou qu'il ait été oublié; c'était un châtiment que réclamait la patrie : il ne saurait y avoir ni transaction, ni indulgence pour le général qui a eu l'infamie de se prostituer à l'étranger. »

Après Waterloo, on voit Sarrazin reparaître : il pense que, dans le désarroi universel, l'heure est venue pour lui de saisir ce grand rôle pour lequel il se sent destiné et il rédige un mémoire pour préconiser la royauté du duc d'Orléans; mais le rétablissement des Bourbons arrête brusquement ses rêves; puis, les persécutions commencent : le 15 janvier

(1) *Mémoires*, p. 247.
(2) *Ibid.*, p. 250.
(3) *Ibid.*, p. 272.

1817, il est brusquement dépouillé de ses grades, et bientôt après commence son procès de trigamie : en effet, il s'était, entre temps, marié avec une demoiselle Delard, de Saint-Silvestre (Lot-et-Garonne), ce qui, avec sa femme de Londres et sa femme de Livourne, portait à trois le nombre de ses épouses légitimes. Renvoyé devant la cour d'assises de la Seine, il se défendit avec une énergie désespérée, tantôt invoquant des moyens de procédure pour retarder l'arrêt, tantôt alléguant la nullité de ses deux mariages antérieurs, accablant toutes les autorités de ses mémoires justificatifs; devant la cour d'assises, il se vit, ironie suprême, flétri du nom de traître par le procureur général Bellart et l'arrêt du 23 juillet 1819 le condamna au bagne où la honte et la colère égarèrent sa raison. Transféré à Bicêtre, il fut gracié après la chute du ministre Decazes et put quitter la France. On le vit alors errer à travers l'Europe, repoussé d'abord par Bernadotte, tracassé par les gouvernements européens, et ne se lassant point de présenter ses doléances à Louis XVIII, à Charles X, puis à Louis-Philippe. A la fin, il obtint de Bernadotte et du gouvernement anglais une pension de retraite qui lui permit de se retirer en Belgique où il rédigea en paix la volumineuse histoire de sa vie et où il mourut, dans l'obscurité, complètement oublié, vers 1850.

Ainsi finit cet homme, à qui ne manquèrent ni l'instruction, ni le courage, ni les talents naturels de l'esprit, et qui mourut traître, abandonné et méprisé de tous. Son existence paraît au premier abord celle d'un fou, perverti par l'ambition déçue et les habitudes d'intrigue; toutefois, en constatant certaines coïncidences au moins remarquables, n'est-il pas permis de se demander si l'on ne se trouve pas en présence d'un agent occulte des mystérieuses combinaisons de Fouché et peut-être de Bernadotte. Il faudrait alors lui rendre cette justice qu'il a su garder son secret.

ALBERT DELACOUR.

VARIÉTÉS

Un mariage turcoman.

LES NOMADES DE L'OASIS DE MERV

En arrivant aux ruines de l'antique Merv qui s'étendent, sur un parcours de sept à huit kilomètres, le long de la ligne du chemin de fer transcaspien, nous sommes au cœur même du pays de ces farouches Turcomans, soumis à la Russie depuis 1884.

Séparée des autres races asiatiques qui l'avoisinent par des steppes désolés où les ardeurs d'un été brûlant et les neiges d'un hiver glacial se succèdent tour à tour, la population de l'oasis turcomane, composée d'environ 260 000 âmes, habitant sous 50 000 tentes (1), continue à vivre d'une existence spéciale, perpétuant dans son sein, et malgré le contact civilisateur d'une puissance devant laquelle elle s'est récemment inclinée, les traditions et les usages qui lui sont restés propres depuis des siècles.

Nous ne sommes plus, Dieu merci! à l'époque, assez récente d'ailleurs, où les doux nomades de l'oasis de Merv faisaient du vol et du brigandage le principal mode de leur existence matérielle; où, s'embusquant, par bandes, pendant la nuit, dans les environs d'un village, ils attendaient, en silence, le moment où les habitants se rendaient à leurs travaux des champs pour s'élancer de leurs embûches, pénétrer dans l'enceinte, y massacrer les vieillards et ceux qui résistaient, piller les maisons, enlever le butin, les enfants et les femmes sur les bêtes de somme qu'ils y trouvaient et se retirer, en toute hâte, avant que l'alarme ne fût donnée, avec leurs prisonniers et leurs prisonnières qu'ils envoyaient ensuite alimenter les marchés d'esclaves de Khiva ou de Boukhara.

L'administration russe poursuivant, auprès d'eux, la tactique efficace qu'elle emploie à l'égard des races soumises d'Asie centrale, leur confère sur leur propre territoire des fonctions qui leur imposent moralement une conduite calme et régulière, remplaçant ainsi, par le sentiment d'une dignité qui les oblige, la terreur bien moins salutaire qu'aurait pu continuer à leur inspirer la menace de coups de canon. Elle a créé, parmi eux, une milice locale dans laquelle certains grades et certaines marques de distinction sont accessibles aux plus méritants, et ce n'est pas sans un sentiment de stupéfaction que l'on peut constater un état réel d'ordre et de discipline chez des gens qui, il y a quelques années à peine, n'étaient autres que les plus redoutables bandits du désert.

Mais ces premiers résultats obtenus n'impliquent pas, comme je le dis plus haut, de transformations notables dans leurs mœurs privées et dans leurs coutumes sociales, du reste respectées par leurs conquérants.

Ainsi, fait assez bizarre, le gouvernement russe ayant exigé d'eux qu'ils construisissent des maisons sur leurs propres terres, afin de pouvoir déterminer légalement le domicile de ceux qui ont des fonctions soit dans l'administration, soit dans la milice, ils ont bien construit des maisons, mais la force de l'habitude étant trop grande, et le naturel primitif repre-

(1) *Yourkas* ou *Kibitkas*.

nant le dessus, beaucoup d'entre eux ne les habitent pas et continuent à résider à côté dans leurs tentes.

Vivant dans un état d'indépendance personnelle que les liens de la famille, trop faibles chez eux, sont impuissants à réprimer, les hommes se libèrent facilement de certains devoirs de fidélité dont le respect existe, au moins en apparence, chez les autres musulmans, et les femmes n'attachent que peu de prix à la chasteté.

Tandis que l'on s'étonne de voir que chez les habitants de la Perse, de la Turquie ou des autres contrées musulmanes, la polygamie ne contribue en rien à rendre la race plus prolifique, on peut, au contraire, signaler en passant que chez les Turcomans, comme chez les Chinois, par exemple, ce genre d'institution matrimoniale engendre de tout autres résultats; et au dire du voyageur Fraser, dont l'observation remonte au commencement du siècle « il sortait de chaque campement des enfants en *fourmilières* », suivant l'expression de ses domestiques indigènes stupéfaits.

Bien que s'occupant des travaux d'intérieur, tandis que les hommes font tous les ouvrages du dehors, les femmes turcomanes conservent une allure beaucoup plus libre que la plupart de celles des autres mahométans, ne se dérobant pas aux regards de l'étranger, ne sacrifiant pas à la touchante comédie qui consiste à se sauver à son approche, affectant même devant lui une certaine indifférence, ne portant même pas de voile sur le visage. Et je puis dire que je fus singulièrement frappé de cette sorte d'effronterie relative la première fois que je me trouvai en présence de quelques-unes d'entre elles, alors qu'arrivant presque directement de Perse, après un séjour de deux années, j'y avais constaté, à diverses reprises, que le principal effet que j'avais l'honneur de produire, comme tout infidèle de mon espèce, sur les belles Persanes, était de les faire fuir à toutes jambes, effarées et se voilant la face, ayant en cela autant de succès qu'en aurait eu la peste elle-même, chaque fois que les hasards d'une promenade, d'une visite dans la maison d'un riche personnage ou toute autre circonstance m'avaient placé dans cette flatteuse situation.

Une des institutions de la vie sociale qui, chez les Turcomans, demeurent le plus profondément empreintes du caractère rudimentaire propre aux races primitives, est bien celle du mariage qui revêt la double forme de l'achat de la femme et de son enlèvement.

C'est, en effet, un véritable marché que l'opération, assez compliquée, par laquelle un Turcoman devient le légitime époux d'une de ses congénères.

D'après ses qualités personnelles, celles de sa famille ou le rang de son père, le prix d'une jeune Turcomane est évalué, suivant un tarif variable, à un nombre plus ou moins grand de chameaux, de moutons ou de pièces d'argent. Et il n'est pas rare de voir une veuve atteindre un prix plus élevé qu'une jeune fille, cette plus-value, d'un genre particulier, étant attribuée à l'expérience et à l'habileté qu'elle a pu acquérir dans les soins intimes du ménage ou, pour mieux dire, au service de son premier mari défunt, à la condition, toutefois, qu'elle n'ait pas... *blanchi sous le harnais.*

J'avais lu, dans le *Voyage à Boukhara* publié par Alexandre Burnes, en 1835, que lorsque la fille d'un Turcoman est d'un prix trop élevé, l'amoureux, qui désespère d'en faire l'achat légitime, saisit sa bien-aimée, la place en croupe sur son coursier et gagne au galop le camp voisin où le couple est uni. Dès lors, la séparation est impossible. La famille tout entière, par une pure convenance qui n'est rien moins que désintéressée, poursuit les amoureux. Cependant l'affaire s'arrange grâce à l'intervention d'un parent quelconque du ravisseur. Ce dernier s'oblige alors à payer un certain nombre de chameaux ou de chevaux pour prix de sa femme. S'il ne peut, sur-le-champ, s'acquitter de sa dette, il en fait une dette d'honneur, s'engageant, comme tout Turcoman qui se respecte, à piller et à voler chez ses voisins de Perse, jusqu'à ce qu'il ait gagné assez pour remplir ses obligations. La jeune femme revient alors à la tente paternelle où elle passe une année de recueillement à préparer les tapis et autres objets qui doivent constituer le mobilier de l'habitation conjugale. A l'anniversaire de sa fuite elle est définitivement transportée dans la demeure et dans les bras de l'adorateur courageux.

Quoi qu'il en soit de l'assertion du célèbre voyageur anglais et de l'adoucissement apporté, depuis, à ces mœurs héroïques, voici exactement en quoi consista la cérémonie nuptiale dont j'étais témoin, il y a quelques mois, dans l'oasis de Merv, alors que j'accomplissais ma première mission en Asie centrale.

C'est à 5 ou 6 kilomètres de Merv que, me trouvant avec mon excellent ami, le prince A. Gagarine, alors aide de camp du gouverneur général du Turkestan, aujourd'hui investi de fonctions diplomatiques auprès de l'émir de Boukhara, j'eus le privilège d'assister au mariage de la fille d'un des plus anciens khans de l'oasis, qui répondait au nom patriarcal de Baba-Khan.

Nous nous mîmes en voiture vers dix heures du matin. L'air était assez vif, car nous étions en décembre. Au milieu de la route, nous rencontrons notre ami Baba qui avait eu la gracieuse idée de nous faire servir, par terre, un déjeuner en pleins champs. Par une attention délicate de notre hôte, le seul mobilier qui ornât le lieu de notre halte était un petit poêle portatif placé là dans le but chimérique

de nous faire oublier la température froide de la saison. Une heure plus tard, nous arrivions au campement de Baba-Khan, car il faut dire qu'il appartient à l'une des tribus nomades de l'oasis de Merv qui préfèrent continuer à vivre sous la tente et non dans des maisons.

Le campement se compose de plusieurs tentes de feutre maintenues contre les pieux qui les soutiennent par ces fameuses bandes de tapis brodé qui sont un des principaux produits de l'industrie turcomane. Çà et là sont disposés, à terre, des marmites et des chaudrons où cuisent des mets indigènes. Cette cuisine en plein air n'est pas la note la moins pittoresque du tableau.

Par une discrétion qui nous est imposée et pour nous rendre à l'invitation qui nous est faite, nous prenons place dans une tente à part.

Bientôt arrive, en caravane, le cortège nuptial qui se compose de la famille et des amis du jeune homme. Il s'avance lentement : les hommes à cheval, les femmes sur des chameaux très élégamment caparaçonnés, dont le balancement régulier et monotone ajoute à la solennité de la marche. Ce long défilé qui se détache sur un horizon limpide, avec ces étoffes bigarrées, ces ornements de velours rouge et de soie multicolore, offre le plus curieux aspect d'une parade de haute fantaisie. Tous viennent chercher la fiancée, car le fiancé, pour se conformer à l'étiquette d'usage et pour observer le principe en vertu duquel il est censé n'avoir jamais vu sa future avant de l'épouser, est resté dignement chez lui.

Mais soudain, cet imposant tableau change de caractère. Car, à peine les femmes sont-elles descendues de leurs chameaux que celles du campement, qui les attendent, se précipitent sur elles et leur administrent, à toute volée, une généreuse distribution de coups de bâton. Il n'y a pas lieu de prendre ce mode d'accueil insolite et cette démonstration gracieuse pour une forme de politesse et d'affabilité. Ce simulacre inoffensif, perpétuant le souvenir des rapts exercés dans les temps primitifs, signifie simplement que les femmes du cortège sont venues *voler* la jeune fille et que les parentes et amies de cette dernière veulent les en empêcher. Tout en donnant ou recevant des coups de bâton, elles courent en foule vers une tente spéciale où un déjeuner leur est préparé. Aussitôt qu'elles y ont pénétré, la bastonnade s'arrête, parce que, dès lors, les étrangères bénéficient du privilège de l'hospitalité. Les hommes déjeunent de leur côté. Nous en faisons autant du nôtre, les émotions du spectacle n'ayant nullement contribué à diminuer notre appétit.

Le repas terminé, les femmes du cortège vont prendre, dans la tente de son père, la petite fiancée qui n'a que huit ans. A ce moment recommence la bastonnade au milieu d'éclats de rire. La pauvre enfant, qui paraît ne se douter que médiocrement de la gravité de l'acte qu'elle accomplit, est rapidement enlevée et appliquée, à plat ventre, sur la bosse d'un chameau richement décoré où on l'attache avec des cordes de crin. Elle est ensuite complètement ligottée sous des couvertures qui laissent à peine dépasser sa petite tête et, pendant ce temps, la réjouissante fustigation continue à s'exercer sur les femmes qui l'entourent. Les coups cessent, comme à un signal donné, au moment où s'approche avec majesté, au milieu de la bagarre, un vieillard de la famille. Il s'adresse à celui qui tient en laisse le chameau chargé du précieux fardeau, et discute avec lui le prix de la rançon. La discussion est agrémentée de gestes expressifs ; elle porte d'abord sur deux pièces, puis sur trois ou quatre pièces. Enfin on tombe d'accord et le cortège se remet en marche. Aussitôt se manifestent, chez les gens du campement, les accès les plus comiques d'un désespoir simulé. Les femmes crient, pleurent, se frappent la poitrine, poussent des sanglots et des gémissements : les hommes gesticulent, agitent les bras, tirent des coups de feu en l'air, et le tout se termine par une explosion générale d'hilarité qui, dans la circonstance d'ailleurs, a été largement partagée par les spectateurs. A peine le cortège est-il à une centaine de pas qu'on délie la malheureuse fiancée, l'héroïne de la fête, menacée d'un étouffement, pour la replacer dans une position plus normale. On revient en troupe à la tente du fiancé et c'est là que le mollah, s'il s'en trouve un dans le campement, unit les époux.

OCTAVE DIAMANTI.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« Les Kamtchatka » de M. Léon Daudet.

L'homme, dit Aristote, est un animal sociable. Cela explique sans doute que les gens d'esprit aient plaisir à se rencontrer : mais cela explique aussi que les sots aient toujours aimé à s'ennuyer ensemble. Il y a donc eu de tout temps deux sortes de salons ou de cercles littéraires : ceux où l'on cause, et ceux où l'on pose. Dans ceux-là fréquentent surtout les modestes qui font plus de besogne que de bruit ; et l'on y rit sans amertume, parce qu'on y a l'esprit libre et qu'on ne s'y croit pas tenu chaque soir de découvrir l'Amérique. Dans les autres, on prophétise, on excommunie, on s'extasie, on bâille.

Dans ces antres dorés, d'où sortent les oracles de l'art, il y a pourtant une chose qui change, et très vite, parfois en très peu d'années : c'est la manière de

s'ennuyer. Allez revoir le *Monde où l'on s'ennuie*. La pièce est très vivante encore, et sans doute elle le restera longtemps : d'abord, parce qu'elle est charmante et solide, faite de main d'ouvrier ; ensuite, parce qu'en son temps elle *a été* très vraie. Mais si vous n'y considérez que le fond satirique, ce n'est plus déjà pour nous qu'un document historique. Depuis quinze ans, nous avons eu l'impressionnisme, le pointillisme, le pessimisme, le symbolisme, l'anarchisme, l'ibsénisme, le préraphaélisme, le wagnérisme, et beaucoup de jolies choses en *isme*, qui ont pris une place démesurée dans les préoccupations des bonnes gens de Paris ou d'ailleurs. Et dans les salons où devisent les snobs de la littérature, on continue de s'ennuyer, parce que c'est leur raison d'être ; mais on s'ennuie sur un autre mode,

C'est ce mode nouveau qu'a voulu noter M. Léon Daudet dans les *Kamtchatka* (1). Le titre peut sembler bizarre, mais l'idée est nette, et le roman très curieux. L'auteur paraît en train de prendre une belle place parmi nos jeunes romanciers. Il porte allégrement un nom qui menaçait de l'écraser dès ses débuts. Sans souci des genres à la mode, il ose se montrer tel qu'il est. En un temps où l'on considère volontiers le génie comme une variété de l'épilepsie ou de l'hystérie, c'est une véritable originalité qu'un talent sain et vigoureux, relevé d'esprit et de bonne humeur. M. Léon Daudet, par surcroît, a le don satirique, et Dieu sait si la matière est riche autour de nous ! Après avoir quelque peu malmené dans les *Morticoles* ses amis les carabins, il s'en prend aujourd'hui à ses nouveaux confrères. Il a vu de près les sottises artistiques et littéraires de ce temps : il les fouaille sans merci dans son roman des *Kamtchatka*.

Au fond, est-ce bien un roman? Je ne m'en plains pas outre mesure, mais je n'y reconnais aucun des éléments qui, depuis longtemps, semblent chez nous constituer le genre. Pas d'analyses psychologiques, pas de théories, pas de problème moral, pas de métaphysique sensuelle, pas de stylisme ; presque pas de récit, ni de descriptions. J'ai beau y regarder, je ne trouve dans ce roman que deux choses : des croquis satiriques et un vaudeville.

La satire est bien amusante et frappe juste, même dans ses exagérations comiques. L'auteur a fait beaucoup d'heureuses découvertes dans le monde héroïque et mystique des Kamtchatka. Il désigne ainsi « ces outranciers de la mode et des préjugés à rebours, ces bourgeois exaspérés, habitants de régions brumeuses, excessives et stériles, qui, sur la foi de quelques farceurs, conviennent de certaines admirations, adoptent certains génies, certains mobiliers, certaines croyances, un certain ton, certains clichés dénigreurs ou laudatifs, et sabrent impitoyablement tout ce qui n'est pas en vue de leur burlesque presqu'île, tout ce qui sort de leurs théories artistiques mensongères et empruntées. »

Le premier trait des Kamtchatka, c'est la prétention, la ferme volonté de se séparer du commun, pour planer avec leurs pareils et s'éblouir mutuellement. Le second trait, c'est la nullité, compliquée d'ignorance : car le savoir rend modeste, et le talent fuit la coterie. En toute chose, les Kamtchatka aiment le nouveau, pourvu qu'il soit obscur ou baroque, et la mode de demain. Ils adorent tout ce qui vient de loin, surtout du Nord ; car, dans ce milieu d'orgueil exaspéré, les exotiques sont moins gênants. A Paris, soupire Mme Lévinché, « tous les hommes distingués sont Belges ». D'instinct, le Kamtchatka va aux opinions extrêmes : en littérature, il est mystique ; en art, il est symboliste ; en politique, il est anarchiste. D'ailleurs, sur chaque sujet, il répète des formules toutes prêtes ; il suit un mot d'ordre, acclame tout ce qui commence à poindre dans la brume, abandonne brusquement tout ce qui cesse d'être une opinion rare. Surtout il cherche le mystère et méprise le public : toute œuvre qui se lit ou se comprend est nulle. « Selon l'évangile kamtchatka, tout ce qu'admire la presse, tout ce que les *bourgeois* comprennent est infâme et mérite le pilon, la roue, les plus dégradants supplices. Le mot *bourgeois* a pris dans leurs bouches un sens plus étendu qu'à l'époque romantique : il s'applique à tout individu, mâle ou femelle, qui n'a point adopté en bloc leurs codes, leurs dogmes et leurs institutions. »

Des Kamtchatka, M. Léon Daudet nous présente une galerie très complète et très variée, trop riche même ; car on s'y perd quelquefois, comme dans les dénombrements homériques. J'y distingue pourtant deux catégories assez nettement tranchées : les gobeurs et les farceurs.

Farceurs presque inconscients, d'ailleurs ; car ils en arrivent promptement à se duper eux-mêmes. A force de répéter leur boniment, ils finissent par y croire. Ces farceurs du monde kamtchatka, ce sont des gens de lettres, des artistes, des critiques, qui, ne trouvant pas d'idées sur la terre, vont en chercher dans la lune. Tous des *ratés*, des mécontents, des *jeunes*, dont quelques-uns ont cinquante ans. De pauvres intelligences, infatuées d'elles-mêmes, qui remplacent le talent par la prétention et le travail par le tintamarre.

D'abord, les artistes, les plus purs représentants de l'*Art*. A leur tête, le musicien Johannès Hallyre, acclamé comme le chef de toute l'école littéraire, adoré comme l'inventeur d'un wagnérisme exaspéré qui aboutit à ceci : « d'abord, un tumulte de chats

(1) Léon Daudet, *les Kamtchatka*, mœurs contemporaines : Paris, Charpentier, 1895.

dans une nuit d'été; puis un silence; puis de rapides et stridents sifflets, tels que d'une locomotive, des beuglements de steamers perdus dans les brumes ». Cardon, « l'Hokousaï » des esthètes, graveur et peintre, anarchiste et grognon, qui vit de racines et couche sous les ponts. Et son rival, le grand Pusquet de Gril, dont l'un des chefs-d'œuvre est ce décor de théâtre : une mosquée jaune entre des arbres rouges, sous un ciel café au lait. A leur suite, quelques symbolistes sans importance.

Admirés encore, mais plus discutés, sont les gens de lettres; leur art se prêtant moins au mystère, ils ne peuvent prétendre à d'aussi hauts rangs dans la hiérarchie kamtchatka. Gréveuille, romancier psychologue : regard faux, visage de travers, à deux profils, cœur bas et poltron. Arthur Véronisse, géant blême aux airs de don Quichotte, auteur de la *Psychologie céleste* et du *Requin*, stoïcien de profession et parasite, qui cite Marc-Aurèle en soignant ses effets de torse. Edgar de Fries, prince et rénovateur du théâtre, auteur des *Beaux jours d'une Essence*, « abstraction rythmée en trois stades » : un petit homme roux aux grands gestes, dévoré par l'envie, élégant malgré son bouton sur le nez. Il enfante ses chefs-d'œuvre dans la douleur, et soutient sa réputation par des bassesses, des dîners ou des cadeaux.

Bien au-dessus des romanciers et des poètes, le clan des critiques. On tremble devant eux, et l'on se pâme; car ils sont les vrais esthètes, ils donnent le mot d'ordre, font et défont les réputations. Adolphe Judas, un élégant anarchiste, journaliste venimeux, à monocle et à tête de crapaud; Morbougon, un philosophe pessimiste à l'air réjoui, au ventre arrondi; Robert Sorpion, un pamphlétaire catholique, crasseux et gluant, qui pose pour le butor, injurie tout le monde et, par principe, refuse de se battre; Désiré Feutrasse, le conférencier à la mode, qui exploite la vanité des confrères et se fait payer ses compliments en espèces sonnantes; Héronge, le *causeur observant* des Kamtchatka, qui jamais n'écrit, mais dont le métier est d'avoir de l'esprit, de lancer des *mots*.

Ceux-là sont les professionnels de l'esthétisme. Autour d'eux s'arrondit le cercle des gobeurs : mondains, bourgeois enrichis, gens de finance, beaucoup de femmes. Mais vraiment ils sont trop. Du brouhaha des visites, des dîners et des fêtes où l'auteur promène ses fantoches, je ne tirerai que l'immense barbe blonde de l'ineffable Félix Turniquel, « le Kamtchatka des ambassades » : toujours à la dernière mode, habile au maniement du chapeau comme aux saluts circulaires, on le rencontre partout, affairé, mystérieux, content de lui, s'empêtrant dans ses anecdotes stupides, approuvant toujours et croyant plaisanter, riant et s'ébrouant, semant la joie à ses dépens. A côté de Turniquel, dans la cohue mondaine, je note encore d'amusants profils, surtout parmi les excentriques de l'esthétisme : Tismet de l'Ancre, le sémillant docteur pour dames; leur confesseur, le galant abbé Serbe; leur couturier, Alain Lepuel, millionnaire et anarchiste; l'Anglais Termund Green, un doux préraphaélite qui pose pour la férocité; et l'aventureuse princesse de Fourvandières, Suzu pour ses nombreux amis intimes. Car le kamtchatkisme a des ramifications dans tous les mondes, y compris le demi-monde.

Dans certaines occasions solennelles, les Kamtchatka tiennent leurs grandes assises : aux répétitions générales des nouveaux chefs-d'œuvre, à l'exposition de peinture des *Chevaliers de Jérusalem*, aux représentations du *Théâtre de l'Ame ardente*, dont les programmes sont tout à fait réjouissants. Mais chaque jour ils se retrouvent et prennent le ton, grâce aux dîners, aux soirées et aux visites. Le plus ardent foyer du kamtchatkisme est le salon de Mme Toupin des Mares, une grosse dame toujours essoufflée et ruisselante, ignare et vaniteuse, qui a des bontés pour le romancier Gréveuille, et qui prêche la doctrine des esthètes en langage de concierge. Chaque semaine, pendant tout un après-midi, elle trône au milieu des initiés, flanquée de son fils Siegmund, un wagnérien bilieux, et de sa fille, la prétentieuse Morgane, déjà fiancée à un monstre riche et gâteux. Rien ne troublerait la sérénité de ces *jeudis*, si M. Toupin des Mares n'avait la rage d'y paraître avec ses grands pieds, son corps carré et sa tête ronde : Toupin, commerçant en suif, mari complaisant, bavard et stupide, le « Mécène des Kamtchatka » dont il dit avec bonhomie : « Moi, j'aime ça, les cérémonies des jeunes, les symbolards, toute la boutique. »

C'est dans ces réunions périodiques qu'on encense les dieux du jour et qu'on revise les articles du code kamtchatka. « Les Kamtchatka ont besoin de se sentir les coudes et n'émettent jamais que des opinions conformes à la critique autorisée, *leur* critique, dont les arrêts sans appel font la loi. » Leur prophète est Jacques Sivreuse, directeur du *Curare*, la revue d'avant-garde : un petit blond à monocle, à col très haut, à cravate bouffante, qui vise à l'élégance, pose pour le psychologue pervers, parle en aphorismes. A toute question qu'on lui adresse, il répond par une formule tranchante. Les éphèbes à figure béate, qui partout l'escortent, approuvent de la tête, de la cravate ou du monocle, et vont prêcher la bonne nouvelle. Le mot se répète et circule jusqu'aux confins de l'esthétisme, jusqu'à Bayreuth et Florence, « le Bayreuth italien », où toujours quelques initiés sont en pèlerinage. Ainsi se fait la loi.

D'ailleurs les révolutions sont fréquentes dans le

monde kamtchatka. On s'y tient les coudes contre les profanes, mais on y joue des coudes pour écarter le camarade. L'orgueil et la prétention y traînent leur cortège ordinaire de jalousies, d'envie, de haine. Toute idole qu'on encense sera bientôt brûlée. A la représentation si attendue, si solennellement annoncée, des *Beaux jours d'une Essence,* il suffit de quelques incidents vulgaires, un décor de travers, une plaisanterie de gamin, l'accent belge d'un acteur pour déchaîner dans toute la salle un fou rire. D'un coup s'écroule la triple gloire du poète Edgar de Fries, du peintre Pusquet de Gril, même de Johannès Hallyre, qui se voit supplanté par un nouveau prodige, un petit musicien sourd.

Mais, pour excommunier comme pour adorer, les esthètes évoluent tous ensemble. Car ils sont disciplinés à la prussienne et se conduisent à la baguette. A vouloir être si constamment original, la personnalité se perd. Les Kamtchatka se croient des phénomènes : ce sont des « gaufres ». En art, le bourgeois est celui qui n'a pas d'opinion propre et qui suit le courant. Aussi peut-on dire sans paradoxe que les vrais prud'hommes de l'art, ce sont les esthètes. En un temps de forte tradition, vous les auriez vus ultra-classiques, poncifs : avec Scudéry et Chapelain ils auraient défendu les *règles* contre Corneille, avec les Précieuses ils auraient été contre Racine et Molière, avec Ponsard contre Hugo. Mais il n'y a plus aujourd'hui de pouvoir dirigeant, ni en politique, ni en littérature, ni en art. D'instinct, les prud'hommes vont aux seuls qui parlent haut. Sous l'esthète anarchiste des salons, vous ne trouverez qu'un mouton enragé, un philistin à rebours.

Assurément, il y a dans les *Kamtchatka* de M. Léon Daudet une heureuse et féconde idée de satire. Et l'auteur en a tiré beaucoup d'ingénieux et spirituels croquis. Je le trouve seulement un peu prodigue. Au lieu de disperser notre attention sur tant de silhouettes, il eût mieux fait de la concentrer sur quelques figures plus fouillées. Il l'aurait pu sans modifier son procédé de caricature, qui s'imposait presque en un pareil sujet. Ce parti pris d'exagération comique est contestable, quand on prétend nous peindre la société mondaine tout entière. Mais il est parfaitement légitime, quand on s'attaque à un travers isolé, bien déterminé. M. Léon Daudet procède ici tout simplement comme les satiriques et les auteurs comiques de tous les temps, qui accentuent le trait pour augmenter le relief. Comme eux, il a voulu créer une série de types où le ridicule est le même au fond, mais prend des formes diverses, suivant l'âge, le rang, les occupations, la fortune des individus. D'ailleurs, il nous avertit lui-même de sa méthode, puisqu'il nous montre, dans la dernière scène du roman, un journaliste tudesque occupé à noter toutes les exagérations des Kamtchatka comme d'intéressants cas de folie.

Cette méthode, pourtant, ne va point sans danger. En lui-même, ce défilé de fantoches ne fournit guère les éléments d'un récit. On n'en peut tirer qu'une série de scènes bouffonnes ou d'amusants portraits. Au temps de Lesage ou de Marivaux, on les eût tout bonnement rattachés par le lien très lâche d'un roman d'aventures. Mais, à tort ou à raison, nous sommes aujourd'hui plus exigeants : dans un livre, même satirique, nous voulons une apparence d'unité. Cette unité, on ne pouvait la trouver ici dans un vrai drame de passion, car ces mannequins n'ont point d'âme. Cependant, M. Léon Daudet voulait une intrigue; ne pouvant la prendre dans le sujet même, ni l'imaginer tout à fait sérieuse, car le contraste eût été choquant, il a dû la chercher à côté, et il a été amené à encadrer, dans cette satire, un vaudeville.

Vaudeville assez drôle, il faut l'avouer, avec de plaisantes inventions. Le défilé des Kamtchatka dans le cabinet directorial de Sivreuse, Véronisse apportant le manuscrit du *Requin,* de Fries venant solliciter l'indulgence du critique dramatique, Rose Coindart demandant une consultation galante, le pamphlétaire Sorpion disputant l'aumône du maître à un anarchiste authentique; ou encore, Turniquel rédigeant la lettre dont on se servira pour déjouer ses projets matrimoniaux, Turniquel venant faire une déclaration à Claire Houdraye et ne rapportant chez lui que des billets de tombola à vingt francs, Turniquel entraîné au Château-Rouge de la rue Galande, puis, chez Suzu, se dérobant devant une note de quarante-trois mille francs, et jeté dehors à moitié nu : voilà sans doute des scènes amusantes, qui ne laisseraient pas le boulevard indifférent. Mais c'est du vaudeville, et nous n'attendions pas un vaudeville en cette affaire. J'apprécie beaucoup les belles scènes qui se succèdent dans la *cellule* de Claire Houdraye : maître Blétin ahuri quand on lui montre la lettre de Turniquel, Paul Lermy caché derrière une tapisserie, Sivreuse récitant ses belles phrases d'amour qui tournent bientôt en rage, Claire avouant son secret à Lermy, puis le défendant contre la balourdise de son père. Voilà, je crois, de bonne comédie; mais ce n'est pas cela qu'on nous annonçait.

Comédie ou vaudeville, tout cela n'a rien à voir avec le ridicule des Kamtchatka. De fait, c'est un autre sujet. Voici les deux amoureux classiques : Paul Lermy et Claire Houdraye, personnes très raisonnables. Voici des rôles de pur vaudeville : Sivreuse le père, bourgeois méthodique, toujours effarouché; le peintre Coindart, bonhomme très naïf; Turniquel le père, ministre plénipotentiaire, qui a connu familièrement tous les grands hommes;

l'avocat Blétin, l'homme d'affaires rapace, ironique et chafouin ; la petite Suzu, superstitieuse autant que blonde, nonchalante et têtue, qui a eu trois maris en cinq ans et qui adore la canaille. Presque tout le roman se passe en conversations, d'où souvent l'esthétisme est absent ; et le style, spirituel et vif, est surtout un style de théâtre. L'intrigue a tous les caractères d'une action dramatique : ambition de Sivreuse qui s'éprend des trois millions de Claire, plan machiavélique du jeune directeur qui tâche de compromettre Lermy et jette Turniquel entre les griffes de Suzu, lettres anonymes, explications, duel de Sivreuse et de Lermy. Au milieu de toutes ces complications, je distingue même assez nettement une pièce en quatre actes. Premier acte : le *jeudi* de Mme Toupin des Mares, qui nous présente tous les personnages. Second acte : le *cabinet* de Sivreuse, où se noue l'intrigue. Troisième acte : la *cellule* de Claire Houdraye, où l'on commence à s'y reconnaître. Quatrième acte : la *soirée* à l'hôtel Scudermo, où tous les personnages se trouvent réunis et où tout s'arrange. Le reste se mettrait aisément en récit, et la pièce en vaudrait une autre. Mais, dans tout cela, que deviennent nos esthètes ?

Je vois bien l'avantage de ce sujet double : cela donne au livre plus de vie et de mouvement. Mais je crains que la satire proprement dite ne perde à ce voisinage. Déjà très complexe en elle-même, elle paraît d'autant plus touffue, encombrée d'épisodes et de comparses. Puis, l'attention du lecteur hésite entre la partie de satire et la partie de vaudeville. Enfin, et c'est le plus grave, les nécessités de l'action dramatique ont entraîné l'auteur à fausser un peu la physionomie de ses fantoches. Il lui fallait un niais et un gredin : il a pris deux de ses principaux Kamtchatka, Turniquel et Sivreuse, dont il a fait la niaiserie, la gredinerie incarnée. De même, à défaut d'amour, il lui fallait l'apparence de la passion pour remplir la scène : et il a fait de presque toutes ses femmes des dévergondées, sous prétexte qu'elles ont lu les *Liaisons dangereuses*. Évidemment, ce n'est plus cela. Le mysticisme, le symbolisme, le préraphaélisme ne mènent point directement à la scélératesse ou au libertinage. J'admettrais plutôt l'excès contraire : les Précieuses ou Parsifal. En tout cas, je n'aurais prêté à nos Kamtchatka que des vilenies toutes littéraires et un libertinage d'imagination.

Je crois donc que, dans ce roman, la satire et l'intrigue se font tort l'une à l'autre. L'idée s'est-elle présentée d'abord à l'esprit de l'auteur sous la forme dramatique ? ou a-t-il été amené à ce compromis par la préoccupation de donner à l'œuvre une apparente unité ? Les deux hypothèses sont également vraisemblables. Mais ces deux éléments, qui peut-être se seraient fondus plus aisément dans une vraie pièce de théâtre, se nuisent un peu dans le roman. Il n'en est pas moins fort amusant ; je ne sais si ce sera l'opinion de nos Kamtchatka.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

THÉATRE DE L'ŒUVRE. — *Brand*, poème dramatique en cinq parties, de M. Henrik Ibsen.

Il y a bien des choses dans *Brand ;* une manière de chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre en certaines parties : des scènes qui égalent ou surpassent ce que le théâtre a donné de plus beau : d'autres qui sont plus surprenantes qu'émouvantes ; il y a aussi des symboles que j'avoue trouver un peu puérils : il y a enfin ce qu'Ibsen a voulu faire, et ce qu'il a fait : et ce n'est pas tout à fait la même chose. — Cherchons à voir clair, ou à peu près, dans tout cela.

Brand est de 1866 ; c'est le moment où le cerveau d'Ibsen semble être le plus tumultueux et frémissant, le moment où les idées de révolte lui apparaissent, le séduisent, et où se dessine en lui ce singulier mélange d'optimisme et de pessimisme qui ira en s'accusant de plus en plus jusqu'à ses œuvres dernières. Certaines pages sont toutes bouillonnantes de la foi à la bonté naturelle qui inspirait Rousseau ; d'autres sont manifestement d'un disciple de Schopenhauer. Et, soit dit en passant, c'est ce qui donne à l'œuvre d'Ibsen son caractère particulier : un but très noble et très élevé donné à la vie, imposé plutôt, un but si « nécessaire » que sans lui la vie n'a pas de sens : et la conviction que les hommes sont incapables de l'atteindre ; toute l'évolution des idées d'Ibsen repose sur ces deux propositions ; si parfois il a paru se contredire c'est que l'une des deux, la seconde, lui paraissait plus évidente que la première et qu'il la mettait davantage en lumière ; parlons plus net : ses « idées » n'ont pas changé ; mais, à mesure qu'il avançait en âge et en expérience il voyait mieux combien l'humanité était incapable de réaliser l'idéal moral qu'il lui avait assigné.

On sait qu'Ibsen a débuté par quelques drames romantiques, pas très supérieurs s'il faut en croire ses biographes, et en particulier M. Auguste Ehrhard dont j'ai déjà eu occasion de parler ici. Mais Ibsen n'a jamais été un « littérateur » ; la littérature était pour lui un moyen, non un but ; déjà à cette époque, il avait publié certains poèmes ou plutôt certaines satires contre les « mœurs du jour » ; déjà il avait été frappé de l'antinomie, si j'ose dire ! qui existe entre la morale et la société. Ces idées, qu'on peut seule-

ment pressentir dans ses premiers écrits, commencent à se manifester dans *la Comédie de l'Amour*, publiée en 1862. Après avoir taquiné légèrement les hommes politiques de son pays (*Norma, ou les Amours d'un homme politique, 1851*), il s'attaque, résolument cette fois, aux conventions sociales; et, tout naturellement, il vise d'abord celle qui se manifeste le plus souvent à ses regards, le mariage. Et, presque aussitôt, c'est les *Prétendants à la Couronne*, qui, commencés avant *la Comédie de l'Amour*, ne sont publiés qu'en 1864. Ici, une théorie s'esquise qu'Ibsen développera abondamment plus tard, théorie de la personnalité, disons l'individualisme, si vous voulez. Individualisme, mépris et haine des conventions et des règles, tout cela se joint, se touche : et c'est le fond des idées d'Ibsen. Chaque homme a une « destinée à accomplir »; la société, par ses lois, ses conventions, ses préjugés, empêche le libre développement d'une nature humaine (la société n'a même d'autre raison d'être); donc la société est mauvaise : donc tout ce qu'on fait contre elle est bon; il n'y a d'autre loi que d' « accomplir sa destinée ». Et vous voyez quel optimisme enragé gît au fond d'une pareille théorie; non seulement aucun sentiment mauvais ne peut pousser à un but noble, mais il n'y a pas, à proprement parler, de sentiments mauvais puisque tous servent à l'accomplissement d'une destinée; Brand le dit expressément : « Si votre destinée est d'être homme de plaisir, soyez-le complètement » : et vous entendez l'étendue de signification du mot plaisir dans une bouche protestante.

Brand, ai-je dit, est de 1866. C'est l'époque des premières et des grandes controverses religieuses de l'Allemagne moderne. Les ouvrages de Strauss et de Feuerbach viennent de paraître; ils passionnent et bouleversent tous ceux qui pensent. Ibsen en subit, si l'on peut dire, le contre-coup. Il avait attaqué le mariage; il attaque maintenant la religion, la religion officielle, la religion dogmatique; il y voit, avec raison, une des manifestations et une des forces de la société. Il la combat avec une violence sans égale, opposant à la religion « professionnelle » la religion individuelle, et aux formules étroites du culte le libre développement d'une destinée religieuse. Et si *Brand* est si intéressant, c'est d'abord que jamais l'auteur des *Revenants* n'a rien écrit de plus tragique et de plus beau que la fin du troisième et tout le quatrième tableau ; c'est ensuite qu'il discute avec une rare élévation l'un des problèmes qui nous inquiètent le plus ; et c'est aussi qu'il bataille avec une ardeur et une bonne foi vraiment admirables. Ses idées ne sont pas encore « canalisées » comme elles le seront plus tard lorsqu'il attaquera successivement et méthodiquement chacune des formes de la société, ce qui nous permettra de mieux apercevoir le côté faible de ses arguments. Ici, il *dit tout*. Si j'osais, je dirais que *Brand* est une « éruption » : religion, morale, mariage, politique, sens et but de la vie, hérédité morale et même physique, devoirs envers les autres et envers nous-mêmes, les idées jaillissent et se pressent; vous y trouverez en germe presque tout le théâtre d'Ibsen; certaines scènes (le dénouement, par exemple) semblent annoncer les *Revenants;* le bailli et le doyen font prévoir l'*Ennemi du peuple;* et le mariage de Brand et d'Agnès, n'est-ce pas le *vrai mariage* que Nora cherchera plus tard?

Et aucune demi-mesure n'est acceptable pour Ibsen. Les atermoiements, les atténuations qui sont l'essence même de la vie, Ibsen n'en veut à aucun prix, parce qu'ils sont l'essence de la vie sociale. Il voit très clairement qu'ici réside l'obstacle capital à ses idées de développement intégral d'une destinée. Si l'on se laisse arrêter par une considération quelconque, mille surgiront qui vous arrêteront à leur tour. « Tout ou rien »; c'est le mot de Brand. Écartons de parti pris tout ce qui peut nous gêner; et, comme,— au point de vue où s'est placé Ibsen,— tout est gêne qui tient à la vie telle que les hommes la comprennent, il faut écarter d'abord tout ce qu'on appelle sentiments humains, lesquels sont au contraire des sentiments contre-humains, puisqu'ils s'opposent au développement d'une destinée humaine.

En premier lieu, bannissons ce qu'on appelle avec trop d'indulgence des « faiblesses ». Par exemple, la mère de Brand a trop aimé l'argent. Elle meurt, supplie son fils de lui donner les secours de la religion; il exige qu'elle abandonne tout son bien, jusqu'au dernier sou; elle hésite, promet la moitié, les deux tiers... Brand est inflexible; elle meurt seule, sans consolation, avec ce cri : « Dieu n'est pas aussi dur que mon fils ! »

Mais se débarrasser des faiblesses n'est pas suffisant; une vertu moyenne y suffirait, et la « moyenne » n'est pas l'affaire d'Ibsen. Rompons avec tous les sentiments humains ou sociaux. Agnès est fiancée à Eynar : vous savez qu'en pays protestant, les serments de fiançailles sont entourés de la même solennité et ont presque la même importance que les serments de mariage; elle rencontre Brand, elle sent que sa destinée la pousse vers lui : elle quitte Eynar et épouse Brand; et ce faisant elle accomplit son devoir ; puisqu'elle est « appelée » vers Brand, elle doit le suivre. — Je ne cite que pour mémoire l'abandon de ce sentiment humain qui nous attache à la vie. Les scènes où Brand affronte la mort pour sauver un pêcheur qui va mourir, l'enthousiasme et l'abnégation d'Agnès sautant avec lui dans la barque, tout cela est assurément fort beau, mais on pourrait faire quelques réserves. Au moins faut-il remarquer

que l'acte de Brand et celui d'Agnès, c'est ce qu'on appelle le sacrifice, chose qui n'est pas tout à fait inconnue de l'humanité moyenne. La différence, c'est que Brand accomplit le sacrifice en vertu d'une théorie bien arrêtée, et que nous, — quand je dis nous !... — si nous risquons notre vie, nous le faisons dans un mouvement d'enthousiasme qui nous arrache pour ainsi dire à nous-mêmes. Et, sans doute, la vertu raisonnée et réfléchie est, sinon plus « sympathique », du moins plus méritoire. Mais, d'autre part, on pourrait douter du calme moral de Brand, qui est tout le temps en « état d'enthousiasme »... Je reprends.

Faiblesses, amour de la vie ou, pour mieux dire, crainte de la mort, ce n'est rien de les avoir bannis de son âme. Il est d'autres sentiments qui tiennent plus intimement encore et plus profondément à notre être : ils sont un obstacle à notre destinée ; écartons-les comme les autres. Alf, l'enfant d'Agnès et de Brand, dépérit dans le froid pays qu'ils habitent ; s'il y reste, il mourra. Mais partir, c'est abandonner ceux que Brand a à demi convertis : c'est leur montrer que les théories qu'on leur prêchait n'étaient pas vraies, et par suite les rejeter dans l'erreur. Brand reste, dût son enfant périr, et Agnès y consent. — Alf est mort. Mais s'il est mort, c'est que Dieu l'a voulu, pour que Brand et Agnès ne soient retenus par rien sur le chemin qu'ils ont à parcourir ; il faut donc ne pas « regretter » l'enfant mort, accepter le sacrifice sans amertume, et louer Dieu ; l'enfant n'est pas dans le cimetière, il est au ciel ; ce qui gît sous la neige n'est qu'un cadavre... Et Agnès : « Le cadavre est toujours pour moi l'enfant... L'âme et le corps sont toujours unis pour moi... Je ne puis, comme toi, les séparer... » Et vous savez l'admirable et tragique scène qui suit : l'arrivée de la bohémienne, l'abandon par Agnès de tous les vêtements d'Alf, tous jusqu'au petit bonnet qu'il portait à l'heure de sa mort... Je ne sais rien de plus grand, de plus dur, de plus émouvant ; c'est vraiment le cœur d'Agnès qui s'épanche sur ses lèvres ; ces deux scènes sont de purs et admirables chefs-d'œuvre... Auprès d'elles, celles qui suivent pâlissent un peu. Le symbole de la « grande église » me paraît, je l'avoue, un peu puéril. Mais c'est encore une fort belle chose que l'enthousiasme de la foule quand Brand l'entraîne à sa suite, enthousiasme diminuant à mesure qu'ils rencontrent les obstacles qu'ils sont volontairement venus chercher, et s'éteignant brusquement lorsque le bailli leur annonce qu'un énorme banc de poissons est en vue de la côte... Vous retrouvez la forte ironie de l'auteur du *Canard sauvage*. Et Brand, resté seul, est en proie à mille hallucinations ; c'est d'abord des esprits invisibles qui le conjurent de renoncer à son œuvre, lui montrent qu'il ne la réalisera jamais ; puis Agnès elle-même lui apparaît : rien n'est vrai de ce qui s'est passé, Alf vit encore, ils vont reprendre leur vie si heureuse de jadis, s'il veut renoncer à son but impossible... Brand refuse. Il s'élèvera plus haut, plus haut toujours... Mais il est tué (accidentellement) par la folle Gerd ; or Gerd est née de l'ancien fiancé de la mère de Brand : celle-ci l'avait abandonné pour épouser un homme riche ; désespéré, à demi fou, il s'était sauvé « chez les bohémiens » où il avait eu une fille. La mère de Brand est responsable de la folie de son fiancé, et par suite de la folie de Gerd ; c'est donc le crime de sa mère que Brand expie, car il est écrit : « Le Seigneur poursuivra et punira la faute jusqu'à la troisième génération »... A demi enseveli sous la neige, Brand adresse à Dieu une prière suprême. N'a-t-il donc pas fait assez ? n'a-t-il pas accompli jusqu'au bout sa destinée, et suivi les ordres de Dieu qui lui a imposé cette destinée ?... Et une voix d'en haut répond à Brand : « Ce Dieu est le Dieu de charité ! » Salutaire avis, à coup sûr ; mais qui paraît un peu surprenant après ce drame d'une dureté presque acharnée.

Donc rupture définitive avec toutes les conventions sociales, avec toutes les faiblesse et tous les sentiments humains, rupture de tous les liens qui nous rattachent à la vie : l'amour filial, l'amour maternel ne sont que des obstacles qu'il faut écarter : « L'homme vraiment libre, dira plus tard Stockman (1), est celui qui est *seul !* » Entendez celui qui est isolé des intérêts et des sentiments qui sont l'essence de la vie. La société définit la liberté : « Le droit de tout faire qui ne gêne pas la liberté d'autrui » ; pour Ibsen c'est le droit absolu de tout faire, sans nuances et sans réticences ; bien plus, contre ceux qui gênent le plein épanouissement de notre liberté, nous avons le droit de tout faire ; tous les moyens sont licites et salutaires qui nous permettent de les écarter de notre chemin... C'est ici, j'imagine, qu'est le point discutable de la théorie d'Ibsen.

Remarquez, en effet, qu'il n'est pas un acte de Brand, — acte accompli en toute conscience, en tout désintéressement, dans le seul but d'accomplir sa destinée, — il n'est pas un acte de Brand qui ne heurte et ne « barre » la destinée d'un autre. Nous devons oublier nos idées sur le juste et l'injuste, nous devons considérer les choses seulement au point de vue de leur résultat, c'est-à-dire, ici, du libre épanouissement de la liberté individuelle ; donc le but de la mère de Brand, la constitution d'une grosse fortune, est tout aussi respectable que le but d'Eynar, le but d'Agnès, le but de Brand lui-même. Entre ces volontés, entre ces « libertés » contradictoires, laquelle triomphera ? La plus forte,

(1) *L'Ennemi du peuple.*

sans aucun doute. Nous serions donc ramenés à ce qu'il y a, dans le darwinisme, de plus blessant pour notre sentiment du bien et du mal? Pas tout à fait; et les idées d'Ibsen offensent encore nos âmes habituées aux commandements métaphysiques. Pour Darwin, aucune préoccupation morale : il n'y a rien, il ne peut rien y avoir d'immoral dans une loi naturelle : elle est ou elle n'est pas : libre à vous, une fois que vous l'aurez admise, de chercher si elle est funeste ou favorable au progrès moral de l'humanité. Pour Ibsen, c'est tout différent; la morale seule l'occupe : le libre développement d'une destinée, le libre déploiement d'une volonté, tel est l'idéal, l'idéal *moral*, qu'il nous propose; cette volonté ne triomphera que si elle est la plus forte : mais c'est la « meilleure » qui triomphera; donc la meilleure sera toujours la plus forte... Et voici Ibsen plus optimiste presque que Rousseau.

Écartons même le résultat. Que je triomphe ou que j'échoue, l'idée que je puis, moi, imposer aux autres ma volonté et arrêter la leur, — que je le puis, notez-le, au nom de la morale, que j'en ai le droit, que j'en ai le devoir... — cette idée implique l'optimisme le plus convaincu. Car, enfin, si ma volonté est intéressée, mes opinions seront dangereuses? J'admettrais à la rigueur que j'eusse le droit de les défendre; mais comment aurais-je le devoir de les faire triompher? J'aurais alors le devoir de faire le mal? Et c'est le contraire des idées d'Ibsen.

Ibsen est optimiste parce qu'il est aristocrate. On n'a rien écrit de plus inquiétant sur le droit des majorités que certains passages de *Brand* et que l'*Ennemi du peuple*. L'« élite » a tous les droits, le reste n'en a aucun; l'aristocrate est, par définition, bon et fort.

Ce qui n'empêche pas Ibsen d'être en politique un anarchiste résolu. Le malheur, c'est que les limites de cette aristocratie sont assez difficiles à définir. Où commence-t-elle? où finit-elle ? En suis-je? n'en suis-je pas?... Remarquez qu'Ibsen, par son respect de la volonté individuelle, remet la décision à l'individu lui-même. Dès lors, la réponse n'est pas douteuse : je suis de l'aristocratie; et je puis développer ma personnalité aux dépens des autres, imposer aux autres ma volonté, m'affranchir de toute obligation, de tout devoir... — pourvu que j'aie foi en moi. Mais qui, avec un peu de bonne volonté, ne croirait pas en soi? — que je puis enfin disposer à ma guise de mes semblables pour le triomphe de mes idées qui seront forcément justes et bonnes, parce que je suis de l'aristocratie, et qu'ainsi tout est permis...

Reste pourtant que je me sois trompé?...

Malgré moi, en écoutant ce magnifique poème, je songeais à un mot de Bob, le Bob de Gyp. L'abbé lui explique que la supériorité évidente des chrétiens sur les païens, c'est que les seconds rôtiront sans aucun doute en enfer, tandis que les autres, dont lui l'abbé, jouiront très certainement de toutes les joies du paradis. Et Bob, étonné : « Tout de même, il faut être rudement sûr de soi pour dire de pareilles choses ! » ...Mais je sens que je m'égare, et je remets la suite à samedi prochain.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Deux Morts

Deux poètes viennent de mourir. Tandis que l'un, masse inerte, s'attardait, sur un lit d'hôpital, à rendre le dernier soupir, l'autre, sur un autre lit d'hôpital, haletait, râlait, les lèvres ensanglantées, les poumons vides. Le premier se nomma Édouard Dubus, le second s'appelait Motoyosi Saïzau. Ce sont les poisons les plus inexorables qui tuèrent Dubus, c'est la phtisie qui enleva Motoyosi; — cependant c'est du même mal que moururent ces deux poètes, — *et ce mal, ce n'est pas la poésie.*

Ils sont morts de n'avoir pas voulu vivre comme ils devaient vivre, de n'avoir pas voulu être ce qu'ils devaient être, d'avoir résisté à la nature, de l'avoir violentée, d'avoir essayé de la tromper. Ils ont un instant semblé réussir, mais ils ne crurent jamais à leur triomphe : lorsqu'on disait à l'un qu'il était poète décadent, il avait un sourire à la fois railleur et navré, un sourire de tristesse et de doute, et Motoyosi, très heureux lorsqu'on lui affirmait qu'il était « très Parisien », sentait bientôt une amertume l'étreindre sous sa robe bleue, et l'ivresse que lui apportaient les applaudissements était une ivresse brève.

Pauvres gens!

I

Il n'est rien de plus épouvantable que le martyre, le martyre volontaire d'Édouard Dubus. Ce jeune homme avait du bon sens, de l'esprit, du goût, de la gaîté : tout d'abord il ne s'en chagrina pas, fut sans scrupules, gai, spirituel et sagace. Il donna des fantaisies très agréables, très innocentes, très savoureuses à des feuilles d'extrême droite et d'extrême gauche, égratigna avec tant de grâce qu'il fit sourire ceux qu'il égratignait, déchira avec tant de bonne humeur qu'il se fit aimer de ceux qu'il déchirait, charma enfin tout le monde de sa verve très claire, très française — et presque très classique. C'étaient des vers gentils, sautillants, frais et ensoleillés,

c'était une prose alerte, souple et aiguë; c'était une joie pas méchante, agile et subtile qui s'épandait, qui surprenait, qui conquérait. — La jeune gloire de Dubus ne demandait qu'à naître, qu'à grandir, qu'à devenir moins intime; mais Dubus se lassa, se dégoûta de sa gloire — un peu tôt — et s'abandonna à une ambition nouvelle, étrange et funeste. Il s'était avisé — un peu tard — qu'il existait des êtres notoires — hommes ou dieux? — qu'on adorait dans des brasseries littéraires et des revues un peu moins littéraires, dont on récitait les vers avec des intonations mystiques, dont on chuchotait les *proses* avec des délices d'au-delà. Des écoles s'étaient fondées qui prétendaient rajeunir, rénover, inventer la poésie; c'était un épanouissement d'œuvres bizarres, d' « *éthopées carminales* » sans rythme; c'étaient des césures prestigieuses, de prestigieuses absences de césures; c'étaient des rimes hagardes, c'était de l'obscurité, c'étaient surtout des ténèbres pédantes et vides. Ces hommes prétendaient monopoliser le génie et la gloire: Dubus les crut, vint à eux et mêla sa voix au chœur.

Hélas! ce fut une voix hésitante: Dubus eut beau dédier ses vers aux décadents les plus authentiques, il eut beau s'appliquer, s'épuiser en efforts incessants, ses vers restaient clairs, frais, gentils et sautillants : il voulait imiter Mallarmé, il faisait du Banville plus grêle, moins savant — et parfois du Jean Aicard ou du Coppée.

Il écrivait :

Dans l'ombre des rideaux hantés par les chimères,
Quand les petits enfants pleurent de peur, les mères
Viennent les câliner de merveilleux récits.

ou bien :

La lune épanouit au ciel sa rêverie;
Les constellations semblent des yeux moqueurs.

ou encore :

Ton cher amour c'est une aubépine fleurie
Dont j'ai voulu cueillir la neige parfumée;
Par un enchantement d'autrefois, sa ramée
Devant moi s'est ouverte et sur moi refermée.

D'autres fois, c'était encore plus vieillot — et plus gracieux.

Ne vous souvient-il pas d'une existence exquise
Au temps joli qui vit fleurir la Pompadour?
Lors, on vous saluait en soupirant : « Marquise! »
On m'honorait comme un très digne abbé de cour.

Vous me laissiez parfois, quand languissait le jour,
Vous prêcher, tout confit en l'onction requise,
Quelque homélie assez incandescente pour
Mettre la mer à sec et fondre la banquise.

Quand la Mort nous plongea dans le Royaume noir
Nous reprîmes si bien nos jeux que, pour ce monde,
Pluto scandalisé nous fit repasser l'onde.

Désormais votre abbé, Marquise, attend le soir
Où, brûlant des beaux feux de naguère, il vous dise
Un madrigal au vieux parfum de mignardise.

Où étaient les sensations rares et perverses? où étaient les audaces lyriques et métaphysiques? C'était vraiment du symbolisme bien pâle, bien timide! Et, pendant ce temps, des amis publiaient les volumes les plus abscons, les plus admirables: c'étaient des « Thulé des Brumes », des « Pèlerin passionné », des « Chevauchée d'Ieldis », des « Ame noire du prieur blanc » merveilleusement incompréhensibles. Comment atteindre cette sublime horreur? Ce furent de nouveaux efforts ; ce furent toujours les mêmes vers frais, sautillants et gentils :

J'aimerais bien vous égarer un soir
Au fond du parc désert, dans une allée
Impénétrable à la nuit étoilée;
J'aimerais bien vous égarer un soir...
. . . . . .
Quelle serait la fin de l'aventure?
Un madrigal accueilli d'airs moqueurs?
Nous fûmes tant les dupes de nos cœurs!
Quelle serait la fin de l'aventure?

Et :

C'est fin de bal : vois-tu que brille
Dans leurs yeux fous même chanson?
Écoute rire à l'unisson
Les deux violons du quadrille...
Pauvre chanson! pauvre chanson!
Ils riront seuls à l'unisson
Les deux violons du quadrille.

Le pauvre garçon se désespéra, en son désir, en sa rage de n'être plus simple et clair, de n'avoir plus son talent, de n'avoir plus de talent, de ne plus vouloir écrire :

Je suis un piano brisé
Parce qu'il a trop amusé.

(ce qui, pourtant, était un crime véniel). Il eut recours aux remèdes les plus puissants : il demanda une inspiration à la morphine, à l'éther, à l'opium. Ce furent des vers un peu plus laborieux, un peu plus mauvais :

Et toute Joie est travestie en Mort qui danse
Et l'Amour en vieillard dont les doigts mécontents
Brodent sans foi sur une trame de mensonge
Des griffons prisonniers dans des palais de songe.

et cette « Aurore » brumeuse :

L'or rosé de l'aurore incendie
Les vitraux du palais où se danse
Une lente pavane affadie
Aux parfums languissants de l'air dense.
L'éclat falot de la bougie agonise
A l'infini, dans les glaces de Venise...

Dans la salle de bal nue et vide
Reste seul un bouquet qui se fane,
Pour mourir du même jour livide
Que l'espoir des danseurs de pavane...
L'éclat falot de la bougie agonise
A l'infini, dans les glaces de Venise...

Sa soif de modernité, d'étrangeté, devint plus folle : il se rua parmi le mensonge de la magie et du satanisme, il éleva des autels à Apollonius de Tyanes, et c'est à peine s'il ne se proclama pas « Sar » ; mais sa magie, son satanisme, son kabbalisme démoniaque, sa poésie, ses envoûtements, tout demeura *falot* et fantomatique. Son ardeur s'exaspéra, il s'adonna plus furieusement à ses poisons terribles, à ses poisons stériles. De temps en temps, en sa torpeur, il souriait. « A quels rêves peut-il sourire ? » disait-on. Il souriait de lui, de sa faiblesse, de sa misère. Et comme il ne réussissait pas à s'enfoncer plus avant, plus profondément en l'horreur des cauchemars singuliers et des ténèbres nonpareilles, les doses de poison devinrent plus fortes, plus monstrueuses.

Cette fois, il réussit trop bien !

Pour Motoyosi la chose est beaucoup plus simple. Il était venu du Japon à Paris pour être Japonais. Il ne savait sans doute pas que nous possédons un Japonais qui nous suffit — il en convient lui-même — et qui se nomme — modestement — M. Edmond de Goncourt. Motoyosi garda ses robes chatoyantes, mais perdit un peu de son japonisme sans parvenir à devenir tout à fait Parisien.

Si dans « les Fleurs vivantes » la couleur locale, la saveur nippône était due à Mme Judith Gautier, en revanche, les conférences de Motoyosi semblaient d'une bien piquante inexpérience, d'une bien charmante barbarie. Lorsqu'il réussit à devenir très Parisien, il réussit trop bien — lui aussi. Ce fut la phtisie qui saisit son homme dans un hôtel meublé, chez un logeur féroce qui s'empara, pour être payé, des malles du poète, de ses robes de féerie, de ses souvenirs du pays. Il était devenu si Parisien qu'il se soucia médiocrement de ces bibelots exotiques, et il mourut stoïquement, en priant l'interne d'annoncer son décès aux journaux.

Telle, dans un roman de ses compatriotes les Goncourt, cette dame qui, contrainte par la misère d'abandonner Paris et le monde, dépense ses derniers sous ou ceux de son fils pour envoyer à ses riches amies sa carte avec la mention « P. P. C. »

Et c'est vraiment trop Parisien !

***

Pauvre Motoyosi ! Pauvre Dubus !

Puissent vos vies misérables, puissent vos morts si tristes empêcher de jeunes hommes de vivre de votre vie et de mourir de votre mort ! Dormez en paix, malheureuses ombres : vous, Dubus, non d'un petit sommeil de funambule ; vous, Motoyosi, non de ce sommeil de Paris, si léger qu'il faudrait emprunter au latin, pour le qualifier, son mot de *dormitare*, mais d'un bon sommeil, d'un grave sommeil, du sommeil qu'on goûte sur le Fusi-Yama ou dans un cimetière de village. Vous serez plaints, vous serez loués en des journaux japonais, en des revues jeunes ; mais que votre enseignement soit fécond ! que d'autres Japonais ne viennent pas à Paris nous apprendre le français ! que des poètes français, sans « *dispositions spéciales* », ne cherchent pas, à travers des fumées pernicieuses, des rêves japonais ou chinois. Que votre exemple soit médité par les enfants qui, à Tokio, se laissent éblouir par le mirage de Paris, par les esthètes adolescents qui construisent de laborieuses « *cérébralités* » (!) et des symboles aussi épuisants qu'agressifs : la meilleure manière, la seule manière de vous pleurer — *c'est de ne pas vous imiter*.

HELJY.

BULLETIN

MAX MULLER ET LE PARLEMENT DES RELIGIONS

La *Deutsche Rundschau* vient de publier un article de Max Muller, sur le *Parlement des Religions à Chicago*, dont nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une rapide analyse. Par leur constant souci des vérités supérieures et leur originalité de pensée, ces pages rappellent, en effet, les meilleures de Renan ou de Taine.

La *Feuille des Étrangers de Vienne* posa naguère à ses abonnés les deux questions suivantes : Quel fut le plus grand progrès de l'année finie. Quelle est la chose la plus désirable pour l'année commençante ? La plupart furent d'avis que la découverte du remède contre la diphtérie était le plus grand progrès de l'année ; quant aux vœux d'avenir, ils varièrent à l'infini, jusqu'au romancier allemand Théodore Fontane, dont les espérances se bornaient à prétendre gagner plus d'argent en 1894 qu'en 1893. Max Muller fut d'opinions différentes : il estima que le Parlement des Religions, tenu à l'Exposition de Chicago, était de beaucoup l'événement le plus considérable de cette dernière année, celui qui, dans l'histoire de la pensée humaine, ferait date mémorablement, et dont les conséquences multiples et primaires dépassaient même ce que nous pourrions concevoir. Étant donné que le besoin de croire est inné au cœur de l'homme et qu'il n'existe, sur la surface du globe, pas de peuple, si obscurci soit-il par les ténèbres de l'ignorance, qui n'ait son Dieu et ses autels ; il devient tout à fait remarquable qu'au lieu de s'épuiser, comme on l'avait fait jusqu'ici, à exagérer les différences qui séparent les diverses révélations, on se soit, au contraire, efforcé, dans ce Parlement de Chicago, à rapprocher les traits des dogmes communs aux huit grandes doctrines de notre planète. L'idée était nouvelle, la tentative, sans exemple historique, car le concile tenu, trois siècles avant J.-C., par le roi Asoka, comme, plus tard, le concile œcuménique de Nicée, ou même le colloque provoqué, au XVIIe siècle, par l'empereur Akbar, ne se peuvent comparer avec le Congrès de

Chicago. Les conditions de liberté faisaient défaut à ces premières entreprises où deux et trois religions seulement étaient en présence. D'ailleurs, ces premiers parlements avaient pour but moins d'examiner, d'élucider les vérités reconnues de tous les prêtres de toutes les sectes, que d'établir un nouveau dogme, une morale nouvelle. Les résultats furent nuls, chacun se présentant avec la certitude de posséder seul la vérité, et tenant ses adversaires pour des païens qu'il convenait de persuader, mais auxquels le devoir interdisait d'accorder la moindre concession, Au Parlement de Chicago, il en fut autrement. Les huit religions historiques, c'est-à-dire les huit religions basées sur des livres sacrés, s'y trouvaient représentées, et *pour la première fois*, depuis que des hommes souffrent et meurent ici-bas, cette vérité apparut publiquement : « Qu'il existe une religion éternelle et universelle, et qu'en cette religion les premiers représentants de toutes les doctrines du globe pouvaient se saluer en frères. C'est ainsi qu'ils écoutèrent ce que chacun d'eux avait à dire sur la religion qui lui était propre, ensuite tous se réunirent dans une prière commune. Enfin ils reçurent la bénédiction, un jour, des mains d'un évêque chrétien, le lendemain, d'un rabbin juif, le surlendemain, d'un moine bouddhiste. Chaque jour, il devenait plus évident que les points sur lesquels ces grandes religions se séparent les unes des autres, étaient moins nombreux et — il faut l'ajouter — moins importants que ceux sur lesquels ces mêmes religions s'unissent dans un seul sentiment d'adoration unanime. Pour la première fois, en le cours de l'humanité, apparaissait nettement que Dieu ne s'était point laissé irrévélé dans la Chine lointaine, en Palestine, dans l'Inde comme en Perse ou en Arabie.

Maintenant, qu'on n'oublie plus ce qui vient d'arriver à Chicago. Des milliers d'hommes et de femmes se rassemblèrent chaque matin, et les fidèles de tant de religions différentes s'unirent en répétant le *Pater noster*, selon les paroles du prophète Malachie : *N'avons-nous pas un seul Père?* Lorsque ceux que l'on appelait autrefois les païens et les incrédules; lorsque les Chinois, les Indiens, les Perses, les Turcs et les Juifs s'agenouillaient aux côtés les uns des autres, ils comprenaient la pensée de saint Paul disant : *Je vous l'annonce en vérité. Dieu n'est point ici ou là, mais auprès de chaque nation qui le craint, fait le bien et s'efforce de lui être agréable.*

Max Muller conclut que toutes les religions se résument, en dernière analyse, dans ces deux commandements : Aimer Dieu et aimer son prochain. Ce sont les phrases de l'apôtre, les paroles que comprennent les enfants et que retrouvent, à force de science et de méditations, les Saints vieillis par les jeûnes : Aimez-vous les uns les autres! Dieu est amour!

« Maintenant le flambeau brûle, il fut allumé en Amérique. De main en main il convient de le porter par tous les pays de la terre, jusqu'à ce que sa clarté ait rempli toutes les églises, tous les temples, toutes les mosquées, toutes les pagodes des deux hémisphères afin que l'humanité apprenne à reconnaître, derrière les normes et les formes passagères, le Dieu inconnu dont quelque poètes anciens disaient déjà : *Nous sommes ses fils!* »

LES FEMMES POÈTES D'ANGLETERRE.

Dans une revue de Bergame, *l'Emporium*, éditée sur le modèle des Magazines, a paru une curieuse études sur les femmes poètes de l'Angleterre contemporaine. Le texte pourtant est bien incomplet et discutable, mais les dix portraits dont il est illustré engagent le lecteur à diverses remarques. Presque toutes ces figures ont dans le pli des lèvres quelque chose de trop distingué pour ne pas donner une impression de froideur, tandis que les yeux, admirables souvent de rêve et de beauté, gardent je ne sais quoi de lointain, d'indifférent aux contingences de la vie. On sent que les femmes dont les images charmantes passent sous nos doigts seront pour l'art idéaliste et que leurs poèmes chanteront les nostalgies de l'au-delà de préférence aux misères affolantes de ce monde. Des figures comme celles de miss Nesbit ou de miss Tomson seraient dignes du pinceau de Burne-Jones. Mais en ce sens aucune n'est plus éthérée, plus au-dessus de nous, de toutes manières, que l'ineffable profil de mistress Woods. Avec ses cheveux à peine semés de perles légères, ses regards durcis par le songe intérieur et le bas du visage aussi calme, aussi pur qu'un marbre antique, elle apparaît créature de rêve, exceptionnelle et supérieure. Je ne pardonnerai pas aux éditeurs d'avoir oublié miss Mary Robinson, dont ils parlent d'autre part avec assez peu d'équité, ni d'avoir donné un ridicule portrait de miss Cristina Rossetti. Cette bonne dame énorme, aux yeux à fleur de tête, ne fut point la sœur exquise du divin poète, ou du moins les rédacteurs de l'*Emporium* auraient dû se souvenir qu'elle aussi avait été délicieuse afin de ne pas lui donner cette apparence de matrone au milieu de ce cercle idéal de personnes parées et rêveuses.

LE CAS DU DOCTEUR MAX NORDAU

M. Whibley donne à la *New Review* un très amusan- article sur Max Nordau et ses facétieuses théories. Appliquant au critique allemand, la méthode dont il s'estime l'inventeur, M. Whibley conclut que M. Nordau est atteint à un point dangereux pour la sécurité publique d'*agoramanie*, c'est-à-dire du désir de se faire connaître, de battre de la grosse caisse en s'exhibant à tous les carrefours de l'Europe — d'*égomanie*, autrement dit d'égotisme (n'a-t-il pas commencé une conférence fameuse par ces mots : « Je déclare avec le Christ que non seulement j'enseigne la vérité mais que je suis moi-même la Vérité Incarnée ».) Enfin, à un moindre degré, M. Nordau serait menacé de *graphomanie*, de *monotypisme*, de *misonéisme* et d'*écholalie*. M. Whibley termine en faisant remarquer que le front et le menton de l'auteur de *Dégénéreseence* forment un angle de 45 degrés tandis que ses oreilles longues et pointues sont pareilles à celles d'un faune. Ces détails seraient, paraît-il, la caractéristique infaillible des élus de Bedlam, — on écrirait, à Paris, de Charenton.

E. T.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32605. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 13 JUILLET 1895

LA POLITIQUE

Un ami me disait tout à l'heure : Sur quoi ferez-vous votre article cette semaine? — Franchement, je n'en sais rien.

La politique est monotone : les acteurs y trouvent peut-être encore un certain intérêt; mais nous, simples spectateurs, nous qui voyons la scène de loin, il nous semble que l'action languit quelque peu.

Au moment où cet article paraîtra, les Chambres seront en vacances, ou ce sera tout comme. Elles auront voté le budget, non sans peine. Et après?

On a discuté longuement l'impôt sur les boissons : en apparence, on a fait une réforme; en réalité, ce qu'on a envoyé au Sénat c'est une loi mort-née.

Donnons un bon point à la majorité qui s'est prononcée pour le monopole de la rectification : disons que voilà un vote excellent, juste, nécessaire, que depuis longtemps réclamaient hygiénistes et moralistes; mais reconnaissons que c'est un vote tout platonique. La loi ne tient pas debout. Une fois de plus la réforme avortera, et une fois de plus on dira : C'est la faute au Sénat!

La roue parlementaire tourne à vide : c'est ce qu'en mécanique on appelle du travail inutile.

Et cependant la besogne ne manque pas; le talent non plus, ni la bonne volonté : d'où vient donc que, parlant sans cesse de réformes, on ne réalise aucune réforme?

Je prends au hasard : s'il est une réforme démocratique, et plus conservatrice peut-être que démocratique, c'est les retraites pour la vieillesse. La question a été discutée, et les documents ne manquent pas. Faut-il la retraite obligatoire, à la mode allemande? Faut-il, ce qui semblerait plus conforme à notre caractère et à nos habitudes, un appel à l'initiative individuelle? Choisissez entre les différents systèmes proposés : faites ce que vous voudrez, mais, pour l'amour de Dieu, faites quelque chose!

Voici la loi sur les accidents du travail, qui, depuis je ne sais combien de temps, fait la navette entre le Palais-Bourbon et le Luxembourg. Enquêtes, rapports, discours, on n'a ménagé ni son temps ni sa peine : tout ce qui pouvait être dit a été dit; on pourrait tirer de la collection du *Journal officiel* un volume instructif de la première page à la dernière. Fort bien, si le Parlement était une académie, mais le Parlement est autre chose. Il faut qu'il aboutisse : or, il n'aboutit pas plus dans cette question que dans toute autre.

J'ai là des papiers entassés sur ma table : suppression des octrois, réforme de la contribution mobilière, réduction des frais de justice, assistance, mutualité, je vois qu'on a tout étudié : oui, on a tout étudié, mais on n'a rien résolu.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que le public se décourage du parlementarisme. Ceci est surtout sensible chez les jeunes gens, qui n'ont pas connu les inconvénients des régimes passés. Ils aspirent à quelque chose de nouveau, à un régime où l'on parle moins, où l'on agisse plus.

Pour nous qui avons passé l'âge où l'on change d'opinion, nous défendrons jusqu'au bout la république parlementaire; mais il faut avouer que la tâche est parfois malaisée.

PAUL LAFFITTE.

A PROPOS DE L'ACADÉMIE

Lettre à M. Émile Faguet.

Mon cher Faguet,

Dans l'article que vous avez tout dernièrement publié sous ce titre : *Immortels d'aujourd'hui et de demain*, vous m'avez fait la grâce de me ranger au nombre de ceux que l'Académie pourrait agréer, et vous m'avez gentiment pressé de tenir pour non avenue la promesse que je m'étais publiquement faite de ne jamais aliéner mon indépendance de critique en sollicitant les suffrages d'une assemblée où je rencontrerais nécessairement les plus illustres de nos auteurs dramatiques. Je vous remercie, mon cher Faguet, de cette marque nouvelle de votre bonne et constante amitié ; je me fusse contenté de vous adresser ce remerciement, si je n'avais vu là en effet qu'un témoignage d'affection. Mais je connais votre intégrité hautaine ; je sais que vous n'écririez jamais un mot qui fût de pure obligeance, que vous ne dites jamais d'un homme, si camarade qu'il puisse être avec vous, que le bien dont vous l'estimez digne.

Aussi ai-je tenu grand compte des quelques lignes où vous me provoquez si obligeamment ; je me suis interrogé, et je voudrais vous communiquer, dans cette lettre ouverte, le résultat de mes réflexions. Peut-être cette analyse psychologique, faite sur lui-même par un homme qui se pique d'être aussi sincère que vous, intéressera-t-elle et le public et vous.

*
* *

Il est très vrai qu'il y eut un moment où je pus me présenter à l'Académie avec quelques chances de succès. C'était au lendemain de la mort d'Émile Augier ; aucun des brillants écrivains qui depuis se sont disputé les fauteuils vacants, n'était encore sur les rangs. Nombre d'académiciens me faisaient l'honneur de croire que j'étais capable de composer une oraison funèbre qui fût digne de l'illustre mort ; Mme Augier voulait bien être de cet avis. J'avais parmi les Quarante un certain nombre d'anciens camarades d'école qui m'engageaient à faire les démarches nécessaires ; j'étais à peu près sûr que les auteurs dramatiques, qui forment un clan considérable à l'Académie, se feraient un point d'honneur de me donner leur voix, surtout ceux que j'avais le plus vivement houspillés ; un des hommes dont l'autorité était la plus considérable dans la noble assemblée me fit valoir toutes ces raisons, et me traça même un plan de conduite, au cas où je me déciderais.

Je demeurai fort perplexe. Ce n'était pas, vous le pensez bien, que j'eusse la moindre envie d'afficher pour l'Académie un dédain qui eût été fort sot. Je sentais au contraire très vivement l'honneur et le plaisir qu'il y aurait à être le collègue des Dumas, des Pasteur et des Broglie, à faire partie d'une compagnie qui date de Richelieu et ne compte que quarante membres. Ajoutez que tout mon entourage, mère, femme, enfants, amis, étaient plus touchés que moi-même de cette gloire et m'obsédaient de leurs sollicitations. Ah ! je vous avoue que je passai là quelques heures bien agitées, et que j'eus, comme Augier lui-même fait dire à l'un de ses personnages, de longues conversations avec mon traversin.

Je résolus enfin de m'abstenir, et, une fois mon parti nettement pris, j'écrivis, pour couper les ponts derrière moi, l'article auquel vous avez fait allusion. J'y disais que je tenais le métier de journaliste militant, de critique théâtral, pour incompatible avec les traditions de courtoise déférence qui règnent entre collègues à l'Académie. Comment pourrais-je le lundi bousculer dans mon feuilleton un drame de Dumas ou une comédie de Sardou, et m'en aller le jeudi m'asseoir à côté d'eux sous la coupole, et leur tendre la main ?

La raison était bonne et valable à coup sûr, et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, mon cher Faguet, c'est que depuis cette éclatante renonciation j'ai dû écrire deux ou trois articles dont j'aurais à coup sûr arrondi les angles et adouci les termes, ou peut-être même que j'aurais supprimés, si au moment de prendre la plume j'eusse songé aux palmes vertes, qui défendent les noms de vieillir et les critiques de dire franc et net ce qu'ils pensent.

Je dois le confesser pourtant : si je n'avais eu que cette raison-là, la seule que j'aie donnée au public, il est fort probable que j'aurais passé outre, et que je compterais aujourd'hui ou parmi les *retoqués*, à côté de Manuel et de Zola, ou parmi les immortels, immortel moi-même, comme M. de Vogüé. Mais je viens de faire, grâce à vous, mon examen de conscience, et je crois bien que j'ai obéi à d'autres mobiles plus puissants tout ensemble et plus subtils à démêler.

Je me rappelle... il y a bien longtemps de cela, car c'était dans mes premières années de début ; je commençais à être connu, grâce aux invectives, aux railleries, aux caricatures qui, me pleuvant de toutes parts sur la tête, avaient quelque peu appris au public parisien mon nom et ma figure. Cette barbe en broussaille, que les journaux illustrés ont rendue légendaire, était en ce temps-là d'un noir d'encre, et donnait à mon visage un air de dureté qui contrastait avec la bonhomie de mon caractère. Elle déplaisait fort à une dame de mes amies, qui ne cessait de me répéter par manière de badinage :

— Vous avez l'air d'un ours ; vous devriez la couper !

J'eus la faiblesse d'écouter son conseil : je me fis raser, et je promenai sur le boulevard une boule qui ressemblait à ce globe dont parle Alfred de Musset, « roulant dans les cieux comme un gros potiron ». Je rencontrai Gaston de Saint-Valery, un de nos confrères, avec qui j'étais fort lié. Vous êtes trop jeune pour avoir connu Gaston de Saint-Valery, qui est mort à quarante ans sans avoir empli son mérite. Weiss, en faisait un cas particulier ; Fouquier m'a dit plus d'une fois qu'il le regardait comme le premier moraliste de ce temps, et je pencherais à partager son avis. Il voyait juste et loin ; un sens très droit, un esprit très aiguisé, avec un don d'observation pénétrante. S'il n'a pas laissé un nom, c'est que, par mépris de la foule, il ne signait pas ses articles. Il prétendait n'écrire que pour les quelques amateurs capables de le reconnaître à son tour d'idée et de phrase. Il avait l'horreur des sots.

Quand je vins au-devant de lui, souriant et la main tendue, j'étais si changé qu'il ne me reconnut pas d'abord.

— Quoi ! c'est vous ! s'écria-t-il après m'avoir longuement regardé.

Et me passant son bras sous le mien :

— Mon ami, me dit-il, voulez-vous un conseil ? Il ne s'agit pas de savoir si vous êtes mieux ou plus mal sans barbe qu'avec barbe. Mais quand on s'est fait une tête, il ne faut jamais la changer : ça désoblige les Parisiens. Votre barbe fait pour eux à présent partie de votre individualité : vous n'avez pas le droit de la couper. Un Sarcey sans barbe n'est plus un Sarcey.

Et nous nous mîmes à causer sur ce thème : Comment se fait-on une tête ?

— Il y a des hommes, me disait-il, qui n'auront jamais une tête ; ce n'est pas qu'ils n'aient quelquefois beaucoup d'esprit, de talent et même de réputation : c'est qu'ils n'ont pas forcé le public à s'occuper d'eux, beaucoup et constamment et bruyamment ; et, souvenez-vous de ce que je vous dis, c'est le public qui fait la tête des gens bien plus qu'ils ne se la font eux-mêmes, et c'est même pour cela que le public tient tant à ce qu'on n'y touche pas : c'est son ouvrage.

— Pardon ! objectai-je, il me semble que l'on est soi-même l'artisan de sa personnalité, et, pour me servir de vos propres expressions, que l'on accommode à son gré la tête que l'on a reçue de la nature.

— Mais point du tout, point du tout ! Il est certain qu'un homme apporte en naissant et reçoit de son éducation un certain ensemble de qualités qui constituent le fond premier de son être, de sa personnalité. Mais c'est une grande erreur de croire qu'il travaille seul ensuite sur ce fond. C'est le public (je parle, bien entendu, pour ceux qui relèvent de lui), c'est le public qui, après avoir regardé à la volée son homme, lui fabrique au hasard de son caprice, selon l'angle où les circonstances le lui ont montré, une personnalité nouvelle qui ressemble comme elle peut à la vérité, et qui le plus souvent n'a pas ombre de rapport avec elle. Et cette personnalité, une fois qu'il vous l'a imposée de sa grâce, il veut absolument que vous lui restiez fidèle : vous le chagrineriez si vous en changiez un iota. Il lui a plu, on ne sait pas pourquoi, il ne le sait pas lui-même, il lui a plu de voir chez vous des défauts dont vous vous savez parfaitement exempt : ne vous avisez pas de le détromper. Outre que vous n'y réussiriez pas, vous l'irriteriez contre vous par cette exorbitante prétention, qui serait une insigne maladresse ; donnez-vous plutôt ces défauts par artifice cultivez-les, exagérez-les : il vous en saura gré. Il ne s'agit pas d'être soi, à Paris, quand on est célèbre : il faut être l'individu que le public a vu et s'obstinera à voir en vous. C'est à vous de vous modeler, du mieux qu'il vous est possible, sur le type qui est un produit (*ne varietur*) de son imagination.

Gaston de Saint-Valery me cita des exemples ; il connaissait son tout-Paris sur le bout du doigt. Il me peignit un certain nombre d'hommes célèbres que le public avait condamnés à garder éternellement une attitude qui ne leur était point naturelle : à poursuivre pour ne pas infliger à ce même public un démenti qui lui eût été pénible, un idéal qui n'avait jamais été le leur ; en un mot, à ne pas se ressembler pour ressembler à l'image que le monde s'était formée d'eux.

Il va sans dire qu'à cette distance je ne me rappelle plus que les traits principaux de cette conversation, qui fut longue et, comme c'est l'usage entre Parisiens, d'un tour légèrement paradoxal. Mais je me souviens très précisément de l'impression que j'en emportai. Je me promis de laisser repousser ma barbe, ce qui me fut d'autant plus facile que la dame qui m'en avait demandé le sacrifice s'était écriée, d'un ton de compassion, en me revoyant le menton ras :

— Mon pauvre ami, vous êtes hideux !

Je me jurai non seulement de ne plus la couper, mais, comme me l'avait dit Gaston de Saint-Valery, de la cultiver, de l'exagérer, en d'autres termes sans métaphores, d'être moi dans la mesure du possible, mais surtout d'être ce « moi » que le public se figurait quand mon nom était prononcé devant lui.

Quand j'avais pris la résolution de me jeter dans le journalisme après dix années de claustration dans un internat, après trois autres années d'École normale, après sept années d'études poussées en province dans tous les sens, et qu'interrompaient seules mes heures de classe, j'étais arrivé à Paris aussi ignorant de la vie parisienne et du monde qu'avait pu l'être le Huron de Voltaire. J'eus cette heureuse chance ou, si vous me permettez ce petit accès de vanité, j'eus ce bon esprit de ne pas affecter de savoir ce que

j'ignorais, et d'être, dès le premier jour, ce que j'étais en effet, un provincial authentique, un provincial renforcé, un provincial exaspéré, un provincial qui mit, avec une inconscience merveilleuse de brutalité, ses gros souliers lacés dans tous les plats.

Oh! ce personnage-là, je ne le jouai point. Je fus naturellement de la tête aux pieds et du cœur à l'âme un paysan du Danube, bousculant tout sans ménagement, avec une bonhomie pataude et de gros éclats de gaîté. En six mois j'avais, sans ombre de méchanceté d'ailleurs, piétiné et blessé tout le monde, tourné tout le monde contre moi. Ce fut de toutes parts contre ce malappris, contre ce butor, un assaut de hurlements furieux. J'en étais un peu étonné, un peu attristé, point inquiet. — « Je ne leur ai rien fait, me disais-je naïvement, ils reviendront sur mon compte. »

C'est cette ingénuité même, je crois, qui me sauva. J'étais bien sincère en cela, comme dans tout le reste. Le public le sentit, et commença de se dire : « Il est comme cela : il faut le prendre comme il est! C'est un Alceste, avec son gros nez émergeant d'une hirsute barbe noire. »

Il s'établit cette conviction dans l'esprit du public que je ne serais jamais, que je ne pouvais pas être un mondain ; que ma raison d'être comme journaliste et comme critique, ce serait de ne jamais faire de concessions au monde.

Le monde... ce monde parisien, vous le connaissez, mon cher philosophe : vous savez bien qu'aussitôt qu'on marque dans quelque genre que ce soit, il vous fait des avances, il cherche à vous accaparer, à vous engluer, et, plus on se dérobe, plus il insiste. Je ne vous paraîtrai donc pas, j'imagine, trop fat si je vous avoue qu'à cette époque-là, je dus faire effort pour ne pas peigner ma barbe, je veux dire, pour ne pas accepter les invitations aimables qui me sollicitaient.

J'étais l'ami intime d'un des Parisiens les plus aimables qu'il y ait jamais eu, Henri Lavoix, qui occupait un haut emploi à la Bibliothèque. Il était répandu dans tous les mondes, accueilli dans tous les salons, où son esprit fin, sa légèreté et sa grâce de conversation, ses qualités solides d'honnête homme et son tact délicat lui assuraient une place à part dans la sympathie des hommes les plus distingués et des mondaines les plus charmantes. Comme il avait la même passion que moi pour le trictrac, ce noble jeu du grand siècle, je le voyais tous les jours, et, tout en jouant du cornet, nous causions ensemble à cœur ouvert.

Il me grondait affectueusement de ma sauvagerie et de ma rudesse. Il me proposait de me présenter dans tel ou tel salon où l'on désirait me connaître, où je formerais des relations qui me seraient plus utiles encore qu'agréables. Il me remontrait qu'à Paris on n'arrive pas tout seul, à la force du poignet, qu'il faut des aides discrets, de mystérieux appuis; toutes sortes de considérations qui sont justes en soi, et qui l'étaient même encore à cette époque-là pour moi, dont la figure flottait encore inachevée. Ces raisons me touchaient; je n'en persistai pas moins dans mes refus hérissés.

Je pourrais, mon cher Faguet, me faire honneur près de vous de ma sagacité précoce et de mon inébranlable fermeté. Mais j'ai promis d'être sincère, et puis là, vrai, il m'est impossible, la plume à la main, de ne pas l'être. Il y a, — et je le sens bien chaque semaine, quand je m'attelle à mon feuilleton du lundi, — il y a en moi un démon qui, malgré moi, écrit ce que je pense, et qui parfois même l'écrit plus vivement que je ne l'ai pensé moi-même. Il m'arrive de me dire, en m'asseyant à mon bureau : « Il faudra prendre garde aujourd'hui : on a sollicité de moi un peu de bienveillance pour la pièce dont j'ai à parler. Je vais me surveiller. » Je me fais à moi-même ces recommandations, et puis... va te promener! comme disait le Prudhomme d'Henry Monnier après avoir mangé des choux. Le démon dont je vous parle s'empare de ma plume ; il est irrité de la gêne que j'ai entendu lui imposer, il frappe à coups redoublés, et gare aux éclaboussures du lendemain, si quelque circonstance fortuite m'empêche de relire mes épreuves!

Je vous confesserai donc le motif réel, mais secret, de ma résistance obstinée aux instances de mon ami Lavoix.

Vous avez parfois sans doute assisté à quelque bal d'enfants soit dans un salon, soit dans un casino. Vous avez vu un petit garçon qui restait tout maussade dans son coin, tandis que ses camarades s'amusaient de tout leur cœur à faire sauter les petites filles. Peut-être avez vous été vous-même ce petit garçon-là. La maîtresse de la maison va le relancer, et doucement :

— Pourquoi ne dansez-vous pas, mon petit ami? lui demande-t-elle.

— Je n'aime pas la danse, répond-il d'un ton cassant ou grognon, selon les caractères.

C'est le tour de la mère, qui va à lui :

— Voyons! petit bêta, fais donc comme les autres : danse donc!

Oh! cette fois, c'est avec une sorte d'impatience irritée et mêlée de mépris qu'il répond, l'air renfrogné et haussant les épaules :

— Puisque je n'aime pas la danse!

Pauvre petit! s'il était de bonne foi, il répondrait tout simplement :

— C'est que je n'ose pas : je suis timide.

Mais la vanité s'en mêle, et il fait honneur à son dédain pour le ridicule plaisir de ce refus qui n'est chez lui que la marque d'un défaut de caractère.

Eh bien! j'étais timide.

Mais j'ai tant souffert de la timidité en ma vie, j'ai pu l'étudier sur moi-même en son fond et en ses conséquences avec une si longue et si douloureuse attention, que je vous prie de me laisser ici entrer dans quelques détails. Je les renvoie à ma prochaine lettre qui sera — n'ayez pas peur — la dernière.

En attendant, je vous serre la main.

FRANCISQUE SARCEY.

LE VIN DE MON ONCLE

Nouvelle.

Quand j'y pense, à ce vin de mon oncle, Urbain Donnat, curé de Saulhaguet! Un vin blanc, doré, plaisant à l'œil, où la saveur un peu âpre de pierraille calcinée se fondait dans une douceur sucrée de raisin cuit; un vin qui vous allumait un feu de joie dans l'estomac; du vin des côtes du Vivarais d'avant la guerre, enfin!

Depuis dix ans qu'il était à Saulhaguet, mon oncle avait acheté une vigne d'un bon hectare, attenante à son jardin, derrière le presbytère, sur le premier plan du coteau qui s'élevait mollement jusqu'aux plateaux du Mez, de Sennevielhe et du Bourlas, couverts de moissons et de pâturages, abritée contre les vents d'ouest par les hautes forêts de pins des montagnes du Bois-Grand et de Chanteperdrix qui barraient l'horizon de leur haute masse sombre.

L'affection de mon oncle pour sa vigne n'était pas croyable. Après mon père, ma mère et moi, c'était peut-être sa vigne qu'il aimait le mieux en ce monde. Je ne parle pas de son amour de Dieu, supérieur à tout, en son âme. Dès sa prime jeunesse, il lui avait offert le sacrifice de sa vie.

Mon oncle aimait bien aussi sa paroisse. Mais sa paroisse et sa vigne se confondaient. Sa paroisse était la portion de vigne spirituelle que le Seigneur lui avait confiée, et sa vigne était une sorte de paroisse végétale qu'il s'appliquait à cultiver à l'égal de la vigne du bon Dieu. Et encore sa vigne matérielle, sa vigne de Combe-Rouge lui donnant plus d'agréments, il était bien juste qu'il eût quelque préférence pour elle, voyons.

— La vigne, disait souvent mon oncle, est un don de Dieu plus précieux que l'or, puisqu'il arrive qu'au sang divin le sang de la vigne soit transsubstancié.

— Et le blé aussi mon oncle! Il me semble que...

— Sans doute, mon enfant : Dieu est le froment des élus. Mais la vigne, vois-tu!...

C'était presque de la dévotion que mon oncle avait pour sa vigne. Avec quelle ardeur il la bêchait, dès que les divers almanachs consultés s'accordaient à indiquer que, l'hiver remontant vers le nord, le réveil de la terre était proche! Il ne se trompait jamais d'un jour.

Les paysans, le voyant à l'œuvre, se disaient :

— Ah! M. le curé bêche sa vigne : il est temps de bêcher les nôtres.

Depuis que mon oncle était revenu au pays, on se piquait d'émulation. C'était à qui aurait les plus belles vignes. Les vins du pays s'étaient améliorés de cent pour cent au moins. Mais, de l'aveu de tout le monde, il n'y avait pas à lutter avec la vigne de la cure.

— Tiens, disaient les paysans, tout de même un peu vexés, ce n'est pas étonnant : M. le curé, lui, il n'a que sa vigne à soigner.

Il fallait voir les angoisses de mon oncle, au premier brusque retour de froid dont les ceps pouvaient souffrir, son attention à surveiller l'éclosion des feuilles qu'il arrivait à connaître une à une, ses regards de reconnaissance vers le soleil pour le faisceau d'ardents rayons qu'il dardait, de préférence, semblait-il, sur ce creux de Combe-Rouge étalé au flanc du coteau comme un grand missel ouvert.

Que de fois mon oncle a interrompu les leçons qu'il me donnait sous la tonnelle du jardin, faite de vigne-vierge, de chèvrefeuille, de clématites mêlées, pour écouter le léger frisson des feuilles de la vigne effleurées de la brise! Et lorsque le vent plus fort descendait des montagnes, là-haut, et poussait vers nous, comme une houle de parfums, l'odeur fine des pimprenelles, des thyms, des œillets sauvages, de toutes les humbles fleurs sans nom qui exhalaient, au déclin du jour, leur âme éphémère en d'imperceptibles soupirs d'agonie, mon oncle s'arrêtait de lire ou de prier. Son être se dilatait en une sorte d'extase, comme à la fin de sa messe.

— Oh! sens-tu, Valentin? Notre vigne qui se parfume!

*
* *

J'aimais bien aussi cette vigne de mon oncle. Elle fournissait notre table, dès la mi-août, de raisins vermeils, transparents comme de grosses gouttes de soleil gelées dans de l'orgeat et qui craquaient légèrement sous la dent, en emplissant la bouche d'un jus abondant, d'une indicible et délicieuse saveur.

Parfois mon oncle m'autorisait à y chasser les merles, les grives, les becfigues, toutes sortes d'oiseaux très friands de nos belles grappes, mais en me tenant sur le bord du champ, avec mille précautions, pour ne pas effleurer les branches.

— C'est si délicat, la vigne! disait mon oncle, toujours inquiet de ma turbulence. Il ne faut pas la brutaliser, si on veut qu'elle nous donne du bon vin.

A l'exemple de mon oncle, j'avais fini par lui porter un respect timide, comme à une personne sacrée.

Je l'aimais surtout, cette vigne, quand venaient les vendanges, vers la fin de septembre, quelques jours avant ma rentrée au collège Saint-Joseph, à Avignon.

Ces vendanges de mon oncle Donnat, avant la guerre!

Mon oncle était un saint homme. Il accomplissait avec une ferveur qui me faisait respecter la religion toutes les cérémonies. Lorsqu'il ornait l'autel de la Sainte-Vierge, pour le mois de Marie, les reposoirs pour la Fête-Dieu, tout son être rayonnait de pieuse joie à disposer les fleurs, — ces êtres de beauté périssable, — dans les vases, ou à en piquer de menues touffes sur les blanches draperies qui faisaient le fond de l'autel.

Eh bien, il paraissait encore plus recueilli, plus profondément absorbé en Dieu, quand il cueillait, grappe à grappe, le raisin de sa vigne.

— Tu comprendras cela, plus tard, Valentin. Par ce vin, — le vin de messe! — où la terre met son suc, le soleil sa chaleur, la rosée sa fraîcheur pure, et les fleurs de la montagne leurs parfums, on peut dire, sans témérité, que la Nature est appelée à se transmuer en Dieu.

Cette vigne, aux yeux de mon oncle illuminés des clartés de la foi, lui devenait vénérable comme un glorieux laboratoire où s'accomplissait l'œuvre divine.

J'avais peine à me maintenir, je l'avoue, sur ces hauteurs idéales où mon oncle vivait familièrement.

Mon bonheur le plus vif, à moi, durant mes vacances à Saulhaguet, où mes parents, absorbés par l'exploitation de leurs terres, me livraient aux soins exclusifs de mon oncle, était de m'en aller dans les prairies vastes, là-bas, près des fillettes de mon âge et des garçonnets occupés à surveiller leurs troupeaux de bœufs et de vaches, au pâturage.

J'avais toujours à user de précautions et même de ruse pour décider mon oncle à me lâcher la bride sur le cou. Il appréhendait, pour la pureté de ma conscience, la fréquentation des polissons du village, disait-il. Mais je savais si gentiment vaincre sa résistance.

— Tu seras bien sage, au moins?

— Oui, mon oncle. Merci!

Déjà, j'avais pris mon élan au-dessus du mur de pierres sèches, haut d'un mètre et demi presque, dont notre vigne était close. Les recommandations de mon oncle accompagnaient encore, affaiblies, ma course vers les bords de Réméjadou, un ruisseau clair dont les eaux glacées avaient l'air de s'amuser à bavarder aux cailloux de son lit, aux menthes odorantes de ses rives. Je bondissais à travers prés, aussi joyeux qu'un jeune poulain, inquiétant de la rapidité de ma course les vaches qui s'effaraient, la bouche pleine.

Ma venue était toujours accueillie par des cris de joie. Les fillettes battaient des mains; les garçonnets des garderies les plus éloignées accouraient se mêler aux jeux animés que ma présence provoquait toujours.

A dire vrai, si je sonde ma conscience jusqu'au fond, *ad imum*, comme mon oncle avait coutume de me le conseiller, le vertige de mouvement produit par le jeu de la *chevrette* ou par le jeu du *cochonnet* n'était guère que de moitié dans mon plaisir, parmi ces pastours et ces pastoures des bords de Réméjadou.

Je m'en souviens aussi vivement que si j'y étais. Les séductions qui m'attiraient là, comme le goût du vin attirait, à l'auberge, Antoine Hairault, notre ivrogne de sonneur, me venaient surtout des fillettes du village, du même âge que moi et jolies, toutes! Tenez, je les voyais, en tous points, pareilles aux anges de la gravure de l'Assomption, dans la chambre de mon oncle. Elles étaient plus habillées, par exemple; on ne voyait guère, de leurs cheveux, sous leurs coiffes, qu'un mince bandeau terminé en deux petites nattes jumelles, passées au-dessus des oreilles, suivant une mode récente du pays.

Toutes me faisaient fête et, parce que la terreur que m'avait inspirée mon oncle des yeux de la femme, — ces abimes de malice et de perdition, — me rendait timide devant elles, elles avaient, à ma vue, dans les yeux, une douceur telle que je me sentais envahi, malgré moi, d'une ivresse invincible, l'ivresse perfide, évidemment, de la tentation et du péché.

Toutes, toutes, Éléonore, Marthe, Euphrasie, Léonie, Anne-Marie, Colombe, Rosalie, Victorine, Hélène, Adèle, dans les champs, au village, dans la chambre du presbytère, où mon oncle les réunissait, le samedi, et s'efforçait d'assouplir, à l'aide de son harmonium, leurs voix trop perçantes, trop indisciplinées, pour une meilleure exécution des psaumes et des cantiques, aux vêpres du dimanche, partout où j'étais près d'elles, toutes me regardaient avec ces yeux redoutables de damnation et de mystérieuses délices.

Une surtout, Marguerite Portal, fine, souple, élancée comme un jonc frêle de rivière, avait le don de me ravir. C'était une créature différente des autres. Cela se voyait rien qu'à sa figure. D'abord, elle avait des cheveux roux, mais d'un roux si ardent qu'ils ressemblaient à de l'or tout neuf. Bien qu'elle fût exposée au hâle de l'été, comme les autres, sa peau demeurait plus blanche que du lait. A cause de cette blancheur de teint et de la couleur inusitée de ses cheveux, les autres la surnommaient la *Demoiselle* ou la *Rougeaude*, pour la mépriser et l'humilier.

Marguerite — Riette, comme on disait aussi, familièrement — à ces méchants surnoms n'opposait que des éclats de rire, un rire si clair, si vibrant, que s'il lui arrivait de rire sans être vue, on pouvait s'imaginer entendre les rossignols de l'étang de l'Ouvette débitant, du haut des peupliers, leurs chansons cristallines, sur les eaux endormies, au clair de lune.

Vous pensez si je me privais de la faire rire, pour entendre la musique de sa voix céleste. Avec son rire, cette petite fille, pareille à l'Oiseau Bleu de la légende, m'aurait tenu sous le charme, sans que je m'en aperçusse, plus de cent ans, dans la forêt enchantée où le bon moine éprouva un avant-goût des extases du Paradis.

Et ses yeux. Ah! ses yeux bleus, limpides, posés sur moi comme une caresse, je les trouvais aussi beaux à regarder, sans fin, que le lac de Chantemerle, où le ciel tout entier semblait tenir, les jours de soleil.

A la fin, cette Riette vint à occuper tellement ma pensée que je ne sus pas dissimuler plus longtemps à mon oncle l'empire qu'elle avait pris sur moi.

Nous nous promenions, un après-midi, avec quelles précautions! à travers la vigne, attentifs à ne pas heurter des grappes dont le poids faisait plier jusqu'à terre les pampres jaunis.

Mon oncle, de-ci de-là, redressait une branche trop chargée traînant sur le sol, dont le raisin aurait pu se gâter, émondait, d'un coup de cisailles, un sarment dépouillé de feuilles, prenait dans sa main, délicatement, pour en constater le degré de maturité, une grappe vermeille, enveloppée d'un imperceptible et fin duvet. Et, comme toujours, abîmé dans l'humble admiration des merveilles de Dieu rendues sensibles à sa vue, par la fertilité de sa vigne, mon oncle ne me disait rien.

Ma pensée, à moi, vagabondait par-dessus l'étang de l'Ouvette endormi au soleil et brillant dans son cadre de verdure, comme la belle glace ovale de la chambre à coucher du presbytère; je franchissais, en imagination, les prairies doucement inclinées vers les bords de Réméjadou tout embaumées de la forte odeur des sauges et des menthes sauvages, et d'où montait l'écho lointain des chansons mélancoliques des pastours; je méditais même de prendre mon élan vers ces fillettes de Saulhaguet, vers Riette, pour voir la clarté céleste de ses yeux, pour entendre son rire ingénu qui m'entrait dans les oreilles comme les soupirs d'une flûte de cristal.

Soudain, sans savoir pourquoi, par l'habitude prise de penser tout haut devant mon oncle, sans doute, je lui dis, avec une naïveté qui le fit d'abord sourire:

— Mon oncle, si toute beauté, en ce monde, célèbre la gloire de Dieu, la beauté des jeunes filles sert aussi à sa gloire?

— Tu as pensé à cela, toi, mon petit?

— C'est la beauté de Riette qui m'a fait venir cette idée à l'esprit.

— Et tu penses à Riette, souvent?

— Tout le temps, mon oncle. Quand je suis près d'elle, voyez-vous, je suis plus ravi que vous ne pouvez l'être dans la contemplation de votre vigne. Il suffit que j'entende sa voix plus claire, plus douce que votre harmonium, lorsque vous tirez le jeu de la *voix céleste*, pour éprouver un plaisir meilleur, en tout mon être, qu'à boire un grand verre de votre vin de Combe-Rouge de l'année 1859.

En m'écoutant ainsi débiter, tout d'une haleine, mon couplet sur la beauté de Riette, sans y comprendre guère plus que l'alouette ne comprend sa chanson à la gloire du soleil, mon oncle était devenu subitement grave. Il me regarda jusqu'au fond des yeux, pour me fouiller l'âme.

— Mon cher petit, la beauté des créatures est un don de Dieu, certes. Mais la beauté des créatures de chair est souvent un piège dont le démon se sert pour nous attirer aux abîmes. La femme est plus amère que la mort, a dit l'Écriture.

— Cependant, mon oncle, Riette, je vous assure...

— Ne vois-tu pas que Satan lui-même, pour la perdition des hommes, semble avoir tissé ses cheveux dans les flammes de son enfer?

— Ses beaux cheveux d'or fin? Oh! mon oncle, mais ils rayonnent autour de son front blanc comme le nimbe de Notre-Seigneur.

La voix de mon oncle se fit sévère et impérieuse.

— Tu dois éloigner ta pensée de cette petite comme d'un sujet défendu.

Je sentis, en tout mon être, un frémissement de révolte.

Éloigner ma pensée de Riette? Mon oncle voulait donc m'arracher le cœur tout vivant de la poitrine?

Je me redressai sous la rude atteinte qui m'avait remué, douloureusement, jusqu'aux entrailles. Sans calculer la cruauté du coup que j'allais lui porter, je dis à mon oncle:

— Vous pensez bien à votre vigne, tout le temps, vous!

— Ma vigne? ma vigne?...

Mon oncle s'arrêta net. Il pâlit un peu, tel le vénérable doyen de Maillargues, affligé d'une maladie de cœur, lorsque, dans le feu de la discussion, un spasme subit le serrait cruellement.

Cette pâleur de mon oncle, le silence qu'il gardait, comme si, paralysé subitement, au milieu d'un sermon, par la présence inopinée de Monseigneur, les mots eussent refusé soudain de s'offrir à sa mémoire, ses bras agités fébrilement, sans signification précise, au long de son corps maigre, lui donnaient une

attitude désemparée dont je fus tout de suite inquiété.

— Vous souffrez, mon oncle ? Voulez-vous que je coure ?...

Déjà, je m'élançais vers le presbytère.

Mon oncle me retint d'un geste.

— Ce n'est rien.

Un profond soupir souleva sa poitrine et l'emplit ainsi de l'air vivifiant qui lui manquait ; le sang afflua de nouveau librement à son visage.

Je sentais maintenant fort bien toute l'imprudence de la remarque qui venait de m'échapper.

— C'est moi qui vous ai fait du mal, mon bon oncle ? Pardon !

— Je n'ai rien à te pardonner. Cela se voit donc que j'aime trop cette vigne ?

Mon oncle embrassait d'un long regard attendri ce morceau de terre où s'étaient limités les seuls désirs de son âme qui n'eussent pas exclusivement Dieu pour objet. Ensuite il me regarda :

— C'est pourtant vrai que je l'aime, ma vigne ! Ah ! quand on a l'âme paysanne, il nous reste tant de fibres vivaces par lesquelles, secrètement, la terre nous tient ! Ce serait à croire que, depuis l'enfance, le cœur y adhère, comme par de mystérieuses racines.

— Mais, mon oncle, Dieu ne l'a pas défendu ?

— Sans doute. Je me demande, cependant, si ce n'est pas lui qui m'invite par ta voix à délivrer mon âme de ce lien innocent. Le cœur du prêtre est un sanctuaire où le bon Dieu aime à régner sans partage. Je lui demanderai la force de lui sacrifier cette dernière affection qui m'attache encore trop à la terre.

Je ne savais que répondre à ces paroles de mon oncle. Je me souviens seulement qu'à l'entendre, je compris toute la cruauté de mon étourderie. Le ton résolu dont il me parlait de sacrifice m'avait bouleversé à ce point que les larmes me montaient aux yeux.

La belle affaire que mon oncle eût une particulière affection pour sa vigne ! Quel mal y avait-il à cela ? Tout le monde, dans la paroisse, le chérissait davantage pour cette joie passionnée qu'il éprouvait à espérer, jour par jour, de belles vendanges. Et j'allais être cause de cette privation qu'il s'imposerait ?...

Mon oncle ne s'aperçut pas de mon attendrissement, où se mêlaient de la confusion, des regrets et la crainte de le voir souffrir par le renoncement auquel je le sentais décidé.

— Allons, me dit-il, de ce ton de bonté qu'il avait surtout aux moments où il était plus particulièrement pénétré de la pensée de Dieu, allons, rentre dans ta chambre. Tu vas essayer cette version de l'*Énéide* que je t'ai donnée ce matin. Moi, je vais, à l'église, achever mon bréviaire. J'ai besoin de sonder ma conscience au pied de l'autel.

*
* *

Jamais mon oncle ne m'a fait la moindre confidence sur ce qui s'était passé en lui, durant cet examen approfondi de sa conscience, sous l'œil même de Dieu. Toute la soirée, il se maintint dans ce recueillement où il avait coutume de s'absorber chaque fois qu'il lui arrivait de s'adonner plus particulièrement aux soins de la vie intérieure. Je fus frappé, le lendemain, de la ferveur plus ardente où il se consumait durant sa messe, que je lui servis, comme à l'ordinaire. Il prolongea son action de grâces de cinq bonnes minutes. Et il sembla ne s'arracher qu'à regret aux délices de prier, où il demeurait comme abîmé.

Il lui restait au front, lorsqu'il vint absorber la tasse de chocolat moelleux que lui préparait sa servante Zénaïde, chaque matin, un peu de cette pâleur provoquée, la veille, par ma malencontreuse observation.

J'éprouvai, à le voir ainsi, un affectueux besoin de lui témoigner ma tendresse.

— Vous n'êtes pas souffrant ? lui dis-je, en imprimant à ma voix toute l'inquiète émotion qui me tourmentait.

— Mais non, mon cher petit.

Et sa longue main blanche se posa doucement sur mes cheveux.

Cette caresse fut, à mes remords, apaisante comme un baume sur une blessure.

— Oh ! mon bon oncle ! lui dis-je en un élan tout frémissant de tendre allégresse.

Et mes deux bras se tendirent pour l'embrasser.

— Mon bon Valentin !

Il se pencha vers moi, prit ma tête dans ses mains, et déposa sur mon front un baiser d'une telle suavité qu'aujourd'hui encore le souvenir m'en laisse attendri.

Et mon oncle ajouta :

— Maintenant, allons travailler !

C'était sous la tonnelle fleurie du jardin que mon oncle aimait, tant que duraient les jours de soleil, à me donner ses leçons.

Mes cahiers et mes livres sous le bras, je l'y précédai, en quelques bonds folâtres qui le firent sourire.

Assis en face l'un de l'autre, autour de la table de fer, mon oncle me dit :

— Dépêchons-nous. Tu sais que je vais aujourd'hui à la conférence, chez M. le curé de Séneujols : nous n'avons pas de temps à perdre. Ah ! Zénaïde, après déjeuner, ira voir sa sœur. Tu seras seul, ici, jusqu'au soir. Tâche de ne pas me faire de farces, au moins. Voyons, ta version ?

Je remarquai que mon oncle n'avait pas arrêté sur sa vigne ces longs regards ravis dont il était coutumier.

Je lui tendis mon devoir de la veille, la traduction des trente premiers vers de l'*Énéide*, qu'il m'avait donnés pour éprouver ma force.

Il jeta un coup d'œil rapide sur le *mot à mot* et passa vite au *bon français*. Sa lecture semblait l'étonner.

— Bon! pensai-je, à lui voir froncer les sourcils et pincer les lèvres : ma version ne vaut rien.

— Ce n'est pas bien, dit enfin mon oncle, en posant la feuille de papier sur la table. Tu deviens paresseux, à présent ?

— Moi, mon oncle ?

— Tu oserais soutenir que le *bon français* de ta version est de toi ?

— Je vous assure...

— N'assure rien. Tu as copié dans un *corrigé*.

— Mais, jamais de la vie ! Vous pouvez fouiller dans ma chambre. Si vous y trouvez le moindre *corrigé*...

— Tu aurais traduit, tout seul, ces trente vers de Virgile, comme cela ?

— Elle est bonne, ma version ?

— C'est-à-dire qu'il n'est pas croyable que tu aies pu, du premier coup, attraper cette exactitude et cette élégance.

Je me rengorgeai, très fier de cette méprise de mon oncle, qui me flattait.

— Il faut croire, alors, que j'ai un peu la bosse du latin. Je vous affirme que personne ne m'a aidé.

Une joie subite éclaira la face amaigrie de mon oncle. Il relisait ma *copie*, ponctuait de « bien! très bien! » les passages qui lui plaisaient.

— Mon cher enfant, me dit-il en m'attirant à lui, après cette seconde lecture, viens que je t'embrasse!

Et, dans un de ces élans de pieuse allégresse que lui inspirait toujours la manifestation des faveurs d'En-haut, il ajouta, sa main bénissante étendue sur moi :

— Dieu t'a certainement élu pour être une des lumières de son Église, quand tu seras prêtre.

— Prêtre ! C'est vrai! Mon oncle espère que je serai prêtre ; ma mère le désire aussi. Prêtre!

L'avenir subitement évoqué, en ma pensée, par ce seul mot, chasse, loin de moi, la joie de mon succès d'écolier. Ce mot pèse sur moi, menaçant, redoutable, quand, mon oncle parti, je me trouve seul dans le jardin. Il avive l'angoisse que je porte en moi, secrètement, depuis que ma mère et mon oncle, sans s'en douter, ont dressé ce mot redoutable, devant moi comme une épouvante que je voudrais, mais vainement, dominer, pour leur faire plaisir.

Prêtre ! Ah ! je crois bien maintenant que je ne dois plus penser à Riette!

Je ne sais plus ce qui se passe en moi. Il y a eu des moments où la crainte de perdre mon âme m'a fait accepter cette idée de prêtrise suggérée par ma mère et mon oncle. Ils m'aiment tant! Cela leur ferait, à l'un et à l'autre, un tel plaisir ! La vie de ce monde n'est pas si longue. Et que valent ses plaisirs au prix du salut de notre âme ?

Aujourd'hui, je suis en proie à quelque bien puissante tentation. J'aimerais mieux subir je ne sais quel supplice interminable que de soutenir le poids de cette pensée d'être prêtre. Il me semble que je vais entrer dans d'épaisses ténèbres sans fin où je vais souffrir sans trêve et toujours, toujours! Il s'agite en moi des choses que je ne peux pas dire. Des frémissements douloureux m'étreignent en des endroits de mon être que je ne sais pas nommer. Et je pleure, je pleure à chaudes larmes, lamentablement, pour quelque mal profond qu'on m'a fait je ne sais où.

La bonne Zénaïde a dû venir me chercher sous la tonnelle où, la tête dans mes bras ployés sur la table, je répands des larmes silencieusement. Je ne réponds à ses questions que par des sanglots qui soulèvent ma poitrine. Son déjeuner m'apaise. Mais une tristesse si lourde s'obstine sur moi que je n'éprouve même pas de plaisir à regarder les images de l'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers, dont mon oncle a fait venir de Paris l'édition illustrée, payable par abonnement, à cinq francs par mois.

Dieu sait pourtant si la pensée de ces généraux de vingt-six ans partout victorieux avait le don de m'enflammer. Mais je ne leur ressemblerais jamais. Prêtre ! Je serais prêtre !

Et les heures me paraissent longues...

Si encore il me venait du goût pour quelque chose qui m'amuserait !... Je sens seulement une mollesse, une inertie, par tout mon corps, qui me tiennent, stupide, devant l'immensité silencieuse des champs. Rien ne m'empêcherait de m'évader, de courir jusqu'aux pâturages de Réméjadou. La seule idée des jeux puérils où j'ai pris tant de joie me donne pitié de moi-même. Que pourraient, contre mon chagrin, les plus vives parties de *chevrette* ou de *cochonnet*? Et les rires des fillettes de mon âge dont la fraîcheur apaiserait ma peine me sont douceurs interdites désormais.

Je préfère demeurer là, dans le jardin de mon oncle, le cœur noyé dans ma souffrance muette, les regards perdus dans les profondeurs du ciel lointain. J'ignore combien de temps je me suis tenu dans cette immobilité. Je m'aperçois seulement que le soleil s'incline vers les montagnes, là-haut. A la fin, mes nerfs s'impatientent de la torpeur qui m'accable. Je me lève, je grimpe sur un banc, je m'accoude

au mur du jardin et je regarde la grande ombre du Bois-Grand et de Chanteperdrix s'allonger sur les guérets, tandis que le soleil fait flamboyer leurs cimes, qui semblent lui manger peu à peu la face et lentement l'absorber.

Personne encore ne revient au village par les routes désertes. Rien ne bouge hors des maisons abandonnées pour les suprêmes labeurs d'automne. Et mon isolement m'est si douloureux que j'ai envie de crier n'importe quoi, pour le tromper, comme les enfants chantent, dans la nuit, pour tromper leur envahissante frayeur.

— Ah ! mon oncle, si c'est pour me faire passer une bonne journée que vous m'avez mis en tête vos idées de prêtrise, vraiment !...

Mais je vois tout à coup s'avancer là, sur la pente de Combe-Rouge, à cent pas de notre vigne, devinez qui ? Marguerite Portal, le bras chargé d'un panier qui lui pèse, mais grandie, me semble-t-il, et si alerte, malgré son fardeau, qu'elle a l'air d'effleurer la terre à peine, à marcher ainsi dans le soleil.

Je ne sais plus ce qui m'arrive à moi. Je sens mon cœur sautiller dans ma poitrine comme un oiselet contre les barreaux de sa cage. Mes yeux se brouillent, mes jambes fléchissent. Mon Dieu ! est-ce que je vais mourir, à présent ? La vérité est que mes forces défaillent. On dirait que tout mon sang s'en est allé par mes veines ouvertes. Et c'est cette Riette qui me fait tout ce mal, je le sens bien. Tout s'obscurcit devant mes yeux. Je ne distingue plus rien, hormis ces cheveux de Riette que le soleil fait flamber autour de son front comme une mousse d'or fin. Mon oncle a raison : Satan lui-même les a tissés, ces cheveux diaboliques, dans les flammes de son enfer. Je ferme les yeux, pour ne plus penser à cette fillette et je me cramponne au mur de tout ce qui me reste de forces, sans quoi j'irais m'allonger tout de mon long sur la terre du jardin.

— Bonjour, Valentin !

Miraculeuse puissance de la voix de cette fille des Portal ! Ces deux mots, lancés comme deux notes cristallines d'une flûte de berger aux bords du lac de Chantemerle, ont le don de me réveiller ; leur mélodie s'insinue en moi comme la molle et tiède caresse du vin de mon oncle : elle me ranime ; elle me rend à la vie.

— O Riette ! ma Riette jolie !

Mes yeux avides s'emplissent de l'image de son visage, riant comme un lever du soleil d'avril.

— Mais qu'as-tu ? me dit-elle, arrêtée devant moi, Tu es plus blanc qu'un mort.

— Tu trouves ? Ah ! je ne sais pas ce qui m'arrive, mais j'ai bien cru, tout à l'heure, que j'allais me trouver mal.

— Mon Dieu ! Mais Zénaïde, mais ton oncle ?...

— Ni Zénaïde ni mon oncle ne sont à la maison, et je ne me sens pas bien.

— Il faut te soigner pourtant.

— Eh bien ! viens.

— Puisque tu es malade...

Mon oncle dira ce qu'il voudra de Riette. Depuis que je la vois, je me sens déjà mieux. Je peux, sans trop de peine, me traîner jusqu'à la petite porte du jardin. Et Riette entre, un peu intimidée tout de même ; elle avance avec précaution, comme si elle marchait dans une église.

— Explique-moi ton mal. Où souffres-tu ?

— Nulle part, à présent.

C'est extraordinaire. Il me semble que je n'ai pas plus souffert maintenant que si mon oncle ne m'avait rien dit. Mes forces sont revenues ; mon chagrin s'est envolé. Je demeure devant Riette sans trouver de mots à lui dire, mais pénétré d'une douceur qui me fait soupirer d'aise et rire de joie.

Il faut cependant que je trouve un moyen de retenir Marguerite. Mon mal n'aurait qu'à me reprendre, si je la laissais partir.

Nous étions arrivés devant la tonnelle.

— Entrons là, veux-tu ?

— Mais ce n'est pas là que je vais pouvoir te faire de la tisane.

Riette ne s'est crue autorisée à entrer dans le jardin de mon oncle que par la nécessité où j'étais d'être soigné. Elle tient à me soigner en conscience.

— Conduis-moi plutôt à la cuisine de Zénaïde. Une poignée de branchettes aura vite flambé, et je ferai bouillir une infusion des quatre fleurs : vous devez bien en avoir chez vous.

Je m'amuse à laisser Riette dévider, tout au long, ses recettes de médecine. Mais, tout en l'écoutant, je pense à autre chose ; je pense à mon chagrin de la journée que Riette vient de dissiper avec la musique de sa voix, avec la lumière de son sourire et de sa beauté. Et je me souviens que nos paysans, parfois, lorsqu'ils ont des peines s'en soulagent avec un coup de bon vin.

— Tiens, tu me fais rire avec tes tisanes. Viens avec moi. Nous trouverons bien de quoi me relever tout à fait de ma faiblesse.

Je l'entraînai vers le presbytère, devant le buffet.

— Prends-moi quelques biscuits dans une assiette, deux verres, et attends-moi.

— Mais si ton oncle nous voyait ?

— Mon oncle, sachant que j'ai manqué mourir de chagrin, dira que j'ai bien fait de me restaurer. Porte tout ça sous la tonnelle.

Subjuguée par mon assurance, Riette obéit, non sans trembler un peu.

Deux minutes après, je sortais de la cave et je la rejoignais en brandissant une bouteille que les der-

niers rayons du soleil, lancés en flèches du sommet du Bois-Grand, font étinceler, malgré sa poudreuse enveloppe de toiles d'araignées.

— Je crois que j'ai eu la main heureuse. C'est une bouteille de l'année 1859.

— Seigneur! s'exclama Riette en joignant les mains, une bouteille de l'année 1859! Mon pauvre Valentin, tu deviens fou.

— Tu ferais bien mieux de me donner le tire-bouchon.

Riette est encore un peu ahurie par cet entrain qui succède en moi à mon abattement de tout à l'heure. Et son air étonné donne à sa figure un charme nouveau dont je me sens tout glorieux.

— A table! dis-je, la bouteille débouchée non sans un effort violent de mes faibles bras et ma gourmandise avivée par le parfum du vin qui me fait battre les narines.

— Mais, hasarde Riette, en proie à des scrupules mal étouffés, quand M. le curé saura que j'ai bu avec toi...

— M'as-tu offert de me soigner, oui ou non?

— Oui, mais...

— Eh bien! c'est comme cela que tu guériras mon mal.

J'emplis les deux verres posés devant nous, et je fis prendre à Riette un biscuit, qu'elle grignota, encore un peu craintive.

La première rasade noya enfin ses derniers remords.

— Comment le trouves-tu, ce vin?

— Hum! fit-elle, qu'il est bon, ce vin!

A l'éveil de ce vin généreux le teint si blanc de Riette s'était un peu animé; son visage avait maintenant la coloration délicate de nos œillets tendrement nuancés de rose et ses yeux bleus brillaient, d'un si pur éclat qu'on eût dit deux étoiles jumelles penchées; pour s'y mirer, sur les eaux bleues de l'Ouvette, par une nuit de claire lune.

— Encore une goutte, rien qu'une petite goutte?

— Merci! Oh! non.

— Puisque tu le trouves bon, ce vin. Je ne l'ai pas volé. Tout ce qui est à mon oncle, ici, est à moi. Donne ton verre.

— Pas plus haut que mon petit doigt, alors.

Et, riant de ce rire un peu malicieux qui lui allait si bien :

— Assez, assez, voyons! Eh bien! tu en as, toi, des remèdes pour guérir les maladies.

— Regarde les hommes : quand ils ont du chagrin, ils boivent.

— Et tu as eu du chagrin?

— J'en ai eu tellement, toute la journée, qu'à la fin, tu as vu, il a manqué m'emmener dans l'autre monde.

— C'est vrai. Qu'est-ce qu'on t'a fait?

Cette Riette! Où avait-elle pris ce secret de me bouleverser rien que par le ton dont elle disait certains mots? Ma mère avait dans la voix, lorsqu'elle me plaignait, une douceur qui coulait sur mes peines comme un baume. Jamais je n'avais senti dans ses paroles une pitié attendrie aussi pénétrante qu'en avait mis Riette à me dire ces derniers mots.

— Ce qu'on m'a fait? Ah! des choses que je ne peux pas dire.

— Enfin, tout ton mal est passé, maintenant?

— Mon mal, Riette, c'était de ne plus te voir. Oui, c'était cela surtout. Mon oncle me l'a défendu, ce matin, parce qu'il veut que je sois prêtre.

— Ah!

Riette, subitement, est devenue grave. Elle s'est levée. Ses yeux, voilés derrière ses cils baissés, ont l'air de vouloir se retirer de moi. Elle ramasse vivement son panier posé à terre et se dispose à s'en aller. Je sens de nouveau tout mon être en douloureux émoi. La voyant prête à s'envoler, je me plante résolument devant elle :

— Tu ne t'en iras pas ainsi. Tu ne me quitteras pas fâchée!

— Je ne suis pas fâchée; mais j'ai agi en effrontée à boire ainsi le vin de ton oncle, sans y être invitée par lui.

— Mon invitation vaut la sienne.

— Laisse-moi passer.

— Pas avant que tu aies trinqué avec moi pour me prouver que tu n'es pas fâchée contre moi.

Visiblement résignée à ma volonté plutôt que docile à son antérieure tendresse, elle reprit son verre :

— A ta santé, Riette!

— A ta santé, Valentin!

Au moment précis où nos verres se choquent tristement, la porte du presbytère s'ouvre derrière nous.

— Mon oncle!

— C'est ton oncle qui rentre!

Ce que nous venons de faire est donc mal? Nous éprouvons l'un et l'autre un tel saisissement que la force de boire nous manque. Pourtant, ma confusion, je le sens, ne vient pas de ce peu de vin que je viens de partager avec Riette.

Mon oncle, à nous voir ainsi, le verre en main, ne peut évidemment en croire ses yeux. Il hésite, avance encore et, sur un ton de stupeur qu'il accompagne d'un geste accablé de ses bras, il gémit enfin :

— Riette! Valentin! Malheureux enfants, que faites-vous là?

Je suis tranquille, maintenant. Ce n'est pas pour ce peu de vin bu que mon oncle est atterré : c'est

parce qu'il me trouve avec Riette, après m'avoir défendu de penser à elle. Je ne réponds rien à mon oncle parce que mon respect m'interdit toute discussion avec lui; mais je n'éprouve ni honte ni remords. La présence de Riette, après tout, ne m'a fait aucun mal. Sans elle, mon oncle m'aurait peut-être trouvé privé de connaissance, le long du mur. Et son assistance m'a été œuvre de charité.

Riette est bien plus confuse que moi. Elle n'ose pas risquer le moindre mot pour expliquer cette dînette improvisée, sous la tonnelle du presbytère, avec une assiette de biscuits et une bouteille de vin à moitié bue.

— Vous avez mangé et bu ensemble? dit enfin mon oncle, qui aperçoit, sur la table, les restes de notre goûter. Si tu avais faim, Valentin, je ne vois pas de mal à tremper un biscuit dans un doigt de vin, pour faire prendre patience à ton estomac jusqu'au dîner. Tu aurais pu seulement prendre d'autre vin que mon vin de 1859, dont il ne me reste que quelques bouteilles. Mais que faisait ici Riette?

— Pardon! monsieur le curé, gémit Riette rougissante et inclinée devant mon oncle comme pour se faire absoudre de son péché.

— Pardon! mon oncle, ai-je imploré à mon tour, incliné à côté de Riette. Mais tout ce qui est arrivé c'est moi qui l'ai voulu.

Mon oncle a abaissé les yeux sur nous. Je n'y ai pas vu l'éclair de colère dont je me disposais à attirer l'éclat sur moi seul. Il les a ensuite levés au ciel, où, déjà, les étoiles s'allument. Il a sans doute puisé, à la source intime des miséricordes, la force de dominer son irritation. Une indulgence attendrie fait un peu trembler sa voix.

— Que s'est-il passé, voyons?

— Mon oncle, je me suis senti malade. Riette rentrait des champs, au moment où je crois bien que j'allais me trouver mal.

— Oh! mon pauvre enfant. Tu te sens mieux maintenant?

— Riette est venue me soigner, mon oncle, et je lui ai offert de boire avec moi un verre de ce vin qui m'a rendu la vie.

— C'est bien, Riette. Je te remercie de tes bons soins à mon neveu. Va, mon enfant. On pourrait avoir besoin de toi, dans ta maison.

Plus vive que l'alouette attardée, le soir, loin de son nid, Marguerite Portal, après avoir souhaité le bonsoir à Monsieur le curé, s'est envolée, sans plus se soucier de ce qui peut m'arriver.

— Pour toi, Valentin, me dit mon oncle, lorsque nous fûmes seuls, je ne suis pas dupe de l'espèce de soins que tu as reçus de Marguerite. Sa présence, son gentil babil, aussi doux que les chansons de nos rossignols de l'Ouvette, mieux que mon vin t'ont remis en santé. Cet attrait irrésistible que tu éprouves vers les jeunes filles, si dangereux pour ton âme, m'est cependant un trait de lumière. Tu n'aurais peut-être pas la force de tenir toujours en bride tes mauvais penchants. Tu ne peux être prêtre: Dieu ne t'a pas choisi. Pourtant cette vive intelligence dont il t'a doué doit être consacrée à sa gloire. Enfin!... Les voies du Seigneur sont impénétrables. Remporte ces restes de ton festin.

Assiettes, verres, bouteille, en un seul voyage, je remis tout en place, dans le buffet de la salle à manger. Tout me semblait facile, à présent. La vie avait de nouveau pour moi tout son charme attirant d'aurore. Lorsque la sonnerie de l'*Angelus* répandit dans le silence frissonnant de la nuit ses argentines vibrations, messagères de pensées pieuses, je mis autant que je pus, dans la récitation de cette prière, de fervente gratitude envers Dieu, qui laissait devant ma jeunesse, grandes ouvertes, toutes les voies enchantées de la vie.

L'indulgente condescendance que mon oncle venait de me témoigner, pour mes trop humaines faiblesses, dans le chemin du sacrifice où il renonçait à m'engager plus avant, avait achevé de fondre mon cœur en regrets attendris de la peine que je lui avais causée au sujet de sa vigne.

J'éprouvais un impérieux besoin d'adoucir, à mon tour, l'amertume du trouble de conscience éveillé en lui par mes propos inconsidérés. Je m'ingéniais à former quelque phrase câline qui eût été, pour lui, une de ces caresses d'âme dont la douceur, venue de moi, mettait son cœur en joie.

— Vous savez, mon oncle, lui dis-je, à souper, entre le potage absorbé silencieusement et une truite de Chantemerle accommodée, par Zénaïde, dans une sauce au beurre dont elle avait le secret, vous savez? votre vigne, vous avez bien raison de l'aimer.

Et rappelant ses propres paroles, je poursuivis, avec une solennité qui le fit sourire :

— La vigne est un don de Dieu plus précieux que l'or, puisqu'il arrive qu'au sang divin, le sang de la vigne soit transsubstancié.

— Sans doute. Mais tu m'as éclairé sur moi-même. Cette vigne me tenait au cœur par des liens d'une passion trop terrestre : l'année prochaine, je la céderai à ton père.

— Oh! mon oncle, quand je pense que c'est moi qui vous aurai privé du seul plaisir que vous eussiez ici-bas. Et c'était un plaisir bien innocent!

— Ne te désole pas. Il faut bien qu'il y ait, en ce monde, quelques âmes qui s'immolent outre mesure pour le salut de celles qui ne savent renoncer à rien.

A partir de l'année suivante, ce fut mon père qui

eut le soin de cette vigne de Combe-Rouge. Mais, soit à cause de la dureté des temps, soit que mon père ne pût lui donner l'exclusive affection de mon oncle, jamais plus elle ne nous a donné de ce vin où l'on retrouvait l'odeur fine des pimprenelles, des œillets sauvages dont cette vigne semblait imprégnée du temps de mon oncle, comme si elle eût baigné dans un houle de parfums.

FÉLICIEN PASCAL.

UN EXPLORATEUR FRANÇAIS

Dutreuil de Rhins

C'est l'année dernière, au mois d'août, que l'on apprit en France l'assassinat de Dutreuil de Rhins au Tibet. Le nom du vaillant explorateur n'était pas connu jusque-là comme il aurait dû l'être; bien d'autres passaient avant lui, sans toujours le mériter, dans l'estime du public. Même après cette mort affreuse, il semble que la justice soit lente à lui venir : c'était pourtant, depuis de longues années, un des hommes qui faisaient, dans la science géographique, le plus d'honneur à leur pays. Explorateur et savant, écrivain et cartographe, Dutreuil de Rhins a accompli une œuvre considérable. Il a été aussi un homme doué des plus rares qualités du caractère et du cœur. Il ne lui a manqué, pour donner toute sa mesure, que le temps et quelques sourires de la fortune.

Nous voudrions, ayant eu le bonheur de compter au nombre de ses amis, donner une idée un peu nette de sa vie et de ses œuvres, montrer le savant, qu'on connaissait mal, et l'homme, dont, en dehors d'un cercle peu nombreux, on ne soupçonnait pas la valeur.

I

Jules-Léon Dutreuil de Rhins était né à Saint-Étienne, le 2 janvier 1846, d'une famille originaire du Forez. On voit encore à la Roche-la-Molière, près de Saint-Étienne, les restes du château de Rhins, qui a été morcelé et qui est occupé aujourd'hui par les ouvriers des houillères voisines. Les Dutreuil de Rhins ont un nom dans l'histoire municipale de Lyon : l'un d'eux fonda l'hospice de la Charité; un autre, qui avait été échevin, fut guillotiné à la Révolution. Depuis cette époque, la situation de la famille avait changé, et le futur voyageur vint au monde dans un milieu très modeste, mais plein encore des traditions de l'ancienne noblesse. Lui-même les avait gardées; sous ses allures un peu brusques de capitaine au long cours, derrière ses opinions bruyamment exprimées de républicain, on devait retrouver toujours le gentilhomme de l'ancienne France, mettant au-dessus de tout le devoir et l'honneur, aimant la gloire, méprisant l'argent, et sachant également bien s'en passer ou le prodiguer avec une générosité imprévoyante.

Son enfance, sa première jeunesse, s'écoulèrent à Lyon. Nous en connaissons peu de chose. Quoiqu'il fût naturellement expansif, une certaine pudeur l'arrêtait dans les confidences intimes. Il perdit ses parents d'assez bonne heure. Sa mère, qui semble avoir été une femme fort distinguée, avait eu évidemment sur la formation de son caractère une action prépondérante : notre ami avait cette délicatesse de sentiment et cette bonté d'âme où l'on reconnaît, sans s'y tromper, l'influence féminine.

Il vint à Paris pour préparer ses examens d'entrée à l'École navale. Il a laissé à ses camarades le souvenir d'un excellent garçon, à la fois studieux et turbulent. Son goût pour les histoires drôles et les bonnes farces d'écolier datait déjà de Lyon; il devait le conserver très tard, et ce n'était pas un des traits les moins curieux ni les moins sympathiques de son caractère que ce fond persistant d'espièglerie.

Dutreuil de Rhins resta, croyons-nous, cinq ou six ans dans la marine militaire. Il alla au Mexique, où il prit part à quelques petites opérations, en Océanie, dans l'Amérique du Sud. Il aimait son métier et les voyages le passionnaient, mais son goût d'indépendance ne s'accommodait pas toujours de la discipline. En 1870, il eut le chagrin de ne pouvoir se battre; il fut retenu pendant toute la durée de la guerre sur la Méditerranée, et occupé à transporter des troupes entre Toulon et l'Algérie. C'est peu après qu'il donna sa démission, et se fit capitaine au long cours.

Il navigua quatre ou cinq ans dans différentes parties du monde, notamment sur la mer Noire, entre Constantinople, les bouches du Danube et les côtes d'Anatolie. De cette période de sa vie, il avait gardé de bons souvenirs : l'indépendance le faisait passer sur les ennuis d'un métier trop uniforme; il n'était pas homme, d'ailleurs, à se laisser atrophier par la routine. Au contraire, il mit ce temps à profit pour étendre son instruction générale et se perfectionner dans la géographie pratique. Il lisait, observait, apprenait les langues et les mœurs des hommes, et se préparait, sans s'en douter, à sa future carrière de savant. Tout a été original dans cet homme, qui, Français de race et d'âme, n'avait pas la superstition des examens, des concours et du mandarinat. Il dédaignait les chemins battus et suivait sa voie propre, étant de ces indépendants, comme il en existait aux siècles derniers en plus grand nombre qu'aujourd'hui, de ceux qui conquirent le Canada, la Loui-

siane, les Antilles, et qui auraient conquis l'Inde, si le gouvernement ne les avait pas arrêtés.

En 1876, une circonstance imprévue vint changer le cours de sa vie et lui donner une direction plus conforme à ses vraies aptitudes. Le roi d'Annam, Tu-Duc, avait demandé cinq capitaines pour commander les bâtiments de guerre dont la France lui faisait cadeau, et enseigner à ses sujets les méthodes de la marine moderne. Dutreuil de Rhins se mit sur les rangs et fut agréé. Parti de Toulon le 20 mai 1876, il arrivait le 27 juin à Saïgon, d'où il s'embarquait, un mois après, sur la canonnière le *Scorpion*. Un de ses collègues, le capitaine Paul Dufourcq, partait avec lui sur le *d'Estaing*. Dufourcq, originaire des Basses-Pyrénées, était un brave marin, au cœur chaud, à la gaîté robuste et saine. Les deux capitaines de Tu-Duc se lièrent d'une étroite amitié; ils devaient se retrouver plus tard en Afrique, pour collaborer encore à une œuvre commune. Dufourcq a précédé de Rhins dans la tombe : il est mort en 1889, succombant à une maladie de cœur déjà ancienne, compliquée d'un refroidissement pris un soir d'exposition. Il n'est pas besoin de vieillir beaucoup pour que nos souvenirs ne nous montrent plus que des morts. Ces deux camarades, que nous entendons encore causer et rire, ils sont partis tous les deux bien avant l'âge. L'un repose dans un petit cimetière des Basses-Pyrénées; la dépouille de l'autre a disparu à jamais dans les eaux d'un torrent du Tibet.

Dutreuil de Rhins était engagé pour deux ans; deux ans dont il comptait employer tous les moments de loisir en études utiles à la science comme à son pays. L'Annam, qu'il allait visiter, était, comme on dirait aujourd'hui, dans la « sphère d'influence française » depuis la conquête de la Cochinchine; mais la triste issue de l'expédition Francis Garnier, si peu soutenue par le ministère d'alors, avait fait perdre un terrain qu'il s'agissait de regagner. Le traitement assuré aux officiers engagés par Tu-Duc était convenable, et Dutreuil de Rhins se promettait de réaliser quelques économies. A l'expiration du contrat, chacun d'eux pouvait espérer, dit-il, « obtenir du gouvernement annamite l'aide nécessaire à toute entreprise industrielle, commerciale ou agricole dont il aurait compris la possibilité et vers laquelle l'auraient porté son goût et ses aptitudes ». Nous ne savons quel était le projet de Dutreuil de Rhins; mais notre ami n'était certainement fait ni pour le commerce, ni pour l'industrie, ni pour l'agriculture : il y avait en lui l'étoffe de plusieurs hommes distingués, mais point celle d'un homme pratique; quand il s'attachait à une œuvre, il le faisait avec une ardeur extraordinaire, mais ce qu'il savait le moins soigner c'étaient ses propres intérêts.

Les illusions de Dutreuil de Rhins et de son ami ne furent pas longues. Ils avaient affaire à un personnel absolument incapable; leurs « matelots » étaient des paysans annamites, ramassés de force dans le pays, ignorants du premier mot des choses maritimes, et dont on n'obtenait rien qu'à coups de « cadouille », ou canne de rotin. En outre, chaque capitaine était flanqué d'un mandarin lettré, tracassier et poltron, qui, dès qu'on naviguait, descendait dans sa cabine en proie au mal de mer, pour reparaître sitôt à l'ancre, et « taper » avec entrain sur les vins et liqueurs du bord.

Le gouvernement et la cour de Hué étaient sourds à toutes les réclamations et montraient un persistant mauvais vouloir. Le pauvre Dufourcq fut la première victime de cette situation : par une nuit sombre, son équipage annamite échoua le *d'Estaing* sur les dunes, près de Ha-Tan. S'il eût suivi les ordres qu'on lui donnait de Hué, Dutreuil de Rhins eût eu la même infortune : on voulait lui faire remorquer une grosse corvette avec sa misérable canonnière; c'était la perte certaine de tout son monde. Il refusa, et donna sa démission le 30 janvier 1877; Dufourcq venait, lui aussi, de rendre son tablier à Tu-Duc. Les deux camarades mirent à profit leurs loisirs forcés pour explorer ensemble la rivière et la province de Hué; puis, le 2 mai 1877, ils étaient de nouveau à Saïgon, enchantés d'avoir quitté les Annamites, ayant perdu leur argent, non leur bonne humeur.

Revenu à Paris, Dutreuil de Rhins écrivit l'histoire de ses tribulations dans le petit volume *le Royaume d'Annam et les Annamites*, paru en 1879. C'est un journal de voyage, plein de couleur et de verve. Les mésaventures du malheureux capitaine du *Scorpion* avec ses matelots et ses mandarins sont vraiment amusantes à lire, comme une bonne comédie; on sent que l'auteur s'est consolé de ses déboires en les racontant. Mais ce n'est pas là tout le volume : on y trouve aussi des paysages vivants et sobres et des observations curieuses sur les Annamites, leurs mœurs et leur gouvernement.

Depuis douze ans, les articles et les ouvrages sur l'Annam se sont multipliés, sans que le petit livre de Dutreuil de Rhins ait perdu de sa valeur, ni que l'ensemble de ses conclusions ait été infirmé. Très utile aux fonctionnaires et aux officiers qui ont visité l'Annam après la proclamation du protectorat, ce volume peut rendre encore des services : il nous montre une époque très importante et très curieuse de l'histoire moderne du royaume.

Mais ce n'était pas seulement un récit de voyage que rapportait Dutreuil de Rhins. Il avait fait des levés sérieux, et, sitôt arrivé à Paris, il commença à les mettre en œuvre. Il était à peu près sans ressources, mais ses travaux, comme ses qualités personnelles, lui avaient déjà fait de bons amis, qui attirè-

rent sur lui l'attention du gouvernement. Il obtint un emploi au Dépôt des cartes et plans de la marine, et y resta trois ans. Il y dressa un plan de la rivière de Hué, d'une exactitude surprenante, étant données les circonstances difficiles dans lesquelles avaient été faits les levés : ce plan devait être extrêmement utile lors de l'expédition de 1883. Mais son œuvre principale fut une carte de l'*Indo-Chine orientale*, publiée en 1881, en 4 feuilles, au 900 000e et réduite en une feuille au 1 800 000e. Ce premier ouvrage, qui signala Dutreuil de Rhins au monde savant, est vraiment remarquable, et il est resté classique jusqu'aux travaux de l'expédition Pavie, qui ont fixé définitivement la physionomie du pays. L'auteur n'avait exploré qu'une partie des régions figurées sur sa carte, mais il avait un merveilleux instinct topographique ; il savait voir, interroger, deviner, critiquer. Il avait appris un peu d'annamite, et pouvait ainsi utiliser les documents indigènes. Aussi son travail, très exact, devait-il être précieux lors de l'expédition du Tonkin.

II

Les travaux de Dutreuil de Rhins ne s'étaient pas bornés à l'Indo-Chine orientale, ils s'étaient étendus à l'Indo-Chine entière ainsi qu'aux parties limitrophes de la Chine méridionale et du Tibet. Malheureusement la grande carte dans laquelle il avait compris ces régions ne trouva pas d'éditeur. Les frais étaient considérables, et, ce travail n'ayant pas d'intérêt politique, il paraissait probable que la vente ne les couvrirait pas.

Sorti du ministère, Dutreuil de Rhins ne cessa pas de s'occuper de l'Asie. Les secrets que le vieux continent garde encore passionnaient sa curiosité ; il eût voulu connaître surtout les origines, mystérieuses comme l'étaient celles du Nil, des fleuves indo-chinois qui sortent du plateau tibétain, et il se tenait au courant de toutes les explorations faites dans leurs bassins supérieurs. Lui-même avait caressé le projet d'un grand voyage dans l'Asie centrale, destiné à relier tous les itinéraires existants ; mais il l'avait abandonné comme irréalisable, faute des moyens nécessaires.

Il était de nouveau sans position. Les travaux qu'il exécutait pour la Société de géographie ne suffisaient ni à remplir son temps, ni surtout à le faire vivre. Sa mission à Venise, où il fut envoyé en 1881 par le ministère de l'Instruction publique pour organiser une exposition française au Congrès international de géographie, ne l'occupa que quelques mois.

Il semblait qu'un homme comme lui, connaissant bien l'Extrême Orient, cartographe distingué, sachant écrire, ayant un vrai talent de parole, aurait pu remplir toutes sortes d'emplois. Les bons amis qu'il s'était faits n'auraient pas demandé mieux que de lui en trouver un. L'obstacle, et il était grand, c'était son indépendance de caractère et de langage.

Dutreuil de Rhins eût été aussi un excellent journaliste, à une époque où les journaux eussent été moins dépendants des combinaisons politiques ou financières de leurs directeurs. Il eût fait avec plaisir quelques campagnes de presse sur des sujets qui lui tenaient à cœur. L'expédition du Tonkin s'annonçait, et ses idées sur la façon de la préparer auraient été utiles à connaître ; il avait des opinions à lui sur l'organisation du ministère de la Marine, qui valaient la peine d'être défendues. Quand il s'était donné à une cause, c'était avec une ardeur extraordinaire, un désir de convaincre qui s'inspirait d'une conviction absolue, une sincérité, un désintéressement bien rares.

Mais il avait un défaut grave : il ignorait les sous-entendus et l'art de dire les choses sans appuyer. Quand il écrivait un article de polémique, il entrait d'emblée *in medias res* et débutait d'ordinaire par un coup de massue. Ce n'est pas qu'il attaquât les personnes : son hostilité n'allait qu'aux systèmes, et ce farouche polémiste avait la bonté d'un enfant et la générosité d'un don Quichotte. Aucun de ceux dont il a combattu les idées, même avec le plus de violence, n'a pu lui en vouloir sérieusement.

En 1882, Dutreuil de Rhins s'enflamma tout d'un coup pour la cause d'Arabi-Pacha. Son opinion, qui fut alors celle de beaucoup de Français, ne s'est pas trouvée justifiée par l'événement. Il crut à ce fameux parti national qui a fait délirer tant d'imaginations, et pensa que le devoir de la France était de faire cause commune avec ces libérateurs de la patrie égyptienne. Il voulut éclairer l'opinion sur leur compte et, dans ce dessein, se mettre en rapports avec Arabi lui-même. Agréé comme correspondant du *Temps*, muni de lettres de recommandation pour le héros national, il débarqua à Port-Saïd en juillet 1882, et se mit bravement en campagne, avec un domestique arabe. Il réussit, en risquant vingt fois sa vie, à traverser les lignes anglaises. Mais, à peine était-il entré en contact avec les « nationaux » qu'il était fait prisonnier, et emmené, sous bonne escorte, à la citadelle du Caire. Il y resta huit jours, les fers aux pieds, s'attendant à chaque instant à être extrait de son cachot et fusillé comme espion. Enfin l'arrivée des troupes anglaises lui rendit la liberté.

Il est fâcheux que le *Temps* n'ait publié qu'une partie de son récit, et cela à une époque où la révolte d'Arabi était déjà de l'histoire ancienne. Nous avons entendu Dutreuil de Rhins, à peine débarqué, nous raconter cette odyssée, et les moindres détails nous en sont présents à la mémoire. Il y avait dépensé un courage vraiment admirable ; l'issue de l'affaire n'en était pas

moins comique, et il le reconnaissait sans difficulté. Cet ami d'Arabi, fait prisonnier par les nationaux et sauvé par les Anglais, confessait s'être trompé sur les capacités du célèbre pacha; mais il n'aurait pour rien au monde retiré sa sympathie à la cause nationale.

Cette équipée était du reste l'un de ses meilleurs souvenirs. Il en parlait volontiers, avec une bonne humeur communicative, et se faisait un plaisir de montrer à ses visiteurs les fers qu'il avait soigneusement rapportés de la citadelle.

Cependant une nouvelle tâche allait s'offrir à lui. M. de Brazza était de retour de sa deuxième expédition; il venait, distançant Stanley, d'atteindre le Congo et de fonder Brazzaville. Le voyageur, devenu conquérant, avait étendu bien loin vers l'intérieur la pauvre station du Gabon, et jeté les fondements d'une grande colonie, l'Ouest Africain, transformé depuis en Congo français.

Mais Brazza est, on le sait, un homme d'action plutôt que de parole ou de plume. Son œuvre restait mal connue, malgré l'enthousiasme qu'elle excitait en France. Aucun livre n'avait encore raconté ses beaux voyages, et les loisirs lui auraient fait défaut pour l'écrire, si même il en avait eu le goût ou l'intention.

Dutreuil de Rhins fut alors désigné comme l'historiographe de l'expédition. Il connaissait Brazza de longue date. Mais, bien qu'il fût au courant de l'œuvre accomplie, il voulait la voir de ses yeux, et il partit en 1883 pour le Gabon. Il resta six mois en voyage, visita la côte, et remonta l'Ogoôué. Une simple tournée d'inspection ne suffisait pas à son ardeur : il employa ses longues semaines de navigation sur le fleuve à en lever le cours, et sa carte en 7 feuilles, publiée en 1884, est une excellente contribution à la géographie africaine. Ce brave garçon avait un défaut qui n'est pas commun : il faisait toujours plus qu'on ne lui demandait.

Pour mieux juger encore de l'état des colonies de la côte occidentale d'Afrique, il revint à bord d'un paquebot anglais, et visita toutes les escales de Guinée. Puis, à peine de retour en Europe, il se mit à l'œuvre avec cet entrain étonnant qu'il apportait à tous ses travaux. Sa tâche n'était pas seulement d'écrire l'histoire de la mission : il avait à la représenter en France. Constamment sur la brèche, il multiplia, pour y intéresser l'opinion, les articles, les brochures, les conférences; il écrivit, entre autres, dans la *France coloniale* de M. Rambaud, le chapitre sur l'Ouest Africain; il n'omit rien, en un mot, de ce qui pouvait être profitable à cette œuvre. Aussi a-t-il sa bonne part dans la fondation définitive de la colonie, telle qu'elle résulta des traités qui accompagnèrent, en 1885, la conférence internationale de Berlin. Les historiens de l'avenir ne devront pas oublier son nom. Il mérite une place à côté des illustres pionniers qui ont donné à la France cette province de l'Afrique équatoriale.

L'histoire des deux premières missions Brazza, que Dutreuil de Rhins avait écrite avec sa conscience ordinaire, n'a malheureusement pas vu le jour. Des circonstances que nous connaissons mal l'ont condamnée à rester en portefeuille. Ce n'était pas la première fois qu'une œuvre à laquelle notre ami avait donné son temps et son cœur restait ainsi inédite; ce ne devait pas être la dernière.

Le Congo français constitué, la mission Brazza cessait de dépendre de l'Instruction publique, et passait à la Marine. Dutreuil de Rhins se retira : sa tâche était accomplie; ses opinions, bien connues, l'eussent empêché de la continuer dans ces nouvelles conditions. Il n'accepta pas non plus de devenir le représentant commercial de la mission, jugeant, non sans raison, la place peu conforme à ses aptitudes. Il fut heureux de la voir donnée à son vieux camarade de l'Annam, Paul Dufourcq, qui y dépensa, hélas! sans compter, ce qui lui restait de vie.

En quittant ses fonctions, Dutreuil de Rhins reçut, en même temps que d'autres collaborateurs de Brazza, la croix de la Légion d'honneur. Cette distinction, qu'il n'avait point sollicitée, peu de gens la méritaient mieux que lui par la valeur de leurs travaux et la dignité de leur caractère.

En attendant, il était de nouveau sans situation sociale. Il essaya de vivre de sa plume, en écrivant des articles et des livres de science. On devine ce que cela signifiait pour un travailleur aussi consciencieux, incapable de « bâcler », aspirant toujours à la perfection.

Un exemple entre plusieurs : un éditeur lui avait demandé un petit volume sur la géographie de l'Afrique. Il se mit aussitôt à l'œuvre; mais, comme il ne pouvait rien faire à demi, il prit une fausse voie dès les premières pages. On désirait un court résumé des connaissances actuelles, un *compendium* à la façon de celui de Stanford, pour satisfaire la curiosité d'un public encore peu instruit, mais qui commençait à suivre avec attention les entreprises coloniales. Lui voulut reprendre *ab ovo* toutes les questions relatives à la géographie du continent noir et à l'origine des races qui l'habitent. Il commença par l'Égypte, se mit à étudier l'histoire des vieilles dynasties, compulsa Hérodote et Strabon, relut la *Genèse*, se plongea dans Maspero, et recourut aux lumières de divers orientalistes. Bref, l'ouvrage prit des proportions démesurées : l'éditeur se lassa, et le traité fut résilié. Dutreuil de Rhins avait déjà écrit tout un volume; il perdait le fruit de plusieurs mois de lectures, d'études et de réflexions.

III

Il ne savait pas se décourager. D'autre part, il conservait de chauds amis que sa persistante indocilité ne rebutait pas. La *Revue scientifique* lui avait ouvert ses colonnes; la Société de géographie lui demanda quelques travaux, et le chargea, entre autres, d'un court rapport sur les derniers itinéraires au Tibet.

Dutreuil de Rhins allait rentrer ainsi dans son ancienne voie. Il n'eût pas été lui-même s'il se fût contenté d'accomplir le travail demandé ; mais pour une fois son travers le servit bien, et l'achemina à son œuvre maîtresse. Ayant étudié les itinéraires des Anglais et des pandits hindous, il fut frappé de leurs erreurs et de leurs lacunes, et il entreprit de reconstruire la carte du Tibet oriental, en comparant et en rectifiant les données acquises. Son instinct de topographe le trompait rarement. Il savait voir d'un coup d'œil l'aspect vrai d'un pays sous une carte défectueuse, deviner promptement les causes des erreurs commises, puis les analyser avec une patience exemplaire, et, marchant du connu à l'inconnu, arriver au plus près de la vérité.

Les résultats de son travail de reconstruction parurent dans le *Bulletin de la Société de géographie*, en 1887, sous le titre de : *Mémoire géographique sur le Tibet oriental.*

Il fut justement remarqué en France et à l'étranger; il souleva en Angleterre quelques critiques courtoises, auxquelles l'auteur répondit avec sa conviction ordinaire. Mais il ne pouvait en rester à ce travail : il entreprit de le compléter en appliquant sa méthode de reconstruction à tout le Tibet et aux régions limitrophes. C'était là une œuvre de longue haleine, et il fallait vivre tout en l'exécutant. Puis le livre que de Rhins allait écrire ne s'adressait qu'à quelques centaines de lecteurs, et aucun éditeur n'eût consenti à le publier à ses frais.

Le ministère de l'Instruction publique vint heureusement en aide à notre ami. L'honneur de cette initiative généreuse appartient à M. Xavier Charmes, qui avait déjà eu l'occasion d'apprécier le talent et le caractère de Dutreuil de Rhins. Il est juste d'associer son nom au bel ouvrage qui parut, en 1889, sous le titre : *l'Asie centrale, Tibet et régions limitrophes*, avec un atlas de 14 feuilles.

Le livre et les cartes avaient demandé trois ans, et plus, d'un travail de bénédictin. C'est une œuvre grandiose dans son austérité toute scientifique, une de celles que la France peut comparer avec fierté aux plus belles des savants étrangers. Elle ne renferme rien qui puisse amuser la curiosité du « grand public » : tout ce qui n'est pas géographie pure tient dans quelques pages d'une introduction très sobre et très claire; mais c'est un admirable monument de géographie critique. De Rhins y a épuisé la matière, creusé le terrain jusqu'au tuf. Il n'a négligé aucune source, ancienne ou moderne; il a eu recours à tous les ouvrages chinois qui lui étaient accessibles, s'aidant, dans cette partie de son travail, des lumières d'un sinologue aussi éminent que modeste, M. Devéria; il a étudié tous les itinéraires avec la patience la plus méticuleuse; il a mis en œuvre toutes les ressources de l'érudition et de la logique. Sans doute, le tableau qu'il a fait de ces vastes régions de l'Asie centrale peut contenir des erreurs; mais nous sommes convaincu que les futures découvertes confirmeront, dans leurs grandes lignes, toutes ses conjectures.

Un livre comme l'*Asie centrale*, qui n'est lu et compris que de quelques-uns, rapporte plus d'estime que de gloire bruyante. C'est le lot de beaucoup de savants, et notre ami ne s'en plaignit pas. Ce qu'il rapporte moins encore, c'est de l'argent. Heureux même l'auteur qui n'a pas eu à payer pour faire imprimer le résultat de ses longs travaux.

L'Institut est là, prêt à réparer les injustices du sort. Les prix innombrables dont il dispose doivent aller précisément aux savants peu fortunés. On engagea Dutreuil de Rhins à concourir pour le prix Jean Reynaud. C'était l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui devait le conférer cette année-là : la rencontre était fâcheuse, et le livre eût plutôt ressorti à l'Académie des Sciences. D'ailleurs, les conditions des prix sont vagues : chacune des académies le donne successivement au travail le plus méritant qui s'est produit pendant une période de cinq ans. Quelle mesure commune y avait-il entre l'*Asie centrale* de Dutreuil de Rhins et les livres de son concurrent le plus redoutable, Frédéric Mistral, le charmant auteur de *Mireille?* L'Académie se décida pour Mistral : il serait difficile de lui en faire un reproche, puisqu'il s'agissait de Belles-Lettres.

Dutreuil de Rhins supporta bravement cette déception. Il avait d'ailleurs eu pour lui une minorité respectable, et l'Académie était toute disposée à lui trouver une compensation. On lui attribua les intérêts de la fondation Garnier (1), concurremment avec une mission en Asie centrale accordée par l'Instruction publique. Il était ainsi invité à compléter sur le terrain ses beaux travaux de géographie critique, et on lui adjoignait un ancien élève de l'École

(1) Cette fondation est « affectée aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un explorateur français, désigné par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la Haute-Asie ». Elle rapporte aujourd'hui 15 000 francs. De Rhins en a joui deux ans. C'est donc environ 30 000 francs qu'il a touchés du fait de l'Académie seule.

des Langues orientales, M. Grenard, qui devait s'occuper spécialement d'archéologie et étudier les restes des anciennes populations du Turkestan Chinois.

Cette œuvre nouvelle avait pour de Rhins un attrait puissant. Néanmoins sa satisfaction n'était pas sans mélange. La mission devait durer trois ans. Il n'était plus tout à fait jeune, il se sentait fatigué; il eût mieux aimé poursuivre la carrière de savant que reprendre celle d'explorateur. Les périls n'effrayaient pas cette âme vaillante; ce n'étaient ni les Tibétains ni les Chinois qui l'eussent fait reculer : c'était plutôt le climat de ces hauts plateaux et ces mois entiers à passer à des altitudes de 4 000 à 5 000 mètres.

Il partit néanmoins, plein de confiance; mais ses amis lui dirent : Au revoir! avec une appréhension qui n'était que trop justifiée.

IV

Nous ne pouvons pas raconter en détail cette longue expédition, ces trois ans et demi de durs travaux, de fatigues, de souffrances, qui devaient se terminer tragiquement si près du port, à la veille du retour en pays civilisé. M. Grenard en a déjà fait un court résumé à la Société de géographie, mais le récit complet ne paraîtra que plus tard.

Le public n'a, jusqu'ici, connu que peu de chose de ce grand voyage. Dutreuil de Rhins était assez sobre de communications, et celles mêmes qu'il envoyait étaient souvent tenues secrètes, sur son désir formel. On se ferait donc une idée bien imparfaite du travail qu'il a exécuté d'après les brèves notices parues dans le *Bulletin de la Société de géographie* et reproduites par les journaux quotidiens. La série d'articles publiés dans le *Journal des Voyages* renferme des informations plus complètes : l'auteur, qui a eu en mains les lettres du voyageur, donne une idée très claire de ses marches. Mais cela même ne suffit pas à montrer la grandeur de l'œuvre accomplie.

Il faut se souvenir que Dutreuil de Rhins était surtout un topographe. Il venait vérifier dans l'Asie centrale les hypothèses auxquelles ses calculs et ses réflexions l'avaient fait arriver. Les positions des localités en latitude et en longitude, les dépressions et les reliefs, l'orientation des chaînes, la direction des cours d'eau, l'identification des noms donnés par les itinéraires, voilà ce qui l'intéressait avant tout. Il ne se lassait pas de déterminer des positions; pour la seule ville de Khotan, il en a pris plus d'une centaine. Tous ces travaux étaient, on le comprend, médiocrement propres à passionner le « grand public », qui cherche dans les récits de voyage les paysages, les scènes de mœurs et les anecdotes.

Partis de Paris en février 1891, les voyageurs traversèrent rapidement le Turkestan russe, passèrent le col de Taldik et arrivèrent le 6 juin à Kachgar, dans la grande dépression du Turkestan Oriental.

Ils quittaient Kachgar le 24 juin; le 7 juillet ils atteignaient Khotan, qui allait devenir leur quartier général. Ils étaient au nord de cette chaîne médiane de l'Asie, jadis désignée sous le nom de Kouen-Loun, dont la crête énorme, dentelée comme celle des Alpes, sépare le Turkestan du Tibet.

Dutreuil de Rhins se proposait de pénétrer cette année même dans le plateau tibétain, mais il dut y renoncer pour diverses raisons, et se borna à en étudier les approches. Il se rendit de Khotan à Nia, en remontant vers le sud la rivière de Kéria, jusqu'à sa source, au cœur de la grande chaîne. La saison s'avançait, et le froid de ces hautes altitudes fit cruellement souffrir les voyageurs.

Revenu à Khotan le 18 novembre, il se prépara à y passer l'hiver, tandis que M. Grenard se rendait à Kachgar. Il mit à profit ce temps de repos pour visiter les restes d'anciennes villes disparues sous les sables, qui recouvrent peu à peu toute cette partie du Turkestan, l'ancienne « route du Sud » parcourue par Marco Polo et aujourd'hui abandonnée. L'hiver se passa fort bien. Dutreuil de Rhins était dans les meilleurs termes avec les autorités chinoises; il ne cessait de vanter leur complaisance, et il échangeait avec le gouverneur force politesses et invitations.

La belle saison revenue, il put accomplir sa première expédition tibétaine. Parti de Khotan le 18 juin 1892, à la tête d'une caravane de 75 hommes et de 108 animaux de selle et de bât, il franchissait le col de Kéria, atteignait le plateau, et se dirigeait au sud-ouest, en se tenant constamment à des altitudes qui variaient entre 5 300 et 5 400 mètres. Le 5 septembre, les voyageurs atteignaient, à Mangrdzé, les premières tentes tibétaines. Quelques jours plus tard ils étaient au lac Pangong, et le 2 octobre ils arrivaient à Leh, capitale du Ladak, en territoire britannique. Bien reçus par les autorités, ils prenaient à peine le temps de se reposer, repartaient le 20, passaient le col bien connu de Karakoram, et, après une marche d'un mois, que les neiges de l'hiver rendirent fort pénible, ils étaient, le 21 novembre, de retour à Khotan.

Le second hiver se passa en travaux, rédactions, calculs de toute espèce, interrompus par une maladie assez grave, à laquelle Dutreuil de Rhins put heureusement résister. Sa campagne de 1893-1894 devait être la dernière : il se proposait de se rendre à Tchertchen, puis de se diriger droit au sud, en franchissant les chaînes parallèles de l'Altyn-Tagh et de l'Ak-Tagh. Il voulait avancer aussi loin que possible sur le plateau tibétain, puis se replier vers le nord-est, afin d'attein-

dre la ville de Sining, dans la province chinoise de Kansou, où il avait déjà expédié une partie de ses bagages. C'était là sa dernière halte. Des nouvelles d'Europe y attendaient sans doute les voyageurs; de Sining à Pékin la route était facile et sûre, et la légation française avait pris les mesures nécessaires pour qu'ils la fissent sans obstacles.

De Rhins était à Tchertchen en juillet 1893. Sa dernière lettre est datée du pied nord de l'Ak-Tagh, 23 septembre. Depuis lors on était sans nouvelles. Mais son voyage avait été jusque-là si heureux, que ses amis avaient repris confiance, et s'attendaient tous les jours à apprendre son arrivée à Sining.

Hélas! M. Grenard y est parvenu seul. Le 5 juin 1894, les voyageurs, revenant du Tengri-Nar, étaient attaqués par les Tibétains à Ton-Bouddha, dans la haute vallée du Yang-tsé-Kiang et Dutreuil de Rhins, blessé, était jeté pieds et poings liés dans la rivière.

On frémit en pensant à cette agonie, entre les mains d'ennemis sans pitié. Puisse-t-elle avoir été adoucie par ces clartés soudaines de l'au-delà qui ne manquent pas à la mort des braves. Nous avions cru, jusqu'à l'arrivée de M. Grenard, que le résultat de ses longs travaux avait disparu avec lui. Il n'en est rien heureusement; ses notes et manuscrits ont été sauvés, et la science en profitera. Rien ne sera donc perdu de l'œuvre de ce héros, tombé pour une noble cause, après une vie qui a été un modèle de désintéressement et d'honneur. Son corps a été privé de sépulture, mais sa mémoire sera gardée dans le cœur de beaucoup d'amis, et sa patrie, qu'il aimait d'un amour si passionné, saura honorer, comme il convient, un de ses meilleurs enfants.

HENRI JACOTTET.

LA FRANCE EN 1802 (1)

II. — La Province d'après les récits de quelques voyageurs anglais.

Au moment de la paix d'Amiens, Paris présente un spectacle somptueux : l'aurore du nouveau régime qui va naître y est dorée. Les provinces ou plutôt les campagnes restent appauvries, et presque partout les voyageurs étrangers trouvent des signes de la misère qui avait frappé Young. Seulement il faut faire la réserve que j'ai déjà marquée dans l'article précédent : ni Young, ni aucun des voyageurs qui l'ont suivi ne constatent que cette misère s'étend à toutes les provinces. Il en est qui sont déjà fort bien cultivées : la Flandre par exemple, dont la prospérité est très ancienne. D'autres manifestent une vitalité persistante, comme la Normandie : aussi est-ce là que le relèvement apparaîtra le plus vite et le plus distinctement. Certaines contrées du Midi montrent également une richesse qui n'avait pas échappé à Young. On aperçoit des taches de lumière dans ce tableau à la manière noire. Un phénomène assez général pourtant, et qu'il faut noter, c'est qu'après la Révolution, les châteaux et les demeures nobles ayant échappé à la destruction portent des empreintes d'une décadence qui remonte beaucoup plus loin que 1789. « En général, dit Weston, un château français est très différent de l'idée que nous avons coutume de nous en faire en Angleterre d'après ce nom sonore. Il a été évidemment construit avec l'idée d'inspirer à celui qui le regarde une haute idée de la grandeur de son propriétaire, et s'étend à droite et à gauche, couvrant autant de terrain que la bourse des constructeurs l'a pu permettre; mais il n'est pas terminé, la plupart du temps, il semble n'avoir pas été entretenu depuis de longues suites d'années. » Ceci est toujours le résultat de l'absorption des ressources des campagnes par les centres urbains. Quelques-uns de ces centres eux-mêmes se meurent à présent, la vie se retire d'eux : Dieppe a été bombardée jadis par les Anglais et les Hollandais réunis, il est vrai, mais cela explique-t-il la sordidité de ses maisons presque neuves encore, et qui suent la pauvreté? Peut-être faudrait-il aujourd'hui aller à Rome et voir les bâtiments magnifiques de la ville neuve, abandonnés avant d'être terminés, ou servant de refuge à une population affamée à laquelle ils n'étaient point destinés, pour avoir une idée de cet aspect. D'une façon générale, l'existence, dans les petites villes de France, paraît aux étrangers mesquine et comme anémiée. Ici il faut de nouveau faire exception pour une partie de la Normandie : dans les ruines mêmes des couvents et des châteaux, des usines s'installent. Des Anglais, auxquels la prohibition des tarifs de douane ne permet plus d'exporter, établissent en France leurs industries. A Lisieux, en 1802, ils viennent de fonder une manufacture de tissus de velours similaires à ceux de Spitalfields.

Quant aux routes, de Rouen à Paris, elles sont simplement mauvaises. Ailleurs, dans l'Ouest, elles sont effroyables ou même presque impraticables. Qu'on se figure de longs milles d'un chemin rocailleux, ou transformé en fondrières, abandonné à la destruction depuis onze ans, pavé jadis avec d'immenses dalles, reliant Paris avec Saint-Malo, Brest, Lorient, d'autres villes maritimes encore, qui ont été menacées par l'invasion anglaise, ou cernées par l'insurrection des Chouans. Pendant toute la guerre ce chemin a été labouré chaque jour par le passage

(1) Voir la *Revue* du 15 juin.

de caissons d'artillerie, de fourgons militaires, de canons, et pas une pierre n'a été remplacée, pas une crevasse n'a été bouchée, si ce n'est avec des fascines, comme le fossé d'une ville forte un jour d'assaut. La descente du Mont-Blanc n'est peut-être pas plus redoutable que tel passage — entre Rouen et Caen — où même les voitures françaises se brisent. Ajoutez qu'il est difficile de se former une idée de la superlative maladresse des forgerons français; ils n'ont même pas les moyens matériels de faire les réparations les plus simples (1).

Quant aux populations des provinces, l'œil peu exercé d'un étranger ne distingue pas en elles de grands changements. Elles sont restées dans leurs mœurs et dans leur esprit à peu de chose près ce qu'elles étaient onze ans auparavant, surtout au point de vue religieux. A Laval, Hughes, l'auteur de *Un tour dans les départements du Centre et de l'Ouest*, a assisté à un mariage dans une famille qui a eu beaucoup à souffrir des Chouans, et qui ne peut passer, par conséquent, pour tenir passionnément aux coutumes de l'ancien régime : le maire procède suivant les formes légales au mariage civil; mais le lendemain les époux vont sans mystère, accompagnés de leur cortège, faire bénir leur union par un prêtre catholique dans une chapelle particulière. Autour des villes, les ruines des couvents, des églises, des châteaux prouvent la puissance de la secousse révolutionnaire : on dirait qu'un tremblement de terre a jeté bas ces grands bâtiments. Mais déjà le sol a repris son équilibre. A Séez, en 1802, les dimanches toutes les boutiques sont fermées, les affaires suspendues, et les églises pleines. Il en est de même à Alençon et en somme dans toute la province. Entre deux relais, après Rouen, le postillon qui mène à fond de train son lourd et tumultueux attelage arrête brusquement ses étalons, d'un coup de main préparé, dramatique : leur tête a presque heurté un étrange vieillard aveugle et tout blanc qui vit là, depuis un demi-siècle, dans une hutte de terre. Les jours où il entend le bruit d'une voiture, il sort tenant à la main une ficelle dont l'extrémité attachée à sa porte lui sert à retrouver sa demeure. C'est le procédé d'Ariane. Les voyageurs lui font l'aumône, et le mendiant alors commence : « *Ave Maria, gratia plena...* » Or le postillon, les jambes enfoncées dans ses énormes bottes, monument de fer et de cuir, maintenant du fouet ses terribles chevaux qui hennissent et se mordent, écoute gravement, la tête découverte : — « *Amen,* » dit-il avec respect, quand la prière est finie. Puis d'un bond la voiture repart. Ceci se passe en 1802 (2). On a détruit quelques autels, mais l'instinct religieux est resté profondément vivace au cœur patient d'une innombrable foule, qui ne parle guère, mais sait ce qu'elle veut, et va imposer son obscur et puissant désir.

Mais si la province est restée attachée à ses anciennes croyances, elle est loin de regretter l'ancien régime. En Vendée, Hughes ne recueille que des malédictions contre les Chouans. Dans le petit village de Juigné, on lui raconte que « l'armée de la foi a commis des crimes qui font frémir ».

L'attitude de la haute bourgeoisie vendéenne, que Hughes paraît avoir beaucoup fréquentée, est tout à fait remarquable. J'ai tâché précédemment (1) de peindre le caractère du voyageur. En débarquant, il était plein de méfiances, il se hérissait d'avance. Anglais, protestant, loyaliste, il professait pour la France révolutionnaire un mépris haineux qu'il ne cache pas. Mais dans les séjours assez longs qu'il fait à Sablé et à Laval, dans les lieux mêmes que vient de bouleverser l'insurrection vendéenne, il ne voit que des gens épouvantés par les ravages des Chouans. « Les soldats de la foi étaient des brigands, lui dit-on, quand ils occupaient un village, ils faisaient le vide autour d'eux, toute la population fuyait. » D'autre part le régime de la Terreur, le règne des Jacobins a fait horreur aux citoyens éclairés et riches. Déjà parvenus à la fortune, ils arrivaient lentement, d'une façon quasi britannique, à une sorte de demi-noblesse. La Révolution ne leur a paru qu'une dernière secousse qui devait les débarrasser de débris qui les gênaient, mais que d'ailleurs ils accommodaient sans trop de peine à leur mode. On ne peut rien imaginer de plus aristocratique que leur manière de vivre, de plus raffiné et de plus sentimentalement généreux que leur façon de penser. Ils parlent comme des livres, s'attendrissent avec volupté, ont le cœur pur, sensuel et vertueux, adorent leur famille comme de vrais bourgeois, ont des enfants naturels comme des grands seigneurs, et s'en excusent très simplement sur les entraînements de la nature.

Au loin il y a de grandes guerres; tout près, il y a des massacres. Leur douceur de mœurs se relève d'héroïsme, de grandeur, et de souffrances vraies vaillamment supportées. Il y a des moments où il n'est plus seulement question de jouer à l'âme romaine et au cœur sensible : on est bien forcé d'être romain pour tout de bon, on est sensible, généreux, désintéressé avec toute son âme, et en y mettant autant de soin que nous en mettons de nos jours à nous fermer contre les autres : et peut-être ainsi ces disciples de Rousseau, ces fils du XVIIIe siècle, épris de voluptés légères et de dévouements grandiloquents, valaient-ils mieux que nous. Ils faisaient des

(1) Hughes, *A tour...*
(2) Hughes.

(1) *Revue Bleue*, 15 juin 1895.

phrases, mais ils agissaient selon leurs phrases : ou à peu près, car il y a en effet au fond de tout cela une part de mise en scène qui échappe aux yeux d'un étranger; mais son émotion un peu pipée n'en est que plus curieuse. Voici par exemple l'histoire de la famille D..., de Laval, dont Hughes nous conte les romanesques aventures avec de douces larmes, de ces larmes qui coulent vraiment, mais qu'on a plaisir à laisser couler. Un des membres de cette famille, nommé Delauney, avait fait partie de la légation de France à Washington. Il avait porté aux États-Unis toutes les passions de la France révolutionnaire, il les fit partager aux Américains, devint chez eux l'un des chefs d'un parti jacobin qui inquiéta le Congrès. Il avait planté un arbre de la liberté devant sa maison et, malgré toutes les remontrances, refusait de l'abattre. Enfin, en vertu d'un décret, un détachement de soldats vint détruire l'emblème subversif. C'était une sorte d'illuminé furieux, ce Delauney, ivre de toute la folie républicaine, de toute la tradition surhumaine des dévouements antiques. Un pistolet chargé dans chaque main, il embrassa l'arbre de la liberté, jurant qu'il le défendrait jusqu'à la mort. Sans s'effrayer, pourtant, les soldats se mirent en devoir de procéder à leur mission. « Mais lui, mugissant des rapsodies sauvages, il lutta de toute ses forces, et comme enfin on l'arrachait de son poste, il tourna la gueule du pistolet vers sa bouche, et tira. Sa face resta horriblement mutilée, une de ses joues fut enlevée : il survécut pourtant et revint en France, où sa conduite éclata, comme en Amérique, de hardiesse et de témérité. Mais le désespoir lui vint de voir, après tant de luttes pour la liberté, sa patrie en proie à l'anarchie et au crime. Et dans une crise de fureur sauvage, il courut au Pont-Neuf et se jeta dans le fleuve (1). »

Un autre membre de la famille avait acquis dans les affaires une fortune considérable. Louis XV l'avait anobli, et lui avait donné la croix de Saint-Louis. Mais, bien que noble de par le roi, c'était un nouveau noble, resté surtout un très vieux et très haut bourgeois, finissant sa vie tranquillement entouré de sa femme et de ses six filles, dans un luxe large et patriarcal. Il vit les débuts de la Révolution avec faveur, pensant qu'elle était faite pour lui. Il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé, et qu'elle le ruinait. Un sans-culotte qui lui devait quinze cents livres trouva que les temps étaient bons pour s'acquitter : il fit inscrire Delauney, sa femme, ses filles, et tous les parents qui pouvaient réclamer par droit de succession les quinze cents livres, sur la liste des suspects. Ceci est une histoire banale que nous avons déjà entendue cent fois. Mais voici maintenant tout l'étalage des beaux sentiments généreux et bien exprimés de la philosophie naturelle du XVIIIe siècle, qui fait son apparition sous les traits d'un personnage admirable : François la P....., le « vertueux » commissaire de la Convention, le vivant contraire du féroce Le Bon et du criminel Carrier. Delauney va être arrêté. Une fois arrêté, il est mort. François n'hésite pas, il court à Laval, va trouver le commissaire chargé d'instruire les crimes des suspects. Tous deux se connaissaient depuis longtemps ; ils étaient amis. François cependant n'ose rien dire à ce collègue ouvertement de peur de se compromettre lui-même, mais il le mène tout doucement et en causant de choses indifférentes, au hasard d'une promenade, sous les ombrages de la propriété de Delauney il lui montre combien les eaux en sont fraîches et chantantes, les bosquets attendrissants, les charmilles champêtres, et le coupeur de têtes s'émeut comme il convient devant cette nature arrangée pour la volupté par l'art d'un homme éclairé. — « Eh bien, ces jardins sont à Delauney, dit brusquement le sauveur. — Ah diable ! répond l'autre, voilà qui change la question. Ne nous amusons point ici, j'ai justement affaire à ce citoyen. — O mon ami, répond alors François, croyez-vous que celui qui sait jouir d'un si paisible spectacle est un mauvais républicain et un traître à la patrie ? Avant d'arrêter toute cette famille, jugez-là vous-même, allez la voir, et dites alors si vous pouvez l'abandonner à la destruction ! »

Le commissaire céda. « Un cœur sensible peut la concevoir, mais les mots la peuvent-ils décrire, l'émotion de François lorsque, trois jours après, en lui présentant la fatale liste, dont le nom de M. D... avait été biffé, ainsi que celui de toute sa famille, son collègue le remercia en lui serrant les mains, et avec des larmes de gratitude dans les yeux, de lui avoir épargné l'éternel remords d'avoir détruit une famille si digne de la faveur et de l'amitié des cœurs purs. Ai-je besoin de dire combien l'entrevue de François et des Delauney — qui jusqu'alors avaient ignoré le sort qui les menaçait — fut tendrement passionnée. L'imagination peut se figurer de telles scènes. Elles défient la description. »

Tel est le « bon » commissaire de la République. Voici maintenant le bon général. Le chef de la famille Delauney avait par miracle évité la guillotine républicaine : à peine a-t-il échappé à ce danger qu'il s'enfuit devant les baïonnettes des Chouans. On apprend un jour que ceux-ci sont vainqueurs, qu'ils vont arriver à Laval. Le riche négociant anobli par Louis XV et chevalier de Saint-Louis frémit de terreur à cette nouvelle comme un simple Jacobin. Il ne voit dans les Chouans qu'une bande de sauvages qui tue, vole et viole : et cet homme qui vient d'être porté par les républicains sur la liste des suspects, loin d'accueillir

(1) Hughes, p. 102.

les soldats de l'armée vendéenne en libérateurs, de les saluer comme des sauveurs, s'enfuit devant eux, épouvanté, avec ses six filles, sa femme, et tout ce qu'il peut emporter d'argent comptant. Éternel malheur, à toutes les époques des citoyens de culture raffinée et de juste milieu! Il est arrêté par ceux auxquels il veut échapper, est dévalisé, menacé de mort et au moment où les baïonnettes vont lui percer la poitrine, n'est sauvé que par les supplications de sa femme : mais on le ramène de force à Laval, où il sert d'otage. Enfin Marceau arrive après avoir repris le Mans. Il est reçu avec enthousiasme, on respire, on l'acclame. On sent que l'armée républicaine est venue assurer à l'ensemble de la population une certaine sécurité, un gouvernement à peu près juste. Seulement, du même coup, la famille Delauney est momentanément ruinée. Les réquisitions de Marceau prennent méthodiquement ce que le pillage des Chouans n'a pu atteindre. L'ancien négociant, qui jouissait d'un revenu annuel de soixante-quinze mille livres avant la Révolution, se trouve maintenant dans une assez étrange sorte de misère. Le commerce est complètement arrêté, les fermiers ne payent plus guère. M. Delauney a vendu des biens, il est vrai, et il a caché l'argent dans un endroit que lui seul et sa femme connaissent, mais ils n'osent puiser à leur trésor, de peur de le faire confisquer, et ils meurent de faim auprès de lui. En attendant, les meubles, les bijoux, la vaisselle plate sont cédés à vil prix pour subvenir aux besoins de chaque jour. Enfin une nouvelle réquisition est faite. Le malheureux père de famille, dépourvu d'argent comptant, se trouve dans l'alternative ou bien de refuser de payer, et il n'ose pas, ou de révéler sa cachette, au risque de voir ses amis les Républicains s'emparer de son contenu. Le général Humbert, le même qui plus tard commanda le petit corps de troupes débarqué à grand'peine en Irlande, et qui avait été mis à la tête de la garnison de Laval, était l'ami de la famille. « C'était un homme de la plus basse extraction, privé de l'éducation même la plus modeste, sans amis, sans fortune, mais possédant la figure la plus mâle et la plus ferme, une grande bonté de cœur, beaucoup de bon sens, des talents militaires brillants, et un courage indomptable. » Telle est la description de Hughes, à qui Humbert apparaît évidemment comme le type du héros.

Entre ce général et la famille les relations deviennent fréquentes. Humbert s'aperçoit de la tristesse de son ami, l'interroge sans en rien obtenir, et finit par s'adresser à une de ses filles qui avoue la vérité. Là-dessus, lutte de générosité, assaut de beaux sentiments. Delauney refuse tout secours, et sous ses phrases polies, on devine qu'il ne veut rien devoir à un soldat de fortune. Il n'a pas de sens ni de foi politiques, il n'a pas su choisir entre les Républicains et les Chouans, il a pâti durement en conséquence; mais en matière d'argent, il sait ce qui se fait et ce qui ne peut se faire : ce n'est pas un citoyen, mais c'est un homme du monde. Le lendemain de la discussion, Humbert, qui est tout le contraire, fait une visite insignifiante, remonte à cheval, s'éloigne de quelques pas, revient au galop, jette deux cents louis dans une bourse aux pieds de son ami, et disparaît.

C'est dans cette agitation et cette inquiétude, ces persécutions qui viennent de tous les partis qu'une famille bourgeoise passe à Laval les années troublées qui précèdent le 18 brumaire. Au moment où Hughes écrit, elle a retrouvé le calme, repris sa vie large et facile; elle rentre dans les traditions du dernier siècle au moment où le nouveau siècle commence.

On ne voit pas très bien, dans Hughes, que le paysan ait beaucoup profité encore de la transformation qui vient de s'accomplir dans le régime de la France. Il orne son livre de quelques gravures représentant un fardier à tonneaux et une charrette à bœufs, véhicules qui paraissent lui inspirer un étonnement mêlé d'admiration. Mais ses observations paraissent s'arrêter là. Sur certains points ses remarques permettent pourtant de noter une aggravation de l'état de choses constaté par Young. En certains endroits où celui-ci a passé sans encombre, les routes paraissent dix ans plus tard défoncées et impraticables. On a détruit les habitations nobles, les demeures monastiques; mais les maisons des paysans n'y ont encore rien gagné. D'autre part, ces routes devenues déplorables, désertes auparavant, se couvrent de voyageurs. La population est en crise, elle se déplante du sol. Peut-être la période proprement révolutionnaire a-t-elle été surtout une période de spéculation. Il m'a été donné de consulter les titres de propriétés d'un assez grand nombre de maisons et de terres situées dans une même commune rurale. J'ai ainsi constaté un fait assez curieux. De 1792 à 1800, la propriété change perpétuellement de mains. Pour une maison en particulier, qui peut servir d'exemple, il n'y a pas eu moins de six ventes dans ces huit années, à des prix qui varient du simple au décuple, à cause de la dépréciation des assignats : et peut-être y a-t-il eu des soultes versées de la main à la main, des transactions qui n'ont pas laissé de traces. Sous le Consulat et l'Empire, il n'y a eu que deux ventes, et trois seulement de 1815 à 1850. Depuis cette date, la maison est restée dans la même famille. Il ne faut pas oublier aussi l'action qu'exercèrent sous la Révolution les marchands de biens, qui achetèrent par très fortes masses les domaines d'émigrés et ceux du clergé, et ne s'en débarrassèrent que peu à peu par lots, ou même exploitèrent eux-mêmes

ou donnèrent à bail les terres qu'ils venaient d'acquérir. D'autre part, l'examen des pièces originales prouve que, précisément dans le Maine, les paysans achetèrent, de 1792 à 1798, un nombre considérable de petites parcelles. Ceci tend à prouver une chose : c'est qu'ils avaient déjà quelques économies au moment de la chute de la monarchie : cela est si vrai qu'en beaucoup d'endroits le gouvernement révolutionnaire ne put se débarrasser des terres confisquées qu'en les morcelant : et d'ailleurs, il est prouvé par des textes administratifs qu'il fit de réels et d'heureux efforts dans l'intention, non seulement de se procurer des ressources, mais aussi de favoriser le régime de la petite propriété. Mais le fait n'en reste pas moins évident ; si le paysan a pu acheter, c'est qu'il avait de l'argent. Et justement, Hughes constate certains progrès dans l'agriculture.

Il faut évidemment faire la part de la différence de valeur des observateurs, mais il faut reconnaître, quitte à discuter la valeur de ses affirmations, qu'il est beaucoup moins pessimiste qu'Arthur Young. On verra plus tard que Birbeck, en 1814, trouva une France agricole dont la richesse l'émerveilla. Il est donc permis de croire, — mais sans jamais oublier qu'il ne s'agit que d'une vérité très générale soumise à beaucoup d'exceptions, car les mêmes phénomènes ne se sont pas passés au même moment dans le Morvan, par exemple, et dans le Languedoc, — il est permis de croire dans une certaine mesure que la misère des campagnes, qui était au dernier excès à la fin du règne de Louis XIV, est restée très grande jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. D'Argenson, en 1750, est beaucoup plus tragique que Young en 1787. On peut admettre d'ailleurs que les efforts de quelques grands théoriciens de l'agriculture, les Cretté de Palluel, les Surbilly et les Duhamel, ont servi à quelque chose, été un enseignement pour leurs voisins. La situation des paysans s'améliora pendant la période révolutionnaire parce que, en beaucoup d'endroits, les impôts ne furent plus perçus que fort irrégulièrement. Ils donnèrent leurs enfants aux armées, leur tâche fut assez noble. Le poids des réquisitions retomba d'autant plus lourdement sur les classes moyennes que seules on pouvait facilement atteindre.

Le voyage de Hughes permet de surprendre quelques-uns des effets de ce phénomène. Ce qu'il nous donne de plus, c'est un tableau très vivant, avec des touches un peu grosses parfois, des mœurs de la bourgeoisie provinciale de la fin du siècle. On a dit déjà que tous les éléments nuisibles et gâtés de la population française, à cette époque, étaient dans les clubs et les assemblées, et avaient pris la direction du mouvement politique, tandis que tous les citoyens français actifs et honnêtes s'étaient réfugiés aux armées. Mais d'où sortaient ces émigrés d'un nouveau genre, ces émigrés à la défense ? Des masses profondes de la province, des masures des paysans et aussi de cette bourgeoisie qui a tant souffert, car c'est sur elle qu'a porté le poids le plus lourd des frais de la guerre. Il y a de la probité, de l'héroïsme, du dévouement dans ces provinces, et jusque dans cette Vendée déchirée par une guerre civile. En même temps on voit clairement, là comme à Paris, qu'il n'y a pas de coupure brusque entre notre société et celle du XVIIIe siècle, ni dans la société, ni dans les mœurs, ni dans l'économie générale. On s'en doutait bien un peu, certes, c'est même là une banalité. Pourtant il est joli, il est séduisant et amusant de suivre cette transition non pas en prenant un puissant et lourd instrument, non pas en considérant tout ce passé à travers de gros volumes, ou à travers le réseau si intéressant, si compliqué, si diversement tramé des statistiques, mais tout simplement en regardant vivre, quelque bourgeois-gentilhomme des environs de Laval. C'est un peu, si vous voulez, l'enseignement qu'on pourrait retirer à voir, dans une collection de vieux meubles, le style Louis XVI se transformer, arriver, par mille petites modifications successives, à rejoindre ce que nous appelons aujourd'hui le style Empire, que nous concevons maintenant comme un type déterminé, presque abstrait. Et il faut penser aussi que dans ces vieilles demeures de province tous les styles se mélangeaient dans les âmes comme en les demeures. Il y a dû avoir là des contrastes curieux, des heurts un peu rudes parfois. Le voyage de Hughes nous en a montré quelques-uns.

PIERRE MILLE.

L'AUTOBIOGRAPHIE

D'UN MAITRE DÉCORATEUR DU XVe SIÈCLE

Les ateliers florentins d'il y a quatre cents ans ne ressemblaient aux nôtres que par un seul point : alors, comme aujourd'hui, tout maître en renom s'efforçait de se surpasser à chacune de ses créations nouvelles, tandis que ses confrères aiguisaient leur esprit pour en mettre à nu les imperfections. Bien que la presse n'existât pas encore, et qu'il n'y eût pas de critiques d'art proprement dits, je laisse deviner quelle ardeur et quelle acuité entraient dans ces discussions : ne s'agissait-il pas, après tout, du plus beau fleuron de la couronne que les efforts de dix générations avaient posée sur la tête de Florence, sa suprématie artistique ? C'est par où l'antique capitale de la Toscane se distinguait des autres cités italiennes, plus portées à la routine, moins avides de changement et de nouveauté ! « *Excelsior !* » tel était

le mot d'ordre d'une population aussi agissante que raffinée.

Ce luxe de l'esprit était d'ailleurs le seul avec lequel fussent familiarisés les maîtres vaillants qui portèrent si loin la gloire de leur patrie et qui nous charment aujourd'hui encore, après quatre siècles, par leur grâce ou leur fierté, leur mélancolie ou leurs radieuses extases. Même les plus célèbres vivaient bourgeoisement, petitement. Point d'installations somptueuses, point de « halls » tendus de riches étoffes orientales; point de raretés, de curiosités, de bibelots, comme on dit aujourd'hui, entassés depuis l'entrée jusqu'aux combles. Tout au plus, dans quelque coin, un buste ou un fragment de sculpture antique trouvé dans les ruines, ou encore un tableautin, un croquis, donné par quelque camarade. L'atelier lui-même se réduisait souvent à une salle des plus exiguës : la préoccupation de l'éclairage, — le jour du nord! — ne commença de s'affirmer que beaucoup plus tard, lorsque l'art devint moins religieux et plus artificiel.

Et de même, malgré leur humeur facétieuse ou leur causticité, quels citoyens modèles, quels braves pères de famille, que ces maîtres admis dans l'intimité des grands, ces maîtres célèbres au loin! Simples dans leur mise, dans leur train de vie, ils ne songeaient, après avoir fait face aux charges publiques, fort lourdes en ces temps, qu'à vivre pour leur art. Nul besoin d'éblouir, si ce n'est par la supériorité du talent. A peine si, de loin en loin, l'un ou l'autre acceptait quelque fonction municipale, une corvée plus encore qu'un honneur.

Le *Libro di ricordi*, tenu entre les années 1447 et 1455, par le Florentin Maso di Bartolommeo, est un des plus beaux documents autobiographiques que l'on puisse rêver pour une époque pendant laquelle les artistes produisaient tant et écrivaient si peu. Les deux carnets, conservés l'un à la *Ronciona*na de Prato, l'autre à la *Magliabecchiana* de Florence, renferment des détails et sur les travaux de leur rédacteur et sur le mouvement d'art contemporain. En confiant à M. Charles Yriarte (1) le soin de publier et de commenter ces documents précieux, Gaëtano Milanesi, l'éminent surintendant des Archives de la Toscane, savait bien avec quel amour et quelle compétence une telle tâche serait menée à fin. Les travaux de M. Yriarte ont, en effet, depuis un quart de siècle, conquis leur droit de cité auprès de tous ceux qui, soit en France, soit à l'étranger, s'intéressent à l'histoire de la civilisation telle qu'elle se manifeste dans les œuvres de l'art. De même qu'il a révélé le talent si original de Goya, ou appelé, le premier, l'attention sur le merveilleux cycle de fresques peint à Maser par Paul Véronèse, de même il a fait connaître par de pénétrantes analyses quelques-unes des figures les plus caractéristiques de la Renaissance italienne : Sigismond Malatesta, César Borgia, ou encore les illustres patriciens vénitiens qui ont nom Daniel et Marc-Antoine Barbaro. Une ouverture d'esprit, une curiosité ardente, non moins que le don de tracer des tableaux aussi vivants que pittoresques, ont assuré à ces travaux, outre la faveur du grand public, l'estime des amateurs et des érudits, qui y trouvent toujours une ample moisson d'informations nouvelles. M. Yriarte, par surcroît, n'est pas seulement un vulgarisateur brillant : il possède toutes les qualités qui distinguent le chercheur érudit. Son travail sur les Arts à la cour des Malatesta, d'une importance si grande pour l'histoire de la Renaissance italienne, suffirait à l'établir.

Quoique d'un caractère plus spécial, le nouveau volume de M. Yriarte intéresse au premier chef tous ceux qui étudient l'histoire de la Renaissance italienne. Si le nom de Maso di Bartolommeo ne brille pas au premier rang, si l'on se demande même à quelle catégorie d'artistes il faut au juste le rattacher, en revanche les Mécènes pour lesquels il a travaillé — les Médicis, les Malatesta, les Montefeltro — ont été si clairvoyants, les maîtres auxquels il a été associé — Donatello, Michelozzo, Luca della Robbia — si éminents, que la postérité sera toujours forcée de compter avec leur collaborateur, en apparence des plus humbles.

La rédaction du journal de Maso remonte à l'année 1447. A ce moment, l'artiste est chargé par Pierre de Médicis d'exécuter les portes de bronze, grilles et candélabres destinés à la chapelle de l'« Annunziata » de Florence. L'artiste se qualifie lui-même de sculpteur (*intagliatore*), mais il cumulait cette profession avec celles d'architecte, de fondeur, de forgeron, de bombardier, d'ingénieur militaire. Huit années durant, il inscrit, jour par jour, ses recettes et ses dépenses, en ajoutant aux mentions de comptabilité toutes sortes d'informations dont il ne soupçonnait pas l'intérêt chronologique. C'est ainsi qu'il nous apprend que Fra Bartolommeo di Giovanni Corradini d'Urbin, c'est-à-dire le célèbre Fra Carnevale, à qui on a longtemps fait honneur de la *Sainte Conversation* du Musée de Brera (aujourd'hui à peu près unanimement donnée à Piero della Francesca), se trouvait dès 1451 au couvent des Dominicains d'Urbin. Ailleurs le *Libro di ricordi* nous fournit la preuve que Luca della Robbia est l'auteur du haut relief placé sur la porte de l'église Saint-Dominique à Urbin : c'est vers 1450 que ce maître illustre exécuta cet ouvrage, qui contient les figures, à mi-corps, de

(1) *Journal d'un sculpteur florentin au XVe siècle. Livre de Souvenirs de Maso di Bartolommeo dit Masaccio*, par Charles Yriarte; Paris, Rothschild, 1894.

la Vierge, de saint Dominique, de saint Pierre martyr et de Pères dominicains. Entre autre indications précieuses, le *Libro di ricordi* révèle les noms de deux artistes étrangers, des *Oltremontani*, qui assistèrent Maso dans la décoration de la porte de l'église Saint-Dominique à Urbin : Étienne d'Allemagne et Jean de Brabant (1450), pour ne point parler d'un « maestro Andrea Tedescho » dont la profession n'est pas spécifiée (p. 27, 56, 64).

M. Yriarte a pris texte du *Libro di ricordi* pour affirmer que la spécialité d'art n'existait pas au xve siècle, que le cumul des fonctions et la diversité des productions formaient la règle. On voit en effet son héros accepter les travaux les plus variés et souvent les plus humbles. Ses carnets nous initient au côté pratique de la vie des artistes d'alors ; « ils nous renseignent sur leurs relations, leur façon de vivre, le plus ou moins de surface qu'ils occupaient dans la société, la considération qu'on leur témoignait, leur grade social ». Plus le document est terre à terre, ajoute le commentateur, mieux il remplira le but. Nous apprenons ainsi que les quattrocentistes vivaient entre eux, formant une secte et une corporation. On n'exigeait d'eux aucun décorum. Vasari les montre allant au marché et rapportant dans leur tablier les provisions de la journée à la *Cazzuola* et au *Pajuolo*, ces clubs sans façon, fondés par les plus fiers, les Donatello, les Pollajuolo, les Ghirlandajo. Chaque membre était tenu d'apporter, les jours de franche lippée, un plat de sa façon, « sauf à payer une amende s'il avait eu la même idée gastronomique que son voisin. » Bref, la bonhomie et le laisser aller dans la manière de vivre s'alliaient aux sentiments les plus élevés, aux conceptions les plus poétiques.

Si l'on a, en ce temps-ci, abusé de la théorie des milieux, l'on n'a peut-être pas, en revanche, suffisamment tenu compte du rôle que les traditions professionnelles, la situation sociale faite aux artistes, les règlements des corporations, les habitudes des clients ont joué jadis dans la production des œuvres d'art. Le journal de Maso ajoute d'intéressantes contributions à l'étude de ces problèmes.

Outre d'innombrables ouvrages d'un caractère plus ou moins industriel, — cimiers d'argent, écussons, fontaines, cheminées, vasques de marbre, margelles de puits, cloches, bombardes, — Maso a attaché son nom à deux œuvres monumentales : la décoration de la façade de l'église Saint-Dominique à Urbin, les portes de bronze de la sacristie de la cathédrale de Florence, exécutées en collaboration avec Luca della Robbia et Michelozzo.

Il règne une grande incertitude sur un autre travail, celui que Maso exécuta en 1452 dans le *Cortile* du palais des Médicis à Florence. Son carnet mentionne, une fois, deux dessins — une frise et une architrave, — destinés à la partie extérieure du cortile (*et denanzi del Chortille*), une autre fois, des têtes dessinées dans la frise placée sur les colonnes du cortile. Or les médaillons incrustés sur les parois de ce cortile sont, il n'est guère permis d'en douter, l'œuvre de Donatello. Que vient donc faire cette mention de travaux exécutés par Maso? M. Yriarte incline à croire qu'il s'agit ou d'un projet qui n'a pas été suivi d'exécution ou d'un travail qui a été détruit au cours des siècles. Je serais disposé, pour ma part, à appliquer les documents en question aux sgraffites, que l'on a découverts sous le badigeon, il y a quelques années, dans ce coin du cortile : des guirlandes de fruits ornées de banderoles.

Grâce à M. Yriarte, les carnets de Maso di Bartolommeo ont désormais leur place marquée à côté d'un autre document florentin contemporain non moins précieux : le *Libro di ricordi* de Baldovinetti (1). Mieux encore que celui-ci, ils nous initient aux habitudes de travail et aux besoins intellectuels de cette époque où l'art et l'industrie se touchaient de si près ; où une esthétique artificielle n'avait pas encore creusé un abîme entre les représentants du grand art et ceux des arts décoratifs ; où, en un mot, la sculpture et la peinture plongeaient, par les racines les plus profondes, dans les sources les plus diverses de la vie religieuse, politique ou morale.

EUGÈNE MUNTZ.

THÉATRES

BRAND, poème dramatique en cinq parties, de M. Henrik Ibsen (*suite et fin*).

Les idées de Brand, avons-nous dit, peuvent se résumer ainsi : développement intégral de la personnalité, même aux dépens de la personnalité d'autrui, c'est-à-dire, en un mot, individualisme exaspéré ; dédain, oubli même non seulement de toutes les « faiblesses » humaines, mais du respect des lois et des conventions sociales ; bien plus, affranchissement de tous les sentiments humains, de l'amour filial, conjugal et paternel. Par suite, — étant donné que ces sentiments sont ceux qui ont poussé en nous les plus fortes racines, et qu'il nous faut un effort continu pour les en arracher, — Brand aboutit en fin de compte à une apologie de la volonté qu'il exige de lui (et des autres) plus enragée, plus frénétique, plus obstinée que celle que Corneille, vers la fin de

(1) *Ricordi di Alesso Baldovinetti pittore fiorentino del secolo XV*; Florence, 1868.

sa carrière, exigeait de ses héros. Brand, à proprement parler, est un cas très accusé d'hypertrophie de la volonté. Rien n'est plus clair, plus évident, dans le drame d'Ibsen. Ce n'est certes pas chez le personnage de Brand qu'on pourrait trouver trace des « brouillards du Nord ».

Ce qui est un peu moins facile à démêler c'est les idées d'Ibsen, ou, plus modestement, le jugement qu'il porte sur son héros. La littérature « impersonnelle », celle dont l'auteur est tout à fait absent, la littérature telle que l'entendait Flaubert, par exemple, ou Leconte de Lisle, est sans doute une fort belle chose ; elle est plus rare encore qu'elle n'est belle. Vous savez qu'on s'est amusé à démontrer que nul écrivain ne mit plus de lui-même dans ses livres que l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*. Quoi qu'il en soit, si une telle littérature peut se concevoir, ce n'est assurément que dans des sujets d'où l'opinion de l'auteur peut être absente sans dommage. Quand on nous décrit le *Midi* des tropiques, l'opinion du poète sur le tableau qu'il peint nous importe assez peu ; et, pareillement, quand on nous conte les amours d'une « incomprise » de province, nous demandons seulement au romancier une peinture exacte des sentiments de son héroïne et du milieu où ils s'agitent : qu'il blâme Emma Bovary, ou qu'il l'admire, c'est affaire à lui. — Mais où la littérature impersonnelle devient un non-sens, c'est quand il s'agit de littérature à tendances moralisatrices. Ici l'œuvre est faite en vue des idées qu'elle entend mettre en lumière et proclamer vraies ; ces idées sont celles de l'auteur : il faut donc que l'auteur intervienne, sinon par lui-même, du moins par un personnage qui sera son porte-parole, et nous montre à chaque pas en quoi lui paraissent bonnes ou mauvaises les idées qu'il met en scène. J'ai à peine besoin de rappeler que, parmi nos plus illustres écrivains, celui qui a été surtout préoccupé d'idées morales est aussi celui qui a mis le plus de lui même dans ses œuvres : M. Dumas. — Voilà bien des phrases pour démontrer qu'Ibsen n'est pas un littérateur impersonnel. On l'avait pressenti déjà, j'en ai peur. Mais, justement, ce qu'il serait intéressant de savoir c'est jusqu'à quel point Ibsen parle lui-même par la bouche de son personnage. Et, ici, les choses deviennent un peu moins claires. Il paraît impossible qu'Ibsen ne partage pas, — n'ait pas partagé à un moment donné, — les idées de Brand ; ces idées sont les mêmes qu'il a soutenues à maintes reprises dans ses œuvres postérieures. « Tout ou rien » pourrait être également la devise de Nora ou de Stockman. Mais alors, que vient faire le surprenant dénouement que vous savez ? Après cinq actes où nous avons vu Brand bander sans relâche sa volonté, pousser son « tout ou rien » à l'extrême, et écraser sans remords tous ceux qui s'opposent, même involontairement, au déploiement de cette volonté, pourquoi cette réponse suprême : « Ce Dieu est le Dieu de charité ? » Il semble y avoir ici une sorte de malentendu. Nous vivions sous le Jéhovah terrible et sans pitié de l'Ancien Testament ; nous voici sous l'autorité toute de tendresse de Jésus. C'est le premier que voulait et que croyait servir Brand, et c'est le second devant qui il comparaît. Pourquoi ?

Nous ne nous arrêterons pas, je suppose, à cette explication qu'Ibsen, étant « homme de théâtre » et ayant vu là une scène émouvante, l'a bonnement écrite comme M. d'Ennery écrit ses dénouements, pour l'effet dramatique. Nous ne croirons pas davantage que, cette fin étant la seule possible « au point de vue du théâtre », Ibsen a été forcé de l'accepter. Il pouvait au moins laisser sans réponse la prière de Brand. S'il lui a fait cette réponse, c'est qu'il « avait son idée », comme on dit.

Faut-il donc penser que déjà se manifestait chez Ibsen ce double courant d'idées que je signalais la semaine dernière : la nécessité d'un but très haut donné à la vie, et l'impossibilité, pour l'humanité, de jamais y atteindre ? Cela peut être. Remarquez toutefois que c'est précisément à partir de 1866, date de *Brand*, qu'Ibsen est résolument parti en guerre contre les lois et les conventions sur qui la vie sociale est bâtie. Dans chacun de ses drames, le personnage principal agit tout de même qu'aurait agi Brand à sa place ; et ce n'est qu'en ces dernières années qu'Ibsen semble avoir compris ce que ses principes avaient d'excessif. Faudrait-il encore supposer qu'Ibsen a voulu nous dire que Dieu lui-même — le Dieu atténué des chrétiens — n'était pas capable de cette énergie sans relâche qu'avait montrée le Dieu des Juifs ? et qu'ainsi, pour remplir sa destinée sur la terre, l'homme devait abandonner jusqu'à la religion nouvelle, et retourner vers le culte sans pitié et sans faiblesse de l'Ancien Testament ?... Une pareille hardiesse n'eût certes pas été de nature à arrêter Ibsen. Et ce qui rendrait cette explication — insuffisante par ailleurs — assez plausible en un sens, c'est le langage que tient Brand au cours du drame. A chaque instant, il confesse son Dieu, et ce Dieu est le Dieu de la Bible, aux qualificatifs formidables et terrifiants : Dieu des batailles, Dieu qui déchaîne la tempête... C'est le Dieu des théogonies primitives, créé à l'image de ceux qui l'adoraient, dont le seul attribut était la force, dont la seule fonction était de combattre les ennemis de son peuple. C'est Wotan, Odin ou Jéhovah. On l'a remarqué avec juste raison, ce poème où le nom de Dieu revient presque à chaque scène, et qui semble tout imprégné de religion, ce poème qui dramatise avec tant de puissance certains versets de l'Écriture, et qui, par sa forme extérieure tout au moins, est une œuvre religieuse, ce poème aurait

pu, sauf la dernière phrase, être écrit par le roi David. Rien n'y apparaît des vérités nouvelles que le Christ a annoncées à la terre; fouillez-le, triturez-le à votre guise, vous n'en tirerez pas une parcelle de tendresse, de pitié, de charité... c'est-à-dire qu'il est juste le contraire du tolstoïsme, qui est du catholicisme sublime, et cela prouverait au moins que les « littératures du Nord » sont plus différentes qu'on ne l'a dit...

Chose admirable, M. Auguste Ehrhard conte que *Brand* dut son premier succès aux âmes pieuses, qui y voyaient une sorte de traité d'édification!

Cela, sans doute, irait à l'encontre de ma thèse ou, pour mieux dire, des explications que je tente de donner sans en garantir l'exactitude. Mais ce ne serait pas la première erreur de ce genre commise par les âmes pieuses. Si j'osais, je dirais que l'esprit protestant y est peut-être plus enclin que d'autres: il aime les questions religieuses ; il les discute avec une passion très sincère et une hardiesse qui va fort loin parfois, et il n'est pas étonnant qu'un livre où sont discutées les fins religieuses de l'humanité lui ait d'abord paru un livre salutaire... Cette opinion sur *Brand* est-elle encore admise? Je ne sais; j'en doute un peu. Les œuvres suivantes d'Ibsen ont dû ouvrir les yeux de ses premiers admirateurs ; on sait du reste qu'il a subi dans son pays une véritable persécution, et ceux qui l'admirent maintenant ne semblent pas professer une admiration égale pour les formes et les dogmes du protestantisme moyen. Il ne faut donc pas, je crois, s'arrêter à la première impression causée par le poème dramatique d'Ibsen.

Reste qu'il a fait de Brand un pasteur.

M. Auguste Ehrhard, — auquel il faut toujours revenir, — rapporte qu'Ibsen aurait dit : « J'ai fait de Brand un pasteur : j'aurais aussi bien pu faire de lui un horloger ou un orfèvre ; rien, dans ses sentiments, n'exige qu'il appartienne à l'Église. » Et c'est une révélation, pas nouvelle mais curieuse, sur le protestantisme. Grâce au libre examen, les choses religieuses sont la préoccupation, la « propriété » si l'on peut dire, de chacun des fidèles, qui peut, qui doit même leur chercher la solution la meilleure. Imaginez *Brand* conçu par un catholique, Brand ne pouvait être qu'un prêtre.

Maintenant, ce mot d'Ibsen est-il très sincère? M. Ehrhard ne semble pas en être fort convaincu. Au moins ne peut-il partager l'opinion d'Ibsen. Il proteste et fait remarquer avec ingénuité qu'il était nécessaire au contraire que Brand fût pasteur, quand ce n'eût été que pour faire excuser la longueur de ses prêches... Les personnages d'Ibsen sont d'ordinaire assez abondants en tirades; pour ne citer qu'un exemple, le discours final de Nora à Helmer est un prêche (et fort beau) au moins égal en longueur à ceux de Brand. L'argument, si ingénieux qu'il soit, ne me touche guère. Mais pour le fond, je pense comme M. Ehrhard : c'est bien sciemment et volontairement qu'Ibsen a fait de Brand un pasteur. Quant à ce qui a pu le décider à s'excuser de l'avoir fait, ce n'est pas ce que nous avons à chercher ici.

Il est clair — je suppose qu'Ibsen ait eu et ait poussé jusqu'au bout les idées « antichrétiennes » que je lui prêtais, un peu gratuitement peut-être, — il est clair qu'en faisant de Brand un pasteur ces idées prenaient une ampleur et une portée bien plus considérables. Aux profanes, même en pays de libre examen, les questions religieuses sont forcément un peu étrangères. Qu'un « horloger » divague sur les vérités éternelles et refuse de reconnaître ou de suivre tel précepte du Christ, c'est une chose de peu d'importance, affaire à régler seulement entre lui et sa conscience. Il n'a point charge d'âmes : son voisin pensera le contraire et tout sera dit. Mais un pasteur, un homme dont la profession est d'étudier, de savoir la religion : bien plus, dont le devoir est de l'enseigner, de l'expliquer aux autres ! ses opinions à lui ont une importance capitale. Il parle au nom de la religion, de la religion qu'il a passé sa vie à étudier et qu'il connaît dans toutes ses « nuances ». Et dès lors sa parole a toute l'autorité qui s'attache aux paroles d'un ministre de la religion. De lui dépendent toutes les âmes qui ont coutume de recevoir des enseignements... Cela est assez clair pour n'avoir pas besoin d'être développé davantage.

Et je ne dis pas, ou au moins je n'affirme pas qu'Ibsen ait voulu ainsi combattre la religion « sociale » jusque dans le Dieu qu'elle adore et qu'elle a créé à son image. Je dis seulement que si Ibsen avait voulu le faire, il n'aurait pu le faire par d'autres moyens que ceux qu'il a employés ici. Et ces idées sont tellement les idées qu'on retrouve dans tous les drames d'Ibsen! il a l'âme si peu chrétienne! La charité, disais-je, est absente de son œuvre : l'humilité en est bien plus absente encore! Les humbles qui figurent dans son théâtre sont presque uniment des brutes. Il n'a pas de pitié, pas de tendresse, rien de ce qui est le fond même du christianisme...

Quelles que soient d'ailleurs les idées de derrière la tête d'Ibsen, *Brand*, je le répète, est une manière de chef-d'œuvre. Je le préfère encore aux drames qui l'ont suivi et où c'est surtout les lois sociales qui sont mises en cause. Ici il s'agit de la destinée, de la fin de l'âme humaine. Faut-il être fort? faut-il être humble? Sans doute, je ne crois guère que *Brand* ait pu ou puisse « convertir » les hommes; et il y a à cela au moins une bonne raison : c'est que l'humilité ou la force sont des vertus naturelles, qu'on a ou qu'on n'a pas. Mais la question traitée ne pouvait l'être avec plus de profondeur, plus d'ampleur, plus

de puissance tragique. Il me paraît certain que le quatrième acte, pour s'en tenir à lui, est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature dramatique contemporaine.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les amateurs.

Nous avons depuis huit jours une question dite « des amateurs ». On discute passionnément sur le point de savoir si les amateurs ont le droit à prétendre être des artistes et si les artistes ont le devoir d'admettre les amateurs dans leurs rangs.

Avant de donner notre opinion dans cette querelle qui en vaut une autre, faisons d'abord, en quelques lignes, l'historique de la question, que nos confrères ont pour la plupart, retracé d'une façon erronée.

On attribue généralement l'origine du débat à un article publié dans le *Figaro* contre les amateurs par notre sympathique et distingué confrère, M. Arsène Alexandre.

C'est plus haut qu'il convient d'en chercher l'origine, plus haut dans le temps, cela va de soi.

Les premières attaques contre les amateurs commencèrent il y a trois mois environ dans l'*Écho de Paris*. Deux mystérieux confrères, qui correspondent chaque jour dans ce journal sous le pseudonyme de *Pierre* et *Jean*, avaient entamé une verveuse petite campagne épistolaire au sujet de l'envahissement de la littérature par les amateurs. L'article de M. Alexandre ne fut donc que le résumé, la synthèse heureuse et non le point de départ d'une campagne inaugurée trois mois auparavant.

Les droits de l'histoire ainsi réservés, nous nous trouvons en bonne posture pour juger la polémique née de ces articles et pour apprécier valablement les arguments des partis adverses.

*
* *

De part et d'autre depuis huit jours, il me semble que les arguments échangés n'ont pas été de première force.

Arsène Alexandre, qui sait la vive sympathie que j'éprouve et que j'ai prouvée pour sa personne et pour son talent, me permettra bien de lui dire que le terme d' « artistes de profession », dont il désignait les adversaires des amateurs, était plutôt malencontreux. Rien que par le choix de ce mot il a fourni à M. de Montesquiou et à M. de Castellane l'occasion de répliques filandreuses où tout l'effort s'accumulait à démontrer ce que pouvait avoir de mesquin ou de ridicule cette appellation de métier dont se paraient les écrivains actifs.

Et, d'autre part, les défenseurs des amateurs ne m'ont pas semblé fort inventifs dans les parades dont ils couvraient leurs clients.

Leur jeu a consisté à citer des noms à particules qui s'étaient illustrés dans la pratique des lettres : *de* Larochefoucauld, *de* Chateaubriand, *de* Lamartine, *de* Musset, etc. Ou bien encore à demander ironiquement si la fortune était uniquement l'apanage des pauvres d'esprit ?

On a pris la peine, de l'autre côté, de répondre à ces raisonnements oiseux ; et il en est résulté un débat trouble et enfantin qui ne comptera pas, je crois, dans les belles passes de plume de la presse contemporaine.

*
* *

Essayons de jeter un peu de clarté dans ce brouillamini. Et pour commencer, trouvons une bonne appellation qui nous distingue nettement des amateurs. J'ai beau chercher, je n'en découvre pas d'autre que celle-là : *nous*.

Nous, — nous savons tous ce que cela veut dire. *Nous* — c'est ceux de notre caste, ceux qui ont depuis de longues années ramé à nos côtés dans la dure et fière galère de littérature, — ou aussi *nous*, c'est ceux qui soudain ont obtenu, par une œuvre forte et probe, l'honneur de s'asseoir sur nos bancs de gêne, de prendre part à nos peines et à nos travaux, de subir les pareils labeurs, les pareilles injustices, les pareilles déceptions. *Nous*, ce n'est pas les autres. *Nous*, c'est nous. Et ceux qui font les nigauds, qui ne veulent pas comprendre, qui plaisantent, qui épiloguent, qui chicanent, et qui demandent des explications, nous pouvons nous passer de leur clairvoyance et de leurs suffrages. Il suffit que nous les connaissions, que nous sachions de manière certaine qu'ils sont de *nous*, qu'ils en ont été ou qu'ils désirent n'en plus être.

Eh bien ! donc, nous, nous ne sommes pas si bêtes, ni si étroits, ni si boutiquiers que la presse, par une étrange complaisance, s'est acharnée à convenir que nous étions.

Nous ne sommes pas seulement préoccupés des intérêts de métier, des intérêts d'argent et des intérêts de réclame. Nous n'avons pas la haine des gens titrés et nous n'avons pas la haine des gens riches. Nous n'avons jamais renié ni Montesquieu, ni Buffon qui étaient riches ; ni Vigny, ni Chateaubriand, qui étaient titrés ; ni plus récemment, M. de Curel qui se trouve être les deux.

Au contraire, le plus souvent, c'est nous qui avons imposé à l'admiration récalcitrante des gens du monde, ceux des leurs qui avaient accompli des œuvres belles ou simplement distinguées.

Nous sommes, malgré notre orgueil de caste, les gens les plus accueillants qui soient. Pour entrer parmi nous, on n'a besoin ni de références, ni de certificats, ni de papiers, ni d'ancêtres, ni de parrains comme dans les clubs. L'origine haute ou basse nous laisse indifférents. Nous ne demandons compte aux néophytes que de leurs œuvres, de leur accent personnel et artistique. Et ce n'a jamais été que là-dessus que nous les avons admis parmi nous ou repoussés.

Mais, par exemple, pour cela nous avons une sensibilité supra-lucide. Un rien, une imperceptible vibration sont assez pour avertir nos sens littéraires surexcités si un tel est des nôtres ou bien s'il n'en est pas...

Et alors s'il n'en est pas et que tout de même il veuille en être, et que tout de même, par d'habiles manœuvres, il se donne l'aspect d'en être, gare à lui! C'est désormais l'ennemi, l'amateur abhorré, notre bête noire, et notre victime, contre lequel luttera sans trêve le sentiment de vérité et d'équité qui forme, au demeurant, tout le meilleur de nous.

*
* *

Équité! Vérité! De bien grands mots, n'est-ce pas, pour si petite affaire. Ce sont pourtant les seuls qui conviennent.

Notre haine de l'amateur ne vient que de notre goût de la justice.

Nous en voulons à l'amateur non parce qu'il n'est pas des nôtres, non parce qu'il n'a pas su émouvoir notre humeur esthétique, mais parce que, rebuté par nous, il emploie pour triompher, devant le public, de nos résistances, des moyens extra-légaux, des moyens extra-littéraires : ses titres, ses relations et son argent.

C'est là trois puissants moyens. La chair, parmi nous, n'est pas seule la faible. La vanité l'est également. Les titres des gens influent sur beaucoup d'entre nous. L'agrément des relations mondaines en séduit beaucoup d'autres. Et, enfin de somptueux dîners viennent souvent à bout des plus austères.

Et alors affaiblis par les faiblesses de notre vanité, nous sommes diminués encore par la vigueur de notre loyauté.

Comment dénigrer et combattre des gens dont nous avons accepté les compliments, fréquenté les réceptions, mangé les dîners ?

Pour avoir péché une fois ou deux, nous nous croyons liés à jamais. C'est le thème de la célèbre poésie de Musset :

Mais l'attache est au fond!...

Et ainsi, bien des écrivains ordinaires, bien des piètres gribouilleurs ont réussi à nous enjoindre sinon l'admiration, du moins le silence, — parfois même à arracher de nous des louanges publiques, des articles enthousiastes, une publicité gagnée dans le snobisme et les cajoleries mondaines.

Tout récemment, trois ou quatre mondains avaient obtenu de cette manière, dans les lettres, une situation éclatante et magistrale d'apparence, — où beaucoup d'autres écrivains, pauvres et dénués de relations, de mérite égal ou même supérieur, étaient irrévocablement condamnés à ne jamais atteindre.

Leur succès encourageait des ambitions analogues décidées à user, pour se satisfaire, de procédés semblables. On ne se doute pas de la multitude de forcenés écrivailleurs que recèlent les salons et les clubs, de la quantité d'hommes du monde qui emploient leurs loisirs à griffonner de désolantes niaiseries desquelles ils espèrent la faveur du peuple et la gloire, — les plus sots se montrant les plus impudents, les plus intrépides, à l'assaut de la publicité. Et rien jusqu'ici, dans ces derniers temps, ne leur barrait la route, que notre veulerie vaniteuse semait même quelquefois de roses à leur intention.

Il était temps qu'on poussât le cri d'alarme, qu'on montrât à ceux d'entre nous dupes du snobisme vers quelles iniquités littéraires leur vanité infailliblement les menait.

Quelques confrères ont poussé ce cri nécessaire. D'autres l'ont répété. C'est tout le sens et toute la valeur de cette petite campagne contre les amateurs, sur laquelle on a écrit tant de fadaises et tant d'inexactitudes.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Faut-il restaurer les antiques ?

Lors de la dernière discussion du budget des beaux-arts, M. Paschal Grousset, député socialiste, qu'on n'attendait point en cette affaire, s'est indigné qu'on tolérât dans les galeries du Louvre des statues antiques restaurées. Il a parlé de « faux nez » et de « fausses oreilles » remises à ces figures et demandé « s'il y a des spécialistes qui se sont fait un devoir de pratiquer l'orthopédie en marbre et la rhinoplastie en plâtre ».

Il est à peine besoin de remarquer que ces traits tombent dans le vide et ne sauraient blesser que des morts, puisque toutes les restaurations qui se remarquent aux antiques du Louvre sont anciennes. Ce même critique improvisé a réclamé qu'on enlevât les écriteaux qui mentionnent le détail de ces restaurations, et cette réclamation est le fait d'un pur ignorant, puisque ce détail seul, œuvre d'érudition non moins difficile que nécessaire, permet de se reconnaître dans ces ouvrages composites et d'y faire le départ des styles. En ajoutant que ces men-

tions sont sans exemple hors de France et font de nous « la risée de l'Europe », il a seulement témoigné de n'avoir pas une fois en sa vie, soit d'Angleterre, d'Italie ou d'Allemagne, ouvert un catalogue raisonné des antiques. Et ces propos inconsidérés ne méritent pas qu'on s'y arrête.

M. Roujon, l'éminent directeur des Beaux-Arts, qui répondait en qualité de commissaire du gouvernement, a vivement rejeté sur Louis XIV la responsabilité de ces restaurations : « C'est sous Louis XIV, a-t-il dit, que ces choses-là se passaient. »

Louis XIV n'est pas seul en question. En ordonnant de réparer les pièces antiques qu'il possédait, ce prince ne fit que suivre un usage en ce temps-là si général qu'on en pourrait compter les exceptions. La *Diane à la biche*, dite de Versailles, fut restaurée dès le XVIe siècle et ses jambes refaites par l'excellent sculpteur Barthélemy Prieur; toutes les antiques que Catherine de Médicis fit placer aux Tuileries ne parurent dans le jardin royal qu'après avoir recouvré de la main d'artistes modernes les membres dont le temps les avait dépouillées.

Partout alors il en était de même, et la Renaissance italienne a plus restauré que personne. Quelques restaurations sont demeurées célèbres : Bandinelli refit le bras du *Laocoon*, et les jambes de l'*Hercule Farnèse*, qu'on n'avait pas retrouvées d'abord, furent suppléées, dit-on, par Michel-Ange. Mme Vigée-Lebrun vit ces jambes postiches encore exposées de son temps dans les jardins Farnèse à Rome, auprès de l'antique chef-d'œuvre dont on avait enfin, par un bonheur fort rare, ramené au jour les membres authentiques.

Cet usage dura dans les siècles suivants et se conserva fort tard. Longtemps ce fut une source de profits pour les sculpteurs, que le raccommodage des pièces antiques découvertes en Italie. La Révolution et l'Empire, qui virent prédominer jusqu'à l'excès le goût et l'adoration de l'antiquité, n'en furent pas moins une époque classique de cette industrie. La célèbre *Polymnie* du Louvre, longtemps vantée comme un chef-d'œuvre, est presque tout entière l'ouvrage de l'Italien Penna. Canova s'employa pareillement à ces besognes, et parmi ceux que nous voyons appeler dédaigneusement des « spécialistes », le fameux Thorwaldsen a pris rang en réparant tout le fronton d'Égine, dont les figures sont à Munich.

On se souvient de toutes les doléances qu'on a faites autrefois sur la mutilation de la *Vénus de Milo?* Très certainement nos fils n'auront pas souvenir de nous avoir entendus plaindre ainsi la *Victoire de Samothrace*, chef-d'œuvre d'une beauté égale et gâté pourtant bien davantage. C'est que la Vénus de Milo fut découverte dans un temps où l'habitude durait encore de rajuster les antiques, ce qui fait qu'on s'offensait fort de ne pas trouver un mouvement convenable des bras. C'est un souci que nous ne connaissons plus guère, et les archéologues tout seuls, dans l'intérêt de la science iconographique, recherchent l'état des parties disparues.

Nos anciens au contraire tenaient à rendre aux yeux l'intégrité de l'œuvre d'art, moins curieux d'une intégrité plus haute, celle de l'exécution et du style.

Ils avaient de l'art une idée qu'on n'a plus. Ils l'aimaient non comme une fin en soi, mais comme objet d'usage courant, comme un ornement de leur vie, un accompagnement de leurs travaux, de leurs délassements, de leurs plaisirs, de leurs promenades, de leur table, de leur coucher, de leur réveil. Pour employer un mot tout à fait aujourd'hui en grand usage, les Arts étaient à cette époque exclusivement « décoratifs ».

Il ne faut pas entendre par là qu'on négligeât le rare et le délicat, non plus que le touchant et le sublime.

Les médiocres copies de chefs-d'œuvre et une certaine pacotille dont nous supportons assez bien de voir embellir nos fêtes n'eussent point été souffertes alors : on voulait du beau, on voulait le rencontrer sur son chemin, le coudoyer par les rues.

Le *Milon* et l'*Andromède* de Puget ont reçu, cent cinquante ans durant, la pluie dans les jardins de Versailles. Nos artistes travaillent pour les musées: le renversement est complet.

Ce qui représente au vif le goût ancien, c'est le comte de Toulouse rappareillant dix tableaux dispersés d'écoles diverses alors en vogue, et les encadrant, suivant un plan fort régulier, dans les boiseries sculptées de la galerie des fêtes, encore visible à l'hôtel de la Banque. Ce qui représente le goût moderne, c'est le vœu qu'on entend faire à quelques amateurs de voir enlever du foyer de l'Opéra les peintures de Baudry pour les porter au Louvre.

Si l'on veut savoir à quel point allait ce goût de rappareillage, il faut aller à Trianon, et traverser, derrière le palais, le jardin à la française. Au bout du quinconce, de chaque côté d'une pièce d'eau desséchée appelée jadis Pièce du Dragon, se voient encore, vertes de pluie, rongées par l'âge, mal étayées de tiges de fer branlantes, deux statues de style antique à la tournure équivoque et bizarre. Les jointures sont raides et contournées, quelques proportions sont monstrueuses, certains profils ont un aspect grotesque : c'est que ces figures ne furent pas faites d'ensemble, mais laborieusement composées de débris antiques de toute provenance que le Roi ne voulut point perdre et qu'on ne sut pas autrement conserver.

L'*Hercule Commode*, l'*Antinoüs*, le *Faune* de Praxitèle, la *Vénus du Capitole*, cent autres ont passé jusqu'à nous refaites et comme ressuscitées par les soins des anciens artistes.

Et qu'on n'aille pas croire que ces soins fussent sans discernement. Des pièces trop belles, ou trop mutilées, soit qu'on ne sût de quelle manière les restaurer, soit qu'on craignît de se mettre en comparaison avec de si parfaits ouvrages, demeuraient quelquefois telles quelles. Ce fut le sort, entre autres, du torse du Belvédère, sur lequel Michel-Ange devenu vieux passait, dans le ravissement, ses mains d'aveugle.

Mais ce qui fournit là-dessus des raisons aux modernes, ce sont les dégâts irréparables qu'entre les mains des incapables cette coutume séculaire a causés.

Ce n'est pas qu'en général la science n'y ait su reprendre son bien. Que d'une *Diane* antique, l'Albane ait fait une statue nouvelle; qu'une femme dont M. Frœhner ne démêle pas nettement le caractère soit devenu une *Uranie* sous le ciseau de Girardon, outre que ces er-

reurs sont sans préjudice du mérite des parties refaites, les antiquaires retrouvent ordinairement dans les parties anciennes ce qu'ils y cherchent et ce qu'ils ont besoin d'apprendre. Il y a plus de mal quand les restaurateurs, non contents d'ajouter, ont supprimé et retaillé le marbre antique.

Les anciens parfois, pour mettre d'accord le vieux et le neuf, redonnaient partout des coups de ciseau ou ponçaient gaillardement le marbre antique en même temps que les parties ajoutées. On voit au Louvre un grand génie qui tient de chaque main une couronne. Le geste est sot et tout à fait contraire au goût de l'antique, qui aimait à varier l'action d'un côté à l'autre, et de plus l'exécution paraît de loin détestable. On n'est pas peu surpris, à l'examen, de découvrir un admirable torse, de proportions exquises et d'un modelé qui serait plus délicat encore si le restaurateur n'avait eu l'idée de le frotter pour enlever la disparate avec une tête, des bras et des jambes neuves. Cette belle besogne remonte aux environs du premier Empire.

Faut-il raccommoder les antiques? Question difficile, qu'on ne peut trancher sans condamner une tradition appuyée de plus d'un grand nom comme de plus d'un heureux résultat, ou sans autoriser les pires dégradations.

Le meilleur est, je crois, d'aller suivant les temps. Chaque époque sait ce qui lui convient et ce qu'elle est capable de faire. La nôtre est surtout à la science et à l'histoire exacte de l'art, et le parti qu'elle prend de ne plus restaurer est sage et conforme à ses desseins. Nos pères tenaient à l'œuvre d'art plus qu'à savoir ce qu'elle représentait et dans quel temps on l'avait faite. Ils la voulaient entière, nettoyée, rajeunie, afin de la faire servir à l'embellissement de leurs demeures et d'en jouir sans regret ni dégoût. Ils ne furent point pour cela des barbares.

LOUIS DIMIER.

Nouvelles de l'étranger.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE TORQUATO TASSO

C'est avec moins d'éclat qu'on ne pourrait le supposer, à lire certains articles de la presse française, que l'Italie vient de célébrer le troisième centenaire de la mort de Torquato Tasso. Pour parler plus exactement, ces fêtes sont restées uniquement littéraires, l'hommage de l'élite intellectuelle au très grand poète de la réaction catholique, — elles ne sont, à aucun moment, devenues populaires. Le public italien les a dédaignées, absorbé qu'il était et qu'il sera longtemps encore par les procès romains, les questions coloniales, les futures élections, toutes les questions vitales et menaçantes de *la chose publique*. Ainsi, les cérémonies de Sorrente se sont terminées dans l'indifférence générale; l'organisation en fut si défectueuse que nombre d'invités partirent au second jour, estimant n'être point reçus avec une déférence égale à leurs mérites. La conférence de M. Bonghi fut contremandée à la dernière heure et, n'eût été l'admirable paysage de la côte sorrentine, de la baie de Naples, plusieurs eussent regretté, j'imagine, les fatigues du déplacement. A Rome, on essaya d'une remise à la scène de l'*Aminta*. La reine assistait à la représentation. Le théâtre de l'Argentina était merveilleux. De vieilles musiques du XVIe siècle devaient accompagner la poésie païenne de la pastorale surannée. La scène était fleurie de roses et de camélias naturels. On promettait un enchantement, ce fut une déception; la presse du lendemain fut sans pitié. Or la faute n'en fut point aux rimes du poète splendide mais aux acteurs tout à fait insuffisants. L'Italie n'ayant pas de troupe subventionnée, habituée à jouer le classique, le comité s'était adressé à l'école de récitation de Florence, en sorte que les rôles horriblement difficiles à dire de cette pastorale sans action furent confiés à des élèves débutants. On prévoit le résultat.

Mais si les solennités du troisième centenaire de Torquato Tasso n'ont pas été ce qu'elles auraient dû être, en revanche elles ont provoqué quelques publications intéressantes et qui resteront. D'abord, c'est une ode historique, d'éloquente et superbe allure, du vieux Carducci, puis une réédition d'après les textes originaux et assez différente des versions connues de la *Jérusalem délivrée*, enfin et surtout, ce sont les trois volumes de M. Angelo Solerti. Avec une patience de professeur allemand, pendant dix années, M. Solerti a compulsé, recueilli, étudié tout ce qui de près ou de loin se rapportait à la vie ou à l'œuvre de Torquato Tasso, — et ainsi, lui a-t-il été donné de pouvoir écrire la première biographie raisonnée et véridique de l'infortuné poète. Il serait malaisé d'indiquer ici, en deux mots, les résultats d'un travail aussi neuf et aussi considérable. Disons seulement que plus rien ne subsiste du Tasse amant et martyr de Gœthe. Le Tasse de M. Solerti, celui de la réalité, ne fut jamais amoureux, jamais persécuté, le mal était en lui-même, dans son âme tourmentée, comme celle de Rousseau et de Carlyle, par l'angoisse et l'ennui de vivre. On se souvient qu'en 1863, M. Victor Cherbuliez le supposait déjà dans un livre exquis et qu'il faut relire, *le Prince Vitale*.

E. T.

UNE RECTIFICATION

M. le docteur Max Nordau veut bien prendre la peine de nous informer qu'il n'a jamais fait de conférence commençant par ces mots : *I may say with Christ that not only do I teach truth, but that I am myself truth.* Selon l'habitude de ces courtes notes, nous nous étions bornés à analyser, en l'adoucissant considérablement, un article de M. Charles Wibley paru dans la *New Review* de Londres et reproduit par diverses revues anglaises, dont la *Literary Digest* du 25 mai. Notre bonne foi n'est pas en cause, d'autant qu'en relisant le passage il est permis de se demander si la phrase citée est donnée pour être de Hegel ou de M. Nordau. En tous cas celle-ci, dont l'*égomanie* est aussi évidente, est bien reproduite par M. Wibley comme étant du docteur Nordau : *Think not that I am come to destroy the law, or the prophets; I am come not to destroy, but to fulfil*, et, comme on dit volontiers, notre observation subsiste.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

6 juillet, *Figaro*. — M. Maurice Talmeyr consacre une chronique à M. Brisson et à son austérité.

« On s'est longtemps demandé quel type connu et classique vous rappelait cet homme rigide, car il vous en rappelle un, mais on le reconnaît encore assez vite quand on le regarde d'un peu près. Hôte pudibond de la prostitution, et commensal à figure de censeur, il ressemble à ces « parentes honnêtes » dont certaines parentes ne le sont pas, et que leurs jolies nièces ou leurs jolies cousines aiment quelquefois à héberger. La « parente honnête » peut fort bien être une brave femme, mais on voudrait savoir comment elle l'est, et son honnêteté vous intrigue. Elle est honnête de goûts, de tenue, de mise, de tout, elle a d'honnêtes chapeaux, porte une honnête alliance, et l'on est même honnête devant elle, comme devant M. Brisson; ou elle se bouche les oreilles, quand on ne l'est pas, de même que M. Brisson; mais elle a beau être honnête, avoir d'honnêtes chapeaux, et une honnête alliance, et se boucher les oreilles, elle est la tante de sa nièce et la cousine de sa cousine. Est-elle donc bien vraiment austère, et l'austère M. Brisson l'est-il bien vraiment aussi?

7 juillet, *Temps*. — Dans un article intitulé « Les élections départementales et la décentralisation », on montre combien les électeurs qui désirent la décentralisation peuvent être utiles à leurs idées en imposant à leurs élus aux conseils généraux un programme en ce sens:

« C'est par là, croyons-nous, que l'on peut le mieux servir ces idées de décentralisation dont le progrès peut avoir sur l'avenir de notre démocratie une si féconde influence. Il ne suffit pas, en effet, que des commissions s'assemblent, rédigent des rapports et adoptent des conclusions. Ce qu'il faut principalement, c'est que, dans le corps même de la nation, au sein des diverses assemblées locales, les esprits s'appliquent de plus en plus aux problèmes qui intéressent spécialement chaque région. Il en est un peu, à vrai dire, de la décentralisation comme du mouvement, que le philosophe prouvait en marchant. Lorsque les citoyens, au lieu de se laisser absorber par des polémiques générales, où s'opposent les vastes conceptions politiques, se soucient surtout de ce qui les touche le plus directement, s'efforcent non de discuter à perte de vue sur le plan de l'édifice, mais sur l'aménagement le plus pratique et le plus commode de chaque appartement, suivant les locataires qui doivent l'habiter, c'est le signe que le pays est mûr pour la décentralisation. En d'autres termes, il est bon, il est indispensable que la décentralisation se révèle dans les mœurs avant de passer dans les lois.

8 juillet, *République Française*. — A propos de la loi votée par la Chambre des députés sur le nouveau régime des boissons, M. Méline blâme la maladresse de la lutte entreprise par les distillateurs du Nord contre les bouilleurs de cru, lutte qui n'a profité qu'aux partisans du monopole de l'alcool : « Il suffisait cependant d'un peu de clairvoyance et de connaissance de l'échiquier parlementaire pour prévoir un pareil dénouement; il était visible que la lutte sans merci des adversaires et des partisans des bouilleurs de cru allait faire le jeu des nombreux défenseurs du monopole, qui ont compris tout de suite le parti qu'ils pourraient tirer de la bataille. Il faut leur rendre cette justice qu'ils ont très bien manœuvré entre les deux camps et qu'ils ont su tirer avantage de tout. « Maintenant que la chose est faite, comment faut-il en envisager les conséquences? Les vaincus essaient de se consoler et de se rassurer en répétant déjà que ce n'est pas sérieux, que ce sera un vote sur le papier et qu'on ne tardera pas à se heurter à de telles résistances, à de telles difficultés d'application, qu'il faudra bien revenir sur une décision aussi hâtive et aussi dangereuse. C'est très possible, et nous souhaitons fort qu'il en soit ainsi. Il ne faut pas se dissimuler cependant que cette question du monopole de l'alcool, qui dormait paisiblement jusqu'à ce jour dans le domaine des utopies, vient de se réveiller et qu'elle entre en scène avec un éclat qui va désormais attirer l'attention sur elle.

Débats du matin. — « L'Etat australien de Victoria, si l'on en croit un journal anglais, la *Pall Mall Gazette*, possède des lois d'une fantaisie exquise sur le divorce et le mariage. Par exemple « un mari ne peut divorcer, si sa femme s'est enivrée trois fois ». Se peut-il imaginer un abri plus sûr et plus facile pour les pécheresses endurcies? Votre femme a tous les vices, moins un : l'ivrognerie. Qu'elle l'ajoute à son ample collection : vous voilà aussitôt contraint de la garder à jamais. De la garder, mais non de souffrir patiemment ses torts. Car vos sévices et injures graves ne l'autorisent pas, elle non plus, à réclamer le divorce. Sans doute, les législateurs de Victoria ont édicté une peine contre la brutalité, mais quelle étrange peine! « Le mari convaincu d'avoir battu sa femme est condamné *à la perte de ses droits électoraux*. »

9 juillet, *Débats* du soir. — Mme Arvède Barine rend compte des Souvenirs de M. Bamberger au sujet de la révolution hessoise en 1849. Voici un petit tableau qui rend bien la physionomie des révolutionnaires de l'Allemagne du Sud au milieu de ce siècle.

« M. Bamberger fut heureux jusqu'à l'arrivée des premiers contingents révolutionnaires, pas une heure de plus. On les vit poindre sur la route de Mayence vers trois heures de l'après-midi. En tête, une société de gymnastique, armée et bien équipée. Puis une société ouvrière, sans armes, mais avec des visages si mâles! Il n'y aurait qu'à leur procurer des fusils. Ensuite... ensuite venait le corps d'armée principal, et c'est là que le coup-d'œil se gâtait. Quelles figures! quelles tournures! quelles guenilles, ou quelles mascarades! Les meneurs réunis à Wœrrstadt considérèrent ces mines patibulaires, ces individus sans chemises et sans souliers, ces autres dont la défroque avait l'air de sortir d'un magasin d'accessoires, et leur cœur se serra dans leur poitrine.

« Ils n'eurent à l'instant qu'une idée : se débarrasser de leur armée, et résolurent d'essayer de la persuasion. Les Mayençais furent rangés en cercle, et deux des Trois les haranguèrent pour leur insinuer de rentrer paisiblement dans leurs foyers, à l'exception de la petite troupe munie d'armes. La grande majorité paraissait ébranlée. Déjà M. Bamberger s'attendait avec bonheur à leur voir tourner les talons, quand un homme sortit des rangs. Il avait un chapeau orné de plumes rouges et portait en bandoulière un cordon rouge auquel pendait une trompette. Sa physionomie était arrogante. Il se mit à brailler et à jouer de petits airs de trompette. O mystère des foules! La musique agit sur les nerfs d'un vieux monsieur à figure très équivoque qui était vêtu d'une longue redingote en lambeaux et coiffé d'un immense chapeau tromblon. Il fit chorus, et soudain, par une de ces grandes vagues de suggestion qui passent sur les foules, il se produisit une explosion de clameurs, accompagnée d'une bousculade générale. On criait à la trahison, on se montrait le poing, on s'injuriait, se démenait, à être assourdi, ahuri, aplati. M. Bamberger aurait bien voulu s'en aller. Il y songea. L'un des siens lui fit honte, le décida à rester, et fila lui-même à l'anglaise. Ce héros avait ses affaires. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32635. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 20 JUILLET 1895

LA POLITIQUE

Dans ces notes sur les choses du moment, nous évitons tout ce qui touche aux personnes. Aussi n'aurions-nous rien dit du débat qui a rempli la dernière séance de la Chambre si nous ne pensions qu'il y avait dans ce débat, à côté de la question d'espèce, une question de principe engagée.

On a beaucoup parlé, samedi dernier, de la Légion d'honneur. Un honorable député a proposé qu'à l'avenir la décoration fût réservée aux militaires. Ce n'est pas la première fois que cette proposition a été faite. Il nous semble que récompenser seulement les services militaires à l'exclusion des services civils ce serait fausser l'idée de Napoléon. Celui-ci a voulu, à côté de la hiérarchie du rang, du savoir, de la fortune, établir une hiérarchie du mérite; il a entendu qu'elle fût ouverte à tous sans distinction sociale. L'institution ainsi comprise est vraiment démocratique : ce n'est pas à la République de lui enlever ce caractère.

Que, dans l'application, des erreurs aient été commises et qu'il s'en doive commettre encore, cela n'est pas douteux. Voulant diminuer les chances d'erreur, la Chambre avait voté, il y a quelques semaines, un article de loi qui étend les attributions du Conseil de l'ordre. Samedi dernier, elle discutait une décision de ce même Conseil : il a paru à quelques personnes qu'en agissant ainsi elle sortait de son rôle et se donnait à elle-même un démenti.

Nous avons ici l'habitude de dire toute notre pensée : en plus d'une occasion, nous avons reproché à la Chambre ses empiètements, mais, cette fois, nous estimons qu'elle n'a pas outrepassé son droit. La situation était celle-ci : il y avait contradiction entre une décision du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur et un arrêt de justice; bien des gens s'en étonnaient, qui se soucient peu des subtilités juridiques. C'est pourquoi il convenait qu'un débat public eût lieu.

Ceci dit, il nous paraît qu'il y faudrait regarder à deux fois avant de toucher à l'organisation actuelle de la Légion d'honneur, et c'est ici la question de principe que nous indiquions en commençant. Un conseil, composé d'hommes éminents et entre tous honorables, peut se tromper dans un cas particulier; mais, au point de vue général, auquel on doit se placer, l'indépendance de ce conseil est une garantie précieuse pour ceux qui sont justiciables de son autorité.

Que veut-on faire? De deux choses l'une : ou l'on instituera une juridiction d'appel, ou l'on diminuera les attributions du Conseil de l'ordre.

Une juridiction d'appel n'aurait pas de raison d'être. Dans les questions d'ordre moral, ceux qui jugent n'ont de pouvoir qu'autant que le *oui* ou le *non* qu'ils prononcent est définitif. Si leur autorité n'est pas tout, elle n'est rien.

Veut-on diminuer les attributions du Conseil de l'ordre? Ce serait forcément augmenter celles du gouvernement. A quoi bon, et qu'est-ce que le prestige de l'ordre pourrait y gagner? Il en est de l'institution de la Légion d'honneur comme de toutes les institutions : d'autant plus fortes que plus indépendantes.

PAUL LAFFITTE.

17 juillet.

A PROPOS DE L'ACADÉMIE

Lettre à M. Émile Faguet.

(FIN)

Eh bien! oui, mon cher Faguet, j'étais timide, je l'étais horriblement, je l'étais à un point que je ne saurais dire et que vous ne pourriez croire. La timidité! il n'y a pas de défaut dont j'aie plus souffert et que j'aie étudié de plus près, me regardant penser et agir, et me servant à moi-même de sujet d'observation.

D'où vient la timidité? Je me le suis demandé plus d'une fois avec angoisse ou avec rage. Je pouvais assurément attribuer la mienne soit à ma myopie qui a toujours été extrême, soit aux disgrâces de mon physique, que la caricature a faites légendaires. Je crois en effet que mes mauvais yeux et ma lourde carrure ont beaucoup contribué à m'enlever de l'assurance qui est nécessaire pour plaire dans le monde. Si vous saviez, mon cher ami, le tremblement dont on est saisi quand on entre dans un salon, et qu'on est certain par avance qu'on ne reconnaîtra aucune des personnes qu'il faudra saluer, qu'on prendra une grand'mère pour sa fille, comme cela m'est arrivé, ou un invité pour un domestique; quand on craint, en traversant une chambre, de commettre une maladresse, de renverser un guéridon, de marcher sur une robe qui se déchire. Tenez! rien qu'en y pensant, il me court un frisson dans le dos.

Mais la timidité a d'autres racines. Vous n'ignorez pas, mon ami, vous qui êtes philosophe, qu'il y a dans toute passion, dans tout caractère, un élément qui demeure réfractaire à toute analyse, qui est absolument irréductible; il est parce qu'il est. Si un homme est timide, c'est qu'il apporte de secrètes dispositions à la timidité. Pourquoi l'opium fait-il dormir? C'est qu'il y a en lui une vertu dormitive. Je sais que cette explication n'explique pas grand'chose. En avez-vous une autre? Il y a des gens qui naissent timides, comme il y en a qui naissent avec un mauvais estomac. Et, ils auront beau faire, ils sont nés timides, timides ils resteront. C'est un défaut dont on ne se corrige guère. La peur se corrige-t-elle? demande le fabuliste.

Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en raisonner. Et Dieu sait si je me suis, au cours de ma vie, privé de ce douloureux plaisir!

Je ne sais quel philosophe a dit que le courage n'était qu'une faculté d'adaptation rapide au danger qui se présente. Être courageux, c'est se sentir assuré de trouver son âme toujours prête à faire face au péril qui surgit. C'est ce qui fait qu'il n'y a pas, à vrai dire, d'homme absolument courageux, parce qu'il n'y a pas d'homme qui soit toujours certain de ne pas se trouver en défaut à l'heure où se dresse inopinément un danger qu'il ne connaît pas. Vous pouvez vous expliquer ainsi comment un soldat qui va au feu sans broncher tremble à entrer seul le soir dans un cimetière. Il a adapté son âme au danger réel des balles, il ne l'a point adaptée au danger imaginaire des revenants. Tel homme est brave un jour, lâche le lendemain; affaire d'adaptation préparée ou en défaut. C'est ce qui rend raison des peurs paniques; c'est ce qui rend raison de tout dans cet ordre d'idées.

Le courage n'est donc qu'une des formes de la présence d'esprit. La timidité, c'est le contraire, c'est l'absence de présence d'esprit: c'est surtout le sentiment que l'on a de cette absence. Le timide est celui qui sait de source certaine ou qu'un instinct obscur avertit que dans un cas donné il ne trouvera jamais le mot qu'il faut dire, ni le geste qu'il faut faire, ni la contenance qu'il faut prendre; qu'il lui échappera une maladresse, ou, si vous ne haïssez pas le mot de l'argot boulevardier, une gaffe.

« L'adresse du corps, disait Montesquieu, n'est que la juste dispensation des forces qu'on a. »

La définition serait également vraie pour l'adresse de l'esprit. Elle consiste à appliquer précisément ce que l'on a de ressources de toutes sortes pour parer vite, très vite, instantanément, aux exigences de la situation où le hasard nous jette. Ces ressources, il faut les tenir sous la main, et en avoir, selon le mot de Montesquieu, la juste dispensation. Il faut être maître de soi-même et se sentir en parfait équilibre pour n'être jamais *démonté*, comme on dit dans la langue du peuple.

Jean-Jacques... ce n'est pas à vous, mon cher Faguet, que j'aurais la prétention d'apprendre qu'il a été le plus timide des hommes, et qu'il a dans ses *Confessions*, écrit le bréviaire du timide... Jean-Jacques, se peignant lui-même, dans ce livre admirable et répugnant, a fait sans y prendre garde une curieuse analyse de la timidité; il a noté chez lui-même ce déconcertement, cette rupture d'équilibre qui rend impossible l'adaptation rapide aux nécessités de la situation.

Laissez-moi vous rappeler le passage :

« Deux choses presque inalliables s'unissent en moi, écrit-il, sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon âme: mais, au lieu de m'éclairer, il me brûle et m'éblouit. Je suis emporté, mais stupide; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que

j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende; je fais d'excellents impromptus à loisir; mais sur le temps, je n'ai jamais rien fait qui vaille. Je ferais une jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. »

Voilà bien marqué ici le manque d'équilibre dont je vous parlais tout à l'heure. Il venait chez Jean-Jacques d'un sang trop chaud, d'une imagination trop impétueuse, que la nature s'était plu à joindre dans un même individu à un esprit trop lent. Je ne vous dirai pas comment et où se faisait chez moi la rupture d'équilibre : ce qu'il y a de certain, c'est que, moi non plus, je n'ai jamais eu que ce qu'on appelle l'esprit de l'escalier.

J'ai vécu mes premières années de vie parisienne avec About, puisque nous n'avions qu'un même logis à nous deux, le salon entre les deux chambres à coucher étant commun. Oh! que j'admirais et que j'enviais son esprit toujours présent, son aisance à lancer droit et net le mot de la riposte, sa bonne grâce à esquiver, d'un geste ou d'un clin d'œil placé à propos, une situation scabreuse. En voilà un qui n'était jamais pris sans vert! Moi, c'était comme un fait exprès : je ne trouvais jamais qu'une heure après la phrase qu'il eût fallu répondre. Cette phrase, elle était victorieuse, c'était le clou rivé à l'autre. Mais voilà! c'était trop tard. Aussi avais-je pris le parti de m'enfermer dans un silence de bouderie grognonne. Ce silence, dont j'enrageais tout bas, tout en le gardant, il m'arrivait parfois de le rompre et de me fâcher : c'était bien pis encore! Écoutez encore notre ami Jean-Jacques :

« Ce qu'il y a de plus fatal, c'est que, au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plus tôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles saccadées, trop heureux quand elles ne signifient rien. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer. »

Vous pensez bien, mon ami, que cette timidité, si elle est restée la même en son fond, ne me fait plus souffrir comme autrefois. Qui ne sait que l'âge et surtout le succès donnent un air de confiance aux plus timides? C'est que peu à peu, grâce au travail sourd des ans, leur ferveur d'imagination et de sang s'est calmée, tandis que leur esprit s'aiguisait et acquérait un peu d'adresse; c'est que la certitude de leur mérite, qu'ils voient apprécié presque partout, enlève ou atténue ce sentiment si douloureux qu'ils avaient de leur déséquilibrement. La réputation, qui leur est venue, leur a donné cette confiance que, si désormais ils font une sottise, on ne s'en apercevra pas, ou que peut-être même on la tournera en trait de gentillesse.

C'est là que j'en suis, et pourtant!... Oui, j'ai conquis, en vieillissant, de l'assurance dans les choses et avec les gens de mon métier, parce que j'ai, grâce à ma longue expérience, grâce à une autorité indiscutable, adapté mon âme à toutes les situations où il pourra me jeter; mais, je vous l'avouerai tout bas, qu'à mon âge, avec ma notoriété, je m'avise d'aller ou plutôt de me laisser traîner dans le monde, que j'entre dans un salon officiel ou bourgeois, eh bien! je me trouve aussi empêché, aussi inquiet, et le cœur battant aussi fort que le vieux soldat qui, admis à présenter ses respects au grand Roi, balbutiait et suait à grosses gouttes :

— Au moins, Sire, disait-il, je ne tremble pas devant vos ennemis!

Affaire d'adaptation!

Vous comprenez maintenant, mon cher ami, comment il se fait que je vécus loin du monde et que je me fis une sorte de spécialité de l'état d'ours. A mesure que croissait ma réputation, à mesure que mon nom pénétrait des couches plus profondes du public, je m'enfonçais davantage aussi en cette idée que j'avais tout avantage à me confiner dans cette tanière d'où il rayonnait. Je sentais vaguement, obscurément, que je ne pouvais que perdre à fréquenter dans les salons, car je ne pourrais y soutenir le personnage d'écrivain plein de verve et abondant en saillies que l'on s'était formé de moi en lisant mes feuilletons. Et puis, dois-je le dire? ma vanité s'accommodait de ce contraste, qui allait s'accusant tous les jours davantage, entre mon isolement et ma renommée. C'est ainsi que jour à jour se précisait la tête que m'avaient faite et les défauts de mon caractère, et les circonstances, et le public; je travaillais à l'achever, selon le conseil de Gaston de Saint-Valery, et, à cette distance, il m'est impossible de savoir si j'agissais inconsciemment ou si je cultivais exprès ma barbe, si j'en exagérais à plaisir le caractère hirsute.

Je me refusais de parti pris à entrer dans aucune association. On m'avait à plusieurs reprises instamment pressé de me faire agréger à la Société des gens de lettres. Je déclinai cet honneur avec obstination.

— Mais, me disait-on, vous renoncez de gaîté de cœur aux deux ou trois billets de mille francs que vous rapporterait par an votre reproduction! Quel est votre motif?

— Je n'en ai pas d'autre que ma résolution bien arrêtée de n'appartenir à aucun groupe, de n'être rien, absolument rien qu'un journaliste.

Quand on me fourrait d'une société de bienfaisance, — je suis de presque toutes, hélas! et sais ce qu'il m'en coûte! — je n'acceptais qu'à la condition expresse qu'on ne me nommerait jamais ni prési-

dent, ni vice-président, que je ne serais pas même du comité.

— J'ai autre chose à faire dans la vie, disais-je à ces messieurs.

La vérité est que je soignais ma barbe. Tout cela, ainsi analysé et conté, prend une précision de trait que les choses n'avaient pas en réalité. Je suivais ingénument la pente de mon esprit, et me laissais aller, sans trop de réflexion, où il me portait. Il n'est pas bien facile, quand on interroge sa conscience et que l'on scrute les mobiles de ses actions, de démêler au juste celles qui se sont, pour ainsi dire, épanouies d'elles-mêmes et celles dont on a, de dessein prémédité, poursuivi la réalisation.

Je poussais toujours dans cette voie, sans trop me demander où elle me conduirait. Je me rappelle parfaitement la première circonstance où je fus mis sérieusement en demeure de me prononcer nettement entre les deux systèmes : c'était en 1869, au moment de l'Empire libéral. Weiss avait accepté les fonctions de directeur des Beaux-Arts. Je vous ai dit l'étroite amitié dont nous étions liés depuis l'École normale. Il vint chez moi, et me dit :

— Je suis chargé par mon ministre de te demander si tu ne serais pas bien aise de recevoir la croix.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher Faguet, mais je n'avais jamais songé à cette éventualité ; jamais je ne m'étais dit : Si on me la proposait, est-ce que je l'accepterais ? J'étais pris tout à fait au dépourvu.

— Dame ! lui dis-je, un peu perplexe, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Ma foi, me dit-il, à ta place, je n'accepterais pas. Je ne te vois pas bien décoré. Mais, tu sais, c'est toi que ça regarde.

Je demandai vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Faut-il raser ma barbe ? me disais-je ; vaut-il mieux la garder telle qu'elle est ?

Et le mot de Gaston de Saint-Valery me remontait à la mémoire : « Quand on s'est fait une tête à laquelle les Parisiens se sont habitués, il ne faut, sous aucun prétexte, en changer un iota. » C'est ce mot qui me décida.

J'allai le lendemain chez Weiss, en son cabinet, et lui fis part de ma résolution.

— Tu as raison, cent fois raison, me dit-il, me serrant la main.

Il ne savait pas si bien dire. Il ne se doutait guère que quelques semaines plus tard son ministère, et l'Empire, et le pays s'effondreraient dans le plus épouvantable des gouffres.

Vous vous rappelez avec quelle merveilleuse élasticité d'esprit la France, après cette effroyable catastrophe, se reprit à vivre et à espérer. C'est alors que, sous les ordres d'About, je fis, avec quelques autres, dans le *XIXe Siècle*, cette brillante campagne qui rendit mon nom si populaire. Je connus alors les joies de cette gloire en gros sous dont parle Victor Hugo. Peut-être aurais-je pu à ce moment changer mon fusil d'épaule ; mais j'avais pris conscience de moi-même et mon siège était fait.

Permettez-moi de vous conter à ce propos une anecdote qui n'a d'autre mérite que d'être vraie.

Duvaux était alors ministre de l'Instruction publique. Vous n'ignorez pas, sans doute, vous qui êtes de l'École normale, que Duvaux en est sorti. C'était un de nos bons camarades, à About et à moi. About était depuis longtemps persuadé que le moment était venu pour moi de changer de peau, comme il disait, d'opérer sur moi-même la transformation qu'a tentée Émile Zola depuis. Il m'avait laissé, connaissant mes défauts et mon impuissance, me complaire, comme l'ours Martin, dans ma fosse ; mais il me pressait affectueusement d'en sortir, de secouer ma timidité, de me répandre dans le monde, où il me promettait un agréable accueil, de jouir enfin de ma célébrité. Il se heurtait à un sauvage entêtement qu'avaient durci les années ; j'avais le respect de ma barbe. Il se mit en tête de tourner la difficulté.

Il s'en alla trouver Duvaux et lui dit :

— Il faut faire une bonne farce à Sarcey. Tu vas le décorer sans le prévenir. Une fois sa nomination à l'*Officiel*, tu le connais, il a horreur du scandale : il prendra le ruban rouge en patience ; ce sera le premier pas, et, de fil en aiguille, nous en ferons un homme comme il faut.

Il s'en fallut de peu que la mystification ne réussît, mais le hasard voulut que mon ancien collaborateur, Schnerb, avec qui j'avais conservé les meilleures relations d'amitié, occupât alors une très haute position dans l'administration supérieure. La liste des promotions futures lui passa sous les yeux ; à la vue de mon nom, il tressaillit. Il connaissait mes répugnances, nous en avions souvent causé ; il accourut me prévenir, après avoir averti de sa démarche le ministre de l'Instruction publique.

J'écrivis à Duvaux une lettre très affectueuse pour le remercier de sa bonne intention, mais je le supplia de n'y point donner suite.

— Animal, me dit About, j'avais invité dix personnes à un dîner de gala pour fêter ta promotion. Tu y viendras, et l'on t'accablera d'injures ce sera ta punition. Que le diable emporte ton ourserie !

Cette ourserie, vous l'avouerai-je, mon cher Faguet, oui, je dois le confesser, puisque j'ai promis d'être sincère, je commençais à la caresser avec je ne sais quelle intime et voluptueuse joie de vanité satisfaite. J'avais plaisir à passer ma main dans les broussailles d'une barbe que j'avais eu tant de peine à garder

hirsute. Le cœur me bondissait à m'entendre désigner par mon nom dans la rue,

Digito monstrari et dicier hic est,

à voir, quand je sortais de Paris, soit en province, soit à l'étranger, une foule de mains inconnues se tendre vers moi, et à me dire tout bas : Et pourtant je ne suis rien, je n'ai rien voulu être ! C'est à moi que l'on fait fête, et non à mes titres ou à mes fonctions, puisque je n'en ai pas.

Le public m'a su gré de n'en avoir jamais ni désiré ni accepté ! Je lui ai imposé ma barbe, il l'a prise comme elle est ; je serais bien sot, à cette heure où je suis maître de la situation, de me raser pour faire le joli cœur !

Eh bien ! mon cher Faguet, voilà dans quel état d'esprit m'a trouvé la proposition qui me fut faite de me présenter à l'Académie, de couper ma barbe ! C'est un si grand honneur de compter parmi les Quarante que j'hésitai près de deux jours, mais j'eus la vision très nette de ma vie changée par cette conversion subite.

J'aurais à faire des visites où je sentais bien que je n'aurais jamais que l'esprit de l'escalier ; j'aurais à paraître dans des salons où je serais sûr de ne faire que des gaucheries ; j'aurais à faire violence à toutes mes habitudes, et pour un résultat dont je n'étais pas certain, car rien n'est plus hasardeux qu'une élection académique, et si j'allais, moi qui suis si paisible et si heureux, m'inoculer la fièvre des palmes vertes ; si j'allais troubler mon sommeil d'ambitions, de jalousies et de colères ! On a beau se piquer de philosophie, sait-on jamais si une passion, quand on lui a ouvert l'accès de son cœur, ne l'empoisonnera point de ses miasmes ? C'est si simple de se retrancher tout vain désir, si simple et tout à la fois si sain !

Et là-dessus j'écrivis, pour annoncer mon désistement, la lettre que vous savez, et où je donnais de ce renoncement d'autres raisons fort plausibles, mais qui n'étaient pas les vraies, ou du moins les seules vraies.

Et voyez, mon cher Faguet, comme j'ai eu raison. La veille de ma lettre, rien n'était moins certain que mon élection à l'Académie. Le lendemain, quand il fut bien établi que je ne me présenterais plus, j'eus tout le monde pour moi. Je puis dire que j'ai été nommé à la presque unanimité. Je n'ai pas, depuis, rencontré un académicien qui ne m'ait dit, me serrant la main :

— Vous avez eu bien tort, c'était chose faite.

— J'aurais eu votre voix ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! cela me suffit. Je suis nommé, comme disait Leconte de Lisle.

Je suis nommé, et j'ai gardé ma barbe,

Avec laquelle j'ai le plaisir d'être, mon cher Faguet, votre affectionné camarade, et votre oncle tout dévoué,

FRANCISQUE SARCEY.

LE SECRET DE JULIUS HATTON

Nouvelle.

Ils s'étaient rencontrés dans un hôtel, à Brighton.

John Brownlow Winterden, en passant devant la porte n°..., avait entendu le bruit d'une toux, des plaintes et des gémissements poussés par une voix faible, monotone, oppressée.

Un jour, il demanda à la fille de chambre le nom du malade : la voix était évidemment celle d'un homme.

Il apprit que la chambre était occupée par un M. Julius Hatton, gravement atteint d'une inflammation des poumons, dont le rétablissement paraissait peu probable ; une garde, appelée d'un hôpital par le médecin, avait été installée à son chevet pour lui donner les soins exigés par son état ; aucun de ses parents ou amis n'était venu le visiter, ni même prendre de ses nouvelles.

Quand John Winterden eut recueilli ces renseignements, il alla s'asseoir sur la plage, et pendant qu'il remuait le varech avec sa canne, tout en contemplant vaguement l'horizon gris émergeant des tons verts et bruns d'une mer troublée, sa pensée évoquait une autre vision. Le nom de Julius Hatton avait frappé son esprit ; cependant cet homme n'avait joué aucun rôle dans l'affaire à laquelle il songeait maintenant.

Il revoyait mentalement une vaste salle à manger éclairée seulement, au cours d'une sombre après-midi, par la lueur chaude d'un grand feu de charbon : près de la table, une femme était assise ; sur le drap cramoisi un de ses bras, dont la manche noire serrée dessinait la grâce ronde, soutenait sa tête pendant que les flammes du foyer frappaient et illuminaient ses grands cheveux blonds tordus et roulés sur sa tête.

A l'un des doigts de la main nonchalamment posée sur le tapis, scintillait un gros diamant contrastant avec la simplicité de la mise de celle qui en était parée : ce diamant, John Winterden le connaissait bien ; c'était lui qui l'avait donné.

— Oh ! John, comment avez-vous pu ?... comment avez-vous osé ?

Elle parlait avec le désespoir d'un être mortelle-

ment blessé, mais sans apparence d'amertume ou de ressentiment.

— Clotilde, je vous donne ma parole...

— Votre parole!... alors que vous seul connaissiez tout cela, que ce sont là les phrases mêmes de mes lettres !

D'un geste, elle désignait le volume.

— Des mots sacrés comme mon amour, sacrés comme la mort,... vous vous en êtes servi, pour en faire de l'argent! pour quêter le succès! et vous vous êtes caché sous un faux nom?... comment avez-vous pu faire cela?... comment l'avez-vous pu! En parlant elle avait levé sa tête pâle et délicate, et d'autant plus misérable à voir qu'elle était sans larmes.

John Winterden restait silencieux, accablé par les reproches de ces yeux où il avait quelques jours auparavant appris le secret de la joie; tout ce qu'il avait à dire il l'avait dit; il ne pouvait plus offrir que sa parole. Elle avait laissé retomber sa tête avec accablement, et cachait de nouveau son visage.

— Clotilde, je vous jure que je découvrirai l'homme qui a écrit ce livre;... oui... l'histoire est bien la vôtre. Et ce sont vos paroles; je reconnais les mots que vous avez employés! J'ai été la victime inconsciente d'un vol! Comment... c'est ce que j'ignore. Vos lettres ont toujours été mises précieusement sous clef; je n'ai jamais révélé à qui que ce soit l'histoire que vous aviez confiée à mon honneur... comment pouvez-vous me croire capable d'avoir pu le vendre! d'avoir eu l'idée d'en tirer un profit de gloire ou de fortune!...

Plus tard, en y songeant, John Winterden se rappelait de quelle froideur il avait accompagné cette protestation et avec quel soin il avait mesuré ses paroles, car il s'était senti blessé de se voir ainsi méconnu, en même temps que surpris de chercher en vain l'explication d'un fait étrange.

Il avait espéré la voir relever la tête et fixer sur lui un regard de confiance et de paix, l'entendre prononcer quelques paroles qui les consoleraient l'un et l'autre. Mais ces paroles, ce regard, il les avait inutilement attendus et il avait dû se résigner à s'éloigner d'elle tristement, et sans pouvoir en même temps se défendre de quelque indignation: plus tard, il lui avait écrit pour lui déclarer qu'à moins qu'elle ne le rappelât, il ne la reverrait plus que le jour où il pourrait lui apporter sa justification.

Non seulement elle ne l'avait pas rappelé, mais elle lui avait renvoyé sa bague.

Il ne s'était pas rendu compte jusqu'alors de la violence de son amour; ce sentiment qu'elle lui avait inspiré subsistait toujours; tandis que l'indignation qu'il avait ressentie s'était éteinte depuis longtemps et avait fait place à une pitié profonde pour les souffrances qu'avait dû éprouver cette Clotilde si regrettée en voyant révéler les chagrins et les souffrances de son passé, ces pensées, cet amour, ces espérances, ces craintes qu'elle n'avait confiés qu'à lui, que lui seul devait connaître.

Elle avait dû souffrir d'autant plus qu'elle était peu expansive, et que sa douleur l'avait encore renfermée en elle-même. Rien ne lui était épargné: imprégné de réalisme, faisant une description saisissante des tortures d'une vraie femme, d'une âme qui, bien qu'entraînée sur la route où elle devait trouver sa perte, avait réussi à s'en échapper sans tache et sans souillure, le livre était devenu populaire, il avait enlevé les lecteurs; ceux d'entre eux qui avaient été à même de deviner quelle était l'héroïne de cette histoire n'avaient pas manqué d'associer Clotilde à ces honteuses révélations, et d'y trouver l'explication de cette rupture avec son fiancé, qui avait suivi de si près la publication de ce livre.

Personne ne savait que lui, John Winterden, avait été seul honoré de ses confidences: aussi personne n'avait songé à l'accuser de cette coupable indiscrétion; on avait attribué cette œuvre à la vengeance d'un prétendant évincé à qui elle avait imprudemment accordé sa confiance.

L'auteur avait affecté de ne rien dissimuler; l'histoire avait été racontée, non seulement avec lettres à l'appui, mais accompagnée du journal intime de l'héroïne; c'était la reproduction presque textuelle des documents que possédait John Winterden. Les réponses de celui-ci aux lettres qu'il avait reçues et dont la publication avait été faite sans pudeur avaient été imaginées par l'auteur du livre, à l'exception toutefois de quelques phrases qu'il avait intercalées et qu'il avait relevées en marge des lettres de Clotilde.

On sentait facilement, malgré l'assertion contraire de l'auteur, que son héros n'était qu'un personnage fictif qu'il avait inventé; et qu'il n'avait pas su mettre cette création à la hauteur des confidences ardentes de la femme. En outre, il faisait remonter l'amitié des correspondants au cours de l'existence du mari, plaçant l'apogée de leur passion (minutieusement analysée dans les pages du journal intime) à l'époque de la mort de l'héroïne, alors que John Winterden n'avait connu Clotilde d'Alton que depuis son veuvage.

Bien que deux années se fussent écoulées depuis cette publication qui avait eu de si douloureuses conséquences, l'auteur avait conservé l'anonyme; sa personnalité était restée un mystère pour tout le monde. A toutes les questions, les éditeurs avaient simplement répondu que l'écrivain désirait demeurer inconnu; Winterden n'avait pu leur révéler quel intérêt il avait à faire cesser ce mystère; il lui était arrivé de penser que cet ouvrage émanait peut-être de la plume d'une femme. Il eût été fort embarrassé de sa-

voir à quelle époque les lettres de Clotilde avaient pu lui être soustraites momentanément car, même lorsqu'il avait voyagé, il ne s'en était pas séparé; elles avaient voyagé avec lui, toujours soigneusement enfermées ; il n'avait jamais eu à constater le moindre de vol, pas même une effraction.

Produire ces lettres, qu'il possédait toujours ; prouver qu'elles avaient été textuellement copiées, c'eût été chose aussi dangereuse qu'inutile; c'eût été vouloir, de gaîté de cœur, aggraver l'insulte dont souffrait la femme qu'il aimait ; c'eût été donner à celle-ci une notoriété encore plus scandaleuse, et, par conséquent, ajouter à sa douleur. L'indignation qu'elle lui avait causée en l'accusant d'une trahison était dissipée depuis longtemps ; son amour pour elle, toujours aussi vif que par le passé : la pitié que lui inspiraient les souffrances imméritées dont elle était victime, lui avait fait perdre à tel point tout souvenir des torts, qu'en apprenant son prochain mariage avec Julius Hatton, aucune pensée de ressentiment ne s'était mêlée au chagrin qu'il en avait éprouvé. Il était alors parti pour le continent, et n'en était revenu que depuis quelques semaines seulement; il ignorait si, pendant son absence, le mariage s'était accompli ou s'il avait été rompu ; s'il avait eu lieu, comment expliquer l'abandon, dans cet hôtel, de Julius Hatton alors qu'il était si malade ? où pouvait être Clotilde? Peut-être, après tout, n'y avait-il là qu'une similitude de nom ?

Le soir même, John Winterden fit passer sa carte au malade en lui faisant offre de ses services dans le cas où sa société pourrait lui procurer quelque satisfaction.

La réponse fut apportée par la garde : le malade témoignait une certaine répugnance à admettre auprès de lui un étranger, étant donné son état actuel, mais il n'en remerciait pas moins très chaleureusement M. Winterden de la bonté qu'attestait sa démarche.

Il semblait que les choses dussent en rester là, et Winterden en éprouvait un vif désappointement, quand il fut agréablement surpris en recevant, le lendemain matin, un billet écrit évidemment par la garde sous la dictée du malade et disant : que M. Hatton, se sentant légèrement mieux, recevrait avec plaisir, dans l'après-midi, M. Winterden, si toutefois celui-ci était toujours dans les mêmes intentions et n'éprouvait pas de regrets de son aimable proposition de la veille.

John Winterden pénétra, vers quatre heures, dans la chambre du malade ; un petit corps amaigri gisait dans le lit, un petit corps avec une figure d'enfant, une bouche de femme, et des yeux d'un ton gris, grands ouverts bien que l'agitation de la fièvre fût dissipée ; le regard, doux et suppliant, semblait implorer la pitié pour la vie prête à s'échapper.

Alors, l'homme énergique et vigoureux, dont la santé avait vaillamment résisté à tant de coups du sort et de la fortune, se sentit étrangement remué ; il s'assit près du lit ; et la garde, heureuse d'avoir devant elle une heure de répit, s'éloigna, avec empressement, pour prendre un peu de repos et savourer tranquillement son thé de l'après-midi.

Cette visite fut le début des relations qui s'établirent entre ces deux hommes si dissemblables.

Julius Hatton, soutenu par une lueur de vie si vacillante qu'il pouvait craindre de la voir s'éteindre brusquement, se sentant seul au monde, recherchа avec ardeur les soins, la distraction que lui donnait cet étranger bien portant qui s'était volontairement installé à son chevet. Le nom de Clotilde d'Alton ne fut jamais prononcé ; en constatant la faible complexion de ce Julius, l'idée qu'il pouvait être l'homme que Clotilde avait choisi s'effaça de l'esprit de John Winterden.

Hatton cependant possédait des charmes incontestables : une grande douceur naturelle de caractère, qui transparaissait sous l'état d'irritabilité créé par la maladie, lui permettait de dissimuler ses défauts et d'exercer une indéfinissable attraction sur les esprits les plus fermes en provoquant leur affection. En outre, en dépit d'un sens moral légèrement oblitéré, sa conversation dénotait, par instants, une intelligence vive et perspicace ; elle jetait le trouble dans les honnêtes et méthodiques principes de John Winterden et lui démontrait qu'il était en présence d'un esprit, en apparence plus faible et moins pondéré que le sien, mais en réalité révélant chez le malade l'étoffe d'un poète non encore à maturité, presque d'un génie.

L'hiver avait succédé à l'automne ; et, cependant, Julius Hatton traînait toujours ; aucun ami ne venait le voir ; il recevait peu de lettres ; nul ne s'enquérait de lui, ainsi que pouvait le constater Winterden qui lui demanda un jour s'il n'existait personne qu'il désirât voir ou faire prévenir. Hatton répondit avec insouciance : qu'en dehors d'un frère qui était aux Indes, il ne possédait, en fait de famille, qu'une vieille tante ; et qu'il préférait la laisser dans l'ignorance de sa maladie, afin de ne pas être exposé à recevoir ses soins. Il était facile de se convaincre qu'il n'était pas riche, bien que l'argent ne parût pas lui manquer.

Grâce à l'affectueuse influence de John Winterden et à la légère animation que lui causaient ses visites, il recouvra suffisamment de forces pour pouvoir, quand le temps le permettait, quitter sa chambre et faire quelques tours sur la Parade en s'appuyant sur le bras de son ami ; mais lorsque les beaux jours d'octobre firent place aux jours brumeux de novembre, son état s'aggrava rapidement.

John Winterden, qui le surveillait attentivement, vit bien qu'aucuns soins ne pourraient prolonger la vie de son malade jusqu'au printemps; et cette idée l'affecta au point qu'il en vint à se reprocher à lui-même de s'être volontairement préparé ce nouveau chagrin. Dans le courant de décembre le dénouement fatal n'était plus qu'une affaire d'heures: il devenait évident qu'Hatton ne tarderait pas à succomber.

Winterden, en rentrant d'une promenade solitaire, rencontra le docteur dans l'escalier de l'hôtel.

— Je quitte à l'instant M. Hatton, lui déclara celui-ci; il est de mon devoir de vous prévenir qu'avant quarante-huit heures tout sera fini, je ne crois pas que ce délai puisse être dépassé. Il n'y a plus forces suffisantes pour lutter contre la maladie.

Il faisait sombre; John Winterden, après quelques instants passés dans sa chambre, se rendit dans celle de son ami. Hatton était étendu sur son lit : il n'était plus que l'ombre de lui-même, épuisé, décharné, rapetissé; seuls les yeux gris encadrés par les cils et les sourcils bruns apparaissaient plus grands et plus foncés. La garde, assise devant le feu, se leva et quitta la chambre comme elle le faisait assez souvent quand Winterden arrivait; celui-ci vint prendre la place qu'il avait l'habitude d'occuper auprès du lit.

— Winterden... murmura le malade, je désire que vous me rendiez un service, cette nuit, lorsque nous serons seuls.

— Tout ce qui sera possible, je le ferai volontiers.

— Oh! ce ne sera pas difficile!... Vous voyez ce portefeuille de cuir noir?... là... sur la commode; il contient des lettres, des papiers;... vous les brûlerez devant moi?... Je veux assister à leur destruction.

Une légère rougeur avait teinté sa figure maigre; sa voix trahissait, pour la première fois, une véritable émotion; il parlait habituellement d'une façon languissante ou maussade, souvent affectueuse, quelquefois même inspirée mais sans désir. Ses yeux dans lesquels brillait à tous moments l'espoir de la vie, n'exprimaient plus maintenant que la peur de la mort.

— Tranquillisez-vous!... répliqua Winterden, — je vous veillerai cette nuit, puisque c'est mon tour; et je ferai tout ce que vous voudrez.

La nuit vint : une nuit de veille que John Winterden ne devait jamais oublier! La garde s'était retirée après avoir préparé les médicaments et le repas.

Pendant quelque temps, Julius Hatton parut assez disposé au sommeil; mais, vers minuit, il s'agita et appela son compagnon qui accourut aussitôt près de lui.

— Vous allez faire... maintenant... n'est-ce pas?... ce que vous m'avez promis?... dit le malade, d'une voix suppliante; les clefs sont dans le tiroir de droite.

Lorsque Winterden eut placé le portefeuille ouvert sur le lit, les pâles et maigres doigts d'Hatton en retirèrent un paquet de lettres et un mince cahier manuscrit.

— Là... soupira-t-il, que je les voie brûler devant moi!

Winterden referma le portefeuille, le remit en place et s'installa près du feu, tenant à la main les lettres et le cahier; il lança de suite les premières dans le brasier ardent, et la lumière rouge de la flamme qui les consumait vint éclairer la figure de l'homme dont l'histoire périssait avec elles.

Le cahier étant trop volumineux pour être brûlé tel quel, Winterden en arracha quelques pages, afin de les détruire successivement; la lueur provoquée par les lettres qui flambaient, tombant sur ces pages, les inonda un moment d'une vive clarté; un nom, une phrase frappèrent soudainement les yeux de Winterden et frappèrent son cerveau avec la force d'un courant électrique.

Sans une minute d'hésitation il froissa ces pages dans sa main et en arracha d'autres du livre; après un regard rapidement jeté sur ces dernières, il les lança dans les flammes à la place de celles qu'il avait conservées: en quelques minutes, la grille fut pleine de cendres, les flammes s'éteignirent; Hatton poussa un soupir de soulagement. Winterden traversant tranquillement la pièce revint vers le lit et donna au malade la potion calmante que celui-ci avait l'habitude de prendre et dont il avait différé l'emploi ce soir-là.

— Maintenant, dit Hatton, avec satisfaction : je crois que je pourrai dormir!

Et il se tourna péniblement de côté.

Le silence régnait dans la pièce; Winterden, après avoir remué les cendres, emplit de nouveau la grille de charbon, puis, se rapprochant de la lampe, il attendit que la respiration tranquille et régulière du malade lui indiquât que la potion produisait son effet. Alors il tira de sa poche, avec précaution, les pages chiffonnées et les déplia devant lui sur la table.

Le nom et la phrase, qu'il y avait lus, lui donnaient certes le droit de violer les secrets du cahier; il contemplait pourtant le dormeur avec un remords: il éprouvait la sensation qu'en agissant comme il le faisait, c'était dépouiller un mourant sans défense; que c'était abuser d'un dépôt sacré.

Les extraits du journal intime, qu'il avait conservés, avaient environ trois ans de date et révélaient un fait, bien simple en apparence, mais constituant une fraude audacieuse qui lui causa tout à la fois un vif étonnement et une profonde indignation, et cependant, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il

ne pouvait se défendre d'une certaine pitié. Ces pages qu'il parcourait avidement lui rappelèrent brusquement un incident qu'il avait considéré comme de si peu d'importance qu'il en avait complètement perdu le souvenir et qui cependant, comme il en avait la preuve sous les yeux, avait été l'unique cause du grand désastre de sa vie.

Cet incident, sa mémoire le lui retraçait maintenant avec précision.

Traversant Londres, trois ans auparavant, en allant à Paris, il avait déposé à la consigne de la station de Victoria tout son bagage, à l'exception d'une petite valise renfermant ce qui lui était nécessaire pour passer une nuit à l'hôtel. Ayant l'intention d'effectuer la traversée par le bateau de nuit, il n'avait réclamé ce bagage que dans la soirée du jour suivant; et il lui avait été régulièrement remis conforme aux indications du bulletin d'enregistrement qu'il possédait; mais il se rappelait maintenant : qu'il avait été invité à reconnaître, entre deux sacs absolument semblables, celui qui était sa propriété; certaine tache sur le cuir, résultat d'un accident, lui avait permis d'indiquer le sien sans hésitation. S'était-il produit, antérieurement, une confusion à propos de ces deux valises? C'est ce dont, pressé par l'heure du départ, il n'avait pas eu le temps de s'enquérir. Du reste, peu importait! il s'était si peu préoccupé de la constatation à laquelle il avait été convié qu'il s'était contenté de s'assurer qu'il rentrait en possession de ce qui lui appartenait: après quoi, il avait confié le tout à un commissionnaire qui l'avait porté au wagon à bagages.

Le journal débutait ainsi :

« George street W. 26 octobre 18... » *Date coïncidant avec le dépôt du bagage à la consigne de Victoria.*)

« *4 heures après midi.* — Me voici dans la grande Babylone! je m'y suis assuré une chambre, un toit pour abriter ma tête aussi longtemps que j'en aurai le moyen. Dieu seul connaît mon avenir!... Johnson et Grane m'écrivent en insinuant : qu'au lieu de « Progrès », je devrais leur fournir quelque roman réaliste, pas immoral toutefois.

« Comment pourrais-je écrire sur un pareil sujet?... je n'ai que 22 ans... et je n'ai pas encore éprouvé une grande passion!... Quelle anomalie!... D'un autre côté, je ne puis m'exposer à mourir de faim!... Dois-je me résigner à quêter une place de 1 500 francs par an, et à l'accepter (si je la trouve)?... Ne serait-ce pas me condamner à périr d'inanition physique ou morale, moi qui suis affamé de liberté et de grand air? N'ai-je pas lu quelque part l'histoire d'un homme commettant un crime afin de pouvoir donner plus de réalisme à l'analyse des remords d'un meurtrier?... Dois-je l'imiter?... Bah!... je vais sortir, flâner dans les rues;... on y trouve souvent de réelles tragédies;... il ne s'agit que de les y découvrir!... je retournerai ensuite à la station.

« *8 heures du soir.* — Quelle coïncidence curieuse! je puis même me demander : Est-ce une protection de la Providence? Est-ce une tentation du mauvais Esprit?... Je ne saurais me prononcer... De toutes façons, quelle tentation!...

« Je me suis rendu à la station pour reprendre le portemanteau qui contient à peu près tout ce que je possède ici-bas; j'avais dû le déposer à la consigne pendant que je me mettais en quête d'un logement, n'ayant pu prendre une voiture.

« La valise que l'on m'a délivrée contre paiement d'un shilling semblait bien être la mienne : même forme, même grandeur, même aspect général: elle correspondait bien au numéro de mon billet: bien plus, chose étrange, ma clef s'adaptait exactement à la serrure. En l'ouvrant, je constatai que les vêtements qu'elle renfermait n'étaient pas les miens, et j'aperçus un paquet de papiers.

« Mon premier mouvement fut un mouvement de dépit; j'étais furieux de la gêne que cette erreur allait m'occasionner pour la nuit; j'envisageais avec terreur la perte probable de ce qui m'appartenait; la perspective d'être obligé, fatigué comme je l'étais, de retourner à la station, pour faire rectifier cette confusion de bagage, me contrariait vivement. Mais alors les papiers me fascinèrent; ils excitaient ma curiosité; la liasse était assez forte : je distinguais une écriture féminine... je me décidai à les toucher!... Soulevant, avec le doigt, le coin d'une enveloppe qui se trouvait au-dessus du paquet et dont je ne pouvais lire l'adresse écrite sur la face opposée, j'entrevis ces mots sur la première feuille :

« Je vous ai dit l'histoire de ma vie; je vous ai « ouvert mon âme tout entière; Dieu seul et vous la « connaissez; vous y lirez la vérité, mieux que les « mots ne peuvent l'exprimer, car c'est dans le cœur « et non dans les événements que se déroulent les « plus terribles tragédies! »

« Cela me décida à prendre le paquet; l'enveloppe portait l'adresse : « J. Brownlow Esq. », et la lettre était signée : « Clotilde ». Sous cette lettre se trouvaient de nombreuses pages couvertes d'une écriture serrée; leur lecture me prit plus d'une heure; dès que je l'eus commencée, il me fut impossible de m'arrêter.

« Je trouvais dans ces pages la révélation complète de l'état d'âme d'une femme généreuse se débattant dans les angoisses d'un horrible esclavage, d'un mariage ignoble; luttant vaillamment contre la misère, la dégradation et la honte; se cramponnant, au milieu de ces épreuves, à l'idéal de pureté et de vérité qu'elle sentait en elle, s'efforçant de se dérober

au contact de l'impureté; mais se sentant parfois entraînée, découragée, désespérée.

« Elle avait souffert en silence, tout d'abord de l'affreuse réalité, ensuite du souvenir qu'elle en avait conservé, jusqu'au jour où elle avait rencontré l'homme à qui elle avait donné son cœur et révélé les secrets de son existence; elle le considérait comme un esprit noble et compatissant; j'ai tout lieu de croire, à en juger par quelques notes écrites au crayon, en marge des lettres, qu'il méritait la confiance dont elle l'honorait; j'ai également remarqué que, tout en ne la blâmant jamais, il ne craignait pas de combattre les erreurs auxquelles elle était entraînée par un caractère assez indiscipliné.

« Le portrait du mari était indiqué par quelques traits des plus suggestifs : figure calme; lèvres fines pouvant sourire aimablement tout en étant sensuellement cruelles; perte du sens de l'honneur se dissimulant sous un air de grande douceur... La silhouette n'était pas difficile à compléter.

« Toute cette histoire se présentait avec la clarté d'une révélation; on sentait que tout cela était vrai.

« C'est alors que je me suis senti tenté! Je compris que cette découverte pourrait être mon salut! je ne l'avais pas cherchée; elle n'était imputable qu'au hasard; qui le saurait jamais? A qui pourrais-je nuire en profitant de cette occasion?... Les faits pourraient être un peu déguisés : je présume, d'après le manuscrit, que le mari est mort; je pourrais le présenter comme vivant encore? Elle, ne pouvant se soustraire sans déshonneur à son triste sort, pourrait mourir brisée contre le rocher de la passion, objet des railleries de son entourage, mais repoussant avec énergie tout moyen de salut.

« L'amant, ainsi que je le vois, est d'une nature forte et honnête; la femme est d'une pureté innée et d'une extrême sensibilité. Il serait intéressant d'imaginer de les mettre en contact, sous l'influence d'un danger imminent et d'un bonheur inaccessible, plutôt que sous la tranquille comparaison du présent avec les pénibles souvenirs du passé? Cette nuit je prendrai copie, en sténographie, de la plus grande partie des papiers; demain matin, de bonne heure, je reporterai le portemanteau à la consigne; si j'ai la chance de ne pas en rencontrer le possesseur, ma position sera bonne!... S'il y a quelque déshonneur à agir ainsi, il ne pourra rejaillir sur moi... La fatalité et les goûts de l'époque seront seuls responsables! »

(Traduit de l'anglais de Mrs Eastwick.)

LES MIRACLES D'ÉPIDAURE

Si vous aimez les miracles, les beaux dessins et l'art grec, vous prendrez plaisir au livre de MM. Defrasse et Lechat sur *Épidaure* (1). Vous y verrez que l'archéologie, quand elle veut bien sortir du catalogue et du grimoire, n'est pas seulement la plus amusante des sciences historiques; c'en est aussi l'une des plus fécondes. Depuis cinquante ans, sans faire beaucoup de bruit hors de son domaine, elle a renouvelé presque complètement notre connaissance de l'antiquité grecque. Elle nous en a révélé des aspects très nouveaux et très divers, souvent inattendus. A Mycènes, à Tirynthe ou à Troie, elle nous explique l'épopée homérique. A Olympie, à Delphes, à Éleusis, elle nous fait comprendre la Grèce poétique, mystérieuse et grave, de Pindare ou d'Eschyle. A Tanagre, c'est la Grèce souriante et galante. Dans les ruines d'Ionie, c'est l'élégance raffinée ou luxuriante. A Athènes, c'est la pleine harmonie de l'art, au temps de Sophocle, de Phidias ou d'Aristophane. A Épidaure, enfin, au bois sacré d'Asclépios, parmi les délicatesses d'un art savant, c'est la Grèce populaire, dans la naïveté de ses dévotions familières.

I

Il y a quinze ans, vous n'auriez trouvé au *Hiéron* d'Épidaure qu'un amas de pierres informes, de vagues soubassements d'édifices rongés par les broussailles, près d'un bouquet de chênes-verts et d'oliviers; dans un enfoncement de la montagne, quelques gradins du théâtre, noyés sous un flot de verdures sauvages. Pourtant les gens du métier soupçonnaient que le divin Asclépios nous cachait quelque chose. C'est ce qui décida la Société archéologique d'Athènes à interroger le sol du sanctuaire. Elle chargea de ces recherches M. Cavvadias, qui depuis a fait de si belles trouvailles à l'Acropole d'Athènes; c'est à lui surtout que revient l'honneur des découvertes d'Épidaure, bien qu'il ait été suppléé pendant deux campagnes par M. Staïs. Les fouilles commencèrent en 1881, et se poursuivirent régulièrement jusqu'en 1887. Un instant interrompues, elles ont repris en 1891. Elles ne sont pas encore achevées, mais sans doute elles ne nous réservent plus guère de surprises; car toute l'enceinte proprement dite est entièrement dégagée. Dans une série de rapports et d'articles, puis dans ses *Fouilles d'Épidaure* qui parurent il y a deux ans, M. Cavvadias a fait connaître au public savant le résultat de ses travaux. Ce résultat est considérable :

(1) A. Defrasse et H. Lechat, *Épidaure*, restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios. — 1 vol. in-4° colombier; ancienne maison Quantin, 1895.

déblaiement du théâtre, le plus beau de Grèce et le mieux conservé; découverte de deux temples, de propylées, de portiques, de la fameuse *Tholos* de Polyclète, de belles sculptures décoratives, et d'innombrables inscriptions dont quelques-unes sont très précieuses.

Aujourd'hui, grâce à deux de nos compatriotes, Épidaure devient facilement accessible à tout le public lettré. Et je me hâte d'ajouter que le luxe et l'agrément du volume n'enlèvent rien, bien au contraire, à la solidité de l'œuvre artistique et historique. Pendant son séjour traditionnel en Grèce, un architecte de la Villa Médicis, M. Defrasse, réunit les éléments de cette excellente *restauration*, qui lui a valu la médaille d'honneur au Salon de 1893. Mais vous savez la fâcheuse destinée de ces immenses dessins, qui sont l'une des gloires de nos architectes romains, et qui l'un après l'autre vont dormir leur long sommeil, rarement troublé, dans les archives de l'École des Beaux-Arts. M. Defrasse a sauvé son œuvre en la produisant au grand jour, avec la collaboration d'un camarade de l'École d'Athènes, M. Lechat. Le résultat prouve une fois de plus combien est féconde cette union des deux Écoles pour les grands travaux archéologiques. Pendant que M. Defrasse met sous nos yeux les monuments tels qu'il les a patiemment dessinés et ingénieusement restaurés, M. Lechat nous explique le détail de ces édifices, nous décrit la vallée du Hiéron, nous conte la légende d'Asclépios, l'histoire du sanctuaire, des fêtes et des miracles. Il va sans dire qu'une restauration si complète soulève, parmi les gens du métier, bien des problèmes délicats. Les auteurs touchent à plusieurs questions passionnément discutées entre archéologues, comme la destination de la Tholos ou de la scène du théâtre. Je me garderai bien de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Si je devais intervenir, ce serait, sur la plupart des points, pour confirmer les conclusions de MM. Defrasse et Lechat, qui me paraissent avoir le mieux compris la physionomie du Hiéron et le caractère des monuments. Mais il ne s'agit pas de cela pour le moment. Ce que je vous propose, c'est tout simplement un pèlerinage au bois sacré d'Asclépios, une promenade à travers cette cité des miracles, qui était aussi une Cour des miracles.

La restauration nous présente un tableau presque complet et très harmonieux du Hiéron, tel qu'on le visitait dans la seconde moitié du IVe siècle avant notre ère. C'est, en effet, de ce siècle que datent presque toutes les ruines grecques de l'enceinte; et les édifices romains, élevés en dehors, n'ont fait plus tard que détruire l'harmonie de l'ensemble.

Assurément, la renommée d'Épidaure était beaucoup plus ancienne. Le culte d'Asclépios, originaire de Thessalie, avait été transporté par l'émigration dorienne dans le Péloponnèse et dans tout le monde grec. Ce dieu eut des sanctuaires célèbres à Tricca, à Cos, à Athènes, ailleurs encore. Mais dès le VIe siècle, Épidaure était considérée partout comme la vraie métropole de la religion d'Asclépios. Sans doute, c'est par la protection de son père Apollon qu'il avait conquis ce vallon perdu d'Argolide. Sur le mont Kynortion, qui domine au sud le sanctuaire, on avait bâti de très bonne heure un temple d'Apollon Maléatas. En bon fils, Asclépios avait accompagné son père. Il eut d'abord un autel à lui au pied de la montagne. Quelques miracles retentissants, peut-être aussi un oracle de Delphes, lui amenèrent en foule les fidèles. Peu à peu il devint le propriétaire de toute la vallée; et il y eut un temple, avec les dépendances ordinaires. Cette primitive enceinte, dont il ne reste rien, était complètement ruinée au début du IVe siècle, probablement par suite des guerres qui avaient longtemps désolé le pays. Il fallut tout reconstruire.

A ce moment, et pendant deux ou trois générations, une activité extraordinaire régna dans les chantiers du Hiéron. On voulut à tout prix que le travail fût digne du dieu. On ne se contenta pas des pierres de la région. On fit venir de loin les matériaux mis à la mode par des monuments célèbres : tuf de Corinthe, marbre blanc du Pentélique, marbre noir d'Argos, et un calcaire blanc très dur, teinté de rouge, qui imite assez bien le marbre. De là, cette variété d'aspect que présentent les monuments du sanctuaire, où l'on observe souvent un ingénieux effet de marqueterie. On mit en adjudication les travaux, que dirigèrent plusieurs artistes renommés.

D'abord s'éleva le temple d'Asclépios. Nous connaissons les détails de la construction par une curieuse inscription qui énumère les différents marchés conclus avec les entrepreneurs. L'adjudication avait été annoncée dans les principales villes grecques; elle comprenait soixante lots, et le document ne mentionne pas moins de quarante-trois adjudicataires. Le travail dura près de cinq ans, sans doute de 380 à 375, sous la direction de l'architecte Théodotos. Le temple, d'ordre dorique, avec six colonnes en façade et onze sur le côté, est de dimensions assez restreintes et n'a pas d'opisthodome. Il était richement décoré : M. Defrasse nous le montre tout resplendissant de couleurs, surtout à l'entablement, où se mêlent le bleu, le rouge, le jaune et le blanc. Pour la porte et le plafond de la cella, Thrasymédès de Paros avait imaginé une charmante marqueterie d'ivoire et de bois, rehaussée de clous d'or et d'appliques en bronze doré. Ce même artiste avait exécuté la statue chryséléphantine du dieu, que nous connaissons seulement par des descriptions et des médailles : Asclépios y était représenté assis sur un

trône, tenant un sceptre à la main, et flanqué de ses deux animaux sacrés, le chien et le serpent. Enfin, les façades étaient ornées de frontons sculptés, dont on a retrouvé beaucoup de morceaux : à l'est, le combat des Centaures et des Lapithes ; à l'ouest, la lutte des Amazones contre les Grecs. Sur les acrotères du fronton principal, se dressaient une Victoire aîlée et deux Néréides à cheval. Ces différentes sculptures ont été exécutées par divers artistes, mais toutes sous la direction de l'Athénien Timothéos, l'un des auteurs de la décoration du Mausolée d'Halicarnasse. Par la délicatesse du rendu, comme par la légèreté des draperies, ces frontons d'Épidaure ont mérité d'être, sinon égalés, du moins comparés aux bas-reliefs des balustrades de la Victoire Aptère.

Les divinités, en Grèce, étaient hospitalières comme les hommes. Dans l'enceinte d'Asclépios, on honorait aussi d'autres dieux ou héros guérisseurs, qui, presque tous d'ailleurs, étaient de sa famille : sa femme Epioné ; son fils Machaon ; sa fille Hygieia, honorée aussi sous le nom d'Athéna Hygieia ; enfin sa tante Artémis. Pausanias mentionne encore un hiéron d'Aphrodite et de Thémis. Ces divers cultes ont laissé peu de traces dans le sol d'Épidaure. On n'y a trouvé que des statues d'Hygieia, d'Athéna, d'Aphrodite, et le temple d'Artémis. Ce temple, situé au sud-est de celui d'Asclépios, a été construit aussi au IVe siècle. Il se dresse sur une plate-forme et se compose d'une chambre unique, presque carrée, ornée intérieurement de dix colonnes, et précédée d'une colonnade dorique. A l'extérieur, il n'a de remarquable que des gargouilles à tête de chien, et les trois Victoires en marbre qui couronnaient les acrotères.

Hâtons-nous d'arriver à cette *Tholos*, qui est l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture grecque. On la trouve à l'ouest et tout près du temple d'Asclépios. Elle a été bâtie par Polyclète le Jeune, qui fut aussi l'architecte du théâtre, au milieu du IVe siècle. Une longue inscription, malheureusement incomplète, nous permet de suivre longtemps, mois par mois, les progrès de la construction. C'est le compte général des dépenses pendant vingt et un ans ; on calcule que les travaux ont duré près de quarante ans. On y mit le temps ; mais la décoration est si parfaite qu'elle soutient la comparaison avec celle de l'Erechtheion. La Tholos est une charmante rotonde, entourée d'un cercle de vingt-six colonnes doriques, qui supportent un entablement polychrome, avec des métopes à rosace sculptée, un chéneau bordé d'une grecque et richement décoré de rinceaux, des gargouilles à tête de lion, et un toit à tuiles de marbre. Ce portique extérieur est orné d'un plafond à caissons et d'une jolie frise circulaire, où se combinent heureusement les oves, les perles, les palmettes et les lis marins. Du côté de l'est, une rampe dallée conduit à une porte de marbre blanc, encadrée d'ornements, qui donne accès dans l'intérieur de l'édifice. On entre dans une salle ronde, dont le mur est bordé, en bas, de marbre noir, et dont le plafond à caissons est soutenu par un cercle de quatorze colonnes corinthiennes d'une suprême élégance. Au milieu du cercle s'ouvre une sorte de puits, qu'entourent des soubassements et conduits circulaires très compliqués. A quoi servait cette salle ? C'est un beau sujet de querelles entre archéologues. Je crois, avec MM. Defrasse et Lechat, qu'il y faut reconnaître simplement le Puits sacré d'Asclépios. La rotonde et les portiques de la Tholos n'avaient d'autre objet que d'enfermer et protéger la source chère au dieu.

Vers le temps où s'achevait la Tholos, on complétait l'aménagement du Hiéron par diverses constructions indispensables. Au nord, à la limite de l'enceinte, le portique principal du Dortoir des pèlerins ; des propylées d'ordre corinthien, aujourd'hui très mutilés ; et, en face de l'entrée du temple, sur une plate-forme et un soubassement, le grand autel d'Asclépios. Au sud du temple d'Artémis, des propylées somptueux, d'ordre ionique vers l'intérieur, dorique vers l'extérieur. Cette porte triomphale conduisait aux monuments bâtis hors de l'enceinte : de vieilles chapelles isolées sur les montagnes voisines ; tout près des propylées, un gymnase, très mal conservé, qui touchait à un stade en terre battue ; plus loin, vers le sud-est, au flanc du mont Kynortion, le fameux théâtre de Polyclète qui nous a été rendu presque intact, avec son orchestre circulaire, les soubassements de la scène et des portes, les promenoirs, les escaliers et les cinquante-cinq rangées de gradins en calcaire blanc.

Le théâtre, aussi bien que le stade, était naturellement compris dans le domaine du dieu, qui enfermait presque toute la vallée, et dont les limites étaient marquées par des bornes. Mais le Hiéron proprement dit s'étendait seulement entre les Propylées du nord et ceux du sud. D'ailleurs, le périmètre n'en est pas connu exactement. Il a dû varier à plusieurs reprises, d'autant mieux qu'en beaucoup d'endroits l'enceinte était protégée par de simples palissades. Elle était très irrégulière, suivant la mode grecque. Au fond, ce n'était qu'un bois d'oliviers et de chênes-verts, où serpentait capricieusement une voie sacrée, bordée d'autels et d'exèdres, de statues et de bas-reliefs, de chapelles, de portiques et de temples. Aucun souci de symétrie, ni d'ordre apparent. Et pourtant, de cette fantaisie monumentale qui s'accordait si bien avec le libre épanouissement de la nature, il se dégage une impression très nette d'unité artistique : car ces constructions si di-

verses sont du même temps, et elles sont nées de la même pensée religieuse.

II

Jusqu'ici le Hiéron nous apparaît surtout comme une sorte de musée en plein air, un rendez-vous de plaisirs et de joie dévote, un sanctuaire, enfin, semblable à tant d'autres. C'est peut-être l'impression qu'en emportaient déjà, il y a vingt siècles, quelques visiteurs profanes ou sceptiques des jours solennels. A la grande fête d'Asclépios, qui se célébrait tous les cinq ans, on organisait, comme ailleurs, des représentations dramatiques, des concours athlétiques, musicaux ou poétiques. Bien des curieux et des oisifs venaient là pour les jeux, pour les monuments, pour la foire qui s'ouvrait autour du bois sacré. Mais tout cela n'inquiétait guère les vrais pèlerins, les vrais dévots d'Asclépios. Ceux-là n'attendaient pas le temps des fêtes pour s'acheminer vers le Hiéron; et, même pendant les fêtes, leur rêve était ailleurs. Ils ne venaient là que pour y voir, y entendre raconter, y mendier des guérisons merveilleuses. Car tout, dans ce sanctuaire, était combiné pour préparer, provoquer, consacrer le miracle.

Suivons donc au hasard un de ces pèlerins qu'on voyait, isolés ou par bandes, recueillis et confiants, cheminer péniblement sur les routes qui menaient au Hiéron. Souvent il venait de bien loin, parfois d'Épire, de Macédoine, d'Asie Mineure, d'Italie ou de Sicile. Il connaissait de réputation l'Asclépios d'Épidaure, infatigable guérisseur, compatissant au pauvre monde. Il souffrait d'un mal incurable, ou il voyait souffrir l'un des siens. Et il avait voulu tenter à son tour la bonté du dieu. Pourtant il savait que le voyage serait pénible : le sanctuaire était situé loin des chemins fréquentés de la Grèce, dans l'intérieur de la presqu'île d'Argolide, à trois bonnes heures des portes d'Épidaure, beaucoup plus loin d'Argos.

Si l'on arrivait de l'ouest, on suivait une vieille route, qui datait du temps des rois achéens de Mycènes : une longue route monotone qui traversait la plaine d'Argos, puis s'engageait dans une gorge encombrée d'oliviers séculaires. On longeait des torrents à sec et de petites acropoles; entre des collines chauves, on entrevoyait à gauche les crêtes sombres du mont Arachnaion, et l'on débouchait enfin devant le bourg de Lessa, d'où l'on gagnait vite le sanctuaire. Généralement on avait débarqué à Épidaure. Alors, à l'ouest de la ville qu'entourait un cercle de hautes montagnes, on trouvait une étroite vallée. Le long d'un torrent, au bord d'un immense ravin où des broussailles en fleurs et des lauriers-roses brillent sur un fond de verdure sombre, à travers des bois de citronniers, puis d'oliviers sauvages, de chênes verts et de myrtes, on suivait un simple sentier de mulets, qui contourne religieusement tous les escarpements du roc, passe sans façon d'une rive à l'autre et finit par se confondre avec le lit du torrent. De temps en temps, l'on rencontrait quelques groupes d'éclopés : des riches à cheval, des femmes voilées sur un âne, de pauvres gens à pied, des béquillards se traînant clopin-clopant, des mendiants en guenilles, des aveugles à bâton et à petit chien, des gens malingres au front bandé, aux membres noués sur le corps, une hydropique, un impotent sur une civière. Devant toutes ces infirmités humaines, on songeait à la puissance et à la bonté d'Asclépios. Et déjà la nature annonçait la présence du dieu : des plantes médicinales, des sources curatives, la fuite rapide d'un serpent.

Tout à coup, l'horizon s'élargissait. Une petite plaine ondulait entre des collines, derniers escarpements des montagnes voisines : au nord, les lignes noires du mont Arachnaion, et, plus près, les bois de myrtes du mont Titthion, où le petit Asclépios avait été allaité par une chèvre; au sud, le mont Koryphaion, où l'on distinguait une chapelle d'Artémis; et, plus à l'est, le vieux temple d'Apollon Maléatas sur le mont Kynortion, au bas duquel resplendissaient les gradins du théâtre. Au milieu de la plaine, une masse de verdure argentée, où apparaissaient, comme dans une lueur d'éclair, des murs de portiques, un fronton du temple d'Asclépios, et le toit de marbre de la Tholos.

C'est dans ce mystérieux bois sacré qu'allait peut-être s'accomplir le miracle attendu. Mais il y fallait au moins deux jours et une nuit. La première journée se passait en purifications, en sacrifices et en prières. A peine entré dans l'enceinte, on se dirigeait vers la Tholos, pour s'y débarrasser de toute souillure. Autour du puits sacré d'Asclépios, nous dit le rhéteur Aristide, dévot et malade de profession, les pèlerins se pressaient « comme des mouches au bord d'une jatte de lait ». En attendant son tour, on admirait les ex-voto accrochés aux colonnes ou au mur, surtout deux tableaux de Pausias. Dès qu'on pouvait approcher de la margelle, on commençait de copieuses ablutions. Même on buvait de l'eau sainte, et un témoin nous affirme qu'il suffisait de contempler ce spectacle pour en ressentir un effet salutaire.

Les purifications terminées, on pouvait se présenter au temple d'Asclépios. On allait s'agenouiller devant la balustrade qui protégeait la statue; et les innombrables ex-voto de la cella, témoins des miracles passés, donnaient tant de confiance, qu'on osait regarder le dieu en face et lui exposer sa requête. Pour gagner sa bienveillance, on ne manquait pas de lui promettre une belle récompense, et en

partant, l'on jetait quelques pièces de monnaie dans un grand tronc de pierre qui sollicitait la générosité des fidèles. Bien des cérémonies restaient à accomplir, et la fin de la journée y suffisait à peine : il fallait rendre visite à toutes les divinités du sanctuaire, parents ou amis d'Asclépios. Et sur chaque autel il fallait porter quelque offrande : car les maîtres du Hiéron n'aimaient pas les avares.

A la nuit tombante, le bois prenait un air de mystère, et l'on y sentait la présence d'Asclépios. On célébrait alors une sorte d'office nocturne, la veillée sainte. Devant les temples, à la lueur des torches, on psalmodiait des litanies, on se prosternait, on frappait la terre du front, on appelait le dieu, on l'interpellait à voix haute, au milieu des hurlements des chiens sacrés. Peu à peu, les génuflexions cessaient, les cris se faisaient rares, les pèlerins tombaient exténués. Enfin, sur l'invitation du prêtre d'Asclépios, avec l'aide des sacristains et des infirmiers, on se traînait, pour l'*incubation*, vers le Dortoir des pèlerins, « cet endroit, dit Pausanias, où dorment ceux qui sont venus supplier le dieu ».

C'étaient de vastes galeries rectangulaires, bâties au nord du temple et de la Tholos ; elles étaient fermées au nord et sur les côtés par un mur plein, mais étaient entièrement ouvertes sur le midi. A l'époque grecque, il n'existait qu'un seul portique de pierre, large de 8 mètres, long de 36 mètres, avec une belle façade de seize colonnes ioniques, de plain-pied avec le sol du Hiéron. Il était divisé en deux nefs, dans le sens de la longueur, par une rangée de sept colonnes, que reliaient des bancs de pierre. A l'ouest, le Dortoir était prolongé sans doute par une galerie de bois. Au temps des Romains, cette installation parut décidément insuffisante. On remplaça la galerie de bois par un portique de pierre, long de 32 mètres, construit sur l'alignement de l'ancien, et d'après le même modèle. Comme le sol s'inclinait beaucoup à cet endroit, on aménagea sous le second portique une salle basse de mêmes dimensions, dont le plafond était soutenu par six gros piliers : la façade était ornée de treize pilastres, et la porte s'ouvrait sur une petite cour, où l'on descendait par un escalier de dix-neuf marches. On avait ainsi triplé le nombre des places dans le Dortoir, dont la double nef se développa désormais sur une longueur totale de cent mètres. Ces simples détails d'architecture suffisent à prouver l'affluence toujours croissante des dévots.

Voilà donc nos pèlerins installés dans les galeries du Dortoir : gens de tout pays, de tout dialecte, de toute condition, la plupart roulés dans leurs couvertures, les plus pauvres couchés sur un lit de feuilles, les riches sur la peau encore fraîche des victimes qu'ils ont immolées dans la journée. Les serviteurs du dieu font leur ronde, éteignent les lampes, ordonnent le silence. L'émotion, la fièvre d'attente surexcite les imaginations, et les serpents sacrés glissent entre les lits. La fatigue aidant, presque tout le monde s'endort. Ceux qui n'y peuvent réussir sont vite la proie de l'hallucination, et rêvent tout éveillés. C'est alors qu'Asclépios choisit ses élus. Il leur apparaît en songe, soit seul, soit avec ses fils ou ses serviteurs, soit sous la forme d'un serpent ou d'un chien. Il les regarde, souvent les interroge, les guérit, tantôt par simple attouchement des mains, tantôt par une opération chirurgicale ; ou bien il leur ordonne un traitement. A la première lueur du jour, les songes s'évanouissent. Le Dortoir se réveille dans un joyeux brouhaha ; et les privilégiés content leur vision, la guérison accomplie ou promise.

Il ne reste plus qu'à payer ses dettes. De nouveau, l'on se presse autour du Puits sacré, autour des autels et dans les temples, pendant que les prêtres et les infirmiers veillent à l'exécution des ordonnances divines. Puis les malades guéris consacrent leur offrande, généralement achetée aux boutiques voisines, et vite appropriée au désir de chacun : un petit tableau représentant quelque scène d'incubation, ou un objet figurant le membre guéri, une tête, un nez, un bras, une jambe, un pied, des yeux, en métal ou en marbre, parfois simplement découpés dans une feuille d'argent ou d'or. On accroche son ex-voto dans un temple, à une colonne, à un autel, à un arbre. Puis, dans la journée, exaucé ou non, l'on s'en va.

Naturellement, les prêtres d'Asclépios conservaient avec soin le souvenir de ces guérisons extraordinaires. Sur des tables de pierre, dressées près du Dortoir, ils ne manquaient pas de mentionner les principaux miracles. Pausanias avait vu en place six stèles de ce genre. Les explorateurs d'Épidaure ont eu la bonne fortune d'en retrouver deux presque entières, avec des fragments de deux autres. Nous possédons ainsi le récit officiel de quarante-trois miracles. Quelques-uns se sont produits en plein jour dans les allées du sanctuaire : un enfant aveugle est guéri par un chien qui le lèche ; un goutteux l'est par une oie qui le mord ; un muet répond tout à coup à une question d'un sacristain. Mais c'est une exception assez rare. Presque toujours, c'est au Dortoir, et par un songe, que se rétablit la santé du patient. Rien n'est impossible au dieu. Non seulement il guérit les aveugles, les boiteux, les paralytiques, les pouilleux ; mais encore il fait accoucher les femmes enceintes et promet des enfants aux femmes stériles. Pour les maladies intérieures, il n'hésite pas à couper la tête des gens ; d'ailleurs il la remet en place.

Que penser de tout cela ? N'y faut-il voir, comme on l'a dit, que mensonge et charlatanisme ? La ques-

tion n'est pas si simple. Pour s'y reconnaître, il faut avoir soin de distinguer entre les époques, et entre les miracles.

Que dans les derniers siècles les prêtres d'Epidaure fussent tombés parfois dans le charlatanisme, je ne m'en étonnerais pas outre mesure. La foi s'affaiblissant, on attendait moins du dieu, et ses serviteurs lui venaient en aide, en pratiquant la médecine. Hors de l'enceinte s'étaient élevés des bâtiments nouveaux, entre autres, une hôtellerie et de grands thermes à la romaine, où l'on trouvait jusqu'à une bibliothèque. Les riches pèlerins y séjournaient longtemps, y suivaient un traitement, demandaient de véritables consultations au dieu ou à ses prêtres, comme ce Julius Apellas de Mylasa qui, dans une curieuse inscription, nous fait ses amusantes confessions de malade imaginaire. Le Hiéron s'était transformé peu à peu en une sorte de station thermale. Mais, à l'époque grecque, pas trace de thérapeutique, sauf pour exécuter les ordonnances qu'avait rêvées le malade. On attendait tout du miracle, les prêtres comme les pèlerins. Tout le monde y croyait. Et les stèles nous prouvent que, si un sceptique se risquait dans le bois sacré, le dieu se vengeait de lui en le guérissant, — sauf à le traiter ensuite d'imbécile.

Au fond, ces miracles d'Épidaure ressemblent étrangement à ceux de nos saints du moyen âge ou des pèlerinages grecs d'aujourd'hui. Et ils ont le même degré de réalité. Sur les stèles du Hiéron, nous distinguons aisément deux catégories de guérisons extraordinaires : celles qu'on *racontait*, et celles qu'on avait *vues*.

Pour les premières, qui sont presque toutes anonymes, l'explication est simple : il s'agit d'un fait ancien, plus ou moins exact, qui a été embelli ou déformé par la tradition orale. Par exemple, un des miracles mentionnés par les stèles se retrouve avec quelques variantes dans un historien grec qui vivait deux cents ans plus tôt. Ailleurs, on saisit sur le vif ce travail de l'imagination populaire. Une certaine Cléo, trop longtemps enceinte, nous dit, dans son ex-voto, que « le dieu lui rendit la santé »; la légende, enregistrée par les prêtres, ajoute que l'enfant, aussitôt né, « se mit à trotter à côté de sa mère ».

Quant aux miracles de la seconde catégorie, attestés par des témoins oculaires, beaucoup peuvent être acceptés comme vrais, à la condition de les expliquer. Le « miracle », d'après l'étymologie, c'est « ce qui étonne »; or, ce qui étonne n'est pas nécessairement contraire aux lois naturelles. Souvent il y a simplement ignorance de ces lois. D'abord, les malades, dans leur hallucination, devaient rêver des remèdes dont ils avaient entendu parler; et des guérisons surprenantes ont pu survenir ainsi, par la vertu des plantes médicinales des environs du Hiéron. Puis, l'émotion qu'éprouvaient les pèlerins pouvait souvent déterminer une réaction favorable : ce n'est pas invraisemblable dans les cas de paralysie ou de maladie nerveuse. On s'explique aisément aussi l'histoire de ce boiteux qui était assis près du temple, et qu'un gamin rendit ingambe en lui volant sa béquille. Évidemment, le dieu ne pouvait changer les faits; mais il pouvait agir sur les sens, l'imagination ou les nerfs. Il ne pouvait ressusciter un mort, ni faire repousser une jambe coupée; il pouvait sauver un mourant et remettre sur ses pieds un impotent.

C'est surtout la foi qui fait le miracle. Si des guérisons inattendues se produisaient à Épidaure, c'est qu'on y avait la foi. Voyez le ton des litanies qu'on y chantait : « O Dieu bon! Dieu chéri! Asclépios aimé! O bienheureux, rends-nous la joie! O maître pitoyable et doux, aie pitié de tes serviteurs! Viens nous visiter pendant notre sommeil! Apporte-nous la bonne santé, la claire santé! O sauveur, sauve-nous! » Ces effusions touchantes, cette bonhomie d'Asclépios, bienveillant et secourable comme nos vieux saints, voilà qui éclaire tout un coin de l'âme grecque. Ces miracles, qui éveillaient ou soutenaient la croyance au surnaturel, c'était la poésie des pauvres gens, la consolation des malheureux, l'espoir suprême des désespérés. Cela aide à comprendre le polythéisme grec. Il n'eût pas vécu si longtemps, s'il n'eût été que pratiques, cérémonies officielles ou charlatanisme. Comme toutes les religions qui durent, il a duré par la foi.

PAUL MONCEAUX.

LE GÉNÉRAL DUCROT

d'après sa correspondance (1).

C'est par un sentiment de pieuse affection que les enfants du général Ducrot ont initié le public à l'expression des pensées, même les plus intimes, de leur père. Quand on a l'honneur de posséder comme chef de famille un homme de la taille du général Ducrot, il est bien naturel d'accorder une grande importance à ses actes et à ses paroles, et de mettre une juste fierté à rendre publics les témoignages incontestables de la grandeur de son caractère et de la tendresse de son cœur. Mais le lecteur cherche dans un ouvrage moins un assemblage de traits constituant une figure qu'un enseignement technique ou historique; et, il faut bien le dire, il ne le trouve

(1) *La Vie militaire du général Ducrot*, d'après sa correspondance (1839-1871), 2 vol. in-8°; Plon.

pas dans le premier volume qui contient la correspondance du général depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de général de brigade inclusivement. Au contraire, à partir de cette époque, les hautes situations occupées par le général l'ont mis à même de dévoiler ses hautes facultés de soldat et de patriote, et la science militaire et politique dont il fait preuve dans l'accomplissement de sa tâche, la noblesse et la justesse des sentiments qu'il exprime au sujet de la conduite des événements auxquels il prend part, donnent à la lecture du second volume un intérêt des plus vifs, surtout à partir du moment où il est appelé au commandement de la division de Strasbourg. C'est, en effet, à dater de son entrée dans ces importantes fonctions que son rôle devient historique et se développe, en passant par Sedan, jusqu'au siège de Paris.

Le premier volume nous conduit d'abord en Algérie, où le sous-lieutenant Ducrot arrive en 1838 en sortant de l'École militaire de Saint-Cyr. Sa correspondance avec son grand-père, ancien colonel de l'Empire, nous fait assister à toutes les opérations principales ou secondaires qui ont peu à peu étendu notre conquête. Il prend part à presque toutes les expéditions qui ont pour but de nous assurer la possession de Médéah et de Milianah, et acquiert promptement les grades successifs de lieutenant et de capitaine qui le mènent, en 1847, à celui de chef de bataillon. Ces divers grades il les a glorieusement conquis à la pointe de son épée, car il a constamment combattu et, à deux reprises, il a été grièvement blessé.

Dès 1846, il était entré dans les affaires arabes, et on lui avait donné pour ses débuts le poste d'Aumale, nouvellement créé et exigeant une grande expérience des choses et des hommes de l'Algérie. Il y réussit admirablement et s'affirma comme un officier de réelle valeur. Les lettres de ses chefs sont là pour en témoigner. Au milieu de l'année 1851, épuisé par la fièvre et par les incessantes fatigues qu'il avait supportées depuis douze ans, il rentre en France dans un régiment qui tient garnison à Paris.

Dans cette partie de la correspondance du général, un violent amour du métier des armes, un profond sentiment du devoir se manifestent à chaque page, en même temps que le souci constant de remplir convenablement sa mission de chef de troupe. Une fois maître de son terrain par l'expérience, il n'hésite plus à mettre en avant ses idées, pour la plupart fort judicieuses; il devient le conseil de ceux que l'âge et le grade ont placés au-dessus de lui, mais qui, reconnaissant sa supériorité, le consultent dans les cas difficiles. Des nombreuses lettres adressées à son grand-père ressort aussi un sentiment de grande tendresse filiale sobrement mais sérieusement exprimé; et, chose assez rare chez un jeune officier aussi ardent qui ne laissait échapper aucune occasion de payer de sa personne, il n'est jamais question, dans ses lettres qui ne doivent pourtant pas sortir du cercle restreint de la famille, d'avancement, de récompenses, de satisfaction ambitieuse; il accepte les faveurs, mais ne les recherche pas, et surtout il n'en tient pas son esprit occupé.

C'est avec grand plaisir que l'on revit avec ses lettres cette glorieuse épopée africaine qui fut pour nos officiers une si rude école et qui forma une génération vraiment remarquable de chefs de troupes, de petites troupes par exemple, ne dépassant pas le régiment; car pour le grand commandement, les guerres d'Afrique rabaissèrent le rôle des généraux à celui d'entraîneur et de sabreur. Aussi, lorsque en Crimée, en Italie, en 1870 on eut besoin de tacticiens, de stratèges, on ne trouva que de très brillants colonels de zouaves sachant mener une troupe à la charge, mais absolument incapables, malgré leur réputation acquise en Algérie, de conduire convenablement un corps d'armée ou une armée.

La guerre de Crimée trouva Ducrot colonel d'un régiment d'infanterie. Un hasard défavorable voulut que son régiment, au lieu de faire partie de l'expédition d'Orient, fût envoyé dans la Baltique. Les lettres que le colonel Ducrot écrit à sa jeune femme, se ressentent de cet effacement de son rôle; aussi est-ce avec une grande satisfaction qu'il voit s'avancer rapidement le moment du retour. L'absence aura duré trois mois et les risques courus n'auront pas été bien sérieux. Dans ses lettres commence à se manifester un sentiment religieux très profond dont jusqu'alors l'expression ne s'était pas produite. Question d'influence féminine sans doute, ou peut-être épanouissement de ce sentiment renfermé dans le fond de la conscience et réveillé par la possession d'une famille dont on est le présent et l'avenir.

On y trouve aussi, pour la première fois, l'adieu que nous reverrons au courant des autres campagnes, chaque fois que Ducrot se sentira à la veille de courir de graves dangers. Cet adieu est exprimé en quelques mots seulement, mais empreints d'une sublime et religieuse résignation qui cadre bien avec la figure sereine de ce soldat sans peur qui, malgré toute son affection pour les siens, éprouve une mâle satisfaction à l'accomplissement de son devoir.

En Italie, Ducrot, général de brigade, eut encore la mauvaise chance de faire partie d'une division qui n'eut jamais l'occasion d'aller au feu. On appelait cette division le « conservatoire des mères de famille ». Le général, à cette époque, est âgé de 42 ans; il a déjà une grande expérience des choses militaires, il a pu se former sur elles des opinions bien arrêtées.

On s'attendrait donc à trouver dans sa correspondance des observations raisonnées, des jugements motivés sur la façon dont sont conduites les opérations, des réflexions sur l'organisation de l'armée, sur les ressources mises à la disposition des troupes pour soutenir la lutte, etc. Nous savons bien que la plupart de ses lettres sont adressées à sa jeune femme; mais cette femme est la confidente de ses pensées les plus intimes. Il lui parle des affaires militaires comme à quelqu'un qu'il a initié. Du reste ne l'appelle-t-il pas quelque part « un vieux capitaine » ! Son sexe et sa jeunesse ne sont donc pas une excuse pour le vide presque absolu d'appréciations sur ce qu'il voit et sur ce qui lui est ordonné de faire. Et pourtant. Dieu sait s'il y avait à dire ! On est un peu étonné, étant donné un esprit aussi cultivé que celui du général, de ne rien trouver de sérieux dans cette partie de sa correspondance. Quelques mots pour constater le manque de préparation au début de la campagne, un éloge, bien immérité du fameux changement de front qui a mené l'armée massée au sud du Pô sur la rive droite du Tessin, enfin, dans la dernière lettre, cette phrase qui est peut-être un résumé de tout ce qu'il n'a pas dit, mais pensé :

Je ne crois pas à une guerre prochaine; l'empereur a dû faire de très sérieuses réflexions. Comment n'aurait-il pas discerné les imperfections de notre état militaire, et compris qu'en présence d'un ennemi mieux préparé et mieux commandé, nous aurions probablement essuyé un revers! Il doit être peu disposé à recommencer ce jeu dangereux.

Cette phrase a-t-elle été écrite au courant de la plume, sans que le général y ait attaché plus d'importance que son beau-père à qui elle était écrite ? Au contraire, est-ce l'expression d'une appréciation sérieusement fondée sur ce qu'il a vu, su et comparé au cours de cette campagne qui n'a été qu'une marche triomphale, grâce à la chance vraiment incroyable qui a favorisé nos drapeaux, au lieu d'être une suite de défaites qui nous auraient reportés aux plus mauvaises époques de nos luttes sur la frontière des Alpes? C'est ce que la suite de la carrière du général nous apprendra.

*
* *

Le premier volume se termine et le deuxième commence à l'expédition de Syrie. L'intérêt s'éloigne de la personnalité du général pour se reporter entièrement sur les événements mêmes. Du reste le général n'eut à jouer dans cette expédition qu'un rôle tout à fait secondaire et effacé; mais il ne s'est pas moins fait sur ce qu'il a vu une opinion bien tranchée, et c'est d'un œil clairvoyant qu'il suit les intrigues nouées autour de notre action par la diplomatie anglo-turque. Le fait est que, malgré notre déploiement de forces, nous avons fini par laisser les pauvres Maronites sous un joug plus dur qu'avant notre intervention.

En mai 1865, Ducrot, après quelques mois passés à la tête de la subdivision de Médéah, est nommé général de division. Le commandement de la 6e division militaire, dont le siège est à Strasbourg, lui est personnellement confié par l'empereur qui savait bien en lui donnant ce poste qu'il laissait en bonnes mains l'une des portes de la France. La correspondance du général, pendant les cinq ans qu'il a occupé cet emploi, est la preuve la plus irréfutable que la confiance du souverain ne pouvait être mieux placée. En effet, pendant cette période si féconde en événements politiques et militaires de première importance pour la France, le général ne se lasse pas une minute d'accumuler les renseignements sur la situation et les agissements de notre remuant et ambitieux voisin, d'étudier à fond, par lui-même et par ceux auxquels il imprime une intelligente direction, le terrain qui, selon lui, devra servir de théâtre d'opérations, tant en France qu'en Allemagne, pendant la guerre qu'il juge inévitable à bref délai. Ses lettres, adressées pour la plupart à de hautes personnalités approchant de très près l'empereur, sont de véritables documents historiques : en même temps elles constituent le plus éclatant témoignage des hautes facultés et du patriotisme du général comme aussi de l'insouciance, de l'incurie et de l'insuffisance gouvernementales. Quelques-unes sont adressées à son frère, officier d'état-major, ou à quelques amis; mais la moindre importance des destinataires ne diminue en rien la hauteur et l'intérêt des questions qui y sont traitées.

Il est deux points d'histoire qui ressortent bien évidents de la lecture de cette correspondance inspirée par des impressions reçues au jour le jour : 1° si la France après Sadowa avait massé une centaine de mille hommes sur le Rhin et avait dit à la Prusse : « Il me faut la rive gauche du Rhin comme compensation de votre agrandissement en Allemagne, sinon j'entre en campagne », les provinces rhénanes lui auraient été immédiatement données, et cela du consentement presque unanime des populations qui sans doute, auraient été consultées; 2° entre 1866 et 1869, si la France, s'appuyant sur l'Autriche et sur les États du sud et de l'ouest de l'Allemagne, avait fait à la Prusse une guerre stratégiquement offensive, elle aurait été appuyée par les contingents de toutes ces puissances qui attendaient leur salut d'une action énergique de notre part. On objectera sans doute, qu'en 1870, les États allemands du sud et de l'ouest ont marché contre nous. Mais nous avions trop attendu alors, l'assimilation à la Prusse s'était faite; nous avons déclaré la guerre pour un tout autre motif que l'indépendance de ces États et nous

n'avons pas pris l'offensive immédiate. Toutes ces conditions avaient changé les sentiments de l'Allemagne du Sud à notre égard.

Pour en revenir à la personnalité du général qui ressort si honorable au milieu de l'« indifférence » presque générale, il convient d'examiner rapidement la façon dont il a tenu son poste pendant les cinq ans qu'il l'a occupé : il était impossible d'agir mieux qu'il ne l'a fait dans l'intérêt de l'armée et de la patrie.

A cette époque la réorganisation de l'armée était à l'ordre du jour ; un nouveau ministre, le maréchal Niel, avait entrepris, malgré des oppositions qui lui étaient suscitées de tous côtés, de mettre l'armée à peu près à la hauteur du rôle que devait lui imposer la guerre moderne. Le général Ducrot ne pouvait se désintéresser de cette question vitale, et c'est avec l'ardeur d'un croyant qu'il se lança dans l'étude de ces sujets brûlants et dans une polémique des plus vives avec ceux qu'il croyait le plus à même par leur situation d'influencer l'empereur ou le ministre de la guerre. Les lettres qu'il échange avec ces personnages sont pleines des idées les plus saines et les plus justes. Il présente un système complet d'organisation fort simple qui, au bout de neuf ans, nous assure un million de soldats instruits à encadrer dans nos armées de campagne ; mais ce plan était trop simple, trop pratique pour être adopté par les grands esprits politico-militaires de l'époque qui aimèrent mieux se rejeter sur le projet bâtard qui nous a donné la garde mobile.

Entre temps, il correspond avec ses chefs de service et, à propos de choses courantes, il leur rappelle en termes convaincants que la seule défense sérieuse d'un pays ne consiste pas dans le nombre de ses forteresses, mais dans la solidité de ses armées de campagne.

Son premier soin, en prenant possession de son commandement, avait été de s'entourer immédiatement de tous les renseignements qui pouvaient le fixer sur les forces d'un voisin qui, d'un moment à l'autre pouvait devenir l'ennemi ; sur l'état de ses places fortes frontières, des voies de communication, etc., et à cela il employait des officiers qu'il savait enflammer de son ardeur et qui croisaient en tous sens dans la zone allemande comprise entre le Rhin, de Mayence à Bâle, et le Neckar. Il allait contrôler lui-même ces renseignements quand ils présentaient à ses yeux une certaine importance ou qu'ils pouvaient être les indices d'une menace prochaine, et il les communiquait à quelque familier de l'empereur pour qu'ils parvinssent sûrement jusqu'à la personne même du souverain. Il arrivait malheureusement assez souvent que, pour ne pas alarmer l'empereur, qui n'aimait pas à être dérangé dans sa rêverie optimiste, le destinataire ne faisait pas la communication. Prévoyant aussi une guerre défensive, le général avait étudié d'une façon très approfondie les positions que pouvaient nous offrir le massif des Vosges et la place de Strasbourg. Il donne de la défense de cette place un projet des plus judicieux qui du reste ne fut pas pris en considération ; et c'est précisément sur les hauteurs qu'il indiquait à l'empereur lui-même lors de son voyage à Strasbourg, comme devant être mises en état de résistance, que les Allemands ont établi les batteries qui ont brûlé la ville.

Ces études le menaient aisément, par une pente sur laquelle, du reste, il aimait à se laisser glisser, à la confection de plans de campagne surtout offensifs. L'établissement d'un plan de campagne est toujours chose très platonique ; c'est un travail qui peut séduire au premier aspect, mais qui n'offre aucun côté pratique. A la guerre il n'y a qu'un plan rationnel ; c'est celui qui consiste à joindre le gros de l'armée ennemie et à l'attaquer vigoureusement avec le maximum de ses forces disponibles, de façon à lui infliger, dès le début un de ces échecs qui décident presque toujours de la campagne. Que le champ de bataille soit ici ou là, peu importe. Cette tendance de l'esprit à former ainsi des plans de campagne offre le grand inconvénient de conduire, sans que l'on s'en aperçoive, dans le domaine des idées fausses. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter en détail la valeur des plans du général.

Parmi les grandes qualités du général, qualités dont sa correspondance est une éclatante manifestation, il en est une qui frappe tout particulièrement, c'est la droiture et la sûreté de son jugement sur les hommes et sur les choses. C'est sans aucune illusion qu'il adresse rapports sur rapports sur notre état de profonde infériorité vis-à-vis de la Prusse ; il sait bien que la nature indolente, rêvasseuse, peu pratique de l'empereur en sera peut-être émue sur le moment, mais que cet émoi n'ira pas jusqu'à une détermination provoquant une action modificatrice. Comme il le connaît bien, ce flegmatique insaisissable, sur lequel n'a même pas de prise une menace sérieuse dans sa situation personnelle ! Et quel jugement porté sur cette cour aveuglée par l'éclat trompeur d'une puissance toute de surface, lorsque, après avoir exposé dans toute sa gravité la situation de la France, il ajoute : « Je sais bien que tout cela n'empêchera pas l'impératrice de chercher à briller dans les fêtes ni l'empereur de fumer ses cigarettes. » Les appréciations portées sur les actes des personnalités militaires et politiques les plus en vue sont également très sensées, et c'est en quelques mots qui portent juste qu'il définit Randon, Niel, Lebœuf, Rouher, Lavalette, etc.

Le mérite du général Ducrot était certes hautement reconnu par l'empereur et par les hommes de gouvernement; mais ses paroles étaient écoutées avec impatience parce qu'elles révélaient des vérités qui devaient les troubler dans la jouissance de ce pouvoir qu'ils pressentaient devoir sombrer dans la tourmente, et parce qu'elles pronostiquaient des événements que tout le monde jugeait inévitables. En un mot, le général était considéré comme un gêneur par les hommes et un « empêcheur de danser en rond » par les femmes de la cour; aussi, à plusieurs reprises, le ministre de la guerre essaya-t-il de le déplacer, il lui offrit le commandement d'une division active, d'une province d'Algérie; mais Ducrot avait été placé à Strasbourg, l'avancée de la France vers l'ennemi prochain, et il ne voulut pas quitter ce poste d'honneur et de danger au moment surtout où il prévoyait, dans un avenir rapproché, de graves complications qui amèneraient la guerre entre la France et la Prusse.

Le récit de ses luttes, de ses différends plutôt avec le génie est d'un intérêt des plus piquants. Le dernier mot reste toujours à l'arme savante, et l'avis du directeur du génie de la place, dont les fonctions principales sont l'entretien des bâtiments militaires, prévaut constamment sur celui du général de division commandant le territoire qu'il est appelé à défendre le premier en cas de guerre. Peu à peu on retire au général Ducrot le choix des officiers à envoyer en mission en Allemagne pour le laisser au service du génie; dans l'établissement du plan de défense de Strasbourg, les idées si judicieuses du général sont mises de côté et l'on adopte celles tout à fait étroites du directeur du génie : on a vu plus haut ce qui en est résulté. Tout cela paraît exagéré, invraisemblable, et pourtant c'est bien la pure vérité. Ces errements, si funestes en 1870, étaient encore suivis il y a une dizaine d'années; on peut supposer qu'ils le sont encore.

S'il m'était permis ici de rappeler un souvenir tout personnel, je terminerais par un exemple qui donnerait une idée fort exacte de l'importance accordée par le ministre au grand commandement territorial.

En 1885, j'étais chef d'état-major d'une division frontière. Il avait été question, depuis un an ou deux, de transformer en camp retranché moderne une vieille place de guerre qui servait de point d'appui à la défense active sur la seule ligne d'opérations de l'ennemi.

D'ailleurs, il n'avait été demandé au général ni un avis sur l'opportunité d'une telle entreprise, ni un rapport sur les emplacements, le nombre, l'importance des ouvrages à construire.

Un jour, me promenant à cheval dans les environs de la place, j'aperçois, sur une hauteur située à trois kilomètres en ligne directe de l'enceinte, un groupe de trente ou quarante hommes dirigés par un capitaine du génie, en train d'exécuter un travail dont le profil à peine ébauché dénonçait pourtant l'essence toute militaire. Je demande au capitaine quel est ce travail qu'il dirige; il me répond que, l'ordre étant arrivé de procéder à l'exécution du camp retranché, on commence en cet endroit un fort dont il a reçu mission de diriger la construction.

Un temps de galop et j'étais chez mon général, auquel je racontai ce que je venais de voir. Sous les fenêtres, en quelque sorte, de son quartier général on construisait un fort, et non seulement on ne l'avait pas consulté sur le fond de la question, mais encore on ne l'avait même pas averti du commencement des travaux! Lui, qui en temps de guerre devait commander les premières troupes chargées de protéger cette frontière et de couvrir de ce côté la mobilisation de l'armée! lui, qui connaissait à fond le terrain et ses ressources! « Mais, mon cher ami, me répondit-il, voilà 44 ans que je vois agir ainsi. » Cependant il fit seller un cheval et je le conduisis sur le terrain. Le capitaine du génie nous laissa pénétrer sur le chantier, dont il était en droit de nous refuser l'entrée, et donna au général, un peu ému quand même, quelques explications sur l'ouvrage qu'il était chargé d'effectuer. C'est ainsi que fut construit à trois kilomètres d'une place forte, un ouvrage qui a coûté près d'un million. Sa proximité de la place ne préserve d'ailleurs pas celle-ci du bombardement par les batteries ennemies qui s'établiront sur les hauteurs où il aurait été certainement placé, si le commandement territorial local avait été consulté.

Pendant la guerre de 1870-71 le général Ducrot eut à jouer un rôle de premier ordre. A Freschwiller il commandait la 1re division du corps de Mac-Mahon dont il couvrit la retraite le soir de la bataille. A Sedan il commandait le 1er corps, et, après la blessure du maréchal de Mac-Mahon, il eut à exercer pendant quelques moments le commandement en chef qui lui fut ravi par Wimpfen. Il donna dans cette circonstance le seul ordre rationnel qui pût être donné dans les conditions désastreuses où l'impéritie du commandement avait placé l'armée : l'ordre de retraite sur Mézières. Il est vrai que la présence de trois corps d'armée allemands sur la rive droite de la Meuse, en aval de Sedan, le rendait inexécutable; mais il aurait eu pour conséquence le passage de l'armée en Belgique. Enfin, pendant le siège de Paris, il fut mis à la tête de l'armée d'opération, forte de cent mille hommes, et il la conduisit à la bataille de Champigny.

Les deux premières campagnes ne durèrent que quelques jours. Pendant la troisième, toute communication était interrompue entre Paris et le reste de la France; il n'est donc pas étonnant que la corres-

pondance du général, pendant la guerre de 1870-71, soit fort peu abondante.

Pour se rendre compte de la façon dont il s'est acquitté de la lourde tâche qui lui a incombé pendant cette guerre, il faut s'en rapporter aux ouvrages qu'il a publiés sur les événements auxquels il a pris part, Wissembourg, la journée de Sedan, la défense de Paris.

Au reste nous parlerons du rôle que le général Ducrot a eu à remplir pendant la guerre de 1870-1871 dans l'analyse que nous ferons prochainement de la remarquable histoire de cette guerre que vient de publier M. Arthur Chuquet.

Lt-Colonel Patry.

EN SAHARA

A travers le pays des Maures.

I. — DE BORDEAUX A DAKAR

— Lieutenant, je viens sur les ordres de...

— Pardon, Monsieur, mais je ne suis pas lieutenant.

— Vous n'êtes pas lieutenant? C'est extraordinaire... Cependant vous vous appelez bien Donnet?

— Parfaitement...

— Alors je ne me trompe pas... Donnet... C'est vous le lieutenant Donnet! Tenez, lisez.

Et je lis. C'est exact : à trois reprises différentes je trouve mon nom précédé de ce joli mot de « lieutenant ».

Tout s'explique. C'est une erreur de l'administration, qui ne s'habituera que très difficilement à cette singulière manie qu'ont les ministres, aujourd'hui, de confier parfois des missions à des civils.

— Lieute... pardon... Monsieur... reprend mon interlocuteur, je viens, sur les ordres du chef de bureau, lever toutes oppositions de la part de la douane et faire immédiatement procéder à l'embarquement de vos bagages.

Cela est dit le 5 février 1894, à dix heures de matinée, à Bordeaux. Et celui qui nous apporte cette bonne nouvelle est un garde-magasin appartenant au service colonial.

Le brave homme! Songez au service qu'il nous rend! Depuis le lever du soleil nous pataugeons dans la boue des quais, lancés à la poursuite de nos malheureux colis que des douaniers trop zélés s'arrachent.

— Combien paient les cotonnades? demande l'un.

— Attendez un peu, je vas voir au bureau, répond l'autre.

Et à pas comptés, aussi lentement qu'un douanier peut marcher, il va au bureau.

— Eh! là-bas, crie un troisième, que contient ce ballot? et cet autre? et puis cet autre encore? — Total : quarante-deux colis à visiter.

Nous y serions encore, sans la providentielle intervention des *Colonies*.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous mesurer avec un autre ennemi également fort redoutable : le lieutenant de la Compagnie des Messageries maritimes chargé de l'embarquement des marchandises.

Nouveau genre de difficultés. Sur nos colis les marques ne sont pas assez apparentes. D'où nécessité de se procurer un pot de peinture, un pinceau, des vignettes — et de procéder, nous-mêmes, à cette besogne supplémentaire.

Ci, une heure de travail et la perte presque totale, par suite de taches successives, d'un superbe complet gris, arboré pour la première fois.

Mais l'on sonne. Le chaland va partir qui doit nous transporter à Pauillac, où se trouve le paquebot.

Il est parti. La Gironde s'élargit. Dans le brouillard ses bords plats disparaissent. La houle s'accentue; les flots se donnent déjà des allures de petites vagues.

Un Bordelais, près de moi, m'affirme que c'est là un spectacle unique au monde.

Nous roulons pendant quatre heures. Soudain devant nous, sous le ciel gris, se dresse le *Portugal*, un des plus beaux bâtiments de la Compagnie des Messageries.

« Un des plus beaux »... Le voyageur a toujours l'inoffensive manie de considérer comme « le plus beau de tous les bateaux » celui sur lequel il doit accomplir une traversée.

On hisse les marchandises; les passagers se hissent. Le chaland s'éloigne. Et le *Portugal* lève l'ancre une demi-heure plus tard.

Six heures. Le dîner. Dans le vaste salon servant de salle à manger, chacun s'étudie, s'observe. On fait de grands efforts de physiognomonie pour assigner, d'après leur tête, une profession à ceux que l'on verra passer et repasser tant de fois devant soi durant le voyage; cependant que le maître d'hôtel, grave et solennel, procède à l'installation des convives.

La volonté de cet homme nous place devant un officier d'artillerie de marine de Dakar et un notable argentin, rentrant dans le pays de ses pères après huit mois de fugue à Paris.

On mange le potage en silence. Au poisson, des éclats de voix claironnante nous tirent de notre torpeur. Un monsieur très gras, flanqué d'un mon-

sieur très maigre, ayant en face de lui deux dames jouant le rôle de personnages muets, cause avec beaucoup trop d'animation.

Nous sommes au lendemain de l'exécution de l'anarchiste Vaillant, et le gros monsieur exprime en termes enflammés sa haine contre les ennemis de la société.

— Il faut les exterminer tous, vocifère-t-il, en lèvant les bras. Pas de quartier! Je ne fais pas de politique, moi! je suis un homme paisible, moi! mais!!!...

Le monsieur très maigre hoche du chef approbativement. Les deux dames restent impassibles.

Et le monsieur très gros continue. Maintenant il égrène le chapitre « Souvenirs ». Sarah Bernhardt en fait les frais — Sarah Bernhardt qu'il a pu voir « comme je vous vois », lors d'une traversée du Havre à New-York.

— Ça peut être une grande artiste... c'est même une grande artiste, quoi qu'en disent certaines gens; mais à coup sûr ça n'est pas une personne bien élevée. Imaginez-vous — et ici la voix baisse, comme honteuse de ce qu'elle va dire — imaginez-vous qu'elle montait sur le pont en pantoufles et en cheveux!...

— Si j'avais été commissaire, je ne l'aurais pas to-lé-ré! reprend le monsieur très maigre, en appuyant sur chaque syllabe.

Cette conversation, scrupuleusement rapportée, résume toute la vie de bord. Le bord, c'est la société en raccourci, avec toutes ses intolérances, ses hypocrisies, ses préjugés.

Vous quittez Paris, la France, un peu las du monde, de ses obligations — et vous retrouvez, circonscrites dans un espace de 400 pieds carrés, sans aucun espoir d'y échapper, toutes ces obligations : cette discipline féroce à laquelle on est bien forcé de se soumettre quand on ne veut point passer pour un trouble-fête, un original, un ours mal léché...

6 *janvier*. — Lever le plus tard possible. On s'accoude sur les bastingages, regardant fuir la mer. Puis on s'assied; puis on se lève; puis on se rassied... Et les mêmes personnes passent et repassent devant vous, processionnellement, marquant le pas avec la houle... Et les mêmes conversations s'engagent. Les officiers parlent femmes ou commentent l'*Annuaire;* les commerçants se laissent tenter par la politique : ils renversent des cabinets, opèrent des réformes dans les tarifs de douane ou tracent un plan de campagne pour la prochaine guerre; les fonctionnaires coloniaux se livrent à d'intéressantes études comparatives sur la vitesse des bateaux à vapeur.

— Je parie pour 15 nœuds.

— Et moi pour 14!

— Vous vous trompez, Messieurs, ajoute un troisième, la vitesse est, en ce moment, de 14 nœuds et demi.

— Enfin nous verrons bien, reprend le premier, qui tient à ses 15 nœuds et n'en veut point démordre. Nous n'avons qu'à consulter le tableau de route... Et tous de se diriger vers le tableau de route appendu à la paroi de la salle à manger.

Brochant sur toutes ces distractions, de fréquentes parties de piquet, de poker ou de tonneau; deux ou trois romances chantées le plus souvent par quelque amateur ayant plus de bonne volonté que de réel talent, accompagnées sur un piano très faux et presque aphone; la permission accordée à un petit nombre de privilégiés, par le commandant, de s'aller promener sur la passerelle...

Et voilà, sans en rien omettre, ce que l'on peut faire et dire à bord d'un paquebot.

... Nous passons en vue de la Corogne. Désormais notre marche sera : droit vers le sud.

Ce matin, 7 février, l'atmosphère, jusque-là plaquée de gris, s'illumine. Le soleil est de la fête; la mer semble de diamant.

Lisbonne est près de nous.

A 30 milles au large, un immense circuit formé par un alignement de rochers.

Puis l'entrée dans l'estuaire du Tage. Des falaises au pied desquelles la vague paresseuse vient se briser avec regrets, — des falaises dominées par des maisons blanches, des moulins à vent barrant le ciel de leur rotondité.

Et plus loin, bien plus loin, derrière ces falaises, des hauteurs boisées s'en allant mourir en pentes très douces en l'intérieur des terres.

La côte s'effile. Ce sont maintenant de véritables montagnes que surmontent d'anciens châteaux forts. Et de nouveau des maisons blanches, pittoresquement groupées — au premier plan.

De plus en plus, on se rapproche. L'Océan devient lac. Oh! ces blanches maisons essaimées sur la grève, perdues dans les épaisseurs de verdure... ces maisons en leurs formes rigoureusement carrées, écrasées au sommet par la terrasse, qui rappellent les petits châteaux de carton que l'on nous donnait quand nous étions enfants!...

Et sous ce ciel bleu, ce ciel qui rit éternellement, cette évocation du premier âge vous redonne les joies de l'enfance. Et l'on en vient à se demander comment, et par quelle cruauté de la nature, il se fait que tous ces peuples aimés du soleil, de ce bon soleil qui conserve les choses, ne gardent pas, comme leurs maisons, leur aspect de jeunesse, — comment il se fait qu'ils vieillissent!

Doucement, glissant sur l'eau, nous passons devant le palais royal de Quéluz, les maisons de plaisance de Bellas, la tour de Belem, massive, engoncée, surchargée d'ornementations arabes, l'air d'une grande dame un peu ennuyée de ses dentelles et de ses bijoux qui l'écrasent; le magnifique couvent des Hiéronimites, chef-d'œuvre de l'ogive, bâti par Manoël le Fortuné, « le seigneur de la conquête, de la navigation, du commerce de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde » et rappelant ces temps légendaires de la gloire passée du Portugal.

Combien passée!

Que não tem visto Lisboa
Não tem visto cosa boa.

(Qui n'a pas vu Lisbonne — n'a rien vu de beau.

En rade. Le bateau stoppe. Des miséreux hâves, dépoitraillés, « sans hauts-de-chausse et sans pourpoints », s'approchent à toutes rames. Leurs barques se pressent, se heurtent, s'accrochent, se croisent et s'entre-croisent. Et ce sont des jurons, des menaces, des poings tendus.

Qui arrivera le premier?

L'un d'eux s'est accroché à nous; il ne veut plus lâcher prise. Mon compagnon de route Bonnival, qui baragouine l'espagnol, essaie de l'éloigner. Peines perdues. Le drôle ne comprend pas ou feint de ne pas comprendre. Il faut nous résigner: nous sommes devenus son bien, sa chose. Il nous empile dans son canot.

Mais, à moitié chemin entre le quai et le paquebot que nous venons de quitter, arrêt brusque. Notre homme au courant des procédés mis en usage par les maîtres chanteurs, nous fait comprendre que si nous tenons absolument à être à terre ce soir, il faut accepter ses conditions: Vingt francs ou la perspective de passer toute une nuit dans le bassin du port.

Faute de sergent de ville pour constater la tentative d'extorsion de fonds exercée sur nos personnes, nous prenons le parti de faire la police nous-mêmes. En de simples gestes — et c'est étonnant comme la mimique peut être éloquente dans certains cas — nous faisons ressortir à Manoël — en Portugal tout le monde s'appelle Manoël — qu'exorbitantes sont ses prétentions. Nous lui donnerons cinq francs. S'il n'est pas satisfait, nous prendrons en mains les avirons. S'il n'est pas satisfait encore, nous nous débarrasserons de sa personne en la jetant à l'eau — et ramènerons nous-mêmes l'esquif à quai.

Manoël a fort bien compris; il fait preuve du meilleur caractère. Un quart d'heure après, le débarquement s'effectue sans encombres.

Flâneries, au hasard, à travers les rues de Lisbonne

La ville, comme Rome, est bâtie sur sept collines. Les maisons, capricieusement dévalent sur les pentes, pressées, serrées les unes contre les autres, en un défi jeté à l'équilibre.

Les hommes sont en veste courte, pantalons collants, mouchoir noué autour de la tête.

Les femmes: en robes rouges à pois blancs et mantilles.

Têtes brunes, massives, aux traits accentués, proéminents, indices de croisements avec les nègres; corps carrés, trapus, solides sur la base, prédisposés à l'embonpoint; vivacité, exubérance, surtout dans le geste; — caractère plus méridional encore que ne le comporte l'origine première.

Qui a vu l'Espagne a vu le Portugal.

Même aspect au dehors. A tous les pas, le bureau de tabac aux cent mille sortes différentes de cigares; le marchand de comestibles étalant jusque sur la chaussée ses tonneaux ventrus. De loin en loin, le café, lieu sévère de réunion, où l'on ne consomme que de l'eau sucrée additionnée de jus d'oranges; le magasin « à l'instar de Paris », derrière la vitrine duquel, en des écrins de velours, repose la montre remontoir nouveau modèle et le bracelet en simili-diamant — ou bien encore l'étoffe aux couleurs voyantes, dernier cri de la mode.

L'inévitable place Camoëns, avec la statue du grand homme, enclose de maisons basses, bordée de larges trottoirs, rendez-vous du tout-Lisbonne.

Un fouillis de ruelles, d'impasses, de carrefours menant aux quartiers excentriques, seulement habités par les plus besogneux et par d'hospitalières filles, brunes et charnues, aux costumes aussi légers que les mœurs.

La longue enfilade des quais, empuantis de guano, encombrés de barriques de vin et de paniers de fruits, avec une population de débardeurs, forts gars aux lèvres lippues, à la peau bronzée, chargeant un sac sur leurs épaules ou donnant un coup de pioche, à des intervalles aussi éloignés que possible.

Marquant le pas, voici une compagnie de fantassins qui défile. On se croirait transporté en pleine Allemagne, à voir ces uniformes sombres sobrement galonnés et les gigantesques casques à pointe qui dominent les têtes.

Un officier à cheval précède la colonne. Il est grand, mince et blond. L'illusion est complète...

Moyennant la modique somme de 1 200 reis, — et ici j'ouvre une parenthèse pour dire que le reis, unité monétaire en Portugal, valant à peu près un demi-centime, il faut, pour acheter simplement quelques douzaines de faux-cols ou un complet de drap, se livrer à des calculs énormes et mobiliser, dans une addition, un nombre incommensurable de zéros; — moyennant, dis-je, la modique somme de 1 200 reis,

l'hôtel Francfort nous sert un merveilleux repas : quantité de petits plats à base de tomates et de piments, à noms barbares, et un vin épais, sirupeux, montant dru à la tête.

Le lendemain à onze heures après, une fort mauvaise nuit dans un fort mauvais lit, nous regagnons le *Portugal*.

A petite vapeur, nous passons devant la ville : un ruban de maisons toujours blanches qui se déroule le long de la mer toujours bleue, et sous un soleil un peu voilé de nuages, mais avec de brusques coups de lumière aveuglante, faisant pressentir les régions plus chaudes.

... C'est la fin des falaises : un roc taillé en forme de proue. Et ce roc c'est la fameuse *Quenouille*, le promontoire le plus occidental du continent.

Puis plus rien : l'Océan et le ciel.

A l'avant, tout un lot d'émigrants portugais. Des hommes à figures de bandits, pêle-mêle couchés, jouant aux cartes, avec, pour enjeu, la *bota* pleine d'*amontillado*, qui circule de mains en mains et diminue à vue d'œil.

Des disputes éclatent, des lueurs, vite éteintes, passent dans les yeux...

On se menace, mais à mots étouffés, pour ne pas éveiller l'attention des matelots dont le pas tranquille fait contraste avec toute cette agitation.

Dans quelques coins, on entend l'accordéon geindre et des chants s'élever; on voit des groupes se former et les danses commencer.

En ce silence du plein large, à la lueur de la lanterne qui oscille à la pointe du mât, on trouve joliment pittoresques ces mélopées barbares qu'un rythme unique appuie, — tantôt sortant comme une plainte, tantôt se dispersant en notes stridentes qui font briller les dents blanches dans le noir d'encre de la barbe.

La danse? Un déhanchement, une ébauche de luxure, — mais avec ce quelque chose de naïf qui rappelle le piétinement nègre au son de l'unique tam-tam.

... Cercle autour d'une grande et forte fille. Elle tourne, tourne, avec une conviction profonde, autour de sa mantille déroulée... les bras en amphore, le torse violemment rejeté en arrière, le regard extasié.

Et nous la trouvons belle, cette fille aux lèvres en relief, aux mains pataudes déformées par le travail.!. Nous la trouvons belle de toute la beauté donnée par l'art. Car il y a de l'art dans cette musique à la diable, de l'art qui s'ignore. Et c'est peut-être celui-là qui est l'art véritable.

A quelques pas de la danseuse, un second rassemblement s'est formé. Un passager interprète, *ad usum populi*, les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Il mêle agréablement le classique au moderne, voire même à l'ultra-moderne. Mais son morceau de résistance, toujours bissé, c'est la *Grève des Forgerons :*

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève...

Et cela dit avec de grands gestes, des sursauts de voix, puis une véritable explosion tonitruante lorsque le vieil ouvrier, se précipitant sur son adversaire, d'un seul coup de son lourd marteau d'enclume lui brise le crâne.

L'auditoire en reste béant d'admiration. Et d'applaudir!...

10 *février*. — Quelque chose d'indécis, cachant la ligne de l'horizon, et qui disparaît bien vite. C'est le groupe des îles Canaries. Plusieurs frottent avec soin les verres de leur lorgnette, croyant apercevoir le Pic de Ténériffe. Peines perdues.

12 *février*. — A neuf heures du soir, en vue de la côte sénégalaise. Un feu, deux feux qui brillent : c'est le phare du cap Manuel, c'est le phare des Mamelles. Et voici, se donnant presque la main : les îles Madeleine et Gorée. Enfin devant nous, se penchant doucement vers l'eau, Dakar, — Dakar, devinée plutôt qu'aperçue en la nuit noire, Dakar presque fantastique à la lueur clignotante de ses rares réverbères.

Une barque accoste. Un fonctionnaire colonial, quelques officiers d'infanterie de marine, montent à bord. Nous apprenons de leur bouche le massacre de l'expédition Bonnier. Tous ces braves gens cernés par les Touaregs, faisant leur trouée à coups de fusil, à coups de baïonnette et tombant écrasés par le nombre...

— Ce pauvre Bonnier tout de même! quel brave garçon!

Et ce sont des souvenirs ramassés au hasard, des épisodes des précédentes campagnes, des tranches de vie passée en de lointaines garnisons, dans les avant-postes, sous la tente; de colossales « bordées » tirées à Paris, où six mois de solde coloniale sautaient en une nuit, avec les bouchons des bouteilles de clicquot. Tout cela raconté avec une tristesse contenue, mais qui perce parfois, même à travers le gros rire, et qui fait trembler, au bord de la paupière, une larme vite essuyée.

— Pauvre Bonnier!

Et ces pauvres petits troupiers, blancs ou noirs, serrés autour du drapeau, les mains crispées sur les crosses, mourant si loin, si loin... là-bas, au seuil du grand désert!...

13 *février*. — Une plage basse de sable jaune : c'est Dakar. Bâtie un peu en amphithéâtre; de larges rues

montant droit, à l'ombre des cocotiers. Çà et là un baobab énorme, ventripotent, au bord d'une avenue. De petites maisons à terrasses, peintes en blanc ou en jaune; puis, tout autour, d'immenses étendues vides, dans l'attente vaine des constructions de rapport, servant de lieux de réunion à un tas de petits nègres, têtes nues, pieds nus, narguant les tessons de bouteilles accumulés.

Et vers le sud, fermant le port, d'énormes rochers montant les uns sur les autres : digue puissante contre laquelle les vagues s'émiettent... Et de nouveau des rives plates, chauves, au loin se confondant avec la mer.

Sur les quais, à l'extrémité desquels s'entasse la houille destinée à l'approvisionnement de la flotte, se trouvent le mouvement, la vie.

Voici la gare: voici le principal hôtel de l'endroit, une grande bâtisse bête que cerclent deux massifs balcons de bois, genre chalet suisse; puis la pharmacie, un peu plus loin l'hôpital; les bureaux des différentes compagnies de transports maritimes; la douane...

Un peu partout, pêle-mêle, des noirs s'étirant au soleil. Des femmes passent en costumes bigarrés, avec le foulard traditionnel noué autour de la tête. Puis de gros traitants, le fez sur l'oreille et — l'on n'a jamais su pourquoi — une ombrelle à la main.

Toute cette foule hétérogène, vêtue, au hasard, de « boubous » blancs ou bleus, de vieux pantalons, de vieux tricots, coiffée de vieux casques, de vieilles boites de conserves, marque Rodel de Bordeaux — nu-pieds ou chaussée de bottines éculées, — toute cette foule piaille, jacasse, avec force gestes, avec force roulements d'yeux, dignes des *Hanlon-Lee*.

Il est près de midi, et nous ne prendrons le train que demain à six heures. Que faire au soleil? Les rues sont désertes. Chacun se cache derrière ses persiennes bien closes. Si nous allions au café?

Le café, sur n'importe quel point du globe, que ce soit à Paris, que ce soit à Shang-haï ou à Calcutta, est toujours le lieu d'intéressantes observations. En un coup d'œil, autour des tables de marbre, on fait connaissance avec les échantillons les plus divers de la population du lieu; en quelques minutes, pour peu qu'on prête l'oreille, on est au courant de tous les « potins », de tous les on-dit, de toutes les querelles...

Une heure de café — et voilà acquis au psychologue des trésors de ridicules... La bêtise humaine, réserve inépuisable pour le romancier et l'auteur dramatique, peut-elle atteindre de plus solennelles hauteurs qu'au café, dans ces conversations qui suivent ou qui précèdent l'habituelle partie de manille et de piquet?

Règle générale, dans toutes nos colonies, où cependant tous se connaissent, on se groupe, au café, par grades et par fonctions. Un administrateur croirait déroger s'il partageait son vermouth avec un commis des douanes ou un humble employé de comptoir; un officier préférerait garder les arrêts de rigueur plutôt que d'admettre en sa compagnie un fonctionnaire qui ne ferait pas au moins partie du « cadre principal ».

Vous voyez ce monsieur, au bout de la table, mélancoliquement assis en face d'un bitter-curaçao : c'est un chef de bataillon.

Combien triste est son sort! Il ne peut frayer avec les capitaines, puisqu'il leur est supérieur; il ne peut lier connaissance avec un commerçant, puisqu'il reste entendu que le commerçant n'est pas de son monde.

Alors il reste seul, il s'ennuie, il a le spleen — et meurt d'une maladie de foie.

... Cependant, peu à peu, la grande salle se remplit. Chacun prend sa place habituelle. Les domestiques noirs circulent de chaises en chaises, distribuant la glace à pleins verres. On se salue cérémonieusement, comme à Paris, comme dans le monde, — en s'appelant par son grade. Et l'on cause de tout et de rien. De l'avancement, des faveurs, des passe-droits, de ceux qui ont fait leur chemin, de ceux qui ne l'ont pas fait.

Et quelle variété de types!...

C'est d'abord le monsieur habitant l'Afrique depuis cinq ou six années, qui attache une importance extraordinaire à la stricte observation des lois de l'hygiène.

— Méfiez-vous de l'alcool! vous dit-il, méfiez-vous surtout de l'absinthe! L'absinthe est fatale... On ne peut connaître le nombre des victimes de cette funeste passion...

— Voilà, se dit-on, un brave homme. Il me donne un excellent conseil. J'en profiterai.

Vous retournez au café le soir même : quelle n'est point votre stupéfaction en l'apercevant les yeux en arrêt devant une absinthe.

Voici le colon qui se croit obligé de vous communiquer, à vous nouvel arrivant, ses vues personnelles dictées par une longue expérience, sur le meilleur vêtement à adopter en pays tropicaux.

— Surtout et avant tout, mettez-vous à votre aise. Ne vous serrez pas. Gardez-vous, comme de la peste, de ces abominables modes européennes. Pas de chemises de toile. Proscrivez très sévèrement ce diminutif de la guillotine qu'on appelle le faux-col...

Quelques heures plus tard vous rencontrez ce brave homme sur la principale avenue de la ville. Il porte le faux-col élégamment cassé, la chemise impeccablement blanche, le complet de drap fin à revers de soie et les souliers vernis!

Trois dames les suivent. Ne croyez pas qu'elles ont revêtu les vêtements amples qui laissent le corps entièrement libre de ses mouvements. Ces martyres de l'étiquette ont un corset très serré, une jupe tailleur, des bottines pointues à boutons, un chapeau-capote et une ombrelle dont un baigneur, sur une plage de Normandie, ne voudrait pas à coup sûr.

Qu'on aille dire, après cela, que le soleil du Sénégal est dangereux!

G. Donnet.

(*A suivre.*)

THÉATRES

Madame Miolan-Carvalho.

Je n'ai pas la prétention de résumer ici l'admirable carrière de la grande artiste que nous venons de perdre. Les renseignements précis me manquent; et, du reste, ceux qui ont été donnés par les journaux suffisent à satisfaire les amateurs de chronologie. Parmi ceux-ci, il en est tout de même d'un peu surprenants : je ne dirai pas lequel de nos confrères se sentait encore hier tout ému en songeant au « trio des masques » de *Don Juan* lorsqu'il était modulé par Mme Carvalho... qui chantait Zerline, laquelle n'a jamais, que je sache, paru dans le « trio des Masques »... Tout ce que je voudrais, c'est parler un peu de la grande artiste et dire tous les regrets que j'ai de sa mort.

Le souvenir de Mme Carvalho est intimement lié pour moi au souvenir de mes premières émotions musicales. C'est dans *Roméo et Juliette* que je l'entendis tout d'abord; en quelle année, je ne m'en souviens guère. C'était à l'Opéra-Comique, lors d'une reprise qui fut donnée de l'opéra de Gounod, peu de temps avant, je crois, la rentrée de Mme Carvalho à l'Opéra dans *Hamlet*. Le ténor Duchesne chantait Roméo, M. Bouhy le frère Laurent, et M. Melchissédec Capulet. L'interprétation était l'une des meilleures qu'on ait jamais eues. De Mme Carvalho, surtout, j'ai gardé un souvenir ineffaçable. Comme sa voix s'élevait pure et fraîche encore au-dessus du superbe *Prologue!* comme elle chantait la valse du premier acte! comme elle disait délicatement le *Madrigal!* avec quel art et quelle émotion elle chantait le duo de l'*Alouette!* mais, surtout, comme elle disait le second acte, les deux duos qui le composent! J'ai encore et j'aurai longtemps « dans l'oreille » certaines inflexions, certaines nuances d'une incomparable justesse d'expression. Nous avons eu depuis, tant à l'Opéra-Comique qu'à l'Opéra, des Juliette fort distinguées à coup sûr: jamais aucune n'a dit comme elle certaines phrases du second acte de *Roméo*. Vous rappelez-vous la manière dont elle disait : « Phœbé, de ses rayons inconstants, j'imagine... » et surtout la fin de cette même phrase : « N'accuse pas mon cœur dont tu sais le secret!... » Pureté de la voix, art suprême de la chanteuse, compréhension du texte, diction d'une parfaite netteté, tout se réunissait pour donner une impression presque impossible à rendre: l'union intime, absolue, de l'interprète et de l'œuvre. Et, certes, l'œuvre a survécu à sa principale interprète; mais le souvenir de celle-ci me revient chaque fois que j'entends *Roméo*. Ah! ces notes graves et un peu nasales sur « Mais accuse la nuit, dont le voile indiscret... »! On eût dit que cette cadence mélodique, chère à Gounod, avait été créée par lui pour Mme Carvalho.

L'impression qu'on avait à l'entendre ne venait pas, il faut le reconnaître, du talent de l'actrice : Mme Carvalho était peu comédienne. Dans *Roméo*, elle s'était un peu animée, ce me semble. Mais pour le reste, qu'elle chantât Mireille, Zerline, Marguerite, la Comtesse, Pamina, Isabelle, ou Ophélie, son jeu ne se modifiait guère : un geste tranquille du bras droit étendu devant elle tandis que la main gauche venait caresser les cheveux, cela lui suffisait pour tous les sentiments qu'elle avait à rendre. On le lui reprochait presque ces jours-ci, et non sans injustice. Songez aux rôles qu'elle avait joués jusqu'à la moitié de sa carrière : la *Fanchonnette*, le *Caïd*, les *Noces de Jeannette*, *Giralda*, même le *Pré-aux-Clercs*... Était-il possible de « faire quelque chose », comme on dit, de pareils fantoches de théâtre? Prenez l'artiste la mieux donée, la plus inspirée, la plus tragédienne si je puis dire, une Viardot, une Materna, une Krauss : faites-lui jouer la Reine (des *Huguenots*), et vous verrez ce qu'elle en tirera! Même plus tard, les drames où MM. Barbier et Carré avaient arrangé Shakespeare à leur manière ne fournissaient guère matière au développement de la puissance tragique. Moitié incompréhension de l'œuvre, moitié désir de l'adapter aux moyens des musiciens pour qui ils travaillaient, les « auteurs » tournaient tous les rôles de femmes vers la « romance », et s'efforçaient de rendre les personnages de Shakespeare tout à fait semblables aux types traditionnels de l'opéra de Scribe. Mme Krauss s'est essayée dans *Faust*, après elle nous y avons vu Mme Caron : tout ce qu'elles ont pu faire de plus que Mme Carvalho, ç'a été de mettre davantage en relief la scène de l'Église et celle de la Prison, et cela, il faut bien le dire, au préjudice des autres parties de l'œuvre, qui en sont les plus importantes et les plus caractéristiques. La « froideur » de Mme Carvalho venait, au moins pour moitié, des rôles qu'elle interprétait. Reste l'autre moitié... Et reste alors que Mme Carvalho n'était pas une tragédienne.

Mais, si elle ne mettait guère d'émotion dans son jeu, son chant contenait toutes les émotions. Un air, même quelques mesures de récitatif lui suffisaient pour donner une émotion musicale complète... Il est bien certain que le drame en musique étant un drame, le drame même et aussi l'interprétation dramatique ont, pour l'ensemble de l'œuvre, une importance considérable. Il n'en est pas moins vrai que, parmi les éléments complexes qui se réunissent pour former le drame lyrique, l'élément musical sera toujours l'élément principal. — Et c'est ici qu'il est difficile d'être d'accord avec les wagnériens purs, pour qui la « qualité » de la musique n'existe pas en dehors de son rôle dans le drame; est-il besoin de faire remarquer une fois de plus que je peux créer un drame admirable et conforme aux principes, et l'unir à une musique exécrable ? — Mme Carvalho, dans un air de Mozart, l'air de la Comtesse par exemple, savait mettre et faire sentir en raccourci l'infini de la musique. C'est en cela, et en cela surtout, qu'elle a été une artiste véritablement incomparable. Il est fort difficile, pour celui qui ne les a pas entendues, de savoir ce qu'étaient les grandes cantatrices de la première moitié de ce siècle. Je doute que personne ait jamais rendu avec une telle perfection la musique des maîtres. Encore une fois, c'était toute la musique qui tenait en quelques mesures. Je ne dirai certes pas de mal des grandes tragédiennes lyriques que ceux de ma génération ont pu entendre : Mme Krauss dans donna Anna, Mme Sucher dans Isolde, m'ont laissé, elles aussi, un souvenir ineffaçable. Et sans doute interpréter génialement un drame sublime est le but suprême de l'artiste interprète; mais n'est-ce pas aussi — j'oserai presque dire également — un miracle de l'art que de pénétrer jusqu'au fond la pensée d'un maître, de retrouver et d'exprimer à nouveau ce qu'il éprouvait et exprimait lui-même dans son œuvre?

Ce miracle-là, Mme Carvalho l'a accompli plusieurs fois, presque chaque fois qu'elle s'est attaquée aux maîtres. Songez d'où elle était partie. S'élever des gargouillades de la *Fanchonnette* et des *Noces de Jeannette* jusqu'aux plus pures inspirations de Mozart, c'est là un autre miracle plus surprenant encore que le premier. Mme Carvalho y est arrivée à force de travail, de conscience et d'intelligence artistiques. Ces mots semblent presque ironiques, aujourd'hui que la moindre échappée du Conservatoire trouve indignes d'elle des rôles écrits par un maître. Ils contiennent pourtant le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un artiste. Nul ne les a mérités plus que Mme Carvalho : elle est arrivée à un style d'une incomparable pureté. Et songez que le « style » implique la compréhension absolue de la pensée de l'auteur. Elle a su, — et personne, dans sa génération, ne l'a su au même degré, — elle a su *dire* une phrase musicale en lui donnant l'expression voulue par l'auteur; elle a su chanter, et elle a compris ce qu'elle chantait... Lors de la dernière reprise des *Noces*, elle était déjà un peu fatiguée, la voix n'avait plus sa pureté et sa facilité passées : auprès d'elle, était Mlle Van Zandt, dans tout l'éclat de sa jeune virtuosité. Lorsque vint le petit duo entre Chérubin et la Comtesse, ce fut, pour le public, une stupeur ravie : la jeune, c'était Mme Carvalho; du petit prodige, il ne restait rien!

Injustement peut-être, au moins incomplètement, Mme Carvalho restera l'interprète-type de Gounod. C'est que musicien et interprète avaient les mêmes qualités et qu'on peut les résumer de même : la perfection dans le charme. Mme Carvalho fut la Marguerite, la Mireille, la Juliette, la Baucis idéale, et que nulle ne pourra jamais remplacer.

Enfin, — et ce n'est pas sans quelque hésitation que j'aborde ce point délicat, — Mme Carvalho fut une parfaite honnête femme. La vertu des femmes de théâtre importe assez peu à leur réputation; nous admirons, de toutes nos forces, certaines dont la vertu laisse fort à désirer. Et cela, au fond, n'est pas trop injuste. Il n'en est pas moins vrai que nous gardons une reconnaissance plus respectueuse à celles qui n'ont point failli. Mme Carvalho fut de celles-là. Cette admirable artiste fut une femme admirable et une mère admirable. Sa vie de femme et sa vie d'artiste furent toutes deux des modèles de probité, de dévouement et d'honneur. Notre admiration pour elle était complète et rassurée : nous savions qu'elle en était complètement et absolument digne. Et c'est ce qui rend aussi nos regrets plus sincères et plus vifs. C'est une grande artiste qui disparaît, et aussi un grand modèle.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Aux étudiants.

Les monômes sont de ces œuvres d'initiative privée auxquelles il convient de prêter une attention aussi désintéressée que lointaine. C'est, de plus, une maladie contagieuse, sinueuse, agressive, ondoyante, qui enserre et qui se détend en un processus irrégulier et élégant très apprécié, pour sa grâce fluette, des badauds et des sergents de ville. Or parce qu'un poète promu chroniqueur (à l'ancienneté) avait uni — très joliment — des épithètes d'une vétusté savoureuse, d'un archaïsme aigu à des vocables d'un lâcheux modernisme, de jeunes hommes ont parcouru récemment les rues et les boulevards de Paris, ont

lancé vers les étoiles des injures sonores et ont vitupéré la brutalité des gens de police qu'ils frappaient sans mollesse.

Maintenant que « le calme est rétabli », que les examens pacificateurs procurent aux manifestants d'hier des angoisses et des joies plus vives et plus fécondes que les mots de M. Laurent Tailhade, on doit noter et aimer l'émotion qui saisit les étudiants lorsqu'ils se virent insulter par ce fantaisiste comme des mages vulgaires ou de simples académiciens. Ce fut une émotion universelle qui troubla, qui envahit les cafés étincelants du boulevard Saint-Michel, qui serpenta parmi la fumée des pipes, les lazzi et les plaisanteries faciles, qui se glissa dans les chambres tranquilles où brille une lampe austère et où des esprits studieux se préparent âprement à leurs destinées noblement glorieuses ou noblement obscures; ce fut une émotion qui s'empara de ceux qui penchent leur pitié et leur curiosité dévouée sur des corps d'où la vie s'échappe pour la retenir, pour la connaître, de ceux qui interrogent sans amour les ombres de Papinien et d'Ortolan, qui évoquent péniblement les ombres de Corneille et de Platon; ce fut une émotion qui n'épargna pas les fidèles servants de la chimie et de « la mathématique », qui s'imposa à tous, même et surtout aux étudiants dont parle le chansonnier, aux étudiants qui ne font rien (mais nous ne parlerons pas de ceux-là). On oublia ses préoccupations, ses rivalités professionnelles, ses rivalités sentimentales, ses petits ressentiments et ses ambitions; on laissa de côté ses opinions politiques, le livre chéri, que ce fût Musset, Baudelaire, Montaigne (pourquoi pas?), l'*Imitation*, ou Bakounine; tout le monde se sentit atteint, souffrit de la même blessure, de la même souffrance : *c'était partout la même indignation, le même frisson;* on *vit qu'on était camarades*, qu'on était *frères;* on vit qu'on avait quelque chose de commun, *qu'on avait la même âme;* et cette âme, c'était M. Laurent Tailhade qui, par un génie que, par extraordinaire, il ne se connaissait pas, par des paroles fatidiques, très involontairement, très innocemment, l'avait précisée, l'avait révélée, — l'avait créée.

*
* *

Cette âme jusque-là avait été indistincte. Ç'avaient été des luttes souvent sans courtoisie, des scissions, une prodigalité d'outrages, d'affiches, de banquets ennemis; c'étaient des réunions où des noms de professeurs et de députés amenaient des protestations, des clameurs et des coups de canne; ç'avaient été des éclosions soudaines de sociétés rivales, des récriminations à propos de billets de théâtre et autres mesquineries, des lignes menaçantes, un éparpillement de forces neutralisées; *on s'était traité ou trop en hommes, ou trop en petits garçons;* on s'était laissé prendre au leurre irritant des questions trop matérielles, trop immédiates ou trop générales et trop lointaines; on ne s'était pas soucié de ce qui, doucement, impérieusement, délicieusement, devait aplanir, faire disparaître tous les différends, rapprocher, réunir en un même sentiment, en un même élan, en un même enthousiasme tous les esprits et tous les cœurs. Qu'était-ce que ce lien? Ah! c'est une question très difficile.

*
* *

Ce lien, jeunes gens, *c'étaient, ce sont tout simplement vos vingt ans;* c'est la science qui, diversement parée, diversement nuancée, mais belle toujours de la belle beauté, habite en votre esprit et en votre cœur; c'est le souvenir des ivresses que vous avez connues, il n'y a pas bien longtemps, lorsque vous balbutiiez vos premières lettres, vos premières formules, vos premiers vers; c'est le souvenir de vos petits crimes, de vos petites niches d'écoliers (si différentes et si pareilles!); c'est le souvenir du trouble, des craintes qui vous agitèrent lors de vos premiers examens, lors de vos concours les plus cruels; c'est le sentiment des craintes et du trouble que vous infligent vos examens et vos concours éternels; c'est l'écho des paroles de vos maîtres, et, en ces paroles, l'écho des voix plus hautes et plus chères des hommes du Passé qui viennent vous parler, vous conseiller et vous guider. Vous n'avez pas les mêmes maîtres, vous n'avez pas les mêmes admirations, vous ne venez pas des mêmes provinces, vous n'avez pas les mêmes goûts, les mêmes désirs; vous ne fréquentez pas chez les mêmes restaurateurs, chez les mêmes propriétaires de salles de bal, de salles de réunions publiques : il en est parmi vous qui se glorifient d'avoir, en des jours très anciens, acclamé M. Zola en présence de M. Brunetière; il en est d'autres qui exaltent M. Guesde ou M. de Mun, qui aiment jusqu'à la frénésie, qui imitent en des périodiques introuvables les poésies de M. Francis Vielé-Griffin, que sais-je et qu'importe : *vous êtes mêmes.* Une seule chose est certaine : c'est, je le répète, que vous avez vingt ans, que vous avez la jeunesse, que vous avez la science et l'envie de savoir, que votre jeunesse est dorée, magnifiée, auréolée de cette science, de cette envie de savoir, du reflet de toutes les gloires que vous chérissez et qui vous conduisent. Vous ne serez pas toujours, vous ne serez pas longtemps étudiants (c'est la grâce que je vous souhaite). Vous deviendrez médecins, avocats, fonctionnaires ou professeurs : quelques-uns d'entre vous seront commerçants et d'excellents

commerçants; d'autres, voluptueusement, ne seront rien, seront ce « rien » charmant, ce « rien » orné qui est l'agrément et parfois le meilleur de notre société.

Mais — n'est-il pas vrai? — vous ne traversez pas vos Facultés et vos Écoles pour en retirer tout juste ce qu'il faut de vaine, de fausse science, pour obtenir, après des épreuves approximatives, un diplôme, un titre quelconque. Votre situation présente, votre situation d'étudiants n'est pas seulement une étape, une attente : ce n'est pas un voyage d'exploration à travers les amphithéâtres, les brasseries et les bibliothèques du quartier Latin : être étudiant, ce n'est pas être apprenti substitut, ce n'est pas être candidat à un pilon de pharmacien : c'est une fonction, c'est presque un sacerdoce. Vous n'avez pas encore « trouvé votre forme » et « réalisé votre type » : vous êtes cette chose incertaine, hésitante, malléable, en progrès indéfini, toujours grandissante, susceptible de toute amélioration, de tout perfectionnement, de toute perfection, cette chose indécise, sans fixité, sans contour, radieuse et admirable qui justifie encore toute confiance, toute espérance, devant laquelle les vieillards, devant laquelle vos aînés les plus récents se sentent respectueux, timides et un peu tristes, parce qu'ils se souviennent du temps où ils n'étaient pas encore *eux*, où ils n'étaient pas, où ils étaient *vous*. Il s'agit de tenir un peu de ce qu'on promet, de ne pas trop déchoir. Comment?

*
* *

C'est très simple. Il faut — sans plus — savoir ce que signifie le mot *étudiant*, d'abord, et vivre entre soi, ensuite. Les heures de cours paraissent parfois longues; mais, comme les plus belles choses du monde, elles ne durent pas toujours. Employez bien les heures qui vous restent. Vous êtes étudiant en sciences naturelles, en droit ou en pharmacie, mais, avant tout, vous êtes étudiant tout court. *Étudiez*. Regardez en vous, regardez autour de vous. Contemplez les monuments, les arbres, les bêtes. Ne vous contentez pas de dire, comme votre ami Fantasio, en une minute de mélancolie : « Je voudrais être ce monsieur qui passe. » Songez quelque peu à ce monsieur qui passe; demandez-vous ce que peuvent être ses goûts et ses idées, et que la vie qui vous entoure, qui vous étreint, vous saisisse, vous grise et épanouisse un peu votre âme! Puis, le soir, réunissez vous entre camarades, et parlez, non de la dernière farce de Chose, du dernier amour de X..., et du dernier article de Y..., mais de ce que vous avez vu, de ce que vous avez senti, de ce que vous avez compris et de ce que vous n'avez pas compris. Vous êtes la même famille, vous vous éclairerez les uns les autres, et vous goûterez cette joie saine, cette joie si rare de vous entendre vivre et frémir ensemble. Est-ce vraiment si impossible? C'est une affaire de sagesse — et un peu d'humilité.

Je sais : vous avez vos idées. *Vos idées!* Ç'a été, en une cour triste de lycée, avec la cigarette furtive, un journal furtif : un fait grossi par le silence, par l'enfance, un mot qui a germé et qui est devenu effrayant; ç'a été une conversion nerveuse, un coup de foudre, une opinion saisie par « considération personnelle », parce qu'un petit ennemi était de l'opinion contraire; — ou bien tout simplement on se proclame « quelque chose en ... iste », parce que c'est bien porté, parce que c'est nécessaire, — et l'on devient très vite sectaire, on va s'inscrire aux étudiants antisémistes, aux étudiants collectivistes, aux étudiants adhérant au parti ouvrier, etc., etc.

*
* *

Ne vaudrait-il pas mieux réfléchir — et voir? Avouez-vous que vos opinions politiques, sociales et autres sont d'excellentes plaisanteries de collège dont le temps est passé, et feuilletez ce grand livre du monde peu lu et peu usé dont parle Descartes : il est au programme. Autour de vous, vous vous en rendez compte, ce sont les préjugés aigris, aigus, terribles, les instincts les plus bas, les plus puissants, les plus odieux, — et vous êtes entre ces préjugés et ces instincts. Vous pouvez leur résister si vous vous groupez pour penser et pour exister. Ce seraient des conversations passionnées et amicales, des questions et des explications, des opinions doucement redressées, doucement éclairées; ce seraient des sourires plus que des rires — ce serait avant tout une camaraderie très désintéressée et très haute. Vous n'êtes pas l'un pour l'autre des étrangers; interrogez-vous : vous avez les mêmes secrets, les mêmes impressions lointaines et proches; vous avez vécu de la même vie, des mêmes joies et des mêmes tristesses, des mêmes déceptions et des mêmes espérances. Vous avez dans les yeux la même tendresse et la même flamme, vous avez sur les lèvres les mêmes vers qui pleurent et qui chantent. Vous avez marché ensemble lorsqu'il s'agissait de défendre votre honneur : ce fut un héroïsme facile; ayez l'héroïsme, ayez la sagesse de vous unir tous pour longtemps. Ce serait, ce sera moins une association (dont le nom, avec quelques privilèges, est un peu commercial) qu'une union, une confrérie, une armée pacifique est forte. Et ce serait, ce sera une œuvre féconde.

*
* *

Vous partez, vous êtes déjà partis, loin des examens, loin de cette ville tyrannique et câline. Dans votre province, dans vos villages, vous vous souviendrez malicieusement d'abord des journées de trouble

où l'on s'injuriait, où l'on se frappait aux noms de M. Jaurès et de M. Leroy-Beaulieu, des jours où l'on « *conspuait l'Assoc* » jalouse, « l'*A* privatif » qui vous empêchait d'aller applaudir à prix réduits *Pour la couronne* et les *Gaîtés de l'Escadron*. Puis ces souvenirs deviendront plus ternes, deviendront un peu amers et vous aimerez âprement la solidarité, la fraternité. Il y a là un devoir pour vous. Il vous appartient de faire disparaître de notre avenir les esprits étroits qui, isolés parmi leurs condisciples, deviennent de plus en plus étroits, de faire disparaître ces autres isolés qui, haineux et farouches, forment ce qu'un de nos plus charmants écrivains a appelé « le prolétariat des bacheliers ».

Unissez sinon vos rêves, du moins la splendeur et l'ardeur de vos rêves. Vous êtes « le parti de demain », vous êtes cette promesse, ce danger, cette chose angoissante et belle qu'est Demain. Faites que ce Demain soit radieux, clair, innocent : ne laissez pas croire à M. Laurent Tailhade que vous n'êtes d'accord que pour faire du bruit : montrez que vous êtes conscients de votre puissance — et de votre imperfection ; songez unanimement à devenir plus complets et meilleurs, — et vos amusements seront moins factices, votre joie sera moins nerveuse : vous vous aimerez, vous vous sentirez alliés et frères, vous aurez des confidents sans ironie, des protecteurs sans morgue et sans méchanceté. Méditez là-dessus dans vos petites villes ennuyeuses et chères, en la somptueuse mélancolie des heures d'août et de septembre. Et vous aurez de la reconnaissance pour M. Laurent Tailhade qui a, lui, la vertu de ne pas pardonner aux gens à qui il a fait du mal ; vous pourrez lire le *Pays du Mufle* où il y a quelques ballades consciencieuses et laborieuses, où le poète a su placer un très beau vers, qui est — naturellement — de Racine :

Je voudrais être assise à l'ombre des forêts,

et comme vous serez vous-mêmes assis à l'ombre des forêts, calmes, chargés de diplômes, avec de belles pensées et de longs espoirs, vous laisserez Tybalt

Parmi les lis et les pétunias

tandis que

Son rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées...

ce qui, comme on sait, est son occupation ordinaire, car il n'insulte — en prose et en vers — que pour se reposer et pour se divertir.

HELJY.

BULLETIN

Le choix des chefs-d'œuvre (1).

Il convient d'encourager toute entreprise ayant un but véritablement artistique, et la publication des *Chefs-d'œuvre* est de ce nombre. Depuis que les procédés de reproduction par la photographie et la photogravure ont atteint la perfection que vous savez, je ne crois pas en effet qu'aucune tentative ait été faite, répondant mieux à l'idée qu'on s'en doit proposer. Chaque fascicule mensuel contient deux reproductions, signées Braun, d'œuvres de peinture, de sculpture et d'architecture empruntées aux principaux musées d'Europe. La rédaction du texte explicatif a été confiée à quelques-uns des plus autorisés d'entre nos critiques d'art, et cette première année renferme des études de M. André Michel sur Mme Vigée-Lebrun ; de M. Roger Marx sur Millet et sur Rembrandt, de M. Arsène Alexandre sur Rubens, accompagnées de remarquables épreuves des œuvres qu'elles commentent. C'est dire le soin avec lequel a été présenté l'ensemble de la publication.

Je voudrais cependant y faire une objection, qui selon moi d'ailleurs s'adresse non pas seulement à cette publication, mais encore à toutes celles qui jusqu'ici ont pu avec quelque raison être rangées dans la catégorie des *Choses d'art*. Elle tient toute en ceci : Pourquoi s'obstiner, sous couleur de vulgarisation, à ne donner, des maîtres illustres consacrés par le temps, que les œuvres mille fois gravées déjà, usées en quelque façon, banalisées par leur universelle réputation ? Pourquoi, lorsqu'il s'agit de Léonard, reproduire pour la mille et unième fois cette *Joconde* si attirante ?... — Mais depuis le temps qu'elle nous attire, ne faut-il pas craindre qu'elle ne vienne à nous lasser ?... Lorsqu'on étudie cet adorable Botticelli, pourquoi faut-il toujours que ce soit avec cette œuvre piétinée elle aussi par la mode, au point d'en avoir subi quelque usure : son éternel *Printemps ?* N'estimez-vous pas que c'est manque d'égards envers ces morts illustres et si réellement féconds, de les présenter à l'admiration des non-initiés toujours avec le même masque, la même identique figure ? Il y a là je ne sais quoi de trop facile et de fatigant, et l'on finirait par croire qu'il peut entrer quelque embarras dans la pensée de qui, voulant qu'on en eût grande idée, avait par cela même mission de varier ses choix !

Il n'en est rien, Dieu merci ! De Léonard certes, si j'avais voulu qu'on prît une exacte et originale connaissance, étant donné qu'une place unique lui devait être attribuée, je n'eusse choisi ni la *Joconde*, ni la *Vierge aux Rochers*, ni la *Sainte Famille*, ni telle autre composition pareillement célèbre et que toute mémoire un peu cultivée saura évoquer à sa guise... ; mais bien plutôt, en ce coin mystérieux de l'*Ambrosienne* ou du *Brera*, mon choix se fût porté sur telle esquisse — vierge ou jeune homme, je ne sais, saint peut-être, que m'importe ! — en qui, tout aussi intense et moins banalisé par l'usage, s'affirme le génie de ce premier maître des passions intellectuelles.

(1) A propos de la publication des *Chefs-d'œuvre*. Éditeurs, H. Laurens et Braun.

A s'entendre dire que la *Joconde* n'était point l'unique œuvre de Léonard, les profanes eussent appris quelque chose; et quant aux amateurs éclairés, ils auraient prêté une attention plus complaisante à des traits tout aussi beaux, mais infiniment moins vulgarisés!

S'agit-il du complexe Botticelli? Il faut tout d'abord regretter que la *Pallas* n'ait pas été plus tôt découverte, car alors, sans hésitation aucune, voilà l'œuvre admirable et vraiment originale qui se trouvait toute désignée, cette Pallas, rappelez-vous, récemment retrouvée par un Anglais, à la barbe des conservateurs de Florence, en plein musée des *Offices*, une incomparable merveille d'ailleurs, et une vraie découverte. Mais en dehors du *Printemps*, que d'œuvres exquises et d'essence plus rare ne pouvait-on préférer? La *Calomnie*, la *Judith*, l'*Adoration des Mages*, la *Naissance de Vénus*, autant de compositions admirables et de genres différents, parmi lesquelles on pouvait choisir dans les seules galeries de Florence.

— Quoi que vous en pensiez, répondra-t-on, ce sont d'immortels chefs-d'œuvre que la *Joconde* et l'allégorie du *Printemps*; et, puisque notre but, vulgarisateur pour une part, était de donner une grande idée des maîtres que nous présentions, ne l'avons-nous pas atteint? Cela peut se défendre en effet, et j'y souscris volontiers sous la réserve des précédentes remarques. Mais voici venir un point où notre objection, semble-t-il, va reprendre toute sa portée : c'est lorsque, ayant à choisir entre plusieurs chefs-d'œuvre d'un maître, peu connus par surcroît en notre pays, vous les écartez de parti pris, pour vous en tenir à l'œuvre banale, hypnotisés par sa réputation surfaite. C'est véritablement faire échec à l'idée d'art qui doit constamment régir une publication de cet ordre. Tel est le cas pour la *Sainte Famille* de Murillo. Évoquant ces souvenirs d'ardente Espagne, qui de loin nous reviennent et nous emplissent d'émotion, comme le pénétrant arome d'un parfum associé à quelque chère image, il nous plaît de revivre ces heures où, dans la fraîcheur d'une salle retirée, le vrai génie de Murillo nous fut révélé: non point le Murillo des Assomptions et des Saintes Familles, des Vierges immatérielles aux yeux inexpressifs, à la chevelure idéalement blonde, à la robe éternellement bleue et blanche, avec leur légion de petits anges potelés et rosâtres, mais le Murillo de ces deux magnifiques compositions relatives à la *Fondation de Sainte-Marie Majeure*... et qui sont la gloire de l'Académie San-Fernando, aussi magnifiques que peu connues! Reproduire et étudier une de ces toiles eût été faire œuvre d'art vraiment originale : il est fâcheux qu'on n'en ait point eu l'idée.

PAUL FIAT.

Pietro Giannone.

M. Pierantoni, professeur de l'Université de Rome sénateur et avocat, vient de publier une édition complète du *Triregno* de Pietro Giannone, le grand historien. M. Pierantoni trouve à la fois le temps de professer, de parler et d'écrire, tout cela avec art; et dans cet art se mélangent la fougue et l'éloquence d'un Napolitain avec la science et l'expérience savante d'un Latin au temps de Cicéron. Il a fait précéder le *Triregno* (1) d'une préface qui, à elle seule, est un livre : 150 pages in-folio, un tout complet, qui suffirait pour faire connaître l'œuvre de Giannone. Cette préface porte en tête comme titre : « L'esprit de Giannone » : c'est bien en effet l'esprit et l'âme de Giannone, de toute son œuvre, ses tendances, ses ambitions et sa grandeur. Il le proclame l'initiateur de la philosophie de l'histoire.

Si l'œuvre de Giannone est peu connue en France, sa vie et ses tribulations le sont bien moins encore : en les lisant on a peine à croire qu'au XVIIIe siècle les persécutions contre les personnes pouvaient subsister injustes et arbitraires ainsi qu'au moyen âge. En voici un très court résumé :

Pietro Giannone (2) naquit le 7 mai 1670 dans un petit village du Mont Gargano dans les Pouilles, appelé Ischitella, de très modestes parents. Il fit ses études, jusqu'à la philosophie, sous la direction d'un moine franciscain.

En 1694 il alla à Naples pour étudier le droit. Le célèbre Domenico Ansilio, professeur de l'université de Naples, fut son maître pour l'histoire des lois romaines. Ansilio professait l'école des idées que Cujas en France et Francesco d'Andrea à Naples avaient fait triompher. Il étudia aussi l'histoire ecclésiastique. En ce temps-là les questions de juridiction féodale étaient très agitées; la philosophie occupait beaucoup l'esprit de Giannone, tout rempli des idées de Gassendi. A Naples il approfondit encore ses travaux philosophiques, Descartes devint son auteur préféré. Il travaillait toutes choses, même l'anatomie. Son amour d'apprendre et de savoir était tel que, n'ayant pas d'argent pour acheter les œuvres de Cujas, il copia de sa main presque tous ses livres. Il était convaincu qu'on ne peut connaître les lois d'un peuple que si on connaît l'histoire de ce peuple. Il fut obligé de se faire avocat pour pouvoir vivre; mais dès qu'il eut acquis quelque argent il se retira à Pausilippe et se mit à écrire son *Histoire civile*. Ses amis l'appelaient : « le solitaire », tant il était absorbé par son travail. Après quatorze ans de retraite solitaire il publia, en 1723, son *Histoire civile du royaume de Naples*.

Cette publication provoqua beaucoup d'émotion parmi les gens de lettres et les avocats : beaucoup d'envieux la critiquèrent et bientôt les jésuites et les moines commencèrent du haut de la chaire, dans des discours et dans des sermons, à blâmer les idées émises par Giannone; puis ils arrivèrent à le traiter d'hérétique, affirmant qu'il avait nié le miracle de saint Janvier. Pour éviter le tumulte et les troubles, le vice-roi donna l'ordre aux supérieurs des couvents de ne pas laisser prononcer le nom de l'auteur en chaire; il fit même expulser un jésuite qui avait injurié plus que les autres l'auteur de l'*Histoire civile*. Malgré les démarches de ses amis, les jésuites obtinrent de la « curia vescovile » l'excommunication de

---

(1) 3 vol. in-folio, Rome, Typ. elzeviriana d'Ad. Ved. Pateras. *Triregno* veut dire les trois règnes, le terrestre, le céleste, le papal, quelque analogie avec le poème de Dante.

(2) Sur Pietro Giannone, voyez l'article d'Arvède Barine, dans la *Revue Bleue* du 31 octobre 1891.

l'auteur et de l'éditeur du livre comme coupables d'avoir publié sans permission. Les amis de Giannone lui conseillèrent de se réfugier à Vienne. Le récit du conflit avec le pouvoir ecclésiastique et la fuite de Giannone se trouvent dans la préface qui précède le premier volume; dans cette préface il y a une description fort intéressante, de Vienne en 1723 : le parti catalan papiste, avec les Italiens et les Allemands s'y partageaient la puissance impériale à la cour de Charles VI.

L'Empereur, auquel Giannone était recommandé par plusieurs savants et par le prince Eugène de Savoie, lui vint en aide et lui donna une pension de mille florins. Giannone s'établit alors près de Vienne et se mit à écrire le *Triregno*, ayant l'espoir de retourner à Naples. Mais la conquête des Deux-Siciles par Charles de Bourbon, fils d'Élisabeth Farnèse, obligea les Napolitains à abandonner Vienne, et Giannone qui ne touchait plus sa pension se réfugia à Venise, ne pouvant rentrer à Naples : malgré toutes les démarches qui furent tentées, le gouvernement ne voulut pas déplaire à la cour de Rome. A Venise Giannone fut tenu en grand honneur par les citoyens de toutes les classes, mais il y fut encore persécuté par les jésuites qui ne désarmaient pas et qui trouvèrent de nouveaux arguments contre lui, affirmant qu'il avait nié dans son *Histoire civile* le pouvoir de Venise sur l'Adriatique. Giannone se défendit par écrit, mais les jésuites ayant appris qu'il allait faire une nouvelle édition de la *Storia civile*, résolurent de le perdre.

Le soir du 13 septembre 1735, après l'Ave Maria, alors qu'il rentrait chez lui, il fut entouré sur le pont de San Stefano par une bande de sbires qui lui jetèrent un manteau sur la tête et le conduisirent de force sur la place Saint-Marc. — Là le lieutenant de police lui intima l'ordre du chef de l'Inquisition de quitter Venise immédiatement, il fut mis de force dans une barque par des soldats et conduit après une journée de navigation à Crespino près de Ferrare. A grand'peine il gagna Milan, craignant toujours d'être dénoncé et emprisonné. Ces craintes l'obligèrent à se réfugier à Genève où il se crut enfin à l'abri des persécutions. Mais Charles-Emmanuel était en dissidence avec la curie romaine, et le marquis Ferrero fut requis par ladite curie d'avoir à expulser des Etats de Sardaigne Giannone s'il voulait s'y fixer, et d'avoir à l'emprisonner s'il séjournait à Turin ou à Chambéry. Le gouverneur de Chambéry était le comte Picon. Pensant rendre un grand service à la curie romaine, il dépêcha un de ses officiers près de Giannone; il lui dit être un grand admirateur de son talent et il l'engagea à venir chez lui dans un petit village de Savoie, à l'occasion de la fête de Pâques prochaine.

Giannone ayant accepté l'invitation se rendit en Savoie. A peine entré dans la maison de son soi-disant ami, il se trouva entouré d'hommes masqués. Affolé par cette mise en scène, Giannone se crut dans une caverne de voleurs; mais l'un d'eux, nommé Guastaldi, lui dit que par l'ordre du roi il allait être emprisonné à Chambéry, pour avoir attaqué dans ses écrits le pouvoir du pape. On lui ordonna de faire venir ses manuscrits, parce que le roi lui interdisait toutes nouvelles publications. Des indiscrétions avaient fait connaître l'existence de son manuscrit du *Triregno*, et la publication devait en être empêchée par tous les moyens. Le plus efficace était d'enfermer l'auteur de l'ouvrage : aussi fut-il envoyé dans les prisons de la Porte du Pô à Turin, et là le Saint-Office lui proposa d'abjurer les pages du *Triregno*. Après un long séjour dans la prison et de longues et cruelles hésitations, Giannone se décida à déclarer que les pages les plus véhémentes du *Triregno* étaient des opinions copiées et tirées d'autres auteurs, et non pas les siennes. Depuis sa réclusion, Giannone avait écrit trois discours sur les Annales de Tite-Live, pour faire comprendre au roi de Sardaigne que les historiens et les jurisconsultes qui protègent l'indépendance des princes sont utiles. Il composa en prison aussi un ouvrage important : l'*Église sous le pontificat de Grégoire le Grand*, et un autre : *les Doctrines des Saints Pères de l'Église*. Ces œuvres catholiques orthodoxes furent inutiles. Le gouvernement de Sardaigne était d'accord avec la curie romaine pour le garder en prison et tâcher de détruire son œuvre. En mars 1748, Giannone mourut dans la prison de la citadelle de Turin. A l'annonce de sa mort, le gouvernement de Charles III, voulut honorer sa mémoire à l'heure où l'homme ne pouvait plus lui créer d'embarras ni de complications. Ganucci, le fameux Pisan qui depuis de longues années gouvernait les Deux-Siciles, ordonna la publication d'une édition de ses œuvres et fit donner une pension au fils du malheureux historien.

La révolution de 1789, la Restauration, les révolutions de 1821 et de 1848 ne laissèrent pas de loisirs aux esprits pour les grandes études philosophiques. La révolution de 1848 fut préparée par les idées néo-guelfes de Balbo, Gioberti et autres; la censure ecclésiastique existait encore.

Quand P. Mancini alla en exil en Piémont, il réunit les ouvrages que Giannone avait composés en prison, et il les publia sous les auspices du roi Victor-Emmanuel, roi de l'Italie unifiée. Mancini trouva à la bibliothèque de Milan la seconde partie du *Triregno*, et enfin dans les archives de la maison Borbone le *Triregno* complet, qui fut déposé à la Bibliothèque nationale. — Giuseppe Ferrari, le philosophe bien connu en France, fit huit leçons sur Giannone et son œuvre.

En finissant ce trop court résumé de la vie de Giannone, que j'ai extrait et traduit de la préface de M. Pierantoni, je voudrais pouvoir citer quelques pages entières contenant ses appréciations sur les grandes lignes de l'histoire au temps de Giannone, et puis et surtout des envolées d'artiste comme celle-ci : « Au moment où je remets à la lumière ces trois volumes, toutes les libertés sont affaiblies, et il semble que la pensée de la patrie dort comme la Nuit de Michel-Ange dans la chapelle des Médicis. Cependant je ne crois pas que le grand réveil italien soit éteint, ni fermée l'ère qui pousse le monde aux sublimes aspirations de la vérité! »

C.-C. DE MOLINA.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

12 juillet, *Suisse Libérale* (de Neuchâtel). — Extrait d'une correspondance particulière de Berlin montrant quel est l'esprit qui règne encore en Allemagne. « M. de Buol s'est aussi montré sous un jour assez singulier dans le discours qu'il a prononcé dernièrement à Brême, lorsque les membres du Reichstag et quelques journalistes s'y rendirent après les fêtes de Kiel. Admirablement reçus dans la fameuse cave de l'Hôtel de Ville, les invités furent salués par le bourgmestre, M. Grœning, qui, dans son enthousiasme, compara l'état florissant du commerce de l'Allemagne avec la situation pitoyable où se trouvaient les négociants d'autrefois lorsque la patrie allemande n'était qu'un morcellement infini d'États de toute espèce. A cette allocution M. de Buol répondit par un toast à la ville de Brême, et ajouta qu'à son avis cette grande différence entre la situation actuelle et les temps anciens n'était nullement frappante, qu'il n'était pas d'ailleurs un amateur de comparaisons, mais que si l'on voulait en faire une, il préférerait encore le bon vieux temps à l'époque contemporaine. Ce langage est compréhensible dans la bouche d'un membre du parti du centre qui a toujours combattu la formation de l'empire allemand sous la conduite de la Prusse, mais quand cet homme est devenu président du Reichstag et qu'il occupe ainsi une position qu'on peut considérer comme neutre, il pourrait prononcer des paroles qui soient plus à leur place, et il est tout naturel que les partis libéraux en aient été un peu offusqués. »

14 juillet. — Le *Journal de Genève*, à propos de M. Georges Rodenbach, s'exprime en ces termes sur le catholicisme de certains jeunes écrivains :

« Ce même élément moral ne manque pas moins à la philosophie religieuse du poète qu'à la dévotion de ses héros. Qu'est-ce donc qui l'a ramené au catholicisme de son enfance? C'est d'abord la musique, le chant des orgues dans les vieilles églises, l'odeur de l'encens et de la cire brûlant devant les autels. Ce sont à peine des émotions: ce sont plutôt de simples sensations dont il se grise et nous grise comme d'autres se grisent des plaisirs du monde. On a changé de divertissements, mais la religion, ainsi goûtée et louée, n'est qu'un divertissement comme un autre. Aussi ne peut-elle enfanter rien d'autre que des descriptions littéraires; ce n'est que de l'art qui s'évapore en beaux vers et en belles phrases.

« La seconde cause de ce catholicisme poétique, c'est le pessimisme absolu. Le pessimisme appelle sans doute la religion comme un remède. Mais ici la religion ne semble faite que pour entretenir ou alimenter ce pessimisme d'imagination et non pour le guérir. On parle de Dieu, pour avoir l'occasion de gémir pieusement sur le mal qu'il se donne et le peu de récompense qu'il trouve dans sa création. On le maintient sur l'autel pour avoir le droit tout ensemble de le prier et de le maudire, de l'aimer et de le haïr. D'autres vont plus loin encore: le mysticisme leur est précieux parce qu'il relève le goût banal du péché.

« Tout cela n'est qu'un travers d'esprit que quelques écrivains qui ont l'oreille du public ont mis à la mode. Gare la réaction! Après le naturalisme nous avons eu le symbolisme. Les symbolistes paraissent si peu sérieux et en feront tant qu'ils ramèneront à leur tour la génération de demain au delà d'Auguste Comte, jusqu'à Voltaire. L'histoire du paysan ivre de Luther est éternelle. »

15 juillet, *Univers*. — Extrait d'une étude consacrée par un ecclésiastique à l'éducation des jeunes filles en Amérique : « La haute instruction des jeunes filles a commencé ici, dans les universités du sexe fort, par cette pratique de la coéducation que les Américains ont acceptée avant de la discuter. — C'est à Ann Arbor, dans le Michigan, que le premier essai a été expérimenté dans une large proportion. Déjà à Oberlin, on avait constaté que l'introduction de l'élément féminin adoucissait quelque peu les rudes fermiers de l'Ohio, et que les relations entre maître et élèves prenaient un caractère plus poli, plus correct. Les brimades (*hazing*) avec leurs plaisanteries féroces disparaissaient, les duels entre élèves si fréquents, dans le Sud surtout, devenaient rares, et les luttes entre la Faculté et les étudiants, luttes qui allaient jusqu'au combat, armes à la main, passaient dans le domaine de la légende. On ne signalait pas d'inconvénients, et, à l'expérience, les femmes se montrèrent plus assidues aux cours, plus constantes au travail, plus susceptibles de réflexion, d'études patientes : finalement, elles formèrent la tête de toutes les classes.

« Dès lors, pour l'Américain qui ne s'attarde pas aux théories, ce problème, qui passionna beaucoup lorsqu'il fut posé, devint un fait, et on a cessé de le discuter.

« L'Église méthodiste fut la première à se lancer dans la coéducation. C'est dans l'Athènes d'Amérique, à Boston, qu'elle fonda sa grande école. *Harvard college* ne recevait pas les jeunes filles; elles vinrent en foule dans l'hospitalière demeure qui s'ouvrait pour elles, et la *Boston University* demeure aujourd'hui l'institution-type du système. »

16 juillet, *Journal*. — Extrait d'un article de M. Bergerat sur les noms propres au théâtre et dans les romans :

« La vérité est, en somme, en ceci, que les noms défendus se défendent tout seuls contre les romanciers et les dramaturges. C'est à nous à rendre le nôtre impossible, à force de gloire par le talent et les belles actions. Si Balzac en a emprunté deux à l'époque impériale, Hulot et Rastignac, il est à remarquer qu'ils n'étaient point suffisamment sonores dans l'histoire pour lui échapper. Les familles se sont tues devant les droits du génie, et elles ont été sages en cela, puisqu'elles profitent aujourd'hui de leur discrétion même. Le grand Tourangeau leur a insufflé l'immortalité qui leur faisait défaut. Elles vivent désormais sur les lèvres des hommes. Mais Balzac n'a nommé aucun de ses personnages Desaix, Masséna ou Ney, et tout est là, dans l'espèce, comme on dit au Palais même. »

17 juillet, *Soleil*. — De M. de Kérohant en faveur des compagnies de colonisation.

« En résumé, une grande compagnie de colonisation telle que la Compagnie anglaise du sud de l'Afrique, qui peut passer pour le modèle du genre, représente l'association du capital et du travail, de la capacité administrative et de la science. Agissant sous le contrôle de l'État, mais organisée comme un grand établissement commercial et non comme une administration, la compagnie de colonisation n'impose pas aux colons les tracasseries et les lenteurs administratives, la paperasserie des bureaux et les subtilités juridiques qui découragent les initiatives individuelles et étouffent l'esprit d'entreprise. Nous sommes persuadés qu'une compagnie de colonisation ayant un gros capital et dirigée par un homme de la valeur de sir Cecil Rhodes ferait de Madagascar, ou tout au moins de la partie salubre de Madagascar, un pays prospère où les colons français pourraient s'établir, trafiquer et vivre, comme ils s'établissent, trafiquent et vivent en Égypte, dans la République argentine, au Mexique ou aux États-Unis. Car le Français est beaucoup plus colonisateur qu'on ne le croit. Ce qui l'effraye, ce ne sont pas les colonies, mais les administrations coloniales. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32661. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 27 JUILLET 1895

LA POLITIQUE

Nous lisions hier dans une revue anglaise : « Les conservateurs remportent la plus grande victoire électorale du siècle. » Avant les élections, on s'attendait à la défaite des libéraux : la défaite s'est changée en déroute. Le peuple anglais a condamné nettement la politique des dernières années.

L'échec des libéraux s'explique d'abord par le *Home Rule*. Ceci nous montre, une fois de plus, qu'on ne saurait parler et juger de la politique étrangère avec trop de réserve. De ce côté du détroit, nous suivions avec intérêt les efforts de M. Gladstone pour améliorer la situation de l'Irlande. Pour nous autres Français, — ou tout au moins pour beaucoup d'entre nous, — l'œuvre du « grand vieillard » était œuvre de justice. Les Anglais en jugent autrement : pour eux, la politique du dernier cabinet touchait à l'unité nationale ; l'équilibre de l'empire était menacé par le *Home Rule*.

Si l'on voulait chercher toutes les raisons de la victoire des conservateurs, il faudrait sans doute faire une large part au chauvinisme, en prenant ce mot dans sa meilleure acception. Non seulement le peuple anglais est patriote, très patriote, mais il a le sentiment qu'il est un grand peuple : il veut l'être, et c'est pourquoi il l'est. Un ministre qui parle de la grandeur de l'Angleterre est entendu de toutes les classes de la société : on ne lui marchandera ni les dévouements ni les sacrifices. Il est clair que le chauvinisme anglais, à tort ou à raison, rêve une plus grande action dans le monde avec le gouvernement conservateur qu'avec le gouvernement libéral.

Ces choses, et d'autres encore, la Chambre des lords en avait le sentiment très net. Il faut bien reconnaître aujourd'hui que, dans le conflit entre les deux moitiés du parlement, c'est la Chambre haute qui avait l'opinion avec elle. Et, pour le dire en passant, voilà un argument qui n'est pas sans valeur pour ceux qui soutiennent que deux Chambres sont nécessaires dans le gouvernement représentatif, si l'on veut éviter ces entraînements d'un jour que le pays condamne le lendemain.

Autant qu'on en peut juger, l'avènement du parti conservateur modifiera la politique extérieure de l'Angleterre plus que la politique intérieure : ce qu'on peut affirmer, en tout cas, c'est que le nouveau gouvernement anglais ne ressemblera pas à ce qu'on appelle un gouvernement conservateur sur le continent.

Les hommes qui formeront la majorité de demain ont un programme. Ils savent ce qu'ils veulent. Voici, au hasard, quelques-unes des questions qu'ils se proposent d'étudier, avec la volonté de les résoudre : mesures favorables à l'agriculture, tarifs des chemins de fer, dépopulation des campagnes, habitations ouvrières, amélioration de la loi des pauvres, retraites pour la vieillesse. Ce sont là des idées qui nous sont familières ; elles reviennent à chaque instant dans nos discours et nos écrits : il sera intéressant de voir comment le bon sens anglais saura en faire des réalités.

Ce qui fait la force des Anglais, c'est que la politique conservatrice est chez eux une politique progressiste. Un conservateur, en Angleterre, n'est pas un homme qui craint les réformes : c'est celui qui, sans rien bouleverser, s'efforce d'améliorer ce qui existe.

PAUL LAFFITTE.

25 juillet.

LA TRAGÉDIE DE SOFIA

Le prince Lobanoff, ministre des affaires étrangères, recevant la mission bulgare qui visite à cette heure la Russie, demanda : « Sa Majesté le Tsar n'a aucun grief personnel contre le prince Ferdinand; moi-même je n'ai aucune prévention contre la Bulgarie : mais êtes-vous bien sûrs que M. Stambouloff ne reviendra jamais au pouvoir ? » Le chef de la mission répondit : « M. Stambouloff ne reviendra jamais au pouvoir. »

Quatre jours après, M. Stambouloff, sortant du cercle de l'Union, était mis dans l'impossibilité de revenir jamais au pouvoir : on l'assassinait dans une rue de Sofia à huit heures du soir.

C'était le 16 juillet 1895. Ce même jour paraissait à Paris une brochure intitulée : *la Bulgarie au lendemain d'une crise*. Cette brochure visiblement inspirée par le gouvernement bulgare actuel n'est qu'une diatribe violente contre l'ancien dictateur. Quelques lignes citées suffiront à montrer l'esprit de cette publication officieuse du ministère Stoïloff :

Comme sous ses lourdes bottes un grincement de mauvais augure se faisait entendre, comme, en dépit de ses mouchards, il voyait se dessiner dans le pays une opposition qui n'avait d'abord compté que quelques émigrés en Russie, en Serbie, en Roumanie et à Constantinople, il s'entoura d'une armée de sbires, de criminels auxquels il avait fait grâce, de gens sans aveu qui lui servaient d'instruments dociles pour l'exécution de ses sourdes intrigues; de ces drôles il fit sa garde d'honneur; ils l'accompagnaient dans ses sorties, qu'enfin il n'osa plus faire que de nuit et qui le plus souvent ne le conduisaient qu'au club de l'Union où, en compagnie de ses âmes damnées, il pouvait se livrer à ses deux passions maîtresses, la boisson et le jeu. On pouvait le comparer soit à un chef de prétoriens à l'époque du Bas-Empire, soit à un satrape oriental...

Aussitôt que le pouvoir dont il avait abusé d'une façon si scandaleuse fut arraché des mains de Stambouloff, on entendit l'orage populaire gronder contre lui. Toutes les injustices qu'il avait commises lui furent jetées à la face; un formidable cri de haine et de vengeance retentit dans tout le pays. Il fallut, pour le protéger, placer des sentinelles autour de sa demeure. Il n'osa plus, il n'ose point encore aujourd'hui s'aventurer dans la rue. C'est la nuit seulement qu'il se glisse furtivement hors de sa maison, entouré de cette même bande de scélérats, de vils acolytes qui autrefois trouvaient des avantages fort appréciables à lui servir d'instruments et qui aujourd'hui ne trouveraient plus personne pour rémunérer leurs services...

Parmi les séides les plus remarquables de Stambouloff, il y avait d'abord un certain Gruntscho, son second, un condamné aux travaux forcés pour meurtre, que Stambouloff avait gracié et dont il avait fait un de ses intimes; il accompagnait Stambouloff à Pianore pour le mariage du prince.

Gruntscho est le domestique qui, après le meurtre, poursuivit les assassins et fut blessé et arrêté par les gendarmes.

De telles coïncidences sont fâcheuses pour les ennemis politiques tant intérieurs qu'extérieurs de M. Stambouloff.

Certes, il serait criminel et absurde de même soupçonner que ceux-ci ont eu une part matérielle quelconque dans le drame de Sofia. Mais du moins on voit quelles excitations ces attaques systématiques devaient produire chez des esprits violents et incultes, ayant été plus d'une fois froissés et irrités par les procédés, à la vérité, très brutaux de M. Stambouloff. Elles ont abouti à la fin prématurée et sanglante de l'homme le plus remarquable qu'ait vu paraître la Bulgarie depuis son émancipation et qui fut une des figures les plus curieuses de cette fin du XIXe siècle.

*
* *

M. Stambouloff a toujours été assez maltraité par la presse française. Son hostilité à la Russie était la raison de cette défaveur, et ses brutalités, ses cruautés peut-être servaient d'excellentes illustrations à son portrait peu flatté. Cela est étrange, en effet, si l'on s'efforce de rendre justice à Bismarck qui fut notre plus grand ennemi, auquel nous devons nos plus pénibles humiliations et la perte de deux provinces; si l'on tâche, en parlant de lui, à se dépouiller des préventions nationales, il n'est donc pas impossible d'examiner avec impartialité le rôle de Stambouloff et de porter sur cet homme un jugement exempt de passion et débarrassé des idées occidentales sur le mode de gouverner.

D'excellents patriotes et humanitaires, qui durant longtemps exhalèrent leurs anathèmes contre « Alexandre le pendeur », transportèrent leur indignation contre « le bourreau Stambouloff » lorsque l'entente franco-russe ne permit plus de s'exprimer sur le Tsar avec une pareille désinvolture. Nous ne contredirons pas d'ailleurs à la réputation d'extrême rigueur que s'acquit M. Stambouloff.

Mais l'art du gouvernement n'est pas une idylle, même et surtout lorsqu'il s'agit de gouverner une nation de paysans et de bergers à peine émancipés de la domination ottomane. Tous les popes, les instituteurs, les marchands sachant lire et écrire se croyaient aptes à exercer les plus hautes fonctions publiques, et il n'était pas d'étudiant arrivant des Facultés de Paris ou de Montpellier ou encore des Universités de Genève, de Vienne ou de Leipsick, qui ne fût convaincu d'être le futur Richelieu de la Bulgarie.

Et à peine sortis des conspirations et des révoltes contre les Turcs, les Bulgares n'avaient pas encore

perdu l'habitude de se servir des moyens usités en ces circonstances. Le fusil, le revolver et le yatagan étaient mis au service de toutes les ambitions et de toutes les prétentions. Bien sot qui s'en indignerait, car il ne pouvait pas en être autrement.

Toutefois de pareilles mœurs rendaient impossible l'établissement d'un gouvernement régulier et le développement normal et progressif de la nationalité bulgare. Il fallait de toute nécessité qu'un homme surgît, énergique et impitoyable, décidé à tout briser et à tout réduire à merci. Stambouloff fut cet homme. Lorsque la prison et l'exil ne lui suffirent pas contre ses ennemis, c'est-à-dire contre les ennemis de l'État, la potence et le peloton d'exécution eurent leur rôle à remplir. Panitza fut la plus illustre des victimes de Stambouloff. C'était un excellent militaire, de très solide trempe et fort ambitieux. Il pouvait jouer un rôle important. Si Stambouloff ne l'avait fait fusiller c'est lui qui aurait fait fusiller Stambouloff.

***

Ce n'est pas le désir de la Russie qu'un état stable et ordonné s'organise dans les pays qu'elle espère un jour s'annexer. Les vieux procédés qui lui ont plus d'une fois réussi lui paraissent encore bons de nos jours. Nul plus que le gouvernement russe ne souhaita ardemment, autrefois, que l'anarchie régnât en Pologne et ne s'entendit mieux à maintenir le désordre en ce pays. Les résultats de cette tactique ont été excellents pour la Russie. La même politique qui aboutit si bien pour la Pologne est mise en œuvre dans les pays des Balkans.

Aucune diplomatie n'est plus ferme en ses desseins que la diplomatie russe. Les petits avantages immédiats la touchent peu : seul le but lointain qu'elle poursuit lui importe.

Tant qu'elle crut que le prince de Bulgarie ne serait qu'un vassal du Tsar, la Russie tendit à la constitution d'une Grande Bulgarie forte et solidement gouvernée.

Mais il en fut en Bulgarie comme il en avait été en Moldo-Valachie. Dans ce dernier pays, après la guerre de 1829, le général Paul Kisseleff occupa les principales places avec un corps de troupes jusqu'en 1834. Lorsque à ce moment-là les Russes s'en allèrent, ils étaient cordialement détestés, eux qui, quelques années auparavant, avaient été accueillis comme des sauveurs et des frères.

En 1881, quand le général Dondukoff-Korsakoff quitta Sofia, les mêmes sentiments n'étaient pas loin de s'être emparés de l'esprit de la plupart des Bulgares. Dès lors les dispositions de la Russie commencèrent à se modifier : elles changèrent tout à fait après l'échec définitif de la mission Kaulbars-Soboleff.

Les intrigues contre Alexandre de Battemberg, coupable de ne s'être pas montré un docile instrument entre les mains de la chancellerie pétersbourgeoise, aboutirent à l'enlèvement du prince. La réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie lui créait un domaine trop important, et la victoire de Sliwnitza lui avait donné une auréole, qui lui aurait facilité l'exercice de son pouvoir.

C'est après cet enlèvement que commença le rôle de Stambouloff. La lutte contre la Russie lui était imposée par les circonstances ; voici ce que dit la brochure *la Bulgarie au lendemain d'une crise*, sur les relations entre Russes et Bulgares, telles qu'elles sont comprises par tous les patriotes :

> Le peuple bulgare n'oublie pas que son affranchissement est l'œuvre de la Russie, il se plaint seulement que celle-ci repousse systématiquement ses témoignages de gratitude. Mais les considérations d'indépendance nationale, politique et économique priment le sentiment de reconnaissance, sans l'effacer.
>
> Un peuple de cinq millions d'individus qui, après avoir subi cinq siècles de domination mahométane impitoyablement fanatique, n'a vu passer à l'Islam que 170 000 de ses nationaux, n'a nulle envie, à peine échappé aux chaînes des Turcs, de tendre les bras aux fers des Russes, dont il a entendu le cliquetis si proche et si menaçant aux premiers jours de son existence autonome. Feu M. de Giers avait une notion exacte des sentiments bulgares, lorsqu'il disait : « Les Bulgares ne veulent pas encore se fondre dans la grande bouillie. » Non certes ! Malgré cette tendance, incompréhensible pour eux, que manifestent certains étrangers à exploiter avec malveillance l'expression de « russophile » et malgré le dépit douloureux que leur causent d'ailleurs les procédés hostiles et dédaigneux de la Russie, il y a des russophobes en Bulgarie, mais point de russophiles, si du moins on entend par « russophobes » ceux qui persistent à repousser toute entente formelle avec la Russie par crainte de ses visées ambitieuses, et par « russophites » ceux qui seraient disposés à une réconciliation avec les Russes au prix de l'indépendance de la Bulgarie.
>
> La vérité, c'est que dans leurs aspirations vers la liberté, les Bulgares ne se sont jamais laissé séduire par leurs affinités d'origine et de croyance avec les Russes. Aussi longtemps que l'Autriche fut en guerre avec la Turquie, c'est-à-dire pendant des siècles, c'est en l'Autriche seule qu'espéra la Bulgarie.

Ces paroles prennent une gravité toute particulière venant des ennemis de M. Stambouloff, des hommes actuellement au pouvoir, avec l'assentiment desquels est partie la députation bulgare qui est en ce moment en Russie. Et même l'auteur anonyme de la brochure gouvernementale reproche à M. Stambouloff, non pas d'avoir fait preuve de sentiments hostiles à la Russie, tandis que le peuple bulgare aurait été favorable à cette puissance, mais bien d'avoir exploité, au profit de son ambition, la défiance instinctive des

Bulgares contre les Russes, sans partager lui-même cette défiance.

Ainsi tomberait, de l'aveu de ses adversaires, l'accusation adressée à M. Stambouloff d'avoir eu une politique étrangère fâcheuse aux intérêts de sa nation et peu conforme aux vœux de son peuple.

Pour oser braver la puissante Russie, avec les chétives ressources de la naissante Bulgarie, M. Stambouloff dut chercher un appui auprès de la triple alliance; l'Autriche-Hongrie, l'Italie et l'Angleterre le soutinrent avec énergie; le gouvernement allemand, au contraire, montra toujours de la réserve à son endroit. Seules en Allemagne, la presse libérale par haine du tsarisme et la presse catholique par crainte de l'orthodoxie, se montraient favorables au dictateur bulgare.

Il est à remarquer que, en présence du crime de Sofia, l'organe attitré du prince de Bismarck, les *Hamburger Nachrichten*, prend violemment à partie les journaux allemands qui profitent de cette circonstance pour attaquer la Russie. Bismarck reste fidèle à l'opinion qu'il a exprimée si brutalement un jour, lorsqu'il a dit que « toute la Bulgarie ne valait pas les os d'un grenadier poméranien ».

*
* *

Le jeune prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, que M. Stambouloff, pour en faire le souverain de la Bulgarie du Nord et du Sud, alla chercher dans le château d'Ebenthal où il élevait des oiseaux et collectionnait des papillons, était apparenté à toutes les maisons régnantes d'Europe. Cette circonstance ne le rendit pas toutefois personne agréable à la cour de Russie, et chacun s'accordait à dire, lorsqu'il arriva à Sofia, que si le premier prince de Bulgarie était resté six ans sur son trône, le second n'en avait pas pour six mois. Il y est depuis huit ans, et a dépassé le temps d'Alexandre de Battemberg.

Ce beau résultat fut dû à M. Stambouloff; il convient d'emprunter encore un passage à la brochure déjà citée :

Il faut reconnaître que, pendant les premières années du règne du prince Ferdinand, la main de fer de Stambouloff a tenu les rênes avec une rigueur utile et même indispensable.

Les attentats et les complots tramés par des émissaires venus de l'étranger et parfois en partie exécutés par eux, menaçaient la personne du prince et la situation si laborieusement acquise du jeune État bulgare. Stambouloff sut les déjouer grâce à son audace et à sa vigilance prodigieuses, qui n'ont été surpassées que par sa rigueur impitoyable à châtier les coupables.

Une activité couronnée de tels succès ne pouvait que resserrer davantage les liens entre le prince et le ministre.

C'est pour cela sans doute que Ferdinand de Saxe-Cobourg, dès qu'il se crut assez fort, voulut jouer au « petit Guillaume » et, par un des plus beaux actes d'ingratitude princière qu'il soit possible d'imaginer, se débarrassa du ministre puissant auquel il devait de compter dans la famille des souverains européens, et de ne plus être un simple cadet d'une des innombrables branches de la maison de Saxe. Et le rédacteur de la brochure officieuse s'exprime sur cet événement avec une simplicité naturelle des plus curieuses :

Pour le prince, fidèle observateur de la constitution, il ne pouvait se présenter que deux circonstances permettant de se débarrasser de Stambouloff : un échec du ministère à la Chambre ou la démission offerte par le ministre lui-même; en outre, il fallait qu'une opposition constituée existât où l'on pût choisir les éléments d'un cabinet nouveau. Cette condition ne se trouva réalisée qu'en mai 1894; jusqu'à ce jour il avait été réellement impossible d'éloigner Stambouloff; lorsque à la nécessité se joignit la possibilité, ce fut chose bientôt accomplie.

Mais ce qui était possible à Guillaume de Hohenzollern, chef d'une dynastie implantée depuis des siècles dans le sol brandebourgeois et entourée du loyalisme traditionnel d'un peuple, n'offrait pas les mêmes facilités à Ferdinand de Saxe-Cobourg, Allemand magyarisé, transporté en Bulgarie depuis huit ans et n'ayant pour tout appui, en dehors de son mérite personnel, réel mais peu prestigieux, que de rares amitiés particulières, et quelques dévouements intéressés. Et il est assez clairvoyant pour savoir que sa récente dignité princière n'est pas tellement vénérable qu'elle inspire le culte, un peu superstitieux, que reçoivent de leurs partisans fidèles les vieilles dynasties nationales.

Si le prince Ferdinand rêve d'être un jour sacré à Tirnovo comme descendant des anciens « rois des Boulgres et des Vlaches », ainsi qu'écrivait Villehardouin, il lui faudra une habileté presque surhumaine pour réparer la faute qu'il commit le jour où il renvoya son premier ministre et surtout pour se relever du coup que lui portèrent aussi, tandis qu'il se soignait à Carlsbad, les assassins qui frappèrent Stambouloff.

Il suffit de lire les journaux de Vienne, de Londres, ou de Rome pour se rendre compte que le prince actuel de Bulgarie a perdu ses principaux appuis. D'un autre côté, ne sont-elles pas un avertissement pour lui ces paroles de M. Pobedonotseff, procureur général du Saint Synode de Pétersbourg : « Il faut au peuple bulgare un gouvernement qui partage sa foi orthodoxe. » Or, Ferdinand de Saxe-Cobourg est catholique romain, la princesse Louise, sa femme, est catholique romaine et, grâce à M. Stambouloff, la constitution bulgare a été modifiée pour que le petit

prince Boris, premier-né du prince régnant, pût être baptisé et élevé dans la religion catholique romaine.

*
* *

Les peuples slaves balkaniques n'ont pas de chance. Et l'attentat contre M. Stambouloff pourrait bien avoir pour la Bulgarie le même effet désastreux, qu'a eu pour la Serbie le meurtre du prince Michel III (10 juin 1868). Le numéro du 15 mai de la *Srpski Preglad* (Revue serbe) contient de M. Marinkovitch, sur le prince Michel, un remarquable article dont bien des passages pourraient s'appliquer à la Bulgarie actuelle.

Le prince Michel était, en 1868, le roi des Balkans *de fait* sinon *de droit*. Cependant cet état de choses avait un grave défaut, dont la Serbie se ressentait tous les jours. La « liberté à l'intérieur » lui manquait. Une poignée de gens était privée de l'immense plaisir d'insulter le prince, le gouvernement et les ministres, de noircir des feuilles de papier imprimé à 5 centimes le numéro, et cette poignée d'hommes criait « que la nation était mécontente ». Si le prince Michel avait vécu, aucun doute que ces politiciens en eussent été pour leurs déclamations et que tout se serait évaporé dans le vide de leurs cris stupides. Mais le grand, le bon prince tomba, et sur la Serbie se rua tout un vol de corbeaux comme sur un riche cadavre. Et on cria tout haut qu'il fallait faire une constitution pour compléter le bonheur de la Serbie.

Et la constitution parut et elle apporta l'instabilité des changements quotidiens, six ministères en une année et demie; et la grande idée s'envola, la confédération balkanique échoua misérablement; et la constitution nous apporta une guerre, puis une seconde guerre, puis une troisième guerre, et puis une insurrection, et puis une seconde insurrection...

Le prince Michel Obrenovicth et M. Stambouloff furent en ce siècle les deux principaux exemplaires de la race slave du Sud. Tous deux ont été assassinés, et l'on prétend que d'autres Slaves ont cru que ces meurtres servaient la grande idée pansalaviste, c'est-à-dire l'absorption des petites nationalités slaves par la grande nationalité moscovite.

*
* *

Si ces petites nationalités prétendent à maintenir leur autonomie, elles auront fort à faire. Un publiciste français distingué voulant faire l'éloge de M. Stoïloff, le président actuel du conseil en Bulgarie, disait de lui que c'est un homme « libéral et modéré ». M. Stoïloff mérite assurément ces éloges. Mais le libéralisme et la modération sont sans doute d'éminentes qualités pour exercer les fonctions de sous-secrétaire d'État en France ou en Angleterre où M. Stoïloff ne serait pas déplacé; elles ne sont au contraire nullement nécessaires à un chef de gouvernement en Bulgarie.

En même temps que M. Stambouloff mourait, M. Schenck, membre du Conseil fédéral suisse, qui fut six fois président de la Confédération, était écrasé par un tramway. M. Schenck était un ancien pasteur protestant rationaliste, chef du parti radical centralisateur. Sa mort a été accueillie pourtant par un concert unanime de regrets venus de tous les partis; l'éloge de M. Schenck a été prononcé par le président actuel de la Confédération, M. Zemp, un catholique fervent, un fédéraliste convaincu, chef de la droite conservatrice. Ce sont là d'excellentes mœurs politiques, et il serait assurément désirable que les divers chefs des partis bulgares se traitassent avec la même courtoisie.

Quel dommage que la bataille de Plewna qui a affranchi la Bulgarie n'ait pas été livrée au XIIIe siècle au lieu de l'avoir été en 1878! Les Bulgares auraient eu ainsi six siècles et non pas dix-sept ans pour s'adoucir et se mettre au niveau de nos mœurs pacifiques.

Il est en effet beaucoup plus honorable pour un pays civilisé de voir ses hommes éminents écrasés par le tramway que déchiquetés en pleine rue à coups de yatagan.

UNE BRETONNE : HENRIETTE RENAN.

Les plus délicats problèmes de l'esprit et du cœur tirent leur éclaircissement des vies les plus simples et les plus cachées au monde. Chères âmes vouées au silence et à l'oubli, que faut-il donc pour ranimer votre pur éclat et faire une lumière de votre exemple? L'ombre vous prendra-t-elle tout entières? Ne restera-t-il rien de vous? Si vous pouviez parler, ce serait pour nous commander le secret, épaissir les voiles qu'une jalouse pudeur multipliait déjà autour de vous. N'en veuillez pas aux vivants qui vous désobéissent. Les belles âmes, sans doute, « n'ont pas besoin d'un autre souvenir que de celui de Dieu ». Mais, comme elles manifestaient ici-bas le divin qui était déjà en elles, les vivants à qui elles se révélèrent ont raison de poursuivre leurs images pour y fixer ce reflet du ciel.

Un accident, une ruse heureuse, la piété d'un ami ou d'un parent nous découvrent ainsi, de loin en loin, une de ces âmes élues qui, dans le cercle d'une petite destinée, brillèrent du pur éclat des diamants. Henriette Renan fût toujours restée ignorée sans son frère. La Vie de cette femme admirable, dont il avait réservé la communication à quelques familiers, vient de paraître en librairie. Déjà les curiosités s'éveillent : on veut pousser plus loin que le livre, et, par exemple, préciser la part d'Henriette dans la direction des idées de son frère. Je ne pense point que l'heure

soit bonne pour des recherches de cet ordre. Il faut attendre que la famille du grand écrivain ait publié la correspondance et les notes de voyage (1) d'Henriette Renan. L'influence de cette femme élevée, d'un goût si délicat et si pur, fut évidemment des plus grandes sur l'esprit de son jeune frère. Nous avons sur ce point le témoignage du principal intéressé. Il revient à plusieurs endroits et il insiste sur les obligations qu'il devait à sa sœur, « la personne qui a eu le plus d'influence sur ma vie », dit-il dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. « Sa part dans la direction de mes idées fut très étendue », déclare-t-il ailleurs. De Pologne, d'Allemagne, d'Italie, pendant les dix années de son long apprentissage pédagogique, elle ne cessa d'entretenir avec lui une correspondance assidue, régulière. La publication fragmentaire de cette correspondance, restreinte aux seules lettres spirituelles, n'occupera pas moins d'un fort volume de la collection à 7 fr. 50. Elle éclairera définitivement cette partie restée un peu obscure et voilée de la carrière du grand écrivain, qui va de sa troisième année de Saint-Sulpice au voyage qu'il fit à Berlin, en 1850, pour rejoindre sa sœur et qui marque le point culminant, l'étape extrême de son évolution religieuse. Pour connaître et bien apprécier les rapports qui, durant ces dix années, unirent ces deux grands esprits, on doit attendre sans trop d'impatience la publication annoncée. Dès maintenant, et sur le dessin d'une infinie délicatesse qu'Ernest Renan nous a tracé d'Henriette, on peut essayer de retrouver les traits les plus subtils et souvent bien imprévus d'un type particulier de femmes, que leur éloignement du monde et leur réserve naturelle ont gardées de tout temps contre la curiosité des psychologues. C'est dans l'âme féminine surtout qu'apparaît la profonde originalité de la race celtique. Nous avons en Henriette Renan un exemplaire supérieur et quasi parfait de la Bretonne, dans son milieu natal d'abord et telle ensuite que la modifie et l'affine sa transplantation dans un milieu étranger.

Henriette Renan était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Gracile et de sang pauvre, elle n'eut qu'une courte fleur de jeunesse. « Les personnes qui ne l'ont connue que tard, dit son frère, et fatiguée par un climat rigoureux, ne peuvent se figurer ce que ses traits avaient alors de délicatesse et de langueur. Ses yeux étaient d'une rare douceur; sa main était la plus fine et la plus ravissante qui se pût voir. » S'il est permis d'ajouter à ce caressant pastel, je dirai qu'au témoignage des personnes qui l'ont connue alors, Henriette Renan, sans être précisément belle ni même jolie, dégageait un charme extrême. Tout en elle était grâce accueillante et communicative. Un pli léger de la bouche, une courbe délicate du cou, un regard nuancé des sentiments les plus tendres, c'est assez pour lier les cœurs.

Son enfance fut celle des jeunes filles de la bourgeoisie trégorroise. Elle grandit dans la foi des vieux âges. Une atmosphère de piété, plus pénétrante et plus vive qu'en aucun lieu du monde, baigne cette partie du pays breton qui, sous le nom de Minihy, comprenait autrefois, avec l'ancienne cité épiscopale de Tréguier, Plouguiel, Trédarzec, Kermaria et les chapelles votives des Cinq-Plaies et de Notre-Dame du Tromeur. Encore maintenant, dépossédé de la mitre et de la crosse que lui avait léguées son grand apôtre Tugdual, Tréguier est toujours la ville sainte de Bretagne. On y vient en pèlerinage des extrémités de la Cornouaille et du Morbihan. Dans ses rues silencieuses, où l'herbe pousse entre les fentes d'un pavé qui date de la duchesse Anne, l'ombre des hauts murs de ses communautés monastiques accompagne le voyageur pendant près de la moitié du chemin. La cathédrale, merveille de pur gothique, au cœur de la cité, semble absorber sa vie, la concentrer toute en elle. Seule, dans la langueur générale, elle garde une vertu agissante, sa mystérieuse énergie d'autrefois. Elle est restée un foyer d'âmes.

« Une forte disposition pour la vie intérieure, dit Ernest Renan, fut chez ma sœur le résultat d'une enfance passée dans ce milieu plein de poésie et de douce tristesse. » L'éducation y ajouta. Élevée dans une communauté religieuse, Henriette développa tant de semences naturelles ou acquises que l'hérédité, une précoce habitude de la souffrance et l'air même qu'elle respirait avaient déposées en elle. Jeune encore, « elle apprit par cœur tout ce qu'on chante à l'église ». Elle n'avait pas d'autre méditation que les psaumes. Elle inclinait vers la vie claustrale et, sans l'accident qui l'enleva à elle-même, on peut croire qu'elle eût suivi son penchant. A Lannion, elle faillit entrer chez les Augustines de Sainte-Anne. Délicate de santé, timide, languissante, portée encore par un sentiment très vif de la nature aux dispositions recueillies et méditatives, elle réalisait ce type mélancolique de la jeune novice bretonne qui n'aspire qu'à l'oubli du monde et aux joies sombres de l'anéantissement en Jésus. L'éducation d'un frère, plus jeune qu'elle de douze années, en l'arrachant une première fois à ce dangereux entraînement, fut pour elle comme une fraîche maternité. Ce besoin de tendresse et de sacrifice, cette sensibilité qui ne trouvait point à s'employer, elle les reporta sur le petit Ernest, se donna toute à son rôle d'éducatrice, fit sien indélébilement cet enfant de son esprit et de son âme. Quand elle le vit élevé, sorti de lisières, elle crut

(1) Ces *Notes de voyage*, dont parle Ernest Renan, seraient, me dit-on, malheureusement perdues. Mais il resterait d'autres manuscrits d'Henriette, entre autres une *Histoire de la navigation*.

pouvoir reprendre son premier rêve, retourner vers ce cloître où la dirigeaient d'anciennes traces non effacées encore. La ruine des siens l'arrêta. Son père, capitaine au cabotage, était mort tragiquement à la mer ; la fortune de la famille avait sombré avec lui ; le ménage penchait sous les dettes accumulées. Henriette prit conscience d'une tâche plus haute, d'un devoir plus âpre et plus difficile à remplir. Elle renonça d'elle-même au cloître, à la douceur du repliement solitaire. Il n'y eut point là détachement, comme on pourrait croire, affaiblissement du sentiment religieux, mais au contraire une forme plus parfaite de sa soumission au divin. L'épreuve fut la première clarté de cette âme. Elle se trouva debout au premier coup, et sans défense, ignorante de la vie, ayant sommeillé jusqu'à vingt-quatre ans dans le rêve mystique des femmes de sa race, elle se jeta délibérément dans le siècle, sollicita un poste d'institutrice et vint à Paris. Langueur, réserve, disposition mélancolique, sentiment de la nature et de la solitude, mysticisme passionné et sombre, tous ces traits profonds de la race dont Henriette avait donné jusque là un exemplaire éminent allaient disparaître ou se modifier, suivant une loi presque constante chez les émigrants bretons, dans le milieu différent et hostile où elle avait marqué sa place.

*
* *

L'émigration bretonne n'est pas un fait accidentel ni de date récente. Il remonte aussi haut que l'histoire. Par une fatalité singulière, ces éternels nostalgiques, ces passionnés du sol natal ont toujours été condamnés à la vie errante et à la transplantation. Destinée cruelle : c'est la faim qui les chasse. Tant que le pays peut les nourrir, ils y demeurent. Ils y tiennent par tant de racines ! Cette terre âpre, ce ciel, ces landes, ce cimetière où ils ont couché leurs vieux parents et où ils ne dormiront pas, c'est toute leur âme qu'il leur faut laisser. Au moyen âge, la misère en fait des routiers au service des pires causes ; au XVIe et au XVIIe siècle, ils vont peupler avec les Normands nos colonies d'Amérique. Ils émigrent maintenant à Panama, au Chili, dans la République Argentine, en France surtout. Le mouvement grandit chaque année. Au dernier recensement, le seul département des Côtes-du-Nord avait perdu 9 604 habitants, dont 5 773 pour l'arrondissement de Lannion. La natalité a-t-elle baissé ? Non, c'est l'émigration qui dépeuple d'un coup une paroisse, la moitié d'un canton. Comment faire pour vivre ? Le morcellement infini de la propriété rurale interdit toute culture un peu savante. Plus d'industrie : les dernières mines sont abandonnées ; les rouets chôment, la voix cassée, dans le coin des fermes du bas pays. On ne tisse plus dans cette Bretagne, héritière des Flandres, qui exportait jusqu'aux Indes, en Afrique et le long des côtes d'Espagne et de Portugal ses riches toiles de Guingamp et ses fines dentelles de Quintin. La mendicité s'organise ouvertement dans toutes les paroisses, devient un état dans l'État ; les hommes, les femmes valides partent, renoncent au pays, cherchent à l'extérieur quelque occupation qui les nourrisse, si basse et vile qu'elle soit. Et comme ils ont l'instinctive méfiance de l'étranger, que l'exil ne leur est tolérable que s'ils l'adoucissent par le compagnonnage ou la vie de famille, ils se portent tous vers les mêmes débouchés, s'y pressent, y font souche de misère, de langueur et de maladie. C'est ainsi (pour ne point sortir de France) que leurs habitudes communautaires les groupent invinciblement sur cinq centres déterminés du territoire : Grenelle, Saint-Denis, Versailles, le Havre et Trélazé.

Mais, en dehors de ces groupes privilégiés, à qui la nature de leur établissement permet, du moins, la reconstitution à l'étranger de la tribu, du clan natal, il y a les isolés de l'émigration, et, de ces isolés, les femmes sont le plus grand nombre. Le chômage de la culture et le défaut d'industrie et de commerce les vouent exclusivement à deux sortes d'occupations : les filles de campagne et les filles de la classe ouvrière se font domestiques ; les filles de la classe bourgeoise, institutrices. La condition de ces isolées est bien différente de celle des Bretons communautaires et l'influence du milieu s'exerce aussi sur elles avec bien plus de violence. Tandis que, dans les centres où ils vivent coude à coude, l'originalité des émigrants bretons demeure presque intacte, que le costume et le parler même se défendent énergiquement et que, par l'effet de la collectivité, le sentiment religieux garde pour la plupart sa vertu lénifiante, — rien n'est plus lamentable ni plus digne de pitié que le Breton séparé des siens et jeté brusquement dans un milieu étranger.

Henriette Renan avait vingt-quatre ans quand elle arriva à Paris. Une amie de sa famille lui avait trouvé une place de sous-maîtresse dans une petite institution. « Elle partit, dit son frère, sans protection, sans conseils, pour un monde qu'elle ignorait et qui lui réservait un apprentissage cruel. » Elle tomba aussitôt dans une profonde nostalgie. C'est l'ordinaire de ces isolées de l'émigration. Tout est bouleversé en elles. Le mal du pays les prend au premier pas. Un écrivain, qui a étudié de près les modifications apportées dans la race par ces changements de milieu, M. Lemoine, raconte qu'à l'*Établissement des Sœurs de la Croix*, à Paris, rue de Vaugirard, qui place chaque année six mille domestiques, dont la moitié sont bretonnes, la plupart de ces malheureuses filles, pendant les huit jours qui suivent leur entrée en service,

reviennent au parloir pleurer des heures entières et demander avec instance qu'on leur donne les moyens de reprendre le chemin du pays. Il se passa chez Henriette Renan quelque chose de semblable, sinon de plus douloureux encore. « Ses débuts à Paris, dit son frère, furent horribles. Ce monde de froideur, de sécheresse et de charlatanisme, ce désert où elle ne comptait pas une personne amie, la désespéra. Le profond attachement que nous autres Bretons portons au sol, aux habitudes, à la vie de famille, se réveilla avec une déchirante vivacité. Perdue dans un océan où sa modestie la faisait méconnaître, empêchée par sa réserve extrême de contracter ces bonnes liaisons qui consolent et soutiennent quand elles ne servent pas, elle tomba dans une nostalgie profonde qui compromit sa santé. »

L'illustre écrivain n'a pas signalé d'un trait moins expressif et moins vif l'une des conséquences les plus inattendues de cette transplantation dans un milieu étranger : « Ce qu'il y a de cruel pour le Breton, dit-il, dans ce premier moment de transplantation, c'est qu'il se croit abandonné de Dieu comme des hommes. Sa douce foi dans la moralité générale du monde, son tranquille optimisme est ébranlé. Il se croit jeté du Paradis dans un enfer de glaciale indifférence : la voix du bien et du beau lui paraît devenue sans timbre; il s'écrie volontiers : « Comment « chanter le cantique du Seigneur sur la terre étran- « gère? » On ne pouvait rendre avec plus de charme mélancolique les effets de ce singulier détachement; mais la raison qu'y veut découvrir le grand écrivain est-elle bien la véritable et la seule? C'est une loi qui a tour à tour été observée par les économistes les plus divers et à des moments fort dissemblables de l'âme bretonne qu'une fois séparé de son milieu primitif le Breton cessait presque aussitôt de s'appartenir et n'opposait aucun résistance à son absorption dans un milieu étranger. L'explication qu'ils en donnent est que, chez le Breton, la part de la personnalité est extrêmement restreinte et que les habitudes qu'il a lui viennent de ceux qui l'entourent. Et c'est surtout en matière de religion que cette influence se fait puissamment sentir. Dans l'étroit réseau de pratiques superstitieuses où sa vie est enfermée en Bretagne, il ne dispose d'aucun moyen d'affranchissement; le surnaturel l'enveloppe, l'oppresse de tous côtés. Il est l'acolyte d'on ne sait quel mystérieux officiant. Chacun de ses actes est déterminé par une intervention supérieure, soumis à un rite précis. Le vent, le bruit des feuilles, la chute lente des gouttes d'eau sur la dalle du foyer l'agitent comme des avertissements. Toutes ses paroles sont des prières, de balbutiantes et mélancoliques formules. Devant sa porte, le soir, à l'heure de la première étoile et des labeurs finissants, une impalpable poussière d'âmes se mêle encore à l'air qu'il respire, gâte jusqu'au goût de ses aliments les plus humbles, lui voile l'exquise douceur du ciel. La hantise de la mort est le fond trouble de la religion bretonne.

Mais cette religion singulière est inséparable du milieu où elle est née. L'exilé ne peut l'emporter avec lui, non plus que le brouillard nocturne ou la cendre des crépuscules. De là ces abattements, ces clameurs désespérées, l'espèce d'anéantissement qui suit les premiers instants de sa transplantation. La crise est brève. Une fois passée, le Breton se réveille un autre homme. Ou plutôt c'est le même homme, la même âme extrême à un pôle opposé de la vie morale. L'air naturel qu'il respire pour la première fois l'enivre exactement comme pouvait faire le surnaturel. Il boit à grands traits cette haleine insipide, mais franche; il est comme un homme dévoré de soif, à qui l'on a servi longtemps des boissons frelatées et troublantes, et qui se jette avec avidité sur la première source d'eau claire qu'il rencontre. Délices inexprimables de l'affranchissement, de la liberté d'esprit enfin reconquise! La joie de l'exilé ainsi replacé dans le courant naturel de la vie n'a d'égale que son horreur pour les ténèbres mystérieuses de sa vie passée. Presque tous les grands Bretons, de Pélage à Renan, ont offert des exemples de ce singulier revirement d'esprit; mais, au plus bas degré de la race, chez les femmes, la plupart illettrées, toutes d'instinct, le même revirement s'observe avec plus de spontanéité et de violence peut-être encore : les domestiques bretonnes, qui servent à Paris dans les familles françaises, en moins de quinze jours ont perdu toute foi, rompu toute attache religieuse, refusent la confession et la messe et mettent on ne sait quelle ardeur sombre à détester tout ce qu'elles adoraient. L'idéalisme de la race, ainsi contrarié dans ses aspirations supérieures, se reporte vers des satisfactions moins décevantes.

*
* *

On peut croire, de tout ce qui précède, que chez Henriette Renan le détachement religieux fut pour autant le résultat de la transplantation solitaire que d'un sourd travail de pensée. L'étude, les voyages, une culture scientifique, poussée au contact des esprits les plus éminents de l'Allemagne, achevèrent sans doute de modifier sa conception du divin. Loin de diminuer, sa foi dans le vrai et le bien s'affermit, s'épura, si l'on peut dire, du renoncement à toute idée de récompense, à toute pensée de calcul et d'intérêt. En cela, elle demeura vraiment idéaliste, conforme à l'exemplaire supérieur de sa race. Mais déjà, et à peine le lien rompu avec son milieu natal, elle avait senti la « duperie » de l'éducation catholique,

en avait conçu une horreur secrète et violente. Son frère dira expressément que, quand il lui fit part des doutes qui le tourmentaient et qui lui faisaient un devoir de quitter une carrière où la foi absolue est requise, elle en fut *ravie*. Le mot y est et il éclaire singulièrement le désastre de cette âme.

Ce sourd travail qui se poursuivait chez Henriette et que sa timidité naturelle et la modestie de sa condition lui faisaient un devoir de cacher à des yeux prévenus, en l'obligeant à une réserve extrême lui communiqua sans doute cette raideur, cette sécheresse et cet air d'embarras que son frère a signalés chez elle et qui n'étaient qu'en surface. Une vive sensibilité continuait à saigner par-dessous. « Elle avait, nous dit-il, la religion du malheur »; elle « cultivait chaque motif de pleurer », et, par là encore, elle se montrait profondément de cette race pour qui les larmes ont je ne sais quel douloureux attrait. L'exil l'avait seulement changée en ceci qu'elle ne faisait point état de sa sensibilité et mettait comme une pudeur à en dissimuler les signes, même à celui qu'elle aimait; elle se tenait vis-à-vis du monde dans cette réserve qui n'a rien d'hostile et dont les plus humbles de sa race se font une attitude et comme un bouclier contre l'ironie d'un milieu où ils se sentent étrangers. Vis-à-vis de son frère, cette réserve peut étonner. Elle surprend moins quand on y réfléchit. Ils vivaient l'un près de l'autre dans une sorte de respect exagéré et qui excluait toute expansion. « Ce sentiment déplacé, dit Ernest Renan, me faisait éviter avec elle tout ce qui eût ressemblé à une profanation de sa sainteté. » Henriette était retenue à son égard par un sentiment semblable. Peut-être qu'il se passait chez elle quelque chose de mal défini et d'obscur, et comme, dans sa renonciation à une forme étroite et cultuelle de l'idée de Dieu, le sentiment du divin était demeuré en elle plus vivace que jamais, de même, quoique le signe de la prêtrise ne fût pas sur son frère, elle ne pouvait se défendre de ce respect singulier que l'éducation cléricale inspire aux femmes de sa race.

Les années, une expérience plus profonde de la vie, le rayonnement de bonheur que mit autour de cette chère tête le succès d'un frère aimé, un élargissement de cette conscience naturellement si noble et si pure, modifièrent sans doute certains des traits que j'ai relevés ou n'en laissèrent subsister qu'une fugitive empreinte. Cette belle âme ne cessa jamais de s'élever; elle atteignit à ce degré de perfection où nous la montre son frère et d'où elle domine les moments passagers d'une époque et d'une race. Sur ce caractère de sainteté laïque d'Henriette Renan, il serait téméraire d'insister après les pages du grand écrivain. Peut-être même ne convenait-il point d'appuyer aussi fortement sur les rencontres singulières qu'Henriette nous offrait avec l'âme des émigrants de sa race. Le phénomène le plus intéressant de cette âme est dans la modification profonde de ses sentiments religieux, dans sa renonciation spontanée et quasi farouche à toute forme cultuelle de l'idée divine; mais sur le caractère même de ce phénomène, sur le sourd travail qui le prépare, il est malaisé de se prononcer autrement que par hypothèses. Les faits de conscience échappent à l'analyse et sont souvent inexplicables pour ceux-là mêmes en qui ils se sont manifestés le plus vivement.

CHARLES LE GOFFIC.

LE SECRET DE JULIUS HATTON (1)

Nouvelle.

A mesure qu'il se livrait à la lecture de cette analyse de lui-même et de Clotilde, Winterden sentait augmenter sa colère et son mépris à l'égard du traître qui leur avait fait tant de mal à tous deux. Et, cependant, il éprouvait en même temps une véritable joie; l'heure de sa réhabilitation n'était-elle pas venue, maintenant qu'il tenait dans ses mains les preuves de son innocence? L'identité de nom, entre l'homme qui avait violé le sanctuaire de la vie de Clotilde et l'homme qui avait pris ensuite auprès d'elle la place que Winterden y avait jadis occupée, contribuait à rendre cette affaire encore plus étrange.

Était-il admissible que la chétive créature, dont la faible respiration troublait à peine en ce moment le calme de la nuit, pût avoir rempli ce double rôle? — et cependant, plus il réfléchissait, moins il entrevoyait d'autre explication plausible du mystère dont se préoccupait son esprit!... Si cette hypothèse était fondée, ne pouvait-il pas en déduire la consolante certitude que Clotilde d'Alton avait conservé sa liberté? Rien de plus facile à comprendre que le motif pour lequel Julius Hatton n'avait pu soupçonner John Winterden d'être le J. Brownlow des lettres, Winterden n'usant plus qu'incidemment de son ancien nom patronymique, depuis qu'il avait adopté celui de sa mère, lorsqu'il avait hérité, dix-huit mois auparavant, d'une petite propriété.

— Winterden!... John!...

Hatton venait de se réveiller, et l'appelait; il accourut auprès du lit; les yeux du malade se fixèrent sur lui, empreints d'un certain effroi.

— Avez-vous bien brûlé tous les papiers?... tous?... demanda-t-il avec anxiété.

Winterden eut un moment d'hésitation : Était-il

(1) Voyez la *Revue* du 20 juillet.

possible de mentir à un mourant?... Ne serait-il pas plus coupable s'il lui disait la vérité?... Il restait silencieux.

— Quel affreux rêve!... murmura le moribond, rêver de cette femme à qui j'ai fait tant de tort! Oui, j'ai rêvé qu'elle venait ici! qu'elle se tenait là où vous êtes, que sa colère et son mépris me suivaient dans la mort, qu'il n'y avait aucun pardon dans ses yeux. Mais je l'aimais. J'ai commencé à l'aimer, d'abord en lisant des lettres d'elle, que j'ai trouvées — et publiées! c'est un secret, mais je veux vous le confier avant de mourir!... vous ne me trahirez pas?

John Winterden sentait les papiers, qui se trouvaient sur sa poitrine, le brûler comme des charbons ardents.

Le malade, heureusement, reprit sans attendre sa réponse : « Je sais que je puis me fier à vous... » Sa voix devenait de plus en plus faible et haletante; on sentait, en l'écoutant, que ses heures étaient comptées. « Je vous ai éprouvé... je... je... l'ai rencontrée plus tard, j'ai recherché sa société... ayant entendu dire que la publication de ses lettres lui avait causé bien des chagrins, j'ai pensé que je pourrais racheter ma faute en la lui faisant oublier... mais j'ai... j'ai toujours été lâche! J'en arrivai à l'aimer passionnément... je la voulais pour moi seul, l'autre était parti. A quoi cela a-t-il servi? Pendant quelque temps, elle sembla me bien accueillir, causant avec moi, me racontant combien elle avait souffert; puis, nous nous querellâmes, j'étais jaloux! je commençais à m'apercevoir qu'elle aimait toujours l'autre!... John, John, c'était toujours John... »

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton amer et en détournant la tête comme un enfant gâté se rappelant une résistance imméritée; le cœur de Winterden battait violemment; pendant quelques instants Hatton garda le silence, il paraissait exténué; il ouvrit de nouveau les yeux et contempla le grave visage qui se penchait vers lui, cherchant à deviner ses désirs, attentif à ses moindres paroles.

— Donnez-moi quelque chose; articula-t-il avec effort, je me sens si fatigué!...

Winterden s'empressa de porter à ses lèvres le cordial qu'il avait l'habitude de lui faire prendre, soulevant ce pauvre corps épuisé avec tant de soin et de tendresse que l'on n'eût jamais pensé que le cerveau qu'il contenait lui avait causé un si grand préjudice.

— Oui, continua le malade, nous nous sommes disputés. Et nous nous sommes séparés; j'ai perdu la santé; la fortune m'est venue, bien que je n'aie pas osé publier mes œuvres en me désignant comme l'auteur de *Dans la fournaise*... Malgré cela, elles se sont bien vendues; mais il était trop tard; je ne l'ai plus revue, elle!... maintenant je veux la voir avant de mourir! je sais où elle est.

— Que désirez-vous que je fasse?

— Écrivez-lui; une ligne seulement! le voulez-vous? Dites que Julius Hatton se meurt, dites que je pourrai encore la voir si elle veut bien venir tout de suite! Seulement, si elle devait avoir ce regard, si elle savait et si elle me condamnait, je serais incapable de le supporter! Promettez-moi que vous ne me trahirez pas? Laissez-moi mourir tranquillement, en la contemplant, en jouissant de son sourire, avec la certitude qu'elle ne connaîtra jamais...

— Jamais ! s'exclama Winterden.

Et il crut un instant que sa passion s'était trahie dans ce seul mot.

— Oh! reprit Hatton, peut-être que, dans un autre monde, — s'il y en a un, — ce que nous ne savons ni l'un ni l'autre... Ne comprenez-vous pas mon désir, de la voir conserver de moi, aussi longtemps que possible, un souvenir favorable et ne se rappeler que l'amour qu'elle m'a inspiré? La mort expie tant de choses!...

— Oui, certes!

— Vous allez écrire tout de suite, n'est-ce pas? Vous trouverez l'adresse là! dans mon portefeuille, avec son portrait que je ne lui ai pas rendu.

— Bien, je vais écrire.

— Et vous respecterez mon secret? vous ne le divulguerez à personne?

— Que m'importe votre secret? cela ne me regarde pas!

Le malade tourna vers lui ses yeux, déjà bien affaiblis, et le regarda avec inquiétude.

— Vous autres, esprits forts, gens consciencieux, vous pouvez vous montrer durs! peut-être n'avez-vous jamais eu à subir de tentations? donnez-moi mon portefeuille.

Winterden fit ce qu'il lui demandait, sans lui révéler que l'adresse de Clotilde d'Alton lui était bien connue. Il tenait maintenant entre ses mains un laconique billet, cérémonieuse invitation à dîner datée de Cadogan square, et une miniature, photographie délicatement peinte, qu'entourait un cadre d'ivoire sculpté.

John Winterden, lui, n'avait conservé aucun souvenir d'elle; pas même une ligne de son écriture; il avait désiré que rien ne vînt lui rappeler ce qu'il avait perdu. Il contempla si longuement et si ardemment ce visage aimé que le malade ne put se défendre d'une certaine agitation.

— Vous n'écrivez pas? demanda-t-il.

— Oui, oui, je vais écrire.

Hatton fit entendre un soupir de satisfaction.

— Elle viendra certainement, murmura-t-il.

Il se sentait épuisé par la surexcitation qu'avaient

déterminée ses souvenirs, et par les efforts qu'il avait faits pour parler, mais en ce moment il avait retrouvé un calme complet.

Winterden s'était installé à la table, et plaçant le portrait devant lui, il rédigea hâtivement quelques lignes cérémonieuses :

« Chère Madame d'Alton,

« Je vous écris à la requête de Julius Hatton. Il est depuis des mois dans cet hôtel, au lit, très sérieusement malade ; il exprime avec anxiété le désir de vous voir ; et pour vous rendre peut-être plus favorable à sa requête, je crois devoir vous dire que cette requête est celle d'un mourant. Si vous voulez venir, venez tout de suite. »

Il plia la lettre, la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse et s'assit tout rêveur au coin du feu.

Lorsque sa veillée se termina et que le retour de la garde lui permit d'aller à son tour se reposer, il avait encore en sa possession les preuves attestant son innocence. Il n'avait fait aucune promesse précise à Julius Hatton, mais il ne s'en demandait pas moins, avec anxiété, s'il avait vraiment le droit, pour établir sa justification, de se servir de ces papiers que le hasard venait de lui livrer.

S'il eût été seul en cause, peut-être l'honneur lui eût-il ordonné de continuer à souffrir en silence ; mais Hatton ne lui avait-il pas révélé que l'amour de Clotilde appartenait toujours à John Brownlow ? Devait-il la sacrifier, elle aussi ? Résolu à se laisser guider par la tournure que prendraient les choses, il se décida à ne pas se dessaisir du moyen de se disculper.

Il attendit avec impatience un télégramme, à partir de l'instant où, d'après ses calculs, la lettre avait dû parvenir à Clotilde, il fut déçu dans son espoir. L'après-midi devint soirée : le malade, devenu fiévreux et agité, demandait constamment des nouvelles.

Winterden ne pouvait se résoudre à s'éloigner de la chambre ; une sorte de fascination l'attirait vers cet homme qui lui avait causé tant de mal et qui ne craignait pas, afin de satisfaire un désir aussi passionné qu'égoïste, de mourir sans décharger sa conscience d'un pareil mensonge. Une telle nature était pour lui une curieuse étude : devant son lit de mort, il se mit à l'apprécier avec plus de bonté et de justice. Pouvait-il déchirer le cœur de cet inconscient, au moment de la suprême séparation ? ou lui permettrait-il de jouer jusqu'à la fin son triste rôle, et ne révélerait-il la vérité à Clotilde qu'après la mort ?

Quelle que pût être celle de ces deux déterminations qu'il adopterait, elles lui paraissaient aussi cruelles l'une que l'autre. Comment Clotilde accueillerait-elle une justification procurée par une confession dérobée au mort ? Bien qu'ayant depuis longtemps renoncé à combattre ses erreurs, il songeait tristement aux chagrins qu'elle eût évités en lui conservant une confiance dont il n'avait pas cessé d'être digne.

Une troisième et dernière détermination tourmentait son esprit : devait-il laisser aller les choses, garder le silence, assumer jusqu'au bout l'odieux des torts d'un autre homme, et se résigner à la condamnation qu'elle avait prononcée ?

Ayant consulté l'indicateur, il conçut l'espoir qu'elle arriverait vers neuf heures du soir, si toutefois la lettre avait pu lui être remise immédiatement ; il s'occupa alors de préparer son installation. Il ne mettait pas en doute que, si elle était en ville, elle n'oserait pas risquer de perdre tout une nuit : l'état d'Hatton avait tellement empiré depuis vingt-quatre heures qu'il était à craindre qu'il n'eût plus sa connaissance le lendemain matin.

*
* *

Il était près de 10 heures quand on vint le prévenir que Mme d'Alton était arrivée et désirait le voir. Il la trouva, déjà débarrassée de son chapeau et de son manteau, dans la chambre qu'il lui avait fait préparer ; elle se tenait près du feu ; simplement vêtue d'une robe foncée, sa taille longue se profilait devant le foyer. S'il avait prévu quelque embarras, ou s'il s'était leurré de vagues espérances à l'occasion de cette rencontre, il les oublia dès qu'elle eut fait quelques pas pour venir au-devant de lui : elle était en pleine possession d'elle-même et prenait sans hésitation la direction des événements.

— J'ai à vous remercier, monsieur Winterden, de m'avoir prévenue et d'avoir pris les dispositions nécessaires pour assurer mon bien-être ; je me suis mise en route à la réception de votre lettre ; mon arrivée n'est-elle pas tardive ?

— Non, M. Hatton possède encore toute sa connaissance, mais je ne vous cacherai pas qu'il s'en va rapidement.

— Puis-je le voir tout de suite ?

— Si vous le désirez. Ne voulez-vous pas, tout d'abord, vous reposer, prendre quelque chose ?

— Inutile ; je n'ai pas faim, et je ne ressens pas la moindre fatigue ; je tiens à le voir le plus tôt possible.

— Si vous me le permettez, je vais vous conduire dans sa chambre ?

Il désirait ardemment qu'ils pussent tous trois se trouver face à face, pour voir si quelque idée ou quelque pressentiment de la vérité ne s'imposerait pas aux deux autres.

Elle hésitait :

— Ce serait vous donner bien de la peine ? Quel-

que autre personne ne pourrait-elle se charger de ce soin?

— La garde, peut-être. Mais laissez-moi vous accompagner, cela ne me dérangera nullement, je ne quitte pas son chevet, je ne m'en suis éloigné que pour venir vous trouver.

Elle fit alors un signe d'assentiment, et il lui montra le chemin en affectant une froideur encore plus grande que celle qu'elle lui manifestait. L'ironie de la situation lui donnait un empire sur lui-même qu'aucune souffrance n'avait pu provoquer: il la vit s'installer au chevet de Julius Hatton dont elle saisit les mains amaigries, pendant qu'un sourire, presque enfantin dans sa satisfaction, illuminait le visage du moribond.

— Ah! vous êtes venue! merci! et vous n'êtes pas fâchée? Quelle consolation de pouvoir emporter dans la tombe le souvenir de votre bonté!...

Elle s'assit près de lui; abandonnant sa main dans celle qui la pressait doucement, il parut disposé à s'endormir.

Winterden quitta la chambre; quand il revint, une heure plus tard, elle était toujours là; Hatton avait à peine bougé.

— Il serait temps d'aller vous reposer, fit-il avec un certain ton d'autorité; ne pouvez-vous dégager votre main sans le déranger?

— Merci; je préfère rester; il repose si tranquillement.

— S'il allait s'éteindre pendant ce sommeil! observa-t-il à voix basse.

— Raison de plus pour rester avec lui jusqu'à la fin. Oh! je le sais: vous ne pouvez me comprendre!... Mais j'ai le sentiment de lui avoir fait du mal, et ce n'est pas trop faire que m'imposer cette expiation.

— Vous lui avez fait du mal!... vous!...

— Oui; sa sympathie m'était agréable; son enthousiasme juvénile me réconfortait; il m'avait donné tout son amour; et moi, ne pouvant le payer de retour, je l'ai abandonné!

— Tout cela, c'est le passé! mais, maintenant?

— Maintenant? je l'aime! ne vous récriez pas, je suis si désolée de le voir ainsi! dit-elle simplement...

— Et cela, alors que vous demeurez toujours sans pitié pour moi! Persistez-vous donc à me croire coupable de l'infamie dont vous m'avez accusé?

— M'avez-vous jamais fourni la preuve du contraire? répliqua-t-elle embarrassée; j'avais confié cette histoire à Julius; il partageait mon avis, tant les faits lui semblaient indiscutables. Pauvre garçon! c'est parce qu'il a vu, ou plutôt parce qu'il s'est imaginé que je ne vous avais pas oublié, qu'il s'est éloigné de moi! c'est donc à cause de vous que je l'ai perdu aussi. Ah! vous pouvez dire que vous m'avez dépouillée de tout ce qui me rendait heureuse!

Cet entretien se trouva interrompu brusquement: Hatton venait de s'agiter; ses yeux, démesurément ouverts, et dans lesquels la vision semblait s'éteindre, se portaient avec inquiétude de l'un à l'autre des visages qu'il distinguait encore près de lui; ses lèvres remuaient faiblement: il paraissait anxieux de parler. Clotilde se pencha vers lui; au même moment le docteur pénétra dans la chambre pour faire une dernière visite, le moribond laissa retomber sa tête sans avoir pu faire comprendre ce qu'il désirait.

— Il peut aller jusqu'au matin. Il a encore sa connaissance; mais s'il reste quelqu'un de ses désirs ou quelqu'une de ses prières à accomplir...

Winterden rentra dans la chambre et fit part, à voix basse, de cette pénible déclaration à Mme d'Alton; ses yeux se remplirent de larmes.

— Combien je me félicite de n'avoir pas attendu! quelle consolation de pouvoir l'assister jusqu'à la fin! — Alors seulement elle fut frappée de l'altération des traits de Winterden dont la figure était plus défaite et plus tirée que celle qu'encadraient les oreillers. — Mais vous! vous semblez exténué? demanda-t-elle avec un accès de pitié féminine.

Hatton les suivait du regard; il fit signe à Winterden de se rapprocher.

— Bonsoir, John... balbuta-t-il d'une voix à peine perceptible.

Winterden eut un moment d'hésitation, puis plaça résolument sa main sur la faible main dont il sentit la vie se retirer sous sa pression. Les yeux des deux hommes se rencontrèrent dans une révélation subite, presque dans une prière mutuelle; Winterden comprit qu'Hatton, devinant qui il était, se confiait à son honneur; ce fut ce qu'il lut dans ce dernier regard.

Il se détourna silencieusement et regagna sa chambre; là, il s'empressa de jeter dans le feu les feuilles du journal et les maintint sur les charbons ardents jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un amas de cendres noires; puis il s'étendit sur son lit et ne tarda pas à s'endormir, car il était épuisé au moral et au physique.

Vers six heures la garde vint frapper à sa porte et lui remit un message l'informant qu'Hatton était mort: il s'était éteint doucement pendant son sommeil.

Quelques heures plus tard, Winterden envoya un billet à Clotilde pour lui demander s'il pouvait lui rendre quelque service. Elle répondit qu'elle avait l'intention de rentrer en ville par le train de midi, et qu'elle désirait s'entretenir avec lui avant de partir. Il se rendit tout de suite auprès d'elle; elle parut l'accueillir avec un peu plus de bonté, ce qu'il attribua à l'impression que venait de lui causer la mort à laquelle elle avait

assisté ; son visage conservait des traces de larmes. Ils causèrent tranquillement des arrangements qu'il convenait de prendre ; sur le désir qu'elle exprima de faire placer une petite croix sur la tombe, il lui promit d'en faire la commande.

— Lorsque vous rentrerez en ville, dit-elle, voudrez-vous venir me voir pour que je sache comment les choses se seront passées ?

— J'ai l'intention de voyager ; je vous écrirai.

— Comme vous voudrez ! Avant de vous quitter, je tiens à vous exprimer mon regret de vous avoir parlé si durement la nuit dernière. Le spectacle de la mort m'a fait sentir qu'il convient de juger les choses avec plus d'indulgence... Ne pourrions-nous pas être amis ?

— Cela n'est pas possible. Vous exigez des preuves ? Je n'en ai pas à vous produire. Or le doute est incompatible avec l'amitié.

— Promettez-moi, tout au moins, de ne pas quitter l'Angleterre sans me prévenir !

— Je satisferai vos désirs en ce qui concerne la tombe, et je vous écrirai.

Clotilde se détourna ; pendant ces derniers mois elle avait appris que si le doute est incompatible avec l'amitié, il ne l'est pas toujours avec l'amour ! Une heure plus tard elle regagnait la ville.

Winterden resta pour s'assurer que les derniers devoirs seraient décemment rendus à Julius Hatton, et pour remplir les instructions de Clotilde relatives à la sépulture. Tout en s'acquittant de cette mission, il en éprouvait une certaine confusion dont il s'excusait, vis-à-vis de lui-même, en se disant qu'agir autrement serait faire preuve d'une cruauté et d'une dureté de cœur dont il aurait honte. Il trouva assez d'argent pour faire face à toutes les dépenses nécessaires. Il fit parvenir le reliquat, de peu d'importance, du reste, ainsi que les effets personnels du défunt à son seul héritier : ce frère, vivant aux Indes, dont il lui avait parlé.

*
* *

Dès qu'il fut libre, John Winterden s'embarqua pour l'Algérie ; il resta près de quinze mois absent ; le second printemps qui survit la mort d'Hatton le retrouva à Londres.

Il n'avait plus eu de rapports avec Clotilde d'Alton ; il avait eu de ses nouvelles indirectement, et tout à fait par hasard, de temps à autre ; c'est ainsi qu'il avait appris qu'elle n'était pas remariée. Il désirait ardemment la revoir ; cependant il était forcé de reconnaître que, tant que son cœur ne la déciderait pas à l'absoudre sans preuves, ils ne pourraient se rencontrer que comme de simples étrangers.

Il était à Londres depuis une quinzaine lorsqu'il apprit, avec stupéfaction, par les journaux, la publication d'un nouvel ouvrage attribué à l'auteur de *Dans la fournaise*.

Il se demanda par qui pouvait être faite cette production posthume de Julius Hatton : il s'agissait sans doute de quelque manuscrit, resté entre les mains de ses éditeurs au moment de sa mort ? Dès lors, c'étaient évidemment ces derniers qui le faisaient paraître ? Cet incident, à moins que l'embargo mis sur son secret n'eût été retiré, ne pouvait que raviver un scandale à moitié oublié et n'apporter aucune amélioration à la situation de John Winterden.

Il acheta un exemplaire du livre et le trouva des plus inférieurs comme intérêt et comme style ; il éprouva la conviction qu'il n'y avait là qu'une œuvre de jeunesse qui ne pouvait que nuire à la mémoire de l'auteur. Les journaux n'en avaient pas encore parlé. Au cours de cette même semaine, il retrouva Mme d'Alton dans un dîner ; c'était leur première rencontre depuis son retour ; il la vit à peine jusqu'au moment où l'on se mit à table ; la réunion était nombreuse, il était arrivé assez tard.

Lorsqu'il eut pris sa place, il s'aperçut qu'elle se trouvait en face de lui et qu'elle avait pour voisin un homme dont le visage ne lui sembla pas inconnu, bien qu'il lui fût impossible de se rappeler quand et où il avait pu le rencontrer.

L'étranger avait l'aspect d'un militaire récemment revenu du service aux colonies. Mme d'Alton paraissait vivement intéressée par sa conversation et ne prêtait aucune attention à Winterden qui, à force de tourner ses regards, sans affectation, vers le couple qui lui faisait vis-à-vis, finit par constater que l'impression qu'il éprouvait en regardant l'officier avait pour cause une ressemblance frappante de traits et d'expression, à peine altérée par une grande moustache, avec Julius Hatton.

Au cours du second service, un de ces arrêts subits, parfois inexplicables, de la conversation générale, concentra l'attention de toute l'assistance sur cette question de l'un des convives :

— ... par l'auteur de *Dans la fournaise?* — qui cela peut-il bien être ?

Ces paroles qui rompirent le silence indiquaient, évidemment, la fin d'une discussion engagée sur les mérites du dernier livre de Julius Hatton. Une ou deux des personnes présentes, n'ignorant pas que ce sujet était scabreux en présence de Mme d'Alton, s'empressèrent de chercher à détourner la conversation ; mais son voisin, s'avançant de façon à être bien en évidence, dit à haute voix :

— Vous ne le connaissez pas?... Eh bien, mais l'auteur de *Dans la fournaise*, c'est mon frère : Julius Hatton ! Il serait injuste, maintenant qu'il est mort, le pauvre garçon, de le dépouiller de la renommée que cette œuvre lui a donnée !... Je suppose que,

modeste comme il l'était, il a dû négliger de la rechercher de son vivant.

Les personnes placées à l'autre extrémité de la table affectèrent d'étouffer cette révélation en parlant bruyamment et avec animation; la maîtresse de maison se pencha vers son voisin pour l'entretenir de la nouvelle pièce; mais autour du parleur il se fit un silence écrasant.

— J'étais aux Indes, vous le savez? continua le colonel Hatton imperturbable, et en se tournant innocemment du côté de Mme d'Alton : J'en suis revenu pour raisons de santé; j'ai découvert le secret du pauvre garçon, grâce à certaines notes sténographiées, que j'ai trouvées dans une caisse remplie de vieux manuscrits, et qui sont les copies exactes des parties les plus émotionnantes du volume. A la suite de cette découverte, une entrevue avec les éditeurs m'a permis de constater que mes suppositions étaient fondées; il ne saurait subsister de doute à cet égard. Mais... je m'étonne qu'il ne vous l'ait pas dit! ajouta-t-il, en baissant la voix.

La conversation était redevenue bruyante avant qu'il n'eût achevé cette phrase; Winterden avait vaguement entendu les derniers mots; mais le visage de Clotilde était devenu blanc comme la nappe, que ses yeux fixaient avec une persistance douloureuse.

Craignant d'ajouter à son trouble, Winterden prit soin pendant le reste du dîner de ne plus diriger ses regards de son côté; lorsqu'il regagna le salon, elle se disposait à partir. Elle lui tendit la main en passant devant lui.

— Voulez-vous bien venir me voir demain? demanda-t-elle, je serai chez moi jusqu'à l'heure du lunch. Ses yeux semblaient presque l'implorer.

— Très certainement, j'irai.

Les heures qui précédèrent sa visite s'écoulèrent bien lentement pour John Winterden; son esprit s'égarait dans mille rêveries :

Comment Clotilde l'accueillerait-elle? Pourquoi l'avait-elle prié de venir? L'absoudrait-elle, simplement, sans explications, ou désirait-elle uniquement lui adresser quelques questions? Maintenant, du moins, elle ne pourrait plus l'accuser de complicité dans cette misérable affaire?

Il arriva à Cadogan square, vers midi. Il la trouva debout au milieu de la pièce, dans une attitude d'attente qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

Elle attendit qu'ils fussent tous deux assis pour lui adresser la question qui assiégeait inexorablement son esprit :

— Vous avez entendu ce qu'a dit, hier soir, le colonel Hatton?

— Parfaitement.

— Ignoriez-vous ce qu'il a déclaré?

— Nullement... je le savais depuis... quelque temps.

— Depuis quand? Vous est-il indifférent de me l'avouer?

— Depuis la nuit où je vous ai écrit pour vous demander de venir à Brighton.

— Eh bien, je ne veux pas vous laisser ignorer que Julius, avant de mourir, m'a demandé si vous, John Winterden, vous n'étiez pas le John Brownlow dont je lui avais si souvent parlé. Il avait surpris notre entretien.

— Oui? et alors?

— Il a manifesté une terrible agitation. Évidemment il n'avait pas la moindre idée de votre identité. Quelques instants après il parut désirer vivement me dire quelque chose, mais il ne put se faire comprendre; c'était si peu de temps avant que la vie s'éteignît en lui! Je suis persuadée maintenant qu'il voulait réparer le mal qu'il vous avait fait; car j'ai compris que vous ne vous êtes jamais connus avant de vous rencontrer à Brighton?

— Jamais. Je n'avais, jusque-là, entendu parler de Julius Hatton que comme ayant été votre fiancé.

— Comment... alors?

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Comment alors avait-il pu lire mes lettres? continua-t-elle, en respirant à peine.

— Êtes-vous certaine qu'il les avait lues?

— Voudriez-vous me faire croire qu'il n'y aurait eu là qu'une simple coïncidence?

— Je ne saurais vous indiquer ce que je voudrais vous voir croire. Tout ce que je puis affirmer, c'est que j'étais étranger à cette triste affaire.

— Avouez que vous connaissiez toute la vérité?

Il frémit, et se détourna.

— Avouez, reprit-elle, que vous la connaissiez... Depuis cette dernière nuit?

Il conserva le silence.

Elle leva les yeux vers lui, calme et surprise, pendant quelques instants; puis elle traversa la pièce et lui posa la main sur le bras :

— John!

Il la regarda.

— A quoi bon toutes vos questions? dit-il; il est mort.

— John!... comment pourrai-je jamais me faire pardonner...?

— N'essayez pas, chère; oublions le passé!... Voulez-vous que je vous rende votre bague? je l'ai apportée dans l'espoir...

Elle abandonna sa main dans celle de John.

(Traduit de l'anglais de Mrs Eastwick.)

M. HENRI DE RÉGNIER

Si l'école symboliste a produit quelque chose de viable, c'est surtout à M. de Régnier qu'en revient l'honneur. Je n'oserai dire que vous comprendrez sans peine les vers de ce contemplateur subtil, ni même que vous serez toujours sûrs de les avoir bien compris. Sans parler des poètes qui s'enveloppent de nuages pour dissimuler le vide de leur pensée, on ne peut demander au symbole la clarté d'une allégorie classique. Comme, par essence, un symbole comporte plusieurs interprétations, toutes doivent également se proposer, et, par suite, aucune ne s'impose. Mais faut-il donc que la poésie soit tellement claire? De la manière dont les symbolistes l'entendent, quelque obscurité ne lui messied pas; ou plutôt, il ne saurait y avoir de poésie sans quelque obscurité. Le Symbolisme naquit d'une réaction contre le naturalisme. Cet univers dont le naturalisme n'exprimait guère que la forme extérieure, il en révèle l'âme latente. Tandis que les parnassiens, naturalistes à leur façon, transcrivaient avec une exactitude documentaire des sensations rigoureusement définies, nos symbolistes s'efforcent de rendre ce que les apparences sensibles recouvrent d'indécis et de mystérieux, ce qui peut moins se définir que s'évoquer vaguement dans une atmosphère de songe.

M. de Régnier, entre tous, est un homme pour qui le monde invisible existe. Il est le poète de la lumière voilée, des murmures confus, des mirages incertains et fugitifs. Parfois, il ne fait qu'émouvoir notre rêverie, en accompagnant la sienne d'une lointaine musique, qui en indique à peine les contours flottants. Plutôt que d'emprunter ses cadres à la vie contemporaine, à l'histoire, ou même à la légende, il invente un exotisme visionnaire, une mythologie de masques fictifs et de pays chimériques dans laquelle l'imagination se joue en pleine liberté. Sa philosophie, — car toute symbolique suppose une philosophie plus ou moins intuitive et diffuse, — est le doux pessimisme d'une âme délicate que la réalité fait souffrir, et qui, ne pouvant s'y dérober, la réduit à n'être que la matière de rêves mélancoliques et tendres. Il vit replié sur lui-même, non pour scruter son moi, mais pour en savourer l'inconscience avec toute la candeur possible. Sa poésie est d'autant plus pénétrante qu'elle se refuse à l'analyse. Si, bien souvent, nous la comprenons moins que nous ne la sentons, elle éveille dans notre âme, même quand l'intelligence précise nous en échappe, tout un monde de divinations furtives et de troubles ressouvenirs.

Symboliste, M. de Régnier n'en garde pas moins la vertu des traditions héréditaires. Aussi classique que peut l'être un sectateur du symbole, son éducation et son goût natif le sauvent des excentricités barbares. Ce poète de l'ombre et du songe est en même temps un maître de facture. Tandis que la plupart des novateurs contemporains usurpent au hasard toute espèce de licences, M. de Régnier, en s'affranchissant des règles étoites, se conforme d'autant plus religieusement à ces lois supérieures d'eurythmie qui ne peuvent être fixées par un catéchisme. Il ne débarrasse le mètre des formules mécaniques que pour modeler chaque fois sa phrase sur la démarche de la pensée ou sur l'inflexion du sentiment. C'est là, sans doute, une liberté bien périlleuse. Et je ne prétends pas d'ailleurs qu'il en ait toujours évité les écueils. Mais nous ne devons que l'en admirer davantage si, parmi tous les poètes de la jeune école, il est le seul chez qui le sens de la forme et de la mesure sauve parfois les plus insolites dérogations à notre prosodie traditionnelle.

On peut concevoir la poésie de deux manières. Ou bien elle est une prose réglée, ne demandant à l'armature du vers, au rythme et à la rime, que de l'enchâsser plus étroitement, de lui prêter, soit pour la transcription des idées, soit pour la notation des lignes et des couleurs, une forme plus nette, plus arrêtée, une facture catégorique et définitive. Ou bien elle est quelque chose de libre, de facile, de léger, d'ondoyant; elle exprime l'intimité mobile et vague de l'âme humaine, non par les procédés de l'analyse, mais par une sorte de révélation instantanée et directe; et, comme elle a pour domaine ce qui ne se définit pas, sa forme, échappant à toute limite coercitive, ne retient du vers que je ne sais quoi de chantant et d'ailé. On voit à quel excès aboutit chacune de ces deux conceptions: ici, chez les classiques, l'exactitude sèche de Malherbe, l'impérieuse raideur du Malherbe flamboyant qu'est M. de Heredia; là, chez presque tous nos symbolistes, l'inconsistance, la diffusion, une mélopée obscure et traînante qui n'a plus aucun accent. M. de Régnier, et c'est là ce qui le distingue entre les poètes de son temps, concilie la fluidité du « Symbolisme » avec la plasticité de l'école parnassienne. Précise par ce qu'elle exprime, suggestive par l'évocation de ce qui est inexprimable, — musicale et pittoresque, — aérienne tout ensemble et stricte, — sa poésie nous donne plus d'une fois le sentiment de la perfection dans l'inachevé.

GEORGES PELLISSIER.

EN SAHARA (1)

Notes de voyage.

II. — GORÉE. — SAINT-LOUIS

Toute une après-midi à perdre. Nous allons la perdre à l'île de Gorée, massif basaltique, — gigantesques tuyaux d'orgue, noirs sur le bleu du ciel.

Une petite jetée de bois, avec un quai demi-circulaire. Et devant nous, symétriquement groupées, des maisons de pierre peintes en blanc.

Sur la principale place, devant la Chambre de commerce, se tient le marché : une douzaine de vendeurs d'ignames et d'oignons qui font du bruit comme mille. Dans tous les coins de ruelles, des amas noirs et gluants ne représentant autre chose que des aveugles, des ulcéreux et des culs-de-jatte — demandant l'aumône de leur même voix, lente et plaintive comme une prière d'agonisant.

Une clameur assourdissante s'élève. Ce sont les femmes qui viennent sur la plage laver le poisson récemment pêché. Elles se poussent, se bousculent, à la recherche des meilleures places, — laides à tenter le pinceau d'un Gauguin, dans leurs pagnes multicolores que soulève le vent, laissant voir de noirs tibias rongés de plaies, par places, et des mamelles flétries lamentablement pendantes...

Et rageuses avec ça... et grincheuses, et quinteuses, et — prudes!

Un gros merlan est la cause fort inoffensive d'une dispute. L'une l'a saisi par les ouïes, pendant que l'autre s'est cramponnée à sa queue. Et toutes deux de tirer, — tant et si bien que, le merlan leur échappant des mains, elles s'en vont rouler dans le sable. Vite elles se relèvent et, toutes griffes dehors, se précipitent l'une sur l'autre. Des poignées de cheveux crépus sont arrachées, le sang va couler, quand soudain la police, sous la forme d'un nègre habillé à l'européenne, la tête couverte d'un casque auquel manque la visière, fait son apparition. Elle n'hésite pas, la police : Quatre vigoureux coups d'un solide bâton, très équitablement plaqués sur le dos de chacune, leur font bientôt comprendre toute l'importance que l'administration attache à la stricte observation des lois de la solidarité humaine.

Et nous nous demandons, quand cette petite scène a pris fin, quelle différence peut bien exister entre ces deux mégères et deux singes?

14 *février*. — Dans le train qui va nous emmener à Saint-Louis, M. Hélaut, chef d'exploitation de la ligne, a bien voulu, gracieusement, nous offrir deux passages.

Nous partons à six heures et demie. Une matinée pâle, des fraîcheurs de tons, des délicatesses de ciel rappelant la France... Le long d'une plage basse, avec çà et là, piqués, des bouquets d'euphorbes, des touffes de cocotiers...

Une terre grise, presque crayeuse; par endroits seulement, ce sable rouge argileux avec lequel nous ferons plus intime — trop intime — connaissance, dans le Grand Désert.

Mais peu à peu le paysage s'élargit. Quelques tours de roues, et nous voilà dans une vallée moutonnée, présentant de nombreuses traces de phénomènes d'érosion. Des baobabs énormes gardent la voie; des figuiers de Barbarie hérissent le sol boursouflé par de nombreuses termitières...

Nous nous arrêtons un instant à Rufisque, le grand marché des arachides du Sénégal. Une nuée de nègres se porte sur la voie, — piaillant, hurlant. Comme contraste à toute cette agitation, trois Arabes graves, impassibles, dans les plis de leurs amples burnous blancs.

Le train repart. A perte de vue, un sol noir, abondant en humus. Champs de mil sur champs de mil...

Debout, de distance en distance, des Sérères, en des poses presque hiératiques, nous regardent fuir. Et dans leurs yeux perce le même profond étonnement qu'au premier jour où la locomotive pénétrait dans les vastes plaines du Cayor.

Voici le premier marigot, bordé de baobabs et de tamariniers. De l'eau croupissante, des ajoncs à la surface de cette eau, et la solitude morne tout autour.

Le pays s'élève. Ce sont maintenant de petites collines hérissées de gommiers, chevauchant les unes sur les autres. En certain détours ces collines se resserrent au point de former de véritables diminutifs de gorges, au fond desquelles le train roule, soulevant des flots de poussière.

La température atteint 40°. Heureusement nous avons tous moyens de la combattre. La glace abonde, et en si grand nombre sont les bouteilles de limonade, qu'on n'entend bientôt plus que le bruit des bouchons volant de toutes parts.

Thiès! Perigouraye! Je note cette dernière station parce qu'elle a été le théâtre d'un événement peu ordinaire : un officier de marine qui voyageait depuis l'aurore dans notre compartiment, s'est enfin décidé à prononcer quelques paroles. Le fait était assez rare pour mériter d'être consigné...

Il est cinq heures du soir. Soudain tout change autour de nous. C'est le voisinage du fleuve. Voici de grandes plaines à la surface desquelles ondulent

(1) Voyez la *Revue* du 20 juillet.

de longues herbes jaunes semblables à des tiges de blé mûr.

Une halte au marigot de Leybar, rendez-vous de tout ce que le Sénégal compte d'élégances et de distinction. Plusieurs colons, se souvenant qu'ils étaient Marseillais, ont fait construire sur ses bords de coquets « bastidons » dans l'intérieur desquels ils attendent, à l'affût, un gibier toujours aussi rare que le fameux chastre dont Méry guetta vainement l'apparition pendant trente-cinq années.

Enfin, Saint-Louis ! Mais nous ne voyons rien, nous ne retenons rien de ce qui se passe autour de nous, — complètement absorbés par cette idée fixe : la découverte d'une chambre.

Un chef de bureau avec qui nous avons fait la traversée nous a donné à ce sujet de terrifiants détails. Il paraît qu'en cette bonne ville, on néglige totalement d'observer la règle sociale qui veut que les étrangers ayant quelque argent dans leur poche, soient toujours bien accueillis par ces établissements spéciaux appelés hôtels.

Un seul de ces établissements existe, paraît-il. Et comme on en fait le plus grand éloge, comme on nous assure qu'il consent parfois, sans doute par pure bienveillance, à recevoir des voyageurs — précédés d'un noir complaisant, nous nous dirigeons de son côté.

Timides ainsi que de pauvres gens que le vagabondage effraie, nous comparaissons devant le gérant.

Celui-ci nous dévisage avec lenteur, puis, satisfait, ou presque, de son examen, d'un signe de tête nous indique une sorte de niche à deux grabats, sordide, sale, infecte, avec de longues théories de cancrelats grimpant le long des murs...

— C'est la dernière. Il n'y a pas à choisir.

— Et cela nous coûtera ?

— Dix francs par jour, pas davantage...

Que penser du « pas davantage », sinon qu'il est « en beauté », et qu'il symbolise à merveille l'aplomb de l'hôtelier sans concurrents ?

15 *février*. — Une toute petite ville de province bien paisible, Saint-Louis, qui s'effile, en une bande de terre de cinq cents mètres de largeur, entre le Sénégal et la mer.

Des rues régulièrement ouvertes, correctement macadamisées, éclairées à la lumière électrique, luxe dont les indigènes sont encore très étonnés à l'heure présente des maisons jaunes et des maisons blanches aux toits plats (airgamasses) de style italien ; de larges quais courant droit le long du fleuve.

Au milieu de ce fouillis de bâtisses, la place Faidherbe, avec la statue du grand général, — la place Faidherbe, flanquée à droite et à gauche de ses deux casernes de tirailleurs. Puis, en face, le palais du Gouvernement, quelque chose de lourd et de mastoc, entouré de galeries, coiffé d'une terrasse d'où s'élève un grand mât-signal traversé de vergues, sur lesquelles montent et descendent des flammes de diverses couleurs.

Un pont de bateaux d'un demi-kilomètre de longueur mène à la banlieue de Sor, sur la ligne de Dakar ; trois ponts de bois de cent mètres de longueur mènent aux faubourgs de Guet N'Dar et de N'Dartout.

Quelques pas en Guet N'Dar nous conduisent au bord de la mer. Un brusque retour en arrière, et nous voilà dans une allée de cocotiers étiques, qui va jusqu'à l'extrémité de la ville.

Nous passons devant le marché indigène, où un tas de petites affaires pas propres sont vendues par des négresses, pas belles du tout, revêtues de pagnes multicolores. Un inoffensif cochon s'échappe de la basse-cour d'un propriétaire demeurant tout près de là. Et c'est un exode général — pour ne pas être touchés par cet animal impur... Le bon cochon, lui, ne semble pas se douter qu'il est la cause de ce remue-ménage. Joyeux, dodelinant, frétillant, il gambade à travers de petits monticules d'oignons et d'ignames, flairant de-ci, flairant de-là, et ne se décide à s'en aller que lorsque son maître, indigné de ce sans-gêne, le frappe à grands coups de gourdin.

... Toujours remontant l'allée de cocotiers étiques. Encore une caserne de tirailleurs. Justement ces derniers sont en plein exercice. Un caporal, mulâtre très foncé, commande la manœuvre :

— Par file à gauche... arche !...

— Mouvement raté... autant !...

— Par file à gauche... arche !...

Trois hommes ont compris de travers : — marquant le pas, ils se dirigent vers la droite.

Alors le caporal furieux :

— Autant... Recommencez-moi ça ! sales nègres !...

Sans nous en apercevoir, absorbés par tout ce « nouveau » épars sous nos yeux, nous arrivons dans le village indigène — à la pointe nord de l'île.

Le trottoir se termine brusquement. Nous enfonçons jusqu'à mi-cheville dans le sable. Ce sont des ruelles étroites bordées de cahutes en planches, de vieilles péniches renversées, avec un trou dans la coque en guise de fenêtre, un trou dans le fond de la cale en guise de cheminée... ce sont des cases en paille d'arachide, de cinq mètres de diamètre, serrées les unes contre les autres, encloses de palissades...

Et dans ces espaces restreints, quel fourmillement de vie extraordinaire ! Les enfants, complètement nus, le corps zébré de gris-gris, détalent devant nous, aussi nombreux que les crabes au bord de la mer.

... Pan, pan, pan !... Pan, pan, pan ! Les femmes à l'entrée des paillottes égrugent en des mortiers de

bois le mil nécessaire au couscous. Les hommes, couchés, les regardent faire. A la nuit, seulement, ces hommes se souviendront qu'ils ont été jetés sur la terre, par le Créateur, pour gagner leur couscous à la sueur de leur front... et ils s'en iront alors pêcher au filet dans le Sénégal.

... Ce pan, pan, pan! vous martèle la tête. De quelque côté qu'on se tourne, il surgit. On finit par s'y habituer...

Et en ce grand soleil accablant, qui va d'un horizon à l'autre, sans jamais faiblir, détachant toutes choses en reliefs aux contours rouges, une sorte de lassitude heureuse vous prend.

On s'accroupit dans le sable. On allume un cigare. On fixe la silhouette de la négresse pilant du mil. Et cette silhouette bientôt grandit, puis elle diminue, puis elle se rapproche, puis elle s'éloigne... Maintenant elle danse sur place, quand tout à coup elle devient immobile et se fond dans le vague... Et l'on s'endort au son du *Pan, pan, pan!*

... Nous avons besoin de prendre un bain. Pardon pour ce détail un peu « improper », mais le lecteur verra tout à l'heure qu'il a bien son importance et il ne nous en voudra certainement pas de nous être présentés à lui de si intime façon.

Donc nous avons besoin de prendre un bain. Mais comment faire? Il n'y a pas d'établissement hydrothérapique à Saint-Louis.

Heureusement nous nous souvenons d'avoir entendu dire qu'à l'hôpital il était possible de louer des baignoires.

Nous allons à l'hôpital.

— Monsieur, dis-je à l'employé de service, nous sommes venus ici pour prendre un bain.

— Parfait. Asseyez-vous. Vos nom, prénoms et date de naissance?

— ... Monsieur, nous voulons prendre un bain.

— Parfait! Vos nom, prénoms et date de naissance. Ah! et puis, j'oubliais : Êtes-vous fonctionnaires?

— Non.

— Militaires, peut-être... officiers?

— Non plus.

— Diable! Mais le règlement ne prévoit pas...

— ... Le règlement ne prévoit pas le cas où un simple civil aurait envie de se baigner?

— Non, nous répond ingénument l'employé. Cependant, attendez un peu : je vais reconsulter le règlement.

Puis une exclamation :

— Le cas est prévu. Voici ce que vous allez faire : Vous adresserez, d'abord, une demande sur papier libre au gouverneur de la colonie. Après avis favorable du gouverneur, vous adresserez une nouvelle demande au médecin en chef, qui vous fera venir dans son cabinet et vous examinera...

— Mais nous ne sommes pas malades!

— Le règlement le veut... Lorsque le médecin en chef vous aura examinés, il vous donnera un « Bon pour deux bains de sous-officiers » et le transmettra au commissaire-adjoint.

— Dans tout ce que vous venez de nous apprendre, observe Bonnival, un seul détail ne nous paraît point marqué au coin du meilleur bon sens administratif. Pourquoi dites-vous : « deux bains de sous-officiers »?

— Mon Dieu, voici : En matière de comptabilité il n'existe que deux catégories de personnes : les militaires et les fonctionnaires, ces derniers assimilés, suivant l'importance de leur situation, aux grades d'officier ou de sous-officier.

Or — vous n'êtes ni militaires ni fonctionnaires. Si l'on vous met dans des cabines d'officiers, ces messieurs trouveront peut-être, en ce fait, matière à protestations, tandis que dans une cabine de sous-officiers pareils inconvénients ne sont plus à craindre. Comprenez-vous?

— A merveille! Mais répondez-moi : combien de temps toutes ces formalités exigeront-elles?

— Oh! presque rien, — trois petites journées à peine, en admettant, toutefois, qu'à la direction de l'intérieur on se hâte d'approuver votre demande...

J'abrège. Il est plus que probable que nous n'aurions jamais pu nous baigner au Sénégal si un aimable attaché de commissariat, M. Juliard, n'avait bien voulu se charger de faire lever en notre faveur la rigoureuse consigne.

Que pensez-vous de ce règlement qui exige la signature d'un gouverneur et d'un médecin en chef pour accorder à un particulier l'autorisation de prendre un bain de quatorze sous?

Promenade au cimetière noir.

On le voit de Guet N'Dar, tout au bord de la mer, — dans le sable d'une blancheur ardente strié d'étincelles qui sont des paillettes de quartz éparses.

Au sommet de trois monticules d'égale hauteur, de grands pieux plantés droits dans le sol mouvant, — de grands pieux quasi semblables à des calvaires à cause de leurs sommets que traverse un morceau de bois en forme de croix.

Nous pourrions nous signer et nous agenouiller devant ces symboles d'éternité, si nous ne distinguions point, gravé sur l'écorce des troncs mal équarris, le trèfle du Coran...

Mais c'est tout de même une grande tristesse qui nous envahit devant les pauvres restes de ces pauvres créatures qui dorment là, si mal, en l'immobilité dernière.

La terrible terre du Sénégal refuse de les abriter, de leur assurer cette profonde paix des choses et des êtres qui ne sont plus.

Le sable, sans cesse agité par le vent du large, on ne peut le creuser... à chaque instant il se déplace, roule sur ses molécules... Et quand celui qui vient de s'en aller dans son cercueil en forme de berceau est couché dans ce sable — ce sable qui devrait l'étreindre, se modeler sur ses membres raidis, aspirer ses germes de mort pour en faire de la vie, ce sable traîtreusement se déplace et l'abandonne, misérable dépouille, en son linceul de toile bise, aux chacals et aux vautours.

Ceux-là, on les voit s'avancer, en triangle, sous le ciel bleu mat. Ils croassent, toutes ailes déployées, puis tournoient un instant sur eux-mêmes et viennent d'un trait s'abattre pesants, dans le sol qui s'ouvre en sillons à leur passage...

Et qui pourra rendre ce long « Hou... hou... » de la mer expirante à quelques pas?... Ses lames, soulevées par le fond, se tordent en éboulis d'écume sur la grève... Et, çà et là, dans cette gamme de blanc, voici de grosses taches noires, sorte de chiffons spongieux, qui sont des méduses.

... Par-dessus tout : un éternel brouillard couvrant toute cette eau de larges plaques de ouate grise.

Nous marchons encore. Maintenant, à nos pieds, c'est une pauvre herbe courte, jaunâtre, d'aspect maladif, quelques fucus, de poussiéreuses graminées s'étalant comme des plaies...

Nous nous retournons. Déjà les trois nécropoles noires sont bien loin. Une nuée de corbeaux s'est épandue sur elles.

Et bientôt nous ne les voyons plus. Et les nuées s'épaississent; et la terre se fait plus étroite, resserrée maintenant entre le fleuve et la mer.

Nous marchons dans un rêve... Quand soudain se dressent devant nos yeux, en arêtes vives, quatre maisons basses à toits plats : ce sont d'affreux hangars construits par l'artillerie de marine et servant d'abri à une batterie de canons.

Le rêve est fini.

17 *février*. — Une visite au gouverneur, M. de Lamothe. Cinquante ans, poivre et sel, la lèvre rabelaisienne, gros, court, jovial et bon enfant.

Nous causons de Paris et de la situation au Sahara... Les Maures sont agités.

— C'est le Maroc, me dit-il, et aussi le contre-coup du massacre de la colonne Bonnier... Puis ce sont de si tristes individus, ces Maures. Vous connaissez le proverbe ouoloff : « Si tu rencontres une vipère et un Maure sur ta route : tue le Maure. »

... N'empêche que ce serait d'une fameuse importance si l'on pouvait aller dans l'Adrar. Mais c'est bien difficile. Ahmed-ould-Aïda (1) est un cachottier, il veut faire ses petites affaires sans permettre aux Européens d'y mettre le nez... Enfin, essayez toujours, mais je doute fort que vous réussissiez...

(En principe, du reste, je dois dire que M. de Lamothe était opposé à l'idée d'envoyer une mission française à El Chingueti, capitale de l'Adrar. Il venait de charger un indigène fort intelligent, Bou-el-Moghdad, le fils de ce fameux Bou-el-Moghdad qui fit un si intéressant voyage au Maroc, d'entrer en relations avec le cheikh des Yahia-ben-Osman et il attendait avec impatience le résultat de ses négociations.)

Est-il besoin de dire que Bou-el-Moghdad ne réussit pas? Et, soit dit en passant, on obtiendra ce même résultat négatif à chaque fois que l'on confiera à un noir, fût-il le plus intelligent des noirs, le soin de nouer des relations politiques ou commerciales avec les Maures. Pour ces derniers un Toucouleur ou un Ouoloff est un être de condition inférieure, — presque un esclave. Comprendraient-ils jamais que les Français chargent un de leurs esclaves de faire de la diplomatie avec un prince berbère, plus ou moins frère ou cousin du grand Prophète?

— Si vous pouviez attendre quelques mois, les choses n'en iraient que mieux, me dit en terminant M. de Lamothe : le désert serait plus abordable et... Mais j'oublie que vous avez des ordres du ministère pour vous mettre en route le plus tôt possible...

— De plus, ajoutai-je, je n'ai à ma disposition que peu d'argent. Et le séjour à Saint-Louis coûte cher...

— Je sais. Agissez donc comme bon vous semblera. Je vais vous procurer un interprète. Puis la semaine prochaine je vous remettrai une lettre vous accréditant auprès de notre allié Ahmed-Saloum, émir des Trarza.

... Quelques jours après cette conversation, nous rencontrons M. Merlin, directeur des affaires politiques, au moment où ce fonctionnaire va pénétrer dans le bureau du télégraphe.

— Une mauvaise nouvelle pour vous, nous dit-il : l'administrateur de Dagana, M. Vincent, vient d'être assassiné par un Maure...

— Qu'est-ce cela? Et pourquoi ce meurtre?

— Une querelle. Vincent voulut rétablir l'ordre. C'est alors que le propre frère d'Ahmed-Saloum, qui avait suscité cette querelle, craignant de se voir arrêté, tira sur M. Vincent un coup de fusil qui l'atteignit en pleine poitrine.

— Comment, à deux pas de Saint-Louis, un crime pareil? Qu'en résultera-t-il?

— Je ne saurais trop dire. J'ai grand'peur, entre nous, que ce tragique événement ne provoque quel-

(1) Ahmed-ould-Aïda, cheikh de l'Adrar.

ques rébellions de la part des Trarza... Aussi vais-je aller ce soir même à Dagana. Sur les lieux je me rendrai mieux compte...

— Eh bien, et nous?

— Oh! vous, vous n'avez qu'à attendre!... Du reste, ajouta-t-il en souriant, inutile de récriminer. Le gouverneur ne veut à aucun prix vous voir partir.

— Et combien de temps pensez-vous qu'il nous retiendra?

— Dame! je ne sais trop. Un mois... deux mois peut-être.

— Malheureux! Mais vous voulez donc nous forcer à nous faire rapatrier par un bateau d'émigrants aux frais de l'État?

M. Merlin étend les bras, ouvre de grands yeux :

— Que puis-je faire à cela?

En effet, il a raison, M. Merlin, — que peut-il faire à cela? Accablés, nous prenons congé. Et nous allons par les rues, tête basse et bras ballants...

Passent le capitaine Tavernost, officier d'ordonnance de M. de Lamothe, et l'ancien commandant du cercle du Rio-Pongo, M. Guizonnier.

— Vous vous ennuyez? nous crient-ils du plus loin qu'ils nous aperçoivent. Voulez-vous deux heures de distraction? — Allez voir Dinah-Salifou.

— Dinah-Salifou, l'ancien roi du Nunez; celui qui fit la joie des Parisiens en 1889?

... C'est dans le quartier indigène, une maison branlante construite à l'européenne avec un petit escalier en vrille — au pied duquel s'étale une cour très puante.

Dinah nous a vus rentrer. Et flanqué de ses deux fils, il nous attend au seuil de ses appartements.

Sa Majesté est grande, maigre... elle peut avoir cinquante ans et porte une barbiche poivre et sel en corniche au-dessous d'une paire de lèvres juste assez lippues pour satisfaire l'esthétique noire. Autour de son torse s'enroule un ample boubou blanc que le large ruban de la Légion d'honneur tache de rouge.

Dans le vestibule, sorte de terrasse bordée de murs en pisé, on s'assied sur des chaises de paille.

Et la conversation s'engage.

Est-il besoin de dire que Sa Majesté a gardé le meilleur souvenir de sa visite à l'Exposition universelle? Plusieurs de nos «merveilles architecturales» l'ont frappé. Que M. Eiffel se rassure : s'il ne compte pas de bien nombreux admirateurs parmi ses compatriotes, il peut être certain d'avoir pour lui les habitants de l'Afrique occidentale. Et cela console de bien des avanies parlementaires.

Dinah ne se lasse point de parler de cette « haute cage... haute, haute... tout en fer... avec des escaliers qui montent seuls ».

Puis, comme s'il craignait de nous avoir froissés en n'unissant pas, dans un commun concert de louanges, la capitale de la France, elle-même, à la tour de 300 mètres, il ajoute :

— Paris, aussi, grand beaucoup... grand plus que tout. Rien ici, à Guet N' Dar, ne peut donner idée de ça!

— Et ce fameux bal auquel tu assistas, avec toutes ces belles dames qui voulaient te voir. T'en souviens-tu, Dinah?

S'il s'en souvient! « Beaucoup lumière... femmes blanches... » Et il se met à rire, sa large bouche large ouverte, sans en vouloir dire plus long.

Respectons les scrupules du roi; il nous donne là un rare exemple de discrétion.

Un silence. Et l'histoire — cent fois répétée — de sa chute du trône : « Un matin, très beaucoup matin, quand on n'avait pas encore gagné six heures, par ordre de Monsieur grand commandant Ballay, *gouvernor*... » etc., etc.

Enfin une petite séance de *balafont* pour finir. Le balafont est un instrument de musique, composé d'un chevalet sur lequel, parallèlement, sont tendues une série de baguettes permettant de donner — ou à peu près — toutes les nuances de la gamme. L'artiste, jambes croisées, s'installe devant cet outil mélodieux —et, tel un joueur de xylophone, tape sur les baguettes avec deux chevilles de bois taillées.

Ce ne serait point la peine, assurément, d'être venu en plein Sénégal, entendre des airs sénégalais, pour déclarer, ensuite, que ces airs ne sont point originaux. Donc ils sont originaux et non toujours dépourvus d'harmonie, assertion qui étonnera peut-être.

J'ajouterai que les *leit-motiv* y sont fréquents. Et c'est par là que la musique des nègres se rapproche de celle de Wagner...

M. Merlin est encore absent. A la direction des affaires indigènes où je vais prendre des renseignements, on me dit que la situation se complique. Les Maures ne s'arrêtent que difficilement aux escales. On semble craindre l'interruption de la traite de la gomme.

Il faudrait nous rendre compte, par nous-mêmes, de la situation. Nous allons donc pousser jusqu'à Dagana et Podor, les deux centres de transactions des Trarza et des Brakhna.

G. Donnet.

(*A suivre.*)

UN PANÉGYRIQUE DE DIDEROT

Je ne l'aime pas, au fond, ce diable d'homme, et pourtant je suis heureux qu'il ait des fidèles. Je regretterais qu'il n'en eût pas. Vraiment. Tous les autres, ce me serait presque égal qu'ils fussent délaissés. — Voltaire? Après tout nous avons Renan, qui a eu autant d'esprit et plus fin, autant de science et même davantage, et qui est en contradiction avec lui-même plus agréablement, parce qu'il y prend garde et en prend son parti. — Montesquieu? Je ne tiens pas du tout à ce qu'il baisse dans l'estime générale, pas plus du reste que je ne voudrais qu'on ne lût plus Voltaire; mais enfin il a eu sa gloire; il l'a eue si incontestée, quelquefois surfaite, qu'on peut le considérer comme ayant reçu sa récompense. — Rousseau? Outre que son influence est peut-être la plus mauvaise que nous ayons subie pendant plus d'un siècle, je l'admire, je le trouve plus grand à mesure que j'avance; mais je ne puis arriver ni à l'aimer ni même à aimer qu'on l'aime. « Malgré tout, je sens qu'il était bon », a dit M. Jules Lemaître. C'est de quoi je ne puis pas me convaincre. Ses colères et ses rancunes ne sont pas, si l'on veut, d'un méchant homme, mais elles ne sont pas d'un résigné, et je ne vois pas qu'il y ait de bonté vraie sans résignation. Soyez sûrs que la moitié du cœur de Rousseau a été défiance et envie. On peut rester bon avec cela; mais on ne l'est pas jusqu'à l'extrême.

Pour Diderot il n'y a pas à dire, c'était un bon homme. Il était impétueux, il était fougueux, il était impérieux, il était familier, il était importun, il était raseur, et il n'y a rien de plus effroyable que tout cela; mais il était bon. « Je puis vous le donner pour un garçon qui n'a point de méchanceté. » Est-il curieux qu'il ait dit de lui-même : « Est-il bon? Est-il méchant? » Il est vrai qu'il ne doutait pas de la réponse à faire et qu'il l'a faite une centaine de fois, avec candeur. Encore m'étonné-je qu'il ait fait la question.

Il n'y a pas jusqu'à son absence complète du sentiment du ridicule qui ne me charme. Comme il se loue de bon cœur, comme il se livre, comme il s'abandonne, comme il parle de lui avec complaisance, sans vain détour, sans faux-fuyant! Ridicule, soit; mais qu'il ne se soit jamais une seule fois douté que cela était ridicule, c'est d'une bonne nature. C'en est la marque. Il y a une corruption de cœur et une certaine aigreur d'âme à être parfaitement persuadé qu'on va assommer quelqu'un en lui parlant de soi, et qu'on ne lui fera un peu de plaisir qu'en lui parlant de lui. Diderot a été très loin de cette perversité, extrêmement loin. Je l'en aime et l'en estime. C'était un cordial. C'est bien lui, n'est-ce pas, qui dit un jour à Grimm : « Vous ne m'aimez donc pas? Vous ne m'avez jamais dit du bien de vous. » Nous l'y prenons! C'était sa manière à lui d'aimer les gens. Il en abusait. Mais abuse-t-on jamais de l'amour?

Aussi je ne puis pas ouvrir un livre de Diderot (il en est de lui, du reste, que j'avoue que je n'ouvre jamais) sans me dire : « Il va m'exaspérer très probablement; et puis me charmer; et puis m'amuser, et puis m'ennuyer, et puis me ravir, et très haut, car il est lyrique; et puis m'exaspérer derechef; mais, tout compte fait, je l'aimerai encore. Il me fera l'effet de quelqu'un qui est si ravi de causer avec moi que je lui sais gré du plaisir qu'il y prend, sans en prendre moi-même beaucoup, mais il y a encore là un plaisir de sympathie. » — C'est un bon gros homme que ce Diderot; c'est le camarade de toute la postérité.

Aussi M. A. Collignon l'aime-t-il de tout son cœur et lui dresse statue sur statue tout le long de son volume : *Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*. Il y a une statue pour le philosophe, une autre pour le critique d'art, une autre pour l'épistolier; j'en passe et des plus hautes. Dans l'intérêt même de son demi-dieu, — et, parbleu, vicomte, c'était bien un dieu tout entier, — on ne saurait reprocher à M. Collignon que de n'avoir pas mis assez d'ombres au tableau. Tout est en pleine lumière, tout éclate; Diderot est rayonnant des pieds à la tête. Il y a peut-être un peu d'excès dans cette manière. « Surtout quelques *réserves!* disent les auteurs dont on se propose de faire l'éloge dans un journal. Ce sont les réserves qui donnent de l'autorité aux critiques. » Le lendemain ils trouvent injustes toutes les réserves qu'on a faites, même quand on n'en a fait aucune; mais c'est la veille qu'ils avaient raison. Diderot aurait dit exactement cela, la veille, à M. Collignon et aurait eu le même sentiment le lendemain. Désintéressé dans la question, j'estime que M. Collignon a eu trop constamment l'attitude admirative.

*
* *

Quant à avoir compris son auteur, il l'a bien compris. Le vigoureux et robuste optimisme de Diderot est bien là, sa magnifique confiance dans la bonté humaine, sa forte conviction que l'homme peut être heureux très facilement et n'a qu'à vouloir un peu pour cela. — Voilà bien, dit à peu près M. Collignon, à ce propos, le véritable père de la Révolution française! — Ce genre de généalogie ne me satisfait jamais pleinement; mais si Diderot n'est pas le véritable père de la Révolution, comme on peut bien dire, selon le mot célèbre, « qu'il n'y a pas nui »! Comme pour une part, au moins, la Révolution fut bien une crise d'optimisme, et comme, à ce titre, Diderot au moins l'annonce bien et à l'avance la représente!

De même encore je louerai M. Collignon d'avoir rapproché, et sans trop d'insistance, car à y insister ce serait devenu faux; mais d'avoir rapproché cependant Diderot de Vauvenargues. Cette « confiance aux passions nobles », c'est bien, en effet, du Vauvenargues et du Diderot à la fois. Certes Vauvenargues, s'il eût vécu, n'aurait guère aimé Diderot. C'est du moins à supposer. Mais il est bien vrai qu'il est sur la pente, bonne ou mauvaise, qui mène droit à Diderot. C'est un précurseur, comme on aime à dire.

C'est la pente de tout le siècle, va-t-on me faire observer. — Ah! mais non! C'est précisément le vice intérieur de la pensée de Voltaire, et la cause de tant de contradictions, et de certaines hésitations chez cet homme qui n'hésitait guère, et d'une certaine gêne qu'on sent quelquefois chez cet homme d'allure si aisée, que Voltaire est novateur sans être optimiste, et délivre l'homme des contraintes morales qui l'enserrent sans avoir confiance le moins du monde dans la bonté de l'homme. Il le veut libre de sujétions religieuses, et ne croit pas qu'il ait en lui de quoi les remplacer. Personne n'a cru plus que lui au péché originel, et tout ce qu'on a inventé pour corriger la malice innée de l'humanité lui répugne. Il est beaucoup moins à l'aise qu'il n'affecte de l'être ou qu'il ne croit l'être en effet, au milieu de tout cela. — Mais Vauvenargues déjà, Diderot ensuite, Rousseau dans une certaine mesure et par un certain biais, Condorcet enfin, sont des optimistes et des philanthropes. Ils croient à la bonté essentielle, et fondamentale, et primitive de l'homme. C'est leur marque même.

Au fait, d'où cette idée vient-elle? Comme elle est contraire aux idées générales du christianisme, on est tout naturellement incliné à l'attribuer à l'antiquité. Et, il est vrai, on la voit poindre déjà dans la Renaissance. Il n'est pas douteux qu'elle ne soit la pensée de derrière la tête de Rabelais, et si Montaigne était jamais convaincu de quelque chose, il le serait de cela. Du moins il y croit dans la mesure où il peut croire, ce qui ne veut pas dire point du tout. Or, comme la Renaissance a eu pour maîtresse de pensée l'antiquité, il y a quelque apparence que l'idée de la beauté de l'homme est quelque part chez les antiques. Pourtant, je ne l'y vois pas. Je serais très curieux qu'on me donnât quelques lumières là-dessus. La question est intéressante. Tant il y a que cette idée est une des idées maîtresses de la seconde moitié du XVIIIe siècle et particulièrement chère à Diderot. Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. Collignon, comme c'est son droit, félicite fort Diderot de la chérir.

*
* *

Ce qu'il n'a peut-être pas suffisamment réussi à reconstruire, c'est, si je puis dire, l'unité de Diderot. Quelle est, ou quelle peut être, la faculté maîtresse, quel est le principe initial, quelle est la tendance permanente dans cet homme-là?... Peut-être, me dira-t-on, il en a plusieurs, et il n'est nullement nécessaire qu'un homme puisse ainsi se ramener à l'unité. Sans doute et je ne tiens pas du tout à cette méthode, là où elle ne s'applique point. Mais à Diderot je crois qu'elle s'applique assez bien. Le fond de Diderot pour moi, c'est la passion, et c'est le culte de la passion. C'était un passionné qui était enchanté de l'être. Il est des hommes tout pleins de passions véhémentes qui les maudissent de tout leur cœur. Ils sont passionnés malgré leurs dents. Ils font appel à toutes sortes de freins et de digues pour se préserver eux-mêmes et se garantir. De santé robuste, de magnifique endurance, solidement bâti et charpenté, Diderot vivait avec ses passions en très bonne intelligence. Il en avait de bonnes, du reste, auxquelles il ne pouvait qu'être très reconnaissant; il en avait de mauvaises qui lui donnaient quelques joies sans lui causer trop de désagréments. Par suite, dans cette âme qui n'était pas des plus raffinées, sachons le dire, point de remords. Le remords, chez les âmes fines, est le désir déçu de la perfection. Chez la plupart des hommes, c'est mélancolie de chat échaudé. L'estomac est la conscience du corps, a-t-on dit. De même les remords, chez le vulgaire, sont des indigestions morales. Si les passions ne laissaient pas de souffrances après elles on ne les maudirait pas bien énergiquement. Or Diderot ne connaissait pas ce genre de souffrances; il n'éprouvait pas ces indigestions-là. Donc point de remords. Douce gratitude plutôt à l'égard de ces passions, bonnes diablesses, compagnes quelquefois agréables, et très rarement incommodes, de sa vie.

Ses idées, mon Dieu, sont venues de là, comme la plupart de nos idées sont des reflets et répercusions et même presque des traductions de notre tempérament. Prenons même garde à cela : nous croyons exprimer nos idées, nous expliquons notre caractère; une théorie, faites attention, c'est une confidence. Pour Diderot, qui se livre si facilement, c'est absolument exact. Très satisfait de ses petites passions personnelles, il a estimé que le meilleur pour l'homme c'était de s'abandonner à ses instincts. Tout simplement.

Comme Rousseau est plus compliqué! Le bon, le mauvais, il voit tout très bien, comme un moraliste chrétien. Seulement il a une autre classification que le moraliste chrétien. Celui-ci, ce qu'il voit de bon dans l'homme, il l'appelle divin et l'attribue à Dieu : c'est de la grâce; ce qu'il voit de mauvais dans l'homme, il l'attribue à l'homme : c'est du péché, cela date de la chute. Rousseau a une autre comptabilité : ce qui est bon doit être attribué à l'homme en soi (qu'il connaît), à l'homme primitif

(qu'il a vu) : ce qui est mauvais doit être attribué à la société. Colonne de gauche : inventions sociales; colonne de droite : choses humaines, fond humain. C'est contestable; mais enfin c'est compréhensif; c'est d'une vue étendue; le recto et le verso y sont.

Diderot est plus simpliste. Le fond et même le tout de l'homme est très bon. Il n'a qu'à se laisser aller; il ira très bien. Les instincts sont droits, les passions sont salutaires. De là ses répugnances à l'endroit de ce qui a été inventé pour réprimer ces instincts et ces passions, c'est à savoir à l'endroit des religions d'abord et des morales ensuite. Ce sont là autant de suspicions, qui lui sont suspectes, à l'égard de la nature humaine. Religions, morales ont créé un « homme artificiel » qui se bat contre l'homme naturel, qui ne le réduit pas, mais qui l'épuise, sans profit pour lui. C'est l'homme artificiel qu'il faut supprimer. N'opposez pas la raison à la passion. La raison n'a d'autre office que d'établir une sorte d'harmonie et de concert entre les passions. Elle est ordonnatrice, non ordonnante. Elle rendrait le plus mauvais service à l'homme en essayant d'être une force de répression : « On déclame contre les passions, on leur impute toutes les peines de l'homme et l'on oublie qu'elles sont aussi la source de tous ses plaisirs... Il n'y a que les passions et les grandes passions qui peuvent élever l'âme aux grandes choses. Les passions sobres font les hommes communs. Les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires. — Ce serait donc un bonheur que d'avoir des passions fortes? — Oui, sans doute, si toutes sont à l'unisson et établissent entre elles une juste harmonie. »

Système extrêmement hasardé et singulièrement dangereux; mais bien d'accord avec ce qu'on sait du tempérament, de la constitution et de toute la personne du gros Denis. Certes il n'avait rien d'un ascète. Jamais une pensée de mortification n'a pu trouver place à se loger dans ces chairs saines, vigoureuses, redondantes et gonflées d'un sang riche. Si j'en crois les humoristes qui sont au courant de l'argot contemporain, à quelqu'un qui vient d'exprimer une opinion on répond quelquefois : « Ah! bien! vous en avez une santé! » C'est une singulière réplique. Ça ne semble pas avoir de rapport. A bien des pages de Diderot répondre par cette exclamation familière me paraîtrait tout naturel.

*
* *

Et croyez-vous que cette faculté maîtresse de passionné bien portant n'ait laissé sa trace que dans sa morale? La marque s'en retrouve parfaitement dans sa métaphysique. Au fond Diderot est une espèce de panthéiste naturaliste. Il n'est pas athée sèchement, étroitement, comme Naigeon veut obstinément qu'il le soit. Il y a quelque chose de plus large dans son affaire. Il adore la nature, c'est-à-dire la matière vivante, active, frémissante et bouillonnante. « Son originalité parmi les athées de son temps, a très bien dit M. Paul Janet, a été de prêter de la vie à la nature et une force active à la matière. » Voyez-vous bien encore le tempérament et ses suggestions! Pour d'autres le monde est mécanique ; c'est une grande machine bien liée, minutieusement agencée, soit par un constructeur, soit par elle-même, qui se meut avec précision et rigueur. Ce n'est pas cela pour Diderot. Pour lui la matière vit, la matière palpite, *la matière est passionnée*. Elle a des désirs puissants, des aspirations sourdes, grondantes ou tempétueuses ; elle se rue à l'être, à l'expansion et à l'accroissement illimités. Tout ce que nous voyons, sans compter tout ce que nous ne voyons pas, ce sont des forces, ou captives ou à demi libres ou affranchies, ou endormies, ou à demi réveillées, ou en pleine action, qui tendent avec énergie au développement d'elles-mêmes. « Tout est plein d'âmes », a dit le poète. Tout est passionné, dirait Diderot. Le monde est un drame, un déchaînement de passions dans l'infini. « Un besoin qui produit un organe » (mot gros de toute la théorie transformiste et qui est de lui) est une passion ardente qui s'est créé un instrument pour se satisfaire. La matière est un immense désir, c'est la grande « chasse au bonheur », comme dira plus tard Stendhal qui fait croître le brin d'herbe, comme rouler et tourbillonner les astres.

Voilà le grand poème de passion intense qui s'agitait dans le cerveau de Diderot et qui, s'il n'a pas enfanté toute sa métaphysique, du moins lui a donné sa forme, son tour, son esprit, son ton, et aussi son éloquence. Montesquieu est tout entier intelligence ; Voltaire, intelligence et nerfs; Rousseau, sensibilité intérieure concentrée et intime; Diderot, passion qui s'élance au dehors et qui se répand éperdument. Peut-on s'étonner qu'il ait ébranlé les imaginations si fortement et qu'il les émeuve encore?

*
* *

Car elles se multiplient, les études sur Diderot, et toutes sont signées de noms qui font honneur au grand encyclopédiste. Il n'y pas si longtemps, c'était Scherer ; hier, c'était M. Louis Ducros, que j'ai eu l'occasion de signaler ; aujourd'hui, c'est M. Collignon. On s'empresse, il y a foule. C'est qu'on sent en cet homme, d'abord une force, c'est entendu et trop évident, et ensuite, ce qui est si rare en tout temps, une grande, une absolue sincérité : « Soyez vraie, écrivait-il à une personne qui avait peut-être plus besoin qu'une autre de ce conseil (c'était, je crois, une actrice), faites-vous-en l'habitude. N'ayez ni détours,

ni finesses, ni ruses... » Il n'avait, lui, certainement rien de tout cela. C'est bien quelque chose.

Et puis, enfin, nous croyons à la nécessité d'une morale, et très sévère, nous ne croyons nullement à la bonté naturelle, c'est-à-dire à la bonté sans effort, de l'homme; nous ne sommes pas optimistes le moins du monde; un siècle, et quel siècle! nous a un peu guéris de toutes ces idées-là; mais qu'un homme y ait cru, et *ait trouvé en lui*, sans trop de fatuité vraiment, *les raisons suffisantes d'y croire;* que sans religion, sans morale, sans contrainte ni acceptée de l'extérieur ni qu'il s'imposât lui-même, sans le moindre effort pour se réprimer, s'abandonnant parfaitement à ses instincts innés, il ait été, tout compte fait, un assez bon homme, très capable d'être généreux et bienfaisant, très incapable de faire sciemment du tort ou de la peine à qui que ce fût, eh bien! cela honore, après tout, la nature humaine, et nous sommes toujours un peu flattés qu'elle soit honorée.

C'est égal, l'effort sur soi-même est encore plus honorable. Diderot, qui adorait Térence, est un homme de Térence, en effet. Les hommes de Térence sont très sympathiques. Ils sont tout de même à quelque distance des héros de Corneille. Il ne faut mépriser personne; mais il est permis d'avoir des préférences.

ÉMILE FAGUET.

VARIÉTÉS

Édouard Thierry

ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE SOUS LE SECOND EMPIRE

Lorsque le brusque départ de M. Empis vint faire de M. Édouard Thierry l'administrateur de la Comédie-Française, en octobre 1859, celui-ci n'y était pas un inconnu. Plus de vingt ans de critique dramatique dans les principaux journaux du temps l'avaient préparé aux obligations littéraires de sa nouvelle charge. Déjà membre de la commission des primes à décerner aux meilleures pièces de théâtre, il avait appris de la sorte à apprécier à leur juste valeur les ouvrages qu'il allait avoir à mettre à la scène, et il savait les défendre au besoin. N'est-ce pas lui qui, un an auparavant, avait donné lecture — et fort habilement — au comité de la rue Richelieu de l'*Œdipe-Roi* de Jules Lacroix? Aussi, le nouvel arrivé se sentait-il, à cet égard, à la hauteur de sa tâche. Hardi et prudent à la fois, apte à comprendre les audaces et fort amoureux des traditions, classique par tempérament et romantique par inclination de jeunesse, fort capable encore de réaliser ce qu'il avait projeté, sa volonté était de ne rien sacrifier du passé de la maison de Molière et de ne pas se montrer rebelle aux exigences du présent; et, de fait, il n'y faillit pas.

« Très fin, très lettré, a écrit M. Alphonse Daudet de M. Édouard Thierry, il cherchait la mise en scène morale, pour ainsi dire, et dans les pièces modernes devenait le collaborateur de ses auteurs. » Le témoignage a du prix, car l'auteur de l'*Œillet blanc* parle en connaissance de cause. Devenu le collaborateur discret et entendu de ceux dont il allait essayer de réaliser les conceptions en mettant à leur disposition son savoir et son goût, telle était bien, en effet, l'ambition de M. Édouard Thierry. Les plus renommés d'entre eux recouraient volontiers à ce conseiller et ne s'en trouvaient pas mal. Je rencontre un autre témoignage écrit par Émile Augier en tête d'un exemplaire de *Maître Guérin :* « Je soussigné, certifie que mon ami Édouard Thierry a participé à *Maître Guérin* comme à ses prédécesseurs, *consilio manuque*, dont je lui suis fort reconnaissent. — A ce qu'on n'en ignore. — Émile AUGIER. » Et, chose plus rare que de reconnaître loyalement la dette contractée quand le succès en facilite la paiement, Augier n'était pas tenté de faire retomber la faute sur son collaborateur lorsque le public accueillait froidement quelque ouvrage nouveau. Je lis encore ceci en tête d'un exemplaire de *Lions et Renards :* « Si cette pauvre comédie a trop mal réussi pour vous être dédiée publiquement, mon cher ami, elle ne vous en reste pas moins dédiée *in petto*. — Émile AUGIER. »

M. Édouard Thierry redoublait de vigilance quand il devait remonter une pièce dont l'auteur n'était plus là pour diriger son œuvre. Un des maîtres du drame moderne, qui n'était pas habitué de la Comédie-Française, en fut témoin un jour, et en marqua son étonnement. C'était aux répétitions du *Mercadet* de Balzac remanié et mis en trois actes par M. d'Ennery. Celui-ci assistait aux études à côté de l'administrateur et le voyait à l'ouvrage. « Je ne suis plus surpris maintenant, lui dit-il en lui serrant les mains, si les pièces sont bien jouées au Théâtre-Français. »

Ce travail continuel avec les auteurs était la besogne qui pouvait le mieux agréer à un homme de lettres: aussi M. Édouard Thierry s'y complaît visiblement. C'est la partie de sa tâche à laquelle il s'attarde le plus volontiers, alors que d'autres soucis appellent ailleurs son attention. Surveiller un organisme aussi important que le Théâtre-Français, régler les détails de sa vie quotidienne, en guider le fonctionnement depuis les employés subalternes jusqu'aux sociétaires les plus en vue, n'est certes pas une sinécure. Il faut sans cesse avoir l'œil à tout, ne pas craindre de se mêler aux détails les plus mesquins, ne pas s'en laisser imposer non plus par les attitudes les plus diverses. Tandis que les intérêts de cette maison lui étaient confiés, M. Édouard Thierry a pris soin de noter ce

qui y survenait, enregistrant les événements, traçant en raccourci une image fidèle de l'existence du théâtre tout entier. Au début de chaque année l'administrateur ouvrait son agenda et le laissait à côté de lui sur son bureau, pour y porter au fur et à mesure ce qu'on avait fait ou ce qu'on s'apprêtait à faire. C'est le journal de santé de la Comédie-Française, de ses bons et de ses mauvais jours, suivant presque heure à heure pendant dix ans le pouls du théâtre et enregistrant les humeurs des auteurs et celles des artistes, les quintes de ces messieurs et les nerfs de ces dames. La majesté de Louis XIV n'a pas eu trop à souffrir du relevé scrupuleux de ses médecins : je ne sais si la réputation des comédiens, ces rois de la mode, supporterait sans en être plus atteinte la divulgation de leurs faits et gestes saisis par un témoin bien placé pour les voir. Pour notre part, nous voudrions seulement choisir quelques traits dans cet amas de notes et en user pour retracer quelques épisodes de l'histoire dramatique.

Bien entendu, parmi ces incidents, beaucoup sont de tous les temps et ne servent guère à faire connaître l'époque où ils se sont produits. En dépit des progrès, l'homme est toujours à peu près le même, et l'homme de théâtre plus que tout autre. Auteurs et acteurs sont représentés par des types éternels : le grincheux qui ne veut pas se faire entendre parce qu'il croit que tout le monde lui est hostile; l'intrigant maladroit qui sollicite la représentation de sa pièce « parce qu'il y a au premier acte une tirade en l'honneur de Napoléon Ier, et que cela fera plaisir à la dynastie ». On y rencontre, comme partout, la race de ceux qui affectent de rire de tout et celle de ceux qui affectent de pleurer de tout. Les demandes étranges abondent : Un jeune élève du séminaire de Versailles vient un jour en *soutane* se faire inscrire pour une audition au Théâtre-Français. Lorsqu'on sut que le *Supplice d'une femme* contenait un rôle d'enfant, le courrier de l'administrateur fut plein, pendant quelques semaines, de lettres de petits prodiges réclamant un engagement. Et les incartades du personnel à réprimer! Il y a un coiffeur en second qui est bien le personnage le plus turbulent qu'on puisse imaginer. On dut le révoquer. Mais l'histoire ne dit pas qu'il ait précédé M. Chauvin au Corps législatif.

L'administrateur de la Comédie-Française devait surtout avoir l'art de ménager les susceptibilités, car jamais elles ne furent plus nombreuses et plus vives. Les hommes politiques d'alors écrivaient volontiers pour le théâtre, et refuser une pièce, dans ces conditions, devenait vite une affaire d'État. M. de Morny avait donné l'exemple, bientôt suivi par M. Mocquard, sans parler de M. Belmontet. M. de Morny convoquait les comédiens chez lui pour leur lire ses saynètes, écoutait les observations avec condescendance, n'en faisait qu'à sa tête, mais, homme d'esprit jusqu'au bout, ne gardait pas rancune. Au contraire, M. Mocquard, furieux du refus de *Jessie*, ne décolérait pas et ne perdait aucune occasion de dénigrer la Comédie-Française. Quant aux acteurs, on les supposerait bien peu intrigants s'ils n'avaient eu à mettre en mouvement le moindre chambellan pour faire entendre leurs doléances en haut lieu lorsqu'un auteur s'était avisé de leur confier un rôle secondaire. Au reste, le maître lui-même ne se montrait pas toujours sourd aux bruits des coulisses. Il s'occupait des choses du théâtre et avait même parfois des idées de pièces. En mai 1867, — à la veille de la reprise d'*Hernani*, — l'Empereur manda chez lui un haut fonctionnaire pour l'entretenir d'un sujet qu'il voudrait voir traité à la scène par quelque auteur en renom. Mais quel auteur? Il semble que personne ne se soit soucié d'une collaboration pareille. Peut-être que Napoléon III mit lui-même son projet à exécution, car on sait qu'il ne dédaigna pas d'écrire quelques actes et qu'il prit, à cet égard, les avis de Gondinet.

Et la comédie à la cour! Ici l'art de l'*impresario* ressemble étrangement à celui du diplomate et dresser un programme devient aussi difficile qu'énoncer les clauses d'un traité. Quel chapitre il y aurait à écrire sur le répertoire jugé au travers du protocole! Quel spectacle donnera-t-on aux hôtes qu'on veut charmer? *Mlle de la Seiglière?* Devant des Bourbons, il n'y faut pas songer. *Amphitryon?* Quelqu'un des augustes visiteurs y trouverait des allusions trop transparentes. *Le Pour et le Contre?* « Un mari infidèle? il y en a toujours trop ici », déclare une voix autorisée. Et si l'on joue les *Plaideurs*, devra-t-on dire tout crûment, devant une aussi noble assistance, ce que les petits chiens ont fait? Examinée de la sorte, la plus insignifiante bluette fourmille de propos déplacés.

Un jour, — c'était au commencement de mars 1864, l'aventure du Mexique touchait à sa fin et déjà le trône avait été offert à l'archiduc Maximilien; — celui-ci vint à Paris, en compagnie de sa femme, la princesse Charlotte, sonder les dispositions à son égard. On se montra très prévenant pour eux aux Tuileries et on leur donna le spectacle à la cour. L'impératrice demanda le *Bougeoir*, le délicieux petit acte de Clément Caraguel. Qui donc eût soupçonné ce badinage d'être subversif?

« Lucien. — Dans quelques heures je serai loin de Paris; dans quelques jours j'aurai quitté la France pour des années.

« Mme de Lucenay. — Vous embarquez sur la frégate l'*Andromède?*

« Lucien. — Oui, Madame, et nous allons renforcer la station du... »

Dans le texte, il y a *Mexique;* mais l'acteur en scène dit *Brésil,* car l'administrateur du Théâtre-Français n'était pas pris au dépourvu. Et Mme de Lucenay put répondre : « Le *Brésil,* ce n'est pas tout à fait l'autre monde, mon ami, et nous nous reverrons! » Hélas! c'était bien « tout à fait l'autre monde », et l'on ne devait plus « se revoir »!

Une autre fois, — c'était pendant l'Exposition de 1867, et tous les princes étrangers voulaient aller à la Comédie-Française, quitte à se décarêmer ensuite aux cascades de la *Grande-Duchesse* et d'Hortense Schneider, — les comédiens ordinaires de l'Empereur jouaient aux Tuileries, et Napoléon III les écoutait, assis entre le roi de Prusse et le roi de Wurtemberg. Il avait entendu d'un visage impassible les tirades éloquentes du *Galilée* de Ponsard; mais la pénétrante poésie de Musset et de sa *Nuit d'octobre* sembla tirer le souverain de son éternelle rêverie, son regard s'éclaira, et brusquement il applaudit, comme pris aux entrailles, quand l'artiste jeta ce cri si humain et si beau :

> L'homme est un apprenti; la douleur est son maître
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Était-ce un pressentiment de celui auquel nulle humiliation ne devait être épargnée par les deux rois qui siégeaient en ce moment à ses côtés?

A travers tous ces faits, l'administration de M. Édouard Thierry fut glorieuse et féconde pour le Théâtre-Français. Elle avait débuté par un grand succès, *le Duc Job,* de Léon Laya, que la direction précédente lui avait légué. Le romanesque du drame était un peu banal, mais il saisit les spectateurs et les retint pendant de nombreuses représentations, permettant ainsi au nouveau venu de se préparer tranquillement à ses devoirs de maître de la maison. C'était le temps où Émile Augier, en pleine sève de production, donnait presque chaque année une œuvre aux comédiens de la rue Richelieu, *ses comédiens ordinaires,* améliorant ses pièces déjà connues ou renouvelant son talent à des sources inexplorées. Vinrent d'abord les *Effrontés,* qui inauguraient ce qu'on a appelé la seconde manière d'Émile Augier; puis le *Fils de Giboyer,* plus passionné et plus âpre, et dont on disait, non sans raison, qu'il était aux *Effrontés* ce que le *Mariage de Figaro* avait été au *Barbier de Séville;* enfin *Maître Guérin* et *Paul Forestier.* C'est là une page inoubliable de l'histoire de notre théâtre contemporain.

Il n'y a guère d'auteur dramatique qui n'ait vu alors les portes du Théâtre-Français s'ouvrir devant lui, pour peu qu'il en fût digne par ses succès passés ou par ses espérances. Labiche y faisait jouer *Moi,* Sardou la *Papillonne,* Feuillet ses proverbes, Vacquerie *Jean Baudry,* de Bornier *Agamemnon,* de Banville *Gringoire,* Pailleron les *Faux Ménages,* des œuvres qu'accueillirent des fortunes fort diverses, mais qui montrent le goût de celui qui les mit à la scène. Il ne manque vraiment à cette liste, qui est comme un livre d'or, que le nom glorieux d'Alexandre Dumas fils; car Barrière lui-même, mettant une sourdine à son ironie, se faisait souriant dans le *Feu au couvent.* La verve d'Alexandre Dumas avait ailleurs ses coudées franches, comme la gaîté de Meilhac et d'Halévy, et il s'attardait au Gymnase, où il pouvait risquer toutes les audaces par l'entremise d'interprètes capables de les faire accepter. Pourtant ce n'était un mystère pour personne quelle part lui revenait du succès anonyme obtenu aux Français par le *Supplice d'une femme.*

Les deux auteurs ont raconté, chacun à sa façon, l'histoire de cette pièce célèbre : comment l'idée en vint au journaliste et comment l'auteur dramatique, appelé à l'examiner, la transforma et la fit sienne. Mais chacun d'eux entendait avoir la haute main et prétendait que son texte serait choisi. Il fallut transiger. Le 6 mars 1865, MM. de Girardin, Dumas, Régnier et Thierry se réunissaient pour un compromis. « Après la lecture, écrit M. Thierry, je suis chargé de fondre les deux textes, celui de Girardin et celui de Dumas fils, en prenant pour base la version de Dumas fils qui serait la charpente et à laquelle on ajouterait ce qui pourrait être utilement repris à l'autre version. » L'administrateur se met aussitôt à la besogne, et les répétitions se font sur le texte qu'il a préparé. Mais l'entente n'alla pas jusqu'au bout. Le 21 avril, « M. de Girardin assiste à la répétition avec Dumas fils. Il déclare qu'il est très mécontent de la pièce et qu'il la retirerait s'il pouvait. Dumas fils nous annonce de son côté qu'après ce que vient de dire M. de Girardin, il ne suivra plus les répétitions. » De fait, la représentation eut lieu quelques jours après en son absence et aucun nom ne fut proclamé. « Pendant la représentation j'écris un mot à M. de Girardin pour le prier de se laisser nommer : il persiste à garder l'anonyme. » L'accueil fait au drame ne l'a pas décidé. « Vu M. de Girardin dans la loge de Mlle Favart : le succès le rendait plus maussade et plus chagrin; il m'a remercié néanmoins de ce que j'ai été excellent pour lui, mais il m'a reproché de ne pas être assez franc. » On ne saurait pourtant bouder contre son ventre, fût-on le plus farouche des polémistes : trois jours après, M. de Girardin s'humanise et demande qu'on joue la *Supplice d'une femme* au moins quatre fois la semaine.

Si l'année 1865 s'ouvrit au Théâtre-Français par un succès éclatant, elle s'acheva sur un insuccès non moins éclatant : la chute d'*Henriette Maréchal.* MM. de Goncourt ont raconté les péripéties de leur pièce avec cette complaisance qu'ils mettent à se

raconter, eux et leurs œuvres. Pourtant on trouve à glaner dans le *Journal* que M. Thierry tenait de son côté. On sait comment celui-ci avait fait inviter, par Théodore de Banville, les frères de Goncourt à lui montrer leur manuscrit. Ils l'apportaient quelques jours après et l'administrateur, séduit par les qualités littéraires de l'œuvre, leur offrait de le présenter au comité, ce qui fut accepté et ce qu'il fit lui-même, le 8 mai 1865. *Henriette* avait été accueillie comme elle méritait de l'être, comme l'ouvrage de débutants sincères mais inexpérimentés. « Je lis à Émile Augier, dit M. Thierry, le 15 mai, une scène de la pièce des frères de Goncourt, celle du frère au 3e acte : il la trouve excellente. Le sujet lui paraît odieux, et cependant la pièce lui semble mériter d'être jouée telle qu'elle est. » C'est ainsi qu'elle fut distribuée et retardée longtemps par les scrupules de Delaunay. Mais tous ces atermoiements avaient remis à l'hiver ce qu'on espérait donner en été ou tout au moins en automne, et trop attiré l'attention sur les audaces du sujet. On s'en préoccupait en haut lieu et M. Rouher et le maréchal Vaillant proposèrent même un instant un dénouement moins dramatique. Bref, la pièce fut représentée le 5 décembre devant une salle dont une partie jugeait de pareilles témérités indignes du Théâtre-Français et l'autre n'y voyait qu'un motif d'opposition aux influences qu'on soupçonnait les auteurs d'avoir. Ainsi prise entre deux feux, *Henriette Maréchal* fut outrageusement sifflée et tomba à plat. Cet insuccès produisit le plus mauvais effet dans le monde officiel. Pourtant la pièce eût peut-être pu être sauvée à l'aide de quelques remaniements. « Dumas fils est venu me voir, écrit M. Thierry le lendemain. Il est allé chez les auteurs, à la disposition desquels il voulait se mettre pour remanier le dernier acte, attendu qu'il trouve la pièce très remarquable; mais les auteurs n'ont pas paru disposés à accueillir une ouverture de ce genre, et il est venu causer avec moi de certaines coupures qu'il m'a indiquées. » Ces coupures furent faites, mais elles ne changèrent rien. La jeunesse des écoles manifesta de plus en plus bruyamment ses antipathies, allumées encore par une imprudente préface, et on dut cesser les représentations sous la menace de scandales plus graves. « De l'avis de ceux qui voient les choses de plus près, la pièce est bien perdue et ne peut se soutenir qu'avec l'intervention continuelle de la police. » Vingt ans après, *Henriette Maréchal* en a appelé auprès du public de l'Odéon du jugement de celui de la Comédie-Française; les témoins de jadis qui assistaient à la reprise ont trouvé celle-ci bien paisible et bien calme, — trop calme et trop paisible.

L'année 1867 fut des plus fécondes : féconde pour le théâtre et féconde pour l'administrateur. L'Exposition fit remettre à la scène bien des ouvrages, et M. Thierry employa ses rares loisirs à dresser un rapport sur la littérature dramatique de la France ou à préparer la publication du registre de La Grange, ce premier annaliste de la Comédie-Française, vers lequel il se sentait porté par une secrète sympathie. C'est l'année de la reprise d'*Hernani*.

Chose étrange, la pièce de Victor Hugo ne souleva pas tout d'abord d'objections. Elles étaient allées au *Galilée*, que Ponsard avait préparé au milieu des crises terribles du cancer qui le rongeait et des stupéfiants par lesquels le pauvre malade essayait d'endormir son mal. Mais l'Empire libéral était survenu, et il faisait partie de son programme de se montrer plus tolérant que l'autre. *Galilée* fut donc joué, et le malheureux auteur, cloué au lit par un accès plus grave, ne put assister à son dernier succès. Un peu avant, il avait été question du répertoire de Victor Hugo. « Allé chez M. Camille Doucet, écrit M. Thierry (13 mars), qui me demande d'abord la liste des pièces que je pourrai reprendre pendant l'Exposition, afin de la faire insérer dans le *Figaro* et annoncer tout de suite la reprise d'une pièce de Victor Hugo; Il paraît que cela est urgent et qu'il va y avoir un : *Lâchons tout!* » Le *Figaro* annonça, en effet, que la pièce choisie serait *Hernani* ou *Marion de Lorme!* et Victor Hugo, consulté, s'empressa de donner son consentement, bien qu'il eût préféré *Ruy Blas* Le poète ne stipulait que deux conditions : la pièce jouée, quelle qu'elle fût, ne devait plus être examinée par la censure, et elle aurait un cours normal de représentations. Ces réserves admises sans difficulté, on s'entendit bien vite sur la reprise d'*Hernani*, et la distribution des rôles eut lieu le 31 mars par les soins de MM. Doucet, Thierry, Vacquerie, Meurice et Paul Foucher. Les choses avaient marché plus vite encore qu'on ne le pensait, et les hommes politiques commençaient à regretter leur audace en prévoyant l'accueil que le public allait faire à l'œuvre et à l'auteur. Chaque visite de prince étranger devient un prétexte de retarder « sans en rien dire » la première représentation d'*Hernani*. Mais le temps n'était plus où Théodore de Banville, rappelant sa jeunesse au directeur du Théâtre-Français, lui reprochait maintenant de

> Repousser d'un pied sûr
> L'échelle romantique appliquée à son mur.

Il favorisait au contraire l'assaillant, et, invoquant les nécessités du service, obtint pour le 20 juin la représentation promise. Elle eut lieu au milieu d'une orgie et d'une fureur d'applaudissements. « Pourtant la soirée manque d'être troublée par des amis trop ardents qui se récrient contre les anciennes variantes de la pièce et réclament un texte qui n'a jamais été dit sur le théâtre. » Les survivants du romantisme

et la jeunesse applaudissent Hugo à tout rompre. » La seconde représentation fut un peu plus calme que la première. Mais celle-ci avait fort ému le monde officiel. « On en a parlé ce matin au conseil des ministres, écrit M. Thierry ; on m'a reproché d'avoir donné la salle entière aux amis de l'auteur, d'avoir fait faire de trop beaux décors, etc. L'Empereur assure même « qu'un individu placé au haut de la salle avait agité un couteau en criant : *Il faut les tuer tous !* On n'eut pas de peine à le détromper, mais l'impression subsista. Contrairement à ses habitudes, le souverain ne vint pas voir *Hernani* et cet accueil si bruyant fit interdire la reprise de *Ruy-Blas* à l'Odéon et tout le répertoire d'Hugo en province. On eût bien souhaité retirer la pièce elle-même de l'affiche de la Comédie-Française, mais son succès ne se démentit pas et n'en donna pas l'occasion.

La fin de l'administration de M. Thierry au Théâtre-Français fut attristée par les malheurs publics. Lui-même a publié la partie de son journal qui se rapporte à cette période et raconté l'histoire de la *Comédie-Française pendant les deux Sièges* (1870-1871), comment elle ne faillit pas au double devoir de panser les blessures des soldats recueillis chez elle et de soutenir les courages par des hymnes patriotiques. Mais, après ces épreuves, M. Thierry demanda à être relevé de ses fonctions. Il quitta la rue Richelieu pour la direction plus paisible de la bibliothèque de l'Arsenal, où sa jeunesse s'était écoulée. C'est là que je l'ai connu moi-même. C'était, à tout prendre, un administrateur d'espèce assez rare, non qu'il ne dirigeât fort bien les travaux de ses collaborateurs, travaillant beaucoup lui-même ; mais il ne lui déplaisait pas que, la besogne achevée, on devisât sur les sujets qui touchaient aux lettres, et il racontait volontiers ses souvenirs, dont il avait gardé l'image si présente grâce à ses notes quotidiennes.

PAUL BONNEFON.

CHOSES ET AUTRES

La presse de Paris a rendu cette semaine les derniers devoirs à deux hommes qui l'ont grandement honorée, chacun à sa manière : elle a conduit le même jour M. Patinot, directeur du *Journal des Débats*, à la nécropole du Père-Lachaise, et Hector Pessard, le voltigeur vaillant et toujours fidèle, le brave flûtiste de notre compagnie, au cimetière populaire de Montparnasse.

Je ne puis pas, comme il le faudrait, exprimer ici tout le sentiment de la *Revue Bleue* pour son ancien collaborateur ; cette tâche reviendra à un autre de nos amis. Mais je veux dire, après tous les confrères qui l'ont déjà dit dans leurs feuilles respectives, combien Hector Pessard fut un excellent homme, un brave cœur, un esprit toujours alerte, sûr en ses jugements, plein de bon sens et de probité littéraire. Les *Petits papiers*, qu'il publia ici, resteront longtemps dans la mémoire de nos lecteurs ; les journalistes de profession ont été unanimes à trouver que c'était un modèle du genre.

M. Patinot ne présidait qu'à la direction et à la confection d'un très grand papier : *le Journal des Débats*, — n'est-ce pas tout dire ? — qui se glorifie de ses sept cents collaborateurs, de ses cent trente-cinq membres de l'Institut, de ses cinquante membres de l'Académie française. J'ai cependant entendu soutenir par de bons confrères que le nombre, les honneurs officiels et les distinctions académiques ne suffisaient pas encore à constituer ce que l'on appelle « la vie ».

Cette appréciation est contredite par tous les efforts que M. Patinot avait faits dans ces derniers temps pour renouveler le *Journal des Débats*. Il est allé jusqu'à l'invention hardie des deux éditions par jour, et, ce qui fut plus hardi encore, il a osé teindre l'une de ces éditions d'une couleur rose des plus engageantes.

Malgré cette révolution, le biquotidien de M. Patinot a toujours gardé ce ton d'urbanité, ces formes de haute distinction diplomatique et littéraire qui ont fait au *Journal des Débats* une place tout à fait particulière dans la presse française.

Dans le débraillé d'aujourd'hui cette correction avait bien sa valeur : il restait à démontrer si ce journalisme élégant était possible, s'il était viable, s'il pouvait, enfin, exercer sur l'opinion et sur la marche des affaires publiques une influence qui fût en rapport avec les sacrifices qu'il avait exigés. Cette démonstration, M. Patinot, avec sa grande expérience dans toutes les choses matérielles et intellectuelles du journalisme, l'avait faite entièrement.

***

Il y eut un temps, qui n'est pas bien éloigné de nous, où les personnes à qui la fortune faisait de très larges loisirs quittaient Paris l'été, allaient promener sous les bois, dans les monts, sur les plages leurs aristocratiques ennuis. Ces personnes et ces familles privilégiées avaient des maladies de luxe, des souffrances de haut prix ; il leur fallait chercher à grands frais dans des sites pittoresques des eaux calmantes ou excitantes, des sources reconstituantes. Vichy Cauterets, Luchon, La Malou se disputaient cette clientèle dorée.

Aujourd'hui les maladies les plus raffinées sont devenues le lot commun de la vanité bourgeoise. Que

dis-je ? ce n'est plus seulement la bonne bourgeoisie, suivant l'expression antique, c'est le monde du travail manuel, la boutique, l'échoppe, le bureau le plus modeste, la loge du portier, qui possèdent leurs névroses rares et mystérieuses, leurs neurasthénies distinguées. La démocratie ne coule pas seulement à pleins bords, elle déborde de toutes parts : point de rhumatismes *selects*, point de sciatiques réservées à une élite. Le suffrage universel, et vraiment universel celui-là, où les femmes exercent au moins autant que les hommes la plénitude de leur rôle, a droit désormais à toutes les maladies des ducs et aux bobos que les marquises étaient seules autrefois à pouvoir cultiver avec amour. Aussi, jamais les fabricants de malles n'ont-ils édifié de plus belles fortunes ; l'industrie des valises et des sacs de nuit est arrivée à son apogée. Tous les âges et tous les sexes, le long de l'échelle sociale, ont ces vapeurs, dont les coquettes seules connaissaient autrefois les charmants secrets. Allons, il s'agit de faire ses paquets, la saison le veut ! Et de toutes parts, riches ou pauvres, travailleurs ou oisifs empaquettent bien soigneusement leurs maladies avec les robes, les jaquettes et les chapeaux ; quand ils reviendront la garde-robe sera usée, les espadrilles seront démantelées : il n'y a que leur névrose qu'ils rapporteront avec eux dans un état parfait de conservation, et même, assez souvent, augmentée et embellie.

Les compagnies de chemins de fer, dans leur sollicitude pour notre bonheur, ont puissamment aidé au développement de ce fléau. Il n'est pas un sacrifice qu'elles n'aient consenti, une prévenance délicate qu'elles n'aient inventée pour faire voyager les familles, commodément et à peu de frais, de Cabourg à Villers, de Trouville au Tréport, à Boulogne, à Dunkerque.

Les médecins ironiques, mais à qui l'on ne saurait refuser aussi le droit de se reposer quand ils ont consciencieusement travaillé tout l'hiver et le printemps, s'empressent de donner les mains à la conspiration des chemins de fer. Nos bons docteurs vont se permettre de respirer enfin, ils envoient aux eaux toute leur clientèle ; le rideau est baissé pour deux mois sur l'innocente comédie qui nous console de nos misères, le cabinet est fermé, il ne s'ouvrira plus que de loin en loin pour quelques hôtes de passage. « Çà, dit mon docteur, maintenant je vais jouir de Paris... »

Car il se garde bien d'aller, lui, où il envoie ses malades. Il reste dans ce Paris tout transformé par sa tactique savante, dans ce Paris calmé, rafraîchi et délicieusement assaini par tant de départs ; et il se crée ainsi sur place la plus avantageuse des villégiatures.

Pendant que la foule immense des hypocondriaques, des névrosés et des rhumatisants court la campagne, avec ses mille maladies sans nom, va les baigner et les alimenter au sein brûlant des ondes alcalines, arsenicales et lithinées, Paris est devenu la plus saine, la plus réconfortante et la plus tranquille des stations d'été, avec ses grands bois solitaires, ses fraîches promenades et ses jardins arrosés soir et matin d'une eau toute simple que la chimie respecta !

C'est le moment choisi, c'est l'heure bénie pour vivre à Paris ; mais il ne faut pas trop le dire, on commence à le savoir, et alors, adieu notre Paris, notre cher Paris d'été ! Cela aussi sera fini.

*
* *

La saison des plages a pour préface la saison des examens et des concours : folie double et successive qui caractérise admirablement ce siècle tourmenté. Il n'est pas de période d'examens qui se passe sans quelques-uns de ces incidents ridicules, où se manifeste en pleine lumière cet esprit de prétention et de fatuité que la manie des diplômes entretient soigneusement. La palme a été cette année pour un brave colonel de la garnison de Lille qui, du coup, s'est trouvé célèbre.

Ce n'est pas que les examinateurs de profession ne soient eux-mêmes assez souvent en faute contre l'urbanité, le bon goût et même l'humanité toute simple. Nous savons plus d'un cas où l'humanité fut en jeu, mais ne disons rien de trop. La façon de procéder de certains examinateurs ressemble, à s'y méprendre, à la façon de certains juges d'instruction, qui se font les tortionnaires moraux des malheureux livrés à leurs investigations.

L'un a devant lui des gens sans défense, peut-être coupables, mais peut-être innocents, sur qui pèse d'un poids écrasant tout l'attirail de la police et de la justice organisées ; l'autre, des adolescents, des enfants presque, dans l'anxiété fiévreuse de leurs nerfs surexcités. Il semble que le premier sentiment de l'un et de l'autre juge, dans cette situation éminente et vraiment souveraine où ils se voient vis-à-vis de leurs victimes, devrait être toute de douceur. C'est le contraire qui se produit quelquefois dans l'âme de ces maîtres.

Tourner et retourner le patient sur un gril plus cuisant que s'il était rougi au feu, le piquer, le harceler, le faire tomber dans des pièges, dans des contradictions où il s'enlize, où il se voit enterré vivant— tous les supplices à la fois, c'est un spectacle qui n'est pas rare. Le bourreau, cependant, triomphe et jouit d'une volupté indicible, l'un dans sa vertu immaculée, l'autre dans sa science illimitée.

Nous pensons bien que M. Flammermont est un trop galant homme pour avoir rien fait de pareil. Mais l'officier en uniforme, tout fier de sa progéni-

ture, n'a pas été satisfait des questions posées par le professeur en robe. Un duel a failli s'ensuivre, de cette épée contre cette toge. Des arbitres ont fini l'affaire et il n'y eut qu'un peu d'encre répandue. Tout cela pourrait bien être une suggestion des costumes particuliers dont nous avons revêtu les acteurs de notre humaine comédie.

En tout cas, la toge du professeur était ici à sa place, mais l'uniforme du colonel n'était pas à la sienne; il est infiniment probable que le militaire n'eût pas fait sa sottise s'il avait commencé par laisser son uniforme à la maison.

***

On nous assure que la Légion d'honneur est flétrie, flétrie, flétrie, tout entière, sans rémission, que le général Février a été l'objet d'un inqualifiable outrage, et que tous les gens de bien ont reçu du président actuel de la République leur première désillusion. C'est M. de Saint-Genest qui a fait ces découvertes, il en a encore fait une autre.

Il sait maintenant pourquoi M. Casimir-Perier a quitté brusquement le timon de l'État. L'ancien président s'est retiré parce qu'il ne voulait pas livrer M. Eiffel aux basses vengeances des « panamistes » parlementaires.

Nous avions cependant lu le contraire, il n'y a pas longtemps : M. Casimir-Perier avait démissionné, assurait-on, parce qu'il souffrait avec peine de voir que M. Eiffel jouissait d'une sorte d'immunité particulière, inexplicable, entre les autres personnages compromis ni plus ni moins que lui-même. Imbroglio et casse-tête chinois; c'est tout ce que l'on peut dire de ces aventures, dont abusent étrangement les partis avides de se flétrir les uns les autres.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

La Comédie sociale.

LITTÉRATURE ET GLOIRE

L'idée abstraite de gloire est une des plus indestructibles chimères, des plus persistantes aberrations qui aient affligé le cerveau humain depuis l'origine des sociétés, et il est probable même qu'elle a dû être un des facteurs les plus puissants des premiers groupements sociaux, après l'*intérêt* et la *peur*, leurs causes déterminantes primordiales.

C'est depuis que l'écriture est apparue aux hommes comme le moyen le plus aisé, le plus simple et le moins coûteux de s'imposer à l'admiration des leurs, de la conquérir sans peine, cette gloire qui semblait un postulat préférable entre tous, c'est depuis lors que la rage d'écrire sévit chez nous à l'état endémique, fait d'année en année des victimes plus nombreuses, deviendrait certes un des plus grands fléaux de notre espèce si les épidémies mentales n'étaient assujetties, tout comme les autres, à une loi qui les rend d'autant plus bénignes qu'elles étendent davantage le cercle de leurs ravages, et si, d'autre part, la grande majorité des postulants, assagis par les premières épreuves, ne bifurquaient en route pour verser dans le mercantilisme, la gloire monnayée, la seule positive et qui ne leurre point.

Il est vrai que ceux qui écrivent pour vivre justifieraient bien difficilement la froide barbarie avec laquelle ils ruinent leurs éditeurs et se condamnent au brouet noir jusqu'à un âge avancé, alors qu'il y a tant d'autres moyens plus honorables et plus prompts de faire fortune.

Il est vrai aussi que la conscience humaine suit sa route inéluctable vers la lumineuse Vérité, et qu'une ère plus saine est proche dont l'aurore commence à poindre déjà, une ère où cette damnable illusion de l'écriture tombera comme toutes les autres, où l'on s'apercevra qu'écrire n'est qu'une duperie comme le reste, comme tout effort humain sans utilité pratique immédiate.

Écrire ! pour qui donc? en vue de quoi? Couler de la vie, des rêves, ce qu'on a de meilleur en soi, sur du papier, tandis qu'on peut vivre ces mêmes rêves, les projeter dans le monde, les sentir vibrer en soi et se percevoir en communion avec eux! Se torturer la cervelle pour exprimer du profond, du raffiné, du subtil, quand il est reconnu qu'il n'y a de véritablement profond, subtil et raffiné que ce qui ne s'exprime pas, ne peut pas s'exprimer!...

Et d'ailleurs il y a une trop grande disproportion entre les satisfactions que peut donner la gloire de nos jours et les efforts désespérés du talent, les labeurs mêmes du génie, sans compter que le génie littéraire est incompatible avec l'orientation cérébrale de la génération montante.

Si Victor Hugo pouvait renaître, il se ferait ingénieur.

Les littérateurs du XXe siècle se contenteront d'avoir du talent, comme nous-mêmes, car, ceci est une affaire entendue, nous avons tous du talent ; — je veux dire que tout le monde en a. On a du talent, aujourd'hui, ainsi qu'on est brun ou blond, c'est une forme de l'évolution intellectuelle : l'homme de lettres contemporain s'affirme talentueux comme celui du XVIIIe siècle s'affirmait licencieux. Aussi le talent ne mène-t-il plus à rien, et devient-il plus prudent de ne pas en avoir ou tout au moins de s'efforcer à ne pas le montrer si on veut se singulariser.

Quant à la gloire proprement dite, elle apparaît

comme une conception de l'enfance des peuples, en connexité intime avec le culte des morts, les superstitions d'où sont sortis la croyance à l'immortalité de l'âme et tous les vieux mythes abolis par le mouvement scientifique moderne. Son prestige même et son utilité marchent de pair avec l'idée d'immortalité et ne se conçoivent pas sans elle. C'est une utopie sociale qui a fait son temps, et qui achève de s'effondrer parmi les décombres de toutes les spéculations que l'indéfectible orgueil humain avait fondées sur la croyance à une seconde vie. L'idée que peut se faire la postérité de la place que nous avons tenue dans les préoccupations de notre temps et du rôle que nous y avons joué nous laisse froids, et il nous est à peu près indifférent de penser qu'on nous élèvera une statue quand nous serons en proie aux vers et à tous les autres agents de la décomposition organique.

L'heure est proche, d'ailleurs, où l'on n'élèvera plus de statues à personne, où, durant le court espace de temps que la nature assigne à leur passage sur terre, les vivants auront le courage de se séparer des morts, où il n'y aura plus de postérité pour l'homme dans l'éternité relative des choses.

L'humanité n'avait que quatre mille ans dans l'imagination de nos pères : de par la science moderne, elle en a plus de quarante mille, et il faudrait couvrir la terre de Panthéons si l'on voulait honorer les sépultures de tous les êtres de génie surgis du creuset des sélections, à commencer par le premier singe qui a eu l'idée de marcher debout.

*
* *

Donc, la gloire, dans l'avenir, ne sera plus que le succès, un succès de quelques années, limité à la mort de celui qui aura eu la chance de faire parler de soi, et dont l'auréole se perdra dans la nuit des milliers de siècles assurés encore à l'évolution humaine dont il n'était qu'un simple accident.

Et n'y a-t-il pas déjà un symptôme de cette dépréciation de la gloire dans le discrédit où tombent aujourd'hui toutes les illustrations qui se survivent, et en général dans l'indifférence profonde avec laquelle nous assistons tous à l'agonie d'un grand homme? Un simple talent, même, par le seul fait qu'il vieillit, semble concentrer sur lui l'irrespect de tous les autres, des jeunes surtout qui se sentent trop les héritiers du bagage intellectuel de l'humanité tout entière pour ne pas se croire supérieurs en bloc au plus proche comme au plus reculé de leurs ancêtres. Et ils le sont relativement, car les idées de génie des grands hommes d'autrefois sont les lieux communs des cerveaux d'aujourd'hui; — le moindre élève de rhétorique a un *moi* infiniment plus intéressant qu'Homère ou que Salomon.

Et c'est pourquoi travailler en vue de la gloire est une insigne duperie. C'est comme si on se proposait de s'assurer, par l'invention d'un quinquet à gaz ou celle d'un cercueil perfectionné, une place dans l'admiration d'une société dont la vie domestique s'éclairera à l'électricité et qui n'aura pas attendu votre propre mort pour substituer la crémation à l'usage hideux et barbare de l'enfouissement.

Il est vrai que la manie de s'élever des statues les uns aux autres est une des formes les plus persistantes de la vanité humaine; elle prend sa source dans l'orgueil, qui est la caractéristique de l'animal humain, son vice congénital peut-on dire, car le premier emploi qu'il ait fait de son intelligence a été de se forger des chimères sur ses fins probables, d'où la conception de l'immortalité psychique, sanctionnée elle-même par la statuomanie.

J'estime que le véritable monument d'un écrivain devrait être ses livres. Encore tout homme qui tient une plume en écrit-il de trop et les fait-il tirer à trop d'exemplaires, par quoi il sollicite exagérément l'avis des imbéciles, le jugement des foules anonymes habituées à déposer des ordures le long de tous les socles en général.

Pour se fortifier dans le dégoût d'écrire, l'homme de lettres devrait toujours avoir présent à l'esprit le mot du philosophe allemand : « Lire c'est penser avec le cerveau d'un autre » ; définition très juste, mais qui suggère l'idée d'un accouplement fait pour rebuter un auteur quelque peu délicat, car il y a vraiment des êtres si malpropres et si maladroits qu'on ne leur prêterait son cerveau à aucun prix, ne fût-ce que pour un instant.

JULES HOCHE.

Nouvelles de l'étranger.

LE COMTE TOLSTOÏ ET LA PRESSE

La *Nouvelle Vie*, une revue allemande d'extrême gauche, publie une lettre du comte Tolstoï adressée au Dr Grunsky en réponse à trois articles de ce dernier sur les déficits de notre vie morale et les remèdes à portée de notre volonté. Une fois de plus, l'apôtre moderne expose ses théories sur l'individu, la société, le capital et l'État. Jamais cependant il n'avait traité avec un tel mépris la presse contemporaine, reprochant au Dr Grunsky d'avoir inséré ses articles dans un périodique, ajoutant que les *Revues* étant des entreprises commerciales ont des exigences en désaccord avec celles de la pensée indépendante. Il termine par cette déclaration formelle : « La presse a, pour ainsi dire, terminé son rôle. » Voilà qui témoigne, de la part du comte Tolstoï, d'une belle ingratitude pour cette presse qui, depuis tant d'années, ne se lasse de traduire et de commenter ses moindres écrits.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

19 juillet, *Journal de Genève*. — Quant au comte Robert de Montesquiou-Fezensac, doit-il figurer, dans la baraque de lutteurs qu'est la littérature actuelle, parmi les professionnels, ou bien est-il l'amateur? Ses œuvres répondent et répondront pour lui. En attendant, il est à coup sûr une figure spéciale dans le Tout-Paris d'aujourd'hui. Même avant d'être connu, il avait déjà une légende. Quelques traits épars de lui servirent à M. J.-K. Huysmans pour constituer son type de Des Esseintes dans *A rebours*, entre autres la fameuse tortue incrustée de pierreries qu'il posséda réellement. Car ses débuts n'allèrent pas sans quelques excentricités : il rendait visite, tout jeune, à M. François Coppée, habillé en Zanetto du *Passant*, et on peut voir encore aujourd'hui dans le cabinet de travail de M. Coppée un portrait de lui photographié dans cet accoutrement. Une autre fois, il allait voir M. Edmond de Goncourt portant un gilet d'étoffe japonaise. Mais cela pouvait n'être que raffinements de politesse, attention toute délicate. D'autant plus que le costume n'était que l'extériorisation de sa pensée. A un dîner de famille, il se présenta un jour vêtu de deuil, et, comme on s'étonnait, il avoua qu'il avait passé la journée à lire un livre triste et que seuls des vêtements noirs lui avaient paru, ce soir-là, compatibles avec l'état de son âme.

Aujourd'hui il est un gentilhomme correct, de tenue sobre, les cheveux noirs en brosse, une légère moustache ombrant un teint pâle, une longue redingote lui enserrant la taille. Ainsi il apparut une après-midi d'hiver, au Théâtre d'Application, quand il fit une conférence sur Mme Valmore, décrétant du coup la toilette du conférencier d'après-midi, sans frac ni cravate blanche, qui doivent être réservés pour le soir. Mais la table du moins sur laquelle il posa ses feuillets et s'accouda était en toilette et en gala : un tapis de soie d'un joli vert fané et un encrier de parade, or et fer, aux armes des Montesquiou. Pour tout ce qui l'entoure, il a d'ailleurs ces soins attentifs d'esthète parfait : il habita un joli rez-de-chaussée rue Franklin, près du Trocadéro, puis un pavillon à Versailles (inauguré par une fête champêtre à grands flonflons et falbalas), où toutes les pièces étaient aménagées avec un goût rare et dans un style différent, pour ainsi dire d'une couleur différente, grâce à la complicité de vitrages en cotons anglais multicolores. Ici un salon empire avec des meubles précieux signés Jacobs, surtout une sorte de lit en forme de barque, où on aurait rêvé que les cygnes de Lohengrin allaient s'atteler; là des souvenirs exquis, comme le vase où l'impératrice Joséphine mettait son musc, et, dedans, le petit soulier, de soie fripée, du roi de Rome; puis voici une pièce japonaise avec sa collection de chauves-souris en toutes matières; ici la salle à manger avec les meubles en incrustations, que le comte a dessinés et un peu fabriqués lui-même; plus loin la bibliothèque en retrait, qui a un air de petit refuge de livres dangereux en un cloître de bénédictins.

20 juillet, *Figaro* (Supplément). — M. Faguet consacre un article à l'histoire du mot *snob* si fréquemment employé à cette heure et dont l'invention est due au romancier Thackeray.

Voilà à peu près ce que signifie *snob* en anglais. Le *snob* est un imbécile qui est surtout un sot. Il y a une nuance. C'est un imbécile en son fond qui est surtout un sot dans la forme. Il peut être d'assez bon sens, d'une grosse raison assez droite; mais il est incapable de la culture intellectuelle qui fait distinguer les nuances; il ne fait pas de grosses bêtises, mais il ne fait presque aucune des petites choses qui composent la vie qui ne soit à contretemps.

Les Français ont pris le mot de Thackeray parce qu'il est joli comme son, dans son impertinence monosyllabique; ils s'en sont servis d'abord un peu au hasard, comme de tout mot importé; et enfin ils lui ont donné un sens déterminé, tout à fait différent du sens qu'il a en anglais, et presque opposé.

Le *snob* français ce n'est pas un imbécile, ce n'est pas un sot, ce n'est pas un niais, ce n'est pas un balourd, ce n'est pas un malappris; rien de tout cela. Ce peut être un homme très intelligent, très bien élevé, très avisé, gaffeur nullement, raseur presque point, et même discret.

Quoi donc?

C'est uniquement l'homme hypnotisé par les manières du grand monde, ou mieux *par les manières d'un monde dont il n'est pas*, et qui cherche à les imiter, ou qui même simplement les admire trop.

Journal des Débats (matin). — Combien dépense par an une famille parisienne appartenant à la bourgeoisie aisée, et, dans cette dépense, quelle est la part que prélève le fisc sous la forme d'impôts directs ou indirects? Tel est le double problème que s'est posé un économiste très distingué, M. Beaurin-Gressier. L'auteur a pris pour champ d'expérience sa propre famille. Du 1er janvier 1894 au 31 décembre de la même année, il s'est astreint à tenir tous les comptes de son ménage à un centime près. La tâche délicate consistait à dégager l'impôt, qui, comme on le sait, se dissimule sous mille formes diverses. Telles sont les contributions indirectes, les douanes, l'octroi. Il fallait dresser la nomenclature des impôts perçus au profit de l'État, des départements et des communes. Ce n'est pas tout encore : il fallait discerner dans ces prélèvements les impôts que l'État perçoit pour assurer les grands services publics, et ceux qui, comme les taxes postales, ne sont que la rémunération — fortement majorée, il est vrai — d'un service rendu.

La famille comprend 9 personnes vivant ensemble : le père, la mère, 3 fils de quatorze à dix-neuf ans, 2 filles de onze à seize ans et 2 domestiques : 1 cuisinière et 1 jeune valet de chambre. Le père est chef de division au ministère des travaux publics : ses ressources annuelles dépassant un peu 20000 francs, consistent dans son traitement, auquel s'ajoutent quelques revenus patrimoniaux, fonciers pour la majeure partie. Il s'agit donc de ce que l'on appelle généralement une famille aisée.

On verra que cette famille, tenue par la situation du père à une certaine représentation, habite le cinquième étage d'une maison neuve, dans un quartier éloigné du centre, et que son seul luxe consiste dans la possession en province d'une maison, vieux centre familial où les enfants vont passer leurs vacances. Le café, les liqueurs ne figurent guère que pour mémoire sur les tableaux; le théâtre y apparaît pour 110 francs, soit 12 francs par tête. Et notez que, pour cette famille, l'année 1894 a été, par hasard, une année bénie : il n'y a eu ni frais de maladie, ni décès, ni réparations à effectuer dans la maison familiale. L'année précédente, il y avait eu, de ces différents chefs, une dépense de 2 500 francs.

Quelle est la part de l'impôt dans ce total de 20000 francs? Elle atteint près de 5000 francs, c'est-à-dire que le chef de famille est obligé de prélever sur le produit de son travail et sur ses revenus une contribution oscillant entre 23 p. 100 et 25 p. 100. C'est le chiffre auquel était arrivé, par des méthodes absolument différentes, M. Paul Leroy-Beaulieu.

Paris. — Chamorot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32689. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 3 AOUT 1895

LA POLITIQUE

Les élections du 28 juillet pour le renouvellement partiel des conseils généraux ont été favorables aux républicains de gouvernement (1). Ces élections cantonales, d'ordinaire, ne passionnent pas l'opinion. Elles méritent cependant qu'on s'y intéresse.

Les conseils généraux sont des assemblées sérieuses entre toutes. On y travaille. On n'y fait pas beaucoup de bruit, mais on y fait, la plupart du temps, de bonne besogne. Les membres de ces assemblées ont, à nos yeux, un très grand mérite : vivant au milieu de leurs électeurs, ils sont personnellement connus d'eux. Pendant la période électorale, la politique joue forcément un certain rôle ; mais, une fois l'élection faite, elle passe au second plan. On pourrait presque dire que, dans les conseils généraux, les partis n'existent plus : il n'y a que des questions d'affaires, et des hommes compétents pour les traiter. L'étude du budget départemental est souvent un modèle de discussion.

Aujourd'hui que la nécessité de décentraliser les services administratifs, sans toucher à l'unité politique, apparaît de plus en plus nettement aux esprits libéraux, il semble que les assemblées départementales soient le meilleur instrument de décentralisation.

On parle souvent d'étendre les attributions des conseils municipaux, et nous admettons volontiers qu'il y ait quelque chose à faire dans ce sens ; mais la commune n'est-elle pas une unité trop variable pour qu'on y puisse trouver le point de départ d'une œuvre sérieuse de décentralisation? Est-il possible de rêver le même régime pour un village qui a quelques centaines d'habitants et pour une grande ville comme Lyon ou Paris? Le département, au contraire, est une unité qui a une fixité suffisante ; le conseil général représente un ensemble d'intérêts, de forces qui se font équilibre.

Aussi croyons-nous qu'on pourrait utilement augmenter les pouvoirs des conseils généraux. Ce n'est pas tout et, sans sortir de leurs attributions actuelles, nous souhaiterions que les conseils généraux de deux ou plusieurs départements voisins prissent l'habitude de se mettre en rapport et d'échanger leurs vues. La loi du 29 août 1871 leur en donne le droit. C'est là une disposition très libérale, et dont on pourrait peut-être tirer un meilleur parti qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Prevost-Paradol allait plus loin : il eût voulu que les conseils généraux de plusieurs départements, réunis en assemblée plénière, pussent discuter les intérêts communs de toute une région. Idée originale, et à laquelle il faudra quelque jour revenir, — si l'on veut tenter la décentralisation régionale, qui serait, de toutes les formes possibles de décentralisation, la plus simple et la plus utile.

PAUL LAFFITTE.

(1) Sur 1438 sièges, les républicains en ont obtenu 831 ; les radicaux, 156 ; les socialistes, 12 ; les constitutionnels, 65 ; la droite, 236 ; ballottages, 138. Les sièges gagnés par les républicains s'élèvent à 105, dont 102 sur la droite et 3 sur les socialistes. La droite gagne 20 sièges et les socialistes en enlèvent 2 aux républicains, soit pour les républicains un gain net de 83 sièges. Dans 24 départements il n'y a pas de ballottages.

LA FRANCE EN 1814

D'APRÈS LES RÉCITS DE QUELQUES VOYAGEURS ANGLAIS

I. — Paris.

De la rupture de la paix d'Amiens au traité de Paris du 30 mai 1814, près de douze ans s'écoulent. L'Angleterre et la France ne prennent plus alors contact que sur les champs de bataille : seuls quelques Anglais qui n'ont pas quitté assez vite le continent lors de la déclaration de guerre de 1803 ont été gardés comme otages par le gouvernement impérial, qui les a soumis à la plus dure des surveillances. Mais, aussitôt la paix signée, les étrangers se précipitent en France. D'abord, ils y seront chez eux, en terre conquise; ils prendront part au triomphe de l'Europe coalisée en contemplant dans les rues de Paris les uniformes mêlés de toutes les troupes alliées : c'est là de quoi tenter des esprits haineux.

Chose curieuse, on trouve d'ailleurs peu de ces esprits chez les Anglais : ce peuple n'est pas assez sentimental pour avoir de fortes haines : il n'a que des intérêts. Nul parmi les grands soldats vêtus de rouge de Talavera et de Torrès-Védras ne songe à crier, comme les Prussiens : « Nous sommes entrés dans Paris le sabre à la main, le sabre à la main! » D'abord les Anglais n'ont pas eu ce plaisir. Ils ne sont arrivés que plus tard, par le midi de la France. Après la victoire de Waterloo (1), ils sont très fiers d'avoir battu Napoléon en bataille rangée ; mais comme ils ont ce qu'ils veulent, ils sont bien plus préoccupés d'empêcher leurs alliés de trop profiter de la situation que de se venger. Ajoutez que parmi les visiteurs il y en a beaucoup qui sont de riches propriétaires agricoles pour lesquels le blocus continental a été une bénédiction, car, débarrassés de la concurrence étrangère, ils ont vendu leurs produits deux ou trois fois leur valeur. Leurs sentiments ne peuvent donc ressembler à ceux des peuples à qui la France a passé dix fois sur le corps en vingt ans. Enfin ils considèrent qu'il ne faut pas créer de difficultés à Louis XVIII, qu'on vient d'installer sur le trône de ses pères, précisément pour empêcher que « ça ne recommence ». Car c'est là leur seule crainte, et c'est seulement en considérant la possibilité d'une reprise de la lutte qu'ils sont pris parfois d'accès de colère ou de crises de dénigrement.

Quelques-uns, protestants assez austères, comme Henry Wansay, viennent admirer dans ces grands événements « le doigt de la Providence ». Puis quand ils ont prononcé quelques belles phrases sur les desseins de la Providence, ils s'abandonnent sans remords et sans rancune à la beauté du ciel, aux facilités de la vie, et aux jouissances d'art d'une ville qui « de Notre-Dame aux Champs-Élysées est harmonieuse comme un monument ».

L'un de ceux-là, l'Écossais Macreadie, a écrit deux volumes pleins d'aperçus en général modérés et de renseignements précieux. Il avait le talent de regarder sérieusement et de voir juste en général, avec quelques mouvements de mauvaise humeur parfois qui lui font porter des jugements assez étranges. C'est, par exemple, que le sens du ridicule est moins développé chez les Français que chez ses compatriotes. La preuve, c'est qu'ils ne se moquent pas de l'accent étranger de l'Anglais qui s'évertue à parler leur langue. Soyez donc poli! Il y a aussi un M. Sholte dont les bouderies sont ingénieuses. Il constate la courtoisie extraordinaire, exagérée, la courtoisie chinoise, si l'on peut dire, qui existe encore chez nous au début du siècle, dans tous les rangs de la société, même parmi les plus bas : raison de plus à nous mépriser. En effet, un paysan du Sussex parle comme une brute à demi humaine : c'est, dit Sholte, qu'il a le sentiment de sa situation. Un soldat en France offre « un verre à sa maîtresse avec la grâce d'un petit-maître et la gravité d'un philosophe » : cela vient de la dégradation réelle des classes inférieures, et du sentiment qu'elles ont de leur avilissement!

Mais de telles puérilités sont rares : la plupart des voyageurs qui passent le détroit ne songent même pas à faire des réflexions désobligeantes. Ce n'est pas leur faute si certains ont des instincts assez brutaux et s'ils s'amusent grossièrement; les *animal spirits* du squire Western sont encore en eux, voilà tout. Shepherd, couchant dans une hôtellerie de Rouen avec un ami, est tenu éveillé toute la nuit par un tintamarre complexe où se mêlent peu harmonieusement le bruit de flacons brisés, de plusieurs cors de chasse, de violons et de bassons. « Nous tombons mal, dit son compagnon : c'est fête pour la garde nationale du pays! — Mon cher ami, répond Shepherd, du haut de son expérience, il n'y a qu'un de nos compatriotes capable de s'amuser de cette façon-là, du crépuscule à l'aube. » Il ne se trompait pas : ce concert était le fait d'un baronnet anglais qui voyageait pour perfectionner son éducation. Naturellement, il commençait par se griser comme un seigneur (1).

Mais le type absolu, le type définitif de cette sorte de visiteurs, qui fut évidemment la plus nombreuse, nous est donné par le révérend anglican Wake, curé de Maidstone, qui prit la peine de rédiger son *Voyage d'Huit jours*, — ce brave homme croyait savoir le

(1) La période des Cent-Jours est si courte, que je négligerai d'indiquer si les voyageurs sont venus lors de la première ou de la seconde restauration des Bourbons.

(1) Shepherd, *Paris in 1802 and 1814*, p. 148.

français. — Son récit est d'une drôlerie naïve et irrésistible. Le curé de Maidstone est un bon échantillon de l'Anglais moyen du commencement du siècle, facile sur le choix de ses divertissements, qui consistent surtout à bien manger et à boire mieux, bienveillant de nature, lourd de tempérament, d'intelligence médiocrement cultivée et d'humeur réjouie. Au moment où il écrit, il ne sait pas encore comment il a bien pu aller jusqu'en France ; d'ailleurs il s'est arrêté à Boulogne.

C'est toute une histoire. Un beau lundi de septembre 1814, comme il se prépare à sortir avec ses enfants, auxquels il a promis une promenade, il voit arriver en voiture un de ses amis qui lui dit : « Je vais à Staplehurst, venez-vous avec moi ? » C'est bien tentant une promenade en voiture à travers la campagne anglaise ! Mais il a fait une promesse à ses enfants. N'importe : il peut se promener tous les jours, et il ne verra Staplehurst qu'aujourd'hui. Il donne généreusement deux sous à chacun des membres de sa famille en échange de son serment, et le voilà parti. En route, son compagnon lui dit : « Nous voici presque à Douvres : si on en profitait pour faire un petit tour en France? Il fait beau, le continent semble tout près. — Comment donc? répond le révérend : j'allais vous le proposer ! » Et il s'embarque bravement. Le vent fraîchit, la mer devient mauvaise, et le pauvre Wake finit par gémir comme Panurge, pris par le mal de mer, qu'il décrit d'une façon tragique. La traversée dure dix heures. Enfin le bateau s'arrête devant Calais : la marée est basse, et il ne peut aller plus loin. Les porteurs envahissent le navire, expliquent par gestes qu'ils prendront les passagers sur leur dos, et, comme ceux-ci hésitent, l'un d'eux s'empare de la béquille de l'ami du révérend Wake, qui est boiteux et est bien obligé alors d'accepter le dos qu'on lui offre. Là-dessus, tout le monde suit, toujours comme les moutons du même Panurge. Wake est si troublé qu'il en oublie sa valise. Peu lui importe, il est à terre, et, comme il s'empresse de l'expliquer, « vidé par la mer de deux repas, il s'empresse d'en faire un troisième ». La cuisine est bonne au Lion d'Argent, et le dîner ne coûte que trois francs. Quant au vin, décidément il est pour rien; et lorsque cet excellent ecclésiastique gagne son lit, il sait par expérience que le « bourdeaux » coûte deux francs la bouteille, le bourgogne trois, et le champagne sept. Le lendemain, du reste, il fait cette réflexion, « que les vins de France font bien mal à la tête ». Ses compagnons sont dans le même état. L'un d'eux, dont le sommeil était agité, s'est réveillé de grand matin, entendant des gémissements sous sa fenêtre. Un homme criait d'une voix sépulcrale : « Oh! oh! » Renseignements pris, ce n'était que le porteur d'*eau*, qui annonçait sa marchandise : première leçon de français!

Et, durant huit jours, c'est une suite d'innombrables bévues, de coq-à-l'âne inénarrables, d'aventures qui amusent tout le monde sauf la bande d'Anglais, qui se trouve profondément et simplement confortable. En diligence, Wake remarque que les harnais des chevaux sont en corde. « En Angleterre, dit-il au postillon, — car il prend la parole pour ses amis : *il sait le français*, — tous les harnais sont en cuivre. » Stupeur concentrée du postillon. Au bout de dix minutes, Wake crie : — « Cuir ! J'ai voulu dire cuir, monsieur le postillon. »

Puis il réfléchit à part lui : « Ce peuple est bien poli, il ne fait même pas mine de s'apercevoir de mes erreurs. » Mais ce qui l'étonne le plus, c'est qu'avant même qu'il ait ouvert la bouche, les gens disent : « Tiens, voilà un Anglais! » Il n'en revient pas.

La semaine écoulée, il en a assez; ce qu'il a vu lui suffit, et il peut en emporter le meilleur : une bouteille de cognac et une autre de crème de noyau, « passées au détriment des revenus de Sa Majesté le Roi ». Malgré les vins de France, dit-il, malgré la politesse et la vivacité de son peuple, il n'a jamais été plus heureux qu'en remettant le pied sur le sol de sa patrie, car il a subi sur le continent deux privations qui rendent la vie sans saveur : celles de la bière et du fromage anglais!

*
* *

Suivons maintenant les observateurs qui ont daigné aller plus loin que le quai du bateau. Si le vent était contraire, il leur a fallu huit heures au moins pour aller de Douvres à Calais, et deux heures seulement avec un bon vent : ainsi la vapeur n'a fait que réduire le temps de la traversée à l'ancien délai minimum. Depuis 1802 les routes ont été améliorées et transformées (1). La poste est admirablement organisée et il n'y a plus aucune difficulté à voyager de Calais à Paris. Les chevaux sont en nombre suffisant et en bonne condition, et il faut croire cette information, dit le grave guide « Galignani », le Bædeker du temps, malgré toutes les dénégations.

Sur les chemins qui conduisent aux grands centres le fameux cabriolet, la voiture de voyage dont Hughes a fait une si effroyable description, est si perfectionné qu'il ne le reconnaîtrait plus. Il contient deux personnes qui s'y trouvent fort à l'aise avec leurs bagages; on y dort très confortablement, la tête appuyée sur des oreillers disposés de chaque côté. C'est une voiture entièrement couverte — n'ayant par conséquent nul rapport avec le cabriolet de nos jours, — traînée par deux chevaux attelés de front.

(1) Voir le numéro du 15 juin 1895.

Sa location, pour aller de Calais à Paris, coûte cent francs, plus trente-cinq à quarante sous par poste et par cheval, et trente sous au postillon. Une voiture un peu plus large coûterait une trentaine de francs de plus. Arrivé à Paris, le cabriolet reste pendant quinze jours à la disposition des voyageurs : de sorte qu'on peut retourner au point de départ en ne payant que les frais de poste. Il faut tenir compte de cette faculté si l'on veut calculer les frais, qui paraissent assez lourds pour l'aller simple.

Ils se montent, non compris les dépenses d'auberge, à près de 400 francs pour trois personnes, soit 133 francs par tête. Il est vrai que le cabriolet est un luxe, et que la diligence coûte un tiers moins cher. Elle met cinquante-quatre heures jusqu'à Paris, et l'on n'y est pas trop mal. Tout est relatif, et il est probable que le bien-être des vieilles diligences ferait frissonner un passager des troisièmes classes d'un train moderne.

Quant au Paris de cette époque, on n'y trouve guère comme larges voies que la ligne des grands boulevards et les immenses avenues aboutissant aux Invalides, lesquelles pour la plupart ne sont pas encore garnies de maisons. Des boulevards extérieurs suivent également le mur d'octroi, qui marque la limite extrême de Paris. Tout le quartier de Monceaux et de l'avenue de Villiers est encore « la campagne ». On va déjeuner sur l'herbe, par partie de plaisir, sur les bords de ce ravissant bassin ovale, entouré d'une fausse colonnade antique aménagée par Philippe-Égalité dans ce qui est devenu notre parc Monceaux actuel. Quant à ce que nous appelons aujourd'hui les « diamètres » de Paris, les voies coupant la Seine à angle droit, comme le boulevard Sébastopol et le boulevard Saint-Michel, savez-vous ce qui les remplace alors ? — La rue Saint-Martin, continuée sur la rive gauche par la rue Saint-Jacques ! Le guide l'appelle majestueusement une grande ligne ! Une autre de ces « grandes lignes » est formée par la rue Saint-Honoré, continuée par la rue Saint-Antoine. La rue de Rivoli n'existe que depuis la rue Royale jusqu'au palais du Tuileries. De la Seine aux boulevards les maisons se pressent, se heurtent, entassent étage sur étage, sales, vieillottes, mal entretenues, peu habitables. Seulement c'est un décor, et leur élévation, leurs sommets aigus et irréguliers, leur variété de forme suivant les différents quartiers, tout concourt à rendre leur aspect plus frappant que celui des longues rangées de maisons uniformes dont presque tout Londres est composé. Au delà et en deçà de cette masse centrale, dans les faubourgs Montmartre, Saint-Denis, Saint-Martin, sans compter les terrains de la rue de Vaugirard et de Grenelle jusqu'à Chaillot et le faubourg Saint-Germain, on ne trouve plus que d'immenses jardins, des hôtels isolés et des champs cultivés : les grands percements de la seconde moitié de notre siècle ont eu pour effet de décharger le centre et de charger la périphérie. Si l'on pousse jusqu'à Belleville, on trouve la sauvagerie, le désert. « La forêt de Fontainebleau est belle, dit Macreadie, mais la nature à Belleville se présente sous des traits plus doux : les bois y sont mêlés de vergers et de vignobles ; mais on voit encore du sang sur la chaussée qui conduit à Pantin ; les arbres de la route ont été coupés par les boulets, les fenêtres des maisons sont brisées, les murs couverts de traces de balles : la guerre a passé là [1]. »

Tel qu'il est, Paris est déjà une énorme ville : les 800 000 habitants de ces 14 000 maisons, réparties en 1 002 rues, 117 culs-de-sac, 21 quais et 18 boulevards, consomment par an 75 000 bœufs, 10 000 veaux, 220 000 moutons, 550 000 cochons et pour 1 300 000 fr. de poissons de rivière ; ils boivent 6 millions de tonnes de cidre, 30 000 tonnes de bière, 33 millions de tonnes de vin. Il a continué à vivre pendant l'invasion ; et même il vit plus, présente l'aspect étrange, agité, bigarré d'un camp militaire et d'une foire. Par les rues errent des escadrons de cuirassiers russes, de uhlans prussiens et de hussards hongrois. Des Cosaques défilent en longues troupes, au trot allongé de leurs petits chevaux, la base de la lance posée sur un large étrier, la hampe attachée au bras par une lanière de cuir qui laisse trembler le fer au-dessus de leur tête ; et à voir mêlés dans leurs bandes des vieillards à barbe blanche, des enfants, des femmes ramassées sur la longue route parcourue depuis qu'ils quittèrent les grandes plaines d'Orient, on dirait un peuple en marche. Plus lentement, à travers cette foule, qui s'écarte alors comme un torrent devant un écueil, roulent des fourgons autrichiens, des convois de fourrageurs prussiens... Puis voici qu'à fond de train arrive une charrette russe aux quatre chevaux attelés de front, conduits par des moujiks qui jettent en passant un coup de fouet ou une injure à un juif polonais dont la longue robe noire est serrée à la taille par une ceinture de cuir. Chose plus étrange encore ! assis sur les trottoirs, sur le seuil des portes et les bornes des rues étroites, des traînards de l'armée française se mêlent fraternellement aux vagabonds venus de toute l'Europe, et la patrouille qui les ramasse est composée pour moitié de grenadiers russes et pour une autre moitié de gardes nationaux parisiens [2].

En 1802, on venait voir à Paris Bonaparte : lui seul attirait les regards. Maintenant, les attractions vivantes sont plus nombreuses.

Il y a d'abord le tsar Alexandre Ier qui loge à l'Élysée.

1) Macreadie, *Travels in France*, t. I, p. 99.
2) Macreadie, *Ibid.*, t. I, p. 208.

Il dort sur un matelas de cuir, se lève à quatre heures du matin, porte l'uniforme de général russe, et comme décorations la seule médaille de 1812, celle qui a été donnée à tous les soldats qui ont pris part à la défense de la terre russe, et qui porte cette inscription : *Non nobis, sed tibi, Domine.* On raconte qu'il a fait recueillir et soigner, après la bataille, tous les soldats français qu'il trouvait sur son passage, ordonnant qu'ils fussent soignés comme les Russes. Il paraît d'autre part que ses troupes, par vengeance des déprédations commises par les Français pendant la campagne de Russie, se sont abominablement conduites et se plaignent encore amèrement qu'on ne les ait pas laissées piller davantage.

Quant au roi de Prusse, il vient souvent, en habit bourgeois, dans les théâtres parisiens, accompagné par son fils et son neveu, le même qui devint l'empereur Guillaume Ier. Il est simple, très timide, a horreur des exhibitions publiques, et en somme attire peu l'attention. Avec le tsar Alexandre, les lions du jour sont Wellington et le feld-maréchal Blücher.

Wellington a reçu une ovation la première fois qu'il s'est montré à l'Opéra. Pour Blücher, c'est non seulement un grand général, mais un homme bien original. Il a été voir, aux Invalides, les tombeaux de Turenne, de Bessières et de Duroc. Toute la nef était tendue de noir, une seule lumière y brûlait, au milieu du parfum des fleurs que chaque matin la duchesse d'Istrie, veuve de Bessières, apportait à l'heure de la messe funèbre. Le vieux maréchal regarda ce spectacle sans rien dire, hochant légèrement la tête au nom qu'on lui disait de chacun des illustres morts; puis tout à coup il gagna la porte en fredonnant un petit air. On n'en sut jamais plus long sur ses sentiments.

Tout ce peuple de conquérants, de vaincus, dont quelques-uns se félicitent de leur défaite, et doivent tous, du moins officiellement, du respect, aux vainqueurs, qui sont les meilleurs amis du souverain et les libérateurs de la France, d'après les feuilles publiques; toute cette foule d'officiers français en demi-solde qui pendant des années a couru les champs de bataille, logeant dans les villes prises au hasard de la victoire et de la fortune, et qui maintenant se retrouve à Paris, sans avenir et sans ressources, se rencontre et se heurte dans les lieux publics.

La plus grande partie des gens qu'on rencontre en effet n'a pas un domicile fixe à Paris. C'est alors le beau moment des salles de jeu du Palais-Royal, des galeries de bois, pleines de prostituées « dont quelques-unes poussent la confiance en leur beauté jusqu'à la décence », des innombrables cafés abrités sous les arcades de ce palais, le fameux Lemblin, les Mille Colonnes, le Caveau, le Valois, Corazza, tant d'autres encore, sans parler du restaurant Véry, de Véry l'unique, « le plus splendide établissement d'Europe ». Que celui qui peut mettre 25 francs à un dîner y coure, et il saura ce que peut être la cuisine française (1) ! Le soir, tout ce monde se portera vers les théâtres, et surtout vers Tivoli, dont c'est le beau temps, et où l'on n'a pas besoin de savoir le français pour s'amuser. C'est un jardin enchanté ! L'entrée y coûte une somme qui paraît même aujourd'hui considérable, étant donné qu'il s'agit d'un jardin public : jusqu'à cinq francs les jours de grande fête. On y arrive par des allées sablées coupées par des groupes de petites loges ; puis apparaît un élégant treillage de vignes vierges, de roses et d'églantines, et derrière ce rideau, éclate un spectacle toujours divers, sans cesse renouvelé, qui peut-être nous paraîtrait mesquin, à nous qui avons pu voir l'immensité bruyante et versicolore des foires du monde, mais qui émerveillait les étrangers : danseurs de cordes, carrousels, jeux de volant, saltimbanques. Au centre, on danse; on danse la valse, alors une nouveauté, avec ivresse et avec passion. A dix heures, chaque soir, feu d'artifice.

Au flot insouciant de ceux qui s'amusent ou se promènent sans but, parce qu'ils n'ont rien à attendre du nouveau régime, fait contraste la cohorte des solliciteurs légitimistes. Leur seule occupation est d'attendre le passage du Roi matin et soir, de s'assembler sous les fenêtres des Tuileries. Assis sur les bancs placés entre des statues de faunes et de gladiateurs qui font face au palais, ils paraissent eux-mêmes des monuments d'une autre époque. On y voit des têtes coiffées des « bonnets à papillon » et des « petites comètes » du temps de Mme Geoffrin, les « fichus à soufflets » et les « négligés » plus modernes des Polignac et des Lamballe. Les vénérables douairières qui attendent ainsi Louis XVIII sont accompagnées d'un cortège de petits chiens, demi-tondus comme demi-nourris, qu'elles attachent à leur ceinture par un ruban couleur de rose (2). C'est le moment de la réaction politique et religieuse, d'ailleurs, et les patrouilles des alliés sont interrompues par les pro-

(1) Le *Guide Galignani* donne une série de prix auxquels les étrangers doivent se référer pour n'être pas volés. Dans la plupart des restaurants on mange alors à prix fixe, depuis 26 sous jusqu'à 12 francs. A la carte, dans un des meilleurs restaurants, les potages se paient de 10 à 15 sous, une tranche de melon 25 sous, un plat de rosbif 20 sous, un perdreau 3 francs, une côtelette de veau en papillote 18 sous, deux côtelettes de mouton « parées de rognons et de crêtes de coq » 2 francs. Les légumes et le poisson sont relativement chers, à cause de la difficulté des communications. Un artichaut 1 franc, une sole frite 2 francs. Le vin aussi paraît assez cher. Le bordeaux et le bourgogne ordinaires coûtent 2 francs la bouteille; le bordeaux, 1re qualité, 7 francs; le lafitte et le haut-brion 4 et 5 francs seulement, et le champagne mousseux un peu moins que le champagne rouge; 5 fr. 50 au lieu de 6 francs. D'après le guide, il faut le remarquer, on compte encore le franc à 24 sous.

(2) Lady Morgan, *la France telle qu'elle est*, t. I, p. 240.

cessions, qui redeviennent à la mode en 1815, après le retour définitif du bon Roi. Dans ces occasions sacrées, le faubourg Saint-Germain tire de ses greniers toutes ses tapisseries, tous ses brocarts, tous son bric-à-brac, pour honorer le Saint-Sacrement.

Et le cortège passe enfin : voici les domestiques de l'illustre maison de Montmorency, revêtus d'une livrée étrange et dorée ; une partie de ceux de la maison royale; puis, les dames du Rosaire, vêtues de blanc, voilées de blanc, couronnées de lis, portant des cierges, suivies de jeunes filles « belles et pures comme des vestales, et accompagnées de leurs femmes de chambre ». Derrière elles d'adorables jeunes gens à figure d'ange, vêtus d'une tunique blanche, choisis soigneusement pour leurs avantages personnels dans les séminaires, agitent des encensoirs, jettent des feuilles de roses. Autour du dais se pressent des pairs de France en grand costume : et derrière, apercevez-vous cet homme qui marche la tête haute et les yeux au ciel? Vous ne le reconnaissez pas? C'est M. de Chateaubriand, « le philosophe du désert ». On le trouve dans toutes les processions, « il a l'air de se louer pour ces occasions, comme autrefois les pleureuses au jour des funérailles (1) ». Tel est le mot méchant de lady Morgan; mais elle se trompe : on ne prend pas le grand homme en location, avec les accessoires, mais il suit son propre triomphe, il fait la fête au génie du Christianisme comme autrefois Robespierre à l'Être suprême ; il est grand prêtre, et prend pour lui les prémices de la cérémonie.

On le voit : étrangers, bonapartistes, légitimistes, solliciteurs, catholiques, dévots, tout le monde vit dehors, agit dehors, pense en dehors. Il n'y a de plaisirs que les plaisirs pris en commun. De là une diffusion générale du goût pour les beaux-arts qui étonne énormément les Anglais. Ce n'est pas, disent-ils, que les œuvres d'art françaises soient supérieures, — déjà en plein mouvement de réaction romantique, le genre classique ne les intéresse plus, — mais tout le monde adore la poésie, tout le monde va au théâtre, la plupart des Parisiens de la classe moyenne savent par cœur toutes les pièces du répertoire. Étrange chose pour eux qu'un peuple dont les distractions favorites ne sont ni l'ivresse brutale, ni la simple satisfaction des sens, ni la méditation et les discussions religieuses et morales, mais la société des femmes, la musique, la danse, la conversation des cafés, et par-dessus tout les longs discours d'un théâtre oratoire. Tout le monde fait de l'esthétique littéraire, même les coiffeurs. « Monsieur, dit, en prenant une perruque d'origine anglaise, un de ces artistes, qui exerce sa profession au Palais-Royal, ceci n'est pas la belle nature, Voyez mon œuvre : c'est la nature *personnifiée*. » Il ne serait pas très difficile de faire vingt pages de bonne critique avec ce mot de perruquier.

PIERRE MILLE.

(A suivre.)

(1) Lady Morgan, *la France telle qu'elle est*, t. I, p. 242.

UNE IDÉE D'HERMÈS TORRENZA

Nouvelle.

I

Le professeur Farsatti, de Padoue, celui-là même qui eut avec M. Nisard la fameuse polémique sur les *fabulæque Manes* d'Horace, avait coutume de dire du Mont San Donà : « Que voulez-vous ? Poésie française ! »

Le palais solitaire et le vieux jardin des San Donà ne lui étaient guère moins antipathiques que « monsiu Nisarde », depuis l'automne de 1844, où, ayant été invité par les nobles châtelains à manger des grives, il s'était vu servir des étourneaux. De l'avenue d'entrée, avec ses châtaigniers taillés en dés, au labyrinthe, aux jets d'eau, à la longue file d'escaliers qui gravit la colline, de la base à l'attique pesant du palais, l'excellent professeur trouvait tout prétentieux et mesquin, artificiel et prosaïque.

« Que voulez-vous? Poésie française ! »

Au temps des étourneaux, peut-être en était-il ainsi. Le professeur n'a plus voulu revoir Mont San Donà et, depuis plusieurs années, il dort profondément sur son champ de bataille, pourrait-on dire :

... Nox, fabulæque Manes
Et domus exilis plutonia.

Présentement, la famille San Donà, qui vécut avec un certain faste jusqu'en l'an 1848, pratique sous le gouvernement du noble seigneur Beneto la rigide économie dont on pouvait déjà trouver quelques traces vers 1846. Pour le seigneur Beneto, il n'existe de poésie ni française ni italienne; le jardin sur la colline, abandonné jusque-là à sa libre croissance exubérante, a dépouillé sa vaine élégance pour prendre, entre les paisibles vignobles qui recouvrent les autres mamelons, l'aspect rude et vigoureux qui lui convient dans ce creux solitaire des Euganées. Plus bas, le labyrinthe fut transformé en pré; les tuyaux des jets d'eau sont tous détruits; aux châtaigniers, le seigneur Beneto a substitué deux rangées de mûriers. Il voulait aussi abattre, dans le même but scientifique, les peupliers séculaires de la route pompeuse qui relie le Mont San Donà à un humble sentier communal, mais Mlle Blanche, sa fille, les défendit avec

passion et avec larmes contre les arguments péremptoires de son père : « De l'argent, de l'argent. » Lorsque Blanche épousa M. Émile Sparcina, de Padoue, elle demanda et obtint comme cadeau de son père la promesse de laisser en paix les chers peupliers vénérables qui l'avaient tant de fois vue sauter et courir avec ses rustiques amies, avant son entrée en pension, et plus tard lire *Bob Roy*, *Waverley* et *Ivanhoe*, trois pauvres vieux livres de la maigre bibliothèque de la maison, trois pauvres vieux livres immortels qui attendent encore d'autres mains avides, d'autres cœurs ardents, curieux de notre grand art moderne.

Torrenza, le poète, lui disait qu'à quinze ans, elle ressemblait à un petit peuplier riant à chaque souffle du vent, et que certainement les grands arbres lui gardaient une tendresse paternelle. Torrenza parlait sérieusement : il avait dans le sang ce fantastique sentiment de la nature, ces instincts que nos froids et corrects critiques, peut-être à tort, lui reprochaient. En effet, en septembre 1879, Blanche était revenue à Mont San Donà, seule et le cœur blessé, et il lui semblait, en passant entre les peupliers, que Torrenza avait raison, tant les grands arbres prenaient avec elle cette expression de blâme affectueux qui se traduit généralement par la tristesse et le silence. Le petit seigneur Beneto avait une autre méthode. Il avait toujours prédit, ce père savant et prophétique, que cela finirait ainsi, que trop de livres et trop de musique ne mènent à rien de bon, qu'à force de vouloir s'affiner, on se brise. Croyait-elle, cette jeune fille, être née pour épouser un prince, un Crésus, le diable sait qui ? Étaient-ce les exemples que lui avait donnés sa sainte femme de mère? La douce dame, Jeanne San Donà, une sainte par force, ne partageait pas la colère de son redoutable époux, elle se réjouissait secrètement de ce que sa fille ne s'était pas laissé mettre le pied sur la nuque, ni sanctifier comme elle. Blanche avait répondu sérieusement à l'amour du beau jeune homme blond qui avait si longtemps soupiré pour sa main ; mais la grossièreté de ses beaux-parents, leur avarice blessante lui étaient devenues insupportables. Son mari, bon mais faible, n'osait pas la protéger comme il l'aurait dû ; de là, des querelles et des larmes. Ils n'avaient pas d'enfants ; et ainsi, Blanche, dans un mouvement de colère, avait pu s'enfuir vers son coin solitaire, vers ses peupliers vénérables.

Elle s'était imaginé, oui, elle s'était imaginé, qu'au premier revoir, ils la regardaient sévèrement ; mais elle leur avait confié, depuis, tant, tant de choses, que toute froideur entre les vieux arbres et elle en fut dissipée. Deux mois après son retour, quand elle les vit, par un jour clair de novembre, dépouillés de leurs feuilles jusqu'aux cimes par la dernière gelée et le grand vent de la veille, leurs tremblants panaches d'un jaune rougeâtre lui causèrent une mélancolie inexprimable : elle sentit que les peupliers la saluaient de loin, comme des amis fidèles, près de s'évanouir, de perdre la parole et les sens.

Tout s'évanouissait avec eux dans la grande paix, dans la lumière limpide de l'après-midi de novembre ; tout, excepté le brun doré des cyprès qui, des vignobles déserts autour du Mont San Donà, se dressaient çà et là sur le ciel blanchâtre de l'orient. La jeune femme revenait d'une longue promenade dans les vignes, et, à l'heure du couchant, elle descendait très lentement cette côte dont les roches creuses et les chênes inclinés boivent la dernière tiédeur du soleil. Elle regardait, distraite, les feuilles denses sur le sentier et l'herbe grise et jaunâtre, plutôt que la plaine et les collines dorées, le tendre ciel empourpré. Pourquoi avait-elle pensé, la veille, sa lampe à peine éteinte, à Hermès Torrenza ? Pourquoi avait-elle rêvé de lui toute la nuit ? Pourquoi son image la hantait-elle encore ? Il y avait plus de trois mois qu'elle n'avait vu le poète, dont personne ne lui parlait jamais à Mont San Donà ; et il lui avait écrit une seule fois, au commencement d'octobre, en lui envoyant une romance de salon. Blanche croyait aux pressentiments ; elle ne doutait pas de revoir promptement son ami ; mais, cependant, comment expliquer une impression aussi forte ? Elle admirait le talent d'Hermès Torrenza, elle l'aimait pour l'exquise noblesse de son âme et parce qu'elle l'avait connu, petite fille ; mais le poète, malgré qu'il lui eût voué une amitié plus passionnée que paternelle, qu'il exprimait en prose, en vers, en musique ou avec des fleurs, ne pouvait pas, à soixante ans, troubler le cœur de la jeune femme : le seul ennui qu'elle eût à redouter de lui était de devoir, de temps en temps, calmer par une réponse froide ses accès d'expansion juvénile. Il lui arrivait souvent de penser à lui avec affection ; ce pauvre Torrenza ! mais jamais son image ne l'avait encore hantée à ce point. Au moment même où elle éteignait sa lampe, ce nom bizarre, *Hermès*, avait jailli de son cœur ; et, aussitôt, elle avait revu l'homme avec sa barbe blanche, son habit noir, le gardénia à la boutonnière.

Une feuille qui tombait en lents tournoiements l'arrêta, machinalement : elle le revit, tel qu'il lui était apparu en songe ; elle se rappela les vers si doux qu'il lui lisait, la divine musique qu'il jouait, les mains étendues sur le piano, sans le toucher. Peu à peu, la vivacité de ses souvenirs pâlit, à mesure que les voix lointaines dans la plaine et le bruissement qui s'accentuait des insectes dans l'herbe, la ramenaient à la réalité. Elle se reposa en chemin sous un chêne, tout baigné de soleil ; un vieux lierre nouait ses bras verts et robustes autour du tronc et

des branches dépouillées : cela aussi lui remit en mémoire une strophe dans laquelle Torrenza parle à certaines gens de son propre idéal :

Si vous suivez le vent, feuilles desséchées,
Mon cœur fidèle vous dédaignera.
Comme le lierre, il aime les ruines,
Il meurt sur le noble tronc qu'il a aimé.

Elle se promettait de raconter à Torrenza ces faits bizarres. Il ne manquerait pas de faire intervenir son spiritisme, l'influence occulte d'une âme sur une autre ! Cette idée serra le cœur de Blanche, comme de la sensation d'un monde étrange, irréel peut-être, mais possible, et qui, s'il existait en vérité, était diffus dans l'air ambiant, même caché dans sa poitrine inconsciente, au plus profond de son âme.

Une faible cloche sonna les heures au loin, en pleine campagne : une, deux, trois et demie. On ne pouvait plus compter sur Torrenza, ce jour-là !

Blanche tressaillit. Il lui semblait entendre une voiture sur la route de Padoue. Mais il en passait tant ! Chacun voulait jouir de cette délicieuse journée de novembre. Cependant, les chiens de la ferme aboyaient : des roues grincèrent sur le gros gravier de l'avenue. Blanche pressa le pas. Pour rentrer à la villa, il lui fallait descendre, puis remonter.

Elle rencontra, tout près de la maison, un gamin qui accourait la prévenir. Il était arrivé beaucoup de monde, dans deux voitures ; sa mère envoyait chercher Blanche. L'enfant ne sut dire ni le nom des visiteurs, ni s'il y avait parmi eux un vieillard à la barbe blanche, vêtu de noir. Il croyait que oui, mais n'en était pas sûr.

Blanche entra, essoufflée, dans le salon de plain-pied où tous restaient encore debout et où Beneto distribuait, se multipliant, ici ses respects, là ses révérences, à droite ses hommages, à gauche son dévouement, chuchotant quelque compliment éclatant d'un rire discret et cérémonieux. Blanche s'arrêta sur le seuil, enveloppa tous leurs hôtes d'un regard : le poète n'y était pas. Il y avait les Dalla Carretta, avec leurs amis, un petit musée archéologique de longs châles noirs, de chapeaux baroques, de chaussures canoniales, de faces délavées ; des gens ennuyeux qui venaient chez ses parents une fois par an, par convenance, s'asseoir en rond et se regarder tour à tour sans savoir que se dire ; après quoi un vieux serviteur en jaquette grise entrait, avec beaucoup de dignité, portant le café et les *pandoli* que le chevaleresque Beneto assaisonnait de ses plaisanteries toujours les mêmes, dont la compagnie riait régulièrement chaque année sur le même ton et dans la même mesure. Perdre un beau coucher de soleil automnal pour ces gens-là ! Blanche ne pouvait pas les souffrir ; ils l'empêchaient de respirer.

— Je ne sais, lui dit, entre deux gorgées de café, le chanoine Businello, si vous connaissez la fâcheuse nouvelle...

— Non. Quelle nouvelle ? répondit Blanche du bout des lèvres.

— Ah ! certainement, interjetèrent deux ou trois voix émues, ah ! ah ! certes.

— Ce pauvre Torrenza ! ajouta, plein de componction, le chanoine qui trempa dans son café le reste du gâteau qu'il mangeait.

Blanche sentit son cœur se serrer et un flot de sang lui monter au visage : elle ne put pas articuler une parole.

— Hélas ! murmura monseigneur, agitant sa cuiller en rond dans sa tasse pour écraser le sucre resté au fond. Il est mort, oui...

Il but et reprit en soupirant :

— Hier soir, à onze heures et demie.

La vue de Blanche se troubla, mais elle contint son émotion dans un effort de volonté violente, par un mouvement, presque, de colère, et se domina. Mme Jeanne, qui la vit pâlir, allait se lever, effrayée, quand un regard impérieux de sa fille l'arrêta net. Les Dalla Carretta, qui connaissaient certaines épigrammes malignes courant à Padoue sur la flamme sénile de Torrenza, se regardèrent à la dérobée et se turent.

Cependant, le chanoine racontait que Torrenza avait pris le lit deux ou trois jours avant sa mort, sans souffrances graves, mais attristé de lugubres pressentiments. La catastrophe devait être arrivée à l'improviste, quoiqu'il ne pût rien affirmer. Il avait quitté Padoue peu d'heures après, dans la matinée. La ville était déjà pleine de la nouvelle ; on disait que le conseil municipal allait se réunir d'urgence.

— La comédie habituelle ! s'écria Beneto. Ils sont heureux, ces gens-là, de pouvoir faire du tapage et jeter de l'argent ! Pour un peu, ils remercieraient Dieu que ce pauvre malheureux soit mort pendant leur passage aux affaires ! Et croyez-vous, Monseigneur, qu'ils veuillent honorer sa mémoire pour quelques méchants vers ? Mais pas du tout ! C'est parce qu'il était fameux lui aussi, pour ses dépenses et pour son gaspillage. Cela leur suffit ! Un grand homme !

— Papa, dit Blanche, toute frémissante, ceux qui préparent quelque chose pour Torrenza se font plus d'honneur à eux-mêmes qu'à lui.

— Ce sont bien là de vos idées, répliqua Beneto avec dépit. Oui, de vos idées ! Ne vous mettez pas dans la tête qu'il fut un grand homme. Je n'entends rien aux vers ; mais j'ai été à l'école autrefois avec Torrenza, et je peux le juger. Voulez-vous parier la tête de Farsatti ?

— Non, non, interrompit assez sèchement le chanoine. Pour du talent, soyons justes, le pauvre Her-

mès en avait plus qu'il n'en faut; mais du bon sens! Madame, du bon sens! Je vous prie de m'excuser si je dis: pas une bribe!

— Il était un de mes amis, je l'avoue, Monseigneur, répondit Blanche. Il ne faut pas me dire ces choses-là, à moi.

— Ah, bien! fit monseigneur, vexé.

Les Dalla Carretta s'assombrirent. Mais Beneto ne voulut pas laisser tomber la question ainsi, dans ce silence orageux.

— Monseigneur parle avec sagesse, dit-il, et je m'étonne que vous n'ayez jamais pu comprendre certaines choses.

— L'affaire du spiritisme suffirait, glissa à demi-voix le vieux comte Dalla Carretta qui se tourna avec un sourire vers le chanoine, pour l'abonnir.

— Eh! dit monseigneur, en levant les yeux et les sourcils. Je ne parle pas.

Une jeune fille un peu mûre de la compagnie demanda, faisant l'innocente, si Torrenza était réellement spirite. Le chanoine, qui ne voulait plus parler, se dégonfla :

— C'était un spirite fanatique. Il avait une bibliothèque de brochures allemandes, françaises, anglaises, américaines, sur le spiritisme. Il avait même commencé de traduire le livre d'un certain Fechte, ou Fochte, ou Fichte, tout plein de ces imbécillités.

— On comprend que vous ne l'avez pas lu! interrompit Blanche.

— Il ne vous manquerait plus, cria Beneto indigné, que de devenir spirite! Je voudrais bien voir ça!

Blanche fut sur le point de faire à son père une réponse impertinente ou blessante. Elle se contint cependant et répliqua qu'elle n'aimait les préjugés d'aucune sorte.

— Le moment serait venu de réfuter glorieusement le spiritisme de ce pauvre Torrenza, dit un monsieur, car, — et je l'ai entendu, de mes oreilles, Pedrocchi, n'assurait-il pas qu'après sa mort il se ferait voir et entendre de quelqu'un?

Beneto eut un rire guttural, comme un hennissement, à bouche fermée.

— Jésus-Marie, papa! dit la *contessina* Dalla Carretta à son père.

— Il était fou, ma chère, répondit ce dernier.

— Oui, fou, le pauvre, fou, fou!

Chacun regardait son voisin et lui passait le mot, à voix basse. Blanche se leva sans rien dire, repoussa nerveusement son siège et sortit.

Beneto frémissait; Mme Jeanne était sur des épines. Après un bref silence, la comtesse Dalla Carretta, embarrassée, regarda son mari : en un clin d'œil tous furent debout, contents, soulagés d'un grand poids. La comtesse prit le bras de Beneto pour descendre les degrés et lui exprima, avec une grande hypocrisie, ses regrets des paroles échangées au salon qui avaient déplu à Mme Sparcina. Beneto protesta. Il était enchanté que sa fille apprît à mieux connaître le monde; lui aussi avait été un ami de Torrenza, par tradition de famille; mais ce vieux fou n'avait que trop certainement exercé une influence néfaste chez les Sparcina. Cependant, toute la société descendait derrière eux, avec des chuchotements malicieux, qu'interrompait prudemment quelque observation à voix haute sur l'occident empourpré, sur les cloches de la paroisse qui sonnaient le glas des morts, sur l'épais brouillard qui se levait, envahissant, à l'horizon.

Les deux voitures furent avancées : et les salutations, les respects et les courbettes de recommencer. Les longs châles noirs, les chapeaux usés, les houppes canoniques, les ennuyeuses faces délavées s'éloignèrent sous les peupliers, et M. Beneto rentra chez lui, en bougonnant sur un papier que lui avait remis le facteur communal, qui le suivait, la casquette à la main. Sur la terrasse, il rencontra un domestique qui venait l'avertir qu'on se mettait à table; il fit alors appeler sa femme.

— Voici le faire-part de Torrenza, dit-il, et ce brave homme a une autre lettre. Payerez-vous?

— Quoi? demanda-t-elle timidement.

— Quoi? L'amende, quoi! Si votre fille se fait écrire des lettres par des désespérés qui remplissent Dieu sait combien de pages et n'ont pas même de quoi affranchir, tant pis pour elle! Je ne paierai pas, certainement.

Mme Jeanne regarda la lettre.

— Elle vient de Padoue, dit-elle en hésitant.

— On le sait, ma chère, que vous payez!

— Il y a « urgent », murmura la pauvre femme.

Beneto la questionna des yeux et d'un signe de tête.

— Non, répondit-elle. Il me semble reconnaître l'écriture et ne pas la reconnaître; mais elle ne vient pas d'où vous pensez.

— Parfait! s'écria l'ironique mari. Maintenant, bien que ce soit une folie, je suis sûr que vous payerez. Arrangez-vous.

Et il entra dans la maison.

Sa femme n'avait pas un sou dans sa poche, mais elle dut faire quelque pacte mystérieux avec le facteur, car il disparut en sautant dans le brouillard qui s'épaississait, comme par enchantement. Le triste océan blanc fumait sur tous les versants et soulevait les premières houles taciturnes sur le plateau du Mont San Donà. Encore un instant, et il enveloppera la maison de ses vapeurs denses.

— Apportez une lumière sur la table, dit au domestique en rentrant Mme de San Donà.

— Non, non, cria Beneto du salon : pas de lumière,

on y voit très bien. Dépêchez-vous et dites à la princesse qu'elle daigne, au moins, ne pas se faire attendre...

*
* *

L'annonce aussi cruelle qu'inattendue de la mort de Torrenza avait été pour Blanche un coup de douleur et d'effroi qu'elle avait désiré cacher de son mieux à cette stupide société cancanière. Dissimuler son dédain lui était moins facile ; et, lorsque la conversation fut tombée sur les paroles de Torrenza au café Pedrocchi, elle était sortie pour ne pas se fâcher contre son père qui riait et qu'approuvaient les autres.

Elle s'enferma dans sa chambre. L'image d'un Torrenza nouveau, d'un Torrenza mort, beaucoup plus grand et meilleur qu'il ne lui avait paru pendant sa vie, lui emplissait l'âme ; et elle le pleura, surprise de ses propres larmes, et de se sentir une tendresse si profonde. L'avoir laissé partir ainsi, sans un adieu ! Si ce qui était n'avait pas été, elle se serait trouvée à Padoue, elle aurait pu le revoir. Elle se reprocha d'avoir tardé à répondre à sa dernière lettre, de ne pas l'avoir assez remercié de la romance. Toutes ses autres petites négligences, toutes ses légères froideurs, nécessaires sans doute, mais qui avaient peut-être attristé le poète, revenaient à son cœur, lui faisaient mal. Lui, le puissant créateur d'âmes et de créatures idéales, l'avait bercée, fillette, sur ses genoux ; il l'avait conseillée, après le lycée, dans ses études ; femme, il l'avait amenée à la plus exquise compréhension de tous les arts ; enfin, il s'était énamouré d'elle comme d'une des créatures à qui son génie donnait la vie et la passion. En ce moment, Blanche voulait se persuader d'avoir été aimée ainsi ; elle sentait plus pure, sous cette lumière, la mémoire du poète et se sentait elle-même élevée, plus près du pays des songes des grands poètes spiritualistes. Il l'aimait encore, le pauvre ami ; il avait pensé à elle, à peine arrivé chez les morts. Il s'était éteint à onze heures et demie ; et Blanche, avant minuit, avait entendu son nom résonner étrangement dans son cœur.

On frappa à la porte ; c'était Mme Jeanne avec la lettre très urgente. Blanche la prit sans la regarder, pria sa mère de descendre dîner sans elle et de la laisser seule. Elle ne voulait pas rencontrer son père avant de s'être un peu calmée, craignant d'entendre certains propos qui l'irriteraient trop et lui feraient dire des choses qu'elle n'aurait pas voulu dire. Mme Jeanne se retira en soupirant, tandis que sa fille, la porte fermée, s'étonnait de l'obscurité qui avait envahi la chambre, de la mer trouble qui montait aux fenêtres. Elle vit encore un instant les fantômes des vases se dresser sur la corniche de la terrasse, les spectres des plantes voisines, puis rien, pas même une ombre dans le blanc immense, égal, impénétrable. Et elle resta à regarder, ressentant dans sa surprise la voluptueuse douceur de rêver dans la petite chambre chaude, au sein de cet océan silencieux ; percevant une correspondance mystérieuse, indéfinissable, entre les choses extérieures et les pensées qui remplissaient son cœur. Elle se rappela tout à coup la lettre qu'elle avait à la main et l'approcha de la croisée pour en déchiffrer l'écriture.

— Oh Dieu ! dit-elle.

Elle se hâta d'ouvrir, d'une main tremblante. Elle y trouva un écrit et une photographie. Elle revit aussitôt la barbe blanche, l'habit noir, la fleur à la boutonnière : lui enfin, Hermès Torrenza.

Elle éprouvait le besoin de lire tout de suite, mais elle ne voyait pas. Elle se promenait par la chambre, la lettre à la main, sans savoir ce qu'elle faisait, cherchant à tâtons une lampe qui n'y était pas. Elle fixa une petite bougie sur sa table de nuit et l'alluma. La flamme envoya un faible rayon sur le bois brillant et sur le crucifix de bronze, au milieu des ténèbres de la chambre. Blanche s'agenouilla, machinalement, et lut, toujours à genoux, la lettre suivante :

« Padoue, le 26 octobre 1879.

« Chère, ne vous troublez pas, n'ayez pas peur ; lisez cette lettre comme je l'écris, avec la plus parfaite tranquillité. Ce n'est rien : le vieux barde, Torrenza, chose étrange ! s'en va. Souhaitez-moi une bonne nuit, chère Blanche ; je fais en sorte que cette lettre vous soit envoyée aussitôt la lumière éteinte.

« Averti par une voix intérieure, j'ai fait ce matin, spontanément, ce que fit, avant de mourir, mon vieux barde de père ; maintenant, je sens dans mon cœur quelque chose qui se ralentit et un silence plein d'une respectueuse attente. J'aurai peut-être encore quatre, six ou huit jours ; mais une heure me suffit pour vous.

« Blanche, dans nos conversations passées, vous m'avez quelquefois paru craindre une ombre ; votre tendre affection pour moi en était troublée, vous ne saviez comment exprimer un ressentiment. N'est-ce pas vrai ? Cependant, il n'y a dans mon cœur qu'une tendresse, qui, en ce moment solennel, n'offense pas les pensées les plus hautes ; toute la faute en est à ce vieux sang fantastique qui laisse toujours un peu de couleur sur les sentiments et sur les paroles. Pardonnez-moi et sourions-en ensemble, désormais.

« J'ai à vous adresser une autre prière et je veux y appliquer le cachet de la mort. Je regrette amèrement de ne pas vous avoir donné jadis de meilleurs conseils à propos de vos difficultés domestiques et de descendre dans la tombe avec ces remords. Blanche, pour votre bien, pour le bien de ceux qui vous sont chers et un peu aussi pour ma paix dans ce monde où je vais, écoutez-moi : ne restez pas à Mont San Donà. Au fond du cœur, vous aimez certainement encore

votre mari. Ce pauvre garçon fait pitié. L'autre jour, il m'a parlé de vous, toute une heure, les larmes aux yeux. Il me dit qu'il vous avait écrit plusieurs fois, et me montra vos réponses qui lui ôtaient toute espérance, si les vieux ne consentent pas à une séparation, ou, au moins, s'ils ne promettent pas de changer de conduite avec vous; et ils ne veulent céder ni sur un point, ni sur l'autre. Blanche, dites-vous bien que quelque droit renoncé en silence, quelque injustice soufferte sans colère, non par crainte, mais par pitié pour les personnes injustes qui veulent nous offenser, élève notre âme au-dessus de leur contact irritant. Retournez avec votre mari. Il n'y a pas tant d'amour dans le monde qu'on puisse rejeter impunément celui qui est tendre et fidèle, et ne détruit pas la paix.

« Et maintenant, si vous vous rappelez nos conversations sur le monde invisible et sur les phénomènes que notre siècle nie, parce qu'ils l'humilient, vous ne trouverez pas étrange que je désire me manifester à vous, après ma mort, d'une manière sensible. Le soir du jour où vous aurez reçu cette lettre, trouvez-vous seule, entre dix heures et dix heures et demie, dans votre petit salon du rez-de-chaussée. Ouvrez la porte qui donne sur le jardin! les ombres de la nuit doivent pouvoir entrer. Jouez alors la courte introduction de la romance que je vous ai envoyée, il y a une vingtaine de jours. Après cela, si Dieu permet que je sois présent et puisse vous en donner un signe, même léger, je le ferai. Vous ne connaissez pas la peur et vous consentirez à la lubie sentimentale d'un vieux poète qui va mourir.

« Il est temps de vous dire adieu, Blanche. J'ai là, devant moi, la tête de Léonard qui vous ressemble. Les yeux de l'inconnue sont moins grands, ses cheveux plus clairs; mais l'expression originale du visage est la même. Le doux soleil d'octobre, qui passe au milieu de mes livres fermés, brille sur le portrait. Je vous vois vivante, je dépose la plume, vous regarde, vous regarde, une dernière larme folle m'échappe et se perd pour toujours, comme elle le mérite. Adieu, adieu!

« Mettez ma photographie dans votre salon.

« HERMÈS TORRENZA. »

— Oui, oui, oui, sanglota Blanche, passionnément. Tout!

Elle couvrit son visage de ses mains, et promit à Torrenza, dans un élan de cœur, de respecter tous ses désirs suprêmes et elle pria, sans paroles, pour lui.

Cet accès de ferveur un peu calmé, sa pensée s'assoupit, se perdit, à son insu, dans une autre région. Elle ne priait plus; elle ouvrit les mains, regarda la petite flamme de la bougie et se rappela ses conversations avec Torrenza sur les mystères de l'au-delà. Elle ne cherchait ni ne repoussait ces souvenirs, elle les laissait passer, sans volonté. Soudain la petite bougie s'éteignit; elle pria encore un peu et se leva. Il faisait nuit, l'océan blanc, silencieux, emplissait toujours les fenêtres. On se serait cru dans une île. Il lui vint à l'esprit, malgré elle, un conte merveilleux que lui avait dit le poète, sur une chambre sombre dans le vieux château royal de Stockholm, au milieu de la mer. Le roi Charles XI, assis, taciturne, à son feu, écoutant le docteur Paumgarten lui parler de la reine morte, se lève tout à coup, va à la fenêtre et dit au comte Brahe : « Qui a allumé les lumières dans la salle des États? »

Ici, n'apparaissait aucune lumière; le visage appuyé aux vitres, on voyait, en haut, dans le brouillard, une diffuse clarté lunaire. Elle ne put s'empêcher de penser au salon du rez-de-chaussée, de s'y voir, en pensée, seule avec les bougies allumées, attendant un esprit.

A sept heures et demie, elle sortit de sa chambre, sans lumière, descendit l'escalier éclairé par les quatre fenêtres qui coupent tout un côté du palais, du premier étage à la corniche. A travers les deux supérieures, on apercevait la lune glissant sous les nuages déchirés, des voies d'un azur sombre qui s'ouvraient et se fermaient dans le ciel.

— Est-ce toi? demanda, du bas de l'escalier, Mme Jeanne.

Aussitôt, la petite voix éraillée et querelleuse de Beneto cria, d'un peu plus loin :

— Vite! Il me semble qu'elle aurait pu aller se coucher. Vite, donc!

Blanche n'y fit pas attention. Ce tendre père lui rendait, en vérité, peu difficile le retour chez les Sparcina!

Il était au salon, à taper et à retaper sur la table avec un paquet de cartes, attendant impatiemment sa femme pour la partie accoutumée.

— Allons, dit-il brusquement. Dépêchez-vous!

La bonne dame, résignée, prit sa place au coin de la table, à côté d'une lampe à pétrole. Blanche s'assit sur le canapé, dans l'ombre. Pauvre mère, pensait-elle, quelle vie! Émile était faible, ne savait pas la protéger; mais quelle différence pourtant avec son père! Elle était sûre que son mari, s'il n'y avait pas eu les vieux, l'aurait laissée reine dans sa propre maison. Il était allé pleurer chez Torrenza, pauvre Émile! Elle sentait qu'elle l'aimait bien, elle aussi, et qu'il fallait le prendre comme la nature l'avait fait.

— *A vous!* grognait à chaque instant le signor Beneto. *A vous!* Vite!

Il n'adressa pas une fois la parole à sa fille, et, après huit heures et demie, il se retira, comme d'habitude, pour se mettre au lit. Alors Mme Jeanne qui, jusque-

là, n'avait osé souffler mot, s'assit à côté de Blanche, la pria de prendre quelque chose, lui offrant tout avec une tendresse à la fois timide et passionnée. Mais Blanche ne voulait rien.

— Cette lettre? lui demanda sa mère. Était-elle de chez toi?

— Non.

— De mauvaises nouvelles?

— Non, maman.

— C'est que j'ai vu *très urgent*, reprit la mère.

Blanche se leva et l'embrassa.

— Maman, dit-elle tout bas, si je m'en allais tout de suite? Si je retournais avec Émile?

— Oh Dieu! répondit Mme Jeanne, bouleversée. Que veux-tu que je te dise? En conscience, je ne pourrais te dire non.

— Je le ferai peut-être, maman.

Alors Mme Jeanne eut les larmes aux yeux.

— Mais ils te tourmenteront de nouveau, qui sait? dit-elle d'une voix étranglée, et elle ajouta, après un court silence : — Si c'est à cause de ton père, tu le connais bien. Il ne faut pas faire attention aux apparences.

— Non, maman, ce n'est pas à cause de mon père.

— Bien, chère, que veux-tu que je te dise?

La pauvre femme prit son bas et se mit à tricoter nerveusement. Après les brèves réponses de Blanche elle n'osait plus parler de la lettre très urgente, bien qu'elle comprît qu'elle devait contenir le secret de la détermination de la jeune femme. Elle travaillait et se taisait, espérant obtenir une explication par son silence, qui était comme une digne protestation de la réserve de Blanche, une invite expresse à parler. Mais Blanche n'ouvrit pas la bouche; donc, vers les dix heures, la bonne dame mortifiée et n'ayant pas le courage d'user d'autorité, déposa son ouvrage et demanda à sa fille si elle ne voulait pas aller se coucher.

Blanche répondit qu'elle n'avait pas sommeil, qu'elle avait envie de rester dans le petit salon et d'y faire un peu de musique. Sa mère offrit de lui tenir compagnie, mais elle protesta si nerveusement que Mme Jeanne s'excusa et, lui ayant allumé une bougie, monta les escaliers, son pâle visage penché sur sa lampe à pétrole.

Blanche, cependant, traversait le corridor qui conduit aux chambres inhabitées de l'angle nord-ouest de la maison. Elle entra dans une salle de grandeur moyenne, mais très haute, ornée de fresques mythologiques; là, elle alluma, d'une main ferme, les bougies de son piano, placé de biais dans un coin. La lente lumière s'élargit, à droite, sur un guéridon chargé de musique, à gauche, sur une jardinière, en haut, sur les membres énormes de quelque divinité. Il n'y avait pas d'autres meubles dans toute la salle; les pas de la jeune femme y résonnaient longs et vibrants.

Elle regarda sa montre : il allait être dix heures. Elle chercha un morceau de musique et le posa sur l'appui du piano. Puis elle tira de sa poitrine la photographie de Torrenza, regarda longuement la tête chauve, sculpturale du poète. Oh! elle voulait contenter son dernier désir, quand bien même c'était une folie, elle voulait lui jouer fidèlement la scène poétique à laquelle il avait sans doute pensé avec plaisir avant de mourir.

Elle se justifiait ainsi, elle-même, de ses préparatifs et de son émotion, sans s'avouer qu'elle s'attendait vraiment, avec un obscur instinct du cœur, à quelque chose d'extraordinaire. Elle posa le portrait sur le piano et resta un instant, involontairement, à écouter. Qu'est-ce qui remuait derrière elle? Rien, une feuille glissait de la pile de musique. Blanche se pencha pour lire les vers, reproduits sur la couverture du cahier qu'elle avait devant elle. Ils avaient été composés, elle le savait, sur la lutte de la passion et du sentiment religieux, par un jeune ami de Torrenza, mort récemment, auprès de la femme qui n'était pas sienne et qu'il aimait, malgré soi, en silence.

DERNIÈRE PENSÉE POÉTIQUE

Ouvre les fenêtres à la lune,
Agenouille-toi; je me sens mourir.
De l'effroi de la fortune aveugle,
De la lutte contre les désirs insensés.

Je sors et m'élève dans les placides rayons
Pour voir l'univers resplendissant.
Pour brûler dans l'amour que j'appelai,
Et dont je ne voulus pas jouir impur ici-bas.

Mais si un horrible ciel, sans Dieu,
M'apparaît entre les étoiles funèbres,
Je retomberai sur ce cœur qui était mien,
Tu entendras mes sanglots désespérés.

Blanche se couvrit le visage de ses mains, revit au fond d'elle-même les terribles paroles :

Mais si un horrible ciel, sans Dieu,
M'apparaît entre les étoiles funèbres...

Elle s'imaginait, avec un frisson, ce qu'elle éprouverait à entendre pleurer, à côté d'elle, dans le vide. Elle ouvrit la romance pour jeter un regard sur l'introduction, assez difficile, qu'elle n'avait déchiffrée qu'une seule fois. Mais les pages ne voulaient pas rester ouvertes, elles se fermaient à chaque instant. Elle les fixa avec la photographie de Torrenza et joua, en sourdine, les quinze ou vingt premières mesures d'introduction, qui rappellent beaucoup, en principe, la *Dernière pensée musicale* de Weber.

Dieu, comme parlait cette musique! Quel amour, quelle douleur, quels pleurs désespérés! Elle entrait dans le cœur comme un fleuve irrésistible, le gonflait, y mettait le tourment d'en sentir la passion sur-

humaine sans pouvoir la comprendre. Blanche se leva, les yeux baignés de larmes, et ouvrit les battants de la porte qui conduisait au jardin. « Les ombres de la nuit », avait écrit Torrenza, « doivent pouvoir entrer dans la chambre. »

La nuit était claire. On voyait les arbres du jardin s'estomper dans la brume laiteuse. Pas un murmure, pas un souffle; la brume, muette et sourde, était immobile.

Blanche, avec un léger frémissement, se remit au piano. Elle regarda encore sa montre : il était dix heures un quart. Elle se décida enfin, se recueillit dans la musique qu'elle avait devant elle, chassa toute autre pensée, toute crainte, comme si elle avait eu derrière elle une foule attentive et sévère, et frappa sur le piano, avec sa grâce nerveuse, le premier accord.

Elle jouait, haletante, avec l'effort de mettre toute son âme dans la musique, de ne pas penser à ce qu'elle verrait après. Il lui fut impossible d'exécuter les dernières notes émouvantes de l'introduction : le cœur lui battait trop fort. Dix, vingt, trente éternelles secondes s'écoulèrent.

Silence.

Elle releva un peu la tête. A ce moment, deux petits coups pressés résonnèrent à côté d'elle, qui la firent bondir sur ses pieds, dans le retour subit de sa calme énergie et écouter attentivement.

Deux autres coups pressés, plus forts que les premiers, puis un frôlement léger sur le seuil de la porte ouverte aux ombres de la nuit : Blanche regarda. Une ombre était entrée, à figure humaine. La jeune femme jeta un cri :

— Émile!

C'était son mari.

Il s'avançait, très rouge, les bras ouverts et d'un pas incertain, avec, dans ses yeux, l'habituelle contradiction naïve, d'embarras et d'empressement. Blanche, pétrifiée, ne bougeait pas.

— Tu m'attendais, pourtant? demanda-t-il, suppliant, en s'arrêtant.

Ce fut un trait de lumière. Blanche comprit, confusément, que Torrenza, Dieu sait comment, avait arrangé tout cela et elle répondit « oui », en jetant ses bras autour du cou de son mari, avec une impulsion si soudaine que le pauvre jeune homme, entre son bonheur et le sentiment de n'y rien comprendre, perdait la tête et ne savait que répéter, à travers les baisers : « Pardonne, pardonne! » Mais elle ne l'entendait pas et pleurait de toutes ses larmes, éprouvant une tendre reconnaissance envers son pauvre ami et une grande consolation d'être enfin à la place que Dieu lui avait donnée dans ce monde, sur un cœur faible peut-être, lent à la comprendre, mais fidèle et bon.

— Tu restes ici la porte ouverte, murmura le jeune homme d'une voix caressante, dans cet air humide, avec tes douleurs de tête! Je ne veux pas, moi.

Elle passa, en une seconde, des larmes au rire et se mit à rire, rit dans ses bras, rit délicieusement, sentant revenir en elle la gaîté folle de son voyage de noce. Pauvre cher Émile, qui croyait qu'un mal de tête, vieux de deux mois, durait encore! Il resta un instant perplexe, puis rit aussi de tout son cœur.

— Écoute, lui dit-elle, redevenue tout à coup sérieux. Maintenant, explique-moi.

Son mari parut étonné.

— Mais puisque tu sais, répondit-il.

— Je sais, mais j'aurai du plaisir à l'entendre de toi. Viens ici, raconte.

Ils se promenèrent le long de la salle, les bras passés autour de la taille, en parlant bas.

Il était pressé, il voulait expédier l'histoire en deux mots, dire que Torrenza lui avait écrit de venir, et voilà. Mais elle ne l'entendait pas ainsi! Avait-il sur lui la lettre de Torrenza? Non. Quand l'avait-il reçue? Ce matin même, avant midi. Et que disait-elle, cette lettre? Elle disait à peu près : Le soir du jour où tu recevras cette lettre, trouve-toi entre dix heures et dix heures et demie à Mont San Donà. Si tu vois de la lumière dans le salon du rez-de-chaussée, si tu entends jouer et si la porte est ouverte, entre : c'est que Blanche t'attend et est disposée à retourner avec toi. — Quelle date portait la lettre? La date aussi! Il ne voulait plus répondre ni écouter ; sa joie, sa passion, avaient le droit désormais de passer avant tout. Et il serra Blanche dans ses bras, lui souffla dans le cou une telle ardeur de tendresse qu'elle en perdit aussi la parole. Mais tout à coup, un léger bruit les fit tressaillir.

— Silence, dit-elle en relevant la tête. Elle mit les deux mains sur les épaules de son mari et regarda, du côté où était venu le son.

Sur l'appui du piano, la romance *Dernière pensée poétique* s'était fermée sur le portrait que Blanche, un instant auparavant, avait posé pour retenir les pages : on ne voyait plus Hermès Torrenza. Il sembla à son amie que c'était le signe sensible promis, l'adieu du poète, qui, ayant accompli son œuvre, se retirait doucement, se dissolvait dans l'ombre, soit par les conditions mystérieuses de son existence supérieure, soit, peut-être, sous l'empire d'un sentiment mélancolique, facile à comprendre.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Émile. Pourquoi soupires-tu?

Blanche cacha de nouveau sa tête sur sa poitrine.

— Rien, dit-elle.

FOGGAZZARO.

EN SAHARA [1]

Notes de voyage.

III. — DAGANA. — PODOR. — DU SÉNÉGAL AU TIRIS

Le lendemain matin, à 8 heures, nous sommes à bord du *Borgnis-Desbordes*, le paquebot-poste de la Compagnie des Messageries fluviales qui remonte jusqu'à Mafou.

Sur le pont c'est un encombrement de colis et de malles qui réduit le confortable au minimum strict.

Parmi les passagers, un chef de bataillon d'infanterie de marine, M. Dargelos, le même qui se distingua si souvent dans les trois campagnes menées contre Samory, — puis les chefs ou les représentants des principales maisons de la colonie, en tournée d'inspection.

Nous partons. La machine souffle. Le fleuve se fend en deux sous l'hélice. Et devant nous défile Saint-Louis, tout blanc dans le bleu du ciel.

Nous longeons des côtes basses, boueuses, jaune ocre. D'abord de fréquents lacets où des îlots de verdure apparaissent, puis, de nouveau, la ligne droite, le ruban liquide qui se déroule bordé de terres plates que l'horizon circonscrit. Et sur ces terres plates de grandes herbes blondes pressées en touffes.

De nombreux vols de goélands s'abattent en polygones sur l'eau. Ils plongent, et, à chaque relèvement du cou, on voit un poisson se tordre dans leur bec.

Passons devant l'ancien poste fortifié de Mackha, aujourd'hui petit village indigène. Quelques pêcheurs ont jeté leurs filets. Avec une dextérité sans pareille, ils les retirent chargés de poissons.

L'un d'eux dans sa méchante pirogue de quatre sous a fièrement arboré une loque qu'il veut faire prendre pour un drapeau. Et à l'ombre de ces trois couleurs illusoires il nous salue, plein d'enthousiasme.

Pour le récompenser de son patriotisme nous faisons semblant de diriger sur lui les canons de nos fusils. En riant il se couche alors au fond de l'embarcation et fait le mort...

Que sont ces guenilleux, sur la rive droite? Des Maures. Ils regardent passer le vapeur, groupés en des attitudes de primitifs, sans qu'une ligne de leur physionomie ne vacille.

« Lei-lei Allah... Lei-lei Allah... » J'entends ronronner ça à mes côtés. C'est un vieux marabout à lunettes qui commente à haute voix le Coran. Autour de lui une demi-douzaine de Ouoloffs n'attendent qu'un signe pour psalmodier, en chœur, le monotone « Lei Allah ».

(1) Voir la *Revue* des 20 et 27 juillet 1895.

Voici le fleuve qui s'élargit. A peine apercevons-nous maintenant un mince filet noir — qui est la terre.

Dagana. — Il a plu pendant la nuit et le ciel se fond en des tonalités grises qui étonnent ici. Est-ce la peine d'être par 14° de latitude pour retrouver la Hollande? Et au fond, pourtant, cela n'est point pour déplaire et repose de ce bleu trop cru.

Des maisons alignées sur un quai de 300 mètres de largeur environ; au centre, le palais du Gouvernement, une grande caserne, bâtie par Faidherbe, voilà tout Dagana.

Nous rendons visite à M. Merlin. Le directeur des affaires politiques n'est pas encore bien rassuré.

— Je n'avance guère, nous dit-il. J'espère cependant arriver à ne point supprimer la traite de la gomme cette année. Mais les palabres seront longs... quels maudits bavards que ces Maures!... A propos, voulez-vous un conseil, en passant?

— Donnez toujours.

— Eh bien, allez donc à Podor. Voici un mot pour notre administrateur M. Leclerc. Vous étudierez avec lui les moyens de pénétrer dans l'intérieur par le pays des Brakhna [1].

Nous remontons à bord du *Borgnis-Desbordes*. Capricieuse en diable cette promenade fluviale. Nous nous rapprochons de la rive gauche. Il est alors facile de distinguer la nature du sol. Le sable se perd, — remplacé par de petits cailloux ferrugineux, régulièrement stratifiés.

Des chalands chargés se suivent lentement. Et de de loin ces chalands, coiffés de voiles triangulaires, on dirait de grands oiseaux ailes déployées.

Sur l'eau, en des coups brusques de soleil, des lueurs jaunes éclatent, détonent — et c'est comme un embrasement d'or pur.

Puis tout s'efface. Maintenant le sillage que laisse derrière lui le bateau paraît se solidifier en traînées de bronze verdâtre. Le ciel nous écrase; aucun souffle d'air n'agite l'atmosphère. Et cette chaleur d'étuve fait joliment bien l'affaire des crocodiles, dont les gros corps gris dans la vase semblent quelques vieux troncs d'arbres abattus... Mais voici les berges qui de nouveau se resserrent et de nouveau l'uniformité générale se déroule. Ce sont de longues herbes s'avançant loin dans les terres basses. Par moments ces longues herbes se couchent, avec un bruit sec de papyrus froissé : un torse noir en émerge, puis un autre, puis un autre encore. Et processionnellement vont les Sarrakollés vendeurs de mil.

(1) Les Brakhna, grande tribu maure, située au nord du Dimar et du Fouta.

Près de Podor, changement à vue. Les rives s'élèvent soudain très boisées. Il est 8 heures du soir quand le paquebot accoste. Trois lueurs zigzaguantes sur l'eau : trois pirogues. Dans l'une d'elles a pris place l'administrateur M. Leclerc, pour lequel le directeur des affaires politiques m'a donné une lettre de recommandation.

Depuis l'assassinat de son collègue de Dagana, M. Leclerc se montre très pessimiste.

— Si pessimiste, nous dit-il, que je n'ose plus sortir seul de mon poste. Que ferais-je avec mes deux gendarmes?

« Ah! si on voulait me laisser agir! Je lèverais trente cavaliers, et en moins d'une semaine j'aurais retrouvé le criminel. Mais, voilà, on ne veut pas... Aussi bien les commerçants protesteraient, disant que la traite de la gomme serait compromise pour plusieurs années si on tentait un coup de force...

Nous avons, le lendemain, une longue conversation avec l'interprète du gouvernement. De cette conversation il résulte que la route à travers le pays Brakhna n'est point praticable en cette saison : les puits y sont trop rares. Mieux vaut suivre l'itinéraire de Panet et de Vincent — par le bord de la mer — jusqu'à la hauteur du Tiris.

Ne pas croire, toutefois, que la sécurité y soit plus grande, témoin l'aventure arrivée à Soleillet, il y a quelques années : ce vaillant explorateur complètement dépouillé par une bande d'Oulad-Delim à 250 kilomètres de Saint-Louis, et n'ayant la vie sauve que grâce à l'intervention d'un marabout influent...

Donc c'est bien entendu, nous ne passerons point par le Brakhna pour aller en Adrar.

Podor est comme tous les postes situés sur les bords du Sénégal. Des maisons le long d'un quai, comme à Dagana et, parallèle à ces maisons, une belle rangée de caïlcédrats, à qui le fleuve vient malheureusement rogner, tous les ans, pendant la crue, cinquante centimètres de terre végétale.

J'allais oublier une grande place, au milieu de laquelle, près d'un baobab, s'élève une simple colonne de marbre.

Sur cette colonne on peut lire :

A LA MÉMOIRE
D'ABEL JEANDET
ADMINISTRATEUR COLONIAL
ASSASSINÉ LE 2 SEPTEMBRE 1890 EN SERVICE COMMANDÉ,
VICTIME DE SON PATRIOTISME.
LE SÉNÉGAL L'A PLEURÉ ET HONORÉ SA MÉMOIRE.

Et cette courte inscription rappelle toute une vie de courage et de sacrifices.

— Il est là, nous dit M. Leclerc, en passant près du cimetière dont les murs s'effritent au soleil. Nous entrons. Pas même une grille pour enclore sa place; une petite pierre, sur cette petite pierre une couronne d'immortelles séchées et une croix de bois noir.

Mais en faut-il davantage? Et ce bon Jeandet n'est-il point heureux, quand les chansons des grillons le viennent bercer dans les nuits chaudes et que les grands vols des marabouts et des cigognes mettent un voile d'ombre entre sa tombe et le soleil?

En revenant du cimetière je butte... et peu s'en faut que je n'aille m'étaler le nez en avant. Je me retourne. C'est une sorte de billot élevé de 10 centimètres, environ, au-dessus du sol.

— Ce gros tronc d'arbre, me dit notre cicerone en piquant du bout de sa canne le malencontreux morceau de bois, a servi à trancher la tête des trois assassins de Jeandet. Penchez-vous davantage et vous pourrez voir encore les entailles faites par la hache de l'exécuteur.

Grâce à l'obligeance de M. Devès, un des plus riches négociants du Sénégal, qui a bien voulu nous laisser monter à bord de son yacht, nous avons pu accompagner le commandant Dargelos jusqu'à Mafou — à 125 kilomètres plus à l'est. Là se trouve le chaland qui conduira le brave officier à Kayes — soit près d'un mois de navigation à la remorque de quatre noirs halant sur la cordelle.

— Et de novembre à mai, dis-je au commandant, il n'est pas d'autres moyens de transport?

— Pas d'autres. Vous voyez, du reste, la somme de confortable allouée : huit mètres de coque, un toit en paille d'arachide au milieu.

— Combien encaque-t-on de soldats là dedans?

— Douze fantassins ou caporaux, ou huit sergents, ou quatre capitaines et lieutenants, ou deux chefs de bataillon et colonels... Moi je serai tout seul... Heureusement j'ai là quelques bouquins — puis un petit lot de boîtes de cigares à vider... Aussi bien le temps passe plus vite qu'on ne croit à flâner, dormir et rêvasser. — Venez voir mon installation.

C'est un amoncellement de caisses et de ballots de toutes sortes disposés pêle-mêle dans la cale. Sur ce fouillis une petite tente en toile à voile et un lit de camp gardant l'horizontalité par je ne sais quel miracle d'équilibre.

— Croyez-vous qu'en France on consentirait à fourrer des chiens de Terre-Neuve en de pareils trous?

— Je ne le crois point, me répond-il. Mais voici que tous mes préparatifs sont achevés. Les hommes sont prêts. Allons, en route! Au revoir! A Paris, n'est-ce pas? Donnez-moi de vos nouvelles quand vous serez dans le Sahara, *viâ* Tombouctou...

— C'est entendu. A bientôt et bon voyage.

Et le chaland s'éloigne.

Le lendemain matin nous touchons à Podor juste à temps pour nous réembarquer à bord du *Borgnis-Desbordes* qui regagne Saint-Louis — où nous arrivons 56 heures après.

— Voyons, sérieusement, dis-je quelques jours plus tard à M. Merlin, de retour, enfin, de Dagana, quand allez-vous nous faire partir?

— La semaine prochaine, si vous voulez?

Enfin nous quitterons cette ville où l'on ne peut seulement faire quatre pas sans risquer de rencontrer un nègre électeur promenant son importance, — sans se cogner à une mer bête, toujours d'humeur féroce, ou à un fleuve capricieux qui trouve le moyen d'être à sec pendant six mois de l'année, histoire d'ennuyer les pauvres gens de Kayes!

— Vous nous donnerez, de suite, deux lettres d'introduction auprès de Leurs Majestés Ahmed-Saloum, émir des Trarza, et Ahmed-ould-Aïda, cheikh de l'Adrar...

— C'est entendu. Demain je ferai ces lettres.

— Il nous faut aussi un interprète.

— Dans l'après-midi je l'enverrai chez vous.

— ... Et les fusils Gras que j'ai demandés au ministère de la marine?...

— Vous pourrez en prendre livraison quand cela vous conviendra... Mais, dites-moi, insinue M. le directeur, — vous qui parlez avec un tel aplomb, êtes-vous prêts, au moins, avez-vous vos hommes, vos chameaux porteurs?

— Nos hommes sont arrêtés et, depuis deux semaines, les chameaux broutent l'herbe du gouvernement dans les fossés des fortifications de Guet N'Dar.

— Ah! vous m'en direz tant!

Et le directeur des affaires politiques se tut, désespérant de trouver en défaut notre esprit de prévoyance et de sagesse.

— Vous savez, nous dit le gouverneur lorsque nous prenons congé, que M. Fabert qui avait été chargé par le ministère d'une mission en Adrar, a dû revenir précipitamment. Il sera ici vers le 10 du mois prochain. On prétend qu'il est en fort piteux état : très malade, abandonné par une partie de son escorte, pillé, volé... Ce courageux voyageur n'a pu dépasser 400 kilomètres; il s'est arrêté à Taouezit, où Saad-Bou, un cheikh très influent, l'a fort bien accueilli... Mais quant à aller plus loin, impossible. Ahmet-ould-Aïda n'a rien voulu entendre... Je vous souhaite plus de chance...

— M'est avis que je ferai bien d'éviter ce Saad-Bou.

— Ne croyez pas cela. Saad-Bou est un bon allié.

— Heu! heu! Enfin je vous écrirai cela — à mon retour.

— Vous m'écrirez!... Mais il me semble que vous pourriez bien prendre la peine de venir me voir quand vous repasserez par Saint-Louis.

— Nous ne viendrons pas vous voir, monsieur le gouverneur, parce que nous ne repasserons point par Saint-Louis mais par le sud-marocain, — cap Juby. Nous n'ignorons pas que mille bâtons se fourreront dans nos roues, qu'indigènes et climat se mettront de la partie pour nous empêcher d'avancer... Et c'est justement parce que nous prévoyons tout cela que nous disons avec tant d'assurance : « Nous passerons », au lieu de dire : « Nous essaierons de passer. »

— En tactique on appelle ça, je crois, couper les ponts... Bonne chance donc et à bientôt... bonne santé, nous dit M. de Lamothe en nous serrant la main.... Ah! à propos, ajoute-t-il, est-ce que M. Merlin vous a raconté ce qu'il avait fait à Dagana? Non? Eh bien, voici : c'est de la fort bonne besogne, comme vous allez le voir. Grâce à ses efforts, les choses se sont arrangées le mieux du monde. Le meurtrier de Vincent sera fusillé et le commerce de la gomme n'aura pas eu une minute d'interruption... Je crois qu'en ce moment-ci le Trarza est fort calme... Mais je vous retiens, là, inutilement... Allons, encore une fois, bonne chance et prompt retour.

*
* *

« Louanges à Dieu et à son prophète.

« Le Gouverneur du Sénégal et dépendances à son ami et allié Ahmed-Saloum, cheikh des Trarza,

« Salut le plus complet,

« Cette lettre a pour but de te recommander M. Donnet, chargé, par le gouvernement français, d'une mission scientifique et commerciale dans le désert.

« Je te prie de lui faciliter sa mission par tous les moyens en ton pouvoir, de lui fournir des chameaux et des vivres au prix fixé par les conventions qui existent entre nous et enfin de lui donner pour tes alliés les lettres de recommandation dont il pourrait avoir besoin.

« M. Donnet est accompagné dans sa mission par M. Bonnival, que je te recommande de la même façon.

« Je sais qu'en cette occasion, comme toujours, je puis compter entièrement sur toi. »

« De la part du roi fils d'un roi Ahmadou ould Sidi Ely ould Ahmadou ould Sidi Ely (1).

« A Hamet-ould-Sidi-Hamet ould Aïda et à cheikh Saad-Bou et à cheikh Sidia-ben-Cheikh si Mohamed ben cheikh Sidia,

« Salut le plus complet,

« Je vous apprends à tous que les Français sont mes

(1) Ahmadou-ould-Sidi-Ely, cheikh des Brakhna.

amis et les vôtres. Chaque fois qu'un Français arrivera chez vous, faites tout votre possible pour l'aider, le bien traiter et lui assurer la sécurité. »

« Louange à Dieu, créateur de l'Univers.

« De la part de Baba-ould-Hamdi (1) à tout individu qui verra cette recommandation et enfin à toutes les tribus guerrières,

« Salut le plus complet,

« Elib, oulad-Mouhamet, Hel Amar, Hel Sadoum, N'Dioukhoukha, Kouhoul, oulad-Sidi Hamet, oulad Moktar, Limekassir, Charaïbouba, Liguenaïdia, oulad-Saraïbia, Limezazega, Toualir, Loubaïdat, Arhahéla, Hel Kouairi, Hel m'Barie Lassaïnat, Hel Maham, Lakhervaïnat, oulad-Amerane, Hel Nagat, Arvaïjat, oulad-Boulia, oulad Lab, oulad Labaïle et Labadela.

« Je recommande à votre bienveillance le Français porteur de cette recommandation et vous prie de lui porter secours quand il en aura besoin.

« Si mes vieilles relations avec vous existent toujours, je vous prie de l'aider et d'assurer la sécurité de sa personne. »

*
* *

Ceci commence comme un roman de Fenimore Cooper. A 40 kilomètres de Saint-Louis, dans un repli de dunes de sable ocreux, tout au bord de la mer, une grande tente se dresse.

Autour de cette tente, pêle-mêle entassés en forme de murailles, des ballots, des caisses, des sacs de tissus, de cotonnades, de sucre, de tabac et de verroterie... puis dix chameaux couchés à la sphinx, les pattes repliées sous le ventre, le cou tendu en une attitude de vague défiance... puis, un peu plus loin, une grosse marmite aux flancs rebondis que viennent lécher les flammes d'un anémique feu de bois.

Est-ce un campement de trappeurs? des bandits qui se cachent dans ce repli de dunes de sable ocreux, au bord de la mer? Ni les uns, ni les autres.

Les trappeurs perdraient leur temps en ce pays où la faune n'est représentée que par quelques couples de chacals faméliques. Et les bandits, eux aussi, perdraient leur temps : la proximité du poste français de N'Diago enlevant toute sécurité... Ce campement est tout simplement le mien.

Pénétrons sous la tente. Un vent violent l'agite, faisant claquer ses amarres sur la toile tendue. Mais on ne semble guère s'en apercevoir dans l'intérieur. L'étape a été longue et chacun se repose à sa manière.

Le chef de la mission et son compagnon de voyage sont assis sur une caisse : ils fument une pipe. Tous deux ont une forte envie de dormir, mais ils se contiennent, par respect l'un pour l'autre.

A quatre pas en plein soleil, un Maure est accroupi, sur une natte. Ce Maure, le personnage le plus considérable de la caravane, c'est le chef convoyeur, interprète juré, Mohamed-Amar.

— Lève-toi, Mohamed, on va faire ton portrait.

Et Mohamed se lève, docilement.

Il est de bonne taille moyenne, maigre, sec, comme tout Arabe de sang. La tête est longue, osseuse, chevaline, embroussaillée de cheveux noirs, forêt vierge jamais explorée... Yeux gris, profondément enfoncés en l'arcade sourcilière, lèvres épaisses entr'ouvertes sur une double rangée de dents blanches.

Il reste entendu que Mohamed est mahométan.... Mais si peu! Croyez bien qu'il ne se gêne pas pour boire du vin en cachette, pourvu toutefois qu'on ne le fasse point *soulage* (qu'on ne le grise pas)!

Mohamed est de souche illustre. Son père, grand chef parmi les plus grands, le fit élever à l'école des otages de Saint-Louis. Mohamed sait lire; Mohamed sait écrire — ou à peu près; Mohamed chante quelques vieux refrains de troupiers en goguette; Mohamed, sans être un homme du monde, n'ignore rien des raffinements de notre civilisation: il se sert de la fourchette, de la cuiller; il s'essuie la bouche du revers de sa main après avoir bu; il fait toujours suivre ses demandes, — et Dieu sait si elles sont nombreuses! — d'un correct « s'il te plaît »; il dit quelquefois « pardon », quand il passe devant vous; il s'informe dès l'aube de l'état de votre santé et, toujours à propos, sait prendre un visage attristé quand vous lui dites que vous avez mal dormi, ou un visage aimablement souriant quand vous lui confiez que vous avez passé une bonne nuit.

Mohamed, dans la conversation, marque un goût particulier pour la transposition des genres... Je ne me souviens point, en six mois de voyage, l'avoir entendu dire autrement que : « Mon maison » ou : « Ma fusil... »

Mais qu'importe? Cela n'empêche pas Mohamed d'être un interprète merveilleux... un poète aussi... Et, enfin, pour clore cette longue litanie en son honneur, j'ajouterai : un fort honnête garçon sur lequel on peut aveuglément compter.

Tous les gouverneurs du Sénégal, depuis Faidherbe, l'ont connu. Tous se sont accordés, dans leurs certificats, à rendre hommage à ses qualités d'initiative et de dévouement.

Pourrais-je lui reprocher son âpreté au gain? Mais qui n'a ses petits défauts?... Je connais même, à ce sujet, bon nombre d'Européens qui sont Maures.

Tournez maintenant vos regards vers le feu de

(1) Baba-ould-Hamdi, célèbre marabout trarza.

bois, sur lequel est posée cette marmite ventrue déjà signalée tout à l'heure. Un homme, du plus beau noir, est assis sur ses talons, faisant face au foyer. Il est très affairé ; il tient de la main gauche un quartier de chèvre et de la main droite un couteau. Mais voilà que le couteau ne lui sert plus de rien; alors il empoigne à pleins doigts le morceau de viande et tire dessus si fort que la chair se détache en longs filaments.

Cet homme, assis sur ses talons, répond au nom néo-mystique d'Idris-Sar. C'est le membre le plus important de l'expédition après Mohamed-Amar. Il exerce, comme vous avez pu vous en douter, la profession de maître-cook. A parler franc, il ne me fait pas l'effet de posséder un grand nombre de recettes culinaires, mais celles qu'il possède, il les possède complètes : c'est ainsi qu'il excelle dans le mouton au riz et le riz au mouton.

Idris est un pince-sans-rire, un gavroche silencieux, se plaisant dans la confection de farces de très mauvais goût dont ses camarades sont toujours victimes. Aussi a-t-il le don, — funeste don! — d'exciter de fort déplorable manière les nerfs de Mohamed. De là des scènes tumultueuses où nous sommes obligés d'intervenir, pour sauvegarder la dignité de notre interprète-juré. Idris — M. Cuisinier, tel est son titre — est sévèrement blâmé, quelquefois puni avec inscription du motif de la réprimande sur le livret de route. Il ne se départ point un seul instant de son beau calme, il proteste jusqu'au bout de son innocence. Mais quand il constate qu'on n'ajoute pas foi à ses déclarations, il se garde bien d'insister. Il se retire en quelque coin, sous la tente... et on peut l'y voir rire, à l'étouffée, en songeant, sans doute, au bon tour qu'il jouera demain à son chef Mohamed.

Un grand diable chevelu, crépu, lippu, là-bas près des chameaux, s'est étendu sur le sable et dort à poings fermés au soleil. C'est Mahmadou-Dialo, colosse épanoui, toujours gai, toujours riant, toujours content. Avec cela bavard, fainéant comme pas un. Marque particulière : ami intime d'Idris-Sar.

Mais voici qu'un *goddam*, très fort articulé, me fait soudain tourner la tête. Omar-Semba vient ainsi de révéler sa présence. Omar-Semba est le meilleur Toucouleur du monde, mais la patience est sa moindre vertu. Quand quelque chose ne va pas à sa fantaisie, il frappe violemment du talon, serre les poings et déroule d'affilée une demi-douzaine de *goddam*. Pourquoi ce juron anglais plutôt que *doul* qui est ouoloff, ou même... qui est français? je n'ai jamais pu le savoir. Qu'il suffise, au reste, de ne point ignorer que Omar-Semba est un ancien matelot, qu'il a gardé de son passage à l'État une certaine fierté lui faisant prendre en mépris tous ceux qui n'ont pas eu l'honneur de servir cinq ans dans la flotte, qu'il n'a pas son pareil pour tourner une épissure, raccommoder une toile... et voler des provisions de biscuits, offertes ensuite galamment aux douces Mauresques dont les œillades et les sourires prometteurs le paient amplement des risques qu'il a courus.

J'en aurai fini avec la présentation de notre état-major quand je vous aurai fait faire connaissance avec cet individu mal peigné, ou plutôt pas peigné du tout, que vous apercevez là-bas, auprès d'un ballot de cotonnades, absorbé dans la réfection d'une vieille selle. Il s'appelle Abdallah ; il est chamelier et originaire de la très peu noble tribu trarza des Erguibats. Mohamed le considère comme son captif, et ainsi pensant Mohamed a tort. L'intéressé l'a fait savoir en termes catégoriques à la gazette de la mission — Mahmadou-Dialo — qui me l'a aussitôt répété. Dont acte.

Abdallah : une bonne tête de brute posée en billot, sur un petit corps trapu. Ne possède pas un traître mot de français, mais supplée à cette regrettable lacune dans son instruction par une pantomime des plus expressives. Un détail : Abdallah a 35 ans et ne s'est jamais lavé depuis son sevrage. La saleté s'est amoncelée en couches tellement épaisses sur sa peau qu'elle a fini par former carapace. Bonnival prétend que cette carapace est à l'abri de la balle...

Donc nous voilà avec nos cinq hommes — notre seule société pendant de longs mois. Et nous nous prenons à penser : Que seront-ils, ces hommes? Que feront-ils? Voudront-ils marcher jusqu'au bout? C'est si loin!

Oui, ils marcheront, le difficile est de les faire aller jusqu'à 200 ou 300 kilomètres dans l'intérieur.

Passé cette distance, devant l'impossibilité de revenir sur leurs pas, ils seront bien obligés de nous suivre...

J'en suis là de mes réflexions, lorsque Idris-Sar pénètre sous la tente. « Tout est paré ! » s'écrie-t-il. Cela veut dire que le dîner est servi.

Nous sortons; la nuit depuis longtemps est tombée, — une de ces nuits de tropiques qui ne sont qu'un jour plus sombre. Nous nous asseyons, en face de la petite table sur laquelle sont rangés l'unique assiette, l'unique couvert devant faire toute la campagne, et nous nous mettons en mesure de découper — déchiqueter serait plus exact — un gros morceau de chèvre cuit à petit feu dans un bain d'eau chaude et de saindoux. De temps en temps nous nous baissons pour ramasser par terre, dans le sable, la bouilloire pleine

de thé brûlant, versé aussitôt à plein jet dans les tasses.

Près de nous, accroupis autour du feu qui se tord en longues flammes sous l'action du vent, nos laptots font plus intime connaissance avec la grande marmite de campement, objet de tant de sollicitude de la part du maître-queux. Tout les bras plongent, à la fois, dans la pâtée; les mains s'emplissent de viande et de riz, roulent en boulette cette viande et ce riz; puis les bouches s'ouvrent toutes grandes et, d'un seul coup, entonnent la boulette. Une vingtaine de mouvements du même genre — et la marmite est vide, et tout le monde est rassasié.

On sait quel est le mépris des Arabes de haute volée pour les noirs. Mohamed, — quoiqu'il ait la meilleure place et le privilège de choisir lui-même sa ration, — Mohamed, qui est un grand chef, est un peu humilié de partager ses repas avec l'escorte. Je lui promets de l'inviter quelquefois à manger en notre compagnie.

Mais se dresse une difficulté. Faisons-nous notre cuisine au beurre ou à la graisse?

— A la graisse.

— A la graisse de quoi?

— A la graisse de cochon.

— Graisse de cochon! Alors, moi pas pouvoir manger à côté de toi, observe tristement Mohamed.

Puis soudain indigné :

— Mais pourquoi les *blanches* (j'ai déjà dit je crois que notre interprète avait la peu grammaticale habitude de mettre au féminin tout ce qui devait être au masculin et *vice versa*)... Mais pourquoi les *blanches* verser toujours graisse cochon dans couscous?

— Mon pauvre Mohamed, nous n'avions pas songé que ta religion te défendait...

— Oh! réplique ce musulman farouche, si seulement moi étais sûr pas être vu par Maures... moi mangerais bien cochon... tu penses!

— Tu mangerais cochon, comme blancs?

— Moi *blanche*, continue-t-il avec feu. Mon grand-père *blanche*, mon père *blanche*, mon femme *blanche*... Tu verras mon femme!... Tout le monde *blanche* dans ma famille... et pas fous... Tu connais bien que je suis pas fou, moi?

— Certes, Mohamed!

— ... Eh bien, Trarza tous fous, ont pas compris prophète. Prophète a dit : « C'est défendu manger cochons maures, mais a pas dit c'est défendu manger cochons *blanches*... »

— Si tous les habitants du désert entendaient leur religion de cette manière, murmure Bonnival, nous les aurions déjà fait prisonniers, le transsaharien serait construit et Tombouctou éclairé à la lumière électrique.

— Qu'est-ce qu'il y a? interroge Mohamed.

— Rien, mon vieux, rien. Va te coucher, tu déjeuneras demain avec nous.

— Pas graisse cochon?

— Pas graisse cochon. Sois tranquille.

... Le feu est éteint. Les fusils sont groupés en faisceaux. Omar-Semba enveloppé dans sa couverture veille à l'entrée du camp. Les chameaux ont allongé leur long cou dans le sable et dorment serrés les uns contre les autres. Les hommes pêle-mêle, près d'eux, en font autant. La lune vient de se montrer; elle estompe le ciel de teintes très douces. Des vapeurs chaudes montent encore du sol...

Fumons une dernière pipe et restons silencieux en ce grand silence apaisant...

Devant nous les dunes évoquent de monstrueuses choses vivantes. Une grande ligne noire de pénombre borne l'horizon et semble cercler de deuil la terre...

Nos deux lits — une simple toile sur un cadre de fer — sont installés côte à côte, sous la tente. Si nous allions enfin nous reposer?... Mais je ne puis m'arracher à cette étreinte de néant... Et bien longtemps, encore, je reste debout les yeux très las, fixant ce je ne sais quoi épars qui est dans la nuit...

GASTON DONNET.

(*A suivre.*)

L'ARRIÈRE-GRAND-PÈRE DE MONTAIGNE

L'arrière-grand-père de Montaigne s'appelait Ramon Eyquem. Il vivait au XVe siècle. Il était marchand de poisson salé, rue de la Rousselle, à Bordeaux.

Il vendit si bien sa morue que, devenu riche, il acheta, le 10 octobre 1477, les maisons nobles de Montaigne et de Belbeys en la châtellenie de Montravel, avec les vignes, bois, terres, prés et moulins y attenant, pour la somme de neuf cents francs bordelais. C'est ainsi que la petite seigneurie de Montaigne entra dans la famille Eyquem, qui en prit le nom.

Il faudrait mal connaître l'étendue et la profondeur de l'humaine bêtise pour ne pas attendre, à ce propos, une de ces absurdités à point nommé qui se produisent aussi infailliblement que le retour périodique des astres du jour et de la nuit. Il y avait ici une sottise à dire : c'est Joseph Scaliger qui s'en est chargé. Il a reproché à Montaigne de descendre « d'un vendeur de harengs ». Comprenez-vous en quoi cette descendance déshonore Montaigne? On voit mieux l'honneur qui peut en rejaillir sur les marchands de harengs.

Attacher de la honte au métier de marchand, assurément c'est une sottise, une sottise amère. L'auteur du *Philosophe sans le savoir*, Sedaine, a vengé et réhabilité éloquemment le commerce dans une page demeurée classique. Mais, s'il est absurde de trouver que tout marchand déroge, n'est-ce pas chez les marchands une prétention comique d'établir parmi eux une nouvelle noblesse, d'attacher de la gloire à un certain négoce, du déshonneur à tous les autres, et de dire : « Moi qui vends du vin ou de la soie, je suis noble, j'appartiens à l'aristocratie de l'argent et de la fortune; mais toi qui vends du poisson, de la ficelle et des pruneaux, tu es un paria, indigne de frayer avec nous !

On m'a conté qu'il y avait en France des villes où une pareille distinction existe. Si cet état d'âme très amusant a réellement pris quelque part une forme matérielle et visible, le créateur des marionnettes humaines ne doit pas s'ennuyer là-haut.

Montaigne, dont la plume babillait avec indiscrétion, avec impertinence, et qui a quelquefois perdu de bonnes occasions de se taire, en a perdu une de parler à propos quand il a soigneusement omis de nous dire que son bisaïeul était un honnête et habile commerçant de la rue de la Rousselle. Le fait est que le seigneur Michel de Montaigne aurait bien voulu oublier lui-même et cacher au monde l'origine marchande de sa famille et de sa fortune. Ce grand homme, il faut le reconnaître, fut parfaitement *vain*, je veux dire infatué et entiché de tous les avantages extérieurs qui attirent la respectueuse estime du vulgaire.

Je n'ai garde de lui en faire un trop grave reproche, car, loin de penser qu'il nous déplaise par là, je suis persuadé, au contraire, que c'est un de ses moyens de séduction. La vanité aimable, bonne enfant, assez humble pour quêter l'admiration des sots, pour se réjouir même et se payer d'aussi peu de chose que de la fausse monnaie des compliments, est une faiblesse humaine qui gagne en secret notre sympathie, tandis qu'il n'y a rien de plus haïssable que l'orgueil roide, concentré, farouche, qui affecte de mépriser l'opinion.

Personne ne peut confondre la vanité avec l'orgueil, puisque ce sont deux sentiments non seulement distincts, mais contraires.

Quand on a la faiblesse d'être vain, a dit avec profondeur l'auteur de *Gulliver*, on prouve par là beaucoup moins sa fierté que son humilité. Les hommes vains se plaisent à conter les honneurs dont ils ont été les objets, les amitiés illustres qu'ils entretiennent, la société d'élite qui les a reçus : c'est manifestement reconnaître que de tels honneurs surpassaient leur mérite, qu'ils sont invraisemblables et que personne n'y pourrait croire s'ils n'affirmaient bien haut que c'est la vérité. Au contraire, l'homme vraiment orgueilleux regarde les plus grands honneurs comme étant infiniment au-dessous de ce qui lui est dû, et, en conséquence, dédaignera toujours d'en parler et de s'en vanter. Je pose donc, comme indubitable, cette maxime : « Tout homme qui désire passer pour orgueilleux doit cacher soigneusement sa vanité. »

Un moraliste français du XVIIIe siècle, Sénac de Meilhan, exprime la même pensée avec une concision admirable : « L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie. » « Oh! qu'un peu d'orgueil serait souvent utile à la vanité! » s'écriait Lamennais en pensant à Chateaubriand.

Car, si l'orgueil et la vanité demeurent, en bonne doctrine, exclusifs l'un de l'autre et incompatibles, les complications de la nature humaine sont telles qu'ils peuvent se trouver unis en fait dans le même individu et que cette alliance n'est point rare. Lamartine et Victor Hugo furent à la fois orgueilleux et vains. Victor Hugo ne s'est jamais lassé de recevoir des compliments; il manquait quelque chose à son bonheur quand le courrier du jour ne lui apportait pas une lettre ou un article de journal l'appelant le plus grand poète du monde, ou, au moins, de la France, ou, à tout le moins, du siècle. M. Édouard Grenier raconte, dans ses *Souvenirs littéraires*, que, souvent, se promenant avec Lamartine dans le petit jardin du Chalet, il le vit s'approcher de la grille sous prétexte de voir le Mont-Valérien ou les cimes du bois de Boulogne ; mais le fait est qu' « il ne lui déplaisait pas (c'était visible, dit M. Grenier) de s'exposer à la curiosité et à l'admiration des promeneurs qui passaient sur le boulevard » (1).

J.-J. Rousseau avait un immense orgueil, mais, de vanité, point ou peu. L'isolement superbe où il s'est dressé, à part et au-dessus du genre humain, a pu lui gagner des admirateurs fanatiques plutôt que des amis durables. Montaigne, au contraire, n'eut guère d'orgueil; il fut très vain, tout simplement : défaut charmant, puisqu'il le rend voisin de nous et semblable à nous, défaut par lequel il devait nous plaire beaucoup plus sûrement que par aucune qualité et surtout par aucune vertu.

*
* *

Réunissons ici les principaux traits de la vanité du bon Montaigne.

D'abord, il a effacé dans ses notes autographes (et quand je dis *effacé*, je ne veux pas dire passé sous silence, mais *effacé*, *barré*, *biffé* d'un trait de plume) son nom patronymique d'Eyquem ou Yquem, joli nom pourtant, et qu'on ne peut pas prononcer sans que la saveur d'un vin délicieux vous monte à la bouche, mais qu'il trouvait trop marchand et trop ro-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 20 août 1892.

turier, afin de s'appeler uniquement, exclusivement : le seigneur de Montaigne. Que celui-là lui jette la première pierre, qui, s'appelant, par exemple, Raoul Martin Dubois (Dubois en un seul mot), ne fut jamais tenté, premièrement, d'effacer sur ses cartes de visite ce nom d'ours : Martin ; puis, d'écrire du Bois en deux mots, avec un petit *d* et avec un grand *B*, et enfin, peut-être, de changer le monosyllabe vulgaire Bois en ces deux syllabes plus rares et plus aristocratiques *Boys*, avec un *y* ou un *ï*, au risque de s'entendre dire par une femme d'esprit chez qui l'on dîne et qui vous offre des petits pois : « Monsieur du Boïs, ne prendrez-vous pas des petits poïs? »

Montaigne était dévoré d'une ardente ambition d'obtenir une distinction élevée dans la Légion d'honneur, qui s'appelait en ce temps-là l'ordre de Saint-Michel. Il obtint le collier de ses rêves, et ce fut le plus beau jour de sa vie. Il fit peindre dans la chapelle et dans la bibliothèque de son château de gigantesques colliers de Saint-Michel, flamboyants, resplendissants, au milieu desquels s'étalaient ses armoiries en couleurs jaune et noire : « Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueules, mise en fasce, etc. » Il sollicita aussi avec instance, lorsqu'il était à Rome, et finit par obtenir, une bulle authentique de bourgeoisie romaine, « pompeuse en sceaux et lettres dorées », et ce fut son second jour de grandissime bonheur.

Que celui-là lui jette la première pierre qui n'a jamais rêvé de voir sa boutonnière fleurie et qui a assez d'orgueil (ce qui est rare) pour mépriser sincèrement ce « hochet de la vanité ». Il ne faut pas trop croire ceux qui se disent vaccinés pour toute leur vie contre la *fièvre rouge*. C'est une maladie qui peut survenir tard, comme la variole et comme l'amour ; personne ne peut être sûr d'être toujours à l'abri de ses atteintes. On commence par remarquer... faisons grâce au lecteur du progrès bien connu de la maladie : les subalternes frappés de respect par le ruban rouge, et cette observation se généralisant peu à peu pour tous les badauds, c'est-à-dire pour tous les hommes. On se dit qu'on finira par passer aux yeux du monde pour un bien pauvre sire, pour un simple fruit sec de la littérature, de l'enseignement, de la magistrature, du barreau, si l'on franchit l'âge où tant de demi-valeurs sont jugées suffisamment mûres pour la croix, sans avoir encore été distingué dans la foule par l'œil éclairé du pouvoir.

On cesse d'appartenir à la petite élite des âmes noblement orgueilleuses pour rentrer dans le grand troupeau des humains tout bêtement vaniteux, où notre aimable et bon Montaigne était un simple mouton, comme les autres.

***

Enfin le grand auteur des *Essais* avait la superstition de l'épée, de la noblesse militaire, et il poussait cette superstition jusqu'à dédaigner non seulement le tablier du marchand, mais encore la robe du magistrat, qu'il avait endossée, et même la plume de l'écrivain, qu'il maniait avec tant de génie. Nulle part il ne fait la plus légère allusion à ses anciennes fonctions de conseiller à la Cour des aides de Périgueux et au Parlement de Bordeaux; s'il parle un peu de sa mairie, c'est parce que cette fonction n'était donnée en ce temps-là qu'à des gentilshommes, à la noblesse portant épée. Il n'oublie pas de nous dire qu'il avait un page ; Balzac, celui du XVIIe siècle, lui en a fait un reproche fameux, qui n'est point imméritè.

Assurément, de pareils préjugés militaires et nobiliaires ne conviennent qu'à un traîneur de sabre, ils sont indignes d'un homme intelligent et cultivé, et quand je vois Montaigne affecter le mépris de sa plume ainsi que de sa robe pour ne faire cas que de son épée, il me semble entendre Scudéry lui-même s'écriant avec son accent de Gascon de la Normandie et ses gestes de matamore :

> Je ne suis qu'un soldat; je m'entends mieux à quarrer des bataillons que des périodes, et j'ai usé plus de mèches d'arquebuse que de mèches de chandelles; je sais manier l'épée autrement que la plume, et c'est plutôt sur le champ de bataille que sur ce pré de papier blanc que l'on peut juger de ma valeur...

La Révolution française a changé si profondément notre manière de voir sur la noblesse et sur la supériorité du métier des armes par rapport à toutes les autres professions, qu'en ce point particulier de la vanité de Montaigne nous ne sympathisons plus avec lui, nous avons quelque peine à le suivre et à le comprendre. Le prestige des épaulettes et de l'épée d'officier peut encore tourner la tête de quelques jeunes filles; il n'éblouit plus les bourgeois que dans les romans un peu arriérés de M. Georges Ohnet. Évidemment un militaire, comme tout autre citoyen de notre société démocratique, peut devenir un très grand personnage et un très grand homme, s'il sert brillamment la patrie, s'il se distingue et s'illustre; mais il n'est plus, par le fait seul de sa profession, supérieur au reste de la nation pacifique et travailleuse, ce qui était l'ancien point de vue, le point de vue de Montaigne. Quant aux nobles, qui n'ont eu « que la peine de naître », nous autres, fils de travailleurs qui furent fils de leurs œuvres et qui nous ont appris à conquérir aussi notre place au soleil, nous ne pouvons plus entrer dans l'état d'esprit de l'ancienne multitude servile et naïve qui les consi-

dérait avec une stupide admiration comme formant une caste à part, supérieure et privilégiée. La valeur unique du mérite personnel, la solidité et la réalité de la seule aristocratie de l'esprit, a pour nous l'évidence tranquille d'un axiome: nous sommes tellement imbus et pénétrés de cette lumière nouvelle qu'il nous est vraiment impossible de nous mettre en idée à la place du fils d'un tanneur, d'un poissonnier ou d'un facteur rural, qui, s'étant élevé par son travail et son génie à une haute situation dans l'État, rougirait d'avouer son père.

Ici donc, je ne dirai plus: Que celui qui est sans péché jette à Montaigne la première pierre! Car ses sentiments sur la noblesse et sur la gentilhommerie militaire sont devenus pour nous si étranges et si lointains, que, par le seul effet des idées nouvelles issues de la Révolution, héritées de nos parents et sucées avec le lait de nos nourrices, par conséquent sans le moindre mérite de notre part, nos consciences ici sont pures, nettes, irrépréhensibles.

Et pourtant rentrons en nous-mêmes et prenons garde de nous payer complaisamment de grands mots. Ne nous hâtons pas trop de rendre grâces au ciel, avec l'orgueil du pharisien, de n'être point « cet homme-là ». L'ancien régime aristocratique, monarchique et militaire n'est pas si éloigné de nous qu'il ne nous en reste encore bien des traditions et bien des préjugés. Le vieux sang coule toujours dans nos veines. Plusieurs excellentes comédies de notre temps sont précisément fondées sur le conflit des antiques instincts aristocratiques avec l'éducation de la démocratie. D'avance nous déclarons que, si nous étions fils de poissonniers, nous serions plus fiers qu'embarrassés de notre descendance. En sommes-nous donc si sûrs? D'abord nous ne sommes point fils de marchands de poissons, nous autres; nous sommes fils de marchands de vins (1), ce qui est, on le sent, tout à fait différent. Et puis, comment répondre, avec assurance, de nos sentiments, dans l'hypothèse de cette origine, où nous raisonnons d'après une idée abstraite, claire pour la raison comme deux et deux font quatre, non d'après l'expérience de la nature sujette à tant de surprises et de contradictions? Il est extrêmement probable que si nous avions un marchand de poissons pour père ou pour aïeul, nous éviterions avec le plus grand soin de parler dans le monde du cours de la marée, et ce qui ne fait pas le moindre doute, c'est que toute allusion faite devant nous à la vente de la sardine, du hareng ou de la morue serait regardée comme un manque élémentaire de tact et de politesse, peut-être comme une directe et sanglante injure exigeant une réparation, l'épée à la main.

(1) Écrit à Bordeaux.

Le talent, le génie lui-même, ne sont point incompatibles avec les plus bizarres sottises, avec les faiblesses les plus lamentables, et l'excès de la vanité se rencontre parfois chez les grands orgueilleux que la conscience de leur valeur devrait élever au-dessus de la misère des sentiments ridicules et mesquins. Parlant de la vanité de Montaigne, M. Lanson remarque que Voltaire fut aussi vain que lui. Ainsi voilà deux grands Français, des plus spirituels qu'il y ait eu dans notre nation et dans l'histoire de notre littérature, qui furent fats, c'est-à-dire sots, comme le vulgaire des gens sans esprit. « La vanité, sous sa forme la plus puérile, se joint chez Montaigne à la vanité nobiliaire du bourgeois enrichi. Il est curieux que notre littérature nous offre deux exemplaires de M. Jourdain, et que ce soit Montaigne et Voltaire : la chose est grave (1). »

Mais voici quelque chose de plus grave encore. Voltaire, comme Montaigne, avait cette excuse, qu'il appartenait à l'ancien régime. Voulez-vous voir un fils de la Révolution, l'un des plus grands, l'un des plus glorieux et des plus orgueilleux, voulez-vous voir le roi des poètes tenir à sa pauvre petite couronne de vidame ou de vicomte et y tenir tellement qu'il était capable, pour s'en mieux assurer les titres, de falsifier l'histoire? Ce marquis de Mascarille, ce vicomte de Jodelet, ce petit baron de la Tour-prends-garde, c'est le grand républicain du second Empire, le grand démocrate des *Misérables*, le grand démagogue de l'*Année terrible* : ce n'est rien de moins que Victor Hugo lui-même. Oui, le vicomte Hugo! L'auteur de la *Légende des siècles* était flatté d'être salué du titre de : « Monsieur le vicomte! » La généalogie du poète, dressée par lui-même, le fait descendre d'une « famille de vieille noblesse », d'une des plus grandes maisons de Lorraine. Il en avait pris les armes; son écusson portait : *d'azur, au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable*. Son ancêtre authentique et en ligne directe était « Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, anobli dès l'année 1531 ».

Je voulus vérifier la chose, écrit M. Edmond Biré. Je me renseignai en Lorraine même; je fis faire des recherches dans les registres de l'état civil de Nancy, à Baudricourt, à Domvallier et en divers autres lieux. Les actes étaient formels: Victor Hugo s'était forgé une fausse généalogie; il avait renié son grand-père le menuisier, un brave homme pourtant et qui avait été couronné à Nancy, le 10 floréal an V (29 avril 1797), le jour de la fête des Epoux.

J'en crois, sans autre examen, M. Edmond Biré sur sa parole; je sais qu'il est bien renseigné, et je con-

(1) *Histoire de la Littérature française*, p. 323.

sidère ses ouvrages sur Victor Hugo comme le guide désormais indispensable de tous les biographes et de tous les critiques du poète. J'y voudrais seulement un peu moins de passion politique et religieuse et plus d'esprit, plus de bonne humeur, une intelligence plus large de l'humaine nature, plus sympathique à toutes ces petites misères du génie, qui non seulement n'ébranlent pas plus sa statue de gloire que les taches d'une mouche sur le bronze, mais qui sont en elles-mêmes si instructives et si curieuses, qui donnent à la physionomie d'un grand homme tant de vie et de vérité, que pour rien au monde je ne voudrais en nettoyer son image, de même que nous n'avons garde d'enlever la poussière et les toiles d'araignées à nos vieilles bouteilles de Château-Yquem.

***

... Pendant que l'orgueil de l'écrivain ne perce chez Montaigne qu'à la dérobée, la vanité du gentilhomme ou du bourgeois anobli s'étale complaisamment, et cette faiblesse humaine est loin de nous déplaire. Mais ce qui est plus aimable encore, c'est qu'elle se connaît jusqu'à un certain point, se juge et se moque d'elle-même avec bonne grâce et bonne humeur. Montaigne se souvient qu'il est homme: voilà sans doute le profond secret de son charme. Voulez-vous un excellent principe de classification pour diviser les écrivains en deux grandes familles : d'une part, ceux que vous avez pu admirer un jour, mais que vous n'aimez pas et ne relisez guère; d'autre part, les préférés, dont le commerce ne vous lasse jamais? Les premiers sont les pontifes et les oracles de la littérature, si pleins d'assurance et d'autorité, si empesés, si raides, qu'on dirait qu'ils ont avalé leur porte-plume; les seconds sont des hommes, d'aimables et bonnes gens qui sourient ou qui pleurent, mais qui, en causant familièrement avec vous, ne croient pas remplir un sacerdoce. Et vous pouvez appliquer le même principe à la division en deux familles de vos amis et connaissances : d'une part, les gens que vous estimez et honorez, mais qui vous ennuient ferme, que vous voyez, non par plaisir, mais par devoir, une fois par an peut-être, au mois de janvier ; d'autre part, ceux dont vous recherchez en tout temps la compagnie. Les uns sont les personnages gourmés, hommes ou femmes, dont on dit, en langage trivial mais énergique, qu'ils se gobent eux-mêmes, ou encore qu'ils ont avalé leur canne ou leur ombrelle; absolument sûrs de tout ce qu'ils disent, parlant avec une gravité qui fait peur; sérieux, dirait Rabelais, comme des ânes qu'on a sanglés trop fort. Les autres, ce sont les natures que Montaigne appelait « de riche composition », non, par conséquent, d'une seule pièce, mais capables de « se détendre » et de « se démonter », les simples et bons enfants, qui ne s'imposent pas, ne se font point accroire, s'abstiennent de trancher dans les choses qu'ils savent (car que savons-nous? et consentent à ignorer ce qu'ils ignorent.

Montaigne a été l'un de ces bons diables. Il ne s'est point gobé, il ne s'est point surfait. Il a connu une partie de ses défauts et les a franchement avoués. Si, de sa propre vanité, il n'a pas une conscience assez pleine et entière, il l'a sentie pourtant jusqu'à un certain point. Il a presque dit avant Molière, et (nous pouvons le supposer) avec un secret retour sur lui-même et un fin sourire à son adresse :

> Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
> Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
> Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

C'est un vilain usage, et de très mauvaise conséquence, en notre France, d'appeler chacun par le nom de sa terre et de sa seigneurie... De mon temps, je n'ai vu personne, élevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent des titres généalogiques nouveaux et ignorés à son père, et qu'on n'ait enté en quelque illustre tige; et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons-nous de gentilshommes en France qui sont de race royale, selon leurs comptes?... Contentons-nous, de par Dieu! de ce quoi nos pères se sont contentés, et de ce que nous sommes. Nous sommes assez, si nous le savons bien maintenir; ne désavouons pas la fortune et condition de nos aïeux, et ôtons ces sottes imaginations qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alléguer. (I, 46.)

Un chapitre fort long du IIIe livre des *Essais* est consacré expressément à la *vanité*. Selon son habitude, Montaigne y divague de toute chose, et c'est un labyrinthe inextricable où la découverte du fil conducteur lasserait l'analyse la plus patiente. Car « qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions : fortune les met trop bas; je le tiens par mes fantaisies. » Dans ce chapitre cependant Montaigne, par aventure, cause çà et là de la chose que le titre annonce, et c'est à la fin de cet incohérent bavardage qu'il insère *in extenso* le texte de la bulle pontificale qui lui avait conféré le titre, souhaité passionnément par sa vanité, de bourgeois de Rome. « Faveur vaine, écrit-il, venteuse, honoraire et titulaire, sans substance »; offerte à qui? « Dieu sait! à moi qui suis tout matériel, qui ne me paie que de la réalité massive. » Toutefois il cite la bulle, non sans rougir un peu de cette « niaise humeur », non sans demander pardon au lecteur indulgent, si par hasard il s'en trouve un « malade de pareille curiosité à la mienne ». Puis il ajoute :

Si les autres se regardaient attentivement, comme je fais, ils se trouveraient, comme je fais, pleins d'inanité et de fadaise. De m'en défaire, je ne puis, sans me défaire moi-même. Nous en sommes tous confits, tant les uns que les autres; mais ceux qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte; encore, ne sais-je.

C'est-à-dire : nous sommes tous vains, tous vaniteux. « Vanité des vanités! » s'écrie l'Ecclésiaste. « Force vent, dira Saint-Simon, et parfait vide! » Les uns le savent, les autres ne le savent pas. Ceux-ci, les naïfs, sont-ils plus heureux? C'est une question. En tout cas, il faut qu'il y ait des naïfs, qu'il y en ait une foule innombrable. Le commandement de l'oracle de Delphes : « Connais-toi toi-même », s'il était donné à la masse des hommes, serait absurde. Il faut que le monde marche, que la machine roule, et elle ne peut être poussée en avant que par un immense concours de forces inconscientes et aveugles, par des millions et des millions de bras qui n'ont pas besoin d'être dirigés par autant de cerveaux. Si tous les hommes étaient dans le secret de la comédie que le Créateur du monde offre aux anges, il n'y aurait plus de comédie. Mais une petite aristocratie intellectuelle, tout en jouant son rôle dans la farce, devine ce rôle, soupçonne la farce, et se connaît elle-même.

Montaigne appartenait à cette élite. Il aimait mieux sentir qu'ignorer sa propre vanité, malgré le sentiment amer ou mélancolique dont l'âme est envahie, à travers tous les sourires d'une humeur qui veut rester gaie, au moindre regard jeté sur les abîmes de notre pauvre cœur.

PAUL STAPFER.

L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE
ET LE DISCOURS DE M. POINCARÉ

Les lecteurs de la *Revue Bleue* conviendront que, depuis un an, nous ne les avons pas trop « rasés » avec la réforme de l'enseignement philosophique.

Ils se rappellent la petite campagne que nous avons menée l'an dernier contre la façon dont cet enseignement était donné dans les lycées de l'État.

Nos critiques étaient les suivantes : brusque introduction des élèves dans la philosophie après neuf années d'études classiques où il n'en avait pas une fois été question, — programmes surchargés, surélevés, impossibles à suivre et à comprendre en une année, — enseignement moral, auparavant, complètement omis, — inconvénients intellectuels et moraux résultant de cet enseignement aussi précipité que tardif.

Puis les réformes que nous proposions très modestement étaient les suivantes : allégement des programmes, répression de l'abus de la métaphysique, enfin et surtout enseignement philosophique et moral gradué à travers les classes, — enseignement philosophique peu à peu préparatoire à l'année de philosophie terminale.

Sur les premiers points *tous* les philosophes autorisés de la Sorbonne, ou d'ailleurs, nous donnèrent raison. J'insiste sur ce mot « tous », — car quelques personnes ont voulu chicaner au sujet de cette universalité des adhésions à nos critiques, — notamment M. Pilon, l'estimable dépositaire de la marque Renouvier.

Sur les seconds points, au contraire, l'échec s'était trouvé presque absolu, principalement sur la proposition d'un enseignement philosophique gradué à travers les classes.

Tels avaient été les efforts et tels les résultats.

Le tout, articles et réponses, fut réuni en un volume *Pour et contre la Philosophie*, puis on n'en parla plus.

Nous attendions.

***

Nous attendîmes avec patience, avec silence. Et ce n'était pas faute d'être excités à perdre cette patience, à rompre ce silence.

Tous les jours, des gens intéressés ou non à la question, sympathiques ou malicieux, nous demandaient ce que *cela* devenait, où *cela* en était.

Et le fait est qu'il pouvait paraître surprenant que le Conseil supérieur de l'Instruction publique se fût réuni quatre fois, je crois, sans qu'il eût été question dans ses débats d'un mouvement d'opinions — et d'opinions compétentes — aussi important que celui suscité par la *Revue Bleue*.

Mais nous savions les lenteurs procédurières de l'administration, des conseils, des ministères; nous en tenions compte; nous comprenions aussi que, plus l'inaction des conseils et bureaux compétents se prolongerait, plus ensuite la reprise de la campagne, s'il y avait lieu de la reprendre, s'accomplirait dans des conditions favorables de récrimination et d'interpellation, si je puis dire.

Et donc, nous continuions à attendre, malgré les belliqueuses exhortations de quelques-uns.

Seulement, tout en attendant, nous ne demeurions pas inactifs. J'avais consulté de part et d'autre, et voici les renseignements que j'avais obtenus :

Toute réforme dans l'enseignement s'opère par l'intermédiaire du Conseil supérieur. Or le Conseil supérieur ne délibère que sur les propositions d'une Commission technique permanente chargée de lui soumettre les propositions de réformes qu'impose l'expérience ou l'actualité. Or la Commission perma-

nente n'instrumente généralement que sur les indications des bureaux et directions du ministère. Or les bureaux et directions du ministère, extraordinairement prudents et conservateurs, n'agissent que sur les injonctions directes du ministre. Donc le ministre seul en réalité avait pouvoir pour mettre en branle la série de machineries fonctionnaires qui devaient ouvrer et parfaire les réformes désirées par les auteurs de *Pour et contre la Philosophie*.

Ces renseignements, on le voit, étaient précieux. Ils nous dévoilaient les forces et la stratégie de l'armée administrative. En cas de reprise de la campagne, nous savions où, comment, et vers qui diriger nos critiques.

Et encore que ce soit bien ennuyeux de redemander tout le temps la même chose, nous étions bien décidés à le redemander prochainement.

Quelques phrases du discours ministériel ont rendu inutiles ces claires documentations et ces sages projets.

Les auteurs de *Pour et contre la Philosophie* n'ont plus rien à réclamer. Car ce qu'ils demandaient ou ce qu'ils souhaitaient, tous, leur est désormais accordé; et, dans quelques jours, des programmes officiels nouveaux paraîtront qui combleront les vœux des plus inquiets et des plus exigeants.

*
* *

Dans le ferme et simple discours que M. Poincaré vient de prononcer à la distribution des prix du Concours général, je lis, en effet, ce qui suit :

« Et de même, obéissant toujours à cette conviction que la fleur de l'éducation se flétrit vite si elle n'est pas, dès le début, tournée vers la lumière de la vie, nous avons jugé bon de ménager, *dans toutes les classes, un plus large accès aux auteurs philosophiques et moraux*.

« Bien étrange, en effet, serait la conception d'un enseignement *où la morale et la philosophie seraient reléguées isolément dans une courte année d'études sans préface et sans conclusion. Loin d'être emprisonnées dans des limites artificielles, elles doivent se répandre sur tout l'enseignement, le dominer, le régler, le commander. Ce n'est pas dans une classe annuelle, entre un soir d'octobre et une matinée d'août, qu'il faut accoutumer l'enfant à s'interroger, à réfléchir, à scruter la raison des choses, à lutter avec l'inconnu...* Ainsi, par une pente insensible et ininterrompue nous le conduirons aux premiers gradins de la vie et l'élèverons sans secousse à la hauteur des devoirs humains... »

J'ai souligné quelques phrases. J'aurais pu les souligner toutes; car elles sont, on peut le constater, la répétition presque textuelle de celles qui composaient mes premiers articles, — avec, en outre, la gravité et la pondération indispensables aux harangues officielles.

Bien étrange, en effet, l'enseignement qui... Et pourtant c'était l'enseignement d'hier, celui dont nous déplorions les erreurs et les lacunes, celui que condamnèrent plus ou moins sévèrement tous nos éminents correspondants!

Et voilà qu'en plus de cette censure officielle, et s'accordant avec les nôtres, les réformes promises sont précisément celles que nous préconisions, c'est-à-dire : enseignement philosophique gradué à travers les classes, enseignement moral progressif.

Nous serions bien difficiles de ne pas nous contenter de ces avantages remportés, mais bien ingrats aussi de ne pas remercier ceux à qui nous les devons.

Ils sont nombreux, et la nomenclature détaillée n'en finirait pas.

Ce seraient d'abord les courageux correspondants qui nous aidèrent de leurs approbations et de leur autorité dans cette petite campagne désintéressée; ensuite le ministre qui a favorisé, si mes renseignements de plus haut sont exacts, l'aboutissement de nos efforts.

Mais ces cérémonies de gratitude sont un peu ridicules et fades.

Qu'il nous suffise de nous réjouir des réformes prochaines.

Voici enfin l'Université dotée d'un enseignement philosophique profitable et d'un enseignement moral qui, jusqu'ici, lui avaient absolument et scandaleusement fait défaut.

Il était temps; et j'ai la conviction que personne dans l'enseignement n'oubliera que c'est de la *Revue Bleue* que partit, l'an dernier, l'initiative de si heureux changements.

FERNAND VANDÉREM.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« Terre d'Espagne », de M. René Bazin.

En cette saison des vacances, la critique se doit à elle-même de courir un peu le monde, sauf à éviter les chemins trop fréquentés. La mode est aux pays du Nord: c'est donc vers le Midi qu'on a chance de rencontrer les vrais touristes, ceux qui voyagent tout bonnement pour leur plaisir, quelquefois aussi pour le nôtre. Justement voici un charmant journal de route à travers une contrée belle entre toutes : *Terre d'Espagne*, de M. René Bazin (1).

(1) René Bazin, *Terre d'Espagne*; Paris, Calmann Lévy, 1895.

Depuis le merveilleux *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier, beaucoup de nos écrivains ou de nos artistes avaient sans doute franchi les Pyrénées. Quelques-uns même nous avaient conté leurs impressions, mais un peu sommairement, par acquit de conscience. Peut-être, après tout, n'avaient-ils rien de mieux à dire. On va si vite aujourd'hui, qu'on traverse un pays sans le voir; aussi vit-on volontiers sur de vieux souvenirs. Quand des Parisiens lettrés vous parlent de l'Espagne, on constate aisément qu'ils la voient encore à travers le livre de Gautier : ceux qui arrivent de Séville, comme ceux dont l'horizon s'arrête à Montparnasse.

Cette Espagne romantique, si pittoresque et si amusante, je ne dis point qu'elle ne soit plus vraie; mais elle ne l'a jamais été que partiellement, et, aujourd'hui surtout, ce n'est pas toute l'Espagne. Le voyage de Gautier date de plus de cinquante ans; et en cinquante ans il coule beaucoup d'eau sous les ponts, même dans les torrents les plus desséchés d'Andalousie. De plus, il est bien certain que Gautier visita surtout l'Espagne en peintre, et en peintre romantique. Il y cherchait des couleurs, des silhouettes, des costumes, des scènes de mœurs, des paysages; et vous savez s'il en a trouvé là-bas. Dans les musées ou les palais, sur les sentiers de mulets comme aux courses de taureaux, il a pris consciencieusement, et sans compter, d'héroïques bains de soleil ou de poésie. Et assurément il peint à merveille l'Espagne de Vélasquez et de Goya, du Cid et de don Quichotte. Mais il oublie trop celle de Sancho Pança, cette Espagne familière et de tous les jours, qui est sans doute d'une vérité moins rare, mais sans laquelle on ne s'explique pas l'autre. Enfin, avec sa préoccupation exclusive d'art et de pittoresque, Gautier s'absorbe si bien dans les choses, qu'il oublie de regarder les hommes. Ou, s'il les observe un instant, c'est pour noter une attitude, un geste, un profil. L'âme espagnole lui échappe. Je veux bien qu'on ait abusé des théories sur l'âme des peuples; toujours est-il qu'on risque de mal comprendre un pays, si l'on n'en connaît pas les gens.

Bien des choses d'Espagne restaient donc à découvrir, même après Théophile Gautier. Il me semble que M. Bazin, dans ses croquis d'une touche fine et spirituelle, nous apporte beaucoup de nouveau. Avec ses grâces nonchalantes et son allure indépendante de poète ou d'artiste, il a parcouru et consciencieusement étudié une bonne moitié des terres d'Espagne, il a poussé une pointe presque en tous sens, et il n'a pas craint de s'égarer loin des itinéraires traditionnels. Il a visité la contrée en amoureux, mais en amoureux très clairvoyant, quelquefois défiant, et un peu sceptique. Avec ses aquarelles, il complète heureusement le grand tableau.

Il ose même le corriger çà et là. Car il a l'horreur du convenu, des admirations de commande. Il manque d'égards pour M. Perrichon. Il écrit sans sourciller : « Je suis allé à l'Escorial sans enthousiasme, et j'en suis parti avec joie. » Et pourtant il savait par son *Guide* que l'on compte à l'Escorial onze cent dix fenêtres. A Madrid, il trouve médiocre la fameuse *Puerta del Sol*. La mosquée de Cordoue ne réussit qu'à amuser un instant ses yeux. Sur le plateau de l'Alhambra, il admire les faïences et le paysage, mais les salles et les cours le laissent plus que froid : il est vrai que la pluie s'en mêle. A Séville, autre déception; il ne s'attendrit pas même devant les cigarières. Les danses andalouses l'ennuient, sauf quand elles sont exécutées dans un salon par des jeunes filles du monde. Et les courses de taureaux! quand il en parle, on songe involontairement à ces arènes de la rue Pergolèse, qui ont si longtemps mystifié les bons Parisiens. A Séville, les toreros manquent régulièrement leur coup, et les chevaux terrorisent les taureaux, de pauvres petits taureaux de deux ans. A Valladolid, la course est plus sérieuse, et Guerrita lui-même est là, Guerrita, le roi des arènes; par malheur, une pluie torrentielle survient, les toreros tremblent pour leurs beaux costumes, et ils décampent, poursuivis par la foule, qu'on apaise en emprisonnant les fugitifs. Conclusion : les Espagnols sont évidemment « nés » pour ces jeux-là, mais les Français sont bien sots de rêver taureaux, quand ils ont le jeu de boules.

N'allez pas croire qu'il y ait dans tout cela aucun parti pris, aucune affectation. Non, le grand charme de tout le récit est justement dans l'entière sincérité de l'écrivain : ici, comme ailleurs, il dit simplement ce qu'il a senti, ce qu'il a vu. De même, on observe dans son livre un singulier changement d'optique. Tandis que dans leurs descriptions des cités fameuses d'Espagne la plupart des voyageurs se croient obligés de découper à notre usage des tranches du *Guide Joanne*, M. Bazin s'arrête à peine aux monuments, aux œuvres d'art. Il note son impression d'ensemble, et il passe. Au musée de Madrid, quelques lignes seulement sur les Vélasquez et les Murillo. A Tolède, deux ou trois pages émues sur le site grandiose de cette Constantine espagnole; puis, tout à coup, nous dégringolons en bas des remparts, nous franchissons le ravin, et nous voici sur un tapis de fleurs parfumées, où l'on nous conte une jolie légende arabe. Au contraire, on nous arrêtera longtemps dans tel village perdu, dont nous ignorions même le nom. Assurément, voilà un touriste original. Craint-il donc si fort la banalité, qu'il ait juré de ne rien nous dire, aux endroits où nous l'attendions? Au risque de fausser les proportions du récit et des choses, s'est-il promis de n'apporter que du neuf?

Eh bien! non, ce n'est pas cela, ou, du moins, ce n'est pas seulement cela.

C'est surtout que son horizon est plus large, et son dessein différent. Il ne s'est pas donné pour mission de quêter des impressions d'art. Il a voulu se faire une idée nette de l'Espagne, et il a compris qu'elle n'est pas tout entière dans les cités d'Andalousie, dans les musées et les arènes. Son itinéraire est beaucoup plus étendu et plus varié que celui de Gautier. Il a vu et comparé des régions très diverses. Il s'est attardé au pays basque, il a traversé les monts Cantabres, il a visité Salamanque et des cantons lointains du Léon, il a poussé jusqu'à Lisbonne et à Tanger. Il a donc mieux saisi l'ensemble de la contrée. Et cela, grâce à ces prosaïques chemins de fer, dont médiraient moins les fanatiques du pittoresque, s'ils osaient plus souvent les quitter. De là, ce changement d'optique, dont nous parlions. Pour le touriste mieux informé, l'Espagne romantique des monuments et des musées n'est plus à elle seule sa raison d'être; elle reprend sa place dans un tout qui l'explique; elle s'encadre dans une autre Espagne plus vaste, plus complexe et plus vraie.

Cette impression d'ensemble, systématique ou non, voilà justement ce que nous attendons aujourd'hui des vrais voyageurs. L'ancienne méthode, descriptive à outrance, était légitime dans l'âge héroïque des découvertes pittoresques. Elle est bonne encore pour les promenades à travers l'Afrique centrale ou les Hauts-Plateaux d'Asie. Mais elle a fait son temps pour les contrées d'Europe. Il n'est plus permis de découvrir l'Alhambra, le musée de Madrid ou Séville. A moins d'être bien naïfs ou bien ignorants, les touristes nous feront grâce désormais des descriptions d'œuvres d'art ou de monuments. Tout cela est connu, catalogué, photographié. Nous l'avons dans vingt livres autour de nous, sans compter les Guides. Et quand nous voudrons le connaître tout à fait, nous l'irons voir ou revoir sur les lieux; ce n'est pas si loin aujourd'hui. Nous n'avons que faire d'une minutieuse description de plus. Ce que nous doit le voyageur, c'est simplement son impression sincère, nettement analysée, expliquée, motivée : impression de poète ou d'artiste. Mais il faut que ce poète ou cet artiste soit en même temps un habile et patient observateur. Car, si le voyageur est allégé maintenant du fardeau des descriptions, d'autre part sa tâche a grandi démesurément. Depuis Taine, nous voulons qu'il sache tout voir et tout comprendre autour de lui : la nature, les hommes, les institutions, les croyances, les idées. Et au premier plan nous plaçons non les monuments, mais le pays et les mœurs.

Or nous trouvons quelque chose de tout cela dans les jolis récits de M. Bazin. De là vient que sa *Terre d'Espagne* est très vivante. Il avait tout ce qu'il faut pour la bien comprendre. Ses ouvrages antérieurs et ses chroniques sur la vie de province nous montraient en lui un observateur très fin et très éveillé, un dévot de la nature, un peintre des mœurs et des âmes. Avec ce bagage-là, il était sûr de ne pas s'ennuyer en route, et de ne jamais nous ennuyer.

Il est parti, comme il convient, l'esprit libre et gai, sans « aucun plan, aucun projet, sauf de bien voir ». Pour plus de sûreté, il a laissé en douane ses souvenirs de lecture. Et il a flâné en conscience, pendant des mois, d'Irun à Cadix; car il faut flâner autour des choses, pour les bien connaître. Il nous conte, au jour le jour, ce qu'il a vu, entendu, rêvé. Il s'intéresse à tout, parce qu'il ne s'intéresse trop spécialement à rien. Sans doute, il aime les monuments et les tableaux, mais il ne court pas après; il aime tout autant un beau point de vue, un joli visage ou une conversation instructive. Comme un Grec des anciens temps, il n'isole point l'art de la nature et de la vie.

De l'architecture et de la peinture, ce qu'il préfère, c'est encore, je crois, la littérature. Il ne manque pas une occasion de se renseigner sur ses confrères d'outre-monts. Il va voir jouer des vaudevilles castillans. A Bilbao, il rend visite au P. Coloma, le célèbre jésuite-romancier. A Santander, il cause longuement avec M. Perez Galdos, le Thackeray espagnol; puis, au village de Polanco, avec M. de Pereda, l'habile styliste qui peint si bien les mœurs locales des environs de Santander. A Madrid, il fréquente les cercles littéraires, et il se fait présenter à M. Echégaray, qui passe pour le premier dramaturge de la péninsule.

Évidemment, notre voyageur eût traversé toute l'Espagne, rien que pour causer avec des romanciers et des poètes. Mais ces curiosités d'homme de lettres ne l'empêchent pas de remplir en conscience tout son métier d'observateur. Il visite des écoles, des fabriques et des propriétés, il écoute des industriels et des prêtres, il lit des statistiques. Il a de longues conversations avec des politiciens de Madrid. Sur la route de Santander à Burgos, il interroge un officier sur la valeur et la composition de l'armée; bien plus, il monte à la citadelle de Saint-Sébastien, y visite les chambrées, y goûte le « rata », qu'il déclare très bon. Au milieu de tout cela, il n'oublie pas un instant ce qui l'intéresse par-dessus tout : les mœurs et le paysage.

Je crois que l'amour de la nature est chez lui le trait dominant. Non seulement il dévore des yeux les beaux sites, mais encore, en bon chasseur, il les sent venir de loin, il les flaire. C'est lui-même qui nous le dit, à propos d'une excursion aux environs de Séville : « Les chevaux reprennent le trot, et je sens venir un paysage. Joie des yeux, joie de toute l'âme, je vous devinais déjà! » Il est de ces poètes pour

qui l'une des conditions essentielles du bonheur est un bel horizon. Vous pensez s'il a été heureux dans son voyage.

Cette Espagne, qu'on se figure d'ordinaire dans la splendeur un peu monotone du pittoresque romantique, elle offre au contraire une infinie variété d'aspects. Au nord, dans les gorges des Pyrénées, la région des gaves, des cascades, des torrents embarrassés de roches, d'où les montagnes émergent, vertes en bas, mordorées plus haut, avec des taillis en pente et des plateaux d'herbe rase, que dominent des forêts de sapins. Au sud, l'Espagne africaine d'Andalousie, les palais mauresques, les palmiers et les cactus, le sol gris et dur, émaillé de fleurs sous un soleil de feu, les longues arêtes de rocs nus nettement dessinés sur le ciel. Partout, des côtes abruptes, sauvages, coupées de loin en loin par un torrent ou l'entrée d'un port. Au centre, le maquis, avec ses chênes verts, ses lis rouges et ses touffes de lavande, ses chardons gigantesques, et ses troupeaux de porcs noirs, de moutons ou de chèvres, derrière lesquels traîne le manteau brun d'un berger au chapeau en pointe. Ou bien, d'immenses plateaux dénudés, vrais déserts de pierre, vêtus de blé vert au printemps, pour redevenir en été des étendues mornes d'un gris jaune, sans arbres, sans fermes, sans trace de vie, sauf le clocher d'un bourg à l'horizon. Voilà les grandes lignes des paysages espagnols ; mais chaque région réserve d'incessantes surprises au voyageur aventureux.

Ces aspects si divers de la terre d'Espagne, M. Bazin les analyse à merveille et les peint en amoureux. Il les comprend tous, mais naturellement il a ses préférences. Je crois bien que les tons crus et aveuglants d'Andalousie lui semblent trop durs, et que les déserts de Castille l'effarouchent un peu. Il aime tant les frais paysages de France qu'il s'attarde volontiers dans les vallées du pays basque. Il traverse vite les mornes plateaux du centre pour reposer ses yeux dans l'accueillante verdure des oasis : à Alba de Tormès, près du tombeau de sainte Thérèse, ou sur la colline d'Avila, l'Assise espagnole. Pendant son séjour à Séville, on le rencontre surtout dans les prairies ou les steppes marécageuses du bas Guadalquivir, où il va chasser la grande outarde. Il revient sans outarde, mais de cette *marisma* solitaire et sauvage, il rapporte des croquis délicieux, pleins d'une saveur originale.

Chemin faisant, il recueille des traits de mœurs. Il prétend quelque part qu'aujourd'hui les peuples ne diffèrent plus extérieurement que par la forme des voitures, des bateaux, des tombes et des coiffures. Mais ce n'est qu'une boutade, et à chaque page de son livre il se donne lui-même un démenti. Même à Madrid, il assiste religieusement aux manœuvres de la garde et aux réceptions du palais, il contemple les cortèges d'ambassadeurs, et il note la physionomie changeante des rues suivant les heures de jour ou de nuit ; c'est qu'il trouve à y amuser son œil. Par goût il fuit cependant les spectacles tapageurs des grandes villes. Ce qui l'intéresse surtout dans les courses de taureaux, ce sont les préparatifs : dans la campagne de Séville, il nous fait visiter une ferme d'élevage, une *ganaderia*, et nous explique le mécanisme de cet art savant, la série des épreuves solennelles par lesquelles on est armé taureau de combat, comme autrefois chevalier.

Il aime à observer surtout les coins reculés de la vieille Espagne. Il se plaît à Salamanque, la ville rose, où tout est vieux et mort, où sous les cloîtres sculptés de l'antique Université, à l'ombre de la cathédrale, quelques centaines d'étudiants viennent chercher un maigre enseignement tout livresque, pauvres diables qui vivent de haricots, de morue sèche et d'eau claire. Il se mêle, autant qu'il le peut, à la vie du paysan. Il le suit au marché, aux fêtes, aux pèlerinages, au jeu de la pelote, et dans des posadas qui feraient frissonner d'aise l'ombre de Gautier. Il découvre au fond de la province de Léon un vieux fief, où les habitants du village, vassaux de fait, restent groupés autour de la maison du seigneur. Et, là encore, il nous décrit une étonnante cérémonie de la Toussaint, où, dans l'église tendue de noir, au milieu des guirlandes de fleurs et des refrains populaires, les garçons et les filles interpellent une tête de mort posée sur un catafalque, avant d'aller danser sur la place.

Quoique M. Bazin se défende des vues systématiques, une impression nette se dégage de ses récits. Dans l'Espagne actuelle, le vieux et le neuf se juxtaposent sans se mêler. Dans le Nord, autour des mines de houille, même en plein pays basque, on rencontre beaucoup d'usines, des forges, de grands centres industriels, des villages éclairés à l'électricité, des groupes compacts de populations ouvrières. Dans le reste de la contrée, on vit presque uniquement de la terre, très morcelée déjà, sauf en quelques cantons perdus où subsistent d'antiques domaines féodaux. Même contraste dans les mœurs : d'une part, les grandes villes, où se répand de plus en plus le goût du luxe banal, du confort et des modes nouvelles ; d'autre part, les villes mortes, où l'on mène l'existence simple d'autrefois, et les campagnes, où presque rien n'a changé. Une élite brillante d'écrivains et d'artistes ; rien au-dessous, mais des bourgeois ignorants, dix millions d'illettrés, une vraie misère intellectuelle.

D'une province à l'autre, on relève bien des nuances dans les caractères et les costumes, même dans l'attitude des gens. Suivant M. Bazin, on peut juger

là-bas des différentes races d'hommes d'après les chiens : « Dans le Nord, le chien près duquel on passe se lève, court et aboie ; le chien de la Castille se lève, aboie, mais ne court pas; le chien de Tolède remue encore la tête, mais ne se lève pas : le chien de l'extrême Sud ouvre un œil, un seul, le referme et se rendort. » Ne vous y fiez pas trop, quand vous irez en Andalousie. En tout cas, ce serait affaire de climat. Au fond, l'homme d'Espagne, comme le chien, est partout le même.

Tel il se montre dans la légende au temps du Cid, dans l'histoire sous Isabelle ou Philippe II, tel, à peu près, il est resté : fier, sobre et résistant, brave et loyal, simple malgré son goût des grands mots, du cérémonial et des formules, froid et rude en apparence, mais, en réalité, tendre et ardent, avec une imagination naturellement poétique. La galanterie et la courtoisie castillanes ne sont pas de vains mots. Aujourd'hui encore, on surprend d'innocentes idylles sous tous les porches de Madrid et près des fontaines de village. Il est de bon ton de faire d'aimables réflexions à haute voix sur les belles dames qui passent. Si vous admirez un objet quelconque, on vous l'offre aussitôt; mais l'usage n'est pas d'accepter. Beaucoup de réserve et un peu de défiance à l'égard de l'étranger; mais, avec cela, tant de politesse, qu'il s'en va content. D'ailleurs, aucune morgue; et toutes les classes sociales se mêlent familièrement dans les endroits publics. Mais la vie privée s'enveloppe de mystère, et la maison ne s'ouvre guère; car l'Espagnol a le culte de la famille. Il a aussi le culte de la patrie ; et l'orgueil national, aussi fort que jamais, ne désespère point de reprendre Gibraltar.

Voici deux traits nouveaux dans la physionomie de l'Espagnol contemporain. Il perd peu à peu la foi, et la politique le gâte. La vieille dévotion se défend encore dans le Nord; mais tout le Centre, tout le Sud, est presque indifférent au culte. Les touristes qui vont admirer la piété andalouse à la Semaine sainte de Séville seront marris d'apprendre que les foules viennent là par habitude, et aussi par curiosité, pour les cortèges et les costumes. Puis, les nouvelles théories politiques et les guerres civiles ont jeté le désarroi dans l'âme espagnole, comme les changements de régimes et de ministères dans toute l'administration. On est carliste au Nord, républicain au Sud, socialiste ou anarchiste dans les centres ouvriers. Par de simples croquis lestement enlevés à Saint-Sébastien ou à Madrid, M. Bazin nous montre bien que la monarchie actuelle et la paix du pays ont surtout pour appui l'antique galanterie espagnole : l'admiration pour la régente, le respect d'une femme.

En prenant congé de *Terre d'Espagne*, je me dis qu'il y a encore de beaux jours pour les amateurs de voyages et de pittoresque. Depuis cinquante ans, sans doute l'Espagne a changé, comme tout change. Au fond, est-elle moins curieuse, et moins belle? Elle est plus complexe, assurément, et les contrastes s'y multiplient. Mais le passé y tient beaucoup de place encore, et il n'est pas sûr que le présent ou l'avenir soient si prosaïques. Il y a de la poésie en toute chose, dans une locomotive comme dans un vieux château. Il ne s'agit que de l'en tirer : pour cela, il ne faut qu'une âme de poète, l'habitude de regarder devant soi, et de bons yeux.

PAUL MONCEAUX.

CHOSES ET AUTRES

Je ne dirai rien du Concours général, un de nos amis, si je suis bien informé, doit s'en expliquer doctement tout près d'ici.

Mais un porte-plume qui se respecte ne peut pas se dérober à l'obligation de consacrer, pendant cette quinzaine, son activité à la question des concours qui fleurissent sous toutes les formes, à Paris et dans les provinces, grands concours ou petits concours.

— Petits? Y a-t-il de petits concours?

J'en demande pardon, comme cet académicien d'autrefois disait à une princesse très illustre : « Il ne peut rien y avoir de petit dans une aussi grande dame, c'est pourquoi j'adore vos grands yeux, votre grand front, votre grande bouche, vos grands pieds, etc. » je reconnais respectueusement qu'il ne saurait y avoir rien de petit dans une aussi grande institution.

Au village comme à Paris, à l'école primaire comme au Conservatoire, les mêmes passions éclatent dans leur noble emportement, le même enthousiasme de la gloire ravit les âmes des jeunes Français, à l'époque où tout cuit et rôtit dans le monde, où, selon les expressions du poète,

> Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
> Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.

Je me risque à dire qu'il y a trop de concours, trop de distributions de prix, trop de procédés et trop de règles, trop de discipline officielle immobilisant les initiatives, alourdissant les talents.

Dans les distributions de prix les plus en vogue, il y a trop de prix : premier prix, deuxième premier prix, troisième premier prix; — deuxième prix, deuxième deuxième prix, troisième deuxième prix; et ainsi de suite pour tous les sexes et tous les âges.

Après une pareille leçon de mathématiques, comment les jeunes Français ne seraient-ils pas brouillés

pour toujours avec la comptabilité, avec la modestie, avec la sincérité?

Troisième deuxième, traduisez en français : sixième prix ; ce serait plus clair, mais avouez que ce serait bien moins amusant. Les mères, les sœurs, les cousines, ont arboré leurs plus belles toilettes : — occasion de se rencontrer, de jaser et de coqueter. Nos distributions de prix sont des spectacles et des parades pour les familles, pour les maîtres, pour les fonctionnaires bien plus que pour les enfants.

Otez cette fête annuelle à vos villes de province, j'aperçois déjà des insurrections de chapeaux à fleurs, brandissant des bégonias furieux et des oiseaux de paradis en délire... Le colonel de gendarmerie ne réprime pas l'émeute : au contraire, il pactise avec elle. L'épaulette ici « donnera la main » aux boucles d'oreilles, car vous leur ôtez traitreusement l'occasion de paraître en tout leur éclat, sous les yeux de M. le préfet et de M. le député, qui, lui-même, pourrait bien perdre son mandat dans la bagarre.

***

Si j'étais le maître, je donnerais moins de prix, mais j'accorderais des palmarès aux élèves mêmes qui n'ont pas remporté de prix. Autrefois je me souviens qu'on était plus large sur ce chapitre. Après la distribution solennelle, nous recevions tous, quand nous étions enfants, ce palmarès, ce catalogue contenant les noms glorieux des lauréats, nos camarades, et, si nous n'avions pas de prix, il nous semblait cependant que nous emportions une récompense de notre année scolaire, récompense bien désintéressée, ce petit cahier rouge ou bleu, où notre nom à nous n'était pas, mais où les noms des vainqueurs brillaient en toutes lettres.

Nous partions en vacances avec ce palmarès sous le bras, nous le lisions et le relisions à la maison, d'un œil mélancolique et cependant consolé. On admirait sans envie ceux qui avaient été le plus souvent nommés, on savait leurs noms et leurs prénoms par cœur, et même on se faisait une sorte de gloire ingénue d'avoir partagé la camaraderie de ces grands triomphateurs. La distribution du palmarès à tout le peuple des écoliers sans distinction était pleine d'enseignements précieux. Plus d'une fois le cancre, à cette lecture, sentit battre dans sa poitrine un cœur d'élite.

La coutume, je crois, en est encore conservée dans certains établissements particuliers. Mais, dans les établissements d'État, l'ouragan d'économies qui sévit à cette heure a balayé les palmarès ; il en reste à peine un petit nombre pour les heureux qui ont remporté des prix et qui voient s'ajouter à leurs volumes ce rare supplément, autrefois distribué à tous avec une utile prodigalité. C'est dommage ; on a rompu là un peu légèrement, peut-être, un lien aimable de solidarité enfantine et de fraternité collégiale.

En outre, le palmarès présente, sur un certain nombre de volumes distribués en prix, cet avantage qu'il n'est pas écrit en mauvais français, qu'il ne contient pas d'histoires insipides ou pis encore, et qu'il ne fait point partie du triste rebut des libraires. Le palmarès sort, pur et frais, des presses rotatives et il ne renferme rien qui ne soit digne d'être lu par les jeunes esprits et les jeunes cœurs auxquels il s'adresse.

***

En flânant sur les quais, j'ai rencontré, il n'y a pas longtemps un livre de prix qui étalait ses tranches dorées au soleil dans la boîte d'un bouquiniste. Tout flambant neuf, il était échoué là, le livre de victoire, dans le tas des volumes dépareillés, vieillis, moisis, qui racontent l'histoire lamentable des bibliothèques vaincues et dispersées. Le jeune lauréat avait poussé l'insouciance jusqu'à laisser intacte la glorieuse étiquette portant son nom et le nom de son école à l'intérieur de la couverture. J'achetai le volume, avec un sentiment de pitié et d'indignation, je l'avoue. Je le renvoyai par la poste à son ancien maître qui avait vendu son trophée pour cinq sous, comme un soldat qui aurait vendu au brocanteur son épée ou son drapeau.

Aura-t-il compris le bien qui lui tombait ainsi du ciel? Qu'a-t-il pensé, quand il a vu revenir le livre, pareil à une colombe regagnant à tire-d'aile le pigeonnier familial? Peut-être, l'ingrat, l'a-t-il chassé de nouveau, livré et vendu une seconde fois pour se payer des cigarettes ; peut-être bien est-ce Jean-Louis qui a eu tort avec son importune leçon?

L'idée est excellente, — elle n'est pas encore assez pratiquée, — de remplacer ces livres dorés sur tranches si souvent méprisés, par des voyages de vacances aux élèves les plus méritants.

Composer pendant les vacances une sorte d'école circulante des meilleurs élèves, les mener se retremper dans des bains d'air et de soleil, et, en même temps, leur montrer le spectacle de choses nouvelles et instructives ; leur faire visiter des villes, des industries, des fabriques, des musées, les encourager à retracer leur voyage par écrit, à orner ce récit de vues photographiques, à fixer leurs impressions et leurs idées, n'est-ce pas une bonne méthode, toute de vie et de mouvement?

A ceux qui ont fait la meilleure composition, on se

hâte de décerner des prix, et c'est ainsi que nous retombons dans notre ornière française!

***

Ouvrez les fenêtres de l'école, élargissez les portes, haussez les plafonds; faites circuler à flots l'air et la lumière dans la pédagogie classique, artistique et lyrique, voilà ce que je demande. Mais je ne m'aviserai pas de prétendre sérieusement — lieu commun trivial et ennuyeux — que l'école tue les talents et qu'il faut envoyer purement tous les élèves en d'éternelles vacances.

Nos plus anciens acteurs ont fait leur éducation, c'est certain, sur les tréteaux des foires, construits par leurs mains de planches posées sur des tonneaux. Ces héros errants de la comédie et du drame ont eu dans leurs rangs des Roscius et des Garrick. Ceux-là furent les premiers maîtres; ils posèrent, sans y penser, les premiers fondements de l'école; mais une fois l'école construite, il arrive qu'on ne peut plus s'en passer : Lekain et la Clairon iront à l'école et, sans cela, ils ne seront ni Clairon ni Lekain.

Vraiment, on a toujours dû commencer en toutes choses par marcher sans école et sans discipline; mais ceux qui marchaient ainsi d'instinct créaient l'école et la règle en marchant.

Nous avons aujourd'hui une discipline, des lois, un gouvernement, une école des Beaux-Arts, un Conservatoire; c'est tant pis, soit! Mais il faut savoir s'en servir; nous ne reviendrons plus au temps où nous n'avions rien de toutes ces choses. Les anarchistes intellectuels ne suppriment ni le Conservatoire, ni la gendarmerie; et si cependant on pouvait, pour un moment, les supprimer, on se remettrait immédiatement à poser sur le flot mouvant de l'anarchie les bases du Conservatoire et de la gendarmerie de l'avenir.

Autant vaut commencer par les garder, puisqu'on a tant fait pour se les donner.

JEAN-LOUIS.

BIBLIOGRAPHIE

Russes et Prussiens.

ALFRED RAMBAUD, *Russes et Prussiens* (Guerre de Sept ans). — Un vol. in-8° de 400 pages avec 4 cartes, 7 plans de bataille, 10 dessins d'uniformes russes (par Henry Ganier); Paris, Berger-Levrault.

La coopération de l'armée russe aux campagnes contre Frédéric II pendant la guerre de Sept ans est restée un des épisodes les moins connus de l'histoire du XVIIIe siècle. Ce qu'était alors l'armée russe, quel était son mode de recrutement, d'instruction militaire et d'armement, quelles étaient les idées tactiques et stratégiques de ses chefs, longtemps on n'a pu l'entrevoir que dans les appréciations partiales et très sommaires de Frédéric II. C'est de nos jours seulement que les historiens russes ont pris à tâche d'élucider cette page obscure, et en somme si glorieuse, de leurs annales. Serge Solovief, dans le tome XXIV de son *Histoire de Russie*, a le premier révélé à ses compatriotes le grand rôle de l'armée russe pendant la guerre de Sept ans. Le général Masslovski, avec une compétence toute particulière, avec une précision poussée jusqu'à une minutie peut-être excessive, a, de 1886 à 1891, donné la première histoire scientifique de la coopération russe. Seulement son œuvre colossale, de 3 volumes énormes contenant ensemble 2 500 pages, n'est guère accessible ni au lecteur d'Occident, ni même au grand public de Russie. Conçue à un point de vue exclusivement militaire et technique, elle laissait dans l'ombre de précieux éléments d'intérêt. Le récent ouvrage de M. Rambaud, non seulement nous donne le meilleur de ces vastes recherches, mais il y ajoute beaucoup : à peu près tout ce qui manquait à l'œuvre de son devancier.

Là nous retrouvons l'armée russe de 1757 avec tout le détail de son organisation, mais comme une chose vivante, agissante, étrangement pittoresque. Cette armée a porté à la puissance de Frédéric II des coups irréparables : elle a battu ses lieutenants à Jaegersdorf (1757), à Paltsig (1759); elle lui a tenu tête, à lui-même, sur les hauteurs de Zorndorf (1758) et, dans les champs de Kunersdorf, elle lui a infligé une défaite tellement écrasante qu'il dut fuir avec seulement vingt-cinq cavaliers autour de lui, disputant sa vie aux lances des cosaques, désespéré de voir son armée anéantie et sa capitale ouverte à l'invasion, et, un moment, pensant même au suicide (1759). Les Russes entrèrent, l'année suivante, en vainqueurs dans Berlin et y détruisirent les arsenaux du roi, ses magasins, ses manufactures. Pendant longtemps la Poméranie prussienne, le Brandebourg même furent entièrement en leur pouvoir, et la province de Prusse Orientale, avec sa capitale où se faisaient couronner les rois Hohenzollern, faillit devenir pour toujours une province russe. Elle le serait restée, tout comme le sont restées la Courlande, l'Esthonie ou la Livonie, si la tsarine Elisabeth, l'implacable ennemie de Frédéric, l'alliée fidèle de la France, n'avait eu pour successeur un prince à moitié fou, l'empereur Pierre III. Celui-ci, en abandonnant la coalition, sauva Frédéric d'une ruine assurée. Sans compensation, il lui restitua cette province de Prusse Orientale, qui fut ensuite pour l'ambitieux roi une base d'opération pour la destruction de la Pologne.

Cependant cette guerre si sanglante ne fut pas sans résultats heureux pour la puissance russe : « Le rôle qu'y avait joué la Russie, nous dit M. Rambaud, l'avait grandie elle aussi. Du même pas que la Prusse, elle avait fait son entrée dans la grande histoire européenne. Seule parmi les membres de la coalition, elle remportait les honneurs de la guerre. Elle avait montré de quel poids, malgré les faiblesses et les brusques retours de sa potitique, elle pesait déjà sur le continent européen. »

H. F.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

20 juillet. — L'*Économiste français* sous la signature de M. Paul Leroy-Beaulieu :

« Parmi les nations que se sont froissées jadis d'être classées dans la catégorie des États à finances avariées, se trouve l'Italie. En quelle position est-elle aujourd'hui ? L'exposé que M. Sonnino, ministre du Trésor, a fait à la Chambre des députés, dans la séance du 13 juin dernier, est rempli de l'optimisme le plus séduisant. Après les sacrifices que l'Italie a imposés à ses créanciers et à ses contribuables, on toucherait à l'équilibre budgétaire. D'autre part, M. Adrien Dubief, dans un article très étudié de la *Revue des Deux Mondes*, nous montre, au contraire, les finances italiennes comme encore gravement malades et le déficit comme énorme. M. Dubief est un écrivain exact, méthodique, sans parti pris, en position d'être bien informé, et il n'est pas douteux que son travail ne soit très digne de foi. Il forme la contre-partie de l'exposé trop brillant du ministre du Trésor. »

30 juillet. — Le *Petit Marseillais* proteste contre les abus de l'administration postale :

« Dans les correspondances avec l'étranger cet abus est particulièrement intolérable. Vous faites peser une lettre dans un bureau anglais. Les employés de poste ayant, en Angleterre, la main beaucoup plus légère que chez nous en faveur du public, c'est-à-dire qu'à un cheveu d'écart, c'est le public qui bénéficie du cheveu, votre lettre ne comporte qu'un affranchissement de 0 fr. 25. Mais comme les employés français ont l'habitude contraire, c'est-à-dire que le cheveu d'écart est toujours attribué au fisc, même quand il est en moins au lieu d'être en plus, votre lettre est surtaxée modestement de 0 fr. 50, soit 0 fr. 75 de déboursé pour un pli qui, de bon compte, en devrait payer le tiers.

« Mais, où cela tombe dans la bouffonnerie, c'est quand la surtaxe est apposée sur les correspondances ouvertes. En vérité, c'est faire à la conscience de ses concitoyens un excès d'honneur de supposer qu'après avoir pris connaissance de la communication ils paieront bénévolement pour le principe, alors qu'ils n'ont qu'à rendre la carte au facteur, après avoir lu ce qu'ils voulaient savoir.

« Ainsi, par exemple, pour les correspondances ouvertes venant d'Angleterre où l'on a le droit de se servir pour cet usage d'une carte quelconque, qu'on timbre soi-même d'un penny ou d'un demi-penny, selon sa destination. Si elle dépasse d'un grain le poids ordinaire de la carte postale, elle est, à son arrivée en France, surtaxée de vingt centimes. Le bon billet qu'a... l'administration. »

31 juillet. — *La Réforme* (de Bruxelles), organe officiel du parti radical. M. Lorand, rédacteur en chef du journal, député de Virton, s'exprime en ces termes menaçants au sujet de la loi scolaire qui est actuellement discutée à la Chambre des représentants à Bruxelles :

« Lundi, il y a eu, paraît-il, un conseil des ministres où l'on a agité la question de savoir s'il ne serait pas prudent d'abandonner la religion obligatoire et de se rallier à l'amendement que ne peuvent manquer de formuler les députés de Bruxelles et qui, à moins d'un nouveau marchandage de votes dans les couloirs, est assuré d'une majorité. Mais MM. de Burlet et Schollaert sont de trop grands hommes d'État pour s'arrêter à des vétilles comme l'émotion qui se manifeste dans le pays et qui atteint les proportions de celle que Léopold Ier crut assez grave pour commander l'ajournement de la loi des couvents. On n'a plus de ces scrupules aujourd'hui. M. Woeste commande, et le roi ne peut plus jouer le rôle de modérateur que s'assignait son père, parce que le roi actuel est le prisonnier de ses ministres, qui lui font voter par les Chambres les millions nécessaires pour combler les déficits de l'aventure du Congo. On a donc décidé d'aller de l'avant et à travers tout, quoi qu'il puisse advenir. M. de Burlet, l'homme au cœur léger, accepte la responsabilité de toutes les conséquences. »

Le *Journal de Genève*, à propos des élections cantonales, fait quelques réflexions sur le régime électoral français :

« Le parti républicain se défie du scrutin de liste et rappelle, pour expliquer sa défiance, la demi-victoire des réactionnaires en 1885 et surtout la série de plébiscites partiels que provoquèrent les candidatures multiples du général Boulanger. Il nous semble que cette défiance est exagérée et devient saugrenue ; sous un régime de suffrage universel, il ne faut pas avoir peur de l'opinion et ne pas chercher à en amoindrir la puissance.

« ...Le parti républicain a grand tort de se défier de lui-même : il a tout ce qu'il faut pour assurer l'avenir à condition qu'il ne s'obstine pas à ne songer qu'au passé, à craindre la réaction alors qu'il faut combattre la révolution. Croit-on qu'au scrutin de liste les candidats républicains ne seraient pas élus en très grande majorité, et s'imagine-t-on, d'ailleurs, que l'on est beaucoup plus fort parce que l'on gagne quelques sièges ?...

« Aucune réforme n'aboutira utilement, tant que l'on n'aura pas débarrassé les questions d'intérêt national de toutes les petites questions d'intérêt local qui les étouffent, en quelque sorte, sous leurs inextricables complications ; on ne réussira pas à fonder la liberté tant que l'Etat ne sera pas affranchi de cette sorte de féodalité électorale. On parle, par exemple, de décentralisation : eh bien ! la décentralisation ne se fera jamais tant que les départements, les arrondissements, les cantons et les communes auront l'espoir d'accaparer, d'utiliser à leur profit, grâce à un conseiller général et à un député influents, toutes les forces de l'État. »

Gazette de Lausanne. — Une correspondance de Shanghaï exprime l'état de l'opinion en extrême Orient, en dehors des préjugés nationaux que les sujets des grandes puissances transportent d'Europe dans les pays lointains :

« Quels seront, pour les étrangers, les avantages du traité de paix de Chefoo ? Est-ce pour arriver à ce maigre résultat que cette superbe baie a vu dans ses eaux la plus formidable concentration navale que les marins des mers de Chine aient jamais contemplée ?

« L'Europe devait intervenir pour arrêter la puissance japonaise dans son trop rapide développement. C'était pour elle et son commerce une question vitale. Mais, une fois engagée dans cette voie, elle devait aller jusqu'au bout. Elle ne l'a pas fait et s'est arrêtée à mi-chemin sans savoir tirer de la situation tous les avantages qu'elle pouvait exiger. L'ouverture de quatre nouveaux ports est-elle un résultat satisfaisant, eu égard à la grandeur de l'effort fait par les puissances ? Tout en se faisant officiellement très humble, la Chine a bien l'air de vouloir se jouer de tout le monde. Une réaction immense contre le traité de paix se manifeste dans toutes les contrées de l'Empire, à mesure que la nouvelle pénètre plus avant dans l'intérieur. Quelques Taotaïs cherchent à la cacher, quelques-uns même n'ont pas reculé devant le moyen radical de couper les fils télégraphiques...

« De l'avis général, ici nous nous trouvons à la veille du plus formidable soulèvement contre les étrangers que l'on ait jamais vu. L'occasion est bonne pour les puissances d'intervenir énergiquement et sans aucune pitié et sans s'inquiéter de Pékin, vis-à-vis des hauts fonctionnaires qui, au lieu de protéger les Européens, fomentent en sous-main des émeutes contre eux. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32716. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 10 AOUT 1895

LA POLITIQUE

Il ne semble pas que les élections aient apporté grand changement dans la composition des conseils généraux. Quelques sièges gagnés ou perdus ne sont pas pour modifier sensiblement la représentation cantonale. Aussi ne reviendrions-nous pas sur ces élections si elles ne nous avaient montré, une fois de plus, l'indifférence d'une partie du corps électoral.

Qu'il s'agisse de nommer un conseiller municipal, un conseiller général, un député, c'est tout comme : beaucoup de nos concitoyens prennent l'habitude de rester chez eux. L'abstention entre de plus en plus dans nos mœurs. Et ce n'est pas seulement en matière politique : s'il faut nommer des juges consulaires, les commerçants, qui ont cependant un intérêt direct dans l'élection, ne prennent pas la peine de se déranger; on voit, la plupart du temps, les membres des tribunaux de commerce élus par des majorités dérisoires.

Le Français tient, plus que tout autre, à ses droits : il en parle, il en écrit; mais il n'en use pas. Si l'on voulait toucher au suffrage universel, nous crierions comme de beaux diables. Nous ne nous apercevons pas que, de tous les attentats contre le suffrage universel, le plus redoutable est notre indifférence.

Il faudra se résoudre, un jour ou l'autre, à rendre le vote obligatoire. L'objection tirée de la liberté n'a rien à faire ici. Je peux voter comme il me plaît, et c'est en quoi je suis libre; mais si je me refuse à voter, si je me désintéresse de la chose publique, il n'est que juste qu'on m'enlève un droit que je laisse prescrire.

L'abstention a pour résultat de fausser entièrement le caractère des élections. Tel, qui a été élu à la majorité relative ne représente pas réellement sa commune, son canton ou son département, car il a contre lui non seulement ceux qui ont voté pour le candidat de la minorité, mais encore une partie de ceux qui n'ont pas voté du tout.

Si l'on ne veut pas aller jusqu'au vote obligatoire, pourquoi ne pas dire que nul ne pourra être nommé conseiller municipal, conseiller général, député, s'il n'a obtenu un nombre de voix au moins égal au tiers des électeurs inscrits?

Modifier la loi électorale serait bon, mais ici comme partout la vraie réforme est dans les mœurs : *Quid leges sine moribus?* Si nous continuons, un jour viendra où non seulement il n'y aura plus d'électeurs, mais plus de candidats. Ceci a l'air d'un paradoxe, et il n'a pas semblé jusqu'à présent que nous fussions menacés de la grève des candidats. Cependant, aux dernières élections du 28 août, huit cantons n'ont pas voté parce qu'aucun candidat ne s'était présenté.

Ainsi, dans huit cantons, il ne s'est pas trouvé une douzaine d'électeurs qui aient eu l'idée de se réunir, de choisir parmi eux un homme ayant quelque expérience, quelque loisir, et d'imposer à cet homme la candidature comme un devoir. Cela paraît invraisemblable, mais cela est.

Voici de quoi faire réfléchir ceux qui pensent que sans esprit public on ne fonde pas une démocratie.

PAUL LAFFITTE.

8 août 1895.

QUELQUES
LETTRES DE Mme DESBORDES-VALMORE

Sainte-Beuve a retracé en quelques lignes l'odyssée de Marceline Desbordes-Valmore en Italie : « Mme Valmore vit l'Italie, la Haute Italie du moins. En 1838, au mois d'août, un entrepreneur de théâtre eut l'idée d'engager quelques acteurs français pour jouer à l'époque du sacre de l'empereur Ferdinand (à titre de roi de Lombardie), qui devait se faire à Milan et y attirer une foule d'étrangers. Mme Valmore, avec ses deux filles, y accompagna son mari, ne laissant en France que son fils. Ce fut, pour les artistes qui avaient cru au sérieux de cet engagement, une déception cruelle; mais le poète y gagna de voir la grande terre, les grands horizons et les paysages aimés de Virgile. » — Les lettres que nous publions pour la première fois ont été écrites pendant ce séjour en Italie. Elles sont adressées à son fils Hippolyte, à Mlle Mars, la célèbre comédienne, et à ses amies : Caroline Branchu, la grande cantatrice du premier Empire, et Pauline Duchambge, qui eut son heure de célébrité par ses romances. Dans ces lettres, écrites au courant de la plume, on retrouvera, à côté de détails intéressants, une noblesse de pensée et de sentiments qui révèle l'âme poète, l'âme aux aspirations élevées.

B. R.

A Mademoiselle Mars.

Milan, jeudi 19 juillet 1838.

Nous arrivons à Milan il y a deux heures, et j'ai tant de soleil dans les yeux que je vois des rayons en vous écrivant.

Il a été impossible de trouver place pour cette troupe entière et nous par-dessus le marché, et nous avons été forcés de rester à Lyon quatre jours tout entiers. Jugez d'un tel supplice!

Arrivés à Turin après le plus beau voyage du monde, nous avons encore attendu deux jours à l'hôtel de *la Pension suisse*, où je vous conseille de vous faire conduire, *contrada Carlo Alberto*. Tout y est convenable, propre, silencieux et raisonnable de prix. On s'y fait apporter le bain. — On vous y attend. Que parlez-vous de prôneurs de moins, mon Dieu! *Votre arrivée court déjà l'Italie.* Le directeur nous dit que vous ne recevrez sa lettre que le 23. Ne pensez point aux matelas. Vous serez, par ses soins, dans un bon et décent hôtel, point bruyant ni ruineux, mais il n'y a pas un trou particulier *à louer* dans cette ville étrange et admirable. Nous sommes, vous le verrez, dans un corridor, sans armoire, mais où nos trois lits sont très bons.

Apportez tout en fait de mode et d'ajustement. Les coiffeurs sont intelligents, élégants même, mais les objets de toilette sont chers. La vie seule y est traitée fort modestement. Ayez le soin le plus strict de ne rien mettre au roulage : tout arriverait quatre fois trop tard, même par le roulage accéléré. On se charge ici d'empêcher que nulle part vos malles ne soient ouvertes avant votre entrée à Milan. J'irai demain moi-même au surplus chez le consul à qui je suis fort recommandée. Mais sans moi la chose se ferait également.

Tartuffe seul se jouera à la Louis XIV, le *Misanthrope* gardera les costumes Louis XV.

Vous pensez que Valmore n'a pas dit un mot de vos concessions consenties : dès Lyon, il avait arrangé les choses comme M. Maillard vous les a transmises.

Vous ne trouveriez pas à louer à prix d'or chez un particulier, et je vous répète qu'il est ici de très beaux et bons hôtels pas trop chers.

Valmore sait d'avance quel est votre répertoire. Venez donc le plus tôt possible.

Je ne sais moi-même ce que je vous écris, parce que l'on attend ma lettre pour qu'elle parte aujourd'hui, et que la poste est très loin. Ici pas de petite poste. Nous serons tous autour de vous. Si vous saviez tout ce que l'on dit de vous dans chaque ville où nous arrêtons, vous jugeriez du bonheur qui m'a suivie pendant le chemin.

Vous aurez de la poussière, mais un chemin dans les Alpes facile comme le boulevard de Paris. Mais que de beautés inconnues! J'ai failli me jeter hors de la diligence pour me mettre à genoux devant Dieu qui a fait tout cela, sans vous compter, vous, un de ses plus parfaits ouvrages.

Prenez de légers manteaux pour la nuit du Mont-Cenis, où le vent se ressent du froid des neiges qui s'y trouvent. Je ne suis pas fatiguée, tant le soleil vous soutient haut. L'Italie est pleine de brises inconnues en France durant les grandes chaleurs.

Nous vous attendrons avec tous les sentiments intimes que vous nous connaissez et l'émotion que donne ici la nouvelle de votre arrivée. Le directeur ne s'en tient pas d'orgueil. La salle n'est pas très grande, mais d'une coupe harmonieuse. Ah! mon Dieu! j'oublie sans doute quelque chose... mais il est plus que temps, après vous avoir embrassée de toute mon âme, de me signer votre fidèle

MARCELINE VALMORE.

A Madame Pauline Duchambge, à Paris.

Milan, 30 juillet 1838.

J'ai tenté Dieu, Pauline! A force de lui demander l'éloignement de ce qui me faisait mal à Paris, Dieu

1) Ces lettres sont extraites de la correspondance intime de Mme Desbordes-Valmore, qui paraîtra à la fin de cette année. Nous en devons la communication à l'obligeance de l'éditeur, M. B. Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai.

m'a jetée loin de tout ce qui m'y attachait. Depuis trois semaines que je t'ai quittée, je roule dans un tourbillon de poussière et de soleil. J'ai les yeux pleins d'églises et de montagnes, et l'âme si saisie de ce brusque changement de choses, que c'est à tout moment que je me demande si je rêve. Je t'ai écrit de Lyon. D'ici je ne l'ai pas fait encore, sinon en moi-même, car je suis d'une tristesse sans nom de ne plus t'avoir dans l'air que je respire. Ma santé, qui s'est soutenue à Lyon, s'est altérée en partant. On m'a volé cent francs dans la maison où nous avons été reçus; je sais qui, mais je n'ai pas dû le dire. Si pauvres et si dépouillés, c'est une pitié! Milan est livré au vertige de la spéculation, à l'occasion du couronnement. Une seule chambre coûte 500 francs pour l'époque, dans les quartiers les plus déserts. Une fenêtre sur la place du Dôme est louée mille écus pour dix-sept jours. J'ai arrêté un petit logement bien situé, passablement garni, sur le Cours, pour Mlle Mars, au prix de quinze cents francs, et l'on n'a voulu me louer qu'à la condition de le prendre pour deux mois, ce qui fait sept cent cinquante francs par mois. L'hôtel est deux fois plus ruineux encore, et l'ambassadeur de France, M. de Sainte-Aulaire, a pour dix-sept jours un grand salon, une chambre à coucher, une à manger et deux de domestique, qu'il paye dix mille francs. Je suis au désespoir, et nous ne gagnerons pas assez pour payer nos lits.

Mlle Mars, j'en ai bien peur, sera fort mécontente, mais notre exemple la convaincra. C'est Mlle Grevedon et son mentor à Milan qui ont trouvé et pris au vol cet appartement dans le plus beau quartier de Milan et chez un ami particulier. Donne ce détail à Julienne, je t'en prie, et, si tu peux, donne-le également à Dumas, afin qu'*elle* et lui se consolent de n'être pas venus dans cette époque dévorante. Mon cher Valmore couche dans un corridor, et nous dans une chambre sans meubles, sans rideaux, nos malles par terre, à moitié brisées aux douanes. Valmore est d'autant plus anéanti de ce concours de malheurs que le théâtre reste désert, car, jusqu'à l'époque de l'arrivée du roi et des étrangers, tous les Milanais sont à la campagne, tandis que l'on fait peindre et décorer leurs maisons de ville. Au milieu de ces choses, je couve un désespoir dont toi seule connais toute l'étendue, et je suis folle à l'intérieur de moi-même, en tâchant de faire bon accueil au malheur. M. Vedel est un homme affreux. Si Dumas ne réussit à rien dans ses espérances pour son avenir, tout le nôtre est anéanti. Le gouffre qui nous attend est sans fond. Je ne sais si le climat de Milan est toujours ce qu'il nous semble, mais nous ne pouvons nous soutenir, dévorés de sommeil, sans dormir. Où es-tu? Mon Dieu, que fais-tu toi-même dans cette triste vie où je ne peux retrouver ta main qu'elle ne m'échappe encore? Nous avons pris un maître d'italien et je vais tâcher d'en trouver un de piano pour les chères petites, afin qu'elles ne perdent pas tous les jours qui s'envolent, pour moi, vides de travail sérieux. Je meurs des fatigues de mon sort sans rien gagner pour l'avenir. Écoute, Pauline, je sens en moi-même qu'il y a là dedans plus que du hasard : il y a volonté de la Providence, qui me châtie, et M. Vedel et d'autres ne sont que les instruments aveugles de cette justice sévère. Mais pourquoi mes enfants innocents? pourquoi Valmore? pourquoi mon cher et soumis Hippolyte resté là-bas, tout seul, comme un orphelin? Pardonne-moi de jeter sur ton cœur si triste tout ce qui remplit le mien; mais toi, tu m'aimes, Pauline, et ce n'est plus même ta raison qui accueille et pèse mes larmes : c'est ton âme, la vraie sœur de la mienne.

Je t'envoie, comme un sourire, mon premier chant d'Italie. Leurs voiles, leurs balcons, leurs fleurs m'ont soufflé cela, et c'est à toi que je le dédie. Venir en Italie pour guérir un cœur blessé à mort d'... c'est étrange et fatal.

Répète bien à mon cher Hippolyte ce que je suis obligée de te dire et de faire moi-même : c'est que, s'il n'affranchit pas ses lettres jusqu'à la frontière, je ne peux et vous ne pouvez les recevoir. Je suis sûre que c'est à cela que je dois attribuer de n'avoir pas encore reçu de lettres de lui, de toi, de France. — Tous les accents qui m'entourent me semblent des cris sauvages. Je m'imagine qu'ils jouent la comédie. La *divina lingua* est une des plus rudes choses de ce monde. On ne comprend pas les nègres en arrivant aux colonies, mais leur voix ressemble à une haleine d'oiseau. J'ai entendu à Turin seulement une céleste voix à l'église : Dieu respirait en elle. Je suis toujours prosternée à présent, et Dumas a bien pris en moi cette réponse : « J'irai sur mes genoux. » Je joins ici la fleur du Mont-Cenis et une herbe cueillie au Dôme merveilleux de Milan. Je t'ai pleurée au pied de ces cinq mille statues. Pourquoi ne peux-tu les venir regarder avec nous? Ce voyage en lui-même n'est rien pour la fatigue, mais il fait de l'éloignement et des jours entre nous. — Dis à ta bonne Gérardine que nous l'aimons bien pour le paradis de propreté élégante qu'elle te renouvelle tous les jours. Ici, quel mélange d'impure saleté et de merveille des arts!

Au revoir! Je prie à chaque madone pour toi, comme Carlin pour Clément.

Ce climat est exactement celui (qui) m'a tuée à Lyon, étouffant comme l'Afrique, et le lendemain froid et aigre. Je ne peux me décider à fermer ma lettre, comme si j'allais cesser de te voir. Prends soin de toi pour moi!

A Madame Caroline Branchu.

Milan, le 6 août 1838.

Tu ne l'auras pas cru, ma chère Caroline, et moi je ne le crois pas encore. Il s'est passé en nous un tel déchirement, après avoir signé notre départ de Paris pour nous exiler par voie et par chemin en Italie, que Valmore a failli en être frappé d'un coup de sang. Nous nous regardions comme privés de la parole, et en cinquante heures nous avons fait nos malles, nos visites d'adieu, placé nos meubles, arrangé l'avenir de mon cher fils, que nous quittions avec désespoir, et puis, Caroline, nous sommes tombés dans la diligence, mon pauvre Valmore, moi et mes deux filles, harassés de lassitude et d'étonnement, d'un étonnement, je te l'avoue, qui ressemblait beaucoup à de l'effroi. Mais l'autre effroi de nous retrouver encore sans place nous a étourdis sur les dangers d'un tel voyage et nous nous sommes jetés à la Providence, puisque M. Vedel l'a ainsi ordonné dans son impassible autorité. Je te dis devant Dieu que cet homme manque d'âme et de bonne foi. Il a trahi sa parole d'honneur, qu'il disait valoir plus qu'un écrit. Mais ce n'est pas de lui dont je veux te parler.

Je suis bien sûre que notre bonne et sincère Berteau m'aura remplacée, comme elle me l'a promis, en t'écrivant cette espèce d'enlèvement en ballon. Elle a vu par ses yeux, mon cher ange Caroline, le bouleversement où m'a jetée cette résolution désespérée de Valmore, à la nouvelle que *dans huit jours* l'Odéon fermait, et qu'il était sur la rue. Ah! vois-tu! il faut passer de telles circonstances pour en comprendre l'amertume. Mlle Mars s'est mise en quatre pour faire entrer mon mari aux Français comme régisseur, comme acteur, n'importe: tout a été inutile. Une porte de bronze, dont M. Vedel tient la clé, s'est fermée sur Valmore... Mais, mon Dieu, je te répète toujours la même chose, sachant bien pourtant que la plainte ne change rien aux choses et que le sort du plus honnête homme tient à l'insolent pouvoir de la médiocrité souvent.

Nous voici à Milan, où Mlle Mars va venir jouer un mois. Les fêtes du couronnement, qui s'y préparent, mettent tout hors de prix. Une chambre, un trou, se loue cinq et six cents francs par mois, une fenêtre sur la rue mille écus pour dix-sept jours. Juge comme nous sommes logés au milieu de ces ruineuses circonstances. Mon mari a beau gagner sept mille francs, nos voyages et ce séjour ici feront que nous retournerons en France plus ruinés encore qu'en partant. D'ici et dans deux mois nous partons pour Rome, où nous resterons deux mois et d'où je te rapporterai un beau chapelet. La madone de Paméla ne m'a pas quittée depuis mon départ. C'est un beau et terrible voyage, va! De Rome, nous passerons trois mois à Naples, d'où nous partirons pour Gênes, et de là nous reviendrons à Milan pour rentrer en France, à moins qu'un événement ne change la marche de nos plans, et que mon mari ne soit rappelé à Paris par nos amis qui s'occupent encore de nous. Moi, tu vois bien, Caroline, j'ai suivi le torrent et mon devoir. Je ne peux dire non quand Valmore a décidé, et puisqu'il n'a pu supporter l'idée de rester une seconde fois sans place, j'ai suivi tristement sa nouvelle destinée. Ainsi, au moment où tu nous tendais les bras avec le sentiment divin qui nous a reçus tous, il y a quinze mois, quand ton cœur, plein de joie et d'une pitié tendre, battait à l'idée de nous voir arriver chez toi, nous étions éperdus des préparatifs de notre éloignement! Tout cela est bien triste et bien fatal. Cette dernière expérience de Paris vient de me le rendre si redoutable que, si je suivais ma volonté et que je fusse seule, je n'hésiterais pas une heure à t'aller rejoindre. Mais depuis bien des années, ma bonne et chère, je me sens entraînée par une puissance qu'il faut que j'aime et que je suive en aveugle. Il y a là dedans, vois-tu, de la destinée : je pleure et j'obéis.

Il faut, mon bon ange, quand tu me répondras, que tu aies le soin d'affranchir tes lettres jusqu'à la frontière, comme je le fais moi-même, sinon je serais privée de la consolation de tes nouvelles. Nous verrons Nourrit avant quatre mois. Ma fille a écrit à la tienne si fort à la hâte qu'elle n'aura rien compris à sa lettre. A présent que je suis un peu moins troublée, je vais lui expliquer comme à toi ce qui nous a fait quitter Paris. Le correspondant des théâtres n'a laissé à mon mari que quelques heures pour se décider à ce parti extrême. J'aurais bien préféré que ce coup de vent nous eût emportés à Londres.

La certitude de l'y trouver eût été un motif de courage, et puis ma fille et moi comprenons l'anglais... Nous sommes ici comme au milieu des sauvages, et je me sauve dans les belles églises de l'ardente chaleur du ciel et des froides maisons dans lesquelles notre exil passe tristement. J'ai la tête fatiguée de tous ces événements et je suis encore ivre d'un pareil cauchemar. Valmore se conduit avec courage et caractère, mais je vois combien il souffre de cette dernière déception. Tiens, Caroline, nous avons, toi et moi, des cœurs qui servent de but aux flèches des méchants, et nous ne pouvons même nous consoler ensemble de nos blessures... Au revoir, ma sincère, vois à quel prix j'ai été parjure à mon serment d'aller te voir, et ne m'en aime que plus, puisque j'ai tant souffert.

... Je t'envoie un trèfle cueilli à la porte de Milan dans une triste solitude...

A Mademoiselle Mars.

Milan, le 8 août 1838.

Votre chère lettre m'est arrivée hier soir, et je hasarde d'y répondre, malgré l'idée qu'elle ne vous parviendra pas. Si vous passez le Simplon, on assure que vous ne pouvez prendre par Lyon. Je vais m'occuper tout à l'heure de ce qui concerne votre lit. Si ce billet, écrit à la hâte, vous tombe dans les mains, qu'il vous rassure au moins sur le vol qui m'est personnel. C'est ma faute. J'ai cru à la probité vantée de la servante de la maison, et je n'ai pas enfermé mon argent. Il a disparu, et je n'ai pas voulu perdre cette malheureuse. Les grandes routes sont sûres, parce que l'on n'y donne sa confiance à personne. A cet égard, dites, je vous prie, et *écrivez* que *tout* ce que vous avez de précieux est confié à une occasion sûre, une maison de commerce qui s'en est chargée. Moi, j'ai dit la même chose partout pour vous; que toutes les personnes qui nous entourent répandent la même chose. Tout le monde assure qu'il n'y a pas le moindre risque par le Simplon, et le chemin est plus direct.

Mlle Sophie est rétablie entièrement. Vous savez que la joie est un bon médecin, et votre arrivée imprévue lui en cause une très vive. Pour moi et nous, c'est exactement la seule que je pourrai ressentir à Milan. — Surtout il me fâche beaucoup que le théâtre, la salle du moins, soit sombre comme une église, et les loges pour s'habiller, atroces. On vous en formera une artificielle et plus grande, voisine de la scène.

Je savais avant mon départ la vente de votre maison, mais à des conditions difficiles. Il me paraît qu'elle sont remplies, et vous pouvez juger que j'en ressens du bien-être, car je n'étais plus tranquille de vous sentir dans votre petit palais.

Sûrement que tout ce qui est de Milan voudra s'y trouver pour les fêtes et que M. Nota y reviendra. Mais il sera bien remplacé, en cas d'absence, par M. Artaria, d'un caractère obligeant et sûr. Votre hôte est aussi renommé pour un très honnête homme et Français, ce qui est fort agréable pour les détails de l'appartement. Il est grandi de l'honneur de vous posséder et fait, *pour Milan*, du grandiose dans ses petites chambres. Il n'y a de majestueux ici que les églises, le grand et admirable hôpital, le *saisissant* arc de triomphe et quelques maisons riches dont nous ne voyons que les dehors et les beaux balcons. — Un lit à l'hôtel, dans un coin, se paie trente francs par nuit. Tout est blanchi à neuf, blanchi, tendu et peint fraîchement. Les étrangers commencent à abonder, et les riches équipages à revenir de la campagne. A dater du jour où nous vous espérerons, nous irons à toutes les arrivées connues des voitures pour vous attendre et vous guider. Je ne peux deviner par votre lettre si vous avez reçu ma seconde, et celle-ci est encore bien lancée au hasard; mais j'aimerais mieux vous en écrire ainsi cinquante que d'en négliger une. Il ne me sera jamais donné de vous prouver à quel point je vous aime, je l'essayerai du moins toujours.

Que vous avez été bonne pour mon pauvre Hippolyte, et que sa première lettre, reçue par votre soin, m'a fait de bien dans l'inquiétude où me laissait son silence! Et M. Dumas, qui ne perd aucune occasion de justifier mon affection, je suis désolée qu'il ne vienne pas; mais s'il est en Suisse, vous sentant à Milan, il n'y pourra tenir. Seulement, où coucherait-il, sinon dans l'une de nos humbles chambres, offerte seulement de si bon cœur qu'elle lui en paraîtrait jolie!

Ah! que je vous attends et que je vous chéris!

A son fils Hippolyte, à Paris.

Milan, le 12 septembre 1838.

... Il tombe depuis trois jours des torrents d'eau de ce ciel que tu te figures si ardent et si bleu. Pour te faire une idée juste de ce climat mobile et d'une action mauvaise sur les nerfs, rappelle-toi Lyon, qu'il me retrace plus que je ne voudrais, mais dans cela des rues larges, des maisons basses et en granit; la plus belle cathédrale des rêves d'Adrienne et des églises du IVe siècle, encombrées de richesses et de tombes; quelques jolies femmes bien fières, bien froides; quelques hommes grands et droits comme des peupliers, s'élevant au-dessus d'une population rampante de nains, de bossus, d'êtres difformes et traînants, tu auras une idée de Milan, tout rempli d'un parfum de résine et de tabac, de fromage et de jambon, qui porte au cœur, par les rues et jusque dans les loges des théâtres. Je n'ai vu que par récit les fêtes du couronnement: la pluie et la foule m'en ont éloignée. L'amnistie de tous les exilés politiques et la restitution de leurs biens a causé une sensation de joie. Dis ce peu que je t'écris à ma chère Adrienne, que je vais entretenir d'autre chose. Sans négliger tes devoirs, quand tu pourras voir Mme Duchambge, vas-y, et chez le pauvre Hilaire. Je te récrirai bientôt. Ceci n'est qu'un tendre embrassement de hasard dont je n'ai pas voulu priver ma tristesse. J'ai eu du courage pourtant, mon fils, car ceci est l'accomplissement d'un devoir dont je prie Dieu de diriger la récompense sur toi et sur tes deux sœurs, qui t'embrassent, comme ta mère.

18 septembre.

Mon bon ange, nous n'avons plus d'incertitude sur le désastre dont nous étions menacés. Tout est déclaré maintenant. Le directeur se retire avant le paie-

ment du second mois, et nous voilà libres... sur une route aride, sans argent, sans appui que la Providence. Prie-la pour ta pauvre famille. Je ne sais le parti qui va suivre. Mon cœur m'emporte vers toi, et si ton père n'est pas *forcé*, par un sentiment de compassion, de se joindre à cette malheureuse troupe pour tenter le hasard dans quelque ville d'Italie, nous te rejoindrons bientôt!... Comprends ce mot, Hippolyte!

Mlle Mars porte elle-même cette lettre à Paris; l'autre occasion a manqué. Tu iras la voir si tu peux, car elle est bonne et a ressenti bien des chagrins à Milan par la perte d'un fidèle domestique, et de tout l'argent de ses représentations. Les couronnes qu'elle a reçues ne la consolent pas.

Tes sœurs sont à leur leçon. Ton père court pour cette horrible affaire. Nous sommes à la fois consternés et pleins de fièvre. Sois tranquille pourtant sur notre courage. Dieu ne nous abandonne pas. Qu'il veille sur toi, ma chère espérance!

A Madame Pauline Duchambge, à Paris.

Milan, le 19 septembre 1838.

Il n'y a plus de parole à dire, mon cher ange. Le désastre ne nous menace plus, il est arrivé. Tu vas savoir tous les détails matériels par Mlle Mars, qui en a souffert aussi.

Qu'ai-je besoin d'ajouter pour te déchirer le cœur? A peine savons-nous comment nous allons regagner Lyon, et si Valmore, par délicatesse, ne sera pas forcé de rester encore en Italie pour suivre ces malheureux comédiens qui ne peuvent en sortir. C'est là une idée à me faire entrer en désespoir, car si l'effroi nous attend en France à l'entrée d'un hiver, sans asile et sans place, juge de ce qui s'offre à nous dans ce pays perdu, sinon la mendicité dans son horreur. J'étouffe.

Pourtant un rayon de joie immense m'a réchauffé le cœur après la nouvelle de cette faillite, mon fils et toi!... Retourner à toi, le ressaisir dans nos bras plus faibles que jamais de tant d'efforts, vois-tu, Pauline, cette pensée m'a surmontée et j'en ai défailli. Ondine, Valmore et Inès en bondissent d'impatience; moi, je ne sais quoi d'accablant m'ôte la parole, car cet effroi de rester, d'aller à Nice avec ces infortunés, se réveille à chaque instant en moi comme un tocsin. Ah! la misère en France est moins misère encore qu'en Italie. Non, tu n'as pas idée de ce que nous en connaissons, c'est impossible de froide tristesse et de dégoût.

Je t'écris pour remettre à Mlle Mars quelque chose de moi pour toi. Mais tu recevras une lettre, j'espère, avant celle-ci, plus claire sur notre marche, car la sienne va éprouver du retard. Elle va voir Venise et s'arrêtera peut-être quatre jours à Lyon; avant cela Dieu nous aura peut-être éclairés et retirés nous-mêmes de cette épreuve si dure, où j'ai marché soumise, tu le sais, dans l'idée secrète que c'est une expiation. Toi, tu m'auras plainte et devinée. Toi, tu as pleuré de mes larmes: je n'ai pas à haïr l'humanité, puisque tu m'aimes, toi!

Ainsi, au revoir... peut-être avec ce papier qui te porte un feuillage séché comme moi, une feuille de platane qui m'a servi de rideau à ma chambre (1), et une fleur prise au Mont-Cenis. Je les embrasse en te nommant. Qu'elles te portent bonheur! C'est du ciel que cela vient, comme toi et notre affection!

Ondine pleure de joie de *partir* d'ici.

A Madame Pauline Duchambge, à Paris.

Milan, le 20 septembre 1838.

Je crois que je vais te revoir. Ah! Pauline! je crois que je vais te revoir! Il se passe en moi comme un transport... mais je tâche de l'étouffer en même temps, car j'ai tant peur que ce soit une fausse joie que je m'efforce de ne croire à rien, pour ne pas retomber dans le désespoir. Tout est rompu; nous sommes libres, abandonnés par des infâmes, et sans argent... Mais je crains même que quelque événement n'entrave encore cette sainte et pauvre liberté. — N'importe! je t'écris et je te réponds... Je m'envole malgré moi hors de ce précipice pour ressaisir Hippolyte et toi. Hippolyte n'a pas été te revoir, il faut pardonner. Il est au Marais, accablé de travail pour son examen. Il ne va nulle part. Il est triste, pauvre enfant, et vague et timide comme son père.

Non, je n'ai pas chaud. Non. J'étouffe et je meurs de froid dans mes quatre murs humides d'où l'eau coule sur le pavé, pareil à celui des auberges de village, et pas de cheminée pour voir un rayon, et des torrents de pluie depuis quinze jours! Nous sommes tous malades, fiévreux, pris par la gorge. Ta lettre a tout éclairé pour moi. Ton amitié seule a sur moi la puissance de l'amour. Pauvre enfant! tu es une portion de ma vie à présent, et moi aussi je ne crois qu'en toi, Pauline! J'ai deviné, j'ai vu ton cœur quand il a sonné et reparu... Cela est étrange, triste et doux pourtant; c'est le cœur qui ramène ainsi!

Mars est partie hier matin, par une pluie inondante; mais elle aussi étouffait dans Milan, où elle a perdu son pauvre domestique, violet, devenu fou, puis mort... J'ai pleuré cet homme. C'était touchant et horrible.

---

(1) Voyez *Œuvres poétiques* (Lemerre, 1886), t. II, p. 63.

AU SOLEIL

. . . . . .
Tu nourris le jeune platane
Sous ma fenêtre sans rideau,
Et de sa tête diaphane
A mes pleurs tu fais un bandeau.

Elle perd à peu près tout l'argent qu'on lui doit. Va la voir si elle arrive avant nous à Paris... avant nous, comprends-tu? Nous allons donc te revoir!

Valmore est levé dès sept heures; il fait ses malles. Un conducteur est venu pour arranger le voyage; les enfants pleurent et rient en même temps et travaillent aux emballages. Il faut avoir bien souffert déjà et te bien aimer pour comprendre ce qui me serre et me brûle le cœur, et la joie de mes filles et celle de Valmore, malgré ses prévisions sombres en rentrant à Paris. Qu'y faire en effet, nus et dépouillés de tout par ce séjour et ce voyage? Si Dumas ne peut rien, et Valmore ne trouve pas une humble place, nous sortons d'un gouffre pour un autre... Mais en France mais où est mon fils, où tu es, et après cela toutes les autres petites chaînes qui forment la vie!

Dumas déjà m'avait parlé de ce que tu m'apprends et, sous le voile qu'il croyait étendre, j'ai deviné que son cœur battait. Et l'autre? pauvre et emportée, et l'avenir? Je le vois malheureux ou coupable encore. Mais tout cela passe à travers une idée fixe : retourner à toi, à d'autres souffrances peut-être, au même abandon sans doute, et je sens que je le désire. Non, il n'y a pas sur un même être tant de genres de douleurs rassemblées. Mais c'est bien le moment de se plaindre quand je sens, à tout prendre, que ma plume tremble de la joie que je te cause et de celle que je te donne. Nous avons rassemblé de quoi aller jusqu'à Paris. Nous n'y serons, si rien ne nous arrête en route, que vers le 8 ou 12 octobre. J'irai vers toi, ou je t'écrirai en arrivant. Prends courage et espoir. — Oh! si mon sort changeait, le tien aussi deviendrait supportable, d'un côté du moins. Mais pleurer ensemble est une douceur, vois-tu, sans laquelle tout est impossible.

Ce que tu me dis de ton projet m'a fait un serrement de cœur affreux. Toi, dépendre! et dépendre à ce titre? J'ai mal à la tête de cette idée. Nous en parlerons. Ondine veut t'écrire une seule ligne.

Valmore, qui t'aime à travers ses grincements de dents contre la destinée, te parle, ou plutôt t'aime, par moi, hélas! qu'il aime aussi beaucoup. Il a horriblement souffert, mais il ne se consolera jamais de ne nous avoir pas fait voir Rome (1). Et moi, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome? La trace rêvée, *qu'il y a laissée, de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi*, je ne demanderais à Rome que cette vision (2) : — je ne l'aurai pas.

Allons, allons, je te quitte; c'est pour partir que je te quitte, c'est du moins pour nous y préparer. Mars te porte une feuille du platane qui me servait de rideau, mais je suis bien sûre que tu l'appuieras un moment. Je t'aime! Oui.

(1) Valmore était passé par Rome, à l'âge de seize ans, pour aller à Naples.

(2) « Rome, où tes jeunes pas ont erré, belle Rome! »
(Une prière à Rome. — *Bouquets et Prières*, p. 141.)

COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE

Il ne se peut que vous n'aimiez pas les questions d'origines en histoire littéraire. Elles sont un peu décevantes. C'est en partie pour cela qu'elles ont tant de charmes. Les meilleures heures sont celles où l'on s'attend à de l'imprévu. Les meilleures entreprises sont, plutôt encore, celles où l'on s'attend un peu à une déception. Partir en étant sûr d'arriver est « bien languissant », comme dit Figaro. Partir avec quelques chances d'arriver, mais beaucoup de chances de n'arriver point; voilà qui est plus piquant. Aussi bien ce n'est pas pour le but qu'on se met en route, sauf en affaires commerciales : c'est pour le voyage.

C'est un voyage de cette sorte que nous a fait faire M. Joseph Texte dans son livre : *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Il a remonté le Nil pour en trouver les sources. Les sources restent problématiques; mais le Nil est très intéressant, soit à remonter, soit à descendre. Le Nil ici c'est la littérature contemporaine, et puis la littérature romantique, et puis la littérature du XVIIIe siècle. Quelle est l'origine de tout cela? pourquoi le goût français a-t-il changé? pourquoi le ton général de la littérature est-il si différent au XIXe siècle de ce qu'il était au XVIIe? pourquoi appelle-t-on poésie depuis tantôt cent ans toute autre chose (oh! absolument!) que ce qu'on appelait poésie du temps de Racine? pourquoi, pour prendre un exemple, un homme qui, sans doute par atavisme, pense exactement comme un homme de goût du XVIIe siècle, considère-t-il Regnard, Piron et Parny comme les plus grands poètes français, et estime-t-il que ce qui distingue Scribe entre tous les auteurs du XIXe siècle c'est le don poétique? Cet homme a parfaitement existé; les opinions littéraires que je dis qui furent les siennes, il les a formellement exprimées; et c'était un homme d'esprit et même un homme supérieur. C'était J.-J. Weiss. Seulement il était XVIIe siècle jusqu'aux moelles, et point du tout par lente intoxication universitaire, comme tel ou tel, ou par effort d'énergique volonté de converti comme Nisard; car il s'était instruit tout seul; mais par nature, par tempérament, par tournure innée de son esprit.

D'où viennent donc ces grands changements? d'où vient ce cours nouveau, cette direction toute nouvelle de l'esprit public? On répond sommairement : c'est l'évolution! ce qui veut dire : Les choses

changent parce qu'elles changent. Il est dans la nature des choses humaines, à la différence des autres, de n'être pas toujours la même chose. Le goût d'une nation varie parce qu'elle varie elle-même; et elle varie parce que le fond de l'homme est l'inquiétude, qu'elle prend pour le désir du mieux. Mettez un peuple dans une île déserte, sans communication avec les autres mortels : s'il se développe, il aura ses arts et sa littérature, et sa littérature et son art auront leurs âges, c'est-à-dire leurs transformations successives.

D'accord, et personne, je crois, ne met sérieusement en doute ce qui précède, qui n'a que le défaut d'être par trop vrai; mais il reste encore à chercher les *occasions* au moins de ces changements. C'est, d'abord, une recherche historique intéressante en soi; et, de plus, connaître précisément les occasions de ces changements considérables sert à les mieux connaître et comprendre eux-mêmes, à en mieux saisir la nature propre. Et c'est ainsi que M. Texte a été conduit à rechercher le moment précis où quelque chose de décidément moderne, quelque chose de ce qui a constitué plus tard le romantisme s'était introduit dans la littérature française.

Le nom de Rousseau s'est tout de suite, comme vous vous y attendez, présenté à lui. Mais Rousseau lui-même, d'où vient-il? De quels éléments nouveaux se compose cet homme fécond lui-même en choses si nouvelles? Et *d'où vient Rousseau?* a été la question qui domine tout le livre de M. Texte.

D'où vient Rousseau ? Il vient d'abord de son pays, qui n'est pas le nôtre. Il vient d'un pays qui, par ses affinités, par sa religion depuis deux siècles, par les mœurs que sa religion depuis deux siècles lui a données, a beaucoup pris du génie germanique. Forte vie intérieure, tendance à la méditation, amour de la rêverie, individualisme très fort jusqu'à devenir assez fatalement insociabilité, sentiment religieux puissant, sentiment de la nature, goût de la vie domestique préférée à la vie mondaine et des plaisirs simples préférés aux plaisirs où la vanité a la plus grande part, tout cela c'est Rousseau, parce qu'il est Genevois, parce qu'il est marqué d'esprit germanique, et c'est tout l'opposé d'un Français du XVIIIe siècle. Cet homme est destiné à être bafoué par la société où il entre vers trente ans, ou à la changer. Il ne peut pas y être indifférent, parce qu'il n'y ressemble à personne. Il ne peut y avoir que succès éclatant ou déconfiture burlesque. Le demi-succès lui est interdit. On plaît très fort ou l'on déplaît horriblement par le fait d'être très différent des autres. « Différence engendre haine », a dit Stendhal. Il a raison. C'est si vrai que le contraire est vrai aussi. Tout à fait le contraire; car le demi-contraire ne suffirait pas. Ou il faut exprimer fortement et avec éclat le génie de la race à laquelle on se trouve mêlé, comme Voltaire; ou il faut la contredire avec puissance et avec génie, comme Rousseau. De cette dernière façon on réussira moins vite, mais plus triomphalement. Voltaire à vingt ans a beaucoup de succès, Rousseau ne peut percer, il ne peut même avoir conscience de son génie qu'à quarante. Mais il regagnera très vite le terrain perdu. Voilà d'où vient Rousseau : de son pays; c'est le premier point, et, sans doute, le plus important. Mais il vient aussi d'ailleurs. Il vient d'Angleterre. L'influence de l'Angleterre sur Rousseau a été très considérable; voilà le second point. Cette influence était toute naturelle: car si Rousseau était marqué d'esprit germanique, l'Angleterre et la littérature anglaise l'étaient aussi. Presque tout ce que nous disions tout à l'heure de l'esprit de la race allemande, on pourrait le dire de l'esprit de la littérature anglaise. Indépendamment de l'influence d'une religion identique, les tendances des deux races ne laissent pas d'avoir beaucoup de rapports. En face d'un livre français Rousseau était un étranger. En face d'un livre anglais, il se sentait presque chez lui. Ajoutez que les rapports entre l'Angleterre et la ville de Genève étaient très fréquents, M. Texte en donne de curieux exemples, depuis la fin, environ, du XVIIe siècle. Allemagne, Angleterre et Genève au point de vue de l'esprit général et des choses spirituelles, font corps à cette époque, voisine encore de la Réforme, et devenir un peu Anglais c'est rester Germain et ne pas cesser d'être Genevois. Or, Rousseau devint un peu Anglais vers 1750, au temps de son intimité avec Diderot. Il s'enivra de Fielding et de Richardson, comme du reste tout le public français du temps; mais voyez les différences.

Sur un Français très Français, comme Montesquieu, l'Angleterre agit puissamment, on le sait, mais uniquement dans le domaine des idées : Montesquieu devient un dévot de la constitution politique anglaise. Sur un Français très Français comme Voltaire, même sorte d'influence : Voltaire devient un dévot de la liberté privée, de la liberté individuelle, qu'il a vue en Angleterre et, d'autre part, de la philosophie anglaise. Sur un Français très Français comme Diderot, quoi qu'on ait dit de sa tête allemande, l'Angleterre agit surtout par Sterne, et c'est l'humoriste spirituel et un peu libertin qui devient pour un temps le maître et le modèle de l'auteur de *Jacques le Fataliste*. — Sur Rousseau c'est l'Angleterre sentimentale et romanesque qui agit pleinement et tout d'abord et pour longtemps. C'est bien ce qui marque l'intime concordance et la sympathie cordiale; car, avec les poètes lyriques et élégiaques, ce sont les romanciers qui expriment le plus fidèlement l'âme du peuple, son rêve secret, l'entretien habituel de son cœur. Or le grand homme pour Rousseau,

parmi les Anglais, le héros, l'homme « divin », c'est Richardson; et c'est de Richardson qu'est sortie peut-être la *Nouvelle Héloïse* tout entière et une bonne partie de l'*Émile*. Et si la *Nouvelle Héloïse* réussit d'une façon universelle, jugez quelle accélération cela va donner au mouvement littéraire nouveau. Jugez comme tout ce qui viendra désormais ou d'Angleterre ou d'Allemagne sera comme préparé et comme introduit! De toutes les œuvres d'outre-Rhin ou d'outre-Manche on jugera par la ressemblance qu'elles auront avec la *Nouvelle Héloïse*, qui, elle-même, est comme un produit indirect de l'esprit germanique. Le lien est formé, le nœud est fait, l'hymen est conclu.

Et qu'on ne reproche pas trop, car on peut le lui reprocher un peu, à M. Texte, d'avoir, pour les besoins de sa cause, presque réduit tout Rousseau à la *Nouvelle Héloïse*. La *Nouvelle Héloïse*, sans doute, n'est pas tout Rousseau; mais au point de vue de l'influence sur l'esprit et le goût français, au point de vue de la *nouvelle éducation littéraire* donnée aux lecteurs français, qui ne voit que la *Nouvelle Héloïse* est l'ouvrage le plus important de Jean-Jacques? Le *Contrat social*, c'est pour les politiques, l'*Émile* pour les pédants, et le *Gouvernement de Pologne* pour les Polonais; mais la *Nouvelle Héloïse* c'est pour les femmes et les jeunes gens; et sans doute il y a en France, au XVIIIe siècle, déjà beaucoup de politiciens, de pédants et de Polonais; mais les femmes et les jeunes gens y sont incomparablement plus nombreux. La *Nouvelle Héloïse* c'est le plus puissant des livres de Rousseau, en ce sens que c'est le plus puissant et le plus universel véhicule des idées de Rousseau.

Et c'est ce livre qui a aidé les Français à comprendre et à goûter tous les livres d'origine septentrionale qui sont venus plus tard chez nous, les Ossian, les Gœthe, les Schiller, les Gessner. Vienne maintenant Mme de Staël, Genevoise comme Rousseau, de tournure d'esprit protestante et germanique, si prédestinée à devenir dévote de l'Allemagne qu'elle s'appelait Germaine, qu'elle parte de Rousseau pour aboutir à Gœthe et à Jacobi; qu'elle « découvre » l'Allemagne avec ravissement et enthousiasme, qu'elle l'explique et la traduise avec beaucoup de contresens, mais, tout compte fait, avec un sentiment assez juste de ce qui est l'essentiel du tour d'esprit allemand, et voilà le romantisme fondé, défini d'avance, guidé et inspiré, placé sur la voie qu'il n'aura qu'à parcourir; le romantisme, qui n'est en son fond que le cosmopolitisme littéraire, que la combinaison du génie français avec le génie septentrional, comme l'esprit français n'était que le génie français fécondé par le génie gréco-latin.

C. Q. F. D. — Le XIXe siècle littéraire était contenu dans Rousseau, et Rousseau n'était que la greffe germanique entée sur le vieux tronc français.

Tel est le sommaire, « l'idée universelle » plutôt, comme dit l'Intimé, de cet ouvrage plein d'idées, d'une très belle ordonnance, d'une grande suite logique, fécond et presque puissant, qui est certainement un des « livres maîtres » de ce temps-ci. Ai-je besoin de dire qu'il soulève beaucoup d'objections? Il n'y a que les livres sans idées qui n'en soulèvent pas. Par exemple, une manière d'équivoque qui n'est jamais éclaircie, suffisamment du moins, gêne presque constamment le lecteur. C'est une sorte de confusion, préméditée ou à demi inconsciente, de l'esprit germanique et de l'esprit anglais. On dirait que l'un et l'autre est exactement le même. Tout auteur qui comprend bien l'esprit anglais est tout de suite considéré comme un bon introducteur en France de l'esprit germanique. Rousseau est Anglais parce qu'il est Germain et préparateur de goût germanique parce qu'il est Anglais. Diderot, dans le même paragraphe, est qualifié de tête anglaise et de tête allemande. Décidément est-il Allemand? est-il Anglais? On dirait presque que, comme pour Mme de Staël, il y a une littérature septentrionale et une littérature méridionale, sans plus, et que le Midi fait bloc, et le Nord bloc également. M. Texte sait mieux que moi qu'il n'en est rien, que la littérature anglaise a son esprit, très particulier, très national, et que la littérature allemande, depuis Lessing, et même avant, a le sien, très national, tout de même. Dès lors reste à expliquer comment des hommes qui avaient fait l'éducation de leur esprit en Angleterre ont si bien préparé l'introduction chez nous de l'esprit allemand.

— Ils nous détachaient du Midi, me dira-t-on; c'est toujours cela. — Préparation toute négative, répondrai-je, et qui ne paraît pas devoir suffire. Que comprendre (un peu) Shakespeare mène à s'engouer d'Ossian, je l'admets approximativement. Mais que s'engouer de Richardson conduise directement à comprendre Gœthe, je l'admets moins. Les rapports, s'ils existent, sont bien éloignés. Une preuve, c'est que Mme de Staël, adoratrice de Richardson, ne me paraît pas avoir beaucoup compris Gœthe. Il y a bien là un point faible. C'était, aussi bien, le point faible du sujet lui-même. Il fallait y faire porter tout l'effort de l'argumentation, y concentrer l'armée des preuves; l'auteur me paraît l'avoir plutôt dissimulé que fortifié. C'est de bonne tactique plutôt que de bonne guerre.

Autre affaire moins importante, mais qu'il fallait cependant tirer au net : pour rattacher bien fortement la littérature du XIXe siècle à Rousseau et par lui à « l'esprit septentrional », il fallait nous montrer

que de Rousseau à Chateaubriand il y a chaîne continue, ou plutôt que du goût pour Rousseau au goût pour Chateaubriand il y a suite ininterrompue. Or cette chaîne, en vérité, paraît ne pas exister, cette suite n'est pas bien évidente. Entre Rousseau et Chateaubriand il y a toute la littérature de la Révolution et de l'Empire, laquelle n'est pas *Rousseauiste*, n'est pas anglaise, n'est pas germanique, n'est pas septentrionale, est purement classique, purement vieille France, purement vieux jeu, est même en pleine réaction contre Rousseau (notez que déjà André Chénier déteste le génie anglais autant que le détestent Lebrun et Delille).

Et cette littérature a été goûtée pendant vingt-cinq ans, ce qui n'est pas un laps tout à fait négligeable; elle a été très goûtée; elle a été le « goût français » — qu'est-ce que vous voulez? — pendant un quart de siècle, et même un tiers. Il faut au moins en parler. Il faut nous dire, si vous voulez, que cela n'est qu'extérieur et décoratif, que sous cette littérature officielle la grande influence septentrionale continuait à couler sourdement pour reparaître au grand jour et s'étaler magnifiquement dans le romantisme. Il faut nous servir la métaphore de la perte du Rhône. Il faut enfin nous donner des raisons douteuses, mais non pas négliger l'objection comme insignifiante, et de Rousseau à Mme de Staël, et de Mme de Staël au romantisme, ne vouloir rien voir. Il y a eu quelque chose dans les interstices.

A la vérité, il y a eu, si l'on veut l'appeler ainsi, un premier romantisme français de 1750 à 1780 (et c'était même le second; car j'en ai toujours vu un de 1615 environ à 1640). Et puis contre le romantisme de 1750 il y a eu, vers 1780, une réaction, très forte, représentée d'une certaine façon par les anti-larmoyants et les anti-sensibles : Chamfort, Louvet, Laclos; d'une autre façon par les poètes classiques : Lebrun, Delille, et les poètes ultra-classiques jusqu'à en être néo-grecs et ronsardisants : André Chénier. Cette réaction a duré jusqu'en 1815. Remarquez que Chateaubriand lui-même ne rompt pas avec la littérature classique. Il aime les tragédies de Voltaire: il les cite tout le long du *Génie du Christianisme;* et, pour les vrais classiques, comme Corneille et Racine, je n'ai pas besoin de rappeler qu'il les adore. A vrai dire, celui-là, il n'a besoin de rompre avec personne, parce qu'il embrasse tout. Il est néo-grec dans les *Martyrs*, il est moyenâgeux dans le *Génie du Christianisme*, il est ossianesque dans *Velléda*, il est germanique dans *René*, et il est exotique dans les *Natchez*, sans compter les aspects de son talent que j'oublie, parce qu'on oublie toujours une dizaine d'aspects du talent de Chateaubriand. Chateaubriand, c'est bien à lui qu'on peut appliquer le mot de cosmopolite littéraire; il est si cosmopolite, qu'il est le cosmopolitisme à lui tout seul. Mais enfin il n'a pas rompu avec la littérature classique, française absolument, et il ne faudrait pas en faire un septentrional. Il est beaucoup plus grand que cela.

Il n'y a donc pas, de Rousseau au romantisme, cette filiation régulière, cette généalogie nette et incontestable que le talent de M. Texte s'exerce à établir et dont il nous donne l'illusion. La question, comme toutes les questions littéraires, est plus complexe et elle est moins... soluble qu'il ne paraît au premier abord.

Mais qu'importe encore? Nous savons assez que les théories littéraires sont un art de grouper les faits pour les faire voir sous une nouvelle lumière et à un point de vue nouveau, ce qui permet *de les connaître une fois de plus*. Or cela est utile et nécessaire pour les connaître mieux. D'abord il y a du vrai, et plus de vrai que de faux, à mon avis, dans les considérations générales de M. Texte; et ensuite n'y eût-il rien de vrai, il resterait encore un tableau de la littérature française au XVIIIe siècle en face d'un tableau de la littérature anglaise au même temps, et rien n'est instructif et de nature à exciter l'esprit et fécond en idées nouvelles de toutes sortes comme un pareil travail. — Et il resterait encore le talent de M. Texte, qui est un des plus lumineux, des plus délicats, des plus distingués et des plus vigoureux de ce temps-ci. Ce livre est un de ceux qu'il y aurait véritable maladresse à ne pas lire et grande perte à ne pas avoir lu.

ÉMILE FAGUET.

L'ILE

Nouvelle.

J'eus toujours pour mon père un sentiment de haute vénération. C'était un grand vieillard grave, dont le regard était si lucide qu'il atteignait directement l'âme et si impérieux qu'il fallait pour le soutenir presque de la témérité. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais prononcé une parole injuste: il parlait peu, d'une façon concise et courte, mais décisive; il disait ce qu'il voulait dire, simplement et ce qu'il voulait dire importait.

Mais, si déférente que fût mon attitude envers lui, je l'aimais bien plus que je ne le craignais, parce que j'avais compris, sous ces dehors un peu âpres, quelle vivacité de bonté, quelle tendresse toujours en alerte se cachaient! Bien qu'il eût pris un soin jaloux à ce qu'ils me fussent celés, je savais de lui des actes admirables et de très noble sacrifice. Mais il lui eût été infiniment pénible qu'on y fît en sa présence la plus lointaine allusion, et il eût détesté l'impudent

dont l'indiscrète sympathie se fût signifiée en éloges. Il désirait peut-être que sa vie contînt du mystère, un mystère qui lui donnât un prix ignoré et dont il eût le droit d'être heureux à l'écart, sans avoir à subir l'insulte d'une admiration d'homme.

De tels traits de caractère élucident et justifient le sentiment de tendresse un peu héroïque que j'éprouvais pour mon père. Devant lui je me sentais humble et fier en même temps de mon humilité. J'aurais été joyeux d'avoir mérité son estime pour des raisons analogues à celles qui lui avaient conquis la mienne; et si les méditations fréquentes que je consacrais déjà à l'ordonnance future de ma vie se teintaient parfois de mélancolie, c'est que, pour m'être imprudemment comparé à lui, la certitude m'était née — invincible — de mon indignité.

*
* *

Ce fut alors qu'un grand bonheur m'advint, qui en même temps était le malheur essentiel : je rencontrai celle que je *devais* rencontrer.

Elle s'appelait Lise, avait de grands yeux douloureux, d'une tristesse contagieuse ; on sentait que leur souffrance n'avait point une cause passagère, mais qu'ils reflétaient quelque chose d'éternel. Je ne pus empêcher mon cœur d'élancer vers cette pauvre fille de grands élans de pitié, de cette pitié tendre d'où devrait naître vraiment tout amour humain : sinon l'amour est orgueilleux d'êtres qui croient se suffire !

Elle me remercia en m'aimant et de ce jour je sentis que peu à peu mon âme désapprenait toutes les affections antérieures ; je me détachais de ceux que j'avais aimés, pour ne pas apporter à Lise une tendresse déjà mutilée ; je ne voulais rien garder par devers moi, puisque je me donnais à elle : aussi, sans pitié pour les miens, sans inquiétude du chagrin dont j'allais aggraver l'âge de mon père, je désertai la vieille maison familiale et me réfugiai dans un quartier perdu de la ville, où je vécus avec Lise, obscurément.

*
* *

La vie ne nous fut pas clémente. Je dus, pour des salaires dérisoires, m'astreindre à des besognes sévères, dont mon orgueil d'autrefois saignait cruellement. Le jour, j'initiais de jeunes mondains aux subtilités du droit civil et de la législation comparée ; le soir, sous la lampe désolée et jusqu'à des heures déshonorantes, je me dégradais à recopier, *de ma plus belle ronde* (ma clientèle aristocratique en exigeait la promesse), d'innombrables manuscrits, systèmes de métaphysique générale, romans psychologiques de telle Françoise-les-Bas-bleus, traités d'occultisme, etc. Ces tâches m'excédaient. Parfois, saturé de fatigue et traversé d'une colère, il m'arrivait d'envoyer rageusement tous les manuscrits contre les murs et de me sentir soulagé, comme s'ils en eussent ressenti une douleur physique ; j'allais même jusqu'à souhaiter que, selon des lois mystérieuses de sympathie, les auteurs par contre-coup éprouvassent quelque chose de ma violence ; mais il suffisait d'un regard de Lise pour que la vilenie de mon acte m'apparût et que la honte me prît d'un tel emportement. N'était-ce pas comme un reproche direct à la pauvre petite, un reproche grossier et bas, de ce que je pouvais en ce moment souffrir pour elle ? Et je la savais si délicate, d'une tendresse si inquiète et susceptible, que je ne pouvais songer sans larmes à toute la peine dont par ma faute son cœur devait être secrètement désolé.

Alors je m'agenouillais devant elle ; je lui prenais les mains qu'elle avait menues et charmantes ; je lui demandais pardon avec une grande sincérité de repentir ; je lui jurais que je n'étais coupable au fond que d'impatience, que je l'aimais avec une tendresse infinie... Elle ne répondait jamais, souriait d'un sourire lointain et résigné, et doucement ses lèvres m'absolvaient. Ah ! si ma vie contient quelques minutes où j'ai mérité, s'il est des moments où mon âme s'éleva et fut de quelque prix, c'est alors que je les pourrais découvrir, en ces temps de jeunesse où j'ai aimé Lise d'un amour désintéressé jusqu'au sacrifice ! Car pour lui obtenir de la joie, pour lui procurer un bonheur même passager, j'aurais consenti de longues souffrances dont nulle plainte n'eût déshonoré le caractère sacré !

*
* *

Lise parfois évoquait le souvenir de mon père. « Mon ami, disait-elle, vous m'aimez, et vous m'aimez si noblement que si je n'avais pour vous qu'une affection reconnaissante, je sens qu'elle serait ingrate. Heureusement je vous aime, et ce n'est pas moi qui vous reprocherai jamais votre conduite. Pourtant je crains ; je ne suis pas inquiète simplement parce qu'il est tout naturel de craindre lorsque l'on aime : ce serait vous faire injure ; près de vous, de quoi prendrais-je ombrage ? Toutefois je ne puis oublier rien de ce que vous m'avez confié, et rappelez-vous le caractère de ces confidences secrètes ; je sais quel sentiment rare et puissant de vénération vous a inspiré, vous inspire encore votre père. Je n'ignore point le culte intérieur que vous lui avez voué. Quand je suis entrée dans votre vie, vous vous êtes donné à moi, spontanément et tout entier ; vous n'avez pas voulu que je connusse la tristesse d'un partage. Vous n'avez rien distrait de vous-même pour qu'aucun regret ne pût me venir d'aucune sorte.

« J'ai accepté, avec quelle joie, vous le savez ; mais

je ne suis pas sans appréhension. On n'a pas impunément eu pour un être les sentiments que vous avez éprouvés pour votre père. Bientôt vous verrez! Son souvenir vous hantera, deviendra pressant, exigera que vous vous expliquiez. Vous croirez vous interroger: c'est lui qui vous interrogera. Vous chercherez à vous justifier; vous essaierez de le convaincre; vous vous efforcerez d'emporter son approbation et de mériter son estime. Ce jour-là, mon ami, proche peut-être, je serai loin de votre pensée, sinon de votre cœur; l'image de votre vie antérieure s'opposera à celle de notre vie présente, et je ne suis pas certaine qu'involontairement sans doute un regret, mais un regret... »

J'interrompais toujours Lise avec une brusquerie amicale : je l'invitais à ne plus tenir de pareils propos, outrageants pour ma tendresse et que j'avais conscience de n'avoir point mérités! De fait, s'il m'arrivait de songer à mon père, c'était bien plus pour le braver à distance que pour m'humilier puérilement devant lui. Son approbation m'était indifférente: son blâme m'eût fait hausser les épaules: il me suffisait que je fusse satisfait de moi. Je me félicitais d'ailleurs d'avoir rompu toutes attaches familiales et de m'être évadé d'un milieu nécessairement hostile. Jamais, si j'avais continué à vivre près des miens, je n'aurais aimé Lise comme elle le devait être! Ma mère sans doute m'eût gravement offensé, et celle aussi que j'avais choisie! Elle se fût permis à son égard et sans la connaître des paroles blessantes dont j'eusse souffert et que je n'aurais pas supportées; elle m'eût, je le prévois, blâmé sans cesse et sans discrétion. Mon père, lui, eût gardé le silence, mais un silence sévère et contraint, plus pénible mille fois que les criailleries maternelles. Il eût recherché l'écart et se fût sauvé de moi, comme pour m'épargner, par un raffinement déplaisant de générosité, son mutisme accusateur. Aussi me savais-je gré d'avoir évité toutes ces tortures morales dont Lise sans doute eût subi le contre-coup.

Toutefois, moi aussi, je craignais. Mais loin de redouter comme Lise que le souvenir de mon père vînt à me faire regretter la vie d'autrefois et m'engageât à la reprendre, c'était au contraire la perspective d'une entrevue possible avec mon père que je ne pouvais envisager sans ennui. Si je le rencontrais quelque jour inopinément... On a beau avoir conscience d'agir dans la plénitude de son droit, quand l'exercice de ce droit a entraîné de la souffrance pour quelqu'un de vraiment cher, il faut avoir l'âme robuste pour ne pas sentir en soi je ne sais quelle honte métaphysique! J'avais peur de le revoir! je craignais de le retrouver *autre* que je ne l'avais laissé, autre à cause de moi, différent à cause de ma désertion prolongée. Je m'effrayais à l'avance des ravages que dès l'abord je pourrais constater et dont je me sentirais responsable; j'imaginais en tremblant l'aspect soudain de cette chère vieillesse aggravée! Ah! s'il pouvait venir sur moi d'un pas qui attaque, le verbe haut et le geste hostile, comme je me sentirais heureux, soulagé, innocent; comme je respirerais à l'aise et reprendrais sans remords une attitude combative! Mais je *savais* bien qu'il ne m'apparaîtrait pas ainsi, avec des yeux menaçants et clairs: je les prévoyais au contraire ternis, éteints, ayant perdu leurs belles certitudes et leur assurance d'autrefois, amortis, teintés de tristesse et chargés d'ombre mélancolique! Je devinais qu'il m'apparaîtrait avec des yeux que je ne lui aurais jamais vus, des yeux nouveaux, inconnus et dont il me devrait la détresse; des yeux qui diraient : « Nous t'aimions ; nous t'aimions tendrement et nous avions avec courage accompli notre tâche pour mériter en retour ton affection : tu nous l'envies et nous la refuses. Pourquoi nous as-tu abandonnés, à nos âges? que t'avions-nous fait? Nous ne vivions que pour toi, et tu es parti! Ta mère et moi sommes de pauvres vieilles gens à qui la solitude est lourde : maintenant que tu nous as volés de toi, quelle est notre raison d'être et pourquoi nous défendrions-nous de mourir? Ah! mauvais, mauvais enfant, pardonné malgré tout, quelle misère d'âme nous te devons, à toi que nous avions si jalousement choyé, que nous espérions près de nous, en hôte patient et pieux de nos vieillesses! Il a suffi d'une femme pour faire de toi le plus impitoyable des ingrats et rendre ta mémoire insensible au souvenir de longues années pourtant de sollicitude et d'amour! »

Aussi craignais-je la rencontre de ces yeux justiciers à l'égal d'un désastre. Qu'avais-je à répondre et mon silence devant leurs reproches muets n'eût-il pas été le plus irrémédiable des aveux? Et si je me laissais attendrir, mon amour pour Lise n'était-il pas gravement atteint et ses appréhensions justifiées?

*
* *

Il était donc naturel que je prisse de savantes précautions pour éviter que mon père découvrît notre retraite. Nous habitions un quartier lointain et je ne me rendais à mes occupations que par des chemins détournés. Pendant longtemps je m'étais imaginé que des gens avaient été embauchés pour retrouver nos traces et chaque soir, en rentrant, je tremblais d'apercevoir mon père en conversation véhémente avec Lise dont les yeux seraient fatigués par les larmes. Chaque soir, en constatant la vanité de mes craintes, je respirais plus librement, comme si soudain l'atmosphère fût devenue légère, eût acquis une subtilité exceptionnelle. J'embrassais Lise avec reconnaissance, en homme heureux que ses

sots pressentiments ne se trouvassent pas justifiés.

Il se peut que mes parents et les gens de ma connaissance aient jugé sévèrement ma conduite et m'aient infligé les épithètes les moins indulgentes : je l'ignore, mais ce que je sais et certifie, c'est que cette période de ma vie est la plus grave, la plus austère dont j'aie souvenance. Dans ces jours vraiment difficiles, je me liai avec moi-même, je fis tout doucement la découverte de mon âme, et j'appris à vivre avec moi. Jusque-là je m'étais méconnu ; j'avais contracté l'habitude charmante de me prodiguer au hasard des circonstances et des sociétés, de me dépenser sans compter comme si je possédais un cœur inépuisable. A partir de ce moment, voué par un amour réel à l'existence solitaire, je m'efforçai de me ressaisir, de me concentrer, de me retrouver ; je fus économe de mes pensers et ménager de mes exaltations ; longuement je me révélai à moi-même et utilisai le silence.

Lise était heureuse de ces dispositions nouvelles à la vie intérieure et méditative ; elle les respectait, n'exigeant pas de ma tendresse qu'elle s'attestât par des discours ou des protestations ; elle se savait mon unique souci, le seul être capable de remplir l'existence sévère où je m'étais résolu. Aussi ne me reparlait-elle plus de mon père, désireuse maintenant de m'épargner d'inutiles mélancolies. Malheureusement je n'avais pas conservé la belle quiétude des premiers jours ; je ne me dissimulais pas que l'*événement* aurait lieu et que j'en serais cruellement éprouvé ; j'avais la certitude morale, une certitude arrêtée et indestructible, que je me retrouverais tout à coup en sa présence et que mes tactiques les plus ingénieuses ne feraient que reculer, sans parvenir à le conjurer, un fait *moralement* nécessaire

*
* *

Il se produisit en effet à quelque temps de là, et si mon émotion fut violente, je dois avouer que je ne ressentis aucune surprise. J'y étais préparé depuis de longs mois ; chaque jour je m'attendais à cette rencontre, étonné, le soir venu, qu'elle se trouvât encore différée, heureux de ma déception escomptée, irrité aussi, puisque j'avais conscience de ne bénéficier que d'un délai...

Un matin, je me trouvais assis dans une voiture publique, tout au fond, l'attention confisquée par la lecture d'un journal, quand je perçus confusément d'abord l'arrêt du véhicule, puis un remue-ménage, ce va-et-vient hâtif des gens qui se lèvent et cèdent leur place aux nouveaux arrivants. Sans même avoir levé les yeux, j'eus l'intuition immédiate de *sa* présence ; je compris qu'il venait de s'asseoir en face de moi, qu'il m'avait vu et qu'il me regardait. Je sentis ce regard sur moi comme s'il eût été matériel. Non, non, ce n'était plus le même qu'autrefois, j'en avais l'impression directe, et mes imaginations pessimistes ne m'avaient pas trompé : je pressentais toute la détresse dont il s'était alourdi... Mais je n'eus pas le courage de me dérober plus longtemps : je repliai le journal et j'osai regarder.

En ces minutes excessives où la sensibilité surmenée jouit de dons privilégiés et d'une faculté d'intuition suraiguë, on *voit* instantanément tout un détail de choses qui échapperaient à de minutieuses et patientes enquêtes. Pour la première fois, mon père m'apparut vieux ; ses mains desséchées et maigries se tenaient appuyées contre le bec de la canne, à laquelle elles communiquaient un tremblement nerveux ; elles venaient à hauteur de la bouche, comme si elles eussent reçu la consigne de cacher le menton et le bas du visage. Le chapeau couvrait le front et projetait sur les joues une ombre mortuaire ; les yeux seuls apparaissaient, vivants et pitoyables, accusateurs et désolés, inoubliables.

Je les considérai longuement et j'en soutins la tristesse avec une sorte de volonté héroïque ; nous nous regardions sans colère, graves et résignés, comprenant que nous n'avions rien à nous dire, que nous nous étions expliqués à distance, silencieusement, et que nous étions simplement parmi les milliers d'individus qui vivent la même heure terrestre, deux êtres qui souffraient de s'être aimés, comme il arrive à presque tous. Nous eûmes le respect réciproque de notre angoisse, et lorsque nous fûmes arrivés, nous prîmes chacun le chemin déplorable où notre activité était engagée, nous perdant cette fois pour jamais, décidément, sans céder à la tentation tyrannique de nous retourner, pour mesurer la distance grandissante dont s'accroissait progressivement la séparation définitive.

*
* *

Lorsque je me trouvai seul et que ce fut irrévocable, je me précipitai comme un fou dans le premier café : je comprenais brusquement que je venais d'assassiner mon père. C'en était fait, assurément ; avant huit jours, cet homme devant qui je me serais agenouillé et que je vénérais jusqu'à l'adoration, serait mort, mort de m'avoir perdu, mort par ma faute que je ne sentais pas ma faute ! Mais enfin, l'univers entier pouvait m'absoudre et les lois éternelles des mondes me justifier, je n'avais pas le cœur suffisamment énergique pour supporter sans remords cette effroyable causalité !

Aussi n'hésitai-je point, et de ce café de hasard partirent vers des amis sûrs quelques lettres suppliantes, ne souffrant ni délai ni refus, les sommant de me confier sur-le-champ tout l'argent dont ils

pourraient disposer. J'étais décidé à ne pas vivre un jour de plus dans l'atmosphère criminelle de cette ville et à libérer de ce ciel malsain mes prunelles parricides !

Le soir, il fallut reparaître devant Lise et avouer. Je la pris entre mes bras, et tout en la tenant serrée contre moi : « Ma chère Lise, dis-je, il faut que tu m'aimes infiniment, sinon qui me justifierait? Mon âme a encouru des responsabilités onéreuses : aide-moi à les supporter. Dès demain, nous partirons vers des terres nouvelles : je ne veux plus, je ne puis, respirer ce même air, me réjouir du même soleil que *lui*. Avant huit jours, mon père ne sera plus, j'en ai la certitude inexorable, et je ne consentirai pas à vivre ici la minute précise qui l'emportera. *Changeons l'heure :* loin de cette ville lamentable, les rapports des choses seront déplacés, et qu'au moins la nuit nous enveloppe et nous dissimule à ses derniers regards, s'il les fixe vers nous dans la lumière occidentale. »

Lise eut la discrétion de respecter ma douleur sans tenter de l'amortir par des paroles qui eussent été inefficaces. Silencieusement, ainsi que je l'en avais priée, elle commença les préparatifs du départ. Cependant que je m'absorbais en moi-même et m'hypnotisais à me regarder souffrir, elle rangeait des choses familières, pliait, ficelait, empaquetait, troublait de la poussière respectable. J'avais l'égoïsme paresseux des gros chagrins : je la laissais faire, toute seule, goûtant une joie despotique à sentir autour de moi un esclavage volontaire et ce zèle excessif !

Est-il cécité plus misérable que celle des orgueilleux qui se complaisent dans leur détresse comme s'ils étaient toute la souffrance et constituaient le deuil total de l'univers? Je ne vis rien et ne *voulus* rien voir; je ne daignai pas remarquer, ce soir-là, son extraordinaire pâleur; je ne consentis pas à discerner dans ses yeux le remords évident et tragique de sa complicité. Pendant cette longue soirée, cependant qu'elle travaillait à délivrer la petite chambre de l'ordonnance de nos habitudes, elle s'infligea à mon insu une torture morale d'une violence inouïe dont je n'eus pas le plus léger soupçon. Sinon, n'aurais-je pas été frappé, frappé jusqu'au cri, des ravages instantanés et décisifs causés dans cette petite âme fragile par le brusque désespoir où je m'étais emporté? Mais je ne vis rien, je ne voulus rien voir; je m'étais isolé, comme si mon chagrin m'eût conféré une dignité inestimable et brusquement séparé de tous les êtres humains, même de l'être à qui je me devais; et je la laissai mystérieusement renoncer à elle-même, se désintéresser de la vie, accomplir le suicide moral qui atteint dans ce qu'elle a d'essentiel la volonté de durer.

* * *

Le lendemain, nous nous embarquions au Havre. La traversée, pendant les premiers jours, fut le plus épouvantable des supplices. Lise et moi restions des heures entières sur le pont, accoudés, les yeux accaparés par l'horizon admirable et l'âme en apparence endormie au rythme des vagues, mais en réalité ne voyant rien, n'entendant rien, prisonniers de nos pensées que nous devinions en nous pressantes et toujours en éveil. Nos silences se prolongeaient indéfiniment, nul de nous n'ayant le courage d'en rompre le sortilège. Parfois nous nous surprenions brusquement à nous regarder, comme si nous eussions été des criminels qu'affole l'obsession d'une image !

Déjà pourtant la pauvre petite souffrait d'une toux inquiétante, et je me sens aujourd'hui gravement coupable, car j'ai l'impression d'avoir pris alors un plaisir monstrueux à rendre son mal irrémédiable en lui infligeant injustement sa part des tortures morales que j'endurais.

La troisième nuit, elle me pria de rester auprès d'elle sur le tillac; elle assurait ne pouvoir dormir et éprouver le besoin de se sentir enveloppée d'air frais, toute baignée d'ombre saline. Le contact de l'oreiller lui était devenu insupportable, comme si sa chaleur eût désengourdi en elle des images assoupies dont il valait mieux respecter la torpeur. Et, cependant que soufflait le vent du large, elle me prenait la main et me remerciait de ma bonté pour elle, parlant avec volubilité pour m'empêcher sans doute de remarquer les quintes brusques qui par moments saccadaient son verbiage.

J'étais inconscient ! Je ne m'apercevais de rien, uniquement préoccupé des deuils que j'avais laissés derrière moi, insoucieux du deuil plus grand que j'autorisais à mes côtés; ce fut cette nuit-là sans doute qui déposa silencieusement sur les épaules de celle que j'avais tant aimée le manteau larmé d'étoiles de la mort.

Le cinquième jour, elle était si faible que j'entrevis la vérité; je lui parlai sévèrement, et d'un ton courroucé lui intimai l'ordre de ne quitter point sa cabine. Il était bien temps ! Elle se mit alors à pleurer avec une expression si navrée, si désespérée, si dernière, que, devinant soudain l'imminence du dénouement, je n'eus pas le cœur de lui refuser cette suprême joie. Nous montâmes sur la passerelle; je l'assis dans un large fauteuil d'osier et enveloppai son frêle corps de lourdes couvertures inutiles.

A ce moment un soleil royal incendiait la mer ; les vagues semblaient onduler sous une coulée d'or en fusion ; on eût dit la gloire d'un Sardanapale s'effondrant avec tous les trésors d'un peuple dans la rouge horreur d'un brasier !

Lise, loin de s'émerveiller, loin de se réjouir du faste solaire, paraissait interdite, comme si l'insolent épanouissement de la lumière l'eût blessée ; elle portait la main à ses yeux pour les préserver sans doute et leur épargner l'éclat excessif de l'heure. « Mon ami, me dit-elle en se penchant vers moi, cette allégresse sensible de la nature autour de moi m'atteint comme une offense: pourquoi toutes ces choses exultent-elles ainsi ? on dirait qu'elles fêtent ma mort prochaine. Pourtant je ne les gênais guère ; elles n'ont point de raison de m'en vouloir. Je veux tout doucement fermer les yeux et ne plus rien voir d'extérieur. En cet instant, le seul spectacle qui m'attire est celui de mon âme, parce qu'elle est pleine de vous. Toutefois, pour adoucir ces minutes extrêmes, cependant que je songerai, je serais heureuse, mon ami, de respirer quelques fleurs amies dont le parfum indulgent rendra peut-être à mes pensées la sérénité qu'elles n'ont plus. »

Ce souhait était puéril : toutes terres étaient à des distances, et si les matelots, en partant, avaient emporté quelques bouquets emblématiques de la terre natale, ils étaient maintenant séchés, épars et sans parfum. Aussi ne répondis-je rien ; mais le sentiment de mon impuissance à satisfaire ce vœu d'enfant gâtée et à lui procurer cette joie finale m'accabla si profondément que sur sa petite main fébrile je posai mes lèvres pieuses et pleurai silencieusement.

*
* *

Mais tout à coup elle me dit : « Sens-tu ? sens-tu cette ardeur pénétrante dont toute l'atmosphère vient de s'imprégner? On dirait que respirent près de nous des plantes inconnues et divines, écloses subitement pour moi, parce que je désirais endormir mon chagrin. Oh ! elles me réjouissent et me consolent ; elles m'apportent sans doute les dernières pensées de ton père, mon ami ; sois certain, sois certain qu'il nous absout ; car je sens soudain une grande paix intérieure. »

Je gardai le silence : elle venait d'évoquer une fois encore le souvenir de mon père ; je comprenais brusquement toute l'étendue du mal que j'avais fait, involontairement sans doute, mais qui n'en était pas moins réel. A la même heure peut-être agonisaient les deux seuls êtres que j'eusse aimés ici-bas, et c'était moi qui les avais tués l'un par l'autre ! Et je restais seul, abandonné d'eux, dans un monde inconnu, avec une âme vieillie et pesante de souvenirs. |

« Sens-tu, reprit Lise, sens-tu, mon ami? J'ai l'impression que c'est son pardon lointain que le vent m'apporte ; car il n'y a pas de fleurs ici ; d'où nous viendraient ces parfums de tendresse s'il ne les envoyait vers nous, *volontairement?* »

Et je vis alors seulement qu'une île imprévue et ignorée des vigies venait de surgir des profondeurs océaniques, porteuse de flores étincelantes, destinées évidemment à rendre douces et paisibles les dernières minutes de celle que j'avais aimée et à l'assurer, au moment où se fermaient ses yeux, de l'indulgence, de la bonté, de la bienveillance des mondes.

ROMAIN COOLUS.

EN SAHARA (1)

Notes de voyage.

DU SÉNÉGAL AU TIRIS (*suite*).

Lever à cinq heures.

— Allons, Mahmadou! Faut partir!

C'est Idris-Sar qui secoue le brave laptot à pleins bras.

— *Doul!* répond Mahmadou furieux (*doul*, en langage sénégalais, est un fort vilain mot).

— Abdallah, ouste! les *djemels* (2)!

Mais Abdallah s'en est allé ronfler en quelque coin, derrière quelque monticule. Impossible de le retrouver. Omar-Semba est envoyé à sa recherche. Un quart d'heure, après, il revient, remorquant le chamelier. Je prends ma figure de service, j'élève la voix de deux tons et de ma bouche sort la plus verte des semonces. Le coupable, à qui Mohamed traduit mes paroles, baisse la tête, mal à l'aise, inquiet, cherchant un trou pour fourrer dedans, tout à la fois, et sa propre personne et sa honte. Enfin j'ai fini de parler : on demande pardon, on promet de ne plus recommencer, d'être à l'avenir un modèle d'exactitude. Et l'incident est clos.

— Abdallah, ouste, les *djemels !*

Les *djemels* arrivent à la queue-leu-leu, dégingandés, ahuris, l'air bête et doux, le mufle violemment tiré en avant par la longue corde passée dans la narine gauche.

Lents, ils se couchent près des marchandises rangées au préalable. Mais à peine ont-ils fini de fourrer leurs longues pattes sous leur ventre aux côtes en saillies, que les voilà exhalant au ciel d'interminables plaintes contre cette dure loi de travail que l'homme leur a imposée.

Et c'est bientôt à en pleurer dans le campement, tant la douleur de vivre est imprimée en caractères visibles sur ces honnêtes faces de caméliens.

On s'approche : ils soupirent sourdement ; on les touche : ils soupirent avec fracas ; on juche, en équi-

(1) Voir la *Revue* des 20 et 27 juillet et 3 août 1895.
(2) Les chameaux.

libre, sur leur gibbeuse échine deux sacs de cotonnades : ils gémissent lamentablement; on ajoute à ces deux sacs deux autres sacs, et alors, c'en est trop, la coupe déborde. Lamentations, gémissements, soupirs vont *crescendo* et se terminent par de véritables explosions de désespoir.

Que si votre égoïsme naturel a permis au chef d'escorte d'ajouter à chaque charge un colis d'un poids variant entre 5 et 10 kilogrammes... Alors, contemplez votre œuvre. Les pauvres victimes affalées dans le sable n'ont même plus la force de se plaindre. A peine un gloussement — gloussement est ici le terme exact — s'échappe de leur gorge serrée. L'atavisme des longs siècles de servitude, destructeur des volontés, s'appesantit sur eux...

« L'atavisme des longs siècles de servitude... »

Oh! que voilà une belle phrase, mais combien fausse!

Si un observateur, quelque jour, tenté d'ajouter une page au livre de Grandville, prenait pour sujet d'études le chameau, que d'erreurs n'aurait-il pas à relever!

— C'est le plus docile des ruminants de la création, lui diraient ceux qui ne les ont guère connus que le dimanche au Jardin des Plantes.

— Oui, répondrait-il, le plus docile, à condition qu'il ne fasse que ce qu'il veut bien faire.

— C'est le plus susceptible d'attachement...

— Erreur! Il ne connaît personne, pas même l'indigène qui lui donne à manger soir et matin.

— En tout cas, il n'a point de rancune. Jamais il ne se souvient de mauvais traitements infligés.

— Eh! eh! ne croyez pas ça! Voulez-vous un conseil? Prenez vos précautions quand vous êtes près de lui... un coup de dent est si vite donné.

— Vous ne nierez point son courage?

— Au contraire, je le nie. Qu'un homme s'avance dans sa direction la main levée et vous le verrez tortiller son long col et rouler de gros yeux ronds épouvantés.

— Alors il lui reste, au moins, des qualités physiques. Il résiste merveilleusement à la fatigue; il est vigoureux, sobre.

— Couci-couci. Tout cela a été bien exagéré. On n'a pas craint d'affirmer que le chameau pouvait rester huit jours sans boire et sans manger; qu'il lui était aisé de porter 300 ou 400 kilogrammes et de faire, avec ce poids considérable, des marches quotidiennes de 50 à 60 kilomètres.

Un ancien consul d'Angleterre au Maroc, M. Gray-Jackson, est même allé plus loin. Il a donné une preuve de sa prodigieuse naïveté en affirmant qu'un méhari (1) avait dévoré la route de Saint-Louis à Mogador en une semaine. Soit un total de 525 lieues. Soit 75 lieues par jour.

Il convient de couper court à tous ces racontars.

Un chameau ne peut pas rester plus de cinq jours privé d'eau et de nourriture. Fréquemment, il nous est arrivé, en cette exploration, de passer quatre jours sans trouver de puits et de pâturages. Au bout de soixante heures nos malheureuses bêtes faisaient pitié. Elles ne marchaient plus; elles se traînaient, — les pattes molles, l'œil atone.

Mourant de soif, nous aussi, nous voulions corser les étapes. Impossible. Les plus affaiblies s'écroulaient dans le sable avec leurs faix. Nous étions obligés de les débâter et de les abandonner sur le chemin. Nous en avons perdu cinq de cette façon.

Est-ce à dire qu'elles étaient trop chargées? Nous étions loin, cependant, des poids fantaisistes indiqués plus haut. Ce n'étaient point 400 kilogrammes qu'elles portaient, mais 170 — y compris le cavalier. (Les Maures ne dépassent jamais 150 kilogrammes, et encore, quand ils veulent obtenir de grandes vitesses, diminuent-ils de cent livres, au moins, le poids total.)

Nous n'ignorons pas que certains animaux, d'une espèce particulière, produits de sélection raisonnée, tels ceux du Sénégal qui servent au transport de l'arachide dans le Cayor, sont capables de fournir une somme de travail beaucoup plus considérable. Mais on voudra bien tenir compte de ce fait : c'est que les conditions d'existence diffèrent.

D'un côté — en plein désert — privations continuelles, souvent marches forcées à toute heure du jour et de la nuit; de l'autre côté, au contraire, — dans le Cayor, — repos assuré après le temps de labeur, bonne herbe tendre recouvrant le sol sans discontinuité, bonne eau bien claire jaillissant des puits creusés à toutes les étapes...

Et maintenant est-il nécessaire de reparler de la docilité du chameau?

Oui, car cette docilité est passée, avec la sobriété dudit chameau, à l'état de proverbe.

Un exemple prouvera que ce proverbe, comme bien d'autres proverbes du reste, est complètement faux.

Nous nous sommes arrêtés, tout à l'heure, je crois, à ce moment précis où nos coursiers venaient d'être chargés. Il ne s'agit donc plus, à cette heure, que de les mettre sur pied.

Eh bien, vous allez voir comme cela va être facile!

Je choisis, comme type, ce grand carcan roux qui paisiblement rumine à peu de distance de la tente :

De petits mots doux. — Rien.

Des caresses. — Rien.

Un coup de pied. — Insensibilité absolue.

Un coup de bâton sur le dos. — Mépris parfait.

(1) Chameau coureur.

Un grand coup de soulier dans le ventre. — Indifférence méprisante.

... A la fois sept coups de pied, sept coups de bâton sur le dos, sept grands coups de soulier dans le ventre. — Même attitude superbe de dédain.

La sale bête s'est plongée le nez dans le sable et renifle bruyamment. Bonnival soutient qu'il l'a vue hausser les épaules.

C'est alors que Mohamed furieux, à bout d'arguments frappants, se décide à employer les grands moyens : une gerbe de paille enflammée sous la queue...

En France, les ânes les plus têtus ne résistent pas à un pareil traitement. Ils se lèvent, comme lancés par un ressort, poussent un temps de galop et s'en reviennent faire amende honorable. Mais les dromadaires du Sahara sont plus stoïques que les ânes de France.

Scævola — ainsi l'avons-nous nommé — ne sort pas de son immobilité farouche. Sa peau grésille, elle va cuire, elle va rissoler — et Il (permettez que j'emploie un I majuscule pour le désigner) ne pousse même pas le cri de grâce.

Que faire? Le décharger, puis le recharger en ayant soin de répartir son *excédent de bagages* sur ceux de ses camarades animés d'intentions meilleures.

Ce qui est fait aussitôt. Ci, une heure de perdue.

De la sorte allégé, le protestataire ne fait aucune difficultés pour se relever, — parbleu, il ne porte presque plus rien! — et, encore tout fumant, il s'en va, de lui-même, reprendre sa place en file indienne.

Après cet exemple se trouvera-t-il encore des personnes assez osées pour soutenir que le chameau est un animal docile?

***

...Ouf! Tout est achevé. Nous jetons le coup d'œil du maître sur les fardeaux amarrés.

Qu'est-ce? L'un penche à gauche; l'autre penche à droite. Un troisième dodeline de la base, prêt à s'effondrer.

— Tu connais bien, me dit notre patron de caravane, en haussant les épaules, que noirs pas savoir travailler, pas savoir faire autre chose que planter mil et manger couscous... Allons, Omar, Mahmadou! Et cette méchante cuisinier qui est là qui me regarde!... Tu connais bien que c'est pas droit!... Faut remettre tout ça sur grand bosse *djemel*.

— Moi avoir appris à faire cuire viande mouton et poulet, à faire cuire civet lièvre et omelettes.... Moi pas avoir appris à faire cavalier... observe, fort judicieusement du reste, Idris Sar.

— Tu vois, s'écrie tragiquement Mohamed, cette mauvaise noir!... Tout le temps me chercher raison! Dis lui donc qu'il me *garde* tranquille!

— Idris, je te défends de parler ainsi à ton chef.

... Les faix ont été remis en place, Abdallah a attaché les chameaux à la queue les uns des autres pour ne pas être obligé de les surveiller constamment dans leur marche. Chacun s'est installé du mieux qu'il a pu sur le dos de sa bête.

Et j'ai donné le signal du départ.

La caravane quitte le rivage de la mer pour s'enfoncer en l'intérieur des terres.

... Passé le marigot de Oualalan. L'aspect du pays reste le même. De grandes étendues herbeuses sur un sol uniformément plat. Mais bientôt ce sol se boursouffle; des collines essaient de se former.

Une remarque en passant : comme il y a toujours connexion entre les accidents topographiques et la constitution du sous-sol, on en peut conclure qu'en cette région, les changements résultant des bouleversements de l'écorce terrestre n'ont pas été nombreux. La même roche s'étend à des kilomètres et à des kilomètres dans l'Est et dans le Nord. Si nous creusons un trou nous constatons qu'aucune modification ne se devine en cette masse compacte. Rien qu'une épaisseur de sable gréseux....

Nous escaladons maintenant quelques dunes — car les dunes, signe caractéristique du désert, commencent déjà à se montrer aux portes du Sénégal — et nous retombons dans cette *brousse* jaune qui s'ouvre en sillons sous nos pas...

Quel est celui qui a eu la malencontreuse idée de faire halte au bord de ce petit étang formant suite au marigot de Oualalan?

Bonnival prétend que c'est moi : moi je prétends que c'est Bonnival. Il est difficile de nous accorder. Tellement difficile que, maintenant encore, nous continuons à nous accuser réciproquement.

Ah! c'est que la nuit que nous avons passée au bord du petit étang en question comptera pour une des plus abominables de notre existence. Songez que de 8 heures du soir à 4 heures du matin, des légions pressées de moustiques n'ont cessé de se ruer sur nos malheureuses personnes, et que le sang a coulé, tant les piqûres étaient profondes et répétées.

Le seul Abdallah n'a rien senti. Fortuné Abdallah!

.... Impossible de séjourner sous la tente. Nous nous étendons avec nos hommes devant le feu allumé pour écarter les lions rôdeurs, et, la pipe aux dents, en des apothéoses de fumée, nous essayons de chasser l'ennemi.

Efforts vains...

Heureusement, il nous reste Mahmadou-Dialo. Mah-

madou-Dialo, le troubadour et la gazette de l'escorte, nous fera prendre notre mal en patience.

Je le prie de nous raconter une histoire. Et Mahmadou obéissant nous en raconte quatre. Et parmi ces quatre, une toute d'actualité, que je vais à mon tour vous raconter.

Comment Bon Dieu fit « mousquites ».
par Mahmadou-Dialo.

Y a passé bien longtemps, bien longtemps, noirs ouoloffs avaient grand roi. Lui grand roi s'appelait Abdoulaye-Diop. Il était fort — plus fort que tous autres hommes... Craignait pas crocodiles, pas serpents, pas lions... Quand voyait lion, lui prenait lion sous le bras et portait lion mouri dans rivière...

Abdoulaye-Diop était pas méchant. Mais il avait gagné tant force qu'il avait gagné aussi beaucoup fierté.

Un jour dit Abdoulaye : « Moi avoir peur rien ce qu'a fait Bon Dieu ! »

Bon Dieu, entendu. Va sur terre en pays ouoloff, habillé vieux marabout avec boubou déchiré et grand bâton.

Bon Dieu entre dans case Abdoulaye.

— *Salamalec*, Abdoulaye-Diop !

— *Alamalec-Salam*, dit Abdoulaye-Diop.

— Je suis, dit Bon Dieu, marabout bien vieux, beaucoup fatigué. Sais que toi, Abdoulaye, homme fort. Veux-tu porter mon sac jusqu'à paillotte là-bas? »

Abdoulaye prend sac. Mais ponvait plus marcher parce que sac bien lourd — plus lourd que tout.

Alors Bon Dieu dit :

— Suis Bon Dieu, venu te voir; pourquoi toi as dit avoir pas peur de tout ce qu'avait fait moi?

Abdoulaye-Diop dit :

— Salamalec, Bon Dieu! Suis poussière devant toi. Moi avoir pas dit pas avoir peur de toi, Bon Dieu, moi avoir dit avoir pas peur de tout ce que toi avoir fait, Bon Dieu!

Bon Dieu fâché. Il envoya gros tonnerre, ponm... poum!!... gros éclairs, gros vent. Mais Abdoulaye pas eu peur.

Alors Bon Dieu envoya trois gros lions pour manger Abdoulaye. Mais Abdoulaye prit trois gros lions et fit mouri étouffés.

Alors Bon Dieu mit gros serpents qui faisaient : xi, xi, xi, avec langues feu. Mais Abdoulaye tira couteau et coupa serpents.

Alors Bon Dieu envoya trois hommes grands, grands, plus grands qu'Idris sur Omar et Omar sur Mohamed. Mais Abdoulaye fit mouri tous trois.

Alors Bon Dieu envoya beaucoup petites bêtes avec ailes qui faisaient en volant en l'air: zi, zi, zi... à Abdoulaye. Abdoulaye donna coups de poing, coups de pied, petites bêtes piquèrent Abdoulaye; Abdoulaye mit feu à herbes, petites bêtes firent zi, zi, zi, plus haut et piquèrent Abdoulaye; Abdoulaye beaucoup fâché coucha par terre, petites bêtes piquèrent toujours plus Abdoulaye.

Abdoulaye figure pleine sang, — comme chef Bonnival qui est là, — embrassa poussière sable et demanda pardon à Bon Dieu.

Bon Dieu remonta ciel — mais oublia petites bêtes.

Et c'est à cause Abdoulaye qu'y a *mousquites* sur la terre, conclut le bon Mahmadou.

Ouatil, où nous campons depuis deux jours, c'est encore le vaste steppe herbeux déjà vu.

C'est, au bord d'un marigot qui se déploie en arc de cercle, gagnant vers la mer, une quarantaine de feux disséminés.

Mohamed est ici chez lui — et il nous fait en grande pompe les honneurs de sa demeure.

Sa demeure : celle de tous les Maures de qualité. Une grande tente en poil de chameau frangée d'étoffes bariolées, masquant le soleil. Par terre une natte sur laquelle on s'accroupit; deux coussins de cuir... un large coffre en métal cachant le « capital espèces » de la famille : ambre, corail, pièces de guinée... puis, pêle-mêle, entassés, les vivres pour de longs mois : sacs de riz, sacs de mil, pains de sucre, grandes poches en peau de mouton contenant de petits bâtonnets gris, durs comme de l'os, qui ne sont autre chose que de la viande de chameau séchée à l'air... des calebasses pour faire le couscous; la selle du maître de céans, — en bois d'acacia recouvert de maroquin rouge; la selle de la maîtresse de céans, très large, très plate, surmontée d'une espèce de baldaquin en cotonnade bleue...

Et voilà, très exactement dressé, l'inventaire du « mobilier » acquis à tout habitant du désert que la fortune n'a pas dédaigné de combler de ses dons.

Trois genres de commerce ou d'industrie leur assurent cette fortune :

1° La récolte de la gomme et la culture du dattier;

2° L'élevage;

3°... L'utilisation à bon compte de la main d'œuvre esclave...

Nous reviendrons, en un chapitre spécial, à l'étude de ces lois économiques et sociales auxquelles obéissent toutes les tribus du Sahara.

Il y a là matière à fort curieuses observations... Et puis, peut-on savoir?... En ce moment, où nous cherchons tous, plus ou moins bêtement, un remède au mal de vivre, peut-être trouverons-nous, dans les douars des Oulad-Bou-Seba quelque formule, quelque éclaircie de civilisation dont nous pourrons tirer avantage?...

Il est certain que ces gens-là — captifs compris — sont parfaitement heureux,

Et que nous ne le sommes pas, nous !

Ils ne demandent rien, eux, tandis que nous demandons beaucoup de choses, nous !

Vaut-il mieux simplifier l'existence au point de la faire tenir tout entière dans la possession d'une jolie fille, d'une pipe de tabac et d'un plat de riz?...

Ou vaut-il mieux, au contraire, « brûler » cette même existence... la rendre, chaque jour, plus inquiète, plus gênée, plus incertaine du lendemain, acceptant aujourd'hui ce qu'on refusait hier ou *vice versa*, courant à la recherche d'émotions et de sensations neuves, de progrès jamais tenus?

C'est là le problème de l'humanité.

Et ce problème, vous pensez bien que je me sens fort peu capable de le résoudre...

J'aurais voulu vous présenter à Souadou, la première femme légitime de Mohamed-Amar, ainsi qu'à Fatimedou, la seconde femme légitime du susdit. Mais cela m'est impossible. Nous ne nous appartenons plus.

Le bruit de notre arrivée dans le village s'est répandu et tout le monde tient à nous venir voir. Notre tente est bientôt envahie par une foule de pouilleux, mendiants de toutes espèces et de tous sexes. Ils s'accroupissent autour de nous, devant nous, derrière nous, à gauche, à droite...

Ils s'accroupissent autour de nous et nous regardent. Ce sont des gaillards sordides, repoussants, avec leurs cheveux toujours en révolte, leur barbe taillée à la diable, poil de-ci, poil de-là... et, par-dessus tout, cette invraisemblable couche de crasse qui recouvre leur corps, à jamais vierge d'ablutions... n'en déplaise à Mahomet... Ils nous regardent et se mettent à rire, découvrant des dents blanches, seul luxe de propreté que leur dégoûtante personne se permet d'avoir.

Et nous les regardons, nous aussi... Et savez-vous qu'il y a de fort beaux types parmi ces écœurants bonshommes? Taille moyenne, bien prise, membres un peu grêles, mais nerveux et si finement attachés! mains et pieds de statues antiques, bouche aux ourlets correctement dessinés, nez droit, et, éclairant le tout, deux yeux noirs très durs que l'on devine inaccessibles à la pitié.

En leurs guenilles nouées autour du torse, pieds et jambes nus, ils évoquent ces pasteurs de la Bible que Gustave Doré a fait revivre. On les voit tels qu'ils devaient être quarante siècles auparavant, nomades comme aujourd'hui, errant au gré du désir de leurs troupeaux...

Et c'était une joie pour nous de les observer, de les immobiliser, en deux traits de crayon, dans des poses non étudiées. C'est que, chez le Maure, il y a un artiste, un artiste à l'état brut... Chez ce demi-sauvage, pour qui la reproduction de la nature animée est un crime religieux, chez ce demi-sauvage, cependant, l'idée plastique existe intuitive, inconsciente.

Voyez ces quatre drôles, là-bas, près de cette grande dune de sable... Voyez-les fièrement drapés dans leurs loques... Et comme ils ont su se grouper avec pittoresque !

Ici il est rare qu'un peintre soit assez sûr de lui-même pour trouver, de suite, sans tâtonnements, l'attitude qui convient le mieux à son modèle. Là-bas il semble qu'une parcelle de cet art qui sertit dans la pierre l'Alhambra et les blanches mosquées de Stamboul soit restée en eux. Et quand processionnellement, à la chute du jour, ils suivent le marabout qui, les mains levées au ciel, va faire *Salam*, ils sont, sans le vouloir, un magnifique tableau...

Oh! ce *Salam!* Comme c'est bien la prière qu'on peut prier dans le désert — simple, nue et grande comme lui.

Je les revois encore s'agenouillant à la chute du jour, alors que le disque du soleil élargi troue le ciel d'une plaie saignante.

Le visage tourné du côté du Levant à travers l'immensité éparse devant eux, les fils de Mohamed communient de pensée avec leur Père.

Allah! Allah! Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est le prophète de Dieu!

Lents, ils se lèvent et, extasiés, étendent les bras... Puis, en un mouvement brusque leurs genoux se cassent, et ils tombent le front dans la poussière... Et cette chute symbolise le néant de la vie, elle montre que le germe de tout est en cette poussière et que poussière nous-mêmes nous nous fondrons bientôt dans l'infinité de ses atomes...

A trois reprises, c'est ce même élan furieux d'humilité. Mais soudain il semble que leur attitude a changé ; tout à l'heure, chétifs, vacillants ainsi que brisés par quelque formidable puissance, n'est-ce pas une force nouvelle qui les agite maintenant? Le regard est assuré, le geste dominateur, les mains épandues semblent vouloir étreindre un monde... Minute suprême où les prières de tous les croyants ont pu arriver jusqu'à Lui.

... Minute suprême... à peine une minute... Le fatalisme qui enclone toute cette race est revenu. *Salam* est fini.

D'un pas d'automates, tous ont tourné le dos au Prophète pour aller s'accroupir dans le sable. Machine humaine au ressort de volonté brisé par ce soleil impitoyable qui incendie encore l'horizon, par cette *hamada* figée dans le calcaire des âges dévoniens, par

ce Coran grossièrement enluminé que quelque *moudden* psalmodiera tout à l'heure jusqu'à la nuit.

J'ai parlé de la femme, tout à l'heure. J'y reviens.

La femme est peut-être encore plus sale que son compagnon d'existence.

Jolie pourtant, malgré ses poux. Plutôt petite, potelée, visage arrondi, yeux bien fendus, cheveux abondants, dents éblouissantes... Malheureusement elle engraisse très vite. A vingt-cinq ans, c'est le plus souvent un fort imposant monument sur la massivité duquel le chameau, quelque philosophe plein de résignation qu'il soit, jette un regard inquiet — quand il doit la transporter avec sa progéniture.

La femme, en pays saharien, est sans conteste la plus assommante, la plus absorbante, la plus insupportable moitié du genre bimane supérieur; et la galanterie, avec elle, est toujours jeu de dupe.

Mettez bout à bout l'avarice de Shylock, la gloutonnerie de Falstaff, le toupet d'Artaban, et vous n'aurez qu'une idée très approximative des légers défauts constituant l'état d'âme d'une Mauresque.

L'homme consent, parfois, à de rares intervalles, à vous laisser en paix.

La femme, jamais. Elle est là devant vous, vous regardant. Et de s'agiter, et de se démener, et de sourire, et de tendre la main en répétant à satiété l'éternel :

« *A Thêné :* Donne-moi ! donne-moi ! »

— Tonnerre ! s'écrie Bonnival, elles surgissent plus nombreuses que les sables de leur désert. En voilà tout un défilé maintenant ! Gare de dessous !

... L'une montre sa gorge : elle veut un collier : l'autre montre ses cheveux : elle veut un peigne ; la troisième se passe à fréquentes reprises la main sous le nez ; traduction : un flacon de senteur quelconque; une autre se frotte énergiquement le visage : elle réclame un savon... — Voilà, au moins, un cadeau utile. — Puis c'est une avalanche, une grêle, une trombe de demandes de pipes, — car elles fument comme des « cent-gardes », — de fil, d'aiguilles, de soie, de tabatières, de tabac en feuilles, de sucre, de biscuits, etc., etc.

Et ça n'est point fini. Les enfants s'en mêlent. Et ce sont, pour ces affreux petits êtres, des rasoirs, des bracelets, des couteaux... que sais-je encore ? Il y a de quoi en devenir névropathe.

« La patience est la fleur de l'homme, » s'est écrié un jour le Prophète.

Mon avis est que, en prononçant ces paroles, le Prophète n'a pas montré qu'il avait fait de la psychologie de ses compatriotes et futurs coreligionnaires une étude approfondie.

« Une fleur », c'est bien peu. N'est-ce point tout un « bouquet » qu'il aurait dû dire ?

Il faut, comme écrivait dans le grand siècle Mme de Sévigné, que je vous conte une petite historiette qui est très vraie et qui vous divertira fort... à mes dépens.

J'avais cru reconnaître, à une heure de chemin, vers l'ouest de notre campement, la présence de nombreux cailloux ferrugineux.

Des cailloux ferrugineux... Rien que de très commun, dira-t-on... Oui, sans doute, mais ceux-là étaient stratifiés en si bizarres formes qu'ils pouvaient passer, à la rigueur, pour intéressants à recueillir.

Donc, un matin, je me dirigeais vers le lieu de mes recherches pétrographiques.

Je fais cinq, six, sept kilomètres sans trouver trace de cailloux ferrugineux.

Me suis-je donc égaré ? Bast, tant pis, je tâcherai de rectifier ma route tout à l'heure... Et je continue.

Grosse faute. Je m'éloigne de plus en plus du but à atteindre. Ce que voyant... d'escalader dunes sur dunes — tant et si bien qu'enfin, moulu, fourbu, rompu, je finis par dénicher mon fameux gisement de pierres.

Grosse faute encore. Ces masses de sables métallifères, coagulées en prismes, semblables, toutes proportions gardées, aux aiguilles basaltiques, et aussi cet admirable spectacle de l'immense steppe qu'au loin la mer frange de blanc... tout cela m'absorbe à tel point que je ne vois pas le soleil, déjà prêt à me quitter.

La nuit sous les tropiques arrive vite. Une heure après, Phébé a pris la place de Phébus. Et moi, pauvre diable, je patauge dans une demi-obscurité détachant toutes choses ambiantes en reliefs fantastisques.

Fichtre ! mais c'est que je commence à ne plus avoir envie de rire du tout !

M'orienter ? De quelle façon ?... J'ai été assez stupide pour ne pas prendre au départ la position du camp ; je n'ai pas de boussole. Et les astres, c'est bien trompeur !

L'étoile polaire, cette providence des marins de Jules Verne et des trappeurs de Gustave Aimard, l'étoile polaire me jette un coup d'œil engageant. Je suis l'étoile polaire... Et je viens me buter contre un des bras du grand marigot de Ouatil, large en cet endroit de plus de 600 mètres.

Je reviens sur mes pas, pestant, jurant, me criblant d'invectives plus injurieuses les unes que les autres. Éreinté, je marche toujours — et je ne sens plus la fatigue. Où vais-je ? A l'aventure : en droite ligne, en rond, en zigzag.

Je marche pour ne pas me refroidir — car la température est fraîche.

Et la nuit gagne de plus en plus. La lune joue maintenant à cache-cache avec les nuages. D'énormes

gibbosités noires d'ombre se découpent sur la terre, cependant qu'au loin le marais salant d'Ouatil paraît plus blanc, d'une blancheur éteinte, mystérieuse de sépulcre.

Et un silence profond, accablant d'immobilité lourde, règne, — un silence profond que seul trouble, par instants, le murmure enveloppant, comme rythmé, de la brise se perdant dans les hautes tiges...

Et voilà que soudain mes inquiétudes si grandes s'en sont allées. Je sens si peu la vie autour de moi, que je suis tout étonné de vivre encore moi-même. Il me semble que je fais partie de ce grand tout si accueillant, si reposant...

Voyant bien l'inutilité d'aller plus loin, je m'étends sur le sable; des poignées de longues herbes arrachées me servent de couverture.

Je sommeille à demi inconscient en tout ce vague...

Quand de longs hurlements me réveillent en sursaut. Chacals et hyènes passent et repassent à dix pas de ma cachette, me flairant sans doute. Leurs gros corps gris se suivent pressés... J'en compte dix, j'en compte vingt... Et je n'ai rien pour me défendre, ni fusil, ni revolver... pas même un couteau.

Mais à quoi bon insister davantage?

Trois heures du matin. L'aube commence à paraître. En route vers l'Est...

Tout à coup, après une interminable marche, au sommet d'une colline, j'aperçois Mohamed-Amar et son fidèle lieutenant El Boïte, juchés sur le même dromadaire.

Les suivent Bonnival et une partie de l'escorte.

Tous en un appareil guerrier qui m'intrigue : fusils sur les genoux, revolvers dans les fontes. Pourquoi tant de précautions en plein jour?

On me dit que le pays est loin d'être sûr, qu'on a eu peur qu'au bord de la mer, sur le chemin de Portendik, je me sois fait assassiner par quelque mécréant.

Bien mieux, il paraît qu'un lion et sa moitié m'ont suivi à la piste durant une partie de la nuit.

Si non e vero...

Mon brave camarade vient enfin me serrer la main. Il semble plus fatigué que moi. Voilà plus de huit heures qu'il me cherche. Je devine ses angoisses...

Juste le temps de manger un biscuit, et, en selle ! Nous rentrons à Ouatil.

Sous la tente, le thé fume dans les bouilloires. Mes hommes boivent à mon heureux retour.

— Eh! eh! fait Mahmadou-Dialo, en son langage intraduisible... Eh! eh! y a pas bon coucher tout seul dans sables...

— Y a pas bon, répètent les quatre laptots en chœur. Toi pas malade, au moins?

— *De det* (1).

— Tu penses bien, se croit obligé de dire Mohamed, si chef avait mouri, moi aurais attaché grosse pierre à mon tête pour noyer dans marigot...

La « grosse pierre », c'est de l'exagération. Mais ce qui est plus vrai, c'est que le pauvre homme, durant mes longues heures de disparition, passa de longs moments d'inquiétude. A chaque instant, m'a-t-on répété depuis, il soupirait :

— Si lui perdu, que va dire monsieur Gouvernor?

Et Bonnival d'augmenter encore ses transes en ajoutant :

— Et le ministre ? Que va dire le ministre?

— Tu penses ministre mettre moi en prison?

— Sûrement.

— Lei-Lei Allah ! Mohamed Rassoul!!!

... Et ce fut la première fois, peut-être, qu'on eut ce spectacle, bien fait pour étonner, d'un musulman priant son Prophète de conserver la vie à un chien d'infidèle...

G. Donnet.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Les souvenirs du général Du Verdy du Vernois sur la guerre de 1870-71.

Le général du Verdy du Vernois, ancien ministre de la guerre, descendant d'une ancienne famille française, émigrée, avec tant d'autres, en Prusse, après la révocation de l'édit de Nantes, publie ses souvenirs de la guerre de 1870-1871 dans la revue berlinoise *Deutsche Rundschau*, confidente habituelle des morceaux à sensation, et qui eut, on s'en souvient, les prémices des fameux cahiers de l'empereur Frédéric III.

En vrai soldat, le général, sans s'attarder à aucun détail préliminaire, entre immédiatement dans le vif de son sujet. Il était en voyage d'études, — comme volontaire, et pour son propre profit, — avec l'Académie de guerre, qui faisait des études stratégiques en Poméranie, au moment où commencèrent à circuler les nouvelles relatives à la candidature Hohenzollern et à l'effervescence qui s'en était suivie en France.

On ne s'en préoccupa pas beaucoup tout d'abord, en Prusse, paraît-il, encore que la guerre avec la France fût, d'après le général, regardée comme à peu près inévitable, depuis 1866; mais on ne croyait pas à son imminence, en cette occasion. Le roi, on s'en souvient, était à Ems; le monde officiel avait

(1) Particule négative en langage ouoloff.

quitté Berlin, et la plupart des officiers du grand état-major voyageaient à l'étranger ou se reposaient en congé, dans leurs familles.

Cependant, le 15 juillet, la situation se corsant, l'Académie de guerre est rappelée à Berlin, et Verdy du Vernois s'empresse de regagner son poste, poste des plus importants, car son titulaire avait pour mission, dans l'entourage immédiat de de Moltke, de s'occuper de tout ce qui concernait les agissements et les mouvements de l'armée française, alors que Bronsart de Schellendorf tenait sous sa direction les opérations militaires allemandes, et que Brandenstein prenait soin des étapes et des transports.

Le général du Verdy était donc placé pour bien voir et pour bien suivre tout ce qui se passait au grand état-major, et c'est à ce point de vue que ses Souvenirs sont particulièrement curieux. Les personnages, militaires ou civils, de l'entourage du roi, ou du cabinet de Bismarck, voire de l'état-major du prince royal, ne nous ont fait grâce d'aucune anecdote, d'aucun racontar, ni d'aucun « propos de table ». Chez de Moltke, au contraire, les choses se passent plus discrètement, nous dirions volontiers plus mystérieusement, et c'est à ce titre qu'il devient plus intéressant de s'occuper de ce qui se trafique autour du « Grand Taciturne » que de connaître, par le menu, les reparties de « Notre Fritz », les anas de la chancellerie de Versailles et les cancans de la maison du roi.

Un mot du roi, cependant. Comme du Verdy, qui faisait, deux fois par jour, le rapport à Sa Majesté, lui dit, pendant cette période de préparation, que les Français ne franchiraient sans doute pas la frontière, Guillaume se mit à rire, et, pinçant au général le bout de l'oreille, il lui dit, moitié en allemand, moitié en français :

— Ah! jeunes gens, vous voyez tout *couleur de rose*.

Maintenant, on est en route, et le cabinet du grand état-major se compose d'un wagon à trois compartiments, dont un grand, pour l'expédition des affaires, et deux petits, pour le repos et pour les audiences particulières.

A peine a-t-on quitté Berlin que l'on reçoit du cabinet du roi un télégramme, qu'on devra, après inspection, envoyer de la première station où l'on s'arrêtera. Ce télégramme était ainsi conçu :

Sa Majesté pense que la troisième armée, aussitôt que les divisions badoise et wurtembergeoise l'auront rejointe, devra se porter sur la rive gauche du Rhin et attaquer l'ennemi. De la sorte on évitera que celui-ci passe le Rhin à Lauterbourg et menace la jonction de la Confédération du Nord avec les États du Sud.

De Moltke répondit que ce mouvement était impossible et que, jusqu'à nouvel ordre, l'armée resterait sur la rive droite. Or, il est un enseignement à tirer de cet échange de dépêches, à savoir : que l'Allemagne craignait le passage du Rhin par les Français, à Lauterbourg : c'était, on le sait, la pensée de l'empereur, qui voulait, avant tout, séparer de l'Allemagne du Nord l'Allemagne du Sud.

Chemin faisant, on travaillait donc au grand état-major, et quand on avait une heure de loisir, on jouait au whist.

On connaît, dit notre auteur, la prédilection de de Moltke pour ce jeu; et, en vérité, il n'est pas de meilleur délassement, dans le tohu-bohu des affaires, qu'une partie de cartes. Aussi, pendant toute la campagne, n'avons-nous jamais manqué, aussitôt que les circonstances le permettaient, de procurer à notre chef une petite heure de satisfaction. M. de Moltke était un joueur placide. C'était plaisir, lorsque c'était son tour, de voir combien il hésitait. Par moments, il mettait ses cartes sur la table, regardant son adversaire bien en face, et disait : « Il faut pourtant que je sache ce qu'il a dans son jeu. » C'était dit si comiquement, que tout le monde se mettait à rire. Puis, quand le général avait fini par jouer, il se trouvait que sa science physionomique l'avait mis en défaut, et qu'il perdait le coup. Alors, il remettait ses cartes sur la table, levait les bras en l'air, et s'écriait :

— Non! ce que cet homme sait feindre!

Entre temps, on a gagné la première étape. Les trois grands bureaux de l'armée allemande, le cabinet royal, la chancellerie et le grand état-major s'installent à Mayence, d'où Verdy, ne sachant trop où l'on en est, et se perdant dans les dépêches qui arrivent sans cesse des trois armées et produisent une véritable confusion, se met à la recherche du Prince royal. Après un trajet mouvementé, tantôt par un train de bœufs, tantôt sur une prolonge d'artillerie, tantôt sur une locomotive, et souvent à pied, ou juché sur une charrette de paysan, il finit par trouver le commandant de la seconde armée à Spire.

Le prince Frédéric est mécontent; il se croit sacrifié. « C'est en haut qu'aura lieu le grand choc, » dit-il. Et, en effet, les événements semblent lui donner raison, car c'est de Sarrebrück que parvient la nouvelle du premier engagement. Or, ce qui montrera le désordre qui régnait au grand état-major au début de la guerre, c'est que l'affaire de Sarrebrück y fut apprise par un télégraphiste qui s'amusait à converser avec son collègue de cette ville.

Plus curieuse encore est la confusion qui s'établit, pendant quelque temps, à propos des batailles de Forbach et de Wœrth. On croyait à une seule bataille, la première, et les dépêches qui concernaient la seconde se confondaient avec celles venues de Sarrebrück. Il en résultait des contradictions, dans lesquelles on finissait par se perdre. La manière dont tout s'élucida nous sera contée par Verdy :

La nuit fut très agitée. Je venais de me mettre au lit, quand on frappa à ma porte.

— Verdy, êtes-vous là?

Je reconnus la voix du prince Radziwill, aide de camp de Sa Majesté.

En entrant, il me dit que le roi venait de recevoir un télégramme encore plus incompréhensible que les autres, et qu'il l'envoyait me consulter à ce sujet. Nous fîmes vite de la lumière, et, sans prendre le temps de me lever, je lus cette dépêche que je reconnus pour une dépêche tronquée. Cependant, en l'étudiant attentivement, j'en conclus que l'armée du Prince royal avait dû avoir aussi sa bataille, et que celle-ci, comme l'autre, s'était terminée par un succès. Mais où ce fait d'armes s'était-il passé, voilà ce que ne disait pas le télégramme.

Or, comme toutes les positions de cette armée nous étaient connues, nous avions la chance d'éclaircir, par déduction, ce mystère. Je sautai donc à bas de mon lit et m'assis devant la table, où s'étalaient mes cartes.

Entre temps, notre conversation avait réveillé Brandenstein, qui couchait dans la pièce voisine. Il me cria, à travers la cloison :

— Est-ce qu'il y a du nouveau?

— Viens donc, répondis-je.

Il arriva aussitôt, dans le même costume que moi, et nous nous trouvâmes tous trois réunis, penchés sur la même carte, avec une chandelle dans la main.

A nous trois, nous vîmes bien vite que nous n'avions affaire qu'à une moitié de télégramme, — la dernière, — alors que la première n'était point parvenue à Sa Majesté. Mais la nouvelle était si importante, qu'il fallait savoir de suite ce qu'on comptait faire. Nous réveillâmes donc Bronsart, auquel se joignirent quelques autres officiers, et nous allâmes tous chez Podbielsky.

Puis, quand nous eûmes mis ce dernier au courant de ce qui se passait, tout le monde se rendit chez Moltke, qu'il fallut réveiller aussi. Je n'oublierai jamais l'aspect du général, lorsqu'il se dressa sur son lit, sans perruque, éclairé par la lune, et semblant, tout ahuri, se demander :

— Qu'est-ce que me veulent ces gens-là?

Nous lui soumîmes l'affaire, et nous reconnûmes facilement qu'un combat avait eu lieu en Alsace.

Cette nouvelle ne laissait pas que de causer une grande surprise au grand état-major; car, ainsi que l'avait pensé le prince Frédéric, c'était bien « en haut », et en haut seulement, que devait, d'après les prévisions de Moltke, avoir lieu le grand choc. Wœrth fut une surprise pour tout le monde, à commencer par ceux qui s'y étaient engagés. Verdy nous donne l'indication exacte de ce qui se passa, ce jour-là, du côté allemand :

L'avant-garde du cinquième corps, dit-il, poussant une reconnaissance, vit un grand mouvement chez les Français qui, se croyant attaqués, engagèrent l'action. Le devoir de cette avant-garde était de ne pas accepter le combat; mais le général Hartmann, qui commandait les Bavarois, croyant la bataille engagée, se porta, de son propre mouvement en avant, et bientôt tout fut en branle... ce que voyant, le gros de l'armée survint... on sait le reste.

Voilà une version de Wœrth que nous ne connaissions pas. De même, à Borny, toujours d'après notre auteur, de Goltz a marché sans ordre, — Steinmetz aussi. D'ailleurs, le grand état-major est encore loin du théâtre de la guerre, et sans nouvelles, toujours, de ce qui se passe exactement. « Nous apprenons par les autres ce que nous devrions être les premiers à savoir, » écrit du Verdy; et il ajoute : « Notre armée est trop étendue, pour que nous en puissions suivre les détails. »

Le 8 août, le roi est à Hambourg; le 10, il établit son quartier général à Sarrebrück; et, le croirait-on, ce n'est que le 14, à Herny, que les premiers rapports sur Wœrth arrivent au grand état-major. Par contre, on s'occupe de politique dans l'entourage de de Moltke :

On craint, dit du Verdy, que Napoléon, sur de mauvaises nouvelles de Paris, ne prenne la poudre d'escampette, et alors, ce serait ennuyeux, parce que les autres puissances pourraient nous crier : « Halte-là! » N'avons-nous pas dit et répété que nous faisions la guerre à Napoléon, et non à la France? Heureusement que Bismarck et quelques autres seigneurs n'entendent pas de cette oreille-là.

Le 16, pendant qu'on se bat de Gravelotte à Mars-la-Tour, le grand état-major arrive à Pont-à-Mousson; le 17, il visite le champ de bataille, et Moltke est d'avis de recommencer, de suite. Mais le roi n'acquiesce pas à ce désir. On attendra donc au lendemain... Saint-Privat clôt la série des gigantesques combats devant Metz, et, le soir même, les chefs de l'armée allemande regagnent Pont-à-Mousson.

Chemin faisant, Moltke qui, des deux jours, n'était pas sorti de son mutisme, en dehors de ses ordres de service, hocha la tête en jetant un dernier regard sur les plaines ensanglantées et fumantes qui s'étendaient à perte de vue derrière lui : « Les Français, dit-il, se sont trop attardés à Metz; » et, quelques minutes plus tard : « Je viens d'avoir une nouvelle preuve que sur le champ de bataille on n'est jamais assez fort. » Puis, comme ses officiers s'extasaient devant un coucher de soleil radieux qui mettait à la côte de Mousson des tons d'incendie : « Tout est relatif dans la vie; c'est notre victoire qui vous fait admirer ce spectacle; si nous avions été battus, vous le trouveriez insupportable. »

Le premier acte de cette guerre de géants est donc terminé. Le second se prépare, et l'inquiétude est grande sur ce qui va se passer. L'armée française se repliera-t-elle sur Paris, ou attirera-t-elle les Alle-

mands sur un autre point? Au grand étonnement de de Moltke et de son entourage, elle prend le chemin du Nord. Cette marche détruit bien des combinaisons : cependant elle avait été prévue au grand état-major; aussi n'y est-on pas pris au dépourvu. Sedan continuera donc la campagne si heureusement, si inespérément commencée. L'empereur est prisonnier. Et la république est proclamée.

Ce changement n'étonna nullément de Moltke. Il avait, dans un écrit, publié précisément peu de temps avant les événements de juillet 1870, prédit que si la France avait le dessous, c'en était fait de la dynastie napoléonienne. Dans son entourage, la révolution du 4 septembre ne surprit donc personne. Par contre, le chef du grand état-major, aussi bien que ses collaborateurs, furent ébahis de voir la guerre continuer. L'armée de Sedan prenait le chemin de l'exil; celle de Metz était bloquée, réduite à l'impuissance. Vinoy, seul, avait pu s'échapper de la grande fournaise et, dans la pensée des Allemands, Vinoy, c'était tout ce qui restait de la France. Faible contingent, dont on aurait vite raison, en admettant qu'on marchât sur Paris, ce qui donnait beaucoup à réfléchir à M. de Moltke.

Certains de ses officiers conseillaient de se cantonner dans les positions acquises et d'attendre les événements. D'autres faisaient valoir que la possession d'une capitale n'amenait pas fatalement la paix avec la nation dont elle dépendait. Mais de Moltke donna des ordres, et les troupes s'ébranlèrent dans la direction de Paris. Pour toute raison, il indiqua que l'armée, très nombreuse, se nourrirait et s'entretiendrait plus confortablement en s'étendant « dans le riche pays qu'était la France ». Du reste, il pensait, avec du Verdy du Vernois, « qu'une ville comme Paris n'avait pas besoin d'être assiégée ». On l'entourerait simplement; la cavalerie tiendrait le blocus serré, et, « si approvisionnés que pussent être les Parisiens, il ne se passerait pas quinze jours avant qu'ils eussent capitulé ».

Voilà donc le roi et tout son monde, officiel et galonné, en route pour Paris. Vraie partie de plaisir, avec la paix au bout, et la promenade obligatoire sur les grands boulevards. A Reims, on se noie dans le champagne. Du Verdy en bonde sa voiture pour la route; mais on le lui vole avant qu'il y ait goûté. On atteint Château-Thierry, puis Meaux. Les impatients crient : « Paris! Paris! » Mais de Moltke, plus calme, répond : « Vous me prêtez des ailes. Je devrais être à Paris, maintenant. Tout beau! Messieurs; contentons-nous d'arriver près de Paris; nous verrons plus tard comment nous y entrerons. »

Dans la nuit du 18 au 19 septembre, il fit appeler tous ses officiers et leur dit que, contrairement à ses prévisions, de nombreux détachements français se montraient en avant des fortifications, côté nord, de Paris, et que, sans doute, un combat s'engagerait, le lendemain, entre ces troupes et l'armée du prince royal de Saxe, qui s'avançait dans cette direction.

Le chef du grand état-major paraissait très excité. Enveloppé dans sa robe de chambre qui descendait jusqu'à ses talons, il allait et venait par la chambre, dictant des ordres ou donnant des instructions. Sans prendre garde à ce qu'il faisait, il jetait fagot sur fagot dans la cheminée. La chaleur devenait insupportable, et il suait par tous ses pores. Mais il n'en discontinuait pas moins à marcher à petits pas précipités, s'arrêtant à tout moment devant sa table de nuit, où il prenait, par distraction, sa perruque en guise de mouchoir, pour s'éponger.

Le 19, le roi est à Ferrières. On y apprend que l'investissement de la capitale est un fait accompli. Et alors se pose cette question : « Qu'allons-nous faire? »

On hésite. Se bornera-t-on à un siège placide, ou bombardera-t-on Paris?... « Le bombardement, tout le monde le demande; c'est, en Allemagne, une marotte; mais comment s'y prendre?... » Il existe bien un parc d'artillerie derrière Toul; mais Toul résiste encore. D'autre part, « les Français ont des canons qui tirent plus loin que les canons allemands ». Et la distance qui sépare les forts des remparts parisiens! Décidément la besogne est plus dure qu'on ne pensait et dans le moment même, du Verdy, fort angoissé, trace ces lignes, bien instructives pour nous, et qu'il a eu la loyauté de publier avec ses souvenirs, sans y changer un mot :

Nous sommes quelque peu dans la position des Français, en arrivant devant Sébastopol... Et le siège de Sébastopol a duré quatorze mois!... La prise des seuls ouvrages avancés a coûté trente mille hommes, en tués et blessés, aux troupes alliées. Et nous n'avons plus trente mille hommes à dépenser. Bref, en présence d'une place forte de l'envergure de Paris, avec une garnison double des forces que nous pouvons mettre en ligne, et un matériel d'artillerie beaucoup plus considérable que celui que nous pourrions y traîner en six mois, je dis qu'en vertu de toutes les doctrines guerrières admises et reçues, il ne faut pas songer à assiéger régulièrement et à bombarder Paris. Nous sommes, je le répète, pour cela trop faibles; nous ne pouvons investir cette immense ville qu'à grand'peine, et nous n'avons pas les troupes nécessaires pour tenter un coup de force. Peut-être avons-nous quelque intérêt à nous acharner à un fort, ou à deux forts, pour dégager un peu nos soldats du feu continu qui les irrite, qui les harcèle? Peut-être encore arriverons-nous à rapprocher une batterie, par-ci par-là, qui nous permettra de bombarder un coin excentrique de Paris?... Le bel avantage, vraiment!...

Ces mots traduisent l'état moral qui régnait dans les hautes sphères de l'armée allemande. Ils sont

faits pour nous étonner, car nous nous persuadons trop facilement, en France, que nos vainqueurs de la grande guerre ont toujours eu confiance en leur étoile. C'est une erreur, et plus d'une fois ils se sont sentis désorientés et déroutés dans leurs combinaisons. Moltke, le premier, n'a jamais eu pleine confiance en ses opérations. Nous l'avons vu hochant la tête après les batailles sous Metz, suant sang et eau en apprenant un mouvement des Parisiens vers le nord; maintenant, au moment où le siège de Paris va commencer, il hésite encore, il s'interroge, et quand il a pris son parti, se tournant vers son état-major, il dit :

— Messieurs, nous acceptons une gageure, sur laquelle le monde nous jugera, suivant la façon dont elle tournera.

Et, en effet, ajoute du Verdy, nos avant-postes s'étendaient sur une longueur de onze milles, et notre infanterie, devant Paris, comptait tout au plus cent vingt-deux mille hommes. Encore fallut-il en retirer pour appuyer notre cavalerie, demeurée en arrière pour les besoins de la campagne; de sorte qu'en mettant nos hommes bout à bout, on aurait eu, pour cerner la capitale, tout juste un combattant par chaque pas, ce qui n'était vraiment pas assez.

Plus tard, les deux corps laissés à Sedan pendant l'évacuation des prisonniers, la division qui avait assiégé Toul, la landwehr demeurée libre après la reddition de Strasbourg, d'autres forces éparses, et enfin l'armée de Metz, mandée en toute hâte, quand Bazaine se fut rendu, vinrent renforcer les troupes d'investissement et leur donner une consistance qu'elles n'avaient pas jusqu'alors.

Entre temps, le quartier général errait dans la banlieue nord de Paris. Une partie seulement de ceux qui le composaient avait pu trouver place à Ferrières, où était le roi; le grand état-major s'était éparpillé dans les communs, et nombre de hauts personnages, civils ou militaires, se tenaient à Lagny, et même encore à Meaux.

A Ferrières, la vie ne se passe pas aussi agréablement qu'on pourrait le supposer. Le roi dîne à quatre heures, et sa table est si frugale que les officiers invités à s'y asseoir n'ont d'autre idée que de se réunir entre eux à six heures, pour recommencer. Guillaume le savait, mais il en riait, taquinant les uns et les autres à propos de leur *faim grandiose*, qui ne pouvait se contenter d'un seul dîner. En les congédiant, il souhaitait à tout le monde un bon appétit.

Alors commençait le vrai repas du soir, qui se continuait souvent fort tard. Bismarck était l'orateur de la bande. Il racontait histoire sur histoire, et l'on sait que sa verve intarissable, mais d'un goût douteux, toujours, se donna libre cours à propos de son entrevue avec Jules Favre. Le grand état-major en eut les prémices, et la compagnie en fut très égayée. De Moltke, notamment, se montra d'une humeur joviale qui n'était point dans ses habitudes. Son grand plaisir consistait à tremper des morceaux de pain dans un verre de vin qu'il avait devant lui, et à les jeter à la figure de ses favoris. Puis c'était Bismarck qui recommençait des siennes. Il avait voulu acheter la cave de M. de Rothschild ; mais l'intendant lui avait répondu qu'elle n'était pas à vendre ; ce à quoi le chancelier déclara que la façon dont on recevait les Allemands à Ferrières pouvait lui faire supposer qu'on y était à l'auberge. Et, de fait, le séjour au château de M. de Rothschild n'a jamais été fort goûté des hauts seigneurs qui s'y étaient abattus.

Mais soudain, une nouvelle circule, qui fait dresser l'oreille à de Moltke et, en général, à tous les habitants de Ferrières. Un corps d'armée français se forme à Tours. Il se compose de troupes tirées d'Afrique et provenant de divers dépôts. La garde mobile s'exerce et se concentre sur tout le territoire. On signale de tous côtés des nuées de francs-tireurs. Serait-ce vraiment la guerre, la grande guerre qui recommencerait ? Le quartier général n'en peut croire les avis qui lui parviennent, par ses espions, ou autrement, de tous les coins de la France. A Paris, les vivres sont abondants, tandis que, dans la banlieue, l'armée allemande, difficile à ravitailler, manque de tout. Les Parisiens ont pris courageusement leur parti ; leurs forces s'augmentent rapidement ; ils sont capables d'un coup de main...

La situation est tendue ; M. de Moltke ne lance plus de mouillettes à ses officiers, et, le 4 octobre, le roi quitte Ferrières pour s'installer à Versailles, où nous mènera notre auteur, qui, pour le moment, voit tout en noir.

EDMOND NEUKOMM.

LES CONCOURS ARTISTIQUES

Le peintre décorateur Grasset vient d'être choisi par le ministre des Postes et Télégraphes pour dessiner l'image d'un nouveau timbre-poste. D'un autre côté, j'apprends que le ministre des Beaux-Arts désignera lui-même le sculpteur du prochain monument aux morts de 1870-71. J'aime voir en ces deux faits le présage que l'État renonce désormais à mettre au concours l'exécution des ouvrages d'art. Depuis vingt ans l'État et les municipalités ont fait un emploi déraisonnable de ces concours.

Vous entriez chez un sculpteur de votre connaissance. Vous lui demandiez ce qu'il faisait : « Un concours, » répondait-il. — « Quel concours ? » Il allait prendre sur une table ou sur une chaise un

journal spécial, un journal qui se publiait tout exprès pour donner la liste des concours ouverts dans le monde entier aux artistes, avec la mention des prix, délais, etc. Il mettait l'ongle sur l'un d'eux. C'était celui qu'il avait entrepris. Vous l'interrogiez alors sur la conception du sujet mis au concours. — « J'ai deux conceptions, répondait-il. L'une que je garde pour moi parce qu'elle ne flatterait pas assez le goût du jury; l'autre, banale, que j'exécute parce que c'est cela qu'il faut faire, voyez-vous, pour plaire aux gens de ce pays. » En sortant de chez l'artiste vous étiez édifié sur les concours en général.

Le concours a dû être inventé par des gens qui avaient le cerveau scientifique. Leur grand défaut, on le sait bien, est de raisonner sur l'âme, sur l'inspiration humaine, comme sur des formules algébriques, et de procéder sur elle comme les chimistes sur une matière gouvernable. Quoi de plus simple? ont-ils dû se dire. Nous prenons cent hommes qui s'exercent sur la même branche de l'art. Nous leur donnons, pour plus de commodité, le même sujet à traiter. Premier concours. Deuxième concours, s'il le faut. Troisième concours. Les matières qui ne sont pas pures s'éliminent ainsi: et le diamant enfin s'isole, le diamant, c'est-à-dire l'artiste idéal qui devait se rencontrer pour cette œuvre. Faute du diamant, le concours est nul. Eh bien, on le recommencera!

Ce n'est plus un concours, c'est une expérience. Pour voir les fruits qu'elle a donnés, parcourez nos places publiques, faites votre tour de France, entrez dans les hôtels de ville et examinez-en la décoration. Même quand elle est signée d'un homme de talent, on s'aperçoit qu'elle reflète non pas le caractère de ce talent, mais celui des conseillers municipaux qui ont commandé cette decoration. Cet art est à leur image. Pourquoi? parce que des deux conceptions qui s'étaient formées chez l'artiste dont je vous ai parlé plus haut, c'est la plus vulgaire qui a pris forme.

Une œuvre d'art se ressent toujours des préoccupations étrangères qui ont embarrassé sa création. Or le concours est une de ces préoccupations étrangères. Un sujet imposé, cela ne vaut jamais rien. Même s'il répond à vos aptitudes, il est imposé, cela suffit. Il ne vient pas de vous. Vous ne savourez pas l'orgueil de l'avoir tiré des profondeurs de votre être. Vous n'êtes pas le maître de ce sujet. C'est vous qui êtes son subordonné. Il vous enchaîne par l'évocation des concurrents et du jury. Il paralyse ces esprits fiers, originaux, qui aiment se retirer bien loin des autres. Or pour la postérité il n'y a que ceux-là qui comptent. Ce qu'il y a de scolaire et par conséquent d'éprouvant dans un concours leur répugnera toujours. Ils craindront de ne pas être appréciés à leur valeur. Ils craindront de ne pas être primés.

Cette mésaventure est arrivée à Dalou entre autres. Il avait concouru pour le monument de la place de la République. Et c'est triste de rappeler qu'on osa préférer à son projet la grossière infatuation qui se dresse en bronze sur cette place. Dans un concours Rodin serait vaincu d'avance. Dubois ne livrerait pas son travail à temps. Ils sont de ces gens qui, dans un wagon de chemin de fer, auront toujours la plus mauvaise place. Le concours est une forme de la concurrence: et ils n'ont pas le sens de la concurrence. Renan qui ne l'avait pas davantage disait : « Il y a longtemps que j'ai renoncé à monter en omnibus. Autant de numéros qu'il y avait avant et après le mien, je laissais passer par politesse. Et les employés me prenaient pour un voyageur pas sérieux. »

Renan partait de cette observation et de bien d'autres pour démontrer que les mœurs démocratiques n'étaient point son fait. Pourquoi donc y soumettre les artistes? Quelle contradiction d'exiger d'eux qu'ils soient originaux et de les passer, au moyen d'un concours, à un jugement comparatif! Où est la base d'une comparaison entre des gens dont la grammaire même est différente? Tant qu'on est tout jeune, que l'esprit n'a pas pris son pli, c'est l'assouplir que de l'obliger à s'exercer sur des sujets qui ne seront peut-être pas plus tard dans sa nature. Mais après trente ans, trente-cinq pour les retardataires, des artistes exposant sur un sujet donné, dans une salle d'exposition publique, font la plus disparate des cacophonies. On ne sait lequel entendre.

Le jury se réunit pour juger. Or d'une réunion d'hommes, fussent-ils éminents, il ne sort jamais qu'une opinion moyenne. Napoléon Ier a dit avec raison que lorsque trois ou quatre généraux se consultent pour savoir quel parti prendre dans une situation militaire critique, ce n'est jamais l'avis de salut qui prévaut. Car cet avis salutaire est excessif comme la situation même. Cet avis expose à une trop lourde responsabilité. En art, c'est la même chose. En art, ce sont les excessifs qui l'emportent en gloire. Ils l'emportent bien rarement dans une consultation de jury.

En résumé, l'aberration des concours artistiques provient d'un esprit d'équité étendu jusqu'où il ne faut point. Il provient de l'appel, louable en soi, qu'on a fait depuis 1870 à tous les désirs de s'instruire et de produire. « Le prix au plus méritant! » Mais on ne s'est point avisé qu'il y avait quelque présomption à distribuer des prix dans un certain ordre d'idées rares, et que c'était encourager aussi la présomption des ignorants et des artistes incomplets, de leur dire : « Accourez avec le fruit de vos veilles, Bon ou mauvais, il sera exposé. Nous voulons que tout le monde puisse s'assurer que notre port est un port franc ouvert à toutes les marchandises. »

Le patriotisme local aidant, ç'a été une débauche de concours artistiques. Pas une sous-préfecture qui n'ait eu le sien à l'occasion duquel la faveur et l'intrigue, qui devaient être enrayées par le fait même du concours, se sont donné carrière tout aussi largement; — plus largement même, car au lieu d'un seul dispensateur de l'ouvrage d'art, il y en avait autant que le jury comprenait de membres. Je sais une municipalité qui pour un monument de place publique avait choisi son sculpteur. C'était un enfant du pays. C'eût été un crime contre la patrie locale que de désigner un étranger. Toutefois, ne convenait-il pas de respecter les traditions démocratiques? On ouvrit donc un concours pour la frime. On berna des sculpteurs du dehors qui ne savaient pas, qui avaient pris le concours au mot. C'est à ces hypocrisies que peut conduire le respect des traditions.

A l'École des Beaux-Arts, l'an dernier, ce respect a conduit à une exposition de projets de timbres-poste qui était presque un déshonneur pour cet édifice. En entrant, séduit par une pancarte à la porte, on passait devant la belle copie de la Cléopâtre de Tiepolo par Comerre et on arrivait devant des images où la France libératrice et émancipatrice était symbolisée par des femmes en général ordurières. Cela paraissait sortir d'un asile d'aliénés. Les projets raisonnables, on ne les distinguait point. Ils étaient noyés dans le délire ambiant. Il a fallu cette frappante démonstration pour qu'on ouvrît les yeux sur le vice inhérent aux concours artistiques et pour qu'on revint au bon sens qui consiste à confier une commande à l'artiste qu'on en sait capable.

ÉDOUARD CONTE.

THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE. — *Les Faux Bonshommes.*

Il me semble que la Comédie-Française, en adoptant les *Faux Bonshommes*, a fort bien rempli la partie de son devoir qui consiste à offrir l'hospitalité aux œuvres qui sont en passe de devenir classiques. Je crois bien que la comédie de Barrière est de celles-là. Parfois profonde, souvent agaçante, presque toujours amusante, ici versant dans le vaudeville, là atteignant l'excellente comédie, elle est éminemment représentative du théâtre tel qu'on l'aimait vers 1860; ses qualités, il me semble, sont éternelles (avec toutes les réserves d'usage) : ses défauts lui viennent surtout de l'époque où elle a été écrite.

De ces défauts, le principal, et aussi celui qui nous paraît le plus insupportable aujourd'hui, c'est la distinction établie par Barrière entre les bourgeois et les artistes. Pour lui l'acte de mettre de l'encre noire sur du papier blanc, ou des couleurs variées sur une toile bise confère tous les droits à celui qui l'accomplit. La mission de l'artiste est chose sainte; mieux encore! Tout ce qu'il fait, lui artiste, devient, par cela même, digne de respect et d'admiration ; au moins ceux qui s'opposent aux désirs, aux goûts de l'artiste ne sont et ne peuvent être que des idiots ou des chenapans. Voyez, par exemple, les deux artistes mis en scène par Barrière : Edgar Thévenot et Octave Delcroix. Tous deux sont, par définition, spirituels, galants avec les dames, généreux, désintéressés, dépourvus de toutes les vilaines faiblesses dont les âmes bourgeoises sont remplies. Péponnet, Vertillac, Dufouré ne pensent qu'à l'argent et ne vivent que pour en gagner. Pour Edgar et pour Octave, l'Art, l'Art tout seul, avec tout ce qu'il implique de vertus.

Or, voici ce qu'ils font. Edgar s'introduit chez Péponnet sous prétexte de faire le portrait de sa fille. En réalité, il profite de l'hospitalité qui lui est donnée pour ridiculiser ses hôtes et composer un album de caricatures qu'il vendra tout à l'heure au plus offrant et dernier enchérisseur. Comme délicatesse, cela est au moins douteux; au point de vue moral, c'est bel et bien un abus de confiance. Imaginez Péponnet ou Dufouré s'introduisant chez Edgar, lui prenant un « sujet » de tableau et faisant ensuite ce tableau. Ce serait presque un vol, et c'est presque cela que commet Edgar. Ajoutez qu'il finit par épouser Eugénie, fille de ce Péponnet que, durant quatre actes, il n'a cessé de railler, de bafouer, et de ridiculiser publiquement. — Pour Octave, c'est bien autre chose. Il aime Emmeline, autre fille de Péponnet; il la demande, on la lui refuse, sous prétexte qu'il est « artiste », en réalité parce qu'il n'a pas de fortune, et qu'il est brouillé avec son oncle Vertillac, agent de change et homme de bronze, lequel est décidé à le déshériter. Octave n'hésite pas; il feint de « briser ses pinceaux », entre à la Bourse, se raccommode avec son oncle, se fait assurer toute la fortune de celui-ci par contrat, et obtient ainsi la main d'Emmeline. Il l'épouse, et, le mariage à peine conclu, quitte la Bourse et revient à la peinture... Aimable espiègle! En attendant, il a conquis Emmeline, et aussi la fortune de Vertillac par des moyens à qui il manque peu de chose pour ressortir au Code pénal. Presque un vol, disais-je tout à l'heure à propos d'Edgar. Ici c'est une jolie escroquerie. Laissons le code et ses délits caractérisés. Le moins qu'on puisse dire d'Edgar et d'Octave, c'est qu'ils sont d'assez « vilains messieurs », et qu'on se sent tout près d'excuser les bourgeois qui les tiennent à l'écart de leurs filles et de leurs coffres-forts.

Ce qu'il y a de particulièrement réjouissant, c'est que, de tout cela, Barrière ne semble pas avoir eu un soupçon, si vague fût-il. Sa sympathie va mani-

festement à ses artistes ; il ne se doute même pas que tous deux, à des degrés différents, sont aussi dépourvus que possible de ce qu'on nomme la délicatesse, ou, plutôt, les actions de ses personnages semblent ne pas avoir pour lui de valeur morale propre. Elles sont « agies », si je puis dire, par des artistes, et contre des bourgeois ; cela suffit pour qu'elles soient louables et excellentes. C'est là une morale par trop simpliste ; et vous voyez ce qu'elle ôte de portée à une pièce faite précisément dans le but de cravacher — oh ! combien ! — les ridicules et les vices contemporains.

C'est cette partie des *Faux Bonshommes* qui nous déplaît et nous agace aujourd'hui ; c'est elle, peut-être, qui avait décidé jadis du succès. L'excellence de l'Artiste, en tout, était un principe. — Barrière l'avait hérité du romantisme, avec l'allure piaffante et cinglante de son dialogue. Nous sommes loin, aujourd'hui, de cette foi solide en la perfection de l'artiste. Soit que, devenant bourgeois, ils aient pris à leur tour les faiblesses bourgeoises ; soit que, cessant d'être en quelque sorte une caste fermée, ils se soient montrés plus clairement à nous, l'artiste en soi ne nous représente pas grand'chose. L'acte d'écrire, de peindre, de modeler ou de composer de la musique nous semble un acte parfaitement honorable, mais ni plus ni moins que l'acte de l'ingénieur, de l'avocat, de l'homme politique ou du notaire. En un mot, être artiste, c'est exercer, non plus un sacerdoce, mais un métier qui vaut seulement par la manière dont il est exercé... N'exagérons rien. Les *artiste professionnels*, selon l'impayable expression de M. Arsène Alexandre, semblent ne le céder en rien, comme infatuation satisfaite, aux « purs artistes » de Barrière ; il suffit de se rappeler l'étonnante polémique à laquelle vient de donner lieu la question des « amateurs » !...

Revenons aux *Faux Bonshommes*. L'admiration béate pour les artistes mise de côté, restent les personnages. Et ceux-là, je l'avoue, me paraissent presque tous et presque complètement admirables. A la rigueur, laissons de côté Péponnet, fort amusant de temps à autre, mais dont la caricature est vraiment poussée jusqu'à l'excès : il est l'ennemi des artistes, il doit être monstrueux. Et, pareillement, Vertillac n'est guère qu'un fantoche de vaudeville. Mais Bassecourt et surtout Dufouré sont d'une vérité parfaite. Pour le premier, les fameux *seulement* se répètent, je le veux bien, avec une certaine monotonie ; mais prenez dans son rôle une scène quelconque, presque au hasard, par exemple celle du troisième acte, lorsqu'il entreprend de faire l'éloge de Raoul Dufouré, et que, presque malgré lui, il en arrive à affirmer qu'il est capable de tricher au jeu. Écoutez-la, ou lisez-la, cette scène ; vous serez frappé de la force, de la netteté du dialogue, très supérieur ici aux fâcheuses et cinglantes tirades d'Edgar ; vous serez frappé surtout de ce que la scène a de définitif et, si je puis dire, de « plein ». Et il me semble même qu'ici Barrière a dépassé son sujet. Bassecourt, au moins dans cette scène, ne *veut* pas dire du mal de Raoul, c'est presque malgré lui, par l'habitude des restrictions, peut-être aussi pour faire preuve de discernement, qu'il finit par le traiter de voleur...

Il est à peine besoin de rappeler la scène déjà classique du contrat et le cri de Péponnet : « Mais, sac-à-papier, il n'est question que de ma mort, là dedans ! » Le cri est drôle, et si la scène tourne assez rapidement à la farce, le mouvement en est au moins irrésistible. Mais ce qui me paraît surtout excellent, dans les *Faux Bonshommes*, c'est le ménage Dufouré, Dufouré surtout. Il existe peut-être des scènes aussi belles que celle du quatrième acte ; je n'en connais pas de plus belle. Vous vous rappelez ? Mme Dufouré est mourante. Dufouré l'a quittée parce qu'il ne « peut pas voir souffrir » ; il accepte le déjeuner que lui offre Octave, et, peu à peu, il parle : sa femme est perdue, il n'y a rien à faire... et il pleure ; et, à mesure qu'il pense, sa vie se dessine à ses yeux... Il faudra bien qu'il se soumette, à quoi bon se révolter ? Il quittera Paris.... Mais j'ai scrupule à vous résumer cette scène, qu'il faut entendre ou lire. Elle est vraiment admirable, avec surtout le : « Il faudra venir me voir au printemps ! »

Et, çà et là, que de mots excellents, de vrais mots de comédie. Celui-ci, quand Raoul Dufouré explique à sa mère comment il arrangera sa vie : « Va, maman, quand j'aurai fait une belle opération à la Bourse je viendrai te prendre en voiture, et nous écraserons les passants ! » Et la mère, touchée : « Il a un cœur excellent !!! » Et cet autre, plus beau peut-être. Lecardonnel expose à Péponnet le mécanisme de la spéculation qu'il médite ; il s'agit, si vous vous en souvenez, de faire baisser des actions en jurant qu'elles sont sans valeur et de les racheter ensuite. Péponnet, qui est honnête, est un peu troublé : « Mais... enfin... cet argent, nous le prenons dans la poche des actionnaires ? — Lecardonnel : « Où voulez-vous que nous le prenions ? » Et Péponnet rassuré : « C'est juste ! »

Je m'excuse d'avoir découvert la comédie de Barrière. Mon excuse, c'est qu'on ne semble pas lui rendre pleine justice. Est-ce la forme qui déplaît à certains de mes confrères et les rend injustes pour le fond ? Les *Faux Bonshommes* sont le type de la comédie à « raisonneur », de la comédie vieux jeu ; ils la représentent avec éclat, et c'est peut-être en pensant à toutes les pièces faites sur ce modèle qu'on la juge avec sévérité. Au moins la jeune école serait injuste si elle ne reconnaissait pas dans les *Faux Bonshom-*

mes une pièce selon son cœur. Les *Faux Bonshommes* sont la première (la première ?...) des comédies rosses, — mais avec le peu d'hypocrisie nécessaire.

*
* *

J'arrive bien tard, hélas ! pour parler de notre regretté confrère Hector Pessard. Ce que valait l'écrivain, je n'ai pas à le dire aux lecteurs de la *Revue Bleue*. C'est ici, ils en ont gardé le souvenir, que Pessard publia ses *Petits papiers*. dont le succès fut si vif et si mérité. Dans cet article, consacré aux choses de théâtre, c'est du critique dramatique que je dois parler surtout. On a conté comment Pessard, il y a quelques années, était entré au *Gaulois* pour y remplir le métier difficile de critique « du lendemain ». A cette besogne très malaisée, bien plus malaisée encore que la nôtre à nous feuilletonnistes, et qui demande, avec un jugement prompt, un esprit clair et net, Pessard avait apporté ses rares qualités de journaliste. Ses comptes rendus, malgré leur brièveté obligée, étaient des modèles de précision et de clarté. Il démêlait avec soin l'intrigue, mettait en lumière le point principal, et savait en quelques mots, sans insister, rendre et motiver un arrêt juste et toujours modéré. Il apportait en tout une conscience pleine de scrupules. Il ne manquait pas une répétition générale, écoutant la pièce avec attention, et, chose rare, sans l'ombre de parti pris. Qu'une œuvre ne lui plût pas, il était toujours prêt à se laisser convaincre, pourvu qu'on lui donnât de bonnes raisons. Très bienveillant pour ses jeunes confrères, il causait avec eux pendant les entr'actes, leur demandait leur opinion, toujours disposé à modifier et à atténuer la sienne, si les arguments qu'on lui opposait semblaient dignes de réflexion... Pour nous, critiques dramatiques, il a été l'âme du « Cercle », à la présidence duquel il alternait avec M. Léon Kerst. Ceux mêmes dont il ne partageait pas les idées avaient pour lui la plus affectueuse estime. C'était un écrivain de talent et un parfait galant homme. Je tenais à dire ici mes regrets très sincères.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Chaque jour nous apprenons que de nouvelles troupes d'amateurs se sont organisées pour aller chanter dans les cours et sur les places au profit des pauvres. La contagion a gagné la province et les bains de mer. Le long des routes, on rencontre ces volontaires de la mendicité. Les écriteaux connus : « La mendicité est interdite dans la commune » n'ont pas été plantés pour eux. La mendicité n'est interdite qu'aux mendiants originaux et authentiques qui mendient pour leur propre compte, mais ceux qui mendient pour les autres, on les invite, on leur fait fête, et même le garde champêtre les accompagne en signe d'honneur, comme si c'était le maire ou le sous-préfet.

La situation des vrais pauvres va devenir tout à fait agréable, car ils n'ont plus qu'à rester tranquillement chez eux, pendant que les artistes et les dilettantes, déguisés en faux pauvres, battent la campagne par le vent et la pluie, récoltant des aumônes à leur bénéfice.

C'est un métier qu'on n'avait pas encore inventé, disons mieux, un sport d'un nouveau genre : commis-voyageurs pour mendiants, représentants de commerce pour aveugles et paralytiques.

Les économistes nous racontaient que tout l'effort de l'économie sociale moderne tendait à supprimer les intermédiaires, à rapprocher les producteurs des consommateurs. Ces économistes n'en font jamais d'autres: toujours à côté de la question et en dehors du mouvement... Voici toute une nouvelle école d'intermédiaires qui s'est fondée et développée en quelques semaines avec un succès prodigieux : intermédiaires pour pauvres.

Et les avantages sont immenses, car on donnait deux sous au pauvre en personne, et assez souvent on le menait au poste; mais, quand l'intermédiaire du pauvre se présente, on dépose de l'argent et de l'or dans son chapeau.

Pour soi-même, il faut mendier humblement et tristement; mais pour les autres on mendie gaîment et le sourire aux lèvres, et l'aumône va largement à la gaîté.

C'est ainsi que l'on se perfectionne chez un peuple spirituel et vraiment progressiste.

Je sais bien que plusieurs de ces troupes de chanteurs ambulants ne sollicitent pas la charité pour les pauvres qui restent à se dorloter chez eux: ils vont chanter et faire de la musique sur les routes pour nos soldats qui se battent au loin contre la fièvre; mais quand il s'agit de nos soldats, il faut parler sérieusement. C'est à l'État, c'est à la patrie, représentée par l'État, de pourvoir à tous leurs besoins. Cette méthode inédite de mendicité pour les soldats de la France me paraît absolument choquante et insupportable. Le vieux Bélisaire mendiant, son casque à la main, est resté un type légendaire : si ce n'est pas Bélisaire qui mendie personnellement, mais si on mendie pour lui sur les places publiques, la différence n'est pas grande. Il se mêle à cela une part d'affectation, d'étalage et de réclame du plus mauvais goût, et cette réclame est si laide, si hideuse de nos jours, que je voudrais croire qu'elle n'est pour rien ici; mais il faudrait prendre le plus grand soin d'évi-

ter tout ce qui pourrait faire croire qu'elle y est pour quelque chose.

*
* *

Le prix d'Honneur de philosophie du concours général avait passé un trimestre des plus laborieux, il espérait enfin se reposer dans sa gloire. Quand je dis : le prix d'Honneur, je me sers d'une figure de rhétorique des plus légitimes pour désigner celui qui a remporté le prix d'honneur. Donc ce prix d'Honneur se réjouissait d'entrer en vacances, d'être débarrassé des discours et des dissertations, mais il avait compté sans un journaliste qui l'arrête au sortir de la Sorbonne, le prend à la gorge et lui demande un article ou la vie !

Avouons, mes amis, mes chers confrères, que les journalistes d'aujourd'hui sont bien paresseux à faire leurs articles eux-mêmes, mais que rien ne leur coûte, ni démarches, ni combinaisons savantes, pour faire faire leurs articles par les autres. Il paraît que cela plaît davantage au public, et ce goût du public n'est peut-être pas à l'éloge de nos articles à nous et ne nous rassure pas sur l'avenir de notre profession. Tout le monde aujourd'hui se croit journaliste, tout le monde l'est, le veut être. Brillat-Savarin, ce grand homme universel, qui n'est connu que par son livre de cuisine, disait qu'il faut une longue éducation pour faire un cuisinier, mais que l'art de la rôtisserie est une grâce, et que l'on naît rôtisseur. De même on naît journaliste et tous les Français naissent ainsi maintenant. C'est à croire que l'on a mis de l'encre d'imprimerie dans leur premier biberon et que leurs premiers langes furent des feuilles de papier imprimé.

Il n'est pas un député, un sénateur, un conseiller municipal en vue, un acteur à la mode, qui ne se mette en mesure de pondre son article chaque matin. Si les journaux en sont mieux faits et si les affaires publiques en sont mieux réglées pendant que tous sont occupés ainsi à donner des interviews, c'est ce que je ne me permettrai pas de dire. M'est avis cependant que M. Untel ferait mieux de terminer son projet de loi et de le faire voter par la Chambre que de nous donner tant d'articles de journaux sur une loi qui ne sera jamais faite, et que peut-être, on agirait davantage si on écrivait moins.

Si j'étais électeur dans le village qui m'a donné le jour, je dirais à tous les candidats qui me demanderaient de les envoyer à Paris avec un mandat législatif : « Soit ! j'ai confiance en vous, vous êtes un brave homme, je vais vous envoyer à Paris, mais dites-moi au moins que vous ne savez pas écrire, que vous n'écrirez jamais ; jurez-moi de ne pas faire un seul article de journal pendant tout le temps que vous serez à Paris !... » C'est là le mandat impératif que je donnerais. Et au premier interview, au premier article, crac, destitué ! Car enfin c'est un député que je veux me donner et non pas un journaliste, et je n'envoie pas M. Untel à Paris pour lui payer les moyens d'introduire sa prose dans tous les journaux de la capitale.

Mais, après tout, les coupables c'est nous-mêmes, mes frères et confrères. Ainsi les journaux qui n'avaient pas eu cette idée ingénieuse de demander au prix d'Honneur du concours général un article « sur l'état d'âme du jeune homme moderne » se sont tous mis à disséquer l'article en question, à le déclarer mauvais, prétentieux, et ceci et cela. Pure jalousie. Au fond, le jeune Barthélemy Raynaud s'est tiré de cette épreuve aussi bien qu'il le pouvait à son âge, et s'il y a une sottise en cette affaire, ce n'est pas celui qui a donné l'article, c'est celui qui l'a demandé, qui l'a faite.

Le prix d'Honneur s'excuse, comme il convient ; il fait remarquer « qu'il est bien jeune pour monter à cette tribune qui s'appelle la Presse », mais le journaliste veut absolument avoir « son document sur l'état d'âme contemporaine », il sollicite avec tant de bonne grâce « une contribution aux recherches entreprises, pour déterminer ce qui sera les générations de demain », que le lauréat ne peut pas lui refuser plus longtemps sa contribution et son document.

Il expose alors « ses modestes réflexions sur le jeune homme contemporain, tel qu'il le connaît... » Il ne se connaît pas encore lui-même et je l'en félicite. O heureux adolescent ! Il apprendra qu'on ne se connaît soi-même qu'à ses dépens, après beaucoup d'années, beaucoup de travail et d'épreuves, lorsque les cheveux blanchissent et qu'on a déjà usé une longue vie. Pour le moment, il ne possède que l'idée la plus vague et la plus superficielle de sa propre individualité, il n'a pas entr'ouvert les replis secrets de son âme ; s'il croyait le contraire, il serait bien peu philosophe et il n'aurait pas mérité son prix. Mais déjà il nous dit ce que c'est que « le jeune homme contemporain... », une âme « très compliquée, très complexe, qui se ressent de ce mal d'analyse si commun aujourd'hui », mais qui aime en même temps « la philosophie des grands systèmes, des idées maîtresses, de la pensée une et simple, à la façon de Leibnitz... »

Eh bien, moi, je trouve cela parfait et je donne volontiers pour ce galimatias un second prix d'Honneur au prix d'Honneur, car c'est bien là en effet toute l'âme du jeune homme moderne et ancien et éternel. Et ce galimatias me paraît charmant et adorable.

Il poursuit l'analyse avec fièvre, il se lance dans les généralités avec passion, il embrasse la terre, la lune et les étoiles de ses bras amoureux : superbe gâchis, aimable pot-pourri, chaos délicieux, d'où

naîtra plus tard un caractère et un homme! Il se croit atteint d'un mal particulier, qu'il appelle le mal d'analyse : détrompe-toi, ô adolescent, ton mal est celui des jeunes gens de tous les temps et de tous les pays, et c'est la santé, la vigueur, le trop-plein débordant de la jeunesse qui se cherche. Sois heureux, travaille, et défie-toi des interviews!

*
* *

Jusqu'à quel point la griserie théâtrale a été l'un des éléments ou le principal élément du crime d'Aniche, l'enquête, non pas seulement du juge d'instruction, mais de la presse et du public nous le fera peut-être savoir. Qu'il y ait eu complot, qu'il n'y ait pas eu complot, que ce soit le fait d'un seul ou le fait de plusieurs, peu importe pour la question que je pose ici.

M. Vuillemin ne se promenait pas dans ses chantiers entre deux haies de gendarmes; depuis deux ans que le meurtrier avait contre lui un sujet de ressentiment, il aurait pu, en mainte occasion ordinaire et banale, essayer d'assouvir sa vengeance. Mais non, il a fallu cette fête, ce banquet de quatre mille couverts, cette cérémonie religieuse, et toute la population dehors, joyeuse et en habits des dimanches, pour que l'idée se développât tout d'un coup de frapper le directeur de la mine sur ce théâtre et devant ce public.

L'idée scélérate a certainement couvé longtemps dans l'ombre d'une conscience obscure; elle a été agitée confusément, prise et reprise, repoussée, combattue, accueillie de nouveau. Mais au grand jour de la fête, elle est arrivée soudain à maturité, elle a éclaté sous le choc de cette occasion magnifique, le cinquantenaire du directeur. Le fanatisme furieux et sanguinaire aime ces représentations théâtrales, il y puise une ivresse farouche. Cette sorte de crime-là a été accomplie fréquemment au milieu des foules, dans les solennités religieuses et militaires, en présence d'un apparat, dans lequel le fanatisme va chercher l'exaltation colérique et sauvage dont il a besoin pour oser un si grand forfait. Nous en avons vu d'autres exemples, et ces exemples se retrouvent dans tous les siècles; mais ce qui n'appartient qu'à notre siècle vraiment, c'est la bombe explosible que le fou criminel porte dans sa poche, au risque de se faire sauter lui-même tout le premier.

Chaque fois que la science découvrira une nouvelle force, cette force pourra être employée en mal comme en bien; ne maudissons point pour cela la science, ni la liberté, ni les forces de la nature.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Livres nouveaux.

— **HENRY BÉRENGER**, *L'Aristocratie intellectuelle* (Colin). — Une curieuse enquête morale, qui aboutit à un beau rêve de philosophie politique. Comme beaucoup de bons esprits de ce temps, M. Henry Bérenger s'inquiète, non des progrès de la démocratie, mais de la physionomie qu'elle prend en se développant. Il interroge successivement l'âme de la jeunesse, le nouvel idéalisme, la science et l'Église, les programmes de l'Université, l'art et le socialisme. Dans ce monde nouveau qui se dessine, il ne trouve que désaccord, malentendu, envie, haine; la société divisée en deux camps : les oppresseurs et les opprimés; entre ces deux castes irréconciliables, une élite intellectuelle, mais sans action sur la vie publique. C'est par cette élite intellectuelle que M. Bérenger voudrait réconcilier tous les membres de l'organisme social. Elle devrait exercer son influence à la fois sur le peuple et sur les classes riches; et elle le pourrait surtout, dit l'auteur, par l'Université. Pour M. Bérenger, le problème social est donc un problème d'éducation. Terrible problème, d'où dépend peut-être l'avenir de la démocratie.

— **VALBERT CHEVILLARD**, *L'Idée de la Marquise*. — M. Valbert Chevillard nous peint les descendants dégénérés d'une grande famille bretonne. Il s'agit d'une demoiselle avec tache que l'on travaille à marier avec un bon garçon un peu naïf. L'idée de la noble marquise réussirait sans doute, si un vieux gentilhomme, peu recommandable d'ailleurs, n'exigeait qu'on prévînt au moins le principal intéressé: il fait tout manquer par ce scrupule déraisonnable, et il « sauve l'honneur » de la famille en épousant lui-même. Vilaine affaire, comme vous voyez, mais joliment contée, avec une élégance discrète. Au milieu de cet aimable monde, deux gentils profils: un fiancé très effaré, et une fiancée légèrement inconséquente, mais sincère en son nouvel amour.

— **JEAN BERTHEROY**, *Le Roman d'une âme* (Colin). — L'histoire d'une âme féminine, en trois parties. Premier acte: Sur une plage de Toscane, à Porto-Venere, Mlle Béatrice tombe follement amoureuse de Danielo, un petit libraire; échange d'œillades et de baisers, découverte du secret, brusque départ. Deuxième acte: Béatrice, poussée par ses parents, a épousé sans amour le comte Pietro Agostini, et vit à Paris. Elle se prend d'une amitié passionnée et imprudente pour un certain René de Virmont. Soupçons du mari, duel, mort du comte, rupture avec l'ami. Troisième acte : Devenue plus libre encore par le mariage de sa fille, la comtesse brûle de revoir Danielo, pour recommencer sa vie avec lui; elle part pour Porto-Venere et le retrouve dans sa boutique, mais marié et père d'une nombreuse famille. La pauvre femme se résigne et se fixe à Florence, où elle portera silencieusement le deuil de son amour. — Une simple histoire, comme vous le voyez, mais pleine de fines analyses psychologiques et de nuances délicates, avec d'élégants croquis et les grâces nonchalantes d'un récit du XVIIIe siècle

P. M.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

4 août, *Soleil*. — D'une correspondance d'Alsace-Lorraine adressée au *Soleil*, nous extrayons un passage qui montre combien les querelles confessionnelles empêchent fâcheusement l'unité d'action de nos malheureux compatriotes dans les provinces annexées à l'Allemagne :

« On sait à quoi s'en tenir à présent au sujet du nouveau parti politique dont je vous entretenais dans ma précédente lettre. Loin d'être, comme on l'espérait, un point de ralliement pour toutes les bonnes volontés indigènes, il menace, au contraire, de devenir une cause de division. Le programme qui vient d'être publié par les promoteurs de l' « Association du parti populaire d'Alsace-Lorraine » ne laisse aucun doute à ce sujet. On se trouve en présence d'une manifestation franchement libérale et, tranchons le mot, anticatholique. Qu'on en juge pas l'article suivant :

« IV. En matière religieuse, nous demandons et accordons la tolérance pour toutes les convictions honnêtes. Nous respectons en chaque homme, qu'il appartienne ou non à une confession religieuse déterminée, le citoyen ayant les mêmes droits que les autres.

« Conformément à ce principe, nous cherchons à réaliser la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les écoles publiques, entretenues par les ressources de tous les citoyens, ne doivent pas être confessionnelles. Mais en même temps des écoles libres doivent pouvoir être fondées sous la simple surveillance de l'État. »

Malgré toute sa bonne volonté de contribuer à réaliser une union si désirable à tant de points de vue, on ne saurait attendre de la presse catholique d'Alsace-Lorraine qu'elle se rallie à un parti qui inscrit la séparation de l'Église et de l'État sur son drapeau. Cela serait de l'abdication. Il est souverainement regrettable que les créateurs du nouveau parti ne se soient pas bornés à formuler un programme plus large et à en exclure toutes les questions qui peuvent être une source de divisions ; nous n'avons que trop de revendications communes à tous les hommes vraiment indépendants à élever ; on devait, pour le moment, s'en tenir aux graves questions de l'abolition de la dictature et des lois d'exception avant de songer à constituer un parti d'une nuance déterminée. »

Journal de Genève. — Extrait d'un article consacré à l'art protestant : « Le protestantisme, qui est une des formes les plus hautes de la vie moderne, ne peut pas être contraire au développement artistique comme le prétendent certains esprits irréfléchis : puisqu'il fait des hommes, il doit susciter des artistes, cela n'est pas discutable. Naturellement, l'art qui sortira de lui aura sa physionomie, il sera sobre de plastique et plus intérieur qu'extérieur. Il s'appuiera moins sur la tradition que sur la conscience et sera plus riche de pensées que de couleurs. Et, du reste, il ne lui est pas difficile d'acquérir toutes celles dont il aura besoin : le soleil luit pour tout le monde. Toute doctrine qui tend à diviser les hommes est vicieuse en soi, et l'humanité n'avance que si chacun lui donne son effort. Les variétés religieuses, qui s'expliquent facilement par les différences de races, ne sont que des apparences : le fond est unique. Ce sont des aspects divers d'une même entité qui, pour être absolument comprise, doit être regardée sous tous ses angles. Ils bénéficient les uns des autres ; ils se font valoir mutuellement ; l'un apporte ceci, l'autre fournit cela et leur marche particulière en est plus sûre et plus prospère. Les sociétés protestantes n'ont pas encore d'histoire, il est vrai, en fait d'art, et c'est surtout pour cela qu'on leur dénie toute force esthétique, mais la raison n'en est pas difficile à saisir. Elles sont de dates récentes ; çà et là même, elles s'organisent encore : on ne doit pas leur désirer un autre fond que celui du christianisme, d'où part leur mouvement ; mais, tandis que la société catholique y fait son miel comme dans un champ de fleurs, le protestantisme en tire un solide instrument de travail. L'art des pays du Nord est son œuvre et la part des artistes d'aujourd'hui d'éducation protestante établit sa vitalité et son pouvoir intellectuel.

« Il se distingue par le souci de la nature, dont avant lui on n'avait guère qu'un sentiment conventionnel ; il la serre de près, il déploie ses facultés d'analyse et il se méfie de son imagination ; il se porte vers l'étude directe des choses, travaille le morceau plutôt que la composition, cherche la vérité pour soulever son dernier voile, tandis que c'est plutôt pour l'embellir que l'art latin s'occupe d'elle. »

5 août, *Petite Gironde*. — M. Jules Simon raconte « quelques souvenirs du Conseil général de la Gironde » :

« Il est vrai que je l'ai été si peu ! C'était quelques semaines avant la déclaration de guerre. Le Conseil républicain de la Gironde jugea que nous devions fortifier notre position dans le département en occupant un des deux sièges de la ville de Bordeaux, qui, jusque-là, avait appartenu aux conservateurs.

« J'avais toujours désiré de faire partie d'un Conseil général. J'aime cette institution ; je la trouve bien conçue, bien conduite ; c'est une des grandes forces de la France. Je croyais et je crois encore qu'on pourrait l'améliorer comme toutes choses, et en tirer des services nouveaux. La loi interdit aux conseils la politique ; même parmi les vœux qu'ils ont le droit de formuler en dehors des affaires courantes, la politique n'a pas le droit de se fourrer. Je savais d'ailleurs que, malgré toutes les interdictions légales, les questions à l'ordre du jour finissent toujours par s'imposer. La politique, vraiment ! je vous prie de la définir. Est-ce qu'il n'y a pas de politique dans le tracé d'un chemin de fer, dans l'emplacement d'une gare, dans le redressement d'un cours d'eau, dans un sectionnement de commune ou la création d'une commune nouvelle ? Il y a de la politique jusque dans la tournée de revision, où le préfet est accompagné d'un conseiller. Pourquoi est-il là, ce conseiller, sinon pour défendre les populations contre les abus éventuels du pouvoir ? La révolution qui éclata quelques mois après mon élection transforma décidément les Conseils généraux en corps politiques, en leur donnant une part principale dans l'élection des sénateurs. La loi Trévenenc, qui, je l'espère bien, ne sera jamais appliquée, les appelle à recueillir, en cas de déshérence, la possession provisoire de toute l'autorité politique. Vous verrez ce qu'apportera avec le temps le développement de l'assistance médicale et de l'hygiène. Sous l'Empire, où la gratuité de l'enseignement n'existait pas, les Conseils généraux pouvaient la voter dans leur département en se chargeant de la dépense. »

Temps.—Extrait d'un article, « le Crépuscule des dieux » :

« La mort du grand historien Heinrich de Sybel, suivant à moins d'un an de distance celle du grand physicien R. de Helmholtz, appelle irrésistiblement l'attention sur l'appauvrissement intellectuel de la génération présente.

« Ce n'est pas seulement l'Allemagne qui est ainsi frappée à la tête. Tous les pays d'Europe souffrent de la même loi. En France, l'œil cherche en vain les Renan, les Taine, tous ces chefs de chœur de la pensée contemporaine dont les successeurs ne se sont pas encore révélés ou, du moins, imposés à la confiance du public. En Angleterre, Huxley, Tyndall, Tennyson, font un vide qu'il ne sera pas aisé de combler. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32731. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 17 AOUT 1895

LA POLITIQUE

On a dit et écrit de fort jolies choses sur les Chinois : on a proposé à notre admiration l'antiquité de leur civilisation, leurs mœurs patriarcales ; on nous les a montrés sobres, laborieux, faisant une religion de l'autorité paternelle.

Civilisés tant qu'on voudra, ces civilisés se conduisent comme de purs barbares : ils signent des traités ouvrant aux étrangers les portes de l'empire ; puis, un beau jour, une dépêche nous apprend que ces étrangers ont été massacrés.

Alors, que fait-on ? On demande une réparation par voie diplomatique. La réparation est accordée : indemnité en argent, châtiment de quelques coupables subalternes. Après quoi, tout est oublié, jusqu'à ce que de nouveaux massacres nous montrent, une fois de plus, que la Chine se moque de l'Europe.

On pouvait, à la rigueur, admettre la Chine du passé élevant une muraille entre le monde et elle ; mais ce qui n'est plus tolérable, c'est la Chine moderne, ayant la prétention qu'on la compte parmi les peuples civilisés, nous envoyant des ambassades, et laissant égorger nos nationaux par une populace stupide.

Nous ne savons pas encore tout, mais nous en savons assez pour juger. Il y a, parmi les victimes, des hommes, des femmes, des enfants, que le texte des traités devait protéger, et l'on signale des actes de cruauté inouïs. L'indignation est partout ; les journaux anglais tiennent le même langage que les journaux français : espérons que cette indignation se traduira par des actes.

Tout le monde sent qu'il faut demander à la Chine autre chose que de payer quelques millions ou d'abattre quelques têtes obscures. La responsabilité est chez ceux qui ont le pouvoir, chez les chefs, chez les mandarins, chez ceux qui ont toléré le pillage, l'incendie, la torture, l'assassinat, chez ceux enfin qui n'ont rien fait pour empêcher le mal, si quelques-uns même ne l'ont pas provoqué. Ce qu'on doit exiger, c'est la punition des vrais coupables : qu'ils portent le poids de leur crime ou de leur lâcheté !

Il ne s'agit pas de rechercher si ceux qui ont péri étaient anglais ou italiens, allemands ou français : devant un crime collectif, tous les peuples civilisés sont solidaires. Si l'un d'eux prend la parole, il doit la prendre au nom de tous. Et chacun doit l'appuyer, non par des notes diplomatiques, mais par l'envoi d'un ou deux bâtiments de guerre.

Des philosophes qui s'inquiètent de l'avenir nous disent qu'un jour nos petits-neveux auront à se défendre de la race jaune ; ils prophétisent un conflit de l'Asie et de l'Europe : sans voir les choses de si loin, reconnaissons que les gouvernements occidentaux ont, à l'heure qu'il est, un devoir commun ; c'est de faire respecter en Orient la personne et les biens de leurs nationaux.

Souhaitons que les grandes puissances, oubliant pour un instant tout ce qui les divise, se placent à ce point de vue, et que, en face de la barbarie asiatique, elles sachent faire acte de la « politique européenne ».

PAUL LAFFITTE.

BAZAINE ET LES JOURNÉES DE METZ

13-18 août 1870

Dans la séance du 31 mai dernier, la Chambre des députés a voté, sans discussion, l'urgence sur un projet de loi déposé par le président du Conseil des ministres, tendant à l'ouverture d'un crédit de 250 000 francs pour l'édification d'un monument en l'honneur des soldats morts pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Le gouvernement a pensé avec raison que la mémoire de nos soldats, morts en 1870, est digne d'un souvenir impérissable, et que l'exemple de leur dévouement doit être transmis aux jeunes générations qui auront à continuer l'œuvre à laquelle ils ont sacrifié leur vie.

C'est à rendre hommage à ceux qui ont sur les champs de bataille tenu haut et ferme le drapeau de la France que ces quelques pages sont consacrées : d'abord aux soldats de l'armée de Metz qu'une insigne félonie a tenté de déshonorer, puis à ceux de l'armée de Châlons qu'un commandement d'une ineptie sans égale a précipités dans l'abîme de Sedan, enfin aux défenseurs de Paris.

Il ne faut pas s'y tromper : l'armée de Metz n'a pas été repoussée dans le camp retranché par les Allemands; elle y a été enfermée par la volonté de son chef. Les Allemands ont cru, non sans apparence de raison du reste, que leur folle attaque du 14 août, à Borny, avait arrêté la retraite de l'armée française et l'avait retardée de deux jours. Mais l'armée française n'a pas été arrêtée dans sa retraite le 14 août, parce qu'il n'a jamais été dans les intentions de son chef de la mettre sérieusement en marche vers l'ouest, et, si elle a, soi-disant, perdu dans l'inaction les journées du 14 et du 15 août, c'est que son chef n'a pas voulu la faire marcher ces deux jours-là, afin de laisser à l'ennemi le temps de passer la Moselle et de venir lui barrer la route de Verdun. Les Allemands se sont également attribué la gloire d'avoir, avec un corps d'armée, empêché l'armée française, forte de cinq corps, de gagner Verdun dans la journée du 16 août. Les apparences peuvent certainement, comme pour la journée du 14, leur donner raison, mais la réalité des faits dément cette assertion; si, le 16 au matin, Bazaine avait voulu battre en retraite sur Verdun, les routes lui étaient ouvertes, et la bataille du 16 n'aurait été qu'une affaire d'arrière-garde sans grande importance. Le IIIe corps allemand n'a donc pas arrêté la marche de l'armée française; il s'est simplement buté pendant six heures contre une armée qui est restée en place parce qu'elle ne voulait pas avancer, et par conséquent ne voulait pas vaincre.

Bazaine fut frappé de stupeur à l'annonce des défaites de Mac-Mahon et de Frossard à Frœschwiller et à Forbach, défaites que l'inexpérience absolue de ces deux généraux, dans l'art du commandement, avait transformées en désastres. A défaut de grande intelligence il possédait assez de finesse et de bon sens pour se rendre compte de son incapacité à commander une armée de 200 000 hommes devant un ennemi aussi fort, à tous les points de vue, que les Allemands. Il résolut donc, aussitôt qu'il fut nommé commandant en chef, d'éviter toute rencontre en rase campagne. Metz était là tout près avec son camp retranché qui lui offrait un point d'appui inébranlable et un abri inviolable; il décida de s'y accrocher, et de ne pas le lâcher. De cette façon il était certain de ne pas compromettre par une défaite la réputation de bon général que l'opinion publique lui avait faite on ne sait pourquoi, et de se ménager pour l'avenir, pendant que tous les autres généraux français se feraient battre les uns après les autres.

La guerre, à en juger par la façon vigoureuse dont les Allemands la conduisaient, ne serait sans doute pas de longue durée; au moment où la paix serait signée, Bazaine, seul général français, sinon vainqueur du moins non vaincu, à la tête de son armée non entamée, tenant la clef de la Lorraine, serait sans nul doute le maître de la situation politique. Mais il fallait concilier la réalisation de ce projet avec l'exécution des ordres de l'empereur qui lui enjoignaient de ramener l'armée à Châlons. Pour cela le concours de l'ennemi était nécessaire; mais il était encore loin le 12 août; il convenait donc de faire exécuter l'ordre de retraite avec une très grande lenteur, d'employer les moyens les plus propres à entraver une prompte mise en route de l'armée : on laisserait ainsi à l'ennemi le temps de venir barrer la ligne de retraite, et on paraîtrait, aux yeux de tous, non pas s'être cramponné au camp retranché, mais y avoir été rejeté par l'ennemi après de sérieuses et sanglantes batailles.

C'est ce plan que l'analyse détaillée des faits survenus pendant les cinq journées des 13, 14, 15, 16, 17 août, au cours desquelles s'est joué le sort de la France, va révéler dans sa honteuse réalité.

Cette analyse prouvera en outre, d'une façon éclatante, que les 200 000 Français de l'armée de Metz n'ont pas été vaincus par 50 000 Allemands le 14 août à Borny, pas plus que le 16 à Gravelotte par 30 000, et que, s'ils n'ont pas, avec cette supériorité numérique écrasante, infligé un irrémissible désastre à l'armée allemande, c'est que leur chef n'a songé, sans souci de la vie et de l'honneur de ses soldats, qu'à poursuivre constamment son inavouable dessein.

13 août. — Quand Bazaine reçut, le 12 août, le commandement en chef, avec mission formelle de ramener son armée sur Châlons par Verdun, celle-ci, forte de cinq corps d'armée comprenant quinze divisions d'infanterie et cinq divisions de cavalerie (200 000 hommes avec 540 pièces de canon), se trouvait massée sur la rive droite de la Moselle, à l'est de Metz, sur un front de 12 kilomètres environ, dans la situation occupée par elle le 13 août sur la carte ci-dessous.

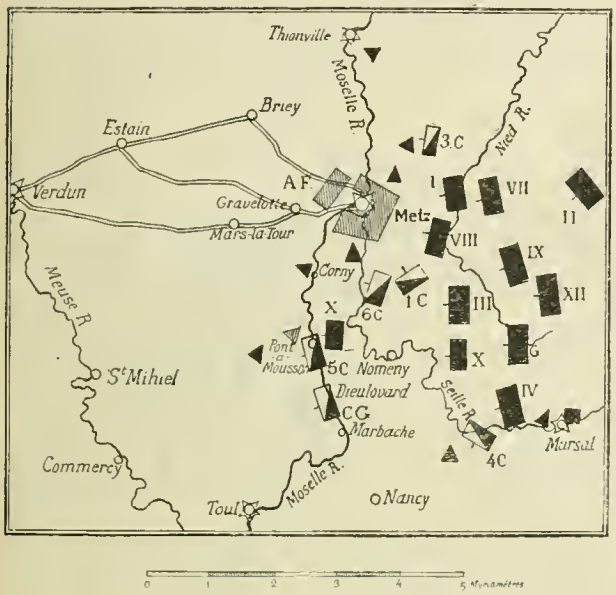


Fig. 1. — Positions des armées françaises et allemandes le 13 août au soir.

SIGNES CONVENTIONNELS

Armée française.

ALLEMANDS

Corps d'armée.

Division d'infanterie.

Division de cavalerie.

Détachement.

Pointe de cavalerie.

Rien n'était donc plus facile au général en chef, s'il avait voulu réellement exécuter les ordres de l'empereur, c'est-à-dire se retirer sur Verdun, que de donner et de faire parvenir le 12 au soir à tous les éléments de son armée l'ordre de retraite exécutoire dès le 13 au matin. Il devait être d'autant plus expéditif dans ses procédés qu'il savait que la cavalerie allemande avait été en contact pendant toute la matinée du 12 avec ses troupes avancées, que des coups de fusil, de canon même, avaient été échangés sur divers points de son front : à Courcelles-sur-Nied, Orny, Peltre, Poix, Noisseville, Laquenexy, Ars-Laquenexy, ce qui prouvait que le gros de l'armée allemande n'était pas bien éloigné ; et en effet, le 12 au soir, les avant-gardes allemandes étaient sur la Nied. Il devait être d'autant plus pressé d'utiliser les routes de Verdun qu'il savait que le même jour des partis de cavalerie ennemie traversant la Moselle avaient tenté de détruire la voie ferrée Nancy-Metz à Dieulouard et à Pont-à-Mousson, ce qui indiquait bien clairement de la part de l'ennemi l'intention de déborder l'armée française par son aile droite, et de lui interdire ainsi tout moyen de retraite vers l'Ouest.

Si la retraite avait commencé le 13 au matin, l'ennemi n'aurait pu en rien la gêner, puisque le 13 au soir, après avoir accompli sa marche de la journée, les troupes les plus avancées de la 1re armée (Ier et VIIIe corps) se trouvaient encore à 15 kilomètres à l'est de Metz, sur la Nied, et que les corps les plus rapprochés de la Moselle dans la 2e armée (le IIIe et le Xe), en étaient encore à plus de 20 kilomètres (moins une division du Xe corps qui était devant Pont-à-Mousson). La retraite aurait donc pu s'effectuer en toute sécurité pendant la journée du 13, et le soir l'armée française, au lieu d'être encore groupée à l'est de Metz, aurait campé sur les routes de Briey, d'Étain, de Mars-la-Tour, sans avoir à craindre de l'ennemi autre chose que des reconnaissances de cavalerie.

Mais Bazaine n'entendait se conformer aux ordres de l'empereur qu'au moment où la présence de l'ennemi en forces sur la rive gauche de la Moselle les rendrait inexécutables ; aussi l'ordre, lancé le 13 au matin, prescrivait-il le départ pour la journée du 14 seulement.

Cet ordre était véritablement bien fait pour que l'armée française perdît les deux grands jours d'avance qu'elle avait sur les troupes de la 2e armée allemande les plus rapprochées, et fût rejointe sur la route de Verdun par l'ennemi. En effet, d'après cet ordre, trois corps d'armée : le 2e, le 6e et la garde, soit sept divisions d'infanterie, devaient suivre la route du Sud (Metz-Gravelotte-Mars-la-Tour-Verdun) ; les deux autres corps, le 3e et le 4e, soit sept divisions d'infanterie également, devaient suivre la route du Nord (Metz-Gravelotte-Étain-Verdun). Or une colonne de sept divisions, marchant sur une seule route avec tous ses éléments de combat, occupe une longueur de 70 kilomètres environ, et, comme la distance entre Metz et Verdun par Mars-la-Tour est de 62 kilomètres, on voit que lorsque la tête de colonne serait arrivée sur la Meuse, l'arrière-garde n'aurait pas encore quitté Metz ; d'autre part, une colonne de cette importance met deux jours à franchir 60 kilomètres ; il est donc facile de se rendre compte que le dernier élément de la colonne ne pouvait atteindre Verdun que quatre jours pleins après l'arrivée du premier. Dans ce laps de temps, les Allemands avaient toute latitude pour

se porter en force sur le flanc de cette immense colonne à laquelle sa longueur enlevait toute cohésion et tout moyen de résistance, de l'attaquer sur plusieurs points à la fois, de la couper en tronçons qu'ils rejetteraient les uns sur Metz, les autres sur Verdun ou sur la colonne suivant la route du Nord, ce qui aurait amené dans l'armée française la confusion la plus complète et la ruine totale.

Si Bazaine avait voulu réellement mettre en route son armée pour Verdun le 14 août, il aurait mis à profit le réseau de routes qui sillonnent en tous sens le grand plateau ondulé tout couvert de villages, de hameaux, de grosses fermes, reliés entre eux par des communications carrossables, qui s'étend de la Moselle à la Meuse; et il aurait pu, alors, assigner une route distincte à chacun de ses corps d'armée, franchir la distance qui sépare Metz de Verdun en deux jours de marche, et par suite éviter toute menace de l'ennemi sur son flanc gauche.

Il aurait en outre utilisé, pour traverser la Moselle, les ponts de la ville et de sa banlieue ainsi que tous les équipages de ponts militaires qu'il avait à sa disposition, et ses cinq corps d'armée auraient pu s'ébranler et passer la rivière simultanément pour se rendre à l'origine de la route qui était assignée à chacun d'eux.

14 août. — Enfin le 14 août, après avoir encore perdu la matinée sous prétexte de procéder tout d'abord à l'évacuation des convois qui auraient eu la veille tout le temps voulu pour dégager les issues, l'armée commence, vers midi, son mouvement de retraite, mais seulement sur deux ponts de bateaux. Le 2e corps et une partie du 4e étaient déjà sur la rive gauche; il restait encore sur la rive droite le 3e corps, la garde, une partie du 4e et presque tout le 6e, soit dix divisions environ, quand, vers 3 heures et demie retentit dans la direction de Borny une vive canonnade; c'était l'avant-garde d'un corps (le VIIe) de la 1re armée allemande qui, s'apercevant du mouvement de retraite de l'armée française, se jetait à corps perdu sur elle pour l'arrêter, ou tout au moins pour la retarder. Ah! ce premier coup de canon! quel délicieux retentissement il dut avoir dans le cœur de Bazaine! Enfin il était rejoint par l'ennemi! Enfin il tenait un prétexte pour arrêter le mouvement de retraite de l'armée! Il l'avait attendu jusqu'à midi, ce coup de canon sauveur, et, désespérant de l'entendre ce jour-là, il avait, à son corps défendant, fait commencer la retraite, on a vu dans quelles conditions.

Dans cette occurrence deux partis étaient à prendre : ou continuer la marche commencée sans se préoccuper autrement de l'attaque allemande qui, ne pouvant être effectuée que par des avant-gardes, n'était pas bien dangereuse: on lui opposerait une arrière-garde composée des troupes destinées à constituer la garnison de la place; ou interrompre le mouvement et, avec les forces encore en position sur la rive droite de la Moselle (120000 hommes environ), avoir raison facilement de l'audacieux assaillant.

Bazaine trouva une troisième solution. Il interrompit la retraite, tint tête à l'ennemi, mais sans chercher à profiter de son immense supériorité numérique, et, pour donner créance à sa crainte

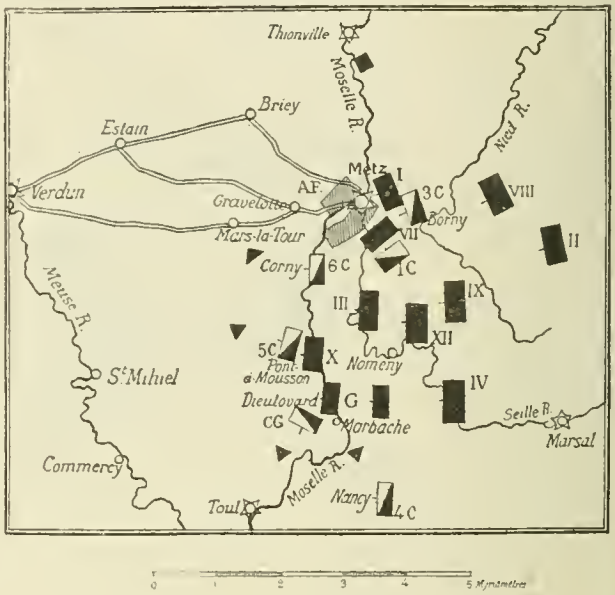


Fig. 2. — Le soir du 14 août. Bataille de Borny
Positions des armées françaises et allemandes.

d'une attaque sérieuse, il fit même repasser la rivière à une partie des troupes qui se trouvaient déjà sur la rive gauche. C'est ainsi qu'avec 150000 hommes il se tint pendant toute l'action sur la défensive devant les troupes allemandes dont l'effectif, à 6 heures du soir, n'était encore que de 10 bataillons à peine et de 60 canons, effectif qui n'atteignit son maximum que vers 7 heures et demie avec 50000 hommes environ.

Bazaine trouvait dans cette circonstance l'occasion d'infliger aux Allemands une défaite dont les conséquences eussent modifié entièrement la situation respective des deux adversaires. On dira certainement qu'il est bien facile, les événements une fois passés, de bâtir des plans magnifiques dont la réussite ne soulève aucun doute. Ici il n'est question de rien de pareil. Une armée est attaquée à l'improviste : ou son chef la fait céder immédiatement, qu'elle soit supérieure ou inférieure en forces à l'ennemi, parce qu'il n'est pas dans ses intentions d'accepter le combat, ou bien il ordonne la résistance, et, dans ce dernier cas, son premier soin est tout

naturellement de se renseigner sur la force de l'assaillant; or, pour cela il n'a qu'un moyen : pousser de l'avant. Si l'adversaire est le plus faible, le général en chef s'en aperçoit promptement aux progrès que font ses troupes; s'il est en forces égales ou supérieures, il le reconnaît également aux difficultés qu'éprouvent les siens dans leur offensive. Ce n'est pas là une règle particulière à la tactique militaire, mais bien une règle générale, applicable même dans le cas le plus simple, à l'attaque d'un individu par un autre.

Si donc Bazaine, décidé à résister à l'ennemi, avait, entre quatre et cinq heures, sans renoncer à l'appui de Metz, mais pour connaître la force de l'ennemi, fait prendre l'offensive à son armée, il aurait sans le moindre effort culbuté les deux avant-gardes des 1er et VIIe corps (2 brigades environ), puis, continuant son mouvement en avant, il aurait surpris les deux corps allemands en marche pour venir au secours de leurs troupes avancées, et en quelques heures de combat il aurait avec ses 150 000 hommes, anéanti les 50 000 qu'il avait devant lui.

Le succès aurait été complet et sans risque, car aucune menace sur ses ailes ou sur ses derrières n'était à craindre. Le IXe corps de la 2e armée allemande, le plus rapproché du champ de bataille, en était à une quinzaine de kilomètres, et en effet son avant-garde seule, une brigade à peine, put entrer en ligne à la gauche du VIIe corps le soir du 14. Il eût été facile à Bazaine de parer à une tentative de ce côté par l'établissement, dans de solides positions au sud-est de Metz, de la garde qui aurait arrêté toute offensive provenant de la 2e armée. D'autre part, les deux corps allemands de la 1re armée attaqués ne pouvaient être secourus à temps par le VIIIe corps qui avait, pour se porter à leur secours, une douzaine de kilomètres à parcourir.

Quel résultat merveilleux aurait eu une victoire remportée le soir du 14 ! Le lendemain, Bazaine, débarrassé de la 1re armée allemande, faisant brusquement face au Sud, pouvait lancer en avant sur le flanc de la 2e armée, dont les divers éléments marchaient vers la Moselle sans grande liaison entre eux, la garde, le 2e corps revenu, le soir du 14, sur la rive droite, le 6e corps peu engagé la veille, et, gardant en réserve les 3e et 4e corps, vainqueurs de la veille, pour se relier à Metz et protéger son aile gauche, il aurait surpris dans leur isolement les IXe et IIIe corps allemands, et les aurait écrasés sous ses forces plus que doubles.

Et tout cela sans s'éloigner de Metz où il lui était à tout moment facile de rentrer par une marche de quelques kilomètres en cas d'insuccès dans sa tentative.

Quoiqu'il en soit, les Allemands étaient en droit, le 14 août au soir, de dire qu'ils étaient arrivés à leurs fins, puisque l'armée française s'était arrêtée dans sa retraite pour faire face à leur attaque, et que, de ce fait, ils lui avaient occasionné un retard d'un jour. Bazaine aussi avait atteint son but, puisque l'attaque des Allemands lui avait fourni un prétexte pour retarder d'un jour l'exécution de son ordre du 13.

Pendant que les Français s'attardaient ainsi sous Metz, la 2e armée allemande avait lancé sur la rive gauche de la Moselle deux divisions de cavalerie, la 5e et la cavalerie de la garde, dont les pointes atteignaient déjà la route méridionale de Verdun ; deux corps d'armée, le Xe et la garde, avaient traversé la rivière et occupaient Pont-à-Mousson et Dieulouard. Le reste de la 2e armée était encore loin en arrière sur la Seille.

Dans l'armée française le 2e corps qui n'avait pas été rappelé sur la rive droite pendant le combat restait dans la banlieue de Metz, les quatre autres corps reprenaient pendant la nuit le passage de la rivière sur les ponts de bateaux. Dans les deux corps, 3e et 4e, qui avaient été principalement engagés et qui étaient restés jusqu'au milieu de la nuit sur le champ de bataille parmi les morts et les blessés de l'ennemi, officiers et soldats se demandaient tout ahuris quelle signification pouvait avoir cette retraite après une action que tous considéraient comme une victoire.

Le premier acte de la lugubre comédie jouée par Bazaine avait coûté à l'armée française la bagatelle de 3 500 hommes mis hors de combat.

15 *août*. — Le 15 août au matin toute l'armée française était massée sur la rive gauche de la Moselle tout à fait à proximité de Metz. Aucune raison ne pouvait être mise en avant par Bazaine pour ne pas lui faire continuer son mouvement de retraite. L'ennemi ne la pressait pas, les troupes de la 1re armée se trouvant arrêtées par le camp retranché et celles de la 2e étant encore trop loin pour constituer une menace immédiate. Quelques partis de cavalerie se montraient seulement aux environs pour se renseigner sur nos mouvements. Bazaine fut donc bien obligé, le 15 au matin d'ordonner la mise en route de son armée; mais, renseigné comme il l'était par les maires, les fonctionnaires et les habitants patriotes des communes de la rive gauche, il savait bien que les troupes de la 2e armée, les plus avancées (une division du Xe corps et une de la garde, voir le croquis du 14), se trouvaient seulement sur la Moselle à Pont-à-Mousson et à Dieulouard, et ne seraient pas en état de lui barrer, avant vingt-quatre heures, la route de Verdun. Il fallait donc ralentir encore la retraite ; à cet effet il prescrivit que toute l'armée suivrait la route de Metz à Gravelotte, et qu'en ce dernier endroit seulement, les deux corps qui devaient

suivre la route du Nord par Étain s'engageraient dans cette direction. C'était former sur une seule route une colonne de marche de quatorze divisions ; il aurait fallu deux jours au moins pour l'écoulement de cette colonne sur la partie de la route comprise entre Metz et Gravelotte.

Si Bazaine avait eu l'intention d'échapper à l'ennemi et de battre réellement en retraite sur Verdun,

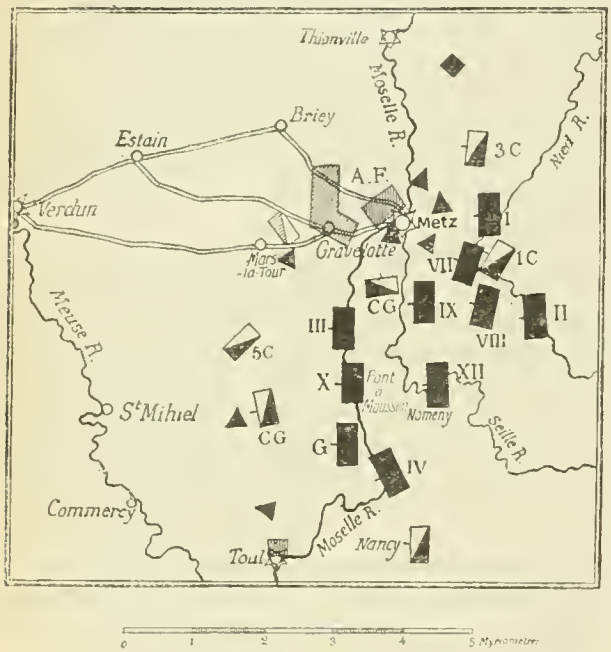


Fig. 3. — Positions des armées françaises et allemandes le 15 août au soir.

il eût dirigé ses cinq corps par les quatre ou cinq routes dont il pouvait disposer, et, le 15 au soir, l'armée se fût trouvée presque à moitié chemin de Verdun et séparée des troupes ennemies les plus rapprochées par une bonne journée de marche, puisque le 15 au soir (voir le croquis du 15), après leurs mouvements de la journée, les armées allemandes, dans leur conversion à droite, n'avaient encore sur la Moselle que quatre corps de la 2e armée, les IIIe, Xe, garde et IVe. Les autres corps de cette armée se trouvaient plus en arrière : deux, les IXe et XIIe sur la Seille, et le dernier, le IIe, sur la Nied. Les trois corps de la 1re armée, Ie, VIIe, VIIIe, avec les deux divisions de cavalerie, 1re et 3e, étaient réunis sur la Nied. Sur la rive gauche de la Moselle deux divisions de cavalerie, la 5e et la garde, battaient l'estrade vers la Meuse et vers la route de Verdun sur laquelle le contact s'établissait avec la cavalerie française.

L'armée française se mit en marche au matin au milieu d'un désordre indescriptible occasionné par l'enchevêtrement des corps les uns dans les autres et par l'encombrement produit sur les routes par les colonnes de convois dont on n'avait pas su ou voulu se débarrasser en temps opportun. Enfin, vers le soir, le 2e corps campait à une douzaine de kilomètres de Metz, à l'ouest de Gravelotte, ayant à sa droite le 6e ; la garde était à Gravelotte ; le 3e corps s'était ébranlé à peine ; dans le 4e, pas un élément n'avait bougé ; deux divisions de cavalerie couvraient l'armée, mais, comme d'habitude, passivement, sans chercher à se renseigner sur les mouvements de l'ennemi.

Cette journée du 15 n'en était pas moins pour ainsi dire perdue pour la retraite en raison du retard apporté dans la marche par les déplorables dispositions du général en chef, et par l'inexpérience absolue des états-majors dans la conduite des colonnes.

16 août. — Cette journée fut la dernière pendant laquelle Bazaine aurait eu encore la possibilité, malgré toutes les fautes volontairement commises au cours des trois jours précédents, de remplir la mission qui lui avait été formellement confiée le 12 de ramener l'armée sur Verdun. En effet, le 16 au matin, à quatre heures, le 2e corps et la garde qui campaient sur la route de Mars-la-Tour autour de Gravelotte auraient suivi cette route, couverts par les deux divisions de cavalerie qui avaient bivouaqué à côté d'eux ; le 6e corps, qui avait passé la nuit entre les deux routes au nord de Gravelotte, se serait engagé sur la route d'Étain avec une partie du 3e ; le 4e corps et le reste du 3e, partant de Metz à la même heure, se seraient dirigés sur Briey par la route qui part de Metz même. Le 16 au soir, toute l'armée aurait donc pu se trouver échelonnée entre Briey et la route méridionale de Verdun, à 20 kilomètres environ de cette ville. Le mouvement eût été difficile à exécuter pour le 2e corps et la garde à cause de la proximité de l'ennemi ; mais, comme jusqu'à trois heures de l'après-midi, les Allemands n'ont pu disposer, au sud de la route Gravelotte-Verdun, que d'un seul corps d'armée, le IIIe, et de deux divisions de cavalerie, les 5e et 6e, tout se serait borné à un violent combat d'arrière-garde entre le 3e corps allemand et la garde impériale, qui avait toujours la latitude, si elle n'avait pu continuer sa retraite par la route du Sud, de se rabattre sur la colonne qui suivait la route d'Étain.

Or Bazaine avait été prévenu que l'empereur, convaincu qu'il serait ultérieurement suivi par son armée, était décidé à prendre les devants ; en effet, de bon matin, Napoléon se mit en route escorté d'un corps important de cavalerie pour Verdun par Étain. Avec quelle émotion, quelle anxiété même, Bazaine suivit de son regard sournois le tourbillon de poussière qui enveloppait la cavalcade impériale ! avec quelle joie il vit ce tourbillon s'éloigner, devenir léger comme un nuage, puis, imperceptible fumée, disparaître à l'horizon ! L'heure si ardemment désirée

depuis trois jours était enfin sonnée! Il profita immédiatement de sa liberté pour réaliser son dessein, sans feinte, sans restriction cette fois, et il ordonna à ses troupes prêtes à s'ébranler de rester sur place. Ce qu'il attendait ne tarda pas à arriver. En effet, vers

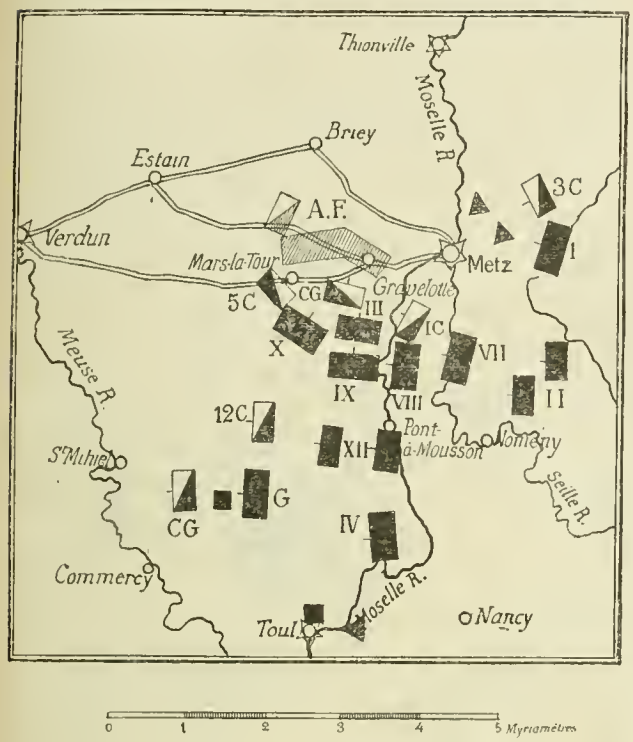


Fig. 1. — Positions des armées françaises et allemandes le soir du 16 août. Bataille de Gravelotte.

neuf heures du matin, le IIIe corps allemand, qui la veille avait traversé la Moselle entre Metz et Pont-à-Mousson (voir le croquis du 15) soutenu par les 5e et 6e divisions de cavalerie, attaqua vigoureusement notre 2e corps encore sous la tente ou autour des marmites. La bataille s'engagea aussitôt. Jusqu'à trois heures de l'après-midi, pendant six heures, deux malheureuses divisions allemandes luttèrent avec un acharnement vraiment admirable contre huit divisions françaises, prononçant contre elles des mouvements offensifs d'une audace folle, mais qui venaient forcément se briser contre ce mur de chair humaine qui ne remuait pas parce que l'âme de cette chair, Bazaine, tout entier à l'accomplissement de son projet, ne voulait pas qu'elle bougeât; il savait bien qu'une fois lancés, ses soldats, même mal dirigés, se seraient rués sur l'ennemi tête baissée, et l'auraient culbuté.

A trois heures le corps allemand épuisé par cette lutte héroïque dans laquelle il venait de perdre 8 000 hommes, presque la moitié de son effectif, reçut enfin des renforts. Le Xe corps vint prolonger son aile gauche. Vers cinq heures une division du VIIIe corps, de la 1re armée, entra également en ligne, mais à l'aile droite; elle fut suivie par une division du IXe corps, la 25e, qui entama l'action vers sept heures du soir seulement. Ces deux divisions venaient de la rive droite de la Moselle qu'elles avaient traversée à une douzaine de kilomètres en amont de Metz pour marcher au canon.

Bazaine se contenta de déployer les divers éléments de son armée au fur et à mesure qu'ils arrivaient sur le champ de bataille, mais sans coordonner leurs mouvements et surtout sans les pousser en avant.

La nuit seule mit fin au combat. Les Français, naturellement, restaient sur les positions que les Allemands, vu leur petit nombre, n'avaient pu leur enlever. Toutefois ceux-ci dont le but, en nous attaquant dans des conditions si désavantageuses, était d'empêcher l'armée française de marcher sur Verdun, la voyant arrêtée à Gravelotte, s'en attribuèrent le mérite, et se proclamèrent vainqueurs.

Mais Bazaine aussi était vainqueur, il avait atteint son but : l'ennemi lui avait barré la route de Verdun par Mars-la-Tour. C'était encore un jour perdu. Il ne lui restait plus que la route par Étain pour effectuer sa retraite, et il n'était pas embarrassé pour se la faire couper également. Le point principal pour lui était de n'avoir pas été violemment séparé de Metz, ce qu'il redoutait par-dessus tout; aussi, pendant toute la durée de la bataille, sa sollicitude fut-elle entièrement et exclusivement acquise son à aile gauche qu'il renforçait sans cesse, et que les Allemands ne songeaient guère à attaquer sérieusement.

Les seuls vaincus furent dans cette journée les pauvres soldats français, maintenus frémissants et impuissants sur une défensive toute contraire aux sentiments qui les animaient.

Le deuxième acte de la comédie qui venait d'être joué le 16 dans les plaines de l'Iron, coûtait à l'armée française la perte de 16 000 des siens.

Dans cette journée du 16 août Bazaine tint encore une fois dans sa main les destinées de la France. Si, après quatre ou cinq heures d'un combat assez significatif, où les preuves de l'immense infériorité de l'ennemi se manifestaient en pleine évidence à chaque instant, Bazaine, sans même s'éloigner de Metz, son point d'appui, avait simplement laissé ses troupes se porter en avant en opérant une conversion à gauche dont Metz aurait été le pivot, il écrasait sous la pesée formidable des 130 000 hommes qu'il avait en ligne en ce moment les 25 000 ou 30 000 Allemands déjà épuisés par une lutte aussi meurtrière que disproportionnée, puis se rabattant vers la Moselle, il les culbutait dans le ravin profond, encaissé, qui, de Gravelotte, court à la rivière, les rejetait en désordre sur les troupes des 16e et 25e divisions qui le remontaient en sens inverse, ce qui eût occasionné dans ce cul de basse-fosse

un gâchis et une confusion tels que peu d'ennemis en seraient sortis sains et saufs. Il ne se serait arrêté que sur les hauteurs qui bordent la rive gauche de la Moselle, et de là, avec 400 pièces de canon qu'il pouvait mettre en batterie, il aurait renversé tout ce qui se serait trouvé à portée sur les deux rives, détruit les ponts de bateaux, etc.

Le lendemain, ayant reconquis le point d'appui de la rivière, il pouvait ramasser sans peine la plus grande partie des troupes allemandes qui s'étaient déjà aventurées entre la Meuse et la Moselle, comme le Xe corps, la garde et une partie du XIIe. Ce double coup de filet aurait amené la destruction presque complète de trois ou quatre corps d'armée et de deux divisions de cavalerie ; et ce résultat eût été obtenu sans perdre un instant le bénéfice du voisinage de Metz, puisque l'aile gauche française, dans ce mouvement offensif vers le Sud, eût été constamment couverte par la Moselle rendue infranchissable aux troupes allemandes restées sur la rive droite.

Voilà le coup de fortune que Bazaine a laissé échapper le 16. On connaît celui qu'il avait manqué le 14. On est donc bien fondé à dire que dans ces deux journées s'est joué le sort de la France.

Et qu'on ne vienne pas dire que les troupes françaises n'étaient pas capables d'exécuter un plan aussi audacieux ! Elles étaient pleines d'entrain et de bonne volonté, animées de l'ardent désir de réparer les premières défaites. Comme lieutenant d'infanterie dans la division de Cissey du 4e corps, j'ai combattu à Borny le 14 et à Gravelotte le 16, et j'affirme que nos troupes ne demandaient qu'à marcher en avant, et que la déconvenue a été grande parmi nous quand le 16 on arrêta notre mouvement offensif à l'aile droite de l'armée, près de Mars-la-Tour, après l'échec complet que nous venions d'infliger à la 38e brigade du Xe corps. Tous, officiers et soldats, sans être pourtant très au courant de la grande tactique, nous sentions qu'il n'y avait personne devant nous, que les troupes allemandes ne formaient qu'un mince rideau derrière lequel il n'y avait rien : on aurait obtenu pour l'offensive tout ce qu'on aurait voulu de nos soldats.

17 août. — Un radieux soleil d'été se leva le 17 août sur la plaine jonchée de cadavres. Du côté des Allemands, en arrière de la ligne de combat de la veille, régnait une prodigieuse activité. Craignant un vigoureux retour offensif de l'adversaire, ils avaient employé la fin de la nuit et la matinée à faire serrer sur les corps de première ligne les corps de la 2e armée ayant déjà passé la Moselle : c'est ainsi que le IXe corps était en entier rassemblé à côté du IIIe, que le XIIe partait des environs de Pont-à-Mousson à 3 heures du matin se dirigeant vers Mars-la-Tour, que la garde, abandonnant sa marche vers la Meuse, se dirigeait à cinq heures vers le même point. D'autre part, les corps de la Ire armée étaient appelés sur la rive gauche ; les VIIe et VIIIe corps, jetant plusieurs ponts de bateaux sur la Moselle à une douzaine de kilomètres en amont de Metz, commençaient à la passer le premier à quatre heures, le second à six heures. L'arrivée successive de ces divers renforts portait vers midi à sept corps d'armée et trois divisions de cavalerie les forces des Allemands au sud des routes de Verdun. (Voir le croquis du 17.) Le Ier corps et deux divisions de cavalerie étaient maintenus sur la rive droite pour surveiller Metz et protéger les passagers de la rivière. Le corps le plus éloigné du théâtre d'o-

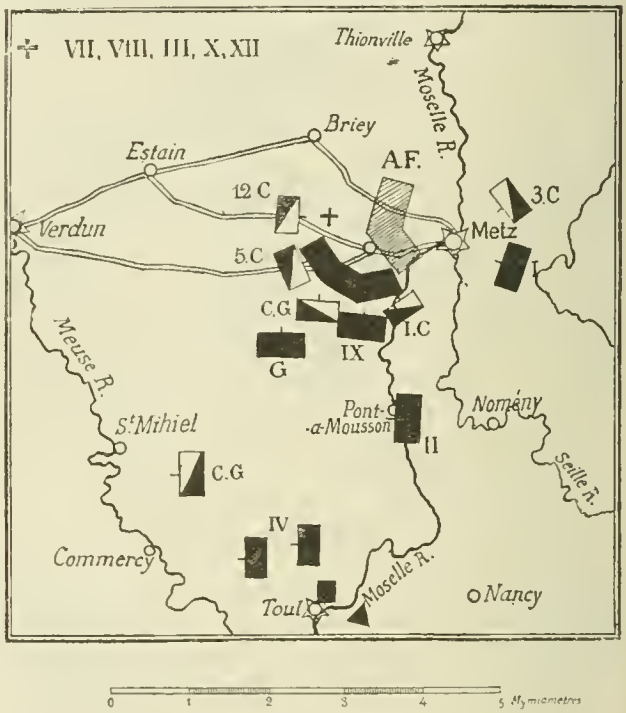


Fig. 5. — Positions des armées françaises et allemandes vers midi le 17 août.

pérations, le IIe, arrivait dans la soirée sur la Moselle, à Pont-à-Mousson. Tout à fait à l'aile gauche, le IVe corps restait à la hauteur de Toul pour parer à toute éventualité de ce côté.

Bazaine ne songeait ni à prendre sa revanche du 16, ni à entreprendre un mouvement de retraite sur Verdun par Étain. Il fit changer de position à son armée et s'établit sur une ligne à peu près perpendiculaire aux routes de Verdun, la droite à Saint-Privat, la gauche en avant et à 8 kilomètres de Metz, dans des positions défensives sur lesquelles il comptait accepter la bataille qui devait déterminer sa rentrée définitive dans le camp retranché. Que n'y entrait-il de suite, dira-t-on, sans s'exposer à perdre quelques milliers d'hommes dans un combat inutile ? C'est que, continuant la réalisation funeste de son plan,

s'il n'aspirait qu'au moment de se trouver à l'abri derrière les remparts de Metz, il voulait avant tout paraître non pas s'y être placé volontairement, mais y avoir été rejeté par l'ennemi. Vers midi il eut un moment de grave inquiétude; le contact qui existait entre les deux armées, à l'aile gauche française, amena entre celle-ci et l'aile droite allemande un engagement, sans importance du reste, dans lequel il entrevit une intention de l'ennemi de le couper de Metz. Aussi, à partir de ce moment, tous ses soins furent-ils apportés à maintenir de ce côté des réserves pour s'assurer d'une façon absolue sa liaison avec le camp retranché.

Il avait l'esprit tellement obsédé par cette crainte que, dans la division de Cissey du 4e corps, tout au moins, qui avait installé son camp le long de la route de Saint-Privat à Amanvillers, ordre fut donné de faire front vers Metz, tournant ainsi le dos à la seule direction par laquelle pouvait arriver l'ennemi. Nos grand'gardes passèrent donc la nuit entre la place et nous, et, le lendemain 18, quand, vers midi, les Allemands eurent commencé leur attaque, les boulets tombèrent de prime abord au milieu de nos convois parqués derrière nous, entre nous et l'ennemi; et il fallut, pour nous porter en avant, rompre nos faisceaux en recevant des obus dans le dos, nous retourner et traverser nos *impedimenta*. Ce détail absolument véridique suffit à montrer comment le grand commandement entendait alors la direction des armées en campagne.

Je suis loin de partager l'opinion exprimée par plusieurs historiens et écrivains militaires au sujet de la réussite probable d'une offensive française dans la matinée du 17 août. D'après ce qui a été dit plus haut, l'armée française se serait heurtée dès le début aux trois corps de première ligne, les IIIe, Xe et IXe, qui auraient certainement cédé tout d'abord, mais se seraient repliés sur les quatre corps qui, depuis les premières heures du jour, étaient en route pour les renforcer. La bataille se serait donc livrée bien plus au Sud que celle du 16, et Bazaine aurait eu avec toute son armée (quinze divisions d'infanterie et cinq de cavalerie) à lutter contre un adversaire de forces égales, sept corps d'armée (quatorze divisions d'infanterie) et trois divisions de cavalerie. Il n'était pas de taille, dans ces conditions, à obtenir un résultat même médiocre. On peut donc dire qu'à partir du 17, toute possibilité de retraite sur Verdun était enlevée à l'armée française.

18 août. — Le 18 août fut livrée sur les plateaux qui s'étendent entre les deux routes septentrionales de Verdun la bataille la plus importante de la campagne. Les deux adversaires étaient en nombre sensiblement égal. La ligne française qui s'étendait sur un front de 12 kilomètres environ face à l'Ouest, l'aile gauche solidement appuyée à Metz, fut enfoncée à l'aile droite et au centre par les efforts successifs, acharnés, de l'armée allemande, qui laissa pendant toute la journée son aile droite en situation pour

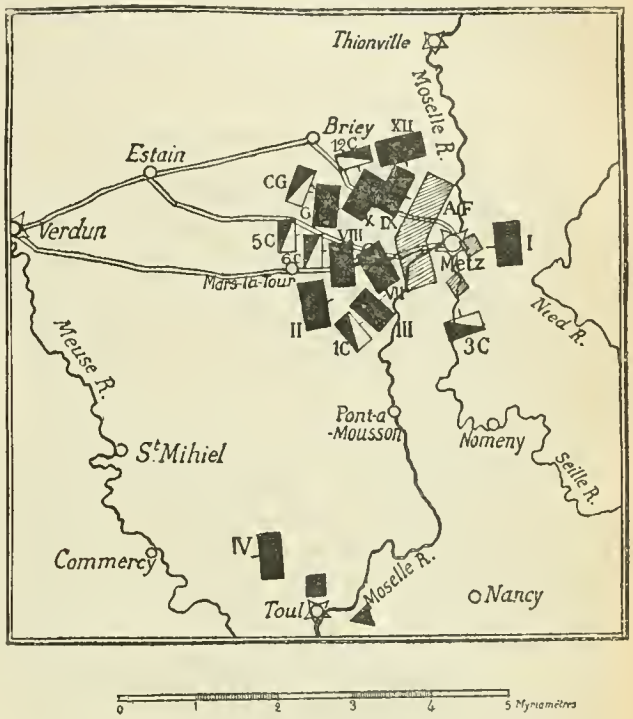


Fig. 6. — Positions des armées françaises et allemandes le 18 août. Bataille de Saint-Privat.

ainsi dire défensive. Bazaine n'eut même pas besoin de paraître sur le champ de bataille; il était fixé avant le commencement du combat sur le résultat final. Il aurait pu faire soutenir à temps, par la garde et par la réserve d'artillerie, son aile droite vivement bousculée à Saint-Privat; mais que lui importait ce qui se passait de ce côté ? L'intéressant pour lui était de ne pas être coupé de Metz sur sa gauche. Aussi était-ce pour parer à toute éventualité de ce côté qu'il conservait ses réserves. D'ailleurs, au pis aller, que pouvait-il arriver à sa droite et à son centre? Être refoulés sur Metz; mais cela rentrait tout à fait dans ses vues. L'ennemi se chargeait de faire son jeu en écrasant Canrobert (6e corps) à Saint-Privat et en faisant reculer Ladmirault (4e corps) à Amanvillers.

Enfin, dans la nuit du 18 au 19, l'armée française, allégée de 30 000 combattants environ, perdus dans les trois journées des 14, 16, 18, se replia sous les canons des forts. La comédie était jouée : son troisième acte nous avait coûté 12 000 hommes mis hors de combat et la plus grande partie de nos convois de vivres. Quant au dénouement, il faudra attendre jusqu'au 28 octobre, date à jamais exécrable, pour le connaître.

Si Bazaine avait été un honnête homme, un loyal soldat comme les Mac-Mahon, les Canrobert, les Ducrot et tant d'autres, quand l'empereur lui remit le commandement de l'armée, avant de l'accepter il lui aurait dit : « Je ne me sens pas capable de commander en rase campagne une armée de 200 000 hommes devant un ennemi aussi fort à tous égards que les Allemands. Je n'ai acquis, ni pu acquérir du reste, au cours de ma carrière, ni la science, ni l'expérience nécessaires. Voici ce que je compte faire : je m'enfermerai dans le camp retranché de Metz avec 150 000 hommes, après avoir au préalable lutté sur les positions extérieures pour agrandir le plus possible le cercle d'investissement et me donner le temps de faire entrer dans la place les vivres, munitions, etc. nécessaires à un très long siège, et j'y tiendrai jusqu'à mon dernier gramme de vivres, jusqu'à ma dernière cartouche. Avant de me laisser investir je renverrai vers l'intérieur mes cinq divisions de cavalerie inutiles, plutôt encombrantes pour une guerre de siège, mais qui seront indispensables aux armées que l'on pourra former ultérieurement, et un corps d'armée, la garde, par exemple, dont les cadres, tous de premier ordre, peuvent encadrer aisément 60 000 ou 80 000 hommes. Avec mes 150 000 hommes constamment appuyés au camp retranché, je pourrai maintenir devant moi 180 000 Allemands, et, par des actions incessantes, les empêcher de dégarnir leurs lignes. J'obtiendrai ainsi le résultat maximum qu'il soit en mon pouvoir d'ambitionner : immobiliser pendant des mois une armée ennemie considérable, et donner ainsi à la France le temps d'organiser sa défense. »

Et s'il eût agi de la sorte, les pertes inutilement subies les 14, 16, 18 août eussent été évitées, et l'armée aurait tenu six mois au moins dans Metz et en serait sortie par une capitulation honorable.

Mais non : Bazaine accepte, le 12 août, le commandement de l'armée avec la mission de la ramener à Châlons, mission qu'il a la ferme intention de ne pas remplir, puisque son dessein bien arrêté est de rester sous Metz. Comme l'empereur est présent, il paraît tout au moins se conformer aux instructions qu'il a reçues, mais il laisse à l'ennemi le temps de venir lui barrer le passage sur les routes qu'il doit suivre ; pour justifier son inaction, il accepte, avec des forces infiniment supérieures, des combats inutiles, mais qui donneront à l'histoire le droit de dire qu'une armée de 200 000 Français a été arrêtée dans sa retraite par 10 000 Allemands pendant trois heures, et que cette même armée n'a pu, pour gagner Verdun, culbuter 30 000 ennemis après six heures de combat.

Ce crime de félonie envers le chef de l'État dont il a trahi la confiance, ce crime de forfaiture envers son armée dont il a, sans profit pour le pays, gaspillé le sang et compromis l'honneur, ce crime de lèse-patrie en un mot, Bazaine aurait dû le payer de sa vie.

Colonel PATRY.

AUTOUR D'UN SCANDALE

Lettres.

M. Frantz Barover à M. Elie Duportal.

C'est affreux ! Charlotte a quitté la maison. Ma femme que j'adorais ! — Viens tout de suite ! Je suis comme un fou. — Que vais-je devenir? quel parti prendre? J'ai donné ordre d'enfermer Janot dans sa chambre: je ne veux pas le voir pour l'instant. Il faut que j'aie le temps de trouver pour lui une raison plausible au départ de sa mère. Et ses larmes me feraient trop mal ! — Viens ! Je suis sans force ; je souffre de honte, de colère et de vraie douleur surtout ! Quand je pense qu'elle m'a abandonné... elle qui était tout pour moi ! — Viens !

Paul à Totor.

Il y en a des histoires dans la famille ! — Figure-toi que ma tante Barover est partie. Elle a fait ses malles pendant la nuit, sans rien dire à personne, même que mon oncle qui dormait dans la chambre à côté ne l'a pas entendue et ce matin, quand Janot a demandé après elle... paraît qu'elle était déjà dans le train. Moi, j'ai un peu de chagrin, tu comprends... Elle est si gentille, ma petite tante Charlotte ! Et puis ça m'amuse quand elle sort avec moi et avec Janot le jeudi et que nous rencontrons souvent aux Champs-Élysées M. de Langrume, qui nous paie des gâteaux. J'ai demandé tout de suite si c'était que ma tante était ruinée qu'elle était partie, parce que j'ai lu un livre comme ça... ous qu'une jeune femme s'esx... (attends... faut que je cherche mon dictionnaire pour copier le mot, parce que je ne me rappelle plus)... Oui, c'est bien ça... s'expatrie. Mais on m'a répondu que c'était rapport à sa santé, vu que le médecin lui a ordonné les eaux. — Mon pauvre oncle a beaucoup de chagrin, tellement qu'il a défendu à Janot d'aller à la pension cette semaine et qu'il a demandé à mes parents de m'envoyer pour lui tenir compagnie ; ce qui fait que je coupe à la composition de récitation. Même que je te charge de dire à Bistinguot qu'il ne perdra rien pour attendre et que je lui flanquerai tout de même la pile que je lui ai promise pour avoir rapporté au pion.

Je suis resté tout le temps hier chez Janot avec Mathilde, la femme de chambre. Je suis bien content que ce soit elle que mon oncle ait voulu qui s'occupe de nous au lieu de Françoise la cuisinière, parce qu'elle est plus jeune et que ses mains sentent bon l'odeur de ma tante. — D'ailleurs Mathilde elle nous gâte toujours. Nous avons fait ensemble une partie de dominos que j'ai gagnée et nous avons regardé les images dans l'Histoire de France que le cousin Isidore il a donnée à Janot pour ses étrennes. Elle en sait plus long que M. Pétarou, Mathilde, pour sûr. Je lui ai demandé dans quel livre elle avait appris tout ça. Paraît que c'est dans des pièces de comédie d'Alexandre Dumas. Elle nous en a raconté, va, sur la reine Margot et sur Anne d'Autriche. Moi, je parie que j'apprendrai très bien avec elle.

Si je ne te vois pas d'ici dimanche, n'oublie pas de parler à ta cousine pour les timbres du Chili, et puis tu donneras aussi à manger à mes vers à soie et à ceux de Janot qui sont dans nos pupitres.

Henriette Donival à Suzanne Delfeuil.

Ma chère amie,

Ne compte pas sur moi demain pour visiter avec toi l'Exposition du Rouge-et-Vert. Je ne sortirai pas de toute la journée. Je suis anéantie : c'est comme si l'on m'avait coupé bras et jambes.

Tu vas comprendre : Charlotte Barover... oui, mon amie Charlotte, mon inséparable, ma sœur d'âme enfin... a quitté hier le domicile conjugal pour suivre en Italie M. de Langrume.

J'ai passé une nuit épouvantable. Des cauchemars à crier ! Et c'est seulement ce matin que j'ai pu réfléchir à la situation.

Pour moi, vois-tu, Charlotte est impardonnable. Comment ! depuis deux ans... tromper une amie aussi dévouée que moi ! Car non seulement elle ne m'a jamais rien dit, tu entends, mais rien laissé supposer ni deviner. Et nous nous voyions tous les jours, tu sais ! Certes elle est coupable vis-à-vis de son mari ; mais là il peut y avoir des circonstances atténuantes... tandis que l'amitié ne comporte pas de ces duperies. Elle m'eût prise pour confidente si elle avait été le moins du monde une honnête femme. — Et pas une pensée pour moi, avant sa fuite ! Crois-tu qu'elle se soit demandé comment je pourrais à l'avenir m'arranger toute seule pour la voiture au mois que nous louions à nous deux? Et sa robe de chez Doucet dont je devais prendre un patron? Jusqu'à ses cartes de vernissage qu'elle avait reçues, qu'elle devait m'envoyer, et qui vont se trouver perdues. Ah ! je suis outrée au plus haut point. Si Frantz lui pardonne, c'est le dernier des lâches !

Je ne t'en dis pas plus long pour l'instant. Cet événement me hante; je suis comme hypnotisée. C'est à ce point que je m'étonne d'avoir pu venir à bout de cette lettre. Ah ! je suis bien à plaindre !

Célestin Barover, à M. Kolberger, éditeur, à Paris.

Cher monsieur,

Je donne le bon à tirer de la dernière feuille du volume. Dépêchez-vous de le faire paraître. C'est le moment ou jamais. Nous bénéficions d'une réclame énorme. Tout Paris ne parle que du scandale du ménage Barover. Quelle chance pour moi de porter le même nom que mon cousin ! On ne manquera pas de croire que j'ai fait un roman à clef. Peut-être pourrions-nous, dans la note à faire passer, lancer quelques allusions... « à un événement récent et qui défraye toutes les conversations mondaines ». Je souhaiterais aussi quelques articles dans les grands journaux... et à la première page, naturellement, mais toujours dans la même donnée. Une phrase comme celle-ci, par exemple : « Le hardi et brillant auteur, placé mieux que personne... — événements qui se sont déroulés devant ses yeux. »

Je viendrai d'ailleurs demain à la librairie pour arrêter les dernières dispositions.

Mme Dutaillis à Mme Libarel.

Ma chère amie,

Quelle honte pour la famille ! Une belle-sœur pareille ! Mon pauvre frère fait peine à voir, lui si bon, si dévoué, si doux, un mari exemplaire enfin. Si l'inconduite de sa femme ne portait préjudice qu'à lui seul, cela irait encore... Mais ce sont les autres qui pâtissent. Que faire pour ma pauvre Herminie? Cette sauterie que vous aviez si gentiment organisée pour après-demain afin qu'elle se rencontrât avec M. de Ponsec, y a-t-il lieu de la maintenir? Ne serait-il pas plus prudent de retarder l'entrevue de quelques semaines? Ce scandale est encore si neuf ! Vous savez combien je serais heureuse de cette union que vous avez projetée pour ma fille. M. de Ponsec est le parti rêvé. Mais noblesse de province... On doit être encore arriéré dans son milieu... Et ne sera-t-il pas un peu troublé à l'idée d'épouser une jeune fille dont la tante vient de faire un tel éclat? D'autre part la concurrence est acharnée. Mme Ledoux lui jette, si j'ose dire, à chaque coin de rue sa fille dans les jambes. S'il allait trébucher sur elle avant qu'Herminie ait fixé son attention. Je suis perplexe à l'extrême. Écrivez-moi. Dites-moi votre sentiment

sur tout cela. Faut-il attendre ou bien aller de l'avant en payant d'audace?

Votre affectionnée.

P.-S. Je réfléchis : ne décommandez rien. Mme Ledoux me fait trop peur. Mais n'y aurait-il pas moyen d'arranger les choses? Vous amèneriez adroitement M. de Ponsec à vous faire part de ses scrupules touchant le scandale causé par Charlotte, et il vous serait permis alors de lui fournir telles explications que vous jugeriez nécessaires pour la réussite de nos projets. Verriez-vous, par exemple, grand inconvénient à atténuer la faute de ma belle-sœur? Vous lui donneriez le rôle d'une femme incomprise, choquée à tout instant par un mari brutal... enfin tous les torts seraient du côté de mon frère. Au point où il en est, revenu de tout, cela ne peut que lui être indifférent... Et d'ailleurs, bon oncle comme je le connais, il serait le premier, j'en suis sûr, à approuver cette stratégie si elle doit servir à l'établissement de sa nièce, pour laquelle il a toujours montré une affection particulière.

Marie-Louise Gommy à Yvonne de Fantillanne.

Ma chère Yvonne,

J'espère pouvoir bientôt t'annoncer officiellement que mon père s'est décidé à consentir à mon mariage avec mon cousin de Langrume.

Tu sais quelle est la situation d'Edmond à mon égard. Il m'aime et, depuis deux ans, il saisissait avec empressement toutes les occasions qui se présentaient pour lui de demander ma main. Hélas! on le rabrouait dans les grands prix, et si je ne m'étais pas trouvée là, à maintes reprises, pour lui adresser de bonnes paroles et l'encourager à avoir foi en un avenir meilleur, je crois bien qu'il se serait souvent cogné la tête contre le mur; ce qui est pour certains le signe le plus évident du désespoir.

Je le consolais donc de mon mieux, bien entendu. Je l'autorisais — faible compensation! — à m'embrasser le jour de ma fête, et comme j'ai deux noms il en profitait pour doubler la dose. Même je lui permettais d'assimiler aux jours de fête le 1er janvier, Pâques, la Pentecôte, et il y ajoutait régulièrement le 14 juillet, qui est, prétend-il, une date éminemment propice aux manifestations.

Enfin non seulement je me montrais, comme tu le vois, compatissante à son égard dans la mesure du possible, mais encore je ne manquais jamais de prendre sa défense auprès de mes parents :

« Enfin, qu'est-ce que vous lui reprochez?

— Il est trop jeune.

— Trop jeune? Mais il a sept ans de plus que moi.

— Sa position n'est pas stable.

— Pas stable? Une place dans l'administration. C'est ce qui se fait de plus solide.

— Il n'est pas sérieux.

— Pas sérieux? Ses amis eux-mêmes racontent à qui veut l'entendre que c'est lui le plus raisonnable de la bande. Ils l'ont surnommé « la blanche hermine ». Qu'est-ce qu'il vous faut donc de plus?

— Il nous faut autre chose... Et puis je n'aime pas les petites filles qui discutent avec leurs parents! »

Papa prenait sa grosse voix, maman faisait aller l'aiguille de sa guipure pour se donner une contenance, et moi je n'avais qu'à battre en retraite.

« Mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir? me disais-je à part moi. Qu'est-ce qu'on peut donc lui reprocher de si grave, à Edmond? » Et je cherchais... et je cherchais... Mais naturellement je ne trouvais rien.

Or, hier, au moment où j'entre dans le salon, j'entends que papa et maman sont en train de causer... et il me semble que le nom d'Edmond vient d'être prononcé. Comme de juste, je ne bouge plus... et j'écoute :

« Maman. — Enfin, voici Marie-Louise qui marche sur ses vingt-deux ans : il faudrait prendre une décision au sujet d'Edmond.

Papa. — Qu'est-ce que tu veux que je te réponde? Edmond n'a encore aucune des qualités nécessaires pour faire un bon mari.

Maman. — Pourtant... un sujet exemplaire...

Papa. — Justement. Un garçon à qui l'on n'a jamais connu d'aventures, qui n'a pas vécu, enfin! Mais il s'emballera sur le premier nez retroussé qui passera dans la rue... et c'est le bonheur de notre fille compromis. Moi, quand je t'ai épousée, ma bonne, je m'étais déjà, j'ose le dire, exercé au mariage.

Maman. — Oui... je connais. La petite passementière... Tu es assez fier de pouvoir me la servir à tout propos.

Papa. — Parfaitement. Une brave fille... qui m'a donné l'habitude de la pantoufle et de la robe de chambre... enfin qui m'a mis au point. Ah! si Edmond avait passé par une liaison de ce genre! »

Je transcris par à peu près, tu penses bien.

Une fois rentrée dans ma chambre, je me suis prise à réfléchir... Évidemment, c'était papa qui voyait juste... Et rien que cette idée qu'un petit nez retroussé pourrait plus tard... Brr! ça me faisait déjà froid dans le dos. Franchement j'estimais qu'Edmond s'était montré bien imprudent... et puisqu'il fallait une préparation au mariage, il aurait dû s'inquiéter en temps voulu de ce qu'il y avait à faire. Je me disais : « Comment m'y prendre? Prévenir mon cousin? Hum! c'est un sujet bien scabreux... Si encore il était à Paris pour l'instant, je pourrais peut-être... en douceur... dans la conversation... Mais il est en Italie

justement, chargé d'une mission par son ministre. »

J'en étais là de mes perplexités, quand, ce matin, en revenant du cours de M. des Chalumettes, Étiennette me dit à brûle-pourpoint :

« Eh bien! il ne s'ennuie pas, ton cousin de Langrume. Savais-tu qu'il s'était sauvé à Stresa avec la jolie Mme Barover ? »

Et comme je m'arrêtais interdite...

« J'ai eu tort de te raconter cela peut-être... Je t'ai fait de la peine ?

— De la peine? Tiens! » Et, en pleine rue, je l'ai embrassée pour la bonne nouvelle!

Toutes les tendresses de ton amie, qui est bien heureuse.

Mme Durand à Mme Dubois, à Montauban.

Ma chère mère,

Oh! n'insultons jamais une femme qui tombe!

Mme Barover est un ange. Je m'explique :

As-tu lu la chronique mondaine du *Figaro?* Si non, fais la folle dépense du journal, et arrive tout de suite à l'entrefilet sur la soirée de la duchesse de Corillo. Vingt lignes consacrées au succès de ta fille! Ce que c'est que la chance pourtant! et comme les événements, quand ils se mettent à nous favoriser, nous servent mieux que toutes nos propres stratégies! — Ce qu'elles rageaient hier, toutes ces mijaurées qui la font à la pose avec moi sous prétexte que papa s'est enrichi dans la bonneterie de province! Finis leurs airs pincés et leurs sourires protecteurs et leurs phrases perfides. Mme de Sellomur ne me dira plus comme l'autre jour, alors que je venais lui renouveler une visite qu'elle n'avait pas daigné me rendre : « Comme c'est gentil de ne pas compter avec moi!...» Et la baronne Piffel n'aura plus l'audace, le lendemain de son grand bal où elle ne m'avait pas invitée, de jouer la comédie du carton perdu et retrouvé le lendemain seulement dans son buvard.

Elles viendront toutes à moi maintenant... Elles me feront des avances!

Mais j'arrive à Mme Barover.

Donc grand bal annoncé depuis quinze jours chez la duchesse de Corillo. On s'agite. On se remue. On intrigue. Ce qu'il s'est commis de bassesses pour obtenir des invitations! Juge donc! c'est là le salon *select* par excellence, la maison mère du grand chic; enfin une entrée chez la duchesse, c'est le passeport pour toutes les hautes relations. Et quant à ta pauvre fille, elle n'avait même pas la témérité de songer qu'on la laisserait stationner devant la loge du concierge.

On devait jouer une revue dont tout le monde parlait à l'avance : *Ohé! Messieurs les Romanciers!* et c'était là une réponse virulente aux attaques dont le grand monde est l'objet depuis quelque temps. C'était Mme Barover — les plus jolies jambes de Paris — qui devait faire la commère. Mais patatras! — tu devines le reste... Fuite sentimentale de l'interprète principale et désastre pour la revue. A qui s'adresser? — Tout le monde se présente naturellement... Et Mme d'Onibor, et Mme de Clody, et Mme Caffaro-Britard, et Mme Dispaton-Laguiffe, et des grandes, et des petites... et de toutes les tailles et de toutes les couleurs... Mais Hector Plécheu, l'auteur de la revue, arrête les assaillantes et intraitablement exige le mot de passe : « Pouvez-vous mettre sans plis le maillot de Mme Barover? »

Et elles ne pouvaient pas, les malheureuses!

Ici, c'était la cheville; là, le mollet... pour une autre, les hanches... Enfin, pas moyen de décrocher une nouvelle Cendrillon!

Moi, j'étais au courant, comme tout le monde... et je pensais : « Je connais quelqu'un qui ferait l'affaire du joli maillot. » Mais comment poser ma candidature? Une petite provinciale, dotée par la bonneterie en gros... prétendre jouer la comédie chez la duchesse de Corillo! « Mais, vois la chance : hier, en sortant de chez Armandine, rue de la Paix, comme il pleuvait, je retrousse machinalement ma robe pour regagner ma voiture... Qui je rencontre à ce moment?... je te le donne en mille... Hector Plécheu lui-même. Il me reconnaît; mais à peine me salue-t-il : son regard s'est immédiatement fixé sur l'objet de ses préoccupations dramatiques.

Que te dire de plus? Sa figure s'éclaire. Il s'arrête, m'aborde, m'abrite de son parapluie jusqu'à ma voiture... et tout de suite c'est une proposition d'engagement. J'ai l'air d'hésiter... Dois-je vraiment?... Mon mari consentira-t-il? Un public si connaisseur! Tout le poids d'une pièce à porter! — c'est le cas de dire... puisque c'est sur les jambes. — Il insiste, il supplie; enfin, je consens — uniquement pour lui être agréable — à me laisser violenter. Et c'est alors chez lui la joie folle de l'auteur qui a trouvé l'interprète de ses rêves.

Une heure après, j'étais présentée à la duchesse, qui m'embrassait dans un élan de reconnaissance. Dame! je venais de sauver la recette! — Et le journal t'apprendra la suite.

Après la représentation, le prince de Labroue m'a offert son bras pour me conduire au buffet. La marquise de Colla-Poudra a exigé que je fisse partie des chœurs à ses réunions hebdomadaires et m'a invitée hier dans sa loge à l'Opéra.

Je suis lancée, je donne le ton et quelques-unes de ces dames m'ont déjà demandé le modèle de mon nouveau corsage pailleté.

Cette bonne Mme Barover! Elle ne se doute pas de

ce qu'elle a fait pour moi ! Mais je ne suis pas ingrate... et si je peux jamais lui être utile sans que personne ne le sache...

Aldric Pomaron, de l'Institut, à M. de Langrume.

Cher ami,

J'apprends que vous êtes à Stresa. — Que ce soit pour travailler, pour oublier ou pour aimer, l'essentiel est que vous y soyez, et, la littérature ne perdant jamais ses droits, je bénis le hasard qui vous met en posture de me fournir, — sans rien prendre de votre temps à vous-même ni à personne, — le renseignement précis dont j'ai besoin : Y a-t-il sur la place de l'église un pharmacien et une boîte aux lettres ? De quelle couleur est la boîte ? et sur la porte de la pharmacie voit-on écrit : *English spoken*, *Man spricht deutsch*, et *Se habla español?* Ces renseignements me sont indispensables pour finir l'avant-dernier chapitre de mon roman.

Excusez-moi ; mais, ayant perdu le souvenir précis de ces détails, je compte sur votre complaisance pour m'éviter de refaire le voyage.

Bien à vous.

La duchesse de Corillo au chevalier d'Esbrouffette, au château de Beaumont, par Tours.

Mon bon chevalier,

Je vous dirais aujourd'hui comme Sa Majesté Louis XIV à M. le maréchal de Villars : « On n'est plus heureux à nos âges ! » Il semble en effet que depuis quelque temps, pauvres gens du monde que nous sommes, on nous ait jeté un sort. C'est la grande crise... une terreur d'encre.

Je vous envie parfois de vivre seul, retiré au fond de votre province : au moins, là, vous pouvez boucher vos oreilles aux propos malveillants qui circulent sur notre compte et, entouré des textes d'auteurs bien pensants, rien ne vous empêche, avec un libraire attentif, d'ignorer les récents ouvrages publiés sur notre compte.

A Paris, c'est la guerre déclarée. Les projectiles pleuvent de partout, des journaux, des maisons d'éditions. On tire sur nous à des milliers d'exemplaires. Et, faut-il l'avouer ? au lieu de riposter, hélas ! nous fournissons à nos ennemis des armes contre nous-mêmes.

J'avais pourtant fait mon possible pour organiser la résistance : une redoute avec revue de défense. Les plus jolies femmes de notre camp, choisies parmi les plus irréprochables, venaient là, en costumes pleins de fantaisie, lancer des traits acérés sur nos adversaires. On rendait coup pour coup, on reprenait même l'offensive. Enfin c'était la certitude de la victoire... Quand tout à coup voilà que notre meilleur soldat passe à l'ennemi.

Oui, Mme Barover, une semaine avant la soirée, a eu le triste courage de quitter son mari pour suivre M. de Langrume. Une semaine avant, vous entendez ? Comme si, après avoir attendu dix ans pour s'apercevoir que son époux ne faisait pas l'affaire, elle ne pouvait pas patienter encore un peu... Au moins donner ses huit jours ! — Et pas moyen de répandre le bruit qu'elle était souffrante ! Tout le monde a su tout de suite la vérité.

J'ai pu remplacer la commère au pied levé, et le spectacle a marché tout de même. Mais c'est l'effet moral. Jugez donc ! Il nous a fallu couper, au dernier moment, un couplet sur lequel nous comptions, mais qui, vu l'escapade de la première interprète désignée, risquait d'être emboîté.

J'en suis encore comme assommée ! Mme Barover donner un tel exemple !.. elle... alliée aux Lapassoir-Grojean, aux Lacet-Dufeston... enfin à tout ce qui se fait de mieux ! J'avoue que je considère sa conduite comme abominable... Je ne suis pas exagérée, pourtant ! Je ne prétends pas empêcher une pauvre femme de témoigner à qui bon lui semble l'expression de ses sentiments affectueux. Mais on choisit son moment, sacrebleu ! ou alors on baisse le ton... et on ne prend pas un porte-voix.

Si personne n'avait connu l'aventure, rien de mieux et je comprends, au surplus, que M. de Langrume, qui passe pour un charmant cavalier, ait supplanté M. Barover qui ressemble à un barbon hirsute. Mais à quoi bon faire un tel train ? Tout cela pouvait se passer gentiment... en famille. Ce ne sont pas, Dieu merci ! les occasions de rapprochement qui manquent au temps où nous sommes.

Et cet imbécile de mari qui ne fait pas seulement à notre cause le sacrifice de sa méchante humeur ! Il devrait se taire tout au moins, étouffer l'affaire, enfin prendre une attitude digne. Au lieu de cela, il crie comme s'il était écorché vif. Il corne son déshonneur.

Ah ! nous vivons dans un triste temps, mon bon chevalier, et pour un peu je me laisserais aller à renoncer à la lutte.

Votre affectionnée.

Isidore Piquefeu, à sa sœur Mlle Piquefeu, directrice de cours à Caen.

Ma chère sœur,

Je me sens mal à mon aise depuis quelques jours : c'est mon pauvre estomac qui fait des siennes. — Aussi bien, cela n'a-t-il rien d'étonnant et j'aurais été

surpris de ne pas m'être ressenti d'un changement si brusque à des habitudes qui datent de dix ans. — Imagine-toi que mardi dernier je n'ai pas dîné chez les Barover.

Frantz m'a envoyé à six heures du soir à mon bureau une dépêche pour m'avertir que sa femme l'avait abandonné... et qu'il ne recevrait pas... naturellement.

Pourquoi naturellement ? je te le demande. Il me semble qu'une affection comme la nôtre pouvait s'expliquer à table.

Cette nouvelle m'a bouleversé. Chez qui m'inviter?

J'avais dîné la veille chez les Baratin : il ne fallait donc pas songer à y retourner. Et je ne pouvais pas non plus, sans les prévenir, aller chez les Lapusse-Tabot. — C'eût été d'ailleurs bouleverser tout le programme de la semaine, puisque tous mes amis ont leur jour attitré. — Depuis le septennat, c'était la première fois que pareil ennui m'arrivait. Juge que je suis fait à la cuisine de chaque maison et que cette régularité dans la variété m'est devenue nécessaire. C'est à ce point que, sur la demande des intéressés, lorsqu'il m'est arrivé d'intervertir — oh! rarement — l'ordre accoutumé, je ressentais dans mes fonctions digestives sinon des malaises, tout au moins des incertitudes. J'étais navré positivement. — Que faire? Rentrer chez moi? Mais ma gouvernante n'avait rien préparé ; et puis, en me voyant paraître à la maison à l'heure du repas, elle aurait cru à un malheur : je risquais de lui porter un coup. Je me suis résigné au restaurant. Affreuse, cette nourriture, pour qui est habitué à la cuisine de famille !

Vraiment, je ne comprends pas la conduite de Frantz à mon égard. Ce n'est pas une raison parce que sa femme l'a quitté pour me laisser dans l'embarras au dernier moment. Il dîne tout de même, j'imagine... Alors?...

Pour moi, je dois penser déjà à mardi prochain. — A qui donner la préférence? Aux Laplanol? Bonne table, dit-on, mais mauvais vins. — Aux Goberteau? Cave soignée, mais cuisine à l'huile, — et puis trop d'enfants, — des scènes tout le temps. On n'a pas la tête à ce qu'on mange. — Quand je pense qu'on était si bien chez les Barover! Je sens bien que je ne retrouverai plus leur gigot braisé! — Sotte petite femme!...

Ton frère dévoué.

Mme Benoît à Mme Desmartin.

Chère madame,

N'ayant pas de bonne, comme vous le savez, je suis si occupée par les tracas de mon ménage que le temps m'a manqué pour venir prendre chez vous des nouvelles de votre neveu, M. Barover. Je dis : prendre chez vous, car notre parenté avec lui est si éloignée, et nos relations si peu suivies depuis que nous avons perdu notre fortune, que j'aurais eu quelque gêne à frapper à sa porte.

Pauvre homme! Quand je pense que c'est un mariage d'amour qu'il a fait autrefois! — Il doit être désespéré, et sans doute sa douleur s'augmente des reproches qu'il s'adresse pour n'avoir pas su comprendre sa femme. Un peu d'effort de sa part, un peu d'audace, ou seulement une juste conscience de sa propre infériorité et ce malheur irréparable aurait pu être évité.

A combien de scènes de ridicule jalousie... Mais je n'ai pas mission de prendre ici la défense de Charlotte... Et bien que M. Barover ait refusé naguère, lui millionnaire, de nous obliger de quelques centaines de francs dont nous avions pourtant le plus pressant besoin... puisqu'il souffre aujourd'hui, c'est à lui seul que va mon intérêt. Que va-t-il faire? Et encore ce n'est pas lui qui m'occupe le plus : c'est son fils, un enfant de neuf ans. Comme le disait hier mon mari, qui est sans rien faire depuis trois mois, il faut ces événements-là pour égaliser les chances et nous aider à supporter notre sort, nous autres pauvres travailleurs.

Mais ce ne sont là que des boutades. Les gens qui ne sont pas accoutumés au malheur sont d'autant plus à plaindre et il est du devoir des autres d'oublier leurs petites rancunes pour les soulager. C'est dans cet esprit que je vous écris, chère madame : si votre neveu vous faisait part de son embarras touchant la garde de son fils, — et ce doit être à l'heure présente son plus légitime souci, — vous pourriez, sans crainte de vous engager à la légère, lui donner à entendre que ma fille, pour lui rendre service, se chargerait volontiers de son éducation.

A titre de renseignement : Fanny, qui a son brevet supérieur, possède toutes les qualités requises pour faire une institutrice hors ligne.

Ce serait là — et je parle sans intérêt personnel, croyez-le bien, car ma fille n'est pas en peine de leçons rétribuées — la seule solution possible. Le petit Jean est encore trop jeune pour être envoyé au lycée comme pensionnaire. Le confier à ses tantes? — Elles sont toute la journée dehors. Le laisser aux mains des domestiques? — Quels exemples! Non... Fanny s'impose comme institutrice... Et je dis : Fanny seule... car, à son défaut, il faudrait mettre une étrangère au courant du secret de la maison.

Dévouée comme est Fanny, elle prendrait sa tâche à cœur ; elle se ferait aimer de cet enfant, et elle l'aimerait comme s'il était le sien. Enfin, tant je suis sûre de son tact, j'ose affirmer qu'elle saurait, tout en lui faisant faire ses devoirs de morale, lui apprendre à respecter sa mère.

Un mot au plus tôt, n'est-ce pas, chère madame, et tous les affectueux compliments de votre dévouée.

P.-S. — Ce serait deux cents francs par mois pour quatre heures tous les jours ;
A demeure, quatre cents francs.

JULIEN BERR DE TURIQUE.

EUGÈNE RAMBERT

Des amis inconnus — que je dois à la *Revue Bleue* d'ailleurs — ont bien voulu penser à moi du fond de la Suisse Vaudoise pour les aider à remplir un devoir pieux envers un poète de leur pays, Eugène Rambert, dont ils ont gardé le culte et voudraient ranimer la mémoire en France. Malgré toutes les raisons que j'aurais pu invoquer pour me dérober à cet appel, aussi flatteur que périlleux, je vais essayer de lui faire honneur. N'est-ce pas une chose touchante que cette fidélité au souvenir d'un poète suisse, mort depuis neuf ans, et cette naïve confiance d'étrangers dans le concours d'un autre poète, qui aurait bien besoin lui-même d'une caution auprès du grand public français?

Eugène Rambert est né à Lausanne le 6 avril 1830; il y est mort le 21 novembre 1886. Malgré un long séjour à Zurich, son cœur, son esprit, son style sont restés vaudois. Toutes ses œuvres ont un goût de terroir irrécusable; c'est même là qu'est son originalité. Ses nombreux ouvrages en prose ont tous pour sujet son cher pays : ses *Ascensions*, ses *Études d'histoire naturelle*, d'*histoire nationale*, de *littérature alpestre*, ses *Écrivains de la Suisse romande*, ses *Mélanges* sont tous inspirés par le plus pur, le plus ardent patriotisme. Toute sa poésie n'est qu'un hymne, un chant d'amour pour la Suisse. Nous ne parlerons que d'elle aujourd'hui; d'ailleurs elle suffit pour nous révéler le caractère, l'esprit et le cœur de l'homme excellent qui a laissé une trace si honorable dans le souvenir de ses compatriotes. Elle nous donnerait même, à elle seule, tous les éléments de la biographie du poète : dans cette longue et belle pièce intitulée *Ma rhétorique*, qui est peut-être son chef-d'œuvre, il a pris soin de nous faire la confidence des premières années de sa vie.

Fils d'un simple vigneron des environs de Clarens, il se fait gloire de son humble origine :

Je suis né paysan et je le resterai.

Il était sincère en le disant; mais le premier hémistiche seul est vrai. Il est devenu lettré, instituteur, professeur, écrivain et poète; il ne lui est rien resté du paysan, si ce n'est l'amour de la terre natale et le goût de la vie simple :

Je reste vigneron et paysan dans l'âme,

écrit-il encore plus tard. Il est le représentant, comme Frédéric Bataille chez nous, de ces natures naïves et fortes, nées parmi les pasteurs et les villageois, qui s'élèvent peu à peu par le travail et la méditation jusqu'aux plus hautes régions de la pensée, et à qui la poésie ouvre son domaine enchanté, trop souvent fermé aux heureux de ce monde, — j'allais dire aux privilégiés de ce monde, et j'aurais eu tort; les vrais privilégiés ne sont-ils pas les poètes? Seulement j'ajoute le correctif de Virgile : *sua si bona norint!*

On l'a dit et on ne saurait trop le répéter : la meilleure manière de louer un poète est de le citer; mieux que toutes les critiques il donne ainsi, lui-même, une idée juste et précise de son talent. Je vais donc insérer ici quelques-unes des poésies d'Eugène Rambert qui me paraissent les plus propres à le caractériser :

LES LAVANDIÈRES

Les filles du hameau lavaient leurs robes blanches,
— Elles avaient dansé fort avant dans la nuit, —
Et l'eau de la rivière écumait sous les planches
D'où le linge tordu ruisselait à grand bruit.

La première, une blonde au regard doux et tendre,
Belle enfant de seize ans, ne croyant pas au mal, —
Rien qu'à la voir passer les cœurs se laissaient prendre, —
S'entretenait tout bas des souvenirs du bal.

« Elles ne savent rien, les filles du village;
Lui seul a mon secret et seule j'ai le sien.
Hier, de son amour un baiser fut le gage.
Ma joie est d'être aimée et qu'on n'en sache rien. »

Une autre, une brunette à la bouche rieuse,
En regardant ses sœurs chantait à haute voix,
Légère voix d'oiseau, sémillante et moqueuse,
Faite pour affoler tous les échos du bois.

« Elles le savent bien, les filles du village;
Pour moi la danse est tout, pour moi l'amour n'est rien.
Je me ris des garçons et de leur vain parlage.
Ma gloire est d'être libre et qu'on le sache bien. »

Et les autres riaient et gazouillaient entre elles.
Seule, une pâle enfant soupirait à l'écart;
On ne l'eût pas comptée au nombre des plus belles,
Pourtant ses grands yeux bleus avaient un beau regard.

« L'ont-elles deviné, les filles du village?
Lui seul a mon amour et je n'ai pas le sien.
Hier, plus d'une larme a mouillé mon visage.
Mon lot est de souffrir et qu'il n'en sache rien. »

A MIDI

Oh! les odeurs des foins au soleil exhalées,
Dans la tranquillité des monts et des vallées!...
Le clocher du hameau vient de sonner midi,
L'air, baigné de lumière, est pur, mais attiédi,
Les herbes dans les prés scintillent, immobiles,
Toutes les fleurs des champs, tous les boutons nubiles,
De l'humble pâquerette au superbe aconit,
Regardent fixement le soleil au zénith.

Le murmure argentin de l'antique fontaine,
Parfois un son furtif de clochette lointaine :
A cette heure, aussi loin que l'horizon s'étend,
C'est tout ce qui s'agite et tout ce qu'on entend.
Couché sur son andain, le faucheur dort encore,
Et moi dans l'herbe haute au pied d'un sycomore,
D'un vaste sycomore aux feuillages épais,
J'écoute, je regarde et je savoure en paix
Cette tranquillité des monts et des vallées
Et les odeurs des foins au soleil exhalées.

VOUS QUI DORMEZ

Vous qui dormez au cimetière,
Ne regrettez pas le soleil.
Le mouvement et la lumière
Valent moins que votre sommeil.
A rien de sûr l'homme n'arrive;
En vain les jours suivent les jours,
Nous ne voguons qu'à la dérive...
Vous qui dormez, dormez toujours!

La vapeur nous prête ses ailes,
Le tour du monde n'est plus rien;
Vieux continents, plages nouvelles,
Tout est si près que tout se tient...
Mais l'amour seul unit les âmes;
A sa voix les hommes sont sourds.
Ce siècle-ci vit de réclames...
Vous qui dormez, dormez toujours!

La science en vain nous éclaire
Si la vanité nous conduit...
C'est à qui fera sur la terre
Le moins de bien, le plus de bruit.
Il faut aux peuples de la gloire,
Et des canons et des tambours,
Et des romans au lieu d'histoire...
Vous qui dormez, dormez toujours!

Le vrai Dieu chôme solitaire,
Tous les autres règnent encor;
Mais de tous le plus populaire,
Le plus puissant est le veau d'or.
Dieu crapuleux, à face immonde,
De la Bourse il règle le cours,
Et la Bourse règle le monde...
Vous qui dormez, dormez toujours!

Plus de rustique poésie,
Plus de chansons au gai refrain,
De bonne vieille bourgeoisie!...
Les plus petits mènent grand train...
Cependant l'orage menace;
On entend des craquements sourds,
Comme un roulis de populace...
Vous qui dormez, dormez toujours!

O vanité! sombre délire!
Demain qui sait où nous serons?
Un gouffre est là qui nous attire;
En le voyant nous y courons...
La foule vit d'insouciance,
Les orateurs font des discours,
Le sage sent son impuissance...
Vous qui dormez, dormez toujours!

Je me reprocherais de ne pas ajouter ici, pour les mettre sous les yeux des lecteurs français, les beaux vers que la guerre de 1870 et nos malheurs ont inspirés à Eugène Rambert. Ce n'est pas seulement la sympathie pour la France qui fit vibrer son âme d'honnête homme; c'est un sentiment plus large, plus profond encore, celui de la justice et de l'humanité. Je n'ai pu lire sans émotion cette phrase de la préface de son premier recueil : « Pendant la dernière guerre, cette guerre plus absurde encore que sanglante, il y a eu des moments où la nuit se faisait dans mon âme, où je ne croyais plus à rien. » Le 1er octobre 1872, jour fixé par le traité de Francfort aux Alsaciens-Lorrains comme limite extrême de leur option entre deux patries, il s'écriait dans l'amertume de son âme :

On est las d'attendre l'aurore,
D'avoir foi dans l'humanité;
Les seuls dieux que ce siècle adore
Sont la force et la vanité.

Encore un peuple sans patrie,
Un peuple errant de lieux en lieux,
Qui dans l'exil travaille et prie,
Et dont la plainte emplit les cieux!

Du fait brutal et sans vergogne
Règne impur, triomphe hideux!
C'était trop peu d'une Pologne :
A l'Allemagne il en faut deux!

A quoi donc nous sert la science?
A lancer de plus gros obus.
A quoi nous sert la Providence?
A consacrer de vieux abus.

Si les savants n'ont point d'entrailles,
Ni les chrétiens de charité,
Il faut bien au Dieu des batailles
Abandonner l'humanité.

Jamais plus sombre et plus profonde
On n'a vu descendre la nuit...
Le premier des peuples du monde
A commis un crime aujourd'hui.

Il y revient dans une autre poésie : *Les deux Allemagnes*, où il compare celle de Schiller et celle de Bismarck :

Elle a gagné quelques provinces,
Des milliards,
Et la couronne pour ses princes
Des vieux Césars.

Mais dans sa gloire trop subite
Au monde en deuil
Elle a soudain paru petite
Comme l'orgueil.

On sent là l'amertume de la déception, le ressentiment d'un amour trompé. Il avait aimé l'Allemagne, une Allemagne idéale, éprise des hautes spéculations et des grands rêves, mère de génies largement humanitaires. Pourquoi ne pas le dire? il la préférait à la France; il voyait en elle la tête pensante de l'Europe, la première nation du monde, — on vient de le lire — et tout à coup il la voyait brutale, égoïste, haineuse, conquérante et injuste. Le réveil était dur; son cœur en fut déchiré, son esprit troublé et sa foi dans le progrès à jamais ébranlée. Ce peuple, dont il admirait la haute civilisation intellectuelle, trahissait sa mission et descendait du piédestal où il l'avait élevé. Laissons de côté, si c'est possible, nos justes rancunes, nos vanités et nos prétentions françaises, en lisant

l'expression de ces sentiments ; passons la frontière, du côté du Jura ; regardons d'un œil impartial et ami cette Suisse si originale, si intéressante dans sa diversité, serrée entre ses trois puissants voisins, pénétrée par deux religions et deux civilisations rivales, forcée de parler trois langues différentes, et cependant, grâce à la nature et à son histoire, formant une nationalité bien distincte, libre et compacte, sachant se faire respecter, et, malgré des défaillances et des hésitations inévitables, donnant aux démocraties de notre vieux monde le plus admirable exemple de *self government* et d'indépendance. Il y a là une jeunesse intelligente, active, de vieille et vaillante race, qui étouffe dans son étroite patrie. Elle déborde et, au moins par la pensée, elle va chercher en France, en Allemagne et en Angleterre, le complément de sa forte éducation locale, comme autrefois ses pères allaient s'enrôler sous les drapeaux des princes de l'Europe. La France ne sait pas assez quelles colonies intellectuelles et littéraires elle a fondées çà et là dans le monde. Tout près d'elle par exemple, à Genève, à Lausanne, il y a des groupes amis qui vivent de notre vie spirituelle, qui lisent nos auteurs et les connaissent souvent mieux que nous. Là, dans cette admirable contrée, au bord de ce lac enchanteur, on a le temps de lire, de rêver. Puisqu'ils pensent ainsi à nous et vivent de notre vie, pourquoi ne pas leur rendre la pareille ? et quand un talent se révèle et qu'une voix s'élève parmi eux, n'est-il pas juste de lui prêter l'oreille et de lui répondre ? Je ne voudrais pas, à propos de poésie, toucher à la politique ; mais il m'est impossible de ne pas regretter que notre pays n'ait pas toujours paru estimer à sa juste valeur le bon compagnon, le voisin secourable, l'ami que Dieu lui a donné par delà le Jura, à portée de sa main et de son cœur.

Pour revenir à la poésie, la France a-t-elle toujours rendu justice à ces poètes, que je ne puis me résoudre à appeler étrangers — disons extérieurs — qui par-dessus nos frontières nous renvoient l'écho de nos sentiments et de nos idées dans notre propre langue ? Les prosateurs ont été plus heureux, témoin Vinet et Amiel hier, et de nos jours Cherbuliez, Secretan, Rod et Ph. Godet. Mais à l'inverse de nos autres voisins du Nord, les Belges, qui dans ces dernières années se sont faits les éclaireurs aventureux du mouvement littéraire et ont pris à tâche de renouveler la langue à tout prix, les écrivains suisses, mieux inspirés et plus prudents, s'en sont tenus à notre vieille langue classique qui a suffi jusqu'à ce jour à nos meilleurs écrivains. Ils forment comme l'arrière-garde de notre grande armée littéraire. La musique est en tête, et les derniers bataillons, qui ne l'entendent que de loin, ne marchent pas toujours au pas. L'écho d'ailleurs n'est-il pas plus tardif que la voix qui l'éveille ? Mais il a son accent à lui, et s'il répète, c'est avec une douceur qui se sent des bois et des lacs où il est né. Et c'est ici le cas avec Eugène Rambert. On l'a vu, il se sert de notre vieille langue avec élégance et sûreté, et s'il y mêle quelques termes nouveaux, ce sont des locutions locales qui éclatent sur le tissu uniforme de la phrase, comme des coquelicots dans les blés. Son style est ferme et net, coloré au besoin ; mais, chose remarquable, aussi bien dans le fond que dans la forme, jamais il ne trahit la moindre imitation des grands poètes contemporains. Lamartine, Hugo, Musset, de Vigny n'ont rien à réclamer dans ses vers. Il n'est le disciple de personne, sauf peut-être dans la chanson. Les deux poètes français qu'il rappelle et approche le plus sont Hégésippe Moreau et Brizeux. Son idylle *A Moléson* est bien près d'être un chef-d'œuvre ; elle mérite le titre d'héroïque qu'il a donné à un autre de ses poèmes. Comme le dit si bien le pieux éditeur de ses dernières poésies, M. H. Warnery : « Il y a là une tentative bien intéressante de rajeunir l'idylle, de la retremper dans la vraie nature, et de peindre un peuple campagnard tel qu'il est, ni embelli ni enlaidi par la convention, poétisé seulement, comme tout ce que touchent les poètes. »

On ne peut lire ces deux volumes de poésie d'Eugène Rambert sans en aimer l'auteur, sans regretter de ne l'avoir pas connu. Le portrait qui est en tête du premier recueil doit être ressemblant : il porte l'empreinte d'une nature droite, virile, sincère, où la méditation et la souffrance ont laissé leur trace. La bonté et la franchise y éclatent. Ce type-là ne nous est pas étranger ; il est fréquent en Alsace ; il me rappelle un de ses plus nobles enfants.

J'ai dit que la souffrance y est visible : ce visage n'a pas été creusé seulement par les soucis du patriote, du penseur et du poète, les grandes douleurs, celles du père de famille, s'y sont ajoutées. Comme Hugo, il a eu à pleurer un enfant. Le premier volume se termine par un cri désespéré :

> Seigneur ! ce que tu fais, je ne le comprends pas.

Mais le temps fit aussi pour lui son œuvre charitable ; le calme revint, non l'oubli. Quinze ans après, ses derniers vers montrent une résignation où l'espérance soulève tous ces linceuls :

> Je veux, seul dans la nuit, loin de tous les rivages,
> Sur le pont du vaisseau tomber à deux genoux,
> Et comme un naufragé me tenir aux cordages,
> En demandant à Dieu d'avoir pitié de nous.

La mort d'Eugène Rambert a été un deuil pour sa patrie, et sa fin soudaine y causa une explosion de regrets. Depuis Al. Vinet nul n'y avait joui de plus d'autorité, d'une affection plus générale, plus respectueuse ; il la méritait à tous égards : E. Rambert

n'était pas seulement un poète excellent : professeur, journaliste, critique, savant, il donna toujours et partout l'exemple de la sincérité, du dévouement. Sa simplicité cachait une vraie grandeur morale ; il fut un citoyen modèle, en un mot un de ces hommes qui font honneur à leur pays et à la nature humaine. Si, comme tant d'autres, il ne figure pas au premier rang des poètes, ses amis peuvent se consoler : tant qu'on parlera français aux bords du Léman, il aura sa place dans l'admiration de tous ceux qui liront ses vers et qui connaîtront sa vie.

ÉDOUARD GRENIER.

LA FRANCE EN 1814

D'APRÈS LES RÉCITS DE QUELQUES VOYAGEURS ANGLAIS (1)

II. — Paris. Les mœurs.

Au commencement du mois du juin de l'année 1814 un assez grand nombre de Français que des circonstances dramatiques et contraires avaient transportés sur le sol anglais depuis vingt ans, se trouvèrent réunis sur l'un des premiers vaisseaux qui profita du rétablissement des relations pacifiques pour faire la traversée de Douvres à Calais. Ils formaient la plus étrange mêlée. Quelques-uns avaient passé une grande partie de leur vie en exil ; d'autres, victimes des hasards de la guerre, sortaient des pontons anglais, et portaient encore sur la face un air d'horreur, de misère et de férocité. Ces deux éléments se regardèrent quelque temps sans mot dire, avec autant de mépris que de défiance. Puis quelqu'un cria : « Voilà la France ! Nous sommes tous amis ! » Les haines fondirent sous cette lumière d'été qui montrait les côtes de la patrie. On vit les pensées éclater dans les gestes, dans les yeux, dans toute la vivacité mobile de ces hommes si divers. Un jeune officier surtout élargissait la joie autour de lui, remplissait les âmes indifférentes elles-mêmes de la contagion de son bonheur ; et quand le vaisseau toucha terre, il fit un bond du haut de la proue, s'agenouilla sur la plage humide, prit une poignée de sable dans sa main et la baisa d'un mouvement romanesque et superbe, ridicule et attendrissant... Alors les Anglais s'étonnèrent, émus avec quelque dédain : — « Quel est donc ce peuple, dirent-ils, qui ne connaît pas la pudeur virile et ne sait point cacher ses sentiments (2) ? »

Quand ils eurent passé quelques jours en France, ils virent que cet étalage était une coquetterie, et que ce peuple mettait sa gloire à exposer son âme toute nue en arrangeant ses poses, parce qu'il jugeait que cela était beau, et surtout dramatique. Ils virent que la morale de beaucoup de ces Français était une esthétique. D'abord ils se scandalisèrent, puis ils firent sur eux-mêmes un singulier retour, aperçurent des avantages inattendus à un état si monstrueux. La faute élégante était pour ces Français à moitié, sinon tout à fait pardonnée : il en résultait parfois que les chutes étaient moins profondes, moins avilissantes que dans les pays à morale rigide. Une Anglaise qui perd *une* vertu sait qu'elle a outragé irrémissiblement l'opinion de l'humanité, désobéi aux préceptes de sa religion, s'est séparée du monde : elle n'a plus une seule raison pour respecter aucune loi, et ne tardera pas à perdre les meilleures qualités de sa nature féminine. Au contraire, une Française qui s'abandonne à un amour illégitime, si elle est née dans les rangs inférieurs de la société, ne sera pas privée pour cela de toute occupation honorable. Si elle appartient aux plus hauts, elle ne sera pas dépouillée en apparence de la considération que lui accordent la plupart de ses égaux, et par conséquent sa conduite n'impliquera pas un complet avilissement. Aussi ne trouve-t-on pas à Paris la femme aussi complètement perverfie et dégradée qu'à Londres, et même au Palais-Royal vous ne verrez jamais rien qui approche des spectacles de grossière indécence qui blessent les yeux en Angleterre.

L'Anglais voudrait faire de lui — et ce désir est sublime — un enseignement moral vivant. Voici en face de lui un homme qui veut être une œuvre d'art. Si même le Français a du génie, il se plaira surtout aux avantages extérieurs de la gloire. Il vit en représentation. En même temps il faut qu'il ne froisse pas, qu'il ne rompe pas l'harmonie du jeu de la société. Il est acteur : il ne faut donc pas s'étonner si c'est au théâtre que tout le monde va prendre des leçons.

Aussi ce théâtre, au moins pour le jeu des acteurs, est-il resté supérieur, et les Anglais rendent justice, malgré leur répugnance pour le classique, — répugnance assez légitime lorsqu'il s'agit de pièces récentes, — à son immense supériorité.

A Londres, disent-ils, les loges applaudissent des scènes qui seraient sifflées par le paradis au Théâtre-Français. L'immense valeur de notre art dramatique leur paraît être de développer non pas le sens moral, mais du moins le sens « réfléchissant » des auditeurs. Une chose les frappe également : l'acteur ne semble point fait, comme en Angleterre, pour tirer toute l'attention à lui, mais pour faire comprendre une pièce, et servir ses compagnons de jeu. Les spectateurs réclament « une émotion totale », quelque chose qui prouve. Et Talma, placé à l'agonie de la période classique, la résume. Ce n'est point qu'il soit purement

(1) Voir la *Revue* du 3 août 1895.
(2) Macreadie, *Travels in France*, t. I, p. 3.

beau ; mais il marche d'une manière imposante ; sa tête majestueuse exprime noblement la résolution, la virilité, l'indépendance. Et puis, il y a sa voix qui dit tout, sa voix qui a le pouvoir, la richesse et la variété, vive, pressée, écrasante pour Néron, sourde d'une douleur épuisée pour Hamlet, sifflante d'horreur pour Oreste. En 1814, il a vieilli, il dit mal les choses tendres, mais il sait exprimer « plus que la douleur, l'*impatience* de la douleur, le désir incessant et fiévreux du repos (1) ». Avec cela, on sent en lui, moins qu'en d'autres acteurs, mais on le sent encore, une exagération de ton, une violence tendue. Il faut — cette remarque d'un Anglais n'est-elle pas frappante ? — il faut qu'il mette du lyrisme dans des vers oratoires ; traduisez : Ce grand acteur classique est en train de jeter dans l'âme des jeunes gens qui l'écoutent des impressions neuves, la conception d'un nouvel art, enfin les germes de la théorie du drame romantique. « Il est obligé de violer le rythme et le timbre des vers pour les faire sortir de leur monotonie. » Et ainsi, le talent des acteurs du début du siècle semble être employé à donner un air de vie ardente à des œuvres où il n'y a que des idées générales, exprimées dans un langage impersonnel, au contraire de nos acteurs contemporains, qui ont à donner un ton naturel et général à des sentiments très personnels exprimés dans un style très particulier.

A côté de Talma on voit Mlle Georges, l'actrice tragique, qui fut jadis la plus belle femme de France. A cette heure elle devient une femme « puissante », et ses mouvements sont raides et contraints ; mais elle reste belle pourtant pour tous ceux qui l'ont vue jadis et que cette épaisseur ne froisse point, parce que leur imagination récurrente les empêche de s'en apercevoir. D'ailleurs elle continue à exceller dans toutes les scènes de douleur et d'horreur : ici encore, nous trouvons que le romantisme du jeu précède le romantisme littéraire. C'est l'acteur, poussé par l'instinct du public, qui montre la voie aux auteurs naissants.

Dans le comique, c'est Fleury — nous restons toujours à la Comédie-Française — qui mène le chœur des hommes. Fleury est vif, spirituel, galant, plaisant ; c'est un parfait gentleman. Mais l'idole du public est alors Mlle Mars. Elle est gracieuse et naturelle, touchante et fantasque, adorable et adorée. Elle aussi passera au camp des romantiques à la fin de sa carrière : elle fait la transition. Pour qu'on l'admire et qu'on se passionne, il y a une raison extérieure au théâtre : elle est bonapartiste, et donne mille occasions au public d'exprimer ses sympathies. On connaît ses deux fameuses exclamations jetées sur la scène : l'une adressée aux gardes du corps de Louis XVIII qui prétendaient avoir été insultés par elle et faisaient du bruit : « Qu'ont de commun les gardes du corps avec Mars ? » l'autre qui atteignait le Roi lui-même : « Vous voulez me faire crier : « Vive le Roi » ? Eh bien, je l'ai dit ! » L'immense majorité des spectateurs applaudissait à ces saillies. Toutes les allusions exprimant le désir de la guerre, l'indignation contre les trahisons et les influences étrangères, celles qui se rapportent aux succès, à l'honneur et à la gloire impossible à ternir des armées françaises sont couvertes d'acclamations. Le théâtre continue à être le parlement de la France : on y distingue l'opinion de la majorité. Seulement ce théâtre est gardé par des grenadiers russes, et les officiers alliés forment une bonne partie de la minorité. Dans ces conditions, les étrangers trouvent la manifestation un peu puérile : elle reçoit un soufflet des choses ambiantes. Mais c'est de quoi le public se moque pas mal. D'ailleurs les royalistes font aussi leur contre-manifestation. On donne fort souvent la *Mérope* de Voltaire, qui était interdite sous Napoléon comme subversive. Une partie des spectateurs applaudit Isménie, qui déclame :

> Vous que tant de constance et quinze ans de misère
> Font encore plus auguste, et nous rendent plus cher.

Puis arrive la grande tirade :

> J'entends encore ces cris, ces lamentables cris,
> Ces cris : Sauvez le roi, son épouse et son fils !

Tonnerre d'approbation de la part des royalistes. Et il faut convenir que l'allusion pouvait porter. Celle qui mettait Bonaparte en cause avait aussi sa valeur :

> La fière ambition dont il est dévoré
> Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré...
> ... Il n'est point de remparts que sa main ne renverse,
> De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse.

Seulement les bonapartistes avaient de quoi prendre leur revanche. Ils félicitaient Polyphonte de sa belle déclaration :

> Un soldat tel que moi peut justement prétendre
> A gouverner l'Etat quand il l'a su défendre :
> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux...

Et tout une partie de la salle se tourne ironiquement vers l'autre à la tirade :

> Non, la porte est livrée à leur troupe cruelle.
> Il est environné de la foule infidèle,
> Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
> S'empresser à sa suite, et ramper sous ses lois.

Ainsi, toutes les pensées se portent encore vers le Corse disparu. L'extraordinaire coup d'audace du retour de l'île d'Elbe, en 1815, rend encore cette

(1) Macreadie, *Travels in France*.

préoccupation plus grande. Toute l'Europe est pleine de ses traces et de son souvenir, et, pour dire la vérité, elle restera tout le siècle sous cette impression dont elle a frémi vingt ans.

L'impartialité habituelle de ces placides Anglais disparaît quand ils parlent de lui. Ils veulent espérer — bien qu'ils en doutent et le laissent voir — que tout danger a disparu avec son exil définitif, mais ils voudraient bien en être sûrs. « Quelle est la puissance de l'esprit militaire de la France, *moins Napoléon ?* » Ils se posent cette question à chaque instant avec inquiétude. En tous cas, ils détestent Napoléon. Imbus des invraisemblables et parfois amusantes calomnies dont les journaux britanniques ont accablé l'Empereur pendant plus de quinze ans, ils sont disposés à tout croire, comme les légitimistes à tout leur dire. Aussi leur biographie de Napoléon ressemble-t-elle beaucoup à celle qu'écrira plus tard Lanfrey, un peu moins naïvement. Ils font savoir au monde que la mère de Bonaparte était Génoise et jouissait d'une déplorable réputation. Napoléon est le fruit de ses amours avec Paoli, le défenseur des libertés de la Corse. Le marquis de Marbeuf, gouverneur de l'île, eut le plus médiocre honneur d'engendrer Louis et Jérôme. Le tyran fut toujours extrêmement lâche et égoïste, et un autre de ses traits distinctifs était une grande cruauté. Il a gagné très peu de batailles et perdu celle de Marengo, dont il vola la gloire à Desaix. De plus, il avait de très mauvaises mœurs, et Saint-Cloud était en général la scène de ses débauches; mais comme il était cruel, il aimait à mêler agréablement le sang à la volupté. Un jour qu'il avait fait venir de Paris une belle danseuse de l'Opéra, il l'entraîna sous les bosquets impériaux, dans des intentions que la pudeur empêche de mentionner. Or les gamins des environs avaient coutume de grimper dans les arbres voisins du parc, soit par simple jeu, soit pour voir l'Empereur. En quittant le bosquet avec la jeune personne qu'il venait de distinguer, il aperçut un de ces enfants perché sur la cime d'un arbre, courut jusqu'à la sentinelle qui gardait une des portes, et lui montra l'indiscret, en lui disant : Tirez-moi sur ce .....-là ! » L'ordre fut exécuté; belle illustration à l'exemple latin : *Maxima debetur puero reverentia.* On trouverait cent anecdotes de cette force et de cette vraisemblance dans les récits des voyageurs de cette époque.

Mais les plaintes qu'ils recueillent contre la tyrannie inquisitoriale et arbitraire de l'Empire doivent avoir un fondement réel.

C'était un proverbe courant en province que, dans une conversation à trois, la tierce personne « était un espion ». Il y avait du vrai. Fouché avait en effet combiné les vieux éléments de la police de l'ancien régime et la foule éparse des dénonciateurs jadis affiliés aux clubs jacobins, anciens pourvoyeurs de la guillotine. Aucun domestique ne pouvait être engagé s'il ne s'était d'abord procuré une licence dans un bureau de police; et en lui donnant cette licence on lui faisait la leçon, on lui promettait des appointements. Neuf fois sur dix on l'embauchait. Un Anglais associé à une maison de banque de Londres, et qui n'avait pu quitter Paris à la rupture de la paix d'Amiens, raconte qu'il sondait les murs et regardait derrière lui quand il avait quelque chose d'intime à confier à sa femme. Il n'osait même pas la prévenir lorsqu'il avait reçu — événement rare et heureux — un journal anglais. Il le lisait seul, à minuit, à la lueur d'une veilleuse, l'apprenait par cœur, et le donnait dans le plus grand secret à l'un de ses amis qui agissait de même. Ainsi les nouvelles faisaient le tour de la société anglaise prisonnière, et se répandaient sans qu'on sût comment.

Il faut l'avouer, la haine de ces persécutés avait une base. Leurs compatriotes qui les visitaient après la chute de l'Empire n'étaient que trop disposés à épouser leur querelle. Le sage Macreadie lui-même, lorsqu'il voyage dans le Midi, recueille précieusement l'écho des malédictions dont Napoléon fut accablé par les populations de la Provence, lorsqu'il la traversa pour se rendre au golfe de Saint-Raphaël, où il devait s'embarquer pour l'île d'Elbe. Il fut atroce, ce voyage, et les historiens n'en ont pas rendu toute l'horreur. Dans tous les villages où passe le malheureux vaincu, on pend son effigie en sa présence; on lui fait crier : Vive le Roi ! A la Calade, il arrive incognito, en habits ordinaires, avec un chapeau de voyage et de larges pantalons bleus, et demande si l'on peut lui donner à dîner pour vingt personnes : — « Oui, dit l'hôtelier, à condition que ce ne soit pas pour ce coquin d'Empereur ! — Non, répond-il : ce n'est pas pour lui, mais pour sa suite seulement... » Et s'adressant à la femme de l'hôtelier : — « Vous attendez l'Empereur, n'est-ce pas ? — Oui, Monsieur, et j'espère bien que nous le verrons. — Et que pensez-vous, bonne femme, de l'Empereur ? — Qu'il est un grand coquin ! Voulez-vous que je vous dise ? Si j'étais le capitaine du vaisseau qui va le prendre, je ne l'embarquerais que pour le noyer ! »

Cette scène fut racontée à Macreadie par l'hôtelier lui-même. On dira qu'il était du Midi, et exagérait son insolence ; mais le voyageur anglais cite, en français, de longs extraits du récit du sous-préfet d'Aix, qui accompagna Napoléon depuis cette ville jusqu'à la côte. Ce récit fut publié dans le Midi, et présente tous les caractères de l'authenticité. Je ne connais rien de plus cruellement tragique (1).

(1) Ce sous-préfet était M. Dupeloux, qui remplit ces fonctions à Aix en 1814 et 1815.

« Il n'osa rien manger ni boire, quelques instances qu'on lui fit, et quoiqu'il dût être rassuré par l'exemple des personnes qui étaient avec lui. Il fit venir de sa voiture du pain et de l'eau, qu'il mangea avec avidité. On attendait la nuit pour continuer la route; on n'était qu'à deux lieues d'Aix. La population de cette ville n'eût pas été aussi facile à contenir que celle des villages, et on avait déjà couru trop de périls. Le sous-préfet, prenant avec lui un lieutenant de gendarmerie et six gendarmes, se mit en route vers la Calade. La nuit était obscure, le temps froid. Cette double circonstance protégea Napoléon beaucoup mieux que ne l'aurait fait la plus forte escorte. Le sous-préfet et la gendarmerie rencontrèrent le cortège peu de temps après avoir quitté la Calade, et le suivirent jusqu'aux portes d'Aix, où on arriva vers deux heures du matin. Après avoir changé les chevaux, Bonaparte, continuant sa route, passa sous les murs de la ville, au milieu des cris répétés de : « Vive le Roi! » que firent entendre les habitants accourus sur les remparts. Il arriva à la limite du département dans une auberge appelée la Grande-Pagère, et ce fut là qu'il s'arrêta pour déjeuner. Le général Bertrand proposa au sous-préfet de monter, avant que de partir, dans la chambre des commissaires, où tout le monde était à déjeuner. Il y avait là dix ou douze personnes; Napoléon était du nombre. Il avait un costume d'officier autrichien et un casque sur la tête. Voyant le sous-préfet en habit d'auditeur, il lui dit : « Vous ne m'auriez pas reconnu sous ce costume? Ce sont ces messieurs qui me l'ont fait prendre, le jugeant nécessaire à ma sûreté. J'aurais pu avoir une escorte de trois mille hommes : j'ai refusé, préférant me fier à la loyauté française. Je n'ai pas eu à me plaindre de cette confiance depuis Fontainebleau jusqu'à Avignon; mais depuis cette ville jusqu'ici j'ai été insulté, — j'ai couru bien des dangers. Les Provençaux se déshonorent. Je n'ai jamais eu un bon bataillon de Provençaux sous mes ordres : ils ne sont bons que pour crier. Les Gascons sont fanfarons, mais du moins ils sont braves. »

« Sur ces paroles, un des convives, qui était sans doute Gascon, tira son jabot et dit en riant : — « Cela fait plaisir! »

« Bonaparte, continuant à s'adresser au sous-préfet, lui dit : — « Que fait le préfet? — Il est parti à la première nouvelle du changement survenu à Paris. — Et sa femme? — Elle est partie plus tôt. — Paie-t-on bien les octrois et les droits réunis? — Pas un sou. — Y a-t-il beaucoup d'Anglais à Marseille? » Ici le sous-préfet raconta à Bonaparte tout ce qui s'était passé dans ce port, et avec quels transports on avait accueilli les Anglais. Bonaparte, qui ne prenait pas grand plaisir à ce récit, y mit fin en disant au sous-préfet : « Dites à vos Provençaux que l'Empereur est bien mécontent d'eux! »

« Arrivé à Bouilledon, il s'enferma dans un appartement avec sa sœur, Pauline Borghèse. Des sentinelles furent placées à la porte. Cependant des dames arrivées dans une galerie qui communiquait avec cette chambre y trouvèrent un militaire en habit d'officier autrichien qui leur dit : « Que désirez-vous, Mesdames? — Nous voudrions voir Napoléon! — Mais c'est moi, Mesdames. » Ces dames le regardant lui dirent en riant : « Vous plaisantez, Monsieur : ce n'est pas vous qui êtes Napoléon — Je vous assure que c'est moi. Vous vous imaginiez donc que Napoléon avait l'air plus méchant? N'est-ce pas qu'on dit que je suis un scélérat, un brigand? » Les dames n'eurent garde de le démentir. Bonaparte, ne voulant pas trop les presser sur ce point, détourna la conversation; mais, toujours préoccupé de sa première idée, il y revint brusquement : « Convenez-en, Mesdames, dit-il : maintenant que la fortune m'est contraire, on dit que je suis un scélérat, un coquin, un brigand. Mais savez-vous ce que c'est que tout cela? J'ai voulu mettre la France au-dessus de l'Angleterre, et j'ai échoué dans ce projet. »

— Il a voulu mettre la France au-dessus de l'Angleterre, et il a échoué; mais les Français ne reprendront-ils pas son dessein? Là est la grande inquiétude de ces observateurs intéressés qui courent la France. C'est pourquoi ils pensent qu'il faut tout faire pour maintenir sur le trône la monarchie bourbonienne, qui est la seule garantie d'une paix durable. Et ils avaient raison, et il faut le dire, bien que ce soit assez triste : au XIXe siècle, les traités qui ont assuré à l'Europe, — les uns, ceux de Vienne, quarante ans de paix; l'autre, celui qui termina la guerre de 1870, vingt-cinq ans, — se sont signés aux dépens de la France, et l'Europe a toujours craint que la France ne les voulût déchirer. Aussi l'esprit des Français en 1815 causa-t-il aux voyageurs de profondes inquiétudes. L'un d'eux cite une page curieuse des mémoires de Carnot, parce qu'elle lui paraît résumer clairement la situation :

« L'amour de la gloire surtout a jeté de profondes racines; il est devenu l'attribut le plus distinctif du caractère national exalté par vingt ans de succès continus. Mais cette gloire même était devenue notre idole; elle absorbait la pensée des braves mis hors de combat par leurs blessures, toutes les espérances des jeunes gens qui faisaient leurs premières armes. Un coup imprévu l'a frappée, et nous trouvons dans nos cœurs le vide que trouve un amant qui a perdu l'objet de sa passion. Ce sentiment rend notre situation vague et pénible. On se regarde comme humilié pour avoir perdu une seule partie, qui malheureusement était la partie d'honneur, et qui a fait la règle de nos destinées. »

Le grand Carnot avait vu juste : cet amour et ce regret des gloires perdues, ce sentiment de l'honneur militaire, vont influer sur la politique de la France jusqu'à aujourd'hui même. On le trouve partout après l'effondrement du régime impérial. Comme Wake, ce grotesque révérend anglican, se promène dans un bal public de Boulogne avec ses amis, un petit Français d'environ douze ans crie derrière eux : « *English blackguards* — Canailles d'Anglais ! » Le plus jeune des amis de Wake perd patience, et allonge à l'insulteur une gifle qui le fait saigner du nez. La foule s'attroupe: on va faire un mauvais parti aux étrangers, quand le révérend, orateur de la bande, explique, dans son bizarre français, l'origine de la querelle, et déclare qu'en Angleterre, si un Français avait été insulté de la même façon tout le monde applaudirait. Il n'en faut pas plus pour calmer l'assistance. Mais le petit blessé murmure en s'épongeant le nez : « Ah ! si j'avais des pistolets ! » C'est exactement la phrase du Julien Sorel de Stendhal. Au même moment une femme s'écrie : « Si l'oncle de l'enfant s'était trouvé là, l'Anglais était un homme mort ! » Toutes les traditions d'honneur et de point d'honneur militaires des vingt dernières années se trouvent dans ces mots.

Aussi, en général, nulle haine contre Bonaparte. « Il nous a fait bien du mal, » disent les plus modérés. Puis tout de suite ils ajoutent : « Mais il a battu tout le monde, il a fait des choses superbes à Paris. Ah ! c'est un grand homme; notre pays n'a jamais été si puissant que sous lui (1). » Ainsi parlent les Parisiens. A Boulogne, on dit à Wake : « S'il n'avait pas été trahi par les gens de Paris, il aurait triomphé de tout. » — « Je me réjouis de la paix à cause de mon commerce, dit un négociant; mais, Monsieur, ajoute-t-il en se redressant, le blocus continental vous a fait *aussi* bien du mal ! »

Le danger pour l'Europe est là, dans cet orgueil sentimental qui n'est limité par rien ; car l'intérêt bien entendu se pose à lui-même ses bornes, la sentimentalité n'en a point. L'opinion universelle à l'étranger, et par ce mot je ne veux pas parler des calculs raisonnés des hommes d'État, des diplomates, de tous ceux qui sont dans le secret des dieux et des rois, mais de celle de tout le monde, qui est la véritable, puisqu'elle finit par s'imposer; l'opinion universelle est que la prééminence de la France sera toujours un immense malheur, parce qu'elle ne saurait être qu'offensive. Napoléon savait peut-être ce qu'il voulait en menant la France à la conquête de l'Europe ; mais la France l'ignorait totalement, et n'en marchait qu'avec plus d'enthousiasme. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les Français sont dans l'âme un peuple de soldats : Napoléon n'a pas créé chez eux le goût de la conquête et de la guerre, ce goût existait auparavant : « Il n'a fait que pousser l'eau à la cataracte et jouer de l'éventail pour aider le vent. » Rien n'est plus étonnant que la compétence militaire de toute la race : si le mot est trop fort, mettez du moins intérêt passionné. Les paysans rencontrés dans les champs discutent les dernières manœuvres de la campagne de 1814, et ne s'en tirent pas mal. Aussi la caractéristique des soldats français, pour les observateurs anglais, est-elle leur *intelligence*, intelligence technique évidemment, réduite au seul métier des armes, mais s'étendant à tout le métier. Il n'en saurait être autrement d'ailleurs, puisqu'il est non seulement convenu, mais absolument vrai, qu'il a le bâton de maréchal dans sa giberne : il en résulte que le cerveau de chaque grenadier travaille comme celui d'un général en chef. Il prend des leçons de tactique. « Les troupiers anglais ayant assisté à la bataille de Waterloo ne savaient rien que ce qui s'était passé dans leur compagnie : le dernier des voltigeurs français a le plan de la bataille dans sa tête, et sait ce qu'il a fait (1). » Ce trait est intéressant à noter, car il prouve qu'on a eu tort de reprocher à l'auteur du *Conscrit de 1813* d'avoir donné à son fantassin boiteux le sens critique d'un Jomini.

La discipline subsiste pourtant, grâce à l'esprit de corps, à un sens exaspéré et sublime de l'honneur des armes : « Les soldats français pourront supporter toutes les peines, tous les dangers, toutes les privations, donner leur sang, sans provocation de leurs ennemis, sans espérances de pillage, sans intérêt matériel particulier, simplement pour la gloire (2). » On les mène où on veut avec ce mot. Ils tombent des nues quand on leur dit que Napoléon aurait dû traiter avec les Russes pendant l'affreuse retraite de 1812 : « C'eût été déshonorer nos armes, » répondent-ils.

Macreadie ne songe même pas à dissimuler son admiration pour la beauté presque tragique d'un tel dévouement. Puis il ajoute, plein du souvenir amer de vingt ans de luttes : « Avec de telles gens, il n'a pas été difficile à Napoléon de réunir une force guerrière qui ressemblait plutôt à une immense bande de brigands, n'ayant d'autres principes que la fidélité à leur pacte et la soumission à leurs chefs, qu'à l'armée d'un peuple civilisé et responsable. »

Si cela était vrai, le pays non combattant ne verrait pas de plus grands ennemis que ces brigands. Au contraire, il est assez difficile de trouver un indice de haine contre l'armée et contre le régime

(1) Macreadie, t. I.

(1) Macreadie, *Travels in France*, t. II, p. 42.
(2) Lady Morgan, *la France telle qu'elle est*, t. I.

napoléonien, à moins de s'adresser à des catégories spéciales ayant des intérêts déterminés, ou aux populations du Midi. Et encore voit-on tout près de là de bien curieuses manifestations. A Valence, le 23 décembre 1815, pour une cause ou pour une autre, le tambour se met à battre. Toute la ville s'émeut : « On va reprendre les armes, on va se battre contre l'Autriche ! » Et à cette idée, un petit boutiquier saute de joie dans la rue, en criant : « La guerre ! la guerre (1) ! »

La petite noblesse non ralliée, les anciens émigrés, les habitants des ports de mer ruinés par le blocus continental, les patrons d'industries spéciales tirant leur profit de l'étranger, des spéculateurs qui s'inquiètent, sont hostiles au régime napoléonien. Mais la petite bourgeoisie, et surtout le paysan qui a acheté des biens nationaux, qui est moins foulé que sous la Monarchie, qui a recueilli sous l'Empire, en un mot, ce que la Révolution lui avait promis, et dont l'esprit ne distingue pas très bien le mot République du mot Empire, — *Veillons au salut de l'Empire* se chantait déjà sous le Directoire, et sur beaucoup de pièces de vingt francs on lit d'un côté : *Napoléon empereur*, et de l'autre : *République française*, — le paysan va garder de l'Empire le souvenir d'un âge où on avait à la fois gloire et profit ; et l'interruption du commerce extérieur, en effet, ne nuisait pas à ses intérêts, au contraire. Cette raison est si forte qu'il est disposé à oublier la tyrannie de la conscription. Quant aux industries des grands centres, Lyon, Paris Rouen, elles ont pris pendant le blocus un énorme développement. La guerre elle-même fait vivre bien des métiers, et ce sont les vaincus qui en payent les frais.

Tous ces regrets, tout cet enthousiasme national, où l'esprit révolutionnaire se sépare mal de l'idolâtrie bonapartiste, annonce que depuis 1802 une société nouvelle, qui n'existait encore qu'en germe pendant la période de crise de 1789 à la fin du siècle, a pris subitement un développement inattendu. Le paysan propriétaire existait avant 89. Seulement il est prospère au lieu d'être misérable. La nation française est de plus en plus formée de « têtes raisonnantes » dont le nombre s'accroît.

Tout n'est pas avantage, d'ailleurs, dans cette transformation. Nous avons vu jusqu'ici les couches inférieures se modeler sur les supérieures, s'efforcer de les imiter. C'est le contraire désormais qui va se produire, qui se produit déjà. Nous sommes au « point tournant ». En 1814, à Toulouse, les dames de la ville trouvèrent les manières des officiers français si inférieures à celles des officiers anglais que pendant longtemps, prétend Macreadie, elles refusèrent de recevoir leurs compatriotes. Il y a au changement des mœurs de la société noble une raison primordiale : c'est qu'elle a perdu non seulement en importance politique, mais en richesse. De là, une curieuse interversion : « Auparavant, on voyait dans les campagnes des paysans labourer leurs champs en culotte courte, habit à queue de morue, catogan et chapeau à trois cornes. Maintenant, c'est le gentilhomme ruiné qui commence à porter les trousseaux des paysans (1) » et à vivre pauvrement, passant ses journées à l'auberge.

D'autre part, l'ancienne société aristocratique a conscience du mal que lui ont fait sa légèreté, son incroyance, sa passion du plaisir élégant. Elle verse dans l'excès contraire, arrive au piétisme, et en même temps à la haine de la beauté, de la littérature et de l'esprit. Stendhal, dans la *Chartreuse de Parme*, n'a rien exagéré à cet égard. Il est de mode de parler avec horreur non seulement de Rousseau et de Voltaire, mais de Chamfort et de Mme de Staël. Beaumarchais est « de mauvais ton » et Corneille lui-même a « des théories répréhensibles ». Un jour, certain duc fort estimé dans le parti ultra-royaliste entend quelqu'un causer avec assez d'animation : — « C'est un homme d'esprit, lui dit-on. — Oh ! répond sévèrement le duc, je vois bien qu'il n'est pas des nôtres ! »

Voilà donc qu'au règne de l'esprit, succède le règne de l'ennui. Ce ne sont pas seulement les catholiques, qui affectent ce ton de gravité : on le trouve également dans les classes libérales, surtout parmi les jeunes gens. L'éducation sous le premier Empire a été surtout « mathématique ». De là vient qu'on disserte maintenant dans les salons plus qu'on ne cause. Ceci serait fort bien, mais la plupart de ces jeunes gens, dit un austère protestant anglais, joignent à cette gravité froide une intérieure et violente admiration « pour la puissance et l'intelligence, l'habileté et le succès d'où qu'ils viennent » et ainsi manquent de base morale. « Les Français ne paraissent s'être débarrassés de la domination de la naissance sans talents que pour tomber sous la tyrannie des talents sans principes (2). » Tels sont les résultats intellectuels d'une révolution qui a eu pour effet matériel de faire déchoir l'aristocratie foncière et d'élever, en l'enrichissant, une démocratie agricole qui montre d'autres vertus et d'autres défauts, un orgueil national superbe et un égoïsme intransigeant.

J'espère pouvoir montrer bientôt les signes de ces phénomènes. Leur description rapide ne manquera peut-être pas d'intérêt.

PIERRE MILLE.

(1) Macreadie, t. II, p. 40.

(1) Macreadie, *Travels in France*, t. I, p. 178.
(2) Macreadie, *ibid.*

VARIÉTÉS

Le nouveau député de Limerick.

JOHN DALY

Quelque jugement qu'on porte sur l'intransigeance des revendications irlandaises, on ne saurait méconnaître que les électeurs du comté de Limerick viennent de faire preuve de qualités rares et éminemment respectables : le courage de son opinion, le culte du souvenir, la foi persévérante.

Ils ont, en effet, choisi pour leur député, à l'unanimité des suffrages, un homme qu'on n'accusera point de les avoir séduits au moyen de promesses fallacieuses ni à coups de banknotes, et cela par la raison péremptoire qu'il est interné et mis au secret depuis onze ans dans une des prisons-bagnes du Royaume-Uni.

Ce candidat d'espèce particulière se nomme John Daly. Sa personnalité et sa biographie sont assez intéressantes pour être esquissées, ne fût-ce qu'à titre documentaire.

***

John Daly appartient à la pure race irlandaise. Sa famille, de bonne bourgeoisie, de fortune moyenne, d'honorabilité sans tache, est parmi celles où chaque génération a transmis à l'autre, comme un flambeau sacré dont la flamme ne doit jamais s'éteindre, l'amour ardent, exclusif, passionné du sol natal.

Le jeune Daly, nature impressionnable et nerveuse, accueillit avidement ces traditions, se pénétra de l'esprit des légendes héroïques que tout autour de lui semblait faire revivre : le vieux château bâti par le roi Jean, qui, après avoir subi tant de sièges glorieux, repoussé tant d'assauts, mire dans les eaux du Shannon ses tours massives, mélancoliques et toujours fières; la pierre maudite sur laquelle Jacques II signa en 1691 son acte de soumission à Guillaume III ; l'antique cathédrale en ruines, devenue informe et comme écrasée par la main brutale du vainqueur.

Plus tard, parvenu à l'âge d'homme, il vit le pauvre *Paddy* mangeant des pommes de terre dans sa misérable cabane, véritable serf attaché à la glèbe, durement traité par des propriétaires impitoyables, harcelé par le fisc, traqué, exploité, humilié de mille manières. L'indignation, la colère grandirent dans son cœur si bien préparé à leur éclosion. Il avait toujours présent à l'esprit ce vieux proverbe du temps de Cromwell qu'il s'imaginait être la devise du peuple anglais : *It is no felony to kill an Irishman* (Ce n'est pas violer la loi que de tuer un Irlandais.) Et il en concluait que la révolte contre de pareils maîtres est réellement « le plus saint des devoirs ».

Pour apprécier équitablement les actes d'un homme il faut essayer de vivre de son existence et de ses préjugés. Or John Daly se trouvait dans un état d'âme et dans des conditions de milieu où, fatalement, il devait être entraîné vers les idées révolutionnaires. Le fenianisme commençait à s'agiter, prétendant représenter les aspirations séculaires du peuple irlandais : ce nom de fenians, emprunté au héros fabuleux de l'île d'Émeraude, Fenius ou Fin, était à lui seul un programme et même un drapeau.

Tout le monde connaît les phases du *home rule* et chacun sait à la suite de quelles circonstances un grand nombre de fenians se réfugièrent en Amérique. Ils y formèrent des comités puissants, qui ont fourni à leurs frères des subsides se chiffrant par millions. John Daly, intelligent, très courageux, indépendant par sa situation de fortune et très populaire dans la province de Munster, fut un des principaux intermédiaires de ces comités. Sans cesse il allait de New-York à Dublin et à Limerick, distribuant de l'argent et donnant les mots d'ordre.

Prit-il une part quelconque aux attentats violents qui compromirent fâcheusement, aux yeux des plus sympathiques, la cause feniane?

Toujours est-il qu'on l'en accusa formellement, et que c'est du fait de complicité dans des tentatives d'assassinat au moyen d'explosion de dynamite qu'il fut condanné, en 1884, à la prison perpétuelle.

Les circonstances de son arrestation, les événements qui suivirent, ne sont pas, comme on va le voir, sans donner des arguments à ses adversaires et à ses champions.

***

Il s'était rendu, pour les affaires du parti, à Birmingham et y logeait chez un de ses amis politiques nommé Egan. Comme bien on pense, il était, de la part de la police, que dirigeait un M. Farndale, l'objet d'une *filature* serrée. Un jour, il reçut de Liverpool une lettre dans laquelle un coreligionnaire, très zélé depuis quelque temps, lui donnait rendez-vous pour une communication pressante. Daly répondit aussitôt qu'il arriverait tel jour, par tel train. A sa descente du wagon, il ne vit pas son compatriote, mais des agents qui se jetèrent sur lui et l'arrêtèrent malgré ses protestations. On le conduisit devant le magistrat, on le fouilla, et l'on trouva dans les poches de son pardessus des paquets de matières explosives. Interrogé sur la provenance de ces objets compromettants, Daly se borna à répondre qu'il ignorait comment ces paquets se trouvaient dans ses poches, qu'il ne les avait jamais vus, et que, réprouvant l'emploi de la dynamite appliquée à la politique, il n'avait participé ni de près ni de

loin, ni par ses actes, ni par ses conseils, aux attentats criminels. Quant aux motifs de son voyage de Birmingham à Liverpool, il refusa de s'en expliquer, — craignant de compromettre un frère.

A l'audience, il fit les mêmes réponses que tout le monde jugea si absurdes que la condamnation à l'internement perpétuel fut prononcée.

On l'enferma dans la prison de Chatham.

Mais voilà que trois ans après le prononcé de cette sentence, M. Farndale, le chef de la police de Birmingham, déclara spontanément au ministère de l'intérieur : 1° que le fenian de Liverpool qui avait appelé Daly n'était autre qu'un espion à la solde de la police; 2° que les matière explosives trouvées dans les poches de Daly avaient été placées là par les agents préposés à la « filature ».

Comment, par qui cette déclaration fut-elle divulguée? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que le ministère conservateur fut interpellé sur ce point en la personne de M. Mathiews, secrétaire d'État à l'intérieur; M. Mathiews, ne nia pas les propos attribués à Farndale, mais assura qu'une enquête avait démontré que le fonctionnaire n'avait raconté que des billevesées n'infirmant en aucune façon la culpabilité de Daly. La Chambre des communes s'empressa de passer à l'ordre du jour. Néanmoins l'interpellation fut reprise quelque temps après par MM. John et William Redmond; cette fois on avait affaire à un ministre libéral, M. Asquith. Ce dernier se retrancha derrière la réponse de M. Mathiews et, pour la seconde fois, l'ordre du jour fut voté.

Ces dialogues entre l'opposition et le gouvernement n'eurent aucune influence sur la carrière de M. Farndale qui était encore, il y a un an ou deux, qui est probablement encore aujourd'hui, chef de la police de Birmingham.

Ce maintien d'un chef de police qui a *mangé le morceau* d'une façon si délibérée donne à réfléchir. Les Irlandais, avec assez de logique, le regardent comme un aveu.

Mais s'il en était ainsi, que penser de l'emprisonnement de Daly!

***

Je n'ai pas besoin de dire que les « comités d'amnistie » s'emparèrent de cet incident parlementaire pour faire de l'agitation. On écrivit des brochures et on fit des meetings. On alla jusqu'à imprimer que John Daly avait été l'objet d'une tentative d'empoisonnement. Une enquête, ordonnée par l'autorité, fit connaître qu'en effet John Daly avait failli être empoisonné par de la belladone, mais qu'il fallait voir dans cet accident le simple résultat d'une erreur pharmaceutique.

A la suite de ce fait nouveau, le prisonnier fut transféré dans le bagne de Portland où il est en ce moment, ignorant, sans doute, qu'il est député.

Le régime de Portland est très dur, surtout pour les prisonniers politiques qui, le soir, sont enfermés non point comme les forçats ordinaires dans des cellules munies de hamacs, mais dans des cachots de punition où ils n'ont pour se coucher qu'un lit de camp et, pour s'asseoir, qu'un billot fixé au plancher. On les soumet aux travaux les plus pénibles, on les attelle à des charrettes comme des bêtes de somme, on leur fait casser des pierres ou tailler des moellons!

Les condamnés pour *trahison-felony* sont astreints au silence absolu, supplice atroce quand il se prolonge pendant dix, quinze ou vingt ans (1).

Ils n'écrivent et ne reçoivent des lettres que deux fois par an. L'autorisation de les visiter s'obtient difficilement et les règlements particuliers de la prison rendent cette faveur à peu près illusoire.

Un de mes amis — qui ne s'occupe guère de la politique française et pas du tout de la politique britannique, étant tout bonnement un savant, — eut l'occasion d'aller à Portland et m'a raconté son entrevue avec un fenian.

Après avoir signé au greffe l'engagement de se conformer aux consignes de l'établissement, il fut conduit dans une sorte de cage grillée séparée — par un couloir où se tenait un gardien, revolver au poing — d'une autre cage dans laquelle le prisonnier attendait.

— Nous avions l'air de deux fauves du Jardin des plantes au moment du repas, me disait mon ami en me racontant cette visite.

L'entretien commença.

— Quel est, Monsieur, l'état de votre santé?

— Mauvais. Je souffre beaucoup des suites d'une opération qui n'a pas réussi...

Le gardien intervint :

— Taisez-vous! ordonna-t-il.

Mon ami reprit :

— Le régime de la prison est-il bon?

Nouvelle interruption du gardien :

— Monsieur, je ne puis permettre cette question.

— Ah! puis-je parler à monsieur des événements qui se passent en Europe?

— Non.

— L'entretenir du mouvement littéraire?

— Non.

— Lui dire un mot de ses amis?

— Pas davantage. S'il vous répondait, il serait puni et je mettrais fin à la visite.

(1) Les forçats anglais reçoivent, en général, au bout de vingt ans, un *ticket of leave*.

— Fort bien. Veuillez donc m'indiquer quel sujet j'ai le droit d'aborder.

— Vous pouvez lui donner des renseignements sur la santé de ses parents et sur leurs affaires. C'est tout.

— Mais je ne les connais pas...

— Je vous indique la consigne; il faut vous y conformer.

— Dans ces conditions, je n'ai plus qu'à souhaiter bonne chance à monsieur et à me retirer.

Ce que je viens de dire suffit à donner la note de la sévérité avec laquelle sont traités les condamnés politiques irlandais.

L'évasion est pour eux chose matériellement impossible et, dans le quartier central où ils sont consignés, aucun écho du monde extérieur ne parvient.

Heureusement, la pression exercée par les « comités d'amnistie » qui comptent aujourd'hui cinquante mille adhérents est devenue assez puissante pour forcer de temps en temps les lourdes portes de fer à s'entrouvrir devant un gracié.

Vingt et un fenians ont été internés à Portland depuis 1881 ; il en reste actuellement douze, dont cinq, croit-on, sont devenus fous.

John Daly va-t-il être, de la part du nouveau cabinet, l'objet d'une mesure de clémence et tiendra-t-on compte des vœux exprimés par les habitants de Limerick avec une telle énergie que M. O. Keeffe, le député sortant, a dû, bien qu'anti-parnelliste, s'y associer en déclinant toute candidature?

Si on ne le laisse pas siéger, le rendra-t-on, du moins, à sa mère âgée de quatre-vingt-trois ans, qui demande au ciel de ne pas mourir avant d'avoir embrassé son cher John?

PAUL MIMANDE.

LIVRES NOUVEAUX

Les Mzabites et leur législation.

A 600 kilomètres d'Alger, en plein Sahara, au milieu de déserts de pierre et de déserts de sable qui constituent la plus effrayante solitude, s'élèvent, presque toutes sur des hauteurs en pyramide, les sept villes du Mzab. Cinq d'entre elles, — Ghardaïa, Mélika (*la Reine*), Bou-Noura (*Pleine de lumière*), Beni-Sgen, El-Ateuf, — forment la *Pentapole* proprement dite. Ce sont les plus anciennes : leur fondation remonte au XIe siècle. Avec deux villes plus récentes, Berrian et Guerraza, projetées vers le Nord comme deux colonies, se complète l'*Heptapole*. Cela donne une population totale d'environ 30000 têtes. Au point de vue ethnographique, elle est presque entièrement de race berbère. Sa grande originalité, c'est son organisation religieuse. Ces villes du Mzab furent proprement des refuges de *kharedjites* (hérétiques ou schismatiques musulmans) de la secte *ouahabite-ibadite*. Traqués par les persécutions de Mésopotamie en Tripolitaine, de Tripolitaine à Ouargla, d'Ouargla au Mzab, il y a huit cents ans qu'ils sont venus chercher un asile dans ce désert où leur labeur obstiné a fait verdoyer les oasis et où leur attachement non moins obstiné à leurs convictions les tient isolés du monde musulman.

Là, peu à peu, ils se sont partagés en deux classes, — on pourrait presque dire en deux castes : les uns, les laïques, horticulteurs, industriels, marchands, soutiennent le poids de la lutte pour la vie contre la nature marâtre ; les autres, les *tolba* ou les clercs, se sont appliqués à conserver, dans toute sa pureté, la vieille foi pour laquelle les ancêtres ont tant souffert.

Aux temps de la grande ferveur religieuse, c'est-à-dire quand la fréquentation avec les musulmans du Nord et les Français n'avait pas encore fait pénétrer le scepticisme dans ces austères républiques, les clercs, formant une corporation puissante, avaient assujetti les laïques à un régime théocratique plus rigoureux que celui de Genève sous Calvin.

Comme la loi civile aussi bien que la loi religieuse découle du Koran, les clercs, interprètes naturels de celle-ci, se trouvèrent aussi les interprètes de celle-là. Ils en profitèrent pour s'asservir les cités et tinrent leurs concitoyens sous la tyrannie des exigences puritaines, des subtilités juridiques ou théologiques, sous la terreur de l'excommunication, de l'interdit, des pénitences même corporelles.

Ce sont les laïques qui, las d'un joug si dur, ont appelé la France à occuper leur pays et à réaliser l'annexion du Mzab. Toutefois ils continuent à être régis par la loi *ibadite* (ou *abadite*). C'est celle-là que leur applique, dans leurs différends civils, les juges français et, en appel, la Cour d'Alger.

Pour l'appliquer raisonnablement, il faut que la jurisprudence française l'interprète, la complète, et même la développe. Et d'abord, il a fallu commencer par la bien connaître. Cette loi est condensée dans le *Nil* (ou *Kitab-el-Nil*) du cheïkh Abd-el-Aziz, mort en 1809. Ce livre est le résumé de compilations plus vastes ; mais ce résumé est un énorme volume.

Le premier exemplaire du *Nil*, officiellement connu en Algérie, a été offert à la Cour d'Alger par El-Hadj-Salah. Le premier président d'alors, M. Sautayra, sollicita, pour traduire le *Nil*, le concours des interprètes et traducteurs assermentés de l'Algérie, et répartit entre eux les vingt-deux chapitres dont il se compose (1).

De ces vingt-deux chapitres, quelques-uns seulement sont en cours de traduction. Le dixième, seulement dans sa première partie intitulée : *le Mariage*, a été traduit et publié par M. Zeys (2). Or cette quarante-deuxième partie du *Nil* donne encore près de 100 pages in-8° d'un texte très compact. On voit ce que les jurisconsultes musulmans entendent par un « abrégé ».

(1) E. Zeys (actuellement premier président à la cour d'Alger), *Leçon d'ouverture à l'École de droit d'Alger*, 1886; Jourdan, Alger. — Un nouveau fascicule vient de paraître pendant que le présent article était sous presse.

(2) Jourdan, Alger.

Le volume publié par M. Zeys est infiniment curieux. Il nous offre le tableau le plus exact des mœurs de nos puritains sahariens, de leurs préjugés religieux, sociaux et même physiologiques. On voit à quel point les clercs qui ont pris charge de leur salut éternel sont abondants, minutieux, tracassiers dans leurs prescriptions. Jamais notre Eglise du xie siècle, au temps où elle excommuniait notre « bon roi Robert » pour son mariage avec une cousine au sixième degré, n'a été aussi tyrannique dans ses exclusions. Nul casuiste du xvie ou du xviie siècle, s'appelât-il Sanchez ou Escobar, n'a été plus habile à couper un cheveu en quatre et à subtiliser sur toutes les nuances du péché. Il y a là des *distinguo* à l'infini.

Le livre est de telle nature qu'il est difficile de l'analyser, et scabreux d'en donner des extraits. Il faudrait faire en latin, la langue préférée de nos casuistes d'Europe, presque toutes les citations. Il suffira de relever quelques traits.

« Si un individu dit à un autre : *Répudie ta femme et je te donne tant*, et que l'autre la répudie, ou si un individu dit à une femme : *Sépare-toi de lui et je t'épouserai*, et qu'elle le fasse, la femme, dans les deux cas, lui est *interdite* pour l'éternité. »

Si une femme est en *iudda*, par exemple si le temps requis ne s'est pas encore écoulé depuis un premier mariage, on n'a pas même le droit de lui faire des propositions formelles pour une nouvelle union. Tout ce que le rigorisme des théologiens permet en pareil cas, c'est de faire la demande « à mots couverts ». Par exemple, on peut dire à cette femme : « Comme tes vêtements te vont bien ! » ou : « Que ton ménage est bien tenu ! » Les plus téméraires peuvent ajouter : « Puissé-je trouver la semblable ! » Se risquer plus loin gâterait tout, créerait un empêchement prohibitif, rendrait la femme éternellement *interdite* au flirteur imprudent.

Ce n'est pas au pays du Mzab qu'un brave homme pourrait, comme chez nous, « réparer une faute », « régulariser une situation ». Le seul fait d'avoir commis le péché empêche la réparation honorable.

Il y a tellement à redouter de tomber en prohibition, d'épouser sans le savoir, par exemple, une fille ou une petite-fille de sa nourrice, ou la mère, la grand'mère, les tantes de celle-ci, ou une femme qu'elle aurait nourri de son lait, que le *Nil* conseille à l'homme qui, dans son enfance, a été enlevé à sa ville natale et qui n'y est revenu que beaucoup plus tard, de ne pas chercher mariage dans cette même ville. Est-ce que vous pouvez savoir à qui votre nourrice, à travers les hasards de l'existence, a bien pu donner le sein ? Il suffit même qu'elle ait versé de son lait dans une oreille malade pour que tout de suite surgisse l'empêchement canonique.

Telle est pourtant la législation que nos juges français et que la Cour d'Alger sont obligés d'appliquer à nos sujets du Mzab. M. Zeys espère qu'avec le temps la sagesse de notre jurisprudence corrigera l'âpreté judaïque de ces lois. Ainsi ont fait les préteurs de l'ancienne Rome dans les provinces des Barbares.

***

La Fayette pendant la guerre d'Amérique (1).

L'auteur américain s'est proposé de retracer la vie de La Fayette depuis le jour où il débarqua, en 1777, sur le continent américain, jusqu'à son retour en France après la grande victoire sur le comte Cornwallis (1781). Il a mis à contribution, outre les papiers de La Fayette déjà publiés par la famille de celui-ci, les archives de France et celles d'Amérique. Tout en insistant sur les exploits militaires du « héros de la liberté dans les deux mondes », il a tenu à mettre en lumière les services que celui-ci a encore rendus à la cause de l'indépendance pendant un court séjour à Versailles (1779), ne cessant de plaider auprès du roi Louis XVI, auprès des ministres royaux, Vergennes et Maurepas, la cause de l'indépendance américaine.

La reconnaissance patriotique de l'auteur n'est pas seulement acquise à La Fayette et à ses braves volontaires. Il sait tout ce que sa patrie dut à la France : « Il y a, comparativement, peu d'hommes de la génération présente qui soient au courant des services que la nation française rendit alors à nos grands-pères, durant cette révolution d'Amérique, où nous étions sans aucun crédit en Europe et où notre cause ne rencontra pas d'autres sympathies que celles de ce fidèle allié !... Non seulement la France nous vint d'abord en aide par la permission qu'elle accorda aux agents américains de puiser dans ses ports et ses arsenaux pour équiper notre armée, mais elle employa son propre crédit, garantissant les larges emprunts que dut alors contracter le Congrès ; et enfin, elle envoya ses soldats et ses marins servir sous les ordres de Washington, combattre pour nous dans les batailles de la République. Les plus sombres moments de notre révolution furent comme illuminés par les espérances toujours nouvelles que réveilla en nous, au sein d'une lutte si désespérée, le puissant secours de la France. »

Et encore l'œuvre entreprise par M. Charlemagne Tower ne concerne que l'époque où la France ne pouvait encore assister qu'indirectement la jeune République : son second volume se ferme au moment où la France va entrer dans la lutte avec toutes ses forces, avec ses armées, avec ses flottes, avec les puissantes ressources de sa diplomatie, avec l'alliance de l'Espagne, l'amitié de la Russie et les sympathies actives des nations neutres. L'ouvrage ne concerne que la période de coopération des « volontaires ». Et c'est assez déjà pour que l'auteur croie ses compatriotes obligés envers « la nation française ».

ALFRED RAMBAUD.

(1) Charlemagne Tower, *the Marquis de La Fayette in the American revolution*. — 2 vol. gr. in-8° ; Philadelphie, Lippincott, 1895 (avec un portrait de La Fayette, peint par Charles Wilson Peale pour Washington, longtemps conservé à Mount-Vernon et aujourd'hui propriété du général Lee).

LES AMATEURS

— Monsieur, me dit-il, je suis *un amateur*.

Je le regardai, très surpris. Rien en lui ne faisait songer à cette bête fabuleuse qu'est l'écrivain millionnaire ou le millionnaire — tout simplement. Ses vêtements, de coupe humble et de fraîcheur relative, ne ressemblaient nullement à ces vêtements de l'élégant comte de Pairaud qui jadis furent chantés à cette place par l'élégant Pierre Veber. Mais c'était peut-être un de ces hommes qui, par une originalité de mauvais goût, sans même s'offrir l'excuse d'aller promener par les cours une charité harmonieuse et parfois glapissante, se déguisent en pauvres. Pourtant ses cheveux trop longs ou trop courts et ses yeux misérables avaient un grand accent de sincérité. Et son affirmation était calme, nette, précise, sans nuance d'ironie ou d'amertume. Je devais l'accepter poliment, sans m'en inquiéter.

— Ah! murmurai-je.

— Oui, répondit-il gravement : je suis un amateur. Et ne vous étonnez pas de ne me voir aucun des enviables symptômes qui dénoncent les espèces de ce genre aux yeux exercés de M. Arsène Alexandre ou de M. Jean Ajalbert : vous ne trouverez pas autour de moi la splendeur qui auréole cruellement M. Robert de Montesquiou, le faste qu'on admire et qu'on blâme chez M. Boniface ou chez M. de Castellane, — et cela tient seulement à ce fait que *le mot « amateur » a été, ces temps derniers, détourné horriblement de sa signification ordinaire, de son unique signification possible.*

— Vous m'effrayez! prétendis-je. Et il m'effrayait en effet, car je le croyais grammairien.

— Notez, Monsieur, continua-t-il, que je ne regrette pas cette erreur : ce fut une erreur savoureuse et féconde.

Elle nous valut des cris et des sourires, des pages passionnées et des pages sereines, de doctes dissertations et des plaisanteries, de très beaux articles de MM. Pierre, Jean, Vandérem, Alexandre, Lorrain, Ajalbert, etc., etc.

Et nous eûmes les lettres les plus jolies, les plus éloquentes qui soient. Elles étaient signées par Alexandre Dumas et par Gyp, par Jules Claretie et par Paul Verlaine, par Henri de Bornier et par François de Curel, par Alphonse Daudet et par Henri Lavedan. Et les hommes de génie parlaient de talent, les hommes de talent parlaient de génie.

Il y eut même quelqu'un qui, par une science délicieuse, sans paraître le vouloir, nous donna d'un coup la moins contestable définition de l'amateur et la preuve la plus persuasive qu'il était le plus certain des amateurs. « Le plus gros arbre planté par lui n'égratigne jamais de ses racines que la surface, et la moindre fleur de l'écrivain tient secrètement par les siennes au fond même de la langue. » Il faisait de la sorte, en une forme hésitante et bizarre, son portrait très modeste et très exact.

« Et ce fut, comme vous savez, une querelle sérieuse, des prises d'armes, de grandes colères, de petites fièvres, des injures courtoises et cruelles, un labeur acharné de gens qui creusent un fossé imprévu et spécieux.

« La lutte fut héroïque, les différentes passes furent bien conduites et très habiles, les attaques furent vigoureuses et les ripostes fougueuses, et l'erreur devint de plus en plus savoureuse, de plus en plus aiguë. La preuve, c'est qu'on s'est demandé presque sans rire si Flaubert, Vigny, Musset et La Rochefoucauld furent des amateurs. Et les uns ont cru possible de se couvrir des titres de noblesse de Saint-Simon, des titres de rente de Victor Hugo, tandis que les autres, un peu atteints, excusaient ces tares légères et les noyaient dans le flot des écrits de ce gentilhomme, dans l'ombre du génie de ce propriétaire. Et c'était bien amusant ! N'est-ce pas votre avis?

— Heu! fis-je vaguement, pour ne pas le contrarier, pour ne pas arrêter en leur essor ses méditations aventureuses.

— N'est-ce pas? n'est-ce pas? insista-t-il, très heureux. C'était d'une gaîté folle. Mais, Monsieur, l'*amateur* ce n'est pas *le Monsieur qui a de l'argent*. Le Monsieur qui a de l'argent, c'est le Monsieur qui a de l'argent — sans plus, et c'est déjà quelque chose. Il y a bien une différence entre les littérateurs pauvres et les littérateurs riches, mais une différence si ténue! La voici : les premiers se *font* payer sans hâte, avec une indifférence et une douceur laborieuses qui voilent mal leur besoin, les autres se *laissent* payer, avec une âpreté satisfaite et charmante. Les uns reçoivent leur salaire avec ennui, avec l'ennui d'hommes qui se passeraient fort bien de cet or, de leurs échéances, de leurs charges, de leurs dettes et de leurs angoisses ; les autres accomplissent un sacerdoce : ils travaillent pour le seul plaisir de travailler, et les quelques sous qu'ils gagnent leur sont utiles et chers : tel Descartes jadis conservait pieusement en une bourse de cuir sa solde d'officier « adventice », pour parler sa langue, — et c'était un soldat amateur! On leur reproche d'empêcher les « professionnels » de gagner leur pain, mais c'est un reproche injuste : les plus dangereux ce sont ceux qui donnent « leur copie » pour l'amour de Dieu et de la notoriété, qui l'imposent le poignard sur la gorge ou qui, plus simplement, ne craignent pas de l'enchâsser en l'azur des billets de la Banque de France.

— Ah! fis-je en une indignation furieuse.

— Bast! répliqua mon interlocuteur avec une mansuétude infinie, il faut bien que les directeurs de journaux puissent vivre et que les journaux

puissent mourir. On a fait des lois sur l'exercice de la médecine, on a coditié une réglementation de la boulangerie, mais on ne peut publier des ordonnances sur l'exercice de la profession d'écrivain puisqu'il n'est pas de ministre de l'Instruction publique ou de ministre de la Guerre capable de rendre le talent obligatoire. Et si tous les littérateurs ne sont pas riches, au moins il existe, il existera toujours des littérateurs riches. Il y a plus. Je ne vous parlerai pas des hommes de lettres qui, par un mystère plus étrange que désagréable, avant d'avoir connu les voluptés du « troisième mille », ont su posséder *le petit hôtel*, ce rêve de notre âge, qui a remplacé la vision superbe de la coupole du Palais Mazarin. Mais *il est certain* — ce n'est pas un paradoxe — *que, depuis quinze ans peut-être, la fortune, la fortune moyenne des écrivains (et ici le mot écrivain a son acception la plus large) a augmenté d'une façon sensible.* Beaucoup possèdent un ascenseur, un monocle, un concierge décoré pour faits de guerre (et ce sont, à Paris, des accessoires hors de prix), parfois même une bibliothèque, plus souvent des tableaux (outrageusement faux), un piano muet et des monstres japonais.

Et — ceci est plus grave — presque tous peuvent faire et font éditer à leurs frais *leur* volume, *leurs* volumes de début (jusques à quelle année, jusques à quel volume débute-t-on?). Les temps sont passés, les temps sont devenus mythiques où les jeunes hommes, leur manuscrit sous le bras, cherchaient longuement et trouvaient un Poulet-Malassis ou un Achille Faure. On connaît maintenant les tarifs des imprimeurs, — et l'on imprime de plus en plus. Salutaire et prodigieux effet de la férocité grandissante des éditeurs sur la richesse des poètes et des romanciers!... Et il n'est pas un peintre impressionniste qui n'ait son yacht, son sloop et — naturellement — sa norvégienne...

Je vis que c'était un sujet inépuisable, et je jugeai utile de ramener l'orateur à la question — timidement.

—... Les amateurs?... quémandai-je.

Il me contempla avec une sévère pitié.

— Mais nous y sommes! assura-t-il. Je viens de vous montrer qu'on ne peut pas établir entre les deux camps une muraille de gros sous; je vous ai dit que le mot avait été détourné de son sens, et, après en avoir fini avec les *faux amateurs*, je m'achemine vers les *vrais amateurs* à l'aide de la transition la plus inattaquable, la plus admirable! — et vous coupez, en barbare, ma transition! C'est mal! Et je reprends mon discours. Quelle est presque toujours la valeur de ces livres qu'on offre, grâce à des sommes parfois inouïes, en des formats singuliers, avec un luxe typographique inquiétant, à la raillerie, à l'indifférence publique? Mon Dieu! n'est-ce pas? elle est modeste. Ce sont de discrets plagiats, du déjà vu, du déjà lu, des phrases qui reviennent, mal digérées, des rimes, des truismes et des tropes malhabilement déguisés. Ce sont des imitations et ce sont des imitateurs. Oh! sans doute, ce sont très souvent des imitations et des imitateurs d'excellents, de prestigieux modèles; c'est, çà et là, le joli et pâle reflet de tel sourire divin, c'est l'écho, plus déjà qu'aimable en sa dégradation ténue, en sa faiblesse, en son effort, de telle voix haute, sonore et rare; ce sont d'intéressantes tentatives, des promesses qu'il ne faut pas négliger.

Mais ces jeunes gens (parfois, comme le dit l'ineffable Laurent Tailhade, des jeunes gens à cheveux blancs) qui n'ont pas su résister à l'astucieuse séduction de leur porte-plume, qui n'ont pas voulu renoncer au leurre de se croire célèbres parce que leur nom se dissimule en l'ombre indulgente des librairies, ces jeunes gens ne sont encore que des apprentis, des imitateurs, des *amateurs*.

***

L'amateur, c'est l'imitateur. Et vous voyez tout de suite que c'est ici le véritable sens du mot. Ce n'est plus un mot méchant, dur et agressif; ce n'est plus une injure, et quelle injure! Le mot reprend toute sa joliesse un peu ironique, mais doucement et presque tendrement ironique : il ne stigmatise pas, il caresse et il stimule, car être amateur c'est un état : on ne reste pas, on ne doit pas rester amateur.

— Pourtant... risquai-je.

— Oui, je sais bien, dit-il : nous sommes quelques-uns, nous sommes beaucoup qui demeurons amateurs pendant toute notre existence et peut-être continuons-nous dans l'existence ou les existences subséquentes. Mais nous avons tort — et ce n'est pas important. En théorie, en pratique même, c'est, parmi des volumes sans cesse meilleurs, parmi des étapes toujours plus hardies, un lent et âpre acheminement vers la perfection. Car notre époque est l'époque de Buffon : de plus en plus le génie est une longue patience, une patience teintée d'habiletés, de roueries, d'héroïsme et de sagesse. Et l'on devient un *maître*, après des tâtonnements et des hésitations. Tout le monde, je le répète, ne devient pas un *maître* : il suffit qu'on puisse le *devenir*. Et la distinction à établir c'est la distinction entre les *amateurs* et les *maîtres* : LE MAITRE d'un côté, L'AMATEUR de l'autre, celui-ci regardant celui-là avec respect, avec l'envie la plus légitime, avec l'espoir le plus actif, l'autre l'encourageant de son indulgence et de son sourire.

— C'est tout à fait admirable! fis-je, et voilà un tableau idyllique digne d'un autre âge. Mais je crains que la ligne de délimitation ne soit pas bien franche.

— Mais, répondit-il vivement, il ne faut pas de fossé : ce n'est pas ici un *steeple-chase*, c'est une côte à monter — au pas. Et y a-t-il une si grande différence entre les *chers élèves* et les *chers maîtres?* On prodigue beaucoup le mot « maître » et « cher maître » : il y a des degrés, il y a des nuances dans la maîtrise ; mais un jour vient où on est incontestablement un maître, le maître, et où, de très loin, de très haut, on voit venir à soi la théorie laborieuse et sinueuse des disciples, des amateurs qui aspirent à ne plus être des amateurs. Quant à ceux qui ne travaillent pas ou qui travaillent mal, qui font toujours sous des couvertures diverses et sous des titres changeants le même livre et le même méchant livre, ils ne comptent pas : ils se contentent d'être le nombre, d'être la masse, de rehausser de leur laideur terne la beauté radieuse et rare de l'élite. Et nous ne pouvons pas les plaindre non plus, puisque, comme le disait jadis Molière, rien ne les force à écrire, puisqu'il y a cent autres manières plus agréables d'employer leurs loisirs, cent manières plus fructueuses de gagner leur pain ; mais ils ont droit à notre indifférence, à notre dédain et à notre silence. C'est à nous à devenir des maîtres, le plus rapidement, le plus strictement possible.

Il souriait d'un sourire un peu railleur, un peu douloureux. Je souris aussi. Et l'homme se prit à considérer un rêve. Puis, pour échapper à je ne sais quel décevant mirage, il conclut — amer :

— Je ne sais, Monsieur, si vous vous intéressez comme il convient aux destinées, à la vie, aux ruses naïves, à l'industrie et à la littérature des lutteurs forains : c'est merveilleux ! Des tréteaux où ils campent solidement et avantageusement leur majestueuse stature, lourds et souples en leurs maillots clairs agrémentés de médailles et d'écharpes, ils tendent vers le peuple leurs bras terribles d'où les muscles semblent vouloir jaillir. Ils brandissent péniblement des poids modestes, jonglent avec des poids monstrueux, puis, après un discours insinuant, éloquent et grave, ils offrent de se mesurer avec des adversaires plus ou moins indignes d'eux. Ils implorent des « amateurs » dévoués, des amateurs !

« Et les amateurs s'avancent. Les lutteurs les nomment tout de suite au public. Celui-là c'est « le Rempart de Clichy : » cet autre c'est « le Boucher de la Villette », ou « le Zouave de Pantin » ! On promet des combats sans merci, des combats dont l'issue est douteuse. Et ce sont des joutes peu ardentes, molles et loyales pourtant, puisque le résultat a été arrêté d'avance. Puis les « amateurs » et les « lutteurs » se partagent fraternellement la recette. Le lendemain la farce recommence : le Boucher ou le Rempart reparaît, obstiné, car c'est un *amateur de profession*... jusqu'au jour où, débarrassé de son veston, il pontifie sur les tréteaux, en un maillot accoutumé, sous le nom de « M. Jules », avec des médailles et des écharpes, cependant qu'un camarade qui s'est sacrifié reprend le métier éternel d'amateur. Eh bien ! — remarquez, Monsieur, que je ne veux pas établir une comparaison désobligeante...

— Pour les lutteurs ?

— Pour les lutteurs, si vous voulez. Eh bien ! est-ce que cette querelle, ces injures et, qui sait ? nos querelles, nos injures, nos efforts et notre gloire peut-être, ce n'est pas un peu la même chose ?

HELJY.

BULLETIN

Bibliographie.

— **MARCEL DUBOIS**, *Systèmes coloniaux et Peuples colonisateurs* (Masson ; Plon et Nourrit). — Sous une forme modeste, ce petit livre est presque un traité de philosophie coloniale. Non que M. Dubois dogmatise. Bien au contraire, il est en garde contre les grands mots et les clichés qui trop souvent, sur ces questions, ont égaré chez nous l'opinion publique, même nos économistes et nos assemblées. M. Dubois, qui connaît à fond son sujet, repousse également toutes les théories générales : aux dogmes il oppose les faits. Dans une série de solides chapitres, il dégage les traits dominants de la colonisation chez les principaux peuples anciens ou modernes, Portugais et Espagnols, Hollandais, Anglais et Russes, Allemands, Italiens et Français. De cette enquête méthodique il conclut très justement qu'il n'y a point de théorie absolue, que le système a toujours varié et doit varier suivant le temps, suivant le caractère et les ressources du peuple colonisateur, et suivant la nature du pays colonisé. Quoi qu'on en ait dit, les Français ont toujours été un grand peuple colonisateur, et ils le sont restés. Partout où ils sont allés, ils ont appliqué leur tradition nationale avec plus de suite qu'aucune autre nation moderne. Ils n'ont donc pas à prendre modèle sur leurs voisins. Ils doivent s'en tenir à leur méthode traditionnelle, qui a fait ses preuves : elle donne peut-être moins de résultats immédiats, mais elle est conforme au génie de la France, et elle prépare mieux l'avenir par la sympathie des nouvelles Frances. Livre instructif pour nous, que devraient lire nos hommes d'État... en fleur ou en herbe.

JEAN THOREL, *Le joyeux Sacrifice* (Léon Chailley). — Un joli recueil de nouvelles, dont l'une au moins a paru ici même : idylles ou petits romans, dont l'idée est ingénieuse et souvent hardie. Nos lecteurs y trouveront les mêmes qualités que dans le mélancolique *Baiser de Noël :* la finesse d'analyse, et une sensibilité délicate, voilée d'ironie.

P. M.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

8 avril, *Gironde*. — Extrait d'une conférence faite au Congrès de la Société pour l'avancement des sciences, tenu à Bordeaux, par M. Labat, député de la Gironde, sur la *circulation de la richesse et l'impôt :*

« Prenons, dit l'orateur, un propriétaire qui vit sur sa propriété : il a chevaux, voitures, cocher, jardinier, paysans ; il élève des volailles, du bétail ; il produit le grain, le vin, les liqueurs, les fruits, le bois, le foin, l'avoine nécessaires à sa consommation et à celle de ses animaux ; il engraisse des porcs, des oies, des dindes, des canards ; il fait lui-même, dans son ménage, la graisse, le confit, les conserves de petits pois, de cèpes, de fruits, et calcule que toutes les satisfactions qu'il se procure ainsi représentent un revenu de 10000 francs par an. Un jour, l'idée lui vient d'aller habiter une grande ville ; il se dit : « Au lieu de consommer moi-même à la campagne les 10000 francs qui représentent les satisfactions que je me procure, je vendrai les éléments de ces satisfactions, et, avec les 10000 francs que j'aurai ainsi encaissés, je me procurerai, à Bordeaux, par exemple, ou à Paris, suivant l'endroit que j'aurai choisi, les denrées et les satisfactions dont j'aurai besoin. » Il est certain que s'il a choisi pour résidence une ville comme Bordeaux, par exemple, il ne se procurera pas avec ses 10000 francs d'argent la moitié des satisfactions qu'il se procurait à la campagne, et que, s'il habite Paris, il ne s'en procurera pas le tiers. Il lui faudra faire vendre trois paniers de fruits à la campagne pour avoir l'argent d'un seul à Paris, et peut-être bien plus ; car, s'il va, au mois de juillet, dans un restaurant des Champs-Élysées, demander une pêche, on la lui facturera 2 fr. 50, tandis que son régisseur aura vendu la même ou l'équivalente, pour son compte, à raison de 0 fr. 10 peut-être.

« A la campagne, il se rendait par lui-même ou par ses domestiques les services qu'à la ville il est obligé de réclamer des maraîchers, des fruitiers, des marchands de vin, des charcutiers, des marchands de bois, de foin, de paille, d'avoine, des fabricants de conserves, des blanchisseuses, des lisseuses, etc. A la campagne, toutes ces industries diverses étaient concentrées dans ses mains, et à la ville elles sont dans des mains tierces. A la campagne, son revenu ne sortait pas de ses mains ; à la ville, il passe dans cinquante mains différentes, et partout, dans chacune de ces mains, ce revenu paie des impôts sous une forme quelconque. Ce propriétaire a livré à la société trois fois plus de produits qu'il n'en a retiré. Que sont devenus les deux tiers ou les trois quarts qui composent le déchet ainsi constaté? Ils sont devenus le revenu des intermédiaires, et l'État, qui ne touchait rien de ce revenu lorsque notre propriétaire habitait la campagne, en touche aujourd'hui une portion importante dans les mains de ceux qui se sont trouvés dans le passage du revenu ainsi devenu revenu circulant au lieu de revenu stagnant qu'il était tout à l'heure. »

9 août, *Temps*. — L'époque des baccalauréats rend d'actualité ces réflexions :

« Un élément nouveau d'appréciation a été introduit : le livret scolaire, et il est bon d'avertir les intéressés de l'importance qu'y attachent les examinateurs. Beaucoup de candidats s'imaginent qu'il figure au dossier simplement pour la forme et qu'on n'y jette point les yeux : aussi s'abstiennent-ils souvent de le produire. C'est une erreur complète. A coup sûr, si les compositions écrites sont d'une insuffisance radicale, il n'y a pas lieu de consulter le livret, l'échec étant inévitable. Mais pour tous ceux qui approchent de la moyenne, le livret, contenant les notes obtenues durant les trois dernières années d'études, est lu avec le plus grand soin, et nous pouvons affirmer qu'il n'y a presque pas de série où deux ou trois candidats, quelquefois davantage, ne doivent soit leur admissibilité, soit leur admission, aux indications du livret. Voici, d'ailleurs, à cet égard, quelles sont les règles adoptées par les Facultés des lettres et des sciences à Paris. Pour l'admissibilité, s'il y a deux compositions écrites, la moyenne qu'il faut atteindre est 20. Or, avec 18 points seulement et un excellent livret scolaire, il peut se faire, et il arrive fréquemment, que le candidat soit déclaré admissible : si le livret n'est qu'assez bon, pour passer, le candidat doit avoir au moins 19. »

Débats du soir. — Extraits du rapport que la Chambre de commerce de Berlin publie tous les ans au mois d'août sur la situation générale du commerce et de l'industrie de sa circonscription pendant l'année écoulée : « Si peu satisfait que l'on soit, en général, de la marche des affaires, on ne signale pas de difficultés à faire rentrer les créances des manufacturiers sur les intermédiaires, ni de ceux-ci sur le public. On signale l'augmentation croissante des bazars à prix fixe, où, pour un prix dérisoire, on peut acheter de la camelote sous toutes ses formes, depuis des articles à 60 centimes jusqu'à ceux de 4 ou 5 francs, et ces articles comprennent toute la série des besoins de l'individu, sauf, peut-être, pour la nourriture et les vêtements. Ces bazars à prix fixe pullulent aujourd'hui à Berlin et augmentent dans les grandes villes de province. La récolte de 1894 a été satisfaisante, mais les prix ont été déplorables. Les prix de la viande ont augmenté, sauf pour le porc. La consommation annuelle en lait est de près de 161 millions de litres par an à Berlin, et, la production dépassant la consommation, les agriculteurs ont dû fabriquer davantage de beurre et de fromage. Le ralentissement dans les constructions, aussi bien pour le compte de l'État, de la Ville, que pour celui des particuliers, s'est encore accentué. Berlin souffre d'une crise des loyers ; on a trop construit, il y a surabondance d'appartements à louer. Parmi les diverses branches de l'industrie des machines, c'est celle qui travaille pour l'électricité qui a pris l'essor le plus remarquable. Les applications de l'électricité ne cessent de se développer. »

Cette revue rapide des différentes branches de l'industrie amène, naturellement, des rapprochements bizarres. C'est ainsi que nous apprenons que la fabrication des coffres-forts ne cesse de se développer, parce que le public s'en sert de plus en plus ; mais il préfère toujours encore les qualités inférieures.

13 août, *Indépendance belge*. — « Pour ceux qui auraient été intrigués par les *mains coupées* surmontant le château féodal des armes de la ville d'Anvers, voici la légende qui semble avoir provoqué cette bizarrerie : La tradition place au berceau d'Anvers un géant de quinze coudées, Druon-Antigon, qui vivait sous Jules César et désolait les rives de l'Escaut, en rançonnant les mariniers : il exigeait, à titre de droit de passage, la moitié des marchandises et des richesses qui se trouvaient à bord des navires descendant ou remontant le cours d'eau, en vue de sa demeure. A ceux qui essayaient de se soustraire, par la ruse, à ses terribles pirateries, Druon coupait la main droite, pour la précipiter ensuite dans le fleuve. C'est là ce qui aurait fait donner à l'espèce de forteresse qu'il s'était construite sur le Steen et qu'on appela d'abord, tout simplement la *Reuezenhuys*, le nom de *handwerpen*, de deux noms flamands : *hand*, main et *werpen*, jeter. Cette maison du Steen fut l'origine de la cité, qui garda son nom de *handwerpen ;* par corruption : *Antwerpen*, Anvers.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32759. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 24 AOUT 1895

POLITIQUE DE VACANCES

Nous étions assis sur le sable. Je suivais du regard un vol de mouettes et j'étais à cent lieues de la politique, quand Raymond, qui lisait un journal, le froissa d'un mouvement de mauvaise humeur en s'écriant : « Décidément, le socialisme voilà l'ennemi ! »

Notre vieil ami Jean sourit. A ce moment, une mouette passait à quelques mètres de nous : « Quel dommage, dit Jean, de n'avoir pas son fusil ! »

Raymond se tourna vers lui :

— Je te reconnais bien là, toujours le même, fuyant la discussion.

— Je ne fuis pas la discussion, répondit Jean ; tu sais bien que je ne suis pas avec ceux qui rêvent l'écrasement légal des minorités, et pas davantage avec ceux qui voudraient changer le monde par un coup de force.

— Alors tu es avec moi pour combattre le socialisme ?

— Oui, si, en repoussant les réformes chimériques, tu veux étudier les réformes possibles. Tu t'imagines avoir fait beaucoup quand tu as montré que le collectivisme détruirait toute initiative, toute liberté : tu as persuadé ceux qui déjà pensaient comme toi ; et après ? Regarde ce pêcheur qui rentre là-bas, portant ses filets vides : crois-tu qu'il se soucie d'une discussion académique ? Le moindre morceau de pain ferait mieux son affaire. A celui-là, et à ses pareils, le socialiste annoncera un monde meilleur, et il sera écouté. Au lieu de parler, agis : cherche si tu peux faire quelque chose, tant peu que ce soit ; et ce quelque chose, fais-le.

— Je connais ce langage, et c'est ainsi qu'on jette la planche par où le socialisme passera tout entier. A l'heure qu'il est, il faut prendre parti. On est pour la liberté ou contre la liberté. C'est tout l'un ou tout l'autre. Pour moi, mon choix est fait : hors la liberté, je ne vois qu'incertitude, arbitraire, tyrannie de César ou tyrannie de la multitude ; et je ne veux ni de l'une ni de l'autre. La liberté résout tout : elle seule met chaque chose et chaque homme à sa place. Qu'as-tu à dire à cela ?

— Je dis que la liberté est une grande et noble idée : si demain elle était attaquée, tu me verrais à tes côtés pour la défendre. Mais la liberté n'est pas un but : c'est un moyen, un instrument. Le but est d'organiser la démocratie, et c'est précisément par la liberté que nous devons nous efforcer de l'organiser.

— Ce n'est pas répondre. Oui ou non, acceptes-tu les principes de 1789 ?

— J'attendais les principes de 1789 ! Oui, je les accepte, et peut-être plus entièrement que toi qui les invoques à tout propos. Tu parles de liberté, et tu es content d'en voir le nom inscrit sur nos monuments et nos codes. Je suis plus difficile : je ne me sens pas libre si la loi m'empêche de m'associer à ceux qui pensent comme moi, de mettre en commun nos efforts, nos intérêts, nos idées, nos sentiments. Nous avons la liberté de penser, de parler, d'écrire : je crois que, de toutes les libertés, la plus nécessaire nous manque, et que, sans la liberté d'association, les autres sont peu de chose.

— Veux-tu donc nous ramener aux corporations ?

— L'association que je rêve serait libre. Elle s'ouvrirait à tous. Elle respecterait les droits de chacun.

Une dans son principe, elle pourrait prendre tour à tour les formes les plus variées.

— Ton association n'est qu'une corporation déguisée. Tout à l'heure tu parlais en socialiste, maintenant c'est en réactionnaire. Les extrêmes se touchent.

Raymond avait prononcé ces dernières paroles avec une certaine vivacité.

— Ne nous emportons pas, dit Jean, et surtout ne nous payons pas de mots. Il n'y a ici ni réaction ni socialisme. Les hommes de 89 ont fait l'œuvre qui convenait à leur temps : vivant à une autre époque, ils eussent fait autre chose. La meilleure manière de les honorer n'est pas de répéter leurs formules comme des écoliers : c'est d'élargir ces formules, c'est de les adapter à nos mœurs, à nos besoins. Il y a cent ans, il fallait affranchir l'individu : la Révolution l'a affranchi, et, en l'affranchissant, elle l'a isolé. Elle a brisé les anciens cadres : rien de mieux; mais nous pouvons nous demander, nous autres, si le moment n'est pas venu de former des cadres nouveaux. Qu'y a-t-il, je te prie, dans la société française telle que la Constituante, la Convention et le Consulat l'ont faite? L'individu d'un côté, l'État de l'autre: entre eux, rien! Le conflit de l'individu et de l'État, voilà notre histoire d'aujourd'hui et de demain. Si l'État l'emporte, c'est le despotisme; si l'individu, c'est l'anarchie. Nous ne voulons ni de l'anarchie, ni du despotisme : tâchons donc de reconstituer ces associations indépendantes, ces organisations collectives, ces institutions locales qui sont l'école du citoyen dans les pays libres.

— Je vous admire, dit Raymond, toi et ceux qui raisonnent comme toi. Il semble, à vous entendre, que l'association soit une panacée. Qu'est-ce donc qu'une association sinon des individus réunis, et comment voulez-vous qu'il y ait dans l'association des vertus qui ne sont pas dans les individus? Associez 10 hommes, 100 hommes : vous aurez multiplié par 10, par 100, les préjugés, les passions, l'égoïsme de chacun d'eux. Nous en faisons tous les jours l'expérience. Vois ces fameux syndicats, où les rêveurs de ta sorte mettaient leur espoir : les voilà qui attentent à l'indépendance des ouvriers et ceux qui ne veulent pas se soumettre sont obligés de demander la protection des tribunaux.

— Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il y a une éducation de la liberté, comme de toute chose. Cette éducation, où les Français l'auraient-ils faite? Pendant un siècle, l'association a été un délit. Puis, un beau jour, on a dit à ceux qui exercent une même profession : « Nous faisons une exception pour vous : associez-vous comme vous l'entendrez. » C'eût été merveille, avoue-le, que, du jour au lendemain, sans préparation, sans apprentissage, ils eussent été capables de se servir de l'outil qu'on leur mettait dans la main. Des fautes ont été faites; mais je crois que, de toutes les fautes, la pire aujourd'hui serait de toucher à la loi des syndicats. Tôt ou tard, par la force des choses, patrons et ouvriers comprendront que ce qu'ils ont de mieux à faire c'est de s'entendre pour discuter leurs intérêts. Tu es plus jeune que moi, Raymond : tu verras peut-être le jour où ces mêmes syndicats, que tu juges révolutionnaires, seront un instrument de conservation sociale.

— Chimères ! s'écria Raymond. Si j'entre dans une association, j'abdique forcément une part de ma liberté; et c'est pourquoi je me méfie de l'association. Au fond, il n'y a de vrai que le droit individuel, tel que la Révolution l'a proclamé. Le droit de l'un limitant le droit de l'autre : tout est là. Si tu fais un pas plus loin, que tu le veuilles ou non, tu es socialiste.

— Le droit ! c'est le mot, en effet, qui est dans toutes les bouches. L'ouvrier a le droit de faire grève. Le patron a le droit de fermer l'usine. Tous tant que nous sommes, patrons ou ouvriers, riches ou pauvres, épuisons notre droit, tout notre droit, et nous léguerons la guerre sociale à nos enfants.

— Te figures-tu que quelques lois vont changer la nature des choses?

— Non; ce n'est point par des lois, quelque bonnes et justes qu'on les suppose, que le problème de notre temps sera résolu. Ce qu'on a appelé la question sociale est, à regarder les choses de haut, avant tout une question morale. Il y a dans notre société un malentendu qui, de jour en jour, s'accentue. Les ouvriers ne nous connaissent pas plus que nous ne les connaissons. Ils ont leurs préjugés; nous avons les nôtres. Si nous n'y prenons garde, la France va être coupée en deux. Ce qui manque, c'est le contact entre celui qui commande et celui qui obéit, patron et ouvrier, maître et serviteur. Crois-moi, si tu rapproches quelques hommes par une idée commune, un intérêt commun, fût-ce même par un commun plaisir, tu auras plus fait qu'en écrivant un volume pour ou contre le socialisme.

— Mon pauvre ami, dit Raymond, tu ne seras jamais qu'un utopiste.

— Utopiste, murmura Jean en roulant une cigarette, qui sait? Le plus utopiste des deux...

Il y eut un silence. Le soleil, à notre gauche, s'enfonçait lentement dans la mer : « Allons, dis-je, il est temps de rentrer. Vous reprendrez votre discussion à table. Mais voulez-vous, mes amis, que je vous dise mon sentiment? Il me semble que chacun de vous suit son idée, sans se demander s'il n'y aurait pas dans l'idée de l'autre une part de vérité. »

PAUL LAFFITTE.

DE L'ÉCOLE AU RÉGIMENT

Enquête sur l'éducation des adultes.

La troisième République a créé le type de l'École laïque, obligatoire et gratuite. Elle a reproduit ce type à soixante mille exemplaires sur la surface du territoire. Dans chaque commune, en face du presbytère elle a dressé le groupe scolaire. Par cette œuvre, qui depuis douze ans lui a coûté plus d'un milliard, elle a fait passer presque tous les enfants du peuple sur les bancs des écoles primaires. A-t-elle réussi à former une nation de citoyens instruits et moraux? a-t-elle légitimé le suffrage universel par l'éducation universelle?

En 1881, un an avant les lois Ferry, les tribunaux correctionnels jugeaient 210 057 prévenus; en 1890 ils en jugeaient 229 143. Parmi les criminels reconnus, les adultes forment depuis quinze ans une quantité croissante. On a remarqué que les héros de l'anarchie sociale étaient presque tous des adolescents formés aux écoles primaires. Au dernier recensement, 27 000 conscrits étaient encore totalement illettrés ; un beaucoup plus grand nombre savaient très vaguement lire et écrire. L'alcoolisme, la prostitution, le crime ont augmenté. L'esprit révolutionnaire a grandi. Le peuple s'est détaché de l'Église, mais il ne s'est pas attaché à l'École.

L'Église a très habilement profité de ce déchet imprévu des lois scolaires.

Elle a jeté l'inquiétude dans beaucoup d'esprits mal assurés. Une réaction s'est dessinée contre l'enseignement laïque. Et voici qu'après la faillite de la science, de nombreux prophètes annoncent la faillite des lois Ferry.

Les républicains énergiques qui ont fondé l'enseignement primaire actuel et assuré son établissement au prix de tant de risques ne se sont pas mépris sur le mouvement tournant exécuté contre leur œuvre. Ils ont envisagé loyalement le péril. Ils ont pensé que, si l'instruction laïque trahissait en apparence quelques-uns de leurs plus nobles espoirs, c'est qu'il y avait, non dans son principe, mais dans son application, quelque vice secret. Peu à peu ce vice s'est étalé à leurs yeux, et il est aujourd'hui visible aux regards de tous au point que l'opinion publique tout entière exige sa destruction rapide et radicale.

Les lois de 1882, qui réorganisaient l'éducation populaire, la décapitaient du même coup. Elles enlevaient les enfants à l'Église, mais elles livraient les adolescents au néant. De sept à douze ans, elles maintenaient l'enfant sous une discipline sévère, elles le comblaient de notions multiples sur tous les objets de la connaissance; puis à douze ans elles le lâchaient en pleine vie, sans plus s'occuper de lui jusqu'au régiment pour les hommes, jusqu'à la mort pour les femmes. Les chiffres sont ici plus parlants que les mots. Chaque année la République dépense, pour élever et instruire les enfants de six à douze ans, environ *cent vingt millions de francs*. Et pour élever et instruire les adolescents de douze à vingt ans, elle dépense annuellement *vingt mille francs!* La disproportion de cet écart est si monstrueuse qu'on peut se demander comment des parlements et des ministres républicains se sont succédé pour la consacrer.

Le plus grave danger social qui menace l'État laïque, et qui est le principe de tous les autres, c'est celui-là. Entre onze et vingt et un ans, dans l'âge où la puberté s'éveille, où la conscience s'inquiète, où l'esprit prend sa forme, la jeunesse populaire est socialement abandonnée.

Si tous nos instituteurs étaient des Pestalozzi, si l'âme de Mme Necker de Saussure revivait dans chacune de nos institutrices, si enfin les enfants du peuple étaient parfaits d'esprit et de cœur, il y aurait encore péril à les assujettir aux classes de sept à douze ans, puis à les rejeter brusquement dans la société. Combien ce danger n'est-il pas accru par les imperfections de toute pratique humaine! combien d'enfants sortent des écoles sachant à peine lire, écrire et compter, tout à fait ignorants de la science, de l'art, de la morale! Le jour où il a réclamé l'enfant à sa famille et où il l'a enlevé à l'Église, l'État laïque a contracté la plus noble, mais la plus grave responsabilité. Elle pèse encore sur lui pour la moitié de sa tâche. L'éducation laïque des adolescents est encore presque entière à créer. Cette œuvre est d'autant plus urgente que l'Église a pris les devants. Le clergé, profond connaisseur de l'être humain, n'ignore pas qu'entre la douzième et la vingtième année se forment les croyances de l'humanité. Avant cet âge, l'enfant n'apprend guère que par la mémoire et l'exemple. Mais dès que les désirs fermentent, dès que la conscience s'agite avec la liberté, alors les empreintes morales sont profondes, souvent ineffaçables. C'est pourquoi l'Église a créé ses Patronages et ses Cercles. Elle a considéré avec profondeur que jamais l'enfant du peuple n'avait plus besoin d'être entouré et guidé qu'à l'âge où il quitte l'école et souvent la famille, pour entrer à l'usine, à l'atelier ou à la ferme. Par là elle a une prise forte sur une partie du peuple. Le reste va au cabaret. Si la société laïque ne comprend pas le devoir qui lui incombe, elle sera vaincue à brève échéance.

***

On peut se demander comment l'État laïque a laissé croître, sans le prévenir, un pareil danger so-

cial. Les lois scolaires de 1882, si prodigues d'argent et d'hommes pour l'enfant, si avares de l'un et des autres pour l'adolescent, étaient-elles donc l'œuvre de politiciens imprévoyants? Le grand nom de Jules Ferry, auquel ces lois sont attachées, suffit pour écarter le reproche.

Dès 1884, un décret du ministre autorisait dans chaque commune la création d'un cours d'adultes. Les dépenses causées devaient être payées moitié par l'État, moitié par la commune. La direction du cours était confiée à l'instituteur, quand il y consentait. Le but à atteindre était de donner aux illettrés âgés de plus de douze ans la même instruction primaire qu'aux enfants des nouvelles écoles. On était alors en pleine ferveur d'émancipation laïque : plus de 36000 cours d'adultes furent créés en 1884. En 1894, leur nombre est tombé à 7000, et dans beaucoup de communes où ces cours nominalement subsistent, s'il y a bien parfois un maître rétribué, il n'y a plus d'élèves pour l'écouter! La chute de ces cours en moins de dix ans s'explique assez par la raison qu'ils font maintenant double emploi avec l'école primaire, puisque leur programme est le même, et que tous les adolescents des nouvelles générations doivent avoir passé par l'école primaire.

A ce moment, le parti politique au pouvoir entre 1885 et 1890 ne paraît pas avoir nettement compris la gravité de la situation. Déchiré par les divisions parlementaires, les scandales financiers et l'aventure du boulangisme, le gouvernement négligea la question des adultes, et ne fit rien pour modifier les anciens cours, pour les étendre et les adapter à leur nouvelle destination.

Mais ce que le gouvernement ne sut ou ne put faire, des sociétés privées commencèrent de le tenter. Quand la *Ligue de l'Enseignement*, fondée à la fin du second Empire par Jean Macé, eut atteint son premier idéal en faisant décréter et voter l'instruction laïque, obligatoire et gratuite, elle ne crut pas sa mission terminée. Elle se rendit compte qu'après l'enfant il y avait l'adolescent, et dès cette heure elle tourna ses efforts vers la réorganisation des cours d'adultes. Cette puissante Ligue, répartie sur tout le territoire en nombreuses sections indépendantes, ébaucha des programmes d'enseignement, rédigea des plans de lectures, recruta des conférenciers, et enfin créa un système de projections lumineuses qui popularisa les grandes scènes de l'histoire, les grands tableaux de la nature, les attirants mystères des sciences de la vie. L'« enseignement par l'aspect», dont la Société du Havre donna un bel exemple, fut une des plus fécondes applications pédagogiques de ce mouvement.

Vers le même temps, de fortes sociétés s'organisaient à Paris pour répandre le savoir dans toutes les classes populaires. L'*Association polytechnique*, puis l'*Association philotechnique*, organisèrent des cours pratiques du soir pour les lettres, les sciences et les arts. Ces deux associations, très florissantes aujourd'hui, ont rendu et rendent encore les plus grands services à la population parisienne. Deux autres groupements, formés de jeunes gens à peine sortis des grandes écoles, l'*Union de la Jeunesse française* et l'*Union de la Jeunesse républicaine*, organisèrent des séries de conférences hebdomadaires sur des sujets littéraires, scientifiques ou moraux, et contribuèrent ainsi à la diffusion de la vie intellectuelle dans le peuple.

L'adolescence parisienne a donc dès l'abord été largement pourvue de tous les moyens d'instruction, sinon d'éducation. Il n'en a pas été de même des adultes en province. Non seulement aucune institution n'a été fondée pour eux, mais encore la loi scolaire est restée fiction dans nombre de communes. Les divisions politiques dans chaque village, la lutte fréquente de l'instituteur et du curé ont entretenu un état fâcheux d'impuissance pour tout effort collectif. A cet abandon de la jeunesse populaire il faut attribuer l'invasion croissante de l'alcoolisme et le débordement d'un esprit vicieux et ignare.

C'est alors qu'en 1891 un jeune homme énergique, M. Guérin-Catelain, a fondé la *Société nationale des Conférences populaires*. Il reprenait des idées que Lanthenas, Lakanal et Condorcet avaient fait triompher à la Convention en mai 1792 et juillet 1793. Il se proposait, avec ses collaborateurs volontaires, de répandre gratuitement dans toutes les communes de France l'instruction civique et humaine par l'envoi de conférences imprimées. Le mécanisme du système était très ingénieux : une conférence, morale, scientifique ou littéraire, rédigée par un esprit compétent, était éditée, aux frais de la Société, à des milliers d'exemplaires. L'exemplaire, mis aux mains de l'instituteur, devenait pour celui-ci un objet de lecture et de commentaire devant un auditoire ouvrier ou rustique. La Société a pleinement réussi. Elle comprend aujourd'hui plus de 3000 instituteurs-conférenciers, et 6 000 conférences sur les sciences agricoles physiques, l'histoire, l'hygiène, ont été faites dans le seul hiver de 1893-1894. Cinquante textes de conférences, rédigés par MM. M. de Nansouty, J. Siegfried, Félix Hément, E. Legouvé, A. Theuriet, George Ville, J. Steeg, etc., etc., ont été lus des milliers de fois dans des milliers de communes. Cette œuvre, entièrement due à l'initiative privée, est un bel exemple d'effort social, et montre quelles semences d'avenir une seule bonne volonté peut jeter dans un pays comme le nôtre.

Quelque temps après, en avril 1894, le bureau directeur de la Ligue de l'Enseignement réunissait à

Paris un comité d'action chargé de rédiger un manifeste et d'organiser un large mouvement d'opinion à propos de la question des adultes. L'appel de ce comité fut entendu. En août 1894, la Ligue tint à Nantes un important congrès, composé de publicistes et d'instituteurs. On ébaucha un plan d'ensemble pour la réorganisation des cours et conférences d'adultes. MM. Ferdinand Buisson, au nom du ministre de l'Instruction publique, et Léon Bourgeois, au nom de la Ligue de l'Enseignement, prononcèrent deux remarquables discours où ils reconnurent, avec l'absolue gravité du problème, l'impérieuse obligation pour l'État et les communes de le résoudre et la nécessité de faire un appel à toutes les bonnes volontés du pays. En décembre 1894, le Conseil supérieur de l'Instruction publique fit préparer et adopta un projet de décret d'après lequel les cours d'adultes seraient réorganisés et adaptés aux besoins nouveaux (1). Le Parlement seul est resté impassible et a continué d'inscrire au budget de 1895 la même aumône de 20000 francs pour les adultes, en regard des 120 millions de francs qu'il continue de verser aux écoles primaires! Mais l'idée a marché. Des publicistes autorisés, MM. Félix Pécaut, Édouard Petit, Max Leclerc, Beurdeley, etc., ont signalé les lacunes de notre système et exposé les réformes accomplies à l'étranger. Au ministère même, un homme qui, par la vivacité tenace de ses écrits comme par l'ardeur entraînante de sa parole, a fait un véritable apostolat en faveur de l'éducation des adultes, M. Édouard Petit, a reçu, il y a trois mois, la mission d'entreprendre une vaste enquête départementale sur ce sujet, et de recueillir partout les vœux des instituteurs et des populations. Les résultats de cette enquête ont été consignés dans un rapport qui est actuellement entre les mains du ministre et sera sans doute le point de départ d'une grande réforme administrative.

On le voit, l'initiative privée a fait beaucoup pour l'*instruction* des adultes en France, et l'État à son tour cédera bientôt sous la pression du besoin public. Mais pour l'*éducation*, qu'avons-nous fait? Rien, ou à peu près. Alors que le clergé catholique possède depuis longtemps d'admirables patronages d'adolescents grâce auxquels il maintient et fortifie son influence, la société laïque n'a pu créer que des embryons encore très imparfaits de patronages scolaires. Ni la *Société de Protection des apprentis et des enfants employés dans les manufactures*, que préside M. Léon Say, ni l'*Union des Patronages de France*, malgré leur dévoûment et quelques bons résultats partiels, n'ont assez d'efficacité pour tenir lieu du patronage local qui seul pourrait régénérer la moralité de la jeunesse populaire. C'est donc avant tout sur l'*éducation*, sur la formation du caractère et des mœurs, que l'effort futur doit être appliqué.

* * *

Tel était en France l'état du problème lorsque la *Société havraise de l'Enseignement par l'aspect* choisit, en mai 1895, l'occasion de son quinzième anniversaire pour provoquer un *Congrès libre et national des Sociétés d'Éducation et d'Instruction populaires*. Le moment était admirablement saisi. Dans une réunion préparatoire à laquelle assistaient M. H. Jardin, président de la Société, MM. Buisson et Rabier, directeurs au ministère de l'Instruction publique, J. Steeg, F. Comte, Édouard Petit, René Leblanc, Fr. Puaux, Max Leclerc, Guérin-Catelain, etc., l'objet de ce congrès national fut délimité. Toutes les Sociétés françaises d'Éducation et d'Instruction populaires furent invitées à envoyer deux ou cinq représentants accrédités au Havre les 29, 30 et 31 août 1895, pour y étudier pratiquement les meilleurs moyens d'organiser les conférences populaires, les cours d'adultes et les patronages scolaires. Les Sociétés similaires de Suisse, d'Italie, d'Amérique et d'Angleterre furent invitées à envoyer un délégué à ce même Congrès pour participer à ses travaux. Enfin M. le ministre de l'Instruction publique fit annoncer qu'il présiderait lui-même les séances du Congrès.

Personne ne se dissimulera donc l'importance du Congrès qui va se réunir dans quelques jours au Havre. La question complexe de l'éducation des adultes va enfin être posée dans toute son ampleur devant la nation. Cette imposante assemblée de Sociétés librement venues de tous les coins du territoire, et présidée par un ministre essentiellement progressiste, aboutira-t-elle? ou bien se perdra-t-elle dans les discussions nuageuses, dans les psittacismes stériles? Il importe que les problèmes soient nettement posés et qu'en si peu d'heures ils soient vivement résolus.

C'est pourquoi la *Revue Bleue* n'a pas jugé inutile de préparer l'opinion à bien suivre les travaux du Congrès. Elle a songé à provoquer une sorte d'enquête préparatoire en s'adressant aux personnes les plus compétentes et en les priant de donner leur réponse aux six questions suivantes :

1° Y a-t-il nécessité urgente d'organiser en France un système d'éducation et d'instruction nationales pour les adolescents entre l'école et le régiment?

2° Comment concevez-vous l'inspiration et la forme de ce système d'éducation et d'instruction?

3° Quelle part doit, selon vous, revenir à l'État dans cette organisation, tant au point de vue intel-

(1) On en trouvera le texte, ainsi que celui de tous les autres documents officiels relatifs à cette question, dans l'éloquente brochure de M. Édouard Petit : *De l'École au régiment* (Dentu, éditeur. — 0 fr. 50).

lectuel et moral qu'au point de vue administratif et financier?

4° Dans quelle mesure estimez-vous que les départements, les communes et les sociétés d'initiative privée doivent être associés à cette œuvre?

5° Que pensez-vous des patronages scolaires? Sous quelle forme suffisamment respectueuse des libertés individuelles pourraient-ils exister?

6° Quelles sanctions sociales vous paraissent suffisamment efficaces pour garantir l'établissement d'un pareil système d'éducation et d'instruction?

Nous sommes heureux de pouvoir publier dès aujourd'hui les lettres de M. René Goblet, député de la Seine, ancien ministre de l'Instruction publique; de M. Édouard Petit, professeur au lycée Janson-de-Sailly et rapporteur général au congrès du Havre, et de M. Max Leclerc, l'auteur si informé et si pénétrant de l'*Éducation des classes moyennes et dirigeantes* en Angleterre. Nous continuerons cette enquête dans nos prochains numéros, et nous en tirerons les conclusions qui nous paraîtront devoir être les plus intéressantes pour l'opinion publique.

HENRY BERENGER.

Lettre de M. René Goblet.

Criquebœuf, par Villerville-sur-Mer (Calvados).

Monsieur,

Vous voudrez bien me permettre de répondre, sous une forme un peu différente de celle indiquée, aux questions que votre lettre me pose et dont la haute importance ne saurait échapper à aucun de ceux que préoccupe l'avenir de notre démocratie.

Assurément il y a une lacune dans l'enseignement et l'éducation de la jeunesse populaire, entre l'école et le régiment. Mais si tout le monde doit être d'accord sur ce point, peut-il y avoir matière à grandes controverses sur les moyens à employer pour remplir ce vide? Le difficile — semble-t-il, est moins de savoir ce qu'il faut faire que de faire ce qu'il faut.

J'aime à penser, en effet, qu'il n'entrera dans l'esprit de personne de demander que l'on crée à la suite de l'enseignement primaire une sorte de nouvel enseignement d'État plus ou moins obligatoire. L'État a accompli sa tâche essentielle quand il a mis l'instruction élémentaire à la portée de tous les enfants par la gratuité et la laïcité et qu'il a fait de ce premier degré d'instruction une obligation pour les familles. Son œuvre à cet égard, à part les défectuosités que peut présenter l'application, me paraît excellente et complète.

A partir de ce moment il n'a plus, selon moi, à intervenir pour contraindre, mais seulement pour aider les bonnes volontés, et c'est plutôt dans cette seconde période de l'éducation que l'état actuel me paraît sujet à critique. Sans doute on a beaucoup fait, soit en multipliant les écoles primaires supérieures et les écoles professionnelles, soit en transformant l'enseignement secondaire moderne au point de l'égaler, ou à peu près, à l'enseignement classique. Il n'en est pas moins vrai que ces enseignements divers ne profitent qu'à un petit nombre de privilégiés, et puisque l'occasion m'en est offerte, je dirai toute ma pensée sur ce sujet.

Si nous n'étions pas liés par le fait accompli et par des traditions qui datent du premier Empire et dont nous avons tant de peine, en toutes matières, à nous débarrasser, j'aurais voulu qu'on pût supprimer l'internat et ces lycées encombrés si peu faits pour assurer non pas seulement l'éducation, mais l'instruction réelle de la majorité des jeunes gens qu'ils renferment. L'éducation n'est pas l'affaire de l'État, c'est celle de la famille. Mieux vaudrait que l'on se fût borné à créer le plus grand nombre possible de cours publics faits par des professeurs de l'État, sans exclure les professeurs libres reconnus aptes à enseigner, et qu'on eût ouvert gratuitement des cours à tous ceux qui auraient désiré en profiter chacun dans la mesure qui lui conviendrait, suivant ses facultés et ses préférences. Il n'en aurait certainement pas plus coûté pour mettre ainsi l'instruction secondaire gratuite à la disposition de tous les citoyens, que pour construire et entretenir des établissements dispendieux qui ne servent qu'à quelques-uns.

Aux familles alors aurait incombé le soin soit de donner elles-mêmes l'éducation aux enfants, soit de les faire élever dans des maisons choisies ou dans des institutions privées pareilles à celles qui existaient autrefois, que l'absorption de l'État a malheureusement fait disparaître et qui auraient lutté contre la concurrence des maisons religieuses plus efficacement que ne le peut l'État lui-même. Cette organisation, à mon avis plus rationnelle, et dans tous les cas plus démocratique que celle que nous avons cru devoir conserver, aurait nécessairement embrassé un bien plus grand nombre de jeunes gens et facilité l'essor de beaucoup de vocations condamnées aujourd'hui à s'ignorer elles-mêmes,

Mais il est trop tard pour réaliser un semblable plan; nous n'opérons pas sur une table rase; il faut s'accommoder des lycées et collèges existants et, comme par leur situation dans un certain nombre de villes plus ou moins importantes, par le caractère, par la durée et la continuité de leur enseignement, ils ne sont accessibles qu'à la moindre partie de la jeunesse française, il reste à trouver autre chose pour la plus nombreuse, celle qui est appelée à vivre du travail

de ses mains et qui, dès la sortie de l'école primaire, est déjà obligée de lui donner une part de son temps.

C'est ici que, bien que je reconnaisse la nécessité d'un complément d'éducation, j'écarte, pour ma part, toute idée de système et d'institution nationale plus ou moins réglementée, et que, sauf le concours financier de l'État, des départements et des communes, tout me paraît devoir être laissé à l'initiative particulière. Elle seule peut avoir la variété, la souplesse, le pouvoir d'expansion qu'il faut pour répondre à des besoins si nombreux et si divers.

Or à cet égard, y a-t-il vraiment du nouveau à créer? Il semble que les œuvres existent déjà, du moins en germe, et qu'il s'agisse de fortifier et d'étendre leur action. Développer les cours d'adultes, multiplier les associations privées d'instruction et de patronage, telles que les Associations polytechnique et philotechnique, l'Association pour l'instruction de la jeunesse, les répandre sur le plus grand nombre possible de points du territoire, associer à ce mouvement les professeurs de l'État, à l'exemple de ce qui se pratique déjà si heureusement chez nos voisins sous le nom d'*University Extension*, tels me paraissent être les meilleurs moyens et les plus simples de résoudre le problème.

Et quel peut être dans cette conception le rôle de l'État, si ce n'est celui qu'il exerce dès à présent en encourageant et subventionnant les associations utiles et en se bornant à surveiller l'enseignement libre pour prévenir les abus. J'y ajouterais seulement le droit, pour les associations qui auraient mérité d'être reconnues d'utilité publique, de délivrer des certificats d'études ou diplômes dont l'opinion ferait toute la valeur. Quant aux départements et aux communes, il leur appartiendrait également d'aider à la formation de ces associations par des subventions. Les communes pourraient aussi, comme elle me paraissent en avoir dès à présent le droit, créer elles-mêmes des cours, des conférences et y appeler des conférenciers et des professeurs de leur choix. Est-il besoin d'ajouter que ce serait le devoir de ces instructeurs volontaires de ne jamais oublier la part qui revient à l'éducation morale dans tout ordre d'enseignement, quoique, il faut le dire, le plus sûr moyen de moraliser le peuple ce soit encore le bon exemple donné par les classes éclairées.

On le voit, tout cet ensemble d'idées relève de la liberté. Il ne peut être question ici d'autres sanctions que celles qui consistent dans les récompenses ou les témoignages accordés aux succès obtenus. Stimuler, exciter l'effort libre, tout est là, et l'on ne réussirait pas seulement ainsi à entretenir et à développer l'éducation morale et intellectuelle des adultes, mais on aurait de plus atteint ce résultat non moins précieux de réveiller dans la nation l'esprit d'initiative personnelle que tous les régimes, qui se sont succédé jusqu'ici, semblent avoir pris à tâche de détruire.

René Goblet.

Lettre de M. Édouard Petit.

Mon cher Bérenger,

Je suis vraiment au regret de ne pas vous envoyer ma modeste « contribution ». Vous savez en effet combien le succès de l'œuvre que vous préconisez me tient à cœur, avec quel intérêt passionné je m'y suis consacré tout entier depuis deux ans, conviant tous les bons citoyens à se grouper — vous avez été, vous, un ouvrier de la première heure — pour donner à l'idée son lendemain.

Mais ne suis-je pas tenu à une extrême discrétion? Je viens de remplir, en province, une mission d'étude et de propagande que M. le ministre de l'instruction publique m'a confiée. J'ai eu l'honneur de lui remettre un rapport qui roule sur les méthodes et programmes du nouvel enseignement, sur son adaptation aux milieux, aux besoins locaux, sur son orientation dans un sens professionnel, pratique et surtout éducatif, sur la part qu'il convient de faire aux cours, aux conférences, aux lectures, sur le parti qu'on peut tirer de l'enseignement par l'aspect, sur le rôle des écoles normales, sur l'entente des trois ordres d'enseignement, sur les rapports du personnel enseignant et de l'initiative privée, sur les sanctions à donner au travail des adolescents et des adultes, sur un système de récompenses à établir, enfin sur le mode de paiement des instituteurs par les communes et par l'État. Je ne me crois pas autorisé à donner de la publicité aux solutions que peut renfermer ce rapport rédigé après une prise de contact avec les intéressés et après le dépouillement d'un *Questionnaire* détaillé qui a porté sur trente mille instituteurs.

Je me permets cependant d'engager les amis et auxiliaires de l'éducation nationale à consulter le *Questionnaire* qui est classé au ministère de l'instruction publique, département par département. Il y aura profit pour les sociétés d'instruction populaire à étudier les indications qui y sont contenues et qui sont toutes marquées à l'empreinte de l'expérience, du dévouement. Grâce à cette vaste enquête, l'initiative privée sera renseignée exactement sur les chances de succès réservées en tel ou tel point aux innovations (patronages, mutualité scolaire, bibliothèques de secours, associations d'anciens élèves, etc., etc.) qu'elle propose.

Il y a toutefois, mon cher Bérenger, un renseignement que je ne peux pas ne pas vous donner, car je

suis sûr qu'il vous fera grand plaisir. Il résulte des conversations que j'ai tenues, — et vous pouvez croire qu'elles n'ont pas été ménagées; — il résulte des lettres qui, par centaines, me sont arrivées de tous côtés, que, dès l'hiver prochain, nous aurons la joie d'assister à une véritable renaissance des cours et conférences d'adolescents et d'adultes, mais transformés, mais renouvelés. J'estime que *dix à douze mille cours* d'adultes ou bien *centres de conférences* fonctionneront en 1895-1896.

Votre tout ami et dévoué,

ÉDOUARD PETIT.

Lettre de M. Max Leclerc.

Maintenant que l'instruction de l'enfant est assurée, il faut songer à l'adolescent : tous les gens qui réfléchissent sont d'accord sur ce point. Dans les années critiques qui suivent la douzième et pendant lesquelles l'homme peu à peu sort de l'enfant, que devient le germe fragile déposé par l'école? Va-t-il se développer sain, ou bien se dessécher et venir à rien, ou bien encore s'abâtardir et donner une plante mauvaise? Évidemment le bien social exige qu'on ne laisse pas au hasard le soin d'en décider. Que faut-il faire?

Organiser un *système* d'éducation et d'instruction *nationale?* Superposer un étage à la grande bâtisse scolaire d'Etat? Je ne le crois pas. L'État a entrepris tout ce qu'il peut et doit entreprendre : il assure, en l'imposant, un minimum d'instruction. On ne peut lui demander ni en attendre davantage, à moins qu'on ne lui suppose des attributions et un budget illimités.

Représentons-nous bien exactement d'abord le but à atteindre. Il s'agit de ressaisir l'enfant au moment où il quitte l'école et, par l'apprentissage, à la campagne comme à la ville, commence à échapper à la direction constante de la famille : et c'est pour le soustraire, par l'instruction à l'asservissement du métier, à la vie brutale et mécanique : par l'éducation, à la tentation des loisirs mal employés, du cabaret, des mauvaises lectures. Il ne saurait être question de prolonger l'obligation scolaire : c'est donc par persuasion qu'il faut agir, sur lui et sur son entourage. Il faut amener les parents, les chefs d'ateliers, l'adolescent lui-même à sentir la nécessité de réserver, dans la vie de l'adolescent et de l'homme fait, une part aux occupations désintéressées, aux distractions saines. Et ce besoin une fois ressenti, il faut faire accepter les moyens dont on disposera pour le satisfaire. C'est donc sur l'*opinion* qu'il faut agir par les procédés habituels : articles de journaux, brochures, conférences. Il faut, comme disent les Anglais, créer une agitation. Voilà la première phase. Chemin faisant, ceux-là mêmes à qui nous voulons nous intéresser seront entraînés naturellement à nous suggérer les moyens que nous cherchons encore.

Ceci m'amène à votre second point. Je crains un peu que le congrès du Havre, ou tout autre congrès *pédagogique*, ne soit pas très bien préparé à résoudre une pareille question. En pareil cas l'on convoque des techniciens, des spécialistes, des membres de la hiérarchie administrative qui tous voient la question sous le même angle, et du dedans. Comme il manque des pères de famille dans les conseils de l'Université, de même il manquera au Havre des représentants des principaux intéressés, de la nation elle-même, puisque aussi bien il ne s'agit point, je pense, de créer de nouvelles places, de nouveaux diplômes, ni de nouvelles méthodes, mais de discuter une question nationale au premier chef.

Nous possédons assez de cours et d'écoles techniques, et s'il en manque je suis assuré que les autorités compétentes sauront développer ce qui existe et suppléer ce qui fait défaut. Il s'agit aujourd'hui d'intervenir non plus dans un moment de la vie des écoliers, mais dans la vie privée des futurs citoyens de 13 à 20 ans, et de les induire à mettre un peu de culture désintéressée dans leur existence de tous les jours. Ce n'est pas par les moyens habituels qu'on y parviendra; ce n'est pas l'expérience pédagogique des plus savants maîtres ni des plus habiles qui nous renseignera le mieux, mais bien celle des hommes qui, à des degrés divers, sont mêlés à toutes les formes de l'activité nationale.

Il faut donc, à la fois, faire pénétrer notre idée dans la masse et associer à notre entreprise les patrons, petits et grands, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Quelle forme prendra cette œuvre d'instruction et d'éducation? On voit déjà qu'il serait vain de tracer *a priori* les lignes d'un système uniforme puisque, faisant appel à toutes les bonnes volontés, aux professions, aux conditions, aux tempéraments les plus divers, nous devrons saisir l'adolescent par tous les moyens que l'expérience nous enseignera. Nous faisons œuvre non pas d'organisation administrative, mais de solidarité.

L'extension universitaire qui, en Angleterre, a porté l'Université, c'est-à-dire la science dans ce qu'elle a de plus élevé, jusqu'au peuple, a réussi parce qu'elle a été une œuvre de solidarité morale autant que de bienfaisance intellectuelle. Les laboratoires scientifiques d'Oxford et de Cambridge ont étendu leur chaleur rayonnante jusqu'aux faubourgs des villes manufacturières et aux humbles villages des campagnes. Les lettrés et les savants des Universités ont trouvé des auditoires populaires pour les entendre développer un même sujet en douze leçons consécutives et pour faire les frais de l'entreprise.

Ces auditoires ont formé, après les cours, des cercles d'étude où l'on s'entr'aide. Les patrons, les personnes aisées ont favorisé par des dons, par leur activité désintéressée la création de ces centres de réunion.

C'est une œuvre semblable de solidarité morale et intellectuelle qu'il faut entreprendre : les uns apportant leur désir d'apprendre, les autres leur science, et d'autres enfin leur temps et leur argent. L'État doit rester spectateur bienveillant : qu'il attende qu'on le sollicite, et qu'alors il prête son appui à ceux qui auront fait preuve d'énergie et de bonne volonté; mais qu'il se garde de l'imposer.

Une association nationale, indépendante, groupant les bonnes volontés et les compétences, mènerait la campagne préparatoire, entreprendrait des enquêtes, susciterait et dirigerait les initiatives locales. Sans associations locales pour la faire vivre partout où elle s'étendra, l'entreprise ne serait bientôt qu'une grande idée sans réalité. Elle doit puiser et perpétuellement renouveler sa force vitale dans le sol même sur lequel elle sera appelée à vivre; sinon, dépendant d'un lointain bienfaiteur, elle végétera, puis périra. Est-ce que les paysans de l'Ouest et du Sud-Est ont attendu le signal et l'aide de l'État pour se grouper en syndicats agricoles vivaces, pour faire eux-mêmes leur éducation économique et pour donner le plus bel exemple qu'il y ait en France de ce que peut accomplir l'esprit d'association?

Aucune sanction sociale, ce qui veut dire d'État, si j'entends bien, n'est nécessaire pour que l'œuvre vive, si elle a en elle la force vitale nécessaire. Elle sera soutenue par l'opinion, de qui elle doit naître. L'adolescent qui aura fait dans sa vie une part aux occupations qui élèvent l'esprit et fortifient la personnalité, aura comme ouvrier et comme homme, dans le métier et dans la famille, une valeur décuplée. Là sera la sanction véritable.

MAX LECLERC.

(*A suivre.*)

NAPOLÉON A LA GUERRE

d'après les Mémoires du général Lejeune.

On a déjà beaucoup parlé, et toujours avec les plus grands éloges, du premier volume des *Mémoires du général Lejeune* dont la récente publication est due à M. Germain Bapst, l'un des hommes les mieux documentés sur l'histoire de l'Empire, l'un des admirateurs les plus sincères et les plus passionnés des exploits qui constituent notre grande épopée nationale.

On a retracé à ce propos la carrière du général Lejeune, ce soldat de fortune, que ses aptitudes destinaient à l'étude des beaux-arts, et qui s'enrôle à dix-sept ans pour aller repousser les ennemis extérieurs « qui attaquaient de toutes parts nos frontières et menaçaient notre indépendance ». On l'a montré gagnant successivement tous ses grades sur les champs de bataille, depuis Valmy jusqu'à Wagram, au prix de l'héroïsme le plus réfléchi, du dévouement parfois le plus sublime. On a dit avec quelle émotion dramatique, avec quelle intensité de couleurs il avait dépeint les grandes journées dans lesquelles s'illustrèrent nos armées et l'impression d'horreur et d'admiration qu'il avait su provoquer en racontant les tueries d'Essling, la boucherie d'Ebersberg, ou les atrocités du siège et de la prise de Saragosse.

Je serais donc bien en retard pour parler à mon tour de ce volume que j'ai lu d'un bout à l'autre avec un intérêt qui croissait à mesure que j'en tournais les pages, si je ne me proposais de l'étudier à un point de vue un peu spécial.

Il a paru, en effet, depuis quelques années, une quantité de livres sur Napoléon qui ont excité au plus haut degré la curiosité du public. On nous a montré Napoléon intime, Napoléon chez lui, Napoléon inconnu... Mais on ne nous a jamais parlé de Napoléon à la guerre; jamais on ne nous l'a fait voir vivant sur les champs de bataille au milieu de ses soldats.

Or Lejeune a été officier d'état-major et a passé toute sa vie sur le terrain où, presque toujours, il a été en contact direct avec l'Empereur. A en croire même le général Guyot, Napoléon lui en aurait plus dit à lui en deux heures qu'à d'autres en quinze années.

Rien d'étonnant donc que la figure de l'Empereur domine l'ensemble et chaque page de ces mémoires et qu'il nous fascine comme il a fasciné Lejeune et tous ses compagnons d'armes. C'est cette figure que je voudrais étudier ici.

***

L'épopée impériale a été si brillante que nous voyons toujours l'Empereur par les yeux de l'imagination. Napoléon, c'est un être surnaturel, en dehors et au-dessus des hommes; nous croyons à son étoile comme lui-même; nous le voyons parcourir l'Europe en tous sens, gagnant des batailles, « entrant dans les villes — au galop de son coursier », sans voir en même temps les milliers d'efforts qui ont préparé ces extraordinaires succès, et les mille petits incidents qui ont failli parfois les empêcher. Le général Lejeune nous fait un peu redescendre de ces hauteurs : avec lui, nous voyons bien, nous voyons tout, nous voyons le détail précis, significatif et passionnant, nous assistons à la lutte comme il y assistait lui-même, à la fois acteur et spectateur, et

rien ne nous en échappe, ni les hasards, ni les gaietés, ni les misères. Nous voyons *vivre* l'épopée, et l'Empereur.

Oui, nous ne le voyons pas seulement remporter des victoires, — nous le voyons les préparer. Il y a des moments où, devant l'éblouissante carrière de l'Empereur, on se sent redevenir enfant, et où il semble que, pour lui, gagner une bataille, ce n'était qu'un jeu. Ouvrez le livre du général Lejeune : vous reviendrez à la réalité. L'Empereur ne fait pas tirer le premier coup de canon avant d'avoir bien examiné le terrain de tous les côtés, par ses officiers de confiance ou par lui-même. L'avant-veille d'Austerlitz, il envoie Lejeune « avec d'autres officiers du génie, pour reconnaître et étudier le pays aux environs de Brünn, où il désirait attirer les Russes et leur livrer bataille avec l'avantage du terrain; lui-même choisit la position, et fait rétrograder de plusieurs lieues ses avant-gardes, vers les hauteurs que la nature semblait avoir disposées pour être le théâtre d'un si grand événement ». Ses ordres sont très précis : il connaît le pays et les mouvements de l'ennemi; mais il veut les connaître mieux encore. En Espagne, aux environs de Salamanque, averti d'un mouvement des Anglais, l'Empereur ordonne à Lejeune « d'aller pousser une forte reconnaissance derrière l'armée ennemie, par Avila et dans la direction de Toro, et de lui rapporter autant de renseignements que possible sur les mouvements de l'armée anglaise ». Le 20 avril 1809, Napoléon arrive à Vobourg, où il apprend que les corps de l'archiduc, formant quatre-vingt mille hommes, s'avancent pour lui livrer bataille, vers Abensberg.

« De suite il monta à cheval, et nous l'accompagnâmes dans la reconnaissance qu'il fit de la ligne de ses avant-postes et de la position de l'ennemi. Il ne rentra le soir à Vobourg que pour donner ses ordres, à la suite desquels il annonçait à ses généraux que la journée du lendemain serait un second Iéna. »

Avant Wagram, une fois l'île de Lobau bien fortifiée et les grands ponts sur pilotis bien consolidés, l'Empereur fait arriver « par une marche pressée, les troupes réunies à vingt lieues à la ronde, et sa belle armée de deux cent mille hommes fut rassemblée avec une précision admirable, en trente heures, en vue des remparts de Vienne. Rien n'est plus solennel et plus digne d'attention que les approches de ces grandes batailles, dont le lieu, le jour et l'heure semblent indiqués à l'avance. » On peut vraiment dire avec Lejeune que « le hasard, la fortune, n'entraient pour rien dans nos réussites miraculeuses; le génie de Napoléon, sa sagesse, sa prévoyance laborieuse et active préparaient tout, combinaient tout ».

Il aimait du reste à s'éclairer des avis des autres, tout en se réservant la décision suprême. Un jour que Lejeune l'entretient des dangers que viennent de lui faire courir des Cosaques « avec leurs lances qui peuvent atteindre l'ennemi à plus de quatre mètres », il lui demande son opinion « sur l'avantage qu'il y aurait à introduire cette arme dans notre cavalerie ».

Sur l'avis favorable que j'émis, il me chargea de dessiner le costume que l'on pourrait donner à ces lanciers. Le maréchal Murat entra pendant cette conversation, et l'Empereur lui dit : — « Tu vas faire équiper cent hommes suivant le dessin que Lejeune te donnera, et tu t'occuperas de les former promptement au maniement de la lance. »

On travaille toujours, on s'occupe de tout, on se rend compte de tout, on prépare tout. Pendant la paix, on songe à la guerre :

« Tous les jours j'étais occupé dans le cabinet du prince Berthier, à tracer avec des épingles, sur nos cartes, la position des troupes que nous avions en Allemagne; l'indication des renforts qui s'y rendaient, la situation des magasins de vivres, de fourrages, de chaussures; celle des parcs d'artillerie et des transports, et même celle des mouvements de l'ennemi que nous pouvions apprendre. Tous ces corps, représentés en relief par des pointes mobiles à tête de diverses couleurs, sur les cartes de l'Allemagne, du Tyrol et de l'Italie, formaient un véritable échiquier dont nous pouvions combiner alternativement le jeu des deux parties. Ce travail de conjectures nous préparait aux opérations plus sérieuses que nous allions entreprendre sur le terrain. »

Pendant la guerre, aux heures même les plus terribles, et parfois précisément « pour se consoler », — comme après « cette horrible boucherie » d'Ebersberg, — on s'occupe d'œuvres de paix :

« L'Empereur et ces Messieurs (M. le comte Daru et M. Maret, duc de Bassano, secrétaires d'État), assis sur des tas de fagots apportés pour le feu, éclairés par des bougies placées sur des tambours, et écrivant sur leurs genoux, s'occupèrent, dans ce bureau champêtre, à présenter à la signature de l'Empereur des décrets intéressant toute l'Europe : pour des constructions de routes, de canaux; pour des fondations pieuses, des hospices, des récompenses de grands services, etc. Il était onze heures, lorsque, après avoir donné au prince major général ses ordres pour la journée du lendemain, l'Empereur dit à MM. Daru et de Bassano d'ouvrir leurs portefeuilles, et à deux heures ils travaillent encore. »

Il entre dans tous les détails, ou plutôt, pour lui, il n'y a pas de détails : tout a son importance. Lejeune reçut un jour une jolie leçon. Chargé, lui qui s'attendait à partir immédiatement en campagne, de surveiller l'expédition de trois cent mille paires de

souliers, « à ces mots de *rester* et de *souliers* », il tomba stupéfait et désolé. S'étant cependant acquitté de sa mission, il en rendit compte à l'Empereur, mais en se plaignant « de ce qu'il l'avait réduit au rôle de commissaire des guerres, ce qui l'avait privé de l'honneur d'être présent au début de la campagne.

« — Enfant que vous êtes, lui répondit en souriant l'Empereur, vous ne comprenez pas toute l'importance du service que vous venez de rendre : les souliers facilitent les marches, et les marches gagneront les batailles. Vous aurez votre tour; il y en aura pour tout le monde. »

Quand tout est préparé, il s'agit encore d'exécuter. Et une bataille ne se gagne pas en une heure et sans qu'on ait mille chances de la perdre. Il faut, avant tout, au milieu des incidents de la lutte, « ne pas perdre la tête », conserver autorité et sang-froid. A Friedland, l'Empereur arrive sur le champ de bataille au moment où les forces de l'ennemi gagnent du terrain. Il vient de faire dix lieues au galop à la nouvelle du mouvement offensif des Russes. Arrivé sur la ligne de combat, il aperçut « les masses formidables qu'on lui avait dit avoir vues, et ne douta plus de l'imminence des événements qui allaient se passer. Il était alors plus de midi. L'Empereur calcula le temps qu'il fallait à chaque corps pour arriver en ligne; il prescrivit l'attaque générale pour cinq heures, et il envoya de toute part ses ordres en conséquence. » Dès qu'il se montre, chacun reprend confiance, on n'hésite plus, les volontés se redressent. Au mois d'avril 1809, « le prince Berthier », ne sachant que décider, et « tremblant sous le poids de sa responsabilité », passe son temps à courir entre Augsbourg, Donawerth et Ingolstadt. Heureusement, l'archiduc Charles aussi était inquiet et ses inquiétudes laissèrent à l'Empereur le temps d'arriver. Napoléon, averti à Paris le soir du 18 avril, partit dans la nuit, avec l'impératrice Joséphine, la laissa à Strasbourg, et se trouva le 12 à Donawerth.

« Ici, la position du prince Berthier vint à changer tout à coup. Ce n'est plus un homme porteur de pouvoirs trop ou trop peu étendus, agissant pour un autre dont il craint de déranger les combinaisons; c'est l'Empereur qui reprend son armée prête à combattre, c'est l'habile généralissime qui juge à l'instant même le fort et le faible de son adversaire, qui n'hésite point à l'attaquer. »

Quatre jours après, à Landshut, sur un avis de Lejeune, qui croyait voir « un corps considérable de troupes habillées en blanc » remonter le long de l'Isar, et qui insistait sur la nécessité de se mettre promptement sur ses gardes, l'Empereur, « de suite, et sans s'émouvoir, envoya plusieurs de ses officiers pour reconnaître cette colonne; et, conservant toujours le même sang-froid, il ordonna à son aide de camp, le général Mouton, d'aller presser l'attaque du faubourg et du pont de Landshut, avec plusieurs bataillons; il indiqua, sur les hauteurs en amphithéâtre autour de nous, les places que devaient occuper les deux divisions d'infanterie qu'il avait sous la main, fit mettre l'artillerie en batterie à mi-côte, fit cacher les réserves derrière les plis du terrain, et après avoir admirablement préparé tous ses avantages pour recevoir la bataille et pour écraser l'ennemi qui oserait pénétrer dans cette arène, il se mit à la tête de la division des cuirassiers du général Dallemagne, et partait au galop pour aller au-devant de l'ennemi, et l'attirer dans l'embûche qu'il venait de lui préparer », sans plus s'occuper de la fameuse colonne blanche; ce n'est qu'après, quand tout fut fini, qu'on apprit qu'elle était composée de régiments bavarois et wurtembergeois qui avaient surpris et ramenaient un convoi de caissons couverts de toiles. Ses ordres sont précis et énergiques; il devine ce que fera l'ennemi, et prescrit d'avance, avec une belle confiance, ce qu'il faudra faire pour vaincre sa résistance :

« Dans l'ordre que l'Empereur avait fait donner au maréchal Masséna le 1er mai, il avait prévu la résistance que l'on rencontrerait à ce passage, et il avait dit : — « L'ennemi prendra la position avantageuse d'Ebersberg, mais il en sera chassé par le corps qui passera la Traun à Lambach. »

Il n'est pas cependant ce qu'on appelle un « risque-tout »; il agit avec prudence, et si, au milieu même du combat, les nouvelles qu'il reçoit sont mauvaises, il ne s'obstine pas à maintenir les ordres donnés : il sait les suspendre à temps, quitte à les reprendre tout à l'heure. Un jour avant Essling, la destruction d'un de nos grands ponts par un énorme bateau que le courant avait détaché du rivage et entraîné, et l'échec du général Molitor, qu'une vive attaque de l'ennemi venait de repousser d'Aspern, « ces deux incidents fâcheux arrivant à peu près en même temps, l'Empereur trouva prudent de ne point continuer à s'avancer dans la plaine; et quoique ses troupes gagnassent beaucoup de terrain sur le centre, il ordonna de suspendre le mouvement et de se borner à se défendre en attendant des renforts ». Du calme toujours : il veut ménager ses forces, et ne les engage pas sans raison : « L'Empereur tempérait l'ardeur du maréchal Lannes, qui pressait le pas en avant des siens; il recommandait aussi au général Oudinot de ralentir les attaques, pour laisser à sa grosse cavalerie le temps d'arriver avec les quarante mille hommes du maréchal Davout dont quelques troupes commençaient à paraître. » Un chef a trop souvent besoin de toute l'ardeur de ses troupes, pour la dépenser inutilement.

Car cet homme n'est pas un tacticien abstrait; il sait que ce n'est pas avec des pions qu'il joue le jeu

de la guerre, mais avec des hommes et contre des hommes. Et les hommes, il sait les prendre. C'est peut-être là sa plus grande force. Sans doute il fut souvent, lui aussi, un grand brutal. Mais, souvent aussi, il prend des formes, — ce qui rachète tout. Lejeune arrive à Bayonne après avoir fait cent dix lieues en vingt-trois heures. L'Empereur le reçoit, et le charge aussitôt de messages à porter à Bernadotte et au marquis de la Romana : « — Allez vous reposer une heure, et repartez de suite. Berthier vous donnera les dépêches. » « Une heure de repos ! ajoute Lejeune, c'était bien peu pour un homme fort maltraité par son premier voyage à franc étrier. » Mais c'était déjà très beau de la part de l'Empereur d'y avoir songé, et il s'en contente vaillamment : « N'importe, c'était assez pour aller nager un moment dans l'Adour et prendre un repas qui rétablit mes forces, pendant que l'on préparait la voiture légère où j'allais m'enfermer huit jours et huit nuits pour me rendre de Bayonne au fond du Jutland, occupé par l'armée de Bernadotte. » Ses attentions étaient quelquefois plus délicates, et leur effet plus... substantiel. « Remarquant que j'étais fort échauffé et mouillé de sueur, il ordonna au page de service de me faire apporter de sa cantine un verre de vin de Bordeaux, que je bus en portant le toast : Aux succès de l'Empereur ! »

Écoutez encore cet amusant récit du général : « Après qu'il m'eut demandé des détails sur la nature de la route et du pays que j'avais parcourus, il quitta l'air gracieux et séduisant qui lui était naturel, reprit sa gravité impériale, et me dit, avec sa voix de commandement : « — C'est bien ! allez vous reposer. » Me reposer ! cela n'était pas aisé. Il n'y avait pas un seul mètre carré à l'abri de la pluie qui ne fût envahi par des tas de dormeurs. J'allai donc à la porte de la chapelle, au milieu des soldats endormis et ronflant, me tenir debout devant celui des feux qui était le moins éteint. Je resserrais avec humeur ma ceinture pour me dissimuler mon appétit, lorsque je sentis derrière moi qu'une main touchait les miennes pour leur faire saisir quelque chose. Je me retournai vivement, et j'aperçus ce bon Josserand, le maître d'hôtel de l'Empereur, qui venait me réconforter. « — Chut ! chut ! me fit-il ; prenez ceci que l'Empereur m'ordonne de vous porter ; mais ne vous montrez pas, parce que malheureusement l'Empereur ne peut pas en envoyer autant à tout le monde. » C'était un flacon de vin de Bordeaux, du pain, et un morceau de pâté de foie d'oie. Il pousse plus loin l'obligeance : il fait des mariages dans son état-major : « L'Empereur, dit Lejeune à propos du mariage du général Legrand avec la fille du général Schérer, l'Empereur aimait à marier ses généraux, et favorisait par d'immenses dotations des unions qui eussent été difficiles sans le secours de ses largesses. »

Il touche avec habileté la corde de l'amour-propre, s'intéressant à leur santé, aux dangers qu'ils ont courus :

« L'Empereur me félicita sur ce que la blessure qu'on lui avait dit m'avoir défiguré ne laissait plus de traces ; il s'informa de la santé du maréchal, et il exprima les plus honorables regrets sur la perte de son aide de camp, le général Lacoste. Il me chargea même de porter de sa part à sa veuve des paroles de consolation, et de lui faire connaître que l'Empereur lui maintenait la jouissance de la dotation de cinquante mille francs de rente qu'il avait donnée à son mari. »

Ou, très adroitement, pour exciter leur zèle, il se place sous leur protection :

En arrivant à Donawerth, le 18 au soir, l'Empereur avait écrit au maréchal Masséna ces lignes pressantes qui ne restèrent point sans effet : « Dans un seul mot, vous allez comprendre ce dont il s'agit. L'ennemi est perdu, si votre corps, débouchant avant le jour par Pfaffenhoen, tombe sur les derrières du prince Charles. Ainsi, entre le 18, le 19 et le 20, toutes les affaires de l'Allemagne seront décidées... » Et l'Empereur ajoute de sa main au bas de la lettre : « *Activité ! activité ! vitesse ! je me recommande à vous.* » Il sait prendre les troupes comme les officiers, et les étrangers comme les Français, variant ses moyens suivant les circonstances. Au moment de livrer bataille, à Abensberg, l'Empereur se rend « au centre de l'armée pour se mettre à la tête des Wurtembergeois et des Bavarois. Dès qu'il arrive devant eux, il leur fait connaître qu'en venant combattre au milieu d'eux, il veut donner à ses braves alliés une preuve de la confiance qu'il a dans leur courage et dans leur loyauté, et il leur rappelle plusieurs actions glorieuses qui, à différentes époques, ont illustré leurs ancêtres. Le prince royal de Bavière leur traduit à mesure, en allemand, chacune des phrases de l'Empereur, et elles sont répétées dans tous les rangs par les officiers. Alors, un hourra général d'acclamation salue l'Empereur et lui promet la victoire. » A Ratisbonne, blessé d'une balle au talon, il se fait rapidement panser par son chirurgien Yvan, et remonte aussitôt à cheval.

« Ce ne fut que quelques heures après que l'armée connut le danger que son chef venait de courir. Ses soldats accouraient de toute part autour de lui, et l'Empereur, pour les tranquilliser, parcourut les rangs au galop, et reçut, au milieu des plus vives acclamations, les touchantes expressions de leur dévouement. » Il sait même faire la sourde oreille et accepter de petites impertinences lorsqu'elles viennent de ses vieux grognards. Passant la revue du 52e de ligne, et voulant nommer aux sous-lieutenances vacantes dans le régiment, il demande au

colonel de faire sortir des rangs les sous-officiers les plus méritants.

« Arrivé au septième ou huitième sergent, l'Empereur voit un beau jeune homme, à l'œil expressif et sévère, à la tenue ferme et martiale, qui fait résonner son fusil en deux temps et présente les armes. « — Combien as-tu de blessures? dit l'Empereur. — Trente, répondit le sergent. — Je ne te demande pas ton âge, répliqua l'Empereur avec bonté, je te demande combien tu as reçu de blessures... » Alors, élevant la voix, le sergent reproduit son monosyllabe : « — Trente! » Contrarié de cette réponse, l'Empereur dit au colonel : « — Cet homme se trompe; il pense que je lui demande son âge. — Sire, il a bien compris : il a été blessé trente fois. — Comment! dit l'Empereur avec surprise, tu as été blessé si souvent et tu n'as pas la croix? » Le sergent alors, regardant sa poitrine, s'aperçoit que le baudrier de la giberne cache sa décoration, et, tout en le déplaçant pour laisser voir sa croix, il dit à l'Empereur avec énergie : « — J'en ai bien une; mais j'en ai f..... bien mérité une douzaine! » L'Empereur, heureux lorsqu'il rencontrait de tels hommes, dit à celui-ci ces mots sacramentels, en lui tirant amicalement la moustache : « — *Je te fais officier.* — C'est bien, mon Empereur, vous ne pouviez pas mieux faire », repartit le nouveau sous-lieutenant, en relevant fièrement la tête. »

Les populations ennemies elles-mêmes ne résistent pas à ses séductions, lorsqu'il veut se donner la peine de gagner leur faveur :

« En passant à Tordesillas, il retourna loger dans l'ancien palais des rois maures, transformé maintenant en couvent de religieuses bénédictines. Il se fit présenter la supérieure du couvent, abbesse octogénaire, femme d'esprit et de tête, qu'il combla de gracieusetés, à laquelle il accorda tout ce qu'elle crut utile de lui demander, lui laissa pour la communauté des dons généreux, et remplit d'enthousiasme pour lui les soixante religieuses auxquelles un mois auparavant on l'avait dépeint comme un anthropophage. »

Mais il n'est pas toujours aussi aimable. S'il sait bien n'agir et ne parler qu'après réflexion, quelquefois cependant il se trahit : le sentiment intime se traduit par un mot, par un geste, qu'il ne peut pas retenir. Il est essentiellement impressionnable. Il n'aime pas à croire le contraire de ce qu'il désire. Le colonel Reynaud, du 15e de ligne, que l'Empereur remarque dans une ambulance, parmi les blessés, lui apprend que sur le plateau de Friedland, en arrière de celui que son régiment allait enlever, l'ennemi vient de réunir une masse considérable d'au moins quatre-vingt mille hommes. L'Empereur, encore dans l'erreur et ne pouvant pas croire un rapport qui lui paraissait exagéré, répondit avec humeur : « — Cela n'est pas vrai! » A quoi Reynaud, fort irrité du démenti, répliqua : « — Eh bien! je jure sur ma tête que ce nombre s'y trouve et qu'on y aura fort à faire. » Aussitôt l'étalon arabe, déchiré par l'éperon impérial, bondit furieux, emportant son maître jusqu'au milieu des tirailleurs. Ses officiers savent bien qu'il ne reçoit pas toujours les mauvaises nouvelles avec une parfaite égalité d'âme. Il « témoigne de l'humeur » à Lejeune qui lui fait prendre, à Landshut, des caissons couverts de toiles blanches pour des régiments ennemis; ailleurs, c'est « Charles de Périgord, l'un des officiers du quartier général », qui subit la colère impériale, pour avoir fait à l'Empereur un rapport qui manque de précision :

« — Sire, ce n'est rien, ce ne sont que quelques poltrons qui... — Qu'appelez-vous ce n'est rien? répondit l'Empereur en colère. Sachez qu'il n'est point de petits événements à la guerre : rien ne compromet une armée comme une imprudente sécurité. Retournez voir ce que c'est, et m'en rendez mieux compte. » Sa joie ne se montre pas avec une moindre vivacité. Lejeune lui annonce qu'il a pris d'assaut le fort avancé de Colberg; au premier mot, l'Empereur lui coupe la parole, et lui dit en riant, et avec l'expression de la joie et du bonheur : « — Et moi, j'ai pris aujourd'hui le village de Colberg et tout ce qui m'arrête. Friedland vaudra Austerlitz, Iéna et Marengo, dont je fête aujourd'hui l'anniversaire! C'est bien! allez vous reposer, j'ai à travailler. »

Pourquoi, en effet, serait-il insensible aux bonnes et aux mauvaises nouvelles qu'on lui apporte? Il est homme, et, quoi qu'on en ait dit, il a du cœur.

Après la bataille d'Eylau : « L'Empereur n'avait pas moins que nous le cœur déchiré à l'aspect de toutes les douleurs qu'il ne pouvait assez promptement soulager. Dans l'un des trois jours qu'il donna tout entiers à ces soins touchants, il s'arrêta devant un groupe de blessés russes pour les faire panser par son chirurgien Yvan. Ces Russes, reconnaissant aux marques de respect dont on l'entourait qu'il devait être le czar des Français, le comblèrent de bénédictions en baisant sa chaussure et son étrier. Il passa tout le temps à s'assurer que partout on s'empressait à secourir les blessés russes avec autant de soin que les Français. »

Près d'Eckmühl, « un *Monsieur* à pied, vêtu d'une simple redingote bleue, avec un chapeau militaire sans distinction de grade », est tué d'un boulet au moment où il demande à Lejeune en quel endroit se trouve l'Empereur. C'était le général Cervoni, qui arrivait de Marseille, en poste, pour prendre auprès du maréchal Lannes un commandement qu'il avait longtemps sollicité. « L'Empereur exprima de vifs

regrets sur la perte de cet homme de mérite dont il plaignit le sort, qui se faisait tuer à peine descendu de voiture, sans avoir pris part à la victoire. » Quelquefois sans doute l'intérêt politique se mêla au sentiment de l'humanité : ainsi lorsque, sous Madrid, on fait connaître au président de la junte, le marquis de Castellar, que « l'Empereur désirait ménager une capitale aussi belle, qui contenait un très grand nombre d'hommes sages et de familles pacifiques qui méritaient toute sa bienveillance, et qu'il serait affligé d'être réduit à soumettre Madrid par la force de ses armes ». Mais souvent aussi c'est le cœur qui parle, et le cœur seul. A Wagram, il traverse lentement un petit bois qui servait d'ambulance. « Jusqu'alors sa figure avait reflété un calme absolu. Mais tout d'un coup ses traits se détendirent, ses yeux perdirent leur éclat, leur froideur en fixant la terre. Il se retrouva seul regardant par moment le cortège des blessés que l'on ramenait. Il suivait de l'œil cette longue file de malheureux, lorsqu'on apporta le maréchal Lannes frappé mortellement... »

***

Vraiment, dans le Napoléon des Mémoires de Lejeune, c'est un homme que nous voyons, — homme extraordinaire, mais homme, vivant et agissant. Nous trouvons dans ce livre mille petits incidents qui donnent de la vie au portrait. Ici, c'est le quartier général établi dans une écurie de Golymin, sur de la paille non battue, et l'Empereur avec Berthier s'arrêtant un soir quelques instants « pour nous entendre chanter les airs des plus nouveaux opéras de Paris », ou recevant les visites du jour de l'an, le 1er janvier 1807, dans les boues de Pultusk. Là, il rit comme un enfant du subterfuge employé par Lejeune pour tromper un alcade, ou, une autre fois, écoutant d'une oreille moins confiante quelque autre récit extraordinaire, il lui répond avec brusquerie : « Vous vous moquez de moi. » Il est « militaire », et il connaît l'influence de l'uniforme. On va entrer dans Madrid. « Afin de parler aux yeux de la population, comme il venait de parler à sa raison, et la disposer, s'il était possible, à accepter avec orgueil l'alliance d'une nation riche et puissante, l'Empereur avait ordonné que sa garde et toutes les troupes parussent dans leur plus belle tenue à la revue qu'il viendrait passer sur la promenade du Prado. Nous fîmes donc grande toilette, pour paraître dignement à cette grande revue... L'Empereur et le prince Berthier nous regardèrent avec une satisfaction toute paternelle, nous félicitant sur notre belle tenue. » Il est « militaire », et il a très vif au cœur le sentiment de la dignité nationale. Au village de Reisenberg, profitant du désordre d'un incendie, les soldats avaient fait main basse sur des objets de ménage et des ustensiles de toutes sortes ; on avait même à moitié pillé la sacristie enflammée, et l'on était rentré au camp avec des travestissements grotesques. Lejeune ayant crayonné fort étourdiment, dit-il, cette scène de folie, l'Empereur « désapprouva l'auteur de ce croquis d'avoir pu trouver dans ce désordre une scène comique ; il me fit donner le conseil de n'employer mes pinceaux qu'à illustrer la France en n'en produisant que les belles actions : « — Lejeune s'est distingué par des traits d'éclatante bravoure, dit-il ; il devrait les représenter ; ce serait plus digne de son talent. » — De temps en temps, lui-même se trompe, faute de renseignements suffisants ; il s'embarrasse dans sa paperasserie. Le récit d'une de ces erreurs est même particulièrement plaisant :

« M. Maret ne m'avait pas vu pendant mon absence à Salzbourg, et lorsqu'il reçut une demande de pension pour la veuve d'un colonel Lejeune, tué depuis peu de jours, il crut que c'était moi ; et ce fut avec intérêt, précisément à ce bivouac, qu'il présenta à la signature le décret pour cette pension. L'Empereur parut surpris et affligé de cette nouvelle, exprima d'honorables regrets et joignit à sa signature ces mots bienveillants : « Je double la pension. » Le décret ainsi doublé fut transmis à Mme Lejeune, à Lunéville, où elle jouissait encore de ce bienfait il y a deux ans. Peu de jours après, l'Empereur, ayant à faire exécuter quelques ordres difficiles, dit au prince Berthier : « — Envoyez-y un colonel du génie. » Le prince répondit : « — Je vais y envoyer Lejeune. — Eh ! non, dit l'Empereur ; il est mort, et tellement mort, que j'ai doublé la pension de sa veuve il y a trois jours. — Mais, Sire, je viens de lui parler. — Ah ! parbleu, c'est trop fort ! faites-le-moi venir. » En effet, l'on m'envoya chercher. Dès que je parus, l'Empereur se mit à rire, en disant : « — Je me suis trompé, j'ai cru que c'était lui. » Et reprenant son sérieux, sans autre explication, il me donna ses ordres. »

Ici, nous le voyons en route, laissant libre cours à ses rêveries historiques :

« Le jour où nous approchâmes de Dirnstein, l'Empereur, en apercevant ces tours élevées jusqu'aux nues, à quelques lieues sur sa gauche, les fit remarquer au prince Berthier et au maréchal Lannes qui étaient à cheval près de lui : « — C'est là, leur dit-il, que Richard d'Angleterre, traîtreusement enlevé à son retour de la Palestine, où il avait vaincu les Sarrasins, fut enfermé plusieurs années par ordre de l'empereur d'Autriche qui voulait en tirer une forte rançon. Ce roi Richard avait été plus heureux que nous trois à Saint-Jean-d'Acre. Il fut trahi par un duc d'Autriche et vendu à l'empereur Léopold, qui le garda captif. Que nous sommes

loin de ces temps de barbarie! J'ai tenu en ma puissance des princes, des rois, des empereurs ennemis; et, loin d'attenter à leur liberté, je n'ai pas même exigé d'eux un seul sacrifice d'honneur. En feraient-ils autant pour nous? » Après quoi, l'Empereur resta silencieux, en continuant sa route, les yeux longtemps fixés sur les ruines de ce château. » Et là, entre deux campagnes, dans l'intimité de la famille, faisant sauter sur ses genoux le fils aîné de Louis, roi de Hollande, et lui donnant moitié plaisantant, moitié sérieux, une première leçon de politique : « L'enfant, qui avait tendu ses jolis petits bras pour saisir la tasse et boire aussi le café, fut surpris par l'amertume de la liqueur, et fit une vive grimace en repoussant la tasse. L'Empereur, en riant, lui dit ces mots qui me frappèrent : « — Ah! ton éducation n'est pas encore faite, puisque tu ne sais pas dissimuler. »

Ce ne sont là que de petits détails, sans doute, de petits tableaux dans de petits cadres; mais c'est quelquefois le meilleur moyen de faire de la peinture expressive; tout dépend d'ailleurs du sujet et du peintre : or l'Empereur était un sujet assez passionnant, et Lejeune un peintre d'une âme assez chaude, d'un esprit assez alerte, et doué d'assez bons yeux, pour que de cette manière de collaboration sorte une œuvre d'un poignant intérêt.

***

Ce que nous avons dans l'esprit en lisant les *Mémoires du général Lejeune*, ce n'est plus l'image sereine d'un Napoléon idéal, c'est un Napoléon qui vit, qui travaille, qui s'agite, qui se trouble et qui s'émeut parfois; ce n'est pas une liste de noms de batailles, noms glorieux, mais qui finissent, tant ils sont familiers à notre mémoire, par nous paraître un peu froids, comme des formules de médailles ou de parchemins honorifiques, — ce sont ces batailles mêmes, au moment où il les livre, au moment où il les gagne, donnant des ordres, surveillant l'exécution de ces ordres, recevant des nouvelles de tous les points du champ de bataille, remédiant aux fautes commises et profitant des occasions favorables. Ce n'est ni le héros d'épopée qui éblouit les imaginations, ni cette machine nerveuse, brillamment démontée naguère, qui n'agit que mécaniquement et n'a rien d'humain; c'est, tout uniment, en dehors de toute théorie, mais conformément à la vérité, le grand homme de guerre vu à la guerre.

GÉNÉRAL DU BARAIL.

ROUSSE

Nouvelle.

Un jour qu'Ernestine Guillot était venue se promener avec elles, Mme Larsonneux dit à ses filles :

— Hortense, Gabrielle, je vous défends dorénavant de sortir avec Ernestine.

— Mais pourquoi, maman ?

— Parce que, Mademoiselle !...

Puis, malgré son dédain pour la question de sa fille, la mère prudente compléta brusquement sa pensée :

— Tout le monde se retourne sur elle. De quoi a-t-elle l'air ? Ah ! cette chevelure n'est vraiment pas comme il faut.

A dix-huit ans, Ernestine Guillot était une adorable rousse. Ses cheveux resplendissaient comme un casque de cuivre, et leur éclat agressif nimbait de gloire, son visage aux traits fins, si délicatement pâle, où luisait doucement le regard pur de ses yeux gris.

Dans le milieu paisible d'employés et de petits commerçants auquel elle appartenait, sa beauté, gracieuse pendant l'enfance, devenait terrible chez la jeune fille. Ses parents s'en inquiétaient, sentant grandir parmi leurs intimes une hostile défiance de l'avenir probable d'une créature aussi belle.

Une amie de la famille Guillot, Mme Raimond, donnait, le premier jeudi de chaque mois, une petite soirée où les messieurs jouaient aux cartes, tandis que les dames se plaignaient de leurs bonnes en se réconfortant de temps à autre d'une tasse de thé à la crème. Le dernier jeudi qu'Ernestine s'était montrée, malgré la simplicité de sa robe gros bleu, à peine égayée d'une collerette de dentelles, l'émotion produite par sa vue détraqua la paix habituelle de la réunion. Le fils de la maison, surnuméraire d'avenir au ministère des finances, refusa catégoriquement de prendre part à la partie de rams. Il resta dans la société des dames, mais il fut visible pour tout le monde qu'il s'occupait exclusivement d'Ernestine. Mme Raimond ne put dissimuler la contrariété que lui causait cette attitude. Elle fut d'une humeur détestable, contredit systématiquement les moindres paroles de Mme Guillot, fit plusieurs remarques amères sur la tenue des jeunes filles d'aujourd'hui, tout en lançant à son fils des regards furieux.

Plus tard, ses invités partis, elle dit à l'apprenti fonctionnaire :

— Ah çà ! tu ne t'imagines pas, j'espère, que Mlle Guillot est la bru de mes rêves ?

— Oh ! soupira le jeune homme, comme elle était jolie ce soir !

— Beaucoup trop jolie pour une fille sans dot. Bref, tu me feras le plaisir de ne t'occuper à l'avenir que d'Hortense Larsonneux. Voilà une gentille

femme pour toi, simple, bonne ménagère et qui n'inspirera jamais de mauvaises idées. Quant à Ernestine, je ne l'inviterai plus. Malgré ses mines de sainte-nitouche, elle aura toujours l'air d'une cocotte.

Ainsi cette beauté si hardie qu'elle en semblait artificielle isolait peu à peu des affections possibles la plus douce âme de jeune fille dont on puisse concevoir l'idéal.

Son père, de qui elle tenait ses cheveux roux, était caissier d'une maison de commerce. Dompté par l'éternelle monotonie de sa tâche, il l'aimait timidement, effrayé, quand il la contemplait, de cette magnifique floraison. Sa mère la détestait presque, tellement l'idée fixe l'avait prise de la peur de la voir mal tourner. Sans cesse tenue en éveil par les insinuations perfides de ses bonnes amies, elle épiait les moindres démarches de sa fille, ou, les préjugeant perverses, tâchait à deviner ses plus secrètes pensées.

Seul, le parrain d'Ernestine, ami de jeunesse de M. Guillot, eut l'intelligence du tendre cœur virginal que ces préventions meurtrissaient chaque jour.

Mais sa situation de vieux célibataire endurci lui retirait toute autorité. Les vieilles dames d'expérience, Mme Guillot elle-même, refusaient à un homme qui n'avait pas su fonder une famille le droit de pénétrer mieux que personne le caractère de sa filleule.

Un soir, après dîner, lorsque Ernestine, résignée à une vie monacale, eut déjà regagné sa chambre, le vieux parrain osa brûler ses vaisseaux.

— Ma chère dame, dit-il à la mère, espérez-vous marier bientôt ma filleule ?

— La marier ? Faudrait-il qu'on la demandât. Où pouvons-nous lui trouver un fiancé ? Mme Raimond ne nous invite même plus.

— Justement. Dans vos relations habituelles vous aurez du mal à la caser. Dieu sait pourtant quelle délicieuse compagne elle serait pour un honnête homme ! Mais comment n'effraierait-elle pas les petits employés de votre connaissance ? Elle n'a rien, la pauvre belle, de la mère de famille à tout faire que ces jeunes gens-là épousent.

— Alors, dit aigrement Mme Guillot, qu'elle attende un prince charmant ! Nous, nous n'en connaissons pas.

« Ernestine serait une très jolie princesse », pensa le parrain. Puis il se mit à plaider la cause qui lui tenait au cœur. Il était important que M. et Mme Guillot n'eussent pas au sujet d'une fille aussi singulièrement belle les préjugés habituels qui règlent la vie des petites bourgeoises.

Ernestine dessinait avec goût, réussissait, sans grandes études, d'assez coquettes aquarelles. Pourquoi ne pas la pousser résolument dans cette voie ? Il se chargeait de la faire travailler dans l'atelier d'un maître. Plus tard, en possession d'un talent reconnu, elle aurait pour jamais l'indépendance. Libre à elle, peintre de mérite, de rester vieille fille ou bien dans le monde plus ouvert qui l'accueillerait elle trouverait certainement un mari capable de l'apprécier à sa réelle valeur.

En développant ces projets, qu'il caressait depuis longtemps, le vieux parrain s'animait d'éloquence. Il savait que l'avenir de sa chère filleule dépendait de sa persuasion.

M. Guillot, effaré, regardait sa femme, n'osant se prononcer malgré elle. Mme Guillot, dont la figure s'était contractée à mesure que se déroulait tout ce plan, éclata à la fin.

— Heureusement ! vous n'avez pas d'enfants, s'écria-t-elle. Avec de pareilles idées vous leur donneriez une jolie éducation ! Mais puisqu'il s'agit de ma fille, je suis seule juge de ce qui lui convient. Ah ! vous voudriez en faire une artiste ? Tenez ! brisons là : cela vaudra mieux pour tout le monde.

Et quand, après des adieux embarrassés, le parrain se fut retiré, Mme Guillot dit à son mari :

— Tu me feras le plaisir de ne plus l'amener ici. Il n'aurait qu'à raconter toutes ces billevesées à Ernestine, pour la perdre.

Le vieil ami ainsi écarté, l'isolement de la pauvre jolie rousse devint complet. Gardée trop loin de la vie, pour être perspicace, elle ne pouvait se formuler les causes qui pesaient sur sa destinée ; mais, dans une lente montée de douleur, elle sentait se refermer son âme. Les précautions que prenait sa mère de ne la laisser sortir que rarement et jamais seule, de lui interdire en été de coudre près de la fenêtre, la rigueur avec laquelle la moindre coquetterie de costume lui était reprochée, formaient à la longue autour d'elle une atmosphère de prison où elle ne respirait plus qu'avec contrainte. Ses compagnes d'enfance, les demoiselles Larsonneux, secrètement jalouses de la beauté d'Ernestine, n'avaient que trop bien suivi les prescriptions de leur mère : elles cessèrent de la voir. Ce fut par une lettre de faire-part que n'accompagnait aucune carte d'invitation particulière, qu'elle apprit le mariage d'Hortense avec le fils de Mme Raimond. Elle eut, en ressentant la dédaigneuse sécheresse de ce procédé, une telle explosion de chagrin, une telle crise de larmes, que ses parents, enfin, s'émurent. Sa mère chercha à la consoler ; son père, repentant de ne pas lui avoir mieux témoigné sa tendresse, la câlina comme une enfant, et le soir, quand, brisée de sanglots, elle se fut mise au lit, il alla l'embrasser encore, murmurant :

— Pauvre petite !... Et c'est de moi que tu tiens ces cheveux-là !

Ces paroles, les premières nettement précises qui lui aient été dites à ce sujet révélèrent à Ernestine la tare qui la spécialisait.

Déjà elle se sentait différente des jeunes filles qu'elle rencontrait. Les regards des passants, des mots d'admiration des hommes, des remarques malveillantes des femmes, recueillis çà et là, lui avaient appris à se deviner autre, à se savoir rare. La phrase de son père l'éclairait.

Aussitôt seule, d'un bond elle fut devant son armoire à glace et là, armée des minces ciseaux de sa corbeille à ouvrage, elle se mit, dans la colère de sa longue douleur, à taillader, à couper de toute la force de ses mains frêles, les lourdes tresses rutilantes qui tombaient autour d'elle.

En voyant le lendemain cette chevelure mutilée, Mme Guillot ne trouva pas le courage de demander à sa fille la moindre explication. Elle eut, épouvantée, la mesure des souffrances de la pauvre enfant. Elle lui ouvrit les bras et pleura avec elle.

Depuis ce jour l'existence d'Ernestine devint plus douce. Mais, résolue à ne pas se mêler aux joies du monde où sa beauté l'exceptait, la jeune fille d'elle-même s'enferma. Elle s'occupait tout le jour des soins du ménage. Même elle demanda à sa mère de renvoyer la bonne, dans la frayeur où elle était de manquer de besogne, voulant se briser aux durs travaux, s'anéantir en des tâches matérielles.

Mais Mme Guillot refusa. Pour la première fois peut-être, elle consulta son mari, devinant qu'il fallait d'urgence arracher leur enfant à cet état d'esprit.

M. Guillot parla du parrain, et il fut envoyé en ambassade pour négocier une réconciliation.

Déjà il était trop tard : le vieil ami, malade, venait de partir pour le Midi. Un mois après il y mourait, laissant 2 400 francs de rente, toute sa fortune, à sa chère filleule Ernestine.

La douleur de l'héritière fut un dérivatif à sa folie de travail. Elle voulut porter le deuil et Mme Guillot, désormais docile aux désirs de sa fille, le lui permit. Dans sa robe noire sans ornement, le visage encore pâli, d'une plus fine transparence dans le cadre lumineux de ses cheveux rendus à leur splendeur première, Ernestine, plus jolie que jamais, passa le temps, pendant des mois, inerte dans un fauteuil, à poursuivre des rêves mystérieux.

M. Guillot, d'autorité, voulut réagir. L'occasion lui ayant été fournie de deux invitations gratuites pour un bal de corporation, il décida qu'il y mènerait sa fille. Cette perspective mit enfin la pauvre dolente en joie.

Aidée de sa mère et d'une ouvrière en journée, elle organisa une toilette de fête. Gaie, les yeux brillants, les joues roses, elle ravit ses parents pendant la période des préparatifs, et, le grand soir venu, elle partit avec son père, adorable dans sa robe de soie bleu pâle.

Au bal, peuplé surtout de grosses dames ayant trop chaud et de jeunes filles d'apparence maladive, Ernestine triompha dès l'entrée. Elle eut, ce soir-là, l'intuition de sa puissance, le pressentiment de sa supériorité. Les séduisants commis qui formaient la phalange des danseurs tirèrent leurs manchettes, retroussèrent leurs moustaches et l'invitèrent en foule. Elle dansa un quadrille, une polka, des valses. Grisée par le bruit, par la chaleur, par les parfums, éperdue, prise, conquise, elle entendit des mots câlins, des murmures de déclarations, subit des étreintes. Un de ses cavaliers aux allures victorieuses qui avait appris le cœur des femmes dans les romans à scandale, en la reconduisant à sa place lui mit dans son gant, pliée en quatre, sa carte de visite portant au crayon une indication de rendez-vous.

Ce fut le réveil. Elle supplia son père de l'emmener. Il obéit, la croyant fatiguée ; mais en voiture elle lui dit la vraie raison de leur brusque départ. Furieux, M. Guillot voulait voir la carte de l'insolent. La jeune fille l'avait déjà rejetée loin d'elle, douloureusement rappelée par cet incident à la provocante hardiesse de sa beauté, si différente, si lointaine de la sensitive mélancolie de son âme.

Dès lors, elle n'alla plus au bal, manqua toute occasion de sortir, redevint une recluse volontaire.

Bien qu'elle eût maintenant, grâce à son parrain, une dot acceptable, elle se mura dans un farouche isolement, refusant de paraître à table si M. Guillot amenait dîner quelque collègue du bureau, s'enfermant dans sa chambre la journée entière si sa mère recevait une visite. Les pauvres parents désespérèrent de la marier jamais.

Les années passèrent, lentes, pour cette famille unie maintenant dans une même tristesse. La mère en mourut, tellement la tendresse de sa fille l'avait regagnée. Ernestine décida alors son père à abandonner son emploi et tous deux allèrent s'installer dans une étroite villa de la banlieue.

Belle encore dans des formes plus lourdes, la jeune fille se consacra à soigner la vieillesse de M. Guillot.

Dans la retraite où ils s'étaient confinés, le père et la fille vécurent sans bruit, sans plaisir, sans peine.

Enfin devenu très vieux, M. Guillot, effrayé de laisser après lui Ernestine complètement seule, la maria presque malgré elle. Un chef de bureau du voisinage sans rhumatismes, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, avait demandé sa main, tenté par les 2 400 francs de rente.

Par lassitude, sur les instances passionnées de son père, Ernestine finit par consentir. Elle avait quarante ans et ne semblait plus rousse, tellement ses cheveux avaient blanchi.

PIERRE SOULAINE.

EN SAHARA (1)

Notes de voyage.

DU SÉNÉGAL AU TIRIS (*suite*).

Devant la grande carte du Sahara :

... Voici maintenant, sauf modifications à apporter plus tard, l'itinéraire à suivre :

— Direction nord-est. Arrivée à Bouzoubra, résidence du cheikh Ahmed-Saloum et du marabout Baba-ould-Hamdi. Séjour à Bouzoubra — juste le temps d'obtenir, à défaut de renforts, deux sauf-conduits pour traverser le pays trarza. Marche vers Portendik — sur la côte. Puis de nouveau dans l'intérieur par le Tarad, le Taffouelli, l'Agneitir, le Tasiast, la vaste plaine des Oulad-Delim et le Tiris jusqu'en Adrar-Souttouf. En cette dernière région formation d'une escorte d'indigènes oulad-bou-seba pour atteindre, d'abord, les possessions espagnoles du Rio-de-Ouro, au bord de la mer, ensuite, au Nord, les oasis de Tekna, Tindouf (déjà visité par Camille Douls) et le cap Juby — sud marocain, point terminus du voyage.

... — Pas d'observations à présenter?... Alors en route... et sans retard!

12 *avril*. — En route!...

— Mais où est donc Mohamed?

— Je vais le chercher, propose Bonnival.

Dix minutes plus tard, mon compagnon est de retour.

Secoué de gros rire il me prend par la main.

— Viens !

— Quel spectacle me réserves-tu?

— Les adieux de Fontainebleau, acte dramatique joué par la troupe d'Ouatil.

L'introuvable Mohamed est sous sa tente. A ses pieds gît Souadou en larmes. Autour de lui s'amasse sa vieille garde, une trentaine de matrones qui,

la tête baissée,
Semblent se conformer à sa triste pensée.

A ma vue le héros de cette scène de désolation essaie, mais en vain, de se dégager des deux bras qui l'enserrent.

— Tu vois, dit-il, mon femme, près de moi, beaucoup triste. Veut pas laisser partir moi. Tu penses, Oulad-Delim tous faire mouri...

Oulad-Delim... Brr... Brr... Souadou de plus belle se remet à sangloter — cependant que la « vieille garde » remplissant, pour la circonstance, le rôle du chœur antique, marmotte le funèbre *Allah Akbeur* des jours de deuil.

Comment tout cela finit-il?

Bien simplement :

Possesseur d'un collier, d'un bracelet et de deux flacons d'eau de Cologne, Souadou n'a plus peur des Oulad-Delim; possesseurs d'une douzaine de couteaux, de pipes et de ciseaux, les « vieilles gardes » soudain rassurées nous prédisent foule de choses fort heureuses.

Et Mohamed enfin libre — Mohamed revêtu d'un magnifique costume de guinée, chaussé de magnifique bottes en cuir rouge, le « winchester » sur l'épaule, le revolver à la ceinture, enfourche un grand diable de *dejmel* de course qui, en trois foulées, le mène au premier rang de l'escorte.

... A travers le pays trarza stupidement monotone.

Solide ossature gréseuse. Chaussées pavées de quartz résistants.

Grandes plaines déchirées par des dunes de sable pourpre, empanachées d'herbes très rêches — sorte d'alfa — de taïchit, de gommiers épineux, de genêts étendus en nappes.

Un grand trou noir tapissé d'herbes et de branchages bâille en l'épaisse masse calcaire piquée de fossiles — un puits... De l'eau à dix, douze, quinze, vingt mètres de profondeur : — saumâtre quand elle est chargée de sulfate de soude, punaise quand elle subit le contact de matières organiques.

15 *avril*. — Même marche monotone. Rencontré une caravane se rendant au Fouta.

On met pied à terre, et chacun — *si vis pacem para bellum* — abrité derrière son chameau, le doigt sur la détente du fusil, attend.

— Nous sommes des voyageurs pour nos affaires, s'écrie Mohamed, et nous ne voulons de mal à personne.

Pas de réponse.

— Nous ne voulons de mal à personne.

Même silence.

Périlleuse situation. Ils sont au moins deux cents armés de leurs escopettes, — nous ne sommes que sept. A voix basse je donne l'ordre de reculer de trente pas. Mais le Khebir (1) a deviné ma pensée d'échapper à la portée de ses armes. Il s'avance pour rattraper la distance perdue; ses hommes le suivent.

— Nous ne voulons de mal à personne!... Vous entendez? Que Dieu punisse ceux qui ont de mauvaises intentions!

— *Salamalec ! Marhaba-bikoum* (2).

Ouf!...

(1) Voir la *Revue* des 20 et 27 juillet, 3 et 17 août 1895.

(1) Le guide de la caravane.

(2) Soyez les bienvenus.

— J'ai bien cru que nous serions obligés d'en découdre, murmure Bonnival à mon oreille.

— En ce cas, lui dis-je, nous étions... flambés. Peut-être en aurait-on abattu une quinzaine — mais le restant à bout portant nous canardait.

— ... On prenait la fuite...

— Tiens, tiens, c'est encore possible ! Il faudra voir la prochaine fois.

— Merci, je n'y tiens pas.

L'interprète, durant ce colloque, est allé serrer la main du Khébir. Il s'est informé, ainsi que le code de civilité arabe l'y oblige, de la santé de son père, de son frère, de son oncle, de son cousin, de tous les habitants de sa tribu.

Et le Khébir lui a rendu sa politesse.

« Heureux soit votre voyage s'il plaît à Allah ! » La caravane s'en est allée. Longtemps encore nous la voyons zigzaguant au ras des dunes, comme un grand serpent noir aux multiples anneaux.

Arrêt brusque. Pourquoi ?

... Scævola, l'affreux Scævola, ce parangon des chameaux récalcitrants, refuse d'aller plus loin.

Goddam ! C'est Omar-Semba qui prend un gros bâton et le casse net sur le mufle de Scævola — lequel riposte par un formidable coup de dent.

Et c'est miracle que l'irascible matelot n'ait pas été coupé en deux — tant les mâchoires se sont abattues avec force l'une sur l'autre !

Quand donc, Omar, comprendras-tu que les dromadaires sont aussi incorrigibles que les hommes ?

Encore de bien longues heures par monts et par vaux. Cinquante degrés : des rafales de vent d'Est vomissant du feu. Les casques se bossellent, les malles se fendillent. Si grande est la soif que la gorge douloureusement se resserre, semble vouloir se recroqueviller jusque dans l'estomac.

Vers la nuit, enfin, aux pieds d'une haute dune, en des carrés de gommiers géométriquement espacés : des feux qui papillotent... des silhouettes qui se détachent agrandies sur fond fuligineux — un murmure berceur de voix que ponctue le battement régulier des pilons broyant le mil.

C'est à Bouzoubra, sur les confins de l'Afthouth. Le marabout Baba-ould-Hamdi, prévenu de notre arrivée, nous a fait dresser une tente — tout ce que l'on est convenu d'appeler le confortable saharien : moustiquaires à l'intérieur et grandes calebasses contenant dattes, quartiers de mouton et beurre.

Quelle munificence !

Mais attendons la note à payer.

— *Salamalecoum !* Un Bouzoubrien nous souhaite la bienvenue. — *Salamalecoum !* Un deuxième Bouzoubrien nous souhaite la bienvenue. — *Salamalecoum !...* — *Salamalecoum !...* — *Salamalec.....* Trois, quatre, cinq, dix, vingt, trente, cinquante Bouzoubriens... non compris leur progéniture !

— Tirez, tirez ; ils vont... partout, comme les petits chiens de Racine.

La lune vient de se montrer. Et à la lueur de cet astre indiscret on nous détaille — ébahis.

Une remarque en passant : la mendicité apparaît moins développée en pays Idou-el-Hadj qu'en pays d'Ouatil.

Les villages seraient-ils plus riches ? Bien invraisemblable supposition. Non, il faut voir, dans cette attitude réservée, les immédiats effets de la puissance spirituelle de Baba.

Ce Baba est décidément un homme du meilleur monde. J'imagine que les usuriers à 80 p. 100 ne doivent pas s'y prendre d'autre façon pour « rendre service à leurs clients ».

Goum ! Goum (1) ! Une bousculade se produit. « Ahmed-Saloum ! Ahmed-Saloum ! » clament les voix aiguës des enfants.

Diable ! serait-ce Lui ? Quel honneur pour nous ! Mais j'ajouterai : quel périlleux honneur ! car pour se déranger comme cela... comme le dernier de ses sujets, il faut que le cheikh des Trarza ait bien des choses à nous demander...

— Bonnival, gare à ta pacotille !

— Hélas ! elle diminue à vue d'œil, ma pacotille... Entre nous, je crois qu'on nous vole...

Moi, j'en suis sûr ! Mais qu'y faire ? Nous sommes trop peu nombreux pour pouvoir protester. Si nous ouvrions trop grands les yeux, on pourrait peut-être nous les fermer pour toujours. Donc, silence — et inscris cela aux « profits et pertes ». Aussi bien cite-moi donc un seul voyageur africain qui n'ait pas été un peu pillé et dépouillé par les peuplades qu'il rencontrait ?

— Ahmed-Saloum !! Ahmed-Saloum !!

En personne. Il est escorté de ses officiers d'ordonnance : quatre guenilleux guerriers, fusil au bras.

Un court entretien avec son marabout ordinaire, homme plein de prudence, qui lui crache dans la main pour éloigner de lui le mauvais Esprit — et sa Majesté pénètre sous la tente et s'accroupit près de nous (à la meilleure place, il va sans dire).

Une dextre négligemment tendue, à peine un mot en réponse à nos souhaits de bienvenue. On voit tout de suite que le monarque n'aime pas se répandre en vaines paroles. Mais quelle entente supérieure de ses intérêts ! Apercevant une blague pleine de tabac

(1) Allez-vous-en !

sur les genoux d'Idris, sans façon il s'en empare, sans façon l'examine et sans façon la fait disparaître dans l'ample ceinture de son boubou. Se suivent bientôt en la même cachette : un briquet, une boîte de pastilles de menthe, un cahier de papier à cigarettes et un tournevis.

Que va-t-il faire de tout cela?

Mais qu'est-ce? L'émir s'agite. On dirait qu'il veut quelque chose.

Encore un tournevis, peut-être? Et, prudemment, je me hâte de mettre en lieu sûr les menus objets encore épars autour de moi.

Il s'agit bien de tournevis! Le roi manque de confortable. Comprenez-vous? Il a les jambes trop hautes, les épaules trop basses. Le bon Abdallah s'en inquiète, et cherche un remède... Et voilà que soudain il a trouvé : il ira s'étendre près du souverain — et celui-ci lui mettra sa tête sur le ventre.

Ce qui est fait incontinent.

Un membre de notre escorte en aussi basse posture! Je proteste. Mais Mohamed m'arrête d'un mot : « Basse posture. Allons donc! Tout l'honneur est pour lui! »

Et je m'explique maintenant les hésitations d'Abdallah!

Le brave chamelier s'estimait-il assez bon gentilhomme pour servir ainsi d'oreiller à son roi?

Enfin, non sans peine, notre auguste visiteur a pris position. Il a envoyé loin de lui — mais trop près de nous, hélas! — deux ou trois jets de salive; il a regardé à plusieurs reprises, avec un intérêt marqué, nos armes et notre matériel de campement; il a retiré une savate de son pied droit pour la remettre à son pied gauche; il s'est mouché avec ses doigts.

Et nous avons profité de ce temps qu'il passait à ces diverses besognes pour tracer de lui un signalement complet, digne de figurer sur un permis de chasse: Très jeune. Vingt-cinq ans à peine. Taille moyenne. Yeux noirs; visage arrondi d'une grande expression de douceur, avec cependant une pointe de rouerie qu'accentue encore une barbe clairsemée aux pointes, accumulée sur les joues en favoris de procureur.

Un peu d'étiquette : le monarque maure, vêtu d'un costume de guinée recouvert d'une sorte de gandoura de couleur plus claire, a seul le droit de porter le *seroil* — pantalon de toile blanche s'arrêtant aux genoux, serré à la taille par un lacet de cuir.

Ses sujets, cela va de soi, ont tous droit, eux aussi, au port de l' « inexpressible », mais cet inexpressible ne peut être que d'étoffe bleue — jamais, au grand jamais, d'étoffe blanche.

Ainsi l'a prescrit le protocole saharien.

Et j'avoue que, connaissant notre protocole européen, je n'ai pas eu le courage de rire.

Cheikh Saloum a parlé. Il a dit (traduction Mohamed) : « Qu'Allah soit avec vous et vous protège, s'il lui plaît. Pour moi, je crois que vous ferez comme vous voudrez. Français amis des Maures. Maures voudraient pas quelque chose mauvais arriver à Français. » Et sans transition : « As-tu apporté cadeaux? »

« As-tu apporté cadeaux? » Hum!

Nous avons grande envie de répondre comme Harpagon à maître Jacques : « Que diable! toujours des cadeaux! On n'a que ce mot à la bouche! des cadeaux! toujours parler de cadeaux! »

Mais voilà : le roi n'a jamais lu Molière. Et même l'aurait-il lu?...

Quel peintre pourra jamais rendre l'expression de physionomie d'un Maure devant quinze mètres de calicot.

Oh! ces yeux qui fixent la toile se déroulant! Et ces mains tâtant la trame, tirant sur les fils pour s'assurer de leur solidité!

Ahmed-Saloum passe par toutes les affres de l'hésitation. Que de temps avant d'accepter tel coupon plutôt que tel autre! Que de conseils demandés aux guerriers qui l'entourent!

Enfin il finit par se décider en faveur d'un grand manteau rouge en drap soutaché de similor, de cinquante pièces de guinée, d'un fusil de chasse à deux coups avec ample provision de poudre, plomb et balles, de dix boîtes de thé, de cinq colliers d'ambre, d'une grande glace, d'un sac de tabac en feuilles et d'une foule d'objets de diverse importance (articles de Paris).

En échange de ces richesses — et ici le mot « richesses » n'est pas pris dans un sens ironique — en échange de ces richesses, l'émir des Trarza nous remet une lettre assurant notre libre passage (on verra plus tard de quelle façon) jusqu'au pays des Elib — sud-ouest de l'Adrar.

Me voilà maintenant *persona grata* auprès de la « cour ». Le ministre Khayeroume, dignitaire influent, nous donne une poignée de... conseils.

— Reste à Bouzoubra, me dit-il. Dans trois mois tu viendras avec nous en *mechbour* à N'ten-Daten. Les Oulad-Delim sont méchants, méchants aussi les Zouguedou, méchants aussi les Elib. Si tu es seul, ils te tueront. Si tu es avec nous, au contraire, ils fuiront « comme oiseaux » à ton approche.

Je donne à Khayeroume deux pains de sucre pour le remercier de son offre obligeante. Mais je me garde bien d'accepter.

Attendre, c'est aller à un échec certain.

Durant les trois longs mois qui nous séparent encore de la saison de départ, nos marchandises, déjà fort insuffisantes, auront diminué, en de telles proportions, que lorsque le moment de s'enfoncer dans l'intérieur sera enfin venu, nous n'aurons pour marcher de l'avant que les restes « d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ».

18 *avril*. — Baba est venu à son tour toucher le montant de la location de sa tente et recevoir ses cadeaux.

Le marabout n'a qu'à se louer de la générosité de Bonnival — pourtant peu coutumier du fait. Il nous donne sa bénédiction, en de petits gestes saccadés de la main, — nous appelle « ses fils » et distribue aux laptots une grande calebasse de riz et de poissons séchés.

Le soir, sous la présidence d'Ahmed-Saloum, grand tam-tam en notre honneur. Un accordéon de 2 fr. 95 (Bazar de l'Hôtel-de-Ville) obtient un succès prodigieux. Mahmadou en tire des airs « petit nègre » qu'un aveugle, dans nos cours, ne désavouerait pas.

Après la représentation musicale, distribution de couteaux, de ciseaux et de feuilles de tabac. Beuveries de lait de chamelle, exercices de force, chants en chœur coupés de *Lei Lei Allah!* retentissants. Puis, conversations se prolongeant bien avant dans la nuit, — car les Maures, par cette raison qu'ils ne font rien de toute la journée, sont d'incorrigibles noctambules.

Les femmes ont consenti enfin à s'approcher très près de nous. Mais défense expresse de les toucher. Un simple mouvement vers elles — et les voilà poussant des cris aigus. Il paraît que nous avons le mauvais œil.

Et tous les hommes d'éclater de rire.

... « Longues conversations », ai-je dit plus haut.

Sur quoi? Sur nous! Sur ce que nous voulons entreprendre, sur ce que nous avons déjà entrepris...

Pourquoi venir dans leurs terres, puisque les nôtres sont si grandes? Pour prendre leur pays, comme nous avons pris celui des Ouoloff?

Je proteste de nos bonnes intentions. Quelles raisons de prendre leur pays? A quoi cela servirait-il, du reste? Nous ne voulons de mal à personne, nous serons toujours les amis de ceux qui resteront nos amis.

Mais le doute s'affirme sur ces faces dures, — creuse un pli dans le front, glisse des lueurs méchantes dans les yeux...

Mon attitude conciliante n'a pas produit l'effet voulu. Chez ces peuples de demi-enfance, adorateurs de la force, douceur est souvent synonyme de faiblesse.

Soyons forts. — Et je continue en rodomont :

... — Nous resterons toujours les amis de ceux qui seront nos amis, mais malheur à ceux qui deviendront nos ennemis! Les soldats blancs sont aussi nombreux que le sable, — ils ont de grandes voitures qui les transportent, tellement vite, qu'ils pourraient aller d'ici au Tiris en une journée; ils ont des bateaux grands comme des dunes et si redoutables sont leurs armes qu'elles fauchent d'un seul coup une caravane de deux cents chameaux.

— C'est bien vrai?... grommelle Khayeroume.

— C'est vrai. Et avec sa faconde habituelle, commentant mes paroles, Mohamed fait une description tellement ampoulée de la puissance de la France que ses auditeurs en restent confondus.

Le doute s'en est allé — mais le pli dans le front persiste; les yeux, obliques, se dérobent sous le battement précipité des paupières — mais les mêmes lueurs méchantes s'allument, passent et s'éteignent...

Peuple abattu, dompté — et pourtant indomptable!

— Puisque tu es si puissant, c'est que tu es très riche! Donne-nous cadeaux!

Logique impitoyable d'un jeune garçon de quinze ans qui, depuis une heure, me lapide pour obtenir un flacon d'eau de Cologne.

Son esprit d'à-propos mérite récompense. Il aura son flacon.

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Vers faux.

25 *avril*. — Toujours à travers les sables hérissés de gommiers et de bouquets de tamaris. Après six jours de marche fort pénible sans eau — rien qu'une épaisseur de boue saumâtre au fond de nos outres — nous arrivons à Tiffourthès, petit village au bord d'un puits.

Bonnival se sent malade : de sourdes tranchées, une diarrhée continue... Mais ce ne sera rien sans doute : vingt-quatre heures de repos et soulagement certain.

En attendant il se médicamente.

Mais à peine le bruit s'est-il répandu que nous avons là, dans cette grande boîte, remède à tous les maux, que la foule des boiteux, des rogneux, des rhumatisants, des asthmatiques et des phtisiques s'est hâtée d'accourir.

Une femme de soixante ans, crasseuse à faire peur à des pincettes, nous demande de lui enlever, comme ça... en soufflant dessus, un bubon qu'elle a depuis plus de vingt ans à la hanche droite.

Une autre femme est atteinte de phlegmon suppu-

rant à la main. Une incision est indispensable... mais le moyen de la pratiquer? Le membre est dans un tel état de saleté qu'en admettant qu'il fût possible de lui appliquer des compresses d'acide phénique pur — cet acide phénique ne serait pas encore assez fort désinfectant.

Nous voulons laver la plaie. Elle s'y refuse indignée.

— Va au diable! vieille têtue! A un autre.

Et il en arrive de tous les côtés. C'est une vraie corvée — et, qui pis est, une corvée inutile, car des remèdes appliqués une seule fois, sur des organismes aussi rebelles que ceux des Maures, ne peuvent produire aucun résultat.

Aussi, après avoir fait avaler deux ou trois douzaines de pilules, après avoir usé du bismuth et surabusé de l'ipéca, prenons-nous le parti de nous débarrasser de notre clientèle.

Nous débarrasser... mais comment? J'ai trouvé : « Mohamed, dis à tous les malades qui sont là que les médicaments des blancs pour guérir ne doivent être pris que le matin de très bonne heure. »

Et ce fut, je vous l'assure, une chose bien triste à voir que ce défilé de tous ces éclopés regagnant péniblement leur tente — jetant sur nous de ces regards humides que la souffrance alanguit — de ces regards comme en ont les pauvres chiens sans maîtres que le passant a battus.

Aperçu pathologique par un médecin malgré lui :

L'habitude de dormir la nuit, insuffisamment vêtus souvent en plein air, prédispose beaucoup les indigènes sahariens aux affections de poitrine et aux rhumatismes. Les maladies de vessie, dues aux longs voyages à dos de chameau et les maladies cutanées — prurit, surtout chez les très jeunes enfants — résultat de l'action du quartz fin sur l'épiderme (1), sont également fort répandues.

De même les ophtalmies. Pour se préserver de l'amaurose, Trarza et Oulad-Bou-Seba se badigeonnent le tour des paupières avec une sorte de teinture rouge obtenue à l'aide d'un conglomérat de silice ferrugineuse — très abondant dans la région.

Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal non plus... C'est ce que nous appellerons — pour rester savant jusqu'à la fin — un « collutoire » neutre. Et, après tout, cela vaut bien la taupe que nos paysans s'appliquent encore sur le ventre quand ils ont la colique.

— Voyons, mon vieux Mohamed, quand trouverons-nous de l'eau?

(1) Au bout d'un mois de voyage, le sable avait si bien pénétré nos pores que, lorsque nous nous touchions la peau, nous éprouvions une sensation désagréable analogue à celle que l'on éprouve quand on passe la main sur une lime.

— ... Cette nuit, si *djemels* font courir jambes vite, vite... Tu connais bien, continue notre interprète, railleur, qu'y a pas *même* entre marche de... Comment les blancs appellent cette petite bête qui porte calebasse sur son dos?

— ... Une tortue... Tu connais bien qu'y a pas *même* entre marche tortue et marche oiseau.

— Certes... Alors tu crois que si nous ne perdons pas de temps...

— Cette nuit, bon Dieu donnera eau douce comme lait.

— Le bon Dieu t'entende!

Mais quelle grande misère lorsque la caravane, au bout du long chemin, s'arrête au bord du puits tari!

En selle. On brûle les étapes. Boutreyfia, Nteguen. Les indigènes ont fui à la recherche de l'oasis. Des piquets de tente aux trois quarts enfoncés dans le sol, le parc aux moutons avec sa clôture d'acacias seuls indiquent la place du village abandonné.

Oh! le besoin de descendre de ce dromadaire dont le balancement de bateau vous brise, de s'affaler au pied de ces gommiers, de s'anéantir sous ce pesant soleil!.... Une heure! ne fût-ce qu'une heure!...

Mais les outres asséchées flageolent aux flancs des mehara et nous disent d'aller toujours.

Et nous allons longtemps, longtemps, — jusqu'à Bogueun.

— ... Doucement! vous allez vous rendre malades, que diable!

Pensez-vous qu'on m'écoute?

Chacun boit à gorge que veux-tu une sorte de mixture — eau et sable — bouillie jaunâtre déplorablement puante.

— Mohamed, avance à l'ordre! Est-ce là cette « eau douce comme lait » que tu nous avais promise?

— ... Elle n'est pas bonne? répond-il les yeux baissés.

— Tartuffe, va!

Allons, bon! voici qu'on recommence à nous rebattre les oreilles avec les Oulad-Delim, les Zouguedou et autres écumeurs du désert.

Ces Zouguedou savent que nous devons traverser leur pays. Ils nous attendent, paraît-il.

Et puis ce sont des gars de très mauvaise mine qui se montrent, depuis quelques jours, aux alentours du camp.

L'un d'eux, hier, a cherché querelle à Mahmadou-Djalo. Le colosse l'a empoigné par le fond de son *seroil* et l'a envoyé rouler à trois pas...

L'homme, furieux, est revenu à la charge, — armé cette fois. Djalo l'a couché en joue. L'homme s'est éloigné menaçant.

Tout cela n'annonce rien d'heureux. Je suis inquiet. Je place deux sentinelles, baïonnette au canon, de chaque côté de la tente.

Bonnival montera la garde dans l'intérieur jusqu'à minuit. A minuit je viendrai le relever.

Douze heures d'angoisses. Mais rien, sinon, à l'aube, des traces de pas reconnues très distinctement. Un *ghezzou* de maraudeurs sans doute.

Atmosphère d'oppression douloureuse, de craintes continues, en laquelle nous vivons. Les laptots ont perdu cette belle insouciance, signe caractéristique de la race. A grand'peine se décident-ils à conduire au puits le chargement d'outres.

Omar nous fait part le premier de ses terreurs. Je le réconforte de mon mieux.

Vient ensuite Idris. Monsieur Cuisinier est persuadé qu'il ne reverra jamais « son maman » à Dakar. Et il donne le conseil de rebrousser chemin.

Bonnival déclame à son adresse un discours semé de mots pompeux : « honneur », « patriotisme », « désintéressement », « mépris de la vie », « gloire », « médaille militaire ».

Mais Idris n'est rien moins que « cocardier ». Et les joies que procure l'accomplissement du devoir lui sont un maigre stimulant.

Il continue donc à rechigner, — à voix basse au début, très fort ensuite.

Les autres, enhardis, l'appuient.

— Bref, que voulez-vous ?

— Retourner au Sénégal.

— Par quel moyen ?

— Avec les chameaux que tu nous donneras.

— Jamais je ne vous donnerai de chameaux. Quant au premier qui s'avisera d'en prendre un, il peut être certain que nous lui casserons la tête à coups de crosse. Et maintenant, retenez bien ce que je vais vous dire :

« Je ne souffrirai point de mauvaises volontés dans mon escorte. Que le lâche qui veut s'en aller, s'en aille, — mais sans armes, sans monture, sans vivres. « Si les lions ne le mangent pas dans la plaine, s'il n'est pas assassiné ou fait captif par quelque tribu, il reverra Saint-Louis. Et alors savez-vous ce qui lui arrivera ?

« Le gouverneur le jettera en prison pour le punir de n'avoir pas suivi jusqu'au bout ses chefs blancs !

« Mais voyons ! où est-il donc ce Ouoloff qui a peur ? Que son père le maudisse ! que ses femmes lui crachent au visage ! que ses fils se détournent de sa route !

« Mais où est-il donc ? Qu'il se sauve à l'instant même comme un vautour, comme un chacal devant le bâton qui le menace ! »

Je ne saurais vous dire combien cette petite harangue, de forme sénégalo-mauresque, obtint de succès.

— Nous pas peur ! cria Omar.

— Nous tués mais pas parti ! tonitrua Mahmadou.

— Pardon ! murmura Idris.

Et à partir de ce jour il n'y eut pas de serviteurs plus dévoués, plus vigilants, plus courageux que les trois laptots Omar-Semba, Idris Sar et Mahmadou.

Nous allions bientôt avoir besoin de leur dévouement, de leur vigilance et de leur courage.

*
* *

Impressions de caravane :

Un vieux, bien vieux, tout cassé, tout voûté, l'air de la fée Carabosse habillée en homme, est assis sur le sable, nous regardant venir.

En un geste qui déploie comme deux ailes noires les manches de son manteau, il nous fait signe de nous arrêter. Mohamed met pied à terre. Une longue conversation s'engage.

Mohamed remonte sur son chameau :

— Nous allons tous mouri ! murmure-t-il à mon oreille en passant près de moi. Le marabout Abderrhaman l'a dit...

Et d'un !

Près des salines de Tinidjmara, que le soleil martèle de taches lie de vin, des pâtres dorment sous la tente. Ils se réveillent pour crier que les Oulad-Delim nous massacreront si nous allons plus loin.

Et de deux !

Auprès du puits de Mehmough cinq captifs trayant des chamelles interpellent Abdallah. Il paraît que dans une semaine nous serons reçus à coups de fusil par les Elib !

Et de trois.

Comme ces gens-là sont gais !

10 *mai*. — J'imagine que le métier de peintre orientaliste doit être ce qu'il y a au monde de plus facile.

Veut-il faire un « désert », il lui suffit d'appliquer successivement, sur une grande toile, une épaisse couche d'indigo, — la voûte céleste, — une épaisse couche de blanc, — la terre.

Et, ceci achevé, il a une vue exacte de ce Tarad-Emelil que nous traversons en ce moment.

Mais je me repens bientôt d'avoir prononcé ces paroles impies.

— Regarde ! me dit Bonnival.

... Vers le nord, ce sont des teintes très douces : rose clair, gris cendré, qui poudrent le ciel à frimas.

Plus près de nous sonne la fanfare des bleus crus à la Delacroix — des rouges qui éclatent dans les massifs floconneux des nuages comme autant de grenades ouvertes, des « laminés » de violet coupés

en écharpes et en banderoles. De larges appliques d'orangé s'écrasent sur ces fonds de gloire, tels des boutons d'or en un manteau de velours...

Mais soudain, dans une dernière convulsion, une déchirure se produit — une déchirure droite comme un portique et tellement grande qu'elle paraît menacer la terre.

Et de ce trou béant des lueurs pourpres surgissent, s'allument comme des torches, roulent comme des vagues.

L'incendie gagne. Le flot de sang couvre tout, L'empereur Soleil disparaît.

... Et le crépuscule tomba lentement ce soir-là. Et avec le crépuscule les dernières flammes s'éteignirent.

Seules les teintes très douces, réfugiées très loin là-bas, dans une atmosphère différente, restèrent figées dans la brume. — Et ce fut la seule note de pitié jetée en toute cette magnificence.

G. Donnet.

(*A suivre.*)

THÉATRES

La Comédie-Française depuis le romantisme, par M. Albert Soubies. (Fischbacher; Paris, 1895.

On connaît les intéressants travaux de M. Albert Soubies sur l'Opéra et l'Opéra-Comique; et j'espère pouvoir vous en parler un de ces jours, de manière à dresser une sorte de bilan de nos théâtres « nationaux ». L'Odéon manque à la collection; peut-être serait-il curieux de l'étudier à son tour. Tantôt suivant, de loin, la Comédie-Française, tantôt la précédant, il a sans doute marqué quelques tendances; à première vue celles-ci semblent assez difficiles à démêler; mais la « statistique » est parfois si féconde en surprises, et M. Albert Soubies s'y retrouve avec tant de facilité! Peut-être, ici, faudrait-il insister sur la question « recettes »; l'intérêt de l'Odéon, — abstraction faite des pièces nouvelles, dont quelques-unes sont pleines de valeur, — l'intérêt de l'Odéon réside surtout aujourd'hui dans le répertoire qu'il passe en revue deux fois par semaine, grâce à ses représentations populaires : pour ne citer qu'un exemple, ce n'est plus que là qu'on joue Casimir Delavigne; il serait peut-être amusant de savoir, dans ce répertoire de second ordre, les pièces qui attirent le plus le public, et dans quelles proportions. — Aujourd'hui, suivons M. Albert Soubies à la Comédie-Française.

Un tableau très ingénieusement disposé donne le nom de toutes les pièces — toutes! — représentées à la Comédie-Française du 1er janvier 1825 au 1er janvier 1895, c'est-à-dire pendant près de trois quarts de siècle. Ces pièces sont classées d'après l'époque de leur apparition. Une colonne rappelle la date de la première. Puis viennent soixante-dix autres colonnes, se rapportant chacune à une année, 1825, 1826, 1827... et ainsi de suite jusqu'à la fin de 1894 : de sorte qu'en regard de chaque œuvre, nous voyons le nombre de représentations qu'on en a donné en telle année... J'ai peur que mes explications ne vous semblent un peu embrouillées; je vous assure que le tableau, en soi, est d'une parfaite clarté.

A l'examiner, la première chose qui vous frappe, c'est la continuité, la pérennité du répertoire. Corneille, Racine et Molière n'ont pas quitté l'affiche depuis soixante-dix ans; et quand on songe qu'il avait environ un siècle et demi en 1825, la tendresse que nous avons pour lui se double d'une sorte de stupeur. Cent cinquante ans de représentations! Comme il faut qu'il résume toutes nos qualités françaises pour avoir résisté à tant d'épreuves et à tant d'années! Et quel miracle que nous, Français de 1895, nous aimions ce répertoire, autant (sinon pour les mêmes raisons) qu'on l'aimait au milieu du XVIIe siècle! Et comme cela prouve une fois de plus que le « naturalisme » a peu d'importance au théâtre. Des sujets généraux, l'ambition, le patriotisme, l'amour : c'en est assez pour rendre une œuvre immortelle, pourvu que ces sentiments généraux soient ceux que les hommes de tous les temps sentent s'agiter en eux; pourvu, surtout, que l'œuvre provienne d'une observation libre et sincère de l'humanité. Et, encore, si l'on voulait discuter à propos du répertoire l'art dramatique en soi-même, n'est-il pas intéressant de noter que ce théâtre éternel est celui qui ressemble le moins au théâtre que certains voudraient aujourd'hui nous donner pour modèle? Mais ces questions sont un peu vastes pour un « article d'été ». Revenons à la Comédie-Française.

Je disais que le répertoire avait résisté à toutes les épreuves, depuis 1825. L'assaut le plus rude qu'il eut à repousser lui vint assurément du romantisme; il était curieux de savoir quelle influence directe le romantisme avait eue sur les représentations du répertoire. On savait déjà que le mouvement romantique, si tumultueux, si sonore, et si intéressant par certains côtés, n'avait pas arrêté le mouvement « classique » qui devait finir par en triompher. C'étaient, en quelque sorte, deux courants parallèles; l'un effaçait l'autre par l'éclat des œuvres; l'autre n'en continuait pas moins. Et, s'il est vrai qu'Augier fut, à un moment, avec Ponsard, le chef de ce qu'on appelait l'École du bon sens, c'est cette école-là qui a fini par s'imposer à nous, et qui a pris possession de notre théâtre. Le drame historique, même

la comédie historique, le lyrisme, essence même du romantisme, tout cela a presque disparu. Car le drame en vers tel qu'on le pratique aujourd'hui, qu'il soit signé de M. Richepin, de M. de Bornier ou de M. Parodi, s'il n'est qu'une imitation des drames d'Hugo, est chose à peu près négligeable dans l'histoire du théâtre. Tout l'effort de notre génération tend à se débarrasser du fatras romantique, à retourner, non pas à 1828, mais plus loin, presque au delà de Voltaire, à la belle et pure simplicité de nos classiques. Voyez par exemple M. Dumas. Vous savez combien il procède de son père et tout ce qui reste en lui de l'auteur d'*Antony*. Mais voyez aussi quelle transformation : comme le lyrisme (expansion naturelle d'un sentiment trop fort pour rester muet) a changé, sinon de forme, du moins de but; chez lui, les tirades, les monologues ne sont point faits « pour le plaisir » : ils sont tout en raisonnement; ils veulent moins exprimer un sentiment que démontrer une vérité, et la démontrer de la manière la plus simple et la plus directe possible. Après avoir débuté par de longs drames, tout bourrés d'épisodes, M. Dumas en est revenu à la pièce rapide, serrée; *Denise*, *Francillon*, sont des œuvres de forme classique où les trois unités sont religieusement respectées ; ce qui leur donne parfois leur saveur singulière, c'est qu'elles sont écrites par un descendant de romantique. — Mais, si le romantisme a fini par céder la place à l'autre théâtre, il était curieux de savoir quelle influence il avait eue à l'origine. *Henri III* est du 10 février 1829; *Hernani* du 25 février 1830; la *maréchale d'Ancre* de 1831 ; *Marion Delorme* de 1832; *le Roi s'amuse* de 1832. Ces œuvres ont-elles, même à leur apparition, supplanté le répertoire?

Pendant les premières années, on pourrait alléguer l'ardeur de la lutte, où chaque parti, classique et romantique, soutenait les siens de toutes ses forces; si ceux-ci injuriaient ceux-là, ceux-là se pressaient aux œuvres condamnées par ceux-ci; il y avait ardeur égale : rien d'étonnant à ce que les pièces « des deux partis » aient été vivement soutenues. Et, du reste, l'influence d'un genre nouveau en littérature, et surtout au théâtre, a besoin d'un certain temps pour se faire sentir. Donc, sans nous arrêter particulièrement aux temps héroïques, aux premières années du romantisme, examinons l'ensemble de la période romantique. Prenons les deux dates extrêmes : 1829, première d'*Henri III*, et 1843, l'année des *Burgraves*, mais l'année aussi de la *Lucrèce* de Ponsard, qui marqua le début de la réaction contre le romantisme. Pendant cette période de quinze ans, quelle a été, vis-à-vis du théâtre nouveau, la situation du répertoire ?

Mettons Molière à part. La comédie est tellement « dans le sang » de notre public qu'il est naturel que ce public ait continué à aller rire à *Tartuffe*, au *Malade*, aux *Femmes Savantes* et au *Médecin malgré lui*. Prenons Corneille... Ici je m'excuse de tous les chiffres que je vais être forcé de donner; ils sont nécessaires. Donc voici Corneille. De 1829 à 1843, le *Cid* a été joué en tout soixante-huit fois; il a été donné chaque année (sauf en 1841) et représenté deux fois au moins (en 1841) et quatorze fois au plus (en 1842). — Pour *Horace*, cinquante-deux représentations; pas de représentations en 1829, 1834, 1836. — *Cinna* triomphe : quatre-vingt-quatorze représentations ; pas de représentations en 1831, 1833, 1834. — *Polyeucte*, trente représentations ; trois représentations en 1833, deux en 1834 ; dix en 1840 ; cinq en 1841, 1842, 1843. — *Le Menteur*, trente-cinq représentations : joué chaque année sauf en 1834. — *Don Sanche d'Aragon*, dix-huit représentations : quatorze en 1833, une en 1834, trois en 1837. — *Nicomède*, quinze représentations (1832, 1836, 1837, 1839, 1841). — Soit, en quinze ans, pour Corneille, trois cent douze représentations : c'est-à-dire un peu plus de vingt par année... Encore, pour Corneille, peut-on arguer de la sympathie que manifestaient pour lui les romantiques. Tout leur effort s'était porté contre Racine : Racine était « leur ennemi personnel » ; quel a été le résultat de leur effort?

Andromaque, soixante-quatorze représentations, pas de représentations en 1833, 1834, 1836, seize représentations en 1838, treize en 1839. — *Les Plaideurs*, soixante-trois représentations : joués tous les ans, sauf en 1829. — *Britannicus*, soixante-neuf représentations, joué chaque année, sauf en 1843. — *Bajazet*, quarante-trois représentations, en six années (1838-1843). — *Mithridate*, trente-deux représentations pendant les mêmes années (1838-1843). — *Iphigénie*, quarante-sept représentations; jouée tous les ans, sauf en 1837. — Pour *Phèdre*, le nombre de représentations est très variable; trois, quatre, et une en 1829, 1830, 1831, puis disparition pendant dix ans, sauf en 1833 et en 1839, où le chef-d'œuvre est joué une fois, en 1841, seize représentations; six en 1842, vingt-cinq en 1843; en tout, cinquante-sept représentations de *Phèdre*. — Donc, pour Racine, en quinze ans, trois cent quatre-vingt-cinq représentations, soixante-treize de plus que Corneille, à peu près vingt-six par an... Et, remarquez-le, il ne s'agit pas seulement de l'attrait que put avoir, en certaines années, une interprétation exceptionnelle. Le nombre des représentations se maintient à peu près le même pour les années qui précèdent 1829 comme pour celles qui suivent 1843. En résumé (j'emprunte ces chiffres à l'introduction de M. Soubies), depuis 1825, le répertoire classique, le seul répertoire de nos trois grands dramaturges du XVIIe siècle, a fourni un total impressionnant de neuf mille quatre cent deux

représentations se décomposant ainsi : mille quatre-vingt-dix pour Corneille : seize cent vingt-trois pour Racine : et *six mille six cent quatre-vingt-neuf* pour Molière, soit environ cent trente-quatre représentations par an, quinze pour Corneille : vingt-trois pour Racine, quatre-vingt-quinze pour Molière.

Il faut remarquer que, surtout dans ces dernières années, ce nombre de représentations ne saurait être attribué aux classiques. On joint parfois une tragédie, plus souvent une des petites comédies de Molière, à une pièce moderne; c'est une soirée où l'on joue du classique : ce n'est pas, à proprement parler, une soirée classique. A quoi, sans cela, se réduirait le nombre des représentations du répertoire ? On ne pourrait, ici, que faire des suppositions. J'imagine qu'en somme, la différence — il y en aurait certainement une — ne serait pas énorme... Au moins voit-on combien les amis désintéressés de la Comédie-Française ont raison de la taquiner quand elle néglige le répertoire. En dehors des arguments de sentiment, si je puis dire, il en est un qui a son importance : le répertoire lui fournit un nombre respectable et assuré de recettes moyennes; et ce sont les recettes moyennes qui sont importantes pour une administration théâtrale. Au surplus, est-on dans le vrai quand on adresse ce reproche à la Comédie-Française? Vous savez que c'est une question qu'on discute sans cesse, avec la belle force d'affirmation qui est l'essentiel de toute discussion. Encore quelques chiffres : ce seront, j'espère, les derniers.

Comparons les quinze dernières années aux quinze ans de la période romantique. Il semblerait d'abord que le nombre des représentations ait dû s'augmenter notablement : le goût pour les classiques n'a jamais été plus répandu que de nos jours : on ne cherche pas à les battre en brèche comme on le faisait en 1830 ; les fervents des nouvelles écoles, comme les fidèles des écoles anciennes, se trouvent — une fois! — d'accord pour célébrer les mérites de Corneille et de Racine ; et cette unanimité a eu sans doute quelque effet sur le nombre des représentations? Comptons ; les chiffres sont un admirable instrument de raisonnement.

En ces quinze dernières années Corneille a fourni cent quatre-vingt douze représentations seulement, contre trois cent douze entre 1829 et 1843. Il y a diminution pour *Horace* (41 représentations contre 52), pour *Cinna* (14 contre 94), pour *Polyeucte* (19 contre 30 ; augmentation pour le *Cid* (81 contre 68), et pour le *Menteur* (37 contre 35). — En résumé, diminution de *cent vingt* représentations pour Corneille. Il est à remarquer que deux pièces qui de 1829 à 1843 avaient fourni quinze et dix-huit représentations, *Nicomède* et *Don Sanche d'Aragon*, ont disparu du répertoire.

Racine entre 1880 et 1894 a été joué deux cent trente-quatre fois; il avait été joué trois cent quatre-vingt-cinq fois de 1829 à 1843. — Il y a diminution : pour *Andromaque* (41 représentations contre 74), pour les *Plaideurs* (50 contre 63), pour *Britannicus* (50 contre 69), pour *Bajazet* (14 contre 43), pour *Mithridate* (16 contre 32), pour *Iphigénie* (16 contre 47), pour *Phèdre* (34 contre 57) ; en revanche, augmentation pour *Bérénice* qui n'avait pas été jouée une fois, et qui a fourni treize représentations. En résumé, diminution de *cent cinquante et une* représentations pour Racine.

Ensemble de la diminution, pour Corneille et pour Racine : DEUX CENT SOIXANTE ET ONZE représentations. — Il est permis de trouver que c'est un peu trop. Nous n'avons plus Rachel, cela est incontestable ; mais nous avons Mlle Bartet et Mounet-Sully. Et remarquez du reste que la moyenne des représentations en ces quinze dernières années est sensiblement inférieure à la moyenne calculée sur les soixante-dix ans du tableau de M. Soubies. Nous avions trouvé quinze pour Corneille : nous n'avons plus que douze ; nous avions vingt-trois pour Racine : nous n'avons plus que quinze ..

Conclusion : La Comédie-Française ne joue pas assez de répertoire. Je crois me rappeler qu'on le lui avait déjà dit. Il n'est pas mauvais de le lui redire de temps à autre. Je le lui redis une fois de plus, et je m'arrête, pensant que vous devez avoir assez de chiffres pour aujourd'hui.

JACQUES DU TILLET.

LA COMÉDIE SOCIALE

De l'amour.

Ce n'est pas sans quelque scrupule que j'aborde cette question qui me transporte brusquement à l'extrême lisière du programme que je m'étais tracé. Le titre seul a l'air d'un défi, prête aux méprises, aux basses plaisanteries de gens habitués à confondre l'amour avec la sensualité, Substituons cependant au mot « comédie » le mot « tragédie » et voilà l'amour précédé d'une définition qui en relève et en magnifie le sens.

L'amour est en effet l'élément tragique par excellence, invariablement et foncièrement tragique. Il est la sinistre cagoule qui se glisse à travers les pimpantes mascarades de la vie, le spectre fatal qui marque ses élus de l'irréfragable signe de damnation, qui, partout où il passe, fait ruisseler le sang, jonche la terre de cadavres grimaçants dont la seule posture atteste le Suicide.

Cet exorde un peu poncif reflète sans doute la perplexité où me jette l'idée d'aborder, je ne dis pas en toute sincérité, car la sincérité absolue n'est pas du domaine de la pensée écrite, mais en demi-sincérité seulement un sujet aussi multiple. Perplexité commune d'ailleurs à tous ceux qui ont traité la question avant moi, et n'ont pu se tirer d'affaires qu'en usant du stratagème dont s'était servi Ésope pour panégyriser la meilleure et la pire des choses. Perplexité qui, dans mon cas cependant, tourne à la plus habile des précautions oratoires, la plus propre à rassurer les timorés que mon titre aurait pu effaroucher. Je ne me séparerai pas d'eux un seul instant ; ensemble nous examinerons, très courtoisement, très froidement, très loyalement, le rôle social de l'Amour, enregistrant ses bons et ses mauvais effets, faisant la part aussi belle au pour qu'au contre, trop heureux si cette modeste étude pouvait, grâce à la contribution personnelle de nos lecteurs, s'élargir en une sorte d'enquête dont ils fourniront eux-mêmes les éléments.

Et d'abord la place faite à l'amour dans nos codes et nos préjugés est indigne de lui. Autant dire qu'il n'y a point de place du tout. Et c'est pour cela qu'il apparaît au plus grand nombre comme un sentiment hors la loi, hors les us et coutumes, en conflit fatalement avec le milieu où il se manifeste, un sentiment qui n'a en réalité d'autre expression que le mensonge, d'autre issue habituelle que le meurtre ou le suicide. C'est pour cela que toute histoire d'amour finit mal, et que nous assistons, de temps en temps, à de véritables épidémies de suicides passionnels comme celle qui sévit en ce moment même, depuis plusieurs semaines déjà, et qui fait beaucoup plus de victimes qu'on ne le pense.

Car le mensonge est tout d'abord le masque obligé de l'amour. Le monde l'impose aux amoureux comme un devoir, comme une inéluctable nécessité. Est-ce la honte atavique de la première faute qui continue de peser sur l'espèce ? ou une pudeur instinctive incitant l'être social à dérober à ses semblables le prologue trop connu de la grande tragédie passionnelle ? — ou serait-ce simplement qu'il n'y a plus de place pour l'amour dans une société déjà livrée à toutes les maladies de la volonté, dont toutes les lois, toutes les conventions n'ont en vue que la proscription des sentiments naturels ?

Toujours est-il que le premier soin de deux amoureux est de cacher leur secret à leur entourage, le mystère étant d'ailleurs un des éléments indispensables de leur sécurité. A Paris, de fait, on n'aime qu'à la dérobée, autant par crainte du ridicule que par peur des pièges à loup que la société tend sous les pas de tous ceux qui essaient de se soustraire à sa tyrannie. De là ces couples furtifs rencontrés dans les squares et les bureaux d'omnibus, silhouettes clandestines fuyant des gêneurs légaux, parias de l'amour réduits, pour vivre leur idéal roman, à se rencontrer dans la rue, au hasard des quarts d'heure dérobés à la chiourme du foyer ou au labeur quotidien, à errer le long d'interminables faubourgs tristes, de fuligineux boulevards excentriques, s'arrêtant sur les bancs pour respirer, harassés et ravis, jamais assez seuls, assez loin du monde, assez l'un à l'autre. Roman traversé du fracas des omnibus, où moutonne la foule galopée de besoins, et dont les pages tournent comme les coins de rue, avec des alinéas, des chapitres s'amorçant au bord des trottoirs, à l'angle des carrefours, parmi les fleurons, les culs-de-lampe des églises et des squares.

C'est ainsi du moins qu'on aime dans la classe moyenne, celle qui représente la grande majorité sociale, et où l'argent fait défaut, l'argent qui aplanit tous les obstacles, mais qui dénature aussi tous les sentiments.

Dans les classes élevées, au contraire, l'amour est considéré comme une vertu d'un autre âge, essentiellement démodée, dont il faut encourager la pratique chez autrui tout en la dédaignant pour son propre compte.

On aime encore les femmes, on n'aime plus la Femme. Selon le code du savoir-vivre masculin la Femme doit être considérée comme un instrument de plaisir, d'ordre inférieur, et non comme une source d'illusions délicieuses, de ces illusions qui sont encore ce qu'il y a de meilleur et de plus consolant au monde. Puis l'amour est, dit-on, presque toujours un obstacle aux établissements profitables, aux vocations sérieuses, et on oublie qu'il est au contraire la plus élevée des vocations humaines, le véhicule unique de la postérité, le germe de tous les germes.

C'est cette façon de voir qui engendre les mariages sans amour et donne beau jeu aux pessimistes enclins à battre en brèche les institutions qui sont le fondement même de l'ordre social.

Supposez au contraire le mariage sanctionné par l'amour, ou sanctionnant l'amour, et il demeure inattaquable, étant la forme la mieux appropriée à l'union des sexes, la seule capable de protéger la femme contre les entreprises de l'égoïsme masculin, de sauvegarder sa sécurité matérielle, le repos et la dignité de sa vie.

Je ne dis pas qu'on ne trouvera pas mieux plus tard, quand la morale naturelle aura épuré tous les cœurs, pénétré les couches profondes de la société. Ce serait nier le principe même de l'évolution humaine. Je dis que le mariage est pour l'instant encore la seule institution capable de maintenir notre équilibre social, à la condition qu'il ne soit point pra-

tiqué par des êtres habitués dès l'adolescence à croire qu'aimer et se marier sont deux conditions d'être incompatibles. D'où vient en effet que l'amour détermine quotidiennement tant de drames et de catastrophes, d'où vient que toutes les fois que deux créatures de Dieu se rencontrent et s'aiment, elles ont le sentiment d'entrer du même coup en conflit avec tous les préjugés de leur époque, se perçoivent comme exilées, excommuniées, hors la loi?

Tout simplement parce que les législateurs ne se sont préoccupés de l'amour que pour le museler et le garrotter, qu'ils l'ont traité en ennemi au lieu de le traiter en auxiliaire.

D'autre part, il faut bien en convenir, notre système d'éducation tend à dénaturer l'amour en le confondant avec la sensualité, à en faire une sorte de mystère honteux qui n'a d'autre résultat que de pervertir les rapports des sexes entre eux, de substituer l'hypocrisie et la dissimulation au libre développement des sentiments naturels en donnant l'attrait du fruit défendu aux pièges que nous tend le génie de l'espèce, et de faire enfin de la vie régulière une île escarpée et sans bords dont tout être qui s'évade doit finir dans l'ignominie ou le suicide.

Comme si le Christ n'avait pas fait tenir toute la morale sociale dans cette parole sublime qui résume toute sa doctrine : « Aimez-vous les uns les autres. »

J'entends que l'expérience des aînés proteste, disant que l'amour est un leurre, une duperie, une source de mécomptes et d'infortunes, et citant à l'appui de cette thèse le mot de Schopenhauer : « Ni aimer ni haïr, c'est la moitié de la sagesse. »

Eh! sans doute, le parfait bonheur n'est pas dans la vie passionnelle, puisque l'homme heureux est celui qui n'a pas d'histoire ; mais qu'importe, puisque aimer c'est se sacrifier, s'immoler, empiéter sur les attributions de Dieu lui-même en dispensant un peu de bonheur à des créatures qui ne le méritent pas.

Oui, certes, l'amour a son martyrologe. Il y a une damnation sur lui, qui fait que la créature la mieux douée pour aimer ne peut jamais joindre celle qui serait digne d'être aimée d'elle. Tous les jours des jeunes gens, des jeunes filles, des jeunes femmes se suicident isolément, qui n'eussent point désespéré de la vie s'ils avaient pu se connaître.

Ceux-là sont les victimes d'une loi d'ironie féroce qui veut que jamais un être supérieurement organisé pour l'amour ne rencontre son idéal dans la vie courante. Un cause-finalier expliquerait ce phénomène en disant que la nature qui ne gaspille point ses forces l'a voulu ainsi, puisqu'il suffit à ses fins que l'amour existe chez un seul des deux être appelés à s'unir.

La vérité nous paraît infiniment plus simple : il y a répulsion instinctive entre deux créatures douées d'une égale puissance d'aimer, car l'amour, encore une fois, ne se nourrit que de sacrifices et d'illusions et il n'y a ni sacrifices ni illusions possibles chez celui qui est aimé autant qu'il aime lui-même. Une loi subtile de dépression et de refroidissement préside, en la chimie des âmes, à la fixation du rêve, à la résorption du désir. L'idéal, sitôt rencontré et conquis, cesse d'être l'idéal. « On n'aime que le pays où l'on n'est pas, la femme que l'on ne connaît pas, » a dit plus poétiquement Baudelaire.

Et c'est là sans doute une des causes qui font que tout homme parvenu au déclin de sa faculté d'illusion parle avec tant d'amertume de l'amour. Oui, certes, nous en avons tous, dans notre passé sentimental, de ces douloureuses expériences du cœur qui jettent comme une ombre de deuil sur nos souvenirs d'amour, qui nous feraient désespérer de l'humanité et de son avenir passionnel si nous ne savions pas une fois pour toutes que personne n'est jamais parfaitement aimé ni compris de personne. Mais l'essentiel est d'avoir aimé.

Ceux-là seuls qui ont beaucoup aimé, saintement aimé, aimé sans espoir de retour, ont le droit de mépriser l'amour : ils font partie du petit nombre des élus auxquels il sera beaucoup pardonné. Tandis qu'il ne sera rien pardonné du tout aux autres.

JULES HOCHE.

(*A suivre.*)

CHOSES ET AUTRES

Les Allemands doivent vouloir furieusement la paix, car, étant très latinistes, ils n'ont pas manqué de beaucoup réfléchir sur la formule célèbre : *Si vis pacem*, etc. Leur animation extrême à préparer la guerre ne peut être que la démonstration de leur folle envie de rester tranquilles.

Leur matériel d'artillerie a été renouvelé avec autant de rapidité que de mystère ; un canon léger à tir rapide, une plume, une merveille, est prêt à écrabouiller vingt mille hommes en un clin d'œil. On ne nous dit pas au juste ce que c'est, mais on en dit assez pour éveiller la curiosité des plus endormis. En même temps on nous annonce que dans quelques mois « les effectifs vont donner le *maximum de rendement* voulu par les lois militaires votées récemment ».

Ce sont de ces expressions qui peignent une époque, non seulement économiquement mais littérairement. Le chroniqueur doit se hâter de les recueillir dans les notes qu'il trace pour la postérité la plus reculée. Les lois militaires sont des moulins qui écrasent, qui broient, qui triturent la matière humaine, et c'est, à ce qu'il paraît, l'année prochaine que l'Al-

lemagne sera arrivée au point où ses populations moulues comme le froment sous la meule, écrasées comme le raisin dans le pressoir, auront donné le maximum de leur substance et de leur jus.

Ce qui restera, après l'opération terminée, ne sera que pulpe sans nom, résidu sans saveur et sans prix, les bestiaux eux-mêmes n'en voudront pas. Ce maximum de rendement nous ouvre des perspectives délicieuses. Les militaires pourront dire en se frottant les mains : « Enfin nous avons tout pris, il ne reste rien de bon dans la cuve... » La cuve, c'est l'Europe, tous les gouvernements rivalisant entre eux à inventer des mécaniques capables de tirer de leurs peuples le maximum de rendement.

Pour compléter la preuve étourdissante de leur état d'esprit pacifique, les Allemands se rendent en pèlerinage, de champ de bataille en champ de bataille, de Wœrth à Wissembourg, de Wissembourg à Saint-Privat, célébrant leurs victoires et nos revers, et chantant à tue-tête les louanges du Dieu des armées.

S'ils étaient parfaitement convaincus de n'avoir fait que rentrer dans leur bien et s'ils avaient une entière confiance dans la perpétuité de leur conquête, ils seraient peut-être moins bruyants, ils n'insisteraient pas avec autant d'ostentation sur leurs anniversaires.

Je me défierais assez d'un seigneur qui me promènerait à travers de magnifiques domaines, me répétant à chaque pas : « Voyez-vous cette maison? elle est à moi ; voyez-vous ce château? il est à moi. Regardez ces campagnes couvertes de riches moissons, elles sont à moi, à moi, vous dis-je! Vous dites : non? — Mais je ne dis rien! — Eh bien, je vous le répète, j'en prends à témoin le ciel qui nous écoute : tout cela est à moi, à moi! »

C'est le Chat-Botté qui plante sur sa tête un chapeau à panache, une grande épée à son côté, et qui arrête tous les passants pour leur dire : « Ce château, ces prairies, ces bois sont à mon maître! »

L'Allemagne éprouve tous les ans au mois d'août le besoin irrésistible de se faire un porte-voix de ses deux larges mains pour crier vers les quatre coins de l'horizon : « Gloire à Dieu! Strasbourg est à moi! Metz est à moi! l'Alsace-Lorraine est à moi! » C'est trop le dire, les quatre coins de l'horizon commencent à en douter à force de l'entendre répéter. Pour la première fois, un parti s'est nettement posé en Alsace, qui revendique le droit des populations à se prononcer elles-mêmes par un plébiscite sur leur destinée. C'est le principe moderne par excellence, celui-là même que l'Italie, la première, a mis hautement en pratique pour jeter les bases de son unité sous le sceptre du roi de Sardaigne. C'est encore le principe sur lequel Victor-Emmanuel s'est appuyé pour occuper Rome. Le Vatican a la religion et la foi, mais le Quirinal a le plébiscite : deux grandes puissances. C'est à l'Italie que la Prusse peut demander compte d'avoir introduit dans la politique moderne ce principe destructeur de la conquête, ce levain d'anarchie qui fait monter la pâte de l'avenir.

M. J. Novicow a interrompu la surveillance de sa grande corderie d'Odessa pour nous envoyer quelques pages bien senties sur la question d'Alsace-Lorraine. Il démontre que la conquête morale de l'Alsace n'a pas fait un pas depuis vingt-cinq ans et, sans la conquête morale, la conquête matérielle est toujours caduque, dit-il. Le cordier d'Odessa tresse des arguments forts comme les câbles qu'il fabrique : si l'on pense que c'est là une réclame pour notre ami, je m'en moque : tant pis!

*
* *

Nous honorons de notre côté par des commémorations et des monuments nos soldats morts pour la patrie ; ainsi, à Remiremont, sous la présidence de M. Poincaré, qui a dit des choses fort touchantes et fort belles, comme il le fait toutes les fois qu'il parle : « Ces fêtes ne sont pas seulement utiles par l'évocation des grandes douleurs... elles ont encore l'avantage de reléguer à leur rang subalterne nos rivalités ordinaires et d'endormir pour un temps nos querelles. »

Mais on peut croire que cette heureuse influence du malheur ne se fera pas sentir trop longtemps, sans cela nous devrions remercier la défaite qui nous a rendus si sages.

Non, nous ne devons pas de reconnaissance aux Allemands, même à ce point de vue. Nos défaites n'ont eu aucune utilité ni avantage, nous pouvons les maudire sans réserve. Ce n'est qu'une illusion de la triste humanité et une tromperie qu'elle exerce sur elle-même, quand elle se dit que des centaines de mille hommes détruits, des villes prises et saccagées, des populations entières livrées à toutes les horreurs peuvent avoir été d'un profit moral pour le pays. Il y a encore de beaux jours pour nos disputes, nous voilà presque à la moitié des vacances : les Chambres vont revenir et nous recommencerons à nous amuser.

*
* *

Où l'on s'est amusé, par exemple, c'est à la distribution des prix de Lavaur. La salle où se faisait la cérémonie, prise d'assaut par un député, à la tête d'une compagnie de ses électeurs, cet impromptu a complètement effacé tous les attraits du programme. Il n'y a pas un lauréat des autres collèges de France qui n'eût volontiers donné la moitié de ses prix pour voir une représentation aussi intéressante.

C'était la mode autrefois de représenter une pièce

de théâtre ce jour-là, les élèves eux-mêmes jouaient les personnages devant leurs familles émerveillées, l'un était Assuérus, un autre, Esther ou Athalie. M. Compayré aura sans doute eu l'idée de rétablir cet antique usage, pour la joie des enfants de Lavaur, et, comme il faut donner à toute chose une couleur d'actualité démocratique, il a imaginé de remplacer les pièces ennuyeuses de Racine et de Corneille par une parade de la foire, dont il voulut être lui-même la victime et le héros, tant rien ne lui coûte pour faire le bonheur de sa patrie !

Il paraît que la municipalité de Lavaur n'aime pas son député qui, de son côté, n'aime pas la municipalité : ils doivent avoir leurs raisons. M. Compayré n'avait donc pas été invité à la fête et, suivant les dispositions universellement admises du code du savoir-vivre, il ne devait pas se présenter à la cérémonie. Mais allez dire à des représentants du peuple, en plein suffrage universel souverain et triomphant, que les collégiens recevront leurs prix et que les députés n'auront pas un fauteuil de pourpre et d'or sur l'estrade, pour assister à cette solennité familiale ! Des gardes avaient été placés devant la porte de la Bastille.

Ils ont fait comme les gardes de tous les temps : ils ont laissé passer la Révolution. M. Compayré revêt son écharpe aux couleurs nationales, suivi de son fils qui n'a pas froid aux yeux et de quelques amis : les sentinelles regardaient justement d'un autre côté. On franchit les premiers bastions sans coup férir, on pénètre dans la salle conquise et : Vive Compayré ! Ce sont des applaudissements, des trépignements d'enthousiasme : Vive Compayré !

Eh bien ! les révolutions se feront toujours ainsi : les Bastilles, les Tuileries et les salles de distribution de prix seront toujours prises malgré les suisses et les appariteurs. Le député vainqueur ne se contente pas de prendre un siège dans l'assemblée parmi le suffrage universel du parterre : il lui faut l'estrade, le trône. Il gravit les degrés d'un élan irrésistible, toujours suivi de sa troupe, et le voilà face à face avec le sous-préfet qui lisait un discours éloquent. C'est ici que M. Compayré manqua son destin : il n'avait qu'à étendre la main sur la couronne pour la saisir, il y en avait des tas, de couronnes. Il hésita : il fut perdu. Au lieu d'être un petit Napoléon, il ne fut qu'un petit Boulanger. Le sous-préfet lui ordonna de se disperser et même, avec un sang-froid admirable, il lui adressa les trois sommations légales ; il ne commanda pas le feu ensuite, il fit tout simplement conduire le député au Parquet sans les moindres menottes. Ah ! c'est qu'il n'est pas si facile qu'on le pense d'exécuter des coups d'État sous la République, et prendre d'assaut les estrades du pouvoir n'est rien, il faut savoir les garder.

Certainement, il n'y a pas eu dans toute la France une distribution de prix aussi amusante que celle de Lavaur et terminée par un dénouement plus moral pour l'édification de la jeunesse. Elle a compris, à ce spectacle inoubliable de notre concorde civique, que la loi finit toujours par avoir raison et qu'il ne faut pas se rendre aux distributions de prix quand on n'a pas reçu de lettre d'invitation.

Mais si la distribution de Lavaur fut hors de pair, celle de Charleville n'a pas été absolument indifférente. Ici on n'a pas eu une pièce militaire, avec prise d'armes et péripéties belliqueuses, tout simplement la représentation discrète du cabinet de consultation de la somnambule. Il ne s'agissait pas en effet d'une distribution de prix de jeunes garçons : c'était un essaim de jeunes filles, toutes blanches, dans un nuage de tulle embaumé. « Je sais bien à quoi vous rêvez... Il y a des moustaches dans ce rêve, mais de quelle couleur? seront-elles blondes, noires ou rousses ? » Eh bien voici la recette : « Mettez sous votre oreiller une petite glace, montez sur votre lit du pied gauche, vers les minuit, bien endormies, vous verrez sûrement votre futur époux... » Les distributions des prix ont aujourd'hui une véritable saveur et comme ces enfants sont mieux traités que nous ne l'étions !

*
* *

Dans une période émue de notre tendre confrère M. Hugues Le Roux je lisais l'autre jour : « Oh ! comme on a raison de cacher aux enfants la vue des laideurs humaines !... Ils doivent croire longtemps que le ciel intervient en faveur des belles causes. La victoire de l'injustice, le triomphe de la *farce*, sont des secousses trop violentes pour eux... » Le triomphe de la force n'est pas toujours une farce : les typographes qui se chargent de la copie de M. Hugues Le Roux sont un peu trop sceptiques, mais nous sommes en vacances, chroniqueurs et professeurs, sous-préfets et députés, et tout cela est assez inoffensif. Cependant les interpellations mijotent.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

POÉSIES INÉDITES DE GŒTHE

La *Deutsche Rundschau* de Juillet donne des détails intéressants sur le manuscrit des poésies inédites de Gœthe, faisant partie de la succession de Mlle de Göchhausen, dame d'honneur de la duchesse Anna-Amélie, que put acquérir, en 1894, la Société des Archives de Gœthe et de Schiller.

Il s'agit d'un petit volume autographe, relié en veau.

et portant, en lettres moulées, le titre d'*Annette* avec cette mention : Leipzig, 1767. A n'en plus douter, — car M. Bernhard Suphan l'établit définitivement — nous avons retrouvé le recueil de poèmes que Gœthe, étudiant à Leipzig, composa en l'honneur de sa passionnette d'alors, la charmante et légère Anna Schönkopf. La dédicace, en style anacréontique, paraphrase ces paroles d'une lettre de Gœthe à sa sœur, datée de la même époque : « Annette ou ma muse, ces deux termes me semblent synonymes. » Cette plaquette, écrite à la main et d'une calligraphie si parfaite, serait donc le recueil qui ne devait jamais être imprimé, dont il est longuement parlé au VIIe livre de *Poésie et Vérité*. D'après les conseils d'un ami de onze ans plus âgé que lui, Ernest Wolfgang Behrisch, Gœthe résolut d'extraire de son coffre à manuscrits les douze meilleures pièces de vers, de les faire recopier magnifiquement sur papier de choix et d'offrir le tout à celle que sa fantaisie venait d'élire. Mais Anna Schönkopf était d'humeur volage, le caprice de Gœthe ne dura guère et le manuscrit resta entre les mains du jeune homme. Plus tard, lorsque Mlle de Göchhausen devint secrétaire du *Journal de Tiefurt*, l'auteur de *Faust* le lui communiqua comme une relique de son adolescence. Des années passèrent, Gœthe négligea de redemander son *Livre d'Annette* et, à la mort de Mlle de Göchhausen, les héritiers ne songèrent point à le rendre. Il est vrai d'ajouter que ces feuillets ne contiennent rien d'essentiel et que, n'étaient ces faits indiscutables, personne ne les soupçonnerait du poète des *Lieder à Lili* et du *Divan oriental*.

Sur 99 pages que renferme ce nouveau manuscrit, 88 sont inédites. Elles contiennent 11 poèmes et 6 épigrammes réunis sous ce titre : *A mes chansons*. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, les 11 poèmes ne sont point des Lieder d'amour, mais des récits dialogués où les passages rimés alternent avec des paragraphes de prose. En des paysages d'Arcadie abominablement démodés, des bergères répondant aux doux noms de Ziblis ou de Lyde, dissertent de choses inutiles avec des bergers délicats que Mme Deshoulières eût aimés. Ces pastorales surannées s'intitulent : *l'Art de séduire les prudes, le Triomphe de la vertu, les Amants*, etc. On n'y parle que de rêves, de souris et de folies aimables. Deux pièces étaient connues déjà, les meilleures du recueil, sans contredit : l'*Ode au professeur Zacharia* et le *Lied au sommeil* dont quelques passages vraiment restent dignes du Gœthe futur. Enfin les six épigrammes sont traduites de l'italien et du français — de Voltaire surtout que le poète étudiant tenait pour un très grand artiste et pour un lyrique de premier ordre. M. Suphan ajoute : *Tout dans tout!* Pourtant qu'il est vieux ce Gœthe adolescent et quel miracle était nécessaire pour qu'il rajeunît! Dans une de ses premières lettres à Mme de Stein, Gœthe parle de son arrivée à Leipsig : J'étais alors, dit-il, un petit garçon mal développé et bizarre. » Il ajoute : « Par combien d'expériences le temps devait-il faire passer et ma tête et mon cœur, et comme je suis devenu maintenant plus complet, plus libre et meilleur! » C'est à peine s'il existe une plus extraordinaire métamorphose intellectuelle que celle décrite par ces paroles : « Ce qui manque, en effet, le plus à ces poésies de prime jeunesse, c'est la sincérité, le feu sacré, les pensées et les phrases originales. Intéressantes au seul point de vue biographique, elles indiquent que l'auteur de *Faust*, comme chez nous, Victor Hugo et Balzac, a cherché sa voie péniblement, à travers bien des imitations, et qu'avant de devenir l'esprit olympien des grands jours de Weimar il se contenta, plus longtemps qu'on ne le croyait, d'être un poète à la mode répétant et traduisant ceux que l'on admirait à son époque. »

Le *Livre d'Annette* sera imprimé, pour la première fois, dans le 37e volume de l'édition de Weimar qui paraîtra l'année prochaine.

E. T.

Bibliographie.

— **E. ÉTIENNE**. *Essai de grammaire de l'ancien français* (XIe-XIVe *siècle*) (Berger-Levrault; Nancy, 1895). — Depuis la Grammaire de la langue d'oïl publiée jadis par Burguy, on peut bien citer divers ouvrages, français ou étrangers, consacrés à la phonétique et à la morphologie de notre ancienne langue; mais, hors la Grammaire des langues romanes de Diez, et celle de M. W. Meyer Lübke (en cours de publication), qui embrassent d'ailleurs en un même cadre tous les idiomes néo-latins, nous n'avions jusqu'ici aucun travail d'ensemble et complet sur le vieux français.

Le livre de M. Étienne, en comblant cette lacune, rendra un grand service à tous ceux qu'intéresse l'histoire de notre langue.

Au mérite de connaître à fond toutes les études dont il y avait à tirer profit, M. Etienne joint celui d'avoir fait une œuvre vraiment personnelle, soit, dans certaines parties, celles qui concernent la phonétique, la déclinaison et la conjugaison, en résumant sa matière avec une concision lumineuse; soit, dans certaines autres, dans la syntaxe particulièrement, où presque rien n'était fait, en éclairant et en confirmant ses règles par une multitude d'exemples qui supposent la lecture approfondie de toute notre vieille littérature.

Les juges compétents qui apprécieront ce livre, auront sans doute, en une matière si vaste et si complexe, à signaler plus d'un point contestable, et, peut-être même, quelques erreurs. Tout ce que nous voulons, quant à nous, c'est d'attirer l'attention du public sur un ouvrage que recommandent la sûre méthode de l'auteur et son érudition scrupuleuse.

G. P.

— **JEAN DARGÈNE**, *Le Feu à Formose* (Léon Chailley). — Vous connaissez sans doute le *Feu à Formose*, dont on nous donne une édition nouvelle, avec une préface de Pierre Loti. Dans le cadre d'une fiction romanesque, vous savez que l'auteur a très heureusement conté l'un des beaux épisodes de notre récente histoire militaire : les exploits de l'amiral Courbet et de ses marins, les grandeurs et les cruautés de cette guerre sans merci, les épouvantes et la poésie des mers de Chine.

P. M.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

18 août, *Journal de Genève.* — Nouvelles d'Amérique.

« Le roman à dix sous est enfoncé. La carrière de Herman W. Mudgett, *alias* Holmes, le meurtrier empocheur d'assurances, le dépasse. Il n'a que 35 ans et possède à son actif : cinq meurtres, d'autres soupçonnés; son mariage avec six femmes en même temps et peut-être avec six de plus encore; 2 500 000 francs que d'ailleurs il a dissipés, obtenus des compagnies d'assurances par des moyens frauduleux. »

La *Constitution* d'Atlanta écrit, toujours sur ce sinistre personnage :

« Le voleur d'assurances sur la vie, Holmes, maintenant en prison à Philadelphie, est sans contredit le plus grand criminel de notre époque, à supposer seulement que la moitié de ce qu'on dit de lui soit vrai. Il a opéré dans le Michigan, le Texas, le Colorado, New-York, l'Illinois, et l'Est, et ses victimes sont légion. L'escroquerie est encore le moindre de ses méfaits. Ce n'était déjà pas si bien de duper des femmes trop confiantes et de leur souffler des sommes allant de 2 500 à 500 000 francs, mais ce n'était encore qu'une bagatelle à côté de ses meurtres. Après avoir volé d'importantes sociétés, des capitalistes et des compagnies d'assurance et épousé une demi-douzaine de femmes, il monta à Chicago une maison organisée pour le meurtre, où il tua des femmes et des enfants dont il encaissait ensuite les assurances sur la vie. Dans un cas, il a tué ou fait tuer trois enfants héritiers d'une police d'assurance... Presque toutes les femmes tombaient amoureuses de lui. »

19 août, *Journal des Débats, matin.* — M. Gebhart parle des voiturins qui, il y a trente ans, étaient encore les seuls moyens de transport dans une grande partie de l'Italie.

« Il en est un que je n'oublierai jamais, le *vetturino* campanien que je pris, un matin de février, pour me rendre à San Germano et au mont Cassin. J'avais passé à Capoue une nuit affreuse, une nuit de grande tempête, où le vent faisait rage et secouait l'hôtellerie des *Délices d'Annibal.* Le chemin de fer italien s'arrêtait alors à Prezensano, c'est-à-dire en pleine steppe, et la ligne pontificale ne dépassait pas Ceprano, frontière de l'État ecclésiastique. De Prezensano au mont Cassin, le voyage en voiture devait durer deux heures et demie. Un petit cocher tout guilleret, qui stationnait en face de la gare, masure démantelée, me fit de son fouet un geste d'invitation fort gracieux. Le fiacre, auquel trois haridelles étaient attachées, n'avait rien de séduisant. Imaginez une caisse dont le soleil et la pluie avaient rongé la peinture primitive, dont les portières, dépourvues de vitres, étaient aveuglées par des planches, dont tous les cuirs étalaient les ravages d'un long service. Mais c'était le seul véhicule présent à l'arrivée du train. Le cocher guilleret me demanda 10 francs, payables à l'entrée dans San Germano. J'en offris cinq. Marché conclu. Il ouvrit une portière et, dans les ténèbres du coche, j'entrevis les formes vagues de tant de personnes entassées, une vieille dame tenant sur ses genoux la cage d'un écureuil, un sergent d'infanterie, deux nonnes très desséchées, une façon d'huissier de village, tout en noir, qui me regarda, par-dessus ses lunettes vertes, avec une méfiance si mal déguisée, que je sautai sur la banquette d'avant, heureux d'échapper à tout ce beau monde. Le cocher referma la portière. Les cinq voyageurs et l'écureuil rentraient dans la nuit profonde. Pasquale fouetta ses trois bêtes et nous partîmes d'un train d'enfer, d'un élan si brusque et avec une secousse si violente que le coche craqua et parut se disloquer et prêt à tomber en décomposition sénile. »

20 août, *Gironde.* — Le chroniqueur militaire du journal bordelais critique le « Bulletin officiel du ministère de la guerre » qui est encombré de détails puérils.

« La note n° 199 modifie l'agrafe du pantalon, et elle décrit le bouton d'uniforme des dragons, des chasseurs de France, des hussards, des chasseurs d'Afrique et des cavaliers de remonte. Il est « de forme dite demi-grelot, formée (*sic*) d'une coquille en étain exempt de plomb, sertie (*sic*) sur un culot en cuivre à queue de cuivre rivée ». Son diamètre est de 17 millimètres; sa convexité a une flèche de 9 millimètres.

D'autres modifications relatives à l'uniforme, enregistrées sous le numéro 200, ne tiennent pas moins de quatre pages et demie. On y voit porter de 44 à 56 centimètres la grosseur de ceinture de la vareuse des condamnés. On y voit formuler, pour les zouaves et les tirailleurs, ce principe fondamental :

« La grosseur de ceinture du pantalon est égale à la grosseur de ceinture de l'homme mesurée par-dessus le pantalon. »

On y voit alloué, d'une part « 25 millimètres par effet pour la confection de la poche destinée à recevoir le paquet individuel de pansement en ce qui concerne les tuniques de sergent-major, chef artificier » ; et, d'autre part, « pour pattes de collet de la veste des cavaliers de manège, $0^{m},0045$ par veste », soit 4 millimètres et demi...

Je crois inutile de continuer. J'en ai dit assez, je pense, pour montrer ce qu'est le *Bulletin officiel*, naguère traité par le général Trochu de « redoutable recueil ». Voilà pourtant à quoi les bureaux emploient leur temps ; voilà à quoi on dépense tant d'encre et de papier; voilà avec quoi on meuble les bibliothèques régimentaires; voilà enfin ce dont la connaissance constitue tout le mérite de certains officiers. »

21 août, *Petit Journal.* — Extrait d'un article de M. Judet intitulé « les Leçons de la défaite » :

Un jour, le célèbre Clausevitz, à l'Ecole de guerre de Berlin, interrompit vivement un de ses élèves qui commençait ainsi un ordre de mouvement sur un thème tactique : « Trois cas seulement peuvent se présenter... — C'est toujours la même chose, riposta le maître : il n'y a jamais que trois cas possibles; mais, quand toutes les dispositions sont prises en conséquence, c'est toujours un quatrième qui se produit. » L'initiative est la réserve qui prévoit, qui pare à ce *quatrième cas*, si fréquent, celui qui déroute l'exécutant passif des ordres supérieurs.

A la bataille de Zorndorf, Frédéric le Grand envoie courriers sur courriers au chef de sa cavalerie, Seydlitz, qui disposait de cinquante-six escadrons, avec ordre de charger les Russes. Celui-ci attendait que l'adversaire se désorganisât en traversant un mauvais terrain. Frédéric, impatienté, lui fit dire qu'après la bataille il répondrait sur sa tête de sa désobéissance. Seydlitz répliqua fièrement : « *Après la bataille, ma tête est à la disposition du Roi.* » Il ne se hâta pas davantage : attaquant à son heure, il enfonça les Russes. Le soir, Frédéric l'embrassa, ajoutant : « *Je vous dois encore cette victoire.* »

A Friedland, le général d'artillerie Senarmont, pour donner à Ney le temps de rétablir l'ordre dans son corps ébranlé, amène 36 pièces à 400, puis à 200 mètres des Russes, qu'il contient par sa mitraille. Napoléon le croit en danger et lui dépêche un aide de camp, à qui Senarmont répond : « Laissez-moi faire avec mes canonniers; je réponds de tout. »

Napoléon, qui avait mieux jugé dans l'intervalle l'effet de la batterie, sourit : « Ces artilleurs, dit-il, sont de mauvaises têtes; laissez-les faire. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32771. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 31 AOUT 1895

LA POLITIQUE

Il a paru depuis quelque temps, dans divers journaux, d'intéressants articles sur le recrutement de la magistrature. Voilà quelque dix ou quinze ans que la question est à l'ordre du jour : espérons que le Parlement trouvera enfin le loisir de la discuter.

L'élection des juges, idée qui avait jadis séduit un certain nombre de républicains, n'a plus aujourd'hui que de rares partisans. Il faut, croyons-nous, s'en féliciter. Des juges nommés par le suffrage populaire seraient forcément soumis à toutes sortes d'influences : or, ce que nous devons souhaiter, c'est une magistrature de plus en plus indépendante.

Il existe un projet de loi sur le recrutement de la magistrature : les auteurs de ce projet semblent avoir pris pour modèle, dans les grandes lignes, le système suivi dans l'armée.

On sait quelles sont les conditions de recrutement et d'avancement pour le corps des officiers : d'abord le concours, tout officier passant par une des écoles où l'on n'est admis qu'à la suite d'examens; ensuite la Commission de classement, qui examine les droits de chacun et dresse le tableau d'avancement.

Un tel système présente évidemment les garanties les plus sérieuses. Au début, par le concours, on s'assure que le candidat possède les connaissances nécessaires. Plus tard, quand il s'agit de l'avancement, il faut tenir compte de la durée et de la valeur des services : c'est l'œuvre de la Commission, qui fait le classement, d'une part, à l'ancienneté, et, d'autre part, au choix.

Pourquoi, reconnaissant bonnes les règles suivies pour le recrutement et l'avancement dans l'armée, ne pas les appliquer à la magistrature?

Nous irons volontiers plus loin, et nous dirons : Pourquoi ne pas appliquer ces mêmes règles à tous les services civils?

Déjà, d'excellentes réformes ont été faites, notamment dans l'Université. Les professeurs ont aujourd'hui leur tableau d'avancement comme les officiers : voilà un bon exemple à suivre.

Ce qui fait la force de l'armée, c'est la solidité des cadres : rien de plus facile, si on le voulait, que de donner des cadres aussi solides à l'administration.

Le concours, cher à la démocratie, ne suffit pas : il n'a de raison d'être qu'à l'entrée de la carrière. Une fois admis, le candidat doit avancer par la régularité, le travail, le caractère, par un ensemble de qualités et de circonstances personnelles que le concours ne peut pas constater. Qui appréciera les titres ? qui décidera du mérite? Sans doute la recommandation d'un député ou d'un sénateur a une grande valeur; mais si j'étais fonctionnaire, j'aimerais mieux, je l'avoue, que mon avenir dépendît d'une commission formée d'hommes compétents et responsables de leurs choix.

La vérité, ce serait que l'avancement, à tous les degrés de la hiérarchie administrative, fût soumis à des règles fixes.

Les sceptiques diront : « Vous ne supprimerez jamais la faveur. » — La supprimer tout à fait, non, je le veux bien; mais essayons, tout au moins, de la réduire au minimum.

PAUL LAFFITTE.

PAMPHLETS ET PAMPHLÉTAIRES

Nous possédons encore, en cette fin de siècle, des hommes qui n'ont pas perdu la vertu de s'indigner. On ne se fait pas faute cependant de nous avertir que les âmes s'amollissent et que les temps héroïques sont révolus. Faut-il en conclure que toutes les indignations de nos pamphlétaires sont factices et leurs frénésies simulées? Non, ce sont les philosophes pessimistes qui ont tort. Les temps héroïques ne seront jamais révolus. L'humanité ne perdra jamais son espoir en des destinées meilleures. Il y aura toujours des hommes pour s'emporter contre leur siècle, en dénoncer les mœurs infâmes, en maudire les institutions et déverser, chaque jour, sur leurs contemporains, de nouvelles hottes d'injures. Il y aura toujours derrière ces hommes une foule en délire pour les acclamer.

Ne doutons pas qu'il y eut des pamphlétaires dès l'origine du monde. Le premier homme qui fut mécontent, qui le proclama, et, ne se résignant pas à l'être, s'emporta contre ses semblables et le ciel : voilà le premier pamphlétaire. Et jusqu'à la consommation des siècles, il y aura des pamphlétaires parmi nous, puisque, selon la parole prophétique, il y aura toujours des pauvres et des déshérités parmi les hommes. On peut donc croire que le pamphlétaire a été prévu dans le plan de la création de ce pauvre monde. Hélas! pourquoi ne nous est-il pas possible de faire ici-bas nos trois petits tours, comme les marionnettes de la chanson, sans être exposés aux colères et aux sarcasmes de ces justiciers atroces?

Ils connivent avec la Providence, ces hommes farouches! Nous n'en pouvons pas douter. Cela est triste. Cependant il fallait qu'il en fût ainsi. Que deviendrait ce monde, songez-y, s'il appartenait aux philosophes de le diriger?

O vanité de la sagesse! Le monde dirigé par les sages serait promis à une fin rapide. Et combien cette fin serait morose! Convaincus que tout se compense misérablement ici-bas, que le bonheur est un rêve, que l'homme se retourne sans profit sur un lit de douleur, que dans l'épaisse forêt de nos misères, tous les sentiers que nous frayons aboutissent au même carrefour ténébreux, les philosophes nous abandonneraient sans remède à notre cruel destin. L'espérance ne purifiant plus l'atmosphère, les germes de mort se développeraient autour de l'homme. La sagesse ne tarderait guère à avoir raison de la vie.

Voilà ce que le pamphlétaire a pour mission d'empêcher. Que cela ne nous rende pas injustes pour la sagesse du philosophe. Elle est admirable, mais elle demeure, Dieu merci! sans conséquence. Elle est perdue pour l'univers, tandis que pas un sarcasme, pas une injure, pas un mensonge qui n'ait son rôle social, et, j'ose dire, divin! Si une fois de moins qu'ils ne l'ont fait, depuis le berger Amos jusqu'à M. Drumont, les pamphlétaires avaient traité leurs contemporains de « pourceaux », le monde n'en serait pas arrivé au degré de civilisation dont nous sommes si justement orgueilleux! C'est à ce prix que le progrès est assuré sur cette planète.

L'humanité qui veut vivre se rend compte de la mission des pamphlétaires. Voilà pourquoi elle s'éloigne des moralistes qui la méprisent suivant son mérite et lui préparent, au coin de leur feu, une tisane amère, tandis qu'elle s'éprend d'amour pour le verbe rude et cinglant des prophètes et des satiriques. Ils sont les enfants terribles en qui elle se complaît. Ils épousent toutes ses querelles, et ils les épousent avec tant d'âpreté ou tant de verve que, dans leurs colères ou dans leurs sourires, le peuple retrouve ses passions grandies, ennoblies, éclairées d'un idéal de justice et de liberté. Ainsi le pamphlétaire flatte la foule en déposant les superbes de leur trône et en y élevant les humbles, et il la berce d'espoir en lui promettant la fin de ses souffrances pour le jour où elle renversera les institutions qui l'oppriment. Car le pamphlétaire n'est pas frappé de la caducité humaine et de la vanité définitive de toutes choses. Il a trop bonne opinion de soi pour désespérer du monde! C'est, au contraire, un réformateur, un homme d'espérance. Au fond, le pamphlétaire est un optimiste.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait accès facile auprès de l'âme crédule et fougueuse de la foule. Il peut l'égarer à son caprice; mais il arrive quelquefois qu'en l'abusant il finit par s'abuser un peu lui-même. La passion nous joue de ces tours. Elle nous offusque la vérité et nous enserre dans un horizon très étroit afin que nous n'échappions pas à sa tyrannie. Tel qui s'était emporté contre ses contemporains pour satisfaire ses dépits, ses rancunes, ses haines, en arrive peu à peu à croire à la justice de sa colère et à se supposer une mission. La foi lui est venue en injuriant. Voilà pourquoi, de loin et par instant, le pamphlétaire ressemble à un apôtre. Il en a les emportements et les saintes injustices. Il lui ressemblerait tout à fait si l'on voulait croire à sa sincérité, mais on n'y veut pas croire, et le pamphlétaire est tenu pour un homme de mauvaise foi.

Cette opinion ne tranche-t-elle pas trop résolument? Sans doute il est des hommes pleins de malice, mais leur malice, si vivace soit-elle, n'est pas inépuisable et infinie. Tout nous a été mesuré étroitement, même la méchanceté. Il ne convenait pas que nous pussions nous enorgueillir de notre malfaisance. Et à bien voir les choses, nous n'avons pas ce droit. Le pamphlétaire idéal n'existe pas. C'est à dire qu'il n'y

a pas et que vraisemblablement il n'y a jamais eu un pamphlétaire capable de se complaire dans le mal pour le mal. D'ordinaire, qui injurie profite de son injure. On découvrira toujours un peu de sincérité sous toutes les indignations. Cherchez bien et, à défaut d'autres, vous rencontrerez du moins la sincérité de l'orgueil. Aussi peut-on dire que de même que les pirates ont leur honneur, les pamphlétaires ont leur sincérité.

Certes, une telle sincérité n'interdit pas le mensonge. Si le pamphlétaire était convaincu de la vérité, non pas de tout ce qu'il dit, mais de la moitié seulement ou même d'une plus petite fraction, qui donc pourrait se flatter d'être plus sincère que lui? Mais la vérité n'est pas ce dont il a souci. Étant passionné, il ne connaît pas les scrupules. L'apôtre non plus ne les connaît pas, il injurie de tout son cœur pour mieux servir la justice. Sa foi l'excuse de tout. Il est clair que le pamphlétaire est plus empêché de se justifier. Cependant, je ne crois pas à une malice gratuite. On peut affirmer que tous, jusqu'au plus malicieux, trouveraient quelque chose à dire pour leur défense.

Il est possible que ce soit là une consolation médiocre pour les victimes de leur colère. Elles ont peu d'égard à la sincérité du bourreau. Et je pense qu'elles maudissent l'apôtre aussi bien que le pamphlétaire. D'ailleurs jusqu'à présent, c'est l'apôtre qui a fait plus de victimes que le pamphlétaire. Il aura plus de comptes à rendre. Maintenant que nos mœurs se sont apparemment adoucies, c'est le pamphlétaire qui tient le premier rôle. Il est en train de se rattraper. Il a plus de crédit que l'apôtre et il en aura de plus en plus à mesure que l'humanité vieillira. Il finira par demeurer sans concurrent. On goûtera encore son sarcasme, alors que le cri du prophète s'éteindra sans écho.

Car si le monde rêvera toujours d'affirmer dans les lois une justice qui, hélas! ne sera jamais dans les cœurs parce qu'ils sont naturellement injurieux, il aura de plus en plus l'orgueil de penser qu'il n'a besoin pour la réaliser ici-bas d'aucun secours surnaturel. C'est pourquoi le sarcasme du pamphlétaire répondra mieux à cette présomption que le cri de colère ou d'espérance poussé par le prophète vers le ciel. Le sarcasme, en effet, est une victoire de la malice humaine. La raillerie atteste si bien notre émancipation intellectuelle que l'on s'explique la colère qu'elle provoque dans les âmes simples. Il est vrai que l'esprit pourrait bien avoir une origine ténébreuse, si l'on en juge par ses foudroyants effets. Mélangé à l'indignation, il en accroît singulièrement la force. Il la rend plus active et plus meurtrière. C'est par lui que nous goûtons pleinement la vertu de l'injure. Il est le sel qui nous la rend assimilable. Sans doute nous sommes crédules et violents, mais nous sommes espiègles aussi. Et il convient que nous ayons l'occasion de sourire un peu, tout en nous indignant au fond du cœur.

C'est à ce double besoin que le pamphlétaire doit donner satisfaction. De plus en plus nous nous méfierons des colères apocalyptique sans un sourire et sans un calembour.

*
* *

Nos pamphlétaires actuels n'ignorent pas cet état d'âme de leurs contemporains. Ils sont violents et injurieux à souhait, mais ils savent nous divertir à la rencontre. Ils laissent de temps en temps tomber de leurs lèvres le charbon ardent pour ricaner à leur aise, M. Rochefort surtout me paraît se méfier du charbon ardent. Je crois qu'il a dû lui arriver d'allumer son cigare avec, car il n'a pas le sens de la révérence. M. Drumont, lui, a plus de respect pour son charbon de prophète. Il le laisse tomber quelquefois, mais il a soin de le ramasser au plus vite. Tous deux nous font bonne mesure de gros mots. A ce point de vue, nous n'avons aucun droit de nous plaindre, étant plus que congrûment servis. On doute presque qu'on ait jamais pu l'être mieux. Voltaire faisait mine de s'excuser lorsqu'il traitait Fréron de « gros cochon ». Il n'allait guère plus loin. D'autres restèrent même en deçà. On s'amusait alors à des jeux innocents. Nous sommes plus exigeants aujourd'hui. Si, dans le même article, on ne compare pas M. Constans à Papavoine, à Robert-Macaire et à Troppmann, voilà que nous faisons la grimace. Nous flairons des fonds secrets sous cette indulgence. Nos pamphlétaires nous ont habitués à trop bonne chère. On frémit en pensant à ce qu'il faudra servir à nos petits-neveux!

En attendant ces jours merveilleux, jouissons pleinement de l'heure présente. Le taux de l'injure a baissé, mais le génie de nos pamphlétaires supplée par l'abondance à cet avilissement. Rien n'est changé au fond des choses. Si l'on met les injures doubles, c'est que le pamphlet s'est démocratisé. L'indignation ne coûte plus qu'un petit sou. Elle s'adresse à tout le monde, il fallait donc qu'elle devînt plus brutale pour continuer à produire ses effets. MM. Rochefort, Drumont et de Cassagnac ne sont pas plus atroces que leurs devanciers. Leur siècle les oblige à crier plus fort, voilà la vérité. Il est possible qu'ils regrettent quelquefois cette exigence. Mais, rendons-leur justice, ils n'en font rien paraître publiquement. Jamais ils n'hésitèrent devant un outrage.

Toutefois, chacun d'eux a son art spécial. M. de Cassagnac assène son mot comme un coup de poing. C'est un athlète. M. Rochefort le décoche comme une flèche. C'est un sagittaire. M. Drumont le vomit dans des flots de salive. C'est un homme de lettres

enragé. Il est des forcenés qui s'enthousiasment presque également pour le poing, la flèche et le crachat. Tout leur est bon pour satisfaire leurs passions. Mais en dehors de ces admirateurs trop faciles, chaque pamphlétaire a ses partisans exclusifs. M. de Cassagnac triomphe surtout auprès des gendarmes en retraite. M. Drumont plaît particulièrement aux sacristains et aux curés ruraux. M. Rochefort est goûté surtout à Paris. Et il y est goûté par les gentilshommes que ses pirouettes amusent et par les prolétaires que ses injures soulagent. M. de Rochefort est de salon, M. Drumont d'église, M. de Cassagnac de caserne.

*
* *

Pendant longtemps M. de Cassagnac fut l'ogre le plus réputé de la Gascogne. De Toulouse à Bordeaux, il faisait trembler la terre ; on le jugeait capable de traverser la Garonne d'une seule enjambée pour aller manger un républicain sur l'autre rive. Et l'on devinait qu'après celui-là il pourrait encore en croquer beaucoup d'autres sans indigestion. Ses biceps étaient formidables et ses moustaches fanfaronnes. Le Midi se reconnaissait surtout dans les moustaches, car ce qu'il préférait de son ogre, c'était la crânerie. Dans cette crânerie d'un compatriote chacun se taillait sa petite part. Il n'y a plus de lâches dans le pays d'un tel fanfaron de courage !

On jugeait bien M. de Cassagnac en Gascogne. C'est positivement un ogre. Il a eu des ivresses de chef barbare. On se le représente volontiers avec des plumes d'oiseau sauvage autour de la tête. Et c'est avec une de ces plumes-là, qu'il a écrit quelques-uns de ses plus retentissants articles. Dans ces articles où M. de Cassagnac aime à « gaber » comme un preux d'un Charlemagne nègre, il y a de la frénésie barbare, du lyrisme gascon et les traces d'un orgueil primaire. Car M. de Cassagnac a une âme simple qui se laisse épeler sur son visage. C'est une âme de foi sincère, en ce sens qu'elle agit fortement et brutalement. Elle n'a pas plus de mysticisme que le sabre d'un sergent de ville. Elle croit à un Dieu de bataille, au Dieu des gourdins et des triques, à un Dieu qui ressemble à M. de Cassagnac.

Ce Dieu attribua à M. de Cassagnac un cœur chaud et droit et un esprit court. Il lui fallait ce cœur pour bien détester ses ennemis et il lui fallait cet esprit pour demeurer jusqu'au bout dupe de ce cœur. Comme il nous est facile de séparer l'ivraie du bon grain lorsque la passion est toute notre philosophie ! C'est le cas de M. de Cassagnac. Aussi fauche-t-il l'ivraie sans remords. Il en fait des tas, y met le feu et danse autour, en brandissant son gourdin. Voilà une sainte joie, mais elle devient de plus en plus rare. Est-ce parce que M. de Cassagnac a fauché toute l'ivraie ? Est-ce, au contraire, parce que l'ivraie a repoussé partout et s'étale, là-bas, jusqu'à l'horizon ? Le terrible faucheur semble un peu las. On surprend de la mélancolie dans son œil sombre. Les autres faucheurs, ses frères, ont abandonné la tâche. Ils se font des lits dans les champs d'ivraie. M. de Cassagnac les méprise et le leur crie. Mais il sent que bientôt il n'aura plus assez de mépris pour tout le monde. On en consomme trop. Il est débordé. Et sa tristesse est profonde. Accoudé sur sa faux, il contemple l'horizon. Mais il ne voit rien que l'ivraie qui pousse et les ralliés qui s'y cachent. Un oiseau moqueur fait « piou... piou... » sur un arbre voisin. M. de Cassagnac songe à ses amis, les gendarmes en retraite, et soulevant une motte de terre, il en menace l'oiseau moqueur. Mais l'oiseau continue à chanter et M. de Cassagnac laisse retomber la motte de terre d'un geste las et découragé.

*
* *

M. Drumont n'a ni les biceps, ni les moustaches, ni l'âme de M. de Cassagnac, qui est un pamphlétaire politique. M. Drumont est surtout un pamphlétaire social. Il n'injurie pas au profit d'une dynastie. Il injurie contre une race et même contre toute la société moderne. Étant un peu méditatif, il se tient pour grand philosophe et prétend mettre un peu de sa philosophie dans chacun de ses pamphlets. Il se trompe, car il ne met pas de philosophie dans ses pamphlets, il y met un peu d'érudition et de fantaisie d'homme de lettres. M. Drumont est, au fond, un humaniste qui a mal tourné. Je veux dire qui a tourné du côté de la passion, au lieu de tourner du côté de la philosophie.

La vocation de M. Drumont s'est révélée tard. Il vint au pamphlet après quarante ans. C'est qu'il y venait de loin, du fond de notre histoire, de la nuit d'un passé poudreux. Sans doute il naquit avec une âme indisciplinée et tumultueuse, mais comme elle était farouche, elle se dérobait à nos regards. Elle s'enfiévrait dans les lectures, elle se chargeait de rêves, d'imaginations, de légendes à travers des époques que nous jugeons héroïques surtout parce qu'elles sont lointaines. Enclin par une vanité qui nous est si naturelle à comparer le passé où il se rêvait libre et puissant au présent où il se voyait asservi et pauvre, M. Drumont sortit de sa retraite, tout frémissant d'indignation. Il ne voulait plus maîtriser les révoltes de son âme. Bien sûr, elle allait éclater au premier choc. Les passions de M. Drumont étaient mûres. Il restait à trouver la doctrine dont il les envelopperait pour les présenter et les justifier. Mais la doctrine finit toujours par venir. Ce qui importe, c'est que les passions marchent devant. Celles de M. Drumont comprirent bien

leur rôle. Le pamphlétaire était né. Il ne lui manquait plus que la bénédiction d'en haut.

M. Drumont nous a fait savoir qu'il l'avait obtenue. Voilà qui est difficile à vérifier. Il y a des nuits, je le crains, où la voix de la passion doit beaucoup ressembler à celle de Dieu. Ce qui est probable, c'est que M. Drumont se mit à genoux, comme il nous le dit, avant de déchaîner sa colère. D'abord, cette attitude devait lui plaire parce qu'elle rappelait celle de ces moines guerriers qui priaient avant de combattre et prenaient soin de tremper le fer dans l'eau bénite pour assurer à leurs victimes quelques chances de salut. Puis, M. Drumont est superstitieux. C'est un rêveur passionné plutôt qu'un vrai croyant, car la foi ne nous vient pas de l'imagination. Aussi comprend-on qu'il ait besoin de temps en temps de se mettre à genoux et de retremper sa colère dans l'oraison.

Cela confondrait un peu que l'on se confirmât dans l'indignation et l'injure par de bonnes et longues prières, si l'on oubliait que M. Drumont tient sa colère pour une sainte colère. Il nous en avertit souvent. C'est dans notre intérêt qu'il s'indigne et injurie. Ne croyez pas qu'il prenne plaisir à traiter ses contemporains de brigands! Non, mais il fut mis au monde spécialement pour cette mission. Il se recommande à nous comme le bon chien de garde de notre honneur national et de notre fortune. C'est ce qu'il expliqua devant le jury de la Seine lorsqu'il fut traduit en cour d'assises par M. Burdeau. Il s'exprima avec onction et bonhomie, ce fut un peu le discours de Raminagrobis. M. Drumont sait être papelard. Il l'est, peut-être, naturellement. C'est par là qu'il plaît aux sacristains. La vérité, je crois, c'est qu'il y a en lui plusieurs hommes qui ne réussissent pas à se mettre toujours d'accord.

Observez son visage. Le front est d'un rêveur, les yeux aussi, ces yeux qui se voilent de mélancolie entre deux batailles. Le nez, fort et crochu, s'enfonce dans le sol. C'est un nez volontaire et belliqueux. Embusquée derrière des broussailles touffues, la bouche est invisible. Elle vomit son indignation dans une obscurité mystérieuse. C'est le puits de l'abîme. Ainsi le haut du visage appartient au rêveur, à l'humaniste. Le pamphlétaire niche dans le bas, au fond de cette barbe sombre. L'homme d'affaires, l'ambitieux siège au centre. Il s'est réservé le nez.

La passion sert de trait d'union entre les trois personnages. Mais il arrive qu'elle faiblit quelquefois. Le pamphlétaire sommeille. Le vieil homme de lettres en profite aussitôt pour occuper toute la scène et prendre ses aises. Car il est un vaincu récalcitrant qui poursuit sa revanche. M. Drumont, le prophète, veut nous châtier parce que nous n'admirâmes pas assez M. Drumont, le littérateur. L'érudition que nous avions un peu dédaignée autrefois, il nous la ressert pimentée de quelques injures. Il se plaît à nous présenter les têtes de ses ennemis sur canapé de littérature. M. Drumont attachera son nom, je pense, à ce mets truculent. Son pamphlet a un petit goût d'histoire et de vieille chronique. Il le saupoudre avec la poussière de sa bibliothèque. Quelquefois la colère du prophète se dissipe en anecdotes. Mais ces oublis finiraient par faire baisser le tirage du journal. M. Drumont le sait bien. Voilà pourquoi il achève son anecdote avec une injure. Il a regrimpé à Pathmos.

De tous nos pamphlétaires, M. Drumont est le seul qui, de temps en temps, rappelle les vieux prophètes d'Israël et de Juda. Il en a la barbe broussailleuse et la frénésie sombre. Mais c'est un prophète qui a ses jours de malice et ses jours de littérature, aussi peut-on affirmer qu'il ne renouvellera pas la face du monde. J'ose prédire qu'il mourra dans son lit. Voilà qui est bien humiliant pour un prophète!

*
* *

M. Henri Rochefort est le doyen de nos pamphlétaires. Il a maintenant soixante-quatre ans. Sa houppe est toujours dressée sur son vaste front, mais elle est devenue blanche, aussi blanche que le panache d'Henri IV. Si on la perd de vue, on peut être sûr de la retrouver sur le chemin de la révolte.

C'est le chemin que suit M. Rochefort depuis plus de trente ans. L'amour de la révolte a fait l'unité de cette vie aventureuse et déconcertante. Cet incorrigible gamin de Paris ne se lasse pas de briser les idoles en ricanant. Il a toujours des pois fulminants dans ses poches. Jadis, il les lançait aux pions du lycée Saint-Louis. Il les réserve maintenant pour nos hommes d'État. Et pour peu que la foule s'amuse et l'encourage, il se retrouve alerte et pimpant comme aux jours de sa jeunesse. Sa coquetterie n'a pas désarmé. Il est toujours aussi vain de popularité. Que deviendra-t-il lorsque les petits marmitons ne se retourneront plus sur son passage?

L'espièglerie vint de bonne heure à M. Rochefort, mais l'orgueil la suivit de très près. Cet orgueil, il l'héritait à la fois de son père, vieux gentilhomme ruiné, et de sa mère, fière et ardente plébéienne. C'était un orgueil doublement trempé, un orgueil bleu et rouge, antique et moderne, hautain et narquois par le père, exalté et militant par la mère. C'était un orgueil à toute épreuve. Il se dressait dans le cœur comme la houppe sur le front. Rien ne devait l'abattre.

Trop gentilhomme pour communier avec le peuple en amour, en foi et en espérance, trop plébéien par le sang maternel et trop pauvre aussi pour se réclamer de ses illustres ancêtres et se rattacher au passé, M. Rochefort était proprement un déclassé.

Le premier souci d'un déclassé orgueilleux et ardent est de poursuivre une revanche contre la société qui l'oppresse entre ses préjugés et ses hypocrisies. M. Rochefort ne pouvait pas pardonner à son siècle d'être contraint de gagner chichement sa vie dans les bureaux de l'Hôtel de Ville. Il souffrait de son obscurité et de sa misère. Si la souffrance passée nous rend meilleurs, la souffrance présente nous rend méchants. M. Rochefort devint méchant. Il était sans peur et sans argent, son orgueil le poussait à la révolte, pourquoi ne se risquait-il pas à écrire sa haine? C'est ce qu'il fit. Il tailla son espièglerie en flèches de combat. Le voilà en pleine bataille.

M. Rochefort avait beaucoup d'esprit, beaucoup de passion, et fort peu de réflexion. C'était bien ce qu'il fallait pour faire un grand pamphlétaire. L'esprit où il excellait, c'était l'esprit pétillant, qui barbouille les figures d'une écume légère, mais un peu caustique, qui, sans pénétrer jusqu'aux âmes, saisit les ridicules et les souligne d'un trait plaisant, un esprit d'imagination, ou pour mieux dire, de fantaisie, qui va de l'observation malicieuse jusqu'au calembour inclusivement. Par cet esprit de grimace et de pied de nez, M. Rochefort eut accès d'emblée auprès de l'intelligence superficielle et frondeuse des Parisiens.

Sa passion servait son esprit en le stimulant et son esprit contribuait à donner à sa passion plus de portée en la surveillant et en la dirigeant. Une colère désordonnée et frénétique passe toujours le but. Il est clair qu'un archer aveuglé n'aperçoit plus la cible. Précisément, l'esprit met en garde contre ces colères-là. M. Rochefort réussit d'autant mieux à déchaîner les passions de la foule qu'il fut plus maître des siennes. Dès ses premiers pamphlets, il parut savoir doser à sa guise l'indignation qu'il voulait manifester. Il économisait moins son esprit que sa colère. En quoi il était avisé, car il est, au fond, moins riche de passion que d'esprit.

Il aurait pu cependant en dépenser davantage sans courir le risque de se ruiner tout à fait, étant bien garanti contre cette éventualité par sa remarquable inaptitude à toute méditation. On peut penser que M. Rochefort n'a jamais réfléchi. Personne ne s'inquiète moins que lui des idées générales. Il se moque de la philosophie comme un sergent de ville du théâtre d'Ibsen. « C'est là tout l'art de philosopher, » a dit Pascal. Pour M. Rochefort, c'est surtout l'art de ne pas affaiblir sa passion. Il est bon de ne pas voir tout ce qu'il y a sous le ciel, lorsqu'on veut se maintenir en indignation. La réflexion nous amène à douter de bien des choses, notamment de notre génie. Et si l'orgueil se heurte à trop de pensées, il se fêle et finit par se briser.

Le pamphlétaire doit donc se garder de la méditation. M. Rochefort y a parfaitement réussi. Et on ne suppose pas que ça lui ait coûté beaucoup de peine.

Spirituel, passionné, peu enclin à la sagesse, M. Rochefort s'est épanoui à son aise dans le pamphlet politique. Depuis trente ans, il nous amuse et nous injurie sans relâche. Il était né pour ça et nul ne peut se flatter, je pense, d'avoir mieux rempli sa mission. Et il l'a remplie avec allégresse. Il prend plaisir à confondre tous les hommes et tous les partis dans son éternel sarcasme.

Mais s'il y eut de plus puissants pamphlétaires, il ne s'en rencontra jamais de plus malicieux. M. Veuillot injuria pour son Dieu, M. de Cassagnac pour son empereur, M. Drumont injurie pour l'aryen, contre le sémite. M. Rochefort, lui, injurie pour son propre compte. Il croit surtout en lui. Il ne croit même qu'en lui. Il ferait la gageure et il la gagnerait, peut-être (ne l'a-t-il pas presque gagnée déjà?) de déchaîner, à son gré, la colère du peuple pour ou contre la liberté. Il ne connaît que lui qui ait toujours raison, en n'ayant, d'ailleurs, aucun souci de la raison.

Mais, l'orgueil qui est le ressort de sa vaillance est aussi la limite de sa malice. Car la malice n'est plus infinie lorsqu'elle n'est plus absolument gratuite. Et elle n'est plus gratuite dès qu'elle se propose une satisfaction d'égoïsme. Inspirée par l'amour de soi, elle redevient humaine de satanique qu'elle serait en poursuivant le mal pour le mal. Ainsi limitée et, pour ainsi dire, matérialisée, la malice ne va pas sans une manière de sincérité. C'est la sincérité de l'appétit, la sincérité de la concupiscence. Elle est impure, je le veux, mais elle protège tout de même contre les excès d'un dilettantisme trop effréné.

Il est clair qu'il faut un peu subtiliser pour découvrir la sincérité de M. Henri Rochefort. Elle ne crève pas les yeux. Ce n'est pas la sincérité fougueuse d'un apôtre. Mais je suis sûr que M. Rochefort se console aisément d'avoir la foi un peu légère. Il n'en sollicite pas un complément, qui risquerait d'alourdir son esprit. Si l'on ne peut pas extraire de ses œuvres un catéchisme moral, il faut savoir reconnaître que nous y trouvons quelques savoureux calembours. Chacun sert son pays comme il peut!

*
* *

Si l'on songe qu'à côté de ces trois pamphlétaires fameux, dont nous avons tenté d'esquisser les figures, il en est d'autres qui sont en train de faire leurs dents et qui s'essayent déjà à grogner, que Mme Séverine semble avoir encore de l'indignation pour un demi-siècle (au moins), que M. Jaurès sème de la graine

de prophètes à travers toute la France, comment désespérer de notre pays? L'avenir du pamphlet y est pour longtemps assuré. La justice et la paix y compteront toujours des défenseurs injurieux et féroces. Ceux qui viendront après nous auront leurs divertissements. Nous avons les nôtres. En somme, n'y a-t-il pas quelque sagesse à s'amuser au spectacle du monde, tout en pensant, à part soi, que les rôles y sont confiés quelquefois à des acteurs peu édifiants?

PIERRE PUGET.

LE MAITRE DE CHANT

Nouvelle.

I

L'un insistait timidement : « Pourtant, maître, au fond c'est un brave garçon que ce Mirate; et puis il a une fortune dans le gosier. » L'autre répétait avec opiniâtreté : « Non, non, cent fois non! Tu ne comprends donc rien? Ce qu'il voudrait, cet intrigant, c'est manger la petite dot de ma pauvre Nene! Je ne veux plus qu'on me parle de lui! »

Au dehors on entendait gazouiller une petite voix fraîche et pure.

Le moins âgé des deux interlocuteurs, celui qui se tenait debout auprès du piano, était un gaillard de haute taille, maigre, barbu. Il avait soixante ans environ, mais il en paraissait davantage, bien que les cheveux fussent encore épais et presque noirs et que la large bouche en s'ouvrant laissât voir deux rangées de dents blanches et régulières. Le type pur du Vénitien : nez long et aquilin, menton fort et un peu saillant, lèvres minces. Il chantait la basse profonde, descendant au *do* au-dessous, atteignant à grand peine le *ré* au-dessus. Il conduisait souvent ses élèves tenir les parties chorales à la maîtrise de Saint-Marc; mais tout d'abord il allait avec eux dans un *bacaro* voisin, où chacun, bon gré mal gré, devait boire une pinte de vin et manger un hareng tourné une fois sur le gril : car le maître assurait que le hareng salé donnait à la voix de la force et du velouté. Pour le prouver il lâchait tout à coup une note qui faisait grelotter les verres et les bouteilles du cabaret.

Celui qui avait répondu non si résolument et qu'on voyait assis au piano, était un tout petit vieillard leste, vif, coquet, âgé de plus de quatre-vingts ans, avec une auréole d'argent autour du front sans rides, des joues imberbes et roses et des yeux où se lisait une bonté sereine. Il avait une voix de ténor et encore aujourd'hui ses lèvres laissaient échapper une voix flexible, bien timbrée, limpide, qui semblait descendre du ciel.

La basse, Luigi Zen, ne savait au piano que plaquer quelques accords. Il cherchait les notes une à une, à tâtons; puis, tout heureux de les avoir trouvées, il les frappait à briser les cordes, et les élèves attendaient l'accord suivant. Ils finissaient par chanter sans autre accompagnement que les battements de pieds et de mains du maître et sa voix de stentor comptant la mesure.

Mais parfois le petit ténor et chef des chœurs, Annibale Chisiola, les faisait répéter chez lui, en les accompagnant sur un instrument qui tenait de l'épinette et du clavecin, et les mains blanches du vieillard glissaient sur les touches sans interruption, sans secousse, tandis que les doigts, recourbés sous la paume même, semblaient immobiles. Pourtant les gammes, les trilles, les gruppetti, les arpèges se succédaient avec une précision, une rapidité, un brio admirables. Les fugues les plus enchevêtrées des partitions manuscrites étaient exécutées à livre ouvert par l'impeccable musicien.

Si les élèves ne se laissaient pas démonter par l'accompagnement qu'ils entendaient pour la première fois; si les duos et les trios étaient enlevés hardiment et sans accroc, les traits de Zen s'éclairaient. Chisiola, indulgent, disait : « Ce n'est pas mal; c'est même bien. Bravo, mes enfants! » Mais parfois il interrompait l'exécution pour donner un conseil, pour faire répéter un passage, pour corriger une faute, et alors le maître, prenant la défense de ses élèves, entonnait le passage incriminé de sa voix tonitruante, et le petit vieillard se bouchait les oreilles, disant : « Allons, bon! on entend qu'il a encore mangé son hareng salé aujourd'hui! »

Sur un point surtout la basse Zen se serait fait tirer à quatre chevaux plutôt que de céder : c'était sur la méthode de lire la musique. Le « setticlavio » : hors de là, point de salut! Et si on lui faisait observer qu'aujourd'hui tout le monde lisait d'après la méthode commune, il entrait dans une colère noire et hurlait :

— Ce sont des ânes! ils ne peuvent être que des ânes sans le « setticlavio », la seule vraie foi, l'évangile de la musique.

Quand par hasard quelqu'un lui demandait en quoi consistait cette fameuse méthode, il s'asseyait aussitôt d'un air ravi, faisait asseoir sa victime, et commençait :

— En quatre mots je vais te l'expliquer, car la chose est claire comme le jour. Quelle est la tonique dans le ton de *do*?

— *Do*.

— Bien. Et qu'est-ce que le *mi*?

— La tierce.

— Et le *si*?

— La septième.

— Et du *do* au *mi*, quel intervalle ?

— Une tierce majeure.

— Quand tu chantes *si do*, *mi fa*, quel intervalle?

— Un demi-ton.

— Maintenant, attention! Si, d'après ton maudit système, que tu appelles le système ordinaire, tu chantes, par exemple, dans le ton de *ré*, que devient le *do mi*?

— Une tierce mineure.

— Et le *mi fa*, *si do*?

— Des intervalles d'un ton entier.

— Vois-tu la misérable, l'infâme confusion! On lit une chose et on en chante une autre. Il n'y a plus de règle, c'est le chaos!

— Mais le remède?

— Le plus simple du monde. Il suffit d'appeler toujours *do* la tonique, *mi* la tierce, *si* la septième, et ainsi de suite pour les autres notes de la gamme quel que soit le ton dans lequel on chante; et la confusion disparaît, et les intervalles correspondent toujours aux mêmes noms des mêmes notes.

— Mais les accidents ?

— Les accidents sont des accidents et ils sont écrits lisiblement comme des exceptions. Le proverbe ne dit-il pas que les exceptions confirment la règle?

— Mais il faudra donc apprendre à lire dans tous les tons?

— Assurément, et ne sais-tu pas lire dans deux clefs? N'y a-t-il pas des instruments qui exigent la lecture en trois clefs? La voix humaine est-elle, oui ou non, le plus noble instrument? Eh bien ! elle doit être aussi le plus difficile. Que les paresseux aillent à tous les diables !

— Permettez une objection encore, maître : les modulations, les changements de tons qui ne sont pas écrits en tête du morceau?...

— Tu les trouveras toi-même, au nom du ciel, avec un peu de patience et un peu de pratique de l'harmonie. Et puis tu te sentiras solide, inébranlable comme le clocher de Saint-Marc!

Et l'enthousiasme allumait les yeux du grand vieillard, tandis qu'il sifflait d'une voix formidable : *Do ré, do mi, do fa, do sol, do la, do si, do do...*

II

Nene, — la petite qui gazouillait dans une chambre voisine tandis que les deux hommes discutaient dans celle-ci, — était la petite-fille d'une sœur du maëstro Chisiola, et ce dernier, n'ayant pas d'autre proche parent sur la terre, avait voué à la jeune fille, restée orpheline dès la plus tendre enfance, une affection qui lui avait tenu lieu de celle du père et de la mère. Aussi l'enfant lui avait-elle toujours donné le nom de grand-papa.

Elle ne manquait jamais aux offices en musique de Saint-Marc, grands et petits, aux jours de fête ou jours ordinaires. Elle conduisait le grand-père jusqu'au pied de l'étroit escalier qui monte à la tribune des chœurs, puis elle s'en allait tout droit, à petits pas pressés, à la chapelle à côté du maître-autel, et elle s'asseyait dans un coin obscur, le livre de prières sur les genoux et les yeux baissés jusqu'à ce que le vieillard vînt la chercher à la fin de la messe ou des vêpres. Alors elle s'en allait à son côté, trottinant comme lui.

A dire vrai, depuis quelque temps la fillette ne tenait plus toujours le regard fixé sur le livre et les losanges du pavement de marbre, mais fréquemment le levait vers la tribune, visible tout entière du coin où elle se trouvait. De loin en loin apparaissait la tête des chanteurs de la première ligne, généralement cachée par les feuilles déployées sur le pupitre ou tenues à deux mains devant les yeux. De Chisiola, dont la stature était courte, on n'apercevait que le front blanc entouré de la chevelure d'argent, bien que, quand il n'y avait pas d'orchestre, il montât sur l'estrade du maître de chapelle : là il battait la mesure, tenant à la main un rouleau de papier dont il frappait avec force le rebord de la tribune, surtout quand le mouvement changeait, quand il fallait presser, quand une partie devait attaquer. A sa gauche se tenait Zen, première basse, qui même dans les *forte* faisait dominer ses notes longues, profondes, vibrantes comme celles de l'orgue, tandis que la grande bouche s'ouvrait comme une caverne sous le nez imposant.

Parmi toutes ces figures de vieillards ou d'hommes sur le retour, la physionomie jeune et agréable d'un ténor attirait tout d'abord le regard. On l'avait surnommé Mirate, d'après un grand et gros ténor à la voix puissante qui faisait alors fureur au théâtre *della Fenice*. Il était très fier de son épaisse moustache noire et de sa barbiche en pointe, qui prouvaient qu'il n'était pas sous la dépendance des chanoines. Il ne portait pas le surplis, ne suivait pas les processions et ne chantait pas aux offices ordinaires. Déjà il était recherché par les curés des autres paroisses, qui se le disputaient pour les messes solennelles; déjà il avait parlé en secret à plus d'un agent théâtral, impatient qu'il était d'aborder la scène, qui semblait lui promettre la gloire et la fortune. Mais ces négociations devaient être conduites dans le plus grand secret, parce qu'il s'était engagé vis-à-vis d'un certain usurier à lui abandonner la moitié de ce qu'il gagnerait jusqu'à payement intégral de neuf mille francs, pour une somme de trois mille avancée au cours des deux années où il avait étudié le chant sous la di-

rection de Zen, aidé des conseils de Chisiola. Il n'avait pas payé un sou à ses maîtres, mais il s'agissait de vivre et sans s'imposer trop de privations. Aujourd'hui l'usurier ne se souciait pas de le laisser s'éloigner de Venise, de peur de ne pouvoir plus rien tirer de lui.

Fils d'un gondolier, il avait conduit longtemps un bateau de promenade. Il chantait naturellement, guidé par l'oreille, faisant l'admiration des étrangers, et surtout des Anglais, qu'il menait en gondole. Célèbre parmi ses compagnons bateliers, il obtenait de vrais triomphes dans une société de chanteurs, presque tous comme lui sans instruction musicale, qui allaient le soir, par le Grand canal, dans une barque ornée de ballons aux multiples couleurs, chanter des chœurs sous les fenêtres des principaux hôtels.

Au nombre des admirateurs du jeune gondolier se trouvait le soprano de la maîtrise de Saint-Marc. Ce dernier n'avait rien de commun avec les soprani de la chapelle Sixtine et de quelques drames de Metastase : maladif, rachitique, hâve, il avait réussi à faire souche de six fils cacochymes et laids à faire peur, le frappant portrait de leur père, qui pour eux aurait fait de la fausse monnaie, si besoin avait été.

Et peu s'en fallut qu'il n'en arrivât là, car il faisait tout ce qu'on peut imaginer. Il était entré dans les chœurs comme basse profonde; mais plus tard, la voix se perdant, il s'était mis à chanter en fausset quand on avait besoin d'un contralto ou d'un soprano, et à l'entendre on eût vraiment dit une femme. Mais le salaire était mince, et les marmots, bien qu'à demi estropiés, avaient un appétit de loup. Il se lança dans le commerce d'antiquailles. Il acheta des porcelaines ébréchées, des meubles vermoulus, des étoffes défraîchies, des ivoires délabrés, toute sorte de ferrailles rongées par la rouille. La boutique de bric-à-brac s'éleva peu à peu à la dignité de magasin d'antiquités. Ayant pu épargner un peu d'argent il se mit à prêter sans risque à des employés de l'État ou à des particuliers contre de vieux objets qui souvent lui restaient pour le dixième de leur valeur. Enfin il risqua l'affaire avec Mirate.

Ici, le soprano, d'ordinaire si prudent, avait manqué de flair. Le jeune garçon devait continuer le métier de gondolier; mais, comme il ne pouvait manœuvrer la rame toute la journée, le soprano s'engageait à lui avancer tant par jour pendant un an et demi ou deux ans, pour lui permettre d'étudier le chant et la musique. Le ténor s'engageait d'autre part à rembourser une somme triple de celle qui lui avait été avancée, et cela sur ses premiers gains. Le tout par un contrat en bonne forme. Le goût de l'époque était aux cérémonies brillantes et dispendieuses à l'église : la voix du ténor était superbe, et deux ans devaient suffire à éteindre la dette.

Pendant les premiers temps les choses marchèrent assez bien. C'était la belle saison : Mirate ramait le soir, étudiait toute la journée; le soprano copiait de ses propres mains la musique nécessaire au ténor.

Mais bientôt la rame commença à lui peser; il prétendit que le travail manuel fatiguait la poitrine, que la respiration devenait trop fréquente et l'haleine trop courte. Son maître Zen lui donnait raison : la gondole fut laissée et l'avance ne suffit plus. Le père et la mère du futur grand homme, pour lui venir en aide, travaillèrent doublement, le premier à la gondole, se chargeant souvent du service de ses compagnons, la seconde à la cuve, devant laquelle elle passait souvent une partie de la nuit. La lessive du linge de monsieur son fils se faisait à part, avec un soin tout particulier, car de jour en jour le jeune prince devenait plus difficile et plus acariâtre. Il suffisait d'une manchette jaunie par le fer, d'un faux-col mal empesé pour qu'il se mît à jurer et jetât par terre aux pieds de la maman une demi-douzaine de chemises. La pauvre femme les ramassait, les yeux gros de larmes et le sourire aux lèvres, et retournait à son travail. La petite chambre qu'il occupait à côté de celle des parents ne suffisait plus à l'ampleur de sa voix et à la dignité de sa personne. Il répétait sans cesse que pour se rendre à Saint-Marc ou chez le maître c'était tout un voyage. Il loua donc une bonne chambre au centre de la ville, mangea au restaurant, alla trois fois la semaine chez le barbier, fit de nouvelles connaissances, fréquenta des femmes galantes et commença à avoir honte de ses parents, qu'il n'alla plus voir que de loin en loin pour leur arracher leurs derniers sous.

Mais la véritable vache à lait était le pauvre soprano, qui, après avoir avancé plusieurs centaines de francs, se sentait lié à son débiteur plus étroitement que celui-ci ne se sentait lié à son usurier. Déjà Mirate ne daignait plus aller chez lui ni employer telle ou telle défaite pour expliquer un nouvel emprunt : il lui faisait dire de venir, et sans retard. D'ordinaire l'entrevue avait lieu vers dix heures du matin, quand le ténor était encore au lit.

— Il me faut de l'argent!

— Je n'en ai pas.

— Isaac fils d'Abraham, il me faut deux cents francs pour payer un billet que j'ai fait au barbier, qui, ayant moins d'esprit que toi, me mettra en prison sans scrupule.

— Il ne le fera pas! Il devrait payer ton entretien.

— Il le fera, c'est un homme de parole. Et puis il veut, par une exécution énergique, effrayer quelques clients récalcitrants à qui il a fait crédit à cent pour cent.

— Il ne le fera pas! te dis-je. Mais enfin si cet im-

prudent usurier te met à l'ombre, que m'importe à moi ?

— Que t'importe, bon petit cœur de soprano ? La dernière lueur de pitié est donc éteinte dans ton âme ? Veux-tu que je te chante un air en *mi mineur* pour la rallumer ? Pourtant, songes-y, l'humidité de la prison, le manque d'exercice, l'inaction rouillant le gosier (car on ne me permettra pas de faire des vocalises du matin au soir), les insectes, la mauvaise nourriture et par-dessus tout le découragement... au bout d'une semaine je serai joli garçon !...

Le ténor déclamait tout cela d'un ton tragique tout en passant sa chemise et en mettant ses chaussettes.

— Au contraire, répliquait l'autre avec un sourire qui sur cette face patibulaire devenait une affreuse grimace, au contraire : la continence forcée te ferait grand bien. Tu sortirais de prison comme un serin de sa cage, plus replet et plus beau chanteur.

— Jacob fils d'Isaac, je ne goûte pas fort les plaisanteries, surtout quand elles sortent d'une aussi vilaine bouche que la tienne. Je suis bon enfant, mais ma patience a des limites. En somme, qui m'a mis dans l'obligation de demander de l'argent au *factotum de la ville?* Toi, qui n'as pas voulu m'en donner. Ne m'en fallait-il pas pour acheter de la musique, des pastilles pectorales, etc., etc.? Pour le reste, je dépense peu. Je suis souvent invité à dîner, et je paie mon écot en chantant un morceau; les femmes me rapportent plutôt qu'elles ne me coûtent; enfin le tailleur a confiance dans mes prochains triomphes comme toi-même, mon noble et généreux protecteur ! Que reste-t-il? Le loyer de la chambre, une misère !

Il parlait en s'interrompant fréquemment, mettant à sa toilette des soins de petite-maîtresse. L'antiquaire le suivait des yeux, et des sentiments contraires luttaient en lui. Enfin il disait :

— Eh bien ! je ferai encore ce sacrifice : tu auras les deux cents francs.

— En plus de ce que tu me donnes tous les mois, s'entend !

— En plus, oui; mais, je t'en supplie, plus de folles dépenses si tu ne veux pas avoir sur la conscience la ruine d'un père de six enfants ! A propos, hier j'ai pensé à toi.

— J'en suis charmé. Tu veux dire que tu as pensé à l'affaire d'or conclue avec moi ?

— Non, non, à toi-même. J'ai songé à te marier.

— Tout de suite ?

— Me prends-tu pour un fou ? Dans un an ou davantage quand tu seras un artiste fait et auras une position sérieuse. En attendant on peut toujours jeter l'hameçon.

— L'idée n'est pas mauvaise : un homme amoureux mange moins, vagabonde moins, dépense moins. Et puis la dot,... car il doit y avoir une dot?

— Assurément.

— La dot servirait à rembourser tes avances libérales à trois cents du cent (le perruquier est encore bien novice !) et t'éviterait l'ennui d'attendre plusieurs années.

— Tu es un ingrat !

— Et le nom de la belle ?

— Tu ne le sauras pas.

— Dis-le-moi, mon bon, mon adorable Jacob !

Il lui apprit enfin qu'il s'agissait de la petite nièce du maëstro Chisiola. Son père lui avait laissé un petit capital que le bonhomme avait fait fructifier, auquel il avait ajouté du sien, de sorte qu'il pouvait s'élever aujourd'hui à une trentaine de mille francs; sans compter que le vieux, quoique encore vert, ne pouvait tarder à lui laisser ses propres deniers. Le ténor répondit qu'il n'avait jamais regardé fort attentivement cette fillette, bien qu'il l'eût vue souvent à l'église, dans la rue et chez le maître. Il s'était attendu à quelque chose de mieux. Enfin, comme il s'agissait d'une affaire encore lointaine, il ne disait ni oui ni non : il réfléchirait...

Un an plus tard, Mirate entra dans la maîtrise de Saint-Marc comme suppléant du vieux ténor, et une semaine suffit au soprano pour persuader à Zen de demander à Chisiola la main de sa petite-nièce. On a vu comment le vieillard répondit par un refus si énergique que Zen n'osa plus insister. Ce refus toucha vivement l'usurier, qui voyait par là ses intérêts fort compromis, mais il blessa l'amour-propre du chanteur et le piqua au jeu. Pour la première fois Mirate regarda avec curiosité la modeste fillette, et se jura à part lui que bientôt le vieux se repentirait de l'avoir éconduit si cavalièrement.

III

Quand Nene apprit la demande et le refus, elle en rit comme de choses bizarres qui ne la regardaient nullement. Elle admirait la voix du jeune homme, qu'elle entendait depuis quelques jours à l'église après l'avoir entendue à la maison, mais d'une pièce voisine de la salle d'étude, car le grand-père ne désirait pas qu'elle parût aux leçons. Un jour qu'on parlait de Mirate et qu'on disait beaucoup de mal de lui, elle avait fait observer qu'il serait fort extraordinaire qu'un gondolier devînt d'un jour à l'autre un homme vraiment distingué : elle se rappelait aussi ses yeux noirs et insolents qui faisaient baisser les siens avec un sentiment de crainte étrange.

Du reste l'enfant n'avait jamais songé au mariage. Elle avait toujours vécu entre le grand-père et une bonne vieille femme qui avait servi sa mère. Depuis l'âge de quatre ans elle divisait sa journée entre

l'étude du chant et le soin de ses fleurs dans le petit jardin clos de hautes murailles dans l'une desquelles s'ouvrait le passage voûté vers l'embarcadère du canal. Elle consacrait un peu de temps à la cuisine pour préparer de ses propres mains les petits plats qu'aimait le grand-père. Elle ne sortait qu'avec lui, lisait peu, cousait moins encore, brodait, faisait de la dentelle et était satisfaite d'elle-même et de la vie.

Pendant les repos, le ténor, du haut de la tribune, plongeait dans l'église jusqu'à l'autel de Saint-Clément des regards incendiaires qui, rencontrant ceux de Nene, la faisaient devenir pourpre. Ses cheveux, d'un blond tirant sur le roux et naturellement ondulés, encadraient un front un peu bas, des joues rebondies et laissaient voir les oreilles délicates auxquelles pendaient deux petites perles. Lorsque le ténor chantait, les yeux levés vers la coupole dorée peuplée de saints byzantins, alors les lèvres de l'enfant s'entr'ouvraient, laissant voir ses petites dents blanches toutes égales; un léger frémissement parcourait ses membres, et ses yeux bleus s'allumaient d'une flamme plus vive et plus passionnée. La fillette se transformait: souvent elle était inquiète parfois même impatiente; elle semblait avoir grandi tout à coup.

Nene était arrivée à l'âge de dix-huit ans sans avoir jamais jeté un regard dans son âme, sans s'être jamais adressée directement à sa conscience, car les pratiques religieuses, les prières, la confession étaient choses saintes, mais pour elle tout extérieures et faisaient partie de rites acceptés sans examen, comme réglés par Dieu lui-même. La foi était au-dessus de toute discussion, la morale était un code de préceptes et de formules et la réflexion devenait inutile. Même devant la table sainte ou la grille du confessionnal, agenouillée aux pieds du crucifix dans sa chambrette de jeune fille, elle ne ressentait pas une vive émotion; jamais une contemplation mystique ou une méditation profonde ne l'avaient troublée. De son côté le grand-père, qui ne comptait dans sa longue existence ni une mauvaise action ni même une mauvaise pensée, n'avait jamais parlé à sa petite-fille des devoirs et de la dignité de la femme. Il aurait cru manquer au respect dû à la virginité en la prémunissant, par la voie des conseils ou des livres, contre les tentations de la volupté, la méchanceté et l'hypocrisie des hommes, les erreurs fatales de la passion et la mortelle torpeur de la conscience. Lui-même ne s'était point égaré, mais il avait pour ainsi dire l'instinct de la vertu.

La première fois que Nene consulta son cœur elle y trouva profondément gravée l'image d'un homme; et cette image ne lui parlait pas de chaste union et de sainte maternité mais d'ardeurs charnelles encore vagues et déjà irrésistibles. L'enfant assise sous la tonnelle du jardin toute couverte de lierre et de vigne sauvage se laissait aller à des rêves de désirs inconnus jusque-là et répétait, étonnée elle-même des paroles qui s'échappaient de ses lèvres: « Et pourtant, si grand-père avait répondu oui, je n'aurais pas voulu l'épouser! »

Un matin de bonne heure, elle se promenait dans le jardin, quand des coups furieux ébranlèrent soudain la porte. Elle alla ouvrir. C'était maître Zen qui, rouge et haletant, sans même saluer la jeune fille, s'en fut droit au cabinet de travail de Chisiola et, essuyant avec un mouchoir à fleurs violettes la sueur qui perlait sur son front, s'écria:

— Maître, je suis désespéré!

Le vieillard le regarda, souriant avec bonhomie, comme il aurait fait en présence de l'explosion de désespoir d'un enfant et dit:

— Il s'agit du « setticlavio »?

L'autre reprit:

— Je suis perdu, maître, je suis ruiné si vous ne venez à mon secours!

Le vieillard alors devint sérieux:

— En quoi puis-je t'aider? Tu sais que je t'ai toujours voulu du bien comme à un de mes plus anciens élèves...

Zen était tombé assis près de la table sur laquelle se trouvait une carafe d'eau, et en avait déjà avalé deux grands verres.

— Voici... Mais il faut d'abord me promettre de ne pas dire non.

— Promettre ainsi les yeux fermés, je ne puis. J'ai grande confiance en ton cœur, mais je me méfie de ta tête. Dieu sait dans quelle passe tu t'es engagé!

— La faute n'en est ni à moi ni à personne, je le jure. Le diable s'en est mêlé!

— Eh bien?

— Eh bien! vous savez... ou vous ne savez pas, car il y a quelque temps que je ne vous ai vu et vous ne lisez pas les journaux... J'avais promis publiquement, solennellement, de donner ce soir, avec mes élèves, pour les actionnaires de mon école de setticlavio et de chant, un concert auquel j'invitais la presse.

— Un concert! Tu fais donc des infidélités à ton vieil accompagnateur, ou bien as-tu appris à te tirer d'affaire sur le clavier?

— Vous raillez, maître! Avec des pattes d'écrevisse comme celles-ci! Mais je savais trop bien que vous n'auriez pas approuvé l'entreprise, que vous auriez même essayé de m'en dissuader. Je ne voulais pas vous manquer de respect en restant sourd à vos conseils. Je me suis adressé à notre organiste de Saint-Marc qui, pour un jeton de vingt francs payé d'avance, a volontiers consenti. Nous avions répété, tout marchait à souhait...

— Et au dernier moment l'organiste est tombé malade et tu viens me demander de le remplacer?

— Non, non, maître. Vous ne sortez pas le soir, et je ne voudrais pas vous proposer quelque chose qui pourrait vous nuire, quand je devrais me jeter à l'eau avec une pierre au cou. Du reste, l'organiste se porte à merveille.

— Alors je ne vois pas...

— Pis qu'un accident arrivé à l'organiste, mille fois pis : Carlottina Bianchi a pris froid; vous la connaissez, c'est mon élève admirable entre toutes, mon espérance, mon étoile; elle lit la musique d'après le setticlavio comme un prêtre son bréviaire. Hier, à la répétition générale, elle se sentait mal à l'aise. Ce matin, avant de venir ici, j'ai été la voir : je l'ai trouvée au lit avec la fièvre, une toux qui lui déchirait la poitrine, un cataplasme sur les côtes et la voix réduite à un souffle. Le médecin dit que, s'il ne se produit pas de complications, elle pourra chanter dans quinze jours ou trois semaines. En attendant je suis perdu! Sans la Carlottina, quatre morceaux, les plus brillants, s'en vont en fumée; puis Mirate, qui m'a été fidèle jusqu'ici, jure qu'il n'ouvrira pas la bouche s'il ne peut chanter le trio de *Lucrezia* et le duo d'*Elisire d'amore*. Remettre le concert, impossible! Les journaux, excités par les autres maîtres qui voient de mauvais œil mon école gratuite, me sont tous contraires. Demain il serait déjà trop tard. Les actionnaires...

— Il te plaît de les appeler ainsi. Tu veux dire ceux qui contribuent de leurs deniers au maintien de l'école. Combien sont-ils à présent ?

— Quatre-vingt-six qui se sont engagés à verser six francs par an. Mais sur ce nombre devinez, maître, combien ont déjà payé ? Seize! et Dieu sait après quelles sollicitations ! Quand on pense que s'ils avaient la patience d'attendre que les élèves fussent devenus des chanteurs les actions rapporteraient cent pour cent, au bas mot! Au lieu de cela ils me redemandent leur argent avec des sarcasmes ou des injures. Toutefois un concert avec mes sept élèves suffirait pour mettre en lumière la vérité, pour fermer la bouche aux journalistes, pour confondre les autres maîtres de chant, pour attirer de nouveaux actionnaires...

— S'il te permettait seulement de payer tes dettes! interrompit Chisiola avec un sourire de tristesse.

— Des dettes, j'en ai quelques-unes, maître ; mais à dire vrai je n'y songe guère. Du moment que je peux payer les deux chambres où je donne les cours et la location du piano et de la musique, il m'est indifférent de ne manger qu'une fois par jour. C'est mon régime depuis deux mois : un morceau de poisson, une assiettée de polenta et un verre de vin.

— Mon pauvre ami, victime du « setticlavio » ! Mais enfin dis-moi comment je puis te venir en aide.

Zen, mis au pied du mur, hésita un instant, puis répondit, parlant très vite :

— En permettant à Mlle Nene de chanter ce soir à la place de Carlotta.

Le visage du vieillard se rembrunit. Il regarda Zen silencieusement, comme si des idées, des craintes nouvelles lui bouleversaient l'esprit. Déjà pendant les quinze jours qui venaient de s'écouler il avait remarqué chez la jeune fille un changement inquiétant. Il s'était imaginé que rien ne troublerait jamais la paix sereine de la maison et du petit jardin ; parvenu au soir de la vie, détaché des aspirations mondaines, il espérait que le cœur de l'enfant serait aussi paisible que le sien puisque jusqu'à ce jour elle avait ignoré les joies troublantes de la vie. La route de la vanité et des succès ne mènerait-elle pas à un abîme où se perdraient l'existence solitaire et heureuse de la petite et la sienne propre ? Il fit un effort pour chasser ces tristes pensées, ouvrit la porte, et cria : « Nene ! »

La jeune fille accourut, et le vieillard commença d'une voix tremblante, s'interrompant souvent pour reprendre haleine :

— Ma chérie... voici l'ami Zen qui réclame de toi une faveur... une chose qui répugne certainement à ta nature délicate et timide. Il demande que tu chantes ce soir avec ses élèves, au nombre desquels est celui qu'on nomme Mirate, pour remplacer Carlottina Bianchi, tombée malade au dernier moment...

— Mademoiselle Nene, dites oui, interrompit Zen : ma vie est entre vos mains !

— Je chanterai, répondit l'enfant calme et assurée, sans même regarder Zen qui trépignait de joie et lui embrassait les mains.

Tout à coup la basse relevant la tête se tourna vers le vieillard :

— Maître, j'oubliais que le ténor m'avait chargé de vous faire une communication importante : la demande en mariage est le fait du soprano notre collègue, de cet infâme usurier indigne d'appartenir à l'honorable corps des chanteurs de Saint-Marc. Cette union aurait, paraît-il, servi ses intérêts. Mais Mirate est amoureux fou d'une autre jeune personne ; il ne m'a pas dit de qui.

La nouvelle produisit chez le vieillard quelque soulagement ; l'enfant l'accueillit avec une belle incrédulité. Elle passa derrière le grand-père, mit un baiser sur ses cheveux blancs et murmura :

— Je vois que ma résolution te fait de la peine : pardonne-moi ! Tout le mal que tu t'es donné pour m'apprendre à chanter serait vain si toute ma vie je devais me borner à gazouiller dans le jardin avec les petits oiseaux. Tu verras, grand-papa chéri, que je te ferai beaucoup d'honneur !

Nene connaissait les morceaux qu'elle devait

chanter au concert. Il suffit d'une répétition sommaire chez Chisiola, qui, malgré la répugnance que l'affaire lui avait d'abord inspirée, ne put se défendre d'un certain plaisir à entendre la jeune cantatrice. Après un air de Cimarosa, bourré de vocalises et de trilles, il se laissa aller à son enthousiasme et s'écria : *Brava !* Quant à Zen, ses transports tenaient du délire.

Le concert eut lieu dans une salle mise à la disposition du maître de « setticlavio » par l'entremise du fameux soprano, dont tout le monde disait du mal, mais aux services duquel chacun avait recours parce qu'il avait du flair et de l'entregent. Longue et étroite, cette salle ressemblait à un vaste corridor mal éclairé par quelques lampes à l'huile suspendues non loin du plafond assez bas, où elles avaient dessiné de grands cercles noirs. A huit heures elle était déjà pleine d'un public très mélangé : employés, boutiquiers avec leur femme et leurs filles, jeunes élégants amis de Mirate avec des demoiselles fort décolletées, quelques prêtres avec leur sœur, vieille fille en toilette sombre ; il y avait peut-être même là quelques-uns des fameux actionnaires, du groupe des seize qui continuaient à payer leur cotisation. Les journalistes et les professeurs de chant se tenaient debout, au fond, échangeant des poignées de main, se parlant à l'oreille, riant, s'indiquant mutuellement les plus jolies filles.

Nene était vraiment ravissante. Les cheveux roux abondants, ramenés sur le sommet de la tête et ornés de fleurs blanches, le rose délicat des joues, la pourpre des lèvres et l'azur des yeux ; le cou blanc et flexible, la taille petite mais bien proportionnée, et par-dessus tout cet air de fermeté tranquille, nouveau chez elle, tout contribuait à lui prêter un charme étrange et fascinateur.

Le grand-papa, qui avait à toute force voulu assister à la séance, s'était assis dans la pièce réservée aux chanteurs près de la porte, et dévorait des yeux la petite. Puis quand elle eut fini de chanter, quand éclatèrent les applaudissements frénétiques, quand le public enthousiasmé cria : *Bis !* les larmes coulèrent lentement sur les joues du vieillard. Et quand il put serrer dans ses bras sa petite-fille il répétait à travers ses sanglots :

— Nene, ma chérie, ma Nene, que je suis content de toi !

Le concert terminé, quand le public fut sorti, Mirate, à un détour obscur de l'escalier, entoura de son bras gauche la taille de la jeune fille ; et, de la main droite lui tenant le menton, il imprima un vigoureux baiser sur les lèvres, qui restèrent entr'ouvertes et souriantes...

(*A suivre.*) BOÏTO.

(Traduit de l'italien par G. ART.)

DE L'ÉCOLE AU RÉGIMENT

Enquête sur l'éducation des adultes [1].

Notre premier article sur l'éducation des adultes, et la publication des lettres de MM. René Goblet, Max Leclerc et Édouard Petit, ont soulevé parmi nos lecteurs et dans l'opinion publique un vif mouvement d'intérêt, qui nous est témoigné chaque jour par les lettres que nous recevons de tous côtés. Nous continuons aujourd'hui de publier les réponses à l'enquête que nous avons commencée, et nous donnons les lettres de M. Guérin-Catelain, président de la *Société nationale des Conférences populaires* ; de M. Charles Wagner, l'auteur de *Jeunesse* et de la *Vie simple* ; de Mlle Mathilde Salomon, directrice du collège Sévigné et membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, et de M. Georges Renard, directeur de la *Revue socialiste* et professeur à l'Université de Lausanne.

H. B.

Lettre de M. Guérin-Catelain.

Sans autre préambule, je réponds à chacune de vos questions par les termes mêmes de mon rapport au Congrès du Havre.

Les enfants du peuple quittent l'école primaire à un âge où leur intelligence n'a pas encore assez de maturité pour recevoir l'enseignement nécessaire à l'homme, au citoyen. Il faut donc continuer l'école par une sorte d'enseignement populaire supérieur. Il faut pour ces jeunes esprits ouvrir largement le riche écrin des faits historiques et scientifiques, et de ces faits il faut faire jaillir pour eux l'idée synthétique, philosophique, morale. Cet enseignement doit être donné par les cours d'adultes et les conférences populaires. Les cours et conférences doivent avoir une périodicité régulière autant que possible, mais variant suivant les régions et les saisons.

A mon sens, l'enseignement doit être encyclopédique : il faut que chaque citoyen sache ce qu'est l'univers qu'il a sous les yeux, ce qu'est la terre sur laquelle il marche, ce qu'est l'humanité à laquelle il appartient. L'enseignement populaire supérieur ne se traînera donc pas dans les détails : il parcourra hardiment les grandes lignes des sciences, il en fera la synthèse, il en extraira la philosophie.

Comment obtenir un tel enseignement d'un instituteur, ou même d'un homme quelconque, si savant soit-il ? Où est le cerveau assez puissamment organisé pour réaliser un cours aussi vaste, aussi complet et à la fois aussi simple, aussi élémentaire ? Ce qu'un seul ne pourrait faire, plusieurs peuvent le faire. Un

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 août.

instituteur ne pourrait pas préparer une telle série de leçons : il faut lui envoyer ces leçons toutes faites. Élargissant le système de la *Société nationale des Conférences populaires*, il faut créer de toutes pièces une Encyclopédie populaire.

Voici le plan général d'une telle œuvre :

Histoire des choses (l'infini, l'espace, le temps, les astres, la formation des mondes, l'évolution de la terre) ;

Histoire des êtres (les origines physiques de la vie, la cellule, formation des organismes, évolution des espèces) ;

Histoire des sociétés (les origines du droit, les civilisations anciennes, les grandes évolutions intellectuelles, la Révolution française) ;

Droit usuel, morale sociale.

Cette Encyclopédie populaire devrait comprendre environ vingt volumes de trois cents pages. Chacun des volumes contiendrait une dizaine de chapitres, et chaque chapitre fournirait la substance d'une conférence.

Des lectures de prose ou de poésie feront l'éducation du cœur après l'instruction de l'esprit.

L'État ne peut pas se désintéresser de l'éducation et de l'instruction nationale : il doit donc prendre la direction du grand mouvement qui se manifeste en ce moment. Que l'État nomme une grande commission chargée d'élaborer le plan d'une Encyclopédie populaire, et de désigner les hommes qui écriront chacun des volumes ou même chacun des chapitres.

Que l'État fasse imprimer l'ouvrage par l'Imprimerie nationale, et qu'il en fournisse un exemplaire à chaque commune, soit gratuitement, soit autrement.

Que les instituteurs soient rétribués par les communes, par les départements et par l'État aussitôt que les finances le permettront.

Que les sociétés d'initiative privée soient encouragées par des subventions et par l'appui moral de l'administration ; car elles sont comme les éclaireurs de cette grande armée de l'enseignement : elles peuvent, à leurs risques et périls, faire des essais, des tentatives, et qu'elles réussissent ou qu'elles échouent, elles auront rendu service, parce qu'elles auront montré quel chemin on peut suivre, de quel écueil il faut se garer.

Les patronages scolaires me paraissent un peu prématurés pour les communes rurales : dans les villes ils donnent d'excellents résultats.

Je ne crois pas très nécessaire d'établir de sanction morale dans ces questions : je veux espérer qu'elles ne seront pas nécessaires. L'instruction est assez belle pour être aimée pour elle-même, et il y aurait peut-être inconvénient pour l'avenir à établir chez nous l'usage d'une sorte de mandarinat.

Voici donc, Monsieur, ce que je pense des diverses questions sur lesquelles vous avez bien voulu me consulter. Ai-je été trop long? Je n'en sais rien, mais je sais qu'il y a encore beaucoup de choses à dire, et je regrette de n'avoir ni le temps ni la place nécessaires.

GUÉRIN-CATELAIN.

Lettre de M. Charles Wagner.

Je suis bien aise de vous exprimer les quelques idées que j'ai sur le système d'éducation et d'instruction nationales pour les adolescents entre l'école et le régiment.

Au premier paragraphe de votre questionnaire je réponds *oui* avec l'entrain d'un homme auquel on demanderait s'il est urgent d'arroser les jardins desséchés par les ardeurs du soleil. La période qui s'écoule entre la quatorzième et la vingtième année est une des plus décisives de la vie humaine. C'est à ce moment que l'homme s'éveille à l'initiative personnelle, au sentiment de sa responsabilité, qu'il choisit une carrière et subit vers le bien ou le mal des attractions dominantes pour toujours. Or, il se trouve que la jeunesse populaire, pendant toute cette période, est à peu près sans guide. Tous ceux qui n'ont pas une vie de famille nourrie de traditions dépendent du hasard des rencontres et font leur éducation morale dans les conditions les plus défectueuses. Si la société actuelle avait, dans son ensemble, un idéal, des coutumes respectées, une empreinte morale puissante, elle encadrerait sans difficultés les nouvelles générations ; mais, par son caractère transitoire, notre temps est mal préparé à cette fonction pédagogique. Il n'y a plus d'esprit public, l'anarchie est dans les consciences, la jeunesse manque d'orientation. Il serait injuste et inutile d'accuser quelqu'un de cet état de choses, mais il est urgent de le reconnaître et il est possible d'y remédier. Pour cela il suffirait d'un groupe de citoyens convaincus et déterminés.

Le système d'éducation et d'instruction que réclame l'état actuel de notre jeunesse doit avoir un caractère civique. Mais, quelque nécessaire qu'il soit, il serait dangereux de le rendre obligatoire pour tous. Il est infiniment plus profitable d'agir avec énergie sur une élite de volontaires que de s'adresser à des masses plus ou moins passives. Faire par tout le pays un appel général à la jeunesse, unir en associations locales des jeunes gens qui répondent à cet appel et prendront un engagement d'assiduité, se mettre en contact avec eux au moyen d'un personnel de volontaires surtout recrutés sur place, tel me paraît le moyen le meilleur.

Ce serait une erreur de donner à l'éducation nou-

velle la forme d'un enseignement primaire supérieur ou d'un dressage professionnel. Le mal dont nous souffrons est beaucoup moins l'ignorance que le manque de caractère, de discipline et de sagesse pratique. Il faut reconstituer un esprit public. Pour cela l'essentiel est de faire connaître et aimer à la jeunesse adolescente le passé de la France et son rôle dans le monde, puis de la renseigner sur le fonctionnement d'une démocratie, les qualités qu'elle réclame de ses citoyens, les vices ou les utopies qui la mettent en péril. Une bonne, simple et forte morale sociale, illustrée d'exemples topiques, fondée sur le respect de la vie et sur la façon de la conduire pour qu'elle serve à la prospérité et à la santé nationales, voilà de quoi nous avons surtout besoin. Comme forme d'un pareil système d'éducation, on peut sans doute admettre des conférences ou des leçons, mais elles demandent à être soutenues par des *entretiens* où une large place est réservée au dialogue et même à la discussion. Il me paraît indispensable d'appeler les jeunes gens à une collaboration aussi rudimentaire que l'on voudra, mais qui supposera de leur part un effort et une réflexion personnelle. D'autre part, l'entretien établit entre celui qui enseigne et ceux qui écoutent un contact plus étroit que le monologue du haut d'une chaire ou d'une estrade.

Un point qui d'ordinaire est laissé dans l'ombre me paraît avoir une importance capitale. Notre jeunesse souffre de la banalité et de la qualité médiocre de ses distractions. Ses loisirs constituent pour elle un problème perpétuel dont elle improvise tant bien que mal la solution. Pour l'aider à se ressaisir, à devenir un élément de renaissance nationale, il convient de se préoccuper de ses plaisirs, de lui suggérer des idées, de lui offrir des occasions. Toute vie publique bien organisée implique des distractions, et ces distractions, par leur influence sur l'humeur, sur la joie de vivre, sur la sociabilité, sont une source de moralité et de puissance. Je me permets de soumettre cette réflexion à ceux qui veulent aller à la jeunesse. Ils trouveront d'autant plus sûrement le chemin de son cœur qu'ils ne lui apparaîtront pas comme des moralistes pédants et ternes.

La part de l'État dans une pareille œuvre me paraît consister à éveiller et à encourager l'initiative personnelle sans rien réglementer. Pour donner au mouvement d'éducation nationale l'ampleur, la maturité, l'unité qui lui conviennent, pas de distribution de prix ! C'est pour la patrie qu'on enseignera et c'est pour elle qu'on s'instruira.

Voilà quelques idées sur ce grand sujet, bien digne de concentrer l'attention de tout ce que cette vieille terre de France compte d'hommes soucieux de son avenir.

CHARLES WAGNER.

Lettre de Mlle Mathilde Salomon.

Petites-Dalles, 22 août.

C'est ici, que votre appel m'est venu trouver : j'y réponds sur un point qui m'intéresse tout particulièrement, laissant à de mieux informés les réponses aux autres questions intéressantes que vous posez.

Une des questions posées par la *Revue Bleue* me paraît mériter la plus sérieuse attention : c'est celle des patronages scolaires. Bien comprise, elle pourrait peut-être devenir le point de départ de tout un système d'éducation nationale, je dirais presque d'éducation mutuelle, les classes qui patronnent ayant à apprendre autre chose, mais non moins de choses que les classes patronnées.

Et d'abord cherchons un autre mot que celui de patronage : il est contraire à l'esprit de notre société française, et ce qu'il représente est encore insuffisant.

Protéger les enfants pauvres des écoles primaires, les suivre même quand ils ont quitté l'école, chercher à leur aplanir les difficultés de l'entrée dans la vie, leur donner la confiance et le courage qu'on puise dans la certitude d'une protection forte et assurée, tout cela est excellent. Il y a cependant encore mieux à faire : au lieu de patronages, je voudrais des associations, des unions avec des comités de direction, mais dont les membres actifs seraient des enfants âgés de 13 à 17 ans. Je pourrais citer tel collège de jeunes filles où se fonde en ce moment une de ces unions.

Le début en est fort modeste. On s'est proposé de réunir chaque jeudi un certain nombre de petites filles de familles pauvres du quartier pour leur faire passer quelques heures agréables en travaillant à l'aiguille avec elles. Trois élèves de cette école recevront, avec deux membres du comité, un petit nombre d'enfants ; des lectures amusantes remplaceront, dans les premiers temps surtout, la conversation, qui serait peut-être difficile entre enfants d'habitudes et d'éducation différentes ; on goûtera ensemble. L'été les réunions auront lieu dans quelque jardin, parfois à la campagne aux environs de Paris. De temps en temps elles seront remplacées par des visites aux musées, aux expositions.

Les membres de cette petite société apprendront à se connaître, à s'apprécier. Ce qui rend si douloureuse, si décevante la lutte contre le mal, c'est l'incurable méfiance des malheureux ; c'est elle qui leur inspire cette sourde et tenace résistance qui décourage et paralyse l'effort. Mais les enfants ne se défient pas les uns des autres : c'est par eux que l'on peut arriver aux parents. Les mères viendront bien de temps à autre amener ou chercher leurs enfants ; on causera, et peut-être à cœur ouvert, quand on leur

aura donné l'impression tout simplement que l'on veut leur sympathie pour pouvoir les aider. On pourra intervenir utilement dans les difficultés de la famille, soit par des conseils, soit par des secours directs discrètement offerts. Il y faudra des formes : on n'aura pas admis dans la société tous les enfants qui traînent dans les rues. Quelqu'un a dit que la morale est faite pour les bons, comme l'hygiène pour les bien portants; pour les malades, il faut des médecins, et pour les méchants les gendarmes et les tribunaux. Est-ce absolument vrai? Ce qui est certain c'est qu'une grande catégorie de malheureux n'est pas du domaine des enfants de nos écoles : pour montrer à ces enfants tout ce que la charité a d'efficace, il faut offrir à leurs efforts un but prochain et visible. Tel qu'il est, ce but est assez beau.

Cette association n'a point l'ambition de devenir une grande société; on aimerait seulement voir beaucoup de collèges et de lycées établir des associations analogues qui s'organiseraient selon les besoins de ceux à qui l'on désire être utile. A Paris, où les cours gratuits de tout genre abondent, il ne paraît pas bien nécessaire d'en créer de nouveaux, mais plutôt d'en faciliter la fréquentation. En province, des cours peuvent facilement se joindre à ces associations. Mais leur objet principal doit rester le même : la pénétration réciproque plus intime des différentes classes de la société. Quand elles arriveront à se comprendre, elles ne se sentiront plus si différentes les unes des autres, et le troisième mot de notre devise nationale aura un sens moins ironique.

Permettez-moi de garder un silence prudent sur la part qu'il appartient à l'État de prendre dans l'organisation des cours publics et gratuits établis ou à établir. En d'autres pays, ces sortes d'entreprises sont toujours le fait des particuliers. Le *Temps* vient de publier une série fort intéressante d'articles sur l'éducation populaire en Angleterre, où depuis quelques années d'admirables efforts ont, dit-on, produit d'admirables résultats. Mais nous sommes en France où depuis des siècles s'est enracinée l'habitude — fort regrettable — de tout attendre de l'État. Lequel vaut le mieux : enraciner davantage encore cette habitude en l'appliquant à ce qui demanderait le plus d'ardente personnalité, c'est-à-dire la diffusion des idées et des sentiments qui peuvent servir à rapprocher les hommes? ou bien courir le risque de rester faibles et isolés en se privant de la force et du prestige de tout ce qui chez nous touche à l'État, mais faire peut-être œuvre plus féconde, plus vivante, en gardant l'indépendance avec l'initiative individuelle?

Je laisserai la réponse à ces questions à de plus savants et de plus autorisés que moi.

M. Salomon.

Lettre de M. Georges Renard.

Trinc, par Villefranche d'Albigeois (Tarn).

Je vous envoie ma réponse, en vous remerciant de m'avoir associé de loin à un Congrès que je ne pourrai suivre que du cœur.

1° Oui, il me semble urgent de ne pas abandonner l'enfant au sortir de l'école primaire, et je trouverais bon qu'on songeât aux filles aussi bien qu'aux garçons. Même en possession de leur certificat d'études, ils ont acquis le moyen de s'instruire, beaucoup plutôt qu'une instruction véritable. C'est la faute non des programmes, mais de l'âge où ils quittent l'école. En Suisse, par exemple dans le canton de Vaud, où pourtant l'instruction est obligatoire jusqu'à seize ans, on a cru nécessaire d'instituer des cours complémentaires, parce qu'on s'est aperçu que des recrues avaient oublié ce qu'elles étaient censées savoir quatre ans plus tôt. A plus forte raison, en France, où l'enfant du peuple est enlevé beaucoup trop jeune aux instituteurs et institutrices, est-il nécessaire de lui donner un supplément de savoir.

2° C'est au moyen de *cours du soir* que la réforme me semble le plus aisément réalisable. Je souhaiterais que ces cours fussent *publics*, afin qu'on pût toujours contrôler ce qui s'y enseigne.

Des *cours de vacances* pourraient aussi être organisés.

Je voudrais ensuite des *bibliothèques circulantes*. La liste des livres qu'elles contiendraient devrait être publiée, afin que chacun pût en vérifier la composition.

L'*instruction* donnée me paraît devoir être *pratique* et *professionnelle* plus que théorique.

J'y verrais volontiers un enseignement *moral*, qui serait surtout le développement du grand principe de solidarité. *Neutralité religieuse absolue.*

J'y donnerais une grande place à l'*instruction civique*. Un axiome menteur dit : *Nul n'est censé ignorer la loi.* Je voudrais que cette fiction devînt une vérité, que du moins les principes du droit civil, les droits et devoirs du citoyen, fussent connus de tout Français devenant soldat et électeur.

L'histoire, et avant tout l'*histoire moderne et contemporaine*, celle qu'on étudie le moins et qu'on a le plus grand besoin de connaître, figurerait au programme. L'histoire des *mœurs*, du *mobilier*, des *arts* pourrait être abordée.

Une importance particulière serait donnée à l'enseignement de la *langue maternelle*. Je ne craindrais pas des *notions d'histoire littéraire*, vivifiées par de nombreuses lectures qui seraient accompagnées des explications nécessaires. Je désirerais de plus des *exercices pratiques*, quelques-uns par écrit (lettres, rapports, récits), beaucoup de vive voix. Il y aurait

avantage à mettre à l'étude tel ou tel sujet, à le discuter contradictoirement : il est indispensable que le citoyen d'une démocratie sache parler.

On pourrait ajouter à l'étude du français, surtout dans les pays voisins de la frontière, l'étude d'une *langue vivante*.

Pour la science, il faudrait s'attacher aux grands résultats et à ce qui concerne les métiers les plus répandus. Je voudrais que l'enseignement se fît le plus possible par les yeux ; que, faute de mieux, on se servît beaucoup de projections lumineuses, de modèles en relief, etc.

A mon avis, il faudrait *se garder* (c'est une remarque générale) *d'un programme uniforme*. Les cours devraient s'accommoder aux besoins de chaque pays, au caractère de chaque région. Le commerce, l'industrie, la marine, l'agriculture prédomineraient ici ou là dans les matières enseignées. Les enfants des villes pourraient être menés le dimanche dans les musées, les grandes usines, les grands établissements de l'État, tels que l'Imprimerie nationale, la Monnaie, la Manufacture de Sèvres, etc. J'ajouterais pour eux, qui sont trop souvent privés de grand air et de mouvement, des *leçons de gymnastique*. Les enfants des campagnes seraient aussi à certains jours promenés dans les villes, où on aurait mille choses à leur montrer et à leur expliquer. Une excursion dans un port de mer, dans une exposition, dans un centre minier pourrait fournir d'excellentes leçons de choses.

3° Il est difficile de préciser la part de l'État dans cette organisation de l'enseignement populaire extra-scolaire. Je voudrais que son intervention fût discrète et libérale, qu'elle évitât surtout l'excès de réglementation. Il devrait, à mon sens, stimuler, encourager, aider, et voici par quels moyens : par des subsides aux maîtres, en particulier aux instituteurs et institutrices qui, déjà très chargés de besogne, ne peuvent pas prêter gratuitement leur concours ; par des envois de livres aux bibliothèques circulantes ; par des subventions pour les excursions utiles ; par des tarifs de faveur obtenus en cas pareil des Compagnies de chemins de fer, etc.

4° Les départements, les communes, les sociétés d'initiative privée partageraient les frais avec l'État, dans une mesure impossible à déterminer : car cette mesure varierait suivant les ressources de ces diverses collectivités. Les communes, en tout cas, pourraient fournir gratuitement les locaux nécessaires.

5° Comme sanctions sociales efficaces, je verrais des certificats, délivrés après examen, qui pourraient assurer certains avantages : par exemple des *bourses de voyage*, et aussi des *bourses* permettant de continuer l'instruction dans des établissements publics. Le plus efficace stimulant serait sans doute une *légère réduction du service militaire, une somme de jours de congé* promise à ceux qui feraient preuve en entrant au régiment de certaines connaissances. On accorde une réduction de deux ans aux soldats qui possèdent le diplôme de licencié. Ne pourrait-on décider que ceux qui auraient bien profité de ces cours supplémentaires seraient choisis de préférence à d'autres pour être renvoyés dans leurs foyers quand les nécessités du service le permettraient ?

Je vous demande pardon de la sécheresse de cette longue lettre, où je n'ai fait qu'indiquer des idées qui réclameraient un large développement, et il ne me reste plus qu'à souhaiter bon succès à l'œuvre démocratique que vous poursuivez.

GEORGES RENARD.

UN LIVRE SUR LACORDAIRE

M. d'Haussonville ne peut être que félicité d'avoir écrit un livre très diligent, très pénétrant et très affectueux sans fétichisme sur Lacordaire. Car ce grand nom commençait à glisser un peu dans les froides ténèbres de l'oubli. C'est le sort des orateurs, toute révérence sauve, comme celui des comédiens. Excepté ceux qui, en même temps qu'orateurs, ont été très grands écrivains, les orateurs pâlissent devant la postérité ; ils ne laissent qu'un nom auquel ne s'attache rien de précis et d'assuré. Ne les plaignons pas trop du reste. Désavantage, si l'on veut, à un certain point de vue ; à un autre, précieuse fortune. Le suffrage de la postérité c'est la vraie gloire ; mais aussi le contrôle de la postérité est terrible. Elle est merveilleuse pour effacer net une gloire d'écrivain. Il en est d'illustres, d'universellement acclamés, qu'elle a rayés d'un trait, et d'un trait qui fut injuste ; et de ce jugement il n'a pas été possible de revenir. Les vingt années qui suivent la mort d'un grand homme sont décisives pour lui. Elles le consacrent ou l'oblitèrent à jamais, sauf les réhabilitations, qui ne sont jamais très efficaces. Or ces vingt années de contrôle posthume, ni le comédien ni l'orateur ne les connaissent, Leur gloire n'est point palpable. Elle a quelque chose de légendaire. Ils laissent un nom qui se répète, qui flotte dans l'espace à travers les temps. Ils laissent des admirateurs qui répètent : « Ah ! si vous aviez entendu Talma ! Ah ! si vous aviez entendu Lacordaire ! » C'est leur monument à eux, monument idéal que l'on ne peut ni mesurer, ni peser, ni vérifier, ni ouvrir, ni voir. Il y a du divin dans leur gloire. Ils sont comme les héros de la célébrité. Les foules répètent : « Il y eut un homme qui faisait frémir jusqu'aux rochers et qui apaisait jusqu'aux monstres. Nos pères disaient : Ah ! si vous l'aviez entendu ! Il était très

grand. Ceux de maintenant le valent-ils bien? Non, sans doute. Si nous l'avions entendu! »

Et c'est à peu près l'impression que fait en nous le nom évoqué des grands orateurs disparus. Même de ceux dont les œuvres ont été imprimées. Car nous savons parfaitement que de l'orateur ce qui reste dans l'imprimé est si peu de chose! Ce qui est là, beau quelquefois encore, valait par le geste, la voix, le regard, la physionomie, par la personne même de l'orateur. Un discours ce n'est pas une brochure; un discours c'est un homme qui parle. Le discours imprimé c'est le cadavre de l'éloquence. Rappelez-vous la déception qu'a produite la publication des discours de Gambetta. C'est qu'en vérité ce n'étaient pas ses discours. Jamais la génération qui se lève ne connaîtra les discours de Gambetta, comme jamais la nôtre n'a connu les discours de Lacordaire. Faire revivre Lacordaire, sa personne même, beaucoup moins par des citations de ses discours que par des souvenirs précieusement recueillis de la bouche des contemporains, ce que l'on pouvait encore faire hier et ce qu'on ne pourra faire demain; par des fragments significatifs de sa correspondance, par tout ce qui peut encore le dresser en pied devant nous, c'était œuvre utile et opportune; c'est celle à laquelle M. d'Haussonville a mis ses soins, et il y a lieu de lui en avoir de la gratitude.

Ce ne sont pas les idées du Père Lacordaire qui peuvent nous intéresser beaucoup. Sachons dire franchement qu'il en avait peu. Il n'était ni un grand philosophe, ni un grand sociologue, ni même, quoique ici il faille faire quelque réserve, un grand moraliste. Mais, ce qui peut-être vaut mieux, ce qui peut-être est plus rare, c'était une grande âme. Et c'est l'histoire d'une âme que nous trouvons dans le livre si clair et si bien ordonné de M. d'Haussonville. Il était né passionné, énergique, courageux et tendre. « Ce qu'il faut vaincre en nous, disait-il, c'est surtout la peur. » Il l'avait vaincue de très bonne heure, et peut-être n'avait pas eu besoin de la vaincre. Non seulement il aimait à aller droit au but d'une marche assurée et inflexible, mais encore il aimait à inventer un but plus difficile à atteindre que ceux qui étaient naturellement proposés à son énergie. Il avait une certaine fougue naturelle qu'il portait dans ses relations avec le monde connu et aussi avec le monde invisible. Il eut une certaine outrance dans les passions saintes. Ami délicieux, il avait dans les rapports amicaux les expressions ardentes, inquiètes, tremblantes de passion nerveuse, que l'on ne trouve d'ordinaire que dans les tendresses d'un autre genre: « Tu sais si je t'aime, tu sais si j'ai honte de rien quand il s'agit de toi! Je baise la poussière de tes pieds; je ne veux pas d'autre sort que de te servir éternellement comme le plus vil esclave... Mon cœur se fond en te parlant; je sens que je t'aime jusqu'à mourir pour toi... Je te tiens sur ma poitrine, enivré d'amitié et du désir de ton salut, *et je t'ordonne de m'obéir.* » — Il est bien tout là. Passion exaltée, ivresse de tendresse pour « ce qu'il aime », comme dit La Fontaine dans son ravissant couplet sur l'amitié; mais aussi geste dominateur et impérieuse sommation d'avoir à penser sur les choses divines comme il pense lui-même. C'était une âme de feu, mais d'un feu céleste; une âme d'éclair et de foudre. Mais je crains de parler comme il avait un peu trop l'habitude de parler lui-même, sans avoir les mêmes hautes raisons professionnelles.

Passion, exaltation, courage et tendresse; cette âme de Lacordaire était à peu près l'âme de Lamennais. Oui, moins l'orgueil. Cet orageux, ce tempétueux était un humble. S'il savait si bien commander qu'on lui obéît, il en avait le droit; car il savait obéir lui-même. Il avait le sentiment hiérarchique. C'est un sentiment chez certaines âmes. C'est une forme de la piété filiale. Il en est qui voient la portion de l'humanité à laquelle ils appartiennent comme une association d'intérêts réciproques où il faut donner pour recevoir, où aucun intérêt ne doit être lésé, et où tous les intérêts doivent se trouver en équilibre. Il en est d'autres qui voient la société à laquelle ils appartiennent comme une famille, et qui trouvent une douceur, mêlée d'amertume quelquefois, savoureuse encore et savourée, à s'y conduire comme des enfants pieux. La religion qu'il avait embrassée a été cela pour Lacordaire. A la première invitation adressée à Lamennais Lacordaire et Montalembert par la Papauté d'avoir à abandonner leur propagande et leur programme, Montalembert hésita longtemps, Lamennais résista toujours, Lacordaire se soumit aussitôt. Il ne pouvait pas hésiter. L'orgueil du schismatique n'existait en lui à aucun degré. Qu'un autre pût avoir raison contre lui, chose si difficile à admettre pour la plupart des hommes, il l'admettait parfaitement; que celui qui avait l'autorité *dût* avoir raison, c'était pour lui tout naturel. Son tour d'imagination était catholique son âme l'était d'avantage; elle l'était absolument, ce qui est peut-être plus rare qu'on ne pense.

Ce qui le prouve fort bien, c'est la manière dont il est entré dans la religion catholique; car je disais plus haut « la religion qu'il avait embrassée » et je disais bien. Lacordaire était né catholique, mais il avait cessé de l'être. Il était devenu vers la vingtième année un jeune homme à la pure mode de 1822, sans croyances précises, très agité, très mélancolique, se flattant d'être blasé, « rassasié de tout sans avoir rien connu », plein « d'aspirations sans but » et demandant « aux nuages du soir, aux vents d'automne aux feuilles tombées, une impression qui le remplît

en le navrant ». Bref un René. Tous nos pères ont été comme cela de 1820 à 1830. Sur quoi ils sont devenus des personnages d'Émile Augier (il en est de très honorables). Lui réagit par la religion, ce qui est une tout autre voie. Il voulut agir pour cesser de se liquéfier en brumes, mais c'est sur son âme d'abord et sur celles des autres ensuite qu'il voulut agir. Il voulut *se donner un caractère*, et créer des caractères; et il crut que la discipline catholique en était le vrai moyen et le vrai instrument. C'est donc au fond de son âme, quand il se replia sur elle, qu'il trouva le catholicisme, Qu'il le retrouva, si l'on veut, car enfin il était né catholique, mais encore il avait cessé de l'être; et non pas, ce qui est important, dans l'orage des passions de jeunesse, mais dans une désaffection lente et insensible. Il le trouva donc, en vérité, dans son âme tendre, passionnée, audacieuse et en même temps qui avait besoin de respect et d'autorité.

Dès lors sa vie devait être droite et sans péripéties... Non point. Passionné comme il l'était, dès qu'il embrassa la religion catholique, il l'aima trop fougueusement, trop jalousement pour ne pas souffrir des conditions d'existence de l'Église, et pour ne pas vouloir les changer. Ou souveraine ou libre, voilà ce qu'il voulut que fût l'Église catholique, et il sentit fort bien que, liée à l'État et ne le dominant plus, elle n'était ni souveraine ni indépendante. C'est ainsi qu'il se rencontra avec Lamennais. Leur pensée fut absolument identique, leur mission absolument commune, jusqu'au moment où la Papauté les désavoua. L'*Avenir* était rédigé surtout par Lacordaire, pensé en commun par Lacordaire et Lamennais. L'Église libre, non payée, non « indemnisée », séparée de l'État pour être pleinement autonome, c'était bien leur rêve à tous deux.

C'est pour cela que Lamennais devint révolutionnaire et que Lacordaire devint dominicain. Il y a de ces bifurcations inattendues, dont les unes sont logiques néanmoins et dont les autres ne le sont pas. Celle-ci l'était parfaitement. Lamennais ayant refusé de se soumettre à l'autorité pontificale, devenu un isolé, ne pouvait manquer de donner dans les rébellions, les colères, les protestations enflammées d'un homme qui a connu *trop tard* les suggestions dangereuses de l'individualisme, pour qui l'individualisme est une crise inattendue, dont il reste tout désorienté et tout frémissant. Lacordaire, soumis, humble, obéissant sans un instant d'hésitation et sans une seule réserve mentale, abandonnait résolument, sinon sans regret, ses positions, la campagne entreprise, les alliances formées; mais il n'abandonnait pas son idée essentielle, laquelle, du reste, n'a jamais été condamnée par l'autorité souveraine catholique. Il n'abandonnait pas cette conviction que l'Église ne serait réellement une maîtresse d'âmes, ne formerait des caractères et ne dresserait des volontés que quand elle serait absolument libre, autonome, séparée de l'État, indépendante à tous égards.

Or cette Église indépendante, puisqu'il ne pouvait pas la faire, du moment qu'il vit qu'il ne pouvait pas la faire, il s'aperçut qu'elle existait. Elle existait dans le « clergé régulier », vivant de lui-même, soutenu par ses fidèles, absolument séparé de l'État. C'est ce qui décida Lacordaire à se faire moine. On a trop vu là, certainement, un désir de frapper les imaginations, un moyen de « faire effet », une manière de cabotinage. Reconnaissons, et M. d'Haussonville le reconnaît lui-même, que, sans qu'il le sût, sans qu'il s'en rendît compte le moins du monde, il y avait bien quelque chose de cela tout au fond. La robe blanche et le manteau noir faisant valoir la personne de l'orateur et ajoutant à l'ampleur du geste n'ont pas été pour rien dans le choix que Lacordaire fit de l'ordre des Frères prêcheurs. Mais il faut songer aussi, d'abord, que ce titre et cette mission de Frères prêcheurs devaient particulièrement séduire Lacordaire, ensuite que ce qu'il voulait surtout, pour frapper, non pas les imaginations, mais les esprits, pour attirer les attentions, qu'on saurait retenir ensuite par d'autres moyens, c'était introduire en France un ordre vraiment nouveau, inaccoutumé et vraiment un peu extraordinaire. Fonder une Église nouvelle c'était resté, nonobstant toutes choses, la pensée de derrière la tête de l'ancien compagnon de Lamennais, encore que, formulée avec cette crudité, la pensée lui en eût paru criminelle et abominable. Cette nouvelle Église, indépendante du pouvoir laïque et jusqu'à un certain point du pouvoir ecclésiastique lui-même, et par son extérieur même s'affirmant toute nouvelle aux yeux de la France, et se proposant de raviver la foi active par la parole, voilà ce que Lacordaire arrivait indirectement à établir, sans avoir aucunement à désobéir aux prescriptions de l'autorité pontificale.

On sait que le succès fut grand, et surtout le succès personnel de Lacordaire. Cette longue campagne de dix ans sous les voûtes sombres de Notre-Dame est restée longtemps un des grands souvenirs du siècle. Elle n'est pas encore complètement effacée des mémoires. Lacordaire était né orateur. Il était bien du pays des saint Bernard et des Bossuet. J'ajouterai de Diderot. Cette Bourgogne n'est pas moins féconde en orateurs que le Midi de la France, et en orateurs, on pourrait le remarquer, qui, tout en étant des maîtres de la parole, aiment à écrire. L'homme du Midi aime surtout à parler; il est souvent assez paresseux à la plume. Bossuet, Diderot écrivent et parlent, aussi complaisamment l'un que l'autre, et comme du même mouvement et de la même allure. Et de quelle verve ils remplissent l'un et l'autre office! Bossuet et

Diderot ont vécu en parlant et en écrivant; ils ne cessaient presque d'écrire que pour parler et de parler que pour écrire. On peut même dire que Diderot ne quittait pas la plume pour prendre la parole ni la parole pour prendre la plume. Il y a de riches natures. Lacordaire, lui, était presque exclusivement orateur. Il avait montré sa vocation de bien bonne heure. Bossuet à l'hôtel de Rambouillet est en retard sur Lacordaire. Lacordaire prêchait à dix ans. Ses frères et sa bonne lui servaient d'auditoire. Qu'aurait dit Voiture? Et il prêchait déjà avec cette passion que la mort seule devait éteindre. « Monsieur Henri, lui disait-on, ne vous échauffez pas tant : vous allez vous faire du mal! » Il répondait : « Non! *Il se commet trop de péchés.* La fatigue n'est rien : je veux prêcher toujours. » C'est amusant, c'est touchant aussi. « Je veux prêcher toujours », voilà, certes, une vocation. Il l'a fait comme il l'avait dit.

Et n'allez pas croire que si l'éloquence était une vocation chez Lacordaire, elle lui fût un *besoin*. L'éloquence, même très réelle, est chez beaucoup d'hommes une forme du besoin de parler. Et ceux-là sont orateurs partout, dans la rue quand ils nous rencontrent, et dans le monde, et aux courses, et en chemin de fer, et je crois même dans la solitude la plus complète. Lacordaire n'était nullement bavard. Tout au contraire. Une taciturnité assez insolite a été remarquée chez lui par ses contemporains. Il était froid et un peu contraint. Il le reconnaît lui-même : « Il y a en moi quelque chose qui cause de la peine à ceux qui m'aiment. Ce n'est pas de l'âpreté : je suis doux; ce n'est pas de la froideur : je suis passionné. C'est... *une habitude du silence* qui me suit quelquefois sans que je m'en doute. *Combien j'ai de peine à parler!* » Et il ajoutait, sans la moindre intention épigrammatique, ce qui fait peut-être que l'épigramme n'en est que plus piquante : « Les femmes ont cela d'admirable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent. » Quel hommage que cette jalousie d'un grand orateur à l'endroit de l'éloquence féminine!

On a sur ce même point, assez curieux, le témoignage d'Eugénie de Guérin. Elle écrit quelque part : « *Il parle peu*, mais il dit tant du regard! »

Cette taciturnité habituelle d'un homme si éloquent, *et qui improvisait*, et qui était mauvais quand il n'improvisait pas, appelle la réflexion et l'embarrasse un peu. Peut-être, et vous aurez cette impression, je crois, en feuilletant l'œuvre imprimée de Lacordaire, peut-être la raison en est-elle que Lacordaire est plutôt un poète qu'un orateur. Poète! poète lyrique! grand poète lyrique! voilà ce qui vient à l'esprit bien souvent quand on le lit. Or les poètes, à l'ordinaire, ne sont ni de grands parleurs ni de « charmants causeurs ». Il leur faut une excitation pour que le verbe éclate en eux, sonore et magnifique, et s'épanche au dehors. C'est précisément ce que Lacordaire a dit de lui-même : « Le cœur de l'homme, le mien surtout, est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse. » C'est bien cela. Lacordaire, comme Lamennais du reste, a été un grand poète lyrique. Il a été le grand lyrique du catholicisme au XIXe siècle. Ses discours, le plus souvent, sont des élévations, des hymnes éperdus d'amour divin, d'adoration mystique, de charité. Du poète lyrique il avait l'harmonie naturelle, l'ampleur facile, la majesté, le style métaphorique, les brusques élans, l'incohérence aussi quelquefois, et les écarts surprenants, et enfin une certaine tendance, reconnue par M. d'Haussonville, à produire des effets de surprise. Aucun orateur ne fut moins classique. Quoique parfaitement étranger, à ce qu'il paraît bien, à la littérature romantique, et nourri exclusivement des livres saints et de la littérature classique française, il portait bien le romantisme dans son âme, et c'était comme un René devenu une manière de saint Jérôme.

Aussi bien il eut ses Paula, ses Fabiola, ses Marcella. Son ascendant fut immense sur les âmes féminines à la fois ardentes et pures. Elle fut grande aussi sur son temps. Le parti catholique avait ses orateurs, ses chefs politiques, ses journalistes et ses hommes d'action. L'âme catholique avait besoin d'avoir son poète, et elle l'eut en lui pendant quinze années. Il donna aux aspirations généreuses de cette portion de la population française l'expression noble et grandiose qu'elle rêvait et qu'elle n'a plus retrouvée, du moins à un pareil degré. Il fut pour beaucoup aussi dans la formation de ce « catholicisme libéral » qui peut être une chimère, mais qui a du moins été une très généreuse et très courageuse tentative. Son adhésion à la République de 1848 fut un peu irréfléchie, peut-être. Cela ne prouve rien, sinon à quel point elle fut spontanée et sincère. Il lui sembla qu'un gouvernement populaire serait bien plus facilement pénétré d'esprit chrétien qu'un gouvernement d'aristocratie bourgeoise. Une démocratie chrétienne lui parut tout près de naître. Dans l'ignorance absolue où l'on était en 1847 de ce que recélaient les profondeurs des masses plébéiennes et rurales, l'illusion était très généreuse. Après la déception de 1852, Lacordaire ne pouvait que rentrer dans l'ombre, volontairement. Les temps n'était plus ni à la parole, ni au lyrisme, ni aux grands rêves magnanimes.

Lacordaire dit le mot juste en même temps qu'éloquent à ce propos : « Je compris que *j'étais moi aussi une liberté*, et que je n'avais qu'à disparaître avec les autres. » Parole profonde qui le définit fort bien. Il fut une liberté qui parlait éloquemment. Comme

celui-là prouvait le mouvement en marchant, il prouvait en parlant l'immense influence que pouvait avoir l'Église qu'il avait rêvée, traditionnelle, hiérarchique, attachée et à son passé et à son centre, mais indépendante et ne relevant que d'elle-même. L'essai fut beau. Il est vrai que ce fut un homme d'extrême volonté et de grand génie qui le tenta, et qu'il n'a réussi que personnellement. Il reste du moins de lui un grand souvenir, un grand exemple et quelques morceaux accomplis d'éloquence chaleureuse et entraînante où l'on sent battre un grand cœur.

ÉMILE FAGUET.

VARIÉTÉS

De Moltke et Bazaine jugés par un Allemand.

Si l'humeur militaire qui règne actuellement en Allemagne, à propos du *Jubilé*, longuement préparé, de la guerre de 1870-1871, provoque des manifestations bruyantes et d'un goût souvent équivoque, comme celles dont Metz et l'Alsace furent le théâtre en ces derniers temps, elle a, par contre, le mérite de faire éclore, sous la plume d'écrivains et de soldats que ne grisent pas les vaines démonstrations de la foule, des aperçus nets et précis sur des événements qui, présentés sous leur véritable face, nous apportent bien des révélations et bien des surprises.

Les lecteurs de la *Revue Bleue* ont eu déjà connaissance de ce mouvement avec la première partie des souvenirs du général du Verdy du Vernois : ils ont pu voir que tout n'était pas pour le mieux dans l'armée allemande, ainsi que dans les hautes sphères qui la dirigeaient. Or, voici, dans la Revue berlinoise *Die Kritik*, deux articles, où le grand état-major, et particulièrement son chef, de Moltke, sont fort maltraités. Les fautes, sur le terrain, du « grand stratégiste » y sont, à chaque page, relevées, commentées et sévèrement jugées. Elles se succèdent et s'accumulent à plaisir; et, du tout il résulte — ce qui renverse nos idées les plus acquises — que, malgré le nombre de ses soldats et malgré l'organisation, d'ailleurs très surfaite de son armée, l'Allemagne a, le plus souvent, dû ses succès au hasard, à la chance, et, dans la période spéciale qu'a si bien décrite, à cette place, le colonel Patry, à l'inconcevable et criminelle attitude de Bazaine.

Ces deux articles, signés Karl Bleibtreu, sont intitulés : *La légende de Metz* et *Ce que Bazaine aurait pu faire.*

Dans le premier, l'auteur fait son procès à de Moltke. Il le prend, pour ce qui concerne les batailles autour de Metz, dès le 8 août, où il lui reproche l'extension de sa ligne de bataille. Il avait eu tout le temps de se préparer, et il n'était pas prêt pour la grande attaque, qui eût été un désastre pour l'armée allemande, sans les circonstances indiquées plus haut.

« Si l'on pense, dit M. Bleibtreu, que l'Allemagne comptait un million de combattants, tandis que la France n'en avait que la moitié; que, dans le début de la guerre, celle-ci ne pouvait produire que 330000 hommes contre 550000 Allemands; que ce n'est que beaucoup plus tard que le « *dilettante* » Gambetta mit en ligne une artillerie égale à la nôtre, et du nouveau système, au lieu du vieux modèle La Hitte; que l'administration de la guerre, à Paris, n'avait même pas prévu le service de l'intendance et que les magasins d'équipements étaient éloignés des troupes qu'ils avaient à fournir; que la réserve française ne trouvait ni à s'habiller ni à s'armer; que l'Allemagne, par les travaux préparatoires du grand état-major — et c'est là que se montre la vraie grandeur, non de l'*artiste*, mais du *savant* de Moltke — possédait une avance d'au moins quinze jours pour la mobilisation; que Metz et Strasbourg avaient un armement misérable et manquaient à peu près complètement de vivres et de munitions; et, enfin, que l'armée française, composée de corps incomplets, s'allongeait sur une ligne de 250 kilomètres; — si l'on pense à tout cela, l'on ne peut que secouer la tête et se demander ce que valait bien cette stratégie, qui, favorisée de ces incommensurables avantages, s'empêtra dans l'aventure du 16 août. »

Le 13, Moltke lançait un ordre du jour, aux termes duquel la première armée devait rester, le 14, dans ses positions, mais opérer de fortes reconnaissances. « Il en résulta, fait observer M. Bleibtreu, la bataille de Borny (ou de Colombey), bataille inutile, qui nous coûte 1500 hommes de plus qu'à Forbach, dont on tira grande vanité, et à laquelle, dans une dépêche au prince Frédéric-Charles, vraie rodomontade, le mot *victoire* fut même appliqué... Beau résultat, en vérité : *Nous avions rejeté les Français dans Metz!...* Mais puisqu'ils étaient en train, précisément, de traverser Metz pour s'en aller. Et puis, que serait-il arrivé, si, au lieu de ne songer qu'à traverser la Moselle, l'ennemi, s'emballant sur nos fameuses *reconnaissances*, avait poussé à fond sur la première armée? »

Ces paroles ne confirment-elles pas entièrement l'opinion du colonel Patry : « Si Bazaine avait été décidé à résister, en quelques heures de combat, il aurait, avec ses 150000 hommes, anéanti les 50000 qu'il avait devant lui. »

Le lendemain, les Allemands ne savent quel parti prendre. Le compte rendu officiel du grand état-major dit textuellement : « Le 15 au soir, la situation n'était pas encore clairement établie. » Une marche à l'ouest, dans la direction de la Meuse, paraissait décidée. C'est Frédéric-Charles qui eut l'idée de laisser la première armée faire front aux troupes quittant Metz, et d'y souder la seconde armée, la sienne, avec laquelle il ferait une conversion en s'appuyant sur le IIIe corps comme pivot. Or, cette seconde armée était si disséminée que deux de ses corps seulement prirent part à la bataille du 16. Les forces allemandes, au matin de ce jour historique, se décomposaient comme suit : 72000 hommes à l'est; 52000 au centre; 61000 à l'ouest; en arrière, 23000; le IXe corps, plus au nord-est du centre; les réserves à deux, trois, quatre jours de marche.

On sait comment la bataille s'engagea. Le IIIe corps allemand, par un coup de folle témérité, contraire à

toute prudence et à toute tactique, se lança à l'aveuglette sur le gros de l'armée française, à Rezonville. Pour qui connaît le ravin de Gorze, par lequel on accède, à travers bois, au plateau qui fut le théâtre de cette action, il est inconcevable que ce IIIe corps ait pu monter, alors qu'il suffisait de quelques détachements français pour l'arrêter, en attendant des renforts qui l'eussent bien vite rejeté dans la Moselle. Notre auteur confirme ce point qui le mène à une vue d'ensemble, pleine d'enseignement :

« Si Frossard s'était jeté à temps sur les colonnes engagées dans les chemins étroits du ravin de Gorze, une grande bataille eût été évitée, à moins que les choses n'eussent tourné tout autrement qu'elles ne l'ont fait. Bazaine, proche Frossard, de Rezonville à Bruville, sur la route d'Etain, avait avec lui la cavalerie et cinq divisions, soit 50 000 hommes; Canrobert le suivait de près, au delà de Gravelotte, avec 30 000 hommes. Les 70 000 hommes de Lebœuf et de Ladmirault pouvaient entrer en ligne dans l'après-midi. Et, en vérité, tout cela arriva, et Bazaine eut la chance unique, inouïe, dans l'histoire militaire, d'avoir, avec ses 15 divisions, tout juste et en tout, 10 brigades allemandes devant lui. Le compte est bien facile à établir. Jusqu'à midi, 30 000 Allemands contre 50 000 Français; jusqu'à quatre heures, 52 000 Allemands contre 80 000 Français; à la fin, environ 70 000 contre 150 000. Jamais, au grand jamais, général en chef n'eut plus belle occasion de châtier les aventures dites de concentration partielle et d'inculquer brutalement à l'adversaire imprudent l'intellect du groupement méthodique. La défaite des Allemands, le 16, était si inévitable, l'erreur d'un fol développement de leurs lignes crevait tellement les yeux, que le grand état-major, lui-même, se voit obligé de déclarer en termes de fine diplomatie « que la situation, pour les Français, était loin d'être mauvaise ». Une attaque vigoureuse de l'armée française, presque entièrement concentrée sur cette *portion* de la IIe armée, eût favorisé le mieux aux Français leur marche sur la Meuse.

« Pour se faire une idée de l'éparpillement de l'armée allemande, qu'on pense, qu'à ladite date du 16, le Xe corps, le plus voisin des Brandebourgeois qui avaient attaqué le corps Frossard, était à 45 kilomètres du champ de bataille, et que, même le 17, la garde et les Saxons, formant 61 000 hommes, en étaient éloignés de 4 et de 5 milles. Sur les réserves, ce jour du 17, il n'y avait pas à compter, puisqu'elles étaient à deux jours de marche. Les VIIe et VIIIe corps n'arrivèrent, et ne pouvaient arriver à Gravelotte et à Rezonville qu'à trois heures de l'après-midi, laissant, pour toute force, le IXe corps et le Xe corps, joints, dès le matin, au IIIe. Le tout donnait, le 17, après les effroyables pertes de la veille, 65 000 hommes environ, qui, naturellement, ne pouvaient sérieusement inquiéter Bazaine dans sa marche, et qui, de plus, harassés comme ils étaient, n'auraient pu soutenir le choc de l'aile droite française, composée des corps, à peine entamés, du maréchal Lebœuf et du général Ladmirault.

« Ces deux corps, à eux seuls, étaient plus forts que tout ce qui se trouvait réuni, sur le plateau, de l'armée de Frédéric-Charles. Somme toute, Bazaine, après avoir perdu 17 000 hommes, commandait à un nombre de Français double de celui des Allemands, et l'arrivée de la Ire armée, dans l'après-midi, ne porta l'effectif de ces derniers qu'à 120 000 hommes en tout. Résumons-nous : Bazaine pouvait, le 16, à cinq heures, en avoir fini avec le centre de l'armée allemande, et alors, suivant son inspiration, se tourner vers la Ire armée, ou bien continuer sa route vers la Meuse, en écrasant l'aile gauche allemande, — la garde et les Saxons. — Bazaine a laissé s'échapper cette fortune, qui, le 17 encore, ne lui tournait pas le dos. »

Dans son second article : *Ce que Bazaine aurait pu faire*, notre auteur est plus explicite encore :

« Que, le 17 et le 18, Bazaine n'ait pas continué sa marche, cela repose sur une conception particulière qui le poussait, quoi qu'il arrivât, à se replier sur Metz. Par contre, le point décisif et psychologique de l'ensemble de ses opérations est à chercher entre le 15 et le 16, où une grande victoire l'attendait. Pourquoi — alors qu'en secret il ne *désirait* pas la retraite *désirée* par l'empereur qui ne le délivra de sa présence importune que le 16, au matin — s'avança-t-il jusqu'à Vionville et Doncourt sur les routes de Verdun? Evidemment, sous l'empire de la plus chancelante hésitation! Admettez un Napoléon Ier tombant des nues le 15. Il se serait vite orienté. Il aurait su que la Ire armée campait à l'est des forts de Metz, et, par conséquent, ne pouvait le suivre en ligne droite. Arrivait-elle à passer, ce même 15, la Moselle, au-dessous de Metz, elle ne parvenait, en tous les cas, et au plus tôt, que le 17, après-midi, à Rezonville. Il n'avait donc rien à craindre de cette Ire armée les 15 et 16. Il aurait su aussi que la IIe armée avait, en partie, passé la Moselle à Pont-à-Mousson et s'avançait, sur son flanc ouest, à marches forcées. Et, en ce cas, si l'aile gauche de cette armée parvenait à l'atteindre sur la route de Rezonville-Verdun, ah! combien toute la masse de l'armée française pouvait l'anéantir facilement! »

Voilà pour Bazaine. Maintenant, à de Moltke :

« A sa place, le grand Corse, maître des maîtres dans l'art des batailles, aurait autrement compris son devoir. Il se serait montré d'une activité dévorante. Au lieu de cela, le 17, le grand quartier général s'en retourne à Pont-à-Mousson, pour se reposer. L'armée entière se repose, et la cavalerie dort du sommeil du juste en plein soleil. Jusqu'à midi on reçoit encore des coups de fusil de Rezonville; puis on n'entend plus rien. L'ennemi disparaît dans le brouillard stratégique. Des nuages de poussière accusent de-ci de-là qu'il bat en retraite. Mais jusqu'où? Personne ne se donne la peine de s'en inquiéter. Seul, le comte Haeseler vit à Berneville un camp de cavalerie, et les commandants de la Ire armée se rapprochèrent de l'opinion que sur la hauteur où se trouve la ferme de Moscou se tenaient encore des postes importants... »

Nous n'avons pas à faire à cette place un cours de stratégie; nous citons simplement. Arrivant à la bataille décisive de Saint-Privat, M. Bleibtreu s'exprime en ces termes :

« Un écrivain militaire allemand est allé jusqu'à soutenir que la journée du 18 août était la *banqueroute*

totale de la tactique prussienne. Et, en vérité, la marche à la boucherie de nos forces les meilleures était un gaspillage inutile. Naturellement, de Moltke, surtout dans les Souvenirs qu'il a laissés, s'est donné les gants du résultat final, attribuant les fautes commises à des commandants, auxquels s'attaque trop souvent sa critique acerbe et pointue. »

Ce qui ressort des indications de M. Bleibtreu, c'est que de Moltke ne s'attendait nullement à une action décisive le 18 août, et que ce jour-là, tout, ou à peu près tout, fut abandonné au hasard, qui, par une chance extraordinaire, tourna — mais à quel prix! — en faveur des armes allemandes. Le prince de Saxe aurait été le *Deus ex machinâ* de cette chaude aventure. Mieux *éclairé* que les autres chefs allemands, il avait appris par ses coureurs que la campagne, au nord-ouest de Metz, par où Bazaine devait, ayant quitté ses lignes du 18, chercher à s'échapper, était vide, et il avait, en toute hâte, esquissé le mouvement qui devait si bien réussir à Saint-Privat. Pour Frédéric-Charles, il marchait à l'aveuglette. Et quant à de Moltke, son idée fixe était d'empêcher Bazaine de se replier sur Metz. Le 18 au matin, on ne sait encore si la seconde armée inclinera à droite ou à gauche. « A remarquer, ajoute notre auteur, qu'aucun écrit ne témoigne en faveur du plan du Mal de Moltke. Tout s'est passé verbalement; de sorte qu'aucun historien n'en peut parler en connaissance de cause; et cela, par la très simple raison que ce plan génial, avant le 19 au matin, n'existait pas. Il fut, à partir de cet instant seulement, mis en circulation... Et, en vérité, ce n'est que le 19, que, par suite même des événements, c'est-à-dire lorsqu'on fut bien certain que Bazaine *voulait* se faire enfermer dans Metz, les chefs allemands purent avoir la pensée d'entourer cette ville d'une ceinture humaine. »

Ce 19, toujours d'après M. Bleibtreu, Bazaine « non seulement pouvait se retirer tranquillement sur Thionville, mais encore s'ouvrir violemment le chemin de Briey ».

Frédéric-Charles pensait bien être attaqué ce jour-là, ses ordres l'indiquent suffisamment ; mais il n'en fut rien, — le colonel Patry nous a dit, hélas! pourquoi.

EDMOND NEUKOMM.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Les Héritiers*, comédie en un acte d'Alexandre Duval.

Il est bon que la Comédie-Française profite des loisirs que lui laisse la saison d'été pour remettre à la scène quelques-unes des pièces qui, ayant longtemps figuré au répertoire, ont fini par en disparaître et sont ignorées de notre génération. La comédie d'Alexandre Duval est de celles-là.

A vrai dire, qu'elle soit inconnue de notre génération, il n'y a pas trop à s'en étonner. Il faudrait plutôt être surpris de la vogue persistante dont elle jouit pendant de longues années. Songez que, représentée pour la première fois le 27 novembre 1796, elle fut jouée sans interruption jusqu'en 1847 — soit plus d'un demi-siècle! — et que, reprise en 1856, elle ne quitta la scène qu'en 1860. (Et, soit dit en passant, cela prouve une fois de plus que le véritable vainqueur du répertoire néo-classique fut moins le romantisme que le « théâtre brutal » des Augier et des Dumas fils.) A quoi dut-elle son succès? Car le succès fut indiscutable, puisque l'écho, si je puis dire, s'en est prolongé jusqu'à nous. Et notez qu'à cette époque où le spectacle coupé était de mode, le lever de rideau avait son importance. A la Comédie-Française, moins qu'ailleurs, mais un peu cependant, il sert plutôt à arrondir les droits d'auteur qu'à corser l'affiche. Jadis on le jouait « pour lui-même ». On a joué les *Héritiers* pendant cinquante ans de suite: j'ai peur que les spectateurs de la reprise n'aient eu quelque peine à comprendre pourquoi.

Sans doute, n'est-ce pas pour l'esprit. Il est difficile d'écrire plus platement que le bon Duval. Écoutez la pièce, relisez-la ensuite. Je veux être pendu si vous y trouvez rien qui ressemble à un mot, à un trait, si modeste qu'il puisse être. Le rôle comique, — Alain, « niais méchant », dit la brochure, — est à pleurer. Et quant à la verve de Jacques Kerlebon, corsaire de son état, vous la voyez d'ici : « Je ne suis plus qu'un vieux bâtiment radoubé; et, si je m'embarquais pour le mariage, j'aurais peur de rester en chemin »... Je n'insiste pas. C'est le procédé des plus bas vaudevilles. Et, du reste, il faut reconnaître que rien ne vieillit aussi vite que l'esprit; j'entends l'esprit de ceux qui n'en ont pas. Songez que Scribe fut célèbre à son heure, moins peut-être pour l'habileté que nous lui reconnaissons encore, que pour l'esprit qu'on trouvait dans ses pièces!... Admettons qu'Alexandre n'en avait pas plus qu'Eugène, et passons!

A défaut d'esprit, — il ne peut être ici question d'observation, les personnages étant de la plus offensante convention, — à défaut d'esprit, trouve-t-on dans les *Héritiers* quelque chose de l'adresse dramatique que certains prisent au-dessus de tout?

Car Alexandre Duval était « homme de théâtre », l'animal! Il l'était; il faut qu'il l'ait été. Que serait-il, s'il ne l'était pas?... Et, sans contredit, il y a dans les *Héritiers* une exposition, une péripétie, et un dénouement, comme il y en a d'ailleurs dans les pièces les plus intransigeantes; mais l'exposition (scène entre Alain et Jules) est d'une naïveté enfantine; et, pour la péripétie et le dénouement, ils sont, j'ose le dire, d'une assez complète puérilité. Resterait au moins l'habileté, l'adresse de l'auteur dramatique, son art de filer les scènes et de les relier l'une à l'autre. Rien de tout cela! On dirait l'œuvre d'un

élève moyen de seconde. Quand un personnage a fini son monologue, quand une scène a assez duré, c'est un : « Je vais prendre l'air », ou un : « J'ai un mot à dire à quelqu'un. » Après quoi la scène se vide; puis un ou deux personnages paraissent, et cela recommence comme ci-devant. En vérité, je vous le dis, au point de vue de la facture, les *Héritiers* sont aussi bien « faits » qu'une pièce de M. Mœterlinck. Et notez que la comédie d'Alexandre Duval est postérieure de vingt ans au *Barbier de Séville*, de dix ans au *Mariage de Figaro!...* Il serait injuste d'exiger d'Alexandre Duval la verve de Beaumarchais; au moins aurait-il dû profiter des « progrès » que son illustre devancier avait fait faire à l'art de l'auteur dramatique.

Et pourtant, vous le savez, les *Héritiers* ont eu un succès considérable; et ce serait insuffisamment l'expliquer que de l'attribuer uniquement au « goût de l'époque ». J'imagine que ce succès est dû surtout à ceci qu'il y a dans les *Héritiers* « un sujet de pièce ». Il est à peine nécessaire de vous le rappeler : Antoine Kerlebon, ancien officier de marine, a fait naufrage : on le croit mort; ses héritiers se préparent à partager ses biens; il revient : on ne le reconnaît pas; il se fait alors passer pour son frère, et assiste à toutes les manœuvres de ses héritiers; après quoi, quand le spectacle a assez duré et que la pièce est assez longue, il se fait connaître, et marie, comme il convient, Arthur et Henriette, lesquels s'appellent ici Sophie Kerlebon et Henri, « jeune peintre ».

C'est en somme l'éternelle histoire du personnage qu'on croit mort, qui a disparu et qui reparaît comme un *Deus ex machinâ*. Histoire peu nouvelle, même en 1797, puisqu'elle forme le dénouement de presque toutes les pièces de la comédie italienne, et que Molière même s'en est servi pour conclure nombre de ses comédies, les *Fourberies de Scapin* et l'*Avare*, pour ne citer que celles-là.

Mais ce qu'il y avait de nouveau, c'est que ce qui servait jadis à dénouer la pièce tant bien que mal était ici devenu l'essentiel. Marianne est fille d'Anselme : qu'elle soit fille de n'importe qui, l'*Avare* reste ce qu'il est; il suffirait de changer trois ou quatre répliques, et la pièce n'y gagnerait rien sans doute, mais elle n'y perdrait guère. Dans les *Héritiers* il faut qu'Antoine Kerlebon soit absent, qu'on le croie mort tout le long de l'acte, à chaque scène : sa mort supposée est non seulement le principal ressort, mais la raison d'être de la pièce. En un mot, les *Héritiers* sont, si je puis dire, construits sur un « fait », tandis que jusqu'alors on construisait les pièces sur un sentiment : comédie de caractères, comédie d'intrigue. Les *Héritiers* sont une des premières comédies d'intrigue, — au moins depuis la grande époque de notre théâtre classique.

Et, sans contredit, cela, alors, était une nouveauté. Rappelez-vous à quoi se réduisent les faits, dans le théâtre classique. Un événement tragique, généralement reporté à la fin de la pièce (assassinat de Britannicus, meurtre d'Athalie), événement qui n'est jamais mis en scène, qui donne lieu à un récit, lequel, alors, dénoue la pièce par la fin qu'il donne à tel ou tel sentiment. Même dans les dernières tragédies de Corneille, — si fertiles en événements singuliers qu'on a pu y voir les premiers mélodrames, — les faits s'ajoutent les uns aux autres, s'accumulent, mais sont traités comme était traité l'événement unique de la tragédie, c'est-à-dire que les faits, si nombreux qu'ils soient, ne sont pas tout de même l'essentiel : au lieu d'une mort, on nous en « récite » trois ou quatre; en vérité, il n'y en a qu'une qui compte : les autres sont pour l'agrément. Avec Voltaire, les faits prennent plus d'importance : ils commencent, bien timidement encore, à être mis en scène. Si peu que Voltaire ait compris Shakspeare (et peut-être l'a-t-il mieux compris qu'il ne l'a dit), il a bien compris quel surcroît d'émotion apportait au spectateur la vue même du fait tragique. Au moins le fait n'était-il plus, par principes, relégué dans la coulisse, et déclaré indigne de paraître sur la scène. En même temps que les événements étaient « joués », il fallait un peu les atténuer. La délicatesse du public d'alors n'aurait guère admis ce qu'elle admet et exige aujourd'hui : la représentation exacte de la mort, avec tous les détails qui peuvent en augmenter l'horreur. De là certaines pièces émouvantes encore, mais non plus tragiques, compromis entre la tragédie et la comédie. Ici encore, le « progrès » se marque. Le « fait » tient la première place, il est l'essentiel même de la pièce... Et voilà comment les *Héritiers* nous viennent de Shakspeare — indirectement, je l'avoue. Au moins peut-on dire que la comédie d'Alexandre Duval est un des ancêtres du vaudeville contemporain. Nous demandons aujourd'hui plus d'esprit (et encore!), plus d'adresse et de légèreté, plus de complications aussi. Mais, pour le fond, c'est bien la même méthode et c'est bien le même procédé : développement d'une situation, sans préoccupation des caractères ni de la vérité morale ; la situation toute seule.

Il était curieux de nous montrer comment avait commencé le genre. Si Alexandre Duval est un fils (de la main... que dis-je! du pied gauche!) de Shakspeare, M. Maurice Ordonneau descend assurément d'Alexandre Duval. D'où il suit que M. Ordonneau serait quelque chose comme un petit-fils de Shakspeare... Remercions la Comédie-Française de nous avoir permis de faire cette découverte. Rien que pour cela, la reprise des *Héritiers* n'aurait pas été inutile...

Et, maintenant, considérez l'influence des mœurs sur le théâtre. Cette pièce anodine, pleine d'optimisme et de douceur, tranquille et attendrie, a été jouée trois ans à peine après l'exécution de Marie-Antoinette, deux ans après la mort de Robespierre, pendant les premiers triomphes de Bonaparte en Italie!...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Je veux au moins vous signaler le nouveau volume de Galipaux, *Pour casinoter*, et vous le recommander de mon mieux. L'*Existence*, monologue « sans verbes (!) » est d'une parfaite et excellente drôlerie.

J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

La Course au feuilleton.

Le *Petit Journal* vient d'instituer un concours de feuilletons dont il me paraît opportun de vous parler.

Depuis, en effet, les ingénieux articles de M. Cim sur la *Mévente des livres*, il est entré dans les mœurs de la presse de discuter les questions d'argent se rapportant à la littérature. On évalue ce que se vend un tel, ce que se vend tel autre, on conteste, on rectifie, on pose des chiffres, on tombe d'accord. Et le jour n'est pas loin où toutes les feuilles bien informées publieront, à côté du bulletin des sucres et des cuirs, un bulletin de la littérature où la vogue des littérateurs et leur vente ou mévente seront tout commercialement appréciées à peu près ainsi : « X... très soutenu à la cote... Z... est toujours ferme... Un petit mouvement de baisse sur Y... mais qui ne doit pas impressionner les acheteurs, car on l'attribue à l'ouverture de la chasse et à certaines manœuvres des baissiers... » Vous voudriez des noms? Ah! mais non! Ni réclames, ni rosseries!

Donc causons du concours du *Petit Journal*, une grosse affaire d'argent littéraire.

Conditions du concours : vingt mille lignes à rédiger en quatre mois.

Prix : 50 000 francs au premier, 35 000 francs au second, et deux prix de 25 000 francs au troisième et au quatrième.

Il ne faut pas que ces forts chiffres vous étonnent. Puisque nous causons boutique, je puis bien vous apprendre que le roman-feuilleton est ce qui se paie le mieux actuellement en littérature. Seul parmi les écrivains, dits écrivains d'art, M. Zola peut aspirer aux prix qu'on donne à MM. Jules Mary et autres dont je ne me rappelle plus le nom.

Certains feuilletonistes même obtiennent bien au delà des prix offerts par le *Petit Journal*. La plupart sont attachés par des traités luxueux aux journaux où ils travaillent. Je sais un d'entre eux qui dernièrement demandait pour un feuilleton trois francs la ligne : et il n'y a pas de doute qu'un jour on ne les lui accorde.

Tous ces petits détails ne sont pas, comme vous pourriez croire, de vains et matériels commérages. Ils vont me servir tout à l'heure pour une série de déductions tout à fait nobles. Et je le prouve!

***

Dans les *Débats roses*, M. Édouard Rod a publié un article intelligent et attristé au sujet du concours.

Il se demande pourquoi le *Petit Journal* a ouvert ce concours, et il conclut que c'est à cause de la pénurie actuelle d'auteurs feuilletonistes.

La conclusion est bonne, mais moins bonnes me paraissent celles que M. Rod en prétend tirer.

— A quoi attribuer cette pénurie? se demande ensuite M. Rod? Et il répond : — A la pénurie imaginative de nos romanciers actuels. Rappels du bon vieux temps. Anecdotes. Dumas brassant ses épopées en bras de chemise. Sand commençant un roman la nuit même où elle venait d'en finir un. Ardeur de Ponson du Terrail. Aujourd'hui ces géants candides ont disparu. Littérature savante, méthodique et grêle. Décadence et ruine du feuilleton. Vous voyez le raisonnement et la solution?

Je vous en proposerai plutôt une autre. La pénurie présente de feuilletons, démontrée par le concours du *Petit Journal*, a selon moi des causes différentes de celles que M. Rod y aperçoit.

Et la première chose qu'il convient de dire, c'est qu'il n'y a pas en réalité de pénurie feuilletoniste. Il y a ce que les économistes appellent : supériorité de la demande sur les offres.

On manque de feuilletons, parce qu'il n'y en a pas assez; ou, pour parler d'une façon moins naïve, parce que le nombre des journaux désirant des romans-feuilletons s'est trop accru, dans ces derniers temps, pour que les producteurs de cette lucrative denrée puissent tous les satisfaire.

Peu à peu maintenant tous les journaux, séduits par le succès du *Petit Journal*, du *Petit Parisien* et autres journaux similaires, veulent, à leur tour, tâter du roman-feuilleton à gros drames et gros épisodes.

Les journaux, dits littéraires, eux-mêmes y viennent, essayent de détourner la clientèle de leurs rivaux à un sou, en l'alléchant par de sombres et palpitantes histoires.

L'un d'entre eux, ce printemps, lança ainsi à grand fracas un roman de M. d'Ennery.

Les confrères et les intransigeants de l'art affectèrent d'abord d'être scandalisés. On se signalait des phrases comme celle-ci :

« Lorsque le comte Markariantz entra dans la cour de l'hôtel, tous les marmitons se précipitèrent aux fenêtres, au risque de voir tourner leurs sauces. »

Et effectivement le risque que couraient ces marmitons n'était pas bien grand, à moins qu'ils ne se fussent précisément retournés au moment de la catastrophe.

Mais n'empêche qu'au bout de huit jours le journal avait monté de quinze mille, grâce au feuilleton. On le sut dans les rédactions, on cessa de blâguer; et maintenant plus d'un directeur dans la presse doit songer à quelque feuilleton-fortune, quelque feuilleton-mine d'or, quelque feuilleton-ascenseur qui fera monter son tirage de mille et de mille.

***

Mais ces remarques ne suffisent pas pour justifier la littérature des accusations que M. Rod a lancées contre elle.

Non seulement, comme je viens de l'établir, le roman-feuilleton ne manque pas de bras ou du moins en dispose d'autant que jadis, mais encore il pourrait pulluler avec intensité si la littérature le voulait.

M. Rod assure que nous ne faisons plus de romans-feuilletons parce que nous n'avons pas la foi comme les ancêtres, parce que nous ne pouvons plus en faire.

C'est là une grave erreur. Jamais ce qu'on nomme le métier, le truc n'a été plus répandu qu'aujourd'hui. Journalisme, pièces, romans, contes, chroniques, nous faisons plus ou moins bien, mais nous faisons tous de notre plume ce qu'il nous plait d'en faire. Nous nous appliquerions pendant quatre mois seulement au jeu, à l'amusement de dresser un roman-feuilleton que nous y réussirions aussi bien que les plus renommés de la partie. Et si nous avions un défaut, ce ne serait pas que notre imagination fût appauvrie, mais disloquée, désossée, façonnée aux pires exercices d'acrobatie, prête à prendre toutes les formes où nous souhaitons de la contourner...

Mais alors qu'est-ce qui empêche donc les écrivains contemporains de rédiger des romans-feuilletons comme leurs illustres devanciers, — puisqu'ils ont toutes les facilités intellectuelles de les faire et que ces ouvrages sont royalement payés?

Eh bien, c'est justement où je voulais en venir. La pénurie feuilletoniste, si pénurie il y a, résulte aussi en grande partie de la beauté de nos instincts et de la noblesse de nos aspirations.

J'ai l'air de plaisanter. Je parle sérieusement, au contraire.

Jamais, il est vrai, la faim du succès n'a été aussi aiguë, aussi pressante. Mais jamais non plus le culte de l'Art, le respect ou, si l'on préfère, la superstition de l'Œuvre écrite n'a compté plus d'adeptes parmi nous.

On a hâte « d'arriver », « d'arriver » vite, glorieusement, bruyamment, — d'obtenir en peu de temps la fortune et la renommée. Mais bien peu emploient pour cela les moyens qu'il faudrait. Les plus mauvais, les plus envieux, les plus aigris, vous les voyez s'acharner à des œuvres d'insuccès certain et par l'aridité du sujet et par la sévérité de la forme. C'est par là qu'à nos yeux se relèvent les plus piètres artisans de lettres ou les plus lamentables caractères. Tous veulent l'argent et la gloire. Mais tous n'en veulent que par les moyens littéraires et purs et esthétiques; les autres, ils les dédaignent quand ils ne fulminent pas contre. Et ainsi l'on pourrait dire, un peu solennellement, que la pénurie feuilletoniste procède bien plus de notre culte instinctif et farouche de l'Idéal que de la pauvreté de notre imagination...

Cependant, je sais deux écrivains importants qui faillirent nous donner chacun un roman-feuilleton.

Le premier était Grosclaude. Il fit annoncer un jour, dans le *Gil Blas*, un grand roman feuilleton sous ce titre à sensation : *Le Dernier des Rastaquouères*. Ce fut tout ce qu'on connut de ce roman dont le premier feuilleton reste encore à paraître.

Le second est Alfred Capus. Il avait commencé un *grand roman parisien* intitulé : *Le Kiosque de la rue Royale*. La donnée du premier feuilleton était saisissante : le comte, après une forte « culotte » au club, s'achemine vers la rue Royale et s'arrête devant un kiosque de journaux. La vaste rue est déserte. Il fait petit jour à peine. Le comte demande le *Figaro* et jette un louis — son dernier louis — à la marchande. Mais tandis que la malheureuse femme se baisse pour lui rendre la monnaie, le comte tire son grand couteau catalan qu'il porte toujours dans son gousset, et le plonge dans le dos de l'infortunée marchande. Le premier feuilleton s'arrêtait là. Le second ne fut jamais écrit.

Non, voyez-vous, si nous ne feuilletonisons pas, c'est vraiment que nous ne voulons pas !

FERNAND VANDÉREM.

CHOSES ET AUTRES

Le meilleur moyen d'apaiser ce siècle chimérique et de guérir en lui cette manie qui l'obsède de demander toujours la lune, c'est de la lui donner. On a résolu de la lui mettre sous les yeux et presque dans la main pour l'Exposition universelle de 1900. Quand il aura bien vu et constaté ce que c'est, il ne la demandera plus.

« Quoi ? la lune, ce n'est que cela ? ce globe morne et solitaire, ce potiron, ce fromage de Hollande recouvert d'une horrible croûte, parsemé de verrues monstrueuses, de crevasses et de cicatrices pareilles aux stigmates d'une lèpre hideuse : c'est là la lune, depuis six mille ans l'objet de nos aspirations amoureuses ? Otez, ôtez de notre vue ce spectacle repoussant ! Nous ne voulons plus voir la lune ! »

La lentille, qui doit être faite de dix mille kilogrammes de cristal fondu, sera comme un merveilleux hameçon qui cueillera la lune au fond de l'océan aérien et qui la déposera dans notre assiette, toute dépouillée de ses prestiges. Oh ! la belle affaire ! et M. Deloncle, l'habile pêcheur, peut être content ! Mais la belle affaire ne sera pas pour nous, ni pour notre ami Pierrot.

Tout blanc dans sa farine immaculée, le pauvre garçon, si gentil, ne chantera plus à la lune. Désespéré de l'avoir vue de si près et qu'elle ne soit, hélas ! qu'une si triste chose, il déchirera son joyeux linceul, il se barbouillera de suie et de charbon, et nous n'aurons plus de pierrots ! Il n'y aura plus de lune de miel pour les amants ni pour les nouveaux époux : rien qu'une lune de fiel et de vinaigre. Plus de ballades à la lune, plus de sérénades. Plus de grives ni d'alouettes rôties tombant de la lune dans les mansardes qui n'ont pas de pain ! *Finis lunæ.*

La fin des patries terrestres ne sera rien en comparaison du désastre que sera pour nous tous la fin de la lune. Car elle était la patrie de nos rêves, la patrie universelle de l'humanité gémissante, la consolation des miséreux, des sans-le-sou et des sans-chemise, l'amie des matelots et des paysans qui, de tous les points de la terre et de la mer, tendaient vers elle, vers sa douce figure argentée, leurs mains suppliantes.

Et M. Deloncle ne craint pas de se voir assiégé dans sa maison du Trocadéro par la foule irritée des pierrots, des poètes et des chanteurs, lui criant : « Rendez-nous la lune de notre enfance ! rendez-nous la lune de nos pères ! »

Quand on aura dépoétisé la lune, croit-on du moins que la race impitoyable des gens pratiques sera satisfaite ? En aucune façon : après la lune, il leur faudra Mars et Vénus, puis le Chariot, puis la Grande-Ourse, le soleil et les autres étoiles ; il leur faudra toujours quelque chose. L'humanité ne sera jamais rassasiée d'avoir dépoétisé les formes de l'idéal : elle voudra dépoétiser des formes encore plus hautes encore plus inaccessibles, et les cieux sont sans bornes.

Cependant la lune n'a pas encore dit son dernier mot ; elle lance un rayon moqueur sur cette masse informe de cristal qu'il s'agit de polir, d'arrondir, de mettre au point ; travail de Titan ! La lentille n'est pas si avancée que nous le racontent les reporters. La lune, ramassant autour d'elle les plis de sa robe virginale, murmure ces mots, que j'ai distinctement entendus dans une de mes promenades nocturnes au bois de Boulogne : « L'hameçon qui doit me prendre n'est pas encore fondu. »

*
* *

L'Exposition universelle de 1900 n'est pas encore elle-même parfaitement assurée de son destin ; ce n'est pas de la Ligue de décentralisation de Nancy que lui vient son plus grand danger. Car M. Émile Berr, dans le *Figaro*, a répondu très justement aux doléances de la Ligue : « Vous ne voulez pas de l'Exposition universelle de Paris, parce que vous êtes de grands décentralisateurs devant l'Éternel, et vous dites que cette foire du monde va attirer dans la capitale toute activité et toute richesse, pendant que les autres parties du pays s'appauvriront de plus en plus. Mais c'est une grossière erreur !

« Où va-t-elle chercher les victuailles, les denrées de tout genre et les innombrables objets de consommation dont elle a besoin, la grande hôtellerie *Terminus* de l'Univers ? Où va-t-elle les chercher, si ce n'est dans vos départements, dans vos campagnes et dans vos fermes ? Et l'argent qu'elle encaisse, de tout pays et de toute effigie, thalers, florins et couronnes, ducats et piastres, doublons et pesetas, dollars, mohurs, et pagodes, et roupies, et pistoles et sequins, oui, que fait-elle de tout cela, si ce n'est une pluie bienfaisante dont elle arrose vos ingrates campagnes ?... »

Ainsi s'exprime le sage Émile Berr. Et il me vient à ce propos une observation plus générale dont je vous ferai part : c'est que la centralisation parisienne, gonflée d'électricité et d'orage, finit toujours par se résoudre en décentralisation, qui va s'éparpillant sur toute la surface du pays qu'elle féconde.

Et si l'on affaiblit ce centre qui projette la vie au loin, est-on bien sûr de ranimer la vie locale ? On pourrait arriver à ce résultat regrettable d'avoir diminué l'intensité du foyer parisien et de n'avoir nullement augmenté l'activité morale et matérielle des provinces.

Le vrai danger qui menace l'Exposition universelle de 1900, savez-vous où il est ? Il est en elle-même, dans un projet démesuré, dans des fantaisies excessives, dans l'impatient désir de faire toujours et toujours plus fort, toujours et toujours plus grand.

Même la Tour, la Tour unique, qu'on ne sait plus de quel nom désigner, ce monument « sans moralité et sans vertu », comme je l'ai caractérisé dans un journal, à l'époque où on en posait les premières assises, n'inspire à M. Picard qu'un froid dédain.

Il s'agit de faire des choses beaucoup plus extra-

ordinaires que tout ce que l'on a fait pour 1889. Or, c'est là le vrai danger qui menace l'Exposition de 1900 : c'est cette recherche puérile, et au fond assez méprisable, cette recherche de l'extraordinaire et de l'épatant.

On veut épater le monde, et voilà pourquoi je me méfie.

*
* *

Autres considérations également dignes d'être remarquées :

Toute notre politique économique tend à ce qu'on appelle la protection, c'est-à-dire à réserver soigneusement notre marché intérieur pour nous-mêmes, et les Expositions universelles n'ont pas d'autre objet que d'ouvrir notre marché à l'Univers.

C'est là un chapitre curieux des harmonies économiques

De même, — autre harmonie ! — l'Allemagne et la France viennent d'échanger des rubans et des bijoux qui décoreront les uniformes de leurs amiraux respectifs.

D'autre part, les armées de terre vont commencer chacune de leur côté les manœuvres d'automne, et jamais on n'aura vu de plus grandes armées s'exerçant à échanger des coups.

L'Europe ne sait plus ce qu'elle fait : ce n'est plus une Europe, c'est un pot-pourri, une marmite dans laquelle on fait mijoter l'anarchie.

*
* *

L'Europe est en train de se suicider, c'est évident. Les 650 suicides annuels dont s'effraient nos bons amis les Suisses sont une quantité négligeable auprès de ces suicides en bloc des nations.

Mais il n'en faut pas trop parler : la société de médecine de Berne nous invite, par un ordre du jour fortement motivé, à ne plus signaler les suicides dans nos publications aux milliers de lecteurs, ou tout au moins à éviter ce luxe de détails et ces récits palpitants qui ne font que répandre dans le public la contagion du mal.

Or, nulle autre contagion, peste ou choléra, n'a jamais inspiré aux médecins une sollicitude plus vive, et on le comprend, le suicide étant le plus affreux des maux en ce qu'il achève d'un seul coup les pauvres diables que toute la médecine des écoles n'achèverait pas en moins de six mois.

Il n'y aurait pas grand inconvénient à raconter en détail les suicides ordinaires et communs, mais pourquoi les raconterait-on ? Ils n'offrent aucun intérêt. Au contraire, qu'un genre inédit et particulièrement curieux de suicide apparaisse, c'est celui-là que l'on racontera, et c'est celui-là qu'il faudrait taire.

Je me permettrai de faire la même observation au sujet des crimes et forfaits de grande allure aussi bien que des vols, larcins et filouteries de petite espèce. Aussitôt qu'un esprit inventif a trouvé quelque chose qui ne s'était pas encore fait, des imitateurs, contrefacteurs et plagiaires arrivent en foule pour le reproduire, féroces orangs-outangs du crime, élégants ouistitis du mouchoir et de la montre dérobés avec délicatesse.

Un trait jusqu'alors inconnu, produit du génie ou du hasard, s'est ajouté à l'acte principal : une invention, une trouvaille, un ornement bizarre et fantastique, qui n'eût pas été nécessaire au crime lui-même, mais qui lui donne un relief particulier : vous publiez cela à des millions d'exemplaires ; ce trait jusqu'alors inédit va tomber dans un certain nombre de cervelles malades où il se fichera comme un clou. Avant peu, vous allez en voir la reproduction par douzaines d'exemplaires.

Dix mille ans peut-être s'étaient passés avant cette particularité, mais dès qu'elle apparaît une fois et qu'elle est divulguée, elle enfante toute une lignée de faits semblables ; la famille des crimes, des fraudes, des vols, des caprices sanguinaires s'est enrichie d'un nouveau type.

Je ne sais vraiment pas pourquoi l'homme a donné à un certain animal le nom de singe et à un autre le nom de mouton, au lieu de se réserver ces noms pour lui-même, car le vrai singe et le vrai mouton de la nature, c'est l'homme.

Dès que l'un quelconque des êtres humains s'est jeté dans la déraison, une file incalculable de camarades s'y jettent à la suite. Il faudrait donc éviter avec le plus grand soin, comme le disent les médecins de Berne, de publier trop complaisamment le récit des suicides, des crimes et des absurdités de l'humanité ; mais ils ne s'aperçoivent pas en parlant ainsi qu'ils commettent un véritable pétition de principes, car le journaliste étant homme ne peut s'empêcher d'être imitateur tout le premier, et dès qu'un journal a fait une sottise, il est inévitable que tous les autres la fassent à leur tour.

Vous avez vu ce qui s'est passé pour les bombes, boîtes à sardines et autres récipients, chargés de diverses matières explosibles. Les journaux ne se sont-ils pas empressés de publier à l'envi les recettes de ces compositions savantes ?

Et aujourd'hui que se passe-t-il pour cette lettre chargée qui a été adressée à l'un de nos banquiers les plus célèbres ? La lettre a été presque complètement détruite par son explosion : il en est resté à peine quelques parcelles ; mais on fera si bien qu'on la reconstruira tout entière et qu'on en donnera la formule, sans oublier le moindre détail utile à sa fabrication.

C'est fait, tout le monde s'y est mis : cette nouvelle espèce de lettre n'aura plus de mystère pour personne ; mais les commissaires, les juges et M. Girard ont suffi par eux-mêmes à l'instruction du public, les journalistes y ont été bien superflus.

***

A Mont-de-Marsan, un taureau déchiqueté s'est jeté sur la police qui voulait empêcher qu'on le mît à mort.

Cet incident a donné lieu à force commentaires, mais il est le plus ordinaire du monde. Toujours les battants et les battus se sont réconciliés pour tomber sur le commissaire.

Le taureau de Mont-de-Marsan est tout simplement un taureau de Molière.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Patrons et Ouvriers.

Monsieur le Directeur,

C'est avec un vrai plaisir que je lis les réflexions si pleines de bon sens clairvoyant et de science précise que M. Paul Laffitte communique toutes les semaines à la *Revue Bleue*. Une phrase de son dernier article m'a engagé à vous faire part de quelques observations personnelles, bien que je ne sois guère expert à manier la plume. Toutefois peut-être jugerez-vous que quelques lignes venant d'un homme d'affaires mêlé à toutes les difficultés de la vie quotidienne et vous apportant sans fard le résultat d'une longue expérience personnelle, ne seront pas déplacées parmi les études soignées de vos éminents collaborateurs.

M. Laffitte a donc écrit : « Tôt ou tard par la force des choses, patrons et ouvriers comprendront que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de s'entendre pour discuter leurs intérêts. »

Je suis patron moi-même, fils de patrons, petit-fils d'ouvriers.

Mon grand-père qui, après avoir travaillé chez les autres, s'est installé à son compte et a vu son modeste atelier se transformer peu à peu sous sa direction et celle de mon père en usine assez importante, m'a raconté bien souvent quelle était la condition des ouvriers il y a cinquante ans. Depuis lors les salaires se sont certainement améliorés dans une notable proportion. Comment se fait-il que je n'ai pas trouvé dans les souvenirs de mon grand-père trace de cet antagonisme qui paraît devenir la règle presque partout dans les relations entre patrons et ouvriers?

Dans la ville que j'habite, jusqu'à ces dernières années la tranquillité n'avait guère été troublée. L'industrie était prospère, les ouvriers étaient bien payés, les patrons faisaient leurs affaires ; il n'y avait pas de misère et chacun se trouvait en somme assez satisfait de son sort. Nous n'avions pas chez nous de trop grandes usines : une seule comptait une centaine d'ouvriers au maximum ; trois ou quatre, parmi lesquelles la mienne, en occupaient cinquante ou soixante. Venaient ensuite une trentaine de petits patrons occupant de six à vingt ouvriers.

Malheureusement, il y a une dizaine d'années, l'usine qui occupait cent ouvriers fut acquise par une société anonyme, qui acheta aussi deux fabriques moins importantes, et qui donna un grand développement à la production. Maintenant cette usine occupe cinq cents ouvriers ; plusieurs petites maisons ont dû fermer leurs portes, et leurs chefs sont entrés comme contremaîtres ou employés dans la grande usine. L'ancien patron a été remplacé par un directeur, ingénieur fort distingué, jeune encore, compatissant, croyant à la mission sociale du patronat. Je crois même qu'il est affilié à l'école de la Paix sociale fondée par Le Play. Il a organisé dans son usine une société de secours mutuels, un économat, etc. Les salaires sont assez élevés pour la région, et ils sont payés fort exactement.

Comment donc l'esprit révolutionnaire s'est-il introduit dans notre ville? Je ne crois pas qu'il ait suffi de trois ou quatre conférences très violentes faites par des députés et orateurs socialistes venus de Paris. Ces conférences, si elles n'avaient pas trouvé un terrain bien préparé, n'auraient pas produit mauvais effet dans le pays. On les eût oubliées au bout de huit jours, ainsi que l'on a oublié les conférences faites par deux abbés très bien intentionnés et parlant éloquemment, qui sont venus pour essayer d'enrôler les ouvriers dans leurs cercles catholiques. On les avait pourtant écoutés avec plaisir.

Il est cependant assez facile de se rendre compte de ce qui s'est passé dans l'esprit des ouvriers. Autrefois un très grand nombre d'entre eux, les plus actifs, les plus intelligents étaient soutenus par l'idée de devenir patrons eux-mêmes : avec quelques économies ils pouvaient s'établir ; désormais, avec la concurrence de la grande usine, cela n'est plus possible. Ces ouvriers actifs et intelligents, ayant besoin d'un dérivatif à leur travail quotidien, sont devenus les chefs, les meneurs si vous voulez, d'un syndicat qui comprend presque tous les ouvriers de la ville. Un certain nombre de petits patrons jaloux de voir la grande usine leur enlever peu à peu leurs débouchés, ont même excité les ouvriers contre la société anonyme qui exploite cette usine.

D'un autre côté, les ouvriers ont une inquiétude vague. Ils se sentent à la merci du caprice d'un contremaître. Autrefois, s'ils quittaient une maison pour une raison quelconque, ils étaient assurés d'être embauchés au bout de quelques jours dans la maison voisine. Aujourd'hui ils savent que, s'ils quittent l'usine, il leur sera presque impossible de trouver ailleurs du travail. Cette soumission absolue les irrite, d'autant plus qu'un règlement assez rigide régit la grande usine ; et cela se conçoit, car pour faire marcher une aussi grande quantité d'hommes, on est obligé de maintenir une discipline beaucoup plus étroite. Enfin une idée s'est emparée à tort ou à raison de l'esprit des ouvriers. — Si l'usine vient à faire faillite,

se disent-ils, nous serons tous sur le pavé sans savoir comment nous procurer un autre gagne-pain pour notre famille.

Mais je ne crains pas d'affirmer que le plus grand mal provient de la disparition des liens personnels qui existaient entre patrons et ouvriers. Dans une usine moyenne, de même que dans un petit atelier, le patron connaît tous ses ouvriers, peut s'intéresser à tous les événements de leur vie; et dans la plupart des cas un patron conscient de ses devoirs sait se faire aimer et respecter de ses ouvriers, devenir pour eux un conseiller écouté. Jusqu'à présent je crois pouvoir affirmer que les choses se sont passées ainsi dans ma fabrique : et mes ouvriers ne se sont pas laissé gagner par la propagande révolutionnaire, malgré les relations quotidiennes qu'ils entretiennent avec les ouvriers de la grande usine. Je leur laisse la direction absolue de la caisse de secours que j'ai organisée : je ne m'occupe de leurs affaires que quand ils viennent me le demander. Cela ne m'empêche pas de remplir auprès d'eux, de leur plein gré, des fonctions presque de juge de paix. Car il ne faut pas se le dissimuler, si les ouvriers prennent en affection un patron qu'ils connaissent et qui entretient avec eux des relations cordiales et fréquentes *sans prendre une allure protectrice*, ils détestent au contraire les institutions patronales de la grande industrie, conçues dans une forme beaucoup trop régulière, beaucoup trop administrative, et qu'ils considèrent comme un instrument d'asservissement pour eux. Je ne blâme ni n'approuve, je me borne à constater.

Ajouterai-je qu'un directeur qui représente une société anonyme ne peut pas toujours avoir les indulgences qu'a un patron ordinaire. Celui-ci, en effet, agit en pleine liberté; le directeur est au contraire lié par son contrat envers les actionnaires : il est chargé des intérêts de ceux-ci et souvent il peut se croire obligé en conscience à sévir contre un ouvrier, dans telle circonstance où, moi par exemple qui suis libre, j'aurais fermé les yeux.

Les patrons de la grande industrie, — qui presque tous sont des sociétés anonymes, — ne peuvent prétendre à avoir tous les avantages de la production en grand, c'est-à-dire diminution des frais généraux, possibilité de se contenter d'un moindre bénéfice, meilleur outillage, etc., etc., sans souffrir des inconvénients correspondants.

Je crois que dans la moyenne et la petite industrie tout patron qui voudra s'occuper de ses ouvriers, sans les *humilier*, pourra maintenir la bonne harmonie dans ses ateliers.

Dans la grande industrie, le patronage administratif ne suffit pas. Il convient que les syndicats interviennent dans la police des ateliers, dans les institutions de prévoyance, etc., etc. En un mot, c'est la substitution du régime constitutionnel au régime absolu. Du moment que cette substitution s'est faite dans le régime politique, elle doit nécessairement se faire dans le régime économique.

Beaucoup de ceux qu'on appelle les meneurs, et qui ne sont que des gens actifs cherchant un aliment à leur activité, le trouveraient dans les fonctions que le syndicat leur confierait et qu'ils exerceraient conjointement avec le patron. Ils seraient ainsi détournés de la voie purement révolutionnaire. Car je ne crois pas qu'il soit possible, dans l'état de la production, d'arrêter le développement de la grande industrie. Toute période économique traverse un temps d'anarchie avant d'arriver à se constituer dans sa forme normale et il convient que nous cherchions à abréger ce temps d'anarchie. Je ne sais, monsieur le Directeur, ce que vous penserez de ces idées.

Je crois que les événements de Carmaux leur donnent quelque actualité. En vous priant d'excuser la liberté grande que j'ai prise en vous les soumettant, j'ai l'honneur, etc.

F. Guigon.

NÉCESSITÉ DE GLOSSAIRES POUR LES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET ADMINISTRATIVES

L'idée de ce mémoire m'a été inspirée par la constatation récente de doutes et de difficultés dans la rédaction de manuels, de traités et de documents officiels relatifs à l'économie politique et sociale et à la statistique.

Nous donnons ici un résumé de ce travail, que nous avons lu, à la séance du 4 mai dernier de l'Académie des sciences morales et politiques.

Tout art, toute science, a un langage spécial, soit un certain nombre de mots qui lui sont propres, les uns importés de langues étrangères, d'autres inventés, d'autres formés d'expressions anciennes mises en un sens nouveau.

Ces mots constituent le glossaire de cet art, de cette science. Plus tard, quelques-uns de ces mots, devenus familiers au grand public, sont admis, naturalisés dans les grands vocabulaires de la langue française, mais parfois après de longues années passées dans le glossaire comme en un régime de dénization.

Tels sont de nombreux termes de physique, de chimie, de médecine, d'industrie, d'art, de chasse, de course, de bourse, d'administration, d'économie politique et sociale, de statistique; ainsi : ampère, volt, watt, standard, téléphone, phonographe, wagon, rail, tender, starter, handicap, omnium, cab, omnibus, sport, lunch, garden-party, smoking, lawn-tennis, cricket, polo, turf, jockey, groom, steeple-chase, club, home-stead, stock, reporter, record, registrar, bill, vestry, dominion, coolie, stock, verein, pfand-brief, valuta, firma, krach, ragioniere, cortes, fueros, reichrath, reichstag, referendum, referent, boyard, artel, allottment, home, office, etc.; un grand nombre de termes de musique et de peinture, tirés surtout de la langue italienne ; puis, bien des termes des sciences d'État : morbosité, mortalité, vie probable, démographie, sociologie, actuaire, bi et mono-métallisme, collectivisme, conservatisme, altruisme, progressiste, expérimental, éducatif, etc., et tous ces mots lancés par la politique militante, qui font souvent d'un discours parlementaire une oraison française assez étrange.

On a parfois exprimé le regret que les grands dictionnaires de l'Académie française et de Littré fussent

trop longtemps rétifs à admettre certains de ces mots nouveaux, quand ces termes sont vraiment nécessaires pour exprimer des choses ou des idées nouvelles. J'eus occasion, un jour, de m'entretenir avec M. Littré sur ce sujet, plus considérable qu'on ne pense; car nombreux sont les noms actuellement usités dans les journaux et les livres, voire même dans les discours et autres actes officiels, et qui, faute d'être définis par l'Académie ou par Littré, restent incertains, ou sont livrés au hasard et se dénaturent. La langue française, si vantée pour sa précision, pour sa clarté, y perd un peu de ces mérites.

J'étais allé voir M. Littré pour rechercher son avis sur une question soulevée par les correcteurs d'imprimerie, gens fort érudits dans leur profession et soigneux de la correction du langage: il s'agissait de déterminer le genre de certains mots étrangers employés souvent par les administrateurs et les économistes français: post-office, clearing-house, savings-bank, insurance, trade-union, legal-tender, bank-note, trust, standard, trustee, pfand-brief, verein, etc. M. Littré inclina vers cette règle que, sauf exception motivée par un usage déjà bien établi, il convient de donner à ces mots étrangers le genre qu'ont en français les termes analogues ou voisins: ainsi, le féminin pour bank, house, verein, brief et les mots terminés en *ance* et en *ion;* le masculin, pour office, box, legal-tender, trustee, etc.; et il eut l'obligeance de m'écrire sa consultation. Sur ce, nous vînmes à parler des mots étrangers, constamment introduits à notre époque dans le langage des sciences et des arts, mais non admis encore dans les grands dictionnaires, où l'on doit seulement inscrire, — me disait M. Littré, — les mots parlés dans la langue courante, ceux que tout Français un peu instruit comprend bien. Mais pour les mots étrangers et les mots inventés, que le grand public entend peu encore, le dictionnaire général serait obligé à de trop longues explications, qui ne seraient même pas toujours bien comprises. D'ailleurs, il ne faut pas être trop facile au néologisme: bien des choses peuvent être dites en simple français que les spécialistes se plaisent à travestir en mots fabriqués ou étrangers, trop souvent pour donner à leur discours un air d'érudition ou de mystère, un cachet hiératique fait pour étonner et écarter les profanes.

De ces observations on peut déduire ce vœu : que les sciences d'administration, d'économie politique et de statistique devraient avoir leur glossaire spécial; ce glossaire contiendrait les mots étrangers, les mots inventés et les mots travestis, qui ne figurent pas encore dans les grands dictionnaires de l'Académie et de Littré; et chacun de ces mots serait défini avec toute la précision possible. Précieuse occasion de déterminer le sens exact de ces termes, que les spécialistes ont employés trop souvent d'une manière vague, ou incertaine ou variée.

— Ce glossaire devrait figurer en tête de tout manuel ou traité d'administration, d'économie ou de statistique, un peu comme font les législateurs anglais, qui, en tête de la plupart des lois édictées, inscrivent cette formule : « Les termes suivants employés dans cet Act doivent être interprétés comme il suit : » — Cette partie de l'act se nomme « définition ». Et c'est là un préliminaire de grande utilité.

Faute de cette précaution, notre code civil, réputé pourtant comme un modèle de clarté, contient quelques expressions douteuses, que la jurisprudence s'est appliquée à corriger par des interprétations parfois laborieuses. C'est ainsi, par exemple, que le mot de possession (qui dit un fait), dans certains articles de nos codes se présente avec le sens de propriété (qui dit surtout un droit); c'est ainsi que l'expression de délit se prend d'une manière tantôt générale, tantôt restreinte, comme le faisait observer notre ancien maître Ortolan, qui ajoute : « Partout où elles se rencontrent, de telles diversités d'acception dénotent une langue scientifique mal faite. »

Aussi bien, Bentham, dans son *Traité de législation*, a dit : « Il faut autant que possible ne mettre dans un corps de lois que des termes familiers au peuple: si l'on est forcé de se servir de mots techniques, il faut avoir soin de les définir et avec des termes connus et usités. » De même parlait Rossi dans son *Traité de droit pénal*, et, pour finir par la plus haute autorité en sciences d'État, Montesquieu, dans son *Esprit des Lois*, nous dit : « Il est essentiel que les paroles des lois réveillent chez tous les hommes les mêmes idées. » (Livre XXIX, ch. XVI. De la manière de composer les lois : choses à observer dans la composition des lois.)

L'économie politique, la statistique, l'administration sont des sciences bien plus jeunes que les sciences juridiques. C'est pourquoi, il importe plus encore que leurs voies régulières soient assurées, en donnant à leur langue toute la précision possible, en les sauvant des erreurs que cause l'incertitude des termes techniques, en prévenant les malentendus, causes de tant de débats stériles. Il faut que ces sciences avancent en pleine lumière, grâce à une langue scientifique bien faite; ce que peut ménager un bon glossaire, qui par la précision du langage éclaire, définit et consacre les vérités et les principes que la science a déjà conquis : condition d'un bon progrès dans le vaste domaine encore peu connu et inexploré des vérités et des principes à conquérir.

A. DE MALARCE.

Petit bulletin bibliographique.

— **LÉON BARRACAND.** *L'Adoration* (Lemerre). — Nos lecteurs n'ont oublié ni *la Milliardaire*, ni *Denys le Jeune*, ni *le Bon saint François Régis*. Ils auront plaisir à retrouver ces charmants récits, avec d'autres encore, dans le nouveau livre de M. Barracand. Il y a des pages exquises dans cette *Adoration*. Tous les lettrés y goûteront des qualités rares en notre temps : la simplicité, la délicatesse du trait, la sincérité d'un mysticisme très doux, une poésie pénétrante et vraie, faite d'observation et de sentiment.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

24 août. — Le *Journal des Débats* (matin) proteste contre la démolition projetée des remparts d'Avignon.

« Avignon possède quelques-uns des plus beaux monuments que le moyen âge ait élevés. Le palais des Papes et les remparts, à eux seuls, forment une parure que pourraient envier toutes les villes de France. Mais Avignon n'est pas de cet avis. Cette surprenante cité a déjà souffert que le palais servît de caserne à des militaires, assurément sans méchanceté, mais peu respectueux des vieilles pierres et des vieilles peintures; voici maintenant qu'elle veut raser ses murailles.

« L'aventure est simple autant qu'imprévue. Le Conseil municipal de la ville décidait récemment d'élargir une des portes des remparts, la porte Limbert. Mais il fallait l'agrément de la commission des Monuments historiques. Celle-ci, consultée, jugea que l'élargissement proposé équivaudrait à la ruine de la porte et refusa l'autorisation. C'est à ce refus que le Conseil vient de répondre par un vote où il décrète la destruction des remparts qui s'étend entre le porte Saint-Roch et la porte Saint-Lazare. C'est presque la moitié du périmètre de la cité.

« On distingue mal la cause de cet acte de fureur. Mais que ce soit, comme quelques-uns le veulent, le puéril désir de montrer bruyamment aux Monuments historiques « qu'on n'a pas peur »; ou, comme certains l'insinuent, la perspective de pratiquer, par la vente des terrains, une opération profitable aux finances de la ville; ou enfin, comme d'autres l'affirment, que ce soit simplement « cette haine de la beauté, qui est le propre des foules politiques », peu importe. Il n'est pas nécessaire de sonder les âmes des conseillers municipaux d'Avignon. »

25 août, *Journal de Genève.* — D'une étude consacrée à la baronne de Bunsen, née Waddington, femme du diplomate prussien, nous détachons cette curieuse anecdote sur le conclave de 1823 qui aboutit à l'élection comme pape de Léon XII.

« Peu de jours après leur entrée en conclave, les cardinaux furent troublés par un spectateur profane, un hibou entré par la fenêtre de la chapelle; les cardinaux, à force de peine, réussirent à faire sortir l'oiseau de la sagesse, mais non sans endommager les fenêtres de la chapelle. Les réparations furent l'objet de longues consultations. Si on les faisait de jour, les suppositions iraient leur train: on croirait que les cardinaux, dans une dispute, se sont jeté leurs encriers à la tête. Il sembla donc prudent de faire venir un vitrier de nuit, avec une échelle et une lanterne. Cependant on oublia d'avertir les sentinelles, qui, ne dormant pas, paraît-il, et supposant qu'elles avaient affaire à des incendiaires, furent sur le point de tirer sur lui, ce qui est certes une calomnie, les mousquets du pape ne se prêtant pas à des projets homicides. On leur expliqua à temps leur erreur. Je donne l'histoire comme elle m'a été faite, mais je ne vous en garantis pas l'authenticité. Une des plaisanteries auxquelles cet épisode a donné lieu est bien italienne : on a dit que le hibou devait être *lo Spirito Santo mascherato!* »

26 août. — Le *Temps*, à propos de la dernière session des Conseils généraux fait les réflexions suivantes :

« Rien ne serait plus urgent que de réveiller la vie politique en province, et, en la réveillant, de l'élargir, de l'élever et de lui donner des aliments dignes d'elle. Cette nécessité ressort avec une évidence nouvelle, si l'on passe en revue les vœux qui ont été délibérés et votés dans nos assemblées départementales. La plupart d'entre eux consistent à demander à l'Etat quelque faveur particulière. Au lieu de s'occuper des affaires locales en gens pratiques qui comptent avant tout sur eux-mêmes et puisent dans ce sentiment une virile indépendance, les représentants du département se tournent vers l'État comme vers un Dieu tout-puissant duquel seul dérivent tous les biens et tous les maux, soit pour mendier de lui quelque misérable obole, soit pour l'insulter s'il résiste ou même ne se montre pas assez complaisant. L'autre jour, un journal publiait une caricature où l'on voyait une pauvre vache au pis vide et flasque qu'assaillaient des reptiles altérés pour en tirer une dernière goutte de lait. Cette vache amaigrie n'est que la trop fidèle image de l'État et de son budget, où se pendent avec frénésie les corps électifs comme les individus dans toute la France. »

Le *Soleil*, contient un article duquel nous extrayons un passage qui s'accorde avec la lettre de notre correspondant insérée plus haut :

« La loi est égale pour tous, dites-vous, en l'espèce pour tous les patrons, pour le directeur de verreries et pour le savetier. Mais ne voyez-vous pas que la concession des mêmes droits à des patrons de genres si différents produit la plus monstrueuse injustice?

« Le savetier travaille dans une petite boutique avec un ouvrier : s'il a une discussion avec ce dernier, il lui paye ce qu'il lui doit et le renvoie. C'est parfait. L'ouvrier prend ses affaires et s'en va dans la rue voisine, où il rencontre un autre savetier qui a besoin d'un compagnon. En deux ou trois jours, l'ouvrier a trouvé le plus souvent du nouvel ouvrage. Et si par hasard, dans la ville où il habite, il ne peut pas s'employer, ce n'est par bien difficile d'aller dans la ville prochaine. Une place dans le train en troisième ne coûte que quelques sous; à la rigueur un bon marcheur peut faire la route à pied.

« En est-il de même pour la grande industrie?

« Les choses, au contraire, y sont tout à fait différentes. Continuons à prendre pour exemple les verreries de Carmaux. Le directeur de ces verreries emploie douze cents ouvriers. Il n'existe pas dans la ville ou dans la région d'autres usines similaires. Voilà douze cents hommes qui ne peuvent gagner leur vie et celle de leur famille que dans une seule usine. Si leur patron les renvoie, ils ne savent plus que devenir, tout moyen de se procurer du travail leur est enlevé : un verrier, en effet, ne peut pas s'improviser menuisier, boulanger ou cultivateur ; il ne peut être que verrier.

« Qu'il aille dans une autre ville industrielle où seront installées des verreries! dira-t-on. Cet homme de Carmaux est donc condamné à partir pour Rive-de-Gier avec sa femme et ses enfants. C'est une grosse dépense; tous les ouvriers n'ont pas cent ou deux cents francs à dépenser en chemin de fer. Si du moins le malheureux expulsé était sûr de trouver une occupation à Rive-de-Gier! Mais rien n'est moins certain; et toute une famille serait sur le pavé dans une ville inconnue, sans foyer, sans pain, sans un parent ni un ami pour lui donner une aide, un secours provisoire.

« Prétendra-t-on encore qu'il y a égalité entre le savetier et le directeur d'usine? Ces deux patrons ont des droits égaux, mais est-ce que les conséquences de l'exercice de ces droits sont égales? Au moyen âge, le serf attaché à la glèbe avait un minimum d'existence garanti: le seigneur n'avait pas le droit de l'expulser du lopin de terre qu'il occupait. Mais, de nos jours, sous le régime des contrats individuels, l'ouvrier de la grande industrie n'a aucune garantie contre la cessation brusque et irrémédiable du travail. Du jour au lendemain, sans motif, ou pour un motif futile il peut être jeté définitivement dans la misère. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32491. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 7 SEPTEMBRE 1895

LA POLITIQUE

La *Revue* a ouvert une enquête sur « l'éducation des adultes ». Des personnes compétentes ont répondu à son appel. Le Congrès du Havre donne à cette enquête un intérêt tout actuel.

A la première séance, on a entendu la parole nette et précise du ministre de l'Instruction publique. Les organisateurs du Congrès font appel à l'initiative privée et à l'association libre : M. Poincaré les a félicités d'avoir avant tout compté sur eux-mêmes, et les a, en même temps, assurés de la sympathie active du gouvernement. Il faut espérer que non seulement l'État, mais les départements et les communes, donneront leur concours à une œuvre utile entre toutes.

Quatre grandes questions étaient à l'ordre du jour du Congrès du Havre : cours d'adultes, conférences populaires, enseignement par l'aspect, enfin patronages scolaires. Cette dernière question, qui est proprement celle de l'éducation, est à la fois la plus intéressante et la plus difficile.

Il est bon d'offrir aux jeunes gens, entre l'école et le régiment, des cours et conférences où ils puissent s'instruire : il est mieux de leur donner un centre de réunion où ils trouvent repos et distraction. Mettez-vous à la place d'un garçon d'une quinzaine d'années qui a travaillé dix ou douze heures dans sa journée : louez-le s'il a le courage d'aller s'asseoir sur vos bancs pour écouter un professeur ou un conférencier, mais ne vous étonnez pas s'il aime mieux se retrouver avec des camarades, causer, jouer, faire agir ses muscles. Voilà ce qu'avaient très bien compris les hommes qui ont eu l'idée des patronages scolaires : ils ont voulu, ils veulent sans doute instruire les jeunes gens, mais surtout les arracher au cabaret, les grouper, les occuper, les distraire, mettre un intérêt dans leur vie, leur donner le support moral qui, de plus en plus, leur manque.

Remarquez que l'idée n'est pas aussi neuve qu'elle en a l'air. Ce qu'on veut faire aujourd'hui, les cercles catholiques le faisaient depuis longtemps. Je crois que tout esprit assez libre pour s'élever au-dessus des divergences de confession ou d'école, reconnaîtra que les cercles catholiques ont fait du bien en réagissant contre l'émiettement moral qui est le péril de l'heure présente.

Il s'agit de fonder une œuvre, je ne dis pas plus haute, mais plus large ; il s'agit, en respectant les opinions et les croyances de chacun, de grouper la jeunesse de toute croyance et de toute opinion. C'est ici le point difficile. Toutes les personnes qui ont essayé de faire quelque chose de pratique en observant une absolue neutralité religieuse et politique me comprendront : elles se souviendront des critiques qu'elles ont eu à supporter de droite et de gauche.

Souhaitons que le Congrès du Havre suscite un de ces grands mouvements d'opinion sans lesquels il n'y a pas de réforme sérieuse, et souvenons-nous qu'il n'est pas d'éducation possible sans la collaboration de la famille. Si les cercles catholiques ont fait du bien, c'est qu'ils se sont adressés à la famille plus qu'à l'individu. Il faudrait faire comme eux : il faudrait agir avec la famille et par la famille.

PAUL LAFFITTE.

SEDAN

Une campagne de dix jours.

L'armée qui devait périr à Sedan était composée de quatre corps d'armée (1), plus deux divisions de cavalerie indépendante. Son effectif total était de 120 000 hommes environ, avec 400 canons.

A son départ de Reims pour la Meuse, le 23 août, la plus grande partie de cette armée se trouvait déjà en proie à cet affaiblissement physique et moral que produisent les longues retraites après une défaite.

Le commandement en chef fut donné au maréchal de Mac-Mahon : la gloire de Magenta n'avait pas été éclipsée par Frœschwiller, la cause de cette défaite pouvait être attribuée à la supériorité numérique de l'ennemi, et la résistance avait été très énergiquement menée. Toutefois, étant donné le plan des plus audacieux dont la réalisation était confiée au maréchal, il fallait, pour réussir, ou un savant stratège, ou un casse-cou. Or Mac-Mahon n'était ni l'un ni l'autre, et il le sentait fort bien, car ce commandement, il ne l'accepta qu'à contre-cœur.

23 août. — Quoi qu'il en soit, le 23 août au matin, l'armée française quitta Reims; elle se portait au secours de Bazaine enfermé dans Metz avec l'intention de passer la Meuse à Dun et à Stenay. La distance à parcourir pour arriver sur la Meuse était de 100 kilomètres environ.

A cette date les armées allemandes qu'il s'agissait d'éviter ou de combattre se trouvaient échelonnées dans leur marche sur Paris entre Étain sur la route de Metz à Verdun et Gondrecourt sur l'Ornain; les troupes de cavalerie les plus avancées vers l'Ouest avaient atteint Saint-Dizier sur la Marne (1). Elles comprenaient 18 divisions d'infanterie, 6 divisions de cavalerie; environ 180 000 hommes d'infanterie, 30 000 cavaliers et 800 canons (2).

La manœuvre de l'armée française était hardie et risquée : marcher sur Metz investi par 200 000 hommes en laissant sur son flanc droit deux armées ennemies d'un effectif double du sien, c'était, si le mouvement n'était accompli avec une grande célérité, s'exposer à être arrêté de front par 100 000 hommes du blocus de Metz, et à être pris en queue et en flanc par les 200 000 des armées en marche sur Paris. Pour avoir quelque chance de réussite, ce plan, imposé au maréchal par le gouvernement de la régence, devait être exécuté avec une foudroyante rapidité, de façon à échapper tout d'abord à l'étreinte des IIIe et IVe armées allemandes, puis à surprendre l'armée de blocus autour de Metz. Si les 100 kilomètres qui séparent Reims de la Meuse, à Dun et Stenay, étaient franchis en quatre jours au plus, l'armée française se retrouvait, le 26, sur la rive droite de la Meuse, pendant que les deux armées allemandes, arrivées à cette date aux environs de Châlons, auraient à effectuer de trois à six jours de marche pour la rattraper dans le voisinage de Metz. La marche, du reste, pouvait être menée tambour battant; les routes qui traversent la contrée sont nombreuses et en bon état, les ressources suffisantes; la ligne ferrée des Ardennes offrait toute facilité pour assurer le ravitaillement de l'armée une fois sur la Meuse.

Par suite d'une direction défectueuse donnée aux troupes et aux convois et d'une indécision manifeste du commandement, l'armée de Châlons se trouvait encore sur la ligne de l'Aisne, de Rethel à Vouziers, le 25 août au soir pendant que le gros des corps allemands les plus avancés vers Paris atteignait la ligne Dombasle-Vitry-le-François.

Une reconnaissance de cavalerie avait trouvé le camp de Châlons évacué, les environs de Reims abandonnés. Où pouvait être cette armée française dont des traces indéniables révélaient la présence très rapprochée? En retraite sur Paris, sans doute, d'après la direction suivie par elle : camp de Châlons-Reims? Mais peut-être bien aussi en route sur Metz par les Ardennes? Dans le doute, un changement de front vers le nord est ordonné pour le lendemain, en même temps que le XIIe corps, qui formait l'extrême droite de la ligne, est engagé sur les routes transversales de l'Argonne, et les quatre divisions de cavalerie lancées vers le nord.

26 août. — Mac-Mahon pouvait encore devancer sur la Meuse, mais entre Stenay et Mouzon, les forces allemandes, passer la rivière et arriver sous Metz avant elles. En parcourant 45 kilomètres, il pouvait être, le 27 au soir, sur la rive droite; mais il fallait alors emporter de haute lutte le passage de Stenay déjà gardé, le 27, par une brigade du XIIe corps allemand.

Au lieu de se hâter et d'acheminer à raison de 25 kilomètres par jour ses quatre corps par les routes encore libres de l'Argonne, il piétine sur place, effectuant une conversion à droite pour amener son aile gauche, restée en arrière, à hauteur de son aile droite, à Vouziers.

(1) 1er corps Ducrot; 5e de Failly; 7e Douay; 12e Lebrun. Trois corps avaient trois divisions d'infanterie et une de cavalerie; seul le 1er corps avait quatre divisions d'infanterie.

(2) Elles se composaient : 1° la IVe armée des 12e corps, 4e corps, garde, et de 4 divisions de cavalerie (5e, 6e, 12e, garde) qui tenaient la droite de la ligne; 2° la IIIe armée des 5e, 11e, 6e corps, des 1er et 2e corps bavarois, du corps wurtembergeois et de deux divisions de cavalerie (2e et 4e) qui formaient l'aile gauche.

Dans cette journée du 26, le 7e corps, aile droite de l'armée française, se trouva par plusieurs points en contact avec les patrouilles de cavalerie ennemie. Le gros des divisions de cavalerie allemande était en arrière, à 20 ou 30 kilomètres; les armées allemandes se trouvaient encore à 70 kilomètres vers le sud. Pourtant le résultat de ces quelques rencontres avec les patrouilles ennemies fut désastreux pour l'armée française.

Tout d'abord un escadron français rencontré à Flé-

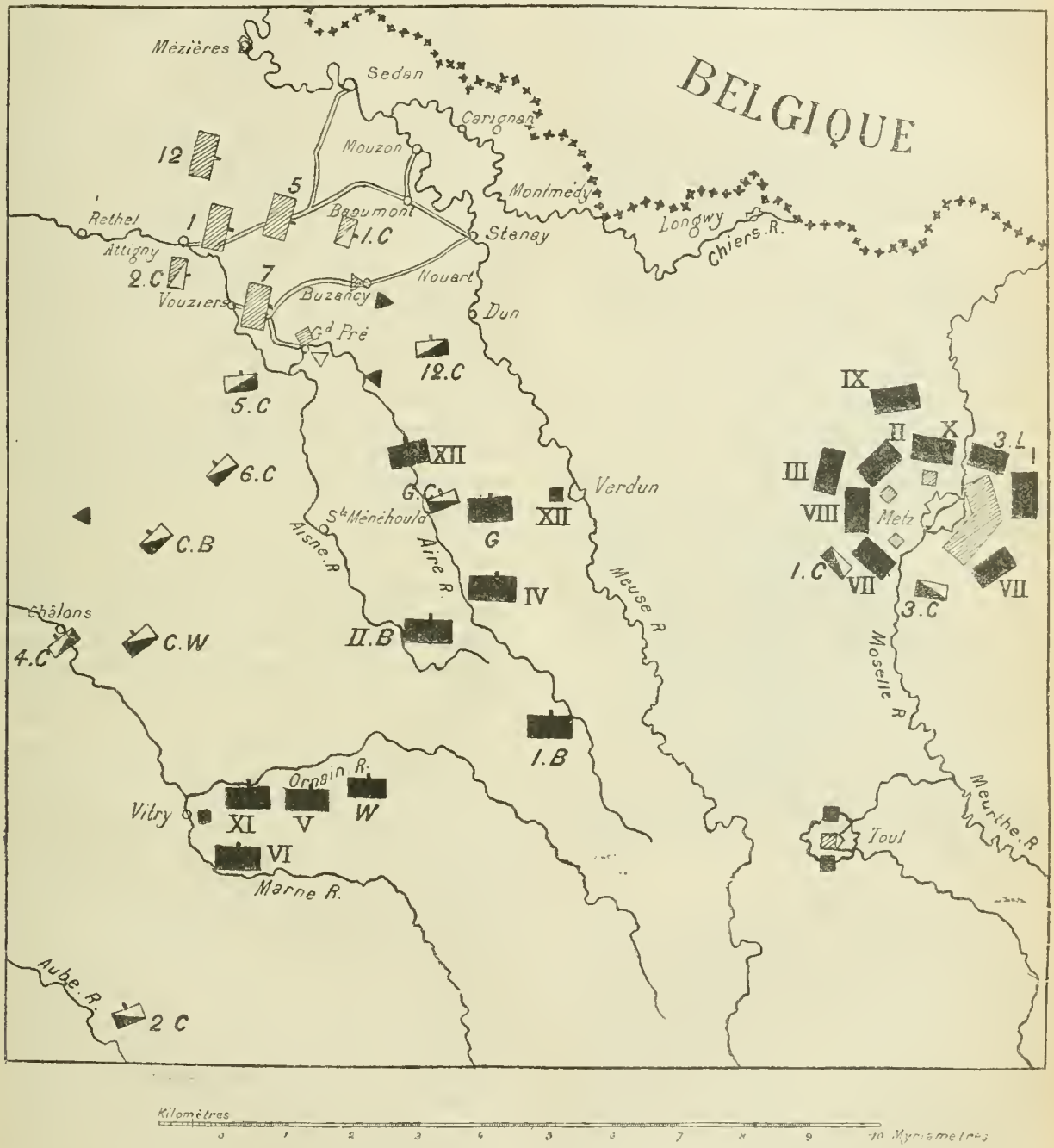


Fig. 7. — 26 août.

Les carrés en noir représentent les troupes allemandes; Les carrés en gris, les troupes françaises.

garde. Le général Bordas, qui occupait Grand-Pré avec un régiment d'infanterie, voyant arriver cet escadron se crut tourné par sa droite et en même temps menacé sur son front. Sans même chercher à se rendre compte de la force de l'adversaire qu'il a devant lui, il envoie à Douay la dépêche suivante :

« J'ai devant moi des forces supérieures; je suis forcé de me retirer sur Buzancy. » Pourquoi sur Buzancy et non sur Vouziers où se trouvait son corps d'armée? Parce qu'il se croyait tourné par la patrouille de cavalerie de la 5e division. Et voilà une brigade d'infanterie et une brigade de cavalerie françaises affolées au point de fuir parce qu'elles ont aperçu d'un côté une patrouille ennemie, de l'autre un escadron?

Douay, au reçu de la dépêche de son brigadier, prévient de suite Mac-Mahon que Grand-Pré est occupé par l'ennemi (ce qui était faux), et qu'il est menacé par des forces considérables.

Sur ces entrefaites, Bordas, s'apercevant que Grand-Pré n'était en aucune façon menacé par l'ennemi, y était rentré; mais il n'osait en sortir pour se rendre à Vouziers comme il en avait reçu l'ordre de Douay, craignant toujours de trouver la route barrée par la fameuse patrouille. Il fallut, pour le tirer de là, que l'autre brigade de la division vînt le recueillir, et protéger son retour à Vouziers. Pendant ce temps, Douay fait prendre les armes à tout son corps d'armée, l'installe sur une position défensive, élève des retranchements, creuse des tranchées, et, pendant toute la nuit, 20 000 hommes restent éveillés, l'arme au bras, mèche allumée, chevaux sanglés, sous une pluie battante, dans une boue épaisse, face à une division de cavalerie ennemie qui dort tranquillement à 20 kilomètres de là.

Le maréchal de Mac-Mahon, pour venir au secours de son lieutenant en si grand péril, arrête la marche de son armée vers la Meuse, et lui donne l'ordre de se masser sur la route de Vouziers à Stenay.

Quatre ou cinq patrouilles de cavalerie allemande, éclairant une armée actuellement à 50 ou 70 kilomètres en arrière, ont suffi pour faire changer l'objectif de marche de l'armée.

27 août. — Le maréchal de Mac-Mahon s'attendait à une bataille pour le 27. Il donna les ordres en conséquence, et prescrivit à son armée de venir se déployer sur la ligne Vouziers-Buzancy. Les corps étaient déjà engagés sur leurs routes respectives lorsque les intentions du maréchal changèrent subitement du tout au tout. En apprenant que Grand-Pré n'était pas occupé par l'ennemi, et voyant le péril qu'il allait courir s'il s'enfonçait encore plus vers l'est, il envoya, dès huit heures du matin, à ses chefs de corps l'ordre de revenir sur leurs pas : l'armée devait se retirer sur Mézières.

Pendant ces deux journées des 26 et 27, les corps allemands avaient fait en moyenne 50 kilomètres et l'armée, qui, le 25 au soir, avait son aile droite sur la ligne Verdun-Sainte-Menehould, transformant cette aile en avant-garde, l'avait portée jusqu'à Stenay, pendant que son aile gauche devenant queue de colonne avait déjà dépassé cette ligne de plusieurs kilomètres.

28 août. — L'armée française continuait son mouvement de retraite sur Mézières lorsqu'un contre-ordre fut envoyé aux divers corps et la marche sur la Meuse reprise immédiatement. Le projet de retraite vers le nord n'avait pas été approuvé par le gouvernement de la régence, et le maréchal avait été mis en demeure de s'en tenir strictement à ses instructions qui lui enjoignaient d'aller au secours de Bazaine. Les quatre corps firent donc encore une fois demi-tour et reprirent l'ancienne direction, non sans graves désordres ni sérieuses fatigues; les convois avaient précédé les colonnes de troupes d'une demi-journée de marche, il fallut les rattraper; certains corps ne furent rejoints par leurs vivres et leurs bagages que sous les murs mêmes de Sedan, trois jours plus tard; enfin ces marches et ces contremarches incessantes laissèrent dans l'esprit des soldats une désastreuse impression qui se traduisit par un profond découragement et par un sérieux ébranlement de la discipline.

Le 12e corps, parti dans la nuit du Chêne pour Vendresse, atteignit la Besace après avoir fait près de 40 kilomètres; la division de cavalerie Margueritte se rendit d'Attigny aux Grandes-Armoises; celle de Bonnemains vint de Beaumont à Sommauthe pour établir un lien avec les deux corps, 5e et 7e, en contact avec l'ennemi.

Le 1er corps n'était pas encore en route vers Mézières quand il reçut l'ordre de reprendre la marche vers la Meuse et d'atteindre Beauclair le soir même. Arrivé à Harricourt, de Failly apprend que Buzancy est occupé par l'ennemi (2 escadrons de la garde et un régiment de cavalerie de la 12e division). Sans chercher à se rendre compte de la force du détachement qui tenait le village, il fait prendre de suite à tout son corps d'armée la formation de combat, et l'établit défensivement sur la ligne Briquency, Malmaison, Harricourt, Bar; puis, après avoir ainsi perdu plusieurs heures, voyant que l'ennemi ne l'attaquait pas, il se décide à reprendre sa marche sur Stenay; mais, n'osant pas même tâter l'adversaire de Buzancy, il abandonne la grande route qu'il avait ordre de suivre, et s'engage dans de mauvais chemins de traverse qui le conduisent à Belval et Bois-les-Dames où il se trouve arrêté par la nuit. Son arrière-garde, maintenue inutilement à Briquency, ne le rejoignit qu'à minuit. Les troupes étaient éreintées; le convoi n'ayant pu rejoindre, les distributions n'eurent pas lieu. Cette marche de 35 kilomètres avait certainement plus affaibli les hommes qu'une bataille.

Le 7e corps, se croyant, on ne sait pourquoi, tou-

jours menacé par des forces considérables, se mit en mouvement vers Chagny pendant la nuit sans tambours ni trompettes, sans qu'il fût même permis d'allumer une pipe dans les rangs, afin de se soustraire plus sûrement aux étreintes d'un ennemi qui dormait paisiblement à 40 kilomètres de là (Montfaucon).

Il arrivait à Quatre-Champs quand il reçut l'ordre de suivre le 5e corps sur la route de Stenay et d'atteindre Nouart le jour même. Son convoi, parti bien en avant, était déjà parvenu au Chêne; ordre de revenir en arrière lui fut envoyé, et, pour protéger ce mouvement, une division fut laissée à Quatre-Champs; puis, pour ne pas exposer cette division à être isolément attaquée, on en posta une autre à Belleville; avec la troisième et sa brigade de cavalerie, Douay se mit en route vers Nouart. Arrivé à Boult-aux-Bois, à 15 kilomètres du point qu'il avait ordre d'atteindre, il s'arrête, rallie son monde en arrière, puis, trouvant sa journée suffisamment remplie, il installe son bivouac à Boult-aux-Bois. Les troupes étaient fatiguées, c'est vrai, non pas de la marche elle-même, mais d'avoir été depuis 48 heures tenues constamment, jour et nuit, en éveil pour être prêtes à tout moment à résister à des attaques chimériques.

Ainsi le maréchal qui croyait, le soir du 28, avoir deux de ses corps d'armée: l'un devant Stenay, l'autre à 15 kilomètres derrière le premier, se trouvait, par suite de la timidité de ses lieutenants, en retard d'une journée de marche, ce qui l'obligea à modifier encore ses dispositions.

Pendant que l'armée française perdait ainsi toute son avance, les Allemands se dirigeaient en toute hâte vers la route Vouziers-Stenay. Les quatre divisions de cavalerie de la IVe armée avaient pour mission de surveiller le plus près possible la marche de l'adversaire, mais sans provoquer de sa part une offensive qui aurait pu être fort dangereuse étant donné l'éparpillement des corps des deux armées sur une profondeur de 90 kilomètres.

29 août. — La constatation, dans la journée du 28, par les reconnaissances de la cavalerie, du mouvement des 5e et 7e corps français sur la route de Vouziers à Stenay confirma de Moltke dans l'opinion que l'armée française avait l'intention de passer sur la rive droite de la Meuse. Ordre fut donc donné à la IVe armée de se masser le plus près possible de la ligne Buzancy-Nouart, tout en laissant à Stenay une force suffisante pour interdire le passage. La IIIe armée fut invitée à se porter à hauteur et à la gauche de la IVe.

C'est alors que le maréchal de Mac-Mahon se décida à faire remonter son armée vers le nord et à lui faire passer la Meuse à Mouzon et à Remilly. Dans la nuit du 28 au 29, un officier de l'état-major général fut envoyé aux commandants des 5e et 7e corps pour leur remettre l'ordre écrit qui indiquait la nouvelle direction à suivre.

Cet officier, accompagné d'un escadron du 12e chasseurs, remit au général Douay l'ordre dont il était porteur, et demanda où il pourrait rencontrer le chef du 5e corps dont on n'avait pas eu de nouvelles; les renseignements qui lui furent donnés étaient des plus vagues. A tout hasard, il s'engagea sur la route de Buzancy; mais près de Germont, il fut attaqué par un parti de cavalerie (un escadron de la garde):

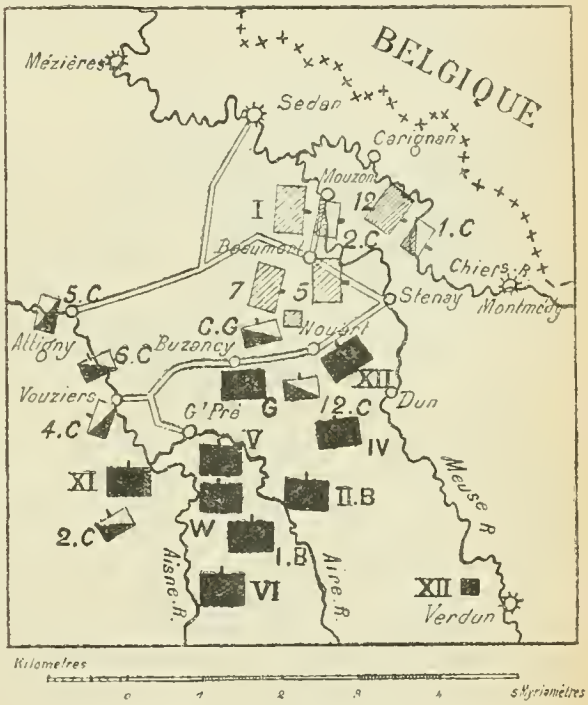


Fig. 8. — 29 août.

son escorte fut dispersée, et il fut pris avec la dépêche qui contenait pour de Failly l'ordre d'abandonner la direction de Stenay et de venir à Beaumont. Comment, pendant l'escarmouche qui dut bien cependant durer quelques minutes, cet officier n'a-t-il pas détruit sa dépêche? C'est pourtant la première chose à faire en pareil cas! Le règlement le prescrit formellement; il est vrai qu'à cette époque, les officiers d'état-major connaissant leur métier étaient assez rares. D'autre part, comment le chef d'état-major de l'armée n'a-t-il pas envoyé à de Failly, non pas un messager, mais deux, trois, quatre, par des routes différentes, pour être sûr que l'ordre parviendrait à ce chef de corps? La situation était assez grave pour ne pas négliger une telle précaution d'ailleurs réglementaire.

De Failly, n'ayant pas reçu contre-ordre, continuait donc, le 29, à marcher sur Stenay, par la route de Bois-les-Dames à Nouart, quand, arrivé entre Bois-les-Dames et Champy, il est arrêté par l'avant-garde du XIIe corps allemand (une brigade) qui avait pris position en avant de Nouart. Au lieu d'essayer de repousser avec toutes ses forces cet ennemi bien inférieur en nombre, il s'arrête, fait prendre à son corps d'armée le dispositif de combat sur les hauteurs de Champy, et soutient défensivement la lutte.

Recevant enfin l'ordre de rétrograder sur Beaumont, il rompt le combat et se met en route dans la nouvelle direction. Il avait ainsi manqué l'occasion, avec ses cinq brigades, d'en écraser une à l'ennemi. Ses troupes, déjà fatiguées par la marche de la veille, arrivèrent à Beaumont en pleine nuit, complètement éreintées, le dernier élément à 5 heures du matin. Il établit son bivouac au sud de la petite ville, entre elle et la forêt de Dieulet; et, bien que se sachant par la rencontre de la veille en plein contact avec le gros de l'ennemi, il négligea d'entourer son camp des gardes réglementaires destinées à le préserver de toute surprise. Le chef d'état-major du corps d'armée, les trois généraux de division, les cinq généraux de brigade n'y songèrent pas plus que lui, et tout le monde se mit tranquillement, soit à dormir, soit à faire la soupe.

Pendant le même temps, le 7e corps s'acheminait péniblement de Boult-aux-Bois vers la Besace où il lui était ordonné de coucher le soir : naturellement les patrouilles de cavalerie allemandes suivaient son mouvement. Deux escadrons de la garde partis de Thénorges prirent contact avec l'arrière-garde française aux environs de Germont. Cette bien faible démonstration de l'ennemi suffit à faire arrêter la division qui marchait en queue de la colonne et à la faire déployer en ordre le combat. Quand on s'aperçut de la faiblesse de l'adversaire, on se remit en route; mais deux heures avaient été perdues. A 5 heures du soir seulement, la tête de colonne atteignait Oches, ayant mis toute la journée pour faire 15 kilomètres sur une bonne route. Douay, sans se soucier du trouble qu'une décision prise de son plein gré, contrairement aux ordres reçus, pouvait amener dans l'exécution du plan adopté par le général en chef, s'arrêta à Oches et y passa la nuit, au lieu de pousser huit kilomètres plus loin jusqu'à la Besace.

Pour la première fois, depuis le départ de Reims, les troupes françaises s'étaient trouvées en présence de l'infanterie allemande. La concentration des armées ennemies était donc chose faite, ou tout au moins fortement avancée. Le moment était ainsi venu pour le maréchal de réunir dans un solide faisceau tous les éléments de son armée afin de pouvoir résister à l'attaque sérieuse qui le menaçait instamment.

30 août. — Le maréchal, ne tenant aucun compte des graves indications qui lui étaient données par la rencontre de Nouart, continue dans la journée du 30 l'exécution de son funeste plan. Ordre est donné aux quatre corps et aux deux divisions de cavalerie de se trouver le soir sur la rive droite de la Meuse; c'était laisser sur ses derrières 200000 ennemis, et s'interdire toute chance de retraite vers le nord de la France. Le 1er et le 12e corps, encore loin de l'ennemi, exécutèrent le mouvement sans être inquiétés; le

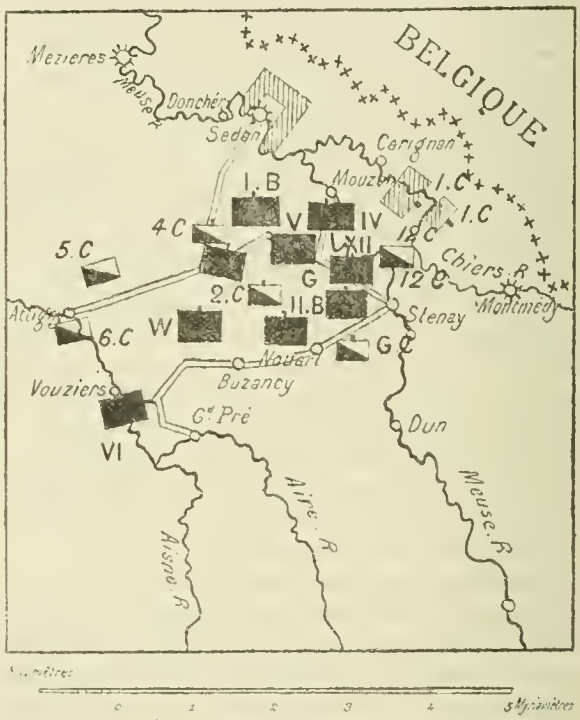


Fig. 9. — 30 août.

1er corps et la cavalerie poussèrent jusque sur le Chiers à Douzy et Carignan, le 12e s'arrêta à Mouzon. Mais le 5e et le 7e, qui se trouvaient depuis la veille en contact avec les avant-gardes ennemies, ne s'en tirèrent pas à si bon compte...

Le 7e corps d'armée devait, sans profit pour la cause commune, ressentir, par suite d'une faute impardonnable de l'état-major, le contre-coup de la lutte engagée dans son très prochain voisinage. La division qui escortait le convoi et qui se dirigeait vers Mouzon, arrivée à Stonne, tourna à droite pour prendre jusqu'à Warniforêt la grande route de Stenay par Beaumont; à Warniforêt, la brigade qui formait tête de colonne s'engagea sur le chemin de Joncq suivie par le convoi. Mais le convoi une fois passé, la brigade de queue ne trouvant, à l'intersection du

chemin de Joncq et de la grande route, aucune indication de tourner à gauche, continua tout droit sur la route de Beaumont où elle tomba en plein dans le 1er corps bavarois qui la bouscula et la rejeta en pleine déroute sur le corps principal vers Raucourt. On reste véritablement stupéfié en voyant que de telles erreurs peuvent se commettre dans des moments aussi graves! Ce général qui commandait la brigade de queue ne savait donc pas où allait la colonne dont il faisait partie? Le sachant, il n'avait donc pas une carte pour se diriger? Après tout, il en avait peut-être une; mais savait-il la lire? Et le général commandant la division marchant sans souci, sans se douter de rien! ne fait-il pas l'effet d'un cocher qui continue tranquillement sa route sur son avant-train, laissant en arrière, sans s'en apercevoir, l'arrière-train de sa voiture décroché par quelque accident!

Après une marche fort pénible le 7e corps finit par passer la Meuse à Sedan même, mais après être resté toute la nuit sur pied. A 5 heures du matin il s'installa au bivouac au nord-est de la ville, à Cazal, Floing et Illy.

Le 5e corps, qui avait soutenu la veille à Nouart la lutte avec l'infanterie allemande, se reposait bien tranquillement dans son camp de Beaumont, à quelque cent mètres de la lisière nord de la grande forêt de Dieulet, quand, vers midi et demi, une pluie d'obus tomba comme du ciel, bousculant les faisceaux, renversant les marmites, mettant tout le monde en émoi, et occasionnant partout un désordre indescriptible. C'était la IVe armée allemande qui, massée depuis la veille et appuyée à gauche par trois corps de la IIIe armée, entrait sérieusement en action.

Le 5e corps surpris se remit assez promptement de son émoi; l'ordre fut à peu près rétabli, et la bataille s'engagea, mais dans des conditions désastreuses pour nous, car les hommes étaient éreintés et tant soit peu démoralisés par cette attaque imprévue et tout de suite si vigoureuse. La retraite fut immédiatement entamée et exécutée fort honorablement, car les positions défensives rencontrées sur la route furent successivement disputées pied à pied; mais la conduite de ces mouvements en échelons fut fort décousue, et 3 000 prisonniers avec 40 canons tombèrent entre les mains de l'ennemi. Le corps d'armée fut recueilli devant Mouzon par une brigade du 12e corps repassée sur la rive gauche et parvint à passer la Meuse à Remilly et à gagner Sedan dans la plus complète confusion.

Les forces de l'ennemi réellement engagées dans le combat et dans la poursuite atteignaient au plus 4 divisions; il eût donc été possible avec un nombre presque double de combattants de les maintenir, et peut-être de leur infliger, aux environs de Villemontry, un échec qui aurait certainement eu pour l'armée française les conséquences les plus favorables en lui laissant toute liberté pour sa retraite sur Sedan et Mézières. Mais par suite de l'échec du 5e corps, le 30 au soir, 7 corps d'armée et 3 divisions de cavalerie allemands se trouvaient concentrés au sud de Sedan entre Oches, Stonne, Raucourt et Mouzon.

31 août. — Le 30 au soir le maréchal de Mac-Mahon, enfin édifié par la défaite de Beaumont, renonça à marcher sur Montmédy; il ordonna à ses différents corps de se réunir autour de Sedan, sur la rive droite de la Meuse. Le 31 dans la matinée toute l'armée était assemblée sur le plateau qui s'étend au

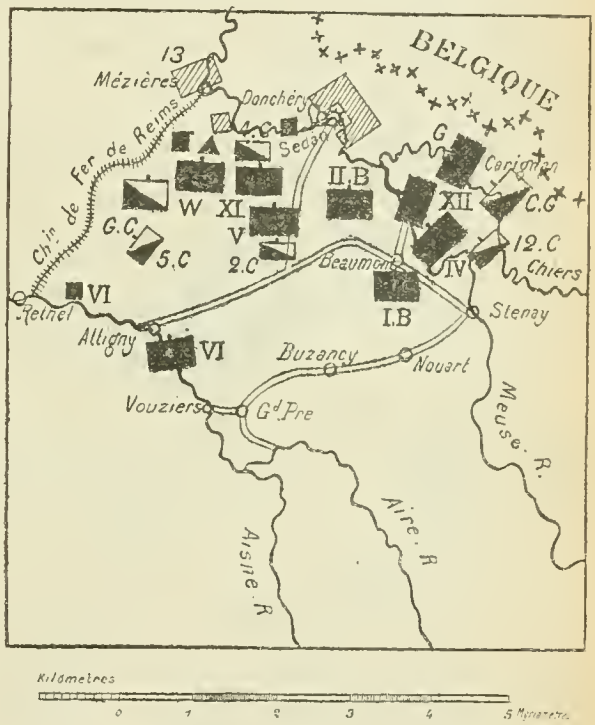


Fig. 10. — 31 août.

nord de la ville entre les ravins de Givonne et de Floing, moins deux divisions du 1er corps en route de Carignan pour rejoindre. Cette armée, ainsi abritée par la Meuse qui, de Stenay à Mézières, est un obstacle sérieux puisqu'elle ne peut être traversée que sur des ponts, n'avait plus que trois partis à prendre : battre en retraite sur Mézières, mais cela à l'instant même; passer en Belgique; livrer bataille en s'appuyant à la place forte de Sedan. Mais pour que l'un ou l'autre de ces partis pût être adopté avec quelque chance de réussite il était de toute nécessité de rendre réelle et efficace la protection donnée par la Meuse, c'est-à-dire détruire tous les ponts en aval entre Sedan et Mézières et, en amont, ceux de Bazeilles; puis au moyen de forts détachements bien

pourvus en artillerie, empêcher l'ennemi, au moins pendant toute une journée, de jeter des ponts de bateaux; enfin, en cas de retraite immédiate sur Mézières, lancer toute la cavalerie avec les batteries à cheval dans la vallée entre Sedan et Mézières, de façon à conserver intacte la rive droite de la Meuse dans cette partie de son cours. Une division du 13e corps venait d'arriver à Mézières; elle eût servi de soutien à la cavalerie; postée à mi-chemin environ, elle eût pu se porter rapidement sur un point quelconque de la rivière menacé d'une tentative de passage de l'ennemi.

La retraite sur Mézières entreprise dans la matinée du 31 était la seule chose à tenter qui pût sauver l'armée ; car livrer bataille dans les positions défectueuses de Sedan à un ennemi en forces plus que doubles, c'était s'exposer à effectuer cette retraite après une défaite, c'est-à-dire dans des conditions déplorables.

Au lieu de se hâter et de prendre la seule route de

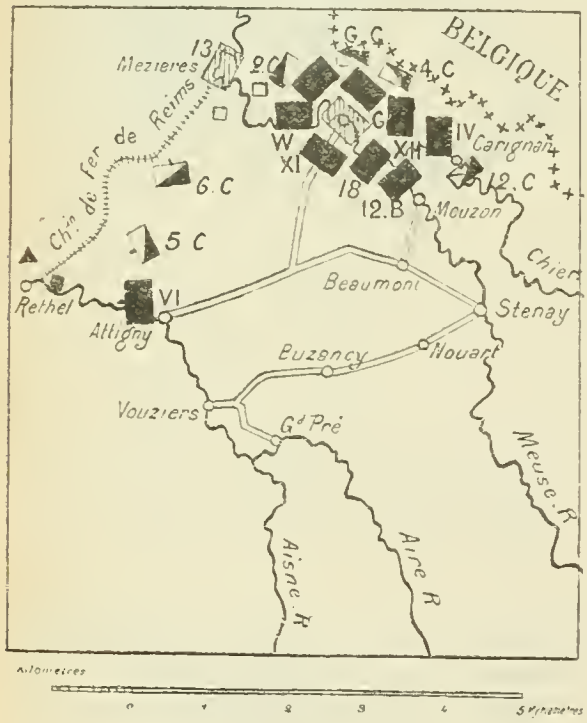


Fig. 11. — 1er septembre.

salut qui lui restait encore ouverte, le maréchal ne bougea pas, et, non seulement il ne bougea pas, mais encore les ponts de Donchéry et de Bazeilles ne furent pas détruits; les Allemands les occupèrent dans la journée et purent dès lors avancer vers nous les deux cornes du croissant qui devaient le lendemain se refermer sur nous en devenant un cercle infranchissable.

La journée du 31, perdue pour nous, ne le fut pas pour l'ennemi. Le soir la IVe armée avait deux de ses corps, le XIIe et la garde, et deux divisions de cavalerie établis sur le Chiers à Douzy et Carignan, et s'étendant jusqu'à la frontière belge; le IVe corps restait à Mouzon. A sa gauche la IIIe armée était massée au sud de Sedan entre Remilly et Donchéry ayant pris pied sur la rive droite à Donchéry (XIe corps) et à Bazeilles (1er bavarois), doublant les ponts fixes de ces deux localités de deux ponts de bateaux, et cela sans être en quelque sorte inquiétés par les Français qui de leur camp voyaient tous ses agissements.

Le 31 au soir l'armée française, par suite des dispositions que sa coupable inaction avait laissé prendre à l'ennemi, n'avait plus la ressource de se retirer sur Mézières. Deux partis, extrêmes tous deux, lui restaient, non pas à prendre, mais à subir : accepter la bataille dans les conditions les plus défavorables puisque toute retraite lui était coupée, ou se réfugier en Belgique.

1er septembre. — Nous n'avons pas à faire le récit de la bataille de Sedan dont tout le monde du reste a conservé un souvenir plus ou moins précis. Les conditions dans lesquelles l'armée française avait été placée dès la veille la condamnaient fatalement à une catastrophe finale.

J'ai souvent entendu reprocher à l'armée de Châlons d'avoir capitulé ayant encore dans ses rangs 90 000 hommes valides et armés, avec 400 canons. Cent mille hommes, dit-on, peuvent toujours se frayer un chemin, quelque sanglant qu'il soit, à travers un ennemi même victorieux. Pour toute réponse le lecteur est prié de regarder attentivement le croquis ci-joint qui indique la position de l'armée allemande à 5 heures du soir. Il pourra se rendre compte de la situation exacte de l'armée française au moment où elle a cessé la lutte. Quatre-vingt-dix mille hommes se trouvaient entassés au centre d'un cercle de feu de trois kilomètres de rayon environ, garni à sa circonférence de 564 canons, la gueule tournée vers Sedan, dont les abords immédiats étaient occupés par l'infanterie de six corps d'armée (120 000 hommes). Pouvait-on du reste demander un acte de sublime folie à de pauvres hommes qui depuis un mois fuyaient en déroute devant la défaite, épuisés par des marches et des veilles incessantes et auxquels la direction déplorable donnée aux opérations avait enlevé toute confiance dans leurs chefs et fait perdre tout sentiment de discipline et d'obéissance?

Colonel Patry.

DE L'ÉCOLE AU RÉGIMENT

Enquête sur l'éducation des adultes (1).

L'enquête que nous avons commencée dans la *Revue Bleue* sur le problème de l'éducation des adultes a produit une vive impression au Congrès du Havre, et nous pouvons affirmer que les lettres de nos éminents correspondants n'ont pas été sans influence sur les résolutions de ce Congrès. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui les lettres de M. Léon Bourgeois, député, ancien ministre de l'Instruction publique, président de la Ligue de l'Enseignement, et de M. Henri Marion, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Nous terminerons notre enquête samedi prochain, en publiant les dernières lettres de nos correspondants, et en appréciant les travaux du Congrès du Havre, auquel nous avons assisté jusqu'à la fin.

H. B.

Lettre de M. Léon Bourgeois.

Le Havre, 31 août 1895.

Je suis presque heureux de m'être mis en retard avec la *Revue Bleue* pour vous répondre, puisque je puis vous écrire du Havre, au milieu des travaux du Congrès, et après que certaines des questions qui me préoccupaient le plus ont été résolues, et résolues, je crois, dans le meilleur esprit.

Il m'a paru qu'un certain malentendu, à cette heure dissipé, avait divisé d'abord les esprits des congressistes. C'est dans le mot : *Cours d'adultes* qu'étaient l'origine et la raison de ce malentendu. Beaucoup, et parmi les plus dévoués à l'œuvre nouvelle, en entendant parler de la réorganisation des cours d'adultes, ont pu croire qu'il s'agissait de reprendre, de remettre sur pied l'organisation de 1867 et de 1884, alors qu'il s'agit au contraire d'une entreprise toute nouvelle, dont l'objet, le caractère et les moyens de réalisation sont absolument différents.

Cours d'adultes ! Il ne s'agit pas des adultes, et il ne s'agit pas de cours. Ceux auxquels nous pensons sont les adolescents et non pas les adultes. L'âge dont nous avons présentement souci n'est pas l'âge de la maturité : c'est l'âge de la formation, c'est-à-dire l'âge du danger. De l'école au régiment, comme on l'a si bien dit, ou pour mieux dire encore (car il ne faut pas oublier la jeune fille), *de l'école à la majorité* pour les garçons comme pour les filles, voilà ce qui nous importe. Il ne s'agit pas non plus de *cours*. Il faudrait un mot très large pour exprimer tout ce que nous voulons. Le *cours*, c'est de l'instruction complémentaire, et ce n'est pas suffisant. Il ne s'agit pas seulement de leçons, d'enseignement général ou professionnel, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'instruction. C'est l'œuvre *éducatrice* qui importe, et la leçon, qui n'est que le *mot*, ne suffit pas lorsqu'on se propose, non pas seulement d'accroître les connaissances, mais de former l'esprit et le caractère et de préparer à la vie.

« Œuvre de l'éducation des adolescents, » voilà le mot propre qu'il faudrait substituer au mot « cours d'adultes » ; et à la Ligue de l'enseignement, nous disons « patronage de la jeunesse française » pour exprimer et comprendre l'ensemble des institutions nécessaires. Dès lors, il va sans dire que ce n'est pas par une organisation officielle qu'une pareille entreprise peut être menée à bien. Il ne s'agit pas de superposer un nouvel enseignement public, allant de 13 à 20 ans, à l'enseignement public primaire créé par les lois de 1882. Pour réussir dans la tâche d'éducateur, il faut une qualité essentielle, je dirai nécessaire et suffisante : *le don de soi*. On ne décrète pas le don de soi. On se donne quand on veut se donner, et l'on ne se donne tout à fait bien que lorsque personne ne nous a invité à le faire. D'où la nécessité de l'initiative privée, absolument indépendante ; d'où la nécessité de ne faire intervenir l'État, le département, la commune, les pouvoirs publics à tous les degrés que pour donner une aide, un appui, un coup de main à ceux qui sont déjà en route, jamais pour les faire partir ou pour leur imposer le choix du chemin. Les bonnes volontés indépendantes peuvent, dans notre pays peu accoutumé à l'initiative libre des citoyens, ne pas suffire à tout mener à bien. Mais je ne voudrais jamais pour mon compte qu'une *allocation* de l'État précédât le sacrifice individuel, et qu'un service volontaire pût être considéré comme une fonction régulièrement rémunérée.

Il y a eu à cet égard chez certains instituteurs publics présents au Congrès une sorte d'inquiétude, et ceux qui ont laissé paraître cette inquiétude étaient parmi les meilleurs et les plus dévoués sans doute. Ils ont semblé craindre qu'on voulût les laisser de côté, qu'on n'eût pas l'intention de faire suffisamment appel à leur expérience, à leur connaissance de la jeunesse, à leur influence locale si légitime. De là certaines réclamations, certaines protestations. Le malentendu, nous le disions tout à l'heure, est désormais tout à fait dissipé. Le cours d'adultes, ou plutôt d'adolescents, sera le centre naturel de l'organisation nouvelle. Les leçons d'enseignement complémentaire ou professionnel constitueront peut-être la partie la plus substantielle, la plus aisément viable, du système nouveau. Mais autour de la leçon du soir, du cours proprement dit, combien d'autres créations (bibliothèques, jeux scolaires, lectures en commun, promenades, associations mutuelles d'élèves ou anciens élèves, sociétés de placement) sont également nécessaires !

De même l'instituteur se trouvera, surtout dans les petites communes, le mieux armé, le mieux placé,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 et du 31 août.

pour entreprendre une œuvre dont il sera le meilleur et le plus utile agent. Cependant il ne pourra suffire à tout. Autour de lui il faut grouper toutes les bonnes volontés, tous les efforts : mères de famille pour les plus petits, propriétaires, rentiers, chefs d'industrie ou de commerce, professeurs de collège, sociétés ou cercles d'encouragement, patrons consentant à prendre en apprentissage les enfants bien notés et travailleurs qui leur seront présentés; anciens élèves surtout rendant à la génération qui les suit le bien qu'ils auront reçu de la génération qui les a précédés... tous les esprits éclairés, tous les bons citoyens, tous ceux qui veulent faire de la République une réalité; je dirai volontiers quiconque a un libre esprit et un bon cœur. Chacun s'imposera non seulement un sacrifice d'argent, mais, ce qui vaut mieux encore, un sacrifice de temps pour grouper, instruire, distraire, préserver, entraîner, *élever* ces jeunes gens et ces jeunes filles. Il se formera ainsi, sur chaque point du pays, un réseau de bonnes volontés, de dévouement, qui incessamment enveloppera chaque génération nouvelle, et qui fera de chaque commune une plus large école de fraternité républicaine et de solidarité sociale.

Un unique moteur : le sentiment du devoir de chacun envers tous : — une condition essentielle de développement : la liberté : — la loi n'intervenant que pour protéger cette liberté même, et la contribution publique ne faisant que s'ajouter à la contribution volontaire et privée : voilà comment m'apparaît l'idée nouvelle, voilà comment j'aimerais à la voir s'accomplir dans notre France républicaine.

LÉON BOURGEOIS.

*
* *

Lettre de M. Henri Marion.

Eaux-Bonnes, 25 août 1895.

Je crois en effet à l'urgente nécessité d'organiser en France l'éducation des adolescents, entre l'école et la caserne. Cette nécessité a été proclamée si éloquemment et démontrée si fortement, elle est si généralement admise, qu'on s'étonne un peu d'abord de vous voir commencer par la remettre en question. « Quoi! pense-t-on, c'est là que nous en sommes, si longtemps après le cri d'alarme poussé par Jean Macé, après la campagne entreprise par la Ligue de l'Enseignement et tant de bons articles de journaux? Nous nous demandons encore s'il y a quelque chose à faire! » — Mais je suppose que c'est seulement une manière de nous inviter à rappeler le besoin dont il s'agit, pour mieux déterminer les moyens d'y faire face.

Eh bien! après l'école comme à l'école, c'est d'éducation que nos enfants ont besoin : d'éducation, ce mot dit tout. Ils ont besoin de la même éducation (je la suppose bonne, naturellement) prolongée, complétée, adaptée à leur âge, à leurs aptitudes, aux conditions locales, combinée avec les nécessités pratiques, poussée assez loin pour porter fruit. Car quel homme de sens a jamais pu se flatter que l'enfant sortirait de l'école à 13 ans, voire à 11, muni une fois pour toutes et à jamais de tout ce qui est nécessaire à l'homme fait?

A cela se ramène, ou peu s'en faut, cette fameuse question de la faillite morale de l'école, sur laquelle tant de braves gens, avec les plus nobles intentions, ont dit et écrit, l'hiver dernier, tant de choses inutiles ou périlleuses : inutiles, car si l'organisation de notre éducation populaire était à ce point manquée dans sa partie essentielle, ce serait naïveté pure que de chercher après coup à y faire entrer la vie par des retouches et des repentirs; périlleuses, parce que le premier besoin des créations à long terme est qu'on leur fasse crédit, et qu'on ne fait pas plus prendre les jeunes institutions en leur demandant, à peine nées, à voir leurs preuves, que les jeunes arbres en les secouant en tous sens par impatience de voir leurs fruits. Il est très vrai que la morale, étant la fleur de la culture, pour être enseignée dans la perfection, doit l'être avec toute l'âme, disons sans hésiter, avec une chaleur religieuse, puisque aussi bien elle est la religion même dans ce qu'elle a de plus pur. Or, on conçoit sans peine que notre morale scolaire, si excellent qu'en soit le programme, n'ait pas été d'emblée partout enseignée de la sorte. Mais quelqu'un avait donc cru possible qu'elle le fût?

Et quand elle le serait, quand l'enseignement primaire tout entier serait aussi parfait qu'on peut le souhaiter, qui donc a jamais pensé qu'à 12 ans l'éducation soit finie, le caractère fait, *ne varietur*? N'est-ce pas le lieu commun des lieux communs que l'éducation continue tant que l'individu se développe, et qu'elle n'est pas le produit de l'école seule, mais du milieu tout entier, de tous les facteurs sous l'action desquels les habitudes se forment et se transforment? Sans doute l'éducation rationnelle et libérale vise moins à donner des habitudes que des principes. Mais qui ne sait que, pratiquement, les principes ne prennent vie qu'autant qu'ils passent en habitudes? — C'est donc un simple truisme de dire que l'éducation n'est qu'amorcée à l'école primaire, et que, pour n'être pas à peu près vains, les soins dont elle est l'objet doivent s'étendre fort au delà. Et quant à se figurer que l'habit du maître ou la vertu de certaines formules puisse changer quelque chose à cette nécessité, c'est la marque d'une grande candeur.

*
* *

Dirai-je maintenant avec vous que nous devons organiser « un système d'éducation et d'instruction nationale pour les adolescents » ? Je me défie un peu de ce mot *système*, qui évoque l'idée d'une grande construction uniforme, irréprochable sur le papier, mais sans racines dans le sol et trop souvent sans vie : c'est tout le contraire qu'il nous faut. L'*instruction*, d'autre part, ne m'inspire pas une confiance sans bornes comme remède aux maux dont nous souffrons. Certes, il faut croire autant que jamais au prix du savoir et à la valeur pratique des vraies lumières : voir clair sera toujours une bonne condition pour se conduire. Mais puisqu'un si grand nombre d'entre nous ont donné naguère dans la superstition des livres et des cahiers, comme l'appelle H. Spencer, au point de brûler presque aujourd'hui ce qu'ils ont adoré, parce qu'ils ont découvert qu'on n'est pas nécessairement un sage pour savoir lire, écrire et compter, — évitons de retomber dans le même rêve enfantin, qui mènerait aux mêmes déceptions. Ne comptons sur aucun programme d'études pour faire des citoyens modèles. Il faut tant savoir, et si bien, pour en valoir réellement mieux! Quand nous ferions de tous nos Français autant de bacheliers, la belle avance pour eux et pour le pays ! la belle garantie de sagesse civique !

Ce qui est vrai, c'est qu'il faut cultiver la raison, s'adresser à la raison, croire en elle. Là est notre unique planche de salut ; et ceux qui ne comptent pas sur la raison plus et mieux cultivée pour nous tirer des crises où nous a jetés l'ivresse de la liberté, je les plains, car je ne vois pas en quoi ils peuvent espérer encore. Mais l'instruction qui nous rendra ce service, ce n'est pas telle somme de connaissances : c'est un enseignement vraiment éducatif, peu ambitieux et sobre de formules, très simple (ce qui ne veut pas dire plat), substantiel, précis, pratique, au sens plein du mot, pénétré de vie. C'est la culture du bon sens et des sentiments sains. Tous les exercices scolaires y peuvent servir, car, faits avec amour, ils constituent une très bonne discipline. Mais pourquoi semblons-nous toujours croire que le travail d'apprendre est la seule discipline mentale ? Nous demandons à la classe proprement dite infiniment plus qu'elle ne peut donner. Nous avons l'air, par exemple, de ne pas soupçonner la part du chant dans l'éducation populaire ; part immense en d'autres pays, et qui reste chez nous pratiquement nulle. Ni le dessin, non plus, ni les travaux manuels n'ont encore la place qu'ils devraient, ni surtout la causerie familière (économique, agricole, morale) portant sur le réel de la vie et allant au vif des choses.

Mais comment descendre ici dans le détail ? Quand vous m'invitez à dire comment je conçois, après l'inspiration, la forme de cette éducation complémentaire, je réponds : Que l'inspiration y soit seulement, la forme se trouvera d'elle-même. Le ministre de l'Instruction publique vient justement d'adresser aux délégations cantonales et aux commissions scolaires une circulaire dont l'inspiration est admirable et où les moyens suggérés sont d'une variété singulière. On a le sentiment qu'il n'y aurait bientôt que l'embarras du choix, si nous avions une bourgeoisie capable d'entendre et de vouloir.

Le point essentiel est très nettement marqué dans cette circulaire, ce qui me dispense d'y insister ici, sauf pour dire qu'il est essentiel : c'est que l'œuvre dont il s'agit ne peut pas être, ne doit pas être l'œuvre de l'État seul, ni même de l'État principalement ; que le rôle de l'État doit se borner à susciter, à favoriser et à récompenser les initiatives individuelles. Le grand malheur de notre système d'éducation publique, sa faiblesse irrémédiable, c'est que nos écoles, à tous les degrés, sont regardées uniquement comme la chose de l'État, et que tout le monde s'en désintéresse à qui mieux mieux ; heureux quand une pointe d'ironie à leur égard n'est pas commandée par le bon ton à ceux mêmes qui n'ont point de griefs contre elles et qui devraient en être les soutiens. Quel abîme entre ce pitoyable état d'esprit et celui des pays où l'école communale est vraiment le bien commun, soit qu'elle reçoive effectivement, comme aux États-Unis, et mêle pour un temps les enfants de toutes les classes sociales, soit que, réduite, comme en Allemagne, au nom et au rôle d'*école du peuple*, tout le monde au moins comprenne la grandeur de sa mission et veuille à l'envi sa prospérité !

*
* *

Loin donc de chercher à déterminer « dans quelle mesure les départements, les communes et les sociétés privées doivent être associés » à l'œuvre nouvelle, je dirai que cette œuvre ou ne sera pas, ou sera celle de l'initiative privée et des communes, aidées par les départements et par l'État. Parole grave, car les particuliers ont chez nous si peu d'esprit public ; les communes, en dehors de quelques villes, ont si peu l'habitude de se gouverner, que, s'il faut attendre tout de là, la conclusion paraîtra être qu'il n'y a rien du tout à attendre. J'en sais même qui préféreront ce rien aux fantaisies des bonnes volontés locales, dont il y a, pensent-ils, plus à craindre qu'à espérer, tant que leur propre éducation reste à faire.

Tout est là, en effet ; nous sommes dans ce cercle. Pour nos adolescents il faut des éducateurs : où sont-ils ? Qui les a formés ? *Quis educavit educatores?*

Ce n'est pas des instituteurs qu'il s'agit. Beaucoup

d'entre eux sont bien préparés et rendront les plus grands services à l'œuvre nouvelle, qui ne saurait se faire en dehors d'eux. On ne trouvera pas leur dévoûement en défaut, et leur savoir est grandement suffisant. Mais les instituteurs ne peuvent suffire à tout; il faut éviter de les accabler. Leur tâche ordinaire est déjà bien lourde. Elle est bien grande aussi, et d'une importance fondamentale : craignons avant tout de la compromettre. D'ailleurs, si l'on ne s'adressait qu'à l'instituteur, l'œuvre n'aurait pas le caractère qu'elle doit avoir : le public, très injustement, n'y verrait qu'un service commandé.

C'est pourtant aux instituteurs que vous pensez, ce me semble, dans votre question (assez obscure) relative aux patronages scolaires. Oui, certes, il faut avoir grand soin de sauvegarder l'indépendance des maîtres, quoique beaucoup en aient un sentiment excessif et inutilement ombrageux. On a bien fait de les soustraire autant que possible aux passions locales, aux contrôles incompétents ou hostiles, puisque c'était l'unique manière de leur assurer la dignité. Mais les patronages scolaires, indispensables déjà pour rattacher l'école à son milieu et faire, notamment, de l'obligation légale la réalité vivante qu'elle n'est pas encore, seront encore bien plus nécessaires, ou plutôt deviendront la cheville ouvrière, dès qu'il s'agira précisément de susciter et de grouper les initiatives locales, et, tout en comptant sur les instituteurs, de trouver en dehors d'eux une armée d'éducateurs bénévoles.

Si nous les avions, ces bons ouvriers, tout dévoués et désintéressés, libres des préjugés et exempts des passions qui nous divisent, uniquement pénétrés du service à rendre, je ne vois pas quelles précautions il y aurait à prendre contre eux en faveur des « libertés individuelles ». Car personne apparemment ne songe à établir une nouvelle obligation légale, qui suffirait à tout gâter, même en restant fictive, ce qui arriverait infailliblement. L'éducation complémentaire, encore plus que l'autre, ne peut réussir que par son utilité même et son attrait.

*
* *

Il serait désirable cependant de témoigner du prix qu'on y attache par certaines sanctions positives. C'est le seul moyen de la faire prendre au sérieux, de susciter, non des velléités éphémères, mais l'effort suivi qu'elle demandera. Ces sanctions ne semblent pas introuvables. D'abord, une partie des récompenses qu'on donne aux enfants, et qui ne conviennent qu'à demi pour eux (par exemple les livrets de caisse d'épargne), seraient utilement proposées aux adolescents. Puis le certificat d'études primaires, si contestable sous sa forme actuelle, ne pourrait-il pas être reporté au terme de l'adolescence, réorganisé de façon à servir précisément de récompense au travail fait librement pour conserver et accroître les fruits de l'instruction élémentaire ? Ou, s'il doit être maintenu tel que la loi l'a institué, ne pourrait-on adjoindre à ce certificat des mentions supplémentaires, témoignant du travail ultérieur et de ses résultats; mentions qui feraient prime, et pourraient même être exigées pour obtenir telles menues fonctions, tels adoucissements au service militaire?

Pas n'est besoin de déterminer d'avance ces sanctions, qui se trouveraient, qui varieraient avec le zèle déployé et la nature des résultats obtenus. La grande affaire c'est de retenir autour de l'école, c'est d'y rappeler de temps en temps avec quelque régularité les garçons de 13 à 20 ans (les garçons surtout, car le besoin est moins pressant pour les filles, lesquelles d'ailleurs seront les plus ardentes à profiter de ce qu'on fera). Non seulement il n'y a rien à imposer, mais il faut éviter de demander trop. Je conçois de simples classes du soir, qui même ne seront guère, en fait, que des classes d'hiver, avec lecture expliquée, devoirs corrigés, exercices complaisamment adaptés aux besoins et aux goûts individuels ; sans préjudice, bien entendu, de causeries générales, de démonstrations, d'expériences, de conférences, çà et là, plus relevées et plus excitantes, largement ouvertes à tous les âges. Mais il faut surtout un enseignement très simple et tout familier, qui pénètre; des réunions intimes où chaque élève chaque fois obtienne sa part de soins personnels; mieux que cela, où chacun trouve au besoin assistance morale et bon conseil.

Cet enseignement n'en sera que mieux reçu peut-être, avec plus de reconnaissance et de profit, pour être donné non par des instituteurs de profession, mais par les hommes de bonne volonté, par la jeunesse éclairée de chaque pays. Mais où est-elle, cette jeunesse assez éclairée, j'entends éclairée de la manière qu'il faudrait, assez sérieuse, assez ardente (en dehors des passions confessionnelles et de l'esprit de parti) pour se dévouer à cette œuvre de solidarité? Cette élite modeste, aussi précieuse dans une nation que le sont les cadres dans une armée, que faisons-nous pour la former? Combien de professeurs de lycées ont jamais pensé à ce que pourrait être la fonction sociale de ces fils de fermiers ou de propriétaires ruraux qu'ils élèvent? Qui parle à ces jeunes gens du bien qu'ils peuvent faire et se soucie de les mettre en état de le faire? Quel enfant de la bourgeoisie, petite ou grande, est élevé dans un sentiment suffisant de ses devoirs civiques, et mis à la hauteur de ses responsabilités?

C'est qu'en réalité nous n'avons pas encore compris sérieusement que tout le problème politique et social est un problème d'éducation. Seule désor-

mais, absolument seule, l'éducation peut tirer nos sociétés modernes des périls auxquels elles sont en butte, je ne connais personne qui n'en convienne ; mais ceux qui le savent le mieux n'y pensent jamais assez, et nous faisons tous à peu près comme si nous ne le savions pas. L'œuvre dont l'urgence éclate aujourd'hui à tous les yeux peut être commencée dès maintenant, grâce aux instincts généreux qui, Dieu merci ! surabondent en France ; mais elle ne se développera et ne vivra que si nous faisons en sorte que nos fils y soient mieux préparés que nous.

HENRI MARION.

(*A suivre.*)

L'ORGANISATION SOCIALISTE

Ce n'est réellement qu'au retour d'exil des anciens membres de la Commune que le parti socialiste reprit sa force et put reformer ses troupes débandées. Jusque-là, le prolétariat militant, que la proscription avait oublié, s'était prudemment borné à reconstituer les syndicats suivant le mode mutuelliste.

Les deux premiers Congrès ouvriers, celui de Paris en 1876 et celui de Lyon en 1878, avaient été composés presque uniquement de coopérateurs et de mutuellistes proudhoniens. Le collectivisme y avait été renié, l'emploi de la force répudié : « Nous ne sommes pas les révolutionnaires, disait le citoyen Bonne, nous sommes les pacificateurs. »

Déjà cependant l'influence de M. Barberet, qui depuis devint chef de bureau au ministère de l'Intérieur, était sapée par Jules Guesde, rentré en France en septembre 1876, et qui s'efforçait de faire accepter par les syndicats les doctrines collectivistes.

Le Congrès de Marseille, en octobre 1879, donna la majorité aux collectivistes. Le Congrès du Havre, en novembre 1880, amena la rupture entre les barberettistes et les collectivistes, qui se constituèrent en Parti Ouvrier.

M. Guesde se trouva le maître de ce parti ; mais, au retour d'exil ou de Calédonie, les anciens combattants de la Commune, les anciens chefs de l'Internationale ralliaient l'armée révolutionnaire, où ils étaient fort surpris de trouver ce nouveau venu, très peu connu jusque-là, sinon pour avoir dirigé un journal à Montpellier et y avoir patronné, en 1871, la candidature de Gambetta. On le considéra d'abord comme un intrus, puis comme un gêneur, et on essaya de lui enlever ses troupes, c'étaient les syndicats, comme il les avait enlevés lui-même aux barberettistes. Mais on avait affaire à forte partie et la lutte fut longue. Guesde avait un journal, l'*Égalite*. Son ancien ami de Montpellier, M. Paul Brousse, fonda le *Prolétaire*, dont les rapports avec l'*Égalité* ne furent pas toujours de pure courtoisie. Le *Prolétaire* fut reconnu comme l'organe officiel du Parti Ouvrier. A ce moment Joffrin se présentait à Montmartre avec un programme différent de celui que Guesde avait fait écrire par Marx et Engels et qu'il avait rapporté de Londres, avec le respect et la majesté de Moïse présentant à son peuple les Tables de la Loi. Guesde prétendit faire blâmer les comités de Montmartre, coupables d'avoir toléré un semblable scandale : on lui rit au nez. Joffrin était très aimé dans son parti ; c'était de plus un ouvrier manuel, peu suspect à ses compagnons de travail, tandis que Guesde était un bourgeois autoritaire et cassant, dont les ouvriers se méfiaient et dont ils jalousaient l'incontestable talent.

On résolut de briser son influence personnelle par la constitution d'un *Comité national*, « formé à raison de cinq délégués choisis et toujours révocables par chaque région fédérale ouvrière ». Sauf les cinq délégués de la Fédération (1) du Nord : Bazin, Gabriel Deville, Gardrat, Jules Guesde et Josselin, les représentants des cinq autres Fédérations étaient dans la main de Brousse, qui disposait ainsi de vingt-cinq voix sur trente.

Tout semblait du reste conspirer contre Guesde. Le programme qu'il avait pompeusement été chercher à Londres avait eu une influence néfaste sur les élections de 1881. C'est à peine si, dans le pays entier, le parti ouvrier avait récolté 60 000 voix.

La rupture était donc imminente, entre les marxistes français, dont Jules Guesde se prétendait le pontife, et les possibilistes, dont Brousse et Joffrin étaient les chefs. Au Congrès de Saint-Étienne, en septembre 1882, Guesde, Lafargue, Bazin, Massard, Deville et Fréjac furent mis en accusation et obligés de se retirer devant l'hostilité non déguisée de nombreux délégués au Congrès. Ils allèrent à Roanne, suivis des délégués de 32 groupes, alors que 335 groupes étaient représentés à Saint-Étienne. Les 41 groupes de la Fédération du Nord même les renièrent et s'abstinrent de prendre part dans le conflit.

On reprocha aux guesdistes d'avoir tenté de ridiculiser le Parti en l'affublant de la bizarre épithète de « possibiliste », parce que Brousse avait écrit, dans son journal, ces sages paroles : « Nous demandons que l'on fasse quelque chose, le possible, et que, de révolutionnaires de mot, l'on devienne révolutionnaires de fait. » Ils avaient même osé contester l'existence du parti, et Lafargue écrivait, au sujet de

(1) Le Congrès de Marseille (20 octobre 1879) avait divisé la France en six régions : Paris ou Centre, Lyon ou Est, Marseille ou Midi, Bordeaux ou Ouest, Lille ou Nord, Alger ou Algérie.

Guesde : « Le Parti n'a encore qu'une gueule, et celle-là en vaut quatre. » Il avait fait de Guesde le messie attendu : « Il est, mieux que Lassalle, l'homme pour CRÉER le parti... Lassalle était un pourri. » Enfin Guesde lui-même avait jadis blâmé l'exécution des otages, rendu hommage à « nos braves soldats, qui peuvent se battre mais n'assassinent pas », et « regretté le généreux Chaudey, cœur plein de bonté et républicain invariable ». Il est facile de penser avec quelle acrimonie ces défaillances morales lui furent reprochées.

Sous la direction de Brousse, le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire modifia son titre et prit une très grande extension. Cependant le reniement du titre et son remplacement par celui de Fédération des travailleurs socialistes furent l'objet de violentes attaques de la part des guesdistes expulsés : « Ne pouvant vaincre le collectivisme révolutionnaire, écrivait de Sainte-Pélagie, en 1883, J. Dormoy, et tuer le *Parti ouvrier*, les possibilistes lâchent aujourd'hui programme et titre. Jamais on n'a vu de plus grands lâcheurs, et jamais titre ne fut mieux mérité que celui que leur appliquent mes amis Guesde et Lafargue, de FÉDÉRATION DES LACHEURS SOCIALISTES DE FRANCE. »

Brousse ne devait pas tarder du reste à être lui-même traité de suspect, comme Jules Guesde l'avait été. — C'était un bourgeois, c'était un érudit. On lui reprochait déjà d'aiguiller le parti sur la voie politique et de délaisser par trop le terrain de lutte économique. Il était accusé d'abandonner l'action économique et politique en province, pour concentrer toute sa propagande sur Paris. Le congrès de Paris, tenu en septembre 1883, avait fait disparaître du programme la clause suivante : « Ne pourront être du Comité national les députés et conseillers municipaux. » Cette annulation indiquait assez clairement les désirs des chefs du Parti, de faire servir son influence à la réalisation de leurs ambitions politiques.

Les élections municipales de 1887 furent pourtant un triomphe pour le Parti. Neuf élus entraient au conseil municipal : Joffrin était nommé à Clignancourt, Chabert au Combat, Brousse aux Épinettes, Lavy à la Goutte-d'Or, Paulard au Pont-de-Flandre, Réties à Saint-Fargeau, Faillet à l'Hôpital-Saint-Louis, Simon Soëns à Croulebarbe, Dumay à Belleville.

Grâce à la suppression de l'article 21, les nouveaux élus conservaient la direction du Parti. Les syndicats ont beau réclamer, exprimer des vœux pour que le programme économique ne soit pas sacrifié au programme politique, la dictature, que l'on avait voulu éviter avec Guesde, et que l'on croyait avoir à jamais rendue impossible par l'établissement d'un comité élu, existait avec Brousse et Lavy. Joffrin meurt, alors que sa présence eût été si nécessaire pour pacifier les esprits échauffés et faire profiter son ami Brousse de la grande sympathie que lui portait la classe ouvrière. Le boulangisme avait poussé les élus socialistes à certaines compromissions fâcheuses : on résolut de se débarrasser des politiciens.

Pour y arriver, on parla de modifier l'article 9 du Programme. Cet article 9 plaçait l'élu sous la surveillance de son comité électoral et déclarait que la démission en blanc, signée d'avance par le candidat, ne pouvait être envoyée, soit au préfet de la Seine, soit au président de la Chambre, que si la majorité des électeurs consultée sur ce renvoi y acquiesçait. — On voulut le modifier ainsi : « Le droit de révoquer des élus est confié à l'Union fédérative. »

C'était la révocation immédiate d'un certain nombre d'élus qui avaient mécontenté leurs compagnons de l'Union fédérative par leur peu de souci des affaires intéressant le parti et par le soin extrême qu'ils prenaient à fortifier leurs petites citadelles électorales.

C'était une épée de Damoclès suspendue sur la tête de ceux qui avaient conservé encore une assez grande influence sur leurs pairs pour n'avoir pas à redouter une hostilité absolue, mais qui préféraient dépendre de la bonhomie de leurs électeurs que du caprice de leurs collègues.

Pour échapper au coup qui le menace, le Comité national, que l'on aurait dit uniquement composé de la rédaction du *Prolétaire* et par conséquent des amis de Brousse, annonce, de son autorité privée, la tenue d'un Congrès national à Châtellerault, pour le mois d'octobre 1890. C'était un manquement au règlement. Chaque Congrès national devait être précédé d'un Congrès régional qui en fixait la date et en déterminait la résidence. De plus, cette convocation était faite huit jours d'avance au lieu d'un mois. C'était donc une surprise. Pour tâcher de justifier sa conduite, très violemment attaquée, et obtenir le maintien de l'article 9 dans son ancienne rédaction, le Comité national prépare une réunion plénière à la salle du Commerce. Mais cette réunion tourne à sa confusion : le bureau broussiste se voit forcé de quitter la salle, et l'assemblée, qui lui est hostile, arrête qu'un Congrès régional se tiendra quelques jours plus tard dans le même local. Ce Congrès réunit 250 délégués, modifie l'article 9, pendant que le Congrès de Châtellerault aboutissait aux plus piètres résultats. Le Parti se trouvait de nouveau scindé en deux fractions, que l'on désigna vulgairement sous le nom de leurs chefs : Brousse et Allemane.

Ainsi, sans parler pour l'instant des Blanquistes,

qui, dès le principe, ont voulu rester eux-mêmes et ne pas se mêler à ce parti mi-politique mi-économique qu'était le Parti ouvrier; sans faire non plus mention des groupes corporatifs, dont il sera question plus tard, nous nous trouvons en face de trois tronçons du Parti socialiste révolutionnaire, reformé par Guesde et les anciens membres de l'Internationale et de la Commune.

Les Allemanistes portent le titre de Parti ouvrier socialiste révolutionnaire;

Les Broussistes ont celui de Fédération des travailleurs socialistes de France;

Les Guesdistes s'appellent officiellement Parti ouvrier français.

Parti ouvrier socialiste révolutionnaire. Allemanistes.

Le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire se compose de quatre fédérations déjà existantes, d'une fédération en formation et de nombreux groupes non encore fédérés.

La première et la plus importante est la *Fédération du Centre*, dont le siège est à Paris, et qui renferme soixante groupes d'études sociales et une vingtaine de syndicats et groupes corporatifs. Les groupes d'études ne peuvent pas renfermer moins de quinze membres payants, et certains contiennent jusqu'à trois et quatre cents membres: tel le groupe central du XIe. A côté de ces groupes adhérents il existe un nombre considérable d'organisations politiques et syndicales, qui, sans être affiliées au Parti, en suivent le programme. Il suffit, pour faire prévaloir les idées de l'École allemaniste sur tout un syndicat, de la présence d'un membre intelligent et actif du Parti. Et comme, pour être adhérent au Parti ouvrier, il faut être syndiqué, on voit que les idées politiques d'Allemane sont propagées et défendues dans presque tous les groupements ouvriers. Cette énorme influence s'est surtout manifestée aux élections législatives de 1893, où Paris donna 50 000 voix aux Allemanistes. On la voit se produire dans des syndicats puissants, comme celui des employés de chemins de fer, dont le secrétaire général, E. Guérard, est un des membres les plus intelligents et les plus actifs du Parti ouvrier, et dont la moitié des syndiqués est acquise aux mêmes idées. A Paris on compte environ 5 000 inscrits à l'Union fédérative, prêts à répondre au premier appel de la Révolution.

Le journal chargé des communications officielles est le *Parti ouvrier*, dont le directeur est le citoyen Jean Allemane, aidé de son gendre, le citoyen Morlin, jeune homme fort intelligent et très aimable, qui remplit les fonctions de conducteur de machine. Jean Allemane est lui-même très accueillant et il n'a nullement l'air farouche du révolutionnaire, pourvu toutefois qu'on ne porte pas la conversation sur l'organisation de son parti et sur les traîtres qui l'ont abandonné. Alors son œil devient mauvais, sa figure violente, et il vous réédite ses discours de réunion publique avec la fougue et l'emballement du révolutionnaire dévoué à la cause du peuple, qui prêche l'émeute pour la faire triompher. Très modeste, il est fort contrarié lorsqu'on parle de son parti en l'appelant de son nom. Mais alors pourquoi lui a-t-il donné un titre si long? Allemane pourrait être député; il a dix-huit cents électeurs à la Folie-Méricourt qui lui sont absolument dévoués et qui voteraient bien pour lui; mais non, il préfère user de son énorme et légitime influence sur eux pour leur présenter les candidats qui paraissent avoir le moins de chances de succès et montrer ainsi combien le parti est discipliné et se préoccupe peu des personnalités. C'est ainsi qu'il a fait accepter le jeune Weber, encore imberbe, qui revenait du régiment. A la nouvelle de cette candidature fantaisiste, ce fut à qui, des radicaux, se présenterait contre Weber. Et à tous, Allemane disait sur un ton narquois qu'ils perdaient leur temps et qu'ils feraient beaucoup mieux de s'en retourner chez eux. La prédiction ne manqua pas de se réaliser. Et elle se fût réalisée pour n'importe qui, car il se trouvait là dix-huit cents électeurs décidés à voter aveuglément pour le candidat désigné par le Parti.

La constitution en Fédérations et l'organisation du Parti sont l'œuvre du Secrétariat, dont le siège est à Paris, et qui est formé de six délégués, renouvelables tous les ans par moitié, pour chaque fédération.

Les délégués se réunissent tous les lundis, pour régler les questions de propagande et entretenir les relations de correspondance entre les groupes adhérents.

Chaque groupe adhérent verse une cotisation de un franc par mois, et les députés cent francs pour la propagande. Les propagandistes reçoivent de huit à douze francs par jour, leurs voyages payés. — On envoie de préférence des députés, parce que leurs voyages sont gratuits; mais on a bien soin de ne pas les envoyer comme députés, pour ne pas leur donner une trop grande importance. C'est le citoyen Faberot, chapelier, qui va porter en tout lieu la bonne parole; ce n'est pas M. le Député.

Certains députés, ceux du XIe, doivent remettre à leur Comité 5 000 francs sur leurs appointements. Ils ne gardent que 4 000 francs pour eux, mais cette somme est entièrement liquide. C'est le Comité de vigilance qui paye les frais de buvette, l'abonnement aux chemins de fer, la somme de cent francs

que réclame l'Union fédérative pour la propagande, et les secours à accorder aux électeurs miséreux. « Nos élus sont les plus tranquilles et les plus heureux de tous les députés », vous disent les Allemanistes. Et ils ont peut-être raison. Certains de ces députés ont cependant dû faire un sacrifice pécuniaire pour obtenir la faveur de représenter le peuple: Avez était sous-chef de bureau au Comptoir d'Escompte et il gagnait, dit-on, 6 000 francs; Groussier était dessinateur chez un ingénieur et gagnait aussi largement sa vie; Toussaint était collecteur pour un établissement de crédit. Les deux vrais ouvriers sont Faberot et Dejeante, tous les deux chapeliers. Leurs électeurs sont ravis de savoir qu'ils siègent auprès de Mgr d'Hulst et de M. le duc de La Rochefoucauld. « Et ils appellent ces hauts personnages : Citoyens! Ah! ils n'ont pas froid aux yeux! » nous disait avec enthousiasme un simple ouvrier membre du Parti.

Les conseillers municipaux du XIe, qui touchent 6 000 francs au Conseil parisien, doivent verser 2 000 francs à leur comité : c'est Chausse et Weber. Les deux autres conseillers municipaux du Parti ne sont pas soumis à une loi aussi inflexible; ils s'arrangent avec leurs comités : c'est Berthaut et Faillet.

Le XIe arrondissement, en entier, appartiendra aux prochaines élections au Parti allemaniste. Il vient d'être définitivement conquis par une organisation des plus habiles et des plus énergiques.

Les conseillers généraux de la Seine, les citoyens Renou et Jacquemin, ayant un mandat gratuit, le Parti les rémunère et leur attribue 150 francs par mois.

Le secrétaire du Parti et de la Fédération du Centre (Paris) est le citoyen J.-B. Lavaud, ancien ouvrier céramiste dans les Ardennes, où, avec J.-B. Clément, il a organisé le Parti ouvrier sur des bases formidables. Très actif, malgré des crises de paralysie assez fréquentes, très intelligent et très accueillant, son influence sur le Parti entier et sur la Fédération parisienne est énorme. Il représente le Parti, c'est en son nom qu'il parle : aussi est-ce sans ménagements qu'il s'adresse aux citoyens députés, et qu'il leur intime les ordres qu'il est chargé de faire exécuter. Ses appointements sont de 250 francs par mois, dont 200 francs pour le secrétariat général et 50 francs pour l'Union fédérative du Centre, dont il est aussi le secrétaire.

Ce qui distingue l'Allemanisme, c'est l'anonymat et la discipline. On a horreur de tout ce qui tend à monter, et les leçons qu'on a eues autrefois, avec Guesde et avec Brousse, ont été tellement vives que l'exagération s'en est mêlée. Mais si tout ce qui tend à s'élever est instantanément brisé, nul n'a le droit de se soustraire au choix de ses collègues. Tel ouvrier est désigné par le sort pour se présenter aux élections : quelle que soit sa répugnance, il ne peut se dérober à ce pénible honneur.

Les élections ne coûtent presque rien. Les affiches sont collées par les « camarades » avant ou après leur travail. Les réunions se tiennent chez le marchand de vin. Les circulaires sont gratuitement portées à domicile. Si quelqu'un veut se soustraire à ces corvées, il doit payer un « camarade » cinq francs par jour pour le remplacer.

En dehors des hommes politiques de la Fédération du Centre, nous devons citer les membres les plus importants du Parti : les citoyens E. Guérard, secrétaire général du Syndicat des chemins de fer, son frère F. Guérard, Joindy, Ortet, J. Genty, Ranvier, Gelez, Champy, Degois, Fournier, Pierron, correcteur aux Imprimeries réunies, Thiébaut, H. Legrand, Lelorrain, Martelet, J.-B. Périn, Hamelin et Paillot (ces deux derniers membres du Comité central de la Fédération du livre), Braum, secrétaire général de la Fédération de la métallurgie, Chaput, J.-B. Clément, Barrat, Gaillard père, Morlin, Beausoleil, Rimbert, Renard, Roche, notre confrère Maurice Charnay, Vernaudon, Brunsvick, Bagnol, Bernard, Charles Prolès, Dain, Noël, conseiller municipal à Pantin, 10 conseillers municipaux à Saint-Denis, et 15 à Saint-Ouen.

Tous les ans chaque fédération organise un Congrès régional et le parti tient un Congrès national.

Cette année, par extraordinaire, il n'y aura qu'une Conférence nationale, où ne seront traitées que des questions purement administratives et de propagande. — Chaque Fédération désignera deux délégués, qui se réuniront à Paris, aux frais du secrétariat général. Les délégués auront seuls le droit de vote; les membres du secrétariat et les députés pourront assister aux séances et y prendre la parole.

Un nouveau groupe, composé exclusivement de membres du Parti ouvrier, a été constitué dernièrement : c'est le groupe « l'École de propagande du Parti », uniquement destiné à former des orateurs et des propagandistes. A chacune de ses séances, qui ont lieu le premier dimanche et le troisième mercredi de chaque mois, une question est mise à l'ordre du jour, et les adhérents, à tour de rôle, sont tenus de la développer verbalement ou par écrit. Ils sont ainsi obligés d'étudier toutes les questions économiques et politiques. Le secrétaire de ce groupe est le citoyen A. Morlin.

La propagande se fait surtout au moyen de conférences, à l'issue desquelles l'orateur envoyé dans la ville réunit les citoyens capables d'être groupés en syndicats corporatifs ou en groupes d'études. Et immédiatement il les fait adhérer, comme groupes, au Parti, et envoie leur adhésion au secrétariat géné-

ral, dont l'objet principal est d'entretenir une correspondance suivie avec les divers groupes. Si une Fédération existe déjà dans la région, le secrétariat fait adhérer le nouveau groupe à la Fédération. S'il n'en existe pas encore, il poursuit la réalisation de nouvelles organisations, qui plus tard seront réunies par le lien fédératif et constitueront une nouvelle Fédération, qui elle-même devra adhérer au secrétariat.

LÉON DE SEILHAC.

(*A suivre.*)

LE MAITRE DE CHANT [1]

Nouvelle.

IV

Les journaux de Venise parlèrent du concert. Tous louèrent à l'envi la petite-nièce et élève du maëstro Chiesola, mais eurent soin de faire remarquer qu'elle n'appartenait pas à l'école de Zen. Mirate fut jugé sévèrement : voix robuste, bien timbrée, d'intonation assez bonne, mais dure et froide; chanteur d'église plutôt que de théâtre, pas de métier : somme toute, qualités précieuses, méthode détestable. Des autres élèves il valait mieux ne pas parler. Conclusion : les actionnaires donnaient leur argent pour faire gâter les belles voix ou faire chanter des chiens. La *Lira*, grand journal théâtral, accusait le « setticlavio » de beaucoup de méfaits : incertitude de l'intonation, hésitation dans les attaques, lourdeur dans les modulations; il niait absolument que les élèves de Zen fussent en état de déchiffrer à vue. Il proposait de soumettre le litige à un jury composé de cinq professeurs : deux choisis par Zen, deux par la direction du journal et le cinquième par les quatre premiers réunis.

Le pauvre Zen ne savait plus où il en était : craignant l'abandon des derniers protecteurs de sa chère école, mais surtout exaspéré par les imputations à l'égard du « setticlavio », il écrivit au journal une lettre aussitôt insérée, par laquelle il acceptait la proposition, se réservait d'indiquer deux noms et s'engageait à se soumettre à la sentence si, par impossible, elle était à son désavantage. Il courut chez le maître de chapelle de Saint-Marc pour le prier d'être un des arbitres. Le maître, homme prudent, répondit : « Y pensez-vous? Dans ma position me faire des ennemis parmi les journalistes et les professeurs! Très honoré de la confiance que vous avez en mon jugement, mais je ne veux pas me compromettre. » Il courut chez le jeune et déjà célèbre maëstro, chef d'orchestre du théâtre *della Fenice* qui lui tendit cordialement la main, le fit asseoir dans un bon fauteuil, lui offrit une tasse de café, mais répondit :

— Bien volontiers, maître, mais une petite difficulté se présente : j'ignore absolument ce que c'est que le « setticlavio ».

— Oh! peu importe : en un quart d'heure je vous mettrai en état de l'enseigner. La méthode est lumineuse comme l'astre du jour. Quelle est la tonique dans le ton de *do?*

— Je vous serai très reconnaissant de m'instruire, maître, mais je vous prierai de le faire un autre jour. Émettre un jugement sur une matière qu'on connaît depuis quelques heures et seulement par la théorie, mon intelligence n'est pas assez lumineuse pour cela.

Les réponses des autres musiciens auxquels Zen s'adressa ressemblèrent toutes aux deux précédentes. Le pauvre maître était allé trois fois déjà chez Chisiola; mais celui-ci, légèrement indisposé depuis la soirée du concert, ne voulait voir personne. Ne sachant à quel saint se vouer, il dirigea ses pas vers la boutique de l'antiquaire, usurier et soprano.

Les affaires de Zen s'embrouillaient chaque jour davantage. La question d'argent pour lui n'existait pas : quand il avait en poche quelques sous qu'il avait gagnés ou qu'on lui avait prêtés, il fallait qu'il les dépensât. Ses appointements de première basse à Saint-Marc étaient depuis plusieurs mois saisis par ses créanciers; les actionnaires de son école de chant versaient à peine une centaine de francs par an; il n'aurait rien accepté de ses élèves quand ils lui auraient offert un trésor; du reste, bien loin d'offrir, ils demandaient, et lui, brave homme, donnait quand par hasard il avait quelque chose, puis il menait ces chers enfants manger le hareng salé chez le cabaretier qui lui faisait crédit. Heureusement sa voix retentissante plaisait aux prêtres et il chantait à presque toutes les cérémonies de quelque importance; une imprimerie lui donnait des épreuves à corriger; il composait des sonnets pour les noces, pour les naissances, pour l'investiture d'un nouveau curé, pour le tailleur qui s'établissait dans le quartier. Il avait eu un jour l'idée de fonder un journal en dialecte vénitien pour faire valoir les mérites du « setticlavio » et dire à chacun son fait; il avait annoncé à qui voulait l'entendre la publication de l'*Histoire du chant depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* en un nombre indéterminé de volumes. Par bonheur pour lui, au bout d'un mois la feuille était morte et enterrée et l'ouvrage en resta à la première page de la préface.

— Ça tombe bien! grommela entre ses dents l'usurier en voyant arriver Zen. S'il n'était pas venu, j'aurais été le relancer. Eh bien! lui demanda-t-il

(1) Voir la *Revue Bleue* du 31 août.

d'un ton bourru, est-ce qu'on pense à me payer?

— J'ai bien autre chose en tête. Je viens te demander un conseil, car je sais que tu es un homme avisé et qu'au fond tu me veux du bien. As-tu lu la *Lira?*

— Je comprends. Tu as commis une de ces bêtises qui te sont ordinaires en te soumettant à un jury de musiciens et tu viens me demander de raccommoder les affaires?

— Pas du tout. Je te demande simplement de m'indiquer deux maîtres autorisés à qui je pourrais m'adresser.

— Jusqu'ici combien t'ont déjà dit non?

— Faisons le compte. — Et il compta sur ses doigts : — Sept.

— Tu peux être certain que, pour une raison ou pour une autre, en te payant de belles ou de vilaines paroles, ils te répondront tous de même. Laisse donc là ton « setticlavio » que le diable emporte!

— Ainsi tu n'acceptes pas non plus, toi?

— Moi? tu es fou! Mais assez de bavardage pour le moment. As-tu l'intention de payer, oui ou non? J'ai eu la sottise de m'engager vis-à-vis du propriétaire de la salle, du fournisseur des banquettes, des lampes, etc., etc., une affaire de quatre-vingts francs.

— Oui, et tu m'as fait honte aux yeux de tous mes collègues en mettant opposition sur mes appointements. Paie avec cela.

— Tu te moques de moi! il y avait opposition pour plus de la moitié déjà. De sorte que pour rentrer dans mes avances je devrai attendre près de deux ans. Nous devenons vieux, cher collègue, et si nous ne sommes pas près de mourir, nous sommes à la veille du moins de perdre la voix.

— Songeons donc à un remède. Moi, je n'en connais pas. Depuis une semaine on menace de me mettre à la porte de mon logement, de saisir mes quelques meubles, mes musiques... Que deviendra alors ma pauvre école?

— Et le piano?

— Il ne m'appartient pas, tu le sais bien. Je le loue au mois.

— Oui, mais si tu trouvais à le vendre, ne pourrais-tu continuer à payer la location jusqu'à ce que tu sois en état de solder au propriétaire le prix total de l'instrument? Tu perdrais quelque peu au marché, mais on n'a rien pour rien.

— Et sans piano comment enseigner le « setticlavio »?

— Tu en loueras un autre, pas au même marchand, bien entendu.

— Je ne comprends rien aux affaires; sauve mon école, c'est tout ce que je te demande: je me fie à toi.

— Je trouverai un acheteur, mais à la condition que mon nom ne soit prononcé en aucun cas. Me le promets-tu?

— Je te le jure.

Et Zen, après quelques paroles indifférentes, sortit la tête haute, le pas léger, comme s'il avait assuré l'existence de l'école pour l'éternité. Il fredonnait un petit air vif, et l'affaire de la *Lira* lui était complètement sortie de la tête.

V

C'était au plus fort de l'été; il faisait une chaleur torride. La consécration du Rédempteur n'arrivait que dans deux jours, et déjà les ouvriers de l'arsenal jetaient au travers du canal *della Giudecca* le long pont de bateaux qui pendant la fête relie le *Zottere* à l'église; déjà les plus diligents parmi les petites débitantes et les bateliers commençaient à construire leurs échoppes et à orner leurs barques.

Pendant la nuit du Rédempteur, parmi les meilleures sociétés de chant se distinguait depuis quatre ans l'école de Zen, qui faisait entendre, outre des barcarolles et sérénades d'opéra, quelques vieux madrigaux et un morceau inédit, composé tout exprès pour la circonstance par un jeune compositeur vénitien. Il y avait déjà plus d'un mois que Zen exerçait ses élèves; mais le morceau, une barcarolle à trois voix, qui devait faire époque, ne lui avait été remis que quarante-huit heures avant le jour de l'exécution. Le ténor, cela va sans dire, était Mirate, qui comptait profiter de l'occasion pour se faire entendre à un impresario espagnol qui voyageait en Italie pour monter une troupe. La partie de basse, profonde et vibrante, convenait merveilleusement à la voix de Zen, puissante comme un orgue. Quant à la partie de soprano, il eût fallu un rossignol ou Nene pour la tenir convenablement, tant elle était semée de trilles, de gruppetti, de vocalises, de gazouillis d'oiseaux. La Carlottina, même en possession de tous ses moyens, y eût été tout à fait insuffisante. Rien qu'à s'imaginer entendre le trio sortir du gosier de trois artistes pareils, l'eau venait à la bouche du vieux chanteur.

Mais ici se présentait un obstacle sérieux, peut-être insurmontable. L'ombrageux Chisiola consentirait-il à laisser aller sa petite-fille en barque, la nuit, avec des jeunes gens, sous la conduite d'une brave femme vieille et myope? Mirate conseilla à Zen de parler d'abord à Nene et son calcul était juste. « Laissez-moi faire, maître », dit la jeune fille quand la proposition lui fut faite. Et elle aborda résolument le grand-père. Mais celui-ci refusa net et résista à toutes les caresses, à toutes les prières. « Il s'agit d'une heure ou deux, grand-papa... — Quand il ne s'agirait que de dix minutes! » Alors tout à coup Nene devint pâle, au point que les lèvres mêmes perdirent leur couleur : « Laisse-moi aller, grand-père! » dit-elle. Le

vieillard la regarda avec stupéfaction : la voix d'ordinaire si douce était acerbe et presque menaçante, les yeux jadis affectueux et tendres étincelaient de colère. Il secoua la tête : « Va donc, murmura-t-il, et souviens-toi de ta mère... de ta bonne et sainte mère ! »

Le matin de la fête, le vieillard s'enferma une demi-heure avec Zen et Maria, la vieille domestique. Ces deux derniers étaient fort troublés quand ils sortirent.

Mirate avait voulu présider en personne à l'ornementation de la barque, qui ressemblait à une tonnelle flottante, de la verdure de laquelle montaient des lampions de diverses couleurs et de longues banderoles de papier rouge et bleu. Déjà y avaient pris place les choristes, deux joueurs de guitare et le compositeur de la barcarolle, un jeune blondin sentimental. Zen ne pouvait tenir en place : à tout moment il se levait, faisant terriblement pencher la barque, donnant de la tête contre un ballon, dérangeant l'arcade de verdure. Enfin on arriva à l'embarcadère, derrière le jardin de Chisiola. Le vieillard n'avait pas voulu aller au lit ; il paraissait résigné, il avait voulu même faire répéter une dernière fois à sa petite-fille les morceaux qu'elle devait chanter.

Nene parut, salua, et, ramenant sa robe, sauta légèrement dans la barque, suivie par Maria, à qui le sentiment de sa responsabilité donnait un air grave et recueilli. En entrant dans le canal della Giudecca, au sortir du canaletto silencieux et obscur, l'œil fut ébloui comme au spectacle d'un incendie. Les feux de Bengale rouges jetaient leurs lueurs sur les palais et sur les maisons des Zattere, sur la coupole de l'église, sur la foule encombrant la place, sur les mâts des vaisseaux amarrés au rivage, et d'innombrables ombres d'hommes et d'avirons gigantesques, fantastiques, passaient en un clin d'œil sur les façades incandescentes, tandis qu'une fumée épaisse montait vers le ciel. Le passage de l'énorme foule vers les Zattere et la Giudecca était rendu difficile par les baraques et les tentes où les marchands, criant à tue-tête, vendaient du vin, des liqueurs, des glaces, des harengs, des fritures, des sucreries et de grosses gerbes de fenouil en graines. Le pont de bois craquait sous les pieds des passants qui devaient marcher lentement, tant la presse était grande. Sur l'eau glissaient les bateaux, les gondoles, les allèges, les barques de tout genre, qui, malgré l'habileté et les jurons des rameurs, s'entre-choquaient avec un tel fracas qu'on aurait cru qu'elles allaient se briser. A certains moments on aurait pu passer à pied des Zattere à la Giudecca sur cette flottille de petites embarcations qui se mouvaient toutes ensemble avec majesté sous l'impulsion de la marée montante ; à d'autres moments on aurait cru se trouver dans la mêlée furieuse d'un combat naval. Les bateliers se démenaient comme de beaux diables, se montraient le poing, menaçaient de sauter sur la gondole de l'adversaire pour le tuer et tout se terminait d'une façon burlesque lorsqu'un quolibet, lancé avec l'accent du cru par un compagnon, faisait éclater de rire les spectateurs, les gondoliers et jusqu'aux parties belligérantes elles-mêmes. Enfin c'était partout un bacchanal endiablé, une confusion folle, indescriptible. Mais voici que d'un bateau s'élèvent les premiers accords de la musique : on crie : « Silence ! » le vacarme s'apaise peu à peu, et bientôt on n'entend plus sur le rivage que le grondement de la foule dominé par les cris rauques des marchands ambulants.

Le grand triomphe fut pour le concert de Zen et surtout pour la barcarolle à trois voix : les applaudissements n'en finissaient plus, on acclamait les chanteurs, on criait : *Bis !* et : L'auteur ! l'auteur ! Pendant la mélodie pathétique, Nene et Mirate se tenaient par la main et se regardaient les yeux dans les yeux. Zen avait mangé son fameux hareng salé. Le programme épuisé, vers deux heures du matin, Nene manifesta quelque velléité de retourner au logis, donnant pour raison que Maria avait mal au cœur par suite du roulis de la barque ; mais un clin d'œil de Mirate et quelques mots de Zen, à qui les organisateurs de la fête firent une réception enthousiaste, vinrent facilement à bout des scrupules de la jeune fille.

La vente du piano par l'entremise de l'antiquaire avait produit trois cents francs, dont un peu plus du tiers arriva jusqu'à la poche de Zen. Vraiment ce jour-là lui était venue l'idée de payer une partie de ses nombreuses dettes ; mais ces enfants avaient si bien chanté ! ils devaient avoir le gosier sec, et ne rien leur offrir serait bien cruel de sa part. Ils allèrent donc tous au jardin Checchia, sauf Maria, qui demanda à être laissée dans la barque, après avoir, les larmes aux yeux, prié sa maîtresse de se hâter, car elle était sûre que le grand-père veillait et était inquiet.

Le vaste jardin était composé de tonnelles longues et étroites formant une série d'allées couvertes où étaient disposées des tables, en ce moment presque toutes occupées. L'éclairage était fourni par des lampions, des ballons, des lanternes en papier accrochés dans le feuillage sombre. Le chant, le plaisir, le grand air avaient aiguisé l'appétit de la jeune fille. Elle était assise à côté de Mirate, qui la servait copieusement, remplissait son verre et ne cessait de lui murmurer à l'oreille des déclarations d'amour plus capiteuses que le vin. Les autres jeunes gens regardaient d'un air moqueur les deux amoureux et se faisaient des signes d'intelligence ou se poussaient du coude ; les guitaristes ne perdaient pas un coup de dent et bourraient leurs poches ; quant à Zen, il

avait entrepris le jeune musicien auteur de la barcarolle et lui expliquait les mérites prodigieux du « setticlavio ». On aurait pu entendre sa grosse voix de l'autre bout du jardin : « Quelle est la tonique dans le ton de *do*?... Bien... Une tierce mineure... Et dans le ton de *ré*... Pas du tout!... Tu vas comprendre... Quelle confusion diabolique! quelle tour de Babel!... Comprends-tu maintenant? *Do ré, do mi, do fa, do sol, do la, do si, do do!*

Cependant Nene, le visage en feu, s'était levée; Mirate lui offrit son bras, et ils s'éloignèrent à deux, gagnèrent le fond du jardin et sortirent par une petite porte qui ne donnait pas sur la rue, mais sur un terrain vague. Ils s'avancèrent dans les ténèbres et le silence à travers les hautes herbes. Nene chancelait. Le ciel s'était couvert de nuages, et, sans les éclairs qui de temps en temps illuminaient l'horizon, le ciel et la lagune se seraient confondus dans une obscurité sépulcrale. Les rumeurs lointaines, la pâle réverbération des lumières au delà du mur d'enceinte rendaient plus troublante la solitude de ce lieu, où l'on se serait cru à cent lieues de Venise et où la notion du réel vous échappait. « As-tu peur? demanda Mirate. — Non, non! » répondit-elle en se rapprochant davantage et en croisant les mains sur son bras.

Le vent qui s'était élevé tout à coup sifflait dans les branches, éteignant les lampions et les lanternes, quand Nene, sur le visage de qui une pâleur étrange avait remplacé l'incarnat de tout à l'heure, revint s'asseoir à table avec Mirate. Zen vidait un dernier verre et continuait à faire subir la torture du « setticlavio » au blond compositeur; mais celui-ci, voyant s'avancer les deux jeunes gens, profita de l'occasion pour prendre congé et s'esquiver prestement. Tous les autres convives s'étaient dispersés dans le jardin pour tâcher de découvrir la retraite de Juliette et de son Roméo. Mais ils en avaient été pour leur peine.

La barque, avec ses lumières mourantes, son dôme de verdure sombre, ses rameurs assoupis, avait un aspect sinistre. La pluie commençait à tomber, les flammes de Bengale étaient éteintes, le canal se faisait de plus en plus noir et silencieux. Nene avait froid et grelottait.

Durant toute cette nuit le grand-père n'avait pu trouver le sommeil. Depuis l'instant où Nene était montée dans la barque, il s'était répété cent fois : « J'ai fait ce que j'ai pu. Est-ce ma faute si cette petite ne ressemble pas à sa grand'mère et à sa mère? Pouvais-je l'enfermer dans un couvent, la faire mettre en prison? Je suis tranquille, très tranquille!... » Et il se sentait au cœur une inquiétude, une impatience qu'il ne se rappelait pas avoir jamais éprouvées. Il s'était couché, avait éteint la lumière; il se tournait, se retournait dans son lit, et l'insomnie lui mettait en tête les idées les plus noires. Alors il prit la résolution de se lever, et, s'étant habillé, il s'assit tout songeur devant son clavecin. Au loin retentissaient les bruits de la fête, et le vieillard, machinalement, se mit à jouer les premières mesures de la barcarolle dont le souvenir l'obsédait. Mais bientôt il s'interrompit, dégoûté de cette musique insipide et vulgaire, et soudain lui revint à l'esprit un tendre souvenir de jeunesse : un amour calme et profond pour la fille de son maître, pauvre enfant enlevée à vingt ans par la phtisie, à la mémoire de qui, la nuit même de la mort, il avait composé une marche funèbre. Il chercha à se la rappeler : les premiers accords lui échappaient, mais le motif principal lui revint; puis de nouveau la cadence se perdit et la seconde partie fut voilée par les brumes de l'oubli; mais, à force de chercher, la marche se reconstitua tout entière dans la mémoire et sous les doigts du maître, qui en éprouva une vive satisfaction et comme un sentiment de joie.

Quelques instants ainsi il vécut dans le passé triste et doux; mais une barque qui passa sous le mur du jardin, avec ses rameurs et ses passagers ivinés hurlant et blasphémant, lui retourna au cœur l'épine de la réalité... « Elle ne revient pas! Elle ne se souvient plus de son vieux grand-papa!... » Et puis il essayait de se raisonner : « Quel mal y a-t-il, en somme, à se faire entendre, à prendre un plaisir honnête, à vouloir jouir d'un peu de liberté? Une jeune fille ne peut toujours rester cloîtrée au logis parce que le seul parent qui lui reste est un vieux bonhomme ennuyeux et débile. La jeunesse a ses droits, auxquels la vieillesse ne doit pas porter atteinte. Autre chose est l'hiver, autre chose est l'été, et je serais mal venu de médire des rayons du soleil parce que leur éclat blesse mes yeux d'octogénaire...

« Et pourtant cet aventurier de Mirate, cette tête folle de Zen ne m'inspirent aucune confiance. Elle devrait être rentrée depuis longtemps. La pluie commence à tomber, le ciel est noir comme de l'encre et certainement une tempête se prépare... Mon Dieu, mon Dieu! pourvu qu'aucun accident ne lui soit arrivé! »

En ce moment la grosse clef grinça dans la serrure. Le vieillard respira. Il entendit la voix de la petite et rendit grâces au ciel; mais bien vite il ferma la fenêtre et éteignit la lumière. Il ne fallait pas qu'on pût soupçonner ses angoisses pendant cette terrible nuit.

(*A suivre.*) BOÏTO.

(Traduit de l'italien par G. ART.)

LE THÉATRE SERBE

ET LES ŒUVRES FRANÇAISES

Le théâtre est la seule forme d'art que l'on cultive actuellement en Serbie. A Belgrade, j'ai bien connu un peintre et deux sculpteurs. Le peintre sortait de l'Académie de Munich, et l'un des sculpteurs, élève de Chapu, était médaillé de notre Salon. Mais un portrait se payant là-bas jusqu'à cinquante francs, et cinq louis faisant un beau prix pour un buste, le peintre était chef du service phototypique à la Carte d'État-major, et le sculpteur enseignait, dans une école primaire, l'arithmétique et la morale.

Ce n'est pas que le sens artistique fasse défaut à la race serbe. Le peuple s'émeut plus que le nôtre aux grands spectacles de la nature et j'ai vu bien des paysans, à Belgrade, rêver longuement, en haut des glacis de la citadelle, devant les féeries des crépuscules sur la Save et l'infini de la plaine hongroise. Dans le bois des guzlés que vendent au marché les forçats, ils ont gravé, d'une pointe souvent assez habile, des sujets, soldats romains, têtes de saints qui, pour être traditionnels, témoignent d'une ancienne culture artistique. Au couvent de Jitcha, près de Kralievo, dans l'église où l'on sacrait les rois de Serbie, subsistent, par larges fragments, les fresques qui couvraient en entier les murs au XIIe siècle. Le temps et la stupidité humaine n'ont pu rien effacer de leur fraîcheur ni de leur grand style décoratif, et je ne sais trop s'il est en Europe un musée qui puisse s'enorgueillir d'œuvres du moyen âge comparables au *Donateur* placé sous le porche, à l'*Assomption* du mur de fond. Mais Jitcha se bâtissait au temps où la *Grande-Serbie* était presque une réalité, non pas un noble rêve de patriotes. Ses princes étaient puissants, la nation était riche. On s'accorde à reconnaître qu'il faut aux Beaux-Arts, pour prospérer, la richesse générale et la protection souveraine. L'une et l'autre leur font défaut en Serbie. En peut-il être autrement dans un pays où les Turcs, il n'y a pas cent ans, étaient encore les maîtres, chez un peuple qui doit son indépendance à sa seule bravoure, y consacra toutes ses énergies et toujours dans l'ivresse de la liberté reconquise, donne beaucoup à faire à ceux qui ont charge de discipliner ses forces et de l'amener au rang des vieilles puissances européennes.

Pour naître et se développer, l'art dramatique exige peut-être moins de conditions favorables. Le goût des spectacles est inné chez les foules; elles y trouvent leur plaisir le plus vif. Pour comprendre et se passionner, elles n'ont nul besoin d'une éducation antérieure. Quelques personnes cultivées organisent entre elles des représentations comme elles en ont pu voir à l'étranger. Elles jouent d'abord pour leurs amis. Puis, en une circonstance quelconque, elles ouvrent la porte à de plus nombreux spectateurs. Et comme le désir de tous est que ce plaisir d'un soir ne soit pas sans lendemain, les représentations se multiplient, le public se fait chaque fois plus pressé. Dans un pays neuf il n'en faut pas davantage pour qu'un théâtre soit créé. Du moins il n'en fallut pas davantage en Serbie, et le Théâtre-National à Belgrade n'a pas une autre origine.

Les premières représentations furent données en 1835, par une troupe d'amateurs, à Kragujevatz, alors vraie capitale de la Serbie, les Turcs occupant encore la citadelle de Belgrade et partie de la ville. La présence de l'ennemi n'empêcha pas cependant, en 1840, la création dans cette ville d'une société d'amateurs qui s'essaya d'abord à jouer des pièces nationales et débuta presque par un drame peu fait pour plaire aux Turcs, puisqu'on y exaltait le courage des Serbes tombés à Kossovo, martyrs de l'indépendance.

Le char de Thespis et le culte de Bacchus n'avaient rien à voir en la circonstance. Mais il faut, paraît-il, en Orient, qu'un Dieu des boissons préside à la naissance de tout théâtre ; à défaut de Bacchus, ce fut ici Gambrinus : la première salle de spectacle fut une salle de brasserie. La troupe avait ses décors et ses costumes, elle était formée des gens les plus lettrés, et je sais tel savant dont s'honoreraient les plus illustres académies, ancien ministre, ancien plénipotentiaire, qui joua dans ces réunions, où l'on admettait le public moyennant finance. En 1868, les Turcs venant d'évacuer la citadelle, le prince Michel fit élever à ses frais un vaste théâtre copié sur les théâtres européens. On l'inaugura le 20 octobre 1869, et moins d'une année après une loi réglait l'organisation du Théâtre-National. Direction, administration, recrutement et traitement des acteurs qui sont fonctionnaires d'État, tout est prévu et réglé dans cette loi du 18 octobre 1870, vrai décret de Moscou de la Comédie Serbe.

S'il est, en Serbie comme ailleurs, des fonctions d'État qui sont des sinécures, la fonction d'acteur n'est pas de celles-là. En vingt-quatre années, de 1869 à 1893, le Théâtre-National a donné 3387 représentations. La saison durant du 1er août au 15 juin, c'est une moyenne de quatre représentations par semaine avec une troupe d'une trentaine d'artistes. Il n'y aurait là rien de surprenant, si je ne disais que la même pièce ne paraît pas deux fois de suite sur l'affiche et que chaque mois l'on monte deux œuvres nouvelles, œuvres originales ou traductions. Notez qu'il n'y a pas d'autre théâtre à Belgrade, que pour satisfaire aux goûts divers du public il faut d'une représentation à l'autre

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

que le répertoire s'étend de l'opéra bouffe et du vaudeville à la comédie de caractères, au drame et à la tragédie ; qu'à Valabrègue ou Bisson succèdent Beaumarchais ou Molière, et que Racine, Shakespeare, Schiller cèdent la place à Scribe, Labiche, Lambert Thiboust. Comédie-Française, Vaudeville, Variétés, Ambigu, Palais-Royal, Châtelet, le Théâtre-National de Belgrade est à lui seul tous ces théâtres. Pourtant il n'en coûte annuellement au Trésor qu'une subvention de quarante mille francs. Il est vrai que les artistes n'exigent pas des traitements d'ambassadeurs, qu'ayant débuté à douze cents francs, ils s'estiment heureux de finir à trois mille six cents ; que, déshabillés galants, toilettes de grande coquette, vêtements « à la Paris », costumes de style, manteaux de cour, robes de reines et d'impératrices, pour un supplément mensuel de deux louis, l'actrice les fournit elle-même.

Explique qui voudra comment à pareil prix d'aucunes savent être plus élégantes que les plus élégantes des spectatrices : il n'y a pas plus de foyer des artistes que de conservatoire à Belgrade, et Mme Cardinal y serait fort empêchée de trouver protecteurs à ses filles.

Mais faut-il s'étonner de rien avec des gens capables d'interpréter en un seul mois le répertoire suivant : *Phèdre*, *Miloch Obilitch*, drame serbe ; *la Grâce de Dieu* de D'Ennery, *la Dame aux Camélias*, *Belgrade jadis et aujourd'hui*, comédie serbe, *les Surprises du Divorce*, *le Député Leveau*, *Christophe Colomb*, *Kean*, *le Barbier de Seville*, *Messaline*, pièce serbe, *Guillaume Tell*, de Schiller, *Lucrèce Borgia*, *Robert le Diable !* C'est l'affiche d'un des premiers mois de l'année dernière. Certes l'interprétation n'est pas toujours brillante, souvent l'on ne sait trop qui parle du souffleur ou de l'artiste, les gestes viennent après coup ou ne viennent pas, le ton jure avec le sens des mots. Mais songez qu'aux pièces les mieux étudiées, après une lecture à la scène, l'on consacre au plus six répétitions : il y en eut six pour la *Dame aux Camélias*, cinq pour *Froufrou* et, fait exceptionnel, sept pour la *Jeanne d'Arc* de Joseph Fabre. On ne peut dès lors, que s'étonner et applaudir quand des acteurs aussi faiblement préparés trouvent la note juste et vous donnent un soir, à la *Dame aux Camélias*, l'illusion de voir jouer quelqu'une de nos artistes les plus renommées.

On a sans doute remarqué, dans la liste citée plus haut, la très large place faite aux œuvres françaises et l'étrange variété des genres. Sur quatorze pièces, neuf sont françaises ; la proportion est à peine plus faible dans l'ensemble du répertoire : deux cent neuf pièces nous appartiennent sur six cent huit. Encore faudrait-il, pour être juste, reprendre, parmi les pièces dites allemandes, une vingtaine de pièces que les auteurs berlinois ou autres avaient simplement empruntées du français ; ainsi *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, *Une Tasse de thé*, *Monte-Cristo*. J'ai vainement cherché laquelle de nos pièces eut la première l'honneur d'être traduite. Mais la gloire d'avoir été joué le premier sur le Théâtre-National de Belgrade revient à Scribe : il la dut à *Valérie*, un drame en trois actes. Presque aussitôt après vinrent le *Malade imaginaire*, l'*Avare* et le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

L'on a traduit de tout et de tous, les drames les plus noirs et les comédies les plus folles, *l'Ange de Minuit* et *la Boule*, *Durand et Durand* et *le Sonneur de Saint-Paul*, les pièces où nous applaudissons encore et les œuvres les plus oubliées : qui se rappelle le *Mangeur de fer*, la *Dame de Saint-Tropez*, les *Deux Veuves*, et, malgré Cronstadt et Toulon, *Velva ou l'Orpheline russe ?* J'en suis fort peiné pour M. Sarcey ; mais là-bas on ne connaît encore rien de Gandillot et si l'on n'a traduit qu'une pièce d'Ibsen, du moins la *Princesse Maleine* a-t-elle fait un nom à Mæterlinck.

Les fantaisies des traducteurs amèneraient à d'étranges conclusions ceux des Serbes ignorants du français qui voudraient juger de notre littérature et de l'importance relative de nos écrivains sur le nombre de leurs pièces passées là-bas au répertoire. Un très distingué professeur de la Faculté de Belgrade, brillant élève de notre Sorbonne, ayant proposé à ses étudiants ce sujet de dissertation : « Dans vos lectures personnelles quelle est l'œuvre qui vous a paru la plus belle et pour quelles raisons » ? une copie répondit : « *Diane de Lys*, » une autre : « *Les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet.* » Cet hommage n'eût pas manqué d'amuser le bon Alexandre Dumas. Mais à ce compte, Scribe, avec dix-neuf pièces, serait bien le premier de nos dramaturges ; Labiche et Sardou le serreraient de près, l'un avec onze pièces, l'autre avec dix ; Dumanoir dépasserait Hugo ; Molière vaudrait à peine mieux que Bouchardy et Racine, avec *Phèdre*, fermerait la marche de pair avec Ohnet et le *Maître de forges*.

En revanche un Français commettrait une toute pareille erreur, qui de ces chiffres voudrait inférer quelque chose des goûts et de l'esprit serbe. Les traducteurs, presque tous anciens étudiants de nos Facultés, sont seuls responsables de l'étrange composition du répertoire.

A Paris, désireux d'apprendre vite et de bien apprendre notre langue, tous fréquentent assidûment ces trois grandes écoles du langage : cours publics, églises, théâtres. Rentrés chez eux, passionnés de la France, se retrouvant dans un milieu chaque jour plus curieux, ils veulent faire connaître à leurs compatriotes tout ce qui les a intéres-

sés des choses de France. Entre des œuvres de valeur très inégale ils ne savent pas toujours faire le triage. Ils traduisent, sans choix, pièces du Théâtre-Français et poésies de café-concert, le *Passant* et sa sérénade et la *Mexicaine à Mexico*, le gros drame bon pour toutes les foules et la comédie purement parisienne : *la Porteuse de pain* et *le Monde où l'on s'ennuie*, *Roger la Honte* et *le Député Leveau*. Une pièce est d'un auteur célèbre, tout Paris l'applaudit : ils se hâtent de traduire et pensent bien faire, oubliant les milieux différents et qu'une comédie de mœurs, excellente à Paris, peut être incompréhensible à Belgrade. Salons littéraires et salons politiques, aux rives de la Save qui donc les connaît ? — Quelques jeunes gens qui vécurent parmi nous, qui toujours y vivent en esprit, Français par la culture et qui suivent ardemment tout notre mouvement littéraire. — Mais le gros du public, qu'en sait-il ? et que lui importent ces coins très raffinés de notre vie ? Lemaître et Pailleron à Belgrade ? Autant jouer Ibsen à Saint-Flour !

Au reste, pour être pleinement instruit sur les vrais goûts du public, il ne faut que parler au caissier et feuilleter un instant ses registres. Les chiffres sont on ne peut plus édifiants. Dans ce théâtre, où plus d'un tiers des spectateurs paient leur entrée cinquante centimes, le maximum des recettes est d'environ 1 000 francs ; les recettes moyennes varient entre 400 et 500 francs. Le *Député Leveau* fait 300 francs, le *Monde où l'on s'ennuie*, 250 ; de même la *Souris* : c'est 30 francs de moins que *Phèdre*. L'*Abbé Constantin* et le *Maître de forges* ne vont pas à 230 francs. L'*Avare* donne 150 francs ; il est vrai que le *Misanthrope* dépasse 500. *Nos intimes*, le *Voyage de M. Perrichon*, le *Fils de Giboyer* n'atteignent pas 150 francs. Aux deux premières représentations les chiffres sont beaucoup plus élevés : tout le public élégant ou instruit y assiste : de la sorte on encaisse tout près de 1 000 francs pour la *Dame aux Camélias* et *Froufrou*. Mais dès la seconde ou la troisième représentation les recettes tombent à 250 francs.

Il en est ainsi pour toutes nos comédies et nos tragédies, d'une façon générale pour toutes les œuvres délicates, celles que nous apprécions le mieux. Ce ne sont point les fines analyses, ni le mérite littéraire qui assurent le succès d'une pièce auprès d'esprits neufs et quelque peu rustiques. Il leur faut les violentes émotions des gros drames, les grands cris et les grands gestes, ou bien l'amusement des mises en scène brillantes et des pièces à spectacle. Pour de pareilles œuvres le succès est presque toujours durable et parfois même les recettes vont croissant avec le nombre des représentations.

Il en est ainsi du *Tour du Monde* joué cinquante fois en dix ans, ainsi du *Sonneur de Saint-Paul*, ainsi de *Roger la Honte* représenté six fois en deux mois et produisant à la sixième 994 francs, presque le maximum. Les pièces nationales n'obtiennent pas un succès plus grand et jamais pièces allemandes ou hongroises n'ont eu fortune pareille. C'est du reste une observation générale que le public serbe préfère à toutes les autres les traductions d'œuvres françaises. Il n'est d'exception que pour les pièces mêlées de chant : celles-là, d'où qu'elles viennent, attirent toujours la foule et de longs succès leur sont promis.

Ce goût très vif pour la musique ne laisse pas d'étonner ceux qui ont vécu parmi les Serbes : leurs instruments sont demeurés primitifs, presque barbares, certainement tout pareils à ceux dont jouaient leurs ancêtres quand au IXe siècle Cyrille et Méthode entreprenaient la conversion des Slaves. C'est la *guzla*, semblable aux violes que les miniatures font voir aux mains de nos jongleurs, grossier violon à une corde dont s'accompagnent les diseurs de poèmes héroïques, grinçante et monotone, bonne seulement pour ces lentes mélopées où cinq notes reviennent toujours, toujours pareilles. C'est le *gaïdé*, plus simple encore et plus pansu que la cornemuse, plus nasillard aussi. C'est enfin le chalumeau bucolique, aigre compagnon des pâtres et que tout beau de village porte en travers de sa ceinture comme un kandjar. Gaïdés et chalumeaux ne peuvent chanter et ne chantent que de pauvres mélodies, de maigres thèmes, deux mesures mélancoliques, trois au plus, reprises sans trêve, avec de rares variations, *Kolos* ou *Pesmés*, airs de danse ou chansons, qui finissent seulement quand la fatigue vient aux danseurs, quand le souffle manque au chanteur. Entre le Tsigane hongrois et le Lautar roumain, harmonies et mélodies vivantes, le Serbe est demeuré impuissant à chanter mieux qu'un enfant. Pourtant le rêveur et le poète qui sont en lui se plaisent par nature à la musique, inépuisable source de rêverie. Au temps où l'on construisait les chemins de fer, les paysans venaient par bandes le soir, autour des cantines, écouter, ravis et muets, quelque terrassier piémontais chantant pour les compagnons des airs de *Norma* ou du *Trouvère*. Cet étranger dont ils n'entendaient point la langue, ils l'invitaient cependant à leurs fêtes ; il y avait une place d'honneur comme jadis l'aède divin dans les palais homériques, et l'on buvait à sa gloire par larges rasades le vin noir et l'eau-de-vie de prunes. Ils n'entendent pas davantage les exotiques maquillées et court-vêtues des cafés-concerts, Allemandes, Hongroises, Roumaines, parfois Françaises, ni les inepties qu'elles débitent chacune en leur langue. On ne les trouve pas moins les soirs de marché,

parfois en compagnie de leur pope, mêlés aux oisifs de la ville, dans des salles fumeuses, au pied d'estrades où *Ménilmontant* (!) alterne avec *Funicula, Tararaboum* avec le *Facteur d'amour*.

Les fournisseurs attitrés du théâtre serbe, ceux qui sont gens d'expérience, qu'il s'agisse de pièces originales ou de traductions, ont tenu grand compte de ce goût du peuple. Au *Barbier de Séville*, par exemple, ils ont joint quelques-uns des airs de Rossini, et Beaumarchais fait de la sorte des recettes aussi fructueuses que Jules Mary. Rien n'est plus intéressant que de suivre à la représentation les sentiments du public — j'entends le public des petites places, le plus nombreux. Figaro l'amuse moins que Rosine : il a seulement de l'esprit, elle a sa romance; Basile, disant la puissance de la calomnie, gagne presque les sympathies, car il chante. A l'indulgence qu'on témoigne au bonhomme, un observateur chagrin trouverait peut-être une autre cause encore : je veux dire son adresse à prendre argent de toutes mains. Le cinquième acte de la *Dame aux Camélias* fournirait l'occasion d'une observation toute pareille : quand Marguerite agonisant, sa bonne amie Prudence lui emprunte si vivement ses derniers louis, la foule s'émeut, mais pour rire. Je l'ai vue rire encore devant un drame patriotique, tandis que dans la maison même de Miloch le libérateur, un Turc, l'ennemi héréditaire, un soudard aviné, bâtonnait à son foyer une vieille femme, une Serbe. Il est vrai que l'instant d'après, le Turc roulant à terre frappé d'une balle vengeresse, et la vieille piétinant le cadavre, le même public applaudissait à tout rompre.

Il ne faut pas attacher trop d'importance à ces manifestations un peu sauvages. Chez un peuple neuf cela n'est peut-être pas plus grave que la joie des enfants tandis que le commissaire périt sous le bâton de Polichinelle. Puis ces scènes se passent à Belgrade devant la populace de la capitale, d'une capitale placée à la frontière, semi-orientale, semi-européenne, et l'on sait les étranges produits que donnent ces croisements de deux civilisations. Le paysan qui fait le vrai peuple serbe, le paysan est tout autre. Il apporterait plutôt, au théâtre, le cœur assez naïf et facile à prendre, l'âme sévère au traître de notre spectateur des cinquièmes galeries, ou celle de ce gentilhomme français qui, à Madrid, au siècle dernier, à une représentation du drame de Pavie, jetait à terre d'une estocade l'acteur auquel François Ier allait remettre son épée. Don Quichotte du moins ne pourfendait que les marionnettes. Il y a quelques années seulement, on dut à Belgrade arrêter un paysan qui escaladait la scène couteau aux dents, pour se ruer sur des figurants vêtus en Turcs.

Pour que l'on puisse trouver chez les citadins pareille candeur et semblable vivacité d'impression, il faut mettre en jeu la plus violente et la plus tyrannique des passions serbes, la passion politique. Dans de telles conditions M. Sardou peut devenir un fauteur de désordres à Belgrade, et *Rabagas* une cause d'émeute. On eut là-bas le 28 avril 1882 l'aventure de *Thermidor* avant la lettre. Les radicaux qui ressemblent aux nôtres autant qu'aux opportunistes les ralliés, s'étaient rendus en masse au théâtre. Le rideau était à peine levé, la première scène n'était pas achevée qu'une tempête de cris et de sifflets éclatait de l'orchestre au cintre. Sous Rabagas on avait reconnu Pachitch ! Pour prouver aux spectateurs qu'ils ne s'étaient pas trompés, le préfet de police — un progressiste — lança sur eux sabre au poing les gendarmes. Une vraie bataille s'engageait au parterre et, la salle évacuée, continua plus acharnée devant le théâtre. Les pierres pleuvaient comme grêle : il fallut appeler les dragons qui chargèrent la foule au galop. Il y eût des têtes cassées, des gens arrêtés, poursuivis, condamnés. Mais l'on n'a jamais joué que la première scène de *Rabagas*. Le plus piquant de l'histoire, et M. Sardou ne manquera pas d'en sourire, c'est que de mémoire d'homme l'on n'avait vu manifestation au théâtre, à Belgrade, et qu'il se peut dire à bon droit le premier et le seul auteur sifflé jusqu'ici chez les Serbes.

Au risque d'être pris un instant pour un fort mauvais patriote, j'avouerai sans détour mes regrets de ce que pareille aventure n'advient pas au plus grand nombre de nos auteurs; je leur adjoins, cela va de soi, les auteurs allemands, hongrois, tous les étrangers qui nous disputent, chaque jour plus vainement du reste, le monopole de la scène serbe. Je fus témoin à diverses reprises de manifestations souvent tumultueuses dirigées par les étudiants contre les cafés-concerts où s'exhibaient des « étoiles » (?) étrangères. L'un des cafés fut en un tour de main mis à sac. On ne voulait plus que chanteurs serbes et chansons serbes. Et, détail original, comme dans la troupe ainsi « conspuée » se trouvaient deux Françaises, crainte qu'on ne se méprit sur le sens de la manifestation, après avoir fait jouer l'*Hymne serbe*, les étudiants réclamèrent de l'orchestre la *Marseillaise* et... l'*Hymne russe*. Les manifestants se trompaient de porte, et plus haut que la stupide chansonnette ils devaient viser, au théâtre, l'envahissant répertoire étranger. Sur cent traductions on n'en saurait compter dix dont la connaissance puisse avoir une utilité artistique, instructive ou morale. Je ne pense point blesser M. Bisson en disant que les *Surprises du divorce*, fussent-elles par impossible plus spirituelles et plus gaies encore, ne révèlent cependant rien d'essentiel sur nos caractères et nos mœurs. Je ne blesserai pas davantage M. Plouvier en remarquant que le *Mangeur de fer*, fût-il en six actes et vingt tableaux, n'est en-

core pas une de ces œuvres qui dévoilent les secrets d'un art et doivent fournir un modèle aux auteurs inexpérimentés d'un peuple neuf. Certes il est des œuvres qu'il faut traduire partout, parce qu'elles sont partout des chefs-d'œuvre, qu'elles sont l'expression la plus achevée d'un genre, ou du génie d'un peuple, parce qu'elles sont belles en dehors du temps et du milieu, étant humaines. Mais les autres? Celles qui n'ont d'autre mérite que d'avoir amusé quelques heures les oisifs d'une ville, de les avoir fait rire aux ridicules du jour, pièces à coq-à-l'âne, à peine supérieures aux revues de fin d'année! Elles faussent le goût du public, éloignent à sa suite les jeunes écrivains de l'observation directe des caractères, de l'étude personnelle des mœurs; elles les éloignent même tout simplement d'une scène qu'elles encombrent de jour en jour davantage, et qui n'aura bientôt plus de place pour les œuvres originales. C'est grand dommage, car les écrivains, très personnels, ayant le sens du théâtre, un vif talent d'observation, ne manqueraient pas. Il en est déjà — et j'en parlerai — que les lettrés considèrent avec un indulgent intérêt, qui valent mieux et vers qui le peuple s'en va ardemment parce qu'il se reconnaît en eux. Qu'on leur fasse la place la plus large possible, qu'on leur sacrifie les traductions, et les intérêts intellectuels et artistiques de la Serbie seront ainsi bien entendus.

— Et notre influence? me direz vous. — Elle n'y perdra rien: elle s'établit bien moins par le théâtre que par les livres. Nous aurons bénéfice même à ce que nombre de nos auteurs dramatiques demeurent inconnus de l'étranger. Quand nous voyagerons, nous serons moins souvent obligés de redresser les extraordinaires et peu flatteuses opinions qu'ont données de nous les gravelures de certains vaudevilles autant que les scatologies pédantesques de quatre ou cinq des œuvres de M. Zola.

ALBERT MALET.

CHOSES ET AUTRES

Depuis vingt ans on n'a peut-être pas autant parlé que cette année des choses de 1870. Les souvenirs sont remontés à la surface. Des polémiques oubliées ont recommencé. L'image des jours terribles s'est représentée à nous avec une vivacité qu'elle semblait avoir perdue. C'est un phénomène qu'il faut remarquer. Il porte en lui plusieurs avertissements.

Ces choses s'étaient estompées dans le lointain; vingt-cinq ans, un quart de siècle, une génération presque tout entière écoulée. Un grand nombre de ceux qui ont eu un rôle dans les derniers temps de l'Empire et au 4 septembre sont morts ; les hommes qui sont en vue aujourd'hui étaient alors sur les bancs des lycées et des collèges. Il semblait qu'on pût continuer à suivre le cours du temps et ne pas trop se retourner vers ces horizons noirs, rouges et flamboyants; et voilà que ces horizons paraissent s'ébranler et courir derrière nous... Il y a des heures de nuit où les voyageurs croient voir ainsi les arbres se mettre en mouvement et emboîter le pas derrière eux. Ce n'est pas un très bon signe de l'état d'esprit.

Les Allemands sont peut-être, pour la plus grande partie, cause de ce phénomène assez troublant. Ils ont ranimé les feux assoupis, ils ont évoqué bruyamment les morts, avec leurs fêtes, leurs illuminations et leurs « Sedantag ». Je crois que les morts, qui sont très philosophes, ne leur en sont pas reconnaissants: ils dormaient en frères, sous les mêmes tertres, après s'être tués les uns les autres, et on ne pouvait plus les distinguer; ils étaient couchés ensemble, et plusieurs mêmes dans les bras les uns des autres ; on ne voyait plus en eux que des exemplaires mélancoliques de la même humanité. Mais les Allemands sont venus les secouer en leur criant : « Toi, tu es Welche, et toi, Teuton; toi, vainqueur, et toi, vaincu! — Laissez-nous tranquilles, répondent les morts; nous sommes tous frères ici. »

J'ai ressenti un vif froissement à la lecture de ce passage, dans l'article de M. de Vogüé : « Des deux côtés, on s'est recueilli pour la commémoration de ces images lointaines : chez les vainqueurs avec une ostentation orgueilleuse que nous leur reprochons, que nous étalerions plus bruyamment encore si nous étions à leur place. »

Est-ce certain? M. de Vogüé en est-il sûr? Mais nous ne sommes pas « à leur place », et l'hypothèse est, hélas! bien gratuite. Pourquoi donc s'arrêter à des hypothèses absolument invérifiables, lesquelles ne sont pas à notre honneur? Ce n'est pas charitable pour le vaincu, et le vaincu, ici, c'est votre pays. Il me semble que les Prussiens ont quelque chose de l'indiscrétion des parvenus de la victoire. Leur empire a un quart de siècle, une minute pour les grandes puissances. Nous avions déjà connu toutes les extrémités de la fortune, que leur importance était encore à naître. Nous sommes les aînés de l'histoire. Je ne me souviens pas d'avoir vu célébrer ainsi chez nous les séries de victoires que nous avons remportées sur le monde.

*
* *

Le 4 septembre 1870, après déjeuner, — il pouvait être une heure, — je m'étais assis un moment à la terrasse du café Richelieu. Des bataillons de gardes nationaux commencèrent à passer sur le boulevard, se rendant à la place de la Concorde ; ils étaient accompagnés d'une foule de curieux, de jeunes gens et

d'enfants. Cette multitude marchait gaiement et très tranquillement par un beau soleil : c'était comme une fête. Il y avait des fleurs au bout des fusils ; des enfants portaient des branches d'arbre, en signe de réjouissance. Et vraiment, l'expression du public parisien était toute de soulagement et de confiance. Débarrassé de l'Empire, on se croyait sûr de la victoire. Est-ce que la France, la vraie France des victoires séculaires, se retrouvant elle-même, pouvait être vaincue ?

On n'admettait pas cela ; on avait encore une foi intacte au drapeau tricolore. De là ces fleurs et ces feuillages : on couronnait d'avance la victoire de la patrie.

Un peu après je me rendis dans un bureau de rédaction de la rue Coq-Héron ; c'était la rue des journaux en ce temps-là ; mais les nouvelles arrivaient confuses, on parlait de « déchéance », de « gouvernement provisoire », du Corps législatif envahi... Je montai dans un fiacre pour aller voir ce qui se passait du côté de la Chambre, mais je n'allai pas bien loin. Au moment d'arriver à la hauteur des guichets de la place du Carrousel, dans la rue de Rivoli, un flot de monde sortait précisément de ces guichets et remplissait la rue, se portant vers l'Hôtel de Ville. Mon cocher eut vite fait de tourner bride ; la foule marchait rapidement derrière nous, et, en tête, des gamins couraient portant encore des feuillages.

En tête de ces gamins un monsieur courait plus vite qu'eux, rouge, essoufflé, refoulé par le flot : c'était Edmond About. Il me reconnut, quoiqu'il ne m'eût guère vu avant ce jour-là, il sauta avec une étonnante prestesse dans mon fiacre et je l'emmenai rue Coq-Héron. Je crois bien qu'il eût sauté de même dans tout autre fiacre sauveur qui fût passé en ce moment à sa portée ; et, dans la suite, il ne me reconnut pas mieux qu'il ne m'avait connu avant.

Pendant que j'emmenais M. Edmond About dans mon fiacre découvert, l'impératrice montait dans un fiacre fermé avec une de ses dames, et les Tuileries ne devaient plus jamais abriter de têtes couronnées.

Les jours suivants, ce fut une des distractions de Paris d'aller visiter le Palais de tant de rois et d'empereurs. Qui aurait pensé que ce palais fût aussi près de sa ruine totale et que bientôt un jardin devait étendre ses parterres de fleurs sur toute la place qu'il avait occupée ?

***

Beaucoup de mes lecteurs n'ont sans doute jamais vu les Tuileries qu'en image ? Il ne leur déplairait pas d'y faire une courte visite. Nous pouvons entrer soit par le jardin réservé, qui borde la façade du palais tournée vers la place de la Concorde : c'est maintenant la rue des Tuileries ; soit par la place du Carrousel. Allons droit au pavillon central : il est coupé dans toute sa largeur par une baie spacieuse : cette baie est close à ses deux extrémités par des portes vitrées. C'est là, dans cette sorte de vestibule, que vient aboutir l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

Les appartements de la famille impériale étaient disposés dans la partie comprise entre le pavillon central et le pavillon de Flore, récemment achevé, où habite aujourd'hui M. Chantemps, qui a remplacé M. Delcassé, qui avait remplacé M. Poubelle.

Continuons notre promenade posthume dans le palais détruit. C'est au rez-de-chaussée que se trouvent le cabinet particulier de l'empereur et ses appartements privés. On pénètre en premier lieu dans le salon des aides de camp, qui donne accès dans la salle de Conseil des ministres. Voici la grande table classique, entourée de sièges ; des plumes, des papiers épars, tout ce qu'il faut pour écrire, pour donner des ordres et signer des décrets qui perdent une nation. A la muraille, le grand portrait de Joséphine, par Prud'hon.

De la salle du Conseil, nous passons dans le cabinet particulier de l'empereur, qui a conservé la disposition générale et le décor tracés par Percier et Fontaine pour Napoléon Ier. Deux meubles principaux, un grand bureau de style empire, une bibliothèque. Sur le bureau même, vous voyez les fameux rapports du colonel Stoffel qui donnaient une idée si exacte des forces militaires de l'Allemagne. Puis, sur d'autres meubles, une profusion d'autres papiers entassés, et, parmi ces papiers, combien de rapports envoyés par des inventeurs de toute espèce ! On comprend que ce doit être une des lectures favorites de l'empereur : cet esprit chimérique adorait les inventions, aimait à causer avec les inventeurs qui lui ressemblaient par tant de côtés !

Près du cabinet du souverain, une petite pièce sert de bureau au chef du secrétariat particulier, M. Conti, et d'autres petites pièces sont occupées par ses auxiliaires. Dans tous ces bureaux, vous voyez des papiers pêle-mêle ; tenez : voici les adresses de félicitation que les préfets ne cessaient d'envoyer à l'empereur depuis le plébiscite. Il y en a de luxueusement reliées, avec des milliers de signatures.

Maintenant, vous entrez dans la chambre du général Frossard, gouverneur du prince impérial. Mais nous ne devons pas oublier les appartements particuliers de Napoléon III, et sa chambre à coucher, grande pièce d'un aspect luxueux, triste et froid, toute de style empire. Cet escalier intérieur la met en communication avec les appartements de l'impé-

ratrice qui sont à l'entresol, ainsi que les appartements du prince impérial.

Quelques salons élégants, décorés de peintures murales par Chaplin et Petit. C'est ici que se tenaient ces fameuses réunions du lundi soir, où l'on aimait à attirer des littérateurs, des artistes. Dans les petites bibliothèques basses, beaucoup de livres de poètes, même ceux de Victor Hugo, souvent feuilletés, on le voit aux pages défraîchies, et une magnifique édition du Voltaire de Kehl, avec les dessins originaux de Moreau.

La chambre à coucher, tendue de damas de soie bleue, fort petite, est garnie d'un meuble en pitchpin; — garnie est bien le mot juste : vous avez devant vous la parfaite image d'une chambre garnie, dans une grande auberge qui serait d'un rang un peu plus relevé que les hôtelleries ordinaires.

Au-dessus de cet entresol, les grands appartements tout noircis par la fumée des lustres de dix-huit ans de fête. La salle du trône, le salon Louis XIV et les autres salons prenaient jour sur la place du Carrousel, tandis que les appartements particuliers donnaient sur le jardin réservé. Entrez dans la salle des Maréchaux; c'est la salle caractéristique, imposante, carrée, donnant à la fois sur la place du Carrousel et sur le jardin. De ce large balcon vous dominez les Champs-Élysées jusqu'à la barrière de l'Étoile, vous voyez aussi la rue de Rivoli; et à l'heure du coucher du soleil, si le temps est beau, vous avez un panorama embrasé du plus prodigieux effet.

Cependant, ce qui a dû vous frapper d'une manière générale dans les grands salons, c'est l'usure et l'aspect fané d'un luxe qu'on ne renouvelle plus; dans les appartements privés, une simplicité extrême et l'incurie en même temps. C'est bien la grande hôtellerie des princes; et il apparait que, depuis quelque temps déjà, ceux-ci ne comptaient plus y rester.

Dans la foule des visiteurs, nous avons rencontré Henri Rochefort, presque roi de Paris à cette heure. Il promène un regard surpris sur ces ameublements. « Eh! dit-il, mes meubles valent un peu mieux que ceux-là! »

*
* *

Trouvez-vous que j'ai bien rempli mon devoir de cicerone? Comme tout cela nous reporte loin! Aujourd'hui nos grandes questions de gouvernement sont des combats de taureaux et autres bêtes.

Je viens de lire dans un journal du Midi qu'un grand combat de coqs sera offert prochainement à la *plaza de Toros* de Nîmes. Vingt-quatre coqs de combat sont arrivés de Séville à Cette par le vapeur *Giervana*. Ils sont destinés à s'entr'égorger avec leurs éperons d'argent. Hélas! Les taureaux sauvés vont coûter cher aux coqs.

JEAN-LOUIS.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les étapes d'un chef-d'œuvre.

« THAÏS » D'ANATOLE FRANCE (1867-1890)

En janvier 1862 paraissait, rue des Saints-Pères, le premier numéro d'une petite revue : *le Chasseur bibliographe*. Éditée par M. François, libraire, qui y publia des études ingénieuses et documentées sur les « bibliomanes », « les bibliolâtres » et les « bibliophobes », égayée d'un incessant et cruel relevé des erreurs et des fautes de plume anciennes et modernes, enrichie d'un catalogue à prix parfois peu féroces de livres souvent peu rares, doucement austère et doucement souriante, elle fit les délices de ces sages qui préfèrent la description d'une reliure à la description d'une terre inconnue. Deux années passèrent nonchalamment, sereines, où M. François quitta la rue des Saint-Pères pour la rue Bonaparte, rendit gaîment son argent à un abonné de province qui avait pris le *Chasseur bibliographe* pour un journal cynégétique, inséra des articles de MM. Tricotel, Rathery, d'Auriac, Bourgoin d'Orli, Robert Luzarche et Paul Lacroix, et, subitement, en décembre 1863, après s'être intéressé avec la même passion à Brunetto Latini et à M. Brunet, à Diane de Poitiers et à Mlle de Gournay, à la bibliothèque de Colbert et au Chien pêcheur des cordeliers d'Étampes, le *Chasseur bibliographe* cessa d'exister.

Le jour vint cependant où il renaquit de ses cendres, plus étrange, plus ambitieux que jamais. Imprimé, non plus, 19, rue des Saints-Pères, mais rue des Trois-Visages, à Arras, dirigé par M. Léon Roudiez, qui estampa sa couverture d'une lampe flamboyante d'autel, le numéro 1 de la 3e année fut mis en vente en janvier 1867. Elle était loin, la pauvre « revue bibliographique, philologique, littéraire, critique et anecdotique » d'antan! « Revue *littéraire*, bibliographique, critique, théâtrale, artistique, héraldique et anecdotique », le *Chasseur* offrit à ses lecteurs (furent-ils nombreux?) une lettre inédite du marquis de Sade découverte par M. Étienne Charavay, une note sur la bibliographie révolutionnaire de M. X. France, les dissertations les plus piquantes, les plus diverses du docteur Villemain, de M. Ernest Courbet, de MM. Gourdon de Genouillac, Émile Conscience et Adolphe Racot. Mais à ce journal héroïque il fallait un héroïque secrétaire de la rédaction : — il l'eut, et ce secrétaire s'appelait Anatole France. Le labeur le plus acharné, le dévoûment le plus subtil, tout ne fut

qu'un jeu pour lui. Infatigable, extraordinaire, il se multiplia âprement, joliment, avec une ardeur suave, avec un rare bonheur. Sous le bizarre pseudonyme de *Klein Zach* il fulmina délicatement contre les ors des livres d'étrennes; sous le masque si transparent de « *Un bibliophile* », il écrivit la plus discrète, la plus chantante, la plus *filiale* évocation, la glorification la plus émue de tel ancien libraire, de telle librairie du quai Voltaire, « *foyer éteint* », et, paré de la perruque du mystérieux docteur *Von Jacobus*, il suscitait des limbes des auteurs improbables, quelque Severus Latens, frère cadet sans doute de T. Petronius Arbiter, et son œuvre, une « chronique antique », le *Beau chef Mastarna*, où s'agitent Corambus, Claudius, Edissa et Maccus :

Oui, c'est Maccus, ami, Maccus le bon enfant,
Maccus, le rire énorme, éternel, triomphant,
Dodu comme l'amphore et ruisselant comme elle...

Moins obscur, en la critique littéraire, A. Thibault louait dignement Leconte de Lisle, parlait en termes adéquats, avec une tendresse clairvoyante, du *Reliquaire* de Coppée, des *Poèmes saturniens* de Verlaine, auquel il reprochait de « voir des clairs de lune de Watteau, le peintre ensoleillé », cependant que le critique dramatique Anatole France raillait à la fois Bressant et le pauvre Ponsard et exaltait Mme Plessy, Coquelin et *Henriette Maréchal*. Et dans le troisième fascicule (mars 1867), qui fut, hélas ! le dernier, une longue *pièce de vers* « extraite, disait une note trompeuse, d'un recueil actuellement sous presse » contait « *la Légende de sainte Thaïs, comédienne* ».

*
* *

En ce temps-là vivait une femme au pays
Des Égyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs;
Et les graves vieillards venus de Galilée
Prêcher le nouveau Dieu dans la vieille vallée
Du Nil, tournaient la tête et fronçaient le sourcil
Lorsque Thaïs passait : or, ils faisaient ainsi
Parce que cette femme avait des mœurs infâmes;
Mais ils disaient qu'il faut craindre toutes les femmes...
Ils rapportaient d'ailleurs — et la chose est à croire —
Que la Vierge Marie était difforme et noire
Car autrement son corps, vase d'élection,
Eût exhalé le trouble et la perdition.
De plus, bien que Thaïs eût reçu le baptême,
Elle jouait aux jeux qui tous sont anathèmes...

Vers hésitants, vers qui tremblent ici et là et qui s'essoufflent, vers qui volettent et qui halettent et qui s'alourdissent, vers aux chutes brusques et trop brusques, vers aux chutes presque retenues, vers aux rejets trop fréquents pour être agréables, vers malhabiles et délicieusement malhabiles, trop volontairement naïfs, un peu volontairement pénibles, un peu involontairement mauvais : c'est l'effort où s'essaya, où s'amusa le génie d'Anatole France, où il put faire passer, faire sourire un peu de sa science, de sa sagesse, de sa fantaisie et de sa grâce. Ce sont en somme des vers d'élève, d'un élève de Louis Bouilhet, mais d'un élève de Louis Bouilhet de jeunesse grave et de profonde culture chrétienne, d'un enfant dont déjà le sourire d'extase se fond avec un sourire de doute, d'un jeune philosophe dont le sourire de doute se fond encore et se fondra toujours en un sourire d'extase. Lorsqu'il peint, quelques instants après, les charmes lascifs de son héroïne, le poète a conscience d'écrire un vers ridicule en écrivant :

Elle avait de son corps fait à l'Esprit du mal
Non pas un logement, mais bien un arsenal.

et il l'écrit cependant parce que son âme est ornée et ingénue et parce que, tout en souriant un peu des mots des vieux apôtres, il sent gronder leur majesté chenue et vivace et s'épandre leur lumière irritée. Et la description de Thaïs continue :

Quelquefois languissant au feu subtil des fièvres,
Seule elle savourait les baisers de ses lèvres;
Puis des candeurs d'enfant lui venaient tout à coup.
Elle avait de l'oiseau, de la chatte beaucoup,
De la panthère même — étant très femme, en somme,
Faite comme Ève enfin pour la perte de l'homme...

Est-ce que cette femme est bien Thaïs d'Alexandrie ? N'est-ce pas plutôt une femme plus proche de nous, qui, à défaut de la névrose, connaît au moins la migraine, et cette comédienne n'est-elle pas un peu la comédienne méchante et froide que nous retrouverons dans les *Désirs de Jean Servien* ? D'ailleurs Anatole France revient bientôt à son antiquité, — et c'est, après des vers qui ressemblent aux vers les plus humbles des plus humbles et des plus oubliés poètes religieux du XVIIe et du XVIIIe siècle qu'aime encore l'auteur de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, — du bon Mélœnis.

Cette femme perdait les âmes à foison.
Et les pères avaient certainement raison
De condamner la danse et les jeux du théâtre
Que Sénéca blâmait, bien qu'il fût idolâtre.

Thaïs n'y prenait garde, ayant l'utile honneur
D'être assez familière avec le gouverneur :
C'était un petit homme à ventre de Silène,
Lourd, un peu bien colère, ayant déjà l'haleine
Courte, mais portant bien son quadruple menton
Et ronflant en public sur un très noble ton:
Il était d'une humeur atroce, mais à table
Ses convives l'auraient trouvé très supportable,
N'eût été toutefois son malheureux travers,
Sitôt qu'il avait bu, de réciter des vers.

C'est un portrait fort joli et fort plaisant de quelque personnage échappé des pages de Pétrone et des poteries étrusques, et les vers qui suivent sont plus agréables encore, soudain amplifiés et magnifiés de je ne sais quel souffle voluptueux. C'est encore du Pétrone, hélas ! c'est toujours du Melœnis, mais avec un reflet puissant de la poésie orientale et de la poésie grecque, et Thaïs apparaît.

... Sans voiles
Baignant ses flancs au lait que versent les étoiles.

Et cette peinture devient plus brûlante encore lorsqu'elle est faite par un amant clandestin de Thaïs; un beau centurion « qui souvent la battait », un centurion qui est peut-être surtout un anachronisme puisqu'il

... S'était fait près d'elle une invisible attache
Par sa belle façon de friser sa moustache
Et son art à sangler son ceinturon de fer.

Et ces confidences faites « sous le portique, en buvant longuement du vin maréotique » ont des résultats funestes pour le malheureux :

Il roula sous la table en racontant ces choses,
Et se réveilla, fort surpris, en un cachot,
Où l'on lui fit un bain, le temps étant fort chaud,
Avec avis pressant que, pour être agréable
Au gouverneur, il eût, comme soin préalable,
La bonté de s'ouvrir les veines.
Thaïs prit
Excessivement mal ce petit trait d'esprit
Du gouverneur et lui fit des nuits difficiles.

Ici le drame s'élève : il y a, il y aura encore des sourires, encore des parodies amusées et des imitations inconscientes des versificateurs qui chantèrent les martyrs et des apologistes ; il y aura encore des plaisanteries de chartiste et des plaisanteries de séminariste, et les vers ne deviendront pas, à l'improviste, tous excellents ; mais c'est d'une poésie plus haute et plus large, nimbée, dorée d'un peu de la grandeur mystérieuse des religions égyptiennes, de la sombre âpreté du christianisme naissant ;

Vers ce temps-là, Thaïs, par hasard, traversait
La ville au clair de lune, et, lorsqu'elle passait,
Les grands sphinx, accroupis le long des avenues,
Se sentaient pénétrés de douceurs inconnues;
Les passants, aveuglés de ses gorgerins d'or,
Disaient : « Nous en mourrons, c'est la déesse Hâtor! »
Isis de ses rayons la baisait, amoureuse;
Mais elle eut un frisson, étant un peu peureuse,
Quand elle vit un groupe étrange, sale, impur,
Qui tachait d'un gris brun le stuc rouge du mur.
Cachant ce qu'elle put de ses blancheurs de cygne,
Elle n'en vit pas moins le groupe faire un signe
De croix à son approche, et sentit une odeur
D'huile rance et d'oignon lui soulever le cœur.
Aussi, chez les chrétiens, c'est un signe de race
D'avoir l'haleine infecte et de suer la crasse,
Et de n'aller au bain de leur vie; étant, eux,
Couverts de lèpre blanche et de maux très honteux,
Ils ont soin de cacher leur chair avec décence,
Pour n'induire la femme en la concupiscence...
... Le groupe s'allongea pour barrer le chemin;
Chaque chrétien tenait une pierre à la main.
L'un d'eux : « Cette femme a souillé son corps, demeure
Du Saint-Esprit, dit-il : ainsi donc qu'elle meure! »
— « Qu'elle meure! » reprit la troupe lentement...

La scène est belle et le mélange de pathétique et d'ironie, d'érudition amusante et presque amère et d'ardeur mystique n'est pas pour déplaire. Les négligences de style, les chevilles énormes, les inexpériences et les puérilités vont bien à cette poésie hybride. Et il y a tout de suite un détail délicieux :

Les bras s'étant levés, elle ferma les yeux...
Puis se sentit saisir par un poignet nerveux.
Thaïs ne doutait point qu'elle fût vraiment morte :
Mais sa foi n'était pas très arrêtée : en sorte
Qu'elle ne savait trop, du diable ou de Typhon,
Qui l'emportait ainsi dans l'abîme sans fond...
... Sa chair silencieuse avait cette clarté
Que verse au front des morts l'aube d'éternité.
Cependant sa paupière avec effort se lève :
Elle voit vaguement, comme à travers un rêve,
Un grand vieillard farouche, à l'œil étincelant,
Et dont le crâne lisse était tout ruisselant
De lumière.

Et ce vieillard mystérieux qui fournit au poète un rejet si admirable, d'un romantisme si exaspéré qu'il dut ou qu'il aurait dû faire bondir l'auteur d'*Hernani*, ce vieillard parle. Il prononce un discours d'une mansuétude courroucée, il dit, assez bizarrement, de son crâne lisse ruisselant... de lumière :

J'ai fait mon front semblable aux genoux des chameaux,
Le tenant prosterné jour et nuit sur le sable,
Et je suis cependant un pécheur misérable...

Les *lapidateurs* sont émus de ses imprécations : ils fuient.

Chacun, pour mieux courir, jetait sur la sandale
De son voisin la pierre énorme de scandale.
Et Thaïs était là, qui baisait les pieds nus
Du vieillard, ses pieds noirs mais beaux d'être venus.

Et après ces vers exquis viennent d'autres vers exquis où tremble toute la faiblesse, toute la grâce inquiète de l'âme féminine, toute son inconscience et son involontaire impiété :

Enfin, elle lui dit : « Sois mon seigneur et maître,
Et je te servirai, si tu veux le permettre...
Tu me fais peur, vieillard, et je voudrais t'aimer.
— Femme, répondit-il, cesse de blasphémer!
Va cacher loin de moi la flamme incendiaire
De tes yeux effrontés, toi qui, dans la chaudière
Des charnelles amours, des sales voluptés,
Bous sous les flots infects de tes impuretés! »
Elle : « J'ai honte! ô ciel! » Lui : « Pour cette parole,
Dieu rallume ta lampe, ô pauvre vierge folle! »

Et maintenant, c'en est fini des rires qui courent le long des rimes, des sourires qui glissent, furtifs, parmi les supplications et les anathèmes : à jouer avec le divin, avec les imprécations et les actions de grâces, le jeune homme s'est laissé prendre au parfum subtil de l'encens et son poème est désormais une hymne; et si, çà et là, les vers sont faibles, la syntaxe même incertaine, c'est que l'auteur se souvient du latin de l'Église, c'est que la voix de l'officiant tremble d'émotion, que la voix de l'enfant de chœur chevrote, voilée et grêle. Et Thaïs s'humilie :

« Je vois clair enfin, et je sens
S'élever dans mon cœur des repentirs puissants.
Par delà les longs jours de ma jeunesse amère,
Je me *souviens l'Ave* que m'apprenait ma mère;
Puis elle me parlait de notre Père aux cieux...
. . . . . Je prierai ce Dieu du fond de l'âme :
Enfant, je sentais bon lorsque j'avais prié. »
— « Femme, le parfum tourne en un vase souillé :
Tu ne peux prier Dieu, source éternelle et pure,

D'une bouche salie aux baisers de luxure.
Mais un cilice aux reins, aux hanches une corde,
Regarde l'Orient, criant : « Miséricorde »
Debout dans la cellule où je te conduirai. »
La folle enfant, pensive alors, lui dit : « J'irai! »
Puis elle lui demande à revoir sa demeure.
Là, d'amoureux parfums la troublent...

Mais c'est le renoncement radieux à son ancienne vie, c'est l'incendie de ses richesses impures et c'est la marche parmi le dur désert vers la dure Thébaïde, vers :

Le torrent profond des voluptés sacrées...
Le vieillard mit Thaïs dans une loge vide :
C'était comme un cercueil se dressant sur un bout,
Et dont le mort vivant restait toujours debout.
Comme on scelle une tombe, il en scella la porte
Avec un sceau de plomb, car Thaïs était morte,
Morte à l'éternité par la damnation,
En elle étaient les vers et la corruption.
Elle cria vingt mois, et, le vingt et unième,
L'homme leva le sceau qu'il avait mis lui-même.
Puis, ayant vu le front de celle qui pécha,
Lui, le saint et le fort entre tous, il coucha
Son front dans la poussière, et dit : « Femme très sainte,
Car la gloire t'éclaire et ta tête en est ceinte,
Je viens te demander ta bénédiction ;
Je suis le bouc impur, brebis d'élection !
Au nom du bon Pasteur, verse-moi l'espérance :
Le verbe est dans ton sein, car le verbe est SOUFFRANCE. »

Et les vers deviennent d'une douceur imprévue, d'un rythme inespéré ; c'est de l'André Chénier et du Pétrarque, c'est du Lactance et du Lamartine. L'Ange descend du ciel :

« Tu n'as pas versé, femme, ainsi que Madeleine,
L'amphore de parfums en ton cœur encor pleine :
Donc, ceins tes reins, ô femme, et prends un bâton blanc.
Et suis, par le désert, l'étoile au front tremblant... »
... Thaïs suivait l'étoile, et le soir incertain
Sous l'astre conducteur tout à coup sembla teint
D'une blancheur d'aurore et de lueurs d'opale.
Thaïs vit une femme au long sourire pâle,
Et dit : « Je viens à toi, comme jadis alla,
Emportant ses parfums, celle de Magdala. »
La femme répondit : « C'est le Ciel qui t'amène,
Ma sœur : j'ai soif du lait de la tendresse humaine.
Interrompant leur cours au ciel étincelant,
Vers toi qui t'avançais, blanche sous tes blancs voiles,
J'ai vu les astres clairs se pencher en tremblant;
Et j'ai vu dans ton front se mirer les étoiles.
— Et toi, tu me semblais, de bien loin à te voir,
Un palmier solitaire, ô ma sœur bien-aimée :
Et je buvais, parmi les souffles frais du soir,
La semence d'amour de ta bouche embaumée... »
... L'ange était radieux ; il descendit vers elles,
Et leur faisant un dais avec ses grandes ailes
De lumière et d'azur, plus pures que le jour :
« Aimez-vous, leur dit-il, car le verbe est AMOUR. »

*
* *

Les temps passent. Le *Chasseur bibliographe* meurt pour la seconde et dernière fois, tué peut-être par ce poème de 274 vers : Anatole France donne des sonnets au *Parnasse contemporain* et à *Sonnets et Eaux-fortes* et s'efforce vers la perfection, nonchalamment. C'est l'*Étude sur Alfred de Vigny*, et c'est la *Mort du Singe*, ce sont les *Poèmes dorés*. Puis l'effort devient plus sublime : c'est le chef-d'œuvre harmonieux et nuancé, le marbre délicat et l'azur attendri que sont les *Noces corinthiennes*, et c'est la prose la plus légère, la plus sinueuse, la plus riche et la plus sereine : ce sont les *Désirs de Jean Servien*, c'est le tragique soudain de *Jocaste*, ce sont les oraisons funèbres affectueuses et émues de Lucile de Chateaubriand et de Mme de La Fayette ; c'est, d'un coup, *Sylvestre Bonnard* et la gloire. Il semble que le poète ne songe plus à sa *Thaïs* lointaine, et cependant son souvenir le poursuit, le possède, ne le quitte pas. Qu'il écrive le *Procurateur de Judée* ou la *Vie littéraire*, c'est toujours le même fantôme qui lui apparaît, triste et souple en ses voiles, et des vers chantent en son esprit :

En ce temps-là vivait une femme au pays
Des Égyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs...

C'est une obsession. Le souvenir est à la fois charmant et pénible : charmant à cause de la beauté de la légende, un peu pénible à cause des remords que causent au parfait poète les chevilles, les lourdeurs et négligences d'antan. Mais il ne refait pas encore son œuvre. Il la laisse se refaire, se faire elle-même. Et il n'en parle pas. C'est le *Livre de mon ami*, *Abeille et Balthazar* et ce sont des préfaces, et ce sont des projets : les *Autels de la Peur*, une *Jeanne d'Arc* que nous aurons un jour. Et les vers chantent toujours, plus lents et plus impérieux :

En ce temps-là vivait une femme au pays...

*
* *

« En ce temps-là... » C'est le livre qui naît enfin...

« En ce temps-là, le désert... » Ce n'est plus la Thaïs de 1867 ; ce n'est plus la légende de fantastique, de mysticisme un peu funambulesque, floue, vague, inconsistante, ressemblant à un conte de Voltaire et à une pièce de la *Légende des Siècles*, ce n'est plus l'impiété d'un renanien qui aime la belle Hélène et la piété passagère d'un prêtre, et ce n'est plus une religion embuée, un peu swedenborgienne, ce ne sont plus des nuages. C'est l'œuvre la plus humaine et la plus divine, la plus frémissante, la plus douloureuse, la plus saignante et la plus sereine : c'est une ferveur amère, une ironie navrée, et, puissant jusqu'à l'exaspération et la frénésie, le sentiment de la beauté. Cela tient simplement à ce que vingt-trois années se sont écoulées entre l'ébauche et le livre. Le poète a lu, a aimé, a souffert, a *vécu*. Ce n'est plus un exercice et un divertissement, ce sont des souvenirs, des méditations, des sensations poignantes et aiguës. Et si Thaïs agite encore toutes les pages du roman de sa grâce, de ses pleurs et de sa hantise, ce n'est pas elle qui est tout le roman. Celui qui est tout le livre, c'est un personnage qui surgit brus-

quement, sans avoir été vu dans l'esquisse : c'est Paphnuce. Et Paphnuce, c'est toute l'ardeur et toute la mélancolie, tout l'effort et toute l'angoisse, tous les désirs et toutes les désillusions du poète à qui des trahisons, des défaillances, des soupirs ont peu à peu révélé la vertu. Et tous les accessoires inutiles ont disparu : plus de gouverneur, plus de lapidation, plus de tombeau dans la Thébaïde, plus d'ange conducteur, plus de femmes inconnues. C'est le drame le plus haut et le plus large, avec des gazelles, de l'hysope et du sel, avec l'écho des voix de Timoclès de Cos et de Palémon, du noir Ahmès et de Nicias, d'Eucrite et de Dorion, avec la blancheur d'Albine et l'ombre du sphinx de Sisilé. Mais ce sont aussi, ce sont surtout, sous les cieux entr'ouverts, des douleurs et des tortures, la longue théorie des vices et des tentations, et des grimaces de chacals et de vampires, et des pleurs sur la statue d'Eros.

*
* *

Il n'est rien d'éloquent et d'admirable comme cette histoire d'un livre et cette histoire d'un homme. C'est un enseignement et un encouragement que cette marche de Bouilhet à Plotin, à Platon et à Virgile. Et l'on peut croire qu'il suffit d'un labeur continu pour écrire un livre comme Thaïs, le livre le plus beau, le plus parfait, le plus troublant, le plus admirable, le plus simple qui soit. Il ne s'agit que d'avoir du génie — en outre.

Et le livre est écrit, le livre qui toujours fut rêvé, le livre qui voulut être écrit ; et sans doute le poète rêveur, par delà le chef-d'œuvre, entend encore chanter en son âme les vers d'autrefois, les vers hésitants, les vers aimés, — et il les laisse chanter doucement cependant que sa gloire sourit en son voile d'azur :

> En ce temps-là vivait une femme au pays
> Des Égyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs...

HELJY.

BULLETIN

DEUX PRÉFACES DE M. DE SYBEL

M. de Sybel, a publié peu de temps avant sa mort deux nouveaux volumes de son grand ouvrage : *la Fondation du nouvel Empire allemand* précédés de préfaces curieuses à bien des titres. On sait qu'au moment où il abordait dans son œuvre cette période, palpitante entre toutes, des origines de la guerre de 1870, l'empereur Guillaume II lui défendit l'accès des archives. Le découragement du vieil historien fut très grand. Un instant, il songea à abandonner son entreprise. Malheureusement, il était lié par un contrat avec son éditeur, et ce contrat ne stipulait point qu'il dût faire son ouvrage « avec ou sans pièces d'archives ». Faire un procès, il n'y songea point, bien que c'eût été la plus belle réclame pour son livre. Mais il avait des amis qui le soutenaient tout bas, de puissants protecteurs même, « des hommes éminents, dit-il, qui ont joué un rôle considérable dans ces extraordinaires événements et qui se sont mis à ma disposition avec d'autant plus d'empressement que le cercle de leurs souvenirs était plus étendu. » Il est aisé de voir que l'homme qu'il désigne ainsi est M. de Bismarck, qui, en 1875, l'appela à la direction des archives dont l'empereur maintenant lui interdit l'accès. Lorsqu'un peu plus loin il fait allusion à « ces nombreuses sources manuscrites qu'il a mises à contribution, à ces archives privées, à ces correspondances particulières et aux mémoires manuscrits et inédits » qu'il a consultés, on peut croire aussi qu'il fait allusion aux papiers du chancelier et peut-être même à ces mystérieux mémoires du prince qui seront incontestablement le grand événement littéraire de la fin du siècle.

Entre la publication de ces deux volumes qui ont paru à une courte distance l'un de l'autre, le *Figaro* publiait dans son numéro du 22 novembre l'*introduction* de l'œuvre d'Emile Ollivier, *l'Empire libéral*. C'est à cette introduction que M. de Sybel répondit dans la préface de l'autre volume, comme s'il s'était senti directement visé. C'est qu'en effet, tout le long de son ouvrage, il s'efforce de montrer que c'est sur la France uniquement qu'il faut faire retomber la responsabilité de la guerre de 1870. « Ce livre, écrit-il, était complètement imprimé, lorsque je reçus de Paris, le 26 novembre, le *Figaro* du 23, qui contenait la préface du livre qu'Émile Ollivier compte publier en 7 volumes sur l'*Empire libéral*, c'est-à-dire sur le ministère Ollivier du 2 janvier au 9 août 1870. D'après ce qu'on m'apprend, le premier volume de cet ouvrage a même paru à Paris. Je ne l'ai pas encore reçu, cependant la préface suffit amplement à mettre en pleine lumière les connaissances et le caractère de l'auteur. Tous ses efforts tendent à prouver que la guerre de 1870 est l'œuvre d'une intrigue diabolique de Bismarck; mais en fait de preuves il ne trouve pas autre chose que les inventions cent fois réfutées déjà du duc de Grammont. Mes lecteurs les trouveront narrées tout au long de mon volume pages 235 et suivantes. » Il faut, on l'avouera, une audace peu commune, pour venir affirmer cela, après les déclarations si précises de Bismarck lui même, non point seulement lorsqu'il a avoué la falsification de la fameuse dépêche d'Ems, mais en cent autres occasions. « Une de mes tâches, dit-il dans un discours prononcé à Kissingen, fut d'aplanir les chemins pour le glaive allemand... Et cela m'a réussi. Mon vieux souverain, âgé de 73 ans en 1870, n'avait pas grande envie de faire la guerre à la France. Cependant cette guerre était nécessaire pour créer l'Empire allemand. Il fallait absolument faire la guerre à la France ; seulement nous devions attendre le moment où les Français perdraient patience. C'est ce que nous avons fait. »

Mais M. de Sybel, qui dans toutes ses histoires s'est appliqué à laver la Prusse de tout soupçon de duplicité, ne souffle mot dans son ouvrage de ces paroles de M. de Bismarck.

ANT. G.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

26 août. *L'Écho d'Orient.* — S'il faut en croire ce journal, dont l'opinion est corroborée par la presse hellénique, Athènes aurait vu éclore un écrivain dramatique qui ne serait pas trop indigne de la patrie de Sophocle et d'Euripide :

« Une nouvelle œuvre remarquable — on a même prononcé le mot chef-d'œuvre — vient d'éclore au pittoresque théâtre du *Paradis*. L'auteur, M. Calostipi, récemment promu au poste de secrétaire général du ministère de l'Instruction publique, est l'objet d'ovations enthousiastes de la part du public et d'éloges très flatteurs de la part de la presse. Le « chef-d'œuvre », qui a pour titre *Athinaïs*, est un drame dont le sujet, très byzantin, est emprunté au IVe siècle, alors que Pulchérie, impératrice d'Orient, donnait le ton à toutes les élégances et à tous les raffinements d'une superbe civilisation.

« Le drame évolue au milieu de décors orientaux d'une magnificence inouïe.

« Une interprétation de premier ordre a fait ressortir les multiples qualités de cette œuvre vivante et vibrante. Nous adressons ici toutes nos félicitations au glorieux auteur et aux vaillants interprètes. »

3 septembre. *Journal de Genève :*

« On célèbre aujourd'hui en Allemagne l'anniversaire de Sedan par des réjouissances publiques; on le commémore aussi en France par des regrets donnés à ceux qui ont disparu de ce monde dans cette sanglante journée, obscures victimes non de la stratégie, qui n'y est pour rien, mais de la raison d'État. C'est là un thème fécond de réflexions sérieuses et de banalités. Et comme elles se ressemblent beaucoup, il est plus sage de s'en abstenir. Un éloquent écrivain écrivait hier dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Des deux côtés on s'est recueilli pour la commémo-
« ration de ces images lointaines : chez les vainqueurs,
« avec une ostentation orgueilleuse que nous leur repro-
« chons, que nous étalerions plus bruyamment encore si
« nous étions à leur place; chez nous, avec de pieux hom-
« mages à l'inutile vaillance de ceux que la fortune acca-
« bla. »

Il n'y a rien à dire de plus, et il y avait quelque courage à écrire cette phrase aussi vraie qu'impartiale au milieu du cliquetis de paroles que cette date a fait naître et qui ressemble à un bruit de combat. Il est temps que cette date soit passée: c'est la plus douloureuse de toutes, celle qui soulève le plus de colères, parce qu'elle rappelle le plus grand désastre que l'armée française ait essuyé dans le cours de sa longue et glorieuse histoire.

« Il n'est pourtant pas sans quelque compensation, car il ne faut pas mesurer les défaites à leur gravité ni au chiffre des prisonniers; il faut tenir compte de toutes les circonstances, de l'énergie de la résistance et même des exemples superbes que le sentiment du devoir et la bravoure individuelle a donnés au milieu de l'affaissement général et de la défaillance des chefs. Le plus célèbre de ces épisodes est la fameuse charge de cavalerie commandée par les généraux Margueritte et de Galliffet sur le plateau d'Illy, au moment où la bataille était perdue et que l'on se faisait tuer pour l'honneur du drapeau. Nous venons justement de la relire dans le récit qu'en a fait le général Ducrot, celui-là même qui l'avait ordonnée, avec le vain espoir de faire une trouée du côté de Mézières. C'est une lecture réconfortante, non pas pour les Français seulement, mais pour tous ceux qui se plaisent à voir la force morale réagir contre l'infortune. Le mot du roi Guillaume, qui assistait de loin à cette folie héroïque : « Ah! les braves gens! » est le digne pendant du : « Tout est perdu fors l'honneur! » qu'on attribue à François Ier; il dit exactement la même chose, et ce témoignage venant d'un ennemi, s'il ne guérit pas toutes les blessures, est fait pourtant pour apaiser celle de l'amour-propre, la plus cuisante de toutes. Et pourtant il tarde à tous les amis de la paix que cette date soit passée, car elle réveille les passions endormies, et il y a de l'électricité dans l'air. »

4 septembre, *Indépendance Belge.* — Cet article traite du même sujet que le précédent. Nous avons tenu à mettre sous les yeux de nos lecteurs une appréciation sur l'anniversaire de Sedan, empruntée aux deux plus importants journaux publiés en langue française hors de France. On ne peut donc pas accuser les auteurs de ces articles, qui sont étrangers, de chauvinisme français :

« L'Allemagne a célébré hier avec ostentation l'anniversaire sanglant de Sedan. Toute la presse d'outre-Rhin, comme si elle avait obéi à un mot d'ordre, s'est efforcée d'enlever à cette célébration tout caractère de provocation. Elle a insisté sur ce point que, la victoire de Sedan ayant été la journée décisive de la guerre, l'Allemagne voyait surtout en elle non la défaite et l'humiliation de l'ennemi héréditaire, mais la date glorieuse, le fait historique qui a permis au peuple allemand de reprendre conscience de lui-même et de reconstituer son unité.

« Ainsi définie, la fête de Sedan aurait pu ne porter ombrage à personne; malheureusement, la mise en scène tapageuse de la glorification des victoires de 1870 a depuis longtemps énervé l'opinion publique dans toute l'Europe. Un peu plus de réserve dans l'évocation des souvenirs de l'année terrible n'aurait pas atténué l'expression du sentiment de reconnaissance de la présente génération à celle qui fut la fondatrice de la nouvelle Allemagne. C'est l'impression générale. A Paris, sauf quelques feuilles sans importance, la presse a manifesté un remarquable sang-froid. Elle a fait preuve du tact qu'on eût souhaité rencontrer chez le vainqueur d'il y a vingt-cinq ans. Mais en Angleterre, où l'on ne croit pas avoir à ménager l'Allemagne, la presse exprime sans ambages son déplaisir des bruyantes manifestations dont retentit toute la terre allemande. En ces sortes de circonstances, — et ce n'est pas la première fois qu'on en a pu faire l'observation, — l'intervention personnelle de l'Empereur est particulièrement compromettante. Chaque fois qu'il parle comme chef de l'armée, qu'il s'adresse à *son* armée, il a quelque parole qui froisse, il adopte le ton cassant (*schneidig*) habituel aux officiers allemands, et, en quelques mots, il détruit l'effet d'autres discours sagement réfléchis qui avaient étonné l'Europe par leur modération et leur heureuse habileté. C'est ainsi qu'il vient encore, dans son allocution au dîner de gala du Sedantag, de se livrer à une sortie d'une véhémence inutile contre les socialistes qui ont blâmé la célébration de l'anniversaire sanglant. Il les a appelés traîtres à la patrie et n'a même pas hésité à faire appel à la force armée pour détruire ce parti qui ne connaît ni Dieu ni foyer.

« Le moment n'était peut-être pas heureusement choisi pour manifester une telle opinion. Quoi qu'on pense des théories des socialistes, ce n'est pas au moment où ils viennent de donner une preuve de tact, en refusant de s'associer à la glorification de la guerre, qu'il était opportun de les dénoncer comme les ennemis de l'intérieur et de menacer même le pays de la guerre civile. Ç'aura été, en tous cas, une singulière façon de célébrer l'unité de la patrie allemande. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32805. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 14 SEPTEMBRE 1895

LA POLITIQUE

Ceux qui, comme nous, pensent que les lois sont peu de chose sans les mœurs, peuvent donner en exemple la question de l'arbitrage entre patrons et ouvriers. Le parlement a voté une loi, et il a bien fait de la voter. L'arbitrage ne fût-il accepté qu'une fois sur dix, une fois sur cent, la loi serait encore bonne et utile. Ce que nous voulons dire, c'est que le plus urgent n'est pas d'inscrire l'arbitrage dans les lois, mais de le faire entrer dans les mœurs.

Pourquoi, en Angleterre, les comités permanents d'arbitrage rendent-ils de réels services? pourquoi, grâce à eux, les conflits sont-ils devenus moins fréquents et moins aigus ? Parce que ces comités ne sont pas une création artificielle, parce qu'ils répondent à l'état des esprits, en un mot parce que l'idée de recourir à l'arbitrage semble naturelle à tout le monde.

Il y a eu, chez nos voisins, des grèves autrement terribles que celles que nous avons vues jusqu'ici. Aujourd'hui la situation est moins tendue, patrons et ouvriers sont arrivés à discuter tranquillement les uns avec les autres sans mêler la politique à leurs affaires : c'est que, de l'autre côté de la Manche, il n'y a jamais eu qu'une lutte d'intérêts où chez nous il y a une lutte de classes.

Ici est le danger, non pour le présent, si vous voulez, mais pour l'avenir. De quoi s'agit-il, en apparence, dans cette mine ou cette usine? Du salaire plus ou moins élevé, de la journée plus ou moins longue. Voyons les choses de plus haut : il s'agit, en réalité, de savoir si la classe bourgeoise et la classe ouvrière vont se trouver en face l'une de l'autre comme deux ennemis irréconciliables.

Si l'on veut empêcher que la société française soi coupée en deux, si l'on veut éviter la guerre sociale à la génération qui viendra après nous, il semble qu'il n'y ait qu'un moyen : c'est que patrons et ouvriers mettent de côté leurs préjugés, qu'ils fassent comme ont fait les Anglais et organisent des arbitrages permanents pour trancher leurs différends.

Les économistes ont raison quand ils soutiennent que tout, dans l'industrie, doit être question d'offre et de demande, mais à condition que celui qui offre et celui qui demande puissent discuter avec indépendance. Les lois économiques, pour être vraies, supposent la liberté absolue. Il faut insister sur ce point, qui est quelquefois négligé ; il faut dire franchement que, si le syndicat qui empêche un ouvrier de rentrer dans la mine ou dans l'usine attente à la liberté du travail, le patron qui congédie un ouvrier parce qu'il est membre actif d'un syndicat attente à la liberté d'association, non moins respectable et non moins nécessaire.

A l'heure qu'il est, la société, qui groupe les capitaux, trouve devant elle le syndicat, qui groupe les individus. Forces redoutables, forces anonymes, qui vont se heurter. Elles se heurtent déjà. Ce n'est ni le Parlement, ni les préfets, ni les magistrats, ni les gendarmes, qui amortiront le choc : il faudrait que, dans le monde même de l'industrie, quelques voix parlent, au nom de l'intérêt général, de la justice et de la raison.

PAUL LAFFITTE.

QUELQUES LETTRES D'ARMAND BARBÈS

Toutes les lettres qu'on va lire ont été adressées par Barbès à la femme de David d'Angers (Eugénie Maillocheau). A l'époque où débute cette correspondance, le célèbre statuaire se trouvait à Bruxelles, dans la famille du catholique démocrate Louis de Potter, où l'avait autorisé à se réfugier la police présidentielle, après l'avoir arrêté chez lui, comme ancien représentant républicain du Maine-et-Loire, en décembre 1851.

Quant à Barbès, condamné à la détention perpétuelle après le procès de Bourges, le gouvernement aurait voulu, vu l'état de sa santé, le maintenir dans le fort de Doullens ; mais le « Bayard de la démocratie » avait tenu à partager le sort de ses amis politiques, et obtenu d'être transféré, comme eux, depuis le mois d'octobre 1850, dans la prison de Belle-Isle-en-Mer.

Le 4 février 1852.

Madame,

Je profite du voyage à Paris de Mme Vauthier, la femme d'un de mes meilleurs amis et compagnons de captivité, pour faire parvenir par votre intermédiaire quelques lignes à mon neveu. Je sais vos bontés pour lui, et depuis longtemps j'aurais essayé de vous en exprimer ma reconnaissance, si je n'avais craint qu'une lettre adressée par la poste à M. David n'amenât des inconvénients dans ces jours de suspicion et de vengeance.

Votre mari, du reste, ne pouvait pas échapper à la haine des hommes du 2 décembre. J'ai appris par mon neveu son arrestation (1), ses courageuses réponses aux émissaires de l'Élysée et son exil à Bruxelles. Pourra-t-il rentrer en France? La place n'y est guère tenable en ce moment pour les républicains.

Veuillez, je vous prie, dans une de vos prochaines lettres, me rappeler à son souvenir.

Armand m'a souvent parlé de son amitié pour votre fils. Robert l'aime beaucoup aussi, d'après ce que je vois, et le protège. Remerciez-le, je vous prie, pour moi de cette protection, et agréez pour vous-même, Madame, l'assurance de mes sentiments de profond respect et de reconnaissance.

A. Barbès.

Prison de Belle-Ile, le 3 novembre 1852.

Madame,

Mon neveu a si bien pris l'habitude de vous regarder comme une seconde mère qu'il me dit de lui adresser mes lettres chez vous (2). De cette façon, ajoute-t-il, il aura, les jours de sortie, le plaisir d'avoir des nouvelles de son oncle de Belle-Ile aussi bien que celui de passer quelques heures au milieu de sa famille d'adoption. Je viens donc, sans crainte d'abuser de votre bonté si souvent mise à l'épreuve, vous prier de lui remettre les lignes ci jointes. Il me notera ensuite dans sa réponse les jours les plus propres à ma correspondance, de sorte que mes lettres arriveront à Paris les jours mêmes où il ira chez vous.

Je n'ose vous parler de M. David, je sais qu'il était l'été dernier à Athènes, cherchant à utiliser pour l'art les souffrances de l'exil (1). Mais cette longue séparation devient de plus en plus cruelle pour votre cœur comme pour le sien. Aussi je crains de toucher à une pareille douleur. Hélas ! il n'était que trop dans la destinée de la singulière époque où nous vivons que toute âme d'intelligence et de dévouement fût frappée des plus rudes afflictions!

Je vous prie de présenter mes affectueuses salutations à mon jeune ami Robert. Je vais donner à mon neveu une commission qui aura peut-être aussi quelque intérêt pour lui : c'est de faire en sorte de voir le fils d'un de mes amis et compagnons de captivité (le citoyen Daniel-Lamazières), en pension depuis le commencement de cette année dans l'institution Bourdon. Ces jeunes gens auront à coup sûr quelque plaisir à causer ensemble du sort de leurs pères et de leur oncle.

Adieu, Madame. Je ne chercherai pas à vous dire tout ce que mon cœur ressent pour vous de reconnaissance.

A. Barbès.

Prison de Belle-Ile, le 25 janvier 1854.

Madame,

Vous êtes véritablement la seconde mère d'Armand. Je vous remercie de l'obligeance que vous avez eue de songer à mes inquiétudes, et de m'écrire pour les calmer, comme aurait fait ma sœur. Je croyais ce cher enfant tout à fait guéri. Je m'étonnais cependant un peu de son silence depuis le 2 janvier. Je ne m'alarme pas maintenant outre mesure, car je pense, comme vous, que sa rechute n'a rien de grave. Mais ma sœur fera bien de le retirer pendant quelque temps du collège. C'est le parti sans doute qu'elle va prendre, et pour en être plus sûr, j'écris aujourd'hui à mon frère pour lui en donner le conseil. J'aurais eu peur en lui écrivant à elle-même de lui faire venir la fausse idée que j'en sais plus sur l'état d'Armand que votre lettre ne lui en a dit. Je ne voudrais pas non plus qu'elle se crût obligée de partir pour Paris. L'enfant n'est pas, je le pense, assez malade pour qu'il ne

(1) David d'Angers avait passé au dépôt trois jours et trois nuits. Grâce aux démarches du baron Larrey, on l'avait transféré, non dans un fort, mais à la Conciergerie, avant de le laisser partir en Belgique. Il aurait pu rester en France, à condition de prêter serment; il refusa.

(2) Rue d'Assas, 24.

(1) David d'Angers, trop fier pour signer le recours en grâce qu'on exigeait de lui, trop ardemment patriote pour vivre si près de la France sans y rentrer, avait pris le parti de voyager.

puisse, en profitant de la première amélioration que vous me faites espérer, voyager seul sans danger.

Faites mes bonnes amitiés, je vous prie, à M. David. Au milieu de toutes les peines que la vie engendre, par le seul fait de son cours, pour la plupart des hommes, c'est une consolation de se sentir toujours appuyé sur quelques nobles cœurs. M. David et vous (1), Madame, vous êtes de ceux qui nous prêtez en première ligne, à ma sœur et à moi, cet appui : je voudrais pouvoir vous exprimer la reconnaissance que je vous porte, mais les paroles manquent à mon affection.

Adieu, Madame. Dites à Robert que je lui serre cordialement la main.

A. Barbès.

Le 3 février 1854.

Madame,

Je vous écris avec un remords dans l'âme. Aussitôt après avoir lu votre amicale dernière lettre, je m'étais promis de vous envoyer quelques lignes pour notre ami (2). Pourquoi n'ai-je pas exécuté de suite mon dessein ?... Tandis que j'attendais des nouvelles d'Armand pour vous parler à vous-même de ce cher enfant de votre adoption, la mort, me dit-on, a frappé celui à qui je devais écrire. Je suis comme écrasé par cet événement, car, d'après le mieux remarquable que vous m'annonciez, je croyais notre illustre malade guéri au moment où il se mourait. Je suis sûr que vous êtes tous chez vous dans la plus grande affliction et c'est ce qui me donne, au milieu de mon trouble d'esprit, la hardiesse de venir vous parler de ma propre douleur.

Faites, je vous prie, mes bonnes et affectueuses amitiés à M. David et à Robert, et agréez, avec mes excuses, une nouvelle assurance de mon profond dévouement.

A. Barbès.

Prison de Belle-Ile, le 10 février 1854.

Madame,

J'ai reçu ce matin une lettre de ma nièce qui m'annonce l'heureuse arrivée d'Armand à Carcassonne. L'ex-malade a joint lui-même un mot à cette lettre pour me confirmer cette bonne nouvelle. Je pense qu'il n'aura pas manqué en même temps de vous écrire ; mais, comme je vous ai tourmentée de mes inquiétudes, j'obéis au sentiment qui me pousse aujourd'hui à vous apprendre ma satisfaction. Malgré moi, je m'étais laissé aller à craindre que la maladie de l'enfant n'eût augmenté depuis le jour que vous m'aviez dit son état. La prison dispose à voir les choses en noir et, sous le coup de mes préoccupations, j'ai chargé la femme d'un de mes compagnons de captivité d'aller vous demander de ses nouvelles. Vous avez eu la bonté de m'écrire vous-même de suite pour me rassurer. Je vous remercie de cette nouvelle preuve d'intérêt ; mais ma sotte terreur une fois passée, j'ai eu honte de n'avoir pas su mieux me dominer. En réalité, je vous ai fait croire que je regardais mon neveu comme perdu : je n'allais pas jusque-là, tant s'en faut, mais j'ai agi avec l'impatience d'un homme qui adresse des questions sans en calculer la portée. Je vous prie de me pardonner la peine que je dois vous avoir donnée : puissiez-vous l'oublier, comme Armand oublie lui-même en ce moment qu'il a été malade...

Merci encore une fois de votre bonté et croyez à ma profonde reconnaissance pour M. David et pour vous.

A. Barbès.

Prison de Belle-Ile, le 29 septembre 1854.

Madame,

Voici notre grand écolier qui vous revient. J'espère qu'il va regagner le temps perdu. S'il oubliait qu'il n'est plus un enfant et que de son travail actuel dépend son avenir, il affligerait profondément tous ceux qui l'aiment. Mais j'ai assez bonne opinion de son cœur pour ne pas craindre ce chagrin. Je compte aussi sur la maternelle protection dont vous l'entourez pour lui servir de stimulant. J'ai pu apprécier dans ses conversations la reconnaissance qu'il vous porte, son ardent désir de ne pas démériter dans votre estime. Il vous aime comme un fils, et, à défaut de sa mère absente, il ne voudra pas vous mécontenter, vous dont il a le bonheur de pouvoir entendre les enseignements.

Je voulais écrire à M. David, mais ma vie, de plus en plus terne et monotone, ne me permet que de lui renouveler l'assurance de mon inaltérable affection. Faites-lui, je vous prie, mes bonnes amitiés. Je charge Armand d'embrasser Robert pour moi, et je vous prie, Madame, d'agréer mes respectueuses salutations et de croire à l'énergie des sentiments avec lesquels je resterai toujours votre reconnaissant et dévoué serviteur.

A. Barbès.

Sur ces entrefaites, la guerre de Crimée éclata. Patriote avant tout, Barbès, — tandis que les royalistes comme Crétineau-Joly souhaitaient ardemment le succès des armes russes, — Barbès écrivit à un de ses amis : « A chaque instant l'humanité laisse de côté ce qui nous paraît la ligne droite pour prendre une voie de traverse.

(1) Béranger avait obtenu, le 13 mars 1853, un passeport qui permettait à David d'Angers de rentrer en France sans conditions.

(2) Lamennais, dont les journaux annonçaient la mort.

Eh bien! battre aujourd'hui les Russes, sous quelque gouvernement que ce soit, me paraît cette voie de traverse. Un succès n'affermira pas davantage cet homme (l'Empereur) si le peuple est contre lui. Mais des défaites peuvent nous tuer, nous, France, et il faut que notre chère patrie vive. » Avec la même netteté, il disait dans une autre de ses lettres : « Oui, oui, qu'ils battent bien les Cosaques là-bas, et ce sera autant de gagné pour la cause de la civilisation et du monde. »

Cette correspondance ayant été mise, à l'insu du condamné, sous les yeux de Napoléon III, celui-ci gracia sans conditions Barbès, que cette faveur imprévue atterra, car il comprenait le parti qu'en pourraient tirer ses adversaires pour le rendre suspect aux yeux de ses coreligionnaires politiques. Il fallut employer la force pour l'arracher de sa prison de Belle-Isle. Arrivé à Paris, il protesta dans une lettre du 11 octobre 1854, insérée au *Moniteur Officiel*, contre sa mise en liberté, annonçant qu'il allait passer deux jours à l'hôtel du Prince-Albert, rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Honoré, où l'on pourrait venir l'arrêter. Mais on ne l'arrêta point, et l'exilé volontaire quitta la France qu'il ne devait plus revoir.

La Haye, le 21 novembre 1854.

Madame,

Me voici bien en retard avec ma promesse. En quittant Paris, je croyais pouvoir écrire, huit jours après, à Armand que j'étais installé dans le gîte dont j'avais fait choix pour mon exil. Mais, comme vous l'avez su, j'avais à peine posé le pied à Bruxelles que l'on m'a forcé d'en partir. Cette expulsion m'a d'autant plus contrarié que je voyais déjà en perspective une vie à peu près passable en Belgique : j'y avais retrouvé des amis qui, ayant égard à ma longue séparation du monde, se faisaient un bonheur de m'épargner tout le détail d'établissement auquel je suis à peu près aussi propre qu'un moine chassé de son couvent.

Il m'a fallu me remettre en route sans trop savoir où j'allais. La présence de Charras à la Haye m'a déterminé à y venir : j'étais sûr de trouver en lui un compagnon et un ami. Mais le climat de la Hollande ne me convenant pas, j'ai mené jusqu'à ces derniers jours l'existence d'un homme qui ne sait pas si le lendemain le trouvera dans le pays. Enfin, par paresse, par crainte d'éprouver de nouveaux désagréments ailleurs, par désir d'attendre Martin Bernard, qui revient de Genève (et qui, par parenthèse, devrait être ici depuis deux jours), j'ai fini par rester. Mais je vous assure que je comprends de plus en plus le sentiment qui fait aimer la terre natale, et je ne m'étonne pas que M. David soit tombé malade pendant son exil. Les vrais déserts ne sont rien en comparaison de ces autres *déserts d'hommes* où vous sentez que de toutes ces personnes qui vont et qui viennent il n'en est aucune qui s'inquiète de vous.

Je vous raconte mes impressions sans craindre d'abuser de votre temps. Mais je vous ai trouvée si bonne depuis que j'ai l'honneur de vous écrire, et votre bienveillance pendant ma visite a si bien réalisé ce que je pensais de vous, que je me laisse aller à vous parler comme je le ferais avec ma sœur.

Adieu; faites mes bonnes amitiés à M. David, à Robert et à Mlle votre fille. Robert est venu me voir dans un moment où j'étais un peu ahuri par le dernier apprêt de mon départ : priez-le d'agréer mes excuses.

Je me permettrai de vous écrire de temps en temps. Puisse-t-il me venir souvent de bonnes nouvelles de vous tous!

Votre dévoué et reconnaissant

A. Barbès.

La Haye, le 28 décembre 1854.

Madame,

Votre lettre a été une grande joie pour ma solitude. Vous connaissiez si bien les souffrances de l'exil que vous en parlez comme si vous les éprouviez. Je voulais vous écrire plus tôt, mais le propre de l'affaissement dans lequel vous plonge l'éloignement de toutes relations, c'est de vous ôter la force d'entretenir celles qui vous restent avec le pays. Je ne m'ennuie pas trop cependant, parce que j'ai perdu la faculté de m'ennuyer, mais je vis dans une sorte de marasme, regrettant toujours ma prison, et ne sachant pas me créer un nouveau genre d'existence.

Mon frère avait eu l'idée de faire sonder le gouvernement du Piémont sur ce qui m'arriverait si j'allais à Nice ou à Turin. C'est par M. Pallavicino, l'ex-prisonnier du Spielberg, le compagnon de captivité de Confalonieri et d'Andryane, que la question a été faite au ministre. Celui-ci a répondu que le gouvernement piémontais ne ferait pour son propre compte aucune difficulté de me laisser habiter l'Italie, mais que des *raisons diplomatiques* s'y opposaient : ainsi me voilà obligé de rester encore en Hollande, car je crains qu'on ne me fasse une réponse identique en Suisse.

Armand devrait s'estimer bien heureux de l'intérêt que vous lui portez. Je n'ai pas voulu le chapitrer cette fois, parce que nous sommes près du 1er janvier et que c'est un instant où l'on pardonne toutes les fautes de l'année. Mais je suis affligé du sentiment de précoce indépendance qui semble s'être emparé de lui. De mon temps, les enfants n'avaient pas toutes ces prétentions! Aussi je crains, comme vous, que la fréquentation de ces jeunes gens déjà complètement émancipés ne lui soit préjudiciable. La tendance de presque tout ce qui pousse aujourd'hui est de mettre à néant le respect pour les père et mère. Que deviendra cette société si elle ne

se réforme point? Le règne matérialiste de Louis-Philippe a tout démoralisé; et voici que cette corruption de tous les principes et de tous les cœurs ne fait que croître sous les faits qui dominent brutalement aujourd'hui!

J'ai transmis à Charras le bon souvenir du citoyen David; il m'a chargé de mille amitiés pour lui à joindre aux miennes.

Le nouvel an qui s'avance ne peut guère être plus malheureux pour nous que celui qui finit de s'écouler. Je ne me berce pourtant pas d'illusions. Mais enfin, lorsque tout droit est renversé, c'est en quelque sorte un devoir d'espérer que le monde ne saurait longtemps marcher ainsi à rebours. Mes meilleurs compliments au citoyen David, à Robert et à Mlle votre fille.

Excusez mon long silence, et croyez à l'affection profonde de votre dévoué et reconnaissant

A. Barbès.

La Haye, le 23 février 1853.

Madame,

J'étais sous le coup d'un nouveau rhume, courbaturé, gardant la chambre, lorsque j'ai reçu votre bonne lettre. Cet état de corps m'a donné une conscience encore plus vive des ennuis que doit éprouver M. David. Dites-lui bien de ne pas se préoccuper de m'écrire : je sais que je possède une bonne place dans son cœur, et cela me suffit. Ce qu'il pense, d'ailleurs, je le devine. Tout est fort sombre autour de nous, et l'on ne peut que s'attrister pour le présent et craindre pour l'avenir. Puisse-t-il du moins reprendre vite une meilleure santé! Le grand froid a l'air de vouloir cesser ici, car nous sommes aujourd'hui au milieu des boues d'un dégel. S'il pouvait en être de même à Paris, nous aurions chance, lui et moi, de voir bientôt diminuer nos souffrances.

Je vous suis doublement reconnaissant de vous être occupée de moi, malgré votre aggravation d'inquiétude. Les renseignements donnés par votre cousin ne sont pas des plus encourageants; néanmoins, comme le soleil me vaut mieux que les brouillards de ce pays-ci, je partirai si les Cortès votent leur loi; seulement, au lieu de me diriger vers la Catalogne, à laquelle je songeais, j'irais plus loin de ma famille, dans un des endroits désignés. Je ne perdrai pas au change comme climat. Ainsi, sous ce rapport, je n'ai rien à dire; mais je crains toujours qu'il n'y ait dans l'Assemblée quelque revirement d'opinion qui repousse une proposition dont on n'apprend plus aucune nouvelle.

J'avais peur qu'Armand ne fût malade; de sorte que j'ai éprouvé un grand soulagement en recevant sa première lettre, qui s'est croisée avec la mienne. J'ai vu avec plaisir qu'il avait eu d'assez bonnes notes. Cependant il pouvait encore faire mieux s'il le voulait. Je l'encourage; mais le plus important serait qu'il vous demandât une ligne de direction, qu'il suivît vos conseils. C'est à son âge que le caractère se forme, et, suivant l'empire que l'on prend sur ses fantaisies ou sur ses penchants, on se trouve ensuite apte à être un homme ou à n'être rien.

Faites mes amitiés, je vous prie, à M. David, à Robert et à Mlle votre fille.

Charras me charge de ses remerciements pour vous et d'un affectueux bonjour pour M. David.

Je vous sais si bonne que je n'hésiterai pas à m'adresser à vous toutes les fois que j'en aurai besoin. Vous m'avez rendu un bon service en me donnant ces renseignements, qui m'épargneront des tâtonnements désagréables et des changements de résidence toujours difficiles dans un pays troublé, et d'ailleurs dispendieux. Remerciez, je vous prie, pour moi votre cousin.

Votre reconnaissant et dévoué

A. Barbès.

Genève, le 5 janvier 1856.

Madame,

J'ai eu de vos nouvelles et de celles de M. David par ma sœur. Mais depuis mon départ de la Haye, je n'ai pas osé vous écrire. Je me décide, pour mettre fin à cette vie errante et sans nom, à partir pour l'Espagne. Il y a quelques jours, j'étais prêt, tant je m'ennuyais ici, à revenir en Hollande, où du moins je n'avais pas à dissimuler ma présence; j'ai pris tout à coup une résolution contraire en voyant que ma sœur était préoccupée de la crainte de ne plus me revoir. Pour donner un démenti à ce funeste pressentiment, je me suis dit que ce que j'avais à faire de mieux c'était d'aller de suite à Barcelone. Je traverserai le Piémont, et j'irai m'embarquer à Gênes. Puisque la loi sur les réfugiés est votée, il est probable que l'on ne m'y cherchera pas querelle pour mon manque de passeport. En Italie au contraire, j'aurais été toujours obligé, comme à Aix-la-Chapelle et comme ici, de prendre des précautions très désagréables pour mes plus chères relations, c'est-à-dire de continuer à me cacher, chose si pénible, que certes je n'aurais jamais bougé de Hollande si j'en avais bien su les conséquences.

J'ai appris avec beaucoup de peine la maladie de M. David. Le régime actuel tue par le chagrin ceux dont il n'a pas osé prendre ostensiblement la vie. Comme vous devez souffrir, Madame! Je pense souvent à votre affliction au milieu de toutes ces misères. Bien vaut que votre âme soit grande et forte, car voici longtemps que vous êtes mise à de rudes épreuves.

Je vous prie de présenter mes meilleures amitiés au citoyen David et de me rappeler au souvenir de Robert et de Mlle votre fille. Je voudrais pouvoir vous souhaiter à tous une bonne année, mais nous sommes dans un temps où l'on se sent dans le cœur des désirs plutôt que des espérances.

Je pourrai reprendre bientôt une correspondance régulière avec Armand, et je ne manquerai pas de vous donner de mes nouvelles.

Pardonnez-moi mon long silence, et croyez à ma reconnaissance, et à ma profonde affection.

ARM...

Barcelone, le 5 avril 1836.

Madame,

Vous avez peut-être appris par les correspondances d'Armand que le voyage de ma sœur avait été encore retardé : mon beau-frère me fait dire qu'il est décidé à partir cette semaine; mais, comme le temps continue à ne pas être bien stable, je m'attends à de nouveaux délais. Je réponds donc à votre chère et bonne lettre avant d'avoir reçu la visite que je suis venu chercher de si loin.

Étienne (1) m'a communiqué la lettre que vous lui avez écrite aussitôt après l'immense malheur qui vous a frappée : comme par un fait exprès cette lettre arrivait en Italie le jour où j'y posais moi-même le pied; j'ai raconté à notre ami l'autre coïncidence qui m'avait fait vous écrire au moment où vous perdiez l'illustre et bon compagnon de votre vie, et nous avons longuement causé, ce jour-là et les suivants, de votre douleur et de celui qui nous manque, à la France comme à nous ! Vous avez le noble courage sur lequel je comptais, Madame. Vos regrets se traduisent par un culte plus fervent pour tout ce qu'aimait celui qui n'est plus : mais comme vous avez raison de dire qu'après de pareils coups l'âme reste pour toujours intérieurement brisée ! Je crois comme vous que rien ne peut tenir lieu de l'affection qui unissait si complètement vos deux existences. Plus vous irez, et plus vous souffrirez de votre isolement ; mais comme vous pratiquez avant tout la loi du devoir, vous vous conserverez pour ceux qui ont encore besoin de vous sur cette terre.

Votre séjour à Londres n'a pu, en effet, que désoler, sous un autre aspect, votre cœur en voyant de près tant d'infortunes : quand cesseront-elles ? Si j'osais hasarder une opinion, je dirais que nous voici entrés dans une phase plus avantageuse pour notre cause. La guerre mêlait des questions qui ont besoin d'être traitées séparément. Seul en face d'un pays qui a pu avoir des instants de défaillance, mais qui n'en est pas moins la patrie par excellence des grandes actions et des grandes pensées, nous verrons ce que fera M. Bonap. Pour mon compte, quoique j'aie dit depuis longtemps adieu aux espérances qui partent seulement de mon cœur, je vois, il me semble, l'avenir moins noir qu'il y a quelque temps. C'est quelque chose, si l'on a à tirer des coups de fusil, de ne pas entendre gronder en même temps le canon des Russes. J'ai toujours pensé que l'œuvre que nous avons à faire devait être accomplie par des Français seuls, sans la coopération même indirecte de personne. J'écris une assez longue lettre à Armand. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Robert et de Mlle David, et croyez au profond attachement de votre dévoué

A. BARBÈS.

Le 12 novembre 1838.

Chère dame et amie,

Je ne saurais vous dire le bien que m'a fait votre lettre. Je vis seul ici, sans intimité avec personne depuis le départ de Charras. Je tourne et retourne en moi-même mes chagrins. Votre bonne lettre, que j'ai relue plusieurs fois dans ces dix jours, m'a paru un ami avec qui je pouvais les épancher.

C'est en effet pour ma pauvre sœur que ce coup m'a surtout été rude : à la première nouvelle, j'ai craint qu'elle ne pût y survivre.

J'ai attendu une seconde lettre avec de sinistres pressentiments. Je tremblais en brisant le cachet.

Quand j'ai vu que, du moins, sa vie nous était conservée, j'ai repris quelque espoir. Elle a été, depuis sa naissance, le bon ange de nous tous. Elle nous reste : il me semble qu'il est impossible que nous soyons tout à fait malheureux. Mais, sans elle, je ne comprends pas ce que nous pourrions devenir.

Cependant le désastre a été bien grand ! et tant que je ne saurai pas que ce gouffre est comblé, je ne serai pas tranquille pour l'existence de ma sœur. Elle est très courageuse pour elle-même ; mais de quelle force n'a-t-elle pas besoin pour supporter la douleur de la ruine pour son mari déjà vieux, pour sa fille privée de sa dot, pour Armand !

Celui-ci s'est très bien conduit dans cette catastrophe, et se conduira toujours bien, j'en suis sûr. Il a entouré sa mère de sa vaillante résolution de demander bientôt sa vie à son travail, d'être un homme. Ceux que le malheur frappe jeunes sont quelquefois les privilégiés de cette vie ! Ils peuvent se faire un caractère, apprendre à regarder en face la fortune, et ne compter que sur eux pour triompher de ses revers ! J'espère que ce sera le lot d'Armand.

Vous, chère Madame et amie, je sais bien que vous l'aiderez comme une mère. Il vous doit déjà beaucoup, il ne lui répugnera pas de vous devoir ses

(1) Étienne Arago.

premières recommandations, ses premiers pas dans la vie d'homme et de travailleur.

Sa sœur et son beau-frère se sont eux aussi très bien conduits. Ç'a été une grande consolation pour ma sœur de voir la noblesse de cœur, le dévouement, l'affection de son gendre : « Sous ce rapport, m'a-t-elle dit, le malheur m'a été bon : il m'a montré l'humanité sous ses meilleurs aspects.

Je vous remercie une nouvelle fois, Madame et amie, de votre sollicitude, de votre affection pour nous tous. Je savais qu'elle ne nous manquerait pas; mais vos cordiales paroles, je vous l'ai dit, m'ont fait du bien, elles ont fait sortir de mon cœur des pensées qu'il n'était peut-être pas sain d'y laisser.

Charras est venu me voir avant son mariage. Je venais de recevoir mon affreuse nouvelle : je n'ai pu la lui cacher. Elle a empoisonné sa joie. C'est un cœur bien sympathique et bien bon sous tous les rapports. Je m'en suis voulu de l'avoir tant affligé ; mais une dissimulation constante de mes préoccupations, de mes craintes, ne m'était pas possible.

Il est reparti le 24. Il devait se marier le 28, mais une indisposition de la plus jeune de ses belles-sœurs a fait renvoyer la cérémonie au 30. Il m'apprend que cette cérémonie a été entourée de la sympathie publique; on a joué la *Marseillaise*, vaillant épithalame digne des mariés. Étienne Arago a improvisé et chanté des couplets. Mais vous savez sans doute tout cela, car Mathilde Charras a dû vous écrire pour vous dire combien on a regretté votre absence.

Armand vous verra sans doute dimanche. Je lui avais dit que je lui enverrais ma lettre pour vous. Vous pourrez lui apprendre que vous l'avez reçue, et que je n'ai pas eu d'autres nouvelles de Carcassonne.

Faites mes amitiés à vos enfants. Je vous aime et vous serre les mains avec la plus grande affection.

A. Barbès.

Le 3 décembre 1858.

Madame et noble amie,

J'ai reçu votre seconde lettre. Elle a été, comme la première, une grande consolation pour ma tristesse.

J'espérais, en vous faisant attendre ma réponse, pouvoir vous apprendre la fin de cette malheureuse affaire. J'étais sous le coup de cette espérance lorsque j'ai écrit ma dernière lettre à Armand; mais les choses en sont toujours au même point. Un mot de mon frère, que j'ai reçu hier soir, me dit qu'il n'a encore cette fois à me parler que du chagrin de ma sœur.

Dans le fond, je crois pourtant que tous les créanciers finiront par accepter les propositions qu'on leur a faites. Mais comme ils savent bien qu'ils n'ont rien à perdre en traînant en longueur, ils montrent une obstination qu'ils n'auraient pas peut-être avec des débiteurs d'une bonne foi moins certaine, et tous ces délais risquent d'enlever à ma pauvre sœur le reste de ses forces! C'est une agonie chaque jour renouvelée qu'on lui fait souffrir. Rassurée un instant, elle retombe le lendemain dans ses angoisses, et cette grande douleur est assaisonnée de mille petits coups d'épingle qui ne manquent jamais d'être donnés en pareille occasion.

Heureusement son gendre continue à se comporter d'une manière héroïque : combien d'autres n'auraient pu s'empêcher de laisser éclater du mécontentement, de la colère! Voir la position de sa femme changée du tout au tout dans l'espace de quelques mois n'est pas une chose que l'on soit guère disposé à endurer paisiblement dans notre société basée sur la richesse.

Bien loin de montrer le moindre chagrin personnel, le moindre froid, ce second fils court de lui-même au-devant de tous les sacrifices! Cette conduite, celle de ma nièce, celle d'Armand, sont le beau côté de ce malheur. La nature humaine a de nobles penchants, qui persistent malgré les vices de nos institutions. Que serait-ce si tout était fait pour nous pousser au bien, au désintéressement, à l'affection!

J'espère qu'Armand aura réussi à voir l'excellent Lesueur : ce bon ami de Charras a assisté à son mariage ; il était l'un de ses deux témoins.

L'*Indépendance*, qui avait été très bien dans son annonce de cette union, s'est abstenue, je ne sais pourquoi, de parler de sa conclusion. Mais le *National* en a publié un récit bien détaillé. Étienne Arago a dit des vers bien inspirés, et remarquables par une glorieuse comparaison pour la jeune épouse.

Je n'écris pas d'aujourd'hui à Armand; je vous prie de lui donner de mes nouvelles.

Faites mes amitiés à votre fils, à votre fille. Je vous serre les mains de cœur.

A. Barbès.

La Haye, le 19 novembre 1861.

Madame,

J'ai besoin de vous demander pardon de mon long silence.

Lorsque j'ai reçu votre lettre, mon frère venait d'arriver.

Il était parti sans considérer son propre état; et cet état, aggravé par la fatigue du voyage, m'a paru, au premier aspect, plus mauvais que le mien.

J'ai craint qu'il ne fût venu ici pour s'y aliter et y mourir.

C'est moi qui aurais été la cause de sa mort!

Cette crainte, l'émotion causée par sa venue, m'ont occasionné, le soir même de son arrivée, une crise dont il m'est resté une grande faiblesse pendant plusieurs jours.

Je ne voyais plus jour dans ma position, pas plus que dans celle de mon frère.

Nous étions deux malades qui nous tourmentions l'un de l'autre, et cherchions à nous dissimuler nos angoisses.

Enfin, nous allons, tous deux, moins mal maintenant. Mon frère pourra repartir, et il s'en ira moins alarmé sur mon compte.

Je ne pars pas avec lui, parce que n'ayant pas pris la résolution de rentrer lorsque j'étais bien portant, je ne crois pas devoir rien changer à ma conduite pendant que je suis malade.

Je comprends toutes les excellentes raisons que vous me donnez. Je suis en grande partie de votre avis, mais une espèce d'instinct me crie que je ne suis pas libre en ce moment de bien juger de moi, et que je dois attendre ma guérison pour me résoudre.

Mon frère, ma sœur, tous ceux qui m'aiment, n'auraient pas éprouvé toutes ces inquiétudes et cette désolation si on m'avait laissé, comme je le désirais, lutter silencieusement contre mon mal.

J'en réchapperai, c'est certain; mais je me serais rétabli bien plus vite sans la tourmente morale dans laquelle je viens de vivre.

J'abrège pour ne pas m'exposer à quelque reprise de palpitations de cœur ou de congestions. Ma seule intention était de vous dire que nulle plus que vous n'avait le droit de me parler comme vous l'avez fait. Vous êtes la seconde mère d'Armand, c'est-à-dire une seconde sœur pour moi. Ce que la première me dit, la seconde a le droit aussi de me l'exprimer, et votre parole a la puissance d'une vie cruellement éprouvée, de ce que je puis nommer le martyre de vos affections et de votre cœur. Des femmes de notre époque, il n'en est guère qui puissent être en deuil d'un aussi noble homme que David d'Angers!

Je ne vous promets pas la visite de mon frère à son passage à Paris; il ne fera que le traverser d'un embarcadère à l'autre à cause de son état de maladie; mais j'aurai soin de vous écrire avec plus de calme dans quelques jours. Rappelez-moi, en attendant, au souvenir de votre fils, de votre fille. Puissent-ils tous deux être heureux!

Avec la plus grande affection, votre dévoué et reconnaissant

BARBÈS.

Barbès ne guérit point. Lors des élections d'octobre 1869, un certain nombre de républicains avancés de la 3e circonscription de Paris résolurent de se compter sur un homme ayant refusé de prêter serment, et posèrent la candidatrice d'Armand Barbès. Il écrivit à Gambon : « Je suis partisan du vote contre le serment, contre l'insolence d'un homme qui nous dit sans cesse : *C'est moi qui suis le souverain.* Mais je ne puis que décliner l'honneur qu'on veut bien me faire, et dire qu'on cherche un plus jeune. » Il émettait le désir de se voir remplacé par un candidat ouvrier.

Quelques mois plus tard il mourait, sans avoir vu le triomphe de la République, mais aussi sans avoir vu les désastres de la France envahie qui lui auraient causé une douleur cruelle, car, patriote avant tout, — ses lettres le prouvent surabondamment, — Barbès ne mérite pas d'être confondu avec les politiciens qui, tout à la joie d'être débarrassés de l'Empire, supportaient d'un cœur allègre la perte de nos deux provinces.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LE MAITRE DE CHANT (1)

Nouvelle.

VI

Au matin, Nene se leva, transformée. Les yeux paraissaient devenus plus grands et plus enfoncés dans le visage pâle, mais le sourire, la voix, avaient repris leur douceur; les manières avaient le calme et la modestie qu'on leur avait connus autrefois. Envers le grand-père elle ne s'était jamais montrée aussi obéissante. Elle soignait ses fleurs, elle travaillait, parfois même on la voyait à la cuisine. De son cœur s'était évanouie cette inquiétude vis-à-vis de l'amour inconnu qui la rendait irritable et méchante. Tout à présent prenait à ses yeux un aspect nouveau : la vie avait un but, la voie qui y conduisait était tracée devant elle, que lui fallait-il de plus pour être heureuse?

L'amant pour elle était devenu un autre homme; non qu'elle fût aveugle pour ses défauts, mais ces mêmes défauts lui paraissaient la conséquence de qualités belles et fortes poussées à l'excès. Désormais elle ne pensait plus qu'au mariage, mais sans impatience; même elle ne voyait pas la nécessité d'en parler à Mirate lorsque celui-ci, conduisant seul une barque légère, arrivait sous le mur du jardin vers minuit et demi, quand le grand-père et la vieille domestique dormaient. Nene n'éprouvait aucun remords en allant à la rencontre de son fiancé; elle descendait l'escalier lentement, sur la pointe des pieds, ouvrait la lourde porte, qui tournait sans bruit, car elle avait eu soin de graisser les gonds et la serrure; elle conduisait Mirate par la main sous la tonnelle couverte de plantes grimpantes et s'asseyait à côté de lui. Au bout d'une heure environ le jeune homme faisait ses adieux: se souvenant de son premier métier, il sautait sur la poupe de l'embarcation et s'éloignait en chantant.

Nene quelquefois l'attendait en vain près de la porte

(1) Voir la *Revue Bleue* du 31 août et du 7 septembre.

entr'ouverte, l'oreille attentive au moindre bruit et sans se soucier des énormes rats qui d'ordinaire lui arrachaient des cris d'épouvante. Elle entendait sonner deux heures, trois, quatre; elle restait au jardin jusqu'à l'aube, presque sans penser, dominée par un vague sentiment d'espérance qui d'instant en instant diminuait.

Une nuit, à peine Mirate eut-il mis le pied sur le premier degré de l'escalier, qu'elle lui dit :

— Tu devrais me faire un plaisir : ce serait de me conduire chez toi.

— Es-tu folle?

— Une demi-heure, quelques minutes, seulement pour voir la chambre où tu dors et pouvoir mieux penser à toi quand tu ne viens pas.

— Quelle extravagance ! Et si quelqu'un te voyait !

— Qui pourrait me voir à cette heure et me reconnaître sous mon châle de dentelles?

— La maison où je demeure n'est pas sur le canal. Il faut aller à pied un bon bout de la Frezzeria. C'est un caprice!

— Soit, mais un caprice innocent et facile à satisfaire.

— Et si le maître se trouve indisposé, s'il appelle...

— Bref, tu refuses? Tu crains peut-être de te compromettre?

Le ténor se mit à rire : — Il n'y a plus de danger! dit-il d'un air fat.

Nene se sentit mordue par la jalousie; pourtant elle n'en laissa rien paraître mais réitéra sa demande, de sorte que Mirate finit par consentir.

Elle entra avec précaution dans la barque et s'assit à l'avant, et bien que la frêle embarcation penchât au moindre mouvement et presque à chaque coup de rame, la jeune amoureuse n'avait pas peur et répétait avec complaisance à son compagnon : « Comme tu es brave! » Mais quand il fallut parcourir à son bras une partie de la Frezzeria, elle se sentit toute honteuse et ramena avec soin le châle devant sa figure.

La chambre ne lui plut guère : des rideaux malpropres, des murs noircis, du linge et des vêtements sur tous les meubles, une forte odeur de musc, et partout, jusque sur la commode, des portraits de ballerines et d'autres femmes à demi nues. Nene aurait voulu s'en aller tout de suite, mais elle n'osa pas le dire. Mille pensées lui venaient à l'esprit à la vue de cette chambre; mais celle qui dominait toutes les autres était celle-ci: « Dieu sait combien il en a aimé avant moi!... » Puis elle reprenait courage en pensant qu'à force d'affection elle le rendrait meilleur, qu'elle lui créerait un monde nouveau de joies familiales et pures qui lui feraient oublier le passé.

Le jour commençait à poindre quand Nene rentra dans le jardin et monta dans sa chambre : l'aube était pâle, brumeuse, pleine de tristesse. La jeune fille ne put fermer l'œil tant elle éprouvait de chagrin à l'idée de ne pas voir son amant pendant quatre interminables jours. Il lui avait annoncé cette nouvelle en lui donnant le baiser d'adieu. Et pourtant elle ne pouvait nier qu'il eût raison : il devait ces soirs-là rentrer de bonne heure, éviter l'air de la nuit, prendre mille précautions s'il voulait que sa voix eût toute sa pureté et son ampleur pour la messe solennelle des obsèques de Soldini, dont un célèbre maëstro de Bologne avait composé la musique. Ce dernier dirigeait les répétitions depuis plus de quinze jours; il avait su éveiller la curiosité générale et même s'attirer les éloges les plus extravagants, non seulement des journaux, mais des chanteurs et des professeurs. Toute la ville était en révolution, comme s'il s'était agi d'un nouvel opéra de Verdi au théâtre *della Fenice*. Dans les cafés, dans les cercles, sur la place Saint-Marc ou sur le Môle, on ne parlait pas d'autre chose, et déjà le public se divisait en progressistes et en conservateurs, en libéraux et en doctrinaires. Seul le maître Chisiola soupirait : ce déploiement de pompe théâtrale, cet orchestre bruyant dans la maison de Dieu et pour honorer un mort, lui déplaisaient profondément: « Nous perdons les antiques traditions de notre glorieuse chapelle! » disait-il. Quant à Zen, son désespoir était immense: le maître bolonais n'avait pas voulu de lui pour première basse et avait fait venir pour remplir cet emploi un fameux chanteur de la basilique de San Petronio.

La nuit qui précéda le grand événement musical, une foule de gens n'allèrent point au lit pour être sûrs de se trouver devant les portes de la cathédrale avant leur ouverture et ainsi de s'assurer une bonne place. Avant huit heures l'église était envahie; à neuf on ne pouvait plus trouver une place, même dans les galeries supérieures, et la messe ne devait commencer qu'à dix heures et demie. Les sacristains et les suisses fendaient laborieusement la foule en jouant des coudes pour se rendre où les réclamaient les besoins du service; on entendait un bruit de chaises et de bancs qu'on remue ainsi qu'un perpétuel murmure, qui parfois se changeait en une sorte de grondement répercuté par les voûtes majestueuses de l'édifice. Dans la grande nef s'élevait le catafalque, espèce de temple romain orné de velours noir à franges d'argent et à figures allégoriques, et autour de ce catafalque brûlaient des centaines de cierges. D'un côté se tenaient les vieillards de l'hospice de la Charité, les plus robustes; de l'autre, les vieilles les mieux conservées, en signe de reconnaissance pour le legs opulent fait par le défunt à l'établissement.

Nene était arrivée à temps pour prendre sa place accoutumée dans la chapelle de Saint-Clément. Son cœur battait en songeant au ténor qui dans quelques instants allait paraître devant cette immense assem-

blée qui l'écouterait et le jugerait, et elle tenait le regard fixé avec impatience sur la tribune des chanteurs encore déserte. Vers dix heures une face ronde et souriante se pencha sur le rebord et examina la foule : c'était l'organiste. Il fut suivi par un choriste boiteux qui avait la garde de la musique et distribuait les parties. Arrivèrent ensuite un à un les quarante autres chanteurs, tous revêtus du surplis blanc, et dans le nombre, le soprano, plus livide que jamais; Chisiola, accompagné des enfants de l'orphelinat; Zen, la barbe longue d'un doigt, les traits bouleversés, vraie figure d'enterrement. La nouvelle basse bolonaise s'approcha du rebord de la tribune, la tête haute, la poitrine en avant, et vit avec satisfaction que beaucoup le montraient du doigt. Tous les chanteurs prirent leur place se groupant en ténors, barytons et basses. On ne voyait pas encore la figure insolente de Mirate, à propos de qui certaines personnes se posaient la grave question : « Mettra-t-il aujourd'hui le surplis, oui ou non ? »

Soudain la porte de la sacristie livra passage au vénérable patriarche, précédé et suivi d'une quantité de prêtres et d'acolytes ; à ses côtés marchaient deux chanoines mitrés. Les antiques mitres d'argent et les superbes chapes retinrent un instant la curiosité de la foule.

Cependant entre les deux tribunes, celle des chanteurs et celle de l'orchestre, on ne cessait d'échanger des signaux. Le maître de chapelle, l'air très anxieux, avait quitté sa place, consultait Chisiola, Zen et les autres, puis donnait des ordres. Déjà plusieurs choristes, jetant de côté leur surplis, dégringolaient le petit escalier et sortaient précipitamment de l'église. Nene, immobile, les yeux fixés sur la tribune, était d'une pâleur effrayante. Dans le chœur on ne savait que penser : prêtres et chanoines jetaient des regards à la dérobée vers le plafond de l'église, échangeaient quelques paroles à voix basse, s'efforçaient de conserver l'imperturbabilité sacerdotale. Mais le peuple ne cherchait pas même à dissimuler son impatience. On parlait tout haut, on interrogeait ses voisins : Qu'est-ce qui se passe ?—Quelqu'un s'est trouvé mal ? — Qui ? — Peut-être le patriarche ? — Pas du tout : c'est du côté des chanteurs que ça ne marche pas. Regardez-les : ils ne savent à quel saint se vouer. — Le maëstro *** a une attaque d'apoplexie ! — Mais je le vois d'ici qui se démène, moi ! — Alors qui donc est mort ? — On dit qu'il y a le feu ! — Où ça ? — Écoutez, écoutez : le bedeau dit que le ténor a fait faux bond et que sans ténor on ne peut exécuter la messe : Mirate s'est enfui. — Seul ? — Avec une femme probablement. — Alors c'est avec la petite-nièce de Chisiola. — Vous la connaissez ? — Est-elle belle ? — Pas trop. — Histoire d'amour ? Allons donc ! Il s'est sauvé parce qu'il est perdu de dettes. Monsieur le sacristain, est-ce vrai ?... — Du calme, Messieurs, voyons, du calme ! On va chanter une messe de Furlettano. — Et on nous a tenus quatre heures sur nos pieds pour entendre cette vieillerie assommante ? — Du calme, Messieurs !

Heureusement la foule ne prit pas la chose au tragique. Elle sortit en riant et en plaisantant et forma de petits groupes sur la place Saint-Marc et sous les Procuratie. Quand le tumulte eut cessé et qu'on put commencer la messe chantée, la tribune de l'orchestre était vide, pas une âme ne restait dans les loges et les galeries ; les nefs et les chapelles mêmes étaient presque désertes. Seuls aux côté de l'énorme catafalque restaient encore, bâillant d'ennui et de faim, les vieux et les vieilles de l'hospice de la Charité.

VII

Par bonheur pour le soprano, la messe de Furlettano était écrite pour ténor et basse seulement, car il eût été incapable de chanter une note tant la terreur le serrait à la gorge. Il n'était plus livide, il était vert. Il courut comme un fou à la Frezzeria trouver la femme qui louait la chambre à Mirate, celle-là même qu'avait interrogée le choriste qui avait ensuite rapporté à l'église la grande nouvelle.

— Il s'est sauvé ?... lui demanda-t-il, hors d'haleine.

— Sauvé ! Il est parti avec un bon passeport, parfaitement en règle, après m'avoir payé jusqu'au dernier centime et même un mois d'indemnité.

— Et quand est-il parti ?

— Hier, vers quatre heures.

— Aussitôt après la répétition générale, le bandit ! Et pourquoi donc hier, quand je suis venu, m'avez-vous dit qu'il n'était pas à la maison ?

— C'était la pure vérité. Du reste il m'avait demandé de ne pas parler de son départ avant le lendemain à onze heures, car il craignait d'avoir à ses trousses un certain cotillon.

— Un cotillon, oui vraiment ! Un mot encore, Est-il parti seul ou en compagnie d'un individu à l'accent étranger ?

— Je n'espionne pas mes locataires, moi ! Allez prendre vos informations où vous voudrez ! J'en ai déjà dit trop long, peut-être.

Et elle lui ferma la porte au nez. Le soprano courut au restaurant *del Selvatico*, au cabaret *della Biandina*, au café *dei Segretari*, puis chez le fameux barbier qui prêtait aux artistes dans la débine, chez le tailleur, le marchand de tabac, chez une certaine demoiselle Giulia, — bref, en tous les endroits fréquentés par Mirate. Les informations qu'il recueillit suffirent pour le convaincre que le ténor était parti

pour l'Espagne ou le Portugal avec l'impresario dont nous avons déjà parlé. Tout en exhalant sa rage en injures vaines : fourbe, scélérat, bandit, assassin! il retourna à la boutique, prit dans un tiroir la pièce établissant l'obligation de Mirate à son égard et se rendit à la direction générale de police. Le directeur, un petit Autrichien maigre comme un clou, aux yeux inquisiteurs sous ses lunettes cerclées d'or, le reçut assez mal, sans même l'inviter à s'asseoir. Quand le soprano eut exposé son cas, l'autre, d'un ton cassant, avec son accent tudesque, lui répondit simplement :

— Je sais depuis longtemps que vous êtes un usurier. La police ne fera rien pour vous. Allez!

Le gouverneur ne voulut pas même le recevoir. Alors il songea à se chercher des alliés, et Nene lui paraissant toute désignée pour ce rôle, il résolut de lui parler sans retard. Voici son raisonnement : ou bien Mirate est parti en bonne intelligence avec la petite, et j'apprendrai d'elle quelque chose; ou il l'a abandonnée, et le désir de vengeance la fera se joindre à moi pour demander qu'on le poursuive et le contraigne à remplir ses engagements.

Quelques minutes plus tard il sonnait à la porte de Chisiola. Le vieillard, qui était rentré à l'instant, vint ouvrir lui-même et ne cacha pas sa surprise à la vue du soprano, pour lequel il s'était toujours senti une invincible antipathie. Après un salut assez froid d'une part, assez embarrassé de l'autre, le soprano, qui ne savait comment entamer l'affaire, dit enfin :

— Donc il s'est sauvé.

— Qui?

— Mirate.

— Ah! je n'y pensais plus. C'eût été une scène comique si elle n'avait eu lieu dans une église et au préjudice de la musique qui, il est vrai, avait un caractère aussi peu religieux que possible.

Cette profonde indifférence déconcerta un peu le soprano; pourtant il insinua :

— J'aurais cru, maître, que la fugue du ténor aurait fait sur vous plus d'impression.

— Sur moi? Point du tout. Jamais je n'avais compté sur cette tête folle pour l'avenir de la chapelle. Puis, à vrai dire, à partir d'aujourd'hui, je ne suis plus chef des chœurs ni professeur à l'orphelinat. Il est temps, à quatre-vingts ans passés, de faire place aux jeunes. Et le maître souriait avec bonhomie; mais importuné par la présence de l'usurier, il continua : « Voilà longtemps déjà que je n'avais eu le plaisir de vous voir chez moi. A quelle cause dois-je attribuer l'honneur de votre visite? »

L'autre, confus, et ayant toujours son idée fixe dans la tête, balbutia.

— J'étais venu, en passant, m'informer de la santé de Mlle Nene.

— Elle n'a jamais été malade, grâce à Dieu.

— Pourtant ce matin, il me semblait...

— Il vous semblait?...

— Elle me paraissait si pâle, elle qui a d'ordinaire de si fraîches couleurs; et ses traits étaient bouleversés.

— Quand cela?

— Ce matin à l'église.

— Elle aura eu peur, ignorant la cause du tumulte.

— Je croyais au contraire qu'elle la connaissait trop bien... ou la devinait.

A cette insinuation venimeuse, le vieillard se rappela un fait auquel il avait attaché peu d'importance : la demande de la main de Nene par Mirate à l'instigation de l'usurier. Il regarda ce dernier en face et s'écria :

— Que voulez-vous dire?

— Oh! rien de mal. Seulement ce que dit tout le monde.

Chisiola, sans ajouter un mot, ouvrit d'une main tremblante la porte de la rue, faisant signe à l'autre de sortir et la lui referma derrière les épaules.

— Où est Nene? demanda-t-il à la domestique.

— Je crois qu'elle est au fond du jardin, répondit Maria, de sa cuisine.

Le vieillard alla jusqu'au petit espace réservé au verger, en fit le tour, entra dans le berceau : personne! Il vit entr'ouverte la porte de la rive. Nene était assise sur les degrés, regardant l'eau verte qui coulait à ses pieds. Elle sanglotait, bien qu'aucune larme ne mouillât ses joues; ses traits exprimaient l'égarement du désespoir; un désir terrible envahissait son être. Dès qu'elle aperçut le vieillard, elle se leva, et d'un mouvement violent se jeta à ses genoux, murmurant d'une voix étranglée : « Je t'ai déshonoré, grand-père! j'ai déshonoré la mémoire de ma pauvre maman! Je suis une fille perdue. Laisse-moi mourir! »

VIII

Depuis cinq jours Zen se présentait sans cesse à la maison de son maître, suppliant qu'on le reçût. Mais les ordres de Maria étaient formels : le vieillard ne voulait absolument voir personne. Alors Zen s'informait de l'état de Nene et s'en allait, le cœur plein de tristesse. Il n'avait plus un sou en poche, plus de piano, plus d'école, plus de gîte. Il vivait au café *della Gloria*, écrivant son traité sur le « setticlavio » et mangeant ce que lui offraient quelques habitués compatissants. Il improvisait parfois pour l'un ou l'autre un sonnet ou une épigramme, rédigeait une lettre, revoyait un contrat : bref, il était devenu l'écrivain public du Rialto. Parfois aussi il aidait à

mettre un peu de noir sur du blanc l'ami Zorri, l'huissier près le tribunal.

Enfin le sixième jour, quand Maria vint ouvrir, elle lui dit :

— Le maître vous permet de monter. Ne faites pas de bruit : Nene depuis quelques minutes s'est assoupie. Elle est fort bas. Le médecin dit qu'elle peut mourir d'un moment à l'autre. La pauvre petite a une fièvre qui la dévore et elle délire presque continuellement. Le maître se fait illusion, tant mieux...

Les larmes coulaient sur le visage ridé de Maria, tandis qu'elle parlait d'une voix étouffée et, presque à chaque marche, faisait signe à Zen de ne pas traîner les pieds. Elle retourna auprès du lit de la malade.

Le maître Chisiola, prenant la main de son vieil élève, le conduisit lentement dans la chambre la plus éloignée de celle de Nene et le fit asseoir. Il paraissait accablé et tomba sur un sofa.

— Près de la tombe, comme je le suis, on n'a pas le droit de conserver de haine au cœur... Je te pardonne !

Comme Zen ne comprenait pas, il ajouta :

— Je le sais, la faute en est à moi qui me suis fié à toi et à une domestique et surtout à une innocente enfant, ignorant les passions humaines et les lâchetés qu'elles font commettre.

Il lui parut entendre un bruit ; il courut à la chambre de Nene. Mais il revint bientôt disant :

— Elle délire. Voilà cinq jours que le délire ne l'a guère quittée. Elle parle à tout moment de la nuit du Rédempteur... Et le vieillard se couvrit la figure de ses deux mains. Dieu veuille qu'elle guérisse bien vite, sinon elle ne trouvera plus son grand-père ici-bas !

Il fit un effort sur lui-même pour changer le cours de la conversation.

— Parlons de toi, mon ami. Comment vont tes affaires ?

— Elles vont bien, maître, répondit Zen, qui aima mieux mentir que d'affliger encore davantage le vieillard par le récit de ses infortunes. Si bien, que j'ai reçu de Milan l'offre d'une position de deux mille francs par an et que je l'ai refusée.

— Refusée ? C'est une plaisanterie...

— Non, maître, et vous-même m'approuverez quand vous connaîtrez les détails de la chose. J'ai en poche la lettre du directeur du Conservatoire.

Il prit dans un gros portefeuille en lambeaux une lettre qu'il tendit à Chisiola. Le directeur écrivait à Zen que l'ayant connu à Venise quelques années auparavant, il avait conservé pour lui l'estime la plus vive et qu'il le priait d'accepter la chaire de lecture musicale, à une condition toutefois : c'était d'enseigner d'après la méthode commune et non celle du « setticlavio ».

— Superbe ! s'écria Chisiola. C'est une fortune, mon brave ami, et tu en es digne. Qu'as-tu répondu ?

— Vous me le demandez, maître ! Moi, renier une vérité mathématique pour embrasser l'erreur ? moi, abandonner une méthode qui enseigne à lire à vue en quelques mois pour une supercherie qui pousse à jamais l'élève dans une voie fausse ? Plutôt cent fois mourir de faim que de commettre une pareille bassesse ! J'ai répondu de ma bonne encre à cet insolent directeur.

Chisiola regarda avec une admiration pieuse ce martyr d'une conviction, dont les traits émaciés et les habits en piteuse condition révélaient la noire misère. Il lui mit la main sur l'épaule, et, le front un peu rasséréné, il dit :

— Pourquoi n'es-tu pas venu me consulter avant de répondre au directeur ? J'aurais pu peut-être te faire entendre raison. Qui sait ? Peut-être est-il encore temps.

— Temps de quoi ? De devenir un renégat ?

— Doucement, doucement. N'exagérons pas. C'est moi qui t'ai enseigné le « setticlavio » il y a quelque quarante ans, et j'ai continué à l'enseigner aux enfants de l'orphelinat jusqu'en ces derniers temps. Mais tu n'ignores pas que j'avais divisé mon cours en deux sections faisant pratiquer à l'une le « setticlavio », à l'autre, plus nombreuse, la méthode ordinaire. Il ne servirait à rien de fermer les yeux, nous sommes aujourd'hui les deux derniers représentants d'une école de lecture qui n'est jamais sortie de Venise, même au temps de Furlettano, et qui y est abandonnée depuis au moins vingt ans. Doit-on croire que le monde musical est frappé d'imbécillité, qu'il ne comprend plus rien ?

— Il n'est pas exact de dire, maître, que le « setticlavio » est complètement méconnu... Comme Zen élevait la voix, le vieillard mit un doigt sur ses lèvres en jetant un regard dans la direction de la chambre de Nene... Le « setticlavio » est même en honneur. Je vous rappellerai par exemple que la ville d'Arezzo se propose d'élever, au moyen d'une souscription européenne, un monument à Guido Monaco. Par quelle découverte ce musicien se couvrit-il de gloire ? Par celle du solfège ou plutôt du « setticlavio ». Est-ce vrai ?

— On peut solfier sans « setticlavio », mon pauvre ami.

— Sans « setticlavio » on peut jouer du piano parce que les notes sont là, toutes préparées et qu'il n'y a qu'à frapper sur les touches. Ce sont précisément les tapoteurs de piano qui ont ramené l'étude du chant à la barbarie ; mais la gorge est le seul instru-

ment créé directement par Dieu, le seul divin, celui qui doit donc dicter la loi à ceux inventés par les hommes. Lisez, maître, lisez cet avis publié à Naples la semaine dernière, Et de nouveau il tira du portefeuille une lettre imprimée.

« C'est l'invitation au Congrès italien. Voyez : entre autres questions musicales, se trouve celle de la réforme de l'école du chant, parce que *plus qu'aucun autre art le chant se trouve dans une condition absolument déplorable*. C'est écrit en toutes lettres! Or comment rendre au chant son ancienne splendeur si l'on ne commence par réformer la lecture musicale?

Maria, entr'ouvrant la porte, montra un visage bouleversé. Elle voulait appeler le maître, qui lui tournait le dos, mais elle n'eut pas le courage de troubler ce moment de calme causerie où il oubliait ses chagrins. « C'est le dernier, peut-être, » pensa la vieille domestique. Elle referma la porte et s'enfuit.

— Le congrès aura beau faire, répondit le vieillard, le temps des roulades est passé : nous entrons dans celui de la symphonie et du drame...

— Qui ont corrompu le chant!

— Qui ont donné une nouvelle impulsion à la musique! Tout change ici-bas. Tu es vieux et opiniâtre; mais quand tu seras devenu encore plus vieux, quand tu seras arrivé à mon âge, auquel on se détache des choses du monde, alors l'impartiale vérité naîtra en toi et tu reconnaîtras les mérites du présent et les erreurs du passé. Je tiens à te le dire sans détours, continua le maître d'une voix douce et insinuante : un des péchés que j'ai commis a été d'enseigner le « setticlavio ». La logique est parfois une erreur et par amour de la simplicité théorique on tombe souvent en pratique dans des complications qui rendent vains tout raisonnement et tout effort. Ne t'obstine pas, accepte la place qu'on t'offre à Milan, continue à être utile à la jeunesse et fais le sacrifice d'une vieillerie, peut-être d'un préjugé.

Tandis que Chisiola parlait, le visage de Zen changeait à vue d'œil : à l'expression si vive de ses traits avait succédé une sorte de stupeur; les bras pendaient le long du corps, la taille s'était ramassée. Lui aussi, lui, le maître, l'abandonnait! Il ne lui restait rien, plus rien, plus même la chère et belle idée à laquelle, volontiers, il aurait sacrifié sa vie...

On entendit un cri aigu, strident. Le vieillard ouvrit la porte, se précipita dans la chambre voisine qu'il traversa en courant ainsi que la suivante, et arriva dans la chambre de Nene qui était morte. Il regarda le visage blême et tomba sans connaissance.

Il était minuit et quart lorsque Zen, qui avait erré par les rues sans savoir où il allait, arriva enfin, guidé par l'habitude, au café *della Gloria*. A une petite table quatre habitués jouaient aux cartes. L'un d'eux, sitôt qu'il aperçut Zen, s'écria : « Hé, maître, nous avons cette fois fait un vrai coup de maître! L'huissier du tribunal, l'ami Zoni, est venu ici tout à l'heure pour vous inviter à comparaître demain devant la justice...» Zen ouvrit de grands yeux; il aurait voulu comprendre. L'autre continua : « Ne faites donc pas l'innocent! Il s'agit d'un piano qui ne vous appartenait pas et que vous avez vendu à un sieur Zizio. Et l'argent? A quoi diable employez-vous donc votre argent, que vous venez toujours ici chanter misère? — Les petites femmes! les petites femmes! s'écrièrent les autres en pouffant de rire. — Et nous qui donnions à manger à ce vieux galantin-là! » Zen était déjà loin. Il avait un incendie dans la tête : il entendait dans sa cervelle les flammes qui sifflaient, les maisons qui s'écroulaient; il voyait les pompiers diriger vainement leurs lances sur le brasier rugissant. « De l'eau! de l'eau! » Il se jeta tête baissée dans un canal. Il ne savait pas nager, mais après un tour sur lui-même il trouva qu'il avait pied et resta en cet endroit, la tête hors de l'eau. Il ne cria pas, ne s'efforça pas de gagner la rive : la fraîcheur lui faisait du bien. A l'aube deux ouvriers qui passaient en bateau le tirèrent de là et le conduisirent à l'hôpital où il fut mis en observation.

Deux jours après, revêtu de la camisole de force, il fut conduit à l'établissement d'aliénés dans l'île de San Servilio. Peu à peu il se calma reprit ses allures d'autrefois et sa bonne humeur, mais aussi la passion du « setticlavio » fut chez lui plus intense que jamais. Les médecins et les infirmiers avaient beaucoup de condescendance pour le pauvre monomane; les Sœurs, aux jours maigres, lui faisaient préparer sur le gril un hareng salé et lui versaient un verre de vieux vin. Parmi ses compagnons, tous atteints de folie douce, il avait choisi les moins mélancoliques et leur enseignait à solfier et à chanter. Les salles, les corridors et le jardin retentissaient d'accents inaccoutumés qui répétaient sans se lasser jamais : *Do ré, do mi, do fa, do sol, do la, do si*. Le maître, le rouleau de son traité sur le « setticlavio » à la main, battait la mesure, et les hurlements de ses nouveaux élèves étaient pour lui une harmonie suave, des accords divins, des figures parfaites, une musique digne du paradis. Au monde il n'y avait pas d'homme plus heureux que le vieux maître.

CAMILLO BOITO.

(Traduit de l'italien par G. ART.)

IMPRESSIONS D'ALSACE-LORRAINE

Metz.

A mesure que vous approchez de la frontière lorraine, votre patriotisme se gonfle et se hérisse. Vous prenez possession complète de votre nationalité. Votre visage devient grave. Vous souffrez déjà un peu. La campagne que vous contempliez tout à l'heure, vous la délaissez. C'est vainement qu'elle vous présente ses coteaux plongeant sur de tranquilles eaux qui luisent comme des lames de sabre. Le guide illustré que vous teniez à la main et où vous regardiez les lithographies de monuments d'Alsace-Lorraine, vous l'avez laissé tomber sur la banquette. Vous passez votre tête à la portière pour tâcher d'apercevoir une de ces bornes qui seules marquent en plein champ la séparation arbitraire des deux pays. Vous vous demandez : « Quelle empreinte les Allemands auront-ils mise sur le premier village où je passerai ? La différence de la dernière gare française à la première gare allemande ne sera-t-elle pas sensible ? » En tout cas, vous vous promettez de faire comme si vous étiez toujours dans votre patrie et de répondre au premier Allemand qui vous parlera : « Monsieur, je ne connais pas les langues étrangères. »

Mais la frontière n'arrive pas au gré de mon énervement. Je me suis monté trop tôt la tête. Cette station, c'est Pagny-sur-Moselle. Le train allemand est là qui attend les voyageurs. Sur le quai, des hommes d'équipe français et des hommes d'équipe allemands, inoccupés pour l'instant les uns et les autres, y forment deux groupes séparés. Dans le nouveau wagon, j'ai un compagnon de voyage qui me regarde et que je regarde, tous deux nous interrogeant de même : « Est-il ou non mon compatriote ? » Pour bien trancher ce doute je déploie fort à propos un journal de Paris. Cette démonstration a pour effet de faire tomber ses velléités de causerie. C'est un Allemand. A trente lieues de là nous n'en causerons pas moins l'un et l'autre avec l'apparente amitié qu'inspire le compagnonnage d'une réclusion sur chemin de fer. Mais ici une double susceptibilité nous ferme la bouche.

Les employés crient : « Novéant ! » en prononçant impitoyablement les deux dernières consonnes. Bottes et casques, barbes et binocles, lévites aux pans qui battent les pantalons à chaque pas, sabres et gants blancs, marche à pas comptés de tous ces uniformes sur le quai, médaille militaire à la poitrine des douaniers, silence sépulcral des voyageurs, doigts tâtant soigneusement le contenu des valises, examen de nous tous à la queue-leu-leu par un policier en redingote et en casquette ronde à visière plate, tel est le tableau de mon entrée en Alsace-Lorraine : entrée sinistre de prison ! Imprudent que je suis ! le journal que je déployais en wagon, je l'ai à la main. Le policier me le prend, le confisque. Toutefois je l'interpelle : « Mais de quel droit ? — Du droit que j'ai, Monsieur. — Vous allez me rendre mon journal ! — Il est interdit en Alsace-Lorraine. — Ce n'est pas vrai ! — (Courroucé.) Donnez-moi votre adresse ! — Mon adresse ne vous regarde pas ! » Tel a été mon premier et dernier dialogue avec l'administration allemande.

Ce n'est qu'à contre-cœur que les Allemands font aller des trains de Metz à Pagny-sur-Moselle et *vice-versa*. N'osant pas couper cette communication avec la France, ils la rendent lente et incommode. On dirait une ligne d'intérêt local, si peu la locomotive se soucie de l'heure à laquelle nous devrions arriver. Metz s'annonce par des casernes, par des magasins militaires, pleins de seigle et d'avoine, par des croisements de rails à n'en plus finir, dont l'utilité est plus stratégique que commerciale, par des auberges allemandes pour soldats. Le drapeau national flotte sur toutes, tandis que les auberges lorraines se reconnaissent à leur double enseigne : allemande et française. De jeunes paysans lorrains endimanchés, — c'est aujourd'hui le 15 août, — attablés sur le devant d'une buvette, chantent une chanson de nos cafés-concerts, chanson anodine qui prend un air de défi parmi tous ces appareils de domination allemande.

Sur les murs de la gare de Metz sont tracés les noms des grandes villes de l'empire d'Allemagne. Je traverse le buffet : il est plein de consommateurs, des militaires la plupart, qui, à même les tables de pierre, boustifaillent sans bruit. En Allemagne les buffets des gares ne désemplissent point ; on y boit et on y mange toute la journée. Au buffet de Metz, je remarque pour la première fois que, si les Allemands d'Alsace-Lorraine, principalement les fonctionnaires, laissent percer quelque chose de leur outrecuidance à notre égard, les Allemandes au contraire ont des attentions. La dame qui se tient au comptoir me sert, parmi ces goinfres, avec une nuance d'intérêt. Le peu de français qu'elle baragouine, elle tâche de le faire valoir. Me voici en ville. Je n'ai d'yeux que pour les soldats allemands. J'admire leur vigueur, leur air de santé, la correction de leur tenue. Je m'étonne de la petite taille des fantassins : je me les étais figurés plus grands que nos pioupious. Il y en a qui paraissent être si jeunets ! On leur donnerait seize ans. Je leur trouve une physionomie plus brutale qu'aux soldats de chez nous. Je saisis au passage des faces si bestiales qu'elles me donnent à penser : « Voilà des gens comme il en faut pour cogner fort et dru, sans qu'ils sachent même

pourquoi. » Une confiance peut-être excessive de leur force se trahit dans l'allure des officiers comme des soldats.

L'hôtel où je suis descendu n'est fréquenté que des Lorrains et des Français. Aux murs de ma chambre, des gravures patriotiques françaises, un avis informant le voyageur que le prix de la pension se compte par francs et non par marks. Le patron de l'hôtel a fait la campagne de 1870. Sa femme parle des Allemands comme elle parlerait des Iroquois. Pour elle ils sont une peuplade étrangère dont la langue reste inintelligible. Cependant l'affluence des Allemands est telle par ces jours d'anniversaire des batailles de 1870, qu'il s'en est logé une demi-douzaine dans la maison. A table, ils font bande à part. Un d'eux qui comprend le français nous entendant causer de la bataille de Mars-la-Tour et regretter que Bazaine n'ait pas été assez bon tacticien pour rejeter ce jour-là les Allemands sur la Moselle, en oublie de manger. La conversation est accaparée par la guerre. Un Alsacien s'écrie : « Mon Dieu ! quand est-ce que les Français se décideront à nous débarrasser de ces gens-là ! — Taisez-vous ! lui chuchotent les commensaux : on vous entend du bout de la table. — Eh ! qu'est-ce que ça me fait ? » Parcourez l'Alsace-Lorraine, prenez votre repas avec des indigènes, tel sera le sujet de toutes vos conversations. Après vingt-cinq ans, on a le sentiment de vivre dans le provisoire, et que la conquête violente dure encore.

Ah ! on n'est pas près du « Dieu est trop haut et la France trop loin ! » des Polonais d'autrefois : la France est là, non seulement par la proximité de la frontière, mais elle est aussi dans l'air qu'on respire, dans l'architecture des maisons, dans les inscriptions des monuments, dans les noms des commerçants écrits sur les boutiques, dans les blouses des paysans de la banlieue qui viennent apporter des denrées. Des Allemands dans les rues, violent la loi qui exige de l'harmonie entre les choses et les êtres. Des Allemands dans les rues, c'est une faute d'esthétique. Comme je m'explique qu'un historien allemand très patriote ait regretté, dans l'intérêt de son pays, l'annexion de Metz : « Elle ne s'excuse, dit-il, que par des raisons militaires. » Les Anglais n'en ont pas d'autres pour occuper Gibraltar. Mais ils se contentent de l'occuper, d'y tenir garnison, sans prétendre en faire terre anglaise de mœurs et de langue. A Metz, au contraire, c'est méthodiquement que s'opère l'expulsion des indigènes et leur remplacement par des Allemands. Le drapeau impérial flotte aux fenêtres d'un bon tiers des maisons de la ville. Les femmes des fonctionnaires font sonner leur *ia* le long de l'Esplanade autour d'une musique militaire. Et néanmoins, pavoisements allemands, autorité allemande, en tant que signes de germanisation, ne m'inquiètent pas. Je les sens factices, superposés sans chaux ni ciment sur le vieux fond indigène, amenés par la garnison et s'en retournant avec elle. Pour modifier de fond en comble le caractère d'une province, il n'y a qu'un moyen : en transplanter les habitants. Les Romains et Charlemagne en ont donné des exemples. Ils l'ont fait franchement, brutalement, ouvertement, barbarement. Les Allemands, eux, l'ont essayé et l'essaient encore avec des façons hypocrites et décentes, sorte d'hommage rendu par la barbarie à la civilisation. Ils ont mis vingt-cinq ans de persécutions et de vexations pour déloger la moitié des anciens habitants de Metz : il ne faudrait pas quinze jours de domination française pour déloger les Allemands qui ont pris leur place.

Entre Nancy et Metz ce ne sont, en ces jours de fêtes, qu'allées et venues de parents et d'amis. A la gare de Metz ce ne sont que mots d'adieu s'échangeant en français. Les employés du train s'adressent en français aux voyageurs de première classe. Le patriotisme des Lorrains est exalté par la passion des armes qui est un des traits de leur caractère. Visitez le cimetière de Metz : innombrables sont les tombes d'anciens officiers morts à Metz retraités. On y voit gravés les noms de batailles auxquelles ils ont participé. Ces noms y rappellent ceux qu'on lit sur notre Arc de triomphe. Comment l'Allemand immigré ne serait-il pas impressionné par tous ces souvenirs de grandeur ? Aussi se francise-t-il à son insu. J'ai entendu des ménagères allemandes marchander en français au marché légumes et poissons. Le portier de l'hôtel de ville, celui du cimetière, celui du musée, tous trois Allemands, ont répondu en français à ma curiosité. J'entre, pour me faire faire la barbe, chez un coiffeur : c'est un Luxembourgeois venu à Metz après la guerre. C'est à Metz qu'il a appris le français : il n'en connaissait pas un mot auparavant. Il me rasa fort mal, et s'en excusa sur ce que ses garçons — des Allemands — ne travaillaient pas aujourd'hui dimanche : la loi allemande le leur défend. Or, un dimanche qu'il les avait priés de l'aider en cachette, ils le dénoncèrent. D'où amende. Du coiffeur je me rends pour achat chez un autre boutiquier. Il est fort en colère, les employés chargés de fixer l'impôt sur le revenu n'ont-ils par évalué le sien à dix mille marks ? « Comme si ma recette annuelle avait jamais été de dix mille marks ! » De tous côtés on n'entend que plaintes, mécontentement, et, comme refrain, le finale : « Quand est-ce que les Français nous débarrasseront de ces gens-là ? »

A la campagne, la plainte va *crescendo*. Un paysan de Saint-Privat me montrait son fils, un garçon de dix ans : « Voyez-vous ce moutard ! Eh bien ! il ne connaît ni le français ni l'allemand. Dans la famille il oublie ce qu'il a appris d'allemand en classe, et en

classe ce qu'il a appris de français dans la famille. » Ce paysan passe-t-il la frontière pour se procurer un journal français, pour y suivre les nouvelles de France, il fermera porte et volets, de peur des mouchards. En Alsace-Lorraine, tous les Allemands mouchardent plus ou moins l'indigène, tous, depuis le gouverneur jusqu'au simple gendarme. Aussi le joli bavardage français, au risque d'assombrir la physionomie, reste-t-il prisonnier dans la tête des gens. Qu'est devenu le plaisant de la ville de Metz si vanté par les soldats du second Empire qui y ont tenu garnison?

Aujourd'hui dimanche on les aurait vus danser avec des femmes sous les treillages des guinguettes qui bordent la Moselle : aujourd'hui dimanche les soldats prussiens, oisifs dans les rues, gardent une attitude de qui-vive. Le plus grand nombre, consignés dans les casernes, sont accoudés aux fenêtres. De là ils promènent sur le dehors de vagues regards nostalgiques.

Si encore ils se contentaient de faire manœuvres et exercices, de monter la garde autour de Metz, de piétiner les pavés de leurs patrouilles, d'ébranler les vitres de leurs fanfares ! Mais il y a en Allemagne une pensée qui veille à rappeler aux Lorrains qu'ils sont des vaincus d'hier et qui s'ingénie à le leur rappeler d'une façon nouvelle.

Aujourd'hui c'est l'inauguration d'une statue équestre de Guillaume demain érection d'une tour de trente mètres sur le plateau de Gravelotte, puis monument à un général tué par les Français, puis jubilé du vingt-cinquième anniversaire, puis translation d'une tombe dans une autre de cadavres de soldats allemands tués en 1870 : demain ils trouveront autre chose. On dirait qu'ils ne parviennent pas à s'assouvir de leur victoire, qu'ils désespèrent d'en écraser l'imagination des Lorrains et que, craignant la refloraison de l'espérance au cœur des indigènes, ils ont souci de l'étouffer sous la démonstration de leur force. Ils ne réfléchissent pas que cette conduite empêche le baume du temps écoulé de cicatriser la grande blessure. Que la sévérité du régime allemand s'adoucisse et ce sera un indice, le seul indice certain que la germanisation opère. Or il n'y a qu'à ouvrir les journaux messins pour s'assurer de la puissance pneumatique qui raréfie l'air de la liberté autour des Lorrains : lettres ouvertes et renvoyées à l'expéditeur avec cette mention : « Ouverte par l'administration » ; enfans arrachés à l'enseignement de la famille pour celui de l'école ; pour un propos, convocation à l'ordre du magistrat, admonestation, amende, prison ; lectures interdites, déclaration à faire à la police pour quelle n'ignore rien de vos occupations, de votre bien, de votre revenu. Bref despotisme et inquisition. Le Français suspect d'observer pour le compte de la France est suivi pas à pas. Il ne m'a pas été difficile de m'apercevoir que j'étais espionné. Je pars de nuit de Metz pour Strasbourg : au jour levant, un policier vient me reconnaître dans le train. Il se tient à la portière et longuement me dévisage. « Otez-vous de là ! lui dis-je, vous me bouchez le paysage. » Il disparaît.

Les négociants de Metz vivotent. Les industries locales transportées à Nancy ont vidé le pays de beaucoup d'ouvriers. Les boutiquiers indigènes ont voué à leurs concurrents allemands une haine intense et concentrée. En cas de reprise de la ville par la France, je craindrais pour la vie de ces derniers. On ne bâtit pas de maisons à Metz : les industries du bâtiment chôment. Commerce, travail, pensée, joie, plaisir, autant de plantes de vie qui ne peuvent pousser sur ce terrain de glacis et de remparts, dans un air vicié par vingt-trois mille respirations soldatesques. Le sabre traînant en bruit de ferraille sur le pavé : « Je suis ici le dernier mot de la pensée humaine ; je suis roi ! » Votre esprit proteste contre cette insolence. Mais où la fuir ? J'entre dans la mairie : elle est momentanément occupée par des soldats. Je vais au télégraphe : ce sont des uniformes qui me passent ma dépêche. Je passe devant le théâtre : un spectacle qu'on devait y donner a été interdit par la censure. Je me promène : une patrouille me fait me ranger contre un mur. Je dors : un régiment en marche de nuit me réveille. Une ville en état de siège, voilà Metz depuis vingt-cinq ans !

A Strasbourg.

Pour un Français, la visite de Strasbourg est encore plus pénible que celle de Metz. Avant d'y arriver, plus le pays, vu de la portière du wagon, vous apparaît gras, fertile, plus vous vous prenez à regretter qu'il ne nous appartienne plus. Aussi la réjouissance des yeux que vous procure la campagne se tourne en désolation dans votre âme. Quand je vous dis que pas une joie du voyage n'est indemne ! A travers les Vosges le chemin de fer longe le canal de la Marne au Rhin. A des intervalles rapprochés, les péniches s'y échelonnent. A mesure que je les compte, je supputе la valeur des marchandises qu'elles transportent : autant de perdu pour notre commerce ! Dans le village alsacien où le train s'arrête, c'est vainement que je cherche du regard une enseigne française. Toléré à Metz, l'affichage de notre langue est interdit en Alsace. Il est interdit même dans l'intérieur des boutiques, parce que les boutiques sont un lieu public. Je remarque enfin que le chemin de fer sur lequel je cours a trois voies, la troisième à distance des deux autres : c'est une voie militaire, une voie de plus pour l'invasion s'il nous arrive d'être envahis de nouveau. En pleine campagne, à proximité des routes, s'allongent des quais d'embarquement.

Elle est bien prussienne la gare de Strasbourg. Ce n'est pas une gare, c'est une forteresse. C'est massif, bas, lourd, tassé, écrasé, solide, épais, avant tout inélégant, mais vaste et commode. Les Allemands ont entendu bâtir pour des siècles. Cette construction semble dire : « Mes maîtres me tiennent pour de bon. » Comme pour accentuer cette impression, à peine ai-je débouché sur la place de la Gare, que tout un régiment d'infanterie défile, me barrant le chemin, s'interposant entre moi et une voiture que j'allais prendre. Ce régiment est suivi d'un autre. Pour me donner de l'air je suis obligé d'attendre que quatre à cinq mille casques à pointe se soient engouffrés dans la gare. Je sais par les journaux que ces troupes se rendent dans la Haute-Alsace pour un simulacre de défense contre des Français pénétrant par Belfort. Mon cocher parle un français très pur. Comme nous passons devant un marché couvert, il me le désigne : « L'ancienne gare, du temps des Français. » Je vous assure qu'il n'est pas gai, le ton dont il me dit cela. Arrivé à un hôtel qu'on m'avait donné pour le plus français de tous les hôtels de Strasbourg, je me fâche d'être installé dans une chambre par un domestique qui ne me comprend point. Je menace si carrément de m'en aller que le maître de l'hôtel, sortant enfin de son apathie, m'explique qu'il chercherait en vain des Alsaciens pour domestiques. Tout homme jeune, portant avec lui tout ce qu'il possède, s'en est allé habiter la France. Au contraire, les Allemands à tout faire foisonnent. Ils s'offrent, on les prend. Celui-ci n'a pas eu encore le temps d'apprendre le français.

J'ai passé une partie de l'après-midi à causer de l'Alsace et de la germanisation avec un érudit alsacien, au fait du passé et du présent de son pays. Resté Français de cœur, il ne s'illusionne pas sur le maintien du patriotisme français dans la Basse-Alsace. La Basse-Alsace est entamée par l'Allemand ; la campagne pas autant que Strasbourg, mais tout de même un peu. Si la propriété foncière reste dans des mains alsaciennes, en revanche quantité de petits négoces sont tenus par des immigrés. Quelques grands domaines ont été achetés, à l'instigation de l'empereur, par de richissimes Allemands, qui pour régisseurs, gardes-chasse, etc., appellent à eux des compatriotes. Il est aisé à l'administration de faire en sorte que ni livre ni journal français n'arrivent jusqu'au paysan, qui déjà, ignore le parler de notre langue. Quant aux sentiments intimes, quant à ce qui se dit en famille le soir, portes et fenêtres closes, rien n'en transpire. Les fonctionnaires : juge de paix percepteur, garde champêtre, gendarmes, ne pensent pas s'abaisser en greffant sur leurs fonctions l'espionnage de l'indigène. Dans leur opinion l'intention patriotique relève ce que la besogne a de vil. Ils ont l'oreille ouverte à tout propos malsonnant et la plume agile à le transcrire. Reste le bulletin de vote. Mais les élections magnifiquement protestataires de 1887 ont coûté au paysan une oppression telle qu'il ne vote plus que pour les candidats particularistes, pour les candidats qui, ne lui soufflant mot des aspirations générales, se bornent à poursuivre sur leurs affiches la tranquillité telle quelle de l'Alsace.

A Strasbourg les Allemands sont en majorité (65 000 contre 60 000 indigènes). « Dans deux ans, me dit mon interlocuteur, ils enverront au Reichstag qui ils voudront. Ils ont introduit à Strasbourg le socialisme, qui du temps des Français y était inconnu. Tous nos ouvriers y sont embrigadés ; non pas qu'ils aient des idées bien révolutionnaires sur la propriété, non : il leur suffit, pour se déclarer socialistes, d'avoir été molestés par un agent de police. Tout électeur alsacien ou allemand ayant sujet de se plaindre de l'administration vote pour Bebel, d'autant que Bebel proteste contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Bebel a été pour les Strasbourgeois, de la protestation détournée : aussi est-il persécuté ni plus ni moins qu'un député protestataire. Défense pour lui, comme pour les Alsaciens-Lorrains, d'écrire et de parler en Alsace-Lorraine. Il espérait ces jours-ci que le duché de Bade lui serait plus favorable ; il avait loué un terrain à Kehl, fait dresser un commencement de charpente : le duc de Bade a mis le holà.

« Vous vous plaignez en France de l'excès de fonctionnaires. Ici il en fourmille, il en pullule, des fonctionnaires ! La gare occupe 3 000 employés, un régiment ! Le mot n'est pas une image. Les wagons se construisent ici. On a installé autant qu'on a pu de chantiers officiels. Tout ce qui est grassement appointé s'est fait bâtir sur la rive gauche de l'Ill, le long des rues prises dans la campagne, des maisons avec jardins, plantes grimpantes aux fenêtres, tous les agréments. Ils emmènent d'Allemagne de nombreux domestiques. Des Suisses et des Suissesses sont venus aussi, de Zurich principalement, attirés par le bruit qu'il y avait ici quelque chose à faire. En outre, quantité de sous-officiers de la garnison ont femme et enfants. Ne vous étonnez donc pas de n'entendre parler dans les rues que l'allemand. Seule la bourgeoisie de Strasbourg parle français. Elle est inébranlable, cette bourgeoisie. Elle n'admet l'Allemand ni dans la famille ni dans les cercles où elle se réunit. Elle ne fréquente que certains cafés, ne va pas au théâtre allemand, fait échouer en ce moment l'exposition de Strasbourg en refusant d'y participer. Ses fils étudiants à la Faculté de Strasbourg ne s'y mêlent pas aux Allemands. Ses opinions libérales comprimées par la despotisme, ses intérêts commerciaux dérangés par l'annexion, son patrio-

tisme local fortement rivé à la ville, chagrin des transformations que les vainqueurs lui imposent, de nombreuses parentés avec des officiers français d'origine alsacienne, tout conspire à la maintenir à l'égard des immigrés dans un hautain isolement. »

Il ne fallait pas moins que ce réconfort pour me rendre plus léger durant ma marche à travers Strasbourg allemanisé d'apparence. Sans mon Alsacien, l'observateur superficiel que j'étais n'aurait été impressionné que par les marques extérieures du germanisme, marques que les vainqueurs ont imposées afin d'en faire accroire à l'étranger qui passe. Je devine partout du germanisme trompe-l'œil. Il n'est pas naturel que 190 ans d'annexion française soient effacés par 25 ans d'annexion allemande. A ce propos, il me revient d'avoir agité avec mon interlocuteur si les Français avaient bien ou mal agi pour leur intérêt en ne contraignant pas les Alsaciens à l'usage de la langue française. Il est malaisé de décider. Car l'absence de toute contrainte à l'égard des Alsaciens est peut-être un des facteurs du regret que leur laisse la France. Étudiez l'histoire des rapports de la monarchie française avec l'Alsace depuis 1680 jusqu'à 1792, et vous serez surpris des ménagements avec lesquels Louis XIV le dominateur traita l'Alsace. Si ce n'était que les Français y tenaient garnison, rien ne fut changé à l'administration locale et provinciale. L'Alsace fut exceptée de la révocation de l'édit de Nantes. Aussi tout le temps de nos guerres contre l'Europe, sous la Révolution et sous l'Empire, sont-ce les Alsaciens qui, toute proportion gardée, donnèrent le plus de soldats à nos armées. Si Strasbourg avait élevé des statues à tous les héros un peu marquants de cette période, Strasbourg en serait peuplé; elle s'est contentée de la statue équestre que Victor Hugo, passant en 1838 par Strasbourg, comme il le raconte dans son ouvrage sur le *Rhin*, a vu ériger d'une fenêtre de ce célèbre hôtel de la Maison-Rouge qui existe encore, mais où les Français ne descendent plus parce que c'est un Allemand qui le tient.

J'examinais les bas-reliefs de la statue, je lisais le magnifique appel de Kléber à ses soldats la veille de la bataille d'Héliopolis : « Soldats on ne répond à de telles insolences que par des victoires ! » quand un petit vieux commissionnaire s'approcha de moi, et, en français net de tout accent allemand, m'offrit de me guider dans la ville. « Mais comment avez-vous deviné que j'étais Français ? — A la façon dont vous regardiez la statue, pardi ! » Cette remarque me fit naïvement plaisir. J'interrogeai mon homme. Il habitait Strasbourg depuis trente ans. Ses malheurs l'avaient rendu commissionnaire. Encore rendait-il grâce à la municipalité restée strasbourgeoise du privilège de sa plaque, et se tiendrait-il pour satisfait si un arrêté directorial n'avait obligé les commissionnaires à porter écrit sur le devant de la casquette: *Dienstmann*. Le voilà bien le germanisme trompe-l'œil! Vous lisez *Dienstmann* sur une casquette; l'homme qui la porte dit : Commissionnaire.

Sous un cuisant soleil que pas un arbre n'atténuait, j'explorai ce nouveau Strasbourg des fonctionnaires; ville comme étrangère à l'ancienne, aussi morne que l'autre est riante, aussi morte que l'autre est vivante ; ville monotone, rectiligne, triste comme un régiment prussien à l'exercice, en dépit des jardins qui espacent les maisons. C'est le Strasbourg des vainqueurs. Ah! il est bien à leur image ! Aucune originalité d'architecture ; une architecture d'érudition qui oppose au joli Strasbourg, tout en pignons et en fantaisistes faîtages, de lourds cubes de maçonnerie où les savantasses allemands ont arrondi et découpé colonnes corinthiennes, corniches attiques, pilastres ioniens, chapiteaux renaissance. De la science tant que vous voudrez; du génie, pas pour un sou!

Par les dimensions les bâtiments de l'Université sont grands, ils sont immenses; par l'esprit qui sort des pierres, selon l'idée qui les superposa, ils sont petits, bas, étouffants, oppressifs. Je ne décrirai pas le faste de marbre et de boiseries, qui éblouit à l'intérieur, si bien que pour étudier je me sentirais mal à l'aise. D'après ces richesses je ne préjugerai rien de l'enseignement. Je sais qu'en France ce n'est pas depuis qu'on lui a donné le confortable que l'enseignement supérieur soulève le plus d'idées. Je note seulement cette évidence : que l'architecture d'un peuple reflète son élévation ou sa platitude d'esprit, selon que les édifices y sont des édifices à aigles ou des édifices à tortues. Or toute la bâtisse est tortue ici, surtout le palais de l'empereur, situé entre l'Université et un alignement de casernes. Ce palais a été naturellement aimanté par la caserne. Au-dessus de la porte d'entrée, deux figures-cariatides y supportent le premier étage; symbole sans doute de l'oppression prussienne qui leur pèse sur les épaules. Si encore ces deux porte-étage étaient grands dans leur douleur de porter? Mais ils ne sont que pénibles. Ils ressemblent au vétéran embarrassé de blessures qui prélève un certain nombre de pfennings sur le voyageur curieux d'entrer. J'entre. Au bout d'un corridor, un autre vétéran prélève sur ma bourse d'autres pfennings et, en échange, me donne d'énormes chaussures à chausser. Mesure générale, afin de conserver au parquet tout son lustre. Là, dans de grandes pièces en enfilade, me reprend le faste entrevu dans l'Université : marbres de tigrés divers, cuir, soie, meubles trapus qui ne sentent en rien la sveltesse française, — l'empereur faisant la chasse à l'influence française en fait de mobilier comme en fait de dénomination de plats sur les

cartes des banquets officiels. Oh ! cette horreur de plafond en stuc avec des anges peints !

C'est tellement beau, riche, opulent, brillant, chatoyant, que l'empereur s'y sent gêné. Il y est descendu une fois, puis il en a eu assez. Pendant les deux ou trois jours de sa visite annuelle, en octobre il loge chez le gouverneur, sur le cours de Broglie empreint d'un si gracieux caractère français, avec son kiosque pour la musique militaire, ses cafés à terrasses de disposition française, avec le théâtre au fond. J'ai voulu aller au théâtre, que j'avais dans mon enfance entendu vanter par un officier français d'avant la guerre. Mais il était désert ou presque. Délaissement que justifie la sottise des pièces patriotiques qu'on y représente. Une question : Pourquoi le patriotisme, en peinture comme en littérature, en France comme en Allemagne, en Allemagne surtout, produit-il un art si médiocre ? Je n'entends pas l'allemand ; mais dans ce théâtre, j'étais placé à côté d'un Alsacien qui l'entendait, et qui me traduisait à mesure ce qu'on déclamait sur la scène : les déesses baroquement mythologiques prédisant la guerre de 1870. Cette confusion de légendes et d'à-propos belliqueux composait un insupportable poncif germanique. Je suis parti après le premier acte. Si vous allez à Strasbourg, contentez-vous de ces deux spectacles : la cathédrale et le Rhin. L'une et l'autre vous diront beaucoup de choses. Ce que fleuve et église m'ont dit, je ne vous le rappellerai pas ici. Ces deux magnifiques créatures, l'une de l'homme, l'autre de la nature, sont trop au-dessus d'une conquête grossière, d'un acte de violence de peuple à peuple, pour que je mêle leurs impressions à celle que l'Allemand nous laisse de Strasbourg. Fleuve et église ont vu bien des changements : quand ils auront vu celui que je désire, un Français pourra parler d'eux sans manquer à leur sérénité.

ÉDOUARD CONTE.

DE L'ÉCOLE AU RÉGIMENT

ENQUÊTE SUR L'ÉDUCATION DES ADULTES (1)

Lettre de M. de Coubertin,

Président de l'Union des sports athlétiques de France.

L'éducation des adultes n'est pas seulement un des grands problèmes du jour présent ; c'est le problème par excellence, celui autour duquel convergent la plupart des questions vitales dont dépend notre avenir de nation.

Il serait puéril de nier qu'aux espérances nées des efforts vaillants de ceux qui ont réorganisé en France l'école primaire a succédé une sorte de désenchantement ; et peut-être ce désenchantement serait-il plus profond encore si les observations portaient, non sur les villes, où les enfants des ouvriers grandissent dans un milieu plus favorable aux essors intellectuels, — où du moins l'on connaît le prix de la science, — mais sur les campagnes, où les fils des paysans sont enchevêtrés dans la routine et l'inertie mentale comme sont enclavés les uns dans les autres les champs que leurs pères cultivent.

Il y a, à mon sens, deux choses à faire bien distinctes : il faut d'abord un prolongement de l'école primaire, un prolongement qui ne soit ni gratuit ni obligatoire, quelque chose comme ces cours du soir que la Convention avait institués dans chaque commune et qu'il est vraiment lamentable d'avoir à faire revivre au bout de cent ans ! L'État a tout ce qu'il faut pour organiser cet enseignement, avec le concours des communes et un peu au gré des habitants. Laissez-les choisir les sujets qui leur plaisent ; instituez les cours au fur et à mesure des demandes, et pas dans toutes les communes indistinctement, et pas toujours dans les plus grandes. Il faut absolument nous départir, pour une œuvre pareille, des habitudes de centralisation et de hiérarchie qui nous sont chères. L'État ne doit intervenir que comme intermédiaire entre ceux qui ont des aspirations à satisfaire et ceux qui sont prêts à se dévouer à cette mission. Il va sans dire que ce n'est pas à l'instituteur à la remplir. En serait-il toujours capable, que son influence et son autorité seraient diminuées par le fait seul qu'il est l'instituteur, qu'il réside dans le pays, qu'on le connaît, qu'on le voit tous les jours. Il faut des professeurs du dehors, et des professeurs distingués.

Mais ceci ne représente qu'un côté de la question. L'enseignement des adultes aura plus de prise sur les citoyens que l'enseignement primaire, il en restera davantage ; l'empreinte reçue s'effacera plus difficilement, surtout si au régiment le jeune soldat ne se trouve pas délaissé, abandonné moralement comme il l'est aujourd'hui, et si les nobles efforts de quelques-uns réussissent à faire de l'armée un gymnase pour les âmes aussi bien que pour les corps.

Cette période pourtant qui va de l'école au régiment n'est pas la seule ni même la plus importante. L'intelligence s'atrophie presque plus rapidement que les muscles. On est souvent frappé de voir combien, chez les gens du monde instruits et distingués, l'esprit s'éteint parfois, la mémoire s'embarrasse, la réflexion se rétrécit par simple défaut d'exercice. Comment les mêmes phénomènes ne se produiraient-ils pas chez les citoyens que le travail manuel et toutes les préoccupations matérielles reprennent si

(1) Voir la *Revue Bleue* des 24 et 31 août et du 7 septembre.

complètement au sortir du service militaire, et qui n'ont plus, bien souvent, pour alimenter leur cerveau, que les misérables articles de quelque feuille locale mal pensée et mal rédigée?

L'expérience d'une grande nation voisine prouve ce que l'on peut attendre du contact de la science pure et du travail ouvrier, à la seule condition que l'université ouvrière soit une véritable université, c'est-à-dire que l'enseignement, loin d'y être technique et utilitaire, y revête ce caractère de désintéressement qui partout et toujours indique la science pure! J'ai vu à Londres des « dockers » (1) suivre un cours de littérature italienne, et je sais qu'au sortir des leçons l'outil leur paraissait moins lourd et la vie moins sombre.

Pour fonder en France une université ouvrière, il faut que l'État s'abstienne : sa bienveillance suffit ; le groupement de quelques hommes généreux, un appel adressé à ces professeurs, à ces savants dont le dévouement à la patrie est sans limites, sont les conditions du succès. Quant aux ressources, il faut les demander, minimes, aux ouvriers eux-mêmes : à eux à indemniser de leur mieux ceux qui viendront éclairer leur existence. L'entreprise doit revêtir la forme d'un immense effort d'une classe à l'autre.

Tout un réseau d'institutions scientifiques entourera alors les plus pauvres et les plus déshérités des citoyens français, et l'instruction intégrale existera autrement qu'en façade sur la rue.

PIERRE DE COUBERTIN.

Lettre de M. Raoul Allier,

Professeur à la Faculté de théologie protestante.

Oui, il importe de chercher enfin un système d'instruction et d'éducation qui essaie d'achever ou, plus justement, de continuer l'œuvre de l'école. Les adolescents d'aujourd'hui sont abandonnés à eux-mêmes à l'heure précise où la réflexion s'éveille ou peut s'éveiller, où se prennent les habitudes ineffaçables, où se préparent des déterminations qui pèsent souvent sur une existence entière. La crise de la morale, consciente chez les plus cultivés d'entre nous, se prolonge d'une invisible façon jusqu'aux masses profondes de notre peuple; en bas pas plus qu'en haut l'on ne sait à quoi s'en tenir sur les principes de la conduite. Il n'y a pas un esprit public qui inspire notre pensée ou dirige nos décisions. Et ce désarroi est singulièrement aggravé par la disparition de l'apprentissage. Le futur ouvrier, à l'âge de 13 ou 14 ans, ne peut compter sur les conseils de personne. Il est inutile d'insister sur ce mal, il éclate à tous les yeux; il est seulement extraordinaire qu'on ait attendu aussi longtemps pour l'apercevoir et s'en inquiéter.

Comment combattre ce mal? Je comprends que le gouvernement ne perde pas une occasion de le dénoncer. Mais je ne désire pas qu'il se mette en tête d'organiser lui-même ce système d'éducation et d'instruction dont le défaut se fait si douloureusement sentir. D'abord il se heurterait à des difficultés budgétaires qu'il est superflu d'analyser. Ensuite il flatterait une fois de plus, et de la plus dangereuse manière, la manie française d'attendre tout des pouvoirs publics. Ce qui nous manque ne sera pas fondé sans un élan des initiatives individuelles; il y aurait de la candeur à l'espérer de l'obéissance à un mot d'ordre. Je n'insiste pas sur ces deux objections qui sont capitales, mais qui ont été maintes fois indiquées et développées.

Mes répugnances tiennent encore à d'autres considérations. Je n'ai aucune hostilité contre l'enseignement de la morale à l'école; l'État a le droit et le devoir de le faire donner, et je suis de ceux qui estiment que cet enseignement est souvent calomnié. Ceci bien déclaré, on ne pourra pas se méprendre sur le sens de ce que je vais dire. Autant j'approuve et même réclame que l'État enseigne une morale à l'école primaire, autant je serais désolé qu'il condamnât ensuite la jeunesse française à se contenter de quelques principes nécessairement très généraux ou à subir une orthodoxie quelconque. J'imagine qu'il n'accepterait pas la responsabilité d'une telle œuvre sans se permettre la surveillance des doctrines. Et ceci m'apparaîtrait comme un mal absolu.

Ce n'est pas tout. Les éducateurs ont besoin, pour réussir, de se livrer tout entiers, sans réticences. Ils ne s'intéressent à ce qu'ils font que dans la mesure où ils communiquent ce qu'ils ont de plus intime, où ils se donnent eux-mêmes. Pour que la bonne volonté opère ce miracle du don de soi, il faut qu'elle soit libre de trouver l'occasion et la forme de ce don. Lui dire d'avance comment elle devra s'y prendre, c'est la paralyser. Laissez donc les individus chercher la façon dont ils pourront se dévouer le plus et le mieux. Pour être vraiment efficace, l'œuvre que nous souhaitons doit être entreprise sous les formes les plus variées.

Enfin, j'ajouterai que, revêtant une apparence officielle, une telle œuvre effraierait les intéressés eux-mêmes. Les ouvriers ont peur d'être enrégimentés. Ils soupçonnent je ne sais quelle mainmise sur une classe de citoyens ou de futurs citoyens. Ils se demandent s'il ne s'agit pas de façonner, pour le service de la bourgeoisie, l'esprit de leurs enfants, de leur inculquer des opinions jugées légitimes, de les dresser à la soumission politique ou sociale. Je vis assez au milieu des travailleurs du faubourg, je reçois

(1) Ouvriers des Docks.

assez leurs confidences pour être frappé de cet état d'esprit. Malavisés, ceux qui n'en tiennent pas compte.

Vous comprendrez donc que je n'aie pas à vous soumettre un plan uniforme d'action. Qu'il y ait des hommes de bonne volonté, qu'ils se groupent selon leurs affinités naturelles, et qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Je ne puis que vous indiquer comment quelques amis et moi nous imaginons, *pour notre compte*, l'œuvre à lancer et surtout à poursuivre.

Faisons un rêve. Des étudiants font le vœu de se consacrer à cette œuvre. Il y en a parmi eux de toutes les Facultés. De la sorte ils apportent non seulement la variété déjà très riche de leurs caractères, mais encore celle de leurs connaissances spéciales et de leurs aptitudes professionnelles. Ils fondent avec des ouvriers une société de secours mutuels ; mais à la pratique de la solidarité matérielle ils veulent ajouter celle de la solidarité intellectuelle et morale. Ils louent une salle, s'y installent plus ou moins confortablement. Les uns organisent des soirées de famille, les autres des conférences ; d'autres administrent une bibliothèque, dirigent leurs amis ouvriers dans le choix de leurs lectures, les aident à comprendre ce qu'ils lisent. D'autres créent un secrétariat populaire ou bureau de renseignements gratuits (médecine, hygiène, droit usuel, etc.). D'autres enfin apporteront à l'œuvre leur bonne humeur ; ils ne sauront peut-être que donner des poignées de main, écouter des confidences, témoigner de la sympathie... Et l'expérience révélera peu à peu à ces jeunes gens mille manières de se donner. Ils auront leur patronage mais singulièrement complété par tout un ensemble d'institutions qu'ils auront à inventer eux-mêmes et qu'ils aimeront parce qu'elles tiendront tout d'eux seuls.

J'ai dit : faisons un rêve. Ce rêve, auquel nous nous abandonnions un jour ensemble, vous en souvient-il ? ce rêve commence à se réaliser. Quelques étudiants des diverses Facultés de Paris se sont mis au travail, et ils sentent leurs ambitions — ambitions absolument désintéressées — grandir chaque jour ; et ils ne forment qu'un vœu : rester dans leur obscurité tout en trouvant quelques amis qui les soutiennent de leur sympathie active et les aident à supporter les frais de leur modeste entreprise.

RAOUL ALLIER.

Royat, 1er septembre 1895.

Le Congrès du Havre.

Quels ont été les résultats du Congrès pour l'éducation des adultes. Dans quel sens ce congrès s'est-il prononcé ? Pour les lecteurs de la *Revue Bleue* qui ont bien voulu nous suivre dans l'enquête que nous avons ouverte, je voudrais l'indiquer. On verra qu'à peu de différences près, le Congrès a formulé les mêmes conclusions que la plupart de nos éminents correspondants. Il y a donc sur cette question un commencement d'esprit public, et parmi les personnes compétentes une unanimité qui rassure.

Le premier point sur lequel tous les congressistes sont tombés d'accord, c'est qu'aucune réforme sérieuse ne pourra être appliquée tant que la question, de *scolaire* qu'elle est encore, ne sera pas devenue *nationale*. Il ne suffit pas que tous les bons esprits de l'Université soient ensemble pour demander qu'on élève l'adolescence, il faut que le pays tout entier le désire. Il faut que le besoin public devienne un vœu public, et que des villes et des campagnes une grande agitation se dégage d'où jailliront les institutions nécessaires. La première campagne à faire, c'est donc d'émouvoir l'opinion. En France, elle est mal préparée à saisir la gravité du problème. Il y a trop longtemps qu'en matière d'éducation les Français attendent tout de l'État. On leur a imposé l'immense gaufrière de l'instruction obligatoire : est-elle bonne ou mauvaise ? ils l'ignorent encore. Ils répugnent à se soucier de pédagogie et de morale. Ils pensent qu'à cela les fonctionnaires spéciaux suffisent. Pour dissiper une aussi grave erreur, une longue, une incessante propagande est nécessaire. Voilà la première vérité proclamée par le Congrès.

Mais d'où viendra le mouvement initiateur ? Qui créera ces institutions auxiliaires et complémentaires de l'École ? Sera-ce l'État, seront-ce les particuliers ? La réforme aura-t-elle le cadre rigide d'une loi ou « l'heureux désordre des choses spontanées » ? Telle est la question qui a le plus passionné le Congrès, et qui même l'a momentanément divisé. Visiblement deux courants d'esprit se sont opposés dans la masse des congressistes. Les instituteurs et les inspecteurs réclamaient l'intervention pécuniaire et législative de l'État, les publicistes et délégués des sociétés libres la combattaient absolument. Les premiers étaient en majorité, mais les seconds formaient une petite phalange qui a vaillamment maintenu les droits de la liberté. Elle avait d'ailleurs pour elle le vœu secret du ministre et des chefs de l'Université, ce qui lui a singulièrement facilité la lutte contre des fonctionnaires parfois plus « étatistes » que l'État. En sorte que le principe de l'initiative privée a été adopté par une forte majorité dans les termes suivants, proposés par M. Ferdinand Buisson : « L'ensemble des institutions auxiliaires et complémentaires de l'école ne peut être constitué sur un plan uniforme et officiel. Il exige, au contraire, un effort persévérant de la nation elle-même. Il doit comprendre en effet d'innombrables œuvres locales différentes et indépendantes les unes des autres. Une telle entreprise ne peut être ni décrétée par l'État, ni alimentée essentielle-

ment par les ressources du budget. » C'est donc la cause de l'individualisme qui a triomphé en fin de compte.

Les « étatistes » ont pourtant réussi à faire voter quelques vœux étranges, tels que celui où l'instituteur aurait droit d'instituer un cours public d'adultes dans une commune où le conseil municipal serait hostile à cette mesure. Comme si la première œuvre de l'instituteur ne devait pas être de convaincre d'abord les élus avant les électeurs, et comme si quelque chose de fécond pouvait être tenté là où il y aura division entre le fonctionnaire de l'État et les représentants de la commune ! Ce vœu, qui s'aggravait d'un autre plus bizarre encore (celui-là rejeté en séance plénière), par lequel l'instituteur aurait eu le droit d'engager *obligatoirement* les dépenses de la commune contre le conseil municipal lui-même, n'a été adopté qu'à une faible majorité. Les velléités de revanche étatiste ont été presque toujours étouffées sous le grand flot de liberté qui a peu à peu dominé tout le Congrès et a fait triompher le principe de l'effort privé et local.

Par quels organes sociaux le Congrès du Havre a-t-il pensé que la fonction pût être réalisée ? Il en a reconnu deux essentiels : les *cours d'adultes* et les *patronages scolaires*. Fidèle à son principe de liberté, il a déclaré que « des programmes précis et uniformes ne sont pas nécessaires. Les directeurs de ces cours auront toute latitude pour choisir dans les programmes existants, ou même en dehors de tout programme, les matières paraissant le mieux convenir aux nécessités locales ou aux besoins des auditeurs. » C'est donc la *suppression de l'enseignement officiel* qui a été votée. Pourvu que le cours d'adultes conserve un caractère nettement moral et civique le maître pourra lui donner la forme qu'il jugera bonne.

Le Congrès a voté ensuite que « les ressources affectées aux cours d'adultes se composeront : 1° de la rétribution des élèves consentie entre eux et les organisateurs de ces cours ; 2° des subventions de différents groupes tels que : chambres de commerce, chambres syndicales, et des dons particuliers ; 3° des subsides consentis par la commune et le département ; 4° de subventions données par l'État à titre d'appoint et d'encouragement. » Cette gradation financière, imaginée par M. Devinat, est extrêmement intelligente. Le principe de la coopération pécuniaire des auditeurs, qui a si franchement réussi en Angleterre, et qui est le témoignage vrai d'un effort sérieux, ce principe qui concilie la fierté de l'élève avec le dévouement du maître, a été adopté en première ligne. Saluons ici la première réaction contre le fétichisme de la gratuité absolue. Félicitons le Congrès d'avoir fait appel à l'individu d'abord, puis aux groupes d'individus, puis aux communes, et en dernier lieu seulement à l'État.

Le Congrès a approuvé l'œuvre des Conférences populaires, déjà si puissante chez nous, comme je l'ai indiqué dans mon premier article. Il a préconisé l'établissement de musées artistiques et professionnels ; il a recommandé l'enseignement par l'aspect, dont MM. Seignette et Poiré ont donné une méthode si lumineuse. Il a enfin abordé le grave problème des Patronages scolaires : il l'a traité avec un grand respect de la liberté individuelle. Nous avons entendu à ce propos de touchantes paroles de Mme Kergomard, de Mlle Bonnevialle et de plusieurs autres femmes. Ces dames nous ont intéressé au sort de l'enfant des grandes villes, elles nous ont fait comprendre par le cœur la nécessité d'institutions sans nombre pour arracher l'enfant aux corruptions des faubourgs industriels. La mâle éloquence de M. Beurdeley et la chaude parole de M. Clairin, le jeune conseiller municipal du XVIIe arrondissement, ont achevé de former toutes les convictions. Le Congrès a exprimé le vœu unanime que la Caisse des écoles apportât un secours permanent aux efforts privés et communaux ; il a recommandé l'établissement de caisses cantonales dans les campagnes où les communes sont trop petites pour être assez riches. Il a enfin manifesté le désir, si bien exprimé ici même par M. Charles Wagner, que l'adolescent fût non seulement *protégé*, mais encore *distrait*, non seulement *instruit*, mais encore *égayé*, la joie étant la source de toute santé morale.

*
* *

Telle a été l'œuvre du Congrès du Havre. C'est une œuvre de foi et de liberté. Elle marque un progrès historique dans les conceptions de notre élite intellectuelle. L'appel à l'effort personnel, l'affirmation de la solidarité libre, la nécessité reconnue de la décentralisation, et surtout le touchant souci du printemps gâté de la race, voilà les beaux symptômes d'une renaissance nationale sans cesse annoncée et toujours attendue. Cette fois elle émane non pas de l'État ni de la nécessité, elle jaillit du cœur même de l'élite. Elle veut faire aux citoyens français une vie non plus d'automates votants ou militaires, mais d'individus libres et moraux.

C'est une raison peut-être pour qu'elle soit féconde.

... Le soir de la dernière séance de ce Congrès, après les dernières acclamations qui avaient salué la fin de nos travaux, je rentrais chez moi vers sept heures, et je suivais le long de la mer l'admirable courbe du boulevard Maritime. Dans les bleus déjà pâlissants de l'Ouest, le soleil s'appesantissait comme un monstre d'or sur le vaste frémissement des flots. Le cercle doré de la mer se développait entre la Hève et Honfleur. Du port, où résonnaient les marteaux de l'industrie, les navires et les barques

sortaient avec la marée montante. Diverses de grandeur et de forme, variées par la voile ou la vapeur, rectilignes ou sinueuses de marche, ces embarcations traversaient la large route de safran que le crépuscule leur allumait sur les plaines bleuies. Les unes allaient jusqu'aux Amériques porter ou chercher des cargaisons immenses, les autres restaient près des falaises pour y pêcher la maigre subsistance de quelques familles. Toutes voguaient confiantes dans la magnificence du soir et de la mer. Elles symbolisaient, par leur petitesse et leur diversité, l'effort humain qui s'agite sur la surface mouvante de l'infini. Demain, me disais-je, une tempête s'amoncellera peut-être des régions inconnues : elle brisera tel vaisseau de haut bord, elle épargnera tel caboteur ; et de tous ces départs lesquels seront des désastres ? Pourtant, elles partent, elles agissent. Lançons, nous aussi, sur les vagues du Peuple les embarcations de l'élite. Elles ne périront pas toutes : la voile passera peut-être où la vapeur aura échoué, et où la voile aura sombré la vapeur atteindra. Employons-les toutes deux. Ne soyons pas exclusifs dans nos œuvres ; servons-nous de l'État et de l'Individu, du mécanicien et du tisserand. Par voile et vapeur, gouvernons sur l'avenir. Dussent tous nos navires sombrer, ou l'océan populaire engloutir nos équipages et nos chargements, le Peuple nous resterait encore, le Peuple, c'est-à-dire la mer mystérieuse, féconde, intarissable en énergie, d'où jailliraient au jour marqué de nouvelles terres, de nouveaux hommes et de nouveaux navires, pour atteindre enfin le rivage inconnu dont nous n'aurions, nous, pressenti que le tragique mirage !

HENRI BÉRENGER.

D'UN LIVRE SUR CHAMFORT

M. Maurice Pellisson a consacré un bon travail à Nicolas Chamfort. C'est un ouvrage fait avec amour. Comment peut-on avoir de l'amour pour Nicolas Chamfort? J'avoue que le personnage n'est pas de ceux qu'on éprouverait le désir de serrer dans ses bras. Si quelqu'un fut « distant » c'est bien celui-là. Une des dames qui l'attiraient le plus et aimaient le plus à le posséder dans son salon déclarait que quand il avait causé chez elle toute la matinée, elle avait l'âme crispée pour toute la journée. Et pourtant elle l'invitait à revenir le lendemain.

C'est qu'il avait de l'esprit, un esprit morose, amer, dénigrant, déchirant, corrosif; mais de l'esprit infiniment. Non seulement à cela, en France, on pardonne tout, mais on le prise, tout compte fait, plus que tout. C'est que cette race, je veux dire la nôtre, est plus que toute autre, sujette à l'ennui. Elle s'ennuie avec une prodigieuse facilité. C'est sa faculté maîtresse, sa caractéristique, le fond même de sa nature. Un Allemand peut rêver indéfiniment, rester silencieux et calme en déroulant lentement le tissu ondoyant de sa méditation intime, sans éprouver la moindre impatience. Un Anglais, déjà beaucoup plus près de nous, a besoin d'activité, de labeur, d'entreprise vaste ou minutieuse, d'occupation extérieure, de rapports avec le non-moi. Mais il ne s'ennuie jamais quand il travaille; il ne trouve aucun travail ennuyeux. Pourvu qu'il agisse, qu'il fasse n'importe quoi, il est en bonne disposition d'âme, il est allègre : le voilà dans son élément. Le Français s'ennuie toujours, ou est toujours sur le point de s'ennuyer, même quand il travaille, et personne ne travaille plus que lui. Il sent toujours l'ennui qui le guette, et, à le sentir, il éprouve un effroi abominable, une terreur folle.

Sans rien exagérer, la moitié de son histoire s'explique par là. S'il a toujours aimé les expéditions lointaines, les grandes équipées, les vastes emprises, c'est qu'il s'ennuyait chez lui et était incapable de supporter l'ennui. S'il a été *si révolutionnaire sans être novateur*, c'est qu'il s'ennuyait. On a dit que la révolution de 1848 a été faite parce que... « La France s'ennuie. » Il y a un texte. Mais toutes les révolutions françaises — allons! mettons les trois quarts, si vous voulez — ont été faites parce que la France s'ennuyait! Il n'y avait pas de causes plus profondes dans l'immense majorité des cas. C'est aussi pour cela que le Français est devenu fanatique de la bicyclette. La bicyclette est éminemment conservatrice, parce qu'elle est un dérivatif à l'inquiétude révolutionnaire. L'*Imitation de Jésus-Christ* a son avis là-dessus : elle signale la démangeaison de changer de place, *mutatio locorum*, comme un vice très dangereux; elle prévoit le cyclisme. Mais il faut remarquer que, vice pour vice, danger pour danger, la *mutatio locorum* est sans doute préférable à la *mutatio rerum*. Mazarin dirait aujourd'hui : « Ils pédalent, donc ils paieront. »

On me dira qu'il est étonnant, si c'est là le fond du Français, que le Français n'aime pas les voyages. — Mais il les aime! On ne fait pas attention que ce qu'il n'aime pas, c'est le voyage à l'étranger. Non, le voyage hors frontière il ne l'aime pas beaucoup parce qu'il a une peur atroce du ridicule, et qu'on est toujours un peu ridicule quand on circule dans un pays dont on parle mal la langue; mais dans son propre pays le Français voyage beaucoup et aime beaucoup à voyager. Il déambule avec bonheur; il « monte à cheval pour tromper son ennui » avec passion.

Je n'ai pas besoin de rappeler que notre fameuse « sociabilité », notre passion pour la vie de salon, n'a pas d'autre cause que notre facilité extrême à nous ennuyer et le désir d'échapper à ce terrible péril. Mais remarquez de plus que si les Français ont eu tant d'esprit, en ont peut-être encore, ce n'est pas pour une autre raison. Les naturalistes nous apprennent que c'est le besoin qui crée l'organe. Les Français, primitivement, n'avaient pas, sans doute, plus d'esprit que les autres hommes; mais ils avaient besoin d'en avoir. Ils avaient besoin de cette petite excitation cérébrale que produit une pensée ingénieuse, fine et inattendue. Le besoin a créé l'organe. La terreur de l'ennui a inventé un remède à l'ennui. Les Français ont eu de l'esprit à force de s'ennuyer.

C'est précisément le cas de Chamfort. C'est l'explication de son succès, comme je le disais plus haut; mais c'est aussi l'explication de son génie. Je sais bien qu'il ne suffit pas d'être mélancolique pour être spirituel, il s'en faut; mais avec quelques dispositions naturelles, cela n'y nuit pas du tout. Chamfort était né avec du talent, sans doute, mais avec un talent de second ordre, fait surtout de facilité et de rapidité dans le travail. Il était capable de faire sa tragédie comme tout le monde; et, aussi bien, il l'a faite, et sa petite comédie sentimentale, comme quiconque, et il n'a pas manqué de la faire, et des articles de journaux autant qu'on pouvait en vouloir. Mais son véritable talent ne s'est développé que quand, par suite de différentes circonstances, il est devenu très sombre, très misanthrope, très pessimiste, et a trouvé dans ses vives et amères boutades un moyen d'échapper aux noirs chagrins « où on l'envisageait » pour parler aussi bien que Molière.

Il n'y a pas à dire en effet, quoique M. Pellisson ait essayé d'éclaircir un peu les noirs et d'adoucir les âpretés, ce Chamfort avait une terrible rancune contre le genre humain, on ne sait vraiment pas trop pourquoi. Il avait réussi; ses succès mondains avaient été multipliés; il était pensionné presque autant que Marmontel; il était de l'Académie française très jeune encore sans avoir écrit aucun chef-d'œuvre. De quoi se plaignait-il? Précisément, peut-être, de n'avoir écrit aucun chef-d'œuvre. Cela, quelquefois, ruine un homme. Mais Chamfort n'avait pas assez de modestie pour souffrir de son infériorité littéraire, relative du reste, et il croyait certainement que *Mustapha* et que le *Marchand de Smyrne* iraient à la postérité la plus reculée.

Sainte-Beuve suppose que l'échec de cette tragédie de *Mustapha*, précisément, avait pu être pour beaucoup dans les humeurs noires de Chamfort. M. Pellisson a là-dessus, pour réfuter Sainte-Beuve, une discussion assez intéressante. Il se peut que Sainte-Beuve ait raison en une grande mesure. Il se peut aussi, tout simplement, que Chamfort, qui avait beaucoup trop vécu, soit tombé dans la *lypémanie*, comme disent les médecins, si fréquente chez les hommes qui ont abusé de la vie. Je sais bien que Casanova a gardé jusqu'à 75 ans et peut-être au delà une charmante bonne humeur; mais Casanova me paraît tout à fait exceptionnel. Il était d'une constitution à vivre 78 ans après, une existence de bâton de chaise, tandis que Chamfort avait été très vite vaincu, et, dès l'âge de 30 ans, pour jamais valétudinaire. Il n'y a rien pour rendre misanthrope comme l'état maladif. On sait que La Rochefoucauld était d'une très mauvaise santé pendant toute la seconde moitié de sa vie : de là les *Maximes*. Ce sont pensées de goutteux. Je m'étonne qu'elles ne soient pas plus méchantes; car, après tout, elles ne sont pas si empoisonnées. « J'y trouve indulgence et bonté » a dit Jules Lemaître. Il y trouve ce qu'il y met: c'est un peu sa manière, toute charmante, de faire de la critique; mais il y trouve bien aussi un peu ce qui y est.

*
* *

Pour en revenir à la « méchanceté » de Chamfort, j'en trouve d'autres raisons encore, que je propose seulement, n'en étant pas sûr le moins du monde, mais qui me viennent à l'esprit. Voyez un peu la date où les *Pensées*, *Maximes* et *Réflexions* ont commencé à éclore dans le cerveau de Chamfort. C'est vers 1780. Chamfort a 40 ans. Il a mené la vie d'homme du monde et d'homme de lettres, et, homme du monde très recherché, il n'a pas, comme homme de lettres, conquis la place de tout premier rang qu'il a si fort ambitionnée. Il cherche encore sa vocation, qu'aucun succès éclatant ne lui a révélée. C'est alors qu'il s'aperçoit que, comme Duclos naguère le disait de lui-même, « son talent, à lui, c'est l'esprit ». Ce qu'on répète, ce sont ses *mots*, ses *traits*, ses répliques malicieuses, ses épigrammes. Il n'y tenait pas plus qu'à autre chose auparavant; il y tenait beaucoup moins qu'à sa tragédie, bien entendu. Mais il commence à y faire attention. Il recueille ses mots, il met en carquois ses flèches, que jadis il laissait traîner après les avoir lancées. Or, c'est une règle générale sinon absolue : on a toujours les opinions de son talent; on a toujours les opinions où le talent qu'on s'est découvert se déploiera et s'étalera le plus à son avantage. Si tel homme politique —mettons que ce soit de l'histoire ancienne — a passé du groupe le plus modéré au groupe des revendications les plus ardentes, c'est qu'il s'est découvert un jour une magnifique éloquence de tribun. Cela inconsciemment. C'est un mouvement naturel de l'animal humain. C'est l'acclimatation: c'est la recherche instinctive de l'habitat où l'on sent qu'on s'ajustera et s'accommodera le plus aisément. De même pour Chamfort : son

talent, son seul talent (à peu près) est devenu habitude, et son habitude est devenue système. Son pessimisme, en sa racine, n'est que le talent épigrammatique : sa misanthropie est née de quelques bons mots méchants qui ont fait fortune.

Ce n'est pas qu'elle soit feinte, qu'elle soit factice. Elle est artificielle en son origine et naturelle à son aboutissement. On finit toujours par avoir les idées qu'on a soutenues. C'est l'influence de l'extérieur sur l'être intime. Serrez les poings avec application, vous finirez par être en colère, tous les physiologistes vous le diront. C'est pour cela que, si l'on dit toujours un peu ce qu'on pense, beaucoup plus encore on pense toujours un peu ce qu'on dit. Chamfort avait fini par le penser tout à fait. Ne soyons pas trop malicieux, même par jeu : nous finirions par devenir méchants, et c'est très ennuyeux, plus encore pour soi que pour les autres.

*
* *

Mais ce qu'il est plus intéressant d'expliquer, c'est ce succès même de Chamfort comme épigrammatiste et diseur de mots cruels. Non pas qu'il les ait publiés de son vivant. Mais lisez M. Pellisson, vous verrez que sa réputation était faite à cet égard, qu'il était plus célèbre par sa conversation cruelle que par tous ses ouvrages médités, composés et académiques. On accueillit ce « diseur de bons mots, mauvais caractère » avec la plus grande faveur ; on lui fit fête, et on l'inclina de plus en plus sur cette pente par l'applaudissement. On le gâta, dans tous les sens du mot. C'est assez curieux. J'estime que vers la fin du XVIIIe siècle, à cause de ce goût du nouveau que j'indiquais au commencement de cet article, il y avait une réaction contre la sensiblerie si célèbre du milieu du XVIIIe siècle. On en avait assez, tout de même, de Richardson, de Diderot, de Sedaine, de Greuze, et même d'une certaine partie de Rousseau. Tout mouillé des pleurs qu'on avait versées pendant deux générations, on aspirait à un autre genre de plaisirs. On avait besoin de sécheresse. Et comme on va toujours aux extrêmes, ce n'est pas un peu de gaîté seulement qu'on cherchait, ce n'était pas le rire seulement, c'était le rire sarcastique qui reprenait faveur.

Ce n'est pas, du reste, seulement contre la « sensibilité » qu'il y avait réaction à cette époque (1775-1789 environ), c'était un peu contre tous les goûts du milieu du XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle s'était engoué de littérature septentrionale, comme nous à l'heure actuelle (seulement c'était l'Angleterre à cette époque qui était le Nord) : la génération de 1780 s'éprit très vivement de littérature classique. Il y eut un néo-classicisme, un néo-humanisme, une petite nouvelle Renaissance vers 1780, avec Winckelmann, Brunck, Choiseul-Gouffier, Barthélemy, André Chénier. C'était une réaction contre la littérature anglo-française de 1780.

Mais, pour nous en tenir à l'anti-sensiblerie, elle me paraît assez marquée vers cette même date. Voyez un peu. En 1747, dans le *Méchant* de Gresset, c'est le méchant qui est le personnage antipathique ; en 1782, dans les *Liaisons dangereuses*, c'est le méchant qui est le héros. C'est un signe. Je ne songe pas du tout à confondre Chamfort avec Valmont. Si je reproche un peu à M. Pellisson de nous avoir fait un Chamfort trop adouci, trop tourné au tendre, trop gorge-pigeon, je ne vais pas tomber dans l'excès contraire, infiniment plus ridicule. Mais enfin, tout au moins dans la société mondaine, dans celle qui lit Laclos et Louvet de Couvray, il y a bien, à n'en pas douter, un goût de sarcasme, d'amertume, de brutalité, de méchanceté, qui me paraît avoir eu sur Chamfort une assez forte influence, comme Chamfort, à son tour, n'a pas laissé de le développer et de l'aviver un peu.

Et voilà ma petite explication, tant de la misanthropie de Chamfort que du succès qu'elle a obtenu dans les salons de nos arrière-grand'mères. « Vos grand'mamans diraient si je leur plus ! » Il leur a plu infiniment, par ses grâces personnelles d'abord, ce qui compte toujours sans doute pour quelque chose, par son esprit, qui était prodigieux, et aussi, malgré l'humeur noire qu'elles leur donnaient, par ses impertinences cruelles à l'égard de l'humanité.

Je ne voudrais pas que l'on restât sur cette idée que Chamfort fut toujours irrité et rongé de bile et de fiel. Les plus amers ont leurs douceurs et les plus révoltés leurs détentes. Il a eu, comme on sait, des amis très chauds, et sans doute il suffit d'avoir de l'esprit pour avoir des amis, tant l'homme, et surtout le Français, a besoin de quelqu'un qui l'aide à vaincre l'ennui ; mais les amis très constants et très fidèles, comme Chamfort en a eu quelques-uns, ont bien dû être gagnés et retenus par quelque tendresse et vraie bonté de cœur.

Ce grain de bonté, assez menu à la vérité, ne laisse pas de se montrer dans quelques-uns des papiers de Chamfort qui nous sont restés. Si nous trouvons, dans sa lettre à X... du 20 août 1765, le plus joli manuel d'égoïsme qui ait jamais peut-être été rédigé, il faut bien reconnaître que la lettre à l'abbé Romau, si souvent citée, sur la mort d'une vieille amie, respire une sensibilité vraie qui réconforte un peu ou qui désarme :

« J'en étais là depuis longtemps lorsque je fis la rencontre d'un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection, relative à moi, qu'il m'a montrée dans le court espace de deux ans que nous avons

passés ensemble. — C'est d'un mauvais style; mais tant mieux! Je n'ai pas confiance aux confidences vraiment sentimentales trop bien écrites. — C'était une femme, et il n'y avait pas d'amour, parce qu'il ne pouvait y en avoir, puisqu'elle avait plusieurs années de plus que moi ; mais il y avait plus et mieux que de l'amour, puisqu'il existait une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentiments et de positions. Je m'arrête ici; parce que je ne pourrais finir... Ces deux ans ne m'ont paru qu'un instant dans ma vie... »

Et, sur le même deuil, il écrivait à une dame qui avait été l'amie de celle qu'il avait perdue :

« Voici le moment où je commence à soulever mon âme après le coup qui vient de l'accabler. C'est ce qui m'a empêché, mon aimable amie, de répondre à votre lettre. Un autre sentiment m'a empêché de courir à vous. J'ai craint votre présence autant que je la désire; j'ai craint d'être suffoqué en voyant, dans ces premiers jours, la personne que mon amie aimait le plus et dont nous parlions le plus souvent. Le cœur sait ce qu'il lui faut et quand il le lui faut. C'est de vous que j'ai besoin maintenant; j'irai vous voir au premier jour; mais le matin, vers les dix heures. Je ne réponds pas du premier moment; mais je ne suffoquerai pas, parce que mon cœur peut s'épancher auprès de vous. Mais quand je songe que ce même jour, et sans doute à cette même heure où je serai chez vous, elle vous verrait aussi! Je m'arrête et ne peux plus écrire : les larmes coulent, et c'est, depuis qu'elle n'est plus, le moment le moins malheureux. »

Certainement, en cette page, on ne peut méconnaître que Chamfort sut souffrir et sut aimer. Les plus amers sont quelquefois ceux qui ont commencé par être les plus tendres. Ce n'est pas, je crois, le cas de Chamfort; mais encore avait-il des moments de tendresse vraie et même profonde. Ne fût-ce que par justice, il faut savoir le dire, et même ne fût-ce que par souci de l'exactitude.

On sait la fin de Chamfort, la part qu'il prit à la Révolution, son amitié et sa collaboration constante avec Mirabeau : puis les persécutions dont il fut l'objet sous la Terreur, son emprisonnement, son élargissement, sa seconde arrestation, à laquelle il échappe par un suicide inachevé mais affreux, sa mort enfin à quelques mois de là, suite probable, sinon des blessures, graves du reste, qu'il s'était faites, du moins de l'affaiblissement où il était depuis quelques années et que sa tentative de suicide avait dû singulièrement augmenter. Sur cette dernière période de la vie de Chamfort, les *Mémoires de Barras*, que M. Pellisson n'avait pu lire avant d'imprimer son ouvrage, donnent quelques détails et quelques lumières nouveaux. On y voit que, directeur de la Bibliothèque nationale, Chamfort avait été en butte à l'hostilité et aux dénonciations de quelques subordonnés jacobins avant même la chute des Girondins, et déjà à cette époque se sentait menacé et s'abandonnait presque au désespoir. Car Barras le vit avant son départ pour la mission dans les Alpes, c'est-à-dire au plus tard au commencement de mars 1793. Et Chamfort lui dit : « Que vous êtes heureux de quitter Paris! Ce qui s'y passe et surtout ce qui s'y agite nous annonce les plus affreuses catastrophes! » Barras lui répondit : « Accompagnez-moi dans ma mission. — En aurai-je la permission? répondit Chamfort. Avec quelle joie je quitterais Paris *où ma vie est menacée!* »

— Cette permission, Barras l'obtint : « Voilà votre passeport », dit-il à Chamfort quelques jours après. Grande joie de Chamfort; puis quelques heures passées, il revient, et, rendant le passeport à Barras : « Mes amis m'ont dissuadé de faire ce voyage : ils croient qu'il y a peut-être moins de danger à Paris pour moi qu'en mission avec Barras. »

Était-ce un prétexte ou une raison? Toujours est-il que, probablement, c'eût été le salut pour Chamfort de quitter Paris à ce moment-là. Barras ajoute : « Il craignait peut-être plus encore que les troubles de Paris ceux qui éclataient dans le Midi. Chagriné de voir partir celui qu'il regardait comme son protecteur et n'osant pas cependant me suivre, dans cette entrevue où Chamfort me parlait pour la dernière fois j'aperçus combien il était saisi d'effroi à l'idée de rester en butte aux délations du Comité de sûreté générale. »

Et c'était précisément pour cela qu'il fallait suivre un homme assez peu estimable sans doute, mais de sang-froid, de bon conseil et éminemment pratique, comme était Barras. S'il avait accompagné le citoyen-général-vicomte en avril 1793, Chamfort eût vraisemblablement traversé la tourmente, vécu quelques années de plus, et donné peut-être son grand ouvrage de philosophie morale dont les *Pensées et Maximes* n'étaient que les matériaux.

Et, notez ce point, il passerait probablement pour beaucoup moins misanthrope, parce que les notes préparatoires, en passant dans un ouvrage d'ensemble, quel que soit leur caractère, s'adoucissent, s'atténuent, se modèrent, *inclinent vers le centre*, plus ou moins, toujours un peu. Le Comité de sûreté générale a conservé pour la postérité le pessimisme de Chamfort dans toute sa pureté.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

PSYCHOLOGIE DES AUTEURS DRAMATIQUES
(*Année psychologique;* 1894.)

On connaît l'intéressant recueil que publie l'éditeur Alcan sous le titre de : *l'Année psychologique*. Les sujets qu'on y traite d'ordinaire dépassent la modeste chronique théâtrale. Cette année pourtant, MM. A. Binet et J. Passy ont eu l'idée d'interroger nos principaux auteurs dramatiques sur leurs procédés de travail. Ils ont causé avec — je n'ose dire interviewé — MM. Sardou, Dumas, Meilhac, Pailleron, Coppée, Daudet, même M. de Goncourt, etc., et ils nous rapportent fidèlement les réponses qu'ils ont reçues de ces maîtres. Quelques-unes ont déjà été publiées ce printemps. Peut-être n'est-il pas mauvais d'y revenir, ne serait-ce que pour démêler un peu ce que c'est que le don du théâtre, comment il naît, comment il se forme, se développe et se perfectionne.

Naturellement, une question préalable, si je puis dire, préoccupait MM. Binet et Passy. Quel est, en ce point spécial, le rôle de l'hérédité? Après avoir consulté les maîtres, ils semblent disposés à croire qu'il est à peu près nul. M. Dumas mis à part, ils n'ont aucune influence héréditaire nettement déterminée; M. Daudet leur a rapporté l'amusante figure de son oncle, le terrible chapelier dont il est question dans le *Petit Chose;* M. de Goncourt leur a récité certains passages de son journal où il parle d'une tante qui employait fréquemment les mots *objectif* et *subjectif*, et s'exaltait parfois jusqu'à s'écrier: « L'auteur a touché le *tuf!* » Il est certain que, en tant que preuves d'hérédité, c'est peu de chose : et la conclusion de MM. Binet et Passy semble, au premier abord, être bien celle qu'ils devaient tirer de leurs conversations.

Je ne me permettrai pas de discuter l'opinion de MM. Binet et Passy. Toutefois, ne peut-on penser qu'ils la donnent un peu vite ? Sans doute, on ne voit pas, chez les parents dont nos auteurs ont subi ou pu subir l'influence, de dramaturges, et rarement d'hommes de lettres. Mais l'hérédité — morale ou physique, ou physique et morale à la fois — ne doit pas, ce me semble, être entendue dans un sens aussi étroit. Ce qu'on hérite de ses parents, c'est certaines facultés ; c'est l'affaire de la vie de donner ensuite au sujet l'occasion de mettre au jour lesdites facultés, ou, au contraire de les étouffer. Imaginez M. Dumas, doué de tout son génie, mais ayant eu tout jeune le goût de l'ordre ou ayant eu une probité moins sensible. Il n'aurait pas fait la faute — *felix culpa!* — de s'endetter, ou il n'aurait pas tenu à payer ses créanciers, et il n'aurait pas écrit la *Dame aux Camélias;* et sans doute, il eût fait quelque chose et ce quelque chose eût assurément été remarquable: mais nous aurions eu un grand auteur dramatique de moins. Encore, en M. Dumas, homme d'État, moraliste, ou général, eût-on pu retrouver l'influence de son père. Mais imaginez un auteur dramatique illustre ; appelons-le X... pour « la facilité du langage ». Il a hérité de ses ancêtres des facultés remarquables, quoique restées à l'état latent. Ceux-ci ont été banquiers, médecins, ou simplement propriétaires. X... devient auteur dramatique; disons mieux : il applique à l'art dramatique les facultés héritées de ses « pères ». S'il a été porté vers le théâtre par le coup de foudre, — le *anch'io son pittore*, — il ne se rappellera que le coup de foudre, sans se rendre compte que ce coup de foudre n'a produit tout son effet que parce qu'il frappait un terrain préparé. Si, au contraire, c'est une suite de sensations qui l'ont mené à « la scène », il croira tout naturellement que ces « mouvements » lui sont propres, uniquement à lui, qu'il en est le seul moteur, quand ils ont peut-être été causés par des faits insignifiants, plusieurs fois répétés, mais qui, ici encore, n'ont été féconds que parce que le milieu avait été rendu favorable. X... se voit, en apparence, tout à fait différent de son père : c'est donc qu'il n'y a rien de commun entre eux. Le raisonnement est simple, tentant et flatteur; c'est plus qu'il n'en faut pour qu'il soit accepté. J'ai l'air d'enfoncer une porte ouverte... Je veux dire que les renseignements recueillis par MM. Binet et Passy sur les ascendants de nos dramaturges me sont un peu suspects. C'est « les pères » eux-mêmes qu'il eût fallu interroger, ou ceux qui les avaient connus, et non pas seulement leurs enfants. Nul n'est prophète en son pays, dit un proverbe. On n'est jamais si mal — je ne veux pas dire si défavorablement — jugé que par ceux qui vous touchent de trop près. C'est ici encore que les arbres empêchent de voir la forêt...Mais laissons là cette question de l'hérédité. Disons seulement que, pour ce point spécial, elle ne nous paraît pas encore définitivement élucidée. Revenons à la psychologie des auteurs dramatiques, et tâchons de démêler ce que c'est que le don du théâtre.

D'après MM. Binet et Passy, ce serait, essentiellement, la faculté qu'ont les dramaturges de se représenter les personnages créés par leur imagination. Je rappelle que MM. Binet et Passy ne jugent — et ne peuvent d'ailleurs juger que par les confidences qu'ils ont reçues. Or nos auteurs font grand état de cette faculté de « représentation ». Ils paraissent, à ce point de vue, se diviser en deux catégories : les auditifs et les visuels, disent MM. Binet et Passy ; et cela s'entend de reste. Les uns *voient* leurs personnages, les autres les entendent ; tels étaient par exemple Scribe et M. Legouvé ; le premier était surtout sensible aux gestes des comédiens, le second à

leur diction ; et comme, entre eux deux, l'auteur dramatique était assurément Scribe, comme il avait le don, comme il est resté pour certains l'homme de théâtre en soi, il s'ensuivrait que le théâtre, c'est les gestes plutôt que la parole. Et tel est aussi, vous l'avez deviné, le cas de M. Sardou. Il voit ses personnages, et non seulement à leur entrée, mais tout le temps qu'ils sont en scène : et non seulement celui qui parle, mais ceux qui écoutent, et les gestes qu'ils font, et la place qu'ils occupent sur la scène, et les meubles sur lesquels ils sont assis. Ses drames sont si *bien faits* que, si on joue côté cour une scène indiquée côté jardin, « il n'y a plus de pièce », comme on dit. M. Sardou conte à ce sujet une bien singulière anecdote. — Il faisait répéter *Dora :* tout marchait à merveille. Arrivé à la scène entre Dora et son mari, scène qui commence « dans la passion » et se termine par une menace de suicide, on se trouve arrêté. La mise en scène indiquait à droite une fenêtre et une porte de sortie, à gauche une porte donnant sur « un boudoir rose, l'alcôve, l'amour ». La scène, admirablement jouée par M. Pierre Berton et Mme Pierson (sur le canapé de droite), ne portait pas. M. Sardou était près de désespérer, les interprètes pareillement, et par suite le directeur. M. Sardou disait : « La scène ne porte pas, elle devrait porter : je ne sais pas ce qui se passe ; je n'y comprends rien ! » Tout à coup, une inspiration (je reproduis textuellement le récit de MM. Binet et Passy) : « Mes amis, j'y suis ; passez au canapé de gauche... » Et ce simple déplacement changea magiquement l'effet ; la scène d'amour devait se jouer près du boudoir rose (alcôve, amour), la scène de rupture près de la porte de sortie... Je ne me permettrai pas de révoquer en doute aucun des détails de cette amusante aventure, ni même de demander si l'on a coutume de répéter dans un décor complètement équipé. Tout au plus pourrait-on penser qu'il y a là un peu de « mise en scène », un peu d'étalage d'habileté. On m'a conté que, pendant les répétitions d'*Odette*, un fait analogue se produisit. Il s'agissait, pour un personnage, de sortir de scène et de reprendre avant de sortir son chapeau qu'il avait déposé sur un meuble en entrant. Le mouvement ne se faisait pas facilement. Chacun donnait son opinion ; M. Sardou, très absorbé, pensait. Le « personnage », c'était le grand comédien Adolphe Dupuis, émit un avis : « J'ai *passé* deux répliques plus haut ; on pourrait supprimer la passade, et je me trouverais tout porté... » M. Sardou, qui pensait toujours, interrompt son interprète : « C'est grave... Difficile... C'est une des choses difficiles que j'aie vues. » Puis, prenant un parti : « Voyons, il est six heures, je lève la répétition. Pensez-y donc d'ici à demain ; vous me direz ce que vous avez trouvé. » On ne dormit guère, cette nuit-là, dans le monde des théâtres. Le lendemain, on arrive en scène : « Eh bien ?... Avez-vous trouvé ?... » (*Silence.*) M. Sardou : « Moi, j'ai trouvé. (*Vif mouvement d'attention.*) Voyons, Dupuis, reprenons... Là, vous passiez... Ne passez plus... Il faut savoir faire des sacrifices, au théâtre... Vous voyez... si vous ne passez plus... » C'était presque mot pour mot la solution simple proposée par Dupuis. On eut un instant de stupeur. Puis on reprit... Je ne garantis pas l'authenticité de cette histoire. Elle semble vraisemblable. Mais, pour en revenir à l'anecdote contée par M. Sardou lui-même (à propos de *Dora*), ne voyez-vous pas tout ce qu'il y a d'artificiel, et presque d'anti-littéraire dans cette manière d'arranger une scène. J'entends bien qu'il était nécessaire d'évoquer la tendresse pendant la partie amoureuse de la scène. Mais cela ne pouvait-il pas se faire « littérairement » ? Imaginez M. Dumas, par exemple, en pareille occurrence. Il eût repris sa pièce, récrit sa scène en y ajoutant ce qui pouvait y manquer. Le résultat eût été le même, sans doute ; mais que le moyen employé eût été différent !...

Je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la conversation que MM. Binet et Passy ont eue avec M. Dumas. « Il croit qu'on ne doit attacher d'importance à la mise en scène et aux décors que *dans les pièces qui manquent de fond et pour donner de l'apparence à des scènes qui ne sont que des ombres chinoises.* » Au fond, c'est ce que j'ai toujours dit, à propos des pièces récentes de M. Sardou. Je suis trop heureux de trouver mon opinion d'accord avec celle de M. Dumas.

Mais revenons à l'art dramatique, au « don ». Je disais qu'il semblait, pour les auteurs dramatiques, consister principalement en une faculté de « représentation » des personnages créés par eux, que cette représentation soit *visuelle* ou *auditive*, peu importe ; l'essentiel est qu'elle soit. La seconde condition est également double : ou l'auteur prête à ses personnages les sentiments, les idées qu'il trouve au fond de lui-même, qu'il professe ou qu'il éprouve : c'est le cas de M. Dumas et aussi celui de M. Meilhac ; ou l'auteur, au contraire, se met « dans la peau » de son personnage et cherche à éprouver pour son compte, et à exprimer ensuite, les sentiments qu'éprouverait le personnage ; et, par suite, une sorte de dédoublement se produit : l'auteur pense et sent pour le personnage, et cependant il reste lui-même, juge le sentiment « emprunté », examine s'il est vrai, naturel, et naturellement exprimé.

Cela est parfait et doit être parfaitement juste. Remarquez toutefois que rien ici ne particularise le genre dramatique, ni ne le différencie des autres genres littéraires. J'imagine que tout romancier, tout « nouvelliste », dans ce qu'on appelle le feu de la

composition, voit ou entend les personnages que son œuvre fait vivre. Balzac, assurément, eût reconnu Rastignac ou Mme de Maufrigneuse s'il les eût rencontrés. Flaubert connaissait Homais, Bouvard et Pécuchet comme s'il eût vécu avec eux. — Quant à la différence entre ceux qui s'effacent devant leurs personnages, et ceux qui au contraire se substituent à eux, nous la retrouvons également dans le roman : bien plus, dans toute œuvre littéraire. C'est l'éternelle querelle de la littérature personnelle et de la littérature impersonnelle : on la voit dans le théâtre, dans le roman, dans la critique même ; ce n'est pas un signe distinctif. Pareillement le dédoublement signalé plus haut, la coexistence du sens critique et de la faculté créatrice est commun à toute la littérature, même à tous les arts. Il n'est pas nécessaire, malheureusement, de faire du théâtre, pour entendre sortir de son for intérieur de cruelles appréciations sur le travail qu'on peine à mener à bien !...

Ce qui distingue le théâtre des autres œuvres littéraires serait donc, en fin de compte, une simple différence de genre. Et nous voici ramenés à cette autre question éternellement discutée de la difficulté relative de ces genres. Les auteurs dramatiques, naturellement, tiennent (en majorité) que le théâtre est beaucoup plus difficile : et M. Sardou, par exemple, fournit un argument plus singulier que convaincant : « La preuve, c'est que des dramaturges comme les deux Dumas ont écrit d'admirables romans, et qu'un romancier comme George Sand a dû faire refaire *François le Champi* par Bocage, et le *Marquis de Villemer* par M. Dumas... » Serait-ce aussi que le genre théâtre se distingue des autres par certains procédés dont il ne peut user : par exemple, par l'impossibilité où il est de se servir de la description ? Ici encore M. Sardou proteste. On peut mettre de la description au théâtre, il suffit de savoir s'y prendre. Comme preuve à l'appui, il cite cette phrase de Théodora : « J'ai passé dans les rues désertes où je ne voyais que mon ombre courir sur les murs à la clarté de la lune. » Et M. Sardou est convaincu que cette phrase évoque Byzance avec autant de force que la plus exacte description !...

Et, dans tout cela, qu'est « le théâtre » ?

— La mise en scène, dit M. Sardou ; si vous dites à droite ce qui doit être dit à gauche, il n'y a plus de pièce !

— La mise en scène ne compte pas, dit M. Dumas. Une bonne pièce peut se passer dans une chambre quelconque : le reste n'existe pas.

J'ai peur que, malgré les études si intéressantes de MM. Binet et Passy, la question ne soit pas encore résolue.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

La paix germanique.

Ce n'est pas seulement quand il pleut que l'on dit qu'il fait mauvais temps, c'est encore lorsque le ciel est tout chargé de sombres nuages ; en sorte que l'on ne se risque dans la ville pour ses affaires les plus pressantes qu'en emportant son parapluie. Si quelqu'un prétendait que c'est là du beau temps, on trouverait la plaisanterie mauvaise.

De même Hobbes expliquait qu'on n'est pas seulement en guerre quand on se bat, mais quand on est tout occupé à se préparer à se battre.

Ainsi faut-il reconnaître que, depuis vingt-cinq ans, l'Europe est en guerre ; et non seulement cette guerre n'a pas été terminée par le traité de 1871, mais elle a augmenté continuellement, puisque le nombre des hommes sous les armes et la dépense consacrée à la fabrication des engins ont suivi un mouvement de progression irrésistible, comme une marée dont on ne connaîtrait pas encore la limite.

Évaluer à cinq millions d'hommes pour l'Europe ceux qui font la guerre d'un bout de l'année à l'autre, ce n'est pas être loin de la vérité. En pleine période ardente de 1870, quand tout flambait, nous n'en étions pas là : quelques centaines de mille hommes aux prises, des villes dévastées, des champs couverts de morts sans doute ; mais ce n'est pas la seule forme de guerre, — et ces millions d'hommes constamment renouvelés sous les armes, l'Europe transformée en caserne, la recherche universelle de moyens destructeurs qui se surpassent les uns les autres et la prodigieuse dépense nécessitée par l'entretien de ce désordre toujours croissant nous représentent un total de dévastations, de massacres et d'incendies qui n'a peut-être pas été égalé depuis les grandes invasions des barbares.

On ne sait pas quel sera pour 1896 cet improductif budget de la guerre, tout alimenté de vie humaine ; mais déjà il avait dépassé dans ces dernières années 600 millions de francs, et on nous avertissait charitablement qu'il augmenterait encore, tant pour l'incorporation des troupes de divers ordres que pour les fournir de poudres et de cartouches d'un nouveau modèle.

L'Allemagne, d'où nous est venu ce fléau, continue d'en être ravagée au moins autant que nous-mêmes, et l'Autriche, et l'Italie, et l'Angleterre. Même les neutres, qui pouvaient autrefois conserver les bienfaits de la paix, alors que la guerre sévissait autour d'eux, voici qu'ils sont devenus participants de la même folie : ils se sont mis en guerre, des pieds à la tête, tendant toutes leurs facultés vers les combats, dans le temps même que l'on voudrait nous faire passer pour un temps de paix.

Parcourez l'histoire de l'Europe, ce champ de bataille des nations, et voyez si à aucune autre époque elle fut plus réellement, plus positivement et plus essentiellement en guerre, sur un terrain aussi étendu, et avec un pareil déploiement d'attirail guerrier.

Cette modalité actuelle de la guerre offre ce trait caractéristique, qu'elle ne souffre point de trêve, ni de Dieu ni des hommes, mais qu'elle va s'exaltant et s'exaspérant sans cesse, par des moyens toujours plus puissants et plus raffinés, sur la terre, sur la mer et dans les airs.

C'est la guerre perpétuelle autant qu'universelle, consolidée avec tous ses maux : épuisement des campagnes, impôts accablants, diminution de la natalité, tous les hommes n'étant absorbés que par leur idée de guerre.

Les chevaliers d'autrefois, dans leurs armures héroïques, ne pouvaient pas se relever si par accident ils tombaient à terre ; mais ce n'est plus quelques chevaliers, c'est des peuples entiers qui ploient superbement sous leur armure, et, chaque année, ils s'évertuent à y ajouter quelque pièce nouvelle, encore plus lourde et plus coûteuse ; ils engagent tout, le présent et l'avenir, pour payer l'armurier : tels ces héros qui vendaient leurs terres pour s'équiper et qui troquaient une ferme contre un casque et une cuirasse.

La manie de guerre est arrivée à son paroxysme sans pouvoir rencontrer sa limite. Qu'elle continue comme cela, avec cette rage accumulée, seulement une vingtaine d'années, et nous sommes tous destinés à en périr beaucoup plus sûrement que par les balles.

Cette guerre dévore l'Europe ; elle consume tout le continent, sans fumée, il est vrai ; mais laissez-la poursuivre son œuvre et vous n'aurez plus d'un bout du monde à l'autre qu'une vaste étendue de cendres : les fabricants pourront y chercher leurs fabriques, les savants leurs observatoires avec leurs télescopes, et les rois leurs couronnes plus hautes encore : tout sera fondu sans qu'on ait vu le feu.

Chaque année cette forme nouvelle de guerre comprend un acte qui se joue en ce moment même. Des deux côtés des Vosges et du Rhin et des Alpes, sur le Danube et sur le Dnieper, les bataillons s'ébranlent, les escadrons volent.

C'est comme une phase plus expressive et plus pittoresque de cette période de guerre qui se déroule également pendant tous les autres mois.

Heureusement que les moissons sont faites, ou à peu près, mais les villages ne sont pas rassurés cependant au retour périodique de cette invasion et les paysans européens, ceux qui gardent les fermes avec les femmes, se demandent quand finira cette guerre.

Au commencement, on mobilisait cinquante mille hommes, puis cent mille : cette année on arrive à deux cent mille hommes et plus en chaque pays. Un million d'hommes parcourent l'Europe au pas de charge à travers les vallées et les monts ; on prend des villes, on passe des fleuves, la fusillade crépite, les canons tonnent ; des torrents de cavaliers passent dans les plaines avec des cliquetis de fer : ce sont comme des trombes fantastiques chassées par on ne sait quelle tempête. Fuyez ! sauvez-vous ! Si vous restez sur leur passage, vous serez broyés impitoyablement ! Cela, sur toute la surface du continent. Et vous dites que l'Europe est en paix ? A qui le ferez-vous croire ? L'histoire n'est pas une imbécile.

Nous avons dépensé pour cette guerre, depuis vingt-quatre ans, de 5 à 600 millions chaque année, soit au total une bonne douzaine de milliards. Les 4 ou 500 000 hommes constamment occupés à cette guerre auraient bien produit annuellement un demi-milliard, à mille francs par tête, soit encore une autre douzaine de milliards. Cela fait 24 milliards que nous avons continué de dépenser pour la guerre depuis le traité de 1871. Mettez-en autant pour l'Allemagne, nous approchons de 50 milliards. Ajoutez-y ce que vous voudrez pour le reste de l'Europe, l'Angleterre comprise, mais pas moins d'une seconde somme de 50 milliards sans doute, soit 100 milliards : dira-t-on que ce n'est pas la guerre et la pleine guerre, une guerre prodigieuse, dont l'humanité n'avait pas encore en l'idée jusqu'à nos jours ?

Cent milliards, dépensés soit positivement, soit négativement, par manque à gagner : impossible de se faire une image de ce que peut être une pareille somme. Les économistes qui jouent, comme on sait, avec les milliards, estiment que Londres vaut bien 15 milliards et Paris environ 8 milliards, tandis qu'il ne valait qu'une simple « messe » en 1593, d'après l'estimation d'Henri IV. Nos 100 milliards de guerre représentent peut-être toute la fortune du globe terrestre aujourd'hui.

Avec l'effort dépensé pour cette guerre depuis vingt-cinq ans, on aurait transformé l'Europe entière en un jardin délicieux, arrosé de canaux, peuplé de villas et de cottages pour tous ses habitants.

Mais si l'on pensait rendre tout d'un coup à l'agriculture, à l'industrie et au commerce les millions d'hommes qui déploient sous les armes leur activité improductive et follement dispendieuse, on produirait un autre désordre : le marché du travail déborderait de vagues mugissantes, comme un lac dans lequel serait tombée une montagne.

Telles sont les agréables alternatives du régime où nous vivons, qui méritera de s'appeler « la paix germanique », comme on disait autrefois : « la paix romaine ». *Deus nobis hæc otia fecit.*

Le coup de force qui a violenté l'Alsace-Lorraine a été et demeure le point de départ de cette anarchie sans exemple dans laquelle l'Europe se débat depuis vingt-cinq ans et d'où l'on ne connaît aucun moyen de sortir; le monde est visiblement dévoyé : quel homme, quel dieu sera capable de le faire rentrer dans sa voie?

***

Cependant nous avons des contemporains qui expriment tranquillement cette opinion, que le présent état de choses n'est pas assez barbare, qu'il est même dangereux par l'excès de la mollesse et de la paix.

C'est ce que nous raconte dans le *Matin* ce barbare, cet ogre, ce cannibale de Robert Mitchell : « Redevenons pour un temps, dit-il, les barbares que nous avons cessé d'être. Plus tard nous reprendrons les traditions riantes et parfumées de la décadence. » Ce brave homme d'ogre s'imagine très sincèrement qu'il y a trop de paix dans le monde, et, pour secouer ce calme dont il se sent accablé, il demande à M. Leygues l'autorisation de nous donner de vrais combats de taureaux « dans lesquels les héros pourront saluer la foule de leur épée rouge et fumante ».

Les illusions des hommes sont tellement extraordinaires, qu'ils ne savent ni quand ils sont en guerre, ni quand ils sont en paix; et ce cannibale de Mitchell, qui, au fond, a une âme de colombe, demande à voir un peu de sang, fût-ce de taureau, parce que la sérénité de l'état européen le fatigue de son imperturbable azur. Il est en pleine guerre jusque par-dessus la tête, il n'a devant lui que des membres déchirés de nations qui saignent sous leur armure, et il nous demande un peu plus de batailles pour distraire son ennui.

***

Au fait, si nous désirons décentraliser, comme on le dit, il est assez curieux que nous ne puissions pas laisser les populations jouir librement des spectacles qu'elles aiment, et qui sans doute conviennent à leur climat et à leurs mœurs.

Ce devait être, semble-t-il, la première des décentralisations : laisser au moins les gens prendre les plaisirs qu'ils goûtent le mieux, lorsque ces plaisirs ne font pas de mal à leurs semblables. Mais il est nécessaire que les hommes du Midi s'amusent comme on aime à s'amuser à Paris, et, si leur caractère est différent, tant pis pour eux! ils n'ont la faculté de se donner le dimanche que les spectacles autorisés par la loi une et indivisible de la République française.

L'opinion parisienne a failli prendre les armes : on a sommé le gouvernement d'avoir à exercer son droit souverain et de dicter aux gens de Tarbes et de Pau la règle de leurs délassements et de leurs fêtes. Après cela, vous pouvez réunir une commission de bureaucrates pour faire de la décentralisation en chambre.

Je commencerai à croire à la décentralisation, lorsque l'Académie française ouvrira son sein à Mireille portant dans ses cheveux des « raisins de la Crau ».

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

On nous communique l'appel suivant :

Le Bureau international de la paix qui fonctionne à Berne, depuis le 1er décembre 1891, a fait l'expérience que, sans les subventions suffisantes, il ne peut pas rendre au mouvement pacifique les services qu'on attend de lui. Le mouvement pacifique a pris des proportions qui nécessitent une augmentation des ressources même pour les travaux ordinaires.

Le Bureau a été créé pour servir d'office de renseignements et de trait d'union entre les Sociétés de la paix et entre les amis de la paix en général. Il est chargé d'assurer l'étude et la préparation des questions qui pourraient être mises à l'ordre du jour des Congrès, des Conférences et des autres réunions internationales qui veulent s'en servir. Il exécute les décisions de ces réunions. Il classe et conserve leurs archives, ainsi que toutes les pièces qui intéressent le mouvement de la paix en collectionnant non seulement les livres, mais jusqu'aux articles de journaux ayant trait à des questions qui intéressent la paix entre nations. Il recueille les jugements d'arbitrage, afin de constituer une sorte de jurisprudence pratique en cette matière. Il tient à jour une bibliographie des publications relatives à la paix. Il publie un journal bimensuel. Il devrait établir plusieurs départements chargés de développer l'Œuvre pour laquelle il a été créé (droit international, statistique, histoire, éducation, etc.). Bref, le Bureau est chargé de préparer et d'exécuter presque tout ce que font les amis de la paix du monde entier en coopérant à l'œuvre commune : la guerre à la guerre. Voilà pourquoi les subventions données au Bureau pour la forme sont données réellement à l'œuvre de la paix en général.

Il est à espérer que la presse, grâce à l'influence des amis de la paix, s'intéressera au succès de la souscription générale, et qu'on verra travailler à cette œuvre non seulement les organes des Sociétés de la paix, mais encore, successivement, tous les journaux dans le monde civilisé.

Pour le Bureau international de la paix et par mandat spécial,

Le président,

FRÉDÉRIK BOYER.

L'assemblée générale de cette Œuvre aura lieu le 26 septembre au musée de Berne.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

3 septembre, *Journal des Débats*. — M. Georges Michel, ayant eu sous les yeux le budget d'une famille en 1853, le compare au budget d'une famille en 1894 dont nous avons donné des extraits :

« Il importe d'abord de constater que notre famille de 1853 appartient exactement à la même catégorie sociale que la famille qui nous a servi de type en 1894. Elle se compose de sept personnes : le père, ingénieur des ponts et chaussées, la mère, trois enfants et deux bonnes. Son bilan se présente ainsi : recettes 10 267 francs; dépenses 9 932 francs; soit un excédent de 335 francs en faveur des recettes. Le bilan de 1852 avait été le même, à quelques centaines de francs près. Comment se décompose cette somme de 9 932 francs? Le loyer y figure pour 900 francs. La famille occupe, boulevard des Filles-du-Calvaire, un appartement au cinquième étage composé d'une antichambre, d'une salle à manger, d'un salon, de trois chambres à coucher et de deux cabinets de toilette. Aujourd'hui ce même appartement est loué 1 500 francs.

« En examinant ce budget de 10 000 francs, il est intéressant de constater que les dépenses dites d'agrément sont extrêmement restreintes. Voici, chapitre par chapitre, les principales catégories de dépenses : nourriture de 7 personnes dont 2 enfants en bas âge, 2 858 francs; blanchissage, 522 francs; chauffage et éclairage, 230 francs; réparation et entretien du mobilier, 489 francs; gages, 612 francs; toilette, 1 652 francs; achats divers, 91 francs; voitures, 396 francs; menus plaisirs, y compris le théâtre, 237 francs; étrennes, cadeaux et aumônes, 1 199 francs.

« Ainsi, il y a quarante ans, un budget de 10 000 francs suffisait à l'entretien d'une famille appartenant à la bourgeoisie au-dessus de la moyenne. Sans doute, ce n'était pas le luxe; mais on joignait les deux bouts sans s'imposer de privations. Aujourd'hui, ce même budget serait évidemment insuffisant, c'est-à-dire qu'un ingénieur des ponts et chaussées, arrivant à Paris avec sa femme et trois enfants, serait obligé de réaliser des miracles d'économie pour ne pas s'endetter ou entamer son capital. Ainsi, en moins d'un demi-siècle, les conditions de la vie se sont modifiées du tout au tout à Paris. En disant que le prix de la vie a doublé, on est plutôt en deçà de la vérité qu'au delà, et encore ne parlons-nous que de la vie matérielle. Non seulement le prix des denrées et des logements a fortement augmenté, mais la manière de vivre a subi une transformation encore plus complète; c'est-à-dire que le luxe s'est développé et que dans tous les milieux sans exception, on a contracté des habitudes dispendieuses qui sont devenues aussi impérieuses que des besoins. »

5 septembre, *Figaro*. — D'un article très remarquable de M. René Bazin, intitulé « la Hantise » :

« Il n'y avait rien à faire, nous étions trahis. » Là est l'explication de tout un passé lamentable, de la désorganisation générale et des défaillances individuelles, des désertions, des fuites. Ne cherchez pas à en savoir plus long. Ne demandez pas ce qu'on a livré, si c'est un plan, une ville, un trésor : vous vous enfonceriez dans les ténèbres. On vous répondrait qu'aux Tuileries après le départ de l'Empereur, on a trouvé, dans un coffre, dix, quinze ou même vingt-sept milliards, comme on me l'a dit. Les milliards leur sont si légers, à ces gens de la légende : ils jonglent avec eux. Ce qu'ils veulent dire, c'est que les coffres étaient pleins d'or et que les mobiles marchaient pieds nus dans la neige. Trahison! trahison!

« L'affreux mot! Et puisqu'il vit encore, vous voyez le danger qu'il cache pour l'avenir, ce qu'il peut enfermer, dès à présent, de peur anticipée et d'excuses toutes prêtes.

« La sottise humaine n'est pas seule en cause. Ne croyez-vous pas que les scandales politiques ont collaboré avec elle pour entretenir cette légende et pour l'accréditer? On s'étonne souvent que des aventures comme le Panama, pour prendre un seul exemple, ne révolutionnent pas le suffrage universel. En effet, il n'a pas l'air de s'en émouvoir, et jamais créancier volé, pillé et berné par surcroît, ne fut plus coulant que lui pour adopter un concordat. « Cher failli, continuez : autant vous qu'un autre. » Il leur dit cela, à presque tous. Mais la honte, sous une forme différente, opère quand même son œuvre. A force d'entendre les hommes s'injurier, s'accuser et se convaincre d'actes déshonorants, à force de lire les déclamations contre l'armée, contre les chefs qui commandent et contre ceux qui emploient, les simples se prennent à se défier de tout, et, dans l'obscure conscience, incapable de juger le procès et de discerner les responsabilités, la lassitude, la suspicion, la colère sans emploi se formulent en deux mots : « Ils trahissent! » Évidemment cela est faux, mais, non moins évidemment, cela est plein de périls! »

7 septembre, *Illustration*. — Extrait d'un article sur les phosphates d'Algérie de M. Henri Pensa :

« Les phosphates de Tebessa ne sont pas des phosphates d'origine animale formés d'os, ni des guanos phosphatés, résidus de guano dont les parties solubles ont été enlevées par les eaux et dans lesquels l'acide phosphorique s'est concentré : ce sont des phosphates minéraux, qui sont des phosphates de chaux plus ou moins purs. Il en existe en Europe des gisements; on pense même que c'est dans les plaines de la Russie centrale que se trouvent les plus considérables. En Algérie on en avait exploité dans le département d'Oran; nous savons qu'il en existe aussi dans le département d'Alger, mais les roches et les filons ne sont pas encore utilisés; ils n'ont pas encore été l'objet d'une demande de concession; enfin dans le département de Constantine on vient de voir que ces mêmes roches sont maintenant admirablement exploitées. »

9 septembre, *Indépendance belge*. — « Nous avons enfin l'explication du « scandale » de l'église de Guillaume Ier. Le jour de l'inauguration solennelle de cette église, le *Vorwaerts*, socialiste, prétendit que, dans l'une des sculptures du nouveau temple, les hauts personnages de la cour et de l'armée avaient pu lire les mots suivants, taillés dans la pierre : « Quels chameaux ont été les conseillers municipaux! Pas même 300 000 marks, les ladres! »

« On sait que la Ville avait refusé de voter les 300 000 marks qui manquaient pour l'achèvement de l'église; mais que fallait-il penser de l'étrange révélation du *Vorwaerts?* Plusieurs des conseillers municipaux qui avaient voté contre le subside se mirent à soupçonner les piétistes de leur avoir voulu jouer un mauvais tour, en signalant leur « ladrerie » à la postérité, quand un des architectes de l'église vint nous donner le mot de l'énigme.

« Autrefois, les sculpteurs des cathédrales gothiques se plaisaient à tailler des « plaisanteries » dans le moellon; il s'est trouvé, parmi les statuaires de l'église de Guillaume Ier, un farceur qui les a imités. Ce farceur avait cru que sa facétie ne serait découverte que plus tard, dans un siècle peut-être; mais il avait compté sans les jumelles avec lesquelles les hauts inaugurateurs de l'église avaient parcouru les détails de l'édifice. Leurs yeux, ainsi armés, étant tombés sur le médaillon qui représente Rébecca donnant à boire à des chameaux, il leur sembla que, sous la sculpture, il y avait un verset biblique, qu'ils cherchèrent à déchiffrer... »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32827. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 21 SEPTEMBRE 1895

LA POLITIQUE

Les conditions de la vie moderne sont en train de se transformer ; mais le changement se fait peu à peu, sans secousse, et c'est à peine si chacun de nous s'en aperçoit en comparant son budget de cette année à celui de l'année précédente. La baisse du taux de l'intérêt et l'élévation du prix de toutes choses font que ce qui était jadis la fortune est tout près de devenir la gêne. Nous allons vers un état social où personne ne pourra vivre de ses rentes. L'autre jour, dans les *Débats*, M. Georges Michel a eu l'ingénieuse idée de comparer le budget d'une famille en 1853 et d'une autre famille en 1894. Les chiffres qu'il a alignés ne sont pas de fantaisie. M. Georges Michel avait sous les yeux les comptes de deux maîtresses de maison, comptes mathématiques où la moindre dépense est notée et classée à sa place. Dans les deux familles, même situation sociale, même nombre d'enfants et de domestiques. De cette comparaison, il résulte qu'à Paris, en moins d'un demi-siècle, le prix de la vie a plus que doublé.

Plus de dépenses, moins de recettes : voilà, en deux mots, la position de quiconque vit d'un revenu grand ou petit. Prenons un bon bourgeois qui, il y a vingt ans, au lendemain de la guerre de 1870, a souscrit à l'emprunt 5 p. 100. Supposons-lui 10 000 francs de rente : seul, sans charges de famille, c'était une assez large aisance. Aujourd'hui, réduit par les conversions, il n'a plus que 7 000 francs de rente. Avec un revenu diminué d'un tiers, il lui faut plus cher payer nourriture, loyer, tout le nécessaire, sans parler du superflu. Encore une conversion ou deux, et c'est la misère.

Le temps n'est pas loin où le taux de 5 p. 100, consacré par le Code, était celui de tout placement de père de famille. Maintenant, si voulez, comme dit l'autre, des « valeurs de tout repos », contentez-vous de 3 p. 100. Nos fils se contenteront de 2 p. 100, et, qui sait ? peut-être moins. Il y a quelque dix ans, dans un savant ouvrage sur la répartition des richesses, dont il a été rendu compte ici même, M. Paul Leroy-Beaulieu annonçait la baisse progressive du taux de l'intérêt. Nous fîmes alors certaines réserves. Les faits ont prouvé que M. Leroy-Beaulieu avait bien vu.

Le jour où le pain et le vin coûteront deux fois plus cher, le producteur, quel qu'il soit, cultivateur ou manufacturier, maçon ou médecin, vendra son travail ou sa marchandise deux fois plus cher. Celui-là équilibrera quand même son budget. C'est le rentier qui portera tout le poids de la transformation économique : il touchera un revenu inférieur, et ce revenu lui sera payé en une monnaie dépréciée.

Le résultat ? Il est bien clair. L'homme, de plus en plus, vaudra par lui-même. L'oisif disparaîtra. Il n'est pas besoin pour cela d'une révolution. La baisse du taux de l'intérêt fera de tout capitaliste un travailleur.

Ainsi, les choses nous donnent à tous une leçon : à ceux-là, elles enseignent que les changements les plus profonds se font d'eux-mêmes ; à ceux-ci, qu'il faut accepter les transformations nécessaires, et faire de son mieux pour s'y accommoder.

PAUL LAFFITTE.

SOUVENIRS D'UN PEINTRE PAYSAN

I. — L'aube candide.

Dans mon ouvrage : *Vie d'un artiste*, j'ai longuement raconté mes premières années.

Plus d'un lecteur m'a dit s'être reconnu lui-même à certains endroits de mes récits.

C'est qu'à toutes les enfances heureuses il y a un point commun : la virginité de la joie dans une parfaite sécurité d'âme. C'est là l'incomparable privilège de l'enfance, et j'ajouterai que cela lui est dû et que rien n'est plus triste, plus déconcertant au point de vue de la justice, qu'une enfance malheureuse.

Je voudrais remonter encore le cours du temps vers cet âge d'or où des organes nouvellement éclos sont sans cesse tenus en éveil par un délicieux étonnement ; où tout est si clair pour les yeux, si mystérieux pourtant.

C'est peut-être aux clartés premières de cette aube confuse qu'il faut chercher le secret de soi-même, les embryons des pensées et des passions qui ont influencé et déterminé les actes de la vie.

L'enfant ignore le sens des choses, — hélas ! le savons-nous plus tard ? — Mais les impressions primordiales qu'il en perçoit laisseront à son cerveau des empreintes ineffaçables.

Leur persistance est un des grands bienfaits de la nature qui veille à garder, toujours vivant et vibrant, au milieu des désastres de l'âme, un rayon de cette pure et blanche candeur dont la lueur attendrie, de plus en plus pénétrante, plus sûrement même que le savoir et l'étude, éclaire l'âme humaine jusqu'à la dernière limite de l'âge.

Les souvenirs d'enfance arrivent par la sécheresse des jours comme des bouffées d'aromes rafraîchissants ou comme des reflets d'aurore qui viendraient consoler la tristesse des soirs.

Les peintres et les poètes aiment surtout à s'abreuver à cette source d'inspiration pure.

Hélas ! pourquoi faut-il que nous touchions tous à l'arbre de la science et que le sentiment y laisse la poussière d'or de ses ailes ?

Pourquoi faut-il qu'apprendre ce soit perdre ?

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas donné à l'enfant la puissance de créer et à l'artiste qui crée la virginité de l'âme ?

Heureusement, lorsque le souvenir de l'âge béni rafraîchit et colore la pensée, il lui montre la nature empreinte encore de la poésie d'abord ressentie.

Lorsque l'on suit les balbutiements des enfants, on ne tarde pas à y découvrir des mots d'une profondeur troublante ; de même, si l'on regarde le griffonnage des premiers dessins de ces petits êtres, de ceux qui ont le don des arts d'imitation, on s'étonne d'y trouver tant d'expression.

Que de candeur dans leurs croquis informes ! Ils ne ressemblent guère à ceux de certains artistes qui, de parti pris ou par paresse d'apprendre, sous prétexte de naïveté, singent les maladresses enfantines.

Je n'étonnerai pas ces peintres en affirmant que les dessins des petits enfants sont aussi défectueux que les leurs ; mais on sent je ne sais quelle pureté dans leur ignorance, et l'on trouve prodigieux que des traits de crayon aussi rudimentaires et sans proportion aucune puissent réaliser une mystérieuse impression de beauté morale. C'est que là-dessous il y a des visions d'anges ; il y a la candeur, la divine candeur que la science la plus profonde a tant de peine à retrouver.

J'ai parfois remarqué cette candeur chez les hommes ayant vécu hors de tout centre de culture intellectuelle.

Je connais un petit rentier, simple d'esprit à ne pas avoir à s'inquiéter du royaume des cieux, qui, n'ayant jamais rien vu ni appris, s'amuse à tailler des figurines en bois pour orner son jardin.

La première fois que, passant en voiture, j'aperçus ces grotesques, je poussai un éclat de rire. Puis, sollicité par une sorte d'inexplicable attraction, je ne résistai pas au désir d'aller exprès revoir ces frustes produits d'un homme d'ailleurs sans prétention et qui ne parle jamais sculpture. Arrivé devant le jardinet, je les regardai attentivement à travers la grille, et je n'eus plus envie de rire.

Oh ! ce n'était guère plus correct ni plus perlé que les fétiches des Peaux-Rouges : cependant, je me sentis ému d'un vague plaisir, comme de quelque chose autrefois ressenti au temps de l'innocence première. Ainsi m'apparaissaient les personnages des contes, aux récits qui amusèrent mon berceau. Puis, si mauvaises qu'elles fussent, les têtes des personnages marquaient une individualité. Ce n'était pas inexpressif. Sur un piédestal encadré d'un cordon de buis, un petit bonhomme tout nu, au nombril naïf, jouait d'une sorte de flageolet, mais avec tant d'ingénuité... Il y avait là tant de candeur, candeur dépensée en pure perte, il est vrai, et qu'un peu de science eût pu mettre en valeur.

Mais une froide et sèche science aurait peut-être aussi tout gâté, car, dans les arts, la science n'est féconde qu'associée aux célestes tressaillements que ranime le souvenir de l'âge d'or où fleurit notre Éden.

Cette lumière qui nous arrive des profondeurs inconnues, cette lueur d'ignorance confondant le savoir, qui nous l'a donnée si ce n'est le grand Être mystérieux qui veille toujours au-dessus de nous ? Puissance infinie contre laquelle viendra toujours se briser

l'orgueil humain, et qui, de siècle en siècle, réédifie sur les bases éternelles de la justice et du vrai toutes les ruines éparses par l'ambition, la rapacité égoïste et la folie!

II. — Le soulier du cousin Charles.

C'était au cœur de l'été, par une de ces périodes de grande chaleur et de longue sécheresse où le ciel lourd baigne les ombres de reflets plombés, où le soleil devient terne à force d'aveugler; jours de spleen même pour les enfants.

Vers deux heures de l'après-midi, nous étions, comme d'habitude, étendus sur la pelouse du jardin, au milieu du bruissement de mille insectes.

Une sorte de torpeur pesait sur mes paupières mi-closes, dont la transparence sanguine faisait paraître la lumière du jour brûlant plus livide encore.

Tout à coup des cris de détresse nous arrivent de la rue. Nous courons à la grand'porte.

Des gens passaient précipitamment.

En face, le cousin Charles-Ambroise a fait comme nous: il regarde, appuyé sur sa porte. Nous allons nous ranger près de lui, le dos au mur.

Et il y avait là, sur le sol, de l'argile éboulée d'un monticule préparé pour des maçons.

Et le cousin Charles-Ambroise, du talon de sa grosse chaussure, se mit à racler cette argile machinalement.

Et les hommes couraient silencieux, et près de nous les femmes commençaient à se grouper, bavardes, dans le simple état où les avait laissées un travail soudainement interrompu.

Que se passait-il?

Tout cela m'apparaît dans la confusion, sans détail précis, sauf ce gros soulier du cousin, au mouvement inconscient et régulier, toujours présent à ma mémoire dans une grande acuité de vision; chose infime qu'en toute autre occasion je n'aurais pas remarquée, et qui, ce jour-là me frappa comme si elle avait été le centre d'intérêt et comme un balancier mesurant l'épouvante...

Car nous assistions à une épouvantable catastrophe.

Les passants fuyaient agités, échangeant à peine quelques mots entrecoupés, tous les regards tendus vers Oignies, qui ardait.

La moitié du village était en feu.

A trois kilomètres de chez nous, Oignies se dissimule derrière son bois touffu que nous connaissions bien à cause de ses noisettes.

Au-dessus des arbres, sur la base du ciel, s'étendait, couleur de soufre, horrible, un large rideau de fumée.

Et cela semblait marcher, s'élargissant toujours, élevant de nouveaux panaches lugubres.

Et, comme nous étions au bout du village, des vieillards, des infirmes se groupaient près des femmes, ne pouvant se porter au secours des incendiés.

Et les exclamations ne cessaient point.

Il y avait des gens qui connaissaient bien le lieu du désastre et qui, au juger, expliquaient le progrès du feu : « Il a gagné telle rue, telle ferme! Voilà la fumée qui, tout à coup, monte très haut dans le ciel où se tord une colonne de flamme: ce doit être le toit de la grande grange du gros fermier X... qui s'effondre, le tas de paille qui brûle... »

Et la fumée changeait de couleur, noire, blanche ou jaune et marchait toujours, gagnant à droite.

Des gamins revenaient de là-bas, apportant des nouvelles : « Cent maisons, cent cinquante, deux cents, sans compter les granges! » Et cela était vrai!

Nous restions immobiles, plus ahuris qu'émus au milieu de cette épouvante éparse autour de nous.

Cela dura longtemps.

Et tout le temps, tout le temps, le cousin Charles-Ambroise ne cessa de labourer effroyablement l'argile de son gros talon.

Le dimanche suivant, comme nous allions à la ducasse de Garguetelle, hameau voisin d'Oignies, nous traversâmes le malheureux village.

Je vois encore l'étrange et lamentable effet de toutes ces maisons détruites dressant leurs culs de four et leur pans de pignons qui, bâtis en dur, n'avaient pu être entamés par la flamme.

Cela à perte de vue.

Près des haies recroquevillées, de hauts arbres étendaient leurs rameaux calcinés et des débris de charognes gisaient çà et là: têtes grimaçantes de bestiaux, squelettes de volailles. Des fumées jaunâtres s'élevaient des décombres et l'odeur inconnue de ces mille choses brûlées empuantissait l'air.

Mais ce que je revois tout d'abord lorsque j'évoque ce tragique souvenir, c'est cette chose que je n'aurais pas dû remarquer, cette petite ornière tracée dans l'argile par le gros soulier du cousin Charles-Ambroise.

Que de petits objets indifférents, infimes se sont ainsi, par le monde, sous le verre grossissant des circonstances, tout à coup imposés aux cerveaux et y ont pris droit de cité pour toujours. L'insignifiance de leur caractère s'est subitement transformée dans une expression d'allégresse ou d'horreur.

Tantôt c'est un objet, parfois c'est un mot. Je l'ai dit dans la *Vie d'un artiste*, le mot le plus doux à mon cœur, qui m'a fait pleurer d'amour, c'est le plus ordinaire, mais textuel, tombé des lèvres sa-

crées de ma mère : « Voici tes habits! » et que j'ai retenu sans doute parce qu'il a été prononcé au moment solennel où j'allais mettre mon premier pantalon.

Et comment trouvez-vous cette autre phrase : « C'est l'habitude! » Sachez que rien ne chante plus délicieusement à mon oreille. C'est que cette phrase, si banale pour les autres, digne pour moi d'être encadrée d'or et de pierreries, a été murmurée par l'inconnue qui réalisa à mes yeux d'enfant (j'avais six ou sept ans) la première apparition de l'idéale Beauté.

C'était une nouvelle mariée (mes parents rendaient un dîner de noce). Je ne sais plus rien d'elle et je ne l'ai jamais revue.

Elle éclatait de fraîcheur, elle resplendissait de charme... Oh! l'adorable apparition!

Je la contemplai tout le dîner.

Le soir, à la lueur des lampes, elle s'effaçait à demi sous la pénombre de l'abat-jour. Et ses yeux brillaient comme des étoiles dans la rose transparence de son teint. Oh! c'était véritablement une déesse alors qu'à une question, banale sans doute, elle répondit d'une voix plus douce que la flûte et qui depuis plus de soixante ans résonne en moi avec la même douceur, cette phrase céleste : « C'est l'habitude! »

Et ce jour où Mgr de La Tour d'Auvergne, vers 1838, nouvellement nommé cardinal, revenait de Rome où il avait reçu le chapeau rouge, et que, rouge lui-même des pieds à la tête (tête admirable!) il triomphait dans sa bonne ville de Saint-Omer ; lorsque toute la ville le saluait pieusement, que toutes les rues étaient jonchées de fleurs et de feuillages, pavoisées et ondoyantes de bannières multicolores, que dans de joyeuses vibrations de soleil, l'auguste cathédrale exultait, ouvrant tout grand, ardemment, son maître portail ; que carillon et gros bourdon faisaient rage de joie assourdissante ; dominant l'allégresse des saints cantiques, quel mot est venu frapper mon oreille et domine encore dans mon souvenir la pompe et les hosanna de l'église triomphante ? Un mot très rabelaisien.

La rue était bondée de monde, et, près du groupe où je me trouvais, un soldat de faction (je vois encore sa tête ronde trouée de deux petits yeux ronds, j'entends encore son accent méridional), un soldat, à l'occasion d'un malencontreux incident que je laisse deviner, exclama : « Il est bien n'naturel qu'à p'pareille fête on d'délivre les p'prisonniers! »

Voilà qui résume pour moi, d'une façon peu poétique, la célèbre entrée de Monseigneur à Saint-Omer.

Encore un fait pour finir ce sujet. Il remonte à ma première enfance puisque je ne marchais pas encore seul.

Lorsque je regarde au fond de ma vie, je m'aperçois dans une chaumière, chez la sœur de ma nourrice. J'y essaie mes pas chancelants, le corps passé dans une de ces manières de panier d'osier en forme de cloche à roulettes que tous les paysans connaissent.

On venait de m'y consolider et, pour la première fois, je me trouvais maître de ma direction, délivré de la tyrannie des bras qui me portaient. Cela a dû être un grand moment, une victoire que cette nouvelle possession de la liberté. Je ne me rappelle plus les transports de joie dont j'ai dû bien certainement être animé, mais, en ce moment, mes regards sont tombés sur une chose que, sans cela, je n'aurais pas remarquée et qui, associant indissolublement son image à l'exaltation inoubliable dont je tressaillais, est restée ineffaçable à la naissance de ma mémoire.

Cependant que je me traînais et me balançais triomphalement dans le simple et passif appareil, il y avait une botte de paille d'œillette près du foyer, appuyée au pilier gauche de la grande cheminée. Et cette chose inexpressive par elle-même, mais transfigurée par la force de l'impression qui exaltait mon âme et mes yeux, m'apparaît encore, à soixante-six ans de distance, comme un emblème de victoire

III. — Le pain d'épice bleu.

On vient de voir l'importance que peuvent prendre les petites choses lorsqu'elles se rattachent à de gros événements heureux ou malheureux dont les allégresses ou les angoisses semblent s'être symbolisées en elle.

Il n'y a pas non plus de petites choses lorsque l'on considère les effets qu'elles amènent, sous certaines conditions préalables. Il serait banal d'insister là-dessus : la moindre cause peut changer la face du monde.

Je veux parler de choses plus ordinaires, de ces riens qui engendrent de grandes mélancolies ou de grandes ivresses ; choses de tous les jours, dont les hommes nerveux sont les jouets, qui amènent d'exquises saveurs ou d'amers dégoûts, sans raison apparente, qui, comme des microbes de maladie ou de voluptueux atomes de parfums, circulent dans l'air et que l'on absorbe pour son bonheur ou son malheur.

En art aussi, des nuances presque inappréciables peuvent avoir une importance majeure. Ce sont des nuances qui séparent les vrais chefs-d'œuvre des œuvres folles.

Ce rien, c'est tout l'art.

C'est pourquoi il est si difficile d'expliquer aux profanes la raison de la beauté ou de la laideur, de l'excellence ou de l'absurdité d'une œuvre d'art.

C'est pourquoi les artistes semblent extravagants dans leurs jugements.

J'ai rencontré des tableaux franchement mauvais, laids et difformes, pour lesquels je n'avais pas de répugnance, d'autres douceâtres, agréables à beaucoup de gens, qui m'ont irrité les nerfs jusqu'au malaise physique.

Je me souviens qu'à une exposition de Bruxelles, vers 1850, je regardais un tableau représentant des dames dans un salon.

Elles avaient de jolies têtes de poupées... Les ombres de leur chair s'ombraient de cette transparence de gelée de framboise alors à la mode, aggravée ici par une sorte de rancissure purulente d'une fadeur si écœurante, que je ne pouvais en distraire mes regards fascinés par sa jolie horreur.

Et je regardai longtemps cette peinture sans pouvoir me rendre compte de mon émotion.

Était-ce indignation ou dégoût ?

Je ne pourrais le dire. C'était moins et plus que cela. Je subissais cette chose sans consciente révolte ; mais un incompréhensible malaise me prit, comme si cette chose immonde et douceâtre pénétrait en moi, déconcertant l'énergie vitale. Une sueur glacée se répandit sur mes vertèbres refroidies ; les petites dames se mirent à danser, le plancher se souleva, et je n'eus que le temps de me jeter sur un canapé qui heureusement se trouvait derrière moi : cette peinture, milieu de panneau, était d'un maître anversois.

Un monsieur compatissant vint m'offrir son bras et me soutint tant bien que mal jusque dans la rue où le grand air me rendit peu à peu l'usage de mes sens.

Ce même malaise me reprit souvent devant certaines pages d'une mièvrerie prétentieuse, et il m'est arrivé de jeter subitement le livre que je lisais, sous une oppression d'autant plus stupéfiante que la cause en semblait tout à fait anodine.

Il ne s'agit donc pas, dans le fait que je viens de raconter, d'un vertige de hasard.

Dieu ! quelles étonnantes cervelles que celles de beaucoup d'artistes ! quelle mobilité dans leur impression, surtout à propos de leurs œuvres en train d'exécution !

Que de chefs-d'œuvre ont été détruits, dans un orgueilleux délire, par la soif du chef-d'œuvre absolu !

Aujourd'hui ces artistes exagèrent leur génie : demain, ils se considéreront comme de simples crétins.

Toujours du grenier à la cave !

Il suffit pour cela d'un nuage blanc qui passe et fait resplendir les tons du tableau, ou d'un décolorant reflet d'azur !

Oh ! si nous pouvions ne plus obéir aux chimères !

Je retrouve dans mon enfance le germe de cette susceptibilité maladive.

J'avais cinq ou six ans. Il y avait une jeune couturière qui venait parfois travailler chez nous, et, comme on ne la regardait pas comme une domestique, on l'invitait à dîner à notre table.

Elle était servie la dernière des grandes personnes, et moi, en ma qualité d'aîné, je l'étais le premier des enfants ; ce qui faisait que l'on me passait l'assiette qu'elle avait eue devant elle et touchée de ses doigts.

Or, cette jeune fille, ni déplaisante ni laide, plutôt agréable, avait un visage d'une grande douceur et qui eût dû sinon me charmer, du moins ne m'inspirer aucun dégoût.

Elle portait sur la joue gauche un de ces grains de beauté que dans notre jargon d'enfants nous appelions *pain d'épice*. En général je n'avais aucune aversion pour ces petits signes si fréquents.

Mais, ô horreur ! chez elle ce grain de beauté était bleu. Elle avait un pain d'épice bleu !

Et lorsque je voyais préparer le linge à raccommoder, je me disais : « Bon ! nous aurons encore aujourd'hui le pain d'épice bleu ! » Et j'en éprouvais un tel dégoût que je préférais, ayant faim, me passer de dîner que de manger dans l'assiette que cette jeune personne avait touchée.

N'était-ce pas étrange ?

Je me dis pour m'excuser que beaucoup de gens doivent avoir dans leur passé quelque anomalie pareille et j'ajouterai, sous forme d'épilogue, que souvent dans le monde, où les cerveaux sont si fragiles, on a vu pareille cause de répulsion tourner en attraction, et ce qui avait d'abord provoqué le dégoût attiser l'amour.

Il n'y a d'immuable que l'indifférence.

JULES BRETON,
De l'Académie des Beaux-Arts.

(*A suivre.*)

LA GRAND'MÈRE

Nouvelle.

Vers la fin de l'année 1869, M. et Mme Brunet, propriétaires de l'*Étoile du Berger*, le premier magasin de nouveautés de Blois, marièrent leur fille au capitaine Dammartin.

Quelques mois après ils vendaient leur fonds de commerce et plaçaient toute leur fortune, qui était assez rondelette, chez maître Letordu, un honorable notaire de la ville. Mais ce placement ne fut pas heureux, car bientôt maître Letordu prenait la route de la Belgique avec la caisse de ses clients. C'est à peine si l'on put par-ci par-là sauver quelques écus du naufrage.

Le coup fut rude pour les Brunet. Mme Brunet fit encore assez bonne contenance ; mais M. Brunet fut inconsolable, si inconsolable qu'il en mourut. On l'excusera, car il est dur d'avoir vendu de la bonneterie, de la toile et de la soie pendant trente-cinq ans, sans congé ni relâche, pour être dupé par un fripon qu'on avait cru un honnête homme.

On était arrivé à l'année terrible. Mme Brunet venait à peine d'enterrer son mari, que le télégraphe annonçait la mort du capitaine Dammartin, tué à Sedan et, en apprenant cette nouvelle, Angèle, la femme du capitaine, la fille unique de Mme Brunet, mourait de chagrin deux mois après, en donnant naissance à une petite fille.

L'enfant fut recueilli par la grand'mère. Or, c'était désormais le seul lien qui rattachât la pauvre Mme Brunet à la vie. Elle avait perdu tous les êtres qu'elle chérissait : tout son bien-être, tout son orgueil, avaient disparu. Il ne restait plus pour elle au monde qu'un enfant nouveau-né, vagissant dans son berceau, frêle et délicat comme la dernière espérance.

L'enfant vécut cependant, et la grand'mère comprit que, même pour les plus malheureux plongés dans la plus sombre adversité, parfois peut luire encore un dernier rayon de soleil.

Les amours des grand'mères sont toujours très tendres : pourtant on trouverait peu de grand'mères aussi passionnément aveugles que l'excellente Mme Brunet. Tout, dans l'étroit logis, fut décoré en faveur de la petite Angèle : elle eut la plus belle chambre ; ses fantaisies étaient des ordres qui ne souffraient ni discussion ni retard ; la bourgeoisie de Blois, qui avait conservé à la famille Brunet tout son respect et toute son estime, fut au courant des toilettes d'Angèle, de ses bons mots, de ses caprices, de son appétit.

Après tout, pour être heureux, point n'est besoin d'une gloire éclatante ou d'une énorme fortune : Mme Brunet, encore que rudement malmenée par le sort, avait trouvé ce qui fait le bonheur, ce qui remplit le cœur d'une femme ; l'amour, l'amour profond, désintéressé, immense, sans partage, qui ne connaît ni la lassitude, ni le doute. Et puis elle avait une vie tranquille. L'église était tout près, avec son calme austère, solennel, monotone. Tous les jours, vers trois heures, pendant que reposait Angèle, Mme Brunet allait aux offices ; elle retrouvait là de bonnes amies, qui lui demandaient avec intérêt des nouvelles de la petite qui venait d'être sevrée ; puis, deux fois par semaine le soir, après dîner, on faisait le loto chez des voisins ; les mêmes plaisanteries, douces et bienveillantes, revenaient régulièrement et chacun y retrouvait le même plaisir.

Cependant Angèle grandissait. Perspicace comme tout enfant, elle avait compris sans peine l'étendue de son pouvoir, et elle ne se faisait pas faute d'en abuser, car Mme Brunet était incapable de se défendre. — La toilette était son principal souci ; elle possédait parfaitement, quoique âgée de treize ans à peine, l'art de s'habiller avec goût. Cet instinct, que certaines femmes ne peuvent acquérir à aucun âge, lui était venu sans effort, alors qu'elle portait encore des robes courtes. Parfois elle se laissait sans cause emporter à de grands élans de tendresse avec des pleurs immodérés ou des gaîtés exubérantes, et Mme Brunet s'effrayait de ce caractère mobile, difficile à dompter, et plus difficile encore à comprendre.

Mais les défauts sont souvent plus attachants que les vertus, c'est là une triste et désolante vérité. Les défauts de la petite Angèle étaient de ceux qui rendent une enfant séduisante, et même les étrangers étaient bientôt épris de cette jolie petite fille, à la parole prompte et énergique, parfois tendre et caressante, aux yeux bleus si purs et si provocateurs tout ensemble, où se mêlait le charme de la femme aux grâces de l'innocence.

Angèle avait dix-sept ans quand elle reçut un jour une visite inattendue. Ce n'était rien moins que son autre grand'mère, Mme Dammartin, la mère du capitaine. C'était une petite vieille, vive et agile, qui semblait avoir dans la tête à peu près autant d'idées et de principes qu'une linotte. Elle s'était souvenue, un peu tard, qu'elle avait jadis hérité d'une petite-fille, et voilà que, prise d'un remords, elle venait la reprendre, pour l'emmener passer quelques semaines avec elle à la campagne.

Mme Brunet se récria, mais il fallut céder. Après tout, Mme Dammartin avait les mêmes droits qu'elle, et nul moyen, légal ou autre, ne pouvait empêcher la grand'mère paternelle d'exercer sur sa petite-fille une part d'autorité et de tendresse.

La mort dans l'âme, Mme Brunet accompagna à la gare son Angèle, qui partait avec l'évaporée grand'mère. — Elle ne cachait pas ses craintes. Que de périls partout ! Encore si de solides principes religieux pouvaient servir de sauvegarde tutélaire... Mais non, hélas ! Angèle n'était pas vraiment pieuse, Mme Brunet avait dû le constater avec douleur. Elle manquait la messe du dimanche pour de futiles prétextes, n'avait aucun goût pour la lecture de l'*Imitation* ou des mandements épiscopaux, et exerçait de préférence sa verve sarcastique contre les plus pieux bourgeois et les plus dévotes bourgeoises de la ville de Blois.

D'abord les lettres d'Angèle arrivèrent tous les jours ; puis elles s'espacèrent. En même temps elles devenaient de plus en plus laconiques, comme si quelque influence étrangère se dressait lentement entre Mme Brunet et sa petite-fille.

Ce fut bien pis encore quand, après deux mois d'absence, Angèle revint à Blois. Elle était si chan-

gée que sa grand'mère eut peine à la reconnaître. L'enfant était devenue une vraie femme, parlant hardiment de tout, ayant sur chaque chose des idées bien arrêtées, jugeant les hommes du jour, et n'ayant pas peur d'une expression hardie, plus audacieuse que tout ce qu'on avait entendu autrefois à l'*Étoile du Berger*.

La bonne Mme Brunet tenta quelques remontrances, elles furent mal accueillies. Angèle ne se gêna pas pour dire à sa grand'mère que c'était vieux jeu, et qu'il fallait tâcher d'être plus moderne.

Toutes ces fantaisies, Mme Brunet les aurait acceptées à la rigueur. Mais il en fut une qu'elle ne put supporter. Contrairement à toutes les convenances, Angèle s'était mise en correspondance réglée avec un parent de Mme Dammartin. Tous les deux jours, une lettre, soigneusement cachetée avec de riches armoiries, arrivait à Blois, à l'adresse de Mlle Angèle Dammartin. Quand il fut demandé à Angèle de qui venait cette lettre, elle se contenta de répondre que c'était d'un de ses amis, M. de Rynsa.

— Un de tes amis ! s'écria Mme Brunet. Qu'est-ce que cette folie nouvelle ?

— Ce n'est pas une folie, grand'mère : c'est au contraire très sérieux. M. de Rynsa est un parfait gentilhomme, et il m'a presque proposé de m'épouser.

— De t'épouser, toi, une petite fille ?

— Mais, grand'maman, je ne suis pas une petite fille : je viens d'avoir dix-sept ans.

— Et ce M. de Rynsa...

— M. de Rynsa n'est pas un jeune homme, c'est vrai. Aussi ai-je demandé à réfléchir, car il a un peu plus du double de mon âge, trente-sept ou trente-huit ans, je crois ; mais il est très riche ; il a un château en Picardie, et il m'a déclaré qu'il était très amoureux de moi.

— Il a osé te faire une déclaration, sans m'en rien dire à moi ?

— Mais oui, grand'mère. A qui plutôt en parler qu'à moi, puisque c'est de moi qu'il s'agit ?

— Eh bien! je me moque de ton Rynsa, et, pour te bien prouver que je m'en moque, dorénavant c'est moi qui recevrai ses lettres.

Là-dessus, Angèle se mit à pleurer; puis, voyant que les larmes restaient sans effet, elle monta dans sa chambre, et, à l'heure du dîner, ne parut pas.

Mme Brunet patienta quelques minutes. A la fin, n'y tenant plus, elle alla chercher la jeune fille. La porte était fermée au verrou ; il fallut parlementer pendant près d'une demi-heure. Ce fut l'assiégeant qui capitula : et dut accepter les conditions d'Angèle. M. de Rynsa pourrait écrire deux fois par semaine, et ses lettres seraient lues par Angèle d'abord, puis par sa grand'mère.

Ces lettres exaspéraient l'excellente femme, qui taxait d'hypocrisie toute la savante et diplomatique courtoisie de l'amoureux d'Angèle.

Pour faire diversion elle essaya d'entraîner Angèle aux exercices religieux, aux multiples œuvres de piété et de charité que la Congrégation avait instituées à Blois. Angèle suivit sa grand'mère, mais sans conviction. Rentrée au logis, elle ne se faisait pas faute de tourner en ridicule les conversations, les manières et les goûts de ces dames. Cette critique était si drôle et si spirituelle, que parfois Mme Brunet en riait de bon cœur, pour se reprocher quelques instants après le plaisir malsain trouvé à ces coupables médisances. D'ailleurs, soyons juste : toutes ces dames, par jalousie autant et plus que par bienséance, détestaient cordialement Angèle, et les toilettes ainsi que les paroles de Mlle Dammartin étaient dans toute la ville un véritable objet de scandale.

Angèle sortait toute seule, causait avec les jeunes gens, et se mêlait aux conversations des gens graves.

— Souvent, après quelque parole inconvenante ou quelque équipée par trop aventureuse, Mme Brunet se demandait de qui Angèle tenait ces mœurs étranges qui faisaient un si étonnant contraste avec tout ce qui l'entourait. Par quel étrange jeu de la nature cette petite Angèle avait-elle des goûts de luxe, d'audace, de dissipation et de coquetterie ? Certes, si Mme Brunet avait connu les lois de l'atavisme, elle eût cherché et peut-être trouvé quelque savante explication ; mais elle n'en savait pas si long, et elle se contentait de pleurer. — Cependant, bien vite Angèle avec un sourire et une caresse dissipait ce nuage. La bonne grand'mère se reprenait alors à espérer, et, supposant, fort judicieusement, qu'un solide et sain mariage remettrait Angèle dans la bonne voie, elle avait jeté les yeux sur le jeune Honoré Bernichon, fils des propriétaires actuels de l'*Étoile du Berger*. C'était une chimère peut-être, car les Bernichon étaient riches et Angèle était pauvre ; mais elle était si jolie ! Bref, Mme Brunet caressait cette idée avec amour. C'était la résurrection de l'*Étoile du Berger*, cette pauvre *Étoile du Berger*, qui avait été jadis si brillante ; et elle se souvenait du temps heureux où elle tenait le comptoir, suivant de l'œil avec une tendre fierté M. Brunet qui s'agitait.

Par malheur, Angèle restait rebelle à cette séduisante perspective. Honoré Bernichon, malgré sa fortune, était le point de mire de tous ses sarcasmes, et chaque fois que la grand'mère parlait de l'*Étoile du Berger*, Angèle vantait l'agrément de la vie de château.

Bref, un soir, après une soirée passée chez les Bernichon, comme elle rentrait au logis avec sa grand'mère, Angèle lui annonça que M. de Rynsa devait venir le lendemain à Blois pour faire une formelle demande en mariage.

Cette nuit-là, Mme Brunet ne dormit pas. Elle ne connaissait pas M. de Rynsa ; mais elle voyait en lui l'ennemi qui lui enlèverait sa fille et la priverait du seul bonheur que le ciel lui avait laissé.

Pourtant M. de Rynsa ne lui déplut pas. Il se montra discret et correct : c'était un homme froid, réservé, méticuleux, qui grisonnait légèrement, avec un léger embonpoint, en somme représentant fort bien ce que dans le monde on appelle communément un homme distingué.

Cette apparente froideur cachait pourtant une âme passionnée. M. de Rynsa était arrivé à cet âge où les folies de la jeunesse font place aux irrésistibles passions. En voyant Angèle chez Mme Dammartin, il s'en était épris, et, tout en se rendant compte que ce mariage était une sottise, il s'était décidé à la commettre. Combien de sottises faisons-nous ainsi, hélas! sans nous dissimuler ce qu'elles sont. Bref, pendant six mois entiers, il avait lutté contre lui-même, rêvant jour et nuit à Angèle, méditant sur les conséquences de cette union extravagante, pesant le pour et le contre. Mais enfin il s'avouait vaincu. Angèle était trop jeune pour lui; elle n'avait ni dot ni espérances, et lui n'était pas très riche. Elle aimait le luxe et les fêtes : lui au contraire voulait le repos. Qu'importe! la passion parlait. « Après tout, se disait-il, il n'est pas plus grande imprudence que de toujours penser à l'avenir. Le bonheur est là, près de cette adorable jeune fille, si jolie, si gaie, si vive. Il m'importe peu qu'on me taxe de folie: ma folie est douce, et je m'y complais. Les fous sont ceux qui ont les plus grands bonheurs en partage. »

Donc, après des luttes, des raisonnements, des doutes, il était arrivé à Blois. Tout de suite, dès qu'il revit Angèle, il fut séduit, entraîné. Alors il se montra aimable et même galant pour Mme Brunet, tendre pour Angèle, si bien que Mme Brunet dut, elle aussi, se rendre, et consentir à ce mariage inespéré.

Quant à Angèle, elle était dans la joie très gentiment, trouvant cela tout naturel, redoublant ses caresses pour Mme Brunet.

— Tu verras, grand'mère, comme tu seras heureuse. Tu laisseras ton vilain appartement de Blois et tu viendras demeurer avec nous à Paris d'abord, puis à Abbeville, dans notre château. Nous t'entourerons de tant de soins que tu auras deux petits-enfants au lieu d'un.

Au bout d'un mois le mariage était conclu : cette cérémonie, quoique assez simple, dévora cependant les petites économies que Mme Brunet avait su patiemment amasser, et qui s'envolèrent en cadeaux, fêtes, bijoux, menus frais. — « Que t'importe! grand'mère, disait Angèle, je serai riche maintenant et tout ce que j'ai est à toi. »

Pourtant, par un reste de prudence, Mme Brunet ne put se décider à abandonner Blois et à vendre son petit mobilier. Il fut convenu qu'au milieu de l'hiver elle irait passer deux mois à Paris, mais que cependant elle conserverait son domicile dans sa ville natale.

M. de Rynsa insista tant qu'elle dut accepter une petite pension... « Pour te permettre de donner des amandes à ton perroquet », lui dit Angèle en riant.

Puis M. de Rynsa partit pour l'Espagne avec sa jeune épouse.

Les premiers moments de la séparation ne furent pas trop cruels. Mme Brunet avait terriblement lutté depuis quelque temps, et la lutte fatigue toujours dès qu'on n'est plus très jeune. Après le départ d'Angèle, le calme revint; les horloges se remirent à partager régulièrement des journées pacifiques et monotones; on put aller à vêpres trois fois dans la semaine, et la grand'messe du dimanche ne fut pas manquée. Mme Bernichon, n'étant plus chassée par des plaisanteries d'un goût douteux, put venir s'installer pendant de longues heures à faire de la tapisserie à côté de sa bonne amie. Bref, au n° 25 de la rue des Archers régna de nouveau toute la douceur fade et froide de la vie bourgeoiso-monacale de la province. C'est quelque chose, et au début Mme Brunet en savoura tout le charme.

Mais bientôt le souvenir d'Angèle reparut. Tout parlait d'elle : sa petite chambre, son lit, sa place vide à table... Quelle tristesse! Mme Brunet se sentit prise d'une mélancolie qui s'accrut lentement, qui finalement devint insupportable, à ce point que l'excellente femme n'eut plus qu'une idée, une espérance unique : aller à Paris retrouver sa chère petite-fille.

Mais la vie est faite de désenchantements successifs. Le séjour à Paris, que Mme Brunet avait tant espéré, fut fort peu agréable. Certes elle eut une belle chambre, et les domestiques étaient pleins d'égards : mais le ton général lui déplaisait. Trop de théâtres, de bals, de parties fines! Trop d'intimités récentes entre les personnes de sexe différent! Mme Brunet — on l'excusera en sa qualité de provinciale — trouvait qu'une jeune mariée ne doit pas appeler Georges, Émile, Fernand, les amis de son mari, surtout quand ce sont des amis de fraiche date, tous gaillards bien endentés, menant joyeuse vie, et se plaisant aux conversations lestes, aux sous-entendus grivois.

Et puis le chapitre des économies était vraiment par trop négligé. M. de Rynsa n'était pas assez riche pour laisser sa femme mener un pareil train. A ce compte il ne resterait bientôt plus rien du tout. Ne fallait-il pas songer aux enfants?

— Les enfants! oh mais! grand'mère, vous avez des idées de l'autre monde! disait Angèle.

Mais, tout en blâmant le luxe de la maison, Mme Brunet, par une faiblesse bien naturelle, en profitait quelque peu. Elle eut une femme de chambre à son service; on la menait à l'office en voiture; Grâce à l'influence mondaine de M. de Rynsa, elle obtint un billet pour un grand concert religieux, à la Madeleine, et elle put assister à une messe dite par un cardinal.

Néanmoins Mme Brunet se sentit prise, peu à peu, d'une sorte de nostalgie. Elle regrettait sa vie tranquille de Blois, elle avait envie de revoir les Bernichon, ses voisins et son confesseur. On n'insista que mollement pour la retenir. On la reconduisit à la gare, puis on l'embrassa tendrement, et Angèle promit d'écrire.

Elle ne tint pas sa promesse : les lettres à la grand'-mère devinrent tout à fait rares. Mme Brunet, pour cinq lettres, ne recevait qu'une réponse : cinq ou six mots de tendresse en grandes lettres inclinées, sur un petit billet parfumé, délicat, où il y avait à peine de la place pour deux phrases. Même Mme Brunet remarqua qu'Angèle ne parlait jamais de son mari. Y aurait-il quelque mésintelligence entre les deux époux? A Paris elle avait surpris quelques vagues indices; comme un obscur sentiment de jalousie perçant chez M. de Rynsa, et elle s'en était inquiétée un peu. Est-ce que par hasard ce nuage se serait épaissi?

Le printemps passa, puis l'été. Il n'était plus question du voyage en Picardie, et maintenant Angèle restait près de trois semaines sans écrire.

Enfin un jour, jour à jamais mémorable, Mme Brunet vit arriver chez elle M. de Rynsa. Il était, comme d'habitude, très correct et froid, mais pâle, et sa voix était saccadée et vibrante comme celle d'un homme très ému et qui cherche à cacher son émotion.

— Au moins il n'est pas arrivé malheur à Angèle? s'écria Mme Brunet.

— Non, Madame, rassurez-vous : Angèle va le mieux du monde. Mais il vaudrait peut-être mieux qu'elle fût très malade.

— Jésus, mon Dieu! que voulez-vous dire?

— Madame Brunet, votre vie tout entière est d'honnêteté et de vertu. Vous ignorez le mal. Eh bien! croyez que cet aveu me coûte beaucoup... votre petite-fille, votre Angèle que vous adorez, a eu une conduite indigne.

— Monsieur de Rynsa!

— Madame, je ne ferai ni scandale ni éclat. D'ailleurs, à quoi bon les phrases inutiles? Tout est fini entre Angèle et moi. Elle a un amant!

— Un amant!... Songez-vous à ce que vous dites?

— Hélas! oui, Madame! Dans quinze jours le tribunal prononcera le divorce, et j'oublierai le mauvais rêve que j'ai fait. Je l'avais trop aimée, trop gâtée! Mais maintenant la faiblesse a cessé, et je suis maître de moi, ainsi que vous le voyez. Ce qui m'attriste pour vous, Madame, c'est que votre petite-fille ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et que l'avenir, pour vous aussi, me paraît bien sombre. Enfin! cela ne me regarde plus. Grâce à elle, je suis sinon ruiné, au moins appauvri. Néanmoins la dot que je lui ai constituée au moment de son mariage, je la lui laisse. Le notaire a toutes les pièces nécessaires, et il réglera tout cela sans moi; car je suis résolu, quoi qu'il arrive, à ne plus la revoir.

Là-dessus M. de Rynsa partit, laissant Mme Brunet dans un état d'agitation indicible.

Elle comprenait vaguement que M. de Rynsa ne l'avait pas trompée; mais, malgré elle, sa pitié pour la pauvre Angèle reprenait le dessus. Angèle a un amant! Un amant! mot horrible, maintenant qu'il s'adressait à sa petite-fille. Un amant! mais, à coup sûr, une grande passion irrésistible. L'amour, le divin amour est parfois excusable. Et puis M. de Rynsa a sans doute des torts, et des torts très graves... Un peu de légèreté, de coquetterie peut-être... Mais un amant! non, ce n'est pas possible. M. de Rynsa a menti.

Au fond du cœur elle savait bien que M. de Rynsa n'avait pas menti.

Elle envoya un télégramme à Paris. Pas de réponse! Alors elle se décida à faire le voyage. Elle trouva porte close. M. et Mme de Rynsa étaient, lui dit le concierge, absents pour quelques mois. Mme Brunet revint à Blois sans en savoir davantage; car, pour rien au monde, malgré l'inquiétude qui la dévorait, elle n'eût voulu interroger les amis de son gendre.

En rentrant à Blois, Mme Brunet trouva sa petite-fille qui l'attendait.

Chose étrange, Angèle était toute souriante, ne semblant ni triste ni préoccupée, portant avec aisance une toilette mauve clair d'un goût exquis.

Elle embrassa tendrement sa grand'mère, qui se défendait : « — Eh bien! grand'mère, je devine à ta figure que tu as vu mon mari. Ah! c'est un bien vilain homme... Mais tu m'aimes toujours, grand'mère, quoi qu'on t'ait dit de moi? »

Mme Brunet essayait de se dérober aux caresses d'Angèle : « — Voyons, Angèle, regarde-moi bien en face, les yeux dans les yeux... M. de Rynsa m'a menti, n'est-ce pas, quand il m'a dit que tu avais un un amant?

— Et lui, crois-tu qu'il n'ait pas une mauvaise conduite? Ah! j'en sais de belles sur son compte. Et après tout, c'est lui qui m'a donné l'exemple.

— L'exemple! l'exemple! Comment! malheureuse?

— Hélas! Enfin! tu m'as pardonné... car tu com-

prends que j'étais délaissée, oui, tout à fait délaissée et bien malheureuse! Ah! si tu connaissais mon Maurice, tu m'excuserais, bien sûr.

— Non, certainement, non, je ne t'excuserai jamais... Entends-tu, jamais! Même sur mon lit de mort, jamais! Ah, c'est mal, c'est mal!...

— Mais non, grand'mère, tu te trompes : ce n'est pas si mal que tu dis. D'abord Maurice m'adore, et puis il m'a promis de m'épouser quand le divorce aura été prononcé. Songe donc! il a trente ans à peine, et il est déjà agent de change à Paris. C'est une position, n'est-ce pas? Et puis, quand tu le connaîtras, tu verras comme il est gentil.

— Jamais je ne verrai cet homme!

— Oh! grand'mère, grand'mère, ce n'est pas bien, ce que tu dis. Quoi! alors que tout le monde m'abandonne, tu voudrais, toi aussi, délaisser ta petite Angèle, un peu légère peut-être, mais qui t'aime tant? Non, je ne peux pas croire à tant de cruauté... Tout à l'heure Maurice va venir te voir, et j'espère que...

— Il est ici, à Blois?

— Eh oui! il m'a accompagnée. Nous ne nous quittons pas.

— Alors tu ne vas pas venir demeurer ici?

— Ici, ce n'est pas possible, puisque Maurice ne peut pas quitter Paris.

Cette fois Mme Brunet se révolta. A la fin, l'audace d'Angèle dépassait la mesure.

— Écoute-moi, Angèle, ton Maurice, je ne veux le voir à aucun prix. Je le déteste, cet homme qui t'a perdue, oui perdue, malgré ses belles promesses. Il t'a perdue : il faudra choisir entre lui et moi. Tu as commis une grande faute, et, au lieu de te repentir, de demander pardon à ton mari, tu persistes dans ta faute, et dans ton crime. Eh bien! Dieu te punira! Qui osera te voir maintenant, après un pareil scandale? Le monde...

— Le monde... Ah! je me moque bien du monde, par exemple! Un ramassis d'hypocrites qui ne pensent pas ce qu'ils disent et ne disent pas ce qu'ils pensent. Ils font tous le contraire de ce qu'ils recommandent aux autres. Va, ma bonne grand'mère, il faut les laisser dire! Sois tranquille, nous nous moquerons d'eux tous, et nous les ferons enrager en étant heureux, très heureux! Maurice est indépendant : il est riche, il ne me refuse rien...

De nouveau, Mme Brunet était confondue.

— Comment, Angèle, tu acceptes de l'argent de cet homme?

— Mais, grand'mère, cet homme, comme tu dis si bien, c'est mon mari, mon seul mari, celui que j'ai choisi, celui que j'aime, et je ne peux pourtant pas vivre comme une pauvresse. Tu le verras, tu seras forcée d'avouer qu'il est charmant.

— Et moi, je te dis qu'il ne mettra pas les pieds ici.

Cette fois Mme Brunet avait retrouvé toute son énergie des temps passés.

— C'est bien, dit froidement Angèle : si Maurice ne peut entrer ici, c'est moi qui en sortirai.

— A ton aise! répondit Mme Brunet.

Là-dessus, Angèle prit son manteau, — un chef-d'œuvre de goût et d'élégance, — et se dirigea vers la porte.

— Grand'mère, voici mon dernier mot : Je vous aime très tendrement, vous êtes toute ma famille, et tout ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable pour moi. Mais je ne puis abandonner Maurice, qui m'aime à la folie, et sans lequel je serais tout à fait malheureuse. Certes notre position n'est pas très régulière; mais l'amour justifie tout, et il nous faudrait, à lui comme à moi, mourir de chagrin si l'on nous forçait à une séparation. Donc je ne le quitterai pas... M. de Rynsa va déchaîner contre nous des hommes de loi. Je me soucie d'eux et de l'opinion comme de cela... Je vais à Paris, 135, avenue d'Iéna, chez Maurice. Si vous voulez venir me voir, je vous en serai éternellement reconnaissante; mais je ne me résignerai pas à aller chez vous si vous ne permettez pas à Maurice d'y venir aussi.

— Jamais! jamais! Je ne vous connais plus.

Pauvre grand'mère! Elle a compris que tout est fini cette fois. Comment admettre en effet, ne fût-ce qu'un instant, que Mme Brunet pourrait par son silence accepter, tolérer cet adultère? Car c'est bien un adultère scandaleux, irrémédiable, une offense impudente à toutes les lois divines et humaines. Jamais, en faisant appel à tous ses souvenirs, Mme Brunet ne retrouvait une telle audace dans le crime, et c'était sa petite-fille, son adorée Angèle, qui donnait ce spectacle affreux; et elle avait le front de lui demander d'être sa complice, sa complice!

Pendant plusieurs jours Mme Brunet s'indigna. L'indignation était plus forte que la douleur. L'indignation et la honte! A tout prix, il faut que l'on ignore ce scandale!... Grand Dieu! que dirait Mme Bernichon, dont les mœurs étaient d'une austérité effrayante?

Mais tout finit par se savoir. Parfois même ce sont les secrets les plus douloureux qui sont le plus vite dévoilés. La ville de Blois fut bientôt au courant de la conduite d'Angèle. Tout le monde racontait qu'Angèle, la petite-fille de Mme Brunet, avait osé descendre à l'hôtel du Grand-Cerf avec un monsieur qui n'était pas son mari; qu'après une visite à la grand'mère, elle était ensuite repartie pour Paris, où elle vivait ouvertement avec ce monsieur, habitant un vrai hôtel, très élégant, ne voyant plus la bonne société, recevant des actrices et des cocottes, qui étaient devenues ses amies, à défaut d'honnêtes femmes qui ne la recevaient plus. En un mot, on

disait que la petite Angèle avait mal tourné, mot qui résume tout; et les mères de famille, en manière de morale, ajoutaient que, dès son enfance, Angèle Dammartin avait donné maintes preuves de sa nature dépravée.

On n'abordait plus Mme Brunet qu'avec une compassion hypocrite, et, quand il était question de mauvais ménages ou de filles perdues, on affectait de parler bas, et on se regardait avec de faux airs navrés, comme si l'on avait peur de froisser la bonne dame.

D'abord Mme Brunet en souffrit; mais l'absence de sa chère Angèle finit par devenir plus cruelle que toutes les épigrammes. Peu à peu, l'idée lui venait qu'Angèle n'était pas si coupable qu'elle l'avait cru d'abord. Qui sait si M. de Rynsa n'avait pas les premiers torts et les plus graves? une maîtresse, plusieurs maîtresses peut-être? Angèle avait dû certainement beaucoup souffrir. Et puis, si ce Maurice était bien tel qu'Angèle l'avait dépeint, s'il promettait le mariage, il suffirait de divorcer avec ce vilain de Rynsa pour rentrer dans le droit chemin. Ainsi raisonnait Mme Brunet. Qui l'en blâmera? Ceux qui n'ont jamais failli dans leur vie ont, plus que d'autres, le droit d'être indulgents, et Mme Brunet, dont la vie et les pensées avaient été constamment si pures, pouvait bien montrer de l'indulgence, de la clémence, de la pitié, et même de la faiblesse pour sa chère petite-fille.

Mais ces raisonnements ne parvenaient pas à vaincre une résolution obstinée. Elle avait dit : « Jamais je ne viendrai à Paris; jamais je ne serai complice. » Et elle était décidée à se tenir parole.

Un autre souci, celui qui se mêle impudemment à toutes les actions de la vie, venait s'ajouter au chagrin de Mme Brunet. La question d'argent est toujours là, malgré nous, insupportable et tenace. — Pour la grand'mère d'Angèle elle était devenue très grave. Jusque-là elle avait vécu tant bien que mal, petitement et dignement, avec la petite pension que M. de Rynsa lui allouait. Mais, après le scandale, cette pension avait disparu, et l'humble ménage était réduit à ses seules ressources. Mme Brunet faisait des prodiges d'économie; mais l'économie ne peut suffire à tout, et à la fin du mois on se trouvait avec un résidu total de quelques francs pour payer les notes du boulanger et du boucher. Certainement elle aurait pu mettre ses deux mille francs de rente en viager; mais cette mesure froissait tous ses instincts de mère et de commerçante, et elle attendait, malgré la misère, le moment où il faudrait recourir à cette dernière ressource.

Dans sa gêne, Mme Brunet songeait, avec une amertume mêlée de satisfaction, qu'Angèle menait une vie fort opulente. Elle savait que sa petite-fille avait reçu de Maurice un hôtel où se menait grand train : deux domestiques, deux femmes de chambre, un cuisinier et un attelage de quatre chevaux. Angèle se laissait appeler Mme de Choisy, et dépensait au moins deux cent mille francs par an.

Tous les quinze jours, Mme Brunet recevait une lettre de sa petite-fille. Angèle était toujours affectueuse et tendre, mais il n'était plus question d'un mariage avec Maurice. Même le nom de Maurice n'était plus prononcé qu'à de rares intervalles.

Un matin, Mme Brunet reçut par la poste une lettre ornée de gros cachets de cire. Elle dut signer sur le registre que le facteur lui présenta, et ce fut avec une satisfaction mêlée d'étonnement et d'horreur qu'elle trouva dans l'enveloppe un billet de cinq cents francs.

A l'enveloppe était jointe une petite lettre très aimable :

« Comme tu n'es pas très riche à cette heure, chère grand'maman, je veux te prouver que je ne t'oublie pas. Voici de quoi avoir un peu de dessert à ton dîner : quand tu viendras à Paris, je serai heureuse, tout à fait heureuse, de te recevoir. Je suis, comme autrefois, ta petite-fille qui t'adore

« Angèle de Choisy. »

Longtemps Mme Brunet regarda ce petit papier bleu qui représentait deux mois de bien-être et presque d'opulence! Mme Brunet s'attendrissait, en songeant à la délicate attention qu'Angèle lui témoignait. Elle sentait sa résolution faiblir, mais une inspiration lui vint... « Si elle consultait l'abbé Lobligeant, son directeur! »

Elle alla donc lui conter toute cette histoire. Le cas était à coup sûr fort épineux, et l'abbé Lobligeant, le menton entre les mains, médita longuement. Il demanda même force détails sur la conduite de la petite Angèle : « Un hôtel et des chevaux : vraiment? Alors vous croyez qu'elle ne l'épousera pas? Qui peut savoir pourtant?... les voies de Dieu sont infinies... Mais vous dites : cinq cents francs? C'est une somme importante, et je sais que vous n'êtes pas riche, que vous ne pouvez donner à l'Église que vos prières... Certes les prières sont agréables à Dieu... Pourtant si une partie de cette somme était employée à de saintes œuvres... Ah! ma chère sœur, songez que c'est votre petite-fille, la chair de votre chair, le sang de votre sang... Enfin Dieu vous inspirera.

— Monsieur l'abbé, s'écria Mme Brunet, voulez-vous accepter cent francs pour votre église et vos pauvres?

— Après tout, continua l'abbé sans paraître avoir entendu, cet argent que votre fille vous envoie, c'est une restitution déguisée. Vous avez tant fait pour elle... Oui, ma chère sœur, acceptez... acceptez sans crainte, et Dieu vous bénira.

Maintenant la conscience de Mme Brunet était en repos. Elle put répondre à sa petite-fille qu'elle acceptait les cinq cents francs pour cette fois, qu'ils lui avaient été fort utiles, mais qu'elle n'avait pas besoin d'une somme plus forte ; que, à vrai dire, elle souffrait, mais que c'était à cause de l'absence d'Angèle ; que l'absence était vraiment à la longue trop cruelle, et qu'elle serait éternellement reconnaissante à Angèle si celle-ci venait passer — sans Maurice, ou même avec Maurice, puisqu'il avait promis le mariage — quelques jours à Blois chez la vieille grand'mère.

Angèle accepta. Un beau matin elle fit son entrée, à l'improviste, dans la maison où elle avait passé toute sa jeunesse.

Entre la grand'mère et la petite-fille, il y eut une vraie scène, très pathétique, de réconciliation ; peu s'en fallut même que Mme Brunet ne demandât pardon à sa chère Angèle de l'avoir méconnue.

Elle ne se lassait pas de la regarder, de l'admirer.

— Comme tu es jolie et élégante ! Est-ce bien toi, ma chère enfant ? Oui ! oui, c'est bien toi ! — Voilà tes beaux yeux, tes cheveux bouclés si fins, ta main charmante ! Ah ! je te retrouve. Mais maintenant je ne te laisserai plus partir : j'ai trop souffert de ne pas t'avoir près de moi. Tiens ! vois, j'ai conservé ta chambre telle qu'elle était lors de ton départ. Promets-moi, mon Angèle, que tu reviendras demeurer ici...

Angèle souriait d'un air énigmatique.

— Mais, grand'maman, c'est inutile de me demander cela... Tu comprends que c'est inutile, car venir ici est impossible.

— Ah ! oui, à cause de Maurice... Mais songe, malheureuse enfant, que tu es en état de péché, et de péché mortel, et puis tout le monde le sait maintenant. Cela fait un scandale ! Songe donc que quelques personnes d'ici ont osé dire que tu menais à Paris la vie d'une femme légère.

— Grand'mère, si tu veux, nous ne parlerons ni de Paris, ni de Maurice. Ce Maurice, si tu savais comme il s'est mal conduit avec moi !

— Comment ! lui aussi ! Mais tous les hommes sont donc des monstres ?

— Oh ! des monstres, non, mais des égoïstes, des ingrats... Tiens ! ce Maurice... Eh bien ! comme il pouvait faire un bon mariage, un beau matin il m'a écrit une lettre d'adieux, et il m'a simplement abandonnée.

— Il t'a abandonnée ! Alors cet hôtel... car tu as un hôtel, m'a-t-on dit.

— Tiens, grand'mère, c'est très embarrassant de parler de tout cela avec toi ; car il y a certains détails de notre existence parisienne que tu comprendrais difficilement.

— Pourtant, murmura Mme Brunet, cet hôtel ?

— Eh bien ! ajouta Angèle en rougissant, un des amis de Maurice, un de mes amis, le comte de Mondryas... me voyant très gênée, m'a prêté de l'argent, et alors, cet hôtel...

— Le comte de Mondryas... maintenant ! Ah ! malheureuse !...

— Grand'mère ! grand'mère ! ne pleure pas ! Si tu savais combien tu me fais de la peine ! Oui, si tu le veux, je quitterai le comte de Mondryas, et je reviendrai ici, vivre avec toi, toute seule comme autrefois. Mais, dis-moi que tu me pardonnes, car ta colère me fait mal !

— Ah ! je vois bien qu'ils avaient raison, disait Mme Brunet lorsqu'ils m'affirmaient que tu étais une fille perdue.

— Mais, grand'mère, ce sont des mots, cela, et même de vilains mots. Ce qui est vrai, c'est que je t'aime toujours, que je n'ai pas d'autre souci que de te voir heureuse, et j'ai bien du chagrin en te voyant mener ici une triste existence dans la pauvreté et le dénûment.

— Mais au moins ma pauvreté est honorable, tandis que ta vie de luxe et de plaisir, pour ne pas dire de débauche...

La discussion aurait duré longtemps encore, si Angèle n'avait pris le parti de se jeter au cou de sa grand'mère. Cette fois Mme Brunet était vaincue, vaincue pour toujours.

Angèle ne resta que peu de temps à Blois. La vie y est vraiment assez monotone. Point de théâtre, ni de concerts, ni de courses. Je n'affirmerais pas qu'il n'y eut quelques discussions entre la grand'mère et la petite-fille ; mais finalement c'était Mme Brunet qui cédait. Après tout, Angèle n'avait pas tout à fait tort en prétendant que le monde est peuplé d'hypocrites, que la vertu n'est le plus souvent qu'une apparence, que ceux qui vantent leur existence irréprochable, sont souvent, quand on pénètre les mystères de leur intimité, des débauchés et des vicieux, que la sagesse est de ne pas prendre souci de l'opinion d'autrui, qu'au fond l'amour est ici-bas la seule chose enviable, et que ceux qui en disent tant de mal sont ceux-là seuls qui n'ont ni l'âge, ni le talent, ni l'audace d'en profiter.

En quittant Blois, Angèle fit promettre à sa grand'mère qu'elle reviendrait lui faire une visite à Paris pour voir l'hôtel que le comte de Mondryas lui avait prêté.

Avant de faire cette visite, Mme Brunet a voulu consulter l'abbé Lobligeant. L'excellent homme a trouvé des raisons irréfutables... « Une âme égarée... votre Angèle est assurément sur une pente mauvaise. Mais qui sait si vos bonnes paroles ne trouveront pas le chemin de son cœur ? Résignez-vous ! Vos conseils, vos exhortations ne peuvent pas être sans

influence. Courage! songez que c'est votre petite-fille et que si vous l'abandonnez, elle est peut-être perdue pour Dieu. »

Là-dessus Mme Brunet est partie pour Paris. Elle ne demeure pas chez sa petite-fille, mais dans un entresol, assez coquet, que la jeune femme lui a offert. Tous les dimanches matin, Angèle déjeune chez sa grand'mère : en tête à tête, comme deux amoureux. La bonne femme ne se lasse pas de contempler sa petite-fille, une des plus jolies femmes de Paris à coup sûr... Elle a enfin compris que la vie de Paris a des facilités et des compromissions qui ne seraient pas de mise en province, mais qui deviennent acceptables dans le quartier des Champs-Élysées.

Elle compare l'existence désordonnée d'Angèle, fêtée, adulée par des artistes, des poètes, des gentilshommes, des financiers, et même des savants, en un mot par tout ce que l'élite de Paris compte de plus spirituel et de plus aimable, à la vie calme et régulière qu'elle a menée derrière le comptoir de l'*Étoile du Berger*, pendant que M. Brunet aunait de la toile. Et elle soupire... « La malheureuse! » pense-t-elle.

CHARLES EPHEYRE.

L'ORGANISATION SOCIALISTE

PARTI OUVRIER SOCIALISTE RÉVOLUTIONNAIRE

La *Fédération des Ardennes* est la plus importante après celle du Centre (1). Elle se compose de soixante groupes ou syndicats, dont le plus important est le groupe des 4 000 tisseurs de Sedan. La plupart de ces syndicats ont accepté la loi. — La dernière grève à coûté à la caisse la somme de 50 000 francs; ce qui a un peu désorganisé les syndicats et arrêté la propagande.

La *Fédération de l'Est* compte une quarantaine de groupes et syndicats (2). Elle est un peu diminuée par la création imminente d'une Fédération de l'Yonne, dont le siège sera à Sens et qui a déjà son journal, *la Réforme sociale*.

C'est grâce à la Fédération de l'Est que Pierre Vaux fut nommé député. Il refusa de se soumettre à la sévère discipline allemaniste et fut très heureux de se dérober à cette tyrannie. — Pierre Vaux ne sera plus député à la prochaine législature: dussent les allemanistes voter pour un opportuniste, ils barreront la route au « traître ».

La *Fédération du Sud-Ouest* comprend une trentaine de groupes et une vingtaine de syndicats professionnels (1).

On songe à former aussi une Fédération dans le Nord, malgré les grandes difficultés suscitées à sa création par la présence dans le Nord de fortes troupes guesdistes (2).

Il faut en effet remarquer que dès qu'un parti « tient » une ville ou une région, il est presque impossible à un autre parti de pouvoir y prendre pied. Et l'influence d'un parti ne dépend, dans tel ou tel endroit, que de l'influence et de l'activité de ses adhérents. — Nous en verrons un exemple dans la prise de possession de la Touraine, par les broussistes, grâce à l'activité du citoyen Martinet.

*
* *

Les origines des revendications formulées dans les considérants et dans le programme du Parti ouvrier se trouvent déjà dans le manifeste des Égaux de 1796, des Communistes de 1847 et de l'Internationale de 1864.

Les points les plus importants du Programme, ceux par lesquels les allemanistes se distinguent des autres écoles socialistes, sont :

1° La lutte des classes;

2° La grève générale.

L'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes : ils doivent se souvenir que toutes les révolutions « bourgeoises » n'ont eu d'autre effet que de rendre leur sort un peu moins supportable.

« L'histoire contemporaine fourmille de preuves aussi irrécusables que sanglantes de la haine féroce, délirante, qui s'empare des prétendus défenseurs du peuple quand ce peuple, las de discours et de promesses vaines, se décide à se passer des rhéteurs...

(1) Le siège social de la Fédération est à Charleville. Son organe officiel est le *Socialiste Ardennais*, ancien *Emancipateur*, créé par J.-B. Clément. Il est dirigé par le citoyen A. Poulain. Enfin vingt-cinq communes des Ardennes ont comme représentants des membres du Parti.

(2) La Fédération de l'Est réside à Dijon et son organe se nomme le *Rappel des Travailleurs*, que dirigent les citoyens Charlot, Marpaux, Bulliard et Roussel. Les groupes les plus puissants sont ceux de Besançon, Chalon, Oyonnax et Saint-Claude.

(1) Son siège est à Bordeaux et les groupes principaux sont répartis entre Bordeaux, Angoulême, Cognac et Amboise. Les membres influents de cette Fédération sont les citoyens Ducousso, *ancien forçat de la Commune*, Bernard, conseiller général de Bordeaux, Navare, typographe à Angoulême.

(2) La *Fédération du Midi* est en formation. Son siège sera Marseille, ou plus probablement Nîmes. Elle renfermera plus de quatre-vingts groupes déjà existants et qui possèdent un organe officiel : la *Bataille socialiste*, de Marseille.

Les groupes isolés se trouvent à Alger, Oran, Constantine, Roubaix (où il existe une coopérative formée uniquement de membres du Parti), Armentières, Saint-Quentin, Rouen, Nantes, Sablé, Amiens, Albi.

Une Fédération en Seine-et-Oise est aussi entièrement constituée. Son siège est Argenteuil, et il ne lui manque plus que d'envoyer son adhésion au secrétariat du Parti.

A Lyon par deux fois, à Rouen, à Paris en juin 48 et en mai 71, les républicains bourgeois se montrèrent plus sanguinaires que les monarchistes, à l'égard de ces ouvriers auxquels ils étaient pourtant redevables de leur situation politique. »

Les bourgeois, au dire des allemanistes, reviennent forcément à la bourgeoisie, comme le chien de l'Écriture à son vomissement. N'en voit-on pas des exemples frappants dans ces élections où cléricaux et athées scellent l'alliance contre le socialisme?

L'action politique ne doit être employée que *comme moyen et à titre de propagande*. On se méfie des politiciens dans le parti allemaniste. Aussi ceux-ci sont-ils sous le coup du mandat impératif, soumis d'une façon servile aux ordres du Secrétariat général. Il y a dans le Parti une haine terrible contre les socialistes parlementaires, tels que M. Jules Guesde, « que certains feraient fusiller tout le premier, s'ils arrivaient au pouvoir ». On leur reproche d'avoir abandonné leur programme économique et de ne chercher qu'à conserver bourgeoisement leurs sièges législatifs. — Nous verrons plus loin si cette accusation est fondée.

Le Parti allemaniste veut du reste obtenir la législation directe, dont l'article fondamental s'écrit ainsi :

« Le peuple reprend son entière souveraineté; de ce fait sont supprimés tous autres corps légiférants : Chambre, Sénat ou Conseil d'État. »

C'est bref et net. Ces rouages politiques sont remplacés par des commissions purement administratives, appelées à exécuter les décisions arrêtées par la Nation.

Un Secrétariat général reçoit les communications des municipalités et les transmet à chacune des commissions compétentes, qui répondent à ce que sont aujourd'hui nos ministères. — Ces commissions sont nommées par le peuple d'après des listes établies par profession, au prorata des membres composant chaque corps de métier. »

Avec cette méfiance des législateurs et ce peu d'enthousiasme pour les moyens politiques, il n'est pas étonnant que le Parti compte surtout sur les moyens économiques et qu'il mette au premier rang la grève générale. — C'est la guerre des bras croisés dont parle Allemane. C'est le refus de travailler opposé à leurs exploiteurs par les ouvriers désireux d'en finir avec l'état actuel, *où seuls ils travaillent pour vivre, pendant que les bourgeois ne font rien et vivent largement*. Mais de combien de façons différentes est envisagée cette dernière lutte entre le *patronat* et le *salariat*, qui doit donner la victoire définitive à ce dernier et faire régner la paix et l'amour universels! Le citoyen Allemane la conçoit comme une bataille pacifique, où les patrons vaincus demanderont grâce et accepteront toutes les conditions de leurs vainqueurs.

« Mais, ajoute-t-il, il ne suffit pas de déclarer la guerre, il faut être prêt à la soutenir, et être prêt dans des conditions telles que la victoire ne soit pas douteuse. Les vivres sont les seules munitions indispensables. Il faut, pour aboutir dans cette campagne d'un nouveau genre, que les membres actifs principalement possèdent individuellement des réserves suffisantes, amassées peu à peu, afin de pouvoir vivre durant quelques mois de repos forcé. »

D'autres entendent préparer ce grand événement par la constitution d'un trésor de guerre :

« En admettant que le nombre des travailleurs s'élève en France à six millions, nous arriverons, a-t-il été dit au Congrès de Nantes, en comptant leurs familles de quatre membres, au total de 24 millions de personnes. Or, en allouant à chacune une somme de 1 franc par jour, cela nous donnerait le chiffre de 24 millions pour un seul jour, et, pour trente jours, durée maxima probable d'une grève générale, la somme de 720 millions de francs. »

Comment constituer un tel trésor? Il faudrait des années et des années pour l'amasser, en admettant que la solidarité soit réveillée parmi les ouvriers et qu'ils soient tout d'un coup devenus économes, exacts et prévoyants.

Enfin, d'autres veulent faire éclater la grève générale à la veille d'un terme, afin que les ouvriers puissent profiter de l'argent de ce terme!

Mais, à côté de ces interprétations, il nous faut bien dire qu'il en est de plus violentes.

Le peuple est amolli, incapable de se réveiller. Comment le sortir de sa torpeur? Par la faim. On ne doit donc pas préparer la grève générale : elle doit éclater à l'improviste, au milieu de l'insouciance bourgeoise, comme un coup de tonnerre. Une grève partielle en donnerait le signal, celle des mineurs, ou plutôt des ouvriers de chemins de fer, et le syndicat des chemins de fer peut les faire mettre demain même en grève si cela lui convient. — Certains employés se contenteraient de suspendre leur travail, de descendre de leur locomotive, de quitter leur aiguille. Mais les violents détruiront les voies, feront sauter les travaux d'art, mettront le matériel hors d'usage. Rien de plus facile à exécuter.

Cependant, les villes sont affamées, les approvisionnements n'arrivent plus. L'ouvrier descend dans la rue; et, comme la faim est mauvaise conseillère, il remplace le fusil qui lui a été enlevé par les moyens que la science met à sa disposition.

Il faut entendre à ce sujet les opinions émises par les socialistes les plus modérés, par ceux qu'on

insulte du titre de bourgeois et de parlementaires. N'est-ce pas l'un d'eux qui a dit, lors d'un attentat anarchiste : « La dynamite vient d'être encore déshonorée dans une explosion privée ? » N'est-ce pas M. Gabriel Deville qui a écrit les menaçantes paroles que je vais citer :

« Les révolutionnaires n'ont pas plus à choisir les armes qu'à décider du jour de la révolution. *Ils n'auront à cet égard qu'à se préoccuper d'une chose : de l'efficacité de leurs armes, sans s'inquiéter de leur nature.* Il leur faudra évidemment, afin de s'assurer les chances de victoire, n'être pas inférieurs à leurs adversaires et, par conséquent, *utiliser toutes les ressources que la science met à la portée de ceux qui ont quelque chose à détruire.* »

Lorsqu'on demande aux Allemanistes s'ils sont purement communistes, ou bien s'ils consentent à passer par l'étape organisatrice du collectivisme, ils vous répondent : « Allons tout droit au communisme; nous faisons ainsi l'économie d'une révolution. » Je comprends qu'envisagées ainsi les révolutions n'aient rien de bien séduisant et que l'on se contente d'une seule. Du reste, qui est-ce qui pourrait faire la seconde, si la première doit dynamiter le genre humain tout entier?

FÉDÉRATION DES TRAVAILLEURS SOCIALISTES DE FRANCE BROUSSISTES

M. Paul Brousse, qui joua un rôle des plus importants dans la constitution du parti socialiste, fut l'ami et le collaborateur de Guesde à Montpellier, où ce dernier dirigeait en 1870 et 1871 les *Droits de l'Homme*. Brousse était étudiant en médecine, et faisait des conférences révolutionnaires. Condamné, pour délit de presse, à trois mois de prison, il passa en Espagne, où il se fit affilier à l'Internationale. On a beaucoup dit que M. Paul Brousse était devenu bakouniniste et par conséquent anarchiste, et que, depuis, ses opinions s'étaient complètement modifiées. Ce n'est pas absolument exact. M. Brousse se fit bakouniniste, par haine de la tyrannie de Marx, qui entendait régenter l'Internationale, dont il était le fondateur, et en faire sa chose.

« Le *marxisme*, dit M. Brousse dans sa brochure *le Marxisme dans l'Internationale*, ne consiste pas à être partisan des idées de Marx. A ce titre, et dans une très large mesure, beaucoup de ses adversaires actuels, et particulièrement celui qui écrit ces lignes, seraient marxistes. Le *marxisme* consiste surtout dans le système qui tend non à répandre la doctrine marxiste, mais à l'imposer, et dans tous ses détails. »

C'est devant l'infaillibilité de ce *Credo* que M. Brousse se révoltait, en lui préférant les doctrines libertaires de l'anarchie ; mais il ne s'ensuit pas fatalement que M. Brousse ait été, comme certains ont l'air de le prétendre, un Ravachol au petit pied, un farouche anarchiste. Il était simplement révolutionnaire.

Il ne s'agissait pas pour les Jurassiens d'imposer à tel ou tel groupe un mode exclusif et déterminé d'action, tel que l'*abstention obligatoire*, mais de laisser seulement à chaque groupe le soin de suivre la tactique, qu'il estimerait la meilleure, étant données ses idées théoriques et les particularités politiques ou économiques de son milieu. Aussi, l'une après l'autre, chaque fédération se rangea autour de la *Fédération jurassienne*, et dès 1873 toute l'Internationale fut en révolte contre son gouvernement.

Le despotisme de Marx était du reste si insupportable et les accusations contre ses partisans tellement violentes, que Jules Guesde lui-même traité de *dénonciateur* relevait vertement « ces insinuations malhonnêtes de Marx » dans une lettre à Paul Brousse.

« Il y a deux hommes de talent à Londres : Marx et Engels, écrivait Brousse, mais ces hommes ont une prétention inacceptable, celle de faire tenir tout le mouvement socialiste dans les limites de leur cerveau. »

C'est le même reproche qu'il fit à Jules Guesde et c'est pour échapper à sa tyrannie qu'il rompit avec lui et le fit expulser du parti.

Aujourd'hui le parti broussiste est devenu un parti presque purement politique, dont l'influence ne s'étend que sur quelques quartiers de Paris et dans la Touraine. La disparition de Brousse serait la mort de ce parti. Il compte encore aujourd'hui deux députés parisiens : Lavy, ancien instituteur, et Prudent-Dervillers, ancien maître-tailleur, et quatre conseillers municipaux : le Dr Brousse, Blondeau, Caumeau et Picau. Sauf ce dernier, ouvrier facteur de pianos, tous sont de vieilles recrues du parti ouvrier (1).

(1) Les principaux groupes broussistes de Paris sont les Socialistes du IIIe, les Prolétaires du Ve, le Cercle d'Études sociales du XIIe (comité Caumeau), le Cercle d'Études sociales du XIIIe, le Club socialiste du XIVe, le Club socialiste du XVIIe, le Syndicat des intérêts généraux du quartier des Épinettes (XVIIe), l'Union des groupes du XVIIIe, le Cercle d'Études sociales du XIXe (comité Prudent-Dervillers).

Les Broussistes possèdent encore un syndicat qui a été extrêmement important : le Syndicat des employés qui comptait jadis plus de 2000 membres, et dont le siège était passage du Grand-Cerf et les membres influents André Gély, Victor Dalle, Augé, Haupais. Aujourd'hui les Allemanistes ont fondé un syndicat concurrent, qui a pris une très grande extension et qui est dirigé par Briand, Beausoleil, Aldabe, F. Guérard et M. Charnay.

On comptait en province trois journaux du parti : le *Progrès du Loir-et-Cher*, rédigé par Arthur Rozier à Blois, ancien journal radical qui a conservé une assez importante clientèle : l'*Éclaireur d'Indre-et-Loire*, rédigé par L. Plais à Tours et

La tactique du parti ne consiste pas à agglomérer de nombreux syndicats et tenir de nombreux congrès, mais à compter dans chaque syndicat des hommes d'intelligence et d'action, qui font prédominer leurs idées politiques et « tiennent » le syndicat, sans avoir l'air de le dominer.

*
* *

Personnellement M. Brousse a une organisation merveilleuse dans son XVIIe arrondissement et surtout dans le quartier des Épinettes, dont il est depuis si longtemps le représentant au conseil municipal et d'où l'on a vainement essayé de le débusquer. En outre du club socialiste qui étend son influence sur tout l'arrondissement, il a formé dans son quartier le syndicat républicain des intérêts généraux du quartier des Épinettes, composé de quantité de petits commerçants, ouvriers, employés. On s'y occupe beaucoup moins de politique que des intérêts matériels de tous. M. Brousse est très accueillant et très serviable. Et il suffit d'avoir assisté à une de ses réceptions du mardi et du vendredi au 81 de l'avenue de Clichy, de 9 heures à midi, pour savoir le nombre d'infortunes qu'il secourt, de pétitions et de réclamations qu'il accueille. « Voyez-vous, me disait-il à une de ces réceptions, la plupart de ces braves gens viennent me dire : « J'ai faim, je suis sans travail. » Je ne vais pas leur répondre que le régime sous lequel nous vivons est détestable et que le seul conseil que je puisse leur donner est d'aller le renverser au plus vite. Je me contente de leur répondre que sous ce régime si mauvais, mais que nous sommes obligés transitoirement de subir, je puis leur faire donner 10 ou 15 francs. Et ils partent un peu moins tristes et un peu plus résignés. »

Hostile à la grève générale, qui ne doit amener que des coups de fusil et une révolution, pour laquelle le prolétariat n'est nullement organisé, M. Brousse est partisan convaincu de la nécessité d'appliquer la théorie des services publics. Somme toute, c'est un socialiste d'État, se refusant à flatter l'ouvrier et à l'exciter à la haine et au combat. Il ne veut pas que les chemins de fer soient enlevés à la domination des compagnies pour être livrés au monopole des ouvriers de chemins de fer. Si l'on détruit un abus, ce n'est pas pour le faire revivre sous une autre forme.

L'abandon par les Broussistes de l'arme de la grève générale leur est amèrement reproché :

« Eux qui les premiers, écrit M. Fernand Pelloutier, acceptèrent la grève générale par l'organe du congrès tenu sous leurs auspices à Tours en 1892, ils se reprirent peu à peu, s'efforcèrent de briser l'arme qu'ils avaient mise dans la circulation, et finalement refusèrent d'adhérer à la commission d'organisation du 1er mai 1895, parce qu'elle avait fait de la propagande en faveur de la grève générale, l'article fondamental de son programme. »

Voici comment M. Brousse établit la genèse et la progression des services publics :

« *L'industrie du transport.* — Cette industrie se constitua d'abord en métier. C'était le colportage. Mais on ne tarda pas à débarrasser le colporteur de son fardeau pour en charger la bête de somme. Le transport à dos d'animal séparait le conducteur, l'homme, du porteur et du moteur, encore confondus dans l'animal. Bientôt le véhicule isola aussi le moteur du porteur. Dans le roulage, le moteur conduisit, le cheval mut, le véhicule porta. L'industrie ensuite, en se spécialisant et se développant, amena les messageries, les maîtres de poste, et le monopole avec eux. — Lorsque l'industrie du transport fit un pas de plus dans la voie du progrès, lorsque la vapeur et la mécanique réduisant le roulage au camionnage, le colportage au factage, remplaça les files de charrettes par des files de wagons, l'animal par la locomotive, l'État, averti par la coalition jadis conclue par les messageries, entra plus résolument dans la voie interventionniste, quand il donna les chemins de fer en concession aux Compagnies. Il réserva le retour à la propriété publique. »

Ce retour à la propriété publique aura pour premier effet de faire payer les transports à prix de revient, puis de faire le service gratuitement, ce qui équivaut à la collectivisation des chemins de fer.

De même pour la Poste. Ce service fut d'abord payé proportionnellement au nombre des lettres envoyées et à la distance parcourue. Puis les zones intérieures disparurent, et maintenant « pour le même timbre, c'est-à-dire pour le même prix, une lettre traverse le boulevard ou la France, au choix de l'expéditeur » ; que l'usage de la Poste se généralise et le contrôle coûtant plus cher qu'il ne sert sera supprimé.

Alors le transport des lettres, comme le parcours sur les routes et dans les rues, comme l'éclairage public, comme l'instruction, sera un service gratuit.

---

l'*Éclaireur de la Vienne*, par Limousin à Châtellerault. Aujourd'hui ces deux journaux n'en font plus qu'un, dont le nom est l'*Éclaireur de l'Ouest*. Les membres influents de la Fédération des travailleurs socialistes de France (région de l'Ouest) sont : Leleu, conseiller général de Blois, Joran, Pigoreau, Lantenant, Riviere, conseillers d'arrondissement de Châteaurenault, Blois et Vendôme.

Aux dernières élections législatives, M. Martinet, qui est l'homme le plus influent du parti en Touraine, s'est présenté dans une circonscription absolument rurale dont les deux plus grandes agglomérations sont deux villes de 4 à 5000 âmes : Amboise et Châteaurenault, et il a obtenu 5094 voix contre 7500 suffrages environ attribués à M. Tiphaine.

La Fédération de l'Ouest comprend 30 au 40 groupes d'études.

Et quand on aura tous les services gratuits, ce sera le communisme.

Mais est-ce de la Poste qu'il faut en premier lieu s'occuper? Qu'importe à l'ouvrier d'aujourd'hui que le port des lettres soit gratuit, s'il n'en écrit pas une tous les mois? Non, il est d'autres questions plus urgentes, d'autres besoins plus impérieux à satisfaire : la faim. Le pain est le premier élément nécessaire à l'ouvrier, et M. Brousse veut tout d'abord organiser des boulangeries municipales, fournissant le pain gratuit aux malheureux, d'abord, à tous ensuite.

Pour aboutir au communisme, la révolution n'est donc pas nécessaire. La « collectivisation » se fait d'elle-même. Et pour nous le prouver, M. Brousse nous cite l'exemple de la maison de peinture Leclaire. M. Leclaire avait associé ses ouvriers aux bénéfices de sa maison, puis peu à peu le contrôle leur fut accordé et aujourd'hui les patrons sont nommés à vie par les ouvriers co-propriétaires de la maison.

Est-ce que les ouvriers qui possèdent une seule action de banque ou une action de chemins de fer ne pourront pas obtenir eux aussi le contrôle et le droit de prendre part aux décisions des assemblées d'actionnaire? Ce jour-là, un grand pas sera fait dans la voie collectiviste... Chacun finira par avoir une portion de propriété et une part d'influence sur la direction des affaires.

Est-ce que la Commune ne pourrait pas organiser un service public de vente et d'examen de semailles, de prêt de machines?... Tout cela serait d'abord fourni à prix de revient, puis peu à peu nous arriverions au service gratuit. De même qu'aujourd'hui la Commune donne gratuitement passage sur les chemins qu'elle a percés et entrée dans les monuments publics qu'elle a élevés, de même alors elle prêterait ses machines et fournirait semences et plants de vignes.

Bref, la doctrine broussiste n'est pas de s'inquiéter « s'il est *fraternitaire* et s'il est *légitime* que la propriété [communiste soit; mais si *en fait* elle vient. Non plus s'il faut exproprier la bourgeoisie et socialiser le capital, mais si, par le train même des choses, cette transformation s'opère. Pas davantage si le premier acte de cette socialisation doit porter sur la propriété du sol, ou si, comme l'a décidé M. Jules Guesde, on *procédera en trois temps et trois mouvements; mais comment, sous la domination même de la bourgeoisie, la Société transforme son mode de propriété dans la Commune et dans l'État, crée petit à petit la propriété publique et sous quel nom elle l'institue* ».

*
* *

Lorsqu'on demande à M. Brousse pourquoi il a rompu avec les Allemanistes, il répond qu'il ne voulait pas être tyrannisé par un Comité dont la prétention était d'être juge de ses propres actions et de « *le démettre* » sans en appeler à ses électeurs. « Je suis nommé par mes électeurs et non par des gens qui ne sont même pas de mon quartier. Et si mes électeurs ne sont pas satisfaits, c'est à eux et non à d'autres à s'en plaindre. »

Du reste M. Brousse ne regrette pas d'avoir quitté les violents, « qui au lieu d'apaiser le peuple soulèvent ses colères et le pousseraient aux pires excès ». Si l'insurrection éclatait aujourd'hui, il la considérerait comme un désastre. Des coups de fusil seraient tirés, et l'émeute noyée dans le sang. Mais quand les pouvoirs publics seront conquis, quand cent cinquante députés socialistes ou deux cents siégeront à la Chambre, et que nombreuses seront les municipalités révolutionnaires, alors on pourra donner le signal, car ce ne sera plus une émeute, mais une révolution, et derrière les deux cents délégués du peuple, trois cent mille hommes marcheront. Mais cela sera-t-il nécessaire? La bourgeoisie aura déjà capitulé sans combat.

L. DE SEILHAC.

(*A suivre.*)

EN SAHARA [1]

Notes de voyage.

DU SÉNÉGAL AU TIRIS (*suite*).

Impressions sahariennes :

Le désert est bien « désert ». Par delà les dunes, très loin, la lunette d'approche n'annonce rien de suspect. Les nomades s'en sont allés en Inchiri. Le sable garde encore traces de leurs pas.

Donc une journée de repos. Nous l'avons bien gagnée. Les dromadaires n'en peuvent plus; un de nos noirs souffrant de diarrhée symptomatique faiblit à vue d'œil; mon compagnon, lui-même, malgré toute son énergie, demande grâce.

Nous nous étendons sur nos lits de camp. Les malades absorbent calomel sur magnésie, — durant qu'Idris, toujours infatigable, fait la popote et que Mohamed, atteint d'un prurit religieux, vraiment bien extraordinaire chez lui, « salamise » trois ou quatre fois de suite avec la ferveur d'un vieux marabout.

« Tout est paré », phrase sacramentelle du maître-queux. A table. Bon Dieu! qu'il fait chaud! — et le

(1) Voir la *Revue Bleue* des 24 et 27 juillet, 3, 17 et 24 août 1895.

mouton qui mijote dans la marmite et l'eau saumâtre, encore gluante de boue, n'excitent guère l'appétit.

Bast ! On se bouchera le nez pour boire — et se souvenant, à propos, du précepte « qu'il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger », on se bourrera de chair dure barbouillée de saindoux.

Une bonne pipe, par là-dessus — et de nouveau la sieste sur les lits de camp.

A quatre heures : réveil. Je mets à jour mon carnet de voyage. Bonnival passe l'inspection des armes. L'escorte massée dans un coin bavarde. Les chameaux ruminent. Et Mohamed, de plus en plus féru de dévotion, converse avec son Prophète.

Enfin le soir arrive. Petite promenade autour du bivouac.

— Que fait-on à Paris ?... et ce sont surtout les préoccupations de joies physiques qui nous hantent en cette existence de perpétuelles privations — un bock ! comme ce serait bon ! Et un beefsteak aux pommes ! un énorme chateaubriand, cuit à point, arrosé de quelques bouteilles de vin frais !...

Oh ! du vin frais ! Un royaume pour du vin frais !

... La nuit vient de recouvrir cet infini dont nous sommes les seuls points vivants.

Pourquoi — par quel phénomène de télépathie — nous semble-t-il voir maintenant devant nous ceux que nous aimons, ceux que nous avons aimés — vivants ou morts ?

Ils passent et repassent processionnellement, en de familières attitudes. Leurs voix nous psalmodient des choses très belles et très tristes...

Et puis, trop tôt, ces voix s'éteignent...

Et nous restons sans voix nous-mêmes — bien près de pleurer.

Fin de notre conversation :

— ... Somme toute, pourra-t-on me dire ce que c'est que le devoir ?

— Le devoir, répondis-je, c'est ce que nous faisons depuis deux mois.

Et je crois que j'eus raison ce soir-là.

Trouvé hier, dans le fond de ma malle, un livre.

L'auteur ? — Je ne me souviens plus de son nom.

Le titre ? — Qu'importe ?

C'est une œuvre tout entière de mièvrerie sentimentale, taillée sur patron romanesque. Trame vieillotte : sujet rococo. A la fois Feuillet, Ohnet, Malot ; réminiscences de George Sand...

Cette œuvre d'imagination puérile, sans le moindre souci du réel, seulement à l'usage des mondaines chercheuses d'émotions faciles, — cette œuvre je la lis, la relis sans m'en jamais lasser...

Et une impression pénible se dégage de ma lecture. Cette vie factice aux lumières, ce luxe, dont tous les héros de machinations *livresques* sont entourés, ces femmes en « robes de soie mauve garnies de larges volants de dentelles », allongées au fond de leur victoria, dans le lent défilé d'un retour du Bois, — ces femmes, statues finement ouvrées, mises au monde pour le seul plaisir des yeux ; ces hommes qui mourront sans savoir même ce que c'est que l'effort... cette plénitude de bonheur matériel en ce moment où je manque de tout... tout cela me révolte — et mon isolement à la fin de cette journée très lourde me pèse ainsi qu'un exil...

Je ne cherche pas à analyser le roman. Que me fait de savoir que Mme de X... aimera d'abord M. Y... pour le tromper ensuite avec M. Z... ?

J'établis simplement un parallèle entre leur situation et la mienne, et je gémis sur mes misères en pensant à leurs joies !

Et je m'aperçois bien tard que ce que je viens de dire est folie... Car, enfin, si j'avais voulu éviter ces misères, rien ne m'était plus facile que de rester chez moi...

Qu'on me pardonne. Ce sont accès passagers de mauvaise humeur, — accès bien connus de tous ceux ayant fait campagne aux colonies.

Cela s'appelle, au Soudan : la *soudanite* ; au Tonkin : la *tonkinite* : en Guyane : la *guyanite*.

Cela débute un beau matin — on ne sait trop comment. On se lève furieux contre cette chaleur suffocante, ce ciel si bêtement bleu, cette eau si saumâtre, ce sol si monotonement plat, ces noirs si apathiques...

Soudain très grand bruit sous la tente.

Un énorme poing tendu — le poing d'Omar-Semba.

Un juron d'Idris en réponse à cette menace.

Invectives sur invectives. Pugilat.

— Faut-il les séparer ? propose Bonnival.

— Bah ! laisse-les donc ! Demain ils se raccommoderont.

« Ils se raccommoderont. » Pas toujours. Combien d'expéditions ont échoué par froissements d'amour-propre, excès d'autorité, jalousie, esprit de caste...

Une réprimande infligée devant les hommes de l'escorte en termes peu congrus ; une décision prise sans avoir consulté, au préalable, l'intéressé. C'est assez pour entraîner la révolte en ce climat énervant.

Piqûre d'épingle en France devient coup de poignard là-bas. Savez-vous qu'il faut une force d'inertie peu commune pour ne pas tomber en fureur au moindre obstacle ! Débilité par le manque de nourriture, le manque d'eau, le malaise à la fois

moral et physique que crée la préoccupation constante de sa propre sécurité : l'organisme entier, sous la surexcitation d'une chaleur d'étuve, sous la menace des nuits chargées d'orage où le sommeil trouve à peine place, — s'insurge, se cabre contre la volonté.

Et fatalement arrive l'heure où la volonté succombe.

Les indigènes sont parfois témoins de ces « chutes de nerfs ». Qu'en pensent-ils? Rien de bon. Ils haussent les épaules.

Pour eux la colère est haïssable.

Chaque accès d'emportement vous enlève un peu de votre prestige. Voyez ce qu'il en doit rester au bout de six mois dans ce pays où l'Européen est méprisé presque à l'égal du Juif!

Un chef, en constituant son état-major, prend-il toutes les garanties désirables?

Il est certain qu'il ne fait appel qu'aux plus robustes, aux plus courageux, aux plus convaincus, aux plus instruits...

Mais vigueur, courage, savoir... est-ce assez?

Non. Il manque le caractère.

Le caractère. Qui s'en occupe dans le recrutement d'une caravane?

Pour aller en Afrique inconnue il est admis qu'il faut être un « cerveau brûlé ».

Dès lors, le commandant de mission, partageant l'erreur générale, s'entoure, de préférence, de têtes folles, d'ambitieux aux ambitions mal définies — qui ne voient dans l'œuvre à tenter que le pittoresque, à la Mayne-Reid, de la grande aventure, la réclame faite dans les journaux, le « coup de gloire » du retour...

Égaler Brazza! Surpasser Monteil! Avoir la croix d'honneur à cet âge où les camarades usent leurs culottes sur les bancs des Facultés.

Beau rêve!

Hélas! Que vaut le ruban rouge au bord du puits tari?

— Pas même une carafe d'eau fraîche! Ah! si j'avais su!

Ce sont là tristes réflexions que notre héros a tout loisir d'évoquer durant ses longues heures d'abstinence.

Est-ce à dire qu'il ait peur? Non certes. Seulement découragé, abattu, cruellement désabusé...

Remarquez qu'en guerre ce même homme peut faire merveille. Solidement encadré, entraîné par l'exemple il marche, marche à l'aveugle, dédaigneux de la mort, sans songer à rien. C'est le fantassin de la Grande Armée, c'est le grenadier de Waterloo; c'est le cuirassier de 1870...

En exploration : c'est un inutile. Pis que cela : un embarras. Pis que cela : un danger.

Un caractère calme, réfléchi, un courage froid, prudent, méthodiquement discipliné, une décision où rentrera moins de spontanéité que de calcul; une volonté sachant, dès le début, ce qu'on exige d'elle, où elle doit aboutir... Voilà le vrai pionnier.

J'oubliais d'ajouter une qualité à toutes ces qualités : l'humeur égale, la gaieté.

La bonne gaieté qui fait trouver les étapes moins pénibles, les nuits de bivouac moins angoissantes.

Foin des gens moroses!

Un visage morne de philosophe déçu! Quelle piteuse acquisition en voyage!

— Mohamed, viens çà, et raconte-moi une histoire drôle.

Mohamed n'est pas là...

Un coup de feu.

Alerte! En un clin d'œil Bonnival est debout. Les laptots nous entourent.

— Que personne ne bouge. Attendons.

Et Mohamed qui n'arrive pas!

— Mohamed! Mohamed!

— Parbleu c'est lui qui a tiré...

— Mais non, ça n'est pas possible. Ses armes sont sous la tente.

— Mohamed! Mohamed!

— *Goulou* (1)!

— Eh bien, qu'y a-t-il?

— Un *Mechbour* — trente cavaliers environ au galop de leurs dromadaires... Ils viennent vers nous.

— Trente cavaliers... contre nos carabines c'est peu de chose. De l'ensemble, du coup d'œil. Et je réponds de tout.

« Je réponds de tout. » Jamais général en chef n'avait été plus éloquent.

Éloquence perdue. Un homérique éclat de rire m'arrête net dans mon essor.

— Regarde nos adversaires.

Pauvres diables. Ils nous ont pris sans doute pour des Oulad-Delim. Aussi quelle fuite!...

L'interprète a une moue de dédain. La main en abat-jour sur les yeux il les fixe longuement.

La moue de dédain s'accentue :

— Ça pas guerriers! ça captifs!

Un Romain n'eût pas mieux dit.

— Mais quel est donc celui qui a fait « parler la poudre » tout à l'heure?

Le chamelier vient de rentrer. — Où étais-tu?

Geste vaguement indicatif.

— Donne ton fusil!

La cartouche est vide.

Une semaine de privation de tabac avec inscription du motif sur le livret de route à Abdallah, « pour

(1) Voilà donc.

avoir quitté son poste sans autorisation et avoir tiré un coup de feu sans nécessité, avertissant ainsi l'ennemi de notre présence ».

Un Maure me remet une lettre. Dans cette lettre Baba-Ould-Hamdi nous annonce de « gros dangers ». — Veillez sur vos têtes, les Elib vous guettent!

Brave Baba! Mais je déchante en lisant le post-scriptum :

« Envoie-moi de suite, par celui qui te remettra ce papier, deux pièces de calicot blanc. »

A quel mobile a obéi le grand marabout idou-el-hadj? A-t-il voulu charitablement nous avertir du péril qui nous menaçait ou, supposition tout aussi admissible, a-t-il pris ce prétexte pour alléger encore notre pauvre pacotille?

Problème difficile que je ne parviendrai jamais à résoudre.

15 mai. — De grandes plaines encore: de grandes plaines toujours. Une mer d'herbe jaune se creusant en vagues sous le vent...

Puis des dunes de sable rouge très hautes, droites comme des murailles: et au pied de ces dunes, des marais salants qu'au loin on prendrait pour des lacs paisibles — des marais salants pleins de soleil...

Le long de la route, dans l'empâtement des boues argileuses, des herbes spirales rachitiques, exfoliées, que paissent, avec plus de bonne volonté que de réel succès, de maigres troupeaux de moutons; des tentes en mauvaise toile de guinée abritant, pêle-mêle, des familles d'indigènes el-boeni. Et voilà un tableau bien couleur locale.

La lumière enveloppe, pénètre toutes ces formes, en accuse tous les reliefs, en magnifie tous les contours. Pas un détail ne manque. Le grain de silice piqué dans le sol strie le sol d'éclairs; une coquille d'alluvion ourlée de gypse rose, comme une oreille de femme, devient un bibelot précieux serti de diamants. Il n'est pas jusqu'à l'inît, tapi en touffes épaisses au bord du puits, qui ne se couvre de tons fauves... se fige en des immobilités lourdes de métal.

Collines et steppes déroulées semblent quelque titanique planche à l'eau-forte gravée par quelque Piranèse surhumain... Du ciel à la terre, c'est un égrènement sans fin d'impalpable poussière, tourbillonnant en masses d'or devant les yeux éblouis...

L'immensité n'est faite que de soleil.

17 mai. — Des traces de lion!

— C'est sérieux ce que tu nous racontes là?

— Aussi vrai qu'y a bon Dieu là-haut, affirme Mohamed.

— N'y aurait-il pas moyen d'en voir un? Voyons, Mohamed, sois gentil, montre-nous un petit lion!

Mais Mohamed, froissé de tant de scepticisme, s'en est allé.

Est-il besoin d'ajouter que pas plus aujourd'hui que les jours précédents, pas plus les jours précédents que les jours suivants, nous n'avons aperçu de « seigneur à la grosse tête » (1).

Auraient-ils raison ceux qui, avec Alphonse Daudet, affirment qu'il ne reste plus un seul lion dans le désert?

Cette histoire, quelque navrante qu'elle soit, doit être tenue pour vraie.

18 mai. — Tiourour, point sans importance qui, sur la carte Lannoy de Bissy, prend des allures de capitale.

On dit : « Les palmiers de Tiourour. » Or il n'y a pas de palmiers à Tiourour. Y en eut-il jamais? Le capitaine Vincent affirme pourtant — c'était en 1862 — en avoir vu plus de 2 000.

Tiourour est un lieu d'arrêt forcé pour toutes les caravanes se rendant au Tiris ou en Adrar.

De quelle patience ne nous a-t-il pas fallu faire preuve en ce maudit village! Je me souviendrai toujours des cinq heures passées au bord du puits.

Ç'a été tout d'abord la femme du guerrier Mou-Ben. Cette massive matrone pesant au moins trois cents livres, a constamment barré de ses charmes débordants l'entrée de notre tente. Pour ouvrir le passage, l'économe Bonnival a dû sacrifier le contenu d'une boîte entière de pipes, de couteaux et de rasoirs.

Et le petit Ibrahim ne mérite-t-il pas lui aussi une petite mention?

Cet adolescent de malheur me fait écrire en arabe, sur un morceau de carton, les cinq ou six mots de français qu'il a pu retenir en m'entendant parler : « Major »; « Dis donc »; « Ça va bien? »; « Comment » « Attends »...

Et ces mots disparates il les répète comme une prière, sans jamais s'en lasser...

Si encore les parents du jeune polyglotte me remerciaient de la leçon de langue que je viens ainsi de lui donner!...

Mais non. M. Ibrahim père, quoique ancien ministre du roi Ely — du moins il le certifie — n'a aucun tact. Déplorable manque d'éducation chez un si haut personnage, ce diplomate se vautre sur mon lit, plonge ses doigts sales dans la caisse de sucre... bref, se conduit si incongrûment que je charge Mahmadou-Dialo de nous débarrasser de sa présence.

Le colosse prend M. Ibrahim dans ses bras — et, avec des précautions infinies, va le déposer dans le sable à quelques mètres du campement.

(1) C'est ainsi que les poètes arabes appellent le lion.

Imprudente manœuvre. M. Ibrahim crie, hurle, vocifère. Les loqueteux qui l'entourent prennent sa défense. Le campement est envahi. Cent poings nous menacent. Omar Semba veut résister. Il est renversé, foulé aux pieds. Hors de lui le matelot a saisi son fusil. Il va s'en servir. Bonnival arrive à temps pour faire tomber l'arme de ses mains.

— Surtout, pas de coups de feu, ou nous sommes perdus, dis-je à voix basse.

L'interprète a beau se démener — il n'avance guère. Ses « goulou » si persuasifs restent sans écho.

La situation s'aggrave. Nos adversaires ont pris carrément position. Ils semblent maintenant beaucoup moins en vouloir à nos personnes qu'à nos marchandises. Les malles sont violemment jetées dehors, plusieurs ballots ont été déjà ouverts à coups de poignard...

Survient une idée de génie à Mohamed :

— Ahmed-Saloum! Ahmed-Saloum! crie-t-il a tue-tête.

Tous s'arrêtent, croyant voir apparaître le cheikh redouté.

— Ahmed-Saloum, continue Mohamed, profitant de l'accalmie avec beaucoup de présence d'esprit, Ahmed-Saloum a pris sous sa protection ces deux blancs — qui sont deux grands chefs dans leur France.

Écoutez bien ceci : c'est que tout ceux qui feront du mal à ces deux chefs blancs feront du mal à Ahmed-Saloum lui-même.

Ahmed-Saloum est juste. Il ne veut pas considérer comme ennemis des hommes qui ne viennent à lui que pour le commerce, — et non pas pour rendre captives ses femmes, prendre ses douars et brûler ses champs de gommiers!

Que les méchants soient punis! Les blancs ne sont pas méchants. Ils sont bons...

Et notre-seigneur le Prophète l'a dit : « Un cœur d'enfant, sans mauvaises intentions, sans haine, sans colère, plaît toujours à Dieu. »

Mohamed est un grand orateur. Ses paroles ont produit l'effet voulu. Les pillards ont laissé malles et ballots — et sont venus se ranger autour de M. Ibrahim.

Tout confus, M. Ibrahim n'a pas trouvé mot à dire. Suivi de son épouse et de son fils, il s'est éloigné. Et les autres, imitant son attitude pleine de réserve, l'ont suivi.

Un fort coup de collier pour remplir nos outres avant la nuit, réparer les dégâts causés par tous ces coupe-jarrets, quittons Tiourour vite, vite...

Touché à Arreghit, petit centre de pasteurs aux troupeaux essaimés sur les areg.

A peu de distance se trouve le centre du marché de dromadaires.

Moyennant trente pièces de guinée, nous achetons un grand *djemel* de charge destiné à remplacer le trop fameux Scævola — dont on ne peut décidément tirer aucun parti.

Nous sommes dans les sables du Taffouelli. Pays de mort. La végétation, réduite aux seuls taïchit, semble encore plus maladive, plus exsangue.

Les collines rampent et s'écrasent à la surface du sol. La plaine fuit, fuit devant nous... Quand arrivera-t-on?... Où arrivera-t-on?...

G. Donnet.

(*A suivre.*)

LE SOLILOQUE DE M. PIERRE LOTI

Pour avoir promené avec une grâce héroïque parmi l'horreur d'un bal masqué l'horreur d'un costume de bédouin, M. Pierre Loti se jugea digne ce soir-là des récompenses les plus hautes.

Pour ne s'épargner aucune volupté, il se déclama, se chuchota, se sanglota les pages les plus irrésistibles de sa *Jérusalem* et il s'aperçut que sa volupté était modeste.

Plus mélancolique et plus résolu à se charmer, il se berça du rythme de quelques lignes de sa *Galilée*, exaspéra leur langueur impérieuse, leur tyrannique douceur et leur âpreté douceâtre, — et il reconnut que son ennui ne disparaissait pas.

Il jeta un regard navré sur ses autres livres, qui s'érigeaient en stèle vers les cieux, — et il n'osa pas en son respect — effrayé — de l'illusion — leur demander une consolation et une vigueur nouvelle. « Ils sont trop ! » soupira-t-il, et, désignant les mots qui sommeillaient sous les belles reliures, il ajouta : « Et c'est trop peu de choses ! — ou pas assez peu! » continua-t-il, indécis.

Et il s'éloigna de sa gloire.

Il usa de l'ultime remède, consulta les portraits de ses admiratrices; il revit des Parisiennes qui s'étaient fait représenter en costume tahitien, des Tahitiennes et des Japonaises vêtues en Parisiennes — et ne se sentit pas moins triste.

Il interrogea alors, collection plus formidable, plus précieuse et plus chère, l'amas de ses photographies, tout disposé à admirer les plis de ses robes, de ses voiles et de ses moustaches, l'éclat de ses dents et de ses décorations diverses; — mais son humilité était — pourquoi? — si grande, que ce divin spectacle lui fut importun.

Il s'accorda alors la joie de contempler cette âme de son âme que sont ses travestis : il consentit à retrouver en leur richesse sinueuse les souvenances

les plus somptueuses et les plus mélancoliques, des élégies et des hymnes — et même des prières — et il crut que c'étaient des oripeaux et de la poussière.

Il se sentit très malheureux, tomba sur un fauteuil, étendit les jambes, offrit en holocauste son navrement aux étoiles amies, et, d'une voix où passaient toutes les souffrances de l'océan et de la terre, où bruissait toute la beauté des cieux, il formula une constatation étrange :

« J'ai du vague à l'âme, » dit-il.

Un moment, il se laissa aller au ravissement que ces mots lui apportaient... « du vague !... » et il revécut les heures éternelles où la mer lui était maternelle et terrible, où elle l'enivrait de ses appels, de sa chanson, de sa caresse harmonieuse, de sa lueur plaintive, de sa magnificence et de sa majesté; où les cieux étaient indulgents à ses rêves et où, sous le sourire du soleil, des ressouvenirs de sa Bretagne, de sa Saintonge, de sa Gascogne, il parait la sauvage nudité des pays qu'il allait aborder... « du vague... » et c'étaient des formes imprécises de femmes — orientales ou sirènes — qui montaient, hautaines et souples, des flots bleus vers le ciel bleu et qui à cet instant, avec, sur leurs épaules blanches, un peu de l'écume blanche de l'océan, venaient peupler sa solitude. Et « âme » lui rappelait des églises diverses et — pourquoi pas? — la monotonie désolée et féconde du Mont des Oliviers.

Mais la phrase s'éteignit pourtant, et les visions furent des visions brèves.

Et M. Loti se prit à douter du vague de son âme et de son âme.

Une autre idée l'enveloppa — par hasard — de son éloquence, et, d'une voix où sanglotaient toutes les douleurs du monde, où chantait toute pitié et toute misère :

« Je suis triste ! » prétendit-il.

Ce furent de merveilleuses impressions de tristesse. Tristesse songeuse de l'eau sous la tristesse caressante de la lune, tristesse altière des grands arbres sous la tristesse alanguie des cieux, tristesse des bêtes qui vont mourir, tristesse des gens qui sont obligés de vivre, oiseaux aux ailes coupées, chats malades et fraternels, envols de corbeaux souffrants, théories de femmes en deuil, plainte des fiancées et des veuves, plainte de la mer que la destinée fait cruelle, plainte du sable du désert méchant, malgré lui, aux pieds des voyageurs, sourires navrés, émois de l'enfance, angoisses, regrets, remords, brumes mourantes de novembre, chères agonies, yeux qui remercient, qui embrassent et qui implorent, bouches qui, déjà glacées, s'offrent pour l'ultime communion du baiser, ce fut un cortège qui passa, doucement estompé, et la Tristesse même s'agita devant lui, amicale et musicale, en ses voiles d'or sombre, d'argent pâli et de crêpe subtil, en sa grâce amère, en son charme saignant.

Mais il pensa bientôt que ces sentiments, que ces images nonpareilles n'étaient plus que de lourds volumes d'une netteté déplorable, imprimés insoucieusement, hâtivement, avec des dates fâcheuses et des dessins trop habiles — et il renonça au leurre de sa tristesse.

Alors, d'une voix qui traînait, mélodieuse et brisée, en un gémissement sans force, en un râle élégant :

« Je suis las ! » dit M. Pierre Loti.

Toutes ses lassitudes, toutes les lassitudes lui apportèrent leur morbidesse impérieuse. C'étaient des nuits sans sommeil, des jours sans espérances, c'était la morne immensité d'une mer sans tendresse, d'un désert sans horreur, c'étaient les heures de doute où la bouche se plisse, sèche et mauvaise, où l'âme se fait oublier, paresseuse et perfidement timide; c'étaient les regards morts, les bras morts des matelots qui rament sans amour, les yeux absents, les seins soudainement glacés des femmes qui ne consentent plus qu'à peine à être belles, à être aimées; c'étaient les regards si poignants et si vides des chevaux qui ne peuvent plus courir, des chameaux qui s'affaissent, épuisés, et c'étaient les arbres qui se penchent, qui se ploient et qui frissonnent, accablés du poids de leurs siècles monotones.

Mais le souvenir de la rapidité avec laquelle il avait décrit ses lassitudes les plus enivrantes le priva du mensonge de sa lassitude.

Et, pour échapper à ses rêves, pour ne plus penser il parla.

***

« A qui parlerai-je ? dit-il. Est-ce à la Dame de la Mer, est-ce à la Dame de la Mort, est-ce à Notre-Dame la Mort, est-ce à Notre-Dame la Mer ? Je n'aime plus la mer, je n'aime plus la mort : il est bien tard pour naviguer — il est bien tard pour mourir ! Et je crois que si je manque ma vie, c'est pour avoir manqué ma mort. Ah ! ma mort ! Ç'aurait été un naufrage parmi la majesté douloureuse de l'Océan : le navire se serait enfoncé lentement, lentement en la mélancolie ouatée de l'eau, tandis que le ciel se serait teinté de la pourpre la plus émue, tandis que les flots auraient modulé l'épithalame le plus passionné, le thrène le plus chatoyant, le plus sonore, le plus discret. Et la Mer m'aurait possédé, en sa tendresse ondoyante et fuyante, en sa tendresse aiguë, maîtresse jalouse, déesse pitoyable et, souriant du sourire qui ne nous quitte plus, j'aurais connu les délices que connut mon Yânn, que connut, pour sa souplesse hésitante, le jeune Hylas à qui furent douces les Nymphes des Fontaines. Et mon nom aurait chanté éternellement

sur les lèvres des Amantes et les jeunes hommes l'auraient entendu, de la grève, dans le murmure, dans l'élan des vagues humbles. Et il aurait tremblé dans les prières des mères, dans les larmes des jeunes filles, il aurait plané éternellement sur les tristesses et les résignations, avec une auréole de fatalité, de tendre horreur et de divinité, avec un rythme d'élégie : et j'aurais été la Poésie même de la Mer et de la Mort, l'Ame des poètes et des matelots qui vont chercher sur les flots la route obscure qui mène au ciel. Mon nom aurait frémi dans les souvenances et dans les rêves : ç'aurait été comme une fleur de tombe, comme une fleur d'eau funèbre qui dort pour ne pas troubler les cadavres qu'elle recèle et qu'elle enserre amoureusement, ç'aurait été comme une fleur, comme une caresse d'au-delà, comme un soupir, comme un baiser d'au-delà. Et j'aurais eu l'éternité candide et splendide des jeunes morts et j'aurais perçu, en ma claire nuit, comme André de Chénier, les mots d'admiration qu'on chuchote avec un respect fraternel, avec une adoration intime et lointaine dans des chapelles soudaines, les prières qu'on psalmodie dans les âmes devenues sanctuaires. Et mon âme, toute blanche et toute bleue, aurait été charmer, posséder et guider des âmes incertaines d'enfants songeurs. »

M. Loti, qui s'attendrissait de très bonne foi, n'éternisa pas son attendrissement. Il sembla même ne plus vouloir s'avouer qu'il aurait pu mourir et revint à l'existence avec une hâte amère.

***

« Je vis, dit-il, je vis et je vieillis, je vais vieillir, sottement, parmi des relations de voyages et des aiguillettes, parmi l'ennui des fêtes officielles et des fêtes mondaines. Et ce seront des cheveux gris, des cheveux blancs subis sans joie, ce seront des rides importunes, une paix plus importune encore. Et que suis-je? que serai-je? Un marin sédentaire, un homme de lettres coiffé d'une casquette navale, un lieutenant de vaisseau (jusques à quand?) qui, de temps en temps, voile l'indiscret éclat de son uniforme sous la richesse prestigieuse et terne d'un habit d'académicien. Et je n'aurai même pas la joie de me réfugier en mon passé, puisque ce passé ne m'appartient plus, puisqu'il est dans toutes les bibliothèques, dans toutes les librairies. Et je ne puis même pas me plaire à la douceur, à la puissance, à la grandeur berceuse du néant, puisque le néant, c'est moi. »

***

Cette constatation lui était venue nonchalamment comme une conséquence naturelle de sa dolente méditation. Mais aussitôt qu'il l'eut proférée, elle se détacha avec un relief odieux du gris des phrases qui l'avaient précédée et amenée, elle éblouit M. Pierre Loti de son flamboiement agressif, l'enveloppa de son horreur et pénétra en son cœur, flèche aiguë et méchante. Et M. Loti tenta en vain d'échapper à sa hantise : elle retentit, gronda, siffla à son oreille, à la fois sonore, solennelle et persifleuse, apitoyée et ricanante, navrée et légère. Et M. Loti, pour souffrir moins, se la répéta d'un ton grave tandis que, pour prouver qu'il était bien convaincu, il se promenait à grands pas, l'œil ardent et la bouche crispée :

« Oui, le néant, c'est moi. Et j'ai vécu, je vis pour donner un nom à un état d'âme.

« Lorsqu'on se sent vide et veule, lorsqu'on ne peut ni penser, ni rêver, ni se souvenir, lorsque des mots qui ne sont pas des mots, des sensations qui ne sont pas des sensations montent autour de vous comme un encens maigre et trouble et vous enveloppent pauvrement, lorsque l'on se sent à la fois abandonné et retenu par la terre et par la vie, très près et très loin du ciel, sans avoir la moindre douceur d'ici-bas, la moindre beauté de l'au-delà, on ne doit pas se dire : « J'ai la fièvre », ou « j'ai ma migraine », ou « j'ai mon spleen » ; on doit se dire : « J'ai mon Loti. » Et en vendant du vague et du mystère, j'ai détruit le vague et le mystère, j'ai apporté une précision déplorable à l'imprécis, j'ai teinté de réalité l'irréel, j'ai transposé des brumes d'océan sur les brumes sans nom des rêves, j'ai situé les femmes, les êtres qu'on voit passer le long des nuages sans en pouvoir rien distinguer que leur sourire et l'énigme nuancée de leurs yeux, et, de leurs voiles d'éther, des voiles que l'azur pâle du ciel leur a prêtés en leur prêtant leur sinueuse immatérialité, j'ai fait des voiles achetés dans les bazars de Stamboul. J'ai habillé de soie ou de bure les rêves qui nous suivent, qui nous consolent et qui nous égarent, comme des sirènes molles et fatidiques. Ah! pourquoi n'avoir pas su conserver à mes visions tout leur charme? pourquoi les avoir avilies en voulant les décrire? pourquoi n'avoir pas gardé sur mes épaules le hautain et magique manteau du silence? Je voudrais que de tous mes livres il ne restât dans l'âme de tous que l'écho du rythme des phrases, dépouillé, délivré de toute netteté ; qu'il ne restât de toutes leurs images qu'un halo sans couleur et que, de toutes les femmes qui y promènent leur grâce et leur infortune, il ne restât qu'une courbe souriante, qu'une courbe attristée. »

***

M. Loti songea à ses succès, à ses triomphes, aux larmes qu'il avait fait verser, aux extases qu'il avait permises et, avec un soupir, d'une voix moins amère et moins enthousiaste, il reprit sa phrase et mur-

mura très bas : « Et c'est peut-être tout ce qui reste de mes livres ! »

***

M. Pierre Loti se rassit et s'abandonna doucement au souvenir des femmes qu'il avait chantées, des mers qu'il avait aimées ; leurs noms bruissaient autour de lui, très nets et très doux — et il ne voulut plus parler.

Puis il se sentit vraiment las et triste, il se sentit vraiment du vague à l'âme mais il ne lui venait plus de visions de tristesse et de lassitude. Une mélancolie sereine était descendue, bienfaisante, sur l'âme de M. Loti et sur ses travestis, sur ses portraits et sur ses livres ; la crise était terminée : M. Loti allait le lendemain retrouver sa quiétude, aimer jusqu'à la pâmoison ses livres, ses portraits, son âme et ses travestis. Sans plus penser à ses paroles qui traînaient encore par la chambre et qui l'emplissaient de leur plainte, qui parfumaient de leur amertume, qui sanctifiaient de leur tristesse les travestis, les portraits et les livres, M. Loti s'enfonça en son fauteuil.

***

Et, pour faire ce qu'il fait toujours, — il dormit.

HELJY.

THÉATRES

PSYCHOLOGIE DES AUTEURS DRAMATIQUES

Année psychologique. — Paris, Alcan, 1895.

Continuons à passer en revue les interrogatoires que MM. Binet et Passy ont fait subir à nos auteurs dramatiques, et auxquels ceux-ci ont répondu d'ailleurs avec une inlassable complaisance. La semaine dernière, cherchant, — sans y mettre de bonne volonté, — ce qui distinguait le genre théâtre des autres genres littéraires, nous n'avions rien trouvé de bien significatif dans leurs réponses. Les procédés dont ils usent, les qualités qui leur paraissent nécessaires pour écrire une pièce sont à peu de chose près ceux qui sont indispensables à un romancier : par exemple, la « représentation » (auditive ou visuelle des personnages. Il reste entendu que ces qualités se manifestent d'une manière un peu différente. Le théâtre, c'est la synthèse, a répondu M. Sardou, et avec lui tous ses confrères. Cela est fort juste, sinon très inattendu. Aussi bien, n'insistons pas davantage : nous aurions peine à arriver à une formule précise et définitive. Examinons aujourd'hui la méthode de travail de nos principaux auteurs dramatiques. Nous y trouverons sans doute les « causes » de leur talent et de leur genre de talent.

M. Sardou est un « noteur ». Armé d'un carnet qui ne le quitte jamais, il note et re-note sans cesse : une attitude, un trait de caractère, un mot, qu'il a vus ou entendus, un fait dont il a été témoin ou qu'on lui a conté. Autour de cette première note viennent se grouper d'autres notes, se rapportant au fait déjà relevé, et le tout va remplir un nombre prodigieux de dossiers ; MM. Binet et Passy en ont vu une cinquantaine : il y en a encore environ deux cents, qu'ils n'ont pas vus ; et ils ajoutent, non sans quelque malice, peut-être : « On dirait des paperasses de notaire ! » Mais ceci n'est que la préparation première, les « fondations » de la bâtisse, ou plutôt les matériaux de cette fondation. M. Sardou laisse grossir ses dossiers : à un moment donné, et par la force des choses en quelque sorte, il se trouve dans un des cartons de quoi faire une pièce. M. Sardou a-t-il à sa disposition un ou une interprètes dont les moyens s'adaptent au sujet, par exemple une Sarah pour la *Tosca :* ou bien le sujet répond-il aux préoccupations présentes du public, par exemple *Madame Sans-Gêne*, alors M. Sardou se met au travail ; sinon, il attend une meilleure occasion. — Le sujet choisi, comment M. Sardou travaille-t-il ? Ici, il faut, je crois, prendre quelques précautions, pour M. Sardou aussi bien que pour ses confrères : un peu de mise en scène ne messied pas quand on est homme de théâtre ; il est possible qu'il y en ait un peu dans les récits que nos dramaturges ont faits à MM. Binet et Passy. Donc M. Sardou écrit d'abord un scénario très long et très détaillé, et c'est aussi le procédé de M. Pailleron : dans ce scénario, seulement quelques bouts de dialogue, mais une analyse très minutieuse, très détaillée non seulement des sentiments qu'éprouvent les personnages, mais de l'ordre dans lequel ils les éprouvent.

C'est sur le scénario que sont marqués les entrées, les sorties, tous les jeux de scène qui jouent un rôle capital dans le théâtre de M. Sardou. On se rappelle avec quelle netteté il « voit » ses héros ; il les voit déjà quand il écrit son scénario, il indique la moindre de leurs attitudes. Cela achevé, on peut presque dire que la pièce est faite ; il ne reste plus qu'à mettre des paroles sous les gestes. C'est alors, en effet, que M. Sardou écrit la pièce. A ce moment, il est déchaîné ; il crie, il pleure, il rit, il vocifère, jouant pour lui-même tous les rôles, et, — MM. Binet et Passy l'affirment, — écrivant parfois « des jurons ». Cette version, bien entendu, n'est pas définitive : M. Sardou en écrit une seconde, puis une troisième, et souvent une encore avant la dernière. Ici son travail principal est de raccourcir. Il « résume » de plus en plus, arrivant à faire tenir en une seule phrase quinze à vingt lignes du texte primitif. Chose intéressante, il faut, d'après M. Sardou, avoir écrit

au préalable ces quinze à vingt lignes, qui en faisaient peut-être cinquante dans la première version; sans cela la phrase définitive ne serait pas ce qu'elle est devenue : il lui manquerait quelque chose. En d'autres termes M. Sardou commence par faire dire « tout » à ses personnages ; et c'est plus tard seulement que, dans ce « tout », il prend les parties essentielles, celles qui suffisent et sont indispensables. Ce procédé de travail semble rester sensiblement le même quel que soit le genre propre de l'œuvre. On sait que M. Sardou est, parmi nos dramaturges, celui dont le théâtre est le plus varié. Tantôt il part d'une situation maîtresse, combine et imagine les événements les plus propres à faire ressortir le tragique ou le comique de cette situation, et il écrit *Patrie* ou *Divorçons !* Tantôt il cherche à donner un tableau des mœurs contemporaines ou d'une partie plus spéciale de ces mœurs, si je puis dire, et il écrit la *Famille Benoiton* ou *Nos bons Villageois*. Tantôt enfin, il tente de reconstituer un milieu disparu et « amusant », et il écrit *Théodora* ou *Madame Sans-Gêne*. Dans tous les cas, c'est la même méthode de travail et, presque forcément, le même résultat; même sûreté de main, même don prodigieux de mouvement, même soin dans la construction de la pièce, et aussi même habileté dans le dosage des deux éléments qui composent d'ordinaire une de ses pièces. Car, remarquez que, sous leurs différences apparentes, les pièces de M. Sardou sont à peu près faites de même. Une intrigue agrémentée de quelques peintures de mœurs, modernes ou antiques. Prenons par exemple *Nos bons Villageois :* une peinture amusante des mœurs campagnardes, et l'intrigue à peine indiquée : puis, tout d'un coup, la peinture disparaît, l'intrigue seule subsiste, et, chose à noter, elle se développe et se dénoue presque sans aucun lien avec le milieu précédemment montré. Le fait est que les trois derniers actes de *Nos bons Villageois* pourraient, sans que rien d'essentiel y fût changé, se passer dans une ville; les « bons villageois » n'ont rien à y voir. De même pour *Madame Sans-Gêne;* la peinture des mœurs de l'Empire se termine en un vaudeville dont les personnages s'appellent Napoléon et la maréchale Lefebvre, mais qui pourraient tout aussi bien être les traditionnels Arthur et Henriette. La reconstitution du milieu tient ici la même place que tenait dans *Nos bons Villageois* le tableau des mœurs villageoises. C'est toujours le même procédé. Et cela explique, en même temps que les admirations fidèles qu'inspire M. Sardou, les critiques « irréconciliables » dont il est l'objet.

Je tiens à dire en passant que les réflexions qui précèdent sont de mon cru ; non que je les considère comme dignes de flatter mon amour-propre, mais je ne voudrais pas qu'on pût prêter à MM. Binet et Passy des opinions qu'ils sont peut-être fort loin de partager.

Ce qui leur revient, c'est une observation que je veux reproduire ici. Parlant de la scène capitale de *Divorçons !* celle où Cyprienne confesse à son mari son intrigue avec Adhémar, ils montrent comment M. Sardou l'a traitée. Pas d'analyse, aucune explication sur les sentiments, sur les mouvements d'âme de Cyprienne, rien de ce que Racine aurait mis dans une scène analogue, dont le sujet d'ailleurs aurait pu le tenter. Des faits, rien que des faits, et des choses matérielles, palpables, pour représenter ces faits : une boîte d'allumettes, un bouton, une feuille de vigne, toute l'âme de Cyprienne est là. — Cette observation est aussi ingénieuse que juste. Ce souci du fait et de l'extérieur, ce don de « voir » les personnages dans chacun de leurs gestes, c'est là ce qui donne au théâtre de M. Sardou ses qualités incontestables, — très sincèrement je ne les ai jamais niées ; seulement, elles me paraissent d'ordre secondaire, et ne m'empêchent pas de déplorer l'absence des autres, qui me paraissent plus importantes et qui me sont très chères. — C'est là, dis-je, ce qui donne au théâtre de M. Sardou ses qualités incontestables, et la plus incontestable de toutes, le mouvement. Mais à se soucier presque exclusivement de l'extérieur, du fait, du milieu et du geste, M. Sardou a fini par ne voir qu'eux. Ainsi s'explique un détail que j'avais scrupuleusement reproduit quoiqu'il m'étonnât un peu : je veux parler des préparations psychologiques que M. Sardou donne à ses pièces, de la liste détaillée qu'il dresse de tous les sentiments par où passent ses personnages. Ce soin de l'analyse était fait pour surprendre chez un écrivain qui ne passe pas pour un analyste; d'autant plus que, de ces préparations psychologiques, il est assez difficile de retrouver trace dans le texte définitif. C'est que, pour M. Sardou, ces sentiments il les *voit* en même temps qu'il les éprouve : ils se traduisent inconsciemment pour lui en une attitude ou en un geste. Et cela ne serait qu'un demi-mal. Mais, pareillement, les personnages que crée son imagination se transforment instantanément en personnages « de théâtre » : c'est le jeune premier, le père noble, le premier rôle ou l'ingénue ; et il ne leur prête que des sentiments de personnages de théâtre. Un sentiment n'apparaît à M. Sardou qu'accompagné de sa manifestation théâtrale. « Il est de ceux », disent excellemment MM. Binet et Passy, « pour qui la colère est surtout un froncement de sourcil et un frémissement de la lèvre »...

Ce rapide résumé de l'étude de MM. Binet et Passy ne nous aura peut-être rien appris d'absolument nouveau; d'ailleurs le pouvait-elle? Elle nous

aura du moins montré une fois de plus la caractéristique du talent de M. Sardou. Surtout elle nous aura mieux fait comprendre les sentiments contraires qu'il inspire à la critique : comment ceux qui ne cherchent au théâtre que « le théâtre » même, trouvent dans son œuvre la réalisation de leur idéal; comment ceux qui pensent que le théâtre peut et doit être autre chose qu'un « vaste mouvement d'horlogerie » ne peuvent se résigner à se satisfaire de pièces qui ne sont guère que cela, mais qui le sont, toutefois, à un degré rare.

Il ne me reste pas assez de place pour suivre les études de MM. Binet et Passy. Peut-être pourrai-je, la semaine prochaine, vous parler de quelques-unes d'entre elles et en particulier de très intéressantes observations sur M. François de Curel. Pour aujourd'hui, je veux seulement résumer, très vite, celle qu'ils consacrent à M. Dumas.

L'auteur de *Denise* forme avec l'auteur de *Patrie* le contraste le plus frappant qui se puisse voir. Déjà la semaine dernière, à propos de la mise en scène, je vous montrais combien ce qui est capital pour M. Sardou préoccupait peu M. Dumas. Là chaque jeu de scène est noté, les gestes et les pas sont comptés, et c'est eux, à proprement parler, qui commandent au dialogue ; ici pas de mise en scène : les personnages vont et viennent à leur guise, se lèvent ou s'asseyent comme il leur plaît ; aucune recherche de décor ni de costumes : tout le théâtre de M. Dumas pourrait être joué dans le même décor et avec les mêmes toilettes, — comme celui de nos classiques.

Même contraste dans le procédé de travail. Chez M. Dumas, pas de scénario travaillé et détaillé, pas de dossiers, pas de notes. M. Dumas n'écrit que lorsque sa pièce est faite dans sa tête. C'est un travail mental qui dure plusieurs mois ou plusieurs années. Il ne dédaigne pas le « métier », mais le métier est réduit chez lui à son rôle, qui est simplement de « préparer » une situation voulue et prévue dès le début, et de rendre vraisemblable les scènes qui l'amènent et la dénouent. La « situation » même est à peu près le contraire de ce qu'elle est chez M. Sardou. Pour l'auteur de la *Tosca* c'est un fait matériel, touchant ou terrifiant, qu'il voit aussitôt théâtralement : « Faisons un groupe! » comme il est dit dans la *Cigale*. Pour M. Dumas, la situation est presque uniquement d'ordre psychologique : c'est un conflit moral ou intellectuel; les personnages sont choisis de manière à rendre ce conflit le plus saisissant possible, — et aussi de manière à donner toutes les apparences de vérité à la thèse défendue par l'auteur. Ajoutons que M. Dumas ne pense et ne travaille qu'à une pièce à la fois: quand elle est faite, il se repose et s'occupe de ce qui lui vient en tête, jusqu'à ce qu'une nouvelle idée de pièce le « prenne ». Le travail, pour lui, est une « crise »...

Il eût été intéressant de savoir comment les idées de pièces viennent à M. Dumas. Sur ce point il semble s'être montré particulièrement réservé. MM. Binet et Passy suppléent par un raisonnement fort vraisemblable aux renseignements qui leur font défaut : « ... M. Dumas ne crée une œuvre que sous l'influence d'un sentiment, d'une émotion, et quand il est en possession d'une idée qui est la base de son œuvre. » Oui, sans doute, mais cela manque un peu de précision. Si je comprends bien, cela veut dire que M. Dumas est frappé par un fait, qu'il en cherche les dessous et en voit la signification, et qu'alors il en fait une pièce.

Le contraire pourrait être vrai. Par exemple, je ne suis pas certain que M. Dumas ait écrit *Denise* « sous l'influence d'une émotion », en apprenant, j'imagine, la triste aventure d'une fille-mère. Je croirais plutôt que la « cause » de la pièce est dans les idées qu'avait alors M. Dumas : il pensait, comme il le pense encore, que l'homme est presque toujours responsable de la faute de la femme, qu'il est injuste par suite d'en faire supporter tout le poids à la femme seule, qu'il est même équitable de lui pardonner la faute, puisque, si elle a péché, c'est par ignorance ou par dévouement... Et il a fait *Denise* pour prouver qu'un honnête homme peut, et doit même, dans certaines circonstances, épouser une fille qui, selon la morale mondaine, n'est plus une honnête fille. Et, sans doute, c'est bien être « sous l'influence d'une émotion ». Mais ce qu'il serait intéressant de savoir, c'est si cette émotion est objective ou subjective. Vis-à-vis de l'œuvre, cela n'importe guère. Mais au point de vue où se sont placés MM. Binet et Passy, il serait très curieux de le savoir. Au fond, je tiens pour mon opinion. Le théâtre de M. Dumas est trop régulier dans son développement pour ne pas être inspiré par un développement parallèle et simultané de l'esprit. M. Dumas a attaqué successivement tout ce qui, dans les rapports de l'homme et de la femme, lui semblait injustice ou préjugé. Je ne dis pas qu'il ait sur sa table une série de poupées-préjugés, et que, l'une démolie, il la mette dans son tiroir, comme faisait Ponson du Terrail pour les personnages de ses romans. Pour parler plus clairement, je ne prétends pas que M. Dumas ait dressé une liste complète, ou à peu près, de tous les cas où se manifeste notre pharisaïsme, et qu'il passe méthodiquement de l'un à l'autre. Non, assurément. Mais j'imagine que, ces idées bien établies dans son esprit, l'une d'elles surgit, — comment et pourquoi ? c'est là la question, — le frappe, le préoccupe, le « travaille », si je puis dire, et qu'alors il se met à l'œuvre...

Il est temps de s'arrêter. D'ailleurs cet article est déjà fort long. Et, quand on parle de M. Dumas, on croit toujours avoir quelque chose à dire, tant ce diable de grand homme est « possédant »!...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Le roi Léopold II ne paraît pas avoir bien observé les leçons de sagesse et de modestie politique qu'il avait trouvées dans son héritage, quand il a attaché à la queue du Lion de Belgique ce bruyant chaudron, ce tambourin, ce gong original qui est le Congo belge.

Le goût irréfléchi de cet ornement bizarre lui a déjà valu plus d'un désagrément, entre autres celui d'avoir par mégarde pendu un Anglais.

Le scandale est vraiment incroyable et prodigieux qu'un traitement pareil ait pu être appliqué par de braves Belges au citoyen de la libre Angleterre, en l'an de grâce 1895, dans le plein épanouissement de la civilisation industrielle. C'est un des tours pendables que nous a joués et que nous jouera encore, à tous tant que nous sommes, cette politique colonisatrice à outrance qui a paru le seul dérivatif possible à l'état de l'Europe organisée par le génie de M. de Bismarck. Car c'est absolument M. de Bismarck qui a fait pendre le malheureux Stokes : il ne peut y avoir là-dessus aucun doute pour les esprits tant soit peu habitués à tirer les conséquences des choses.

Le falsificateur ingénieux de la dépêche d'Ems ayant précipité l'Europe dans une impasse abominable, on n'a plus eu aucune autre issue au militarisme pléthorique que de déverser sous les latitudes les plus éloignées le flot des bataillons européens. La Belgique elle-même, si heureuse en sa neutralité, si elle savait comprendre son bonheur, n'a pu résister à la tentation de posséder une conquête au bout du monde. Le Lion belge a voulu faire la connaissance de ses congénères africains, il est allé dans le Sahara mêler à leurs rugissements ses honnêtes miaulements de Flandre; et voilà pourquoi, en définitive, ce pauvre Stokes a été pendu à un arbre dans un pays que l'on en croyait absolument dépourvu.

Il n'y avait qu'un seul arbre, tout brûlé du soleil, presque un poteau, tant il était dévasté et racorni, et on l'a utilisé pour pendre un Anglais, à la face du désert immense.

Ce drame m'a profondément ému, au delà de tout ce que je puis dire. Il n'y a pas une image plus tragique au monde que celle de cet Anglais, tout seul, dans l'espace sans bornes, se balançant au bout d'une corde par-dessus le continent noir.

Ce blanc exécuté ainsi par des blancs, cet Anglais par des Belges, dans l'azur éternel de la sombre Nigritie! Voyez-vous, au-dessus de l'Afrique endormie dans sa majesté torride et depuis tant de siècles imperturbable, voyez-vous là-haut un tout petit point noir dans un ciel qu'aucune tache n'a jamais terni? Ce petit point noir, c'est un homme blanc, un homme d'Europe qui a été ainsi accroché comme un lustre par ses frères les Européens.

Est-ce une image prophétique? Nous annonce-t-elle qu'un jour les peuples d'Europe iront vider dans les sables de l'Afrique leurs querelles civiles? Il y a assez de sable pour boire des océans de sang, et le tombeau africain, Madagascar compris, est assez vaste pour ensevelir l'Europe entière quand elle aura pris définitivement le parti de célébrer son suicide.

*
* *

Donc le roi des Belges et du Congo s'est embarqué pour Londres; il est allé tout droit voir M. Chamberlain, et, de là, il est revenu en France et il a déjeuné chez M. Hanotaux. Dire qu'il aurait pu être si tranquille à goûter les fraîches brises d'Ostende, par cette admirable fin de septembre, sans son maudit Congo!

Un journaliste indiscret a glissé sous la serviette de notre ministre des petits papiers datant de 1888, et il s'est trouvé que ces petits papiers ont été mis par le fait sous la serviette de tout le public. Le roi a demandé ce que M. Hanotaux lisait là, dans son assiette, avec tant de précautions : ce n'était pas l'*Histoire de Richelieu*, c'était une correspondance de Léopold II avec M. de Bismarck lui-même.

M. de Bismarck, qui a plus de ficelles dans son sac que tous les cordiers de l'univers, donnait au roi des Belges d'excellents conseils, lui recommandant de ne pas laisser s'établir chez lui « un état d'antagonisme vis-à-vis de la France ». Mais il profitait de l'occasion pour ajouter : « Aujourd'hui la Belgique est intimement liée par ses intérêts et sa politique à l'Allemagne. La neutralité belge doit, à mon avis, rester un principe et un fait, *pour cesser seulement* lorsque certaines circonstances prévues et strictement établies se feront jour contre les intérêts *connexes désormais* de l'Allemagne et de la Belgique...»

C'est ainsi que ce maître des rois, ce pion arrogant du collège des Quatre-Nations, parlait alors à ceux qu'il appelait « Leurs Gracieuses Majestés »; il dictait très disgracieusement ses ordres aux têtes royales et impériales les plus couronnées. Mal lui en a pris, car il a été depuis consigné par ses élèves, impatients de la férule bismarckienne; mais sa politique lui survit, et c'est là le triomphe dont il peut se flatter à cette heure dans son exil grandiose: c'est qu'il

commande absent autant que présent. La politique et l'ambition peuvent-elles avoir des jouissances plus profondes? Mais il manque à M. de Bismarck les vanités de la vie officielle, et il ne parvient pas à s'en consoler.

Ce traité secret de l'Allemagne avec la Belgique, dont on parlait déjà en 1888, semble avoir ici sa confirmation : Cette neutralité belge « qui doit cesser dans certaines circonstances prévues » est une neutralité d'un nouveau genre, que la langue diplomatique n'avait pas connue jusqu'alors. Ce « principe» qui doit cesser à un jour marqué d'avance est un principe à la façon originale de M. de Bismarck, qui traçait en esprit sa ligne d'invasion de Berlin sur Paris, par Cologne, Aix-la-Chapelle, Liège, Namur et la trouée de l'Oise, débordant et tournant ainsi nos boulevards défensifs de la frontière de Lorraine.

Mais alors pourquoi ce déjeuner? Si le roi de Belgique est lié à ce point avec l'Allemagne, pourquoi est-il venu s'asseoir à la table de M. Hanotaux?

***

La table de l'Europe, aux pieds boiteux, est chargée d'une vaisselle si fragile et si confusément disposée, avec toutes sortes de pétards en papillotes autour des verres, que l'on ne voit jamais sans inquiétude les gros personnages aller, venir et remuer au milieu de tout cela : on craint toujours qu'ils ne cassent quelque chose, que des bombes n'éclatent à la fin dans les vol-au-vent et que la table, avec tout ce qu'elle porte, ne soit renversée sens dessus dessous, les quatre pattes en l'air.

M. Benedetti, qui a vu de si près commencer les choses en 1870, à Berlin et à Ems, publie un remarquable travail pour défendre sa mémoire : il la défend très bien à la vérité, et il démontre de nouveau par d'irrécusables preuves qu'il a été trompé et berné par son ministre et par la cour de Napoléon III beaucoup plus réellement que par le gouvernement de Prusse.

C'est alors que se passa entre M. de Bismarck, Moltke et Roon ce dîner tout simple et plus effroyable en son bourgeoisisme féroce que les festins de Nabuchodonosor. On ne l'aurait jamais cru, si M. de Bismarck n'avait pris soin de le raconter lui-même dans la *Nouvelle Presse libre* du 20 novembre 1892. Je puis compléter moi-même le récit du journal allemand. La dépêche d'Ems était arrivée : Bismarck en donne lecture à haute voix ; elle était si nettement pacifique que les deux convives, voyant s'écrouler ainsi le rêve de leur guerre, en laissèrent tomber couteau et fourchette sur la table, dans un mouvement de stupeur.

Mais M. de Bismarck ne perdait jamais la carte, même en de tels dîners : il demande à ses deux complices si tout est prêt pour la guerre, et, sur leur réponse affirmative : « Alors vous pouvez continuer à manger, je vais arranger cela. »

Il se lève, il va s'asseoir à une petite table en marbre blanc placée non loin de la table où dînaient les trois conspirateurs de l'Europe, il tire son crayon, et il biffe au milieu de la dépêche les trois lignes qui contenaient la paix du monde. Il n'a pas besoin d'y ajouter un seul mot : il lui suffit d'en retrancher ; il avait reçu du monarque prussien le droit de rature. Il fut, à cette minute, un journaliste d'infernal génie. Sous son trait de crayon la dépêche pacifique était devenue une dépêche belliqueuse.

Ainsi le dessinateur habile, qui connaît les trucs de son art, transforme d'un trait une physionomie du tout au tout ; il fait d'une figure aimable et douce un modèle de colère et de fureur.

M. de Bismarck relut la dépêche : « Qu'en pensez-vous maintenant ? » — « Magnifique ! parfait ! » C'était la guerre. « Nous pouvons continuer de dîner. » Et en effet ils achevèrent leur dîner du meilleur appétit : ces trois hommes avaient troublé l'Europe pour une période de temps indéfinie, et leur écot était payé par des milliers de vies humaines. Dans l'histoire des festins sanglants, celui-ci, sans contredit, doit avoir la place d'honneur.

***

De tous les témoignages français et étrangers qui nous sont parvenus, il est permis de conclure que notre armée s'est montrée excellente aux manœuvres de l'Est ; la cavalerie seule laisserait encore un peu à désirer, si nous en croyons les techniciens et si j'en crois le marchand des quatre-saisons de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

Tel est le pavé de Paris, toujours fécond en extraordinaires surprises. J'étais allé voir mon aimable confrère Bluysen et je sortais de l'hôtel du journal séculaire qui habite en ces lieux, lorsque j'aperçus devant le seuil un homme poussant sa petite voiture chargée d'une montagne de raisins dorés et vermeils. Le marchand avait un pas et une tenue qui du premier coup attirent l'attention : je m'approchai et j'achetai des raisins pour causer avec ce curieux personnage. Or j'avais bien raison d'être étonné : le vendeur de raisins de la rue des Prêtres est un cavalier de premier ordre ; ce n'est pas assez dire : il est le génie vivant et piaffant de la cavalerie, ancien numéro 1 de l'école de Saumur, digne de monter Pégase, et aujourd'hui attelé à cette charrette.

« Notre cavalerie n'est pas ce qu'elle pourrait être, Monsieur : je le répète depuis vingt ans, je l'ai dit à Galliffet, au comte de Lur-Saluces, à Gambetta ; j'ai écrit des brochures sur la philosophie de la cavalerie, en attendant mon grand ouvrage. Je vous les enverrai, vous jugerez par vous-même : toute la science

est là... J'ai fait des conférences à cheval sur la science équestre, joignant l'exemple aux préceptes, devant un auditoire enthousiasmé ; on m'a applaudi, mais on n'a pas appliqué ma méthode.

« Je vous demande si ces brillantes charges, qui étaient bonnes au temps des fusils à pierre, peuvent avoir aujourd'hui une réelle utilité ? Le rôle de la cavalerie, voyez-vous, c'est d'éclairer : une armée mal éclairée est une armée vaincue. Or que faut-il pour faire un bon cavalier ? Deux choses : l'instruction et le tempérament favorable, c'est-à-dire celui nervo-sanguin. »

Il était beau à voir ; il s'animait, la main appuyée sur le brancard de sa charrette : on l'aurait cru sur son cheval. « Le tempérament, nous le trouvons encore, mais l'instruction n'existe plus. Je parie que sur cent hommes nous n'en avons pas deux *capables de faire marcher leur cheval au pas régulier* et *sur une ligne équestrement droite ;* et pourtant cela est la base de l'équitation raisonnée.

« Si au moins nos cavaliers se bornaient à ne pas savoir, on pourrait espérer les gagner au bon sens équestre ; mais ils se targuent du nom de sportsmen et ils traitent dédaigneusement les vrais principes. Aux manœuvres, on a abusé successivement tous les ministres et tous les présidents par des parades et des charges théâtrales qui ne servent à rien... D'abord, on ne peut apprécier le mouvement d'un régiment de cavalerie qu'en étant soi-même à cheval et en se plaçant sur un des côtés de ce mouvement ; mais assis dans une tribune, Monsieur, quand on voit arriver cette belle charge en face de soi, on ne peut pas apprécier la qualité du régiment.

« Je sais ce que je dis : nos gouvernants ne savent pas ce que c'est que le cheval. M. Félix Faure a du tempérament et des aptitudes : c'est peut-être le premier qui aurait pu passer la revue à cheval... Le fera-t-il ? Si vous saviez combien j'ai lutté pour la régénération de la cavalerie et pour établir cette véritable civilisation équestre qui serait digne de la France !... »

— Mon ami, lui dis-je, il ne faut pas désespérer : les grandes choses ne se réalisent pas en un jour.

— Oh ! je lutte depuis trop longtemps : si on ne m'écoute pas à la fin, j'irai porter ma science à l'étranger, car, voyez vous, la science appartient à l'humanité.

— Non ! non ! vous ne ferez pas cela !

Il eut un mouvement de colère, une larme brilla dans ses yeux de centaure... « Eh bien ! non, je ne le ferai pas, comptez sur moi ! » Il s'attela dans son brancard et, enlevant sa voiture d'un coup sec, il continua à monter la rue : « Chasselas ! chasselas ! » J'accompagnai d'un long regard ce génie méconnu de la civilisation équestre. Voilà Paris !

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Patrons et Ouvriers.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les journaux qui se sont occupés de ma lettre, ainsi que les réponses qu'y ont faites certains de vos abonnés et lecteurs. A vrai dire, je suis un peu étonné d'avoir provoqué ces réponses dont quelques-unes ne sont pas dépourvues d'aigreur. Je croyais avoir simplement constaté des choses toutes simples et évidentes. Je me trompais donc.

Je ne suis pas un économiste, ni un docteur en science sociale. Je suis un industriel, et je me suis borné à vous dire ce qui se passait sous mes yeux, et à vous communiquer quelques réflexions sur ce sujet, sans prétendre à dépeindre une situation générale, ni à indiquer un remède universel pour toutes les maladies sociales ; mais chez moi, dans le petit rayon de pays que je connais, les choses se sont passées ainsi que je vous les ai décrites, car je crois avoir de bons yeux pour voir ; et dans des conversations avec mes amis et mes voisins, je me suis bien aperçu que ces hommes clairvoyants pensaient de même que moi. Croyant bien connaître l'état d'esprit de mes ouvriers, je suis convaincu aussi que *dans mon pays* l'intervention des syndicats de concert avec le patron serait utile, indispensable même pour la paix de l'usine.

Que, dans d'autres régions, il en soit autrement, que les remèdes indiqués *pour mon pays* soient inapplicables ailleurs, c'est possible, c'est probable même ; mais je ne connais pas les autres régions industrielles, ou du moins je les connais trop imparfaitement pour me permettre d'en parler. Je ne veux parler que de ce que je sais bien.

Ainsi le *Temps* écrit : « Il n'est pas sûr que les ouvriers actifs et intelligents deviennent les meneurs du syndicat. » Encore une fois, je parle pour mon pays, et dans mon pays ce sont les ouvriers actifs et intelligents qui sont devenus les meneurs du syndicat. Ma consultation n'a qu'une valeur locale, si l'on veut, mais elle a cette valeur. Un de mes honorables correspondants établi dans le département de Maine-et-Loire, par conséquent dans une région de la France fort éloignée de celle que j'habite, m'écrit :

« Vous n'avez pas une confiance assez ferme dans les efforts du patronat, et vous jetez trop vite le manche après la cognée pour faire des concessions inacceptables au socialisme révolutionnaire. Ainsi moi, j'ai toujours maintenu intacts mes droits de patron ; cela n'a nullement altéré la paix sociale chez moi : et cela parce qu'à côté de mes droits j'ai compris que j'avais des devoirs. Ainsi je connais tous mes ouvriers par leur nom, je connais leurs femmes, leurs enfants, leurs domiciles : lorsque l'un d'eux est malade, je vais le voir, ma femme y va, je lui envoie mon médecin, je lui ouvre un crédit chez mon pharmacien et, bien entendu, je continue à payer le salaire entier. Je donne des fêtes auxquelles je convie tous mes ouvriers avec leurs familles, et j'y assiste avec toute ma famille. *J'évite une trop*

grande familiarité, ainsi qu'un ton condescendant et protecteur. J'appelle mes ouvriers par leurs noms, c'est vrai, et je tutoie même les plus jeunes; mais je me garderais d'appeler leurs femmes, « bonne femme » ou « la mère un tel ». Je dis toujours « Madame » et mes enfants appellent les ouvriers : « Monsieur. » Ce ne sont pas là des puérilités : les ouvriers détestent la morgue chez leurs patron, mais ils détestent encore bien davantage la fausse bonhomie, le ton paterne et condescendant. Croyez-le bien, Monsieur et collègue, la justice est essentielle dans les rapports entre patrons et ouvriers, la bienveillance mutuelle est indispensable, mais on ne peut pas non plus se passer de politesse. Je verse des pensions aux ouvriers infirmes ou trop âgés, et aussi aux veuves et aux orphelins, même aux vieux parents sans ressources. Il n'est pas besoin pour tout cela d'appareil administratif. Je me garde au contraire des charités fastueuses et d'un luxe trop en disproportion avec la vie modeste de ces travailleurs. Tout cela suffit amplement pour maintenir de bons rapports entre tous, sans qu'un syndicat prétende s'immiscer dans nos affaires. Depuis dix-sept ans que je suis à la tête de mon usine, j'ai renvoyé deux ouvriers après avoir épuisé tous les moyens de conciliation ; et les camarades de ces ouvriers m'ont donné raison, parce qu'ils ont vu que je ne pouvais agir autrement. Un seul est parti après une dispute avec un contremaître. Plusieurs autres m'ont quitté, les uns pour venir tenter fortune à la ville, d'autres pour s'établir boutiquiers par suite d'un mariage, d'autres pour cultiver le petit héritage que la mort de leurs parents leur laissait. Avec tous ceux-ci je suis demeuré en bons termes. Je suis maire de ma commune; un ouvrier est adjoint. Deux autres ouvriers et un contremaître sont conseillers municipaux ; le reste du conseil est composé d'agriculteurs et de boutiquiers. Tout le monde marche d'accord au conseil. Dans mes fonctions de maire j'oublie que je suis patron, et mes ouvriers soutiennent leur avis avec complète indépendance. Lorsque je juge qu'ils ont raison je me range à leurs arguments. Vous direz peut-être, Monsieur et collègue, que c'est là de l'empirisme; mais l'empirisme qui réussit ne vaut-il pas mieux que les théories nuageuses? »

Cette lettre fait assurément preuve de très bons sentiments ; mais en politique les bons sentiments sont insuffisants. Mon collègue angevin a réussi à maintenir la paix chez lui, d'abord parce qu'il habite une petite ville où la propagande révolutionnaire n'est pas facile, et où les besoins sont rares et aisément satisfaits, parce qu'il possède un établissement moyen où il peut connaître tous ses ouvriers, parce qu'il est complètement maître chez lui et n'est pas gêné par une assemblée d'actionnaires, dans les élans de son bon cœur, et enfin parce qu'il possède sans doute un rare assemblage de vertus.

Mais c'est folie que de compter sur les vertus individuelles pour établir un bon régime social.

Certes, je ne suis pas un socialiste, je crois à la nécessité de maintenir le patronat, et M. Jaurès est tombé dans l'erreur ou dans l'habileté commune à tous les socialistes, lorsqu'il a laissé entrevoir que mes propositions étaient entachées de socialisme.

Toutes les fois qu'on propose une réforme sociale, les socialistes crient : « Voilà une proposition socialiste, vous voyez donc que nos adversaires sont obligés de venir à nos idées. » Je crois à la propriété individuelle, je crois au patronat, je crois à la rémunération du capital, mais je crois aussi aux droits du travail, à la dignité de l'ouvrier, et je n'ignore pas que certains spéculateurs n'hésitent pas à ruiner des quantités de pauvres gens, ou à payer des salaires dérisoires à des travailleurs honnêtes et laborieux, oubliant que tout homme a droit de vivre convenablement du produit de son travail, qui doit être suffisant.

Je sais bien que ce sont là des paroles sans sanction. J'ai proposé un remède partiel qui, je crois, dans certains cas, peut avoir de bons résultats. Les collectivistes croient qu'ils ont trouvé un remède universel et souverain. J'ai bien peur qu'ils ne se trompent ; mais s'il y a du bon dans certaines de leurs solutions, on fera bien d'en user. En parlant ainsi je ne parle pas en philanthrope, mais en homme pratique qui voit les progrès effectués par la « conscience prolétarienne » et qui demeure convaincu que lorsqu'une nouvelle force apparaît dans le monde, il faut coûte que coûte s'arranger pour faire une part à cette force, si on ne veut pas qu'elle renverse tout.

Veuillez agréer, etc.

F. Guigon.

Nouvelles de l'étranger.

UN NOUVEAU ROMAN DE M. PEREZ GALDOS

Dans son nouveau roman *Nazarin*, M. Perez Galdos nous dépeint un insouciant, un prêtre de trente à quarante ans, qui vit ignoré dans un misérable quartier de Madrid. Ce personnage a beaucoup lu et constate que « l'intelligence et l'âme ne retirent des livres que bien peu de nourriture ». L'auteur ne nous dit rien des événements antérieurs qui ont formé l'âme du héros, mais ce dernier s'exprime ainsi, dans un exposé de ses idées :

« La pauvreté est ma condition essentielle, et si vous me le permettez, je vous dirai même que la non-possession est mon aspiration suprême... Je ne sais qu'une chose, c'est qu'à mesure que se développe la science, s'accroît le progrès, s'augmente l'outillage mécanique et s'accumulent les richesses, les pauvres deviennent plus nombreux, et la pauvreté plus sombre, plus triste, plus insupportable. Je voudrais donc éviter que les pauvres, je parle des miens, se trouvassent contaminés par la maudite misanthropie. Croyez qu'entre tout ce que nous avons perdu, rien n'est plus regrettable que la patience. Il en existe encore éparpillée de par le monde ; qu'elle s'épuise un jour, et tout croule. Découvrons un nouveau filon de cette grande vertu, la première et la plus belle que nous enseigna Jésus-Christ, et vous verrez comme tout s'arrangera. »

Nazarin, sans ressources, vit parmi des gens de la plus basse condition, donnant tout ce qu'il ne se laisse

pas voler. Au début du récit, sa chambre sert d'asile à une prostituée, Andara, qui vient de poignarder une de ses compagnes. La fugitive, découverte, dénoncée par une rivale, est obligée d'abandonner sa retraite, non sans avoir provoqué un incendie qui détruit tout un pâté de maisons.

Nazarin est inquiété par la justice criminelle, menacé par voie hiérarchique. Il se décide à vivre selon les secrets désirs de son âme : il jette le froc aux orties, et, pèlerin mendiant, prêche, par l'exemple, le renoncement aux biens de ce monde. Contre sa volonté, il est accompagné de deux femmes, repoussées d'abord, tolérées ensuite, Andara d'abord, puis Béatrix, fille de joie devenue mystique exaltée, la Madeleine du nouveau Christ. Toutes deux sont convaincues de la sainteté de Nazarin qu'elles prennent pour un thaumaturge grâce auquel leur salut est assuré.

Le nouvel apôtre va de village en village, cherchant des aventures qui l'humilient ou l'exposent au danger, soignant les malades en temps d'épidémie et se mêlant à des mendiants de mauvais aloi, escarpes, assassins. D'où cette anomalie qu'un livre traitant de la question religieuse à l'époque difficile actuelle, appartienne par la forme à la descendance des romans picaresques des XVIe et XVIIe siècles.

La société dans laquelle il se trouve discrédite Nazarin aux yeux des gens réguliers. On finit par l'englober dans une rafle, et il n'échappe à la prison que pour l'hôpital où, dans une fébrile hallucination, il voit le divin Jésus qui lui prend la main en lui disant :

« Repose-toi, tu le mérites assez. Tu as fait quelque chose pour moi. Ne sois pas mécontent. Je sais que tu dois faire davantage. »

On n'imputera pas cette manifestation littéraire à une vulgaire imitation des jeunes mystiques à la mode, tant en Angleterre qu'en France. Le simple exposé du livre peut donner lieu à une interprétation erronée. *Nazarin* n'a rien du roman moral et prédicant. Le héros n'est pas un décalque de Jésus.

Plus philosophe que lyriquement religieux, il a en lui un fond d'égoïsme qui se mêle à sa charité pratique.

L'ouvrage comprend deux parties distinctes, mais intimement liées dans l'affabulation et le dialogue : des critiques visant les tendances de l'époque présente, un essai de théorie concernant la rénovation nécessaire soit du mode d'existence, soit de la société. Les premières se réduisent à ceci : On a longtemps cru que le bonheur de l'individu dépendait des circonstances extérieures, de la transformation raisonnée des institutions sociales, de l'amélioration de l'outillage, de la possession du plus grand nombre de vérités de détail accessibles à l'intelligence humaine, du progrès en un mot. Or le progrès matériel et l'affranchissement politique n'ont rien fait pour la satisfaction de l'homme moral, et cette première poursuite du bonheur n'a eu pour résultat qu'une déception accablante.

Interrogé, Nazarin parle d'une transformation de la conscience universelle, d'une impétueuse levée des âmes vers le Dieu de la religion catholique, enthousiasme provoqué par l'impulsion d'un nouveau Moïse qui saura pousser le peuple choisi vers la Terre promise. Ce Moïse serait un pape.

Cette dernière opinion est typique. Nazarin, l'homme de tous les sacrifices, et, quand il le faut, de toutes les hardiesses, celui qui suit les règles les plus austères de la primitive Eglise, Nazarin ne se croit pas un instant ce Messie attendu.

Bien qu'il prêche une réforme des mœurs, il est exempt de l'esprit de prosélytisme, il répugne à assumer la responsabilité d'une direction spirituelle ; lorsque son exemple a séduit quelqu'un, il ne veut pas qu'on l'obsède de marques de respect ni qu'on le suive en disciple zélé. Il manque de tendresse et ne devient jamais le bon pasteur de ses brebis.

La charité est admirable si l'on n'en considère que les effets et le résultat, mais ce n'est pas la charité chrétienne, l'effusion d'amour, c'est un sentiment beaucoup plus froid et raisonné, un système, presque un calcul. Il y a loin de l'état d'esprit de Nazarin au mysticisme. Lui-même a soin de présenter sa Madeleine, une vraie mystique, comme un simple cas d'hystérie.

Maître de l'imagination de la foule, dans quelque village où il passe, il pourrait adopter les miracles qu'on lui attribue, créer des foyers d'enthousiasme, initier ce mouvement de réaction qui doit enrayer les dérèglements du siècle. Il s'y refuse. Il ne veut pas faire à une nécessité perçue par son esprit le sacrifice de cette pureté intime de l'âme que ternit le moindre mensonge.

Si ce mensonge est profitable à la masse, n'est-il pas charitable de s'y soumettre ?

Nazarin agirait ainsi s'il appartenait sans restriction à l'une des familles religieuses, mais inconsciemment ses convictions l'affilient à cette religion idéale qui est la résultante ou la quintessence de toutes les religions. C'est un philosophe pratique qui sait se conformer à son sort et qui, pour mieux réaliser cette adaptation intérieure, supprime les passions : c'est là un élément bouddhique auquel s'ajoute un principe chrétien plus actif, la recherche du malheur après le renoncement à toute joie, à tout plaisir.

Nazarin n'est ainsi qu'un chrétien de l'aurore du christianisme et forcément il devait se trouver en désaccord avec la même religion transformée par le travail de dix-neuf siècles.

On le voit, le problème posé dans l'œuvre ne se trouve pas résolu : il s'agit de sauver le monde, Nazarin se contente de se sauver tout seul. Que deviendra-t-il par la suite ? Nous le saurons peut-être, car le dénouement nous laisse vaguement espérer d'autres sorties du nouvel apôtre.

Cette première partie nous a déjà permis d'aller au-devant d'une méprise qu'on ne manquera pas de faire. Ce livre de Perez Galdos n'est ni une rétractation ni un reniement, ni un enrôlement de l'auteur sous la bannière du mysticisme : le philosophe positif n'a jamais mieux montré la nature de son esprit ni le sens de ses préoccupations.

LOUIS VASCO.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

11 septembre, *Dépêche* de Toulouse. — M. Jaurès consacre un long article à la lettre de M. Guigon. Après avoir cité cette lettre presque en entier, il conclut ainsi :

« Oui, M. Guigon a raison d'avertir les autres industriels que ce ne sont point les paroles des propagandistes socialistes qui créent la crise sociale; elles ne la provoquent pas, elles la constatent seulement et la traduisent. Tous nos discours les plus véhéments resteraient sans écho s'ils ne répondaient à une situation nouvelle, si les transformations économiques elles-mêmes ne préparaient tous les esprits à nous écouter.

« Oui, M. Guigon donne une explication exacte de l'activité que certains ouvriers d'élite déploient dans les syndicats.

« L'explication n'est pas complète : M. Guigon, qui n'est pas socialiste, néglige à tort l'émotion enthousiaste que l'idée socialiste, c'est-à-dire la promesse de l'égalité fraternelle du travail affranchi et heureux communique à des esprits ardents et à des cœurs nobles. Mais il montre avec beaucoup de finesse et de justesse que c'est la grande industrie elle-même qui crée ces « meneurs » ouvriers dont elle se plaint tant. Elle les crée en absorbant et en détruisant le petit patronat, qui offrait jadis une issue à tous les hommes épris d'activité ardente et d'indépendance. Toutes ces activités contenues désormais et emprisonnées dans l'enceinte de la grande industrie y sont dans un état naturel d'effervescence qui se communique à toute la masse. Et bien loin de détruire les syndicats ouvriers où ces activités se répandent et s'exercent, il faut au contraire, si l'on veut rétablir au moins pour un assez long temps l'équilibre industriel, développer l'action régulière du syndicat. »

18 septembre, *Voltaire*. — Hector Depasse cite cette même lettre de M. Guigon et l'apprécie en ces termes :

« M. Sirven et M. Guigon ne se connaissent pas sans doute ; ils ne se sont probablement jamais rencontrés, mais ils sont l'un et l'autre également frappés de l'impossibilité de vivre où notre industrie se trouvera prochainement si l'anarchie continue de se développer entre patrons et ouvriers et si les patrons ne font rien pour apporter des remèdes à un état de choses parfaitement déplorable.

« On renverse les rôles si l'on prétend que les ouvriers doivent être les premiers à étudier et à proposer les nouvelles conditions du régime économique qui doit s'appliquer à la fabrique moderne. Ceux qui pensent cela annihilent le patronat tout simplement. Ce seraient donc les ouvriers qui deviendraient les arbitres et les régulateurs du travail ?

« Mais quand bien même on le souhaiterait, ils ne peuvent remplir aujourd'hui cette fonction : ce sont les patrons qui ont l'éducation, le temps, le loisir, l'influence, toutes choses nécessaires pour élaborer ce régime nouveau de travail, dont la nécessité éclate plus impérieusement de jour en jour. C'est aux patrons à agir, c'est à eux de prendre les devants, à eux de faire ces démarches spontanées, sans lesquelles un régime de paix et d'accord ne pourra jamais s'établir ; et, quand nous soutenons cette opinion, nous sommes les défenseurs de la vraie politique patronale, prévoyante et progressive. »

14 septembre, *Journal de Genève*. — Curieux portrait de M. Challemel-Lacour à propos des intentions de retraite du président du Sénat :

« Il avait alors soixante et onze ans, les cheveux et la barbe entièrement blancs ; mais c'était un vieillard alerte, avec les yeux et les gestes d'un jeune homme. Je fus frappé d'un sillon sarcastique autour de sa bouche. » M. Challemel-Lacour est de trois années plus jeune. Il s'en faut de cela que ce portrait de Schopenhauer, qu'il écrivit voici vingt-cinq ans, ne lui ressemble à lui-même tout à fait. Il était jeune philosophe lorsqu'il s'en fut, à Francfort, voir le « bouddhiste » allemand. Schopenhauer le reçut dans sa bibliothèque, sans se lever, ni, raconte-t-il, sans cesser de caresser de la main un bel épagneul noir. L'entretien fut court. Ils se retrouvèrent, le soir, à l'hôtel d'Angleterre, et le grand homme exhala son pessimisme à table d'hôte, au dessert. M. Challemel-Lacour admira la sérénité spinoziste de ce « célibataire par principe métaphysique ». Il osa cependant lui avouer qu'il trouvait la vie supportable et que, si le monde allait encore médiocrement, le progrès finirait par l'améliorer et en atténuerait assez les imperfections pour que l'on pût s'en contenter. M. Challemel-Lacour vieilli, académicien et président du Sénat, répéterait-il cette profession optimiste de sa jeunesse ? Pourquoi donc a-t-il vécu si morose ? Gambetta, paraît-il, lui préférait des amis grondeurs.

« Ce n'est pas que ses sévérités ne soient justes souvent. Et je ne méconnais pas que sa hauteur — car il en a — ne soit imposante. Ce fut une belle séance au palais du Luxembourg le jour de ce fameux *mea culpa*, non pas humble, mais violent, de cette âpre confession de ses fautes et de celles de son parti, un superbe morceau d'éloquence en même temps qu'une belle action. Ce discours formulait tout un programme. J'imagine qu'en arrivant à la présidence du Sénat, M. Challemel-Lacour espérait trouver dans la haute assemblée la volonté et la force d'en réaliser quelques articles. Il a été déçu, dit-on, et l'on assure que, dégoûté, las de « s'appuyer sur ce qui ne résiste pas », il n'attend que la rentrée pour se démettre. Cette retraite, qu'il faut regretter, ne manquera pas de grandeur. M. Challemel-Lacour aura joué jusqu'au bout son personnage de tristesse hautaine et d'intégrité rude. »

18 septembre, *Figaro*. — De M. de Vogüé sur Lamartine :

« Je le relisais une fois de plus, ces temps derniers, chez lui, sur son lac, dans ce coin de Savoie qu'il a comme imprégné du rayonnement de son amour et de sa poésie. « Un paysage n'est qu'un homme ou qu'une femme », a-t-il dit. Nulle part le mot n'est aussi vrai que sur cette petite flaque d'eau : agrandie à l'infini par l'âme qui s'y est mêlée ; remplie à jamais par une puissance aimante, elle contient plus de vie et reflète plus de ciel que les mornes océans où nul n'a pleuré. Elles étaient vraiment prophétiques, les strophes où il ordonnait à ces lieux de fixer le souvenir d'une minute pour l'éternité. Le timbre grêle et rouillé de la cloche d'Hautecombe sonne toujours la même heure. Personne ne s'y trompe, tous la reconnaissent ; le moins lettré sait quelle prière cette voix morte prolonge sur les eaux. Si la nature ou la main de l'homme ont modifié quelques accidents du paysage, ils paraissent moins vrais, moins réels en leur état présent que les images définitives gravées dans notre mémoire par les descriptions de *Raphaël* : admirable cantique, trop rabaissé d'abord par des critiques chagrins, et qu'il faut remettre au premier plan dans l'œuvre lamartinienne. On cherche sur ces montagnes les torrents et les sentiers attestés par *Jocelyn* ; nous sommes tentés de donner tort à nos propres yeux, lorsqu'ils démentent le témoignage de cette vision supérieure, négligente et distraite devant les détails secondaires, si exacte pour l'impression d'ensemble. Quand Lamartine opère sur la nature, il additionne des chiffres qui semblent faux : et le total qu'il obtient est toujours juste. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32841. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 28 SEPTEMBRE 1895

LA POLITIQUE

Je lisais l'autre jour le discours prononcé par M. Félix Faure après les manœuvres de l'Est, et je pensais à ceux qui prétendent que le Chef de l'État, aux termes de la Constitution, n'a aucune autorité. N'est-ce donc rien d'être le seul homme en France qui, lorsqu'il parle, puisse dire : « Je parle au nom du pays » ?

Un discours, dira-t-on, qu'est-ce que cela prouve ? les rois constitutionnels aussi prononcent des discours. Oui ; mais les rois ne sont que les porte-parole de leurs ministres, tandis que le Président parle en son nom propre. Si, dans la fiction constitutionnelle, il n'est pas responsable, il l'est dans la réalité. Responsable de ses paroles, et responsable de ses actes. Cela est si vrai que, le jour où il use du droit de dissolution que la Constitution lui donne, il joue sa présidence, tandis qu'un roi constitutionnel ne joue jamais sa couronne.

Ne parlons même pas de ce droit de dissolution, auquel nul ne songe aujourd'hui ; écartons toute idée de conflit, et tenons-nous au fonctionnement normal de la république parlementaire : nous voyons que le Chef de l'État a encore des pouvoirs considérables.

Et tout d'abord il a le droit, quand une loi est votée par le Parlement, de demander aux deux Chambres une nouvelle délibération. Ce ne sont pas les ministres qui interviennent ici ; c'est le Président qui dit : « Voilà une loi qui me paraît fâcheuse ; avant de signer le décret qui la promulgue, je désire que le Parlement la discute une seconde fois. » Ce droit, je n'ai pas souvenance qu'aucun des présidents qui se sont succédé depuis vingt ans en ait usé ; mais la faute, avouez-le, n'est pas à la Constitution.

Ce n'est pas tout : le Président peut communiquer avec les Chambres par des messages. Jusqu'ici, les Présidents ont usé de cette faculté au moment de leur élection, quelques-uns au moment de leur démission : le message n'a guère été, pour eux, qu'une carte de visite ou une lettre de faire-part. Est-ce donc là ce qu'entendaient les auteurs de la Constitution de 1875 ? Évidemment non. En donnant au Chef de l'État un moyen de communiquer avec le Parlement, ils avaient supposé qu'il se servirait de ce moyen pour faire connaître sa pensée non seulement au Parlement, mais au pays tout entier ; car le message, lu dans les Chambres, est affiché le lendemain dans les 36 000 communes de France.

Les vacances parlementaires touchent à leur fin. Sans être pessimiste, on peut se demander : La majorité va-t-elle revenir avec le ferme propos de voter le budget ? Donnera-t-on moins de temps à la politique pure, et plus de temps aux réformes pratiques ? Fera-t-on un effort, enfin, pour réhabiliter ce régime parlementaire dont beaucoup sont près de désespérer ? Voilà ce qu'on dit, à l'heure qu'il est, de tous côtés. Seul, le Président de la République, dans un message adressé aux Chambres, pourrait le dire de manière à être entendu.

La Constitution donne au Chef de l'État une grande autorité morale. Il peut, dans un de ces moments où l'opinion hésite, où l'indifférence gagne les meilleurs, faire entendre une parole de sagesse et d'apaisement : c'est un beau privilège.

PAUL LAFFITTE.

MADAGASCAR ET L'OPINION PUBLIQUE

Voici que de nouveau l'on entend retentir le mot lugubre de trahison, et M. Millerand, dans un article tranchant comme un discours de Saint-Just, réclame le peloton d'exécution pour les organisateurs de l'expédition de Madagascar. Pourtant il y a six mois, lorsque les premières troupes partirent pour la conquête de la grande île africaine, toutes les villes qui virent un détachement se former chez elles ou simplement les traverser rivalisèrent d'enthousiasme pour saluer les gardiens de l'honneur et du drapeau français. Après un si court espace de temps, les acclamations ont été remplacées par des murmures d'indignation, et à l'enthousiasme du début a succédé un découragement amer, dans lequel se mêlent le dépit de voir que les difficultés préliminaires ne sont pas surmontées du premier coup sans peines et sans fatigues, et la crainte que, dans des circonstances beaucoup plus graves pour la patrie, les mêmes difficultés se rencontrent.

Nous n'avons pas pu nous associer aux démonstrations naïves et un peu théâtrales qui accompagnèrent nos soldats à leur départ. Tous ceux qui ont étudié ces questions, même superficiellement, nous prédisaient les souffrances du début de l'expédition : mais aussi, pour nous être abstenus d'espérances exagérées, sommes-nous exempts à cette heure du découragement désolé qui s'est emparé de l'opinion publique, et ne pouvons-nous nous laisser entraîner au courant d'indignation qui emporte presque toute la presse française. Dans les conditions où se présentait l'expédition de Madagascar, il était facile de prévoir que les choses se passeraient à peu près comme elles se sont passées. Le public s'était imaginé qu'il s'agissait uniquement d'une promenade militaire devant être coupée par deux ou trois épisodes glorieux. Et il convient de reconnaître que ni la presse, ni les pouvoirs constitués ne firent rien ou presque rien pour détruire cette opinion erronée. On laissa s'accréditer la légende. Maintenant la réalité apparaît : elle est moins belle que n'était la légende; et avec la mobilité propre aux foules, et surtout aux foules françaises, de l'extrême exaltation on est prêt à passer à l'extrême abattement. Nos ennemis peuvent se réjouir, ils ne se privent certes pas de ce plaisir; mais les plus clairvoyants d'entre eux sont moins satisfaits des fautes commises et des obstacles que rencontrent nos troupes, que de la nervosité de l'opinion publique chez nous, de la perpétuité de l'état d'esprit qui, en 1870, poussait les masses à crier dans les rues : « A Berlin! à Berlin! » et peu de temps après leur faisait répéter de toutes parts : « Nous sommes trahis! » Certes les deux situations de 1870 et de 1895 sont bien différentes; mais, à lire certains journaux, à entendre certaines conversations, on reconnaît bien que les mêmes sentiments vivent toujours dans l'âme populaire, et que, sur ce point du moins, les leçons de l'expérience nous ont été prodiguées en pure perte.

S'il y avait eu quelques batailles meurtrières mais retentissantes, l'émotion eût été moins vive qu'à l'annonce des 43 morts, jetés à la mer durant le voyage du transport le *Comorin* de Majunga à Marseille. Jusqu'à présent on n'a pas le chiffre officiel des décès depuis le début de la campagne; toutefois la plupart des personnes qui fournissent des détails navrants sur l'état sanitaire des troupes insistent beaucoup sur le chiffre des malades et ne parlent pas trop du chiffre des morts : cela serait presque une raison suffisante de croire que le pourcentage de la mortalité ne s'est pas élevé trop haut, fort heureusement.

Les familles éprouvées, fussent-elles en très petit nombre, se soucient peu, il est vrai, des statistiques, et la proportion de la mortalité au total du corps expéditionnaire serait-elle très faible, leur douleur n'en demeurerait pas moins cuisant et légitime. Mais qui donc a pu jamais croire qu'une campagne guerrière aurait lieu sans décès, et par conséquent sans deuils privés? Les mots guerre, mort, deuil, sont en pleine corrélation. Toutefois dans les guerres coloniales les maladies sont plus redoutables que le feu de l'ennemi, à tel point que les Anglais, depuis l'expédition de 1874 contre les Achantis, donnent à de telles guerres non pas le nom d'expédition militaire, mais celui beaucoup plus exact et tout à fait expressif de *campagne médicale*.

Et d'ailleurs, même en Europe, les maladies ont été toujours le grand ennemi des armées en campagne. En Crimée, en 1854, avant qu'aucune opération de guerre fût commencée, avant même l'apparition du choléra, sur les 50 000 premiers débarqués, 5 500 étaient entrés aux hôpitaux. Les malades appartenaient tous aux plus jeunes classes. A l'heure actuelle, avec le nouveau mode de recrutement, il n'y a plus que de « jeunes classes » : il est donc tout naturel que le 200e de ligne, le 40e bataillon de chasseurs, les détachements du génie, tous composés de très jeunes soldats, fournissent un nombre considérable de malades. Pour en finir avec les renseignements relatifs à la Crimée, sur 309 268 hommes engagés, il y eut 100 000 morts par maladies et seulement 20 000 morts sur le champ de bataille.

En 1859, pendant la guerre d'Italie, on opérait en pays salubre ; cependant, depuis le passage des Alpes jusqu'au commencement des hostilités, du 26 avril au 26 mai, il y eut 9 582 malades sur moins

de 100000 hommes. Pendant l'occupation de Rome, de 1850 à 1866, la proportion dans les corps français des malades atteints de fièvres intermittentes était de 500 sur 1000. Cette proportion est encore dépassée, et de beaucoup, dans l'armée anglaise aux Indes, malgré les précautions hygiéniques de premier ordre prises par les autorités supérieures.

En Cochinchine (1861-1862), sur 2500 hommes, en un an, il y eut 2819 entrées aux hôpitaux. Tous les soldats y entrèrent, et un grand nombre plusieurs fois. Durant la campagne de Tunisie, sur 1000 soldats on en comptait aux hôpitaux pour fièvre typhoïde 170; pour fièvre palustre, 163.

C'est une opinion classique dans la médecine d'armée qu'en toute guerre dans les pays tropicaux, les deux tiers des contingents européens non acclimatés sont fondus avant le commencement des opérations. Ce n'est pas là une doctrine secrète : elle est enseignée dans tous les cours, imprimée dans tous les livres; et il est à présumer que tout le monde était d'accord sur ce point avant d'entamer l'expédition.

Or que se passe-t-il en ce moment, sinon le ramassage de ces déchets prévus et inévitables ? Les Hovas ont montré jusqu'à présent qu'ils n'étaient pas des ennemis bien redoutables. Ce n'est pas pour les combattre qu'on a envoyé chez eux une armée de 15000 hommes. Ce chiffre avait été indiqué par toutes les personnes connaissant la question. Mais si l'on parlait de 15000 hommes, on ne voulait pas dire 15000 combattants, ce chiffre de soldats relativement élevé était reconnu nécessaire à cause du déchet, et pour que les disponibles demeurassent encore en nombre suffisant aux besoins de l'expédition.

En somme, avant de jeter l'alarme et de désespérer, il faudrait qu'il fût prouvé péremptoirement que le chiffre des décès par maladies dépasse le chiffre auquel toutes les expériences faites dans des cas analogues permettent de s'arrêter. Certes, il est douloureux de faire ainsi, froidement, des calculs sur les vies humaines, comme s'il s'agissait de têtes de bétail ou de tonnes de blé; mais puisqu'il s'agit de guerre, on est bien obligé de montrer dans ses raisonnements et ses calculs une certaine dureté d'âme. Et qui donc un moment aurait pu penser qu'il n'y aurait ni malade ni mort à Madagascar ? Du reste l'opinion n'a commencé à s'émouvoir de l'état sanitaire à Majunga qu'en apprenant les résultats mortuaires des rapatriements de malades par transports. Du jour au lendemain la presse, sans réflexion, sans renseignements certains, jeta les hauts cris, sûre de rencontrer un écho favorable dans le public.

Peut-être ces rapatriements hâtifs sont, contrairement à ce qui a été dit jusqu'à ce moment, le meilleur moyen d'abaisser le chiffre de la mortalité. 43 hommes sont morts sur 300 que portaient le *Comorin*. On ne voit que ces chiffres, on ne fait ressortir qu'eux, et certaines personnes en arrivent à prendre cette proportion pour la proportion normale des décès; ce qui est purement absurde, puisque les rapatriés sont une sélection parmi les plus malades. Il faudrait ajouter que ce rapatriement hâtif, sur le compte duquel on met tant de morts, a au contraire sauvé plusieurs malades. Si les 300 rapatriés étaient restés dans les hôpitaux de l'océan Indien, ce n'est pas 43 morts qu'il y aurait eu parmi eux, mais 70 ou 80. Il ne peut y avoir de doute sur ce point, la mise rapide à bord des dysentériques et des fiévreux est le meilleur des remèdes. Malheureusement ce remède, si énergique qu'il soit, ne peut les sauver tous.

Mais, encore une fois, on savait tout cela d'avance. L'expédition, dans les conditions où elle a été préparée, devait donner les résultats actuels : il n'est pas vraisemblable que le gouvernement ne s'en soit pas rendu compte. Ce qui se passe en ce moment n'est une surprise ni pour les ministres ni pour les militaires qui ont fait les plans de campagne. On ne marchait pas vers l'inconnu. Mais la masse des citoyens n'était pas obligée de savoir cela d'avance; elle ne pouvait pas le savoir. Il eût donc été bon de la prévenir par une déclaration officielle faite par une personne autorisée, par le président du Conseil par exemple, du haut de la tribune de la Chambre des députés. C'eût été une bonne précaution à prendre dans un pays où l'opinion est souveraine, où la presse est puissante, souvent violente et mise au service des passions politiques, et où une opposition acharnée et pourvue de scrupules médiocres est prête à tirer parti de tous les incidents fâcheux qui se produisent, pour nuire au régime social actuel. Si le président du Conseil, ou le ministre de la Guerre, avaient eu l'énergie de prévenir ainsi la nation sur ce qui allait se passer, nous n'eussions peut-être pas assisté aux scènes qui marquèrent le départ de l'armée, mais aussi on accueillerait maintenant avec calme les mauvaises nouvelles qui nous arrivent, puisqu'on saurait que ces mauvaises nouvelles étaient inévitables.

Si l'on n'a pas pris cette précaution, c'est que l'on avait sans doute quelque raison. Et cette raison, il n'est pas difficile de la deviner. Nous n'avons pas d'armée coloniale. La France aurait accepté volontiers une expédition lointaine avec une armée outillée et organisée pour opérer utilement dans les pays tropicaux : elle se serait révoltée en apprenant qu'on allait exposer à la mort et à la maladie ses jeunes soldats, bien plus utiles dans les régiments de la frontière ou derrière la charrue de

leur champ paternel que sur les plages de Majunga ou le plateau de Tananarive.

Ce sont en effet les corps français qui donnent la plus forte part de déchet. Les troupes empruntées à la légion étrangère, et composées d'hommes faits, aguerris, habitués à vivre sous le chaud climat du Sud-Algérien, sont atteintes dans des proportions bien moindres. Quant aux corps formés d'indigènes, tels que les tirailleurs haoussas, ils proviennent de pays où les conditions de vie ne sont guères différentes de celles qui existent à Madagascar et sont relativement immunisés contre le paludisme et la dysenterie. Même sans armée coloniale, on eût pu trouver en Algérie et dans nos colonies les éléments suffisants pour former la petite armée qui opère contre les Hovas. Le grand tort a été de faire des emprunts trop nombreux aux corps métropolitains, non seulement en cadres d'officiers et de sous-officiers, mais aussi pour les hommes de troupes.

Si les ressources budgétaires l'eussent permis, on aurait pu songer à organiser la campagne idéale, suivant toutes les règles que devrait dicter l'état actuel de nos connaissances. Les Anglais nous ont fourni le modèle à suivre dans leur seconde campagne de la Côte d'Or (contre les Achantis en 1874), après avoir subi le désastre médical de la première campagne et en avoir profité.

Dans cette seconde campagne, chaque soldat était accompagné de deux auxiliaires indigènes : l'un de ces indigènes était chargé du sac, de la tente, des munitions : le soldat n'avait à porter que son fusil ; l'autre auxiliaire, en arrivant au gîte d'étape, devait préparer, nettoyer le terrain pour dresser la tente, faire bouillir l'eau pour le thé. Dans des voitures qui suivaient l'expédition d'autres indigènes préparaient des repas chauds, qui étaient servis aux hommes dès leur arrivée à l'étape. En un mot, les soldats anglais n'avaient à songer qu'à une seule chose, se battre, et on ménageait toutes leurs forces pour le combat. Aussi le déchet pendant cette campagne a-t-il été réduit à son minimum.

En dehors de ces conditions, qui devraient assurément être les seules admissibles pour les campagnes coloniales qui sont de pur luxe, rien ne peut être bien, et dans le mal tout devient une question de mesure : un peu plus, un peu moins de malades. Et rien ne dit que la mesure prévue ait été dépassée.

Il eût mieux valu que chacun de nos soldats eût deux auxiliaires à sa disposition. Au lieu de cela, ils ont dû faire le métier de déchargeurs sur une plage brûlante et de pionniers au milieu des marécages. Mais si les ressources budgétaires mises à la disposition du général Duchesne étaient insuffisantes, il était bien obligé de faire débarquer comme il pouvait les objets nécessaires à l'expédition ; et il fallait bien aussi qu'il fît faire une route pour assurer le ravitaillement. On ne se rend pas bien compte de ce qu'est ce pays lointain. Une guerre là-bas ressemble davantage à la campagne de César dans les Gaules qu'aux grandes manœuvres vosgiennes ou autres qui aboutissent à la bataille de Parnot où les plus brillants généraux se couvrent de gloire.

On loue à grand renfort d'épithètes élogieuses les chefs de corps qui dans ce plaisant pays de France, plein de ressources, sillonné de chemins de fer, savent assurer en grandes manœuvres l'alimentation régulière de leur troupe. Que feraient-ils si, après avoir débarqué à Bordeaux, il leur fallait mener une armée jusqu'à Paris à travers des bois, des marais, des montagnes, sans bien connaître le pays ? C'est à peu près ce qu'a à faire le général Duchesne pour conduire ses soldats de Majunga à Tananarive. Ajoutons aux difficultés le climat. Il faudrait songer à cela avant de le blâmer sur la foi de reporters à coup sûr incompétents et tout à fait mécontents de la façon un peu rude dont les traite le général. Mais l'expédition de Madagascar n'a pas été faite uniquement pour fournir de la copie à ces messieurs. Rendons du moins cette justice au général Duchesne que dès le début de la campagne il a toujours dit qu'il ne serait pas à Tananarive avant les premiers jours d'octobre.

Nous répétons que le gouvernement a eu tort de ne pas dire toute la vérité à l'avance. Mais dans cette faute le gouvernement a eu des complices : ce sont les députés, aussi bien les gouvernementaux que les membres de l'opposition. Ces honorables représentants du peuple sont en général assez curieux, ils ont manqué en cette circonstance de cette curiosité qui eût été fort nécessaire. Si messieurs les députés socialistes, au lieu de courir les grandes routes dans de confortables wagons pour aller aux quatre coins de la France voir s'il n'y a pas une petite grève à fomenter, avaient sérieusement étudié la question des guerres coloniales avec tous les documents qui sont à la disposition de tous, peut-être auraient-ils pu prévenir l'opinion des sacrifices nécessaires qu'exigerait l'expédition de Madagascar et nous eussent-ils évité l'émotion peu justifiable mais vive et réelle qui s'est emparée après coup du public. Cela eût mieux valu que de prendre des allures de conventionnel, et de prétendre réduire les intérêts engagés à Madagascar, à ceux des fournisseurs des voitures Lefèvre (1).

(1) On parle beaucoup des voitures Lefèvre, mais peu de personnes savent exactement ce que sont ces voitures. Elles ont été déjà utilisées au Soudan, au Dahomey, au Tonkin.

Ces voitures métalliques, étanches et démontables, se composent d'une caisse en tôle d'acier de 2 millim., reposant sur un

On sait bien que maintenant l'affaire est engagée et qu'on ne reculera pas. Il ne s'agit pas de faire des phrases retentissantes sur le drapeau : cela n'a pas plus d'intérêt que les déclamations contre les spéculateurs qui auraient entraîné le pays dans une tentative désastreuse. L'armée française arrivera sûrement à Tananarive avant une quinzaine de jours. Ce sera alors qu'on pourra examiner les responsabilités. Le ministère aura les siennes. Mais ne pourra-t-on pas dire aussi et avec raison que le plus grand mal provient du système d'anarchie gouvernementale qu'entretiennent nos divisions politiques, nos suspicions perpétuelles contre les uns et contre les autres, et qui ne prennent pas fin même devant l'ennemi quand les plus graves intérêts nationaux sont engagés.

L'Espagne nous a donné un admirable spectacle à propos de Cuba. Les haines politiques sont très vives en ce pays : elles ont fait trêve en présence de la révolte cubaine, et les désastres des débuts de la campagne, bien plus graves que les obstacles que nous rencontrons à Madagascar, ont établi l'union provisoire des cœurs et des énergies.

Les Français prétendent qu'ils sont capables maintenant de se gouverner eux-mêmes. Qu'ils montrent donc tous la faculté essentielle aux hommes de gouvernement, c'est-à-dire le sang-froid.

---

train simplement formé de deux roues en fer et en bois, d'un modèle spécial, réunies par un essieu coudé. Le corps de la caisse est constitué par trois feuilles de tôle assemblées par des cornières et rivées à froid, de façon à présenter un joint absolument étanche sur les côtés. Divers outils de pionnier (pelle, pioche, hache) sont suspendus à des anneaux rivés à la caisse. La traction peut être opérée à l'aide d'un mulet ou d'un cheval, ou d'un âne ou d'un bœuf, et, à la rigueur, d'un homme.

La caisse peut être fermée à cadenas par un couvercle en tôle bombé, mobile autour d'une charnière composée d'une tringle qu'on enfile dans des anneaux respectivement rivés à la caisse et au couvercle.

On peut substituer à ce couvercle un exhaussement à ridelles en fer, et, dans ce cas le chargement est protégé à l'aide d'une bâche en toile chinée imperméable, que l'on attache à des anneaux rivés aux angles de la caisse.

Dans ces mêmes anneaux, il est possible de passer une perche, de chaque côté de la caisse, pour la transporter à bras, dans les passages d'une difficulté exceptionnelle.

Les voitures construites pour l'expédition de Madagascar ont un poids de 334 kilos environ. La capacité du volume compris entre le fond, les côtés et le plan supérieur des ridelles, est d'environ $1^{mc},30$. La caisse est longue de $1^{m},50$, large de $0^{m},80$ et haute de $0^{m},45$. Le diamètre des roues est de $1^{m},20$. Le démontage des voitures métalliques permet de s'en servir dans les pays où l'on emploie les traîneaux : il suffit de placer la caisse sur le traîneau. On peut profiter aussi de la propriété qu'ont les voitures Lefèvre d'être étanches, pour les appliquer à la construction d'un véritable pont de bateaux. Il a été commandé par le ministère de la Guerre 1 000 voitures à couvercle et 4 000 voitures à ridelles, ce qui, malgré tout, semble beaucoup pour un pays où les routes n'existaient pas avant le débarquement du corps expéditionnaire.

SOUVENIRS D'UN PEINTRE PAYSAN [1]

IV. — L'âge merveilleux.

L'homme s'habitue aux réalités des choses, c'est-à-dire à leur prose, et il ne jouit pas assez de leur charme poétique.

L'enfant, je l'ai dit, est tout à l'extase du rêve, au rayonnement miraculeux.

Je me souviens que les événements les plus simples me semblaient des prodiges. Un jour, je vis voler au-dessus de notre cour un oiseau inconnu.

Il était de la grosseur d'un pigeon, mais avec plus d'envergure, et ses ailes, aiguës et anguleuses, semblaient cassées aux articulations.

Il passa.

A peine avais-je eu le temps d'y songer, qu'un oiseau tout pareil apparut, venant de la même direction nord-ouest.

Il passa.

Puis ce fut un troisième.

Je m'en étonnais, lorsque arriva un quatrième oiseau absolument semblable... Il passa.

— Un cinquième... un sixième... Et voici qu'ils passèrent deux à deux, trois à trois, se succédant dans le ciel, à temps égaux, très rapprochés.

Ils passaient, ils passaient, se multipliant. Ce fut bientôt par dizaines qu'ils fendirent l'air, rapides comme des javelots, avec leurs ailes cassées et aiguës; et si étrangement, que je commençai à prendre peur et que tout me sembla changé autour de moi, et que, après un long temps, lorsqu'ils eurent fini de passer en bandes toujours plus nombreuses, j'attendais encore, assis sur l'herbe de la cour, regardant le ciel, perdu dans un mystérieux rêve...

D'où venaient, où allaient tant d'oiseaux ?

Que de fois j'ai pensé à cette étrange migration céleste !

Et ce chaud soir d'été où il neiga, à flocons pressés, tant de papillons de nuit qu'ils tourbillonnaient en vrais nuages, autour des campanules du jardin?

Les fleurs, affolées, en agitaient éperdument leurs clochettes bleues, évaporées sous une vivante dentelle blanche ; et c'était adorable dans l'or du crépuscule.

O temps miraculeux !

Un autre jour, en plein midi, notre voisin Lhiver, le barbier de mon père, accourut tout tremblant et effaré : « Il avait vu au ciel trois soleils ! »

Vite nous quittons la table (nous étions au dîner), et nous courons admirer le prodige.

Et les trois soleils irradiaient d'éclat pareil, à tra-

---

(1) Voyez la *Revue* du 21 septembre 1895.

vers un blanc nuage, illuminant je ne sais quelle fête de l'Azur (1) !

Mais bientôt nous assistâmes, mes frères et moi, à d'autres phénomènes célestes, à des éclipses de lune et de soleil.

Comme je trouvai étrange l'ombre rousse qui couvrit peu à peu l'astre nocturne ! Nous suivîmes avec une sorte de vague effroi les progrès d'une éclipse de soleil. Je me sentis ému par la demi-obscurité aux lueurs livides, aux ombres nettes, morne comme un songe, qui se répandit bientôt sur la nature.

Puis, comme je pénétrais sous le berceau de clématites, je fus frappé, au lieu des habituels petits ronds lumineux que les rayons, tamisés par les branches, semaient à terre, je fus frappé d'y voir trembler mille petits croissants d'or pâle.

A plus de quarante ans de distance, je penserai à ce phénomène en écrivant mon poème *Jeanne*... La scène tragique qu'elle évoque me servira de transition pour parler du premier drame que j'ai vu jouer dans mon enfance.

C'était la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ représentée par des marionnettes taillées à la serpe et qui m'émurent profondément par leur côté barbare et bien à la portée de mon sentiment naïf.

Il y avait là des soldats casqués et cuirassés, porteurs de lances, du bois desquelles ils frappaient bruyamment le plancher pour accompagner leurs blasphèmes ; des saintes femmes plaintives, presque sans corps, leurs gros fronts penchés en avant comme entraînés dans leurs douloureux soupirs ; d'infâmes bourreaux tout rouges, avec de gros yeux et des barbes très noires et des turbans à pointes, odieux scélérats brutalisant Jésus si bon !

Et cela se passait dans un cabaret.

La vague lueur de deux quinquets fumeux et crasseux tremblotait sur ces fantoches sombres avec des miroitements de paillettes. On entendait des murmures de voix douces et bénies et de tumultueux jurons à scandaliser l'enfer !

Les entr'actes étaient remplis par un interminable cantique tremblé et pieusement nasillé dans sa cadence monotone.

L'effroi mystique nous gagnait de son adorable frisson : le Bon Dieu allait mourir !...

Il était là en croix, tout nu.

Et voici qu'il crie désespérément :

« Eli, Eli, lamma sabacthani ! »

Et tandis que sa mère en sanglots s'agite au pied de la croix, dans un long soupir il exhale son âme divine. Un soldat lui perce le flanc d'un coup de lance : un ange descend miraculeusement du plafond au bout d'un fil de fer ; il reçoit le sang dans un saint ciboire. Soudain le tonnerre gronde... les éclairs jaillissent, les bourreaux sont foudroyés au milieu de leurs blasphèmes... On bat des mains : c'est justice !

(1) En 1883, nous avons, Mme Breton et moi, été témoins d'un pareil mirage à Cucq, près d'Étaples. Deux gerbes de rayons, également lumineux, s'échappaient d'un nuage, à une certaine distance l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de distinguer le vrai soleil de sa réverbération.

V. — Mes premiers vers.

J'ai toujours aimé la poésie, mais le goût des vers m'est surtout venu vers ma quinzième année.

C'est alors que j'ai entendu murmurer à mon oreille quelques accords que je me suis plu à noter.

Dans sa première jeunesse, mon frère Louis, dont l'âme était si tendre, s'était aussi mis à chanter des strophes d'une inexpérience émue.

Il y était question d'hirondelles, de printemps, d'alouettes et des petites demoiselles qui nous avaient charmés pendant les vacances et que :

Au collège enfermé, l'on ne pouvait revoir...

Le premier poète que le hasard m'a fait rencontrer fut un peintre décorateur appelé Sureau.

Je le connus à Paris vers 1848. Il rimait avait entrain, rêvant la gloire et sacrifiant une partie de ses nuits à cette noble ambition.

Le brave garçon est mort tout jeune, mort à la peine... Je l'ai beaucoup regretté et je crois que ses essais n'étaient pas sans promesse de talent.

Il recevait des conseils de Mme Desbordes-Valmore.

Nous nous faisions nos confidences, car nous étions de bons camarades, et c'était à moi qu'il montrait d'abord ses vers fraîchement éclos.

Si je les trouvais bons, il me disait : « Mme Desbordes Valmore va probablement être plus sévère et les trouver mauvais : nous ne nous figurons pas combien c'est difficile ! »

Et je compris qu'il ne fallait pas en faire légèrement.

Je me mis à juger avec plus de sévérité mon penchant à rimer et assez longtemps je m'abstins de m'y livrer, étant d'ailleurs absorbé par mes études de peinture.

Lorsque je fis le sonnet de *Courrières* (1), j'avais lu des vers de Victor Hugo, de Lamartine et de Th. Gautier et j'étais moins ignorant.

Je travaillais sans conseil, mais je commençais à comprendre la valeur du rythme et des mots.

De plus, mes études de peinture m'initiaient peu à peu aux choses de la nature et aux lois de l'art plastique et me montraient quelle analogie il y a entre celles-ci et celles de la poésie : proportion, rythme,

(1) Ce doit être vers 1864, car je me rappelle l'avoir montré en 1865 à notre charmant poète André Lemoyne, qui était alors en même temps que moi à Cerney.

coloration, gradation, unité variété et bien d'autres.

Je compris le rapport qu'il y a entre les vibrations des mots et celles des couleurs, entre leur allure et celle du dessin.

Les mouvements et les nuances des mots correspondent aux mouvements et aux nuances de la peinture.

Les mots sont sonores ou étouffés, rapides ou lents, tendres ou énergiques, on pourrait presque dire clairs ou sombres.

Leur association peut imiter les ombres, les demi-teintes, les lumières, les attitudes, les mouvements, les couleurs et même les contours comme les combinaisons des lignes et des tons.

Leur effet, bien conçu en quelques phrases, évoque les images avec une clarté que n'ont pas souvent les longues et minutieuses descriptions, dont beaucoup fatiguent sans rien montrer.

On peut rendre les gris neutres par des consonances muettes et pareilles, réservant pour les éclats et les splendeurs les contrastes et les sonorités.

On peut dire « un tableau sonore » et une « poésie lumineuse ».

Il y a plus : les mêmes consonances éveillent parfois, selon la place qu'elles occupent, comme des échos étrangers à leur sens propre et qui apportent un mystérieux complément à l'idée harmonique.

On peut dire que les mots, comme les couleurs, n'ont pas de sens ni de valeur rigoureusement absolus, puisque ce sens, cette valeur, se modifient par l'influence de ce qui les précède et de ce qui les suit.

C'est l'éternelle loi des reflets, des antithèses, des complémentaires, loi commune à tous les arts.

On voit que la peinture peut exprimer les impressions de l'âme et la poésie celles de la vision.

Pas de peinture sans effets de couleurs, pas de poésie sans effets de mots.

Le mouvement du rythme dessine l'allure des formes, tandis que les sonorités donnent presque l'illusion des couleurs.

— Mais, me dira-t-on, si tout cela constitue la poésie, que faites-vous de l'idée? Est-ce qu'elle ne doit pas être la chose principale en art comme ailleurs? Mais tout cela c'est son vêtement, ou plutôt c'est sa forme. Peut-on concevoir une idée sans forme?

J'ajouterai que plus elle sera élevée, plus sublime sera la forme qu'elle revêtira.

On peut donc juger une idée par sa forme, si incorrecte même que soit cette forme, la beauté n'étant pas nécessairement la correction.

Or, la forme merveilleuse par excellence, la plus tendre, la plus énergique, la plus splendide que l'idée puisse revêtir, c'est celle des arts.

Une partie de la nouvelle école cherche des effets de style souvent bizarres et maladifs, de subtiles raretés de nuances et fait bon marché du sens et des règles les plus nécessaires. Elle a gravement tort et un peu raison. Elle a tort parce que l'absurde, sous n'importe quelle forme fatalement absurde aussi, est toujours l'absurde, et elle a raison en ce sens que la poésie est un vêtement d'une réelle valeur. Les idées appartiennent aussi bien à la prose ; mais le vêtement de l'art les transfigure.

Quant aux règles de la prosodie dont on fait si bon marché, comme elles ont été établies d'après les œuvres des hommes de génie, le génie seul a le droit d'y toucher.

Je les suis donc scrupuleusement; mais je crois aussi qu'il ne faut pas trop discuter avec soi-même pendant la production : cela refoulerait l'intuition inspiratrice.

Aucun calcul, aucun raisonnement ne peut remplacer la vision, seule condition féconde. Car toute pensée a son image et il faut regarder dans son cerveau comme dans la nature.

Les mots peignent les idées comme le pinceau peint un paysage : donc, sans inutiles efforts, il suffit de surveiller chaque mot; d'avoir en soi une balance imaginaire, de mettre l'idée dans un des plateaux, son expression dans l'autre, et de peser consciencieusement. Il est nécessaire que les deux aient juste le même poids.

Mais il faut avant tout le don.

J'ajouterai que ce n'est pas au moment où l'on compose ses vers qu'il faut les juger. On peut être très impressionné, se croire inspiré et ne rencontrer que des expressions faibles ou outrées.

C'est surtout le souvenir d'une impression qui en amène l'expression intense et vraie.

Sans la possession de soi-même on ne peut pas juger la propriété des termes, et il faut l'éloignement pour embrasser les ensembles.

L'inspiration n'est autre que l'impression d'abord ressentie ramenée à l'âme par le souvenir sous forme de vision.

Cette vision n'est plus du plaisir, de l'amour, de la douleur ou de l'horreur à l'état de secousse paralysante : c'est tout cela ramené dans une surnaturelle extase où toutes les passions se fondent dans la joie créatrice.

Sous cette vision l'âme s'échauffe, s'éclaire et resplendit. L'idée en rayonne dans la forme qu'elle a élue.

Quant au jugement qui surveille le travail, il est alors si rapide qu'il en est inconscient.

Après avoir écrit mon sonnet de *Courrières*, je vis qu'il valait mieux que mes précédents essais, et, bien plus tard, je me suis rendu compte des moyens dont je m'étais servi.

Les qualités initiatrices sont dans les mots eux-

mêmes, dans le génie de la langue; de ces qualités le poète fait des harmonies par une juste association.

Il y aurait d'ailleurs puérilité à rechercher de parti pris ces harmonies imitatives : l'impression qui émeut le poète et l'éclaire lorsqu'il compose doit les amener naturellement.

Elles se présentent alors à son esprit, et il semble qu'un être invisible lui souffle à l'oreille les mots magiques dans l'ordre où ils doivent produire l'effet rêvé.

Le travail de l'ouvrier vient ensuite ; mais, quoique nécessaire, ce travail, sans l'inspiration, serait celui d'un joaillier qui n'aurait à sertir que de grossières verroteries.

Quelles admirables ressources offre notre langue française pour toutes sortes d'effets! Je tremble lorsque je songe que même des académiciens parlent de la remanier. Comme je comprends que cela ait provoqué une des dernières indignations du grand poète que pleure la France, Leconte de Lisle! Pour mon humble part, je sais que je dois à notre divine langue les vers imagés qu'on a bien voulu remarquer dans mes poèmes, comme :

> Une exquise rosée irise l'herbe rase.
> Le soleil, caressant l'ardente jeune fille,
> Affile un bref éclair au fer de la faucille.

Mais, ce dernier vers, je savais bien pourquoi il m'arrivait ainsi armé cinq fois de la ferme, fière et parfois féroce consonne *f* et du mot tranchant *affile* et de *bref éclair*.

Dans la scène de mon poème *Jeanne* d'où je le détache, j'ai voulu préparer celle qui va suivre.

La jeune fille va venger son honneur en balafrant d'un grand coup de faucille le misérable qui se jettera sur elle pour lui faire violence.

C'est aussi pourquoi j'ai, en ce moment, multiplié autour de Jeanne les effervescences de la nature et les buissons épineux. Puis, après son attentat, lorsque, aveuglé de sang,

> ... le monstre, en chancelant, a fui.
> Les bras épars, cherchant dans le vide un appui.

je savais bien pourquoi m'arrivait l'épithète *épars*, qui indique l'affolement de l'action, tandis que sa consonne *p*, que répète *appui* indique le mouvement. Écrivez : les bras *ouverts* ou *tendus*, et le vers perd toute son expression.

Quoi de plus mystérieux que la création des vers!

Il y a l'inspiration, la fécondation, la conception, l'incubation, l'éclosion, travail obscur. Une idée naît tout à coup dont souvent on ignore l'origine. C'est comme un choc d'où jaillit un trait de lumière; quelque chose d'ineffable, l'absorption d'un germe dans un féconde ivresse.

Cette idée est vague pourtant et parfois si insaisissable, si subtile qu'il semble qu'aucune expression ne pourra la fixer. Vous vous y essayez vainement : non, elle n'est pas réalisable.

Et à regret vous renoncez à la poursuivre. Mais c'est elle qui vous obsède maintenant, et elle ne vous lâchera pas.

Et, de loin en loin, de mystérieux tressaillements vous rappellent que votre cerveau a conçu. Et, forcément, vous rattachez à cet embryon d'idée les observations de votre âme et de vos yeux.

La semence a germé; elle pousse confusément, mais sûrement.

Pour la nourrir, vous allez, comme l'abeille butiner, sur votre route, sans autre guide qu'un mystérieux instinct, les atomes nécessaires à son développement.

Et lorsqu'ils se seront assimilés, agglomérés, cristallisés, voici qu'un jour, au moment où vous y pensez le moins, l'idée réapparaît vivante, précise, apportant son expression, sa forme et sa fleur. Et cette expression tombe alors de votre plume facilement, sans le moindre effort, et, je le répète, comme si un invisible collaborateur vous la soufflait à l'oreille. N'est-il pas vraiment divin, ce travail créateur qui absorbe tout l'être et dont à peine on a conscience, tant ses moyens se rencontrent partout et tant ses outils sont légers?

Que de fois je me suis dit : « Quelle adorable paresse que celle de faire des vers ! »

Rien de plus délicieusement enivrant.

Le poète est véritablement alors le roi de la nature.

Il est le maître de sa pensée, il est le maître du monde qu'il s'est créé.

Il en possède tous les ressorts, qu'il fait jouer à sa fantaisie; il anime tout du souffle de la vie.

Rien ne lui est fermé, ni la terre, ni le ciel, ni l'enfer. Il a conscience de l'immortalité, il entrevoit l'infini : comme le prophète, il s'entretient avec Dieu.

Il se plonge dans les plus merveilleuses délices; il traverse, frémissant de plaisir, les plus tragiques horreurs. Qu'il chante ou qu'il pleure, sa joie est la même : c'est le divin frémissement de la création.

Toutes les misères de la terre disparaissent à cette hauteur. Mais, hélas! l'organisme humain n'est pas fait pour soutenir longtemps cet état de surexcitation.

Bientôt les forces s'épuisent, les désordres nerveux, les horribles souffrances, les dégoûts profonds rappellent au poète qui s'y livrerait immodérément qu'il n'est qu'un homme fragile et toujours finalement vaincu dans la lutte à outrance avec l'idéal.

La poésie est divine, mais le poète n'est pas un dieu.

JULES BRETON,
De l'Académie des Beaux-Arts.

(*A suivre.*)

NOTRE ENTRÉE A ROME[1]

(20 septembre 1870).

A propos du 25e anniversaire de Rome capitale, M. Ugo Pesci, ancien collaborateur de la *Fanfulla*, vient de publier des souvenirs dont nous détachons, en l'abrégeant, le chapitre le plus pittoresque et le plus intéressant :

L'ordre nous arriva d'abandonner la brèche par laquelle nous aurions voulu pénétrer de notre côté ; par la Porta Pia on laissa entrer les engagés avec les bersagliers, et, après avoir franchi les talus des ouvrages extérieurs à travers les décombres et les éclats de pierres, nous nous trouvâmes devant une grande rue déserte.

L'aspect de cette rue a totalement changé en vingt-cinq ans. Le chemin de la Porta Pia à la place des Thermes s'étendait alors entre deux murs, sans une maison ; au delà de ces murs, des jardins, des vignes, des jardins de monastères. A droite, presque à l'entrée de la ville, le jardin de la villa Bonaparte ; deux cents mètres plus loin, à l'angle de la première rue, une petite maison dépendant de la villa. Les persiennes de cette maison brûlaient lentement, le toit était percé par les grenades. Puis des murs, des murs, des murs, à droite et à gauche. Nulle part âme qui vive. Dans ces murs on remarquait de loin en loin quelques grandes niches, et au fond de l'une d'elles s'étaient placés, pour ne pas dire blottis, deux dragons pontificaux qui, apercevant les bersagliers, leur firent des signes d'amitié. Peut-être étaient-ils sincères, mais personne ne prêta ou ne voulut prêter attention à eux : ils faisaient pitié. Nous marchâmes ainsi jusqu'à la place San Bernardo delle Terme ; une vingtaine de personnes y étaient réunies : ce furent les premiers Romains que j'aperçus dans la ville. Nous nous étions arrêtés un moment à un petit café à l'angle de la rue qui monte en pente très raide de la place San Bernardo à San Niccolo à Tolentino ; ces gens vinrent nous demander si nous étions des émigrés de retour d'exil...

Nous poursuivîmes notre route dans la direction du Quirinal jusqu'au carrefour des Quatre-Fontaines. La ville commençait à se remettre de la terreur causée par cinq heures de canonnade ; les fenêtres s'ouvraient timidement ; quelques têtes apparaissaient : les plus hardis descendaient dans la rue et demandaient si « les Italiens » étaient entrés.

Nous atteignîmes le palais de la Propagande. Voici le premier drapeau tricolore ! La hampe est soutenue par le bras du roi David, une des quatre statues du monument de l'Immaculée. Les grands hôtels de la Place d'Espagne sont tous fermés. Par la via del Bambino roule vers la place d'Espagne un torrent humain qui hurle : *Vive l'Italie ! vive Victor-Emmanuel ! vive Rome libre ! vivent nos frères !*

Vers le pont Saint-Ange, le passage est impraticable à présent. Par des rues étroites, tortueuses, encombrées de monde, nous sommes transportés par le flot populaire et nous débouchons sur la place Colonna. Le spectacle est extraordinairement imposant. On oublie en ce moment le culte des monuments antiques, et l'on accorde à peine un regard à la colonne Antonine.

De l'autre côté arrivent les bersagliers. La foule les acclame avec enthousiasme, les embrasse, voudrait les porter en triomphe. Mais les cris d'allégresse se changent en un rugissement féroce quand, au milieu des chapeaux à plumes, après les premiers pelotons, apparaissent les zouaves pontificaux faits prisonniers à la villa Bonaparte, au Pincio et à la Porta Pia. Il faut non seulement tout le prestige, mais toute la force musculaire des bersagliers pour empêcher le massacre des prisonniers qu'ils escortent. Ces braves garçons déploient des trésors d'éloquence pour calmer la foule enflammée par le désir d'une vengeance tardive, mais facile. Les moyens de persuasion restant sans effet, ils ont recours à la vigueur du poing. Les hurlements, les cris de menace ou d'insulte glacent d'épouvante le simple spectateur de cette scène. Un moment il me semble que les bersagliers ont le dessous et que les prisonniers massés au fond de la place vont être arrachés de leurs mains. Une troupe d'énergumènes est déjà près des zouaves, tend la main pour les frapper, et criant : « A mort ! à mort ! » leur jette des bouts de cigares, crache à la face baignée de sueur de ces malheureux, dont les uns blêmissent de terreur, d'autres de rage à se voir ainsi réduits à l'impuissance. Alors entre les zouaves et leurs agresseurs s'élance un cavalier de haute taille et de fière prestance : c'est le lieutenant-colonel Macedonio Pinelli.

— Arrière ! crie-t-il d'une voix qui domine le vacarme. Arrière !

Quelques paroles irritées s'élèvent de la foule contre le vaillant soldat qui ne veut pas qu'on écrase des hommes sans défense dont la vie a été placée sous la sauvegarde de ses bersagliers.

— Il fallait vous attaquer à eux quand ils avaient encore leurs armes ! répond-il dédaigneusement à leurs invectives.

Mot sévère, mais juste, et qui produit un effet immédiat...

De l'autre côté de la place avait lieu en ce moment une scène d'un genre bien différent. Le général Bottacco était arrivé dans une voiture de place, accompagné de ses adjudants. La foule le tira de la *botte*,

(1) *Come siamo entrati in Roma*, Souvenirs par Ugo Pesci, avec une préface de Giosuè Carducci (Treves fratelli, Milan).

le souleva à force de bras en dépit de la vigoureuse résistance du général à qui cette ovation trop expansive plaisait médiocrement. Chacun voulait deviner le nom de ce général, le premier qui parût sur la place Colonna : « C'est Cadorna ! c'est Bixio ! Non, c'est Cosenz ! »... En tout cas c'était un général italien et cela suffisait pour qu'on s'écrasât à la porte du café où il avait enfin trouvé asile jusqu'à ce que l'attention fût un peu distraite par l'arrivée d'un autre général. Cette fois c'était vraiment Cosenz, la physionomie imperturbablement sereine, comme à Milazzo, avec ses lunettes d'or et son inséparable aide de camp, le major Mantellini. Tout à coup au milieu des rumeurs confuses de la foule retentirent deux coups de fusil et tout le monde de se précipiter dans la direction d'où les coups étaient partis. Qu'était-il arrivé ? Par la ville erraient encore quelques *zampitti*, sorte de volontaires enrôlés dans les derniers temps du pouvoir pontifical et plutôt bandits que soldats. Il paraît que deux d'entre eux, apercevant un général, mus par un instinct aveugle et sauvage, avaient tiré sur lui sans songer aux conséquences de leur folie sanguinaire. Par bonheur, les coups étaient mal dirigés, mais beaucoup mieux dirigée sans doute fut l'indignation soulevée au sein de la foule. Je ne pus, il est vrai, au milieu d'une telle confusion de personnes et d'impressions diverses, apprendre exactement ce qui arriva aux deux malandrins ; mais quelques jours après ayant eu l'occasion d'interroger quelqu'un qui avait été présent au dénoûment de l'affaire, ce dernier me répondit du ton d'un homme pleinement satisfait : « Soyez tranquille, ils ne sont pas allés bien loin... »

Quand l'émotion causée par cet incident se fut calmée, quelques cris s'élevèrent : « Au Capitole ! au Capitole ! » et bientôt ce fut le cri général. Deux bataillons de bersagliers ouvrirent la marche : la foule se précipita à leur suite. Tandis qu'on arborait un grand drapeau tricolore sur la Tour capitoline, la bannière du 39e, celle qui quelques heures auparavant avait donné la première le signal de l'assaut, fut placée sur la statue équestre de Marc-Aurèle et saluée par la marche royale.

Il faut avoir entendu cette marche retentir pour la première fois au Capitole devant cet étendard glorieusement troué par les balles ; il faut avoir vu les habitants de Rome, accourus là avec les armes portées jadis par les pontificaux, les brandir dans un enthousiasme délirant ; les femmes, les enfants, les vieillards agiter leur mouchoir, crier, pleurer, embrasser les soldats immobiles au port d'arme, pour pouvoir dire qu'on a vraiment dans sa vie éprouvé une poignante émotion patriotique.

Un autre épisode non moins émouvant peut-être de cette fameuse journée fut le retour des exilés. Dès que la cité leur fut rouverte il en arriva de toutes parts. Ils couraient au logis, en quête de leur famille qui souvent avait couru elle-même dans telle ou telle direction à la recherche de celui qui lui était rendu. On se rencontrait enfin, on pleurait en revoyant les enfants qui avaient grandi ou en pensant à ceux que la mort avait enlevés durant la longue absence. Puis c'étaient des rencontres d'anciens amis qui se jetaient dans les bras l'un de l'autre et s'en allaient ensuite par les rues, se racontant avec animation leurs aventures et leurs infortunes. Les soldats au milieu de cette joie, de cette fièvre universelle, se trouvaient déjà comme en famille. Combien de tonneaux de vin on vida ce jour-là à la santé du roi de l'Italie, de Rome, il serait difficile de le dire. Mais le nombre que vous imaginerez, pour fantastique qu'il paraisse, ne sera pas, je crois fort loin de la vérité.

Vers le soir on trouva le moyen de débarrasser la place Colonna de la présence des prisonniers en leur faisant occuper les salles du rez-de-chaussée du mess militaire. La clarté d'une quantité prodigieuse de lanternes aux formes les plus variées — qui pourrait dire où on les avait tenues cachées jusqu'à ce jour ? — remplaça alors la lumière du soleil et vraiment sans trop de désavantage. Celui qui avait assumé provisoirement le poste de premier magistrat de la cité s'était hâté de faire mettre, à la place des becs de gaz ordinaires, ces fameuses girandoles encore en usage. Le Corso, où la foule était si épaisse que de la place de Venise à la place du Peuple on n'apercevait d'en haut qu'une surface de têtes d'où émergeaient des milliers de bannières et d'innombrables lanternes tricolores ; le Corso avec ses fenêtres pavoisées et enguirlandées, avec l'incessante rumeur des vivats et des acclamations, présentait un spectacle inoubliable dans une vie tout entière. L'enthousiasme, si la chose était possible, paraissait croître d'instant en instant.

Chez nous la tension intellectuelle et nerveuse était si grande que, debout depuis cinq heures du matin, nous ne ressentions aucune fatigue, et nous avions même oublié que nous étions à jeun. Par contre, la soif était intense ; mais les *limonari* n'avaient pas déserté leur poste, et participaient à la joie commune derrière leur comptoir, tout en mêlant continuellement l'*acqua di Trevi* et en pressant oranges et citrons. Il se passait une chose singulière : les chaussures, le chapeau, la coupe de l'habit, quelque chose de particulier dans le langage et le geste, mais, plus que tout cela, le fait d'être couverts de poussière et de terre nous dénonçait comme étant venus... Dieu sait d'où ! Les plus hardis nous le demandaient, d'autres se taisaient discrètement, mais chez le *limonaro* comme au café quand nous présentions l'argent,

invariablement nous entendions dire : « C'est payé ! »

Un grand buste en plâtre de Victor-Emmanuel, pieusement caché aussi pendant des années au risque de l'exil et de la prison, fut porté processionnellement deux ou trois fois de la place de Venise à la Porte du Peuple et *vice versa*, entouré d'une forêt de bannières et d'une myriade de flambeaux. Chaque fois que l'image du roi libérateur passait en un point du Corso, il s'élevait une explosion d'enthousiasme dont la parole est impuissante à donner une idée. C'était presque du délire : les femmes du peuple arrachaient les plumes des chapeaux des bersagliers et les portaient en guise de parure ; des fenêtres pleuvaient les fleurs, les cocardes, les bonbons ; les œillades et les sourires vous bombardaient au passage. Il semblait que le peuple tout entier, après un long sommeil léthargique, se réveillât en ce moment et, se sentant sain et robuste, commençât alors seulement à goûter la joie de vivre.

Le peuple est de caractère mobile et léger, et, s'il se laisse facilement persuader à faire le bien, il se prête non moins aisément à commettre le mal. Rien d'étonnant donc qu'à Rome, ce soir-là déjà, certains individus voulurent profiter des sentiments généreux de la population pour faire naître le désordre. Vers neuf heures et demie un millier de personnes se dirigèrent vers le Capitole. Je les suivis. Chemin faisant j'appris que le but de cette manifestation était de réclamer la mise en liberté des détenus politiques. Réclamer à qui ? Le Capitole n'était le siège d'aucune autorité ; d'ailleurs il n'y avait encore à Rome aucune autorité légalement constituée, sauf l'autorité militaire. Or le général Cadorna était resté pour ce soir-là avec son quartier général à la villa Albani, et le général Masi était commandant de la place de Rome plutôt de droit que de fait à ce moment.

Certes il eût été impossible d'expliquer cela aux gens qui se pressaient sur la place du Capitole. Il n'y avait pas là affluence de lumières : peu s'en fallait qu'on ne se heurtât les uns contre les autres. Le 2e bataillon du 39e, qui avait pris les armes, apparaissait comme une masse noire et compacte. Les cris étaient divers, mais le plus fréquemment répété était : *A San Michele! a San Michele!* parce que les détenus politiques étaient retenus, là-bas, dans les prisons que Clément XII avait fait construire pour les femmes de mauvaise vie.

Nous commencions à craindre que la chose ne tournât au tragique, lorsque Nino Costa, le peintre romain si apprécié des Anglais, qui était rentré ce jour-là même à Rome après de longues années d'exil, apparut, entouré de flambeaux, à la balustrade de l'escalier extérieur et fit signe qu'il voulait parler. Il expliqua qu'il était plus sage de retarder de quelques heures encore la libération des prisonniers, qui désormais n'avaient plus rien à craindre. En allant à cette heure, sans renseignements précis, à Saint-Michel, où les détenus politiques se trouvaient mêlés à des prisonniers de droit commun, on courait le risque de commettre d'irréparables erreurs ; d'autre part, quelques détenus politiques étaient incarcérés au château Saint-Ange, encore aux mains des soldats pontificaux, et ceux-là ne pourraient en tout cas être délivrés que le lendemain matin.

La foule se laissa persuader par ces paroles sensées, — l'orateur était pourtant un homme d'idées avancées, mais foncièrement honnête et incapable de profiter de cette heure de confusion pour faire triompher son propre idéal. Les agitateurs se dispersèrent peu à peu et regagnèrent le centre de la ville, où le bruyant enthousiasme ne semblait pas décroître encore. Cette démonstration fut faite à l'instigation de quelques mauvais drôles : ce qui le prouve, c'est qu'elle fut suivie de la distribution de manifestes révolutionnaires. On en donna même aux soldats du 39e, ceux mêmes qui avaient escaladé le matin les ouvrages extérieurs de la Porta Pia ; ce qui montre le peu de jugement de ces individus dans l'accomplissement de leur besogne.

Brisé par les émotions de ce jour mémorable, je m'étais laissé tomber sur un divan du nouveau café Cavour, et j'ingurgitais machinalement tout ce qu'un garçon empressé plaçait devant moi, lorsque tout à coup entra dans la salle remplie de monde Edmondo De Amicis, mon ancien camarade à l'École militaire et mon ami. Lui aussi était entré à Rome le matin avec la brigade bolonaise ; lui aussi avait été porté de-ci de-là par les rues et les places de la ville.

— Mais je ne vais pas me coucher, me dit-il, avant d'avoir vu le Colisée !

Le Colisée ! Qui avait seulement songé pendant toute cette journée que le Colisée se trouvât à Rome ? Eh bien ! ce nom, ce souvenir classique évoqué en ce moment, en ce lieu, au milieu des cris d'une foule dont la frénésie n'était pas près de se calmer, produisit en moi cette impression qu'en effet on ne pouvait songer à prendre du repos sans faire cette visite, imposée par un impérieux devoir.

Nous sortons. Il s'agissait de trouver une *botte;* mais les quelques rares véhicules de ce genre qu'on avait aperçus l'après-midi avaient été mis en réquisition par les officiers regagnant leur cantonnement hors des portes. Nous marchons vers la place de Venise et trouvons enfin un *bottàro* disposé à nous transporter au bout du monde. Nous traversons le Forum de Trajan, et passons par des rues encore pleines de lumières, de vivats, de chants patriotiques. Puis soudain nous sommes plongés dans les ténèbres. Les colonnes du temple de Castor et Pollux se dressent dans la nuit comme des fantômes. Le

bottaro veut à toute force nous faire part de ses connaissances en archéologie où l'imagination l'emporte sur la science; mais nous sommes désorientés en entendant donner au *Forum romanum* le nom prosaïque de « Champ des vaches ». La *botte* nous secoue sur les grandes pierres carrées qui pavent la Voie sacrée; nous passons sous l'Arc de Titus et apercevons une grande masse noire dont les contours se confondent dans les ténèbres de la nuit. Le silence est profond et solennel. De Amicis, de son style prestigieux, a donné une courte relation de cette visite nocturne. Il serait téméraire de vouloir ajouter quelque chose à l'expression d'un sentiment que nous avons éprouvé ensemble.

Cette excursion terminait dignement une journée dont la mémoire durera autant que le monde même. Du Colisée à la Place d'Espagne la distance n'est pas des plus courtes : j'ai le vague souvenir que le *bottaro* dut me secouer vigoureusement pour m'éveiller devant la grande porte verte de l'hôtel d'Europe.

UGO PESCI.

UN D'ENTRE EUX

Fantaisie.

M. Gustave Fauquet, cinquante ans, plutôt bel homme. Extérieur correct. Allure rapide, mais sans hâte. Forme de tête qui indique un cerveau arrêté dans sa culture. Le front un peu fuyant des utopistes. Des yeux légèrement saillants, une lueur fiévreuse y brille sans cesse. C'est dans cette lueur que se lit l'entêtement, non dans les lignes molles du front, et c'est l'entêtement rageur des emballés. Parole tranquille. M. Fauquet ne gesticule pas,— sa race ne l'y a pas incliné, et son éducation l'en aurait empêché;— mais quand il parle, ses doigts, incessamment, frottent la paume de sa main.

Avec deux de ses fils, il se rend à son bureau. Neuf heures du matin.

Les jeunes gens, quelconques, pas des têtes de penseurs. Ressemblent à leur père. Même démarche, même flamme dans le regard; n'ont pas encore de tics. Pourtant on sent chez tous les deux quelque chose de fatigué, d'usé, malgré leur teint frais de chastes qui font de l'hydrothérapie. L'aîné se nomme Fred, le second, Max.

M. FAUQUET. — Je crois que nous aurons une belle journée, les vents sont à l'est.

MAX, *de mauvaise humeur.* — Bien la peine ce temps-là, aujourd'hui! Dire qu'hier il tombait des hallebardes. La piste était comme un marécage, les chevaux enfonçaient par-dessus les sabots. On devrait renoncer à mettre les courses le dimanche, il fait toujours mauvais, le dimanche.

FRED. — C'est vrai.

M. FAUQUET. — Au lieu d'aller aux courses de Rouen, si tu étais resté ici, tu n'aurais pas attrapé...

MAX, *interrompant.* — De culotte. Je le sais bien.

M. FAUQUET. — Et tu aurais entendu à l'église un fort beau sermon dont tu aurais pu tirer profit.

MAX. — Il a bien prêché ce pasteur de Bordeaux?

FRED. — Oui, très bien. Un peu long...

M. FAUQUET. — Je n'ai pas trouvé. Il a développé cette parole de l'Ecclésiaste : « La bonne réputation vaut mieux que les parfums précieux. »

MAX. — Je vois ça d'ici, ou plutôt, j'entends : la jeunesse d'aujourd'hui, l'impiété, le manque de principes, jeu, femmes, liqueurs fortes, etc., etc.

M. FAUQUET. — Tu l'as dit. Ce pasteur a parlé de toutes ces choses. Il a montré que le cœur de celui qui s'abandonne à l'amour de l'or, devient métallique à son tour. C'est bien vrai, le jeu est la plus dangereuse des passions.

FRED. — Quand le jeu est une passion. Mais on peut jouer modérément.

M. FAUQUET. — Tu ne peux jamais être sûr de jouer modérément. La passion entraîne la volonté comme le fleuve un fétu de paille. (*A Max.*) Tu as beaucoup perdu, aux courses, hier?

MAX, *qui ne veut pas répondre.* — Oui et non. J'aurais pu perdre davantage.

M. FAUQUET. — Enfin, mon cher enfant, j'espère que tu comprendras bientôt que les seules vraies joies sont celles du travail.

Fred! te rappelles-tu exactement le dernier cours des cafés, hier soir?

FRED. — 70,50.

M. FAUQUET. — Cela remontera. A la hausse! quand même, toute la journée. C'est bien convenu?

FRED. — Ne crains rien. Le premier qui faiblira ne sera pas moi. L'affaire est trop belle pour qu'on ne la risque pas jusqu'au bout.

(*M. Fauquet et ses deux fils arrivent à la porte de leur bureau.*)

MAX. — Je vous quitte, j'ai une course à faire. Je serai de retour dans une demi-heure.

M. FAUQUET. — Ne sois pas longtemps.

MAX. — Non, je te le promets.

FRED, *à lui-même.* — Compte là-dessus!

M. FAUQUET, *à Fred, en entrant sous la porte.* — La conduite de ton frère me contrarie. Je crains qu'il n'aime pas le travail.

Dans le bureau. Cabinet de M. Fauquet. Large pièce très haute, les lois de l'hygiène rigoureusement appliquées. Éclairage électrique. Grande table-bureau en ébène, à deux places qui se font vis-à-vis. Bibliothèque d'ébène également. Cheminée anglaise. Sièges en cuir brun, grand canapé-divan, recouvert d'une étoffe genre oriental. Aux murs, deux marines. Atmosphère lourde

malgré l'aération hygiénique, odeur de fumées de tabac qui ont refroidi. Banalité latente, comme d'un salon d'hôtel.

Sur la table, grand nombre de papiers épars, où des chiffres s'alignent en rangées comme des bataillons, s'empilent en colonnes, car c'est ici le palais du chiffre. Le chiffre est sous les yeux, le chiffre jaillit de la plume que manient des mains fébriles. Il sort à chaque moment des lèvres, il est dans les cervelles, il est dans la pensée, la pensée tout entière. Le chiffre s'allonge, se raccourcit, il a des sautes capricieuses de tyran, des trahisons de maîtresse, des sortilèges d'enchanteur : le chiffre est dieu.

M. Fauquet, assis à sa table, se livre à des calculs, un crayon à la main. De même, Fred. Le père et le fils échangent quelques réflexions sur le cours des marchés, puis écrivent de nouveau, en silence. Lettres à des correspondants. Dépêches. Les employés viennent prendre des ordres.

Dix heures du matin : la vie commerciale se réveille et s'active de moment en moment. Fred part pour la Bourse. Arrivée des courtiers. Des voitures roulent rapides, s'arrêtent net, bruit sec des portières, les courtiers entrent vite, repartent plus vite. On sonne au téléphone. On apporte des dépêches. M. Fauquet en renvoie d'autres. Retour de Fred.

M. Fauquet. — Eh bien ?

Fred. — Baisse continue. J'ai vu Le Normand, j'ai vu Bellmann, ils sont bien près de lâcher pied.

M. Fauquet, *vivement*. — Il faut à toutes forces les retenir.

Fred. — Ils disent qu'ils ne peuvent pas perdre davantage ; encore cinq francs de baisse et ils sautent. Ils ne croient pas à la hausse.

M. Fauquet. — Les poltrons ! Je vais aller moi-même leur parler. Sans eux, nous resterions seuls à la hausse. Et s'ils vendent, le marché dégringolera encore.

Fred. — Qu'importe ? Si nous restons seuls, nous gagnerons seuls.

M. Fauquet. — Surtout, maintiens-les à la hausse en Angleterre. Télégraphie.

Fred. — Justement, ils demandent à Londres si Le Normand et Bellmann ne faiblissent pas ?

M. Fauquet. — Réponds-leur que non, que les Havrais demeurent fermes à la hausse. Avant que là-bas ils ne s'informent d'autre part, il s'écoulera bien deux heures. En deux heures, un marché peut changer. Mais si, malgré tes renseignements, ils font mine de nous lâcher, envoie-moi Lévy, j'achèterai sous son nom ; cette manœuvre influencera le marché suffisamment pour leur redonner confiance.

Entrée d'un courtier. Salutations.

Le courtier. — Monsieur Fauquet, je viens vous proposer une affaire superbe. J'ai acheteur à terme pour fin novembre, 5 000 balles à 60 francs.

M. Fauquet, *qui parle tranquillement et qui fait une moue sceptique*. — L'opération me semble douteuse. Le Novembre ne remontera pas à 60 francs avec la campagne des baissiers de Paris.

Le courtier. — Mais Londres a acheté du Novembre en masse, il en achètera encore. C'est quarante mille francs que je vous offre de gagner.

M. Fauquet. — J'en doute fort. Je vais consulter mon fils.

(*Il se retire dans un coin de la chambre avec Fred. Ils délibèrent à voix basse.*)

M. Fauquet, *à Fred*. — C'est une bonne opération, il faut la risquer.

Fred. — Pas si bonne que tu le crois. N'accepte pas de la faire sans le partage des risques. New-York vend du Novembre.

M. Fauquet. — Tu as raison. (*Revenant vers le courtier.*) Mon fils ne me conseille pas du tout d'accepter votre proposition. Moi, j'hésite. Prenez la moitié des risques, je conclus l'affaire.

Le courtier. — Je ne peux pas, Monsieur Fauquet. C'est trop pour moi.

M. Fauquet. — Si vous n'osez pas tenter vous-même une opération que vous affirmez si belle, pourquoi la risquerais-je, moi, qui la crois médiocre ?

Le courtier. — Vous savez bien que je ne puis répondre du hasard. Vous avez tous les atouts dans votre jeu, mais il faut, malgré cela, compter avec la chance. Pour moi vingt mille francs, c'est presque la ruine.

M. Fauquet. — Désolé ! J'ai dit mon dernier mot.

Le courtier, *qui n'a pas fait une affaire depuis huit jours et qui a la vie de sa famille à gagner*. — Allons. Je prends un tiers des risques. Est-ce conclu ?

M. Fauquet. — C'est conclu.

Le courtier, *à Fred*. — C'est vous qui avez gagné la poule de ce matin. Le saviez-vous ?

Fred. — Non.

M. Fauquet. — Qu'est-ce que tu as gagné ?

Fred, *riant*. — Nous spéculons tous les matins, à la Bourse, sur les variations du baromètre. J'étais à la hausse, il a remonté. (*Le courtier s'en va.*)

M. Fauquet. — Quel jeu stupide ! La jeunesse d'aujourd'hui prend la déplorable habitude de parier sur tout. Je ne puis te dire combien je déteste le jeu. Le jeu, c'est la mort du travail. M'as-tu jamais vu jouer ? Quand j'ai été à Monte-Carlo avec ta mère, il y a deux ans, je n'ai pas risqué une pièce de cinq francs à la roulette, par principes...

Je vais chez Le Normand et chez Bellmann.

(*M. Fauquet sort. Un instant après, entre Max.*)

Max, *en se laissant tomber sur le canapé*. — Crois-tu que j'ai une sacrée déveine ? Frileuse a gagné Grille-d'Égout de deux têtes. Encore quatre louis de ratissés.

Fred. — Tu avais parié sur les courses d'Auteuil?

Max. — Oui. Dixon m'avait donné des tuyaux; ils étaient frais, ses tuyaux! Enfin, j'espère me rattraper sur celles du Vésinet, j'ai télégraphié pour avoir des pronostics à l'agence R. (*Il se plonge dans la lecture passionnante de l'« Auteuil-Longchamps ».*)

Fred. — Viens-tu ce soir chez les Dupuis?

Max. — J'hésite.

Fred. — Maggy y sera.

Max. — C'est pour cela que j'hésite. Je voudrais y aller pour la voir, et, d'un autre côté, si je n'y vais pas elle croira à mon indifférence, cela dégèlera peut-être la sienne.

Fred. — Viens! les absents ont tort.

Max. *Il prend une pièce de cinq francs.* — Face, que j'irai! (*Il lance la pièce en l'air, elle retombe à ses pieds, il la regarde.*) Pile! j'irai tout de même.

(*Rentrée de M. Fauquet à Max, il lui dit :*)

— Ah! te voilà. Tu n'arrives pas trop tôt.

Max, *évasif.* — J'ai été retenu. (*Conciliant.*) Que puis-je faire pour toi? as-tu quelque lettre à écrire?

M. Fauquet. — Non. Porte à Le Normand ce télégramme que je viens de recevoir.

Max. — Très bien. Ça baisse toujours?

M. Fauquet. — Stationnaire. J'ai bon espoir pour cet après-midi. Va! Tu nous rejoindras à la maison, il est l'heure de partir. (*Max s'en va. A Fred qui, un crayon à la main, calcule.*) — Viens-tu?

Fred. — Si à cette minute nous devions réaliser notre capital, nous serions en perte de deux millions.

M. Fauquet. — Nous pouvons les perdre. Mais nous les gagnerons, sois-en sûr.

Ils sortent. M. Fauquet en passant ramasse sur le canapé l'*Auteuil-Longchamps*, oublié par Max. Il le chiffonne et le jette d'un geste de mauvaise humeur dans la cheminée.

M. Fauquet. — Est-il possible de perdre son argent à acheter de pareilles inepties! — Je crains, Fred, que ton frère ne soit joueur.

Deux heures et demie. M. Fauquet et Fred sont de retour à leur bureau. Même vie que le matin, courtiers, dépêches, téléphone. Allées et venues à la Bourse et chez des négociants, soit de Fred, soit de M. Fauquet. En Bourse, — ils disent : en Bourse, — on croit M. Fauquet très embêté. Les haussiers compatissent, les baissiers se frottent les mains. Des courtiers désœuvrés proposent de parier, non, de spéculer sur cette éventualité : Fauquet perdra-t-il ou gagnera-t-il?

Ni hausse ni baisse sur les cafés et l'heure avance. M. Fauquet est aussi calme d'attitude que d'ordinaire : à toujours côtoyer les abîmes, on ne sent plus le vertige. Fred est sorti, M. Fauquet écrit une lettre.

Entrée de deux négociants. Salutations.

Un des négociants. — Monsieur Fauquet, nous venons vous demander d'être des nôtres. Il faut absolument faire tomber Kugelman de Paris, mais pour cela une ligue de tous les négociants de notre place est nécessaire : l'union fait la force.

M. Fauquet. — Et vous comptez sur mon adhésion?

L'autre négociant. — Oui. Nous y comptons parce que vous êtes un vieux Havrais et que vous avez à cœur les intérêts du Havre.

M. Fauquet. — Certainement, je les ai à cœur, mais je ne vois pas en quoi notre place bénéficiera de la ruine de Kugelman. Si plusieurs ont perdu de l'argent avec lui, d'autres en ont gagné.

Le premier négociant, *qui s'emballe, car il est un des « plusieurs ».* — Vous ne nierez pas que par son dernier krach la place du Havre a perdu quinze cent mille francs, que Kugelman est un voleur, qu'il s'est fait mettre en faillite, exprès, pour ne pas payer ce qu'il devait, et qu'aussitôt après sa chute, il a recommencé à brasser des affaires sous un prête-nom?

L'autre négociant. — Et qu'il vient de marier sa fille en lui donnant six cent mille francs de dot, tandis que quatre de ses créanciers, au moins, sont sur la paille. C'est un homme taré, un tripoteur.

M. Fauquet, *ennuyé.* — Je sais. Mais je ne peux pas faire la guerre à Kugelman. J'ai gagné de l'argent avec lui, dans le temps. Cela serait peu généreux de ma part si, aujourd'hui, je me tournais contre lui. Vous êtes assez sans moi.

Les négociants, *en se levant.* — Vous avez tort, monsieur Fauquet. Tôt ou tard on se repent de travailler avec des filous. (*Adieux. Ils sortent.*)

M. Fauquet, *à Fred revenu pendant la visite des négociants.* — Ils sont superbes! J'ai besoin de Kugelman, nous menons la même campagne. J'aimerais mieux qu'il ne soit pas un filou, mais enfin, sa conscience ne me regarde pas... Quelles nouvelles?

Fred. — Stationnaire, toujours. Mais vois cette dépêche.

M. Fauquet, *lisant.* — Les sucres vont baisser.

Fred. — Que faut-il faire? Personne ne connaît ce renseignement.

M. Fauquet. — Vendre nos sucres tout de suite. Cours vite.

Fred. — Je pars à l'instant même. (*Il sort.*)

M. Fauquet, *seul.* — Est-ce une chance d'avoir reçu cette dépêche les premiers!

Au bout d'un quart d'heure, rentrée de Fred.

Fred. — C'est fait, nos sucres sont casés.

M. Fauquet. — Bien. Maintenant, publie ton télégramme.

Fred. — A propos de dépêche : ils étaient trois ou quatre, furieux, en Bourse, tout à l'heure. Dupuis s'est fait télégraphier de New-York que les blés baissaient là-bas. Il a raflé tout ce qu'il a trouvé. Fausse

dépêche, les blés montaient. Il gagnera au moins deux cent mille francs. Leblond qui a vendu parlait d'aller le gifler.

M. Fauquet, *riant*. — C'est bien un tour de la façon de Dupuis.

Max, *qui entre très vite*. — Victoire ! Hausse ! quatre francs !

M. Fauquet. — D'où viennent tes renseignements?

Max. — Dépêche chez Le Normand. Dépêche chez Bellmann. On achète à New-York, à New-Orléans.

M. Fauquet. — Fred, va à la Bourse. Télégraphie à Londres. Je téléphone à Paris. Max, cours porter la nouvelle à Monnier.

Fred, *dix minutes après*. — Le mouvement s'accentue, six francs. Londres achète. Et toi?

Un courtier, *entrant*. — Êtes-vous acheteur, monsieur Fauquet?

M. Fauquet. — Oui, cinquante mille sacs.

Le courtier. — Entendu. Merci. (*Il sort. Rentrée de Max.*)

M. Fauquet. — Avant ce soir je prévois une hausse de vingt francs. Ce soir, nous aurons gagné un million.

Fred. — Moi, je crois que la hausse sera au moins de vingt-cinq francs.

Max. — Je tiens pour vingt. Combien paries-tu?

M. Fauquet. — Toujours des paris! Je déteste le jeu, tu le sais, Max, et je serais désolé d'avoir un joueur pour fils.

Max, que les observations ennuient, file à l'anglaise pendant que son père donne un ordre à un employé.

M. Fauquet et Fred reprennent place devant le bureau-ministre.

Le soir, la famille Fauquet à table. Famille unie. Enfants en échelle de vingt-cinq à dix ans : garçons et filles. M. Fauquet questionne les petits sur leurs études. On parle des nouvelles de la ville. On commente un mariage, annoncé le matin même. Conversation un peu languissante, comme de gens qui vivent toujours ensemble. Observations aux jeunes sur leur tenue, aux aînés sur le débraillé de leur langage. Français bizarre panaché de locutions anglo-suisses. On dit couramment : Je suis confortable, pour je suis confortablement; je vais baigner, pour je vais me baigner.

Après le dîner, réunion autour de la table du salon. On commente la dernière *Revue*. Chacun a sa spécialité dans la *Revue*. Mme Fauquet, les articles d'économie sociale; la fille aînée, les articles historiques; les fils, la chronique théâtrale et le roman. Le père n'a pas le temps de lire.

Neuf heures. M. Fauquet, étendu dans un fauteuil, bâille et s'étire. Les fils aînés vont s'habiller, ils sortent. Les enfants sont couchés. Mme Fauquet et deux de ses filles travaillent en silence. M. Fauquet clôt les yeux.

— Tiens ! on sonne. Qui donc peut venir à cette heure-ci?

— C'est un monsieur qui désire parler à Monsieur. Il dit que c'est pour une affaire très importante. Voilà sa carte.

— Je ne connais pas ce nom-là. Faites entrer dans mon cabinet. J'y vais.

M. Fauquet pénètre dans son cabinet. L'inconnu l'y a précédé.

L'inconnu. — Extérieur correct, membres agiles, lignes du visage très nettes, front droit comme un mur, nez à forte racine, l'arête droite, les narines en naseaux, mobiles. Ligne de la bouche comme un fil de rasoir, ligne de la nuque qui projette la tête un peu en avant. Manières aimables et dégagées, sourire d'une conscience sans scrupules.

M. Fauquet. — Vous êtes Américain?

L'inconnu. — Je suis né en Amérique.

M. Fauquet. — Vous parlez pourtant le français sans accent.

L'inconnu. — Je parle indifféremment français, anglais ou allemand, les trois seules langues qu'il soit utile de savoir.

M. Fauquet. — Et quel est, je vous prie, le but de votre visite?

L'Inconnu s'installe commodément dans un fauteuil. Il s'exprime d'un ton posé. On sent que ses paroles émanent d'une âme qu'aucun doute ne trouble, interprètes exacts de cette âme limpide.

L'inconnu. — Je viens vous proposer une affaire superbe. Nous avons fondé, de l'autre côté des mers, une association internationale, Je suis le chef de cette association, ou, si vous préférez, de cette maison dont la raison sociale est une devise : *Truth*. Nous sommes les *Chevaliers de la Vérité*. Et nous cherchons en tous les pays des adhérents à notre société, des correspondants à notre maison.

Nous n'allons qu'aux gens hardis. Vous connaissez cette axiome d'une langue morte qui dit excellemment : « La fortune est aux audacieux. » Et c'est pourquoi j'ai pensé à vous, monsieur Fauquet. Ce n'est pas une fortune vulgaire que je viens vous proposer de conquérir : des revenus considérables produits par des capitaux bien placés. Non, c'est la fortune vivante, celle qu'on peut perdre d'un seul coup, celle qu'on aime passionnément avec son âme, avec sa chair, qu'on aime pour toutes les transes qu'elle donne, qu'on adore jusque dans ses trahisons.

Vous reconnaissez à ce portrait la fortune que vous poursuivez? Détrompez-vous, l'objet de vos désirs n'est que la terne et infime réduction de celui de nos convoitises.

Vous risquez votre fortune, vous anéantissez parfois une fortune concurrente, d'autres, plus puissants que vous font osciller un marché, ruinent une poignée d'hommes : les petites parties, en vérité ! Nous voulons les coups de dés qui font rouler

d'un pays sur l'autre des océans d'or. Ah! sentir que d'un geste on précipite le flux ou le reflux, que le sort d'une ville entière est à la merci d'un de vos caprices!

Jusqu'ici on n'avait vu que les rois de l'or; on connaîtra les dieux de l'or. Mais, si l'on s'empare des royaumes par la ruse, seule, la force conquiert les trônes olympiens et nous avons trouvé la force suprême : la Vérité.

M. Fauquet. — Où voulez-vous en venir? Je ne comprends rien à vos discours. Cette Vérité dont vous vous proclamez le chevalier, moi aussi je l'honore. Je suis bon chrétien. Je lis ma Bible chaque soir et je m'applique à mettre en pratique la parole divine.

L'inconnu, *riant*. — Vous avez des taies sur les yeux. D'un souffle je vais les dissiper.

Deux mots dépouillés de leurs innombrables travestis : — Jeu — Vol.

Voilà toute notre révolution.

Ainsi spéculation, opération, terme, découvert : Jeu.

Et : habileté, finesse, majoration de prix, fausses nouvelles : Vol.

Hein! comme ça simplifie le dictionnaire!

Et moi et vous qui jouons et qui volons, nous nous proclamons joueurs et voleurs. Désormais, voici comment on parlera. Au lieu de dire par exemple : « Il y a une belle spéculation à faire sur les sucres », on dira : « Il y a un beau coup à tenter... » Au lieu de : « J'achète à terme cinq mille balles de coton à soixante francs, fin décembre », on dira : « Je parie que fin décembre, le coton baissera de dix francs. »

Rouge signifiera hausse ; noire, baisse. Un négociant criera : « Je mets cinq mille sacs sur rouge », un autre répondra : « Et moi dix mille sur noire. »

Quand on recevra une dépêche et qu'on la tiendra secrète jusqu'à ce qu'on ait vendu la marchandise que la nouvelle télégraphiée devrait faire baisser, on dira ensuite : « Voici la dépêche. J'ai volé tant, etc., etc. »

Même simplification des termes qui désignent les trafics des financiers. Cette seule différence : le mot Vol plus souvent employé que le mot Jeu.

Comme cela sera commode pour les gens dits honnêtes, ces étiquettes de vérité. Elles forceront les marchands à changer leurs enseignes, à remplacer, par exemple, épicier, par falsificateur; marchand de vin, par empoisonneur.

« Eh! me direz-vous, en donnant aux honnêtes gens ce moyen de vous reconnaître vous leur offrez le moyen de se préserver. Ils vous parqueront comme des lépreux... »

Non. La violence gouverne le monde, la violence de notre audace subjuguera le monde. La Vérité, toute nue, a un éclat si terrible, qu'on nous adorera rien que d'avoir osé lui ravir ses voiles.

Et surtout nous aurons pour nous tous les joueurs et tous les voleurs, vous ne sauriez croire combien ces deux espèces sont répandues dans l'humanité. Ils viendront vers nous invinciblement attirés, dans l'espoir de nous duper à leur tour; il n'est pas pour un joueur de plaisir plus grand que de gagner un autre joueur, pour un voleur que de voler un autre voleur.

Ils viendront à nous, tous ceux qu'a saisis la fièvre de l'or parce qu'ils savent que la fortune est fille et qu'elle cherchera nos bras de rufians.

Serez-vous des nôtres, monsieur Fauquet? Vous ne semblez pas décidé à nous suivre? Je reviendrai plus tard ; mais, du moins, aujourd'hui, laissez-moi vous remercier, car vous êtes de ceux qui nous ont préparé les voies. Vous et vos pareils, vous transformez le monde en un tripot colossal. Vous avez troublé l'eau dans laquelle nous jetons nos filets. Et c'est une pêche miraculeuse que nous faisons...

Mme Fauquet. — Gustave! mon ami, tu t'endors tout à fait.

M. Fauquet *sursaute et se frotte les yeux*. — C'est vrai. Je m'étais endormi. Je crois même que j'ai rêvé. Allons nous coucher. Je suis fatigué.

Mme Fauquet. — Tu travailles trop!

Ils se lèvent pour monter. M. Fauquet cherche sur la table le *Temps* qu'il lit chaque soir pour s'endormir. Les yeux tombent sur un *Paris-Sport*. Il le rejette avec humeur loin de lui.

(*A sa femme.*) — Encore un de ces mauvais journaux de courses. Max me donne beaucoup de souci. Il est joueur. Mais de qui donc peut-il bien tenir?...

Jules-Philippe Heuzey.

LETTRES DE VOLTAIRE ET DE DIDEROT A FRANÇOIS TRONCHIN (1).

Voltaire est à Genève. C'est à lui, désormais, que Tronchin (2) soumettra les tragédies qu'il continue à produire. Que Voltaire prît un plaisir particulier aux fonctions que lui attribuait son voisin, c'est douteux, mais il avait dit à Tronchin : « Secourez-moi en

(1) Sous ce titre : *Le Conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm*, M. Henry Tronchin va publier, à la librairie Plon, une série de documents inédits tirés des archives de sa famille. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la communication de ces lettres inédites de Voltaire et de Diderot à Tronchin, qui composait des tragédies pour amuser ses loisirs.

(2) Le conseiller François Tronchin (1704-1798), cousin du célèbre docteur Théodore Tronchin, fit partie du Petit Conseil de la République de Genève. Il dut à l'étendue de ses relations de laisser, après lui, des documents précieux grâce à l'habitude qu'il avait, tout en conservant les lettres qu'il recevait, de prendre et de garder copie de celles qu'il écrivait.

prose et je vous offre mes petits services en vers. » Or, avec lui, la prose du Conseiller ne chômait pas.

Depuis quinze ans, Tronchin gardait en portefeuille une tragédie dont il avait emprunté le sujet à l'histoire byzantine, à Nicéphore Brienne et à Anne Comnène. Il était grand admirateur de Corneille; mais ses pièces préférées n'étaient pas le *Cid* ou *Polyeucte :* c'étaient plutôt les tragédies politiques, *Cinna, Pompée, Sertorius* ou *Othon*. Ce goût, après tout, ne doit pas nous surprendre chez un conseiller. Ce qu'il aimait encore dans le théâtre de Corneille, c'était l'héroïsme cornélien, ces attitudes tendues et violentes dans lesquelles le grand tragique avait représenté ses Émilie, ses Cornélie, ses Cléopâtre. La grandeur d'âme, en effet, lui plaisait surtout chez les femmes, où elle semble encore plus extraordinaire que chez les hommes. Il tentait donc, à l'exemple de Corneille, de peindre de ces femmes énergiques, princesses ou reines, pleines d'une audace virile. « La politique, le patriotisme, dit-il dans la préface des *Comnènes*, ce sont ici les femmes qui en fournissent les exemples : j'ai pensé qu'ils deviendraient plus saillants dans le sexe dont on les attend le moins, et j'espère que ce moyen de s'élever ne lui déplaira pas. »

Dès les premiers mois de 1755, Voltaire avait conquis François Tronchin par un moyen sûr : il s'était intéressé à ses tragédies. N'avait-il pas, Tronchin le lui rappelle dans une lettre, demandé à lire les *Comnènes?* Quel honneur et quelle bonne fortune que d'être lu, aidé, corrigé par l'auteur de *Zaïre!* Comment résister aux instances et aux caresses de ce grand séducteur? Voltaire se disait si heureux de trouver parmi ses voisins un « confrère », un « sectateur de Melpomène » ! Il souhaitait si vivement voir cette tragédie byzantine et s'en aller, à la suite du héros Nicéphore, passer avec son ami Tronchin quelques heures en Propontide, « sur le rivage de Constantinople »!

Il est superflu de dire qu'il n'alla point en Propontide et s'empressa de déférer à d'autres juges les *Comnènes* et leur auteur. Parmi ses amis de Paris, il en comptait deux, M. et Mme d'Argental, qui, avec quelques autres, formaient un tribunal auquel Voltaire avait coutume de soumettre en manuscrit ses œuvres dramatiques. Les « chers anges », c'est ainsi que Voltaire aimait à nommer le couple d'Argental, étaient des censeurs vétilleux dont les observations ne laissaient pas quelquefois d'impatienter le poète. Tant de sévérité méritait bien une petite vengeance. Les *Comnènes* étaient peu intéressants : s'en débarrasser, les envoyer aux d'Argental, imposer aux « chers anges » cette laborieuse lecture, n'était-il pas de bonne guerre? C'est ainsi que *Nicéphore*, *Irène*, *Comnène* et *Dalassène*, soigneusement empaquetés, partirent pour la rue de la Sourdière vers la fin de décembre 1755, accompagnés d'une lettre de Voltaire :

« Je vous envoie, mon cher ange, une tragédie que vous recevrez par une occasion. Ne vous alarmez pas : cette pièce n'est pas de moi ; je ne suis pas homme à combattre le lendemain d'une bataille. La pièce est d'un de mes amis à qui je voudrais bien ressembler. Je crois qu'elle peut avoir du succès, et je crains que l'amitié ne me fasse illusion. Je soumets l'ouvrage à vos lumières ; l'auteur et moi, nous nous en rapportons à vous avec confiance. Soyez le maître de cette tragédie comme des miennes. Vous pouvez la faire donner secrètement aux comédiens (1)... »

Tronchin avait lu ces lignes flatteuses. « Mon cher confrère, lui avait écrit Voltaire, voici ma lettre à M. d'Argental, que je vous prie de cacheter et de faire parvenir. *Quod felix, faustum fortunatumque sit* (2). »

L'inflexible tribunal n'exauça point ce vœu charitable : la critique fut sans pitié, la sentence écrasante! Voltaire, embarrassé, n'en osa communiquer à Tronchin qu'un résumé adouci, où quelques vagues éloges accordés aux intentions de l'auteur tempéraient à peine l'amertume des reproches infligés à l'œuvre.

Voltaire à François Tronchin.

A Monrion, 1er janvier 1756 (3).

Je commence, mon très cher confrère, par vous souhaiter la bonne année, à vous, à Mme Tronchin, à toute l'aimable tribu Tronchin et aux Comnènes. Le tribunal assemblé chez M. d'Argental aime comme moi les deux frères Comnènes et leur rivalité généreuse. *Il y a*, disent-ils, *de la sagesse dans la conduite, de l'intérêt dans le sujet, des idées, du sentiment des détails.* Ils espèrent que celui qui a été capable de faire cet ouvrage sera capable de le perfectionner. Ils veulent que la mère joue un personnage plus nécessaire et plus grand. Ils désirent que le rôle de Nicéphore soit plus imposant. *C'est un tyran faible*, disent-ils, ce qui est *souvent très vrai*, mais *jamais* théâtral. Ils voudraient que la rivalité des deux frères produisît quelque effet frappant, quelque grand coup de théâtre. Ils demandent que le rôle d'Irène soit un peu plus soutenu. Ils exigent enfin qu'on lime un certain nombre de vers. Voyez, mon cher ami, si vous acceptez quelques-unes de ces critiques, car c'est à vous à juger le jugement. Serez-vous assez le maître de votre temps pour travailler un peu cet hiver? Nous reverrions ensemble la pièce au printemps. Cela nous amuserait tous deux, et je tâcherais de mériter votre confidence. Je peux vous assurer qu'il ne faut pas abandonner un

(1) Voltaire à d'Argental, 10 décembre 1755, Moland, 3079. Il existe à Bessinge une copie de cette lettre de la main de François Tronchin. Mss. Tr. 194, p. 25.
(2) Mss. Tr. 194, p. 27. *Inédit.*
(3) *Id.*, 194, p. 31. *Inédit.*

tel ouvrage. Il est susceptible d'un très grand succès. Le plus fort est fait. L'ordonnance du tableau est achevée : il ne s'agit que de quelques touches. C'est un grand plaisir pour un peintre de repasser sur son ouvrage, de le revoir avec des yeux frais et de lui donner la dernière main. Employez à ce travail les longues soirées de l'hiver : c'est le moyen de les accourcir. Perfectionner un bel ouvrage dans le temps que les autres jouent à quadrille, ce n'est pas mal employer son temps. Je vous demande en grâce de vouloir bien dire pour moi et pour Mme Denis les choses les plus tendres à Esculape-Apollon Tronchin et à M. Tronchin-Boissier...

Je reviens à Constantinople; je vous exhorte à ne pas abandonner Nicéphore.

Je vous embrasse tendrement et suis à vous pour la vie en vers et en prose.

VOLTAIRE.

Forcé de s'incliner devant les juges dont Voltaire lui-même respectait les arrêts, Tronchin essaya pourtant de se défendre sur quelques points. On lui reprochait son mauvais style : « N'en parlons pas, écrivait-il à Voltaire: c'est de la cire molle dont il est aisé de repétrir les morceaux (1). » On lui ordonnait de modifier toute l'économie de sa tragédie; mais pareille refonte, facile peut-être « à des génies féconds », effrayait le Conseiller : « Amusement d'un loisir que je n'ai plus, disait-il, mon ouvrage reposait depuis bien des années dans le portefeuille dont votre amitié pouvait seule le tirer... Plutôt que d'y apporter des corrections qui, tentées *invitâ Minervâ*, en augmenteraient peut-être les fautes, ne nous faisons aucune peine de le faire rentrer dans le secret auquel il était destiné. »

A tout autre moment, Voltaire se fût résigné le plus facilement du monde au sacrifice des *Comnènes*. Mais voici que justement il allait avoir, de nouveau, besoin du Conseiller. On venait de publier une édition défigurée et falsifiée de l'*Histoire de la guerre de* 1741, dont le manuscrit lui avait été volé. Voltaire, indigné, s'empressa d'adresser à l'Académie française cette lettre bien connue où il se plaignait amèrement de la piraterie dont il avait été victime. Mais il fallait ensuite que tout le monde lût cette apologie, et particulièrement qu'elle parût dans les journaux de Hollande. Voltaire s'adressa donc de tous les côtés : à Gabriel Cramer, à Pierre Rousseau, qui commençait à Liège la publication du *Journal encyclopédique*, et enfin au docteur Tronchin par l'entremise du Conseiller :

Voltaire à François Tronchin.

4 janvier 1756 (2).

Cette lettre est pour vous prier d'engager M. Tronchin Esculape à faire mettre, s'il est possible, dans la *Gazette d'Amsterdam*, non dans celle de Genève, mais véritablement d'Amsterdam, ma lettre ci-jointe à l'Académie française. Vous verrez par ma lettre à l'Académie combien il est nécessaire que je m'oppose au nouveau tour qu'on me joue. Je me flatte, d'ailleurs, que, si la *Gazette d'Amsterdam* se charge de longs écrits sur le mouvement perpétuel, elle peut se charger d'une lettre concernant une guerre.

Je crois M. Tronchin ami de *M. de Boisi*. M. de Boisi l'est du général de Donop. Ce général est un Hessois. Les Hessois sont maltraités dans l'avorton d'histoire qui paraît sous mon nom, et je voudrais qu'en général M. de Boisi mandât à M. le général de Donop qu'il paraît une histoire de la *Guerre de 1741* sous mon nom et qu'elle n'est point de moi. Voyez, mon cher ami, si vous pouvez faire réussir cette petite négociation.

Or, écoutez : le roi d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre contre le Père Nicolas à Buenos-Ayres avec des vaisseaux de transport chargés de troupes. J'ai l'honneur d'être intéressé dans le vaisseau *Pascal*, qui va combattre la morale relâchée au Paraguay; je nourris des soldats, je fais la guerre aux Jésuites : Dieu me bénira. Je m'intéresse encore plus cependant à Constantinople qu'au Paraguay. Je me recommande à vos bontés et suis à vous *hasta la muerte*.

VOLTAIRE.

Je reçois dans ce moment le jugement que vous portez du jugement. Je suis de votre avis sur bien des choses, mon cher confrère: la plupart de ceux qui nous jugent n'entrent guère dans nos idées. Ils imaginent une pièce de leur façon quand ils lisent la nôtre ; ils se font un plan et veulent nous y assujettir. Je ne crois pas qu'on doive s'asservir à leurs idées, mais aussi ne faut-il pas négliger de corriger son ouvrage. C'est un grand plaisir de retoucher à loisir un beau tableau. Voyez si vous voulez y donner encore quelques coups de pinceau ou si vous m'ordonnez de présenter votre tableau au salon où celui de *Marie Stuart* a déjà si bien réussi. Je suis, comme vous savez, à vos ordres.

Trois jours après avoir déclaré qu'il abandonnait les *Comnènes*, Tronchin, ébloui par ces téméraires promesses, change d'avis, remet sa pièce sur le métier et demande instamment, pour ces nouvelles retouches, l'aide et la main de Voltaire:

Je n'ai quitté ma Byzantine, lui dit-il (1), que lorsque mon rabot glissait sans mordre... je la retoucherais encore avec bien plus d'amour et de confiance si j'avais des guides qui me deviennent indispensables;... par moi-même je ne sais pas faire mieux... C'est vous seul, mon cher ami, que je veux pour juge : tout ce que vous trouverez bon sera fait, et pour tout ce que mes forces ne pourront atteindre, je profiterai avec empressement et reconnaissance de vos cordiales prévenances.

Comme de raison, Voltaire continuait à se décharger sur les d'Argental du soin d'examiner les *Com-*

(1) Mss. Tr. 190, p. 1, 3 janvier 1756.
(2) Mss. Tr. 194, p. 45 à 48. *Inédit.*

(1) Mss. Tr. 194, p. 37. *Inédit.*

nènes. « Je mérite quelques grâces de vous, écrivait-il à ses anges, puisque je vous fais faire deux tragédies à la fois, sous mes yeux. La première est ce *Botaniate*, ce *Nicéphore*, que le Conseiller genevois raccommode; la seconde est *Alceste*, à laquelle votre très humble servante, ma nièce, travaille tout doucement (1). » Voltaire cependant retouchait sa *Zulime*, complétait le *Siècle de Louis XIV*, achevait et publiait le poème sur le *Désastre de Lisbonne*. Vraiment il avait mieux à faire que de corriger les *Comnènes*, et quand il causait en liberté avec ses anges, il raillait volontiers la métromanie de son cher voisin : « Vous voyez que la famille des Tronchin est dévouée aux arts; mais l'auteur a des succès moins brillants que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre Esculape qu'Apollon. On a corrigé le *Nicéphore* et l'*Alexis* selon vos vues, mais non selon vos désirs... (2). »

Le printemps et l'été de 1756 furent donc employés à refaire les *Comnènes*. Au mois d'août, l'œuvre était terminée, et Voltaire aussitôt, envoyant la pièce aux d'Argental, leur écrivait, sous les yeux de Tronchin (3), une nouvelle lettre où nous lisons ces lignes : « Mon divin ange, voici le *Botaniate* achevé et réparé, à peu près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris (4). Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui seront pénétrés de reconnaissance (5). » De son côté, le Conseiller implorait l'indulgence de ses redoutables juges : « Vous voudrez bien, quel que soit le sort de la pièce, ajoutait-il, que l'auteur en demeure ignoré. Je le souhaite au point que rien ne l'aurait tirée de l'obscurité si je ne pouvais me le promettre. »

Voilà donc les *Comnènes* comparaissant à nouveau devant le tribunal qui les avait une première fois condamnés. Mais le tribunal ne répondait pas. On devine aisément la cause de ce silence. Les d'Argental ne voulaient ni contrister un galant homme de qui l'amitié était si utile à Voltaire, ni se compromettre en louant une pièce à leurs yeux fort médiocre.

Mon divin ange, écrivait Voltaire le 6 septembre (6), vous n'avez point encore répondu au *Botaniate :* je vous crois un peu embarrassé avec la cour de Constantinople et avec l'auteur. Il s'est senti animé par les réflexions que vous aviez eu la bonté de faire sur son ouvrage : il a corrigé sa pièce plus facilement que j'en puis faire une; il vous l'a envoyée : tirez-vous de là comme vous pourrez. Mon cher ange, j'aime à voir les conseillers faire des tragédies.

Enfin, l'arrêt arriva; nous n'avons pas la lettre de d'Argental, adressée sans doute à Voltaire, mais un mot de ce dernier nous fait comprendre qu'elle disait nettement les choses : « Mon cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très courageusement avec notre Conseiller d'État. Cet Apollon-Tronchin n'aurait pas réussi à Paris comme l'Esculape-Tronchin (1)... »

Voilà toute l'oraison funèbre des *Comnènes :* le silence se fait désormais autour de la pièce; Nicéphore le Botaniate, Alexis, Damassène rentrent dans l'oubli.

On devait pourtant les revoir, quelque vingt ans plus tard, apparaître sur la scène du Théâtre-Français. La tragédie d'*Irène* a le même sujet, les mêmes personnages que les *Comnènes* du conseiller Tronchin. Les courtes excursions que Voltaire s'était résigné à faire « sur le rivage de Constantinople » n'avaient pas été temps perdu, puisque le voyageur en avait rapporté un sujet de tragédie.

*
* *

En 1734, sa tragédie de *Marie Stuart* avait mis Tronchin en rapport avec Danchet. Peu après, le jeune poète avait encore soumis au vieux censeur le plan d'une tragédie sur Catilina. Vers 1740, ce sujet, du moins en France (2), était encore tout neuf : le *Catilina* de Crébillon n'avait pas encore paru, ni, par conséquent, la *Rome sauvée*, de Voltaire, composée pour faire la leçon au poète dijonnais (3). La pièce de Crébillon était attendue depuis longtemps; il y avait près de vingt ans que le vieux tragique s'acharnait à ce rocher de Sisyphe. Tronchin, donc, aurait dû se presser pour arriver le premier. Mais Danchet l'en dissuada. Oubliant l'illustre précédent d'*Athalie*, Danchet n'admettait pas qu'il fût possible d'écrire une bonne tragédie sans amour : or, quel moyen de rendre Catilina amoureux? Danchet professait encore que le personnage principal d'une tragédie ne devait pas seulement exciter la terreur, mais aussi la pitié : or, le moyen de nous apitoyer sur Catilina? Ces objections effrayaient Tronchin :

Les machinations d'un scélérat contre sa patrie, dit-il dans la préface de *Terentia*, n'inspirent que l'horreur.

(1) Voltaire à d'Argental, 3 mai 1756. Moland, 3179.
(2) *Id.*, 4 juin 1756. Moland, 3179.
(3) La copie de cette lettre existe à Bessinge, dans le dossier des *Comnènes*. Mss. Tr. 194, p. 43.
(4) Le docteur Théodore Tronchin venait de faire un séjour à Paris et d'y obtenir un succès éclatant.
(5) Voltaire à d'Argental, 7 août 1756. Moland, 3216.
(6) Voltaire à d'Argental, 6 septembre 1756. Moland, 3229.

(1) Voltaire à d'Argental, 10 septembre 1756. Moland, 3235.
(2) Les Anglais avaient le *Catilina* de Ben Johnson.
(3) *Sémiramis*, *Oreste*, les *Pélopides*, le *Triumvirat* furent écrits dans le même dessein. En 1742, parut à Paris, chez Prault, un *Catilina* de l'abbé Pellegrin.

L'audace de ses plans, la multiplicité de ses ressources peuvent causer de l'étonnement, produire l'admiration... Mais que deviendra tout cet échafaudage lorsqu'il faudra le faire servir à déchirer l'âme?... L'amour, dont on a tant usé et abusé, devient un moyen bien mesquin dans des sujets terribles. Et quel succès espérer d'un amour subalterne, épisodique? Je jugeai donc que cette passion ne pouvait avoir de place dans ce sujet et que le héros du poème n'était pas fait pour intéresser.

Tronchin s'était donc résigné à sacrifier son plan, lorsqu'il lui vint une idée dont il s'applaudit fort. La mésintelligence où vécurent Cicéron et sa femme Terentia, le divorce qui en résulta, sont assez connus. En exagérant ce désaccord, en avançant de quelques années la date du divorce, ne pourrait-on pas faire de Terentia l'ennemie acharnée de Cicéron, l'alliée et la complice de Catilina ; puis supposer que Tullie, cette fille chérie du grand orateur, avait connaissance des projets sinistres tramés, de concert avec Catilina, par Terentia contre Cicéron ? « Tullie, réduite à l'alternative de laisser périr son père, ou de livrer sa mère, qu'elle croirait coupable, pouvait fournir ces situations déchirantes pour lesquelles tout est fait... »

Sur ce plan nouveau, Tronchin écrivit sa pièce. Mais comment la baptiser ?

Ma tragédie faite, avoue-t-il ingénument, je ne sus plus quel titre lui donner. Catilina y était trop peu employé pour mériter qu'elle portât son nom. L'intérêt se trouvait réparti trop également entre le père, la mère et la fille; et, pour avoir voulu les rendre tous trois intéressants, aucun ne l'était assez pour nommer l'ouvrage.

C'est dans cet état que ma pièce était demeurée jusqu'en 1775, lorsqu'un ami dont je respecte le génie, le tact et les conseils, a cru y voir des choses qui méritaient d'être conservées... C'est sur ses encouragements que je me suis permis, à soixante et douze ans, de retoucher cet ouvrage de ma jeunesse.

Cet ami était Diderot, de qui François Tronchin ne s'était que récemment rapproché, mais qui, dès longtemps, se trouvait en étroites relations avec le docteur Tronchin et avec le fermier général...

Les derniers éditeurs de Diderot ont retrouvé dans ses papiers, au musée de l'Ermitage, un long plan en prose d'une tragédie intitulée : *Terentia*. Cet opuscule, tout entier de la main du philosophe, n'occupe pas moins de cinquante des grandes pages in-octavo de l'édition Assézat et Tourneux (1). « Nous n'avons pas de renseignements, disent les éditeurs dans leur avertissement, sur l'époque où ce plan de tragédie a été composé. Il serait possible, si l'on prend à la lettre ce qui est dit acte V, scène III, qu'il ne s'agit ici que d'une indication donnée à un autre écrivain (1). » MM. Assézat et Tourneux avaient deviné juste. C'est bien pour un ami que Diderot a tracé ce plan curieux, et si les savants éditeurs n'ont pas découvert le nom de cet ami, c'est que les relations de Diderot avec François Tronchin demeuraient jusqu'ici entièrement ignorées.

Le plan de *Terentia*, tel que l'a dessiné Diderot, mérite un attentif examen de quiconque veut étudier à fond l'auteur du *Père de famille* et ses théories dramatiques : on y voit comment les idées et les projets de ses amis donnent le branle à son imagination ; on y saisit sur le vif le penchant de ce facile et puissant esprit à refaire les livres des autres ; on y aperçoit peut-être plus clairement qu'ailleurs ce que Diderot veut trouver dans le drame : des situations bien plus que des caractères ; des scènes présentant comme une suite ininterrompue de « tableaux vivants », qu'un Greuze ou un David eût eu plaisir à peindre ; des coups de théâtre, des attitudes, des gestes, des interjections ; un mouvement, une agitation perpétuels, obtenus sans grande observation ni grande vraisemblance.

Diderot aurait voulu qu'à l'exemple de Shakespeare (2), Tronchin fît monter la foule sur le théâtre, et que dans *Terentia*, comme dans *Jules César*, on vît marcher et vivre l'immense plèbe romaine. La fidélité du décor, le souci de la couleur locale, toutes ces innovations auxquelles Voltaire, dans la *Mort de César* ou dans *Sémiramis*, avait plutôt frayé la voie qu'il ne les avait vraiment introduites, Diderot les réclamait, de sa grande voix retentissante, plus de cinquante ans avant Hugo et avant Dumas.

Diderot à François Tronchin.

A Paris, ce 18 décembre 1776 (2).

Monsieur, il ne sera pas dit que j'aurai reçu toutes vos douceurs sans y répondre un petit mot. Malgré mon silence, soyez persuadé que je n'y ai point du tout été insensible. J'ai été très flatté que mon ébauche, où je me suis particulièrement occupé à conserver tout ce qui me convenait de votre tableau, ne vous ait pas déplu. C'est le griffonnage rapide de cinq matinées. Comme ce plan ne ressemble à rien, je crois qu'il serait aisé d'en accroître la terreur et d'en compléter l'originalité; ce serait d'y jeter, par exemple, quelques scènes courtes et de passage, dont je vois la place et dont je sens mieux l'effet que je ne puis vous le rendre. La seule difficulté de ces scènes consisterait à y laisser une sorte d'obscurité : par exemple, Catilina a ordonné à des assassins d'assassiner les assassins de Cicéron. J'aimerais bien mieux que cet ordre se donnât, mais brièvement, mais obscurément, sur la scène, en un mot, si cela se pouvait.

(1) Paris, Garnier, 1875, t. VIII, p. 286-336.

(1) « Convenez, écrit-il ailleurs à Voltaire, que Shakespeare est un homme bien extraordinaire, etc. » Lettre du 29 septembre 1762.

(2) Mss. Tr. 194, p. 335 et suiv. *Inédit.*

J'en dis autant de ces assassins des assassins. Je voudrais qu'ils parussent devant Catilina et qu'ils lui dissent en passant: *Ils ont manqué leur coup, mais nous n'avons pas manqué le nôtre.* Pareillement des Gaulois (1) : *Ces députés? Eh bien! ces députés, ils t'attendent, tu peux les voir.* Pareillement de leur empoisonnement dans la prison : *Sois tranquille, ils se tairont... Cela suffit.* Cela répandrait sur le tout un air de tumulte et d'horreur et, en même temps, de vérité qui ne pourrait que produire un grand effet (2). Songez que c'est ainsi que les conspirateurs se parlent. Ils ne s'arrêtent point, ils se disent des mots en passant ; de plus, ces scènes courtes donnent du poids et font valoir les grandes scènes. Quand leur obscurité vient à se dissiper, on frémit ; tentez cela partout où cela se pourra ; montrez-nous un peu ces assassins subalternes, les poignards de Catilina ; faites dire à votre spectateur : « De quoi s'agit-il ? où va celui-là ? » Ah ! Monsieur, ce Shakespeare était un terrible mortel ; ce n'est pas le gladiateur antique, ni l'Apollon du Belvédère ; mais c'est l'informe et grossier saint Christophe de Notre-Dame : colosse gothique, mais entre les jambes duquel nous passerions tous. Je vous salue, je vous embrasse, je vous présente mes souhaits de nouvel an ; et je suis avec un sincère et respectueux attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DIDEROT.

A peine Tronchin avait-il enfin, grâce à Diderot, terminé *Terentia*, que déjà il commençait une autre pièce. Le Conseiller méditait de publier, l'année suivante, ses œuvres dramatiques ; mais pour parfaire le volume, il manquait une tragédie. Sans perdre de temps, Tronchin tire de ses cartons un plan dont il avait déjà entretenu Diderot, et il envoie en toute hâte à Paris l'ébauche encore informe d'une pièce intitulée : *la Princesse de Portugal.* On devine quelle devait être la faiblesse de l'esquisse adressée au philosophe quand on le voit rappeler au Conseiller les principes élémentaires de l'art dramatique.

Diderot à François Tronchin.

A Paris, ce 23 décembre 1777 (3).

Monsieur et très honoré Conseiller,

Mille pardons. J'ai le défaut des hommes faibles à qui les importuns, qui sont à leurs côtés, font oublier leurs amis éloignés. D'où il arrive qu'en faisant toujours le bien, ils sont sans cesse tourmentés du remords d'avoir omis celui qu'il fallait faire. Mon projet n'était pas d'ailleurs de vous envoyer quelques notes, quelques idées de scènes, mais de tracer le plan général et de le remplir en prose, au courant de la plume, sauf à vous de prendre et de rejeter à votre choix et selon votre goût ; et ceci, vous en conviendrez, n'était pas le travail d'un moment. Mais, puisque votre statue est fondue, il ne me reste plus qu'à vous ramener sur quelques principes assez communs, mais pratiques, pour le moment où vous prendrez le ciseau pour couper et réparer.

Lorsque le sujet est très compliqué, le poète ne doit rien négliger pour le rendre clair, sans quoi la pièce n'est plus qu'une énigme pénible qu'on propose au spectateur de débrouiller. Soyez clair. Soyez clair.

Plus les incidents se multiplient, plus il est difficile de les ordonner avec vraisemblance ; et sans vraisemblance, point d'illusion.

L'imbroglio, qui est souvent un mérite de la comédie, est presque toujours un défaut de la tragédie, parce l'imbroglio n'excite que la curiosité, et que la terreur et la compassion sont les véritables effets de la tragédie. Ainsi, plus vous intriguerez, plus vous serez obligé d'être pathétique et terrible.

Si, dans *Héraclius*, Phocas n'inspirait pas en même temps la commisération comme père malheureux et la terreur comme tyran, jamais la pièce n'aurait réussi.

Voyez dans votre sujet quels sont les personnages spécialement honnêtes et tournez tout votre art à les rendre profondément malheureux. Sur la scène, non plus que dans le monde, ce n'est pas le méchant, c'est le bon qui souffre, que l'on plaint.

Votre sujet est espagnol : conformez-vous donc aux mœurs, au ton et aux sentiments de la nation et du temps. Il n'y a point de poétique où ces règles ne soient prescrites et presque point de pièces où elles ne soient violées. Lisez, relisez le *Cid*.

Gardez-vous des longs couplets ; ils ôtent à la scène sa rapidité et sont très souvent contraires à la nature de la conversation. Ce n'est pas que je rejette les harangues et autres morceaux pareils ; j'écoute avec plaisir le reproche d'Agrippine à Néron ; les fureurs de Clytemnestre contre Agamemnon ne me paraissent pas trop longues.

N'éparpillez pas votre intérêt. Rassemblez-le tout entier sur un ou deux personnages. Je ne m'intéresserai à personne si vous voulez que je m'intéresse à tout le monde.

Je vous prie de commencer toujours votre scène par le dernier mot ; c'est un moyen sûr de la rendre violente.

Exposez votre action par un fait et dénouez par une action ; sans ces deux conditions, l'exposition sera sans unité et le dénouement sans effet.

Point de scènes filées ou étendues que celles qui sont importantes. Point de monologues, à moins que le grand péril de la situation ne les exige. Le monologue suppose toujours de la perplexité.

Craignez surtout d'être romanesque. L'éloquence manque tout son effet lorsque la vérité ou réelle ou de convention ne lui sert pas de base.

(1) Les députés allobroges, dont l'arrestation, près du pont Milvius, mit dans les mains de Cicéron les preuves dont il avait besoin pour démasquer Catilina. Voyez la première *Catilinaire*.

(2) Comparez ce passage du traité *De la Poésie dramatique Œuvres complètes de Diderot*, édit. Assezat et Tourneux, t. VII, p. 367, 368) : « Ces personnages qui se succèdent et qui ne jettent qu'un mot en passant me font imaginer un grand trouble. Des scènes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, produiraient, ce me semble, encore plus d'effet dans la tragédie. »

(3) Mss. Tr. 194, p. 313 et suiv. *Inédit.*

Et puis soignez votre style le plus qu'il vous sera possible. Ne vous pardonnez rien sur cet article. Point de salut aujourd'hui sans un style pur, nerveux, correct, élégant, harmonieux.

Et c'est ici que finira, si vous le trouvez bon, la remontrance de Gros-Jean à son curé ou d'un certain jeune veau de la fable qui dictait, fort à son aise, à un taureau vigoureux qui était tombé dans un précipice, les moyens de s'en tirer. Le taureau lui répondit, comme vous pourrez me répondre : « Je savais tout cela avant que tu fusses né. »

Lorsque votre monument sera sorti de la fosse, venez nous voir. Nous nous enfermerons tête à tête et je tâcherai de payer ma dette envers tous les Tronchin, car il n'y en a pas un seul qui ne soit mon créancier.

Vous connaissez le sincère et respectueux attachement avec lequel je suis et serai toute ma vie

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DIDEROT.

A PROPOS D'UN NOUVEAU DICTIONNAIRE [1]

Depuis longtemps on prépare ce *Dictionnaire général de la Langue française*, que la librairie Delagrave publie par fascicules, et dont le premier volume est complet aujourd'hui. Pour mener à bien cette œuvre considérable, MM. Hatzfeld et Darmesteter avaient apporté, l'un son esprit pénétrant de fin lettré et sa souplesse précise de style, l'autre sa vaste science des origines de notre langue et la sûreté de son sens philologique. Après la mort prématurée de M. A. Darmesteter, M. A. Thomas, qui de bonne heure s'était placé parmi les maîtres de la philologie romane, fut invité à donner son concours au Dictionnaire : M. Hatzfeld n'aurait pu trouver de collaborateur plus apte à tenir la place de l'ouvrier si tristement ravi à la tâche commune.

Je ne veux louer ce Dictionnaire contre aucun autre. Aussi n'établirai-je point de comparaison, qui serait injuste et cruelle, entre cet ouvrage et ses devanciers, auxquels il avoue sa dette en les rectifiant à l'occasion. Sans comparaisons donc, je dirai simplement que le nouveau Dictionnaire est excellent. Par la justesse du plan, par la rigueur de la méthode, par l'exactitude et la richesse des résultats, il est, et il sera pour bien des années, un instrument de travail indispensable à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'inquiètent d'acquérir une connaissance précise de la langue française.

(1) *Dictionnaire général de la langue française, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, par MM. Ad. Hatzfeld et A. Darmesteter, avec le concours de M. A. Thomas. 1 vol. gr. in-8°; Delagrave, 1895.

*
* *

L'ouvrage tient bien la promesse de son titre : il nous offre réellement un tableau du développement de la langue française depuis le commencement du XVIIe siècle. « Il importe, disent les auteurs dans leur introduction, de déterminer autant que possible l'époque de l'apparition du mot dans la langue. C'est ce que nous avons essayé de faire en indiquant, à la suite de l'étymologie, l'exemple le plus ancien que nous ayons rencontré; nous poursuivons cette enquête historique jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les mots créés au XIXe siècle sont accompagnés de la mention *néologisme*. » Ainsi nous voyons surgir un à un, à mesure que nous feuilletons ce dictionnaire, tous les mots inconnus à Rabelais et Montaigne sans lesquels il nous serait impossible aujourd'hui de vivre et de penser. Et par la création des mots, nous saisissons l'évolution de la pensée; nous voyons les formes sociales, politiques, individuelles de la vie se renouveler, se compliquer, les objets des idées se multiplier, les idées se distinguer, se définir, et de la conscience passer dans le langage.

Mais dans la vie du langage comme dans l'évolution de la pensée et dans le mouvement de la civilisation, tout ce qu'on acquiert n'est pas bénéfice net. Il faut défalquer ce qui se perd de ce que l'on gagne. Je ne sais si les auteurs du *Dictionnaire* n'ont pas un peu trop considéré les mots nouveaux comme un enrichissement absolu de la langue. Sans doute ils ont mis dans leur ouvrage un grand nombre de mots aujourd'hui inusités, dont les uns ont absolument disparu, parce que les idées auxquelles ils étaient attachés s'expriment par d'autres signes, et les autres, desséchés avec leurs objets, mais toujours propres à ces objets, flottent à l'état de corps morts dans la langue. A côté des expressions actuellement usitées, je rencontre des termes tels que *ains* ou *fuitif*, que *mais* et *fugitif* ont chassés, ou tels que *fontange* et *carabin* (soldat de cavalerie), qui de la langue courante ont été portés, par les variations de la mode féminine ou de l'organisation militaire, dans le musée des vocabulaires historiques.

Je ne reproche donc pas à MM. Hatzfeld et Thomas de n'avoir pas inscrit dans leur nomenclature les termes morts ou vieillis depuis l'an 1600. Mais il me semble qu'ils n'ont pas dressé les actes de décès des mots avec le même soin qu'ils ont mis à en rechercher les actes de naissance. Ils n'ont pas cru devoir la plupart du temps marquer d'un signe spécial les mots qui, correspondant à des objets disparus, restent à la disposition des érudits pour désigner ces objets. Cependant dans un *dictionnaire* de la langue commune, on peut dire qu'un mot est mort,

quand il sort de l'usage commun : *carabin* (au sens de soldat) n'est pas plus un mot français à l'heure présente, que *doryphore*. Mais il y a eu jadis des *carabins* dans l'armée française, et le mot était alors ce que sont aujourd'hui *hussard* et *cuirassier*. Il y eut un temps ou *fontange*, *cornette*, *canon*, *rhingrave*, désignaient des objets usuels d'habillement; ces mots alors étaient français; mais aujourd'hui, par le destin de leurs objets, ils sont aussi français que le *crobyle* d'un vieil Athénien ou l'*himation* d'une dame grecque : ils ont été rejetés hors de la partie vivante du langage. Il était impossible sous l'Empire de ne point accueillir *crinoline* dans un vocabulaire de l'usage : voici que le terme vieillit, et, si la mode ne ramène à la chose, il ira rejoindre *panier* ou *vertugadin*. *Tournure*, qui, au sens spécial de l'ajustement féminin, n'était pas né au temps des crinolines, commence à dater aussi, et ne sera peut-être bientôt plus qu'une momie du mot. Il y a, ce me semble, entre ces deux états, l'état de vocable usuel et l'état d'expression historique, une si essentielle différence, la différence de l'être vivant au cadavre conservé, qu'il était nécessaire de nettement marquer le moment où les mots passent de l'un à l'autre.

Quand le *Dictionnaire* nous offre une indication de ces changements, il inscrit la mention *vieilli*. Mais tout ce qui est devenu suranné depuis trois siècles est noté *vieilli*. Il n'est pas indifférent pourtant à la langue qu'un mot y soit sorti de l'usage vers 1610, ou après 1700, ou aux approches de 1800.

Les exemples pourraient satisfaire notre curiosité, si j'étais absolument sûr qu'ils marquent bien, quand il y a lieu, le moment suprême où l'on a vu certains termes passer dans l'usage. Mais l'introduction du Dictionnaire ne nous garantit rien là-dessus ; et j'ai lieu de croire que les auteurs n'ont pas songé toujours à s'imposer l'obligation d'offrir les plus récents exemples des mots vieillis, comme ils signalaient les plus anciens emplois des mots usuels.

*
* *

Peut-être, pour faire ce que je réclame, eût-il fallu grossir démesurément le *Dictionnaire;* mais il était facile de regagner un peu de place par un choix plus sévère de la nomenclature. Nous touchons ici à un problème très délicat et que je ne prétends pas résoudre. Mais vous êtes-vous jamais demandé ce qu'est un mot français ? Quels sont les mots qui ont le droit de se dire français ? sont-ce les mots qui ont reçu une terminaison française ? Tous les mots qui se sont rencontrés dans la bouche d'un Français voulant parler français, sont-ils français ? Alors il serait presque impossible de faire un dictionnaire absolument complet : et l'œuvre serait énorme. Dira-t-on que le français, ce sont les mots qui sont connus, compris, employés par tous les Français ? Cette fois, la liste serait courte ; et chacun de nous ayant un vocabulaire restreint, plus maigre encore serait la partie commune de tous ces vocabulaires. Enfin si l'on admet que le peuple fait la langue, et que la langue du peuple est seule « marquée de l'empreinte française », est seule le vrai français, rejettera-t-on tous les mots que le peuple ne comprend pas, n'emploie pas ? Ce sont presque tous les signes de la vie intellectuelle, artistique, scientifique, qu'on va ainsi laisser en dehors de la nomenclature.

Le *Dictionnaire* vraiment général de la langue française serait, d'abord, la collection d'une foule de dictionnaires techniques ou spéciaux, dont chacun offrirait tous les signes des idées et des objets relatifs à un certain ordre d'activité intellectuelle ou physique, à une certaine branche de connaissances théoriques ou pratiques. En général, chaque esprit contient un ou deux de ces dictionnaires selon la profession et les goûts de l'individu : l'un possède les termes de la mégisserie et ceux de la chasse, un autre les termes des mathématiques et ceux de la musique, etc. Mais à ces vocabulaires techniques, s'ajouterait le véritable « dictionnaire de la langue commune », couronnement et lien de tous les autres : ce serait le dictionnaire des signes nécessaires à l'acquisition de toutes les sortes de connaissances, à l'exercice de toutes les sortes d'activité. Il réunirait les termes qui désignent les formes essentielles de l'esprit, ses modes généraux de sensation et de conception ; sa part, enfin, se composerait de ce qui est logique et non technique, humain et non professionnel, dans la riche diversité du langage français.

Ce départ serait assez facile à faire : mais la langue commune, dans la réalité, n'est point cela seulement. Elle comprend tout ce que la vie commune, les idées communes utilisent de termes spéciaux : quelque chose de plus encore, ce que le contact, le frottement de toutes les spécialités jette de locutions spéciales dans le langage commun. Il n'y a point dans la réalité de cloisons étanches qui séparent les divers ordres d'activité : tous les compartiments de la vie sociale communiquent les uns avec les autres, et une incessante circulation de mots se fait d'un étage à l'autre, d'un groupe à l'autre. Il n'y a pas d'esprit qui soit borné réellement à un, deux ou trois ordres de notions techniques ; chaque tête en reçoit de tous les ordres ; avec les idées — *avant* les idées, trop souvent — entrent les mots. Il n'est pas un de nous qui, pour s'énoncer, n'emploie journellement des termes ou des figures de toute provenance : l'agriculture, la menuiserie, la batellerie, la métallurgie, la physique, la politique, la peinture, la musique, le turf, le jeu, la bourse, que sais-je encore? tout y fournit. C'est de ce ramas que se forme la langue commune. Aux termes non

spéciaux et techniques, elle ajoute donc tous les termes techniques et spéciaux qui se sont pour ainsi dire évadés des dictionnaires techniques et spéciaux. Les termes de maçonnerie qui n'obligent pas à dire de celui qui les emploie : *il est maçon*, ceux de géométrie qui n'obligent pas à dire : *il est géomètre*, en un mot le vocabulaire de l'*honnête homme*, sans distinction d'origine ou de qualité, voilà ce qui achève de constituer la langue commune.

Mais autant il est aisé de dresser la liste des mots communs par nature, autant la nomenclature des mots spéciaux que l'usage a fait communs est difficile à établir. Où fixer la limite? cette limite est extrêmement variable et flottante. Elle avance ou recule au gré de mille circonstances, selon les changements de la civilisation, de la société, de la littérature. Au XVIIe siècle, la langue des honnêtes gens s'annexait une large part de la terminologie des théologiens : aujourd'hui, c'est du côté de l'histoire naturelle, du côté des arts et métiers qu'elle s'étend, du côté aussi de la géographie et de l'histoire.

C'est justement un des intérêts les plus réels d'un dictionnaire que d'essayer de nous montrer, non seulement la naissance ou la mort des mots, mais leur introduction dans la langue commune, ou inversement leur renvoi dans une langue technique ; de distinguer, autant qu'il est possible, les mots spéciaux actuellement évoqués dans le vocabulaire général. Par là encore, un *Dictionnaire* prend une valeur à la fois historique et philosophique, et nous renseigne sur l'étendue de ce qu'on peut appeler à chaque époque le domaine commun des esprits. Mais on doit ici se garder de deux excès : il ne faut pas, par respect pour les devanciers, retenir les mots qui sont retombés dans leur fonction technique ; il ne faut pas, par désir d'être complet, accueillir les mots qui n'en sont point encore sortis. Il ne faut ni retarder ni avancer sur l'usage commun.

Qui, par exemple, sauf un tanneur, a jamais parlé de *passage* ou *bassage* pour marquer le gonflement du cuir qui a séjourné dans la cuve? Qui, sauf un naturaliste, a jamais nommé le *dugon*, cétacé herbivore de l'océan Indien? Ce *dugon* de Buffon est autant un mot français que la *diguhela* de Loti ou la *dilochie* de Flaubert? En dépit de l'Académie, quel titre a *boustrophedon* à figurer dans un *Dictionnaire* français? Et l'Académie, au contraire, n'a-t-elle pas raison de laisser *criobole* aux manuels d'archéologie. Ne fallait-il pas laisser *confarréation* aux spécialistes du droit romain? *Concubinage* n'a que trop de droits à figurer dans un Dictionnaire français : mais *concubinat?* il doit être poliment reconduit à l'École de droit avec *coemption*.

Ne pourrait-on chercher un critérium dans la littérature, j'entends dans les œuvres purement littéraires : roman, poésie, théâtre, mémoires, lettres, ouvrages de morale, etc.? Le roman seul, représentant de toute la vie moderne, fournirait aisément une riche variété de mots techniques ; et la liste risquerait encore d'être trop longue. On serait même peut-être obligé d'exiger des mots qu'ils fussent présentés aux moins par deux œuvres importantes : sinon toute la terminologie des mines entrerait par *Germinal*, et *Salammbô* nous inonderait d'archéologie. On trouverait dans le dépouillement des principaux auteurs à la fois la source des exemples et la règle de la nomenclature : sans compter l'utilité pratique qui en résulterait, puisque enfin il est certain qu'un *Dictionnaire* doit nous donner le plus de facilités possible pour l'étude ou la lecture de nos écrivains.

*
* *

Où les auteurs du nouveau Dictionnaire ont fait une merveille de clarté, de précision, de logique ; où ils ont développé une rare finesse, un sens philosophique d'une remarquable sûreté, c'est dans la définition et le classement des sens. Ils ont vraiment défini par le genre et par le propre, évitant ces circuits vicieux qui consistent à expliquer les synonymes l'un par l'autre, ces vagues périphrases qui contiennent vingt objets outre l'objet auquel le signe à expliquer s'attache. Ils ont surtout admirablement tracé les associations d'idées souvent si singulières, par lesquelles tant de termes aujourd'hui se trouvent à cent lieues de leur valeur étymologique. Cette partie de leur travail qu'ils appellent le classement des sens met en lumière l'étonnante liberté, la hardiesse imprévue, l'inépuisable fantaisie de l'esprit humain dans le jeu de l'association des idées.

La détermination des sens offre un intérêt littéraire de premier ordre lorsqu'il s'agit d'établir les sens *figurés* des mots. Où cesse la métaphore de création personnelle? où commence la figure d'usage commun? en d'autres termes, où commence la langue? où finit le style?

> Vous êtes mon *lion* superbe et généreux,

dit doña Sol à Hernani. J'imagine que dans un fascicule prochain MM. Hatzfeld et Thomas enregistreront le sens figuré de *lion*, comme ils ont donné le sens figuré de *cygne*, ou *aigle*. Mais ils n'enregistrent point un sens figuré de *faucille*, à cause des vers :

> Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
> Avait, en s'en allant, négligemment jeté
> Cette faucille d'or dans le champ des étoiles?

Ils ont raison. La *faucille d'or* est une création individuelle, momentanée, unique, qui non seulement appartient à l'auteur, mais est attachée également au passage représentant l'impression produite,

à un moment précis, par le contact d'un tempérament et d'un objet.

On voit aisément que le *Dictionnaire*, qui partout poursuit la langue commune, doit en principe éliminer l'individuel comme le technique. Et l'individuel, en fait de langage, c'est le style. Toute métaphore donc, pour être enregistrée dans un Dictionnaire, devra avoir un caractère de constance et de généralité très apparent. Cette détermination se fait aisément pour les sens figurés où la métaphore est purement étymologique, sans que l'usage soit du tout métaphorique : comme, quand on dit : « la *queue* de la poêle » ou « faire *queue* à la Comédie-Française » ou bien une « *feuille* de papier », aucun de nous, en pensant ces mots, n'a la vision des objets primitifs qu'ils représentent. La difficulté est plus grande quand il faut dresser une liste de véritables métaphores qui soient populaires et fixes : il s'en rencontre beaucoup dans la monnaie courante de la conversation. Mais, en raison même de l'universalité de leur emploi, on peut dire qu'elles sont destinées à perdre leur qualité de métaphore. Leur état est transitoire ; elles tendent à perdre leur couleur, à se détacher de leur sens primitif et concret; un moment vient où elles restent *figures* et cessent d'être *images* : quand on traite quelqu'un de *vieux renard*, ou qu'on dit d'un autre : *ce n'est pas un aigle*, on ne voit réellement ni museau pointu ni bec crochu; on n'a dans l'esprit que des groupes de qualités morales ou intellectuelles.

On peut dire même que les métaphores seront difficilement constantes, si elles ne s'effacent ainsi. Car tant qu'elles restent images, c'est-à-dire *visions*, elles dépendent des sensations, donc du monde extérieur; et tous les changements que la forme de la vie du peuple subit peuvent abolir des métaphores en ôtant des objets de la sensation. Une influence livresque maintient seule aujourd'hui les métaphores du *renard* et de l'*aigle*, et ne suffirait pas à les maintenir si l'évolution dont je parle n'avait à peu près achevé de décolorer ces mots. Mais depuis le temps qu'ont disparu les tournois, la métaphore des *armes courtoises* a pâli peu à peu : on peut dire qu'elle est aujourd'hui hors de l'usage. Elle ne se présente pas naturellement à l'esprit. La conquête de l'Algérie et la répression de la piraterie barbaresque ont mis fin aux métaphores de l'*Arabe* et du *Turc* : si la métaphore du *corsaire* s'est mieux soutenue, elle vieillit pourtant, et l'on commence à lui voir apparaître des substituts.

Il y a là encore un aspect très philosophique du *Dictionnaire* : en y recherchant les métaphores jadis banales, aujourd'hui démodées, on ressaisit certaines transformations curieuses de la vie et de l'âme française.

On peut constater ici la singulière antinomie de la langue et du style. Les métaphores autorisées, pour la langue commune, sont celles de tout la monde : le style littéraire les fuit. Elles y sont banales, fades, plates, détestables, précisément parce qu'elles sont impersonnelles et constantes. Quel écrivain qui se respecte userait aujourd'hui des images du *lion* ou du *renard* ou du *cygne*? Ou du moins, l'art est de rafraîchir l'image et de rendre à ces mots ternis leur puissance de réflexion des réalités formelles : c'était là qu'excellait Victor Hugo, et ce qui fait qu'avec toutes les réserves qu'on peut apporter dans le jugement de son œuvre, il est le plus prodigieux écrivain du siècle, le plus puissant inventeur de façons de parler personnelles.

Cela étant, j'avoue ne goûter guère ces mentions *poétique*, *oratoire* par lesquelles le nouveau *Dictionnaire* signale certains « emplois figurés qui ne sont point de l'usage courant ». Les figures de l'usage courant sont bonnes en vertu même de cet usage, comme tous les autres mots. Les locutions dites *poétiques* et *oratoires* sont exclues de l'usage courant : qu'ont-elles à faire dans ce *Dictionnaire*? Elles ne sont pas de la langue commune. Elles sont du style oratoire ou poétique : ce sont ces expressions d'une élégance ou d'une majesté convenues par lesquelles on tâche de séparer le discours ou le vers du langage commun. Mais il n'y a que les expressions individuelles qui soient ici légitimes. Les formes de langage qui appartiennent aux seuls orateurs et à tous les orateurs, aux seuls poètes et à tous les poètes, sont quelque chose d'odieux et de faux. N'étant pas obligés de les recueillir par le devoir de leur fonction, les lexicographes devraient par scrupule littéraire les bannir : ils feraient une œuvre de bon goût, qui ne coûterait rien à leur conscience scientifique.

*
* *

Je me suis placé, en écrivant tout ceci, au point de vue du Dictionnaire idéal. Il n'est que juste d'ajouter que mes deux ou trois objections théoriques tombent à peu près dans la pratique. Car, en somme, le *Dictionnaire* dont je parle ne pèche guère que par excès; et l'avantage de la commodité, qui est après tout l'essentiel, compensera bien deux ou trois infractions à la rigueur des principes. Je serai peut-être tout le premier à me trouver satisfait de n'avoir pas à me procurer aujourd'hui un dictionnaire d'histoire naturelle, demain quelques manuels Roret, pour entendre bien des mots que le hasard d'une lecture peut m'offrir. Si bien que faisant leur œuvre pour l'utilité et l'usage, ils n'ont peut-être pas eu tort de la faire comme ils l'ont faite.

Mais, à ce propos, à quoi sert, ou à qui sert un *Dictionnaire*? J'entends bien : à tous ceux qui étu-

dient la langue : philologues, écrivains, écoliers; et c'est un service auquel le nouveau *Dictionnaire* est merveilleusement adapté. Mais mettons à part ce public spécial : le grand public, que prend-il dans un Dictionnaire? L'orthographe, il faut bien le dire, la plupart du temps. Puis les définitions des mots. Ne voit-on pas dès lors se dessiner l'efficacité possible d'un dictionnaire? Pour les étudiants, il est *constatation* de l'usage, mais pour le gros public, *règle* : et devenant *règle*, il maintient la langue; il la préserve du changement, il en ralentit l'évolution. Il collabore aux effets de la littérature, et d'autant plus efficacement qu'il atteint les dernières catégories des lettrés, et qu'il prend plus d'autorité où la littérature pénètre moins : les esprits presque illettrés ne comprennent pas le mot dans sa fonction vivante, engagé dans une phrase qui en détermine le sens; ils ont besoin de le voir isolé, d'en lire la définition, qui est pour eux un arrêt. Ce n'est assurément pas une simple coïncidence, si la fixité de la langue française date du temps où une compagnie officiellement reconnue, universellement respectée, a rédigé un Dictionnaire.

*
* *

Mais ici reparaît l'antinomie de la langue et du style. En certaines circonstances, un Dictionnaire peut être plus nuisible qu'utile à la littérature, j'entends à l'art littéraire. Car le Dictionnaire, dégageant l'élément universel et constant, considère les mots comme signes abstraits des choses, à valeur fixe et convenue : il traite la langue comme un système de notations algébriques; et il est impossible qu'il fasse autrement. Mais les mots sont autre chose que des signes, du moins ils ne sont pas signes algébriques. Ils sont vraiment ce que disait Taine, des produits et des résumés de sensations accumulées, et ils traînent toujours avec eux des lambeaux de ces sensations premières : il n'y a pas un de nous en qui le plus froid, le plus décoloré des mots ne réveille quelques fragments d'images, quelques vibrations de sentiments, tout au moins quelques associations d'idées. La définition du Dictionnaire est pour chacun de nous comme un noyau enfermé sous des enveloppes variables en nombre, couleur et qualités, selon notre nature et notre biographie. Tous les mots communs prennent ainsi des valeurs et des formes singulières, selon la diversité des terrains que leur constituent nos personnes morales; et il n'y a pas deux mots qui signifient exactement la même chose, avec la même étendue, avec les mêmes résonances, pour deux personnes différentes. De là précisément la possibilité du style, qui consiste dans l'utilisation artistique de ces valeurs personnelles que possèdent les mots les plus communs. De là vient que les écrivains médiocres ont souvent plus besoin de mots singuliers, et que les plus puissants génies savent seuls faire chanter les mots de tous les jours, les mots du langage domestique et utilitaire.

*
* *

Or supposez un temps où les esprits soient en général plus riches de qualités intellectuelles que de qualités sentimentales et imaginatives, où ils soient communément portés à la considération, à l'expression des choses universelles : il faudrait à ces esprits-là offrir toujours l'idée de l'élasticité des mots, de leur contenu individuel et variable. C'est juste le contraire de ce que peut faire un Dictionnaire. Et voilà comment le Dictionnaire de l'Académie, œuvre de l'esprit classique, en a accéléré le mouvement, en a aggravé les effets littéraires. Il a habitué tous les esprits à ne chercher que des valeurs constantes dans les mots, à critiquer dans les livres tout ce qui n'était pas strictement d'usage commun, tout ce qui ne correspondait pas à une façon universelle de percevoir ou de sentir, à se faire enfin les scrupules de style que nous trouvons depuis Balzac jusqu'à Delille, chez nos écrivains et chez leurs juges. Le tempérament de quelques grands artistes résista victorieusement; mais, en somme, ce qui sortait du Dictionnaire, c'était une langue tout intellectuelle, scientifique, abstraite, dépouillée de toutes les valeurs pittoresques et poétiques. Voilà pourquoi, plus encore que pour la distinction des mots nobles et des mots populaires, nos romantiques ont eu la langue elle-même contre eux : ils ont dû commencer par défaire l'œuvre que depuis deux siècles le public et l'Académie faisaient, dont le Dictionnaire à la fois enregistrait et maintenait les résultats.

Les choses ont changé : la sensation et le sentiment nous dominent. Nous n'avons peut-être pas moins d'intelligence, il se peut que nous soyons plus intelligents que nos pères : nous sommes sûrement, quoi qu'on en pense, moins intellectuels. Ainsi, loin d'avoir aucun mauvais effet, des *Dictionnaires* comme celui dont je viens de parler seront excellents, et nous devrons leur rendre grâces, s'ils peuvent ramener nos contemporains à prendre une conception nette et distincte des sens, c'est-à-dire des idées, à ne pas utiliser tant de mots comme des symboles sentimentaux, mais comme des signes intellectuels, dont les objets sont faits pour être analysés plutôt qu'adorés ou bafoués.

GUSTAVE LANSON.

THÉATRES

PSYCHOLOGIE DES AUTEURS DRAMATIQUES

(*Année psychologique.* — Paris, Alcan, 1895.)

Les théâtres se décident avec peine à rouvrir leurs portes, et ceux qui ont le courage d'inaugurer la saison la commencent par les pièces qui leur ont servi à finir la précédente. Il n'y aurait pas grand intérêt à reparler d'œuvres qui datent à peine de quelques mois, et dont le succès, à en croire les *Courriers des théâtres*, s'affirme de nouveau comme devant dépasser toutes les espérances. La Comédie-Française, par l'indisposition de Mlle Brandès, a dû retarder jusqu'à samedi la première des *Tenailles :* ce que voyant l'Odéon, plein de déférence pour sa sœur aînée, a remis sa réouverture à lundi. C'est, comme vous le voyez, une lutte de courtoisie; souhaitons seulement qu'elle ne se prolonge pas davantage, et revenons à MM. Binet et Passy. Je voulais aujourd'hui vous résumer les conversations de M. François de Curel; mais l'étude que lui consacre M. Binet est si intéressante et en même temps si pleine de choses que je ne sais comment j'arriverais à la condenser dans un seul article. Je la réserve donc pour les semaines de disette. Il me suffit, pour l'instant, de vous la signaler et de vous engager très vivement à la lire.

Après M. Sardou et M. Dumas, MM. Binet et Passy ont vu MM. Daudet, Pailleron, Meilhac, E. de Goncourt et Coppée. — MM. Pailleron et Meilhac ont été assez sobres de confidences. J'ai déjà dit que la méthode de travail du premier se rapprochait assez de celle de M. Sardou : même long scénario, même lent travail de préparation. Ajoutons deux détails : 1° cette préparation laborieuse est nécessaire à M. Pailleron, moins pour construire sa pièce que pour se familiariser avec ses personnages; il ne les connaît bien, et par suite ne peut les faire parler, qu'après avoir longtemps *écrit sur eux ;* cette préparation « matérielle » remplace, on le voit, le travail mental, le travail de réflexion auquel se livrent d'ordinaire les dramaturges; 2° après une première version de la pièce, d'une longueur démesurée elle aussi, M. Pailleron résume, mais pour cela il use d'un procédé qui lui est propre: il écrit la pièce de mémoire; ainsi l'essentiel seulement d'une réplique subsiste, et vient tout naturellement prendre la place de la longue phrase primitive. On voit que, en somme, M. Pailleron laisse sa mémoire opérer inconsciemment le travail de sélection que M. Sardou fait lui-même et par réflexion sur son premier texte. A cela près, le procédé est le même. De là, sans doute, des qualités à peu près pareilles et aussi des défauts analogues.

Pour M. Meilhac, le scénario a peu d'importance ; jadis, il n'en écrivait guère ; aujourd'hui il en fait un le plus souvent, mais très concis, le considérant comme « une sorte de base qui soutient l'imagination ». Il reconnaît d'ailleurs avec une bonne grâce infinie que la plupart du temps ses dénouements « ne valent pas le diable ». Ce qui l'intéresse avant tout c'est le dialogue. Il ne s'évertue pas à donner une âme particulière à ses personnages : il leur souffle doucement un peu de la sienne, ou du moins un peu des sentiments dont il trouve le germe dans son âme. La composition, chez lui, est toujours aisée, presque souriante ; il n'aime guère ce qui donne du mal, et il a remarqué que ce qui donnait du mal était rarement bon... Et, ma foi ! on est ravi de savoir que ces pièces exquises, si vraies dans leur fantaisie, et qui nous ont donné tant de joies, n'ont pas été enfantées dans la douleur !...

Je passe sur M. Coppée. Son théâtre, étant presque exclusivement « lyrique », ne saurait répondre aux mêmes exigences que le théâtre en général. Aussi bien a-t-il parlé surtout de la manière dont il écrit les vers. Les curieux y liront d'intéressants détails, qui ne sauraient trouver leur place ici.

MM. Daudet et de Goncourt sont plutôt des romanciers que des hommes de théâtre. On pouvait espérer que, doués tous deux d'un sens critique aiguisé, ils l'auraient appliqué à eux-mêmes et nous auraient montré en quoi, chez eux, le travail du romancier diffère de celui du dramaturge. Soit qu'ils n'aient pas été très nettement questionnés, soit qu'ils aient eu quelque peine à répondre, rien de caractéristique n'a été dit par eux. Ils ont plutôt parlé de leurs procédés de composition en général. Là, au moins, quelques détails intéressants peuvent être relevés, dont nous ferons l'application à leurs œuvres théâtrales.

En premier lieu, la méthode de travail est la même pour l'auteur de l'*Arlésienne* et pour celui d'*Henriette Maréchal*. Des notes, encore et toujours; pour M. Daudet, cela forme un tas presque fabuleux de petits cahiers ; pour M. de Goncourt, on sait que les nombreux volumes de son *Journal* n'ont pas épuisé encore son stock disponible. Donc, des deux parts, observation acharnée, incessante — et surtout méticuleuse. A vrai dire, une différence existe dans la qualité de cette observation ; M. Daudet avouerait sans trop de peine qu'elle n'est pas toujours d'une exactitude sans nuances; que parfois le romancier « pousse le coude » de l'observateur, lui montre quel parti il peut tirer du fait observé : et, le fait, vu ainsi, se transforme presque forcément, selon l'état d'esprit actuel de l'auteur. On m'a conté jadis une anecdote, qui n'a rien de désobligeant pour M. Daudet, et qui montre assez bien la qualité d'observation de l'auteur du *Nabab*. Un nouveau venu se pré-

sente chez M. Daudet; on cause, le visiteur parti, M. Daudet prend quelques notes et relève certains traits qui l'ont frappé. Le temps se passe; l'imagination si alerte de l'écrivain développe les notes prises, ajoute d'autres traits. Un jour, le visiteur revient, recause...: « C'est curieux, dit M. Daudet, comme cet homme-là a changé! » Vous entendez bien qu'il n'avait pas changé du tout, mais que, simplement, son caractère, mieux connu, ne cadrait plus avec l'idée que s'en était faite M. Daudet. C'est bien là, en effet, la « manière » de l'auteur de l'*Immortel*. Un fait le frappe, il le note, en démêle ce qui l'intéresse le plus, c'est-à-dire la signification psychologique, et aussi, si je puis dire, l'aspect extérieur, le geste. Il joint les deux ensemble, et son personnage, pour ce fait et pour ce geste, est « complet ». Et c'est alors qu'intervient l'imagination, créant logiquement le caractère en partant du fait observé, et y ajoutant çà et là, parmi les traits relevés ailleurs, ceux qui peuvent s'adapter au caractère étudié. On le voit, si l'observation joue un grand rôle dans l'œuvre de M. Daudet, le fait observé en joue un beaucoup moindre: il n'intervient qu'accidentellement ; ou, pour mieux dire, il est surtout le point de départ d'un développement, où de nouveaux faits vrais peuvent prendre place, mais qui est surtout le produit de l'imagination. Peut-être ne serait-il pas très difficile de démêler, dans l'œuvre de M. Daudet, ce qui appartient à l'observation directe et à ce qu'on pourrait appeler l'observation imaginée (laquelle en somme est une sorte d'expérience).

Si ce procédé, au point de vue littéraire, a des avantages sur lesquels je reviendrai, au point de vue moral, si je puis dire, il soulève quelques objections. Pour ne citer qu'un exemple, quand un des personnages de l'*Immortel*, une veuve, coupe ses cheveux et les jette dans le cercueil de son mari, M. Daudet, en reproduisant un fait vrai et caractéristique, ne fait qu'user de son droit strict d'écrivain. Malheureusement, cette femme, par ce fait même, nous la reconnaissons; nous nous rappelons le nom vrai de celle qui accomplit il y a quelque trente ans une action pareille. Et quand, à la page suivante, M. Daudet la fait agir comme agit naguère la *Matrone d'Éphèse*, nous nous demandons si c'est bien la même femme, si c'est bien celle dont nous savons le nom, si c'est bien elle qui commit un pareil acte... Il y a là une sorte de... Après tout, peut-être sommes-nous peu nombreux à faire le rapprochement ci-dessus? Je n'insiste pas.

Quant aux avantages littéraires de ce procédé, on n'a qu'à lire un ouvrage de M. Daudet pour les reconnaître. Je mets à part le don de voir et faire voir, le sens si juste du pittoresque, toutes les qualités personnelles dont M. Daudet est abondamment pourvu, pour notre joie et pour sa gloire. Cette amplification de l'observation donne à ses livres plus de généralité qu'on n'en attendrait d'un « noteur » si méticuleux. Au moment où l'imagination commence son travail, le personnage est déjà fixé devant nous par son geste et son action directement observés et reproduits; et le développement du caractère — développement imaginatif, appuyé sur de nouveaux faits directement observés, — nous donne une impression de vérité générale supérieure à la vérité toute nue... J'ai peur que tout cela ne paraisse un peu confus. Comparez un roman de M. Daudet à un roman de M. de Goncourt : là, quelques faits vrais servent de base à un développement psychologique; ici, une suite ininterrompue de petits faits, juxtaposés jusqu'à satiété, curieux en eux-mêmes, mais dont on saisit à peine le lien, et qui, si nombreux qu'ils soient et si exactement notés, ne donnent pas l'impression d'ensemble que nous exigeons d'un personnage littéraire...

Et le don exquis de sensibilité que possède M. Daudet a pareillement son importance. Dans le fait observé, M. Daudet voit immédiatement les dessous psychologiques ; de plus, il les *sent* très vivement. Et remarquez que, précisément, cette faculté de sentir c'est en somme la faculté de généraliser. Pour sentir le reflet d'un fait sur l'âme d'un personnage, il faut connaître, sentir, en quelque sorte, l'âme tout entière de ce personnage, en discerner les courants, les mouvements : il faut la voir toute, non pas seulement au moment où l'acte se produit, mais avant et après; il faut en un mot la créer, — par l'observation, je le veux bien, mais aussi par l'imagination, — la créer « d'ensemble », comme on dit...

M. Daudet a conté à MM. Binet et Passy une anecdote qui vient à l'appui de ce qui précède. On sait que le sujet de l'*Arlésienne* avait d'abord été traité en quelques pages dans les *Lettres de mon moulin*. Un jour, M. Daudet eut une vision singulière, — vision imaginative : — dans une plaine sans fin, Crau ou Sahara, deux femmes appelaient, et le son de leurs voix, sans réponse dans cette solitude, donnait une impression étonnamment tragique : elles semblaient appeler dans le vide un être, homme ou enfant, irrémédiablement perdu. Et, comme chez M. Daudet le tableau accompagne et précède même l'impression morale, — mais ne va pas sans elle, — en même temps qu'il entendait le cri désespéré des deux femmes, il les voyait, interrogeant la plaine du regard, la main protégeant les yeux contre le soleil trop ardent.

De tout cela, de cette « vision » à la fois physique et morale, venait une sensation tragique d'absence, de vide. Transposez l'impression, la sensation, dans le domaine moral : c'est ce qu'éprouve Vivette,

c'est ce qu'éprouve Rose Mammaï quand leur *Frédéri* leur échappe. Ici l'impression a été donnée par un fait (imaginatif, mais peu importe), et c'est ensuite l'imagination de l'écrivain qui a su la répandre sur l'œuvre tout entière. Remarquez que la scène même aurait pu disparaître du drame, cette impression d'absence, de *perdition*, subsisterait quand même. Par un respect — « superstitieux », disent MM. Binet et Passy, — pour le « fait », M. Daudet a voulu qu'elle figurât dans l'*Arlésienne*; elle est réduite à deux appels de Rose et de Vivette. L'impression subsiste, je le veux bien. Mais ce n'est pas faire tort à M. Daudet que de dire qu'elle vient moins des cris eux-mêmes que des quelques mesures dont Bizet a accompagné le tableau : surtout des appels alternés des hommes et des femmes; la musique, pour ces sensations imprécises, est plus éloquente, plus significative que la parole. Seulement cette impression, difficile à démêler ici, on la retrouve à chaque scène du drame, parce que M. Daudet a su développer par l'imagination le fait « vu » par lui.

Que conclure de tout cela? Qu'en art le fait n'est rien, et que l'esprit qui l'observe est tout? Ce n'est pas sans doute, une découverte. Ce n'en est pas une non plus de dire que l'*Arlésienne* est un chef-d'œuvre? Mais cela me fait plaisir de le répéter.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Chaque fois que des armées ont pénétré dans des pays nouveaux et inconnus, elles ont rencontré toutes sortes d'obstacles auxquels elles ne s'attendaient pas, des objets de surprise, des phénomènes de la nature qui dérangeaient les calculs préalables et qui jetaient la panique et le découragement dans le vulgaire.

C'est alors la fermeté d'âme et la supériorité de raison des chefs qui relèvent et raffermissent la foule des soldats.

Il est évident qu'on ne peut pas être renseigné complètement et avec précision, eût-on les meilleurs éclaireurs, sur la nature d'un grand pays où l'on s'avance pour la première fois en nombre et où l'on marche à la découverte. Ces réflexions doivent venir d'elles-mêmes à quiconque observe aujourd'hui les événements de Madagascar.

Je ne sais pourquoi, en lisant nos correspondances de Majunga, je pense aux légionnaires que César conduisait contre les Belges et contre les Bretons, ou plutôt je sais bien pourquoi : c'est que les traits de ressemblance abondent à deux mille ans de distance.

S'il y avait eu à Rome, en ce temps-là, une presse quotidienne et à la vapeur comme celle de Paris, les sénateurs, effarés, auraient tenu tous les jours des séances tumultueuses. Si les légionnaires avaient pu expédier leurs lettres par la poste à leurs parents de l'Aventin ou de l'Esquilin, quel émoi se serait répandu dans la ville à la nouvelle des premiers et cruels déboires de César sur les côtes de la Grande-Bretagne !

C'était César sans doute, non pas seulement un homme de guerre de première force, mais un fameux politique, et qui savait sur le bout du doigt la terrible psychologie des armées.

Ses soldats s'avancent la hache à la main dans les forêts, traversent les marécages, dans l'eau et la boue jusqu'à la ceinture. Il s'embarque sur un point de la côte des Flandres habité par un peuple qui se nomme les Morins — est-ce le pays qu'on appelle encore aujourd'hui les Moeres? — et il se dirige vers l'Angleterre. Mais les côtes de cette terre nouvelle pour lui et le flux et reflux des marées, qu'il ne connaît pas exactement, lui réservent de terribles surprises.

Les difficultés étaient d'autant plus considérables que ses vaisseaux, à cause de leur grandeur, étaient obligés de tenir la mer; et les soldats, les mains embarrassées, chargés de leur pesante armure, devaient tout à la fois s'élancer des vaisseaux sur une plage inconnue, prendre pied dans les flots et combattre les ennemis, tandis que les Bretons, ou à pied sec, ou s'avançant fort peu dans l'eau, lançaient leurs traits avec assurance et se mouvaient sur une plage parfaitement connue d'eux.

Quand il est débarqué, la marée enlève une partie de ses approvisionnements, une tempête détruit la moitié de sa flotte qu'il n'a pas su mettre à l'abri. Mais il tient bon, il répare ses fautes et il pourvoit à toutes choses, aux trahisons de la nature et aux paniques de ses gens. Il se fait charpentier, constructeur de bateaux et de barrages, comme il est général d'armée. Ni les tourmentes des éléments, ni les passions des foules ne le prennent au dépourvu.

Sous ses ordres, les hommes manient la hache, la scie et les tenailles aussi bien que l'épée et le bouclier. Ses soldats taillent le bois et taillent en pièces les ennemis tour à tour.

Et il en fut ainsi dans toutes les circonstances où des armées ont dû aborder et occuper des terres où elles n'étaient encore jamais allées. Alors les hommes ne doivent pas être seulement des soldats, mais des charpentiers, des menuisiers, des serruriers, des maçons. Il faut construire des routes à mesure qu'on avance, puisqu'il n'y a pas encore de routes. Annibal n'a pas fait autrement, ni Alexandre, ni personne de ceux qui se trouvèrent jamais dans des occasions analogues.

Entre les accidents que les Romains éprouvèrent

dans leur débarquement en Bretagne et les accidents de notre expédition dans l'île malgache, ne venez-vous pas de voir, comme je l'ai dit, des traits d'une étonnante ressemblance? Mais il n'est rien d'étonnant si l'on réfléchit à la nature des choses. C'est la logique même dans sa toute simple et toute-puissante réalité. La gloire et la conquête sont à ce prix.

On pourrait seulement se demander si l'esprit de guerre est encore de notre temps, si ces choses et les sentiments qu'elles excitent correspondent à l'état moral du public français d'aujourd'hui et du public européen. Mais on doit répondre affirmativement à cette question quand on considère ce qui se passe dans le monde. Quand a-t-on plus guerroyé sur tous les points du globe? à quelle époque a-t-on couru les aventures lointaines, avec une fièvre plus ardente de conquêtes et de découvertes? Toujours plus loin! toujours plus haut! n'est-ce pas la devise de l'humanité? L'alouette gauloise monte toujours en chantant dans le ciel bleu, et, pour dire le vrai, tous les peuples ont leur alouette.

Sans doute, avec tous nos moyens d'informations, on aurait pu être mieux renseignés sur les conditions d'une guerre à Madagascar, sur les difficultés relatives des routes entre lesquelles on avait le choix, sur la configuration du sol, sur les effets du climat, c'est assez vraisemblable. Ainsi on aurait sans doute évité une part de ces misères, dont nous recevons journellement le triste récit, par une préparation plus savamment étudiée dans tous ses détails. Les hygiénistes ont leurs responsabilités tout autant que les militaires. Si on n'a pas la quantité de quinine suffisante et une organisation de santé assez complète pour parer à tous les dangers du climat, il semble que ce soit plutôt la faute de la médecine que de la Marine ou de la Guerre.

Mais je n'entrevois sérieusement qu'un moyen pour supprimer la grande partie des difficultés qui sont jusqu'à présent inséparables d'une pareille campagne : c'est dans la navigation aérienne qu'il nous faut mettre nos espérances. Si nous avions pu partir en ballons, non pas même de Paris, mais de Majunga, et descendre du haut des airs sur la capitale de l'Emyrne, alors plus de forêts à traverser à coups de hache, plus de pilotis à construire dans les fleuves, plus de marécages! rien que le ciel impondérable et subtil. Cela se fera si M. Maret continue de travailler.

Alors il ne sera plus permis à personne, même aux fils des Gaulois, de dire superbement qu'ils ne craignent qu'une chose : « C'est que le ciel tombe sur leurs têtes! » Car dans ces temps fantastiques, et déjà tout proches, c'est le ciel qui tombera, chargé de tonnerres et d'éclairs beaucoup plus meurtriers que ceux de Jupiter lui-même.

La fureur de marcher, de remuer, de voler et de conquérir des régions inexplorées est devenue telle que, de toutes parts, les hommes se sont mis en mouvement, avec toutes sortes d'appareils terrestres, aquatiques et aériens, pour visiter les lieux qui leur sont inconnus.

Autrefois on s'en allait par troupes, par hordes, par bandes : maintenant on s'en va tout seul, loin de sa maison et de son pays. Les routes sont plus sûres et il y a des auberges le long des routes. On n'a pas besoin de se charger des provisions.

Le globe est sillonné d'une foule innombrable de juifs-errants qui vont, sans besace, à la découverte de la nouveauté, mendiants ou millionnaires, cheval, à pied, à bicycle, à tricycle, en voiture et en toute espèce de voitures, traînées par des ânes, par des chiens, par des mulets, actionnées par la vapeur, par le pétrole, par l'électricité. Tous ces voyageurs solitaires se rencontrent, se saluent, et passent, sans se connaître, allant chacun où le poussent sa fantaisie et sa rage impatiente de faire beaucoup de chemin sur la terre.

Ont-il un intérêt quelconque à cette course éperdue? Aucun. Vont-ils à un but qu'ils se sont marqué d'avance pour une affaire déterminée? Nullement. Mais ils ont au flanc un irrésistible besoin de remuer, de fendre l'air, de quitter le lieu où ils sont pour aller dans des lieux où ils ne sont pas. Il s'agit d'occuper dans l'espace sans bornes une place nouvelle à chaque seconde que l'aiguille marque sur le cadran d'une horloge perfectionnée.

Que nous sommes loin des temps paisibles où l'on faisait d'admirables voyages dans un fauteuil, près de la cheminée, avec un livre sur les genoux, dont on tournait les feuillets dépourvus de la plus commune illustration! On voyageait pourtant, sans bouger, et combien loin, combien vite, à travers les aventures les plus étonnantes et les sites les plus pittoresques. Trois cents feuilles de papier blanc, numérotées, chacune contenant de vingt-cinq à trente lignes noires : c'était assez.

Naïf et puissant appareil, bien plus fort que la vapeur, plus léger que la pédale, il emportait nos pères et nos mères, les précipitait haletants et hors d'eux-mêmes dans toutes sortes de péripéties, sans péril, sans ramasser de pelle, et leur procurait des sensations, des angoisses, des larmes, dont n'approchent pas les soubresauts les plus poignants des montagnes russes.

C'est l'imagination qui faisait tous les frais de ces voyages vraiment sensationnels; et comme le sang était fouetté! et comme le cœur battait! On savait voyager ainsi une nuit entière, à la lueur d'une chandelle de suif, accoudé sur son oreiller, et, quand blanchissait l'aube, on remisait son vélocipède tout

à côté de soi; je veux dire qu'on mettait sous son traversin le livre ailé et prestigieux.

Nos coureurs d'aujourd'hui s'imaginent sans doute que ces voyages-là manquaient de mouvement, mais grande est leur erreur. Tous les phénomènes du mouvement se manifestaient avec une force admirable, jusqu'à la respiration entrecoupée et l'agitation fébrile du pouls. Une vénérable dame me disait même qu'elle avait attrapé des cheveux blancs en une nuit à lire *Notre-Dame de Paris*. Elle en était sincèrement convaincue.

Les cheveux blancs viennent toujours, hélas! sans qu'on y pensé, et en une nuit. On se lève un matin, et la blancheur argentée des neiges apparaît dans une aurore. Mais ma vénérable amie avait tant voyagé, tant vécu, tant ressenti de choses inoubliables en cette nuit de passionnée lecture, qu'elle croyait avoir passé une vie entière depuis qu'elle avait ouvert son livre; elle l'avait parcouru d'une étape, sans respirer, sans toucher à son chocolat. Vélocipédiste impeccable, dites-moi, quand avez-vous fait sur le pneu un voyage aussi divin?

Alors les libraires faisaient fortune au Palais-Royal, mais on ne voyait pas, le long de l'avenue de la Grande-Armée, ces glaces sans défaut derrière lesquelles sont rangées en bataille des roues d'acier et de nickel éblouissant.

Les rois voyagent aussi, un à un et solitairement; ils laissent leurs armées à la maison. Le roi Léopold, de Belgique, est devenu populaire à Paris en quelques jours, par ses promenades bourgeoises et boulevardières. Comme un chroniqueur qui se respecte doit avoir des relations dans tous les mondes, j'ai reçu une lettre d'une ouvreuse de l'Opéra; elle m'écrit, en une forme que je serais incapable d'imiter : « Le roi des Belges est venu à l'Opéra hier, et il n'était pas habillé en roi... » Cette démocratie parisienne est bien intéressante, cette République originale et plus qu'athénienne vraiment, toute parsemée de rois, de fils de rois et de fils d'émirs qui vont, qui viennent, achètent des polichinelles dans les boutiques, entrent au café et dînent à l'Épatant. Si c'étaient des rois et des princes à eux, les Parisiens auraient bientôt fait de les chasser à coups de pelures d'oranges; mais ce sont les rois des autres : il les accueillent et les reconduisent, quand il leur plaît de s'en aller, avec des vivats et des salutations : « Déjà! Pourquoi partir si vite? Paris n'est-il pas une belle ville? Quelles faveurs vous a-t-il refusées? Laissez donc là Bruxelles, et votre Athènes moderne et Caboul avec vos trônes! N'êtes-vous pas plus heureux ici? Une chaise au boulevard Montmartre ne vaut-elle pas mieux que tous les trônes de l'univers? »

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE L'EUROPE AU XIXe SIÈCLE

C'est d'une histoire en allemand qu'il s'agit, d'une histoire qui ne comprend encore qu'un volume, mais qui en aura dix et qui promet d'être fort intéressante (1).

L'histoire de l'Europe depuis 1815 jusqu'à 1871, cela ne semble-t-il pas, au premier abord, un peu bien rebattu? Et n'est-ce pas aussi, dans sa première partie du moins, le titre d'un immense ouvrage de Gervinus, qui ne fut pas terminé? Oui, c'est vrai, et pourtant, malgré la richesse de la matière, il y a peu de sujets en histoire qui demandent davantage à être de nouveau traités, la passion politique s'en étant toujours emparée pour les défigurer. Et puis, les œuvres qui racontent l'histoire de cette époque ne sont que des œuvres partielles, l'*Histoire de la Restauration française*, par exemple, ou l'*Histoire de la Révolution de 1848*, sans qu'on ait jamais tenté de les faire rentrer dans le cadre d'une histoire européenne générale. M. Stern arrivait admirablement préparé pour cela. On sait que, naguère professeur à Berne, maintenant à Zurich, il s'est acquis une grande réputation par plusieurs travaux de valeur, sur *Milton*, sur *Mirabeau* et sur la *Révolution d'Angleterre*.

Sa méthode est celle des historiens contemporains : ne rien avancer qui ne soit puisé aux sources ou appuyé sur des travaux de première main. Il a donc lu tout ce qui s'est écrit sur cette période (histoires particulières, mémoires, correspondances, brochures, etc.); il a consulté aussi les archives des principales villes de l'Europe, Berlin, Vienne, Paris, Florence, Berne; et tout cela, il l'a résumé d'une manière fort intelligente et très claire.

Mais ce n'est là qu'une partie de la tâche de l'historien, et peut-être la moins intéressante. Là où on l'attend et où on le juge, c'est dans sa compréhension des événements et des hommes.

Il est de mode, depuis quelques années en Allemagne, de vanter le parti pris en histoire et même les opinions outrées. M. Stern n'appartient pas à cette école. Jamais il ne tord les faits en vue d'une thèse à prouver, et ses portraits ne sont pas des caricatures. Les idées qu'il avance ne sont jamais que l'expression de groupements de faits, bien choisis et caractéristiques.

Une autre qualité de cette œuvre est son caractère général. L'exactitude du détail n'y nuit pas aux vues d'ensemble, au contraire. Elle débute par un tableau du mouvement romantique qui est une des meilleures choses qu'on ait écrites sur ce sujet. Et tout le long du volume il en est ainsi : les traits généraux sont admirablement accusés, soit qu'il s'agisse du fonctionnement de l'administration prussienne, ou de la condition des Juifs en Allemagne, ou de l'état du commerce et de l'industrie en Angleterre.

ANT. GUILLAND.

(1) *Geschichte Europas seit den Verträgen von 1815 bis zum Frankfurter Frieden* von 1871, von Alfred Stern. Berlin, W. Hertz, 1894.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

24 septembre. *Petite République;* conclusion d'une note de M. Millerand à laquelle il est fait allusion plus haut dans la *Revue :*

« Quels que soient les bulletins de triomphe qu'on nous télégraphie d'ici la rentrée du Parlement, ils n'effaceront pas les méfaits, produits de l'incapacité ou de la corruption des grands chefs, qui ont coûté la vie à des milliers de jeunes Français.

« Si d'autres oublient, nous saurons, le jour venu, rappeler l'incurie criminelle qui a fait négliger les précautions les plus élémentaires : et les soldats pliant sous le poids inutile de leur sac, et nos malheureux pioupious amenés sur le terrain à trois heures de l'après-midi, par un soleil torride, pour construire une route à des voitures inutilisables, mais qui n'ont pas été inutiles à tout le monde, et les malades qu'on ne peut pas panser parce qu'on a oublié les caisses de médicaments, et les convalescents tués par l'ordre imbécile du ministre de la Guerre, qui télégraphie au général Duchesne de les embarquer le 20 août! — et leur fait traverser, en pleine canicule, la mer Rouge.

« Il faut que les auteurs responsables de ces criminelles folies soient recherchés, trouvés et châtiés. Puisque nous sommes là-bas en guerre, qu'on leur applique les rigueurs extrêmes du code militaire en temps de guerre! On fusille le simple soldat coupable d'un acte d'indiscipline ou de lâcheté.

« Épargner les chefs dont l'impéritie coûte au pays tant de vies précieuses, c'est trahir le pays lui-même, c'est préparer la défaite de demain.

« La Chambre y réfléchira. Elle ne donnera pas un sou, elle n'autorisera pas l'envoi d'un homme avant qu'un châtiment exemplaire et nécessaire n'ait été ordonné. »

25 septembre, *République Française.* — Extraits d'un article de M. Méline dans le même sens que les réflexions que nous publions en tête de la *Revue:*

« Est-ce que nous allons continuer longtemps cette campagne sans mesure et sans frein qui se poursuit sous les yeux de l'étranger à propos de l'expédition de Madagascar? Voulons-nous encourager comme à plaisir l'esprit de parti à envenimer une situation déjà si douloureuse et à proclamer tous les jours devant le monde le déshonneur de la France?

« Nous respectons au plus haut degré le droit de critique dans une matière qui touche aux plus grands intérêts du pays, et nous l'admettons aussi large, aussi complet que possible, à condition que la critique arrive à son heure et qu'elle ne dépasse pas le but. Nous entendons l'exercer nous-mêmes dans toute sa plénitude, et on voudra bien reconnaître que nous serions autorisés à le faire avec plus de sévérité que personne, ayant prévu dès l'origine ce qui arrive aujourd'hui; mais nous faisons passer notre patriotisme avant notre amour-propre de prophètes.

« Nous avons déclaré que c'était une folie d'entreprendre une expédition aussi difficile, aussi longue, aussi inconnue, sans armée coloniale, et nous avons insisté sur tous les tons pour qu'on imposât comme première condition, au gouvernement qui la proposait, la création immédiate de cet instrument indispensable. Enfin nous avons demandé qu'avant de s'embarquer dans l'occupation de Tananarive, que nous ne cessons pas de considérer comme un boulet au pied de la France, on étudiât les autres combinaisons militaires, infiniment moins coûteuses et plus sûres, qui pouvaient nous permettre, avec le temps, d'avoir raison des Hovas.

« Nous avons clamé tout cela dans le désert et nous avons eu contre nous à cette époque, sauf de rares exceptions, la plupart des journaux qui se montrent aujourd'hui si impitoyables pour le gouvernement. Pour eux, il n'y avait par de milieu entre la prise de Tananarive et l'évacuation de la grande île par la France; c'était un dilemme, et on ne permettait par au gouvernement d'avoir une autre opinion. Quant à l'armée coloniale, il en était à peine question, tant on était pressé de partir en guerre, et ses partisans honteux en ajournaient la création, par une amère ironie, au lendemain de la victoire. »

Journal de Genève. — Sur le même sujet opinion d'un étranger non mêlé à nos querelles politiques et par conséquent pouvant donner un avis avec une impartialité plus grande :

« Il est certain que le corps expéditionnaire a cruellement souffert, qu'on aurait pu lui épargner une partie de ces souffrances, que des fautes ont été commises et qu'il doit y avoir enfin dans les ministères et dans les bureaux des hommes responsables coupables de négligence ou d'impéritie.

« Mais les invectives n'en restent pas moins inutiles et la colère, la passion, l'emballement dans la défiance n'aideront pas le pays et le Parlement à faire bonne justice; il faudrait, au contraire, garder le calme pour avoir quelques chances de découvrir les responsabilités véritables. Ce ne sera, certes, pas une facile besogne que celle qui consistera à dévider cet écheveau, à en débrouiller tous les fils, malgré l'enchevêtrement et la confusion des divers services, marine, guerre, colonies, malgré les querelles ou les complicités des bureaux, qui, par leur hostilité ou leur accord secret, peuvent augmenter les difficultés d'une enquête... voilà précisément ce qu'il faut que le Parlement et le pays comprennent; un ministre qui ne dure pas ne sait pas ce qui se fait dans son ministère, ne peut pas le savoir et n'en est pas réellement responsable quelles que soient les fictions contraires; il ne peut, à la fois, satisfaire les curiosités ou les fantaisies de la Chambre, répondre aux interpellations inutiles et travailler utilement; il s'agit de choisir, il s'agit de décider si les ministres sont nommés pour gouverner le pays ou pour amuser les députés par des tours de force oratoires, par des exercices de mnémotechnie et des phénomènes d'assimilation rapide; ailleurs, les majorités sont assez stables pour assurer la stabilité des ministères; les ministres ont chacun leur spécialité; quand ils arrivent au pouvoir, ils reprennent presque toujours leurs anciennes attributions; ils reconnaissent bien vite leur personnel. En France, les partis sont trop faibles, trop morcelés, trop divisés contre eux-mêmes pour maintenir longtemps un gouvernement; la difficulté de constituer les cabinets donne souvent aux divers ministres les destinations les plus étranges ou les oblige à d'invraisemblables chassés-croisés.

« Toutes les plaintes ne serviront à rien, ne changeront ni l'état d'esprit des électeurs, ni les dispositions des députés. Une partie du public excitée par quelques journaux malheureusement populaires, ne se laisse point arrêter par de telles considérations; elle s'indigne, elle s'irrite, et ne cherche pas à comprendre. Il ne faudrait pas que la colonne légère dirigée par le général Duchesne subît le plus léger échec; on crierait à la trahison, sans songer qu'un tel cri est lui-même une trahison, un signal de déroute, un aveu de faiblesse. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32859. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 5 OCTOBRE 1895

LA POLITIQUE

Nous nous intéressons aux petits faits de chaque jour, et il nous semble qu'un congrès, un discours ou une interpellation soit un événement important : voici qu'on nous apprend la mort d'un savant dont le nom vivra dans la mémoire des hommes, et aussitôt nous sentons combien la plupart des sujets qui nous passionnent sont peu de chose.

Il ne peut être question ici de juger les travaux de M. Pasteur. D'autres, plus compétents que nous, parleront du chimiste qui a renouvelé la médecine ; ils diront comment le hasard n'eut jamais la moindre part dans ses découvertes, comment toute son œuvre ne fut qu'une patiente et lumineuse application de la méthode expérimentale, et comment, enfermé dans son laboratoire, se contrôlant et se critiquant lui-même, il mit les plus hautes facultés de l'esprit humain au service de ceux qui souffrent. La seule chose qui nous soit permise, c'est d'exprimer un sentiment qui est le même dans toutes les conditions, dans tous les partis, d'un bout à l'autre de la France, et qui fait que la mort de M. Pasteur est vraiment un deuil national.

A une époque où l'on doute de la science, comme on doute de tout, il a montré, par sa vie et par ses travaux, que la science tient toutes ses promesses, car elle n'avait jamais rien promis que d'augmenter nos connaissances et de soulager l'humanité. Il a montré aussi, par son exemple, ce que vaut la science comme discipline intellectuelle. M. Cornu, annonçant la douloureuse nouvelle à l'Académie des sciences, a prononcé quelques paroles qui méritent qu'on les retienne : « C'est par l'esprit scientifique le plus rigoureux, a-t-il dit, que Pasteur s'est élevé non seulement aux conceptions les plus hautes, mais encore aux résultats les plus pratiques : magnifique réponse à ceux qui méconnaissent le rôle admirable de la science dans le développement moral et matériel des nations. »

M. Pasteur a été récompensé non seulement par l'admiration des savants, mais par la sympathie et le respect des petits et des humbles. Une sorte de légende s'est faite autour de son nom, et, cette fois, la légende et la vérité se confondent. L'imagination populaire s'est représenté Pasteur dans la grande maison qui porte son nom, entouré d'êtres souffrants, les soignant, les consolant, et, par une sorte de pouvoir miraculeux, triomphant de la mort. Des extrémités de l'Europe, vieillards, femmes, enfants, sont venus à lui comme à un sauveur ; ceux qui ne savent ni lire ni écrire ont cru à la science, comme si une foi nouvelle était née dans le monde.

La science, a-t-on dit quelquefois, n'a pas de patrie : les savants, en tout cas, en ont une, et M. Pasteur ne l'oublia jamais. Ceux qui l'ont approché nous le montrent heureux de sa gloire non pour lui, mais pour son pays. A un moment où la France n'était pas, comme aujourd'hui, forte et maîtresse d'elle-même, il l'a bien servie en jetant un nouvel éclat sur le nom français. Soyons lui reconnaissants de ce qu'il a fait pour l'humanité, mais n'oublions pas ce qu'il a fait pour la patrie. Disons, sur cette tombe ouverte, qu'en perdant un savant à jamais illustre, la France a perdu un de ses meilleurs citoyens.

PAUL LAFFITTE.

L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE DES FEMMES

Montaigne a dit :

Nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes... François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on lui parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Écosse, et qu'on lui ajouta qu'elle avait été nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, répondit qu'il l'en aimait mieux, et qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari (I, 24).

On reconnaît ici l'espèce de sagesse du bonhomme Chrysale, qui, en effet, se souvenait de Montaigne quand il disait à sa sœur et à sa femme :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Montaigne a dit aussi :

Il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont en les femmes. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines et si inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre... Avec leur science (naturelle), elles peuvent commander à la baguette et régenter les régents de l'école. Si toutefois il leur fâche de nous céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoin... Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voilà, pour le plus, la part que je leur assignerais aux sciences (III, 1).

Ici, ce n'est plus Chrysale; c'est Clitandre, disant à Henriette :

Je respecte beaucoup madame votre mère,
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère...
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante.

Enfin, voici sur l'éducation intellectuelle des femmes une troisième doctrine, dont ni Montaigne ni Molière n'ont eu l'idée, la vanité ridicule d'un savoir pédantesque n'ayant rien de commun avec la noble ambition d'une science sérieuse.

La femme, comme ont fini par le découvrir en notre siècle de grands philosophes, tels que Stuart Mill, est une personne humaine, au même titre que l'homme; elle a donc des devoirs et des droits égaux aux nôtres. Au premier rang de ces devoirs et de ces droits figure celui de développer par l'étude toutes ses facultés, d'atteindre, par l'instruction et par la culture, le plus haut degré de perfection où il soit possible à la nature humaine d'aspirer. Il faut qu'elle s'instruise et qu'elle se forme, non pas *en vue d'un autre*, c'est-à-dire, pour mettre les points sur les i, non en vue du mari et des enfants qu'elle peut avoir, qu'elle espère avoir, mais *à cause d'elle-même*. Sa loi est de viser à l'idéal que toute créature intelligente doit se proposer pour objet, indépendamment des conditions particulières que créent le mariage et la famille, et n'y eût-il au monde aucun homme.

Voilà donc, en matière de pédagogie féminine, trois doctrines bien distinctes qui épuisent et résument toutes les opinions qu'on peut avoir sur ce grand sujet.

*
* *

Ne rejetons pas tout d'abord, sans en rien retenir, celle du bonhomme Chrysale. Elle a du bon. Ce n'est pas peu de chose que de savoir faire aller le ménage, surveiller les domestiques et « régler la dépense avec économie ».

La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, a dit Montaigne, c'est la science du ménage... C'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher en mariage avant toute autre... Selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique (III, 9).

Et ce n'est pas peu de chose que de savoir manier habilement l'aiguille. « Qu'on ne me parle pas, s'écriait dans la chaire sacrée un éloquent prédicateur, d'une fille qui sait enlever tous les suffrages dans un concert et qui ne sait pas tenir une aiguille ni se rendre utile dans une maison! » Le charme poétique d'une jeune fille qui raccommode des bas, qui trempe ses blanches mains dans la pâte d'un gros pudding anglais ou de nos crêpes légères à la mode de France, ne peut être méconnu que par les pédants trois fois sots comme Trissotin. C'est dans l'emploi de ménagère faisant des tartines et les distribuant aux enfants dont elle avait la garde, que Charlotte est apparue à Werther, foudroyé d'admiration et d'amour par ce ravissant spectacle.

La culture moyenne que Montaigne offre aux

femmes, les « clartés de tout » que Clitandre leur demande ou plutôt leur concède, se justifient aussi par de bonnes raisons. Évidemment, il est bon qu'une jeune fille ait des *clartés de tout*, c'est-à-dire des aperçus généraux sur les parties diverses de la science, pour sa propre gouverne et parce qu'elle ignore à quelle profession appartiendra son mari.

Si elle épouse un commerçant, il lui sera précieux d'avoir, sur la comptabilité et la tenue des livres, sur les lois économiques et sur la géographie, certaines notions qui la rendront apte à s'intéresser par l'intelligence aux affaires de la maison et, au besoin, à y apporter ses conseils et ses lumières. Si elle épouse un médecin, elle ne sera pas fâchée d'avoir suivi, dans quelque maison de santé, un cours d'hygiène et de petite chirurgie à l'usage des femmes. Si elle épouse un homme de lettres, elle sera bien aise d'en savoir un peu plus long que M. Jourdain sur la différence des vers et de la prose; l'étude de l'histoire, de la poésie, de la morale, conseillée par Montaigne, lui sera fort utile pour que son mari trouve en elle un critique un peu plus compétent que la pauvre servante de Molière, qui ne savait pas lire.

Il est superflu de multiplier les exemples. Pour la même raison que l'épouse, la mère de famille doit souhaiter d'avoir reçu une culture générale ; car elle pourra, si elle a des clartés de tout, diriger les études de ses jeunes enfants; elle ne le pourra pas, si ces clartés lui font défaut.

Ce sont là des vérités de sens commun, que nous pouvons admettre sans nulle résistance, mais sans faire le moindre pas décisif dans la question, étrangement compliquée, amplifiée et grossie depuis Montaigne et depuis Molière, de l'éducation intellectuelle des filles.

*
* *

Je me figure une femme, partisan de l'émancipation absolue du sexe, invitée à juger les doctrines de Chrysale et de Clitandre. Au bon sens épais du bonhomme Chrysale elle ne daignerait pas même accorder l'honneur d'un examen ni d'une réponse; mais la sagesse superficielle de l'élégant Clitandre aurait le pouvoir de l'exaspérer, et voici, à peu près, ce que la colère lui ferait dire :

« Vous êtes bien bon, ô Clitandre! Vous permettez aux femmes de s'instruire un peu. Grand merci de la permission. Vous *consentez :* c'est sublime! Ainsi, c'est par la condescendance de l'homme que la femme saura quelque petite chose? Mais, monsieur, pour un être humain doué, comme vous, de raison (car je suppose que vous ne refusez aux femmes ni la raison ni l'humanité), s'instruire n'est pas une tolérance, une autorisation, une faveur : c'est une obligation sacrée. Avec votre orgueil naïf de maître et de roi de la création, avec votre vanité de jeune premier qui dit en frisant ses moustaches :

> Du côté de la barbe est la toute-puissance,

avec un excès de prétention qui serait la plus ridicule des fatuités, si ce n'était pas la plus intolérable des tyrannies, vous vous imaginez que nous ne saurions avoir d'autre but ni d'autre rêve au monde que de vous épouser! C'est un peu fort. Mais, mon ami, si par hasard nous ne voulions pas de vous, aurions-nous donc manqué notre vocation?

« Songez combien la plupart d'entre nous sont malheureuses. L'homme est si matériel qu'il ne poursuit, dans le mariage, que la dot : hélas! nous ne sommes pas toutes riches! Il est si superficiel qu'il se laisse prendre par les avantages extérieurs, oubliant que

> La beauté du visage est un frêle ornement,
> Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
> Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme...

Hélas! nous ne sommes pas toutes jolies! Nous pouvons donc avoir, soit par un choix libre et volontaire, soit par la disgrâce de notre destinée, autre chose à faire en ce monde que de vous aider à tenir vos livres de compte ou à corriger vos épreuves d'imprimerie, après avoir seriné à des morveux d'enfants leur leçon du lendemain.

« Nous avons besoin, nous aussi, de vivre. Dans la grande lutte pour l'existence, nous ne sommes pas de simples cantinières ou des gardes-malades à votre service ; nous sommes des guerrières, et nous combattons. Sera-ce seulement pour vous être utiles qu'on nous donnera des outils et des armes?

« Autrefois, on faisait de nous de purs jouets, toujours à votre usage. On nous enseignait ce qu'on appelait les *arts d'agrément :* à chanter, à danser ; ce qui, avec un peu d'anglais, de religion et de piano, constituait le cycle entier de l'instruction d'une femme, l'alpha et l'oméga de ses moyens de plaire et de ses talents de société, et Swift nous raillait en ces termes :

> Quand je réfléchis à cela, je ne puis pas, ô femmes! vous considérer comme des créatures humaines; mais je suis forcé de voir en vous une espèce d'animal élevé à peine d'un degré au-dessus du singe. Et le singe sait bien plus de tours que vous ; il est plus amusant, moins malfaisant et moins coûteux; je crois qu'il serait un critique passable en matière de velours et de brocarts, et, autant que j'en puis juger, cette parure lui siérait comme à vous.

« C'est pour nous une humiliation à peine moins dégradante, maintenant qu'on veut bien instruire un peu plus sérieusement les femmes, de subordonner

toujours notre instruction au point de vue du mariage et de la famille. Tout ce que le mot *liberté*, pour une créature humaine, a de réel ou d'illusoire, nous le revendiquons ; si nous dépendons de la société qui nous entoure, comme tout individu civilisé, c'est par un lien immédiat et direct d'elle à nous, ce n'est point par l'intermédiaire d'un mari que, encore une fois, nous ne sommes pas sûres de rencontrer, et dont nous pouvons nous passer parfaitement, si nous n'en trouvons pas qui soit digne de nous, ou si nous préférons au joug du mariage notre chère liberté.

« L'insolent despotisme de l'homme ne s'étale nulle part avec plus d'effronterie que dans les hypocrites consolations qu'il tient en réserve pour la vieille fille. — Vous n'aurez pas manqué votre vie, ma sœur, murmure-t-il tendrement à son oreille, si, dans l'état solitaire auquel le bon Dieu vous condamne, vous restez fidèle à votre vocation, qui est toujours de servir l'humanité. Désormais vous pouvez exercer la plus noble fonction qui soit sur la terre : celle de sœur de charité. Allez donc et visitez les pauvres, les malades, les prisonniers ; soyez l'ange béni de tous les misérables. — As-tu fini ton homélie, faux bonhomme? Oui, faisons la charité; mais pourquoi la vieille fille plus que le vieux garçon?

« Ainsi, pendant que l'un, enveloppé dans une robe de chambre bien chaude, les pieds sur les chenets, lira son journal en fumant des cigares exquis, l'autre, la vieille demoiselle, par le vent et le froid, par la pluie ou la neige, entrera dans tous les réduits de la misère, pour racheter, à force d'activité utile et de dévouement, l'opprobre de n'être point mariée ! Et la société trouve cela juste ! Elle honore le célibataire mâle qui n'est bon à rien ! Quant à la pauvre fille, elle met à sa charge le soin des malheureux ; et si la chère créature rêve aussi de se faire une petite existence à son idée, si elle s'enferme dans son boudoir, cherchant dans l'innocente affection de sa chatte ou de sa perruche une consolation mélancolique à ses peines de cœur, le triste amusement de quelque amour trompé, le monde cruel la raille ; il siffle sous sa fenêtre des vers méchants qui sont aussi de fort méchants vers, ayant été commis, dit-on, par Vadius, le mauvais poète, un soir qu'il voulait se venger d'avoir fait à la fois une inutile cour à la beauté acide de la froide Armande et une cour officielle aux appas desséchés de sa tante Bélise, la vieille folle :

Je n'aime pas l'herbe stérile
Qui croit dans un champ de haut prix,
Nourrissant son corps inutile
Du suc de la terre fertile
Et volant leur séve aux épis;

Je n'aime pas l'orfraie affreuse
Ni la pie au bruyant caquet,
Qui de sa voix malencontreuse
Trouble la chanson amoureuse
Des rossignols dans la forêt;

Je n'aime pas les araignées,
Hideuses bêtes aux longs bras,
D'ombre et de haine accompagnées,
Qui dans leurs toiles rechignées
Préparent leurs maigres repas;

Je n'aime pas l'air vénérable
Du prudent et grave pingouin,
Et je trouve désagréable
L'aspect sans doute respectable
D'un balai debout dans un coin;

Mais rien ne me paraît plus triste,
O jeunes filles ! que l'état
D'une créature égoïste
Qui vieillit seule et qui n'existe
Que pour elle-même et son chat. »

*
* *

J'ai opposé, sur l'éducation intellectuelle des femmes, trois doctrines, une de juste milieu et deux doctrines extrêmes, et je me suis fait, pour un instant, l'avocat si consciencieux et si convaincu en apparence de l'émancipation du sexe féminin, que me voilà presque embarrassé de répondre à ma trop spécieuse plaidoirie. Aussi bien n'ai-je pas le dessein d'en faire une réfutation en bonne forme ni de traiter à fond la question; mais, estimant que le « mouvement féministe », comme on l'appelle aujourd'hui, si ardent depuis quelques années aux États-Unis, en Angleterre et ailleurs, s'appuie sur des raisons qui ne sont pas toutes sans réplique, je voudrais seulement proposer de simples questions, des doutes modestes, de timides réserves, afin d'attirer sur certaines difficultés du problème la réflexion des personnes plus habiles que moi qui se sentiront de force à clore le débat par une conclusion en règle.

J'ai fait ailleurs la remarque, à propos de la question beaucoup moins ardue des châtiments corporels pour les enfants, que de bons esprits avaient hésité à condamner l'emploi des verges, parce que certains textes de la Bible semblent en autoriser et en approuver l'usage, et j'ai osé dire que c'était là un étrange abus de l'Écriture sainte. La Parole de Dieu nous a révélé aussi la pensée du Créateur sur la femme ; mais ici il n'est plus possible d'écarter, avec un geste respectueux, sa divine autorité ; car il ne s'agit point d'un détail plus ou moins bizarre qu'on peut aisément mettre sur le compte de quelque particularité historique et locale; il s'agit de la base même et de tout l'édifice de la théologie.

Bossuet dit, dans ses *Élévations sur les Mystères* (cinquième semaine, deuxième élévation) :

Dieu tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avait mise exprès dans le côté... Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et,

sans trop vanter leur délicatesse, songer, après tout, *qu'elles viennent d'un os surnuméraire* où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

Quand on part de ces notions-là d'histoire naturelle, la doctrine de la subordination du sexe faible au sexe fort s'ensuit comme une conséquence logique. Saint Paul écrit : « L'homme est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme est la gloire de l'homme; car l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. » Solidement appuyé sur la double autorité de la Genèse et de saint Paul, un grand prédicateur protestant qui, dans ses plus beaux discours, a élevé l'éloquence de la chaire à une hauteur qu'elle a rarement atteinte et qui ne sera point surpassée, Adolphe Monod, prononce, sur la *Vie* et sur la *Mission de la Femme*, deux sermons admirables où il définit ainsi son rôle dans la société et dans la famille : « Une vocation de *charité à l'égard de l'homme*, dans une position d'*humilité auprès de l'homme.* »

Montaigne n'a donc point tort, dans le passage des *Essais* que je citais au début de cet article, de présenter la théologie comme chiche et peu galante en ce qui touche les droits du beau sexe. Je ne dis pas qu'il soit déraisonnable de préférer l'anthropologie de Buffon ou de Darwin à celle de Moïse; mais je dis que lorsqu'on fait bon marché du dogme de la création humaine, on s'inscrit en faux contre la Révélation, on est un *infidèle;* et il ne suffit peut-être pas, pour se tirer d'affaire, de la spirituelle explication par laquelle Mlle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, dans son opuscule sur l'*Égalité des hommes et des femmes*, essaie de mettre la Bible d'accord avec ses sentiments de haute estime pour ses charmantes et adorables sœurs. L'apôtre saint Paul ayant défendu aux filles d'Ève de parler et d'enseigner en public, la vaillante demoiselle ergote en ces termes :

Si saint Paul défend aux femmes le ministère et leur commande le silence en l'Église, il est évident que ce n'est point par aucun mépris; oui bien seulement, de crainte qu'elles n'émeuvent les tentations par cette montre si claire et si publique qu'il faudrait faire, en ministrant et en prêchant, de ce qu'elles ont de grâce et de beauté plus que les hommes.

Cela est piquant; mais je crois que la vérité, à la fois humaine et divine, n'est point dans cette bonne plaisanterie et qu'elle se trouve bien plutôt dans une pensée suave de Lamennais : « La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre » ; ou dans une remarque très profonde de Blaze de Bury : « Qui dit état, condition, profession, dit quelque chose de borné, de nécessairement ridicule à un jour donné. *Les femmes doivent la moitié de leur beauté et de leur charme à ce que leur sexe n'a point d'état* » ; ou, enfin, dans la sublime épitaphe de la femme antique, idéal des Romains : « Elle garda la maison, elle fila de la laine. J'ai dit. Adieu, passant. »

Si la théologie contredit souvent la nature et ce que nous appelons la raison, il lui arrive quelquefois d'être d'accord avec elles et d'habiller seulement d'images plus ou moins hétéroclites les leçons de l'expérience. Si l'homme, sans la femme, est incomplet, à plus forte raison, la femme est incomplète sans l'homme. Il est naturel et raisonnable de regarder toujours le célibat comme l'exception, le mariage comme la règle, et l'on ne doit point mettre au premier rang des soucis féminins, dans la question de l'éducation intellectuelle du sexe, la triste nécessité qui peut parfois s'offrir d'épouser cette laide chose, plus vilaine encore qu'un mari, qui s'appelle une profession, un métier, à moins qu'on ne considère comme normal un état dont la funeste suite, s'il se généralisait, serait l'abolition du mariage et de la famille.

Il y a une vérité tellement primordiale qu'elle domine toute la question, et tellement évidente qu'on l'oublie, l'œil humain n'apercevant plus ce qui l'inonde de trop de lumière : c'est que la femme est destinée par la nature à certaines fonctions augustes, qui nécessairement impliquent une adaptation particulière des moyens et de la fin. Supposer qu'à des fonctions spéciales ne correspondent pas des facultés spéciales propres à les remplir, ce serait, comme l'a dit Herbert Spencer avec force, un fait unique dans toute l'histoire de la nature. Prétendre que la femme, si différente de l'homme par son physique et par sa destinée, doive recevoir une éducation essentiellement masculine, et que les filles puissent être bien élevées en l'étant, à peu de chose près, comme les garçons, c'est donc, *a priori*, une absurdité.

L'humble sphère que nous assignons à la femme, dit avec autant de sagesse que de noblesse Adolphe Monod, n'est-ce pas celle pour laquelle tout son être est prédisposé et comme taillé d'avance? Cette conformation plus déliée, mais plus frêle, ce battement plus rapide de son cœur, cette sensibilité plus vive de ses nerfs, cette délicatesse de ses organes, et jusqu'à cette finesse de ses traits, tout fait d'elle, selon l'expression de saint Pierre, « un vaisseau plus fragile », et la rend constitutionnellement impropre aux soins permanents et inflexibles, aux affaires de l'Etat, aux veilles du cabinet, à tout ce qui donne du renom dans le monde.

Selon Spencer, cité par Guyau (1), des divers éléments qui se combinent dans le cœur de l'homme pour produire l'émotion complexe qu'on appelle *amour*, les plus puissants sont « ceux qui naissent

(1) *Éducation et hérédité*, p. 196.

des avantages extérieurs » ; en seconde ligne, viennent « ceux que fournissent les qualités morales » ; *les plus faibles* sont ceux qui sont produits par « les attraits intellectuels », et ceux-ci dépendent moins de l'instruction acquise que des facultés naturelles, telles que la vivacité d'esprit, la finesse, la pénétration, etc. Si cette curieuse analyse est exacte (et tous mes instincts me disent qu'elle est vraie), concluons qu'une demoiselle n'augmentera point ses chances de remplir la première loi de sa destinée et de se marier, si elle a remporté au lycée de jeunes filles le prix de « physiologie animale », ou si elle est capable de réciter sans broncher, comme s'exprime avec orgueil un père de Labiche, « tous les rois de France qui ont eu lieu ».

*
* *

Je laisse de côté maintenant l'élément physiologique de la question, dont il suffit d'indiquer en deux mots l'incommensurable importance : les générations affaiblies et la natalité diminuée par l'excès de l'usure cérébrale ; les jeunes gens plus sensibles aux grâces naturelles, aux joues fraîches, aux beaux yeux, qu'à toute l'érudition des *lauréates* du palmarès... Je reviens, pour m'y retrancher, aux considérations de l'ordre purement spirituel.

Le grand élan qui pousse aujourd'hui vers les études tous les hommes et toutes les femmes, qui nous fait multiplier les écoles, universaliser l'instruction rendue gratuite et obligatoire, suppose l'évidence d'une vérité qui, loin d'être évidente, aurait besoin d'abord d'être démontrée : c'est que l'instruction est un bien.

On peut en douter. Je pense, avec Montaigne, que la santé est un bien naturel et divin, un bien *en elle-même*, malgré l'affirmation contraire de Pascal. Mais la richesse est-elle un bien ? Non. Pas absolument. Cela dépend de l'usage qu'on en fait. N'en serait-il pas de même de l'instruction ? Elle ne paraît être un bien, ni en soi, ni pour tout le monde.

Elle ne rend pas l'homme meilleur, elle ne le rend pas plus heureux. Que dis-je ? en augmentant son savoir, elle n'augmente pas de ce fait son talent ni son esprit. Car il peut arriver qu'une organisation trop forte des études paralyse toute production originale. N'est-ce pas ce que nous voyons en Chine, où de la cuisine la plus active d'examens et de concours, de la fabrique de docteurs la plus florissante qui soit au monde, résulte ce pot, le mandarin, qui est sans doute un grand savant, mais qui est un parfait imbécile ?

Dans l'ancienne Athènes, au contraire, l'éducation publique de l'intelligence (je ne parle pas du libre enseignement des philosophes) était, paraît-il, presque aussi nulle qu'à Sparte : avez-vous entendu dire que les Athéniens fussent des sots, ou que les génies aient été rares parmi eux ? Dans la moderne Angleterre aussi l'organisation relativement faible des études, bien loin d'empêcher, favorise l'éclosion des talents originaux. Mais notre France universitaire, avec son luxe de programmes et de réformes, avec ses baccalauréats innombrables, avec ses licences et ses agrégations multipliées, divisées, subdivisées, avec son étalage prestigieux d'instruction publique, primaire, secondaire et supérieure, passant au crible des examens et des concours tout ce qu'elle a de forces vives et libres, notre pauvre et brave France s'applique consciencieusement à faire ce qu'il faut pour ressembler de plus en plus à la Chine plutôt qu'à l'Athènes de Platon.

Bienfait problématique en soi, l'instruction est-elle désirable pour tout le monde indistinctement ? Est-elle bonne pour les paysans, qui n'en ont pas besoin pour cultiver la terre, et chez qui elle éveille l'attrait des grandes villes, au sérieux préjudice de la campagne ? Est-elle bonne pour les ouvriers, qui ne peuvent naturellement saisir que des demi-lueurs, beaucoup plus dangereuses que la nuit noire de l'ignorance ? Est-elle bonne pour les cuisinières, qui laissent brûler le rôti de Chrysale en lisant le feuilleton du journal à un sou ou en écrivant à leurs amoureux ?... J'interroge ; je n'affirme rien ; car, vraiment, je ne sais. La question est pleine de profondeurs redoutables. Quand l'instruction a fait du mal, qui peut le réparer ? C'est plus d'instruction. Il en est comme des visites chez le dentiste, où l'on pourrait n'aller jamais, mais où il faut retourner toute sa vie quand on a commencé une fois.

Et surtout, ce qu'il y a de plus sérieux, c'est que l'instruction se présente avec le caractère sacré d'un droit, d'un devoir même, pour l'homme et pour la femme. Dès lors, comment la refuser à qui que ce soit ? « Nos facultés doivent être développées à cause de leur propre dignité, et non pas en vue seulement de leur application extérieure », a dit je ne sais qui, Channing ou Laboulaye. L'homme doit être instruit parce qu'il est homme. Or, l'*homme*, « terme générique embrassant la femme », l'homme c'est la femme aussi. Rien, dans l'œuvre entière de Renan, n'est d'une beauté plus grave que cette sublime pensée :

Oui, je l'avoue, les simples sont les plus heureux : est-ce une raison pour ne pas s'élever ? Oui, ces pauvres gens seront plus malheureux quand leurs yeux seront ouverts. Mais il ne s'agit pas d'être heureux, il s'agit d'être parfait. *Ils ont droit comme les autres à la noble souffrance...* Si la culture intellectuelle n'était qu'une jouissance, il ne faudrait pas trouver mauvais que plusieurs n'y eussent point de part, car l'homme n'a pas droit à la jouissance. Mais du moment où elle est une

religion, et la religion la plus parfaite, il devient barbare d'en priver une seule âme (1).

Disons, sans crainte de nous tromper, que l'instruction est un bien infiniment précieux pour le sage, qui sait s'en servir et la corriger par elle-même, mais elle peut être un mal et un très grand mal pour tous les êtres faibles qu'elle accable par le poids et blesse avec le tranchant ou la pointe des armes mises entre leurs mains. Les jeunes filles, pour toutes sortes de raisons manifestes, doivent, moins que personne, manier sans discrétion un outil si dangereux. Les inconvénients divers que notre système d'études a pour les garçons, l'internat, les programmes, les examens, les concours, sont doublés ou triplés pour les filles, précisément à cause de leur facilité d'assimilation plus grande et plus prompte, de leur pouvoir moindre de réaction.

Le meilleur argument en faveur soit des lycées de filles, soit de la préparation des jeunes personnes aux brevets de capacité, c'est que, dans les conditions ordinaires de notre vie bourgeoise, il n'existe pas d'autre moyen de leur faire apprendre quelque chose. On ne travaille avec énergie et persévérance que pour atteindre un certain résultat tangible. Des études si noblement aristocratiques que non seulement elles seraient entreprises et poursuivies sans aucune préoccupation de vie à gagner, de place à conquérir, mais qu'elles écarteraient avec dédain la récompense matérielle des prix et des diplômes, ne se rencontrent plus dans notre société qu'à l'état de rarissime exception. Si l'on pouvait espérer pour les jeunes filles une sérieuse éducation intellectuelle au foyer domestique, oh ! c'est bien celle-là qui serait préférable à tout; malheureusement elles n'y reçoivent qu'une éducation de poupée savante ou, comme Swift s'exprimait, de singe.

J'appelle *poupée savante* une demoiselle qui sait autant d'arts d'agrément qu'on voudra, qui possède même plusieurs langues étrangères et diverses notions techniques, mais qui a eu l'esprit si peu développé par la culture des idées générales, des grands faits historiques et des belles formes littéraires, que, devenue épouse et mère, elle reste incapable toute sa vie de lire autre chose que des romans.

***

Il est difficile d'apporter continuellement dans le langage une propriété rigoureuse de termes; mais on doit toujours s'y appliquer, et de temps en temps c'est rendre un service vital à la pensée comme au style de soigneusement définir et distinguer des mots que l'abus a fait synonymes. L'*instruction* et la *culture* ne sont pas précisément la même chose. La définition de ces termes est très utile ici, car elle jette une vive lumière sur l'éducation idéale des filles comparée à celle des garçons.

Non, la culture générale n'est point la même chose que l'instruction variée qu'on acquiert en parcourant le cercle d'un programme d'examens; or, la culture générale, très nécessaire à tous les hommes de condition libre, mais insuffisante pour eux, suffit à la plupart des femmes. Dans sa lettre au pasteur Gindroz, Alexandre Vinet dit avec une justesse admirable : « La science enseigne, instruit; mais il n'y a que la littérature qui cultive. »

Une terre cultivée, ornée de fleurs, chargée de fruits délicieux, est la classique image d'un esprit cultivé, par opposition à des landes incultes, hérissées de chardons. La science, à elle seule, ne donne pas la culture; il n'est point rare de se heurter, dans les relations de la vie sociale, à de grands mathématiciens, à de grands chimistes, polis et gracieux comme des buissons d'épines. Qui de nous autres, bons humanistes, ne s'est égratigné plus ou moins à leur rude contact? Oh ! la méchante bête et la laide chose qu'un pur savant! Les belles-lettres, les humanités, *humaniores litteræ*, comme disaient les Latins : voilà l'influence douce qui civilise le monde.

Quant à l'*instruction*, il est conforme à l'étymologie de ce mot de nous la figurer sous l'aspect d'un équipement, d'une armure. Elle pourvoit l'homme de munitions pour le combat de la vie. Tous ceux qui, dans la concurrence vitale, ont une lutte à soutenir, ont besoin d'une forte instruction qui peut, d'ailleurs, ne faire d'eux que des barbares, si la *culture* ne les humanise en même temps. Ne voyons-nous pas aujourd'hui des brutes à face humaine, très savantes en chimie, mais incultes et sauvages, s'armer de leur science, en vraies ennemies du genre humain, contre l'homme, contre la société, contre la civilisation?

La plupart des jeunes filles ont-elles vraiment besoin d'une instruction précise qui les munisse et les approvisionne très fortement sur certains points? ne peuvent-elles se contenter d'une culture générale propre à donner à leur esprit les qualités à la fois charmantes et solides des personnes dont on dit, quoiqu'elles n'aient peut-être approfondi aucune science, qu'elles ont reçu une excellente éducation? Oh! je n'ignore pas que rien n'est plus digne d'intérêt que les pauvres filles, disgraciées de la fortune, de la nature aussi, qui sont forcées de prendre un métier. Seulement, je voudrais qu'elles ne se fissent pas toutes institutrices. Un étrange vertige pousse aujourd'hui trop d'hommes et sur-

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 324.

tout trop de femmes dans la carrière du professorat, afin d'y former de nouveaux professeurs qui en formeront d'autres à leur tour; si bien que, tout le monde apprenant pour enseigner, il n'y a plus dans nos écoles que des maîtres et des maîtresses en activité ou en formation, et notre enseignement public ressemble à un grand serpent roulé sur lui-même qui dévore sa queue. C'est un effet de l'imitation chinoise, un pas vers l'idéal du mandarinat. Le 1er janvier 1887, il y avait en France 12 741 jeunes filles aspirant aux fonctions d'institutrices; à Paris, 60 places seulement pouvaient être offertes à 4 174 postulantes de la ville et de la banlieue. Et le mal n'a fait que croître et embellir depuis sept ans.

La même concurrence de deux cent soixante dix-huit braves chiens autour d'une seule niche et d'une seule écuelle existe chez les hommes.

Il semble qu'une corde tendue à ce point va nécessairement casser net, et que nous sommes à la veille d'une révolution de tout notre système d'études. Elle se fera, espérons-le, dans le sens d'un retour à l'ancienne culture générale et d'une réaction contre les excès de la moderne instruction encyclopédique, dont l'impossibilité et l'inutilité sont surabondamment démontrées. Le cercle des connaissances qu'il faudrait acquérir pour être universellement instruit étant devenu démesuré, sans que la capacité cérébrale de l'homme se soit accrue à proportion, le jour vient, s'il n'est pas encore venu, où personne ne pourra garder l'ambition téméraire de le parcourir tout entier; on renoncera alors aux programmes gigantesques, on n'entreprendra plus de faire le tour du monde, et l'on se remettra modestement à cultiver son jardin.

Avec cette culture générale de l'esprit, les hommes auront de plus en plus besoin, il est vrai, d'une instruction spéciale. S'il en faut une aussi à beaucoup de femmes, auxquelles la carrière du mariage est fermée ou insuffisante pour vivre, souhaitons très nettement, en dépit des vieux préjugés conservateurs, que cette instruction leur donne enfin accès aux quelques fonctions sociales que leur sexe peut honorablement et utilement remplir, au lieu de ne leur offrir à perpétuité que le stérile mirage d'un professorat éternel qui n'a d'autre fin que lui-même.

*
* *

On raconte que lorsque Gambetta était président du conseil et qu'il avait la charge, parfois laborieuse, de constituer un ministère, ce cri du cœur lui échappa : « Quel admirable ministre de l'instruction publique aurait été Rabelais ! »

Je ne suis pas de son avis. Rabelais me ferait un peu peur ; car il avait une soif effrayante d'encyclopédique savoir, beaucoup moins déraisonnable d'ailleurs à son époque que de nos jours. J'aimerais mieux Montaigne.

Si Montaigne occupait aujourd'hui la place de ministre de l'instruction publique, il se rappellerait d'abord ce qu'il a dit dans les *Essais*, qu' « une tête bien faite vaut mieux qu'une tête bien pleine » ; mais il ne se contenterait pas d'ajouter cette petite phrase au programme des choses que les enfants doivent savoir; il s'en inspirerait pour réduire ou pour supprimer les programmes.

Montaigne conseille aux filles d'apprendre de la poésie, de l'histoire et un peu de philosophie pratique. C'est admirable. La poésie leur ouvre le monde idéal. L'histoire les ramène sur la terre et les intéresse à la réalité, plus instructive que les romans. La philosophie pratique, enfin, leur enseigne la sagesse ; elle leur apprend, entre autres choses, que, dans le petit cercle de la ménagère et de la mère de famille, si elles doivent et *si elles peuvent* borner là leur ambition, elles auront de quoi suffire à leur tâche et remplir toute leur destinée.

Nous voilà donc, en terminant, revenus, après bien des détours, à la pédagogie de Clitandre, presque à celle de Chrysale, que je croyais avoir écartées ou réfutées. C'est, Dieu merci, qu'à toutes les divagations et à tous les assauts d'une fantaisie aventureuse résiste l'indestructible bon sens, qui ne perd point ses droits.

PAUL STAPFER.

SOUVENIRS D'UN PEINTRE PAYSAN (1)

VI. — Leconte de Lisle.

Je viens d'écrire le nom d'un des plus grands génies poétiques de la France et du siècle : je voudrais rendre à sa mémoire si regrettée mon humble et fervent hommage.

J'ai connu Leconte de Lisle au printemps de 1872, et il y avait à peine six mois que j'avais lu ses œuvres.

Jusque-là, de temps en temps, son nom m'arrivait comme celui d'un astre mystérieux.

J'ai raconté dans la *Vie d'un artiste* comment l'*Anthologie* de Lemerre achetée à une gare, en voyage, m'avait tout d'abord initié à quelques-uns de ses poèmes.

Étant à Douarnenez, de Hérédia, à qui j'avais confié mon admiration pour le maître son ami, fit venir et m'offrit gracieusement les *Poèmes Barbares*. Cet admirable livre me jeta dans l'enthousiasme.

(1) Voyez la *Revue Bleue* des 21 et 28 septembre 1895.

De retour à Paris, de Hérédia montra à Leconte de Lisle mon sonnet de l'*Aube* que je venais de composer.

Le maître voulut bien s'y intéresser, et le poète des *Trophées* nous invita ensemble à l'un de ses dîners du mercredi.

J'allai donc voir l'astre, que j'entrevoyais dans un ciel inaccessible.

Eh bien! la présentation fut absolument cordiale. Le grand poète comprit de suite toute la sincérité de la profonde admiration que je lui exprimai plus par mes regards que par mes paroles. Et, malgré son air imposant, il fut, au fond, si plein de bienveillance que j'éprouvai subitement pour lui une réelle affection dégagée de toute espèce de timidité.

Je crois d'ailleurs à l'indulgence des forts. Jamais je n'ai ressenti la moindre gêne, alors ni depuis, dans le commerce de cet homme d'un superbe génie, moi qui suis souvent timide au milieu de gens ordinaires.

Leconte de Lisle avait le front large et haut, admirablement pur de plans; le sourcil, sur de profondes arcades, s'inclinait pensivement, légèrement froncé, dans une observation lucide, vers la racine du nez au contour simple et noble, nez d'ancien évêque. Sa bouche un peu rentrante, mais bien arquée, les coins abaissés, se retroussait finalement dans une expression de fine ironie.

Il avait l'œil absolument beau, bon pour ses amis, extraordinairement expressif, voilé parfois aux moments de repos, puis s'animant, jetant, par éclairs, les joies ou les colères de son cœur et de son génie au contact des beautés et des laideurs de ce monde. Adorateur du Beau, il avait de violentes indignations, et c'est ce qui a fait croire parfois à un manque de cœur : or, rien de plus faux que cette accusation.

Il n'était nullement jaloux; il avait un très grand plaisir à pouvoir admirer et aimait à se sentir gagné par la tendresse. Un sentiment de pudeur exagérée l'a toujours empêché de fondre sa personnalité sensitive dans ses œuvres, trop désintéressées de lui-même.

Regrettable réserve! Quelles pages nous aurions eues de divines émotions! Il suffit pour en deviner les douceurs de lire quelques échappées de confidences, comme le *Mounchy* et le *Bernica*. Mais s'il la fuyait trop souvent pour lui-même, il m'a affirmé plusieurs fois qu'il aimait beaucoup la tendresse chez les autres.

J'ai dit quelle bienveillance il m'a témoignée dès les premiers instants de notre connaissance : je dois ajouter que sa bonté ne s'est jamais démentie pendant les vingt-deux années qu'a duré notre amitié, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Il continua aussi à s'intéresser à mes productions, il m'en parlait chaque fois que j'allais le voir et me priait de lui lire mes vers nouvellement éclos.

Or, pourquoi ne le dirais-je pas? un jour que je lui lisais le passage de *Jeanne*, la douleur d'Angèle à la mort d'Étienne, arrivé à ce vers :

Et la première fleur qu'à deux on respirait,

je fus étonné de voir que le maître avait les yeux pleins de larmes :

« Oui! vous me faites pleurer, me dit-il, moi l'impassible, dit-on, moi qui adore la tendresse. »

Qu'on ne s'y trompe pas, la passion fermente sous les poèmes de Leconte de Lisle en apparence les plus marmoréens, et ce Phidias du vers avait le sang chaud et la vigueur de la vie.

Mais il avait l'horreur des sensibleries maladives et vaniteuses.

Et c'est l'exagération de ce sentiment qui le retenait dans une pudeur excessive et empêchait les confidences de son cœur. Mais sa forme volontairement impersonnelle laisse deviner l'émotion secrète.

On a reproché à cette forme d'être parfois trop tendue. Il est vrai qu'il ne joue jamais avec elle, ayant l'amour des grands sentiments et des belles pensées qu'il ne croit jamais assez bien vêtir.

Que voulez-vous? l'art pour lui était un sacerdoce. Il avait l'air d'un prêtre. Cependant il voulait avant tout le feu créateur.

Il appliquait cela à tous les arts, notamment à la peinture.

— J'admire, disait-il, les grandes pages qui ornent les monuments publics; mais en appliquant les procédés de l'art décoratif à l'art de la vie, à la peinture ordinaire, on ôte à cette peinture l'âme, les muscles et les os, et le sang, pour ne lui laisser que des convenances et des conventions.

Il adorait le sublime, et cependant rien ne lui semblait plus ridicule que la pompe d'une vaine emphase.

Il était naturellement doux, et il cherchait les violences tragiques.

C'est qu'il avait l'indignation féconde. Il était aigri par la férocité et la stupidité des hommes, il était aigri par l'indifférence publique pour son idole : le Beau. Il en souffrait dans les plus chers et les plus nobles intérêts de sa vie.

Il eût été modeste; mais comme il avait le juste sentiment de sa valeur, il s'irritait facilement de cette indifférence, surtout devant le triomphe des habiles ou des excentriques déséquilibrés.

Il avait les goûts simples, mais rien ne lui était plus à charge que de se voir dans la nécessité de gagner sa vie à des travaux de traduction, et de ne pouvoir se livrer librement à l'inspiration de son génie.

Car il était pauvre. Ses chefs-d'œuvre ne rapportaient guère, ne s'adressant qu'aux lecteurs d'élite, et ils sont rares.

Bien cruels ceux qui, dans ces conditions, lui reprochent d'avoir accepté la modique pension que des amis dévoués avaient obtenue pour lui du gouvernement impérial.

Ces reproches l'ont blessé au plus fier de son cœur.

Oui, pour toutes ces raisons, il fut parfois un révolté; un révolté qui n'avait point la haine des gens, mais des choses. Parfois aussi il eut le dégoût de la terre et de ses bas-fonds aux halliers vénéneux, et alors le vol de ses imprécations sublimes l'élevait vers les cimes désertes comme celles que hante le *Condor*, si bien dépeint par le maître :

Dormant dans l'air glacé, les ailes toutes grandes;

et l'on peut dire alors de ce grand poète dont le regard avait été créé pour rayonner d'une joie céleste :

Et le sombre soleil se meurt dans ses yeux froids.

Oh! oui, il a par instants la joie amère du dédain hautain; parfois aussi on sent chez lui des mouvements de rébellion, lorsqu'il semble jeter à Dieu ce reproche par la bouche de Caïn :

Ai-je dit à l'argile inerte : Souffre et pleure?

Mais, dans l'ensemble de sa vie, il a dû avant tout goûter les immenses joies de la création de ses chefs-d'œuvre et de la certitude de leur gloire durable. Car le poète reste toujours à la hauteur de lui-même; et si, par certaines heures, son esprit s'attriste et s'égare, son sens créateur trouve une heureuse compensation dans la volupté de ne jamais quitter un instant l'admirable poésie.

La Muse est toujours à ses côtés admirablement belle.

Aussi ses dernières années eussent été parfaitement heureuses s'il n'avait toujours persisté à souffrir de l'abaissement moral et littéraire et de la déchéance du goût public, trop évidents à ses yeux.

Et si on lui disait : « Mais cela n'aura qu'un temps : une réaction est inévitable! » il répondait : « Oui! mais, en attendant, on vit et on meurt! »

Oui, on meurt!

Les derniers vers qu'il a donnés à la *Revue des Deux Mondes*, quelques semaines avant sa mort, ont été pour lui un dernier succès, unanime celui-ci, et qui a dû lui montrer qu'il était enfin définitivement consacré.

— C'est drôle! me dit-il à cette occasion : beaucoup de gens, à l'Académie comme ailleurs, qui ne m'avaient jamais rien dit de mes autres vers, me parlent de ceux-ci avec enthousiasme!

— C'est peut-être, lui dis-je, parce que dans ces vers, notamment dans cet *Enlèvement d'Europe*, ils trouvent une tendresse amoureuse qu'ils ne vous soupçonnaient pas. Nous la sentions bien nous autres vos adeptes, au fond de vos vers, mais vous ne l'aviez jamais si bien exprimée à la surface.

— C'est vrai! me répondit-il : c'est que, voyez-vous, en vieillissant je m'attendris de plus en plus. Je revis mes émotions premières. Lorsqu'on dit que les vieillards retournent en enfance, c'est vrai, je le sens, et c'est bon!

Il ne devait plus en jouir longtemps. La dernière fois que nous le vîmes, ma femme et moi, il nous fit une bien triste impression.

Sa grande intelligence était toujours visible dans ses beaux yeux déjà à moitié éteints, mais le corps était irrémédiablement condamné.

Il sentait présente la mort tant de fois invoquée dans ses découragements de poète, et il en ressentait une grande horreur, comme le bûcheron de son vieil ami de cœur La Fontaine.

Nous lui dîmes : « Au revoir! »

Il nous répondit : « Adieu! »

« Adieu! » répétâmes-nous du fond de notre âme, lourde d'une profonde tristesse, lorsqu'il eut pour la dernière fois sur nous refermé sa porte amie.

Et cet escalier que j'avais tant de fois monté, recueilli dans une émotion sacrée comme si je gravissais les marches d'un autel, nous le descendîmes en nous disant, le cœur serré : « Nous ne reverrons plus Leconte de Lisle : notre cher poète a fini sur la terre. »

La mort pour lui, c'est le repos dans l'immortalité.

VII. — Eugène Delacroix.

Nous étions à Douarnenez, en Bretagne, au moment de l'inauguration, au jardin du Luxembourg, du monument élevé à la mémoire d'Eugène Delacroix, ce groupe vivant de Dalou.

Mon ami Alf. Robaut (1), membre de la commission organisatrice de cette solennité, m'écrivit, d'accord avec A. Vacquerie, qui la présidait, pour me prier d'y prendre la parole au nom des artistes.

C'eût été pour moi une magnifique occasion de rendre un éclatant hommage au peintre illustre tant discuté, tant acclamé dès ses débuts, et dont la gloire devait remplir le monde. Après un moment d'hésitation, je m'excusai : je trouvais l'entreprise trop difficile.

(1) Alf. Robaut, qui a traduit si fidèlement de son habile crayon lithographique une grande partie des dessins du maître qui nous occupe, est le gendre de Constant Dutillet, d'Arras, qui fut l'un des plus intimes amis de Corot et de Delacroix. Dutillet, trop peu connu à Paris, était un véritable artiste, très estimé de ces deux grands peintres.

En effet, à moins de retomber dans les lieux communs des ordinaires apothéoses, qu'aurais-je pu dire devant le pieux monument?

La moindre réserve eût paru un outrage. Il eût fallu refaire pour la millième fois la légende du génie persécuté, honni, sifflé, pour arriver à la grande réparation. C'était fatalement ce qu'on devait attendre, ce jour-là, au Luxembourg.

Or, rien de plus faux ici.

Certes, un génie étrange et sauvage comme celui de Delacroix ne devait point avoir la prétention de convertir du premier coup le public ignorant qu'il blessait dans ses admirations routinières.

Un succès facile aux médiocres l'eût même, je crois, humilié dans son ambition plus haute.

Il faut être un peu de la foule pour être tout d'abord compris par elle.

Cette foule, habituée à la froide correction des élèves de David et en même temps prompte aux ébahissements du trompe-l'œil, devait se révolter contre toute tentative audacieusement vivante.

Je sais aussi que Delacroix eut à lutter contre des préventions plus éclairées, qui longtemps le combattirent.

Cependant il est injuste de partir de là pour en faire un martyr.

Mais on a besoin de ces légendes afin de justifier et d'encourager toutes les excentricités, toutes les démences, par des appels à la postérité.

Hélas ! nous n'avons qu'à jeter un regard dans nos musées pour voir ce que vaut cette prétendue infaillibilité de la justice de l'avenir. Des chefs-d'œuvre ayant sur leur cadre le mot mystérieux *Inconnu*, dans la pénombre des coins oubliés, continuent depuis des siècles un injurieux exil, tandis que des banalités restent célèbres.

Quand je pense qu'il y a trente ans à peine on citait encore la *Communion de saint Jérôme* du Dominicain comme une des merveilles du monde!

Pourtant les grands talents inconnus sont impossibles aujourd'hui : plus facilement on trouverait de célèbres médiocrités.

Non ! Delacroix ne fut pas compris de tout le monde dès ses débuts, mais il ne tarda pas à être illustre. Il eut ses enthousiastes, il fut acclamé.

Les plus brillants critiques l'exaltèrent à l'envi, répondant superbement à ceux que sa manière violente blessait, que son dessin tourmenté et parfois féroce outrageait.

Des princes royaux recherchèrent son amitié ; les commandes officielles vinrent au devant de lui ; les murailles de nos édifices lui offrirent leurs plus beaux panneaux. Il était « discuté », mais la discussion à cette hauteur c'est la gloire ; « méconnu » : oui, comme Victor Hugo au nom retentissant ; « insulté », mais tous les triomphateurs ont toujours eu leurs insulteurs.

Je ne crois pas d'ailleurs que Delacroix se soit posé en victime.

Cependant, s'il est une chose extraordinaire, c'est qu'une pareille renommée ait attendu jusqu'à 1890 la consécration d'un monument public.

Nul plus que lui n'eut l'amour et la reconnaissance passionnée des artistes et des amateurs d'art, nul ne fut plus connu et, depuis, plus vanté, même dans le gros public, qui finit toujours par acclamer d'autant plus qu'il comprend moins.

On voit que, quoique tardif, ce monument ne peut être considéré comme une réparation.

Mais est-ce à dire que tout cet amour, toute cette reconnaissance soient sans mélange ?

Je crois qu'on peut avancer, avec le profond respect qu'on doit aux grandes ombres, que toutes ses œuvres sont loin d'avoir la paix éternelle.

J'ai dit qu'il serait injuste de considérer Delacroix comme un persécuté, comme un martyr; je me suis trompé.

Il fut le martyr de son propre génie acharné et fiévreux.

Ce fut un tourmenté, un grand inquiet, un génie qu'on peut adorer, mais un génie d'exception et dont la situation ne sera jamais absolument nette, même parmi les demi-dieux de l'art, sur cet Olympe où il s'est, je crois, définitivement assis. Je crois voir dans le céleste cénacle, M. Ingres persister à le regarder de travers. Étrange artiste, en effet!

Il débute par de superbes morceaux de peinture : les torses des damnés dans *le Dante et Virgile;* celui de la jeune fille dans les *Massacres de Chio*, par des animaux d'une singulière largeur et fermeté de touche. On peut le croire appelé à cette maestria triomphante dont Rubens donne l'heureuse expression.

Puis, je ne sais quel tourment s'empare de son âme; son œil s'effare et s'hallucine; son impression, si magistrale, se complique de névrose, et il pousse le lyrisme de la couleur jusqu'au délire et la passion du mouvement jusqu'à l'agitation et même la dislocation.

Ses personnages se tordent, se crispent: on croit les entendre crier et hurler.

Parmi ces types sauvages, aux élans furieusement passionnés, on chercherait en vain la beauté de la forme.

Et je sais que, ses qualités étant de premier ordre, il serait injuste d'exiger de lui cette beauté dont la réalisation néanmoins restera toujours le but suprême de l'Art. Le drame est le triomphe de Delacroix; sa gloire est grandiosement funèbre. L'art de certains maîtres s'épanouit en fêtes, le sien se démène dans les fureurs du sabbat.

Tout y palpite, tremble et fuit.

Une chose lui est absolument interdite, le repos et la sérénité tranquille. Aussi ne lui demandez pas un portrait. Il ne voit plus que la nature convulsée. Il est le peintre de la violence et de la passion poussée à la démence. Il se dégage de certains de ses tableaux comme une odeur de charnier. Les muscles, balafrés de hâchures violacées et rouges, croisés de gris plombés, ont l'air macérés par la flagellation.

Les mains contractées, aux doigts hérissés, aux ongles carrés, s'incrustent dans ce qu'elles touchent!

Les nez s'aplatissent, laissant saillir les lèvres charnues et les mâchoires féroces; les yeux ont de noires prunelles fulgurantes; l'ensemble du type réalise une sorte d'idéal cruel et extrêmement tragique.

Et tandis que de sauvages accents enfièvrent les têtes, les membres ont, malgré des mouvements excessifs, souvent des attaches indécises.

Delacroix aime à opposer les fureurs rouges aux blêmes démences.

Il donne parfois aux hommes des allures félines, des regards phosphorescents de fauves. D'ailleurs il met en furie de superbes animaux, panthères, tigres et lions, quoiqu'ici il ait un maître, le grand Barye, le seul qui, tout en restant beau comme Phidias, ait vraiment su river un fauve à sa proie.

Mais dans le drame humain Delacroix est incomparable, et c'est le rendu des passions surexcitées, des scènes de carnage et de folie furieuse qui restera sa note caractéristique.

Voyez le merveilleux drame de l'*Assassinat de l'Évêque de Liège*, son chef-d'œuvre selon moi.

Il triomphe absolument en ce genre.

Personne ne s'entend comme lui à dramatiser un fond, intérieur ou paysage.

C'est surtout par là qu'il se distingue des vieux maîtres auxquels il doit plusieurs éléments de son talent. Car s'il torture souvent son génie, il s'inquiète de celui des autres.

Rubens le préoccupe surtout.

La chevalerie lui a inspiré des conceptions magnifiques.

L'*Entrée des Croisés à Constantinople* serait un admirable chef-d'œuvre, si malheureusement il n'avait de sérieuses tares : composition grandiose, allure héroïque, sentiment dramatique, grande harmonie sourde, paysage splendide, mais, hélas! exécution déchiquetée, dessin énervé, donnant la mesure des tourments de ce fiévreux lutteur qui semble conspirer contre lui-même.

La vision de son génie a été superbe ici : que ne s'y est-il livré simplement, croyant lui-même à ce génie, respectant les traits expressifs tombés de son pinceau inspiré? Mais non! il faut qu'il discute avec lui-même, qu'il reprenne ces premiers accents si heureux, il faut qu'il s'y appesantisse, les amollissant, les délabrant, pour les refaire après lourdement, maladivement, car on devient malade à ces luttes d'une conscience enfiévrée.

Delacroix souffrait de ne pas sentir en lui la force calme et la beauté sereine; ce qui le prouve, c'est qu'il n'aimait pas chez les autres la terrible fougue qui l'agitait lui-même.

Son adoration était surtout pour les génies calmes et beaux.

Il eut pourtant à un très haut degré le sentiment de l'ampleur décorative et il a aussi, dans certains sujets religieux, exprimé les angoisses suprêmes et les nobles désolations, les éblouissements miraculeux.

Il a eu ses heures de virtuosité éclatante, et cela justifie bien sa gloire, si haute qu'elle soit.

Mais où j'ai peine à le suivre, c'est dans ces intérieurs où il a voulu, dans des demi-teintes lascives, rendre le charme voluptueux du corps féminin.

Il y a là des engorgements lourds, des carnations violâtres et pléthoriques, des jaunes visqueux que je voudrais n'avoir jamais vus.

Certes, il a eu dans tous les genres de magistrales visions, mais c'est en vain qu'il s'obstine à vouloir rendre la grâce féminine et la céleste beauté des dieux.

Dans le *plafond d'Apollon*, c'est parmi les monstres, au bas de la composition, qu'éclate surtout son talent.

Mais ces défauts ne le rabaissent pas, je le sais, et je m'incline devant sa géniale souveraineté. Personne ne l'a plus applaudi depuis le jour, lointain, hélas! où j'ai surmonté mes scrupules de consciencieux petit élève de l'Académie de Gand, scandalisé d'abord par les licences du fougueux coloriste. Et je dois ajouter que s'il y avait scandale, il y avait aussi en moi cette sorte de terreur captivante qui n'est pas éloignée de l'amour.

Delacroix a été notre drapeau. Il a personnifié tout un monde d'aspirations hardies qui étaient dans l'air, bien qu'il n'ait pas eu, je l'ai dit ailleurs, d'enseignement direct sur notre génération.

Je n'oublierai jamais cette exposition du boulevard des Italiens, en 1859, où nous pûmes contempler à notre aise une vingtaine de toiles émouvantes signées de ce nom déjà sacré pour nous. Mon impression fut telle que je résolus d'écrire au maître l'expression enthousiaste de mon admiration.

Mais, je cherchai en vain à fixer les idées qui se pressaient dans mon cerveau et voulaient en sortir toutes à la fois. Je ne parvins à rien ordonner dans ce généreux pêle-mêle. Je pris alors une autre résolution.

Je courus rue Furstenberg, et de plus en plus ému, je gravis l'escalier du maître. Mais lorsque je

mis la main au cordon de la sonnette, je fus pris d'une immense confusion. Je restai un instant la tête basse et je descendis lentement les marches sacrées et redoutables. Quelque temps après, ayant appris qu'au salon de cette même année E. Delacroix avait proposé mes tableaux (*les Glaneuses* et *le Calvaire*) pour la médaille d'honneur, je retournai chez lui avec plus d'assurance, et cette fois, plein de reconnaissance, j'osai sonner.

Mais je fus reçu par une vieille femme, sorte de cerbère préposé à protéger le Maître contre les importuns et qui me referma si rigoureusement la porte au nez, que je me sentis encore une fois découragé.

Je vois encore Eugène Delacroix passer par les rues, vert et frileux, le menton perdu dans un ample cache-nez bleu. Qu'elle était expressive, cette tête ravagée, aux longs cheveux noirs, aux yeux sombres, pleins d'éclairs, se perdant sous les coins bridés des paupières tombantes ; aux sourcils touffus en broussailles, au nez taillé à facettes, aux narines mobiles, à la bouche serrée dont les coins s'abaissaient sous l'ombre de la moustache courte, la lèvre inférieure avançant avec sa touffe de poils, vraie tête de lion malade !

Tout en lui semblait frémir nerveusement, avec je ne sais quoi de glacé et de hautain. Il vous tenait sous un charme singulièrement dominateur et on se demandait, comme devant sa peinture, si ce charme était fait de laideur ou de beauté sauvage.

Avec tout cela on le disait homme du monde d'une absolue correction; et, chose étrange! il écrivait, dans un style mesuré et réfléchi, des pensées classiques.

Tel je revois, toujours blême et souffrant, ce grand inquiet des outrances de la vie et des fermentations morbides, ce génie tourmenté que l'on a comparé à Prométhée dérobant le feu du ciel, à Prométhée dévoré du vautour, et dont le nom lui-même rappelle un divin supplice : de la Croix.

JULES BRETON,
De l'Académie des Beaux-Arts.

(*A suivre.*)

LE LOGIS DÉSERT

Nouvelle.

Depuis une semaine le thermomètre marquait à midi de 26° à 27° à l'ombre. Temps admirable pour ceux qui, installés au bord de la mer, regardaient les flots mourir doucement sur la grève, qui foulaient le gazon à l'ombre des forêts épaisses ou qui, dans une profonde vallée, buvaient l'eau claire d'un ruisseau gazouillant sur les cailloux. Mais sous ce ciel de feu, les ruelles de Southwark soupiraient après un nuage, une ondée rafraîchissante, un souffle de vent. On entendait de tous côtés des cris d'enfants énervés par cette température tropicale. Toutes les fenêtres étaient large ouvertes. Les femmes dans leurs moments de repos s'asseyaient dans le coin obscur des portes enfoncées ou erraient dans les passages voûtés, ne pouvant plus aller au cabaret à présent que tout leur argent y avait passé. C'était vendredi et les marchands de glaces trouvaient les affaires bien calmes : car fillettes et garçonnets avaient depuis longtemps dépensé tous leurs sous. Les hommes qui n'avaient pas d'emploi fixe préféraient dormir pendant les heures brûlantes que d'aller à la recherche de menues besognes, car une croûte de pain leur suffisait pour leur subsistance. On les voyait étendus çà et là à l'ombre, vêtus d'un pantalon et d'une chemise, leur tête en broussaille reposant dans toutes les positions imaginables sur les bras croisés ou étendus sur le sol.

Au soleil, le pavé brûlait comme les parois d'un four. Une odeur fétide s'exhalait de l'étal des bouchers et des boutiques des poissonniers; un cabaret remplissait toute une rue de ses vapeurs d'alcool; de la bouche des égouts montaient des émanations qui vous prenaient à la gorge. Des fruits gâtés, jetés par des marchands, faisaient le régal de cette marmaille que rien ne rebute, et qui dans ce quartier grouillait par les rues comme de la vermine.

Parmi les enfants qui jouaient dans une cour profonde près de Southwark Bridge, on remarquait un petit garçon d'environ sept ans, dont la mine était plus rosée et les allures moins sauvages que celles de la plupart de ses compagnons. Sa chemise avait été lavée la semaine précédente et les déchirures en avaient été réparées. Les bretelles, ouvrage de la maman, soutenaient une culotte évidemment confectionnée avec un pantalon du père. Il n'avait pas de chaussettes, mais ses bottines étaient neuves et solides. Tout en s'amusant avec ardeur, il semblait ne pas avoir trop chaud; sa chevelure bouclée n'était pas trempée de transpiration comme celle des autres gamins; en ce temps de vacances la jaquette et le gilet étaient mis de côté pour se trouver en bon état à la rentrée des classes; il n'avait donc sur les épaules qu'une chemise entr'ouverte, laissant voir un corps pas trop mal nourri; les petites jambes étaient agiles et fermes. Bref, un gamin solide, tapageur, rieur, plein de vie. Lorsque s'élevait sa voix aiguë, elle commandait aux camarades de jeu et, si besoin était, ses poings venaient à la rescousse. Il faisait bon le voir, les mains sur les hanches, les jambes écartées, la petite tête ronde rejetée en arrière et les yeux bruns étincelant de plaisir. Billy Burden, c'était le nom de l'enfant, n'avait ni frères

ni sœurs, circonstance heureuse pour lui, car elle permettait à ses parents de lui donner plus d'amour et de soins qu'il n'eût été possible de le faire si, au nid, d'autres bouches avaient crié famine. Mme Burden était très fière de lui et les plus braves femmes de la cour aimaient et admiraient Billy. Sans doute il fallait parfois lui faire entendre raison quand il se mettait en colère et voulait sauter à la tête de grands garçons plus âgés que lui; mais sa physionomie était si ouverte et si sympathique que grands et petits ne pouvaient longtemps lui garder rancune.

Son père, Salomon Burden, travaillait assez régulièrement à un entrepôt du quai de Middlesex et gagnait jusqu'à vingt-cinq francs par semaine. Sa mère, n'ayant pas d'enfant à soigner, allait chercher au dehors du travail, particulièrement dans les lavoirs. Elle pouvait se fier à Billy pour aller à l'école à l'heure exacte et en revenir tout droit; mais les jours de congé passés tout entiers dans la rue lui causaient de l'inquiétude, car l'enfant aimait les longues excursions dans les parages encore inexplorés, à Lambeth, ou, au delà du fleuve, dans les grandes rues de Londres. La seule crainte de la mère était qu'il ne se fît écraser.

Ce jour-là, selon sa promesse, il ne s'éloigna pas du logis. Quand Mme Burden rentra après avoir travaillé tout l'après-midi à Waterloo-Road, elle le trouva profondément endormi sur le carré. Elle se baissa et murmura des paroles de tendresse en essuyant avec son tablier le visage barbouillé du petit.

La famille n'occupait qu'une chambre, une mansarde juste assez grande pour y placer un lit, une table et le matelas de Billy par terre dans un coin. Le ménage était monté de la façon la plus sommaire : une planche pour la vaisselle, deux casseroles et une poêle à frire pour préparer les aliments; le linge dans une boîte sous le lit à côté de la cuvette pour la toilette du matin. L'année dernière encore ils avaient une commode, mais le long et dur hiver les avait forcés de se défaire de ce meuble de luxe.

Lorsque Mme Burden eut ouvert la porte, l'air dans la chambre était si étouffant qu'elle dut s'arrêter un moment sur le seuil pour reprendre haleine longuement. Le grincement de la clef dans la serrure avait éveillé Billy, qui sauta joyeusement sur ses pieds.

— Comme il fait chaud! n'est-ce pas, maman? dit-il. Un cheval d'omnibus est tombé mort. Ben Wilkes l'a vu!

— Il me semble que je vais tomber aussi, répondit-elle, s'asseyant sur le lit. On ne respire plus. Et demeurer sous les toits par un temps pareil!

Elle se leva et mit la main au plafond, qui n'était qu'à six pouces au-dessus de sa tête.

— Miséricorde! ça cuit, je ne mens pas!

— Laisse-moi sentir..., maman.

Elle le leva entre ses bras, et Billy put se convaincre qu'en effet le plâtre brûlait les doigts. Cependant il fallait allumer le feu pour faire bouillir l'eau. Le père pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et il aimait que le thé fût prêt.

Tout en faisant ses préparatifs la femme portait de temps en temps la main à son côté gauche et elle semblait respirer avec difficulté. Des gouttes de sueur perlaient sur son visage très pâle. En descendant pour remplir la bouilloire, elle but d'un trait la valeur d'une pinte d'eau, ce qui rendit la transpiration plus abondante encore. Lorsqu'elle remonta, elle fut obligée de s'asseoir.

— Ça ne va pas, maman? demanda le petit, habitué du reste à ces défaillances momentanées quand la mère rentrait après une journée de dur labeur.

— Ça ira, Billy... ça ira dans un instant. Mets la bouilloire sur le feu si tu veux être gentil.

C'était une femme active et une bonne ménagère en son genre, aimant un certain degré de propreté et d'ordre. Ses vêtements étaient grossiers et maculés, mais le travail auquel elle se livrait était lui-même grossier et salissant. Sa chevelure jaunâtre s'éclaircissait depuis longtemps déjà, et des places chauves se montraient çà et là. Ses traits avaient toujours une certaine expression douloureuse et ses yeux étaient vitreux et mornes. Depuis trente longues années, c'est-à-dire depuis l'âge de dix ans, elle luttait contre la misère, et jusqu'ici elle avait remporté la victoire : il y avait toujours eu au logis un morceau de pain et une livre de thé; son enfant n'avait jamais vu refuser satisfaction aux appels de son vigoureux appétit. Elle ne buvait pas, elle savait tenir sa langue en bride et n'avait ni juron ni gros mot à la bouche. Elle était bonne avec ses égales et n'avait à se reprocher aucun écart de conduite. Parfois en querelle avec son mari, elle l'aimait pourtant, elle aimait Billy encore davantage.

Vers sept heures le père rentra. On entendit son pas pesant sur l'escalier; il parut sur le seuil, baissa la tête pour passer dans la chambre et poussa un grondement de satisfaction quand il vit la table déjà mise.

— Eh ben, Bill, mon gros, il fait chaud aujourd'hui?

— Pour sûr, répondit l'enfant; maman a été toute drôle par cette chaleur. On n'a pas d'air ici.

— Lance un coup de pied au plafond pour y faire un trou!

— Si je pouvais!

Salomon Burden enleva son habit et retroussa les manches de sa chemise. La cuvette remplie d'eau était préparée pour lui : il y plongea sa grosse tête et inonda le plancher. Sa femme se contenta d'abord de regarder, puis elle se fâcha. Il répondit comme d'habitude et pendant quelques minutes ils se dispu-

tèrent, mais sans aigreur et sans grossières injures. Le bonheur conjugal tel que l'entendent les gens qui possèdent une maison à eux est impossible dans un galetas de Southwark. Burden et sa femme étaient regardés par les voisins, et non sans raison, comme un couple modèle : jamais ils n'en venaient aux coups ni même aux jurons, et jamais on ne leur avait vu se faire des scènes en public.

Burden avait une grosse voix de basse : qu'il parlât avec colère ou avec tendresse, on l'entendait dans toute la maison et jusque dans la cour. Impossible de discuter dans l'intimité familiale un sujet quelconque. Mais, ainsi que tous leurs voisins, ils regardaient cet état de choses comme tout naturel. Chacun était au fait des affaires de ses voisins autour de soi ; les murs avaient des oreilles, mais leur étonnement était grand à ne rien entendre ici de scandaleux ou de brutal.

— Bill, écoute ! fit l'homme, qui s'était enfin assis tranquillement pour prendre son thé : aimerais-tu faire une promenade en bateau demain après midi?

— Pour sûr !

— Tu sais, le père Trois-Six va nager demain, expliqua Burden à sa femme, il m'a demandé d'aller avec lui. Je prendrai le petit?

Mme Burden parut inquiète et répondit sèchement :

— Pourquoi me demander ça quand vous avez déjà parlé devant l'enfant?

— Pourquoi ne pas le prendre? Tu peux venir aussi. Nous allons plus haut que Chelsea et puis nous nous jetons à l'eau.

Il y avait dans cette proposition quelque chose comme de la tendresse, et cela apaisa la femme.

— J'ai de l'ouvrage jusqu'à six heures, dit-elle.

— Quel ouvrage?

— Mme Robins a besoin de quelqu'un ; elle m'a envoyé ce matin sa petite Sally. J'en aurai pour toute la journée et ça me fera dix-huit pence.

— C'est pas épais ! Et ce temps-là ne te vaut rien.

— Je suis bien à présent.

— C'est pas vrai. Billy me le disait tout à l'heure que ça te tournait sur le cœur, Reste un jour à la maison, la mère, et repose-toi !

— Que ça ne vous occupe pas ! Prenez Billy si vous voulez, mais pas de folies ; et ne le laissez pas aller dans l'eau surtout !

— Je ne pourrai pas me baigner? demanda Billy.

— Non ! Nous allons nager au milieu de la rivière moi et Jem Pollock là où c'est profond... profond de quoi te noyer cinquante fois.

— Les autres vont bien se baigner, eux ! protesta le petit.

— Mais toi tu n'iras pas ! là, est-ce compris? s'écria la mère. Si tu as besoin d'un bain, demande à Mme Crowther son baquet. Ça ne te fera pas de mal, et je ne dirai rien si tu éclabousses un peu le plancher du moment qu'on ne mouillera pas le lit par la même occasion.

C'était un sanctuaire intime, un nid pour les familiales affections, cette pauvre mansarde où l'on ne pouvait faire six pas sans se heurter à un mur. Le père, la mère, le petit, en dépit des nécessités de la vie qui les séparaient sans cesse, se retrouvaient ici et se serraient autour de cet humble foyer, centre de leur univers. Dans leur ignorance profonde ils étaient à l'abri de l'envie. Ils avaient sur les inégalités sociales des notions si vagues qu'elles ne pouvaient faire germer dans leur cœur l'amertume et la haine. Burden et sa femme auraient été heureux de voir, de temps à autre, un petit supplément accroître les minces ressources de la semaine : leurs aspirations n'allaient pas au delà. Quand Billy aurait passé à l'école par les degrés prescrits, il gagnerait de son côté ; comment? peu importait, du moment que ce fût de façon honnête. D'avance les parents s'enorgueillissaient de ce résultat. Le premier salaire de Billy ! cela leur donnerait chaud au cœur de voir les pièces blanches serrées dans sa petite main robuste. Il n'était né que pour cela : développer ses muscles et gagner sa vie.

Le bonheur domestique ne consistait pas pour eux à rester au logis le soir, assis l'un près de l'autre et causant. Ils avaient fort peu de chose à se dire ; leur affection n'éprouvait pas le besoin de s'épancher. Du reste la chaleur étouffante de la mansarde y rendait impossible un séjour prolongé, bien longtemps après le coucher du soleil. Donc, sitôt qu'on eût bu le thé, Billy courut dans la rue se mêler à la bande tapageuse des gamins ; Mme Burden s'assit sur le seuil de la porte, fit un somme, puis babilla avec les commères de la cour, et Salomon s'en alla faire ses « trente-six tours » habituels. A dix heures, la mère rapporta du cabaret voisin un pot de bière qu'elle et Salomon burent pour leur souper. Le petit était profondément endormi sur sa couchette, n'ayant sur lui que la mince chemise qu'il portait nuit et jour. Par cette chaleur les couvertures étaient superflues.

Le samedi matin, un changement se manifesta dans le temps. Le ciel se couvrit et le vent parut présager de la pluie. A six heures et demie Salomon était prêt à se rendre à l'ouvrage. Billy dormait encore et les parents baissèrent la voix de crainte de l'éveiller.

— S'il pleut vous n'irez pas à la rivière?

— Non, s'il pleut pour de bon. Laisse la clef à Billy et si nous y allons tu la trouveras au-dessus de la porte.

Il s'en alla comme d'habitude, comme il faisait chaque jour depuis huit ans qu'ils étaient mariés. Un mot d'adieu semblait inutile. Il se contenta de jeter

un coup d'œil par la chambre, puis il baissa la tête et passa sur le carré. Sa femme ne le suivit pas du regard: elle préparait la tranche de pain beurré pour le déjeuner de Bilty. Salomon songeait avec satisfaction que le travail ce jour-là cessait à midi et que l'après-dînée il irait peut-être nager. Mme Burden, qui avait passé une mauvaise nuit, envisageait avec mauvaise humeur et lassitude la perspective de dix ou onze heures de nettoyage à tour de bras, et cela pour dix-huit pence. Et le petit Billy dormait, comme seule l'enfance robuste et insoucieuse sait dormir.

Vers midi les nuages avaient disparu, mais l'ardeur du soleil s'était adoucie ; la radieuse lumière et une brise fraîche de l'ouest faisaient de cette journée une des plus délicieuses de l'été.

Lorsque Salomon rentra au logis la besogne terminée, il trouva Billy l'attendant dans la cour avec une impatience anxieuse. Ils montèrent et mangèrent le dîner que Burden apportait dans sa poche: pour quatre sous de friture, poisson et pommes de terre, un bout de pain et de fromage, puis une visite au cabaret, où Billy but un coup au pot d'étain du père, et en route pour Blackfriars Bridge, où les attendait l'ami de Salomon, Jem Pollock, familièrement connu sous le surnom de « Trois-Six », d'après sa liqueur favorite! Jem avait emprunté pour ce jour-là le bateau d'un déchargeur, Thomas Brunker; non point une de ces embarcations élégantes dont se servent les gens riches pour leurs parties de plaisir sur la Tamise, mais un vieux baquet sans air ni grâce, mû par de lourds avirons; d'ailleurs Burden et son ami savaient que la marée les aiderait à remonter le fleuve dans une heure au plus. C'était un joyeux compère ce Jem Pollock: resté garçon, d'habitudes beaucoup moins rangées que Burden, il n'avait certes pas volé son surnom, car aussi longtemps qu'il lui restait de l'argent il buvait. Un heureux tempérament corrigeait les conséquences de ces excès: après quelques pintes d'ale, il paraissait avec tous ses avantages; s'il continuait à boire, il tombait endormi. Salomon et Billy le trouvèrent assis sur les marches du pont; il venait précisément de prendre sa troisième pinte depuis le dîner, et sa face bourgeonnée rayonnait de satisfaction.

— Dépêchons ! cria-t-il d'en bas d'une voix de tonnerre. Est-ce comme lest qu'on a amené ce gros-là?

— Oui ! il connaît le gouvernail, n'est-ce pas Bill?

— Oh ! le gouvernail? mais il n'y en a pas à ce vieux sabot !

Billy monta dans le bateau, et son père l'y suivit, mais leur ami n'était pas encore prêt à partir. On connut enfin la cause de ce retard quand un garçon dégringola les escaliers avec une cruche de grès et un gobelet d'étain.

— Il ne faudrait pas partir sans quelque chose pour se rafraîchir, remarqua Pollock. Eh bien quoi? c'est de l'eau, de l'eau de source, parole!

Et sur cette facétie, on démarra joyeusement. Billy s'assit à l'arrière, les deux hommes prirent chacun un aviron, et bientôt on alla bon train dans la direction de Westminster.

Sans un peu de vacarme le plaisir n'aurait été complet : aussi s'en donnèrent-ils à cœur joie. Les clameurs des hommes et les notes aiguës de Billy s'entendaient de l'une et l'autre rive.

A la hauteur du Parlement ils échangèrent de grosses plaisanteries avec deux mariniers d'un chaland, et les hurlements continuèrent sur tout le trajet du pont de Lambeth à Westminster, jusqu'à ce que leur gosier demandât grâce. A Vauxhall, Pollock déboucha la cruche et en versa un gobelet de bière dorée, à la grande joie du petit qui n'avait pu se persuader que Jem n'avait pris vraiment que de l'eau pure. Tous burent, mais Salomon ne voulut donner à Billy qu'un demi-gobelet, malgré les airs de pitié de Jem son ami, qui affirmait que la bonne bière n'avait jamais fait de mal à personne, homme, femme ou enfant.

A Chelsea, nouvelles libations. Cette fois Pollock but un nombre incalculable de verres, et Salomon faillit se quereller avec lui parce qu'il continuait à tenter Billy. L'enfant avait déjà pris au moins une pinte, et les effets de la boisson commençaient à se manifester : étendu de son long à l'arrière, un rire vague errait sur ses lèvres, et ses yeux étaient fixés sur le ciel bleu.

Rarement le ciel de Londres avait eu une pureté aussi exquise; un saphir limpide rayé à l'horizon de petits nuages crême. La fumée de la ville était chassée à l'est, et le bleu était aussi transparent qu'au-dessus des solitudes couvertes de forêts. La chaleur torride des semaines précédentes était oubliée; la splendeur d'azur, douce et apaisée, invitait les hommes à courir par les chemins, joyeux et bénissant l'été.

Poussés par la marée montante, qui se fait sentir jusque-là, ils atteignirent l'endroit où le fleuve s'élargit au delà du pont de Battersea, et Salomon se prépara à un délicieux plongeon. Le bateau ne pouvait être laissée à la garde de Billy seul. Pollock consentit à y rester pendant que Burden prendrait un premier bain. Le grand et solide gaillard fut vivement déshabillé : il se tint debout à l'arrière, à l'endroit qu'avait occupé le petit, et tout à coup se précipita dans l'eau la tête en avant. Billy, éclaboussé, poussa un cri de plaisir, bientôt suivi d'une exclamation triomphante quand la tête de son père reparut à la surface. Salomon était bon nageur, mais il n'avait pas de prétentions à un talent hors ligne. Il fit quelques centaines de mètres en remontant le fleuve, toujours suivi par le bateau; puis il fut heureux de

saisir le bord à l'arrière. Pollock non plus ne fut pas long à se déshabiller.

— A mon tour, vieux! cria-t-il. Arrive ici, que je me rafraîchisse.

Salomon s'assit nu dans le bateau et manœuvra un aviron, tandis que Billy tenait l'autre. Cinq minutes plus tard Jem remontait. Alourdi par la bière qu'il venait d'ingurgiter, il avait pataugé comme un barbet. Alors Salomon plongea de nouveau. Lorsqu'il fut à quelques brassées, Pollock murmura à l'oreille de l'enfant :

— Tu voudrais bien piquer une tête aussi toi, Bill?

— Oh! oui. Mais je ne sais pas nager.

— Ça ne fait rien. Va de l'autre côté, je te tiendrai par la main; et enlève vite tes affaires!

Billy n'attendit pas une seconde invitation. En moins d'une minute il fut déshabillé. Pollock le saisit par les deux bras et le laissa descendre dans l'eau par dessus le bord de la barque. Salomon nageait à l'avant, et comme la marée ne poussait plus l'embarcation, il en était à ce moment à quelque distance. Pollock tenait solidement le petit, le plongeait dans l'eau et l'en retirait tour à tour, car la largeur du bachot lui permettait de se pencher sur le bord sans le moindre danger.

Tout à coup le père tourna la tête et vit ce qui se passait. Il poussa un cri terrible.

— Jem! Mille tonnerres! remonte-le, ou tu vas voir ça!... Jem!

— C'est bon, c'est bon! dit l'autre en riant: laisse donc le petit s'amuser aussi!

Salomon nagea de toutes ses forces vers la barque.

— Le voici qui vient! s'écria Pollock, secoué par son rire d'ivrogne.

— Tire-moi! dit l'enfant, qui craignait d'être battu; tire-moi vite!

En même temps il fit un effort pour s'élancer par dessus le plat-bord de la barque, mais de son côté Jem Pollock se pencha, et les deux mouvements combinés firent perdre l'équilibre à l'homme. Il tomba comme une masse et coula à pic avec Billy. De la poitrine de Burden s'échappa un hurlement de terreur: fatigué déjà par un long séjour dans l'eau, il luttait, s'aveuglait, s'embarrassait dans ses mouvements, et, sentant son impuissance, il lança un nouvel appel à l'aide, un cri sauvage et désespéré.

Un bateau était en vue, mais trop loin. Sur la rive de Battersea, quelques personnes, mais qui ne s'étaient pas encore rendu compte de l'accident. De l'autre rive, aucun secours à attendre.

Pollock reparut à la surface, seul. Pour sauver Billy, il lui fallait tout d'abord remonter dans la barque, car il n'était pas assez habile nageur pour soutenir quelqu'un au-dessus de l'eau. Mais à ce moment critique il perdit la tête, et, s'accrochant au bateau, il le fit pencher au point qu'il commença à s'emplir. Un cri aigu, déchirant du petit, qui reparaissait à ce moment acheva de l'affoler. Il imprima à l'embarcation une brusque secousse qui la fit se retourner la quille en l'air.

Billy est emporté par le courant. Par trois fois sa petite tête reparaît au-dessus de l'eau, et ses bras s'agitent désespérément. Le père nage vers lui, mais il n'avance guère; la terreur semble lui avoir enlevé la force et l'énergie; il ne lutte plus qu'instinctivement et comme quelqu'un qui a lui-même besoin d'aide. Sa voix se fait entendre une fois encore, mais Pollock à la dérive avec le bateau ne répond pas; quant à l'enfant, étouffé déjà par l'eau, il ne peut plus crier.

Un bateau à vapeur accostait à ce moment à l'embarcadère de Battersea : il était trop loin pour être d'aucun secours. Mais quelqu'un du quai près de la vieille église avait aperçu la barque flottant la quille en l'air. L'alarme fut donnée.

Trop tard, sinon pour sauver Jem Pollock. Burden avait dépassé le bateau et n'était pas loin de l'endroit où son enfant avait disparu pour la dernière fois. S'il avait été en possession de sa vigueur et de son habileté habituelles, il aurait pu se maintenir à flot jusqu'à l'arrivée des secours; mais il coula à fond. On ne retira que son cadavre.

Et, Billy, pauvre petit gars, disparut tout à fait. Le fleuve descendant à présent vers la mer le roula dans ses flots bourbeux et l'y tint caché pendant trois jours. Puis on le découvrit et on le retira à l'aide de crocs, non loin de l'endroit où il s'était embarqué pour sa joyeuse excursion.

La catastrophe était arrivée vers quatre heures. Deux heures plus tard, Mme Burden, ayant terminé sa besogne et reçu le salaire convenu, reprit le chemin du logis.

Depuis midi elle avait souffert le martyre. Tandis que, à genoux, elle frottait les planchers et les escaliers, elle faillit plusieurs fois s'évanouir : cette posture courbée rendait plus intense un mal qui ne la quittait jamais entièrement, et dans ce magasin couvert d'un vitrage et comme enchâssé parmi de hautes bâtisses dans une impasse écartée de Fleet Street, la chaleur était atroce, intolérable. Parfois elle s'était étendue de son long, respirant avec effort, à demi-morte de fatigue. Maintenant c'était fini : elle avait gagné le dîner du dimanche et pouvait s'en retourner avec l'idée d'avoir accompli son devoir.

Elle se proposait d'aller lundi prochain à Guy's Hospital et de demander un remède pour cette maladie qui la rongeait. Six mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite au médecin aux prescriptions duquel elle n'ajoutait qu'une foi médiocre. Mais là-

bas on lui donnerait un bon médicament dans une grande bouteille, et elle aurait soin d'en prendre exactement aux heures indiquées.

Elle avait passé le cimetière St.-Bride's et continuait sa route dans la direction de Fleet Street, quand de nouveau un spasme terrible la saisit. Elle se retourna et jeta les yeux sur les sièges adossés à la vieille église à l'ombre de laquelle quelques personnes se reposaient. Un banc était inoccupé: ses jambes défaillantes la portèrent à grand peine jusque-là et elle tomba assise en poussant un soupir.

La souffrance se prolongea quelques minutes encore, puis, dans le soulagement qui suivit, elle se sentit heureuse de respirer dans cet endroit ouvert, de regarder le ciel bleu, d'avoir le sentiment d'un grand calme autour d'elle. Les magasins de ce quartier affairé étaient clos jusqu'au lundi matin; seul un bruit sourd d'humaine et fiévreuse activité arrivait encore du passage, non loin de là. Le ciel splendide la fit songer à Billy qui s'amusait comme un dieu, là-bas, sur la rivière. Elle avait ressenti quelque inquiétude quand, dans la journée, cette pensée lui était venue, car en tout temps Jem Pollock était un être sans le moindre bon sens, et de plus, par cette chaleur il devait avoir bu copieusement; mais Salomon aurait l'œil sur le petit.

Ils rentreraient à huit heures, probablement. Billy aurait faim : il lui faudrait pour souper un bon morceau : du foie grillé, ou, mieux encore, une tranche de viande à l'étuvée. Il était grand temps pour elle de se remettre en route.

Elle se leva, mais ce mouvement détermina une nouvelle attaque. Elle s'affaissa sur le banc ; sa tête retomba sur la poitrine.

L'homme qui était assis sur le banc voisin la regarda et se prit à rire: Encore une victime de la chaleur! Dame! il fait soif par des temps pareils!... » Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard qu'on trouva étrange l'immobilité de la femme assise à l'ombre de l'église St-Bride's. Elle était morte!

Ce soir-là Jem Pollock vint à cette maison de Southwark, où avaient demeuré Salomon Burden, sa femme et son enfant. Il ne put rien apprendre au sujet de Mme Burden. La clef de la chambrette était au-dessus de la porte, sur l'encadrement en saillie. On n'avait revu personne, dirent les voisins, depuis que le père et le fils étaient partis ensemble dans les premières heures de l'après-midi...

Le silence régnait dans le logis désert.

George Gissing.
(Traduit de l'anglais par G. Art.)

L'ORGANISATION SOCIALISTE (1)

LES GUESDISTES

Lorsque M. Guesde et ses amis quittèrent Saint-Étienne, chassés du Congrès dans lequel triomphaient les possibilistes, M. Clovis Hugues, qui était le représentant du parti ouvrier à la Chambre et le délégué des chaisiers de Marseille au Congrès, salua leur départ de ces paroles méprisantes :

« On ne fait pas un parti sérieux avec des gens menés par un Torquemada en lorgnon... Ils sont Basile de nom et Basile par leurs actes; mais dévoilés, effrayés par la lumière qui allait se faire sur eux, ils se sont enfuis, ils se sont sauvés, ils ont quitté Saint-Étienne. Ils sont maintenant vingt-quatre à Roanne, qui se croient le parti ouvrier socialiste français. C'est grotesque! »

Jules Guesde, de son vrai nom Mathieu Basile, était le fondateur de ce parti ouvrier que l'on venait de soustraire à son influence. Il était le créateur du premier journal socialiste: *L'Égalité*, en 1877-78. Homme de haute intelligence et de grande énergie, deux condamnations à six mois de prison en 1878 et 1882 n'avaient pu l'abattre. Il était devenu ouvrier, correcteur d'imprimerie pour vivre et faire vivre les siens. Sa collaboration au *Citoyen* et au *Cri du Peuple* avait été des plus utiles à la propagande socialiste, tandis que, parcourant la France d'un bout à l'autre, il avait donné plus de 1500 conférences pour l'organisation des travailleurs en parti politique.

Tel était l'homme que le parti ouvrier venait de rejeter avec mépris. Ce nouveau coup ne l'avait pas atteint. Les vingt-quatre de Roanne devaient bientôt se retrouver légion, et l'expulsé de Saint-Étienne n'allait pas tarder à devenir le chef du plus puissant parti socialiste français.

Aujourd'hui, si l'on en croit M. Chauvin, député du parti, le nombre des groupes adhérents serait de 833, dont 192 pour la seule région du Nord, dont les chefs se nomment Delory de Lille, Carrette, maire de Roubaix, Ghesquière, Delcluze et Salembier de Calais, et Delsale.

La Fédération du Midi, dont le siège est à Bordeaux, est dirigée par M. Lavigne de Bordeaux, le capitaine Dupont, le docteur Delon de Nîmes.

La Fédération de l'Ouest, dont le siège est à Nantes, est sous les ordres de MM. Brunellière de Nantes et David, conseiller municipal d'Angers.

Le siège de la Fédération de l'Est est à Troyes et les hommes influents sont MM. Pedron, Corgeron, Crée, Millet, maire de Romilly.

Enfin Paris est le siège de la Fédération du centre,

(1) Voyez la *Revue* du 21 septembre 1895.

dont les chefs se nomment Guesde, Chauvin, Dereure, Carnaud de Marseille, et Prévost, patron coiffeur établi à côté de la Porte Saint-Denis.

Le conseil national du parti, composé en ce moment de MM. Guesde, Lafargue, Chauvin, Dereure, Ferroul, Roussel, Prévost, Aline Valette, Carnaud, etc., est élu par chaque congrès annuel; il est rééligible.

En réalité, sauf Paris, où les Blanquistes et les Allemanistes surtout détiennent toute autorité, les Guesdistes forment le parti le plus nombreux de tous les groupements socialistes. Tout le Nord (moins le Syndicat des mineurs), la Gironde et toute la région du centre (depuis l'Allier, en contournant la Loire, jusqu'à Lyon), l'Hérault, l'Aude, le Dauphiné, et les Bouches-du-Rhône : tel est le domaine du parti marxiste. Il serait ainsi facile de dresser une carte pour chaque parti socialiste et de lui abandonner tout le terrain sur lequel il domine. Et là, en effet, où tel clan est maître, la propagande est impossible pour les autres écoles. Cela se comprend facilement si l'on songe que l'autorité d'un parti dépend presque uniquement de l'énergie et de l'intelligence de ceux qui le représentent dans la région. L'exemple de M. Martinet à Tours est des plus symptomatiques. Alors que les Broussistes ne gardaient qu'une certaine influence à Paris sans réussir à s'étendre en province, M. Martinet, représentant du parti broussiste, envoyé à Tours pour y fonder un journal, y faisait une si habile propagande que la Touraine devenait rapidement un fief extrêmement important du parti, dont M. Brousse était le chef.

Néanmoins il ne faudrait pas s'illusionner sur la force de cohésion de ce parti, qui semble, de prime abord, si puissant. Tout le monde ne peut avoir l'optimisme de M. Chauvin, et j'ai dû essayer d'apprendre comment et de quels éléments étaient composés ces différents groupes.

A une demande de renseignements, que je lui avais adressée M. Jules Guesde m'avait répondu par une lettre, que je n'ai pas trouvé des plus convaincantes :

« Paris, le 28 août 1895.

« Monsieur,

« L'état des forces d'un parti comme le nôtre est difficile à établir.

« Le mieux est de s'en tenir aux statistiques données du dehors par le scrutin.

« Aux élections générales législatives de 1893, le parti ouvrier français a réuni 250 752 voix contre 52 772 en 1889.

« Aux élections cantonales de cette année, nous arrivons pour les 137 cantons où nous avions engagé la lutte, à 166 446 voix contre 66 000 en 1892.

« J'ajoute que le dernier Congrès national du parti, tenu à Nantes, en septembre dernier, a donné, pour les groupes ou syndicats représentés, un total de 315, répartis entre 134 villes.

« Veuillez agréer, avec mes regrets de ne pouvoir pour l'instant vous renseigner plus complètement, l'assurance de ma considération.

« Jules Guesde. »

L'organisation du parti marxiste français est tellement flottante, les candidats sont reliés par un lien si ténu au Conseil national, qu'il semble difficile d'admettre que les 250 752 électeurs législatifs et les 166 446 électeurs cantonaux ont bien voulu appuyer de leurs voix la doctrine de Marx (1). Rien ne semble moins prouvé... Dans toute la France, où le parti a des organisations, le nombre des députés adhérents au programme et fidèles à la doctrine marxiste n'est que de quatre. Ce sont les citoyens Guesde, Chauvin, Jourde et Carnaud. Je n'ignore pas que MM. Jaurès et Millerand et d'autres encore, parmi les députés de l'Union socialiste, ont des sympathies pour le parti dont Guesde est le chef; mais, en politique, des mouvements de sympathie ne sont pas suffisants pour inféoder des gens à des partis dont ils ne se réclament pas. Et la vérité, l'exactitude si chère à M. Guesde nous forcent à reconnaître qu'il n'y a que quatre députés du parti ouvrier français.

Au Congrès politique de Nantes (2), nous dit M. Guesde, il y avait 315 organisations représentées. Mais dans ces organisations nous trouvons beaucoup plus de « groupes d'études » que de syndicats, et, parmi les syndicats professionnels nous ne voyons guère que des syndicats de médiocre importance, les grandes Fédérations, desquelles dépendent les syndicats puissants, étant ou bien indépendantes, ou bien dans la main des Allemanistes comme celles du Livre, de la Métallurgie, ou des ouvriers de chemins de fer. — Au Congrès de Nantes, Roubaix, *la Ville Sainte*, est représentée par 35 groupes, alors que Paris n'en a que 22. Et quels sont ces 35 groupes? C'est la Sentinelle socialiste, la Revanche des

(1) Encore dernièrement le journal *le Socialiste* a donné un exemple de la facilité un peu trop grande avec laquelle les voix socialistes sont attribuées aux Guesdistes. — M. Bouhey-Allex, un des chefs du parti allemaniste dans l'Est, était réélu conseiller général de la Côte-d'Or, et ses voix étaient tranquillement comptées par *le Socialiste* au profit des Guesdistes. Il en était de même pour un conseiller d'arrondissement, allemaniste avéré, dans la même circonscription.

(2) Depuis le Congrès de Marseille, où les délégués guesdistes après avoir voté la grève générale en assemblée corporative, avaient été forcés de se reprendre et de la rejeter en assemblée politique, le parti avait décidé de faire précéder les congrès corporatifs des congrès politiques; à Nantes le congrès politique guesdiste s'était tenu du 14 au 16 septembre et le congrès syndical du 17 au 22 septembre 1894.

femmes, ce sont les Défenseurs de l'humanité ou bien les Continuateurs révolutionnaires de 1793. — C'est fort pompeux comme titre, mais peut-être à cause de cela peu important. Puis quelques syndicats : six en tout. Et les syndicats puissants de Roubaix, comme l'Union syndicale des vrais travailleurs de l'Industrie textile, qui compte 1 200 membres, ne sont pas représentés !

Les groupes de Paris ne sont pas beaucoup plus brillants. — On y voit bien les groupes collectivistes d'un certain nombre d'arrondissements de Paris. Mais si l'on en croit les mauvais dires, ces groupes collectivistes sont formés d'une singulière façon. Dès qu'un Congrès est annoncé, on s'occupe de fonder de nombreux groupes, afin d'avoir de nombreux délégués. — Le lundi quelques Guesdistes se réunissent dans le Ier arrondissement, fondent un groupe et nomment un délégué ; le mardi les mêmes se réunissent dans le IIe, fondent un nouveau groupe et nomment un nouveau délégué, et ainsi de suite : la cohorte infatigable se trouve de nouveaux titres et se choisit de nouveaux délégués chaque fois qu'elle change de quartier ou d'arrondissement. En fin de compte, tous les membres finissent par être délégués. Il n'y a réellement qu'un seul groupe de quartier : le cercle collectiviste du XIXe arrondissement, adhérent au parti ouvrier.

Je vois aussi dans la liste des groupes de Paris : l'Union socialiste révolutionnaire du VIe arrondissement. — Cette Union n'est rien moins que guesdiste. Il en est de même de la Bibliothèque socialiste du VIe. Ces deux groupements sont entièrement indépendants et contiennent parmi leurs membres les plus influents des partisans de la grève générale et de véritables adversaires de la conquête des pouvoirs publics préconisée par M. Jules Guesde.

Si je discute ainsi les chiffres du parti marxiste français, ce n'est point pour conclure que sa force est nulle, c'est pour montrer simplement qu'il pèche par un défaut d'organisation.

On pourrait s'en étonner, en connaissant le chef du parti et son intelligente énergie ; à moins qu'on ne veuille y découvrir une nouvelle habileté de M. Guesde, qui se méfierait du proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint. » On l'a traité d'autoritaire : n'est-il pas au contraire un chef doux et indulgent ? « Je ne pratique pas le système des gerbes, me disait-il l'autre jour. Les hommes ne peuvent être assimilés à des tiges qu'on lie par paquet et dont le dénombrement est ainsi rendu facile. »

M. Guesde n'a constitué son parti et il ne le conduit qu'à force d'habileté patiente et de délicatesse de touche. Et ainsi, il a su choisir et s'attacher des hommes d'action, tels que Lafargue, Delcluze, Salembier, Carrette, Lavigne, Brunellière, qu'il domine de son intelligence et qui lui ont obtenu une autorité incontestée sur de vastes régions.

*
* *

On a reproché au parti ouvrier français de n'avoir pas toujours su garder religieusement son programme. On lui a fait un crime d'être devenu parlementaire et politique, alors qu'il n'avait d'enthousiasme autrefois que pour le Révolution et la grève générale. C'est que ses succès électoraux avaient vite aveuglé les chefs du parti.

En 1889 la 2e circonscription de Marseille avait donné 2 500 suffrages à M. Jules Guesde. En 1892 le conseil municipal de Roubaix devenait socialiste, M. Carrette devenait maire, et en 1893 Roubaix, « la Ville Sainte » confiait un mandat législatif à M. Jules Guesde.

Les élections municipales de 1892, habilement préparées par les hommes d'action du parti, avaient été un triomphe. Les socialistes récoltaient cent soixante mille voix, comptaient sept cent trente-six élus et emportait vingt-neuf hôtels de ville, parmi lesquels ceux de Roubaix, Montluçon, Narbonne, Marseille.

Les élections législatives de 1893 ne furent pas moins brillantes. Aux dernières élections de 1889, les possibilistes avaient réuni 52 772 voix et les autres socialistes avaient obtenu, dans vingt départements, 123 003 voix. Au 20 août 1893, les candidats socialistes de toutes les écoles obtenaient 599 588 suffrages, dans lesquels les Guesdistes en réclament 250 752, sur 7 153 472 votes exprimés.

Mais en abandonnant le terrain économique, pour rejoindre la voie politique, les Guesdistes mécontentaient les syndicats qui adhéraient à leur programme. Les Guesdistes avaient jusqu'ici, par une très habile tactique, réussi à mettre la main sur les nombreux syndicats qui faisaient partie de la Fédération des Chambres syndicales. Cette Fédération préparait-elle un Congrès, bien vite les Guesdistes en préparaient un autre, purement politique, dans la même ville, et quelques jours après. — La Fédération s'arrangeait du reste toujours pour tenir ses assises dans des villes dévouées au parti marxiste.

Ceci ne plaisait ni à certains syndicats ni surtout aux autres partis socialistes, jaloux de cette concurrence quelque peu déloyale. L'orage s'était formé à Marseille, il éclata à Nantes en 1894, à propos de la grève générale, dont voulaient les syndicats et que combattaient les Guesdistes. La rupture fut complète.

Ce que les Guesdistes ont gagné sur le terrain politique, ils l'ont donc perdu sur le terrain économique. A Paris, où ils possédaient le conseil local de la Fédération des Syndicats, ce conseil n'existe plus que de nom. Les mauvaises langues prétendent même

qu'il ne comprend plus qu'un seul syndicat : la *Couture*, dans lequel se trouvent M. Roussel père, M. Roussel fils, enfin toute la famille Roussel, composant à elle seule cet unique syndicat.

Nous devons ajouter cependant que le parti possède les syndicats concernant l'Alimentation, le Syndicat des coiffeurs dont MM. Chauvin et Prévost font partie, et la Ligue pour la suppression des bureaux de placement. — On pourrait trouver une douzaine de mille adhérents à ces différents syndicats.

Enfin le parti ne compte plus que cinq Bourses du Travail lui appartenant : Bordeaux, Grenoble, Lyon, Marseille et Béziers.

*
* *

Il est facile de montrer par quelques très courtes citations à quel point le programme a été défiguré depuis quelques années. En 1883 parurent deux petites brochures fort intéressantes. L'une est intitulée : « Programme du Parti Ouvrier, son histoire, ses considérants, ses articles, par Jules Guesde et Paul Lafargue » (Henri Oriol, éditeur, 11, rue Bertin-Poirée) ; l'autre : « Rapports et Résolutions des Congrès ouvriers de 1876 à 1883, par Jean Dormoy » (même librairie).

Voici quelques commentaires du programme qu'on devrait bien modifier, aujourd'hui qu'ils jurent avec la nouvelle doctrine du Parti :

« Le Parti Ouvrier entre dans les élections, non pas pour s'y tailler des sièges de conseillers ou de députés, qu'il abandonne aux hémorrhoïdes des bourgeois de tout acabit, mais parce que les périodes électorales livrent à notre action éducatrice la partie de la masse la plus indifférente et la plus réfractaire aux réunions dans les temps ordinaires. » (Page 28.)

Aujourd'hui on écrira dans l'*Almanach du Parti Ouvrier pour 1892* :

« Le Parti Ouvrier vise à envoyer de ses membres dans la Chambre des députés, où se discutent les intérêts généraux de la nation, où se forgent les lois, où se nomment les ministres. » (P. 29.)

Le programme d'antan indiquait comme une chimère la conquête des municipalités :

« Le Parti Ouvrier n'espère pas arriver à la solution du problème social par la « conquête du pouvoir administratif » dans la commune. Il ne croit pas, il n'a jamais cru (on a bien fait de ne pas ajouter : il ne croira jamais) que, même débarrassé de l'obstacle du pouvoir central, la voie communale puisse conduire à l'émancipation ouvrière et qu'à l'aide de majorités municipales socialistes, des « réformes » sociales soient « possibles » et des « réalisations immédiates. » (P. 49.)

Aujourd'hui c'est un autre langage :

« Le Parti Ouvrier se propose pour but immédiat la conquête des pouvoirs publics : ceux qui doivent être conquis les premiers sont les conseils municipaux des villes et des villages. »

« Quoique limités, les pouvoirs de la commune sont assez étendus pour permettre aux socialistes de réaliser quelques réformes utiles... » (Paul Lafargue, *Almanach pour 1892*, p. 27.)

Dans l'ouvrage de Dormoy, que nous avons cité, la critique des moyens aujourd'hui employés par les Guesdistes n'était pas moins violente :

« Repoussant comme une trahison l'idée seule de *parlementariser* le parti ouvrier et de faire dépendre le salut du prolétariat de la conquête pacifique et graduelle du pouvoir municipal et législatif, le Congrès maintient que pour l'expropriation de la classe capitaliste, qui est notre but, il n'y a qu'un moyen : l'action révolutionnaire. »

On y trouve encore les deux perles suivantes :

« *Question électorale.* — Certains prêchent l'abstention absolue. Les meneurs possibilistes ne voient dans les élections que la timbale à décrocher. Notre but n'est pas de fabriquer des élus, mais des socialistes révolutionnaires.

« *Action individuelle. Action collective.* — Des révolutionnaires croient hâter l'heure de la révolution par des actes individuels; cependant nous ne conseillons pas les actes de propagande par le fait. »

Combien tout cela est changé! Les moyens pacifiques sont préconisés, le bulletin de vote va émanciper le peuple. Et le parti guesdiste prend de plus en plus la physionomie d'un parti parlementaire. Ce ne sont plus les possibilistes qui cherchent dans les élections une occasion de décrocher la timbale. Non, les possibilistes sont devenus révolutionnaires, pendant que M. Guesde et ses amis devenaient... possibilistes.

L'action du parti est aujourd'hui définie : « Transporter sur le terrain politique, *où la victoire est inévitable* parce que là l'ouvrier est l'égal du patron, supérieur même au patron par le nombre, *le combat qui ne peut être qu'une défaite sur le terrain économique*, tel est le but, l'unique but du socialisme. »

Et lorsque M. Dupuy eut fermé la Bourse du Travail, M. J. Guesde triompha dans le *Matin*, dont il était alors un des leaders :

« M. Dupuy avait en encombrant de sa police et de ses troupes à pied et à cheval l'impasse syndicale ou corporative, dans laquelle menaçaient de s'égarer un trop grand nombre de travailleurs, rejeté dans le

(1) Les passages guillemetés sont un trait à l'adresse des possibilistes.

mouvement politique, c'est-à-dire aiguillé sur la vraie voie socialiste le Paris ouvrier tout entier, désormais convaincu qu'en dehors du gouvernement conquis par la classe ouvrière il n'y a pas de salut, pas d'émancipation du travail. »

Aujourd'hui, non seulement la grève générale est honnie par tout le clan guesdiste, alors qu'il n'y a pas encore bien longtemps M. Guesde donnait des conférences à la salle des Capucines où il faisait frissonner les bourgeois avec son air de diable à ressort qui sort d'une boîte, et les macabres descriptions de cette guerre des bras croisés, qu'il annonçait prochaine, imminente; non seulement la grève générale n'est plus de mode, mais les grèves particulières sont déplorées : « Loin de les provoquer, nous dit-on aujourd'hui, nous ne voyons jamais s'engager une grève sans terreur, parce que, même organisé, le travail y joue de plus en plus, contre le capital centralisé et soutenu par toutes les forces de l'Etat, le rôle du pot de terre contre le pot de fer. »

En devenant parlementaire, le parti guesdiste devient opportuniste. Il s'ingénie à sérier les questions, à établir les plus subtiles distinctions. C'est ainsi qu'il sépare la grande et petite propriété, alors que jadis c'était à tous les voleurs de la terre qu'on devait faire rendre gorge.

« Des capitaux, écrivait en 1879 Jules Guesde, qu'il s'agit de reprendre à quelques-uns pour les restituer à tous — y compris ces quelques-uns — *les uns, comme la terre, ne sont pas de création humaine,* sont antérieurs à l'homme pour lequel ils sont une condition *sine quâ non* d'existence. Ils ne sauraient par suite appartenir aux uns, à l'exclusion des autres, sans que ces autres soient *volés. Et faire rendre gorge à des voleurs, les obliger à restituer, a toujours et partout été considéré, je ne dis pas comme un droit, mais comme un devoir, le plus sacré des devoirs.* » (*Collectivisme et Révolution*, p. 29.)

Aujourd'hui on verse des larmes d'attendrissement sur la petite propriété, sur la pauvre petite propriété paysane.

« Les Pyat, écrit encore Dormoy, nous ont traités de *minimumards*, les Brousse de sectaires et autres pareilles aménités; mais ils n'ont pas réussi à nous faire lâcher notre programme, et nous ne le lâcherons pas. » Et il ajoutait : « Aujourd'hui que ceux qui le repoussaient, en réalité *parce qu'il les gênait dans les périodes électorales*, se le voient imposé par leurs groupes. »

Si les Guesdistes n'ont pas « lâché » leur programme, car ils s'en défendent, ils l'ont du moins modifié à tel point, qu'il est devenu méconnaissable.

Et voici comment les traitent les autres socialistes, partisans de la lutte économique et de la grève générale :

« Les socialistes partisans de la conquête des pouvoirs publics par le bulletin de vote obtiendront sûrement des succès partiels dans les différentes élections (à moins pourtant qu'on ne rétablisse le *scrutin de liste, ce qui pour eux serait la mort sans phrase*), en attendant que l'État bourgeois les déporte au Gabon ou à Cayenne ; mais ils ne feront qu'endormir la vigilance du prolétariat et reculer la Révolution.

« Bien plus, en dénonçant aux travailleurs l'action révolutionnaire comme contraire au succès, ils font le jeu de la classe au pouvoir. »

A ces justes critiques il ne reste rien à ajouter. Il est bien évident que les Guesdistes ne peuvent s'imaginer réellement qu'ils arriveront à s'emparer des pouvoirs publics. Ils ne réussiront qu'à amener une réaction violente, car ils dénoncent par trop imprudemment le péril révolutionnaire, si habilement dissimulé sous la forme syndicale : la préparation sourde et patiente de cette grève générale, qui, si elle ne réussit pas à évincer la classe bourgeoise, sera toujours un formidable conflit entre la bourgeoisie et le prolétariat, et le premier engagement de cette guerre épouvantable entre deux partis qui ne peuvent se réconcilier.

LÉON DE SEILHAC.

(A suivre.)

AUTOUR DE LA GRÈCE

D'après un ouvrage récent.

Vous plairait-il de faire un tour en Grèce? Nous prendrons M. Psichari pour guide. Et nous ne nous ennuierons pas. Il a l'humeur plaisante, la tournure d'esprit philosophique. Un rien l'arrête, l'intéresse et l'amuse, et, aussi, le fait réfléchir. Il est optimiste, il dit : « Quel bonheur simplement que d'être ! » Il est passionné, éloquent presque, peu sectaire et assez conciliant. On démêlerait çà et là en lui quelque chose de cette vague tristesse qui, à la vue des choses éternelles, de leur beauté indifférente, incommunicable, pousse à l'élégie. Enfin, il a sa marotte, comme tout homme sérieux a la sienne.

Celle de M. Psichari est profondément attachante, attendrissante même et respectable. Nous ne nous y arrêterons pas pour l'instant. Nous y reviendrons tout à l'heure, parce qu'il y a là une délicate question d'art et de forme littéraire. Il faut dire avant ce qu'il est utile de savoir de l'homme et du livre.

D'origine grecque, naturalisé Français, — plus Français encore par son alliance avec une famille dont le nom demeure, au dessus des controverses, une des gloires de la France, — M. Psichari garde au

cœur le souvenir nostalgique du pays natal. Il y a deux hommes en lui, — il le sait, il le dit dans la préface de son livre — deux hommes qui luttent l'un contre l'autre, pour chacun desquels il prend parti tour à tour et dont il échauffe la querelle.

Il y a l'Hellène, à l'âme tendre, qui n'a pu, encore une fois, se désintéresser de sa première patrie, qui la voudrait grande et faisant figure dans le monde; et pour cela, il faudrait à celle-ci — il l'a admirablement compris — une littérature propre et actuelle, où son âme, sa personnalité véritable apparût, qui la dégageât de cette ombre sacro-sainte et trop majestueuse du passé qui nous la voile et nous la déforme en quelque sorte, qui lui permît de se mêler activement au mouvement contemporain des esprits: Et, dans ce Grec mal guéri de son premier amour, il y a le Français, qui n'aime pas moins la France, écrivant en français, avec finesse et nuance, une saveur classique et traditionnelle, le conteur de *Cadeaux de noces*, de ce volume d'*Autour de la Grèce*, de nombreux articles, de vers délicats.

Il y a ce romancier et ce poète, et il y a aussi l'érudit, le professeur aux Hautes Études, l'auteur des *Essais de Grammaire historique néo-grecque*, de *Phonétique néo-grecque*, etc. Et ces deux Ménechmes se battent encore furieusement en lui. Mais qu'importe ce conflit, tous ces conflits ! pourvu que de cette lutte sorte quelque œuvre intéressante : S'il n'est pas content, nous le sommes. Cela suffit.

C'est en linguiste, en philologue, que M. Psichari voyage. N'ayez crainte ! S'il allait là-bas dans le dessein d'en préciser les divers dialectes et les nuances de la prononciation, il n'oubliait pas que c'était aussi pour un pieux pèlerinage à la terre natale. Il l'a quittée à l'âge de six ans, et depuis, à Paris même, dans le cercle de famille, le doux idiome n'a jamais cessé de chanter à son oreille. Il fit un premier voyage à Chio, il y a quelques années. Il y retournait pour se bercer encore à ces accents maternels. Certes ! il prend des notes, — il passe même son temps à cela, — mais soyez sûr qu'il les réserve pour ses ouvrages techniques, pour les spécialistes, et que nous profanes, il ne nous entretiendra que de ce qui nous intéresse, les incidents, l'aventure de la route, les curieux contes récoltés en passant, les types singuliers, le paysage, tout ce que cela lui suggère et que nous pouvons comprendre.

Nous irons saluer à sa suite le roi de Grèce, Sa Majesté Georges Ier. C'est un prince aimable, d'une bonhomie fine et avertie, une manière de Louis-Philippe, entouré comme celui-ci d'une abondante et vivace lignée, vrai monarque constitutionnel, qui règne et gouverne peu, à la tête du peuple le plus anciennement et jalousement démocratique. L'entretenant avec la familiarité respectueuse à laquelle on veut bien l'autoriser, notre visiteur s'en tirera avec courtoisie et dignité, sans l'ombre d'obséquiosité ou de cette raideur un peu farouche où d'autres se seraient cru tenus envers une altesse. Il prend congé ; il visite Athènes, ses alentours, les librairies où l'on cause, où se discute l'irritante question... Ce n'est pas de politique qu'il s'agit, il n'en fait pas. Et, d'un pied léger, il fuit jusqu'à Zagora, en Thessalie, en pleine nature. Il y arrive au temps des moissons, par les belles nuits sereines et silencieuses, parmi la foule des paysans occupés à leurs travaux ; il s'assied avec eux sur l'aire, au pied des meules, leur parle, les provoque à parler, et note. Et toujours notant, collectant les curiosités linguistiques, il vagabonde dans les environs, par vaux et par monts, jusqu'à Kalambaka, jusqu'à Castraki.

Entre temps, et pour nous distraire de la route, il nous dira les jolies histoires qu'il a apprises : le monstre Itavros, à qui on livre chaque année une belle jeune fille pour qu'il permette aux eaux pluviales de descendre des monts thessaliens ; les sirènes défendant le miel qui tapisse les parois des vieux lacs... ; la légende de *Micropolis*, qui est une espiègle satire contre les écrivains dissidents de là-bas, ceux qui s'attachent désespérément à la langue morte et désuète ; — car au milieu de tout cela l'auteur ne perd jamais de vue son idée... Il ne s'écarte pas de son sujet en nous disant l'histoire du *Palikare* : un fier garçon qui, au sortir du cabaret, tombe et se casse la jambe, et qui, la gangrène se déclarant, préfère mourir que d'aller à Athènes se faire amputer ; nous comprenons que c'est bien là le fils, le descendant de ces Grecs pour qui la beauté, l'harmonie complète de l'être, était tout, faisait tout le prix de la vie... ; celle de l'*Excommunié*, et, dans celle-ci, nous sentirons que la religion, chez ce peuple si longtemps frémissant sous le joug des Turcs, est une part de l'héritage patriotique, un élément vital qui ne s'en peut pas détacher. D'où la sympathie de l'auteur, ses entraînements de cœur pour le papas (prêtre de l'Eglise grecque) : ils vont l'un à l'autre, sans se connaître, d'un attrait instinctif et mystérieux. Mais, de son sujet, il sort peut-être un peu en nous communiquant les bonnes feuilles de la conférence sur le *Baiser*, qu'Athènes goûta, que Paris apprécia moins. Pour un public parisien, une telle matière ne comportait guère que le badinage, ou quelque chose de plus, dans le même sens et qui rime. Même quand il plaisantait, on sentait que M. Psichari était grave.

Et, après que le bon et vieux Zotis nous aura dit pourquoi il a tué son frère et s'est fait brigand klephte, — c'est parce que ce dernier avait égorgé un petit agneau que Zotis aimait, — nous reviendrons par les Cyclades. Nous nous y attarderons

longuement, voluptueusement. Ah! les Cyclades! Tinos! Paros! Naxos! Syra! Elles baignent dans une lumière douce, plus douce que celle de l'Orient : l'Orient est encore « assombri par le conquérant injurieux! » Ceintes de mer bleu, sans orage, sans tempête, elles épanouissent sous le ciel libre leurs bois de myrtes, leurs prairies, leurs forêts d'orangers. Depuis les soixante années de la délivrance elles se reposent dans une existence calme, féconde, laborieuse... Une seule fois, M. Psichari perd son sang-froid, la belle douceur indulgente, souriante, qu'il s'est imposée pour règle devant chacun, devant toutes choses : c'est quand il nous fait assister au formidable écroulement de la Panaya (la Toute-Sainte) de Tinos, une sorte de Lourdes de là-bas : « Je te dis que là n'est pas la religion; c'est du commerce! » Mais le bruit de ce désastre s'éteint, le silence se fait. Les îles rayonnent de nouveau dans la paix et l'éclatante lumière, dans la belle poésie qu'il y a surprise, qu'il y a créée et qui vivra, qu'il y laisse flotter en les quittant. Voilà ce livre.

A côté de lui, au-dessus de lui, et faisant passer dans toutes ces pages un petit souffle de bataille, une question s'agite qui, là-bas, dans le monde littéraire, surexcite les esprits, que M. Psichari a déchaînée lui-même, en publiant, il y a quelque dix ans, le premier livre imprimé en romaïque (grec vulgaire), et qui ne se calme point, s'envénime.

Comment doit-on écrire en Grèce? Voilà la question. On doit écrire comme on parle, répond Malherbe. C'est bientôt dit. En Grèce, à l'heure actuelle, il ne se parle que des patois de toutes sortes.

Pour tout peuple, une certaine unité et concentration est nécessaire, et, dans les actes publics comme dans les relations privées, l'uniformité du langage est une de ces nécessités. Dès que le royaume s'organisa, vers 1831, on chercha donc à fondre, à harmoniser l'universelle cacophonie. Nous exagérons un peu : tous ces patois s'entendent entre eux; pour les besoins ordinaires, le mal n'était donc pas bien grand. Mais les pédants, les rhéteurs hellénisants s'en mêlèrent, qui, pour tout arranger, gâtèrent tout, et qui, au point de vue littéraire, — le seul qui nous occupe ici, — rendirent l'accord impossible. Toute littérature étant un reflet des mœurs et de la vie courante, quand le désordre et les contradictions sont dans celles-ci, elle ne peut refléter que le désordre. Et cette règle se vérifie dans la littérature grecque contemporaine.

Voyons ce qui se passe dans la vie publique. Prenons la Chambre... (nous pourrions aussi bien choisir les tribunaux, l'Université, n'importe quel corps constitué) : ceux qui la composent sont allés à l'école, où ils ont appris le grec ancien, lequel a évolué comme toutes les langues, n'a plus que peu de rapport avec le grec moderne, et que le peuple n'entend point. C'est dans ce beau grec d'école, noble, classique, académique, qu'ils font leurs discours. Comme il y faut une certaine préparation et réflexion, jamais on ne les interrompt : ils vont récitant des heures entières. Ce n'est que lorsque la passion s'en mêle, qu'éclate l'idiome vulgaire, jailli du cœur, impétueux, tout chaud, tout vivant.

Et de même dans la vie ordinaire. Les gens du monde, qui se piquent de culture, s'expriment en ce grec apprêté. Les femmes elles-mêmes, à qui l'on a enseigné au pensionnat à traduire les plus purs modèles, dans les causeries de salon, dans ce qui se peut comparer là-bas à notre *flirt*, n'emploient que des termes, des formules classiques. Ainsi s'échangent, entre homme et femme, les premiers protocoles et préliminaires de l'entente amoureuse. Mais vienne le moment de la déclaration, — le moment psychologique, — on suppose bien que chacun reprend son parler naïf et coutumier; on ne voit pas les élans fougueux, les aveux passionnés, en phrases correctes et cadencées de Platon, ni la belle s'y dérobant en style de Thucydide ou de Xénophon.

Et maintenant voici la presse, les journaux, les revues. C'est le même étrange bariolage. Les uns s'en tiennent uniquement à l'ancienne langue, aux chefs-d'œuvre ; ils écrivent grec comme nos savants du moyen âge écrivaient latin. Dans d'autres, il y a un compromis entre la vieille langue et la nouvelle, et cela fait, vous n'en doutez pas, une bizarre macédoine, qui n'est d'aucun temps, d'aucun pays. Enfin d'autres — un petit groupe, mais qui s'accroît chaque jour — ont franchement adopté l'idiome vulgaire. L'importante revue l'*Hestia* (le *Foyer*) est de ce nombre. Les journaux les plus lus, l'*Acropolis*, l'*Asty*, l'*Éphiméris*, avec des tendances vers ce dernier système, s'attardent encore au second, au mélange.

Que peuvent faire, que font, dans ce brouillamini déplorable, nos pauvres, nos malheureux littérateurs grecs, les purs artistes, les jeunes romanciers, auteurs dramatiques, poètes? Il en est là-bas comme partout, un peu plus que partout : à la renaissance des libertés publiques s'est joint un renouveau de l'esprit, de la vie littéraire. Longtemps comprimé, le flot a jailli... Eh bien! ils font comme le public, comme les journalistes, comme ces messieurs de la Chambre, comme la belle dame de tout à l'heure serrée de près par son cavalier... Ils bredouillent et s'embarrassent; ils écrivent, les uns l'antique et pur dorien, les autres le néo-grec, d'autres le patois, ou moitié grec et moitié patois. Et ils se divisent, se chamaillent, se portent des coups et se les rendent. C'est la guerre. De cette confusion, évidemment, il ne peut sortir rien de bon. Le plus joli exemple en est donné par M. Roïdis, le conservateur de la biblio-

thèque de l'Université : il a écrit un gros livre pour prêcher l'usage et la diffusion de la langue moderne, et, — phénomène inattendu ! — il l'a écrit en grec ancien, pour être plus sûr d'être lu des lettrés !

C'est le même problème, on le voit, qui se posait en Italie au XIIIe siècle, — qui, presque à la même époque, se posait en France, chez nous. Il y avait en Italie une multitude de principautés et seigneuries parlant des dialectes variés ; en France, trente et quelques provinces s'exprimant en idiomes frères mais divergents. Dante vint, fit la *Comedia* en son parler florentin, enrichi de mille fleurs cueillies aux vergers voisins, et la langue italienne fut fondée. Un centre, une cour se formait en France, autour des Capétiens et des premiers Valois : le dialecte de l'Ile-de-France prévalut, et aussitôt toutes les autres langues des provinces tombèrent au rang de patois. Ils ne s'en sont pas relevés, ils ne s'en relèveront pas.

Car c'est aussi le même problème — le problème retourné — qui se débat pour la langue romane, cette vieille langue du midi de la France que l'on essaie de nos jours de restaurer. Mistral, écrivant en dialecte arlésien et collectant çà et là, dans les vieux textes provençaux, dans les patois survivants, les plus jolis termes, les plus beaux tours, — d'autres, s'efforçant à la même besogne en langue d'oc, en catalan, etc..., tous tentent une œuvre pareille à celle de Dante. Ce travail est vain : on ne rend pas la vie à ce qui se meurt, à ce qui est mort. D'abord, ils ont contre eux toutes les écoles patoisantes, celles qui veulent que, à tant faire, chacun écrive dans l'idiome de sa région, de son village, et qui leur résistent, qui ont raison, je crois, de résister. Puis, n'ont-ils pas sous la main le français, qu'ils savent, qu'ils parlent et écrivent tous, en lequel ils furent instruits, qui a pétri leur âme, leur fond intellectuel ? Tout ce qu'ils repensent et nous redonnent en leur provençal ou gascon, ils l'ont appris, ils l'ont pris du génie français. Où donc est l'utilité, l'avantage de ce bilinguisme ? On ne nous fera jamais croire qu'il est tel sentiment, tel état d'âme, qui ne se peut bien exprimer qu'en langue romane. Aussi me défié-je de cette décentralisation dont on mène si grand bruit à cette heure. Pour ce qui est de la décentralisation administrative, nous n'y voyons pas grand inconvénient. Mais, en toute autre matière, si les décentralisateurs l'emportaient, — écoutez ! j'ai été un peu dupe un temps, j'ai réfléchi, je me reprends, — la victoire, j'en ai peur, servirait tout uniment là-bas à éliminer peu à peu, gentiment, patiemment et persévéramment le français au profit de la langue romane. Mais laissons ce détail. Revenons à nos Néo-Grecs.

Pour les sortir d'embarras, il semble que la seule solution, la plus simple et la plus naturelle, est dans la doctrine que M. Psichari et ses partisans préconisent. De ce livre d'*Autour de la Grèce*, elle se dégage avec une lucidité, une logique parfaite. Puisqu'il s'agit — non pas de créer, ce qui ne se peut, — mais de faire vivre, de donner souplesse, énergie, et vigueur, et avenir à une langue, il suffit de prendre celle qui est là, qui vit déjà, qui balbutie, qui ne demande qu'à grandir et s'épanouir en toutes ses puissances virtuelles, et délibérément de reléguer au musée, aux bibliothèques, les beautés mortes des langues mortes, où les archéologues, les savants, les iront chercher, s'y délecteront ; de prier les députés, journalistes, professeurs, avocats, — les belles dames, — de revenir au naturel. On dit chez nous, en Dauphiné, quand quelqu'un s'affecte : « Parle donc comme ta mère t'a appris ! » Voilà la sagesse !

Nous comprenons le scrupule qui retient quelques-uns, et il part d'une sensibilité trop fine et trop délicate pour qu'on le leur puisse reprocher. Les mots, c'est certain, ont une physionomie ; ils gardent en eux l'expression physique, le geste trivial ou aristocratique, la laide grimace ou le sourire, le timbre suave, l'accent populacier de ceux qui sont accoutumés à les dire. Aux gens distingués il peut déplaire de se servir du même jargon que le commun. J'ai vécu, enfant, dans une ferme où les maîtres, quand ils s'adressaient aux valets, leur parlaient parfois en patois. J'en étais froissé : j'y sentais une déchéance, comme lorsqu'on s'abaisse gratuitement (tout le monde entendait là le français), au lieu d'élever les autres à soi. Nous ne pouvons croire à un pur snobisme, et il doit y avoir quelque chose de ce froissement instinctif dans nos puristes grecs.

Mais qu'ils se rassurent ! cela n'aura qu'un temps. Il n'est pas de patois (on nomme ainsi une langue sans histoire, sans titres), qui, les circonstances aidant, ne soit appelé à la gloire d'être une maîtresse et belle langue. « Tout langage, — dit M. Anatole France, qui s'est occupé de la question, précisément à propos de M. Psichari, — tout langage est noble quand il a servi à l'expression de nobles pensées. » Et M. Gaston Deschamps, dans la *Grèce d'aujourd'hui*, à l'occasion du premier livre en langue romaïque de l'auteur, apportant son avis au débat : « Il y a dans cet idiome novice quelque chose de zézayant ; comme les fruits précoces, cette langue est quelquefois d'une saveur âcre ; sa nouveauté, qui n'est pas sans grâce, est un peu débile, sa mièvrerie a un charme d'enfance... La maturité viendra certainement avec l'âge. » La maturité ! voilà l'espérance, voilà le but. Il ne faut qu'y tendre, les Néo-Grecs y arriveront. A défaut d'un Dante (que je leur souhaite), ils ont un centre, une métropole, une langue vulgaire, qui ne le sera plus demain.

Déjà quelques progrès se dessinent. Le principe gagne. Les directeurs des journaux que nous citions tout à l'heure, d'autres, imposent le plus qu'ils peuvent à leurs rédacteurs la langue moderne. Et c'est dans cette langue, — la chose est à peu près universellement admise aujourd'hui, — que doivent s'écrire et que s'écrivent la plupart des contes, nouvelles, poésies, tout ce qui touche de plus près à la littérature. La réforme est donc en bonne voie. Souhaitons, — pour toute la peine que M. Psichari s'est donnée et l'honneur qui ne peut manquer de lui en revenir, — qu'elle aboutisse pleinement et le plus tôt possible.

LÉON BARRACAND.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *Les Tenailles*, pièce en trois actes, de M. Paul Hervieu.

Les réserves que je vais être forcé de faire n'ôtent rien à la sympathie que je ressens pour l'œuvre nouvelle de M. Paul Hervieu. Mais ici la question morale est si importante, si digne de l'auteur de l'*Armature*, qu'elle efface un peu, si je puis dire, l'intérêt même de la pièce. Si, sur la pièce elle-même, j'ai à discuter les moyens employés, elle ne m'en semble pas moins toute remplie des qualités les plus rares. Si, sur sa marche générale, je hasarde quelques objections, n'en concluez pas qu'elle me paraît insuffisante: tout ce que je vous permets c'est de supposer qu'elle me plaît moins peut-être par sa donnée et le dessin général des caractères que par les remarquables traits d'observation qu'on pourrait relever presque à chaque phrase... Faisons deux parts dans les *Tenailles :* l'une comprendra ce qui me paraît discutable, et cela ne veut pas dire que je ne l'aime pas; l'autre est faite de tout ce que j'aime, et ce sera sans doute la plus importante.

Les « Tenailles », ce sont celles du code. Pour M. Paul Hervieu, la loi du divorce est insuffisante; elle ne permet la disjonction du mariage que dans des cas généraux très définis : elle ne tient pas assez compte de situations particulières... Remarquez d'abord (et il est curieux de retrouver la superstition de l'État chez un esprit aussi libre que celui de M. Paul Hervieu), remarquez d'abord que la loi, ne devant être faite que pour la généralité, il est naturel qu'elle soit ou qu'elle semble injuste pour les cas particuliers. Est-elle mauvaise pour cela? Bien au contraire, si la somme des intérêts généraux qu'elle sauvegarde est supérieure à celle des intérêts privés qu'elle blesse... Je ne me dissimule pas d'ailleurs ce que mon raisonnement a de terre à terre. Mais laissons cela, et voyons comment M. Hervieu a présenté et développé sa thèse.

Irène est mal mariée. Elle a épousé Robert Fergan; elle lui « en veut de ce qu'elle ne l'aime pas », ce sont ses propres paroles. Robert, donc, n'a pas su se faire aimer: c'est là son plus grand crime; c'est, essentiellement, le seul. Il est un brin ridicule, content et sûr de soi : « en se levant le matin, il est prêt à avoir raison toute la journée »; et cela est chez lui naturel et spontané.

M. Paul Hervieu excelle dans la peinture de ces mondains corrects et bornés : il nous en avait déjà donné quelques parfaites silhouettes, notamment l'ineffable Vanault de Floche, de *Peints par eux-mêmes;* il n'a rien produit de meilleur que Robert Fergan, rien de plus frappant ni de plus discret; et cette dernière qualité est digne d'admiration et d'éloges, si l'on pense que M. Hervieu — manifestement partisan d'Irène — a résisté à la tentation de noircir son mari un peu plus que de raison. Donc le ménage Fergan va assez mal. L'incompatibilité d'humeur arrive à l'aigu en même temps qu'apparaît l'amoureux (Michel Davernier), lequel offre à Irène, avec une délicatesse infinie, tout ce dont elle a été privée jusqu'ici : un cœur et un esprit qui la comprendront. Irène est chaste; l'idée de partage la révolte; elle aime Michel : ne pouvant être à lui, elle se décide à ne plus être à Robert. Et, le soir même, elle pousse la porte de sa chambre sur le nez de son mari. Robert, après quelques vaines tentatives, se résigne. Il prend la résolution de quitter Paris afin d'offrir à sa femme « une atmosphère plus calmante »; elle résiste: il persiste; elle en vient à vouloir divorcer. Robert, après le premier moment de stupeur, refuse énergiquement; il n'a aucun tort, il ne cédera pas à une fantaisie inexplicable. Irène le prie, le supplie, se traîne à ses pieds, le conjurant au moins de ne pas l'emmener à la campagne : il refuse sèchement, et disparaît. Mais Michel était là; tout à l'heure, Irène s'était refusée à lui : admettant même la possibilité du divorce, elle lui avait ordonné de partir. Anéantie par la lutte violente qu'elle vient de soutenir contre son mari, elle tombe dans les bras de Michel : « Fais de moi ce que tu voudras! » La scène, en soi, est excellente; comme d'ordinaire, les personnages de M. Hervieu y montrent jusqu'au fond de leur âme : de plus, et cela est capital, chacun d'eux dit « tout » ce qu'il a à dire; la scène finie, aucun argument n'est à ajouter. La situation posée, la scène est, comme on dit aujourd'hui, « définitive ».

Arrêtons-nous un instant, moins sur la scène elle-même que sur la situation qu'elle expose avec une si

complète ampleur. Ce qu'on peut discuter ici c'est moins l'œuvre théâtrale que le cas moral qu'elle exprime.

Ce cas est très douloureux. Nuls, parmi les créatures humaines, ne sont plus à plaindre que les « mal-mariés. » Plaignons Irène ; plaignons-la de toutes nos forces et de tout notre cœur. Sa situation est affreusement triste et singulièrement digne de pitié. Est-ce notre pitié seule que M. Hervieu a voulu émouvoir? est-ce un cas particulier des mœurs modernes, et particulièrement tragique, qu'il a voulu évoquer? Il y a admirablement réussi. A-t-il voulu nous irriter contre la loi qui rive Irène à son mari ? J'ai peur qu'il n'y soit pas complètement arrivé.

Pour qu'Irène eût raison, il faudrait admettre d'abord « le droit au bonheur ». — Qui pourrait y croire, raisonnablement ? Pas même Ibsen, le plus révolté des révoltés contemporains. A la rigueur peut-on dire qu'il donne le bonheur comme un but (par « le développement de la personnalité ») ; il ne le donne pas comme un droit. La résignation n'est pas seulement une vertu chrétienne : elle est et reste le dernier terme de la sagesse... On me dira qu'Irène doit en juger avec moins de calme. Cela est possible. Tout de même, et comme on dit, « l'objection subsiste ».

J'avoue ensuite que les arguments employés par Irène ne me semblent pas très convaincants. Elle dit à peu près, et beaucoup mieux, ceci : « Je ne vous aime pas : c'est que vous n'avez pas su vous faire aimer. » Elle ajoute mentalement : « J'en aime un autre. » Et, de ces deux prémisses, elle tire cette conclusion : « Vous devez me rendre ma liberté. » — Robert répond : « Soit, il n'est plus question d'amour entre nous ; mais en vous épousant, je vous ai apporté certains avantages en échange desquels vous m'en avez apporté d'autres : réunis, ils ont formé une situation, dont vous profitez aussi bien que moi, et à laquelle je ne renoncerai pas, quoiqu'elle ait cessé de vous plaire : j'ai tenu mes engagements : tenez les vôtres »... Je suis un peu honteux d'être du parti d'un homme si borné : mais, je l'avoue, ses arguments m'impressionnent. Le mariage comme on dit en droit, est un contrat synallagmatique où les deux contractants sont pareillement, également engagés, et qui ne saurait se rompre que par leur mutuel consentement. Il est un moment où Irène s'écrie : « Comment! la loi ne reconnaît pas de vœux éternels : une religieuse peut quitter son couvent, et je serais éternellement liée à un homme que je n'aime pas ?... » La situation n'est pas du tout la même : en jetant son froc aux moulins, une religieuse n'a affaire qu'avec sa conscience ; faute d'une nonne l'abbaye ne chôme pas ; puis, l'époux qu'elle quitte est un « époux mystique », ce qui simplifie bien des choses. Ici, en usant de sa liberté, Irène gêne la liberté de Robert : je n'ai pas besoin de rappeler que c'est précisément là la limite de la liberté.

Une objection se présente. Le contrat est caduc en soi, par l'ignorance d'un des deux contractants : une jeune fille ne sait à quoi elle s'engage : son engagement ne saurait donc être valable.

L'argument n'est pas sans valeur, mais il ne faudrait pas en exagérer la portée. Au moins pourrait-il s'appliquer aux deux parties. Du point de vue exclusivement moral, — et c'est ici le point de vue de M. Hervieu, — est-on bien sûr que le mariage soit moins gros d'inattendu pour l'homme que pour la femme ? Moins, je le veux, mais pas beaucoup ; pas assez, étant donnée l'éducation moderne, pour annuler un contrat aussi formel. Puis ne nous payons pas de mots. Robert « n'a pas su se faire aimer ». Mais on ne *sait* pas se faire aimer. C'est, si j'ose dire, un argument « d'homme pour femme ». On persuade aux femmes que si elles oublient ou si elles trompent c'est qu'*on* n'a pas su se faire aimer d'elles. Là aussi, il y a un peu de vrai, mais pas tant qu'on veut le dire. L'homme le plus aimé dira-t-il comment il a *su* se faire aimer?... On est aimé presque, révérence parler, aussi « fatalement » qu'on est malade. Et, de même que des germes morbides peuvent ne pas se développer, de même des germes d'amour peuvent rester stériles. Ici comme là, la part de l'involontaire et de l'inconscient est extrêmement considérable. Robert a été maladroit, ce qui est une faute ; il n'a pas apporté à Irène la nature tendre, élevée, délicate qu'elle espérait. Mais Robert de son côté, n'a guère en elle la femme qu'il avait cherchée. Si le ménage Fergan est un mauvais ménage, le mari et la femme en souffrent pareillement : ce n'est donc pas un argument sans réplique que de reprocher au mari une situation qui le rend malheureux, lui aussi. Reste la médiocrité, la bassesse si vous voulez, des motifs invoqués par Robert. Mais il ne m'est pas prouvé du tout que les sentiments d'Irène soient d'une essence supérieure : ni même qu'ils soient supérieurs, moralement, à ceux qui animent Robert. De ce point de vue aussi, il ne me paraît pas qu'Irène ait raison.

Nous voici amenés à l'argument suprême qui donne à la pièce de M. Hervieu une portée et une force nouvelles. Laissant de côté la question de savoir qui a tort, du mari ou de la femme, il en vient au mariage même. Il est abominable qu'un être humain soit dans ce qu'il a de plus mystérieux, de plus intime et de plus profond, la propriété d'un autre être. Il est abominable et révoltant que l'abandon, le don de soi, qui ne devrait être, — et qui n'est chez ceux qui s'aiment, — qu'une naturelle effusion d'amour, puisse devenir une obligation et un devoir prescrits et garantis par la loi. Et ce sentiment

d'horreur et de révolte, M. Hervieu l'a exprimé avec une chaleur d'éloquence sans pareille. Il me paraît juste, et je ne suis pas loin de le partager.

La profanation (en vérité le mot n'est pas trop fort) commence au moment où l'abandon cesse d'être involontaire et naturel, à l'instant où l'on n'est pas *absolument libre* de s'y refuser. Or, aucune femme a-t-elle jamais eu cette liberté absolue? Écartons pour un instant l'épouse, puisqu'aussi bien nous sommes d'accord avec M. Hervieu. Sur cent femmes qui se donnent en dehors du mariage, il y en a quatre-vingt-dix-neuf... au moins!... qui ne sont plus, à ce moment, *libres* de se refuser.

Et, si une femme s'est donnée une première fois, — je la suppose, bien entendu « une seule chûte, rare comme le Niagara », disait Augier, — peut-elle se refuser la seconde? Ne sait-elle pas ce que penserait d'elle l'homme même à qui elle a cédé? Et cette crainte là n'est-elle pas mille fois plus forte que ne l'est pour l'épouse la terreur des gendarmes et le respect de la Loi?

Trouve-t-on que je me fais la partie trop belle en prenant juste le moment le plus mystérieux et le plus incertain d'une liaison? Soit. Supposons la liaison établie. Et, puisqu'il s'agit de théâtre, choisissons un exemple au théâtre. Vous vous rappelez, dans les *Effrontés*, la liaison de Sergines et de la marquise, d'Auberive. Au moment où nous les voyons, la marquise n'aime plus guère Sergines : Sergines n'aime plus du tout la marquise, puisqu'il aime la petite Clémence Charrier. Ils n'en continuent pas moins, selon le mot de Barbey d'Aurevilly, à faire « les gestes » des amants. Pourquoi? Parce que la marquise, à qui le monde à pardonné sa première faute, sait qu'il ne lui pardonnerait pas une rupture; parce que sa liaison avec Sergines lui donne une sorte de *respectability*. Oserait-on dire qu'elle est, alors, libre de se refuser, puisque se refuser c'est rompre une liaison d'où dépend sa situation dans le monde? Et Sergines, est-il libre lui-même, s'il comprend que la vie et l'honneur de la marquise sont entre ses mains? Profanation pour profanation, celle-ci vaut bien celle-là.

Ce n'est pas la même chose, dira-t-on. Il n'y a ici que des obligations morales : elles peuvent être pénibles, mais non révoltantes. Ce qui est injuste, révoltant, insupportable, c'est l'obligation matérielle qui fait de la femme l'esclave de l'homme. J'entends bien. Mais, dans la pratique, — et, pour le dire en passant, c'est peut-être le défaut principal des *Tenailles* de réduire les choses humaines au rôle d'éléments d'un problème mathématique, — dans la pratique, cette obligation n'est pas sans souffrir quelques adoucissements. J'imagine que l'esclave trouve plus d'un moyen d'échapper à son maître; et vous remarquerez qu'ainsi fait Irène : elle sait fort bien refuser quand cela lui plaît. Une obligation à laquelle on peut se soustraire, est-ce vraiment une obligation? « Il y a des maris plus brutaux que Robert », dit Pauline. Entre un homme brutal et une femme résolue, c'est encore pour la femme que je parierais. Pour tout dire, je ne crois guère à l'exercice du *pouvoir* marital : exceptionnellement, peut-être : généralement, non. Prenez mille ménages : combien pensez-vous qu'il y en ait, qui restent... « ménages », uniquement de par le *pouvoir* du mari et la crainte du code? Pas dix! Alors, l'amour dans les neuf cent quatre-vingt-dix autres? Non, sans doute; mais une camaraderie affectueuse, une indifférence indulgente, une résignation consolée : des motifs plus bas, aussi : la crainte de l'adultère et du scandale, le désir de maintenir une situation acquise, le souci d'intérêts communs... Et nous voici ramenés à tout ce que nous trouvions tout à l'heure dans la liaison de Sergines et de Mme d'Auberive.

De ces « profanations », le mariage, hélas! n'est pas indemne; mais il n'en a pas non plus le monopole. Pourquoi donc le charger seul de crimes dont, en toute justice, il n'est pas seul responsable?... L'institution vaut ce que valent les hommes. La Constitution de 1793, à laquelle fait allusion Irène, en même temps qu'elle accordait le divorce sur la déclaration d'un des conjoints, garantissait aussi la liberté individuelle la libre justice; j'ai ouï dire que sur ce dernier point certains tempéraments avaient été apportés.

Concluons, et prenons les choses au net. — Que réclame Irène? Non pas la possibilité, on l'a toujours, mais le *droit* de quitter un homme pour aller vivre avec un autre. Le mariage le lui refuse; elle se répand en imprécations contre lui! Franchement, et tant qu'il y aura un mariage, il ne pourra pas moins.

Elle pense, je le sais bien, et elle espère qu'il sera supprimé. J'ai peur qu'elle ne se berce d'un vain espoir. On peut concevoir, sans doute, bien des modifications à notre état social. Mais, le mariage disparu, quelque chose le remplacerait bien vite qui ressemblerait beaucoup mariage, parce que le mariage répond à un besoin de la nature humaine. En dépit de la chanson, « jamais » et « toujours » restent la devise de l'amour. La première pensée de ceux qui s'aiment est de jurer qu'ils s'aimeront toujours; c'est le mot même de Michel; et le mariage n'est qu'une manière de solenniser leur serment. S'il y a des coupables, dans le cas très tragique que met en scène la belle pièce de M. Hervieu, ce n'est ni le mariage à la mairie, ni le mariage à l'église, ni le code ni la religion, c'est l'infirmité de la nature humaine et l'inconstance de ses passions.

A cela, je doute que toutes les lois du monde puissent jamais rien changer.

A huitaine pour l'étude de la pièce elle-même. On voit déjà l'importance et la valeur des questions qu'elle soulève.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

L'ex-directeur d'un grand journal parisien, depuis que le malheur des temps l'a obligé de quitter sa rédaction, fournit à toute la presse la copie la plus amusante. Il n'écrit plus l'événement, mais il le fait, il le crée, il est lui-même l'événement du jour, toujours inattendu et toujours nouveau.

La police croyait le tenir : il est parti ; elle le croyait parti : il est revenu.

De jeunes reporters, qui n'ont pas encore l'expérience des choses humaines, avaient raconté qu'il s'était fait enlever de chez lui par une voiture de blanchisseur ou de déménageur, tout recroquevillé dans un panier au linge. D'autres se sont laissés dire que cet homme inflexible s'était, de toute sa taille, étendu dans un cercueil de chêne, et qu'il fut ainsi un beau matin emporté par un fourgon mortuaire : ses concitoyens lui avaient adressé un dernier salut, et la police, qui le cherchait, s'était elle-même découverte respectueusement sur le passage de ce mort imaginaire.

Ces histoires et bien d'autres avaient fait rire tout Paris gobeur et sceptique : comment un homme si fort et si preste en ses métamorphoses n'aurait-il pas eu les rieurs de son côté ; je veux dire le boulevard, la ville, le village et la France ? Mais il était bien plus fort que les nouvellistes, il avait la simplicité profonde du génie : il était parti sur ses deux jambes, avec la simple précaution de quelques mèches de cheveux, et, rasant de près les agents de police chargés de le saisir, il avait pris tout simplement un honnête fiacre au coin de la rue.

Pendant que nous étions occupés, nous autres, à noircir péniblement du papier par quarante degrés de chaleur dans nos bureaux de la rue des Saints-Pères, il a joui fraîchement de ses vacances à l'ombre d'une retraite choisie. L'été torride touche à son terme, la pluie commence à tomber et il nous revient. Un fiacre l'a emporté, un fiacre le ramène et le dépose devant la porte du chef de la Sûreté. Il a seulement ôté son supplément de perruque, devenu inutile pour le second acte de la pièce.

Un garçon de bureau reçoit la carte du visiteur. C'est lui-même, c'est son assurance d'homme du monde, en pleine possession de son geste et de tous ses mouvements, bien plus sûr de lui que le directeur et que tous les agents de la Sûreté officielle.

« Prenez donc un fauteuil, Monsieur, et veuillez me dire comment vous vous êtes éloigné quand je vous cherchais et pourquoi vous arrivez quand je ne vous demande pas. »

Mais, comme il ne se jugeait point tenu à faire l'éducation de son adversaire, il a décliné gracieusement cette invitation. Il est rentré à l'heure qu'il avait marquée lui-même, la tête haute, ayant dépouillé son faux toupet, son toupet naturel lui suffisant : que cela vous suffise aussi ! N'est-ce point assez ? Et que demander de plus à un homme ? Les Carthaginois n'ont point demandé à Régulus de leur raconter l'histoire de son voyage, quand il est venu volontairement se remettre dans les mains des ennemis de Rome.

Nous en restons pour aujourd'hui à ce point palpitant de notre roman ; la suite est renvoyée au prochain numéro. Mais j'aime à croire que l'administration pénitentiaire se montrera remplie d'égards et de prévenances pour un prisonnier qui s'est donné les gants de se livrer ainsi : c'est un luxe qui le met hors de pair, et que sans doute il pouvait se payer, mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir quitté sa villégiature de propos délibéré et d'être venu tout spontanément frapper à la porte de sa prison.

Nous avons appris l'autre jour qu'un malheureux avait dévalisé un bijoutier, et, portant l'objet de son larcin dans ses mains tremblantes, il s'était présenté à la police, la suppliant de vouloir bien le mettre en prison. Il était réellement malheureux, n'ayant ni pain, ni asile, ni travail : la prison lui était une délivrance, l'arrestation, une grâce et une bonne fortune. Notre société a de ces situations tellement extraordinaires par la détresse et le manque de tout, que les hommes qui se trouvent dans ce genre de situations peuvent considérer un geôle même sous le reflet doré d'un paradis. Enfin ils possèdent une prison ! Ils ne sont plus absolument des parias. Ils jouissent de rapports réguliers avec quelques-uns de leurs semblales, qui sont les gendarmes et le geôlier.

C'est une sorte de suicide atténué, adouci ; leur désespoir ne va pas encore jusqu'à s'ôter la vie, mais il va jusqu'à s'ôter cette liberté et cette responsabilité dont ils sont incapables de porter plus longtemps le poids.

La pire des hontes devient pour eux le salut. Traînez-les par humanité dans cette prison bénie qui est leur dernier rempart contre l'attaque furieuse des idées de suicide.

Certes il n'en était pas là et voilà sa gloire : il avait des hôtels, des châteaux, toutes les satisfactions d'une fortune bien gagnée : il se livre par un mouvement

spontané de délicatesse et pour ne pas causer plus longtemps des désagréments à la justice de son pays.

*
* *

Pasteur lui-même est mort : Hippocrate aussi est mort en son temps ; il faut bien croire que tous les hommes sont mortels sans exception, si ceux-là mêmes ont une existence de peu de durée dont le savoir a allongé la vie commune de leurs semblables.

Personne ne calculera le nombre d'années, le nombre de siècles que Pasteur a ajoutés au total de l'existence sur la terre : par ses inventions et par ses méthodes il a sauvé du croup, lui vivant, des milliers d'enfants que l'affreuse diphtérie aurait étouffés dans leur berceau, et qui vivront en moyenne trente ou quarante années ; il en sauvera un bien plus grand nombre encore par la continuation et l'extension de son traitement dans les années qui vont se dérouler à l'infini après son propre décès.

Il a sauvé une autre quantité incalculable d'êtres humains des effets de la rage, du charbon, du tétanos, de la fièvre puerpérale, de la purulence d'hôpital, de je ne sais combien de maux implacables, par ces découvertes merveilleuses qui ont détruit à tout jamais la superstition de la maladie entité, l'idole de la maladie type organisé et vivant !

Élève docile de ses premiers maîtres, et conduit par des mains déjà savantes, il est allé de la fermentation de la bière à la découverte du chaos microbien. Dès lors, la maladie, divinité sinistre, a été jetée à bas de son piédestal. On la saisissait corps à corps ; on la forçait à s'expliquer et à se rendre. Une immense superstition était pour toujours dissipée. D'autres avaient entrevu cette vérité sans doute avant Pasteur, mais c'est lui qui le premier la démontra par des signes irrécusables ; il fit voir à l'œil humain, aidé du microscope, le mensonge des siècles.

Cet événement est bien le fait exact et matériel qui s'oppose à ce que désormais les hommes élèvent des temples et des autels à la Maladie, couronnée d'un *M* majuscule. La Maladie a, pour la première fois, réellement et positivement cessé d'être un être à part, fabuleux, mystérieux, une gorgone, une licorne, une hydre, un vampire suçant le cœur des pauvres humains.

C'est une date dans l'histoire du développement intellectuel et moral de l'humanité. Et pourtant on va encore chercher la guérison à Lourdes, en train de chemin de fer, à toute vapeur, et on annonce par le fil électrique les victoires de la divinité bienfaisante sur le démon du mal ! Tels sont les contrastes de tous les temps. Les sources miraculeuses ont continué de jaillir après Hippocrate : Pasteur ne les a pas taries, et il est à croire qu'elles couleront jusqu'à la fin du monde.

Pasteur n'a pas seulement sauvé les hommes, il a sauvé les bêtes, en en sacrifiant quelques-unes à ses expériences ; il a sauvé le berger Jupille et tout le troupeau de Jupille. Il a enseigné l'art de vacciner les animaux des champs, tout comme leurs bergers et leurs maîtres. Et c'est ainsi que l'on peut dire que cet homme bienfaisant a ajouté à la somme totale de vie une quantité dont nul ne fera jamais le calcul. Est-ce par centaines, par milliers ou par millions d'années qu'il faut compter ? Quel astre a plus créé de vie ?

« L'agent qui produit les maladies infectieuses devient l'agent même qui les prévient, par une vaccination préalable. » L'homme qui a reçu la maladie bien préparée et qui en a triomphé est désormais inattaquable par cette même maladie ; sa supériorité est établie sur des bases inébranlables. Il est vrai que, sans Pasteur, quelques-uns ont été vaccinés naturellement, mais sans méthode, par le seul effet de leur rare tempérament. Le tout est de recevoir le mal dans ses veines et de le vaincre. Qui a vaincu est désormais affranchi. C'est seulement la première résistance qui coûte. L'existence du vainqueur qui a lutté et qui a triomphé devient une suite ininterrompue de victoires faciles et familières.

Peut-être en est-il de même en une infinité de choses morales et intellectuelles, privées, publiques et politiques.

Nous avons reçu le virus de toutes les révolutions humaines, nous avons été vaccinés de monarchie absolue, de despotisme césarien, d'anarchie parlementaire et d'anarchie sociale : nous avons triomphé de tous ces virus successivement injectés au sein de notre nation. La France est debout, dans sa force et dans sa beauté, et roulant secrètement en son cœur les germes vaincus et transformés de tous les maux dont elle a été attaquée sans en mourir. Eh quoi ! n'est-ce point là le secret profond de sa vitalité ? Et n'avons-nous pas quelque raison positive de la croire désormais invulnérable au césarisme comme à l'anarchie, et destinée à voir les temps heureux et nouveaux d'une liberté continue et pondérée, qui serait la santé véritable ?

La question est de savoir, quand il s'agit d'un organisme très étendu et d'un être grandiose, s'il est déjà effectivement en possession de sa pleine victoire sur les germes morbides, si déjà il a terminé son travail de transcendante chimie, par lequel les principes infectieux deviennent les principes mêmes d'une vie robuste et résistante, ou s'il est toujours dans la période de lutte intestine, balancé entre les solutions contraires. Qui le dira ? qui sait à quel point nous sommes de notre évolution morale et po-

litique ? Il y faut faire attention. Mais ce que l'on constate, c'est que nul peuple n'avait poussé jusqu'à présent aussi loin le travail des assimilations et transformations supérieures, et que, arrivé au point le plus scabreux mais le plus sublime de son expérience, s'il n'y choppe point, il sera devenu plus fort que la mort.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

UNE LETTRE D'ARMAND BARBÈS

Monsieur,

Vous venez de publier, dans la *Revue Bleue*, une série de lettres d'Armand Barbès. Je vous adresse ci-joint la copie d'un autographe que j'ai entre les mains. Cette lettre, une des dernières lettres politiques de Barbès, semble confirmer votre opinion sur les suprêmes préoccupations patriotiques de cet homme de bien. J'ai pensé qu'à ce titre elle pouvait peut-être vous intéresser.

Veuillez agréer, etc.

HENRIETTE DUPORTAL.

Lahaie, 18 septembre 1869.

Cher citoyen,

Il faut que je me délivre d'un remords! Lorsque j'ai reçu, il y a trois mois, votre mot, si fraternel et si bienveillant, qui me demandait une lettre pour l'*Émancipation*, j'étais dans un de mes plus mauvais moments d'oppression et d'écrasement de cœur et de cerveau.

J'ai essayé cependant de vous écrire. Mais, après mes premières lignes, j'ai senti que, décidément, je ne pouvais plus aller. Minerve et la respiration me manquaient absolument.

De colère, j'ai jeté mon papier au feu. Et puis — oh! c'est ici que je deviens plus coupable! — au lieu de me hâter de vous apprendre le malheur (d'impuissance) qui m'était arrivé, j'ai laissé couler le temps, en espérant toujours que je retrouverais une occasion de réparer ma faute.

Les fautes ne se réparent pas et chacun doit expier le mal qu'il a commis.

Je ne vais pas mieux aujourd'hui que je n'allais il y a trois mois. Je puis même dire que, sous bien des rapports, je vais plus mal.

Mais mon remords ayant redoublé, par suite de la nouvelle que vous aviez été vous-même très malade, je viens, sans plus tarder, vous demander mon pardon.

Demain — a dit un grand poète — *n'est à personne!*

Donc, pour me mettre en règle avec ma conscience, je vous demande très humblement votre main : main d'ami et de vaillant qui, j'en ai la conviction, n'a jamais eu la pensée de se refermer devant la mienne!

Lorsque vous m'avez écrit, l'*Émancipation* se débattait sous les coups répétés d'une foule de condamnations et de poursuites.

Elle a résisté à cette guerre à mort que lui faisait l'Empire. Elle vit!... et notre chère France vit aussi, prête à secouer tous les jougs et à reprendre sa marche vers son but souverain d'activité!

Votre vaillant journal n'a pas contribué pour peu à ranimer les cœurs et à réinstaller notre glorieuse devise dans le monde.

Honneur donc à l'*Émancipation!* honneur à vous!

Je vous serre, de nouveau, cordialement la main.

Signé : A. BARBÈS.

UNE FÊTE SCOLAIRE A GLARIS

Monsieur le Directeur,

Je ne puis m'empêcher, à propos de vos articles sur l'éducation des adultes, de vous raconter un souvenir de voyage.

J'étais arrivé à Glaris (Suisse) un dimanche. La ville était en fête : il y avait surtout une circulation si animée d'enfants que, ne m'expliquant pas la raison de cette animation d'un caractère étranger à mes habitudes françaises, j'abordai un honorable citoyen de la ville, lequel me donna l'explication désirée, non sans laisser percer une certaine fierté. C'était la fête des Écoles : la journée se passait en divertissements de tout genre offerts aux enfants, et voici un détail de cette organisation : La ville, voulant que les enfants de la campagne environnante participassent à la fête et ne pouvant défrayer les parents qui auraient dû les amener, faisait distribuer des numéros par les instituteurs.

Les enfants arrivaient *seuls* en ville et trouvaient au débarqué des enfants de la ville, *seuls* aussi, porteurs de numéros correspondants. Le citadin emmenait chez lui le campagnard que le sort lui confiait, le défrayait, l'amusait toute la journée et le reconduisait ensuite là où il l'avait pris. Ces couples étaient nombreux dans les rues et la différence de toilette des deux bambins n'était pas ce qu'il y avait de moins curieux.

N'est-ce pas bien touchant, et bien démocratique, et bien suggestif, hélas! pour nous autres Français, malades de particularisme, d'individualisme, d'égoïsme, etc., etc.? La Suisse est pleine de ces choses-là.

P.-J. ARONSSOHN.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

27 septembre, *Indépendance Belge*. — Nous donnons quelques extraits d'un article de M. Henry Gauthier-Villars (Willy) consacré au *Cycle Wagner à Munich* :

« Il me serait plus aisé de reconnaître tous les crus de bière en honneur à Munich, de l'Eberlbräu au Franziskanerbräu, en passant par le Löwen, le Spaten et la Hofbräubier, — ce à quoi personne n'a réussi encore, — que de vous dire mon sentiment exact sur les représentations wagnériennes que vient de donner le Hoftheater de « l'Athènes allemande ». Le fruit étrange auquel se réfère volontiers le langage populaire, et qui serait, à ce qu'on assure, moitié figue moitié raisin, peut seul vous donner une idée approximative de ce *Cyclus*. Chaque soir, après le premier acte de chaque drame, je haussais les épaules, protestant à grands cris contre toute assimilation entre le résultat atteint à Munich et celui qu'on obtient à Bayreuth (assimilation que les indigènes croient légitime), et chaque soir aussi, après le dernier acte, je me taisais en murmurant (infraction aux préceptes de Scribe) : « Tout de même, c'est mieux que ce qu'on nous donne à Paris ! »

« A l'Opéra, comme dans tous les grands théâtres d'Allemagne d'ailleurs, on inflige à *la Walkyrie* — déjà suffisamment difficile à comprendre quand elle n'est pas précédée du *Rheingold* — des amputations d'un sans-gêne extraordinaire ; par exemple, on coupe tout le passage où se dépeint la lutte qui trouble l'âme de Wotan part. piano 108-118) et sa déclaration d'anéantir toute volonté : *Eines nur will ich noch! Das Ende!...* sans doute parce que, dans une lettre à Liszt, Wagner indique cette scène comme « la plus importante pour la marche de toute la Tétralogie » ; on sait également ce que devient l'explication entre Wotan et Fricka. C'est en songeant à ces mutilations que M. Houston Stewart Chamberlain, dans son ouvrage sur *le Drame wagnérien*, comparait gaîment les procédés des directeurs qui taillent ainsi dans le *Ring*, à l'aventure des pauvres comédiens ambulants forcés, par la maladie de leur premier sujet, de jouer *le More de Venise* en supprimant le rôle d'Othello.

« Grâces soient rendues à M. Possart, intendant des théâtres royaux de Munich ! Il a exigé que l'on ne supprimât rien.

« Un point m'a frappé dans ces auditions de Munich, imparfaites et utiles : la magnifique symétrie, le grandiose équilibre, qui règnent en cet art si libre et si vivant. Tout s'y pondère à merveille. Par exemple, dans *Siegfried*, la traversée du Feu réplique au « Feuerzauber » qui termine la *Walkyrie*, et un instant auparavant l'apostrophe de Wotan au héros qu'il veut détourner de traverser les flammes entourant le sommeil de Brünnhilde : *Blick'nach der Hoh'!* « Regarde vers là-haut ! La vois-tu la lueur ? L'éclat s'accroît, le feu s'avive, etc. » (traduction L.-P. de Brinn Gaubast) est en correspondance étroite, comme thèmes, effets, mouvements, instrumentation, avec l'héroïque sommation de la Walkyrie à son père, *Auf dein Gebot entbrenne ein Feuer!* (Qu'à ton ordre un brasier s'allume !...) De même, à la fin du *Crépuscule des Dieux*, lorsqu'au sein des nuées l'incendie du Walhall rougeoie, que fait la musique, sinon reproduire en l'agrandissant, l'enrichissent, l'intensifiant — je risque le mot — les prophéties des Nornes et le récit de Waltraute disant que Wotan a fait élever autour du palais des dieux un gigantesque bûcher formé des débris du Frêne-du-Monde ? Ainsi de suite. Et ce qui est vrai de pareils ensembles musicaux, l'est de maint retour de thèmes, de mainte association de sonorités et de timbres. »

28 septembre, *Journal de Genève*. — Le comte Alfieri di Sostegno, neveu de Cavour, le plus proche parent et l'héritier du grand homme d'État, adresse au directeur du *Journal de Genève* une lettre pour expliquer et justifier son abstention aux fêtes de Rome :

« J'avais voté, comme législateur, au Sénat, la loi qui a déclaré jour de fête nationale l'anniversaire de l'entrée des troupes italiennes à Rome ; de même que j'avais voté, à la Chambre, 27 mars 1861, à Turin ; la proclamation de Rome future capitale d'Italie. Mais il y avait plus pour m'abstenir personnellement et réserver mes jubilations à une occasion plus propice à ma religion politique de libéral cavourien et de loyal monarchiste constitutionnel.

« L'inauguration du monument à Cavour, pour Rome, aurait été à son jour le 2 octobre, anniversaire du plébiscite d'annexion romaine, ou mieux encore, pour toute l'Italie, à la véritable fête nationale, le premier dimanche de juin, que le peuple appelle la *Festa dello Statuto*. Le « jeu » du *condottiere* « fin de siècle » qui gouverne la péninsule (et les îles) de la façon que l'on sait, fait l'admiration même de bien de ses adversaires et l'envie de ses rivaux. *Ma che attore!!!* (mais quel acteur!!!) exclament les Romains. C'est plutôt : quel prestidigitateur ! qu'il faudrait dire aujourd'hui, car il vient d'escamoter, au profit de la légende révolutionnaire et de l'apothéose garibaldienne, le mérite réel du libéralisme modéré italien et la gloire historique de Cavour, diplomate et patriote. Et cela n'a pas été un coup de théâtre, ni dans le bouquet final d'un feu d'artifice. Non, la fantasmagorie cette fois a été coulée en bronze et soulevée à perpétuité au sommet du Janicule. Elle dominera même le monument à Victor-Emmanuel sur le Capitole.

« Voilà la circonstance que l'on a choisie pour enfouir parmi les charpentes et les décombres des basses-terres, aux *Prati di Castello*, le monument de Cavour. On s'est généralement étonné, après cela, et d'aucuns ont sévèrement blâmé, la prétérition que l'orateur du gouvernement a faite du nom de Cavour à côté de ceux de Victor-Emmanuel, de Mazzini et de Garibaldi, dans lesquels il a résumé toute l'épopée italienne. Ces impressions se sont étendues et accentuées devant l'attitude silencieuse et étrangement passive du pouvoir exécutif à l'inauguration du monument de Cavour. Le noble et chaleureux discours du syndic Ruspoli eût été bien digne des plus hautes et patriotiques réparties. Pourtant, et la prétérition mensongère sur le Janicule, et le silence officiel aux *Prati di Castello* ont été pour le chef du gouvernement l'échappatoire la plus habile et du meilleur goût au dilemme contradictoire entre ses fonctions actuelles et ses implacables rancunes de partisan et d'adversaire. »

1er octobre, *Gironde*. — M. Dunant a prononcé au Congrès de la ligue de l'enseignement tenu à Bordeaux un discours sur la décentralisation, publié *in extenso* par la *Gironde*. Voici quelques passages des plus intéressants :

« La décentralisation est une conséquence logique de la République, et il est évident que la liberté est fatalement décentralisatrice. Si l'on ajoute à cela que l'expérience de la centralisation, du moins en ce siècle, nous a valu huit révolutions et trois invasions, on trouvera naturel que beaucoup de gens songent à essayer autre chose. Un courant favorable à la décentralisation paraît donc s'établir... Mais il ne faut pas se dissimuler que si le public est poussé vers la décentralisation par le besoin de réagir contre l'exagération de l'intervention administrative, il est sollicité en sens contraire par des habitudes d'esprit singulièrement enracinées et des préventions trop solides... »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32871. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 12 OCTOBRE 1895

LA POLITIQUE

On a souvent discuté depuis quelque temps l'institution du jury : que ne discute-t-on pas à l'heure qu'il est ?

Douze honnêtes gens sont appelés à juger si un accusé est ou non coupable. Ils ne relèvent que de leur conscience. Leur verdict est sans appel, sauf pour vice de forme. Il peut arriver qu'ils se trompent : ce serait miracle que cela n'arrivât pas de temps en temps. Alors on dit : « Supprimons le jury ! » Fort bien ; mais par quoi le remplacerez-vous ? Y a-t-il quelque part un tribunal infaillible, et allez-vous condamner une institution qui a sa raison d'être pour l'erreur de quelques hommes ?

On s'étonne que des accusés qui sont manifestement coupables puissent être acquittés. Les jurés ont un motif : lequel ? M. Francisque Sarcey, avec son lumineux bon sens, l'a dit à propos d'un procès récent : « Un verdict affirmatif, même mitigé par des circonstances atténuantes, aurait été infailliblement suivi d'une peine trop sévère, en disproportion avec la faute. » — Voilà pourquoi les jurés ont acquitté dans ce cas déterminé, voilà pourquoi ils acquittent et acquitteront dans bien d'autres.

Je sais bien que théoriquement le juré est juge du fait : il doit répondre par oui ou par non à la question posée, sans s'inquiéter des conséquences juridiques de sa réponse. Mais c'est là une fiction légale. Il n'est pas un homme ayant le sentiment de sa responsabilité qui, s'il se trouve maître de la liberté, de la vie, de l'honneur d'un de ses semblables, ne se demande pas si le châtiment sera en rapport avec le crime ou le délit : ayant le choix entre un acquittement et une peine qu'en son âme et conscience il juge excessive, que voulez-vous qu'il fasse ? Il acquitte. Que tous les verdicts qui ont surpris l'opinion s'expliquent ainsi, non sans doute ; mais il est certain que, dans la plupart des cas, l'acquittement n'a d'autre raison que l'exagération de la peine.

Efforcez-vous d'améliorer l'institution en elle-même, montrez-vous aussi sévères que vous voudrez dans le choix des hommes qui pourront faire partie du jury ; mais dites-vous bien que la vraie réforme est ailleurs, et qu'il serait temps que le code pénal — comme tous nos codes — fût revu et adapté à notre état social.

Il faudrait réformer les lois ; il faudrait surtout nous réformer nous-mêmes. Un de mes amis me disait il y a quelque temps : « Sur la liste des jurés, nous étions huit exerçant des professions libérales : sept d'entre nous ont trouvé le moyen de se faire dispenser ou récuser. » Ceci explique bien des choses. Tous tant que nous sommes, nous cherchons à esquiver les corvées sociales : c'est une corvée d'être juré, comme c'est une corvée de voter. Apparemment une villégiature au bord de la mer, un voyage en Suisse ou une simple partie de chasse sont des affaires autrement importantes. Nous voulons rester une classe dirigeante, sans rien diriger. Bourgeois mes frères, lettrés, dilettantes, sceptiques aimables, vous tous qui haussez les épaules quand on vous parle de la chose publique, ne vous plaignez pas si d'autres prennent votre place et s'ils font médiocrement la besogne que vous ne voulez pas faire vous-mêmes.

PAUL LAFFITTE.

SOUVENIRS DE VOYAGE

Sur le Mississipi.

CROQUIS EN GRISAILLE

25 février 1894. — Je m'embarque sur le Mississipi dans la saison même où Pierre Le Moyne d'Iberville, ce brave Normand du Canada, commença d'explorer « le Père des eaux », qu'après La Salle il venait de découvrir. Mon bateau, un vapeur de belles dimensions et blanc comme neige, porte au sommet de ses cinq étages orgueilleux un nom qui l'enveloppe pour moi de poésie : *Natchez*, et j'ai la bonne fortune de voyager avec miss Grace King, l'auteur d'une biographie qui devrait être chez nous populaire : celle du sieur de Bienville, ce digne frère cadet d'Iberville, grand coureur de mer comme lui et avec lui adversaire acharné des Anglais dans ces combats de la baie d'Hudson où ils avaient à lutter non seulement contre l'ennemi, mais contre les glaces polaires. Notre drapeau flottait une fois de plus dans la région disputée, lorsque les deux frères, étant retournés en France recevoir les ordres du Roi, Iberville fut chargé de prendre possession de l'embouchure du Mississipi, déjà guettée d'un œil d'envie par l'Angleterre. Il s'agissait d'arriver premiers, malgré de grands désavantages. Les Canadiens, matelots et flibustiers s'embarquèrent sur deux sloops médiocrement armés, avec des provisions pour un mois. Le 27 février 1699, ils partirent par un mauvais temps : pluie et brouillard. Miss King, qui eut entre les mains le journal d'Iberville dans sa poignante monotonie, raconte éloquemment cette héroïque équipée. Des îles, des îlots, des bancs de sable, des caps, des baies, des écueils, des amas de boue forment le labyrinthe inextricable de ce Delta où il semble toujours qu'ils vont se perdre; parfois ils abordent sur une terre si molle et si fragile qu'elle tremble lorsqu'on y laisse tomber un poids trop lourd; à marée haute, tout cela est inondé; l'eau les entoure. Pas de bois, pas d'autre abri que des tentes de toile goudronnée où le vent s'engouffre. C'est au plus fort d'une tempête qu'Iberville, n'ayant plus apparemment que le choix d'être brisé contre les écueils du rivage ou bien de périr en mer pendant la nuit, profite des dernières lueurs du jour pour gouverner droit sur les Palissades, qui jusque-là semblaient barrer le chemin. Ainsi, d'un coup de désespoir, il découvre l'embouchure du Mississipi.

Le cap où il se jetait se sépara devant lui en petites collines ; les rochers menaçants se trouvèrent n'être que des semblants bizarres et fantastiques, des amas d'arbres flottants dont les branches étendues étaient cimentées par la vase et les sédiments durcis; immense et séculaire naufrage de la forêt que les courants du fleuve avaient emportée et laissée là comme pour y garantir ses empiétements sur le golfe. Un énorme volume d'eaux blanchâtres faisait irruption par les interstices des Palissades, poursuivant son chemin trouble à travers les eaux vertes et claires du golfe, sans s'y mêler. Les Français y goûtèrent; elles étaient fraîches : ce leur fut, dit le journal, un grand réconfort dans la consternation où ils étaient. Et Iberville se rappela les paroles de son précurseur La Salle, qu'il reconnaîtrait les eaux du Mississipi à leur apparence épaisse et blanche, outre qu'elles ne se mêlaient pas avec les eaux du golfe. Voilà donc les deux intrépides petites embarcations engagées dans une des trois ouvertures qui s'offrent, avec le courant contre elles, la mer grondant par derrière, une épaisse poussée de roseaux marquant seule un rivage récemment formé. Enfin, la terre se dessine plus ferme, plus lourde; on peut y débarquer sains et saufs. Iberville exhale un soupir de satisfaction : « C'est un mestier bien gaillard de descouvrir les costes de la mer avec des chaloupes qui ne sont ny assez grandes pour tenir la mer soubz voiles ny à l'ancre, et trop grandes pour donner à une coste plate où elles eschouent et touchent à demy-lieue au large [illegible] t. »

Le lendemain était Mardi gras. Comme ils avaient avec eux un prêtre, ancien compagnon de La Salle, la messe fut chantée avec le *Te Deum*, et une croix s'éleva dans ce chaos de terre et d'eau luttant l'un contre l'autre.

Puis ils continuèrent l'exploration commencée en suivant leur guide bien incertain, un itinéraire de La Salle qui devait les conduire aux villages indiens des Quinipissas, des Coroas, des Natchez, des Tensas, etc.

Le fleuve était de plus en plus large, bordé d'une terre plate couverte de joncs et de saules, qui, s'élevant peu à peu, aboutissait à des forêts. Longtemps ils ne rencontrèrent que des alligators auxquels ils donnaient la chasse pour ajouter à leur ration une viande qui, débarrassée de son musc, est mangeable; bouillie, elle ressemble beaucoup à du porc. Le fleuve était sinueux, encombré d'épaves; on n'avançait guère qu'à force de rames. Bienville, dans son canot, servait de guidon. Enfin des feux lointains et une pirogue abandonnée leur révélèrent le voisinage d'êtres humains, et en effet un matin deux Indiens leur apparurent; ces pauvres gens s'enfuirent avec terreur; mais quelques signes d'amitié les rassurèrent et un chant de paix répondit aux avances des visiteurs étrangers. Ceci se passait très près du lac Pontchartrain, vers l'endroit où la

(1) *Jean-Baptiste Le Moyne, sieur de Bienville*, by Grace King, 1 vol.; New-York, 1893.

Nouvelle-Orléans décrit aujourd'hui son croissant majestueux.

De là, je partis moi-même pour un moins périlleux voyage que celui d'Iberville, et sur un esquif plus commode, mais d'ailleurs dans des conditions exactement semblables, car, au lendemain du Mardi-gras, il pleuvait comme il ne pleut guère qu'en ces régions. On découvrait à peine la courbe énorme du Mississipi, et la couleur manquait lamentablement. Tout était d'un ton de sépia uniforme : le ciel et l'eau, — mer ou fleuve, — confondant leurs masses livides, les navires de toutes nations au repos l'un auprès de l'autre, le vaste port encombré de ballots, de charrettes et de haquets, les attelages de mules, la foule grouillante des portefaix nègres *roustabouts*. — Ils s'agitent comme autant de fourmis, s'emparant des bagages, recevant leur paye, courant de-ci de-là. Quelques-uns pour se désaltérer puisent l'eau pleine d'immondices et de débris dans leurs chapeaux sans bords. Nous assistons du haut du pont à cette agitation d'ombres chinoises, agitation presque silencieuse et encore assourdie par une ouate de brouillard. Les paquebots stationnent devant le débarcadère du coton. Près de deux millions de balles partent d'ici chaque année ; les deux tiers de la population, ou il s'en faut de peu, sont occupés à recevoir, à emmagasiner, à vendre, à exporter cette précieuse plante ; le roi Coton règne toujours comme au vieux temps, quoiqu'il partage maintenant son empire avec la Canne. De toutes les plantations voisines, il arrive à la Nouvelle-Orléans, dans ces presses où de formidables machines, haletant un *han* formidable et ininterrompu, le réduisent au plus petit volume possible ; cent balles à l'heure ! La presse du Kentucky, au coin des rues Tchoupitoulas et Terpsichore, rivalise d'activité avec *the Classers Press* dont la vaste enceinte est bornée par les rues Rampart, Euphrosine, Liberty et Calliope. Voilà qui repose de la division si peu pittoresque, si peu suggestive des quartiers de New-York, en chiffres tout secs comme ceux d'un tableau géométrique. La Nouvelle-Orléans, française, espagnole, créole autant pour le moins qu'américaine, n'a rien à faire avec la géométrie ; elle est l'imprévu et la fantaisie mêmes : Tchoupitoulas, Carondelet, Calliope et Liberté, ne prouvent-ils pas des goûts éclectiques, ne composent-ils pas la plus jolie mosaïque de souvenirs ? Mais il faudrait du soleil sur tant de caprice et de mythologie.

Du haut du pont, je cherche en vain à reconnaître derrière le rideau qui s'épaissit toujours les dix étages de la raffinerie, la Bourse du sucre, la cathédrale, la Monnaie, les casernes : la pluie qui s'est remise à tomber embrouille tout. Une sonnerie de cloche, le gémissement lugubre de la sirène et nous voilà partis. Malgré l'humidité, je reste sur le pont, retenue par le désir de voir. Ces lourdes eaux, roulantes vers le golfe du Mexique où elles n'arriveront que par des passes perdues dans les marais ; la silhouette de cette grande ville en demi-cercle, que l'eau, plus haute qu'elle, semble prête à engloutir, cette grisaille colossale aux contours de rêve me retient, me fascine. Nous tournons la pointe d'Algiers, la fumée qui s'élève des cheminées d'une espèce de faubourg industriel ajoutant encore du noir à ce panorama en deuil que tant d'autres ont vu briller d'un éclat quasi tropical. Il est censé apparaître dans toute sa beauté lorsqu'on atteint Carrollton ; j'attendrai jusque-là pour descendre, découragée, dans le salon où les passagers se réchauffent, réunis autour d'un grand poêle. Des deux côtés de ce salon meublé de divans et de *rockingchairs*, ouvrent les cabines, dont chacune a une autre porte sur le pont, une porte vitrée faisant l'office de fenêtre. Ce sont de vraies chambres très commodes ; la plus belle, un appartement de luxe, est intitulée la chambre nuptiale, parce que le trajet de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Saint-Louis, quelquefois jusqu'à Saint-Paul aller et retour, est le voyage de noces traditionnel ; mais ce genre de départ pour Cythère ne s'effectue guère qu'en été. Il n'y a pas de couple amoureux parmi nous. Les domestiques nègres nous servent un assez bon dîner, qui commence par l'inévitable soupe aux huîtres, et la femme du capitaine s'occupe obligeamment de notre confort. Elle vit depuis quatorze ans sur le *Natchez* où elle s'est fait une installation très complète. A ceux qui trouvent monotone ce genre d'existence, elle répond en riant que personne n'a de société plus souvent renouvelée que la sienne, — des hôtes intéressants parfois, — et de tous les pays du monde. D'ailleurs, ses devoirs de maîtresse de maison ne lui laissent pas le temps de s'ennuyer : c'est une très grande maison qu'un navire. Quant au paysage, il est peut-être un peu uniforme dans la partie inférieure du Mississipi : il faudrait le voir plus haut, entre Saint-Louis et Saint-Paul où ses bords sont escarpés ; il faudrait le voir avant que le Missouri ait troublé, en se mêlant à lui, sa pureté de cristal ; il faudrait voir les rapides au-dessus de Rock-Island ! Malheureusement la hauteur des eaux ne permet de remonter en cette saison que jusqu'à Vicksburg : nous connaîtrons seulement la région des cannes, celle du coton, et encore elles se montreront toutes nues, avant que le coton soit semé, avant que les cannes aient verdi. C'est un mauvais moment. Mais la jeune femme du capitaine admire son fleuve même aux mauvais moments. Elle nous donne l'exemple rare d'une personne parfaitement contente du lot qui lui appartient et elle n'admet pas qu'on la félicite de sa philosophie. Voilà le grand mérite de l'Américaine : cette façon de s'ac-

commoder de tout et de tirer vaillamment parti des choses, — fût-ce d'un ménage flottant. Peut-être dans des sphères plus brillantes l'excès des richesses gâte-t-il quelquefois chez elle ces heureuses dispositions ; mais qu'est-ce que l'argent ne réussit pas à gâter sous quelque latitude que ce puisse être ?

Le soir je cause longuement avec un passager occupé d'affaires sucrières. Je l'interroge sur ces plantations de cannes que nous côtoierons toute la nuit sans les voir : Redchurch, — c'est le point où le Mississipi a sa plus grande profondeur ; — Bonnet-Carré, où se produisirent des crevasses formidables, le fleuve ayant franchi d'un bond, en rugissant aussi fort que le Niagara, sept milles jusqu'au lac Pontchartrain ; — Fruit-Plantation, Convent, où se trouvent un collège de Maristes et le couvent du Sacré-Cœur : on cultive aux environs un tabac noir du nom de « périque » qui se prépare en carottes. J'apprends que la richesse ou la ruine de la Louisiane dépend de l'adoption ou du rejet par le Sénat de ce bill Wilson qu'on est en train de discuter à Washington : s'il est adopté sous sa forme actuelle, ce sera un grand coup porté à une industrie qui représente un capital de plus de cent millions de dollars investis, qui fait vivre 60 000 habitants, rapporte chaque année de 30 à 35 millions de dollars et assure d'énormes bénéfices aux autres États de l'Union. La culture du sucre entraîne en effet un achat annuel de charbon, de mules, de chevaux, de grains, de fourrages, de viande, dont profitent le Kentucky, le Texas, le Kansas, que sais-je ? Mon planteur me fournit des chiffres à l'appui. C'est, selon lui, une question d'intérêt général ; plus tard j'entendrai traiter différemment cette même question par des adversaires du système protectionniste (1). Tout ce que je retiens c'est que la Louisiane occupe maintenant le troisième rang parmi les pays producteurs de sucre. Elle n'est dépassée que par Cuba et Java.

Pendant que je m'instruis en ces matières industrielles et agricoles, une jeune fille s'est mise au piano : les valses se succèdent, un bal improvisé s'organise. Ceux qui ne dansent pas vont essayer de dormir ; vain espoir ! C'est à bord un vacarme presque incessant : les stations sont très rapprochées les unes des autres et chaque fois retentit un appel de cloches désordonné, suivi de sifflets stridents, de mugissements rauques ; puis la roue se remet à battre l'écume avec fracas, la chaudière souffle, respiration haletante de géant reprenant sa course. On s'habitue après une nuit ou deux à l'entendre gronder et faire craquer ses jointures ; mais de ma vie je n'ai eu froid comme dans cette chambre nuptiale si élégante et si mal close.

16 février. — Béni soit le vent qui a nettoyé le ciel ! L'aube se lève claire et rose sur un spectacle qui me rappelle que Chateaubriand a comparé le Mississipi au Nil. Nous glissons entre des bancs de boue ravagés le long desquels semble couler lentement une boue plus liquide où les premiers rayons du soleil mettent des lueurs d'opale. On pense aux écailles moirées de quelque serpent fabuleux qui ne se tordrait pas en replis plus compliqués. Où sont les alligators ? Je prends pour eux à la légère des troncs d'arbre en dérive, dont quelques-uns se sont embarasssés dans les broussailles et les roseaux de la levée. Ces levées du Mississipi ont fort à faire pour tenir le torrent en bon ordre. De temps à autre il arrive qu'elles se rompent avec un bruit de tonnerre et que les eaux, pénétrant par la brèche, emportent les plantations : alors on bâtit des digues à travers la crevasse pour ralentir le courant et forcer le sédiment de la rivière à se précipiter, formant ainsi le fond d'une nouvelle levée qui est complétée ensuite par des travaux d'ingénieurs. D'autres fois on prévient le mal en consolidant la *batture*, la terre nouvelle, par un matelas de pierres.

Chaque pierre, me dit le pilote, auprès duquel nous sommes allés nous abriter (car le pont ne serait pas tenable par cette forte brise), chaque pierre coûte près de deux dollars au gouvernement, tant il faut l'apporter de loin.

Des millions de dollars ont été absorbés ainsi dans une tentative dont dépend la sûreté des riches cultures qui s'échelonnent sur la rive. Enfin on semble toucher au succès, car la grande inondation de 1890 n'a produit que fort peu de dégâts sur un espace très limité, tandis que celle de 1882, moins considérable, avait produit 284 crevasses. Les levées opposées à l'action destructive du fleuve et les magnifiques jetées à l'embouchure du Mississipi qui ont mis fin à l'arrêt des navires fréquemment retenus par les bancs de sable devant la Nouvelle-Orléans, sont de superbes ouvrages, dont l'exécution a dû contribuer pour beaucoup à réconcilier le Sud avec le gouvernement national.

Tandis que nous voguons, une armée de terrassiers travaille sans relâche sous nos yeux ; leurs camps, des tentes dépenaillées, sortent du limon çà et là, comme un groupe de champignons jaunes. De l'autre côté de la levée protectrice ce sont, à droite et à gauche, d'interminables plantations de cannes à sucre, toutes d'un aspect à peu près analogue : une agglomération de cases et de bâtiments d'usine. La seule différence est dans le plus ou moins d'importance de la sucrerie, construite en bois ou en brique.

(1) Ceux-ci ont triomphé depuis. La prime (*bounty*) accordée jusque-là aux planteurs du Sud a été retirée, et il s'ensuit un mécontentement profond dans ce pays qui, ruiné par la guerre, croit avoir droit à de certaines indemnités.

Elles portent des noms qui conviendraient aussi bien à telle ou telle bastide du midi de la France : Monrepos, Monplaisir ; quelques-unes ont un nom de femme : on me parle de *Mamzelle*, de *Belle-Alliance* qui rappelle quelque riche mariage réunissant deux grandes terres en une seule. La maison du maître, située un peu à l'écart et peinte en blanc ou en couleur claire n'offre généralement rien de somptueux. Il est entendu qu'elles ont été ruinées par les Yankees pendant la guerre ; certains noms l'attestent : Cannes-Brûlées par exemple, qui sortent d'ailleurs de leurs cendres sous forme de petite ville à laquelle il ne manque rien, pas même un magasin de liqueurs ni un cimetière. Mais j'imagine que les plus belles habitations de planteurs durent toujours être construites à peu près sur le même modèle : une douzaine de marches en bois montant à la véranda, au dessus de laquelle, sur toute la largeur du premier étage, un balcon, soutenu par quatre colonnes de stuc, projette son ombre. Le balcon, lui aussi, s'abrite sous un toit avancé, recouvert de lames de bois peint qui jouent la tuile ou l'ardoise ; alentour, des massifs de magnolias et quelques beaux arbres isolés : chênes blancs, pacaniers ou cyprès. De vastes pièces bien ouvertes, des galeries extérieures rafraîchies par un perpétuel courant d'air, voilà ce qu'exige le climat. A une certaine distance, le quartier nègre est représenté par une file de cabanes en bois flanquées chacune d'une cheminée extérieure plus haute qu'elle, brique ou torchis, et posées sur quatre pieds qui les élèvent au-dessus du sol humide, leur prêtant l'attitude gauche d'une personne qui craint de se mouiller les pieds. Sans doute, lorsque les panaches serrés de la canne ondoient comme une mer de verdure aux reflets métalliques, l'aspect est moins triste qu'aujourd'hui, où l'on ne voit pas encore trace de végétation dans les champs. Des nègres, coiffés de feutres sordides, frileusement vêtus de longs paletots qui les rendent ridicules, poussent à coups de fouet les attelages de mules. Hommes, animaux, engins à râcler qui nettoient la route embourbée, charrettes, charrues, tout cela semble également pétri dans la boue même du fleuve. De loin en loin un drapeau nous indique que les riverains ont quelque chose à embarquer, — ou bien le bateau a des marchandises à déposer. Nous touchons terre alors avec une précision qui fait grand honneur aux manœuvres du pilote. Sur une planche négligemment jetée les roustabouts que nous avons emmenés au nombre d'une vingtaine s'élancent, chargés de barils, de ballots de toute sorte, que reçoit une autre troupe de nègres accourus au bruit de la cloche. Rien de plus pittoresque que ces débarquements devant le *store*, le magasin de la plantation. Sous l'auvent surgissent par douzaines des négresses curieuses, quelques-unes en mouchoirs jaunes et jupes rouges, d'autres portant un enfant sur le bras, des gamins qui se culbutent, des conducteurs de mules, un cavalier ou deux, parfois une dame à cheval, un élégant en guêtres jaunes, venus de la plantation voisine. C'est, l'espace de cinq minutes, une agitation générale ; puis les roustabouts, qui ont accompli en se jouant des travaux herculéens, remontent à bord, avec une agilité de singes ; la planche est relevée si vite, qu'on se demande comment il n'en reste pas quelques-uns en arrière ou dans l'eau ! Mais non, ils sont toujours au complet. Nous repartons.

Plaquemine ! un nom de fruit. L'auteur des *Natchez* ne parle-t-il pas de melons d'eau, de plaquemines et de pommes de mai posées sur des feuilles de vigne vierge et qu'accompagne un nœud de bambou servant de coupe pour boire le vin d'érable ? Des avenues plantées d'arbres conduisent à un groupe de maisonnettes peintes et vernies, église comprise, comme des joujoux neufs. On se représente l'accueil jadis fait à Iberville par les Ouachas ou les Bayougoulas à cette même place, les pirogues chargées de guerriers qui chantent en brandissant leurs calumets ornés de plumes. Miss King en donne, grâce à sa brillante imagination de romancier, une peinture aussi vive que si elle eût été témoin de cet échange de bons procédés entre les Indiens et les aventuriers français, ceux-ci déposant aux pieds de leurs nouveaux amis les merveilles de la civilisation, des couvertures, des miroirs, des couteaux, des étoffes, présents auxquels les sauvages éblouis répondirent par des offrandes de maïs et de peaux de bêtes.

Manchac ! — Iberville crut un instant rencontrer ici cette fourche du Mississipi qu'avait signalée La Salle et par laquelle il comptait retourner vers le golfe. Lorsqu'il s'y engagea, les alligators étaient si nombreux que le bayou en semblait pavé ; la pirogue n'avançait qu'avec peine : il fallait les écarter à mesure. On est sur tout ce parcours ramené à l'épopée commencée sous Louis XIV et continuée sous son insouciant successeur par d'humbles héros qui recueillaient pour prix de leurs peines la maladie, la mort, la disgrâce ou la pauvreté, tout en assurant à la France une possession splendide, que Louis XV devait livrer à l'Espagne, et que Napoléon ne ressaisit par une manœuvre hardie que pour la revendre aussitôt aux États-Unis.

A vol d'oiseau, la distance entre deux plantations est souvent très petite, mais les courbes que décrit le fleuve sont si amples et si nombreuses qu'on met une heure et davantage pour atteindre une usine dont la cheminée semble proche. Toujours des plantations de sucre et, dans les parties les plus basses, du riz ; en fait d'arbres, beaucoup de *cotton wood*, ainsi nommé parce que sa graine est enveloppée dans une

sorte d'ouate qui s'éparpille au vent. Çà et là une cabane de pêcheur accroupie dans la vase.

La chambre du pilote est un bon abri contre le vent, qui ne promet pas de s'apaiser de sitôt, les mouettes continuant à passer : la présence de cet oiseau de mer est un signe auquel les navigateurs ne se trompent guère. Mais que nous importe? Nous sommes là haut, perchées comme dans une lanterne que chauffe un bon poêle. De notre position élevée nous dominons à souhait le paysage des deux rives, tout en regardant la manœuvre de la roue et en causant avec le pilote, qui depuis vingt-trois ans vit ainsi debout en tête-à-tête avec elle. C'est une race forte et honnête, très généralement estimée, que celle des pilotes du Mississipi. Chaque bateau en compte deux qui se relayent. Celui-ci fait son métier depuis vingt-trois ans, et dans les cinq dernières années n'a pris qu'une semaine de congé. Il a été jadis camarade de Mark Twain l'humoriste, qui, avant de devenir un auteur célèbre, fut pilote et consigna ses souvenirs dans un livre connu, *A Pilot's Adventures on the Mississipi*. Notre ami pourrait, lui aussi, raconter bien des choses: histoires terribles d'explosions de bateaux incendiés, les sinistres de l'*Assomption* et de la *Corona* par exemple. Il nous cite à propos d'une de ces catastrophes un fait curieux qui prouve jusqu'où peut aller l'instinct machinal de la conservation. Un des hommes tombe du haut du spardeck et se fracasse la tête. On le croit mort, et on le jette à l'eau sans trop d'examen. Le prétendu cadavre, malgré son crâne brisé, nage inconsciemment jusqu'au rivage, il n'a jamais su comment et ne s'en est jamais souvenu.

Si les histoires du pilote m'amusent, le paysage me laisse sous une impression de désappointement. J'ai déjà fait connaissance avec plusieurs de ces grands fleuves d'Amérique qui nous pénètrent au premier aspect d'une humiliante conviction : celle d'avoir jusque-là donné à de simples ruisseaux un nom que seuls ils méritent. Involontairement je fais des comparaisons, et elles ne sont pas à l'avantage du Mississipi. Combien plus belles que ses rives limoneuses les rives de l'Hudson par exemple, — cette gigantesque muraille basaltique qui s'élève verticalement au-dessus des eaux rapides, assez semblables à celles du Rhin, sauf que le Rhin est trois ou quatre fois moins large et que tous ses châteaux réunis ne valent pas les Palissades. Il est vrai que les montagnes de l'Hudson me sont apparues dans leur éclat automnal, flamboyant de ces feuillages féeriques plutôt que pittoresques, — car nul n'a jamais réussi à les peindre, — où se heurtent toutes les teintes variées du rouge dans un tapage inconnu partout ailleurs qu'en Amérique, tandis que les saulaies du Mississipi n'ont pas même commencé à verdir. Mais en toute saison ces bords mobiles et ravagés doivent garder je ne sais quel caractère indécis, provisoire, qui ne fixe pas l'admiration. La prodigieuse étendue des eaux n'est qu'un dédommagement médiocre; l'œil s'y fait, et bientôt ne trouve plus rien qui le séduise dans l'énormité pure et simple.

Enfin une butte apparaît tout à coup pour la première fois, rompant l'absorbante monotonie des terres alluviales. En même temps une tache de couleur vive brille au premier plan presque gaie, sur tout ce gris : des tas de briques, des détritus de scierie. Bâton-Rouge se dresse dans son importance de capitale, sur la colline même où les Indiens faisaient des offrandes de poisson et de gibier à un grand épi de maïs écarlate. Bâton-Rouge a pris le rang qui appartint d'abord à la Nouvelle-Orléans, par la raison qui veut que Harrisburg soit capitale de la Pensylvanie plutôt que Philadelphie. Le corps législatif s'assemble volontiers ainsi de préférence dans une cité secondaire, à l'écart des agitations politiques. Un très prétentieux capitole, de style pseudo-gothique, avec tours carrées et créneaux en brique brune entourée de pierre blanche, fait penser de loin à quelque ouvrage de pâtisserie, sucre et chocolat; il est censé donner l'air imposant à cette petite ville d'un peu plus de dix mille âmes. Les autres bâtiments, d'apparence officielle, qui se groupent alentour, sont : l'asile pour les aveugles, l'Université, le pénitencier. Les condamnés vaquent aux travaux de la levée. On me dit que l'Arsenal fut construit sur l'emplacement du dernier fort que conservèrent les Espagnols; attaqué en 1810 par les habitants du district, il se rendit après une belle défense de la petite garnison, le colonel de dix-huit ans qui commandait la place, Carlos de Grandpré, étant tombé le sabre au poing. Après Bâton-Rouge, le rivage s'élève un peu et les arbres, en plus grand nombre, se rapprochent de la rive. Ce sont de vrais bois trempant dans l'eau et présentant des scènes d'inondation singulières. Il y a des troncs renversés, entrecroisés dans un fouillis inextricable; quelques-uns aux trois quarts noyés se tordent comme de gros serpents noirs dans l'eau, qui leur prête une apparence de mouvement; d'autres, encore debout, semblent essayer de lever la tête au dessus du limon qui les engloutit. Ce sont là les *sawyers*, inséparables dans ma pensée des alligators. Je réclame toujours ces animaux qui devraient être l'un des traits principaux du paysage; mais l'heure n'est pas venue où ils sortent de leurs trous au plus profond de la vase et ils s'éveillent d'abord dans les *bayous* écartés qui aboutissent au fleuve. Quelquefois cependant on les aperçoit, le mois de juin venu, guettant dans les roseaux leur proie favorite, les cochons du voisinage qui se hasardent à barboter sur ces rives dangereuses.

Mais avant l'été il est rare qu'on voie d'autres alligators que ceux dont les nègres font la capture facile en les surprenant dans leurs retraites; ils reconnaissent la forme circulaire du trou et tirent à la lumière le monstre, trop endormi pour se défendre. Sa torpeur hivernale le rend inoffensif. Bien entendu le pilote, mis sur ce chapitre, a des histoires d'alligators à conter; il nous fait frissonner par le récit d'une rencontre imprévue avec l'un d'eux dans un bayou près de la rivière Rouge. Monté sur un tronc d'arbre abattu, pour atteindre une plante qu'il voulait cueillir, il aperçut à l'autre bout des écailles qui se confondaient presque avec l'écorce. Une déroute en bon ordre s'ensuivit de sa part. Mais une autre fois il eut plus de présence d esprit, et du bateau même tua un ours en train de se désaltérer. Il nous montra l'endroit. Notons qu'on doit se méfier des histoires de pilotes autant pour le moins que des récits de chasseurs. Ces braves gens ont rarement l'occasion de causer, et, une fois partis, ils ne résistent pas au plaisir d'émerveiller un crédule auditoire de dames.

Dans ses intervalles de silence, le héros de tant d'aventures, plus ou moins embellies, écoute avidement à son tour, tout en fumant une pipe, les récits historiques de miss King, qui retrouve en ces parages la tribu des Houmas et lui apprend ce qu'il n'avait jamais su, l'origine de la Pointe-Coupée. Iberville profita de l'avis d'un chef indien qui lui avait dit que, si ses bateaux pouvaient passer par un certain ruisseau, tributaire du fleuve sur la rive gauche, il s'épargnerait une journée de voyage. Aussitôt l'intrépide explorateur fait élargir et creuser le ruisseau par ses Canadiens, et le Mississipi, après lui, finit par adopter à son tour ce chemin de traverse, abandonnant pour cela son lit que d'ailleurs il ne cesse de faire et de défaire. Sans relâche, il déchire les rives sinueuses et mouvantes qui s'efforcent en vain de le contenir. Par un travail incessant il reporte à gauche ce qu'il détruit à droite, ajoutant d'un côté aux sédiments accumulés, dévorant de l'autre des champs et des bois, parfois, du même coup, des maisons, des villages, des villes même. Un écrivain de grand talent, George Cable, a dramatisé cette action dévastatrice dans son émouvante *Plantation des Belles-Demoiselles*, où l'on voit, au milieu d'une fête, s'abîmer avec un grand cri la maison éblouissante de feux, retentissante de musique. Il est probable que l'événement ne se produisit jamais ainsi tout à coup : la crevasse se creuse avec lenteur et donne aux gens qui la surveillent le temps de s'échapper. Quand disparut la ville de Napoléon, située un peu avant Memphis, sa population s'était mise à l'abri ; cependant elle eût mérité d'avoir le sort des habitants de Gomorrhe. Napoléon était un repaire de joueurs de la pire espèce : on ne sortait que dépouillé des tripots qu'il renfermait, trop heureux quand l'étranger ne recevait pas un coup de fusil en pleine rue. Les *gamblers* de Napoléon avaient pour principale industrie de monter et de descendre le fleuve pendant toute la belle saison sur les bateaux à vapeur qui étaient dans ce temps-là pour les riches planteurs riverains le seul moyen de transport du Sud au Nord. On y vivait avec beaucoup plus de luxe qu'aujourd'hui ; la table était meilleure que dans aucun hôtel. Aux viandes de Saint-Louis, aux légumes de la Louisiane s'ajoutait le gibier tué le long du chemin, ces fameux canards que nous voyons si souvent passer à la file, et d'autres oiseaux délicats. Ils aimaient tous plus ou moins les cartes, ces élégants et riches planteurs du Sud, et ne refusaient guère une partie proposée par des *gentlemen* de bonne mine dont rien ne trahissait le vilain métier. Que ceux qui ont lu Bret Harle se rappellent la rare séduction des Hamlin et des Oakhurst. J'ai vu dans les trains de chemin de fer, pendant certains trajets du côté de l'Ouest, des parties acharnées s'engager ainsi ; heureusement la fin en était moins tragique. Il y eut non seulement des fortunes perdues, mais des revanches sanglantes, toute sorte de drames terribles, sur les bateaux du Mississipi. Et malgré la chasse faite aux *gamblers* d'aujourd'hui par la police, il arrive bien encore qu'il en surgisse. La semaine même de mon voyage, une négresse, arrêtée à la suite de quelque rixe, fut convaincue d'appartenir à cette corporation peu recommandable : elle prenait les bateaux, aller et retour, et visitait un à un les camps de terrassiers échelonnés le long de la levée. Là elle tentait avec adresse les plus aventureux des travailleurs et les débarrassait de leur argent.

TH. BENTZON.

(La fin prochainement.)

LA GUERRE

ET LES GRANDES MANŒUVRES

Les grandes manœuvres de cette année ont eu une importance considérable. 120 000 hommes y ont participé; nos plus hautes autorités militaires les ont dirigées : le généralissime, le chef d'état-major général de l'armée, le ministre de la Guerre, les généraux les plus en vue parmi ceux auxquels est réservé un rôle de premier ordre en temps de guerre. Toutefois le résultat au point de vue de l'instruction pratique du grand commandement, c'est-à-dire des généraux et des états-majors, a été, il faut bien le dire, à peu près nul, et même, — ceci peut paraître paradoxal mais n'en existe pas moins dans son entière réalité, — si les grandes manœuvres ont im-

posé au pays de gros sacrifices pécuniaires et aux soldats de grandes fatigues, elles ont, grâce à l'esprit invétéré de routine qui a présidé à leur direction, donné les idées les plus fausses à ceux qu'elles devraient instruire.

Les grandes manœuvres ont en effet pour but d'étudier avec les grosses unités de guerre le mécanisme des mouvements que les troupes auront à exécuter en campagne. C'est donc un exercice, une école où l'on doit insister avant tout sur l'accomplissement des opérations qui peuvent être effectuées en temps de paix absolument comme en temps de guerre. Par conséquent on aura soin de s'abstenir de tout ce qui peut, par suite de l'absence de projectiles dans les canons, même friser l'invraisemblance. Or cette année, depuis le premier jour jusqu'au dernier, il n'a été fait que de la bataille et toujours de la bataille; et, comme à partir du moment où deux troupes opposées se trouvent en présence, le premier coup de feu est tiré, on entre dans le domaine de la complète fantaisie : il en résulte qu'au cours de ces manœuvres il n'a été fait rien de sérieux : on a fait de la petite guerre, comme au cirque, mais de manœuvres, point.

Les armées modernes, pour arriver au résultat final, à la grande bataille décisive, doivent passer par quatre phases nettement marquées, par quatre opérations dont la préparation pendant la paix est l'objet de tous les efforts et de tous les soucis du grand commandement : 1° la *mobilisation;* 2° la *concentration;* 3° la mise en marche des armées vers l'ennemi réglée par l'application des principes de la *stratégie;* 4° la rencontre avec l'ennemi ou bataille décisive réglée par l'application des principes de la *tactique.*

Les grandes manœuvres, préparation des armées à la guerre, doivent donc être la représentation aussi fidèle que possible des opérations les plus importantes qui se présentent pendant ces quatre périodes successives qui caractérisent le début de toute campagne.

I. — Mobilisation.

La mobilisation n'est autre chose que la mise sur pied de guerre des différentes unités de l'armée, des effectifs en hommes et en chevaux, approvisionnements de toute sorte nécessaires aux troupes en campagne. Un régiment d'infanterie, par exemple, dont l'effectif de paix est de 1 600 à 1 700 hommes, doit partir en campagne avec 3 000 hommes, tout en laissant dans son dépôt un nombre d'hommes suffisant pour mettre sur pied un quatrième bataillon de 1 000 hommes, et pour boucher, au fur et à mesure, les vides produits dans les rangs par le feu et les maladies : c'est la mobilisation qui fournit à ce régiment les 4 000 ou 5 000 hommes qui lui sont nécessaires. Ces hommes ou réservistes sont pris dans la région même où le régiment tient garnison. Dans les deux jours qui suivent l'ordre de mobiliser l'armée presque tous les régiments ont reçu leurs réservistes ou tout au moins le nombre voulu pour permettre au régiment de se mettre en route pour la frontière avec trois bataillons de 1 000 hommes chacun. En deux ou trois jours ces hommes sont habillés, armés, équipés, munis de vivres, de cartouches; les trains de combats et régimentaires sont chargés et attelés avec des chevaux de réquisition, et, le quatrième jour au soir après la réception de l'ordre de mobilisation, le régiment est prêt à être transporté sur le théâtre d'opérations.

Il en est de même pour les unités des troupes des autres armes : artillerie, cavalerie, génie, et pour les divers services indispensables aux armées : convois de l'intendance, ambulances, etc.

On le voit, la mobilisation est une opération des plus simples, et il faut vraiment une ingénieuse bonne volonté pour y trouver ces fameux secrets que les traîtres sont tout prêts à dévoiler, ou que les espions de l'étranger cherchent à pénétrer au prix de leur honneur et de leur liberté; à moins cependant que ce ne soit une chose de la plus grande importance pour les grands états-majors de Rome ou de Berlin de savoir que le régiment en garnison à Nice reçoit, outre des réservistes des Alpes-Maritimes, 243 hommes de Saint-Étienne!

La mobilisation est préparée dès le temps de paix dans ses plus petits détails par les bureaux de recrutement et par les corps de troupes. Chaque homme, après avoir quitté le service actif, sait par un document dont il est toujours détenteur quel jour et à quelle heure et par quelle voie il devra, en cas de guerre, être rendu à son poste. Toutes les brigades de gendarmerie, intermédiaires entre les hommes et l'autorité militaire, ont pour mission de surveiller, de faciliter au besoin le départ des réservistes de leurs foyers. Enfin dans chaque corps de troupes le nombre des bonnes volontés est tel qu'aucun retard ne peut être à craindre dans l'incorporation des réservistes.

Dans ces conditions, la réussite de la mobilisation est assurée; il est donc inutile, au sujet des grandes manœuvres, de faire des expériences qui bouleverseraient, sans profit pour personne, la population de plusieurs régions de corps d'armée : aussi le complément de réservistes nécessaires à la mise sur pied de manœuvres des divers corps de troupes est-il pris dans un certain nombre seulement de classes de réservistes, qui sont prévenus longtemps à l'avance du moment de leur convocation.

II. — Concentration.

Les corps de troupes une fois mobilisés dans leurs garnisons, il s'agit de les transporter sur le théâtre d'opérations : c'est la concentration. Elle s'opère au moyen des voies ferrées qui dès le début d'une guerre sont entièrement réquisitionnées par l'État. Un travail préparatoire des plus minutieux a été fait de concert par l'état-major général de l'armée et les compagnies de chemins de fer pour régler jour par jour, heure par heure, minute par minute, les mouvements des trains sur toutes les lignes convergeant vers la frontière, souvent après avoir traversé toute la France. Pour arriver à un résultat satisfaisant il a fallu un labeur incessant et intelligemment dirigé. La difficulté était grande en effet, car il ne faut pas moins de cent et quelques trains pour enlever un corps d'armée au complet, et il s'agit de transporter soit sur un, soit sur deux théâtres d'opérations, dix-huit corps d'armée en deux jours environ. L'entente est depuis longtemps établie entre le ministre de la Guerre et les compagnies et les heures de départ arrêtées pour chaque corps de troupes sur des tableaux renfermés dans des enveloppes cachetées et déposés dans les bureaux des états-majors de corps d'armée pour être envoyés aux troupes au moment de la mobilisation.

Il n'y aura pas de mécompte dans l'exécution de ces transports, car tout a été prévu avec le plus grand soin pour chaque corps ou fraction de corps en particulier. C'est ainsi que telle batterie de tel régiment sera prévenue au début de la mobilisation qu'elle doit être rendue tel jour à telle heure à la gare de sa garnison où elle se formera dans tel ordre sur un quai d'embarquement spécial, qu'elle partira à tel moment, que les hommes pourront descendre tant de temps à telle station et à tel moment pour y prendre du café ou un repas froid ou chaud, ou pour abreuver les chevaux ; enfin qu'elle arrivera à telle heure de tel jour à destination où un quai de débarquement, fixe ou improvisé, permettra aux hommes de faire descendre vivement du train chevaux et voitures et de se reformer.

Que peut-on redouter ? Tout au plus quelque retard provenant d'un peu d'encombrement momentané à un croisement de lignes important. Le mal serait de peu de gravité, et en tout cas bien vite réparé grâce au nombre considérable de bonnes volontés intelligentes et dévouées mises en action pour diriger les mouvements, et exercées à leurs fonctions dès le temps de paix.

Dans ces conditions, il serait tout à fait inutile, à l'occasion des grandes manœuvres, de jeter le trouble dans le service de plusieurs compagnies, d'interrompre la circulation pour le public, pour arriver à ne rien prouver et à ne faire en tout cas qu'une expérience incomplète puisque les effectifs de manœuvres sont bien inférieurs aux effectifs de guerre. Cette année, comme les précédentes du reste, les troupes se sont rendues aux lieux de rassemblement indiqués soit par les voies de terre, ce qui a été le cas le plus commun, soit pour quelques unités seulement, par les voies ferrées, mais naturellement dans des conditions bien différentes de celles de la concentration.

C'est l'état-major général qui est chargé de régler tout ce qui est relatif aux transports de concentration. On a beaucoup parlé autrefois d'un soi-disant vol de papiers importants faits dans les bureaux sous l'instigation d'espions étrangers. Que l'on se rassure : il n'y a rien de secret dans l'établissement des transports par voie ferrée, qui se réduit à la solution du simple problème suivant que tout officier d'état-major tant soit peu au courant de son métier peut trouver en quelques heures : étant donnés les lieux de mobilisation (garnisons ou dépôts) des divers éléments de tels et tels corps d'armée et les tracés des lignes de chemins de fer français, établir la concentration de ces corps d'armée sur telle partie de telle frontière. Or les emplacements des garnisons et des dépôts de tous les corps de troupes sont connus par la publication et la libre vente des annuaires, cartes spéciales, documents de toute sorte et le tracé des lignes ferrées se trouve dans les indicateurs mis à la disposition du public. Point n'est besoin de s'introduire furtivement dans un bureau du ministère pour voler un document qu'il est si facile de confectionner chez soi sans risque ni péril. D'ailleurs depuis longtemps déjà, à Rome, comme à Berlin, se trouvent dans les cartons des ministères des plans de concentration de toute ou partie de notre armée pour tous les cas possibles d'offensive ou de défensive, de même qu'à Paris on possède ceux des armées de la Triple-Alliance.

III. — Marche stratégique.

En deux jours les transports de concentration sont terminés. Les éléments constitutifs des corps d'armée ont été débarqués, les corps d'armée se sont formés dans leurs zones de cantonnement. Les 18 corps d'armée réunis sur un ou plusieurs théâtres d'opérations sont répartis en un certain nombre d'armées. Une armée est ordinairement composée de quatre ou cinq corps d'armée, auxquels sont adjointes une ou plusieurs divisions de cavalerie indépendantes. Les armées qui ont à agir contre le même objectif sont placées sous les ordres du généralissime secondé par le chef de l'état-major général.

Il faut maintenant diriger ce groupe d'armées contre l'ennemi. Pour arriver à ce but dans les meilleures conditions d'ordre, de temps, de conservation des effectifs, il est une science indispensable à connaître à fond, la *stratégie*, car c'est elle qui donne le moyen de faire converger les troupes en nombre et en temps voulu vers le gros des forces ennemies.

Tout d'abord il est nécessaire de se rendre compte de ceci : c'est que la guerre moderne se fait sur les routes. Les exigences de la guerre menée avec les effectifs et les armements actuels font que les armées traînent avec elles un nombre considérable de charrois chargés de vivres, de munitions, d'outils, d'effets, de matériel de toute sorte. Un corps d'armée est immédiatement suivi de son train de combat, dont la file de voitures tient 6 kilomètres de route. Un peu plus en arrière vient le train régimentaire, qui porte deux jours de vivre et dont la longueur est de plus de 5 kilomètres ; enfin, à un ou deux jours de marche en arrière, suivent le grand parc d'artillerie et les convois portant quatre jours de vivres, s'étendant sur 7 kilomètres environ. Toutes les ressources portées sur ces trois échelons de colonnes de voitures sont absolument indispensables au corps d'armée, qui sans elles ne pourrait vivre que quelques jours à peine sur une région promptement épuisée par la guerre, et ne pourrait livrer qu'une bataille tout au plus avec les munitions portées par les hommes ou contenues dans les caissons des batteries.

Le généralisme répartit la région sur laquelle il doit opérer en zones longitudinales suffisamment pourvues de routes et de centres habités, et il affecte une de ces zones à chacune des armées qu'il a sous ses ordres. Il indique la hauteur à laquelle, à la fin de chaque journée de marche, les têtes de colonne des armées devront parvenir. Il donne les instructions générales à la cavalerie indépendante chargée du service d'exploration.

Chaque armée est donc ainsi enfermée entre des limites nettement déterminées, et c'est dans cet espace qu'elle marche, cantonne, établit ses communications avec sa base d'opérations pour ses ravitaillements et pour ses évacuations. Le général d'armée indique à chacun de ses corps d'armée une route à suivre. Or, étant donné qu'une armée marchant à l'ennemi ne doit pas occuper un front de marche trop étendu, ce qui rendrait impraticable une rapide concentration pour le combat, il est presque impossible de ne faire marcher sur une route qu'un seul corps d'armée. En effet, dans les pays convenablement pourvus de moyens de communication, les routes à peu près parallèles se convergeant lentement vers une même région sont en moyenne espacées d'une quinzaine de kilomètres. Si donc une armée de cinq corps, par exemple, marchait sur cinq routes parallèles (un corps d'armée sur chaque route), il arriverait que, si l'ennemi se présentait en force sur l'aile droite, le corps d'armée qui suit la route de droite ne pourrait être secouru dans la même journée que par le corps d'armée voisin, qui aurait à faire latéralement 15 kilomètres pour le rejoindre. Le 3e corps, séparé de celui de l'aile droite par 30 kilomètres, ne pourrait entrer en ligne que le lendemain, c'est-à-dire trop tard. Quant au 4e, et au 5e, qui tient l'aile gauche, ils auraient à fournir, l'un 45, l'autre 60 kilomètres, et ne pourraient arriver que le surlendemain de la bataille. Les deux corps de droite seraient donc écrasés avant que toute l'armée ne soit concentrée pour le combat. Il sera donc meilleur de faire marcher une armée de cinq corps, qui est l'armée normale, de la façon suivante : trois corps en 1re ligne sur trois routes différentes, et deux corps en 2e ligne marchant sur les routes des ailes à la suite des corps de 1re ligne.

Au fur et à mesure que les armées se rapprochent de l'ennemi, les zones de marche se resserrent. Il est fait usage alors de tous les chemins, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus entre les corps d'armée que l'espace nécessaire à leur déploiement en formation de combat.

On voit de suite par ce simple exposé combien sont nombreux et importants à étudier les cas qui peuvent se présenter à la guerre pour faire modifier à une armée sa marche stratégique et qui donnent lieu à la solution d'un grand nombre de problèmes : Marche en avant avec trois corps en 1re ligne et deux corps en 2e ligne ; — Déploiement en avant ou sur le centre ; — Déploiement à droite ou à gauche sur les corps des ailes ; — Changement de front pour continuer à marcher ou pour se masser en vue du combat ; — Marche en retraite et déploiement ; — Changement de la base d'opérations et des lignes de communications, etc.

A-t-on profité pendant les grandes manœuvres de cette année de la réunion de cinq corps d'armée et demi pour aborder l'étude de ces questions si importantes, vitales même ; pour instruire pratiquement le généralissime et les généraux d'armée ainsi que les grands états-majors stratégiques ? Hélas ! il n'a pas été fait beaucoup de stratégie. Des huit jours, sur quinze ou vingt qu'auraient pu durer les manœuvres, qui ont été affectés aux manœuvres d'armée, deux ont été consacrés au repos, un à la revue finale ; sur les cinq jours employés, le premier a été rempli par une bataille d'armée contre armée qui par ses choquantes invraisemblances a enlevé à cette manœuvre tout aspect d'étude réelle. De quatre autres jours, les deux premiers seulement ont été employés à un semblant de marche stratégique, et encore, dans ces bien modestes limites, a-t-on trouvé le moyen de

ne pas se mettre dans les conditions les plus habituelles de la guerre.

En effet, sur cinq corps réunis dans les Faucilles, on a commencé par en détacher un pour représenter l'ennemi. Des quatre restants on a formé deux armées de deux corps chacune, comme si les exemples des dernières guerres n'enseignaient pas d'une façon absolue que les armées de deux corps sont très rarement employées, car avec deux corps d'armée il est impossible d'obtenir un résultat décisif. Puis, dans la marche de concentration de ces deux ombres d'armées, il a été assigné à chaque corps d'armée deux routes parallèles, quand on a vu que les exigences de la guerre moderne obligeraient les généraux d'armée à faire marcher deux corps d'armée sur une même route, de telle sorte que la vraie marche de campagne du corps d'armée développant tous ses éléments sur une seule route n'a pas même été ébauchée.

Tel est le bilan des études stratégiques faites au cours des grandes manœuvres de 1895. Est-ce trop s'avancer que de dire que personne de ceux qu'elles devaient instruire n'y a rien appris ?

IV. — Combat.

L'ennemi est signalé ; les intervalles se resserrent entre les corps d'armée de 1re ligne. Les corps de 2e ligne, excepté celui ou ceux désignés par le généralissime pour servir de réserve à la ligne de combat, se portent à hauteur des premiers. La cavalerie d'exploration (divisions indépendantes) a démasqué le front de marche et s'est massé en un ou plusieurs groupes en arrière ou sur les ailes. La cavalerie de sûreté (brigades de corps d'armée) s'est repliée par les intervalles derrière l'infanterie. Les brigades d'avant-garde des corps d'armée de 1re ligne vont entrer en contact avec l'ennemi ; la rencontre est imminente ; les fronts de combat ont été assignés aux corps d'armée ; le rôle de la *stratégie* est terminé : celui de la *tactique* va commencer. La tactique est la science qui donne aux chefs des grandes unités de bataille, divisions et corps d'armée, les règles nécessaires à la conduite dans le combat des trois armes qui composent ces unités : infanterie, artillerie, cavalerie, de façon à ce que la cohésion obtenue dans leur action commune produise le maximum d'effet utile.

Le corps d'armée a marché sur une seule route, couvert par une brigade d'avant-garde marchant à 3 ou 4 kilomètres en avant ; pendant que cette brigade s'empare des positions importantes au déploiement du corps d'armée, celui-ci déboîte de la route suivie, soit à droite, soit à gauche, soit à droite et à gauche, et se déploie en formation de combat sur les positions occupées par son avant-garde. L'action commencée par l'avant-garde est alors continuée par le gros des forces du corps d'armée et s'étend sur le front de l'armée.

L'expérience des dernières guerres a fixé à environ 3 500 mètres la longueur du front de combat d'un corps d'armée et à un mètre l'espace tenu par un homme sur le front. Il faudra donc 3 500 hommes, soit plus d'une demi-brigade, pour occuper la ligne de feu, qui pourra être renforcée par le restant de la brigade, un régiment environ. Cette ligne de feu qui commence et entretient la lutte, gagnant ou perdant du terrain suivant les alternatives du combat sera soutenue en arrière par l'artillerie divisionnaire, 12 batteries, et par l'artillerie de corps, 8 batteries, établies sur les points dominants. Cette ligne de 120 pièces d'artillerie, qui constitue en quelque sorte l'ossature du dispositif de combat sera appuyée par une brigade d'infanterie qui, en cas de défensive, élèvera aux endroits propices des retranchements passagers. Derrière ces deux lignes la 2e division du corps d'armée sera installée en position d'attente, autant que possible abritée des coups, et sera tenue prête à se porter en avant pour l'attaque finale, soit tout entière, soit par brigade, soit par régiment.

Ainsi donc le dispositif de combat du corps d'armée comprendra trois lignes dont le rôle est bien nettement défini : la 1re ligne (une brigade) ou ligne de feu, la 2e ligne (une brigade et toute l'artillerie) ou ligne de résistance, la 3e ligne (une division) ou ligne de choc.

La façon d'établir ces lignes, de les faire agir, soit simultanément soit successivement, dans l'offensive ou dans la défensive, mais toujours dans le sens perpendiculaire au front et dans les limites de ce front c'est-à-dire d'arrière en avant ou d'avant en arrière, constitue la tactique de combat.

Au cours des innombrables batailles qui ont été livrées pendant les grandes manœuvres, a-t-on déterminé d'une façon absolument rigoureuse, et d'après des règles analogues à celles citées plus haut, l'étendue du front de combat d'un corps d'armée ? Cela fait, a-t-on réparti les éléments du corps d'armée en lignes bien nettement définies ? a-t-on réglé le fonctionnement de ces lignes en scandant leurs mouvements suivant les phases supposées du combat ?

J'ai eu beau chercher, je n'ai rien vu qui pût ressembler même à une tentative d'étude tactique : je n'ai vu que des batailles folles livrées à tort et à travers par des troupes qui s'engageaient sans ordre aussitôt qu'elles apparaissaient sur le lieu du combat, et qui, après quelques heures d'une tirerie sans motif, s'avançaient ou reculaient suivant des conventions arrêtées à l'avance.

L'occasion était pourtant belle de fixer d'une façon

à peu près certaine les principes de la tactique de combat, et d'en tirer les règles d'application propres à guider dans leur commandement nos généraux de division et de corps d'armée. Nous en avons d'autant plus besoin que ces généraux ne connaissent qu'une seule arme sur les trois dont se compose leur unité, et que rien dans nos règlements de manœuvres n'existe qui puisse leur tenir lieu d'une expérience qu'ils n'ont pu acquérir.

Colonel PATRY.

UN EMPRUNT DE DIX MILLE FRANCS

Quelques réponses.

Jacques Destany est le plus serviable des hommes. On peut hardiment s'adresser à lui. Il donne sans marchander, selon le cas, son argent, son crédit, son temps ou son influence.

Certains l'en louent ;

D'autres l'en blâment.

Un soir, entre camarades, à la suite d'une discussion sur ce sujet et au cours de laquelle Ovide, Sénèque, La Rochefoucauld et Labiche furent copieusement cités, il fut décidé qu'une expérience serait tentée ; et Jacques s'engagea à feindre un embarras pécuniaire et à s'adresser à ceux qu'il savait en situation de lui rendre service.

Ci-dessous les réponses qu'il reçut :

Comme Jacques est heureusement doué d'une noble nature et qu'il estime qu'une bonne action accomplie porte sa meilleure récompense dans la satisfaction désintéressée qu'elle amène, espérons qu'il continuera comme par le passé à se mettre en quatre pour ses amis.

Combien j'ai regret, mon cher enfant, de m'être trouvé absent cette après-midi ! J'ai lu et relu, vous pensez bien, le mot que vous aviez laissé pour moi, et mon angoisse est trop vive de vous savoir ainsi cruellement tourmenté pour que je veuille remettre à demain le soin de vous écrire. Si même je n'étais pas pris ce soir par une affaire importante que j'ai le devoir de ne pas manquer (il s'agit comme toujours d'un service à rendre), j'eusse couru chez vous vous apporter, dans la dure épreuve que vous traversez, le réconfort de mon amitié et de mon expérience.

Comme vous avez eu raison, en venant frapper à ma porte, de rappeler l'amitié qui me liait autrefois avec votre vénéré père ! Oui, cette amitié, j'ose le dire, était, pour ma part, fondée sur la plus noble estime et j'ajoute même sur la reconnaissance, car la situation avantageuse que j'ai acquise aujourd'hui, c'est, comme vous le savez, en partie à votre père que je la dois.

Ce serait donc là pour moi, mon jeune ami, une double raison (la première réside dans la sympathie personnelle que je vous porte) pour me mettre à votre entière disposition.

Avec quel empressement j'aurais été vous apporter moi-même ces dix mille francs qui vous sont nécessaires ! Quelle joie pour moi de vous dire : « Voici de quoi payer cette vilaine dette. Vivez donc tranquille désormais. Marchez la tête haute, et surtout ne me faites pas l'injure de vous presser pour vous acquitter envers moi ! » Je vois d'ici par la pensée votre figure qui s'éclaire soudain... Vous vous jetez dans mes bras..., et moi, après avoir essuyé sur ma manchette une larme furtive, je m'en retourne au bout d'un instant, avec la satisfaction profonde d'avoir rendu service à un digne jeune homme et d'avoir accompli une bonne action.

Ah ! pourquoi n'est-ce là qu'une vision ? pourquoi ce bonheur intime doit-il m'être refusé ? pourquoi ne suis-je pas assez riche enfin ? Ah ! quel dommage que votre embarras ne se soit pas produit l'année dernière, alors que j'avais quelques fonds disponibles !

Je n'eusse pas hésité à mettre un étage de moins à la petite bicoque que j'ai fait construire à la campagne et où je m'installe demain. Sacrifice bien doux ! C'eût été là pour moi une occasion de m'acquitter envers la mémoire de votre père.

Du moins, telle qu'elle est, ma maisonnette, comme celle de Socrate, offre-t-elle l'avantage de donner asile à quelques bons amis, et je me promettais justement de vous faire savoir à ce sujet que j'avais cru pouvoir compter sur vous.

Je vous en prie, n'augmentez pas, par la privation de votre visite, mon amertume de ne pouvoir vous servir efficacement dans la circonstance. Voici donc qui est juré : vous viendrez..., mais après toutefois que vous aurez liquidé cette ennuyeuse affaire, afin de ne pas traîner avec vous un souci qui gâterait les effets salutaires du repos et du bon air. J'ai la certitude d'ailleurs que ce jour ne tardera pas. Vous ne manquerez pas d'amis qui seront trop heureux, en vous aidant, de vous prouver par là leur attachement. Comme je les envie !

Votre désolé,

***.

Mon cher ami,

Bizarre coïncidence ! J'allais justement t'écrire pour te demander si tu n'avais pas la même somme à mettre à ma disposition.

Regrets mutuels alors !

Ton bien dégarni,

***.

Mon cher neveu,

Si, comme moi, tu étais venu à Paris en sabots, tu comprendrais plus facilement qu'une somme de dix mille francs ne se trouve pas tous les jours sous les

pieds d'un cheval. La présente est donc pour te dire qu'il n'est pas dans mes intentions de t'aligner les billets de mille que tu me demandes. Depuis longtemps d'ailleurs, sans avoir pour cela la prétention d'être un grand malin, j'avais prévu ce qui arrive. Puisque ça t'amuse de faire le mylord avec ces dames et de prêter à tes amis des sommes qu'ils ne te rendent jamais, c'est ton affaire. De mon temps, on avait le cœur mieux placé : on ne donnait jamais rien à personne.

Le jour que j'ai épousé ta tante, qui était un beau jour pour moi, vu que c'était un parti avantageux, j'ai pu coucher sur le contrat la somme ronde de vingt-trois mille francs, constituant mon apport personnel et gagnés sou par sou à la sueur de mon front dans la quincaillerie. Mais pour arriver à ce résultat, je n'avais jamais offert seulement un vieux clou à une demoiselle, ni avancé la moindre somme à personne, sinon contre bonne garantie et à cinq pour cent d'intérêt. C'est comme ça qu'on arrive, mon garçon. Tâche que ça te serve de leçon.

Quant à la question que tu invoques pour m'attendrir, de l'honneur du nom..., ça ne prend pas. Ce n'est pas parce que la signature de mon neveu aura été protestée que la mienne perdra de son crédit. Au contraire..., apprenant que je n'ai pas payé pour toi, on saura dans le commerce que ma caisse ne s'est pas désemplie.

Tu me parles aussi de ton mobilier qu'on va saisir. En admettant qu'on en vienne jusque-là, voilà un beau malheur! Des meubles qui ne tiennent pas debout, dont les tiroirs ne ferment seulement pas à clef et avec lesquels les brocanteurs t'exploitent, en appelant ça d'un nom quelconque de roi ou d'empereur! Commode style Louis XV..., tu me fais rire! Comme si tu n'aurais pas mieux fait de mettre quinze louis dans une commode sans style!

Et maintenant, mon ami, je suppose t'avoir fait comprendre que ma résolution, relativement au prêt que tu sollicites, est définitive et qu'il serait inutile de ta part d'insister. Ce faisant, j'ai d'ailleurs l'intime persuasion de te rendre service, et si ton pauvre père vivait encore, il serait le premier à me remercier.

Ton oncle dévoué,

***.

P.-S. Je ne veux pas la mort du pécheur par inanition. Quand tu seras embarrassé pour ton déjeuner ou ton dîner, tu n'as qu'à venir me retrouver à midi et à 7 heures à mon bouillon de la rue de Rivoli: il y aura toujours une portion pour toi.

Mon cher ami,

Vous voulez bien me dire que, pour un paiement immédiat, vous vous trouvez avoir besoin de votre argent. Permettez-moi de m'étonner un peu de votre lettre. Si j'avais des fonds disponibles, vous savez bien que mon premier soin aurait été de liquider tout de suite cette petite affaire. Alors pourquoi m'écrire ainsi? Il était déjà douloureux pour moi d'être votre débiteur, quand je vous croyais à votre aise. Sachant maintenant que le recouvrement de cette créance vous serait nécessaire, ma situation devient doublement humiliante. Si c'est là le but que vous vous êtes proposé, mon cher ami, vous pouvez être assuré de l'avoir atteint. J'aurais mauvaise grâce d'ailleurs à vous en vouloir, et, tenant compte de l'énervement qu'amènent souvent les tracas de cette nature, je me borne à vous serrer la main très affectueusement.

Cordialités.

***.

P.-S. — Tenez-moi tout de même au courant. J'aimerais à savoir que vous avez trouvé ce qu'il vous faut, car, tel que je me connais, je suis capable de me faire du souci à votre sujet et mon médecin me recommande la tranquillité d'esprit la plus complète.

Cher ami,

Non, je ne poserai pas vis-à-vis de toi au monsieur qui n'a pas dix mille francs. Je suis riche... je ne crains pas de le proclamer, et je t'avouerai même, sachant l'intérêt que tu me portes, et puisque nous sommes sur ce chapitre, que les affaires ont été excellentes cette année. — C'est donc pour te dire que si tu ne trouves pas joints à cette lettre les dix mille francs que tu désires, ce n'est pas la question d'argent.

A quoi tiennent pourtant les choses les plus simples! Tu m'aurais écrit à mon bureau pour me demander cinquante mille francs... ça ne faisait pas un pli; je te les envoyais le soir même. Au lieu de cela, tu m'adresses ton mot à mon domicile personnel et, sans me douter de rien, je le lis tout haut devant ma femme. — Ah! mon cher! la petite scène que je te dois! — C'est qu'elle est intraitable sur ces questions-là, Héloïse. Pour elle, l'argent prêté c'est de l'argent perdu. C'est un principe qu'elle tient de son père, un ancien huissier, comme tu sais... Elle a été nourrie avec ça..., et, comme dit Dumas, ... ça tient à la peau. J'ai beau lui prouver qu'il y a de nobles exceptions, faire vibrer les cordes de la sensibilité, de la générosité, de la religion même, ... rien n'y fait. Elle me jette le chiffre de sa dot à la tête; elle m'accuse de dilapider notre fortune; elle pousse des cris... Bref! ça dure deux heures, ... et pour un homme qui n'aime rien tant que sa tranquillité, ces deux heures-là valent dix ans, je te le jure.

Depuis longtemps déjà, en pareille circonstance, j'ai perdu l'habitude de résister et je réponds tout de suite à l'emprunteur par un refus formel. Ça le laisse dans l'embarras, — ce qui est regrettable pour lui ; mais moi, ça me tire d'affaire. Néanmoins cette fois, comme il s'agissait de toi, je devais à notre vieille amitié de plaider ta cause. — Le résultat : une crise de nerfs à ameuter toute la maison. — J'en ai encore les oreilles qui me bourdonnent. — J'ai donc dû jurer sur la tête de ma belle-mère de te répondre par une fin de non recevoir. — Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est la permission de t'exprimer mes regrets d'une façon polie.

Tu m'objecteras peut-être que, d'une part, ce serment est essentiellement violable, et que, d'autre part, j'ai assez de fonds disponibles pour n'être pas obligé de rendre des comptes exacts à ma femme... Mais voilà ! — autre malechance... — c'est l'aplomb qui me manque. Tu te rappelles bien... au collège... Vous me blaguiez même à cause de cela... Je ne pouvais pas faire le plus petit mensonge au pion sans devenir tout de suite rouge comme une tomate. Hélas ! j'ai conservé cette infirmité, et ma femme en profite terriblement. Pas moyen de lui en conter ! Elle me tient par là. Juge que la seule fois que j'ai pu la tromper, ç'a été pendant le carnaval, à cause des masques. Mais ce soir, je n'ai aucune raison plausible pour rentrer chez moi avec ce déguisement... Et pense un peu à ce qui arriverait après qu'elle m'aurait questionné à ton sujet.

Tâche donc, mon bon vieux, de te tourner d'un autre côté. Je voudrais tant que tu pusses obtenir cette petite somme ! Un conseil : Va de préférence du côté des gens qui ne possèdent pas grand' chose... Ce sont ceux-là qui donnent encore le plus facilement. Et surtout ne me garde pas rancune, hein ? Tu connais mes sentiments pour toi. Tu sais que je me mettrais en quatre pour t'être utile et que je te sacrifierais sans hésiter mon temps, ma peine et mon argent... tout enfin... sauf une seule chose pourtant, la paix de mon ménage. — Ah ! vois-tu, je suis devenu là-dessus terriblement égoïste ! Que Paris brûle et tous mes amis avec..., mais qu'au moins je puisse dîner tranquillement ! Je t'en prie, marie toi... Quand ce ne serait que pour me comprendre.

Ton fidèle.

***.

Mon cher ami,

La Presse fait en ce moment une utile campagne contre les huissiers. — Que ne combat-elle par la même occasion une catégorie de malfaiteurs tout aussi nuisible ! Je veux parler des concierges.

Figurez-vous que j'ai le malheur de n'être pas dans les bonnes grâce du mien, et pour me marquer sa haine, ce cerbère s'amuse à égarer mes lettres. C'est ainsi que la plupart de celles que je reçois portent une date ancienne de quinze jours, quand ce n'est pas davantage. Comme vous me parlez du 16 de ce mois pour votre échéance et que nous sommes déjà le 21, ma bonne volonté à vous servir, bonne volonté dont vous ne doutez pas, se trouve sans objet, et il ne me reste qu'à vous serrer la main, en vous exprimant mes regrets de mon retard involontaire à vous répondre.

Bien amicalement.

***.

Cher monsieur et ami,

Votre lettre est parvenue à la maison dix minutes à peine après le départ de mon mari, qui a dû avancer de 24 heures son voyage à Vienne. Son absence, comme vous le savez, doit durer un mois environ. J'ai tout de suite pensé, certaine d'avance d'être approuvée, à vous envoyer, de ma propre autorité, la somme dont vous avez besoin, mais je m'aperçois qu'Edgard a emporté la clef de son coffre-fort et il ne m'a laissé que tout juste l'argent nécessaire pour le ménage.

Mille regrets.

***.

Mon bon ami,

Les dix mille francs que tu désires sont à ta disposition. Tu peux les faire prendre ou les prendre toi-même demain matin chez moi, à partir de dix heures. Il est bon cependant que je te tienne au courant d'une détermination que j'ai dû prendre voici longtemps déjà, à la suite de circonstances toutes spéciales et relatives précisément à certaines questions d'argent.

Voici :

A la suite de nombreux prêts qui ne lui furent jamais remboursés, la sœur de mon père s'était vue sur ses vieux jours dépouillée de la moitié de sa fortune. De là, chez elle, tu le conçois, la haine bien explicable des emprunts, et, à son lit de mort, en m'annonçant qu'elle m'instituait son légataire universel, la généreuse femme m'a fait jurer de ne jamais rien prêter à personne, sous aucun prétexte que ce soit.

Comment refuser d'accueillir la prière d'une agonisante ? — Donc je prêtai serment. — C'était la dernière fois que je devais prêter quelque chose.

Je n'ai pas besoin, d'insister, n'est-ce pas, sur la valeur d'une promesse faite dans de telles conditions ?

Mais qui dit donner ne dit pas prêter, et, Dieu merci ! il m'est possible de faire du bien autour de moi par de nombreuses aumônes. Pardon du vilain mot que j'emploie, mais c'est le seul malheureusement qui réponde à la situation.

Donc voici qui demeure entendu : il ne sera jamais question entre nous de ces dix mille francs; je les sors de mon porte-monnaie..., je les laisse tomber dans ton chapeau..., et tout est dit. C'est à cette seule condition qu'il m'est permis de te les abandonner. Il n'y a pas lieu pour toi d'être humilié outre mesure. D'un ami tel que moi tout peut s'accepter. J'ajoute que tu peux être assuré de ma discrétion : je n'inscris aucun nom sur mon budget de charité.

En souhaitant, mon cher ami, que tu ne te juges pas empêché d'accepter mes libéralités par un sentiment de fierté que mon estime pour toi me ferait trouver naturel, mais que mon désir de t'être utile m'oblige à combattre, je te prie de croire à mes meilleurs sentiments.

***.

Mon cher ami,

Impossible pour l'instant.

Sache donc que ma femme est dans une situation intéressante. Quelle joie pour moi! Et Rosalie, dont je suis obligé, comme de juste, de contenter sur l'heure toutes les fantaisies..., par un fait exprès, n'en a jamais que d'excessivement coûteuses.

Hier, c'était un bracelet orné de diamants qu'il a fallu lui apporter à la minute; l'autre semaine, une jaquette de loutre...

Comme tout augmente, mon cher! Où est le temps où nos grand'mères se contentaient d'un petit pain chaud d'un sou? — C'est sous ce régime-là que je suis venu au monde, moi...

Tu comprends, n'est-ce pas, que je n'ai pas trop de toutes mes réserves. Je porte toujours sur moi un portefeuille bourré de billets de banque, afin de parer à toute éventualité.

Nous attendons le grand événement pour le 15. Pourvu qu'il n'y ait pas de retard! J'avoue que je suis d'une impatience !

Ton dévoué,

***.

Mon cher ami,

Je n'ai pas dix mille francs... et c'est de la chance! Si je les avais, je te les prêterais et je ne les aurais plus... ce qui ne laisserait pas que de m'ennuyer considérablement. Et comme, de ton côté, tu t'empresserais, — ô préjugé! — de les passer à quelque créancier vorace, tu n'en deviendrais pas d'une once plus riche pour cela. Le seul résultat obtenu par cet échange serait de donner à un personnage que tu méprises et qui m'est indifférent une satisfaction dont il n'est digne à aucun égard.

Reconnais donc l'avantage du refus formel que j'oppose à ta demande: j'évite les regrets ; tu es dispensé de m'avoir de la reconnaissance, et ton créancier antipathique n'opère pas une rentrée immorale.

Tout est donc pour le mieux... Conclusion à laquelle on arrive fatalement pour peu que, vivant comme moi dans le commerce des lettres, on ait pris l'habitude de saupoudrer les menus tracas de l'existence avec quelques grains de bons sens et une légère dose de philosophie.

Ton

***.

Mon cher ami,

Je comprends parfaitement que vous vous soyez adressé à moi : tous mes amis font comme vous. Toujours l'ancien préjugé qui fait passer pour riche le pauvre homme qui n'a que cinquante mille livres de rentes!

Ci-dessous un aperçu de mon budget; ce sera là ma meilleure réponse :

Loyer. — Quand, sans fortune personnelle, on a épousé une femme riche, on ne peut pourtant pas, sous peine de passer pour avoir fait un mariage d'argent, la loger dans une mansarde. Ci. . . . . 8000 fr.

Écurie. — Un simple locati, remarquez, et seulement pour la journée et la soirée. Ci. . . . . 6000 fr.

Campagne. — Toute la bonne société quitte Paris dès le mois de juin. On ne peut pas s'afficher. Ci. 5000 fr.

Voyages. — Il faut bien visiter quelques musées à l'Étranger pour avoir de quoi parler l'hiver dans les salons. Ci. . . . . 4000 fr.

Toilette de Madame. — C'est le seul luxe du mari. Ci. . . . . 8000 fr.

Ménage. — Pour peu qu'on ait la légitime ambition d'arriver par son talent, il faut bien tenir table ouverte..., et on ne peut pas économiser sur les sirops. Ci. . 15000 fr.

Dépenses de Monsieur. — Il ne peut pourtant pas marcher tout nu, ni se refuser un bock à l'occasion. Ci. 6000 fr.

Souscriptions, bienfaisances, listes qui passent dans les journaux, etc. — J'ai même été forcé de supprimer les charités anonymes. Ci. . . . . 3000 fr.

Faites donc l'addition, mon cher, et voyez si je ne cours pas à la ruine. C'est à tel point que ma femme me disait, et pas plus tard qu'hier : « Véritablement, si je devais avoir un enfant, je ne saurais où donner la tête. »

Amitiés.

***.

Mon cher Jacques,

Par hasard, hier dans la journée, j'ai rencontré Paul. Nous nous sommes trouvés vis-à-vis au coin d'une rue, et après un instant de surprise pendant lequel nous ne savions s'il convenait de nous reconnaître, nous avons pris le parti de nous arrêter. Je t'avouerai que j'ai été très émue par cette rencontre, plus émue même qu'il n'était raisonnable... Car enfin... ce n'était qu'un de tes amis que j'avais devant moi... Ce n'était pas toi. — Mais, que veux-tu? On n'est pas maître de ses impressions, et à voir ce

gros Paul qui retroussait sa moustache blonde de son même geste qu'autrefois, ça me rappelait, comme pour y être, notre cher chez nous, le dimanche, quand il venait nous y prendre pour aller faire quelque partie de campagne. — Même que la voix s'arrêtait dans ma gorge, et s'il ne m'avait pas, comme à son habitude, lancé une plaisanterie qui m'a fait rire malgré moi, je crois bien que je n'aurais pas su dire une parole.

Le Luxembourg était proche. Nous sommes entrés dans le jardin et nous nous sommes promenés un peu. — Naturellement c'est de toi dont nous avons parlé.

C'est parce que je sais par Paul, mon cher Jacques, que tu n'es pas marié, que tu vis seul, et que ma lettre ne risque pas de te causer d'ennui, que je me suis permis de t'écrire.

D'abord, que je te dise tout de suite de te rassurer: ne suppose pas que j'aie, en m'adressant à toi, l'intention de tirer parti de ma conversation avec ton ami pour quelque récrimination tardive. — Ne le gronde pas de m'avoir donné ton adresse, ni même de m'avoir fait confidence du souvenir attendri que, paraît-il, tu veux bien garder de notre liaison. — Ç'a été une grande joie pour moi de savoir que tu ne m'avais pas encore oubliée tout à fait. — Que de temps à autre une silhouette de femme entrevue évoque en ta mémoire l'ancienne amie, c'est là pour moi un bonheur suffisant.

Je ne suis d'ailleurs pas à plaindre. Tu avais su délicatement pourvoir au présent, et il s'est trouvé que par la suite mon existence a été assurée au point de vue matériel. Oui, mon ami, c'est presque une rentière qui t'écrit... et voilà pour achever de calmer tes appréhensions, au cas où tu aurais persisté à chercher dans cette lettre une tentative de reprise sur le passé. Que veux-tu? La solitude qui nous pèse, l'attrait d'un bien-être qui nous est offert... et les femmes les plus inconsolables souffrent qu'on les console.

Mais une nouvelle amitié, si fidèlement qu'on la serve ne parvient pas à anéantir la première tendresse, et quand le cœur n'a pas son content, il lui est permis d'y recourir, de penser à celui qui fut tout pour nous, de nous demander ce qu'il devient, de nous réjouir s'il est heureux, et de tâcher, s'il a des tracas, d'y porter remède.

J'arrive, mon ami, à ce qui fait l'objet de ma lettre. Si mon préambule a été long, c'est qu'il était nécessaire que tu connusses d'abord et ma situation présente et la nature de mes sentiments pour toi.

Paul m'a dit... (ne te fâche pas contre lui — il a parlé plus vite qu'il ne voulait, et c'est moi ensuite qui lui ai arraché les phrases mot par mot)... il m'a dit que tout ne marchait pas à souhait pour toi en ce moment. — Tu lui avais écris... ainsi qu'à d'autres personnes...; enfin, il paraît que tu as des embarras d'argent. Oh! la vilaine chose! — Te rappelles-tu nos semaines de pauvreté quand nous avions mangé ta pension d'avance? — Je revois encore la ride qui se creusait au milieu de ton front.

Oh! si tu m'aimais encore un peu, mon bon ami, et s'il ne t'était pas tout à fait indifférent de me savoir heureuse..., car je serais si heureuse!... oui, tu consentirais. — Je t'en prie, ne déchire pas ma lettre tout de suite; va jusqu'au bout... — D'ailleurs il y a les huit mille francs que tu m'as donnés... Ce serait si bien de ta part de ne les considérer que comme un prêt... Je t'en serais si reconnaissante... Ce serait une si belle preuve d'estime et d'affection! Pour le reste — car il s'agit de dix mille francs si je ne me trompe pas, — ce serait bien facile aussi : je les prendrais sur mon argent d'autrefois, celui qui me vient de ma tante de la campagne. Tu dois bien te souvenir... les quatre obligations dont tu avais les numéros et pour lesquelles tu regardais toi-même dans les journaux à la date des tirages. Je te les enverrai telles quelles... et tu te rendrais bien compte que ce sont toujours les mêmes. — L'argent de la famille, ça peut s'accepter, ça.

Réponds moi par un oui, je t'en supplie. Ce serait un si grand bonheur pour moi, — et je serais si fière!

Ton amie fidèle de cœur,

***.

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LA JEUNESSE DE BONAPARTE

Est-ce un Bonaparte tout à fait inconnu que nous révèle M. Frédéric Masson (1)? Du moins, il nous explique un Bonaparte très intéressant et jusqu'ici fort mal connu. Nous n'avions sur sa jeunesse que des renseignements décousus, des affirmations contradictoires, des récits de panégyristes ou d'ennemis, des anecdotes souvent suspectes et des légendes apocryphes. Pour la première fois l'on nous présente un ensemble méthodique de documents indiscutables. Celui qui a le mieux connu Bonaparte jeune, c'est encore Bonaparte. Et son témoignage est d'autant plus précieux ici qu'il est plus involontaire. Assurément il ne prévoyait pas nos curiosités d'au-

(1) *Napoléon inconnu*, papiers inédits (1786-1793), publiés par Frédéric Masson et Guido Biagi, accompagnés de Notes sur la jeunesse de Napoléon, par Frédéric Masson. 2 vol. in-8°, Paris, Ollendorff, 1895.

jourd'hui, quand il griffonnait, de 1786 à 1793, ses notes d'étudiant ou d'apprenti artilleur. Il nous parle de lui sans y songer, au hasard de ses lectures ou de ses premiers essais.

Ces cahiers ont toute une histoire. L'Empereur les possédait encore en 1815. Pendant les Cent jours, il les enferma lui-même dans un carton, sur lequel il apposa son cachet avec ces mots : « A remettre au cardinal Fesch seul. » L'ordre fut exécuté, et Fesch emporta le paquet à Rome. Mais le cardinal n'était pas curieux : quand il mourut, en 1839, le sceau était encore intact. Son grand-vicaire, l'abbé Lyonnet, s'empara du carton, et le ramena à Lyon. Il l'ouvrit solennellement l'année suivante, devant témoins, et en présence d'un Bonaparte, le fils aîné de Lucien. Ce qui se passa dans cette réunion, on l'ignore. Toujours est-il que l'abbé Lyonnet garda les manuscrits. Le brave homme crut pouvoir en disposer au profit de son budget d'aumônes, et il les vendit pour quelques milliers de francs au fameux Libri. Celui-ci, dès 1842, en publia quelques morceaux dans des revues pour allécher les amateurs; il vendit isolément plusieurs pièces du dossier, aujourd'hui perdues ou ignorées; puis, moyennant une forte commission, il céda tout le reste au comte d'Ashburnham En 1884, lors de la vente des collections Ashburnham. les cahiers de Bonaparte ont été acquis par l'Italie; ils sont aujourd'hui à la bibliothèque Laurentienne de Florence. Ce sont ces papiers inédits, ou presque entièrement inédits, que vient de publier M. Frédéric Masson, avec la collaboration d'un savant italien, M. Guido Biagi.

Ces œuvres ou notes de jeunesse ne comprennent pas moins de soixante articles. Je ne crois pas qu'elles ajoutent beaucoup à la gloire de Bonaparte; mais elles aident à comprendre l'homme, dissipent en partie le mystère de ses débuts, et permettent de poser nettement, peut-être de résoudre, un intéressant problème de psychologie historique. C'est ce qu'a fort bien vu M. Frédéric Masson, et ce qui justifie le plan de sa publication. D'abord, et malgré la sécheresse de certaines notes, malgré l'impersonnalité apparente des extraits, il a cru devoir tout donner : un choix quelconque eût paru forcément arbitraire, et dans un document c'est parfois du passage jugé le plus insignifiant que jaillira pour d'autres yeux le trait de lumière. Puis, ces simples notes, ces brouillons ne prennent toute leur valeur que si on les replace à leur date exacte dans la carrière de l'auteur. M. Masson a donc classé les documents nouveaux dans l'ordre chronologique, et les a rapprochés d'autres documents déjà connus ou découverts par lui dans d'autres archives. Il a ainsi réuni toutes les œuvres conservées de la jeunesse de son héros, et a reproduit la plupart des pièces qui s'y rapportent. Enfin, il a encadré le tout dans une série de notes critiques. De tout cela se forme une biographie à peu près complète de Bonaparte jusqu'au siège de Toulon : une biographie très neuve, d'où la légende est sévèrement proscrite, mais où l'homme se peint lui-même par ses actes et par ses œuvres.

On y voit d'abord comment Bonaparte se prépara lui-même inconsciemment au rôle qu'il devait jouer. Pendant ses fécondes années d'apprentissage, il tourna vers l'étude cette impérieuse volonté que plus tard il devait tourner vers l'action. Laborieux et consciencieux par nature, il trouva, de plus, dans le travail une ressource contre l'ennui. Dépaysé en France, timide et rêveur, pauvre, fuyant par goût et par économie les occasions de plaisir, sauvage et mélancolique, hanté même à Valence en 1786 par des idées de suicide, il ne se sentait à l'aise qu'avec les livres. Il s'acharna d'autant plus au travail, qu'il dut s'instruire presque seul. De l'enseignement de Brienne il n'avait tiré qu'un profit médiocre, d'autant mieux qu'il fut retardé longtemps par sa connaissance imparfaite du français. A l'école militaire de Paris, les jeunes nobles ne recevaient qu'une éducation de gentilhomme, avec une instruction toute scolastique. Quand Bonaparte en sortit au mois d'octobre 1785, à l'âge de seize ans, on peut dire qu'il avait tout à apprendre. Il se mit à l'œuvre vaillamment, et ses manuscrits nous prouvent que son ardeur ne se démentit ni pendant ses garnisons de Valence ou d'Auxonne, ni pendant les longs congés qu'il passa en Corse.

Travaillant seul, il alla plus librement où le portaient ses goûts. Ses aptitudes personnelles s'étaient dessinées de bonne heure, dès la fin de son séjour à Brienne. Voici la note du chevalier de Keralio sur le jeune Corse à l'inspection de 1783 : « S'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très passablement son histoire et sa géographie. Il est très faible dans les exercices d'agrément. » De 1786 à 1793, Bonaparte ne s'arrêtera pas davantage aux exercices d'agrément, mais ses goûts dominants resteront les mêmes. Mathématiques et histoire, voilà bien le résumé de l'instruction qu'il va se donner.

Ce n'est pas qu'alors il dédaigne les lettres. Au contraire, il en est déjà très curieux : quand il part pour la Corse au mois de septembre 1786, il emporte pour ses vacances une malle pleine de classiques anciens et modernes. Mais il voit surtout dans les lettres une récréation, et il donne rarement congé à son esprit. Dans ses notes éclate la préoccupation de l'utile : avant tout, il veut connaître les choses et les faits.

L'histoire le tient par là. Toujours il y revient volontiers, et la plus grosse part de ses papiers est for-

mée par des extraits d'historiens. Il s'intéresse aux événements et aux institutions de tous les pays et de tous les temps. Il étudie l'antiquité dans Rollin, dont il résume les chapitres sur l'Égypte et l'Assyrie, sur les Perses et les Scythes, sur Carthage et sur la Grèce. Il abrège à son usage la géographie de Lacroix. Il dépouille l'*Histoire de Florence* par Machiavel, le *Voyage* de Coxe en Suisse ; il analyse toute l'histoire d'Angleterre, et, pour la Prusse, il s'arrête surtout au règne de Frédéric II. Il veut connaître aussi la France monarchique : dans Mably, dans les Mémoires de Duclos, dans l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, il cherche les origines de la Révolution. En même temps, l'Orient exerce déjà sur lui une sorte de fascination : il revient souvent aux choses d'Égypte, à l'histoire des Arabes et des Turcs, aux établissements dans l'Inde. Sa prédilection pour l'histoire se marque jusque dans ses essais littéraires : s'il écrit une nouvelle, le *Comte d'Essex*, c'est encore une nouvelle historique.

Trait caractéristique : dans ses lectures d'histoire, ce qui fixe avant tout sa curiosité, c'est la constitution des États. Il veut savoir avec précision comment s'organisent les sociétés, comment se gouvernent les hommes. Il extrait de Rollin des notions sur la vie politique des anciens peuples, il remonte jusqu'aux lois de Minos et de Charondas, il cherche son bien jusque dans la *République* de Platon. A plus forte raison interroge-t-il les historiens modernes sur l'organisation de la France et de l'Angleterre, même des sociétés musulmanes. En 1788, pendant son congé de Corse, on nous dit qu'il ennuyait les officiers de Bastia par sa manie de discuter sur les gouvernements anciens ou modernes. En 1789, au moment où s'ouvrent les États généraux, il analyse encore un ouvrage sur la Constitution de Venise.

Mais, s'il continue de se renseigner par acquit de conscience, depuis longtemps son choix est fait. En politique, comme en bien d'autres choses, il est un fervent disciple de Rousseau. Sa bible est le *Contrat social*. Dès 1786, il le défend contre les critiques d'un ministre genevois, et il en adopte les principes dans son premier ouvrage, un morceau sur la Corse. Il relève de Rousseau, même par son style, ce style que Domairon, à l'École militaire, appelait « du granit chauffé au volcan ». L'influence du *Contrat social* est très marquée encore dans le *Discours* que Bonaparte composa en 1791, pour un concours de l'Académie de Lyon, sur les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes. Là se trouve cette apostrophe : « O Rousseau, pourquoi faut-il que tu n'aies vécu que soixante ans? Pour l'intérêt de la vertu, tu eusses dû être immortel... » Pourtant il est visible qu'à ce moment la pensée politique de Bonaparte s'est affranchie déjà : dans des *Notes* relatives au *Discours sur l'inégalité*, il ose discuter avec le maître. Il commence à se défier des théories, car il peut leur opposer des faits. L'histoire l'a mis en garde contre la métaphysique sociale.

Dans cette éducation intellectuelle de Bonaparte, on voit que les sciences n'ont pas joué, comme on le disait naguère, le rôle prépondérant. Il ne leur a guère demandé que les données indispensables pour son instruction technique d'officier. En dehors des mémoires spéciaux sur l'artillerie, on ne relève dans ses manuscrits que des extraits de Buffon. Durant un séjour à Paris, on le voit aussi s'intéresser à l'astronomie. Mais ce ne sont là que les fantaisies d'un esprit curieux. En réalité, il n'est point séduit par les hautes spéculations ou les recherches scientifiques. Il veut seulement apprendre à fond son métier d'artilleur. Il en trouve l'occasion dès 1788 à Auxonne, où le général du Teil, directeur de l'École spéciale, est frappé de son application et facilite ses études. Tout en lisant et résumant les traités d'art militaire, il tente quelques expériences personnelles. Ses manuscrits d'alors, outre les recueils de notes, renferment un mémoire original sur la manière de disposer les canons pour le jet des bombes. C'est à Auxonne qu'il s'est initié réellement à la technique du métier. Bientôt les affaires de Corse et l'attaque contre la Sardaigne lui fourniront une bonne occasion de mettre à l'épreuve ses connaissances théoriques.

Les études si consciencieuses et si variées du lieutenant d'artillerie peuvent donc expliquer, en partie, la multiple activité du premier Consul et de l'Empereur. Dans ces notes et ces essais de jeunesse, on peut, après coup, deviner le général et le réorganisateur de la société. Il y a même, dans le détail, beaucoup de coïncidences curieuses : quand on évoque la prodigieuse carrière de l'homme, on prête volontiers un air de prophétie à ces notes sur l'ancien régime, sur Venise, sur l'Égypte et l'Inde, sur l'organisation sociale, sur les rapports de l'Église et de l'État, sur l'Angleterre ou la Prusse, sur « Sainte-Hélène, petite île... »

Prenons garde pourtant. De ce que certaines idées du grand homme se trouvent déjà dans ses notes de jeunesse, de ce qu'il s'est inconsciemment préparé à son rôle futur, n'allons pas en conclure que tout son génie fût déjà en germe dans ces modestes cahiers. De ces manuscrits d'étudiant à la fortune de l'Empereur je ne vois pas un rapport de cause à effet. Des cahiers de ce genre, tout officier sérieux en traîne de garnison en garnison : la seule différence est qu'on ne les publiera pas. En d'autres temps, avec ce bagage et ce tour d'esprit, on serait assurément un officier très distingué ; mais l'on s'userait à vieillir dans les grades subalternes ; avec de la chance, on deviendrait peut-être, à cinquante-cinq ans, direc-

teur de l'artillerie au ministère, on serait membre d'une Académie, et l'on écrirait à ses moments perdus des mémoires d'archéologie ou une histoire de l'artillerie.

Non seulement, il fallut des circonstances extraordinaires pour que le génie de Bonaparte pût se révéler à lui-même et aux autres, mais encore il fallut que l'homme se transformât par ces circonstances. Certainement, le Bonaparte de 1802, ou même de 1796, n'est pas tout entier dans le lieutenant de 1789. Il manque à celui-ci plusieurs des facteurs essentiels de la carrière du premier Consul : le sentiment français et la foi dans la France, l'ambition, le goût de l'action et l'habileté. A mon avis, le principal intérêt des documents publiés par M. Frédéric Masson, c'est de nous montrer comment peu à peu Bonaparte acquit tout cela. Ses études et ses efforts antérieurs, malgré l'intérêt rétrospectif que nous y prenons, auraient très bien pu n'aboutir à rien de grand. Mais, de 1789 à 1793, il s'est produit en lui une très curieuse et très rapide évolution, au sens vraiment scientifique du mot. Comme dans la nature le besoin crée son organe, de même, chez Bonaparte, les circonstances et les nécessités éveillent successivement des sentiments nouveaux, des aptitudes et des tendances nouvelles : patriotisme français, ambition, habileté, génie militaire.

Jusqu'en 1789, malgré son grade dans l'armée française, Bonaparte reste Corse, exclusivement Corse. Il vit dans ses souvenirs d'enfance, qui sont des souvenirs de haine pour les conquérants de son pays. Le 12 juin 1789, il écrit encore à Paoli : « Je naquis quand la patrie périssait. Trente mille Français vomis sur nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang, tel fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes regards. » Son père avait combattu avec Paoli dans la guerre d'indépendance, et sa famille ne s'était ralliée qu'en apparence, pour profiter des faveurs de la Cour. Quand Bonaparte quitta la Corse à neuf ans, il ne savait pas un mot de français. Il resta près de huit ans sans revoir Ajaccio ; mais l'absence ne fit que surexciter en lui l'amour du sol natal. Le français n'est pour lui qu'une langue étrangère ; la France, une terre d'exil et de tyrannie. A Valence, en avril 1786, il écrit : « Les Corses ont pu, en suivant toutes les lois de la justice, secouer le joug gênois, et peuvent en faire autant de celui des Français. Amen. » Les longs congés qu'il passe en Corse, de 1786 à 1788, fortifient en lui ces convictions. Il y recherche la société des vieux soldats de Paoli, et il stupéfie les officiers de Bastia par les éclats de son patriotisme corse.

Cette haine de la France est d'autant plus forte qu'elle est en même temps raisonnée, presque philosophique. Il rêvait d'une société démocratique, égalitaire, à la Rousseau. Il croyait la trouver et l'admirait dans cette Corse qui n'avait jamais eu de roi ni de vraie noblesse. La France, au contraire, lui semblait être, par excellence, le pays des priviléges, des distinctions absurdes, des iniquités. Pour se justifier à lui-même cette opinion, il recueillait dans les mémoires de l'abbé Terray, dans l'*Espion anglais*, dans les *Lettres de cachet* du comte de Mirabeau, une série de notes politiques sur les abus de la France monarchique. A Auxonne, en octobre 1788, il esquissait le plan d'une dissertation sur l'autorité royale, avec cette conclusion : « Il n'y a que fort peu de rois qui n'eussent pas mérité d'être détrônés. » Ainsi la réflexion lui semblait légitimer son instinctive horreur pour la France.

Au fond, ce patriotisme corse, c'est Bonaparte tout entier jusqu'à vingt ans. S'il travaille tant, c'est pour se mettre en état de répondre un jour à l'appel de son pays, de reprendre l'œuvre de Paoli. S'il reste au service de la France, c'est d'abord pour vivre en attendant ; mais c'est aussi pour se former à l'école des vainqueurs, pour apprendre de la France à la vaincre. Et pendant toute sa jeunesse, le centre de ses études est encore la même pensée patriotique. Il veut préparer la lutte suprême en agissant d'abord sur l'opinion. Il veut entretenir en Corse le souvenir des guerres d'indépendance, dénoncer aux esprits généreux de France et d'Europe la tyrannie française. Pour cela, il écrira son *Histoire de Corse*.

A ce projet de Bonaparte se rapportent, dans les *Papiers inédits*, beaucoup de pièces curieuses. Cette idée l'a hanté pendant près de dix ans, de 1784 à 1793. A Brienne, il priait son père de lui envoyer des ouvrages relatifs au pays natal. A Valence, en 1786, sa résolution est prise ; il rédige même déjà quelques pages sur la Corse et sur Paoli. Dès lors, partout où il se trouve, dans ses garnisons comme pendant ses congés, il ne cesse de réunir des documents. En 1789, il achève ses *Lettres sur la Corse à M. Necker*, dont on connaît seulement quelques morceaux, nettement hostiles à la France. Puis il les remanie l'année suivante, et en tire l'ouvrage que nous possédons, les trois *Lettres sur la Corse à M. Raynal*. Mais ici le ton et l'esprit sont tout autres. La France y est devenue tout à coup une « nation éclairée, puissante et généreuse... Elle a été libre et a voulu que nous le fussions comme elle. Elle nous a ouvert son sein ; désormais nous avons les mêmes intérêts, les mêmes sollicitudes. Il n'est plus de mer qui nous sépare. » Ainsi, cette œuvre historique, entreprise et poursuivie dans une pensée de haine et de guerre, se terminait par des témoignages de sincère réconciliation, presque de reconnaissance. Deux causes expliquent ce revirement dans l'esprit de l'auteur : la Révolution et les affaires de Corse.

La première cause est nettement indiquée par Bonaparte lui-même en 1790 : « Parmi les bizarreries de la Révolution française, celle-ci n'est pas la moindre. Ceux qui nous donnaient la mort comme à des rebelles sont aujourd'hui nos protecteurs; ils sont animés par nos sentiments. » Cependant la conversion avait été relativement assez lente. Assurément, par ses rêves politiques Bonaparte était acquis d'avance aux idées révolutionnaires. Il accueillait avec enthousiasme la réunion des États généraux, les nouvelles de Versailles et de Paris. Il analysait le Rapport de Necker, il dépouillait avec soin les gazettes. Il approuvait tout ce qui se faisait ou se disait à l'Assemblée Constituante. Il admirait les audaces de la France nouvelle, mais il en condamnait les violences et les désordres : il avait vu de près les émeutes d'Auxonne et la révolte des canonniers de son régiment. En tout cas, sa haine ne désarmait pas encore. On le voit bien par plusieurs documents qui datent de l'été de 1789 : la Lettre à Paoli, les Lettres à Necker, surtout une *Nouvelle Corse*, où les Français sont encore des « tigres », les « tyrans de la patrie », et où se lisent ces mots : « Ne reconnais jamais les Français pour maîtres. » Quand Bonaparte s'embarqua pour la Corse en septembre 1789, il n'était pas encore Français de cœur : chose curieuse, c'est en Corse qu'il allait le devenir.

Il comptait simplement se reposer à Ajaccio. Au bout de quelques jours, par la force des circonstances, il y était le chef d'un parti politique. A peine arrivé, il s'était indigné de ce qu'il voyait autour de lui. Et vraiment la situation de l'île était curieuse. Le gouverneur, ne croyant pas à l'avenir de la Révolution, avait imaginé d'arrêter toutes les nouvelles et n'avait tenu aucun compte des décrets de l'Assemblée nationale : si bien que l'ancien régime, violemment importé en Corse vingt ans auparavant, n'existait plus que là. Bonaparte groupe ses amis et les met au courant. En attendant l'indépendance, on décide de revendiquer au moins les libertés légales. On ouvre un club, on organise la garde nationale, on entre en lutte contre l'administration locale, on adresse une pétition à la Constituante, dont on force l'attention par des émeutes. Tout marche à souhait : le 30 novembre 1789, par un décret de l'Assemblée nationale, le régime militaire est aboli en Corse, et l'île est déclarée partie intégrante de l'Empire français.

C'est peut-être ce décret qui décida de la fortune de Bonaparte. Par là tombait du coup le principal grief de son patriotisme corse : ce qu'il avait détesté dans la France, c'étaient surtout les abus de l'ancien régime. Puis, le rôle qu'il venait de jouer à Ajaccio l'avait engagé plus qu'il n'eût pensé d'abord. Bon gré mal gré, de par son attitude de révolutionnaire, il se trouva l'un des chefs du parti français dans l'île. Les rivalités locales firent le reste, pendant les autres congés qu'il passa en Corse, de septembre 1791 à juin 1793. En face de Paoli, qui abusait de son pouvoir presque dictatorial et qui intriguait avec les Anglais, Bonaparte se fit de plus en plus le défenseur de l'union loyale avec la France, et il agit de concert avec les Représentants en mission. De déception en déception, il en vint à douter de la Corse, comme des vertus de Paoli. Traqué enfin par ses adversaires qui pillent sa maison, menacé de mort et proscrit d'Ajaccio, il se trouve n'avoir plus pour amis que les Français et les amis de la France. Quand il s'embarque pour Toulon avec sa famille en juin 1793, la Corse n'est plus pour lui qu'une petite patrie dans la grande.

A mesure qu'il se détache ainsi de la Corse, on le voit s'attacher davantage à la France révolutionnaire, devenue pour lui, comme il dit, la « mère-patrie ». C'est elle seule qui réalise désormais l'idéal politique de sa jeunesse. Tout en jouant son rôle en Corse, il a suivi de près les événements de Paris. Pendant ses courtes garnisons d'Auxonne et de Valence en 1791, il lit chaque jour à ses sous-officiers les journaux patriotiques, il est affilié aux clubs, il compulse de gros ouvrages et en extrait des notes pour fixer son opinion sur les questions du jour. Aussi, quand l'insurrection paoliste le force, deux ans plus tard, de se réfugier en France, il ne s'y trouve nullement dépaysé. Son rêve corse est fini, et c'est bien un vrai Français qui rentre au service. Le *Souper de Beaucaire*, qui date de ce temps, est l'œuvre d'un patriote jacobin dans les idées du jour. La Corse ne gênera plus désormais son ambition.

Car il est ambitieux maintenant. Et c'est encore un effet de la Révolution. Jusqu'en 1789, c'eût été folie, pour un pauvre lieutenant corse, de rêver en France une haute fortune : Bonaparte n'y songea même point. D'ailleurs avant sa vingtième année, rien ne permet de soupçonner qu'il eût le tempérament d'un ambitieux. « Caractère soumis, doux, honnête, reconnaissant, conduite très régulière », disent ses notes d'inspection à Brienne : voilà qui n'annonce pas de grandes audaces. Dans les années qui suivent, il se considère surtout comme le soutien de sa famille, et son grade dans l'armée n'est pour lui qu'un gagne-pain. Tout ce qu'il espère de l'avenir, c'est l'indépendance de la Corse. En novembre 1787, il écrit même un long morceau contre l'amour de la gloire.

Tout à coup, un autre homme apparaît en lui dans l'automne de 1789. Ce n'est pas encore le grand ambitieux, mais c'est déjà l'homme d'action. La Révolution l'arrache à ses livres et ouvre à son rêve d'autres horizons. Presque malgré lui, elle le pousse à agir et fait de lui un personnage en Corse. Cepen-

dant il ménage sa situation en France, et, malgré ses longs congés un peu irréguliers, il réussit à conserver son rang dans l'armée, où l'émigration promet un avancement rapide : cassé comme lieutenant, il est réintégré comme capitaine. Pendant plusieurs années, il oscille entre ces deux ambitions contradictoires : ambition d'officier en France, de patriote en Corse. Du jour où on le chasse d'Ajaccio, toute hésitation disparaît : c'est simplement un officier qui veut arriver.

Et qui veut arriver vite. Par la politique, s'il le faut, c'est-à-dire avec l'appui des politiciens. Ou même, en se mêlant personnellement de politique. Bonaparte avait pris, dans les affaires de Corse, le goût de l'action. En 1791, dans le curieux *Dialogue sur l'amour*, où il se met en scène avec son ami des Mazis, il prêchait le devoir civique : « Soyez soldat, disait-il, homme d'affaires, *courtisan* même, si l'intérêt du peuple et de votre nation le demande. » Dès lors, il prenait volontiers la parole dans les clubs. S'il restait enthousiaste des idées nouvelles, il commençait à mépriser les hommes : « Ceux qui sont à la tête sont des pauvres hommes », écrivait-il de Paris en juillet 1792. Sans se l'avouer peut-être, il aspirait à les remplacer. Quelqu'un l'a deviné à ce moment, un garçon de dix-huit ans, son frère Lucien, comme l'atteste une lettre à Joseph du 24 juin 1792, où il « démêle dans Napoleone une ambition pas tout à fait égoïste, mais qui surpasse en lui son amour pour le bien public; je crois bien que, dans un État libre, c'est un homme dangereux. Il me semble bien penché à être *tyran*. »

Au service de ces ambitions nouvelles, Bonaparte met ses qualités d'autrefois : volonté, sérieuse instruction, netteté de l'esprit. En même temps il se révèle habile homme. Il ne l'était pas avant 1789, et c'est bien à tort qu'on a voulu voir en lui un comédien de naissance. Dans sa première jeunesse, il semblait plutôt naïf, comme les enfants qui ont vécu seuls; et il garda toujours un fond de naïveté, que découvrent bien ses rapports avec Joséphine ou Marie-Louise, et, jusqu'en 1815, sa confiance dans la loyauté anglaise. Mais, depuis 1789, l'ambition réveilla en lui un instinct de race : le don de la souplesse, la promptitude à saisir les occasions. Puis les intrigues de Corse lui apprirent à connaître les hommes. Il alla vite fort loin dans ces voies de l'habileté, et de moins en moins il s'embarrassa de scrupules. C'est encore le malicieux Lucien qui nous avertit en 1792 : « Dans le cas d'une révolution, Napoleone tâcherait de se soutenir sur le niveau, et même, pour sa fortune, je le crois capable de *voller casaque*. » Dès ce moment, Bonaparte s'étudie à ménager tout le monde : dans les mois qui précèdent le siège de Toulon, on voit poindre en lui l'ami des Conventionnels et le protégé de Barras.

Quant au génie militaire de Bonaparte, ce n'est assurément pas dans les *Papiers inédits* qu'on pourrait le découvrir. Nous y reconnaissons un officier très consciencieux et fort instruit, mais c'est tout. De la Révolution seule pouvait sortir l'épopée napoléonienne. Les circonstances politiques n'ont évidemment pas donné à Bonaparte son génie ; mais, en le poussant jeune aux premiers rangs, elles lui permirent de se le révéler à lui-même. Et l'on sait si la révélation fut éclatante, à Toulon d'abord, puis surtout en Italie.

On voit le double intérêt que présentent ces œuvres et ces notes de jeunesse. Elles nous montrent d'abord comment s'est formé ce réservoir de faits et d'idées où puisa plus tard le général et l'organisateur. Elles nous expliquent aussi comment s'est préparée la carrière de Bonaparte, comment il s'est transformé ou révélé sous l'influence des circonstances. Sans la Révolution, il se fût vite lassé de languir dans les grades inférieurs ; de bonne heure, il eût donné sa démission, et, le cœur plein de haine pour la France, il fût retourné en Corse, pour y user sa vie dans de stériles intrigues. Si la Révolution n'eût éveillé en lui le patriotisme français, ses rêves d'avenir se seraient voilés vite au milieu des querelles municipales et dans les guet-apens des guerres de partisans. Si son ambition n'eût trouvé dans la France nouvelle une carrière infinie, il n'eût jamais développé toutes ses habiletés et toutes ses audaces, ni même découvert son génie militaire. Et l'on peut dire en ce sens : « Si Bonaparte a pu hériter de la Révolution, c'est que de la Révolution était né le génie de Bonaparte. »

PAUL MONCEAUX.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Téodor de Wyzewa.

Nos Maîtres (1) que vient de publier M. Téodor de Wyzewa est un recueil d'articles parus depuis une dizaine d'années en plusieurs revues, sur des sujets très différents. Mais ces articles ont entre eux un lien commun qui en constitue l'unité et en fait l'intérêt actuel : ils sont tous des hommages rendus aux maîtres dont M. de Wyzewa a subi le plus profondément l'attrait et l'influence. Il est d'un bon exemple de reconnaître ses pères, puisque aussi bien nous sommes toujours, que nous le voulions ou non, les fils intel-

(1) *Valbert ou les Récits d'un jeune homme; Contes chrétiens; le Baptême de Jésus; les Disciples d'Emmaüs; le Mouvement socialiste en Europe; l'Art et les Mœurs chez les Allemands; nos Maîtres;* Librairie académique, Didier, Perrin et Cie, édit.

lectuels de quelqu'un, et j'imagine qu'en suivant celui que leur donne M. de Wyzewa, les écrivains de notre temps fourniraient un élément précieux d'appréciation pour l'étude de leurs propres œuvres. Il en pourrait résulter une nouvelle méthode de critique qui se formulerait ainsi : étant données les préférences d'un écrivain pour un autre, déterminer les tendances et la formation de la personnalité du premier. On n'admire après tout que ce que l'on comprend, et l'on ne comprend bien que soi-même. Le semblable attire le semblable, et en l'attirant le développe, de telle sorte qu'on ne devient que ce que l'on est. Il serait aussi très curieux de rechercher les raisons variables et souvent opposées pour lesquelles les mêmes modèles ont été choisis par des imitateurs qui ne se ressemblent pas entre eux. On pourrait ainsi, à l'aide des images fragmentaires que chacun se fait de tel écrivain, en vertu des affinités spéciales qu'il se découvre avec lui, reconstituer la physionomie complète de cet écrivain. En attendant que nos chers contemporains aient assez de modestie ou de justice pour rendre à leurs prédécesseurs ce qu'ils leur ont emprunté, et nous permettent de les peindre à nouveau avec les couleurs de leur reconnaissance, essayons, d'après le livre de M. de Wyzewa, sinon de connaître ses maîtres par lui, du moins de le connaître lui-même par ses maîtres.

I

M. de Wyzewa a confié la direction de sa vie intellectuelle, comme il appert de l'ordre chronologique de ses articles de critique, à deux séries de conducteurs auxquelles correspondent les deux principales étapes de sa pensée : celle où il s'est perdu, et celle où il s'est retrouvé.

Il a commencé par se perdre en se cherchant à tâtons dans les ténèbres de l'Idéalisme, et j'entends par ce mot, non pas cette vue optimiste des choses qu'est l'idéalisme littéraire, mais l'idéalisme philosophique, ce qui est beaucoup plus grave et un peu moins clair. Pour l'idéalisme des philosophes, celui des Éléates, de Berkeley, de Fichte et, paraît-il, de Wagner, le monde extérieur n'existe pas.

Mais à défaut d'une douleur personnelle, celle des autres, si l'on est doué d'une âme un peu sensible, est d'un merveilleux effet pour nous rappeler l'existence du monde extérieur qu'un rêve d'art avait pu nous faire oublier. N'anticipons pas toutefois : pour l'insant, M. de Wyzewa n'a qu'un maître, celui qu'il pourrait appeler, comme son ami S. Mallarmé, « le dieu Richard Wagner ». Au son des trompettes de l'Amphion germanique, M. de Wyzewa voit s'édifier un nouvel univers dans tous les styles de l'eurythmie intérieure. Ces styles, ce sont les modes de l'âme : au premier étage la *sensation;* au second, la *notion;* au troisième l'*émotion* qui couronne et synthétise le tout. De là procèdent les différents arts : de la sensation, l'art plastique ; de la notion, la littérature ; de l'émotion, la musique. Il est donc évident que l'art complet devra réunir ces trois modes pour exprimer l'âme tout entière, et créer la plus haute réalité de fiction. C'est la tâche que s'est proposée et qu'a accomplie Wagner. C'est dans ce sens que désormais doit se développer chaque branche de l'art, et puisque l'émotion constitue le point culminant de l'évolution du moi, l'art souverain sera la musique, qui, mieux que tous les autres, a le don de rendre les émotions les plus intenses.

Ce pourrait être aussi la poésie, à la condition qu'elle fût symboliste. C'est qu'en effet, seule, cette poésie emploie les mots, non pour leur valeur notionnelle, autrement dit pour leur sens, mais « comme des syllabes sonores, évoquant dans l'âme l'émotion, par le moyen d'alliances harmoniques ». M. de Wyzewa a beaucoup aimé les poètes symbolistes. Il les a aimés quand il les comprenait ; ils les a aimés encore davantage quand il a cessé de les comprendre. Je voudrais bien les comprendre ou les aimer à mon tour, pour saisir ce qu'il a compris et aimé ; mais, comme M. Lemaître, qui, nous l'avons vu, s'y est essayé vainement, j'ai de la peine. Ou plutôt, pour m'en faire une petite idée, je suis obligé de me reporter de quelques années en arrière, à une époque où la poésie symboliste n'était pas encore inventée, et où, si j'avais été tourmenté du désir d'une vaine gloire, j'aurais pu la découvrir au monde stupéfait rien qu'en écrivant les singuliers rêves éveillés que je faisais alors. J'étais en Allemagne, tout bouillant d'enthousiasme pour l'œuvre de Wagner dont un infatigable orchestre de concert et un excellent théâtre me remplissaient le cerveau chaque jour à dose massive. Je n'y voyais pas grand'chose, mais j'étais empoigné, j'avais le frisson d'art, pour tout dire l'émotion. Dans cette tempête de sons, sous la coulée furieuse des vagues harmoniques, c'était une évocation féerique de notions, de sensations éperdues, emmêlées, renaissantes, qui montaient toujours plus haut, descendaient toujours plus bas, comme le retrait des flots brisés sur la falaise qui reculent à perte de vue dans le désordre de leur écume, pour se précipiter de nouveau à l'escalade du ciel. Et quand, rentré dans ma chambre d'hôtel, — un hôtel que j'avais choisi pour plus de couleur locale parmi les plus gothiques et les plus inconfortables du vieux Francfort, — je revivais toutes ces impressions confuses ; il m'en restait pour toute la nuit un roulis mélodieux semblable au balancement qu'on a dans la tête après une traversée orageuse ; mais, chose curieuse, sur ces souvenirs flot-

tants de l'océan wagnérien, nageaient des épaves de mots et de phrases qui en suivaient les ondulations apaisées, des phrases vides de sens, des mots qui avaient perdu leur valeur « notionnelle », quelques-uns même empruntés à des langues que je n'ai jamais parlées, mais délicieusement sonores. Et à travers, je voyais, baignés de lune, des palais surnaturels, des chevaliers sauveurs, des mages aux robes d'azur, des femmes élancées comme des lis, toute une vie et toute une humanité supérieure. Puis un grand vent passait, et les mots n'étaient plus que des couleurs, comme dans les sonnets d'Arthur Rimbaud, des nombres, des figures incréées; j'entendais positivement l'harmonie des sphères, ce qui doit être le comble de l'émotion.

Arrivé là, comme il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, je m'endormais, mais j'avais fait sans le savoir de la poésie symboliste. Heureux si j'avais connu mon bonheur! Je l'ai connu trop tard, quand je ne pouvais plus le goûter. J'en ai tout au moins gardé cette impression que la poésie symboliste est un art d'extrême jeunesse qui a la grâce d'un langage d'enfant. Les premiers mots que balbutient les enfants leur représentent beaucoup de choses, parce qu'ils les emploient à tort et à travers, et quelque fois seulement parce qu'ils les trouvent jolis, faciles à prononcer. Quand le cœur est plein, la moindre vibration suffit à le faire déborder. Et de là vient que l'expression des émotions intérieures est plus laborieuse dans l'âge mûr, et qu'après avoir beaucoup aimé la poésie symboliste à vingt ans, comme M. de Wyzewa, on en sourit un peu, comme lui aussi peut-être, dix ans après.

II

Si M. de Wyzewa a éprouvé des sympathies naturelles et spontanées pour ses premiers maîtres, les philosophes Platon et Fichte, le musicien Wagner, le romancier Villiers de l'Isle-Adam (1), et les poètes Stephane Mallarmé (2) et Jules Laforgue (3), il a connu avec une égale vivacité des sympathies plus indirectes — par exemple pour M. France, — qui lui étaient inspirées par une invincible antipathie, celle qu'il a vouée à la science (4). Cette antipathie de M. de Wyzewa était logique, comme ses admirations pour les écrivains qui l'ont partagée; elle était une conséquence inévitable de sa pensée philosophique et esthétique. Si, en effet, le monde est « un jeu de notre âme, seule réelle, supérieure aux questions d'origine et de cause, comme au temps lui-même », la science n'est plus qu'une « fantaisie utile, un effort à coordonner, à refaire plus réelles les vaines ombres qui s'agitent pour nous décevoir sur les murs de notre caverne », et à ce titre, comme auxiliaire de l'Art, M. de Wyzewa consentirait à lui faire une petite place à côté de la musique et de la poésie. Mais la science a bien d'autres prétentions. Elle croit à la réalité de l'univers et des lois qu'elle lui impose. Et c'est une folie. Il n'y a pas de lois. Il y a seulement dans l'âme qui se figure le monde en dehors d'elle des dispositions variables qui lui font voir les choses comme elle le désire, par le même procédé de suggestion qui fait voir à l'hypnotisé ce que l'hypnotiseur lui a commandé de voir. « Et voilà pourquoi le soleil a tourné autour de la terre, et pourquoi c'est lui maintenant qui reste immobile. Voilà pourquoi les miracles ont été possibles et réels jadis, puis sont devenus impossibles, et maintenant redeviennent usuels, parce que nos âmes n'ont plus de répugnance à les admettre pour vrais... Tout est possible dès que l'esprit peut le concevoir; et tout devient réel dès que l'esprit a plus de motifs pour le vouloir que pour s'y refuser (1). » Newton croyait conclure de la chute d'une pomme à la loi de l'attraction; mais, en fait, il concluait de la loi de l'attraction, qui était une pure imagination de son cerveau épris d'unité, à la chute des corps, et pour lui les corps tombaient, parce qu'il l'avait décidé ainsi.

Mais nous commençons à changer tout cela. Il nous est venu d'autres idées : nous avons eu besoin que les corps restassent en l'air, sans aucun soutien matériel, et, à partir de ce moment, sur l'autorité de M. Crookes, nous en avons vu qui échappaient à l'action de la pesanteur, qu'on prétendait immuable. Il ne nous paraîtrait plus impossible qu'un saint marchât sur les eaux ou s'élevât au ciel. Princes malades guéris par l'attouchement sur le front d'herbes magiques, amoureux qui se parlent et s'attirent à travers l'espace, lépreux nettoyés dans l'eau des sources troublées par les anges, tous ces faits merveilleux ou surnaturels, que la science déclarait apocryphes, parce qu'ils contredisaient les lois invariables de la nature, les voici qui redeviennent réels et contemporains. Et la science en convient elle-même. Il y a, dans les cliniques, des malades qui sont guéris dès qu'on met sur leur front les remèdes convenables; de nouveau les pensées voyagent, les ordres s'entendent à distance; de nouveau on découvre des fontaines de Jouvence où les lépreux sont purifiés, les aveugles rendus à la vue. Qu'est-ce à dire? sinon qu'on nous la baille belle quand on nous parle de l'infaillibilité de la

(1) *Nos Maîtres*, p. 133.
(2) *Ib.*, p. 91.
(3) *Ib.*, p. 235.
(4) *Ib.*, ch. VIII, *la Science*, p. 273.

(1) *Nos Maîtres*, p. 293.

science et des droits qu'elle a, au nom de la vérité, à nous faire sacrifier sur ses autels, je veux dire jeter à ses rouges creusets toutes les fleurs du sentiment et de la foi. M. de Wyzewa nous le déclare : il n'y a ni vérité scientifique, ni vérité historique, et jamais deux yeux ne verront la même image dans ce torrent d'apparences qu'est l'univers en dehors de nous.

Encore si la science nous faisait le monde meilleur! Mais elle n'a réussi, en fin de compte, à y introduire que le doute, la souffrance, l'inquiétude et l'ennui. Nous lui devons le darwinisme, mais aussi la justification de la lutte pour l'existence, la fatalité des instincts, et tous les romans de M. Zola; nous lui devons le télégraphe, le téléphone et la civilisation, mais aussi la question sociale. Il n'y a pas lieu d'en être si fier. Ah! sortons des laboratoires puants, fermons les livres poudreux, vivons dans la libre nature. Les prés sont verts, le ciel est bleu, et les fleurs ont des parfums énivrants, quand on peut dire, comme Perdican : « Je ne sais pas leurs noms, mais je sais qu'elles sentent bon, et cela me suffit. »

A merveille; mais ne vous semble-t-il pas que M. de Wyzewa va un peu loin? Que la science ne nous donne pas le bonheur, cela paraît indiscutable, mais, aussi bien, il n'est pas certain que nous ayons été créés pour un bonheur terrestre. Il nous suffit que la science se renferme dans ses limites, et renonce à la prétention de vouloir se subordonner tous les autres domaines de la pensée. Qu'elle observe des faits et invente des sérums, mais qu'elle n'aille pas, au nom des systèmes provisoires dont elle se sert pour classer ses notes, nous imposer une littérature, une morale ou une métaphysique. C'est ce qu'a réclamé, il vous en souvient, M. Brunetière, quand, avec ce courage qui le pousse, malgré que les éclats en retombent parfois sur lui, à briser toutes les idoles de ce temps, il a pris à partie la tyrannie de la science et mis au service des vaincus, les sentimentaux, les poètes et les croyants, le feu de son éloquence et le fer de sa logique. En faisant redescendre la science à son rang, en lui contestant, non la légitimité de son rôle, mais celle de ses prétentions, M. Brunetière a remis au point ce que M. de Wyzewa, avec l'intransigeance des précurseurs, avait imprudemment poussé à bout. Supprimer la science, comme le voulait M. de Wyzewa, et, pour être logique, supprimer avec elle toute recherche et toute pensée, sous prétexte que le moi est seul au monde, c'était se condamner au scepticisme et à l'égoïsme le plus absolu; c'était, en retranchant à ce moi souverain sa part de souffrance, lui retrancher aussi sa part de grandeur et de bonté, pour lui donner en échange le plaisir très contestable de se contempler éternellement soi-même, dans la solitude et la mobilité de songes dorés mais creux.

III

Heureusement qu'arrivé là M. de Wyzewa s'est retrouvé. Juste au moment où les extrêmes conséquences de son idéalisme allaient le précipiter, soit dans le dilettantisme sceptique de M. France, soit dans l'égoïsme émotif et sensuel de M. Barrès, nous le voyons se rejeter en arrière, et changer brusquement de conducteurs et de direction. Ah! c'est qu'en travers de ses pas s'est dressé un nouveau maître, celui qui l'attendait et l'appelait depuis le commencement pour le toucher de la grâce russe : Tolstoï. Il lui a dit : « Suis-moi », et il l'a suivi. Désormais M. de Wyzewa a été un autre homme. Il niait le monde extérieur, il l'affirme ; il affirmait le moi, il le nie. Ce fut son chemin de Damas. Il en a rapporté *Valbert*, et deux petits chefs-d'œuvre : le *Baptême de Jésus* et *les Disciples d'Emmaüs*, et dans *Nos Maîtres* le chapitre intitulé : *la Religion de l'Amour et de la Beauté*.

Valbert est la critique de l'idéalisme appliqué aux choses de l'amour. La caverne de Platon est devenue un boudoir où le héros de M. de Wyzewa s'adore à travers les ombres charmantes de ses amies. Or, comme il doit bien leur accorder un minimum de réalité, elles ne tardent pas à lui être odieuses. Tantôt elles contredisent de façon trop brutale la beauté de la vision intérieure, tantôt elles n'offrent avec cette vision que des analogies trop fragiles. Il finit par les mettre à la porte malgré leurs larmes. Une fois parties, elles lui semblent plus réelles et plus aimables, et de leur souvenir que son rêve a purifié, il se compose dans la solitude une femme surnaturelle qui réunit toutes les perfections, une « Iris en l'air », ce qui est évidemment le dernier effort de l'idéalisme. C'est aussi, paraît-il, son châtiment. Avec Iris, Valbert n'est pas plus heureux ; il tombe malade, et deviendrait fou, si tout à coup, à Bayreuth, aux accents mystiques de *Parcifal*, il ne trouvait le remède sauveur. Et voici le remède : Il ne faut point mettre l'esprit au centre des choses, car c'est se condamner à l'éternel tête à tête avec soi-même, et il n'y a rien de plus désolant. A force de se mirer dans son moi, on y voit le diable, comme les femmes coquettes qui se regardent trop longtemps dans leur psyché. « Toutes nos misères viennent de ce que nous ne pensons qu'à nous-mêmes, tandis que le secret du bonheur est de ne penser qu'à autrui. L'imbécile, mais qui a le cœur pur, et qui trouve toute science dans la compassion : c'est le seul homme vraiment heureux. » C'est aussi la conclusion des *Contes chrétiens*. Dans le *Baptême de Jésus*, qui pourrait s'appeler plus exactement la *Tentation de Jésus*, le tentateur est l'idéaliste Valerius Slavus, un Valbert philosophe, ou, si vous le voulez, un Téodor de Wyzewa première manière. Il veut

barrer au Christ rédempteur la route qui conduit chez les Barbares : « Ferme, lui dit-il, tes oreilles à la plainte de créatures qui n'existent pas. Les vrais réalités sont en nous, œuvres du divin pouvoir qu'est notre pensée. Reste en toi-même, là seulement tu seras Dieu. » Mais le Christ le reconnaît et lui dit : « Arrière de moi, Satan ! Malheur à ceux qui, lorsqu'ils entendront se plaindre une créature, se demanderont si elle existe avant de la secourir ! Malheur à ceux qui, pour ne plus l'entendre, se réfugieront dans le rêve où ils se croiront dieux ! Heureux les pauvres d'esprit ! »

On le voit, le revirement de M. de Wyzewa est complet. Comme jadis Kant s'arrêtant de démolir devant l'impérative réalité de la conscience, M. de Wyzewa cesse de nier le monde et l'humanité douloureuse devant l'irréductible réalité du cœur. Mais n'allez pas croire pourtant que, dans l'homme nouveau qu'il est devenu, il n'y ait plus trace de l'homme ancien qu'il a été. Il reste l'ennemi irréconciliable de la science, dont il recommence le réquisitoire dans les *Disciples d'Emmaüs ;* seulement, la raison de sa défiance à son endroit a changé : ce n'est plus, comme autrefois, l'inanité des lois de la nature, mais bien plutôt « la supériorité de l'amour sur l'intelligence et des instincts naturels sur les plaisirs les plus délicats de l'esprit ». De même le « dieu Tolstoï » ne lui fait pas renier le « Dieu Wagner » ; il se contente de voir dans le « nécromant » de Bayreuth un disciple de l'apôtre de Toula, et de préférer *Parcifal* et *Lohengrin*, où Wagner a exprimé le côté tolstoïen de son génie.

Les deux faces de la pensée de M. de Wyzewa s'opposent, mais elles se touchent, et malgré ses contradictions, il est encore possible de reconstituer l'unité de sa physionomie morale. Une âme rêveuse, émotive et délicate à l'excès, une âme de soir plutôt que de matin, prompte à se fermer aux réalités brutales du jour, mais prompte à s'ouvrir à la poésie des sons, aux « bienheureuses ténèbres du sentiment », au silence qui laisse monter la nuit les plaintes des êtres. Ajoutez-y un esprit curieux et inquiet, la souplesse française jointe à la grâce slave, alliance féconde qui lui a permis de comprendre et de goûter toutes les formes de l'art, comme de parler et de penser dans toutes les langues d'Europe ; un don de réceptivité et d'adaptation féminine, et vous aurez à peu près une idée de cette figure singulièrement attachante de penseur, d'artiste et de poète. Vous aurez aussi, par lui, un des traits de l'âme contemporaine. Car les influences qu'il a subies, les hommes de sa génération les ont subies avec lui, depuis l'idéalisme orgueilleux de Platon jusqu'à ce renoncement au moi et à la pensée qui constitue le tolstoïsme.

Oui, ils sont de plus en plus nombreux aujourd'hui ceux qui sont las de science, las du jeu stérile des idées, et qui commencent à comprendre que les pauvres d'esprits dont le cœur est riche ont trouvé mieux que les chimistes et les philosophes la vérité dernière des choses. Il ne faudrait pourtant pas exagérer, et, sous prétexte de compassion, une compassion qui d'ailleurs trop souvent reste théorique, faire fi des autres moyens d'agir, mépriser la pensée, l'art, et même cette pauvre science de la nature, dont il a fallu proclamer les faillites partielles. Il suffit de les subordonner à leur but. Science, art, religion nous apparaissent comme les trois étapes successives dans l'ascension vers l'idéal, dans la recherche du Montsalvat et du Graal sauveur : elles répondent à cette première loi du cœur qui le fait tendre toujours en haut. Mais le cœur a une autre loi : il tend aussi toujours en bas, partagé entre ces deux mouvements qui le font osciller de l'éternelle beauté à l'éternelle misère, et des sommets de la vérité aux abîmes de la douleur. Montée avec Parcifal, dans les aspirations de la connaissance, du rêve et de la foi, l'âme humaine doit redescendre de l'Idéal avec Lohengrin, pour dispenser aux créatures souffrantes le baume réparateur de la divine pitié. L'homme normal ne se contredit pas, il se complète : il ressemble à ces orangers de Sorrente qui portent à la fois des fleurs et des fruits. Les fleurs tournées vers le ciel, ce sont ses recherches, ses rêves, ses croyances, mais la bonté en est le fruit, fruit toujours frais, qui pend à terre, gonflé de suc, prêt à tomber dans la main du premier passant.

CHARLES RECOLIN.

THÉATRES

ODÉON : *La Vie*, pièce en trois actes, de M. Adolphe Thalasso : *Les Trois Saisons*, comédie en trois actes, en vers, de M. Henri Bernard. — OPÉRA-COMIQUE : *La Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Faune*, pastorale en un acte, en vers, de M. Georges Lefèvre ; — *Les Tenailles* (fin).

Le plus grand défaut de la *Vie*, — je ne dis pas que ce soit le seul, — c'est l'énormité du titre. Après une pareille promesse, la pièce semble un peu insuffisante... Notons toutefois la belle situation du troisième acte, plus belle en soi que par ses rapports avec le reste du drame. Et qu'il nous suffise de mentionner le badinage, — en trois actes !... — de

(1) *L'Art et les Mœurs chez les Allemands.*
(2) *Le Mouvement socialiste en Europe.*

M. Henri Bernard. On me dit que M. Bernard est professeur dans un lycée de Paris : prenons donc les *Trois Saisons* pour un devoir de vacances; il serait puéril et cruel d'insister.

J'espère pouvoir parler plus longuement de la *Navarraise* la semaine prochaine. J'ai peur qu'elle n'ajoute pas grand'chose à la gloire de M. Massenet, et je ne comprends guère à vrai dire, comment l'auteur de *Marie-Magdeleine*, de *Manon* et de *Werther* s'est fourvoyé dans une pareille masca(gna rade... comme dirait notre juste et sévère ami Willy.

Autre devoir de vacances : le *Faune*, de M. Georges Lefèvre. Cette fois l'auteur a cherché le genre Meilhac-Halévy : et ce n'est guère facile : et *la Belle-Hélène* reste encore supérieure. De jolis vers et quelques aspirations philosophiques.

Enfin, à Déjazet, gros succès pour *Tous Criminels;* le public a paru se divertir de tout son cœur. Bonne interprétation.

Et maintenant, revenons aux *Tenailles*.

Je vous ai dit, la semaine dernière, ce qui me paraissait discutable dans le cas moral exposé par M. Paul Hervieu. J'ai présenté de mon mieux les objections qui me semblaient avoir quelque poids et quelque justesse. Il est probable, du reste, que M. Hervieu aurait d'excellentes raisons à m'opposer. J'ai dit ce que je pensais : je n'y reviens pas.

Le cas admis, la thèse qui en découle (ou dont il découle) est admirablement développée; le troisième acte, en dehors de la force tragique qu'il possède en soi, a ce mérite singulier de résumer le sujet d'une façon frappante, et ce mérite plus rare encore de mettre en face l'un de l'autre deux exemplaires complets et définitifs des « victimes du mariage ». D'où vient donc que cette thèse, démontrée avec une force incontestable, ne me persuade pas? D'où vient, surtout, que cette démonstration, menée avec une infaillible logique, ne me donne pas toute satisfaction? Si j'examine la démonstration seule, je suis sinon convaincu, du moins réduit momentanément au silence. Si j'étudie les personnages, au contraire les objections se pressent. Et, cependant, ces personnages, en dépit de l'allure volontairement sèche qu'a la pièce, m'intéressent et me touchent. Tout cela semble un peu contradictoire. Tâchons de nous y reconnaître. Examinons d'abord les personnages, c'est-à-dire Irène. J'ai déjà dit la sincère admiration que m'inspire Robert.

Sans être aussi assoiffé de lumière que mon cher maître M. Sarcey, ici ou là quelques lueurs supplémentaires ne seraient pas inutiles Voici une femme : nature d'élite, surtout si on la compare aux femmes qui vivent près d'elle, dans son monde; elle ne saurait s'accommoder de l'adultère à concessions réciproques; non seulement l'idée du partage physique la révolte, mais elle n'admet pas même ce qu'on pourrait appeler le partage moral : dès l'instant qu'elle aime Michel, Robert n'est, ne peut plus être rien pour elle; tous rapports conjugaux doivent cesser entre eux; pareillement, tant qu'elle sera, fût-ce de nom, la femme de Robert, elle n'appartiendra pas à Michel. Et ce double sentiment lui monte naturellement du cœur aux lèvres : elle l'exprime avec une force de conviction irrésistible. Elle cède toutefois, et devient la maîtresse de Michel. Considérant la nature d'Irène, son amour pour Michel et la situation où elle est réduite, sa chute s'explique et s'excuse même. Il n'y a rien là, au moins, de contraire à sa nature. Irène, tombée, restera ce qu'elle était, avec les mêmes scrupules de propreté morale.

Mais voici que tout est changé. Irène a accepté tout ce dont la pensée seule l'emplissait d'une horreur indignée. Elle a subi le partage. Elle a commis des actes en contradiction avec les sentiments qu'elle exprimait tout à l'heure, en contradiction même avec la nature que M. Hervieu lui avait d'abord prêtée... Je suis loin d'exiger d'un être humain qu'il reste toujours identique à lui-même, et je ne lui demande pas de traverser la vie semblable à un incompressible boulet de canon : le « bloc » est aussi peu satisfaisant en littérature qu'en politique; je ne hais pas la complexité, bien au contraire. Mais quand une femme change autant que change Irène, quand elle se résout à des actes dont elle sentait et exprimait si puissamment la vilenie, n'ai-je pas le droit de demander qu'on me dise, sinon qu'on me montre comment et pourquoi elle en est venue là? De ce pourquoi et de ce comment nous ne savons rien. Même la chronologie, si j'ose dire, est incertaine : Irène est-elle redevenue la femme de Robert avant ou après la mort de Michel? Nous ne le savons pas.

Je vois bien, — en dehors de la nécessité d'un état civil pour l'enfant, — certaines des causes que l'auteur pourrait donner, mais qu'il n'a pas dites : et celle-ci surtout, qui le dispenserait des autres, à savoir que ce n'est pas là sa pièce : il a le droit de choisir son sujet et de démontrer sa thèse comme il lui convient. Rien de plus vrai. Toutefois, faites attention qu'ici la thèse ne peut se démontrer qu'au moyen des personnages, et que tout ce que ceux-ci perdent en clarté, celle-là le perd en vraisemblance. Pour que l'idée de M. Hervieu nous pénètre, pour que nous la fassions nôtre, il faut que ceux qui la vivent nous paraissent l'image de ce que nous sommes, et pour cela, que nous les pénétrions à notre tour, — ce qui ne se peut faire que si nous les connaissons complètement.

Et c'est un peu ce qui manque au troisième acte des *Tenailles*. Certes, à ce revirement d'Irène, la thèse gagne un argument d'une force singulière;

mais Irène n'y perd-elle pas quelque peu de réalité ou de vraisemblance, et ne semble-t-elle pas être là plutôt un ressort qu'un être vivant? Au fait, nous sommes plus frappés par la beauté propre de la démonstration — c'est là une « solution élégante », s'il en fut jamais, — que par la vérité des caractères... Et me voilà revenu à l'objection que j'indiquais en passant la semaine dernière : les personnages des *Tenailles* sont un peu trop des entités comme on disait jadis, ou des abstractions.

Au moins M. Hervieu aurait-il de quoi se consoler, en se rappelant que, ce reproche, on l'a fait aussi à nos classiques ; et j'ajoute que rien ne me paraît plus désirable que le retour à la simplicité qui suffisait aux maîtres. Seulement, il faut alors que les personnages soient et restent tout le temps des abstractions, que rien de matériel ne vienne se mêler à leur vie toute morale. Par exemple, lorsque Bérénice renonce à Titus, c'est, je le veux bien, la Loi qui interdit à l'empereur d'épouser une reine. Mais remarquez que ce qui sépare Titus de Bérénice c'est moins la loi, — en vérité ce n'est pas du tout la loi, — que les scrupules de Bérénice ; elle ne se soumet pas à la règle écrite : elle se sacrifie au bonheur et à la gloire de son amant ; le conflit est exclusivement moral ; la loi n'y intervient, si je puis dire, que pour donner à Bérénice l'occasion de montrer la grandeur et le désintéressement de son amour. Dans les *Tenailles*, la loi est l'essentiel : c'est le mur contre lequel viennent buter les sentiments d'Irène ; et ce quelque chose de matériel qu'a l'obstacle légal empêche les personnages de rester les abstractions qu'ils étaient tout d'abord. On les voit se heurter aux détails matériels de la vie, et l'on s'étonne alors de les voir raisonner en quelque sorte « au-dessus de la vie », négligeant de parti pris les atténuations que la vie même pourrait leur offrir. En un mot, la pièce est régie par une implacable logique et une admirable force de raisonnement ; et l'héroïne s'arrête à mi chemin de sa logique et de son raisonnement, car non seulement elle ne transgresse pas la loi qui lui paraît monstrueuse, mais elle finit par s'y soumettre... Rassurez-vous, je ne demande pas qu'Irène parte avec Michel. Puisque M. Hervieu a voulu nous montrer à quoi aboutissait la loi quand on la respectait, il serait parfaitement ridicule de réclamer de ses personnages les actions que précisément il ne faut pas qu'ils accomplissent.

Toutefois, on doit bien reconnaître qu'Irène fait ici quelque tort à la thèse. Ce n'est plus seulement le mariage, tel qu'établi par la loi, qui est responsable de la destinée des Fergan : c'est les âmes mêmes de ces Fergan. Et la conclusion de la pièce ne serait plus : « Voilà ce qu'est le mariage ! » Il y faudrait ajouter : « ... pour ceux qui jugent que leur situation mondaine vaut les plus répugnantes compromissions ».

... Et maintenant que j'ai bien démontré que la thèse gêne les personnages et que les personnages diminuent la thèse, il faut que j'en arrive à un aveu pénible : malgré mes objections — que voulez-vous? je les crois justes ! — la thèse nous frappe, et les personnages nous intéressent et nous touchent. C'est que la force logique que personne n'a contestée aux *Tenailles* vous entraîne presque malgré vous. Je parlais de boulet de canon, tout à l'heure : c'est une sorte de boulet de canon que le raisonnement de M. Hervieu. Je n'ai pas caché qu'il me semblait laisser un peu trop de choses en dehors de sa trajectoire ; mais il n'a que plus de force pour frapper ce qu'il vise. Le fait est que les scènes entre Irène et Robert, et elles forment l'essentiel de la pièce, sont d'une plénitude digne d'admiration. Encore une fois, tous les arguments y sont ramassés en quelques répliques : la scène finie, il n'y a rien à ajouter ; et tous les arguments portent, ils frappent où il faut, en dépit d'un style qui pourrait être quelquefois plus simple et plus direct. C'est que la phrase est si nourrie, si pleine de choses, qu'elle s'impose, pour ainsi dire, par la pensée dont elle est lourde. Et c'est un peu ce qui arrive aussi pour les personnages. Je vous ai montré tout à l'heure, et bien longuement, ce qu'ils pouvaient avoir d'insuffisant pour nous. Il n'en est pas moins vrai qu'ils sont vivants. C'est que M. Hervieu, s'il ne nous les fait pas toujours connaître jusqu'au fond, connaît et voit ses personnages dans ce qu'ils ont de plus intime. Il en néglige parfois les grandes lignes et l'extérieur, mais il a une manière bien à lui de les prendre, si je puis dire, « par en dessous ». Ils n'agissent pas toujours comme notre désir de logique et de raisonnement voudrait les voir agir. Mais ils « pensent » ; et c'est bien cette force de pensée qu'on sent en eux, qui leur donne la vie. Par une ou deux répliques, ils nous dévoilent leur vie intérieure. Robert a deux ou trois phrases qui en disent aussi long qu'un volume sur sa nature de mondain borné et satisfait. Écoutez Irène : au moment même où des objections se présentent à votre esprit, la profondeur et la vérité de sa pensée vous pénètrent. Est-elle, dans son ensemble, vivante et « homogène » ? Je ne veux pas recommencer la discussion. Ce qu'il y a de certain c'est que, dans chacune des scènes où elle paraît, — une fois la scène admise, et la cause qui l'amène, — elle est et reste vivante et pensante. Les personnages de M. Hervieu sont abondamment pourvus de « dessous moraux ». De là vient leur valeur très particulière ; on peut ne pas les aimer, (et je n'ai pas caché moi-même qu'ils ne m'étaient pas partout également chers), mais on ne saurait les négliger ; ils forcent l'attention

et le respect ; ce serait, j'imagine, de quoi satisfaire le plus difficile des écrivains — des écrivains de théâtre !

Faut-il insister maintenant sur les qualités que nous admirions chez le romancier et que nous retrouvons chez l'auteur dramatique ? Faut-il citer quelques-uns de ces mots qu'on a cités un peu partout depuis une semaine ?... Ce qu'il faut au moins signaler, c'est la bravoure et la loyauté avec lesquelles M. Hervieu a posé et développé sa thèse ; on ne peut être un joueur plus loyal ; et peut être qu'avec un peu plus de... malice, bien des objections ne nous auraient pas frappé. Mais M. Hervieu a voulu présenter sa thèse sans artifices. Nous devons l'en remercier, et il ne paraît pas d'ailleurs qu'il ait à le regretter. Les *Tenailles* ne me satisfont pas partout, mais partout je m'y intéresse : c'est sans contredit l'une des œuvres les plus nourries et les plus curieuses qu'on nous ait données depuis longtemps.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Le Grand-Prix d'automne, de cent mille francs, — prestigieux appât, — avait attiré tout le Paris du luxe et de la dépense, et, avec lui, une foule innombrable de personnes sans argent qui viennent voir les autres en gagner et en perdre ; enivrante distraction pour ceux qui ont la poche vide. Il pleuvait justement, après trois mois ininterrompus d'une sécheresse implacable. Des milliers de parapluies, serrés les uns contre les autres, au-dessus des têtes, donnaient l'idée de la légion antique dans la manœuvre de la tortue, lorsque les boucliers formaient un toit au-dessus des légionnaires. Entre les rangs de la multitude circulent, glissent, volent, par des miracles de prestesse, les escrocs, les filous, les pick-pockets les plus exercés de l'univers, ayant l'œil et la main à tout, comme s'ils étaient les sergents de cette armée. Les grands stratèges ne descendent pas dans le détail : ils dominent le champ de bataille de la vie et ne commandent que les grands mouvements. Une demi-mondaine a gagné, à ce qu'il paraît, deux cent mille francs ; un employé de bureau à quinze francs, ayant perdu un trimestre de ses appointements, s'est jeté à la Seine pour ne pas se trouver en présence de ses enfants, qui n'ont pas dîné.

Il y a quelques années, c'était, à chaque budget, une vive discussion au Conseil municipal pour savoir si on voterait le Grand-Prix. On l'a rejeté même une fois : les partis politiques se mesuraient sur cette question palpitante, mais les plus hardis n'ont pas osé recommencer. Aujourd'hui, au lieu d'un Grand-Prix, on en a deux, l'un pour l'été, l'autre pour l'automne.

L'argument décisif qui triomphe de toutes les oppositions consiste à dire qu'une journée de Grand-Prix fait tomber un million dans les caisses de l'octroi, mais on a beau multiplier les Grands-Prix, l'impôt augmente toujours, et le vrai grand prix est celui dont nous payons toutes choses. Ainsi nous en sommes à présent à 333 fr. 71 centimes d'impôt, en moyenne, par tête d'habitants, la population étant évaluée à deux millions et demi ; c'est-à-dire que toute personne, à Paris, pauvre, riche, l'enfant qui vient de naître, le vieillard qui va mourir, paie en chiffres ronds 333 francs, à partager entre la ville, le département et l'État.

Celui qui a une femme et quatre enfants doit prélever avant tout sur le produit de son travail 1 998 francs. S'il arrive à gagner 2 000 francs, quand l'année est favorable, il lui reste une belle pièce de quarante sous pour entretenir son ménage.

Les choses ne s'arrangent pas tout à fait ainsi, il est vrai : les uns paient plus, les autres moins, mais il n'est pas rare que ceux qui gagnent le moins paient le plus et que ceux qui gagnent le plus paient le moins, relativement. C'est pourquoi nous ne pouvons pas être étonnés si, malgré les efforts généreux de Pasteur, l'unique, le grand Pasteur, et de tous les autres pasteurs plus petits de l'humanité gémissante, l'humble troupeau des enfants de Paris est décimé, ravagé et torturé par l'impôt, mal plus affreux que le croup, et contre lequel nous restons absolument sans défense, par notre mauvaise économie politique et par toutes nos fausses idées sur les conditions d'un bon et sage état social.

Je m'étais hasardé à protester, il y a quelques semaines, contre la mendicité patriotique des chanteurs et chanteuses de rues sollicitant la charité pour nos soldats ; mais cette mendicité n'a fait que prendre des formes encore plus pathétiques, au fur et à mesure qu'on recevait de tristes nouvelles de là-bas, et aujourd'hui ce sont des fêtes splendides, des représentations de gala, des bals aux lumières éblouissantes, des courses avec leurs paris fiévreux, car il faut toujours que les paris projettent dans les courses leurs aiguillons ; — ce sont tous les enivrements de la vanité, de la réclame et de la mode que l'on s'exerce patriotiquement à mettre en œuvre, afin de se procurer des subsides et quelques légers agréments à envoyer à ceux qui souffrent et qui meurent pour la France.

Le pays ne devrait-il pas avoir dans son budget tout ce qu'il faut pour assurer le nécessaire, c'est-à-dire une part de superflu et de douceurs à ses soldats qui portent le drapeau dans des contrées inabordables et sous des climats pernicieux ?

Le pays possède, à la vérité, tout ce qu'il faut pour cela; car si on y réfléchit, on comprend que les ressources demandées au théâtre, au bal et aux courses sortent de la poche de la France comme le budget. Mais on s'imagine que c'est là une bonne et heureuse méthode, un art supérieur, que de demander aux divertissements et aux étourdissantes fêtes des ressources pécuniaires pour aider à remplir le devoir national le plus sacré, tandis que c'est un moyen qui ne prête qu'au coulage et au gaspillage de toutes les ressources, en surexcitant encore ces instincts de frivolité et cet amour désordonné du plaisir à tout prix qui nous a déjà coûté tant de chagrins.

Les distributions de cadeaux provenant de la fantaisie et du caprice ne se font que d'une manière fantaisiste et capricieuse dans les pays éloignés où nos soldats les reçoivent. Leurs lettres reflètent assez les sentiments que font naître chez eux l'inégalité et le hasard du partage. L'un n'a reçu qu'un cigare, dit-il; l'autre qu'un cahier de papier à cigarettes; tandis que dans d'autres endroits la distribution a été faite avec largesse et abondance.

Mais il n'y sont pas, ils ne l'ont pas vu, ils l'ont seulement entendu dire. On distingue dans ces propos les sentiments de déception et d'humeur que ne peuvent manquer de susciter des distributions difficiles et si faibles en comparaison des besoins. Quoi! le Paris du luxe et du plaisir s'est donné des rendez-vous magnifiques; on a dansé, chanté, flirté, parmi des bosquets de fleurs rares, illuminés de feux électriques; rien n'a été épargné pour la splendeur de la fête; et ce grand et noble effort se résout en un cahier de papier à cigarette qui arrive dans quelque lointain désert, où le soldat le recevra d'une main tremblante de fièvre, et peut-être il n'aura pas de tabac pour enrouler le papier autour!

C'est simplement absurde, et ce n'est qu'un des exemples innombrables de notre fausse économie politique et de la honteuse ignorance où végète la société la plus éclairée de tous les temps.

Nous apprenons que nos soldats sont à Tananarive. Nous avons occupé la capitale malgache: on peut maintenant célébrer d'autres fêtes pour la victoire.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, vainqueurs ou vaincus nous avons des fêtes pour toutes les circonstances, et, si Paris s'ennuie jamais, Paris ne sera plus Paris.

*
* *

Le Président de la République a paru dans la tribune de Longchamps accompagné d'un roi de l'Ouest d'un prince royal de l'Est et de quelques archiducs slaves; tous princes étrangers, car il n'y en a plus en France.

Le monde entretient encore quelques rois exprès pour la distraction de Paris et afin que nous puissions en montrer à nos enfants; mais le Président les domine de sa haute taille, et il se dresse comme un chêne au milieu de faibles arbustes; il est comme le président des rois.

Toutes les fois que j'ai vu cet été des paysans mis en présence du portrait de M. Félix Faure, leur réflexion était unanime: « C'est un bel homme! » Cette réflexion s'accompagnait d'un sentiment grave et profond: c'est à coup sûr une des choses les plus importantes qu'il y ait pour un homme que d'être un bel homme, et toute l'aristocratie primitive ne s'est pas fondée sur une autre base que celle-là: la force, expression et résultat de la beauté, et réciproquement.

Il me sera permis de rapprocher de cette observation celle que j'ai entendu faire au pied de l'arc-de-triomphe de l'Étoile par deux provinciaux de notre midi, deux ouvriers endimanchés, maçons, carriers peut-être, venus à Paris pour leurs vacances, car les vacances distribuent aujourd'hui leurs faveurs aux plus humbles du peuple.

Ils étaient donc là, tout petits, les yeux écarquillés en face du monument grandiose, et l'un dit: « Quelle riche pierre! » Leur admiration à tous deux s'exprimait par cette exclamation naïve; et, sans doute, le paysan philosophe n'avait pas tort d'admirer cette force robuste de la pierre, ce grain serré et poli, capable de résister aux siècles: c'est en effet une chose bien importante pour un monument que d'être « une riche pierre »: je voudrais pouvoir en dire autant de notre édifice constitutionnel.

*
* *

Vous vous rappelez que la mission spéciale du comte de Moltke à Saint-Pétersbourg a vivement intrigué la presse de l'Europe pendant toute une semaine. Le comte était allé remettre au Tsar une lettre autographe de l'empereur d'Allemagne; mais que pouvait-il bien y avoir dans cette lettre?

On a appris ensuite que Guillaume II, s'arrachant au soins de l'empire, avait tracé un beau dessin représentant des femmes qui poursuivent une espèce de diable, en le menaçant de leurs torches enflammées. Un peintre illustre, du nom aimable de Knackfuss, avait mis en couleur les femmes et le diable. L'Empereur avait chargé le premier de ses aides de camp de porter au Tsar, par train spécial et rapide, cette page mémorable.

Il paraît que les femmes agitant des torches représentent l'Allemagne, grasse et blonde, aux puissantes mamelles, l'Angleterre au corsage mince, et la France en costume de bicycliste, un bonnet phrygien sur l'oreille. Il lui manque malheureuse-

ment le bras gauche, et ce bras gauche, dont elle a été privée par le dessinateur, serait l'Alsace-Lorraine.

Quant au petit diable qui fuit devant ces trois femmes, il représenterait, selon les uns, le génie de l'extrême-Orient fuyant devant l'Europe; selon les autres, il représenterait le socialisme. On n'est pas encore bien fixé sur ce point. Les allégories prêtent à des interprétations multiples, et c'est une de leurs attractions. On ne peut que remercier un grand souverain moderne de la pensée qu'il a eue de remettre en honneur le langage des premiers temps de l'humanité puérile et barbare.

Autrefois le roi des Scythes envoyait à Alexandre un oiseau, un rat et des flèches : cette allégorie signifiait que si le roi des Macédoniens ne rentrait pas dans la terre comme le rat, ne s'enfuyait pas dans l'air comme l'oiseau, il serait transpercé par les flèches. Cette façon de converser entre souverains était certes plus amusante que nos lettres bourgeoises d'à présent.

Mais quelle que soit la signification de l'allégorie dont on parle à cette heure, ô Caran d'Ache, ton sort m'inquiète! je t'engage à trembler pour ta place! Je t'invite à redoubler de soin et d'ingéniosité! Si tu t'endormais un seul jour, Fernand Xau aurait bientôt fait de te trouver à Berlin un fameux successeur pour le supplément illustré de son *Journal*.

JEAN-LOUIS.

LA COMÉDIE SOCIALE [1]

II. — De l'Amour.

Il faut avoir aimé, en dépit des tristesses finales qui sanctionnent toute crise passionnelle, car aimer est synonyme de souffrir; et ceux-là seuls qui ont beaucoup souffert sont les véritables élus de la vie.

La souffrance est le germe de tous les grands sentiments, la racine même des principes d'altruisme et de solidarité faute desquels aucune société ne peut prospérer.

Les pauvres d'esprit souffrent peu, et peut-être est-ce simplement cette vérité-là qu'entendait paraphraser l'Évangile en leur concédant de préférence le royaume des cieux, comme on fait résider le bonheur d'un peuple dans son absence d'histoire.

Aussi n'est-ce point à un affaiblissement de l'idéal qu'il faut attribuer, selon moi, le discrédit où est tombé l'amour, mais à une diminution, un amoindrissement de la faculté de souffrir correspondant à une exagération des fonctions purement physiques, une recherche, beaucoup moins raffinée que ne le prétendent certains, des plaisirs exclusivement matériels, la tendance générale de notre époque à tout transformer en sports, l'universelle poussée vers l'automatisme animal.

C'est elle précisément qui a fait tomber l'amour au sexualisme pur, à des records sans gloire ni poésie, qui ne sauraient même exciper de l'entraînement des sens, si j'ose me permettre ce déplorable jeu de mots.

Envisagé sous cette forme, l'amour n'a plus rigoureusement droit au nom d'amour, car — j'en appelle à tous nos physiologistes — il n'est pas démontré que ce ne soient point les éléments de haine plutôt que d'amour qui l'emportent dans ce que nos petits raffinés appellent le « frisson des voluptés charnelles », frisson exclusif de toute pitié, exclusif par conséquent de ce qui est l'essence même du véritable amour.

L'amour considéré dans son essence métaphysique, implique en effet l'exercice de ces deux facultés maîtresses des organismes supérieurs : celle de souffrir et celle de s'attendrir.

La souffrance et la pitié, deux notes enharmoniques qui, sur le clavier des sentiments, sont toutes deux commandées par le registre *céleste*. Ce sont elles qui ont donné à la voix du Rédempteur des accents quasi-divins, ce sont elles qui lui ont permis de fonder sur les ruines du monde païen sa triomphante et sublime religion d'amour.

M. Paul Bourget a commis une erreur, volontaire peut-être, quand il a écrit quelque part : « La pitié confine à l'émotion sexuelle. » Nous venons de voir au contraire que les affres de cette émotion-là sont exclusives de tout sentiment tendre, chez l'homme du moins.

La pitié est une des formes de l'amour tout simplement, et non seulement elle ne confine pas à l'émotion des sens, mais elle se développe à leur détriment. Et moins est grande la part de ceux-ci, plus l'amour se rapproche de la sympathie idéale vers laquelle il tend sans cesse. Aussi Pierre Loti a-t-il pu dire avec raison : « L'amour qu'on a pour sa mère... est le seul que n'entache ni égoïsme, ni rien qui n'amène ni déception ni amertume, le seul qui fasse un peu croire à l'âme et espérer l'éternité. »

Un homme qui aime est toujours un homme bon, — provisoirement tout au moins.

Il semble en effet qu'une mystérieuse loi d'isomorphisme préside aux états passionnels de l'âme, re-

(1) Voyez la *Revue* du 24 août 1895.

produisant à l'infini dans les couches agitées de l'être sensitif le prisme du sentiment qui domine.

Si ce sentiment est l'amour, toutes les impressions qui se partagent l'âme cristallisent dans le même sens : si c'est la haine, ces mêmes impressions se transmuent à l'image de la haine.

Il est malheureusement certain que pour la plupart des êtres, pour la grande majorité de ceux qui n'ont de sentiments que par imitation, l'amour n'est qu'un mot, résumant des siècles de poésie, de littérature, de préjugés, un mot qu'ils répètent sans le comprendre, comme ils en répètent tant d'autres dont la signification pour eux est uniquement faite de souvenirs de lecture, d'impressions de théâtre, de salon ou d'église.

Et c'est ce mot-là pourtant qui mène l'homme de la naissance à la mort, sans le lâcher un seul instant, parce qu'il est la vie même, sa cause et sa fin, son unique raison d'être.

« Maladie de la volonté! » disent les pessimistes, sans songer que la volonté, asservie par l'amour, accomplit personnellement des prodiges qui laissent loin derrière eux les actions d'éclat des plus grands héros de l'histoire, et que cette même force passionnelle qui n'a jamais paralysé que les efforts des faible est en réalité une exaltation passagère ou permanente de la volonté de vivre.

Notre conclusion, le lecteur l'a déjà pressentie :

Il faut réhabiliter l'amour.

Il faut réhabiliter l'effort passionnel de l'homme vers la femme, tout en dépouillant la signification du mot *amour* de ce qu'elle peut avoir gardé de sentimental, de surané ou de cynique ;

Il faut habituer la jeunesse à ne plus considérer l'amour comme une duperie ou un mystère honteux, mais comme un symbole sacré, germe de toutes les pitiés, de tout ce qui nous fait solidaires devant l'universelle douleur, germe aussi des seules joies légitimes de l'existence;

Il faut que l'amour cesse d'être honni, traqué, mis au ban des codes et des sacrements, traîné sur la claie de l'opinion, déclaré contraire au bonheur de l'individu, attentatoire à la moralité ;

Il faut que grâce à lui toutes les âmes de la nation cristallisent dans le sens de la bonté, de la pitié, des grands sentiments généreux et héroïques;

Il faut que la liberté d'aimer soit proclamée à la face du monde ;

Il faut que la réprobation publique mette un frein aux mariages d'argent, et que selon le vœu de Tolstoï la jeune fille puisse librement choisir l'époux qu'elle aime.

L'amour a son martyrologe, ai-je dit ailleurs; il abonde en dénoûments pitoyables. Mais qu'importent les quelques victimes qu'il peut faire, puisque le sort de l'humanité tout entière, dont il est la seule planche de salut, est en jeu !

Il est, au reste, pour les forts, un moyen infaillible de se garer des erreurs passionnelles : se demander, chaque fois qu'on est sur le point d'aimer, si, en dehors de l'attrait sexuel, le sujet choisi ne serait pas plutôt haï, ou tout au moins méprisé de nous.

La réponse à cette question tranchera toute hésitation dangereuse. Quant au petit nombre de ceux qui se tromperont, ils sont pardonnés d'avance.

Il vaut mieux qu'il y ait abus que restriction dans l'exercice du droit d'aimer, droit qu'aucune prescription ne saurait atteindre et que toute nation virile a pour devoir de défendre contre l'oppression des lois dictées par l'égoïsme ou l'hypocrisie sociale.

Car aimer c'est obéir aux fins de la Vie, c'est sentir son cœur battre à l'unisson de l'âme du monde. Le vice souille et déshonore; l'amour au contraire est la rédemption des êtres, et c'est par lui seul que nous pouvons atteindre à la souveraine formule de l'évolution sociale, formule résumée dans ces trois mots que personne ne comprend plus : liberté, solidarité, fraternité.

La nature fait tout pour nous, la société ne fait rien ou presque rien : nous nous devons plus à la nature qu'à la société.

Il faut réhabiliter l'amour.

Si nos lois s'opposent à cette réhabilitation, c'est qu'elles sont mauvaises : qu'on les supprime! Ce n'est peut-être point l'œuvre d'un jour, mais c'est une œuvre qui s'impose, car d'elle dépend la prospérité des générations qui nous suivent.

Réhabiliter l'amour, c'est d'abord abolir les hontes légales, officielles, protégées par la loi, d'un commerce qui a pignon sur rue et qui paie ses patentes avec l'argent souillé du vice;

C'est remettre en vigueur la recherche de la paternité;

C'est assurer à la douloureuse maternité, si misérable qu'ait été sa genèse, les égards et la protection auxquels elle a droit; c'est élargir le cercle asphyxiant de la famille en proclamant l'égalité devant la loi de tous les enfants, naturels ou non.

C'est décréter enfin que le mariage ne sera considéré et pratiqué dans l'avenir que comme une suprême sanction de la liberté d'aimer.

Après quoi j'estime que l'émancipation de la femme dans l'acceptation la meilleure et la plus large du mot sera un fait accompli ; car réhabiliter l'amour c'est aussi réhabiliter la femme, qui en est la fleur, le vivant symbole, la personnification même.

Jules Hoche.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

3 octobre. — *Le Temps* nous donne la description des travaux d'embellissement exécutés au Capitole de Toulouse. C'est là un exemple excellent de patriotisme local et de décentralisation intellectuelle que montrent les Toulousains à toutes les villes grandes et petites de France.

« La décoration de la grande galerie consacrée, dans le Capitole de Toulouse, aux gloires de la ville, et que sa destination a fait dénommer la salle des Illustres, se poursuit activement.

« Nous avons parlé en détail, il y a trois ans, de cette décoration et des artistes qui en ont été chargés par l'Etat, de concert avec la ville de Toulouse. Nous nous contenterons aujourd'hui de rappeler que la salle des Illustres est une vaste galerie qui s'étend d'un bout à l'autre de la façade principale du Capitole, édifiée au siècle dernier par l'architecte Cammas.

« La partie centrale de la salle correspond à la colonnade extérieure : elle occupe la hauteur de deux étages. Les fenêtres qui accusent au dehors le second, s'arrondissent à l'intérieur en œils-de-bœuf qui forment pénétration dans la voûte.

« Longue de 60 mètres, la galerie formait naguère un vaisseau désagréable à l'œil, par sa longueur même. Les architectes Esquié et Pujol, chargés de la décorer, l'ont transformée en trois parties inégales, mais très largement mises en communication, de manière à ne former qu'un seul ensemble perspectif. Les murailles, ornées d'entre-colonnements et de niches destinées à recevoir des sculptures, ont été divisées en panneaux rectangulaires faits pour recevoir des tableaux dont bon nombre déjà sont en place. Dans la voûte, on a ménagé des plafonds de formes diverses, reliés par des encadrements en trompe-l'œil.

« Sur les parois, toute l'histoire de la ville se déroule. De vives allégories, au plafond, complètent et commentent cette histoire. Nous avons vu au Salon de cette année la magistrale composition de M. Jean-Paul Laurens, la *Défense de Toulouse contre Simon de Montfort*, exécutée pour l'une des murailles de fond de la salle. L'*Inspiration poétique*, de M. Henri Martin, dont le succès fut considérable au même salon des Champs-Elysées, a pris également la route du Capitole.

« On vient, ces jours passés, de poser dans le panneau central du plafond une superbe toile due au pinceau d'un sculpteur qui est un maître peintre en même temps, M. Falguière.

« L'artiste y a représenté, sous forme allégorique, les gloires intellectuelles de Toulouse. Clémence Isaure descend de l'empyrée vers la terre, tandis que les Muses, les mains pleines de fleurs, montent vers elle. Au bord de la Garonne, une Minerve est assise.

« L'ensemble est d'une chaude harmonie, d'une couleur lumineuse et sobre; il est imprégné au plus haut point de poésie. Aussi produit-il, mis en place, un merveilleux effet. Le plafond de M. Falguière sera encadré par plusieurs morceaux de peinture dus à l'architecte peintre Paul Pujol. Un de ses morceaux, déjà exécuté, représente l'*Art et la Poésie retenant la beauté à Toulouse*. Aucun désaccord entre l'œuvre du maître et celle-là. Elles se font valoir l'une l'autre,

« Les autres compositions de M. Pujol représenteront 1° la Muse populaire enseignant le chant aux Toulousains; 2° la Garonne et l'Ariège; 3° la Ville de Toulouse.

« La mise en place de ces toiles était à peine terminée, que les visiteurs affluaient dans la salle pour y juger de l'effet des plafonds. Inutile de dire qu'ils ont été charmés du spectacle. M. Falguière est extrêmement populaire à Toulouse, et les Toulousains non seulement voyaient une belle œuvre de lui, mais le revoyaient lui-même sous les traits de l'Art, dans la composition de M. Paul Pujol. Cette ingénieuse idée les a ravis. »

5 octobre, *Journal des Débats* (matin). — « On vient d'inaugurer, près de Gœrlitz, le troisième monument élevé à la mémoire de Théodore Kœrner : c'est d'ailleurs moins le poète que le héros dont l'Allemagne célèbre ainsi la gloire sous des formes multiples.

« Théodore Kœrner naquit, en 1791, à Dresde. Il étudia le droit à Leipzig, puis l'histoire et la philosophie à Berlin. Il se rendit ensuite à Vienne, où il fit représenter plusieurs pièces de théâtre qui obtinrent un vif succès : on lit encore *le Veilleur de nuit* et *la Gouvernante*. Cependant l'Allemagne, qui supportait avec impatience le joug de Napoléon, se leva contre son conquérant au mois de mars 1813. Kœrner fit comme tout le monde : dans l'extraordinaire mouvement d'enthousiasme qui enflamma l'Allemagne entière, il alla s'enrôler à Breslau; bientôt nommé lieutenant, il devenait, après quelques mois, officier d'ordonnance du major de Lutzow. Ce fut pendant cette campagne, aux heures de repos, ou la nuit, à la lueur des feux de bivouac, qu'il écrivit son recueil de vers guerriers : *la Lyre et l'Épée*. Le 26 août 1813, comme il s'élançait à l'attaque d'un convoi de vivres ennemi, il fut tué d'une balle en pleine poitrine. On l'enterra sous un chêne — l'arbre symbolique de l'Allemagne — dans un coin perdu du Mecklembourg.

« Quelques heures avant de mourir, pendant une halte dans un taillis, il avait écrit son chant du cygne, son chef-d'œuvre : *le Lied de l'Épée* Cette ode guerrière, toute vibrante du cliquetis des armes, et où semblent luire, au détour des vers, des flaques de sang, produit aujourd'hui un effet déconcertant sur nos âmes trop humanisées par un long temps de paix; mais on ne peut nier que les circonstances où elle naquit ne prêtent à cette sauvage pièce de vers une austère et réelle beauté. »

8 octobre, *Figaro*. — « A propos de Madagascar, notons que M. de Mahy se prononce de nouveau, et fort energiquement, contre le protectorat.

« Nous amènera-t-on, dit l'honorable député de la Réunion, à nous laisser démembrer par persuasion dans la mer des Indes, au moyen d'un nouveau traité entre la République française et la Majesté malgache?

« Qui l'emportera, des influences adverses entre lesquelles le ministère est ballotté? Saura-t-il discerner les embûches du protée cosmopolite dissimulé sous le masque français? Notre diplomatie ne l'a pas su, jusqu'à présent, quand elle a imposé à la France le traité de 1885 et la politique qui s'en est suivie, et quand, obstinée dans ses errements, exagérant à plaisir la force des Hovas et toujours résolue à toujours sacrifier les autres peuplades, elle a, pour écarter leur concours et avoir un grief contre elles, cherché ailleurs les auxiliaires qu'elle pouvait trouver sur place et fait accréditer par des voix autorisées la croyance que le plus clair résultat de l'expédition serait d'établir la suprématie des Hovas dans toute l'île, même sur les peuplades qui ne l'avaient jamais subie.

« Après tant de péripéties, nous touchons enfin au dénouement de ce long drame de notre histoire. Sa portée dépasse de beaucoup l'importance d'un épisode de politique coloniale. Dans la décision que le ministère soumettra au Parlement, il ne s'agit pas que de la conservation ou de la perte d'une noble et précieuse part de notre domaine d'outre-mer, il s'agit plus encore du triomphe ou de la défaite des ingérences de l'étranger dans nos affaires et de la reprise de notre libre arbitre. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32894. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 19 OCTOBRE 1895

LA POLITIQUE

Notre dernier numéro était sous presse quand la nouvelle de l'entrée des troupes françaises à Tananarive a été connue du public. N'ayant aucune compétence des choses militaires, nous nous sommes abstenu dans ces notes de parler de l'expédition de Madagascar tant qu'elle n'a pas été terminée. Aujourd'hui, nous pouvons constater le résultat obtenu.

L'occupation de Tananarive, le traité qui en a été la suite, sont des faits très importants. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir la mauvaise humeur de certains journaux étrangers. Tel critique notre politique coloniale qui aurait voulu voir le drapeau de son pays flotter à Madagascar au lieu du nôtre.

La République, en s'efforçant d'étendre notre empire colonial, a repris une des meilleures traditions de la Monarchie : on peut l'en féliciter, à quelque parti que l'on appartienne, et il n'est que juste de rappeler le nom de Jules Ferry qui a travaillé à remettre en honneur cette tradition perdue.

On répète tous les jours que le Français n'est pas colonisateur. Notre histoire nous dit tout le contraire. Les pères, au Canada, dans l'Inde, se sont montrés d'admirables colons : on ne voit pas pourquoi les fils seraient à ce point dégénérés de ne pas tirer parti du vaste domaine qui s'ouvre devant eux en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar.

Si l'esprit d'initiative s'est affaibli parmi nous, la faute n'est pas à la race. Elle est au régime centralisateur, qui nous a habitués à compter sur l'État pour faire nos affaires ; elle est à l'individualisme révolutionnaire, qui nous a interdit toute pratique de l'association. Et c'est pourquoi ceux qui souhaitent de réveiller l'esprit d'initiative, ceux qui voudraient susciter dans la jeune génération de hardis colons pour nos possessions nouvelles, devraient inscrire dans leur programme, avant toute chose, la décentralisation administrative et la liberté d'association.

Ce n'est pas tout. L'abus du fonctionnarisme, dont nous souffrons dans la mère patrie, s'est trop souvent fait sentir dans les colonies. Nous avons voulu exporter nos lois, nos règlements administratifs, nos mœurs, nos usages ; nous avons rêvé de soumettre des populations blanches, noires, jaunes, au même régime. Lourde faute, dont il semble qu'on ait le sentiment depuis quelques années. Le système du protectorat, en respectant les institutions locales, en laissant un plus libre jeu à la vie coloniale, peut donner à Madagascar les bons résultats qu'il a déjà donnés ailleurs.

Mardi prochain, les Chambres rentrent en session, et on annonce pour le premier jour une interpellation sur la manière dont l'expédition de Madagascar a été préparée. Le débat, dit-on, sera passionné. Quel qu'il puisse être, nous sommes assuré qu'on verra un de ces moments, trop rares dans notre vie actuelle, où tous les partis se confondent dans un même sentiment : c'est quand il s'agira de remercier, au nom de la patrie, les chefs et les soldats qui sont arrivés à Tananarive au prix des plus rudes sacrifices, et quand il s'agira d'honorer la mémoire de ceux qui sont tombés en route, sans autre pensée que d'avoir ajouté quelque chose au bon renom de la France.

PAUL LAFFITTE.

LE CENTENAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Création de l'Institut en 1795.

Le 25 octobre prochain l'Institut national de France célébrera le centenaire de sa fondation (1). C'est en effet le 3 brumaire an IV (25 octobre 1795) que, sur un rapport de Daunou, la Convention nationale, à la veille de se séparer, créa l'Institut, conformément à l'article 298 de la Constitution de l'an III, ainsi conçu :

« Il y a, pour toute la République, un Institut national chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences. »

Le titre IV de la loi concernant l'instruction publique précisa dans ses deux premiers articles ce que devait être l'Institut national des sciences et des arts :

Article premier. — L'Institut national des sciences et des arts appartient à toute la République ; il est fixé à Paris. Il est destiné : 1° à perfectionner les sciences et les arts par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés savantes et étrangères ; 2° à suivre, conformément aux lois et arrêtés du Directoire exécutif, les travaux scientifiques et littéraires, qui auront pour objet l'utilité générale et la gloire de la République.

Art. II. — Il est composé de 144 membres résidant à Paris et d'un égal nombre d'associés répandus dans les différentes parties de la République ; il s'associe des savants étrangers, dont le nombre est de vingt-quatre, huit pour chacune des trois classes.

L'article IX portait que, pour la formation de l'Institut national, le Directoire exécutif nommerait quarante-huit membres, qui éliraient les quatre-vingt-seize autres. Les cent quarante-quatre membres réunis choisiraient ensuite les associés.

L'Institut comprenait trois classes : 1° Sciences mathématiques et physiques (60 membres) ; 2° Sciences morales et politiques (36 membres) : 3° Littérature et Beaux-Arts (48 membres).

La première classe correspondait à l'Académie des Sciences, à l'Académie de chirurgie et à la Société royale de médecine ; la seconde, mais très imparfaitement, à l'Académie des Inscriptions ; la troisième à cette dernière, à l'Académie française, à l'Académie de peinture et de sculpture et à l'Académie d'architecture. C'est ainsi que la Constitution de l'an III rétablissait, sous le nom générique d'Institut, les académies d'origine royale qu'elle avait supprimées deux ans auparavant.

Le 20 novembre 1795 (29 brumaire an IV) le Directoire exécutif procéda à la nomination des quarante-huit membres qui devaient former le noyau de l'Institut. Le choix fut judicieux et le tableau suivant permettra de s'en rendre compte, en même temps qu'il montrera les différentes sections des trois classes de l'Institut.

1re classe : sciences mathématiques et physiques.

1re *section. Mathématiques :* Lagrange et Laplace.

2e *section. Arts mécaniques :* Monge et Prony.

3e *section. Astronomie :* Lalande et Méchain.

4e *section. Physique expérimentale :* Charles et Cousin.

5e *section. Chimie :* Guyton de Morveau et Berthollet.

6e *section. Histoire naturelle et minéralogie :* D'Arcet et Haüy.

7e *section. Botanique et physique végétale :* Lamarck et Desfontaines.

8e *section. Anatomie et zoologie :* Daubenton et Lacépède.

9e *section. Médecine et chirurgie :* Des Essartz et Sabatier.

10e *section. Économie rurale et art vétérinaire :* Thoüin et Gilbert.

L'ancienne Académie des sciences comprenait huit classes correspondant aux huit premières sections de la 1re classe de l'Institut. La Convention avait simplement ajouté les sections de médecine et de chirurgie et d'économie rurale et d'art vétérinaire. Sur les vingt membres nommés par le Directoire exécutif, quatorze avaient appartenu à l'Académie des sciences : Lagrange, Laplace, Monge, Lalande, Méchain, Cousin, Berthollet, d'Arcet, Haüy, Lamarck, Desfontaines, Daubenton, Sabatier et Thoüin. On ne pouvait faire un choix plus heureux, car cette liste comprend les gloires de la science française : Lagrange, Laplace, Monge et Lamarck.

La politique ne guida pas d'ailleurs le Directoire dans ses choix, car trois des membres seulement avaient joué un rôle pendant la Révolution : Monge, ministre de la Marine ; Cousin, administrateur du département de Paris ; Lacépède, député de Paris à l'Assemblée législative.

2e classe : sciences morales et politiques.

1re *section. Analyse des sensations et des idées :* Volney et Lévêque de Pouilly. (Le Directoire, sur le faux bruit de la mort de Lévêque de Pouilly, remplaça celui-ci par Garat, le 14 décembre 1795.)

2e *section. Morale :* Bernardin de Saint-Pierre et Mercier.

3e *section. Science sociale et législation :* Daunou et Cambacérès.

4e *section. Économie politique :* Sieyès et Creuzé-Latouche.

5e *section. Histoire :* Levesque et Delisle de Sales.

6e *section. Géographie :* Buache et Mentelle.

Cette classe correspondait, mais par sa 5e section seulement, à l'ancienne Académie des inscriptions (1),

(1) Cf. pour l'histoire de l'Institut Alfred Potiquet, *l'Institut national de France* (1871), et Ernest Maindrou, *l'Académie des sciences* (1888).

(1) Le scrutin de l'Institut accentua cette ressemblance. Notons déjà que deux des membres primitifs de la 2e classe,

à laquelle un seul des membres avait appartenu, Lévesque de Pouilly. Par contre, Buache avait fait partie de l'Académie des sciences. D'ailleurs la plupart des membres de la 2e classe appartenaient au monde politique : on y comptait trois constituants, Volney, Garat et Sieyès (1), et quatre conventionnels, Mercier, Daunou, Cambacérès et Creuzé-Latouche.

Les choix du Directoire étaient sages et on ne pouvait que se réjouir de voir dans cette liste le nom de l'illustre auteur des *Études sur la nature* et de *Paul et Virginie*.

3e CLASSE : LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

1re *section. Grammaire :* Sicard et Andrieux.

2e *section. Langues anciennes :* Dusaulx et Bitaubé.

3e *section. Poésie :* Marie-Joseph Chénier et Ecouchard Le Brun.

4e *section. Antiquité et monuments :* Mongez et Dupuis.

5e *section. Peinture :* David et Van Spaendonck.

6e *section. Sculpture :* Pajou et Houdon.

7e *section. Architecture :* Gondoin et De Wailly.

8e *section. Musique et déclamation :* Méhul et Molé.

Les 1re, 2e et 4e sections correspondaient à l'Académie des inscriptions, la 3e à l'Académie française, les 5e et 6e à l'Académie de peinture et de sculpture et la 7e à l'Académie d'architecture. On voit que l'art de la gravure était injustement exclu.

Parmi ces seize membres quatre avaient appartenu à l'Académie des inscriptions : Dusaulx, Bitaubé, Mongez et Dupuis ; quatre à l'Académie de peinture et de sculpture : David, Van Spaendonck, Pajou et Houdon ; deux à l'Académie d'architecture : Gondoin et De Wailly. Dix sur seize, c'est là une belle proportion. Quatre membres avaient siégé à la Convention : Dusaulx, Chénier, Dupuis et David.

Pour cette classe, comme pour les deux premières, le Directoire avait été bien inspiré. Dans la section nouvelle de musique et de déclamation, il avait choisi l'illustre auteur de *Joseph* et du *Chant du départ* et un des tragédiens les plus estimés du Théâtre-Français, Molé.

La tâche du Directoire achevée, les quarante-huit membres de l'Institut se réunirent, le 9 décembre 1795, pour compléter chacune des classes, et terminèrent leurs travaux le 15. En voici le résultat :

1re CLASSE : SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

1re *section. Mathématiques :* Borda, Bossut, Legendre et Delambre.

2e *section. Arts mécaniques :* Le Roy, Perier, Vandermonde et Ferdinand Berthoud.

3e *section. Astronomie :* Le Monnier, Pingré, Messier et Cassini.

4e *section. Physique expérimentale :* Brisson, Coulomb, Rochon et Lefèvre-Gineau.

5e *section. Chimie :* Fourcroy, Bayen, Pelletier et Vauquelin.

6e *section. Histoire naturelle et minéralogie :* Desmarest, Dolomieu, Duhamel et Lelièvre.

7e *section. Botanique et physique végétale :* Adanson, Jussieu, L'Héritier et Ventenat.

8e *section. Anatomie et zoologie :* Tenon, Broussonet, Cuvier et Richard.

9e *section. Médecine et chirurgie :* Portal, Hallé, Pelletan et Lassus.

10e *section. Économie rurale et art vétérinaire :* Tessier, Huzard, Cels et Parmentier.

Tels furent les quarante membres élus par leurs collègues. Ils représentaient dignement la science et si leurs noms sont moins éclatants que ceux de leurs électeurs, on y rencontre trois hommes dont le nom a passé à la postérité : Antoine-Laurent de Jussieu, Georges Cuvier et Parmentier.

D'ailleurs vingt-cinq des élus avaient appartenu à l'Académie des sciences : Borda, Bossut, Legendre, Delambre, Le Roy, Perier, Vandermonde, Le Monnier, Pingré, Messier, Cassini, Brisson, Coulomb, Rochon, Fourcroy, Pelletier, Desmarest, Duhamel, Adanson, Jussieu, L'Héritier, Tenon, Broussonet, Portal et Tessier ; de sorte que, sur les soixante membres de la première classe de l'Institut, trente-neuf sortaient de l'ancienne Académie des sciences.

Cinq de ces nouveaux élus avaient siégé dans les assemblées de la Révolution : Lacépède, Tenon et Broussonet à la Législative et Fourcroy et Guyton de Morveau à la Convention.

2e CLASSE : SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

1re *section. Analyse des sensations et des idées :* Cabanis, Ginguené, Deleyre et Joachim Le Breton.

2e *section. Morale :* Grégoire, La Revellière-Lépeaux, Lakanal et Naigeon.

3e *section. Science sociale et législation :* Merlin de Douai, Pastoret, Garran de Coulon et Baudin des Ardennes.

4e *section. Économie politique :* Dupont de Nemours, Lacuée, Talleyrand et Rœderer.

5e *section. Histoire :* Raynal, Anquetil, Dacier et Gaillard.

6e *section. Géographie :* Reinhard, Fleurieu, Gossellin et Bougainville.

Les choix étaient vraiment judicieux. Qui pouvait critiquer l'élection de Cabanis, de Grégoire, de Lakanal, de Dupont de Nemours, l'élève de Turgot, de Talleyrand, de Raynal, du vénérable Bougainville ? Chaque section était complétée par des hommes éminents dans leur spécialité. Les assemblées révolutionnaires en avaient fourni douze : les constituants Grégoire, Merlin de Douai (1), Dupont de

Daunou et Delisle de Sales, prirent place, en 1816, dans l'Académie des inscriptions restaurée.

(1) Sieyès fit aussi partie de la Convention.

(1) Grégoire et Merlin de Douai avaient appartenu aussi à la Convention.

Nemours, Talleyrand et Rœderer; les législateurs Pastoret et Lacuée; les conventionnels Deleyre, La Revellière-Lépeaux, Lakanal, Garran de Coulon et Baudin des Ardennes.

Il faut noter aussi que l'historien Gaillard avait fait partie de l'Académie française, Pastoret, Dacier et Gossellin de l'Académie des inscriptions, et Bougainville de l'Académie des sciences.

3e CLASSE : LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

1re *section. Grammaire :* Villar, Louvet de Couvrai, Domergue et De Wailly.

2e *section. Langues anciennes :* Silvestre de Sacy, La Porte du Theil, Langlès, Sefis.

3e *section. Poésie :* Delille, Ducis, Collin d'Harleville, Fontanes.

4e *section. Antiquités et monuments:* Le Blond, Julien Le Roy, Ameilhon. Camus.

5e *section. Peinture :* Vien, Vincent, Regnault, Taunay.

6e *section. Sculpture:* Julien, Moitte, Roland, Dejoux.

7e *section. Architecture:* Paris, Boullée, Peyre, Raymond.

8e *section. Musique et déclamation:* Gossec, Préville, Grétry, Monvel.

Là encore, c'était un heureux recrutement et les anciennes académies avaient fourni leur contingent. L'abbé Delille et Ducis avaient siégé à l'Académie française ; Silvestre de Sacy, La Porte du Theil, Le Blond, Le Roy, Ameilhon et Camus à l'Académie des inscriptions ; les peintres Vien, Vincent, Regnault et Taunay, et les sculpteurs Julien, Moitte, Roland et Dejoux à l'Académie de peinture et de sculpture ; les architectes Paris, Boullée, Peyre et Raymond à l'Académie d'architecture ; soit vingt membres sur trente-deux.

Ajoutons que Villar, Louvet de Couvrai, l'auteur de *Faublas*, et Camus avaient fait partie de la Convention et qu'Andrieux siégeait au Conseil des Cinq-Cents.

Ainsi se trouva constitué l'Institut de France et on peut dire qu'il comprenait les illustrations françaises de toutes les branches de l'esprit humain.

Le 1er pluviôse an IV (21 janvier 1796), l'Institut national, par la voix de Lacépède, vint prêter, devant le Conseil des Cinq-Cents, le serment de haine à la royauté et présenter le règlement qu'il avait fait pour son établissement. « Trop longtemps, disait Lacépède, les sciences et les arts, naturellement fiers et indépendants, ont porté le joug monarchique, dont leur génie n'a pu les préserver et que le courage du peuple a seul pu briser. Aujourd'hui la liberté protège les lumières, et les lumières feront chérir la liberté : les membres de l'Institut ne connaissent entre eux d'autres liens que ceux de la fraternité ; la gloire et la prospérité de la France seront l'objet constant de leurs travaux. »

Le 28 février 1796 (10 ventôse an IV), l'Institut nomma, dans chaque classe, les associés non résidants (1). Parmi les élus nous signalerons, dans la première classe, le mathématicien Biot, l'aéronaute Étienne Montgolfier, les chimistes Chaptal, Baumé et Armand Seguin, le naturaliste Valmont de Bomare, les minéralogistes Patrin et Sage, le zoologiste Latreille, le médecin Percy ; — dans la seconde classe, Caffarelli du Falga, le général du génie, qui périt glorieusement en Égypte, les philosophes Destutt de Tracy et Laromiguière, le minéralogiste Ramond, le jurisconsulte Bigot de Préameneu, les historiens Koch et Jean-Jacques Garnier, le général du génie d'Arçon, le futur directeur Barthélemy ; — et dans la troisième classe, l'ex-académicien Marmontel, les hellénistes Brunck et d'Ansse de Villoison, le futur directeur François de Neufchâteau, Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*, Le Gouvé, le poète du *Mérite des Femmes*, Charles Palissot, l'adversaire de Voltaire, l'illustre peintre Prud'hon, le sculpteur lyonnais Chinard, le tragédien Préville.

Le 15 germinal an IV (4 avril 1796), l'Institut tint sa première séance publique dans la salle des Antiques au Louvre, devant une assemblée de quinze cents personnes, parmi lesquelles figuraient le Directoire exécutif en grand costume, les ministres, les ambassadeurs des puissances étrangères, les savants, les gens de lettres et les artistes échappés aux orages de la Révolution, et un certain nombre de dames, attirées par l'éclat de cette cérémonie. On y entendit des discours du président du Directoire et du président de l'Institut, Daunou, des rapports des secrétaires de chacune des trois classes, des pièces de vers de Collin d'Harleville et d'Andrieux, des mémoires scientifiques et philosophiques, dus à Fourcroy, Cabanis, Grégoire et Cuvier, l'éloge du mathématicien Vandermonde et de l'historien Raynal, etc.

Enfin, à la fin de 1801 et dans le courant de 1802, l'Institut se compléta par la nomination de ses associés étrangers, dont voici la liste :

1re classe : Banks, naturaliste anglais ; Maskelyne, astronome anglais ; Priestley, chimiste anglais ; Herschel, astronome anglais, d'origine allemande ; Pallas, naturaliste allemand ; Cavendish, chimiste anglais.

2e classe : Thomas Jefferson, l'illustre président des États-Unis ; Rennell, géographe anglais ; Carsten Niebuhr, voyageur danois ; Rumford, physicien américain ; Fox, l'illustre homme d'État anglais ; Wilford, orientatiste anglais, d'origine allemande.

3e classe : Haydn, l'illustre compositeur de musique allemand ; Heyne, l'archéologue allemand ; Klops-

(1) Il y en avait soixante pour la première classe, trente-six pour la seconde et quarante-huit pour la troisième.

tock, le poète allemand; Canova, le sculpteur italien; le comte Calderari, architecte italien; Wieland, le philosophe allemand (1).

Tel fut l'Institut national de France depuis le 25 octobre 1795 jusqu'au 23 janvier 1803 (2), époque où le premier consul Bonaparte réorganisa ce corps savant sur un plan nouveau.

Il faut ajouter que, par arrêté du 29 messidor an IV (17 juillet 1796), une loi accorda à chaque membre de l'Institut une indemnité annuelle de quinze cents francs. « Il sera pris, en conséquence, pour cet objet, dit l'article II, une somme de 216 000 francs sur les fonds destinés à l'encouragement des sciences et des arts et mis à la disposition du ministère de l'intérieur. »

Un arrêté des consuls, du 23 floréal an IX (13 mai 1801), régla le costume des membres de l'Institut (3).

Enfin l'Institut publia, chaque année, chez l'imprimeur Baudouin, un annuaire comprenant la liste de ses membres, associés étrangers et associés non résidants.

Organisation de 1803.

Sur le rapport du ministre de l'intérieur, le chimiste Chaptal, un arrêté des consuls, en date du 3 pluviôse an XI (23 janvier 1803), réorganisa l'Institut, qui fut divisé désormais en quatre classes : 1° Sciences mathématiques et physiques; 2° Langue et littérature françaises; 3° Histoire et littérature anciennes; 4° Beaux-Arts.

La première classe de l'organisation de 1795 n'avait pas changé, sauf pour des détails que nous mentionnerons plus loin; la seconde classe, *Sciences morales et politiques*, avait disparu en tant que titre, et ses membres avaient été répartis entre les 2e et 3e classes; la troisième classe avait été scindée; la Littérature avait formé les 2e et 3e classes et les Beaux-Arts la 4e. La modification principale consistait dans la suppression de la classe des *Sciences morales et politiques*, qui offusquait sans doute le premier consul, ennemi des idéologues. Il faut constater cependant qu'il n'y eut pas d'exclusion et que tous les membres de l'Institut gardèrent leur place dans la nouvelle organisation, en changeant seulement quelquefois de classe.

Nous allons examiner chacune des quatre classes en particulier.

PREMIÈRE CLASSE : SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES

Cette classe comprenait onze sections, une de plus qu'en 1795. En effet la section de *Géographie et Navigation*, attribuée à la 2e classe, fut rattachée à la première et placée après l'Astronomie. La section de *Physique expérimentale* prit le nom de *Physique générale ;* celle d'*Histoire naturelle et Minéralogie* ne s'appela plus que *Minéralogie;* celle de *Botanique* fut dénommée *Botanique et Physique végétale.* Enfin la section d'*Économie rurale et Art vétérinaire*, placée autrefois après la Botanique, devint la dernière.

Une autre innovation fut la création de deux secrétaires perpétuels, un pour les sciences mathématiques et un pour les sciences physiques. Ce n'était qu'un retour aux traditions de l'Académie des sciences, pour faire renaître, disait le rapport, une branche d'éloquence très négligée depuis dix ans. L'astronome Delambre et le naturaliste Cuvier furent chargés de ces importantes fonctions (31 janvier 1803).

Les associés étrangers virent compléter leur nombre de huit par Rumford, qui passa ainsi de la 2e classe dans la première, et par l'illustre physicien italien Volta.

Les *associés non résidants* reçurent le titre de *correspondants*, qu'ils portent encore aujourd'hui. Ils étaient portés de soixante à cent.

DEUXIÈME CLASSE : LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

La deuxième classe ressuscitait en réalité l'ancienne Académie française, et ses membres, en effet, figurent dans la liste générale des immortels. Elle ne fut pas divisée en sections et n'eut ni associés étrangers, ni correspondants. Sur les quarante fauteuils, vingt-trois furent donnés à des membres des 2e et 3e classes de l'organisation de 1795; les sections I et III de la 3e classe (grammaire et poésie) y furent naturellement comprises. Ces vingt-trois académiciens étaient : Volney, Garat, Cambacérès, Cabanis, Bernardin de Saint-Pierre, Naigeon, Merlin de Douai, Bigot de Préameneu, Sieyès, Lacuée, Rœderer, Andrieux, Villar, Domergue, François de Neufchâteau, Cailhava, l'abbé Sicard, Marie-Joseph de Chénier, Écouchard Le Brun, Ducis, Collin d'Harleville, Le Gouvé et Arnault.

Les dix-sept autres fauteuils furent donnés par

(1) L'Institut avait encore à nommer deux associés étrangers dans chaque classe quand vint la réorganisation de 1803.

(2) L'Institut perdit plusieurs de ses membres pendant cette période et les remplaça. Il suffira de rappeler que dans la première classe Carnot fut élu dans la section des arts mécaniques le 1er août 1796, en remplacement de Vandermonde, et qu'expulsé après le 18 fructidor, il fut remplacé par Napoléon Bonaparte le 25 décembre 1797. Il rentra dans l'Institut le 26 mars 1800, après la mort de Jean-Baptiste Le Roy.

(3) Voici la teneur de cet arrêté : « Art. 1er. Il y aura, pour les membres de l'Institut, un grand et un petit costume. — Art. 2. Ces costumes seront réglés ainsi qu'il suit : *Grand costume :* Habit, gilet ou veste, culotte ou pantalon noirs, brodés en plein d'une branche d'olivier en soie vert foncé, chapeau à la française. — *Petit costume :* Même forme et couleur, mais n'ayant de broderie qu'au collet et aux parements de la manche, avec une baguette sur le bord de l'habit. »

arrêté gouvernemental du 28 janvier 1803 à Fontanes et l'abbé Delille, qui avaient appartenu à la 3e classe, mais en étaient sortis, le premier par exclusion, après le 18 fructidor, et le second pour cause de non-résidence; La Harpe, Suard, Target, Morellet, Boufflers, Thiard, comte de Bissy, Saint-Lambert, Roquelaure, Boisgelin de Cucé et d'Aguesseau, anciens membres de l'Académie française; Lucien Bonaparte, De Vaines, Philippe de Ségur, Portalis et Regnaud de Saint-Jean d'Angely.

On le voit, Bonaparte avait voulu marquer le rétablissement de l'Académie française en appelant dans la 2e classe de l'Institut la plupart des membres survivants de cette ancienne académie (1), bien que plusieurs d'entre eux eussent des titres littéraires contestables. Il rétablit aussi le secrétariat perpétuel, qui échut à Suard (2 février 1803).

TROISIÈME CLASSE : HISTOIRE ET LITTÉRATURE ANCIENNES

Cette classe correspondait à l'ancienne Académie des inscriptions. Elle emprunta aux 2e et 3e classes de l'organisation de 1795 trente-trois de ses membres : Dacier, Le Brun, 3e consul et futur duc de Plaisance, l'ex-bénédictin Germain Poirier, Anquetil, Bouchaud, Levesque, Dupont de Nemours, Daunou, Mentelle, Talleyrand, Gossellin, Delisle, de Sales, Garran de Coulon, Champagne, Lakanal, Toulongeon, Joachim Le Breton, Grégoire, La Revellière-Lépeaux, Bitaubé, La Porte du Theil, Langlès, Larcher, Pougens, Ansse de Villoison, Mongez, Dupuis, Le Blond, Le Roy, Ameilhon, Camus et Mercier. Les sept autres places furent données, par arrêté gouvernemental du 28 janvier 1803, à l'historien Jean-Jacques Garnier, aux orientalistes Anquetil Duperron et Silvestre de Sacy (démissionnaire de la 2e classe de 1795), aux érudits Sainte-Croix et Pastoret (exclu de la 2e classe après le 18 fructidor), à l'historien Gaillard (démissionnaire de la 2e classe) et au comte de Choiseul-Gouffier. Pour bien marquer que la 3e classe de l'Institut était l'héritière de l'Académie des inscriptions, Bonaparte avait choisi sept membres de celle-ci pour remplir les places vacantes. Gaillard et Choiseul-Gouffier avaient aussi fait partie de l'Académie française.

Le secrétaire perpétuel de la 3e classe fut Dacier, de l'ancienne Académie des inscriptions.

Les huit associés étrangers se composèrent des six attribués dans l'organisation de 1795 à la 2e classe et de Klopstock et de Wieland, empruntés à la 3e classe.

Soixante correspondants complétèrent la 3e classe.

(1) La 2e classe comprit ainsi douze anciens membres de l'Académie française.

QUATRIÈME CLASSE : BEAUX-ARTS

La 4e classe correspondait à l'Académie de peinture et de sculpture et à celle d'architecture. Elle comprit cinq sections, dont quatre furent empruntées à l'ancienne 3e classe : 1° Peinture; 2° Sculpture; 3° Architecture; 4° Gravure; 5° Musique. La 4e section était nouvelle et comblait un vide regrettable de l'organisation de 1795. Par contre, la déclamation, jointe autrefois à la musique, était supprimée. Il y avait aussi des modifications de détail que nous signalerons en parlant de chacune de ces sections.

1re *section : Peinture.* Le nombre des membres fut porté de six à douze. Les anciens étaient David, Van Spaendonck, Vien, Vincent, Regnault et Taunay; les nouveaux, nommés par l'arrêté du 28 janvier 1803, furent Denon, Ennius-Quirinus Visconti, Gérard, Pierre Guérin, Meynier et Carle Vernet.

2e *section : Sculpture.* Elle resta fixée à dix membres, les mêmes que dans l'organisation de 1795.

3e *section : Architecture.* Les six membres comprirent trois de l'organisation primitive (Gondoin, Peyre et Raymond) et trois nommés par suite de décès (Dufourny, Chalgrin et Heurtier).

4e *section : Gravure.* L'arrêté du 28 janvier 1803 pourvut aux trois places de cette nouvelle section par la nomination de Bervic (de l'ancienne Académie de peinture), Dumarest et Jeuffroy.

5e *section : Musique.* Cette section fut réduite à trois membres par suite de la suppression des artistes dramatiques et comprit Méhul, Gossec et Grétry. Néanmoins les acteurs Monvel et Grand-Ménil y furent maintenus.

Le secrétaire perpétuel de la 4e classe fut Joachim Le Breton. Les associés étrangers, au nombre de huit, comprirent trois de l'ancienne 3e classe, Haydn, Canova et Calderari, et cinq nouveaux, élus les 7 et 14 mai 1803, le peintre italien Appiani, le graveur italien Raffaele Morghen, le sculpteur suédois Sergel, le compositeur italien Pietro Guglielmi et le peintre américain Benjamin West.

Enfin trente-six correspondants complétaient la 4e classe.

Telle fut l'organisation de 1803 (1). Elle subit pendant les Cent-Jours quelques modifications, qui ne portèrent que sur la 4e classe. Par décret du 27 avril 1815 Napoléon augmenta de deux membres la sec-

(1) L'indemnité des membres de l'Institut avait été maintenue à 1500 francs et celle des secrétaires perpétuels fixée à 6000 francs.

tion d'architecture et de trois celle de musique, et il créa une sixième section sous le titre de *Histoire et théorie des Beaux-Arts.* — Les deux nouveaux architectes furent Rondelet et Bonnard; les trois musiciens Cherubini, Lesueur et Berton. Quant à la sixième section, elle se composa de Denon et d'Ennius-Quirinus Visconti, empruntés à la 1re section, où ils furent remplacés par les peintres Girodet et Gros, de l'acteur Grand-Ménil, jadis attaché à la 5e section, du peintre Castellan et de l'architecte Thibault. Cette section n'eut, d'ailleurs, qu'une durée éphémère, car, le 2 août 1815, une lettre du ministre de l'intérieur Pasquier notifia au président de l'Institut que le décret du 27 août précédent était rapporté.

De 1803 à 1816 les quatre classes de l'Institut subirent quelques changements par suite de décès. Voici les principaux des personnages qui y entrèrent durant cette période :

1re *classe :* Ampère, Biot, Arago, Gay-Lussac, Joseph Montgolfier, Malus, Poisson, Thénard, Pinel, Geoffroy Saint-Hilaire, Corvisart, Percy.

Jenner, Alexandre de Humboldt, Martin Klapeoth, Werner et James Watt, associés étrangers.

2e *classe :* Destutt de Tracy, Népomucène Lemercier, Chateaubriand, Raynouard, Daru, le cardinal Maury (de l'ancienne Académie française), Picard, Jouy.

3e *classe :* Joseph Bonaparte, Quatremère de Quincy, Walckenaër, Lanjuinais, Boissonade, l'ex-bénédictin Brial, Gail, Ginguené, De Gérando, Boissy d'Anglas.

Wyttenbach, Wilkins et le duc de Dalberg, associés étrangers.

4e *classe :* Les peintres Menageot et Gros; les sculpteurs Lemot, Chaudet, Cartellier et Le Comte; les architectes Fontaine et Percier; le graveur Duvivier; les compositeurs de musique Monsigny, Chérubini, Lesueur et Berton.

Paisiello, Marvuglia et Salieri, associés étrangers.

L'organisation de l'Institut de 1803 disparut avec le régime impérial : Louis XVIII rétablit les anciennes dénominations des académies par son ordonnance du 21 mars 1816 et c'est cette organisation nouvelle, qui subsiste encore aujourd'hui, que nous allons maintenant examiner.

ÉTIENNE CHARAVAY.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS DE VOYAGE (1)

Sur le Mississipi.

CROQUIS EN GRISAILLE

Quels sont ces radeaux débouchant des creeks et des bayous dans le Mississipi ? Nous faisons connaissance avec une population de riverains très curieuse, les *swampers* du bayou Sara, des bûcherons d'espèce particulière qui vivent sur le fleuve et harponnent au passage les arbres que le courant entraîne.

Des chargements de houille, de coton, de douves, nous effleurent, donnant l'idée du commerce énorme qui se poursuit sur cette route liquide, longue de 672 myriamètres, la plus grande qui soit au monde, et à laquelle 200 affluents apportent les produits de tous les États. Sur les deux rives on se livre activement à l'élevage des chevaux, que nous voyons courir en liberté dans les enclos. Voici une belle demeure, la maison du général Harris, un spécimen achevé d'architecture mexicaine avec ses toits rouges, ses arcades, ses balcons, ses galeries moresques, le tout d'un effet charmant parmi les arbres. Il y a aussi de jolies fermes sur la rive droite, qui s'élève de plus en plus, jusqu'à devenir tout à fait abrupte, tandis que la rive gauche reste basse, couverte de saules nains qui donnent l'idée d'une chevelure blonde hérissée, *towhead :* c'est la première végétation que fournissent les terres alluviales. La fumée d'un champ dont on brûle les herbes monte lente et légère vers le ciel d'un bleu très doux. Toujours les mêmes courbes amples et molles dans une ceinture boisée, derrière un banc de limon. Nous passons les tourbillons, *eddies*, souvent funestes aux petits bateaux; le fleuve devient accidenté avec ses tournants brusques, ses promontoires, les îles, qui séparent en deux sur de grandes longueurs cette nappe laiteuse démesurément large dans laquelle on pourrait tailler plusieurs rivières de bonnes dimensions. Un soleil étincelant sème des diamants dans la boue, tantôt rosée, tantôt bleuie où passent et disparaissent toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Voici un point historique, Port-Hudson, l'objet d'une défense acharnée pendant la guerre de Sécession. La lutte fut des plus violentes : on jouait une partie décisive. Il s'agissait pour les Fédéraux de compléter la conquête du Mississipi, de couper absolument le chemin par lequel les armées du Sud recevaient leurs renforts et leurs munitions. La capitulation de Port-Hudson, suivant la prise de Vicksburg, fut comme un glas mortuaire pour la cause des Con-

(1) Voyez la *Revue* du 12 octobre 1895.

fédérés. Il est facile de se représenter ici l'acte le plus émouvant de la tragédie.

Nous évoquons la flotte de Farragut, les légendaires prouesses de la torpille confédérée l'*Arkansas* défiant seule toutes les forces ennemies, les tentatives désespérées du général Dick Taylor. Quand le Mississipi fut au pouvoir du Nord, la guerre continua plus d'une année, car le grand général en chef, Robert Lee, résistait toujours; mais la cause du Sud était dès lors perdue. Et tandis que nous causons de ces terribles choses qui sont encore, après trente ans, dans toutes les mémoires, un belliqueux coucher de soleil nous entoure de ses flammes.

Rien ne peut rendre la beauté du ciel graduellement empourpré derrière ces arbres encore sans feuilles, mais touchés déjà par le printemps, qui leur prête des teintes délicates violettes, lilas et roses, ou bien d'un jaune très doux, dans les saulaies de la rive à peine solide, crevassée çà et là. De petits lacs, formés par l'eau qui se glisse dans ces fentes et y demeure prisonnière, luisent stagnants et vermeils comme des coupes de sang. On voit serpenter de l'autre côté des plantations cette *False river* nommée ainsi, la Fausse, parce qu'elle n'aboutit à rien et se perd sournoisement dans les marécages. L'incendie allumé derrière les rameaux qui tout à l'heure se détachaient sur lui, en un fin relief de dentelle noire, s'est éteint peu à peu.

Le fleuve assombri frissonne sous le vent qui, apaisé vers la fin du jour, s'est levé de nouveau. Une fumée légère monte au-dessus de toutes les cheminées des cases. Mon amie me parle de cette heure joyeuse du soir où, avant la guerre, dans le quartier nègre de la plantation de son père, l'odeur du *fried pork* se mêlait aux rires des esclaves réunis en famille après la journée de travail. Jamais le lard ne manquait dans ce temps-là! Maintenant les esclaves sont des ouvriers qui doivent pourvoir à leurs propres besoins et font probablement beaucoup plus maigre chère, ne pouvant compter de la même façon sur la prodigalité du maître. Tout est gris, d'un gris d'acier très froid; puis la nuit tombe rapidement. Nous ne verrons pas l'embouchure de la Red-River, l'endroit où le plus fameux des explorateurs espagnols de la Floride, Hernando de Soto, un compagnon de Pizarre, se laissa tomber à la fin, vaincu par la fièvre, et mourut devant le Mississipi que, le premier, il venait de rencontrer. Ses lieutenants, craignant pour le cadavre les outrages des Indiens, le couchèrent dans un tronc d'arbre creusé qui fut livré au courant.

Vers minuit, à l'heure même de ces étranges funérailles, nous atteignons le point où la tradition veut que les Espagnols aient noyé le corps de leur chef. Le clair de lune est magnifique : aucun détail ne nous échappe; on voit la rivière Rouge se précipiter en tourbillons avec un chargement d'épaves. De grandes ombres passent comme des voiles de deuil sur le flot d'argent bruni. Ce n'est qu'un peu de fumée, mais il ne tient qu'à nous de reconnaître les fantômes de tant de braves dévorés par le monstre qu'on appelait alors el Rio Grande de la Florida...

A six heures, réveillée en sursaut, comme la veille, par des coups bruyants frappés à ma porte. J'ai cependant interdit ce témoignage de zèle à la femme de chambre du bord, une mulâtresse superbe de désinvolture, robuste comme une cariatide et de l'effet le plus décoratif. Quoiqu'elle soit préposée au service des dames, ses grands yeux de nacre et de jais se tournent languissamment de préférence du côté des messieurs. Pendant toute la durée du voyage elle me fera comprendre les mauvais côtés du service nègre qui s'était manifesté à moi très doux et très empressé dans les meilleures maisons de Washington et de la Nouvelle-Orléans; mais sur ce chapitre comme sur beaucoup d'autres on aurait tort en Amérique de tirer trop vite des conclusions.

— Vous oubliez mes ordres d'hier? lui dis-je fort en colère.

— Je fais mon devoir. Le déjeuner est à sept heures; il faut une heure aux dames pour s'habiller.

— Eh bien! je vous ferai enseigner votre devoir par le capitaine.

Elle s'éloigne avec un mauvais regard chargé de promesses de vengeance et ces promesses furent tenues le soir même de la façon la plus comique. En rentrant dans ma cabine pour me coucher, le premier objet que j'aperçus fut une grosse souris blottie sur le plancher. L'immobilité qu'elle garda au bruit que je fis indiquait assez qu'elle était morte. Je sonnai. La belle mulâtresse arriva, de son pas traînant et déhanché.

— Il me semble que vous avez très mal rangé ma chambre : vous avez laissé une souris.

Elle regarda longuement en clignant des paupières, parut réfléchir, le menton sur son poing, le coude dans sa main; puis, avec une expression de malice à demi enfantine, animale à demi, très curieuse chez cette grande créature :

— Je connais la souris, je l'ai vue hier ici : elle était vivante. Je l'ai moi-même chassée sur le pont.

— Eh bien! lui dis-je en tâchant de me pénétrer de l'humour américain, elle sera revenue morte: ayez l'obligeance de m'en débarrasser.

Ce qu'elle fit, évidemment consternée de découvrir que les dames françaises n'avaient pas peur des souris. Mais elle trouva d'autres moyens de me prouver sa rancune, par exemple en laissant sournoisement la nuit les fenêtres entr'ouvertes pour livrer passage à la malaria.

17 février. — Au lever du soleil nous nous trouvons devant ce qui serait en été un changement de décor complet. Plus de plantations de cannes : nous avons dépassé le point où la canne peut croître ; le coton pousse partout à sa place. Mais nous ne nous apercevons guère de la différence, puisque rien ne paraît sortir encore de cette terre humide et molle où la charrue se promène ; nous voyons seulement que les moulins à coton ont remplacé les usines à sucre.

On ne sème le coton que vers la fin de mars : très peu de jours après, la plante sort de terre ; elle atteint une hauteur de quatre pieds environ ; puis au mois de juin toutes les fleurs sont épanouies. Leurs pétales en s'effeuillant laissent une sorte de boule, qui éclate et répand de petites graines auxquelles le coton est attaché. La récolte commence en septembre. Du champ même le coton est porté au moulin, *gin*, où une machine composée de scies circulaires enfermées dans une espèce de boîte l'épluche en le séparant de sa graine. Jadis cette opération se faisait à la main. Elie Whitney inventa le *gin*, mis en mouvement quelquefois par la vapeur ; singulière économie de temps. Le coton, rassemblé en balles d'un poids déterminé, est chargé sur les bateaux qui le transportent au marché. C'est alors qu'une activité fiévreuse règne sur la levée que je vois relativement calme en hiver ; c'est alors que les roustabouts ont à s'évertuer. La graine cependant va au moulin dans des sacs, et passe par une nouvelle série d'épluchage qui débarrasse de sa cosse une petite amande ; celle-ci broyée avec soin donne de l'huile. Avec le résidu on fait un gâteau jaune très dur ou une farine qui nourrit le bétail. Il reste les cosses (*hulls*) qui alimentent les fourneaux de la fabrique ; la cendre elle-même est employée comme engrais. Rien n'est donc perdu de cette plante précieuse, que l'on peut appeler justement la richesse du pays.

Mêmes arrêts que la veille, même mouvement aux divers débarcadères, mêmes rencontres de bateaux ; mêmes forêts flottantes, les arbres, arrachés avec toutes leurs racines, glissant en dérive ; mêmes établissements de pêche, une cabane sur un *flat-boat ;* mêmes vols de canards qui font soupirer notre ami le pilote, tenté de laisser là sa roue pour saisir un fusil ; même ceinture de saules, mêmes camps échelonnés le long de la levée. Mais les rives sont un peu moins basses, quoique toujours inondées périodiquement deux mois de suite, ce qui les fertilise et tue les insectes ; parfois cependant l'inondation s'attarde trop et l'on reste deux ou trois ans sans récolte. Les îles se multiplient, quelques-unes d'un sable blanc éblouissant sous le soleil, d'autres couvertes de saules, plusieurs très grandes. Autour d'elles le fleuve se divise en vastes branches qui trompèrent les premiers navigateurs ; il se répand dans des canaux naturels prolongés à perte de vue parmi les roseaux, il creuse des baies profondes. On dirait souvent un grand lac que les bois, enveloppés d'une buée bleuâtre, semblent fermer aux deux extrémités. Des travaux de défrichement se poursuivent : on abat les cotonniers, les cyprès, pour donner plus de place à la culture ; mais le fleuve fait autrement de besogne que toutes les cognées des bûcherons réunies : il a emporté, renversé, emmêlé dans un désordre effroyable une futaie tout entière en face d'Ellis Cliffs, falaise du sommet de laquelle d'autres bois semblent défier le courant dévastateur. C'est la partie la plus pittoresque du parcours.

A Morville, où le débarquement est d'un entrain tout particulier, nègres et négresses étant accourus très nombreux pour recevoir un gros approvisionnement de fourrage, une impression pénible m'attend : le réveil de la réclame américaine. La veille encore j'avais pu croire que ce pays béni échappait par exception rare à ce qui est pour moi la tare la plus insupportable des États-Unis, l'*advertisement* enluminé ou non. Et tout à coup, hélas, à l'improviste, les horribles annonces d'apothicaires reparaissent à Morville sur la barrière du *store*, en humbles caractères, il est vrai, tracés à la main, et dans une orthographe qui me désarme : — *Preston hedache cure, Chickasaw oil cure all pains.*

Indomptables Chickasaws, vous qui, pressés des deux côtés, entre les possessions anglaises et françaises, ne vous laissâtes jamais prendre aux promesses des hommes blancs ; vous qui, fortifiés dans vos tanières presque souterraines, teniez en échec l'artillerie de Bienville lasse de se faire décimer par un ennemi invisible ; féroces Chickasaws dont les femmes brûlaient vifs nos soldats prisonniers, perfides Chickasaws qui, même vaincus, trouviez encore moyen d'éluder les traités, voilà donc à quoi vous êtes réduits : à prêter votre nom redoutable au remède d'un certain Preston contre le *malle de taite* (*sic*) : « L'huile Chickasaw guérit tous les maux ! »

Des Chickasaws nous passons aux Natchez, qui nous sont tout autrement sympathiques, ayant joué un rôle dans notre littérature. Après le grand moulin à huile du Fort Scott, après Vidalia ainsi désignée en mémoire du général espagnol Vidal, voici, à 200 pieds au-dessus du fleuve, sur notre droite, une jolie ville qui rappelle la plus noble et la plus intéressante des tribus indiennes.

Natchez, perché sur le *bluff* d'un jaune d'ocre, s'étend également au-dessous de lui, et ce bas Natchez eut longtemps une exécrable réputation par ses tripots et ses débits de boissons ; ils tendent à disparaître depuis que dans les écoles publiques on

apprend aux enfants les effets du whisky sur la constitution physique, depuis que des mesures autoritaires ont réduit le nombre des *bar rooms*. Cependant nous distinguons de loin sur bien des portes le mot dégénéré de *Saloons*, qui n'indique pas précisément le séjour de la conversation et des bonnes manières.

Mais Natchez d'en haut est au contraire fort aristocratique. Les riches planteurs de coton du voisinage eurent et ont encore dans ses faubourgs de belles résidences cachées derrière les arbres. Certaines familles, parmi les mieux posées, portent des noms de France, et les traces du vieux fort français sont encore visibles. Iberville escalada cette pente rapide en 1700 : elle était alors couverte de forêts, et d'en haut il contempla un paysage de plaines et de prairies entrecoupées de bois, des routes croisées conduisant de village en village, qui le firent, dit-il, penser à la France. Grace King a, d'après des documents précis, évoqué ces villages indiens, avec leurs wigwams arrondis faits de branches que retenait un mortier de glaise et de mousse, leurs toits coniques couverts de cannes fendues et liées ensemble de façon à laisser dans le centre un trou en guise de cheminée, leur temple orné dessus et à l'entrée de rudes peintures d'animaux et qu'entourait une palissade sur laquelle on plantait les têtes des victimes sacrifiées au dieu Soleil. Le village des Natchez ne différait des autres que parce qu'il était plus considérable et mieux bâti. La cabane du chef se dressait sur un monticule de dix pieds de haut; en face était le temple ; tout autour un large cercle de cabanes. Là nos aïeux entrèrent en rapport avec le grand Soleil et des petits Soleils qu'ils traitèrent parfois assez cruellement au cours de leurs rapports amicaux. Je ne sais pourquoi le village indien et ses wigwams me paraît plus réel que la jolie ville d'aujourd'hui, ville de dix mille âmes qui, au temps où la Nouvelle-Orléans n'était elle-même qu'un village, faillit devenir à sa place capitale de la Louisiane. Avant d'être venue chez eux, je n'étais pas très au courant des lois de nos amis les Natchez. On m'apprend que leur gouvernement se fondait sur un despotisme absolu. Le grand Soleil était maître du travail, des propriétés et de la vie de ses sujets; il ne travaillait jamais pour sa part. Lorsqu'il avait besoin de victuailles, il distribuait des invitations à un grand festin, et il était entendu que les invités devaient apporter non seulement de quoi suffire au repas, mais assez pour nourrir ensuite la famille royale. Les serviteurs étaient choisis parmi les notables, et tous se trouvaient trop honorés d'être étranglés lorsqu'il mourait, afin de pouvoir l'accompagner dans l'autre monde. Quand naissait un héritier, tous les enfants du même âge étaient présentés au petit Soleil, et un certain nombre d'entre eux choisis pour le servir, avec certitude de participer à la faveur de l'étranglement s'il venait à décéder.

Le titre héréditaire de chef ne se transmettait pas de père en fils : c'était le fils de la plus proche parente du grand Soleil qui lui succédait. Les princesses royales ne devaient pas se marier dans leur famille, mais prendre un époux parmi les rangs du peuple. Lorsqu'on y réfléchit quelques-uns de ces détails sont autant de signes de la politique habile et de l'esprit d'organisation très curieux que les Indiens montrèrent en toute circonstance et qui leur permit de résister si longtemps aux armes des nations civilisées.

Les plantations de coton continuent à se dérouler jusqu'à Vicksburg, et les arbres à flotter en dérive et les saules à franger d'une chevelure blonde les rives encore molles, tandis que derrière eux, sur un sol plus solide, poussent les cotonniers. A chaque station j'admire des buissons de *Cherokee roses*, espèce d'églantier dont les hautes masses touffues abritent les magasins et les cases. Bientôt ils se couvriront de fleurs au cœur d'or, à corolle très large d'un blanc de cire comme les pétales de gardénia, plus blanches encore sur le feuillage vert foncé, presque noir.

La plate monotonie du rivage n'est rompue qu'à de longs intervalles par une de ces buttes que dans des âges lointains forma le vieux Mississipi quand il eut à se frayer un nouveau chemin vers la mer après le grand soulèvement qui fit monter la vallée de son nom à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau primitif. Dans sa course fougueuse il rejeta de droite et de gauche les amas de terres qui portent Bâton-Rouge, Natchez et Vicksburg.

Nous atteignons Vicksburg dans la matinée du quatrième jour et j'y descends, ou plutôt j'y grimpe. Cette petite ville, tout en escarpements, a l'air de monter à l'assaut des Walnut hills. Les Confédérés la considéraient comme la clef même du Mississipi, et avaient logé derrière ses fortifications une garnison nombreuse dont la défense est restée célèbre. Pendant ce siège de plusieurs mois les habitants durent chercher refuge au fond des caves, tant le bombardement marchait avec fureur. Le général Grant donna un nouveau cours au Mississipi en creusant un canal pour isoler Vicksburg ; par la suite le fleuve fit irruption à cette place et changea de lit avec sa facilité ordinaire, laissant la ville sur un bras qui d'année en année devient moins profond. L'endroit est bien tranquille aujourd hui, quoiqu'il ait quelque importance industrielle et commerciale, étant, avec ses treize ou quatorze mille habitants, dont près d'une moitié appartient à la race noire, la plus grande ville de l'État du Mississipi. En bas sont groupés les entrepôts de toute sorte ; puis, par une rampe presque à pic, on atteint la rue des hôtels, des magasins, des marchés, à laquelle aboutissent d'autres rues, ou

plutôt des routes transversales, bordées d'arbres et conduisant à de jolies habitations particulières qui ressemblent à des maisons de campagne, toujours en bois, bien entendu. Il y a cependant deux constructions de brique : la poste, quasi monumentale, et l'église catholique, plus modeste, mais ornée à l'intérieur avec profusion. J'y remarque des vitraux d'une certaine originalité : l'un d'eux, donné par une mère en souvenir de son fils, a pour sujet la figure de ce jeune homme représenté à mi-corps, de grandeur naturelle et en habit du soir irréprochable. Comme accessoires, les fleurs et les oiseaux du Mississipi.

L'extraordinaire animation de Vicksburg m'étonne tout d'abord : ce sont des cavaliers nègres descendant au galop sur leurs étriers de bois les côtes rapides ; de petites voitures bizarres attelées de mules et portant des gens assis côte à côte, dos à dos, quand ils ne sont pas debout ; des marchands de volailles vivantes, conduisant un genre de véhicule très particulier, qui n'est qu'une grande cage remplie de poules ; que sais-je encore? Les gamins se poussent et se bousculent comme un troupeau de moutons noirs. La grande rue commerçante où l'on trouve de tout, depuis des peaux d'alligators et d'opossums en train de sécher sur des cordes au soleil jusqu'aux magasins à l'instar de New-York, la grande rue, gardée par un policeman affairé, son bâton à la main, grouille de monde. Ceci m'est expliqué bientôt : c'est le samedi soir ; les loisirs du dimanche commencent déjà ; beaucoup de nègres affluent des plantations voisines. Ils sont groupés à la porte des *bars*, des *saloons*, des *eating rooms* de bas étage dont l'apparence devient plus que suspecte vers l'extrémité de la rue qui rejoint le Mississipi. Ces nègres appartiennent en masse à la catégorie d'individus dépenaillés, d'une laideur animale aggravée par des vêtements couleur de fange, que j'ai vus se presser sur le passage du bateau tout le long du fleuve ; mais il y a aussi de très beaux types, des statues de bronze vivantes aux traits réguliers qui rappellent tout le soin qu'ont pris jadis les maîtres pour améliorer le type des esclaves en leur passant un peu de leur sang. Je suis frappée surtout de la belle tournure, de la physionomie expressive, mélancolique et farouche de certaines quarterones en petits chapeaux ronds assez coquets. Les vieilles et les laides restent sagement fidèles au *sun bonnet*, chapeau de soleil formant corridor.

Sur le seuil d'une brasserie allemande le flirt nègre se poursuit très vif et très bruyant ; ailleurs s'ébauchent certaines idylles plus tendres et plus silencieuses. Au milieu de tout cela je remarque des passants à l'air parfaitement respectable et civilisé encore qu'un peu provincial, de vieilles dames correctes, de pimpantes jeunes filles se promenant sans aucun chaperon, comme elles font partout en Amérique : les nègres pas plus que les blancs ne les effrayent. La vie des habitants de Vicksburg m'a paru être sans mystère. Les portes de toutes les boutiques restent grandes ouvertes. Un cordonnier, dont l'enseigne peinte représente une grosse botte posée sur des fleurs, travaille au seuil de son échoppe : la moitié des marchandises est dehors ; les bouchers accrochent leurs viandes comme à un gibet aux poteaux qui soutiennent les galeries supérieures des maisons, formant une espèce d'arcade des deux côtés de la rue ; les fruits de toute sorte, bananes, pommes, pacanes, oranges, débordent sur le trottoir et tentent les flâneurs, qui mangent tout en cheminant. Rien de plus hétérogène que le rassemblement de certaines marchandises : confiserie, cigares, bijoux, etc. ; rien de plus pompeux que les annonces : ici l'on vous promet « les meilleurs ciseaux qui soient au monde » ; plus loin une maison délabrée, avec des vitres en papier, porte : « Logements de première classe, à toute heure. » La loquacité des nègres, leur besoin de sociabilité fait mon admiration. J'ai vu, au cours de mes allées et venues, deux personnages en guenilles dont l'un tenait sous son bras une poule, qu'il caressait tout en causant, rester plantés à la porte d'une fruiterie une heure entière sans se lasser d'échanger leurs idées dont je n'entendis rien, sauf le mot *sah*, *Monsieur*, échangé à intervalles rapprochés par ces gentlemen qui se traitaient l'un l'autre avec une extrême politesse. Pas de mendiants ; quelques infirmes, une besace au dos, acceptent gaîment, sans demander.

Les cochers se disputent le plaisir de me conduire au cimetière national, qui paraît être l'unique but de promenade. C'est un parc admirablement situé sur la hauteur et rempli de monuments entretenus avec soin ; il renferme 16 600 tombes ; le général Grant ne perdit pas moins de 9 000 hommes dans cette meurtrière campagne et, avant de se rendre à lui, Vicksburg avait résisté aux généraux Farragut et Sherman.

— Trop de nègres ! Voici la plainte que vous trouvez dans la bouche de tous les blancs de Vicksburg. Trop de nègres, et insolents, envahissants : *Sassy niggers !* Les vieux, d'anciens esclaves, se tiennent encore à leur place ; mais il faut voir les airs qu'affecte la jeunesse !

Il est certain que l'aplomb de quelques affreux *dandies* mulâtres qui, la canne à la main, se pavanent en lorgnant les demoiselles, prête à rire. Pour le voyageur qui ne souffrira pas trop longtemps de ce contact, l'aspect de la foule noire, brune et jaune dans la grande rue, un samedi soir, est plutôt amusant. Aucun tapage du reste : à mesure que s'allument les becs de gaz on entrevoit derrière la

toile grillée appliquée aux vitres par crainte des mouches (fléau du pays en été) la silhouette sombre de quelques joueurs de billard. Le beau monde s'en va entendre Clara Morris, une étoile dramatique errante, dans la traduction d'une pièce de d'Ennery si bien *adaptée* qu'elle est incompréhensible au grand nombre. On n'en applaudit pas moins. Il s'agit d'une fille qui se sacrifie pour sa mère.

« Nous avons déjà eu l'année dernière, me dit-on, une autre très belle pièce sur le même sujet. Oh! elle est grande, Clara Morris, elle l'est! »

Voilà tous les renseignements que je recueille à mon hôtel, l'un des principaux édifices du pays : son propriétaire, un Italien aventureux, a eu l'idée bizarre de le faire construire dans des proportions assez vastes pour y loger à l'aise toute la population flottante de quelque ville d'eaux en renom. Or, comme rien n'attire personne à Vicksburg qui est rempli d'hôtels également délaissés, on ne peut imaginer de spectacle plus lugubre que l'abandon de ce bâtiment énorme, décoré avec un luxe barbare, pourvu d'ascenseurs, de pianos, et dont la salle à manger pourrait servir de salle de bal ou de spectacle. Les garçons y sont beaucoup plus nombreux que les convives : la seule table bien entourée est celle qu'occupe l'hôte et sa florissante famille. Dans quel fol espoir cet Italien a-t-il fondé à Vicksburg un « établissement de premier ordre » où, comme le proclame un prospectus emphatique, « il n'y a ni mouches ni moustiques »? Je n'ai pas réussi à le lui faire dire. Seul chez lui le barbier réussit dans ses affaires : le samedi soir tout le monde se fait raser. Une multitude de têtes barbouillées de savon sous la lumière du gaz, voici la dernière impression que j'ai emportée de Vicksburg avant de filer sur Memphis par un clair de lune radieux qui éclairait l'immensité du Mississipi et donnait aux voyageurs de notre train, lancé tout de bon comme l'arche au milieu des eaux, l'impression du déluge. Nous ne cessons jusqu'au lendemain de traverser, sur pilotis, des plaines liquides : la Vieille Rivière, la rivière des Daims, le Bayou des Castors, en laissant d'un côté le lac du Cygne, de l'autre le lac de la Lune, des noms délicieux revêtant de poésie une humidité pénétrante qui distille la fièvre.

Memphis! — Comment les Américains qui ont le sentiment si vif de l'*humour* peuvent-ils aborder sans rire les localités à leur aurore qu'ils ont nommées des noms les plus ambitieux de l'histoire : Corinthe, Utique, Carthage, Sparte, etc.

J'ai compté quatre Athènes dans les États-Unis, j'ai salué en passant le grand hôtel de Babylone, j'ai goûté les fromages qui se fabriquent à Rome, j'ai traversé plus d'une fois cette grosse ville industrielle de Syracuse, la rue populeuse où, parmi des gens pressés qui courent à leurs affaires, les trains de l'Ouest à New-York et *vice versa* passent comme feraient de simples fiacres sans qu'aucune barrière les sépare du trottoir ou de la chaussée couverte de piétons et de voitures. Nulle part, je ne sais pourquoi, le contraste ne m'a paru choquant comme à Memphis. D'un Londres ou d'un Paris village je prends aisément mon parti: ils pourront croître; Bethléem ne me déplaît pas dans les montagnes d'un pays à qui la Bible est sans cesse présente; mais qu'ont-ils à faire de Memphis ces gens du Nouveau-Monde?

Memphis, perché sur les buttes des Chickasaws, me semble une monstrueuse anomalie, même en admettant que le Mississipi soit cousin germain du Nil.

Nom à part cependant, Memphis est une ville importante dont la population a presque doublé en dix ans, depuis qu'on a réussi à en chasser la fièvre jaune. Elle est bien située, bien bâtie, animée comme peut l'être le centre d'un marché de coton considérable et ses habitants ne s'occupent pas seulement d'industrie et de commerce: il y a une société cultivée à Memphis, un club de femmes dont les membres s'adonnent avec zèle à la littérature et aux sciences, tout en s'efforçant d'élever le plus possible le niveau de la vie domestique. C'est un échange intéressant de pensées écrites et discutées qui très souvent se rapportent à la France.

Car elle a conservé tout son prestige à l'est et à l'ouest des États-Unis, la France d'Iberville et de Bienville, ces deux frères qui ajoutèrent de si héroïques épisodes au roman d'aventure charrié par les eaux lourdes du Mississipi; la France de La Salle, le grand colonisateur normand du Canada; la France de Marquette, le missionnaire explorateur dont le nom fut inscrit sur la première église de Chicago.

Je dirai même que jamais je n'ai entendu ici rendre justice à ces braves gens et à leurs obscurs mais vaillants satellites, comme on le fait en Amérique, comme miss King l'a fait entre tous, dans son *Histoire de la Louisiane*, adoptée par les écoles. On ne se souvient plus assez chez nous que des Français dont le sort fut digne de pitié autant que d'admiration accomplirent au loin pour la gloire de la patrie de très grandes choses, trop souvent défaites à Paris. Les commissaires royaux, indiscrets et brouillons, chargés de transformer les affaires coloniales en affaires financières, décidaient à la légère d'un blâme sans fondement, d'un rappel inique. Finalement les combinaisons de la politique européenne jetèrent la Louisiane, filleule de Louis XIV, dans la balance d'un traité, malgré sa résistance et ses prières. Il y aurait beaucoup à dire sur l'inaptitude prétendue des Français dans le rôle de coloni-

sateurs. C'est l'indifférence de la métropole à l'égard de ses colonies, plus qu'aucune autre raison, qui dut éteindre la belle flamme dont brûlaient nos coureurs des eaux et nos coureurs des bois.

Mais je reviens au club des dames de Memphis. Dans quelle ville de province française des femmes du monde, occupées, comme il convient, de leur intérieur, trouveraient-elles le temps de s'instruire ainsi, par des recherches et des lectures faites en commun, sur ce qui se passe à l'étranger? Voilà les bons résultats de l'association. Et quelle manière charmante d'accueillir une voyageuse que de l'inviter à une séance du cercle où elle rencontrera aussitôt l'élite féminine de la ville, où elle entendra parler de son pays avec intelligence et sympathie, où elle pourra oublier qu'elle est loin, isolée à l'autre bout du monde? Je voudrais que Memphis portât, au lieu de ce nom suggestif d'une trop grandiose architecture et d'une trop antique origine, quelque nom indien qui voulût dire tout en voyelles harmonieuses: Hospitalité.

TH. BENTZON.

MADAGASCAR

Les efforts et les vues d'un colonisateur de 1768.

Une de nos infirmités morales, en France, est la promptitude dans les enthousiasmes et l'inconstance dans les résolutions. De l'individu à la nation, c'est la même désinvolture dans l'inconséquence. C'est avec elle qu'en politique on fait tout pour se créer un domaine colonial incomparable, l'Inde, le Canada, et qu'on le perd sans y songer.

L'île de Madagascar a connu ce régime des tentatives et des versatilités. Dès 1768, on pouvait déjà la dire française, cette île, et même française de longue date, car à cette époque nous n'avions fait effort que pour confirmer une tendance qui prend racine à deux siècles de nous dans le passé.

En 1768, la France, à l'égard de Madagascar, paraît sortir d'un long sommeil et une tentative de colonisation est faite, à cette époque, par le duc de Praslin.

Le comte de Modave, officier distingué, que son expérience des choses d'outre-mer avait désigné à ce haut choix, s'embarqua de l'île de France après avoir vu le ministre à Paris et reçu ses instructions : il partait avec les plus belles promesses et le titre de Lieutenant du Roi dans l'île de Madagascar.

Un de ses descendants, M. Pouget de Saint-André, exploitant un mémoire écrit là-bas au jour le jour par son ancêtre (1) ainsi que des papiers de famille, a donné, il y a quelques années, un intéressant commentaire de l'entreprise (2).

Mais on peut encore parler de ce passé à une époque où rien de ce qui intéresse Madagascar ne saurait nous être indifférent.

Ce qu'on veut mettre en lumière ici, ce sont les idées et les actes d'un homme sincèrement dévoué à une cause, — M. de Modave, — venant cent ans après un autre homme zélé, — M. de Flacourt, — recommencer les mêmes choses et sans plus de résultat.

L'impression est plutôt triste, à rapprocher les deux époques et à constater combien l'œuvre du premier en date de ces hommes, non seulement a fait peu de progrès, mais est retombée dans l'abandon et dans l'oubli. C'est tout un recommencement que la tentative de colonisation de M. de Modave. Le successeur de Flacourt dans ce troisième tiers du XVIIIe siècle semble, en effet, comme on dit, tirer des plans et faire des découvertes en parfait inconnu. Dans sa relation, il se réfère bien de temps en temps au grand historiographe de Madagascar, mais il semble procéder à des fouilles archéologiques à l'aide d'un texte très ancien, perdu, puis retrouvé, et il paraît s'amuser lorsqu'il constate après coup la concordance entre ses idées personnelles et celles de son précurseur du siècle de Louis XIV.

*
* *

En 1768, Fort-Dauphin est demeuré le centre d'approche de l'île. Le 5 novembre, la *Garonne* mouille en vue de l'établissement, et M. de Modave informe immédiatement M. de Valgny, commandant du fort, de son arrivée et de ses projets.

Alors commencent immédiatement aussi les pourparlers avec les roitelets du pays, chefs agriculteurs toujours en rivalité et qui ne paraissent avoir conservé de leur éphémère contact avec la civilisation qu'une grande faculté de soutirer de leurs visiteurs le plus de gain possible, en donnant le moins possible en échange. Pratiques adeptes de la morale de l'intérêt, ils ne prêtent serment de vassalité au nouveau venu que pour se faire de lui contre le voisin un protecteur puissant.

Dian Mananzac, chef du village qui se trouve près de la pointe d'Itapère, vient à M. de Modave dès le premier jour, avec une cinquantaine de noirs et lui propose de faire serment d'alliance. On met à terre une grande tasse pleine d'eau-de-vie, de poudre à canon, de pierres et de balles de fusil. Les deux chefs sont entourés de leurs hommes :

(1) *Archives coloniales. Madagascar*, carton 2.
(2) *La Colonisation de Madagascar sous Louis XV*, par M. Pouget de Saint-André; Challamel, 1886.

Dian Mananzac a trempé le bout de sa sagaye dans la tasse, où j'ai mis en même temps la pointe de mon épée; il s'est tenu dans cette noble attitude, pendant qu'il prononçait son serment... Alors il a pris la tasse, il en a bu à sept différentes reprises la meilleure partie et m'a généreusement abandonné le reste...

C'est le premier traité que conclut M. de Modave. Un autre allié se présente, Dian Ramansoulou:

Ce chef est fort riche, à ce qu'on dit, et je le crois assez, vu la somptuosité de son équipage. Deux noirs le portaient sur leurs épaules : il était assis au milieu d'une espèce d'échelle, dont deux échelons étaient joints par une sorte de châssis de cordes. Les noirs avaient la tête passée dans les échelons des deux bouts, et les côtés étaient appuyés sur leurs épaules.

Aussi solennel que somptueux, celui-ci propose à M. de Modave de se faire l'un et l'autre, avec un rasoir, une incision au bras, pour boire réciproquement de leur sang. M. de Modave élude ce rite plutôt embarrassant, en affirmant que les Français ne boivent jamais que le sang de leurs ennemis. Dian Ramansoulou est convaincu par cet argument.

Maimbou, un troisième chef, un autre allié de la première heure, ne consent à faire sa visite au fort qu'après l'envoi d'une ambassade.

Tous ces alliés sont d'une nature curieuse : naïfs (1) et faux, mais par-dessus tout ivrognes. Il faut flatter leur vice pour obtenir d'eux l'exécution de leurs promesses; ils les oublient vite de nouveau, et ne reviennent à composition qu'en la présence séductrice d'une bouteille d'eau-de-vie.

***

Il ne paraît pas que, malgré le temps écoulé depuis la fondation de Fort-Dauphin, l'autorité de M. de Modave ait, à son débarquement, un bien grand rayon d'action sur les terres environnantes.

J'ai été me promener ce matin, dit-il, jusques à l'étang, que j'ai remonté, à partir du lieu où il se dégorge dans la mer, jusques au milieu de la plaine. Cette portion de terre me paraît très belle et très bonne, quoique sablonneuse; elle est couverte d'herbes et d'arbres, parmi lesquels j'ai vu quelques citronniers et un arbre qui ressemble à l'if, quoiqu'un peu moins touffu.

Ce sont, en quelque sorte, les réflexions d'un propriétaire à l'étroit chez lui, et qui, sans vouloir paraître y trop prendre garde, jette des regards de convoitise sur le champ du voisin.

Il fallait s'agrandir : Dian Mananzac, le plus immédiat parmi les chefs environnants, offrit le premier à M. de Modave d'établir un village auprès du fort pour notre plus grande commodité. Notre protection était le prix du marché. C'étaient cinquante ou soixante mille arpents de terre mis à la disposition des Français qui devaient, dans un avenir prochain, venir se livrer à l'agriculture à Madagascar et qu'on engagerait ultérieurement, quand serait prêt le lieu où les recevoir.

Mais M. de Modave se préoccupait avant tout d'acquérir des terrains au pied même du fort, il y voulait un espace qui fût *la dépendance et la mère nourrice du Fort-Dauphin*, terme qui semble suffisamment indiquer à quel espace de terrain limité se réduisait notre propriété.

Pour conclure ces arrangements, le gouverneur attend Dian Mananzac et Dian Ramansoulou, mais la fête organisée pour les recevoir ne peut avoir lieu, Leurs Majestés se sont rencontrées dans une faiblesse commune, elles ont bu chacune une bouteille d'eau-de-vie...

A quelques jours de là, grâce au choix d'un moment lucide, l'affaire peut se conclure, et Dian Mananzac conduit M. de Modave dans un vallon spacieux, riche, débouchant sur la mer, et le lui offre en signe d'amitié et d'alliance.

Ensemble ils s'en vont au tombeau du père de Dian Mananzac, qui, sur ces cendres chères, jure de nous reconnaître pour ses amis et protecteurs. M. de Modave lui fait présent d'un habit à la française, il y ajoute deux pierriers de fer et une paire de pistolets. Transporté de joie, le chef noir ne veut pas être en reste de gracieuseté : il n'a que deux femmes, il en offre une à son allié. M. de Modave décline la galanterie, mais le chef ne se tient pas pour battu, car à quelques jours de là, il renouvelle la politesse à son hôte et de façon fort pressante. C'était un bien grand danger pour la vertu de M. de Modave et d'autant plus difficile à conjurer que, dit-il, cette femme était une négresse vieille et laide, à qui le changement ne paraissait pas devoir déplaire.

Ce Dian Mananzac apparaît un peu comme une sorte de souverain débonnaire, curieux et moins retors que ses confrères en souveraineté : nos coutumes lui plaisent, il n'a jamais vu de vaisseau, on le conduit sur la *Garonne*, où il prend un violent mal de cœur, et il assiste à l'occasion à la messe où il a une tenue très édifiante. On lui fait faire ce qu'on veut.

***

Entre temps, poursuivant ses études d'agronome en chef chargé de pourvoir à l'établissement de sous-agriculteurs, M. de Modave constatait que le vin, le chanvre, pourraient être dans les terres acquises d'un

(1) « Les volontaires que j'avais envoié chez Dian Mananzac sont revenus aujourd'hui avec ce chef, je lui ai fait tirer cinq coups de canon. La garnison sous les armes bordait la haye aux côtés de la porte du fort, et pour égayer ces nègres, nos tambours battoient *les marionetes*. » (Journal de M. de Modave, 14 septembre.)

rendement abondant; il continuait à acquérir nombre de bœufs pour les troupeaux du roi et à faire travailler les approches du fort; il y traçait des chemins et y établissait différentes annexes, entre autres une poudrière. En fouillant la terre, il trouve des morceaux de fer du temps de Flacourt, il découvre aussi de l'argent à l'effigie de Louis XIV, au millésime de 1664, date de l'établissement de la Compagnie des Indes. Il espère y trouver dix canons de fonte, provenant de la même source et remontant à la même date.

On le voit, l'établissement de M. de Modave a bien cet air d'exhumation que nous avons signalé.

Les traces de ce passé, déjà si éloigné, il ne les trouve pas seulement dans les choses, il les rencontre dans la tradition.

Les naturels n'ont rien oublié : semblables à ces informations, qui, chez les anciens Gaulois, se transmettaient de bouche en bouche avec tant de rapidité, les récits se sont transmis dans l'île avec fidélité de génération à génération. On a conservé la mémoire de l'entreprise de ces hommes blancs, ancêtres de ceux qu'on accueille aujourd'hui et qui, eux aussi, avaient cherché à conquérir le pays et avaient dû y renoncer.

Le séjour de Raimaz au Fort-Dauphin, — écrit M. de Modave, — m'a fait d'autant plus de plaisir, que ce m'a été une nouvelle occasion de m'instruire même sur les faits historiques. La catastrophe qui nous a chassés de ce fort n'est que très imparfaitement détaillée dans les journaux de nos voyageurs, et je n'ai rien trouvé qui m'ait satisfait à cet égard. Une faible tradition en a conservé le souvenir dans l'île Bourbon, où les Français échappés au malheur se réfugièrent.

Cet événement arriva le 25 décembre 1672. Je fixe précisément le jour, parce que la scène se passa à la messe de minuit, et l'année parce que M. de la Haye quitta Madagascar pour s'en aller à la côte de l'Inde, avec l'escadre qu'il commandait, au mois de mai 1671, où M. Chardin le trouva, comme il le dit dans ses relations.

Or, nos Français ne furent pas assassinés immédiatement après son départ, puisque des vaisseaux venus de France et qui joignirent M. de la Haye sur la côte de l'Inde, relâchèrent au Fort-Dauphin dans le courant de ces deux années. L'escadre de M. de la Haye fut détruite par les Hollandais à Saint-Thomé; il repassa en France sur leurs vaisseaux. Un navire français vint, en 1673, au Fort-Dauphin; ils mirent des gens à terre, et les noirs du pays leur dirent que les Hollandais, avec lesquels ils savaient que nous avions la guerre, étaient venus attaquer notre fort, et, après s'en être emparés, avaient emmené tous les Français.

La chose, comme on sait, ne s'était pas passée ainsi. Les gens du pays, justement irrités par trente ans de cruautés et de brigandages, voyant M. de la Haye parti, et n'ignorant pas qu'il avait emmené avec lui presque tout ce qui était en état de faire la guerre, cernèrent le fort, lui ôtèrent toute communication dans l'intérieur des terres, et, après plusieurs attaques et plusieurs ruses, ils trouvèrent moyen de fondre sur nos gens dans le temps qu'ils étaient à la messe de minuit. Heureusement il y avait quelques petites barques dans la rade qui servaient au cabotage, où des femmes, des enfants, des vieillards et quelques hommes trouvèrent moyen de se réfugier et de gagner l'île de Bourbon. C'est de là que viennent la plupart des familles de cette île : on y voyait encore, il y a vingt ans, quelques vieillards échappés dans leur enfance ou dans leur jeunesse au massacre du Fort-Dauphin.

Les gouverneurs se succèdent et se ressemblent, c'est une exploitation constante et souvent cruelle de la population de l'île. Pronis commence la série : « or cet homme volait et massacrait les nègres »; Flacourt lui succède : « Malgré la douceur de son caractère, ses relations ne parlent que d'exécutions de nègres et de villages brûlés. » Ces paroles sont de M. de Modave :

J'ai eu la patience d'en compter, dit-il, plus de deux cents dans les dix ans que dura son gouvernement et autant de nègres massacrés par ses ordres à Fort-Dauphin. Il est vrai qu'il les faisait baptiser avant de les envoyer à la mort.

On peut constater ce vieux procédé dans sa propre relation. Aussi M. de Modave n'hésite-t-il pas à écrire très sérieusement : « Il paraît que Flacourt était un homme sage et vertueux. »

Après le gouvernement de Flacourt, vient celui de Chamargou, après Chamargou vient le Président de Beausse, frère de Flacourt, qui meurt peu de jours après son débarquement. Puis arrive le marquis de Montdevergue », ancien domestique du cardinal de Mazarin » que M. de la Haye, à son arrivée, en 1670, fait arrêter par ordre du roi et repasser en France.

Ce M. de la Haye, qui se présente en justicier à l'égard de son prédécesseur et qui a reçu mission du souverain de guerroyer contre les Hollandais, ne trouve rien de mieux à faire que de tourner ses forces contre les naturels du pays; « il perdit plus de mille hommes, qui pouvaient être plus utilement employés contre les ennemis de l'État. Et c'est peut-être à cette facile démarche qu'on doit attribuer la fin malheureuse de son expédition » (1).

*
* *

Rompant de façon fort heureuse avec ces errements M. de Modave s'efforçait de gagner les chefs du pays par la douceur, la correction des procédés et un grand respect de la parole donnée; il s'entremettait même pour les pacifier entre eux, sauf à prendre parfois l'initiative d'un argument diplomatique décisif : — l'eau-de-vie.

Mais Dian Mananzac, malgré son faible, n'est pas

(1) *Journal* de M. de Modave, 26 octobre 1768.

toujours très touché de ces façons, il se relâche dans son zèle, n'envoie pas les esclaves de louage promis, il faiblit à ce point dans son dévouement que Ramansoulou, son rival dans l'estime du protecteur, le supplante et obtient les mêmes prérogatives flatteuses et lucratives de pourvoyeur attitré du fort. Le fidèle allié de la première heure revient au caractère dominant de la race, qui paraît être précisément l'absence de tout caractère, et c'est avec d'enfantines tentatives que, malgré l'inexécution persistante de ses promesses, il envoie de temps en temps au fort pour voir s'il ne pourrait pas obtenir malgré tout quelque faible quantité d'alcool.

Cependant une escouade de jeunes officiers, envoyés à la découverte vers le nord, signalait la richesse de la vallée d'Amboule et les avantages d'un établissement sur le fleuve Mananpani. M. de Modave lui-même explorait les environs et revenait enchanté d'avoir trouvé que l'étang d'Ambouve formé par la Rivière de Faushère pouvait devenir « le plus beau port de l'univers »; il en tirait le meilleur augure pour le futur établissement de colons qu'attendaient déjà deux beaux et grands villages tout bâtis, auxquels il ne manquait guère que des habitants : l'un était au pied même de Fort-Dauphin, l'autre sur le lac.

C'est un bonheur particulier que les terres qui nous ont été cédées aboutissent à cet étang précisément dans le lieu le plus favorable. J'avoue que je ne m'en étais pas aperçu et que je ne l'avais pas soupçonné. Cette partie de nos concessions qui vient se terminer au lac est une grande forêt qui m'avait caché cet avantage; je n'avais examiné que les parties du nord et de l'ouest. J'ai été agréablement surpris lorsque j'ai vu, du bord de la mer, que la moitié de l'étang d'Ambouve était incontestablement comprise dans notre nouvelle acquisition. Le second village qui nous appartient, et qui est précisément sur les bords du lac, est assis sur un plateau; il en domine les eaux et il est lui-même pourvu d'une source abondante qui se perd dans la rivière : c'est un lieu qui m'a paru très agréable et très propre à former une partie de l'établissement.

Outre ces dons apparents au soleil, nouvel Eldorado présumé, le pays avait la réputation de renfermer de l'or dans ses flancs; une montagne fouillée deux ans auparavant par les Portugais avait laissé s'accréditer cette légende heureuse, et Flacourt, qui connaissait bien l'île, affirmait que le métal précieux y existait en abondance.

M. de Modave signale aussi comme curiosité ethnographique, l'existence d'une sorte de Lapons noirs, nommés « Quimos ».

Les « Quimos » sont une race de petits hommes qui n'ont pas plus de trois pieds et demi de haut; ce sont les Lapons des nègres. Ils habitent une grande vallée entourée de montagnes à peu près au centre de l'île, à la hauteur de Mananzari; ces hommes portent une grande barbe, ils sont gros et trapus. On prétend que leur caractère est doux et sociable, qu'ils ont beaucoup de courage et qu'ils cultivent bien la terre. Leur nation est assez nombreuse, puisque leur pays égale, dit-on, en étendue et en population, la vallée d'Amboule. Ils obéissent à un chef qui les gouverne avec douceur, et auquel le fils aîné succède toujours; ils sont armés de fusils qu'ils traitent avec les noirs qui commercent avec nous; ils forgent des sagayes beaucoup plus longues et plus fortes que celles dont les autres nègres se servent, et ils les lancent avec beaucoup de raideur et de dextérité. Ils ont beaucoup de mines de fer et ils savent très bien le travailler...

Cependant le crédit de Mananzac continuait à baisser. Son tuteur et spoliateur, Mainbou, au contraire, gagnait peu à peu dans la confiance de M. de Modave qui finit par la lui donner tout entière. Le gouverneur fit une visite à Mainbou en signe de bon accord.

Le chef le reçut dans son *donac* ou palais avec toute la magnificence dont il était capable. Mainbou était assis sur une table clouée contre une des fenêtres de sa case, il était couvert des épaules aux talons d'une pièce d'un gros drap rouge de Châteauroux, bordée autour d'un galon d'or. La pièce était assez ample pour envelopper son corps tout entier. Sa tête était chargée d'un assez haut bonnet du même drap également galonné. Son front était ceint d'un diadème qui n'était autre chose que le ruban du bonnet de nuit de quelque officier de la Compagnie des Indes; on y voyait cousue une pièce carrée de satin noir sur laquelle étaient attachées les pierreries de la couronne, savoir : une croix de pierres bleues, façon du Temple ou d'Alençon et deux pendants d'oreilles, ces trois pièces pouvaient bien valoir trente francs. Il avait à son poignet droit une manille d'or assez mince, et à sa main gauche un gros cercle d'argent.

Ajoutez à tous ces ornements une haute stature et une masse de chair couleur de cuivre, deux dents qui sortent des deux côtés de sa bouche, comme les défenses d'un sanglier, des cheveux gris hérissés et couverts d'huile, vous verrez que Mainbou avait, en effet, très bonne façon.

*
* *

En attendant, le projet de fonder un autre centre sur la rivière Mananpani prend peu à peu consistance; le lieu est très propice, plein de bois propres à la charpente, d'argile, de mines de fer, de gomme, de raisin. Un des collaborateurs de M. de Modave, M. de la Marche, lui soumet à cet égard un plan qui le séduit, et c'est ainsi que, concurremment avec les deux premiers postes de Fort-Dauphin et de l'étang d'Ambouve, se forme le village de Manatenghe sur le Mananpani.

A vrai dire, le premier seul existe à cette fin de

novembre 1768 ; les deux autres sont à l'état de projet, mais à leur égard le gouverneur nourrit les plus belles espérances.

Quelque médiocres que soient, dit-il, les secours que j'attends de l'île de France, si je les reçois et qu'on me laisse hiverner ici, je formerai tout de suite les deux établissements ; lorsqu'on m'enverra de France un surcroît de colons, je les distribuerai dans les deux postes, de Manatenghe et d'Ambouve, proportionnellement à l'utilité dont ils pourront être dans ces deux endroits ; je ne garderai au Fort-Dauphin que des soldats et des ouvriers, je tiendrai aux colonies un petit détachement que je ferai relever de temps en temps.

Puis, l'imagination aidant, les projets s'élargissent, l'île tout entière entre dans le domaine des convoitises et des rêves de M. de Modave, et pour parvenir à cette possession totale, ce n'est plus assez de trois postes en formation, il en médite trois autres : un aux Matatanes, le deuxième au pays des Antavars, sur la rivière Manangari ; le troisième dans la contrée d'Alfissach, et là-dessus le voilà qui expose ses conceptions sur la colonisation.

Chacun de ces établissements exigera cent soldats pour la sûreté des colons dont le nombre ne peut être fixé, mais ne saurait être trop considérable ; les deux qui seront au bord de la mer communiqueront par cette voie au Fort-Dauphin, au moyen des embarcations que l'industrie se procurera. Celui d'Alfissach correspondra à l'établissement de la Rivière de Fanshère, dont il ne sera séparé que par la grande vallée que cette rivière parcourt et par une chaîne de montagnes qui paraissent hautes et escarpées, et qui, cependant, sont très praticables, puisqu'on amène des bœufs d'Alfissach dans le pays d'Anossi.

Ces six postes suffisent pour réaliser ce que j'ai dit que nous embrasserions — l'île dans la totalité d'un établissement général. En effet, ils se communiqueront facilement les uns avec les autres, et ils se procureront réciproquement de nouvelles branches de commerce, en telle sorte que nous serions en état de fournir plusieurs choses utiles aux manufactures de France, et d'envoyer aux Indes des marchandises de débit, qui nous rentreront en autres marchandises dont la défaite est sûre en cette île.

On voit que ces six établissements à former n'emploient qu'environ cinq cents soldats : cela suffira au commencement, mais il ne faudra pas tarder à en augmenter le nombre, à mesure que les affaires deviendront plus multiples et plus importantes. C'est un objet que je ne puis entrevoir encore qu'imparfaitement ; je présume cependant que cette augmentation de soldats ne sera point à charge au roi ; que nos établissements une fois formés, ils seront en état de fournir la solde, par une subvention juste et modérée, du corps de troupes, que le roi jugera à propos d'établir dans cette île. Il est nécessaire que ces troupes soient de diverses sortes : il faut de l'infanterie et des dragons pour se porter avec plus de célérité d'un lieu à l'autre ; deux cents dragons bien montés seront pendant vingt ans l'objet de la terreur et de l'admiration de nos Madécasses.

On sent parfaitement que les six divisions principales de notre établissement produiront, avec le temps, beaucoup d'autres subdivisions, lorsqu'on connaîtra plus particulièrement l'intérieur des terres, il se formera tous les jours de petites sociétés qui demanderont la permission de se fixer de côté et d'autre. On veillera à ce que ces établissements particuliers tiennent à l'objet général et, on verra un temps où quatre blancs qui s'établiront dans un lieu, y formeront une tête de colonie.

Dans l'esprit de M. de Modave, ces factices agglomérations d'hommes auront pour les relier un intérêt commun. Sans s'abandonner de ce soin à la nature favorable qui facilite les relations par terre aussi bien que par mer, il fortifiera le lien par un souci d'utilité générale, il bâtira un collège, il bâtira un hôpital...

Mais il est charmé avant tout par l'imminence des résultats :

Ce qui me plaît le plus en tout cela, c'est qu'on n'a pas besoin d'un long espace de temps pour jouir du fruit de nos travaux, *on recueillera immédiatement après avoir semé*, ce que je ne sache pas qu'on puisse se promettre de quelque autre colonie que ce soit. Les progrès que nous devons attendre, non seulement ne sont pas éloignés, mais ils sont de plus très importants, la méthode que je me propose de suivre mettra, pour ainsi dire, entre nos mains, les deux tiers de l'île en trois ou quatre ans, car il est hors de doute que l'établissement du Fort-Dauphin et celui de Faushère, lesquels à certains égards n'en font qu'un, tiendront dans leurs dépendances tous les chefs du voisinage, lesquels chefs donneront de nouvelles relations avec d'autres chefs plus éloignés, et ainsi de tout le reste, puisque chacun de nos établissements fera, en proportion de ses forces, ce que nous ferons au Fort-Dauphin...

Voilà tout un plan de colonisation pacifique qui fait honneur au cerveau qui l'a conçu. Ce réseau d'établissements coloniaux, s'il avait été effectivement tracé sur toute la surface de la grande île, eût été le meilleur garant d'une possession durable.

*
* *

Plus M. de Modave prolonge son séjour, plus il paraît ravi de la salubrité de l'île ; toutefois la partie sud lui semble l'emporter de beaucoup à ce point de vue sur le reste. Il y a quelques malades, mais ce sont des voyageurs qui sont allés à la découverte vers le nord, sur les bords du Mananpani ; les uns ont la fièvre, les autres ont commis l'imprudence de s'abandonner avec trop de facilité aux beautés noires du lieu.

... Il serait à souhaiter de pouvoir remédier aux dés-

ordres occasionnés par l'excessive fréquentation des blancs et des négresses, mais la chose me paraît difficile et je présume que ce sera toujours le vice intrinsèque et radical de l'établissement;... les soldats s'abandonnent à tous leurs instincts. Vainement le prêtre fait-il appel aux sentiments élevés...

Ce sont là d'incessantes doléances du chef blanc sur les incartades de ses hommes. S'ils ne lui obéissent pas en pareille matière, à plus forte raison trouve-t-il des réfractaires dans les naturels du pays. Pourtant il eût été à souhaiter, à ne parler qu'au simple point de vue politique, que les Madécasses se fussent convertis au christianisme qui rencontrait pour lui barrer la route le mahométisme.

C'est un grand bonheur, dit M. de Modave, que le mahométisme n'ait pas tout infecté. Cependant nous aurons la circoncision et l'abstinence du porc à combattre.

Dans toutes les circonstances heureuses dont l'auteur peut se féliciter, il n'est pas jusqu'à l'attitude de neutralité de l'ennemi héréditaire en matière coloniale, — l'Anglais, — dont il n'ait à se louer.

La chose est bien étrange, mais elle s'explique. A cette époque la grande préoccupation de l'Angleterre est aux Indes, c'est une diversion heureuse dont M. de Modave se flatte de tirer parti. Pendant qu'ils songent au Bengale, son plan à lui est de s'établir fortement à Madagascar, et pour cela dix ans suffiront, dix ans pendant lesquels, à coup sûr, ils ne se préoccuperont pas des affaires intérieures de Madagascar.

Désireux de présider avec suite à ces divers établissements, M. de Modave a fait venir sa famille au Fort-Dauphin dès la fin de novembre 1768.

Mais malgré ce gage de constance dans ses intentions, malgré l'excellence de ses vues, malgré les résultats acquis de ses efforts, il ne devait pas avoir licence de mettre à son œuvre son couronnement. Victime des versatilités et des réactions politiques, un ordre de rappel l'arrachait à son île en plein commencement de réussite.

L'enseignement qui se dégage de son passage, c'est que, malgré le temps écoulé depuis la prise de possession originelle, son action n'a toujours l'air que d'une simple préface. Traités avec les voisins, achats de terre, découvertes, projets, ce fut un véritable recommencement après cent ans d'entreprise.

VICTOR TANTET.

LA NUIT DE LA BEFANA

Nouvelle.

Le lit de Chiarinella était placé dans le coin de la chambre le mieux exposé aux rayons du soleil. En hiver, quand le soleil donnait, la pauvre enfant s'endormait dans un flot de lumière qui réchauffait, sur la couverture, ses petites mains anémiées. Toute la journée, elle restait seule : on l'enfermait dans la maison et on emportait la clef, en l'abandonnant à toutes ces imaginations, à toutes ces terreurs habituelles aux enfants quand ils ne voient personne auprès d'eux. Dans les premiers temps, elle avait pleuré, la tête cachée sous les draps et se pelotonnant dans son lit, sans risquer le moindre cri pour ne pas ajouter elle-même à son épouvante. Elle éprouvait des peurs étranges ; il lui semblait que, si elle avait allongé ses petites jambes, quelqu'un, sorcier ou démon, l'aurait saisie et tirée par les pieds ; elle n'osait découvrir sa tête : qui sait ? elle se serait trouvée en face d'un monstre qui, penché sur son lit, l'aurait regardée avec des yeux flamboyants. Par moments, elle croyait entendre frapper à la porte par un idiot du quartier, un être horrible qui dans la rue était pris de hideuses convulsions et qui, une fois, lui avait couru après en hurlant. Puis, quand la maladie l'affaiblit au point qu'elle ne pouvait plus faire un mouvement, elle resta là, dans son coin, indifférente et sans pensée, comme si rien ne la touchait plus.

En cette même chambre, si pauvre et sous les combles, logeaient la Malia, qui était danseuse dans un théâtre du faubourg, dame Bettina et son mari. La Malia allait à son théâtre de bonne heure et sa mère l'y accompagnait ; la jeune fille rentrait la nuit, grelottant dans son petit châle rouge, les mains dans un manchon pelé qu'elle avait confectionné elle-même avec la fourrure d'un chat blanc et noir. Dame Bettina portait, enveloppés dans un paquet, la jupe de gaze, le corsage rouge à franges d'or et les petits escarpins, tout petits comme ceux de Cendrillon. Si quelqu'un des jeunes gens qui fréquentaient le théâtre avait offert pendant l'entr'acte des gâteaux à Malia, la danseuse à peine rentrée à la maison se jetait, harassée, sur son lit, sans même se déshabiller. Quand elle n'avait rien mangé, elle cherchait par toute la maison quelque chose à se mettre sous la dent et tempêtait, s'écriant qu'un beau jour elle s'en irait avec le premier venu, que ce n'était pas une vie, et que cela ne pouvait pas durer comme cela. Dame Bettina disait : « Va-t'en, va-t'en : cela vaudra mieux, une bouche de moins à nourrir ! » Et dans la nuit, tandis que la veilleuse brûlait devant une Madone, sur la commode, elle appelait à demi-voix :

— Chiarinella !

L'enfant, qui n'avait pas fermé l'œil, répondait tout doucement :

— Plaît-il?

— Demain, maman t'achètera un sou de lait, entends-tu? Je te tiendrai compagnie, je n'irai pas au théâtre.

— Oh! oui! oh! oui! — soupirait la petite : — n'y va pas; tiens-moi compagnie!... N'est-ce pas, maman...

La mère, déjà vaincue par le sommeil, murmurait comme dans un rêve :

— Tais-toi; maintenant dors... demain... demain...

La chambre devenait silencieuse. Chiarinella était toujours la dernière à s'endormir ; elle entendait longtemps encore la respiration forte et régulière de sa sœur qui avait dû répéter un pas de danse applaudi et qui était accablée de fatigue. Parfois la soif la prenait; elle se levait à tâtons, en quête d'un verre posé sur une planche que ses petits bras maigres avaient peine à atteindre.

Certaines matinées, Nunziata venait la voir, une voisine qui lui avait donné du lait quand il en manquait à la maison.

— Pauvre mignonne! — faisait-elle, — ma pauvre Chiarinella!

Elle lui apportait une orange, s'asseyait au chevet de son lit, et se mettait à enlever l'écorce et à peler l'orange avec soin, la divisait en petites tranches que Chiarinella suçait avidement en silence.

— On la prendrait pour une sourde-muette, — disait Bettina quand on en parlait.

— Non, non, c'est la maladie. Faites attention, vous savez ; il n'y a pas à plaisanter : elle est devenue maigre comme une épingle. Que vous a dit le médecin?

— Quel médecin? Comment aurais-je pû l'appeler? Ah! ma chère Nunziata, vous ne savez pas mes malheurs!

Et elle se mettait à les lui raconter, sur la porte, tandis que Nunziata, à tout moment, s'échappait et courait surveiller son *ragoût*, dont l'odeur pénétrante arrivait jusque dans la chambre de Bettina. De gros malheurs! Son mari s'en était allé à Palerme, sur un navire de Florio, et qui sait quand il reviendrait? D'argent, point. A la Noël seulement, il avait envoyé trente lires qui avaient aussitôt disparu comme fumée au vent. Malia s'était emparée de huit lires pour s'acheter une ceinture dorée qui lui servait dans *Orphée aux Enfers*, au troisième tableau. La maison s'effondrait en pleine misère, sans direction, sans affection. Il n'y avait plus rien : Malia avait tout saccagé ; le mont-de-piété était rempli de leurs dépouilles.

— Oh! Jésus! — disait Nunziata, en frissonnant : comment pouvez-vous rester en pareil état ? Faites-vous servante : les places ne sont pas rares.

— Et Malia? Je la laisserai seule? Et Chiarinella?

— Pour la petite, si la Providence lui rend la santé, je peux la prendre chez moi avec mes filles, répondit Nunziata. — Quant à Malia, laissez-la donc faire! Elle n'est pas bête ; elle s'en tirera bien toute seule.

— Oh! non, jamais seule! protestait Bettina. Vous savez, le monde est si méchant!

Mais au fond, la vraie raison la voici : aux petits soupers, après le théâtre, elle était toujours là, et souvent elle avait glissé dans sa poche quelque poulet froid, pendant que sa fille accaparait toute l'attention de ses adorateurs qui la courtisaient pour ses beaux yeux.

A force de tirer, la corde casse. Dans les derniers jours de l'année, Chiarinella était devenue méconnaissable. Elle se plaignait toute la nuit, pleurant seule, la tête perdue au fond du trou qu'elle avait fait dans l'oreiller. Le jour de l'Épiphanie, Nunziata entra la voir, et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle, la pauvrette, lui sourit, lui montra sans rien dire l'orange qu'elle avait gardée et cachée sous la couverture, sur son cœur.

— Écoute, lui dit Nunziata, je viens te tenir compagnie. Je t'aime bien. Sais-tu quelle fête est aujourd'hui? Aujourd'hui c'est l'Epiphanie. Cette nuit viendra la Befana, qui va chez tous les enfants sages. Il faut pendre un bas au chevet du lit. Si l'enfant est sage, la Befana vient y mettre un beau cadeau ; si elle est méchante, elle y met du charbon.

— Écoute, ajouta-t-elle : maintenant je m'en vais, je t'enverrai Cristinella.

Peu après la fille de Nunziata, une enfant de cinq ans, entra gaîment. Elle tenait entre ses bras une poupée de bois, à laquelle elle avait mis son tablier et une petite coiffe brodée.

— Regarde, comme elle est jolie! — s'écria-t-elle en s'asseyant sur la couchette : donne-lui un baiser.

Et elle la lui approcha de la bouche. Chiarinella la baisa du bout des lèvres.

— Elle s'appelle Angelica, dit Cristinella. C'est ma fille.

Elle l'étreignit dans ses bras et se mit à la bercer en lui chantant la *Ninna-nanna* — oooh! oooh!

Puis, subitement, elle la posa sur la couverture.

— Mais toi, qu'est-ce que tu as? Es-tu malade?

— Oui.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, affirma-t-elle gravement, ainsi qu'elle avait entendu dire parfois à sa maman : — une bonne suée et cela se passera.

Comme son amie ne disait rien, Cristinella s'ennuya. Elle ouvrit sa petite bouche rosée, bâilla longuement et s'étendit sur le lit, dans le soleil.

— Sais-tu regarder le soleil?

— Non.

— Moi, si : regarde.

Et elle y fixa ses yeux, qui bientôt se remplirent de larmes. Alors, après les avoir bien essuyés, elle reprit sa poupée et se leva.

— Je m'en vais, dit-elle ; je dois faire le lit de Mademoiselle. Oh ! — s'écria-t-elle en embrassant la poupée, — que tu es belle ! Viens avec ta mère.

Chiarinella resta seule. Après un instant, elle se leva, fureta dans un coin, et y trouva ce qu'elle cherchait. Puis se traînant à son lit, par un effort qui après la fit pleurer, elle attacha au-dessus du chevet un petit bas tout troué.

Bettina de toute la journée ne parut que deux fois à la maison, et puis elle sortit de nouveau pour accompagner Malia, qui jouait le rôle de Vénus dans *Orphée aux Enfers*.

La nuit, la petite, qui sommeillait, entendit dans l'escalier une voix masculine, puis la voix de Malia, qui disait :

— Adieu... A l'avantage... Merci bien !

*
* *

La nuit de l'Épiphanie était froide mais claire et étoilée. Un grand silence s'était fait dans l'étroite rue solitaire, un grand silence se fit dans la chambre quand Bettina et Malia fermèrent au sommeil leurs yeux lassés. L'un des bas roses de la danseuse pendait au chevet de son lit. Elle-même y avait laissé choir en souriant une petite bague en or, une paire de jarretières de soie parfumées. Elle avait été sa Befana à elle-même, prévoyant que la Befana lui aurait laissé son bas vide. Dans les maisons des pauvres elle n'entre pas.

Chiarinella dormait, rêvant à la poupée de sa petite amie.

Le lendemain, Malia se leva plus tôt que d'habitude. Pendant toute la nuit, la bague et les jarretières lui avaient parlé à l'oreille. Elle s'approcha de la fenêtre et se mit à admirer les jolis cadeaux, en frottant du coin de son tablier la bague qui reluisait.

— Très beau, très beau ! disait dame Bettina en regardant par-dessus l'épaule de sa fille.

Chiarinella tendit sa main, détacha le petit bas, et y plongea les yeux : son petit cœur battait bien fort ! Mais dans le bas il n'y avait rien.

Malia faisait sa toilette en chantonnant ; sur ses belles épaules blanches, nues, passaient de légers frissons. La cuvette en fer-blanc se remplissait d'une écume neigeuse, et des flocons voltigeaient à l'entour. Le soleil n'avait pas encore pénétré dans la chambre ; mais par les vitres apparaissait le ciel bleu, d'un azur limpide, sur lequel la Befana avait, dans la nuit, passé et repassé son balai de plumes de paon.

Le petit bas troué était tombé sur la couverture de la pauvre couchette, et près de lui languissaient les deux petites mains anémiées. Parmi toutes ces choses enfantines et d'une grâce si menue, les plus grandes étaient deux larmes qui coulaient le long des joues de Chiarinella.

SI DI GIACOMO.

(Trad. de l'italien par M. DE CASAMASSIMI).

UN RIVAL D'IBSEN

M. José Echégaray.

Il y a une quinzaine d'années que la France s'est éprise des littératures du Nord. Le roman russe a eu ses premières amours, puis elle a donné sa faveur au théâtre scandinave. Cette passion s'explique aisément, en dépit des indignations et des anathèmes. Les sympathies naissent des différences, et le génie septentrional apportait au génie latin des sentiments nouveaux, ou du moins des formes nouvelles de sentiment. Mais l'amour sincère est exclusif et jaloux : la pensée même du partage lui est odieuse, nul être n'existe pour lui en dehors de l'objet aimé, et il va jusqu'à s'oublier lui-même pour ne voir et n'admirer que l'idole. Notre enthousiasme pour Ibsen, Björnson, Strindberg, nous a rendus injustes pour nous et pour d'autres. Nous avons méprisé nos propres œuvres, nous avons ignoré celles de voisins moins exotiques que les Scandinaves, et nous avons gémi sur la décadence latine.

Ces inquiétudes étaient quelque peu exagérées. L'Italie seule parmi les nations latines pouvait les justifier, et sa « renaissance » ne date que d'hier. Mais la France a-t-elle cessé d'avoir des romanciers, des historiens, des critiques ? Le théâtre espagnol est-il mort avec Calderon et Lope de Vega ? Beaucoup certes le croient. Mais leur opinion changerait sans doute s'ils connaissaient les œuvres, souvent fort remarquables, de cette pléiade d'écrivains qui se sont succédé depuis Moratin jusqu'à nos jours. Un pays qui a produit un Garcia Gutierrez, un Breton, un Ayala, un Zorrilla, un Echégaray, pour ne prendre que les plus grands (1), ne peut être accusé de décadence, et l'on comprend, quand on les a lus, l'enthousiasme de M. Castelar, qui disait dans un discours récent : « A mon avis, au XIXe siècle, deux nations seulement possèdent un vrai théâtre, la France et l'Espagne. »

On ne prétend point ici passer en revue les écrivains dont on vient de citer les noms : cette étude

(1) Et nous ne parlons ici que du théâtre. Mais le roman n'est pas cultivé avec moins de succès, comme l'attestent les œuvres de MM. Perez Galdos, Pereda, Valera, du P. Coloma et de bien d'autres.

exigerait de trop longs développements. On voudrait seulement esquisser le portrait du dernier d'entre eux par l'âge, mais non par le talent, de l'auteur dramatique le plus illustre et le plus acclamé de l'Espagne contemporaine, M. José Echégaray.

I

M. Echégaray a vécu deux vies. Il a donné l'une à la science et à la politique, il a consacré l'autre aux lettres. La première lui a valu la célébrité, la seconde lui a apporté la gloire.

Né à Madrid en 1833, il fit ses études à Murcie et entra ensuite à l'Ecole des Chemins (1). Il en sortit ingénieur à vingt ans, mais ne tarda pas à y revenir comme professeur, et durant quinze années il y occupa successivement les chaires de calcul différentiel, de mécanique et de stéréotomie. En même temps il publiait nombre de traités scientifiques très appréciés. Ces travaux ne suffisaient pas à son activité. Il dévorait les œuvres des poètes et des romanciers, il ébauchait quelques essais dramatiques. Mais surtout l'économie politique l'attirait. Il s'y livra avec ardeur, se passionna pour la doctrine libre-échangiste, et prit la parole pour la défendre dans divers meetings à la Bourse en 1858 et 1859.

Il était déjà célèbre quand éclata la révolution de 68. Elle fit de lui un directeur des Œuvres publiques au ministère du Fomento (2). Quelques mois plus tard (janvier 1869), il devenait lui-même ministre au même département. Il garda ses fonctions durant deux années et attacha son nom à deux mesures importantes, « conformes aux droits de la conscience humaine » (3) : il décréta la liberté universitaire, il fit proclamer la liberté religieuse. Le discours qu'il prononça en cette occasion est resté fameux. Dans un langage enflammé il rappelait tous les crimes commis par le fanatisme : les massacres des Maures d'Andalousie, la nuit de la Saint-Barthélemy, les exécutions ordonnées par Calvin, les horreurs de la guerre de Trente ans, les proscriptions d'Irlandais catholiques, il évoquait parmi les cendres des bûchers les spectres des victimes, puis, dans un admirable mouvement oratoire, tendant le bras vers l'horloge, il s'écriait, aux frémissements de l'Assemblée entière : « L'heure qui sonne est une heure solennelle, car c'est la dernière heure du despotisme, de la torture, de la traite, du marché infâme où l'on vendait les créatures humaines, de l'esclavage qui eût versé sur nous tant d'ignominie et attiré sur nos têtes toutes les colères de l'universelle justice. »

L'avènement d'Amédée de Savoie ne l'éloigna pas du pouvoir : il changea seulement d'attributions et passa au ministère du Commerce (déc. 1872). Il y appliqua ses idées économiques et parvint, par la création d'une banque unique, à conjurer une grave crise financière. Mais l'abdication du nouveau roi le décida à renoncer à la politique. Il quitta l'Espagne et se réfugia à Paris.

Ce séjour inaugure sa seconde vie. Dans la retraite son goût ancien pour le théâtre s'était réveillé avec plus de force : il écrivit une pièce en un acte, *el Libro talonario* (le Livre à souches). Encore une fois pourtant la politique le ressaisit. La révolution du général Pavia le ramena à Madrid : on lui confia de nouveau un portefeuille. Il le prit sans enthousiasme et, quand eut lieu quelques mois plus tard la restauration bourbonienne, il le déposa sans regret. Une autre passion que le pouvoir emplissait maintenant son cœur, une vie nouvelle s'ouvrait devant lui. A l'homme d'État succédait l'homme de théâtre.

Il avait alors quarante et un ans. Son *Libro talonario*, donné sous un pseudonyme, venait d'être accueilli avec faveur. Ce succès décida de sa vocation. En moins d'un an (nov. 1874-oct. 1875) il faisait jouer, cette fois sous son nom, trois autres pièces : *la Esposa del Vengador*, *la Ultima Noche*, *En el puño de la espada*. Les deux premières réussirent à souhait, la troisième fut un triomphe. Les applaudissements, les acclamations dont retentit le théâtre d'Apollon dans cette mémorable soirée du 12 octobre 1875 saluaient en M. Echégaray un nouveau maître de la scène. On voyait en lui un digne successeur des Hartzenbusch et des Zorrilla, on prononçait des noms plus anciens et plus respectés encore. Cette opinion de la première heure ne devait pas se démentir : M. Echégaray a tenu, et au delà, les espérances qu'il avait fait naître. Fécond comme les vieux dramaturges du XVIIe siècle, il a produit en vingt ans quarante-six pièces, en vers ou en prose, en un acte ou en cinq, comiques ou tragiques. La plupart ont eu du succès, plusieurs ont provoqué des transports d'admiration; quelques-unes, ce qui vaut peut-être mieux encore, ont déchaîné des tempêtes par la hardiesse de leurs idées et partagé le public en partisans enthousiastes et en adversaires déclarés. Sans plus s'émouvoir des critiques injustes que se griser des louanges hyperboliques, M. Echégaray a continué son œuvre, toujours fidèle à l'idéal d'art qu'il avait conçu, et lorsque, il y a quelques mois, l'Académie espagnole lui a ouvert ses portes, elle a voulu honorer sa probité littéraire et sa modestie non moins que son vigoureux talent.

(1) Ponts et chaussées.
(2) Ce ministère comprend l'Instruction publique, les Beaux-Arts et les Travaux publics.
(3) M. Castelar.

II

M. Echégaray est avant tout un auteur dramatique, mais il a été aussi, il est encore un savant. Au milieu des luttes quotidiennes de la politique, parmi les émotions mêmes du théâtre il a poursuivi les études chères à sa jeunesse. Sans doute il n'a point fait dans les sciences de ces découvertes retentissantes qui suffisent à immortaliser un nom. Mais grâce à sa merveilleuse faculté d'assimilation il les a toutes connues et pratiquées. Chimie, physique, mathématiques, histoire naturelle, il sait tout, il parle de tout avec la même sûreté tranquille. Il nous expose aussi bien la théorie d'Ampère sur les solénoïdes que celle de Cauchy sur les vibrations de l'éther ou les travaux de Bayma sur l'oxygène et le carbone. Nous pourrons même lui demander quelles furent les idées des anciens en géométrie ou en astronomie : il ne lui coûtera pas plus d'analyser les œuvres d'Euclide ou de Ptolémée que celles de Descartes ou de Newton.

Avoir pénétré si avant dans la connaissance des systèmes scientifiques de tous les temps serait seulement la marque d'une singulière étendue d'esprit; avoir su les rendre si faciles à comprendre et si attrayants à des lecteurs mondains dans ses articles et ses livres de vulgarisation ne prouverait encore qu'un remarquable don de précision et de clarté. Mais M. Echégaray est un philosophe. A travers l'infinie variété des phénomènes, parmi les lois particulières qui régissent la pesanteur ou l'électricité, il songera toujours à s'élever jusqu'à une loi plus générale :

« Condenser toutes les synthèses particulières en une grande synthèse générale, voilà l'aspiration unanime de tous les physiciens qui dépassent le niveau commun. Nous comprenons bien que cette tendance philosophique de la physique rencontrera des adversaires, mais on s'efforcerait en vain d'étouffer dans l'esprit de l'homme une de ses plus nobles aspirations : chercher en tout l'absolu (1). »

Et dans un autre passage :

« Le monde matériel est éternel et invariable en totalité ; les phénomènes passent, se succèdent, se transforment comme les vagues de l'océan, mais l'océan demeure toujours. Immense flux et reflux, houle colossale, vibration sans fin de la création : quelle est la raison, le pourquoi, la finalité de ce bouillonnement sans fin? Voilà le souverain problème de la philosophie (2). »

Il est un philosophe, il est aussi un poète. Le spectacle de la nature parle à son cœur autant qu'à sa raison et ses sentiments se traduisent dans un langage plein de force et de grandeur. Les métaphores brillantes, les larges comparaisons se pressent sous sa plume. Veut-il montrer les progrès réalisés par la science, il écrit : « La science tombe parfois, elle s'égare ; il y a en elle des reculs momentanés, mais dans les grandes périodes historiques sa marche est toujours progressive et ascendante. A ses éclipses succèdent de plus brillantes lueurs : ses grands évolutions sont comme les flots de cette marée montante qui s'appellent progrès, et de même que dans l'océan l'attraction lunaire soulève les eaux, de même dans le grand océan des sociétés l'attraction de Dieu élève les esprits vers lui. » Parfois l'image est plus brièvement indiquée. Il définira le rayon lumineux « une lueur qui de l'atmosphère vient, en flots d'or et de pourpre, peindre dans le fond de notre rétine les harmonies des couleurs ». Souvent la poésie est moins dans l'expression que dans la pensée. Il trouve des accents dignes de Lucrèce pour expliquer les transformations des atomes. Les mystérieuses métamorphoses de la matière exaltent son imagination. Ce savant décrit en artiste, et, sans jamais s'écarter de la vérité scrupuleuse, ce physicien se laisse emporter par son rêve de voyant. Il suit dans son aventureuse « odyssée » la molécule changeante. Il la voit errer dans la nébuleuse, atteindre les mondes organisés, se plonger dans les entrailles du globe ou s'échapper parmi les flammes d'un volcan, rouler avec la vague impétueuse ou couler lentement sous une paupière humaine. Il semble que, tout inerte qu'elle soit, il lui prête une volonté, et il fait bien ainsi œuvre de poète, si le poète est en effet celui qui crée et donne la vie.

Mais peut-être regrettera-t-on, puisque la poésie parlait si haut dans son âme, qu'il soit longtemps resté sourd à son appel et qu'il ait consacré à la science seule toute sa jeunesse et les débuts de sa maturité. On aurait tort. Ces longues années furent fructueuses, et M. Echégaray leur doit quelques-unes des qualités qui ont fait de lui un auteur dramatique éminent.

Son grand bonheur surtout c'est de ne s'être point cantonné dans une science particulière et de les avoir toutes abordées. Les mathématiques imposent à l'esprit une discipline sévère; elles l'habituent à ne s'appuyer jamais que sur des principes évidents, à enchaîner les raisonnements avec rigueur, à n'accepter que des conclusions indiscutables. Mais aussi elles l'entraînent parfois un peu loin dans le domaine de la pure abstraction et lui font perdre de vue la réalité des choses. Les sciences physiques présentent un inconvénient opposé. Fondées sur l'observation, elles risquent d'accorder au fait une importance

(1) *Teorias modernas de la fisica*, t. I, p. 47.
(2) *Idem*, p. 71.

excessive et de trop s'attacher aux menus détails. Celui donc qui cultivera simultanément les unes et les autres échappera à ces deux dangers, car, étant contraires, ils s'équilibrent et s'annulent. M. Echégaray en est la preuve. Comme les Romains qui empruntaient des idées aux peuples les plus divers, il a demandé à chaque science ce qu'elle contient de précieux. Aux mathématiques il doit la clarté de ses expositions, l'enchaînement logique de ses actions, la rigueur de ses dénouements; aux sciences physiques, sa justesse d'observation, sa finesse d'analyse et son goût du détail pittoresque.

Ainsi en s'adonnant à la science M. Echégaray ne s'est point trompé, et l'on peut dire sans paradoxe qu'il eût été moins expert à bâtir une pièce et à dessiner un caractère, s'il n'eût appris d'abord à construire des ponts et à tracer des routes.

III

Parmi les quarante-six pièces que M. Echégaray a fait représenter on compte seulement cinq comédies. Encore deux d'entre elles, *el Libro talonario* et *Un Critico incipiente* n'ont-elles en vérité rien de comique. La première ne justifie ce titre que par un dénouement heureux, car ses personnages sont animés des plus violentes passions; la seconde est moins une pièce qu'une étude littéraire dialoguée, fort intéressante d'ailleurs et fort spirituelle.

M. Echégaray s'est donc presque exclusivement consacré au drame. Il n'en pouvait guère être autrement. Homme d'État mêlé à des révolutions, il devait être plutôt frappé par le côté tragique des choses que par ce qu'elles renferment de trivial et de ridicule. Poète à l'imagination brillante, il concevait plus aisément les vertus sublimes qui font les héros que les qualités moyennes dont se compose l'honnêteté bourgeoise. Mathématicien, il poussait les principes jusqu'à leurs dernières conséquences, et dans une passion naissante prévoyait les luttes, les souffrances et les catastrophes. Cette disposition d'esprit se manifeste surtout dans ses premières pièces. On n'y trouve qu'amours romanesques, enlèvements, provocations, duels, meurtres, suicides. En veut-on une preuve? Voici le résumé de son premier triomphe, *En el puño de la espada :*

Don Juan de Orgaz a jadis fait violence à doña Violante, femme de don Rodrigo de Moncada. De là entre les deux familles une haine farouche. Pourtant Orgaz ose demander la main de Laura Mejia, jeune fille que les Moncada destinent à leur fils Fernando. La querelle assoupie se ranime : un duel est sur le point d'avoir lieu entre Fernando et Orgaz. Pour l'empêcher, Violante a la funeste idée de donner à ce dernier un rendez-vous nocturne. Surprise par Rodrigo, elle lui laisse croire que la coupable est Laura. Cependant son écuyer Nuño dérobe le billet du rendez-vous et en conçoit des soupçons contre sa maîtresse. Il garde le silence, mais va défier Orgaz, et tombe frappé par lui. Avant de mourir, il cache le billet dans le pommeau de son épée et donne l'ordre de la remettre à Rodrigo. C'est Fernando qui le reçoit. Aussitôt il se porte vengeur de Nuño et vient à son tour provoquer Orgaz. Mais au moment où le combat va commencer, Violante se jette entre les deux adversaires et dit à son fils : « Retiens le fer homicide de ton bras : tu ne peux donner la mort à qui t'a donné la vie! » Fernando, désespéré, se tue et se fait ensevelir avec l'épée de Nuño pour sauver l'honneur de sa mère : « Maintenant, lui dit-il en expirant, ton honneur est en sûreté dans le secret de ma tombe, car ma main y tiendra toujours le pommeau de mon épée. »

Nous sommes en plein romantisme. En 1875! En vérité M. Echégaray retarde, et l'on serait tenté de lui crier qu'il fait fausse route. Mais patience ! ces tâtonnements du début ne se prolongeront point outre mesure, et d'ailleurs ils ont leur raison d'être.

La révolution de 1868 avait coïncidé avec une période d'abaissement littéraire. En Espagne comme en France les spectacles vulgaires et bas attiraient seuls la foule. Aux comédies et aux drames on préférait les ridicules fantoches de l'opérette : tous les applaudissements allaient aux dieux grotesques, aux rois paillasses, aux ministres idiots d'Offenbach et d'Hervé. Pour purifier le goût public, il fallait une réaction violente : une tempête seule pouvait chasser ces miasmes. M. Echégaray fut l'ouvrier de ce travail d'assainissement. Avec leurs situations terribles et leurs dénouements sanglants, avec leurs sentiments outrés et leur langue souvent emphatique, ses pièces produisirent un résultat que n'eussent pas obtenu des œuvres plus mesurées et plus délicates. Par elles il apprit aux Espagnols à aimer de nouveau la noble et grande poésie, à s'enthousiasmer pour les vertus généreuses, à acclamer les exploits héroïques. Il rendit à ce peuple chevaleresque la conscience de son génie national, et c'est là le secret de sa rapide popularité.

Mais une fois qu'il eut formé un public capable de l'apprécier, il sentit qu'il lui devait et qu'il se devait à lui-même de ne point s'attarder davantage dans un art vieilli et de chercher des formules nouvelles. Il n'eut point de peine à les trouver. Dès l'année qui suivit *En el puño de la espada*, l'on remarqua dans son talent une transformation profonde. Son drame *Como empieza y como acaba* (1) inaugurait sa seconde manière. Désormais à l'imagination pure il

(1) *Comme on commence et comme on finit.*

substituait l'observation, il remplaçait les héros à panache par les personnages pris dans la vie réelle, il renonçait aux intrigues compliquées pour s'attacher à l'analyse psychologique.

Prenons, si l'on veut, quelques exemples. *Como empieza y como acaba* est l'histoire d'une femme qui trompe son mari par faiblesse plus que par vice et l'assassine par erreur. — *O locura o santidad* (1) met en scène un honnête homme qui apprend tout à coup que la fortune dont il a hérité ne lui appartient pas, et qui se trouve placé dans l'alternative ou de la garder au mépris de l'honneur et de la justice, ou de la restituer, mais de plonger ainsi sa femme dans la misère et de tuer sa fille, désespérée de perdre un fiancé qu'elle aime et que sa ruine lui défend d'épouser. — *El gran Galeoto* est une étude sur le mal que peut causer la calomnie : un homme qui a pour sa femme une affection profonde la soupçonne injustement, cherche en vain à chasser ses doutes, sent la jalousie et la fureur l'envahir malgré lui, et meurt en maudissant l'épouse innocente.

Dans ces pièces, que l'on peut considérer comme les meilleures qu'ait écrites M. Echégaray, le thème, on l'avouera, ne présente aucune originalité. L'adultère n'est que trop banal au théâtre, la lutte entre le devoir et l'intérêt fait le fond de presque toutes les tragédies de Corneille, et nous connaissons déjà par Othello les redoutables effets de la calomnie. L'auteur n'a même point pris la peine de rafraîchir ces sujets vieillis : point de complications d'événements, point de mystère, point de surprises. Entre l'exposition, toujours précise, et le dénouement, toujours logique, il ne se passe à peu près aucun fait extérieur aux personnages. Le drame est tout entier dans leur cœur. Ils luttent non pas contre des hommes, mais contre des ennemis autrement redoutables : leurs idées, leurs sentiments et leurs passions. Le Lorenzo de *O locura*, partagé entre la douleur de voir mourir sa fille et le besoin d'obéir à sa conscience ; le Julian du *Gran Galeoto*, déchiré par le soupçon jaloux au moment même où il affirme l'innocence de sa femme ; la Magdalena de *Como empieza* qui, malgré ses efforts pour se retenir au bien, se sent entraîner peu à peu vers la faute irréparable, sont autrement vrais, autrement attachants que les chevaliers aux lourdes épées, les fidèles écuyers et les châtelaines sentimentales.

C'est par ce caractère de vérité que les pièces de M. Echégaray nous saisissent et nous émeuvent. Nous sentons que les personnages qu'il met en scène ne sont plus les créations de sa fantaisie, mais des êtres réels, qui pensent et souffrent comme nous. Nous nous intéressons à eux, parce que nous connaissons par nous-mêmes toute leur misère ; nous avons livré les mêmes combats, éprouvé les mêmes angoisses, succombé aux mêmes tentations, et la communauté de destins éveille en nous cette compassion pour les douleurs humaines qui est déjà presque la charité.

Ainsi, de romantique M. Echégaray est devenu réaliste ; au drame de cape et d'épée il a fait succéder le drame psychologique. Il a dit adieu aux héros couverts d'armures, aux vieux castels, aux trompettes et aux tournois, et il est allé vers les hommes d'aujourd'hui, il les a observés, il a lu dans leurs âmes, et il nous les a montrés tels qu'il les avait vus, bons et mauvais tout ensemble, mélange de vertu et de faiblesse, de grandeur et de misère. En un mot, au théâtre de faits il a substitué le théâtre d'idées.

IV

Quand on observe la transformation qui s'est opérée dans les idées et les procédés dramatiques de M. Echégaray, une question se pose naturellement : Cette évolution est-elle entièrement spontanée ? N'a-t-elle d'autres causes que la volonté du poète et son goût instinctif pour l'observation précise, déjà manifesté par son zèle pour les sciences physiques ? Il semble que non, et qu'il faille faire la part d'influences extérieures. On ne saurait nier en effet que l'auteur du *Gran Galeoto*, en s'efforçant dans ses pièces de décrire des « états d'âmes », offre une frappante analogie avec l'auteur de *Maison de poupée*. Le théâtre espagnol contemporain n'est-il donc qu'une imitation du théâtre scandinave, et M. José Echégaray doit-il être considéré comme un disciple de M. Henrik Ibsen ?

La réponse ne sera pas douteuse. C'est en 1876, on l'a vu, que fut représenté *Como empieza y como acaba*, où M. Echégaray commençait à appliquer ses nouvelles formules. C'est en 1886 seulement que des traductions des *Revenants* et du *Canard sauvage* révélèrent à l'Espagne le poète norvégien. Ce simple rapprochement de dates suffit à écarter toute idée d'imitation. Les deux écrivains se sont rencontrés sans se connaître, portés l'un et l'autre vers un même but par un de ces grands courants d'aspirations et de sentiments qui entraînent toute une époque.

Au reste, si l'on remarque entre eux une véritable parenté, bien des différences les séparent cependant. Tous deux ont fait du théâtre un instrument d'analyse, mais ils ont diversement manié cet instrument. Ils se sont proposé une même fin, ils n'ont point employé les mêmes moyens. C'est ce que nous essaierons d'indiquer brièvement.

Si nous examinons une pièce d'Ibsen, nous sommes frappés du développement que prend l'exposi-

(1) *Ou folie ou sainteté.*

tion. Le poète y consacre souvent deux actes entiers, comme dans le *Canard sauvage* par exemple. C'est qu'il tient à nous renseigner très exactement sur les personnages et sur le milieu où il les place. Il accumule donc les détails, si minutieux, si insignifiants qu'ils puissent être. Il n'hésite pas à revenir à plusieurs reprises sur un même objet, afin d'ajouter quelque trait qui complète et précise. C'est un peintre qui « procède par retouches successives ». Il parvient ainsi à donner l'impression de la vie, avec tout ce qu'elle comporte, même aux heures graves, de menus soins, de petitesses et d'inutilités. Mais ce que la pièce a gagné en « réalité », elle l'a perdu en mouvement et par suite en clarté. L'action tardant à s'engager, le spectateur s'étonne et se demande où l'auteur veut en venir. Il a écouté avec intérêt les renseignements qu'on lui a fournis, mais leur grand nombre a produit quelque confusion dans son esprit. Parmi tous les traits dont se compose la physionomie de chaque personnage il a de la peine à distinguer le plus saillant. Il n'en a pas moins à prévoir l'événement d'où sortira la crise, et quand celle-ci éclate, elle le surprend et le déconcerte.

Rien de pareil chez M. Echégaray. L'exposition est courte. Elle ne nous apprend de la vie et du caractère des héros que ce qui nous est strictement nécessaire pour l'intelligence de la pièce. Nous ne les connaissons point tout entiers dans l'infinie complexité de leurs défauts et de leurs vertus, mais nous savons quelle est leur passion dominante, et c'en est assez pour qu'ils apparaissent à nos yeux sous une forme précise. Dès lors l'auteur se croit quitte envers nous, et, nous jugeant suffisamment informés, il se hâte vers l'action. Chaque scène constitue un progrès ; la situation se dessine et se noue, la crise se rapproche, elle éclate, sans que nous ayons eu le temps de la trouver longue à venir.

Les deux auteurs usent donc d'un procédé opposé dans la construction de leurs pièces. Le premier vise avant tout à la reproduction fidèle de la vie, à la description exacte d'un milieu : il fait un tableau. Le second s'attache moins au détail, serre davantage ses explications, pressé qu'il est d'arriver à l'action : il fait un drame.

Même contraste dans le choix des personnages. Chez Ibsen, le héros principal est presque toujours un être d'exception. Ce sera une mère qui, affolée de voir son fils condamné à demeurer infirme toute sa vie, lui révèle qu'il doit ses souffrances aux vices de son père ; ou bien un illuminé, épris de justice, qui, pour obéir à ses rêves, déchaîne la honte et la mort sur une famille, en croyant naïvement qu'il lui apporte le bonheur ; ou bien encore une jeune femme abandonnant son mari et ses enfants sous prétexte qu'on ne la comprend pas et qu'on la traite en poupée. Ces personnages peuvent exister sans doute, mais ils se rencontrent rarement. Ce sont des « cas » particuliers, dont l'étrangeté nous surprend plus qu'elle ne nous émeut. Le théâtre d'Ibsen, disait M. Castelar, a l'air d'une clinique où l'on étudie la tératologie.

M. Echégaray procède tout autrement. Parmi les hommes qui l'entourent, il ne songe point à en découvrir un qui, par la bizarrerie de ses idées et de ses sentiments, puisse lui servir de « sujet ». Il multiplie les observations, note les résultats, et choisissant parmi les traits recueillis ceux qui lui semblent les plus caractéristiques, il en compose un type général, qui est en quelque sorte la synthèse de tous les êtres particuliers examinés. Le Lorenzo, la Magdalena, le Julian, dont nous parlions plus haut, suffisent à le prouver. De là vient que, si son œuvre paraît moins richement documentée que celle d'Ibsen, elle n'en est pas moins tout aussi vraie, et vraie d'une vérité plus haute et plus profondément humaine.

Ainsi les deux écrivains se sont fait du théâtre la même conception. Peu de faits et beaucoup d'idées ; une intrigue sommaire, mais une fine analyse des passions, telle est la règle fondamentale de leur poétique, règle d'ailleurs qui n'est point nouvelle, car il y a deux siècles que Racine l'a formulée et appliquée (1). Mais si la théorie est semblable, l'exécution demeure différente. Une pièce d'Ibsen donne l'impression d'une œuvre belle, profonde, mais étrange et quelque peu obscure. Le drame d'Echégaray est toujours clair, vraisemblable, naturel. Ces qualités d'ordre et de précision, ce goût des idées générales, l'auteur espagnol les doit sans doute au sang latin qui coule dans ses veines ; il les doit aussi aux études et aux travaux qui ont rempli sa jeunesse. M. Echégaray, disons-nous, a vécu deux vies, mais ces deux vies se tiennent étroitement, et c'est par une évolution naturelle que le dramatiste est né du mathématicien et de l'homme d'État.

JACQUES PORCHER.

(1) M. René Doumic.

(1) Voir *Bérénice* et sa préface.

THÉATRES

VARIÉTÉS. — *La Périchole.*

Je n'avais pu voir la *Périchole* lors de la reprise. Depuis la rentrée, d'autres théâtres, par des œuvres nouvelles, ont retenu notre attention, si bien que j'arrive à parler du chef-d'œuvre précisément au moment où il quitte l'affiche. Et ce préambule me

servira d'excuse si, — ce que je ne veux pas croire ! — un lecteur, un seul, trouvait que toutes les occasions ne sont pas bonnes pour parler de Meilhac et Halévy, même à propos d'une reprise, même à propos d'un opéra-bouffe qui date de près de trente ans !

Trente ans ! Savez-vous que Meilhac et Halévy sont à peu près les seuls, avec M. Dumas, dont les pièces, reprises sans cesse, nous donnent à chaque réapparition comme une surprise et une joie nouvelles? Encore, pour M. Dumas, l'importance des sujets où il s'est attaqué est-elle une garantie de durée ; les problèmes dont il cherche la solution nous intéressent tout comme ils intéressaient nos pères, et autant qu'ils intéresseront nos neveux. Mais une opérette, un vaudeville (à ne voir que l'apparence), c'est-à-dire une pièce appartenant au genre qui passe le plus vite !... Voyez ce qui reste de notre théâtre « comique » depuis un siècle ; relisez un des vaudevilles dont le succès fut énorme vers 1820 : à côté de lui un drame chevelu de l'école romantique paraîtra à peine démodé : le vaudeville est illisible, le livre vous tombe des mains. Après trente ans, la *Périchole* nous paraît aussi jeune, aussi alerte, aussi follement amusante qu'elle était jadis : plus, peut-être, car sa durée a forcé notre attention, et nous aide à découvrir des raisons nouvelles de l'aimer. C'est aussi que, ce mélange unique de fantaisie et d'observation, jamais Meilhac et Halévy ne l'ont réalisé avec plus de perfection que dans leurs opérettes. Dieu sait que la *Cigale* me paraît un chef-d'œuvre ! Mais la *Périchole !*... Après tout, c'est peut-être que je viens de revoir la *Périchole*, tandis qu'il y a quelques années que je n'ai vu la *Cigale*. Parlons donc de la *Périchole ;* parlons-en avec enthousiasme !...

Vous vous rappelez, dans le théâtre de Clara Gazul le *Carrosse du Saint-Sacrement*. Certes, l'aventure même du carrosse est de la plus savoureuse ironie, et la scène entre le vice-roi et la Périchole reste un modèle d'excellente comédie. Mais voyez ce qu'en ont tiré Meilhac et Halévy. Ils ont gardé les deux personnages ci-dessus nommés : mais le vice-roi, le premier chez Mérimée, devient accessoire chez eux ; il est là surtout pour servir en quelque sorte de tremplin à la Périchole, devenue la vraie héroïne de l'opérette. Elle était la maîtresse du vice-roi, qu'elle trompait avec un amoureux resté à la cantonade : l'amoureux, ici, est, avec la Périchole, le personnage principal. Et, comme il est nécessaire que dans une opérette tout finisse bien, et comme le « bien », pour nous, c'est l'amoureux jeune en opposition avec le vieux, la Périchole reviendra à Piquillo ; et, comme Meilhac et Halévy sont au fond les plus moraux en même temps que les plus optimistes des auteurs, elle trompera seulement d'intention son amoureux, et finira par lui sacrifier la fortune et les honneurs. Bien plus ! si la Périchole consent à donner quelque espoir au vice-roi, c'est seulement pour profiter du dîner qu'il lui offre, et si elle se résout au mariage proposé, c'est qu'elle a reconnu Piquillo. Et, pareillement, si Piquillo se laisse marier à l'inconnue, c'est d'abord avec l'arrière-pensée de retrouver la Périchole et ensuite qu'il est gris, aussi complètement qu'il est possible :

— Vous me paraissez un peu gris?
— Bel ange, c'est que je le suis.

Notez d'ailleurs que pas un instant il ne soupçonne le rôle fâcheux qui lui est réservé. Il le refuserait, croyez-le, d'abord parce qu'il est un brave garçon, ensuite parce qu'il est un « artiste », et qu'un artiste sait les gestes qu'il faut faire (et les sentiments qui doivent accompagner ces gestes) dans une situation donnée. Et n'est-ce pas une merveille, soit dit en passant, que d'avoir voulu que Piquillo, apprenant la trahison de sa maîtresse, prît immédiatement la même attitude et dît presque les mêmes mots que le Fernand de la *Favorite*?... Il y a là plus qu'une parodie : une observation d'une admirable vérité, indiquée seulement, avec cette discrétion et cette mesure que Meilhac et Halévy gardent dans la fantaisie la plus débridée... Revenons à notre raisonnement.

De la pièce de Mérimée nos auteurs ont encore gardé le « milieu ». Par une transposition presque insensible, ils l'ont tourné vers l'opérette, le mettant en pleine lumière, et trouvant ainsi de quoi rendre au vice-roi un peu de l'importance qu'ils lui avaient retirée. Sans doute, les premières scènes ne sont qu'une exposition traitée comme presque toutes les expositions de toutes les opérettes plus récentes ; mais on y retrouve ce je ne sais quoi où l'on reconnaît nos auteurs. C'est d'abord cet aveu candide des chœurs :

Du vice-roi c'est aujourd'hui la fête :
Célébrons-la,
D'autant que nous sommes, à tant par tête,
Payés pour ça.

J'avoue que ces vers me semblent délicieux. Ce qui me ravit, ce n'est pas seulement la naïveté de l'aveu, c'est sa noble simplicité. « Mettez le public dans la confidence », disait Diderot. Les personnages de Meilhac et Halévy nous dévoilent d'abord, — et sans phrases ! — jusqu'au plus profond de leurs âmes... Le vice-roi lui-même, je vous assure, est autre chose qu'un fantoche d'opérette. L'enthousiasme qu'il inspire manque un peu, je le veux bien, de spontanéité ; mais considérez qu'en somme ses sujets sont fort bien gouvernés : on leur paie à boire pour crier : Vivat ! mais c'est que leurs convictions libérales, s'ils en ont, leur sont moins précieuses qu'un verre de « chicha » : ayant de quoi boire, ils sont

heureux, et le bonheur des peuples n'est-il pas l'idéal de tout bon gouvernement? En lui-même, en tant que particulier, don Andrès est abondamment pourvu de toutes les qualités qui rendent l'homme aimable. Il est un peu naïf, un peu enclin à se laisser « mettre dedans » ; et ce caractère, il le partage avec presque tous les héros de Meilhac et Halévy. Mais s'ils y mettent parfois un peu de complaisance, c'est pour respecter la règle qui veut que les bons et les simples soient facilement dupés, et que, justement, on soit d'autant plus dupé qu'on est meilleur... Et don Andrès est la bonté même, sensible et facile à émouvoir. Il a, sans doute, un mouvement de mauvaise humeur en apprenant qu'on s'est moqué de lui; mais la moindre marque de repentir ou de désintéressement suffit à le toucher, et c'est sans efforts qu'il trouve pour pardonner des accents d'une indéniable noblesse. Au dernier acte, Piquillo et la Périchole, évadés on sait dans quelles circonstances, viennent se jeter à ses pieds, la Périchole lui tendant les bijoux qu'elle a reçus de lui. Et le vice-roi : « Don Andrès de Ribeira n'a pas pour habitude de reprendre ce qu'il a donné : gardez tout. *Votre conduite me cause tant d'admiration que, si je ne me retenais pas, je pleurerais comme une bête...* » Rappelez-vous les détails fort mortifiants pour lui de l'évasion de la Périchole, et vous reconnaîtrez que don Andrès fait preuve ici d'une grandeur d'âme peu commune. Et, ce qu'il y a d'admirable c'est que cet attendrissement ne le fait pas le moins du monde tourner à la « ganache ». Plein d'indulgence émue pour les perfidies amoureuses, il garde pour le reste une raison très forte et une logique très serrée. A la suite de la phrase précédemment citée, il se retourne vers le Vieux Prisonnier, captif, on le sait, depuis douze ans : « Approchez, marquis de Santarem... Qu'aviez-vous donc fait pour être mis en prison? — Je n'en sais rien. — *C'est fâcheux, j'aurais aimé à vous le pardonner...* Mais, puisque vous n'en savez rien... (Aux gardes.) Qu'on le reconduise dans son cachot! » Le raisonnement paraît surtout burlesque et risible; songez-y : il contient toute (ou presque!) la théorie de la justice humaine.

On l'a dit souvent, personne n'a mieux exprimé que Meilhac le caractère de « fatalité » qu'a l'Amour. Parmi tous ses héros, si adorés, pas un qui ait « su se faire aimer ». Depuis Marignan jusqu'à Piquillo, depuis Fritz jusqu'au héros de *Décoré*, ils sont d'une intelligence moyenne et d'une assez grande maladresse; on les adore, parce qu' « un décret nominatif de la Providence » a décidé qu'ils seraient adorés. Nul, à ce point de vue, n'est plus « représentatif » que Piquillo. Jamais la fatalité n'a été plus fortement mise en lumière. Ce qu'il y a d'admirable (que de choses sont admirables ici!) c'est que la victime de cette fatalité sent très bien que c'est une puissance extérieure qui la domine et la conduit. La Périchole voit clairement tout ce qui manque à Piquillo pour être digne d'être aimé; elle le lui dit; elle insiste, comme poussée par un obscur désir de revanche; mais elle a beau le lui dire, et de la façon qui doit le blesser davantage, lui un artiste :

> ... Tes gestes sont ceux d'un godiche,
> *D'un saltimbanque dont on rit.*

... il faut bien à la fin qu'elle se soumette. Elle n'est plus maîtresse d'elle : elle est possédée, au sens diabolique du mot.

Mais — et c'est ici qu'éclate l'optimisme de Meilhac et Halévy — une force fatale ne saurait être tout à fait mauvaise. Celle-ci est bonne. En même temps qu'ils marquent si fortement la fatalité de l'Amour, ils en montrent aussi l'excellence avec une force au moins égale. L'Amour fait naître toutes les vertus, naturellement et spontanément. Les vertus des personnages de ces adorables comédies sont innombrables et sans limites. N'objectez pas qu'elles semblent parfois ne pas pousser leur développement jusqu'au bout : ce n'est que prudence; les fils de Meilhac et Halévy sont avertis, sages et mesurés; ils n'aiment les excès d'aucun genre; ils s'arrêtent, parce qu'ils comprennent eux-mêmes que, plus loin, ils cesseraient d'être vraisemblables, et qu'il ne faut rien exagérer. Seulement dans la *Périchole*, que de vertus nous voyons éclore sous l'influence de l'Amour!

C'est d'abord le désintéressement le plus noble et le plus naturel. Il faut citer ici le texte exact : Piquillo vient, après sa chanson, de faire la quête : il n'a rien récolté ; il confesse à la Périchole qu'ils n'ont pas de quoi dîner :

> Piquillo. — Tout ça, au fond, ça me serait encore bien égal si je n'avais pas là une idée qui me tracasse...
> La Périchole. — Quelle idée?... Voyons...
> Piquillo, avec conviction. — J'ai peur que ça ne t'ennuie de ne jamais rien avoir à manger...
> La Périchole. — Moi?... Par exemple!...
> Piquillo. — Oui, j'ai peur qu'à la longue...
> La Périchole. — Il n'y a pas de danger!...

Ce désintéressement, j'ose le dire, est beau en soi; mais vous entendez bien que la Périchole exagère un peu son indifférence à l'endroit des repas, et cela pour rassurer Piquillo ; si bien qu'après le désintéressement, voici la charité, la vraie, celle qui commence par « l'autre ». Et, s'il vous faut un nouvel exemple de désintéressement, de sacrifice même, voici le suicide de Piquillo...

Je sais bien, mon Dieu, que la Périchole finit par accepter le dîner du vice-roi, et que Piquillo, une fois pendu, hésite un peu pour donner à l'escabeau le coup de pied final. Mais c'est qu'il ne faut point

d'excès. Et avoir eu, rien qu'un instant mais pleinement, la volonté du désintéressement et du sacrifice, c'est assurément moins beau que la vertu, mais, dans l'échelle des choses méritoires, cela vient aussitôt après elle.

Une autre vertu, et qui est aussi de la sagesse, c'est la résignation. Nous la retrouvons dans la *Périchole*. Résignation mondaine, si je puis dire, et aussi résignation morale. C'est ainsi que Piquillo se révolte d'abord, en apprenant qu'il doit présenter à la cour sa pseudo-femme, future maîtresse du vice-roi ; mais il se soumet : « Puisque c'est l'usage... » De même, lorsque, ayant joué au naturel la grande scène de la *Favorite*, il se retrouve en prison, il est en proie à quelque mélancolie. Mis au cachot, pour longtemps sans doute, qu'a-t-il gagné à s'être montré un honnête homme? Ah ! s'il avait été une canaille !... « J'ai reconquis la considération publique... c'est une consolation ; malheureusement elle est insuffisante, *comme la plupart des consolations, du reste...* » J'avoue que des « mots » de ce genre, et ils abondent chez Meilhac et Halévy, me remplissent de joie. C'est qu'ils me paraissent contenir toute une conception de la vie qui est la sagesse même : aussi éloignée de la satisfaction béate de certains que du pessimisme exaspéré des autres. En somme, Piquillo n'a guère d'illusions sur la beauté des choses humaines ; mais l'indulgence qu'il n'a pas pour les choses, il l'a pour les hommes ; il sent bien qu'à envisager le seul résultat, il a fait une déplorable affaire en sacrifiant une position lucrative, et peut-être sa maîtresse, à ce qui pourrait bien n'être qu'une habitude morale. Il sait que, au net, — et au Pérou, s'entend ! — l'honnêteté est surtout un mot, et malgré cela il reste honnête, sans enthousiasme, mais sans faiblesse. Il est soutenu par l'idéal, sans perdre de vue un instant que cet idéal a tous les caractères d'une duperie. Sa force lui vient du bienfaisant Amour, sans qu'il s'exagère la valeur propre de cette force, ni celle des consolations qu'il puise dans l'accomplissement du devoir.

Rappelez-vous encore, entre cent, ce bout de dialogue : la Périchole a rejoint Piquillo dans son cachot ; elle cherche à corrompre le geôlier : elle lui offre ses diamants, — qui représentent tant de ces repas dont elle a été longtemps privée !... — pour qu'il leur permette de fuir. Malheureusement, le geôlier n'est autre que le vice-roi, Don Andrès, déguisé :

Don Andrès, en geôlier. — Eh bien ! et ce vice-roi, ce pauvre vice-roi, vous le plantez-là?

La Périchole. — Net !

Don Andrès, dissimulant son émotion. — Il vous adore, pourtant...

La Périchole. — Qu'est-ce que ça me fait?

Don Andrès. — Si vous l'aimiez, cela vous ferait quelque chose?

La Périchole. — *Oui ; mais comme je ne l'aime pas...*

Personne n'a trouvé de réponse plus définitive aux problèmes de l'amour. C'est la seule qui vaille, la seule qui signifie quelque chose, et c'est la seule explication de tous les drames de passion réels ou imaginaires. C'est ce que pourraient dire Hippolyte de Phèdre, Agnès d'Arnolphe, Olympe d'Henri de Puygiron, la duchesse de Sepmonts du Duc, Irène Fergan de son mari... Bien plus, c'est, — en un mot, — le résumé de tout ce qu'ils disent, la raison suffisante de tout ce qu'ils pensent et de tout ce qu'ils font.

Et ce n'est pas seulement les représentants de l'Amour, Piquillo, la Périchole et le vice-roi, qui en subissent l'influence salutaire. Les autres au moins la reconnaissent et sont tout près de la ressentir. Le chambellan et le gouverneur, dont les âmes, je le crains, ont une blancheur moindre que celle des lys, pressentent et admirent la puissance bienfaisante qui s'exerce autour d'eux. Lorsque Piquillo leur conte son amour, ils s'émeuvent ; il ne leur faudrait qu'un hasard heureux pour qu'ils fussent à leur tour touchés de la grâce, pour qu'ils devinssent des modèles de désintéressement et d'oubli de soi... Je sais bien qu'après s'être attendris ils retournent à la fête, dont Piquillo, si je puis dire, fait les frais. Mais, encore une fois, c'est que, chez Meilhac et Halévy, la vertu, même celle des gredins, n'a rien d'excessif et d'intransigeant. La perfection de leurs personnages n'est jamais offensante, ni pour notre raison, ni pour notre amour-propre.

En même temps que la fatalité et l'excellence de l'Amour, la *Périchole* démontre aussi son « exclusivisme » : rien en dehors de lui n'a d'importance ni de valeur. Cela était capital à noter, puisqu'ici l'Amour, en même temps qu'il est le seul mobile de l'existence, en est aussi le seul but. Or, vous savez que la « beauté » d'un sentiment se mesure à l'oubli qu'il donne pour tout ce qui n'est pas lui... Ne voyez pas d'ironie (pas trop, au moins), dans cette semi-définition : à voir ce que sont en général les sentiments humains, il se pourrait que ce fût une chance de perfection que de n'en éprouver qu'un seul, — qui efface tous les autres ! C'est ce qu'en matière de finances on appelle une conversion...

Je ne vous ai pas dit le quart de ce qu'il y aurait à dire sur la *Périchole*. A peine ai-je pu extraire la moindre partie du suc qu'elle contient, et la place me manque. Nous trouverons bien, un jour ou l'autre, l'occasion de dire le reste.

Jacques du Tillet.

CHOSES ET AUTRES

Un journal américain raconte que, dans les environs de Chicago, un tramway électrique a été arrêté par cinq brigands masqués. Les voyageurs ayant fait mine de résister, un d'entre eux a été tué d'un coup de feu, tandis que trois autres ont reçu simplement des coups de bâton. Les assaillants, après avoir recueilli 600 dollars en numéraire, une douzaine de montres et quantité d'objets précieux, ont pu s'éloigner tranquillement. On se souvient que, l'hiver dernier, pareille aventure, quoique moins dramatique, est arrivée au tramway à vapeur entre Paris et Saint-Germain : nous n'avons pas encore de tramway électrique.

C'est ce qu'on appelle du brigandage.

L'*Africa italiana*, journal officiel de l'Érythrée, raconte que les Italiens font fréquemment des expéditions, avec la plus grande audace, dans le pays des Derviches. Ainsi, dans la nuit du 6 septembre, sur la route d'Adarama à Isobri, les Italiens, à la faveur de l'ombre, ont attaqué un détachement de Derviches qui ne s'attendaient pas à les rencontrer en cet endroit ; ils en ont tué quatre, mis le reste de la caravane en fuite, et ils ont ramené trois ânes et un chameau chargés de café, plusieurs lances, des fusils et diverses marchandises.

Ceci, c'est ce que l'on appelle de la politique étrangère.

Il n'est pas toujours bien facile de distinguer du brigandage la politique étrangère et coloniale, comme on peut le voir par ces exemples pris au hasard, et les innombrables peuplades que les soldats européens vont dépouiller dans toutes les parties de l'Afrique et de l'Asie doivent considérer ces expéditions tout autrement que nous ne les considérons nous-mêmes, lorsque leurs caravanes de marchands sont pillées, leurs villages incendiés et leurs enfants massacrés par les nôtres. Leur conscience doit éprouver une immense douleur, et, certainement, elle adresse à la Justice et à la Miséricorde éternelle des invocations qui montent jusqu'aux astres et qui atteignent, à travers l'avenir, les siècles les plus éloignés.

Ces familles humaines vivaient selon leurs mœurs, leur religion et leurs lois, dans des forêts et des déserts affreux, ou sur des montagnes plus salubres, protégées par un climat auquel elles s'étaient adaptées par une longue patience. Mais voici que des hommes nouveaux, que rien n'arrête, ni les sables torrides, ni les marais pestilentiels, ni les rochers abrupts, viennent tout d'un coup s'emparer de leur pays et des produits de leur pays : essaient-elles de résister, ces hommes nouveaux les dépouillent par la force, les massacrent et emmènent en captivité leurs principaux chefs.

Ces nations noires, jaunes, cuivrées auraient continué de vivre de leur vie, telle que nous la voyons, pendant une période d'années dont nous ne pouvons faire le compte, ne connaissant d'autres événements que leurs luttes intestines; elles auraient accompli sans doute leur évolution, mais avec une incalculable lenteur, s'instruisant et progressant, comme nous le disons, selon les circonstances et les hasards qui se seraient présentés à elles; de loin en loin un homme relativement supérieur leur aurait fait faire un pas, leur aurait procuré une amélioration dans leur manière de s'habiller, de manger et même de se gouverner; mais combien de siècles il leur aurait fallu encore pour arriver à inventer des fusils et des chemins de fer, c'est ce que personne ne pourrait dire et peut-être n'y seraient-elles jamais parvenues.

Tout d'un coup, le progrès se précipite chez elles d'un bond furieux; le progrès tout armé et perfectionné par le travail des siècles, qui avait lentement mûri dans une certaine partie du globe, quelque part en un pays lointain et inconnu, dont elles ont vaguement entendu parler par leurs caravanes de marchands. En un jour — jour de malédiction et d'horreur — le génie européen, trop à l'étroit dans l'Occident, a fait irruption chez elles tout entier, apportant avec lui les lentes acquisitions de la science, de l'industrie et de l'art, des prodiges, des monstruosités, des forces qu'il nous a fallu deux mille ans pour trouver et porter à ce point où elles deviennent pratiquement utilisables.

Jamais pareil coup de foudre n'a déchiré l'atmosphère où végétaient des races humaines, telles qu'elles puissent être; jamais pareil torrent de nouveautés formidables n'a débordé soudain au milieu des hommes, renversant sur son passage les barrières de l'ignorance et les monuments de la coutume. Voilà une chiquenaude du progrès qui est unique et d'un colossale puissance! Quand un tel phénomène s'était-il jamais vu? La nuit impénétrable des déserts les plus reculés s'ouvre en une seule fois à toutes les lumières de la civilisation. N'est-ce pas que ces gens sont bien plus heureux que nous?

Un mauvais quart d'heure à passer sans doute, des tueries, des incendies, des viols; mais l'Europe a souffert cela pendant deux mille ans, et elle le souffre encore pour arriver à produire ce que nous allons porter tout fait, achevé et mis à point à ces heureux cadets de l'humanité.

En un clin d'œil ils vont tout savoir et tout connaître; ils vont être lancés d'un bond vertigineux de la profonde stupidité au faîte de toute industrie. Nous ouvrons à travers leurs forêts des routes carrossables; nous changeons leurs marais et leurs rivières

torrentielles en voies navigables, sur lesquelles nous amenons tout de suite des bateaux à vapeur. Quel coup de théâtre! quelle magnifique surprise! Nous leur faisons gagner je ne sais combien de siècles, et c'est nous-mêmes, nos soldats, nos enfants, qui payons pour eux la rançon du progrès.

Ils n'ont qu'à se laisser tranquillement dépouiller et massacrer pendant quelques années : leur peines ne sont rien à côté de celles que nous assumons pour leur perfectionnement : ils n'ont pas besoin de sortir de chez eux pour être tués, tandis que nous allons, à travers toutes sortes de fatigues et de périls, chercher dans leur lointain pays des maladies qui ne pardonnent pas et des morts qui ne seraient point venues jusqu'à nous.

Leur revanche est inévitable : quand nous les aurons instruits, armés et outillés, ils reprendront leur pays transformé par nos soins et ils nous mettront dehors.

Il est impossible de croire que cette pauvre petite Europe va s'annexer l'Afrique, l'Asie et la Chine, ces mondes, jeunes ou vieux, fourmillant de vie intérieure, gonflés de sève inépuisable. Nous allons dans ces contrées, qu'il ne dépendait que de nous de laisser à leur impuissance, préparer nos rivaux et nos maîtres. Ici nous secouons l'antique civilisation endormie, nous la tirons de sa torpeur léthargique; là nous suscitons et provoquons la civilisation qui n'était pas née encore. Attendez seulement jusqu'à la fin du xxe siècle, et vous allez voir ce que vous allez voir : le contre-coup singulier de nos expéditions d'aujourd'hui et le choc en retour de notre politique coloniale. Mais c'est sans doute ainsi que doit se faire l'éducation du genre humain tout entier; et, comme nos problèmes sociaux commenceront seulement à recevoir vers cette époque des solutions à peu près satisfaisantes, on voit que nous avons encore un laps de temps raisonnable pour l'injustice et la tyrannie.

***

Les politiciens ont coutume de croire qu'ils choisissent leur politique, qu'ils la dirigent, et qu'ils peuvent en changer à leur gré, quand ils en ont reconnu les inconvénients. Ainsi, la Russie, créatrice de la Roumanie, de la Serbie, de la Bulgarie, et de la Grèce elle-même avec nous, a compris qu'il est faux et chimérique de compter sur la reconnaissance des peuples qu'elle a libérés au prix de sacrifices sanglants; nous aussi, nous avons fait une expérience semblable. Nous avons émancipé des nations, nous avons constitué en corps de peuple des races et des cités profondément divisées entre elles : il paraît que nous nous sommes trompés; nous ne recommencerons plus. Nous n'avons fait que des ingrats : nous disons que c'est assez, enfants que nous sommes! Et au moment même où nous disons cela, nous continuons sur la plus grande des échelles : c'est le monde entier que nous tendons à émanciper, et, quand le monde sera émancipé, le monde nous écrasera.

Alors nous crierons à l'ingratitude suprême : c'est notre manière de parler. Mais il est à croire que cette ingratitude est parfaitement morale et qu'elle est une des lois du monde : plus ou moins, la mère créatrice a toujours été déchirée et mise à mort par l'enfant à qui elle a donné la lumière.

***

Il y a quelque part, dans un lit d'hôpital militaire, un pauvre jeune homme, accablé sous le poids de ses millions plus encore que de ses maux, et victime de son snobisme, infiniment plus cruel que la bronchite. Il a été poursuivi, traqué par les journaux, par les aboiements sauvages de l'opinion, avec une infatigable fureur. Tayaut! tayaut! La meute est à ses trousses, elle ne le lâchera plus. Il lui faut cet épiderme trop sensible, ces chairs trop délicates. Vingt et un médecins l'ont déclaré malade; ses chefs l'ont proposé pour la réforme : on ne peut pas admettre qu'un jeune homme si riche puisse être malade et qu'un millionnaire, s'il est réformé, ne le soit point par la faveur.

C'est que sans doute il y a eu des faveurs criantes et scandaleuses qui ont plus d'une fois attristé les pauvres gens; mais un jeune homme inconnu et modeste eût passé cent fois où celui-ci ne passera pas; un fils d'ouvrier, avec une simple recommandation de son conseiller municipal, aurait obtenu le sursis ou la réforme complète, pour peu qu'il eût à présenter quelque raison valable, tandis que le jeune prince de la bourgeoisie, organisateur de courses et de fêtes retentissantes, courtisan téméraire de la réclame, cette terrible maîtresse qui ne pardonne pas à ceux qui l'ont provoquée, triste Alcibiade sans santé et sans génie, qui coupait la queue chaque matin à des meutes entières : celui-là ira jusqu'au bout de son martyre. Il lui faudra être dix fois plus malade qu'un autre pour obtenir un lit au Val-de-Grâce et c'est à peine, quand il sera bien mort, si on osera encore le réformer : il sera sans doute indispensable de montrer son cadavre à la foule, car Mme Séverine fait bonne garde.

Ce n'est pas seulement l'excès de sa fortune qui l'a réduit en cet état, c'est le mauvais emploi qu'il en a fait, avec un étalage insupportable et un cliquetis d'or qui agace les oreilles de la foule. Courtisan de la popularité, il a eu des flatteurs qui ont fait tout ce qu'il fallait pour le corrompre, le dévoyer et lui tourner étrangement la tête. Les princes de la bourgeoisie contemporaine ont une destinée folle et tragique qui

ressemble beaucoup à celle des beaux fils de l'aristocratie de jadis. Mêmes défauts, même abus et même débâcle. Eux aussi semblent dire : « Après nous le déluge ; » mais voici que le déluge vient et les roule eux-mêmes tout vivants à l'abîme. Les uns se brûlent la cervelle au milieu de toutes les apparences de la satisfaction et de la joie que peut procurer la richesse ; les autres se consument et se rongent dans des extravagances néroniennes. Mais ces réflexions ne nous empêchent pas d'éprouver une sincère pitié pour ces malheureux et aussi de la pitié pour les bourreaux qui les poursuivent et pour cette foule, à la fois envieuse et malheureuse, outragée par un luxe insolent, et qui semble prendre en de certaines circonstances les instincts féroces de la nature canine.

Je ne sais qui avait eu dernièrement l'idée saugrenue d'organiser une exposition particulière de l'or, dans la grande Exposition universelle qui doit, dit-on, couronner notre siècle expirant. Si celui-là veut que son exposition de l'or soit réellement vivante et pittoresque, non pas simplement plastique, il fera bien de l'environner de toutes sortes de crimes, de folies et de malheurs, d'y mettre un grand nombre de revolvers, une miniature de Mazas, des menottes, des chaussons de lisières, toute une collection de supplices, des chiens aboyants, des tigres dévorants, des mères en larmes, des enfants broyés, des salles de fous grimaçant sous la camisole de force : alors on aura une véritable exposition de l'or, non pas froide et fictive, mais réelle, en toute sa vérité vivante et palpitante.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Christophe Colomb et les marins de Chio.

Voilà qu'à son tour l'Orient se met à revendiquer l'honneur d'avoir découvert l'Amérique, — avant Christophe Colomb, bien entendu. En effet, depuis quelques jours nous avons un nouveau compétiteur à la gloire de la découverte du nouveau monde, et ce compétiteur ne serait autre qu'un capitaine grec de l'île de Chio, du nom d'Andréa. Voici ce qu'écrit à ce sujet le journal l'*Aegéon*, organe officiel du vilayet des îles de l'Archipel, rédigé en turc et en grec :

« Christophe Colomb étudiait depuis longtemps son grand projet d'aller à la découverte d'un nouveau continent. A cet effet, il entreprit plusieurs voyages, visita les côtes de l'Afrique occidentale d'un côté, poussa jusqu'en Norvège et l'Islande de l'autre. Partout où il allait, il se renseignait auprès des marins et consultait les capitaines les plus renommés pour leurs connaissances et leur expérience. Quelques années avant son mariage, qui eut lieu en 1470, Colomb se rendit à l'île de Chio, où il passa vingt jours dans le village de Vrontados, chez le capitaine Andréa, avec qui il travailla en secret à la préparation de cartes maritimes. Lorsque plus tard il se décida à entreprendre le grand voyage, il se fit accompagner de trois marins chiotes. »

Le journal gréco-turc laisse à entendre là-dessus que les marins de Chio et surtout le capitaine Andréa avaient visité le nouveau monde bien avant Colomb, ou du moins qu'ils avaient entendu parler de l'existence d'un continent au-delà des mers, et que c'est grâce aux précieux renseignements donnés par ces marins et muni d'une carte préparée par le capitaine Andréa que le hardi navigateur génois a pu arriver à son but.

Cette supposition du journal officiel du gouvernement ottoman pourrait paraître tout au moins bizarre à première vue. En examinant cependant bien les choses, on finit par lui accorder une certaine somme de crédit.

Si à l'heure actuelle, malgré l'existence d'un royaume indépendant qui emploie plusieurs milliers d'hommes pour sa flotte de guerre, malgré l'augmentation constante de la flotte marchande hellénique, il reste encore des marins grecs pour prendre du service à l'étranger, pourquoi ne pas admettre qu'aux temps passés, surtout au XIVe et au XVe siècle, alors que l'invasion turque serrait de plus en plus l'élément grec et que les îles de l'Archipel étaient tour à tour convoitées et occupées par les Vénitiens, par les Génois, par les Turcs, une partie des équipages des navires étrangers qui s'aventuraient dans les mers lointaines fût composée de marins grecs ? — On sait, du reste, qu'à cette époque les Grecs servaient à bord des navires de guerre de plusieurs puissances européennes, — et que par conséquent ces marins ont pu tout au moins entendre parler de l'existence d'un autre continent, d'une terre inconnue ? Si Christophe Colomb a vraiment visité l'île de Chio avant d'aller à la découverte de l'Amérique et s'il y est resté plusieurs semaines à interroger les marins chiotes et à tracer des cartes sur les indications du capitaine Andréa ; s'il a tenu surtout à se faire accompagner dans son long et périlleux voyage à travers l'Atlantique par quelques-uns de ces marins chiotes, capitaines ou simples matelots, rien n'empêche de supposer qu'en effet l'île de Chio ait été pour quelque chose dans la découverte du nouveau continent. Les historiographes du grand navigateur génois disent qu'il avait parcouru toute l'étendue de la Méditerranée, navigué dans le Levant, à cette époque sillonnée par les pirates de l'Archipel, les corsaires mahométans et les forbans des États barbaresques ; que même, pendant un de ces combats avec ces pirates, il reçut une blessure profonde dont la cicatrice, longtemps oubliée, se rouvrit vers les dernières années de sa vie, qu'elle mit en péril.

L'*Aegéon* parle de la visite de Christophe Colomb à l'île de Chio comme ayant eu lieu avant 1470, et, en effet, c'est vers l'année 1474 que Colomb paraît avoir pris la ferme résolution d'aller à la découverte de terres qu'il croyait exister au delà des océans, dans l'Ouest. Avant cette époque, il étudiait son projet et continuait à prendre des renseignements partout où il croyait pouvoir les trouver.

C. CHRYSSAPHIDÈS.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

Saturday Review. — C'est dans les termes qui suivent que la *Saturday Review*, organe hebdomadaire réputé comme très sérieux et très influent, apprécie en tête de sa chronique les nouvelles reçues de Madagascar. Le rédacteur de cette *Revue* met sans doute fort au-dessus de la marche vers Tananarive la glorieuse bataille de Tell-el-Kébir.

« L'événement de la semaine a été la nouvelle de la prise de Tananarive par les troupes françaises. Le traité de paix qui sera soumis à la ratification du gouvernement de la République a été négocié en vingt-quatre heures. L'avis officiel reçu par le gouvernement français annonçait que Tananarive avait été occupé après une « brillante action ». C'était évidemment le général Duchesne ou l'un de ses subordonnés qui décrivait l'action comme brillante. Mais une telle réflexion n'aurait pas trouvé une seule oreille à Paris pour l'entendre. L'élite de la démocratie, le conseil des ministres, se sont grandement réjouis en apprenant la nouvelle.

« Après congratulations réciproques, les ministres ont télégraphié des félicitations au général Duchesne, à ses officiers, sous-officiers, soldats, et — non, les voitures Lefèvre n'étaient pas mentionnées. Dans la même dépêche ils nommaient le général Duchesne grand-officier de la Légion d'honneur, et lui demandaient « d'envoyer « sans délai les recommandations concernant les récom- « penses pour ses troupes ».

« Comme nous l'avons prédit il y a un mois, ces hommes médiocres font tout ce qu'ils peuvent pour tourner la tête de Duchesne et faire de lui un autre Boulanger. La précieuse dépêche promet à chaque homme de l'expédition une médaille de Madagascar, et ainsi finira, nous l'espérons, la farce de Madagascar. »

12 octobre, *Journal des Débats* (matin). — Exemple du progrès des idées féministes en Amérique :

« La doctoresse Mary Walker est bien connue de tout New-York, non seulement pour ses talents chirurgicaux, mais encore pour son costume : elle est toujours vêtue en homme, redingote, pantalon noir, col droit : elle se coiffe d'un chapeau haut de forme, et passe dans les rues en brandissant un stick d'un air conquérant. Mais il ne faudrait pas croire que c'est par sympathie pour notre sexe qu'elle a adopté le costume masculin. Elle déteste, au contraire, cordialement les hommes. Elle vient même d'avoir une idée géniale pour se débarrasser d'eux : elle a décidé de fonder un « jardin d'Eden sans Adam », ou, pour parler plus simplement, une colonie de femmes seules. Elle a acheté dans ce but près d'Oswego un domaine de 135 acres, où elle convie les *femmes nouvelles* à venir vivre en paix, loin du tyran abhorré. Par exemple, ces dames s'engageront à porter le costume masculin; elles devront aussi compter plus de quinze printemps et moins de trente-cinq automnes. A leur entrée dans la colonie, elles promettront de renoncer à tout projet de mariage, voire même à toute velléité de flirt quelconque : les épouses ibséniennes et autres âmes solitaires de l'Ancien et du Nouveau Monde vont se ruer vers cet Eden idéal. »

14 octobre, *Temps*. — Portraits de quelques délégués femmes au Congrès socialiste allemand de Breslau :

« Parmi ces dames, la plus intéressante est Mme Zetkin, de Stuttgart, rédactrice du journal féministe *l'Égalité*. Grassouillette, maniant avec élégance un face-à-main en écaille, Mme Zetkin n'a rien du type sous lequel on se représente généralement la révolutionnaire. Sa coiffure un peu bizarre n'arrive même pas à lui enlever son air de bonne bourgeoise, qui lui revient du reste par droit de naissance. Mariée à un révolutionnaire russe plus souvent en prison qu'au foyer conjugal, elle s'est lancée, paraît-il, dans le socialisme par haine d'une société qui la privait par trop d'un mari pour lequel son dévouement ne s'est pas démenti un seul instant jusqu'à l'époque récente où elle est devenue veuve.

« On remarque aussi une dame d'une quarantaine d'années, vêtue d'une blouse rouge, d'une robe noire, et portant un petit chapeau rond. Cette dame, Pauline-Mathilde-Irma Willim, est la femme d'un riche médecin. Elle est la fille du duc Eugène Erdmann de Wurtemberg et de la princesse Mathilde de Schaumbourg-Lippe. Le 1er mai 1880, elle a renoncé à son titre de duchesse et le gouvernement wurtembergeois lui a concédé le nom de von Kirbach. Avant de se consacrer à la politique socialiste, Mme Willim s'occupait de l'élevage de chèvres, de lapins et de chats, et souvent on la rencontrait avec des chèvres dans les rues de Breslau. Elle ressemble étonnamment à Agnès Wabnitz, la couturière berlinoise, maintes fois condamnée pour délits politiques et morte il y a quelques mois. »

15 octobre. *Indépendance belge*. — Nouvel exemple du féminisme américain :

« Aux États-Unis, de nombreuses sectes protestantes ont permis aux femmes d'entreprendre les études de théologie d'exercer les fonctions de pasteur. Voici, à son tour, la religion la plus ancienne et la plus conservatrice qui évolue dans les voies féministes. Pour la première fois depuis trente siècles, depuis la prophétesse Débora, une femme exerce les fonctions de rabbin. A l'occasion de la fête de Rosch-Haschanax, la nouvelle année des Israélites, une jeune théologienne juive, miss Rachel Frank, de Oakland, docteur en théologie, a célébré l'office divin au temple Emmanuel de San Francisco. Les Israélites de cette ville ont édifié une nouvelle synagogue, et miss Frank a été également l'un des rabbins désignés pour présider aux cérémonies de consécration du temple.

« A l'instant où les Israélites californiens font preuve d'un esprit si progressiste, le chef du culte israélite d'Angleterre ne se montrait pas moins avancé. Les dames des ligues féministes anglaises ont demandé l'avis de la plupart des chef des religions sur la question du suffrage féminin. Le grand rabbin de Londres, M. le docteur Adler, — d'accord sur ce point avec l'évêque anglican, — s'est prononcé en faveur de l'affranchissement politique des femmes chefs de famille. »

16 octobre, *Eclair*. — De M. Ledrain, philosophe éminent et critique impeccable, comme chacun sait, ce bref et lapidaire jugement sur Pasteur philosophe :

« Quand M. Pasteur sortait de son laboratoire et qu'il voulait philosopher, s'aventurer dans le monde où aucun de nous n'a pénétré, il divaguait fort. Ce fut un savant de génie, mais pas du tout un philosophe. »

Divers. — La plupart des journaux ont publié le fait divers suivant :

« On annonçait hier la disparition du gardien de la paix Ryckwaert, du XVIIe arrondissement.

« Si la famille de cet agent se montre inquiète, la préfecture de police est plus rassurée.

« On présume que Ryckwaert, ivrogne fieffé, est parti « tirer une bordée », comme disent les matelots, avec ses appointements mensuels. »

La préfecture ne s'émeut pas parce qu'elle sait que son agent est un « ivrogne fieffé ». C'est là un beau modèle de calme administratif, mais c'est aussi une forte preuve du peu de souci que l'on apporte au recrutement des gardiens de la paix publique.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 26 OCTOBRE 1895

LA POLITIQUE

Voici les Chambres en session : on peut se demander quelle besogne elles vont faire ; on peut se demander surtout si le budget sera voté d'ici au 31 décembre, ou s'il faudra recourir, une fois de plus, aux douzièmes provisoires.

Trop d'interpellations, c'est le mot qui revient depuis deux jours dans toutes les conversations. Que l'abus des interpellations soit une pratique déplorable, on l'a dit ici même en plus d'une occasion. Cependant le droit d'interpeller doit rester entier, et l'on n'y saurait toucher sans fausser tout le système parlementaire.

Pourquoi, dit-on, ne pas régler l'exercice de ce droit? pourquoi, par exemple, ne pas exiger qu'une interpellation, pour être discutée, soit signée d'un certain nombre de députés? Mais ce nombre, qui le fixera? Faudra-t-il dix signatures pour que l'interpellation soit légitime, ou vingt, ou trente? Suffira-t-il d'une signature de plus ou de moins pour décider qu'une question est sérieuse ou ne l'est pas?

La République parlementaire, telle qu'on essaye depuis vingt ans de la fonder en France, est le régime de la discussion libre. Elle est cela, ou elle n'est rien. Or, sous le régime de la discussion libre, tout membre du Parlement, — fût-il seul de son avis, — doit avoir la faculté d'interroger le gouvernement quand il veut et sur quoi il veut.

Il y a un moyen très simple d'empêcher l'abus, et qui a été indiqué de divers côtés : c'est de fixer un jour par semaine pour les interpellations, et de décider qu'en dehors de ce jour, à moins de circonstances d'une gravité exceptionnelle, le Parlement consacrera tout son temps au travail législatif. Les assemblées sont toujours maîtresses de leur ordre du jour. La majorité ne peut donc s'en prendre qu'à elle-même si l'on donne plus de temps qu'il ne faudrait à des débats trop souvent stériles.

Dès mardi, la Chambre a pris jour pour trois interpellations qui portent sur des questions très sérieuses : la grève de Carmaux, les chemins de fer du Sud, l'expédition de Madagascar. De ces trois interpellations, au moment où cet article paraîtra, une au moins aura été déjà discutée. Quoi qu'il en soit, la discussion des trois sera terminée, selon toute apparence, avant la fin du mois. Pour les autres interpellations, d'un intérêt moins urgent, rien de plus facile que de fixer, comme on le disait tout à l'heure, un jour par semaine.

Ainsi, la Chambre aurait les deux mois de novembre et décembre pour voter le budget : peut-être y réussirait-elle, à condition de s'en tenir strictement à son ordre du jour et de ne pas reculer devant quelques séances de nuit.

Souhaitons qu'il en soit ainsi, et que la Chambre, en se montrant impuissante à régler son mode de travail, ne donne pas un argument de plus aux adversaires du régime parlementaire. Ceux-ci sont chaque jour plus nombreux, surtout parmi les jeunes gens. Ils vont partout répétant que parlementarisme et démocratie ne peuvent pas faire bon ménage. Il serait peut-être temps d'y prendre garde.

PAUL LAFFITTE.

23 octobre.

UN AN A MADAGASCAR

Comptoirs commerciaux.

Les principales transactions commerciales de Madagascar se font par deux points importants : Tamatave sur la côte Est, Majunga sur la côte Nord-Ouest.

Ces deux ports tendent de plus en plus à devenir les grands entrepôts du pays et autour d'eux viennent se grouper les principaux villages des côtes et de l'intérieur de Madagascar. Ceci nous amène tout naturellement à une classification des Comptoirs Commerciaux de Madagascar en trois groupes :

1° Ceux de la côte Est reliés à Tamatave ;

2° Ceux de la côte Ouest avec Majunga comme centre principal, car il est bon de citer en passant le petit îlot de Nosy-Vé qui alimente le Sud-Ouest et l'extrême Sud ;

3° Les comptoirs de l'intérieur.

Depuis un temps éloigné, la concurrence commerciale à Madagascar a pris une importance telle que les maisons ayant des capitaux sérieux songèrent à créer, le long des côtes notamment, des agences appelées en France : « comptoirs commerciaux », et à Madagascar : « postes ».

Dans ces « postes » établis au milieu de villages importants, ou à l'embouchure de rivières, l'écoulement des produits européens avec un bénéfice proportionné à l'aléa des affaires coloniales, était plus facile et plus rapide, la contre-partie de ces ventes se faisait en produits du pays qu'on payait à des prix assez bas ; ce qui rendait très satisfaisant le résultat de cette double opération, grevée, il est vrai, de frais généreux extras, tels qu'installations, agents et côtiers.

Indépendamment des « postes » créés par les maisons de commerce, on trouve, le long des côtes, le « traitant », qui, selon les lieux, est créole de Bourbon et de Maurice, Arabe, Indien ; ce traitant a un petit capital lui appartenant, fait ses opérations sous son nom et peut arriver à un certain chiffre d'affaires, grâce au découvert que lui font les fortes maisons de Tamatave, de Majunga, voire même de Zanzibar, que nous pourrions appeler banquiers commerciaux.

Dans les petites localités de la côte Est, un « poste » est généralement composé d'un terrain entouré de palissades en bois ou en bambous et, selon son importance, de trois à quatre « cases » ou « paillottes ».

L'indigène entre dans la paillotte réservée aux produits malgaches et propose à l'Agent ce qu'il a récolté, c'est-à-dire le raphia, la cire, le caoutchouc, etc., etc. Après de longues dissertations sur la qualité de la marchandise, si les deux parties sont enfin d'accord, le Malgache reçoit sa rémunération et sort par une « case » où sont exposés les divers articles de provenance européenne ; et l'indigène, qui n'a nul souci du lendemain, dépense là immédiatement la petite somme qu'il vient de gagner.

A ce sujet il est bon de dire que seule la pièce de cinq francs, à l'effigie de la République française, a cours à Madagascar ; à Tamatave on accepte la monnaie divisionnaire française argent et cuivre ; dans l'intérieur la pièce de cinq francs, appelée piastre, est coupée en petits morceaux et on paie avec ces petits morceaux au moyen d'une balance minuscule qui, d'après le poids, donne la somme réclamée.

La pièce d'or est complètement inconnue. Le Sud-Ouest est la seule partie de Madagascar où l'on procède par échange.

CÔTE ORIENTALE

Comme on le verra par la nomenclature des points commerciaux que je ferai plus loin, la côte Est de Madagascar est exploitée complètement du Nord au Sud ; comment n'en serait-il pas ainsi quand on songe que dès 1642 des lettres patentes furent données au sieur Rigault de Dieppe, qui fonda la « Compagnie des Indes de l'Orient » ou « des Indes orientales » dont les agents De Pronis et Fouquembourg s'établirent en 1643 à Sainte-Luce (côte Sud-Est).

Peu de temps après il est dit que Pronis fonda successivement des postes dans la petite île de Sainte-Marie, dans la baie d'Antongil et à Manahara.

La concurrence commerciale sur la côte Est est heureusement en rapport de sa richesse, car il ne faut pas oublier que sa valeur actuelle vient surtout des produits forestiers de cette chaîne ininterrompue, et spécialement de la baie d'Antongil à Fort-Dauphin, qui va du Nord au Sud de la Grande Ile à une distance relativement peu éloignée des côtes.

TAMATAVE

Le port de Tamatave est simplement une rade foraine fermée partiellement par des bancs de coraux laissant entre eux deux passes.

La sécurité des bateaux, à certaines époques de l'année, y est très relative, car il a été souvent visité par des cyclones ; les bateaux de guerre et marchands l'*Argo*, l'*Oise*, la *Clémence*, le *Dayot* y sont engloutis et leurs épaves se voient encore à marée basse.

Il n'y a ni appontements ni jetées ; dans la rade les voiliers de fort tonnage mouillent à 600 mètres, les vapeurs de la Compagnie des Messageries maritimes et de la Compagnie Havraise Péninsulaire à 1 000 mètres, et les bateaux de guerre à 2 000 mètres.

Les débarquements dans le port de Tamatave se

font par l'intermédiaire de deux compagnies de batelage, dans les chalands remorqués par des chaloupes à vapeur et cependant il serait bien facile de faire un appontement. Pour donner une idée de la difficulté des embarquements je ne peux mieux faire que de citer le fait suivant, dont j'ai été témoin souvent et qui, je dois dire, était, à chaque répétition, un des seuls amusements de Tamatave.

Madagascar approvisionne de viande fraîche les deux îles voisines Bourbon et Maurice, on y exporte annuellement 15 000 bœufs environ.

A Tamatave les bœufs sont amenés sur la plage dans des parcs où des indigènes dans un costume assez primitif leur jettent autour des cornes des cordes terminées par des nœuds coulants, il faut déjà une grande adresse pour arriver à ce premier résultat.

Quand le bœuf est ainsi amarré, on ouvre la porte du parc et la bête se trouve tirée en dehors par la corde à laquelle se sont pendus une vingtaine de Malgaches.

Le bœuf, rendu furieux par les cris stridents et barbares des indigènes, se jette tantôt à droite, tantôt à gauche, fond sur eux; quelquefois un homme tombe et serait encorné immédiatement s'il n'avait l'adresse de se placer entre les cornes qui labourent le sable et le museau, de jeter vivement de la terre dans les yeux de l'animal qui, aveuglé, devient inoffensif.

Après bien des efforts, le bœuf, amené enfin dans l'eau, est attaché par les cornes, dans la position d'un chien qui fait le beau, à une chaloupe qui le transporte au vapeur.

Dans ce parcours de 6 à 800 mètres, les bœufs n'ont que la tête hors de l'eau et sur la quantité embarquée, de 400 à 1 000 par vapeur, il s'en trouve de noyés ou souvent mangés par les requins qui pullulent dans ces parages.

J'ai vu en août 1890 à la Réunion, au Barachois de Saint-Denis (il existe cependant dans l'île un port qui a coûté à la France 70 millions environ!) où les débarquements se font d'une façon aussi primitive qu'à Madagascar, trois bœufs mangés en partie par des requins en l'espace de cinq minutes; on s'en apercevait à la couleur de l'eau qui de noirâtre devenait rouge, les embarcations arrivaient, on tapait à coups de gaffes sur ces monstres qui ne lâchaient prise que quand ils avaient un morceau de quelques kilos détaché de la bête; un des bœufs eut le courage de nager avec les trois pattes qui lui restaient et de venir s'échouer sur les galets où, il est juste de le dire, il fut abattu immédiatement.

Pour donner une idée du mouvement commercial du port de Tamatave, je ne peux mieux faire que de citer quelques chiffres officiels.

Les importations se chiffrent annuellement :

Sous pavillon français.	1 592 000	francs.
— anglais.	720 000	—
— allemand.	190 000	—
— américain	1 600 000	—
— italien.	20 000	—
— malgache	45 000	—
Total. . . .	4 167 000	—

Les exportations :

Sous pavillon français.	719 000	francs.
— anglais	840 000	—
— allemand	180 000	—
— américain	595 000	—
— malgache	19 000	—
Total. . . .	2 353 000	—

Le total des importations et des exportations d'après ces chiffres égale donc 6 millions et demi : mais il est de notoriété publique que les affaires de douane se réglaient à cette époque « en famille » et je crois qu'en doublant ce chiffre, nous aurons un total de 12 millions environ, beaucoup plus près de la vérité.

Comme importance maritime, et je cite d'après une des dernières statistiques parues, il était entré dans ce port dans une année :

11 bateaux allemands; 7 américains; 183 anglais; 10 danois; 39 français; 5 norvégiens, représentant ensemble un total de 70 à 80 000 tonnes.

Je ne veux pas quitter Tamatave sans parler de son gouverneur *Rainandriamanpandry*, qui, jusqu'en novembre dernier, était à la tête de cette localité depuis 18 ans; c'est lui, on s'en souvient, qui avait le commandement des troupes malgaches à *Farafate*.

Avant d'être investi de ces fonctions, il occupait une haute situation à Tananarive et comptait de nombreux partisans, ce qui inspira de l'ombrage au Premier Ministre, aussi fut-il en quelque sorte exilé par *Rainilaiarivony* qui l'envoya gouverner la tribu des *Betsimisarakas*.

Ce fut lui qui, pendant la guerre de 1885, représentait la diplomatie malgache près de nos plénipotentiaires et il déploya en cette occasion des qualités spéciales aux Malgaches : la patience et l'inertie.

Bien qu'ayant le même âge que le « Premier Ministre », il était vigoureux et, dans les dernières années, s'occupait beaucoup de questions religieuses; il était du reste le chef reconnu de l'église anglo-malgache de Tamatave.

PRODUITS MALGACHES

Les principaux produits exportés de Madagascar sont : le raphia, le piassava ou crin végétal, le caoutchouc, la gomme copal, le miel, la cire, les bois : ébène, palissandre, calliatour ou bois de rose, l'andrevola, etc., etc., le café, la vanille, le sucre, l'orseille, le pois du Cap, l'écaille, l'or, les peaux de bœufs et de moutons, le riz, etc.

Le raphia est un palmier qui vient surtout dans

les fonds de la côte Est, Sud-Est et Nord-Ouest.

On en importe en France, spécialement dans l'Ouest, un million de kilos annuellement. La fibre tirée de la feuille de ce palmier est très résistante et sert à l'horticulture, l'arboriculture et surtout la viticulture. Ce produit vaut en ce moment dans les 90 à 100 francs les 100 kilos et si ces prix tombaient de 50 à 60 p. 100, il pourrait être employé dans la sparterie ou dans la fabrication du papier.

Teinte en rouge, vert, noir, cette fibre tissée dans le pays donne une étoffe appelée Rabanne, qui sert de tenture murale, ou à la confection de meubles de serre en osier, ainsi qu'on peut le remarquer dans tous les grands magasins de nouveautés de Paris.

Le piassava est également un palmier qui peut avoir 7 à 8 pieds de hauteur.

La fleur de cet arbre arrivée à son épanouissement se crève et la chevelure rouge qui s'en échappe est le crin végétal employé dans la brosserie.

Les autres produits n'ont pas besoin de description.

TRANSPORTS DANS L'ILE

Avant de passer à la nomenclature des principaux centres commerciaux de Madagascar, je dois dire quelques mots d'une classe spéciale, une des plus intéressantes de ce pays : je veux parler des *borizanos*, plus communément *bourjeannes*, qui, avant l'expédition, assuraient seuls les transports dans l'île.

Le « borizano » est un esclave qui, en échange d'une liberté très grande, doit une certaine redevance à son maître.

On peut classer les borizanos en trois classes :

1° *Le borizano de ville*, c'est-à-dire celui qui ne quitte pas les grandes villes telles que *Tananarive*, *Tamatave* ou *Fianarantsoa*.

Ce borizano a, comme certains chevaux de courses, de la vitesse mais pas de fond, il est utile à Tamatave où le sable fatigue énormément, et indispensable à Tananarive où les chemins ne sont pas praticables.

Une équipe de 4 porteurs coûtait à Tamatave, avant la campagne, 3 francs par jour; à Tananarive c'était meilleur marché, j'avais la même chose pour 40 francs par mois; on voit que c'est infiniment meilleur marché qu'une voiture à Paris, sans compter qu'on va plus vite et qu'on est certain de ne pas être « attrapé » par le cocher.

2° *Borizano de voyage :* Quand on est sur le point de faire de longs voyages dans l'intérieur, on engage des hommes spéciaux, les uns vous portent et les autres suivent avec les bagages; autant que possible, si l'on tient à son confortable il ne faut pas intervertir les rôles et prendre pour porteurs de sa chaise les porteurs de bagages!

La chaise à porteurs, en malgache « filanzana », est composée d'un siège en toile auquel sont adaptés 2 brancards, le tout porté par quatre hommes.

Pour ma part, j'ai trouvé ce mode de locomotion agréable et pratique pour le pays, surtout dans les parties montagneuses que j'ai traversées.

C'est un des côtés pittoresques de Madagascar qui, grâce à l'expédition, est appelé à disparaître; nous aurons maintenant les mules, peut-être les voitures Lefebvre! et plus tard les chemins de fer; en vérité les vieux « Malgaches » qui auront connu le filanzana le pleureront.

Donc quand on veut aller par exemple de Tamatave à Tananarive, on engage, suivant le poids du sujet, deux ou trois équipes de 4 hommes, plus le nombre de porteurs nécessaires aux bagages et aux provisions. Les équipes chargées de la chaise à porteurs se relaient tous les 150 à 200 mètres : qu'on coure ou qu'on marche, ces changements se font « au vol », sans arrêt.

Le borizano de voyage est en général un homme de taille moyenne, bien musclé, et qui est entraîné forcément à fond pour parcourir les distances qu'on lui impose. J'ai fait le trajet de Tamatave à Tananarive, soit 300 kilomètres environ, en six jours, sans m'occuper de mes porteurs de bagages, qui suivaient plus ou moins bien, et qui un soir, entre autres, à l'étape, me laissèrent arriver seul, sans vivres et sans lit de camp.

Pour donner une idée de l'endurance de ces hommes, je dirai qu'en descendant de Tananarive vers Vatomandry, j'ai fait les quatre premiers jours 60 kilomètres et le sixième 90, souvent dans des chemins très mauvais.

Le borizano en voyage est un homme sobre, et les cadeaux qu'il demande consistent en racines de manioc cuites à l'eau et en rhum qu'il trouve dans les villages qu'on traverse.

Il est remarquablement adroit, et on peut en juger sur la route précitée, une des plus mauvaises de l'île, qui est même dangereuse à certains endroits.

Il y a des descentes de montagnes dans des terrains argileux souvent détrempés par la pluie et dans lesquels un Européen ne pourrait avancer sans faire de chutes; il arrive du reste que des bœufs venant de la côte Ouest s'y cassent les jambes et qu'on est obligé de les abattre sur place. Je citerai en outre des rivières à passer à gué avec des courants assez violents, rivières semées de roches, des rivières qu'on traverse sur des troncs d'arbres, sans compter les endroits larges de $1^{m},50$ environ bordés de profonds ravins; tous ces exemples prouvent que les borizanos ont une sûreté de pied et une adresse vraiment remarquables.

3° *Les borizano de marchandises* sont de véritables bêtes de somme, chargés de 35 à 60 kilos; j'ai vu

exceptionnellement un porteur avec 100 kilos de sel sur le dos.

Ces hommes se forment en convoi, ayant à leur tête un Commandeur qui en est responsable; ils mettent une moyenne de 25 jours pour aller de Tamatave à Tananarive et sont payés de 16 à 20 francs pour ce voyage.

CENTRES COMMERCIAUX

Voici les principaux points commerciaux de Madagascar (cote Est) :

Diego-Suarez, colonie française qui en ce moment peut avoir 60 lieues carrées environ. Le chef-lieu est Antsirane, à 20 kilomètres environ de la baie. C'est surtout un point stratégique important et qui, je crois, n'intéressera jamais le commerce que par le ravitaillement de son corps d'occupation. Il n'a du reste aucune communication avec l'intérieur, et n'a pas de commerce local.

Vohémararina ou *Vohemar* (litt., la Montagne qui est de niveau) : principal endroit d'exportation des bœufs sur les îles voisines, la Réunion et Maurice.

Sambava : ayant comme sous-poste dans l'intérieur Soavinandriana (litt., que le Souverain favorise), où l'on récolte la gomme copal et le caoutchouc.

Antalaha et *N'gontsy :* copal et riz.

Maroansetra (litt., Où il y a beaucoup de pêcheurs), avec Soanierana comme sous-poste à l'intérieur, au fond de la baie d'Antongil, forme un petit golfe où les navires viennent hiverner. Importations : rhum et toiles; exportations : caoutchouc, bois, peaux.

Manahara : à l'embouchure de la rivière de même nom, la barre n'est pas trop mauvaise et les côtiers peuvent mouiller en rivière comme pour Maroansetra.

Antanambé : rien de particulier.

Fenoarivo ou *Fénérive* (litt. Qui est plein de mille hommes). Port assez important, les chiffres officiels (!) accusent 120 000 francs d'exportations et 190 000 francs d'importations; produits : cire, piassava, riz, cuirs de bœufs et bois; comme point à l'intérieur on peut citer Ambatondrazaka, au sud du lac Alaotra.

Mahambo et *Mahavelona :* ont été des postes très recherchés à cause de leur proximité avec Tamatave.

Passant ensuite au premier village au Sud de Tamatave, nous rencontrons :

Andevoranto (litt., Où se faisait le commerce des esclaves) : 4 000 habitants environ. La barre comme la rivière l'Iharoka sont mauvaises par les fortes brises, à l'embouchure le courant est extrêmement rapide et donne une vitesse de 5 nœuds à l'heure. Il n'y a pas de rade et les navires ne pourraient mouiller du reste qu'à portée de fusil. Ce village aura toujours par sa position géographique et son commerce une situation importante indépendamment de celle qu'il obtiendra dans l'avenir par ses cultures du cotonnier, de la vanille, de la canne à sucre, du palma-christi, du sézame, du giroflier, dont les essais dans cette région ont donné de bons résultats.

Vatomandry (litt., la Pierre qui dort). Quelques chiffres donneront une idée de l'importance de ce port, chiffres officiels, à majorer dans les mêmes proportions que ceux de Tamatave dont je parlais plus haut :

Importation.	300 000	francs.
Exportation	210 000	—

Ce village est important pour deux raisons :

1° Le port est visité par des voiliers de 400 tonneaux à 1 000 tonneaux qui viennent déposer leur chargement de sel destiné à Tananarive; ce mouvement commercial et maritime implique une population flottante de travailleurs et de porteurs qui est à considérer;

2° C'est le grand centre des raphias : on en fait annuellement de 4 à 500 tonnes environ.

Aussi cette localité prendrait-elle une grande extension si sa rade était meilleure; l'état de la mer permet les débarquements environ quatre jours sur sept, et le passage de la barre, une des plus mauvaises de la côte Est, est un perpétuel danger pour ceux qui la franchissent.

Je parle en ce moment d'après expérience, car vers la fin de l'année 1890, je suis allé, monté sur un chaland ponté, manié à la rame par une vingtaine d'hommes, à 3 ou 4 milles en mer à la rencontre d'un trois-mâts, la *Berthe*, qui vient de faire naufrage ce mois-ci dans les Antilles et arrivait de France. A la rentrée au port, « l'ankamour » (barreur) fit une fausse manœuvre, et le chaland, manquant la passe, fut projeté heureusement sur les sables, privant ainsi les requins, qui affluent dans ces parages, d'un excellent déjeuner!

En dehors du raphia, Vatomandry pourrait exporter beaucoup d'autres produits, notamment la cire; mais le gouverneur hova ne pouvait faire ses « petites affaires » sur les entrées et sorties de marchandises comme il le désirait, car il existait, avant la campagne, un contrôleur français des douanes, le sympathique M. E. Gilbert-Pierre. Les indigènes, ne voulant pas payer deux fois les droits : une fois officiellement à Vatomandry, et une seconde fois officieusement à une petite distance de la ville, octroi particulier de Monsieur le Gouverneur, portaient leurs produits dans une localité voisine.

A peu de distance Sud de Vatomandry, se trouve une petite bourgade, Maintinandry, qui, avant la guerre de 1885, avait une prépondérance marquée sur celui-ci; j'ai remonté la Sakalina, qui arrose cette région, sur le cours de laquelle on compte, autant que je puis me souvenir, de 90 à 100 rapides, ce qui rend le voyage très pittoresque, et j'y ai visité

la plantation d'un de nos colons français, M. Brée, qui cultive avec succès la vanille, le café, le cacao, la canne à sucre.

Quand j'aurai cité :

Mahanoro (litt., Qui rend joyeux), centre important pour la cire, avec Vohidotra comme sous-poste à l'intérieur; Mahela et Mananzary, ce dernier port très important, car il dessert la capitale des Betsileos, Fianarantsoa, Farafangana, Vangaindrano, Sainte-Luce et Fort-Dauphin, j'aurai complété la nomenclature des principaux endroits de la côte Est, côte qui est incontestablement la plus riche de Madagascar, mais dont les mouillages sont bien défectueux.

Il sera facile du reste de remédier à cet état de choses à mesure du développement des mines, de la culture, de l'élevage et de l'industrie, en se servant des lacs et lagunes qui font une ligne presque ininterrompue, parallèle à la mer, et qu'au moyen d'isthmes on convertirait facilement en canaux.

CÔTE OCCIDENTALE

Jusqu'en novembre dernier on ne parlait pas beaucoup de cette côte, certaines de ses régions étant moins connues que celles de la côte Est. Elle était en outre, comme transports à vapeur, moins bien desservie que la côte orientale, et enfin il fallait des capitaux plus importants pour exploiter certains centres à cause de la longueur des voyages.

Les principales importations de cette côte sont les toiles américaines, les guinées, les indiennes, les colliers de perles et de corail, la poudre, les fusils, etc. etc.

Nosy-Bé (litt., l'Ile grande), qui compte environ 10 000 habitants et une superficie de 29 300 hectares, a un mouvement maritime assez important et qui, d'après les dernières statistiques, était annuellement de 414 navires représentant 29 000 tonnes; les importations se chiffraient par année à 2 millions de francs et les exportations à 2 500 000 francs. La différence en faveur de ces dernières représente le sucre et le rhum fabriqués sur place. Il est juste de faire remarquer que, dans le chiffre des importations, en dehors des marchandises européennes, il faut comprendre certains produits de la Grande-Terre tels que : peaux, bois, riz, etc.

La rade de Hell-Ville est très bonne; elle est protégée par Nosy-Komba, où nous avons établi un sanatorium pour l'expédition, les vents réguliers soufflent le matin du N.-E.; le soir du S.-E.

En quittant Nosy-Bé, le premier village important, en allant au Sud, que l'on rencontre, est :

Morontsangana, soumis aux Hovas, 800 à 1 000 habitants, commerce entre les mains des Arabes;

Bé-rafia (dans la baie de Narinda) et *Mahajamba* : postes où l'on fait du rapha;

Majanga (et non Majunga, la lettre *u* n'existe pas en malgache), centre de nos opérations militaires; je me dispenserai d'écrire une ligne de plus sur cette localité qui, depuis près d'un an, est devenue familière à tous les Français;

La *Baie de Baly* est insoumise aux Hovas; on y fait les cuirs, la cire, le caoutchouc; commerce entre les mains des Arabes;

Maintirano (litt., Eau noire), également à nos bons amis! (cliché d'avant la guerre) les Sakalaves, compte 3000 habitants; on y fait beaucoup d'écaille provenant de tortues tuées sur l'île Juandonova, située au milieu du canal de Mozambique;

A *Ampandikoara* et à *Sohazo*, villages sakalaves, on fait le commerce des bois;

A *Ambato* et *Morondava*, on retombe dans les localités soumises aux Hovas;

Belo, petite rade fermée où l'on fait de l'orseille;

A *Ampasilava* (où la plage de sable est longue), il existe des salines naturelles;

A *Kitombo*, on trouve des pois du Cap et, chose singulière, le Sakalave y fait l'élevage du porc dont il est friand, tandis que l'indigène du Nord-Ouest, suivant la coutume arabe, ne touche pas à cette viande.

Je citerai encore *Soalaro*, *Sahandrana*, *Mahanambo*, *Tulear*, pour arriver à Nosy-Bé (île aux pagayes), petit îlot situé presque en face de la *baie de Saint-Augustin*, qui sert d'entrepôt à une partie des villages que je viens de nommer et surtout à ceux situés en plein *Sud*, villages fréquentés par des tribus pillardes avec lesquelles certaines précautions sont utiles à prendre.

LE PREMIER MINISTRE

Tananarive a été trop remarquablement décrit par M. d'Anthouard, consul de France à Madagascar, par les Révérends Pères Colin (dans le *Bulletin* du Comité de Madagascar) et Piolet (dans ses deux ouvrages sur la Grande Ile) pour que je revienne sur ce sujet.

Des télégrammes arrivés récemment de Tananarive nous ont appris que le souverain réel de Madagascar, le tout-puissant *Rainilaiarivony*, premier ministre, qui préside aux destinées du pays depuis une trentaine d'années, avait été placé en surveillance en attendant mieux! *Rainilaiarivony* était un des fils de Rainiharo qui, par sa prestance et son astuce, avait su prendre un ascendant sur Ranavalona Ire (1828 à 1861), veuve de Radama Ier.

Rainilaiarivony et son frère Rainivoninahitriniony étaient à la tête du mouvement insurrectionnel qui renversa Radama II en le faisant étrangler après un règne d'environ huit mois.

Les deux frères mirent ensuite sur le trône la

veuve de ce dernier, Rasoherina (1861 à 1869). Pendant ce règne le premier ministre actuel fit condamner à mort son frère Rainivoninahitriniony pour pouvoir réunir sur sa tête les titres de « Premier Ministre » et de « Commandant en chef » ; il est juste d'ajouter que cette peine fut commuée et transformée en relégation.

A *Rasoherina* succéda *Ranavalo II* que *Rainilaiarivony* prit dans la famille des *Zanakandriana* (princesses du sang). Enfin en 1883, *Ranavalo III* fut appelée au trône par le tout-puissant Premier Ministre qui jusqu'alors s'était contenté d'être l'amant des précédentes reines, mais dans la suite devint l'époux morganatique de la reine actuelle, sa naissance lui interdisant, d'après les coutumes malgaches, de viser plus haut.

Ranavalo III fit peu parler d'elle pendant les premières années de son règne ; dans ces derniers temps elle supportait mal les volontés du « premier ministre » et cela se traduisit par certains actes qui surprirent beaucoup ceux qui voyaient en elle un enfant très paresseux dont les occupations consistaient surtout à jouer au cerf-volant ou aux dominos.

En dehors de ces deux personnages importants, je crois qu'il est bon d'ajouter quelques mots sur le *Prince Rahamatra*, qui éventuellement pourrait être appelé à recueillir l'héritage de Ranavalo III.

Ce prince, âgé d'une trentaine d'années, appartient à la famille royale. C'est lui qui en 1890 fut envoyé pour terminer l'expédition de Tubar contre le roi sakalave *Tompomanana*.

Il fit preuve à cette occasion d'une décision et d'une rapidité d'exécution qui lui valurent une victoire sur les tribus insoumises.

A la mort de *Rainiharivony*, fils préféré du premier ministre, il fut choisi par celui-ci comme ministre de la guerre. Ses attaches avec la reine et sa popularité dans le pays l'avaient mis en suspicion dans l'entourage du premier ministre. Nos compatriotes, avant la guerre, n'avaient qu'à se louer de son affabilité à leur égard, surtout au moment de l'évacuation, et je dois ajouter que le Prince *Rahamatra* était très populaire dans son pays.

ÉDIFICES PUBLICS DE TANANARIVE

Les plus importants sont la Résidence générale de France, la Cathédrale construite par les Pères Jésuites, les Palais de la Reine et du Premier Ministre.

L'hôtel de la Résidence générale de France, commencé en mai 1890, fut achevé et inauguré le 14 juillet 1893.

A l'arrivée de M. Le Myre de Vilers, premier Résident Général de France à Madagascar, en 1886, il n'y avait à la capitale aucune construction susceptible d'abriter dignement le Représentant de la France et les membres de sa Mission.

Sur un vaste terrain appartenant au Premier Ministre, il fit rapidement élever, en briques du pays et en mortier de terre, des constructions indispensables pour les services de la Résidence, de la Chancellerie et de l'escorte.

Devenu Résident Général, M. M. Bompard jugea nécessaire, dans l'intérêt du prestige de la France, la construction d'un véritable édifice.

Il pensait de plus qu'un travail justement réglementé et payé produirait une impression favorable aux Français dans la classe laborieuse du pays, qui a toujours été soumise aux exigences des corvées arbitraires non rétribuées imposées par le gouvernement malgache.

M. Antony Jully, élève des Beaux-Arts, aujourd'hui architecte des Résidences de France à Madagascar, fut chargé de la construction de cet édifice.

Au milieu des difficultés matérielles inhérentes à l'état primitif du pays, il organisa des chantiers et sut tirer parti de ses ressources et des aptitudes des indigènes.

L'hôtel, de style Renaissance, a été construit en granit, très abondant dans le pays, de teinte légèrement bleutée, et en briques recouvertes d'un enduit d'argile rouge vif fabriquées à la capitale.

Elle comprend trois façades principales : celle du nord, celle de l'est, avec accès aux divers services et en particulier au cabinet du Résident Général, et enfin celle du sud, sous la véranda de laquelle s'ouvrent, par de larges baies, le grand salon et la salle à manger.

Cette dernière façade domine toute la plaine de Tananarive et le cours de l'Ikopa, et la vue s'étend jusqu'au *mont Ankaratra*, massif le plus élevé de l'île.

Le grand salon, dont le plafond et le parquet sont faits en 105 espèces de bois choisis dans les essences variées du pays, sert aux réceptions officielles.

L'impression de cette construction sur les Malgaches avait été, dès cette époque, la reconnaissance de notre établissement définitif dans le pays, sentiment qui s'est traduit du reste par l'appellation qu'ils lui ont donnée : *Nytranovato* ou « la Maison de pierre ».

Il est bon d'ajouter, pour expliquer la pensée des Malgaches, que la pierre est l'emblème de la solidité durable, car c'est sur des pierres devenues historiques que sont consacrés leurs souverains.

Des télégrammes de Tananarive nous ont fait savoir que cet édifice n'avait pas souffert pendant les hostilités, et le général Duchesne a pu s'y installer avec son état-major.

PALAIS DE LA REINE

Ce monument comprend deux parties distinctes : la première consiste en une véranda de pierres de taille enveloppant la seconde partie, qui est l'ancien Palais de Bois élevé par M. Laborde sous le règne de *Ranavalo Ire*, vers 1840.

Le toit de ce bâtiment, qui seul accuse l'ancien palais, est supporté, par quatre pièces de bois d'encoignure d'un seul morceau et une colonne centrale; arbre unique de 27 mètres de haut sur un mètre de diamètre à la base.

Le nombre d'hommes pris en corvée pour le transport de cet arbre à Tananarive fut de dix mille.

Il est en « varongy » (bois rouge) et a été pris dans la forêt d'Ambohidatrimo, à 60 kilomètres environ N.-E. de la capitale.

La véranda de pierre fut élevée vers 1865 par le missionnaire architecte anglais Cameron : c'est un mélange de style classique corinthien et de renaissance anglaise.

Cette muraille étant isolée du corps de l'édifice a dû, pour offrir une certaine solidité, être composée de pierres énormes : les murs ont de 1 mètre à 1m,50 d'épaisseur.

Ce travail a absorbé le temps et l'énergie de toutes les classes de la population sans aucune rémunération du gouvernement malgache.

Cet abus essentiellement vexatoire a porté l'indignation de la population, contre le *fanompoana* ou corvée, à un très haut degré.

L'intérieur comprend trois grandes salles, une à chaque étage, et c'est dans celle du rez-de-chaussée que se célèbre chaque année la fête nationale, ou jour de l'an malgache : le *Fandroana* ou *Fête du Bain*.

Chose bizarre, ce vaste édifice n'est pas habité : la Reine loge dans un petit pavillon situé dans l'enceinte du *Rova* (on appelle ainsi le palais et toutes ses dépendances), derrière les tombeaux de *Radama Ier* et de *Rasoherina*.

Quant aux autres salles, c'est une véritable boutique de bric-à-brac qui ferait la joie des marchands de la rue de Provence; elles sont garnies de cadeaux faits aux souverains malgaches ou d'objets les plus variés achetés en Europe. Je pourrais citer, comme curiosité rare, au premier étage, une voiture qui, traînée par des hommes, a conduit une seule fois la reine *Rasoherina* à la promenade, il y a une trentaine d'années.

LE MARCHÉ DE TANANARIVE

Une des choses qui m'ont le plus intéressé à mon passage a été le *Zoma*, espèce de foire qui se tient, ainsi que son nom l'indique, le vendredi.

C'est un vaste emplacement, sur un sol très accidenté, couvert de petites paillottes où se tiennent les marchands. Rien de plus curieux que l'aspect de Tananarive le jour du *Zoma :* de tous côtés, dans les rues, on voit passer des femmes avec des ballots de toile sur la tête, des hommes portant des malles en zinc contenant de menues marchandises. De tous les villages environnants on vient à la capitale, et du haut de la montagne on voit arriver des milliers d'indigènes drapés dans leur lambas blancs, ce qui donne le tableau de pèlerins se rendant à une ville sainte.

On entrait alors au *Zoma*, je parle de l'année 1890, surtout par la route de la résidence de France, et on voyait des marchands de légumes, navets, poireaux, petits pois, etc. Il faut avoir habité Tamatave à cette époque, car, depuis, des Malabars, m'a-t-on dit, se sont livrés à la culture maraîchère, pour savoir ce que ce spectacle avait de réjouissant pour le voyageur des côtes.

Voici le « carré » des chapeaux de paille de riz, ceux d'hommes en forme de « panama », ceux de femmes avec des ailes énormes rappelant les vieilles eaux-fortes anglaises, puis des chapeaux de jonc de formes bizarres et variées, ces derniers ne valant que quelques sous, tandis que les premiers, très bien faits, coûtaient suivant la finesse de la paille de 1 fr. 50 à 2 fr. 50 !

Suivant le petit ravin au fond duquel se trouvaient des os et des saletés de toutes sortes, on apercevait en plein soleil des morceaux du porc débités d'une façon primitive, entourés de chiens, que Constantinople pourrait envier, qui malgré des coups de couteau plus ou moins bien dirigés, semblaient rivés sur place ; plus loin du tabac en feuilles, des bois de teinture, du savon malgache qui vous donnait l'envie de rester sale pour le restant de vos jours ! des chandelles indigènes, des arachides et du sel en gros grains de provenance de *Port-de-Bouc* ou de *Hambourg* servant au salage des peaux ou au dessert des Malgaches.

Plus loin, sur une place spéciale, on trouvait le marché des bois, des moutons, des volailles, des chats, couvertures en feuilles pour paillottes ; enfin, quand j'aurai dit que dans d'autres parties du *Zoma* on pouvait se procurer des toiles, des indiennes, de la canne à sucre, du manioc, des esclaves : hommes, femmes et enfants, du riz, des médicaments, des nattes, des amulettes, des peaux, des herbes remplaçant le bois pour la cuisson des aliments, des robes, des jupons, des sauterelles pour les gourmets, je pense avoir nommé la majeure partie des articles qu'on voyait au « Zoma » de Tananarive.

A ce moment, quoi qu'en disent — et j'ai de bonnes raisons pour savoir que cela ne s'est pas modifié par la suite — certaines personnes qui parlent beaucoup

de Madagascar, n'ayant jamais été que sur les côtes, le véritable commerce d'importation, je parle des « cotonnades », était entre les mains des Américains et non des Anglais; c'est de notoriété publique et, statistiques en mains, il est trop facile de les contredire.

IMPORTATIONS

La principale importation de Madagascar est les cotonnades, improprement appelées *toiles*, spécialement les madapolams écrus, blancs et les indiennes.

Je crois que, sur les 30 millions environ qui représentent le total des importations et des exportations à Madagascar, on peut évaluer à 12 millions la valeur représentative des tissus de coton importés dans l'île.

Avant mon départ pour Madagascar j'avais fait une étude sérieuse, à l'Exposition de Paris de 1889, des produits des Syndicats français ou des Filatures importantes que Madagascar pouvait intéresser. A mon retour, j'ai fourni tous les échantillons achetés par moi, sur place, de provenance étrangère, avec les données les plus minutieuses à l'appui, et, preuves en main, je puis affirmer que personne ne s'est levé pour battre en brèche les concurrents étrangers. La France représente cependant un empire colonial assez grand, 41 650 000 habitants, je crois, pour ne pas obliger les maisons françaises à s'approvisionner en dehors de notre pays, et il me semble que, vu la richesse de certaines manufactures françaises, des essais auraient pu au moins être tentés. Il serait désirable que les gros industriels français comprennent que, pour ce qui concerne les cotonnades, à Madagascar, aucun tarif protecteur de douane ne pourra les protéger.

Ils ont affaire à des peuplades *essentiellement* pauvres et qui, passé un certain prix, ne peuvent plus acheter.

Citons des chiffres : les indiennes de provenance étrangère importées jusqu'à présent à Madagascar valent, tous frais compris, franco bord un port de mer, 2 pence le yard, soit 11 centimes le mètre, les fabriques françaises ne peuvent arriver au-dessous de 40 centimes, sous prétexte qu'elles ne peuvent produire des qualités inférieures; il me semble cependant qu'en thèse générale c'est au fabricant à se plier au goût du client et non le contraire.

Dans ces conditions, et ce que je dis pour les indiennes s'applique aux *cotonnades* en général et à certains autres produits, je déclare qu'avec un tarif protecteur quelque effectif qu'il soit, à moins de tomber dans des taux inadmissibles pour l'Europe, on ne peut lutter avec l'étranger si notre fabrication nationale ne veut changer sa manière de produire.

Comme Comptoir important à l'Intérieur j'aurais à parler encore de Fianarantsoa (litt., la Bonne École); c'est une région qui, grâce à la culture, à l'élevage, au développement des mines et par sa population très dense, est appelée à jouer un grand rôle dans l'avenir de Madagascar. Malheureusement l'espace m'est limité et je suis obligé de conclure.

RÉGIME A APPLIQUER A MADAGASCAR

C'est avec un bien grand plaisir que j'ai constaté dans la majorité de la grande presse française des idées très saines, très justes, très logiques sur l'administration à donner à Madagascar. Le *Temps*, les *Débats*, le *Figaro*, le *Petit Journal*, le *Siècle*, l'*Éclair*, le *Soleil*, l'*Intransigeant*, le *Journal*, etc., etc., ont publié des articles qui certainement ont dû faire plaisir aux personnes qui ont habité Madagascar, qui connaissent par conséquent la question à fond et aux personnes qui désirent un régime rationnel pour la Grande Ile.

Il serait trop facile pour moi de prendre comme « tête de Turc » l'Angleterre pour faire une belle fin d'article et si je cite ce pays en passant, c'est que, patriote à ma manière, je voudrais en France voir juger les questions coloniales au point de vue pratique et non sentimental.

Je désirerais qu'à Madagascar on évitât ce qui s'est passé jusqu'à présent dans les colonies françaises; en un mot, je voudrais qu'on mît la Grande Ile face à face avec ses responsabilités budgétaires, que cet enfant suffisamment grand ne coûtât rien à ses parents et même lui rapportât dans l'avenir.

Pourquoi vouloir détruire ce qu'une race, les Hovas, a mis des siècles à établir? et pourquoi ne pas se servir de ce gouvernement qui certainement n'est pas parfait, comme les autres du reste?

Il y a des personnes bien intentionnées se refusant à croire à l'existence d'un gouvernement hova à Madagascar. A ceux-là je demanderai, toujours en homme pratique : Où avez-vous fait des transactions sérieuses à Madagascar, sinon dans les pays qui lui sont soumis?

Il a donné des preuves de sa force, que quelques-uns nient, dans l'Expédition qui vient de se terminer : aucune défection ne s'est produite.

Le vide, le vide complet ! Même nos bons amis les Sakalaves ont fui devant nos troupes, obéissant aux ordres de la reine, et la colonne est montée avec un ennemi plus terrible souvent que les balles : l'absence absolue de renseignements sur ce qui l'attendait.

Les Hovas ont prouvé qu'ils avaient une organisation intérieure : pourquoi ne pas nous en servir, et prendre leurs administrateurs indigènes, qui se feront toujours mieux écouter que les nôtres, et qui, surtout, arriveront, *sous la surveillance de contrôleurs européens*, à un résultat beaucoup plus rapide et beaucoup moins dispendieux pour la colonie.

Avec un protectorat sagement administré, — *il ne saurait être question en ce moment du régime appliqué sous l'empire du traité de 1885, qui n'avait du protectorat que le nom,* — nous serons tout aussi bien les maîtres qu'avec une annexion, qui nous entraînerait dans des dépenses coûteuses d'administration, sans compter les expéditions militaires dans lesquelles nous serions forcément dans un avenir peu éloigné entraînés contre certaines peuplades.

Je pense avoir été, sous le rapport commercial, assez « terre à terre » dans cet article pour avoir le droit de dire qu'au point de vue économique, un protectorat établi sur des bases nouvelles satisferait les légitimes exigences auxquelles nous avons droit par suite de nos pertes d'hommes et de nos dépenses.

Le protectorat à Madagascar nous rend maîtres absolus de la situation économique dans la Grande Ile, car si le Gouvernement hova est lié par des traités PERPÉTUELS (et j'insiste sur ce mot) avec les autres nations, il a précisément le droit de dénoncer *du jour au lendemain* ces traités.

Derrière ces questions générales, établissons bien en principe que Madagascar doit se suffire à lui-même et par droits prohibitifs, ne privons pas l'Ile des éléments nécessaires à l'établissement de son budget.

Je crois que le Parlement, grâce aux sages avis d'économistes sérieux, jugera la question sous son véritable jour et j'ai confiance dans ses décisions.

ALBERT CABARET.

LE CENTENAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE [1]

Organisation des Académies en 1816.

Le retour des Bourbons marqua une nouvelle phase pour l'Institut. Louis XVIII, par une ordonnance du 5 mars 1815, rétablit l'Académie française, l'Académie des inscriptions et l'Académie des sciences (anciennes 2e, 3e et 1re classes) et supprima la 4e classe, celle des beaux-arts, que devait rendre inutile la reconstitution projetée de l'Académie de peinture et de sculpture et de celle d'architecture. Mais les événements ne permirent pas même la publication de cette ordonnance, que le ministre de l'Intérieur Carnot déclara, par une lettre du 24 mars 1815, nulle et non avenue.

Lors de la seconde Restauration, Louis XVIII s'occupa de nouveau de la réorganisation de l'Institut : par une ordonnance du 21 mars 1816, rendue sur le rapport du ministre de l'Intérieur Vaublanc, il en maintint les quatre classes avec les dénominations d'Académie et dans l'ordre de la fondation de chacune d'elles : 1° Académie française; 2° Académie des inscriptions et belles-lettres; 3° Académie des sciences; 4° Académie des beaux-arts. Le seul changement fait à l'ordonnance de 1815 était le maintien de la 4e classe, sous le nom d'*Académie des beaux-arts*. C'était une victoire des libéraux contre certains royalistes qui, par la voix et la plume du marquis de Paroy, réclamaient le rétablissement de l'Académie de peinture et de sculpture. Une polémique violente s'engagea entre le marquis, ex-membre de cette académie, et Quatremère de Quincy, à l'influence duquel il attribuait, non sans raison, la décision royale, si contraire à ses désirs; mais l'ancienne Académie était, quant au titre, définitivement enterrée [1].

L'ordonnance du 21 mars 1816 fixa la liste des membres des quatre Académies, et elle exclut, pour des raisons politiques, les dix-neuf membres suivants de l'Institut impérial :

1re *classe :* Carnot, ex-conventionnel et régicide, et Monge, ancien ministre de la Révolution et ami de Napoléon.

2e *classe :* Cambacérès et Merlin de Douai, ex-conventionnels et fonctionnaires du régime impérial; Sieyès, ex-conventionnel et sénateur; Garat et Rœderer, ex-sénateurs; Lucien Bonaparte; le cardinal Maury; Maret, duc de Bassano, et Regnaud de Saint-Jean d'Angély, ex-ministres de Napoléon; les auteurs dramatiques Arnault et Étienne; tous dévoués à l'usurpateur.

3e *classe :* Joseph Bonaparte; Lakanal, ex-conventionnel et régicide; Grégoire, ex-conventionnel et sénateur; les archéologues Joachim Le Breton et Mongez.

4e *classe :* Le peintre David, ex-conventionnel et régicide.

Louis XVIII rétablit aussi les membres honoraires de l'Académie des inscriptions et de celle des sciences sous le nom d'*académiciens libres*. Ceux-ci devaient avoir les mêmes droits que les autres académiciens, mais ne toucher d'autre indemnité que celle du jeton de présence. Les anciens membres honoraires de ces deux académies étaient de droit académiciens libres de l'Académie dont ils avaient fait partie, et il leur incombait le soin de compléter par élection le nombre des membres de leur section. Enfin l'ordonnance affectait également à l'Académie des beaux-arts une classe d'académiciens libres, dont le nombre serait déterminé par cette Académie elle-même.

L'Académie française se composa : 1° de vingt-neuf membres de la 2e classe de l'Institut (2); 2° de

(1) Voyez la *Revue* du 19 octobre 1895.

(1) Cf. *Mémoires du comte de Paroy*, publiés par Étienne Charavay, p. XXIV.

(2) Roquelaure, Suard, Ducis, Morellet, d'Aguesseau, Volney, Andrieux, l'abbé Sicard, Lacuée, comte de Cessac, Villar, Fon-

onze membres, dont neuf furent nommés par l'ordonnance du 21 mars 1816. Ces personnages, que désignait plus particulièrement au choix du souverain leur dévouement à la cause royale étaient : le comte de Choiseul-Gouffier, ancien membre de l'Académie française : l'abbé de Bausset, historien de Bossuet et de Fénelon ; le vicomte de Bonald ; le comte Ferrand ; Lally-Tollendal et le duc de Lévis, anciens constituants ; le duc de Richelieu ; l'abbé de Montesquiou ; Lainé, le président de la Chambre introuvable. Enfin les deux derniers fauteuils furent remplis, le 11 avril 1816, par l'élection de l'abbé Auger, critique littéraire et royaliste ardent, et de l'illustre géomètre Laplace, qui, selon la tradition, représenta la science au sein de l'Académie française. De plus, Suard fut maintenu dans les fonctions de secrétaire perpétuel qu'il occupait auprès de la 2e classe de l'Institut. On ne pouvait faire moins pour cet écrivain, qui avait lâchement dénoncé et fait exclure plusieurs de ses confrères, entre autres son ami Garat.

L'Académie des inscriptions se composa de trente-cinq membres de la troisième classe de l'Institut (1). Sur les cinq places vacantes par l'exclusion de Joseph Bonaparte, Lakanal, Joachim Le Breton, Grégoire et Mongez, deux furent dévolues, par l'ordonnance royale, à l'archéologue Letronne et à l'érudit Mollevaut. Les trois autres furent données par élection, le 5 avril, à l'orientaliste Abel Rémusat, et, le 12 avril, à l'orientaliste de Chézy et à l'archéologue Émeric-David. Le secrétariat perpétuel fut conservé au vénérable Dacier.

Les académiciens libres étaient au nombre de dix. Lévêque de Pouilly, ancien membre de la 2e classe de l'Institut en 1795, et le marquis de Villedeuil, ancien membre honoraire de l'Académie des inscriptions, en firent partie de droit, et nommèrent, le 2 août 1816, leurs huit autres collègues (2). Huit associés étrangers et cinquante correspondants complétèrent l'Académie des inscriptions.

L'Académie des sciences conserva la même composition que la première classe de l'Institut, à l'exclusion de Monge et de Carnot, remplacés dans la section de mécanique par Augustin Cauchy et Bréguet (1). Delambre et Georges Cuvier furent maintenus secrétaires perpétuels. Le duc de Brancas-Lauraguais et le duc de Noailles occupèrent les deux premières places des académiciens libres en qualité d'anciens membres de l'Académie des sciences, et ils désignèrent par des élections successives leurs huit autres collègues (2). Louis XVIII exerça son droit de veto contre un des élus, l'illustre physicien Fourier, qui fut remplacé, le 12 août 1816, par Coquebert de Montbret. Huit associés étrangers et cent quatre correspondants étaient attachés à l'Académie des sciences.

L'Académie des beaux-arts correspondit à la 4e classe de l'Institut, mais la section d'*histoire et théorie des beaux-arts*, créée pendant les Cent-Jours, ne fut pas maintenue. On augmenta le nombre des académiciens de trois membres, dont deux furent affectés à la section de sculpture et un à celle de gravure (3). L'archéologue Quatremère de Quincy, qui avait lutté pour le maintien de cette Académie, en devint secrétaire perpétuel, en remplacement de Joachim Le Breton, exclu. Les dix académiciens libres furent élus par l'Académie tout

tanes, François de Neufchâteau, Bigot de Préameneu, le comte Philippe de Ségur, Lacretelle aîné, Daru, Raynouard, Picard, Destutt de Tracy, Népomucène Lemercier, Parseval-Grandmaison, Chateaubriand, Lacretelle jeune, Alexandre Duval, Campenon, Michaud, Aignan, Jouy et Baour-Lormian.

(1) Dacier, Choiseul-Gouffier, Pastoret, Silvestre de Sacy, Gossellin, Daunou, Delisle de Sales, Dupont de Nemours, Reinhard, Ginguené, Talleyrand, Garran de Coulon, Langlès, Pougens, Le Brun, duc de Plaisance, Quatremère de Quincy, Visconti, Boissy d'Anglas, Millin, de Gérando, Brial, Petit-Radel, Barbié du Bocage, Lanjuinais, Caussin de Perceval, Gail, Clavier, Amaury Duval, Bernardi, Boissonade, le comte Alexandre de la Borde, Walckenaer, Vanderbourg, Étienne Quatremère et Raoul Rochette.

(2) Le chancelier Dambray, le duc de Blacas, dom Betencourt, l'abbé de Montesquiou, le comte de Barbé-Marbois, Fauris de Saint-Vincens, Schweighaeuser et Germain Garnier. Ces trois derniers avaient été correspondants de la troisième classe de l'Institut.

(1) 1re section, *Géométrie :* Laplace, Legendre, Lacroix, Biot, Poinsot et Ampère. — 2e section, *Mécanique :* Perier, Prony, Sané, Molard, Cauchy et Bréguet. — 3e section, *Astronomie :* Messier, Cassini, Lefrançais de Lalande, Bouvard, Burckhardt et Arago. — 4e section, *Géographie et Navigation :* Buache, Beautemps-Beaupré et Rossel. (Le nombre des membres de cette section fut porté de trois à six par décret du 3 janvier 1866.) — 5e section, *Physique générale :* Rochon, Charles, Lefèvre-Gineau, Gay-Lussac, Poisson et Girard. — 6e section, *Chimie :* Berthollet, Vauquelin, Deyeux, Chaptal, Thénard et Proust. — 7e section, *Minéralogie :* Sage, Haüy, Lelièvre, Ramond, Alexandre Brongniart et Brochant de Villiers. — 8e section, *Botanique :* Jussieu, Lamarck, Desfontaines, Labillardière, Palisot de Beauvois et Mirbel. — 9e section, *Économie rurale :* Tessier, Thouin, Huzard, Silvestre, Bosc et Yvart. — 10e section, *Anatomie et Zoologie :* Lacépède, Richard, Pinel, Geoffroy Saint-Hilaire, Latreille et Duméril. — 11e section, *Médecine et Chirurgie :* Portal, Hallé, Pelletan, Percy, Corvisart et Deschamps.

(2) L'amiral Rosily Mesros et le physicien Fourier (27 mai 1816), Héron de Villefosse et le marquis de Cubières (10 juin), Gillet de Laumont et le maréchal Marmont, duc de Raguse (24 juin), Benjamin Delessert et le baron Maurice (8 juillet).

(3) 1re section, *Peinture :* Van-Spaendonck, Vincent, Regnault, Taunay, Denon, Visconti, Menageot, Gérard, Pierre Guérin, Le Barbier (nommé par l'ordonnance royale en remplacement de David), Girodet, Gros, Meynier et Carle Vernet. — 2e section, *Sculpture :* Roland, Houdon, Dejoux, Lemot, Cartellier, Le Comte, Bosio et Dupaty (ces deux derniers nommés par l'ordonnance royale pour remplir les deux places ajoutées). — 3e section, *Architecture :* Gondoin, Peyre, Dufourny, Heurtier, Percier, Fontaine, Rondelet et Bonnard. — 4e section, *Gravure :* Bervic, Jeuffroy, Duvivier et Desnoyers (ce dernier nommé par l'ordonnance royale pour remplir la place ajoutée). — 5e section, *Composition musicale :* Méhul, Gossec, Monsigny, Grand-Ménil, Cherubini et Lesueur.

entière (1), qui comprenait aussi huit associés étrangers et quarante correspondants. Ces derniers n'étaient pas divisés en sections, comme ils le sont aujourd'hui, mais classés par date de nomination (2).

Telle fut la nouvelle organisation de l'Institut due à Louis XVIII. Sauf quelques modifications de détail, elle n'a pas changé, et l'Institut vit encore sous le régime de l'ordonnance royale de 1816.

Création de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1832.

Louis XVIII avait rétabli les anciennes académies, tout en conservant le nom d'Institut de France : le gouvernement de Louis-Philippe ne voulut pas rester en arrière : mais, s'inspirant de son origine populaire, il restitua la 2e classe de l'Institut de 1795, que Bonaparte avait supprimée. Guizot disait dans son rapport : « L'institution était suspecte au Consulat par ses mérites mêmes. Mais le gouvernement que la révolution de 1830 a fondé ne saurait conserver la défiance des pouvoirs qui l'ont précédé... C'est le mérite des gouvernements libres de résister aux épreuves dont s'effraye le pouvoir absolu. » En conséquence, Louis-Philippe, par son ordonnance du 26 octobre 1832, créa une cinquième classe, sous le nom d'*Académie des sciences morales et politiques*, et ressuscita ainsi la 2e classe, créée trente-sept ans auparavant par la Convention. La nouvelle Académie comprenait cinq sections, composées chacune de six membres : 1° Philosophie ; 2° Morale ; 3° Législation, Droit public et Jurisprudence ; 4° Économie politique et Statistique ; 5° Histoire générale et philosophique. Le gouvernement y fit entrer la plupart des membres survivants de l'ancienne 2e classe, et on vit reparaître un certain nombre de constituants et de conventionnels, comme le montre le tableau suivant :

1re *section, Philosophie :* Destutt de Tracy, constituant, de l'Académie française, et de Gérando, de l'Académie des inscriptions. — 2e *section, Morale :* Dacier, de l'Académie française et de celle des inscriptions ; Garat, constituant, exclu en 1816 ; Lacuée, comte de Cessac, de l'Académie française, et Rœderer, constituant, exclu en 1816. — 3e *section, Législation :* Daunou et Merlin de Douai, tous deux ex-conventionnels et de l'Académie des inscriptions. — 4e *section, Économie politique :* Sieyès et Talleyrand, constituants, le premier exclu en 1816 et le second membre de l'Académie des inscriptions. — 5e *section, Histoire :* Pastoret et Reinhard, de l'Académie des inscriptions.

Louis-Philippe réparait les mesures rigoureuses de son cousin en rappelant à l'Institut trois vétérans de nos assemblées révolutionnaires exclus en 1816, Garat, Rœderer et Sieyès. Les douze académiciens désignés par l'ordonnance royale procédèrent à l'élection de leurs dix-huit collègues, parmi lesquels il faut citer Victor Cousin, Laromiguière, Broussais, Dupin aîné, Maret, duc de Bassano (exclu en 1816), le comte Siméon, le baron Charles Dupin, Charles Comte, les historiens Naudet, Édouard Bignon, Guizot et Mignet.

L'Académie des sciences morales se compléta par la nomination de cinq membres libres, de cinq associés étrangers (1) et de trente-trois correspondants, et elle choisit, le 1er juin 1833, pour secrétaire perpétuel l'économiste Charles Comte. Elle justifia la confiance du gouvernement en ne lui portant jamais ombrage, ni par son attitude, ni par ses travaux.

Cette Académie subit quelques modifications sous le second Empire. Un décret du 14 avril 1855 lui ajouta une sixième section sous la dénomination de *Politique, Administration, Finances*, et en désigna les dix titulaires ; mais un autre décret du 9 mai 1866 remit les choses dans l'état primitif et répartit les membres de cette sixième section dans les cinq autres, augmentées chacune de deux places. Enfin la troisième République, par un décret du 20 janvier 1887, porta le nombre des académiciens libres de six à dix (2).

L'Institut de France se compose donc de cinq Académies au moment de célébrer son centenaire.

L'Institut de 1795 comparé à celui de 1895.

« Nous avons emprunté de Talleyrand et de Condorcet, avait dit Daunou dans son rapport à la Convention, le plan d'un Institut national ; idée grande et majestueuse, dont l'exécution doit effacer en splendeur toutes les académies des rois... Ce sera en quelque sorte l'abrégé du monde savant, le corps représentatif de la république des Lettres... un temple national, dont les portes, toujours fermées à l'intrigue, ne s'ouvriront qu'au bruit d'une juste

(1) Le comte de Vaublanc, le comte de Blacas, le comte de Vaudreuil, le comte de Pradel, le peintre Castellan (qui avait fait partie de la 6e section créée pendant les Cent-Jours), le comte Turpin de Crissé (6 avril 1816), le comte de Choiseul-Gouffier, ancien membre honoraire de l'Académie de peinture, le sculpteur Gois, ancien membre de la même Académie, le comte de Forbin et le vicomte de Senonnes (10 avril).

(2) Un décret impérial du 25 avril 1863 porta de quarante à cinquante le nombre des correspondants de l'Académie des beaux-arts et les répartit en sections.

(1) L'homme d'État anglais Henry Brougham, l'historien prussien Ancillon, le jurisconsulte américain Edward Livingston, l'historien suisse Sismondi et le fameux économiste anglais Malthus.

(2) L'Académie des sciences morales appela à remplir ces quatre places nouvelles MM. Xavier Charmes, Perrens, Anatole Leroy-Beaulieu et Albert Desjardins.

renommée... » Le 4 avril 1796, dans son discours prononcé à la première séance de l'Institut, le même Daunou définit en ces termes la mission de ce corps savant : « Rassembler et raccorder toutes les branches de l'instruction; reculer les limites des connaissances et rendre leurs éléments moins obscurs et plus accessibles; provoquer les efforts des talents et récompenser leurs succès; recueillir et manifester les découvertes; recevoir, renvoyer, répandre toutes les lumières de la pensée, tous les trésors du génie, tels sont les devoirs que la loi impose à l'Institut... »

Nous avons vu que la composition de l'Institut de 1795 était autant que possible conforme à ce plan idéal. Pour réaliser le programme de Daunou, l'Institut devait, chaque année, accomplir les travaux suivants : Publier par classe ses découvertes et ses travaux; — rendre compte au Corps législatif des progrès des sciences et des travaux de chacune des trois classes; — publier le programme des prix à distribuer et désigner deux lauréats par classe; — nommer au concours vingt citoyens chargés de voyager en France et à l'étranger pour y faire des observations relatives à l'agriculture; — désigner six de ses membres pour voyager et faire des recherches sur les diverses branches des connaissances humaines autres que l'agriculture; — publier séparément les mémoires de ses membres et de ses associés, les ouvrages ayant remporté les prix, les mémoires présentés par les savants étrangers et la description des inventions nouvelles les plus utiles.

En outre l'Institut était chargé de continuer la description des arts commencée par l'Académie des sciences et l'extrait des manuscrits des bibliothèques nationales commencé par l'Académie des inscriptions, de faire toutes les opérations relatives à la fixation de l'unité des poids et mesures, et de proposer au Corps législatif de décerner une récompense aux auteurs des ouvrages les plus importants dans les sciences, les lettres et les arts. Enfin les trois sections de peinture, de sculpture et d'architecture devaient choisir au concours les artistes destinés à être envoyés à Rome, où la Convention avait rétabli l'ancienne Académie de France.

L'Institut de 1895 a conservé une partie de ces attributions et de ces privilèges, qui se trouvent répartis dans les cinq Académies. L'Académie française rédige le Dictionnaire de la langue française; — l'Académie des inscriptions, l'histoire littéraire de la France, le *Corpus inscriptionum semiticarum*, les notices des manuscrits, le recueil des historiens des Gaules et de la France, celui des historiens des Croisades; — l'Académie des beaux-arts, le Dictionnaire de la langue des beaux-arts; — l'Académie des sciences morales le recueil des ordonnances des rois de France; — l'Académie des sciences continue la publication de ses mémoires.

Chacune de ces Académies possède un capital, qui s'accroît de jour en jour par de généreuses donations, et dont les revenus servent à récompenser les travaux les plus utiles dans toutes les branches des connaissances humaines. C'est là une fonction des plus délicates et des plus importantes que la juste répartition de cette fortune, et l'accomplissement de cette prérogative fait de l'Institut une sorte de rouage national. En effet, donner à l'Institut c'est donner à la France, et la magnifique donation du duc d'Aumale en est une preuve irréfutable. En somme cette distribution annuelle de prix, dont plusieurs comportent une somme élevée, et dont d'autres, comme les fondations des philanthropes Montyon et Gobert, sont populaires, réalise la pensée des législateurs de 1795.

Le compte rendu annuel des travaux de l'Institut au Corps législatif a été supprimé. Il avait l'avantage de faire connaître au grand public et d'une façon plus solennelle le résultat des découvertes dues aux membres de cet illustre corps.

L'Institut de 1795 tenait quatre séances publiques par an. Aujourd'hui il n'y en a qu'une, qui a lieu le 25 octobre, jour anniversaire de la création; mais chacune des cinq Académies tient en outre une séance publique.

L'article 4 de la loi du 3 brumaire an IV était ainsi conçu : « Aucun membre ne peut appartenir à deux classes différentes; mais il peut assister aux séances et concourir aux travaux d'une autre classe. » Cette prohibition a été annulée, et, comme au temps des anciennes Académies, le cumul est permis.

Le règlement de l'Institut fixait la forme des élections. Quand il se produisait une vacance dans une section, les membres de celle-ci présentaient à la classe une liste de cinq candidats au moins; la classe choisissait trois noms, qu'elle présentait à l'Institut, et c'étaient les trois classes réunies qui faisaient l'élection à la majorité des suffrages. Les élections ont lieu maintenant par classe: dans les trois Académies divisés en sections, la proposition appartient à la section où la place est vacante, et les candidats sont présentés par ordre de classement à l'Académie, qui vote ensuite. A l'Académie française et à celle des inscriptions on inscrit simplement les candidats qui se présentent. La formalité de la candidature par écrit et des visites est en contradiction avec la pensée des législateurs de 1795. De même l'approbation du chef de l'État est un retour aux anciens usages. La résidence est toujours imposée aux membres de l'Institut, mais d'une façon moins rigoureuse que sous la République, où la constatation de l'absence amenait la radiation.

Enfin l'institution des *académiciens libres* est con-

traire au sentiment d'égalité qui a guidé les créateurs de l'Institut.

Ces différences générales constatées, il convient d'examiner une à une chacune des cinq Académies.

L'Académie française ne répond à aucune des classes de l'Institut. Elle est redevenue depuis 1816 telle que l'avait créée le cardinal de Richelieu, et elle a repris les anciennes traditions : absence de division par sections; lettres de candidature; discours de réception dans une séance solennelle, où le nouvel élu, assisté de ses deux parrains, prononce l'éloge de son prédécesseur. Il faut reconnaître qu'elle doit à ces traditions mêmes le prestige dont elle jouit encore et qui lui donne sur ses quatre sœurs une incontestable supériorité. Comme jadis, tous les genres d'illustrations y sont représentés : les lettres, l'éloquence, la science, la politique et l'Église y ont conservé leur place. Un fauteuil à l'Académie constitue la consécration d'une renommée, le couronnement d'une carrière. La rédaction du *Dictionnaire de la langue française* n'impose pas aux immortels une trop lourde tâche, mais les oblige parfois à s'adjoindre des philologues, qui depuis la mort de Littré leur font complètement défaut (2).

L'Académie des inscriptions et belles-lettres est la fidèle héritière de celle que créa Louis XIV et ne peut se comparer à aucune des classes de l'Institut de 1795. Elle accueille spécialement dans son sein les érudits qui s'occupent de l'histoire de l'antiquité et du moyen âge, des langues orientales, des langues et des littératures anciennes, de la philologie, de l'épigraphie, de l'archéologie, de la numismatique, et elle donne à ces diverses branches de la science une importance plus considérable que les législateurs de la Convention ne leur en avait accordée, puisque trois sections seulement les représentaient à l'Institut, celle d'*Histoire* dans la 2e classe, et celles des *Langues anciennes* et d'*Antiquité et Monuments* dans la 3e.

L'Académie des sciences est conforme à la 1re classe de l'Institut, et sa division par sections semble satisfaire à toutes les exigences.

L'Académie des beaux-arts correspond à quatre sections de la 3e classe. Elle comporte en plus celle de gravure, mais ne donne pas de place à l'art dramatique, qui fut cependant représenté, dans les organisations de 1803 et de 1816, par le tragédien Grand-Ménil, affecté jusqu'à sa mort à la section de composition musicale. Elle possède encore les mêmes prérogatives relativement aux candidats à l'Académie de France à Rome.

Enfin l'Académie des sciences morales et politiques conserve dans ses principales sections l'organisation de la 2e classe de l'Institut, et est la plus fidèle gardienne de la pensée des législateurs de 1795.

*
* *

On le voit, l'Institut de 1895 est, pour les Académies française et des inscriptions, bien différent de celui de 1795, et il se rapproche davantage du type des anciennes Académies royales et des organisations de 1803 et de 1816. Aussi n'a-t-il pas été exempt de critiques, et on a même dit que c'était une institution surannée, qui n'était plus de notre temps. Il est inutile de défendre contre ces attaques cette création de la Convention nationale : la liste que nous avons donnée plus haut suffit à démontrer que l'Institut n'a pas failli à sa tâche. Cependant il faut reconnaître que les progrès de la science réclament quelques réformes. Il semble qu'on devrait ajouter à l'Académie des sciences morales une section de *Pédagogie* ou *Enseignement*, dont les titulaires seraient aisés à désigner, surtout à une époque où l'enseignement public a pris une si large place et est représenté par des maîtres si éminents.

Ne conviendrait-il pas aussi de donner une place dans l'Institut aux nouvelles manifestations de l'érudition moderne? L'étude et la publication des textes et des documents se rattachant à des périodes assez rapprochées de nous se poursuivent avec une activité que justifie la nécessité de bien connaître les origines de notre société actuelle. Ceux qui appliquent à ces travaux ardus la méthode critique la plus rigoureuse ne rendent-ils pas autant de services à la science que ceux qui se consacrent à l'histoire ancienne ou à celle du moyen âge? Or l'Académie des inscriptions, fidèle à son but primitif, n'a pas de place pour les érudits s'occupant d'histoire moderne, et c'est à peine si elle admet quelques-uns d'entre eux parmi ses académiciens libres.

L'étude des langues et des littératures étrangères modernes, qui s'impose de plus en plus, et la bibliographie, cette précieuse auxiliaire des historiens et des érudits, ne mériteraient-elles pas elles aussi d'être représentées à l'Institut?

On a récemment proposé d'ajouter à l'Académie des sciences une section de la Guerre ou plutôt d'Art militaire. Il faut seulement observer qu'au temps de nos victoires Napoléon ne songea pas à faire entrer un seul de ses lieutenants, même de ceux appartenant aux armes savantes, dans l'Institut, où il se contenta de figurer nominativement jusqu'en 1814.

A deux reprises les illustres érudits Letronne et Naudet réclamèrent, mais en vain, la division de l'Académie des inscriptions en sections : c'eût été un retour à l'œuvre primitive de la Convention et certainement il serait aussi logique de grouper par spécialités les membres de cette Académie qu'il l'a été de répartir en sections ceux des trois autres Académies, composées comme celle-ci de spécialistes.

On pourrait aussi rétablir la section d'Histoire et de théorie des beaux-arts, créée pendant les Cent-Jours.

Les sections des académiciens libres pourraient également être supprimées sans inconvénient, car leurs membres rentreraient facilement dans les autres sections. Il n'y a là qu'une question budgétaire à trancher.

Enfin la désignation des candidats par la classe ou par les sections était plus conforme à la dignité des citoyens que l'obligation de se présenter soi-même aux suffrages de l'assemblée.

Quoi qu'il en soit, la création de l'Institut est une des œuvres les plus utiles et les plus durables de la Convention. Sous la République le titre de membre de l'Institut était considéré comme un grand honneur et brigué par les personnages les plus considérables. Bonaparte comprit bien son importance et, quand la section de mécanique le nomma en remplacement de Carnot (25 décembre 1797), il remercia par une lettre dont le ton montre qu'il considérait ce titre nouveau comme une consécration de sa personnalité et comme un accroissement à sa gloire. Quand il partit pour l'Égypte, il fit imprimer, en tête de ses lettres et au-dessous de son titre de général en chef : *Membre de l'Institut national*, et il créa au Caire l'Institut d'Égypte. Quand il devint empereur, il tint à conserver sa place dans l'Institut et jusqu'en 1814 on lisait dans l'annuaire en tête de la première classe : « *Sciences mathématiques :* Sa Majesté l'Empereur et Roi, nommé membre de cette classe, *section de mécanique*, le 5 nivôse an VI. »

D'ailleurs deux des frères de Napoléon, Lucien et Joseph, et la plupart de ses ministres, Cambacérès, Talleyrand, Le Brun, Maret, Regnaud de Saint-Jean d'Angely, Lacuée, faisaient partie de l'Institut.

Le prestige de l'Institut n'a pas diminué dans notre société moderne. En France et à l'étranger le titre de membre de l'Institut assure à celui qui le porte une considération toute particulière et il est très recherché des savants de tous les pays. Paul Bert, à l'exemple de Bonaparte, l'ajouta avec succès à son titre de gouverneur de l'Indo-Chine. L'Institut, en effet, est resté, selon l'expression de Daunou, « l'abrégé du monde savant, le corps représentatif de la république des Lettres ». Aussi est-ce avec orgueil qu'il célèbre le centenaire de sa fondation, et tout le monde savant s'associe à ce légitime hommage rendu par les académiciens de 1895, sous la troisième République, à cette illustre et utile création que nous a léguée la Révolution française.

Étienne Charavay.

L'ENTERREMENT

Nouvelle.

Là-haut, sur le glacial plateau du Jura dont les échancrures s'infléchissent vers la vallée du Doubs, les taches sombres des sapins s'effacent peu à peu sous la monotone tombée des neiges. A demi ensevelis déjà, les arbres crèvent désespérément de leurs branches noires les blancheurs qui les enserrent; parfois, quand la bise siffle plus aigre, un frémissement fait cliqueter ces fantômes, la forêt se convulse, agite ses mille bras aigus qui vrillent la neige, gémit des plaintes prolongées, puis, lasse de lutter contre cet envahissement sûr, vaincue par la pesanteur molle des flocons, elle retombe dans le silence, se fige, se pétrifie, découragée.

Au milieu de la clairière morne, entre les sapinières du Charnois et de Gaucherans, une hutte est accroupie dans la neige. Sur le toit, que la chaleur des fumées filtrant à travers les solives a dégagé vers le midi, une planchette glisse et la tête effarée d'une vieille se montre, qui regarde à droite, à gauche, pour rentrer bien vite et refermer craintivement la tabatière chassée par les rafales qui s'engouffrent dans l'étroite ouverture.

— Y seus toutes oreilles et n'entend ren... y n'vint pas!

Elle redescend dans la pièce nue où, de père en fils, depuis trois siècles, les bûcherons de la sapinière de Gaucherans naissent et meurent, jette une brassée de brindilles de pin dans l'âtre, et place sur la cendre un pot en terre brune.

— Y n'vint pas, le médecin, mon poûre Jouset, mais tu veux avoir un poutot de tisane.

Pas de réponse; du grand lit sans rideaux, dressé dans un angle obscur, un râle sort continûment. La vieille soulève, pour qu'il puisse boire, la tête du malade secoué par une toux rauque, la large barbe du Jouset trempe dans le liquide tiède, ses dents grelottent sur le bol, il gémit : « J'crais ben qu'c'est fini... » Sa tête s'incline, ses yeux, dans les creux agrandis des orbites, chavirent, et, trop lourd aux mains gourdes qui le soutiennent, il retombe sur l'oreiller.

— Jouset! Jouset! t'es pas môt? Réponds, mon gachenot! Hé là, y tourne des œils!

Un instant elle sanglote, à genoux près du lit, la figure plongée dans l'édredon, le « plumeau » d'andrinople rouge. Dehors, la tempête secoue les volets et crache par la cheminée des flocons qui mouillent la cendre du foyer presque éteint. A demi folle de douleur, éperdue d'être seule près du mort, la vieille ouvre la porte et, par une étroite sente entaillée dans

la neige, court péniblement jusqu'à la plus proche chaumine.

*
* *

Ils étaient six bûcherons assis près du lit, échangeant sans parler des regards inquiets; l'un d'eux se levait de temps en temps pour jeter un coup d'œil au dehors, puis reprenait sa place, la figure troublée. Au coin de l'âtre, assise sur la caisse à sel, la vieille pleurait, la tête dans son tablier. Par instants, quand un pan de toile retombait, les rouges reflets de la flamme dansaient sur ce pauvre visage rayé de noir par l'ombre des rides.

Depuis trois jours, le mort restait étendu sur le lit, ses mains noueuses jointes sur la poitrine autour d'un crucifix de cuivre, trois jours pendant lesquels la neige s'amoncelant en vagues moutonnantes sans cesse épaissies avait monté le long des fenêtres d'où ne venait plus qu'un peu de jour fade. Attendre le dégel? Combien de temps encore? Déjà la rigidité du profil austère s'amollissait, les lèvres violettes, tuméfiées, tournaient au noir, la mâchoire inférieure pesait sur le mouchoir noué qui la soutenait. Oh non! on ne pouvait plus attendre.

Ils se concertèrent à voix basse et sortirent.

Décidés, avec des gestes d'une lenteur précise, ils scièrent des planches dans le dernier sapin abattu par le défunt et déposèrent le cadavre dans cette bière trop large dont ils remplirent les vides avec de la sciure. Puis ils amenèrent trois paires de bœufs attelés à un traîneau et partirent, laissant toute seule la vieille quasi morte de fatigue et si cassée de douleur qu'à peine elle les vit emmener son Jouset, son pauvre Jouset qu'ils allaient enfouir en terre non bénite, sans prêtre...

*
* *

Subitement la bourrasque s'était calmée; du voile gris qui endeuillait le ciel ne descendaient plus que de lents flocons; loin, bien loin, un tintement, plaintif, montait du fond de la vallée, faible et assourdi comme si la neige avait ouaté le battant de la cloche. Entre deux jalonnées de sapins, blancs dessus, noirs dessous, le cercueil, traîné par les bœufs dont les jambes trapues enfonçaient jusqu'aux genoux, avançait péniblement, derrière la petite troupe qui, avec des pics et des pelles, lui frayait un chemin.

Sortie de la forêt, la radresse de Gaucherans serpente le long d'un ravin au fond duquel dort le Goutaillot mystérieux et profond, l'entonnoir qui « aspire » sans jamais laisser rien reparaître de ce qui tombe dans ses eaux redoutées.

Déjà l'aumaille de tête s'était engagée dans la sente qui contourne en hélice les parois du gouffre, hérissées de sapins rabougris; il fallut s'arrêter devant d'énormes amoncellements pour pratiquer des tranchées à la pioche dans cette neige infranchissable. On tendit la bâche du traîneau contre le rocher pour abriter le cercueil, car à tout instant des blocs neigeux dévalaient sur la paroi verticale et venaient s'écraser le long de l'entonnoir avec un bruit mat et mou.

A mesure que la tranchée s'ouvrait, les bêtes soufflant d'inquiétude avançaient de quelques pas, et leurs mufles fumants s'appuyaient sur le dos courbé des bûcherons. Soudain, l'un des bœufs de tête recula violemment, frappé au front par une pioche brandie en arrière; l'attelage tout entier fléchit, et les deux dernières bêtes vinrent butter contre la neige amoncelée autour d'elles.

Alors, du sommet du rocher, une avalanche s'affaissa couvrant tout de son énorme coulée de neige, le timon se cassa net, et, sous le poids de la bâche surchargée, traîneau et cercueil, dans un tourbillon de poussière blanche, roulèrent et rebondirent sur les parois de l'abîme.

La glace du Goutaillot se fendit avec un bruit sourd, une gerbe liquide jaillit, et, par l'ouverture béante la bière de Jouset s'engloutit dans l'eau noire.

Les bûcherons se signèrent.

*
* *

Sur le rocher, ils plantèrent une croix de bois avec le nom du mort gravé au couteau. Le curé de Gaucherans viendra la bénir aux Rogations prochaines. Il l'a promis.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LA GUERILLA DE DON JUAN PADALEA

L'éclatant succès qu'a remporté le premier volume des *Mémoires du général Lejeune*, ne pourra nuire en rien à celui que les lecteurs réservent au second, dont nous sommes heureux de pouvoir extraire à l'avance le curieux chapitre qu'on va lire.

Dans ces pages, empreintes des mêmes qualités de style, de couleur, de pittoresque, que celles du premier volume, c'est Lejeune lui-même qui apparaît au premier plan, et non plus Napoléon, comme l'avait si remarquablement fait voir le général Du Barail dans l'article publié par la *Revue*.

C'est que, depuis Wagram, la carrière de Lejeune, tout aussi brillante qu'avant, s'est surtout écoulée dans les funestes campagnes d'Espagne et de Russie; les dangers qu'il a courus, les souffrances physiques et morales qu'il a éprouvées, l'ont sans doute rendu plus égoïste, et c'est de lui qu'il nous entretient le plus volontiers.

Qu'on juge cependant de sa belle humeur, de son en-

train, de son sang-froid par le récit de sa captivité et de sa pendaison.

Chargé par l'Empereur d'une mission en Espagne, le général Lejeune après avoir rendu visite au roi Joseph à Madrid, traversé Grenade, Cordoue et Séville, conféré avec le maréchal Victor et le maréchal Soult, s'empresse de rentrer en France pour y porter les nouvelles qu'il a pu recueillir. Accompagné d'une escorte, il arrive sans encombre à Cavanas, non loin de Madrid; mais pour gagner cette ville il faut traverser une contrée que parcourt la bande de guerilleros commandée par le fameux Padalea, surnommé el Medico.

Le temps était superbe, et nous marchions paisiblement dans cet ordre, sans que notre avant-garde aperçût rien qu'elle eût à signaler, lorsque je remarquai sur la route plusieurs cadavres d'hommes et de chevaux. L'officier qui m'accompagnait me raconta que, très peu de temps auparavant, quatre-vingts grenadiers français, escortant un courrier, avaient été attaqués pas la bande d'*el Medico*, et que forcés de céder au nombre, ils s'étaient réfugiés dans une chapelle élevée sur la hauteur, à mille mètres de Illiescas; qu'ils y furent assiégés pendant deux jours sans vouloir se rendre. Leurs efforts pour en sortir avaient toujours été impuissants, et tout ce qui dépassait la porte de la chapelle tombait mort à l'instant. Les guerillas alors apportèrent du village des échelles et d'énormes tas de paille et de fagots qu'ils placèrent sur le toit, et l'embrasèrent. L'incendie tombant sur les grenadiers, ils se précipitèrent en masse sur l'ennemi; mais celui-ci ouvrit lâchement ses rangs et fusilla les grenadiers, dont pas un seul ne survécut. Pendant ce triste récit, nous arrivions à un petit bois, composé d'une centaine d'oliviers, à huit ou neuf cents pas de la chapelle. La marche tranquille de notre avant-garde et le calme qui régnait dans la plaine, augmentaient notre sécurité en traversant ce champ de malheur; et tout en cherchant dans mon esprit le meilleur parti que les malheureux grenadiers auraient pu prendre, je m'aperçus que deux ecclésiastiques, en soutanes et en longs chapeaux, sortaient précipitamment de derrière les murs de la chapelle, et faisaient, avec leurs mouchoirs, les gesticulations les plus actives. Rien ne paraissait dans la plaine, et ces signaux semblaient s'adresser à nous. La distance qui nous séparait de ces prêtres était trop grande pour que nous pussions entendre leurs avis. Je dis alors à un des dragons d'aller au galop leur demander ce qu'ils voulaient. Cet homme partit; mais son cheval fatigué répondait mal à notre impatience.

Cependant, en le voyant accourir, les signaux des deux abbés redoublèrent de vitesse. Nous étions très désireux de savoir ce que cela signifiait, et je leur expédiai un autre dragon mieux monté. Mais, inquiet et impatient de voir que celui-ci n'allait pas plus vite que le précédent, je piquai le cheval frais et vigoureux que l'on m'avait donné à la poste, et je franchis en peu de secondes la moitié de l'espace qui me séparait de ces prêtres. Leurs gestes redoublés prirent l'expression de la plus vive inquiétude, et m'inspirèrent de la défiance. Un jeune laboureur se trouva sur mon passage, coupant avec effroi les courroies de ses bœufs pour les dételer plus vite. Je lui demandai pourquoi il abandonnait le sillon à moitié fait; il ne répondit pas, et son œil hagard et farouche m'indiqua qu'il était prudent de me rapprocher des miens. Alors je tournai bride, en fixant encore mon regard sur ces prêtres et sur l'homme aux bœufs.

En rejoignant ainsi mon escorte, je me rappelai le songe qui m'avait si douloureusement agité quelques heures auparavant. Peut-être ai-je eu tort, me disais-je, de repousser ces avertissements, parce que les cœurs pusillanimes accordent aux rêves une croyance insensée! Je n'eus pas le temps d'éclaircir ces doutes et j'avais à peine fait quatre pas de retraite vers les miens, que j'entendis précisément le même cri de détresse qui m'avait arraché au sommeil la nuit précédente. Ce n'était plus la pénible illusion d'un songe accablant; c'était la plus terrible réalité.

« Monsieur! monsieur! nous sommes perdus! » s'écriait Williams, en accourant à moi. Je tourne aussitôt les yeux sur lui, et je vois surgir de toutes les parties de la plaine six ou huit cents cavaliers dont le cercle enveloppe au loin mon escorte, et qui commencent à faire converger leurs feux sur nous. Williams criait : « Monsieur! monsieur! que dois-je faire? — Passe derrière moi, lui dis-je, tire ton sabre et fais comme moi. » Son sabre et cet abri ne le garantissaient point des balles; et, frappé à mort à l'instant même, il disparut pour toujours sans proférer une autre parole : l'oracle fatal du songe était accompli. L'ennemi avait laissé passer nos éclaireurs d'avant-garde sans s'être découvert; et comme il m'importait de ravoir ces neuf ou dix dragons pour les rallier au peloton de mes vingt ou vingt-deux autres cavaliers, je m'élançai vers ces intrépides dragons pour dégager avec eux l'avant-garde. Mais ce fut inutilement : tous les feux de l'ennemi convergeaient sur mon petit peloton de courriers, de dragons, de voyageurs, marchant tous avec le courage de vieux soldats; ces braves tombaient percés de balles à mesure que nous avancions. Alors, avec le peu d'hommes qui restaient à cheval, je voulus rétrograder vers l'infanterie dont cet essai malheureux m'avait éloigné, mais nous fûmes entourés par une centaine de brigands les mieux montés, qui, fort enhardis par notre retraite, s'avancèrent jusqu'à la portée de la lance.

L'infanterie avait pu gravir le terrain des oliviers

et s'était mise en bataille sous ces arbres, dont elle tirait quelque abri; elle faisait feu pour sa propre défense, et ne pouvait pas nous protéger, dans la crainte de nous tuer en tirant de notre côté. L'ennemi le comprit; et, se plaçant entre nos fantassins et nous, il nous accablait de balles sans oser nous aborder autrement qu'à la longueur des lances dont ces brigands étaient armés. J'écartais les lances avec mon sabre, et j'avais le regret de ne pouvoir atteindre aucun de ces assassins. Il ne restait plus, près de moi, que trois ou quatre dragons qui combattaient comme des lions. Nous percions déjà les rangs ennemis et nous allions échapper en rejoignant l'infanterie, lorsque, pour nous en ôter les moyens, ils dirigèrent toutes leurs balles sur nos chevaux, en nous criant : « *Entrega! entrega usted!* (Rendez-vous!) »

Mon cheval, très vigoureux, fut le dernier à tomber. Il avait déjà fait plus de trente soubresauts en recevant autant de coups de feu, lorsque enfin, criblé de blessures et devenu insensible aux éperons, qui même se trouvaient engagés dans les sangles, il roula par terre mort, sous les pieds des chevaux qui m'entouraient. Je pus cependant me relever dans cette foule, où je me faisais jour encore à coups de sabre, lorsqu'un coup de lance, frappé par derrière comme pour m'assommer, atteignit ma main droite et l'ouvrit en la paralysant par la douleur. Mon sabre tomba : j'étais désarmé ; cette bande d'hommes, affamés de carnage et de butin, se rua sur moi pour m'arracher mes vêtements. En quatre secondes j'étais nu des pieds à la tête, et, très heureusement, sans aucune autre blessure que de faibles coups de lance. Aussitôt, ceux qui n'avaient pas les mains embarrassées de mes dépouilles avancèrent leur fusil par-dessus l'épaule des autres, et tirèrent en appuyant le canon sur ma poitrine. Je la leur tendais large et bien effacée, n'ayant pas d'autre espoir que d'être tué du premier coup, sans avoir à souffrir une affreuse agonie ; mais sept ou huit amorces brûlèrent sans que les coups partissent! Dans leur rage de m'avoir manqué, quatre de ces brigands, en me menaçant d'en avoir bientôt fini avec moi, prirent des cartouches dans leur ceinture, et après avoir mis de nouvelles amorces, ils appuyèrent avec colère leurs fusils sur mon cœur, que je présentais encore sans trembler. Ces amorces firent de nouveau long feu, les coups ne partirent pas, et moi, sur le bord de la tombe en attendant le coup fatal, je vis Dieu de près. Reconnaissant sa protection divine dans cette circonstance extraordinaire, je saisis avec vigueur à deux mains un des canons de fusil qui frappaient sur ma tête, et, de la sorte, je parai plusieurs coups mortels qui m'auraient écrasé, car ils faussèrent dans mes mains et firent plier l'arme qui me garantissait. Ce violent combat me faisait remonter le sang au cœur ; mes forces m'abandonnaient, et j'allais succomber, lorsqu'un homme à cheval, portant quelques insignes d'officier, se fit faire place dans cette bagarre, et me cria plusieurs fois du haut de sa monture : « *Quien es usted? quien es usted?* » Beaucoup trop préoccupé à parer les coups de crosse qui m'arrivaient de toute part, et dont j'étais presque étourdi, je fus quelques instants sans lui répondre. Il fit cabrer son cheval pour approcher plus près de moi, et répéta vivement la même question : « *Quien es usted?* (Qui êtes-vous?) — J'entendis enfin et répondis : — Colonel. — *Ah! es un coronel!* s'écria-t-il, *no mata le!* (Ah! c'est un colonel! ne le tuez pas!) » Ses hommes étaient furieux de la résistance que je leur opposais, et il avait de la peine à se faire jour, à se faire obéir et à me sauver la vie. C'était don Juan Padalea, le chef de ces bandes, surnommé *el Medico* à cause de la profession de médecin qu'il exerçait avant d'être chef de bandits. Me voyant très ému, car j'allais défaillir, il me cria : « *No tiene usted miedo!* (Soyez sans crainte!) » A ce mot qui blessait mon courage et me rendait mon énergie, je relevai fièrement la tête; et, tandis qu'il répétait : « *No tiene miedo,* » je lui répondis vivement : « *No tengo!* (Je ne crains pas!) » Deux ou trois fois encore il piqua son cheval pour le faire cabrer sur les hommes qui persistaient à vouloir m'assassiner, et il chargea deux cavaliers de m'entraîner loin du champ de bataille. Mon infanterie voyait ces combats sans pouvoir s'y opposer, et continuait à tirer sur l'ennemi pour sa propre défense. Les deux brigands, qui me tenaient chacun par une main, m'entraînaient au galop entre leurs chevaux pour s'éloigner du danger, et s'inquiétaient fort peu de ce que me faisait souffrir cette course rapide, avec les pieds nus, à travers les terres labourées, les buissons et les fossés. Mais ce qui était encore plus douloureux, c'était la rencontre des cadavres de mes dragons, nus comme moi, hachés en pièces, que ces atroces brigands, n'ayant pas osé frapper en face, même lorsque leur regard était expirant, avaient percés par derrière avec les longues lames des sabres qu'ils leur avaient pris. Ces malheureux étaient morts pour me défendre, et j'étais au désespoir.

Après une course d'une ou deux lieues, en tirant vers les montagnes, mes deux guides s'arrêtèrent un moment pour attendre le gros de la bande. Le *Medico*, tout animé, s'approcha d'eux, et leur dit, pour rehausser le prix de la capture qu'ils avaient faite, que j'étais le *sobrino del rey Pepe* (le neveu du roi Joseph). Il leur recommanda d'avoir pour moi des égards, et m'assura qu'il était trop généreux pour maltraiter ses prisonniers lorsqu'ils n'avaient plus les armes à la main. Ces deux cavaliers voulant alors rivaliser de générosité, se dessaisirent en ma faveur

d'une partie de leur butin, au moment où la bande ralliée repartait au galop. Le premier me donna une grosse paire de souliers; le second me jeta une chemise entièrement trempée de sang qui ruisselait encore, et me dit: « Vous la laverez au premier ruisseau. » Jamais un cadeau ne fut plus horrible à recevoir que celui-là ; j'en frissonnai de dégoût. Cependant je la tins à la main ; et, tout en courant, je sentais ce sang étranger se mêler à celui qui coulait de mes blessures. L'horreur que j'en éprouvais ne fut pas de longue durée, car Domingo, qui s'en était privé, se ravisa bien vite et me la reprit, ne me laissant qu'un affreux souvenir de son bienfait. L'on continua de courir ainsi jusqu'au village de Casarrabis, où la bande passa la nuit. Là je pus voir les autres prisonniers que l'on amenait; ils étaient au nombre de quatre : le lieutenant de dragons, M. Duhamel de Bellenglise, de Lille ; M. Massart, négociant ; un dragon et un soldat badois. Le reste des hommes à cheval avait péri. J'ai su depuis que le cinquième jour, cependant, après l'événement, on avait relevé le sieur Laval, courrier du gouvernement, laissé pour mort, et que, survivant à ses nombreuses blessures, il avait pu se traîner jusque sur la route, où il reçut, des passants, les secours qui le mirent en état de rentrer, un an après, à Paris.

Ces terribles émotions, cette course, nous avaient donné une soif intarissable; je sollicitais un peu d'eau, et une femme charitable, une paysanne, belle et ressemblant à une de ses plus belles compatriotes, Mme Tallien, eut la générosité de m'apporter un vase de verre très élevé, contenant près de deux litres d'eau mélangée d'un peu de vinaigre. J'aurais vidé ce vase tout d'un trait, si la souffrance de mes compagnons n'avait pas égalé la mienne. Je m'arrachai à regret de ce breuvage qui me rappelait celui du Christ sur la croix, et je le leur tendis. Cette femme généreuse nous en apporta de nouveau, sans craindre d'approcher et de secourir des hommes sans vêtements.

La guerilla de don Juan Padalea passa la nuit dans ce village, où l'on nous enferma dans une étable avec une sentinelle près de nous. Massart, Duhamel et le Badois se livraient à la douleur. J'étais affligé de leur voir montrer un si grand désespoir devant des ennemis méprisables, et leur donnais à suivre l'exemple de ma fermeté et celle du dragon, qui était fier encore, quoique affaibli par ses blessures. J'appris, par les sentinelles qui se relevaient d'heure en heure, que si l'humidité des huit à dix nuits passées à nous attendre n'avait pas détérioré la poudre de leurs carabines, pas un seul de nous n'aurait échappé au massacre de la journée, et ils se plaignaient de ce contretemps, dont je remerciais Dieu.

Un peu avant le jour, don Juan nous fit apporter du pain, me fit amener une mule et donna l'ordre du départ, pour s'arrêter en sûreté dans un village plus éloigné, où il n'eût pas à craindre d'être surpris par la colonne mobile du commandant Soubiran, qui le poursuivait depuis plusieurs mois. Pendant ce trajet, j'avais le chagrin de voir mes décorations, mon chapeau, mes épaulettes et mes vêtements, endossés et portés par plusieurs brigands qui s'approchaient de moi pour m'exprimer le cruel regret de n'avoir pas pu me tuer. Bientôt leur colère devint encore plus vive, en apprenant, par un paysan, que le général français commandant à Avila, venait de faire pendre, à quelques lieues de là, deux guerilleros qu'il avait faits prisonniers. Don Juan eut bien de la peine à les empêcher de me tuer à l'instant même, et l'on continua de marcher. Mais, un peu plus loin, un nouvel avis de ce même événement ranima leur fureur, et don Juan fut obligé de céder à leur emportement. C'est alors qu'ils nous firent entrer dans un verger, dont les arbres peu élevés présentaient des branches auxquelles il était facile de nous accrocher; et, tout en nous adressant des reproches sur les cruautés que l'on exerçait contre eux, ils détachaient les longes de leurs chevaux pour nous pendre. L'approche de ce supplice, la corde à nœud coulant qui déjà m'était passée autour du cou, me donnèrent une éloquence, en langue espagnole, que je n'aurais pas eue dans tout autre moment. Je leur dis combien je trouvais abominable de déshonorer la guerre, en ajoutant à tous les maux qu'elle entraîne après elle tous ceux que la cruauté peut inventer. Je trouvais, avec eux, bien coupable le général français qui leur donnait cet affreux exemple, qui les provoquait à ces horribles représailles, et je cherchais à leur persuader qu'il ne tenait qu'à eux de faire cesser, en même temps, dans les deux armées, ces indignes traitements. « Vous savez, par mes insignes dont je vous vois décorés, que j'occupe une haute position dans l'armée; hâtez-vous de m'échanger, et je vous donne ma parole d'honneur d'employer mon crédit auprès du Roi, auprès de l'Empereur, pour que de pareils excès de rigueur ne se commettent plus dans nos rangs; et ne justifient plus les représailles qu'ils vous disposent à exercer. La guerre alors, si elle doit continuer, perdra ce caractère de férocité qui déshonore des hommes qui ne devraient porter les armes que pour la défense de la patrie et de la liberté, Il n'y a d'ailleurs que les bourreaux qui soient chargés de pendre. »

Toujours on nous approchait d'un arbre; et ce discours, que je prononçais avec une énergie que la strangulation était bien près d'interrompre, ne produisait encore qu'un peu d'hésitation sur ces tigres, qui se moquaient de notre position avec un rire féroce. Deux ou trois des leurs étaient déjà montés

sur des pruniers pour opérer, et quoique don Juan semblât approuver ma proposition, l'instant du supplice approchait sans que rien semblât pouvoir nous y arracher. Ces hommes formaient le cercle autour de nous, et paraissaient avides de ce spectacle. Je retenais à deux mains le nœud coulant qui entourait mon cou, pour l'empêcher de se fermer et pouvoir continuer à parler; l'autre bout de la corde était déjà remis à l'un de ceux qui étaient sur le prunier, et je n'obtenais rien. Plusieurs d'entre eux, au contraire, criaient avec rage : « *Horca los! horca los! Al ciruelo! al ciruelo!* (Pendez-les! pendez-les! Au prunier! au prunier!) » Alors, saisi d'indignation, et d'un rire de colère, je leur criai : « *Que malos ciruelos haran ustedes!* (Quels mauvais pruneaux vous allez faire!) » Cette exclamation *in extremis* les fit tous éclater d'un fou rire, qui retarda de quelques instants la terrible scène; et lorsqu'elle allait être reprise ou abandonnée, on entendit au loin cinq ou six coups de fusil.

Aussitôt ces hommes s'écrièrent tous en même temps : « Soubiran! Soubiran! » Ceux qui étaient sur les arbres sautèrent à bas, la bande remonta à cheval. Don Juan désigna douze hommes pour nous garder, et leur dit devant nous : « Vous les tuerez s'il y a lieu de prendre la fuite; ils nous embarrasseraient » ; et il partit, à la tête des siens, pour marcher au bruit de la fusillade, qui continua pendant plus d'une heure en s'approchant et en s'éloignant. Heure affreuse d'angoisses, de déchirement de cœur et de cruelle incertitude, pendant laquelle je faisais mes éternels adieux à mon excellent père, à la France, que mon retour à Paris aurait si bien servie; à tous ceux qui m'étaient chers, et que j'avais tant de douleur de quitter au printemps de ma vie, que, jusque-là, tout avait embelli! Jamais les tristes nuits d'Young ne furent si longues que cette heure des terribles péripéties du 6 avril 1811, pour cinq malheureux prisonniers, voués à la mort, et n'ayant déjà pour linceul et pour déguiser leur nudité que les taches du sang desséché dont ils étaient défigurés.

LES VIERGES AUX ROCHERS

Un nouveau roman de M. d'Annunzio.

Les Vierges aux Rochers (1) dont l'édition italienne paraît cette semaine, est le premier des trois *Romans du Lys* que M. Gabriele d'Annunzio nous annonce comme pendants aux trois *Romans de la Rose*, dont le succès, ces dernières années, a été tout à la fois, si brusque, si légitime et si considérable. A vrai dire néanmoins, les *Vierges aux Rochers* ne sont pas un roman, mais seulement le premier épisode du grand ouvrage dont nous ne pourrons comprendre toute la beauté et toute la profondeur que lorsque auront été imprimées les deux autres parties : *la Grâce* et *l'Annonciation*. Cependant, — et ce rapprochement paraîtra naturel aux fidèles de M. d'Annunzio — de même que Wagner trouvait admissible que l'on détachât une des journées de la Tétralogie pour l'étudier et l'admirer en elle-même, — de même l'auteur du *Triomphe de la Mort*, en publiant ainsi ce nouveau volume séparément, nous invite, semble-t-il, à le considérer sous un angle plus définitif, en tant qu'œuvre déjà complète.

J'ai cru qu'il y aurait intérêt, devançant la traduction française, à tracer un croquis sincère de ce livre encore inconnu.

Sur une vision délicieuse, décrite en phrases de rêve, le volume s'ouvre mystérieusement et l'on songe aux symphonies que les musiciens mettent au début de leurs partitions. Dans un jardin solitaire clos de murailles et fleuri de roses fabuleuses, trois vierges sont en attente, espérant la venue de l'ami, et chacune d'elles songeait, l'âme angoissée : « Laquelle de nous sera l'Élue? » Joignant leurs mains pâlies par la névrose, inclinant leur front fatigué de trop lourds cheveux, fermant leurs yeux intenses comme sont les yeux de celles qui doivent mourir sans avoir connu le bonheur, elles parlaient ainsi, Massimilla disant :

— Un besoin effréné de servitude me tourmente. Je n'ai pas le pouvoir de communiquer le bonheur, mais nulle créature vivante, nulle chose inanimée ne pourrait, comme mon être tout entier, devenir l'instrument parfait et inséparable d'un maître.

Et Anatolia :

— Je souffre d'une vertu que je sens en moi et qui, vainement, se consume. Ma force en est réduite à être le dernier soutien d'une maison en ruine, tandis qu'elle pourrait guider sûrement, de sa source à son embouchure, le calme fleuve de toutes les richesses de la vie — Mon cœur est infatigable. Toutes les douleurs de la terre ne réussiraient point à lasser sa compassion.

Et Violante enfin :

— En songe, j'ai vécu des milliers de vies magnifiques, subissant toutes les dominations, sûre de moi-même, comme celle qui repasse par un sentier déjà connu. Dans les aspects des choses les plus divines, j'ai su découvrir de secrètes analogies s'harmonisant aux apparences de ma beauté, et, par un art ignoré, j'ai su les rendre visibles à l'émerveillement des hommes. J'ai su apparier les ombres et les rayons comme on apparie les parures et les bijoux afin d'en composer l'ornement imprévu et divin de ma décadence.

M. Gabriele d'Annunzio expose ensuite, longue-

(1) *Le Vergini delle Rocce* di Gabriele d'Annunzio. 1 vol. de 460 pages; Milano, Trèves, 1896.

ment, avec peut-être une logique incertaine, le sens philosophique de sa trilogie, la conception de la destinée que, symboliquement, mettront en lumière, les *Vierges aux Rochers*, la *Grâce* et l'*Annonciation*.

Une fois calmées les passions de la première jeunesse, l'homme digne de ce nom éprouve le besoin de s'affirmer en développant toujours plus complètement sa nature physique et psychique. C'est pourquoi Socrate lui paraîtra un maître supérieur au Nazaréen, car tout en comprenant au même degré que son frère de Galilée la beauté morale il entendit que pour atteindre à la plénitude de la vie cette beauté demandait à être parfaite par la beauté plastique. Mais dans notre société moderne que sont devenus le sens et le culte de la Beauté? Hélas! à quel degré d'abaissement esthétique ne sommes-nous pas descendus! Cependant cette misère même doit exciter les âmes bien trempées à lutter, à rassembler leurs forces dans la solitude, pour le grand combat des temps prochains. Le futur descendant d'une race antique en laquelle, pendant des siècles, se seront accumulées les énergies et les délicatesses sera sans doute, un jour, bientôt, celui qui répètera au monde les paroles dont il a besoin; — au monde, c'est-à-dire à Rome qui, deux fois maîtresse de la terre, demeure actuellement ensevelie sous les flots montants de l'ignoble démocratie. La tâche de celui qui viendra sera triple : il devra d'abord réaliser pleinement l'intégrité parfaite du type latin, puis affirmer son âme et sa vie en une suprême œuvre d'art, et donner, enfin, le jour à un fils qui sera le descendant supérieur et le héros promis.

A côté de digressions qu'il faudrait traduire, sur Socrate, sur Léonard de Vinci; à côté d'invectives d'une violence incroyable sur la Rome moderne et le parlementarisme odieux, — cet exposé de doctrines aristocratiques renferme une prière à la Beauté que l'on peut citer même après la divine Rêverie à Pallas-Athénè de notre maître Renan : « O multiple Beauté du monde, ce n'est pas vers toi seulement que montent mes actions de reconnaissance, mais aussi vers tous mes ancêtres, vers tous ceux qui surent jouir de ta grâce dans les siècles passés et me transmirent leur sang riche et généreux. Qu'ils soient loués, dès maintenant et éternellement, pour les admirables blessures qu'ils taillèrent, pour les beaux incendies qu'ils allumèrent, pour les belles coupes qu'ils vidèrent, pour les beaux habits qu'ils revêtirent, pour les beaux palefrois qu'ils caressèrent, pour les belles femmes qu'ils aimèrent! Qu'ils soient bénis pour tous leurs massacres, pour toutes leurs ivresses, toutes leurs magnificences et toutes leurs luxures! Parce que c'est ainsi que se formèrent ces sens dans lesquels tu peux infiniment et absolument te mirer, ô Beauté de ce monde, ainsi que dans cinq vastes et profonds océans. »

Après ces cent pages de philosophie plutôt difficile — et que j'engage charitablement les lectrices enthousiastes de l'*Enfant de Volupté* à négliger — commence enfin le roman. Il est sous forme de récit direct; c'est le héros, Claudio Cantelmo qui parle.

En arrivant dans la contrée de montagnes sauvages qu'il avait choisie pour y guérir son ennui et son mépris de l'humanité présente, Claudio Cantelmo est reçu par des amis d'autrefois, les deux princes de Castromitrano, Oddo et Antonello Montaga. Ces derniers habitaient à quelques milles, au milieu d'un parc en friche, un autre château en ruines et leur famille illustre était la seule dont Claudio pût espérer la société. Il est vrai que les membres de cette maison extraordinaire devaient amplement suffire à satisfaire ses désirs d'expériences intellectuelles.

Durant les dix années qui suivirent la chute du royaume des Deux-Siciles, la maison des Capace Montaga, jadis des plus nobles et des plus magnifiques, après avoir sacrifié sa fortune pour tenter la restauration de François de Bourbon, s'était vue contrainte à se retirer dans la dernière de ses terres. Le vieux prince Luzio, le chef de la race, aigri par vingt et une années d'exil et par cette pauvreté relative, vivait silencieusement en regrettant le passé et en rêvant l'avenir conforme à ses projets. Ses deux fils, les amis d'enfance de Claudio, continuaient misérablement l'héritage épuisé de cette race trop ancienne. « Ils se ressemblaient; de fait, ils étaient jumeaux : tous deux longs, maigres, un peu voûtés. Ils avaient les mêmes yeux clairs, la même barbe rare et fine, les mêmes mains pâles, nerveuses et inquiètes, comme celles des hystériques. Mais chez Antonello, les signes de la faiblesse et des troubles nerveux se montraient plus accusés et plus irréparables — il était perdu. » Ces deux frères si malades qui ne pouvaient plus guère supporter le soleil avaient trois sœurs d'une grâce et d'une neurasthénie non moins exceptionnelles, les symboliques et dolentes *Vierges aux Rochers*.

D'abord Violante, la plus merveilleuse des trois, celle dont le visage pareil à un profil de médaille réalisait la perfection de la beauté antique. Lorsqu'elle en était enceinte, sa mère continuellement fixa un camée « qui n'était pas indigne de Pirgotele ou de Dioscoride ». Sa seule passion était les parfums. La reine de Naples lui en envoyait, chaque année, des quantités énormes et Violante en mourait, embaumant sa chair vivante dans des essences insupportables à ses nerfs détraqués. Sa découverte aux yeux surpris du lecteur est un enchantement. Rossetti ni Burne-Jones n'ont rien imaginé de plus ineffable :

Ah! voilà Violante! — cria Oddo en me touchant le bras. L'apparition imprévue me donna un grand coup et je sentis que mon visage se colorait. Elle était sous un arc élevé, de buis, les pieds perdus dans l'herbe, — et sa personne se dessinait sur un fond de prairie s'en allant en bandes d'or. Elle souriait sans avancer, attendant que nous l'eussions rejointe. Il sembla qu'elle voulût offrir à mon regard étonné sa beauté tout entière, dans le calme de son attitude, sur ce seuil de verdure où peut-être ses doigts avaient cueilli les nombreuses violettes qui ornaient sa ceinture. Elle me tendit la main, me regardant au visage et d'une voix qui était la parfaite expression musicale de son corps me dit : — Soyez le bienvenu!...

Sa sœur Massimilla, plus pâle et plus lointaine encore, n'appartenait plus guère à ce monde. Ses mains étaient semblables à des lys. Elle passait ses journées en des paysages parés d'aubépines fleuries, à méditer les lettres brûlantes de sainte Catherine et de sainte Thérèse. De fait, elle en était aux dernières semaines de sa vie terrestre: dans un mois, elle entrait au monastère des Clarices de la Reine Sancia. Selon les paroles du poète catholique, son cœur avait pris pour éternel amant

Jésus en croix saignant et couronné d'épines.

Cependant Massimilla adorait la vie, et pour en retrouver l'illusion, elle s'efforçait de communier avec les choses vivantes.

Ne l'as-tu pas vue quand elle étend ses mains dans la verdure et reste immobile pour sentir courir sur sa peau les insectes? Ne sais-tu pas qu'elle passe des heures et des heures dans le jardin, à rechercher les bestioles pour en devenir amie? En cela, elle est, ainsi que tu dis, un exemplaire de perfection franciscaine. Pourtant, que dirais-tu si tu savais que tout cela n'est, au fond, qu'un désir angoissé de connaître la vie?...

Seule dans cette maison névrosée, Anatolia, la troisième des *Vierges aux Rochers*, représentait la force. Elle osait résister à la destinée adverse, et ses lèvres comme ses mains savaient consoler de toutes les épreuves, car elle était celle qui soutient, celle qui fortifie et dont le cœur est assez noble pour pleurer sur les maux des autres en oubliant les siens. Auprès de son père, vaincu par ce trop long exil, de ses frères hystériques et dépérissant, de ses sœurs si fatiguées l'une par les parfums et l'autre par les rêves, Anatolia devenait une nouvelle Antigone sacrifiant aussi, de sa propre volonté, sa jeunesse et son avenir au salut de sa race. Enfin c'était sur elle que pesait le plus lourdement la douleur suprême de cette famille, la folie de la princesse mère, de l'obsédante donna Aldoina. Écoutez Anatolia raconter de sa belle voix grave :

— Pour nous, c'est un supplice qui dure depuis des années, sans trêve, nous épuisant l'âme.

... Nous n'avons jamais eu le courage de nous en séparer, de l'éloigner, parce qu'elle n'est pas violente — au contraire, elle est si douce!... Mais, certains jours, toute la maison est pleine d'elle; nous respirons sa folie. L'un de nous reste des heures et des heures à l'écouter parler, assis en face d'elle, les mains emprisonnées dans ses mains folles, qui tremblent... Comprenez-vous?...

Au milieu de ces personnes uniques, dont j'ai dit en paroles bien pâles la beauté inquiétante et la névrose qui ne pardonnera plus, Claudio ne tarde pas à éprouver que les trois Vierges aux Rochers ouvrent sur lui leurs yeux de mystères et de larmes, se demandant, anxieuses, dans l'impénétrable secret de leur cœur : « Laquelle de nous sera la Province? » — En d'autres termes, la nécessité d'un choix à faire s'impose à son esprit car il tient à perpétuer sa race; mais c'est avec respect, avec amour et avec orgueil, qu'il prétend élever jusqu'à lui la vierge à laquelle il confiera l'honneur de donner le jour à *celui qui doit venir*.

Néanmoins cette nécessité de choisir est pénible à son esprit :

Belles âmes, pensait-il, mesurant les rythmes de ces existences visibles, votre trinité ne renferme-t-elle pas la perfection de l'amour humain? Vous êtes les trois entités qu'invente mon désir à l'heure de la grande harmonie. Par vous, tous les besoins les plus altiers de ma chair et de mon esprit pourraient être satisfaits, et pour l'œuvre que je dois accomplir, vous pourriez devenir les instruments merveilleux de mes volontés et de mes désirs. Pourquoi donc ne pourrais-je pas vous conduire dans ma maison un même jour, et décorer ma solitude de vos trois grâces? Mon amour et mon art sauraient créer à l'entour de chacune de vous un enchantement spécial et construire pour chacune le trône qui conviendrait en lui présentant le sceptre d'un idéal royaume peuplé de fictions, multipliant et transfigurant les parties immortelles de sa nature passagère. Puisque la brièveté est l'indispensable condition du songe superbe et de la vie en beauté, mon amour et mon art sauraient aussi, ô Bienheureuses, inventer pour vous une mort harmonieuse, à l'heure opportune...

De telles rêveries — et j'ai cité au hasard — me font l'effet de branches d'orchidées. Tant de sensations, tant de pensées s'y combinent, et avec une perversité si raffinée, qu'il faudrait des pages pour en élucider les multiples intentions. Les chapitres brûlants de sensualité païenne des premiers romans de M. d'Annunzio sont remplacés ici par des méditations d'un « faisandage » intellectuel tellement avancé que l'esprit hésite, sentant qu'il s'engage sur les landes périlleuses voisines des pays de la folie et de la mort. Combien naturelle, combien raisonnable, semble la passion affolante de l'*Enfant de Volupte* ou du *Triomphe de la Mort* auprès de ce détraquement cérébral, de cette dégénérescence compliquée, où une sensibilité maladive, une sensibilité de poi-

trinaire, confond, pour en tirer des effets imprévus, le mysticisme au sadisme, et le culte du Moi à la pitié tolstoïenne! M. Maeterlinck n'a rien imaginé de plus effroyable que le passage silencieux de la princesse folle dans sa litière dorée. Le dîner sans paroles, servi par des muets, dans la salle fantastiquement tapissée de glaces ternies et de roses mortes, l'emporte sur les plus rares inventions de Des Esseintes, et Hedda Gabbler elle-même n'a jamais laissé ses pensées errer aussi bizarrement que Claudio Cantelmo contemplant, extasié, les mains des trois Vierges aux Rochers accoudées à un mur, dans la tiédeur dorée d'un soir de la saison qui n'est plus l'hiver et qui n'est pas encore le printemps.

Cependant, pour ces êtres d'exception, la vie poursuivait aussi le cours de ses journées et Claudio crut discerner que la Sainte, que Massimilla était celle que son cœur avait reconnue. Cette soif ardente de la vie qu'il discernait en elle ouvrait des horizons enchantés à ses souhaits d'homme et de conquérant : « Je la recherchais comme on recherche un bien dont on connaît la brièveté. Elle m'attirait ainsi qu'une statue de la Jeunesse qui se fût tournée vers moi, souriante, au travers de ses larmes, debout sur le seuil d'une porte obscure, au moment d'entrer dans l'inconnu et de s'y perdre. J'aurais voulu dire à ses sœurs : Permettez que je l'aime tant qu'elle sera de ce monde, que je verse des parfums sur ses pieds d'enfant! » Dès lors, en sa compagnie, il se promène plus souvent, cherchant à réveiller en elle l'instinct de la vie suprême, c'est-à-dire de la passion. Il avait une manière de commenter les phrases douloureuses de sainte Catherine qui était plus dangereuse pour la blancheur de cette âme que les paroles de Roméo. Un jour même il osa ces aveux magnifiques :

Si j'étais votre époux, Massimilla, je vous donnerais une maison où le jour entrerait à travers des feuilles d'albâtre couleur de miel, à travers des vitraux historiés d'histoires sibyllines. Je vous ferais servir par des femmes et par des muets chaussés de feutre et vêtus d'étoffes unies; ils passeraient devant vous, pareils à de grands papillons nocturnes. Certaines chambres auraient des parois de cristal, ouvrant sur d'immenses aquariums voilés de rideaux. Aisément votre main pourrait écarter ces tentures lorsque vous viendrait le désir de voyager, des yeux, en songe, parmi les vallées maritimes, foisonnantes de vies nombreuses et étranges. A l'entour de cette maison, je voudrais créer, pour vous, un jardin planté d'arbres qui prodigueraient des fleurs qui pleureraient des parfums — et je peuplerais ce jardin d'animaux doux et charmants tels que des gazelles, des colombes, des cygnes et des paons. Là, en harmonie avec toutes ces choses, vous ne vivriez que pour moi. Chaque jour, après avoir satisfait, par quelque acte efficace, mon besoin de dominer les hommes, je viendrais respirer l'atmosphère sublime de votre amour silencieux, et je pourrais vivre à vos côtés la vie pure et profonde de mes pensées. Parfois, je vous communiquerais une fièvre violente, parfois je vous ferais pleurer des larmes inexplicables et parfois je vous ferais mourir et ressusciter pour paraître à vos yeux supérieur à un homme!

Mais après avoir troublé par ces paroles et par d'autres plus inédites encore, le cœur résigné de la Clarice, le décadent chevalier des *Vierges aux Rochers* découvre qu'elle ne satisfait point ses rêves. Aussi, brusquement, cesse-t-il de faire attention à la triste Massimilla. Séduite pourtant par cette espérance d'avenir, elle s'offrait si loyalement, ayant différé sa prise de voile, n'attendant que les paroles décisives pour se dévouer à celui qu'elle aimait déjà si passionnément. A quoi bon? L'illusion s'était dissipée; ses yeux n'avaient pas encore pleuré toutes leurs larmes.

Et Claudio se demande si le héros futur ne devrait pas naître plutôt de son union parfaite avec Anatolia. Un soir voilé douloureusement des ombres désolantes du crépuscule, sachant que l'Antigone moderne écoutait assise dans la nuit, il va même jusqu'à exposer au vieux prince Luzio ses ambitions d'avenir : comment il sent sourdre en lui les forces accumulées de sa race glorieuse, qui jadis porta la couronne et comment il sait, avec l'aide nécessaire d'une autre volonté, pouvoir créer le héros qui réveillera l'humanité présente endormie dans sa honte, le héros qui sera le prophète-roi des grandes idées de l'avenir. Mais à l'instant où il allait prononcer le nom de celle que sa conscience avait choisie, il entendit un bruissement d'étoffes fuyantes : c'était Anatolia qui s'en allait afin de ne plus entendre. Et ce soir-là, Claudio n'en dit pas davantage, voulant auparavant s'en expliquer avec la Vierge elle-même. A cet effet, un des derniers jours de cette vie d'exil (car Massimilla partait pour son couvent, et Antonello et Anatolia accompagnaient sa fuite désespérée), Claudio l'interrogea dans la solitude d'un lieu de montagnes. Grave, sûre d'elle-même, la Vierge qui représentait la Vie et la Raison et le Courage, lui répondit qu'elle n'était pas celle qu'il devait aimer et que d'ailleurs, son avenir ne lui appartenait plus, dédié définitivement aux soins de sa famille, au salut de sa maison! A ce moment Violante parut : sa beauté était prodigieuse; puis Massimilla les rejoignit aussi et, pour la dernière fois, les trois Vierges aux Rochers se trouvèrent réunies en des attitudes qui convenaient à leur âme de mystère.

Ici finit le *Livre des Vierges* : ici commencera le *Livre de la Grâce*.

Ceux qui regrettaient le snobisme de M. Gabriele d'Annunzio et qu'il aimât trop les bibelots de la vie élégante, ceux qui lui reprochaient la brutalité de ses conceptions et son culte exclusif de la beauté

païenne, jugeront sans doute, que les *Vierges aux Rochers* sont d'une bien autre portée que les *Romans de la Rose*. Il s'en trouvera même pour les déclarer d'une morale moins périlleuse. Et j'imagine qu'on se donnera le facile plaisir d'élucider les transparents symboles de ce drame psychologique. Enfin toute la gauche, toute l'extrême gauche répétera, en mélopée d'admiration, les phrases enchanteresses de cette prose merveilleuse. Depuis la *Tentation de saint Antoine*, je ne connais pas de livre d'une telle pureté plastique. Les pages succèdent aux pages sans une défaillance, sans une répétition, — et il faudrait remonter au *Tasse* de Gœthe pour avoir une vision semblable d'humanité supérieure considérée et décrite uniquement en beauté.

Mais ceux qui admiraient M. Gabriele d'Annunzio pour son étrange vertu de sentir et de rendre la vie; ceux qui lisaient dans la douleur l'*Intrus* ou le *Triomphe de la Mort*, éprouveront certainement une déception. Volontiers on comparait les *Romans de la Rose* à ceux de Zola, de Tolstoï ou de Bourget. Ceux du *Cycle du Lys* ne se peuvent rapprocher — sans idée d'imitation cependant — que des plus suaves poèmes de Tennyson ou des plus maladives pièces de M. Maurice Maeterlinck. Mieux que d'autres paroles, ce simple rapprochement indiquera le genre de plaisir qu'il faut espérer des *Vierges aux Rochers*. C'est un livre d'exception, dont il sera très facile de médire; mais ceux qui l'aimeront seront bien des esprits aristocratiques, et je suis certain que d'eux seuls se préoccupe M. Gabriele d'Annunzio.

Quant à moi, je l'avoue, je reste ébloui et si je continue à préférer le *Triomphe de la Mort*, je constate une fois de plus que M. Gabriele d'Annunzio porte à leur millième puissance d'expression ces qualités de beauté, d'émotion et de sensibilité dont j'avais, autrefois, tant admiré, chez d'autres, les frêles et lointains reflets.

Ernest Tissot.

VARIÉTÉS

Un Anniversaire.

Il n'est rien pour rajeunir les hommes, les monuments et les institutions comme d'avoir cent ans. Les hommes, à vrai dire, ne s'y entêtent pas : c'est une plaisanterie qu'ils ne recommencent pas deux fois et qu'ils prolongent rarement au delà de quelques heures, de quelques mois, ou — car à cet âge il existe encore un peu — oh ! combien peu ! — de gens de mauvais goût — au delà de quelques lustres; mais pour les monuments et les institutions, « le vin de leurs cent ans » est un tonique, un élixir sans rival : il n'enivre pas, il ranime et vivifie, il leur prête une vigueur nouvelle, une sève généreuse et souriante, il allume, il rallume un feu insoupçonné : c'est une renaissance, une virginité soudaine, que M. Marcel Prévost lui-même serait contraint de reconnaître et d'admirer. Et la célébration des centenaires est une chose sainte; ce ne sont pas des solennités un peu bien bruyantes et un peu bien ennuyeuses; certes on y rit, on y danse, on y banquette, on y toaste et on ne s'y amuse point; mais, à notre époque, où ne toaste-t-on pas, où ne rit-on pas et où s'amuse-t-on? Il y a plus, et comme le dit la chanson en termes plus nets et plus judicieux que poétiques :

> ... Fêter un centenaire,
> C'est clôturer un cycle et c'est ouvrir une ère.

Et les personnages qui, héroïquement, « donnent » en ces circonstances ont conscience de remplir un sacerdoce; si, lorsqu'ils boivent « au prochain centenaire », leurs yeux s'embrument d'amertume et leur voix se voile de mélancolie, ce n'est pas à la pensée que peut-être ils mourront un peu plus de quatre-vingt-dix-neuf ans avant cette époque, c'est parce qu'on chantera alors la disparition des choses, des événements et des gens qu'ils suscitent et qu'ils rêvent. Évoquer tels hommes et telles œuvres, c'est dire : « L'École polytechnique a produit jusqu'ici des poètes, des présidents de la République et des musiciens : elle produira maintenant des officiers d'artillerie. L'École normale nous a accordé des journalistes, des financiers et des évêques : il va en sortir désormais des professeurs. » C'est une revue des ombres, une dernière revue, après laquelle les ombres disparaissaient à tout jamais; quant aux vivants, ils sont de la promotion de 1848; il ne faut plus s'occuper que de la promotion de 1896. Et le passé s'abîme, glorieusement : il cesse de peser sur une école, sur un palais, et les élèves, les dignitaires ont tout loisir d'éclairer de leur gloire « la maison » remise à neuf à laquelle il faut de la gloire.

***

C'est aujourd'hui, après des bâtiments plus obscurs, le tour à l'Institut. Il faut avouer qu'il avait quelque besoin de cette aubaine : personne n'y songeait plus, pas même ses membres, qui jalousement, tels les sans-culottes, s'en tenaient à leur section. L'Académie des beaux-arts niait l'existence de l'Académie des inscriptions : l'Académie des sciences s'opposait à l'existence de l'Académie de médecine et à la séance annuelle des cinq académies, égayée de lectures diverses (pas si diverses, soupirent les méchants); les académiciens affectaient de se dévisager curieusement, de demander au voisin le nom de celui-ci, les

détails biographiques et bibliographiques les plus élémentaires sur cet autre, puis ils s'endormaient avec la grâce la plus consciencieuse — et c'était leur talent le moins contesté. Et les hommes les plus qualifiés pour y entrer se tournaient, les plus humbles, vers l'Académie française, les plus follement ambitieux vers la mythique Académie de Stanislas de Nancy, que M. Maurice Barrès, qui n'en sera jamais, a, d'un beau geste, révélée à M. Paul Bourget. Le bon Sylvestre Bonnard s'était, tardif déserteur, égaré parmi les jardins d'Épicure. Et un tailleur qui avait eu à composer un costume pour quelqu'un de l'Institut, avait pieusement enfermé en sa plus secrète cassette un déchet de la bande brodée du pantalon, avec un bout de galon du képi d'un officier parti pour Madagascar et un fragment de la corde d'un pendu.

*
* *

Si « l'Académie française est un salon », l'Institut est un caravansérail. Qu'on lise l'arrêté du 18 germinal an VII : « Pour mettre les membres de la classe à portée de prononcer sur le *mérite des candidats ou même sur leur domicile*, il y aura toujours l'intervalle d'une séance entre la présentation des candidats et le scrutin. » Voltaire mit en vers le panache blanc de Henri IV, M. Sully Prudhomme, qui sans pitié pour les oreilles délicates des académiciens leur a fait rugir un à-propos par Mounet-Sully, aurait dû traduire cet arrêté en poésie. C'est de la plus jolie impertinence, c'est la meilleure plaisanterie qu'aient signée en collaboration Andrieux, président, et Collin-Harleville, secrétaire. De fait, si on consulte une liste des membres et associés des premiers temps, on constate que leur mérite le plus clair, c'est leur domicile. Les uns habitent rue du Sépulchre, les autres aux États-Unis de l'Amérique septentrionale; on en trouve à Ligny et à Saint-Geniez, à la maison Jumilhac et à Montaterre, rue du Hasard et à l'Institut des sourds et muets. Quant à leurs noms, c'est la liste la plus triste, la plus étonnante, la plus humiliante. Ces hommes nous écrasent de leur obscurité et nous les ignorons avec une telle sérénité, si complètement que nous sommes obligés de nous demander si nous connaissons quelques noms, si nous savons quelque chose. Gudin, Grouvelle, Gillet-Laumont, Messier, Niewport, Valmont-Bomare, Villeterque, Derate, Chinard, Belin-Ballu, Arbogast (ce n'est pas celui de Viennet), ce furent sinon des gloires, au moins des personnages notoires, des savants et — qui sait? — des poètes. Ils s'efforcèrent vers la perfection, ils crurent à la vertu (tout le monde croyait à la vertu il y a cent ans), à la science; ils crurent (chose plus méritoire) à leur génie, et nous les avons laissés s'enfuir, eux et leurs œuvres, vers les rives les plus lointaines de l'irréel. Cet oubli ne nous inspire-t-il pas les plus sombres inquiétudes pour la pérennité des associés et des correspondants les plus acharnés ? Que restera-t-il, que reste-t-il des communications les plus longues, des rapports les plus étendus? Déjà les boîtes des quais leur permettent de glisser vers la Seine, mollement : c'est lamentable. Et ces infortunés ne peuvent pas se flatter de l'espoir que leur mémoire sera plus éclatante que leur vie : d'autres inscriptions succéderont aux inscriptions qu'ils ont estampées, d'autres tableaux, d'autres nuances succéderont aux nuances qu'ils ont estompées, d'autres maladies et d'autres vaccins succéderont aux vaccins et aux maladies qu'ils ont su inventer. Et même les membres de l'Académie des sciences morales et politiques ne font pas besogne qui dure : on découvre après eux de nouveaux systèmes métaphysiques, parlementaires et pénitentiaires, et, après eux, on crée de nouveaux vices.

*
* *

Oh ! les ténèbres qui enveloppent l'Institut, qui enveloppent les tombes des morts et les demeures des vivants. A-t-on pu ressusciter, à l'occasion du centenaire, le vieux Jérémie Bitaubé, le vieux Sélis, le vieux Pougens, Delambre, Riche Prony, Lefèvre-Gineau, Sage, Labillardière, Broussonnet, Thorin et Buache? Et de tous ceux qui s'assirent sur les sièges fatidiques en ce siècle, on ne retient plus guère que le nom de M. Libri, cher à Mérimée. Et les méchants osent chantonner :

Personn' n'sait plus où ça s'situe;
On s'y périt plus qu'on n's'y tue
Pour que la rac' s'en perpétue
Turlututu...
Chacun y pos' pour sa statue
Et la coupol' devient pointue
A l'Institut.

Il y a plus. On ne porte plus (depuis quand !) le petit costume établi par un arrêté du 23 floréal an IX, et, malgré l'arrêté du 19 thermidor an IV, l'indemnité n'est plus estimée en myriagrammes (!).

Il serait assez curieux de savoir si, pour obéir à l'article 11 du titre IV de la loi du 3 brumaire an IV, « chaque classe a dans son local une collection des *productions de la nature et des arts* », et si, conformément à une décision du 8 frimaire an VI, « lorsqu'il est envoyé soit par le Corps législatif, soit par le Directoire exécutif (qui se nomme aujourd'hui Félix Faure), quelque question, découverte ou ouvrage à examiner, la classe nomme sur-le-champ des commissaires pour s'occuper de l'objet qui lui aura été adressé et pour faire un rapport », ou plutôt il faudrait demander — sévèrement — à la Chambre et au Sénat pourquoi ils ne s'éclairent pas plus souvent des lumières des académiciens qui,

quoi qu'on dise, ne sont pas tous députés ou sénateurs. Enfin — et ici la chose est grave, — l'*Institut existe-t-il encore?*

La loi du 3 brumaire an IV le divisait en trois classes : sciences physiques et mathématiques, sciences morales et politiques, littérature et beaux-arts, subdivisées en sections à l'infini ; elle le donnait à toute la République et le vouait au perfectionnement des lettres et des arts, à la découverte et à la protection des travaux scientifiques et littéraires qui ont « pour objet l'utilité générale et la gloire de la République ». Des temps passèrent, et des directeurs, et des consuls, et des gouvernements, et les 144 membres « résidans à Paris », et les 144 associés « répandus dans les différentes parties de la République », les savants étrangers l'oublièrent et le renièrent — ou presque — et les anciennes Académies, les Académies d'ancien régime et de droit divin renaquirent de leurs cendres avec sérénité : avec la même sérénité les immortels se répartirent parmi les charmes retrouvés des Sciences, des Inscriptions et Belles-Lettres, des Sciences morales, etc. Et, hautaine, l'Académie française secoua la poussière un peu rougie des décrets de la Convention et se reprit à louer et à invoquer le buste du Cardinal et la mémoire du chancelier Séguier.

*
* *

Quel est donc le centenaire que l'on fête ?

C'est plus que le centenaire d'une maison, c'est le centenaire d'une idée : de l'idée la plus haute et la plus féconde qui soit ; cette idée ne fit pas surgir des hommes de génie, des inventions, de nouvelles maladies et de nouveaux théorèmes, mais elle élargit et éleva des espérances et précisa les plus nobles aspirations. Nous avions auparavant des académies particulières, des sièges pour des médecins, pour des numismates et des bénédictins, et c'étaient de petites notoriétés, de petites gloires. La création de l'Institut, en groupant ces diverses gloires, les fondit en une gloire plus éclatante, en une gloire nationale et internationale, en fit de la gloire, *la gloire :* ce fut une sorte de Panthéon des vivants, un peu plus, malgré tout, que l'endroit où, suivant l'adage fameux, « l'on met les vieux messieurs qui ont été bien sages » ; ce fut pour tout le monde la demeure de ceux qui surent illustrer la science et la France, augmenter notre patrimoine de connaissances et de beauté, augmenter notre richesse, et qui aidèrent les hommes à sortir un peu davantage de leur nuit.

*
* *

Et ce n'est pas seulement sur ses médailles que, grave et belle, Pallas Athéné, un peu penchée, tend vers nous des couronnes et l'éternelle bienfaisance de sa main : la déesse daigne aussi planer au-dessus du monument splendidement morne, indulgent et austère. M. Melchior de Vogüé disait récemment que l'Académie est la gardienne d'un rêve ; elle est plus et l'Institut est plus : c'est le rêve même. Ne cherchons pas si ce rêve est celui des pauvres académiciens qui se croient célèbres, qui se croient pleins de génie : n'est-ce pas la récompense légitime, la plus modeste récompense d'une vie d'ardent labeur, d'un effort sans fin vers la perfection, vers l'incognoscible, que les honneurs de l'Institut et que cette illusion de quelques années ? Disons — et ce sera la vérité — que ce rêve est celui de tous : par delà le tranquille ruban de la Seine, une maison se dresse vers laquelle s'envole, autour de laquelle serpente le respect et l'admiration de tout un peuple : il se soucie peu du nom de ses habitants, il ne discute ni leur âge, ni leurs mérites, ni leurs travers, et il ne tente pas d'assister aux séances : il sait seulement, il veut savoir seulement que c'est la maison où les gens qui voulurent percer les mystères et le mystère attendent sans impatience le moment où la mort leur permettra de terminer enfin leurs travaux et de ne plus rien ignorer ; que c'est la maison de la science, de la méditation, la maison d'ombres illustres, de songes défunts, de songes éternels, la maison peut-être où viennent sourire et chuchoter le vieux Platon, le vieil Aristote et le vieux Paracelse, — et cela lui suffit. Et les gens qui se ploient sur des livres pour écrire de nouveaux livres se sentent plus forts et oublient leur lassitude et leur désespoir en évoquant le lourd monument que l'Astier-Réhu de Daudet se plaisait à contempler, au milieu de ses thèmes, sur les couvertures des éditions Didot. Il convient donc de ne railler que doucement, avec une sorte de tendresse, les épées à rigole et les immortalités d'antan. Et la célébration de ce centenaire est, entre tous et entre toutes, une chose nécessaire et une chose sainte. Ce qu'on honore, ce n'est qu'un mot et un mot très vieux, un peu lourd, auquel, sans y penser, la Convention donna de la légèreté, de la majesté et de la grâce. Ce jour-là elle unit toutes les sciences, tous les efforts en un même hommage et en un même baiser : c'est une date mémorable et chère.

Et « les belles palmes toujours vertes » de Malherbe, « le vert laurier » de Banville vont fleurir, plus vivaces que jamais sur la montagne des neuf Sœurs, en les jardins d'Académus et sur les revers des habits à la française.

HELJY.

THÉATRES

Nouveautés : *Les Complices*, comédie en trois actes, de MM. Donnay et Grosclande. — Odéon : *Louis XVII*, de MM. Paul Ginisty et Charles Samson ; reprise du *Mariage d'Olympe*. — Porte-Saint-Martin : *Messire Du Guesclin*, drame en trois actes et cinq tableaux, de M. Paul Déroulède.

J'aurais à vous parler aujourd'hui de la reprise du *Mariage d'Olympe* et de *Louis XVII ;* mais Augier peut attendre, et je n'aurais pas grand goût à discuter l'« énigme historique » de MM. Ginisty et Samson : c'est une de ces fantaisies qui sont supportables seulement quand elles sont parfaites ; celle-là ne l'est qu'à demi. — De même, je me contente aujourd'hui de vous signaler le succès des *Complices;* la est amusante : elle le serait davantage encore si les auteurs, gens prodigues, avaient bien voulu faire un choix parmi les innombrables plaisanteries qui leur sont venues à l'esprit. N'insistons pas trop ! Je suis ravi, pour ma part, du succès de MM. Donnay et Grosclaude ; il n'a tenu qu'à eux qu'il ne fût plus grand encore. Ce grand succès, ils l'auront, M. Donnay la semaine prochaine, avec *Amants*, et M. Grosclaude quand il le voudra.

Et maintenant, du courage ! Voici le *Du Guesclin*, de M. Paul Déroulède.

Il faut, pour s'attaquer à un sujet « patriotique », beaucoup de courage à la fois et beaucoup de désintéressement. M. Paul Déroulède n'a jamais manqué ni de l'un ni de l'autre. De quelque façon que tourne l'événement, le profit — j'entends le profit moral — ne peut être qu'assez mince pour l'auteur : que le drame réussisse, c'est au sujet même qu'on attribuera le succès ; qu'il tombe, et nous en voudrons deux fois au poète : d'abord pour avoir fait une mauvaise pièce, et ensuite pour n'avoir pas donné à la « grande idée » qu'il traite une expression digne d'elle. Reste alors que le drame soit beau en soi, que langue et pensée soient d'une égale grandeur... Ce n'est pas tout à fait le cas du *Du Guesclin* de M. Paul Déroulède.

Une première faute est d'avoir introduit, dans un drame patriotique et « national », une aventure d'amour. C'est là, je le sais, une des traditions immuables du théâtre ; c'en est une des plus fâcheuses. On dirait que nous sommes incapables de nous intéresser à des sentiments qui ne sont pas amoureux, incapables de suivre une pièce où ne s'agite pas la palpitante question de savoir si Henriette épousera Arthur. Et déjà, vous voyez qu'à ce soutien artificiel la pièce de M. Déroulède et son idée maîtresse perdent un peu de leur force. Le patriotisme, puisque patriotisme il y a, devrait pouvoir se suffire à lui-même : c'est une médiocre preuve de sa puissance que de nous montrer d'abord qu'il a besoin d'aide. Encore faudrait-il que le drame d'amour fût étroitement lié au drame patriotique, qu'il fît pour ainsi dire corps avec lui, que l'un servît à fortifier et à expliquer l'autre. Par exemple, dans l'amour que la fille de Roland a pour Gérald, je vois à peu près ce qu'a voulu dire l'auteur : Gérald figure la patrie... N'attribuons pas de trop symboliques dessous à l'âme simple de M. de Bornier ; disons seulement que, du début à la fin de la pièce, l'amour humain et l'amour patriotique sont unis l'un et l'autre. Ici rien de tel.

Julienne, sœur de Du Guesclin est aimée de deux hommes, Raoul de Caours et Olivier de Mauny. Celui-ci est l'honneur même, le preux traditionnel : généreux, tendre, désintéressé, esclave de sa parole et pétri de nobles sentiments. Celui-là, beaucoup plus vrai ou plus « probable », est un routier sans scrupules, brave comme un Gascon qui n'a rien à perdre, n'ayant nul souci de la bonté de sa cause, ou plutôt trouvant toutes les causes bonnes qui lui rapportent profit et lui donnent l'occasion de se battre. Tous deux, — par un sentiment qui semble sincère mais qui aurait demandé quelques éclaircissements, — ont pour Du Guesclin une sorte de culte ; ils paraissent l'aimer presque autant qu'ils aiment sa sœur. Et je ne dis pas que cette tendresse dévouée et obéissante ne soit pas vraisemblable : je serais plutôt porté à croire que c'est bien là ce que devaient ressentir, pour un chef tel que Du Guesclin, des hommes de guerre du XIVe siècle ; mais il n'eût pas été mauvais de nous montrer quelle part de sincérité relative avait ce sentiment chez Olivier et chez Raoul. Quoi qu'il ensoit, c'est Raoul qu'aime Julienne : le second tableau nous en avertit ; au quatrième, Du Guesclin a repoussé la demande que lui a faite Raoul : c'est à Olivier qu'il destine sa sœur ; celle-ci résiste, et déclare qu'elle ne sera qu'à Raoul. Mais le peu scrupuleux Caours, voyant que les choses tournaient mal pour l'armée royale, avait cherché à s'entendre avec les Anglais. Du Guesclin surprend la preuve de sa trahison. Et vous devinez la scène : Raoul (il a bien des scrupules, ce routier !) obligé d'avouer à Julienne qu'il est indigne d'elle..., larmes... désespoir... ; après quoi Raoul va se faire bénévolement embrocher par Olivier, tandis que Julienne entre au couvent. Supprimez toute cette aventure, vous y perdrez, — est-ce même une perte ? — une scène de pur mélodrame : la pièce en elle-même n'en sera ni plus ni moins bonne ; ce n'est qu'une anecdote qui ne se rattache en rien au drame. La trahison de Raoul pourrait au moins avoir quelque influence sur la bataille que va livrer Du Guesclin ; mais M. Déroulède a pris soin de nous avertir que les troupes de Caours, stupéfaites

et indignées de sa trahison, l'avaient aussitôt abandonné. Alors, à quoi bon ?...

Seconde faute : la manière dont M. Déroulède a compris son héros. — Je n'ai pas à rechercher ici, après tant d'autres, jusqu'à quel point Du Guesclin était apte à symboliser l'idée de patrie. Il est vraisemblable qu'il était un batailleur comme les autres, plus brave peut-être et plus intelligent, mais guère plus scrupuleux : plus proche, en somme, de Caours que du « Bayard » que nous a montré M. Déroulède : un soldat brutal et malin, qui manquait un peu de la vie intérieure, et à qui les « idées générales », comme l'idée de patrie, étaient à peu près étrangères. Après tout, la vérité historique est chose très relative : cette vérité, c'est moins ce qu'était en réalité tel personnage, que l'idée que nous avons de lui : il vit plus par ce qu'il nous plaît de voir en lui que par les actions vraies de sa vie. Du Guesclin, au XIVe siècle, a été « le sauveur », comme Jeanne le fut soixante-dix ans plus tard. Il me semble que M. Déroulède avait le droit de lui prêter quelque peu du tumultueux patriotisme qui s'agite sous sa légendaire redingote.

Seulement, il lui en a trop prêté !.. Sans doute, il était tentant de faire sonner ses idées sur les choses par la trompette de M. Coquelin. Mais que de trompette ! et que d'idées ! et combien surprenantes ! Passe, encore une fois, pour le patriotisme. Ce devait être alors plutôt la haine de l'Anglais que l'amour de la France. Quand Du Guesclin exprime cette haine, je n'ai rien à objecter. Je suis déjà moins satisfait quand il explique et analyse ce que c'est que la patrie. Mais le voici qui maintenant parle de la royauté avec les sentiments et les paroles d'un contemporain de Bossuet ; cela, j'ose le dire, est excessif... Plus excessif encore est son bavardage. Cet homme d'action, s'il en fut jamais, est le plus insupportable bavard du théâtre moderne. Il parle sur tout et à propos de tout ; c'est Pic de la Mirandole !

Il a des idées sur toutes choses, et il les exprime avec une redoutable abondance. Parle-t-on de la peur : « Ah ! la peur ! » réplique-t-il ; et suit un couplet sur la peur : « Nul ne peut se dire brave qui n'a connu la peur ! » Siegfried et Du Guesclin ! Wagner et M. Deroulède !... Et des plans de batailles, et des plans de gouvernement, et l'éloge des uns, et le blâme des autres, et le respect pour les choses traditionnellement respectables, et le mépris pour celles qui ne le sont pas, et ceci, et cela, et le reste ! Et, chaque fois, c'est par tirades massives qu'il expose ses vues et développe ses idées. Quand on voit M. Coquelin s'avancer vers la rampe, on sent la « petite mort ». Et non seulement le terrifiant Du Guesclin parle avec excès, mais il ne fait pas autre chose que de parler. Ce militaire n'est qu'un avocat, le plus farci de lieux communs, le plus verbeux... Jamais on ne vit pareil prurit de la langue. On dirait que M. Déroulède et M. Coquelin ont associé, — que dis-je ? — ont mis « bout à bout » leurs philosophies et qu'ils ont juré de nous les faire avaler toutes deux. Hélas ! la digestion n'en est pas toujours facile ; certains morceaux, tout de même, sont un peu durs à faire passer. Celui-ci, par exemple : Du Guesclin, recevant l'hommage des seigneurs, en profite pour leur exposer ses idées sur le rôle des grands dans une république... pardon ! dans une monarchie idéale : « Venez au peuple : les humbles vous feront comprendre ce que vous ne comprenez pas... c'est aux heureux à venir trouver les malheureux... » Tolstoï après Wagner. Quel mélange, dieux éternels !...

Enfin, on pourrait regretter que M. Déroulède prenne un peu trop obstinément des lieux communs pour des « pensées ». Ce n'est pas, mon Dieu ! que le lieu commun m'inspire une horreur insurmontable : pris à petites doses, il est utile : il fait penser au public que « c'est bien vrai ce que dit l'auteur ». Seulement, expliqué, justifié, développé sans interruption, il devient exaspérant. On donnerait les trompettes de MM. Coquelin père et fils pour quelque chose qui ressemble à un paradoxe. Joignez que le style, assez chaleureux parfois, manque un peu trop de relief et d'originalité ; toutes les batailles y sont sanglantes, les défaites honteuses, les victoires triomphales, les trahisons infâmes, les amours profondes.... Ah ! les épithètes d'Anatole France !

Est-il bien nécessaire de parler de la pièce en elle-même ? En dehors du long épisode que j'ai mentionné, la pièce c'est Du Guesclin, ou, pour mieux dire, quelques épisodes détachés de sa vie : et j'en ai par avance indiqué le défaut capital en montrant que le personnage ne se manifeste que par ses discours. Du Guesclin n'agit que pendant les entr'actes. De là, dans le rôle, une monotonie que tout le talent de M. Coquelin n'a pu dissimuler. A chaque acte, c'est la même attitude, presque le même discours : comme pour le Fergan de M. Paul Hervieu, il y a toujours d'autres qui ont tort, et lui qui a raison. Le rôle tient toute la pièce, mais ce n'en est pas moins un mauvais rôle. M. Coquelin, qui s'en est très certainement aperçu, a fait preuve en le jouant d'un désintéressement digne d'éloges. Malheureusement, mauvais en soi, le rôle n'est guère fait pour l'interprète. M. Coquelin est un comique inimitable ; je crois qu'un acteur médiocre, pourvu qu'il fût un « tragique », nous aurait donné de Du Guesclin une image plus frappante. Mais le Du Guesclin qu'il avait à représenter est décidément bien étrange.

L'interprétation est si nombreuse qu'il me faut

choisir. Louons d'abord M. Desjardins, le triomphateur de la soirée, pour sa diction un peu uniformément mordante et pour la bonne silhouette qu'il a donnée au personnage de Caours, M. Brémond pour sa bonhomie, M. Segond pour sa tristesse digne, M. Péricaud pour sa belle tête de vieux soldat, Mlle Dufrène pour sa grâce un peu menue et languissante, — et M. Jean Coquelin, pour... faire plaisir à son père.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Il ne paraîtra pas déplacé ou inharmonique de noter parmi « Choses et Autres » la rentrée du Parlement.

Une appellation sous laquelle il est permis de réunir les multiples vibrations de l'univers, hasards, aventures, accidents, déraillements, coups de théâtre et coups de foudre, et aussi tout ce qui n'a de nom dans aucune langue, la confusion poussée à l'extrême limite de la division, le chaos sans couleur et sans forme : « Choses et Autres », cette appellation ne convient-elle pas admirablement aux phénomènes qui se croisent et s'entre-croisent dans les sphères de la politique nébuleuse, on me permettra de le demander, et, si un tel titre n'avait pas été inventé, ne l'aurait-on pas inventé exprès pour définir l'indéfinissable et pour dépeindre l'indescriptible tourbillon des atomes dans le verre d'eau parlementaire?

Autrefois on désignait tout ce qui se passait à la surface de cet héroïque quartier de la terre compris entre l'Océan, le détroit de Gilbraltar, la Méditerranée et les Pyrénées par l'expression de « Choses d'Espagne ». Cela voulait tout dire : que c'était beau, grandiose, stupide, et surtout imprévu, et surtout encore inexplicable. Quand on n'y comprenait plus rien, on disait : « Choses d'Espagne », et aussitôt on était compris. Quand on n'y voyait plus goutte, et que c'était la pleine nuit, on disait : « Choses d'Espagne », et cette expression éclairait tout. Elle fut longtemps réservée pour caractériser la politique du plus chevaleresque de tous les peuples.

Aujourd'hui on peut dire : Choses d'Italie, Choses d'Allemagne, Choses de Turquie, Choses d'Europe, et ce sont toujours des « Choses d'Espagne », Choses d'Afrique et d'Asie, et ce sont encore des « Choses d'Espagne ». L'imbroglio est devenu universel et mondial. L'incohérence de l'Europe depuis 1870 s'est déversée sur le globe entier, comme il est naturel, et, la maîtresse des nations ayant perdu son équilibre, c'est toute la planète qui a perdu la tramontane.

Trente interpellations sur des choses et d'autres, un budget sens dessus dessous, des rapporteurs qui donnent leur démission et qui la reprennent le lendemain, une année parlementaire qui n'est pas encore commencée, et qui touche à son terme, M. Goblet, d'un esprit si clair et si net, prêchant la concentration du collectivisme avec l'individualisme, s'obstinant à marier le centripète avec le centrifuge : c'est une faible image de la confusion miraculeuse et divine d'où nous attendons la naissance d'un monde nouveau.

Le jeu des alliances européennes, à cette heure, nous offre un imbroglio d'une extraordinaire puissance. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie se sont bien formellement alliées, n'est-ce pas? contre la France, qui ne leur disait rien ; et, pour soutenir son rôle dans cette partie, l'Italie est prête à vendre sa dernière chemise, à s'ôter de la bouche le dernier morceau de pain, afin de se procurer de la poudre et des armes contre un ennemi qui n'existe pas.

Mais la France, l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie sont ensuite alliées pour le maintien de la Turquie, cheville nécessaire dans les ais de la vieille carcasse de l'édifice européen.

Si cette cheville, d'ailleurs pourrie, venait à céder par l'effet du temps, on craindrait la dislocation de la charpente continentale. L'Angleterre et la Russie associées dans les affaires de Byzance se déchirent à Yedo et à Pékin, et l'Allemagne et l'Italie unies sur les Alpes se mesurent d'un regard défiant sur les côtes africaines. Il n'y a pas deux groupements à cette heure, comme on le disait, il y en a quatre ou cinq, et les astres de ces constellations dansent la plus invraisemblable des polkas, passant tour à tour d'une constellation à une autre, comme en un quadrille échevelé de fin de soirée qui serait la fin du monde.

Croates, Hongrois, Serbes et Tchèques se battent entre eux sous les yeux de leur empereur, chacun voulant lui ajouter une couronne de plus, et le malheureux empereur, qui n'a qu'une tête pour un aussi grand nombre de carcans dorés, s'enfuit d'Agram en tenant sa tête dans ses mains de peur de la perdre, au milieu des folies de l'enthousiasme de cent peuples qui l'adorent.

La Belgique ne sait plus que faire de son Congo : elle l'offre au plus offrant : à l'Angleterre, à la France à l'Allemagne ; mais il n'y a pas preneur, chacun redoutant que ce Congo ne soit un lapin.

Ménélik, l'Annibal et le Cyrus du Soudan, le Machiavel et le Taciturne, est frappé sous sa tente par le grand tonnerre du désert, le plus beau coup de foudre de l'histoire, vraie mort de roi et d'empereur, que Napoléon a dû rêver et appeler sur le rocher de Saint-Hélène comme le couronnement céleste et la plus

haute grâce de la fortune ! Ménélik est le plus glorieux des rois de ce siècle. Ce sont les dieux de l'Olympe noir qui l'ont enlevé de son désert sur un char de feu et qui l'ont placé à des hauteurs où ni Anglais, ni Allemands, ni Italiens ne seront capables de toucher à son diadème de diamant.

La reine de Corée, la gloire de la race mandchoue, femme supérieure par le caractère et l'intelligence, qui se faisait un idéal d'avenir pour la civilisation de son pays, massacrée dans son palais de Séoul, par une bande de furieux fanatiques ; sa belle figure, si expressive et si fine, à la couleur de safran, penchée comme une fleur de narcisse qui se meurt sous la serpe des assassins ; et la Russie, la Chine, le Japon, l'Angleterre, tout l'Orient et tout l'Occident prêts à s'entre-choquer pour la domination d'un lambeau de terre perdu : ce sont là quelques-unes des Choses et Autres d'aujourd'hui et de demain.

L'empereur Guillaume II d'Allemagne s'est placé, sur son cheval allemand, en face de la statue allemande de son aïeul allemand, et là, entouré de ses soldats allemands, dressant son épée allemande, il a invoqué le ciel allemand, jurant de conserver à jamais, avec la grâce de Dieu, la terre alsacienne, qui n'est pas le bien des Allemands ; ce que l'on peut en dire de plus simple et de plus vrai, c'est qu'elle est aux Alsaciens et à Dieu !

C'est là l'erreur originelle qui a enfanté toutes les autres erreurs, le sophisme monstrueux d'où est né le chaos de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, le grand mensonge qui a tué la vérité dans le monde et qui s'est vautré sur elle comme sur une proie.

L'empereur allemand a marqué par des statues chacune des journées de la guerre ; il a enfoncé en terre des colonnes de granit pour fixer la conquête : mais le pressant besoin de tant de monuments, comme des presse-papiers gigantesques placés sur l'empire pour l'empêcher d'être emporté par le vent des tempêtes, semble démontrer à tous les regards combien on est peu sûr de ce que l'on possède.

Guillaume II a adressé à sa mère, dans ces journées, des paroles affectueuses et touchantes, et qui venaient réellement du cœur d'un homme. C'est l'unique moment où l'on a senti une corrélation directe entre la conscience de César et la conscience contemporaine. Il y avait quelque chose de semblable à dire à l'Alsace, quelque sentiment pareil à exprimer à cette antique et glorieuse aïeule de tant d'hommes vaillants et de femmes vaillantes ; et c'eût été la vraie démonstration de la victoire : lever l'état de siège, proclamer la liberté.

*
* *

Dans mes « Choses et Autres » du 5 octobre, j'avais dit que la plus naïve des fables avait amusé à bon marché tout Paris, tous les journaux de Paris et tous les reporters des journaux de Paris ; que l'on s'était universellement esclaffé de rire au récit de l'histoire la moins risible qui se pût imaginer, de la plus plate, de la plus commune, de la plus sotte, de la plus misérable aventure : M. Magnier se faisant emporter et escamoter dans un panier de blanchisseur, ou dans une voiture de déménagement, ou dans quelque autre appareil habilement préparé ; et que la vérité comique, la seule qui méritât le prix du rire, était bien plus simple : j'avais dit que M. Magnier était parti de chez lui sur ses deux jambes, les mains dans les poches.

Je n'en savais rien, mais je le savais tout de même. Je le savais, parce que la vérité et la nature sont toujours plus simples à la fois et plus étonnantes que les fictions de l'esprit. Or l'avocat de M. Magnier, au cours du procès dont nous avons la première partie, a révélé que les choses s'étaient passées absolument comme je les avais dites ; j'ai été bon nouvelliste, m'étant bien gardé de croire aux nouvelles.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

YANKEES ET CANADIENS (1)

Chacun de nous a plus ou moins voyagé à travers l'Amérique, soit en personne, soit à l'aide des relations de ceux qui l'ont visitée. Mais, si tout le monde voyage, il n'y a que l'homme d'esprit qui sache voyager, c'est-à-dire profiter de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, et en faire profiter les autres. Et voilà pourquoi le livre de M. L. Lacroix, *Yankees et Canadiens*, bien qu'il nous ramène dans un pays que nous croyons connaître, est véritablement neuf et original par la quantité de choses qu'il nous apprend et de réflexions qu'il nous suggère.

Le premier mérite de l'ouvrage est la sincérité, mérite qui n'est pas commun chez ceux qui vont au loin, et qui en reviennent. Pour dépouiller, en quittant le sol natal, les préjugés du chauvinisme, pour s'affranchir des idées préconçues et des jugements stéréotypés, pour se laisser aller, sans arrière-pensée, à ses impressions personnelles et les rapporter ensuite dans un récit qui soit un *livre de bonne foi*, il faut une sorte d'intrépidité intellectuelle qui n'est pas donnée à tout le monde. Quand nous avons affaire à un voyageur doué de cette qualité si précieuse et si rare, nous prenons à l'écouter le plaisir qu'on éprouve, selon Pascal, à rencontrer le style naturel ; on est étonné et ravi, surtout lorsque celui qui nous parle

(1) *Impressions de voyage en Amérique*, par M. L. Lacroix, docteur ès lettres, aumônier au lycée Michelet. (V. Lecoffre, rue Bonaparte, 90.)

est, comme M. L. Lacroix, un observateur judicieux et sagace qui sait tout voir et tout noter en quelques traits rapides et précis, un joyeux compagnon dont la verve nous entraîne, et un spirituel narrateur qui assaisonne le bon sens d'amusantes saillies.

On a reproché à Montaigne de nous entretenir un peu trop longuement de ses digestions. M. Lacroix ne tombe pas dans le même excès. Mais je lui sais gré d'avoir mêlé aux émotions du départ et de la traversée quelques grains de réalisme discret qui leur donnent une piquante saveur de vérité, de franchise, je dirais de *naïveté*, si le mot se prenait encore dans le sens du XVIIe siècle. Il y a là certains détails qui nous rappellent agréablement, à tous les points de vue, le fameux vers : *Homo sum, humani nihil*... Échappés enfin de la mer et des douaniers, nous parcourons, comme en train express, d'immenses espaces; mais, grâce au coup d'œil sûr de notre guide, tout ce qui peut nous intéresser en fait de mœurs ou de paysage, d'architecture ou d'industrie, est saisi au passage, analysé ou peint, de façon à se graver dans l'esprit ou dans les yeux. Ces villes immenses, où l'Américain semble campé plutôt que définitivement établi, tant il semble se hâter d'y vivre : New-York, Chicago, avec leur activité fiévreuse et énervante, avec leurs monuments qu'on a faits énormes faute de savoir les faire grands, et, si j'osais le dire, avec les merveilles de leur laideur si puissante, nous laissent plutôt éblouis que charmés. Allons! Plus qu'une nuit à passer en chemin de fer, et nous arrivons au Niagara! Un omnibus tout bariolé de jaune, de rouge et de vert nous amène au pied des célèbres chutes. On partage l'enthousiasme du voyageur à la vue de ces gigantesques cascades, dont il trace en quelques lignes une peinture saisissante; mais, avec lui, la vérité ne perd jamais ses droits. Il a cherché vainement les cadavres brisés « des élans et des ours » que Chateaubriand a vus ou cru voir au fond de l'abîme. En revanche, ce qu'il a vu tout auprès, ce sont des photographes qui vous volent, des cochers qui vous exploitent, et l'utilitarisme américain qui gâte les plus belles scènes de la nature.

Nous voici parvenus en terre française, c'est-à-dire au Canada. Après une visite à la ville anglaise de Toronto, nous sommes tout heureux de retrouver à Montréal les mœurs, la langue et les institutions de la vieille France. C'est surtout à Québec que l'attachement aux souvenirs français est profond et vivace; et le regretté M. Mercier était bien le fidèle interprète de ses compatriotes, quand il disait : « Nous saluons avec respect le drapeau britannique, parce qu'il a fait la prospérité de notre pays; mais nous en avons un autre, celui de la France. Oh! celui-là, il faut le baiser à genoux! »

Un des chapitres les plus intéressants de cette partie du livre est celui que l'auteur consacre au clergé et aux universités. Grâce à son caractère personnel et à ses relations qui lui ménageaient dans tous les établissements ecclésiastiques l'accueil le plus cordial et le plus empressé, il a plus appris sur cette question, dans ses visites et ses entretiens, que s'il avait étudié de gros volumes. C'est la réflexion qu'il fait lui-même et que le lecteur ne manquera pas de faire après lui. On peut signaler, comme particulièrement remarquables à cet égard, les chapitres VIII et IX (Sainte-Anne de Beaupré et les Dominicains de Sainte-Hyacinthe). Il y aurait à faire de bien curieux rapprochements entre les détails que donne M. Lacroix sur les conditions d'existence du clergé canadien, et les renseignements contenus dans les lettres du missionnaire I. Navières, qui était curé de Sainte-Anne en 1735, lettres publiées récemment dans la *Revue de Géographie* par M. Ludovic Drapeyron. Aujourd'hui, par exemple, en tenant compte des profits de sources diverses, parmi lesquels figure la dîme qui subsiste encore sans que personne s'en plaigne, le budget d'un curé canadien peut s'élever à cinq ou six mille francs, une vraie fortune, si on le compare aux neuf cents francs de nos curés de campagne! Au siècle dernier, le brave I. Navières avait bien de la peine « à joindre les deux bouts... s'il pouvait, disait-il, vivre avec du lard seul et boire de l'eau, il aurait du revenu de reste; mais il n'a point été accoutumé à cette vie... Il joignait donc au lard une soupe faite avec un morceau de veau tout seul... Comme cela manger moitié de l'année est bien rafraîchissant, mais ne nourrit pas beaucoup. » Ce qui le désolait bien plus encore que l'austérité de son régime, c'était l'absence de livres. Il n'y avait alors au Canada ni librairie, ni imprimerie, ni journal. Aujourd'hui, l'Université de Québec possède une bibliothèque de plus de cent mille volumes et un musée qui comprend les plus belles toiles de l'École française!

La dernière partie du livre renferme, sur le caractère américain vu par ses grands et ses petits côtés, des jugements qui auraient grande chance d'être définitifs, si tout en Amérique, même le moral, n'était, en quelque sorte, dans un perpétuel devenir. Les qualités et les défauts de la race y sont pesés dans la balance, d'une main impartiale et sûre, par un homme qui tient à remettre les choses au point et à dire toute la vérité, « dût-il se faire lapider à son prochain voyage en Amérique ». Et ce ne sont point ici lourdes et savantes dissertations, mais tableaux pris sur le vif, remarques piquantes, anecdotes lestement enlevées. Au moment de fermer le livre, j'ai compris mieux que jamais la vérité de cette parole, que, pour aimer la France, ou plutôt pour la bien comprendre, il faut l'avoir quittée. C'est quand on a vu de près l'industrialisme américain, avec sa sécheresse, son égoïsme, son mépris de tout ce qui est littérature, beaux-arts, en un mot, comme ils le disent, *de tout ce qui ne paie pas*, c'est alors qu'on sent le prix des qualités qui sont le patrimoine de notre race : sociabilité, finesse d'esprit, amour désintéressé de tout ce qui élève l'intelligence et de tout ce qui enchante l'imagination. Soyons donc de notre pays, et faisons bonne garde autour de l'esprit français menacé par l'invasion des idées, des mœurs et des modes de l'étranger. Je dirais que c'est la leçon qui se dégage du livre de M. Lacroix, si ce mot de leçon n'était d'allure bien pédantesque, appliqué à ce charmant volume qui est un chef-d'œuvre d'observation délicate et pénétrante, et aussi de saine et réconfortante gaieté.

A. Jacquet.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

16 octobre. *Indépendance Belge.*

Correspondance de Londres. « MM. Coddington et Hornby, les héroïques députés de Blackburn, viennent de déclarer qu'ils se ruinent en souscrivant à des sociétés de *foot-ball* et de *tennis* et que, désormais, ils « fermeront leurs guichets » inexorablement au nez des solliciteurs. Ce qui veut dire, si leur exemple est suivi, que l'axe même de la politique anglaise va se déplacer. On pouvait dire jusqu'ici, des trois quarts de nos députés, qu'ils représentaient au Parlement, non pas tel idéal social ou telles aspirations réformatrices, mais simplement tant de milliers de joueurs de *foot-ball* et de *tennis*, qui leur accordaient la préférence sur leurs concurrents, parce qu'ils se montraient plus généreux dans leurs subsides aux clubs sportiques.

« Si la loi sur les fraudes a peu à peu purgé nos mœurs des actes de corruption politique si gaiement flétris par Charles Dickens dans les *Pickwick Papers*, en revanche elle n'a ni prévu ni empêché le règne de vaste chantage sportique qui décide aujourd'hui des destinées nationales. MM. Coddington et Hornby sont les premiers à réagir en s'écriant : « Ça nous coûte trop cher! En voilà assez! » Conséquence : ou bien la masse des élus du pays suivra leur exemple et nous aurons, dans cinq ans, un Parlement vraiment politique avec lequel les amateurs de sport auront cessé de jouer à la raquette; ou bien leur protestation restera isolée, ils seront blackboulés aux prochaines élections; et le monde sportique deviendra plus que jamais le Grand Electeur et le Grand Dictateur. »

19 octobre. *Télégramme* (de Toulouse). — M. Yves Guyot, dans un article sur la suppression des octrois, cite l'anecdote suivante.

« Mon ami, M. Faubert, descendait ces jour-ci d'un train qui l'amenait à Paris.

— Eh! Monsieur, vous n'avez rien à déclarer?

M. Faubert regarda l'employé et, évoquant un sourire : — Non, rien, dit-il avec conviction.

— Ouvrez votre sac, répondit l'employé.

M. Faubert est un homme calme et patient, plutôt lymphatique que nerveux et n'ayant pas plus de bile qu'un poulet. Cependant il fut secoué dans sa dignité morale par un mouvement d'indignation :

— Mais, dit-il avec énergie, vous me traitez de menteur; puisque je vous ai dit que je n'avais rien à déclarer et que vous me faites ouvrir mon sac.

— C'est toujours comme cela que ça se passe. C'est la formule de l'administration. Si vous me répondez : Non, et que je trouve quelque chose, votre affirmation contraire me permet de vous dresser procès-verbal.

— Mais, cependant, dit M. Faubert, une instruction du 22 février 1870 rappelle l'article 12 de la loi du 27 Frimaire an VIII, l'article 30 de l'ordonnance du 9 décembre 1814, l'article 31 de l'instruction ministérielle du 25 septembre 1809 qui dit :

« Les individus voyageant à pied ou à cheval ne pourront être *arrêtés, questionnés* ou *visités* sur leur *personne* ni à raison de leurs effets.

« Tout acte contraire à la présente disposition sera réputé acte de violence et les préposés qui s'en rendraient coupables seront poursuivis correctionnellement et punis des peines prononcées par les lois.

« Tout individu soupçonné de faire la fraude, à la faveur de cette exception, pourra être conduit devant un officier de police ou devant le maire pour y être interrogé et la *visite de ses effets autorisée s'il y a lieu.* »

— C'est juste, dit l'employé étonné de trouver un contribuable connaissant ses droits; mais vous ne voyagez pas à pied, vous voyagez en chemin de fer.

— Pardon. En descendant du train, je suis dans la situation d'un voyageur à pied.

— Allons, pas tant de discussions, ouvrez votre sac.

Les employés y farfouillèrent, n'y trouvèrent rien. M. Faubert s'en alla fiévreux. Il demanda ce que signifiait l'instruction du 22 février 1870, si elle était comprise de cette manière. On lui répondit :

— On ne vous a pas fouillé sur votre personne. Vous n'avez rien à dire.

— Mais on m'a questionné, on a visité mes effets.

— C'est la condition même de la perception de l'octroi.

Et M. Faubert sentit fortifier sa conviction qu'il y a des instructions sur le papier et des pratiques qui sont en complète contradiction avec elles. »

20 octobre. — La *République Française* nous renseigne à propos d'un procès récent sur le rôle que joue dans la société moderne le « rabatteur de photographies » :

« Sa fonction consiste, avant tout, à « chambrer » les célébrités ou les notabilités de tout genre pour les décider à venir poser dans l'atelier de la maison qu'il représente, et qui est toujours, naturellement, « la première de Paris ». Ces notabilités et célébrités se partagent en deux groupes principaux : les indigènes et les étrangers. Par indigènes, j'entends les savants illustres, les jolies actrices, les hommes politiques du jour, les auteurs en vogue qui ont à Paris leur résidence habituelle. Par étrangers, j'entends les souverains, les princes, les généraux, les milliardaires de passage. Pour ces derniers, on ne se montre pas très rigoureux sur la qualité de leur illustration. Il suffit qu'ils soient descendus à quelque hôtel réputé, et surtout qu'ils paraissent enclins à quelque prodigalité. Ils sont, du reste, les plus faciles à aborder. On se présente chez eux en profitant de cette espèce de désarroi qui suit toujours les premières heures de l'arrivée : on s'attaque à leur vanité; on leur persuade que « le plus grand photographe de Paris » serait au désespoir s'il n'avait la bonne fortune de pouvoir faire figurer leur auguste physionomie dans sa riche galerie; et l'on obtient enfin assez aisément qu'ils passent, un après-midi, par l'atelier de pose, où l'on prendra d'eux plusieurs clichés. Ces clichés pris, on leur offre de chacun une épreuve gratuite; et, pour peu qu'ils en soient satisfaits, il y a bien des chances de les voir répondre à une politesse par une politesse, c'est-à-dire, sur la suggestion discrète du rabatteur, envoyer une forte commande.

« Le profit direct qu'on tire des célébrités indigènes est généralement très inférieur à celui que rapportent les célébrités étrangères, sauf pour les photographies d'actrices, qui ont une grosse vente dans le public. Les indigènes, en effet, et pour maintes causes, font moins de commandes. Le photographe se rattrape sur eux par la réclame. Cela classe une maison, de s'intituler : portraitiste de l'épiscopat, de l'Université, du monde politique, etc. On fournit aux journaux illustrés les photographies dont ils ont besoin; ils mentionnent, en revanche, le nom de l'artiste, et la notorieté de celui-ci se trouve ainsi bien vite établie et répandue, au point qu'il arrive parfois jusqu'à obtenir la décoration. C'est que nous sommes loin du type ancien du photographe, de ce « Collodion le Chevelu » si broussailleux en sa coiffure et si prétentieux en sa mise. Ce rapin de la photographie est allé rejoindre dans les oubliettes les rapins de la peinture. Il reste un gentleman généralement fort correct, une manière de grand industriel, dont le rabatteur est presque un ambassadeur chargé de traiter avec les puissances. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32935. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 2 NOVEMBRE 1895

LA POLITIQUE

On dit de divers côtés que les interpellations qui depuis trois ans se succèdent, d'abord sur Panama, ensuite sur les Chemins de fer du Sud, ne sont pas pour relever le prestige du régime parlementaire. Cela est incontestable. Mais comment empêcher ces interpellations? Il y avait, semble-t-il, un moyen : c'était que, dès la première heure, un ministre montât à la tribune en disant quelque chose comme ceci : « Nous n'avons pas à rechercher s'il y a ou non des parlementaires compromis ; nous allons remettre au Parquet le dossier de l'affaire, tout le dossier : le Parquet agira sous sa responsabilité, et les conséquences seront ce qu'elles seront. » — On parle beaucoup de la séparation des pouvoirs depuis quelque temps : ainsi les pouvoirs eussent été séparés, et les interpellations n'auraient plus eu de raison d'être.

Au lieu de cela, il y a eu, dès le début, une hésitation visible chez ceux qui gouvernent : l'action publique a été si lente parfois qu'elle s'est trouvée éteinte par la prescription.

Nous écrivons ici sans passion et sans parti pris : nous avouons que souvent, depuis trois ans, nous n'avons pas compris, et nous savons bien des gens qui n'ont pas compris plus que nous.

Qu'a-t-on voulu ? Sans doute éviter un scandale préjudiciable à la République. On a cru qu'il fallait canaliser des procès qui auraient dû être des procès ordinaires et auxquels on a donné, malgré soi, je ne sais quel cachet politique. Ceux qui ont raisonné ainsi étaient d'absolue bonne foi ; mais il est évident qu'ils se sont trompés. Mieux eût valu, quelle qu'elle fût, la vérité jetée au public une fois pour toutes qu'arrachée lambeau par lambeau.

A quoi a-t-on abouti ? A perpétuer des affaires qui auraient pu être terminées depuis longtemps, à troubler l'opinion, à semer le doute, à répandre le soupçon, à faire que le mal moral apparaisse plus grand encore peut-être qu'il ne l'est en réalité.

Si les différents gardes des sceaux qui se sont succédé depuis quelques années s'étaient bornés à transmettre à la justice les plaintes dont ils étaient saisis, sans s'inquiéter des suites, nous ne serions pas aujourd'hui témoins de ce paradoxe d'hommes d'une haute intégrité personnelle qui sont renversés par quoi? Par un ordre du jour qui signifie, en bon français, que la justice doit suivre son cours.

Ceci, dit-on, ne serait pas arrivé si la Chambre n'avait pas, une fois de plus, empiété sur le pouvoir judiciaire. N'y a-t-il pas là quelque confusion? S'il nous était démontré que la Chambre a voulu s'immiscer dans l'œuvre de la justice, nous ne serions pas des derniers à la blâmer; mais nous ne voyons pas qu'elle ait fait rien de pareil. Supposez que vous fassiez partie d'une réunion ou d'une corporation quelconque, et qu'on accuse quelques membres de cette réunion ou de cette corporation sans les nommer : vous demanderiez que la lumière se fasse. C'est ce qu'a voulu la Chambre; et, si l'on pouvait s'étonner de quelque chose, ce serait de ce qu'elle ne l'ait pas voulu plus tôt.

PAUL LAFFITTE.

ÉMILE AUGIER [1]

Il y a eu tout juste cinquante ans, voilà dix-huit jours que, sur cette même scène de l'Odéon, un jeune homme inconnu, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, faisait représenter une petite pièce du genre antique, en deux actes, qui allait être le premier grand succès d'un maître du théâtre contemporain. Et, dans les registres du Comité de la Comédie-Française, je trouve, en ce même mois de mai 1844, la note que voici : « Séance du vendredi 31 mai : MM. Émile Augier et Ferdinand Dugué remercient le Comité de la concession d'entrée qu'ils ont obtenue. » On accordait alors difficilement les entrées à la Comédie : je vois qu'on les donnait à Balzac en pleine gloire le 23 octobre 1846, à un autre écrivain, tout jeune alors, dont j'ai rencontré pour la première fois, sur nos registres qu'il devait emplir de sa renommée, le nom, à la date du 22 septembre 1849 : « Le Comité accorde ses entrées à M. Dumas fils. »

La légende veut que la *Ciguë*, représentée tout d'abord à l'Odéon, ait été refusée à la Comédie-Française. Le fait n'est pas exact. A aucune époque, la Comédie-Française, qui a souvent, par bienveillance, accepté des pièces discutables, n'a refusé une pièce vraiment supérieure. Elle eût vraisemblablement accueilli Émile Augier lui offrant sa première pièce, mais la vérité est qu'Augier ne la lui avait pas apportée. Il était venu tout droit à ce théâtre des jeunes gens où plus tard, comme par une superstition reconnaissante, il devait donner la *Jeunesse*, et il avait débuté sur ces planches où dix ans après Victorien Sardou devait livrer sa première bataille avec la *Taverne des Étudiants*, Pailleron faire entendre ses premiers vers avec le *Parasite*, et plus tard François Coppée cueillir le premier brin de vert laurier avec le *Passant*.

Lorsque, formé d'une réunion d'amis, un Comité s'est constitué pour célébrer la mémoire d'Émile Augier, la première pensée a été d'élever la statue près de ce théâtre où tant de poètes ont débuté, où il a fait lui-même applaudir ses premiers vers. Il nous a semblé que, dans ce grand Paris qui se peuple d'images plus ou moins discutables, si un coin spécial semblait indiqué, c'était cette place de l'Odéon qu'Émile Augier avait, il y a un demi-siècle, un soir de mai, traversée joyeux avec les premiers bravos du public chantant à ses oreilles de vingt ans.

Augier aura une autre statue, là-bas, à Valence, non loin de sa petite maison natale qui, par un hasard souriant, ouvre ses fenêtres en face du théâtre où la Comédie, l'été dernier, a fêté le maître. On pourrait dire que la statue parisienne se dressera non loin aussi de la maison natale du poète, car c'est le théâtre où se produit son œuvre qui donne la vie à l'auteur dramatique. A tout prendre, on pourrait affirmer qu'Émile Augier est né deux fois : à Valence, le 18 septembre 1820 ; à l'Odéon, le soir de la *Ciguë*, 14 mai 1844.

Je ne saurais, en parlant aujourd'hui d'Émile Augier, étudier l'auteur dramatique, son influence, qui fut si profonde, son œuvre qui reste si grande. Je ne suis ici que pour remercier, au nom du Comité de la statue, ceux qui, en répondant à notre appel, en assistant à cette représentation et en nous apportant ainsi leur souscription volontaire, se sont faits nos collaborateurs. Il y a toujours dans Paris, et je le vois une fois de plus aujourd'hui, une élite pour accourir lorsqu'il s'agit d'art, de poésie, de reconnaissance ou de charité. Augier a eu, sur son berceau une bonne fée qui lui a prédit la gloire. Il aura eu d'autres bonnes fées qui lui ont donné sa statue. J'avais demandé, il y a quelques mois, à celui qui fut notre président avant M. Gérome, au maître qui nous réunissait dans son logis, devant son orgue maintenant muet, je l'avais prié de faire ce que je fais aujourd'hui, et peut-être auriez-vous eu la bonne fortune d'entendre une parole autrement séduisante que la mienne si la mort n'était venue interrompre mon projet. « Quand nous occuperons-nous de la représentation pour la statue d'Augier ? » me disait Gounod. Et avant que la statue d'Augier ait été finie, c'est la mort qui s'est occupée de la statue de Gounod.

Gounod cependant sera là, présent, et vous l'entendrez encore, — ce sera sa voix d'outre-tombe, sa mélodie qui chantera sur les vers d'Augier. Vous vous associez donc aujourd'hui, dans cette manifestation qui nous touche, à un double hommage, et les deux amis auront leur part de vos bravos.

Les deux œuvres d'Émile Augier que vous allez entendre caractérisent en quelque sorte les deux manières de l'auteur : l'une, l'œuvre de jeunesse, *la Ciguë*, c'est le premier rêve, la première vision de l'antiquité, l'œuvre de réaction contre le romantisme alors triomphant ; l'autre, *le Fils de Giboyer*, c'est l'œuvre puissante d'un maître en sa fière maturité, s'attaquant, en plein théâtre, aux questions les plus redoutables et les traitant avec la franchise et la gaîté des forts. Pour son œuvre de jeunesse il avait trouvé des interprètes jeunes et charmants ; pour sa comédie de bataille, il rencontra un admirable et puissant artiste, son camarade de collège, qui reprend aujourd'hui le rôle où je l'acclamais quand j'avais vingt ans, ne me doutant guère qu'il serait le doyen illustre de la troupe que j'aurais l'honneur de diriger. Comme l'œuvre elle-même, M. Got est resté robuste et vaillant. Entre ces deux œuvres, *la Ciguë* et *le Fils*

(1) Conférence faite à l'Odéon à l'occasion d'une représentation donnée au profit du monument d'Émile Augier, qui sera inauguré prochainement.

de Giboyer, placez l'*Aventurière*, par exemple, et les *Lionnes pauvres*, vous avez le satirique et le moraliste indigné qui a abordé de front, avant la question sociale, une question morale.

Je le louais, un jour, d'avoir porté, comme on dit, le fer rouge dans bien des plaies. Il se mit à rire.

— Ah! le fer rouge! Si je recommençais mon œuvre, mon cher ami, je jetterais le fer rouge et je ne ferais que du théâtre gai. On peut tout dire, surtout en France, en riant. Le fer rouge cautérise. Le rire tue!

Il avait contre le mal la haine vigoureuse d'un Alceste, mais la pitié d'un esprit sain, d'une âme solide et d'un cœur droit.

Soyez certains que les moralistes qui ne pardonnent rien ont quelque chose à se faire pardonner.

Émile Augier n'avait, lui, à se reprocher que d'avoir, au début de sa vie, avec la *Ciguë*, voulu fonder une école. Il s'agissait alors de renverser, comme je disais tout à l'heure, le romantisme. Ce sont là jeux de nouveaux venus. Avant d'avoir produit une œuvre, ou dès la première œuvre, quand on est jeune, on fonde une école. Nous avons tous passé par là. Les écoles sont même aujourd'hui plus fréquentes qu'au temps d'Augier. Si l'on comptait bien, on en verrait éclore une nouvelle toutes les semaines. Il y a cinquante ans, on ne fondait pas l'école hebdomadaire; mais Augier, Ponsard, d'autres encore, un poète de talent, Charles Raynaud, opposaient l'école néo-grecque, l'école du bon sens, comme on disait, à l'école des belles folies romantiques. Augier croyait alors à la suprématie absolue et prochaine du groupe dont il faisait partie, et il saluait l'auteur de *Lucrèce* comme son chef.

Il écrivait à Ponsard :

« Du courage! Nous prendrons d'assaut le théâtre! »

Et c'est alors que ces jeunes gens rêvèrent d'opposer leur école d'athéniens ou de romains insurgés à la royauté littéraire de Victor Hugo. *Lucrèce* leur semblait avoir aboli les *Burgraves* et la flûte thessalienne fait taire les échos des vieux burgs gothiques. Les couloirs du Théâtre-Français n'avaient-ils pas entendu, le soir d'*Hernani*, les cris de : *Enfoncé, Racine!...* Ces murs de l'Odéon entendirent, eux, le soir de *Lucrèce*, cet autre cri : Enfoncés, les *Burgraves!* Ces enthousiasmes, qui en acclamant quelqu'un frappent toujours sur quelque chose, sont à la fois très compréhensibles et très ironiques. Ce ne sont pas seulement les œuvres, ce sont surtout les portes que les jeunes générations tiennent à enfoncer. Et c'est assez naturel. L'avenir se charge ensuite de savoir si les œuvres et les hommes qu'on a tués sont décidément des cadavres. Il y a, en art, de la gloire et de la vie pour tout le monde. *Hernani* n'empêche pas l'immortalité de Racine ; en dépit de *Lucrèce*, Victor Hugo est toujours vivant, et je me rappelle avoir entendu Émile Augier, hochant la tête, dire à Victor Hugo, en lui rappelant ces batailles d'autrefois :

— Étais-je bête, en ce temps-là!

Et qu'il était attendrissant et bon, ce mot vraiment ému, sur les lèvres d'un tel homme!

Émile Augier n'avait pas toujours, il est vrai, combattu celui qu'il devait, un jour, solennellement appeler *le Père!* Ses premiers vers, chose curieuse, avaient été écrits pour célébrer Hugo. Oui, ce Hugo, alors honni dans les collèges et dont M. Auguste Vacquerie, dans son beau livre paru hier, *Depuis*, dit :

> Nos professeurs avaient presque la même forme,
> Et la plupart parlaient de *Marion de Lorme*
> Et des *Feuilles d'Automne* avec un doux mépris.

Le proviseur Poirson, plus tard, donnait en prix aux deux fils de Hugo des livres où leur père était honni, — ce Hugo, Augier lui adresse une ode juvénile. Elle est datée de 1839. Augier n'a pas encore dix-neuf ans. Hugo a publié deux ans auparavant les *Chants du Crépuscule;* il va faire jouer *Ruy Blas*, il n'a pas encore donné les *Rayons et les Ombres*, il a encore deux ans à attendre pour être de l'Académie, et le jeune poète lui adresse des vers, des vers enflammés d'admiration, des vers hugolâtres, vraiment inspirés et touchants.

Mme Émile Augier a bien voulu me confier ces papiers jaunis et me permettre de citer quelques vers de cette pièce *A Hugo*, datée de mai 1839 et signée de l'anagramme du nom d'Augier, *Émile Reigua :* le rhétoricien remercie surtout le maître de cette bonté que Victor Hugo préférait à toutes choses et qui fut aussi une des vertus d'Émile Augier.

> Va (lui dit-il),
> Ne blasphème pas un siècle qui t'admire
> Et met sur ses drapeaux Corneille, Hugo, Shakspeare,
> Trinité dont l'éclat embrase l'avenir.
> Ton immortalité de ton vivant commence,
> Mais parmi tant de cœurs que ta voix ensemence,
> Le fort seul peut chanter, le faible doit bénir!
>
> Je te bénirai donc, moi qui chante dans l'ombre,
> Comme l'oiseau perdu dans le feuillage sombre;
> Mais sépare mes vœux de ceux que tu reçois;
> Ils ne s'adressent pas à l'éclat qui rayonne
> Sur ton front glorieux; — ce n'est pas la couronne
> Mais les bienfaits versés qu'on bénit dans les rois!
>
> Moi je veux te bénir pour une seule chose,
> C'est pour cette bonté sur qui je me repose
> En t'écrivant ces vers; sous leurs pieds triomphants
> Quand tes disciples vont écrasant la jeunesse,
> Tu dis comme Jésus : Respectez leur faiblesse,
> Laissez venir à moi tous ces pauvres enfants!
>
> O toi qui fais au faible offrande de ta force
> Au pénible banquet de la célébrité,
> Pour lui des fruits amers tu déchires l'écorce,
> Et lorsqu'il n'a trouvé qu'une trompeuse amorce
> Tu rends l'espoir à son cœur rebuté.

J'ignore si Victor Hugo a jamais lu ces vers d'Augier adolescent, mais je sais que, bien des années après, lorsque la poudre des batailles littéraires d'autrefois était depuis longtemps emportée par le vent, le lendemain du jour où l'auteur de la *Ciguë* devenu un homme à barbe grise avait porté un toast célèbre à Victor Hugo en cheveux blancs, le poète de la *Légende des Siècles* lui écrivait :

« Cher Émile Augier, vous avez été bon et grand, vous m'avez fait venir les larmes aux yeux, à moi qui depuis mes dernières larmes — *pro meis*, hélas! — ne croyais plus devoir pleurer. »

L'âge apaise ainsi les passions, amène la justice, et Augier, qui n'était point vieilli, vantait alors les joies de la vieillesse :

— Être vieux c'est, disait-il avec bonhomie, avoir une position honorable dans le monde... On ne vous craint plus, on ne vous discute plus... Tout ce qu'on vous niait, on vous l'accorde; on est respecté, aimé, mieux aimé même, car on aime mieux, et tout ce que l'intelligence perd, le cœur le gagne. Croyez-moi, c'est charmant, la vieillesse!

Et, raconte M. Pailleron, entre un sourire et un soupir, il ajoutait doucement :

— Quel malheur que cela dure si peu ![1]

Émile Augier, même jeune, n'avait jamais été maltraité par la critique, mais il n'avait pas été non plus, avant ses dernières années, acclamé comme il le méritait.

Le *Gendre de M. Poirier*, cet admirable chef-d'œuvre, fut, le premier soir, assez froidement accueilli, et Augier pouvait craindre le succès d'estime jusqu'au moment où le fameux : *Va te battre!* d'Antoinette emporta la salle. Et, pendant qu'on applaudissait *Poirier* au Gymnase, on protestait contre le *Mariage d'Olympe*, autre chef-d'œuvre que donnait le Vaudeville.

— J'allais, me contait gaiement le maître, chaque soir du Vaudeville au Gymnase, et je me débarbouillais les oreilles des sifflets d'*Olympe* avec les bravos du *Gendre de M. Poirier*.

Je me souviens encore de ce qu'il me disait de l'*Aventurière*, aujourd'hui consacrée, classique, et qui fut si étrangement accueillie d'abord :

— Le critique Rolle, Hippolyte Rolle, écrivait : « Il y a vraiment *une* jolie scène d'ivresse! » Et c'est le meilleur feuilleton que j'aie eu!

On est plus gâté aujourd'hui et on ne se contenterait pas d'un tel éloge. Avant de s'inquiéter de la scène à faire, on se préoccupe surtout de l'article à recueillir.

L'avenir, du moins, gardait à Augier ses revanches, et on peut dire que, vivant, il vécut en pleine gloire et connut, avec le bonheur intime, l'avant-goût de l'immortalité. Il était cependant un peu surpris de certaines tendances nouvelles. « Chaque génération a ses lunettes, » disait-il. Les siennes, disons-le tout de suite, n'avaient pas de verres noirs. Il n'aimait pas le pessimisme. Il cherchait et démêlait vite ce qu'il peut y avoir de pose dans les désespérances hâtives et les douleurs affectées.

Il assistait, comme un vieux Gaulois robuste et souriant, à l'avènement, je n'ose dire à l'invasion de l'art étranger dans notre littérature. Il lui semblait, à lui qui s'était nourri de la moelle des Latins, des clairs écrivains du XVIe siècle, des Rabelais et des Montaigne, à lui qui, pour donner de la condensation et de la netteté à son style, traduisit, oui, ce maître, comme l'eût fait un écolier, deux livres de Tacite; il lui semblait que notre génie national perdrait de son charme et de sa vigueur à la victoire de l'esprit du Nord. Il voyait là comme une autre défaite, comme une infiltration nouvelle d'une autre race dans notre race celtique, généreuse et française. Il ne méconnaissait ni la valeur des génies voisins, ni leur attrait singulier, ni leur puissance, qu'on ne saurait contester; mais il adorait, il avait la faiblesse ou plutôt le courage d'adorer le génie français. Le mystère, le vague, l'inquiétant, le troublant lui paraissaient des variétés du nervosisme. Il savait qu'on peut éprouver des sensations d'une acuité rare en se penchant sur un gouffre, il préférait le sentier ferme et sûr qui mène à un but défini et à une certitude humaine.

Non pas qu'il fût un esprit rétrograde ou timide, au contraire. Il a porté, dans les *Effrontés*, dans ce *Fils de Giboyer* dont vous allez entendre le début, et qui fut, un moment, interdit en quelques coins de France, la question sociale au théâtre. Un jour qu'on lui demandait, pour une revue, un article sur Molière, il se récusait en écrivant : « J'ai commencé trois fois le portrait de Molière, et trois fois je l'ai jeté au feu. Je n'ai pas la faculté de choisir mon point de vue. Quand je suis sous l'empire d'une idée, elle sort de ma plume malgré moi. Or ce qui me frappe aujourd'hui dans Molière, c'est le philosophe et le socialiste. Son *libertinage*, pour employer le mot du temps, m'apparaît à chaque page de son œuvre sous les précautions infinies dont il a été obligé de l'envelopper. Le temps est peut-être venu de restituer à ce grand génie toute la part qui lui revient dans notre révolution. »

L'homme qui parlait ainsi de Molière après avoir aussi fermement raillé les égoïstes bourgeois et les tripoteurs effrontés que l'ancêtre avait raillé les précieux, les hypocrites et les petits marquis, l'auteur de la *Contagion* et de *Giboyer* n'était pas, je le répète, un timide, mais c'était un Français, estimant plus sain le vin pur de France que la bière germanique ou

(1) *Émile Augier*, par Édouard Pailleron (in-8°; C. Lévy).

scandinave. Socialiste comme Molière peut-être, mais nous montrant par exemple, dans Giboyer, un pauvre diable qui a lu Proudhon et non un halluciné nourri de Karl Marx. Volontiers eût-il dit, comme Musset, son collaborateur d'un jour :

> D'avoir imité Londres, Athènes, Rome et Sparte
> Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps?

Un pamphlétaire, oublié aujourd'hui comme tous les pamphlétaires qui doivent leur passagère renommée aux bas instincts des foules, croyait avoir flétri ce Français de pure race en écrivant sur lui tout un volume d'injures : *le Petit-Fils de Pigault-Lebrun*. Augier était fier de ce nom, et le pamphlet pour toute réponse ne recueillit que le dédain.

Il y a dans la salle du Comité de lecture de la Comédie-Française deux portraits qui se font face et semblent se contempler l'un l'autre, celui de l'aïeul et celui du petit-fils : le premier, par Boilly, Pigault-Lebrun, — qui revit là avec sa verve superbe et son humeur de jovial batailleur; Pigault-Lebrun, qui, à soixante-dix ans, jetait ses cartes au visage de son partenaire et voulait se battre, s'il vous plaît, comme il s'était battu tant de fois à vingt ans; Pigault-Lebrun gai, sain, solide et fin, — et le second, Émile Augier, par Jalabert, Augier à soixante ans, debout, la taille haute, la poitrine large, fort et s'avançant d'un pas plein de fermeté; Augier, le nez grand, la barbe grise, le front solide et bien modelé, l'œil qui observe et qui raille. Rien de sévère, un air de bonté profonde, le profil du Béarnais à qui on l'a comparé bien souvent. Et dans cette salle où, sur le tapis vert, posant le manuscrit de ses chefs-d'œuvre, Émile Augier a tant de fois et tour à tour lu ces pièces qui sont la gloire, et ont contribué à la fortune de la maison, on dirait que l'aïeul, un peu oublié, sourit au petit-fils en pleine immortalité.

Ils sont chez eux là-bas, chez Molière. Ils restent unis pour nous dans notre galerie de souvenirs comme ils sont unis par la mort, dans ce tombeau couvert de lierre où nous avons, sur la colline de Croissy, dans un coin du vieux cimetière, conduit, il y a quatre ans, Émile Augier, endormi côte à côte avec Pigault-Lebrun. N'y a-t-il pas, dans la vie de l'écrivain illustre dont nous célébrons la mémoire, une unité singulière, admirable et touchante? C'est dans les bois de la Celle-Saint-Cloud qu'à vingt ans Émile Augier écrit au crayon la moitié des vers de la *Ciguë;* c'est dans ce même horizon qu'il vit, qu'il grandit en renommée, qu'il vieillit, entouré de l'admirable femme qui porte son nom, de sa famille, qu'il adore, de ses neveux, dont il disait, avec sa bonté souriante : « Comprenez-vous les gens qui me disent que je n'ai pas d'enfants! » Toute son existence de labeur, de simplicité, d'affection et de respect, elle s'écoule dans le même cadre, parmi des amis fidèles et rares. Ce génie solide et clair, ce moraliste, ce satirique au fier accent d'une honnêteté vibrante qui remue les foules, suscite les polémiques, signale et fustige les iniquités et les lâchetés, les égoïsmes et les vices, il vit loin de tous, heureux du bonheur calme des moins ambitieux et lorsque, souffrant de la dernière maladie qui devait l'emporter, je lui demandai la liste des amis qu'il voulait inviter à la reprise de *Maître Guérin*, il me répondit :

— A mon âge on n'a plus d'amis que ceux qu'on aspire à rejoindre !

C'est ce jour-là qu'étendu et me montrant la dernière feuille des épreuves de son *Théâtre complet* qu'il venait de corriger il me dit encore :

— Mon cher ami, j'ai écrit tout à l'heure le plus joli mot qu'on puisse écrire, celui qu'en toute ma vie j'ai tracé avec le plus de plaisir! Le mot : *fin*. Maintenant je puis dormir!

Il ne songeait pas que le mot *fin* n'achève pas la destinée d'un homme dont l'œuvre et le nom survivent. Il n'y a pas de mot *fin* pour les grands écrivains qui furent l'honneur d'une nation et d'un temps. Hier, c'était le deuil et les funérailles. Aujourd'hui, c'est l'hommage, et demain, ce sera l'acclamation devant la statue.

Il eût souri d'ailleurs si on lui eût parlé de sa statue, de ce même sourire plein de bonhomie qu'il avait lorsqu'on lui parlait de sa biographie. Il se dérobait à tout renseignement personnel, il faisait et il eût fait plus encore le désespoir des *reporters*. C'est lui qui répondait à un biographe lui demandant des notes pour écrire sa vie : « Je suis né en 1820. Depuis lors, il ne m'est rien arrivé. »

Ne le prenons pas au mot. De 1820 à 1889 il lui était arrivé d'ajouter un nom incontesté et des œuvres qui dureront à l'histoire de la scène française. Depuis les grands raisonneurs de Molière, le théâtre n'avait pas entendu un langage plus mâle, plus ferme et plus net. Les malices géniales de Beaumarchais n'entrent pas plus avant dans la mémoire que les amertumes de Giboyer. Giboyer, c'est Figaro en redingote râpée. « Il ne m'est rien arrivé! » Augier avait, avec deux ou trois autres dont les noms glorieux vous viennent à l'esprit et me viennent aux lèvres, ajouté un chapitre aux annales du théâtre en France, de ce théâtre qui a fait l'admiration du monde, imposé à l'étranger la suprématie intellectuelle de la France, jusqu'au jour où l'étranger lui-même s'est étonné de nous voir dédaigner nos propres gloires et renverser nos statues. On ne les renverse pas toutes et vous voyez qu'on en dresse de nouvelles.

Et l'on peut dire que la statue de l'auteur des *Effrontés* est la statue d'un fier écrivain, d'un

maître immortel de la scène, d'un bon Français de France et d'un grand honnête homme. Je finis sur ce dernier titre. C'est celui qu'Émile Augier eût préféré. Disons un grand homme, ce sera plus court et plus vrai.

JULES CLARETIE,
de l'Académie française.

UN FAIT

Nouvelle.

I

Je n'ai pas compris.

Comprendras-tu mieux, toi, ami lecteur?

J'en doute... Mais qu'importe!...

Voici l'histoire :

Et cette histoire, je l'ai si présente à la mémoire qu'il me semble qu'elle date seulement d'hier.

... C'était pourtant en 1870: la catastrophe de Sedan approchait. Bismarck enflammait une allumette en Espagne pour mettre le feu en France. Napoléon jetait le gant entre deux nouvelles manières de donner la mort : le fusil Chassepot et la mitrailleuse Christophe. Guillaume ramassait ce gant à Ems en criant : — Guerre! guerre!

Et moi, furieux contre ces messieurs qui menaient si grand bruit par le monde, je faisais mon lit, comme le prescrivent les règles de la Compagnie. J'apportais à cette humble besogne autant de soins et autant d'habileté qu'en avait apporté Moltke, le mystérieux Moltke, à élaborer le plan de campagne qui devait atteindre un succès si colossal à Sedan.

J'avais à cette époque un matelas en toile catalane qui faisait mes délices. Son fond était blanc... fond banal: mais sur ce fond banal quelle magnificence, quel luxe inouï!

De grands médaillons réunissant tous les tons de la gamme rouge : depuis le piment jusqu'au lever d'aurore, des boutons gros comme des tomates, roses comme des tranches de pastèques. Et dans ce cadre rutilant, quelles réjouissantes bandes de cigognes, quelles cancanières troupes de canards couraient çà et là, à grands battemens d'ailes.

Bonnes bêtes, bien tranquilles, somme toute, n'ayant jamais, par leurs cris, troublé la quiétude de mes nuits. Je certifie qu'en ce moment je dormais plus calme au milieu de ma ménagerie que Guillaume à Ems, que Bismarck à Friedrichsruhe, que Napoléon aux Tuileries. Je n'avais ni les terreurs ni les espérances trompeuses d'ici-bas. Mon matelas rouge, que l'usure avait rendu aussi mince que fine toile de Hollande, mon matelas rouge, bien tendu, c'était là toute ma préoccupation, toute ma joie, toute mon ambition.

Un pli déformant le contour d'un de mes palmipèdes! Ce pli aurait eu pour moi bien certainement plus d'importance que l'équilibre de l'Europe...

***

Ce fut dans cette si captivante occupation que le portier me surprit ce matin-là du mois de mars. Le brave homme venait m'annoncer qu'une visite m'attendait au parloir.

Une visite?... en cette heure si peu avancée?... Sans doute quelque dévote cherchant un confesseur.

Immense, tout en profondeur avec ses fenêtres étroites, où le jour ne pénétrait qu'avec peine, le parloir était embrumé de lumière pâle, mystérieuse. J'allai droit à la cheminée. Une femme était assise dans un fauteuil, poussant de gros soupirs, remuant sans cesse, faisant des signes de croix avec une rapidité convulsive, se frappant la poitrine, tendant des mains suppliantes, comme pour implorer du secours, vers un tableau appendu au mur en face d'elle. Je regardai ce tableau : il représentait un chien mouton gravement assis sur son derrière.

Ma visiteuse, dans l'obscurité de la pièce, avait pris le chien mouton pour une pieuse image. Je me mis à rire... Elle se retourna soudain. C'était une vieille fort laide, avec de gros yeux à fleur de tête, vêtue comme peut l'être une domestique de grande maison.

— Mon Père! mon Père! s'écria-t-elle toute tremblante dès qu'elle m'aperçut, le diable est apparu à ma maîtresse!

Lecteur, est-ce qu'il ne t'est jamais advenu, dans des circonstances solennelles, parfois pleines d'émotion, d'être pris à l'improviste, brusquement, malgré toi, d'une envie folle de rire? Tu te mords les lèvres, tu te pinces cruellement, tu songes à des choses très tristes : rien n'y fait; rien, aucun effort humain n'est capable d'endiguer ce débordement fiévreux de gaîté... Eh bien! voilà ce qui m'arriva dans ce parloir, en face de cette pauvre femme qui venait de prendre un chien mouton pour un saint. J'eus la cruauté de rire de son angoisse, de rire bruyamment, follement, comme au temps de mon enfance.

Mon interlocutrice en demeura interdite, épouvantée. Elle ignorait sans doute qu'un jésuite fût un animal sachant rire à l'occasion.

— Oui, mon Père, oui, finit-elle cependant par dire, le diable est apparu à ma maîtresse... ou bien peut-être une âme en peine... Voilà pourquoi Madame veut que vous veniez la voir, en courant, tout de suite...

— Votre maîtresse? Qui donc?

— Doña Adela.

— Doña Adela... Comment?

— Doña Adela de M...

Et, hésitante, elle ajouta à voix basse :

— La Rabina...

— La Rabina!

Ce nom prononcé, c'en fut fait de ma gaîté de tout à l'heure; elle s'évanouit comme par enchantement. Je pensais aussitôt qu'à pareille dame le diable pouvait bien apparaître, qu'il pouvait même l'emporter, tant on racontait de choses... de choses... sur son compte.

— Vous me disiez donc, repris-je immédiatement, qui doña Adela désirait me voir?

— Oui, mon Père, oui. C'est pour cela seul qu'elle m'a envoyée vers vous... Venez vite, pour l'amour de Dieu! Et n'oubliez pas d'apporter de l'eau bénite!

— Mais qu'est-il donc arrivé?

La vieille leva les bras en l'air, fit un pas en arrière et se mit à rouler des yeux épouvantés :

— Jésus!... Jésus... une chose atroce, mon Père... Je ne le sais même pas!... J'étais dans l'alcôve, en train de brosser des vêtements... Madame écrivait dans son cabinet... Tout à coup un bruit sec... pim!... pam!... C'étaient des carreaux qui se brisaient. Et je vois Madame très pâle, dans l'entre-bâillement de la porte... Elle murmurait : « Là-bas... là-bas... Ma sœur!... Concha!... Concha!... » Je me mourais, mon Père, je me mourais; je tombai sur une chaise, criant comme si j'avais vu venir à moi un millier de rats!

— Mais, fis-je, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que doña Adela ait appelé sa sœur?

— Mais, mon Père... puisque sa sœur est morte, il y a aujourd'hui six mois juste... juste... Eh bien! c'est elle qui lui est apparue... Et si ce n'est pas elle, ce doit être le diable!

— Est-ce que c'est votre dame qui vous a dit cela?

— Que vouliez-vous qu'elle me dît, puisqu'elle était sans vie?... Moi criant, elle droite, raide, effrayante jusqu'à ce que enfin... cataplum!... elle tomba comme une masse, sur le plancher... Les domestiques arrivèrent, le porteur d'eau... que sais-je encore, tous!... Mais ma maîtresse est une dame courageuse, comme il y en a peu. — Ce n'est pas parce que je l'ai servie pendant plus de vingt ans que je dis cela, non. — Ma maîtresse a une force de volonté, un je ne sais quoi, que personne au monde n'a. Dès qu'elle vit tant de gens à sa porte, elle se releva, ferme, et sans sourciller : « Marianne, va-t'en chercher le curé! »

« Je fus à la paroisse; mais le curé était occupé : une messe à trois vicaires avec orgue et tout le reste... Alors Juanito Ordonez, celui qui vend des cierges, m'a dit qu'ici il y avait un couvent avec un tas de prêtres... Voilà pourquoi je suis venue, mon Père : voilà.

Quelle bizarre matière à réflexions n'y avait-il point dans ce récit incohérent? Quelque chose de grave, un fait positif, primait tout cependant. Ce fait me causait plus d'étonnement que l'apparition du diable ou la résurrection de la défunte : la Rabina avait envoyé chercher un prêtre!

Doutant encore, j'insistai auprès de Marianne :

— Êtes-vous bien certaine que votre dame vous ait commandé d'aller avertir un prêtre?

— Certaine, oui, mon Père, oui, certaine. Elle me l'a dit de sa propre bouche... de cette bouche que la terre mangera. Je l'ai entendue... j'étais à la porte même de l'alcôve.

Plus d'hésitation. Je me disposai à suivre la caduque Ariane qui devait me guider dans ce labyrinthe. « Passez devant! » lui dis-je, car je ne voulais pas traverser les rues en si grotesque compagnie. Elle se mit alors à courir, regardant de tous côtés comme ce fantastique personnage d'Hoffmann qui avait perdu son ombre; se tournant à chaque instant pour voir si je la suivais, se cognant à tous les coins de rue, piétinant sur tous les tas de boue, marchant sur la patte de tous les chiens.

II

Durant que nous parcourions les quartiers conduisant à la maison de la Rabina, je tâchai de me ressouvenir des différentes choses que l'on m'avait racontées au sujet de cette étrange créature. Je ne la connaissais pas, et tel était l'isolement dans lequel elle vivait que, bien que la ville fût grande et populeuse, on aurait pu compter les personnes qui avaient eu l'occasion de la voir de près.

Pourtant, une après-midi que je revenais de la banlieue de X..., je vis venir dans un chemin creux une très vieille calèche aux portières armoriées, traînée par de pacifiques mules. Enfoncée dans les coussins de velours jaune fané se voyait certaine forme noire ayant en face d'elle une vieille fort laide, d'aspect honnête. Mon compagnon de route, qui demeure encore dans le vieux Madrid, m'assura que cette ombre était celle de la Rabina, et que, flanquée vis-à-vis d'elle, la vieille femme devait être sa suivante ou plutôt son démon familier, comme il l'appelait en riant.

Mme Adèle de M... pouvait avoir une soixantaine d'années. Son père, cadet d'une famille illustre, figurait avec avantage au Parlement à côté des députés Argüelles, Quintona et Toreno, lorsque la réaction de 1823 le fit émigrer en France. La jeune Adèle acheva son éducation à Paris. Elle y

vécut longtemps, à cette époque où le cerveau de l'Europe devenu un foyer ardent voyait apparaître les romantiques chevaliers à pâles visages, à chevelure mérovingienne, applaudissant à tout rompre l'*Hernani* de Victor Hugo. Dans le ciel littéraire brillaient alors deux étoiles de première grandeur qui avaient été les amies de Mme de M... : l'une était Delphine Gay, devenue plus tard Mme de Girardin ; l'autre était la baronne Dudevant célèbre déjà, par malheur, sous le nom de George Sand.

L'étroite amitié qui unissait ces trois femmes prenait sa source dans ce goût même des lettres qui leur était commun. Ensemble elles fréquentaient les cercles artistiques et les salons les plus en vogue du peu scrupuleux Paris de 1830, méritant ainsi de leurs admirateurs le nom charmant des « Trois Grâces ». On disait même que Louis Reybaud s'était inspiré de ce trio célèbre lorsqu'il avait parlé, dans son *Jérôme Paturot*, des poétesses qui, dans les salons de la princesse Flibustoskoï, improvisaient, comme Corinne au Capitole, la première en chlamyde à la grecque, la seconde en châtelaine du moyen âge et la troisième en culotte et bottes à l'écuyère. J'ignore ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans tous ces racontars ; mais ce que je puis assurer cependant c'est que l'amitié de doña Adela pour George Sand fut une amitié solide et constante.

J'ai eu moi-même, il y a quelques années, dans les mains, une édition de la *Mare au Diable*, que le célèbre auteur français avait donnée à son amie, et où l'on pouvait lire cette dédicace concise, mais très significative : « *Alteri ego*. GEORGE. » Personne ne sut jamais pour quelles raisons la Rabina avait abandonné la vie agitée de Paris — quinze ans avant les événements dont nous parlons — pour venir s'enterrer dans l'ancienne maison de ses pères, en compagnie de sa sœur aînée, excellente femme toute simple.

Elle ne recevait âme qui vive et ne sortait qu'en voiture fermée. Dans tout le cours de son existence on ne l'avait jamais vue s'approcher des sacrements : jamais elle n'était entrée dans une église, et la première et unique fois que le curé de sa paroisse était allé lui rendre visite elle avait courtoisement refusé de le recevoir.

Le peuple l'avait surnommée « la Rabina » à cause de ces apparences d'impiété et de sa réputation de lettrée. On disait, parmi les gens instruits, qu'elle employait les grands loisirs de sa vie à écrire un livre sur l'émancipation de la femme, livre appelé à faire grand bruit.

J'ignore, je le répète, ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans tous ces racontars ; mais ce que je puis affirmer, cependant, c'est qu'en 1867, lorsque se réunit, à New-York, le premier meeting demandant pour la femme les droits électoraux, une des premières adhésions que reçut le Comité de propagande fut celle de la Rabina. J'ai lu moi-même son nom dans les listes qu'en publia alors *the North American Review*, journal de Boston.

Pendant que tous ces souvenirs m'assaillaient pêle-mêle, il me vint une pensée à laquelle je ne m'étais jamais arrêté : c'est que la Rabina, malgré son manque total de religion, malgré le milieu corrompu dans lequel elle avait passé la plus grande partie de sa vie, malgré ses manières excentriques, n'avait jamais été accusée par l'opinion de quoi que ce fût contre son honneur. Cela me parut une très grosse anomalie, étant donnée la manière avec laquelle semblent s'enchaîner tous les vices.

Jamais le vilain oignon n'a donné de roses, ni le vulgaire navet de chastes lis !

Je te confesse, lecteur, que, pour m'expliquer cette contradiction, j'en vins à porter un faux jugement. Je me dis que la châtelaine de M... avait dû être, dans sa jeunesse, une de ces Lucrèces portant avec elles la sauvegarde de leur honneur dans la laideur de leur visage.

Enfin nous arrivâmes à la maison hantée. Ici encore, lecteur discret, il faut que je t'avoue que, bien que possédant déjà, à cette époque, le calme et l'aplomb que donnent à l'homme des années d'existence déjà nombreuses, je fus pris, en face de cette bâtisse quasi abandonnée, d'une sorte de trouble mêlé de frayeur.

La maison était vieille, très vieille, avec, au-dessus de la lourde porte en chêne sculpté, un énorme écusson. Cette porte s'ouvrit d'elle-même devant nous : nous étions attendus.

Je traversai d'abord une magnifique cour ; je gravis ensuite un large escalier de marbre qui me conduisit bientôt dans une immense galerie...

Devant une double épaisseur de tentures rouges, mon guide s'arrêta.

— Entrez, mon Père, me dit-elle : je vais prévenir Madame.

Je me trouvais maintenant dans un petit salon carré, digne d'une élégante Parisienne du temps du Directoire. Pour que l'illusion fût complète il n'y manquait qu'une « merveilleuse » assise sur le canapé, de forme romaine, qui occupait un des coins de la pièce.

Je levai les yeux : j'aperçus aussitôt un portrait aux couleurs charmantes représentant une femme de trente à quarante ans qui n'était autre que Mme Roland.

« Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » pouvait-on lire au bas du cadre.

— Belle phrase ! pensai-je : quel dommage que la fameuse républicaine n'ait songé à la prononcer qu'au

moment où son tour vint de monter sur l'échafaud!

En face de ce portrait il y en avait un autre d'époque plus récente et de mérite inférieur. Il représentait un jeune homme au teint pâle, au front très élevé, à la chevelure longue et noire, le cou emprisonné dans une cravate montant aux oreilles, le buste moulé dans une redingote serrée à la taille : c'était Victor Hugo au temps où il écrivait ses drames romantiques. Mais un troisième portrait, œuvre d'art magnifique, qui pouvait bien être de David en son meilleur temps, occupait la place d'honneur : c'était une dame vêtue de blanc assise dans un jardin sur un banc couvert de mousse, tenant un livre à la main. Sur la couverture de ce livre se détachait le titre : *Lélia.*

— *Lélia!* fis-je à part moi, le roman que n'osait lire seul Chateaubriand, qui cependant n'était pas très scrupuleux, malgré tout son mysticisme. *Lélia!...* l'œuvre la plus perfide de George Sand, ce dangereux génie qui, du bout de sa plume si bien taillée, répandit tant de venin!...

Aux pieds du romancier français, car c'était bien lui, on voyait, à demi couché, un bel adolescent qui paraissait l'écouter très attentif, une pipe allumée aux dents.

Comment reconnaître dans les traits gracieux de ce jeune homme qui paraissait être un enfant ceux de la Rabina elle-même, la vieille de soixante ans que j'allais, dans un moment, contempler pour la première fois face à face?

Une petite porte parfaitement dissimulée dans l'étoffe verdâtre qui tapissait les murs s'ouvrit tout à coup et mon Ariane m'apparut de nouveau :

— Entrez, mon Père : Madame vous attend.

III

J'entrai et demeurai tout surpris à la porte.

La Rabina n'était pas cette caricature que je m'étais imaginée, laide et noire « jusqu'à suer de l'encre », comme disait Louis XIV de Mlle de Scudéri. Non, certes, cette femme conservait encore les restes d'une splendide beauté qui, en son temps, et lorsqu'elles étaient l'une près de l'autre, devait faire contraste avec la mièvrerie de la Parisienne Delphine Gay et l'allure un peu hommasse de la Berrichonne George Sand.

Elle était enfoncée dans un grand fauteuil recouvert de satin rouge à côté d'une cheminée où brûlait un feu ardent.

Quoiqu'il fît très chaud, tout son corps était secoué de frissons. Je fis deux pas en avant. Elle se leva avec beaucoup de peine, je pus alors admirer sa taille majestueuse que n'avait pu parvenir à courber le poids de soixante-dix années! Elle avait les cheveux blancs comme neige et peignés en bandeaux. La blancheur de ces cheveux faisait ressortir son teint de brune, — et des sourcils noirs comme le jais donnaient à sa physionomie une expression d'énergie, presque d'audace.

— Je regrette beaucoup de vous avoir dérangé, mon Père, dit-elle; mais cette Marianne s'est trompée dans sa commission, elle est allée vous chercher au lieu de se rendre auprès du curé de la paroisse.

Je l'écoutais ravi; jamais je n'avais entendu voix plus douce, plus agréable à l'oreille. Cet accent dans la bouche de cette femme faisait vraisemblable la fable des sirènes. Cependant mon admiration ne m'empêcha pas de comprendre qu'avec ses phrases courtoises la dame Rabina me disait gentiment que j'étais de trop dans sa maison. Je lui répondis donc, tout en ayant l'air de m'en aller :

— Vous ne m'avez pas dérangé, Madame, mais s'il y a eu erreur...

— Oh! non, s'écria-t-elle vivement, restez, je vous en supplie. J'aime mieux ça... Du reste, vous pourrez, aussi bien que le curé, me donner un conseil et m'éclairer sur mon doute.

Nous nous assîmes. Un silence embarrassé régna pendant quelque temps, comme cela arrive d'ordinaire, quand la conversation doit rouler sur un sujet difficile. Enfin :

— Votre domestique, lui dis-je, me racontait que ce matin vous aviez éprouvé une grande frayeur.

— Frayeur! fit-elle, fixant sur moi un regard de surprise feinte, comme ne comprenant pas le sens de mes paroles, alors que la pauvre vieille était toute tremblante. Frayeur? Non, poursuivit-elle lentement au bout d'un instant, surprise... désenchantement... Je ne l'aurais jamais cru... j'ai beaucoup connu, à Paris, Allan Kardec, qui me parlait toujours de toutes ces choses de spiritisme... Mais je me moquais de ces niaiseries. Et cependant?...

— Tiens, tiens, pensai-je en l'écoutant : la visite du diable l'a convertie d'incrédule en spirite.

Et croisant mes bras sous mon manteau je me disposai à écouter patiemment jusqu'au bout.

Elle poursuivit :

— Je ne sais si l'on vous aura dit que j'ai eu le malheur, il y a six mois, de perdre mon unique sœur... ma pauvre Concha...

Je répondis oui de la tête.

— C'était une femme excellente... inoffensive... très...

Croyant qu'elle allait dire fanatique, je la regardai fixement en face.

— ... Très dévote, conclut-elle, et d'intelligence médiocre. A son lit de mort elle me nomma son exécutrice testamentaire, puis elle ajouta — qu'elle

laissait à ma volonté le soin de fixer le nombre de messes qui devraient être célébrées pour le repos de son âme.

Arrivée là je crus m'apercevoir que la Rabina souriait imperceptiblement.

— Je fis peu attention, continua-t-elle, à cette dernière recommandation. J'avoue que j'ai eu tort. Je devais respecter ses opinions. C'est du reste ce que je compris plus tard. Aussi envoyai-je, il y a quinze jours, une lettre au curé de la paroisse, le chargeant de dire tous les matins, jusqu'à nouvel ordre, une messe pour ma sœur défunte.

« Une messe pendant quinze jours ! c'était assez, sans doute !

« Ce matin donc, les délais étant expirés, j'écrivais de nouveau au curé de la paroisse une lettre dans laquelle je lui annonçais qu'à partir de cette semaine il aurait à cesser toute célébration d'office en intention de Mme Concha de X...

« Quatre lignes, et c'était tout. Seule la signature manquait. Déjà je prenais la plume pour... quand tout à coup j'éprouvai une impression douloureuse, un malaise indéfinissable... Il me sembla que je n'étais pas seule, que ma sœur se tenait là, debout, à ma droite, — J'ai ouï dire que certaines gens éprouvent dans l'obscurité de semblables terreurs. — En un grand effort de volonté, je surmontai ce mouvement de nerfs et je signai ma lettre sans détourner la tête. Mais je ne pus me contenir davantage : sitôt la dernière syllabe de mon nom tracée, je fis brusquement volte-face.

« Et voilà, mon Père, où la chose devient effrayante. Voilà ce que je veux comprendre, et ce que je ne comprends pas... Et cela est certain pourtant... Oui, cela est certain, certain, il ne me reste aucun doute. A mes côtés, près de la chaise même sur laquelle j'étais assise je vis une chose... une chose que je ne puis définir, car c'était un prodige, et les prodiges ne se peuvent expliquer. Mais je l'ai vue, vous dis-je, je l'ai vue aussi nettement que je vous vois là à cette heure... Cela était indescriptible... On eût dit une colonne de fumée formée de ténèbres entassées. Cela était sans matière, sans couleur, sans voix... et cela vivait pourtant, cela souffrait, je le sentais bien ! Se détachant en reliefs aux contours vagues, très vagues, je distinguai bientôt dans ces ténèbres une ombre, moins qu'une ombre, une esquisse d'ombre. Et cette ombre, c'était elle, c'était Concha ! Deux yeux... les siens... au regard triste, très triste... paraissant implorer... deux grosses larmes de feu roulant de ces yeux !...

« Je me levai avec une impétuosité telle que ma chaise s'en fut tomber sur les vitres de la porte. Les vitres volèrent en éclat.

« L'ombre s'éloigna doucement, comme à regret. Elle s'éloigna, l'ombre, jusqu'à toucher la table où j'écrivais et alors... — ceci est effrayant mon Père, — et alors ces ténèbres roulées en vagues épaisses se firent plus épaisses encore. Une langue de fumée se détacha de ces ténèbres, tâtonna un instant, puis s'allongeant comme une lance, vint se poser sur ma lettre et, lentement, mais d'un seul coup, effaça la signature ! »

Quand elle eut fini de parler, la Rabina se rassit toute tremblante.

Je n'étais guère plus rassuré qu'elle.

Et pourtant ?

— Pourtant, fis-je, ne pensez-vous point, Madame, qu'il y ait eu là un effet de votre imagination ? Et j'y songe, vous-même, en vous levant, n'auriez-vous pas pu effacer la signature avec les pans de votre manteau, avec votre manche, que sais-je, moi ?

— Non ! non ! non ! s'écria la Rabina : je n'avais pas de manteau. Quant aux manches... voyez !

Et disant cela elle étendit avec force ses deux bras me montrant les manches bien ajustées d'une robe de chambre en taffetas gris, garnies de parements en dentelles très blanches sur lesquelles ne paraissait aucune tache d'encre.

— Voilà ce qui m'atterre ! fit-elle cette fois, sans chercher à dissimuler son épouvante ; voilà ce que je veux savoir... Croyez-vous qu'il soit possible que l'âme d'une morte soit venue de l'autre monde pour défendre qu'on lui enlevât les prières dont elle a besoin ?

— Oui, Madame, répondis-je fermement, je le crois possible ; mais je ne le juge pas probable. Je le crois possible parce que le pouvoir de Dieu est sans limites, et si vous m'accordez que Dieu existe, vous ne pouvez pas nier ses attributs. Et si vous ne niez pas ses attributs vous ne pouvez pas non plus nier qu'il les exerce.

« Je ne le crois pas probable, parce que pour arriver à ses fins Dieu se sert de moyens naturels ; parce que le surnaturel est très rare, extraordinairement rare et se confond souvent, je le répète, avec des événements naturels mais inconnus encore, parfois même très vulgaires.

« Mais dites-moi, Madame, souffrez-vous d'insomnies ? Dormites-vous bien la nuit dernière ?

— Sept heures de suite, comme à quinze ans.

— Êtes-vous impressionnée, énervée en songeant à la mort de votre sœur ?

— Non, Monsieur : ma sœur était une femme très vulgaire ; nous n'avions toutes deux aucun rapport intellectuel et sa mort m'a très peu préoccupée. Donc puisque je n'ai pas été émue, sur le moment, en voyant son cercueil, comment voulez-vous que j'aie pu me frapper ainsi au bout de six mois ?

— Mais quand vous avez commencé votre lettre,

peut-être aviez-vous quelque remords, quelque regret : celui de n'avoir pas accompli la volonté de la défunte par exemple.

— Des remords? Aucun! La seule peine que j'éprouvais alors, c'était d'avoir dépensé en messes un argent que j'aurais pu mieux employer en le donnant aux pauvres ou bien en le jetant par la fenêtre.

Impossible de décrire l'accent d'épouvantable conviction avec lequel la Rabina prononça ces mots : « en le jetant par la fenêtre »!

— Du moins, insistai-je, à ce moment-là pensiez-vous à votre sœur? aviez-vous quelque tristesse de ne pas vous être rendue à ses désirs?

— Non, Monsieur, je ne pensais à rien de tout cela. J'avais écrit auparavant une lettre pour Paris à laquelle j'attachais beaucoup d'importance; et cette lettre me préoccupait à tel point que je me trompai trois fois au moins dans les quatre lignes que je devais adresser au curé. Oh! non, non, en vérité, je ne me souvenais même pas qu'il s'agissait de ma sœur en l'écrivant.

— Mais, repris-je encore, l'illusion ne consiste pas seulement en cela: elle se trouve aussi quelquefois dans un phénomène physique. Est-ce que la lumière entre directement dans ce cabinet? Ne peut-il pas y avoir eu ainsi illusion d'optique, — effet de miroir peut-être?

— Je ne le crois pas. Mais en admettant même que cela soit, comment pouvez-vous m'expliquer qu'un phénomène résultant d'un effet de miroir efface la signature d'une lettre? — Venez, la lettre est encore là. Examinez-la lentement, elle va servir à lever nos doutes.

Et la Rabina se dressa ironique, prête à me battre en brèche. Les rôles avaient changé maintenant : j'étais l'incrédule, elle était la croyante.

Je revenais encore à la charge, n'en voulant pas démordre :

— Mais, voyons, avez-vous examiné déjà cette lettre?

— Non, Monsieur : j'avoue que je n'ai pas eu ce courage.

Je fus sur le point de lui avouer que moi, de mon côté, je n'étais guère plus courageux. Mais je m'étais trop avancé pour reculer maintenant; aussi je surmontai tant bien que mal mon émotion.

— Allons, Madame! fis-je simplement.

Arrivés devant la porte du cabinet nous nous arrêtâmes tous deux silencieux et épouvantés comme autrefois les Thébains devant le Sphinx. Entrerions-nous?

Je passai le premier.

C'était un petit boudoir meublé dans le goût de la pièce que nous venions de quitter. Dans le fond, on voyait une table-bureau couverte de papiers. Sur cette table se trouvait un petit pupitre avec incrustations de nacre. Et dans le milieu de ce pupitre se détachant en blanc une feuille de papier à lettre avec quelques lignes écrites. Puis une tache d'encre horizontale, longue et étroite. Nous nous regardâmes encore. La Rabina, l'œil agrandi par l'épouvante, s'avança la première, s'en vint au petit pupitre, et de sa main qui tremblait saisit le papier et me le tendit.

Oui, la signature en était effacée.

Surmontant mon trouble, j'examinai froidement cette lettre, la tournant, la retournant, la regardant au travers du jour. Ah! la Rabina avait raison. Non, non, ce n'était pas une tache d'encre causée par le frôlement où le frottement d'un corps quelconque : c'était une tache sombre, de la couleur de la peau, de teinte identique, en sa délicatesse, à la trace brûlés que laisse sur un parchemin le contact de quelque chose d'incandescent!

. . . . . .

Je regardai alors la Rabina : elle était appuyée à la porte, et si pâle, qu'on eût dit une morte.

J'avais froid. La terreur m'avait glacé. Et mes mains tremblaient comme les siennes.

Revenus dans le salon, nous parlâmes beaucoup, beaucoup. Réellement c'était le diable que cette femme, mais un diable de savoir immense.

. . . . . .

IV

Trois ans après, me trouvant à l'étranger, je reçus une lettre de « faire-part ». Cette lettre m'annonçait la mort de Mme Adela de M..., décédée à X..., le 24 avril 18... *après avoir reçu les sacrements!*

Le « faire-part » ne parlait d'aucuns parents. Seul le directeur spirituel avait été invité à l'enterrement. Je m'empressai de recommander à Dieu l'âme de la défunte. Et en cette circonstance ce ne furent pas seulement la charité et l'amour du prochain qui m'inspirèrent des oraisons, mais aussi et surtout la peur, le souvenir de ces deux yeux tristes, très tristes, qui regardaient implorant quelque chose. Ces deux larmes de feu qui glissaient silencieuses sur des joues vagues, effacées, des ombres... comme de la fumée amassée dans les ténèbres!...

(Traduit de l'espagnol du père jésuite Luis Coloma.)

L'ORGANISATION SOCIALISTE (1)

Comité révolutionnaire central

Blanquistes

Le Comité révolutionnaire central, qui est l'âme de toute l'organisation blanquiste, est formé par la délégation des Comités de Paris et de la banlieue, à raison d'un délégué pour dix membres et fraction de dix membres. Les Comités départementaux peuvent s'y faire représenter par un délégué. Il se réunit tous les mardis. Son bureau se compose d'un secrétaire, d'un secrétaire adjoint, d'un trésorier et d'un trésorier adjoint élus en janvier pour un an. Le secrétaire, au moins, doit être pris parmi les membres de la commission administrative.

La commission administrative est l'agent d'exécution du Comité révolutionnaire central. Elle a seule qualité pour prendre, en son nom et sous sa responsabilité toute décision urgente, dans l'intervalle des séances. Elle prépare les ordres du jour et le travail du Comité et le convoque extraordinairement si cela est nécessaire. Cette commission est nommée pour un an, et en font partie de droit les députés et conseillers municipaux de Paris ainsi que les députés de province. Elle était composée cette année des citoyens Baudin, Chauvière, *Thivrier*, Vaillant, Walter, députés; Landrin et Ernest Moreau conseillers municipaux de Paris; Argyriadès, Breton, Calmels, Goullé, Lepage et Turot, élus par le Comité.

La cotisation des comités adhérents est, au minimum, de 0 fr. 25 par semaine pour les comités de Paris et de la banlieue et de 0 fr. 25 par mois pour les comités des départements.

Le Comité reconnait la lutte des classes comme la caractéristique du socialisme actuel et la règle directrice de son action. Il se déclare athée (matérialiste et transformiste), républicain, communiste, internationaliste, et surtout révolutionnaire. C'est le vrai parti de la Révolution, le glorificateur de la Commune, l'avant-garde de l'armée ouvrière menée à l'assaut de la société capitaliste, à la conquête du pouvoir politique.

C'est aux premiers rangs de cette avant-garde militante, dit la Déclaration du Comité révolutionnaire central, que nous voulons combattre et désarmer la réaction pour armer la Révolution de cet instrument tout-puissant, — le pouvoir, — qui, aux mains de l'ennemi, fait notre misère et notre faiblesse, et qui demain fera notre force et notre délivrance.

Ainsi, pendant que les trois fractions du parti ouvrier s'occupent de former et de grouper des syndicats, les blanquistes n'ont qu'un seul but : la Révolution; un seul souci : la politique. Que l'armée ouvrière se groupe au moyen des syndicats, et ils l'entraîneront à leur suite, eux les combattants de la première heure.

Leur grande crainte, ce n'est point un réveil de la bourgeoisie, veule et émasculée, qu'un coup d'action renversera ou que la peur seule suffira à désarmer : ce qu'ils redoutent, c'est une réaction cléricale. Là ils voient un danger, car il y a des hommes d'action et une force que l'on ne peut songer à contester.

La marque distinctive du blanquisme est la franchise.

« Parti d'action, dit le programme, le Comité révolutionnaire central adopte tous les modes d'activité : économique, politique et social, électoral et révolutionnaire.

« Il ne s'interdit d'autres actes que ceux qui, même seulement en apparence, contredisant au programme et à l'idée socialiste ou à l'honneur, ravaleraient l'action socialiste au niveau des combinaisons politiciennes des partis bourgeois, la discréditeraient et la déshonoreraient. Il n'est pas deux morales, l'une privée et l'autre publique, comme l'ont dit ou pratiqué tous les politiciens. La loyauté est le devoir rigoureux, la seule vraie et habile tactique du socialisme. »

Que d'autres, dans les différentes organisations socialistes, n'en sauraient dire autant!

M. Édouard Vaillant, qui est aujourd'hui le chef incontesté du parti blanquiste, a essayé de trouver un point sur lequel puissent s'entendre tous les socialistes des différentes écoles. Et il a fondé la Ligue socialiste révolutionnaire pour la revision républicaine et directe par le peuple. M. Vaillant croit que si les socialistes n'avaient pas été divisés lors de l'aventure boulangiste, et si les uns n'avaient pas

(1) Voyez la *Revue* des 7, 21 septembre et 5 octobre 1895.

(1) Le parti blanquiste a son centre d'action dans le Cher. Les citoyens Vaillant et Baudin y ont créé une organisation des plus puissantes, et cinquante communes du Cher ont un Conseil municipal nettement blanquiste. Les comités de ces départements sont les quatre comités de Bourges, Vierzon, Mehun et Saint-Amand, tous les quatre réunis en Fédération départementale. La Fédération voisine de l'Allier n'est pas moins importante; cette Fédération compte environ 9000 adhérents répartis entre les comités de Commentry dirigé par Dumazet, de Bezenet dirigé par Bouchaud, de Doyet, Montvicq, La Peyrouse et Domerat. L'Aveyron a trois comités non fédérés : Decazeville, Cransac et Aubin; la Haute-Garonne, Toulouse; le Lot, Cahors et Figeac; le Tarn, Graulhet, Carmaux et les Cabanes; la Corrèze, Tulle; le Puy-de-Dôme, Clermont-Ferrand; l'Indre-et-Loire, Tours; le Maine-et-Loire, Angers; et la Marne, Reims. — Il faut compter en tout 35000 adhérents au Comité révolutionnaire central, en comprenant les groupes des XVe, XIXe et XXe arrondissements de Paris. Nous ne parlons pas ici des blanquistes-rochefortistes, Ernest Roche, député, Archain, Breuillé, Grébauval et Daniel, conseillers municipaux, bien que la scission amenée par le boulangisme ait l'air de vouloir disparaître et qu'il soit possible de voir bientôt tous les blanquistes réunis par la Ligue de la Législation directe.

marché avec Boulanger, alors que les autres allaient à la rue Cadet, l'effort eût suffi à substituer à la République opportuniste et bourgeoise la République socialiste; mais c'était en vain que « la poignée de socialistes restés fidèles au socialisme appelait au drapeau pour la lutte à la fois contre les deux partis bourgeois aux prises ».

Le boulangisme avait un programme, dont le premier article était la revision. « Tous ceux, déclare la Ligue, qui sans être arrivés à une idée nette du socialisme, qui les eût préservés de cette illusion, croyaient que dans la constitution opportuniste de 1875 était la force de résistance qui maintenait les abus, les misères, les injustices, et empêchait toute réforme, espéraient autant d'une Constituante, qu'ils imaginaient conforme à leurs désirs, que du chef qui devait l'évoquer. »

Aujourd'hui, *on comprend de mieux en mieux que ce n'est pas seulement la constitution écrite, mais la constitution politique et sociale, qu'il faut reviser.* Aussi les blanquistes espèrent-ils soulever, au nom toujours populaire de la revision, le peuple des villes et des campagnes. Mais *aux formes réactionnaires et bourgeoises de revision ils opposent la revision directe par le peuple.*

Pour les autres points du programme qui différencient les blanquistes des autres socialistes, M. Vaillant a bien voulu écrire pour nous l'histoire rapide de son parti, dans une lettre que nous sommes heureux de publier dans son entier :

*
* *

Route de Paris, Vierzon-Village (Cher).

Cher monsieur,

Je regrette beaucoup de n'être pas à Paris et de ne pouvoir de vive voix mieux vous expliquer que par quelques lignes hâtives, ce qui vous paraît encore utile à connaître pour mieux comprendre le rôle du Comité révolutionnaire central. Le citoyen Dubreuilh vous aura sans doute exposé comment, lors de la crise boulangiste, quand en très grande majorité les ouvriers restaient fidèles au parti combattant avec nous, et toujours pour le socialisme républicain et révolutionnaire, sans vouloir aller plus à la rue de Sèze qu'à la rue Cadet, ceux d'entre les nôtres qui n'avaient été suffisamment pénétrés du socialisme nouveau (qui avait été le facteur principal de l'évolution de notre parti, comme il avait été le créateur des partis socialistes nouveaux), ceux-là, restés dans les idées et sur le terrain d'une action passée, avaient été entraînés dans le mouvement boulangiste, et avaient dû quitter le Comité révolutionnaire central.

Pour nous plus exactement juger et voir les différences avec les autres partis, il est bon de se rendre compte à la fois de notre origine et de cette évolution postérieure à la Commune, qui, progressant sans cesse, a fait le Comité révolutionnaire actuel.

Au lendemain de la Commune, en même temps que quelques amis et moi devenions membres du Conseil général de l'Internationale à Londres, et entrions en rapports intimes avec Marx, nous formions avec d'autres amis, dont la plupart étaient des amis de Blanqui et ses vrais disciples, un Comité dit : « La Commune révolutionnaire » qui a rempli dans l'exil un rôle politique important.

Je joins à cette lettre un manifeste devenu rare, que j'avais été chargé de rédiger, et qui fixera pour vous un des moments critiques du développement du parti. C'était, avant tout, en présence de certaines défections, et surtout des accusations et calomnies ennemies, la revendication de toutes les responsabilités pour ceux qui voulaient maintenir sans fléchir l'idée et l'honneur de la Commune. Vous y lirez la condamnation à cette époque des effets du suffrage universel, sous le régime capitaliste et versaillais; mais il n'y a pas contradiction avec notre jugement actuel que le suffrage même de ces temps était une étape historiquement déterminée et développable de la conquête démocratique du pouvoir, un pas vers la législation directe et le gouvernement direct du peuple par le peuple, qui est l'avènement même de la démocratie. Et c'est pour cela que nous avons été les initiateurs de la « Ligue de la revision par le peuple » qui depuis le 1er mai vit de sa vie propre.

Au retour de l'exil, nous avons poursuivi notre action en cherchant à créer, non plus comme nos pères (et j'entends par là toute la lignée des révolutionnaires français aboutissant à Blanqui) avaient été obligés de le faire, non plus des groupements secrets, mais un parti d'avant-garde et de combat, un parti essentiellement socialiste révolutionnaire en contact constant avec le peuple pour l'agiter, le soulever, l'entraîner à l'action incessante, sous toutes les formes et *surtout sous la forme politique, c'est-à-dire la plus efficace.*

Le premier acte du parti avait été, avec Blanqui comme directeur, la publication du journal : *Ni Dieu! ni maître!* en 1880.

C'est en 1881, à l'occasion des élections législatives, et pour former les cadres du parti que nous voulions créer, que nous avons décidé son organisation sous le nom de Comité révolutionnaire central. Son action a été en effet incessante. Elle n'était nullement doctrinaire, elle se produisait à chaque occasion et dans toutes les directions par meetings, réunions privées et publiques, manifestations et élections. En 1884, j'étais élu au Conseil municipal, où peu après Chauvière venait me rejoindre. Notre propagande s'en accrut.

En 1887, le Comité révolutionnaire central prit une part prépondérante à l'agitation populaire, qui empêcha l'élection présidentielle de Ferry.

En 1888, nous avons fondé l'*Homme libre*, repris le *Cri du peuple* et traversé, comme je vous l'indiquais au commencement de cette lettre, la crise boulangiste, brisant avec d'anciens amis, refusant de suivre les autres socialistes dans le camp opportuniste, restant enfin fidèles à l'idée de la politique socialiste, mais sans y pouvoir rallier le peuple égaré, divisé dans les camps bourgeois.

Peu à peu, cette politique que, pris entre deux feux, nous n'avions cessé d'affirmer et de pratiquer, devint celle de tous les socialistes dont les divisions prirent ainsi un caractère moins aigu.

Le Comité révolutionnaire central avait pris ainsi un caractère plus homogène; tout *en maintenant l'action politique comme le premier objet du parti socialiste, nous n'en excluions aucune.* Et comme nous considérons l'organisation comme la condition essentielle de toute action, nous demandions au prolétariat de réorganiser et fédérer ses syndicats, ayant leurs centres dans des bourses du travail, pour une action exclusivement économique, en même temps que nous demandions au parti socialiste de se constituer en dehors de toute organisation économique pour une action toute politique. Nous voulions constituer les deux organes nouveaux de cette double action du prolétariat militant et du socialisme. *A la différence des divers partis ouvriers français, qui admettent des adhésions syndicales, nous n'en admettons pas et nous demandons aux syndicats de n'adhérer à aucun parti politique, de façon à pouvoir comprendre la totalité des travailleurs de la corporation, et nous demandons aux groupes politiques recrutés en partie dans ces syndicats, d'être tout politiques.* Pour nous, nous ne désirons que de rester l'avant-garde politique, le parti d'action n'aspirant qu'à créer un jour l'unité du parti.

Actuellement, il n'y a que des nuances qui, théoriquement, séparent les socialistes; le socialisme moderne est, quant aux idées, le même dans tous les pays et pour tous les partis. De plus en plus animé de ces idées, le Comité révolutionnaire central devait affirmer sa politique, à la fois ancienne et nouvelle, éclairée par ces idées et toujours plus socialiste révolutionnaire.

Notre tradition révolutionnaire française et son esprit patriotique ne sont nullement en contradiction avec notre internationalisme, ainsi que notre campagne, renouvelée de Blanqui, pour la transformation de l'armée permanente en milices nationales sédentaires vous le montre. Nous voulons chaque peuple maître chez lui, n'ayant rien à redouter du voisin, ni rien à lui faire craindre, et la paix internationale assurée par cette sécurité commune, prélude de l'union, au fur et à mesure du développement et du rayonnement des institutions républicaines et socialistes.

Il n'y a pas davantage contradiction entre notre *révolutionnarisme, qui n'exclut aucun moyen sincère et loyal d'action et de propagande,* qui veut tirer tout le parti possible des événements, et les actions multiples pour la rapidité plus grande de l'évolution sociale et politique.

Enfin nous croyons que le mouvement démocratique, dont le socialisme est le flambeau et le moteur, doit être *pour lui-même* l'objet de tous nos soins, qu'il faut mettre en mouvement la masse populaire, et la mettre en action sous la direction socialiste avant qu'elle ait pu devenir socialiste autrement que par sentiment, avant qu'elle ait pu entrer régulièrement dans les cadres du parti.

Mais je m'aperçois que les quatre pages de ma lettre vont être pleines de ma mauvaise écriture, qui va mettre votre patience à l'épreuve; la faute en est à votre lettre très aimable qui m'a donné envie de vous exposer tant bien que mal le caractère de la politique, qu'avec le comité révolutionnaire central, je crois être la vraie.

Recevez en tout cas, cher monsieur, avec mes salutations, l'assurance de ma parfaite considération.

ED. VAILLANT.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que pour nous, comme pour Babœuf, Blanqui et Marx, socialiste veut dire communiste. Chez nous, en effet, la discipline est toute morale et nous ne voyons pas de plus haut bien que celui de la liberté individuelle assurée par la solidarité commune des citoyens.

*
* *

A quelques questions complémentaires que je lui avais posées sur les scissions de l'Internationale, la grève générale et la façon dont il comprenait la phase collectiviste, qui doit aboutir au communisme pur, M. Vaillant me répondait par cette seconde lettre, fort intéressante :

Route de Paris, Vierzon-Village.
26 août 1895.

Cher monsieur,

Je ne crois pas qu'on puisse accuser Marx, qui a le premier conçu l' « Internationale », qui en a écrit le manifeste et formulé les statuts, d'en avoir faussé le principe et altéré la direction. On peut seulement dire, et c'était inévitable, que, marchant au même but, les délégués des diverses nations, qui avaient avec lui créé l'Internationale, n'avaient pas les mêmes conceptions sociales et politiques et qu'ainsi devaient inévitablement se produire des contradictions entre le conseil général de l'Internationale et quelques-unes des branches nationales de l'association. Vous pourriez utilement consulter à cet effet la circulaire du conseil général de l'Internationale publiée en 1872 sous ce titre: *Les prétendues scissions dans l'Internationale.*

A la fin de 1872 la situation était tout à fait différente, quand quelques amis et moi nous nous en sommes retirés et avons expliqué nos motifs dans une brochure : *Internationale et Révolution.* C'était parce que le Congrès de la Haye ayant décidé contre nous que le siège du conseil général de l'Association serait en Amérique, nous avions dû considérer — et c'était la vérité — l'Internationale comme dissoute de fait par cette décision. Nous ajoutions que l'œuvre de l'association était accomplie et qu'il n'était plus besoin d'elle pour développer l'Internationale vraie et vivante, formée par la solidarité des partis socialistes de tous les pays.

Vos autres questions sont écrites sous l'impression surtout des idées, qui, sans doute, venaient de vous être exposées, d'*une action essentiellement syndicale, dont,* dans ma première lettre, *j'ai essayé de vous montrer les différences avec la nôtre essentiellement politique.*

Ainsi, la grève générale, dont vous parlez, n'a pour nous que l'importance d'un moyen complémentaire des divers moyens d'action révolutionnaire directs et de plus haute valeur. Vous avez lu la déclaration du comité ré-

volutionnaire central qui réclame, comme condition essentielle préparatoire, l'*organisation syndicale pour l'action syndicale et l'organisation socialiste politique pour l'action du parti socialiste.*

Or cette action du parti socialiste nous la comprenons comme incessante et multiple, comme devant répondre à toutes ces questions de milieu et de circonstance, *visant tantôt le progrès le plus minime, parce qu'il est le seul possible, et tantôt le but révolutionnaire, parce qu'il est à notre portée;* et ainsi le suffrage universel, l'action légale et parlementaire sont des éléments de notre activité, au même titre que la propagande et l'action révolutionnaire. Nous ajoutons en outre que, dans l'incessante évolution des idées et des volontés du prolétariat militant, et dans la suite du cours des choses, *des éléments nouveaux d'action se peuvent produire et que nous acceptons d'avance tous moyens formulés par les congrès internationalistes du prolétariat et du socialisme.* C'est bien à un congrès seulement national que l'idée du citoyen Briant, de la grève générale, a été acceptée; mais *nous n'avions aucune raison pour la rejeter, sans lui donner,* je le répète, *l'importance que lui ont attribuée les socialistes de politique syndicale qui en ont fait leur cheval de bataille.* Si nous séparons, ou plutôt si, pour répondre à leur double fonction, doivent se distinguer l'organisation politique et l'organisation économique, il n'en est pas moins vrai que tel fait économique, — et celui que nous rechercherions le moins, mais que nous acceptons toujours quand il se produit — la grève, prend souvent, telle la grève de Carmaux, en ce moment, un caractère politique, et qu'alors toutes les forces prolétaires et socialistes doivent entrer en ligne.

C'est ainsi que, dans des circonstances données, *la grève d'une corporation dont le travail est nécessaire à la vie sociale, la grève combinée de plusieurs corporations, et, si elle peut se réaliser, la grève générale, auraient une valeur politique décisive.* Pour nous, il nous paraît qu'au moment où elle se pourrait produire, ou seulement essayer, *nous serions assez forts pour nous en passer,* que nous aurions déjà pu nous emparer du pouvoir politique et user de cet instrument souverain pour accomplir, dans la république devenue ainsi socialiste, la révolution économique.

Votre question, si nous nous arrêtons à une étape quelconque, que vous la qualifiiez collectiviste ou autre, est en contradiction, si elle répondait à un fait admis par nous, avec nos idées communistes et politiques. *Nous ne pensons pas qu'il puisse y avoir aucun arrêt de l'évolution socialiste, une fois le régime capitaliste anéanti.* Telle phase, abstraitement construite par la théorie socialiste, pourra bien se réaliser dans telle ou telle mesure que nous ne pouvons prévoir; mais du moment où la République socialiste existera, nous serons en pleine évolution communiste.

Je ne comprends guère ceux dont vous me parlez et qui semblent supposer qu'une révolution se fait comme à volonté, et détermine librement ses conséquences, ou plutôt les laisse déterminer par ses acteurs. Il y a là un vieux fond de scepticisme et une erreur. Les révolutions ne sont que les crises politiques et sociales, qui éliminent les éléments vieillis de l'ordre social, et mettent en œuvre, dégagent pour une évolution nouvelle, les éléments accumulés par le progrès des choses et des mœurs, au libre développement desquels s'opposait le régime antérieur, survivant, par la force organisée de son gouvernement, de sa classe privilégiée, aux conditions qui l'avaient créé, et qui, disparaissant, amènent sa chute. Certes, plus nous irons, plus la volonté des hommes et la force organisée du parti socialiste joueront un rôle dans les déterminations ultérieures, mais à la condition d'être exactement en accord avec le développement historique, avec l'évolution sociale qu'il lui sera facile de précipiter, mais impossible de contredire ou altérer. Quant au temps, à la durée des phases des étapes à parcourir, nous ne pouvons rien dire, n'étant pas prophètes.

Nous ne pouvons donc, à la lumière de la critique socialiste et de la notion historique du développement, *qu'esquisser, mais avec certitude, les lignes générales de l'évolution* qui nous mène sûrement, par la force des choses et l'action socialiste, à la société communiste, à la liberté individuelle dans la solidarité sociale, et qui nous rapproche toujours davantage de cette société idéale, qui assure de plus en plus le jeu libre et harmonique de toutes les facultés de l'homme individuel et social.

Cette idée communiste n'est pas nouvelle, ou créée par tel ou tel inventeur breveté. De même que les Allemands y sont arrivés avec Marx, notre filiation communiste, pour ne pas remonter plus loin, va des Babouvistes à Blanqui, et l'idée s'éclaire de plus en plus des lumières des sciences historiques et sociales, communes maintenant à tous les partis socialistes, à tous les pays. Si Blanqui était arrivé à une conception exacte du communisme, ainsi que le reconnaissait Marx, c'est évidemment une preuve de plus de cette progression nécessaire qui a de plus en plus rapproché le socialisme du communisme, et aux mêmes époques (le manifeste communiste de Marx, écrit en 1847, était publié au commencement de 1848, et les affirmations communistes concordantes de Blanqui sont de la même époque) les deux courants se formaient en France, comme en Allemagne, pour se réunir bientôt après la Commune.

Le temps me presse et je termine espérant, si sommairement que ce soit, avoir répondu à vos questions. Mes lettres ont surtout le tort d'avoir été trop hâtives et c'est pour cela que j'aurais préféré vous donner plus complètement de vive voix tous ces renseignements.

En tout cas, et espérant que vos sympathies actuelles auront l'effet de vous amener au socialisme, car il est bien difficile de souffrir du mal social sans chercher à le faire disparaître, recevez, cher monsieur, avec mes bien sincères salutations, l'assurance de ma parfaite considération.

Ed. Vaillant.

Léon de Seilhac.

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE CRIMÉE

Prise du Mamelon-Vert [1].

Camp de Traktir, le 12 juin 1855.

Comme je vous l'avais promis, je m'empresse de vous écrire pour vous rassurer tout à fait et vous donner des détails sur la sanglante affaire à laquelle nous avons pris part.

La tour Malakoff, située sur un mamelon très élevé, qui domine la rade et une partie de la ville, a été détruite dès l'origine du siège par les batteries anglaises, tirant à la distance énorme de dix-huit cents mètres. Les Russes l'ont alors entourée d'un immense ouvrage en terre, qui a un fossé très large et très profond, en avant duquel ils ont établi des abatis.

Le Mamelon-Vert, à six cents mètres de distance de la tour, dont il est séparé par une importante dépression du sol, a aussi un grand commandement. Lorsque nous avons ouvert nos tranchées de l'attaque Victoria, les Russes ont construit très rapidement sur le Mamelon-Vert un ouvrage formidable, armé d'une vingtaine de pièces de gros calibre; en outre, ils ont creusé en avant une parallèle très rapprochée des nôtres.

Voyant le moment où, à cause de nos progrès, ils seraient obligés d'abandonner cette parallèle, ils en ont construit une seconde en arrière, pour défendre le terrain pied à pied.

Toutes nos attaques Victoria sont comprises entre le ravin de Karabelnaïa et le ravin du Carénage : le premier peut être franchi partout, tandis que le second ressemble à un immense corridor bordé à droite et à gauche par des murs de roches très élevés; aussi nos attaques anglaises, tandis qu'elles sont séparées de nos attaques Victoria, sont-elles ralliées à gauche aux attaques du Carénage.

Vis-à-vis de ces dernières sont les Ouvrages Blancs, qui ont déjà été attaqués le 23 février par le général de Monet. Ces ouvrages ne communiquent avec la place que par un petit pont établi sur la baie du Carénage.

En arrière de l'Ouvrage Blanc n° 3 [2] et sur le même terrain que la tour Malakoff, se trouvent deux batteries russes dites le Petit-Redan et la batterie de la Pointe, qui tirent sur les attaques du Carénage, et battent en même temps le terrain compris entre notre parallèle Victoria et le Mamelon-Vert. Le Grand-Redan, qui est devant les attaques anglaises, ainsi qu'une autre batterie et une ligne de contre-approche à la droite de la tour Malakoff y ont également des vues, de sorte que ce terrain est battu par plus de quarante pièces de canon qui y croisent leurs feux, sans compter les navires, qui se sont mis aussi de la partie.

Vous voyez que ce n'était pas une petite affaire d'attaquer à la fois et le Mamelon et les Ouvrages Blancs; cependant le général Pélissier, voulant à tout prix resserrer l'ennemi de ce côté, n'a pas hésité à ordonner l'attaque.

Le feu a été ouvert le 6 à deux heures de l'après-midi. A minuit, la 5e division du 2e corps a reçu l'ordre de quitter les lignes de la Tchernaïa pour aller camper sur le plateau; elle devait soutenir la 2e division, chargée de l'attaque du Mamelon. Les Ouvrages Blancs furent attaqués par la 3e division, soutenue par la 4e.

Le 7, à six heures du soir, les troupes étaient placées pour l'attaque, attendant le signal, qui était une fusée devant partir de la redoute Victoria.

Aussitôt que la fusée s'est élevée, la 1re brigade de la 2e division, sous la conduite du général Wimpfen, s'est élancée de nos tranchées, a traversé au pas de course la tranchée russe, en chassant devant elle les soldats qui la défendaient, et sous un feu terrible de toutes les batteries que je vous ai nommées plus haut, est arrivée au Mamelon-Vert, où elle pénétra avec un irrésistible élan. Tous les canonniers russes étaient à leurs pièces, et ont été pris ou tués sur place.

Les ordres du général en chef étaient de s'emparer seulement du Mamelon; mais l'ardeur des soldats était telle qu'après avoir passé comme un ouragan sur le Mamelon-Vert, ils ont continué leur course sur la tour Malakoff, malgré tous les efforts des officiers pour les retenir.

Ils allèrent ainsi jusqu'aux fossés de la tour, en laissant derrière eux le terrain jonché de cadavres.

Les Russes qui, sur ce point, étaient en nombre, les ont repoussés et forcés de revenir sur le Mamelon. — Pendant ce mouvement rétrograde, la mitraille les a abîmés; serrés de près par l'ennemi, ils ont continué leur chemin pour gagner nos tranchées sans même s'arrêter au Mamelon.

Mais, à la vue de la 2e brigade de la 2e division et de la 1re de la 5e, qui avançaient pour les soutenir, ces braves ont fait demi-tour, et, toujours sous la mitraille, se sont de nouveau rués sur les Russes, auxquels ils ont repris le Mamelon.

Les deux brigades de soutien étant aussi arrivées au Mamelon, les soldats se mirent à crier: « A Ma-

(1) La librairie Flammarion va publier les lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille, avec une préface de M. G. Gilbert, ancien officier d'artillerie. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la communication de la lettre dans laquelle le capitaine Loizillon raconte la prise du Mamelon-Vert.

(2) L'ouvrage désigné sous ce numéro est la batterie Russe du 2 Mai, ou batterie Zabalkansky. Les ouvrages n° 1 et 2 étaient les redoutes Selenghinsk et de Volhynie.

(*Note de l'Éditeur.*)

lakoff! ». Et les voilà repartis sur la tour, sur le Petit-Redan et la batterie de la Pointe.

Renonçant à contenir l'élan de leurs hommes, les officiers marchèrent à leur tête, et cette nouvelle attaque, comme la première, parvint jusqu'aux batteries russes, mais pour y être brisée et ramenée au Mamelon.

Ce n'est qu'avec des peines incroyables que nous avons pu arrêter les soldats, qui voulaient encore s'élancer sur Malakoff; il suffisait d'un clairon montant sur le parapet, sonnant la charge pour mettre le désordre dans les colonnes, qui se débandaient pour recommencer l'attaque. Tous les officiers, généraux et autres, étaient obligés de courir pour les retenir et les faire rentrer dans l'ouvrage.

Jusqu'ici je savais que le premier élan des Français est irrésistible, mais je ne les croyais pas capables d'une telle persévérance. Tous ces petits troupiers ont été des héros ce jour-là. — Si cet acharnement qu'ils ont mis à prendre la tour Malakoff est admirable, il est aussi fort à regretter, car la première occupation du Mamelon ne nous avait pas coûté de grandes pertes, tandis que par ces attaques renouvelées, le chiffre en est devenu effrayant.

Pendant que ces événements se passaient aux attaques Victoria, les Ouvrages Blancs étaient attaqués de front, en même temps qu'on les tournait par le ravin du Carénage.

La 3e division a montré, là, la même ardeur que la 2e et la 5e au Mamelon; les trois ouvrages ont été enlevés à la fois et la plus grande partie des défenseurs faits prisonniers.

Il n'y avait pas à craindre, de ce côté, ce qui est arrivé aux attaques Victoria, car après les Ouvrages Blancs vient la mer. Cependant on y a aussi outrepassé les ordres du général en chef, qui se bornaient à la prise des nos 1 et 2. — Après avoir encloué les pièces de l'ouvrage no 3, on l'a fait évacuer, non pas dans la crainte d'un retour offensif, mais parce qu'il était trop exposé aux feux des batteries, de l'autre côté de la baie.

Ainsi, dans l'espace de deux heures, on avait conquis ce formidable Mamelon, que l'on croyait imprenable, et les Ouvrages Blancs, pris soixante-deux pièces de canon du gros calibre de la marine et fait six à sept cents prisonniers.

Nos pertes ont été bien grandes, il est vrai : l'estimation la plus modérée en porte le nombre à trois mille hommes mis hors de combat. Ces pertes sont d'autant plus regrettables que, si les soldats ne s'étaient pas laissé entraîner par leur ardeur et avaient exécuté les ordres du général en chef, nous n'aurions pas eu plus de cinq cents hommes tués ou blessés.

Les pertes en officiers sont surtout énormes; plusieurs bataillons n'ont plus que quatre, cinq ou six officiers, tous les autres étant tués, blessés ou disparus. Le général Lavarande a été tué par un boulet, après l'action, sur le plateau du Carénage. Le pauvre colonel Hardy, du 11e léger, a reçu un biscaïen dans le ventre ; il est mort le lendemain. Le colonel et le lieutenant-colonel du 50e ont été tués avec un grand nombre d'officiers supérieurs.

Ces pertes en officiers, hors de toute proportion avec celles de la troupe, témoignent de l'acharnement de la lutte, où les chefs ont vaillamment payé de leur personne. Avec de tels hommes il n'est rien d'impossible ; aussi beaucoup pensent à présent que si la prise de Malakoff avait été résolue par le général en chef et son attaque combinée avec une entreprise des Anglais sur le Grand-Redan, nous eussions surmonté tous les obstacles, et que Sébastopol, à l'heure présente, serait presque dans nos mains.

Après la prise des ouvrages, les périls n'étaient pas encore passés ; il fallait y rester, s'y loger et y établir des batteries, le tout sous la mitraille, les boulets et les bombes.

Immédiatement des travailleurs armés de pelles et de pioches ont commencé à retourner les épaulements, et comme on craignait pour la nuit un retour offensif de la part des Russes, on a fait rester là quatre divisions dans leurs positions pendant deux jours.

La 2e division est rentrée à son camp, tandis que la 5e conservait la garde du Mamelon, ce qui faisait sa quatrième nuit sans sommeil. La 3e division est restée au Carénage, et la 4e est rentrée au camp. Eh bien! malgré toutes ces fatigues prolongées, accompagnées des plus grands périls, on n'a pas entendu une seule plainte ni un seul murmure de la part des soldats.

Comme en toutes choses, il y a dans une bataille le revers de la médaille : le lendemain matin, la vue de tous ces morts, de tous ces blessés qui étaient encore sur place et qu'on n'avait pu relever, était un affreux spectacle.

Les cadavres épars entre nos attaques et le Mamelon ont été enterrés immédiatement, là où ils se trouvaient. Malheureusement le plus grand nombre jonchait l'espace entre le Mamelon et la tour Malakoff, et ce n'est que le surlendemain de l'affaire, à midi, qu'il y a eu armistice pour l'enterrement des morts. — Sous l'action ardente du soleil, la décomposition des corps a été rapide et l'air en était empoisonné. Détail horrible : on a retrouvé une vingtaine de blessés qui étaient là depuis quarante-huit heures sans aucune espèce de secours...

Nous avons dans nos ambulances un grand nombre d'officiers russes blessés, parmi lesquels un capitaine d'artillerie, pris au commencement de l'action

au Mamelon-Vert. On l'a transporté tout de suite à l'ambulance, où le bruit s'était répandu que nous nous étions emparés de la tour Malakoff! « Si cette nouvelle, à laquelle je ne puis croire, était vraie, dit le capitaine, maîtres de la tour, vous seriez maîtres de la place. »

Il a ajouté que jamais ils n'auraient cru à une audace semblable à la nôtre, et qu'ils ne s'attendaient à une attaque sérieuse qu'après huit jours de feu.

Une fois maîtres des positions, nous nous méfiions tous d'un retour offensif ; nous le regardions même comme certain en considérant la conduite précédente des Russes. — Il n'en a rien été, et cette inertie nous donne la mesure de leur découragement.

L'ennemi est resserré de tous les côtés ; ses communications par la rade, avec la côte, vont lui devenir très difficiles lorsque nous aurons ouvert notre feu au Mamelon et à l'Ouvrage Blanc n° 3.

En outre, le général Pélissier va pousser les choses vigoureusement ; il est plus que probable que, d'ici à peu de jours, on commencera les attaques sur la tour Malakoff, et on les mènera promptement pour donner la bataille sur tous les points à fois.

D'après la conduite des Russes dans cette dernière affaire, je suis convaincu, et maints officiers le sont avec moi, que, du jour où nous serons maîtres de la tour Malakoff, les Russes mettront le feu à la ville et l'abandonneront (1). — Il faut, du reste, leur rendre justice : jusqu'ici ils ne se sont que trop bien défendus ; leurs officiers sont pleins de courage et d'intelligence, leur défense très bien conçue et leurs travaux parfaitement exécutés.

La disposition intérieure du Mamelon-Vert nous a beaucoup surpris quand nous y sommes entrés ; partout il y avait des traverses blindées où les hommes venaient se mettre à l'abri des bombes, pour retourner ensuite à leurs pièces. Nous avons, en outre, découvert un énorme souterrain où pouvaient tenir deux cents hommes d'infanterie affectés à la défense de l'ouvrage, de sorte que les pertes qu'ils ont éprouvées sont beaucoup moindres que nous le supposions.

Toutes ces traverses blindées sont d'autant plus curieuses qu'on y trouve un confortable étonnant : des lits avec édredon, des porcelaines, des services à thé complets, etc., dont les soldats se sont servis, bien entendu.

Il y avait aussi une chapelle, dont le seul objet digne de remarque était un fort beau christ en bois sculpté et doré.

Ce qui, je trouve, a dû le plus irriter les Russes, c'est d'avoir été obligés de faire feu de toutes leurs pièces sur ce Mamelon-Vert, qui était l'objet de tous leurs soins. — Ils n'ont pas hésité du reste, car à peine en avons-nous été les maîtres, qu'ils y ont lancé des masses de bombes. Aussi quand a paru le jour, quel triste spectacle il nous a offert! Partout le désordre et la destruction!...

Tous les canonniers russes étaient tués à leurs pièces, des cadavres français par-dessus, et, au milieu de tous ces morts, quelques agonisants se soulevaient en poussant des plaintes déchirantes, pour retomber dans l'éternité. — Une chose remarquable qui nous a tous frappés, c'est la différence qui existe entre les cadavres : les Russes se gonflent immédiatement et prennent tout de suite une teinte terreuse, tandis que les Français ont encore l'air menaçant, même dans la mort.

Mais c'est assez vous appesantir sur ces horreurs, et maintenant que je vous ai expliqué la chose générale, je vais vous parler de moi et de mes amis.

Comme vous le savez déjà, nous avons quitté notre camp de la Tchernaïa à minuit, pour nous rendre sur le plateau, où nous sommes arrivés au jour. Là, les régiments se sont reposés, pendant que l'état-major était accablé d'ordres à expédier, de reconnaissances à faire, de dispositions à prendre.

Après avoir mangé un fort maigre repas, nous nous sommes mis en marche à quatre heures et demie pour arriver dans le ravin de Karabelnaïa où la division s'est arrêtée.

Le général Brunet avec tout son état-major, excepté moi, est monté à la redoute Victoria pour joindre le général Pélissier qui s'y trouvait. Pendant ce temps j'ai conduit quatre cents travailleurs dans les premières tranchées : en route nous avons eu une dizaine d'hommes de tués.

J'ai été ensuite rejoindre le général, et lorsque nous avons vu les troupes quitter en déroute le Mamelon-Vert, nous sommes redescendus dans le ravin pour marcher avec des renforts. On m'avait dépêché en avant pour faire prendre les armes, de sorte que, lorsque le général est arrivé, tout était prêt. On s'ébranla et on parvint rapidement aux tranchées, où les projectiles de toute nature tombaient à foison. Là, le général nous répartit entre les bataillons qui devaient se porter en avant.

Conegliano était avec le 4e bataillon de chasseurs, qui, une fois arrivé à hauteur du Mamelon, s'est égaillé pour courir sur la Tour. Il a marché avec ce bataillon, bien entendu, et c'est alors qu'une balle l'a atteint : elle s'est arrêtée dans son spencer (car il faut vous dire que nous nous étions faits très beaux, ne voulant pas, si nous étions tués, que les Russes pussent dire que nous n'étions pas élégants).

(1) C'était prophétiser quatre mois avant l'événement et, bien qu'en dise Loizillon, tous les officiers ne voyaient pas aussi juste. (Voir la correspondance du général Niel et du maréchal Vaillant. (*Note de l'Éditeur.*)

Dans le même temps, le colonel Delaville, notre chef d'état-major, conduisait deux bataillons au Mamelon-Vert, et moi, j'avais reçu l'ordre de le précéder près du général de Wimpfen pour me renseigner et savoir où l'on devait placer ces deux bataillons.

Le général les fit diriger sur la droite, avec défense de dépasser les parallèles russes; mais, comme vous le savez déjà, les soldats n'en ont pas tenu compte et se sont élancés sur le Petit-Redan : à cet instant le colonel Hardy tomba, frappé à mort par la mitraille qui pleuvait dru. Nous avons été ainsi jusque près de cette batterie et nous fûmes ramenés à la position indiquée par le général de Wimpfen et que nous n'aurions jamais dû dépasser.

Lorsque tout fut parfaitement réglé, je revins à notre tranchée, où était le général Brunet, et, pour le joindre, j'étais obligé de repasser par ce terrain que les batteries russes, faisant feu de toutes pièces, labouraient en tous les sens.

En route, je rencontrai un pauvre soldat de tirailleurs algériens, blessé au mollet par une balle et qui se servait de son fusil comme d'une béquille. Il souffrait et se plaignait beaucoup : au moment où je cherchais à l'encourager en lui disant que la tranchée était proche, un boulet survint qui le coupa en deux.

Arrivé à la tranchée, je rends compte des faits au général Brunet, qui me dépêche au général Bosquet pour l'en instruire. Je remonte alors vers la batterie de Lancastre, près de la redoute Victoria, toujours accompagné par les projectiles. Le général Bosquet, après ma narration, me prend par le cou, m'embrasse et me dit : « Retournez vite auprès des généraux Camou et Brunet, et dites-leur que je suis dans l'enchantement; leur troupe a été ce que j'en attendais, c'est-à-dire magnifique. »

Je terminai ces allées et venues au Mamelon-Vert et j'y passai la nuit dans la tranchée, où nous étions à peu près à l'abri.

Le lendemain matin, nouvelle mission : on m'envoie à l'ambulance dans le ravin de Karabelnaïa. A l'instant même où j'arrive, une bombe fait explosion au milieu du 7e léger, tue quatre soldats et ce pauvre Baudouin, votre ami : il était en lambeaux.

Bref, pendant les trois jours et les trois nuits que nous demeurâmes sur le plateau, je ne cessai de courir. Ces courses et ces nuits blanches, dont la première est celle où nous avons quitté la Tchernaïa, m'avaient littéralement échiné. Je ne trouve pas d'autre terme pour vous peindre mon état, et je ne suis pas encore remis; mais cela ne tardera pas, car en quittant la tranchée nous sommes revenus prendre nos positions de la Tchernaïa où nous sommes comme des coqs en pâte. Il est probable qu'on nous y laissera pendant quelque temps.

Maintenant je suis sûr que vous êtes impatients de savoir quelles ont été mes impressions : eh bien! si je juge les autres d'après moi, j'ai la conviction que le plus grand nombre des soldats, dans les moments les plus critiques, ne pensent pas au péril.

Pendant toutes ces scènes de carnage, il ne m'est pas venu à l'idée, un seul instant, que je pouvais y rester. Aussi, je le crois, rien n'est plus facile que d'être brave dans l'action. Mais c'est le lendemain la vue du champ de bataille, des ambulances, qui fait faire de tristes réflexions. J'ai été plus que tout autre à même de m'en apercevoir, ayant été chargé de l'ensevelissement des morts, qui, comme je vous l'ai dit, étaient en putréfaction. Mes courses au Mamelon-Vert n'étaient rien en comparaison de cette corvée.

Je vous embrasse.

HENRI LOIZILLON.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Saint Ambroise et la morale chrétienne,

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Je ne voudrais pas médire de saint Ambroise, dont je connais des pages admirables. Mais la philosophie n'était pas son fait, et son traité des *Devoirs* n'est pas son chef-d'œuvre. Il fallait toute l'habileté de M. Thamin pour nous y intéresser jusqu'au bout (1). Encore y a-t-il un peu de ruse dans cette habileté. Oh! une ruse parfaitement avouable, et très philosophique. Pour nous expliquer à fond les origines du traité des *Devoirs*, l'auteur nous donne tout d'abord une série de curieux chapitres sur la vie et le rôle politique de saint Ambroise, sur ses premiers maîtres intellectuels, Philon et Origène, sur la réconciliation du christianisme et de la civilisation classique, sur le cicéronianisme au IVe siècle. Tout cela est si intéressant, que le traité lui-même pique notre curiosité, au moins dans les fines analyses de M. Thamin. Puis, dans la dernière partie du livre, sont étudiés avec bonheur les rapports de la morale ambrosienne avec celle des Pères de l'Église grecque, de saint Jérôme, de saint Augustin, même des théoriciens modernes. Vous voyez combien de grosses questions se dressent ainsi autour du modeste ouvrage de saint Ambroise. On pourrait craindre que le cadre n'eût un peu écrasé le tableau, si l'on ne comprenait bien l'objet essentiel de M. Thamin. Ce qui l'a attiré surtout vers ce traité

(1) Raymond Thamin, *Saint Ambroise et la morale chrétienne au IVe siècle, étude comparée des traités « Des Devoirs » de Cicéron et de saint Ambroise.* — 1 vol. in-8°; Paris, Masson, 1895.

Des devoirs, c'est qu'il a cru y reconnaître le témoin principal de la morale chrétienne au IVe siècle.

Dès lors, voilà un grand et beau sujet, car ce IVe siècle était gros d'avenir. C'est une de ces époques qui, aujourd'hui surtout, ont le privilège de captiver l'attention des historiens. Il s'est fait un singulier déplacement d'intérêt dans la façon de considérer le passé. Naguère on aimait à s'arrêter aux grands siècles qui marquent les étapes de la civilisation humaine : maintenant, ce qui nous séduit avant tout, ce sont les âges de transition, les origines, les évolutions, les décadences. Il ne nous suffit plus d'admirer, nous voulons comprendre. Et c'est dans ces temps de confusion et de renouvellement qu'on surprend le secret des révolutions historiques.

En ce sens, il n'est point d'époque plus féconde que le IVe siècle de notre ère. C'est le moment où le christianisme triomphant, après de longues luttes et de longues résistances, tâche de s'accommoder au milieu gréco-romain. Naturellement, la réconciliation officielle se fit par des concessions réciproques. Autrefois l'on exagérait peut-être la part des innovations imposées par le progrès des idées chrétiennes : aujourd'hui, sous l'influence d'éminents humanistes, l'on tend à exagérer la part des traditions païennes. On semble croire à une assimilation complète entre la société nouvelle et l'ancienne : dans saint Augustin ou saint Ambroise, on nous montre presque des cousins germains de Platon ou de Cicéron. J'ai bien peur qu'il n'y ait là une autre illusion. C'est donc en vain que le christianisme aurait bouleversé le monde pendant trois siècles? Du christianisme, comme de la Révolution française, date évidemment une nouvelle forme des sociétés humaines. Dès lors il est certain qu'entre le christianisme et la civilisation gréco-romaine ont dû subsister des différences irréductibles. Ce qui trompe à première vue, c'est que les évêques chrétiens, se sentant les plus forts depuis Constantin, se sont posés naturellement en conservateurs de la société et ont affecté de se rattacher aux vieilles traditions. Mais les emprunts, les imitations de détail et les conciliations apparentes ne prouvent rien. Après Constantin, comme après 1789, le passé ne pouvait vraiment revivre, parce que tout dans le monde était soumis désormais à des principes nouveaux. Dans la société du IVe ou du Ve siècle, je n'aperçois donc pas cette fusion du vieux et du neuf, qu'on nous présente aujourd'hui comme une des grandes vérités de l'histoire; j'y vois seulement une juxtaposition d'éléments disparates et des analogies de surface.

Voilà pourquoi il m'est difficile d'admettre l'idée directrice du livre de M. Thamin. En morale, moins encore qu'en littérature, on ne peut dire que les docteurs de l'Église se soient réellement assimilé la civilisation païenne. Sans doute ils lui ont fait beaucoup d'emprunts; pour certaines doctrines, ils ont même trouvé dans la philosophie gréco-romaine des antécédents. Mais c'est chose presque négligeable. Car le christianisme seul a fourni les principes de la morale nouvelle; et les principes seuls sont l'âme d'une morale, comme d'une société.

Il y avait donc une incompatibilité fondamentale entre la morale de l'Église et celle des philosophes grecs ou romains. Et nous n'avons pas à en chercher bien loin la preuve; car nous la trouvons précisément dans ce manuel où saint Ambroise a si maladroitement paraphrasé les *Devoirs* de Cicéron. A tous les points de vue, et malgré quelques passages éloquents, c'est une œuvre médiocre, presque indigne du grand évêque. Au fond, M. Thamin est de cet avis : on le voit bien aux jugements sévères qui lui échappent en maint endroit. Si pourtant il donne tant d'importance aux *Devoirs* de saint Ambroise, c'est d'abord à cause du nom de l'auteur. C'est, ensuite, parce que cet ouvrage est le plus ancien traité méthodique de morale que nous ayons de la main d'un chrétien. C'est enfin, nous dit-on, parce qu'il a pu contribuer à « la formation de la conscience chrétienne ». Voilà de bonnes raisons, sans doute, mais bonnes surtout pour augmenter notre déception. Ce qui nous frappe principalement dans ce traité, c'est l'échec de saint Ambroise. Et il a échoué parce qu'il a tenté, plus ou moins consciemment, une réconciliation impossible.

Étrange idée, chez un évêque, que cette édition chrétienne d'un manuel de morale païenne! Il a voulu corriger Cicéron en le copiant : il n'a fait qu'une œuvre incohérente, chrétienne par certains détails, mais encore païenne pour le fond. C'est que saint Ambroise était un grand homme et un grand saint, mais n'était pas un grand clerc. S'il s'entendait à défendre le christianisme, il n'en avait guère approfondi la doctrine. Lui-même nous dit : « J'ai enseigné comme je l'ai pu, et peut-être ce que je n'avais pas appris. » Nommé évêque à l'improviste et malgré lui, il avait voulu s'instruire de ses devoirs méthodiquement et se mettre en état de diriger la conduite des autres. Malheureusement il n'existait pas encore de traité de morale chrétienne. Faute de mieux, saint Ambroise prit la morale païenne du stoïcien Panétius, revue et complétée par Cicéron. Il y trouva beaucoup de bons conseils, dont il fit son profit, adopta tout ce qui ne choquait pas trop violemment sa foi chrétienne, omit le reste ou s'efforça de l'atténuer, et y inséra quelques sermons.

Assurément l'intention était bonne, mais le choix du modèle n'en paraît pas moins singulier. Panétius, un Grec fixé à Rome, avait humanisé le stoïcisme à l'usage des Scipions, étudié des cas de conscience

et tracé un idéal de vertu aristocratique. Cicéron, utilisant ses loisirs au lendemain de la mort de César, avait traduit et remanié l'ouvrage de Panétius, et en avait fait un manuel de morale civique, à l'usage des candidats, des politiciens et des avocats. Chose étrange, c'est avec ce livre tout utilitaire et patriotique que saint Ambroise prétendait évangéliser ses fidèles et diriger ses prêtres. Aussi s'aperçoit-il de temps en temps qu'il s'est engagé dans une fausse voie. Il ne se gêne pas à l'occasion pour critiquer, redresser, malmener Cicéron. Il le suit pourtant, et adopte presque toujours son plan, ses cadres, ses principes, ses préceptes, même ses expressions. Il a, pour rassurer sa conscience, une théorie commode, très populaire depuis le second siècle dans les cercles chrétiens : « Tout ce qu'il y a de bon chez les païens vient indirectement de la Bible. »

Cependant, en face de doctrines, d'exemples ou de maximes trop évidemment contraires à l'Évangile, l'évêque se sent un scrupule. Mais il se tire aisément d'affaire. Il substitue aux intérêts de l'État les intérêts de l'Église. Il remplace les exemples profanes par des exemples tirés de la Bible : Abraham, Job ou David. Il donne aux mots de Cicéron un sens différent : la *science* devient la science de Dieu, la foi. Il atténue le caractère des vertus stoïciennes : il incline la *tempérance* vers la pureté, le *courage* vers la résignation. Quelquefois il s'arrête subitement dans son imitation, comme s'il se doutait que tout cela ne convient guère à son public de dévots. Il interrompt la banale énumération des devoirs profanes pour prêcher sur l'humilité, l'immortalité, la charité. Ou bien, il recommande aux jeunes chrétiens de fuir le monde ; il leur indique la meilleure manière de parler, de se tenir, de s'habiller.

De là, une prodigieuse incohérence, non seulement dans la composition du livre, mais, ce qui est plus grave, dans la doctrine. Voici, chez un évêque, de bien surprenantes distractions. Dans ses digressions il semble tout ramener à la charité ; partout ailleurs, avec Cicéron, il fonde la morale sur l'intérêt bien entendu. Le premier livre commence par un éloge de l'humilité et se termine par un éloquent appel au pardon ; dans l'intervalle sont énumérées des vertus païennes qui s'accommodent fort bien des idées de vengeance et d'orgueil. Tout le troisième livre, comme chez Cicéron, traite des conflits entre l'utile et l'honnête : or l'auteur a commencé par déclarer que la charité chrétienne ne connaît pas ces sortes de conflits. Il nous recommande de mépriser le jugement des hommes, en même temps qu'il nous indique les moyens de donner de nous une bonne opinion. Dans ce manuel cicéronien du parfait avocat, il fait une vertu du silence. Il a débuté par cette citation des Psaumes : « Je vous enseignerai la crainte du Seigneur » ; et il ne semble pas s'apercevoir que le plus souvent il prêche avec Cicéron la crainte du gendarme. En somme, malgré les atténuations de détail et les sermons intercalés, il s'en tient à la classification stoïcienne des vertus, à une morale toute profane. Aux idées païennes il mêle seulement quelques sentiments chrétiens, qui sont la négation même de ces idées. Je ne sais si le pieux évêque s'est proposé de réconcilier la morale de l'Évangile avec celle des philosophes ; mais il a évidemment réussi à démontrer qu'elles ne s'accordent pas.

Ce singulier code de morale est d'un homme qui se souciait des conclusions plus que des principes. Et, après tout, le livre s'explique assez bien par le caractère et le rôle de saint Ambroise, qui fut surtout un homme d'action. S'il prêcha aux autres la vie contemplative, et s'il en rêva parfois, il n'eut guère le temps de la pratiquer. Toujours nous le trouvons à son poste d'organisateur, ou sur la brèche. Né à Trèves au milieu des camps, d'une famille de soldats et d'hommes d'État, fils d'un préfet des Gaules, il avait débuté jeune dans l'administration. Il était gouverneur de Milan, quand des troubles éclatèrent dans cette ville, à propos d'une élection épiscopale. Ariens et catholiques semblaient sur le point d'en venir aux mains. Ambroise entra dans la basilique pour y maintenir l'ordre. Un enfant cria : « Ambroise évêque ! » La foule vit dans ce cri une inspiration divine, et aussitôt le gouverneur fut élu évêque par acclamation, quoiqu'il ne fût pas encore baptisé. Il refusa d'abord, se déroba, s'enfuit même ; enfin il dut céder.

Dans ces fonctions nouvelles, il resta jusqu'au bout ce qu'il était au jour de son élection : un magistrat romain, un administrateur et un soldat. Avec une activité et un bonheur extraordinaires, il sut mener à bien tout ce qu'il entreprit, et tenir tête à tous les dangers. Dans son diocèse, il ne se contenta pas de guider ses prêtres : il se fit apôtre, directeur de conscience, bâtisseur de basiliques et d'hôpitaux, patron des pauvres, arbitre de tous. Il batailla contre les païens et les ariens, soutint même des sièges dans son église. Il fut le conseiller impérieux de plusieurs empereurs, leur ambassadeur, même leur protecteur ou leur juge. Car, au-dessus de l'État et du prince, il mettait l'Église et Dieu. Il fut l'un des grands organisateurs du christianisme, et l'un des fondateurs de l'unité catholique. Esprit d'autorité, netteté des résolutions, énergie calme, obstination et patience, il avait surtout des qualités d'homme d'État. Viril jusque dans ses affections et dans sa charité, sensé jusque dans ses rêves, ce doux entêté était né pour agir et commander.

Il n'était pas né pour philosopher, ni pour raisonner sa foi, ni pour codifier la morale chrétienne. Car les hommes d'action sont des théologiens médiocres.

Toutes les œuvres littéraires de saint Ambroise sont encore des actes : ses sermons et ses oraisons funèbres comme ses Rapports aux empereurs, ses Hymnes comme ses Lettres de direction. Il n'avait point le goût ni le loisir des hautes spéculations métaphysiques. Il ne s'intéressait qu'aux conclusions, aux conseils pratiques. Dès lors, on comprend que la morale de Cicéron ait pu le séduire par un côté : si elle repose sur des principes antichrétiens, du moins elle prêche l'action. Sans s'inquiéter de la provenance des préceptes, sans songer à les fonder en raison, saint Ambroise a pris son bien où il le trouvait : dans Cicéron comme dans la Bible. Peu lui importaient des oppositions de principes, des contradictions, qu'il ne voyait pas, et qui d'ailleurs s'atténuaient beaucoup dans la vie réelle; il pouvait recommander l'humilité et la charité chrétiennes, sans proscrire la vertu active ou la justice païenne. Son traité des *Devoirs*, qui n'a aucune valeur philosophique, est simplement un manuel de morale pratique, une Morale en action. C'est justement ce qui en fait pour nous l'intérêt historique. On y trouve le naïf inventaire des contradictions où se débattait alors l'âme de bien des fidèles, entre les souvenirs d'une éducation païenne et les exigences très nouvelles de l'enseignement évangélique. En ce sens, comme le dit heureusement M. Thamin, le livre bizarre de saint Ambroise représente « un moment de la conscience humaine ».

Mais que ce livre ait joué un rôle décisif dans « la formation de la conscience chrétienne », qu'il résume même la morale chrétienne du temps, voilà ce que je ne puis accorder. Au contraire, l'on y voit en présence et en lutte deux morales parallèles, opposées, irréductibles l'une à l'autre : une morale tout humaine, qui cherche son principe dans l'homme lui-même, dans le libre développement de sa volonté, et une morale divine, qui cherche son principe hors de l'homme, en Dieu. Saint Ambroise place la vie heureuse tantôt sur la terre avec les païens, tantôt avec l'Évangile au ciel. Il admet en même temps la nature et la grâce, la bonté de la raison et la nécessité de la foi, sans paraître se douter qu'il y a entre ces deux conceptions une antinomie absolue. Et, chose curieuse, dans ce livre composé par un évêque les principes chrétiens sont tout à fait subordonnés aux principes païens. Saint Ambroise procède tout autrement dans ses autres ouvrages; mais ici, entraîné par sa malencontreuse idée d'imiter Cicéron, il laisse au premier plan la morale stoïcienne, sauf à glisser par derrière quelques préceptes chrétiens, étonnés de se trouver là. Et ces préceptes mêmes, si incomplets, si mutilés, il les lance au hasard, sans rien qui les justifie, sans les rattacher au dogme. Conçoit-on la morale chrétienne sans le dogme? Voilà une erreur que n'ont commise ni Tertullien ni saint Augustin : quand ils empruntent quelque chose à la philosophie païenne, ils savent rattacher à des principes chrétiens ce qu'ils empruntent. Bossuet aussi, qui par tant d'autres côtés ressemble à saint Ambroise, se souviendra toujours que sans le dogme tout l'édifice du christianisme s'écroule.

Si l'on veut connaître la morale chrétienne du temps, il faut aller droit à saint Augustin. Celui-là a nettement compris qu'il faut choisir entre les stoïciens et l'Évangile. Il a tiré du christianisme tout ce qu'il contenait, et il a su dégager la morale chrétienne de tout ce qui n'est pas elle. Il l'a fait reposer tout entière sur le dogme, sur la doctrine du péché originel, de la rédemption et de la grâce. Il a placé en Dieu seul le principe de la vie de l'âme. Peu importent dès lors les subtilités et les classifications des stoïciens, de Cicéron ou de saint Ambroise: il suffit d'invoquer Dieu, de faire sa volonté, de le laisser agir en nous. Tout cela se préparait obscurément depuis quatre siècles dans les consciences chrétiennes. Saint Augustin, le premier, a tiré toutes les conséquences logiques de l'Évangile, et par là il a fondé la morale nouvelle, qui par ses principes s'oppose nettement à l'ancienne.

C'est pour cela que l'influence de saint Augustin a été si grande sur la pensée chrétienne, tandis que l'influence de saint Ambroise a été presque nulle. Que des clercs du moyen âge aient copié sans le comprendre le traité des *Devoirs*, voilà qui importe peu. Il est bien certain qu'aucune secte, aucune philosophie ne relève de saint Ambroise. Au contraire, la doctrine de saint Augustin, atténuée, adoucie, est restée celle de l'Église, et de ses conséquences extrêmes est sorti tout le protestantisme.

En sécularisant la morale chrétienne, le protestantisme a même prolongé l'action de saint Augustin, en dehors des églises confessionnelles, jusque dans les systèmes les plus indépendants de philosophie. De là vient sans doute cette infiltration latente des idées chrétiennes dans la morale laïque, ce progrès des sentiments de charité, de solidarité. M. Thamin, dans quelques pages de fine analyse, note cette « revanche » du christianisme, et y voit l'indice d'un retour à la foi. Je n'en suis pas aussi sûr que lui. Ces grandes idées chrétiennes sont aujourd'hui sécularisées. Il est visible, au contraire, que de plus en plus notre morale indépendante se rapproche de la morale antique: comme au temps des stoïciens ou de Cicéron, elle est laïque, elle croit à la bonté originelle de l'homme, elle cherche le bonheur dans la vie présente, elle raisonne la bienfaisance et la solidarité, elle exagère le rôle de l'État, elle assimile enfin les lois morales aux lois naturelles. L'histoire du passé nous montre combien est vaine la tentative de nos

nouveaux apôtres qui voudraient conserver la morale chrétienne tout entière sans la foi. La vieille antinomie subsiste entre la morale humaine de la nature ou de la volonté, et la morale divine du péché ou de la grâce. Aujourd'hui, comme au temps de saint Augustin, il faut choisir entre la raison et la foi. On ne bâtit pas sur le vide, et c'est trop de deux morales en même temps : souvenez-vous des *Devoirs* de saint Ambroise.

PAUL MONCEAUX.

QUELQUES NOTES

SUR L'ŒUVRE DE RICHARD WAGNER

A PROPOS DES REPRÉSENTATIONS DU THÉATRE DE MUNICH

Sans y être tout à fait arrivés encore, nous commençons à prévoir le moment où nous pourrons de l'œuvre de Wagner nous faire des idées nettes, recevoir des impressions sincères, porter des jugements équitables et complets. Nous revenons peu à peu de l'éblouissement que nous a causé sa soudaine révélation, aveuglante pour ses amis autant que pour ses ennemis. En France surtout, on en a trop parlé sans la connaître, on l'a connue trop tard et trop brusquement, pour que la furie d'enthousiasme avec laquelle on a réagi contre tant d'années d'insigne mauvaise foi n'en ait pas quelque temps dérobé le sens et la portée vrais. Le moyen de revenir de nos erreurs sera de fermer nos oreilles aux dithyrambes hyperboliques comme aux venimeuses attaques dont elle a été l'objet, d'oublier les formidables commentaires dont Wagner tout le premier s'est plu à l'obscurcir, et dont à sa suite une population de scoliastes a vécu, de laisser dormir enfin cette trop volumineuse littérature, pour garder seulement les douze partitions par devers nous, les relire, et surtout les entendre dans les conditions les plus complètes qu'il nous sera possible.

Le Hof-Theater de Munich vient de nous en donner le meilleur prétexte en représentant pour la première fois, dans leur ordre chronologique, le cycle complet des drames de Wagner, sauf *Parsifal*, toujours réservé au théâtre de Bayreuth. Idée singulièrement audacieuse, car on peut se figurer quelles difficultés doit éprouver un théâtre à tenir sur pied tant d'œuvres si considérables à la fois. Aussi ne saurait-on lui savoir trop de gré de cette intéressante tentative, quelque imparfaite qu'en ait forcément été la réalisation. Nous n'étions pas venus d'ailleurs pour entendre des virtuoses, mais des œuvres ; et sur la splendeur de celles-ci la conscience des interprètes, leur connaissance des traditions, leur conviction dévouée n'ont laissé porter aucune ombre.

A Bayreuth, certains nous objectaient trop facilement que les conditions extraordinaires de l'exécution avaient une bonne part dans l'effet produit par les opéras. Rien de semblable ici : nous les voyons bien humains, dans un théâtre comme il en pourrait exister partout. Quelques artistes venus du dehors : Mme Sucher, Mlle Mailhac, Scheidemantel, Karl Perron, Lieban, n'ont fait que renforcer une bonne troupe d'ensemble, où nous ne trouverons même à citer particulièrement que les noms de Mlles Ternina et Dressler, à côté de Gura et de Vogl, le ténor d'Allemagne qui possède le mieux aujourd'hui le répertoire wagnérien, et, de sa voix qu'on dit usée, a pourtant mené à bien la formidable tâche de chanter successivement neuf rôles écrasants avec une intelligence, une souplesse et une ampleur de style qui ne se sont pas un instant démenties.

Nous avouerons seulement tout notre regret d'avoir entendu, dans les deux rôles qui portent presque tout le poids de la trilogie des Nibelungen, des chanteurs aussi inférieurs que M. Brucks, dont la belle voix mériterait pourtant de servir un talent d'artiste; et Mme Moran-Olden surtout, une Brünnhilde qui ne gagne pas en vieillissant.

Quoi qu'il en soit, de pareilles représentations sont une occasion unique de mieux pénétrer, en suivant pas à pas les progrès du génie, le sens de sa création : elles fourniraient le meilleur fond à la complète et impartiale étude que nous attendons encore, et que nous ne saurions avoir la prétention de tenter ici. Il nous suffirait que ces notes, échos directs de simples impressions, pussent inspirer à quelques lecteurs des réflexions capables de combattre les principaux préjugés qui planent encore sur l'œuvre et la personnalité de Wagner.

I

> Toit et murs, salles et tours, le burg éclatant s'élève... Tel mon front l'a rêvé, tel mon cœur l'a voulu, fort et large, le voici, noble et fier à jamais!
>
> WOTAN.

Et d'abord, par quelle aberration a-t-on pu distinguer dans cette œuvre trois *manières* différentes? Wagner n'a jamais été de ces artistes qui se bornent à tirer de successives épreuves d'un cliché qu'ils changent deux ou trois fois dans leur vie. Du premier au dernier de ses drames, c'est un constant effort vers la réalisation d'un idéal, vague d'abord, qui se précise peu à peu, puis se développe et se hausse sans cesse, à mesure que grandit sa puissance créatrice. Tout au plus pourrait-on distinguer, des *Fées*

à *Tannhäuser*, les œuvres d'essai où la personnalité de Wagner ne se manifeste encore qu'en tâtonnements de plus en plus audacieux, tandis qu'à partir de *Lohengrin* elle est en pleine possession d'elle-même. Nous ne saurions en effet, entre ce dernier ouvrage et *Parsifal* ou *Tristan*, admettre d'autres distinctions que des préférences personnelles : c'est le même but atteint avec la même maîtrise; la couleur seule diffère, Wagner ayant toujours pensé qu'en même temps que le sujet le style devait changer. Ce n'est pas parce que l'âge et l'expérience faisaient sa main plus experte, son imagination plus raffinée, qu'à chacun de ses drames sa musique devenait plus nourrie, son orchestration plus savante, son harmonie plus rare : c'est parce que les âmes diverses de ses héros ne se pouvaient épancher qu'en idées diverses, que les milieux toujours renouvelés où il les plaçait appelaient de différentes atmosphères. Ou plutôt n'obéissait-il pas, dans le choix même de ses sujets, au développement progressif de ses facultés? Il est difficile de déterminer la date exacte de la conception de ses œuvres, qu'il porta toujours longtemps en lui, attendant l'heure favorable à leur éclosion : il ne me paraît pas qu'il se soit trompé une fois, ni que l'immatériel Lohengrin et la blanche Elsa, fleurs de sa jeunesse, pussent parler l'ardent langage de Tristan et d'Iseult, pas plus que les farouches Walkyries s'exprimer comme les diserts et sagaces habitants de Nüremberg. Qui tiendra à classer en *manières* l'œuvre de Wagner en devra distinguer autant que d'ouvrages, et surtout ne l'imiter qu'ainsi qu'il s'est imité lui-même, en se créant pour chaque œuvre nouvelle des idées et une forme nouvelles.

Certes nous ne nierons pas que l'intervalle de onze années, pendant lequel Wagner interrompit la composition de *Siegfried* pour écrire *Tristan* et les *Maîtres Chanteurs*, n'ait été pour quelque chose dans la très sensible diversité de styles que l'on distingue au cours de la tétralogie des *Nibelungen*. Cette œuvre n'est pas la marque d'une halte, c'est toute une journée de marche. Nous croyons cependant que si Wagner l'eût voulu, s'il eût moins obéi, comme nous le verrons, à la spontanéité de sa nature d'artiste qu'à un système préconçu, il lui eût été facile d'y maintenir une parfaite unité. Mais dans ces quatre drames nous assistons à l'évolution de toute une humanité : les êtres primitifs qui dans la *Walkyrie* vivent une vie d'instincts puissants, de volontés simples et d'idées larges, n'ont déjà plus les lignes hiératiques des Dieux du *Rheingold*, ni la mesquine et difforme perversité des Nains; avec *Siegfried*, nous arrivons au développement de natures pleinement conscientes d'elles-mêmes, suivant leur propre impulsion; dans *Götterdämmerung* enfin, voici tout l'éclat excessif et pesant, la splendeur barbare des premières civilisations. Dès le début, la théogonie primitive nous était réapparue dans le mystérieux dialogue des Nornes, mais comme enveloppée d'une grise et oppressante atmosphère de toiles d'araignées, traversée de profondes lueurs de cuivre. Puis, dès que dans l'éclat du soleil levant surgissent Brünnhilde et Siegfried, nous sentons la profonde transformation qui s'est opérée en eux : c'est un homme, c'est une femme; ce ne sont plus les deux vierges subtils de la veille. Et quand, après le merveilleux interlude où déborde avec une si naïve exubérance la joie de vivre du héros juvénile, le rideau se rouvre, nous entrons véritablement dans un monde nouveau : ceux qui discutent là, assis autour de cette table, sont des êtres dont le raisonnement est singulièrement plus complexe et plus précis que celui de leurs prédécesseurs; et comme leurs âmes s'est modifié le jeu des motifs qui en dessinent les dessous les plus obscurs.

Plus raffinées encore dans leur sensibilité toute moderne seront celles de Tristan et d'Iseult, d'Hans Sachs et de Walther, pour ne pas parler de celle de Kundry! Et ce développement continu, parallèle dans le cerveau de l'artiste et dans le cœur de ses créatures, fait que l'audition successive de tous ces drames, à qui l'on reproche encore quelquefois la monotonie, l'obscurité et l'ennui, nous a tenus l'esprit toujours en éveil, sans une minute de fatigue, portés de l'un à l'autre sans peine et sans secousse. Quel est l'artiste qui ne perdrait pas à l'exhibition complète de son œuvre, accusant les répétitions fatales, l'indigence du style et des idées, la tyrannie des procédés? Seul peut-être avant celui-ci, Beethoven avec la série de ses symphonies pourrait sortir victorieux de l'épreuve, n'ayant lui non plus jamais écrit que pour chercher une expression plus complète de l'incessante évolution de son âme.

II

> Ils sont vieux et blêmes, et
> leurs amoureuses sont mortes.
> LE HOLLANDAIS VOLANT.

Si son œuvre avait pu être progressivement révélée, au fur et à mesure de sa conception, au lieu de rester, jusqu'au jour où elle devait pour ainsi dire faire explosion, tenue dans l'ombre par ceux qui en devaient tout à la fois le mieux comprendre et craindre le rayonnement, Wagner, « musicien et poète novateur », comme l'appelle Fétis avec la douce ironie dont il a le secret, nous eût moins paru peut-être un révolutionnaire que le conservateur éclairé qui sait, selon la marche de l'esprit humain, infuser un sang nouveau aux vieux principes et aux antiques institutions. Quand l'art musical aura subi de nouvelles transformations, il est probable que son rôle

vis-à-vis des compositeurs d'opéra semblera analogue à celui de Beethoven vis-à-vis des symphonistes: il a pris comme lui toutes les formes existantes, pour les refondre, les revivifier, et les porter peu à peu au dernier point de perfectionnement : il a écrit la page suprême, après laquelle il faut fermer le livre. Aussi ses imitateurs sont-ils, comme ceux de Beethoven, voués d'avance aux œuvres mortes, s'ils ne savent être de ces esprits indépendants, qui dans les idées nouvelles ne voient que des instruments aptes à leur frayer à eux-mêmes une voie personnelle.

Et c'est bien là le secret de l'incroyable animosité qui se déchaîna contre Wagner dans son pays même, et fut si heureuse dans le nôtre de trouver le prétexte toujours prêt du chauvinisme pour faire peser sur son œuvre une si longue et si haineuse proscription. Ce n'est pas du public, en effet, que l'opposition est venue, et les politiquants n'ont fait qu'en profiter. Meyerbeer répétait avec une insistance inquiète à un de ses amis parlant de *Lohengrin :* « N'y allez pas! n'y allez pas! ce serait du temps perdu! » Et ses confrères, avec et après lui, ont tâché de faire le vide autour de ces ouvrages subversifs, de leur opposer le déni de justice, de les écraser sous la calomnie et la moquerie. Peut-être se fussent-ils montrés moins âpres contre l'homme qui, tentant quelque chose d'absolument opposé, eût laissé leur œuvre debout à côté de la sienne. Celui-ci les tuait, leur prenant dans la main les formules dont ils vivaient, pour montrer ce qu'avec un peu plus d'intelligence et un peu moins de paresse ils en auraient pu faire : d'autant plus coupable que, dans ses réformes, il ne leur offrait rien à glaner, n'étant pas de ces inventeurs qui se laissent dépouiller de leurs plumes.

Aussi l'a-t-on haï avec une violence qui se tait à peine aujourd'hui, devant un mouvement d'opinion si puissant, qu'il en est devenu une mode. Aussi a-t-on vu tel enthousiaste de la première heure se refroidir à mesure qu'il voyait avec la renommée de Wagner croître son propre danger. Aussi sait-on la triste part que prirent certains musiciens aux protestations qui empêchèrent la représentation de *Lohengrin* à l'Opéra-Comique, bien avant la soirée trop fameuse où ils persuadèrent aux naïfs marmitons de M. Déroulède de partir en guerre contre le chevalier aux blanches armes.

Non, le patriotisme n'était pas en jeu, non plus même que la médiocre sympathie inspirée par la personne du compositeur : il ne s'agissait que d'arrêter à la frontière des produits qui eussent créé sur notre marché une trop redoutable concurrence.

III

> Ni pause, ni fioriture, pas trace de mélodie!
>
> BECKMESSER.

La conception fondamentale du drame musical a peu changé depuis sa création: choisir dans une action certains points principaux, où l'on arrête les personnages groupés en une sorte de tableau vivant : ce sont les *morceaux*, reliés les uns aux autres par les explications nécessaires. Ces explications conservaient toute leur logique importance avec l'expressif récitatif de l'ancien opéra italien, comme plus tard avec celui de Lulli et de Rameau : et leur ton n'était pas assez sensiblement différent de celui des *airs* pour causer de trop choquants disparates. Ces disparates se sont accusés peu à peu; les morceaux se sont allongés, compliqués, ornés, ils sont devenus tout l'opéra : et le musicien n'a plus songé qu'à réduire à leur plus sommaire expression les récits qui devaient être le fil du collier. Le public s'est enfin accoutumé à ne plus les écouter, à réserver même son attention pour quelques morceaux favoris, et cette tendance a été si générale, la musique dramatique si longtemps détournée de son véritable sens, qu'on a fini par nous présenter comme un progrès ce qui n'était que la floraison quelquefois brillante, le plus souvent malsaine, d'une véritable décadence.

Aucun des musiciens à qui leur intelligence montra le vice de ce système ne réussit à le réformer. Gluck l'eût fait sans doute, s'il eût possédé une nature musicale plus indépendante de la poésie ; Beethoven peut-être, s'il eût rencontré un poète digne de lui, ou si son tempérament, moins absorbé en lui-même, eût été apte à animer des créatures d'une vie individuelle ; les Meyerbeer et les Halévy n'ont eu ni l'audace ni le désintéressement nécessaires pour tenter une affaire où il fallait commencer par renoncer de parti pris à tout ce qui semblait être chance directe de succès et de gain. Weber seul a montré par moments le chemin à Wagner.

Des *Fées* à *Parsifal*, il nous sera facile de retrouver, sous des formes d'une personnalité toujours plus raffinée, la charpente primitive de l'opéra avec ces mêmes points d'arrêt, ces mêmes tableaux qui sont les morceaux : plus rares seulement, ménagés plus intelligemment pour les situations où ils produiront tout leur effet, disposés aussi, dans leur forme changeante et flexible, de manière à arrêter moins visiblement l'action, à se fondre dans un ensemble musical donnant l'impression de la vie continue, naturelle et large, et non plus de cette vaine et sèche agitation de pantins subitement guindés en poses solennelles ou sentimentales. Et tantôt ces morceaux

seront très courts, exprimant en une minute suprême la quintessence des sentiments nés d'une situation; tantôt ils s'étendront sur toute une scène, sinon même sur tout un acte. Dans le long duo de *Tristan et Iseult*, ne pourrons-nous distinguer, comme dans la plus italienne des scènes d'amour, avec la même simplicité dans la succession des tonalités, trois *mouvements* reliés par des récitatifs? N'est-ce pas un *grand air* qui termine la *Walkyrie?* Et, quoiqu'elle n'ait que quelques mesures, sait-on *romance* plus exquise que la phrase qui couronne le monologue de Sachs au second acte des *Maîtres-Chanteurs?*

On a reproché durement à Wagner de porter atteinte, par cette transformation des formes musicales, aux qualités essentiellement voluptueuses de son art. Il est certain que notre oreille, accoutumée à la jouissance facile d'un développement mélodique régulier, dont le charme agit à la façon d'un lent bercement, éprouve quelque déception à se sentir constamment heurtée, réveillée par une sonorité différente, par une idée nouvelle. Nous nous sommes tous surpris à murmurer : C'est dommage! devant l'abandon de tel motif pour un autre, au moment même où notre plaisir devenait véritablement exquis. Mais cela peut n'être qu'une question d'habitude. Pourquoi ferions-nous consister tout notre plaisir, je ne dirai pas même dans la *mélodie*, mais dans une sorte spéciale de mélodie, dont la marche et la révérence sont réglées comme une figure de contredanse? La *mélodie*, mot aussi vague que la chose, ne saurait-elle avoir de plus libres et plus larges allures? le chant et l'orchestre ne pourraient-ils se la passer l'un à l'autre? n'est-elle pas souvent aussi bien dans une succession d'accords que dans une succession de notes? et pourquoi toujours au même moment la condamner platement au même infaillible spasme de la cadence finale?

Plus délicat, Wagner cherche le plaisir dans l'éveil incessant de la pensée par le jeu des motifs, représentatifs d'idées plus que de personnes.

On a dit que dans sa musique il n'y avait pas de *points*. Mais, pour un point à la fin d'une phrase, voyons-nous des acteurs s'asseoir un instant, puis se relever avant d'en commencer une autre? Il y a plus de nuances dans ces suspensions du débit sous lequel la pensée reste continue. Et voyez aussi, en y regardant de près, combien de fois Wagner place la simple cadence parfaite, le bienheureux *point* tant réclamé, dans la ligne du chant! Et si dans l'accompagnement une modulation, une harmonie, l'entrée d'un nouveau motif la dissimulent souvent, n'est-ce pas pour donner sa plus naturelle expression à cet enchaînement des idées, où chaque phrase est conçue avant d'être prononcée?

L'orchestre joue ici un rôle tout nouveau : tandis que le chant exprime la synthèse des sentiments du personnage, il peut, grâce aux ressources multiples de la polyphonie, aux couleurs variées à l'infini d'harmonies et de modulations non plus seulement musicales, mais avant tout expressives, en donner l'analyse simultanée. Et pourtant, dit Wagner lui-même : « Tout cet orchestre extraordinaire doit se comporter absolument de la même façon que l'accompagnement de ce qu'on appelle un *solo* de chant... Il doit disparaître devant le chanteur ou plutôt sembler enveloppé dans son exécution même. » Oui, quoi que nous en ayons pu penser à la suite de certaines auditions que cette phrase suffit à condamner, l'orchestre reste réduit à son rôle logique d'accompagnateur : mais au lieu de prêter seulement son aide matérielle à la voix, de ménager de simples effets sonores, c'est la pensée que maintenant il soutient et conduit, tantôt l'isolant pour la mettre dans un meilleur jour, tantôt au contraire l'appuyant de ses plus puissantes effusions. Il nous faut le subir plus que l'écouter : c'est le travail minutieux et patient de ces artisans du moyen âge, qui fouillaient un monument des plus délicates sculptures à une hauteur où l'œil n'en devait percevoir qu'un effet d'ensemble. On peut goûter d'exquises jouissances à en étudier le détail avec une jumelle : pour voir la cathédrale, il faut la déposer.

Et ne trouverons-nous pas aussi quelque volupté à suivre les combinaisons inépuisables de cet orchestre, à nous sentir enveloppés de ses sonorités pénétrantes, tantôt si ténues, tantôt violentes jusqu'au déchirement? Tout en avouant que Wagner quelquefois, grisé lui-même par le frisson nouveau de sa création, n'a pas demandé à la voix humaine tout ce qu'on en peut attendre, serons-nous assez exclusifs pour ne pas reconnaître qu'il a doté l'orchestre d'une voix presque aussi émouvante? Il a su d'ailleurs en maint endroit, et presque toujours dans les scènes capitales de son œuvre, traiter en maître le merveilleux et incomparable instrument. Quelles vocalises à la tierce ont jamais résolu comme l'*andante* du duo de Tristan, au plus étroit point de vue de la sensualité auditive, le problème de l'ensemble de deux voix, forcées d'évoluer à une distance l'une de l'autre qui exclut trop souvent tout charme et toute cohésion dans la sonorité?

Il faut du reste, pour juger le rôle du chant dans les drames de Wagner, s'en tenir au texte allemand. Isolée des paroles, ou dénaturée par une traduction, la ligne mélodique devient difficile à apprécier. Plutôt que musicalement inspirée, elle est en effet si étroitement calquée sur le schéma dessiné par le poète, avec une si scrupuleuse observance de la sonorité même des syllabes, de leur accent et de leur durée, qu'autant elle nous paraît souvent difficile et

revêche, autant elle est pour un Allemand naturelle, expressive, aisée à retenir. L'harmonie, la modulation, l'orchestration sont également esclaves du sens strict des paroles : aussi avec toute traduction cette musique semble-t-elle ne marcher qu'un pied chaussé. On vient de nous donner l'espoir de la voir bientôt nettoyée des élucubrations du Belge ingénieux qui traduisit *Freude* par *Liberté*, pour le plaisir de faire de Beethoven un apôtre de 89 : le génie de notre langue est pourtant si opposé à celui de la langue allemande, que nous n'osons espérer des interprétations complètement satisfaisantes au double point de vue poétique et musical. Quoi qu'on fasse, cette déclamation si fortement accentuée nous paraîtra toujours exagérée et heurtée sur des mots français.

GASTON CARRAUD.

CHOSES ET AUTRES

29 octobre 1895.

M. Félix Faure aura eu ce soir un bien joli sujet de conversation, au dîner qu'il offrait au roi de Grèce, entouré de ses ministres démissionnaires. Ce sujet de conversation, tout à fait propre à la France et à Paris, revient périodiquement chez nous, au milieu de circonstances toujours nouvelles.

Je l'ai entendu tenir un jour à déjeuner par Gambetta, devant un illustre citoyen de l'Helvétie, avec cette rondeur tout olympienne qui lui était familière. C'était dans sa petite maison de la rue Saint-Didier après une catastrophe parlementaire qui ne pourrait être comparée à celle d'aujourd'hui :

La France est un pays bien intéressant, n'est-ce pas ? et unique pour la variété de ses spectacles. M. Charles de Rémusat raconte dans un de ses *Fragments* qu'il y avait autrefois à Paris un ministre américain, du nom de Galattie, qui disait: « J'aime à vivre en France : on croit toujours y assister à la création. » Comme c'est vrai! Chaque jour apporte ici du nouveau et de l'inattendu. Les situations du lendemain ne ressemblent jamais à celles de la veille. Mais comme le fond est solide sur lequel passe ce jeu des situations et des circonstances toujours changeantes ! »

Et il ajoutait dans un élan d'égoïsme patriotique superbe, se tournant brusquement en face de l'étranger : « N'est-ce pas, Monsieur, que la France est le plus beau pays du monde, le seul où il soit digne de vivre? » L'étranger était bien un peu interloqué. Il convint cependant que c'était vrai et que Gambetta avait raison. Gambetta était à ce moment un vaincu de la politique; sa défaite n'avait rien altéré de sa belle humeur et de sa confiance sans bornes dans la puissance de vitalité de son pays.

Ce sujet de conversation est revenu aujourd'hui tout à fait à propos pour l'heureux Président qui invite les rois à sa table, et lui aussi a pu dire à son hôte: « N'est-ce pas que la France est un pays bien intéressant? On croit toujours y assister à la création... Ainsi voilà tous nos ministres par terre! Qui se serait attendu à cela hier après midi, dites-le-moi, monsieur Ribot? Je ne m'imaginais pas, Sire, au moment où je vous invitais à dîner, que le soir où nous nous mettrions à table, je n'aurais plus de gouvernement. C'est la vérité toute simple, cependant, je n'ai plus, nous n'avons plus de gouvernement. Cet accident ne nous empêche pas, comme vous le voyez, de dîner avec une parfaite tranquillité d'âme, et, à cette heure, tous les Parisiens, tous les Français font comme nous. Le calme est complet à Paris et dans les provinces; au milieu de nos petites tribulations, nous gardons une confiance inaltérable dans l'avenir. Nous préparons notre grande Exposition universelle de 1900. Vous y serez, j'y compte bien, Sire; nous y serons tous, ministres, président ou simples citoyens, qu'importe! Mais quel sera notre gouvernement demain? Je vous assure très sincèrement que je n'en sais rien encore moi-même. Cette ignorance ne trouble personne, ni ici, ni au dehors. On sait parfaitement que nous aurons un nouveau ministère dans les huit jours, peut-être avec M. Ribot, — n'est-ce pas monsieur Ribot? — peut-être avec un autre. Cette indécision momentanée ne donne de l'inquiétude à personne. Toutes choses marchent aujourd'hui comme hier et comme elles marcheront demain. Avouez, Sire, qu'il est bien intéressant de vivre ici et que la France est le plus beau pays du monde. Vous ne devriez plus nous quitter. Et si vous nous quittez, je suis sûr que vous retournerez à Athènes presque républicain... »

Il y avait peut-être, dans le nombre, un ou deux ministres assez attristés, décontenancés : celui-ci, par exemple, avec son grand front chauve et sa vraie figure de marin, qui devait précisément donner sa première fête au Pavillon de Flore, dans huit jours : il a perdu ses colonies au moment où il s'y attendait le moins. Et celui-là, grand, mince, avec une barbe jaune et un œil qui louche légèrement, ce qui lui procure un attrait particulier. Les méchantes langues disent qu'il ne louche pas seulement d'un œil.

Il était hier encore occupé à remanier son ministère du Commerce de fond en comble pour y faire régner la plus sévère économie; mais il n'a jamais économisé ses voyages, ses courses de département en département, d'exposition en exposition, tout brûlant d'un feu sacré pour le bien public et pour la gloire du commerce français. Au moins n'aura-t-il

pas la peine de déménager ses pantoufles et sa robe de chambre, car il a eu la sagesse exemplaire et presque unique de retourner tous les soirs coucher dans son appartement de famille, comme un bon chef de bureau.

Cette abnégation démocratique ne l'a pas sauvé cependant et il en a le cœur un peu gros. Mais il sera vite remis. Il reprendra sa plume de journaliste. Il adore tous les journalistes et il adore l'être lui-même. Quant aux autres, qui sont rangés autour de la table élyséenne, leur vaillante humeur n'a pas eu un nuage. Ils s'en vont contents, comme ils étaient venus. Ils reviendront : on revient toujours en France.

C'est M. Poincaré, toujours excellent partout où la fortune l'appelle, aux Finances, à l'Instruction publique, demain à l'Intérieur ou autre part; M. Leygues, à qui on reproche de s'être un peu prodigué, avec cette générosité qui n'appartient qu'à la jeunesse; mais ce sont des philistins jaloux qui parlent ainsi; il reviendra mûri et refroidi, et ce ne sera que dommage. C'est M. Hanotaux, que ses envieux appellent soir et matin « l'Historien de Richelieu », comme pour l'accabler sous un grand nom. Mais il tient parfaitement tête à son livre.

Une pareille étiquette est passablement gênante quand on l'a mise une fois à son chapeau et qu'on est obligé ensuite de la porter dans les sentiers rocailleux de la politique journalière; mais il la porte très bien et simplement, en bon et patriote ministre de la République et de la France, et son Richelieu en définitive ne l'accable pas le moins du monde. Son Richelieu lui sourit et lui tend la main. C'est un idéal qu'il s'est fait ainsi. Je l'approuve : il faut toujours se donner un idéal.

Je dis qu'ils reviendront. Mais, qui sait? ils ne sont pas encore partis.

*
* *

Cependant lorsque le dîner sera fini et que nous n'aurons plus des oreilles de rois pour nous entendre, il faudra nous dire nos vérités. Or, la première de ces vérités, c'est que la Chambre du suffrage universel est tout dans notre pays, que la Chambre actuelle n'existe pas et que, par conséquent, plus rien n'existe. L'État n'a plus de base : la République porte sur le vide. Une majorité sans nom, sans figure et sans couleur, un amalgame d'atomes que le hasard seul a rapprochés, c'est tout ce qui nous reste pour représenter la notion d'un Parlement.

Malgré tout, la France est un pays bien intéressant, et c'est la pure vérité que l'on croit tous les jours y assister à la création. Aujourd'hui médecin de village ou épicier, ou corroyeur, demain ministre, après-demain président, hôte et amphitryon de rois : il n'est pas un de nos ministres d'aujourd'hui ou de demain qui ne puisse se dire en se regardant : « Je suis une création! »

*
* *

Le procès du marquis de Nayve offre une mine inépuisable aux investigations des psychologues sinistres. Pourquoi le marquis de Nayve a-t-il résolu de supprimer cet enfant qui avait déjà près de quinze ans? Pour cacher à tout jamais la faute de celle qu'il est allé prendre pour femme auprès d'une agence matrimoniale véreuse? pour se venger de l'homme, ce rustre, ce paysan, qui a abusé autrefois d'une jeune fille, que le marquis, selon toutes les probabilités humaines, ne devait jamais rencontrer sur son chemin? par jalousie féroce ou par orgueil nobiliaire? Mais il ne semble pas que l'ancien contrôleur des contributions directes de Voiron, avec le genre de vie qu'il a mené, les sentiments et la physionomie qu'on lui découvre dans ce procès, ait été bien enclin à ces délicatesses raffinées quoique sanguinaires.

Toute la psychologie du crime, où beaucoup de nos contemporains semblent se complaire outre mesure et chercher les secrets de l'âme humaine, m'a toujours paru grandement stérile et assez absurde, propre à des divagations erronées et dangereuses. Je crois plus sûr de résumer toute cette psychologie d'un mot : « Ce sont des gredins et des maniaques féroces, et voilà pourquoi ils ont tué, pourquoi celui-ci errant sur la route délicieuse de Castellamare à Sorrente, par une de ces claires nuits italiennes, a précipité un enfant de quinze ans du haut des rochers de la Fusarella... »

Il dit dans l'interrogatoire : « Mon ménage était un enfer, c'était une maison de fous... » Et il paraît bien en effet que c'étaient des maisons de fous, ces châteaux de Sidailles, de Presles, de Cuffy; ces femmes, ces hommes, ces mères, ces enfants, ces domestiques, dans leur isolement campagnard, sont pareils à des fous qui tournent et retournent dans leurs têtes pendant dix ans leurs pensées étranges, sauvages, de haine ou d'amour, de jalousie et de vengeance. Le « bambin » lui-même, ce martyr de la destinée, écrit à douze ans des lettres bizarres, qui sont comme l'expression d'une tête dérangée. Il avait ses raisons sans doute; mais les autres sont des types de l'animalité également déséquilibrée et malade. Faites de la psychologie là-dessus tant que vous voudrez, si vous avez du loisir : c'est de la psychologie d'Hamlet, de Clytemnestre, de Caracalla, d'Héliogabale modernes et bourgeois : cela dit tout, et il n'y a rien à dire de plus.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Obligation du mariage pour les députés et les sénateurs.

Parmi nos députés et nos sénateurs, il en est qui sont restés célibataires. Savent-ils que leurs grands ancêtres de la Convention proposèrent d'imposer à tous les représentants de la nation le mariage obligatoire? Voilà de quoi les faire réfléchir et, qui sait? peut-être les amener à résipiscence.

La lutte des gouvernements contre le célibat date de loin. Nous pourrions remonter à Lycurgue qui nota d'infamie ceux qui ne voudraient pas se marier; à Auguste, qui établit un impôt sur tous ceux qui ne se marieraient point après vingt-cinq ans, ou qui n'auraient point d'enfants (mesure utile en tout cas, pour l'équilibre du budget). Si l'on en croit Dion Cassius, voici ce que disait Auguste aux Chevaliers qui réclamaient contre cette loi : « Pendant que les maladies et les guerres nous enlèvent tant de citoyens, que deviendra la Ville, si on ne contracte plus de mariages? La cité ne consiste point dans les maisons, les portiques, les places publiques : ce sont les hommes qui font la cité. Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous la terre, pour prendre soin de vos affaires. »

Ces sages paroles peuvent s'appliquer à nous. A chaque recensement, qui accuse le faible appoint apporté par les naissances à la population de la France l'opinion publique réclame du gouvernement des mesures capables de conjurer le péril.

Mais les lois ne peuvent rien sans les mœurs. Et Tacite, parlant de la loi, portée par Auguste, dit avec raison : « Cette loi ne fit pas contracter plus de mariages, ni élever plus d'enfants; on gagnait trop à n'en pas avoir. »

Un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales, et qui a paru en volume (1) nous montre de la manière la plus piquante les tentatives nombreuses qui ont été faites dans ce sens aux diverses époques de notre histoire, et nous fait comprendre comment elles sont demeurées stériles, parce que les règlements proposés venaient se heurter contre les mœurs de la nation.

C'est surtout pendant la période révolutionnaire qu'on trouve les indices de ce curieux état d'esprit, et le livre de M. Schöne mentionne divers projets dont quelques-uns vont jusqu'au comique.

Un premier débat eut lieu devant l'Assemblée nationale dès le 27 octobre 1790 à propos d'une loi sur la contribution personnelle et mobilière dont l'article 17 plaçait les célibataires dans la classe supérieure de deux deniers à celle où leur loyer les eût placés.

Le député Bouche prit la parole :

Le célibataire est un poids inutile à la terre qui le nourrit. Ce n'est pas le pauvre qui vit dans le célibat et dédaigne de propager l'espèce humaine, c'est le riche. Une saine politique doit encourager les mariages : en conséquence je demande que le célibataire soit imposé à une somme supérieure de quatre deniers.

Fermon. — On demande si par célibataires on entend également les mâles et les femelles.

Chapelier. — L'article doit porter également sur les célibataires de l'un et l'autre sexe. Je demande s'il n'y a pas les mêmes motifs pour l'un et pour l'autre. Je n'entends pas cependant par là qu'il faille contraindre au mariage, mais le gouvernement doit être assez heureux pour y engager.

Fougault. — Je combats les principes des préopinants par une seule question : Est-il un seul de vous qui connaisse une fille qui ait refusé le mariage?

Mais le problème ne fut pas résolu : on resta dans le doute : l'article 17 de la loi fut voté et décrété sans indication d'âge ni de sexe.

Ce n'est que sous le Directoire qu'un texte formel mit fin à cette situation ambiguë : « Sont réputés célibataires les hommes seulement âgés de 20 ans, et non mariés ou veufs. Les femmes, à quelque âge qu'elles soient, ne sont point assujetties aux dispositions concernant les célibataires. »

Les modérés réclamèrent l'obligation du mariage pour les représentants du peuple. La commission dite des *Onze* avait présenté un article XVI ainsi conçu : « Nul ne peut être élu membre du Conseil des Anciens : 1° s'il n'est âgé de 40 ans accomplis ; 2° si de plus il n'est pas marié ou veuf. »

Éloquemment exposé et soutenu dans les séances des 30 messidor et 1er thermidor, cet article allait être accepté de toutes les fractions de l'Assemblée, quand dans la séance du 2, un député, Ch. Delacroix, se lève pour demander « que les conditions d'éligibilité soient les mêmes pour les membres des deux Conseils à l'exception de l'âge. La moralité exige que les membres du Conseil des Cinq-Cents soient, comme les membres du Conseil des Anciens, mariés ou veufs... Je demande ce que ferait une société composée de célibataires. Il faut avoir, autant que possible, toutes les garanties d'un gouvernement mûr. »

Dubois-Crancé monte à la tribune pour appuyer l'amendement en termes énergiques : « C'est une plaisanterie de dire que des hommes peuvent n'avoir pas encore senti à trente ans le besoin du mariage. Tout homme qui, à cet âge, ne sera pas en état de donner la vie à un autre ne sera pas capable d'être législateur... La classe des célibataires est celle des égoïstes. Je ne serais pas étonné de voir une assemblée composée de célibataires prêcher le célibat

(1) *Histoire de la population française*, par M. L. Schöne, 1 vol. in-12, chez Arthur Rousseau, 14, rue Soufflot, Paris.

comme une vertu religieuse et engager le peuple à le professer.»

Ces paroles entraînèrent l'Assemblée et l'amendement fut voté.

A quoi tiennent les destinées? L'Assemblée se déjugea et, le 17 thermidor, la Convention, chose rare, revenait sur ce vote après un long discours de Gossuin qui alléguait que la question n'avait pas été suffisamment approfondie.

Ainsi, sans les hasards d'une séance parlementaire, le mariage serait devenu obligatoire en France pour briguer le mandat législatif, et comme on a souvent procédé depuis par imitation de l'époque révolutionnaire, la même loi régirait peut-être aujourd'hui les assemblées politiques. Serait-ce un encouragement au mariage? Le nombre d'électeurs qui se sentent la vocation de devenir élus serait-il vraiment assez considérable pour influer sur la natalité? Quant à l'influence morale, qu'il ne faut pas nier, il est impossible de dire, à notre époque de dénigrement, si elle se serait conservée ou si elle aurait au contraire succombé sous le ridicule.

AD. HATZFELD.

L'Élection d'un roi.

Lorsque le prince Christian de Sleswig-Holstein, le roi actuel de Danemark, vint au monde, les bonnes fées descendirent autour de son berceau :

— Tu seras roi, lui dit l'une.

— Tu seras heureux en ménage, lui chuchota l'autre.

— Tu auras une longue vie, ajouta une troisième.

— Tu seras le plus heureux père de famille que la terre ait porté, lui prédit une quatrième.

— Tu seras le grand-papa de l'Europe, lui souffla à l'oreille une cinquième.

Les prédictions des fées se sont réalisées toutes. Elles auraient pu lui en adresser une sixième :

— Tu verras un de tes enfants ceindre la couronne d'un pays classique avant que tu ne montes toi-même sur le trône.

En effet, le roi Georges de Grèce, qui va quitter Paris pour rentrer à Athènes, a été élu roi des Hellènes au mois de mars de 1863 et a pris possession de sa couronne le 31 octobre de la même année, tandis que le roi Christian, son père, ne monta sur le trône que le 15 novembre 1863.

L'élection du roi Georges est un des événements les plus curieux de l'histoire de ces dernières trente ou quarante années et mérite d'être racontée.

La révolution politique de 1862 qui détrôna le roi Othon, le *Bavarois*, comme on l'appelait alors avec dédain, attira sur la Grèce l'attention des trois puissances protectrices, la France, l'Angleterre et la Russie. Elles intervinrent *directement*, c'est-à-dire d'une manière ostensible, si je puis m'exprimer ainsi, dans les affaires du petit royaume. Je dis *directement*, car indirectement, en secret, elles n'avaient jamais cessé de travailler à Athènes, et chacune de ces trois puissances avait son parti politique en Grèce et exerçait une influence dans les décisions du gouvernement hellénique.

Le roi Othon une fois déchu, il fallait lui trouver un successeur, et la chose n'était pas aisée, chaque puissance ayant un candidat. La question de la cession des îles Ioniennes à la Grèce, question palpitante pour tous les Grecs, était à l'ordre du jour; l'élection d'une prince anglais ne faisait de doute pour personne. Partout en Grèce, dans les villes comme dans les plus petits villages, dans les meetings publics ou dans les réunions privées, on acclamait déjà le nom du duc Alfred d'Edimbourg, second fils de la reine Victoria : le peuple grec se disait que l'élection d'un prince anglais assurerait la cession des îles Ioniennes à la Grèce. En effet, le duc d'Edimbourg fut proclamé roi avec un enthousiasme indescriptible. Son élection fut suivie de fêtes populaires à Athènes, et dans tous les coins de la Grèce par des démonstrations anglophiles, par des *Te Deum* solennels chantés dans toutes les églises du royaume.

Le peuple grec, appelé pour la première fois à élire un roi de son choix, s'est trouvé un peu ébloui de cet insigne honneur, et il y eut des votes vraiment extraordinaires. Sur les 244 202 citoyens qui prirent part au vote, 230 016 votèrent pour le duc d'Edimbourg ; les autres voix se répartirent sur les noms de trente autres princes étrangers, dont le duc de Leuchtenberg, le candidat du parti russe, obtint 2 400 voix. Les autres candidats russes, le grand-duc Constantin le grand-duc Nicolas, etc., eurent 6000 voix; les candidats du parti francophile, quelques centaines de voix dont le prince Jérôme-Napoléon 345, le prince de Joinville et le duc d'Aumale quelques dizaines chacun. 246 bulletins portaient l'indication : « Un membre de la maison royale de France. » Trois bulletins portaient le nom du maréchal de Mac-Mahon, trois celui de Garibaldi, un celui du prince Amédée d'Italie, sept le nom du comte de Flandre, un autre le nom d'un prince suédois, un seul celui du roi détrôné, Othon. Pauvre roi! Et cependant ce roi ne cessa un seul instant d'aimer la Grèce d'un amour profond et sincère, et au moment de mourir sur la terre d'exil qui était pourtant son pays natal, il exprima le désir d'être enterré revêtu du costume national si pittoresque des Grecs.

Dans leur enthousiasme 482 votants écrivirent sur leur bulletin : « Vivent les trois puissances ! » sans aucune mention du nom d'un candidat. 93 votèrent pour l'établissement de la République en Grèce. Deux inscrivirent... « Napoléon le Grand ! » Sans doute deux vieux pâtres d'Arcadie qui croyaient que le héros d'Austerlitz était encore prisonnier sur le rocher de Sainte-Hélène. Le prince Georges de Danemark, le roi actuel de Grèce, n'obtint à ce plébiscite que six voix seulement. Il était absolument inconnu encore et personne ne songeait à lui.

Cependant la politique était plus forte que les désirs

(1) La population de la Grèce n'était, à cette époque, que de 1 million d'âmes. Plus tard, les îles Ioniennes apportèrent leur contingent considérable, et, dix-sept ans après, la fertile Thessalie vint arrondir le territoire du petit royaume et accroître la population.

et que l'enthousiasme des Grecs : le jeune fils de la reine Victoria ne pouvait par accepter la couronne hellénique. Que faire alors? Il fallait procéder à une nouvelle élection; mais cette fois-ci ce ne fut pas le peuple qui élut directement le roi. L'Assemblée nationale chargeait de ce soin son bureau diplomatique en même temps que le gouvernement. Les membres de ce bureau et le ministère se mirent immédiatement à l'œuvre et, après, de longues délibérations et des pourparlers avec les gouvernements des trois puissances protectrices, ils tombèrent d'accord sur la personne du prince Georges (Christian-William-Ferdinand-Adolphe), fils du prince Christian de Sleswig-Holstein, héritier du trône de Danemark. Le peuple grec attendait avec impatience le résultat de ces pourparlers : il voulait son roi, et l'on tardait à le lui accorder. Enfin le jour tant désiré arriva. Dans la séance du 18 mars 1863 de l'Assemblée nationale, le président M. Moraïtini donna la parole au président du Conseil, M. Valvis, « qui avait à faire une importante communication » : le roi était trouvé, en la personne du jeune prince Georges de Danemark. L'Assemblée approuva le choix du gouvernement, et le prince Georges fut élu roi des Hellènes par acclamations et au milieu des applaudissements et des vivats enthousiastes auxquels prit part le public des tribunes. De la salle de l'Assemblée l'enthousiasme gagna les rues. On se félicitait, on s'embrassait, on pleurait de joie. Des fêtes, des réjouissances publiques furent organisées partout. Les principales villes du royaume, Athènes donnant l'exemple, ont pavoisé et illuminé. Dans certaines localités les illuminations durèrent deux, trois, quatre nuits, et les fêtes populaires se prolongèrent pendant plusieurs jours. Les Grecs saluaient cet élection du roi Georges comme un jour marquant pour la nation hellénique une troisième résurrection.

Le jeune roi, après avoir reçu à Copenhague une députation envoyée par l'Assemblée nationale hellénique, pour lui offrir la couronne, quitta le Danemark dans le courant du mois d'octobre 1863. Il visita d'abord la cour d'Angleterre et vint à Paris où il fut l'hôte de l'Empereur pendant plusieurs jours. Il logea aux Tuileries. C'était un enfant à cette époque : c'est un roi ayant une grande expérience des hommes et des choses, que le Président de la République française recevait hier soir à l'Élysée.

C. Chryssaphidès.

Le Jour des morts.

C'était à l'automne passé; j'avais reçu la visite d'un ami très enclin au matérialisme, ce qui ne l'empêche pas d'être doué de toutes les qualités du cœur, et, comme la *fête des Trépassés* approchait, nous nous mîmes à parler du culte des morts.

— Comment pouvez-vous, lui dis-je, vous matérialistes, si rien de nous ne subsiste après cette vie, comprendre le culte tout spiritualiste que, nous autres, nous ressentons pour nos chers défunts?

Mon ami se rengorgea à cette question; puis, souriant, il me fit l'exposition de ses sentiments en me citant un passage de Coudereau, puis du Moleschott sur *la circulation de la vie;* il paraissait tout triomphant d'avoir pour lui les savants contemporains avec leurs théories toutes fraîches.

— Hé quoi! lui répliquai-je, ignorerais-tu à ce point nos auteurs français? et t'imaginerais-tu, par hasard, que ce que débitent les savants étrangers soient des choses trouvées par eux? Cette théorie, ou plutôt cette simple idée de « la métempsycose réelle et gracieuse », dont tu te fais le porte-voix comme d'une nouveauté touchant la circulation de la vie, elle date au moins du siècle dernier, et c'est Delille qui l'a mise en honneur dans des vers aujourd'hui peu connus :

Du bon *Helvétien* qui ne connaît l'usage?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux; il les couvre de fleurs;
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'âme de son ami dans l'odeur d'une rose!

Et Delille a eu l'honnêteté d'avouer que « cette idée est tirée d'un *Voyage en Suisse*, et que, *bien qu'elle ait été déjà employée plusieurs fois*, elle est si intéressante et si doucement mélancolique, que l'auteur (c'est lui, Delille) a cru devoir la reproduire ». Or, sais-tu, mon ami, quel est le Français qui, écrivant son *Voyage en Suisse* à la veille de la grande révolution, paraît avoir émis le premier cette consolante pensée? C'est un Bourguignon; c'est le fameux géographe *Robert de Bézonotte*, dont je vais te lire la première page, consacrée à la description du « bourg magnifique de Stantz », où « les hommes sont *aisés*, bons, justes, vertueux »; où l'église, elle aussi, est belle, etc. Écoute donc ces lignes :

... Autour de l'église, des tombes couvertes d'œillets cultivés par les mains d'une fille, d'un frère, d'un fils, d'une épouse, ou par celles d'un ami, me peignaient d'une manière attendrissante la sensibilité des cœurs qui ne sont point émoussés par des jouissances factices, ni dépravés par des mauvaises institutions. Le temps des œillets est-il passé, on y substitue d'autres fleurs suivant la saison, et tous les villages du canton d'Unterwald montrent le même attachement pour leurs proches, etc.

Il est bon, il est juste, comme tu le vois, mon ami, de remonter aux sources et de rendre à César ce qui est à César. Ce Robert, ce simple géographe bourguignon, ne fait qu'exprimer les pensées attendrissantes des hommes de son époque, touchés par le souffle de Jean-Jacques. Ce sentiment qu'ils mettent dans une rose, dans un œillet, nés sur des tombeaux, se figera et deviendra quelque chose de roide sous la plume de nos savants. Ils pédantiseront là-dessus, tandis qu'un de nos grands historiens en extraira la quintessence. Rends-toi, mon ami, au cimetière Montparnasse, et presque à l'entrée, sur le côté droit, regarde ce monument funèbre qui renferme les membres de la famille de Henri Martin et Henri Martin lui-même. Qu'y vois-tu? Deux mots :

La fleur refleurira!

Oh! la divine espérance! Oh! l'admirable poème en deux mots!

J. Duranbeau.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

29 octobre. *Indépendance belge.* — Une correspondance de Hollande donne les détails suivants sur un projet de loi que vient de déposer le ministère conservateur néerlandais, relatif à la création de chambres de travail :

« La tâche des chambres de travail — qui seront instituées par arrêté royal là où la nécessité en sera démontrée — sera : 1° de recueillir toutes les données relatives aux questions ouvrières; 2° de donner leur avis au gouvernement et à toute autre autorité qui le demanderait, ou bien chaque fois qu'elles le jugeraient elles-mêmes utile; 3° de prévenir et d'aplanir les différends s'élevant entre patrons et ouvriers.

« Quant à ce dernier point, il est expressément stipulé que les décisions de la chambre ne seront obligatoires pour les deux parties qu'en tant qu'elles s'y seront volontairement soumises.

« Chaque chambre sera composée d'un nombre égal de représentants patrons et ouvriers. Le président et le secrétaire seront choisis par chaque chambre en dehors de ses membres.

« Sont considérés comme patrons, les chefs ou les administrateurs d'un métier auquel est employée au moins une personne salariée au-dessus de seize ans et tous ceux qui sont chargés de la surveillance des chefs ou des administrateurs.

« Sont considérés comme ouvriers, tous ceux qui exercent un travail salarié pour un métier quelconque.

« Par l'expression « métier » (*bedrijf*), la loi comprend toute branche d'industrie manufacturière ou professionnelle, commerce et agriculture; ensuite exploitation de mines, travaux de terrassement, fabrication de tourbe, pêcherie, etc.; moyens de transport. Chaque chambre pourra être divisée en sections si l'intérêt de quelques métiers analogues exigent une représentation spéciale pour réaliser l'objectif de l'institution.

« Pourront être membres ou membres-adjoints des chambres de travail : les Néerlandais des deux sexes (encore une concession au mouvement féministe), âgés d'au moins 30 ans, et ayant été patrons ou ouvriers pendant au moins trois ans après leur majorité.

« Seront électeurs, tous électeurs néerlandais des deux sexes, âgés de vingt-cinq ans, ayant travaillé comme ouvriers au moins pendant un an avant les élections.

« Seront exclus les étrangers qui, bien qu'habitant le pays, ne sont pas naturalisés.

« Les membres et leurs adjoints sont nommés pour une période de cinq ans et rééligibles.

« Pour chaque différend entre patrons et ouvriers, l'intervention de la chambre peut être invoquée. Elle nommera alors une commission qui, sous le nom de Conseil de conciliation, s'occupera de l'affaire. Pendant les travaux de ce Conseil, les parties ayant des litiges seront invitées d'un côté à ne pas cesser le travail et de l'autre à ne pas renvoyer des personnes intéressées. »

Journal des Débats (soir). — D'un feuilleton sur Mme Agénor de Gasparin nous extrayons cette anecdote piquante sur Mérimée :

« Le comte de Gasparin avait rencontré Mérimée dans les cénacles littéraires de la Restauration et notamment dans cette chambre à coucher d'Étienne Delécluze où vint au monde ce que j'appellerai le Romantisme stendhalien. Plus tard ils siégèrent ensemble à la commission des Monuments historiques. Mérimée rendit visite à la jeune femme de son collègue et lui infligea le récit d'une exécution capitale à laquelle il venait d'assister à Séville. Il ne voulut point voir son malaise, ou s'en amusa, et ne lui fit pas grâce d'un seul détail. A quelques années de là, comme ils allaient en Espagne, leur chaise de poste croisa celle de Mérimée qui en revenait. Ils lui demandèrent, avec une naïve avidité de touristes débutants, des renseignements sur ce monde semi-chevaleresque, semi-oriental, où ils allaient pénétrer et dont ils rêvaient déjà. Mérimée leur donna l'adresse d'un restaurant où ils mangeraient d'un certain plat, fabriqué d'après une recette spéciale, introuvable dans les autres maisons. « N'oubliez pas! c'est très important! » leur cria-t-il en passant la tête et le corps hors de la portière. Et il leur jeta encore pour adieu le nom de l'auberge et le nom du plat.

« Mérimée avait ainsi laissé dans l'esprit de Mme de Gasparin le souvenir d'un frivole mystificateur et d'un poseur cynique. J'essayai de la faire revenir de cette mauvaise opinion, mais je ne crois pas que j'aie réussi. Il lui paraissait une des brillantes personnifications de cette société sans âme, sans espérance, sans idéal, qui dit avec le Satan de Milton : « Mal, sois mon Bien », et qui fait du Diable son Dieu. »

30 octobre. *Soleil.* — Ce passage d'une correspondance américaine nous donne un exemple vivant de la façon dont se forment les langues nouvelles. Les causes de désorganisation syntaxique et morphologique et de modifications de vocabulaire étaient les mêmes au début du moyen âge, lorsque les langues modernes se sont constituées : mais elles ne rencontraient pas les obstacles qu'elles rencontrent aujourd'hui dans les écoles et l'imprimerie, qui maintiennent malgré tout une sorte de fixité et d'unité linguistique.

« Il vient de se créer à New-York, avec un certain apparat, une société pour l'épuration de la langue qui se parle aux États-Unis. C'est la seconde tentative du genre.

« La première, remontant à quelque temps déjà, s'était annoncée comme une association réformatrice de l'orthographe américaine, qu'elle se proposait de ramener aux principes de la grammaire anglaise. Elle en est toutefois restée à ses débuts, ce qui donne lieu de supposer qu'elle a abandonné son entreprise avant même de l'avoir abordée.

« Pareil résultat est-il à prévoir pour la nouvelle association qui paraît vouloir prendre la suite de son idée? Je ne voudrais pas lancer de prophétie décourageante : mais je crains que les puristes ne soient tous amenés, les uns après les autres, à reconnaître qu'ils s'y prennent trop tard pour arrêter la décadence de l'idiome natal en Amérique.

« Entre la corruption des mots, l'accent dénaturé, les néologismes créés par les circonstances, en un mot, les jargons de terroir et le mélange de locutions empruntées aux immigrants de toutes nationalités, il se forme un langage qui, d'ici à un certain nombre d'années, n'aura plus guère de l'anglais que le nom.

« Les grandes villes du littoral devront à leur culture littéraire et à leurs relations constantes avec l'ancienne mère patrie de conserver le fond de la langue originelle, quoique déjà corrompu par bien des déformations de détail. Mais dès à présent, pour peu qu'on pénètre dans l'intérieur, parmi les populations en rapports moins fréquents avec le monde européen, on rencontre des mots dénaturés et des différences de prononciation qui commencent à former de véritables patois. Dans certaines parties du Far-West, ces différences vont jusqu'à faire que des individus, tous également Américains pourtant, ne se comprennent pas toujours entre eux, ou du moins doivent y mettre un certain effort. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 32963. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 9 NOVEMBRE 1895

LA POLITIQUE

Radicaux et modérés.

On peut faire ses réserves sur la déclaration ministérielle : nous ferons tout à l'heure les nôtres ; mais il faut reconnaître à cette déclaration le mérite de la clarté et de la netteté. D'après ce que nous voyons dans les journaux, la lecture faite par M. Bourgeois à la Chambre, par M. Ricard au Sénat, semble avoir été accueillie assez froidement par la majorité de l'une et l'autre assemblée. Que faut-il en conclure ? Qu'il n'y a pas, dans le parlement, une majorité pour la politique radicale. Cela est, en effet, probable ; mais on peut se demander, d'après ce que nous avons vu depuis deux ans, s'il y a davantage une majorité pour la politique modérée.

***

S'il est un point sur lequel l'entente doive se faire, c'est la nécessité de voter le budget le plus tôt possible. M. le président du Conseil a dit avec raison : « Le vote du budget à sa date normale est la première de toutes les réformes. » Tous, modérés et radicaux, seront d'accord que l'intérêt du pays est que le budget soit discuté et voté avant le 31 décembre : et c'est encore, pour cette année, chose possible, si le parlement veut s'imposer quelques séances de nuit et limiter le temps donné aux interpellations.

La difficulté à laquelle se heurtera la Chambre, dès le début de la discussion, est le projet d'impôt progressif sur les successions, d'où l'on fait dépendre l'équilibre du budget. Ce n'est pas là une question de taxe, mais une question de principe. On peut admettre que les droits de succession, tels qu'ils existent aujourd'hui, soient augmentés, sans vouloir que tout notre système fiscal en matière d'héritage soit bouleversé ; on peut surtout se demander si l'introduction de l'impôt progressif aura les effets qu'en attendent ses partisans.

C'est déjà une opinion trop répandue dans notre pays que ce n'est point frauder que de frauder le fisc. Si de braves gens pensent ainsi devant un impôt qui est le même pour tous, que sera-ce devant un impôt inégalement réparti, alors que plus d'un pourra dire : « Je veux bien payer dans la même proportion que mon voisin, mais pourquoi payerais-je dans une proportion plus forte? » Il faut voir les choses comme elles sont : avec l'impôt progressif, les dissimulations d'actif, les déclarations incomplètes deviendront de plus en plus fréquentes. Un déficit est fatal. C'est en vain qu'on aura fait les prévisions les plus rigoureuses : tous les calculs seront déjoués, car c'est un fait d'expérience que les taxes exagérées n'ont jamais donné ce qu'on attendait d'elles.

Ce que nous disons ici, de plus autorisés l'ont dit avant nous. Lisez la protestation de la Société des agriculteurs de France. Voilà des hommes, parlant au nom d'intérêts considérables, qui se plaignent que les nouvelles charges fiscales, auxquelles la propriété mobilière, si elle veut, trouvera toujours moyen d'échapper en partie, pèseront de tout leur poids sur la terre et sur l'industrie. Vous croyez frapper ce spéculateur qu'un coup de bourse a enrichi, et il se rit de vos projets : ses fonds sont déposés à Londres, à Bruxelles, à Vienne. Mais voici un cultivateur qui ne paye déjà que trop d'impôts, un manufacturier qui lutte avec peine contre la concurrence étrangère,

ou encore un chef de famille pour qui un certificat de rente sur l'État représente les économies de toute une vie de travail : ceux-là ou leurs héritiers, vous les frapperez sûrement. C'est à quoi l'on ne saurait trop réfléchir avant de voter l'impôt progressif.

Il semble qu'il y aurait un moyen très facile d'augmenter les ressources budgétaires. L'impôt sur les mutations après décès et sur les donations entre vifs, tel qu'il est établi, produit environ 200 millions par an : pourquoi ne pas y ajouter simplement un décime ? On suivrait ainsi l'exemple des divers gouvernements qui se sont succédé depuis un siècle ; on s'assurerait un supplément de recette de 20 millions, sans que personne pût se plaindre d'être plus mal traité que son voisin.

***

Après l'impôt sur les successions, la déclaration ministérielle indique divers projets de réformes, parmi lesquels un impôt général sur le revenu et une loi sur les associations.

Nous ne sommes pas de ceux qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et nous croyons qu'il serait grand temps de chercher une plus juste répartition des charges publiques ; mais il ne nous paraît pas que la solution soit dans un « impôt général sur le revenu ». Sans reproduire des critiques qui ont été faites bien souvent, nous ne parlerons que de la difficulté de vérifier les déclarations des contribuables. Pour que l'impôt sur le revenu donne ce qu'on en attend, il faut, de toute nécessité, des taxateurs qui aient non seulement le droit de contrôle, mais le pouvoir d'évaluer eux-mêmes le revenu quand ils jugeront la déclaration fausse ou incomplète. Qui ne voit le danger dans un pays divisé comme le nôtre, et à quels abus ce contrôle et cette évaluation pourraient donner lieu ? Pour nous, la vraie réforme serait d'estimer les ressources de chacun d'après un signe apparent de la richesse, tel que le loyer, et non d'exiger une déclaration du revenu où les plus scrupuleux payeront pour ceux qui le sont moins.

***

Et de même, pour les associations, une loi est nécessaire : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le dit dans cette *Revue*. Mais quand nous lisons dans la déclaration ministérielle qu'un des effets de cette loi sera de « préparer, quel qu'en soit le caractère, le règlement définitif des rapports entre les églises et l'État souverain », nous nous demandons si la loi qu'on nous promet sera bien celle que nous désirons. Il nous semble que la liberté d'association est une chose, et que les rapports des églises et de l'État en sont une autre. Ce que demandent tant de gens aujourd'hui, préoccupés des excès de l'individualisme et de l'émiettement des forces, c'est le droit pour tous de s'associer en vue de ce qu'ils jugent bon et utile ; c'est la liberté pour la liberté, sans s'inquiéter si cette liberté profitera à nous ou à nos adversaires.

Voilà deux grandes questions, — impôt et association, — où les modérés, depuis longtemps, eussent dû proposer des solutions libérales : ces solutions sont dans les livres, dans les journaux ; pourquoi ne sont-elles pas dans les lois ? Le tort des modérés, — qu'on permette à un modéré de le dire, — c'est de laisser aux radicaux l'initiative des réformes. Un ami me souffle à l'oreille : « Les solutions radicales ne seront pas acceptées par le parlement. » Elles ne le seront pas, soit ; mais alors fera-t-on quelque chose, et que fera-t-on ?

***

Nous voici revenus à notre point de départ : ni majorité radicale, ni majorité modérée. Il s'agit d'autre chose que d'une question ministérielle : il s'agit de savoir si l'on peut gouverner, dans un sens ou dans l'autre, sans une majorité solide et durable.

M. le Président de la République, en offrant le pouvoir aux radicaux après la chute d'un cabinet libéral, est resté dans la vérité constitutionnelle ; mais tout le monde sent que ce jeu de bascule ne saurait se renouveler trop souvent, et quelques-uns entrevoient la dissolution dans un avenir plus ou moins prochain.

Malheureusement il n'y a pas chez nous ces grands courants d'opinion qu'on voit dans d'autres pays. Avec le scrutin d'arrondissement, étant donnée l'indifférence croissante des électeurs, il est à peu près certain que la Chambre de demain ressemblerait singulièrement à la Chambre d'aujourd'hui. Est-ce une erreur de notre part ? Il nous semble que les vrais hommes d'État, à quelque fraction du parti républicain qu'ils appartiennent, devraient se préoccuper d'une réforme électorale. Nous ne voulons parler aujourd'hui ni du vote obligatoire, ni de la représentation proportionnelle, ni d'aucune des idées qui nous sont chères : nous demandons seulement s'il ne serait pas prudent de rétablir le scrutin de liste. Ainsi, le jour où la dissolution deviendrait nécessaire, le pays voterait sur des programmes au lieu de voter sur des hommes ; ainsi on pourrait avoir dans le parlement autre chose qu'une majorité négative.

6 novembre.

PAUL LAFFITTE.

LES RÉFORMES HOSPITALIÈRES

Les consultations externes et les circonscriptions hospitalières.

Une réforme, qui touche aux intérêts des malades et aux convenances des médecins, soulève aujourd'hui les controverses les plus passionnées; elle n'a pas été improvisée, comme on se plaît à le dire, elle n'est pas le fruit d'un caprice directorial, le résultat d'un noir complot ourdi par une assemblée contre les médecins des hôpitaux; si tous ceux qui la discutent avec une âpreté violente prenaient la peine de l'étudier dans ses origines et dans son objet, leur jugement serait moins partial et leur conclusion moins injuste.

En soumettant à l'arbitrage de l'opinion publique un litige non moins bruyant qu'obscur, on essaiera d'exposer les faits de la cause, sans colère et sans parti pris, avec l'unique souci de dissiper une équivoque savamment entretenue.

I

A la date du 2 mars 1895, M. Peyron, directeur de l'Assistance publique de Paris, signait un arrêté, dûment approuvé par le préfet de la Seine, modifiant plusieurs articles du règlement du service de santé; ces différentes modifications réglementaires avaient été, conformément à la loi, soumises à l'examen du Conseil de surveillance de l'Assistance publique et du Conseil municipal.

Les réformes hospitalières, dont la promulgation a jeté l'émoi dans le corps médical, portaient notamment sur l'admission des malades et sur les consultations externes des hôpitaux; elles ont eu pour résultat de supprimer le bureau central de l'Hôtel-Dieu et de diviser Paris en circonscriptions hospitalières.

Pendant plusieurs siècles, les hôpitaux ont reçu pêle-mêle les pauvres, les pèlerins et les malades; ils n'avaient pas de destination spéciale et remplissaient aussi bien l'office d'hôtelleries de passage et d'asiles de nuit que celui d'infirmeries. Plus tard, les Hôtels-Dieu furent consacrés au traitement exclusif des malades de toute catégorie; on dut se préoccuper alors de surveiller l'entrée de ces malades; les exigences du début furent assez modestes. Au XVIe siècle, le nouvel arrivant était uniquement tenu de confesser ses péchés; son admission était subordonnée à l'accomplissement de cet acte religieux. Le 1er juin 1594 seulement, une délibération ordonnait au maître, à la prieure et au portier du parvis Notre-Dame de ne laisser entrer aucun malade à l'Hôtel-Dieu sans qu'il ait été vu et visité par un chirurgien, sauf le cas où le malade serait envoyé par *quelcung de la compaignye*. Le règlement du 8 mars 1621 était plus explicite et plus impératif : « Celluy des chirurgiens qui sera commis par sepmaine pour visiter les malades à l'entrée sera *assidu* et demeurera continuellement à la porte pour faire sa charge, afin que les pauvres ne soient incommodez à attendre. Comme au semblable, le chappelain en charge se tiendra au bureau où est le registre et ne désemparera sans occasion urgente et sans laisser un autre à sa place. »

Ces sages précautions, bien qu'encore insuffisantes, ne furent que médiocrement suivies, l'autorité du médecin était contrecarrée par l'influence des religieuses, les registres des délibérations de l'ancien bureau de l'Hôtel-Dieu ne désemplissent pas de plaintes contre l'encombrement des salles par des convalescents et des fainéants qui n'auraient pas dû y trouver accès.

Malgré le règlement du 29 mars 1787, destiné à affranchir les médecins de l'omnipotence des religieuses, le désordre était aussi grand. Le chirurgien Desault, en sa rude franchise de paysan franc-comtois, était obligé de dénoncer, avec une âpreté qui ne se lassait pas, les abus persistants ou renaissants de l'administration de l'Hôtel-Dieu. Desault, dans un rapport adressé au bureau de l'Hôtel-Dieu, expliquait de quelle manière le nombre des malades augmentait avec le surcroît des lits; il en trouvait la raison dans le défaut d'ordre, tant dans la réception que dans la sortie des malades, et dans les défectuosités du régime et de la surveillance.

« Il y a dans cette salle, écrivait-il, une infinité de paresseux et de désœuvrés qui ne sont plus malades et qui s'en vont de leur lit le matin et le soir à l'heure des pansements afin de n'être point aperçus par les chirurgiens qui les feraient renvoyer, et qui y reviennent lors de la distribution des aliments, conservant une bande autour d'un bras ou d'une jambe et disant aux religieuses qu'ils ne sont pas guéris. Il y en a encore beaucoup qu'elles savent être guéris et n'avoir plus besoin de pansement, mais qu'elles gardent, comme elles le disent, par principe de charité, parce qu'ils sont pauvres, qu'ils n'ont point un lit, qu'ils s'y trouvaient bien autrefois et qu'il y aurait, suivant elles, de l'inhumanité de renvoyer ces malheureux puisqu'elles peuvent les auberger. »

A quel prix cette hospitalité était prodiguée aux malheureux, la célèbre description de Tenon, les rapports de Bailly et de Larochefoucauld-Liancourt en témoignent. Quatre, cinq et six malades étaient couchés dans le même lit, les femmes enceintes à côté des folles, les contagieux au milieu des pauvres valides, les galeux parmi les blessés, tous réunis dans une promiscuité révoltante et périlleuse, « assemblage monstrueux, écrivait Tenon, plus propre à prolonger les maux, à détruire qu'à rétablir et à con-

server la santé ». Une mortalité effroyable découlait en effet d'une violation aussi flagrante des règles les plus élémentaires de l'hygiène et de la propreté.

En ce temps-là, les piliers d'hôpital, accueillis par tolérance et conservés par favoritisme, payaient leur hospitalité en menus services; ils tenaient lieu de domestiques à gages. Cette tradition fâcheuse attirait les observations les plus vives des administrateurs de l'Hôtel-Dieu; elle a persisté jusqu'à notre époque dans certains services, où l'on emploie les convalescents à renforcer et à doubler les serviteurs réglementaires.

C'est pour enrayer et pour prévenir ces abus séculaires que fut créé, en l'an X, le bureau central d'admission de l'Hôtel-Dieu; le recrutement des malades par les hôpitaux n'offrait pas des garanties suffisantes; les faux malades et les mendiants professionnels obtenaient facilement un lit, surtout à l'entrée de l'hiver, l'examen préalable des entrants laissait trop à désirer. Le préfet Frochot n'a pas dissimulé les motifs qui ont inspiré l'ouverture du bureau central; il s'exprimait ainsi le 5 ventôse an IX dans son discours d'installation du Conseil général des hospices.

« Aujourd'hui que les circonstances deviennent plus favorables, il sera sans doute plus facile de rétablir une juste sévérité, et, pour y parvenir, il faut que le service des admissions soit bien réglé, que l'exercice en soit confié à des hommes *assidus* et instruits, *non comme aujourd'hui à de simples élèves* qui s'en acquittent avec une indifférence funeste à l'administration et des lenteurs pénibles pour les malades; enfin, qu'un local commode et bien disposé pour ce genre de service *ôte à la négligence tout prétexte et toute excuse.* »

Aux termes de la nouvelle réglementation, tous les malades, sauf les cas d'urgence, étaient tenus de passer par le bureau central. Peu à peu, les circonstances et l'usage ont fait fléchir la règle; les consultations externes, d'abord en petit nombre, ont pris une importance croissante dans les hôpitaux; le périmètre de Paris s'est agrandi par l'annexion des communes limitrophes; l'admission directe est progressivement entrée dans les habitudes parisiennes.

Les malades furent dès lors admis dans les hôpitaux de Paris par trois procédés différents; les uns obtenaient leur billet d'admission par l'intermédiaire du bureau central, après avoir subi la visite réglementaire; les autres étaient accueillis directement à l'hôpital même en passant par la consultation faite tous les matins, à tour de rôle, par les chefs de service: enfin, la troisième catégorie était hospitalisée en cas d'urgence, en dehors de la consultation, à toute heure du jour et de la nuit, sur l'attestation de l'interne de garde de l'hôpital.

Le bureau central, utile et efficace au début, avait fini dans ces dernières années par perdre sa raison d'être; il ne jouait plus qu'un rôle amoindri dans le placement des malades. Les médecins des hôpitaux, à qui l'on avait concédé d'abord un droit d'admission directe dans leurs salles de traitement à leurs jours de consultation, avaient acquis la faculté de disposer d'une partie des lits vacants dans les autres services de l'établissement auquel ils sont attachés.

Déjà le bureau central avait été dépossédé du droit d'admission dans les hôpitaux spéciaux d'adultes et d'enfants (Saint-Louis, le Midi, Lourcine, Maternités, Enfants-Malades, Trousseau); en 1873, sur 55 160 malades admis dans les hôpitaux généraux, 44 672 avaient passé par les consultations hospitalières et 10 488 provenaient du Parvis de l'Hôtel-Dieu.

Pour l'année 1893, sur 113 795 des malades accueillis dans les hôpitaux généraux, 19 656 seulement avaient subi l'estampille du bureau central.

Plus l'institution était amoindrie et plus elle entravait le fonctionnement régulier des rouages de l'Assistance publique. En effet, à l'époque de son monopole, le bureau du Parvis Notre-Dame dirigeait à coup sûr des expectants sur tel ou tel établissement; à partir du jour où la porte des consultations externes s'est ouverte directement sur l'intérieur d'un hôpital, les erreurs et les tâtonnements ont redoublé de fréquence.

L'exemple de ces odyssées de malades, parcourant Paris à la recherche d'un lit d'hôpital, est classique; chacun a pu voir dans son entourage de ces cas de pérégrinations barbares d'un hôpital excentrique au bureau central, du bureau central à un hôpital situé à une autre extrémité de Paris. L'administration semblait jouer à la raquette avec des moribonds, qui trop souvent ne survivaient pas à leurs déplacements successifs.

Combien de fois ce système d'admission n'a-t-il pas été maudit par la population parisienne, flétri par la presse, condamné par les pouvoirs publics! Dans les dernières années de l'Empire, la Société des médecins des bureaux de bienfaisance signalait cette situation navrante et sollicitait la disparition du bureau central, chacun des hôpitaux étant appelé à desservir un ou plusieurs arrondissements.

De 1875 à 1877, l'existence du bureau central fut mise en cause; à la suite de la reconstruction de l'Hôtel-Dieu, dans l'embarras où l'on était de lui réserver un emplacement définitif, un doute s'éleva sur l'utilité de son maintien. Le conseil municipal se prononça nettement, sur la proposition du Dr Paul Dubois et sur le rapport de M. Laffont, en faveur d'un changement radical de système, c'est-à-dire pour la disparition du bureau central et l'admission directe des malades dans les hôpitaux voisins de leur domicile. Les médecins et chirurgiens des hôpitaux, par l'organe de M. Nicaise, émirent un avis défavorable au vœu du Conseil municipal. Le *statu quo*

fut maintenu, avec certaines atténuations toutefois; le service des consultations externes des hôpitaux s'étendit de plus en plus; l'insuffisance des lits d'hospice, destinés à désencombrer les hôpitaux, avait été mise en pleine lumière par ces débats contradictoires et un effort énergique fut tenté dans cette direction.

Depuis cette époque, le Conseil municipal n'a jamais manqué de réclamer la réforme du mode d'admission des malades dans les hôpitaux ainsi que le fonctionnement spécial et distinct des consultations externes; peut-être aurait-il longtemps clamé dans le désert si un puissant auxiliaire, le Conseil supérieur de l'Assistance publique de France, n'était venu à son secours et ne s'était pas prononcé dans le même sens avec une vigueur inattendue et une hardiesse doctrinale que les plus réformateurs n'étaient pas éloignés de tenir pour imprudente.

II

Le ministre de l'intérieur, déférant à la demande du Conseil municipal, avait soumis, le 25 janvier 1891, le règlement des secours à domicile à la revision du Conseil supérieur de l'Assistance publique. Un rapporteur fut désigné, M. Fleury-Ravarin, auditeur au Conseil d'État, actuellement député du Rhône; la commission et le rapporteur, après avoir étudié le fonctionnement du service médical à domicile, furent amenés à examiner le mécanisme de l'admission des malades indigents ou nécessiteux à l'hôpital. Le résultat de leur examen ne fut guère favorable au règlement en vigueur.

Les indigents et les nécessiteux malades n'ont plus comme autrefois l'hôpital pour seule ressource; ils sont traités à domicile et à la consultation de la maison de secours par les médecins du bureau de bienfaisance et cette branche du service d'assistance a pris, depuis quelques années, une extension considérable.

En un an, pour ne prendre que les chiffres officiels et récents de l'exercice 1893, 103 964 malades indigents ou nécessiteux étaient inscrits sur les listes du traitement à domicile, c'est-à-dire du service médical des bureaux de bienfaisance; sur ce nombre, 76 391 étaient à proprement parler soignés à domicile où le médecin leur rendait visite, 58 112 étaient traités dans les consultations des maisons de secours, 7 292 étaient transportés dans les hôpitaux.

L'outillage médical de l'Assistance publique comporte, d'une part, le traitement à domicile et les consultations externes des bureaux de bienfaisance, de l'autre le traitement interne et les consultations externes des hôpitaux.

Ces deux organisations n'ont aucun point de contact, bien qu'elles relèvent de la même autorité; l'une tout au moins ignore l'autre et toutes deux se méconnaissent.

Cette anomalie n'a pas échappé au Conseil supérieur de l'Assistance publique.

« La séparation du service en deux branches entrave son bon fonctionnement, a écrit M. Fleury-Ravarin. Il est extrêmement difficile de maintenir entre celles-ci une ligne de démarcation bien nette, bien tranchée. Les empiétements de l'un des services sur l'autre sont inévitables : *le dualisme favorise l'envahissement des hôpitaux* par des malades qui pourraient être traités à domicile et qui le seraient très certainement dans une organisation unitaire. Les médecins du bureau de bienfaisance appelés au domicile des malades ont une tendance regrettable à les renvoyer à l'hôpital dès qu'ils constatent une affection tant soit peu sérieuse, exigeant plusieurs visites successives. L'organisation actuelle, qui scinde le service en deux branches distinctes et indépendantes, a le grave défaut de produire l'envahissement des hôpitaux par des malades et des infirmes qui sont les uns et les autres justiciables des bureaux de bienfaisance. »

Lorsqu'on relève les défauts d'un système ou d'un règlement, les critiques ne sont pas purement abstraites; ce n'est pas par amour de l'art ou de la symétrie que les plans de réforme s'élaborent. En toute chose, le dualisme engendre les malentendus et produit les doubles emplois : ce sont les pauvres gens qui portent la peine des contradictions administratives, ce sont les contribuables qui, en fin de compte, paient pour tout le monde.

Le traitement à domicile, qu'il relève du bureau de bienfaisance ou de l'hôpital, a le double avantage de ne pas séparer le malade de sa famille et d'imposer une moindre charge au budget. Alors que le prix moyen d'une journée de malade dans les hôpitaux généraux est de 3 fr. 32 centimes et demi environ, le prix de journée des malades traités à domicile par les médecins du bureau de bienfaisance est de 1 fr. 18 centimes; en admettant que ce prix moyen doive être relevé, en raison de l'insuffisance des secours en argent accordés aux malades et à leur famille, la dépense restera notablement inférieure à celle du traitement hospitalier.

En hiver, et même en toute saison, les hôpitaux sont encombrés, les salles reçoivent des lits supplémentaires connus sous le nom de *brancards*, les médecins se plaignent à bon droit; ce triste état de choses ne provient pas seulement de la présence des phtisiques et des malades chroniques, auxquels on a le devoir d'attribuer des lits de sanatorium et d'hospice, il provient pour une large part du fonctionnement défectueux des services d'admission des malades dans les hôpitaux et des lacunes du traitement à domicile et des consultations externes.

III

Paris est la cité généreuse par excellence; aucune capitale ne porte à un plus haut degré le sentiment de ses devoirs d'humanité. Vis-à-vis des femmes enceintes, des femmes en couches et des enfants, les mesures d'hospitalité les plus larges sont prises sans réserve ; la loi de 1851 n'existerait pas que les hôpitaux parisiens n'en seraient pas moins ouverts aux étrangers de toute provenance qui auraient besoin d'être hospitalisés ; les asiles et les refuges de nuit, créés par l'initiative privée ou municipale, ne distinguent pas entre leurs hôtes momentanés, Français ou étrangers.

Une fois la part faite à l'humanité, Paris ne peut pas être l'auberge des malheureux et des malades de toute nationalité ; l'activité laborieuse de ses habitants, surchargés d'impôts, ne suffirait pas à alimenter un budget démesurément grossi. La loi sur l'assistance médicale gratuite, complètement appliquée, le développement des institutions rurales d'assistance envers les indigents, les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants, contribueront à répartir d'une manière moins inégale les charges de bienfaisance publique entre toutes les communes de France.

A défaut de cette répartition légale plus ou moins lente à venir, l'administration hospitalière ne méconnaît pas ses obligations charitables en rendant plus difficile l'accès gratuit des hopitaux aux consultants venus tout exprès de la province et même de l'étranger, en obligeant tous les malades en état de payer à rembourser leurs frais de séjour: la prétention n'est pas excessive, elle n'a rien que de louable et de conforme à la justice.

La migration des malades vers Paris a pris des formes inquiétantes; elle n'est pas toujours spontanée. Plus d'un maire de village ne se fait aucun scrupule d'envoyer, en quelque sorte officiellement, des malheureux dont la commune ne veut pas s'embarrasser. M. Louis Gallet a cité le cas d'un paralytique expédié par une administration départementale à destination de l'hôpital Lariboisière et livré à domicile, comme un simple colis, par les soins de la Compagnie du Nord.

La consultation externe des hôpitaux étant ouverte à tous venants et le médecin traitant disposant de l'admission, un grand nombre de malades aisés, de Paris et de la province, sont hospitalisés gratuitement; les exemples abondent, le syndicat des médecins de la Seine en a recueilli, le Conseil municipal en a signalé; un changement de système seul les fera disparaître.

L'encombrement des hôpitaux tenait à une autre cause, qui touche au vif de la réforme et qui, à elle seule, suffirait à la motiver.

Les médecins et les chirurgiens de chaque hôpital sont investis une fois la semaine, non par le règlement mais par l'usage, du droit d'admission des malades accourus à la consultation; ils recrutent à la fois pour leur propre compte et au lieu et place de leurs collègues; ils tiennent beaucoup à cette prérogative qui leur permet de retenir pour leur service des malades intéressants au point de vue clinique et d'attribuer les cas ordinaires ou dépourvus de tout intérêt scientifique à leurs collègues. Cette attribution a lieu en raison inverse du nombre des brancards ou lits supplémentaires; plus un service compte d'occupants et moins il risque de recevoir de clients de rebut, tels que les phtisiques, par exemple.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que la plupart des chefs de service s'ingénient à n'avoir que le minimum de lits disponibles afin de se prémunir contre l'envoi de « chroniques » ou de phtisiques encombrants par leurs collègues ou par le bureau central et pour se réserver à eux-mêmes, à leur jour de consultation, plus de latitude dans le choix des malades; ils peuvent à leur gré choisir des bouche-trous, si le triage de la consultation externe leur a donné une ample moisson de sujets intéressants, et retarder la sortie de leurs clients guéris ou convalescents jusqu'à leur jour de consultation pour ne pas être à la merci de leurs collègues et pour se ménager une marge plus grande.

Un témoin autorisé, M. Gallet, qui a dirigé longtemps l'hôpital Lariboisière et qui occupe à cette heure les fonctions de chef de division des hôpitaux et hospices, a signalé une autre cause, plus grave et plus délicate encore, de l'encombrement des salles et de l'immobilisation des lits; l'auteur d'*Un grand hôpital parisien en 1886* n'a pas entendu se livrer à la polémique : il a écrit de bonne foi ses impressions sans accuser personne. Après avoir montré pour quel motif les médecins et chirurgiens tolèrent le maintien dans leurs salles de convalescents transformés en auxiliaires de renfort, M. Louis Gallet ajoute :

« Ils ne peuvent voir, à leur visite quotidienne, qu'un nombre déterminé de malades, ou, pour mieux dire, ils ne peuvent en voir attentivement qu'un certain nombre. Il en résulte que, redoutant de s'encombrer de cas graves qu'ils n'auraient pas le temps de soigner convenablement, ils sont amenés à maintenir dans leur salle bien des cas insignifiants dont, à l'occasion, ils utilisent les forces au service des autres malades. Dans une salle encombrée de 45 à 50 lits, les chefs de service pourraient très facilement, parfois, signer l'*exeat* de six à huit sujets, s'ils ne craignaient de voir ces occupants remplacés immédiatement par des malades vraiment sérieux dont ils n'auraient plus alors ni le temps ni

le moyen d'assurer convenablement le traitement, bien que consacrant, pour la plupart, à leurs devoirs hospitaliers une séance quotidienne de deux, de trois et même de quatre heures. »

Ce n'est pas un abus négligeable que celui de l'occupation abusive des lits d'hôpital. Pendant ce temps-là, des malheureux font antichambre, les ressources de l'assistance s'épuisent, les bonnes volontés se découragent et le mal de misère s'aggrave.

Qu'il s'agisse de l'admission gratuite des malades aisés de Paris, de l'affluence des provinciaux et des étrangers accueillis sans titre et sans la raison d'urgence, ou bien seulement des pratiques variées auxquelles donne naissance le cumul des fonctions de médecin consultant et de médecin traitant, la suppression de ce cumul, sauf pour les hôpitaux spéciaux et pour les spécialités, s'imposait comme une mesure de bon ordre et d'utilité publique.

IV

De longue date, le Conseil municipal, par l'organe de ses différents rapporteurs et surtout du savant et compétent docteur Bourneville, avait indiqué le sectionnement de Paris en circonscriptions hospitalières comme le seul moyen de régulariser l'admission des malades dans les hôpitaux.

Cette simple et séduisante idée a été réalisée par le récent arrêté de M. Peyron, qui donnait satisfaction aux vœux réitérés du Conseil municipal. Les habitants des quatre-vingts quartiers de Paris et des soixante-douze communes du département de la Seine savent désormais à quelle porte frapper avec assurance; ils ne sont plus exposés à errer d'un hôpital au bureau central, pour recommencer le lendemain la même pérégrination douloureuse du bureau central à un autre hôpital.

Ni les enfants, ni les malades astreints à un traitement spécial, ni les personnes atteintes d'accidents subits ou de blessures graves hors du territoire de leur circonscription hospitalière, ne tombent sous le coup du règlement; les cas d'urgence restent affranchis de tout formalisme et conservent le privilège peu enviable d'avoir partout, en n'importe quel lieu, à toute heure de jour et de nuit, leur droit d'entrée.

En plaçant les malades dans l'hôpital le plus rapproché de leur domicile, on épargne à leur famille, à leurs amis, de longs et pénibles déplacements; ce n'est pas, pour les pauvres gens à qui la dépense d'omnibus n'est pas indifférente, surtout dans les crises de chômage et de maladie, un maigre bénéfice.

Le rattachement des nécessiteux et des indigents d'une région déterminée à un hôpital évitera aux patients les pertes de temps, les tâtonnements, les pérégrinations sans fin; il permettra de surveiller avec un soin plus grand l'admission des malades riches ou aisés qui usurpent la place des pauvres; chaque hôpital aura toutes facilités pour confier à des visiteurs locaux l'enquête sur le domicile et les ressources des malades admis. Par la force des choses, les fraudes deviendront moins nombreuses, le client en état de payer ne pouvant plus se transporter dans un autre quartier où il est inconnu; le respect humain agira comme un frein naturel.

Dans l'état de choses antérieur, le bureau de bienfaisance et l'hôpital fonctionnaient séparément, chacun de leur côté, sans se prêter un appui mutuel. A l'avenir, les bureaux de bienfaisance de chaque arrondissement auront communication de la liste des chefs de famille, indigents et nécessiteux, traités à l'hôpital de leur circonscription respective; leur sollicitude sera provoquée en faveur des familles privées de leur chef, de leur soutien.

Le secours représentatif d'hôpital accordé aux malades soignés à la consultation externe ou au bureau de bienfaisance, entrera dans les habitudes et dans les mœurs.

Mais, pour obtenir ce résultat, pour étendre le champ d'action de l'assistance médicale, pour donner au traitement à domicile et surtout aux consultations externes leur pleine valeur, il a fallu séparer les fonctions de médecins traitants et de médecins consultants dans les hôpitaux.

Cette dissociation cruelle, contre laquelle s'insurgent tant d'excellents esprits, n'a pas été inventée comme à plaisir, pour courber le front de fiers Sicambres devant la majesté municipale; elle ne résulte pas d'une idée préconçue, d'une arrière-pensée de méfiances envers le corps médical des hôpitaux ; tant de fiel n'entre pas dans l'esprit des conseillers.

La Ville de Paris a l'orgueil de ses médecins, de ses chirurgiens et de ses accoucheurs; elle apprécie à leur haute valeur la science et le dévouement d'une élite de praticiens à qui la France est redevable d'une partie de sa gloire. Il n'a pas dépendu du Conseil municipal que les maîtres de nos hôpitaux fussent élevés au rang de professeurs libres, associés dans une œuvre commune d'enseignement et de recherches, rivalisant d'initiative et de progrès avec leurs savants confrères de la Faculté de médecine.

Loin de porter atteinte à l'indépendance essentielle des chefs de service, la réforme, qui leur enlève la consultation externe et le droit d'admission, leur rend la tâche plus facile et les remet, bon gré mal gré, dans leur voie naturelle.

Un chef de service, si consciencieux soit-il, ne peut, dans la même matinée, voir ses malades de l'intérieur

et examiner les malades de la consultation ; il est obligé de sacrifier l'un de ses devoirs à l'autre.

N'est-il pas de notoriété que, sauf de brillantes exceptions, les médecins et les chirurgiens ne pouvaient assumer qu'à la hâte et superficiellement les charges de la consultation; que le plus grand nombre abandonnaient ce soin à leurs élèves, qu'ils ne voyaient dans la consultation qu'un instrument de triage et de sélection des malades.

Un très savant médecin des hôpitaux, M. le docteur Henri Huchard, a eu la franchise de dire tout haut ce que beaucoup, à côté de lui, pensaient tout bas; son témoignage décisif, au retour d'une mission en Russie, n'a pas été étranger au mouvement d'opinion qui a provoqué la réforme actuelle; cette déposition ne sera suspecte à personne, puisqu'elle n'émane ni de l'Hôtel de Ville ni de l'Administration :

« Chez nous, écrivait en 1890 M. le docteur Henri Huchard en parlant des consultations *sérieuses* de Russie, ce sont, comme on le sait, les médecins des hôpitaux qui en sont chargés.

« Or, de deux choses l'une : ou ils les font sérieusement et c'est alors au détriment des malades de leur service : car, en supposant qu'ils ne disposent que de dix minutes pour chaque malade du dehors, il leur faudra donc plus de huit heures pour voir une moyenne de 50 malades, ou ils ne les font pas sérieusement, et alors elles n'ont plus leur raison d'être. Pourquoi donc le personnel des médecins *consultants* ne serait-il pas distinct de celui des médecins *titulaires* des hôpitaux, et pourquoi les candidats au bureau central ne seraient-ils pas chargés de ces consultations? »

M. Huchard avait observé en Russie, comme nous-même, que les *ambulatoria* (hôpitaux de consultations), disséminés dans la ville, ont atteint un haut degré de perfectionnement, qu'ils fonctionnent comme de véritables dispensaires, avec une régularité parfaite et une ampleur autonome. L'admission à l'hôpital n'y est pas accordée à la légère; le traitement à domicile n'est pas inférieur en continuité de soins à l'hospitalisation.

Dans la pratique parisienne, le client d'une consultation rencontre tous les jours une figure nouvelle; il n'est pas examiné, suivi, connu, comme il devrait l'être; il passe et ne revient plus.

Une consultation externe *sérieuse*, suivant l'expression de M. Henri Huchard, comporte une direction constante, une existence autonome, un outillage complet. Les médecins et élèves y trouveront leur avantage, comme dans les *ambulatoria* russes, les policliniques allemandes, les dispensaires anglais; les malades y puiseront la garantie d'un traitement suivi et régulier, ou, si leur état le comporte, d'une hospitalisation sûre et opportune.

Tous ceux que n'aveuglent pas la passion et le parti pris reconnaîtront, en allant au fond des choses, que, prudemment appliquée, avec les égards dus aux personnes et aux services antérieurs, la réforme hospitalière inaugure une ère nouvelle pour les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance et les malades.

En un tel débat, un intérêt prime tous les autres : celui du malade; jusqu'à présent, des avocats d'office lui ont prêté des sentiments qui ne sont pas les siens, un langage qu'il n'a pas tenu; l'expérience départagera les contradicteurs et ne tardera pas à fournir au public impartial les éléments d'un jugement définitif.

PAUL STRAUSS.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Alfred Rambaud.

La première fois que j'ai eu l'occasion de rencontrer Alfred Rambaud, aujourd'hui candidat à une prochaine élection sénatoriale, c'est vers la fin de 1871. J'étais directeur au ministère de l'Instruction, et lui jeune professeur. Certaine Faculté des lettres, où des intérêts de famille le poussaient à désirer une chaire, se montrait hostile à sa candidature. Rambaud était alors un homme d'environ trente ans, de taille moyenne, à la tête fine, un soupçon d'accent franc-comtois dans son parler. Au repos, ses traits avaient une impassibilité grave ; mais si la conversation s'animait, ils devenaient étonnamment mobiles, les yeux noirs pétillaient, la parole courait pleine de passion ou de malice. Il me fut tout d'abord sympathique et je ne suis pas revenu sur cette impression première. Je lui assignai un autre rendez-vous, jusqu'à ce que j'eusse pu examiner son dossier et prendre connaissance de l'affaire.

Certes, il avait tous les titres possibles pour obtenir la chaire qu'il ambitionnait. Il avait professé dans les lycées de Nancy, de Bourges, de Colmar (1). Il avait eu quelques difficultés, parce qu'il n'était pas de caractère très souple : un inspecteur général lui avait infligé un blâme pour une leçon d'histoire où il s'était permis de trouver que Napoléon eut tort de s'engager dans la guerre d'Espagne, et Rambaud avait mal pris les observations. Pour se mettre à l'abri de pareils accidents, il avait fait deux choses : d'une part, il poursuivit ses études de droit et prêta ser-

(1) En outre, de 1868 à 1870, il avait été répétiteur à cette École des Hautes Études, fondée par M. Victor Duruy et qui a tant contribué à la rénovation de notre enseignement supérieur.

ment comme avocat; d'autre part, il se mit à sa thèse de doctorat ès lettres. Cette thèse est un livre presque célèbre qui témoigne de recherches immenses, au cours desquelles Rambaud apprit le grec moderne, le russe, le polonais, le serbe, que sais-je encore? A peu près introuvable aujourd'hui, elle a fait la réputation de son auteur dans toute l'Europe orientale. Au fond, elle pourrait s'intituler : Étude sur les origines de la question d'Orient.

J'étais renseigné sur les rares mérites de Rambaud et la variété de ses aptitudes; mais je rencontrais un obstacle à ma bonne volonté. En 1871, il avait rédigé, presque fondé un journal, aujourd'hui un des plus en vue de la région de l'Est; on le traitait, pour cela, de radical; encore un peu, on eût fait de lui un communard. Je me procurai la collection du journal. J'avoue que la forme était, de-ci de-là, assez vive, parce que le rédacteur était jeune, mais, pour le fond, c'était modéré et très sage. C'étaient les idées qu'il a toujours défendues depuis, et qui sont aujourd'hui admises par tous les patriotes. Elles avaient pu surprendre dans certains milieux, en particulier à cette Faculté des lettres : elle comptait des professeurs qui depuis ont passé aux Facultés catholiques. Je me heurtai donc à des préventions irréconciliables. Je dis à Rambaud : « Ma foi, mon cher ami, il n'y a qu'une chose contre vous : c'est que vous n'avez pas su rester un *neutre*. » Il se mit à rire et dit : « Je n'en ai pas le tempérament. »

Du moins, je trouvai moyen de le faire nommer à la Faculté de Caen, où, sa réputation l'ayant précédé, les étudiants lui firent des ovations, tandis que les autorités se renfermaient dans une réserve médiocrement bienveillante. De sa première année de cours parurent les deux volumes sur la *Domination française en Allemagne* (1792-1811), qui obtinrent un succès de nouveauté et d'originalité. L'année suivante, il partait pour la Russie, après m'avoir dit : « C'est là, et pas ailleurs, qu'on peut trouver l'alliance qui redressera l'équilibre européen à notre profit; c'est un pays qu'il faut étudier sous tous ses aspects, gouvernement et population, histoire et littérature, agriculture et finances, armée et marine. » C'était en 1872, et il faut avouer qu'il voyait les choses de loin.

*
* *

Il poursuivit avec ardeur l'exécution de ce programme, et on peut dire qu'il l'a rempli de point en point. Successivement ont paru l'*Histoire de la Russie*, merveilleuse d'élégante concision, et qui a été traduite en anglais, en allemand, en danois, en croate. Traduite même en russe, elle est devenue presque classique dans les écoles de là-bas; puis la *Russie épique*, où se trouvent traduites ou analysées pour la première fois les chansons populaires de ce grand pays; puis *Français et Russes*, étude, faite sur le terrain, de la campagne de Moscou et de celle de Crimée; puis le recueil des *Instructions aux ambassadeurs français en Russie*, pour lequel il a fallu dépouiller deux ou trois cents volumes manuscrits des Affaires étrangères; enfin *Russes et Prussiens*, où l'auteur expose la seule guerre qui ait jamais eu lieu entre les deux empires militaires et démontre, avec pièces et plans à l'appui, que les Russes y ont toujours battu les Prussiens.

Pour mener à bien ces études, il avait dû apprendre le russe à fond (et il lui est arrivé, au cours de ses voyages, de prononcer des discours en cette langue), parcourir l'empire des tsars, de la Finlande à la Crimée, de Varsovie aux confins de l'Asie, user des véhicules les plus bizarres, kibitkas, télègues, tarantass, drojkis, sans parler des chevaux cosaques; enfin lire des centaines d'ouvrages en langue russe.

Une des premières publications qu'il ait données sur ce pays est un article sur les *Russes à Sévastopol*. Notre ami prenait, comme on le voit, le taureau par les cornes : il allait tout droit à notre dernière guerre avec les Russes, et à la plus acharnée. Mais l'article, par le point de vue élevé où l'auteur se plaçait, par la noblesse des idées et du langage, eut en Russie un grand retentissement. Il réveilla les sympathies, les sentiments de mutuelle admiration que cette lutte de 1854 avait laissés au cœur des combattants de l'un et l'autre camp; le passage suivant eut à Moscou et à Pétersbourg un prodigieux effet :

> Si l'honneur est grand d'avoir emporté Sévastopol, celui de s'y être maintenu si longtemps est à peine moindre. Dans ce duel héroïque, la gloire française n'ôte rien à celle des Russes : elles grandissent au contraire et s'exaltent l'une par l'autre. La ténacité des soldats du tsar fait partie intégrante de notre gloire, de même que l'ardeur et la bravoure souvent téméraires du fantassin français sont le rehaussement de la leur. Le souvenir de Sévastopol est en quelque sorte le patrimoine commun et indivisible des deux nations.

Cette étude, adressée par l'auteur au grand-duc héritier, le futur empereur Alexandre III, lui valut une lettre de remerciement, où ce prince le félicitait d'avoir « contribué au rapprochement des deux nations ». On voit que les sentiments qui, de la part d'Alexandre III, ont présidé aux mémorables fêtes de Cronstadt, de Toulon et de Paris pourraient bien remonter à 1874; qui sait si *Les Russes à Sébastopol* n'y ont pas été pour quelque chose?

Les Allemands ne se sont pas trompés sur le but que poursuivait l'auteur. Quand cette étude fut de nouveau publiée dans le volume *Français et Russes*, un journal prussien, bien connu pour recevoir du tout-puissant Bismarck ses inspirations, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, dans son article de

tête (1), faisait à l'écrivain français les honneurs d'une virulente sortie :

La France, ou tout au moins certains Français, avec ou sans mandat, s'efforcent, par-dessus la tête de l'Allemagne et avec des intentions manifestement hostiles à l'Allemagne, de rechercher l'amitié de la Russie et des Russes... Pourquoi ce livre aurait-il été écrit, sinon en vue d'une prochaine guerre de revanche, pour s'assurer le concours de la Russie contre l'Allemagne?... On va quêter des alliés là où, dans les circonstances présentes, il est impossible d'en trouver.

Impossible d'en trouver? Rambaud ne croyait pas, dès cette époque, que ce fût impossible. Les événements ont donné raison à sa perspicacité.

Quand, dix-huit ans après, l'alliance franco-russe a été proclamée à la face du monde, le gouvernement français a compris que dans ce grand succès national le modeste écrivain français avait sa part : c'est par un décret spécial, ne comprenant qu'un seul nom, que la rosette d'officier de la Légion d'honneur lui a été conférée. (Il n'avait obtenu la croix de chevalier, malgré des *services exceptionnels*, qu'après vingt ans de services réguliers.)

Assurément, sa plus belle récompense a été de voir se réaliser l'alliance qu'il avait pressentie depuis si longtemps et au sujet de laquelle M. Jules Ferry lui disait : « Vous y avez autant contribué que les diplomates. »

Dans sa brillante étude sur l'*Armée russe en 1893*, Rambaud a laissé entrevoir toute sa pensée. Rappelant que la population russe augmente de près de 2 millions par an, qu'elle est maintenant de 113 millions, l'auteur termine ainsi :

En Russie, l'épargne française fera lever une moisson de forces économiques et de forces armées qui paralyseront l'Allemagne dans l'essor de sa richesse comme de sa puissance militaire. Si l'alliance franco-russe s'affermit et se maintient, une loi de l'histoire, une loi inexorable, se manifestera : dans un temps long ou court, plus tôt ou plus tard, l'Allemagne sera hors d'état, financièrement et militairement, de soutenir son hégémonie, et le jour des restitutions se lèvera.

Le France n'a que l'Alsace-Lorraine à lui réclamer; mais les revendications d'outre-Vistule seront peut-être autrement rigoureuses. La conscience des races slaves, si longtemps écrasées par la race allemande, est maintenant bien éveillée... Les temps du *Drang nach Osten* sont finis pour l'Allemagne : c'est le reflux qui commence, le *Drang nach Westen* des nations slaves. Pour réussir en ce retour inéluctable, pour l'avancer d'un siècle ou deux, il ne manquait aux Slaves qu'une chose : l'annexion de l'Alsace-Lorraine la leur a donnée.

L'activité de ce curieux esprit ne s'est pas exercée seulement dans le domaine de l'histoire ou de la politique étrangères. Ces études mêmes l'ont ramené sans cesse, par la nécessité de faire des comparaisons, à notre histoire nationale. Il voyait bien que de celle-ci on savait surtout les guerres et les traités. Il me disait parfois : « L'histoire des rois est faite; mais l'histoire de la nation, l'histoire du peuple, quand la fera-t-on? » A force de se poser des questions sur ce qu'avait pu être autrefois la vie du bourgeois et du paysan, il voulut y répondre. De là les trois volumes de l'*Histoire de la civilisation française*, où l'on trouve exposé le développement de toutes les branches de la vie nationale, depuis les beaux-arts, les sciences, la médecine, etc., jusqu'au commerce, à l'industrie, à l'agriculture. Entre temps, il écrivait cette petite *Histoire de la révolution française*, dont M. Aulard, si compétent, a pu dire qu'elle est « un chef-d'œuvre ». Enfin il a mis sur pied, avec son camarade et ami M. Ernest Lavisse, cette vaste *Histoire générale* dont les Allemands eux-mêmes, bons juges en cette matière, ont loué la belle ordonnance et la clarté d'exposition.

***

C'est au Cabinet de M. Jules Ferry que j'ai retrouvé mon jeune ami de 1871. Là il a eu sous ses ordres d'autres jeunes gens qui sont devenus depuis directeurs de ministère, comme Gustave Ollendorff au Commerce, Henri Roujon aux Beaux-Arts, etc. M. Jules Ferry avait en lui une confiance absolue. A un certain moment, M. de Freycinet, alors ministre des Affaires étrangères, fit offrir à Rambaud une des sous-directions politiques de ce ministère. Rambaud avait toujours désiré entrer dans cette carrière où tant de ses compatriotes francs-comtois se sont fait un nom, et l'occasion se présentait dans les conditions les plus favorables et les plus brillantes. Comme nous causions ensemble sur cette proposition inattendue, il me dit : « L'occasion est belle; elle ne se retrouvera peut-être jamais; mais vraiment je ne puis abandonner le *patron* (M. Jules Ferry) au plus fort du combat. » Et il resta simple chef de cabinet. Je ferai observer toutefois qu'il était bien ce qu'on appelle un directeur, car des bureaux placés sous ses ordres on a formé ensuite toute une direction.)

Avec M. Jules Ferry on travaillait ferme : je puis le garantir pour avoir été son directeur de l'enseignement supérieur. Rambaud arrivait au bureau une heure avant tout son personnel; quant à l'heure de sortie, il n'y en avait pas pour lui. Les jours de grande séance dans les Chambres, il revenait de Versailles sur les quatre heures du matin, aussi éveillé que s'il avait bien dormi. Il avait passé la nuit à revoir la sténographie et à corriger les épreuves

(1) Numéro du 8 février 1877.

des discours de M. Ferry, à la préparation desquels il avait d'ailleurs collaboré.

La chute du premier ministère Ferry restitua Rambaud à l'enseignement, mais ne relâcha pas le lien qui l'unissait à son ancien chef, et qui était devenu une cordiale amitié. Toujours il défendit la politique du ministre déchu, sa politique coloniale notamment, parce qu'il estimait qu'elle assurerait, dans l'avenir, la grandeur de la France, et, pour le moment, donnerait aux drapeaux de la République un prestige incontestable. C'est dans cette pensée qu'il publia, en collaboration avec des explorateurs célèbres et d'illustres chefs militaires comme le colonel Bouinais, comme le colonel Archinard, le glorieux conquérant du Soudan, ce magnifique volume intitulé : *la France coloniale* (*Histoire, géographie, commerce*) qui, sans cesse revu et tenu au courant par son vigilant directeur, vient d'atteindre sa huitième édition. Ce livre a certainement contribué à donner aux Français des idées plus saines sur leur vaste empire d'outre-mer.

***

C'est encore pendant les années du ministère Ferry que Rambaud conçut l'idée de ramener à notre cause les indigènes de l'Algérie, encore tout bouillants de leur insurrection de 1871, par la diffusion parmi eux, de la langue et des idées françaises. C'est de son premier voyage, en 1881, dans la Grande-Kabylie, comme délégué de M. Jules Ferry, que datent les écoles du nouveau type, destinées à *franciser* les Arabes et les Berbères. La tâche a été souvent entravée par des préjugés analogues à ceux qui ont retardé en France même la diffusion de l'instruction primaire. Si le chiffre des écoles destinées aux indigènes a fini par s'élever, de huit ou dix, à plusieurs centaines, assurément l'honneur n'en revient pas uniquement à Rambaud. Lui-même a pris soin, en toute occasion, de mettre en lumière la part qui revient à ses collaborateurs de la première et de la dernière heure. Mais il apportait à cette tâche la ténacité qu'il sait déployer dans toutes celles qu'il entreprend. A plusieurs reprises, toujours dans le même dessein, il a reparu en Algérie. Il l'a parcourue presque entièrement, et je crois qu'il la connaît aussi bien que son département natal. Il a fait là de rudes voyages, suivant à dos de mulet les routes les plus dangereuses de la Grande-Kabylie. Dans ses souvenirs d'inspection, il nous a raconté, avec sa bonne humeur habituelle, quelques-unes de ses aventures :

Un jour, j'ai bien failli sauter le pas. Sur l'étroit sentier, une mule se rencontre nez à nez avec un objet dont l'étrangeté la surprend. C'était un âne qu'un Kabyle ramenait du marché, et sur lequel, par un singulier caprice, il avait posé en travers un mouton vivant. Et ma bête de renifler, de se rassembler sous la main, de reculer, sans s'inquiéter où elle posait les pieds de derrière. Or c'était sur le bord d'un précipice profond de quelque cent mètres. L'indigène vit aussitôt de quoi il retournait : il laissa là son âne et son mouton cavalier, cause de tant d'ennui, avança doucement la main, prit la bride et me fit passer le défilé.

Il y a trois ans, il faisait, à travers la région des Plateaux, le Sahara, le massif de l'Aurès, une tournée d'inspection qui a duré près de trois mois. En dehors des voyages en carriole, cela représente 1 200 kilomètres parcourus à cheval ou à dos de méhari. D'une école à l'autre, il y avait parfois 200 kilomètres. Il existe encore des écoles nomades, dont le mobilier est porté à dos de chameau, et que l'inspecteur doit suivre à la trace parmi les sables. Du reste, on a 40 ou 50 degrés dans la journée, tandis que la nuit on grelotte. On ne peut emporter avec soi que des conserves, du pain qui sèche, du vin qui tourne en vinaigre. On couche où l'on peut, le plus souvent par terre, à la belle étoile. C'est charmant. Un des compagnons de route d'Alfred Rambaud y a laissé sa vie. Et notez que, tout en abattant 70 à 80 kilomètres par jour, au pas d'un cheval ou au trot d'un dromadaire, M. Rambaud travaillait à se perfectionner dans l'arabe en causant avec le spahi d'escorte.

Une chose l'a toujours soutenu dans les plus dures épreuves : la certitude qu'il travaillait pour une œuvre nationale, qu'un jour l'indigène d'Algérie nous serait ami au lieu de nous rester hostile, que l'action de l'instituteur français serait plus efficace, pour la pacification du pays, que les colonnes aux baïonnettes luisantes. Il a écrit ceci, qui me paraît fort raisonnable :

La première conquête de l'Algérie a été accomplie par les armes, et s'est terminée en 1871 par le désarmement des Kabyles. La seconde conquête a consisté à faire accepter par les indigènes notre administration civile et notre justice. La troisième conquête se fera par l'école : elle devra assurer la prédominance de notre langue sur divers idiomes locaux, substituer à l'ignorance et aux préjugés fanatiques des notions élémentaires, mais précises, de science européenne.

Entre ses voyages, il reprenait la plume pour traiter les questions de France. Il n'a pas manqué à une seule campagne pour la défense de la république. Quand s'est dressé le péril boulangiste, qui menaçait toutes nos libertés et risquait de greffer sur la guerre civile la guerre étrangère, certains de ses amis eurent beau lui prêcher la prudence. Directeur de la *Revue Bleue*, il s'est jeté dans la lutte. Ce qu'il a publié dans ce recueil est un modèle d'ardente et brillante polémique. Ah! il n'y va de main morte! Non, vraiment, il n'est pas un *neutre*. Relisez, par exemple, son

article sur *la Jeunesse française et le Césarisme* (1) :

Où sont les idées de M. Boulanger? Et qui donc croit à sa sincérité? Quant à ceux qui l'entourent, quant à cette tourbe de pamphlétaires cyniques, d'hommes d'affaires véreux, de députés malfaisants ou grotesques, quant à ces tarés de la politique et de la presse qui forment son état-major, même la bande qui poussa Louis-Napoléon à faire le 2 Décembre, paraîtrait à côté d'eux une collection de Monthyons et de Vincents de Paul. Sur eux, aucun Victor Hugo ne fera siffler les fouets d'or de nouveaux *Châtiments :* on veut bien être le belluaire de tigres et de léopards, mais on répugne à fouailler des hyènes, des putois et des blaireaux. Et c'est à ces gens-là qu'on travaille à livrer la France! C'est à eux qu'on veut donner pour *sujets* cette vaillante jeunesse de France qui, d'un si grand dévouement et d'une si noble ardeur, trempe ses muscles, cultive son intelligence, cuirasse son cœur, pour être prête à répondre à l'appel de la patrie!

Le lendemain 200 étudiants pénétraient dans sa salle de cours et lui faisaient une brillante ovation. Il les remercia brièvement, les encouragea à tenir pour le droit, à repousser la force par la force. Puis, tranquillement, il se mit à exposer l'histoire de l'Indoustan au XIXe siècle.

*
* *

Depuis mes deux rencontres avec Rambaud au ministère, la première fois quand il y vint demander mon concours, la seconde fois quand il y entra comme mon collègue, une liaison étroite s'est établie entre nous. Elle a commencé, chez moi, par une estime réfléchie. Elle est devenue une vive affection, quand j'ai mieux appris à le connaître, quand je l'ai vu au milieu de sa belle famille, quand j'ai démêlé tout ce qu'il y avait de douceur et de droiture dans son caractère, d'amour passionné du bien public, de fidélité à ses amis politiques, de bravoure à les défendre.

Ce qui m'a toujours étonné chez ce laborieux et ce chercheur, c'est qu'il puisse être tour à tour le plus casanier des érudits et le plus aventureux des touristes; c'est qu'il allie le sens le plus pratique à la curiosité des recherches et à la fantaisie la plus originale; c'est qu'il puisse passer des semaines au milieu de ses livres et de ses papiers, puis disparaître brusquement et se retrouver tout à coup sur le Volga, sur la mer Noire ou dans le Sahara. Il a visité toute l'Europe, il en a parlé presque toutes les langues. Partout il a noué des relations et laissé des amitiés. Il est membre de je ne sais combien d'Académies et d'Universités étrangères.

Personne n'a le travail plus facile que lui et personne la recherche plus consciencieuse : je lui ai vu rédiger toute une étude en vingt-quatre heures, ou passer des journées entières à éclaircir un point obscur de droit ou d'histoire. Pas d'esprit plus souple, et de plus de ressources : toutes les besognes qu'il a abordées, il s'en est tiré à son honneur. On m'assure que dans son département, là-bas, dans l'Est, il est un excellent conseiller général, qu'il se connaît en agriculture, en chemins, même en tunnels. Rien ne m'étonne de lui.

Qu'il ait le désir d'entrer au Sénat, je le comprends, tout en le regrettant pour l'Université et pour la Sorbonne; mais ses électeurs et le Sénat y gagneront certainement. Si son nom sort de l'urne, personne n'aura à se demander : « Qui est celui-ci? » *Celui-ci*, est connu dans les deux Chambres et dans tous les ministères : il est connu hors de France aussi bien qu'en France. Si les électeurs du Doubs se décident pour lui, leur choix ne passera point inaperçu. Il sera commenté et approuvé de Londres à Saint-Pétersbourg. J'ajouterai même qu'ils entendront reparler de leur élu.

Pour moi, qu'est-ce que j'ai voulu en écrivant ces lignes? Parvenu à la fin de ma carrière, j'accueille avec un empressement réfléchi l'occasion de donner un témoignage public d'affection à un homme dont le talent, le patriotisme et la conscience ne se sont jamais démentis. J'en sais plus d'un ici, et des plus qualifiés, qui signerait avec moi, de son nom, mon appréciation sincère de l'œuvre et du caractère d'Alfred Rambaud.

ARMAND DU MESNIL,
Conseiller d'État,
ancien directeur de l'Enseignement supérieur.

(1) Numéro du 26 janvier 1889.

PARIS EN 1790 (1)

Dans son voyage en France l'Allemand Halem nous offre une image presque complète de Paris aux mois d'octobre et de novembre 1790.

Il veut tout décrire, et bien qu'il sente que la tâche dépasse ses forces; bien qu'il n'ait fait, suivant son expression, qu'un mince butin, et que sa plume trop lente n'ait pu fixer assez de choses, il a composé, croyons-nous, une des relations les plus intéressantes de la fin du XVIIIe siècle. Il se mêle à la foule, se glisse dans les attroupements. Sur le Pont-Neuf, où fourmillent, comme dit Mme Roland, les tableaux mouvants, il s'amuse à voir les mendiants qui fouillent dans un

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Léon Chailley, éditeur, la communication de ce fragment d'une étude de M. A. Chuquet, sur l'écrivain allemand Halem, qui sert d'introduction au très curieux *Paris en 1790*, dont la publication aura lieu la semaine prochaine en un volume in-8°.

tas de chiffons et achètent pour un liard de quoi rapiécer leurs guenilles. Au Palais-Royal, ce quartier à la mode, ce rendez-vous de toutes les attractions et de toutes les délices, cette capitale de la capitale, il se promène volontiers dans l'allée des Soupirs, parmi les belles qui lui offrent des bouquets et lui jettent une œiltade languissante, en disant les seuls mots d'allemand et d'anglais qu'elles connaissent : *Wie geht's*, qu'elles prononcent *viquets* et *good night, my dear sir*. Parfois il accompagne une de ces donzelles dans son réduit, lui fait servir un punch ou des petits plats, et la prie de conter ses aventures. Ou bien il entre au café de Chartres, pour lire les gazettes d'outre-Rhin ; il regarde les figures de cire du sieur Curtius, ou les ombres chinoises ; il suit des yeux les colporteurs qui vendent à grands cris les journaux du soir. Il observe les habitants de cet hôtel de la rue Saint-Marc où il est descendu : la propriétaire qui brûle de divorcer ; la fille aînée, actrice à l'Ambigu-Comique, et naguère entretenue par un amant qui l'a délaissée après l'avoir rendue mère ; la cadette, qui reçoit quotidiennement la visite d'un riche libertin ; une jeune veuve, qui vient de rompre avec l'Américain dont elle acceptait l'hommage et la bourse ; une chanteuse qui, par sa voix, a conquis un galant ; une petite dame maîtresse d'un secrétaire du duc d'Orléans ; et Halem se demande s'il faut juger de toutes les maisons de Paris par la sienne.

Mais des objets plus sérieux appellent et fixent son attention : les établissements d'instruction, le Lycée, l'Institution des aveugles et celle des sourds-muets, la manufacture des Gobelins, le Jardin du Roi et le Cabinet d'histoire naturelle, la Monnaie et les salles de l'École royale des mines, l'hôtel des Invalides, les hospices. Si courts soient-ils, les détails qu'il donne sur l'Hôtel-Dieu, sur l'hôpital des Enfants-Trouvés, sur la Salpêtrière, seront utiles à quiconque étudie l'histoire de la charité parisienne.

Il assiste à une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et s'y ennuie mortellement. Mais à la rentrée publique de l'Académie des sciences, il écoute avec plaisir l'*Éloge* de Franklin, quoique Condorcet l'ait lu d'une voix monotone et traînante.

Il rend visite à des hommes de lettres, à Bitaubé, à Barthélemy. Il noue connaissance avec Mercier, avec Thiébault, avec le fils de Thiébault, le futur général, qui lui raconte, comme il fera plus tard dans ses brillants *Mémoires*, la journée du 5 octobre.

Les « enfers à convulsions » hantent sa pensée, et il voudrait voir une de ces salles où, sous le regard et la baguette d'un « docteur moderne » se rassemblent, autour d'un baquet, des jeunes filles malades des nerfs et livrées au sommeil magnétique. Mais le magnétisme a disparu de Paris, et ne fleurit plus qu'à Strasbourg. On envoie Halem dans une maison, puis dans une deuxième, où le médecin Varnier lui refuse sa porte, puis dans une troisième d'où le médecin La Motte a déménagé ; enfin dans une quatrième où La Motte le reçoit et lui déclare qu'il a cessé de magnétiser depuis le départ de Mesmer.

Halem aime les arts, et dans la première partie de son voyage il s'est, au musée de Cassel, arrêté devant les toiles de Tassard et l'*Éruption du Vésuve* de Hackert ; il a parcouru les neuf salles de la galerie de Mannheim et considéré longuement les œuvres de l'école italienne ; il a vu, durant son séjour à Lyon, les églises et les couvents qui, selon l'expression de Von Vizine, sont remplis de tableaux des maîtres les plus célèbres. Il entre donc au Louvre, après s'être attardé devant la superbe colonnade de Perrault, et il admire les grandes compositions où Le Brun a retracé des épisodes de la vie d'Alexandre, l'*Achille* de Regnault, l'*Hector* de David, l'*Amour* de Bouchardon. Il s'introduit dans l'atelier de Houdon, énumère et juge les statues, les bustes, Washington, l'acteur Larive, Molière et La Fontaine, la *Diane nue*, la *Fileuse*, et cette Lise Noirin qui se présentait à l'Hôtel de Ville pour toucher sa dot, et qui répondit naïvement lorsqu'on lui demandait où était son fiancé, qu'elle n'avait pas d'amoureux, parce qu'elle croyait que la Ville fournissait de tout.

Il voit dans l'atelier de David et il analyse avec finesse le *Serment des Horaces* et les *Licteurs rapportant à Brutus les corps de ses fils*. Il se promène avec ravissement dans l'église cathédrale de Notre-Dame, qu'il compare à un musée, et il est comme ébloui, dans l'église Saint-Sulpice, par la Vierge de Pigalle. Et quelle joie il ressent à la vue des tableaux du Palais-Royal, d'un Raphaël qui l'enivre, d'un Carrache qui l'émeut jusqu'aux larmes ! Quel cri lui échappe sous le dôme des Invalides ! « Saint Ambroise, sainte Thérèse, sainte Monique, c'est ici pour la première fois que vous avez été saintes à mes yeux, et je me prosterne volontiers devant l'image de la mère de Dieu ! » Mais, selon lui, la plus belle toile qui soit à Paris, c'est la *Madeleine* de Le Brun au couvent des Carmélites, et il décrit avec enthousiasme l'impression qu'il en a reçue, et que rehaussaient encore le chant grave et solennel des religieuses, le regard de la femme repentante qui pénétra jusqu'au fond de son cœur, la contrition qui s'exprime dans tous les gestes de la pécheresse, et même dans l'attitude du bras et de la main.

Parfois il quitte Paris pour battre la banlieue, et visiter la manufacture de Sèvres, le palais de Versailles et les deux Trianon, le château de Chantilly, la basilique de Saint-Denis, Marly, Louveciennes, Saint-Cloud. Un jour, il gravit la hauteur de Montmartre pour embrasser et saisir d'un coup d'œil le

vaste Paris, puis se dirige vers le bois de Boulogne, le traverse dans toute sa longueur, et revient à la ville par Madrid, Bagatelle, la Muette et Passy. Dans la première partie de son voyage, il avait promis d'aller pleurer dans ces jardins d'Ermenonville qui gardaient la dépouille de Rousseau. Fidèle à sa promesse, il se rend au tombeau de Jean-Jacques ; et, sur la pierre, il lit ces mots : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. » Pas de nom. Et pourquoi ? Qui est l'homme de la nature et de la vérité, sinon Rousseau ? Halem entre dans la chambre, s'assied sur le fauteuil où mourut le philosophe ; et là, au crépuscule, il se perd tellement en ses pensées qu'il remarque à peine qu'il est seul et que ses compagnons sont déjà loin.

*
* *

Ce qui passionne Halem, c'est le théâtre ; il se rend au théâtre dès son arrivée et il passe au théâtre le dernier soir de son séjour. Non qu'il admire aveuglément la scène française. Il eut un sourire de pitié lorsqu'il vit jouer à Lyon les *Amants généreux* de Rochon de Chabannes. Il comparait la pièce à l'original allemand, *Minna de Barnhelm*, et la trouvait singulièrement francisée : le héros, Tellheim, méritait bien l'épithète de galant homme que lui donnait Riccaut : le maréchal des logis, Werner, était complètement manqué : l'aubergiste et Just se gardaient de boire et de jurer ; la soubrette Franziska avait perdu sa naïveté, et à la lecture de la lettre du grand Frédéric qui réhabilite Tellheim, elle se jetait sur l'épître royale, pour que l'auteur pût sans doute faire cette réflexion sarcastique qu'il y a des rois qui savent écrire.

Halem ne goûte pas davantage les bruyantes manifestations du parterre, les bravos retentissants, les marques répétées d'approbation, et il a soin de noter qu'il demeure silencieux et livré à ses impressions, tandis que la salle applaudit à tout rompre. A la représentation d'*Athalie*, au théâtre de la Nation, il observe, non sans impatience, que les Français se piquent de savoir leur Racine par cœur, qu'à chaque instant ses voisins finissent le vers commencé par l'acteur, et qu'à certains moments, avant que la tirade soit achevée, les spectateurs se préparent à claquer. Selon lui, les Français ne se laissent pas prendre par les entrailles ; ils ne veulent pas être entraînés, être comme dupes de l'illusion scénique ; ils réfléchissent, ils raffinent, se demandent si le coup de théâtre est bien amené, si l'acteur passe les bornes et si ses gestes blessent les convenances ; bref, ils restent maîtres d'eux-mêmes, et leurs mains sont toujours prêtes à l'applaudissement ; l'Allemand, au contraire, « oublie qu'il a des mains ».

Toutefois, il n'a pas, sur plusieurs points, les préjugés de ses compatriotes. Il juge impartialement notre tragédie. Comme la plupart des Allemands de cette époque, il croyait, avant de venir à Paris, qu'il y avait sur la scène française peu d'action et trop de harangues, que les grands tragiques n'étaient que des arrangeurs de phrases, que les comédiens ne faisaient que débiter avec élégance et dignité de belles sentences et des maximes pompeuses. Il n'imaginait pas qu'un acteur pût donner la vie à des alexandrins rimés et dire avec expression ces longues tirades tant raillées en Allemagne. Après la représentation de *Tancrède*, il renonce à ses préventions. Il entend Mme Vestris dans le rôle d'Aménaïde ; il l'entend parler d'amour, de devoir, d'attachement fidèle, et il assure qu'on ne peut décrire le feu, l'énergie qu'elle mettait à prononcer ces mots.

Son acteur de prédilection, c'est La Rive, qu'il a vu dans le *Cid*, *Pygmalion* et *Andromaque*. Il trouve que le comédien abuse des contorsions et des roulements d'yeux, mais le *Cid*, tout plein de l'esprit de la chevalerie, exige peut-être, plus qu'une autre tragédie, que l'acteur s'agite et se démène. Et, lorsque La Rive représente Pygmalion qui voit la statue s'animer, lorsque ses regards deviennent fixes et que sa lèvre inférieure tressaille sans qu'il puisse proférer un son, n'est-il pas « terriblement beau » ? Et lorsqu'il fait Oreste et que, pâle, désespéré, pris de rage, s'abandonnant aux fureurs des Euménides, il s'affaisse sur le sol et perd enfin tout sentiment, ne comprend-on pas l'enthousiasme du parterre qui crie : « La Rive ! La Rive ! » Halem, lui, reste, à l'allemande, muet, immobile, et comme saisi d'épouvante ; mais par son silence et son effroi ne rend-il pas au talent de l'artiste un hommage aussi grand que le public français par ses acclamations ?

Il n'admire pas moins les actrices ; et dans l'aimable essaim du Théâtre-Italien et du théâtre de la Nation, il distingue Mme Saint-Aubin, Mlle Carline, la ravissante Rose Renaud, Mme Dugazon, qui joue dans l'*Incertitude maternelle* le rôle de Mme de Franval avec tant de naturel, et Mlle Lange, une des plus jolies personnes qu'il ait vues, Mlle Lange, la Galatée de *Pygmalion*, semblable au chef-d'œuvre d'un Praxitèle, svelte et charmante dans la robe qui l'enveloppe comme une vapeur, les cheveux négligemment arrangés et presque entièrement cachés sous une couronne de vert feuillage.

A l'Opéra, il s'extasie sur l'orchestre et sur ce concert de quatre-vingts musiciens exercés, sur les décors, sur la machinerie, sur les grâces incomparables des danseuses et l'inimitable légèreté de Vestris, pareil, lorsqu'il danse sur la pointe du pied, au messager des dieux qui se repose de son vol. « Il n'y a, dit-il, nulle part de plus beaux ballets qu'à Paris. »

Mais Halem ne vient en France que pour voir de

près cette Révolution qu'il ne connaissait que par les journaux et n'apercevait qu'à travers un brouillard, et qui, dès lors, se manifeste à ses yeux en plein soleil. Pour lui, ce Paris qu'il nomme bientôt son cher Paris, est, avant tout, le Paris bruissant et frémissant de liberté, le Paris où la fièvre politique qui travaille la France a son foyer le plus intense. Ce qu'il veut observer et décrire, c'est ce qu'on ne trouve pas ailleurs, « des hommes en état d'exaltation », et il s'est efforcé, dit-il, de vivre au milieu de l'effervescence des Parisiens, de surprendre et d'attraper au vol des traits de leurs mœurs nouvelles, de noter les incidents qui troublent ou transportent ces âmes mobiles et tout ce qui, dans la capitale, se remue d'inattendu, d'orageux et de grandiose. En un passage de sa relation, il rappelle que Zeus, assis sur les hauteurs de l'Ida, détourne volontiers ses regards de la lutte des Grecs et des Troyens pour contempler les travaux pacifiques des Thraces et des Scythes ; de même Halem s'éloigne quelquefois des combats que se livrent aristocrates et démocrates ; mais le plus souvent il assiste à la querelle des partis, et il ne cache pas la joie que lui inspirent les triomphes de la cause populaire. Dans les lettres, ou mieux dans les bulletins où il retrace les succès des constitutionnels et les défaites des *noirs*, percent toujours l'émotion et l'allégresse.

Dès ses premiers pas sur le territoire, il remarque que la Révolution « remplit l'âme entière des Français ». A Lyon, tout à la nation : un dégraisseur mettant au-dessus de sa porte les mots *dégraisseur national ;* la statue de Louis XIV ornée d'une énorme cocarde tricolore en tôle peinte ; Tellheim, le héros des *Amants généreux*, jouant sur la scène la cocarde au chapeau ; les inscriptions et les écussons des hôtels de la noblesse recouverts de plâtre ; chacun devenu soldat ; des enfants, fils d'ouvriers et cadets de la nation, revêtus de l'habit bleu ; des détachements de gardes nationaux marchant en désordre au son du tambour, qui en uniforme, qui en civil, et, comme pour contraster avec ces bandes inexercées, un escadron de chasseurs défilant sur de beaux chevaux ; la milice civique et les troupes de ligne fraternisant ensemble et faisant le service côte à côte ; les officiers des vieux régiments ouvertement dévoués à la monarchie, souhaitant que la monarchie ait bientôt le dessus et profite de son avantage pour augmenter son pouvoir, jugeant que l'Assemblée déraisonne dès qu'elle traite des choses de la guerre et de la marine, mais applaudissant aux changements qu'elle introduit dans l'organisation judiciaire ; les bourgeois, par contre, approuvant les réformes militaires de la Constituante ; toutes les classes mécontentes qu'on leur « coupe les ailes » et se consolant de leur propre malheur par le malheur des autres. A Fontainebleau, sous un médaillon du roi, les mots *Jean qui pleure*, écrits en gros caractères par la main d'un Arétin. Partout des biens nationaux à vendre, et leur achat, dit Halem, démontre la confiance des Français dans le nouveau système : « L'intérêt enchaînera celui que l'inclination n'attache pas. » A Paris et à Versailles, quoi qu'il fasse, tout lui rappelle la Révolution.

N'aperçoit-il pas au rez-de-chaussée du Louvre, près des statues des hommes illustres du XVIIe et du XVIIIe siècle, le modèle de la Bastille exécuté par le patriote Palloy avec les pierres de la forteresse détruite ? S'il assiste un jour dans l'institution de Valentin Haüy aux examens des aveugles et qu'il donne à imprimer la phrase suivante : « La France est le plus beau royaume de l'Europe », le professeur ne se permet-il pas d'allonger la période et d'ajouter : « le plus libre » ? Après avoir visité les deux Trianon, ne court-il pas loin des châteaux, et des tableaux, et des lions qu'on voit partout, à un objet plus rare, au berceau de la liberté française, à la salle où Mirabeau déclara que les députés ne quitteraient leurs places que par la puissance des baïonnettes, et à cette salle non moins célèbre du Jeu-de-Paume, où, quatre mois auparavant, une société de patriotes a fait fixer au mur, au milieu d'un appareil solennel et parmi les cris d'enthousiasme, une plaque d'airain qui reproduit le mémorable serment du 20 juin 1789 ? Dans le palais de Versailles ne se prend-il pas à penser à cette nuit du 5 octobre où la reine à demi nue s'enfuit précipitamment à travers l'Œil-de-Bœuf pour gagner la chambre du roi ? Aux Tuileries, sur le passage de la cour qui se rend à la messe, à la vue de Louis XVI et de Marie-Antoinette, peut-il s'empêcher de songer douloureusement aux vicissitudes des destinées royales, *regum vices ?* Le portrait qu'il trace du roi et de la reine mérite d'être cité.

Le roi, robuste et bien portant, si gai et si vif d'apparence qu'il est impossible de le croire malheureux, manque évidemment de résolution et de fierté : son visage n'a rien de grand, d'indépendant, rien qui décèle la maladie naturelle des rois, le désir du pouvoir absolu. La reine, un peu fanée, a beaucoup de grâce ; mais un nuage de tristesse assombrit son front, et Halem la plaint sincèrement, la compare à cette Marguerite de Parme qui, dans l'*Egmont* de Gœthe, désespère de lutter contre la rébellion et se laisse ballotter par les flots qu'elle ne peut maîtriser.

Dans les rues de Paris, mêmes échos de la politique, même fermentation des esprits. Ici, près du Louvre, un personnage bien vêtu lit à la foule les invectives que Marat exhale dans l'*Ami du peuple* contre les ministres. Là, sur les boulevards, dans les

boutiques, on se moque des aristocrates; on représente Diogène cherchant un homme et en trouvant mille — les mille députés de la Constituante; — ou encore la noblesse et le clergé voyant avec désolation, sans y mettre obstacle, l'eau qui coule d'un rocher et alimente le moulin du Tiers État. Ailleurs, au Palais-Royal, des orateurs déclament avec véhémence contre la cour. Parfois s'élève la voix des opposants : un hardi motionnaire prétend, au milieu des murmures et bien qu'on le qualifie de déraisonneur et de fou, que la France n'a rien gagné à la Révolution; un autre attaque violemment l'Assemblée qui, par le décret du marc d'argent, établit, à la place de l'aristocratie des nobles, l'aristocratie des riches. Mais le plus souvent, ce sont les patriotes qui donnent le ton, et la plupart des harangueurs du Palais-Royal appartiennent au parti populaire. Le 13 novembre, de bonne heure, au lendemain du duel de Lameth et de Castries, Halem se rend au jardin du Palais-Royal « pour observer les mouvements de la multitude ». Avant d'entrer, il entend déjà les colporteurs crier à tue-tête une brochure qui raconte l'événement, et il achète pour trois liards ce petit pamphlet « écrit de bonne main ». Il voit de nombreux groupes où des hommes pérorent contre Castries et les aristocrates. Il pénètre avec peine dans le café du Caveau, où un exalté, juché sur une table, démontre les dangers que court la chose publique et assure que la foule n'a pas eu tort de saccager la maison de Castries.

La Révolution envahit même le théâtre. A la reprise du *Tarare* de Beaumarchais, le héros de la pièce n'accepte le titre de roi que pour « s'enchaîner au bonheur de l'État » et il établit le divorce, octroie aux bonzes et aux brahmines la permission de se marier, donne aux noirs de Zangnebar la liberté. Halem ne dissimule pas l'étonnement où le plongent ces singulières additions au *Tarare* de 1787. L'auteur ne s'est-il pas avancé de représenter une émeute, le peuple accourant en désordre sur la place et jurant de n'obtempérer à personne, les magistrats le sommant de reculer et appelant les soldats qui s'avancent en bataillons serrés avec des bannières qui portent ces vers :

La liberté consiste à n'obéir qu'aux lois!

Le public, écrit Halem, ne demande que des pièces « où il est question de secouer le joug ». A la représentation de *Tancrède*, les spectateurs acclament tous les passages où il s'agit de l'expulsion des tyrans et de l'affermissement de la liberté,

Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux.

Ils battent des mains avec frénésie lorsque Tancrède interrompant Aldamon, qui se dit soldat et simple citoyen, déclare qu'il n'est aussi qu'un citoyen :

Je le suis comme vous, les citoyens sont frères.

Mais les monarchistes tiennent tête à ceux qu'ils nomment les « démagogues », et chaque fois qu'on chante, dans *Richard Cœur de Lion*, l'air fameux : « *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne* » et, dans *Iphigénie*, le chœur : « *Chantons, célébrons notre reine* », ils éclatent en applaudissements. A chaque représentation, les deux partis saisissent avec empressement les allusions ou, comme on disait alors, les applications, et les saluent soit par des marques bruyantes d'approbation, soit par des grognements et des huées. La comédie devient une arène. A Montpellier, lorsqu'on joue *Ericie ou les Vestales*, à ce vers

Est-ce un crime en ces lieux d'aimer la liberté?

un coup de sifflet retentit soudain des quatrièmes loges; le parterre monte; la municipalité le suit : un Espagnol, qui a sifflé, est forcé de déguerpir, et le parterre, de retour, fait recommencer la scène et l'applaudit à outrance. Le lendemain, au même théâtre, on joue le *Guillaume Tell* de Lemierre, et lorsqu'on crie : *Liberté!* le parterre et toutes les loges, debout, chapeaux sur les cannes, joignent leurs voix à celle du héros; durant une demi-heure, la salle résonne de clameurs : « Vive la liberté, la nation, la loi et le roi! » A Strasbourg, sous les yeux de Halem, les spectateurs exigent à grand fracas que le *Brutus* soit exécuté dans la huitaine, et le directeur a beau dire qu'il manque de toges; il devra délier les cordons de sa bourse pour acheter de quoi vêtir ses sénateurs.

Même à la représentation d'*Athalie*, au théâtre de la Nation, le 27 octobre, s'élèvent des cris provocants. Un journal du temps déplore que les *noirs*, fiers du triomphe qu'ils ont remporté dans la question des ministres, aient accueilli toutes les allusions antipatriotiques par de scandaleux et coupables applaudissements, et il prétend que des prostituées leur donnaient le signal, que la voix du parti populaire était presque étouffée. Halem ne confirme pas ce témoignage; il remarque que les passages où le poète parle de la loi, du roi, des droits du peuple, ont excité l'émotion, qu'on a même crié *bis* à un endroit comme s'il s'agissait de bisser une ariette d'opéra, et que lorsque le grand prêtre se prosterne aux pieds de l'enfant et le reconnaît pour roi, l'orgueil des spectateurs s'est révolté, qu'il y a eu de toutes parts des rires et des murmures.

A. Chuquet.

PITIÉ DES ÊTRES

Nouvelle.

I

Dans le fouillis vert des arbres, la ferme aux antiques apparences émergeait. Et sur ce flanc de colline boisée, montait une fraîcheur douce, venue des mystérieuses ombres répandues par les châtaigniers, et de la nonchalance d'une rivière aux eaux paresseuses. Cette demeure eût semblé l'habitation du Silence, tant il y avait de paix et de recueillement dans la forêt dormante, si des enfants aux rires sonores n'eussent chassé la solitude assise en ces lieux tristes. Et ces éclats de rire joyeux s'en allaient retentir parmi les arceaux de feuillage, éveillant l'âme des vieux arbres qui souriaient avec indulgence à ces jeux troublant leur sérénité.

Cependant les ténèbres de la nuit rendaient à la forêt sa splendeur infinie, faite de mystère et de recueillement. Sur la mousse épaisse qui tapissait la terre, s'étendait l'ombre double que versaient la nuit et les arbres; aucune lueur d'étoile ne s'en venait mourir parmi les profondeurs des feuillages, en diamantant de sa pâleur le nocturne tapis des bois, et la lune planait sur cette sombre masse onduleuse sans oser pénétrer le secret de ces retraites. Lorsque la grande voix des vents hurlait en fanfares de tempête, l'immense forêt dormante soudain se mettait en mouvement, et l'on eût dit une montagne en marche, et les dômes des arbres gigantesques tressaillaient aux audacieuses caresses des airs, et les milliers de feuilles semblaient des milliers de grelots mélancoliques, sonnant affolés dans la nuit.

Mais la forêt déployait tout son faste royal et révélait toute son âme ténébreuse dans la paix joyeuse des calmes nuits estivales. Pas un frémissement, pas un frisson des branches n'annonçait une vie apparente : elle paraissait immobilisée dans sa beauté séculaire, morte avant d'être couchée sur le sol. Et pourtant les vieux arbres, mêlant leurs vertes chevelures, demeuraient droits et forts, ayant cette vie muette des choses qui garde l'énigme de leur joie ou de leur tristesse. Et ce silence des bois recueillis était presque effrayant.

Une voix troublait seule quelquefois, dans les nuits sereines, la solennité de ces lieux. Lorsqu'un chevreuil, aux hasards de sa course errante, un renard flairant des prébendes, ou quelque vagabond cherchant un asile ou préparant un coup de main passait près de la ferme endormie, des aboiements troublaient la paix des choses et sonnaient parmi les clairières réveillées. Le gardien vigilant de cette demeure isolée était un vieux chien bâtard de toutes les races, très laid, très sale, noir comme l'ombre et triste comme la solitude. A force de vivre au milieu de cette forêt il en avait pris l'âme mystérieuse : il était grave et le plus souvent immobile; mais l'habitude de ce silence dans lequel sommeillait sa vie lui faisait percevoir les moindres chuchotements des êtres, les moindres frissons des choses. Il semblait le gardien non pas de la ferme seule, mais du silence de la forêt; nul n'avait le droit, sauf les enfants de ses maîtres, d'attenter au recueillement des arbres, et il se dressait, terrible, contre le violateur de cette sérénité.

Chaque nuit, il faisait sa ronde, sauvegardant le tranquille sommeil de la maison et la paix des arbres chenus.

Un errant du monde, pauvre sans demeure, vagabond qui cherchait un gîte commode pour ses membres très las, traversa cette forêt, et y découvrant le calme propice et la mousse luxuriante et douce à la fatigue, il voulut s'installer parmi les châtaigniers, plus hospitaliers que les hommes. Mais à peine était-il étendu, jouissant du velours soyeux des herbes molles, que des aboiements formidables déchirèrent le silence. Inquiet, l'homme se releva et se demanda s'il était destiné à ne jamais goûter le repos nécessaire à sa lassitude de vivre. Devant lui, une ombre sortit de l'ombre, et il n'eut que le temps de se mettre en garde contre la bête maudite surgie des ténèbres.

La lutte entre le chien et l'homme dura plusieurs heures. A grands coups de son bâton noueux, l'homme repoussait les assauts de la bête, et battait lentement en retraite, se cognant aux arbres, se heurtant à la nuit qui l'entourait partout, cherchant à sortir de cette seconde nuit qui l'ensevelissait. Et le chien hurlait toujours, et l'âme de la forêt frissonnait dans le viol de son mystère taciturne.

Après des efforts harassants, après des morsures cruelles, le vagabond atteignit la lisière du bois, et il crut retrouver la lumière, tant les ténèbres des grands arbres assombrissaient les ténèbres de la nuit. Et lorsqu'il eut dépassé le dernier châtaignier, il vit le chien tout à coup s'arrêter et rentrer dans l'ombre du bois. Sans comprendre le motif qui le sauvait ainsi, il se coucha sur la terre dure, épuisé de fatigue et ne remua plus, appelant doucement la mort libératrice, las de toujours soustraire sa vie aux atteintes des hommes et aux poursuites des bêtes; et il souffrait en son corps mutilé, et en son âme endolorie par trop de misère et de tristesses.

Cependant le chien qui l'avait chassé de la forêt était très doux et très bon. De ses maîtres il était le serviteur fidèle et endurant : pour une caresse d'eux, il supportait leurs humiliations et leurs coups. Il les

aimait en son être obscur, il sentait pour eux l'attachement qui fait tout subir de ceux qu'on affectionne et lorsqu'une lourde main passait sur les poils grossiers de sa tête, il agitait sa queue de plaisir, il poussait de petits cris de joie, il râlait de volupté. Les enfants surtout étaient ses favoris : docilement il se prêtait à tous leurs jeux, leur servant de monture, tirant leur brouette, apprenant même, en sa vieille cervelle difficile, des tours qui le ridiculisaient et égayaient leurs visages.

C'était pour eux, pour ses maîtres petits ou grands qu'il rugissait la nuit dans les grands bois. Ils savaient que sur eux il veillait, et si inconsciemment il s'était fait le veilleur de la forêt, c'était pour sauvegarder tout leur domaine. Ainsi il avait un amour et un devoir qui remplissaient sa vie : ces deux idées avaient confusément envahi tout son être, elles étaient toute son existence et suffisaient à son intérieure raison.

II

La nuit même où il avait chassé le vagabond misérable de sa forêt, le chien devait subir une lutte plus terrible. Des maraudeurs venus pour dérober le foin et le blé des granges, s'étaient avancés jusqu'auprès de la ferme, tandis qu'il combattait jusqu'à la lisière du bois; l'un d'eux devait maintenir le gardien, tandis que les autres accompliraient leur vol.

Mais les maraudeurs ignoraient la vaillance du veilleur de nuit. Jusqu'aux premières lueurs de l'aurore, qui mirent la bande en fuite, il opposa ses aboiements et ses crocs à leur œuvre mauvaise. Sa colère retentissait en ses cris farouches et sonores, et secouant son âge pour retrouver toute sa jeune souplesse, il dépensait le reste de ses forces en cette bataille sans merci.

Dans la ferme, les paysans dormaient tranquilles et sereins. Ils entendirent bien leur chien fidèle aboyer parmi l'ombre, mais ils étaient trop accoutumés à leur solitude pour soupçonner le passage de quelque être humain. Il leur semblait que la forêt les séparait des hommes, et que leurs atteintes n'étaient point à redouter. Sans doute, se dirent-ils, leur gardien donnait la chasse à quelque renard opiniâtre qui ne voulait point renoncer à la volaille convoitée, ou encore à quelque belette en quête d'un lapin désirable : point n'était nécessaire de se lever pour lui prêter main-forte en ces lieux déserts d'où la crainte de l'homme pouvait être bannie. Et ils rentrèrent dans leur sommeil, ennuyés seulement d'avoir été troublés.

Et pourtant le chien bataillait toujours : il multipliait ses efforts, et semblait toute une meute rugissant dans les ténèbres. Les maraudeurs tremblaient au fond d'eux-mêmes, n'ayant point compté sur un si formidable adversaire : ils avaient beau tailler et charcuter son pauvre corps de bête à coups de trique et à coups de couteau, le gardien hurla et se débattit jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé à leur projet et honteux d'avoir été battus si nombreux par un unique vieux chien dont ils avaient tous ri la veille. Et le chien les accompagna, comme l'autre, jusqu'à la lisière.

Et lorsqu'ils furent loin, lorsqu'il eut ainsi accompli tout son devoir de veilleur, il s'accroupit sur l'herbe, et râla doucement, plaintivement, tristement. A peine il pouvait souffler tant la lutte l'avait épuisé, et tout son corps n'était qu'une plaie sanglante, par où s'échappait sa vie. Il pleurait, car il n'avait plus de forces pour se défendre contre la mort qu'il sentait prochaine, et ses gémissements couraient parmi les herbes attristées, et s'en allaient là-bas, jusqu'aux arbres de la forêt, jusqu'aux arceaux de feuillage, jusqu'aux retraites profondes, animer l'âme de ces choses, qui mêlèrent leur tristesse à celle de leur vieux compagnon. Et les lueurs de l'aube lui versèrent la douceur de leur lumière réchauffante, caressant sa rude laine rougie, se reflétant en ses yeux très las et prêts à se fermer.

A cette heure passa près de lui le vagabond qu'il avait chassé, et qui s'en allait, en quête de lieux plus hospitaliers. L'homme souffrait encore des blessures de la bête; triste, il appuyait sur son bâton sa marche faiblissante, et ses yeux avaient ce regard qui révèle la haine et la révolte.

Il entendit la plainte continue et douloureuse du pauvre chien blessé, étendu dans les herbes épaisses. Il s'approcha, et vit ce corps râlant qui implorait la vie. Un instant, il songea que d'autres l'avaient vengé de la bête cruelle. Mais comme son âme vagabonde avait étrangement souffert parmi les hasards de ses courses, il rejeta loin de lui cette pensée mauvaise et s'approcha du chien mourant.

La bête n'avait pu se traîner jusqu'à la rivière. L'homme, ayant regardé ses blessures, alla remplir d'eau fraîche son vieux feutre sans forme, et doucement, avec des attentions de pitié et de bonté, il lava une à une toutes les plaies saignantes. Il parlait tout en travaillant : « Mon pauvre vieux, — disait-il, — tu m'as fait bien des misères cette nuit, tu m'as privé d'une bonne couche moelleuse, et tu m'as abîmé quelque peu la jambe droite. Mais tu es plus misérable que moi, et l'on ne fait pas de mal à un confrère en malheur. Qui est-ce qui t'a arrangé comme te voilà? Peut-être de pauvres diables de vagabonds comme moi, à qui tu faisais tort. Vois-tu, mon vieux pataud, si on se connaissait, on ne se ferait jamais de mal, dans ce monde où on se tue pour vivre... »

Son monologue s'éternisait dans l'aurore qui montait radieuse. Et le chien, soulagé, ne se lamentait plus : il léchait la main de son sauveur, et pourtant ses yeux doux gardaient comme une lueur d'inquiétude, comme un effarement d'être soigné par celui que précisément il avait pourchassé : il ne comprenait pas, et peut-être faisait-il effort pour comprendre en la nuit de sa cervelle de bête.

Puis le vagabond, entendant comme des pas d'homme dans une allée voisine, lui campa sur le museau un gros baiser attendri, et s'enfuit en hâte, craignant d'être accusé d'avoir assommé ce chien qu'il avait secouru, et qui le regarda s'éloigner avec un immense regret.

III

Ses maîtres, qui l'avaient cherché dans le bois, arrivaient près de lui. Ils avaient eu, en se réveillant le matin, comme un vague remords d'avoir laissé leur chien se débattre durant toute la nuit sans lui porter secours : ils craignaient pour leur blé et se reprochaient leur confiance.

Ne voyant pas la pauvre bête, ils avaient erré dans tous les alentours, en quête de leur défenseur. Et lorsqu'ils le découvrirent, tout abîmé de coups et sanglant de blessures, ils se penchèrent sur lui, examinèrent ses plaies et se consultèrent.

En les voyant, le chien, tout affaibli qu'il fût, s'était mis à remuer la queue doucement, et doucement il avait gémi de joie, et ses yeux s'étaient éclairés d'espoir. Maintenant que ses maîtres étaient là, sa vie allait renaître, et il sentait le salut descendre en lui.

Mais les paysans avaient hoché la tête d'un air sombre. Leur chien était trop avarié pour qu'on pût encore le guérir; d'ailleurs son état demanderait trop de soins, et l'art du vétérinaire était chanceux et cher. Cependant la bête souffrait, et si pour elle on renonçait à la vie, on pouvait du moins lui supprimer la souffrance, et la rendre au néant où ne sont plus ni joie ni douleur.

L'un des paysans se hâta parmi les bois profonds, et revint avec un fusil que, tranquille, il arma.

Et le chien regardait ses maîtres de ses yeux suppliants qui demandaient la vie, et le chaud soleil d'été le caressait doucement, le baignant de chaleur et l'inondant de lumière heureuse. La vie des choses germait autour de lui, et vers l'âme de la forêt sombre qui frissonnait légèrement au vent matutinal, vaguait son âme palpitante, triste d'une inquiétude de mort.

Sans trembler, son maître l'acheva d'une balle. Et le chien regarda, une suprême fois, son maître et la forêt, et ce double regard contenait tout un infini de douleur, car la bête y avait déposé l'immensité de sa désespérance et sa désolation de mourir sans comprendre le mystère des choses.

Et dans les lueurs bleues et pâles de l'aurore, il expira, en même temps que dans son obscure cervelle mourait sa croyance, et que son âme, cherchant en vain à s'expliquer pourquoi celui qu'il avait chassé le secourait et celui qu'il avait défendu le tuait, confondait en une dernière angoisse la souffrance de son devoir inutile et de son dévouement méconnu.

HENRY BORDEAUX.

LA PROCHAINE GUERRE EN EUROPE

Ce que l'on en pense en Amérique.

M. Richmond Pearson Hobson, ingénieur des constructions navales américaines, vient de publier dans le Bulletin du *Naval Institute* des États-Unis une remarquable étude intitulée : *La Situation en Europe; Coup d'œil sur la prochaine guerre.*

Nous résumons ici ce travail, trop considérable pour être mis *in extenso* sous les yeux de nos lecteurs :

F. MOUGEL.

Depuis les événements de 1870-71, toute l'Europe est militairement organisée, et, depuis quelques années déjà, toutes les puissances sont arrivées au maximum de préparation possible. Il faut faire cependant une exception pour la Russie, que son étendue et les limites de son budget n'ont pas encore permis d'organiser à son maximum de puissance; quoique très considérable actuellement, la force militaire de ce pays peut encore être développée dans des proportions « que l'on peut considérer comme illimitées ».

Une guerre semble imminente : quoique les assurances de paix se multiplient de toutes parts, il n'est pas un homme de la présente génération qui ne s'attende à être acteur ou témoin d'un drame qui atteindra les six plus grandes puissances européennes, comprenant plus de 324 millions d'hommes, dont 74 millions en état de porter les armes et possédant plus de deux millions de tonnes de navires de guerre. Cette guerre serait évidemment la plus effroyable de toutes celles qui ont ensanglanté le monde terrestre depuis sa création.

Quels en seraient les résultats? A n'envisager la question qu'au point de vue de duels entre nations rivales, il est aisé de prévoir qu'une lutte entre seuls Français et Allemands aboutirait à l'écrasement

complet de l'un ou de l'autre pays; entre Français et Anglais ce serait la disparition de la suprématie coloniale de l'une des deux puissances; entre la Russie et l'Angleterre, si cette dernière était défaite, ce serait la suppression à tout jamais de sa domination en Asie, tandis qu'une défaite, même complète, de la Russie, ne ferait que retarder, pendant un temps plus ou moins long, son expansion fatale dans cette même Asie.

Mais le problème est plus compliqué : nous n'avons plus à considérer des duels de nations, mais des groupements de nations hostiles.

Il est du plus haut intérêt d'étudier ces groupements et de prévoir, autant que possible, les conséquences à venir des événements; quant aux conséquences immédiates, il n'est pas nécessaire d'en démontrer l'importance pour les Etats-Unis, qui hériteront aussitôt de tout le commerce, de l'industrie et des transports maritimes des puissances européennes engagées dans la guerre et qui n'auront pas trop de toutes leurs ressources ainsi que de toute leur énergie pour y faire face.

Le principal facteur de groupement des nations, comme des individus, se trouve dans la communauté des intérêts; mais ces intérêts eux-mêmes sont de diverses natures. Ils peuvent, cependant, se résumer à peu près tous dans l'ordre suivant : 1° intérêts commerciaux; 2° extension de territoire continental ou colonial; 3° intérêt sentimental, aspirations ou haines de race, langue, religion; 4° nécessités de défense contre des envahisseurs probables.

Si le point de vue commercial était un facteur important dans les questions de paix ou de guerre, toutes les nations seraient groupées contre la Grande-Bretagne...

De même, sans doute, relativement aux intérêts coloniaux qui préoccupent aujourd'hui toutes les grandes nations...

En ce qui concerne l'extension continentale, la France et la Russie sont les seules en Europe qui ne soient pas satisfaites de leur situation actuelle, tandis que l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie sont contentes de leur lot. De là, le groupement présent des six grandes puissances.

L'expansion russe dans le sud-est de l'Europe ainsi que sur ses frontières asiatiques, l'expansion française en Afrique et en Asie, sont contrebalancées par la politique anglaise : de là une rivalité souvent comparée à celle de Rome contre Carthage.

D'autre part, la province d'Alsace et les provinces Baltiques indisposent fort la France et la Russie contre l'Allemagne, et font de cette dernière une alliée naturelle de l'Angleterre. — La défense de ses intérêts sur le Danube pousse l'Autriche à se joindre à l'Allemagne contre les empiétements redoutés de la Russie...

L'ambition de l'Italie aurait dû être amplement satisfaite en ces derniers temps et, à ne considérer que les intérêts *immédiats*, il semblerait qu'elle dût rester spectatrice d'une lutte entre deux groupes formés d'un côté par la France et la Russie, contre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche réunies.

On sait les raisons qui ont amené l'Italie à se joindre à l'alliance austro-allemande; l'abstention de l'Angleterre s'explique par son désir de continuer la politique insulaire qui l'a si bien servie dans les derniers temps, en même temps qu'elle lui laisse toute liberté d'intervenir au mieux de ses intérêts lorsque le moment décisif sera venu; mais cette politique d'abstention ne saurait durer sans dangers : elle devra cesser au moment où la Triple-Alliance arrivera à son terme prévu. A ce moment, l'Italie, épuisée, se retirera forcément, à moins que l'Angleterre ne vienne se joindre à elle : or, l'Angleterre ne voudra pas laisser la France et la Russie maîtresses dans la Méditerranée.

Si la France et la Russie étaient victorieuses en Europe, quelle puissance au monde pourrait empêcher l'aigle à deux têtes de s'emparer de la Turquie, de l'Asie Mineure, de faire une ceinture à la mer Noire, à la mer Caspienne, annexant la Perse, l'Asie centrale et, bientôt, les Indes? En Europe, ce serait la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie; et qui sait où elle s'arrêterait? La France se contenterait-elle de chasser les Anglais de l'Égypte et ne l'occuperait-elle pas à son tour, ainsi que la Syrie?

Si donc, la Double-Alliance voulait entamer la guerre, elle devrait commencer par attaquer l'Angleterre avant que celle-ci ne se soit jointe à la Triple-Alliance, qui est défensive, et ne bougerait pas, ayant d'ailleurs passablement de griefs accumulés contre l'Angleterre.

Il est évident qu'une guerre contre l'Angleterre ne peut être qu'une guerre navale : une fois sa suprématie maritime brisée, la conquête du pays serait des plus faciles pour deux nations aussi puissantes que la France et la Russie. Il convient donc de considérer attentivement quelles sont les forces navales que l'Angleterre pourrait opposer aux flottes franco-russes; un tel examen est de nature très délicate et exposerait à de graves mécomptes s'il n'était fait avec toute la méthode qu'exige la détermination de la véritable efficacité des engins modernes.

Autrefois, en effet, on n'avait que peu de types de navires de guerre, facilement comparables entre eux, armés de canons semblables, et quelques simples additions suffisaient à établir les forces proportionnelles des marines en cause.

Aujourd'hui, divers éléments concourent, avec

des coefficients très différents, à l'estimation de la puissance militaire d'un navire de guerre et ce n'est plus le pays qui présentera sur ses listes le plus grand nombre de navires et de canons, ou les plus gros chiffres de tonnage, qui possédera la flotte véritablement la plus puissante. Tout d'abord, il convient de rayer absolument de ces listes tous les navires qui ne sont pas de véritables unités de combat; parmi ces derniers, il faut encore établir plusieurs séries basées sur leur valeur militaire et ne compter comme de première classe que les navires les plus neufs, parce que, seuls, ceux-ci possèdent tous les éléments les plus modernes de la puissance navale. C'est donc ce tonnage « de première classe » qu'il faut seul compter, car ce sont les navires correspondants qui engageront les premières actions, celles-là précisément qui décideront de la souveraineté de la mer : souveraineté qu'il lui suffirait de perdre quelques jours, quelques heures seulement peut-être, pour que l'Angleterre pût être envahie par un ennemi victorieux.

Or, la flotte actuelle de l'Angleterre est au point culminant de sa force, ce qui tient à l'exécution complète de son programme de constructions ordonné par le « Naval Defense Act » de 1889. A partir de maintenant, la valeur de la flotte va décroître jusqu'en 1896-97, par manque de nouvelles constructions en quantité suffisante pour contre balancer le dépérissement des anciennes. D'autre part, la flotte, en Russie, suit un accroissement constant et sans interruptions.

Au moment où ces lignes étaient écrites, le tonnage « de première classe » anglais était de 261 690, contre 215 952 tonnes correspondantes pour la France et la Russie.

Pour le tonnage des cuirassés de 2e classe, l'Angleterre compte 350 590 tonnes contre 245 812 pour la France et la Russie.

Par le fait du nombre, les tonnages anglais sont donc supérieurs aux tonnages franco-russes.

Mais, tandis que les dates moyennes de lancement sont respectivement 1888 et 1873 pour les tonnages anglais de 1re et de 2e classe, ces dates sont 1886 et 1876 pour les flottes franco-russes (1885 et 1877 pour la France; 1889 et 1874 pour la Russie): les navires de guerre anglais de 1re classe sont, conséquemment, de deux ans et demi environ moins modernes que les navires franco-russes correspondants. Cette infériorité est de trois ans pour les navires de 2e classe.

Malgré cette compensation de qualité, la flotte anglaise est trop supérieure en nombre pour qu'il y ait un avantage probable à l'attaquer maintenant: la paix paraît donc assurée, de ce côté du moins, pour quelque temps encore, mais il est facile de prouver, avec de nombreux documents techniques, que la proportion actuelle se trouvera inéluctablement renversée en 1896-97, et que l'alliance franco-russe présentera une supériorité très marquée, en nombre et en quantité. C'est précisément l'époque de l'échéance de la Triple-Alliance. Il n'est pas douteux que la France et la Russie ne sachent à quoi s'en tenir sur ce point: là, peut-être, se trouve l'explication de l'activité qui règne dans les chantiers des deux pays. Quoi qu'il en soit, ce sera la première fois, depuis le temps de Nelson, que l'Angleterre se trouvera au-dessous de son fameux programme qui consiste, comme on sait, à être toujours supérieure, non seulement à chaque grande puissance, mais encore à toute coalition probable de puissances.

Si la France et la Russie pouvaient être assurées à ce moment de la neutralité de la Triple-Alliance, elles auraient là une occasion peut-être unique...

L'Angleterre supposée vaincue, la France et la Russie seraient maîtresses de l'Europe. Elles arriveraient très probablement à détacher l'Italie de la Triple-Alliance et, peut-être même, à la décider à faire cause commune avec elles contre ses anciennes alliées, en lui promettant une part dans leurs conquêtes. Dans ce dernier cas, la situation de l'Autriche et de l'Allemagne, enveloppées de toutes parts, serait des plus critiques et laisserait peu de place à l'espérance...

Si même, contrairement à tous ses intérêts, l'Italie restait dans la Triple-Alliance, que pourraient les forces réunies de celle-ci contre les 6 600 000 hommes des alliés, renforcés encore par les inépuisables réserves en hommes de la Russie? Il semble, en vérité, que la défaite de l'Angleterre amènerait fatalement l'asservissement de l'Europe aux volontés de la France et de la Russie...

Si ces événements ne se produisent pas à la date critique de 1896-97, si l'Italie se retire de la « Triplice », l'Allemagne et l'Autriche n'en resteront pas moins unies contre l'ennemi commun avec la crainte de voir encore l'Italie attirée dans la sphère d'action de la France et de la Russie. Leur situation serait alors très précaire; elles feront certainement tous leurs efforts pour attirer l'Angleterre dans leur alliance. Malgré sa répugnance à abandonner sa politique d'isolement, celle-ci se verra contrainte, par intérêt, à remplacer l'Italie dans la Triple-Alliance, et l'on verrait, à la fin de ce siècle, l'Europe divisée par des groupements véritablement rationnels : France et Russie, d'une part; Angleterre, Autriche, Allemagne, de l'autre. Quant à l'Italie, elle aurait tout intérêt à se réserver en restant neutre.

Cependant, la nouvelle Triple-Alliance ne serait pas une garantie absolue de paix; elle n'équilibrerait pas suffisamment la puissance franco-russe, surtout dans le cas où l'Italie viendrait à se joindre à la Double-

Alliance, qui, très certainement, la sollicitera par les promesses les plus séduisantes...

En ce dernier cas, deux Triples-Alliances seront opposées l'une à l'autre ; mais la dernière née comptera plus de 100 000 tonnes de cuirassés de 1er ordre et 3 600 000 hommes de plus que son adversaire. L'occasion ne sera-t-elle pas bien tentante?

Mais, après la victoire, quelle serait l'attitude réciproque des trois vainqueurs? L'histoire semble démontrer que l'ambition de la Russie n'a pu jusqu'à présent se contenter avec des territoires, si vastes fussent-ils, et que ses aspirations la poussent irrésistiblement vers les mers. Se trouvera-t-elle satisfaite avec la Baltique tout entière et bonne partie du bassin oriental de la Méditerranée? Au cas contraire, la France et l'Italie, même étroitement unies, pourront-elles suffire à refréner son ambition?...

Supposons, au contraire, que la Triplice actuelle soit renouvelée, que la France et la Russie laissent pacifiquement passer le moment, favorable pour elles, qui doit se présenter, ainsi qu'il a été dit, en 1896-97; que l'Angleterre continue sa politique d'isolement; en un mot, que le *statu quo* soit maintenu : les dépenses militaires se continueront, mieux supportées par la France et la Russie que par ses adversaires; l'Angleterre devra faire de très lourds sacrifices pour regagner un peu de la supériorité qu'elle aura perdue en fait de matériel naval de 1re classe.

Le temps, surtout s'il est sagement employé, travaillera conséquemment en faveur de la Double-Alliance ; mais il amènera peut-être aussi l'Angleterre à se joindre à la Triple-Alliance dans un intérêt de conservation.

L'Angleterre redoute avec raison de s'engager dans toute politique pouvant la conduire à la guerre ; elle tire sa vie, sa richesse, du libre commerce des mers; elle a des intérêts dans le monde entier, et ses colonies couvrent une vaste étendue sur le globe terrestre : la guerre, si elle y participe, l'atteindra toujours par quelque partie vulnérable, tandis que, si elle reste neutre, la guerre, chez les autres nations, lui est toujours une source de profits. Mais c'est là une politique terre à terre et de courte vue ; il est néanmoins probable qu'il faudra beaucoup de temps, ou des événements bien menaçants, pour amener l'Angleterre à changer sa ligne de conduite.

C'est par une instinctive compréhension de cette situation générale que l'alliance entre la France et la Russie est si populaire dans la grande majorité des habitants de ces deux pays, alors que cette alliance peut sembler, au premier abord, tout à fait contre nature entre deux nations si différentes par leur constitution politique, leur race et leur génie propre. Il y a autre chose encore : le sentiment patriotique, si fort en France, qui conserve, brûlant, le souvenir des défaites de 70-71, le regret amer des provinces perdues, et qui s'est senti réconforté par les avances et les offres d'amitié de la grande puissance du Nord.

Et cependant, au point de vue général de l'humanité, cette alliance n'est-elle pas une menace de guerre, précisément à cause de la force irrésistible qu'elle peut prendre à un moment donné et dont elle peut être tentée d'abuser. Il est à croire que l'Angleterre emploiera toute sa diplomatie à rompre cette union en y jetant des germes de discorde... Il est douteux qu'elle arrive à détacher de la Russie la France, cette grande, brave et chevaleresque nation que l'on a vue, tout au long de l'histoire, souffrir et combattre pour le bien de l'humanité ».

En somme, le fait le plus important, celui qui domine tous les autres dans la politique européenne, c'est l'union de la France avec la Russie. Ces deux nations ont des ennemis communs ; mais, tandis que les ambitions territoriales de la France se résumeraient très probablement à la reprise des provinces perdues, qui peut dire où s'arrêteraient celles de la Russie ? Un hémisphère entier, trois continents, en seraient bouleversés de fond en comble !...

Les grands facteurs de la guerre, l'argent et le nombre, sont respectivement représentés dans la Double-Alliance. La France pour l'argent, la Russie pour les hommes, sont presque inépuisables : tandis que les armées de la Triple-Alliance s'augmentaient de 71 000 hommes seulement dans les années qui s'étendent de 1890 à 1894, les armées franco-russes s'augmentaient de 139 400 hommes dans le même temps ; ces chiffres s'entendent seulement des hommes sur le pied de paix et correspondent aux chiffres respectifs, plus disproportionnés encore, de 320 000 hommes contre 1 330 000 sur le pied de guerre ; les dépenses de la Triple-Alliance, pendant le même temps, pour les constructions de navires de guerre neufs, ont été de 218 millions, contre 491 millions dépensés par la France et la Russie. Ajoutons, pour mémoire, que, de ce chef et pendant le même temps, l'Angleterre dépensait 436 millions, soit 55 de moins que la Double-Alliance. Il y a donc progression rapide et continue dans les forces de cette dernière.

Si l'on examine la situation générale intérieure des pays en cause, on voit que l'Italie est au bord de la ruine ; que l'Allemagne, malgré ses dehors brillants de grande puissance et le prestige de ses anciennes victoires, est minée par un malaise social peut-être profond ; des symptômes de résistance commencent à se manifester, on l'a vu récemment au moment du vote sur la loi militaire. Quant à l'Autriche-Hongrie, il n'est pas besoin de rappeler qu'elle est composée d'éléments ennemis, parmi lesquels de nombreux Slaves, qui seraient certainement une cause de fai-

blesse dans le cas d'une action contre la Russie.

Mais si l'on veut regarder plus loin encore et prévoir l'avenir après les victoires de la France et de la Russie, n'est-il pas à craindre que cette dernière puissance, désormais sans contrepoids dans le monde entier, ne vienne à dévorer même son ancienne alliée ?

Il faudrait donc, pour reculer autant que possible un avenir aussi sombre et rempli de menaçants imprévus, que la Double-Alliance se dissociât. Mais cette dissolution n'est guère probable. L'Angleterre, seule, mais avec l'appui secret ou avoué de la Triplice, peut prendre l'initiative d'une agression. Elle peut entreprendre une guerre ; elle devrait même l'entreprendre *tout de suite*, car chaque jour qui s'écoule la met en état de croissante infériorité maritime vis-à-vis de ses adversaires. Cette initiative belliqueuse semble également bien improbable de la part de l'Angleterre et la civilisation a tout à craindre dans un avenir prochain « si le ciel ne descend pas sur terre pour accomplir quelque miracle par la main des hommes (1) ».

(1) Les conclusions pessimistes de M. Hobson sont suivies de critiques faites par divers membres du Naval Institute et qui en atténuent le caractère un peu bien absolu. Au point de vue politique, le capitaine Taylor, de la marine des États-Unis, reproche à l'auteur de ne pas tenir compte des États secondaires européens, notamment de l'Espagne dont l'intervention pourrait être très importante suivant le côté dans lequel elle s'exercerait et des petits États balkaniques qui pourraient paralyser l'action de plusieurs corps d'armée russes s'ils agissaient dans le sens de la Triple-Alliance.

Au point de vue technique, le commandant Goodrich (des É.-U.), critique le classement des éléments navals établis par M. Hobson; il juge un peu arbitraires ses « tonnages de 1re classe » et dit très excellemment qu'il est des éléments d'appréciation dont il faut tenir compte et qui ne figurent pas dans le travail ci-dessus, tels sont les arsenaux, les dépôts de charbon, les transports, etc. » qui, sans avoir une valeur militaire proprement dite, n'en sont pas moins très importants pour préparer efficacement la victoire. Il ajoute pittoresquement « qu'une guerre ne s'entreprend pas sur la foi d'équations dans lesquelles deux et deux ne font pas toujours quatre ».

De même pour les chiffres des armées de terre; est-il possible de mettre en présence, sur tous les points à la fois, les hommes des deux partis avec la proportion numérique indiquée par les totaux généraux de chacun? C'est la stratégie qui doit répondre à cette question et qui doit assurer le maniement, ainsi que la subsistance, de ces masses dont le nombre même risque, à un moment donné, d'être un motif de désordre et d'embarras.

Le lieutenant de vaisseau Atwater (des É.-U.) entreprend de justifier la Russie des tendances trop ambitieuses que lui attribue M. Hobson. Il rend justice à la politique si ferme du feu Czar dans le sens pacifique et dit que la politique actuelle n'est que la continuation de la précédente ; il espère, en conséquence, que l'Europe pourra jouir encore longtemps des bienfaits de la paix.

C'est sur cette note consolante que nous voulons finir.

F. M.

VOLTAIRE ET FRANÇOIS TRONCHIN (1)

C'est un trésor de renseignements inédits que le livre que vient de publier M. Henry Tronchin sur son ancêtre. Vous connaissez les Tronchin. Ce fut une famille très nombreuse et très illustre au XVIIIe siècle. Que de Tronchins à Genève et même à Paris ! Il y a le docteur, qu'il convient de nommer en premier lieu, le docteur Théodore Tronchin, le plus célèbre médecin de l'Europe à cette époque. Le docteur Tronchin était plus qu'un médecin. C'était un pèlerinage. On allait à Tronchin comme on va à Lourdes, ou comme on allait dans des temps très anciens au temple d'Esculape. Mais que d'autres Tronchins !

Jean-Robert Tronchin, procureur général, auteur des *Lettres de la Campagne* auxquelles J.-J. Rousseau répondit par les *Lettres de la Montagne;*

Robert Tronchin, fermier général à Paris, correspondant et protecteur de Voltaire ;

Jacob Tronchin, frère du procureur général ;

Tronchin de Waldkirch, professeur de théologie, celui que Voltaire appelait « Tronchin l'Allemand » ; car enfin « comment un Tronchin peut-il s'appeler Waldkirch » ?

Et enfin François Tronchin, « conseiller », c'est-à-dire membre du « Petit Conseil », c'est à savoir du pouvoir exécutif de la République de Genève.

Il y en avait bien d'autres encore dont l'histoire n'a pas recueilli les noms, allemands ou autres.

C'est à François Tronchin que M. Henry Tronchin s'est attaché, parce que François Tronchin a eu deux mérites essentiels : le premier de connaître les hommes et femmes les plus illustres de son temps, Voltaire, Diderot, Grimm, Falconet, Soufflot, Mme d'Épinay; le second de garder précieusement leurs lettres, même celles que Voltaire, par exemple, lui ordonnait de brûler.

Ce sont deux grands titres auprès de la postérité. François Tronchin est sûr de l'immortalité, comme Atticus. Il était Atticus, du reste, de plus d'une façon. Il était fort lettré, fin dilettante, amateur avisé de beaux tableaux et œuvres d'art. Il se mêla un peu d'écrire. Sa vie, qui fut longue de plus de quatre-vingts ans, est encadrée entre deux tragédies. En 1734, il faisait jouer une *Marie Stuart* à la Comédie-Française ; et en 1786 une certaine *Terentia* de François Tronchin était jouée sur le théâtre tout récent de Genève par Collot d'Herbois, qui devait, quatre ans plus tard, s'occuper de tragédies moins inoffensives.

Ces prétentions littéraires, modestes du reste, et qui n'eurent jamais rien de fastueux, firent de François Tronchin l'ami tout indiqué des hommes de

(1) Sur François Tronchin voyez l'article de M. E. Caro (*Revue Bleue* du 10 octobre 1885).

lettres français, qui, pour une raison ou pour une autre, avaient quelques rapports avec Genève. Lorsque Voltaire, désespérant de pouvoir s'établir à demeure en France, s'en vint en Suisse chercher un « terrier », il trouva dans François Tronchin un dévouement minutieux et infatigable. Pourquoi? Oh! parce que Voltaire était merveilleux pour charmer, séduire, enchanter, capter et conquérir tout homme dont il avait besoin. Il donnait du « cher confrère » à l'auteur de *Marie Stuart* avec un sérieux imperturbable, et l'auteur de *Marie Stuart* était acquis à l'auteur de *Zaïre* : « Que voulez-vous que je refuse à un homme qui parle de moi au roi? » Que voulez-vous que je refuse à un homme qui parle de moi à la postérité?

Du reste, on sent que François Tronchin est obligeant de nature. Pour n'importe qui il serait serviable; mais pour Voltaire il est le dévouement même; il n'est pas serviable: il est à son service.

Service très dur. Ah! qu'il était malaisé de contenter l'oncle de Mme Denis! Voltaire entamait des négociations d'acheteur avec une vingtaine de personnes, prenait des engagements avec tout le monde, puis affirmait qu'il ne s'était engagé à rien du tout, et chargeait François Tronchin d'arranger les choses. Le bon François ne savait où donner de la tête. Cela finissait par lui paraître excessif, malgré son bon vouloir. Il en arrivait à écrire à Voltaire : « Je reçois chaque jour de nouveaux engagements entre vous et M. Cramer, si compliqués, si différents les uns des autres, et tous si chargés d'ambages, que, quelque désir que j'aie de vous aider de mes avis, je suis réduit à vous demander quartier. Ce qui me semble, c'est que vous tournez autour de votre objet, que vous vous faites des monstres pour les combattre et que vous vous tourmentez à compliquer les choses les plus simples. Pardon de la franchise d'un ami helvétique. Entre honnêtes gens, d'âge mûr, qui réfléchissent, *les bons procédés et les procédés sûrs* ne sont qu'une seule et même chose. »

La leçon était assez dure. Elle n'était que méritée. Dans toutes ces négociations, qu'on suit pas à pas dans les lettres de Voltaire publiées pour la première fois en ce volume, on voit que la duplicité le dispute à l'avidité. Il était dangereux d'entrer en affaires avec Voltaire et assez pénible seulement de s'occuper des affaires qu'il engageait.

Enfin Voltaire a acheté *Saint-Jean*, qu'il débaptise et qu'il appelle les *Délices*. Mais voici d'autres incidents. Voltaire veut jouer la comédie en son château. La chose est défendue par les lois de la République. Le Consistoire s'émeut. Il faut que Tronchin apaise la querelle et apaise Voltaire. Il avait toutes les vertus du conciliateur. Il réussit. Mais, nouvelle histoire. Des copies de la *Pucelle* circulent à Genève. On sait que cette *Pucelle* fut le martyre de Voltaire. Il la lisait à tout le monde, puis s'étonnait qu'il en courût des copies et qu'on le nommât comme en étant l'auteur. Vingt fois se reproduisit cette aventure et chaque fois c'étaient des terreurs bleues et des colères folles de Voltaire. Sur le territoire de Genève c'était plus grave qu'ailleurs. Comme toujours il désavoua le fatal poème et fit des serments infernaux qu'il n'en avait jamais écrit un vers. Mais cette fois, il y eut davantage, une aventure très obscure, où Voltaire joue évidemment un assez vilain rôle, mais où on ne sait pas bien si tous les torts sont de son côté.

Un nommé Grasset, libraire, ancien commis des Cramer, s'est-il targué d'avoir une copie de la *Pucelle* et a-t-il déclaré qu'il allait la publier? Et, s'il l'a déclaré, fut-ce véritable intention de la publier en effet ou manœuvre de chantage à l'adresse de Voltaire? Toujours est-il que Voltaire, après avoir caressé Grasset, puis obtenu de lui, par certaines adresses, un fragment du poème, écrit de la main de Grasset, muni de ce papier compromettant, de ce *spécimen* qui pouvait indiquer chez Grasset l'intention de publier l'ouvrage, courut aux autorités de Genève et finit par obtenir que Grasset fût arrêté.

D'autre part il insistait auprès des magistrats pour que les vers en question fussent hautement condamnés et solennellement flétris. Voltaire faisant condamner lui-même la *Pucelle*, c'est assez drôle. Ce n'est pas d'une droiture éclatante ; mais c'est assurément du bon comique. Et il faut voir avec quel sérieux Voltaire mène cette seconde édition des *Fourberies de Scapin*. Il écrit au *docteur* Tronchin :

« Il est évident que le nommé Grasset n'est venu en cette ville que pour y répandre l'abominable feuille qu'il a apportée... Il arriva de Paris, il y a deux ou trois mois, chargé de ce scandale. Je sais à peu près de quelle main part cette infamie. Il y a de jeunes insensés qui, parce qu'on peut rire impunément de saint Denis portant sa tête et se moquer de pareilles légendes, sont assez abandonnés pour imaginer qu'on peut toucher à l'arbre sacré sur lequel on a enté des branches si étrangères, et qui ne savent pas combien la religion chrétienne dans sa pureté est à la fois raisonnable et adorable... Il y a des hommes plus criminels encore; ce sont ceux dont la malignité fabrique de pareils libelles, impies et atroces, pour les imputer à ceux qu'ils veulent persécuter. Les scélérats qui ont employé Grasset sont du nombre. Mais il y a dans Genève plus que dans aucune ville d'Europe des hommes justes et éclairés... Je suis venu ici, Monsieur, pour mettre mon corps infirme entre vos mains. J'y mets à présent mon âme... »

Le docteur Tronchin fut évidemment touché par

les sentiments profondément religieux, mais raisonnablement religieux, bref par l'*accent protestant* de cette lettre, par l'évidente sincérité aussi qui y éclate à chaque ligne, et il ne se fit aucun scrupule d'écrire à François, le conseiller, son cousin, un bon petit mot de recommandation.

« Il sera, cher ami, question de Voltaire aujourd'hui en conseil. Faites en sorte qu'on ne conclue rien avant que nous nous soyons parlé. Il faut tirer ce pauvre diable d'embarras. »

Le pauvre diable fut sauvé. On condamna et brûla ses vers par la main du bourreau en affectant d'être convaincu qu'il n'étaient pas, qu'ils ne pouvaient pas être d'un si pieux personnage; et Voltaire cria bien haut qu'il n'y avait rien de plus juste que de brûler des vers si abominables.

Quant à Grasset, emprisonné quelque temps, il fut éliminé sans scandale. François Tronchin l'expédia à Lyon en lui donnant quelques louis, et Robert Tronchin le dirigea sur l'Espagne avec de bons conseils et en particulier celui de ne plus être désagréable à un homme qui avait des amis si chauds et une certaine habileté diplomatique.

Toute cette histoire est charmante. Comme ce Grasset était un forban, renvoyé de chez les Cramer pour indélicatesse, on n'a pas plus d'estime pour lui que pour son adversaire, et l'on peut admirer le jeu en toute tranquillité d'esprit. Il est de haut goût. La moralité en est contenue dans une lettre de Robert Tronchin à Voltaire : « Calmez votre âme, remplissez-la de douceur... » C'est bien dit, s'il le peut. Voltaire était né pour être toujours dans une agitation effrénée et pour y jeter tous ceux qui s'intéressaient à lui.

Car les Tronchin n'en ont pas fini avec lui. Voici, à Ferney cette fois, de nouvelles histoires. Voltaire avait obtenu la translation de l'église et du cimetière de Ferney, trop voisins de son château. Il en était resté, au coin de sa cour, la croix du vieux cimetière. Un jour, un jour de fête (c'est François Tronchin qui raconte ainsi le fait dans ses notes), Voltaire, étonné et furieux qu'on eût laissé encore cette croix, qu'il avait dit de faire disparaître, s'écria : « Otez-moi ce pendu de là ! » Grand scandale, propos déféré au lieutenant criminel de Gex, instruction contre Voltaire ; descente de justice.

Voltaire était dans son tort plus qu'il ne croyait. Il avait pour la translation du cimetière obtenu l'autorisation ; mais il n'avait pas attendu que toutes les formalités requises fussent accomplies, et il avait, avant qu'elles le fussent, démoli la moitié de l'église et rasé les murs du cimetière. Tout cela et son propos sacrilège mis ensemble, il était dans un très mauvais cas.

Dans une lettre à François Tronchin il fait le brave, tout en démentant ce qu'il y a de plus grave dans son affaire ; mais on sent qu'il est inquiet : « ... Ce qu'on appelle la justice ecclésiastique de Gex et ce qu'on appelle la justice séculière, ces deux tripots, ont cru gagner deux louis chacun par jour et ont fait des procédures dont ils sont honteux ; ils les ont cessées. Nous nous sommes réunis, moi, mon curé et tous mes vassaux ; nous avons tous passé un acte par-devant notaire et nous nous sommes mis sous la protection du parlement. Nous pourrons envoyer à l'évêque d'Annecy tous les os des morts de son prétendu cimetière ; il en fera, s'il le veut, des reliques ou les mangera, s'il manque de foin. Il est toujours bon qu'on sache qu'il n'y a pas un mot de vrai touchant le *patibulum*. Je ris en songeant qu'un homme à qui il arriva ce que vous savez dans l'Arabie Pétrée, il y a 1761 ans, cause des tracasseries à Gex. Les événements sont plaisamment enchaînés dans le meilleur des mondes possibles. Brûlez cette lettre, mes chers amis, de peur que celui qui l'écrit ne soit ars comme Michel Servet. J'embrasse tout Tronchin. »

Cette lettre que Voltaire avait raison, ne fût-ce que pour sa réputation d'homme d'esprit, de recommander de brûler, indique plus d'inquiétude qu'elle n'en avoue. Et en effet l'affaire fut grave. Il fallut que François Tronchin se donnât bien du mal. Il alla à Dijon, il parla au procureur général, lui représenta fortement que « la politique exigeait que de tels délits fussent étouffés plutôt que punis ». Il alla ensuite tenir le même langage à M. le premier président; enfin il fit tous ses efforts, et se démena de tout son cœur.

Voltaire, de son côté, jouait ses comédies ordinaires, s'humiliait dévotement devant le Saint-Père et lui demandait des reliques pour sa nouvelle église. L'affaire finit par être étouffée comme le voulaient « la sage politique » et le sage François Tronchin.

Mais celui-ci devait trouver quelquefois qu'il n'était pas sans ennuis d'avoir pour ami un homme aussi agité que François Arouet. Plus d'une fois il dut s'échapper à se dire :

L'amitié d'un grand homme est un *fléau* des Dieux.

Mais quoi ! Voltaire était si charmant, dès qu'il le voulait; et il le voulait sitôt qu'il avait besoin de vous ; et il avait besoin de vous sitôt qu'il avait fait une sottise ; et il faisait une sottise par jour. Il n'y avait donc pas moyen d'échapper à ses séductions. On se fâchait, on l'envoyait paître, on lui adressait une lettre un peu sévère, comme celle de François Tronchin que j'ai citée, ou comme celle du procureur général dont François Tronchin dit : « *Voltaire ne m'en a jamais parlé et je doute qu'il l'ait conservée dans ses papiers* » ; on jurait ses grands Dieux qu'on laisserait cet éternel imprudent à lui-même, à ses procès

et à ses incartades; et puis, il vous écrivait de si jolies lettres, si flatteuses, si insinuantes qu'on perdait pour lui la tête, encore une fois. Les grands hommes sont comme les rois :

Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.

François Tronchin *rengagea* souvent. Il avait dans les petits billets sucrés de Voltaire une prime de rengagement si précieuse!

Et puis ce n'est pas encore là la vraie raison. François Tronchin était un collectionneur. Il collectionnait les tableaux, les statuettes, les estampes, les bibelots. Il s'est fait peindre, vers l'âge de quarante ans, dans son cabinet de travail devant une jolie toile bien en jour, qu'il semble expliquer du geste, de la voix et du regard à quelque amateur éclairé venu pour visiter sa galerie célèbre. Il s'est fait peindre à l'âge de quatre-vingt-huit ans tout entouré de tableaux, de statues et de bas-reliefs. Il était collectionneur de vocation. Eh bien, il a collectionné aussi des lettres d'hommes fameux, des lettres de Voltaire, de Grimm, de Diderot, de Falconet. Il les recueillait et les classait avec amour.

Il se disait : « Les archives de Tronchin, un jour, seront célèbres. Ce diable de Voltaire me donne bien du mal. A chaque sottise qu'il fait c'est mille démarches qu'il m'en coûte pour la réparer. Mais aussi, à chaque démarche, ma collection s'augmente d'une pièce curieuse, d'une pièce rare, de valeur inestimable auprès de la postérité. Quelque neveu diligent et avisé encadrera un jour chacun de ses *numéros* avec soin et avec bonheur, et l'Europe sera attentive. Cela vaut bien quelques peines. Allons chez le Syndic, chez M. Mallet, chez le procureur général de Dijon, chez M. le Premier. Que vais-je faire chez M. le Syndic? eh! parbleu! chercher un autographe de Voltaire. Et chez M. le Premier? en conquérir un autre. Elle avance, ma collection, elle avance. Encore quelques folies de ce maître fou, qui est charmant du reste, et en folies comme en charmes il n'est jamais à court, et ma collection sera la première du monde. »

Aussi voyez comme il a gardé les billets les plus insignifiants, les plus proches de rien! Celui-ci par exemple : « Monsieur le conseiller Tronchin veut-il venir aujourd'hui vendredi déjeuner aux Délices? Il y trouvera M. Marmontel »; ou celui-ci : « Mille tendres respects à tout Tronchin et Tronchine, à cette tribu adorable loin de laquelle il est dur de demeurer quatre mois. » — Et voyez, quand on lui ordonne : « Brûlez ceci! » avec quel soin il ne brûle pas! « Ah! bien oui, brûler ma collection! »

Il a bien fait. Les lettres de Voltaire qu'il a gardées, et qu'on nous rend aujourd'hui, ajoutent quelques articles au terrible réquisitoire que Voltaire a rédigé lui-même contre lui-même dans sa fameuse correspondance. Mais elles ajoutent quelque chose aussi à la connaissance de l'homme et à celle de l'époque. Le volume que M. Henry Tronchin vient de donner est un témoignage historique d'une importance incomparable. Souhaitons que les armoires de Bessinges, qui contiennent encore tant de trésors pareils à celui-ci, se vident peu à peu entièrement. — Mais quand donc les œuvres définitivement complètes de Voltaire, de Diderot, de Montesquieu existeront-elles? Cette date recule indéfiniment. *In æternum*. Tant mieux, du reste. Ainsi soit-il!

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

ODÉON : Reprise du *Mariage d'Olympe*. — THÉATRE-LIBRE : *La Fumée, puis la Flamme*, pièce en quatre actes, de M. Joseph Caraguel. — RENAISSANCE : *Amants*, de M. M. Donnay.

La reprise du *Mariage d'Olympe* n'a pas eu tout le succès qu'espéraient les directeurs de l'Odéon. Certaines pièces d'Augier ou de Dumas peuvent trouver chez le public actuel un accueil infiniment plus chaleureux que celui que leur avaient réservé les spectateurs de la première. Le fait s'est produit à l'Odéon même pour le *Fils naturel*, et, plus récemment, à la Comédie-Française, pour l'*Ami des femmes*. Mais il ne faudrait pas, de ces exemples particuliers, tirer une règle générale, et croire qu'une pièce, parce qu'elle est tombée (ou à peu près) il y a trente-cinq ou quarante ans, doive triompher aujourd'hui. Un peu de choix serait ici nécessaire et un peu de discernement. Nous voyons à peu près pourquoi nos pères se sont regimbés devant les deux pièces citées plus haut, et nous comprenons pareillement pourquoi nous admirons de tout notre cœur ce qu'ils refusaient presque d'entendre. Je n'ai pas à montrer ici en quoi nos mœurs, nos habitudes nous ont rendus plus compréhensifs ou moins « choquables ». Je ne veux que chercher pourquoi le *Mariage d'Olympe* a réussi cette fois moins encore qu'aux reprises précédentes, et les raisons qui pouvaient faire prévoir cet échec, — échec très relatif, cela va sans dire.

Ces raisons sont de deux sortes. D'abord des raisons « de théâtre ». Sur celles-ci, on me permettra de ne pas trop insister. Après tant d'études, après l'opinion qu'Augier lui-même avec sa robuste franchise n'a pas craint de donner, on sait que le *Mariage d'Olympe* n'est pas une bonne pièce. Incertitude dans

la marche du drame, incertitude plus manifeste encore dans le dessin des caractères, des scènes excellentes, mais auxquelles manque le lien qui leur donnerait toute leur valeur... Je veux seulement faire remarquer que cette pièce, l'une des moins bonnes sans doute du théâtre d'Augier, en est peut-être la plus compliquée; une fois de plus, la complication de l'intrigue nous apparaît jointe à la faiblesse du fond. Je note le fait pour faire plaisir à M. Sardou, et je passe.

Aussi bien n'est-ce pas seulement par ses défauts « techniques » que le *Mariage d'Olympe* nous a déçus; nous les connaissions; ils ne nous ont apporté aucune surprise. Ce n'en a pas été une, non plus, que l'insuffisance du personnage principal. On dirait qu'Augier, si franc et si hardi d'ordinaire, s'est trouvé gêné vis-à-vis d'Olympe. Peut-être, — après sa vertueuse indignation du premier acte contre ceux qui mettent les courtisanes à la scène, — a-t-il eu peur de faire lui-même ce qu'il reprochait à ses confrères d'avoir fait? Il est certain, du moins, que le portrait qu'il nous a donné est sommaire à l'excès, et qu'il s'est tenu, pour le tracer, aux traits les plus conventionnels.

Au fond, je me figure que le grand et bon Augier ignorait un peu les « mauvaises mœurs », et je ne le lui reproche pas! Il les avait étudiées fort superficiellement. L'idéal, — si l'on me passe cette expression évidemment exagérée, — l'idéal qu'il se faisait de la courtisane était un peu simple et sommaire. Ou plutôt, en bon et honnête bourgeois qu'il était, pénétré du respect de la règle et de l'importance de la morale admise, il lui semblait que ce qu'il y avait de plus cruel au monde était de vivre en dehors de cette règle et de cette morale, et, pareillement, que le but suprême de tous ceux qui vivaient en dehors d'elle devait être d'y rentrer et d'y demeurer. C'est le but d'Olympe, celui de Clorinde, celui même de Navarette de la *Contagion*, et je ne jurerais pas qu'à un moment donné la Baronnette de *Jean de Thomeray* n'ait pas eu quelque velléité de finir dans la peau d'une bonne bourgeoise. Le « rachat », pour elles, ce n'est pas l'amour, c'est la situation régulière. Et, si Séraphine Pommeau est d'un relief autrement puissant que les personnages un peu insuffisants que je viens d'énumérer, c'est que précisément la donnée, dans les *Lionnes pauvres*, est pour ainsi dire retournée. Au lieu d'une courtisane qui cherche à entrer dans le monde (et c'est par conséquent cette femme qu'il fallait peindre), c'est une bourgeoise qui tourne mal; c'était la bourgeoise qu'Augier avait à nous montrer : ici, il était, si j'ose dire, dans « sa partie », et vous savez qu'il a fait un chef-d'œuvre. Le *Mariage d'Olympe* n'en est pas un, justement parce qu'Augier « ne savait pas »!...

Quand je dis qu'Augier « ne savait pas », on n'entend point, j'espère, que je nous déclare plus compréhensifs ou plus avertis que lui. Mais, depuis quarante ans, nous avons fait, — sur quelques cas particuliers, — certains progrès en psychologie. Par le théâtre, par les romans, par la société même (car les cloisons sont devenues bien minces qui séparent le monde du demi-monde), nous avons appris à connaître l' « âme » de ce demi-monde : et cette âme nous apparaît moins simple que ne l'imaginait Augier; nous y voyons des motifs qu'il ne semble pas y avoir soupçonnés : nous ne retrouvons plus ceux qui lui semblaient y tenir la première place. Et c'est peut-être aussi que nous avons pris l'habitude de dire tout ce que lui s'efforçait de dissimuler?... Quoi qu'il en soit, l'idée principale qui agite les courtisanes d'Augier, la soif de considération, nous paraît entrer pour assez peu de chose dans l'âme de nos plus complaisantes contemporaines.

A consulter les meilleurs auteurs, voici à peu près en quoi se seraient modifiés leurs sentiments, et ce qui, dans le « progrès » des mœurs modernes, a contribué à les modifier.

Que leur apportait le mariage? Le repos, la sûreté, la considération. Et, si je « sous-entends » la suppression du remords, c'est que pour les âmes qui n'ont pas, comme dit Montrichard, été « prises toutes jeunes », le remords est souvent la lassitude plutôt que le repentir du péché. Déduisons, maintenant, selon les formes.

Le repos, c'était le repos de « la fête », et la fête n'existe plus : les journaux mondains en déplorent chaque jour la disparition. Ses représentants légendaires semblent contemporains du roi Salomon et de ses cent femmes; et quand on nous montre encore un spécimen attardé de cette « forte race », nous le considérons avec stupeur, comme nous ferions pour l'homme tertiaire revenu subitement parmi nous. — A « la fête » s'est substitué un mode d'existence que ne connaissait guère la génération précédente. Et, peut-être ici convient-il d'user de métaphores. Vous vous rappelez ces amours si spirituellement définies par M. Dumas, « ces amours de table d'hôte, où chacun repasse à son voisin le plat dont il vient de se servir ». Ces amours-là, paraît-il, ont disparu en même temps et du même coup que la fête. Plus de table d'hôte, un intérieur, un bail dont la durée ne laisse pas d'être parfois assez longue. A cet état nouveau, il fallait une appellation nouvelle : on l'a trouvée, et infiniment expressive et pittoresque pour désigner la vie commune, la vie tranquille, la vie régulière, la vie bourgeoise en dehors de la loi. Jadis, Olympe, Clorinde, Navarette « quittaient » l'homme qu'elles n'aimaient plus; aujourd'hui elles le « trompent », et ce mot seul montre quel changement s'est

produit dans leur état social ; car enfin qui dit tromper dit par cela même reconnaissance de la règle, puisqu'il faut se cacher pour la transgresser... Et la règle, toute question de légalité mise à part, la règle qui domine les relations d'homme à femme, c'est toujours la fidélité, — plus ou moins tempérée ; mais cela ne fait rien aux principes. Cette règle, elles la tournent, mais en se cachant : c'est donc, comme maître Guérin, qu'elles la respectent !

Elles aussi, on les respecte. Et cela est naturel : l'âme de l'homme est si foncièrement optimiste et « révérante » qu'elle se crée instinctivement à elle-même des objets de respect et de vénération. Il semble presque contre nature d'aimer ce qu'on n'estime point. Mais les hommes sont pleins de ressources, et ils se sont bellement arrangés pour estimer ce qu'ils aiment. Prendre pour *compagne*, fût-ce quelques semaines, une femme qu'on n'estime pas, cela est abominable ! « Rien de plus juste », ont-ils répondu ; et, retournant la proposition, ils se sont mis à estimer la femme qu'ils avaient commencé par « aimer ». Et cet état nouveau leur a été ici d'un grand secours : pour peu qu'on y mette un peu de complaisance, la vénalité disparaît...

***

Je sais bien que, selon la forte expression d'Augier lui-même, ces choses, à une certaine « hauteur », ne se sont jamais passées « sur le comptoir » ; mais on le voyait, le comptoir, on le devinait, il était là, prêt à recevoir les offrandes. Il n'existe plus, ou s'il existe c'est tellement dissimulé que, pour le voir, il faut en vérité le faire exprès ! C'est la vie commune : l'homme subvient aux charges de la communauté ; quoi de plus naturel ? Et, sans doute, ces amours-là sont un peu dépouillées de désintéressement ; mais dans quelles amours rencontre-t-on un désintéressement absolu ? Et, raison suprême, ne faut-il pas vivre ?...

On voit trop ce que ce raisonnement a de spécieux. Mais n'a-t-il pas aussi de quoi convaincre ceux qui ne demandent qu'à être convaincus ? « Je ne peux vivre que maritalement », disait bien drôlement un personnage de l'*Amoureuse* de M. de Porto-Riche : c'est aujourd'hui la devise de toutes.

Ainsi elles se sont rapprochées du mariage. Bien plus, si elles le singent, elles en acceptent aussi les charges : qu'un enfant leur vienne, il ne leur sera plus une gêne, comme aux temps mouvementés de la « fête » : c'est au contraire un lien de plus qui retiendra l'amant ; cet enfant, elles l'élèvent de leur mieux, parfois pas trop mal : elles lui donnent des professeurs, des institutrices : c'est une famille. Et peu à peu un monde singulier se forme, d'aspect décent, de tenue correcte : un nouveau demi-monde, déjà différent de l'ancien, et que M. Dumas avait peut-être prévu en créant son Albertine de Laborde. Tout ou presque tout y est régulier et rien n'y est légal. Elles vivent maritalement en dehors du mariage ; leur état social est une sorte de mariage atténué, et, — remarquez-le, — à peu près semblable à ce que certains de nos sociologues voudraient faire du mariage : un contrat à temps, pouvant se rompre à la volonté d'un des contractants... Croyez que le souci de la règle est le moindre de tous ceux qu'elles peuvent avoir.

Repos, argent, sûreté, que leur manque-t-il donc qu'elles trouveraient dans le mariage ?

Considération ! considération !

comme a dit le poète. Mais la considération n'est et ne peut être que relative, puisqu'elle est seulement la conséquence de l'estime de nos pairs. Cette estime-là, elles en jouissent le plus complètement du monde... Et elles la perdraient en se mariant ; j'entends qu'elles ne la retrouveraient pas dans la société où elles entreraient. Le mariage leur rapporterait moins qu'il ne leur coûterait, et elles sont trop sages pour faire un aussi mauvais marché. Resterait, il est vrai, l'amour de la régularité ; croyez que le souci de la légalité est le moindre de tous ceux qu'elles peuvent avoir...

Je m'excuse d'avoir insisté trop longtemps sur un sujet un peu « difficile ». Mais je voulais vous montrer pourquoi nous avons de la peine aujourd'hui à entrer dans les sentiments d'Olympe. Et en somme il y a eu là, dans nos mœurs, une transformation que je ne me flatte pas d'avoir découverte, mais qui valait peut-être la peine d'être notée.

***

...Je ne me doutais pas, en écrivant l'article qui précède, qu'on allait précisément nous donner au théâtre un tableau achevé du monde nouveau auquel je faisais allusion. C'est en effet dans ce monde que se passe *Amants*, la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, que vient de jouer la Renaissance. Le succès a été éclatant et le nom de l'auteur acclamé. Combien j'en ai de joie, combien j'aime cette pièce, et quel délicat et exquis plaisir j'y ai pris, c'est ce que je vous dirai en détail la semaine prochaine. Mlle Granier s'est montrée un peu plus qu'excellente comédienne, elle a joué le quatrième acte avec une force et une sincérité peu communes. Quant à M. Guitry, c'est la perfection même : justesse, simplicité, esprit et émotion contenue, il a rendu à miracle toutes les nuances si variées de son rôle. Le reste de l'interprétation est remarquable. Les décors sont d'une élégance et d'une poésie incomparables.

*
* *

Le Théâtre-Libre nous a donné la semaine dernière *la Fumée puis la Flamme*, de M. Joseph Caraguel; pièce agaçante, traînante, mais pas indifférente. Un parti pris énervant, des conventions plus conventionnelles que celles qui règnent dans le théâtre de Scribe, et en même temps des choses curieuses... Mais je ne veux pas « étouffer » la pièce en quelques lignes. M. Caraguel n'est certes pas le premier venu; il mérite qu'on s'explique franchement avec lui; et c'est ce que je pourrai faire, j'espère, la semaine prochaine.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Au fur et à mesure que s'est déroulé ce mélodrame de neuf jours devant la Cour d'assises de Bourges, l'accusation a paru s'effilocher, se découdre, comme une vieille voile qui s'en va en lambeaux sous les coups répétés du vent. A la fin il ne restait plus qu'un mauvais poteau, auquel le juge et le procureur auraient bien volontiers pendu le marquis de Nayve, qui vraisemblablement ne l'aurait pas tout à fait volé; mais les raisons suffisantes pour une exécution manquaient trop complètement aux yeux de quiconque n'a pas le devoir impératif de sauver chaque matin et à tout prix la société de criminels imaginaires ou réels.

Les jurés ont prononcé un verdict d'acquittement, heureux d'être quittes de ce long cauchemar, de s'échapper enfin de cette lugubre pétaudière. Le juge et le procureur ont vu avec un désappointement amer leur proie s'évader et reprendre la clef des champs. Cependant ils auraient tort de ne pas se sentir au cœur une satisfaction qui vaut la peine d'être appréciée. Car le pauvre agneau ou bouc ou sanglier qui était dans leurs griffes et dans leurs dents redoutables ne s'en est tiré qu'en leur laissant de larges lambeaux de sa chair sanguinolente et de sa hure luxuriante.

Quelle bataille! comme il se démenait, bêlant, pleurant et grognant tour à tour, passant de l'allure caressante aux coups de boutoir colériques et sauvages! Ce fut une belle défense! Il s'en tire, mais non pas tout entier; la bête a été dépecée férocement et elle regagne sa bauge en laissant tout le long du chemin derrière elle des taches de sang noir et des débris de ses entrailles fumantes.

Et ce n'est pas seulement le marquis de Nayve qui s'échappe de la Cour d'assises dans cet état affreux, à tel point que l'on peut dire que l'exécution est faite et irrémédiable, bien qu'il emporte sa tête sur ses épaules; mais tous ceux qui sont venus là s'en vont dans un état pareil, la mère, les enfants, la grand'mère, les témoins, l'institutrice, le précepteur, que sa soutane n'a pas protégé, les servantes, les domestiques, tous lacérés dans leurs chairs, dépouillés de leur toison et mis à nu, pantelants, devant l'opinion du monde. Quelle boucherie! Et quel spectacle!

Il faut convenir que ce ne sont pas de jolies scènes. L'humanité n'est pas belle à voir, quand on la déshabille ainsi. Ce n'a pas été seulement le procès du marquis de Nayve : ç'a été le procès impitoyable de tous ceux qui ont provoqué et cherché cette affaire, ou qui y ont été mêlés, sans l'avoir cherché, de tout âge et de tout sexe, hommes, femmes, enfants, prêtres, notaires : tous ne regagnent leur demeure que blessés et mutilés, laissant derrière eux des fragments hideux de leur personnalité humaine. C'est un massacre, une exécution générale.

Autant il en est venu là, autant de gens perdus pour toujours, qui ne peuvent plus se regarder en face; ils emportent des haines mutuelles inexpiables, à moins qu'ils ne se consolent et se réconfortent dans le partage plus hideux encore d'un même avilissement et d'une même dégradation.

Cette justice est un engrenage qui vous découpe en morceaux toute une famille, toute une société, et qui, ayant saisi un membre, saisit ensuite le membre voisin, puis un autre encore, et ainsi de suite, sans que l'on puisse prévoir où s'arrêtera le mécanisme, une fois qu'il a été mis en mouvement et qu'il a une première proie entre ses rouleaux. Ce mécanisme-là ne tourne jamais à vide : il lui faut des existences à broyer, des cœurs, des crânes, des réputations, n'importe, tout ce qui fait le prix et l'honneur de la vie; il dévaste tout, et le plaignant n'est pas plus sûr que l'accusé de s'en tirer indemne, ni le témoin le plus éloigné et le plus désintéressé ne peut savoir dans quelles conditions d'abaissement, de flétrissure et de ridicule il retournera chez lui, une fois qu'il a eu le malheur de mettre le pied dans cette caverne.

Les juges qui se livrent en conscience à cette exécution ne gagnent pas eux-mêmes à être considérés dans leur emploi; ils ne sont pas non plus très beaux à voir, il s'en faut; comme par exemple, lorsque le président et le procureur adressaient ensemble et à l'envi leurs questions soit au marquis de Nayve, soit à telle autre victime de cette torture procédurière. Le malheureux n'avait pas encore répondu à l'un, que l'autre lui lançait déjà une autre question, et il ne savait auquel parer, semblable à un prisonnier qui servirait de cible aux flèches de plusieurs enne-

mis différents. L'effet immédiat de ce spectacle est de tourner le public contre le juge et contre le gendarme, au lieu de le tourner contre le criminel vrai ou supposé. Il sort de là une influence de démoralisation qui se répand de proche en proche dans les rangs de la foule et y fait des dégâts immenses. Ces mœurs de prétoire sans cesse dénoncées comme malfaisantes socialement et politiquement ne se corrigent pas, elles semblent plutôt empirer; et l'on se demande comment on relèvera les mœurs publiques, si la justice laisse voir sa propre éducation demeurée à un tel degré d'infériorité morale.

***

Voilà bien longtemps que je me propose de donner un coup de chapeau à M. Alphonse Allais, notre grand humoriste national. Qui donc a prétendu que l'« humorisme » ne saurait croître en terre française? Mais celui-là niait simplement toute notre histoire littéraire et le fond même de notre génie. Certes les Dickens, les Thackeray, les Mark Twain ont été des interprètes éminents de la raillerie anglo-saxonne, mais ils sont surtout des satiriques. Le souci de l'enseignement moral, quand il se montre en évidence, fait tort à la représentation de la comédie humaine. Ils ont une disposition trop visible à prêcher sans cesse, et à insister, à appuyer, à emporter la pièce. « Ils ne savent pas se détendre, suivant la remarque de Taine; leur rire est une convulsion, aussi bien que leur gravité. »

Le Français est plus léger, il sait glisser et se faire comprendre à demi-mot : de plus la préoccupation morale est ici moins accusée, elle n'est pas systématique, rendue inutile autant par la délicatesse des sentiments de la race que par la présence de certaines institutions sociales et par la garantie d'un esprit public qui permettent à l'individu de se payer le luxe de quelques gambades, sans compromettre ses affaires ou sa dignité.

Au milieu de ce peuple gai, railleur et, j'ose dire, « humoriste » entre tous, mon ami Alphonse Allais occupe aujourd'hui une place prépondérante. Georges Auriol, Bill Sharp, sont quelquefois obscurs ; Tristan Bernard a bien du talent, mais je le voudrais moins profond ; quant à Willy, il abuse des calembours et des jeux de mots.

Allais seul a su réunir leurs mérites en évitant leurs défauts. Il excelle aussi bien que d'autres aux charges colossales, aux plaisanteries énormes et il a l'avantage de conserver toujours un demi-sourire très bien fait pour assurer le lecteur qu'on ne cherche pas à capter sa bonne foi.

Lisez le « Vol de l'Éléphant blanc » de Twain. Vous vous demanderez si c'est une plaisanterie ou si vous avez affaire à un fou qui parle sérieusement.

Rien de tel chez Alphonse Allais ; sa plaisanterie est fine et franche à la fois. Sans répugner au « mot de la fin », il n'en abuse jamais : il nous avoue même qu'il goûte peu les simples jeux de mots. Ajoutez qu'Alphonse Allais, — sans s'assigner ce but pour fin dernière, — n'a cependant jamais laissé perdre l'occasion de flétrir un des vices ou des ridicules de son siècle. Les chinoiseries de notre administration l'ont particulièrement attiré, et dans la guerre que sa dévorante raillerie leur a déclarée, on se plaît à voir, suivant nos expressions à la mode, la preuve du caractère hautement démocratique et social de son talent.

Pour toutes ces raisons, l'auteur de *2 et 2 font 5*, et de *Rose et Vert Pomme* me paraît mériter la première place parmi les humoristes français; et si vous considérez aussi que sa qualité seule de Français, de Gaulois le met au-dessus de tous les écrivains qui ont excellé dans ce genre à l'étranger, vous conviendrez sans peine que l'humoriste dont l'humanité entière a le droit être fière, c'est bien M. Alphonse Allais!

***

La réforme des allumettes, si vaillamment entreprise par M. Ribot, sera l'une des grandes révolution du XIXe siècle. Par malheur elle n'est pas complète encore. On est tombé du phosphore blanc dans les explosifs.

C'est une alternative, à laquelle, me dit quelqu'un, notre ministre des affaires étrangères ne saurait lui-même échapper, avec toutes les ressources de sa diplomatie chimique. Ou le phosphore corrosif, ou l'explosif aveuglant. Mais je ne crois pas aux alternatives absolues; il n'y en a pas de telles pour la science subtile.

JEAN-LOUIS.

NOTES D'ART

Le Centenaire de la Lithographie.

Une curiosité pour l'histoire de l'art contemporain, une manière de résumé et de synthèse, bien plutôt qu'une véritable exhibition d'art; une mnémotechnie infiniment variée et parfois amusante, mais souvent aussi combien infidèle! des œuvres dessinées et peintes qui depuis cent années intéressèrent ou passionnèrent les curieux... ainsi paraît-il bien qu'il convienne de la définir, cette exposition du Centenaire de la Lithographie, qui va fermer ses portes : quelque chose comme une façon de *Dictionnaire illustré*, où les plus anciens remémorent des souvenirs infiniment chers, où les plus jeunes prennent

contact avec les tendances qui furent celles d'époques disparues. Jeunes ou vieux cependant, j'imagine que difficilement ils s'en pourront déclarer satisfaits : les uns, parce que, connaissant trop les œuvres originales que ces planches sont destinées à fixer, ils se rendent un compte plus exact de leur actuelle insuffisance, en tant que, moyens d'expression ; les autres, pour ce motif que, leurs yeux s'étant accoutumés à un autre idéal de beauté, ils ne peuvent que prendre une médiocre idée de ceux-ci, à de si pauvres traductions.

Longtemps cet art lithographique fut l'unique procédé de reproduction courante, vulgarisatrice, populaire, si j'ose dire. Véritablement on s'en aperçoit trop, et ce qui peut-être eût échappé à la seule vue de quelques planches isolées, éclate ici dans une lumière brutale qui emporte la conviction. L'interprète s'appelât-il du nom le plus célèbre, le plus justement autorisé, il n'en subsiste pas moins l'insuffisance du moyen d'interprétation. Voici par exemple les planches de Sirouy, reproduisant les tableaux les plus fameux d'Eugène Delacroix : l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, l'*Apollon vainqueur du serpent Python*, le *Sardanapale*, le *Jésus dans la Tempête*... Imaginons un instant, par pur jeu d'esprit d'ailleurs, qu'un œil expert, accoutumé aux choses peintes, ne connût pas ces œuvres, et dût en prendre quelque idée à cette infidèle traduction. Quelle impression croyez-vous bien qu'il en pourrait emporter? On objectera, je le sais, que l'art lithographique ne vise pas si haut, et que ce lui est une suffisante ambition de fixer avec exactitude des souvenirs qui partiellement ont pu s'effacer d'une mémoire trop courte ou bien infidèle. Étrange précision, répondrons-nous, celle qui, visant à reproduire une œuvre toute d'ardeur et d'originale saillie, nous en livre une image aussi pauvre et aussi plate, où rien ne subsiste plus des *valeurs* qui lui donnaient tout son relief, rien, sinon ce par quoi le temps a prise sur elle et l'entame de sa dent cruelle!

Aujourd'hui en effet, elles nous semblent bien pauvres, ces planches de Sirouy, qui furent, à leur époque, la plus parfaite traduction de l'œuvre de notre grand peintre. Jamais aussi, je dois bien l'avouer, autant qu'en leur présence, il ne me fut donné de sentir combien ce maître, d'un génie admirable par tant de points, avait vieilli par d'autres, au regard de nos actuelles idées d'art. Tel est le bénéfice des traductions infidèles : — inhabiles à fixer les plus originales, les plus ardentes qualités du génie qu'elles ont mission d'interpréter, elles ne nous en laissent qu'une image fausse et décolorée. Non loin de là, voici des lithographies de Prud'hon, ce gracieux et féminin génie pour qui Delacroix professait une si vive et si légitime admiration. Rappelez-vous, à l'exposition des *Dessins du Siècle*, la précieuse série d'études rehaussées de blanc, appartenant à la collection de M. Marcille, et qui permettaient, en toute justice, de ranger ce maître exquis, sinon parmi les plus grands peintres, du moins au nombre des plus admirables dessinateurs de tous les temps, — de ceux qui avec du noir et du blanc parlent le plus à notre âme ; — rappelez-vous cette série, inoubliable pour moi, et mesurez ce qu'une lithographie va vous en rendre. Il serait aisé autant que fastidieux de poursuivre l'expérience à l'aide des exemples innombrables que l'exposition nous fournirait. Ici, je tiens à le dire, ce qui est en question, c'est bien moins le talent de l'interprète que la valeur du procédé, et je me reprocherais d'omettre, de ce même Sirouy, deux lithographies de Decamps, un *Jésus*, et un *Combat d'animaux*, qui par leur intensité de ton, par leur relief, et par la valeur des ombres et des lumières, atteignent au rendu des très belles eaux-fortes.

PAUL FLAT.

Nouvelles de l'étranger.

PROTESTATION CONTRE LE SUFFRAGE DES FEMMES

Une association masculine vient d'être formée par des citoyens distingués du Massachusetts pour combattre le mouvement féminin du suffrage qui a gagné beaucoup de terrain en ces derniers temps. Un referendum a été organisé par une loi et à la prochaine élection des *school commissioners* tout citoyen, homme ou femme, pourra se prononcer sur la question de savoir s'il faut accorder aux femmes le suffrage municipal. Le beau sexe s'agitant, le sexe fort n'entend pas non plus rester inactif, et voici un passage de la protestation signée par les hommes les plus éminents dans les sphères politique, littéraire, scientifique, commerciale et industrielle :

« La femme, comparée à l'homme, n'a eu que peu d'expérience des affaires publiques. Cet état de choses n'est pas dû à nos lois, mais à d'autres causes. Aussi longtemps que l'inexpérience relative des femmes continuera, il ne faut pas s'attendre à ce que le vote combiné des femmes et des hommes donne d'aussi bons résultats que le vote des hommes seuls ; nous prétendons que les droits et la propriété des citoyens, femmes et hommes, sont à présent mieux protégés, et les affaires plus intelligemment dirigées que si la masse des votants était soudain doublée par le suffrage des femmes. »

La protestation nous semble assez faible, car si les femmes n'ont pas l'expérience des affaires, c'est précisément que les hommes les en ont tenues constamment éloignées Du reste, que les citoyens du Massachusets se rassurent. Le referendum semble laisser dans une indifférence profonde les femmes de cet Etat, en dehors d'une poignée d'agitatrices, et l'on compte que, sur 573000 votantes, à peine 26000 se décideront à répondre.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

31 octobre. *Gaulois.* — M. Édouard Rod, à propos d'un livre de M. Doumic, *les Jeunes*, étudie les tendances actuelles de nos plus récents écrivains.

« Pareils à ces utopistes qui se figurent et prêchent que la liberté politique n'a point de limites, ils ont cru, eux aussi, que la liberté de l'esprit pouvait être absolue, C'est une erreur qui ne manque ni de noblesse, ni de grandeur; mais c'est une erreur, M. Doumic le démontre en de fortes pages qu'il consacre à M. Barrès et à la « glorification de l'énergie ». Cette erreur, nous l'avons tous commise. Et je crains bien que, même en la reconnaissant, nous n'y persévérions. Beaucoup d'entre nous savent aussi bien que M. Doumic que cette erreur est dangereuse; cependant ils n'y renonceront pas. Penser librement, c'est une ivresse comme une autre; il est aussi difficile de s'en corriger que de la morphine, de l'opium ou de l'absinthe. Qu'il me soit permis d'ajouter que, cette habitude, nous l'avons contractée en toute bonne foi.

« L'on nous avait fait trop de promesses : nous les avons crues. Nous sommes les fils d'un moment déterminé de l'histoire : à travers nos avatars et nos revirements, s'il y a quelque chose qui subsiste, c'est ce goût, cette passion de la pensée libre. Nous nous intéressons à tous les problèmes, nous ne nous laissons dominer par aucun. Parfois nous déplorons qu'il en soit ainsi, nous voudrions changer d'âme, abdiquer cette liberté qui nous gêne, accepter des chaînes, — car il en est, nous le savons, qui rendent la marche plus facile et plus sûre. De là, nos élans vers le mystère, que suivent des chutes pénibles ou honteuses. Ceux qui viendront après nous profiteront de nos expériences, et feront mieux. — Il est vrai qu'ils n'ont pas l'air de prendre ce chemin-là, dira M. Doumic. C'est vrai; mais ils ont le temps de changer de route. »

1er novembre. *Indépendance belge.* — La question romaine et la crise monétaire, voilà les deux grosses affaires en Italie. Et M. Crispi sait bien montrer que sur ces points-là il n'entend pas plaisanterie, surtout lorsque ses contradicteurs ne sont pas trop puissants. La question romaine a brouillé l'Italie et le Portugal. La question monétaire vient de faire naître un conflit entre le puissant royaume et la République de Saint-Marin.

« Des rives de l'Adriatique, de la cité du Rubicon au Borgo de Saint-Martin, on compte environ 18 kilomètres. A moitié chemin, des portières de la vieille voiture postale qui fait le service entre Rimini et la capitale de la plus vieille des républiques, on voit au loin se détacher à l'horizon les trois tours du mont Titan, les trois donjons empennés qui figurent sur les monnaies de cuivre et les timbres-poste de la petite république.

« Je dis « sur les monnaies de cuivre », car Saint-Marin ne frappe pas de monnaies d'or ou d'argent, et c'est justement cette question qui donne lieu à un conflit diplomatique avec l'Italie et à la dénonciation du traité du 27 mars 1872, conclu entre les régents d'alors et le premier roi d'Italie, Victor-Emmanuel.

« Ce traité reconnaît l'indépendance politique et administrative de la petite république, l'État de Saint-Marin s'engage à ne percevoir aucun droit de douane, à ne pas planter de tabac, à ne faire aucun commerce de choses de contrebande, à acheter du gouvernement italien le sel et le tabac nécessaires à la consommation, etc.

« D'autre part, le gouvernement italien rembourse à l'État une somme annuelle équivalant à 6 ou 7 francs par tête d'habitant, représentant le remboursement des droits de douane. Jusqu'ici cet arrangement n'avait donné lieu à aucun conflit, à aucune perturbation dans les rapports, les 9000 à 10000 habitants de l'État de Saint-Marin vivaient heureux et tranquilles et ils entretenaient avec le royaume d'Italie les rapports les plus cordiaux. Le consul d'Italie, dont la résidence est située à côté du palais, était de toutes les fêtes, et c'est à peine si on accordait quelque attention au petit carré de plants de tabac que cultivent les capucins et qu'ils transforment en tabac à priser.

« L'État de Saint-Marin chargeait l'Italie de soigner ses aliénés ou de garder quelques prisonniers dangereux, la plupart étrangers, condamnés par les tribunaux de la République, prisonniers qu'on ne voulait pas garder dans le fort de la Rocca, qui domine, au sommet du mont Titan, les territoires de la République.

« Un incident bien infime a modifié cette situation.

« Le conseil ou l'*Arringa*, composé de soixante députés représentant les trois états ou classes sociales de Saint-Marin, nobles, citadins et ruraux, décida, en présence des fluctuations de valeur des monnaies d'or et d'argent du royaume d'Italie, d'émettre des pièces d'or et d'argent saint-marinaises. Jusqu'ici le besoin de cette monnaie ne s'était pas fait sentir, celles d'Italie suffisaient largement; malheureusement elles étaient devenues rares et les gouvernants de Saint-Marin jugèrent le moment venu de remédier à l'inconvénient.

« Apprenant la décision du conseil de la République, le gouvernement italien demanda, par note, dès le mois d'avril dernier, des explications, que les régents ne se hâtèrent pas de donner; ils examinaient le cas et réfléchissaient sans doute à la portée de la première décision. Il est probable que c'est le peu d'empressement à répondre qui aura irrité M. Crispi, très prompt quand il a maille à partir avec quelque petit État.

« Il a dénoncé la convention passée il y a vingt-trois ans avec la république saint-marinaise, convention consacrant solennellement l'autonomie quinze fois séculaire du petit État. »

5 novembre, *Journal des Débats* (soir). — L'enthousiasme des radicaux :

« La *Lanterne* apprend à ses lecteurs que M. Lockroy a de l'esprit et que M. Cavaignac a de la race. M. Guyot-Dessaigne lui paraît être un ministre de beaucoup d'avenir, qui grandira au pouvoir et s'élèvera peut-être à la hauteur de M. Dupuy-Dutemps. M. Ricard a toute sa confiance parce que c'est un garde des sceaux qui « ne flirte « pas ».

« Que dire de M. Combes, le nouveau grand maître de l'Université? Le *Radical* assure qu'un « entêtement » exceptionnel dont ce sénateur a été doué par la nature l'a désigné pour les hautes fonctions auxquelles il vient d'être appelé. C'était si bien le ministre de l'Instruction publique attendu et espéré que, à l'heure actuelle, c'est encore le *Radical* qui l'affirme, « des milliers de familles « et d'enfants... sont tournés vers lui ».

« Nous ne pouvons reproduire toutes les appréciations flatteuses des organes ministériels.

« L'un d'eux croit que sa louange ne serait pas agréable à M. Berthelot s'il ne traitait en même temps M. Hanotaux de « rond de cuir » médiocre, que le mérite de M. Ricard ne serait pas assez mis en valeur si l'on n'y opposait « la prétentieuse nullité » de M. Trarieux, « la « faiblesse et le manque de caractère » de M. Ribot, les « gasconnades » de M. Leygues et jusqu'à la « bêtise lé- « gendaire » de M. Chautemps. Voilà qui sert de contraste et d'antithèse pour relever le goût des éloges que les radicaux prodiguent à M. Bourgeois et à ses collègues. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33000. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 16 NOVEMBRE 1895

LA POLITIQUE

La semaine dernière, M. Henry Michel a soutenu en Sorbonne une thèse sur l'*Idée de l'État* (1). Nous voudrions en dire quelques mots. Ce sera pour nous l'occasion de revenir sur une question qui est le fond même de tous nos débats politiques, à savoir le conflit de l'individualisme et du socialisme.

Il semble à première vue que, dans la crise actuelle, des intérêts surtout soient en jeu. Si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit bientôt que la vraie lutte est entre des doctrines; et c'est pourquoi le livre de M. Henry Michel est pour nous d'un intérêt si immédiat. L'auteur juge l'individualisme et le socialisme en philosophe : il nous montre comment les systèmes ont pris naissance, se sont développés, et comment aussi ils se faussent par leur exagération même. Il ne s'agit pas ici d'idées abstraites, qui vieillissent dans la poussière des livres : il s'agit d'idées vivantes, qui des bibliothèques ont passé dans les assemblées, dans l'atelier, dans la rue, et qui aujourd'hui, dans la mêlée sociale, dirigent d'un côté l'attaque et de l'autre la résistance. Eh quoi! dira-t-on, croyez-vous donc que ces ouvriers qui se coalisent contre le capital aient lu Karl Marx? Ils ne l'ont pas lu, je le veux bien; pas plus peut-être que tel patron, qui demande l'abolition des syndicats, n'a lu Bastiat. Qu'importe? En celui-ci et en ceux-là, qu'ils le sachent ou non, s'incarnent deux doctrines contraires; et ce qui nous intéresse, c'est de décider dans laquelle de ces deux doctrines est la vérité, et si même elle est dans l'une ou dans l'autre.

Il y a quelque dix ans, M. Fouillée écrivait dans son beau livre de la *Propriété sociale :* « L'individualisme exclusif et le socialisme sont des systèmes également incomplets, qui ne voient qu'une face de la vérité. » Oui, le « laissez faire » est une face de la vérité en ce sens que chacun doit pouvoir disposer à son gré de sa personne et de ses biens, employer comme il l'entend toutes ses facultés, toutes ses énergies; mais c'est aussi une face de la vérité que « l'idée sociale », d'après laquelle l'État n'a pas tout fait quand il a rempli son rôle de gendarme. Si, de ces demi-vérités, on n'en veut voir qu'une, on arrive, d'un côté, à se représenter l'État comme un mal nécessaire qu'il faut réduire au minimum; de l'autre, à faire de l'État le dispensateur et le régulateur suprême. Poussez l'individualisme et le socialisme à leurs dernières conséquences logiques : l'État n'est rien, ou il est tout.

Écoutons maintenant M. Henry Michel : « Dans le cas des socialistes, dit-il, comme dans le cas des individualistes, c'est la perversion d'un principe juste qui conduit à d'insoutenables conséquences. Les individualistes avaient primitivement raison, en prenant contre le gouvernement paternel et le pouvoir absolu le plus de sûretés possible, au profit de l'initiative et de la liberté individuelle. Ils ont eu tort, plus tard, quand ils en sont venus à traiter l'État en

(1) *L'Idée de l'État*, par Henry Michel, 1 vol. in-8° (Hachette). — M. Henry Michel n'est pas le premier qui, en Sorbonne, ait choisi un sujet touchant aux sciences politiques. On n'a pas oublié, pour ne citer que deux thèses récentes, *la Cité moderne*, de M. Izoulet (1 vol. in-8°, Alcan), et *le Socialisme au XVIIIe siècle*, de M. Lichtenberger (même librairie). Non seulement de tels travaux honorent l'Université, mais il faut se féliciter, au point de vue général, que les maîtres de la jeunesse traitent en historiens et en philosophes des questions qui intéressent tous les bons citoyens.

ennemi... Les socialistes ont eu raison quand ils ont revendiqué pour tous les membres de la cité le droit de vivre, et signalé le vice d'une économie politique théoriquement indifférente aux souffrances et aux privations des multitudes. Ils ont eu tort, plus tard, quand ils en sont venus à ne voir, pour ainsi dire, dans la société humaine, que la répartition de la richesse, et quand ils ont supposé que la richesse demeurerait égale à elle-même, sinon indéfiniment croissante, les conditions du travail étant entièrement transformées. »

***

Historien des idées, M. Henry Michel étudie la transformation des doctrines chez leurs plus illustres représentants. Les deux écoles ont suivi leur cours naturel, comme deux fleuves qui de plus en plus s'écartent l'un de l'autre. Aujourd'hui, Saint-Simon et Fourier n'accepteraient peut-être que sous bénéfice d'inventaire le socialisme de Karl Marx; mais il n'est pas sûr non plus que Adam Smith et Jean-Baptiste Say approuveraient sans réserve l'individualisme de Bastiat. Il semble maintenant qu'il n'y ait plus d'autre alternative que de sacrifier l'individu à l'État ou l'État à l'individu. Il n'en a pas toujours été ainsi; et M. Henry Michel établit, textes en main, que les philosophes du XVIIIe siècle et les hommes de la Révolution avaient à la fois la notion de l'individu et celle de l'État. Rien de plus vrai; mais ce qu'on peut quand même leur reprocher, c'est d'avoir détruit tout ce qui peut protéger l'individu contre l'État, c'est d'avoir laissé l'un isolé en face de l'autre tout-puissant. M. Henry Michel intitule un de ses chapitres les plus intéressants et les plus instructifs « le paradoxe de l'individualisme » : quand la Constituante, voulant protéger la liberté du travail, abolit toute liberté d'association, n'est-ce pas le paradoxe de la liberté?

Des deux excès dont nous sommes menacés, excès de l'individualisme ou excès du socialisme, quel est pour nous, à l'heure présente, le plus redoutable? La pensée de M. Henry Michel, — si je l'ai bien saisie dans une première lecture forcément rapide, — est que nous devons surtout nous défendre du socialisme. Je sais que de grands et libres esprits, comme Laveleye et Spencer, y ont vu le péril le plus urgent. Cependant le socialisme, même sous ses formes les plus critiquables, est encore une organisation : or, il semble, autour de nous, que toute chose se désorganise. Je serais tenté de dire à M. Henry Michel : Vous, Monsieur, qui avez une vue si nette de l'évolution des idées, ne remarquez-vous pas que les liens sociaux se relâchent, que les forces s'éparpillent, que la famille s'émiette, que toute autorité s'affaiblit, que l'individu, enfin, cherche de plus en plus en soi et rien qu'en soi le principe et la fin de la société? Ne trouvez-vous pas que l'*idée sociale*, qui vous a inspiré quelques-unes de vos plus belles pages, est aujourd'hui bien obscure chez les plus cultivés et les meilleurs d'entre nous ? Ne craignez-vous pas, si rien n'arrête l'œuvre de désagrégation, qu'il ne reste tôt ou tard qu'une poussière d'individus? Vous et ceux qui vous ressemblent par le talent, par le savoir, vous tous qui pouvez prétendre un jour à diriger les esprits et à fonder dans ce pays quelque chose de stable, êtes-vous bien sûrs que ce jour-là l'ennemi que vous aurez à combattre ne sera pas l'individualisme anarchique plus encore que le socialisme autoritaire ?

***

N'y a-t-il pas, dans le monde des idées, un principe plus général que le socialisme et que l'individualisme, un principe qui puisse être accepté par tous et qui nous dirige dans ce débat où l'avenir de la démocratie est engagé? Il semble que ce soit l'idée de justice, — qui est, à tout prendre, la seule raison d'être des sociétés humaines, — mais l'idée d'une justice de plus en plus compréhensive, de plus en plus humaine : « Quels sont, se demande M. Henry Michel, les éléments de la charité qu'il y a lieu d'introduire dans la justice? Comment s'y prendre pour dire : ceci doit être exigible, cela peut demeurer non exigible? On sent bien que s'il existe un moyen d'opérer le départ, il ne peut qu'être mobile et variable avec le temps, avec le progrès des lumières et la disposition incessamment améliorée des volontés. L'avenir ne le concevra pas tout à fait tel que nous le concevons aujourd'hui... Il existe, autour du domaine dès longtemps enclos et circonscrit de la justice traditionnelle, des terres libres sur lesquelles la conscience humaine fait d'incessantes conquêtes. La pure essence de la justice ne subit de ce fait aucune altération. Tout ce qui avait été regardé comme exigible continue de l'être, et ce qui le devient tout à coup l'était bien avant que nous nous en fussions aperçus. »

Voilà la vérité : c'est de ne pas s'enfermer dans un système ; c'est de mettre dans nos codes et dans nos mœurs le plus d'humanité possible; c'est de nous faire un idéal de justice plus large que celui de nos pères, en nous disant que ceux qui viendront après nous l'élargiront encore; c'est, enfin, d'approcher de plus en plus de cet idéal, sans nous inquiéter si nous choquons quelques préjugés de parti ou quelques formules d'école.

PAUL LAFFITTE.

LE CONGRÈS DES RELIGIONS

L'idée d'un Congrès universel des religions en 1900.

L'idée d'un « Congrès universel des religions » qui pourrait se tenir à Paris, en 1900, a été discutée par toute la presse. Pour l'avoir exposée avec quelque franchise et dans son sens le plus large, un simple article de la *Revue de Paris* a ravi tous les esprits libres, tous les cœurs généreux, et a fait vociférer, en quelles imprécations, mon Dieu! nos bons sectaires, ou même nos rétrogrades, — ces ineffables « tardigrades » à qui l'on n'eût pas cru tant d'ardeur. Je suis donc persuadé que l'idée est juste et grande.

A la date de l'Exposition prochaine, parce qu'à cette date va se clore le siècle finissant et s'ouvrir un siècle nouveau, mais loin du tapage de foire de l'Exposition, dans la solennité recueillie du grand amphithéâtre de la Sorbonne où s'épand, comme une paix, la sublime vision de la fresque de Puvis de Chavannes, les représentants de toutes les religions de l'univers se réuniraient, en une fraternelle assemblée, pour rappeler aux hommes de ce temps, dominés par le prestige du matérialisme scientifique et du matérialisme industriel, l'idéal religieux.

Et d'abord, ce serait une imposante manifestation de ce « consentement universel » de l'humanité, par lequel s'affirme, irréductible jusqu'à présent, le phénomène mystique. Par toute la terre, les hommes croient et prient. Tout philosophe, tout observateur que l'esprit de parti n'aveugle point, reconnaît en cette foi et en ces aspirations religieuses, — les prît-il pour une illusion, — le plus noble soutien de nos jours douloureux, le plus puissant élément de vitalité morale et sociale, et parfois le plus grand pouvoir d'apaisement pour les inquiétudes de l'esprit. Et si l'on sait tout cela, encore est-il besoin que, de loin en loin, quelque unanime protestation de l'humanité fasse surgir de l'oubli silencieux où peu à peu elle disparaîtrait, la consolante, l'élevante image de la Religion.

Quelques-uns de nos « intellectuels » aiment à penser, non sans orgueil, que la religion est un vague besoin de pratiques « ritualistes », de gestes dévotieux, d'agenouillements apeurés et anxieux, — enfin, un fétichisme varié. Ce leur est une raison d'admettre la religion pour les « simples », et de s'en passer pour leur compte. Il faut reconnaître que le formalisme « cultuel » donne lieu à plus d'une déviation du sens religieux, et à des exagérations qui remplacent le culte intérieur de l'âme par des démonstrations tout extérieures et matérielles. « Le rituel, comme on a dit, l'emporte sur le spirituel ». Et, c'est vrai, il est des dévots qui ont leurs fétiches. Mais ne peut-on pas espérer qu'un Congrès des religions, en obligeant les diverses formes religieuses à négliger, par un pacte de silence, les particularités de leur formalisme, pour s'en tenir à ce qu'il y a d'essentiel, de permanent et d'universel dans l'idée religieuse, dégagerait cette idée de tout un matérialisme vulgaire pour l'élever à un spiritualisme supérieur? De la sorte, les religions s'amoindriraient d'un embarras souvent superstitieux, et la Religion se fortifierait en s'idéalisant. D'autres que les « simples » pourraient alors avouer une âme religieuse.

Combien, s'ils devaient ramener leur attention à l'essentiel des convictions et des croyances, les hommes de foi auraient peu de raisons d'être divisés et de s'acharner, avec des rages d'intolérance, à une inhumaine et irréligieuse « lutte pour la religion »! Ce sont les formes et la lettre qui divisent; c'est le fond et c'est l'esprit qui unit. L'immense majorité des hommes, et l'on peut dire l'humanité entière, s'accorde à proclamer *un Dieu père des hommes, et les hommes frères en Dieu*, et à voir, dans la divine sublimité de l'Évangile, l'expression la plus parfaite de cette vérité suprême, que le cœur et la raison reconnaissent ensemble. Le reste ne vient qu'ensuite, qui morcelle la grande famille humaine et, suscitant les fanatismes, constitue les sectes. Pourquoi ne pas retrouver, ne fût-ce que pour un jour, l'accord et l'union primitive?

« Ce serait, objecte-t-on, en revenir à un déisme confus, à une vague religion naturelle : il y a un siècle, on avait déjà découvert cela. » Il y a un siècle, le froid déisme des philosophes fut une reconnaissance purement intellectuelle de l'existence d'un Être suprême. Voltaire *démontre* Dieu : c'est le produit d'un raisonnement philosophique. Et si le *Vicaire savoyard*, ou Rousseau, *croit* en Dieu, c'est surtout par besoin de rhétorique. Ce déisme impliquait le reniement de toute foi plus complète, de la foi évangélique surtout. Il arrêtait la religion aux limites d'une démonstration rationnelle ou d'une persuasion sentimentale. Mais, à proclamer Dieu dans un Congrès, les croyants d'aujourd'hui ne renieraient rien de leur conscience religieuse. Ils déclareraient seulement qu'en cela est le principal, qu'en cela toutes les diversités de la foi peuvent s'unir. Et ils garderaient le droit et la volonté de partir de cette entente fondamentale pour développer ensuite, selon les destinations particulières de chaque forme religieuse, l'intégralité de leurs *credo*, et pour retrouver toute « l'émotivité » de leurs cultes.

Ensemble, venus de « toutes les contrées qu'éclaire le soleil de Dieu », ils diraient, comme à Chicago : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Et ainsi, par le plus beau, le plus humain et le plus religieux spectacle de paix entre les hommes, qu'aucun âge eût jamais vu, toutes les âmes se seraient élevées à Dieu d'un seul élan, en une même prière du Christ, qui désormais serait la prière de tous ceux qui prient sur la terre.

VICTOR CHARBONNEL.

Lettre du cardinal Meignan,

Archevêque de Tours.

Le cardinal Meignan passe, à juste titre, pour l'un des esprits les plus libéraux du clergé de France.

Ses études bibliques, qui forment une œuvre considérable, sont d'un savant et d'un humaniste. De loin en loin, son nom paraît aux premières pages du *Correspondant*, et il semble presque à sa place parmi les noms de ces écrivains qui s'efforcent de défendre et de continuer la tradition des Montalembert, des Dupanloup, des Falloux.

Dans des circonstances graves, quand une opposition

violente se forma contre ce toast du cardinal Lavigerie aux officiers de l'escadre de la Méditerranée, par lequel avait été engagé, sur l'ordre de Léon XIII, le mouvement d'adhésion à la République, c'est au cardinal Meignan que fut adressée la Lettre Pontificale qui devait réduire les dernières résistances.

Il était donc naturel de demander l'avis de Son Éminence, — un avis qui serait d'importance et d'autorité, et qu'il y avait toutes raisons de prévoir favorable, — sur une question où se trouvent impliquées les idées de tolérance religieuse, de respect des consciences et de conciliation fraternelle entre les hommes.

Voici la lettre du cardinal. Elle causera quelque surprise, et à beaucoup une déception douloureuse. Pourtant, il est à remarquer que cette brève déclaration, au lieu de condamner le principe même d'un Congrès des religions, finit sur de bienveillantes paroles qui reconnaissent les « sentiments généreux » des promoteurs du Congrès. Le Cardinal a été surtout frappé des difficultés de la réalisation, mais il ne s'élève pas contre l'idée.

Tours, le 8 septembre 1895.

Monsieur,

Je me trouve honoré de la communication que vous voulez bien me faire de votre article de la *Revue de Paris*.

Je ne crois pas possible à Paris la tenue du congrès en question.

L'Amérique n'est pas la France. Ni son peuple, ni son clergé ne se ressemblent. Ce qui s'est réalisé une fois dans le Nouveau Monde ne se fera pas ou se ferait mal en Europe.

Vous me demandez mon avis, je vous le donne avec sincérité, et je vous prie d'agréer toute ma considération pour vos généreux sentiments.

A. Guill. Card. Meignan,
Archevêque de Tours.

Lettre de Mgr Mathieu,
Evêque d'Angers.

Or, un ami m'avait dit :

« Mgr Mathieu, évêque d'Angers, a des amitiés universitaires et littéraires. Il a été reçu docteur ès lettres, à la Faculté de Nancy, par M. Émile Gebhart qui le rappelait agréablement, naguère, dans un article des *Débats*. Et n'a-t-il pas obtenu de M. Brunetière que le grand conférencier de Bossuet allât parler de Bossuet, — à moins que ce ne soit de Rabelais, — aux élèves des Facultés catholiques d'Angers? Sans doute, ces Facultés d'Angers ne passent pas pour un centre de libéralisme. On doit pourtant y lire quelques philosophes, de Kant à Secrétan. Monseigneur en aura entendu parler. Enfin, pour tout dire, Mgr d'Angers fréquente dans tel salon littéraire où de Vogüé peut l'avertir qu'un certain Tolstoï a modifié profondément la conception traditionnelle et autoritaire de l'Évangile, et où Bourget peut lui confier son émotion d'avoir vu à l'œuvre, par l'immense Amérique, des Gibbons et des Ireland. Demandez l'avis de Mgr d'Angers. Ce sera un avis libéral. »

Je demandai cet avis.

Le voici exprimé bravement par un secrétaire qui, lui, ne fréquente pas dans les salons littéraires, cela se voit de trop. Mais, si le style est du secrétaire, les idées sont de Mgr Mathieu : et ceci est pire que cela.

Angers, le 19 septembre 1895.

Monsieur l'abbé,

Monseigneur vous remercie d'avoir bien voulu lui envoyer le numéro de la *Revue de Paris* où vous avez publié un article fort intéressant en faveur d'un congrès religieux à tenir à Paris. Mais vous tombez très mal avec Sa Grandeur (*sic*). Monseigneur est Lorrain; il était fort lié avec la plupart des fondateurs de l'école de Nancy; par conséquent, il hait la centralisation et tout ce qui tend à augmenter l'influence de Paris. L'exposition de 1900 lui déplaît donc souverainement.

De plus, en ce qui concerne le Congrès des religions, Monseigneur estime que ce qui a réussi à Chicago échouerait à Paris. Vos réunions dégénéreront en clubs, où l'on s'insultera à propos de la Saint-Barthélemy, de l'Inquisition et de l'ancien régime. Les Français sont incapables du sérieux et du libéralisme sincère qui pourraient seuls assurer le succès d'une tentative aussi nouvelle et aussi suspecte à tant de personnes respectables.

Deux lettres de Mgr Ireland.

Nous publierons, par la suite, d'autres lettres de l'Épiscopat français, dont quelques-unes seront moins rigoureuses. Mais les premières paroles venues du clergé de France furent, cela est vrai, décourageantes. Si l'adhésion de quelques évêques français est toujours acquise au projet d'un Congrès des religions, elle ne peut être que silencieuse après les déclarations du cardinal archevêque de Paris qui désapprouva nettement, dès la première heure, l'idée du congrès, et qui met encore à la combattre une certaine énergie.

Tout n'est point perdu, pourtant. Un projet de Congrès universel des religions n'est pas exclusivement parisien, et n'est pas exclusivement français. C'est un projet qui intéresse le monde entier, et toutes les religions du monde. Le cardinal de Paris n'est qu'une unité dans le grand nombre des autorités considérables de qui dépend la décision suprême. Et, par exemple, pour un Congrès des religions à tenir à Paris, l'avis d'un cardinal Gibbons et d'un Ireland importe autant que l'avis de tout cardinal et de tout évêque français. Si le lieu du Congrès doit être Paris, par simple choix ou hasard de rendez-vous, ce sont les hommes religieux de tous les pays qui doivent y prendre part et qui ont le droit d'intervenir dans la discussion.

Or, le cardinal Gibbons, lors de son passage à Paris

en juin dernier, me disait : « Le Congrès de Chicago est l'événement le plus beau et le plus heureux de toute l'histoire de notre jeune Église d'Amérique. L'idée de ces congrès, d'ailleurs, marque une évolution libérale de la pensée religieuse, et prouve que les hommes prennent une conscience plus nette de leur fraternité en Dieu dont la première conséquence doit être plus qu'une tolérance, un respect profond de toute foi comme de toute conviction sincère, — de toute « bonne foi ». Faites donc un congrès à Paris. Nous vous aiderons, nous, les évêques d'Amérique, et nous viendrons, à l'aurore du siècle nouveau, continuer, parfaire notre œuvre de Chicago. »

J'eus donc hâte, à peine paru l'article de la *Revue de Paris* sur « un Congrès universel des religions en 1900 », d'avoir le sentiment du grand archevêque de Saint-Paul, de Mgr Ireland, de celui qui a dit un jour à Paul Bourget : « Entendez bien, ce n'est pas l'intelligence d'hier qu'il nous faut, à nous comme à vous, c'est celle d'aujourd'hui, celle de demain, celle du XXe siècle. » Le puissant et ardent tribun du catholicisme américain a la parole brève, décisive : il parle comme on commande. Aussitôt après avoir lu mon article, il m'écrivit :

Monsieur,

J'ai lu avec le plus grand plaisir votre article sur l'idée d'un Congrès des religions à Paris.

Vous avez parfaitement saisi le sujet, et tout est dit, avec précision et clarté.

Votre serviteur
J. Ireland.

Quelques jours plus tard, je recevais une seconde lettre. Elle est de l'homme d'action, toute pleine de conseils. Je puis en détacher cette conclusion vaillante :

Cher monsieur,

J'espère que le Congrès de Paris aura lieu.

Ce serait une honte si, pendant que les autres religions parleraient, la religion catholique se taisait et demeurait devant les nations comme morte.

Il n'y a que les mourants qui n'aiment pas le bruit de l'action.

Votre dévoué
John Ireland.

Lettre du R. P. Didon.

Il me parut, dès le jour où fut agitée cette question d'un Congrès des religions, que le R. P. Didon serait homme à entrer dans les vues généreusement libérales d'une telle manifestation. C'est lui qui s'écriait, naguère, dans ce très beau discours sur l'*Homme d'action* qui fut tant remarqué et tant applaudi : « Jeunes gens, ne supportez pas les jougs, secouez-les; ne soyez pas des êtres passifs qui se laissent tondre; soyez des êtres indépendants qui ne permettent à personne, fût-ce à la puissance la plus vénérable de ce monde, de passer la main sur leur cou pour y déposer un joug. Non, restez libres, indépendants toujours. Faites savoir à votre pays, quand vous serez entrés dans ses entrailles, faites savoir que vous ne supporterez pas l'hégémonie des sectes, de quelque nom qu'elles s'appellent, sous quelque drapeau qu'elles combattent. Jamais de sectes, jeunes gens! Je vous le dis avec toute l'ardeur d'une conviction qui n'a jamais été imposée par personne, mais qui, jamais non plus, n'a été entravée par personne. »

J'allai voir le P. Didon. « Le Congrès des religions, me dit-il, il faut le faire. C'est la plus grande et la plus belle idée que nous puissions défendre. Moi, je suis pour un pareil congrès, pour un rendez-vous avec tous les hommes religieux de bonne foi, devant tous les incroyants capables de respect, où nous parlerons de Dieu, du Christ, et de la force morale ou sociale qui est dans l'Évangile. Car je suis, moi, pour tout ce qui est la vie et l'action. Nous serons éloquents, je vous jure, en une assemblée d'hommes telle qu'il n'en fut jamais... Seulement, que de difficultés! Nous avons pris, nous, les catholiques de France, de si lâches habitudes de routine, d'inertie, de calfeutrage dans les sacristies?... »

Je pouvais donc demander à l'illustre frère de Lacordaire une lettre d'adhésion. Son secrétaire, le P. Bernard, me l'annonça dans les termes les plus chaleureux. Mais, depuis, le P. Didon a été malade. Comme j'ai hâte de faire connaître une adhésion et un concours si importants, je publie la première réponse. Prochainement, la *Revue Bleue* pourra donner, je l'espère, une longue lettre motivée où s'exprimera toute la pensée du grand orateur dominicain et du grand maître de la jeunesse chrétienne.

Monsieur,

Vous ne pouvez douter de l'entière sympathie que le R. Père Didon éprouve pour votre œuvre et de l'intérêt qu'il attache au Congrès des religions. Mais, plus la chose revêt de l'importance à ses yeux, plus aussi il lui répugne de l'aborder sans la préparation suffisante. Très désireux de vous donner satisfaction en écrivant la lettre que vous lui demandez, il ne peut cependant l'écrire « au pied levé », et il vous demande le temps de la réflexion. En tout cas, vous pouvez compter sur son concours.

Fr. Bernard, secrétaire.

Lettre de M. l'abbé Lemire,

Député du Nord.

M. l'abbé Lemire n'est pas seulement le député préoccupé de fraternité sociale, que le monde politique, sans distinction d'opinions, estime et vénère. Il est aussi un sociologue très sensible aux inquiétudes de la masse ouvrière, très averti des indéniables besoins de réformes sociales, et un écrivain d'autorité. Son livre sur *le Cardinal Manning et son action sociale* est une œuvre qui compte entre les meilleurs exposés de ce que l'on a pu appeler, plus ou moins justement, le « socialisme chrétien ». Et on l'y sent très au fait du mouvement démocratique qui, par un retour à la véritable tradition évangélique, s'est si fortement marqué parmi les catholiques de race anglo-saxonne.

M. l'abbé Lemire est un admirateur enthousiaste de ce qui se fit à Chicago, et un partisan résolu du Congrès des religions pour 1900.

Chambre
des députés. 15 octobre 1895.

Cher monsieur,

Votre lettre m'arrive au moment où je vais partir pour un court voyage. Je ne puis donc justifier longuement mon opinion.

Mais, en principe, je suis partisan du *Congrès des religions*, parce que tout ce qui peut faire connaître la vérité doit être approuvé.

Il nous faut revenir aux procédés apostoliques.

Pourvu que la lumière rayonne, peu importe le « chandelier ». Disons, si vous voulez, qu'une exposition peut être une manière de chandelier. Faisons donc briller là-dessus les grandes clartés chrétiennes.

Bien à vous.

LEMIRE,
Député du Nord.

Lettre de M. A. Sabatier,

Assesseur faisant fonction de doyen
à la Faculté de théologie protestante de Paris.

Je suis particulièrement heureux de pouvoir produire ici la lettre de complète adhésion de M. le professeur Sabatier, qui, depuis la retraite de M. Lichtenberger, remplit à la Faculté de théologie protestante les fonctions de doyen, et qui, désigné récemment par le choix de ses collègues, sera le doyen de demain. M. Sabatier est aussi sympathique dans le monde littéraire que dans le monde religieux. Son intervention si franchement bienveillante en faveur du Congrès des religions est un acte considérable et qui entraînera plus d'une volonté hésitante. D'ailleurs, les raisons profondes et fermes que l'éminent professeur donne de son opinion, qui, l'heure venue, sera un concours, sont de celles qui convainquent et qui émeuvent.

Monsieur,

Vous ne doutez point de mon adhésion la plus chaleureuse au projet d'un Congrès des religions qui serait convoqué à Paris, à l'occasion de la prochaine exposition universelle. Je vous félicite d'en avoir pris l'initiative et j'en souhaite le succès.

Il m'est difficile de comprendre les craintes ou l'opposition qu'il peut provoquer chez les hommes d'une foi religieuse pratique et vivante. Seuls les adversaires de la religion, c'est-à-dire ceux qui en prophétisent la mort prochaine, seraient logiques en combattant un projet dont l'effet sera d'en manifester au grand jour les racines profondes dans l'âme humaine et l'action universelle et permanente dans l'histoire. J'ai besoin de me souvenir des lourdes chaînes qu'un passé plusieurs fois séculaire fait peser sur les consciences les plus religieuses et les plus éclairées, pour concevoir les appréhensions et les objections que j'ai entendu formuler par des représentants intelligents et fidèles, non d'un seul culte, mais de presque tous.

Il ne vous sera pas difficile, Monsieur, de dissiper les unes et de réfuter les autres. Nous avons, pour soutenir cette grande cause de la fraternité religieuse de l'humanité dans l'adoration d'un seul Dieu et l'affirmation de la réalité morale de la famille humaine, bien plus et bien mieux que des raisonnements ; nous avons les résultats pratiques du Congrès de Chicago que vous avez déjà fait connaître, que mon collègue et ami M. Bonet-Maury vient de raconter, mais sur lesquels il conviendra d'insister sans nous lasser.

Qu'il ne s'agisse pas de travailler à un syncrétisme ou à une fusion de toutes les religions dans laquelle chacune perdrait sa force, son originalité avec son nom ; qu'il ne soit pas question d'un Parlement qui légiférerait pour tous les cultes, encore moins d'une exhibition plus ou moins pittoresque de costumes, de rites et de symboles : il suffira toujours, pour en convaincre les esprits sincères, de rappeler l'exemple des graves assemblées de Chicago et le témoignage des hommes les plus religieux et les plus autorisés du clergé catholique ou protestant.

La même expérience prouve sans réplique que ce premier Congrès, loin d'être une leçon de scepticisme ou d'indifférence, a eu des effets tout contraires. Jamais l'idée religieuse n'a paru plus puissante qu'après ces réunions. L'Amérique entière en a été ébranlée et émue. Quelle démonstration plus efficace de la vitalité du sentiment religieux, que de le voir ainsi attesté par les représentants de toutes les familles humaines unis dans une commune prière à Celui que chacun nomme à sa manière dans toutes les langues !

Et qu'on ne dise point que cela est peu de chose ou que cela porte quelque atteinte à l'intégrité et à la légitimité d'un *Credo* particulier. N'est-il pas entendu, avant toutes choses, que chacun, en participant à cette communion humaine, garde intacte et inviolée sa foi particulière, la foi, les espérances et les prétentions de son église? N'est-il pas évident qu'il s'agit non pas de l'égalité doctrinale de tous les cultes, mais uniquement d'une égalité parlementaire momentanée qui permet la rencontre et l'échange des sentiments ? Tous les chrétiens n'admettent-ils pas une révélation naturelle qui sert de préface et de support aux révélations historiques supérieures ? N'est-il pas heureux, comme le disait M. Léon Grégoire dans le *Monde*, de voir la plus grande partie de l'humanité se réunir pour confesser le premier article du *Credo* des chrétiens, et n'est-ce pas le meilleur

moyen peut-être de l'amener à confesser peu à peu tous les autres?

Est-ce là une illusion ou une utopie ? Le résultat du Congrès de Chicago n'a-t-il pas été de montrer, sans dispute, la religion chrétienne supérieure à toutes les autres, et la plus active comme la plus efficace pour amener le règne de la liberté et de la paix fraternelle entre les hommes ? Quel cœur chrétien n'a battu d'une émotion profonde en apprenant que tous les membres du Congrès étaient tombés d'accord pour saluer le Christ comme le maître de la vie religieuse, et le *Notre Père* comme la prière universelle que chacun a répétée la première fois à la suite du cardinal Gibbons. Sont-ce là des événements qu'on puisse ou méconnaître ou dédaigner ?

Redoublez donc d'efforts et de hardiesse chrétienne, Monsieur, pour mener à bonne fin un tel projet. Toutes les âmes vraiment religieuses, ou du moins qui ne mêlent à la religion aucune arrière-pensée politique, sont avec vous et vous soutiennent de leurs sympathies et de leurs prières. Les obstacles sont plus grands sur la vieille terre des Gaules que sur le sol de la jeune Amérique. Les mauvais souvenirs et les vieilles passions se dressent et semblent barrer la route. Mais le char est lancé ; rien n'en peut désormais arrêter la marche. L'humanité prend de plus en plus conscience de son unité dans les domaines de la culture générale, de la littérature, du commerce et même de la politique. Comment cette même conscience ne se manifesterait-elle pas dans celui de la religion et comment les chrétiens dont le maître a dit : *unus pastor, unum ovile*, manqueraient-ils au rendez-vous que leur assignent l'aspiration de l'humanité et les promesses faites à leur foi ?

A. Sabatier.

Lettre de M. Zadoc Kahn,

Grand Rabbin de France.

M. Zadoc Kahn veut bien renouveler aujourd'hui la déclaration officielle qu'il fit, dès qu'il eut été consulté, de son adhésion au projet d'un Congrès des religions. Par de pareilles interventions, la question semble bien résolue dans le sens le plus favorable, du côté des protestants et du côté des israélites. Et, d'ailleurs, on jugera avec quelle élévation de pensée et quelle dignité d'expression le vénérable grand rabbin expose ici les plus hautes raisons en faveur du congrès.

Paris, le 7 novembre 1895.

Monsieur l'abbé,

Dès le premier jour, j'ai applaudi très cordialement à l'idée émise par vous qu'il faudrait profiter de l'Exposition nationale de 1900 pour organiser en France un Congrès universel des religions analogue au Parlement des religions qui s'est réuni naguère à Chicago, et je vous ai donné l'assurance que l'adhésion du judaïsme français ne manquerait pas à votre généreuse initiative.

L'expérience qui a été faite en Amérique est décisive. La plupart des religions qui se partagent le monde, représentées par leurs prêtres les plus éminents, se sont rencontrées pour la première fois dans des délibérations communes. Elles ont eu toutes facilités pour exposer les doctrines qu'elles prêchent et la morale qu'elles enseignent. Ce rapprochement leur a permis de mieux se connaître et s'apprécier les unes les autres ; elles ont fourni la démonstration que, sans rien abandonner de leur *credo* respectif, elles peuvent se donner la main pour travailler à une même mission de civilisation, de charité, d'amélioration morale et de progrès social; que, si elles sont séparées sur des questions importantes où la foi est intéressée, elles ont aussi bien des points de contact, bien des vérités qui leur sont communes comme étant de l'essence même de l'humanité. C'était un spectacle, unique jusqu'à présent dans l'histoire, d'une grandeur vraiment imposante, et qui, en somme, a servi la cause de l'idée religieuse, sous quelque forme qu'elle se manifeste.

Pourquoi ce qui s'est fait avec tant d'éclat dans le Nouveau Monde ne pourrait-il pas se répéter dans notre vieille Europe, et dans des conditions encore plus favorables, par suite de la participation d'un plus grand nombre de communions religieuses ? Nous tous, prêtres de n'importe quelle dénomination, qui avons à défendre le dépôt moral confié à notre vigilance, n'avons-nous pas, tout comme nos collègues américains et peut-être plus qu'eux, l'impérieux devoir de mettre en lumière les idées, les principes, les aspirations, qui nous dirigent, de nous soutenir réciproquement dans le combat journalier contre l'irréligion qui gagne du terrain, contre les doctrines désolantes qui auraient pour effet de découronner l'humanité et de la livrer sans défense à tous les appétits, et surtout contre l'indifférence qui ne se demande même plus s'il n'y aurait pas d'intérêts supérieurs à ceux de la vie matérielle ? Le futur congrès aurait pour tâche, et aussi, je l'espère avec vous, pour résultat, de revendiquer hautement la place d'honneur qui appartient à la religion dans les manifestations de l'esprit humain, de faire comprendre à tous qu'elle est une force sociale qu'il serait imprudent de négliger et injuste de tenir en défiance, et ce serait là un profit immense pour notre époque si troublée et si inquiète.

Le judaïsme, monsieur l'abbé, n'a aucune raison de rester à l'écart d'une telle manifestation. Dès les temps les plus reculés, les prophètes, tout en s'éle-

vant avec énergie contre l'idolâtrie et ses funestes conséquences morales, se sont plu à reconnaître que l'idée de Dieu n'est absente d'aucune société organisée, que, sur tous les points du globe, les hommes recherchent Dieu, et que leurs hommages, même quand ils se trompent d'adresse, ont encore leur prix: « En tout lieu on m'offre de l'encens et des sacrifices. » Ils sont allés plus loin. Avec une hardiesse de conception surprenante, ils ont énoncé cette radieuse espérance, qui, hélas! est encore un rêve lointain même à notre époque, de l'union de tous les hommes dans une même croyance qui ferait d'eux une seule famille, vivant dans la paix la plus parfaite, éprise de justice, de vérité et d'amour. Le Congrès universel des religions n'aura pas la prétention d'accomplir un tel miracle: ses visées seront moins ambitieuses. Mais ce qui est certain, c'est que l'idée de Dieu resplendira d'un éclat nouveau dans ces assises solennelles où les peuples les plus divers viendront confesser leur foi et s'incliner devant la Puissance souveraine qui gouverne le monde.

Ce qui est certain encore, c'est que les habitudes de tolérance, de support mutuel, de respect et même de sympathie pour les croyances d'autrui, ont tout à gagner de cette rencontre pacifique des représentants des divers cultes. C'est le bénéfice immédiat de tous les congrès imaginables. Mais la victoire de l'esprit de paix, de justice, de bonne foi, sera bien plus éclatante, si elle est due à l'action de ceux-là mêmes que l'opinion superficielle du vulgaire se figure volontiers comme des adversaires foncièrement et irrémédiablement hostiles les uns aux autres. Quelle leçon, monsieur l'abbé, pour les violents de toute catégorie qui ne sauraient combattre une opinion erronée à leur gré sans injurier et flétrir ceux qui la professent!

Pour ma part, je m'acquitte avec bonheur d'une dette de reconnaissance envers le Parlement des religions de Chicago, en rappelant la haute impartialité dont il a fait preuve lorsqu'il a adopté, à l'unanimité de ses membres, une déclaration qui proteste contre l'accusation du *meurtre rituel*, dont le judaïsme a tant souffert au cours des six ou sept derniers siècles et dont il souffre encore trop souvent dans certains pays arriérés, accusation qui a pesé tout aussi injustement sur d'autres minorités religieuses et qu'il est temps enfin de détruire de fond en comble. Noble manifestation qui suffirait à elle seule pour montrer avec quelle facilité une assemblée d'hommes de cœur et de foi sincère s'élève au-dessus des préjugés de la foule, et pour m'inspirer le désir très vif de voir aboutir votre beau projet!

Assurément, monsieur l'abbé, vous ne vous dissimulez pas et aucun homme réfléchi ne peut se dissimuler que l'exécution de ce projet se heurtera à toute sorte de difficultés. Des objections se sont déjà produites, et d'autres se produiront encore; mais vous avez confiance dans la justesse de votre idée, vous mettez à son service une grande sincérité, une conviction puissante et raisonnée, et une activité infatigable. Ce sont les meilleurs gages de succès.

Mais alors même, ce qu'à Dieu ne plaise, que vous devriez marcher au-devant d'un échec, vous aurez encore le rare mérite d'avoir posé la question, et il ne faudrait rien regretter de tous vos efforts dépensés en vain. C'est un fait moral et historique, à mes yeux, d'une portée considérable, que l'idée d'un Congrès des religions en France ait pu voir le jour, qu'elle soit discutée avec un sérieux incontestable, qu'elle ait obtenu l'assentiment d'esprits supérieurs, unissant à une foi ardente une grande hauteur de vues. Cela prouve, dans tous les cas, et ce résultat reste acquis, qu'il y a quelque chose de changé dans la manière de voir et de juger des hommes, que la tolérance religieuse est bien réellement une conquête définitive de notre siècle. Au moyen âge, il y avait souvent des *colloques* entre les représentants de diverses croyances; mais quelle qu'en fût l'issue apparente, ils constituaient toujours une œuvre de guerre et non de paix. Vous, monsieur l'abbé, vous voulez faire œuvre de paix, de tolérance, de solidarité humaine, de fraternité sociale. Je souhaite de tout cœur que cette œuvre soit couronnée de succès. Ce ne serait pas le moindre triomphe d'une exposition où les heureuses créations du siècle finissant se présenteront dans leur prodigieux développement.

ZADOC KAHN,
Grand Rabbin de France.

TROIS LETTRES

Que penserait d'un Congrès universel des religions le monde intellectuel? Ce fut l'inquiétude de la première heure. Il eût été si facile aux adversaires catholiques du projet de prétendre qu'en notre pays de France affronter, pour l'exposition de l'idée religieuse, le public des grandes assemblées, c'est livrer la religion à la critique acharnée des savants, ou à la raillerie sans esprit de certains chroniqueurs. Or, il se trouve que tous ceux qui ont écrit sur le Congrès, l'ont fait avec dignité, respect, sympathie, et surtout avec une remarquable clairvoyance. Le sens et, pour ainsi dire, la philosophie de cette manifestation religieuse ont été admirablement dégagés dans des articles de MM. François Coppée, Édouard Rod, André Hallays, Henry Fouquier, Maurice Pujo, et de combien d'autres, au *Temps*, au *Journal de Genève*, au *Monde*, à la *Revue philosophique*, au *Mercure de France!* Le Congrès a eu une « bonne presse ». Mais il fallait établir une sincère enquête des opinions parmi des penseurs de convictions diverses. Voici, pour cette fois, — car d'autres avis nous sont déjà ou nous seront transmis, — trois lettres: l'une de M. Jules Simon, une

autre de M. de Vogüé, et une troisième, enfin, de M. Max Leclerc qui a parcouru les États-Unis avant M. Bourget et qui a écrit, dans un très beau et très sûr livre : *Choses d'Amérique*, des pages particulièrement pénétrantes sur l'état religieux des démocraties américaines et sur l'action des Gibbons et des Ireland.

Lettre de M. Jules Simon.

Monsieur,

Je pense comme vous que tout ce qui rapproche les hommes, et tout ce qui réduit les querelles à n'être que des discussions, est excellent.

C'est une vraie douleur pour ceux qui réfléchissent que de voir la guerre s'allumer entre les individus, entre les races, entre les peuples, pour des différences d'opinion. Il s'agit de convaincre ses adversaires, et non de les contraindre. Je déplore l'erreur de ceux qui ne pensent pas comme moi ; mais, tout en le regrettant, je leur sais gré d'avoir une foi, et d'y tenir énergiquement, parce que c'est pour eux une grandeur et une force. Le dernier des hommes est celui qui ne croit à rien et ne se soucie de rien, parce que, ne mettant pas d'éternité dans sa pensée, il ne peut être qu'un éphémère au lieu d'être un homme. Si votre Congrès prêche non seulement la tolérance de toutes les opinions, mais le respect de toutes les croyances sincères, qu'il soit le bienvenu.

Il y a un danger, c'est qu'on n'y introduise la discussion du dogme. Si votre Congrès discute la métaphysique des religions, il tombera dans l'erreur du Vicaire savoyard, ou dans celle de l'Assemblée constituante. Je suis assez porté à admirer la doctrine du Vicaire savoyard. Je reconnais que la Constitution civile du clergé évite autant que possible de toucher au dogme et que sa façon d'entendre la constitution d'une église est plus rationnelle et plus conforme à la liberté que celle de Rome.

Mais le premier dogme d'une religion est d'être une religion, c'est-à-dire une révélation. Et la révélation est ce qu'elle est, sans pouvoir être modifiée, si ce n'est par un pouvoir ayant la même origine que les dogmes eux-mêmes. Si on oublie cette vérité, on ne pourra que provoquer des hérésies, et non des réformes. Les jésuites disaient : « *Sint ut sunt, aut non sint.* » C'était une résolution politique dont ils ont la responsabilité. Il est clair qu'un Ordre peut être réformé par un chapitre général. Mais il n'en est pas de même de la matière de la foi. On ne peut y toucher sans la détruire.

Je souhaite donc que votre Congrès se tienne dans la région humaine. S'il est la Dispute du Saint-Sacrement, il est perdu. Tout dépend de la définition qu'on lui donnera, et de la direction qui le conduira.

Je souhaite ardemment qu'il en sorte la pacification et la concorde.

JULES SIMON.

Lettre de M. de Vogüé.

Monsieur,

Vous avez bien voulu me demander mon sentiment sur un Congrès des religions qui se tiendrait à Paris en 1900. Il me paraît difficile de se prononcer à l'avance : l'intérêt, l'efficacité, la dignité de cette tentative dépendront évidemment de l'esprit qui présidera à la réunion, des éléments qui la composeront. L'expérience de Chicago, fort intéressante, m'a-t-on dit, ne nous autorise pas à préjuger ce que sera la réussite dans un tout autre milieu. Je me sens incapable d'exprimer une opinion raisonnée sur un projet à l'échéance lointaine, et qui vaudra ce que vaudront les congressistes appelés à le réaliser.

En principe, je préfère aux réunions d'argumentateurs le Congrès des religions qui se tient en permanence à Paris, 21, rue des Bons-Enfants. C'est le siège de la Société philanthropique. On n'y discute jamais la foi religieuse que chacun tient de ses traditions de famille ou de ses sentiments propres ; des catholiques, des protestants, des israélites s'y réunissent depuis un siècle pour soulager les misères parisiennes. Ils ont couvert cette ville d'asiles de nuit, de dispensaires, de fourneaux économiques, d'institutions charitables multipliées dans tous les arrondissements. C'est là, je crois bien, le meilleur Congrès des religions, le plus persuasif pour notre peuple.

E.-M. DE VOGÜÉ.

Lettre de M. Max Leclerc.

Monsieur,

Je vous remercie très sincèrement d'avoir pensé que je serais favorable à votre noble projet d'un Congrès des religions en 1900. Vous ne vous êtes pas trompé. Je suis convaincu que, si vous réussissez, vous aurez rendu à l'humanité, et à ce pays en particulier, un grand service.

Ce dessein, s'il est réalisé avec le sérieux et la hauteur de vues dont vous vous inspirez, est assurément de nature à rendre plus étroite la fraternité entre les hommes, à dissiper bien des préjugés et des malentendus, et surtout à donner aux libres penseurs et aux croyants de notre pays une idée moins étroite et plus humaine, moins militante et vraiment pacificatrice, de la conception religieuse.

Le temps me manque pour méditer sur ce grand sujet, pour rappeler mes souvenirs des États-Unis où j'ai vu résolu le difficile problème de la coexistence

d'une démocratie libre avec des églises indépendantes et vivaces.

Pardonnez-moi de ne pas vous apporter en ce moment, par ma plume, comme vous le souhaitiez, le concours de ma conviction et de ma bonne volonté. Si ma sympathie vous est de quelque prix, soyez assuré qu'elle est acquise à votre projet.

(*A suivre.*) MAX LECLERC.

LES RÉFORMES HOSPITALIÈRES

Le conflit suscité par « les réformes hospitalières », s'aggrave tous les jours et les discours prononcés lundi dernier au Conseil municipal de Paris ne sont pas faits pour l'apaiser. Il me semble cependant qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre il ne serait pas impossible de s'entendre. C'est ce que je vais essayer de démontrer en répondant à l'intéressant article que M. Paul Strauss, l'un des plus ardents promoteurs des mesures nouvelles, a publié dans le dernier numéro de cette Revue.

Les réformes hospitalières portent sur trois points. D'abord le bureau central d'admission est supprimé : les malades désireux d'entrer à l'hôpital n'auront plus à se rendre au Parvis Notre-Dame pour être dirigé, si tel est l'avis du médecin de service, vers un quelconque de nos hôpitaux. Il ira directement à l'hôpital de son quartier. C'est une course de moins pour le malade et l'on supprime un rouage inutile. Tout est pour le mieux et l'accord est unanime. Le Conseil de surveillance, l'honorable M. Peyron, les médecins et les chirurgiens des hôpitaux, le Conseil municipal applaudissent à cette mesure que les uns et les autres ont réclamée depuis longtemps.

Voici la deuxième réforme : Paris est subdivisé en circonscriptions hospitalières, et chaque malade sera *tenu* de se rendre à l'hôpital de sa circonscription. — Les arguments qu'on invoque pour légitimer cette mesure sont nombreux. « En plaçant les malades dans l'hôpital le plus rapproché de leur domicile, on épargne à leur famille de pénibles déplacements ; ce n'est pas, pour les pauvres gens à qui la dépense d'omnibus n'est pas indifférente, surtout dans les crises de chômage et de maladie, un maigre bénéfice... Le bureau de bienfaisance et l'hôpital, qui maintenant fonctionnent séparément, auront la communication de la liste des chefs de famille indigents traités à l'hôpital de leur circonscription respective, et leur sollicitude sera provoquée en faveur des familles privées de leur soutien... Enfin le secours représentatif d'hôpital accordé aux malades soignés à la consultation externe entrera dans les habitudes et dans les mœurs. »

Ces raisons sont justes, si justes que la plupart des malades les apprécient depuis longtemps et se rendent de préférence dans les hôpitaux de leur voisinage. Peut-être quelques-uns ignorent les ressources hospitalières que présente leur quartier ; qu'on le leur apprenne, qu'on multiplie les affiches blanches qui depuis quelques mois couvrent les murs de Paris et où les nouvelles divisions administratives sont indiquées ; que les médecins du bureau de bienfaisance envoient les malades où ils doivent être reçus : qu'ils leur montrent que là, leurs besoins mieux connus seront plus vite soulagés; nous le demandons avec M. Strauss, et pas un de nous qui ne s'emploie de toutes ses forces à accentuer un mouvement qui, je le répète, est parti des malades eux-mêmes. Ils ont vu depuis longtemps, ils verront mieux encore l'intérêt d'aller dans l'hôpital le plus voisin. Et jusqu'ici le corps médico-chirurgical et le Conseil de surveillance, M. Peyron et le Conseil municipal sont d'accord.

Malheureusement les circonscriptions telles qu'elles viennent d'être taillées par l'administration répondent mal à ce que l'on attend d'elles. La plupart de nos hôpitaux sont au centre de Paris et sur la rive gauche, où, justement, les agglomérations ouvrières et pauvres sont moins nombreuses que sur la rive droite. Il est fâcheux, pour une répartition facile, que tous les pauvres ne soient pas logés au faubourg Saint-Germain. Aussi voyons-nous les services de la Charité, de l'Hôtel-Dieu et de la Pitié à peu près déserts, du moins de malades « réguliers », habitant la circonscription, tandis que Lariboisière et Saint-Antoine, par exemple, regorgent de candidats à l'hospitalisation que l'on ne peut y recevoir ; il faut les diriger vers Tenon, Herold, ou dans les services des quartiers riches. Mais alors... que deviennent les arguments de M. Strauss, la proximité de la famille, l'appui tutélaire du bureau de bienfaisance voisin ? Et n'est-ce pas la reconstitution, non pas d'un, mais de plusieurs « Parvis Notre-Dame », le recommencement de ces lamentables odyssées de malades à travers Paris, ces cahotements cruels de moribonds à la recherche d'un lit, ces courses lamentables dont M. Strauss, dans son article, saluait enfin la disparition ?

Nous avons encore, et plus peut-être qu'avant les réformes, ces désolants spectacles. Mais nous en appelons avec confiance des circonscriptions mal limitées aux circonscriptions mieux comprises, et nous faisons crédit de quelques semaines encore à l'administration éclairée par l'expérience actuelle. Où le désaccord devient profond, c'est lorsque M. le directeur veut rendre obligatoire le dogme des circonscriptions. Qu'il montre aux malades l'intérêt qu'ils ont à choisir plutôt tel hôpital que tel autre, mais qu'il ne les force pas à y entrer. Comment ! un malade sait

que, dans l'hôpital de sa circonscription, il sera plus près de chez lui, que ses amis y viendront plus facilement, sans perte de temps, sans dépense, que le bureau de bienfaisance aura l'œil sur sa famille pour la secourir au besoin, et il néglige tous ces avantages pour aller ailleurs ! C'est sans doute qu'il y trouve un intérêt supérieur. Un médecin d'un autre hôpital a sa confiance et c'est à lui seul qu'il veut avoir recours. Mais ne savez-vous donc pas ce qu'est, en pareil cas, la confiance ! Vous, l'accordez-vous toujours au médecin le plus proche ? Vous allez souvent fort loin chercher un avis, et parfois jusqu'à franchir la frontière.

Il faudrait n'avoir jamais vu de malade pour ignorer l'importance de ce sentiment parfois exagéré et tenace jusqu'à l'injustice. En présence d'une mort imprévue, ne savons-nous pas à l'avance ce que pensera la famille ? Si le médecin traitant n'a pas sa confiance : Quel malheur de l'avoir laisser soigner par un tel ; tel autre l'aurait sauvé ! Si le médecin a sa confiance : Du moins, nous n'avons rien à nous reprocher et rien à regretter ; il a été bien soigné ! Ne dites pas que ce sont là des propos négligeables ; ils pèsent, au contraire, d'un grand poids sur nous tous, et pourquoi ne pas les admettre lorsqu'il s'agit de malheureux ? Aussi nos protestations s'y sont appesanties, et, depuis longtemps, nous avons demandé « la liberté pour le pauvre comme pour le riche de choisir son médecin ».

D'autant que, dans ce choix, les malades n'obéissent pas toujours à un vague sentiment, mais bien à une raison de valeur. Beaucoup d'entre nous ont étudié avec plus de prédilection certaines maladies ou certains groupes de maladies. Les intéressés le savent parfois, et ils s'adressent directement à qui est le mieux qualifié pour les soigner. Vous le savez bien, vous qui appelez en consultation tel médecin ou tel autre suivant le cas. Ce qui est bon pour vous, ne le serait-il pas pour eux ? Nous lisons dans un journal qu'un conseiller municipal aurait dit : « Je suis pour les malades contre les médecins » ! Nous ne sommes pas contre les malades ; notre éducation tout entière, notre devoir, notre intérêt a toujours lié notre sort au leur, et notre profession serait un bien misérable métier si nous n'aimions pas ceux qui sont l'objet de tout notre labeur. Mais, en tout cas, ici, que M. le conseiller municipal veuille bien reconnaître que pour être fidèle à sa doctrine, il doit être avec nous contre le Conseil municipal, car c'est nous, sans conteste, qui défendons l'intérêt des malades.

Mais voici un autre argument que M. Strauss nous oppose : « Le rattachement des nécessiteux d'une région déterminée à un hôpital permettra de surveiller avec un soin plus grand l'admission des malades riches ou aisés qui usurpent les places des pauvres. Chaque hôpital aura toute facilité pour confier à des visiteurs locaux l'enquête sur le domicile et les ressources des malades admis. » En vérité, croyez-vous qu'ils soient bien nombreux, les riches qui vont à l'hôpital ? J'en ai connu quelques-uns dans les vingt-cinq ans qui se sont écoulés de mon externat à l'époque actuelle, mais bien peu, et mes collègues n'en citent que de rares exemples. La promiscuité toujours pénible arrête les plus avares sur le seuil de la salle commune, et c'est trop souvent le contraire que nous avons à combattre : il nous faut vaincre les appréhensions, les préjugés pour faire accepter l'hospitalisation à certains qui, plutôt que d'entrer dans nos services, préfèrent épuiser leurs dernières ressources. Voilà le cas fréquent, l'autre n'est qu'un fait d'exception ; pour l'empêcher, ne serait-il pas excessif de recourir à une mesure aussi vexatoire que l'hospitalisation forcée dans un service dont le malade ne veut pas ?

L'administration, d'ailleurs, ne considère pas le dogme des circonscriptions comme inviolable ; elle admet que, en cas d'urgence, un malade ou un blessé sera porté dans l'hôpital le plus proche ; il lui faut bien encore, lorsqu'un hôpital est plein, recourir à un autre hôpital et y envoyer les malades d'une circonscription même éloignée. C'est ainsi que ce matin, sur deux entrantes dans ma salle de femmes, entrantes régulières, entrantes « administratives », l'une était du XIXe et l'autre du XXe arrondissement, tandis que mon hôpital, la Pitié, est dans le Ve. Quelques kilomètres, par conséquent, les séparent de leur famille et de leur bureau de bienfaisance, et, comme nous l'avons déjà dit, on voit recommencer ces exodes burlesques et parfois tragiques de malades cherchant un asile et livrés, pour le choix de leur hôpital, aux caprices d'un concierge, d'un cocher ou d'un brancardier. On connaît ces histoires dont les journaux de la semaine se sont occupés et je n'insiste pas.

Aussi dirai-je en résumé : Votre deuxième réforme, la création des circonscriptions hospitalières, peut avoir du bon et, lorsque vous les aurez étudiées sérieusement, organisées et surtout remaniées, lorsqu'elles seront sorties de l'anarchie actuelle, elles pourront certainement rendre de réels services. Dans l'immense majorité des cas, le malade ira de lui-même à l'hôpital le plus voisin pour y profiter des avantages incontestables que nous a énumérés M. Strauss. Mais s'il met au-dessus de ces avantages le désir d'être soigné par un médecin ou un chirurgien de son choix, pourquoi le forcer à recourir à ces subterfuges humiliants dont nous entretenait notre confrère M. Richelot ? Ne serait-il pas plus juste et plus digne de le lui accorder de plein droit ? Le Conseil municipal a admis quelques amendements à la loi

des circonscriptions; qu'il en admette un autre encore que nous formulerons ainsi : Tout malade pourra, sur sa demande expresse, entrer, si son cas le comporte, dans le service qu'il réclame.

La troisième réforme a trait à la réorganisation de la consultation externe. M. Peyron l'enlève au corps médico-chirurgical, malgré nos protestations et celles du Conseil de surveillance qui se joint à nous. La consultation sera désormais confiée à un ancien interne à défaut d'un jeune chirurgien des hôpitaux non encore pourvu d'un service. Sur quelles raisons s'appuient nos édiles pour justifier cette spoliation? D'abord, nous dit-on, le consultant investi du droit d'admission recrute les malades à la fois pour son propre compte et pour celui de ses collègues de l'hôpital. Cette prérogative lui sert à « retenir pour son service les malades intéressants au point de vue clinique et pour attribuer à ses collègues les cas ordinaires ou dépourvus de tout intérêt scientifique ». Si pareilles choses se produisaient, elles ne léseraient en rien le bien des malades, car « les cas ordinaires et dépourvus de tout intérêt scientifique doivent quand même entrer à l'hôpital, et il importe peu qu'ils soient dans un service ou dans un autre. Seuls les collègues pourraient se plaindre. Est-ce qu'ils protestent? D'ailleurs, le lendemain, à leur tour de consultation, les collègues sauraient se venger et l'équilibre serait bien vite rétabli. Comment M. Strauss peut-il accueillir de semblables histoires qui, d'ailleurs, ne prouvent rien en faveur de la cause qu'il défend? De telles petitesses ne sont pas le fait d'un corps dont il apprécie « à leur haute valeur la science et le dévouement » et à qui, nous dit-il, « la France est redevable d'une partie de sa gloire ».

Autre prétexte : « La plupart des chefs de service s'ingénient à n'avoir que le minimum de lits disponibles afin de se prémunir contre l'envoi par les collègues ou par le bureau central des « chroniques et des phtisiques encombrants. » Et pour cela ils retardent la sortie des guéris et des convalescents. Je crois que très peu de chefs de service se livrent à ces petits calculs et machinent ces petites ruses : ils ont bien autre chose à faire. Mais ils prendraient des précautions pour empêcher l'envahissement de leurs services par les « chroniques et les phtisiques » qu'ils auraient mille fois raison. Pour cette catégorie de malades, nous ne pouvons rien ; ce qu'il leur faut, c'est l'hospice ou les secours à domicile. Non seulement nous ne pouvons rien pour eux, mais ils sont une source de contagion pour les autres malades, et surtout ils prennent aux aigus, aux « sujets intéressants » le lit qui leur revient de droit, car ceux-ci peuvent être sauvés par une intervention énergique et rapide, et c'est pour eux que l'hôpital est fait. Reprochez-nous plutôt de ne pas savoir résister à la vue de leurs souffrances et de leurs misères et de les recevoir, ces chroniques et ces phtisiques, parce qu'ils manquent de gîte et qu'ils meurent de faim. Nous leur donnons, trop souvent au détriment d'un aigu, un lit d'hôpital parce que vous n'avez pas encore pu leur donner le lit d'hospice qui leur revient.

Troisième prétexte : M. Louis Gallet, éminent librettiste et chef de division des hôpitaux, « a signalé une cause plus grave et plus délicate encore de l'encombrement des salles et de l'immobilisation des lits ». Les médecins et les chirurgiens « redoutant de s'encombrer de cas graves qu'ils n'auraient pas le temps de soigner, sont amenés à maintenir dans leurs salles bien des cas insignifiants. Dans une salle de 45 à 50 lits les chefs de service pourraient facilement signer l'*exeat* de six ou huit sujets, s'ils ne craignaient de voir ces occupants remplacés par des malades vraiment sérieux. » Cette appréciation d'un homme certainement excellent administrateur, mais non médecin, me paraît excessive, et il n'a vraiment pas la compétence pour juger. Cette « raison » d'ailleurs, n'est-elle pas contredite et détruite par la précédente? Si les médecins profitent de leur jour de consultation pour enlever à leurs collègues les cas aigus, les cas graves, c'est-à-dire ceux qui réclament un examen attentif et des soins nombreux, ils ne s'ingénient donc pas à conserver « les cas insignifiants ». Je n'insiste pas, mais, pour nous déposséder, il faudrait au moins des arguments sérieux.

En voici un d'une vraie valeur : La plupart des médecins et des chirurgiens qui réclament aujourd'hui avec tant d'ardeur le droit de conserver leur consultation ne se rendent jamais ou presque jamais à cette consultation; ils la confient à leur interne, et les poches des conseillers municipaux sont, paraît-il, pleines de petits papiers où des « surveillants » discrets ont noté les absences qui, nous devons l'avouer, sont la règle. N'est-il pas juste alors, ne devient-il pas nécessaire de retirer cette fonction à ceux qui ne l'exercent pas ? D'autant qu'un chef à demeure et n'ayant que ce seul service à faire, donnera à la consultation une stabilité et une importance qu'elle n'aura pas eu jusqu'alors. Heureux de trouver une figure déjà connue, les malades viendront plus volontiers et plus souvent auprès d'un médecin ou d'un chirurgien qui lui-même connaîtra bientôt ses malades.

Nous répondrons d'abord qu'il est des médecins et des chirurgiens qui ont toujours fait leur consultation et auxquels il est vraiment injuste de la retirer. M. Potain par exemple — et pour ne citer que celui-là, — n'y a jamais manqué; et vous le punissez cependant des « défaillances » de ses collègues. Le procédé nous semble plutôt incorrect; il n'y a qu'une opinion sur ce point, et nous nous étonnons que l'honorable

M. Peyron, notre directeur et notre défenseur naturel, loin de protéger ceux qui ont fait leur devoir, tout leur devoir, les ait abandonnés aux coups du Conseil municipal, fatalement incompétent dans une question semblable.

Passons maintenant à la catégorie de ceux qui « ne font pas » leur consultation. Il y a là une erreur manifeste et contre laquelle nous ne saurions trop protester. Depuis l'antisepsie le champ d'activité du chirurgien est devenu tel qu'il lui faut rester dans ses salles, pour opérer et panser ses malades, un temps beaucoup plus long qu'autrefois. Aussi charge-t-il le plus souvent un interne de faire le service de la consultation; cet interne, aidé de quelques élèves, fait les pansements les plus simples et voit les cas les plus ordinaires; puis il donne aux malades plus complexes, à diagnostic difficile ou à lésion plus grave, un billet pour qu'ils viennent dans la salle consulter le chef de service lui-même. C'est dans la salle que nous voyons, tous les matins, les sujets ainsi triés et pour lesquels le secours d'une plus vieille expérience est nécessaire. La consultation a donc eu lieu, mais elle a changé de local. Voilà la vérité.

Est-ce à dire que cette « consultation » nous paraisse bonne? Évidemment non, et beaucoup d'entre nous la trouvant précaire, demandent depuis longtemps des réformes que certains, plus actifs, plus résolus, plus entreprenants et qui savent se faire écouter en haut lieu, ont su réaliser pour le plus grand bien des malades. C'est ainsi que notre collègue M. Terrier, a fait aménager à Bichat un service de consultations qui, pour nous, constitue le meilleur modèle, celui auquel M. Peyron aurait dû se tenir; un personnel, toujours le même, toujours régulier, reçoit à des heures précises les malades et les examine, les panse et les opère au besoin, lorsque l'intervention doit être légère. Mais — et ce fait est capital — ce personnel agit sous la *responsabilité* et sous la *direction* du chef de service qu'on consulte pour les diagnostics délicats et qui opère, lui ou son assistant, lorsque les cas sont plus graves.

Ne voit-on pas que là est la solution véritable du problème des consultations? Nous félicitons l'Assistance de vouloir étendre le service des consultations externes; il est bon que les malades aidés au besoin par des secours à domicile, puissent rentrer non à l'hôpital, mais chez eux, et s'y soigner grâce aux conseils et aux pansements qu'ils recevront à la consultation externe; les fonds ont été alloués, les locaux installés, le personnel nommé et appointé; nous y applaudissons de tout cœur. Mais pourquoi séparer ce service de celui des salles? pourquoi ne pas les maintenir tous les deux sous une unique direction? Croyez-vous que les internes, les candidats aux hôpitaux que l'on nomme à défaut de nos plus jeunes collègues de l'ancien « bureau central », suffiront dans tous les cas à la tâche particulièrement difficile de la consultation? M. Potain nous disait avec la modestie qu'on lui connaît: « Si on maintenait cette division funeste qui sépare la direction des salles de celle de la consultation, on devrait nous donner, à nous les anciens, la consultation et livrer les salles aux plus jeunes. Dans mes salles, il m'arrive quelquefois de suspendre mon diagnostic, mais bien plus souvent à la consultation qui nécessite beaucoup plus de science et d'expérience. »

Là se bornent nos revendications: nous demandons que M. Peyron remanie ses circonscriptions hospitalières, si mal taillées à cette heure que quelques hôpitaux regorgent, tandis que d'autres ne se remplissent que du trop-plein de lointaines circonscriptions. — Nous demandons que tout malade qui le désire, et sur la demande motivée qu'il en fait, soit accepté dans le service et dans l'hôpital qu'il réclame, concession bien légère et qui ne portera, nous l'affirmons, que sur un nombre bien restreint d'individus. — Nous demandons enfin que les consultations externes, munies d'un bon outillage et d'un personnel spécial, soient placées sous la direction et sous la responsabilité du chef de service, de façon que, à l'hôpital, tandis que tout le monde, directeur, assistant, interne de garde ont qualité pour signer un billet d'admission, le chef de service, l'autorité la plus compétente en la matière, ne soit pas seul privé de ce droit. Il nous semble que notre ambition est modeste et qu'un directeur de l'Assistance publique, un Conseil municipal, amis de la paix et vraiment pénétrés de l'intérêt des malades, devraient se hâter d'y satisfaire.

PAUL RECLUS,
de l'Académie de médecine.

L'APPEL DE LA CLASSE

Lettre à un conscrit.

Mon jeune ami,

Vous sortez du collège; vous allez entrer au régiment. Cette première obligation du service militaire ouvre votre vie d'homme. Après les années d'études qui ont épanoui votre intelligence, vous pénétrez dans la grande école où vous apprendrez à juger les hommes, les faits et les idées.

Facile et joyeuse jusqu'ici, votre adolescence n'a guère pris garde qu'à la surface des grands mots évoqués devant vous; vous verrez que ceux-ci couvrent de grandes choses; mais pour atteindre à leur beauté, un travail patient, obscur, aveugle même

s'impose, tel celui du mineur dans la nuit du sol ou du plongeur au fond des mers. Gardez-vous donc de tout jugement précipité, défiez-vous de la présomption, cette borne d'achoppement qui fait si souvent dévier la jeunesse.

Vous entrez dans l'école du Devoir. Faire son devoir est une règle de simple morale, mais elle n'est point pour cela toujours aisée; elle implique un effort persévérant, souvent pénible, et exige même parfois l'abnégation absolue de nos idées personnelles; en revanche, elle porte en elle une infaillible récompense, la plus haute satisfaction humaine : le contentement de soi.

Ce devoir sera multiple; vous aurez des obligations envers la Patrie, envers vos chefs, envers vos égaux, envers vous-même.

Certes, je ne vous ferai point l'injure de vous dire que vous devez aimer votre pays : le cœur de chacun de vous bat au seul nom de notre France, mais vous êtes trop jeunes pour ressentir ce que nous éprouvons, nous qui avons vécu ses douleurs. Elle est aujourd'hui grande, prospère, respectée; nous l'avons vue violée, sanglante, outragée, râlante d'agonie, et dans ces temps d'épreuve, il ne fut peut-être pas une famille exempte d'un deuil personnel dans le grand deuil de la Patrie mutilée et vaincue.

Et nous qui vieillissons, nous avons les yeux sur vous, les vengeurs promis de nos vieux affronts ineffacés. C'est en vous que nous mettons l'espoir de la revanche. Soyez dignes de notre foi, et dans vos plus humbles labeurs levez les yeux, voyez plus loin; les peines de la garnison sont l'œuvre patiente du semeur qui prépare la moisson de gloire.

Si la Patrie mérite votre amour, vos chefs ont droit à votre respect. Leur autorité est la résultante d'efforts persévérants pour la cause nationale. Certes, ils ont leurs imperfections, ils sont hommes, mais ils vivent une existence d'abnégation, ils se sont voués à la tâche du relèvement de la Patrie et par là méritent votre estime.

Si rigoristes qu'ils vous paraissent, soyez sûrs qu'ils ne sont guidés dans leurs actes que par l'esprit de devoir et de justice. L'Honneur, a dit de Vigny, est la conscience, mais la conscience exaltée. Leur règle de conduite est cette conscience.

Vous verrez, d'ailleurs, si vous savez être impartiaux, combien minutieuse est leur sollicitude à votre égard, de quels efforts constants ils se préoccupent de vos besoins; ils peuvent parfois être maladroits, ils sont toujours sincères. Alors, leurs erreurs doivent être excusées devant la droiture de leurs intentions.

Vos égaux maintenant?... Ils payent comme vous leur dette et au jour d'action ils seront exposés aux mêmes dangers. Comme vous, ils feront vaillamment leur devoir, subiront les privations, accepteront les fatigues, braveront la mort. S'ils vous apparaissent, à la caserne, inférieurs comme esprit et comme capacités, au lieu d'en tirer un motif de dédain, bénissez la Providence qui vous a fait naître dans un milieu supérieur, vous a donné l'instruction, a développé vos facultés. Ce que vous êtes, vous le devez à un hasard; nés dans leur condition, leur seriez-vous supérieurs? Aussi cette supériorité acquise ne doit point inspirer une vanité injuste, mais vous élargir le cœur vis-à-vis des déshérités qui doivent moins que vous à la société et qui lui payent autant.

Envers vous-mêmes? Consultez à la fois votre intelligence et votre cœur. Vous comprendrez que vous devez l'exemple. N'auriez-vous point honte d'être inférieurs en dévouement et en valeur à ceux mêmes que les circonstances ont placés plus bas que vous dans la vie? Une noble fierté est dans cette émulation; ceux que vous dominerez plus tard de votre situation sociale doivent-ils un jour estimer injuste cette supériorité conventionnelle en se souvenant qu'ils vous primaient au régiment? Votre dignité d'homme présente et future exige qu'en tout vous soyez des modèles.

Pénétré de ces idées, un jeune homme, doué d'intelligence et de cœur, peut, sans appréhension, aborder la vie militaire; la route lui est droite et aplanie. Il ne reste à le munir que d'enseignements pratiques pour les menus faits qui accompagnent l'entrée au service. De même que vous acceptez sans récriminer les us du monde, vous devez comprendre qu'il faut vous plier aux coutumes de l'armée; chaque milieu a ses exigences, et qui va à leur encontre est mal accueilli.

*
* *

A l'arrivée au bureau de recrutement ou à la caserne qui sera votre lieu de rassemblement, ne manifestez pas de dédain à l'égard des cottes et des blouses qui vous coudoieront. Les jeunes gens qui en sont revêtus, d'un échelon social inférieur au vôtre aujourd'hui, seront vos camarades, vos égaux demain, dès que vous serez nivelés par l'uniforme de soldat de deuxième classe. Ne vous offusquez point d'être tutoyés par eux; ce libre langage est d'usage au régiment entre hommes de troupe. Le tutoiement implique une fraternité; il est, à la caserne, la conséquence logique et la manifestation naturelle de la grande loi d'égalité proclamée par les institutions républicaines, loi d'égalité dont aucune application n'est aussi véritable que dans l'obligation du service militaire. Sans être familier, il est loisible d'être poli et affable, ce qui, loin d'être une abdication de la dignité, est une preuve d'éducation et de tact.

Une fois réunis au contingent auquel vous êtes af-

fecté, affirmez cette éducation par une tenue sérieuse et une attitude correcte. Si dans l'affairement de sa tâche, quelque gradé vous interpelle ou vous harcèle, ne manifestez point d'humeur; obéissez de bonne grâce, ayez l'esprit en éveil pour bien comprendre et exécuter les ordres reçus. Vous serez d'un bon exemple d'abord vis-à-vis de ceux qui manquent d'usage et vous imposerez de la sorte l'estime de votre caractère.

Il existe généralement, chez les gradés qui, issus d'une condition infime, ne se sont élevés au commandement que par un labeur ardu et obstiné, une instinctive méfiance — malheureusement souvent justifiée — envers les jeunes gens des classes libérales en qui ils soupçonnent des frondeurs; le moindre sourire de l'un d'eux à l'énoncé d'un ordre peut être interprété en moquerie. La soumission, la déférence, au contraire, sont un hommage rendu à l'autorité de leur grade, ce grade dont ils sont d'autant plus jaloux que son obtention leur a coûté plus de peines. D'où opinion favorable sur le compte du « monsieur » discipliné, et cette première impression plane sur les jugements ultérieurs.

Sous la conduite de votre cadre vous marcherez en ordre et en silence. La besogne des gradés est pénible, vous la faciliterez. En route, il arrive fréquemment que les conscrits, déjà émotionnés par les « tournées » d'adieu, par les provisions emportées, emplissent les wagons de tapage, de chants bachiques ou obscènes : en vous abstenant d'y prendre part ne faites point ostentation de répugnance, de blâme ; vous n'êtes point là pour vous poser en mentor. Si la situation vous devient par trop gênante, feignez de vous reposer et de dormir.

En débarquant, dès l'arrivée à la caserne, vous assisterez à un appel, au cours duquel le major vous affectera à vos compagnies. A l'énoncé de votre nom répondez : Présent! d'un ton ferme mais sans affectation, et ralliez le groupe pour lequel vous êtes désigné. Un gradé vous emmènera alors au bureau du sergent-major qui rassemblera vos ordres d'appel.

Les officiers de votre compagnie seront probablement présents. S'ils vous interrogent, vous prendrez pour leur répondre une attitude respectueuse, en gardant la tête droite, le corps immobile, sans faire de gestes. Tâchez de ne pas les nommer « Monsieur », mais de leur donner l'appellation de leur grade. A notre époque, l'armée est trop intimement liée à la nation pour que vous ignoriez que le sous-lieutenant se reconnaît à un galon, le lieutenant à deux.

En parlant aux officiers vous faites précéder leur titre du mot « mon ». Au contraire, vous dénommez les caporaux et sous-officiers par l'indication seule de leur grade ; vous dites : « oui, caporal; non, sergent; oui, sergent-major; » seul l'adjudant a la prérogative d'être appelé : « mon adjudant ».

Ces petites choses préviennent en votre faveur; on ne vous juge pas en *bleu*, sobriquet général de tout homme de recrue.

Après avoir feuilleté votre livret qui lui révèle votre instruction, votre sergent-major fera peut-être appel à vos connaissances pour vous attabler à une besogne de scribe. Quelle que soit la fatigue du voyage, la tâche doit être acceptée de bonne humeur. Je vous le répète, toute première impression favorable influera heureusement sur votre existence de soldat.

L'examen médical passé, vous serez conduits à l'habillement. Acceptez là le rôle de mannequin; ne faites point d'observations à ceux qui vous essayent les effets; si l'un d'eux vous gêne vous le signalerez au capitaine lors de son examen. Le mode d'habillement à la caserne n'est point le même que dans les modes civiles. Votre pantalon peut vous paraître court, c'est qu'on ne veut pas qu'il s'effrange; vos manches en revanche vous sembleront longues, c'est que vous ne porterez point de manchettes.

Habillés, vous êtes soldats et répartis dans vos escouades.

Il subsiste, dans les régiments, une tradition malsaine contre laquelle s'élèvent chaque année les circulaires ministérielles et que l'autorité réprime de tout son pouvoir : c'est l'exploitation des *bleus*. Certes, la sévérité des officiers, leur surveillance, l'éducation morale qu'ils inculquent à leurs cadres sont parvenues à détruire considérablement ce vice chez les gradés, et le jeune soldat s'exposerait fortement à une punition de la part du sergent ou du caporal par l'offre d'une tournée à la cantine. Mais les anciens soldats, qui ne sont pas contenus par la dignité d'un grade, sont plus enclins à satisfaire leur gourmandise aux dépens du boursicot généralement bien garni des recrues. Malgré les défenses réitérées, ce mal, bien qu'enrayé, persiste.

Vous vous trouvez alors dans une situation ambiguë : vous conformer aux recommandations que vous fera certainement votre capitaine risque de vous aliéner la bienveillance de vos camarades de chambre ; les enfreindre est un premier manquement à la discipline et vous expose aux punitions. En cette difficulté, voici mon conseil.

Dans les chambrées, autant que possible, jeunes soldats et anciens sont placés alternativement ; l'expérimenté a la charge d'enseigner les détails du métier à la recrue voisine ; c'est ce que l'on appelle : le camarade de lit. Sans paraître payer ses services à son ancien, le jeune soldat a mille occasions de lui témoigner sa gratitude, c'est la pipe de tabac offerte quand la blague est vide, la lettre écrite au pays

sous sa dictée, une corvée faite pour lui, une complaisance gracieuse en toute occasion, enfin, surtout, la déférence témoignée à son ancienneté. De la sorte on peut acquérir plus solidement la bienveillance de tous par ces preuves de bonne camaraderie que par les tournées à la cantine qui risquent d'être l'origine de punitions graves.

Cette question est, certes, la plus délicate lors des débuts à la chambrée ; elle exige beaucoup de tact et de souplesse, mais il est nécessaire que les errements d'autrefois disparaissent et ce n'est point à vous, jeunes gens, si prompts à les blâmer, une fois libérés, à perpétuer l'habitude mauvaise. Aidez donc l'autorité à vous protéger, au lieu de la frapper à demi d'impuissance en contrecarrant ses efforts.

Les brimades ont disparu de l'armée, mais en dépit des formelles prescriptions des règlements, quelques farces subsistent. Tels, le lit aux couvertures repliées en portefeuille contre lesquelles on se bat sans pouvoir y pénétrer et qu'il faut entièrement refaire ; le *châlit* installé en équilibre instable qui vous fait basculer dès qu'on s'étend pour dormir ; le *quart* empli d'eau, posé sur le rebord de la planche à bagages, relié par un fil au traversin et qui cingle la face d'une douche quand la pression de la tête creuse l'oreiller. Si vous avez à subir ces petites misères, tâchez de les accepter en brave, et même d'être le premier à en rire. Elles cesseront de suite ; on ne se plaît à harceler que les mauvais caractères. L'attrapé qui rit désarme ses farceurs ; celui qui se fâche ajoute, par son irritation même, à la joie des loustics, en accentuant le succès de leur mauvaise plaisanterie.

A votre tour, peut-être même un peu plus souvent qu'à votre tour, vous serez commandés de corvée. Il en est de peu ragoûtantes. Ne récriminez pas, ne manifestez pas votre répugnance, dominez-la en songeant à l'obligation humaine qui veut qu'on s'entr'aide. Si vous étiez seul sur la terre, n'auriez-vous pas des besognes semblables, d'autres plus pénibles encore ; évoquez la conclusion du beau sonnet que Sully Prudhomme intitule : *Un songe*.

J'ai connu mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

Pour autour de soi trouver des complaisances, il importe, tout d'abord, d'être serviable.

A l'exercice, vous aurez à essuyer parfois l'apostrophe d'un instructeur. Ne vous rebiffez point ; démentez son reproche par un redoublement d'attention et de zèle. La fatigue des fastidieuses redites, des explications cent fois répétées, énervent à la longue ceux qui professent, et l'impatience provoquée par d'autres, éclate parfois sur vous parce que votre erreur coïncide avec le moment où déborde le vase. Certes, il serait préférable que les instructeurs possédassent une inaltérable longanimité ; mais soyez justes, rendez-vous compte qu'en leur lieu et place vous aussi vous vous emporteriez. Ce que l'on sait paraît si simple devant l'ignorance des autres. Les paroles lâchées sont, je le sais, souvent blessantes ; ne vous attachez point aux mots, qui, dans l'emballement, dépassent toujours la pensée. Enfin, si, après mûre réflexion, vous ne croyez point devoir rester sous une interpellation trop dure, prouvez toujours votre discipline par le silence immédiat et référez-en plus tard à votre capitaine. Celui-ci est votre constant recours ; il est le régulateur de ceux qui dépendent de son autorité ; et il vous fera justice. Mais ne répliquez jamais directement à votre supérieur, vous eût-il injurié. Cet acte de révolte est considéré comme la plus grave atteinte à la discipline, « cette force principale des armées », aussi est-il sévèrement jugé et châtié. Les principes généraux de la subordination disent : « Les ordres doivent être exécutés sans hésitation ni murmure ; l'autorité qui les donne en est responsable, et la réclamation n'est permise à l'inférieur qu'après avoir obéi. »

Même ne réclamez point au sujet d'une bagatelle, réservez cette arme pour les circonstances sérieuses. C'est une réputation fâcheuse au régiment que celle de réclameur, et vous risqueriez, si vous vous l'étiez acquise, de trouver, dans un cas grave, incrédulité ou défiance chez votre capitaine. Il vous aurait classé déjà dans les mauvais coucheurs et les fortes têtes. Pesez-donc le bien fondé de vos griefs et leur gravité avant de recourir à pareil arbitrage ; mais ceci fait, ayez la certitude que, si vous avez pour vous le bon droit, son appui ne vous fera point défaut.

Il y a encore la question de la gamelle qui, j'en suis sûr, provoque chez vous une répulsion instinctive, et déjà vous songez à vous rabattre sur la cantine. Gardez-vous-en bien, mon ami, cela produirait une mauvaise impression, ne contenterait pas votre estomac et saignerait votre bourse. Ignorez-vous donc les progrès réalisés dans l'alimentation de la troupe et l'organisation des réfectoires ? Vous mangerez à la caserne, comme vous le faisiez au collège, dans des assiettes et boirez dans des verres. Votre caporal sera chef de carré et vous distribuera vos portions. Viandes et légumes sont chaque jour l'objet de l'attention scrupuleuse du capitaine de distribution et pour vous éviter la satiété on a inauguré des repas variés. Au rata succède le rôti, avec les jours de pot-au-feu alternent les jours de soupe maigre et de viande en salade ou en ragoût. Je suis sûr que vous ne regretterez pas votre ordinaire de potache quand vous aurez tâté de celui du régiment.

Et maintenant, mon jeune ami, bonne chance. Ne vous murez pas dans les préventions que ne dissi-

peront point les premiers jours de discipline. Ouvrez les yeux et les oreilles ; voyez et écoutez. Vous comprendrez peu à peu le pourquoi des choses ; leur grandeur d'ensemble effacera les petitesses de détail, et cet uniforme que vous revêtez en rechignant un peu, vous lui rendrez justice en le dépouillant, car de l'adolescent il aura fait un homme.

GEORGES DE LYS.

UN VOYAGE AU MONTENEGRO (1)

Cettinje.

Une route devenue grande rue, bordée de maisons d'un seul étage et coupée à angles droits par une autre rue menant aux édifices publics : voilà Cettinje. La petite ville n'a que quinze cents âmes, mais il est peu de capitales qui puissent se vanter de compter tant de héros au nombre de ses habitants : le mot de Slave ne vient-il pas de *Slava*, gloire?

Malgré l'heure matinale, des Monténégrins arpentent majestueusement la route, cambrés, fiers, et rejetant en avant leur ceinture surchargée de pistolets. Le port quotidien des armes est un usage établi par suite de l'état de guerre incessant. Jamais un homme ne se montrera en public sans avoir ses armes sur lui ; il serait déshonoré.

L'hôtelier, l'employé de la poste, les maîtres d'école portent comme les autres le revolver à la ceinture. Il est même assez curieux de voir les jeunes garçons s'en aller deux par deux en promenade sous la conduite de surveillants moustachus et armés jusqu'aux dents. Dans cet équipage, ces magisters ne rappellent en rien les pions mornes, armés de parapluies, qui dirigent le jeudi sur les trottoirs la fine fleur de la potacherie française.

Une autre tradition prescrit le port du costume national : pour les gens pauvres, c'est la *cougne*, tunique de laine blanche s'ouvrant sur un gilet rouge brodé ; les fonctionnaires ou les gens de condition ont la même tunique, mais couleur vert d'eau ou vert foncé, bordée de cramoisi : tous ont le pantalon demi-bouffant et *la strounka*, sorte de plaid à franges, servant l'été comme l'hiver :

« S'il fait beau, s'il fait mauvais, prends ta strounka, tu coucheras dessus ou dessous. »

Un tel costume sied bien aux Monténégrins nerveux, bien musclés, solidement charpentés ; comme les Dalmates des environs de Knin, ils ont dans toute leur personne un caractère mâle qu'accentuent encore les yeux enfoncés, le front coupé d'un pli farouche.

Presque tous étalent sur leur large poitrine des décorations qui attestent leur bravoure. Mais chez eux l'humeur guerrière n'exclut en rien l'urbanité. Se rencontrent-ils dans la rue? Ils retirent leur *tchibouk* des lèvres et s'adressent les plus gracieux compliments, fût-ce dix fois le jour. Ils se sentent au milieu d'une société d'élite, et d'ailleurs ils ont sous les yeux l'exemple de ces messieurs de la Carrière chez lesquels la politesse est d'obligation : la France, la Russie, l'Autriche, l'Angleterre et la Turquie ont leurs représentants à Cettinje qui, pour se faire illusion à eux-mêmes sur le peu d'étendue de la ville, paraissent joyeusement surpris de se rencontrer si souvent et d'avoir les mêmes buts de promenade...

La résidence du prince Nikita est une grande maison carrée à deux étages, d'apparence bourgeoise avec des murs peints en jaune et sur la façade un escalier droit conduisant à un perron. Près de la porte se trouve un fauteuil où souvent le prince vient s'asseoir entouré des hommes de sa garde qu'on appelle *Perianiks*. — La garde, exclusivement chargée de fournir les postes du palais et les escortes d'honneur, comprend 24 cavaliers et 36 fantassins. Tous sont payés 30 florins, mais ils ne font que six mois de service en alternant un mois de service et un mois de congé. L'équipement de la cavalerie est, paraît-il, un cadeau du sultan Abdul-Aziz.

Au moment où nous passons devant le palais, le fauteuil princier est vide et les sentinelles font les cent pas devant la porte, la carabine à la bretelle. A l'entrée d'une petite cour à gauche, deux perianiks jouent aux boules. Le calme est profond, égayé seulement par quelques notes de piano qui s'échappent des fenêtres entr'ouvertes, car c'est l'heure où les princesses font des exercices. Derrière les corps de bâtiments s'étend le jardin avec des buissons d'iris et de roses, et, solitaire près d'un jet d'eau, un grand cheval à bascule qui dessine sa silhouette écarlate. Saluons, nous avons devant les yeux le cheval d'armes d'une des plus jeunes altesses. Dans le palais comme dans le jardin, tout est digne sans être imposant, tout révèle la présence d'une famille bien unie, aux mœurs simples et patriarcales, comme l'était celle du malheureux tsar Alexandre.

On a donné le nom de Bigliardo à l'ancienne résidence du prince Danilo et des Vladikas, à cause de l'impression inénarrable ressentie par tous les habitants à l'arrivée d'un billard, transporté par cinquante hommes à travers les Échelles de Cattaro. Le bâtiment, entouré d'une petite cour et protégé par des tourelles, contient aujourd'hui en dépit de son nom frivole tous les bureaux des ministères. Du reste,

(1) Sous ce titre : *Montenegro, Bosnie, Herzégovine*, MM. H. Avelot et J. de la Nézière vont faire paraître, à la librairie Laurens, le récit de leur récent voyage, avec 220 dessins inédits et 4 planches en couleurs. Nous devons à l'obligeance des éditeurs la communication de cette description de Cettinje.

l'administration au Monténégro ne nécessite pas les frais considérables et les odieuses paperasseries qu'elle semble réclamer partout ailleurs : une fois par an, les capitaines des différents districts viennent à cheval à Cettinje pour apporter les impôts, taxes et redevances qu'ils ont pu récolter. Le ministre des finances enferme le tout dans une grande boîte et le prince et lui puisent à même au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir. C'est ce système d'une idéale simplicité qui permet au Monténégro de figurer à la tête des États n'ayant pas de dette publique.

L'organisation judiciaire n'est pas plus compliquée que celle des finances. Il y a peu de temps encore, le prince rendait lui-même la justice à l'ombre d'un arbre, à l'instar de saint Louis (après le chêne de Vincennes, l'orme de Cettinje) ; mais il a compris qu'il fallait marcher avec son siècle, que la société nouvelle avait d'autres exigences que l'ancienne, et il a fondé une Chambre de justice. Les magistrats se prononcent aussi bien sur une rixe que sur un divorce et les accusés n'ont pas d'avocats, ce qui ne nuit en aucune façon à leur cause.

Près des écuries princières, où à côté d'un petit panier se prélasse un gros coupé doré sur tranches avec des lanternes guillochées, la prison de la ville dresse ses murs réguliers et tristes. Deux fois par jour, le matin et à quatre heures on laisse les prisonniers sortir sur la place. Ils s'y promènent de long en large en traînant de grosses chaînes aux pieds, et contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils paraissent enchantés qu'on les examine. C'est à qui posera devant nous. Comme nous manifestons tout haut notre surprise : « Il n'y a pas lieu de vous étonner, nous est-il répondu; pourquoi ces prisonniers auraient-ils honte ? Ce ne sont pas des voleurs, ce sont des homicides. »

La vendetta est chose toute naturelle : « Qui ne se venge, ne se sanctifie », dit un vieux proverbe (*Kosene osveti, onse ne posveti*) et quelques années de prison pour une « chemise sanglante » n'ont rien qui puisse ternir une réputation. Le vol au contraire est une honte non seulement pour celui qui s'en rend coupable, mais aussi pour son village. Le voleur est puni de la bastonnade et, après cette mort civile et morale, forcé de s'exiler, déshonoré à jamais.

La vendetta malheureusement, comme en Corse, s'attaque souvent à toute une famille, aux amis et aussi aux *frères de choix* du meurtrier : on appelle frères de choix ou *pobratim* deux hommes ayant les mêmes sympathies, les mêmes passions et les mêmes haines : ils reçoivent la bénédiction du pope, s'embrassent devant l'autel et se jurent une alliance inviolable jusqu'à la mort : leurs femmes s'appellent *sœurs de choix* et cette parenté d'adoption, dont l'usage remonte aux Scythes, constituera pour leurs descendants un obstacle au mariage jusqu'à la troisième génération.

Parfois un tribunal populaire apaise les querelles provoquées par un meurtre et réconcilie les deux familles ennemies ; ces sortes de tribunaux fonctionnent encore au Monténégro, non pas pour les indigènes qui ont maintenant recours à la justice établie, mais pour les Bocchèses qui passent la frontière afin de s'affranchir des autorités autrichiennes. Au bout d'un ou deux ans, les parents de l'assassin, par l'intermédiaire de quelque personnage influent, font demander à la famille lésée un armistice ; celle-ci nomme vingt-quatre juges qui, au jour fixé, se réunissent en demi-cercle, assis en plein air sur les rochers : près d'eux un scribe rédige le jugement ; à droite du plus âgé, douze femmes allaitant des enfants ; enfin, leur faisant face, le meurtrier, tête nue, sans ceinture, agenouillé humblement à terre, le fusil qui lui a servi à commettre son crime suspendu au cou. Trois fois il supplie qu'on lui pardonne par l'amour de Dieu et de saint Jean et, quand le plus proche parent de la victime l'a embrassé sur le front et l'a absous, il paye une certaine somme à titre de dommages et intérêts, puis emmène les deux familles réconciliées festoyer à ses frais et danser « au bal du sang ». Les juges deviendront généralement les parrains des petits au berceau.

Un peu sur la hauteur, adossé à la montagne, s'élève un édifice surmonté d'une tour. L'édifice est le monastère de la Sainte-Mère de Dieu, demeure actuelle du Vladika et des moines chargés des saints offices ; la tour est la fameuse tour des Turcs ou des Crânes, où l'on exposait les têtes des ennemis décapités. Cette tour a sa légende : Pendant qu'on y travaillait, chaque nuit un mauvais génie se plaisait à renverser ce que l'on avait construit durant la journée. Afin de conjurer le sort, les ouvriers décidèrent que la première femme qui passerait serait enfermée vivante dans les fondations. Cette femme fut précisément l'épouse chérie du chef des ouvriers. Lié par son serment solennel, le malheureux fut obligé de travailler lui-même à l'horrible tâche. La victime ne laissa échapper aucune plainte ; elle demanda seulement qu'à la hauteur du sein on lui laissât une ouverture pour pouvoir allaiter son enfant. C'est ainsi que les montagnards expliquent le liquide blanchâtre qui suinte sur les rochers après les orages et qui provient en réalité des roches calcaires. On a bien dit : « La Montagne-Noire est un pâté calcaire qu'on pourrait comparer à un gâteau de cire aux mille alvéoles. »

Aujourd'hui la Tour des Têtes ne porte plus de têtes mais seulement une cloche qui peut répondre à celle du monastère. C'est à cette dernière

que le prince s'adressait en ces termes dans une poésie vibrante de patriotisme :

Sonne, sonne, cloche chérie, des Slaves atteste la foi. Pour elle des flots de sang ont coulé ; c'est le don qu'ils ont fait à Dieu.

A travers l'air et les nuages, que ton doux bruit retentisse ; salue tous les héros, auxquels est due l'admiration du siècle.

Salue Karageorge et Danilo ; que tes sons aillent leur annoncer que, plus grande est la puissance des Musulmans, plus grand sera le triomphe de mon peuple en l'anéantissant...

Les ennemis des Monténégrins disent quelquefois d'eux : « Ce sont des bandits. » Si par bandits, dans le sens étymologique du mot, on veut dire des bannis, des proscrits échappés à la tyrannie étrangère, les Monténégrins sont bien des bandits, de dignes défenseurs de leur foi et de leur liberté. Quand le royaume de Serbie sombra dans le cataclysme de Kossovo en 1365, les princes de la Zeta, dont les premiers étaient d'une famille provençale, la famille des Baulx, se retirèrent d'abord à Zabliak, puis à Rieka, enfin à Cettinje, où, secondés par une nature sauvage, ils organisèrent vigoureusement la résistance. Ivan Tsernaievic, l'allié de Scanderbeg, fut à la fois le premier chef et le premier héros dans cette lutte contre l'Empire ottoman, lutte qui, sous ses successeurs, s'est noblement poursuivie jusqu'à nos jours. Au XVIIIe siècle, un membre d'une nouvelle famille, un Petrovic Niegus, fut élevé à la dignité de vladika (le pouvoir temporel était alors inhérent au pouvoir spirituel) et cette dignité se conserva dans la famille Petrovic jusqu'à l'avènement de Danilo Ier, qui déclara la Tsernagore un État séculier et fit nommer un évêque chargé de s'occuper exclusivement des affaires de l'Église. Le 1er avril 1860, Danilo meurt assassiné sur la promenade de Cattaro, aux côtés de sa femme : le lendemain son neveu Nicolas ou Nikita est nommé prince du Monténégro et des Berda.

*
* *

Né le 13/25 septembre 1841, à Niegus, le prince Nikita est fils de l'archiduc *velikivoïvode*, Mirko Petrovic, surnommé l'Épée de la Tsernagore, et de Stanina Martinovic. Élevé au milieu de ces montagnes tristes et tourmentées, il s'adonna dès sa jeunesse à tous les exercices violents, courba son corps à toutes les fatigues physiques et devint en peu de temps le premier cavalier et le premier tireur de la principauté. Aujourd'hui encore, avec une carabine, le prince fait tomber une cigarette des lèvres d'une personne à une distance d'une centaine de mètres ; ce qui prouve que l'habileté en ce genre de sport n'est pas l'apanage exclusif des cow-boys plus ou moins chevelus du Far-West. Danilo prévoyait le rôle éminent que son neveu devait jouer dans le monde. Dès que celui-ci fut âgé de dix ans, il l'envoya dans une famille particulière, à Trieste, puis au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Les études qu'il fit dans ces deux villes furent d'un grand profit pour le jeune prince ; aux qualités guerrières qu'il tenait de son père et de sa première éducation il joignit bientôt des qualités d'organisateur et connut la science si délicate qu'on appelle la science des affaires publiques. Il ne faudrait pas croire, qu'enfermé dans le cercle de ses montagnes, le prince reste en dehors du mouvement européen. Diplomate habile, critique éclairé, il a beaucoup voyagé et s'occupe activement de la politique des différentes puissances, notamment de la politique anglaise. Sans être partisan de la démocratie, il ne se prétend pas ennemi d'un libéralisme bien entendu. Son héros favori est Charles XII, son politique préféré Gladstone.

On peut dire que les études du neveu de Danilo ont eu encore d'autres avantages que ceux déjà mentionnés : ce sont elles qui lui ont permis de rendre si puissamment les fortes émotions ressenties dans les courses folles de sa jeunesse. Nikita Ier est un prince poète. Outre un grand nombre de rapsodies que l'on chante sur la guzla, comme par exemple la *Fiancée d'Ali-Bey*, et qui sont réunies dans un volume intitulé *le Poète et la Vila*, le prince a composé quelques pièces de théâtre représentées à l'Opéra de Cetinje, par des troupes serbes de passage.

L'Opéra de Cettinje ! Ces deux mots doivent sonner d'une manière étrange aux oreilles des voyageurs qui ont visité il y a quelque dix ans la capitale de la Tsernagore. Comme ses grandes sœurs, Vienne et Paris, Cettinje possède maintenant un Opéra. C'est un monument de proportions assez vastes, précédé d'une galerie à colonnes et dont l'intérieur présente un cachet bizarre de rusticité : la toile, au lieu de figurer une simple draperie, est ornée de figures de grande taille représentant des guerriers en costumes nationaux. Dans la salle, douze bancs de bois pour les spectateurs, six à droite et six à gauche ; au fond, une petite loge tendue d'andrinople rouge pour le prince et sa famille. Vis-à-vis de la salle de spectacle s'ouvre une salle de lecture, grande table couverte de journaux, revues et brochures des différents pays.

La France est représentée par le *Petit Journal*, et c'est avec délices que les étrangers, sevrés depuis longtemps de lecture française, dévorent cette humble feuille populaire, depuis l'article de tête jusqu'au nom de l'imprimeur-gérant responsable. Une petite pièce remplie d'antiquités est attenante à la salle de lecture. On y voit quelques tableaux pendus au mur, entre autres le portrait d'Alexandre le « secontième » de Russie et quelques types monténé-

grins dus au pinceau du peintre croate Quiquerez. Pour ne rien oublier, mentionnons un vieux meuble superbement laqué et un petit orgue mécanique, bien étonné de se trouver en si haute compagnie.

***

Pendant les heures les plus chaudes de la journée, tout le monde fait la sieste. Vers quatre heures seulement la ville s'anime et le prince et ses fils s'en vont jouer au tennis avec le corps diplomatique, merveilleuse occasion pour les ministresses d'arborer les toilettes les plus élégantes. Entre autres distractions, Nicolas Ier aime assez à se promener dans une petite voiture qu'il conduit lui-même. Un jour, un des petits garçons de notre représentant, l'apercevant de loin, court au-devant de lui et, sur son invitation, monte dans la voiture. Au retour de la promenade : « Eh bien, mon chéri, lui demande sa mère devant le prince, pour faire valoir l'intelligence précoce de son fils, avec qui te promenais-tu tout à l'heure? — Avec le président de la République! » répond très crânement le bambin, encore peu apte à distinguer la toute-puissance du régime constitutionnel.

... Les yeux pétillants de joie, des gamins qui reviennent de l'école nous accompagnent durant plusieurs kilomètres en nous adressant quelques phrases en français : « J'ai vu le cheval de mon oncle, le frère de mon père. Le Monténégro est le plus beau pays du monde. Bonjour, Monsieur, soyez le bienvenu, etc. » Un gentil blondin de dix ans, au moment de nous quitter, réfléchit longtemps afin de nous tourner un compliment avec le peu de mots à sa disposition, et finit par dire en rougissant bien fort : « Vivez cent ans! »

Ce n'est que depuis un an ou deux que l'on enseigne le français dans les écoles, et déjà, avec cette facilité d'assimilation particulière à la race slave, les enfants ont fait d'étonnants progrès dans l'étude de notre langue. Ils sont du reste très laborieux. Un jour, raconte Hosticz, qui fut professeur au séminaire de Cettinje, cinq écoliers se présentent devant le prince Nicolas et se plaignent de ce que leur instituteur les instruit fort mal.

— Comment le savez-vous? demande le prince étonné.

— Nous revenons du bazar de Rieka, répondent-ils et là nous avons rencontré des élèves de cet endroit; ils savent lire, écrire, compter et beaucoup d'autres choses encore, et nous, nous n'en savons pas plus que des moutons.

AVELOT ET DE LA NEZIÈRE.

VARIÉTÉS

La France économique du passé [1].

L'histoire des hommes ne s'explique pas uniquement par les ambitions des conquérants, ni par le conflit des opinions politiques, ni même par celui des opinions religieuses. Les faits économiques et sociaux y tiennent, même dans le passé, plus de place qu'on ne le croit généralement et que la plupart des historiens, tout préoccupés des côtés dramatiques et pittoresques de l'histoire, ne le laissent croire. Ce qui se passe sous nos yeux, en notre temps où les questions sociales et économiques tendent à passer partout au premier plan, nous avertit de ce qui a dû se passer pendant les siècles écoulés. Alors aussi on s'est préoccupé de la constitution de la propriété, de son principe, de sa légitimité; on a débattu sur le prix des salaires; le fracas des batailles, si retentissant qu'il éclate, ne réussit pas à couvrir le murmure des foules, pour lesquelles le prix du pain, le prix de la viande, le prix du vêtement et des outils deviennent un souci plus poignant que le destin des combats.

***

Il y a tout un côté de l'histoire qui disparaît si l'historien ne prête pas l'oreille à cette confuse rumeur des masses : nous avons le sentiment que tout ce qu'il nous raconte sur le luxe des cours, les compétitions des peuples et des rois, les guerres et les traités, se passe en quelque sorte dans les nuages, sans contact avec le sol et avec la réalité, et que ses récits sont, pour ainsi dire, en l'air. Que de fois cet avertissement nous a été donné : « Occupez-vous moins de l'histoire des princes, de l'*histoire-bataille*, et davantage de l'histoire du peuple! »

Mais cette histoire du peuple est, précisément, la plus difficile à faire. Ses sources, on ne les trouve pas dans les collections de chroniques, ni dans les fastes de nos rois, ni dans les « bulletins de la Grande Armée » : il faut les chercher dans une multitude infinie de chartes et d'actes notariés, dans les « livres de raison » des bourgeois économes, dans les rôles de contributions, dans les mercuriales des foires. Si l'étude des budgets d'État est si aride, combien plus la recherche des « intimes et poignantes péripéties dont la bourse des humbles fut le théâtre »! suivant l'heureuse expression de M. Levasseur.

Or cette tâche, à la fois minutieuse et colossale, il s'est trouvé pour l'entreprendre un érudit, qui est en même temps un historien, un moraliste, un économiste soucieux des problèmes les plus contemporains. Entre les passions qui se déchaînent sous nos yeux et les multiples conflits qui dorment aujourd'hui dans la poussière,

(1) M. le vicomte d'Avenel, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800.* — 2 vol. in-4° de la Collection des documents inédits (deux fois couronné par l'Académie des sciences morales et politiques); Paris, Imprimerie nationale, 1894. — Cet ouvrage vient d'être abrégé en un volume in-18, Paris, Armand Colin. Sous ce format commode, il nous paraît destiné à un succès dans le grand public.

presque dans le rebut des archives, M. Georges d'Avenel a rétabli le lien de contiuuité. C'est sur l'autre rivage des temps écoulés, par delà un océan de six siècles d'histoire, qu'il est allé noter le point de départ de ces vagues énormes qui viennent aujourd'hui battre l'édifice des sociétés contemporaines. Le but de M. d'Avenel est double : remettre en lumière les côtés les plus obscurs et peut-être les plus intéressants de notre vie ancienne ; projeter cette même lumière sur les problèmes sociaux d'aujourd'hui.

Quelle histoire que celle de l'argent et de la terre à travers les siècles ! et combien scabreuse à écrire ! Il ne suffisait pas d'établir, comme l'a fait tout d'abord M. d'Avenel, en neuf cents pages de tableaux, et d'exprimer en monnaie du temps, pour tous les âges et sur tous les points du territoire français, le prix et le rendement d'un champ de blé, d'un carré de prairie, d'un morceau de vigne. L'auteur avait encore à se débrouiller dans l'infinie complication des mesures agraires : arpent, acre, journal, bonnier, hommée, fauchée, livrée, quarterée, séterée, verge, pichet, perche, jallois, mouhée, éminée, boisselée, salmée, mencaudée ; vocables dont chacun, d'une province à l'autre, presque d'un finage à l'autre, et cela d'une époque à l'autre, exprime des quantités différentes.

Il y avait à se reconnaître dans la variété tout aussi grande des mesures de capacité : muid, setier, mine, boisseau, rezal, migère, etc., suivant qu'elles étaient désignées *pleines, rases, combles ;* — des expressions monétaires, toutes les variétés de livres, de sous, de deniers, d'écus, de ducats, de réaux, de couronnes, angelots, livres, moutons, nobles, carolus, patars, testons, pavillons, etc. Quand on a déterminé ce que toute cette monnaie représentait en poids d'or, d'argent, de bronze, le plus difficile reste encore à faire : trouver, par exemple, ce qu'un poids d'or équivalant à vingt francs, ce qu'un poids d'argent équivalant à cent sous de notre époque, a bien pu représenter, à travers les âges, de l'époque de saint Louis à celle de Napoléon.

***

Sans essayer d'exposer ici la méthode qu'a suivie M. Georges d'Avenel, contentons-nous de noter, très brièvement, quelques-uns des résultats obtenus. Certains sont d'une telle nouveauté qu'ils en paraîtront presque paradoxaux. Par exemple, cette démonstration « que la nation française a joui souvent du bien-être matériel sous des princes médiocres mieux que sous de bons gouvernements », simplement parce que les lois économiques et sociales ne se laissent point gouverner par les lois politiques, qu'elles suivent inéluctablement leurs tendances propres et que les meilleurs gouvernements ne les ont jamais connues assez exactement pour que, de leurs bonnes intentions, ils pussent efficacement les aider. Même la débâcle du système de Law, qui, à la surface de la société, a produit de tels bouleversements, n'a eu presque aucun retentissement dans les masses profondes de l'organisme social. Ni l'autocratie royale, ni les gouvernements aristocratiques, ni les administrations les plus sincèrement démocrates, comme celles de la grande Révolution, n'ont été assez puissantes pour modifier, par la persuasion ou par la violence, les lois de l'économie politique.

Comme il nous est impossible de suivre M. d'Avenel dans l'ampleur de ses démonstrations, peut-être vaudra-t-il mieux noter au passage quelques-uns des résultats obtenus. « L'odieux capital », par exemple, on verra qu'il est d'origine relativement très récente : les grandes fortunes d'aujourd'hui ne sont plus dans les mêmes familles que celles du XVIIIe siècle, et, dans un siècle, se seront dispersées en d'autres mains. La fortune la plus colossale des temps modernes, celle de James Rothschild, de *huit cents millions* en 1868 (à la mort de son détenteur), est destinée à disparaître, quand même elle aurait, comme c'est bien possible, doublé d'importance depuis 1868 ; car, dans trente ans, elle sera répartie entre quinze ou dix-huit têtes, et, dans cent ans, se sera éparpillée entre une foule de simples millionnaires.

En revanche, la multitude des petits propriétaires-cultivateurs, qui fait la force de la démocratie française, ne date pas d'hier, pas même de la Révolution : il faut en rechercher l'origine dans les profondeurs les plus reculées de notre histoire. A peine émancipé de la servitude de la glèbe, le paysan français a commencé à ronger, à dépecer, à dissoudre les *latifundia* seigneuriaux et à constituer solidement la petite propriété individuelle. Bien plus, cet esclave émancipé a commencé à miner la barrière qui le séparait de la noblesse et ouvert la brèche par où se sont précipités ses petits-neveux. Dès le XVIIIe siècle, le généalogiste Chérin constatait que les dix-neuf vingtièmes des familles nobles avaient une origine roturière. En 1523, on rencontra un *homme serf* qui s'appelait Guy du Fardeau ; dix ans après, en 1533, il est affranchi par son seigneur et devient propriétaire ; en 1570, son fils s'intitule « écuyer, homme d'armes, seigneur de Sauvigny » ; en 1600, son petit-fils s'appelle Hugues de Montbezon et achète à ses fils un régiment. C'est un fait entre mille, et c'est l'histoire de beaucoup de familles françaises. Combien des ducs et pairs qui, en justaucorps à brevet, firent cortège au Roi-Soleil, descendaient, dans la lignée paternelle ou la lignée maternelle, d'anciens « corvéables » !

***

Sous l'ancien régime, le travail pouvait donner la richesse, et la richesse, nécessairement, donnait la noblesse. « Il est, dit M. Georges d'Avenel, une illusion d'optique qui fait croire, pour les siècles écoulés, à la possession exclusive de la propriété foncière par la classe aristocratique : elle tient à ce fait qu'autrefois, à mesure qu'une famille devenait riche, elle devenait noble. » Or si, même sous l'ancien régime, un petit-fils d'esclave pouvait devenir un puissant seigneur, est-il plus difficile, de nos jours, à un fermier de devenir un riche propriétaire, à un ouvrier de devenir un patron, à un prolétaire de s'élever, d'acquérir l' « odieux capital » et d'entrer ainsi dans la « vile bourgeoisie » ?

Depuis cent ans, nous nous sommes habitués à n'ad-

mettre l'efficacité que des seules révolutions : nous avons perdu de vue l'efficacité, bien plus grande, de l'évolution. Or l'action des seules lois économiques, qui agissent éternellement pour celui qui travaille contre celui qui ne fait que jouir, a fait autant, peut-être, pour le relèvement des classes laborieuses que toutes les prises de Bastille et toutes les « Glorieuses ». Elle fera plus que les « premier mai » et les grèves les plus retentissantes. On s'aperçoit de la puissance d'un fleuve lorsqu'il rompt avec fracas un obstacle qui le gênait ; on oublie que cette puissance n'est pas moins irrésistible lorsqu'en silence elle dissout les rocs et approfondit son lit. Or, comme le démontre M. d'Avenel, il y a plus de 600 ans que le fleuve est à l'œuvre : nul n'a pu arrêter son progrès et peut-être nul n'a contribué autant qu'il a pu le croire à y aider.

Contre l'ancien possesseur du sol et ses successeurs inactifs d'aujourd'hui, contre le capitaliste qui se borne à jouir de son capital, tout favorise l'homme qui travaille : les lois anciennes comme les lois démocratiques d'aujourd'hui, la rareté comme l'afflux des métaux précieux, la peste ou la famine comme la prospérité générale, la baisse comme la hausse des salaires, l'avilissement comme l'enchérissement de la propriété foncière. Il y a une force invincible qui, à travers les phénomènes les plus divers et, en apparence, les plus contradictoires, tend inéluctablement à sa fin. C'est la nature toute-puissante, qui, dans l'ordre économique comme dans l'ordre physiologique, travaille éternellement à favoriser les forces vives, à expulser les éléments parasites, à atrophier et détruire les organes comme les classes sociales sans fonction utile.

Sur les masses indolentes ou inquiètes, sur les gouvernements inertes ou pavés de bonnes intentions, sur le législateur qui s'endort ou s'efface, planent les lois éternelles de la nature économique. Ce sont elles qui jettent au ruisseau les lois somptuaires des Capétiens, les canons de l'Église contre le prêt à intérêt, les lois nobiliaires de Louis XIV ou de Louis XV, les règlements de Colbert, le *maximum* de la Convention, les lois douanières de Napoléon ou de Louis XVIII ; elles se rient des efforts des uns, suppléent à la paresse des autres, confondent à la fois la sagesse incomplète et la science incertaine, poussant les faibles et menant les agités.

De loin en loin, à travers la poussière des ruines entassées et le fatras des vaines lois, nous les entrevoyons, ces lois impassibles et infrangibles : *Numina magna Deûm !*

L'ouvrage de M. d'Avenel contribuera certainement à faire prévaloir la foi en ces lois économiques, la confiance dans les évolutions naturelles. Parmi notre immense et précieuse *Collection des documents inédits*, quel ouvrage aura rendu autant de services que celui-ci à notre histoire nationale ? Doivent-ils être taxés plus bas parce qu'ils ne sont pas seulement d'ordre scientifique, mais encore d'ordre pratique ? C'est de l'histoire, mais de l'histoire qui présente au plus haut degré ce qui fait de celle-ci « l'institutrice de la vie ».

ALFRED RAMBAUD.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« La Vie et les Livres », de M. Gaston Deschamps.

Ce qu'il faut chercher d'abord, pour le bien comprendre, dans un bon livre de critique, et ce qu'on y découvre aisément, c'est le critique. Parler de ses contemporains, quand on a vraiment quelque chose à en dire, c'est encore une façon polie de parler de soi. Nous avons beau faire et tenter de sortir de nous : nos opinions sur autrui, nos jugements, nos théories, ne sont que l'aveu plus ou moins inconscient de nos préférences intimes.

La critique, que de braves gens mal renseignés se figurent quelquefois sous les traits d'un monstre hiératique et rébarbatif, est au contraire une bonne personne, d'humeur facile, ondoyante et diverse, prête à s'accommoder au goût, au tour d'esprit de chacun. Très impersonnelle en son objet, puisqu'elle vise uniquement à parler des autres, elle se trahit nécessairement par ses choix ou ses opinions, et laisse d'autant mieux transparaître la personnalité. Aussi notre siècle, qui semble avoir inventé ou réinventé le culte du *moi*, est-il par excellence le siècle de la critique. Si tant de gens aujourd'hui font profession de signaler et d'apprécier les œuvres d'autrui, c'est que chacun s'y cherche.

Autant de têtes, autant de façons de regarder : des dilettantes et des moralistes, des philosophes et des naturalistes, des historiens et des prédicateurs, des psychologues, des poètes et des inquisiteurs. Et, par l'ironie des choses, les plus dogmatiques, ceux qui parlent de règles au nom d'une vérité abstraite, sont justement les plus personnels. Car un dilettante ne se contente point de son idée du moment : il observe en même temps l'envers de son idée, et il trouve de la vraisemblance à l'idée du voisin. Au contraire, l'apôtre intransigeant d'une doctrine littéraire s'enferme si bien dans son système, qu'il y ramène tout et s'y enfonce tout entier : il croit prêcher une vérité objective, et, en réalité, il se prêche lui-même. C'est d'ailleurs, en partie, ce qui fait son succès. Le meilleur critique, ou le plus lu, est celui dont on imagine le mieux les goûts, les préjugés et les manies, celui dont on se représente le mieux la tête.

Dans *la Vie et les Livres* de M. Gaston Deschamps (1), cherchons donc surtout M. Gaston Deschamps. S'il fallait emprisonner dans une formule ce libre et charmant esprit, je le définirais un voyageur de lettres, un explorateur de livres et de mœurs. Du voyageur, il a toujours eu l'instinct

(1) Gaston Deschamps, *la Vie et les Livres*, 2 vol. — Paris, Colin, 1894-1895.

nomade, l'œil en éveil, l'enthousiasme prompt, les souvenirs abondants et la passion de l'anecdote, le lyrisme descriptif, la bonne humeur. Et voici maintenant qu'apparaît en lui l'explorateur : la curiosité tenace, le doux entêtement, l'effort vers les conclusions précises, et, visible à travers les fantaisies du moment, le dessein arrêté, la pensée de derrière la tête.

I

A peine libre d'arranger sa vie, il s'est tourné vers les horizons lointains. Puisqu'il fallait choisir un métier, du moins il s'est fait archéologue. Vous savez sans doute que l'archéologie est la plus amusante des sciences, ou le plus sérieux des amusements. Quoiqu'il ait en conscience visité les champs de ruines et remué de la terre, quoiqu'il ait même eu l'honneur de découvrir un dieu en Carie, je ne crois pas que M. Deschamps ait aimé l'archéologie d'un amour désintéressé. Ce qu'il adorait en elle, c'était la perspective de libres excursions, les beaux paysages, les flâneries sur l'Acropole, les interminables chevauchées, les promenades en caïque en vue des côtes, et ces heures si délicieusement perdues dans les bazars de Smyrne ou de Stamboul. Enfin, tout lui plaisait de l'archéologie, sauf l'archéologie sédentaire.

Un jour, il fallut partir, rentrer aux pays des brumes, pour y vivre immobile. Pour se consoler, M. Deschamps relut ses carnets de route. Il entreprit de nous dire ce qu'il avait vu là-bas ; et, de ses notes, il tira ses deux jolis volumes sur la Grèce et l'Asie Mineure. Raconter ses voyages, c'était les recommencer en imagination : mais ce n'était qu'une ressource provisoire. Il fallait donc chercher un moyen de se remettre en route, mais, cette fois, sans quitter Paris. Vous n'ignorez pas que pour bien connaître la France, et pour l'aimer avec intelligence, il faut l'avoir vue à distance, avoir vécu quelque temps loin d'elle, surtout loin de Paris : pour avoir l'idée d'explorer Paris, il faut arriver au moins de province. M. Deschamps s'était aperçu en Grèce qu'il y aurait beaucoup d'amusantes excursions à tenter à travers la France contemporaine. Dès lors, son plan de vie était tracé : il continuerait à voyager, mais à travers les temps, dans les bibliothèques, chez les libraires, même dans son fauteuil. Et il devint critique littéraire.

De l'archéologie à la critique littéraire, le chemin est moins long qu'il ne semble d'abord. L'archéologue n'est pas seulement un homme qui aime le passé, qui en connaît et en touche les reliques ; lorsqu'il est intelligent, ce qui n'est pas rare, c'est un homme qui voit le passé *vivant*. Quand on s'est habitué de bonne heure à découvrir la vie dans ces choses mortes, c'est presque un jeu de la saisir et de l'analyser dans les choses réellement vivantes : témoin Mérimée, About, et bien d'autres. Chercher ou deviner la vie dans les livres et autour des livres, c'est justement le trait dominant dans les procédés critiques de M. Gaston Deschamps.

Il doit bien d'autres choses encore à cette éducation d'archéologue et d'humaniste. De là vient sans doute cette universelle curiosité, qui s'égaie en tous sens, et que rien ne rebute. De là, aussi, ces connaissances solides et variées, qui éclatent brusquement dans son style en rapprochements imprévus et en anecdotes. Chaque livre évoque en lui des souvenirs de toute sorte, souvenirs de voyages, de conversations, de lectures. Enfin, c'est de là qu'il tient l'instrument indispensable d'une critique sérieuse : des éléments de comparaison.

Pour juger, il faut pouvoir comparer, c'est-à-dire qu'il faut savoir beaucoup. En littérature, comme en politique, les *emballements* ou les injustices n'ont d'autre raison que l'ignorance. Celui qui sait peut apprécier de sang-froid les nouveautés, parce qu'il retrouve toujours dans le passé des analogies. A-t-on assez bataillé naguère pour ou contre le réalisme ? Les uns y voyaient une monstruosité littéraire, d'autres une des grandes découvertes modernes. Or ce réalisme était vieux comme le monde ; témoin le moyen âge, les primitifs, l'art alexandrin, l'art assyrien. Le wagnérisme ? mais les musiciens grecs l'ont inventé au IVe siècle avant notre ère. Le néo-christianisme ? c'est le néo-paganisme de Julien, à rebours. Le symbolisme, les décadents ? Vous trouverez cela chez Porphyre, chez les poètes alexandrins ou dans Apulée. Dès lors, à quoi bon se fâcher ou se pâmer ? Il s'agit de comprendre, et de juger le résultat. Tous les genres sont bons, quand on en tire des chefs-d'œuvre. — M. Deschamps sait tout cela : et c'est pourquoi vous le voyez suivre si curieusement les tentatives nouvelles, mais sans en être dupe.

II

Telles sont les ressources variées qu'il apportait dans son métier de critique. Il s'y est fait une manière bien à lui, sous l'influence de deux idées particulières, qui méritent d'être analysées, et peut-être discutées.

Dans toute œuvre de critique se combinent trois éléments distincts : la part d'idées, de sentiments ou de faits, que fournit le livre ou l'auteur étudié ; la personnalité du critique ; enfin, la préoccupation du public à qui l'on s'adresse. Ces trois éléments se retrouvent chez tous ; mais leur importance relative peut varier à l'infini, selon le tempérament de chacun. Les gens modestes parlent surtout de leur auteur.

Les gens sincères font surtout les honneurs de leur personne, ou de leurs idées, ce qui revient au même. Les gens aimables songent surtout à leur public. — Eh bien! M. Gaston Deschamps est, avant tout, un homme aimable : plus que de son auteur et de lui-même, il se préoccupe du public. « Je voudrais, dit-il, que le souci de ce qui se passe dans l'esprit des écrivains ne m'obligeât pas à oublier les sentiments et les pensées qui agitent l'âme tumultueuse des foules. »

Idée séduisante, en vérité, et très légitime, mais qui, strictement appliquée, risque de mener fort loin. Avec la connivence du public, qui au fond se soucie peu de l'art, et qui cherche surtout dans les livres l'écho de ses sentiments ou de ses opinions du moment, M. Deschamps se laisse entraîner à mettre au premier plan l'étude des mœurs et des croyances à la mode : « Chercher *autour des livres*, dit-il, le mouvement de la vie sociale qui les fait éclore, et qu'à leur tour ils pourront modifier ; apercevoir, dans les résultats de l'enquête instituée par les écrivains, quelques indications sur l'état intellectuel et moral de notre pays ; associer à l'analyse des œuvres l'observation des événements ; faire de l'histoire littéraire une contribution à la connaissance de la société contemporaine : voilà un programme attrayant, sans doute téméraire, nullement chimérique. » Programme attrayant, je l'accorde, mais qui déroute un peu les bonnes gens. Il est fort curieux d'étudier l'action réciproque de la littérature et des mœurs : mais c'est surtout affaire d'historien, de sociologue ou de moraliste. Ou du moins le critique, s'il veut rester dans son rôle, ne devrait toucher à ces questions qu'en passant. Notre voyageur s'intéresse tant à son public et à « la vie », qu'il en oublie un peu « les livres ».

Tout cela, évidemment, s'atténue beaucoup dans la pratique. Et il est certain que cette méthode présente bien des avantages. Elle permet à M. Deschamps de déployer toutes ses qualités brillantes, d'amuser en tous sens son imagination et sa curiosité, d'interroger successivement le passé, le présent et l'avenir, de s'aventurer jusque sur les terrains vagues de la littérature, dans la pénombre de ces terres vierges où le vers n'est pas encore un vers, et où la prose reste un mystérieux grimoire d'initiés. Il n'accepte pas tout, mais tout l'intéresse, parce qu'en toute chose il découvre un trait de mœurs, une lueur d'âme, un rêve. D'où la richesse, la variété vivante et colorée de ce voyage à travers les livres et la société. Et le public aime à se reconnaître dans cette lanterne magique des idées du jour, des sentiments corrects et des modes.

Quand je lis M. Deschamps, j'applaudis avec le public. Mais, quand je l'ai lu, je ne puis m'empêcher de voir les inconvénients du système. A se jouer si librement autour des sujets, on risque de disperser son effort. A tourner si gracieusement autour des livres, on risque de ne pas assez montrer ce qu'il y a dedans. L'œuvre littéraire n'est plus alors qu'un prétexte à philosopher ou à s'amuser, un document pour études morales et sociales.

Et, ce genre de documents, il faut s'en défier. Car il est presque sans exemple qu'une littérature représente vraiment l'état d'une société : ce qu'elle représente, c'est l'état des imaginations. Voulez-vous des preuves? Aux temps de l'épopée napoléonienne, une littérature mesquine, plate et vieillotte. Dans la paix et l'agonie de la Restauration, une littérature jeune et batailleuse. Autour des financiers et des bourgeois bourgeoisants de Louis-Philippe, le romantisme échevelé. Au milieu des joies matérielles et confortables du second Empire, la doctrine de l'art pour l'art. Et aujourd'hui, qui donc oserait soutenir que nos romans permettent seulement d'entrevoir la vraie France, terre d'honnêtes gens durs au travail? Enfin ne voit-on pas, chez certains, que les tirades sur la solidarité et les théories évangéliques se concilient fort bien avec un individualisme effréné et le culte de l'argent? Je crains donc que ces prétendus documents ne nous apprennent pas grand'-chose sur l'état moral ou social, actuel ou futur, de notre pays. Ce qui est sûr, c'est que l'art paie les frais de toute cette métaphysique. On s'évertue à suivre un millier d'oisifs, plus ou moins sincères, dans les contorsions de leurs névroses intellectuelles ou passionnelles : et, en attendant, les beaux livres se font rares, car le sens de l'art se perd.

Dans *la Vie et les Livres*, je trouve donc plus de curiosité et de pittoresque, plus de morale, plus de sociologie, que de littérature ou d'art. C'est la méthode de Taine, mais comme retournée, et, par là, renouvelée, peut-être faussée. Taine se servait des mœurs et de la vie pour expliquer les livres, les livres d'autrefois. M. Deschamps se sert des livres pour observer les idées et les mœurs d'aujourd'hui. Le procédé de M. Deschamps est ingénieux et riche en surprises ; mais je crois que Taine était dans le vrai.

III

M. Deschamps va plus loin encore ; et dans son dernier volume on voit poindre une ambition nouvelle. A la longue, il s'est un peu lassé des voyages en zigzags à travers la littérature. Il ne se contente plus désormais de chercher dans les livres des renseignements sur l'âme contemporaine. Il croit que la littérature peut et doit agir sur la société. Il croit aussi que la critique a le pouvoir et le devoir d'aider les bonnes volontés des romanciers ou des poètes.

Elle doit, pour cela, dégager, canaliser, grossir, les divers courants de belles idées et de beaux sentiments. Et, pour prêcher d'exemple, notre libre touriste d'autrefois se transforme en un vaillant explorateur : il va de l'avant, à la recherche des routes, en pionnier de la morale.

De là, ce second volume, qui pourra surprendre un peu les lecteurs du premier. Il ne s'agit plus d'un simple recueil d'articles, publiés tels quels, dans leur aimable laisser aller. Cette fois, l'on nous présente un vrai livre. Parmi ses chroniques écrites au jour le jour, M. Deschamps a choisi celles qui répondaient le mieux à son dessein secret : de jolis morceaux sur Renan et une excellente étude sur Taine, des portraits de Leconte de Lisle et de M. Anatole France, puis des pages ingénieuses sur le « catholicisme littéraire » de MM. Huysmans, Rodenbach et Loti, enfin la « jeunesse blanche », représentée par M. Dorchain, M. Rouger et quelques jeunes poètes. De ces divers morceaux, retouchés et soudés ensemble, M. Deschamps a voulu tirer l'histoire morale des trente dernières années. Histoire incomplète, assurément, et trop fragmentaire : mais je ne le chicanerai pas là-dessus. Ce que j'ai peine à admettre, c'est l'idée directrice de son livre.

Cette idée, voici comme il la résume lui-même : « De la science moderne, glorieusement représentée par un Taine et par un Renan, à la religosité moderne, représentée par M. Huysmans et quelques autres personnes, il y a, en réalité, un *mouvement ininterrompu*, qu'il était facile de prévoir. Ceux-ci n'ont fait que recueillir et exagérer jusqu'à l'outrance les aveux échappés à la sérénité de ceux-là. Le rationalisme est actuellement combattu avec les armes livrées par l'imprudence des rationalistes. »

Un *mouvement ininterrompu?* J'en doute fort. J'y vois un simple mouvement de réaction. En conscience, Renan et Taine sont bien innocents des étranges fantaisies de Durtal. En bonne logique, on ne peut dire que la « religiosité moderne » soit sortie de la « science moderne ». Si le rationalisme semble reculer aujourd'hui, c'est, je crois, pour une raison supérieure aux individus, par un effet de cette loi mystérieuse qui fait osciller l'humanité civilisée entre la science et la foi. La foi ne satisfait plus entièrement l'homme, depuis qu'il a touché au fruit défendu de la science. Et notre science est nécessairement imparfaite. Dès qu'on la voit avancer de quelques pas, on commence à trop attendre d'elle ; puis la déception vient, et l'on s'en détourne par rancune. Ce brusque revirement s'est toujours produit après toutes les périodes de grands progrès scientifiques : chez les Grecs, après le temps d'Alexandre ; chez nous, après le XVIe et après le XVIIIe siècle. Nos contemporains n'ont donc point le privilège d'une révolution morale extraordinaire : si la transition est plus douloureuse aujourd'hui, c'est à cause de notre manie d'analyse. D'ailleurs, il n'est pas démontré que la réaction actuelle soit ni bien sérieuse ni bien durable. M. Deschamps se moque lui-même, quelque part, de ce qu'il appelle « les acrobaties du dilettantisme religieux. » Alors, pourquoi tant s'arrêter à cette « jeunesse blanche », à ce « catholicisme littéraire », qui ne paraît ni très littéraire ni très catholique ?

« Les intentions sont bonnes, » nous dit M. Deschamps. — Fort bien. Mais il s'agit de littérature. Et en art, l'intention ne vaut que du jour où elle prend corps dans un chef-d'œuvre.

Entraîné par l'idée de cet apostolat qu'il prête à la littérature, M. Deschamps rejette à l'arrière-plan l'œuvre elle-même. Il nous dit nettement, pour la défense de ses jeunes amis : « Quelle que soit leur obscurité ou leur *imperfection*, ils doivent être placés dans une claire lumière, en face de ceux dont ils neutralisent la grosse malice ou la séduisante perversité. » J'ai peur qu'on ne leur rende un mauvais service en dessinant leur vague silhouette contre la statue d'un Renan, d'un Taine, ou d'un Leconte de Lisle. J'ai peur aussi qu'il n'y ait là une confusion. Le premier devoir d'une œuvre d'art, c'est d'être belle. C'est par sa beauté qu'elle élève l'âme, non par la quantité de sermon qu'elle peut contenir. S'il est des gens qui renient l'art et veuillent prêcher, qu'ils montent en chaire, ou à la tribune.

Au fond, M. Deschamps est de notre avis, et il ne reconnaît à ses apôtres que de généreuses aspirations. A la dernière page de ce charmant livre, si plein de choses, il fait appel au « génie inconnu », qui viendra charmer les vaines tendresses et réconforter les âmes. Qu'il se hâte donc, ce génie inconnu : car voilà longtemps que nous l'attendons.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

RENAISSANCE : *Amants*, comédie en trois actes de M. Maurice Donnay.

Je vous ai dit la semaine dernière le grand succès d'*Amants*. Vous avez vu que la critique s'est montrée très favorable à la délicieuse comédie de M. Donnay, — avec cette réserve, toutefois, qu' « il n'y avait pas de pièce ».

Voyons donc, en l'espèce, ce que vaut cet argument, si souvent opposé, et parfois avec raison, aux tentatives des « jeunes ». Pour cela, au risque de laisser de côté mille choses exquises, suivons acte par acte la charmante comédie de M. Donnay.

Premier tableau. — Une représentation de Guignol chez Mme Claudine Rozay; les enfants s'amusent de tout leur cœur, goûtent sagement sous les yeux de leurs mères : ils sont bien élevés : et si l'un d'eux se permet quelque irrévérence à l'endroit de Fraulein ou de Miss, sa mère le tance vertement; la représentation finie, les enfants remercient la maîtresse de la maison, saluent respectueusement les dames et se retirent dans la *nursery*, laissant causer les grandes personnes. Elles causent, ces grandes personnes, et nous voici, à les entendre, plongés dans une stupeur joyeuse. Ces femmes d'allures correctes, ces bonnes mères, sont des femmes entretenues : ces enfants respectueux et bien élevés sont des « petits naturels ». Le demi-monde de M. Dumas se reconnaissant à « l'absence de maris », celui-ci se reconnait à la présence avouée du « protecteur »; c'est le monde où l'on « est avec » quelqu'un, publiquement et sans honte, le monde que j'essayais de vous dépeindre la semaine dernière à propos du *Mariage d'Olympe*... Or le contraste entre les manières de ces dames, — de ces mères! — et leur état social n'est pas seulement d'une parfaite drôlerie : il exprime, d'une manière frappante et excellemment théâtrale, la situation qu'elles se sont faite dans la société. Ce que jadis un «raisonneur » eût abondamment expliqué à l'avant-scène, M. Donnay nous le montre, par ses personnages mêmes; « au point de vue du théâtre », c'est une exposition de premier ordre, non seulement parce qu'elle est claire, vivante et spirituelle, mais parce qu'elle est « en action ». C'est, sans « plagiat », l'effet de la première scène de la *Parisienne*.

De sorte que cette pièce, qui n'est pas une pièce, contient au moins une excellente exposition de pièce.

... Les invités de Claudine se sont retirés, quand arrive George Vetheuil. Il reste seul avec elle, et, dès les premiers mots, on le sent alléché par la beauté gracieuse de Claudine, touché peut-être, au moins tenté, par les qualités qu'il voit en elle. Elle est un brin coquette, mais d'une coquetterie qui n'a rien d'excessif, se dérobant gentiment devant les avances très détournées de Georges, mais un peu émoustillée tout de même par la cour très discrète qu'il commence à lui faire. Et, sachant ce qu'est Claudine, vous comprenez qu'on ne lui fait pas la cour tout à fait comme à une honnête femme : et, pareillement, n'ayant pas d'obligations morales, elle ne peut répondre comme répondrait une honnête femme. Les personnages de M. Donnay sont éminemment dépouillés des préjugés ou des forces qui les empêcheraient de se rejoindre; George est libre puisqu'il est homme... et célibataire; Claudine est dégagée de tous scrupules de morale puisque sa vie est située en dehors de la morale : tout ce qu'elle peut opposer aux attaques de George, c'est que « ça ne lui dit rien ». Cette nuance, M. Donnay l'a rendue avec une vérité singulière : sans un mot brutal, sans une allusion trop directe, par le seul ton du dialogue il nous a rappelé sans cesse ce qu'était Claudine, et le point précis où elle résidait sur l'interminable échelle des mauvaises mœurs. Et ce qui ajoute un régal très particulier à cette scène délicieuse, c'est la manière dont George cherche à plaire; pas de « déclaration » proprement dite : à peine s'il indique ses intentions, juste assez pour que Claudine, fort avertie de ces choses, puisse le comprendre; et, cela fait, il ne se répand pas en protestations véhémentes; au contraire, il se déclare revenu de tout, incapable d'aimer.

Ce premier tableau, vous le voyez, pourrait avoir pour sous-titre : *la cour*. En même temps qu'il nous montre que George et Claudine cherchent à se plaire et comment ils s'y prennent, il nous renseigne déjà sur le caractère des personnages : Claudine est tranquille, raisonnable, craignant les aventures, et résolue à ne pas troubler l'existence confortable qu'elle doit au comte de Puyseux. George n'a rien de frénétique : il semble assez raisonnable, lui aussi, agréable, câlin avec une chatterie quelque peu féminine, sceptique et sentimental à la fois; plus « allant » que Claudine : mais c'est aussi qu'il risque moins.

Nous voici au second tableau : l'excellent Puyseux, après un dîner et une soirée chez Claudine, ramène sa « grande amie » dans sa chambre; il s'y oublierait volontiers, mais Claudine l'expédie le plus gentiment du monde; le digne homme se retire : à peine a-t-il disparu que George le remplace. La liaison de George et de Claudine est établie. Comment elle s'est conclue, nous le savons assez exactement par les confidences qu'échangent les deux amants; aussi bien, ce qui nous importe, pour le sujet, c'est qu'elle le soit. La scène qui suit nous montre « comment elle va ». Elle va bien. Claudine et George s'aiment. Mais la jalousie commence à paraître; de George à Claudine, surtout de Claudine à George, des mots aigres s'échangent : pas de querelles encore, mais de quoi en faire pour plus tard. Leur jalousie éclate (sans excès) d'autant plus vivement qu'ils peuvent la montrer seulement lorsqu'ils sont seuls. Elle est plus marquée chez Claudine, parce qu'elle aime davantage. Et cela est naturel. George, certes, n'a eu besoin d'aucun effort pour mettre beaucoup de lui-même dans sa nouvelle liaison; mais, sceptique d'intelligence, et sentimental de cœur, il garde au dedans de lui comme une sorte d'observatoire d'où il se regarde aimer; et, si sa raison n'empêche l'amour, elle reste encore assez forte pour lui montrer qu'il y a peut-être quelque chose d'excessif dans l'intérêt assez passionné qu'il y met; pour s'y laisser prendre sérieusement, il faut

qu'il prenne au sérieux et soi-même, et son amour, et celle qui en est l'objet; et sur ces trois points sa raison le renseigne. Claudine, elle, pour être toute dans l'amour, n'a qu'à se prendre au sérieux elle-même, ce qui est chose assez facile; et elle s'abandonne avec un élan d'autant plus vif qu'instinctivement, elle a besoin d'oublier Puyseux et ses « devoirs » envers lui. En somme, c'est bien de l'amour qu'il y a entre George et Claudine, mais un amour averti, qui est à peu près le contraire de ce qu'on entendait jadis par amour : et ce qui n'empêche pas l'amour d'exister aussi!... »

Vous voyez que dans cet acte, il ne se passe rien; remarquez toutefois qu'il est loin d'être inutile, qu'il est même nécessaire à notre instruction; d'abord parce qu'il nous montre établie la liaison dont nous avions vu les débuts : parce qu'il nous montre ensuite ce qu'est cette liaison, les sentiments qui s'y agitent, ceux qui peuvent la faire durer, et ceux qui la pourront détruire. Mais en outre, cet acte, ou plutôt cette scène, est une vraie merveille de verve, de fantaisie et d'esprit : la tendresse est comme pimentée d'ironie, et la raillerie se mouille de tendresse. Jamais l'auteur de *Chères Madames* n'a plus délicieusement manifesté les rares qualités qui lui sont propres, jamais il n'a été plus complètement lui.

Nous voici au troisième tableau, celui qui a motivé le plus d'objections. Je reconnais que la révolte inattendue de George contre le partage nous a causé d'abord quelque surprise. Peut-être, toutefois, en avons-nous jugé un peu vite? C'est la jalousie de Claudine qui rend la liaison lourde pour George : et cette jalousie vient de ce que presque toute la vie de George s'écoule loin de Claudine, cette séparation génératrice de soupçons étant elle-même causée par les ménagements que Claudine doit garder vis-à-vis du comte. Donc le comte disparu, la jalousie, — la jalousie de Claudine, — disparaît avec lui. Cela ne pourrait-il pas éclairer un peu ce que la révolte de George a d'étonnant? Ne pouvons-nous y voir comme une sorte de revanche, ou de démonstration par l'absurde? car c'est Claudine qui se plaint, et c'est George qui aurait lieu de se plaindre. Je sais que George semble parler le plus sérieusement du monde, qu'il semble mettre en tout ceci une vraie passion. Mais il est manifeste qu'il exagère : d'abord pour impressionner sa maîtresse, et aussi parce qu'il ne peut pas ne pas exagérer; parce que, depuis le début de la pièce, il exagère; parce qu'il y a en ces matières un perpétuel malentendu entre les choses et les mots; que le terme « amour », en même temps qu'il représente ici une inclination faite de sensualité tendre, représente aussi une puissance invincible et dévastatrice, et qu'enfin George, presque malgré lui, se conforme à la tradition qui veut que l'amour soit tyrannique et sans frein comme sans nuances. Et, si cette démonstration vous paraît trop subtile, remarquez qu'en effet George lui-même nous avertit souvent qu'il exagère, et que, s'il n'exagérait pas ici, c'est pour le coup que son caractère « ne se tiendrait pas »! Et puis, après tout, pourquoi l'amour de George, en durant, ne serait-il pas devenu plus exigeant?... Admettons qu'une toute petite « lueur » supplémentaire ne serait pas inutile... Cela ne nous empêchera pas de goûter très particulièrement ce troisième tableau. Car c'est ici, précisément, que se manifeste ce qu'il y a de plus nouveau et de plus original dans la pièce de M. Donnay. Il a choisi ses personnages dégagés de toute obligation morale ou sociale, il les a placés en dehors de toute loi; et, par le seul fait qu'ils vivent « en société », c'est-à-dire que leur vie est en contact avec d'autres vies, voici que de nouvelles lois se créent, dressant devant eux des obstacles et leur imposant des devoirs : obstacles et devoirs aussi insurmontables et impérieux que ceux au delà desquels ils s'étaient placés. Écoutez les raisons que donne Claudine pour ne pas quitter le comte; elles sont frappantes, presque convaincantes : et elles sont tout à fait différentes de celles que pourrait donner une honnête femme. Cela est infiniment curieux, d'une observation très juste; et la pièce de M. Donnay, si abondamment pourvue d'autres mérites, n'aurait-elle que celui-là, il suffirait à la rendre très particulièrement originale et intéressante. — Vous savez que tout s'arrange et que George se résout, sans trop de peine, à reprendre sa chaîne. La rupture ne sera pas pour cette fois.

C'est au quatrième tableau qu'elle a lieu. Elle est douloureuse, comme toutes les ruptures. Mais la situation particulière des amants, qui semblerait devoir en exclure tout tragique, est au contraire ce qui la rend plus déchirante. Ils se séparent, contraints par ces devoirs nouveaux auxquels je faisais allusion tout à l'heure : et ils sentent bien qu'il y a quelque chose de tristement risible à s'être mis en dehors de la règle pour subir des règles nouvelles. Et, en même temps, ils se savent obligés par ces règles. Claudine, désespérée, propose à George de quitter le comte; et, sans doute, elle est sincère : et pourtant elle sait qu'il n'acceptera pas, qu'il ne peut pas accepter. Il le ferait peut-être s'il avait confiance en son amour à soi, s'il était sûr de pouvoir rendre à Claudine en bonheur ce qu'il lui ferait perdre d'autre part. Mais il sait que sa gentille tendresse ne peut être que très éphémère. Si bien que la rupture est rendue plus cruelle par ce que la liaison a de superficiel. George s'en rend nettement compte. Et, de cela, sa tristesse gagne un je ne sais quoi de plus découragé. Il est clairvoyant, sait au plus juste de quelle sorte

est l'amour dont il souffre ; et cela ne l'empêche pas d'en souffrir. Et tous deux souffrent davantage à penser, à savoir qu'il ne restera rien de cet amour qui les fait tant souffrir. Tout cela M. Donnay l'a marqué de la façon la plus heureuse. A bout de forces, s'obstinant à vouloir qu'il subsiste un lien, si ténu fût-il, entre elle et George, Claudine redevient le petit trottin sentimental qu'elle fut jadis : « Choisissons une étoile, la Grande Ourse, par exemple, et jurons de la regarder tous les soirs à dix heures. » Alors George (qui part pour l'Afrique) : « Mais où je vais, il sera trois heures quand il sera dix heures ici : d'ailleurs, nous ne verrons pas les mêmes parties du ciel... » Et Claudine découragée : « Tu n'aurais pas dû me le dire !... »

Et vous connaissez le cinquième tableau. George et Claudine se retrouvent après deux ans d'absence : et tels qu'ils savaient par avance qu'ils seraient : consolés. Elle a été malade : et la souffrance physique est un remède bien puissant contre les douleurs morales. Lui a voyagé, et l'existence d'énergie et d'abnégation qu'il a menée là-bas lui a fait comprendre et aimer tout ce qu'il ignorait de la vie. Et tous deux vont se marier : elle épouse le comte ; lui, la sœur d'un de ses camarades d'exploration. Ils ont, à se revoir, une petite émotion assez douce, et dont ils goûtent la douceur. Ils se rendent compte qu'en somme ils ont bien fait de se quitter : qu'ils sont meilleurs peut-être, et plus heureux...

Et maintenant rappelez-vous le sujet d'*Amants :* une liaison, dans un monde et dans des conditions très particuliers. — Pour ce monde, pour ces conditions, M. Donnay nous a renseignés de la manière la plus claire et la plus frappante. Songez que, littérairement parlant, ce monde nous était inconnu, et que nous en avons, après sa pièce, une idée très nette. C'est donc qu'il a réussi une partie de sa tâche. — Il a tout aussi bien réussi l'autre partie. Une liaison a ses étapes nécessaires. M. Donnay n'en a négligé aucune ; il nous a montré la cour, la liaison établie, les difficultés, la rupture, et, nous faisant la part belle, il nous a montré aussi la « moralité ». Chacune de ces étapes, il les a marquées avec plénitude. Elles sont nécessaires, et suffisantes. Comme pour le monde où elle évolue, nous sommes, après la pièce, abondamment instruits de ce qu'est une telle liaison. Nous en sommes instruits d'une manière « théâtrale », puisque tout le monde est d'accord que chaque scène, prise en soi, est juste et vraie. Que vient-on nous dire alors qu'il n'y a pas de pièce ? La pièce c'est la liaison, et c'est le monde ; nous connaissons l'un et nous voyons l'autre. Que veut-on de plus ?

Ah ! cet argument « de la pièce », quel étrange abus on en fait ! Qu'on l'applique, par exemple, à une *Germinie Laçerteux*, je le comprends, car les épisodes qu'elle met en scène sont des épisodes en quelque sorte « matériels », sans lien entre eux sinon que l'héroïne y est diversement mêlée ; et nous sommes en droit de demander : Pourquoi ceux-là et non d'autres ? Dans *Amants*, l'appareil extérieur semble le même : je veux dire que la pièce est également divisée en tableaux, en épisodes, si vous voulez. Mais ici les épisodes sont « moraux » ; ils sont ceux qui nous font le mieux connaître l'âme des personnages ; ils sont commandés, et par les « progrès » de cette âme, et par le milieu où elle s'agite. Par-dessus tout ils nous font connaître des caractères et des mœurs. C'est donc qu'il y a une pièce, et qu'elle est faite.

Comment elle est faite, avec quelle grâce aisée et abondante, avec quelle délicatesse de touche, avec quel esprit, et aussi avec quelle justesse et quelle vérité, c'est ce dont ce compte rendu déjà trop long ne saurait vous donner idée. C'est, à proprement parler, un délice ; et cela est absolument « personnel ». Je ne sais pas de pièce où l'ironie soit plus abondante ; il n'en est pas qui soit plus attendrie ; c'est un mélange presque unique, dont la saveur est exceptionnellement délicieuse. — J'ai parlé la semaine dernière de l'interprétation et de la mise en scène ; elles sont parfaites.

A la semaine prochaine *Venise sauvée* et la *Crise conjugale*.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Crise sur crise : crise politique, crise financière, crise à Stamboul, crise à Paris, crise partout. On nous donne cependant l'assurance que ce n'est pas encore la vraie crise, celle où tout le monde apporte sa part d'efforts, politiques et financiers, socialistes, propriétaires et romanciers, chacun versant sa goutte d'eau au déluge qui tout doucement mijote. La grande débâcle qui emportera les États de notre vieille Europe comme une poignée de feuilles sèches dans un torrent, est pour plus tard. Les potentats de l'argent se sont réunis, sur la convocation de notre ministre des finances, et, comme on dit, ils ont pris des mesures pour enrayer.

Nous autres, qui ne savons pas ces mystères, nous ne pouvons que rester saisis d'une sorte de crainte superstitieuse, en présence de ces conseils qui arrêtent le flot montant de l'inondation et lui disent : Tu n'iras pas plus loin. Une dépêche lancée vers les quatre coins de l'horizon, un bout de papier avec la signature de ces Neptunes, et c'est assez : voilà que s'apaise par enchantement la tempête qui allait mettre le monde sens dessus dessous. Nous en rendons grâces aux dieux ; mais nous devons frémir en

songeant que nous sommes dans ces mains puissantes, et nous faisons cette réflexion que ceux sans doute qui apaisent la mer en courroux savent tout aussi aisément la déchaîner.

***

Les rois ne peuvent plus tenir en place ; on les rencontre sur tous les chemins, errant loin de leur maison et de leur pays. Dans les fourgons de bagages, sur les banquettes de chemins de fer, il y a des couronnes : elles roulent avec un fracas de batterie de cuisine auguste et superbe.

Le nombre de nos rois est assez réduit cependant, — une douzaine environ, les plus forts ayant été pris de l'impatience fiévreuse et maladive de dévorer les petits, principalement depuis la Révolution française. Le peu qui nous en reste s'agite jour et nuit, courant d'une gare de chemin de fer à une autre, se montrant partout à la fois, on dirait qu'ils sont cent mille. Ils remplissent les journaux de leurs interviews, de leurs réclames et de leurs prospectus, commis voyageurs de la royauté, — mais commis voyageurs devant lesquels les douanes et les octrois s'effacent.

Leurs malles, saluées du brigadier, passent en franchise les frontières de toutes les nations, de territoires d'empire en territoires de République, et réciproquement, — arches sacrées, inviolables tabernacles, par où s'affirme leur souveraineté, c'est-à-dire leur propriété.

Ils sont les vrais citoyens de l'univers, les hommes libres de la République universelle. Dans un certain sens, leur patrie est partout, non pas seulement la patrie idéale, mais la patrie terrestre, puisqu'ils franchissent les lignes qui sont pour nous des démarcations, sans avoir à retourner leurs poches ni à ouvrir leurs sacs ; et seuls ils jouissent de cette faculté de l'homme libre.

Ils se confèrent réciproquement les plus hauts grades de leurs armées respectives, pour bien montrer qu'ils sont les chefs de toutes les armées et les membres d'une même famille, privilégiée et supérieure, la famille des vrais hommes libres.

Ils s'habillent tour à tour en officiers anglais, allemands, autrichiens, espagnols, italiens; et chacun de ces uniformes, vert, bleu, rouge, avec ses insignes distinctifs, est toujours l'habillement loyal, juridique et authentique du citoyen universel.

Quand ils ont dîné le soir au restaurant de Paris ou dans la maison du chef de l'État républicain, ils déjeunent le lendemain à Potsdam; ils vont porter leurs offrandes au monument du grand empereur allemand, tout chauds encore de nos vins de Bourgogne, — embrassant le monde entier dans leurs sympathies humanitaires, hommes vraiment universels, que n'atteignent point le flux et le reflux des haines et des amours locales.

Cependant le signe antique et certain par lequel se distingue la majesté souveraine, c'est de rester stable sur sa chaise curule, au milieu du tourbillon d'un monde agité. Le vrai roi ne prend pas plus le sleeping-car que la malle-poste. Il demeure : il est le centre autour de qui gravite l'univers.

Le Roi-Soleil aurait eu en grande pitié ces astres errants, ces nébuleuses qui sillonnent en tout sens l'horizon de l'Europe de leur course folle, précédées du panache de fumée de la locomotive, et traînant par derrière, en queue de comète, ces salons suspendus et oscillants, flottante image de leur destinée précipitée.

Le vrai roi ne voyage pas, il ne rend pas de visite : il attire tout à lui et tout se meut vers lui. Les rois ne savent plus leur métier dans notre occident bourgeois : ils ont perdu la notion et le sentiment de leur rôle dans l'univers. J'en vois encore deux qui tiennent leur rang, deux figures extraordinairement contraires et cependant ressemblantes par certains traits : le sultan et le pape. Ce sont les deux derniers des rois; les autres ne vaudront bientôt plus la peine d'être nommés.

Abdul-Hamid a décidé, à l'occasion des troubles de l'Arménie, un ensemble de réformes que les gouvernements agités de notre Occident s'imaginent lui avoir arrachées. Mais les ordonnances actuelles sont tout simplement la suite majestueuse et lente des iradés du XIIe siècle. Le Souverain Seigneur des Croyants avait déjà manifesté sa volonté immanente, dont nous voyons le développement, avant le jour où il occupa pour la première fois Constantinople. Certes, ce fut une faute que de venir à Constantinople : Mahomet s'est fourvoyé sur cette côte d'azur et de pourpre qui tient à peine à la terre, piège enivrant. La Sublime-Porte n'a plus été qu'une sublime souricière. Le Turc aura mis quatre siècles à payer cette faute prodigieuse, mais il finira par la payer, car tout se paie. L'heure de l'échéance approche et ce sera l'un des grands quarts d'heure de Rabelais. Le bas-empire musulman tombera à l'endroit même où est tombé le bas-empire grec et romain. Ce ne sera pas bien long, pour peu que les choses continuent comme nous les voyons marcher.

En attendant, Abdul-Hamid ne bouge pas plus que le pape; la foudre peut tomber sur leurs têtes, ils ne bronchent pas, ils ne se déplacent pas. Des rois qui courent le monde, qui changent de lieu, qui prennent le chemin de fer, bientôt la bicyclette, oh ! la plaisante aventure ! Des rois qui marchent, qui avancent, oh ! la contradiction ! Des centres qui vont circuler parmi les points de la circonférence, oh ! le renversement de la gravitation ! Il n'y a plus de rois, et ceux qui se

figurent l'être encore, plus ils s'agitent pour s'affirmer, plus ils s'empressent à cesser de l'être.

Quant à M. Crispi, voilà qu'il a perdu le vain prétexte dont il colorait son pacte féodal avec la Triple-Alliance contre la France et contre l'esprit moderne.

Il ne dira plus que la politique française tend directement à restaurer la monarchie pontificale. Il n'osera pas prétendre que M. Bourgeois, M. Berthelot et Léon XIII conspirent ensemble la ruine de l'unité italienne. Ainsi ce grand révolutionnaire devant l'Éternel est affranchi de son sophisme, par lequel il justifiait si commodément son attitude de serviteur de l'Empire. Nous allons voir s'il sera capable d'être libre et de laisser l'Italie aux libres inspirations de son génie : nous savons bien alors où elle ira.

*
* *

On aime à se demander quelquefois ce que penseraient les morts, s'ils revenaient, de l'état actuel de notre Europe, de notre France et de cette Italie ? Que penseraient les anciens adorateurs de l'Italie, Edgar Quinet, par exemple, qui l'aimait si profondément, qui partageait d'un cœur sincère ses joies et ses souffrances, qui combattit en esprit pendant des siècles avec elle pour sa libération et son unité, que penserait-il de la voir revenue aujourd'hui, sans nulle obligation, sans aucune utilité, quand enfin elle est une, libre et maîtresse d'elle-même, à la vieille servitude germanique ? S'il y eut jamais un exemple de servitude volontaire et gratuite, c'est bien celui-ci, et c'est de tous les modes de servitude le plus malaisé à guérir, puisqu'on se la fait à soi-même sans motif.

Nous avons cru retrouver Edgar Quinet lui-même, tout vivant et frémissant, dans les pages qui nous sont arrivées cette semaine, avec ce grand titre : *la France idéale*. Ce n'était pas lui cependant, mais c'est presque lui : ces pages sont écrites par la femme au noble caractère, qui a partagé sa destinée et qui porte son nom ; c'est bien son style, son patriotisme ardent et tout religieux, sa haine intense du despotisme, ses larges vues sur l'histoire du monde, c'est bien toute sa physionomie et son air, sa tenue morale, hautaine, inflexible. Je n'en peux rien dire de plus juste et de plus mérité, et, ici, la ressemblance fidèle est légitime et touchante, plus qu'on ne le peut dire. Mme Quinet aurait voulu appeler son livre : « Dialogues intérieurs avec un immortel absent. » Le culte d'Edgar Quinet est pour elle comme le culte de la liberté et de la patrie. « La grande voix qui s'est tue à jamais, le 27 mars 1875, continue à me parler ; j'entends à toute heure celui qui est vivant dans mon âme, celui qui voulait faire de la France l'idéal des nations... »

Quand la terre de France a été si cruellement rétrécie, mutilée par l'épée du vainqueur, quand le sol des aïeux s'est dérobé sous nos pieds, nous cherchons un agrandissement et une prolongation dans l'idéal. Vous reculez vos frontières dans les régions supraterrestres et vous poursuivez dans l'idéal les compensations de l'unité perdue. J'oserais dire que, dans ce sens, le titre de ce livre porte la marque de la défaite, et qu'on pourrait comprendre, à la vue de ces deux mots, sans connaître exactement l'histoire du passé, que ces pages ont dû recevoir un tel titre chez un peuple lettré et artiste qui a été trahie par la fortune.

Il ne faudrait pas croire que l'auteur s'égare dans de vaines et larmoyantes rêveries : rien de plus viril au contraire, de plus mâle que ces enseignements et ces leçons du patriotisme, puisque c'est Quinet lui-même qui parle ici, comme nous l'avons connu et entendu, avec seulement un peu plus de douceur et la mélancolie d'une âme féminine qui s'est enveloppée d'un deuil éternel.

Je rapprocherai de ce livre, sans vouloir les comparer d'ailleurs en aucune façon, — ils ont chacun leur caractère et leur mérite, — la traduction des *Discours de Fichte à la nation allemande*, que MM. Gaufrès et Delagrave ont eu l'excellente pensée de faire connaître pour la première fois aux Français. Les Allemands aussi avaient été vaincus alors, écrasés comme on ne le fut jamais ; l'Allemagne n'existait plus, elle avait perdu sa conscience de nation. Fichte commença à sonner le réveil national et ces *Dicours* qui sont comme le clairon et comme le tonnerre, remplirent la Germanie de leur éclat et de leurs grondements.

Il est remarquable qu'on en soit venu jusqu'à cette heure en France pour donner la première traduction populaire de cet ouvrage, il répond si bien aux sentiments de tous les peuples et de tous les hommes qui se sont trouvés dans le même cas de défaite et d'affliction. Fichte a découvert dans l'égoïsme le grand ennemi de son pays, la cause principale de ses maux : et c'est à l'égoïsme, c'est à l'instinct dominateur de l'intérêt personnel et local qu'il a déclaré la guerre avec une énergie, une éloquence, une hauteur de vues vraiment admirables. Nous pouvons le dire à notre tour : « L'égoïsme, voilà l'ennemi ! » Je ne pense pas qu'aucun cri de ralliement ait été jamais plus juste, plus profond que celui-là, et plus capable de toucher tous les hommes.

Un jeune officier français, M. Jean Philippe, avait rencontré en Allemagne ce petit livre dans toutes les mains : c'est lui qui eut l'idée première de le mettre dans les mains des jeunes Français. Qu'il en soit remercié ! Pourvu maintenant qu'on le lise, qu'on le commente, qu'on l'explique dans les écoles. Mais lit-on encore en France ? Il semble parfois que depuis

vingt-cinq ans nous avons été trop heureux et que notre mal principal provienne de ce que le génie facile de notre nation jette trop vite un lustre de littérature et d'art, de gloriole, sur les plus profondes catastrophes.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Notre distingué collaborateur M. Georges Lyon, vient d'être nommé directeur du cabinet et du personnel au ministère des affaires étrangères. Nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir des articles hebdomadaires, dans lesquels il passait en revue, avec une rare sagacité, les affaires extérieures durant les années 1881, 1882 et 1883. On se souvient encore de l'effet produit par la campagne qu'il mena en 1882 sur la question d'Egypte avec une sûreté d'appréciation que les événements n'ont que trop démontrée depuis.

Nouvelles de l'étranger.

VALEUR DE L'ŒUVRE DE M. MAX NORDAU.

Le grand mérite de M. Nordau, dit M. Lombroso dans le *Century* d'octobre, est de combattre un certain mysticisme qui a refleuri de nos jours et égaré beaucoup de bons esprits. Il applique avec grand succès la recherche psychiatrique (traitement des maladies mentales) à la critique littéraire; dans ce domaine il a poussé l'audace jusqu'à l'insolence, cherchant à démolir les réputations les mieux établies.

Cependant *Dégénérescence* présente aussi de grands défauts. M. Nordau par la violence de ses attaques, a dépassé et faussé l'instrument psychiatrique dont il n'a pas su faire un emploi judicieux. Plus aliéniste que les aliénistes, il n'a pas plutôt trouvé un auteur neurotique qu'il croit devoir démolir l'œuvre même de cet auteur. Ainsi Tolstoï étant un mystique et ayant des idées destructives de la science et de l'amour, Tolstoï est un fou, et ses œuvres n'ont aucune valeur. Il n'est pas difficile de montrer que les génies sont fous, car le génie, on l'a démontré, est une forme de la neurose dégénérative. Tolstoï, Wagner, Swinburne, peuvent être des dégénérés, mais ce sont des génies. L'homme médiocre, au contraire, ne présente aucun symptôme de folie parce qu'il lui manque l'originalité féconde qui est la base du génie. C'est ce que M. Nordau a trop souvent oublié.

LES SOURCES DE DON QUICHOTTE.

Si romanesques ou folles que soient les aventures du brave chevalier, les endroits où elles se sont passées, au dire de Boyne Luffmaln dans *Temple Bar*, sont décrites d'une façon si exacte que des voyageurs en Espagne ont pu suivre, le livre à la main, les pérégrinations des deux aventureux compagnons. Les auteurs de l'article nous conduisent cette fois au village où le roman a été commencé : Armagasilla de Alba aux confins de la Nouvelle-Castille, près de la source de la « pleurante Guadiana ». Cervantes y était collecteur de taxes. Il fut accusé de malversation par le maire du village et jeté en prison. Une partie de cette prison est aujourd'hui en ruine, et pourtant elle méritait un meilleur sort, car nous lui sommes peut-être redevables de l'œuvre immortelle du maître. Occupé par son emploi il n'aurait jamais songé à l'écrire; il fallut, pour lui mettre la plume à la main, le désœuvrement et l'ennui de la captivité. Au village de Rudiera, l'auberge qui a procuré tant d'agréments à don Quichotte est un grand bâtiment à l'ancienne mode, chez lequel trois siècles entiers ont apporté peu de changements. Le banc de pierre à côté de la porte, où don Quichotte s'assit pour songer à ses aventures, existe encore. Les personnages principaux n'ont guère subi plus de modifications que les lieux mêmes.

En particulier, le barbier ambulant, chirurgien, conseiller, entremetteur, est aujourd'hui comme alors une nécessité pour toute maison espagnole qui se respecte.

OFFICIERS FRANÇAIS.

De récents événements qui ont attiré l'attention sur le corps d'officiers en France ont pu faire croire au public étranger que l'officier français brillant, élégant, appartenait désormais purement à l'histoire. Il n'en est rien, dit la *Strassburger Post :*

« Les officiers français sont divisés en plusieurs catégories sociales qui se mêlent rarement. Le type supérieur est celui des « aristocrates » qui, soit dit en passant, n'appartiennent pas tous à la noblesse, mais ils sont apparentés ou alliés à l'aristocratie d'argent, d'intelligence ou de naissance du pays. Ce sont eux qui continuent la tradition du galant officier classique. Puis viennent les « aspirants », officiers ayant une éducation scientifique supérieure à celle des aristocrates, mais qui sont moins favorisés par la fortune. Ce sont en général des fils et des petits-fils d'officiers. Ils veulent s'élever dans l'armée à tout prix, mais comptent pour cela sur l'influence plutôt que sur leurs services en campagne.

La troisième classe est celle des officiers sans éducation ou d'une éducation incomplète. Ce sont des hommes sortis du rang ou des jeunes gens dont l'éducation a été négligée avant leur entrée à l'école militaire. En règle générale, ils ne dépassent pas le grade de commandant, beaucoup sont pensionnés comme capitaines. Les officiers des deux premières classes ne les rencontrent pas en société. Au point de vue social, ils font partie des classes inférieures de la population avec lesquelles ils sont sur un pied de grande intimité. La part du lion de tous les plaisirs revient aux aristocrates ; la part du lion des honneurs, aux aspirants; la part du lion de dur labeur et d'amères déceptions est abandonnée aux « hommes de service. »

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

6 novembre. *Soleil.* — La grève de Carmaux rend actuelle cette statistique extraite d'une correspondance des États-Unis.

« Très intéressant et très actuel aussi le rapport de M. Carroll D. Wright, commissaire du travail. Il donne le relevé des grèves d'ouvriers et des chômages décidés par les patrons au cours des sept dernières années.

« C'est l'État d'Illinois qui tient la tête avec un chiffre de 10 000 suspensions de travail. New-York vient au second rang avec 9 540 grèves et la Pennsylvanie en troisième ligne avec 8 219. Le chômage s'est réparti comme suit entre les principales industries : industries du bâtiment, 20 785; charbonnages, 5 958; vêtements, 3 041; fabriques de tabacs, 2 506; préparations alimentaires, 2 398; carrières et tailleurs de pierres, 1 993; industries métallurgiques, 1 834; entreprises de transports, 1 327.

« Le nombre total des ouvriers qui ont pris part à ces grèves s'est élevé à 2 391 203, dont 70 p. 100 dans les cinq Etats suivants : Illinois, Massachusetts, New-York, Ohio et Pennsylvanie. Cette proportion ne laisse que 30 p. 100, moins d'un tiers, pour tout le reste de l'Union. Il est vrai que les cinq États nommés renferment 51 p. 100 des fabriques et 50 p. 100 de la population ouvrière du pays entier.

« Les relevés de M. Wright fournissent bien d'autres détails. Je dois cependant encore y puiser un dernier renseignement. Dans la seule ville de Chicago, depuis 1887, les grèves ont coûté aux ouvriers 45 millions de francs et aux patrons presque le double de cette somme. »

8 novembre. *Journal.* — M. Paul Adam demande qu'on incorpore les malfaiteurs dans l'armée coloniale :

« La plupart des magistrats reconnaissent cette inefficacité des peines de réclusion.

« Il faudra donc incorporer le pécheur occasionnel au premier délit important. Il deviendrait le soldat colonial.

« Mais à côté du soldat, et dans la constitution de la même armée, un corps de pionniers coloniaux serait adjoint Il comprendrait les criminels dangereux. A ceux-là écherraient le soin de construire les routes, les voies ferrées et les labeurs de terrassement.

« La légion étrangère, l'infanterie de marine fourniraient les détachements de surveillance.

« Des premières discussions, il résulte qu'il y a lieu de créer deux catégories entre les incorporés par recrutement pénitentiaire, afin de pourvoir à une sélection indispensable entre les criminels de moralité différente. »

9 novembre. *Indépendance Belge.* — D'une correspondance de Berlin nous extrayons ce passage qui montre que pour les services publics qui paraissent le plus logiquement mis aux mains de l'État, cette monopolisation ne donne pas tous les avantages qu'on prétend.

« Nous ne pouvons plus faire dix pas dans la rue sans voir clouée à une porte ou attachée à un mur une boîte aux lettres bleue, jaune ou rouge. La bleue est de l'État, la rouge de la *Packetfahrt* et la jaune de la *Privatpost.*

« La seconde de ces postes, celle de la *Packetfahrt*, publie son bilan pour le mois d'octobre passé, afin de faire voir au public que ses affaires marchent toujours à ravir. Il lui a suffi d'un million de capital pour organiser son service, et elle distribue 25 p. 100 de dividende!

« Au cours d'octobre dernier elle a transporté 240 000 paquets et 5 millions et demi de lettres, cartes et imprimés!

« Qu'en faut-il conclure? C'est que nous payons beaucoup trop pour les affranchissements à l'Etat.

11 novembre. *L'Indépendance Havraise* nous fournit d'importants renseignements sur la marine marchande allemande.

« La *Gazette de Cologne* vient de publier un intéressant article sur le développement de la marine marchande en Allemagne pendant ces dernières années. Ce sont surtout des Compagnies hambourgeoises qui ont provoqué ce mouvement. L'une d'elles vient de faire construire cinq vapeurs gigantesques, de 140 mètres de longueur sur 16 mètres de largeur, et jaugeant 8 000 tonnes. Ces bâtiments étaient dans l'origine destinés au commerce des viandes conservées, mais on s'en sert aujourd'hui pour transporter des voyageurs de Hambourg à New-York. Cette même Compagnie vient d'ordonner la construction d'un navire long de 168 mètres et large de 20 mètres. Le Lloyd de l'Allemagne du Nord fait également construire en ce moment plusieurs navires de dimensions aussi considérables.

« La *Gazette de Cologne* appuie sur ce que la marine marchande allemande s'est développée concurremment avec la marine de guerre. On a fait dernièrement à ce sujet, à Hambourg, une curieuse expérience : on chargea un navire de commerce, la *Normannia*, de nombreux canons et on l'attribua, en qualité de *croiseur auxiliaire*, au service de la marine de guerre. L'essai a parfaitement réussi : les navires du genre de la *Normannia* semblent appelés, grâce à leur vitesse considérable, à rendre de grands services en temps de guerre. Pour l'essai qui vient d'être fait, on chargea du commandement de la *Normannia* quatre officiers de la marine de guerre, le reste de l'équipage appartenait presque en entier à l'élément civil.

13 novembre, *Soleil.* — D'un article relatif à la réorganisation des Djemâa en Algérie et à l'oppression des indigènes par les Européens dans les communes algériennes dites de plein exercice, c'est-à-dire assimilées aux communes françaises :

« La commune de Stora dans l'arrondissement de Philippeville, sur un territoire de 11 647 hectares, compte 2809 habitants dont 755 Français, 1561 indigènes et 493 étrangers. La commune d'Affreville dans l'arrondissement de Milianah, sur un territoire de 9362 hectares, compte 3808 habitants dont 898 Français, 36 israélites naturalisés, 2484 indigènes et 390 étrangers. Bien plus fort encore, la commune d'Oued-Zenati dans l'arrondissement de Constantine, sur une superficie de 75521 hectares, compte 15055 habitants dont 612 Français, 40 israélites naturalisés, 13997 indigènes et 368 étrangers.

« De telles communes, dont l'étendue est tout à fait démesurée et n'a rien de comparable à l'étendue des communes françaises, n'ont été ainsi établies que pour permettre à un petit groupe d'Européens d'opprimer un grand nombre d'indigènes. »

14 novembre, *Écho de Paris.* — D'un article de M. Hector Depasse sur la question d'Orient, cette réflexion, en passant, pleine de bon sens et de mélancolie :

« Les puissances se déclarent parfaitement d'accord sur les lignes générales de l'attitude qu'elles ont à tenir pour ramener la tranquillité en Orient, et, comme le dit lord Salisbury, pour établir dans les provinces de l'empire turc, aussi bien qu'à Stamboul, « les principes d'un « bon gouvernement ». Il apparaît cependant que l'œuvre est vaste et complexe, et qu'elle pourra demander un certain temps, pendant lequel on continuera à se massacrer sur une grande échelle, en Anatolie et en Syrie. Si les puissances ont le secret du « bon gouvernement » pour l'Asie, elles ne feraient peut-être pas mal de le garder pour l'Europe et de le mettre d'abord en application chacune chez elle. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — 33012. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 23 NOVEMBRE 1895

LE SULTAN ET SA COUR

Parmi les nombreuses questions qui attirèrent mon attention pendant mon récent séjour à Constantinople, la principale fut celle de la position du Sultan, et à ce sujet, il faut bien le dire, la plupart des Européens, même ceux qui ont longtemps vécu en Turquie, sont dans une ignorance vraiment étonnante.

Dans les lignes qui vont suivre, je m'efforcerai de corriger certaines erreurs courantes au sujet du Sultan turc et de sa cour.

Pour commencer par le point le plus important : la succession au califat diffère de celle de toute autre souveraineté orientale ou occidentale. Mahomet, qui se montra si minutieux dans la confection de son code de morale et d'hygiène, n'établit dans le Coran aucun plan déterminé pour assurer la succession à sa charge pontificale. La position que prirent les sultans de Turquie et qui sous bien des rapports ressemble à celle des papes dans l'église latine, est le produit d'un hasard que les circonstances favorisèrent. Le pontife romain peut faire état de certains textes de la Bible, entre autres du verset fameux : « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église, » pour baser ses prétentions extraordinaires, mais le Sultan ne peut faire appel à aucune ligne du Coran pour appuyer les siennes, qui sont énormes dans les domaines spirituel et temporel et qui lui font prendre les titres presque divins de Zil Ullah (ombre de Dieu), Alem-Penah (refuge du monde), Smre-ul-Muslemin (pontife des Musulmans), Hunkiar (tueur d'hommes) et enfin Padishad (père de tous les souverains de la terre), titres qui lui furent concédés graduellement, mais qui étaient inconnus aux califes d'autrefois, lesquels n'aspiraient à aucun honneur divin, se regardant simplement comme « les serviteurs des serviteurs de Dieu ». Cette singulière omission du Prophète a été la cause d'au moins les deux tiers des troubles qui ont agité l'empire turc surtout durant les cinq derniers siècles et c'est en somme le pivot de tous les maux formant ce tissu complexe de calamités, d'erreurs et de crimes que nous désignons d'ordinaire sous le nom de Question d'Orient. Probablement, de la part d'un législateur qui poussa la minutie dans ses ordonnances jusqu'à déterminer le nombre de fois que le fidèle devait chaque jour se laver la face, les mains et les pieds, cette omission est due à la circonstance que, bien qu'il eût eu quinze femmes, il ne laissa aucun héritier mâle pour continuer la dynastie.

*
* *

C'est sous la dynastie seldjoucide, qui dura à peu près un siècle, à dater de la fin du xe siècle, que nous voyons les premières manifestations de cette coutume, ayant aujourd'hui force de loi, qui veut qu'on choisisse pour successeur au sultan défunt l'aîné parmi les survivants mâles de la famille impériale. Et avec cette coutume apparurent ces féroces tragédies domestiques passées à l'état de système, qui avaient leur source dans le désir impérieux d'anéantir tous les obstacles qui pouvaient s'interposer entre le trône et le propre fils du souverain régnant.

La conquête de Constantinople fournit aux sultans l'occasion qui ne s'était pas offerte jusqu'alors d'établir un cérémonial de cour bien défini. Ce cérémonial, Mahomet II l'emprunta aux coutumes de la

cour byzantine et dans ce but il conserva la plupart des somptueux costumes de la nation indolente et amie du luxe qu'il avait vaincue.

Ayant converti Constantinople en Stamboul, la capitale sacrée de l'Islam, ne le cédant qu'à la Mecque aux yeux du croyant, le conquérant consacra toutes ses pensées au sujet si important de la succession impériale. Lui-même avait failli être assassiné à la mort de son père, Murad II, et il était versé dans toutes les intrigues mystérieuses des cours orientales. Il ternit l'éclat de son règne, du moins aux yeux des Européens, en publiant un iradé barbare, qui établissait l'obligation pour tout nouveau sultan de mettre à mort ses parents mâles afin d'assurer le trône à son propre fils. Selim II en 1556 promulgua encore un autre firman, défendant aux membres de la famille impériale de participer en quoi que ce fût aux affaires publiques et les condamnant à une réclusion rigoureuse pendant la vie du souverain régnant. La folie d'une telle mesure tenant l'héritier de la couronne dans une ignorance complète de tout ce que doit connaître un prince qui, probablement, sera appelé un jour à gouverner un vaste royaume, cette absurdité, disons-nous, n'a pas besoin de commentaire.

A l'heure où j'écris, Raschid-Effendi, le plus jeune frère du sultan actuel et son héritier présomptif, est détenu dans le palais de Cheragan, avec son harem et les officiers de sa cour, — détenu comme un prisonnier d'État. Il ne lui est permis de recevoir ni lettres, ni journaux, ni visiteur quelconque.

Au nombre des inconvénients qui sont la conséquence d'une telle réclusion doit être mentionnée l'éducation inférieure des membres mâles de la famille impériale, éducation entièrement abandonnée à des parasites et à des aventuriers, européens et autres.

De Mahomet II (1451) à Mahmoud II « le Réformateur » (1808) quatre sultans furent assassinés et cinq furent contraints d'abdiquer; parmi ces derniers trois disparurent ensuite d'une façon mystérieuse. Ce même Mahmoud, grand-père du souverain actuel, raconta un jour à lord Stratford de Redcliffe que sa mère, sultane validé, le cacha dans un poêle pour le sauver des meurtriers aux gages de son oncle Selim III et de son frère Mustafa IV et que de cet asile il entendit ces mêmes meurtriers le proclamer sultan. Il inaugura son règne par le massacre général de tous ceux qui avaient trempé dans les conspirations précédentes et fit noyer dans le Bosphore plus de cent cinquante femmes des harems des deux sultans, ses prédécesseurs.

Ce fut ce grand sultan qui par un effroyable massacre débarrassa son empire et sa personne de l'insupportable arrogance, de la tyrannie des fameux Janissaires. Un vieillard qui vit encore à Pera m'a dit qu'il se souvenait parfaitement d'avoir vu, des hauteurs de Galata, une grande flamme et un nuage de fumée s'élever entre Sainte-Sophie et la mosquée du sultan Ahmed. C'était le signe de l'accomplissement des ordres terribles du sultan. Les casernes et le corps de garde si redouté étaient réduits en poudre. Il ajoutait que quand les chrétiens autour de lui recouvrèrent ainsi la liberté après leur longue misère, ils tombèrent à genoux et bénirent Dieu.

Il suffira de mentionner en passant la conspiration et la série de tragédies bien connues qui suivirent la mort dramatique du sultan Abd-ul-Aziz et qui aboutirent, après le règne très court du sultan imbécile Mourad V, à l'avènement de Sa Majesté Abd-ul-Hamed II, tout cela dû à la nature mal définie des lois de succession. Examinons maintenant la constitution et l'étiquette de la cour turque, et plus spécialement du harem, la vraie cour d'un monarque polygame.

***

Commençons par la cour domestique externe. On a dit souvent que le Sultan partage le pouvoir spirituel avec le Cheik-ul-Islam, mais, en réalité, ils sont dans une grande mesure indépendants l'un de l'autre. Le Cheik-ul-Islam est le vicaire général, chargé des détails de la vie spirituelle de l'Empire, détails trop compliqués pour être réglés par le Sultan seul. L'Islam est une religion qui a subi peu de modifications depuis sa fondation et ni le Sultan ni le Cheik ne sont appelés à confirmer de nouveaux dogmes, de nouvelles cérémonies, ou à s'occuper de la création ou de la promulgation de règles nouvelles. Leur emploi consiste à conserver le *statu quo* en matière religieuse et de soutenir la ferveur, pour ne pas dire le fanatisme, des fidèles de l'Empire entier. Le Cheik-ul-Islam informe son impérial maître de tout ce qui se passe dans le clergé, il propose de récompenser tel acte de piété ou de punir telle conduite perverse, et le Sultan sanctionne la mesure proposée. Quoique le Sultan puisse déposer le Cheik-ul-Islam si c'est son bon plaisir, le consentement de ce dignitaire doit être obtenu avant qu'on puisse dépouiller le Padishah lui-même de ses hautes fonctions. Ainsi quand Midhat-Pacha conspira contre l'infortuné Abd-ul-Aziz, son premier soin fut d'obtenir une sanction écrite du Cheik-ul-Islam alors en exercice, Hassan-Hiroullah. Sans cette sanction les troupes se seraient révoltées, et le complot aurait avorté.

Après eux le plus grand personnage de l'Empire est le Grand Vizir, dont les fonctions ressemblent quelque peu à celles de notre premier ministre, quoique beaucoup plus limitées. Autrefois ce poste

n'était rien moins qu'enviable. Au cours du siècle dernier en effet environ cent grands vizirs ont péri par la corde ou ont fini dans ce « terrible puits de sang » dont les ruines, encore visibles dans le château des Sept-Tours, remplissent aujourd'hui le touriste d'un sentiment d'indicible horreur. La plupart de ces grands vizirs, dont beaucoup se sont acquis une juste renommée par leurs talents administratifs, étaient sortis de la basse classe, parfois même c'étaient d'anciens esclaves. Le Grand Vizir est invariablement gratifié du titre de : Votre Altesse. Il y a peu de temps encore son costume officiel était de satin blanc bordé d'hermine, et sur la tête il portait un turban ovale enrichi de diamants. Aujourd'hui il porte le costume militaire moderne et la pompe et le luxe de son entourage se sont réduits à l'affreuse redingote et aux bottes non cirées du moderne fonctionnaire turc.

Le Kizlar-Aghassi, ou chef des eunuques noirs, prend rang officiellement au-dessous du Grand Vizir. Mais, pour des raisons qu'on devine, Son Excellence ne figure plus aujourd'hui dans l'*Almanach de Gotha*. Le régiment des eunuques placé sous ses ordres est devenu beaucoup moins considérable au cours du présent règne, mais il est encore formidable, car il est indispensable au maintien du harem. Quelques eunuques blancs très vieux sont logés à Yldiz, mais bientôt les derniers d'entre eux auront disparu.

Le corps des pages, qui avait ses quartiers dans deux vastes cours du Vieux-Sérail, a aujourd'hui presque entièrement perdu son caractère asiatique. Les jeunes garçons ont à peu près le même service que dans les autres cours, ils portent des messages et sont aux ordres de leurs aînés, ont en échange la nourriture, le logement et reçoivent une bonne éducation militaire.

Malgré les réformes louables d'Abd-ul-Aziz, la cour de ce souverain est encore encombrée de parasites qui y restent accrochés sous le nom de secrétaires, huissiers, agents du palais, tout le fretin ordinaire. Tous ces hôtes fâcheux sont servis par trois ou quatre cents esclaves ou domestiques, connus sous le mon de « Baltadjis ». La cuisine de la cour impériale est montée sur un pied fabuleux. La population mâle et femelle de Yldiz, y compris les troupes des casernes du palais, ne monte certes pas à moins de six à huit cents personnes, tous nourris aux frais du Sultan. Un des plus amusants spectacles auxquels on assiste dans cette partie du palais accessible aux visiteurs est certainement la procession des mets allant des cuisines aux divers appartements. Chaque repas est renfermé dans une énorme boite en forme de roue, divisée en compartiments et couverte d'une pièce de calicot noir nouée au sommet, le tout placé sur la tête d'un esclave. Sous cette couverture noire s'en trouve une autre de soie ou de velours plus ou moins richement brodée selon le rang de la personne à laquelle les mets sont destinés. On m'a assuré, et la chose me paraît croyable, que plus de quatre cents cuisiniers et marmitons sont employés au palais sous la direction d'un véritable état-major de chefs, turcs, français et italiens.

Le harem, ou partie de la maison du Sultan réservée aux femmes, se compose d'un certain nombre de petites cours ou *dairas*, chacune d'elles entourant le logis de tel ou tel notable membre de cette effrayante hiérarchie féminine qui ne comprend pas moins de quinze cents personnes.

Sa Majesté ne condescend jamais à passer par les cérémonies ordinaires du mariage musulman. Les femmes de son harem sont partagées en trois grandes classes : les Kadinés, qui sont des épouses plus ou moins légitimes, quoique l'union ne soit pas officielle ; les Ikbals ou favorites, parmi lesquelles sont choisies d'ordinaire les Kadinés ; et enfin les Guienzdes, littéralement « les jeunes dames agréables aux yeux » de leur maître, qui peuvent à leur tour arriver au rang d'Ikbals. Toutes ces femmes *doivent* être esclaves d'origine. La plupart ont été achetées ou volées à des paysans circassiens ou géorgiens à un âge très tendre et on les a fait disparaître d'une façon si mystérieuse que leurs parents ne peuvent jamais découvrir ce qu'elles sont devenues. Neuf fois sur dix cependant, si la dame s'élève aux premiers rangs, son identité est révélée à ses parents et tous ses efforts tendent alors à obtenir pour eux de bonnes places, par des moyens honnêtes ou inavouables, peu importe. Le sultan de Turquie est donc invariablement le fils d'une esclave. Mais dès l'instant que cette esclave devient mère d'un prince, ou même d'une princesse de sang royal, elle est affranchie et élevée au rang impérial. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, beaucoup d'anciens résidents de Constantinople se rappellent que le sultan Mahmoud II fut pris d'une belle passion pour une avenante Hammamjinah, ou femme employée dans un établissement de bains, et que cette femme ayant donné le jour à Abd-ul-Medjid devint aussitôt Kadivé effendy et fut élevée à la dignité suprême de « Validé-Sultan ».

Comme tout bon musulman doit avoir quatre femmes officielles, le Sultan a quatre Kadinés. Chacune porte un titre distinctif qui lui accorde un rang déterminé dans la hiérarchie. Ce fut la Bach-Kadiné ou la première de ces dames, la sœur de Zaki-Pacha, trop connu pour ses exploits dans le Sasoun, que récemment on désigna d'une façon erronée comme étant la Sultane.

Les trois autres Kadinés portent respectivement les noms de Skindji-Kadiné, ou seconde dame, Artamé-Kadiné, ou moyenne dame, et Kutchuk-

Kadiné, ou petite dame. Le fait que chacune de ces dames doit, suivant la loi musulmane, avoir une cour semblable dans tous ses détails, depuis la maîtresse de la garde-robe jusqu'au plus insignifiant marmiton et même jusqu'au nombre des chevaux à l'écurie, explique pourquoi quelque autre personnage féminin de l'entourage impérial doit forcément être choisi pour tenir la place et porter le titre accordé d'ordinaire à la femme d'un souverain monogame. Ce personnage, dans le système turc, est toujours la mère du sultan régnant et est connu sous le nom de Validé-Sultan. Si le sultan a perdu sa mère au moment de son avènement, sa mère nourricière prend la place de la mère véritable, cette relation étant considérée comme presque aussi sacrée que la première, aux yeux de tout bon musulman. La Validé-Sultan actuelle est la mère nourricière d'Abd-ul-Hamid et on me l'a décrite comme une femme très capable et très intelligente, d'idées un peu rétrogrades, qui gouverne le harem d'après des principes sévères d'ordre et d'économie. Tout membre de l'armée féminine de Yildiz doit hommage et obéissance absolue à la Validé, dont le titre par excellence est Tatch-al-Mestourat, ou « Couronne des figures voilées », c'est-à-dire de toutes les femmes mahométanes qui, on le sait, sont strictement voilées. L'étiquette qui environne la Validé est presque aussi solennelle que celle qui entoure le Padishah lui-même. Il n'est pas jusqu'à la Bach-Kadiné qui n'oserait paraître devant elle sans y être invitée, et aucune dame du harem ne s'avance en sa présence qu'en habit de cour et sans manteau, que la température soit glaciale ou étouffante. Lorsqu'elle sort, elle est suivie d'une escorte exactement semblable à celle du Sultan.

Le lecteur imaginera sans peine de quelles tragédies, complots et contre-complots le harem est le théâtre dans le conflit d'ambitieux efforts pour attendre la position enviée de Validé-Sultan. Un exemple entre mille. La fameuse Validé-Sultan Turkhan, mère de Mahomet IV, dans le but de placer son fils sur le trône, suivit l'exemple d'Athalie et massacra littéralement la race royale tout entière. En 1665 elle fit bâtir la belle mosquée auprès du Grand-Pont. Il est consolant de penser que cette princesse scélérate fut bel et bien étranglée à son tour. Remarquer ici que le Sultan, comme tout autre musulman, peut s'unir à une chrétienne ou à une païenne, si bon lui semble. Sans parler d'Irène et de Roxelane, on compte un certain nombre de Kadiné chrétiennes, dont une ou deux étaient des dames vénitiennes ou génoises enlevées par des pirates et qu'on n'obligea jamais à changer de religion, quoique, bien entendu, leurs enfants fussent élevés dans la religion paternelle. Un fait significatif pourtant est qu'aucune juive n'occupa jamais une haute position dans le harem.

On ne connaît qu'un sultan, Abd-ul-Medjid, qui se soit plié aux cérémonies officielles du mariage et du divorce. On raconte qu'étant allé faire visite à une princesse égyptienne, veuve d'un des fils de Méhémet-Ali, il vit Besmé-Hanoun, fille adoptive de Son Altesse, et aussitôt tomba éperdument amoureux d'elle. Il demanda à son hôtesse de lui donner la jeune personne, demande incivile qu'elle éluda adroitement en répliquant que sa fille était déjà fiancée à un des officiers de Sa Majesté. « Dans ce cas, s'écria le Sultan amoureux, je la prendrai moi-même pour femme. » Et au grand étonnement de Stamboul il l'épousa officiellement et, qui plus est, publiquement, ce qui ne l'empêcha pas de divorcer dans l'année, d'une façon aussi strictement légale que le pourrait faire n'importe quel citoyen. Elle devint bientôt après la quatrième femme de Fazil-Pacha.

Le titre de Sultane n'existe pas. Mais celui du Sultan, ajouté au nom même, est accordé à toutes les femmes de sang royal, filles et sœurs du Sultan : Lelia-Sultan, Fatma-Sultan et ainsi de suite. Si l'une de ces dames consent, ce qui arrive souvent, à épouser un des sujets du maître, elle conserve son titre et ses biens, et son mari ne peut s'asseoir devant elle sans qu'elle l'y invite.

Un autre grand personnage du harem est la Hasnada-Ousta, ou Grande Maîtresse de la garde-robe et du trésor. C'est généralement une respectable et intelligente matrone qui fait fonction de Vice-Validé et surveille les mille détails domestiques qui dans un établissement aussi vaste doivent forcément échapper à la Validé-Sultan elle-même. En plus d'une occasion, faute de mieux la Hasnada-Ousta, a été élevée au rang de Validé-Sultan.

On a dit déjà que la population du harem est constamment alimentée et renouvelée par un flot d'enfants esclaves, achetées secrètement dans les contrées lointaines et non moins secrètement transportées au palais. Pendant leurs jeunes années elles sont appelées Alaïkes et sont commises aux soins de certaines matrones expérimentées, connues sous le nom de Kalfas ou maîtresses, qui les initient aux arts subtils qui font les délices des Orientaux. Leurs manières surtout sont l'objet de soins constants et on leur enseigne la musique et la danse. Au temps voulu elles commencent à remplir le rôle de suivantes des Kadinés et des princesses impériales et souvent parviennent au sang suprême.

Autrefois le costume oriental régnait seul dans le harem et nous possédons de nombreuses descriptions de la variété et de la splendeur des vêtements portés par les favorites du Sultan et leurs suivantes. Dans le Vieux-Sérail les chambres étaient toutes garnies de ces merveilleux carreaux persans dont on voit encore des spécimens sur les murailles en

ruines. Les divans bas, aux somptueuses broderies, formaient tout le mobilier, en dehors des tables qui portaient les tasses de thé et autres bagatelles en usage chez les dames. Celles-ci, lorsqu'elles sortaient, étaient portées dans des arabas pittoresques, dont les tentures étaient souvent parsemées de pierres précieuses. Le Sultan même restait toujours invisible aux yeux des Giaours (infidèles). Il y a à l'ambassade d'Angleterre une ancienne gravure fort belle, représentant la présentation au sultan Mahmoud II de lord Stratford de Redcliffe (alors M. Canning) en 1825. Le Sultan, en costume oriental complet, est accroupi sur un tapis dans une vaste alcôve grillée qui ressemble ainsi à une cage. Les rideaux sont écartés, découvrant le grillage, de sorte que le Padishah est visible à travers les barreaux. Cela fut considéré à cette époque comme une innovation extraordinaire. Les ambassadeurs précédents n'avaient jamais vu la cage, à plus forte raison son impérial oiseau.

Une dame distinguée qui a ses entrées au harem m'assure que ses occupantes actuelles s'habillent toutes plus ou moins à la mode européenne, mais que leurs toilettes sont toujours des plus luxueuses et faites sur les plus beaux modèles de Paris et de Vienne. Elles portent de magnifiques diamants et d'autres joyaux et paraissent mener une vie très heureuse.

De ce qu'une femme réside au sérail il n'en faut pas conclure qu'elle ne possède pas un mari légitime. Beaucoup de ces dames sont femmes de pachas et, comme nos dames de cour, n'ont chaque année qu'une période de service déterminée. Mais la grande majorité de celles qui font partie de cet État dans l'État, qu'elles soient maîtresses ou servantes, ont un mari occupant quelque poste au palais entre les murailles duquel leur est octroyé un appartement pour elles et leur famille. Les dames du harem jouissent d'une large part de liberté. Sous le yasmak et le feridjé réglementaires elles peuvent sortir et rendre des visites où bon leur semble et elles fréquentent les bazars, la grande rue de Pera et autres promenades publiques. En outre, de nombreux plaisirs leur sont offerts au palais. Elles ont un joli petit théâtre dans les jardins où fréquemment on représente pour elles des opéras et des ballets. En été elles remontent en foule le Bosphore se rendant aux Eaux-Douces d'Asie, au printemps et à l'automne elles vont aux Eaux-Douces d'Europe; mais jamais on ne les voit à pied. Quant au Sultan lui-même sa vie est très simple et très dure. Il se lève à six heures et travaille avec ses secrétaires jusqu'à midi, heure du déjeuner. Après le déjeuner il fait une promenade en voiture ou une excursion sur le lac, dans ses vastes domaines. A son retour il tient audience. A huit heures il dîne, parfois seul, assez souvent en compagnie d'un ambassadeur. Très souvent, le soir, il joue du piano avec ses jeunes enfants. Il aime avec passion la musique légère et son répertoire favori est celui de la *Fille de Mme Angot*. Il est vêtu comme un homme du monde ordinaire, il porte toujours la redingote qui, aux jours de cérémonie, est richement brodée; sa poitrine est alors constellée de décorations.

Il est le premier sultan qui ait supprimé l'aigrette de diamants surmontant autrefois le turban ou le fez impérial. Le président des États-Unis n'est pas plus simple que le Sultan dans sa façon de recevoir ses hôtes. Il fait asseoir son visiteur à côté de lui sur le sofa et il allume lui-même une cigarette qu'il lui offre ensuite. Comme le Padishah est censé ne parler que le turc et l'arabe, Sa Majesté, à qui le français est aussi familier que sa langue maternelle, ne s'entretient avec les étrangers que par l'entremise d'un drogman.

Je pourrais ajouter encore bien des détails instructifs et intéressants, mais le cadre étroit qui m'est assigné ne me permet pas de m'étendre davantage.

Tout récemment une très grande dame eut l'honneur de dîner avec Sa Majesté qui, soit dit en passant, est le premier souverain turc qui ait jamais admis à sa table une femme chrétienne. Après le dîner la dame remarqua un piège à souris qui avait été oublié sur une chaise. « Oh! dit le Sultan, c'est un excellent piège. On me l'a envoyé d'Angleterre et j'y ai pris aujourd'hui dix souris. »

RICHARD DAVY.

(*Fortnightly Review.*)

L'ÉMIGRANTE

Nouvelle.

I

A la sortie de l'Opéra, où il était venu sans oser en prévenir sa fille, Mme Harpiot, non plus que Thérèse, sa vieille femme de ménage, M. Pinchaud fut désagréablement surpris par une neige drue qui passait dans les nappes de lumière électrique telle qu'un interminable cardage de laine blanche. Venu par un de ces soirs secs de décembre bons pour la digestion, sous un ciel clair et froid, propre à rendre savoureuse une salle surchauffée, tout de suite bien placé au parterre et assez loin de la claque, le gros petit M. Pinchaud avait goûté quatre heures béates aux redondances de *Robert le Diable* et dodeliné de la tête à ses airs favoris, airs qu'il fredonnait en

même temps que les chantaient le ténor, le mezzo et le soprano. Au dernier entr'acte, charmé d'une soirée d'enchantement si égal, se départant de sa sobriété coutumière, il s'était émoustillé, coup sur coup, de deux flûtes de champagne : histoire de s'éclaircir la voix afin de ne pas faiblir au trio, roide pour lui, il l'avouait : car, en dépit des *chut!* de ses voisins, il se lança indistinctement dans la partie de Robert, d'Alice et de Bertram. Or, ce soir-là, le trio lui-même avait marché à souhait. Aussi ce vilain temps suffoqua-t-il M. Pinchaud ainsi qu'un manque d'égards, une insolence imprévue et brutale. Car enfin, pour une fois par hasard qu'en cachette M. Pinchaud se risquait au théâtre, rien ne le forçait à choisir ce soir-là plutôt qu'un autre. Pécuniairement à l'aise, veuf, habitant Auteuil hors barrières et loin de sa fille unique mariée à un tanneur de Montrouge, il demeurait absolument libre de prendre son moment et de se bien tâter avant de s'aventurer. Au moindre pressentiment que les étoiles blanches et la lune sans halo se barbouilleraient de rafales, comme il serait resté au coin du feu, douillettement engoncé dans sa tiède bergère! Tandis qu'en cette tourmente, pas de parapluie pour son claque, pas de snow-boots pour les bottines vernies du mariage de sa fille. C'était bien là de quoi comprendre le brusque accès d'humeur noire d'un rentier paisible et respectable auquel, subitement et sans prétexte valable, le ciel manque de parole.

Cependant, après cette première suffocation, grâce aux deux flûtes de champagne qui lui picotaient le sang, M. Pinchaud se résigna assez philosophiquement à retrousser le bas de son pantalon et à s'acheminer vers la gare. Le dédain du fiacre était une hérédité économique de la famille. La foule dispersée de droite et de gauche, les voitures le dépassant, M. Pinchaud se trouva seul, sous la neige, dans la rue.

C'était lugubre.

Au travers des tourbillons floconneux, les lueurs blafardes du gaz agonisaient. Les boulevards ouvraient des gouffres de brume. Tout le noir vertical des arbres dénudés, des réverbères, des murs, tranchant sur la blancheur horizontale du sol et des toitures, donnait l'impression d'immenses lettres de deuil. Les volets sur les fenêtres, les devantures de fer sur les boutiques, semblaient autant de lourdes paupières fermées sur des yeux de maisons mortes.

Ces réflexions surprirent et effrayèrent M. Pinchaud. Qu'allait-il penser là, lui qui pensait si peu? Pourquoi ce dehors suggérait-il, en son dedans, ce soir-ci, de sinistres imaginations, alors que de coutume il pouvait longuement examiner toutes choses sans le moindre éveil d'idées? C'était le champagne, bien sûr, qui lui jouait ce tour-là. Et, prudent, redoutant pour son sommeil des oppressions ou peut-être même un cauchemar, il s'efforçait d'appliquer exclusivement son attention à la préservation de son claque et de ses bottines vernies. Mais le champagne lui pétillait dans la cervelle, fouettait sa conception, et, en dépit de son claque et de ses bottines, M. Pinchaud se mit à raisonner. De toutes ces demeures closes, il déduisit vaguement que les villes, groupement d'hommes à l'origine et d'hommes associés dans un but unique de mutuelle défense, devenaient aujourd'hui, par une effrayante diversité de minuscules intérêts, une agglomération de repaires pires que les cavernes. Quel quartier ne détestait l'autre quartier? Quelle maison ne cherchait à nuire à sa voisine? Quel étage n'était l'ennemi de l'étage inférieur? Et ainsi les cités, en se civilisant, retournaient à l'inhospitalité, à l'égoïsme féroce de l'individualité. Que, par exemple, M. Pinchaud manquât son train de minuit quarante : les omnibus ne roulant plus, les voitures remisées au dépôt, il lui faudrait, pour regagner Auteuil, traverser tout Paris à pied, sous la tourmente, par des avenues désertes, en butte à de terribles rencontres! N'était-ce pas atroce et d'une indifférence sociale toute primitive? M. Pinchaud avait la ressource des hôtels, mais ouvriraient-ils, ces hôtels? Puis les connaissait-il? N'entrerait-il pas dans quelque maison louche? Et lui encore, un homme, un quasi-parisien, possédant quelques louis dans sa poche, s'en tirerait peut-être; mais, exalté, M. Pinchaud imaginait un être faible, une femme, une étrangère perdue, dénuée de tout. Que ferait-elle errante en cet immense dédale de pierre, entre ces murs infinis d'une prison de cauchemar? Ah! tout de même, que les hommes étaient cruels aux hommes! Ainsi, que M. Pinchaud expirât de faim ou de froid, qu'un souteneur l'égorgeât, ces gens-là ne cesseraient pas de dormir béatement! Ils ne le sauraient même pas! Inouï! Mieux valait mille fois être d'une horde vagabonde parmi les déserts nus, d'une tribu sauvage acculée dans les bois, que de cette ville implacable qui livrait ses honnêtes gens aux horreurs de la nuit comme aux cirques romains on jetait les martyrs à la griffe des fauves!

Cette métaphore hardie secoua le gros homme d'un frisson. Et, tout à coup, il eut cette pensée vraiment extraordinaire que lui-même, chaque soir, en son rez-de-chaussée bien calfeutré, bien chaud, se glissait sans secousse dans son lit bassiné et s'endormait mollement, sans plus songer aux autres, aux sans-asile, aux errants de la nuit. Et sa fille, Mme Harpiot, non plus, ne pensait jamais à ça, ni Thérèse, sa vieille femme de ménage, ni aucun de ses parents, ni aucun de ses amis. Et tous, cependant, vivaient, ainsi que lui, tranquillement et sans remords. Pourquoi? Qu'avait-il fait, lui Pinchaud, pour que cette

pensée le troublât ce soir et le troublât seul? D'où lui venait cette conscience soudaine, inéluctable, d'un égoïsme coupable? Et, sans que rien fît prévoir cette catastrophe d'âme, en ce bouleversement de peur, de tristesse, de regret, d'attendrissement confus, une aspiration suprême, inattendue, se dégagea, jaillit : *il voulait être bon!*

Ce ne fut en son cerveau qu'une palpitation de lumière, un éclair, qu'éteignit brusquement la préoccupation renaissante de son train. La gare était en vue. Illuminé, le cadran lui sourit minuit vingt. Il ne pensa plus qu'à s'assurer de son billet de retour, au fond de son gousset; puis à gravir l'escalier lentement, posément, pour ne pas s'essouffler. Une humidité froide aux pieds le contraria; mais il espéra que la bouillotte du wagon serait chaude. Son logis étant à cinq minutes de la gare, et juste en face de l'octroi, rien à craindre. Sitôt rentré, dans le feu tout préparé il glisserait une allumette. De la flambée joyeuse il approcherait la table et soupperait : il restait dans le buffet une aile de poulet froid, une terrine de foie gras et deux ou trois bouteilles de clos Saint-Jacques 74, — un vin très chaud et qui ne faisait pas penser, bien au contraire. Tout ça avant de dormir le réconforterait, chasserait ses idées bêtes.

Cette riante perspective déridait petit à petit le pauvre M. Pinchaud, et, ses flûtes de champagne lui laissant la cervelle plus calme, il se constatait même, avec satisfaction, une tendance au sommeil, quand, en haut de l'escalier, dans la grande salle des pas-perdus, M. Pinchaud tomba en pleine jonchée d'émigrants.

Dans une répulsion de la vermine et des mauvaises odeurs, M. Pinchaud eut un recul et combina des détours pour ne pas frôler. Mais voici que son champagne se remit à faire des siennes : une pitié brusque, plus forte que son dégoût, l'arrêta, puis le poussa vers ces misérables épaves d'humanité. Assis ou couchés, serrés, blottis, tassés les uns contre les autres, les émigrants frissonnaient aux haleinées glaciales qui, par les baies ouvertes, leur soufflaient à la peau les détresses du dehors. C'étaient des faces hâves et flétries de jeunes filles, des joues pâles d'enfants, et des regards furtifs, effrayants, d'hommes fauves, prêts à l'ignominie pour un morceau de pain; ici des fronts de rêve brutalement blessé, là des mâchoires de cruauté muselée. Et aux feutres, aux bonnets de loutre, aux chapeaux de paille, aux marmottes, aux blouses, aux redingotes, aux peaux de bique, aux loques de velours ou de soie, on devinait les rôdeurs, les terrassiers, les bandits, les paysannes, les filles. Et il y avait aussi de pitoyables vieux, usés, décolorés, déjà effacés et flottant dans un gris crépuscule de mort. Toutes les villes de l'Europe venaient dégorger là, dans ce coin de hall froid, leur trop-plein de misère, de vice et de fatalité.

Tournant sur lui-même, éperdu, Pinchaud contournait peureusement ces îlots de créatures, tel qu'un naufragé qui heurte des écueils. Il remarquait que les plus forts, les hommes, s'emparaient des encoignures d'abri, se couchaient pour dormir sur les bancs, se plantaient sur les bouches de chaleur. Les femmes, seules ou flanquées d'enfants, repoussées rudement, n'osaient plus approcher. Et c'était si lamentable, en pleine gare de capitale, ces épisodes farouches d'originelle violence pour un repos sur un banc ou une bouffée de chaleur, que Pinchaud s'arrêta de nouveau, traversé d'anxiété, et, debout, il regardait toute cette vidure humaine comme on se penche sur un gouffre.

Tout à coup il eut une déchirure plus aiguë dans le cœur. Devant lui, une jeune femme en noir, adossée au mur, cachait un petit garçon de six à sept ans sous un châle trop léger. Elle aussi regardait les groupes sinistres dans une muette épouvante. Il comprit que cette femme, en ce répit d'attente, venait de s'écarter, mais qu'elle s'en allait *avec eux*, qu'elle *faisait partie d'eux*. La blancheur saisissante de son masque, les regards fixes et fous de ses yeux vides de larmes, le roidissement de son être exprimaient une telle frayeur de ces promiscuités que Pinchaud s'approcha d'elle. Doucement il écarta le châle pour mieux voir le petit : c'était une tête fine et jolie. La femme le laissait faire, comme morte, comme une serve qui ne s'appartient plus, que n'importe quel passant a le droit de toucher sans qu'elle ose broncher. Quand elle vit que ce bon vieux monsieur caressait son enfant, deux larmes — les deux dernières, peut-être — roulèrent en ses grands yeux taris et renouvelèrent subitement la limpidité bleue et confiante de son regard. Pinchaud fut bouleversé. Il lui tendit de l'argent, des pièces blanches. Elle refusa d'un lent hochement de tête, lui montrant d'un petit geste craintif d'autres yeux à l'entour qui, sournoisement, épiaient le mouvement de Pinchaud. Alors il adoucit sa voix autant qu'il put et lui parla. Elle fit signe qu'elle ne comprenait pas, puis parla à son tour, dans une langue inconnue et d'assonance rare; mais son timbre restait harmonieux, caressant et plaintif. En gestes intelligents elle s'efforçait d'expliquer qu'elle venait de très loin et qu'elle allait très loin, qu'elle ne connaissait personne parmi ces gens, qu'elle était seule au monde avec le petit garçon, que derrière elle, elle ne laissait rien, qu'elle n'attendait rien et voyageait ainsi, depuis des jours et des jours, ballottée, coudoyée, bousculée et meurtrie dans cette ruée d'émigrants. Elle exprimait cela, ou tout au moins Pinchaud prêtait ce sens à sa mimique touchante. Et à ses attitudes, à sa mise pitoyable mais décente, à sa voix, à ses regards, il

l'imagina honnête, délicate, entraînée ou jetée là par quelque drame fantastique, romanesque, implacable, ainsi qu'en offre encore la vie la plus réelle. Et Pinchaud ne pensait plus ni à sa fille si froide et si avare, ni à la femme de ménage, méfiante et grognon, ni à son claque, ni à ses pieds mouillés.

Il ne voyait que ces deux êtres broyés, échoués parmi des hordes d'instinct sauvage. Et de nouveau l'éclair, la palpitation de lumière éblouissante traversa son cerveau : *il fallait être bon!* Toute son âme vibra d'une ardente pitié, et, pour la première fois, il comprit le vrai et le seul but, la vérité superbe de la vie : *donner et secourir.*

L'horloge cependant marquait minuit trente-cinq. Il eut une révolte dernière contre la mesquinerie héréditaire des Pinchaud et fit signe à la femme et à l'enfant de le suivre. Tous deux, saisis de surprise, hésitèrent, se regardèrent, puis regardèrent M. Pinchaud. Ce qu'ils lurent en ses yeux les décida ensemble. En de telles désolations, le hasard, quel qu'il soit, devient la providence. Ils suivirent le vieil homme. Il marchait vivement, devant eux, si léger qu'il ne se croyait plus le Pinchaud de tous les jours, mais un Pinchaud tout autre, un Pinchaud libre, avec du ciel tout plein le cœur et la conscience dégagée d'un tas de chaînes lourdes et de préjugés de plomb. Il lui semblait sortir d'une existence morne, terre à terre, humiliante, être rendu à lui-même dans l'élan généreux de son âme première. Il saisissait fort bien que les deux flûtes de champagne y étaient pour quelque chose, et cependant il se reconnaissait entièrement lucide, compréhensif, responsable et plus que jamais maître de toute sa volonté. Au guichet, lui, qui se contentait de monter en seconde, demanda deux premières et paya son supplément sans réclamer. En wagon, il ferma les glaces soigneusement, s'assura que la femme posait bien ses pauvres semelles béantes sur la bouillotte chaude, et, bavard, expansif, heureux, se frottant les mains, il demanda dix fois :

— Avez-vous chaud, maintenant? Hein! cela va-t-il mieux? Vous avez faim, peut-être? Patience! nous mangerons. J'ai au fond du buffet un reste de poulet, une terrine de foie gras, à nous trois nous boirons notre bouteille de Saint-Jacques, et, si ce n'est pas assez, on débouchera la seconde!

Il sautillait sur sa banquette, frétillant de ses petites jambes courtes, joyeux comme s'il eût retrouvé de vieux amis d'enfance. Et il babillait, babillait, babillait, pour lui-même, sans aucun agacement qu'on ne le comprît pas. La jeune femme témoignait quelque confusion de tant d'égards, et quand ses regards croisaient les regards de Pinchaud, il y voyait pointer de petites larmes furtives. Alors, afin de les faire rire, il se penchait vers le petit garçon, et, pour l'avertir qu'on allait se régaler, le vieil homme désignait sa bouche avec son doigt, dans une grimace si drôle que tous les trois pouffaient.

Arrivé à Auteuil, il leur fit traverser la place, franchir la barrière des fortifications, puis enfiler l'avenue toute blanche de neige. Un grand souffle arrivant de l'immense plaine déserte, la femme frissonna. Aussi, devant sa porte de rez-de-chaussée, étroite, percée d'un guichet, indépendante et ouvrant directement sur la voie, Pinchaud tira vivement ses clés, ouvrit, les fit entrer et referma tout de suite.

L'inconnue et l'enfant attendaient dans l'ombre, ne prévoyant rien de méchant de ce vieux petit monsieur à la face joufflue, n'imaginant rien de pis que ce qu'ils avaient souffert. Pinchaud alluma le gaz dans la salle à manger, ajouta deux assiettes au couvert préparé, ouvrit les armoires, le buffet, déposa sur la table tout ce qu'il put trouver. La jeune femme allait au-devant de lui, le déchargeait des plats, s'efforçait de l'aider, sans paraître indiscrète ou curieuse. Il fut content de ce tact. On se mit à table. Le petit dévora. La mère, elle, avalait de petites bouchées, car tout cela n'entrait plus facilement dans son estomac rétréci et fatigué de jeûnes. Elle tenait sa fourchette d'une façon adroite et élégante qui fit grand plaisir à Pinchaud. Il exigea qu'elle bût plusieurs gorgées de vin pur et cela la ramina. Alors, content, il mangea comme le petit, mais il but davantage. Et toujours prolixe, sans souci de la lassitude extrême qu'exprimait le visage tiré de ses deux protégés, il contait sa vie, ses habitudes, ses menues occupations. Elle écoutait roidie, faisant appel à toute son énergie pour ne pas trahir dans un battement de paupières son besoin de sommeil. L'enfant, lui, le bras plié sur la table et le nez dans sa manche, ronronnait bien avant que Pinchaud exposât son projet généreux. Vivre seul, c'était triste et stupide. Sa petite fortune lui permettrait très bien, sans mordre au capital, de faire auprès de lui le bonheur de quelqu'un. Sa fille, Mme Harpiot, dotée et mariée richement, n'avait pas d'enfant, et, toute à son mari, ne pensait à son père qu'en ses moments perdus. Donc pas le plus petit scrupule à éprouver de ce côté. Pour la femme de ménage, dame Thérèse, il était las de ses grognements et de sa négligence. Il lui donnerait congé dès le lendemain. Et qui trouverait à redire qu'à soixante ans passés, ayant été, même jeune, toujours sérieux et rangé, il prît une gouvernante? Tout s'arrangeait donc bien : elle tiendrait la maison, soignerait le ménage, et le petit irait à l'école tout en vivant près d'eux : ça serait plus commode et plus gai pour Pinchaud, meilleur pour elle, et pas plus cher. Et il babillait encore et sans cesse, surpris, charmé d'une facilité vraiment extraordinaire à trouver tous ses mots.

Regardant enfin la femme, il vit que sous ses doigts très maigres, exténuée, elle cachait un bâillement profond. Il se leva, prit un bougeoir, et, l'aidant à porter le petit, il la mena vers la chambre d'ami, celle où couchait sa fille en de rares et courts séjours. Il s'assura qu'ils avaient des allumettes, de l'eau, des serviettes, assez de couvertures et il se retira. Il refermait leur porte pour traverser la salle et regagner sa chambre quand il sentit que la femme lui saisissait la main. Il se retourna avec la peur subite d'une chose imprévue, qui viendrait déranger son roman de bonté; mais, devant lui, l'émigrante tombait à genoux et, tenant toujours sa main, elle la portait brusquement à sa bouche, la couvrait de baisers. Et c'était une courbure si reconnaissante, si humble, qu'il en fut rassuré et soulagé de suite. Puis, honteux tout de même de voir ses gros doigts sous ces lèvres fines et pâles, il retira sa main mouillée de larmes, releva doucement la jeune femme et s'esquiva sur la pointe des pieds, fermant les portes avec d'infinies précautions afin de ne pas troubler le repos de l'enfant.

Dix minutes après, M. Pinchaud dormait d'un sommeil de plomb.

CHARLES FOLEY.

(*A suivre.*)

LE CONGRÈS DES RELIGIONS (1)

Lettre de Mgr Jauffret,

Évêque de Bayonne.

Lorsque parurent les conférences de Mgr Ireland, traduites et publiées par M. l'abbé Félix Klein sous ce titre qui était tout un programme : *l'Église et le siècle*, Mgr Jauffret adressa au traducteur des félicitations enthousiastes. Son appréciation, très catégorique, celle-là, de l'idée d'un Congrès des religions, montre qu'il est loin encore de la pensée du grand évêque américain. Mais il faut savoir gré à Mgr de Bayonne de sa franchise. Les raisons invoquées pourraient être meilleures; elles ne sauraient être plus vaillamment exprimées. Et d'ailleurs, il ne faut pas trop s'étonner d'une phrase obscure qui demanderait à être expliquée, sur les « cloisons confessionnelles établies par le Christ ».

Bayonne, le 24 octobre 1895.

Monsieur,

Je n'approuve pas le Congrès projeté.

Il me semble qu'il y a là une concession faite au scepticisme doctrinal qui nous envahit et au système de l'équivalence des doctrines en vogue dans la classe bourgeoise.

Ce christianisme mitigé enlève à la foi son motif de crédibilité le plus simple, le plus fondamental, à savoir l'autorité de l'Église. C'est comme un pas en arrière vers la théologie naturelle des païens.

Le peuple peut en conclure qu'il a été induit en erreur jusqu'à ce jour et sur les droits de l'Évangile à être cru dans toute sa teneur, et sur l'efficacité qui appartient en propre à la doctrine catholique, qui est la vérité, de procurer le bien-être de la société et de l'individu.

Je pourrais souligner quelques expressions de votre article, par exemple : « les vieilles cloisons confessionnelles... » Ces cloisons n'ont-elles pas été établies par N. S. lui-même ?

Mais je rends hommage à votre talent incontestable, à votre zèle hors de doute, au noble élan de votre cœur.

J'avoue que je serais un peu confus de me trouver d'une opinion opposée à celle des hauts dignitaires et des hommes remarquables de l'Église que votre lettre me signale, et que j'aime et respecte.

FRANÇOIS,

Évêque de Bayonne.

Lettre du P. Baudrillart,

Prêtre de l'Oratoire.

Le P. Baudrillart est un « normalien ». Il est allé de l'Université à l'Église. Ici et là également estimé et aimé, il est un lien entre les catholiques de l'Université et les « intellectuels » de l'Église. Il vient d'être reçu docteur en théologie à l'Institut catholique de Paris à la suite d'une brillante soutenance de thèse; déjà il était docteur ès lettres. C'est lui qui a remplacé l'abbé Duchesne, nommé directeur de l'École de Rome, pour le cours d'histoire à l'Institut catholique. Son avis a une très particulière autorité. Je choisis sa lettre entre bien d'autres où une même objection considérable est formulée.

On dit : « Le Congrès de Chicago fut imaginé en dehors des catholiques, et il aurait eu lieu sans eux : les catholiques furent *mis en demeure* d'y prendre part. En France, les catholiques se trouveraient avoir eu la première idée d'un Congrès pour 1900, et en avoir pris l'initiative. Ce sont attitudes toutes différentes. »

A quoi on peut répondre : — « Ou bien on prétendrait que, dans la question du Congrès, des principes dogmatiques sont engagés, et je dois reconnaître que c'est la thèse de presque tout le clergé officiel français, à en juger par un ensemble de lettres épiscopales que je publierai un jour. En ce cas, assurément, il n'y a plus à parler d'initiative catholique. Je ne vois pas, d'ailleurs, comment les catholiques, même invités et contraints, se résoudraient par casuistique à se mêler à une manifes-

(1) Voyez la *Revue* du 16 novembre 1895.

tation doctrinalement suspecte. Mais, en vérité, élever l'accusation d'hérésie ! Pour toute défense, nous avons le précédent de Chicago, dont répond toute la hiérarchie catholique des États-Unis. — Ou bien la question du Congrès est une simple question d'opportunité et d'utilité religieuse. En ce cas, l'Église catholique ne saurait trop revendiquer l'honneur de l'initiative, si elle est sûre des avantages, et trop opposer de résistance active, si elle croit à de graves inconvénients. Mais attendre dans l'inertie, et se faire une fois de plus remorquer à une grande idée dans le sillage du progrès, c'est la pire des attitudes. »

Voici pourtant la lettre où le P. Baudrillart, comme tant d'autres, distingue entre le Congrès en Amérique et le Congrès en France.

Cher monsieur,

Il est certain que j'ai beaucoup admiré le discours de Mgr Keane à Bruxelles, et que j'ai pris sur moi de le publier dans le *Bulletin critique*.

Mais, si un Congrès des religions avait sa raison d'être dans un pays où beaucoup de formes religieuses sont en présence, je ne suis pas persuadé qu'il ait chez nous la même utilité. Je crois même, quoi qu'on ait pu répondre à l'objection, que les Français ne sont pas un peuple assez religieux pour supporter sans préjudice un tel spectacle. Enfin, si les catholiques d'Amérique ont bien fait d'aller à un Congrès, imaginé en dehors d'eux, et qui aurait eu lieu sans eux, il ne me paraît pas que soit à des catholiques de prendre l'initiative d'assemblées de ce genre.

ALFRED BAUDRILLART.

Lettre de Mgr C. de Harlez,

Professeur à l'Université de Louvain.

Voici une lettre toute sympathique en son évangélique inspiration. Elle nous vient d'un illustre prélat que tout le monde savant connaît et admire pour ses incomparables études sur les langues orientales, de Mgr C. de Harlez, professeur à l'Université catholique de Louvain.

Par les sympathies qui vont à sa personne, par la très particulière autorité de son enseignement, Mgr de Harlez, c'est un peu l'Université de Louvain.

Même dans le monde politique belge, Mgr de Harlez s'impose au respect de tous les partis par son esprit libéral et conciliant. C'est lui qui, lors des dernières luttes à propos des lois scolaires, a émis un sage projet de conciliation dont les dispositions essentielles allaient rejoindre celles d'un autre projet présenté par M. Lorand, le chef du progressisme belge. Si bien que l'on a eu le projet Lorand-de Harlez. Et je n'ai pas besoin de rappeler de quelle autorité morale et sympathique à tous l'illustre prélat a couvert, dans le danger, ses amis, les démocrates chrétiens de Belgique.

Louvain, 1er novembre 1895.

Honoré monsieur,

Vous voulez bien me demander mon avis relativement à la tenue, à Paris, d'un second *Parlement des religions*. Je réponds à la confiance dont vous m'honorez en vous disant ma pensée avec une entière franchise et simplicité.

Si cette seconde session ressemble entièrement à la première, si les représentants de la religion catholique peuvent jouer, dans la grande ville européenne, le même rôle qu'à Chicago, il ne me paraît point douteux que les résultats du deuxième Congrès doivent être bons, et même meilleurs que ceux du premier.

Il faut donc, avant tout, prendre des mesures telles que, dans notre malheureuse Europe, et sous l'empire des influences auxquelles la France et Paris surtout sont livrés aujourd'hui, les libres penseurs ne prennent pas la direction d'une assemblée d'hommes religieux.

Si donc on peut assurer aux séances du Parlement des religions un cours paisible et régulier, comme au catholicisme la place qui lui revient, je ne saurais qu'unir ma faible voix à celle des hommes éminents qui demandent de nouvelles assises du Congrès, un renouvellement des scènes émouvantes dont la cité américaine fut l'heureux témoin.

Aujourd'hui, les faits l'ont démontré, la religion catholique n'a rien à craindre de ces assises fraternelles où elle n'a point paru comme une religion humaine semblable à toutes les autres, mais où, simplement, elle s'est révélée à beaucoup d'esprits droits et sincères qui ne la connaissaient point, ou n'en avaient que l'idée la plus fausse.

Qu'il est puissant, qu'il est efficace, ce simple exposé de nos dogmes fait avec le langage de la charité fraternelle. Qui ne sait le conseil du doux apôtre du Chablais, du grand docteur de l'Église qui a nom François de Sales? « Pour convaincre, pour convertir les dissidents, ne discutez pas, évitez la polémique : elle irrite et indispose. Exposez vos croyances avec simplicité et précision; leur connaissance exacte aura plus d'effet que tous les artifices de la dialectique. » Rien n'est plus vrai, la vérité est belle par elle-même; elle a des charmes qui attirent le cœur; mais elle est souvent voilée, méconnue. Déchirer ces voiles, la faire apparaître telle qu'elle est, c'est la première condition d'une propagande heureuse.

Mais où pourra-t-on le faire avec plus de succès que dans une assemblée où se trouveront réunis des hommes considérables, des prêtres de toutes les régions qui sont sous le soleil? Quelle excellente préparation à la diffusion de la semence évangélique dans les pays non chrétiens! Quelle grande occasion

de dissiper les préjugés qui éloignent de nous et les hommes des cultes orientaux, et les chrétiens séparés du bercail de l'église romaine? Ces préjugés, on ne le sait que trop, vont parfois jusqu'au mépris, et même à la haine. Ne doit-on pas saisir avec bonheur le moyen qui s'offre de les transformer en des sentiments d'amour fraternel?

Et pour le chrétien qui se trouve au milieu d'une assemblée de ce genre, quelle leçon que la vue de cette foule d'hommes élevés dans des erreurs parfois grossières! Quel cri de reconnaissance s'élève de son cœur vers ce Dieu de bonté qui l'a préservé de ces ténèbres et éclairé de sa lumière! Quel désir ardent s'allume dans sa poitrine, de communiquer à ses frères en Dieu cet incomparable privilège qui le fait héritier direct du royaume du ciel!

Reconnaissance, amour pour Dieu; pitié, charité, zèle du salut pour des frères malheureux : voilà les sentiments que doit produire sur le cœur du chrétien le spectacle du Parlement des religions. Et n'est-ce point déjà, cela, un résultat considérable?

Les catholiques, témoins des scènes inoubliables de Chicago, attestèrent unanimement qu'il s'y était produit un mouvement curieux vers l'unité des croyances, vers le monothéisme, et même vers l'Évangile, en même temps que les cœurs s'y étaient pénétrés de charité, de compassion pour les âmes honnêtes privées des lumières de la vraie foi. Mais pour que ce mouvement persiste et se développe, il faut naturellement que l'impulsion donnée se renouvelle sous peine de s'affaiblir et de se perdre.

On ne peut donc que souhaiter de voir un second Parlement des religions développer les heureux résultats du premier. Il contribuera certainement à hâter le moment où il n'y aura plus qu' « un seul troupeau et un seul pasteur », où tous les hommes invoqueront, non plus seulement d'une commune voix comme à Chicago, mais d'un même sentiment, le Père céleste dont le règne s'étendra sur toute la terre, dont la volonté sera seule accomplie. Puissions-nous entrevoir l'aurore de ce beau jour!

C. DE HARLEZ.

Lettre de M. le vicomte de Meaux.

Après celle de Mgr de Harlez, voici une non moins noble lettre de M. le vicomte de Meaux. Les catholiques la liront avec une émotion profonde, un peu comme la parole d'héritage du grand Montalembert. M. de Meaux est l'auteur de cet intéressant livre : *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*. Il a passé plusieurs jours dans l'intimité du cardinal Gibbons, à Baltimore. Le premier, en France, il a étudié le « Parlement des religions » dans le *Correspondant*. A sa haute autorité personnelle et à l'autorité des souvenirs que son nom évoque, il joint donc les qualités de témoin et juge du Congrès de Chicago. La lettre n'exprime pas, certes, une adhésion sans réserves. Mais, cette fois, la discussion a pris grand air : nous sortons de la littérature d'opposition.

Monsieur,

Je vous prie d'excuser mon retard à répondre à l'importante et délicate question que vous me faites l'honneur de m'adresser.

Le Congrès des religions à Chicago, événement extraordinaire et jusqu'ici sans exemple, a été un événement heureux : les chrétiens, les catholiques doivent s'en applaudir, nous n'en saurions douter, après le témoignage formel du cardinal Gibbons et de Monseigneur Keane. On pouvait appréhender d'avance, et plusieurs évêques catholiques appréhendaient, en effet, une telle réunion. Mais puisqu'elle devait avoir lieu, il eût été fâcheux que notre Église, à l'exemple de l'Islamisme et de l'Anglicanisme, déclinât l'invitation qui lui était adressée. Il a été bon pour elle d'y paraître.

Là les débris de la religion primitive, les fragments de vérité épars dans les cultes non chrétiens, notamment dans les cultes asiatiques, ont été mis en lumière ; leurs tendances à se rapprocher du christianisme à mesure qu'ils le connaissaient s'est manifestée ; enfin la foi chrétienne, et, en particulier, la foi catholique, a brillé d'un pur et vif éclat. Aussi me suis-je félicité pour ma part d'avoir, un des premiers en France, dans le *Correspondant* du 25 janvier 1894, attiré sur cet événement l'attention des hommes religieux.

Reste à savoir s'il convient de convoquer en France durant la prochaine Exposition un pareil Congrès, si les catholiques doivent le provoquer, et, dans le cas où ils n'en prendraient pas l'initiative, s'ils doivent y participer?

Deux conditions ont déterminé le succès du Congrès de Chicago, en y maintenant la paix et la liberté :

1° La controverse en a été bannie. Les représentants des divers cultes ont exposé successivement leurs croyances et leurs œuvres, sans discuter aucunement les croyances et les œuvres d'autrui.

2° Il s'est tenu au milieu d'une atmosphère religieuse. Les hommes qu'on appelle en Amérique agnostiques, infidèles, et qui s'appellent en Europe libres penseurs, tiennent peu de place dans la société des États-Unis; ils en tenaient moins encore dans l'assemblée de Chicago, malgré qu'ils n'en fussent pas exclus. A travers la diversité des races et des langues, des dogmes et des mœurs, les membres de ce parlement cosmopolite découvraient donc entre eux quelques principes et quelques sentiments communs.

Ces deux conditions se rencontreraient-elles à Paris? Il est difficile de l'espérer.

Il en coûterait sans doute à l'esprit français, naturellement militant, d'exposer sans discuter, d'affirmer une doctrine sans combattre la doctrine contraire. La souplesse même de notre langue se prête aux attaques détournées, aux allusions hostiles qui provoquent les représailles. De la sorte, la vaste enquête religieuse risquerait de dégénérer en polémique, et, dans le rapide espace de temps départi aux orateurs, ces polémiques ne sauraient être ni réglées, ni sérieuses, ni complètes.

Mais surtout, en face des diverses religions de l'humanité, quelle place fera-t-on à l'irréligion? Si on lui ferme la porte, la pensée européenne ne paraîtra pas représentée dans son intégrité, et, si on la lui ouvre, que cherchera-t-elle parmi les différents cultes, sinon ce qui divise? A quoi s'appliquera-t-elle, armée d'un ironique dédain, sinon à semer le désordre, à entretenir la discorde et par là à faire prévaloir la négation?

Voilà, à mon sens, Monsieur, les dangers d'un projet dont je ne méconnais pas d'ailleurs la grandeur et l'intérêt. Je ne constate pas ces dangers sans regrets, car ils proviennent avant tout des défauts de notre temps et de notre pays. Ils peuvent n'être pas insurmontables, mais ils sont redoutables, et si les chefs de notre Église en France ne consentent pas à les braver, je ne saurais ni m'en plaindre, ni m'en étonner.

Un Congrès des religions se tiendrait-il à Paris sans être résolu et préparé par eux? Dans ce cas les catholiques, dûment autorisés, qui seraient appelés à y siéger, auraient à examiner si la responsabilité qu'ils assumeraient en y prenant part serait plus lourde que celle qu'ils encourraient en s'y refusant.

En définitive, c'est aux hommes qui ont qualité pour apprécier l'état religieux de la France et les besoins des âmes qu'il appartient, selon moi, de résoudre de telles questions. Nous pouvons, quant à nous, les agiter, mais non les trancher.

Vicomte DE MEAUX.

Lettre de M. Bonet-Maury,

Délégué des protestants d'Europe
au Parlement des religions de Chicago.

C'est, en vérité, du cardinal Gibbons, de M. Barrows, l'organisateur du Parlement des religions, et de M. Bonet-Maury, que vint l'idée première de renouveler à Paris, en 1900, ce qui se fit à Chicago, en 1893. M. Bonet-Maury prit part, comme représentant des églises réformées, au Parlement des religions. C'est lui qui envoya de Chicago aux *Débats*, il y a deux ans, les correspondances par lesquelles la première nouvelle de la grande et surprenante manifestation d'Amérique parvint à l'Europe. Et c'est lui-même qui fit à la *Revue des Deux Mondes* le compte rendu savant de cette remarquable évolution de la pensée religieuse. Il vient de publier en un volume important, sous ce titre : *le Congrès des religions à Chicago en 1893*, une très complète et très impartiale étude sur les travaux du « Parlement ». Personne donc ne saurait être plus et mieux renseigné sur la question livrée aux controverses.

Monsieur l'abbé,

Vous me demandez d'exprimer par lettre mon sentiment sur la question d'un Congrès universel des religions à Paris en 1900, — question que vous avez posée en termes si mesurés dans la *Revue de Paris* du 1er septembre.

Mon adhésion au principe d'un tel congrès ne saurait être douteuse, car je me suis convaincu par moi-même des heureux résultats qu'a eus le « Parlement des religions » de Chicago pour le réveil de la vie religieuse, l'établissement de la paix interconfessionnelle, et l'action des missionnaires sur les nations païennes. A tous ces points de vue, une telle entreprise ne peut que contribuer à l'avènement du règne de la vérité, de la justice et de la fraternité sur la terre. Voilà pourquoi je m'y associe de grand cœur.

Pourtant, je ne me dissimule pas les difficultés que soulève le projet. D'abord, si fier que je sois à la pensée que la capitale de la France pourra devenir le lieu choisi pour un si noble rendez-vous, Paris me semble offrir un terrain moins favorable à la réunion d'une telle assemblée que Chicago et toute autre ville d'Amérique ou d'un pays fédératif comme la Suisse.

Aux États-Unis, le clergé, en rapport plus étroit avec les laïques, s'associe plus volontiers aux mouvements de l'opinion. En France, les ecclésiastiques, soumis à une hiérarchie puissante, forment un corps beaucoup plus fermé aux influences du dehors. De plus, en Amérique, par le fait même de la multiplicité des races et des cultes, il règne depuis longtemps un grand esprit de tolérance et l'habitude de s'entr'aider pour des œuvres de charité. En notre pays, au contraire, déchiré si souvent, hélas! par des guerres de religion, ou bouleversé par des révolutions politiques, nous sommes travaillés par une foule de préjugés et de rancunes, pour ne pas dire de haines confessionnelles, qui s'opposent à tout rapprochement. Ces obstacles, toutefois, ne sont pas invincibles. L'existence, à Paris même, de la *Ligue contre l'athéisme*, de l'*Union pour l'action morale*, qui comptent dans leurs rangs des catholiques, des protestants, des israélites, est de bon augure pour le succès d'un Congrès des religions.

La plus grande difficulté me paraît être du côté de l'Église catholique, qui occupe en France une situation prépondérante. Habituée à traiter les dissi-

dents comme une quantité négligeable, elle pourrait voir dans le fait de prendre part à un Congrès des religions une dérogation à ses privilèges.

Il y a là un malentendu qu'il faut tout d'abord dissiper. Le Congrès de Paris, pas plus que celui de Chicago, ne devra être un « Parlement », ou un « Concile », où les différentes religions se livreront à des controverses et à des discussions, pour établir quelle est la meilleure d'entre elles. Chacune devra, sa doctrine et sa discipline demeurant entières, exposer la solution qu'elle peut fournir des problèmes moraux et sociaux qui préoccupent l'humanité, et cela sans réticences, comme aussi sans critique des solutions différentes.

Le Congrès ne sera pas davantage, comme on a paru le craindre, un « creuset où toutes les religions, se fondant dans une unité impossible, donneraient comme résultat la religion universelle ». Non, son rôle sera plus modeste. Il s'agira seulement, comme le firent les organisateurs du Congrès de Chicago, de former la sainte ligue de toutes les religions contre l'irréligion et contre l'immoralité ; d'amener tous les cultes à proclamer ces deux articles de la foi évangélique : « Je crois en un seul Dieu », et : « Tous les hommes sont frères », et enfin d'adopter le *Pater* pour la prière universelle.

Le pape Léon XIII, avec sa grandeur d'âme et sa clairvoyance quasi prophétique, a fort bien compris la haute portée d'un nouveau Congrès, et l'impulsion qu'il peut donner aux progrès de la chrétienté vers l'unité. Il a donné un avis favorable au projet. Mais il a réservé la liberté d'action de l'Église de France. Tout dépend donc, en dernière analyse, de la décision de ses chefs. Ou bien ils comprendront quel puissant stimulant de la foi et de la piété peut être un tel Congrès, — et alors ils viendront à ce rendez-vous de tous les cultes, sûrs d'obtenir tous les honneurs qui leur sont dus et de garder l'entière liberté de leurs convictions. Ou bien ils refuseront de participer à une telle assemblée, — et alors ils porteront la lourde responsabilité, ayant tout fait pour rendre le Congrès impossible, d'avoir laissé échapper la plus belle occasion qui se soit jamais présentée de faire briller aux yeux des païens mal informés et des libres penseurs incrédules cet Évangile et cette Croix du Christ, auxquels a été promise la victoire sur le monde.

G. Bonet-Maury.

Lettre de M. Charles Bonney,

Président du Comité auxiliaire d'organisation du Parlement des religions.

Il était important de savoir quelle serait, avertis du projet d'un Congrès à Paris, l'attitude de ceux qui conçurent et qui organisèrent le Parlement des religions, et si, par exemple, ils nous prêteraient leur concours pour provoquer et préparer les délégations des religions orientales. L'assurance nous en avait été donnée et par le cardinal Gibbons, quand il vint à Paris en juin, et par le révérend Barrows, lors de son voyage récent. Voici, exprimées avec le plus sympathique élan, et une entière spontanéité, les offres encourageantes de M. Charles Bonney, le président du Comité d'organisation de Chicago, — de celui qui fut, vraiment, l'ouvrier de l'œuvre. Et déjà M. Bonney nous a fourni toute sorte de documents et de renseignements. Le docteur Carus et M. Charles Bonney ont établi à Chicago une sorte de comité permanent pour l'organisation de parlements périodiques. Leur aide sera donc éminemment utile.

Chicago, 8 octobre 1895.

Monsieur,

Je tiens à vous remercier de votre admirable article paru dans la *Revue de Paris* sur « un Congrès universel des religions en 1900 ». Cette étude nous a fait le plus grand plaisir, à nous tous, en Amérique, qui demeurons fidèles à l'idée du Parlement universel des religions. Nous n'avons pu que nous sentir hautement satisfaits de l'habileté et de l'élan persuasif avec lesquels vous avez exposé le projet de répéter à Paris, lors de l'Exposition internationale par laquelle s'ouvrira le xxe siècle, l'auguste et noblement émouvante manifestation de Chicago en 1893. Aussi bien, je suis tout prêt à vous donner aide et concours pour l'organisation de l'immense entreprise dont vous avez, vos amis et vous, assumé la difficile tâche. J'ai le grand espoir que vous obtiendrez l'appui du Gouvernement de votre pays, aussi bien que de tous les bons esprits religieux, et que votre projet, contre tous les obstacles, parviendra à une réalisation qui sera un triomphe.

Charles Bonney.

Lettre de M. Negri,

Rédacteur en chef de la *Perseveranza* de Milan.

Nous donnons, à titre de curieux renseignement sur l'état religieux de l'Italie, une intéressante lettre qui nous vient de M. Negri, rédacteur en chef du grand journal *la Perseveranza*, de Milan. M. Negri fut l'ami de Bonghi. Il a des traditions de pensée libérale. Le premier, il a soutenu dans la presse italienne, qui s'est occupée du Congrès des religions autant que la presse française, l'idée de ce Congrès. Sa lettre a été écrite en français.

Milan,
Porta Romana. 17 octobre 1895.

Monsieur,

Je vous remercie bien vivement de votre lettre si flatteuse pour moi, et je suis heureux que vous

approuviez ma manière de comprendre et de sentir la grande idée dont vous avez eu l'initiative. Je vous souhaite de tout mon cœur de réussir dans l'accomplissement de votre projet. Je ne connais pas assez les dispositions et les forces du parti religieux en France pour faire une telle prévision. En Italie, une initiative comme la vôtre tomberait dans l'indifférence.

En Italie, le sentiment religieux, après les grandes crises du moyen âge, a été atrophié dans l'ironie et dans le scepticisme. La papauté de la Renaissance a si bien amusé l'Italie qu'elle y a tué le sérieux de la religion. C'est bien pour cela que la discipline de l'orthodoxie jésuitique est, chez nous, toute-puissante. L'opinion publique la suit aveuglément, par habitude, ne croyant pas qu'il vaille la peine de lui résister, et ne trouvant pas en elle la force de le faire tant qu'il s'agit des questions religieuses, tout en se réservant, par une contradiction bien étrange mais bien humaine, la liberté de se faire excommunier joyeusement dans les questions politiques.

Mais, en France, les conditions de l'esprit religieux doivent être bien différentes, et favorables à une idée comme la vôtre. Vous aurez certainement à soutenir bien des combats; mais vous travaillez pour l'avenir. Il n'y a qu'un moyen pour conserver vivant le sentiment religieux dans les sociétés modernes, c'est de revenir à la source toute fraîche et toute pure de l'Évangile, en passant par-dessus les montagnes pierreuses et arides des systèmes dogmatiques. L'Évangile est éternellement jeune. Peut-on dire la même chose de toutes les plantes parasites qui l'ont recouvert? Et il y a dans l'Évangile un principe pacifique et unificateur dans lequel l'humanité future pourra retrouver la tranquillité de l'esprit.

Je suivrai avec un vif intérêt vos efforts et vos travaux, heureux toutes les fois qu'il me sera possible d'annoncer à mes concitoyens que, de jour en jour, vous vous approchez de la réalisation de la noble idée que vous avez lancée dans le monde.

GASTON NEGRI.

Lettre de M. Ernest Naville.

Le nom seul de M. Naville est, pour la Suisse, un témoignage. Nul n'a plus fait que ce noble et vaillant écrivain en faveur du mouvement religieux d'union chrétienne. Dans son dernier livre, *le Témoignage du Christ et l'unité du monde chrétien*, il a noté les « signes de rapprochement » entre ceux qui sont frères dans le Christ. Par une lettre simple et bien touchante, non seulement ce beau vieillard se dit avec nous, mais encore, en ses quatre-vingts ans, il nous promet de nous aider de sa plume.

Genève, 21 septembre 1895.

Monsieur,

Je viens de lire votre article de la *Revue de Paris*. Vous dire que je l'ai lu avec grand intérêt et émotion est probablement superflu. Il faudrait avoir l'esprit bien léger pour ne pas avoir accordé une attention sérieuse au « Parlement des religions » de Chicago. J'entretiendrai un jour les lecteurs du *Journal de Genève* de votre généreux projet de « Congrès des religions » à Paris. Il me faudra un certain temps pour me faire une opinion *raisonnée* sur une matière aussi grave.

Les idées sur l'*Unité du monde* chrétien vous sont connues, puisque vous avez lu mon volume : *le Témoignage du Christ*, avec une sympathie dont l'expression m'est précieuse. L'*Unité du monde religieux* soulève d'autres questions, et réclame d'autres études, que je vais entreprendre prochainement dans la mesure des forces d'un homme qui accomplira sa quatre-vingtième année en 1896.

ERNEST NAVILLE.

CAMPAGNE DE 1870-1871

La guerre sur mer (1).

La part prise par le corps de la marine à la défense du territoire, pendant la guerre de 1870-71, a été considérable, et son appoint, tant en personnel qu'en matériel, à ce point précieux que, sans lui, le terme de la résistance eût été probablement avancé de plusieurs mois. C'est, en effet, grâce aux grosses pièces amenées des arsenaux de Brest, de Cherbourg et de Lorient, grâce aussi aux canonniers expérimentés qui les servaient, que les forts de Paris ont pu lutter jusqu'à la fin contre la puissante artillerie des Allemands. Et, dans la guerre de province, tandis que fusiliers et artilleurs de la flotte soutenaient de leur exemple les dévouements parfois hésitants de nos jeunes levées, leurs chefs, qui pendant de longues années avaient promené sur toutes les mers du globe nos couleurs triomphantes, prêtaient avec une prodigalité généreuse au gouvernement de la Défense nationale le concours inappréciable de leur expérience et de leur renommée.

On a vu ces matelots, survivants de pénibles campagnes en Cochinchine, au Mexique, au Sénégal, se couvrir de gloire à Orléans et à Amiens. Nous avons vu l'héroïque division de Vassoigne, entièrement composée d'infanterie de marine, lutter désespérément dans Bazeilles incendié,

(1) Le rôle de la marine pendant la guerre de 1870-1871 est peu connu. Nous avons pensé intéresser nos lecteurs en leur offrant la primeur de ce chapitre du sixième et dernier volume de l'important ouvrage que M. le commandant Rousset a consacré à l'*Histoire générale de la guerre franco-allemande*, volume qui ne paraîtra que dans quelques jours.

et ne céder aux Bavarois, quatre fois plus nombreux, qu'après leur avoir infligé des pertes presque égales à son propre effectif. Nous allons maintenant étudier avec quelque détail l'ensemble du rôle joué par nos forces maritimes pendant toute la durée de la guerre, et accompagner notre flotte dans les mers inhospitalières où son dévouement, bien que frappé de stérilité par l'inclémence des éléments, n'en fut pas moins admirable.

Les forces navales de la France, au mois de juillet 1870, se décomposaient comme suit :

55 bâtiments cuirassés ;

227 bâtiments en bois et à hélice ;

45 bâtiments à roues ;

Et 75 bâtiments à voiles.

Au total, 402 navires portant 2 109 canons et montés par 72 912 hommes d'équipage.

Mais, sur ce chiffre, 81 bâtiments étaient hors d'Europe, et des 321 restants, très peu se trouvaient en état de prendre immédiatement la mer. La plupart avaient, au contraire, à parfaire leur installation, à s'approvisionner, à *armer*, en un mot, et ces préparatifs exigeaient un délai relativement long, d'autant plus que les approvisionnements des arsenaux, diminués par l'exiguïté des ressources budgétaires votées pendant les dernières années, étaient absolument insuffisants. Bien que rien de cette situation n'eût été tenu caché par l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine, le gouvernement passa outre et forma à Cherbourg une escadre qui, primitivement fixée à 27 navires, dont 14 cuirassés, ne put, et encore avec de grandes difficultés, mettre à la mer que 7 cuirassés et un aviso. Le vice-amiral Bouët-Willaumez, nommé commandant en chef, arbora le 23 juillet son pavillon sur la frégate cuirassée de premier rang la *Surveillante*, et prit la mer le 24, traînant encore sur ses bâtiments les ouvriers du port qui bâclaient les derniers travaux, et disposant d'un matériel si mal aménagé que plusieurs jours après, sur sa propre frégate, on était en peine de tirer le canon pour le service des signaux. L'impératrice Eugénie avait tenu cependant à venir assister en personne au départ de l'escadre, et elle l'accompagna même en mer pendant quelques milles sur l'aviso le *Coligny*.

Les instructions données à l'amiral étaient complexes, Il devait tout d'abord se montrer dans les eaux danoises, envoyer un navire à Copenhague pour tâcher d'entraîner le Danemark dans notre alliance et immobiliser ainsi un ou deux corps d'armée prussiens, revenir de là en face du port de Wilhelmshafen pour y bloquer la flotte prussienne, et enfin envoyer une expédition dans la Baltique, quand les navires de renfort qu'on lui promettait l'auraient rejoint. Il lui était recommandé de s'abstenir de toute attaque contre les villes ouvertes. Enfin, on l'avisait que l'escadre de la Méditerranée, commandée par le vice-amiral Fourichon, était envoyée d'urgence à Brest, pour le soutenir en cas de besoin.

Or, peu de jours avant la déclaration de guerre, l'escadre prussienne, commandée par le prince Adalbert, quittait les ports anglais où elle était en relâche pour entreprendre dans l'océan Atlantique un voyage d'instruction. Sous la menace des événements, elle rentra en hâte, le 16 août, dans le port de Wilhelmshafen, et là, le prince Adalbert, ne se sentant probablement pas de taille à jouer les Duquesne ou les Duguay-Trouin, abandonna ses quatre cuirassés au vice-amiral Jackman, pour venir suivre en France le grand quartier général du roi.

Quant au gouvernement allemand, qui reconnaissait sa complète infériorité sur mer, il renonça de prime abord à se mesurer avec notre escadre. Sa principale préoccupation était d'ailleurs d'empêcher un corps de débarquement d'envahir son littoral. Il n'ignorait pas qu'une flotte considérable de transport était en armement à Cherbourg sous les ordres du vice-amiral de la Roncière le Noury, et il pouvait craindre que bientôt, si rien ne venait se mettre à la traverse, une armée de 30 000 hommes, à laquelle se joindraient peut-être 40 000 Danois, ne fût débarquée sur les côtes de Hanovre, dans ce pays tout frémissant encore de la lutte si glorieuse, mais si funeste, de 1866, et ne vînt porter la guerre au cœur même des nouveaux territoires arrachés par la force à leurs légitimes souverains. Pour conjurer ce péril redoutable, le roi Guillaume avait donné au général Vogel de Falkenstein, commandant en chef des défenses de tout le littoral, une armée de 120 000 hommes, et prescrit aux cuirassés prussiens de se vouer strictement à la défense des ports. Ceux-ci s'étaient disséminés dans les estuaires des trois fleuves qui apportent leurs eaux à la mer du Nord, à savoir l'Ems, le Weser et l'Elbe, tandis qu'à Wilhelmshafen leurs trois plus gros navires formaient réserve, escortés d'une chaloupe canonnière chacun. Là, protégé par des passes extrêmement difficiles, embossé derrière d'inaccessibles abris, l'amiral Jackman guettait les mouvements de nos navires et surveillait l'approche du danger.

L'inquiétude légitime de nos adversaires ne devait cependant pas se prolonger longtemps. Déjà toute idée de débarquement était abandonnée à Paris, avant même d'avoir reçu un commencement d'exécution, à la suite d'un conseil orageux tenu sous la présidence de l'Empereur. Dans ce conseil, le ministre de la marine, sous l'inspiration de l'impératrice, paraît-il, refusa avec hauteur de subordonner ses escadres au prince Napoléon qui revendiquait le commandement supérieur de l'expédition, et le ministre de la guerre, maréchal Le Bœuf, déclara qu'il ne pouvait donner que des mobiles et pas un soldat. Deux jours après, la triple catastrophe de Wissembourg, de Spickeren et de Frœschwiller venait tout à coup plonger la France entière dans un douloureux émoi. Dès ce moment, nul ne pouvait songer encore à porter la guerre chez l'ennemi, car nous n'avions plus assez, pour nous défendre, de toutes nos forces réunies. Les troupes un instant désignées pour une expédition dans la mer du Nord furent appelées en hâte à Paris ou à Châlons, et les transports, désarmés, laissèrent disponibles des équipages bientôt utilisés dans les différentes armées en formation.

Quant à l'escadre de l'amiral Bouët qui avait, au prix de très grandes difficultés, franchi les passes de Cattégat et pénétré dans la Baltique, mais à laquelle une minime partie des renforts promis était seule parvenue, elle dut, avec ses éléments insuffisants, suffire à la garde de cent

cinquante lieues de côtes et au blocus de plus de quinze ports. Le concours du Danemark s'était borné à la prestation de quelques pilotes et à l'octroi d'un point de ravitaillement dans la baie de Kioge, sur la côte orientale de Seeland; d'ailleurs le gouvernement français, reconnaissant l'impossibilité de donner suite à ses idées de débarquement en Prusse, venait de renoncer au bénéfice d'une alliance effective avec le petit royaume danois, et de télégraphier à l'amiral Bouët de le considérer dorénavant comme neutre. Le rôle de l'escadre se réduisait donc désormais à une croisière de surveillance; car bien que le port de Kiel ne renfermât qu'une frégate, bien que les forces navales ennemies de la Baltique fussent très peu sérieuses, toute attaque de la côte était interdite à une escadre qui ne portait pas un seul bataillon de débarquement. L'amiral Bouët-Willaumez poussa cependant le blocus jusqu'aux extrêmes limites permises par la saison. Mais devant l'attitude strictement défensive des navires allemands, qui se bornaient à observer nos forces sans jamais se laisser entraîner hors de la protection de leurs batteries fixes et de réserves navales que le tirant d'eau de nos cuirassés leur interdisait d'approcher, il ne put entamer aucune action de guerre. Au surplus, dès le milieu de septembre, la Baltique devint intenable; la précocité du froid menaçait la retraite de l'escadre, qui risquait, en prolongeant trop longtemps sa croisière, de trouver les détroits fermés par les glaces... L'amiral se vit contraint de donner l'ordre de retour, et le 29 septembre il mouillait en rade de Cherbourg, découragé et désolé. Moins d'une année après, ce vaillant homme de mer succombait à son chagrin.

Cependant, l'escadre de la Méditerranée, forte de 4 frégates, 2 corvettes cuirassées et d'un aviso, avait été, comme on l'a vu, dirigée sur Brest, mais pas immédiatement. Dans la crainte que la marine prussienne, alliée à la marine espagnole, ne vînt dans la Méditerranée entraver les transports de nos troupes d'Algérie, on l'avait maintenue à Oran jusqu'au 19 juillet. Elle n'arriva donc à Brest que le 26. Le 7 août, l'amiral Fourichon quittait cette rade avec 4 frégates, 2 corvettes cuirassées et un aviso, ralliait à Cherbourg quelques navires qui l'attendaient sous leurs feux, et arrivait le 11 en vue de l'île anglaise d'Héligoland, en dehors des eaux de laquelle il mouillait. Le blocus de la côte allemande de la mer du Nord était aussitôt notifié aux autorités ennemies et aux consuls étrangers de Hambourg.

Le point choisi par l'amiral comme centre de croisières était distant de quatre milles (11 km.) de l'île d'Héligoland: on n'entretenait d'ailleurs avec celle-ci que des communications très rares, son gouverneur, un colonel anglais, ayant reçu des instructions qui l'obligeaient à une grande réserve. Pas un pilote, danois ou anglais, n'avait plus consenti à se mettre à la disposition de l'escadre, tant nos revers faisaient le vide autour de nous! Bien plus, nos officiers ne possédaient que des cartes tout à fait insuffisantes, et pas un seul plan exact du port de Wilhemshafen! « Le ravitaillement se faisait en mouillage de pleine mer, par les envois de France. Chaque bâtiment, il est vrai, faisait son eau avec sa machine; mais l'embarquement du charbon était un travail incessant, pénible à l'excès, et toujours précaire car, tantôt une alerte, tantôt la grosse mer, forçaient de le suspendre et d'embarquer les chaloupes. » Le jour, les croisières restaient au mouillage et faisaient leur charbon sous la protection de deux frégates qui croisaient au large, tandis que les avisos donnaient la chasse aux bateaux ennemis qu'ils apercevaient; la nuit, il fallait appareiller et prendre le large, pour éviter les torpilleurs. On juge quelles fatigues cette existence imposait à nos équipages! Cependant l'escadre se maintenait dans la mer du Nord; pendant un grand mois, elle resta devant le port de Wilhelmshafen, qu'elle bloqua étroitement, et elle intercepta d'une manière absolue le commerce de l'ennemi. « Brême et Hambourg, deux des premières places du globe, dont le commerce se chiffre par centaines de millions, têtes de ligne des paquebots qui relient l'Allemagne au monde entier, virent leur vie maritime suspendue. Ce fut pour l'Allemagne un dommage considérable, et les Anglais, témoins impartiaux, surent rendre justice dans leurs journaux à l'énergie et à l'efficacité du blocus. »

C'était bien là tout ce que pouvait faire l'amiral. Ses ressources ne lui permettaient pas en effet d'entreprendre l'attaque de Wilhelmshafen, défendu par des passes dangereuses qu'il eût fallu au préalable reconnaître à fond et draguer sur de grandes étendues. Quant aux autres points du littoral, encore plus inaccessibles à des navires d'un fort tonnage, on n'eût pu les aborder qu'avec des bâtiments de flottille susceptibles de prêter le travers à des batteries de côte... et l'amiral n'en avait pas!

La vie de nos marins s'écoulait donc fatigante et monotone, sans un seul de ces événements de guerre qui eût rompu la désolante uniformité de leur pénible croisière. Le 18 août, on signala cependant un parlementaire, que l'amiral, pour ne pas montrer ses forces, fit recevoir à distance par son chef d'état-major. C'était le prince de Hesse, qui venait sommer l'escadre de cesser la saisie des bâtiments de commerce, sous peine de représailles en France, où, disait-il, les armes allemandes étaient prospères. L'amiral répondit « qu'il ne lui appartenait pas de changer les lois de la guerre, et qu'il continuerait à user de ses droits jusqu'à l'ordre contraire de son gouvernement ».

Le 5 septembre, éclata un ouragan terrible. L'escadre dut prendre le large en toute hâte, et, cinq jours durant, elle resta en pleine mer, ballottée par des lames furieuses qui menaçaient à chaque instant d'engloutir ses vaisseaux. La mer était à ce point démontée que, dans certains coups de tangage, nos cuirassés montraient à nu huit ou dix mètres de leur quille! La frégate cuirassée *Magnanime* eut l'axe de sa roue de manœuvre brisé, et gouverna pendant cinq jours, à grand'peine, avec une roue de rechange installée tant bien que mal. La *Provence* éprouva un semblable accident, et quand, après la tempête, ces deux frégates, pour réparer leurs avaries, durent mouiller en pleine mer par 40 mètres de fond, chacune d'elles eut une quinzaine d'hommes blessés en essayant de relever ses ancres qu'il fallut finalement abandonner. Cependant l'escadre ne fut pas dispersée, et l'énergie de ses équipages la sauva d'un désastre complet.

C'est au plus fort de la tempête, alors que les cœurs, serrés par l'angoisse, se préparaient stoïquement à une fin obscure, misérable et sans gloire, que l'aviso l'*Hirondelle* vint apporter la douloureuse nouvelle de la catastrophe de Sedan. L'état de la mer ne permettant pas à l'aviso d'aborder le vaisseau amiral, son capitaine fit connaître par des signaux la proclamation de la République, la nomination de l'amiral Fourichon au ministère de la marine, et la mission qu'avait l'*Hirondelle* de le ramener à Dunkerque. C'en était fait des espérances de luttes maritimes, de diversions sur les côtes, et de tentatives de débarquement. D'ailleurs, cet ouragan de cinq jours montrait assez que le mouillage sous Héligoland n'était plus tenable, et qu'il fallait renoncer à une station fixe de blocus. Le charbon de l'escadre était épuisé, et les bâtiments qui en apportaient, dispersés. L'amiral, en proie au plus amer chagrin, dut se soumettre à la nécessité qui l'étreignait. Il donna l'ordre à ses bâtiments de partir en route libre pour aller se ravitailler en France... Ce fut à peine s'ils eurent assez de combustible pour gagner, les uns l'Angleterre, les autres Dunkerque. Quant à la *Magnanime*, elle rentra le 15 dans le port de Cherbourg.

Ainsi se termina cette campagne maritime sur laquelle on avait tant compté. Désormais, la Baltique nous était fermée, au moins jusqu'au printemps. Pour la mer du Nord, on ne pouvait y faire que des croisières volantes, et c'est ce dont fut chargé le vice-amiral de Gueydon. « Croisières et blocus ruinaient à la vérité le commerce ennemi. Mais ils ruinaient aussi les corps de nos bâtiments surmenés, et non moins les corps de nos braves marins, sans jamais rebuter néanmoins leur indomptable courage. »

Entre temps, on avait envoyé à l'arsenal de Brest, qui en eut dès lors et jusqu'à la paix le précieux dépôt, la majeure partie de l'encaisse métallique de la Banque de France, les tableaux les plus importants du musée du Louvre, les diamants de la Couronne et les drapeaux des Invalides. Mais, dans la crainte que Brest ne fût attaqué aussi et succombât, un cuirassé, commandé par un officier déterminé, se tenait prêt à transporter à Saïgon, par une route désignée d'avance et au premier signal, ces trésors de nature si diverse. Est-il rien de plus poignant que le souvenir de cette extrémité navrante, où fut, en un jour de malheur, réduit notre malheureux pays !

Cependant le rôle de la marine, bien que singulièrement diminué par les événements, n'était pas terminé. L'amiral Fourichon, en prenant le ministère, jugea que nous ne pouvions pas renoncer aux avantages que nous donnait sur mer l'incontestable supériorité de notre flotte et imprima aux opérations maritimes une action générale dont le double but, atteint d'ailleurs, était de paralyser le commerce allemand et d'assurer la sécurité des côtes et des possessions françaises. Les rigueurs d'un hiver exceptionnellement précoce et pénible obligeaient déjà à relâcher la sévérité du blocus dans la mer du Nord : on ne maintint donc dans ces parages qu'une seule escadre, forte de sept cuirassés et de cinq corvettes ou avisos, avec une réserve à Cherbourg. Cette petite armée navale, bien que condamnée par l'état de la mer à une dissémination désavantageuse, suffit à en imposer à l'ennemi, et à le réduire à l'immobilité dans les ports où il se trouvait. En même temps, on constituait à l'embouchure de la Seine, de la Loire et de la Gironde, ainsi qu'à Gibraltar et à Alger, des stations navales destinées à parer sur ces divers points à toute éventualité d'attaque. Enfin, comme certaines tendances séparatistes se manifestaient à Nice, et qu'une insurrection paraissait imminente en Algérie, on reconstitua l'escadre de la Méditerranée, à laquelle on affecta six cuirassés et deux avisos sous le commandement du vice-amiral Jurien de la Gravière.

Pendant ce temps, les quelques navires que nous avions encore dans les mers lointaines ne demeuraient pas inactifs. C'est ainsi que les deux corvettes allemandes *Herta* et *Medusa*, surprises dans les mers de Chine, furent étroitement bloquées par la division navale française dans un port du Japon, dont elles ne purent sortir de toute la guerre. La corvette *Arcona*, signalée vers les Açores, fut poursuivie par la frégate la *Bellone*, et réduite à s'enfermer dans le port de Fayal. Ayant peu après trompé la surveillance de la *Bellone*, elle s'enfuit à toute vapeur vers les côtes du Portugal, refusant, malgré la parité des forces, le combat que lui offrait notre cuirassé : mais bientôt atteinte, et menacée d'une vigoureuse attaque, elle se réfugia dans le port de Lisbonne, où vinrent immédiatement la bloquer définitivement la *Magnanime* et le *Magellan*.

De même l'*Augusta*, le seul navire ennemi qui nous ait causé quelque dommage, fut, à dater du 7 janvier, enfermé dans le port de Vigo par la frégate l'*Héroïne* et immobilisé complètement. L'*Augusta* était une corvette cuirassée, puissamment armée et bonne marcheuse. Vers le milieu de décembre, elle réussit à forcer le blocus de Wilhelmshafen, piqua droit sur l'Irlande, où, par suite d'une inconcevable tolérance des autorités anglaises, elle put renouveler son charbon, puis de là revint dans les eaux de Brest capturer un de nos navires marchands. Cinglant ensuite sur Rochefort, elle enleva un des bateaux de service du port, et finit par nous prendre un troisième navire à l'embouchure de la Gironde. Ce fut là le seul dommage que subit notre commerce maritime. Comparé à celui que les cuirassés français infligèrent aux Allemands, il est minime, et ce qui prouve combien peu on s'en émut, c'est que, de toute la durée de la guerre, le taux de nos assurances ne s'éleva pas d'un centime.

Si l'*Arcona* avait été prudente, le *Meteor* le fut moins. Rencontré par l'aviso français le *Bouvet*, commandant Franquet, dans le port de la Havane, il accepta le défi de celui-ci, et appareilla aussitôt à sa suite. Les deux bâtiments prirent le large, escortés à distance par des officiers espagnols, chargés de s'assurer, conformément aux règles maritimes internationales, que les deux champions ne combattraient pas dans les eaux cubaines.

Le *Bouvet* était inférieur en échantillon et en artillerie à son adversaire ; il manœuvra pour l'aborder et y réussit. Le choc renversa la mâture du *Meteor*, qui, son pont encombré de débris, et ayant son hélice prise dans ses

agrés désemparés, fut obligé de s'arrêter. Le *Bouvet* reprenait du champ pour s'élancer de nouveau sur le prussien et le crever avec son éperon, quand un boutet vint frapper sa machine et la rendre impuissante. Les officiers espagnols intervinrent alors, prétendant qu'on était rentré dans les eaux neutres, et les combattants furent obligés de regagner le port. Le *Meteor* demeura d'ailleurs condamné à l'inaction pendant le reste de la guerre.

Commandant L. Rousset.

FRÉDÉRIC III A LA VILLA ZIRIO

DE SAN REMO

NOTES DE VOYAGE

San Remo, 21 mars 1895.

Depuis des années, je désirais l'accomplir, ce pèlerinage à la villa blanche au milieu des palmiers verts où le seul des empereurs de l'Allemagne bismarckienne que nous puissions aimer s'en vint, voici déjà huit années, chercher quelques soulagements au mal qui ne devait point pardonner. Et bientôt, et trop tôt, hélas! il devait, ce mal impitoyable, priver le peuple germanique du Maître éclairé, intelligent et supérieur dont le commandement eût sans doute orienté vers des destinées plus sympathiques l'avenir du nouvel empire.

Déjà, au débarqué, dans la gare basse, en forme de maison algérienne, je sentis l'émotion me gagner. Pourtant dix heures d'express m'avaient paru longues, et le passage de la frontière italienne avait été si difficultueux que je me trouvais réellement en terre étrangère, en pays alliés à d'autres, que la politique ne permettait plus de nommer nos amis. Somme toute la journée avait manqué de distractions. D'ailleurs, c'est toujours dur de passer devant le casino peinturluré en décor d'opéra de Monte-Carlo sans descendre risquer au moins quelques louis. Il est probable qu'on les perdrait, mais enfin, peut-être se pourrait-il qu'on remontât en wagon, fortune faite. Ces choses se voient souvent dans les romans de M. Jean Blaize — et dans la réalité aussi, quelquefois, j'en sais du moins un exemple, mais ce n'est pas le mien, — je le regrette.

Plus tard, dans l'omnibus qui m'emportait parmi les poussières des chevaux trottant et les brises du soir violet vers cet *hôtel Victoria* situé en face précisément de la *villa Zirio*, la pensée de l'empereur martyr me revenait obsédante singulièrement, — cette pensée qui, ce jour-là, ni les deux suivants, ne devait plus me quitter une minute.

Au mois de novembre, le 3, de l'année 1887, des voitures guère plus élégantes que celle où je me trouvais, car elle est proverbiale, la parcimonie de la cour berlinoise, étaient passées par cette même rue dallée et bordée si bizarrement de maisons, bâties au hasard, sans soucis de l'alignement, en fantaisiste décor de petite ville italienne. Ensuite ce cortège de voitures banales avait dû prendre aussi, nécessairement, cette mélancolique allée d'arbres verts bordée de caravansérails et de jardins exotiques. Par précaution, afin d'éviter l'air en pleine figure, les landaus devaient être fermés. Et sans doute que ce fut à peine si au travers des glaces levées les passants purent apercevoir la barbe patriarcale du kronprinz ou le masque d'orgueil de la princesse Victoria.

La situation n'était pas encore désespérée, on osait toujours espérer. Après un été assez mouvementé dans l'île de Wight et en Écosse ; après un automne merveilleux où à chaque semaine vers l'hiver, on descendait plus avant vers le soleil, la cour impériale, sur le conseil du Dr Mackensie, dont l'expérience atténua, dans la mesure du possible, les maladresses des docteurs allemands, avait choisi, pour y établir ses quartiers d'hiver, la rade bénie de San Remo : cet hémicycle à l'abri directement des vents meurtriers du Nord que les oliviers, les palmiers et les eucalyptus parent magnifiquement de frondaisons africaines. Quel paysage d'une luxuriance paradisiaque et comme on conçoit bien que cette terre humide et chaude doive convenir aux poitrinaires si cet horizon paisible de mer de soleil et de ciel d'indigo peut reposer les neurasthéniques de leurs fatigues irréelles. Car San Remo n'est, à aucun titre, une station mondaine ; des foules y viennent chaque saison chercher, en désespérées, un sursis à la mort, un soulagement à la douleur. Ceux qui veulent s'amuser iront du côté de la France ; les peintres épris de beauté descendront le littoral enchanté, Monte-Carlo et la Rivièra ne sont qu'à quelques heures. Mais à San Remo, on ne vient que pour mourir. Le pays encombré de figures jaunies et de petits chars désolants prend une intraduisible apparence de contrée de deuil où la joie humaine n'aurait plus le droit de s'exprimer. Avec leurs doubles fenêtres et leur confort exagéré, les hôtels évoquent de vastes cliniques. Et à rencontrer tant de malades, l'illusion vous gagne, peu réconfortante, d'errer parmi les allées d'un immense sanatorium où notre civilisation enverrait les malheureux qu'elle a usés, vidés, finis.

Mais tandis que les landaus fermés roulaient vers les maisons blanches, le prince et la princesse, qui s'occupaient trop volontiers de questions politiques pour avoir encore des rêveries d'un sentimentalisme aussi inutile, remarquaient, peut-être, simplement, combien dans son amas pittoresque de maisons à califourchon les unes sur les autres, dans son tohu-

bohu fantaisiste de femmes en fichus écarlates et d'enfants à demi nus, San Remo avec ses ruelles où les lessives dégouttent d'une fenêtre à l'autre et ses arcades mystérieuses propices aux coups de couteau est déjà l'Italie, l'Italie véritable et cependant connue des opéras-comiques et des romances allemandes.

Hélas ! dans cette montée au tragique calvaire de la mort que fut, pour la famille impériale, ce lugubre hiver 87-88, cette journée d'installation à San Remo devait être aussi la dernière d'espérances permise.

Le 28 octobre déjà, le prince qui venait de passer un été et un automne plutôt rassurants recommence à être sérieusement enroué. (Plus tard, l'impératrice Frédéric devait se souvenir que cette semaine fut la dernière où elle entendit le son normal de cette voix qui lui était si chère.) Cependant rien n'indiquait encore ni au malade, ni à son entourage, que désormais la catastrophe était inévitable.

Mais ce 3 novembre, jour d'installation à San Remo, le docteur en observation, M. Howell, remarqua que la tumeur sous-glottique avait considérablement augmenté. Aussitôt le Dr Mackensie était mandé, il arrivait le 5 et le 6, après examen superficiel, sans quitter sa chaise, informait le prince qu'un changement très défavorable avait eu lieu dans sa gorge. Le kronprinz demanda : « Est-ce un cancer ? » Le docteur répondit avec la franchise que méritait le noble esprit de Frédéric III : « Je regrette d'avoir à vous dire que cela en a bien l'apparence, mais il est impossible d'avoir une certitude. » Le prince ne se troubla point. Après un court silence, il se borna à serrer la main du docteur, ajoutant avec un sourire d'une parfaite douceur qui exprimait la bonté et l'énergie foncières de son caractère : « C'est ce que j'ai craint depuis quelque temps. Je vous remercie, sir Morell, de votre franchise avec moi. » Et le médecin anglais ajoute : « Dans toute ma longue expérience, je n'ai jamais vu personne se conduire, en de pareilles circonstances, avec un héroïsme aussi simple. Pour bien apprécier l'énergie extraordinaire déployée par cet homme magnanime il faut se rappeler que *ce qu'il venait d'entendre était bien plus terrible qu'une sentence de mort, car il savait, à ce moment, qu'il était inévitablement condamné à une agonie pire que la mort.*

Et comme en ce soir d'Italie sentimentale, les palmiers verts, les eucalyptus blancs et les oliviers gris se balançaient aux brises du crépuscule, dans l'azur violacé de la nuit venante, — et d'autres enfants offraient aux passants d'autres fleurs, tandis que le même aveugle tournait peut-être à la même place, son orgue de Barbarie désolant et éternel !...

San Remo, 22 mars 1895.

Ma première sortie a naturellement été pour la Villa Zirio. Elle est à mi-hauteur, hors de la ville malpropre, du côté du cap Vert, parfaitement protégée contre les souffles du Nord par les collines, les montagnes, et suffisamment éloignée de la mer pour être à l'abri des vents de tempête. Une des meilleures positions de San Remo, je pense. En réalité, cette villa se composait de trois maisons de grandeurs diverses, encloses dans un seul jardin de camélias et d'essences tropicales. Je dis « elle se composait », car bien que sept années à peine se soient écoulées depuis le séjour de l'empereur malade, la Villa Zirio n'est plus déjà ce qu'elle était en 1888. Des trois corps de bâtiment on a fait trois habitations séparées, et le jardin délicieux a été défiguré pour permettre à un nouvel hôtel d'y élever ses banales façades de casernes mondaines.

Comment ne s'est-il point trouvé, parmi les millions de sujets allemands, un Rothschild quelconque pour acheter cette Villa Zirio telle que Frédéric III la laissa, afin de perpétuer le souvenir et l'exemple de ce dernier hiver ; — mon sens artistique aurait préféré que ce fût par un musée, mais je conçois que ç'aurait pu être aussi par une fondation de charité. Je comprends que la cour berlinoise n'y songea guère ; l'exiguïté de ses finances ne lui permet pas de si coûteuses fantaisies. Quand le père, le vieux Guillaume économisait sur ses reliures, ses enfants ne peuvent décemment éterniser par des musées les hasards de leurs voyages. Mais ce qui était refusé à l'État, l'initiative des particuliers aurait dû l'accomplir. Ce m'est un constant sujet de peine de constater — et j'en ai souvent l'occasion — combien les hommes aiment peu à se souvenir. Malgré les phrases, l'oubli vient en moins de temps qu'il n'en faut à un jeune homme pour avoir les cheveux blancs. D'ailleurs, sous ce rapport, les peuples protestants sont d'un manque de mémoire tout à fait affligeant. Ce n'est pas que dogmatiquement parlant qu'ils refusent de pratiquer le culte des morts. De peur sans doute d'être accusés de complaisance pour la doctrine romaine, ils ont désaccoutumé leur cœur aux regrets prolongés, et c'est strictement, selon l'esprit et selon la lettre, qu'ils observent la parole évangélique : *Laissez les morts ensevelir leurs morts.*

Parmi tant de cottages semant les taches blanches de leurs façades sur le fond vert des collines, la Villa Zirio avait été choisie par les médecins et les courriers du kronprinz à cause de sa position privilégiée d'abord, et puis surtout, parce que la maison centrale présente ce rare et précieux avantage d'être divisée en pièces très grandes, d'apparence presque monumentale. A ce détail près, la Villa Zirio est pareille à bien d'au-

tres villas charmantes et son péristyle de colonnes et ses fenêtres largement étalées au bon soleil n'ont rien de particulièrement caractéristique.

Pourtant ce jardin sablé et tenu à l'anglaise, dont ma curiosité a conservé l'image si nette, a vu souvent, aux heures de chaleur bienfaisante, passer et repasser dans son mac-farlane dépourvu de luxe la haute stature, de jour en jour plus pâle, de celui qui arriva prince impérial, croyant à l'avenir, pour repartir, cinq mois après, empereur condamné à la mort. Des tragédies, des drames, des farces lugubres auprès desquelles celles de nos théâtres paraissent fades et dont nos petits-fils connaîtront peut-être les détails cruels, se jouèrent à l'ombre de ces lauriers-roses, entre les quatre murs de cette villa historique, devant le panorama féerique de cette mer de pierreries.

D'abord la tragédie de la Vie contre la Mort : la tumeur cancéreuse qu'avait découverte le Dr Mackensie, le 6 novembre, augmentant avec rapidité, des consultations avec les docteurs von Schrötter, Krauss et Schmidt furent jugées nécessaires. Après d'interminables discussions, deux projets furent présentés à l'illustre malade : l'ablation du larynx (opération qui, d'après les statistiques de la science, réussit au maximum 5 fois sur 100 et dont Paul Koch a écrit : « C'est un triomphe pour l'opérateur quand le patient ne meurt pas sous le scalpel ») ; — ou bien la trachéotomie en temps nécessaire, afin d'éviter l'asphyxie, de manière à prolonger jusqu'aux limites du possible, l'existence c'est-à-dire les douleurs du malade. Le professeur von Schrötter portait la parole, le Dr Mackensie ayant préféré que l'extrême gravité de la situation fût exposée au prince en allemand et par un Allemand afin qu'aucune obscurité ne persistât. La princesse impériale assistait à la conférence. Le docteur allemand fit preuve d'un tact parfait. Sans montrer aucune trace visible d'émotion, le kronprinz écouta cette terrible communication : « *Il était*, dit sir Mackensie, *le plus calme de toutes les personnes présentes.* » Quelques minutes après le départ des médecins, ayant pris connaissance du mémoire relatant le péril extrême de l'ablation du larynx, Frédéric le Noble, traça d'une écriture très ferme, qu'il s'opposait à l'ablation, mais se soumettait, quand il le faudrait, à l'opération de la trachéotomie.

Alors ce fut ensuite la farce lugubre des médecins allemands et des médecins anglais discutant et disputant sur les pourquoi d'un mal auquel ils ne pouvaient rien, avec une âpreté qui, si elle n'était navrante, mériterait le rire vengeur de Molière. Des divergences d'opinions sur le diagnostic du mal puis sur le traitement à suivre, divergences qu'aggravèrent de coupables rivalités politiques, suscitèrent, à l'entour de cette table d'opération, une bien triste polémique qui, commencée dans les grands périodiques d'Allemagne et d'Angleterre se trouve assez exactement résumée dans le récit publié, à Berlin, par ordre du *Haus Ministerium* et dans les réponses qu'y fit sir Morell Mackensie. En dehors même de la question technique sur laquelle naturellement je n'ai point à me prononcer, il est pourtant difficile de pressentir seulement la vérité, car si le rapport des docteurs allemands a de suspectes allures pamplétaires, le livre du Dr Mackensie est d'une habileté surprenante, quelque peu sujette à caution. De part et d'autre, d'ailleurs, on fit preuve de la plus insigne mauvaise foi, et si le spécialiste anglais rejette sur ses collègues allemands les causes de tous les progrès du mal, se disant constamment victime de complots et de traitements injurieux, les professeurs germaniques ne se privèrent point non plus de proclamer leur supériorité et d'appliquer les épithètes les plus dénigrantes aux praticiens britanniques. La maladie cependant suivait son cours normal, l'enflure du côté gauche du larynx augmentait, la tumeur du côté droit prenant une base d'environ cinq huitièmes de pouce. Le prince s'essoufflait vite, des névralgies le tourmentaient, l'opération devint tout à coup d'une telle urgence que le Dr Bramann dut la faire, le 9 février, contrairement à la décision antérieure de la confier au Dr professeur von Bergmann. On transforma, à cet effet, en salle d'opération le grand salon situé au premier étage de la Villa Zirio. Le malade ne se trouvait pas plus mal. Le matin même il disait : « Je me sentirais parfaitement bien si ce n'était cette légère difficulté à respirer ! » Mais les médecins avaient constaté, avec terreur, l'enflure grandissante du larynx. Le kronprinz ajouta : « Si vous croyez que l'opération doive être faite, je n'ai pas d'objection. » Elle eut lieu à 3 heures de l'après-midi, ce même jour ; le prince fut chloroformé. Une faiblesse cardiaque se manifesta tout à coup. Il fallut cesser d'administrer l'anesthésique. La main du Dr Bramann tremblait. N'opérait-il pas son souverain ? Et l'incision fut faite d'après les observations précises des docteurs anglais, à droite de la ligne médiane, ce qui rendait inévitables des blessures aux parois de la trachée. Ce à quoi le Dr Bramann ne répond mot. Et le professeur von Bergmann se contente de parler « d'une invention de ce petit Howell », — argument qui, on en conviendra, n'a rien de scientifique.

Pourtant ce fut encore dans d'aussi tristes circonstances que l'ambition et l'orgueil misérables osèrent jouer un des plus terribles drames de notre histoire moderne. Les documents précis font et feront longtemps défaut. D'indiscutables indices permettent seuls de supposer une parcelle de la vérité. Tandis que le fils luttait ainsi contre la mort sous les palmiers de San Remo, là-bas, dans le Berlin de neiges et de glaces, le vieux père s'éteignait pieusement,

chargé d'ans et de gloire; or le chancelier de fer voulait que la couronne impériale passât, sans détour, du front de Guillaume Ier à celui de Guillaume II. Aux yeux du bon sens il semblait aussi plus raisonnable que celui dont les jours étaient comptés pût achever sa vie dans la paix bienfaisante du littoral italien. Mais le kronprinz qui se préparait, depuis quarante ans, à occuper dignement la place que lui réservait sa naissance, et dont les idées sociales et politiques étaient en désaccord avec celles de son père, n'estimait pas loisible d'abandonner ainsi ce qu'il jugeait son devoir. Mais la princesse impériale, dont les ressources étaient limitées et la position compromise par ses sympathies anglaises, savait l'avenir de demi-disgrâce qui lui serait réservé si elle n'obtenait pas le titre et les bénéfices d'impératrice-mère. C'est pourquoi Bismarck eut beau faire et beau dire, le prince Guillaume venir même à San Remo, essayer le possible et l'impossible, jamais Frédéric le Noble ne voulut consentir à aucune abdication.

Quand le vieil empereur fut entré en agonie, Bismarck télégraphia pour hâter le retour du prince héritier. L'heure devenait tragique. Ayant fait mander le Dr Mackensie, Frédéric III lui demanda: « Y a-t-il quelque danger à ce que je retourne immédiatement à Berlin? » Le médecin qui ne savait pas mentir répondit : « Oui, Prince, il y aurait du danger. » — Mais la destinée évidente devait l'emporter sur toutes considérations et le malade conclut l'entretien par ces paroles textuelles : « *Il est des occasions où le devoir d'un homme est de risquer sa vie. Aujourd'hui c'est mon cas. Je partirai après-demain.* Je vous prie de prendre les précautions médicales que vous jugerez nécessaires, car je m'en rapporte à vous pour réduire, au strict minimum, les périls du voyage. »

Et ce fut ainsi que le devoir, l'ambition, la concurrence, toutes nos misérables passions d'un jour troublèrent les derniers mois de cette admirable vie.

La fin de cette journée de pèlerinage, je l'ai employée à rechercher par San Remo les vestiges et les souvenirs du séjour de l'empereur. Mon cicerone d'occasion fut d'une complaisance d'amitié; la lumière était magnifique; l'air sentait bon le printemps revenu; à tous les coins de rue nous trouvions des marchands de violettes dont les corbeilles embaumaient les brises légères de la mer jolie. Ces heures douces avec un ami d'un jour resteront longtemps dans ma mémoire.

Un photographe italien tout à fait triple alliance me montre les portraits et les groupes qu'il a tirés de la famille impériale. On les a vus partout. C'est le kronprinz prêt à monter en voiture, sa canne à la main, avec quelque chose de militaire et de pastoral à la fois dans sa haute taille épaissie par le désobligeant mac-farlane — ou bien, sur les escaliers de la Villa Zirio, c'est encore, en rang d'oignons, toute la famille du kronprinz, simplement, pauvrement vêtue, sans rien de magistral ni seulement d'élégant. On croirait une bonne famille d'honnêtes bourgeois; seule la figure massive et hautaine de l'impératrice Frédéric affirme je ne sais quoi de césarien. Il a pourtant d'autres clichés, le photographe germanophile; des clichés représentant les princes et les princesses en déguisements de comédie; mais sa discrétion a été achetée, il se refuse à les montrer, il se contente de les décrire. Les jeunes gens sont en uniformes, les jeunes filles en vivandières. Car pour distraire la monotonie des longues soirées de la Villa Zirio, pour changer les pensées de l'auguste malade, ces jeunesses montaient volontiers des tableaux vivants ou récitaient, en costumes, quelques scènes du répertoire allemand. Décidément, ce ne sont pas tout à fait les shakespeariennes folies du cher roi wagnérien!

On me raconte encore, de tous côtés, combien les princesses étaient simplement vêtues, à les prendre pour des femmes de chambre. La moindre demoiselle de magasin parisienne a plus de cachet, car elles ne sont point jolies les petites princesses teutonnes, n'ayant pas même cette grâce fugitive de la jeunesse et, plus que d'autres sans doute, elles auraient eu besoin de ces *vains ornements* dont l'illusion supplée aux insuffisances de la nature. Souvent elles sortaient à pied, prosaïquement. Dans les magasins de San Remo, les sœurs grises étaient bien connues; elle marchandaient avec une opiniâtreté de ménagères déjà économes, et si, d'aventure, avec cette incertitude des ciels italiens, la pluie survenait et qu'elles prissent une voiture pour rentrer à la Villa Zirio, elles avaient grand soin de convenir d'abord, avec le cocher, du prix de la course. Bref, on n'est pas plus bourgeois que ne l'étaient ces petites filles d'empereur. Un fleuriste raconte encore, avec indignation, que le prince Guillaume, le *Maître* actuel, discuta le coût d'une gerbe de roses jaunes. Volontiers on compare cette parcimonie qui rappelle la poésie pot au feu de Schiller au luxe asiatique, aux dépenses sans compter de l'impératrice de Russie en séjour à Nice : l'habitude du majordome russe étant d'accepter ce qu'apportaient les fournisseurs et de payer rubis sur l'ongle, sans discuter jamais. A ce taux-là, il y a bénéfice, tandis que les commerçants de San Remo répéteront à qui veut l'entendre que le séjour si bien équilibré de l'empereur Frédéric ne fut avantageux que d'une manière réflexe, par la foule de curieux qui s'en vinrent peupler les hôtels du littoral.

Ces détails ou d'autres pareils, qu'il serait oiseux

de répéter, comme de pâles coquillages de souvenir, je les ai recueillis pieusement, sur ces plages mouvantes du passé où les flots de la vie reviennent, chaque année, effacer ce qui ne peut durer. C'étaient, dans le café aux canapés rouges, parmi les rires et les dominos des officiers italiens qui s'ennuyaient, les bavardages des journalistes indigènes, — ou bien dans une boutique de barbier, aux rideaux de perles, les racontars charmants d'un coiffeur jeune au beau sourire, — ou surtout, dans la calèche légère qui zigzaguait par des chemins de colline, à l'ombre claire des oliviers, sous la poussière blanche du soleil que j'adore, la conversation plus judicieuse et plus raisonnée de cet ami d'un jour dont la complaisance mérite des remerciements.

Mais de choses jolies, je n'ai su trouver que celle-ci : Lorsque, après les désespérantes journées de juin 88, l'empereur se fut enfin endormi dans la paix du Seigneur et le repos de la mort, d'innombrables lettres arrivèrent de tous les points du territoire allemand, adressées au jardinier de la Villa Zirio et le priant de bien vouloir expédier, par retour du courrier, à n'importe quel prix, une poignée de fleurs du jardin de palmiers et de magnolias où le Souverain que son peuple surnomma le Noble s'était si longtemps promené. Or comme la Villa Zirio n'est point un établissement d'horticulture et que ce fut vite fait de moissonner les plates-bandes et les corbeilles, le jardinier, en Italien qui comprend le commerce, s'entendit avec un fleuriste de San Remo afin qu'aucune demande ne fût laissée sans réponse. De la sorte, un petit trafic s'établit bientôt; il dure encore, rapportant, bon an mal an, quelques centaines de francs. Ai-je besoin d'ajouter combien je trouve touchante la crédule piété de ces braves bourgeois de Bavière ou de Saxe? Les petites fleurs fanées de la Villa Zirio qu'ils conservent affectueusement entre deux pages jaunies — d'un volume de Gœthe, du moins j'aime à le penser, — c'est, pour eux, toute l'Italie, ce pays dont le mirage éblouira toujours leurs yeux clairs de Germains, et surtout c'est le souvenir déjà légendaire de l'Empereur qui en partant trop vite a détruit tant d'espérances, a renversé tant de projets. Naguère, M. de Geffcken terminait une violente étude de l'*Ère bismarckienne* en écrivant que le chancelier avait réussi à faire de « l'Allemagne un grand empire et de l'Allemand un petit monsieur ». Or c'eût été, semblait-il, la tâche de Frédéric III de rapprendre à ceux qui les avaient trop oubliées la grandeur du sacrifice, la beauté de la vérité et la force magnanime, et ces vertus chevaleresques que néglige l'Allemagne contemporaine.

Mais le sort n'a pas voulu!... Le présent est redevenu pareil au passé et l'empereur au bras malade a repris la tradition de l'empereur à la couronne de fer. Toutefois il est loisible d'avoir quelques pensées de regret pour ce qui aurait pu être; quelques effusions de pitié pour ce long martyre moral et physique. Et j'ai pu venir, à mon tour, quoique je n'aie pas de sympathies prussiennes, non pas même une! cueillir quelques fleurs aux plates-bandes ensoleillées de cette Villa Zirio en un mélancolique et sentimental pèlerinage historique.

San Remo, 23 mars 1895.

Mais le jour du départ se leva bientôt. Car soudain, comme a dit le populaire François Coppée :

Car soudain te laissant l'empire et le royaume
Il s'éteignit, le dur soldat, le vieux Guillaume,
Le légendaire conquérant.
Agé de près d'un siècle, il te laissait ton heure;
Et l'on vit, rassemblant sa force intérieure,
Se dresser le prince mourant.
Ce fut tragique alors. Muet, la gorge ouverte,
Fuyant le doux soleil, la côte toujours verte,
La plage où le flot bleu s'endort,
Le pays où le mal cède ou du moins s'allège,
Tu revins à travers la tempête de neige,
Dans ta capitale du Nord.
Tu ne pouvais parler, fils et père de princes,
Car le cancer serrait ta gorge dans ses pinces;
Mais de son étreinte vainqueur,
Tu traças le mot « Paix! » d'une plume énergique.

Le 10 mars 1888, il pleuvait légèrement lorsque celui que la mort de Guillaume Ier venait, la veille, de sacrer empereur quitta pour toujours la ville blanche au milieu des palmiers verts. Une foule considérable remplissait les *vicoli* et les *salite* de San Remo. Dorénavant sir Mackensie ne quittera guère le souverain. L'espérance même n'était plus permise. Oh! comme les exclamations durent être tristes sous la pluie tombante!... Enfin le train siffla, — le quatrième acte de la tragédie impériale était terminé.

Et comme je partais aussi par cette lumineuse après-midi de mars, tandis que je faisais les cent pas sur le quai en désordre de cette petite gare italienne, mon imagination s'émotionnait à reconstituer les moindres détails de ce départ, et peu à peu, quelques dates, quelques faits résumèrent, en la symbolisant, l'image que mon esprit voudra conserver de la carrière interrompue par la vie mauvaise du seul des empereurs de l'Allemagne moderne qui puisse nous être sympathique.

Le 29 septembre 1855, un cavalier dans la jeunesse de l'âge et une amazone presque enfant chevauchaient solitairement dans le mélancolique et automnal décor des landes d'Angleterre. Les combes et les plaines étaient blanches de bruyères fleuries. Et voici que le cavalier mit pied à terre afin de cueillir quelques brins de bruyères. Mais en les offrant à celle dont le sourire émotionnait son âme, il ne sut retenir des paroles d'amour — et ce fut ainsi que se fiancèrent la princesse royale d'Angleterre et le prince héritier d'Allemagne.

Le 26 janvier 1858, dans la chapelle royale fastueusement et fabuleusement parée, entre deux rangs de fonctionnaires en uniformes chamarrés et de femmes souriantes et brillantes, le cortège nuptial entrait enfin pour la bénédiction divine. Or les huit demoiselles d'honneur de la princesse Victoria étaient fleuries et couronnées de bruyères blanches en souvenir de l'heure exquise dans la solitude des landes automnales.

Et vingt-neuf ans plus tard, le 22 juillet 1887, le kronprinz allemand se trouvait à Braemar au lancement d'une chaloupe à vapeur. Par déférence, on le pria de bien vouloir la baptiser. Alors, de cette voix étouffée qu'il avait déjà, car il était si malade quoiqu'il n'y parût guère, il répondit en souvenir des deux plus belles journées de sa longue vie de travail et de déception : « La Bruyère Blanche ! »

Le 3 février 1858, lorsque la toute jeune princesse impériale quittait l'Angleterre, il neigeait, et ce fut sous la neige tombant à flocons très purs et très lents que le yacht royal l'emporta sur la mer d'hiver, au pays de son époux, vers cette Allemagne de glaces et ce Berlin de fer et de briques où, trente ans plus tard, le 11 mars 1888, elle devait revenir impératrice, avec son noble compagnon, ce Frédéric III qui, n'attendant plus que la mort, accomplissait cependant, jusqu'au bout, son devoir de soldat et de prince en rentrant dans sa capitale, mourir à son poste — inexorablement.

Je ne crois pas que de telles circonstances soient vraiment hasardeuses. Au fond, que savons-nous du mystère des choses et des obscures corrélations, des affinités inconnues qui motivent les moindres de nos actions, — celles surtout qui paraissent les plus spontanées à notre observation grossière ? C'est pourquoi j'aime à voir dans la blancheur des bruyères fleuries, comme dans la blancheur de la neige qui tombe, le symbole de cette âme blanche dont la vie a été pure et dont le souvenir restera pur. Des vers anglais me reviennent en mémoire : *Il a conservé la pureté de son âme et les hommes l'ont pleuré.* — Et je me rappelle encore qu'un jour, visitant une école de village, Frédéric le Noble touchant une médaille attachée à sa chaîne de montre interrogea de la sorte une fillette : « A quel règne appartient ceci ? » L'enfant répondit : « Au règne minéral. — Et à quel règne cela ? » continua l'empereur en désignant une rose. — « Au règne végétal. — Et moi ? demanda-t-il enfin par fantaisie, à quel règne est-ce que j'appartiens ? — Au règne de Dieu ! » dit bravement la petite fille. Plus nette que des pages de l'histoire, la vérité était sortie des lèvres de cet enfant.

ERNEST TISSOT.

M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ

A propos de l' « Empreinte ».

M. Estaunié débutait, voilà quatre ou cinq ans, par *Un Simple*. Ce début faisait plus que promettre, et nous retenions déjà le nom de l'auteur. Dans *Un Simple*, M. Estaunié raconte l'histoire d'un garçon de dix-huit ans, très bon et très ingénu, que son inquiète tendresse, sa candeur, sa sensibilité maladive ont, dès l'enfance, fait cruellement souffrir, et qui finit par se noyer de désespoir en apprenant que sa mère, pour laquelle il a une sorte de culte, dont il adore de loin l'impeccable et hautaine vertu, est la maîtresse d'un bellâtre. Les soupçons du jeune homme, ses efforts pour s'y arracher, ses révoltes, ses angoisses, l'infâme espionnage auquel le ravale un irrépressible besoin de savoir, puis, lorsqu'il sait, lorsqu'il a vu, sa stupeur et son dégoût, le vide soudain qui se fait en lui, M. Estaunié révélait dans cette peinture les qualités d'une psychologie un peu crue sans doute, mais vigoureuse et passionnée. Son style, souvent rocailleux, toujours violent, parfois suspect d'incorrection, avait la netteté du trait, l'éclat des images, la rectitude du tour, quelque chose de sain, de droit et de robuste. Avant tout, il avait la vie. Et cela nous rappelait Maupassant, comme d'ailleurs le sujet d'*Un Simple* ne laissait pas d'offrir quelque analogie avec *Pierre et Jean*, une des plus belles œuvres du maître, auquel M. Estaunié dédiait son premier livre.

Bonne-Dame, qui suivit de près *Un Simple*, prête davantage à la critique. La composition n'en est pas assez serrée ; il s'y trouve çà et là des longueurs. Puis, l'héroïne du livre manque d'unité. On en fait, au début, un type de mansuétude sereine et de placide bienveillance, mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que, dans cette « bonne-dame », il y a aussi une belle-mère. Et surtout, le sujet n'apparaît clairement que vers le milieu. Dans toute la première moitié, M. Estaunié nous donne sa Bonne-Dame comme une sorte de mère universelle, — si j'ose m'exprimer ainsi, — et, dans la seconde, il la transforme en mère Goriot. Certains épisodes ne sont pas moins très louables. Par exemple le chapitre où Bonne-Dame, étant allée passer quelques jours chez sa fille et son gendre, s'aperçoit qu'elle les gêne, qu'elle est de trop dans leur maison, qu'ils la traitent en étrangère ; ou bien encore celui qui nous la montre envahie par eux sous son propre toit, lorsqu'elle les recueille après leur ruine, dépossédée peu à peu de ses plus chères habitudes, réduite finalement à sa petite chambre, où elle vit comme une recluse, jusqu'à ce que, pour ne plus incommoder Germaine, elle lui cède la place et se retire dans un hospice.

En somme, *Bonne-Dame* était quelque chose d'à

moitié manqué. Le nouveau roman du jeune écrivain, *l'Empreinte*, est quelque chose de tout à fait supérieur. Depuis le *Disciple*, auquel il fait songer, nous n'avons rien eu, que je sache, de plus original et de plus fort.

En voici le sujet.

1° Léonard Clan, élève des jésuites, à Nevers, est habilement circonvenu par ses maîtres, qui voient en lui une enviable recrue ; mais il soupçonne enfin le piège où l'on veut le prendre, et se dégage d'une vocation factice, que les Pères lui avaient artificieusement suggérée.

2° Le jeune homme vient habiter Paris. Pendant sept ans, il essaie de tout et ne réussit à rien ; il se consume en vaines tentatives, et, découragé, épuisé, las de vivre, il retourne à Nevers, ne fût-ce que pour s'y enterrer.

3° Après avoir, dans la retraite, sondé sa conscience, il se reconnaît décidément incapable d'être homme ; il sera jésuite.

C'est là, comme on voit, une structure en même temps très simple et très exacte. Le développement de la thèse, clairement indiquée par le titre, réclamait ces trois parties. D'abord, comment Léonard reçoit l'empreinte ; puis, comment cette empreinte le rend étranger au monde, impropre aux fonctions de l'existence normale ; enfin, comment il ne lui reste, s'il veut vivre, qu'à se réintégrer dans sa vocation première.

Ce que je reprocherai tout d'abord à l'auteur, c'est de ne pas être remonté plus haut dans l'enfance de Léonard. Au moment où il nous le présente, Léonard, à vrai dire, ne sait pas encore ce qu'il deviendra, et même n'y a pas songé, mais il porte déjà l'empreinte. La première partie du livre en fait à elle seule la moitié ; je n'y verrais pas un défaut, si M. Estaunié avait voulu préparer son sujet de plus longue main. Cette empreinte, qui ne s'effacera pas, il devait, pour que nous pussions la croire indélébile, nous expliquer patiemment, et dès le début, par quelle subtile et complexe discipline les jésuites en ont peu à peu marqué l'âme de leur élève. Peut-être y eût-il fallu plus de délicatesse que n'en comporte le talent un peu raide, un peu brutal de l'auteur ; et je dirais bien que, pour ce genre de peinture, l'École polytechnique, par laquelle passa M. Estaunié, n'est pas une très bonne préparation, si M. Marcel Prévost, dont la manière insidieuse et caressante ferait ici merveille, n'avait été lui aussi polytechnicien.

Louons maintenant tout à notre aise les chapitres où l'on nous montre le jeune homme savamment capté par ses maîtres. Les Pères amusent son esprit, endorment sa conscience, dépravent chez lui le sentiment moral, matérialisent le sentiment religieux, exaltent enfin, dans cette nature enthousiaste et faible, l'orgueil d'une prédestination qui le met à part comme élu de Dieu. Puis, une fois le moment venu, quand il s'ouvre à son confesseur, lui fait part de ses velléités, de ses hésitations, du trouble de son âme en face d'un engagement irrévocable, le Père Propiac, tout de suite, sans un mot, sans une demande, met la vocation hors de cause, comme si elle devenait obligatoire par le seul fait qu'on en avait parlé. Et, dès lors, commence autour de Léonard le grand œuvre de l'isolement. Un à un tous les liens qui l'attachent encore à la vie commune sont brisés. Il prend le monde en dégoût. Ses amitiés elles-mêmes se rompent, ou plutôt s'évanouissent sans laisser aucun vide. Il est enfin seul, absorbé dans une piété orgueilleuse et glaciale. « Remerciez Dieu », lui dit alors le Père Propiac, qui a présidé de loin à ce premier noviciat ; « il vous tient désormais dans sa main ! »

Cependant, des répugnances viennent à Léonard. Traité déjà par les jésuites comme un « frère », on sollicite de lui — *ad majorem Dei gloriam* — des délations qui révoltent sa fierté. Et puis, il finit par entrevoir les captieux manèges des Pères. Le Provincial, avec lequel un entretien lui est ménagé, effraie sa vocation en la brusquant. Je crains, s'il faut tout dire, que les jésuites de M. Estaunié ne soient pas encore assez adroits. Il leur échappe çà et là des paroles imprudentes. Plus d'une fois leur tactique est en défaut. Surtout ils manquent de cette patience qui passe pour leur vertu caractéristique. Voulant les faire dangereux, M. Estaunié aurait dû les faire plus habiles, plus couverts, moins pressés. Toujours est-il que Léonard sort de chez le Provincial avec la tentation de se reprendre.

Quelques jours après, une dépêche de son tuteur, M. Artus, l'appelle à Paris. Le peu d'heures qu'il passe dans la grande ville suffit pour modifier ses idées sur le monde. M. Artus, d'ailleurs, est un esprit libre et pénétrant, dont l'ironie scandalise Léonard, mais lui dessille les yeux. « Les grands sentiments, lui dit-il, sont le miroir auquel se prennent les cœurs de ton âge... Défie-toi : après tout, la proie est de nature à valoir au moins une tentative. »

Le lendemain même, Léonard, de retour à Nevers, commence une retraite. Mais les paroles de son tuteur le suivent dans la solitude. Il veut dissiper ses soupçons en lisant certains feuillets que lui a remis le Père Propiac : ce qu'il y trouve, c'est une morale sèche et perverse, qui prêche l'indifférence sous le nom de détachement, qui réduit l'être tout entier à la préoccupation de sa propre fin, lui donne pour loi unique de s'aimer, de faire servir à son salut toutes les créatures. Le jeune homme s'indigne. Sa générosité naturelle proteste contre cette glorification, contre cette sanctification monstrueuse de l'égoïsme. Et, en même temps, son orgueil s'insurge ; il ne veut

pas être pris pour dupe. Rejetant avec mépris, avec haine, les abominables feuillets, il écrit au Père une lettre toute tremblante encore de sa colère mal contenue.

Sept ans plus tard, nous le retrouvons à Paris. Qu'est-il devenu pendant ces sept années? On nous le dit en quelques mots : il a fait vaguement son droit, il a fréquenté les revues éphémères du quartier Latin, tâté du journalisme et de la littérature. J'aurais voulu plus de détails. Il fallait, ce me semble, raconter tout au long les expériences du jeune homme, car nous étions, ici, au vif du sujet même. L'auteur passe trop vite sur ces sept années. Une seule fois, mais tout à la fin, il nous donne quelques détails. C'est quand Léonard se voit retirer la chaire qui lui a été promise. Affilié à l'œuvre de régénération sociale qu'ont tentée quelques nobles âmes, il compte semer ses idées dans le monde, exercer sur la jeunesse une salutaire influence, préparer la solution des redoutables problèmes que cette fin du siècle pose à notre société ruineuse. La veille même de sa première conférence, il apprend que la chaire a été donnée à un autre. C'est là un coup du Père Propiac, qui ne le perd pas de vue, qui, tout récemment encore, a essayé de remettre la main sur lui. Malheureusement, cette intervention des jésuites, si vraisemblable qu'elle puisse être, a le tort de ne pas s'accorder avec le sujet du livre, ou plutôt d'aller directement à l'encontre. M. Estaunié veut montrer dans cette troisième partie, la plus essentielle, que l'éducation des Pères rend Léonard incapable de s'adapter à l'existence laïque. Nous n'avons pas affaire avec les jésuites d'Eugène Sue, et leurs machinations ténébreuses, même si nous pouvons y croire, ne sont pas ici de mise. Du moment où Léonard a rompu avec les Pères, je veux bien sans doute qu'ils le surveillent de loin, toujours prêts, dès que l'occasion se présente, à en reprendre possession. Mais, si le jeune homme échoue par suite des obstacles qu'ils mettent en travers de sa route, je puis croire que, sans ces obstacles, il aurait dûment réussi ; et, dès lors, que devient la thèse ?

D'autres épisodes, il est vrai, nous font très bien voir l'incapacité foncière du jeune homme, traînant après lui la chaîne de sa vocation manquée. Léonard a l'air d'une âme en peine. Façonné par l'éducation des Pères, il ne trouve plus, dans le siècle, à quoi se prendre. Toute initiative le trouble, toute responsabilité l'épouvante. Quand l'amour s'offre à lui, riche de promesses, il en a peur ; il recule, il se dérobe, sentant que son cœur est irrémédiablement desséché.

Et bientôt, avec le courage et l'espérance, la foi même s'en va, cette piété superficielle et machinale que lui avaient inculquée les Pères. Effrayé d'abord par l'ébranlement subit de toutes ses croyances, il court à l'église, il demande un prêtre, il se confesse avec angoisse, il implore un secours contre les doutes qui l'obsèdent. « Chaque matin, lui dit le prêtre, récitez une dizaine de chapelets. » Puis, après la religion, voici le tour de la morale, que l'enseignement jésuitique y liait. Dès qu'il est bien sûr de ne plus croire à rien, il veut du moins jouir de la vie. Mais, dans les bras d'une maîtresse, son âme répugne aux frissons de son corps ; les baisers de chair la laissent froide et aride, bourrelée de remords qui survivent à la piété. Tout est fini pour le malheureux : après l'avoir exclu de la vie active, le monde lui refuse sa part de joie ; il ne lui reste plus qu'à s'en retirer.

La troisième partie du livre forme une sorte de journal. C'est un examen de conscience, une analyse minutieuse que le jeune homme fait de lui-même, et à la suite de laquelle le dilemme se pose devant lui : ou raté, ou jésuite. Mais, pour être jésuite, il faut croire ? Non, il suffit d'obéir. Le Père Propiac montre à Léonard que la religion est une habitude du cœur ; on ne lui demande pas de « sentir la foi », on lui demande seulement de « s'y tenir ». Athée, il fera les gestes de la religion, que son noviciat lui a rendus faciles. Et ces gestes suffiront pour qu'il conduise les hommes à son gré. Son mensonge planera au-dessus des foules ; sous la robe des jésuites, Léonard va leur apparaître comme le prophète de Dieu, ministre des miséricordes et des vengeances célestes. « Seigneur, s'écrie-t-il, je donne tout : je veux tout ! »

Ce qui prête un intérêt supérieur au beau roman de M. Estaunié, c'en est la portée morale. Il y a là, non un pamphlet, mais une thèse vigoureuse contre l'éducation vraiment *homicide*. « Jusqu'ici, dit M. Artus à Léonard, on n'a fait que langer ton intelligence. Après tout, le mal fut relatif. Il est puéril de s'occuper de la façon dont on lange un marmot. » Si avisé qu'il soit, M. Artus se trompe. Le jeune homme peut bien rompre avec les jésuites ; son intelligence et sa conscience restent emmaillotées. Sans doute, nous rencontrons tous les jours des Léonard Clan qui n'ont pas été élevés par les bons Pères. Aussi la thèse de M. Estaunié comporte-t-elle une application plus étendue, et je ne crois pas qu'il me démente. A proprement parler, la discipline des jésuites, c'est la discipline cléricale à une puissance supérieure. Il n'y a pas si longtemps encore que l'État laïque répudia les principes et les méthodes dont les Pères lui avaient transmis l'héritage. Et rien, assurément, n'est plus utile et plus opportun que de dénoncer une éducation à laquelle doivent être attribuées la plupart des maladies morales dont souffre notre temps, éducation qui semble prendre à tâche d'hébéter les esprits en leur fournissant un savoir fallacieux, une philosophie artificielle, une religion mécanique, et d'abâtardir les caractères en dissolvant

la vertu des libres initiatives et le sens de la responsabilité personnelle. Cette éducation fait le pire danger de notre société démocratique; et voilà comment le cléricalisme, je ne dis pas seulement pour les Homais, qui en ont gardé beaucoup, mais pour tout esprit véritablement libéral, reste, encore et toujours, l'ennemi.

GEORGES PELLISSIER.

THÉATRES

ODÉON : *la Demande*, comédie en un acte, en prose, de MM. Jules Renard et Georges Docquois; *Crise conjugale*, comédie en trois actes, en prose, de M. Berr de Turique. — BIBLIOGRAPHIE : *Jeanne d'Arc*, drame en vers, par Mme Simone Arnand (chez Paul Ollendorff).

Les deux auteurs de la *Demande*, on le sait, sont gens d'esprit. M. Docquois faisait récemment applaudir une aimable « revue tabarinique » : *Paris sur le pont*. M. Jules Renard est l'un de nos éminents humoristes; son *Poil de Carotte* se recommande par un mélange assez singulier de blague à froid et d'une sorte de résignation mélancolique aux dures nécessités de l'existence; et cela est infiniment piquant. On attendait donc avec sympathie la pièce de MM. Renard et Docquois; ce n'est pas tout à fait de leur faute si elle nous a apporté une légère déception. — La *Demande* est une paysannerie : ses personnages sont des paysans vrais, fils du terroir, terroir eux-mêmes, si j'ose m'exprimer ainsi. Et peut-être même est-ce leur vérité qui donne à la pièce quelque monotonie. Au fond, ce qui particularise les paysans parmi les hommes, c'est l'amour jaloux et opiniâtre de la terre; conserver, augmenter leur terre, en acquérir de nouvelle, c'est leur seul but. Il suit de là qu'ils réservent pour ce but essentiel ce qu'ils ont de malice, d'ingéniosité et de finesse; et tout ce qui n'est pas la terre ne leur semble pas valoir la peine de feindre. En somme, ils ont, comme nous, une préférence vive et impérieuse pour ce qu'ils aiment; et, dépouillés de ce que l'hypocrisie sociale nous apporte de scrupules, ils expriment cette préférence avec ingénuité. Dans la *Demande*, la passion de la terre n'a pas à se montrer; reste seulement la question de savoir laquelle des deux demoiselles Répin épousera Gaillardou. « Puisque vous donnez la même dot aux deux, ben sur que je préfère la plus jolie! » Ainsi parle Gaillardou avec loyauté. Mais c'est précisément cette franchise sans nuances qui rend la pièce un peu monotone. La superstition de la bonne éducation est le moindre souci de Gaillardou; le mot qu'il dit à la fin, il attend depuis le début l'occasion de le dire; nous pareillement; si bien que la pièce semble traînante. Çà et là quelques détails amusants observés. — Un vif succès pour Mlle Grumbach.

*
* *

Vous connaissez le sujet de *Crise conjugale*. Le ménage d'Henri de Lançay et de sa femme Marie est aussi détraqué qu'un ménage peut l'être. Il y a un an, par surprise, Henri a trompé sa femme; depuis un an, elle le tient séparé d'elle; Madame a sa chambre à gauche, Monsieur a sa chambre à droite; ils se retrouvent au salon. Et cette séparation menace de s'éterniser. Marie, pour son compte, semble satisfaite de son genre de vie et résolue à s'y tenir. Henri aime sa femme et ne peut se résigner à vivre séparé d'elle.

Un ami survient; c'est le raisonneur, le « psychologue », celui qui voit clair dans les âmes les mieux fermées : celui qui résout les problèmes et dénoue les situations difficiles, — avec d'autant plus de facilité que l'auteur arrange toujours sa pièce pour lui donner raison. Cet ami s'appelle ici Georges Gauthier. Henri lui confie son cas, et, tout aussitôt, cet homme averti prononce : « Cela est fort simple. Ta femme t'aime. Mais après quelques semaines seulement de vie commune, elle n'a pu suffisamment apprécier les agréments du mariage. Il s'agit de lui en redonner le goût. Toi, tu n'y parviendrais pas, puisque de parti pris ta femme te repousse. Fais agir, ou plutôt laisse agir les autres. Tu me parles d'un M. de Mornang qui fait la cour à ta femme? Rapproche-les l'un de l'autre, laisse-le presser ta femme; c'est pour toi qu'il travaille. Quand il l'aura mise « à point », tu paraîtras, et c'est toi qui profiteras de l'état d'âme où il l'aura amenée... » Et c'est en effet ce qui arrive. Isolée, troublée, sans courage pour résister, Marie a accepté un rendez-vous de M. de Mornang. Henri l'arrête; après une scène très violente, il finit par lui dire : « Eh bien, tu es libre, va!... » Ce que voyant, Marie tombe dans les bras de son époux. Ce sera, paraît-il, un bon ménage de plus. Entendez que Monsieur et Madame cohabiteront derechef; cela suffit, sans doute, et Henri semble le croire.

Ce qui me fâche, et ce qui m'empêchera peut-être de rendre justice aux aimables qualités de la *Crise conjugale*, — au surplus ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* qu'il faut révéler l'esprit et la fantaisie de M. Berr de Turique, — ce qui me fâche, c'est que pas un instant Gauthier ni Henri ne semblent soupçonner je ne dis pas seulement le danger, mais l'odieux de leur expérience. Passe encore pour Gauthier : il peut juger superficiellement de choses auxquelles il n'est pas intéressé directement. Mais Henri! Comment, c'est sa femme qui sert de « sujet » d'expérimentation, et il supporte qu'un autre homme

l'approche, lui parle, la frôle, sachant dans quel dessein et avec quelles pensées ! Si elle lui revient, c'est non par amour mais par... physiologie ; et il se contente d'un pareil retour ; et il ne lui vient même pas à l'idée qu'une telle chose est monstrueuse en soi, et qu'il faut en vérité avoir l'âme bien dégagée de scrupules pour se contenter d'un semblable résultat. Imaginez, pour un instant, les pensées qui s'agiteront dans la tête des deux époux dans la minute qui suivra leur réconciliation ?...

Je ne veux pas discuter les théories de Georges Gauthier. Pour cet homme fort, on dirait que Mornang est quelque chose d'abstrait, une sorte de remède impersonnel, quelque chose comme un apéritif d'un genre particulier. Il ne semble pas comprendre que cet appétit-là ne naît pas sans objet, qu'il lui faut une pâture, et que cette pâture, ici, ne peut être que Mornang. « Cœur humain ! Corps humain ! » dit un personnage de la *Visite de noces*. Georges les sépare délibérément l'un de l'autre ; ou plutôt, il vise, au petit bonheur. Peut-être Henri finira-t-il par obtenir les deux ; en attendant, qu'il se contente de posséder l'un ; pour le reste, on s'arrangera plus tard ; le bonheur réside principalement dans la modestie des désirs. La modestie d'Henri est surprenante.

Tout récemment, à propos du *Mariage d'Olympe* et d'*Amants*, je cherchais à vous montrer les changements qui s'étaient produits dans les liaisons irrégulières ; et je vous expliquais en même temps comment une espèce d'équilibre tendait à s'établir dans l' « opinion » entre les ménages légaux et les autres. La distance entre ceux-ci et ceux-là diminue de jour en jour. Vous avez vu la semaine dernière le chemin qu'avaient fait les irrégulières pour se rapprocher des régulières. Jamais mieux qu'ici vous ne verrez le chemin qu'ont fait celles-ci pour rejoindre les autres. Considérez les sentiments d'Henri de Lançay, ceux qu'il exprime formellement et ceux qu'on pourrait deviner, vous n'y trouverez pas trace, — je dis pas une ! — d'un sentiment « moral ». C'est ça l'amour ! comme il est dit dans la *Petite Marquise*. Mais pourtant le mariage n'est pas seulement une liaison plus longue ; il doit, j'imagine, y avoir quelque autre différence. On n'en voit guère, dans la *Crise conjugale*. Bien plus ; je parlais d'*Amants* : les personnages de M. Donnay, dans le monde où ils vivent, ont infiniment plus de préoccupations morales que ceux de M. Berr de Turique. La jalousie de Claudine Rosar n'est pas uniquement bornée au physique. Celle d'Henri ne voit pas plus loin. Du moment que sa femme lui est fidèle, au sens le plus strict et le plus limité, il est heureux. Et il n'a même pas la pensée qu'elle lui revient au moins un peu défraîchie moralement...

Je sais bien qu'il ne faut pas prendre à la lettre la pièce et la théorie de M. Berr de Turique. Toutefois, il ne me semble pas que notre spirituel confrère ait tenté, comme on l'a dit, de faire un vaudeville « qui n'avoue pas ». Je crois, au contraire qu'il a voulu faire une comédie sérieuse ; les tirades de Gauthier suent le sérieux. Et c'est précisément par cela que sa pièce est curieuse et significative. Vous avez vu quelle conception du mariage elle met en scène. Un tel mariage réhabiliterait toutes les passades. Et, justement, qu'une pièce pareille ait pu être faite, sérieusement, sans intention de scandale, avec bonne foi et un talent consciencieux, avec gaîté même et sans scrupules, — voilà ce qui est tout à fait particulier et « moderne ».

La *Crise conjugale* a servi de début à Mlle Lara, la « lauréate » des derniers concours du Conservatoire. Elle s'y est montrée tout à fait remarquable. Sans doute, bien des choses lui manquent de son métier, mais elle possède des qualités rares : le naturel et la sincérité ; elle paraît aimer passionnément son art ; je serais bien étonné si elle n'y réussissait pas complètement.

Après elle, il faut citer MM. Rameau (Georges Gauthier) qui a su donner quelque vie à un personnage un peu conventionnel, P. Magnier (Lançay) et M. Paul Franck qui a gentiment débuté par le rôle de Mornang, l'homme-apéritif ; Mlle Wissocq m'a paru fort agréable dans un rôle trop court ; Mme Dunoyer a rendu avec sa verve habituelle celui de Mme Loisel, la mère de Mme de Lançay ; je n'ai guère apprécié la mutinerie un peu apprêtée de Mme Fège... Et j'allais oublier M. Darras, qui a joué d'une manière pittoresque l'une des scènes les plus amusantes de la *Crise conjugale*.... Car elle n'est pas ennuyeuse, cette pièce. Mais quelle morale, et quel mariage !...

*
* *

Mme Simone Arnaud, l'auteur applaudi de *Mademoiselle du Vigan*, — on se rappelle les célèbres articles de Weiss, — vient de faire paraître un drame en vers dont le sujet est Jeanne d'Arc. On y retrouve les qualités de sincérité et les hautes aspirations qui font honneur à l'auteur des *Fils de Jahel*. Dans une préface curieuse, Mme Arnaud nous explique l'utilité qu'il y a, selon elle, à offrir au peuple de « grands spectacles ». Elle pense, — et fort justement, ce me semble, — qu'il en est de l'héroïsme comme des autres facultés ou des autres vertus de l'âme. Elles ne naissent pas tout d'un coup : pour qu'elles se manifestent à un moment donné il faut que l'âme en ait, pour ainsi dire, pris l'habitude longtemps à l'avance. Les vertus, celles mêmes qui semblent le plus spontanées, ont besoin d'être apprises. Et certes, nulle figure n'est capable davantage d'inspirer le dévouement à la patrie que l'héroïne choisie par Mme Simone

Arnaud. S'ensuit-il qu'elle soit aussi un bon personnage de théâtre ? C'est je le reconnais, rabaisser singulièrement la question. Mais il s'agit de théâtre, après tout. Et vous savez que si les auteurs sont nombreux qui ont tenté de porter Jeanne d'Arc à la scène, pas un ne peut se vanter d'y avoir réussi : et Schiller moins que tout autre.

Il y a tout près de vingt ans, M. Becque en donnait déjà une raison. Jeanne d'Arc, disait-il, est trop en dehors et au-dessus de ceux qui l'entourent : ils se renouvellent trop souvent pour qu'on puisse les peindre : à chaque station nouvelle de sa vie, depuis Domrémy jusqu'à Rouen, de nouveaux personnages paraissent : et il faut, au théâtre, « une action commune à tous ». Ce premier danger, Mme Arnaud en a eu conscience ; et, pour l'atténuer, elle a eu l'idée de joindre à Jeanne un personnage symbolique qu'elle appelle *le Jacques:* il figure auprès d'elle l'âme simple et dévouée du peuple, et suit sa « grande sœur » depuis les vallées des Vosges jusqu'à la place du Vieux-Marché. Cela est fort ingénieux. Mais évitant un danger, Mme S. Arnaud n'en a-t-elle pas rencontré un autre ? Jeanne est trop connue, trop « historique », si je puis dire, pour pouvoir supporter auprès d'elle un personnage symbolique, si clair, si évident que soit le symbole.

Il y a, sans doute, quelque chose de surnaturel dans la « mission » de Jeanne, dans les obstacles qu'elle a surmontés pour l'accomplir, dans la manière même dont elle l'a accomplie. Mais cette mission, pour nous, se résume en des faits concrets, précis, « datés » : l'arrivée à Vaucouleurs, le voyage jusqu'à Chinon et la délicieuse entrevue avec le Dauphin, la prise d'Orléans, le sacre à Reims, le combat sous les murs de Compiègne, l'admirable interrogatoire, et le supplice... Et c'est précisément ces faits que Mme Arnaud a choisis et ne pouvait pas ne pas choisir. Mais remarquez en outre que, dans chacun de ces faits, la partie susceptible d'un développement dramatique, la « matière scénique » pour ainsi dire, a déjà été extraite par l'histoire ; et non seulement les « situations », mais le dialogue lui-même, Quel poète, le plus délicat et le plus ingénu, trouverait l'équivalent des fines et « élégantes » réponses de Jeanne aux « conservateurs » qui entouraient le Dauphin ? L'inspiration la plus haute inventerait-elle une noblesse, une intelligence, une sincérité, pareilles à celles que Jeanne montra dans son interrogatoire?... Alors quoi ? Reproduire mot à mot les phrases de Jeanne et ses réponses ? Les torturer, en intervertir la forme pour leur donner les douze pieds de l'alexandrin ? C'est ce qu'a tenté de faire M. Jules Barbier. Et les seules scènes supportables, dans le stupéfiant galimatias où il avait enseveli Jeanne, étaient celles où il avait « respecté le texte ».

Il faut plus de mystère pour un drame héroïque, et que l'inspiration du poète ait la place de se développer. Et je le répète, en ce qui touche Jeanne, il n'est pas permis à l'auteur de négliger un seul des « épisodes essentiels » de sa mission. Où s'exercerait alors l'imagination du poète ? Non dans l'invention des faits, puisque nous les savons par le détail. Non dans l'âme de Jeanne, puisqu'elle a parlé à Domrémy, à Vaucouleurs, à Chinon, à Rouen, et qu'ainsi elle s'est fait connaître à nous. Pas même dans la peinture du « milieu », puisque ce milieu change avec chacun des épisodes. La vérité, c'est qu'il n'y avait qu'un drame à faire avec Jeanne d'Arc, un drame « d'histoire », et que c'est Michelet qui l'a fait.

Celui de Mme S. Arnaud est généreux et élevé, et s'il n'est pas parfait, c'est qu'il ne pouvait pas l'être. Réclamerai-je, çà et là, un style un peu moins lâché et peut-être moins « anachronique » ? Il est plus juste de rendre justice à la ferme inspiration qui l'a dicté. Peut-être sera-t-il représenté un jour ? Je le souhaiterais fort. Il a les défauts obligés des drames déjà faits sur Jeanne d'Arc ; il est plein de qualités que ceux-ci n'avaient pas.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Arton, l'introuvable Arton, est retrouvé : rien ne se perd dans la nature.

C'est le samedi 16 novembre 1895, vers onze heures du soir, que cette grande nouvelle commença à se répandre dans Paris. A la porte des cercles, sur la terrasse du café Pousset, on s'arrêtait les uns les autres par ces mots surprenants : « Vous ne savez pas ? Arton est retrouvé ! » Il était temps, car l'affaire terminée du marquis de Nayve laissait l'opinion désœuvrée, et, pour donner quelque chose à moudre à son moulin, on allait peut-être casser un ministère.'

Les Athéniens ont un nouveau sujet de conversation : le cabinet Bourgeois peut s'occuper, sans trop de hâte, à ressembler les éléments épars d'une majorité et d'une politique.

Il s'agit de savoir comment Arton a passé ces trois années et ces cinq mois, depuis le 22 juin 1892, jour de sa fuite, où il a logé, ce qu'il a fait, quels pays il a parcourus dans ses courses savantes, dépistant les limiers de toutes les polices républicaines, impériales et royales, quelle barbe il portait, quel chapeau, et, aussi, pourquoi il est parti, car on ne le sait plus au juste, si on l'a su.

On compte les gouvernements qui se sont succédé depuis cette époque : M. Loubet était alors président

du conseil des ministres, et M. Ricard ministre de la justice; puis, nous avons eu, le 7 décembre 1892, le cabinet Ribot, avec, à la justice, M. Bourgeois; le 10 janvier 1893, un second cabinet Ribot, moins M. de Freycinet; le 11 avril 1893 le cabinet Dupuy — un long ministère, jusqu'au 3 décembre, huit mois, terme extrême que les ministères atteignent bien difficilement de nos jours; — puis le cabinet Casimir-Perier, remplacé bientôt par un cabinet Dupuy; la mort affreuse de Carnot, l'élection de M. Casimir-Perier à la Présidence de la République, sa brusque retraite, l'avènement de M. Félix Faure, le troisième cabinet Ribot, la nomination d'un cabinet radical, MM. Bourgeois et Cavaignac, et, encore une fois, M. Ricard à la Justice; au dehors : la chute de M. Gladstone et l'effondrement de sa politique; la rentrée triomphante des conservateurs anglais aux affaires, l'Alliance franco-russe, la guerre sino-japonaise, Madagascar, les massacres d'Arménie, la crise orientale, la Sublime Porte vacillant sur sa base, les flottes de l'Europe et même de l'Amérique rangées à l'entrée du Bosphore, le monde entier suspendu à ces fragiles Échelles du Levant, et Arton courait toujours.

C'est notre hégire; la fuite d'Arton est le point de repère, d'où nous comptons et mesurons tout ce qui s'est passé depuis dans l'histoire de l'univers.

Il y a eu le siècle de Mahomet, celui d'Auguste, le siècle de Léon X, le siècle de Napoléon : il y aura le siècle d'Arton, et c'est le nôtre.

Dans une des périodes les plus extraordinaires de l'histoire de notre planète, quand tout était en transformation de l'Occident à l'Orient, le destin de la France a roulé autour d'Arton. O heureuse France! Heureux républicains qui, pour votre plus grand souci, avez un Arton! C'est lui qui refait la concentration que l'on disait morte, et l'unité morale de la patrie! On ne peut prévoir en quelle anarchie et dissolution tomberait l'esprit public s'il n'avait pour se ressaisir et se concentrer un Arton! Bienheureuse France!

***

La puissance sociale du *fait divers* est devenue étonnante : il est seul maintenant à tenir ensemble, par les liens d'une curiosité unanime, les diverses parties de l'âme nationale; et ceux qui dévouent leur vie à raconter tous les jours le *fait divers*, à l'expliquer, à l'illustrer, devant les foules béantes, sont les apôtres d'une religion qui supplée avantageusement toutes les autres.

***

La fin des aventures du marquis de Nayve ne doit pas être passée sous silence : échappé, la tête toujours droite sur ses robustes épaules, d'une accusation capitale, il est retombé dans le piège de la police correctionnelle. C'est ainsi que la justice se rattrape et qu'elle n'a pas travaillé en vain, ce qui serait d'un déplorable exemple. N'ayant pu avoir la tête d'un homme, que nous devons déclarer aujourd'hui innocent de l'« adolescenticide » dont il était accusé, puisque le jury l'a absous de ce chef, elle le frappe cependant de cinq mois de prison, pour l'honneur et le sérieux de la procédure.

Mais l'homme avait déjà une avance de seize mois, la justice lui ayant ouvert, sur sa bonne mine, ce large crédit de prison préventive. Aussi la Justice lui a-t-elle dit, sans le retenir davantage, qu'il était libre, et qu'il pouvait s'en aller en paix dans son château de Presles, avec sa femme, ses enfants, et l'instituteur et l'institutrice de ses enfants.

Il reste au marquis de Nayve dix mois bien comptés de prison déjà faits, dont il pourra trouver l'emploi par quelques escapades sur ses vieux jours. Tantôt un mois, tantôt deux mois : c'est un capital à dépenser par fractions, et, avec un peu d'économies, on peut aller loin comme cela; je parie que tu n'en demanderais pas plus, mon ami, pour payer les prouesses de ta longue vie généreuse et dépensière! A la troisième ou quatrième fois, le magistrat dira au marquis de Nayve : « C'est bien, vous pouvez encore vous en aller, mais soyez sage, il ne vous reste plus que quinze jours. »

Le magistrat, en bonne conscience, doit désirer sincèrement que son créancier épuise le compte jusqu'au bout ; car le créancier, ici, c'est M. de Nayve, et le débiteur, c'est le juge, qui lui a pris seize mois de sa liberté, de sa vie, avant le procès.

Il est incroyable à quel point, dans notre temps et dans notre démocratie républicaine, le magistrat peut prendre des mois et des années d'existence, sans justification, au premier citoyen venu contre lequel s'élève la rumeur des foules. On vous jette d'abord en prison, en attendant de rassembler les preuves introuvables du plus incertain et du plus problématique des procès. Dans cette prison, mille supplices, matériels et moraux ; la question tous les jours devant le juge, question atroce, avec tenailles, et bâillon et brodequins ; puis retour dans la prison, avec le froid et la faim pour compagnons de lit. Et ainsi pendant une année, pendant deux années : après quoi, vous êtes libres : le juge n'a pas trouvé de preuves.

Mais vous emportez cette satisfaction inappréciable, vous vous êtes formé petit à petit un capital de jours et de mois de prison qu'il vous est loisible maintenant de dépenser, soit en un beau et bon coup de violence ouverte, soit en une succession habilement calculée de petits méfaits, de manière à ne pas excéder votre épargne.

Alors seulement le magistrat peut être tranquille, il est quitte. Sa conscience oppressée se soulage en un soupir de libération : « Mon coquin a dépensé tout son avoir et je ne lui dois plus rien . la balance de la justice est en équilibre. Nous pouvons tous deux mourir contents... »

Pour nous, c'est un sujet quotidien de stupeur que de voir avec quelle facilité les Français de la république peuvent être arrêtés et jetés en prison, au milieu de l'indifférence universelle, que dis-je ? au milieu des applaudissements d'une foule en délire.

Primo, en France, il est toujours permis d'arrêter n'importe qui, au coin de la rue, ou dans son lit, de fouiller sa maison, de vider ses armoires, de violer sa correspondance ; *secundo*, toute personne arrêtée est coupable; *tertio*, si elle est reconnue innocente, elle n'a rien à réclamer, et qu'elle se hâte de fuir ! Oh ! qu'elle se hâte !

J'oserais soutenir qu'il n'y a pas un Parisien ou une Parisienne qui, sortant de chez soi, le matin, puisse affirmer qu'il ne passera pas par quelque geôle et devant l'objectif de M. Bertillon avant de réintégrer le domicile familial. C'est ainsi en France de temps immémorial. On a pris la Bastille. On a fait la Révolution française. On n'a oublié qu'un point : c'est de garantir la liberté des individus.

Oh ! quelle immense réforme sociale et quel excellent socialisme ce serait, si on pouvait d'abord m'assurer, à moi — brave homme, je pense, et qui n'ai rien pris à personne, — qu'un officier de police ne m'arrêtera pas tout à l'heure au coin de la rue, sur la présentation d'un sale morceau de papier.

*
* *

La petite place de l'Odéon était l'un des derniers endroits de Paris qui n'avait d'autre attrait, tout le jour, jusqu'à l'heure du spectacle, que sa demi-solitude et son silence recueilli. On pouvait aller et venir sur cette place sans se heurter à aucune statue ni fontaine monumentale. On pouvait faire deux cents pas, en biais ou en large, bras dessus bras dessous avec un vieil ami, ou les bras ballants, en liberté, et devisant de choses et autres.

Cette petite place vide, entourée de ses vieilles maisons, avec son vieux café, la façade de son vieux théâtre, et les galeries de vieux livres à droite et à gauche, était comme un nid de souvenirs et d'impressions anciennes qui doucement se réveillaient au bruit de nos pas, quand nous y venions causer des temps qui ne sont plus.

Au milieu de ce cadre estompé par l'âge, rien, pas un piédestal portant une gloire quelconque, rien que le vide, l'espace... — Oh ! pas bien large ! mais d'autant plus cher, — un espace de quelques enjambées, rempli seulement avec de l'air, pas de pierres les unes sur les autres, pas de bronze, pas même un arbre, le vide, c'est-à-dire l'immensité !

C'est fini : ce charme aussi est rompu, ce vide est détruit : on a mis un socle au milieu. La place de l'Odéon, infinie dans sa petitesse, où voltigeaient nos rêves, pareils à des oiseaux, ne frappant de leurs ailes à aucun obstacle, est maintenant toute resserrée, rétrécie et rabougrie autour d'un bloc massif; elle a perdu la moitié de son envergure, elle est devenue vraiment et positivement petite, étroite comme une prison, comme une cage, et nos rêves se sont envolés à tire-d'aile.

Toute la physionomie, l'harmonie et les proportions de ce lieu charmant ont été bouleversées par ce quelque chose qu'on a voulu mettre absolument là où il n'y avait rien : profanation et violation stupides du vide ! de ce peu de vide qui nous restait encore intact, pur et infini ! Oh ! sculpture importune !

Les femmes de Barrias sont belles et délicieuses, Clorinde, l'*Aventurière*, et l'*Histoire* ou la *Gloire*, on ne sait, mais il n'importe ! — qui grave le nom d'Émile Augier; elles sont toutes délicieuses les femmes de nos sculpteurs aujourd'hui; je les ai rencontrées, partout les mêmes et toujours également charmantes; je leur rends ainsi l'hommage qui leur est dû en bonne justice. Mais pourquoi là et non ailleurs ? Pourquoi sont-elles venues barrer mon horizon de leurs silhouettes immobiles ? Quant au buste lui-même, il est manqué, Barrias a promis d'en faire un autre. Fera-t-on aussi d'autres discours ?

Si on avait voulu essayer de faire le vrai discours, — mais on ne veut jamais faire le vrai discours, — on aurait dit tout le contraire de la plupart des choses qui ont été dites : on aurait dit que la Muse d'Augier, en présentant « le magnifique miroir du théâtre » aux vices du siècle, au mensonge, à l'hypocrisie, à l'amour désordonné du lucre, à l'appétit de l'argent, aux instincts épais de l'égoïsme et du plaisir vénal, ne les avait pas « fait reculer », mais tout au contraire les avait attirés et poussés en un grossissement énorme et formidable, en un gonflement monstrueux, comme un abcès qui serait pareil à un monde !

Que la Muse n'en soit pas la cause, avec son miroir, c'est encore possible, et on ne dit pas qu'elle en soit la cause; mais ce qui est sûr, c'est qu'en présentant aux vices bourgeois ce magnifique miroir du théâtre, elle ne les a pas fait reculer du tout : ils se sont regardés dans ce miroir, ils se sont reconnus et ils se sont admirés. Ils se sont caressé la barbe et le menton, ils se sont trouvé la taille fine et la gorge bien faite, et ils ont baisé leur image dans le miroir, bien loin qu'ils en eussent horreur.

L'Académie française a décerné le prix Montyon à *Gabrielle ;* mais les aventurières ont pullulé, et aussi les aventuriers, les faux Poiriers et les faux Pommiers,

et toute la végétation luxuriante des mauvais arbres et des herbes folles dans le jardin de la civilisation industrielle et scientifique, qui n'est pas le jardin de Candide.

Nous ne savons prononcer que de grands discours pour ne rien dire, devant les statues des morts, dans les académies, les écoles et les parlements ; des discours ornés, et dessinés comme ces bas-reliefs aux lignes ravissantes, ou savants et documentés, débordants de preuves, ruisselants de témoignages et de faits, mais dire le seul mot juste et vrai est plus difficile ; si nous le savons, nous nous gardons bien de le dire. Nous avons une peur horrible de la vérité, parce que la vérité avouée nous oblige à nous corriger.

Dès que nous la sentons, qui commence à remuer en nous, nous l'enfonçons et l'ensevelissons dans les cavernes insondables de notre cœur.

Nous rédigeons des rapports législatifs, qui sont le résumé de toute la législation de l'univers, mais faire le petit article de loi tout simple et tout droit qui serait la vérité, nous ne le pouvons pas ; car elle nous obligerait aussi à nous réformer.

Le talent nous accable, oh ! combien de talent ! et la science nous étouffe, oh ! combien de science ! mais le mot juste et vrai que nous attendons, la science et le talent ont surtout pour utilité d'offrir toutes sortes de moyens pour ne pas le dire.

La conspiration du siècle est unanime, sans une défaillance, sans une distraction, pour se cacher la vérité, — les vérités politique, morale, sociale, — et cette ligue immense n'a pas un lâcheur.

Ceux mêmes qui s'approchent un peu plus près de la vérité que les autres, à leurs risques et périls, et c'est terrible, s'arrêtent encore à des distances énormément respectueuses ; il semble toujours que si on allait vraiment jusqu'à la toucher, on tomberait foudroyé comme cet Oza qui eut la témérité de soutenir de sa main l'Arche du Seigneur.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

M. Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris, ancien directeur de la *Revue Bleue*, vient d'être élu sénateur du Doubs par 506 voix sur 877 votants.

Nous recevons la lettre suivante de notre collaborateur, M. Albert Malet :

Cher monsieur,

A propos de la publication, dans la *Revue de Paris* du 1er novembre dernier, d'un fragment des Mémoires du comte d'Espinchal, j'ai intérêt à rappeler, qu'en 1891, j'ai donné dans la *Revue Bleue* (n° du 10 octobre), un fragment de ces mêmes Mémoires, dépouillés par moi à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand, et que je m'occupe de les éditer.

Je vous serais donc très reconnaissant, cher monsieur, si vous vouliez bien accorder l'hospitalité à cette petite note.

ALBERT MALET.

Nouvelles de l'étranger.

LA FEMME IDÉALE

La *North American Review* ayant ouvert une enquête sur cette question : « Dans quel pays trouve-t-on les meilleures épouses ? » — les réponses ont afflué ; elles ne laissent pas que d'être curieuses. En voici quelques spécimens :

M. Grant Allen, le célèbre apôtre du féminisme, parle de la femme anglaise, et ce qu'il en écrit n'a rien de très séduisant. Selon lui, l'épouse de John Bull est une sorte de machine à faire des enfants, absorbée par les côtés matériels de la vie, complètement dépourvue de ces qualités d'imagination et de sensibilité qui rendent l'existence à deux toujours nouvelle et comme parfumée d'un éternel bonheur.

Quant à la femme allemande, ce que M. Karl Bind trouve de mieux à en dire c'est qu'elle sait fort bien raccommoder les habits et faire la cuisine. Nous ne le contesterons point, et après avoir déploré avec M. Boyesen la femme norvégienne, bicycliste émancipée courant les grands chemins à la recherche d'un mari, nous conclurons, avec M. Max O'Rell — et nos lectrices ne seront pas pour nous contredire — que la femme idéale reste la Française. Originale et changeante, dans son esprit comme dans sa parure, elle sait que l'amour se nourrit de bagatelles et que le vrai secret de plaire toujours est aussi d'être toujours autre. « Seule elle a compris, en sachant la réaliser, la poésie du mariage. »

SIEGFRIED WAGNER CHEF D'ORCHESTRE

La question est toujours pendante de savoir si M. Siegfried Wagner sera un chef d'orchestre digne de son père et de la musique dont il prétend diriger l'interprétation. Le concert qu'il a donné, ce printemps, au théâtre Constanzi de Rome, n'obtint qu'un succès de curiosité. Les feuilles musicales d'Allemagne remarquent, avec perfidie, que M. Siegfried Wagner préfère se produire à l'étranger et qu'il conduit son orchestre avec plus d'exactitude que d'inspiration poétique. Aucune n'ose le comparer aux Motl, Lévy et autres gloires de Bayreuth. On sait cependant qu'à l'exception de quelques compositions de Liszt, M. Siegfried Wagner n'interprète que les œuvres de son père, ce qui serait déjà pour lui donner une énorme supériorité sur ses moins illustres confrères.

REVUE HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

15 novembre, *Débats* (du soir). — D'un article de M. Édouard Rod sur le roman de d'Annunzio, *Vergine delle Rocce*, dont il a été parlé pour la première fois dans la *Revue* :

« Ce n'est plus un roman, car le roman, tel que nous le concevons, conserve toujours quelques attaches avec la vie réelle. C'est un poème. Ou, mieux encore, c'est un de ces livres que les traités de rhétorique ne classent dans aucun genre, tels que la littérature italienne en produisit plusieurs pendant ses siècles d'or : livres subtils, profonds, charmants, qui déconcertent un peu nos curiosités trop précises, qui échappent à nos classifications rigoureuses, qui n'ont d'autre but que de manifester librement les mouvements multiples d'une intelligence alerte, d'une imagination poétique. Je pense à la *Vie nouvelle*, qui n'est point un roman, qui n'est pas un poème, ni un recueil de poèmes, et qui, dans sa forme fluide, demeure tout simplement un des livres les plus précieux qui aient jamais été écrits en aucune langue, un de ceux qui enferment dans leurs pages légères le plus de sentiment, le plus de rêverie, le plus de charme inexplicable et irrésistible. Dante, ses contemporains et ses successeurs immédiats, trouvaient qu'il est banal et un peu méprisable d'écrire pour exprimer une seule idée, ou pour raconter un simple fait. Ils voulaient que leurs œuvres eussent plusieurs sens à la fois : un sens littéral, qui permettrait aux esprits même obtus de les goûter, et puis, pour les autres, pour les délicats, pour les chercheurs, pour les compliqués, un sens symbolique, un sens allégorique, un sens anagogique. Vous savez que Béatrice fut une simple femme qu'on appelait Bice dans l'intimité, qui était fort belle et qui mourut jeune. Mais vous savez aussi qu'elle représente la théologie, peut-être aussi l'éternel féminin, peut-être aussi la puissance impériale; et vous savez qu'à travers elle son immortel auteur s'est plu à exprimer toute sa grande pensée, capable de réfléchir la vie et de pénétrer dans les mystères de l'au-delà.

« En se pénétrant de l'esprit des *siècles d'or*, M. d'Annunzio devait rencontrer cette doctrine, que quelques-uns de nos contemporains ont déjà tenté de s'approprier, avec des succès inégaux. Il s'en est emparé : *les Vierges aux Rochers* ont au moins deux sens, un sens littéral et un sens symbolique; j'en entrevois même un troisième, qui peut passer pour allégorique. On trouvera peut-être que c'est assez. »

17 novembre, *Gironde*. — « Par une décision sans précédent dans les annales de la Cité de Londres, la cour de son *Common Council* (qui est, pour la Cité, une sorte de Conseil municipal, mais de Conseil municipal très nombreux) a refusé de voter des remerciements au lord-maire sortant, dont les pouvoirs avaient expiré à la date usuelle du 9 novembre, sir Joseph Renals. Voici le compte rendu des débats qui ont abouti à cette décision et qui contiennent son explication :

« La cour du *Common Council* s'était assemblée au Guildhall et avait fait un accueil enthousiaste au nouveau lord-maire, sir Walter Wilkin, lorsqu'un de ses membres formula la motion d'usage pour que des remerciements fussent adressés au précédent lord-maire, sir Joseph Renals. Aussitôt, un amendement fut présenté par M. Samuel Price, qui développa les arguments suivants contre la proposition qui venait d'être faite :

« Sir Joseph Renals n'a rien fait pour rehausser la dignité de sa charge. Bien au contraire, ce lord-maire, qui avait été directeur d'une quantité de Compagnies financières peu heureuses, eut encore le suprême mauvais goût, pendant qu'il était en fonctions, de laisser paraître son nom, lui premier magistrat de la Cité, sur un prospectus de Compagnie d'assurances (*Longs applaudissements*), d'une Compagnie qu'il pouvait être appelé à juger.

« Quand il méditait son voyage en France, il nous raconta qu'il tenait d'une haute autorité que le président de la République allait venir visiter l'Angleterre, et nous acquiesçâmes naturellement à la proposition qu'il nous fit d'assurer ce chef d'État qu'il serait le bienvenu dans la Cité de Londres. Qu'on juge donc de notre étonnement quand, plus tard, nous apprîmes, de l'aveu de sir Joseph Renals, que sa « haute autorité » était un paragraphe de journal mondain.

« Finalement et pour couronner tant d'exploits, est venu le misérable banquet offert à un ex-clown, possesseur de quelques centaines de millions de francs, le financier israélite Barnato. Pour le coup, nous fûmes à bout de patience! Et n'alla-t-on pas jusqu'à parler des grands négociants et banquiers de la Cité empressés à rencontrer le spéculateur juif? Où étaient-ils, je vous le demande? Ils brillaient par leur absence! » (*Rires et applaudissements.*)

« Au scrutin, et bien que beaucoup de conseillers n'aient pas voté, l'amendement Price a été adopté par 85 voix contre 50, et, pour la première fois, de mémoire d'historien, un lord-maire sortant a dû se passer des remerciments de ses concitoyens. »

20 novembre, *Indépendance Belge*. — D'une correspondance anglaise cette description du faubourg de Londres où habitait Arton :

« On chercherait vainement, dans l'histoire passée de Clapham, un événement de cette envergure. Toutes les maisons de Clapham sont pareilles : deux étages en briques rouges ou jaunes, sans style, avec vérandah vitrée de fenêtres à guillotine; une porte pas très haute munie de l'archaïque marteau dont le bruit, sous la main du matinal laitier, fait, à l'intérieur, aboyer un chien ou miauler un chat; un petit perron de cinq ou six marches finissant devant un maigre avant-jardinet d'où l'œil plonge sur une cuisine de sous-sol souvent utilisée comme salle à manger. Le tout clos d'une grille qui se prolonge quelquefois à front de cinquante maisons identiques, n'ayant qu'un seul propriétaire et qu'un seul architecte qui a sacrifié tout effort d'imagination à cet idéal supérieur : la symétrie. Et de cette similitude monotone des bâtisses, condamnée par l'esthétique, se dégage je ne sais quelle impression tendre de vie douce et fraternelle. Il semble que, comme leurs maisons, tous les rentiers qui se retirent à Clapham et tous les *business men* qui reviennent entre chien et loup de la Cité pour y chercher la quiétude rafraîchissante des soirs silencieux, doivent avoir la même figure, les mêmes sentiments, les mêmes manières, et que toutes leurs âmes soient jumelles, — de bonnes petites âmes bien alignées... A l'extrémité du faubourg — comme de tous les faubourgs de Londres — végète un vaste terrain inculte, un *common*, un pré, réservé aux ébats de la jeunesse locale, jalousement préservé de la cupidité des spéculateurs en terrains pour satisfaire à ce besoin de jeux et d'exercices en plein air qui est la base de l'éducation anglaise. Le Londres boueux, brumeux, tumultueux, haletant, où la bataille de la vie se livre de dix heures du matin à cinq heures du soir dans un enfer de fièvre, est enceint, à l'infini, de ces oasis de paix où le vacarme de la quotidienne lutte sociale meurt tout aussi définitivement que si la Cité se trouvait située à l'autre extrémité de la Chine. Clapham compte parmi les plus calmes de ces Édens en briques de la rive droite de la Tamise. »

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33040. *L'Administrateur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 30 NOVEMBRE 1895

LA POLITIQUE

Je m'imagine que si un philosophe, vivant loin des partis et des coteries, écrivait un article sur la situation actuelle, il pourrait l'intituler : « Un paradoxe parlementaire. »

Paradoxe, en effet, un cabinet radical qui reste debout, quand il est évident que les radicaux n'ont la majorité ni à la Chambre, ni dans le pays.

Cependant, tout a sa raison d'être, même les paradoxes : ce qui explique, quoi qu'il doive durer, le succès des radicaux, ne serait-ce pas que ceux-là savent ce qu'ils veulent, qu'ils agissent au lieu de critiquer, et, pour tout dire, qu'ils ont un programme ?

Et ce qui fait, au contraire, la faiblesse des modérés, des libéraux, n'est-ce pas qu'ils n'ont pas su se mettre d'accord sur un certain nombre de réformes positives ? n'est-ce pas qu'ils ont parfois l'air d'hésiter, quand nous sommes à un de ces tournants de la politique où il faut à tout prix agir? Je ne fais que poser la question, d'autant plus franchement que je suis un libéral, un modéré.

Prenez une question actuelle entre toutes : la réforme de l'impôt. Quelques-uns insinuaient timidement qu'il faut chercher une plus juste répartition des charges publiques ; ils disaient, par exemple, que les octrois sont une iniquité et une absurdité. On aurait pu, si on l'avait voulu, améliorer peu à peu notre régime fiscal : qu'a-t-on fait? Rien ; et aujourd'hui voici l'impôt progressif qui entre brusquement dans nos lois. Il ne frappe encore que les successions : dans un an, dans dix ans, il frappera les revenus. Cela est fatal. Et ce qui arrive pour l'impôt arrivera pour d'autres choses encore ; faute d'avoir réalisé les réformes modérées quand il en était temps, nous subirons tôt ou tard les réformes radicales.

A l'heure qu'il est, tout le monde sent qu'il y a quelque chose à faire pour la liberté d'association, la réforme judiciaire, la réduction des impôts indirects, les retraites pour la vieillesse, l'assistance publique. Sur ces points et d'autres encore, les libéraux isolément ont émis en plus d'une occasion des idées très justes ; mais, en tant que parti, ils n'ont pas formulé un ensemble de solutions pratiques.

On me remet à l'instant une lettre d'un des hommes politiques dont j'estime le plus le talent et le caractère. Il me parle des réformes proposées par les modérés : « Et le projet de budget de Burdeau, me dit-il, projet le plus démocratique, le plus ingénieux, le plus réformateur qui ait été présenté aux Chambres depuis vingt ans? » — Oui, le projet de Burdeau était excellent. Je crois me rappeler qu'on l'a dit ici même. Mais ce projet, s'est-il trouvé une majorité modérée pour le reprendre après Burdeau, pour le faire sien, le défendre, l'imposer au parlement?

Et c'est à quoi il faut toujours en revenir. Il y a parmi les libéraux des hommes, comme celui qui m'a fait l'honneur de m'écrire, qui semblent faits pour diriger un parti : la question est de savoir si ces hommes s'entendront, non sur quelques idées générales, mais sur un programme d'action. Ce serait la seule réponse à faire aux radicaux ; et jusqu'ici on peut trouver que cette réponse n'a pas été faite avec une précision suffisante.

PAUL LAFFITTE.

28 novembre.

LA REVISION EN BELGIQUE

et les fondements de la représentation

Quelqu'un a écrit que la « liberté fut importée en Belgique sur la pointe des baïonnettes de l'armée de Dumouriez ». C'est une flagornerie inutile à l'adresse de la Révolution française. La vérité est qu'à l'arrivée des conquérants français régnait, sans contestation, un régime représentatif dont les origines remontaient jusqu'au XIe siècle. La « Monarchie Belgique » (on l'appelait ainsi), créée par la Pragmatique Sanction de Charles-Quint, de 1548, était, comme la Suisse, une confédération de provinces souveraines : duché de Brabant, comté de Flandre, comté de Hainaut, duché de Luxembourg, etc. Chacune de ces provinces avait sa législation spéciale et ses États particuliers, lesquels reposaient, en général, sur la distinction des trois forces sociales ou Ordres (Clergé, Noblesse et Tiers). Ces États provinciaux se réunissaient régulièrement et périodiquement.

Le Tiers y était même le résultat d'une sorte de suffrage universel indirect, en ce sens que les députés des villes étaient les élus des corporations composées à la fois de patrons et d'ouvriers.

Les États Généraux étaient composés des délégués des États provinciaux. Ces délégués ne pouvaient voter que *ad referendum*, c'est-à-dire que leurs votes n'étaient valables qu'après une confirmation donnée par les mandants. La Charte de Cortenberghe, loi fondamentale du duché de Brabant, est contemporaine de la *Magna Charta* d'Angleterre et plus complète que celle-ci.

Aussi les commissaires français, après l'annexion, ne parvinrent-ils à faire admettre les institutions nouvelles que par la ruse ou par la violence. La « guerre des paysans » fut le dernier effort de cette résistance.

En 1815, après la constitution du royaume des Pays-Bas, l'ancienne représentation des intérêts fut restaurée partiellement et maladroitement, en matière provinciale seulement.

Après la Révolution de 1830, la nouvelle loi fondamentale fut calquée sur le modèle des diverses constitutions parisiennes et conformément aux principes de la première Constituante française ; mais ses effets furent tempérés par l'indépendance traditionnelle et invincible des provinces et des communes.

Le système électoral reposait sur le cens, c'est-à-dire sur la seule fonction sociale du capital. Le taux de ce cens, d'abord différentiel, autre pour les villes et autre pour les campagnes, fut abaissé, en 1848 seulement, jusqu'au chiffre uniforme de vingt florins des Pays-Bas (à peu près 42 francs). Malgré le voisinage et l'influence de la France, où régnait, depuis la même année, le suffrage dit universel, le système censitaire se maintint en Belgique pendant quarante-cinq années encore.

Une agitation politique, longue et confuse, s'organisa. Aucun des ministères, qui se succédèrent au pouvoir depuis 1848, ne voulait prendre la responsabilité d'une revision de la Constitution de 1831, considérée comme une arche sainte.

Enfin, l'œuvre redoutée fut entreprise par le ministère catholique de M. Beernaert.

D'après l'article 25 de la Constitution de 1831, la base fondamentale des institutions nationales est, depuis soixante-cinq ans, la souveraineté du peuple. Chaque citoyen belge a donc droit, en principe, à une part de cette souveraineté. La souveraineté est, d'après la Constitution, l'expression de la volonté générale. Mais *le suffrage universel n'est pas un but.* C'est un moyen pour perfectionner la recherche de l'expression de la volonté générale et l'élection des délégués qui exerceront la souveraineté au nom du peuple. Le suffrage universel « à la française » ou « à l'américaine », sans contrepoids, sans organisation, est, dans le système majoritaire, une insanité politique. C'est l'organisation de la violence et la désorganisation de la souveraineté du peuple, la consécration de la monstrueuse théorie du nombre brutal, d'après laquelle la moitié des électeurs plus un représenterait toute la nation et l'harmonie de ses intérêts généraux.

D'ailleurs, le système majoritaire pur n'a jamais été appliqué, dans toute sa rigueur, avant la Révolution française. Chez tous les peuples qui ont brillé dans l'histoire de la civilisation, l'idéal de la représentation a toujours été cherché dans celle des intérêts, car la politique n'est que l'art de concilier les intérêts publics avec les intérêts particuliers. Nos anciennes constitutions nationales, détruites par l'invasion française, reposaient toutes sur le principe de la représentation des intérêts.

Pour échapper à l'individualisme, le droit de suffrage devrait reposer sur la première et la plus naturelle des corporations, la famille : il serait exprimé alors par le chef de chaque famille. Ce serait le véritable vote plural, chaque chef de famille déposant autant de votes qu'il y a de membres dans sa famille. Mais cette forme de délégation de la souveraineté est sortie de nos mœurs et il nous est difficile dans la société actuelle de renoncer absolument au droit de suffrage individualiste.

Pour combattre l'absurdité du système majoritaire et les excès de l'individualisme, il n'est pas de meilleur remède que la représentation proportionnelle. Si nous l'appliquions à l'élection des membres de la Chambre des représentants, nous conserverions les avantages actuels du système majoritaire, tout en écartant, autant que possible, ses inconvénients et ses

injustices. La représentation proportionnelle est la négation du despotisme du nombre brutal.

Avec la représentation des intérêts appliquée à la formation du Sénat, nous obtiendrions une première Chambre qui ne serait plus la doublure de la seconde. La représentation des intérêts est la négation de l'individualisme social. Le Sénat serait un organisme naturel de la vie nationale. Tous les grands intérêts sociaux y posséderaient leurs organes attitrés. Il serait même une image réduite de la société. Il ne serait plus la représentation égoïste de la propriété foncière ou d'une fraction des capitalistes. Il serait le reflet de toutes les forces vives du royaume convergeant vers un même but, l'ordre public et la pacification sociale. Le Sénat serait dans toute la force du terme la *première* chambre du pays.

Quant au vote, il doit être obligatoire, parce qu'il importe à la nation que la volonté générale soit connue aussi exactement que possible et parce que l'expérience démontre que les abstenants sont précisément les citoyens les moins passionnés, les plus pacifiques et les plus intéressés à l'ordre public. L'intérêt général exige donc que tous les citoyens soient présents devant l'urne. Le vote obligatoire permet à ceux qui veulent s'abstenir de déposer un bulletin blanc ; mais leur présence facilitera le calcul de l'expression de la volonté générale.

*
* *

D'après la Constitution de 1831, la revision ne pouvant se faire qu'à la majorité des deux tiers des voix de l'Assemblée constituante, un très long débat s'engagea. Il ne fut terminé que par une transaction entre la gauche radicale et le gouvernement du roi, suivi par la plus grande partie de la majorité (droite).

Le vote plural, prix de cette transaction, fut introduit dans la Constitution sous la forme suivante :

Art. 47. — Les députés à la Chambre des représentants sont élus directement dans les conditions ci-après :

Un vote est attribué aux citoyens âgés de 25 ans accomplis, domiciliés depuis un an au moins dans la même commune, et qui ne se trouvent pas dans l'un des cas d'exclusion prévus par la loi.

Un vote supplémentaire est attribué à raison de chacune des conditions suivantes :

1° Être âgé de 35 ans accomplis, être marié, ou veuf ayant descendance légitime, et payer à l'Etat au moins 5 francs d'impôt du chef de la contribution personnelle sur les habitations ou bâtiments occupés, à moins qu'on n'en soit exempté à raison de sa profession ;

2° Être âgé de 25 ans accomplis et être propriétaire :

Soit d'immeubles d'une valeur d'au moins 2 000 francs, à établir sur la base du revenu cadastral ou d'un revenu cadastral en rapport avec cette valeur ;

Soit d'une inscription au Grand Livre de la dette publique ou d'un carnet de rente belge à la caisse d'épargne, d'au moins 100 francs de rente.

Les inscriptions et carnets doivent appartenir au titulaire depuis deux ans au moins.

La propriété de la femme est comptée au mari ; celle des enfants mineurs, au père.

Deux votes supplémentaires sont attribués aux citoyens âgés de 25 ans accomplis et se trouvant dans l'un des cas suivants :

A. — Être porteur d'un diplôme d'enseignement supérieur ou d'un certificat homologué de fréquentation d'un cours complet d'enseignement moyen du degré supérieur, sans distinction entre les établissements publics ou privés ;

B. — Remplir ou avoir rempli une fonction publique, occuper ou avoir occupé une position, exercer ou avoir exercé une profession privée qui impliquent la présomption que le titulaire possède au moins les connaissances de l'enseignement moyen du degré supérieur. La loi détermine ces fonctions, positions et professions, ainsi que, le cas échéant, le temps pendant lequel elles auront dû être occupées ou exercées.

Nul ne peut cumuler plus de trois votes.

L'Assemblée constituante repoussa le principe de la représentation proportionnelle pour la formation du Parlement. Seulement, elle rédigea la constitution nouvelle de façon à ne pas empêcher plus tard la réalisation de cette réforme. Le chef du cabinet, M. A. Beernaert, y tenait essentiellement. Depuis dix ans, il avait fait partie avec nous de l'*Association pour la R. P.* (Représentation Proportionnelle). Le vote hostile de l'Assemblée constituante l'amena à donner sa démission.

Le vote obligatoire fut adopté. Il est désormais un principe constitutionnel.

Sur la question du *Referendum*, l'Assemblée ne s'occupa que du seul *Referendum post legem* ou appel au peuple. Le roi, ce n'est un mystère pour personne, désirait son adoption. Vous démocratisez, disait-il, toutes nos institutions, je demande que vous en fassiez autant pour le *veto* royal, institution surannée, encombrante, qui n'a jamais servi (sauf deux fois, depuis 60 ans, dans deux cas insignifiants : une question de délimitation de commune et une affaire très secondaire de tarif douanier). Dans les cas où le Parlement à une grande majorité s'est prononcé en faveur d'une loi déterminée, il est difficile pour le roi de refuser sa sanction ; dans les cas douteux, où, par exemple, une loi a été votée à une faible majorité, le roi ne peut songer à faire usage du *veto*, car il n'a pas intérêt à froisser directement un parti quelconque. Il est le chef du pouvoir exécutif dans un pays où « le peuple est souverain ». Tout son rôle consiste, en réalité, à découvrir quelle est la volonté du véritable souverain. Or le *Referendum*

post legem est un moyen parfait pour trouver cette volonté souveraine.

Malgré toutes ces bonnes raisons, l'assemblée constituante repoussa cette institution si simple et si commode.

La représentation des intérêts était demandée, tout au moins pour la formation du Sénat, par un petit groupe de membres de droite, coalisés pour cet objet avec le gros de la fraction radicale de la Chambre des députés.

L'application de la *R. des I.* (Représentation des Intérêts) aurait donné au Sénat une forme définitive, pour longtemps du moins, et, je le répète, en aurait fait réellement la *première* Chambre du pays.

Mais la majorité des membres de l'Assemblée constituante ne comprenait pas la portée à la fois démocratique et conservatrice de la *R. des I.* La plupart d'entre eux n'y voyaient qu'une invasion nouvelle de la classe ouvrière dans le système représentatif, alors qu'en réalité avec la *R. des I.* la part de représentation de chaque « force » sociale est délimitée d'avance, tandis que dans le système majoritaire, l'élément ouvrier peut, à chaque élection, déborder les autres « forces » sociales.

Pour prouver cette affirmation et en même temps montrer combien cette application est simple et facile, je reproduirai ici un des projets rédigés par une association de politiciens, qui, émanés des rangs des divers partis en présence (catholiques, doctrinaires, radicaux, indépendants, socialistes), s'étaient unis dans une pensée commune et avaient « agité » la question pendant et avant la discussion au Parlement. Le tableau est facile à comprendre :

I. — CAPITAL

A. *Terre.* — 1. Grande propriété (1 sénateur par province) . . .	9	sénateurs
2. Petite propriété (1 sénateur par province)	9	—
B. *Industrie.* — 1. Grande industrie (1 sénateur par province) .	9	—
2. Petite industrie (1 sénateur par province)	9	—
C. *Commerce.* — 1. Grand commerce (1 sénateur par province)	9	—
2. Petit commerce (1 sénateur par province)	9	—
Ensemble	54	—

II. — TRAVAIL

1. Ouvriers de la terre (3 sénateurs par province	27	—
2. Ouvriers de l'industrie (2 sénateurs par province	18	—
3. Ouvriers du commerce (1 sénateur par province	9	—
Ensemble.	54	—

III. — INTELLIGENCE

1. Hommes de loi (1 sénateur par province)	9	sénateurs
2. Hommes de sciences (1 sénateur par province)	9	—
3. Hommes de lettres (1 sénateur par province).	9	—
4. Artistes (1 sénateur par province).	9	—
Ensemble	36	—

Total général : 141 sénateurs.

Le Sénat, à qui la Chambre avait laissé, par une courtoisie exagérée, le soin de déterminer d'abord la forme nouvelle de son institution, préféra suivre l'ornière tracée par les fabricants des diverses constitutions françaises depuis 1789 jusqu'en 1875. Il refusa d'entrer dans le grand courant démocratique, qui, bien compris, doit être l'espérance des conservateurs perspicaces. Au lieu de s'appuyer sur les principes, il eut recours à des formes conventionnelles, usées, sans racine dans le passé et sans avenir. De ces délibérations sortit un Sénat sans grand prestige, dont on ne tardera pas à réclamer la modification.

Voici la charte de l'institution « revisée » :

Art. 53. — Le Sénat se compose :

1° De membres élus, à raison de la population de chaque province, conformément à l'article 47 ; toutefois la loi peut exiger que les électeurs soient âgés de 30 ans accomplis. Les dispositions de l'article 48 sont applicables à l'élection de ces sénateurs ;

2° De membres élus par les conseils provinciaux, au nombre de deux par province ayant moins de 500 000 habitants, de trois par province ayant de 500 000 à 1 million d'habitants et de quatre par province ayant plus de 1 million d'habitants.

Les membres du Sénat sont élus, à raison de la population de chaque province, par les citoyens qui élisent les membres de la Chambre des représentants.

Art. 54. — Le nombre des sénateurs élus directement par le corps électoral est égal à la moitié du nombre des membres de la Chambre des représentants.

Art. 56. — Pour pouvoir être élu et rester sénateur, il faut :

1° Être Belge de naissance ou avoir reçu la grande naturalisation ;

2° Jouir des droits civils et politiques ;

3° Être domicilié en Belgique ;

4° Être âgé au moins de 40 ans ;

5° Verser au trésor de l'Etat au moins 1 200 francs d'impositions directes, patentes comprises ;

Ou être soit propriétaire, soit usufruitier d'immeubles situés en Belgique dont le revenu cadastral s'élève au moins à 12 000 francs.

Dans les provinces où le nombre de ces éligibles n'atteint pas la proportion de un sur 5000 habitants, la

liste est complétée par les plus imposés de la province jusqu'à concurrence de cette proportion. Les citoyens portés sur la liste complémentaire ne sont éligibles que dans la province où ils sont domiciliés.

Art. 56 *bis*. — Les sénateurs élus par les conseils provinciaux sont dispensés de toute condition de cens; ils ne peuvent appartenir à l'assemblée qui les élit, ni en avoir fait partie pendant l'année de l'élection ou pendant les deux années antérieures.

Art. 58. — Les fils du roi ou, à leur défaut, les princes belges de la branche de la famille royale appelés à régner sont de droit sénateurs à l'âge de 18 ans. Ils n'ont voix délibérative qu'à l'âge de 25 ans.

***

Il restait une dernière difficulté à vaincre. Qu'allait-on faire du suffrage universel appliqué à la commune ?

La nouvelle loi communale fut discutée par le Parlement, élu pour la première fois par le *S. U.* Les socialistes y étaient entrés au nombre inattendu de 30. Les doctrinaires avaient pour ainsi dire disparu. L'ancien parti libéral n'était plus représenté que par une vingtaine de radicaux. La majorité catholique était devenue énorme ; elle s'élevait à près des deux tiers à la Chambre des représentants.

Tous les partis étaient effrayés du succès obtenu par les socialistes, aux élections législatives, malgré le vote plural. C'est donc sous l'empire de certaines appréhensions que fut rédigée, discutée, votée et promulguée la loi électorale communale. Les conditions de résidence et d'âge furent portées respectivement à [illegible] ans et 30 ans. La pluralisation du suffrage fut augmentée de 3 à 4, de la manière suivante :

1. Tout citoyen belge âgé de 30 ans est électeur et dispose d'*une voix*.

2. S'il est marié et paie pour son habitation un certain impôt (5, 10, 15 francs, selon le chiffre de la population de la commune), il a *une voix de plus*.

3. Si l'électeur âgé de 30 ans est propriétaire d'un immeuble d'un revenu cadastral de 150 francs au moins, il aura *deux voix de plus*.

4. De même, s'il est diplômé (capacitaire), il aura *deux voix de plus*. Cependant nul citoyen ne peut avoir plus de *quatre* voix.

Enfin, les partisans de la *R. P.* obtinrent une satisfaction relative, au moyen d'une transaction entre les fanatiques du système majoritaire et les amis du « système belge ». C'est ainsi qu'on appelle le système d'Hondt en Suisse. La base du système électoral communal est caractérisée par les *listes de parti*. Quand un parti obtient la majorité absolue, c'est sa liste qui triomphe : il n'y a plus de ballottage. Si aucune liste n'a obtenu la majorité absolue, le bureau établit un *quorum* dont le chiffre varie d'après le nombre des conseillers à élire : 1/3 (pour 4), 1/4 (pour 6), 1/5 (pour 10), 1/6 (pour plus de 12). Puis la répartition des sièges se fait d'après le système d'Hondt.

Les partisans de la *R. des I.* ont obtenu, en matière communale, une autre concession, dont la valeur réelle a été très contestée. Dans les communes de 20000 à 70000 habitants, le conseil communal reçoit 4 *conseillers supplémentaires;* dans les communes de plus de 70000 habitants il en reçoit 8. Ces conseillers sont élus directement, au vote simple, par les citoyens, qui, inscrits sur les listes des électeurs communaux, réunissent les conditions requises pour les élections aux *Conseils de l'Industrie et du Travail*. Ils sont nommés moitié par les électeurs ouvriers, moitié par les électeurs chefs d'industrie. Les électeurs chefs d'industrie et les électeurs ouvriers forment deux corps électoraux distincts. Ils ne peuvent être réunis dans le même local. Les opérations relatives aux deux élections sont entièrement séparées.

Jusqu'ici le législateur n'a pas touché aux anciennes lois provinciales. Seulement, il a décidé que provisoirement le corps électoral, qui élit les conseillers provinciaux, sera le même que celui qui élit les sénateurs.

***

Voilà très rapidement exposé quel est le nouveau système représentatif en Belgique.

En résumé :

1° La Constitution reconnaît que la votation est une « fonction » sociale, puisqu'elle proclame l'obligation du vote.

2° La base du système électoral est le *S. U.* « organisé ».

3° La Constitution ne s'oppose plus à l'application de la *R. P.* Une première application en a été faite à la commune.

4° Le principe de la *R. des I.* est appliqué, d'une façon rudimentaire :

a. Pour la formation du parlement et des conseils communaux, au moyen du vote plural.

b. Pour la formation des conseils communaux, par la *R. P.* et par la création des conseillers élus par les *Conseils de l'Industrie et du Travail*.

Baron de Haulleville.

L'ÉMIGRANTE (1)

Nouvelle.

II

Le lendemain au grand jour, M. Pinchaud ronflait encore quand on frappa trois coups secs à sa porte. Il se redressa sur son lit.

Les lèvres rentrées, les narines pincées d'indignation, ses bras maigres croisés sur sa poitrine creuse, dame Thérèse se tenait devant lui. Elle attendit une explication comme un hommage dû à ses éminentes fonctions de ménagère en titre : mais, l'explication tardant, elle la provoqua de sa voix de flageolet :

— M'sieur sait qu'il y a une femme couchée dans la chambre d'ami?

A cette sèche apostrophe, dans un battement de cœur. Pinchaud se rappela soudain l'aventure de la veille. Et, saisissant toute son imprudence, toute sa folie, il s'en voulut d'avoir dormi si bien, de se réveiller trop tard pour réfléchir, d'être pris à l'improviste, sans excuse plausible.

Un dégoût lui vint des complications, des criailleries, de la scène inévitable. Et, pour se donner le temps de se remettre, il enfonça les deux poings dans ses yeux, répétant en homme encore obsédé de rêve :

— Une femme ?... Dans la chambre d'ami?

Et il se rengonça dans le creux de ses oreillers, le nez vers la ruelle, feignant de se rendormir.

Cette fois dame Thérèse eut un rire offensif et mauvais :

— M'sieur fait l'innocent! Qui a pu amener cette femme, si ce n'est M'sieur?

Il se retourna résigné, comprenant qu'il n'échapperait pas aux questions, et, s'efforçant — en dépit d'une rougeur traitresse — de garder une mine distraite comme s'il s'agissait d'un fait insignifiant, il balbutia :

— Ah! oui, je sais... une femme... Eh bien, Thérèse, il y a une femme... Après? Qu'est-ce qu'elle vous a fait, cette femme?

Devant le trouble et les détours sournois de son patron, Thérèse prit de l'aplomb. Ses yeux devinrent clairs et perçants de méfiance. La voix plus aiguë, elle reprit :

— Mieux vaudrait demander à M'sieur ce que cette femme lui a fait, pour être là, dans la chambre de sa fille!

A ce coup droit, le pauvre homme s'effara, se trémoussa dans son lit, tortilla nerveusement ses draps, puis geignit d'une voix fluette, piteuse, qui tentait d'attendrir :

— Oh! Thérèse, comment pouvez-vous croire... un homme de mon âge, pensez voir! Est-ce que ce serait à faire? Et puis une femme avec son petit garçon... pensez donc! Avant de parler, faut se rendre compte des choses, Thérèse, faut se rendre compte!

L'inflexion sévère dont il chercha à relever ses derniers mots faiblit lamentablement sous le regard dur et froid de la vieille femme. Elle siffla son ultimatum :

— Le reste, c'est l'affaire de M'sieur. Je lui demande seulement ça, parce que ça, ça me regarde : est-ce que M'sieur gardera cette femme-là chez lui?

Pinchaud s'agita de nouveau, puis eut une longue quinte de suffocation, et, cherchant sans le trouver un expédient certain, essaya de tourner la chose en plaisanterie :

— Ah! mais vous êtes curieuse, Thérèse, vraiment très curieuse! — fit-il en la menaçant plaisamment de son index. — Vous m'en demandez là plus que je n'en sais moi-même. Cette dame est une amie...

Et saisissant, au haut-le-corps de la vieille, la maladresse du mot, il corrigea hâtivement :

— Une parente... une parente de province.

— Alors c'est une province où on parle allemand, anglais, je ne sais quoi! — cingla Thérèse en un haussement d'épaules plein de mépris pour ces vains subterfuges.

Et, affermie par les hésitations croissantes de son patron, toute tendue de colère, elle lança crûment :

— Ce qu'elle est, ça se voit de suite. Mais je répète à M'sieur : Je veux seulement savoir s'il a bien l'intention de garder *ça* chez lui, parce que, si *ça* reste, moi je m'en vas... Je le dis pas en allemand!

De rouge M. Pinchaud devint blême. Cependant, de son sommeil béat, de ses évocations généreuses de la veille, il gardait dans le cœur un vague attendrissement, un désir de bonté. Puis, peu à peu, un petit reste capiteux de ses deux flûtes de champagne lui remonta aux narines, lui picota le nez, et, dans une colère contenue, il se renversa sur ses oreillers, affecta une grande indifférence, fixa la rosace du plafond et fredonna presque :

— Faut pas vous gêner, M'ame Thérèse : si ça ne vous convient plus, retirez-vous à l'anglaise, ou à l'allemande, selon votre préférence!

La surprise agréable d'avoir lancé un mot le trompa une seconde sur la gravité de la situation. La femme de ménage eut un élan pour se jeter sur lui, puis un recul de mégère outragée. Elle claqua à faire sauter un sourd la porte de la chambre, celle de la salle, celle de l'entrée, et, son cabas au bras, roide d'indignation, sa silhouette maigre passa furieusement devant la fenêtre du rez-de-chaussée.

(1) Voyez la *Revue Bleue* du 23 novembre 1895.

— Ouf! ça y est! — fit Pinchaud.

Et il eut une large aspiration où, en une seule fois, il lui entra plus d'air libre aux poumons qu'en soixante ans de sa vie de pleutre et de timoré.

Se levant, s'habillant, il sifflota crânement, sans conviction foncière, mais parce qu'ainsi l'exigeait l'attitude d'un gros petit bonhomme vainqueur d'une grande femme maigre. En bouclant ses bretelles, il réfléchit que M'ame Thérèse jaboterait chez la concierge, et son sifflement crâne devint un fredon discret; aux boutons de son gilet, il songea qu'elle médirait aussi chez tous les fournisseurs, et son fredon s'affaiblit en léger bruit de lèvres; sa cravate nouée, comme si elle lui eût étranglé toute envie de chanter, il ne souffla plus, très perplexe, se disant que son histoire ferait rire tout le quartier.

Dans la salle à manger déjà rangée, il eut la satisfaction de surprendre l'étrangère en train d'essuyer le buffet. Souriante, elle tourna vers lui sa face reposée, ravivée et rosée par l'eau fraîche. Brossée, défripée, sa robe noire montante lui donnait une allure discrète, sobre, convenable, qui tranquillisa Pinchaud. Ainsi que la veille, elle lui prit la main, voulut la porter à ses lèvres. Il se défendit, flatté au fond, ému, mais très gauche, grommelant:

— En voilà des façons... si ça se fait dans votre pays, faut l'y laisser!

Elle n'insista pas, saisissant très finement sa gêne. Puis, voyant son petit garçon en arrêt devant une corbeille de fleurs artificielles posée sur le piano, elle l'interpella, le doigt levé et menaçant. Et Pinchaud, satisfait, en augura qu'ils n'abîmeraient rien, qu'ils ne troubleraient pas ses innocentes manies.

Il ouvrit un placard, tira une boîte de thé. Très preste, elle s'en saisit, fila dans la cuisine et un quart d'heure après, sur un petit plateau, elle lui rapportait une tasse, du pain, du sucre, du beurre, une théière bouillante, et demeurait debout pour le servir. Mais cela c'était plus qu'il n'attendait d'elle et il l'obligea à s'asseoir, à partager le thé, le pain et le beurre avec lui et le petit.

Et toute la matinée, et tout l'après-midi, ce lui fut une douceur de les avoir près de lui, empressés, soigneux et si dociles! L'insinuation mauvaise de Thérèse lui faisait hausser les épaules. Jamais il ne s'était senti si paisible et si paternel. Il goûtait une sorte de joie fière qu'il n'avait jamais eue à gâter sa fille. Celle-ci prenait comme un dû, comme une restitution, tout ce qu'il lui offrait : cela ôtait le plaisir. Tandis que ces deux êtres, sans rien dire pourtant, dans leur naïve surprise de boire, de manger, d'être à l'abri du froid, lui exprimaient si bien à chaque instant, en leurs gestes inconscients, une immense gratitude! Puis il était bavard, et son gendre, sa fille, à tout propos lui coupaient la parole, le faisaient taire, tandis que cette femme l'écoutait de ses oreilles, de ses yeux, de tout son être.

Il se disait bien qu'elle ne le comprenait pas et que c'était probablement pourquoi elle prêtait attention avec tant de complaisance; mais cela le flattait tout de même. Il s'amusait beaucoup, aussi, à jouer le professeur, à leur apprendre à prononcer les mots. Il montrait les objets, scandant : *table — cheminée — buffet — pain — couteau.* Les autres répétaient les syllabes avec un accent si drôle qu'ils riaient tous. Lui, écrasé si longtemps par les brevets de sa fille, trouvait là une revanche, une supériorité. Et dans son intérieur humide, silencieux et vide, cela, autour de lui, mettait comme une tiédeur.

Tout le jour il ne sortit pas, d'abord par précaution, puis à cause de la neige qui retombait plus drue. Le soir, ses dernières appréhensions s'évanouirent: il espéra réellement que Thérèse ne jaserait ni chez le concierge, ni chez les fournisseurs; sa fille venait le voir si rarement qu'il avait, de ce côté, tout loisir d'aviser. La femme alors parlerait un peu français, dirait qui elle était, d'où elle venait. Les renseignements seraient bons : Mme Harpiot n'aurait plus rien à dire. Lui ne s'inquiétait pas de savoir autre chose pour le moment: l'honnêteté peinte sur leur visage lui suffisait. Puis à quoi bon penser? Rien ne pressait. La femme de ménage congédiée, le plus gros était fait. Et puisqu'il se tirait si bien du premier pas, le plus difficile, certes, pourquoi redouter les autres?

Le dîner fut donc encore plus gai. Au dessert, moins timide, la jeune femme désigna, dans le coin, le piano caché sous la corbeille de fleurs artificielles et sous des objets de toutes sortes. Surpris, Pinchaud se mit à faire courir ses gros doigts sur la nappe, puis demanda d'un mouvement de tête :

— Vous savez?

Elle eut une émotion très vive lorsqu'il se leva pour débarrasser le piano. Il lui approcha une chaise du clavier, et elle se mit à préluder, d'abord craintivement, les doigts hésitants et fiévreux.

Il comprit qu'elle n'avait pas touché les notes depuis longtemps. Pour ne pas la gêner, il vint s'asseoir près de la table. Elle joua des choses étranges, très tristes, qui remuèrent en Pinchaud des souvenances lointaines. Ensuite, ravivés, les doigts de la jeune femme se dégourdirent, frétillèrent, coururent, et ce furent des danses aux modulations brusques, aux rythmes fantasques, tantôt berçantes et voluptueuses, tantôt fougueuses et passionnées.

Pinchaud avait placé le petit garçon sur ses genoux. Sans grand souci de la mesure, dodelinant de la tête, fredonnant des airs à lui, ses vieilles jambes démangées d'une envie de polka, il faisait sauter le bambin.

Leurs rires éclataient bruyamment sur l'accompa

gnement du piano, quand un violent coup de sonnette coupa court à leur joie. Dans la vibration qui leur parut interminable, ils restèrent en suspens muets, pâles, immobiles, étranglés d'anxiété.

Bien que le silence fût tragique, Pinchaud fit signe qu'on se tût et il tendit l'oreille. Il espérait que c'était le concierge ou quelque fournisseur qui, demeurant sans réponse, n'oserait ressonner.

On ressonna.

Il se leva et le doigt sur sa bouche, à pas de loup, dans un mystère de précaution qui terrifiait la jeune femme et son enfant, il gagna l'antichambre et, courbé devant la porte verrouillée, il flaira longuement l'inconnu qu'elle cachait. En dépit de sa peur, une irritation lui vint de ne pas savoir : il eut l'imprudence, dans un frôlement de voleur, d'entr'ouvrir le guichet. Le cœur lui manqua : il reconnut sa fille. Le grincement du guichet le trahit et la sonnette, furieuse, se secoua, se trémoussa follement, emplissant tout le logis d'un branle de colère.

Pinchaud rentra dans la salle, éperdu ; il ordonna à la femme de disparaître dans la chambre d'ami d'un geste si confus et si flasque qu'elle ne le comprit pas. Frémissante, comme si le souffle de la nuit l'eût reprise, les yeux agrandis devant la vision terrible des abjections de la veille, l'émigrante le regardait, devinant que sa vie, encore une fois, était à la merci de ce vieil homme tremblant. Lui faudrait-il refaire ces étapes sans fin de honte et de douleur après ce repos d'un jour ?

Bouleversé par l'incessante sonnette, bousculant le petit, Pinchaud les poussa tous les deux dans la chambre et revint pour enlever les deux couverts suspects. Mais ses mains gourdes, ainsi que dans les cauchemars, ne tenaient plus les objets. Les assiettes ôtées, il oubliait les verres, puis les fourchettes, puis tout. Il piétinait dans l'angoisse d'un homme qui vient de tuer, qui se tend le cerveau, en un suprême appel de volonté, pour demeurer lucide, penser à tout, effacer toute trace de son crime, mais qui sent sa raison emportée, submergée, noyée dans une effroyable panique. Cette sonnette l'affolait. Impuissant, la cervelle brisée, il renonça. Il introduirait sa fille dans sa chambre sans passer par la salle. Et l'idée lui venant soudain qu'une attente aussi longue confirmerait les soupçons, il se jeta sur la porte d'entrée et il l'ouvrit.

Elle était à peine entre-bâillée que, mince et preste, Mme Harpiot se faufila, glissa, craignant sans doute que son père, se ravisant, ne refermât brusquement. Bien qu'il s'attendît certes à se trouver en face d'elle, il fut si décontenancé de la voir lui passer sous le nez, aller droit et délibérément à la porte de la salle et entrer, qu'il ne trouva pas un mot pour l'arrêter. Déjà roide, elle se roidit encore devant les plats épars, les bouteilles débouchées. Le piano ouvert lui causa une crispation nerveuse. Alors étriquée, retroussant ses jupes, les doigts rentrés, les coudes au corps, comme si les miettes sur ses vêtements ou l'effleurement de la nappe eussent été des souillures, elle demanda sèchement de cette voix incolore et glaciale où jamais rien ne montait du cœur :

— Ah çà !... où me reçois-tu ?

— Mais... dans ma chambre, — bégaya-t-il.

Elle alla devant lui sur la pointe des pieds, à grandes enjambées, telle qu'une femme qui saute des flaques de boue. Sur le seuil, elle se retourna, et d'un ton de doute injurieux :

— Il n'y a personne, au moins ?

Cette insinuation acheva d'interloquer Pinchaud. Il en oublia d'emporter la lumière. Elle le lui rappela durement :

— A quoi penses-tu ?... Prends la lampe !

Tandis qu'il la posait sur la cheminée de sa chambre, elle ferma la porte, revint à lui, et, sous la clarté crue de l'abat-jour, elle lui mit une dépêche sous le nez :

— Lis ça.... ça me dispensera de te dire pourquoi je viens.

Et incapable de lire de tête, Pinchaud épela d'une voix pâteuse :

— *Votre père fait la noce, chez lui, avec une femme.* — THÉRÈSE.

Ses yeux ne voyaient plus, la voix lui manquait, sa poitrine se soulevait, son cou se gonflait. Elle, hors de la clarté tombant de l'abat-jour, pâle d'une paleur grise dans la pénombre de la pièce, de sa prunelle, seule très claire, l'observait aigûment.

Après un silence d'étouffement, elle demanda de cette voix dont le souffle faisait froid :

— C'est tout ce que tu dis ?

Elle le fouillait de ses regards de vrille. Et il eut l'intuition spontanée que sa fille et lui ne s'étaient jamais connus, ne se connaitraient jamais. A quoi bon, alors, lui expliquer, puisqu'elle ne le croirait pas ? Mais ce fier mutisme même était au-dessus de ses forces, et, traqué par ses deux yeux de métal, pour dire quelque chose, il bégaya platement :

— D'abord, ça n'est pas vrai... C'est une pauvre petite femme malheureuse, malheureuse, malheureuse ! — Puis, s'animant aux souvenances de la veille : — Ah ! si, comme moi, tu l'avais vue, hier soir, affalée, perdue, toute droite d'effroi dans ce bétail humain.... comme moi cela t'aurait touchée ! Imagine-toi seule, sans un sou, crevant de faim, de fatigue, de froid, la nuit, dans une gare ouverte aux horreurs de l'hiver, ne sachant pas la langue qu'on parle autour de toi, et repoussée des bouches de chaleur, chassée des bancs par d'effrayants hommes fauves....

Elle ne l'écoutait même pas avec curiosité et, l'âme sourde, elle n'imaginait rien de ce qu'évoquait son père. Toutes ces paroles tombaient dans une oreille morte. Elle constatait seulement, à ces larmoyantes redondances, un affaiblissement progressif du cerveau. Puis, agacée de perdre son temps, elle coupa sa jérémiade :

— Quelle est cette femme, enfin ?

A cette attaque brusque, il se remit à bégayer :

— Mais je... je ne sais pas... Je l'ai rencontrée hier... pour... pour la première fois !

Elle s'arma de patience, pensant : — Il n'y est plus : ça va être très long.

Et ainsi qu'on fait avec les petits enfants étourdis, elle se résigna à tout reprendre depuis le commencement :

— Voyons..., hier soir d'abord... où étais-tu ?

— J'étais à l'Opéra.

Elle fut ahurie, ne comprenant plus du tout, le jugeant fou. Pinchaud baissait la tête, honteux de cette première faute. Elle maîtrisa vite sa stupeur et continua :

— Et à l'Opéra, qu'est-ce que tu as pu faire ?

— J'ai écouté la musique.

Elle s'irrita :

— Mais pendant les entr'actes ?

Il baissa la tête davantage et d'une voix plus sourde :

— Pendant le dernier entr'acte... j'ai bu... deux flûtes de champagne.

Elle réprima un nouveau tressaillement ; mais, flairant la bonne piste, elle le poussa vivement, ne voulant pas lui laisser le temps de se retourner et de mentir.

— Et, en sortant, cette femme t'a accosté, sur le trottoir ?...

Il protesta vivement :

— Non, ce n'est pas elle, c'est moi qui me suis approché... Et ce n'était pas dans la rue, mais gare Saint-Lazare, salle des pas-perdus....

Mme Harpiot eut un ricanement entre ses dents serrées :

— Ça se vaut ! Et sans plus la connaître, tout bonnement, comme ça, tu l'as amenée chez toi ?

Il fit signe que oui. Alors elle exclama :

— C'est du propre !

Et Pinchaud comprit que chaque mot, maladroitement dit, renforçait le soupçon et que la conviction de sa fille était faite, irréparablement.

Il se trouva las, accablé, sans force. Il dit plaintivement :

— Ce n'est pas ce que tu supposes... Je te jure... Je me suis senti bon... c'était de la pitié... Ils étaient pâles... ça m'a retourné le cœur... autant pour le petit que pour la femme... Elle ne m'a rien dit, rien fait, pauvre créature !... C'était de la pitié, et rien que de la pitié !

Elle eut un rire glacial :

— A d'autres ! Tu me crois jeune, mon pauvre père. Dis-moi que tu avais bu beaucoup trop de champagne et que tu étais pompette : c'est la meilleure excuse.

Il eut une velléité de révolte :

— Non ! non ! J'étais lucide... J'avais un tas d'idées très nettes sur les gens, sur la vie et sur tout... un tas d'idées très belles, dont, hélas ! je ne me souviens plus... Je me sentais un autre homme... un autre homme meilleur... très bon... et libre !

Elle lui recoupa plus rudement la parole :

— Où est cette femme ?

Il se troubla, n'osa répondre.

Du coup Mme Harpiot se fâcha :

— Tu n'auras pas l'aplomb de me dire qu'elle est partie ? Je ne vous ai peut-être pas entendus rire, chanter, faire un tapage éhonté ! Et le couvert, les bouteilles ! Allons, dis, où l'as-tu cachée ? Dans la chambre d'ami ?

Il eut peur de la petite lueur qui persistait dans ces prunelles, troublées maintenant d'une vase de rancune. S'il mentait, elle fouillerait le logis, et cela ne ferait que l'exaspérer plus.

Il avoua.

— Oui, elle est dans la chambre d'ami.

— Bon ! — fit Mme Harpiot, et elle ôta ses gants comme pour une lutte.

Pinchaud s'affola tout à fait :

— Laisse-les... Je suis chez moi... Je veux qu'on les laisse !

Il essayait de se mettre en colère, de se congestionner, afin de l'intimider et de la dominer ; mais sa voix chevrotante, ses doigts tremblants, révélaient toute sa faiblesse d'âme. Elle eut un haussement d'épaules dédaigneux.

Il supplia :

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Dis-le-moi... J'ai le droit de le savoir... J'ai le droit !

Elle roula ses gants l'un dans l'autre, proprement, les glissa dans sa poche, prit la lampe et marcha vers le seuil :

— Attends-moi... ne t'inquiète pas... ce ne sera pas long.

Il se leva et courut lourdement :

— Ne leur fais pas de mal... je ne veux pas que tu leur fasses de mal !

Elle lui referma presque la porte sur les doigts, donna un tour de clef. Et, sans avoir l'idée de passer par l'antichambre, brisé par ce puéril élan de résistance, il s'effondra sur une chaise, près de la fenêtre. Frissonnant dans cette pièce froide et noire qu'éclairait le seul reflet sinistre de la neige, la

nuque cassée de honte, il cacha dans ses mains sa grosse face convulsée et employa ce qui lui restait d'intelligence à écouter le bruit que sa fille allait faire.

Il n'entendit rien.

Alors dans les ténèbres suggestives de la chambre, il évoqua la scène, courte et tragique :

Rigide et implacable, Mme Harpiot montrait la porte aux émigrants d'un geste si impérieux, que, sans même demander, en sa langue incomprise, de quel droit l'inconnue la chassait, la jeune femme ramassait craintivement ses hardes et se laissait pousser dehors. Et peut-être que sous son visage pâle et couturé de souffrance, elle cachait une fierté blessée, saignante encore. Et peut-être qu'aussi, telle qu'elle était venue, elle partait silencieuse, sans se plaindre, sans l'appeler, sans même joindre les mains de peur de lui troubler sa vie, de peur de lui payer d'un tracas même infime l'infime charité, la misérable furtive et honteuse charité d'une seule nuit sous son toit!

Et à travers la porte bien fermée, il crut la voir passer, toute pâle d'angoisse et lui jetant un regard de reproche très doux ; il crut entendre aussi un sanglot du petit que la mère étouffait sous son châle trop léger. Puis la serrure grinça, le parquet eut un craquement et, très calme, sa fille se dressa devant lui.

— Cela y est! — dit-elle.

— Quoi? Qu'est-ce que tu as fait?

Il avait l'air si épouvanté qu'elle éclata de son rire froid.

— Je ne les ai pas égorgés, rassure-toi.

Et, la besogne faite, elle retirait ses gants de sa poche, les dépliait.

— Où sont-ils?

Elle enfila un gant, puis l'autre, poussa les doigts lentement, pour ne pas faire craquer les coutures, et dit, paisiblement :

— Je n'ai eu qu'à montrer la porte, ils ont compris ; ils doivent être habitués à ces avanies-là. Un vrai coup de balai!

Elle boutonna ses gants.

Pinchaud eut un gémissement, souleva le rideau de la fenêtre, scruta avidement des yeux la solitude de l'avenue. Toutes noires sur la blancheur immense des plaines de neige, souffreteuses, ratatinées, voûtées, les deux pauvres silhouettes maigres grelottaient sous la bise cruelle. La femme, cherchant et ne sachant où aller, hésitait, tournait inconsciemment sur elle-même, dans une détresse suprême. Et le petit, épeuré, se blottissait contre elle.

Pinchaud sentit toute son âme sombrer dans leur angoisse atroce. Il vit, il vit distinctement, dans l'horreur de cette nuit de tourmente, le regard désespéré, le regard d'agonie de la pâle émigrante se tourner vers l'infinie nudité de la campagne, car elle préférait sans doute cette solitude et ce silence de mort aux lueurs de la grande ville de pierre, repaire des hommes féroces. Et ce fut si déchirant, qu'il lui sembla que sa fille venait de lui prendre le cœur, de le serrer, de le broyer dans ses doigts pour en extraire les dernières larmes. Il ferma les paupières sous cette douleur intense, et quand il les rouvrit, Pinchaud ne vit plus rien que de la neige et de la neige : la jeune femme et l'enfant étaient partis à tout jamais, poussés, emportés, balayés par le vent comme une volée de feuilles mortes...

Le vieil homme laissa retomber le rideau, et, la tête effondrée dans ses bras, il sanglota longuement, profondément, éperdument.

Mme Harpiot le contemplait, presque fière de ses œuvre d'expert chirurgien qui, sourd aux cris, aveugle aux larmes, fait dans la chair vivante son ablation de tumeur. L'opération achevée, elle se pencha vers Pinchaud, lui donna sur la joue sa petite tape banale, lui souffla son mot d'encouragement :

— Tu vois, ça s'est passé très bien, on ne peut mieux. Tout ira maintenant comme sur des roulettes! La chose finie, ce n'est pas le moment de se désoler...

Il sanglotait sans fin, dans une désespérance affreuse de vieil enfant, et, entre des hoquets de douleur, il bégayait encore, toujours, obstinément :

— Ah! tu ne sais pas, toi... tu ne sauras jamais... mais c'est beau la pitié, c'est sublime... Elle m'a effleuré un instant, et ce fut comme si le ciel entier m'entrait dans le cœur! J'aurais voulu être bon, une fois, une seule, avant de mourir, être bon jusqu'au bout... et je ne l'ai pas pu, je n'ai pas eu la force... je suis trop vieux, trop usé... et trop lâche... oui, trop lâche!

Mais, sûre de son fait, souriant de son sourire gris, Mme Harpiot lui répéta de sa voix qui jetait du froid :

— Mais non, mais non, papa... ne va pas chercher si loin. Avoue tout simplement que tu étais *pompette!*

CHARLES FOLEY.

QUESTIONS DOUANIÈRES

Le cadenas.

Le cadenas, aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté.

Ainsi s'exprimait M. de Voltaire. Le grand écrivain aimait trop la liberté pour ne point détester ce ce qui contribue à l'entraver. — Toutefois le cadenas dont nous voulons parler n'est point celui qu'il condamne en ces vers.

Instrument d'origine non moins infernale, mais

plus moderne, il n'a d'application qu'en matière de douanes. On voudrait pouvoir, grâce à lui, fermer brutalement les portes de la France aux marchandises étrangères, — du jour au lendemain, ou plutôt le soir même du jour qui aurait vu naître ce ténébreux dessein.

Tel est l'objet du projet que le gouvernement déposait le 1er février 1894 sur le bureau de la Chambre des députés. Les ministres d'alors, MM. Viger et Marty, proposaient un cadenas général, auquel rien ne devait échapper. C'était le « grand cadenas ». Nous l'avons combattu dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1894. Cette étude contient l'exposé des objections de principe que soulève l'introduction, dans notre pays, d'une pareille institution. Nous n'y reviendrons pas.

Aujourd'hui, la Commission des douanes, d'accord avec M. Viger, encore ministre de l'agriculture, et avec M. Mesureur, le nouveau ministre du commerce, renonce à la conception grandiose du cadenas universel. Un de ses membres, l'honorable M. Renault-Morlière, a inventé un « petit cadenas » qui vise seulement les céréales et leurs dérivés, les viandes sur pied ou abattues, et les vins.

En vue d'éviter, pendant la discussion des lois portant relèvement des droits de douanes sur ces denrées, l'importation en entrepôt de nombreux approvisionnements dont l'écoulement pourrait compromettre plus tard les effets de cette majoration, le nouveau tarif serait appliqué de plein droit le jour même de la présentation du projet devant le Parlement. Si les propositions du Gouvernement étaient ensuite retirées ou rejetées, le trop perçu serait restitué aux déclarants.

« Vous êtes en présence de deux intérêts contraires, disait M. Renault-Morlière dans la séance de la Commission des douanes du 11 décembre 1894: d'un côté l'intérêt des commerçants, et de l'autre celui des agriculteurs. L'intérêt des commerçants est assurément très respectable, mais il s'agit de savoir si vous voulez sacrifier l'intérêt des *producteurs* chaque fois qu'il sera contraire à celui des commerçants. »

Les opinions économiques de notre honorable collègue ne lui permettaient pas d'hésiter. Il devait être d'avis de tout sacrifier à l'agriculture. Cependant une fois initié aux entraves de toutes sortes que le cadenas apporterait au fonctionnement du commerce général, il a craint, en suivant jusqu'au bout les idées extrêmes de M. Viger, de voir sombrer à jamais la combinaison qui lui est chère. Pour en rendre le succès possible, il fallait limiter la portée du projet. Voici, du reste, telles qu'il les a indiquées à la Commission, les considérations qui lui ont inspiré cet acte de modération relative.

« J'ai été tellement touché de la gêne que notre système de cadenas pourrait causer à certaines opérations commerciales que je me suis efforcé d'atténuer cette gêne dans la mesure du possible :

« Un moyen consisterait à limiter le cadenas à certains objets (céréales et leurs dérivés, vins, bestiaux et viandes abattues). Nous donnerions ainsi satisfaction complète aux intérêts agricoles et nous ne porterions qu'une atteinte bien faible à quelques intérêts commerciaux, d'autant qu'on m'affirme qu'il n'y a pas de marchés à livrer, d'opérations à long terme sur les vins, les bestiaux et les viandes abattues.

« Le cadenas ne gênerait absolument que les marchés à livrer qui se font sur les céréales. Or, j'ai beaucoup de sollicitude pour le commerce; mais le commerce des grains touche de si près à la spéculation que, s'il y a un commerce auquel je ne veux pas sacrifier l'intérêt des producteurs, c'est celui-là. »

On sait de quels privilèges jouissent, au point de vue douanier, les céréales et le bétail. Ils sont inscrits au tarif général seul et ne peuvent faire l'objet que de stipulations particulières. C'est une garantie que l'on a tenu à donner à l'agriculture : ses deux principaux produits échappent de la sorte à l'effet des conventions. M. Renault-Morlière voudrait encore autre chose et il offre son cadenas limité. Il oublie toutefois ce que M. Méline lui-même reconnaissait dans son rapport général, « lors de la grande réforme dont il a été le promoteur et dont il est demeuré l'âme ». Les divers produits agricoles, tout en constituant le fruit des efforts des cultivateurs, n'en deviennent pas moins, une fois récoltés, la matière première nécessaire à certaines industries, à d'autres *producteurs*.

Aussi, quand M. Renault-Morlière circonscrit le débat entre agriculteurs et commerçants, commet-il une erreur profonde. Sans doute la manœuvre est fort habile. Aujourd'hui le commerce est en pleine défaveur. Les services qu'il rend sont méconnus. Les personnes qui l'exercent sont volontiers vilipendées, ou tout au moins on les tient pour suspectes. L'agriculture au contraire est la grande favorite. C'est à qui lui découvrira des besoins nouveaux. C'est à qui inventera des remèdes pour les maux dont elle souffre. Il n'était pas maladroit de chercher à tirer parti de la situation.

Pour nous, n'y eût-il que le commerce en jeu, ses intérêts seraient-ils seuls menacés, nous n'en protesterions pas moins avec la dernière énergie contre un régime qui lui serait rapidement fatal.

Nous pourrions tenter une réhabilitation du com-

merce des blés. Nous savons ce qu'on lui reproche. On lui attribue la faiblesse prolongée des cours. Cette faiblesse regrettable est, pour les agriculteurs, l'œuvre factice des spéculateurs. A notre sens elle s'explique par d'autres causes, indépendantes de la volonté humaine, par une évolution économique qui facilite ailleurs une production assez féconde pour venir jusque sur nos marchés concurrencer la nôtre. Que si cependant on pouvait légitimement se plaindre de ce que certaines gens, loin de songer à enrayer les effets de ces causes naturelles, les aggravent plutôt, c'est surtout aux cultivateurs qu'il conviendrait de s'en prendre. A l'appui de cette opinion, on peut invoquer l'autorité de M. Grandeau. Il rend en grande partie responsable de la dépression des prix la spéculation du récoltant qui, escomptant des cours meilleurs, s'obstine à garder son grain dans l'espoir de la hausse. D'autre part, il est difficile d'admettre qu'un ensemble de transactions qui atteint près de 380 millions, qu'une importation dont le total s'est chiffré par 307 300 000 francs en 1893 et 363 100 000 francs en 1894, soient uniquement l'œuvre de spéculateurs. Le commerce normal y a sa part, la plus large part; et, comme il ne peut procéder autrement que les autres, comme il lui faut recourir aux marchés à terme ou à livrer, la satisfaction de conscience que semblait éprouver M. Renault-Morlière, doit faire place aux vives inquiétudes que lui causerait l'application du cadenas en toute autre matière. Les honorables scrupules dont il faisait l'aveu tout à l'heure retrouvent ici leur place. Ils sont encore justifiés par d'autres considérations.

En effet, notre collègue a complètement perdu de vue que les céréales sont la matière première d'une industrie considérable qui joue un double rôle. Elle est l'auxiliaire, l'instrument indispensable de la consommation intérieure. Elle est en même temps l'un des plus puissants parmi nos agents d'exportation. Le temps n'est plus au modeste moulin à vent pittoresquement planté sur la colline et dont les ailes blanches semblent jouer avec les rayons du soleil. Le moulin à eau lui-même, dont le tic tac monotone scandait autrefois le gai murmure du ruisseau, aura bientôt disparu.

Des usines se sont créées. Munies d'un outillage perfectionné elles peuvent et, sous peine de ruiner les industriels qui les ont construites, elles doivent produire beaucoup. Là encore s'est manifesté le progrès industriel : l'avenir et déjà le présent sont aux grands établissements. Eh bien, le marché à livrer, ne reparaît-il pas encore ici? Il ne suffit pas de moudre et de moudre toujours du froment. Il faut vendre la farine. Il faut s'assurer un preneur, compter avec les cours, les aléas, recourir à la fois à l'art du producteur et aux pratiques du négociant. Le cadenas appliqué aux céréales et à leurs dérivés serait donc particulièrement menaçant pour la minoterie française.

Il entraînerait, au point de vue de nos transactions internationales, les plus dangereuses conséquences, Certains profectionnistes trop zélés voudraient supprimer l'admission temporaire. Elle subsiste heureusement comme un vestige précieux d'une institution disparue, celle des ports francs. L'exterritorialité est reconnue, par convention, aux établissements qui utilisent des matières premières venues de l'étranger pour les réexporter ensuite après les avoir travaillées. C'est un gain important que l'on réserve ainsi à la main-d'œuvre nationale. Savez-vous à combien se montent la valeur des matières ainsi traitées par la minoterie française et celle des produits qu'elle expédie?

Voici les chiffres moyens des cinq dernières années.

Le blé et le froment mis en œuvre représentent près de 40 millions de francs. Les autres matières qui bénéficient de l'admission temporaire n'ont comparativement qu'une importance infime. Le cuivre vient immédiatement après le blé; il est évalué à 3 600 000 francs seulement. Voyons maintenant les produits manufacturés réexportés. La farine de froment, les semoules, pâtes alimentaires, l'amidon et les biscuits préparés en France ont une valeur de 28 millions et demi. Au second rang figurent les ouvrages en fonte moulée et les autres produits provenant de fonte brute : il s'agit d'une somme qui ne dépasse pas 16 800 000 francs.

Et encore, cette situation ne répond-elle plus à ce qu'elle était autrefois. Alors, nous avions le monopole de la fourniture des farines de tout le bassin de la Méditerranée. Nous pénétrions jusque sur les marchés de l'Asie Mineure. Nos marques seules y étaient connues. L'Italie, la Suisse et même l'Allemagne étaient nos tributaires. Maintenant Trieste et Gênes font à nos minotiers une concurrence victorieuse. Le percement du Saint-Gothard a permis à l'Allemagne d'entrer en ligne. Les usines de Mannheim sont devenues des adversaires avec lesquels il faut compter.

Malgré cela, nous sommes encore, à n'en pas douter, en présence d'une de nos plus intéressantes et de nos plus puissantes industries d'exportation. Voici en quoi le cadenas pourra lui porter de très grands préjudices. La farine française doit son renom et sa supériorité au mélange du froment indigène et des blés étrangers. Les teneurs et qualités, ingénieusement combinées, se compensent, se complètent, et l'excellence du produit est ainsi réalisée. D'un autre côté, les grands moulins doivent, nous le répétons, travailler sans cesse pour alléger le plus possible des frais généraux et un amortissement

écrasants. Les minotiers ont besoin, le cas échéant, de pouvoir se réserver dans la région du marché intérieur qui les entoure le placement des farines qu'ils ne peuvent momentanément écouler à l'extérieur. Or que faire si le cadenas est là, suspendu sur tout le froment étranger incorporé dans la farine? Comment régler les achats, la marche de l'usine et se garer de pertes toujours considérables dans des entreprises de cette importance? Normalement il y a dans la conduite de ces grandes affaires des difficultés très sérieuses, qui en rendent le succès problématique. Est-il donc si opportun d'en susciter de nouvelles?

Nous faisons appel, pour répondre à cette question, au témoignage d'un homme dont la compétence et le désintéressement ne sauraient être suspectés. M. Picard, dans le rapport qu'il présentait au mois d'août comme président de la Commission des valeurs de douane, s'exprime ainsi :

« De 1892 à 1893 l'exportation des céréales avait baissé des 3/4. Elle n'a pu se relever en 1894 et a conservé exactement son niveau de 1893 (15 300 000 francs). Notre récolte de blé ayant été satisfaisante les prix ont encore fléchi. »

On peut en conclure que si l'exportation avait augmenté, les prix se seraient relevés ou du moins n'auraient pas continué de baisser.

Ailleurs, dans ses conclusions, il jette le même cri d'alarme que nous avons poussé il y a bien des années pour la première fois.

« La situation commerciale de la France laisse à désirer, malgré l'amélioration dont témoignent les statistiques douanières du 1er semestre de 1895. Quelles que soient les causes, d'ailleurs fort complexes, de cette situation, elle doit frapper les esprits les plus optimistes.

« Sans doute, nos importations ont diminué. Mais les sorties se sont également réduites, un peu moins que les entrées pour la période décennale 1885-1894, un peu plus pour la dernière période quinquennale. Au surplus, on n'exporte pas sans importer : il y a là deux mouvements réflexes qui, sans être identiques, sont du moins inséparables.

« Or, malgré l'essor de la consommation intérieure, l'exportation joue un rôle capital dans la prospérité d'un pays tel que la nôtre. Au point de développement où en sont aujourd'hui les industries, le resserrement des débouchés à l'étranger détermine des chômages ruineux, provoque l'afflux de nombreux produits sur le marché intérieur et entraîne un avilissement des prix.

« Ce resserrement des débouchés extérieurs nous atteint gravement. »

Il conviendrait donc de chercher dans une tout autre voie un palliatif. Loin d'entraver l'exportation il faudrait lui venir en aide aussi efficacement que possible. Rien de plus aisé en ce qui concerne la minoterie. L'an dernier, le 8e congrès de la Meunerie française émettait le vœu que les acquits pussent être apurés par toutes les zones. Il en a été ainsi de 1861 à 1873. On demande le retour à ce régime libéral. Il en résulterait une extension sensible de nos envois à l'étranger et l'augmentation rapide des débouchés insuffisants dont l'agriculture dispose aujourd'hui. Le décret du 19 octobre 1873 a prescrit que la réexportation ne pourra s'effectuer que par les bureaux de douane de la direction par laquelle l'importation des froments aura eu lieu. Cette disposition restrictive porte préjudice, non pas à l'industrie des ports, comme on pourrait le croire, mais surtout à l'industrie de l'intérieur : celle-ci doit renoncer à l'exportation des produits de sa fabrication, dont les blés indigènes constituent presque exclusivement la matière première. Le décret de 1861, au contraire, ne distinguait pas entre les diverses parties du territoire; il les plaçait sur un pied d'égalité parfaite et leur assurait à toutes des avantages analogues. Point d'autant plus essentiel pour notre pays que les diverses régions qu'il comprend ont des besoins divers : que le Nord doit rechercher des débouchés pour une production qui excède sa consommation et le Midi se procurer des approvisionnements pour subvenir à des besoins qu'il ne peut satisfaire lui-même.

A notre porte se trouve l'Angleterre, la meilleure et la plus riche cliente du monde agricole. De grandes villes maritimes bien desservies assurent avec elle des communications régulières et rapides. Les départements les plus proches sont précisément ceux de toute la France qui produisent le plus de céréales. En 1894 nos voisins ont été acheteurs de 471 240 000 francs de blé et de 201 600 000 francs de farine de blé. Nos importations de céréales (grains et farines) figurent dans ce respectable total pour la somme dérisoire de 3 149 600 francs! Tant que subsistera l'hérésie économique que je viens de signaler, la pléthore continuera de sévir chez nous avec ses funestes conséquences et le développement des envois de nos agriculteurs dans les pays voisins demeurera impossible.

Sans doute, il y a la légende du trafic des acquits à caution. Il y a aussi une prétendue prime à l'importation, dont bénéficieraient indirectement les minotiers. Nous n'avons nullement l'intention de relever l'inanité de ces objections. Il suffit de citer l'exemple de l'Allemagne qui non seulement admet la sortie par toutes les zones, mais encore l'encourage au moyen de bons d'importation. Cette institution permet au minotier d'exporter sa farine à la minute

favorable, en se couvrant par un bon, correspondant à la quantité de blé qu'il devra faire entrer dans la suite pour compenser la sortie du produit fabriqué.

Du reste, insister nous entraînerait trop loin de l'objet immédiat de cette discussion.

Nous avons développé plus volontiers les considérations qui touchent aux céréales et à leurs dérivés : la portée en est plus facilement précisée et saisie. On pourrait faire observer également que le commerce du bétail est loin d'être négligeable. Les importations ont repris en 1894 leur valeur de 1885. Elles ont monté à 132 millions. L'importation des viandes fraîches, salées ou autrement conservées représente 43 300 000 francs. Supposons qu'il n'y ait point pour les bestiaux ni les viandes abattues d'engagements à long terme. Il n'en serait pas moins déplorable de jeter plus de trouble encore dans un commerce que les mesures sanitaires, prises parfois arbitrairement et dans un but de protection non déguisé, par le ministre de l'agriculture, jettent trop souvent dans le désarroi.

Il ne faudrait pas omettre non plus les industries qui utilisent le cuir : couperies de poils et pelleteries, mégisseries, tanneries, corroieries, fabriques de cuirs vernis, de peaux maroquinées et chamoisées, teintureries de peaux, fabriques de selles et harnais, de chaussures, de porte-monnaie, de gants de peau. La maroquinerie, les articles de Paris, les autres métiers qui travaillent le cuir souffrent déjà de la concurrence viennoise. Ils luttent en ce moment avec le plus grand courage contre les conséquences de la disette de fourrage qui, il y a deux ans, réduisit le troupeau national. Comment pourrait-on songer à renchérir encore la matière première qui leur est indispensable ?

Arrivons aux derniers produits que frapperait le petit cadenas. Cent quarante-quatre millions huit cent mille francs, voilà la part des vins dans l'importation française. De pareils chiffres devraient faire hésiter. Ce qui devrait nous émouvoir par-dessus tout, c'est la crainte de voir émigrer en Espagne, en Italie les « fabriques de vins » où s'élaborent les coupages destinés à la consommation courante. Le mouvement est commencé. La menace du cadenas l'accentuerait. Nos négociants renonçant à se procurer en paix les gros vins riches en alcool, matière première qui leur est nécessaire, iraient chercher plus loin le repos fiscal dont tous les hommes d'affaires sentent de plus en plus le besoin.

Il a suffi d'une mesure maladroite et vexatoire prise en 1890 à l'égard des raffineries de sucre et tardivement rapportée deux ans plus tard, pour amener la création d'usines en Égypte. C'est un exemple dangereux joint à une perte sèche et sensible. Qu'on y prenne garde : l'exode peut continuer et se généraliser. Nous savons des minotiers qui sont prêts à se rendre sur cette terre des Pharaons, destinée à devenir le pays prétendu neutre auquel songent tous ceux que poursuivent les vexations économiques. Nous revenons d'Égypte : Alexandrie est un port magnifique où l'on essaie de concentrer industries et commerces. Cette ville, jadis fameuse, aura bientôt retrouvé son ancienne splendeur. Ce sont des avertissements dont il importerait de tenir compte.

En résumé, bien qu'acceptée par le cabinet actuel, la proposition de M. Renault-Morlière est inadmissible pour les mêmes raisons qui ont fait rejeter à notre collègue le projet primitif du gouvernement. Elle offre même ce côté particulièrement défectueux de s'appliquer exclusivement à des produits soumis aux variations des saisons. Déjà, depuis 1892, on a touché trop souvent aux denrées alimentaires, même sans cadenas. Avec le cadenas, ce sera plus facile encore, plus simple, plus sûr, plus rapide. Et on en abusera comme d'une échelle mobile instantanée. Là est notre grande crainte ; la limitation du projet ne la rend que plus vive, car, le principe une fois admis, son extension sera perpétuellement à l'ordre du jour.

Enfin, sans vouloir revenir sur les arguments d'une portée générale, nous nous demandons encore une fois quel est le ministre soucieux de sa dignité et de son repos qui osera faire usage de l'arme à deux tranchants qu'on prétend remettre entre ses mains. M. Viger a tous les dévouements. Il aurait celui-là. Il a aussi toutes les imprudences. Peut être regretterait-il un jour, d'avoir rendu certains de ses actes administratifs aussi tristement célèbres que le demeureront plusieurs applications récentes du « Catenaccio » en Italie. Et lui, dont l'honorabilité personnelle, dont la sincérité « professionnelle » ne sauraient être mises en doute, serait la première victime de cette sorte de machine infernale, imaginée par lui pour faire disparaître ce qui reste de commerce en France. Il serait piquant que la série fût ouverte par l'auteur même du projet, car il y aura une série. L'opinion publique a pris aujourd'hui l'habitude du scandale. Il lui faut suspecter quelqu'un. Un savant entraînement a créé chez elle ce besoin factice, mais réel. Depuis quelque temps les « affaires à sensation » se sont multipliées. Que sera-ce le jour où fleurira une institution qui prête à des spéculations honteuses, qui expose tout le monde au soupçon et à la calomnie, qui permet de précipiter dans la boue, comme le dernier des prévaricateurs, un adversaire politique d'une irréprochable probité ?

Voilà ce qu'on nous offre ; repoussons-le, non seulement pour les raisons particulières qui viennent d'être déduites, mais encore dans l'intérêt supérieur du

pays. Repoussons-le pour le bien économique et pour le bien moral de la France. Rejetons tout cadenas. Petit ou grand, il compromettrait gravement le sort de nos industries et l'avenir de notre commerce. Il ne servirait, au demeurant, qu'à enfermer à tout jamais dans la déconsidération et l'opprobre ceux-là mêmes qui en feraient usage.

J. Charles-Roux,
Député.

L'INFLUENCE DE LA FONTAINE (1)

Quand un génie, aussi conforme que celui de La Fontaine à toutes les traditions de la race et du terroir, se révèle et apparaît dans une nation, il est impossible qu'il n'y exerce pas une action puissante et continue. Peu importe que ce génie soit méconnu ou peu compris par les préjugés courants et la critique du jour, il pénétrera d'autant plus profondément l'âme commune qu'il l'envahit par le charme et non par le raisonnement. Comme il n'est pas de Français qui ne retrouve en La Fontaine quelques-unes des qualités qu'il estime et croit siennes, quelques-uns aussi des défauts dont il se sait atteint et souvent se fait gloire, l'esprit sociable et le désintéressement, l'attendrissement facile et l'inaltérable bonne humeur, le goût des galanteries sans trouble et des plaisirs sans excès, la raillerie sans méchanceté, la satire sans venin, de l'indulgence et de la diversité, avec du bon sens pratique et un sincère amour de la vérité et de la justice, et il n'est pas de Français qui ne le comprenne et qui ne l'aime. Sympathie instinctive, chez la plupart, mais qui peut être raisonnée ; car, si le conteur ne nous représente pas toujours par les plus nobles côtés de notre tempérament ou de notre caractère, comme l'ont pu faire avant et après des poètes de plus haut vol, il nous représente par nos traits les plus généraux, les plus aimables, les moins discutables, et il ne donne prise, en aucune façon, à ces reproches que les étrangers adressent, le plus souvent par habitude, quelquefois avec raison, à la littérature et à la nation. Certains vices intermittents de notre esprit et de notre littérature, la vanité babillarde, les fanfaronnades tapageuses, les préciosités fades, l'érudition pédantesque, la rhétorique scolaire, la banalité sonore, l'ironie malveillante, l'affectation sceptique lui sont absolument inconnus.

Il est si absolument et si foncièrement Français, par ses tournures de pensée et ses formes de langage, qu'il ne peut guère sortir de chez nous. Beaucoup d'étrangers, sans doute, dès le XVIIIe siècle, l'ont traduit comme ils traduisaient tous les écrivains du grand siècle, mais il ne semble pas qu'en dehors de ses séductions de narrateur, ils aient, la plupart, saisi ce charme subtil et nuancé qui tient, chez lui, plus que chez tout autre, à la qualité et à l'enchâssement du mot. Sa gaîté surtout, cette gaîté latente et intime, dont le fin sourire n'éclate jamais en gros rire, qui se prête, sans effort, à toutes les émotions modérées des sentiments tendres et des observations sagaces, mais qui glisse et murmure toujours, comme une source alerte et intarissable, sous la frondaison légère de ses caprices poétiques, échappe à beaucoup d'entre eux ; elle inquiète et scandalise les moralistes rogues et les graves sermonnaires. « Les Français, dit Lessing, estimant trop la gaîté, l'ont applaudi, sur la parole de Quintilien, qui recommande la grâce et l'agrément, *venere et gratia*, ce qui ne signifie pas la gaîté. Aussi La Fontaine a fait de la fable un jouet d'enfant, qui n'a plus cette précision ingénieuse des anciens. » N'en déplaise au trop savant allemand, ce n'est point par respect pour Quintilien, dont ils ignorent, presque tous, le nom autant que les œuvres, que, depuis plus de deux siècles, tous les Français, instituteurs et écoliers, parents et enfants, savent par cœur et redisent les fables. Ne lui en déplaise encore, et s'il tient à Quintilien, dont le bonhomme se couvrait, par maladresse ou ironie, vis-à-vis des Lessing contemporains, où trouve-t-il un poète ayant mieux usé *venere et gratia*, de la beauté et de la grâce, un poète plus attique ? N'appelons pas gaîté, si l'on veut, cette beauté et cette grâce, que posséda au plus haut point le fabuliste, mais constatons qu'il s'y ajoute quelque chose encore, une continuité d'amabilité bienveillante et affable qui ne laisse regretter ni la précision, ni l'ingéniosité des Anciens, puisque ces deux qualités sont encore les siennes, et qui enlève au vieil apologue ce qui lui pouvait rester de sécheresse démonstrative pour l'envelopper d'une séduction autrement pénétrante et suggestive.

Si l'influence de La Fontaine n'est guère visible en dehors de nos frontières, en revanche, chez nous, dans le domaine moral comme dans le domaine littéraire, c'est une des influences les plus persistantes et les plus profondes qu'ait jamais exercée un littérateur, bien que ce soit une de celles dont on parle le moins. Comme nous la subissons presque en naissant, en apprenant à lire, quelquefois même avant, nous n'y attachons point d'importance, n'en ayant point constaté, en âge de raison, l'arrivée et les développements, ainsi que nous faisons pour d'autres. C'est presque dans le berceau que ses adages répétés

(1) M. Georges Lafenestre fait paraître, dans la Collection des *Grands Écrivains français*, un volume sur La Fontaine. Nous devons à l'obligeance des éditeurs, MM. Hachette et Cie, la communication de ce chapitre sur l'influence de La Fontaine.

par nos grands-parents et ses récits répétés par nos mères viennent concourir à la formation de nos consciences et de nos âmes. On peut donc regretter que la morale des *Fables*, notre vrai, notre unique catéchisme laïque, jusqu'à présent, ne s'élève pas plus souvent et avec plus de décision, au-dessus d'un enseignement pratique et de bon sens fondé sur une expérience courante, et ne s'adresse que si peu aux grandes énergies et aux nobles aspirations de l'âme. On doit reconnaître, néanmoins, que, pour la moyenne des intelligences, ces récits amusants et instructifs leur offrent, sous une forme attrayante, une somme énorme d'impressions délicates, de sentiments justes, d'observations exactes, de réflexions utiles, d'émotions poétiques, qu'elles acceptent sans résistance, dont elles restent pénétrées, et qui n'entreraient point chez elles par l'intermédiaire de créations littéraires plus hautes et plus nobles, mais d'un abord plus austère.

L'influence des *Fables* n'est donc ni mauvaise, ni pernicieuse, comme l'ont déclaré, avec quelque hauteur méprisante, Jean-Jacques et Lamartine, qui, d'ailleurs, s'en étaient nourris, non sans profit, mais n'aimaient point à s'en souvenir. Nous avons vu, par l'analyse de la morale qu'elles contiennent, que la lecture et l'étude en sont utiles à ceux qui ne savent point, consolantes pour ceux qui savent, agréables et fructueuses pour tous. Sans doute, il est fâcheux qu'il n'ait point passé, quelquefois, dans l'âme vagabonde et distraite du fabuliste, le grand souffle de poésie noble et vigoureuse qui soulevait l'âme de Corneille ! C'est ailleurs, c'est surtout dans les prosateurs, qu'il faut chercher, autour de lui, le sentiment des hautes vertus de notre race, la générosité chevaleresque, le dévouement au devoir, la conviction morale, l'amour patriotique, et une excitation sérieuse à les pratiquer. Néanmoins, il serait injuste de méconnaître que, par les maximes populaires qu'il a répandues sur l'égalité des hommes, sur l'injustice des grands, sur la vanité des grandeurs, sur la puissance des humbles, sur les joies de l'indépendance, sur la solidarité des misérables, sur les plaisirs de la nature, il a exercé, sur le mouvement des esprits au XVIIIe siècle, une action latente et peu bruyante, mais continue et profonde. Fénelon est le premier qui relève de lui, Voltaire lui tient par bien des liens, Diderot, Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre en procèdent plus qu'ils ne s'en doutent. Si son influence a été vraiment fâcheuse par quelque côté, c'est parce qu'il fut, en même temps que l'auteur des *Fables*, l'auteur des *Contes*. Non pas que les *Contes*, d'un accès moins facile, d'une langue incomplète, moins géniale et moins naturelle, compromettent beaucoup, dans la grande masse qui ne les lit guère, l'action soutenue et profonde des Fables, mais parce que l'exemple, donné de si haut, d'un dilettantisme qui se prête, sans scrupules, à toutes les besognes, n'a cessé d'encourager, dans notre monde littéraire, souvent chez les mieux doués, la pratique simultanée de la poésie pure et de la poésie ordurière.

Quant aux bienfaits littéraires dont nous sommes redevables à La Fontaine depuis deux siècles, nous pouvons à peine les compter. Il va sans dire que les imitations de ses *Fables* ou de ses *Contes*, si habilement qu'on les ait pu faire, ne comptent pour rien dans notre admiration ; personne ne fut et ne resta aussi inimitable. Les services qu'il nous a rendus sont d'un ordre supérieur et valent mieux que l'invention ou le perfectionnement d'un genre. Le premier fut celui de s'en tenir obstinément et naïvement à la tradition nationale, pour la liberté de penser et la liberté de langage, de reprendre, sans affectation et sans fracas, l'œuvre du moyen âge et celle de la Renaissance, si brutalement interrompue par Malherbe, avec la culture savante et le goût affiné d'un honnête homme du XVIIe siècle ; le second, celui de prouver, par une série de courts chefs-d'œuvre, en dehors des règles établies, que la vraie poésie ne tenait ni à l'importance, ni à la nature des sujets choisis, mais à la qualité même de l'interprétation personnelle ; le troisième, celui de montrer, vis-à-vis de la littérature rhétoricienne et éloquente, la valeur supérieure de la composition condensée et restreinte du langage nettement imagé, sobre, discret, s'en tenant au nécessaire, du mot, juste et précis, quelle que fût son origine, plébéienne ou noble, pourvu qu'il fût vivant, du mot propre, déjà menacé et bientôt banni, pour un siècle, par la triste périphrase ; le quatrième et le plus grand, celui de faire rentrer, dans notre poésie, d'une façon définitive comme Molière l'avait rendu au théâtre, le goût du naturel et le sens de la simplicité.

C'est grâce à toutes ces qualités que le nom de La Fontaine, presque seul, a toujours été respecté, dans nos crises littéraires ou sociales, même par les plus ardents novateurs. Les écrivains du XVIIIe siècle y trouvèrent, avec certains pressentiments humanitaires, un modèle toujours utile de clarté, de vivacité, de sincérité : ils n'eurent qu'à emmancher plus fortement et qu'à décocher plus rudement beaucoup des traits trop finement aiguisés, dont ils s'approvisionnaient chez lui. Lorsque commencèrent à s'accumuler les symptômes qui annonçaient une véritable révolution littéraire, on n'oublia point que c'était par La Fontaine, par lui presque seul, que l'amour de la nature extérieure, le goût de la description pittoresque, le charme de la création objective, l'observation libre et générale de la réalité, le sentiment de la vie à tous ses degrés, chez tous les êtres, ne

s'étaient point perdus, au XVIIe siècle, sous le majestueux étouffement de la littérature officielle et savante. Pour les premiers romantiques, ce fut le pont jeté à travers la sécheresse académique, qui les mettait en communication avec la poésie trouble et désordonnée, mais abondante et généreuse du temps de Louis XIII, Henri IV et des Valois, et aussi avec la poésie, plus inégale encore, mais franche, hardie, loyale, savoureuse de la vieille France et de la vieille Gaule. Pour d'autres, comme pour André Chénier, par exemple, ce fut surtout, le sentier charmant qui les ramena tout doucement, en passant par Ronsard, vers l'immortelle Antiquité :

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs préceptes divins!
Soyez-leur attentifs, même aux choses légères;
Rien chez eux n'est léger.

Ce serait une curieuse étude de constater ce que Chénier doit à La Fontaine. En poussant, de tous côtés, l'analyse, on verrait aussi qu'un bien petit nombre, parmi les poètes romantiques, ne sont pas de temps à autre ses obligés, Lamartine d'abord, Victor Hugo lui-même, mais surtout Alfred de Musset. Quant à ce dernier, avec sa sincérité accoutumée, il ne dissimule pas sa gratitude, et l'influence du conteur et du fabuliste, déjà visible dans ses œuvres de jeunesse, devient unique et presque oppressive dans ses dernières. Béranger lui doit ce qu'il peut avoir de naturel et de vif. De notre temps on trouverait sa marque constante et visible dans tous ceux des poètes qui demeurent dans la tradition nationale, dans ceux qui conservent le goût de la composition expressive et concentrée, du sentiment naturel et sain, l'amour de la pensée nette, de l'expression claire, du langage simple, pittoresque, vivant. Ce n'est point faire injure, sans doute, à Sully Prudhomme, Alphonse Daudet, André Theuriet, François Coppée, André Lemoyne, Paul Arène, et bien d'autres, de leur dire qu'ils sont, eux aussi, les petits-fils de La Fontaine, tant ils sont imprégnés de son esprit de sincérité, de clarté, de bienveillance, de gaieté aussi, tant ils sont, comme lui, franchement et simplement Français. Le temps n'est pas éloigné peut-être où par lassitude des sonorités creuses, des tensions emphatiques, des galimatias subtils, de plus jeunes poètes demanderont de nouveau quelques conseils de bon sens ou de génie au bonhomme. Il ne les leur refusera pas, toujours souriant et toujours accueillant, et sans rancune pour ses détracteurs. N'est-ce pas, hélas! Lamartine qui a dit que La Fontaine était un « préjugé français »? Il y a des chances pour que le préjugé dure autant que la nation.

GEORGES LAFENESTRE,
de l'Institut.

LE CONGRÈS DES RELIGIONS (1)

Lettre du cardinal Bourret.

Le cardinal Bourret est universellement vénéré et aimé. Il passe pour un esprit libéral. Incontestablement, il est une des plus « grandes lumières » de l'Église de France. Voici la lettre que Son Éminence nous écrit :

Rodez, le 28 septembre 1895.

Monsieur l'abbé,

Je ne sais trop que vous dire sur le projet que vous avez exposé de renouveler en 1900, à Paris, le Parlement des religions de Chicago. Cela n'a pas tellement réussi aux Américains qu'il faille, ce me semble, en poursuivre le nouvel essai avec grande énergie. Ce n'est pas qu'une pareille entreprise, bien conduite, ne pût avoir quelques avantages; mais il me semble, à tout prendre, que les inconvénients soient les plus nombreux. Cette mise du christianisme, et du catholicisme en particulier, en parallèle avec les autres religions, fruits de l'erreur ou tout au moins simples inventions de l'esprit humain et de l'activité naturelle de l'homme, ne paraît pas bien respectueuse. On accepte dans ces comparaisons une sorte d'égalité et de promiscuité qui n'est pas tout à fait dans l'ordre de notre éducation religieuse, et l'on s'expose à entendre dire contre les dogmes et la morale évangéliques bien des choses étranges, comme on peut leur voir opposer des conceptions théoriques et pratiques plus extraordinaires encore.

EM. CARD. BOURRET,
Évêque de Rodez.

Dans une lettre à l'un de nos amis le cardinal Bourret complète l'expression de sa pensée. Il dit que « la vraie religion est un fait divin, une révélation superposée sur les lumières primordiales infusées à l'âme de chaque créature venant au monde », que « par là même ce fait est, dès le début, concret, arrêté, fixé définitivement par une autorité supérieure pour l'usage de l'humanité », et enfin, que « dès lors, la vérité religieuse échappe aux combinaisons et aux adaptations de l'esprit humain ». Après cet exposé théologique qui fait si bien de la religion un code de formules imposé à l'esprit par la force de l'autorité, le cardinal conclut : « Selon moi, l'œuvre du Congrès de Chicago, et toutes celles qui lui ressembleront ne peuvent être considérées que comme l'effort louable de nobles esprits et de cœurs généreux; mais il ne peut rien en sortir que des travaux savants, des aperçus ingénieux ou originaux, et non le creuset où toutes les religions, se fondant dans une unité impossible, donneraient comme résultat une religion universelle. »

(1) Voir la *Revue Bleue* des 16 et 23 novembre 1895.

Lettre du R. P. Monsabré.

28 octobre 1895.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques mois, une brochure dans laquelle il était question d'une *Exposition de toutes les religions* pour l'année 1900. Vous me parlez d'un *Congrès*. Mes idées se brouillent. Tout cela me paraît étrange. Exposition ou Congrès, je ne vois pas bien les avantages qu'en peut retirer l'Église catholique, et j'ai grand'peur que la promiscuité des religions, dans l'immense bazar qu'on projette, et dont on ferait mieux de se passer, ne ravale le sens religieux au lieu de le relever, et ne favorise le scepticisme moqueur de ceux qui pensent que la meilleure des religions est encore celle des gens qui n'en ont pas.

P. Eug. Monsabré.

Le P. Monsabré, avec cet humour et cette « gaieté facile, joviale, bruyante » que jadis M. Jules Lemaître signala si finement, a répondu encore à un correspondant de l'*Agence nationale* qui lui demandait son avis : « Un Congrès des religions ! mais c'est une parade de foire... Comment et pourquoi irions-nous nous soumettre à une comparaison quelconque avec le bouddhisme ou tels autres sauvages adorateurs de troncs d'arbres taillés ou de pierres ayant de vagues formes humaines... J'estime, pour ma part que l'Église catholique ne doit pas se soumettre à ce concours des religions et que par son acceptation elle diminuerait son prestige et semblerait admettre ainsi qu'elle est sujette à examen, ce qui est faux. »

Le P. Monsabré est dur pour les grands évêques d'Amérique qui s'épouvantèrent moins, à Chicago, des « bouddhistes et autres sauvages ». Il est dur aussi pour les bouddhistes. Il les confond un peu trop avec tous ceux qu'il appelait du haut de la chaire de Notre-Dame, parce qu'ils n'avaient pas la foi catholique, des « bêtes à face humaine ». Aussi, on m'a défié de « convertir des gens qui pensent et raisonnent ainsi ». Évidemment. Mais y aurait-il grand intérêt à « convertir des gens » qui, parlant ainsi, seraient plutôt gênants en un Congrès ?

Lettre de M. l'abbé Frémont.

Le 9 septembre dernier, Léon XIII écrivait à Mgr Satolli, délégué apostolique aux États-Unis, une lettre dont Mgr Ireland expliqua aussitôt le sens dans diverses *interviews* avec des correspondants de l'*Associated Press* et du *Catholic Times*. Le pape avait voulu prévenir un abus. Des comités se sont établis, aux Etats-Unis, pour faire des congrès de religions une institution permanente et pour en établir la périodicité. Le docteur Carus et M. Charles Bonney travaillent infatigablement à cette œuvre. Sous le prétexte de questions morales ou sociales à discuter — par exemple, sous le prétexte de former des ligues de tempérance contre l'alcoolisme — les moindres prêtres catholiques et les moindres pasteurs protestants tiennent des assemblées où, à propos de morale, des hommes religieux parlent nécessairement de religion. Cela peut manquer d'opportunité, de dignité. Léon XIII a voulu réagir.

Or, les intransigeants de partout ont prétendu trouver dans cette lettre pontificale une « condamnation » des congrès de religions, et par conséquent du Congrès de Chicago dans le passé, du Congrès de Paris dans l'avenir. Les journaux catholiques qui combattent le projet d'un congrès pour 1900, et diverses *Semaines religieuses*, qui sont les organes officiels de l'épiscopat français, ont voulu arrêter d'un seul coup la discussion, nous fermer la bouche, en nous déclarant « condamnés par Léon XIII ». En quels gros caractères cela s'imprimait ! Et cela a ému, intimidé le clergé le plus intelligent et le plus hardi. Voici, par exemple, une lettre de M. l'abbé Frémont, dont nous savons à Paris les qualités oratoires et la largeur d'esprit.

Paris, 20 novembre 1895.

Cher monsieur,

J'aurais été certainement au nombre des adhérents à un Congrès des religions, si votre projet eût abouti. Malheureusement, voici ce que la *Semaine religieuse* du diocèse de Lyon — d'où je reviens — publie dans son numéro du 15 novembre :

« Le Souverain Pontife vient d'adresser à Mgr Satolli, son délégué aux États-Unis, une lettre où il désapprouve l'idée de tenir de nouveaux congrès des religions comme on l'avait fait en 1893 à l'occasion de l'exposition de Chicago. Cette importante lettre du Pape écarte le projet vague formé par quelques catholiques, prêtres et laïques, d'organiser pendant notre Exposition universelle de 1900 des réunions où tous les cultes seraient représentés et qui auraient reçu le nom de « Parlement des religions ». Quelque chose de semblable a pu se faire aux États-Unis, mais ce n'était pas à répéter en France. Du reste, le catholicisme est *la* religion et non pas seulement *une* religion, et dans la promiscuité d'un congrès comme ceux dont nous parlons, il risque bien de donner à croire aux esprits superficiels, qu'il n'est qu'*une* religion. »

Devant la volonté du Saint-Père, nous n'avons, vous et moi, qu'à nous incliner avec respect.

Bien à vous.

G. Frémont.

En vérité, croire — même quand quelques *Semaines religieuses* le disent — que deux ans après l'événement, après un événement qui a remué le monde entier et dont quatre-vingts évêques d'Amérique se font une haute gloire, par une lettre qui n'exprime que des conseils pour l'avenir, le grand Léon XIII a voulu « condamner » le Parlement des religions de Chicago ! Mais c'est d'une invraisemblance criante ! Et prétendre que le Pape « condamne » et proscrit, alors que sa lettre, au contraire,

autorise les congrès, même périodiques, sous des conditions, je l'avoue avec Mgr Ireland, très étroites! Et enfin s'imaginer que les « condamnations », désormais, passeront par l'Amérique pour arriver en France! Tout cela, quand nous avons les déclarations que j'ai rapportées du cardinal Gibbons à son retour de Rome! Ce ne peut être que les mauvais motifs d'opposition de théologiens sans philosophie qui ne se contentent pas de proclamer la religion catholique *la meilleure* religion, mais qui la proclament *la* religion, et qui vous diraient comme un évêque m'écrit — ce n'est pas Mgr Tregaro — : « Il n'y a qu'un vrai Dieu, et *c'est nous qui l'avons!* »

Lettre de M. Hollard.

M. Hollard, pasteur d'une Église libre, est un de ces hommes dont on sent, au premier abord, à la première parole et au premier geste, la sincérité ferme et résolue. Il a une grande foi, la foi au devoir, mais soutenue par l'Évangile. Et il a dit la beauté, la force morale de cette foi dans de beaux discours qui ont été publiés sous ce titre : *Foi et Devoir*. Quand le grand Taine voulut échapper à la veillée funèbre de la libre pensée près de son lit de mort, c'est à l'amitié de M. Hollard qu'il eut recours. Ce souvenir plane sur les belles déclarations qu'on va lire.

Paris, le 15 octobre 1895.

Monsieur,

Je suis à la fois très confus de l'importance que vous voulez bien attacher à mon sentiment sur la question du futur Congrès des religions, et très heureux de l'occasion que vous m'offrez d'en renouveler l'expression.

Comme vous le savez, je suis absolument sympatique au projet du Congrès.

Quant aux raisons principales de cette sympathie, les voici, telles que je crois pouvoir les résumer.

La religion étant, à mon sens, le trait le plus caractéristique de l'humanité, ou, si l'on veut, ce qu'il y a en l'homme de plus humain, il est juste qu'elle ait une place, et la première, en des fêtes où une nation invite l'humanité à paraître dans la diversité et dans l'unité des dons qu'elle a reçus et des œuvres qu'elle a accomplies.

La nation qui invite étant ici la France, la place de la religion dans les fêtes qu'elle prépare s'impose avec une force particulière. Car le vrai génie de la France, si souvent méconnu par les étrangers et si souvent faussé par elle-même, est un génie profondément humain et social.

Ce Congrès ne pourra manquer de faire ressortir, comme l'a fait déjà le Parlement des religions à Chicago, la puissance actuelle et permanente de la religion dans le monde. Comment un homme religieux pourrait-il ne pas se réjouir de la perspective d'une pareille démonstration renouvelée avec éclat au seuil du siècle nouveau, en dépit de tant de dénégations antireligieuses et en face des tragiques problèmes que ce siècle aura à résoudre?

Un Congrès des religions assemblé à l'occasion d'une exposition universelle, voilà qui dira plus haut que tous les discours que la religion et la science ne sont pas des puissances réciproquement hostiles; voilà qui pourra beaucoup faire pour préparer entre ces deux puissances cette alliance si ardemment désirée par beaucoup et qui est assurément une des plus nécessaires de celles que réclame le temps présent.

Les diverses religions se sont rencontrées trop souvent au pied des échafauds et sur les champs de bataille pour que leur rencontre en de graves et paisibles assises ne soit pas saluée avec une allégresse profonde et comme un gage de temps nouveaux par tout homme aux yeux duquel l'oppression en matière de croyances est une funeste et haïssable ineptie.

Les chrétiens (j'entends les chrétiens de foi et non de tradition seulement) ne pourront que tirer grand profit de la revue comparative des religions qui se fera au Congrès. Ils découvriront, sans doute, à ce propos, jusque dans les religions les plus grossières certains traits de grandeur qu'ils n'y soupçonnaient pas; ils pourront recevoir, même de bouches païennes, comme à Chicago, des avertissements sévères et utiles à méditer; mais surtout ils prendront dans ce Congrès une conscience nouvelle de ces besoins éternels de l'âme et de la société humaine que les religions non chrétiennes expriment à leur manière mais auxquels « le Christ seul a répondu ».

Permettez-moi, Monsieur, d'insister sur cette dernière déclaration. Elle était destinée, dans ma pensée, à écarter absolument l'idée d'un Congrès réuni en vue d'opérer entre les diverses religions une sorte de synthèse, qui serait supérieure à chacune d'elles. Un tel programme serait, à mon avis, aussi chimérique que malfaisant, et je ne vois pas comment un chrétien digne de ce nom pourrait participer à une assemblée réunie à de telles enseignes. Pour nous, le Christ est définitif, en sa personne et par son œuvre. Il a réalisé pleinement, en principe, la réconciliation des cieux et de la terre, et, par là même, la réconciliation des hommes entre eux. C'est en lui et en lui seul qu'il faudra aller chercher à jamais le secret et la puissance de cette double réconciliation. Voilà ce que nous proclamerons au Congrès en face de l'islamisme et des diverses formes du paganisme qui y seront représentées.

Mais nous le ferons, j'y compte bien, avec humilité. Car si notre Christ est parfait, lui, nous, ses disciples, nous sommes imparfaits toujours, et souvent infidèles. Il y a encore dans notre Évangile bien des vé-

rités sur lesquelles nous ne faisons que balbutier confusément, et bien des énergies d'amour et de sainteté que nous commençons à peine à mettre en œuvre. A cet égard toute lumière nous sera la bienvenue, alors même qu'elle nous viendrait de la conscience ou de la détresse du dernier des païens d'Afrique... ou d'Europe.

Voilà, Monsieur, comment je me représente l'esprit de notre futur Congrès. Voilà à quelle condition cette assemblée pourra être, ce me semble, un grand bienfait, et par elle-même et par tout ce qu'elle contribuera à préparer pour l'avenir.

Un dernier mot. Si je me suis placé en vous écrivant, Monsieur, au point de vue chrétien et non au point de vue protestant, ce n'est pas que je méconnaisse la différence de nos conceptions chrétiennes et que je ne sois très fermement attaché à la conception chrétienne de la Réforme. Ce n'est pas non plus que je ne pense à l'intérêt que le protestantisme aura à prendre part au futur Congrès. Mais c'est qu'avant d'être protestant, je suis chrétien, et plus enclin à chercher ce qui unit tous les disciples du Christ qu'à relever ce qui les sépare, et surtout qu'à m'en réjouir.

La pensée de me rencontrer au Congrès avec des hommes comme celui qui a écrit dans la *Revue de Paris* les nobles pages qui ont fait vibrer tant de cœurs chrétiens ne sera pas, pour moi, l'un des moindres attraits de cette future assemblée.

ROGER HOLLARD.

Lettre de M. Ch. Wagner.

Par cette lettre tout animée d'une émotion éloquente, l'auteur de ces « livres de l'âme », *Jeunesse* et *Vaillance*, nous apporte les ardentes sympathies de son cœur haut et loyal. Voilà bien un de ceux que je prendrais pour les plus sûrs répondants de la grandeur généreuse de notre idée. Au cher maître spirituel de tant d'hommes de bonne volonté qui ont lu et aimé sa pensée chaleureuse en de beaux livres, je veux dire ici, dans toute la joie de mon cœur, un merci amical — et c'est le merci de combien d'autres! — pour avoir bien voulu élever vraiment par sa noble parole cette question du Congrès des religions.

Paris, 14 octobre 1895.

Mon cher ami,

Je suis bien aise de pouvoir vous exprimer mon sentiment au sujet du Congrès des religions. Il y a beaucoup à dire, sans doute, sur cette vaste entreprise, selon qu'on l'envisage du point de vue confessionnel, du point de vue de la politique religieuse, ou d'autres points de vue encore. En particulier, les hommes pour qui la religion est surtout une affaire de vie intérieure peuvent éprouver quelque surprise à la voir se mêler à ces grandes foires internationales qu'on appelle expositions.

N'importe, l'idée de rassembler, en un même lieu et dans un sentiment de solidarité, les croyants de toute langue et de toute dénomination, a pour moi quelque chose de très grand, et je me bornerai à vous dire en quelques mots pourquoi elle me remue et pourquoi je l'acclame.

Si la religion est, par essence, une source de confiance en l'œuvre divine qui s'accomplit à travers les efforts de l'humanité et une source de bonne volonté envers les hommes, il lui faut, à côté de son caractère de conviction individuelle, une large aspiration vers la communion fraternelle. Et je ne suis pas de ceux qui pensent que cette communion puisse se borner à une certaine conformité de doctrines et de pratiques. Plus elle est sincère et vivante, plus aussi elle doit rayonner au delà du cercle des frères immédiats pour aller chercher les frères inconnus. Malgré tous les bienfaits de la fraternité confessionnelle, je la trouverais exclusive et funeste si elle cessait de nourrir en nous une fraternité plus large, celle qui, par delà les frontières de notre Église particulière, nous fait membres de cette Église invisible, universelle, où se mêle en une seule âme l'âme de tous ceux qui prient sur la terre.

Il est nécessaire de se rappeler parfois que ce que la *religion* a de plus profond n'est pas toujours ce que les religions accentuent le plus. Le rituel l'emporte un peu partout sur le spirituel, et l'on pourrait donner pour mot d'ordre d'une rénovation intérieure qui s'impose à toutes les collectivités religieuses d'aujourd'hui cette parole tombée de très haut : « L'Église ne peut se sauver que si elle porte le doigt du rituel sur le spirituel. »

Il est des esprits sensibles avant tout à la diversité, d'autres qui perçoivent avec force les analogies, les rapports, les traits communs des choses. De même il est des observateurs frappés surtout par la multiplicité des croyances, leurs contradictions, l'inextricable fouillis des sectes et des églises et leurs prétentions rivales. J'appartiens, moi, à une autre catégorie. Partout, sous tant de formes dissemblables, je vois l'humanité souffrante à la recherche du salut, l'humanité ignorante interrogeant, anxieuse, « le côté de la nuit qui paraît transparent ». Je la vois diverse par les moyens, une par le but. Même dans leurs plus ardents conflits, je ne puis oublier que les hommes sont frères par la douleur et frères par l'espérance.

C'est pour cela que l'idée d'un Congrès des religions me touche. Je salue en elle le souvenir trop souvent effacé de notre commune origine.

Nous oublions trop que nous avons besoin les uns

des autres. Et pourtant ce siècle de résurrections historiques devrait nous le rappeler sans cesse. Toutes ses leçons nous enseignent qu'il est plus humain, plus conforme à nos désirs et à notre destinée, de mettre nos lumières en commun que de revendiquer pour une seule tendance de l'esprit le monopole de la vérité.

L'avenir est à ceux qui sauront, avec le plus large désintéressement, avouer l'erreur, se repentir de l'injustice ; reconnaître la vérité et s'incliner devant la justice.

J'attends du Congrès des religions de bonnes rencontres entre gens venus d'horizons très différents, de chaudes poignées de main entre hommes appartenant à des milieux étrangers et hostiles, de saintes et salutaires émotions humaines jaillies du plus profond des entrailles, une confirmation, enfin, de cette vérité vieille comme le monde, que partout où quelques hommes de bonne volonté s'assemblent, la force de Dieu surgit du milieu d'eux.

Bon courage donc, cher ami, pour l'œuvre que vous avez entreprise. Excluez toute préoccupation inférieure. Ne suivez que la simple inspiration de votre cœur de chrétien et d'homme, et vous serez sûr d'obéir à la voix de Dieu lui-même.

Bien affectueusement vôtre,

C. Wagner.

Lettre de M. Édouard Schuré.

L'auteur des *Grands Initiés*, cet idéaliste religieux qui a exercé sur notre jeunesse une influence si pénétrante et si heureuse, se devait à lui-même et nous devait d'apporter à l'idée du Congrès des religions, comme un concours puissant, le noble prestige de sa vision de poète et de prophète. Déjà il avait dit, dans la conclusion des *Grands Initiés :* « Le verbe d'amour de Jésus peut-il former la chaîne magnétique des sciences et des arts, des religions et des peuples, et devenir ainsi le verbe universel ? » On verra comme il entend qu'un Congrès des religions serve à ce grand rêve, qui n'est pas sans espérance.

Monsieur l'abbé,

Vous avez bien voulu me demander mon opinion sur le Congrès des religions qui se prépare dès à présent pour la dernière année de ce siècle et dont vous avez pris courageusement l'initiative. Comme l'assemblée de Chicago, celle de Paris devra réunir, au seuil du xxe siècle, les envoyés des églises d'Orient et d'Occident et les représentants des grandes religions monothéistes qui dominent, à l'heure qu'il est, le monde civilisé. Chose remarquable, de même qu'en Amérique il y a trois ans, l'appel est parti non de l'autorité ecclésiastique, mais d'une âme chrétienne librement inspirée là-bas, d'un ministre protestant, ici d'un prêtre catholique. N'est-ce pas le Verbe du Christ, qui, devenu conscient de sa mission universelle, appelle à lui les autres verbes de la terre à un conseil de justice et de vérité ?

Et maintenant, puisque vous m'y conviez, je vous dirai toute ma pensée sur le sens que j'attribue aux futures assises des religions de 1900.

Le Congrès de Chicago a eu un premier effet remarquable. Divisées par leurs dogmes et leurs traditions, les diverses fractions des églises chrétiennes n'avaient jamais réussi à se réunir et à se donner la main. Toutes les tentatives avaient échoué devant les divergences de la foi et le souvenir brûlant des discordes anciennes ou des luttes récentes. Mais du jour où il s'agit de représenter le christianisme devant les antiques et vénérables religions de l'Asie, toutes ou presque toutes voulurent siéger à ce parlement nouveau. Elles trouvèrent comme par enchantement l'abnégation nécessaire pour se grouper, et le judaïsme vint se joindre à elles. L'idée de la Religion universelle avait produit le miracle d'un groupement organique que les religions chrétiennes n'avaient pu opérer à elles seules, malgré le commandement de fraternité de leur roi spirituel.

On vit alors des brahmanes, des bouddhistes, des parsis, des rabbins, des évêques catholiques et des ministres protestants échanger leurs vues et s'entendre sur les principes essentiels de la religion, sur son but moral et social, sur l'unité de Dieu et la vie future. Tous enfin rendirent hommage à la personne du Christ et aux enseignements de l'Évangile comme au plus haut idéal humain. On vit même des brahmanes et des bouddhistes protester contre les agissements de certains missionnaires chrétiens avec des paroles empruntées à Jésus.

Le Congrès de Paris abordera sans doute les grands problèmes sociaux qui agitent notre époque et s'occupera des secours que la religion y peut apporter. Mais s'il veut jeter les bases d'un véritable parlement des religions, il devra faire un pas de plus et remonter aux principes. L'exemple de Chicago a prouvé qu'avec un programme prudent et l'esprit de conciliation une assemblée des religions pouvait ne pas dégénérer en tour de Babel. Le prochain Congrès pourrait donc inviter ses membres à exposer avec plus d'étendue et de liberté leurs concepts sur Dieu et sur l'âme, sur l'homme et sur sa destinée. L'éducation morale et la crise sociale sont certes des questions urgentes. Mais elles dépendent elles-mêmes de questions plus hautes sans lesquelles il n'est point de solution organique. L'enseignement des principes intellectuels et spirituels est capital pour le développement de l'homme. Notre valeur se mesure à notre foi. Notre concept de nous-mêmes et de Dieu s'élargit avec notre âme et notre intelligence. Mais il faut

dire à l'inverse que notre âme et notre intelligence mûrissent et se développent selon les concepts qu'on nous inculque ou ceux que nous nous créons par notre effort. Or l'idée plus ou moins haute que nous avons de Dieu est la lumière de l'intelligence comme l'idée de l'âme est le moteur de la volonté. Sans elles l'homme devient la proie de ses passions ou l'esclave des choses au lieu d'être leur maître et leur roi.

Ces exposés amèneraient les représentants des diverses religions à s'expliquer sur *la nature de la révélation*. Est-elle *extérieure* à nous, c'est-à-dire confinée en un point de l'espace et du temps, ou bien est-elle *intérieure*, c'est-à-dire individuelle et universelle, en sorte que l'échelle des croyances répond aux divers états d'âme et aux degrés infinis de la vérité? Les personnages religieux qui se prononceraient pour cette dernière alternative entreraient par là même dans le centre ésotérique de la religion. Par ce chemin seulement ils pourront pénétrer dans ce qui constitue son essence idéale, éternelle et universelle, au delà et au-dessus du matérialisme des cultes et des formes extérieures dont elle a besoin, mais qui ne sont que l'écorce d'un arbre vivant... Il y a plus : non seulement toute âme aspirante et pensante peut découvrir en elle-même les forces mères et les principes de cette religion; ils se retrouvent encore à l'origine de tous les grands cultes de l'humanité et ont laissé des traces dans leurs traditions. Certaines parties du Talmud et de la Kabale, la symbolique des prophètes, les paraboles du Christ, les épîtres de saint Paul, l'Apocalypse tout entière jaillissent de ces sources profondes de la vérité. Cette même vérité coule comme un large fleuve, tombé des hauteurs de l'Himalaya, dans les pures traditions du brahmanisme, des *Védas* aux *Oupanichades*, jusqu'à ce svelte et lumineux temple du *Bhagavad-Gita* qui se rattache au grand nom de Krichna. Pour s'assurer que cette source n'est point tarie dans la conscience hindoue de nos jours, il suffit de relire l'admirable discours du brahmane Mozoumdar au Congrès de Chicago sur *la dette religieuse du monde envers l'Asie* et sa belle définition de « l'*intuition* ou perception de l'esprit de Dieu immanent et agissant dans la nature et de l'*introspection* ou conscience de Dieu agissant en nous ». Ce même Mozoumdar, qui a écrit un livre sur le *Christ oriental* et reconnaît la Bible comme Écriture sainte au même titre que les livres sacrés des Hindous, terminait son allocution à ses frères d'Europe par ces mots : « La maîtrise de soi-même ou renoncement n'est qu'une partie de l'éducation spirituelle de la volonté; l'autre partie, c'est l'obéissance, c'est la consécration de nous-même à la volonté de Dieu, au service de l'humanité... Cette grande loi d'abnégation a pour symbole cette croix mystique qui vous est si chère et qui m'est chère aussi. Chrétiens! répudierez-vous jamais le calvaire? L'union de volonté et de caractère est le plus haut, mais le plus difficile degré de l'union avec Dieu (1). »

Le Congrès des religions à Paris en 1900 aurait encore une autre utilité. Il serait un appel indirect à un autre congrès, indépendant de lui, mais parallèle et visant au même but : un congrès des sciences, sous la présidence de la philosophie, pour la restauration, sur de nouvelles bases, des idées organiques de l'Ame et de Dieu, scientifiquement appliquées à l'homme et à l'univers. Car ces deux idées sont les colonnes de la vie pour l'individu comme pour la société, et je ne crois pas plus à une solution de la question sociale sans elles que je n'y crois sans le rapprochement et l'entente de la Science et de la Religion.

Les temps ne sont pas mûrs encore pour le congrès des sciences et de la philosophie. Il faudra d'abord que la philosophie reprenne conscience de sa force et de son rôle, elle qui s'est faite en ces derniers temps la simple servante des sciences, alors qu'elle est appelée à leur commander et à fixer les principes de leur hiérarchie selon les lois éternelles de l'esprit.

Si le Congrès des religions qui doit clore le XIXe siècle ne provoque pas celui des sciences et de la philosophie, il sera une sorte de mise en demeure pour sa constitution. Il l'annoncera pour le XXe siècle.

Et si, en prévision de ce siècle qui va naître du nôtre, et de cet avenir lointain, mais sûr, vous me demandez de conclure, j'oserai formuler ma pensée ainsi :

1° Lorsque les religions, en se rapprochant, auront reconnu l'unité fondamentale et la continuité de la révélation historique, corroborée par la révélation de l'âme individuelle dûment éduquée et initiée;

2° Lorsque les sciences hiérarchisées auront retrouvé, chacune dans sa sphère et à son degré, l'Ame du Monde qu'affirmait et que connaissait la science antique;

3° Lorsque la philosophie, ou science de la sagesse et des principes intelligibles, d'accord avec la religion, aura rendu à l'homme le Dieu de l'âme et de l'esprit, le Verbe d'amour et d'intelligence qui domine l'univers en le pénétrant,

Alors, mais alors seulement, le genre humain deviendra un organisme constitué, et le terme d'humanité ne sera plus seulement une espérance, mais une force active, un idéal vivant. La religion devenue scientifique et la science devenue religieuse, la face du monde sera changée et la métamorphose sera si

(1) Voir le discours entier dans l'intéressant article de M. Bonet-Maury sur le Congrès de Chicago, *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1894.

complète que ni l'une ni l'autre ne ressembleront à ce qu'elles sont aujourd'hui.

J'ai la certitude que le Congrès des religions de 1900, s'il se réunit, fera faire au monde un grand pas vers cette unité virtuelle qui plane sur toutes nos luttes et sur toutes nos inquiétudes. Le xxe siècle, en arborant le signe de la Religion universelle, inaugurera l'ère des réformes organiques.

ÉDOUARD SCHURÉ.

Lettre de M. Édouard Rod.

On sait quel esprit vigoureux, sûr et loyalement « compréhensif » est M. Édouard Rod. Ses regards se sont parfois tournés vers le catholicisme, par exemple aux jours où il écrivait *le Sens de la Vie*, comme vers l'affirmation la plus capable de réduire ou d'apaiser les inquiétudes intellectuelles. Il est le premier par cette lettre, qui pour cela même est particulièrement intéressante, à signaler un mouvement d'idées dans l'Eglise catholique, qui pourrait bien, en effet, se marquer et se fortifier au cours des discussions que le « Congrès des religions » soulève. De ce Congrès, ce qui importe le plus, ce n'est pas le fait de sa réalisation, mais l'ensemble des idées libérales qu'il implique.

Paris, 21 novembre 1895.

Monsieur l'abbé,

Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur la question du Congrès des religions, que vous avez posée et que vous soutenez avec un talent et une énergie qui m'inspirent la plus vive sympathie. Je n'ai aucune qualité pour me prononcer dans un pareil débat. Tout au plus pourrais-je vous dire la façon dont il me semble que la question se pose en ce moment, — car je crois bien qu'entre votre article de la *Revue de Paris* et celui de l'*Éclair*, elle a changé de face.

En effet, au début, il s'agissait de savoir s'il est ou non souhaitable, dans l'intérêt de la foi chrétienne ou de l'esprit religieux, qu'un Congrès des religions se tienne à Paris pendant l'Exposition prochaine. Aujourd'hui, il s'agit de savoir si, sans perdre de vue les mêmes intérêts, l'on doit souhaiter le réveil du catholicisme libéral tel qu'il exista pendant un temps — ou faillit exister. Vous reconnaîtrez avec moi que cela n'est plus la même chose, et que c'est beaucoup plus grave.

Le catholicisme, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, me semble être un composé de deux éléments qui pourraient sans doute être séparés, mais qui ne le sont pas ; il est un corps de doctrines, et une force sociale ; en d'autres termes, une religion et une politique. Je crois avec vous que plus de libéralisme dans ses dogmes et dans sa constitution ne nuirait point à la foi chrétienne, dont il est le gardien, ou peut-être même la servirait. Mais j'ai peine à croire qu'on puisse toucher à l'édifice sans l'ébranler entièrement. Et cet édifice me paraît être le seul qui ait conservé, à travers les siècles, sa solidité primitive. Vous croyez que, des deux éléments, celui qu'il importe le plus de sauver, c'est la foi ; telle était l'opinion de Luther. D'autres estiment au contraire que l'élément politique importe davantage : telle fut, si je ne me trompe, l'opinion des docteurs du Concile de Trente, qui s'appliquèrent surtout à préserver contre toute atteinte la constitution matérielle de l'Église. Et c'est peut-être bien parce qu'ils ont eu ce souci, que l'Église catholique est restée debout, malgré tous les assauts qu'elle a subis. Que ceux qui jugent, comme Luther, que la Foi importe plus que l'Église, souhaitent l'introduction du libéralisme dans le catholicisme : ils seront conséquents avec eux-mêmes. Mais ceux qui jugent, avec les docteurs du Concile de Trente, que l'Église importe plus que la Foi, seront forcément amenés à les combattre. Et je crois bien que cette opinion sera toujours celle des chefs de l'Église, papes et cardinaux. Seraient-ils animés des intentions les plus libérales, ils seront obligés par la force des choses de les sacrifier, aussitôt qu'elles menaceront de conduire à des résultats pratiques.

Mon opinion personnelle en telle matière serait de nulle valeur, puisque je suis un laïque. Tout ce que j'ai tenu à vous dire, c'est que ma sympathie est largement acquise à vos vaillants efforts.

ÉDOUARD ROD.

« LES JEUNES »

C'est un recueil d'articles et en même temps c'est un livre que *les Jeunes* de M. René Doumic. C'est que M. Doumic a beaucoup de méthode et tout naturellement un plan suivi dans toutes ses études. Moraliste attentif, autant que critique ingénieux, sa principale préoccupation me semble être de se rendre compte avec exactitude des états successifs de ce qu'on appelle un peu ambitieusement l'âme française, de l'esprit du temps, comme on disait plus uniment autrefois. C'est ainsi que, chroniquant du bout de la plume, au jour le jour, il s'est trouvé déjà avoir fait un petit livre qui ne manque pas de portée et qui a ses conclusions et qui a pu très légitimement prendre pour titre *la Vie et les Mœurs*. Il n'était pas toujours très tendre, ce petit livre et la raillerie incisive y trouvait plus d'une fois sa place. Mais ce qui en corrigeait l'âpreté c'était d'abord l'esprit, qui fait tout passer, et qui désarme non seulement le lecteur,

mais, à la rencontre, l'auteur lui-même, et ensuite c'était la bonne humeur, jeune et saine, gage non seulement de bel équilibre, mais encore d'une certaine sympathie mêlée à tout ce que l'on voudra de satire. Il est difficile que la bonne humeur ne se tourne pas un peu en quelque indulgence définitive. Tout au moins elle exclut l'amertume, et, en effet, l'amertume c'est ce que ne connaît pas M. Doumic. Il raille sans colère, et sans indignation. Je ne serais pas étonné qu'il connût la charité. La charité du satirique c'est de montrer qu'il pourrait se fâcher ; et de se contenter de le montrer ou de le laisser entrevoir.

On trouve le même tour d'esprit dans le livre de critique que j'ai en ce moment sous les yeux. M. Doumic, en un certain nombre d'articles, dont les uns sont assez étendus et dont on regrette que les autres soient un peu sommaires, y étudie les derniers venus de la littérature française, et même belge, et même italienne. On trouvera dans ce volume quelque chose sur MM. Rosny, Rod, Hervieu, Huysmans, Barrès, Margueritte, Léon Daudet, Art Roë, Lavedan, de Curel, Rodenbach, Mæterlinck, d'Annunzio.

La difficulté est assez grande de saisir ainsi la physionomie de littérateurs qui en sont encore aux premiers assauts ; car cette physionomie est bien mobile et quelques-uns au moins de ces jeunes gens ne sont déjà plus aujourd'hui ce qu'hier ils étaient, ou semblaient être, ou paraissaient devoir être. Voici par exemple M. Barrès à qui M. Doumic consacre un article ayant pour sous-titre, ou pour premier titre : « la glorification de l'Énergie ». Mais déjà M. Barrès, après avoir dressé des autels très élégants à l'énergie et à la glorification du Moi, dirige sa propre énergie et son activité d'esprit vers d'autres sujets. De même MM. Rosny, qui dans quelques romans difficiles manifestèrent un si haut idéal moral, me semblent, dans leurs *Origines*, revenir à cette curiosité archéologique un peu froide, quoique intéressante, qui était l'essence de leur *Vamireh*. Ainsi en va-t-il de toutes nos études sur les contemporains. Ce sont instantanés de trains en marche.

Le moment *dont* je parle est déjà loin de moi.

Mais, n'importe ; et même, au contraire. Ce sont des notes rapides sur le météore qui traverse le ciel qui ont pour la postérité — au moins pour la postérité prochaine — le plus grand, le plus incisif intérêt. Aussi je lis avec le plus grand plaisir l'article pénétrant sur M. Huysmans, si joliment intitulé : *les Décadents du christianisme*. Que voilà qui est bien dit et bien juste ! La décadence, en doctrine, ou plutôt en habitude d'esprit, comme en art, consiste toujours à prendre par le côté frivole ce qui fut jadis l'objet d'un sentiment profond, d'un transport et d'un emportement de toute l'âme. C'est ainsi qu'en décadence le joli succède au beau, le mignard au gracieux, la sensiblerie à la sensibilité, etc. De même, pour les choses les plus graves et essentielles, comme la religion, à l'amour succède le goût, et ce qu'on chérit autrefois par passion, parce qu'on le trouvait vrai et grand et terrible aussi, on s'en préoccupe et on y adhère, ou l'on semble y adhérer par simple dilettantisme.

Pour la religion c'est Chateaubriand qui a inventé cette nouvelle attitude. Il ne fut pas attaché à la religion, il en fut amoureux, et il n'en fut pas amoureux, il en fut un amateur. Il fut un dilettante de christianisme. « La jolie païenne ! » disait un Arnauld de Mme de Sévigné. Le joli idolâtre de christianisme ! aurait-on pu dire de M. le vicomte. Rien n'est curieux comme de voir où aboutit finalement un sentiment de cette nature. Il aboutit au christianisme de M. Huysmans. Cela devait créer ceci. Dans M. Huysmans comme dans Chateaubriand ce qui mène au christianisme ou plutôt à un pseudo-christianisme, c'est « la lassitude de vivre » et « le mépris de l'époque présente » et une certaine « illusion d'art » et, aussi, un « goût du paradoxe » et encore « l'ébranlement des nerfs », et aucune ou presque aucune des expressions très heureuses que M. Doumic a trouvées pour qualifier le christianisme de M. Huysmans, ne serait tout à fait déplacée pour caractériser le christianisme de Chateaubriand. Seulement — et c'est ici que se marque le progrès fatal des choses, et aussi que se démêle le vice essentiel du système de Chateaubriand comme *démonstration*. — Chateaubriand ne voulait voir et aussi bien ne voyait que les beautés du christianisme. M. Huysmans, du même goût tout esthétique qu'il a pour la religion chrétienne, distingue et dénonce avec une âpreté bien exagérée et bien enfantine, les détails inélégants de telle ou telle pratique religieuse, fadeur des homélies, monotonie des « tournebroche des chapelets », etc., etc. ; car sur ces points il est copieux. Chateaubriand pouvait s'attendre à cette réfutation involontaire. Du moment que, pour le christianisme, « beauté » est un argument, « laideur » est une objection. Si je dois aller au christianisme parce qu'il est une œuvre d'art, dès que je le trouve anti-artistique j'ai le droit et même le devoir de m'en éloigner. Ces retours sont de toute logique.

Les derniers décadents du christianisme mettent en lumière ce qu'il y avait déjà de décadence latente dans les premiers.

Dirai-je encore tout le bien que je pense de l'article de M. Doumic sur M. François de Curel ? Il était difficile de démêler, à travers tant d'obscurités, voulues ou involontaires, ce qu'il y a de vigoureuse pensée, d'analyse aiguë, et même d'observation exacte, dans l'auteur des *Fossiles* et de l'*Invitée*. M. Doumic y a

réussi, et ceci montre bien la finesse et la pénétration de sa vue. Il y a des auteurs qui sont merveilleux pour « sauver la face », comme les Hovas, pour mettre en dehors tout ce qu'ils ont en eux-mêmes, fût-ce peu de choses, et pour faire ainsi une illusion, qui, tout compte fait, leur fait honneur. Il en est d'autres qu'il faut un peu creuser pour les trouver riches, mais qui, ce travail accompli, apparaissent comme l'étant bien davantage que les précédents. C'est de ces derniers qu'est M. Curel. Beaucoup mieux fait, je crois, pour le roman que pour le théâtre, il vaut infiniment par les dessous. Il fait une œuvre, quelquefois déconcertante, qui procède de réflexions profondes et qui les suggère quand on ne s'en tient pas à la première impression, au premier contact. Il est vrai que ce premier contact est la seule chose qu'on vienne chercher et qu'on puisse trouver au théâtre. De là les échecs de M. Curel sur les planches ; mais laissez faire au temps et ce fonds si riche saura bien trouver la forme — même dramatique — par laquelle il s'exprimera et se fera reconnaître, même, cette fois, aux inattentifs. Un article, si complet, quoique trop court, comme celui de M. Doumic, est de ceux qui servent à ouvrir doucement les yeux des foules, et j'appuie de toutes mes forces cette délicate opération.

Les vues générales de M. Doumic sur la jeune France littéraire sont très ingénieuses, et la plupart me semblent justes, quoique je veuille mettre ici quelques réserves. M. Doumic, par exemple, constate et déplore l'absence d'un « courant général » dans la littérature contemporaine. Je ne plaiderai pas contre lui la cause de la « liberté de l'art ». Il se défie de ce grand mot, et moi aussi ; et que « diversité » ne soit nullement la même chose que « vitalité », il le croit, et je suis très enclin à le croire comme lui. Mais qu'il y ait véritablement « absence de courant général » je déclare que je n'en sais rien. De courant général on n'en voit jamais dans le temps où l'on se trouve. Personne n'a jamais vu le courant général de ses contemporains. C'est la postérité qui voit très distinctement les courants généraux des époques antérieures. Elle est admirable pour cela.

D'autant plus, que, très probablement, c'est elle qui les fait. Il est très probable qu'à chaque époque toutes les tendances d'esprit sont représentées. Plus je lis d'auteurs défunts, plus je m'aperçois que les époques idéalistes ont été pleines de réalistes, et réciproquement les époques réalistes pleines d'idéalistes, et les époques religieuses remplies de mécréants, et ainsi de suite. Si l'on s'avisait de me demander « ce qu'il y a dans le XVIIe siècle » ou même dans trente années, prises au hasard, du XVIIe siècle, je répondrais assez piteusement qu'il y a de tout. Sans compter que même dans un seul auteur... Mais n'exagérons pas une pensée que nous croyons juste, sinon dans le cas où nous avons quelque intérêt à ce qu'elle devienne fausse.

Toujours est-il qu'il n'y a probablement aucun courant vraiment général à aucune époque. Mais la postérité arrive qui en voit parce qu'elle en fait. Elle est frappée : 1° des grands génies, qui se tirent toujours d'affaire, mais qu'elle met à part et comme au-dessus du grand courant, pour ne pas gêner ses classifications ; 2° elle est frappée de ce qui, dans une époque, est analogue ou est contraire à ses propres tendances, et c'est cela qui prend à ses yeux une importance extraordinaire, offusque et fait disparaître tout le reste, et c'est cela qui, pour elle, est le courant général de l'époque qu'elle considère.

Aussi au commencement du XIXe siècle on fut frappé de l'irréligiosité du XVIIIe siècle, parce qu'on en était choqué, et voilà tout le XVIIIe siècle classé irréligieux. Mon Dieu ! c'est vrai ; mais ce n'est pas si vrai que cela, si l'on y prend garde, et en tout cas aux yeux d'un homme du XVIIIe siècle, c'était beaucoup moins, infiniment moins distinct.

De même en pleine ferveur romantique on fut frappé de ne pas voir le sentiment de la nature exprimé à chaque vers des poètes du XVIIe siècle, et l'on déclara que le sentiment de la nature avait été inconnu au XVIIe siècle. Il en faut un peu rabattre quand on voit les choses d'un peu près.

Je vois bien l'objection. La voici, l'objection : pour que, dans la postérité, une génération s'avise ainsi des tendances qui dans une époque passée sont analogues ou sont contraires aux siennes, il faut bien qu'elle en ait elle-même qui soient générales, et le voilà son « courant général » à elle, le voilà bien. Entendons-nous. Une génération a un goût général prédominant. Mais c'est son goût critique qui est ainsi, c'est le goût des lecteurs, des amateurs, des dilettantes, des *passifs*. Mais les auteurs, c'est autre chose. Ils sont, eux, les *actifs*, les producteurs. Ils donnent ce qu'ils ont en eux, et ne peuvent pas produire selon le goût général, sauf les tout à fait médiocres, qui ne comptent pas. Ils expriment leur originalité, ils sont des personnes qui se manifestent. Or c'est d'eux que je parle quand je dis qu'il est assez rare qu'ils pensent en commun, qu'ils sentent en commun, et qu'ils forment un courant général très déterminé. La chose peut arriver, et je crois qu'elle est arrivée quelquefois, sans, après tout, en être bien sûr. Mais elle est rare.

Voyez ce qu'il faut pour qu'elle soit.

Ou l'influence, et acceptée sans réserve, d'un très grand génie qui modèle les esprits sur le sien, et s'entoure ainsi, sur les pentes du Parnasse, d'images de lui-même. Mais dans ce cas nous avons affaire à des imitateurs, assez « sot bétail », qui vraiment ne devraient pas compter dans l'estime publique, et ceci n'est pas « courant » ; c'est un faux courant ; c'est,

à le bien prendre, non pas un groupe, mais une personnalité qui se reflète.

Ou bien il faudrait un certain nombre de grands esprits, ayant, quoique grands, c'est-à-dire forcément divers, un caractère commun. Ce second cas n'est pas impossible. L'École de 1660, par exemple, répond assez à cette définition. Et encore ! Entre La Fontaine et Racine je vois un peu plus de différences que de ressemblances... Bref les grands courants doivent être très rares, et ce n'est jamais l'époque qui les « voit naître » qui les aperçoit. Ne nous hâtons donc pas de proclamer l'absence de courant général dans l'époque mémorable qui va de 1880 à 1895. Il n'y en a peut-être pas. Il y en a peut-être un. La postérité verra cela. Entre nous, je suis persuadé qu'elle en démêlera un, et d'une netteté, et d'une précision, et d'une force ! Les critiques de 1930 seront très probablement confondus de l'unité magistrale de la littérature française à la fin du XIXe siècle, et déploreront l'anarchie littéraire de 1930. Et ainsi de suite. Les générations, on le sait assez, ne se succèdent que pour se moquer les unes des autres.

En attendant, nos « jeunes » ne sont pas à plaindre. Ils ont du talent, ils ont des personnalités, qui, pour le moment, au moins, sont très distinctes et très diverses, et c'est plaisir d'opposer l'un à l'autre, tout en les admirant les uns et les autres, M. d'Annunzio à M. Rod et M. Maeterlinck à M. Hervieu : et ils ont, en M. Doumic, un historien très informé, très attentif, très pénétrant, parfois sévère, mais qui est toujours affectueux jusque dans ses sévérités.

Car M. Doumic a pour apprécier les « jeunes » une qualité excellente : il est jeune lui-même, curieux de nouveau, attentif, presque avec passion, à ce qui prend forme, à ce qui naît et même à ce qui va naître. Oh ! comme on voit bien que M. Doumic voudrait savoir ce qui éclatera au grand soleil de la gloire littéraire en 1910. Comme il se penche avec curiosité sur les « cent quarante et un » (pas un de moins que les *tout-jeunes* annoncent comme devant frapper le ciel d'un front sublime aux premiers jours du prochain siècle ! Il n'est pas complaisant pour leurs naïves infatuations ; mais il leur dit cependant : « Courage ! Vous vous affirmez. Prouvez-vous ! Je vous attends à mon futur volume sur les nouveaux jeunes, quand les jeunes d'à présent seront vieux. Hâtez-vous. Car ces choses-là arrivent vite. »

Il leur dit quelque chose comme cela, pour que le volume se termine sur une note qui ne soit pas triste. Car cent quarante et un, c'est beaucoup. Combien, sur ces douze douzaines atteindront à la vraie gloire ? Combien à la réputation ? Combien à la notoriété ? Il est aussi mélancolique de songer à l'avenir qu'au passé. Les ruines que l'on prévoit attristent autant que celles qu'on constate. Mais, bah ! ceux des cent quarante et un qui n'auront pas réussi jouiront de la gloire de ceux qui auront reçu le sourire des dieux. On sait assez qu'il n'y a pas de jalousie parmi les littérateurs. — Et nous, public, nous devons encourager toutes les bonnes volontés. C'est égal, quand les bonnes volontés sont cent quarante et une, sans compter celles qu'on a oubliées, il est malaisé de les encourager toutes. Nous ferons ce que nous pourrons. M. Doumic ne sera pas le dernier à proclamer franchement la gloire et à expliquer finement les titres à la gloire des futurs triomphateurs.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Viveurs*, comédie en quatre actes, de M. Henri Lavedan.

J'ai quelque regret de devoir parler de la pièce de M. Henri Lavedan. Ceux qui me font l'honneur de me lire savent la sympathique admiration que m'inspire l'auteur de *Viveurs*. M. Henri Lavedan a l'esprit le plus vif, l'observation la plus clairvoyante : *la Haute, les Nocturnes, le Nouveau Jeu, le Vieux Marcheur*... sont parmi les ouvrages qui donnent le plus clairement l'impression de la vie contemporaine. Entre les « jeunes », M. Lavedan est éminent : songez qu'il a cent représentations derrière lui : cent représentations obtenues non avec un vaudeville mais avec une comédie ; et cette comédie est la seule comédie sociale de ces quinze dernières années... Voilà bien des raisons pour le soutenir. Mais grâce aux succès de M. Donnay, de M. Hervieu, de M. Lavedan lui-même, l'âge héroïque est accompli : tout doucement, une génération nouvelle s'empare du théâtre : encore quelques années, elle y sera maîtresse. Il s'agit maintenant de s'entendre. Si nous avons soutenu les jeunes, — je l'ai fait ici fort modestement, mais de tout cœur, — ce n'est pas pour le vain plaisir de voir leurs noms remplacer d'autres noms sur l'affiche. C'est pour qu'ils nous donnent autre chose que ce que nous trouvions dans le *Maître de forges* ou dans *Paris fin-de-siècle* : ce qu'ils nous ont donné, d'ailleurs, dans les *Fossiles*, dans *Amoureuse*, dans les *Tenailles*, dans *Amants* et dans le *Prince d'Aurec*. Mais il m'est impossible, — quelque désir que j'en aie par ailleurs, — d'aimer une pièce parce que j'aime l'auteur ; à l'éloignement invincible que j'éprouve pour le genre se joint une sorte de déception : j'en veux à M. Lavedan de n'avoir pas eu d'ambition plus haute. Je ne nie pas son succès, qui est indéniable ; je suis fâché qu'il l'ait obtenu à la façon des auteurs de *Paris fin-de-siècle*. Et, justement parce

que M. Lavedan est infiniment supérieur à la besogne qu'il a acceptée, il est nécessaire de s'en expliquer franchement avec lui.

Or, quand Mlle Sorel ou Mlle Drunzer ôte son corsage, si ce spectacle n'a rien de désagréable en soi, je sais du moins qu'il n'a rien de littéraire ; j'ai vu de pareils tableaux dans les cafés-concerts : ceux-ci valaient celui-là. Et nous savions d'avance à quoi nous en tenir quand nous allions voir le *Coucher de la Mariée* ou autres œuvres d'art analogues. Le fait que quatre personnes se déshabillent, au lieu d'une, n'ajoute pas à la valeur littéraire de la chose. Quatre paires de jambes, d'épaules et de bras nus, cela a son éloquence, j'en conviens. Ce n'est pas tout à fait celle que nous attendions de l'auteur de *Sire* et de *Leurs sœurs*. Avoir tant de talent et d'esprit, une vision si exacte et si juste des mœurs contemporaines, et employer tout cela à dégrafer des corsages ou à relever des jupes !

Non, en vérité, d'autres que M. Lavedan suffiraient à cette besogne. Et, — je me suis promis d'être tout à fait sincère, — à la déception que nous cause ici la médiocrité du spectacle se joint une sorte de gêne. Nous en voulons à M. Lavedan parce que l'exhibition est fâcheuse en soi; parce qu'elle est plus fâcheuse encore venant d'un homme de sa valeur : parce qu'enfin, il fait ici tout justement ce que nous reprochions aux autres de faire, et que nous l'avons « élu », lui, Lavedan, pour nous débarrasser de ces choses...

J'en dirais presque autant, — avec moins de vivacité toutefois, — du procédé qui consiste à transformer la scène en almanach des vingt-cinq mille adresses, et à nous donner une photographie garantie exacte des « maisons recommandées ». Que la photographie soit ressemblante, que l'auteur ait fidèlement reproduit l'escalier de l'une et les canapés de l'autre, je le reconnais très volontiers. Je veux dire au moins que, ici encore, l'œuvre littéraire est réduite à son strict minimum. Ce qui nous intéresse c'est de savoir que Mme Blandain partage sa vie entre les magasins et les cabarets ; nous ne demandons pas qu'on nous donne leurs adresses ; à la vérité nous préférerions qu'on ne nous les donnât pas.

J'en viens maintenant à la pièce elle-même, et je la résume en deux mots.

Mme Blandain, mariée, est la maîtresse de M. Paul Salomon : elle l'aime avec passion; un beau jour, elle découvre que son amant n'est qu'un piètre personnage, dépourvu de délicatesse et même de la plus vulgaire honnêteté; elle veut rompre; mais la vie qu'elle a menée jusqu'ici l'a liée à Paul Salomon; elle est contrainte de rester sa maîtresse quoiqu'ils soient tous deux complètement dégoûtés l'un de l'autre. — Et voici maintenant l'intrigue parallèle. Salomon, homme sans scrupules, veut faire sa maîtresse de la jeune Alice Guénosa, fille du célèbre docteur Guénosa. Celle-ci est aimée d'un jeune provincial, Octave Lacroix ; Salomon cherche à les séparer. Mais Mme Blandain intervient et marie l'amoureuse à l'amoureux.

Ce sujet, sans doute, en vaut un autre. On s'est amusé à reconnaître dans les héros de M. Lavedan des personnages de *Frou-Frou* ou du *Demi-Monde*. J'avoue que cette ressemblance ne me choque guère. Ces personnages, — la jeune fille chaste et inconvenante, par exemple, — sont les personnages obligés d'une pièce de ce genre. Il me suffit que l'Alice de M. Lavedan, ayant la même nature que la Marcelle de M. Dumas, en diffère cependant par son aspect extérieur, qu'elle porte bien la marque du temps où elle vit. Aussi bien, dans une pièce qui est surtout un tableau de mœurs, la fable même nous intéresse moins que la représentation de ces mœurs. Et, certes, certains des tableaux de *Vivreurs* sont vifs et frappants. Je crains toutefois qu'ils ne soient un peu superficiels. Je vois bien où vont les personnages, et ce qu'ils font, et encore, à peu près, quelle est la vie qu'ils mènent. Mais je ne discerne pas clairement les causes morales de leurs actions ; leur « psychologie » me paraît un peu sommaire ; et quand, tout à l'heure, ils manifesteront leurs vraies natures, nous serons plus étonnés qu'intéressés.

Une objection s'impose tout d'abord. Le monde que nous représente M. Lavedan est très restreint ; si restreint que, presque malgré nous, nous mettons son vrai nom sur chaque personnage. Au moins les héros d'*Amants*, s'ils appartenaient aussi à une « société » un peu étroite, avaient-ils quelque chose de général, en ce sens qu'ils nous représentaient un ensemble ; on retrouvait en eux les traits distinctifs qui appartiennent aussi à d'autres qu'eux. *Vivreurs* compte une quarantaine de personnages, c'est plus peut-être qu'il n'y en a en réalité. Nous avons ici, au lieu de « types », des photographies. De là quelque chose d'un peu sommaire ou d'un peu heurté dans le caractère de ces personnages. Examinons-les. Je laisse de côté les comparses.

Voici Paul Salomon. Homme à bonnes fortunes, il trompe sa femme avec Mme Blandain, et celle-ci avec la première venue. Cela implique sans doute une certaine indépendance de cœur, et un souci très mince de la beauté morale; en somme un exemplaire, un peu superficiel mais assez vrai, de ce que la vie de fête peut faire d'un homme moyen. Brusquement, sans qu'on sache pourquoi, Salomon se transforme. Il avait au moins quelque semblant de politesse et d'éducation; repoussé par Alice Guénosa, il lui parle comme un goujat. Bien plus, le voici qui devient une sorte de « maître chanteur ».

Personnage de vaudeville ou traître de mélodrame? Les deux genres se rejoignent, je le sais; mais ils ne valent pas grand'chose ni l'un ni l'autre.

Voici Mme Blandain. Cervelle d'oiseau où jamais une pensée sérieuse n'a pu tenir. Sa vie se partage entre des essayages, des dîners au restaurant, des soirées passées dans quelques vagues « cabarets artistiques », des soupers... et son amour pour Salomon, quand elle a le temps. Le fait est que nous la voyons s'habiller, se déshabiller, souper, faire des visites, embrasser Salomon chez le couturier, lui faire une scène au restaurant; quant à ce que la Périchole appelle « les choses essentielles », il n'en est pas question... En somme, sa caractéristique semble être en toutes choses l'absence complète de sérieux... Attendez. Elle apprend que Salomon la trompe; elle se révolte, elle pleure... et cela ne serait rien: la voici qui émet une tirade de cinquante lignes justifiant les mœurs modernes, maudissant la vie, hélant à son secours les principes, et, inspirée, voyant la fin finale de toutes choses : ... « Les cheveux blancs... la mort... ah! ah! la mort!... » Mais non, voyons, ce n'est plus Mme Blandain, cette prêtresse frénétique du bien et du vrai.

Et remarquez que cet étrange changement ne nuit pas seulement au personnage. Il nuit aussi à la pièce. Il nous force à prendre au sérieux un tout petit clan dont le propre est précisément de n'avoir aucun sérieux, dont le genre de vie a pour effet de détruire toute idée sérieuse. Si ces gens-là pensent à la mort, c'est donc que leur esprit est capable de concevoir qu'il y a quelque chose de grave dans la vie: et alors leur existence n'aurait pas les effets funestes qu'on voit décrits dans la tirade de Mme Blandain.

Il y a plus. Moralement parlant, Mme Blandain n'a pas le droit de parler de la sorte. Elle n'a aucun titre pour « cravacher » des gens auxquels elle n'est nullement supérieure; si elle a partagé leur vie, et si elle en a profité (remarquez que nous n'avons jamais vu que cette vie lui parût coupable), elle n'a pas le droit de reprocher aux autres de la lui avoir fait mener. J'entends bien qu'ici ce n'est plus Mme Blandain qui parle, mais M. Lavedan; c'est les idées de l'auteur qu'elle exprime, et le mépris indigné que lui inspirent de pareilles mœurs. Voilà une vertu fort louable assurément. Mais alors pourquoi tant d'épaules et tant de bras au premier acte? Ne pensez-vous pas qu'à cette tirade enflammée, il manque un couplet : adressé, celui-là, aux auteurs qui allèchent le public par « les estomacs » de Mlle Sorel et de ses camarades, et qui prétendent ensuite nous « la faire à la vertu »?... Je m'emporte. Mais c'est que j'en veux tant à M. Lavedan! Dire que c'est lui! Lui!... Je ne lui pardonnerai que lorsqu'il nous aura redonné un *Prince d'Aurec*. Et il le fera quand il voudra, le misérable! Et c'est bien pour cela que je lui en veux!

Avant de terminer, je voudrais faire quelques observations sur la marche même de la pièce. Ce qui précède vous a montré que — préoccupé surtout de la reproduction de certains aspects extérieurs du monde qu'il voulait peindre — M. Lavedan avait montré un peu superficiellement les mœurs mêmes et les caractères de ses personnages. Sa pièce, en outre, n'est pas une pièce bien faite. Je ne le lui reprocherais pas si nous y trouvions, non pas même ce que nous trouvions dans le *Prince d'Aurec*, mais ce qu'il nous avait donné dans *Une famille*. Au surplus, ce que je veux signaler surtout, c'est une tendance que paraît avoir M. Lavedan... Il est trop avisé pour n'avoir pas compris que « le théâtre » — et je n'ai pas besoin d'expliquer ce que j'entends par ce mot, — que le théâtre a toujours de l'action sur le public. Mais, au lieu de faire une pièce, comme la faisait Scribe par exemple, il se contente de plaquer çà et là des scènes de théâtre, telles, pour n'en citer qu'une, que la scène de provocation au second acte. C'est son droit. Seulement, tout le reste est écrit « à la moderne »; c'est une suite de conversations (souvent spirituelles et parfois un peu brutales) dont le mérite principal est de reproduire le ton des conversations de tous les jours. Et tout d'un coup, une scène où s'épanouit le plus manifestement la convention et l'effet de théâtre. Ceci nous empêche de goûter cela. Si *Viveurs* est une pièce « traditionnelle », que font ici ces conversations qui ne la font pas avancer d'un pas? Si c'est un tableau de mœurs modernes, que viennent faire ces scènes tout à fait différentes des mœurs modernes... si elles ont jamais été d'aucunes mœurs?

... J'ai peur d'avoir montré ma mauvaise humeur avec une vivacité un peu excessive. Je l'ai fait sans trop de scrupules, d'abord parce que le succès de *Viveurs* est assuré. Je l'ai fait surtout parce que M. Lavedan est doué des qualités les plus rares, et de celles qui me sont particulièrement chères. Tout ce que j'étais habitué à aimer en lui, je le trouve trop rarement, dans sa pièce. J'y rencontre, en revanche, bien des choses que je n'aimais guère chez les autres, et que je déteste chez lui, précisément parce qu'il est infiniment supérieur à ceux qui ont coutume de les faire. Se plaindrait-il que je le mette trop haut? Succès!... Succès!... dira-t-on. Oui, mais, comme dit le prince d'Aurec : « Il y a la manière! »

Il me reste à parler de la mise en scène et de l'interprétation. La première est d'une exactitude et d'un pittoresque incomparables; rien de plus animé et de plus élégant que le premier tableau; rien de plus vrai et de plus fidèle que le second; le décor et l'arrangement du quatrième sont merveilleux de raf-

finement et de goût. A elle seule, cette mise en scène serait d'un attrait puissant sur le public. Il faut y joindre celui d'une interprétation vraiment exceptionnelle. M. Mayer est l'un des premiers comédiens de ce temps; s'il m'a semblé supérieur encore dans *Hedda Gabler*, dans le *Prince d'Aurec* et dans l'*Age difficile* : il a eu ici le rare mérite de rendre vraisemblable et vivant un personnage un peu incertain et conventionnel. M. Candé a fort bien exprimé la malice pratique et sournoise du docteur Guénosa, qui se fait de jolies rentes en soignant les détraqués de sa bande. MM. Boisselot et Galipaux sont parfaits. M. Gauthier est plein de gentillesse et de bonne grâce. M. Numès a donné une silhouette très amusante à M. Blandain. Et je ne vois qu'à louer les qualités diverses mais précieuses de MM. Grand, Mangin, Peutat, Montcharmont, etc. — Mlle Yahne a joué le plus joliment du monde l'agréable scène avec son amoureux: elle a rendu avec une parfaite justesse le degré d'indignation qu'elle ressent aux propos sans hypocrisie de Salomon : la scène, du reste, est une des plus jolies de la pièce. Les autres comédiennes — elles sont une vingtaine! sont aussi agréables à voir qu'à entendre. Les moindres bouts de rôle sont remarquablement tenus. Enfin il y a Mme Réjane. On sait quelles sont les aspects si variés de son talent, et avec quelle vérité elle sait exprimer les différents côtés d'un rôle. Celui de Mme Blandain lui permet de mettre en lumière toutes les ressources de son talent. Elle l'a rendu à miracle. Elle a su montrer à la perfection et l'espèce d'amour qui la rive à Paul Salomon, et sa poursuite après lui, poursuite pour ainsi dire « essoufflée », à travers les fêtes, et aussi, et surtout, le grand et profond dégoût qui la prend à la fin.

Hélas! j'admire tout dans cette pièce, sauf la pièce elle-même. Ai-je dit, au moins, qu'elle est amusante, mouvementée, spirituelle?... Ah! Lavedan!... Lavedan!...

Alexandre Dumas.

Dumas est mort, et c'est à peine si nous pouvons dire aujourd'hui que nous le pleurons...

Ce qu'il a été comme auteur dramatique, vous le savez; sa gloire, sans cesse renouvelée, est plus que jamais rayonnante. Il a, pour ainsi dire, renouvelé le théâtre, en portant sur la scène les problèmes qui intéressent le plus la justice humaine. Et il s'est créé la forme de théâtre nécessaire au combat qu'il voulait livrer. Il a défendu les victimes de notre pharisaïsme social, proclamé le droit à l'estime pour ceux qui n'avaient pèché que par ignorance, réclamé le droit à l'honneur pour ceux qui souffraient d'une faute qu'ils n'avaient pas commise. Et il l'a fait, non en nous apitoyant sur leur sort, mais en réclamant impérieusement justice, en nous prouvant pour une force de raisonnement sans égale, qu'ils méritaient non pas notre pitié, mais notre respect.

Et ainsi, il ne fut pas seulement un littérateur éclatant et un incomparable auteur dramatique; il fut, avant tout, un grand esprit. Ce n'est pas le seul théâtre qu'il a renouvelé; c'est un peu nos mœurs. Surpris d'abord par ce retour énergique et parfois brutal à la morale chrétienne, nous avons peu à peu, compris que son œuvre était saine, en même temps qu'elle était haute et noble. Certaines de ses pièces passionément discutées jadis, étaient cette année passionnément applaudies. C'est toujours avec passion qu'il fallait parler de lui. Il touchait, du premier coup, jusque au fond de notre âme, dévoilant nos hypocrisies et nos lâchetés; nous nous révoltions parfois; il finissait par nous soumettre. Il était un grand dompteur d'hommes.

Pendant plus de quarante ans il a combattu sans cesse pour ce qu'il croyait être le bien. Il a, sans jamais se lasser, réclamé ce qu'il croyait, — ce qu'il nous prouvait, — être la justice. Dans l'*Affaire Clémenceau*, il montre la révoltante situation des enfants naturels; et dans le *Fils naturel*, il prouve que le vrai coupable, c'est le « Père Naturel », comme il fait voir dans *Monsieur Alphonse* l'infamie du séducteur professionnel. Dans *les Idées de Madame Aubray*, il nous force à contempler le sort de la fille séduite, rejetée hors la loi, condamnée à la prostitution par une morale étroite qui chasse la brebis malade au lieu de tenter de la guérir. Et, comme s'il craignait de n'en avoir pas assez dit, il insiste de nouveau, et nous démontre dans *Denise* qu'il est des cas où un honnête homme peut et doit épouser une fille qui a péché...

Et, sans doute, cette morale a quelque peine à s'épanouir dans une société fondée sur le respect des conventions sociales. Elle n'en est pas moins élevée. Elle est toute de justice et de charité; c'est, à proprement parler la morale évangélique; — avec moins de tendresse peut-être; mais c'est qu'il ne fallait plus nous attendrir, il fallait montrer brutalement le révoltant contraste entre notre conduite et les principes dont elle prétend s'inspirer... S'il est vrai que ce « romantique », (on sait combien les influences paternelles étaient vivaces en lui), s'il est vrai que ce romantique a ramené le théâtre vers la haute inspiration de nos classiques qui eux aussi prétendaient faire du théâtre un moyen de moralisation, il est vrai pareillement que ce libre-penseur fut le plus chrétien de nos écrivains, et que nulle part, dans aucune œuvre, la morale chrétienne ne fut plus énergiquement, plus puissamment prêchée...

Les regrets qu'inspirent une telle perte ont quelque

chose à la fois de familier et de touchant. Il semble que le chagrin que nous avons de la disparition d'un grand homme nous rapproche de lui. Nous sommes presque tentés de le pleurer « comme un des nôtres ». Et ce sentiment, les plus humbles l'éprouvent comme les plus illustres. Il vient de cette conscience obscure que sa seule présence augmentait, si je puis dire, le patrimoine de l'intelligence contemporaine. Lui disparu, ce n'est pas seulement un grand homme de moins, c'est vraiment notre valeur à tous, notre valeur à nous qui l'admirions et l'aimions, c'est vraiment la valeur intellectuelle de la France toute entière qui diminue...

Ceux dont c'est le métier d'écrire, ne peuvent, aujourd'hui, que réclamer l'honneur d'exprimer la pensée de tous. Dumas fut un grand littérateur, un grand moraliste, un grand homme dans toute la force et dans toute l'étendue du mot. La perte que nous faisons est irréparable. Son génie tenait une place si grande! On dirait que, lui parti, tout est vide...

Et l'on se sent pris de colère à voir qu'un mal stupide vient de le tuer. Sa force intellectuelle était si intacte, sa force physique si manifeste, que nous oublions son âge. Il était puissant et fort depuis un demi-siècle. Il nous paraissait qu'il devait rester puissant et fort durant de longues années. Sa mort ne nous donne pas seulement des regrets profonds et désolés ; elle nous paraît une injustice...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Il est peut-être vrai que la société des hommes ne puisse pas vivre sans une certaine dose d'injustice ; on connait ainsi des gens qui ayant pris l'habitude d'absorber une certaine dose de poison tous les jours ne peuvent plus s'en passer ; ces personnes deviennent réellement malades si elles cèdent à la pensée vertueuse de se sevrer de ce toxique devenu nécessaire à l'équilibre de leur tempérament artificiel.

Les discussions budgétaires que nous voyons engagées devant la Chambre, qu'il s'agisse des taxes successorales, des impôts mobiliers ou imobiliers, ont généralement aujourd'hui pour objet d'atteindre un peu plus la fortune acquise et d'épargner le travail qui n'a pas encore réussi à épargner.

Plus on possède, plus on paiera à l'État, pour cette large protection qu'il accorde à votre personne et à vos biens, largement étendus au soleil. Moins on possède, moins on paiera. Il semble que ce soit la loi d'équité ; contrairement à l'antique coutume qui veut que, quand on n'a rien, c'est surtout alors qu'on paie et qu'on entretient les dépenses publiques ; car on ne les entretient pas seulement de son argent, on les entretient aussi de ses services, de sa peine et de son sang, au besoin.

Jamais je n'ai vu que le roi, où il n'y a rien, ait perdu ses droits, comme le dit un proverbe qui ment depuis deux mille ans ; le roi ou le fisc, ce qui est la même chose, prend l'homme s'il ne prend pas l'argent, et voilà comment il ne perd jamais ses droits. Au contraire il les exerce plus sûrement et plus impitoyablement quand il n'y a rien que l'homme même. Il prend la vie, « la livre de chair », comme Shylock.

Nous voulons établir l'équité, et c'est un beau dessein. Cette loi de proportion attire irrésistiblement une démocratie où c'est le nombre qui fait la loi. Le nombre, que l'on dit brutal et immoral, a conçu cette illusion de haute moralité : mettre la justice dans l'impôt. Mais les hommes qui ont lu l'histoire des siècles passés, sont frappés d'un phénomène extrêmement curieux qu'ils ne s'expliquent pas. Ces hommes remarquent que les formes de l'impôt proportionnel et progressif ont accompagné partout la chute précipitée des républiques les plus fameuses. Athènes et Florence ont connu les impôts équitables au temps où elles ont perdu la liberté et l'honneur.

Sans doute, il n'est pas bien démontré que ceci soit naturellement lié à cela. Ces cités, dans le temps de leur décadence, ont été dévorées par toutes sortes de vices et de fléaux qui n'étaient point l'impôt progressif ; c'était la corruption, la lâcheté, la paresse, l'amour effréné du jeu et des plaisirs, le mépris des lois. Quand on a été obligé de recourir à ces modes d'impôt, particulièrement décriés, les caisses publiques, depuis longtemps, étaient à sec ; les classes les plus éclairées et les plus riches du peuple avaient depuis longtemps négligé leurs devoirs.

Tous les efforts du fisc, même dans le sens de l'équité, n'arrêtent pas la chute de l'État sur le penchant de sa ruine ; il est possible que ces efforts ne fassent que l'y précipiter un peu plus vite. Lorsque les malades sont arrivés à un certain point, ne commettez pas l'imprudence d'essayer de les guérir ; n'y touchez pas, car vous les tueriez sur-le-champ !

Je dirai quelque chose de plus : je poserai, sans sourciller, mon problème tout entier. Vous voulez faire la justice et cette loi est juste : je le crois, je le proclame. Il s'agit de savoir si la société humaine, telle que nous la connaissons, est faite pour la justice.

Peut-être bien cette société est-elle un certain composé de désordres relatifs, d'immoralités traditionnelles, d'iniquités invétérées et historiques, s'équilibrant et se balançant de telle sorte que le jour où un peuple fouveut y introduire une certaine part de justice un peu trop forte, tout se détraque.

Mettre la justice dans l'impôt, dites-vous : mais l'impôt est peut-être, par essence et par nature, une chose qui ne s'accommode pas de la justice. C'est comme si vous vouliez mettre de l'eau dans du feu ; n'en mettez pas trop, ou le feu s'éteint : ne mettez pas trop de justice dans l'impôt, ou l'impôt disparaît.

Supprimez-moi le budget et tout ce qui s'ensuit, chers imbéciles, mes amis, vous verrez, si vous avez senti la force de mon raisonnement, que c'est le seul moyen pour commencer à être juste.

Un autre idée budgétaire extrêmement remarquable est celle qui consiste à réduire à 25 francs la limite légale des actions dans toutes les entreprises plus ou moins aléatoires de l'industrie contemporaine et dans toutes les exploitations de terrains aurifères, mortifères et « krackifères », en sorte que pour 25 francs, il n'est plus un charbonnier, un petit commis de rayon, une pauvre petite couturière qui ne puisse faire figure à la danse du krach général, lorsqu'un des grands chefs d'orchestre de l'Europe lèvera son archet. Oh ! ce sera une jolie danse !

Le suffrage universel peut bien se payer cette danse-là tout comme les agents de change, les boursiers et les boursicotiers, puisqu'il est émancipé maintenant.

La multitude sans nombre aura donc des actions de 25 francs, et on vous lui fera danser une telle bourrée pour ses 25 francs, que la salle de bal auvergnate où cette danse sera dansée en croulera tout entière sur les danseurs et sur l'orchestre, et ce sera la fin de la musique.

M. Édouard Hervé, qui a des qualités de pince-sans-rire très appréciables, a présenté cette année la Vertu à l'Académie française, avec des précautions si exquises, une ironie si douce, atténuée et de bon ton, qu'il a réussi à la faire passer, — problème toujours difficile en France.

Chacun et chacune a eu non seulement sa petite somme d'argent, — de quoi acheter quelques actions du nouveau type, — mais son léger trait d'ironie bien caractéristique et approprié au sujet, qui l'illumine pour le public lettré. Le brave homme ou la brave femme n'y entend pas malice, il ou elle ne lira pas le discours et, le lisant, ne l'entendrait pas : n'importe, la brave femme et le brave homme sont récompensés et moqués académiquement pour la distraction de la galerie. La vertu ne peut pas passer à moins ; une aimable ironie est ici le pavillon qui couvre une marchandise peu à la mode.

D'abord, il faut que les lauréats soient « pauvres » : le concours de moralité ne peut se faire qu'entre pauvres gens, domestiques, vieilles filles, nourrices séchées et desséchées ; parce que la jeunesse, la fortune et la beauté mettent ceux qui ont reçu ces avantages en une condition où ils croiraient se rabaisser s'ils concouraient pour la vertu. Les rosières sont dans un cas particulier, qui, lui aussi, ne va pas sans une nuance de pudique ironie.

Le sauveteur havrais « a autant de médailles qu'on en peut faire tenir sur une large poitrine de marin » ; mais il est nécessaire que son nom soit prononcé sous la coupole de l'Institut, devant l'élite de la société parisienne, pour que « rien ne manque à sa gloire... » Ainsi Alexandre le Grand, vainqueur de la Perse et de l'Égypte « ne se tenait pas pour satisfait, à moins d'avoir obtenu par surcroît les applaudissements des Athéniens... » Mme B*** a élevé au sein ou au biberon quarante-cinq nourrissons, sans parler de ses treize enfants. « L'agriculture qui manque de bras lui devrait bien un monument... » Un gardien de la paix a passé six ans de sa vie « auprès d'un député que l'exercice du mandat législatif a rendu fou ». Ce brave gardien a soigné comme son enfant « cette victime du régime parlementaire »...

Il faut reconnaître que tous ces dévouements ne sont présentables, que si l'on y met du style, pour les relever ; autrement ils paraîtraient fades à notre élite.

La Vertu est une pomme de terre en robe de chambre, qui doit se manger à la croque-au-sel.

JEAN-LOUIS.

NÉCROLOGIE

M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Le souvenir de M. Barthélemy Saint-Hilaire ne périra pas. Sans doute ses ouvrages originaux ne lui survivront pas longtemps, et bientôt peut-être on aura oublié son rôle politique. Mais le premier il aura fait passer dans notre langue tout ce que le temps nous a laissé de l'œuvre d'Aristote. Or on peut dire avec certitude que le nom d'Aristote est un des rares noms qui jamais ne disparaîtront de la mémoire des hommes. Et tant que la langue française sera parlée sur un point quelconque du globe, nul de ceux qui la parleront ne pourra évoquer le nom d'Aristote sans évoquer pareillement celui de M. Barthélémy Saint-Hilaire.

Tout ce qui ne se rapporta pas à sa traduction d'Aristote ne fut qu'intermède dans sa vie. Mais durant cette existence de quatre-vingt-dix ans qui occupa presque d'un bout à l'autre ce XIXe siècle si agité, les intermèdes furent nombreux et longs.

C'est dans le *Globe* qu'il écrivit ses premiers articles.

On le trouve naturellement au premier rang des signataires de la protestation contre les ordonnances de juillet 1830. Bien que républicain, il n'eut pas à se plaindre de la monarchie de Louis-Philippe, en somme assez débonnaire. Tout d'abord il continua à faire du journalisme politique et collabora régulièrement au *National* et au *Constitutionnel*, au *Courrier Français*. C'est à ce moment

qu'à l'instigation de Littré, il commença ses travaux d'helléniste et entreprit sa traduction d'Aristote, dont les deux premiers volumes parurent en 1834. Ils attirèrent sur lui l'attention de Cousin. « Un homme qui traduit Aristote dénote une belle constance. » C'est ainsi que s'exprima sur le jeune helléniste le philosophe qui commençait déjà à être tout-puissant dans l'Université de France. Un tel patronage était une bonne fortune inappréciable pour Barthélemy Saint-Hilaire, qui fut alors nommé professeur de littérature française à l'Ecole polytechnique (1834). En 1838, il devient titulaire de la chaire de philosophie grecque au collège de France, et en 1839 il est admis à l'Académie des sciences morales et politiques.

Pendant les dix-huit années que dura la monarchie de juillet, M. Barthélemy Saint-Hilaire s'adonna presque exclusivement à ses travaux d'érudition. Malgré la très vive amitié qu'il avait vouée à M. Thiers depuis leur première rencontre dans les bureaux du *National*, en juillet 1830, il ne fit presque pas de politique. Toutefois il occupa pendant quatre mois, en 1840, les fonctions de chef du cabinet de Cousin, alors ministre de l'Instruction publique. Cousin ayant manifesté le désir de l'avoir auprès de lui, Barthélemy Saint-Hilaire ne sut pas résister au désir de son protecteur. Quoique libéral et démocrate, il eut toujours un grand sens du respect et de la reconnaissance, et il n'oublia jamais ce qu'il devait à Cousin, auquel il avait voué une gratitude qui ne se démentit jamais.

La Révolution de 1848 lui permit enfin de s'occuper de politique sans nuire à ses intérêts et sans renoncer à ses opinions. Le gouvernement provisoire le choisit comme son secrétaire principal.

Le 23 avril, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante, et fut élu le 11e sur 12. Il siégea parmi les membres du tiers parti républicain.

Il avait été nommé précédemment directeur du Collège de France, et c'est en cette qualité qu'il eut à présider à la suspension du cours de Michelet.

Le coup d'État du 2 décembre donna raison à ses prévisions qui voyaient dans les divisions de l'Assemblée législative et dans les imprudences du parti républicain avancé, un prélude du Césarisme. Il n'en fut pas moins vivement ému de l'atteinte qui était portée par le Prince-président à la Constitution et aux prérogatives de l'Assemblée. Il fut parmi les représentants qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement pour essayer d'organiser la résistance. On sait combien cette entreprise fut vaine.

Toutefois M. Barthélemy Saint-Hilaire ne fut pas inquiété; il fut même dispensé de prêter le serment que la nouvelle Constitution de 1852 imposait à tous les fonctionnaires.

Sentant néanmoins combien sa situation était fausse, il préféra se retirer de son plein gré et donna sa démission de professeur et de directeur du Collège de France. Jusqu'à la fin de l'Empire, il s'adonna presque exclusivement à ses études philosophiques.

Elu député de Seine-et-Oise en 1869, il siégea à gauche et se montra hostile au plébiscite et à la guerre. Aussi les électeurs de Seine-et-Oise portèrent-ils encore une fois leurs voix sur lui et l'élirent-ils comme leur député le premier sur une liste de onze personnes. A l'Assemblée nationale, c'est lui qui déposa le 16 février 1871 le projet de décret qui, en quelques mots et sans phrases, organisait le nouveau gouvernement et qui était ainsi conçu : « M. Thiers est nommé chef du pouvoir exécutif de la République française. » Il fut aussi de la commission des Quinze, chargée d'examiner le traité de paix.

Après le vote de la Constitution, il fut porté, le 10 décembre 1875, sur la liste républicaine pour l'élection des soixante-quinze sénateurs inamovibles, il fut élu dès le second tour de scrutin.

Il était, quand il est mort, et de beaucoup, le doyen d'âge du Sénat. Vice-président de cette haute assemblée il se mêla à toutes les discussions importantes et fut notamment rapporteur du projet de loi qui réorganisait le Conseil supérieur de l'instruction publique. Mais c'est comme Ministre des affaires étrangères dans le premier ministère présidé par M. Jules Ferry en 1880 qu'il joua son principal rôle politique. Il avait alors 75 ans. On s'étonna du choix qu'avait fait M. Jules Ferry, car M. Barthélemy Saint-Hilaire ne paraissait pas destiné par ses études et ses occupations antérieures à la carrière diplomatique. On oubliait qu'un homme d'âge, d'expérience et de haute culture intellectuelle, servi par une bonne méthode et de sérieuses habitudes de travail est souvent plus apte à diriger de grandes affaires qu'un professionnel asservi à des routines et absorbé par des minuties. Et de fait, c'est pendant qu'il occupait le palais du quai d'Orsay que fut établi le protectorat de la France sur la régence de Tunis.

Lorsqu'il quitta le Ministère des affaires étrangères, son rôle dans la politique militante était fini. Il est permis de croire cependant qu'il ne vit pas d'un bon œil la direction nouvelle prise par la diplomatie française en ces dernières années. L'alliance russe n'avait pas ses sympathies. Il était convaincu que l'ancienne rivalité entre la France et l'Angleterre n'avait plus de raison d'être, et que, dans l'intérêt de la civilisation et du développement pacifique de l'humanité, les deux grandes nations libérales de l'Occident devaient marcher la main dans la main.

M. Barthélemy Saint-Hilaire était un très beau type de vieillard ayant conservé jusqu'à la fin de ses jours toute sa vigueur physique et intellectuelle. Amateur de vie en plein air, grand marcheur, fuyant les excès, il n'a pas connu la maladie et a pu travailler régulièrement même le dernier jour de sa vie. Il est véritablement mort de vieillesse, sans souffrances, plein de calme.

C'était un homme modéré et calme, mais très ferme et sûr en ses amitiés. Thiers et Cousin, qui avaient su l'apprécier, le nommèrent leur exécuteur testamentaire. Récemment encore il publiait trois énormes volumes consacrés à la mémoire de Cousin.

La *Revue Bleue* s'est honorée de le compter au nombre de ses collaborateurs. Le dernier travail qu'il ait publié dans les colonnes de la *Revue* a paru en 1891 et était consacré à l'étude de la Constitution d'Athènes d'Aristote, dont le texte grec venait d'être découvert dans un papyrus égyptien.

Car, malgré tout, Aristote fut sa grande passion. Il défendait avec le même acharnement son maître et la doctrine spiritualiste qu'il lui avait empruntée et qui donna une grande sérénité à sa vie. Il n'est pourtant pas interdit de constater que dans ses préfaces et notes, M. Barthélemy Saint-Hilaire a plutôt exposé la philosophie de Cousin et celle de Damiron que la philosophie d'Aristote, et que le grand Stagyrite, précepteur d'Alexandre, n'était peut-être pas aussi centre-gauche en toutes choses que son commentateur dévoué l'a montré.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33065. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 7 DÉCEMBRE 1895

LA CRISE DU SUFFRAGE UNIVERSEL

On reproche à notre régime politique l'instabilité, le manque de suite. Les uns disent : « C'est la faute du régime parlementaire. » Les autres répondent : « Non, la faute est au suffrage universel. » D'une manière ou d'une autre, le public se familiarise peu à peu avec l'idée d'une revision. Cependant la revision n'est pas une panacée, et tout au moins faudrait-il dire en quoi et comment on entend reviser.

Supposons faite la revision : admettons, sur le papier, une constitution parfaite. Franchement, croyez-vous que ce morceau de papier nous donnerait ce dont nous avons besoin : la stabilité ministérielle, la régularité du travail législatif, et surtout de grands partis politiques ayant une doctrine et un programme ?

Au lieu de chercher l'idéal des constitutions, il serait peut-être plus simple et plus utile de trouver un système électoral qui fasse que la majorité des Chambres représente vraiment la majorité du pays : alors, la machine politique fonctionnerait régulièrement et il n'y aurait plus de conflit possible, puisque, si le parlement se trompait, il se tromperait avec le pays lui-même.

Mirabeau disait : « Les assemblées sont pour la nation ce qu'est une carte réduite pour son étendue physique ; soit en partie, soit en grand, la copie doit toujours avoir les mêmes proportions que l'original. » Nos assemblées, depuis vingt ans, sont-elles ce que voulait Mirabeau ? Là est toute la question ; et si, comme il est facile de le montrer, la majorité des électeurs n'est pas représentée dans les Chambres, s'il y a, à chaque instant, conflit entre l'opinion des Chambres et l'opinion du pays, il est clair qu'il n'est pas besoin de changer la Constitution et qu'il suffirait d'une simple réforme électorale.

*
* *

Pourquoi la majorité, la vraie majorité, n'est-elle pas représentée ? Avant tout, parce que l'abstention politique entre de plus en plus dans les mœurs de la classe moyenne. Des bourgeois indépendants, éclairés, trouvent de bon goût de bouder le suffrage universel. C'est une bouderie qui, un jour ou l'autre, pourrait leur coûter cher.

Laissons de côté les indifférents et interrogeons ceux qui ont encore quelque préoccupation de la chose publique : ceux-ci nous diront qu'étant d'opinion modérée, ne voulant ni du radicalisme ni de la réaction, ils ont de moins en moins de chances d'être représentés et ne se soucient pas, le jour du vote, de se déranger pour rien.

On sait comment les choses se passent avec le scrutin d'arrondissement : trois ou quatre candidats, c'est-à-dire trois ou quatre opinions en présence ; un seul député à nommer. Il est certain que, dans ces conditions, les chances doivent être de plus en plus pour les opinions extrêmes.

Tantôt un député est nommé avec le tiers, avec le quart des voix : alors peut-on dire que les électeurs soient vraiment représentés ?

Ailleurs, il y a ballottage ; ceux qui se sont combattus au premier tour de scrutin s'entendent, au second, pour faire campagne ensemble ; l'indépendant est sacrifié, et le candidat de la coalition triomphe : tout cela est-il sérieux ?

Additionnez les voix de ceux qui se sont abstenus, de ceux qui n'avaient plus de candidat au second tour, de ceux enfin qui ont voté jusqu'au bout pour le candidat vaincu : vous arrivez à ce résultat paradoxal que, sous un régime qui proclame le droit des majorités, c'est une minorité qui fait les lois.

Voici des chiffres qui en disent plus long que tous les raisonnements du monde. Je les trouve dans un livre très actuel de M. Eugène d'Eichthal, dont la *Revue* a publié un extrait (1). L'auteur, pour mettre en évidence les vices de notre système électoral, nous donne la répartition des votes dans les quatre dernières élections législatives :

Années.	Voix obtenues par les élus.	Voix non représentées.
1881	4 500 000	5 600 000
1885	4 040 000	6 000 000
1889	4 500 000	5 800 000
1893	4 500 000	5 900 000

Les résultats sont encore plus frappants en ce qui touche les élection municipales ; des chiffres donnés par M. d'Eichthal, je ne retiens que le dernier : en 1893, le Conseil municipal de Paris a été élu par 190 000 voix sur 500 000 électeurs inscrits.

Ainsi, qu'il s'agisse du Conseil municipal ou de la Chambre, les soi-disant représentants de la majorité ne représentent en réalité qu'une minorité.

*
* *

Que faire? Nos voisins les Belges, qui ont un grand sens pratique, ont étudié surtout deux solutions. On a pu voir, en lisant le remarquable article de M. de Haulleville qui a paru dans notre dernier numéro, que ces deux solutions sont la représentation des intérêts et la représentation proportionnelle.

On a beaucoup écrit en Belgique sur la représentation des intérêts. Je me permets de rappeler entre autres, pour ceux de nos lecteurs qui suivent ces débats, les savantes études de M. Adolphe Prins, l'éminent professeur à l'Université de Bruxelles, et les suggestives brochures de M. Henry Lambert, grand industriel de Charleroi, qui a traité la question à un point de vue très nouveau.

Cette formule, la « représentation des intérêts », paraît critiquable : on peut dire, en effet, que les assemblées politiques ne sont pas faites pour représenter des intérêts, quelque considérables et quelque respectables qu'on les suppose.

Ce qu'on pourrait peut-être demander, c'est la « représentation des forces sociales », et encore cette représentation serait-elle plus légitime dans la Chambre haute que dans la Chambre émanée directement du suffrage universel (1).

Quoi qu'il en soit, la question pour nous Français, à l'heure actuelle, n'a qu'un intérêt académique. Elle se pose tout autrement en Belgique, où l'esprit corporatif est encore vivant ; mais, chez nous, il ne s'agit ni de représentation des intérêts, ni de représentation des forces sociales. Ce dont il faut nous préoccuper, c'est d'assurer une représentation proportionnelle des divers partis, de telle sorte que le parlement soit vraiment l'image du pays.

*
* *

Aujourd'hui, que disons-nous? La moitié plus un des votants est tout, la moitié moins un est zéro. Comme raisonnement, c'est absurde ; et comme résultat, — on l'a prouvé par les chiffres, — nous aboutissons à ce paradoxe d'une minorité qui gouverne au nom du principe des majorités.

Il serait très facile, sans compliquer en aucune façon nos procédés de vote, de rétablir le scrutin par département et de décider que les sièges seront répartis entre les différentes listes en proportion des voies obtenues par chacune d'elles.

Ainsi les élections se feraient sur des programmes au lieu de se faire sur des personnes, et on aurait chance de voir se former de vrais partis politiques ;

On ne verrait plus des élus représentant à peine un électeur sur trois ou quatre ;

On enlèverait aux indifférents tout prétexte de s'abstenir ;

Enfin, on aurait dans les assemblées, soit politiques, soit municipales, des majorités qui répondent exactement à l'opinion moyenne.

*
* *

Que défendons-nous ici? La sincérité du suffrage universel ; et c'est pourquoi il nous semblerait naturel que l'idée de la représentation proportionnelle trouvât des adhérents dans tous les partis.

Si l'on ne veut pas tenter la réforme électorale, si l'on s'obstine dans le système de la « moitié plus un », je crains qu'on ne voie s'accroître, d'élection en élection, le nombre de ceux qui s'abstiennent, et que de plus en plus les partis ne s'émiettent. C'est la crise du suffrage universel. Le mal apparaît à tous les yeux. Il serait peut-être temps de songer au remède.

PAUL LAFFITTE.

(1) *Souveraineté du peuple et Gouvernement*, par Eugène d'Eichthal, 1 vol. in-18 ; Alcan, éditeur.

(1) Notre collaborateur M. Paul Laffitte a traité ces questions dans son livre *le Suffrage universel et le Régime parlementaire ;* Hachette, 1888. — (N.D.L.D.)

ALEXANDRE DUMAS

Voilà cinquante ans que, — moins profondément que Taine et Renan, mais plus directement, — il agit sur la pensée contemporaine. Nous sommes trop près, et trop pleins de lui pour pouvoir le juger sainement. Aussi n'ai-je pas la prétention d'écrire sur lui une étude complète ; qui pourrait se flatter de tout dire sur un génie si complexe ? Je n'ai tenté que de montrer une fois de plus la place qu'il tenait dans les lettres françaises, et le vide qu'il y laisse après lui.

Toutes ses pièces, sauf une, traitent des rapports de l'homme et de la femme. Et l'on pourrait y joindre même la *Question d'argent*, car ce qu'il semble avoir vu surtout dans cette « question », c'est le nouvel élément de fausseté que l'argent peut introduire dans l'union de deux êtres. Son sujet préféré, son seul sujet, c'est l'amour. Et, chose assez remarquable dans ce théâtre dont l'amour est roi, on trouve de la bonté, de la pitié, de la générosité, de la noblesse, de la fidélité ; la tendresse seule en est absente. C'est que Dumas est, avant tout, un moraliste. L'amour a-t-il une beauté propre, y a-t-il une sorte de grandeur dans une passion oublieuse de tout excepté de soi ? Il n'a pas voulu le savoir. Disons mieux, il ne l'a pas vu. Du premier coup (et précisément parce qu'il était moraliste) il a été jusqu'aux conséquences de l'amour, et ces conséquences lui ayant paru détestables, il a jugé que ce qui leur avait donné naissance ne pouvait être que détestable.

Je sais bien que, notamment dans la préface d'*Une Visite de noces*, il a établi une distinction entre l'Amour et la Passion ; mais ce n'est guère qu'une sorte de politesse pour les préjugés courants ; le tableau qu'il trace de l'Amour est tel qu'aucun homme ne pourrait se dire amoureux. Au fond, c'est bien l'Amour qui lui paraît périlleux et funeste, l'Amour tel que l'ont fait les mœurs modernes, qu'il soit irrégulier ou régulier. — Aime-t-on en dehors du mariage ? Galanterie ou liaison ne sont que des mots qui dissimulent les mots vrais : adultère et prostitution ; l'irrégularité, c'est le mensonge, et le mensonge porte en soi un levain de mal qui germera forcément plus tard ; et, chose plus abominable encore, en aimant en dehors du mariage, vous donnez naissance à des enfants condamnés dès le berceau, et condamnés pour une faute dont ils sont innocents ; vous étiez coupables, vous devenez criminels... Aime-t-on dans le mariage ? Alors c'est un autre genre de prostitution. Si l'époux est indigne de l'épouse, c'est l'éternel malheur de celle-ci, ou l'adultère : car la femme, toujours enfant, cherchera forcément ailleurs le bonheur qu'elle ne trouve pas à son foyer. Si l'épouse est indigne de l'époux, il faudra que celui-ci l'oublie (ce qui est impossible s'il l'a « aimée »), qu'il pardonne, ou qu'il tue, choses éminemment difficiles ; en d'autres termes, il faut que l'homme soit un héros, héros de justice implacable, ou de charité. — Et, certes, il n'est pas de conclusion plus désolante.

Mais ici se révèle un des traits caractéristiques de Dumas, un de ceux qui, ce me semble, auraient dû empêcher qu'on ne le classât parmi les pessimistes ; car il n'a de commun avec eux que sa vision du monde ; il en diffère du tout au tout par ses conclusions. Le pessimisme aboutit forcément au découragement et, si l'on peut dire, à l'immobilité. Logiquement, il mènerait au suicide précédant le néant. Puisque tout est mal, et que tout sera forcément mal, le seul service qu'on puisse rendre à soi ou à ses semblables, c'est de « faire le mort » en attendant le Nirvana ; et si certains de nos pessimistes semblent incliner vers le christianisme ou même le catholicisme, vous entendez que c'est une autre façon de ne « pas vivre », puisqu'en somme c'est remettre à un être supérieur la responsabilité des actions qu'ils pourraient se laisser entraîner à faire. Or, si ce que je viens de dire est, — à peu près, — l'essentiel du pessimisme, on peut dire que nul ne fut moins pessimiste que Dumas.

Dès qu'il a vu que les choses allaient mal, il a voulu qu'elles allassent mieux. L'humanité est malade ? Il faut la guérir ! Et pendant un demi-siècle, avec une ardeur et une vigueur constamment renouvelées, il n'a cessé de prêcher les remèdes qui lui paraissaient salutaires. Sont-ils tous également bons, également sûrs ? Je n'oserais l'affirmer. Au moins sont-ils nobles, généreux, parfois héroïques, surtout ils sont « actifs » ; et, encore une fois, c'est là à peu près le contraire du pessimisme. — L'action, ç'a été le haut idéal de sa vie. J'imagine que, s'il a tant détesté et tant maudit l'amour, c'est qu'il y voyait le grand obstacle à l'action. Vous vous rappelez le mot de Ryons dans l'*Ami des femmes* : « C'est l'amour qui inspire les grandes actions... et qui empêche de les accomplir. » Tout Dumas est là... ou presque tout. Ce qu'il pardonnait le moins à l'amour, c'était d'être un obstacle au libre développement de l'individu. A chaque étape de la vie, il trouvait la femme ; elle était derrière toutes les ambitions, quand elle n'était pas devant, barrant le chemin. Même lorsqu'il ne voyait pas en elle la Bête monstrueuse qu'il dépeint dans la préface de la *Femme de Claude*, il la regardait comme un obstacle, comme le plus dangereux des obstacles qu'un homme pût rencontrer dans le cours de son existence. Cinquante ans, il s'est acharné contre elle, tantôt la montrant comme la « guenon du pays de Nod », tantôt déchirant le

voile dont elle pare ses faiblesses, ne se lassant pas de proclamer qu'elle était, — physiologiquement et psychologiquement, — un être irraisonnable et imparfait, et ne cessant d'affirmer que toujours « ça finit par le mépris de l'homme et la haine de la femme !... »

On a cherché bien souvent l'origine des idées de Dumas. Mon cher maître Sarcey, avec son robuste amour de la simplicité, expliquait un jour que ses idées lui étaient venues tout bonnement à mesure qu'il faisait ses pièces, et en répondant aux attaques dont elles étaient l'objet. D'autres ont voulu voir en lui une sorte d'*Enfant du siècle*, comme un fils d'*Adolphe* ou des héros de Stendhal, atteint de cette maladie qui est, vous le savez, « l'impuissance d'aimer ». D'autres enfin ont cherché dans l'enfance de Dumas ce dont il avait souffert, et ils ont reconnu que c'était de toutes les conventions qu'il a si vigoureusement attaquées plus tard... Toutes ces explications ont une part de vérité. Si l'on a peine à se figurer Dumas en élégiaque découragé comme M. de Querne, par exemple, il est fort probable que ses douleurs d'enfant l'ont aidé à comprendre la cruauté de certains préjugés ; et, pareillement, il est possible qu'à combattre pour une cause, il se soit pénétré davantage de la bonté de cette cause. Mais il me paraît qu'en somme, la vraie raison de sa haine contre l'amour est celle que je donnais tout à l'heure. Il détestait l'amour parce que l'amour c'est l'humilité et le sacrifice, et que l'une et l'autre sont des obstacles à la vie qui seule lui semblait valoir la peine d'être vécue, la vie d'action.

Remarquez en effet que, s'il méprise la femme, il méprise tout autant l'homme, dans l'amour. Suzanne d'Ange, Mme Sternay, Albertine de Laborde, Mme Leverdet, Sylvanie de Terremonde, Césarine, Mme de Thauzette elle-même, sont d'une assez médiocre valeur morale. Mais Sternay, Tellier, Cygneroi, Birac, Octave, Septmonts sont pour le moins dignes d'elles. Méprisez les femmes, répète-t-il dans ses préfaces. Et, dans les lettres inédites que le *Figaro* publiait vendredi dernier, le suprême conseil qu'il adressait à Desclée était celui-ci : « Méprisez l'homme ; toute la force, toute la valeur de la femme est là !... » Oui, c'était bien l'amour qu'il poursuivait. Cela est si vrai que lorsqu'il veut créer un personnage de sa seule imagination, un personnage supérieur à l'humanité, une sorte d' « instrument de Dieu », il crée l'Étrangère, cette singulière *Vierge du mal*. La chasteté lui paraît, chez un homme, la plus noble des vertus ; le fils de Mme Aubray s'en explique sans fausse honte. Et les personnages qu'il préfère, ceux en qui il a mis le plus de soi, c'est Jalin, qui a su dompter Suzanne d'Ange ; Ryons, qui refuse Mme de Simerose ; Thouvenin, qui est chaste : tous ceux enfin qui ont su et pu se soustraire au « tyran des Dieux et des hommes »... Et l'estime qu'il fait de ses personnages, hommes ou femmes, est en raison directe de leur résistance à l'amour. Bien plus ! Voici M. de Bardannes ; il possède, à n'en pas douter, l'estime de Dumas, puisqu'il agit conformément aux préceptes de Dumas. C'en est donc assez pour que Dumas le veuille indépendant de l'amour, aussi indépendant qu'il est possible pour la marche du drame. Quand Denise le quitte pour entrer au couvent, il l'arrête d'un cri : « Je ne peux pas !... » Et Dumas, dans ses lettres, dans ses conversations, insistait pour qu'on ne se méprît pas sur le sens de cette parole. Elle ne signifiait pas du tout : « Je ne peux pas, je l'aime trop ! » mais : « Je ne peux pas ; *cela ne serait pas juste !* »

Et nous touchons ici au point par où cette volonté de l'action, après s'être manifestée par la haine de l'amour, va donner naissance aux nobles idées de justice qui sont la gloire de Dumas.

Il nous faut revenir un peu en arrière, et reprendre plus haut la marche de ses idées. Encore une fois, je ne cherche pas comment elles lui sont venues, pas plus que je ne cherche si l'on pourrait trouver l'embryon de sa morale dans les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*. Je me demande seulement comment, — une fois formé ce mépris de l'amour qui me paraît être son idée mère, — ses autres idées ont pu en découler. Comment, pessimiste à la fois et homme d'action, il a pu, par une contradiction pareille, écraser de sa verve les victimes de l'amour, et prendre en même temps leur défense.

Considérez-le en pleine maturité, en pleine possession de son talent, à trente-cinq ans. Il a donné la *Dame aux Camélias* et *Diane de Lys*, c'est-à-dire deux aventures d'amour : le *Demi-Monde*, un tableau excellent des mœurs de la galanterie, que certains, — dont je ne suis pas, je l'avoue, — considèrent comme son chef-d'œuvre... Déjà nous apparaît Jalin, ce personnage-type, qui arrivera à son plein épanouissement dans l'*Ami des femmes* (Ryons), l'homme supérieur, l'homme fort, c'est-à-dire celui qui peut-être a cédé au damnable attrait du « féminin », mais qui s'est dégagé de l'amour après avoir vu de quoi il était fait, et que « le fond de la bouteille était trop amer »... Amer n'est pas assez dire ; il est empoisonné.

J'ai rappelé que le profond observateur qu'était Dumas avait, si l'on peut dire, « sauté par-dessus » la beauté de l'Amour, pour courir de suite aux résultats. Tout naturellement il avait vu d'abord les conséquences immédiates de l'amour, c'est-à-dire ses périls pour celui ou celle qui n'a pas la force de s'y dérober. Il voit plus loin désormais ; il discerne et il montre ses conséquences lointaines, le contre-coup

qui va ébranler la famille jusque dans les générations futures. Ce n'est plus seulement l'homme arrêté dans le libre exercice de ses facultés, c'est la femme perdue, invinciblement poussée vers la prostitution : l'enfant sans nom et sans appui dans la vie ; tous les désastres, toutes les injustices qui découlent fatalement de l'amour irrégulier; toutes les infamies, toutes les hontes qui accompagnent trop souvent les unions régulières. Et comme cet admirable observateur était pareillement un moraliste plein d'énergie, en même temps qu'il voit le mal, il reçoit de sa consience « l'ordre » de guérir. Ce n'est rien d'avoir vu que le vin était empoisonné; ce qui importe c'est d'administrer le contrepoison. On sait s'il l'a fait, et avec quelle vigueur! cognant sur le patient, lui « ingurgitant » son remède de force, bousculant nos habitudes, nos préjugés, même nos « croyances », finissant par nous convaincre parfois, mais ne nous quittant jamais qu'après nous avoir domptés.

Il déteste toujours l'amour, et il ira le détestant chaque jour davantage (vers la fin de sa carrière, il exigera qu'on arrive chaste au mariage); mais, son observation s'étendant, il verra que si l'amour est détestable, ses victimes sont à plaindre. Et encore, le mot plaindre implique une idée d'attendrissement qui ne serait pas de mise ici. Le sort de ces victimes lui paraît injuste; il veut que justice leur soit rendue. Il le veut avec d'autant plus d'énergie que montrer la misère des blessés de l'amour, c'est encore montrer le « mal » de l'amour. Même, c'est seulement en démontrant ses effets funestes qu'il arrivera, — difficilement! — à prouver aux hommes que l'amour est funeste aussi. Est-ce un moyen détourné pour arriver à ses fins? Non, c'est le moyen que devait employer le plus raisonnablement un moraliste; et c'était aussi la méthode la meilleure pour un auteur dramatique qui ne voyait dans son art qu'un moyen de moralisation, qui, en fait de théâtre, n'estimait que ce qu'il appelait lui-même le « théâtre utile ».

Il faut remarquer qu'ici Dumas se plaçait sur un terrain tout à fait nouveau. Jusque-là, les quelques moralistes qui avaient abordé ces questions les traitaient au point de vue de la société; et les désordres qu'ils nous montraient, ils les jugeaient d'après le trouble qu'ils pouvaient jeter dans notre état social. Dumas a été plus courageux ou plus hardi. Il est remonté directement, — je n'ose dire à la source de toute morale, car ces sources-là sont plus mystérieuses que les sources du Nil, — mais à la morale première. Il l'a, si je puis dire, dépouillée de la gangue dont nos préjugés sociaux l'avaient entourée. Il n'a pas dit seulement : « Ceci est dangereux et cela utile »; il a dit : « Ceci est le mal, et cela est le bien »...

Ainsi, il s'est rencontré avec celui qui a le plus magnifiquement résumé la morale dont nous sommes tributaires. Et c'est pourquoi M. Paul Bourget, et bien d'autres après lui, ont pu dire qu'il était vraiment un chrétien : un chrétien de l'Ancien Testament doué de plus de vigueur que de tendresse. — Remarquez encore ceci. L'objection la plus sérieuse qu'on ait pu faire à la morale de Dumas, c'est qu'elle est contraire à l'idée que nous avons de la société; et c'est ce qu'on a dit de la morale chrétienne : qu'elle était admirable en soi, mais contradictoire avec les concessions qui permettent à l'homme de vivre en société. Il est admirable de « tendre l'autre joue », mais c'est la négation de l'idée de patrie; il est admirable de vivre en ascète, mais c'est la négation de l'idée de la perpétuité de l'espèce, fondement de toute société. Et, tout de même, il est admirable de pardonner la faute de la femme; mais cela est contradictoire avec notre idée de la famille, autre fondement de la société.

Que Dumas soit arrivé à nous convaincre, je n'oserais le dire. Au moins peut-on affirmer que si nos idées se sont élargies, si nous n'osons plus condamner une femme sur le fait même, si nous avons plus de pitié et plus de justice, c'est à lui, en grande partie, que nous le devons. Je n'entends pas décider ici la question de l'influence réciproque de la littérature sur les mœurs. Il est très possible qu'une œuvre n'ait de pouvoir sur nous que si elle résume nos opinions actuelles. Ce serait déjà pour cette œuvre un mérite singulier. Mais notez que les opinions de Dumas, violemment combattues il y a trente ans, nous semblent aujourd'hui beaucoup plus acceptables. Que ce soit lui ou le progrès moral naturel qui les ait fait accepter, il est certain qu'il a, comme on dit, « devancé son époque », qu'il a été un initiateur... Et quand on songe que, ces idées nouvelles, il les a traitées au théâtre, — au théâtre d'ordinaire en retard de vingt-cinq ans sur les mœurs, — on comprend mieux encore la force et la hardiesse de son génie...

*
* *

A la tâche nouvelle qu'il assignait au théâtre il fallait une forme nouvelle. Il s'est trouvé que ses qualités comme ses défauts étaient le plus capables de créer la forme nouvelle dont il avait besoin. Car ce n'est rien de dire qu'il est l'inventeur de la pièce à thèse; encore faut-il voir ce qu'est une telle pièce, et quelles qualités y sont nécessaires.

Les dons de l'auteur dramatique, il les avait tous. Il est inutile de rappeler la clarté de ses expositions, la netteté, la franchise, la hardiesse avec lesquelles il « établissait » ses scènes, la logique impérieuse avec laquelle il menait ses pièces au dénouement ;

son dialogue d'une clarté, d'une vigueur incomparables ; l'esprit vraiment prodigieux qu'il répandait sur toutes ses œuvres. Nul n'a exprimé plus de pensées sous une forme plus frappante ; nul n'a créé plus de « proverbes » : il n'est pas une de ses pièces qui ne renferme quelque formule « définitive ». Et tout cela se combine pour former ce je ne sais quoi qui est la marque de Dumas. Une scène de lui, abstraction faite du sujet, se reconnaîtrait entre mille ; à ces dons que personne n'eut avec cette supériorité, se joignent d'autres dons plus rares, plus « nouveaux ». Ici quelques explications sont nécessaires.

Jusqu'à lui, le théâtre était ou le tableau des mœurs, ou l'étude des caractères, ou l'anecdote tumultueuse agencée à la manière des romans d'aventures; et je ne dis pas que, par fortune, ces genres n'empiétassent pas l'un sur l'autre. Mais drames romantiques, tragédies ou comédies pseudo-classiques, même les vaudevilles bourgeois de Scribe, avaient ce trait commun qu'ils étaient, pour ainsi dire, indépendants de la vie matérielle. Ici, des événements fantastiques ou des passions enragées, là, quelque pâle étude de mœurs ou de caractères traditionnellement développée; là encore quelque anecdote sans signification, adroitement conduite et dénouée... Nulle part n'intervenait un de ces détails matériels, médiocres d'apparence, mais que nous n'avons pas le droit de retrancher d'une peinture de la vie, puisqu'ils y tiennent la plus grande place; puisqu'ils restent immuables quand tout le reste change; puisqu'ils sont en quelque sorte le seul point fixe dans la tourmente de la vie ; puisque, quoi que nous soyons, — amants, pères, époux, fils, — c'est eux que toujours nous accomplissons... Influence détournée de nos classiques? Peut-être... Le fait est que les personnages de ces pièces étaient, si j'ose dire, des « corps glorieux » : qu'ils fussent dramatiques, comiques, vaudevillesques, ils vivaient « en l'air »; si rugissants, si raisonneurs, si agités qu'ils parussent, ils restaient les entités de notre XVIIe siècle: nous ne les voyions pas vivre comme nous vivons... Dumas a bouleversé ces conventions; voulant peindre des personnages modernes, il les a placés en pleine vie moderne. M. Sarcey contait l'autre jour la stupeur dont furent envahis les amateurs, ceux qui connaissaient le théâtre, lorsque vint la fin du premier acte du *Demi-Monde*: « As-tu faim? — Oui. — Allons dîner! »... C'était la vie réelle, la vie matérielle qui s'implantait sur le théâtre. Ce simple mot rapprochait le public du personnage; il montrait au spectateur que Jalin et Richond étaient des êtres en tout pareils à lui, vivant et « dînant » comme lui; il se reconnaissait sur la scène comme dans un miroir... C'était, en un mot, l'avènement du *réalisme* au théâtre, — et je ferais injure à l'intelligence de mes lecteurs, si je leur affirmais avec trop d'insistance que, devant cette tentative nouvelle, les critiques d'alors protestèrent que ce « n'était pas du théâtre »... Ce bel argument n'a pas fini de servir !

Sans doute, dans cette « invention », la part de l'inconscient était assez forte. Dumas avait découvert le réalisme au théâtre par l'involontaire expansion de son génie dramatique. Mais sa lucide intelligence comprit bien vite quel parti il pouvait en tirer pour le théâtre tel qu'il l'entendait. En somme, la pièce à thèse, c'est la pièce-théorème. « Lorsque deux droites se coupent, la somme des angles formés par ces droites est égale à quatre angles droits... Lorsqu'un homme et une femme s'aiment en dehors du mariage, les sentiments qu'ils s'inspirent se résument par le mépris de l'homme et la haine de la femme. » C'est la *Visite de noces;* et c'est le premier livre de la géométrie.

Le danger de ce genre de théâtre, — et Dumas ne l'a pas toujours évité, — c'est que les personnages, créés, formés, développés en vue de la thèse pourraient nous sembler trop d'un bloc, trop invraisemblables. Et justement, le réalisme vient leur donner la vérité qui pourrait leur manquer. Examinez le premier acte de chacune de ses pièces; c'est une merveille de voir combien les personnages sont immédiatement « situés » dans la vie. Rappelez-vous par exemple la *Princesse de Bagdad*, l'une de ses œuvres les plus discutables ; voyez comme tous les personnages nous apparaissent dans leurs « fonctions » de gens du monde ; leurs poses, leurs gestes, leurs allures, leurs conversations sont ceux qu'on voit et qu'on entend tous les jours. Si l'histoire de la naissance de Lionnette nous paraît un peu surprenante, comment ne pas la croire, racontée par des gentlemen aussi corrects et aussi vrais que Godler et Trévelé ? Et comment voyons-nous naître le drame ? Précisément par les manquements de Jean et de sa femme à leurs devoirs de maîtres de maison. Les éléments du drame, au moins son point départ, sont pris dans la vie même.

On comprend combien cette vérité originaire, due au réalisme, devait être utile à M. Dumas. Nous savons que les personnages qu'on nous montre sont vrais, nous les avons vus devant nos yeux; ils nous paraîtront vivants et vrais jusqu'au bout ; il faudra qu'ils deviennent bien extravagants pour que nous nous avisions de leur invraisemblance. Au lieu de cette exposition si vigoureusement réaliste, supposez une exposition quelconque bien faite, nous nous révolterions dès le début. L'illusion qu'a su nous donner Dumas se prolonge jusqu'au dénouement. Et pourtant !...

C'est là, je crois, la caractéristique de l'œuvre de Dumas « au point de vue du théâtre » : une exposition réaliste servant de base à un drame purement

psychologique, et qui va parfois jusqu'au symbolisme. Ainsi, à ce drame d'idées, le réalisme prête son appui.

Ce n'est pas tout. Je disais plus haut que Dumas possédait à un degré rare tous les dons qui forment l'auteur dramatique. Un seul lui manque : on dirait que c'est le principal; et c'est peut-être l'absence de ce don qui assurera la durée de son œuvre et lui donnera son mérite exceptionnel.

Il semble en effet que la faculté principale de l'auteur dramatique soit d'entrer, comme on dit, dans la peau de ses personnages, de s'abstraire en eux. Quand Molière crée Arnolphe, c'est Arnolphe qui parle, et Tartuffe, et Orgon, et Alceste, et Harpagon, et Argan, et Horace... Quand Dumas crée Jalin, Ryons, Le Bonnard, Montaiglin, Thouvenin, Rémonin, Mme Aubray, c'est toujours lui, lui seul qui parle. Et remarquez qu'il ne s'agit pas ici du personnage de théâtre appelé « raisonneur », et qui, semblable au chœur antique, expose de temps à autre l'opinion de l'auteur. Ce sont les personnages essentiels, ceux qui sont nécessaires, et à défaut de qui la pièce n'existerait pas. Ils n'en sont pas seulement le ressort principal, ils en sont la signification et la raison d'être.

Et c'est par où se manifeste chez Dumas le plus évidemment peut-être ce quelque chose de mystérieux qui est le génie dramatique. Ses personnages en général n'ont pas de vie propre. On est tout étourdi à les suivre, d'abord pareils à nous, puis tout différents, sans qu'on discerne toujours pourquoi ils ont changé ; voici un mari amoureux et jaloux, il pardonne à sa femme et prend avec lui l'enfant qu'elle a eu avec un autre. Pourquoi? Parce que Dumas l'a voulu. Ici une exposition d'une vérité frappante ; là un dénouement en contradiction absolue avec ce que nous savons des personnages; car on l'a bien souvent remarqué, pas un des dénouements de Dumas n' « arriverait » dans la vie. Ses héros ont donc tout ce qu'il faut pour paraître incertains, même incohérents. Et cependant ils ont une force, une vigueur, parfois une violence, incomparables. C'est qu'à défaut d'une âme propre, Dumas a su leur souffler un peu de la sienne. Je disais tout à l'heure qu'il était tout dans toutes ses pièces. Et, assurément, et en principe, c'est une faute. — C'est une qualité de plus pour le théâtre tel que l'entendait et le voulait Dumas.

Ici, je n'ose, en vérité, insister. On sait trop avec quelle rigidité il construisait la démonstration de ses théorèmes. A ces pièces, il manquait sans doute un peu de tendresse, et à ses personnages, si vivants toutefois, un peu de cette souplesse, de cette complexité qui fait la vie. Mais il faut bien reconnaître que complexité et tendresse eussent nui plutôt que servi au but qu'il se proposait. Il écrivait pour convaincre, et ses pièces devaient fatalement prendre l'allure d'un raisonnement. On se rappelle que Weiss comparait sa manière à un boulet de canon. J'imagine que Dumas n'a guère dû s'en choquer; un boulet va loin et frappe fort : c'est ce qu'il voulait. Et, pareillement, si les nombreuses critiques qu'ont soulevées ses pièces, — *quorum pars minima fui*, — restent justes en tant que s'adressant à l'œuvre elle-même, il est naturel qu'il n'y ait guère attaché d'importance, car il fallait précisément qu'il fît ce qu'on lui reprochait de faire. — Sans revenir sur des objections trop souvent faites, il est clair que pour prouver qu'une femme a tort de prendre un amant il n'est pas très équitable de faire *a priori* de l'amant un être méprisable, sans cœur, débauché (*la Visite de noces*) : c'est établir une règle générale d'après un cas très particulier, et particularisé volontairement; si j'osais, je dirais qu'il y a là comme une petite tricherie. Mais Dumas savait bien qu'on suivrait son « boulet de canon » jusqu'à la morale finale; les infamies dont il gratifiait ceux qui lui servaient d' « ilotes ivres », c'était une manière de dégager son champ de tir, de faire place nette. Et, sans doute, il voyait bien que la valeur de sa démonstration y perdait quelque chose en soi; mais il savait aussi qu'il faut frapper fort pour se faire comprendre, et que, somme toute, c'est la force de la moralité qui toucherait le public, bien plus que la faiblesse des moyens employés.

On a beaucoup discuté sur les motifs qui, vers la fin de sa carrière, l'avaient incliné au mysticisme ou au symbolisme. Il est très difficile, je le sais bien, de séparer en lui l'homme de l'auteur. C'est M. Bourget, je crois, qui a dit que ses facultés d'observation lui montraient le cas de conscience, pendant que ses facultés de dramaturge le lui représentaient selon l'optique du théâtre. Si la forme de ses pièces s'est modifiée un instant (il faut se rappeler qu'après la *Femme de Claude*, l'*Étrangère* et la *Princesse de Bagdad*, il a fait *Denise* et *Francillon*), il est vraisemblable qu'à ce changement dans l'œuvre correspondait un changement dans l'esprit de l'auteur ; chez lui, l'un est le reflet immédiat de l'autre. Remarquez toutefois qu'en se « sublimant » ainsi, ses personnages suivaient leur marche logique. A force de servir seulement de preuves à des « opérations » morales, ils devaient s'éloigner de plus en plus de la réalité ; l'idéalisation progressive de ses « types » le conduisait presque fatalement au symbolisme et au mysticisme ; à force de leur faire représenter le Mal absolu et le Bien absolu le Bien et le Mal prenaient à ses yeux une existence propre, il les voyait de ses yeux, et voulait les montrer sur la scène, comme il l'a fait dans la *Femme de Claude* et surtout dans l'*Étrangère*...

*
* *

Je ne me flatte pas d'avoir donné une idée nette, — et complète encore moins, — du grand écrivain qui vient de disparaître. A peine ai-je pu indiquer quelques-uns des contrastes qui se réunissaient en lui. Libre penseur résolu, il a pour ainsi dire « réinventé et proclamé la morale chrétienne : pessimiste, il a été le plus actif des moralistes : la caractéristique de son talent est la précision et la sécheresse, et il a pendant cinquante ans soutenu les victimes de l'oppression sociale ; nul n'a davantage méprisé les femmes, montré qu'elles étaient fatalement médiocres ou bêtes, et tout son théâtre, de la *Dame aux Camélias* à *Francillon*, est rempli du « féminin ». Introducteur du réalisme au théâtre, il y a, avant Ibsen, — quoique fort différemment, — porté le symbolisme et le mysticisme. Son génie ressemble en quelque sorte à certaines de ses pièces : on est troublé, presque inquiet... et tout à coup la force paraît, la lumière jaillit, nous sommes éclairés et domptés.

Son théâtre, — il faut bien le répéter aux jeunes, — a été assez malmené au début, et certains (pas tous) des arguments qu'on leur oppose, on les lui a opposés à lui. Et chose incroyable en ce temps où tout va si vite, son œuvre reste triomphante et « populaire ». Voilà tout près de dix ans qu'il n'a rien donné, et pendant ces dix ans sa gloire n'a fait que grandir. Justement parce qu'il était autre chose et plus qu'un littérateur, sa gloire n'est pas seulement une gloire littéraire. Il a certainement représenté un moment, — et une partie, — de la pensée contemporaine. Il a été en vérité « l'un de nous » avant nous... Il disait un jour que l'auteur dramatique était le confesseur public de la femme. Il fut, si l'on peut dire, le grand confesseur de son temps...

JACQUES DU TILLET.

PARSONDES

Nouvelle.

Un de mes amis rêva ceci :

Il y a plus de deux mille six cents ans, j'étais à Suse un satrape très aimé du grand roi Artæos, et le plus rigide, le plus grave, le plus moral de tous les satrapes. Parsondès, ce saint personnage, avait été mon maître et m'avait communiqué tout ce qu'on peut communiquer de la science et de la vertu du premier Zoroastre.

Depuis sept années déjà, Parsondès, après avoir illuminé le monde de sa doctrine et formé plusieurs disciples dignes de lui, avait disparu sans que personne eût jamais pu le revoir, ni vivant, ni mort. Les vrais croyants donnaient pour certain qu'il était monté dans les régions de la lumière incréée, auprès d'Ahoura-Mazda, où il brillait presque autant que les Amshaspands et les Yzeds, et où il éclipsait son propre *Ferouër* par sa splendeur de bienheureux. Là il combattait encore dans l'armée des esprits de lumière contre le prince des ténèbres Ahriman, dont il avait humilié l'orgueil durant cette vie terrestre, et dont il contribuait puissamment dans l'autre à détruire le pouvoir, en travaillant à réaliser cette sainte espérance, le triomphe définitif du bien sur le mal. Les sectateurs de la religion d'Ahoura-Mazda croyaient donc à poings fermés que Parsondès devait être compté au nombre des vingt ou trente grands prophètes précurseurs et continuateurs de Zoroastre jusqu'à la consommation des siècles. Quoique à Suse et dans tout l'empire des Mèdes, y compris les royaumes tributaires, il y eût des hommes de religions et de croyances diverses, tous respectaient également Parsondès, tous le plaçaient presque au rang des dieux. Ils différaient seulement d'opinions sur les détails. Les uns disaient qu'il avait rencontré la flèche d'Abaris et, monté sur elle, était parti à travers l'espace ; d'autres, qu'il s'était élevé jusqu'à l'empyrée sur le trône flottant de Salomon ou sur un char de feu ; d'autres, que le dragon Mousaros, qui, dans l'antiquité la plus reculée, civilisa les Assyriens, et qui avait un corps de poisson, une tête d'homme et des jambes de femme, l'avait emmené avec lui dans son palais sous-marin au fond du golfe Persique. En résumé, malgré les différences d'interprétation, tous étaient d'avis que Parsondès, le sage, le vertueux Parsondès, était vivant parmi les dieux. Sur les places publiques de Suse on vénérait sa statue, à la tête couronnée d'une mitre à quinze cornes, en raison des quinze vertus capitales qui resplendissaient en lui, au corps vêtu d'une longue robe couverte d'autres symboles plus étranges encore pour nous, mais qui ne l'étaient pas alors.

Cependant les mauvaises mœurs, le luxe, la dissipation, la débauche, les prodigalités allaient en augmentant depuis la mort ou la disparition de Parsondès, qui, tant qu'il vécut parmi nous, ne fit que condamner ces excès.

Le roi de Babylone, Nanar, tributaire de mon auguste maître, Artæos, roi de Médie, avait rompu tout frein et courait à bride abattue dans la voie des délices. Nous accusions Nanar, comme Parsondès l'avait accusé auparavant. Mais notre voix, moins autorisée que la sienne, ne touchait pas le cœur d'Artæos et ne le décidait point à renverser Nanar pour placer sur le trône de Babylone un roi qui eût des mœurs plus austères. Nanar était plus incrédule et plus libertin que Sardanapale, et l'on n'adorait plus

à Babylone d'autres divinités que l'Intérêt et Milita, c'est-à-dire Vénus. En vain mes confrères et moi nous prêchions contre la corruption. Le peuple et la noblesse nous riaient au nez. Nous nous vengions en parlant de la sainte vie de Parsondès et en l'opposant à la vie qu'ils menaient.

Ainsi marchaient les choses, lorsqu'un jour Artæos me fit appeler de grand matin en sa présence.

— J'ai des raisons d'espérer, me dit-il, que Parsondès vit encore ; mais, s'il est mort, il est nécessaire de le venger et de tuer son meurtrier, qui ne peut être que Nanar.

— Ta sagesse, seigneur, lui répondis-je, est comme la lumière qui pénètre et éclaire tout. Tu surpasses le crocodile en prudence et le lynx en perspicacité. Mais comment as-tu su que Parsondès peut vivre encore, et que, s'il est mort, Nanar est son assassin? Les mages n'ont-ils pas affirmé que Parsondès est au ciel ? Les astrologues n'ont-ils point découvert dans la voûte azurée une étoile qu'on n'avait jamais vue auparavant, et reconnu en cette étoile l'âme de Parsondès ?

— C'est vrai, répliqua le roi. Mais je suis parvenu à savoir, grâce aux révélations de plusieurs chevaliers babyloniens mécontents de Nanar, que ce prince, furieux des violentes attaques de Parsondès, envoya de tous côtés, il y a maintenant sept années, des émissaires pour s'emparer secrètement de lui et l'emmener dans son palais. C'est là que Parsondès doit être, ou mort, ou souffrant d'horribles tortures.

— Ah ! seigneur, m'écriai-je aussitôt en me prosternant aux pieds du roi, il est juste de venger un crime aussi affreux. Permets-moi d'être l'instrument de ta vengeance et de sauver mon maître bien-aimé de la captivité où il gémit, s'il n'est point mort déjà.

Le roi me dit qu'il m'avait appelé dans cette intention et que je devais me préparer à partir à l'instant avec la suite obligée, et porteur d'ordres précis pour que Nanar répondît sur sa vie de celle du saint personnage, ou le remît en liberté.

Ce même jour, qui était l'un des plus chauds de l'été, je sortis de Suse sur un char magnifique traîné par quatre chevaux arabes. Un habile cocher les dirigeait, et deux esclaves éthiopiens se tenaient à mes côtés sur le char: l'un agitait, pour me rafraîchir, un éventail de plumes d'autruche, l'autre soutenait sur une riche colonne de marbre finement travaillée une large ombrelle de soie. Quatre cents cavaliers, tous avec des carquois, des arcs et des flèches, vêtus de cottes de mailles, la tête couverte de morions de bronze ciselé de couleur éclatante, me suivaient pour rehausser mon prestige et mon autorité. Six coureurs montés sur des zèbres rapides me précédaient pour m'annoncer dans les diverses villes. Les vivres et rafraîchissements que nous emportions en cas de besoin chargeaient le dos de vingt solides éléphants.

Pour ne point pécher par prolixité, je ne rapporterai point ici en détail les incidents du voyage. Qu'il me suffise de dire que le dixième jour nous découvrîmes au loin les murs immenses de Babylone, œuvre de Nabuchodonosor et de Nitocris. Ils avaient trente mètres d'épaisseur, ils faisaient à la ville une enceinte de vingt-deux lieues de tour, et s'élevaient dans la partie la plus basse à cent vingt mètres au-dessus du sol : autant que les clochers de nos cathédrales. Des bouquets de verdure couronnaient les murailles : c'étaient les jardins suspendus. Au-dessus des murs et des jardins se dressaient certains édifices, comme les palais royaux, le temple de Bel et la fameuse tour de Nemrod, qui se composait de huit étages dont le premier avait plus de deux cents mètres de hauteur. Du sommet de cette tour, qui paraissait toucher la voûte céleste, les anciens sages pensaient pouvoir s'entretenir avec les dieux, les secrètes Intelligences et les Génies qui meuvent les astres. Malgré l'éloignement nous croyions déjà apercevoir, quoique d'une manière confuse, les figures colossales sculptées et peintes sur les parois extérieures des palais et des temples : ces taureaux à tête d'homme et ces hommes à tête de lion, ces nobles et ces guerriers, aux flancs ceints du glaive, dont s'éprirent Oala et Oliba. Le soleil se reflétait de l'Orient sur les gigantesques édifices et sur les cent énormes portes de la cité, qui étaient de bronze doré. L'éclat qu'elles jetaient éblouissait les yeux. L'Euphrate et le Tigre, serpentant, et frappés aussi par les rayons du soleil qui miroitait sur leurs eaux, semblaient deux rubans d'or en fusion noués ensemble.

Les coureurs avaient déjà annoncé mon arrivée. Soudain nous vîmes s'élever dans l'immense et fertile plaine, parmi les vergers, les jardins, les bosquets, du côté où s'ouvrait la route, un nuage blanc qui grandit peu à peu. Nous aperçûmes ensuite une tache sombre qui se dirigeait vers nous. Peu après un de mes coureurs arriva à bride abattue et me dit que Nanar s'avançait pour me recevoir, avec une nombreuse escorte. Pendant ce temps la tache sombre s'était considérablement agrandie, et nous commencions à entendre distinctement le son des instruments de musique, le hennissement des chevaux, le bruissement des armes. Enfin nous pûmes observer l'éclat de l'or et de l'argent, le luxe des costumes, la magnificence de ceux qui venaient nous recevoir.

J'ordonnai alors au cocher de pousser ses chevaux et, en peu d'instants, je me trouvai auprès du roi Nanar, qui s'avançait dans un superbe palanquin de bambou, de bois de santal et de nacre, porté par douze vigoureux jeunes gens. Le roi descendit de son palanquin, moi de mon char, et nous nous

mîmes à nous saluer et à nous embrasser avec une mutuelle cordialité.

La tunique du roi était de tissu d'or, bordée de soie de mille couleurs. Sur la bordure étaient représentés toutes les fleurs de la campagne, tous les oiseaux de l'air et toutes les étoiles du ciel. Il portait une tiare non moins merveilleuse, des colliers, des bracelets, et, pour pendants d'oreilles, deux perles rondes, chacune de la grosseur d'un œuf de perdrix.

Sa chevelure tombait en boucles parfumées sur son épaule et sa barbe était partagée en fines tresses, disposées symétriquement avec un art exquis. Son vêtement et sa personne exhalaient une odeur délicate. Malgré ma sévérité, je ne pus faire moins que d'admirer l'élégance du roi Nanar, et j'avouai dans mon for intérieur qu'il était la personne la plus *comme il faut* (1) que j'eusse rencontrée de ma vie.

Le roi me logea dans son palais, me donna des fêtes splendides et multiplia les distractions de telle sorte qu'il me fit presque oublier l'objet de ma mission. Tantôt il y avait concert, tantôt bal, tantôt festin dans le goût de ceux que Balthasar devait donner bien des années plus tard. Je n'osais me risquer à demander au roi ce qu'il avait fait de Parsondès. Je ne pouvais comprendre qu'un seigneur si excellent, qui accueillait si bien ses hôtes, qui les recevait avec tant d'élégance et de courtoisie, eût fait mourir ou retînt dans une dure captivité mon maître bien-aimé.

Enfin, un soir, je m'armai de toute mon austérité, et, prenant mon courage à deux mains, je dis à Nanar, au nom du roi mon maître, qu'il allait à l'instant même me dire où était le vertueux Parsondès, s'il ne voulait pas perdre la couronne et la vie. Au lieu de me répondre, Nanar fit venir immédiatement toutes les bayadères et les chanteuses qu'il y avait dans son palais : il s'entend que cela se passait hors de l'enceinte, harem ou ce que vous voudrez, réservée à ses femmes. Ces prêtresses de Milita dépassaient le nombre de neuf cents : c'était ce qu'on avait pu, en cherchant bien, trouver de mieux dans toute l'Asie comme beauté et comme talent. Les jeunes femmes arrivèrent en dansant, en chantant, en jouant de la flûte, des crotales et du psaltérion : c'était un délice de les voir et de les entendre. Je m'absorbai dans la contemplation. Soudain Nanar me dit, à ma profonde stupeur :

— Le saint Parsondès se trouve parmi ces femmes. Approche, Parsondès, et salue ton ancien disciple.

Alors, du milieu de cette troupe féminine sortit un personnage que, sans sa barbe, on aurait pu confondre avec les femmes. Ses sourcils étaient peints en noir, ses paupières en bleu, pour faire paraître ses yeux plus brillants ; une couche de fard couvrait ses joues. Il était tout parfumé, et vêtu d'un costume presque aussi riche que celui du roi. Il avait une démarche efféminée et languissante. Il portait de magnifiques boucles d'oreilles. A son cou pendait un collier de perles. Une couronne de fleurs ceignait son front. C'était Parsondès en personne, qui me jeta les bras autour du cou.

— Je suis, me dit-il, bien différent de ce que j'étais jadis. Retourne, si tu veux, à Suse ; mais ne dis pas que je vis encore, pour ne point scandaliser les mages et ne leur point ôter la ressource de me citer toujours comme un moderne exemple de sainteté. Nanar s'est vengé de ma vertu rude et inculte en me faisant d'abord prisonnier, puis en donnant l'ordre de me savonner et de me frotter ferme avec un torchon. Pour continuer, il a décidé que je serais lavé et parfumé deux fois par jour, qu'on me donnerait des cadeaux à bouche que veux-tu, et il m'a obligé à demeurer dans la compagnie de toutes ces joyeuses demoiselles. J'ai fini par y oublier Zoroastre et mes austères prédications, et par me convaincre qu'en cette vie il faut chercher à se la couler aussi douce que possible, sans s'occuper de la manière dont vivent les autres. A passer la tête chez le voisin, l'âne se fait étriller. Or nul n'est plus âne que celui qui se mêle de censurer les vices d'autrui, quand pour y tomber lui-même il ne lui a manqué que l'occasion, ou que, l'occasion venue, il n'a dû d'éviter la faute qu'à son ignorance, son mauvais goût et sa rusticité.

Je me bouchais les oreilles de mes deux mains pour ne point entendre de pareils blasphèmes dans la bouche de ce sage admirable. J'étais plein de désespoir et de rage de le voir converti en *bon vivant* avec ses cheveux frisés, son collier et ses attitudes d'impudent débauché. Mais pour éviter des bavardages scandaleux, je résolus de conseiller aux mages de continuer à soutenir que Parsondès s'était élevé au ciel et à vénérer son image, et je me promis de ne révéler jamais, sauf à nier de toutes mes forces si l'on découvrait la vérité, qu'il vivait avec les danseuses de Babylone dans le palais de Nanar.

A ce moment je m'éveillai et me retrouvai dans ma pauvre petite maison de cette ville.

Je crois, ajouta mon ami en achevant son récit, que les Nanar d'aujourd'hui peuvent séduire à moins de frais les Parsondès, qui blâment leurs vices non point tant par austérité que par jalousie. Ceux qui ne sont pas sûrs de leur propre vertu et de la fermeté de leur cœur devront donc être plus indulgents envers les Nanar. Malheureux qui affiche la vertu sans avoir fait ses preuves ! Heureux qui la pratique et se tait !

JUAN VALERA.

(Traduit de l'espagnol par M. J. PORCHER.)

(1) Les mots *en italique* sont en français dans le texte espagnol.

LA FRANCE EN 1814

D'APRÈS LES RÉCITS DE QUELQUES VOYAGEURS ANGLAIS CONTEMPORAINS

La province.

Ce n'était point un personnage banal que lady Morgan, ci-devant miss Owenson, à qui nous devons quelques renseignements assez curieux sur l'état de la France au moment du retour des Bourbons. S'il faut la dépeintre d'un mot, je dirai qu'elle est l'un des exemples littéraires les mieux conservés et les plus complets des champignons — il y a des champignons excellents — qui ne peuvent se développer que sur la surface usée et polie des vieilles aristocraties.

Le père de miss Owenson, qui avait épousé la fille d'un marchand de Shrewsbury, n'était nullement « né » et vivait en Irlande dans une société fort mêlée d'acteurs, d'actrices et d'hommes de lettres. L'éducation de la jeune fille se fit surtout dans les coulisses des théâtres, qu'elle fréquenta dès sa plus tendre enfance. Des coulisses même elle passa sur la scène, à ce que prétendent les mauvaises langues. Mais elle était si pleine de dissimulation mondaine, d'impertinent et superbe aplomb, qu'on ne sut jamais bien la vérité à cet égard. Elle était en effet assez constitutionnellement inexacte pour qu'on dispute encore sur la date de sa naissance. Voici sans doute une jolie autorité à consulter : je ne vous dis point de n'être pas en garde, mais d'autre part, ne vous défiez pas trop. Son intelligence était assez vive pour la rendre capable de tout, même de ne mentir point quand il n'était pas question d'elle. D'ailleurs elle eut le talent assez extraordinaire de vivre dans l'aristocratie en lui disant parfois d'assez dures vérités. Petite gouvernante d'abord dans une famille irlandaise, elle sauta à pieds joints dans la littérature, écrivit un nombre incalculable de romans, qui se vendaient dix mille francs l'un dans l'autre, et, comme en ces temps, qui ne sont pas encore loin de nous — c'était en 1811, — il n'était pas messéant qu'un grand seigneur anglais eût son littérateur attitré, elle fit bientôt partie, ainsi que nous disions jadis, de la « maison » du duc d'Abercorn. Son métier était de désennuyer des gens qui s'ennuyaient, à quoi elle réussissait à ravir, possédant l'étrange don d'être restée un peu bohème avec le ton de la bonne société. Un jour, le duc d'Abercorn lui dit : « Miss Owenson, pourquoi n'épouseriez-vous pas mon médecin, Charles Morgan? — Un médecin? dit-elle : fi donc ! Au moins anoblissez-le. » Cette prétention de l'ancienne amie des bohèmes de Dublin parut toute naturelle, on fit du médecin un « chevalier », et miss Owenson devint lady Morgan. Il se trouva que son mari était un brave homme et un homme droit, très libéral, matérialiste de l'école de Cabanis, — il y perdit même plus tard sa clientèle : on ne plaisantait pas alors avec les mauvaises doctrines — et par conséquent fort bien disposé envers la France nouvelle. Il collabora très activement aux deux volumes que sa femme écrivit sur la France, après un séjour de deux ans qu'ils y firent ensemble de 1814 à 1816; et comme il avait l'esprit exact et judicieux, que sa femme voyait vivement et d'une façon pittoresque, l'ouvrage a de la valeur.

Mettez si vous voulez qu'il tourne trop à l'éloge, comme les *Germains* de Tacite, avec l'arrière-pensée d'être une critique adressée à l'Angleterre ; Birbeck, qui vint en France à la même époque, avec la pensée de refaire l'enquête d'Arthur Young, est venu chercher surtout des preuves du bien fondé d'une opinion antérieure. Cet agronome distingué était l'apôtre passionné de la petite propriété ; mais il a l'esprit le plus scientifique, et l'amour de la vérité. D'ailleurs on peut contrôler ces médecins Tant-Mieux avec des pessimistes rancuniers tels que Macreadie et le Révérend Chetwood Eustace. Le ton diffère, mais l'appréciation au fond est la même : la France, à la fin de l'Empire, est dans un état de prospérité agricole qui émerveille les étrangers, ou les rend jaloux.

Voici, par exemple, Chetwood Eustace qui a accompagné un grand seigneur, lord Carrington. Il n'a vu la campagne française que du haut de sa chaise de poste, entre Calais et Paris. Son jugement, peu motivé par conséquent, ne peut porter que sur la Normandie. La fertilité de cette province est antique et s'est encore accrue sous l'Empire. De chaque côté des routes larges, droites, généralement pavées au milieu et toujours excellentes, — le Révérend Chetwod Eustace le constate en passant, — entre des rangées triples parfois d'ormeaux ou d'arbres fruitiers, l'œil aperçoit une immense étendue de plaines et de collines, de bois et de champs cultivés. Le plus souvent la voiture roule à travers un océan de blé. Aussi loin que la vue peut s'étendre, changeant de couleur sous le ciel nuageux, la moisson court jusqu'aux limites où le ciel tombe sur la terre. Nul coin du sol n'a échappé à la vigilance et à l'industrie du cultivateur. Voici ce qu'a vu le compagnon de voyage de lord Carrington : il lui faut cependant démontrer que la France est plongée dans une profonde misère.

Il y parvient sans trop de peine. D'abord, les villes selon lui sont presques désertes ; les faubourgs et les rues éloignées paraissent à peine habitées. Il n'y a d'agitation et de vie qu'autour de la place du marché.

Les couvents, les collèges religieux, les abbayes sont en ruines et comme « livrés aux seules ombres

de leurs anciens possesseurs ». Les châteaux, en beaucoup de places, ont partagé le sort des abbayes. Les villages, « privés de leurs seigneurs », sont affamés, l'emploi des paysans est irrégulier, et par conséquent leur existence est précaire. Du reste la France, est dépeuplée : « En deux ans on a levé quinze cent mille hommes, qui ont été envoyés aux frontières. »

« Vous vous demanderez, continue naïvement Chetwood, comment les champs peuvent être si bien cultivés si la population a tant diminué. » En effet, en même temps que nous sentions des doutes s'élever en nous sur ce chiffre de quinze cent mille hommes levés en vingt-quatre mois, ce mystère nous étonnait. « C'est excessivement simple : on fait travailler les vieillards, les femmes et les enfants. Cet exercice immodéré a pour effet principal de dégrader un sexe dont les vertus sont surtout domestiques, et dont les charmes ne doivent pas quitter le coin du feu. Quant aux enfants, ces travaux précoces et le manque d'instruction religieuse les abandonnent sans défense à leur corruption naturelle, et les prépare au crime et à la débauche. Aussi peut-on distinguer sur les traits de la plupart d'entre eux tous les signes du vice et de la férocité. »

Il est assez étrange que cet excellent homme n'ait pas remarqué que dans toutes les villes du monde on ne trouve jamais personne, les jours de marché, ailleurs que sur le marché. Le nombre des mendiants, qui lui paraît une preuve suffisante de l'appauvrissement de la France, s'explique aussi fort bien : les établissements religieux, qui les nourrissaient et, dans une certaine mesure, entretenaient leur race, ont disparu, et ces mendiants se sont alors imposés à la charité libre, l'assistance de l'État restant à cette époque absolument insuffisante. D'ailleurs la vérité s'impose quand même à cet œil prévenu : la France agricole est dans un état de prospérité qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors.

De Dieppe à Montpellier, elle apparaît à Birbeck comme un paradis terrestre. Il n'a pas vu un animal de trait dont la condition ne fût excellente. Bœufs, chevaux, ânes et mules sont gras et de bonne apparence. Nulle part, dans ce long voyage, il n'a trouvé ces regards affamés, ces « faces de misère » qu'on rencontre, dit-il, dans tous les villages anglais. Sous la Révolution et l'Empire s'est terminé le mouvement dès longtemps commencé : les domaines nationaux, découpés en parcelles vendues à des prix très bas payables en cinq ans, ont mis la propriété à la portée des plus pauvres. Un espace considérable de terre a été mis en valeur. Dans quelques régions — mais non partout — le mode de culture s'est perfectionné par la création de prairies artificielles et l'adoption d'un meilleur genre d'assolement. Ailleurs même, quand le sol n'est pas *bien* cultivé, il l'est industrieusement. « La France, si peuplée, si riche de récoltes, modérément imposée, sans papier-monnaie, sans dîmes, sans taxe des pauvres, presque sans pauvres, avec d'excellentes routes en tous sens, débordante de grains, d'huile et de vin, doit être, et est en réalité, une riche contrée; mais il y a peu d'individus riches. » C'est une démocratie agricole idéale, si prospère même que maintenant elle ne peut plus que s'appauvrir. Le sol a subi toute la division qu'il pouvait supporter. Les morcellements futurs par voie d'héritage auront les plus déplorables conséquences. Une loi pour supprimer cet abominable partage serait le plus grand bienfait qu'un sage législateur pourrait accorder à la France : les effets en seraient incalculables pour l'amélioration de l'agriculture, les établissements manufacturiers et la prospérité du commerce (1). »

Le danger pour l'avenir est là. La richesse court risque de se volatiliser en s'émiettant. L'ouvrier agricole, comme celui des villes, comme le soldat, peut conserver un vigoureux esprit individualiste, en s'associant à ses pareils dans une discipline commune. Le propriétaire d'une parcelle rurale toute petite restreindra ses besoins, amoindrira son esprit par un travail de plus en plus stérile. Il vivra sur sa terre mesquine, avec une nourriture mesquine, une famille mesquine réduite à un ou deux enfants, dans un égoïsme étroit, trop occupé d'une tâche ingrate et pénible pour avoir conscience des intérêts généraux du pays. Voilà ce que prévoit Birbeck, et pourquoi il s'attend à une revanche économique pour son pays. En attendant, il admire le spectacle qu'il a sous les yeux.

Toute la vallée du Rhône est d'une fécondité et d'une prospérité merveilleuses. Birbeck, appréciant toujours avec beaucoup de sens la valeur réelle d'un salaire d'après son pouvoir d'achat, constate que l'ouvrier agricole français reçoit trois boisseaux de blé un tiers, contre deux boisseaux seulement que touche son concurrent anglais. Il semblerait qu'il dût y avoir là un avantage pour le propriétaire et le consommateur britanniques, puisque le prix de revient paraît être abaissé ; mais c'est une erreur : la différence est payée par ceux-ci en impôt pour les pauvres (*poor rates*), et bien plus que la différence, car il en coûte toujours davantage de nourrir un pauvre qui s'est lui-même abandonné que d'empêcher un homme industrieux de tomber dans la pauvreté.

Macreadie lui-même, dont l'esprit, bien que pondéré, garde une forte haine contre la France nouvelle, est obligé de reconnaître que si, d'une part, les méthodes de culture n'ont guère été améliorées

(1) Birbeck, p. 52 et supplément à 2e édition. p. 17 et suivantes.

depuis l'enquête de Young, la terre a doublé de valeur en beaucoup d'endroits. L'aspect des paysans ne répond plus en rien à la description de l'observateur de 1787. Celui-ci remarquait que non seulement des chaumières, mais même des maisons bien bâties ne recevaient de jour que par la porte. C'est encore actuellement le type irlandais. Il a presque disparu en France en 1816; l'impôt des portes et fenêtres l'a malheureusement fait revivre depuis. Le principal luxe de ces demeures paysannes est le lit, qu'on trouve partout, et qui, pour être à la mode, doit être très haut. On le trouve dans les habitations les plus misérables. Ceci nous paraît tout naturel; mais notez qu'au siècle de Louis XIV, Mme de Sévigné, dans une auberge des environs de Nantes, ne trouve que de la paille pour se coucher. Aujourd'hui, dans les mêmes provinces, les habitants des campagnes sont assez petits-maîtres pour ne vouloir entrer dans leur lit qu'en montant quelques marches (1). Depuis Laon jusqu'à la frontière des Flandres françaises on trouve dans ces demeures non seulement le nécessaire, mais encore une espèce de luxe. Il faut dire que là les habitants, tout en conservant leurs champs, travaillent dans les usines. Ailleurs, la maison rurale est le plus souvent vieille et assez misérable, mais nulle part du moins le costume de leurs possesseurs ne répond à la hideuse description qu'en a faite Arthur Young : « Des êtres qui se disent des femmes et qui ne sont que de la matière ambulante ; des cultivateurs travaillant sans sabots, et avec des bas sans pieds. » Trente ans plus tard, Macreadie, qui serait heureux de retrouver ces sombres traits, est obligé de dire qu'ils ont disparu et que le paysan est confortablement vêtu ; mais il ajoute que tout le monde dans la campagne française se donne autant de mal pour dissimuler sa fortune qu'on en prend en Angleterre pour étaler la sienne. Cela vient sans doute, dit-il, du souvenir des spoliations commises sous l'ancien régime par les percepteurs de l'impôt. Ce souvenir serait alors bien enraciné, car il a subsisté jusqu'à nos jours.

Cette modestie des goûts qui va jusqu'à la médiocrité, jusqu'à une économie presque sordide, est encore plus marquée dans les petites cités provinciales. Elles paraissent plongées dans une décadence irrémédiable, dans une misère languissante, font contraste avec la prospérité des campagnes. Et même dans les grands centres, seuls les monuments publics et les cafés ont un air de richesse et de propreté : on dirait que les maisons particulières de Dieppe, Rouen, Paris, Nevers, Moulins, Roanne, ont été bâties sur le même modèle, font partie de la même ville; elles n'ont pas reçu une seule amélioration au point de vue du confortable et des raffinements de la vie depuis le jour où elles furent construites. Au contraire, on les a défigurées par des réparations économiques de l'aspect le plus extraordinaire et le plus laid. Tout y est vieux et usé : la bâtisse, les meubles, les voitures, les harnais; et il ne paraît pas qu'on ait même l'idée qu'un jour on renouvellera quelque chose.

Dans les villes où l'industrie manufacturière ne se développe pas, la pauvreté doit fatalement s'accroître, dit Birbeck, de génération en génération. Voici par exemple Moulins, qui lui paraît le type de la cité en décadence, mais un type dont on trouve un nombre infini de reproductions. L'existence des habitants de Moulins dépend des terres qui entourent immédiatement la ville. La culture sur ces terres est presque uniquement maraîchère. Elle demande beaucoup de bras. La fourniture journalière « des innombrables et insignifiants articles qui composent la cuisine française » nécessite l'existence d'une infinité de petits commerçants. Des multitudes gagnent une vie précaire à vendre au détail une marchandise d'un prix insignifiant : le gain peut toujours se calculer en sous, rarement en francs. Cinquante mille personnes peuvent végéter ainsi dans un district, avec une ville de dix mille âmes au milieu d'eux, pauvres de génération en génération, et devenant continuellement plus pauvres à mesure qu'ils augmentent en nombre : dans les campagnes, à cause de la division et de la subdivision à l'infini des propriétés ; dans les villes, par la division et la subdivision à l'infini de la concurrence dans des professions misérables. Un tel peuple, au lieu d'aller du nécessaire au confort et du confort au luxe, comme cela se passe en Angleterre, suit une marche plutôt inverse et rétrograde.

Les maisons françaises sont en général grandes, vieilles et misérables ; elles ont coûté très cher lors de leur construction primitive et paraissent habitées par des gens qui n'auraient pas le moyen, à l'heure qu'il est, de se construire de telles demeures : à peine peuvent-ils les réparer. La société bourgeoise en France n'augmente pas sa fortune, et ne travaille guère pour l'augmenter. Cependant elle semble plus heureuse que la société similaire anglaise. Chacun ayant à peu près autant que son voisin, et possédant assez pour subvenir à des besoins très tempérés, personne n'éprouve le sentiment d'une dégradation (1). Il n'y en a pas moins là une cause d'appauvrissement pour le pays. Il n'y a de banques que dans les grandes villes commerciales. La misère gagne. Des familles jadis riches se retirent au dernier étage de leurs mai-

(1) Lady Morgan, *la France*, p. 51, t. I.

(1) Birbeck, *A tour in France*, p. 34 et suivantes. Macreadie *Travels in France*, t. II, p. 196 et suivantes.

sons, louent le reste « en garni » aux étrangers de passage en marchandant misérablement, et sont réduites à vivre sur le pied d'égalité avec leurs fournisseurs, vêtus comme eux, et bien plus malheureux. Peu à peu les maisons tombent en ruine : on fuit cette déchéance, on ne meuble plus que ce qui est habitable, on ne s'habille plus que le soir. Le matin, vous trouverez des gentilshommes appartenant aux premières familles enveloppés dans un vieux et sale manteau de voyage, et leurs femmes en caraco de coton. Ainsi de ce côté la description de Young reste vraie : dilapidation de ce qui reste des grands domaines, ruine des petites villes et de leurs habitants. Mais la campagne est régénérée.

Autre trait qui frappe les étrangers, et que nous n'avons jamais songé à remarquer nous-mêmes, parce qu'il est trop naturel, que nous y sommes trop habitués : les femmes en France s'adonnent à presque tous les emplois virils. Bien entendu, il ne s'agit point ici de carrières libérales ou politiques. Mais à part celles-ci, elles se mêlent de tout, du moment qu'elles en sont capables. C'est un spectacle absolument extraordinaire, pour ces Anglais de 1814, de voir la femme d'un des principaux manufacturiers de Louviers mener l'usine de concert avec son mari. Aux environs de Rouen, Birbeck (1), qui n'en revient pas, a vu un phénomène impossible, monstrueux, admirable. — Vous ne devinez pas ? Une fermière ! une fermière qui expliquait très nettement le mode de culture employé, achetait, vendait ses bêtes, passait tous les marchés, exploitait 150 hectares, « comme un homme ». Cela ne vous étonne point ; vous avez vu cela partout, mais le grave économiste anglais n'en avait pas trouvé autant dans son pays. Et comme il réfléchissait assez profondément sur les choses, voici ce qu'il trouve : c'est que, au contraire d'être un signe de pauvreté, aux champs surtout, le travail des femmes était le plus souvent une preuve de richesse. Si telle belle fille — ce qui choque d'abord — charge à si vigoureux coups de fourche cette voiture de fumier, il y a de grandes chances pour que ce champ soit à son père et devienne un jour sa dot. Vous la verrez, un peu vieillie alors, conduire les chevaux qui traînent la charrue dont son mari guidera le soc. Il en résulte un état de société plus sain et plus parfait. La femme en France vaut mieux que partout ailleurs ; elle a généralement une franchise d'action, une confiance en elle-même, qu'on ne trouve qu'occasionnellement en Angleterre, chez celles dont on dit « qu'elles sont au-dessus de leur sexe ». Est-ce à cela qu'il faut attribuer la liberté de ses manières ? Cette liberté n'implique en rien d'ailleurs une dégradation morale ; mais il faut du temps pour que des yeux mal exercés s'en aperçoivent. A Remoulins, où s'arrêtent les diligences qui font la route entre Avignon et Nîmes, une « partie » composée de plusieurs hommes et d'une jeune femme, accompagnée de ses enfants, descend à l'auberge ; et, comme la voyageuse saute de la haute voiture, elle s'aperçoit que son bas est tombé : fort simplement elle soulève ses jupes et rajuste sa jarretière. Grand scandale au clan des étrangers ! Mais l'un d'eux, qui connaît mieux la France, se contente de dire à ses amis : « Ne vous étonnez point : c'est tout bonnement qu'un genou de Française n'a pas plus de pudeur qu'un coude d'Anglaise. »

Et il ajoute qu'au contraire le « décorum » qu'on remarque chez les deux sexes a quelque chose de surprenant. En même temps, c'est aussi un spectacle nouveau pour lui que l'air d'indépendance, la franchise de manières des paysans. Ils ont conscience de leur égalité. Parfois cela va même jusqu'à la rudesse américaine. En général pourtant ils sont extrêmement attentifs aux lois de la courtoisie avec leurs égaux ou leurs supérieurs ; mais on chercherait en vain cette déférence touchant à la servilité que les Anglais sont accoutumés à trouver chez ceux qui sont au-dessous d'eux. Ce sont des hommes libres, et comme la vie leur est facile, ils la trouvent joyeuse. On dit qu'avant la Réforme l'Angleterre, pleine de l'ivresse animale de vivre, méritait le nom de *Merry England* : ce titre appartient maintenant à la France. Mais cette gaîté n'est pas brutale, et manquant de la fougue saxonne, elle est plus maligne, plus fine, et plus sobre à la fois. C'est une jouissance rare pour lady Morgan, qui est Irlandaise et comprend bien ce genre d'esprit celtique, de voir comment un paysan français se moque des autorités. Voici une scène qu'elle conte ; dites si vous ne la voyez point.

Un vieux voiturier arrive à la barrière Saint-Denis en conduisant un groupe de jeune filles qui chantent à pleine voix :

> Qui veut savoir l'histoire entière
> D'mamzell' Manon la couturière ?

Le commissaire de l'octroi lui demande son passeport. Le paysan prend une physionomie de réflexion profonde et concentrée, pendant que les filles continuent : « Qui veut savoir, etc. » Puis il dit : « Mon passeport ? Est-ce que les filles payent l'octroi, à présent ? Tu les prends donc pour des vaches ? » La discussion dure une demi-heure, les deux parties se répétant à l'infini les mêmes arguments. A la fin, le voiturier prend une figure illuminée, juste au moment où les choses vont se gâter : « Ah ! oui, un passeport ! mais j'en ai un, de passeport ; le voilà. Tu n'avais qu'à dire ce que tu voulais. On s'explique, au moins ! »

(1) Birbeck, *A tour in France*, p. 49.

Et la voiture repart, les filles chantant toujours :

Qui veut savoir l'histoire entière
D'mamzelle Manon la couturière (1)?

Cette race aiguisée, indépendante, folle de gloire, a ressenti amèrement les malheurs de l'invasion ; ce qu'elle a dû souffrir, les souvenirs d'un jeune officier subalterne, qui entra plus tard, lui aussi, dans l'Église anglicane, — je demande pardon à mes lecteurs du grand nombre d'ecclésiastiques que j'ai été forcé de lui présenter, — souvenirs rédigés d'une façon très impartiale, nous en donnent un aperçu assez intéressant (2). Le jeune Gleigh a servi sous Wellington, qui envahissait la France par le sud, et eut à lutter contre le maréchal Soult. A l'entrée des Anglais dans Saint-Jean-de-Luz, raconte-t-il, la ville était abandonnée par la majeure partie de ses habitants. Quelques têtes aux fenêtres, de faibles cris de : « Vivent les Anglais ! » une soixantaine de mouchoirs agités : à cela se réduisit la réception. Encore ceux qui la firent appartenaient-ils à la dernière classe de la société : la bourgeoisie était en fuite. Bientôt les ravages commis par les régiments portugais et espagnols qui accompagnaient Wellington remplirent d'horreur les habitants et les Anglais eux-mêmes. A une lieue de Bidar, un jour Gleigh entend un cri de femme qui part d'une chaumière, puis des coups de fusil. Lui et ses hommes se mettent à courir, et ils trouvent au fond du jardin un pauvre vieux paysan raide mort. Une balle l'a frappé au front, ses cheveux dégouttent de sang. Puis de la maison s'échappe un chasseur portugais : on l'arrête, on le force à assister aux recherches. Dans la cuisine, la femme du paysan est étendue, tuée elle aussi d'une balle dans la tête. Alors, avec une sorte de fierté frénétique, le Portugais avoua avoir commis ce double crime : « Les Français ont tué mon père, égorgé ma mère, violé mes sœurs, dit-il : j'avais juré de me venger sur la première famille française que je rencontrerais. J'ai tenu mon serment, et me moque de mourir. » On le pendit. Ce jour-là dix-huit Espagnols et Portugais qui avaient vengé leurs injures personnelles de la même façon furent accrochés aux arbres.

Wellington, et c'est à son honneur, tenait à prouver qu'il faisait la guerre au seul Napoléon, et non aux Français. Sa discipline était sévère. Les Espagnols et les Portugais furent renvoyés en arrière d'Irun. Ils pillaient d'une façon effroyable, par la bonne raison que leurs gouvernements ne les nourrissaient point. Au contraire les Anglais, merveilleusement approvisionnés, et qui n'avaient en somme dans cette guerre que des intérêts à soutenir, et non pas de tragiques rancunes à satisfaire, faisaient la guerre froidement, comme une partie d'échecs. C'était du reste le propre instinct de Soult et de Wellington, aussi les deux camps restèrent-ils placés pendant des mois en face l'un de l'autre, entre Irun et Biarritz.

Leurs sentinelles finirent par fraterniser : Wellington, faisant sa ronde une nuit, fut tout étonné de constater la complète disparition d'un piquet de grand'garde commandé par un sergent. Avait-il été massacré, enlevé? — Tout à coup, en approchant d'une chaumière, il entendit un bruit de fête : tout le piquet était là, au milieu d'un détachement français, causant de la meilleure intelligence. C'était un usage : postes anglais et français se rendaient visite à tour de rôle, et se souhaitaient aimablement bonne nuit en se quittant. Une redoute construite au bord de la mer fut baptisée Fort Charlotte, du nom de la fille du maire de Biarritz, pour laquelle les officiers anglais éprouvaient une assez vive sympathie. Wellington lui-même avait fait venir ses chevaux de chasse et sa meute, et courait régulièrement son lièvre ou son renard deux fois par semaine, comme un habitant du Leicestershire. « Quand les chiens étaient lâchés, ce n'était plus le général en chef de trois armées et le représentant de trois souverains, c'était un gentilhomme campagnard qui riait plus haut que les autres quand il tombait, ou qu'il assistait à la chute de ses compagnons (1). »

Et ceux-ci ne se contentaient pas de chasser le renard : il y avait à Biarritz, paraît-il, deux ou trois jolies filles « qui joignaient à la gaîté des Françaises la sentimentalité britannique ». On allait les voir, bien que ce fût assez dangereux, car Biarritz, situé entre les lignes des deux armées était parfois envahi par des reconnaissances qui faisaient la chasse aux amoureux, puis prenaient leur place.

Cette courtoisie réciproque prit fin, chose assez curieuse, lors de la signature de la paix. Les Anglais n'eussent pas demandé mieux que d'entrer en relations plus intimes avec ce peuple aimable, qu'ils n'avaient encore vu jusque-là qu'en ennemis. Mais les Français n'avaient été aussi généreux que parce qu'ils se croyaient sûrs de vaincre. Lorsque le drapeau tricolore fut remplacé à Bayonne par le drapeau blanc, « même parmi les gens de la campagne on ne put remarquer la moindre étincelle d'enthousiasme ». Cette cérémonie devait être accomplie par les vieilles troupes des guerres impériales elles-mêmes : elles en firent une dérision. Lentement le magnifique drapeau tricolore qui flottait sur la citadelle s'abaissa, et l'on vit apparaître à sa place une minuscule loque

(1) Lady Morgan, *la France*, t. I, p. 69.
(2) The Reverend R. Gleigh, *the Subaltern*. Voyez sur cet ouvrage l'article de la *Revue Bleue* du 13 août 1892.

(1) R. Gleigh, *the Subaltern*, trad. Guiard, p. 124.

blanche, sale et déchirée. Les canons français tonnèrent, et les Anglais leur virent avec scandale cracher de la boue. Leurs servants, par mépris, les avaient chargés avec des ordures. Sauf dans les grands ports de commerce que le blocus continental avait ruiné et où la haine du régime napoléonien était profonde, le sentiment est le partout même. « Les Prussiens, les Russes, les Anglais, sont venus en alliés, dit un paysan à lady Morgan, et ils ont pillé, tué, commis toutes les abominations ! » Le gouvernement nouveau doit mourir de cette invasion qui l'a établi.

Les vieux soldats congédiés colportent, en même temps que la haine contre lui, le souvenir d'un passé que leur attitude grandit. Dans l'été de 1816, lady Morgan, qui se trouve au château de la Grange, se promène au bras de Lafayette, l'illustre maître du domaine. Un homme aux cheveux grisonnants, qui travaille dans les fossés du château, se redresse en faisant le salut militaire, que M. de Lafayette lui rend ponctuellement : « C'est un ancien soldat de l'armée de la Loire, dit le maître du domaine ; il est décoré de la Légion d'honneur. Il est revenu dans son village après vingt ans de guerres et travaille toute la semaine pour le compte du concierge du château. Mais le dimanche, à la messe, il revêt son uniforme « par « la victoire usé », sa croix, et pense être heureux. » Comprenez-vous maintenant le succès des chansons de Béranger, dont la forme aujourd'hui nous fait lever les épaules? Il y eut dans tous les coins de la France de ces vieux soldats dont la conduite dans la paix fut aussi sublime que celle des vieux soldats de Cromwell. Un jour, un officier anglais interrogeant un charretier fut étonné de la gravité nette de ses réponses : « J'étais chef de bataillon, lui répondit ce charretier ; nous avons dû nous rencontrer sur le champ de bataille. » Puis, remontant sur sa charrette, il pressa ses chevaux, qui partirent au galop.

De tels hommes semés dans toute la France y répandirent les éléments d'un patriotisme peut-être mal raisonné, peut-être imprudent, et cause de malheurs futurs, mais beau par lui-même, et qui fut, et qui est encore une bonne religion. Peut-être quand on a suffisamment considéré sous toutes ses faces la laideur du féroce gorille qui est en l'homme, et que la Révolution fit sortir, retrouvera-t-on cette vieille vérité de manuel, que cette même Révolution fut « malgré tout » sublime pour avoir donné lieu à une magnifique expansion d'intelligences individuelles. On l'a déjà dit, on l'a même chanté ; mais il faut parfois de sévères études pour redécouvrir une chose dont l'instinct populaire est déjà en possession. Renan n'a-t-il pas dit, avec une fausse humilité, qu'il lui avait fallu six ans de recherches ardentes pour arriver au résultat qu'un petit drôle de gamin de Paris atteint tout d'abord ? Ce qui frappa surtout les étrangers dans la France nouvelle, on l'a vu, ce qui leur fit juger le soldat impérial « dangereux », c'était son air de génie personnel. Ainsi ces traits marqués, cet aspect de décision imperturbable que lui donna le crayon des dessinateurs, n'ont pas été imaginaires, mais seulement synthétisés. Et ce n'est point la physionomie acquise du vieux soldat, quelle que soit sa nationalité ; ce n'est pas, des témoignages contemporains en font foi, celle des Prussiens, dont l'armée est composée d'anciens mercenaires et de jeunes enthousiastes ; ni celle des soldats de Wellington qui n'ont rien vu au delà du rang où ils ont combattu : c'est un trait de race. La funeste centralisation jacobine, résumée encore, et comme clarifiée, par le génie napoléonien, eut au moins le mérite de réduire le nombre des castes et d'agrandir le champ d'opération du citoyen. D'ailleurs, si l'on admet, et on est bien forcé de l'admettre, que la confiance aveugle en l'omnipotence de la raison humaine est descendue à ce moment dans les couches profondes de la population, et qu'elle se double de cette conviction que les hommes, théoriquement égaux, possèdent tous une part à peu près égale de cette raison, on reconnaîtra que cette nouvelle religion a pu éveiller et entretenir pendant longtemps un foyer d'énergie et de fierté. En même temps, le mouvement de transformation du régime foncier, qui enlève la terre au grand propriétaire pour la mettre entre les mains du petit cultivateur, mouvement commencé dès le XVIIe siècle, s'est achevé presque d'un coup. Ainsi, dans les rivières rapides, des glaçons roulent pendant longtemps ; rien ne semble pouvoir arrêter le cours habituel de la surface des eaux. Puis une nuit on entend au lointain un bruit qui grossit et se rapproche : ce sont toutes ces glaces flottantes qui brusquement viennent de se souder, et l'aurore éclaire des rives changées. En 1814, la société française apparaît ainsi, à des yeux qui l'ont perdue de vue pendant vingt-cinq ans, miraculeusement transformée, « riche et composée d'éléments médiocrement riches » mais actifs, vigoureux, jouissant d'une supériorité morale et matérielle incontestable sur leurs voisins. Il y a des « individus » en France ; et même le danger c'est que la grosse machine gouvernementale, de plus en plus tyrannique, ne laisse à leur personnalité d'autre champ libre qu'une culture esthétique à laquelle ils ne sont déjà que trop portés. Mais ils existent, ils sont puissamment vivants ; et l'étranger, étonné et méfiant, constate que leur ennemie, écrasée à la fin sur les champs de bataille, reste encore en cela victorieuse.

PIERRE MILLE.

LE CONSEIL SUPÉRIEUR DU TRAVAIL

Le Conseil supérieur du travail, que le Ministre du commerce a complété, il y a quelques jours, par les nominations qui lui ont convenu, en y appelant quatre députés de différentes nuances et deux ouvriers syndiqués et prud'hommes, est une institution encore peu appréciée, qui vit dans la solitude, et avec laquelle les ouvriers, les patrons et le public n'entretiennent pas les relations que nous avions espérées au début. Cela est fort fâcheux. Il n'y a pas de solitude plus profonde que la solitude officielle : elle ressemble à cette solitude d'une nature toute spéciale que l'on trouve au milieu des foules.

Les ministères sont aujourd'hui comme la rue ; on se presse dans les antichambres : les cohortes de solliciteurs se bousculent, impatients, sur le seuil. Le maître éphémère qui vit au milieu de cette agitation ne sait plus rien de ce qui se passe au dehors. Il perd tout contact avec la vie réelle et avec le mouvement de l'opinion ambiante. De tant de gens qui l'assiègent, pas un qui lui dise une vérité utile au gouvernement et à la bonne marche des affaires publiques. Chacun n'apporte avec soi que le souci de son affaire propre et personnelle, dont il exige la solution immédiate, juste ou injuste. L'État peut périr : il n'importe ! L'État n'intéresse plus personne ! Après quinze jours de cette existence, le brave homme, hier promu ministre, et élevé au pinacle de l'importance, se sent aussi isolé que s'il vivait au milieu d'un bois.

Les institutions officielles, les hautes commissions, les fiers Conseils d'État en tout genre, dont on a multiplié le nombre, subissent la même influence d'isolement que l'officialité exerce partout autour d'elle. Ils sont tous sous la cloche pneumatique. Ils s'anémient et dépérissent. Ils ne se renouvellent pas au courant de la vie sociale, et, le jour où se produit quelque trouble, quelque sérieuse difficulté civile, toutes ces vaines institutions sont emportées d'un même coup. Elles ne rendaient plus aucun service à la nation, elles n'entretenaient aucun rapport avec le pays vivant : elles étaient depuis longtemps mortes avant d'être balayées et enterrées.

Si une institution quelconque doit vivre en communauté permanente d'esprit et de cœur avec le public par lequel elle est faite, c'est, entre toutes sans doute, un conseil supérieur du travail. Supérieur ou inférieur, les attributs ne font rien à l'affaire : on abuse toujours des grands mots qui n'aident qu'à la vanité et à la morgue, sans donner une véritable force d'action. J'aurais préféré qu'on eût dit tout simplement : le Conseil du travail, sans autre adjectif. D'autant plus qu'il est seul de son espèce : nous n'avons pas de conseils du travail départementaux ou de chambres du travail locales, dont le conseil supérieur pourrait être comme la règle et la mesure. Le qualificatif de « supérieur » qu'on lui a donné n'a donc servi qu'à masquer en partie le vide de ses fonctions et à former l'appât ou le piège de l'esprit de snobisme et de mandarinat qui est déjà bien assez développé dans les démocraties latines !

*
* *

Je voudrais dire d'abord ce qu'est ce Conseil supérieur du travail si peu connu, et essayer ensuite de dire ce qu'il pourrait être.

Depuis quatre ans qu'il a été créé, par le décret du 22 janvier 1891, notre Conseil a fait si peu parler de lui, que je rencontre fréquemment des ouvriers ou des patrons qui veulent bien me consulter sur leurs projets, sur leurs idées, ignorant l'existence même de cette institution faite exprès pour eux. On avait pu appréhender que le Conseil du travail parlât peut-être trop haut, dans un temps où toutes les questions de travail sont si brûlantes et bruyantes : à la vérité il a parlé si bas, qu'on ne l'a guère entendu hors des murs du gracieux hôtel de la rue de Varenne, et que dans le ministère même, on n'a pas toujours entendu ce qu'il disait : il balbutiait, il bégayait, si peu sûr de lui et si incertain de ses droits comme de ses devoirs.

Le décret par lequel il a été institué l'a composé de cinquante membres, nommés par le Président de la République, sur la proposition du Ministre du commerce. Ces membres sont choisis, aux termes du décret, « parmi les membres du parlement, les industriels, les ouvriers, les membres des chambres syndicales, des associations patronales et ouvrières, des groupes corporatifs, des conseils de prud'hommes, et, d'une manière générale, parmi les hommes spécialement versés dans les questions économiques et sociales », ou réputés tels. Sont en outre membres de droit six directeurs appartenant aux divers département ministériels, le président de la Chambre de commerce, le président du Tribunal de commerce de Paris, le président du Conseil municipal de Paris et le directeur général des Travaux de Paris. Le Ministre du commerce, personnage instable, exerce la présidence de droit ; il est assisté de vice-présidents, désignés par lui, qui ont été généralement MM. Challemel-Lacour, Jules Simon, Léon Say et Mesureur.

Dans cette réunion très solennelle, la douzaine d'ouvriers de divers métiers qui ont été appelés à y prendre place se sentent faibles par le nombre, autant que par la situation. Ils viennent de loin, du Midi ou du Nord : ils n'ont pas le temps de se connaître ni de connaître les autres collègues avec lesquels ils se rencontreront. Le Conseil tient une session par an : cette session dure trois ou quatre jours.

Il est évident qu'on n'entreprendra de cette manière que des travaux peu profitables. A peine a-t-on commencé à examiner quelques points d'un projet de loi que le ministre a soumis à l'examen du Conseil et déjà la session est close, le rideau tiré sur la pièce. On se hâte de prononcer quelques discours, de formuler des vœux de pure forme, pour avoir la satisfaction de les communiquer aux journalistes qui ont la complaisance d'attendre dans l'antichambre. Et voilà tout. Cette manière d'opérer n'aide qu'au développement des défauts que l'on reproche déjà assez aux parlementaires et principalement aux parlementaires de France : l'amour effréné de la réclame, le goût des paroles vaines, l'indifférence ou le scepticisme pour les choses réelles et pour les vraies réformes pratiques.

On a remédié en partie à cet inconvénient, en créant une commission, dite permanente. Elle n'est pas plus permanente que le Conseil n'est supérieur. Cependant elle tient des séances un peu moins rares, et elle a produit quelques commencements de travaux utiles. Il faut être juste. On ne dit pas que le Conseil et sa commission n'aient rien fait depuis qu'ils ont été créés. Ce qu'ils ont fait de mieux, c'est l'Office du travail, bureau, permanent celui-là, et positivement organisé, d'investigations et d'enquêtes sur toutes les choses du travail, tant en France qu'à l'étranger. Si l'on accordait à l'Office du travail un budget un peu plus large, comme on n'hésite pas à le faire pour des institutions analogues aux États-Unis et en Angleterre, notre Office serait un laboratoire très précieux d'études sociales et de réformes ouvrières.

***

Les divers bureaux ou services se rapportant aux choses du travail, dans notre département du Commerce et de l'Industrie, sont en grande incohérence et anarchie, je suis obligé de le dire en passant. Il y a des bureaux, des directions, des offices, des commissions, disséminés au hasard, sans définition propre, sans administration méthodique ; chacun tire de son côté et gêne le voisin. L'intérêt public n'est pas bien servi par ce système. Tous les ministres successifs ont eu l'idée d'y mettre de l'ordre : le dernier, voulant y faire de l'ordre, n'a augmenté que la confusion. Je souhaite que M. Mesureur soit plus heureux.

Mais cela dit en passant, comme il était indispensable de le dire pour l'unité intellectuelle de ces brèves observations, je reviens à mon sujet particulier, qui est le Conseil supérieur du travail. Il est clair que ce Conseil, s'il mérite son titre, devrait être le centre et le pivot, ou, comme on dit aujourd'hui, l'âme de tout ce qui regarde et concerne les choses du travail dans l'administration générale de la République.

Le ministre demande exclusivement au Conseil supérieur du travail de lui préparer des projets de lois, qui sont envoyés de là à la Chambre des députés, qui les renvoie à l'une de ses commissions, d'où ils reviennent au Parlement et passent tour à tour de l'une à l'autre de ses deux Chambres, sans qu'il y ait aucun terme marqué à ces pérégrinations. Étonnez-vous si des projets d'un intérêt pressant, comme ceux qui ont trait aux accidents du travail et aux retraites ouvrières, voyagent pendant dix et quinze ans ! L'aide qu'apporte désormais le Conseil du travail, avec sa compétence propre, n'abrège ni ne simplifie la procédure ; car ses délibérations trop rapides, espacées à de longs intervalles, comme nous l'avons remarqué, ne produisent généralement que des indications vagues et quelques grandes lignes d'un dessin flottant. Au reste, on ne lui soumet que les projets les moins importants, les études primaires en quelque sorte, malgré son titre officiel de « supérieur », et jamais on ne lui soumet le texte des lois votées, pour en reviser l'orthographe ; fonction bien utile cependant, mais que l'on réserve au Conseil d'État.

Ainsi, le rôle de ce Conseil, dans l'élaboration de l'œuvre législative, est tellement borné, intermittent et fantaisiste, qu'on ne peut le comparer qu'à la cinquième roue, que dis-je ? à la treizième roue d'un carrosse qui est doté de tant de roues qu'il ne peut pas rouler.

Il y aurait, en dehors de la préparation et de la revision des textes de lois, bien des choses intéressantes à lui demander : d'abord de présider à cette concentration des services que nous avons indiquée plus haut, et puis de suivre et d'accompagner les effets de ces services et les effets des lois dans les domaines réels de l'industrie et du travail, veiller à l'inspection des fabriques, à la bonne application des règlements d'hygiène, à la tenue légale des ateliers, pénétrer dans cet empire encore trop fermé de la production moderne, où il y a tout un peuple de femmes et d'enfants, et des travailleurs, si faibles, malgré tout, en contact quotidien avec des forces et des capitaux si puissamment organisés ; porter là un regard, une lumière d'équité, de contrôle public.

Faire de ce conseil non seulement le véritable conseil d'État de la législation du travail, lui donner la revision et l'adaptation de tout le code industriel ; mais l'introduire dans la pratique même et dans la mise en train de ces lois qui demande tant de prudence, de tour de main et d'habileté expérimentale. Nous avons alors un rôle qui commence à être quelque chose. Je sais bien ce que vont dire les maîtres d'un classicisme outré et d'ailleurs impuissant : « Mais c'est la confusion déplorable du législatif et de l'administratif ! » Je m'en moque.

Si nous avons un jour des conseils locaux du travail et de l'industrie, comme nous les aurons, à n'en point douter, le Conseil supérieur du travail trouvera là encore un emploi de ses lumières et de la haute magistrature dont il devrait être revêtu, pour être utile. Et pourquoi ne deviendrait-il pas, de l'accord même des ouvriers et des patrons, s'adressant à lui en pleine liberté, un conseil supérieur de conciliation et d'arbitrage ; un aréopage du travail ? Il y a bien longtemps que j'ai indiqué ces points de vue, bien avant que parût le décret, excellent en principe, mais chaque jour plus insuffisant, du 22 janvier 1891.

Mais on comprend que la première condition pour donner au Conseil supérieur du travail une plus large part de vie et d'autorité, est d'en modifier le mode de fonctionnement et de recrutement. Le Conseil supérieur de l'Université, qui a une grande et juste opinion de son caractère et de ses droits, ne procède-t-il pas de l'élection ? Pourquoi le Conseil du travail n'aurait-il point aussi cette origine, la seule légitime et acceptable dans notre État républicain, et la seule d'où il puisse tirer le genre particulier d'autorité dont il a besoin pour rendre les services moraux, économiques et sociaux que nous attendons de lui ! Alors, vraiment, notre Conseil du travail serait quelque chose. Mais il semble toujours que l'on appréhende qu'il soit quelque chose. On ne lui accorde qu'une demi-existence artificielle et trompeuse. On paraît ne l'avoir créé que pour être une ombre. Mauvaise politique, qui ne voit pas que les réalités nous débordent pendant que nous sommes en conversation avec des ombres. Je reviendrai sur ces questions si on le veut bien.

HECTOR DEPASSE.

LETTRES D'UN TIRAILLEUR ANNAMITE.

L'Ile de Khong.

Le sergent Paul Troubat, sous-officier aux Tirailleurs annamites, âgé de vingt-six ans et demi, est mort le 14 mai dernier à Stung-Treng, sur le Mékong, en revenant de l'île fluviale de Khong, où il était en détachement depuis six mois. Les lettres qu'il écrivait à sa famille nous ont paru dignes, par leur nouveauté, d'être présentées à nos lecteurs. Elles sont originales et sincères et nous initient à des détails ethnographiques et géographiques sur notre poste le plus avancé de l'Indo-Chine, dans l'archipel qui jonche le Grand Fleuve d'îles et d'îlots, au-dessus des Cataractes de Khône (1).

Khong, 20 novembre 1894.

Mon cher frère,

C'est du fond de nos postes les plus avancés de la Cochinchine, en plein Haut-Mékong, en pays laotien, que je date ma lettre ; je suis ici pour un mois ou deux, à plus de mille kilomètres de Saïgon...

Je suis à Khong, île que nous occupâmes l'an dernier au début des hostilités avec le Siam. J'ai mis quinze jours pleins pour y arriver, voyageant tantôt en bateau à vapeur, tantôt en pirogue, quelquefois à cheval ; c'est très fatigant, mais c'est splendide.

J'ai mené la vraie vie d'explorateur, seul Européen avec une dizaine de tirailleurs, leurs femmes et enfants et mes coolies laotiens. Si tu veux te faire une idée de la longueur du trajet, prends une bonne carte de l'Indo-Chine, remonte le Mékong en passant par Kratié, Stung-Treng, Khône, Khong, Ban-Mouang : c'est dans cette région que je me trouve pour le moment. Mais ce dont vous ne pouvez vous faire une idée, c'est de ce fleuve tumultueux, plein de vagues et de remous, dont on a peine à apercevoir les deux rives.

Jusqu'à Kratié, j'ai pu voyager dans un bateau des Messageries, à bord duquel j'étais relativement bien. Jusqu'à ce poste, le fleuve est imposant par sa largeur qui est de près de deux kilomètres ; mais le paysage est plat, comme tous ceux de la Cochinchine.

A partir de Kratié, il m'a fallu naviguer en pirogue en raison des basses eaux ; c'est alors qu'a commencé ma vie sauvage, mais je ne regrette nullement d'avoir mené au moins une fois cette existence.

J'avais avec moi onze pirogues, occupées par mes tirailleurs, et une réservée à mon usage : ces pirogues sont de simples troncs d'arbres creusés, longs d'une dizaine de mètres et larges de deux environ : un toit en bambou recouvre l'espace réservé aux passagers, et les met à l'abri du soleil ou des pluies.

Les Laotiens manœuvrent ces embarcations, qui semblent toujours prêtes à chavirer, avec une dextérité remarquable... On y est assez mal, et il n'y a qu'une posture permise, la façon de s'asseoir des Turcs. Il ne faut pas songer à trop remuer sous peine de chavirer ; mais que de compensations dans l'aspect du paysage !

Les eaux du Mékong sont basses, car nous entrons dans la saison sèche, et le niveau du fleuve est descendu de sept à huit mètres : on navigue sur un torrent large de huit à neuf cents mètres où les roches, les arbres énormes, émergent de tous les côtés et forment autant de rapides.

Du côté de Sambor surtout, endroit où les rapides sont le plus dangereux, c'est splendide. Du fond de

(1) Ces lettres paraîtront prochainement en un vol. gr. in-18 sous ce titre : *L'Ile de Khong, Lettres laotiennes d'un Engagé volontaire*, à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine.

la pirogue, on se sent comme attiré vers les gouffres, les mille tourbillons de l'eau. La pirogue glisse comme une flèche, pointant juste sur une roche ou un immense tronc d'arbre ; on croit que l'on va s'y briser, on ferme presque les yeux, mais avec leurs lances ou leurs rames, les Laotiens s'arc-boutent contre l'obstacle, poussent des cris sauvages et filent au milieu de tous ces passages dangereux avec une adresse inouïe.

Quelquefois un homme glissant sur le plat-bord tombe à l'eau ; mais, excellent nageur, il s'en retire presque toujours sain et sauf.

Non, je t'affirme, il faut voir cela de ses propres yeux, passer par toutes ces émotions pour croire ce qu'on écrit là-dessus et qu'on pourrait taxer d'exagération. Voilà donc la vie que j'ai menée pendant une douzaine de jours. Je partais au lever du soleil, vers les cinq heures et demie ; sur les dix heures, premier arrêt sur la rive pour allumer les feux et permettre aux Laotiens de cuire leur riz et leur poisson.

Sais-tu comment ils attrapent ce poisson? L'un d'eux, en avant de la pirogue, est armé d'une longue pique qu'il lance dans l'eau avec force aux endroits propices ; lorsqu'il sent une résistance, il pousse un certain cri, un rameur se jette à l'eau, plonge et ramène la plupart du temps un poisson énorme, de forme inconnue chez nous. J'ai goûté à quelques-uns et je t'assure que la chair en est très bonne.

Le soir, j'arrêtais le convoi quand bon me semblait, lorsque j'avais trouvé une bonne plage de sable ; toutes les pirogues étaient soigneusement amarrées et l'on allumait les feux pour la cuisine et pour la nuit. Les Laotiens couchaient à terre sur leurs nattes ; les Annamites, tirailleurs, femmes et enfants préféraient les pirogues. Pour moi, j'étendais ma couverture près de mon feu, m'enroulais dans un manteau et dormais la tête sur ma valise.

Il eût été plus prudent de coucher dans ma pirogue, mais l'odeur de poisson salé qui y régnait m'empêchait de le faire. C'eût été plus prudent, à cause des tigres assez nombreux dans cette région ; mais je t'avoue que je ne l'ai pas entendu une seule fois.

Un soir seulement, à l'emplacement de la halte, j'ai vu les empreintes d'un tigre qui devait venir boire à cet endroit de la rive et qui était fort gros, à en juger par ses traces.

Les feux furent vite allumés ce soir-là, car Annamites et Laotiens ont une peur effroyable du seigneur tigre ; il ne se passa rien, mais petit à petit, dans la nuit, hommes, femmes, enfants étaient venus se masser autour de moi, qui seul étais armé.

L'année dernière, pendant l'expédition du Siam, un soldat d'infanterie de marine fut enlevé au milieu de ses camarades par un tigre, et on ne retrouva son cadavre que le lendemain : le ventre était complètement ouvert et une cuisse arrachée...

Khong, 18 décembre.

Mon cher Antoine,

. . . . . .

Nous menons la vie de campagne, quoique en paix aujourd'hui, mais il faut se tenir sur ses gardes, le Siam n'étant pas bien loin, et le fameux État-Tampon n'étant pas encore délimité, en dépit des missions qu'on y envoie. Du côté des Laotiens, nous n'avons rien à craindre, c'est un peuple très doux et craintif à l'excès. En général, ils sont grands, robustes et bien faits ; les traits du visage sont réguliers, le teint très brun, les cheveux coupés courts et en brosse. Leurs vêtements consistent en étoffes qu'ils travaillent eux-mêmes très habilement, et qu'ils se jettent négligemment autour du corps. Ils sont indolents et mous, et se contentent de peu comme nourriture.

Extrêmement superstitieux, ils professent pour leurs bonzes un culte manifeste. Ils adorent Bouddha, leur grand dieu, dont on trouve des statues ou statuettes en immense quantité...

La langue laotienne est monosyllabique et gutturale. Cependant, chez les femmes et les enfants, elle atteint des accentuations très douces. Elle est beaucoup moins difficile à apprendre que la langue annamite, les intonations n'y existant qu'à un faible degré.

Les maisons laotiennes sont de simples cases en bambous et paillotes, à un seul compartiment, dans lequel la famille vit tout entière : généralement elles sont sales et mal entretenues.

La principale occupation des habitants est de tisser des étoffes ou plutôt la laine qu'ils revendent aux Cambodgiens et aux Siamois. A part cela, leur commerce est à peu près nul. Ils font de préférence des échanges ; leurs monnaies consistent en sous du Siam et en boules d'argent de la valeur d'environ trois francs. Ils prennent avec plaisir les pièces d'argent, surtout les piastres, au milieu desquelles ils percent un trou et qu'ils s'attachent autour du cou.

J'ai vu un Laotien qui avait ainsi une médaille commémorative de Jeanne d'Arc, et qui en était très fier ; il ne l'aurait pas donnée pour je ne sais quoi.

Comme je te l'ai dit, ils nous sont extrêmement soumis ; on sent, à les voir, leur ancienne condition d'esclaves.

Jamais un Laotien, qui marche derrière un Européen, ne cherchera à le dépasser ; s'il se trouve sur sa route, il s'écarte immédiatement pour le laisser passer et courbe la tête en témoignage de respect. Ils paraissent également très soumis vis-à-vis de leurs

notables; pendant mon voyage, le chef des coolies est venu me demander la permission de faire donner la bastonnade à un de ses hommes qui avait volé. J'ai autorisé la chose pour empêcher le fait de se reproduire, mais j'ai arrêté le supplice au bout du troisième coup de bâton. Le voleur paraissait parfaitement résigné à son sort, sachant d'avance la peine qui lui était réservée; et si je n'avais pas été là, il aurait reçu quinze à vingt coups de bambou sur les reins.

Comme tous les peuples de l'Extrême-Orient, les Siamois sont avides des couleurs voyantes, des bijoux, des colifichets. Les femmes portent presque toutes de gros bracelets de cuivre travaillé aux pieds et aux bras, et des boucles d'oreilles. Leur chevelure est retenue au sommet par un nœud d'étoffe, jaune la plupart du temps. Il est assez difficile de se procurer de ces bijoux; j'ai pu cependant avoir un bracelet en cuivre pour dix *cents* (environ cinq sous de chez nous). Elles s'habillent d'une sorte de jupon et d'une étoffe cachant les seins et la poitrine. Sans être jolies, elles ont des traits assez réguliers, surtout étant jeunes; mais le bétel dont elles usent avec excès les dépare considérablement...

Khong, 6 janvier 1895.

Mon cher père,

... Je mène une vie qui se rapproche plus de celle du sauvage que de celle de l'homme civilisé. Note bien que je n'en suis pas autrement fâché, et plus je vois ces peuples qui, d'après nous, ont besoin de connaître tous nos raffinements, plus je crois qu'ils pourraient très bien s'en passer. Nous leur communiquons surtout nos défauts et nos vices, sans leur donner aucune de nos qualités et, d'ailleurs, sans prendre aucune des leurs, puisque nous affirmons qu'ils n'en possèdent aucune...

Je me rappelle que tu me parlais un jour de l'État-Tampon, et tu ne savais pas au juste ce que c'était. Pour moi, je l'ignorais et l'ignore encore aujourd'hui quoique me trouvant sur les frontières de cet État. Je vois bien passer mission sur mission, allant délimiter, mais je crois que ce n'est que de la poudre aux yeux. A mon avis nous resterons dans les positions que nous occupons depuis l'année dernière, — il en est certaines que nous aurions dû évacuer, Chantaboum par exemple, — et nous étendrons peu à peu notre influence. Le Siam nous a bien payé l'indemnité de guerre fixée, mais comme la moitié des piastres versées était fausse, nous avons par oubli continué à occuper certains points stratégiques. Je crois que c'est un oubli très habile et que, le cas échéant, nous n'aurons pas à nous en repentir.

Par ce temps de colonisation à outrance, la devise devient : « J'y suis, j'y reste, » et nous n'avons probablement pas tort de l'appliquer...

J'ai donné quelques renseignements généraux à Antoine sur le caractère du peuple laotien, tel qu'il m'est apparu pour la première fois. Très doux, réservé, timide à l'excès, il a été vite soumis par les Siamois qui l'ont réduit à l'état d'esclave. — Je crois même que l'habitude des cheveux ras chez le Laotien est une marque d'ancienne servitude. — Les villages sont administrés par des chefs de village, soumis à l'autorité de gouverneurs nommés par le gouvernement siamois, et responsables vis-à-vis de lui de l'exécution des ordres donnés.

Après l'autorité sans borne des gouverneurs, vient celle des bonzes ou prêtres, dont l'influence est énorme.

Je les vois tous les matins sortir gravement à la file indienne de leur pagode et venir dire les prières devant la maison du gouverneur de l'île. Ils ont tous la tête rasée et sont couverts d'une sorte de toge jaunâtre, dans laquelle ils se drapent. Ils portent des vases en forme d'amphores, dans lesquels on dépose les offrandes sur tout le parcours. Derrière eux marchent les élèves-bonzes, que j'appellerais les enfants de chœur et qui, eux, ont l'aspect moins sévère, et même un air assez malicieux.

Arrivé devant la case du gouverneur, le cortège fait halte et on n'entend pendant quelques minutes que le murmure des prières. Somme toute, c'est la même chose que chez nous, mais c'est plus simple. Ces costumes, ces offrandes de fruits, ces ornements de forme étrange, rappellent des souvenirs antiques.

Les bonzeries sont généralement fort riches. Derrière notre camp, existent encore les traces d'une pagode fort importante avant notre arrivée; il y avait peut-être plus de cinq cents prêtres ou élèves.

Tout cela a été dévasté, mais il reste encore un bouddha énorme et de curieux morceaux de boiseries sculptées, qu'il est impossible malheureusement d'emporter.

Je voudrais assister à une des cérémonies auxquelles les bonzes se livrent; ce doit être, assurément, curieux à l'excès; mais nous les avons fait fuir dans l'intérieur du pays, et il est bien difficile de s'y aventurer...

Khong, 20 janvier.

Mon cher frère,

Je t'envoie de nouveau mes meilleurs souhaits de bonne année pour l'année annamite cette fois qui vient de commencer. J'ignore, par exemple, dans quel siècle l'Annam vient d'entrer, personne n'a pu me renseigner là-dessus. Toujours est-il que ce commencement d'année a donné lieu à force réjouis-

sances, fêtes, jeux... les plus riches costumes ont été sortis pour cette occasion.

A Saïgon, paraît-il, la fête est splendide : les Annamites y déploient un luxe inouï : colliers, bijoux, pantalons et caï aô de soie, tout ce qui constitue la richesse de l'Annamite est arboré pompeusement. Tout travail cesse, on se consacre entièrement au souvenir des ancêtres, et au jeu qui est permis partout, dans tous les établissements, aussi bien que dans la rue. Le bà quan est surtout en honneur : c'est un jeu fort simple ; il consiste à agiter dans un cornet quelques sapèques en nombre indéterminé : chacun des joueurs a parié pour une, deux, trois ou quatre sapèques ; le banquier renverse le cornet et dispose les jetons par tas de quatre, le dernier tas est celui qui décide du sort du jeu, car il ne renferme que une, deux ou trois sapèques. Selon le nombre sur lequel on a parié, on gagne ou on perd : si l'on gagne, le banquier vous paye quatre fois la mise.

A ce jeu de hasard, où les joueurs se surveillent trop pour qu'on puisse tricher, les piastres circulent et disparaissent avec une rapidité insensée ; mais l'Annamite est joueur à l'excès. Tout est porté au Mont-de-Piété pour avoir de l'argent, les bracelets d'or, les colliers, les peignes d'écaille, tout se joue. Telle congaï qui se promenait le matin en costume de soie s'en retourne le soir en simple caï aô de cotonnade.

Je n'ai pas vu la fête du Tet dans toute sa splendeur. Ici, dans ce camp, dans le Laos, tout se passe plus simplement et les fortunes des tirailleurs sont modestes.

PAUL TROUBAT.

QUELQUES NOTES
SUR L'ŒUVRE DE WAGNER (1)

IV

> J'ai ouï conter, Siegfried, que tu sais la langue des oiseaux chanteurs.
>
> HAGEN.

La véritable innovation de Wagner, le principe salutaire qui lui permit de vivifier les formules avilies par un abus dégénérant en routine, est dans la plus intime essence de sa musique, moins encore dans sa forme que dans son esprit, moins dans la syntaxe que dans le sens même des mots. La musique est pour lui un véritable langage : elle ne lui sert pas seulement à construire une forme sonore, image plus ou moins fidèle des sentiments et des pensées dont ses héros sont animés, il veut, lui confiant l'expression directe de ces sentiments et de ces pensées, l'élever au-dessus de la boue où s'enlizent les arts plastiques, en faire une sœur de la poésie, aussi intellectuelle, infiniment plus puissante qu'elle sur la nervosité des masses.

A tous les musiciens n'appartint pas ce don particulier, se révélant à d'indéfinissables marques, d'écrire une âme avec des notes. Nul ne l'avait possédé comme Beethoven : mais le secret de l'exacte signification de ses pathétiques et mystérieux discours dort avec lui dans sa tombe. L'œuvre reste parmi nous douloureusement hautaine, ainsi qu'il passa lui-même au milieu des hommes ; sous ses voiles sillonnés d'éclairs, nous l'adorons comme la déité quelquefois entrevue des prophètes, à peine devinée des peuples : qui d'entre nous peut se tenir pour assuré d'en posséder la véritable compréhension ?

Essentiellement vague, la musique est par elle-même incapable de préciser à d'autres oreilles le sens qu'y voulut déposer celui qui l'écrivit. Comme Beethoven en eut le tardif pressentiment, il lui faut le secours de la parole : mais, que de longs tâtonnements pour réaliser cette union ! Certains, prenant comme évangile cette préface d'*Alceste*, où l'on a grand tort de chercher la source première des réformes wagnériennes, voulurent avec Gluck « réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie ». Les plus nombreux sacrifièrent résolument la poésie à la musique. Les uns ni les autres ne parvinrent que par rencontre à parler ce puissant langage, dont ils sentaient le besoin sans en posséder la connaissance. C'est pour en avoir eu quelques lueurs que Meyerbeer n'est pas mort tout entier, que Verdi survit parmi les décombres de la musique italienne. Mais Wagner était à la fois trop musicien et trop poète pour ne pas comprendre que deux arts si dissemblables ne parviendraient point à équilibre dans la même œuvre, et qu'il fallait qu'un art nouveau fût l'enfant d'amour que la musique concevrait de la virilité du poète. Avec la pleine conscience de ce qui ne fut qu'instinct chez ses prédécesseurs, il put user enfin de ce don merveilleux, qui marquait déjà ses premiers ouvrages des signes fugitifs, mais certains, où la postérité dénonce les personnalités naissantes, dès l'abord forcément méconnues : germes énigmatiques, qu'on ne saurait discerner ni comprendre avant d'en avoir vu le complet épanouissement.

Dans la curieuse partition des *Fées* ces germes déjà sont en nombre pour nous affirmer la spontanéité que l'on a voulu refuser à cette incomparable nature d'artiste. A vingt ans, Wagner pouvait-il ériger un système auquel il plierait l'œuvre de toute sa vie ?

(1) Voyez la *Revue* du 2 novembre.

N'est-ce pas plutôt de l'œuvre elle-même, conçue sous l'impérieuse poussée des facultés intérieures, que le système est né ? Il est visible que cet homme, qui devait bouleverser le monde musical, s'il eut dès sa jeunesse la prescience de sa valeur, n'en vint pourtant pas du premier coup aux révolutionnaires intentions. N'essaya-t-il pas, quelque indociles que fussent déjà ses instincts, de se montrer disciple fervent de Weber et de Beethoven d'abord, puis de Spontini, puis même de Meyerbeer ? Ce n'est que peu à peu que sous la coulée toujours plus ardente des pensées nouvelles les vieux moules ont fléchi, ont craqué de toutes parts, et que Wagner a reconnu la nécessité de les adapter à ses besoins nouveaux. Combien de formules ne semblaient qu'un inoffensif et quelquefois charmant radotage sur les lèvres avouant d'elles-mêmes le néant de ce qu'elles avaient à dire ! Ce cerveau plein de pensées en souffrit comme d'un insupportable bégaiement dont il lui fallut guérir. Celui-là ne pouvait se contenter de vocaliser ses sentiments : il voulut que son chant fût une parole. Et c'est en ce sens seulement qu'on a pu dire de Wagner qu'il fit couler dans le drame le torrent de la symphonie beethovénienne ; au point de vue de la forme musicale, en effet, il avait besoin d'une matière autrement souple, malléable et légère que celle de la symétrique symphonie ; et la fugue libre du grand Bach lui offrait toutes les ressources de la trituration simultanée des motifs, de leur morcellement, la fantaisie infinie d'un développement procédant moins par enchaînement de tonalités voisines, que par retours successifs à une ou deux tonalités principales, après les modulations les plus éloignées.

Il put ainsi se former un langage, non de l'alliance, mais de l'indissoluble combinaison de la musique et de la poésie. L'action scénique, la mimique rendue à toute son antique importance, vint encore aider à le préciser, et de ces trois éléments naquit une éloquence nouvelle, unique de concision et de complexité tout ensemble, qui porte dans le drame toute la pénétration analytique du roman, sans avoir besoin pour commenter les âmes d'arrêter l'action. Langage qui décompose simultanément au geste les moindres mouvements de la sensibilité, comme la prose ceux de la raison. Matière dont l'artiste peut modeler la vie même en son perpétuel devenir, et non plus de froides statues, faites d'argile morte sur la sèche armature d'un médiocre poème.

Aussi les interprètes d'une semblable musique ne sauraient-ils assez se préoccuper de chercher, au delà de la note, la pensée ; et c'est pourquoi nous autres Français, chanteurs incomparablement mieux doués que nos voisins, instrumentistes supérieurs, nous aurions tant à apprendre de la plus médiocre des exécutions allemandes. Là seulement est la véritable difficulté des rôles wagnériens, difficulté plus grande, au rebours de ce que l'on en pense, dans les premières œuvres, où la pensée est d'autant plus malaisée à dégager et à rendre que l'expression en est plus imparfaite. Wagner disait lui-même que dans le personnage de Tannhäuser il avait laissé trop à faire à l'initiative du chanteur : l'audition du *Rheingold* est ainsi quelquefois décevante, par ce seul motif que le compositeur, peu sûr encore dans le travail instrumental dont s'enveloppe la trame du dialogue, a par moments laissé trop à faire au chef d'orchestre.

C'est encore pourquoi, ces rôles imposant une tension d'esprit, une sincérité d'émotion qu'on ne saurait exiger dans la pratique journalière d'un répertoire de théâtre, Wagner souhaitait de n'y voir figurer ses ouvrages qu'à titre exceptionnel, pour en obtenir de satisfaisantes exécutions.

Le drame musical ainsi compris, quelle qu'en soit la forme, se rapproche plus en intention des spectacles de l'ancienne Grèce que de l'*opéra* moderne. Peut-être n'est-ce là que le prélude d'une radicale transformation de la musique ; peut-être a-t-on longtemps confondu les moyens avec le but ; peut-être Wagner n'a-t-il fait, comme l'admirable cordonnier de Nüremberg, qu'annoncer le délicieux rossignol qui chante dans l'ardente aurore ; peut-être (notre art est si jeune !) n'en sommes-nous encore qu'aux préraphaélites ! « Vois, disait Wagner à Œckel, du dieu Wotan, devenu ce passant qui regarde s'accomplir les temps ; vois, il nous ressemble à s'y méprendre : il est la somme de l'intelligence actuelle, tandis que Siegfried est l'homme désiré, voulu par nous, l'homme de l'avenir, qui ne peut toutefois être fait par nous, qui doit au contraire se faire lui-même par notre anéantissement. » Et c'est là le sentiment qui, dans le domaine de l'art, fait s'effacer Hans Sachs devant Walther : dans le domaine de la passion, Wolfram devant Tannhäuser.

V

> Sache, Wolfram, que c'est ainsi que je comprends, dans sa vérité, la nature de l'amour.
>
> TANNHÄUSER.

Nous ne voudrions pas cependant que l'on nous crût de ceux qui tiennent à trouver au fond de l'œuvre de Wagner la plus abstruse philosophie : nous estimons que ce serait rabaisser une pure œuvre d'art, et la signification profonde que nous lui attribuons est toute passionnelle et humaine. Il nous paraît aussi calomnieux de faire de Wagner un Schopenhauer résolvant au moyen d'accords quelque

problème métaphysique, que de le représenter comme un littérateur dérobant à la musique, à force de volonté, le secret d'impressions violentes auxquelles la poésie ne suffit pas. Certes il a plus que personne contribué lui-même à former cette légende par ses paroles et par ses écrits. Mais d'une de ses lettres retenons cet aveu :

« Rarement un homme aura été autant que moi contradictoire dans ses idées et ses intuitions, aussi étranger à lui-même... *Je suis un artiste, rien que cela.* »

Et surtout celui-ci :

« L'artiste lui-même doit se trouver devant son œuvre, si c'est véritablement une œuvre d'art, comme devant une énigme au sujet de laquelle il peut s'égarer dans les mêmes illusions que les autres ! »

Il la revoit en effet sous cet étrange reflet de l'heure présente, du sentiment actuel et personnel, dont la musique se colore pour chacun de ceux qui l'entendent, y gagnant l'irrésistible pouvoir de secouer les foules d'une émotion tout à la fois individuelle et collective. C'est ainsi qu'après avoir conçu l'*Anneau du Nibelung* dans la plus optimiste foi à la puissance rédemptrice de l'amour, Wagner y découvrit un jour tout le pessimisme de ses philosophes favoris; il finit par y voir plus simplement « la sincère constatation du véritable et profond état des choses ».

En fait, l'essence de toute son œuvre et son but ne furent que de peindre dans toute leur réalité les plus poignants des sentiments humains. Le symbolisme même qu'il y introduisit avec le merveilleux ne lui fut qu'un moyen de mettre sous les yeux du spectateur les catastrophes sentimentales qui bouleversent l'âme de ses personnages. On a beaucoup raillé ses *philtres :* ôtent-ils rien de leur intensité à ces profondes études du cœur? empêchent-ils Tristan de nous dire, sur sa couche d'agonie, de combien de fiertés humiliées, d'héréditaires souffrances et de regrets inavoués est faite la passion qui le jeta aux bras d'Iseult? font-ils, hélas ! que Siegfried soit seul à perdre jusqu'au souvenir des plus radieuses amours, pour mettre aux pieds d'une belle fille, la première venue, quelque madrigal imbécile, plat jusqu'au calembour?

Pourquoi s'obstiner, lorsque l'auteur lui-même reconnaît une part d'inconscience dans sa création, à dégager d'une œuvre comme l'*Anneau du Nibelung* un symbole général, qui reste contradictoire et confus? N'est-ce point assez d'y trouver une des plus riches collections d'âmes auxquelles un dramaturge ait jamais donné la vie? De tant de personnages, lequel n'est pas intimement, exactement humain : depuis le complexe Wotan, ce monarque constitutionnel qui renonce, avec une résignation si moderne, à reviser les lois qui ne le soutiennent qu'en le garrottant, jusqu'aux géants de cervelle obtuse, le sensible Fasolt opprimé par cet avide Fafner, qui finit vautré sur la fortune dont il ne sut pas user, épais et triste comme un bourgeois égoïstement stupide; depuis Mine, esprit cocasse et sordide, jusqu'à Siegfried, toute la beauté de l'homme joyeux de sa simplicité, de sa tendresse et de sa force; depuis la jalouse Fricka, vaine et furieuse de sa vertu aigrie, jusqu'à cette adorable Brünnhilde, cœur trop grand pour les conventionnelles sagesses, qui du haut de son bûcher lance l'anathème sur cet or, sur ce pouvoir qui fanent au feu de la convoitise toutes les âmes qui les approchent? L'amour, maudit au début du drame par la laideur impuissante et envieuse, maudit à son tour : et cet amour, c'est tout Wagner : de sa supériorité absolue, de sa nécessité, la conviction chez lui est innée, si bien que dès l'aurore de sa vie artistique nous voyons poindre la pensée dont toute son œuvre s'illuminera. Combien de ses héros ne vivent que pour répéter après la fée Ada :

« Immortalité, sans Amour tu n'es qu'une éternelle mort ! »

Mais il s'en est fait une conception toute personnelle. Non seulement il admet à côté de la tendresse idéale les plus fougueux emportements des sens, mais encore il réclame, pour l'être complet, l'étroite union de ces deux principes trop souvent rivaux, dont la dissociation lui apparaît comme la honte de l'homme et la pire humiliation de la femme. C'est la cause que plaide Tannhäuser à la Wartburg, devant ces *Maîtres chanteurs* du sentiment, de qui la phraséologie filandreuse, les images boursouflées, le platonisme convenu évoquent le risible souvenir de la *tabulature*. Et s'il doit laisser de sa chair aux ronces de la route de Rome, comme plus tard Siegfried se heurter à l'épieu de Hagen, Amfortas se percer à la lance sacrée, ce n'est pas pour avoir cherché la volupté, mais pour l'avoir trouvée hors de tout amour vrai.

Jamais peut-être artiste n'a laissé sur son œuvre plus lumineuse trace de sa vie passionnelle. Nous savons combien la réalité fut lente à désaltérer cette soif qui brûlait son cœur !

Après les aspirations instinctives de l'adolescence, il arrive à l'âge où l'on est, dit-il, « disposé à prendre plaisir à la vie, à trouver satisfaction au spectacle des choses ». Il aspire aux amours faciles, aux succès faciles aussi, et sur les traces de ces Italiens qu'il voit partout triompher, il écrit *Rienzi*, œuvre outrancière et brutale, plus noble peut-être qu'il ne l'a voulu faire, et débordante d'une vie puissante dont quelque chose demeurera jusque dans ses derniers ouvrages : elle bouillonne transformée dans *Tristan*, elle anime encore les abstraites conceptions de *Parsifal*.

D'une existence bruyante et vide le dégoût viendra, et avec lui l'ardent acte de contrition de *Tannhäuser*. Mais plus vite encore Wagner marié souffrira de la déception de ses plus pures tendresses : et voici, avec le *Vaisseau fantôme*, sous une forme ancienne des accents véritablement nouveaux, d'une désespérance profonde, d'une souffrance aiguë, d'une sincérité qui lave de toutes ses taches cette partition improvisée en quelques semaines, à la plus triste époque de misère et de déboires. Qu'il se fit cruellement sentir alors, le douloureux isolement de l'esprit supérieur au milieu de la vaine et médiocre agitation humaine! Incompris, craint et haï, il va, sur son hautain navire, livré à la férocité des vagues aveugles et sourdes, cinglant obstinément vers le cap qu'il a juré de franchir, se mesurant dans son orgueil impie au Dieu créateur d'âmes : « Houhi! Satan l'a entendu! Houhi! les voiles au vent, sans relâche, sans repos! Iohohé! Houhi! » Comment de toute son âme n'aspirerait-il pas au rivage, où le dernier des hommes connaît la paix! Le ciel soit à la femme au cœur simple qui par la seule compassion s'élève au partage de douleurs qu'elle ne comprend pas, prête à déchirer aux rochers de la grève les blancheurs de son corps, pour le repos de celui dont elle aime le visage pitoyable et le cœur souffrant, sans prétendre aux solitudes sacrées de son esprit!

Le même sentiment reparaît dans *Lohengrin*, mais comme apaisé, comme épuré. Quel rêve, né par contraste de l'intense dégoût de la réalité, a mis dans l'appel toujours ardent du héros céleste vers la terre ce doux émerveillement devant le charme et la faiblesse de la femme, qui le fait presque timide autant qu'elle, et si tendrement indulgent aux ruses ingénues dont son caprice tente de l'enlacer?

Cependant Wagner a entrevu la possibilité de réaliser ce songe, d'échapper aux liens qui l'étouffent, de connaître enfin l'union digne de lui. Et Wotan rugit contre les conventions sociales qui prétendent éterniser le mariage d'où l'amour s'est retiré; il crie que son âme, comme le monde, ne vit que de perpétuels changements; il proclame par la bouche de Brünnhilde, la fille de son cœur et de sa pensée, les droits imprescriptibles de la passion. La femme légitime pour lui n'est plus qu'une maîtresse, vil instrument de plaisir : la véritable épouse est celle qui pourra comprendre et partager cette passion impérieuse, exclusive, éternelle, comme celle de Tristan et d'Iseult sans cesse renaissant de son propre assouvissement, aspirant à la mort comme au spasme indéfiniment prolongé où le désir se fond.

Et voici que dans l'apaisement de sa vieillesse heureuse, pour la première fois l'homme connaît toute la femme, non pas toute bonne telle qu'il la rêvait, ni toute mauvaise comme il la voyait, mais faite du meilleur et du pire à la fois. Il sait maintenant que pour elle plus encore que pour lui est difficile à réaliser l'union des principes ennemis dans l'amour complet; il sait que sa faiblesse la rend esclave de tout ce que ses sens possèdent d'impulsions mauvaises; il sait que, soumise à une sorte de puissance démoniaque qui lui fait tenter elle-même de passionnés efforts pour le malheur de ceux qu'elle aime et pour sa propre damnation, elle a cependant toutes les tendresses, tous les dévouements et tous les repentirs. Troublante figure dont les *Fées* contiennent je ne dirais pas même une première ébauche, mais comme le pressentiment! Mystérieuse Kundry qui, comprise et pardonnée, après avoir torturé la vie de l'artiste, soutient d'une main pieuse la pierre terminale de son œuvre!

GASTON CARRAUD.

REVUE LITTÉRAIRE

La légende de Montaigne.

Évidemment, le portrait de Montaigne est à refaire. Il n'y a pas bien longtemps que sa physionomie semblait fixée à jamais, pour ses amis comme pour ses ennemis. Le pauvre Charron l'avait si bien trahi en l'expliquant, que Pascal maudit en lui un sceptique; et vous savez si les philosophes du XVIIIe siècle ont joué de ce scepticisme des *Essais*. Il y a quelque cinquante ans, l'on a découvert que Montaigne était un paresseux et un égoïste. Dès lors, on a ramené à ces trois traits presque tout le caractère de l'homme et toute sa philosophie. On nous a appris à chérir ou à détester en lui le plus aimable et le plus spirituel des gentilshommes campagnards, mais aussi le plus paresseux, le plus sceptique et le plus égoïste des grands hommes. — Eh bien! je le regrette, car l'on tient à ses préjugés : mais voilà une légende qui s'en va.

Montaigne paresseux? Mais, à le lire, nous devrions rougir de notre paresse. Il a fait passer dans ses *Essais* la substance de toute l'antiquité, de celle que nous connaissons bien et de celle qu'aujourd'hui nous connaissons mal. Il a compulsé, par centaines, des in-folio de théologie, de morale, de sciences, d'histoire, de voyages. Sa pensée a vagabondé à travers les temps et les pays. Et il n'était pas plus paresseux de corps que d'esprit. On le rencontre partout sur les grandes routes, à Paris, à Blois, à Rouen, en Lorraine, en Allemagne, en Suisse, en Italie. Même quand il semble se reposer dans son château, on l'aperçoit plus souvent à cheval que dans sa *librairie*. Il était homme à courir les champs et

les bois pendant huit heures de suite, « sans démonter ». Au retour, il mangeait à belles dents, il jouait, criait et se gaussait en vrai Gascon. Ce qui ne l'empêchait pas de rédiger des rapports pour les Parlements, d'administrer une grande ville pendant plusieurs années, de paraître à la cour, d'aller en députation auprès des princes, de conduire au loin bien des négociations politiques. Aux plus remuants d'entre nous, on peut souhaiter une aussi active paresse.

Montaigne sceptique? Relisez là-dessus les pages décisives de M. Faguet ou de M. Lanson. En réalité, Montaigne est sceptique à la façon de nombreux philosophes, par exemple de Kant ou des grands penseurs anglais de ce siècle. Il est sceptique contre les métaphysiciens, les fanatiques, les théoriciens, contre tous ceux qui rêvent d'absolu ou de règles universelles. Il se défie des chimères, des généralisations hâtives, des hommes tout d'une pièce, et des choses trop simples. Mais il croit à l'expérience et à la raison, pourvu que la raison ait la modestie de rester dans son domaine. Il croit au devoir, il s'est fait un solide système de morale.

Montaigne égoïste? On le croyait jusqu'ici. Mais M. Stapfer soutient le contraire (1). J'ai cherché dans les *Essais* des armes pour le combattre : je n'y ai trouvé que des arguments nouveaux à l'appui de son opinion.

M. Stapfer, qui vit au pays de Montaigne et qui pourrait être de sa famille, est sûrement de ses amis. Ceux qui ont lu ses amusantes variations sur le thème des *Réputations littéraires* savent de reste qu'il y a du Montaigne dans sa manière. C'est un savoureux mélange d'ironie et de joyeuse érudition, de nonchalantes digressions, de philosophie spirituelle et de fantaisie. Sous cette gaze un peu flottante et capricieuse du style circule une pensée très moderne, toujours en mouvement, très attirée vers les problèmes du jour, et très indépendante. Ce libre moraliste se défie si bien des idées toutes faites, qu'il cherche volontiers la vérité dans la direction du paradoxe. Et souvent il l'y découvre, tant il sait s'arrêter à propos, corriger l'apparente exagération par les réserves d'un bon sens très averti. Après tout, ne savons-nous pas que les vérités humaines ont commencé par être des paradoxes? M. Stapfer nous apprend lui-même que sa méthode d'enseignement « est toujours de scandaliser l'innocence, d'inquiéter la foi, de troubler la paix des esprits et de leur faire un peu violence, afin de les forcer à la réflexion et au doute ». C'est un peu la méthode socratique. Elle a son danger, quand on s'adresse du haut d'une chaire à un public insuffisamment préparé : M. Stapfer nous conte plaisamment qu'il s'en est aperçu un jour à ses dépens. Mais dans un livre de critique, l'avantage est évident : il est bon parfois de rendre les rênes à sa pensée, pour secouer la paresse des esprits et la quiétude des préjugés. C'est ce que prouvent justement ces causeries de M. Stapfer sur la famille et les amis de Montaigne.

Dans une récente étude d'ensemble sur son auteur favori, il était déjà parti en guerre contre la légende qui fait de Montaigne un égoïste ; mais la légende avait tenu bon. Pour emporter la conviction des incrédules, il a imaginé, cette fois, un très habile mouvement tournant. Il s'est promené autour de Montaigne, en ayant l'air de flâner, mais, au fond, avec l'idée bien nette d'aller aux renseignements. Il a cherché et interrogé tous ceux qui ont connu intimement le philosophe : d'abord, les parents, la femme et la fille de Montaigne; la belliqueuse Mlle de Gournay, dont le témoignage est un peu suspect, mais qui n'en est pas moins sincère et touchante dans son entêtement de vieille coquette littéraire; puis les amis, le grave La Boétie, l'innocent Pierre Charron « qui ne doit pas être méprisé tout à fait », le poète bordelais Pierre de Brach, « la perle des veufs », et bien d'autres à l'occasion. Cette galerie d'originaux est amusante déjà par elle-même, et quelques-uns de ces portraits méritent d'être conservés dans un recoin de l'histoire littéraire. Mais l'auteur a su laisser tous ces braves gens à leur rang, derrière Montaigne, qui seul est bien vivant parmi ces ombres. Les confidents sont poliment congédiés, dès qu'ils ont dit ce qu'on attend d'eux.

Or, tous ces témoins sont unanimes. Aucun d'eux ne s'est plaint ou n'a entendu se plaindre de Montaigne: aucun n'a vu en lui un égoïste. Dis-moi qui tu as pour amis ou ce que tes amis pensent de toi, et je te dirai qui tu es. Ces parents, ces amis parlent de Montaigne comme son épitaphe : « N'ayant jamais blessé personne, incapable de flatter ou d'injurier, il reste cher à tous indistinctement; et comme, durant sa vie, il avait fait profession d'une sagesse à l'épreuve de toutes les menaces de la douleur, ainsi, arrivé au combat suprême, après avoir longtemps et courageusement lutté avec un mal qui le tourmenta sans relâche, mettant d'accord ses actions et ses préceptes, il termina, Dieu aidant, une belle vie par une belle fin. » — Je vous en souhaite autant sur votre tombe.

Je sais bien qu'il s'agit d'une épitaphe. Mais tous ceux qui avaient connu le philosophe auraient signé sans arrière-pensée cette petite notice nécrologique;

(1) Paul Stapfer, *la Famille et les amis de Montaigne*; Hachette, 1896. — *Montaigne*, dans la « Collection des grands écrivains français »; Hachette, 1895. — Parmi les publications récentes, voyez aussi l'ouvrage capital de M. Paul Bonnefon, *Montaigne, l'homme et l'œuvre*, 1893; le *Seizième siècle*, de M. Faguet, et le *Montaigne* de M. Lanusse (*Classiques populaires* de Lecène et Oudin, 1895).

et ils l'auraient rééditée sans honte vingt ans après. Pour tout son entourage, Montaigne était « le grand Montaigne ». Et cet hommage s'adressait moins à son talent qu'à son caractère. Ainsi pensaient et parlaient de lui d'honnêtes gens difficiles à contenter, comme le président de Thou, le conseiller Florimond de Raimond, Étienne Pasquier, Henri IV.

Si dans notre siècle on a jugé sévèrement le caractère de Montaigne, c'est lui surtout qui en est cause. Le grand homme a été victime de sa sincérité, de sa modestie. M. Stapfer, qui est bon observateur, a cru remarquer que les puissants de ce monde ne vont guère au-devant du mérite modeste : pour que les autres pensent de vous un peu de bien, il faut en dire beaucoup trop. Les gens habiles n'avouent jamais leurs défauts : Montaigne prenait plaisir à grossir les siens.

Toutes les preuves de son égoïsme, c'est dans son livre qu'on a cru les trouver. Et il faut avouer qu'il en est de bien singulières. On lui reproche, par exemple, de n'avoir jamais, dans les *Essais*, parlé de sa mère, et presque jamais de sa femme. D'abord, c'est une preuve de tact. Ensuite, Montaigne aimait à voir les femmes s'occuper surtout de leur ménage. Enfin, quand il nous fait des confidences sur ses proches, c'est à propos de ses idées ou de ses études. Il nous a dit, et en termes émus, tout ce qu'il devait à l'homme très distingué qui fut son père. Au contraire, il est certain qu'à sa mère et à sa femme son esprit ne devait rien. Mais tout autorise à croire qu'il fut toujours un excellent fils, et que son ménage fut un bon ménage. Quand il fut mort après vingt-sept ans de mariage, sa femme, qui vécut encore trente-cinq ans, lui garda jusqu'au bout un très fidèle souvenir; c'est elle qui prit soin des manuscrits et qui fit préparer l'édition des *Essais* de 1595. Il faut avoir l'esprit bien prévenu pour découvrir en tout cela, chez Montaigne, des traces d'égoïsme. Mais ne lui fait-on pas un crime de ne pas nous avoir appris lui-même que son arrière-grand-père vendait du poisson salé au quartier de la Ronsselle? Si vous vous mêlez d'écrire, n'oubliez pas de mentionner dans vos ouvrages votre bisaïeul.

Les égoïstes n'ont guère de vrais amis. Or, Montaigne fut un ami incomparable, on est d'accord là-dessus. Il vécut toujours en bonne intelligence avec ses quatre frères et ses trois sœurs, quoique deux d'entre eux fussent protestants. Il dirigea lui-même l'éducation de sa fille Léonor, la seule de ses filles qu'il put sauver : et pourtant on l'accuse d'avoir été mauvais père. Pourquoi? Un jour, voulant démontrer par son exemple qu'on ne doit pas s'abandonner au désespoir, même si l'on perd les êtres les plus chers, il a eu le malheur d'écrire : « J'ai perdu en nourrice *deux ou trois* filles, sinon sans regret, au moins sans fâcherie, » c'est-à-dire « sans me laisser abattre. » Vous n'imaginez pas tout ce qu'on a vu dans ce *deux ou trois*. On en a conclu que Montaigne, comme Rousseau, avait oublié le nombre de ses enfants. La boutade est peut-être de mauvais goût, du moins à notre point de vue : car, au temps du droit d'aînesse, les enfants en bas âge ne comptaient guère, et les filles ne comptaient pas. Mais, à coup sûr, la conclusion est absurde : car Montaigne lui-même, de sa main, dans ses *Éphémérides*, a soigneusement noté les dates de naissance de ses *six* filles, dont cinq moururent au berceau.

Arrivons à sa vie publique. On ne lui pardonne pas d'avoir, après *quinze* ans d'exercice, donné sa démission de conseiller au Parlement. Je crois avec M. Stapfer que c'est un de ses actes les plus honorables. Quand on n'aime pas ses fonctions, — et c'était le cas de Montaigne, — il est honnête de s'en démettre, car on les remplirait mal. Qu'on n'invoque pas ici le grand mot de devoir : on trouve toujours à remplacer un fonctionnaire ou un ministre. L'égoïste est celui qui se cramponne à son emploi, par intérêt. En se retirant, Montaigne donnait encore une autre preuve de sa délicatesse morale : il s'était dégoûté de son métier, du jour où il avait aperçu trop clairement ce qui se cachait d'arbitraire et d'iniquité sous les formes solennelles de la justice de son temps.

Reste sa conduite pendant la peste de Bordeaux. D'abord, on exagère en disant qu'il a déserté son poste. Il touchait au terme de son mandat de maire, il était à la campagne, occupé à soigner les siens, il y resta : c'est une nuance. D'ailleurs, par une lettre fort digne, il se mit très nettement à la disposition des jurats et offrit de rentrer; s'il ne rentra pas, c'est que ses collègues jugèrent son retour inutile. On a beaucoup déclamé là-dessus; car c'est un beau thème à déclamations. On en veut à Montaigne de n'être pas mort de la peste. S'il eût couru au-devant de la mort, il eût été un héros; or, Montaigne n'était pas de la race des héros. Mais il n'était pas non plus de la race des pleutres. Il est à remarquer que pendant deux siècles personne n'a songé à le quereller là-dessus. C'est notre siècle seulement qui s'en est avisé. Et c'est une conséquence imprévue du suffrage universel. La foule, depuis qu'elle mène le monde, a décrété pour ses chefs — c'est-à-dire pour les autres — l'héroïsme obligatoire. Aujourd'hui, en face des épidémies, devenues d'ailleurs assez bénignes, les maires remplissent tant bien que mal leur métier de héros : cela fait partie de leurs attributions, c'est une des conditions de leur réélection. Autres temps, autres mœurs. Or rien ne prouve que les administrés de Montaigne l'aient blâmé le moins du monde; et c'est leur avis qui importe. Là, comme

ailleurs, le philosophe a fait simplement ce qu'à tort ou à raison il a jugé être son devoir. — Ce qui est sûr, c'est qu'il ne craignait pas la mort. Non seulement il l'a dit, mais il l'a prouvé à ses derniers moments; et il avait assisté jusqu'au bout La Boétie qui mourait de la peste.

Pas plus que dans sa conduite, l'égoïsme n'est dans son tour d'esprit et dans sa philosophie. S'il s'étudie volontiers lui-même, c'est, avant tout, pour connaître l'humanité; car « chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ». A elle seule, cette orientation de sa pensée aurait suffi pour qu'il s'intéressât beaucoup aux hommes réels : pour bien connaître la nature humaine, il faut étudier de près beaucoup d'exemplaires de l'humanité. Aussi, rien n'est indifférent pour Montaigne, ni dans l'histoire, ni dans les livres, ni dans la société de son temps. Et il se prend à aimer, pour leur ressemblance avec lui, même ceux qu'il raille; car on aime toujours par quelque point ce que l'on connaît bien. Cette universelle curiosité du monde et des hommes implique, en dépit des apparences, une large sympathie pour l'humanité.

D'autant mieux que, si Montaigne se moque des hommes, ce n'est pas seulement pour le plaisir de se moquer. Il leur signale gaiement leurs travers, pour les remettre dans le droit chemin. Par sa défiance à l'égard des idées toutes faites et des affirmations téméraires, il paraît un sceptique; mais il est simplement l'un des ancêtres de la philosophie critique. Il affirme autant qu'il nie. Le *que sais-je?* est l'éternelle réponse des sages aux prétentions ambitieuses des constructeurs de systèmes. Mais, sur la plupart des questions qui ne dépassent point notre intelligence, Montaigne répond très nettement : « Je sais. »

Il sait qu'avant tout l'homme doit vivre selon sa nature. Il sait que l'on doit s'efforcer de bien orienter sa raison. Il sait que toutes les règles morales doivent être fondées sur l'expérience. Il sait que la vie est bonne, pourvu qu'on la conduise bien et qu'on la « range au modèle commun et humain ». Il sait qu'il faut se défier des passions, ne point lutter contre l'impossible, modérer ses désirs, s'accommoder aux circonstances, mettre de la simplicité dans sa vertu, respecter l'ordre établi sans fermer les yeux sur les abus, remplir tous ses devoirs envers autrui sans rien abdiquer de sa personnalité. Voilà des choses sérieuses, à notre portée; et Montaigne, qui rit si volontiers, n'en rit jamais. Il appelle Socrate « notre précepteur », et il nous explique ce qu'il entend par là : « Des opinions de la philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est-à-dire les plus humaines et nôtres. » Il s'attache d'autant plus à la morale, qu'elle seule l'intéresse, qu'elle seule lui reste.

On voit bien pourquoi Pascal a été si dur pour cette morale; mais peut-être n'avons-nous pas raison de répéter les anathèmes de Pascal. En réalité, c'est la morale socratique, mieux encore, un stoïcisme adouci, très voisin de celui d'Horace. C'est la morale d'un païen, qui se met strictement en règle avec les autres, avec la société et la religion de son temps, mais que préoccupe surtout le progrès individuel. C'est sur cette morale que Montaigne a orienté toute sa vie. Il a aimé la liberté, la paix, la justice, et très simplement, sans grands gestes, il a travaillé à les réaliser dans la mesure de ses moyens : voilà pour la société. Et il a été un honnête homme, bon pour tous, un peu meilleur chaque jour, énergique à l'occasion : voilà pour l'individu. Il a montré souvent, nous dit Florimond de Raimond, « une philosophie courageuse et presque stoïque, une résolution émerveillable contre toutes sortes de douleurs et tempêtes de la vie ». Et en face de la mort, nous dit Pierre de Brach, il a conservé « une résolue fermeté de courage pour assurer les plus peureux ».

Que manque-t-il donc à cette morale? Comme à toute morale antique, il y manque les sublimes folies de la charité chrétienne. Montaigne a trouvé le moyen d'être heureux, il l'indique aux autres; même il les aide, mais sans ce frémissement de l'âme qui prépare et accomplit les miracles. Il n'a été que l'un des plus généreux parmi les païens de la Renaissance; mais il a tiré de sa morale païenne tout ce qu'elle contenait de générosité.

C'est à cause de ce malentendu persistant qu'on a été si injuste pour sa conduite. La légende nous le montre s'enfermant dans sa tour, afin de fuir les hommes. Or rien n'est moins exact. Jamais Montaigne ne s'est dérobé devant l'action. Pendant sa mairie, il déploya une grande activité pour préserver Bordeaux contre les contre-coups de la guerre civile. Il joua le rôle d'intermédiaire entre les partis. Il s'acquitta fort bien de nombreuses missions diplomatiques. Il parut aux États de Blois, il appuya la politique d'Henri IV, il eut même l'honneur d'être mis à la Bastille par les Ligueurs. De Thou, qui le vit à l'œuvre, nous dit que lui-même « tira bien des lumières de Michel de Montaigne, alors maire de Bordeaux, fort instruit de nos affaires, principalement de celles de la Guyenne, qu'il connaissait à fond ».

Bien plus, Montaigne a toujours admiré l'action. « Je suis de cet avis, dit-il, que la plus noble vacation et la plus juste est de servir au public et être utile à beaucoup. » Dans ses théories sur l'éducation, il se préoccupe du citoyen, et il veut qu'on recommande à la jeunesse « l'activité et la vigilance ». Il répète souvent que le plus beau des métiers est le métier des armes. Il s'enthousiasme pour les héros anciens ou modernes. Et il a aussi l'amour des

humbles. C'était un legs de son père, qui l'avait fait élever d'abord par des paysans, et qui lui avait donné pour parrains des gens du peuple. Montaigne nous dit lui-même : « Je m'adonne volontiers aux petits » ; car il se sentait « une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et la mansuétude ». Il ne se contentait pas de plaindre les malheureux ; il les aimait d'une bonté active. Il a combattu éloquemment les abus de son temps, surtout la torture. Il a même demandé l'abolition de la peine de mort.

D'où vient donc qu'on l'a accusé d'égoïsme moral? C'est que l'on confond souvent deux choses très différentes : l'action et l'ambition. Montaigne, qui aurait sans doute fait un bon ministre, attendait qu'on le vînt chercher : naturellement, on n'est pas venu. Dans sa première jeunesse, il eut quelques velléités de chercher les occasions d'agir ; car il nous avoue qu'il faillit se laisser entraîner vers la Réforme par « l'ambition du hasard et de la difficulté qui suivaient cette récente entreprise ». A un moment, il essaya même de se pousser à la cour, pendant ses voyages à Paris, en 1559 et les années suivantes. Les circonstances furent contre lui, et il se persuada peu à peu que les fonctions publiques n'étaient pas son fait. Mais il accepta tout ce qu'on lui proposa : la mairie de Bordeaux, les députations aux princes, les négociations.

Rappelez-vous d'ailleurs en quel temps il vivait, au milieu de guerres civiles et de révolutions sans issue. Républicain par tournure d'esprit, démocrate même en imagination, il respectait l'ordre établi, sauf à tâcher de l'améliorer : ce qui n'était point facile alors. Il se défiait des chefs de parti, comme des médecins. Aux uns et aux autres il reprochait un goût prononcé pour les remèdes violents. Il pensait qu'on risquait de briser les choses, en voulant les redresser trop vite ; mieux valait encore les laisser s'arranger d'elles-mêmes. Il en arrivait ainsi à une sorte de fatalisme politique. Et l'on peut se demander si, au temps de la Ligue, il n'avait pas raison. Les plus honnêtes gens ne pouvaient découvrir alors où était le droit, où était le devoir : beaucoup se résignèrent à attendre, à rester neutres, tout en travaillant à la réconciliation des partis. Montaigne est l'un de ces « politiques », comme on disait, qui ont soutenu Henri IV, et qui ont, par là, sauvé la France.

Si donc l'on tient à appeler Montaigne un égoïste, convenons du moins qu'il s'agit là d'un égoïsme de qualité rare. Assurément, Montaigne ne se sentait de vocation ni pour l'apostolat ni pour le martyre ; mais les apôtres et les martyrs, fort intéressants dans l'histoire, sont des gens très encombrants dans la vie, sauf en temps de révolution, et l'humanité ne vit pas seulement de révolutions. Pour le train ordinaire du monde, les sociétés ont surtout besoin d'honnêtes gens qui ne soient pas des sots. Or Montaigne est un des types les plus accomplis de l'honnête homme. Si nous sentons en nous un héros, gardons précieusement ces réserves d'héroïsme pour les circonstances extraordinaires, qui peuvent se présenter sans doute, mais qui se présentent bien rarement dans l'étroite hiérarchie des États modernes. En attendant, tâchons au moins d'élever notre âme au niveau de cet illustre égoïste, qui fut bon pour les siens et dévoué pour ses amis, qui aima son pays et voulut le bien de l'humanité, qui se moqua des ridicules et des vaines ambitions pour signaler aux hommes le sentier du bonheur, et qui, enfin, remplit galamment tous ses devoirs, sans beaucoup de bruit, sans un vif enthousiasme peut-être, mais, ce qui vaut mieux, par raison.

PAUL MONCEAUX.

LA CHOSE QUI EST

I. — Les Viveurs.

M. ANSELME PIÉDELUT,

Maître de conférences à la Faculté de Louviers.

Dans ta dernière lettre et dans ce que tu réclames de moi, un passage surtout, mon cher ami, m'a frappé — passage que je transcris en entier.

«... Oui, m'écris-tu, tu ne te doutes pas comme nous sommes mal renseignés ici parmi les contradictions et les contre-opinions des journaux parisiens que nous lisons. C'est à ne pas s'y reconnaître. Aussi ce que je voudrais de toi, c'est que, de temps en temps, tu me dises exactement ce qui en est des événements parisiens, que tu me dises clairement là-dessus *la chose qui est*, comme s'exprimeraient les sages Houhynhms des *Voyages de Gulliver*... »

Dire la *chose qui est*, sans détours, sans ambages, comme un vrai Houhynhm, voilà qui n'est pas très facile, mon cher Anselme.

Enfin je vais essayer de te satisfaire et je commencerai en répondant de mon mieux à la question toute scolastique que tu m'adresses au sujet de la nouvelle pièce M. Lavedan : « *Quid* des viveurs parisiens? Dire leur nombre, leurs mœurs et leur importance dans la société de la capitale. »

*
* *

La question, mon cher Anselme, si nettement qu'elle soit posée et délimitée, demeure fort complexe. C'est celle que, de son propre aveu, M. Francisque Sarcey, le soir de la première de *Viveurs*, adressait à tous ses voisins de stalle. Pour y répondre il faut avoir des dessous de la vie parisienne une

connaissance approfondie que, il me semble, je ne possède pas complètement.

Pourtant, en réfléchissant et en réunissant mes souvenirs, peut-être arriverai-je à te donner un certain nombre d'indications suffisantes.

Tout d'abord, si tu veux, nous laisserons de côté provisoirement les personnages de la verveuse comédie de M. Lavedan. Les viveurs dépeints par l'âpre auteur du *Prince d'Aurec* ne sont pas en effet *tous les viveurs*. La pièce s'intitulerait mieux : *Quelques viveurs* ou *les Faux Viveurs* ou *les Bourgeois viveurs*.

Il sera donc préférable d'étudier plutôt la caste des viveurs dans son ensemble et dans ses variétés — quitte à retrouver avec plaisir lesdits personnages au cours de nos notations.

***

La caste des viveurs considérée dans son ensemble constitue une des corporations les moins nombreuses de la population parisienne.

Recrutée principalement parmi les fils de famille, les bourgeois de l'industrie et de la Bourse, et les gentilshommes ou clubmen besogneux, en évaluant le nombre de ses membres à quatre ou cinq cents on ne dépassera pas de beaucoup la vérité mais on se rapprochera un peu de l'exagération.

De plus, elle offre ce caractère particulier que presque aucun de ses membres n'a conscience qu'il en fait partie.

Interroge un viveur sur ce qu'il est. Il te dira qu'il est rentier, sportsman, clubman, négociant, boursier. Il te dira qu'il est fatigué, dégoûté, vanné, gêné. Mais ce ne sera qu'au bout de multiples et tortueuses questions de ta part que l'idée lui viendra de te dire qu'il est viveur.

Il y a quelques années cependant une tentative fut faite pour constituer les viveurs en un petit groupe défini, ayant pour but avoué la fête et les réjouissances nocturnes.

Ce petit groupe s'intitulait *les Faucheurs*. Il tenait ses séances dans un local réservé, au premier étage d'un café du boulevard. Au mur du salon était suspendu, si je me souviens bien, ou le portrait de la patronne du groupe, la Mort, la grande faucheuse par excellence, — ou tout au moins la peinture de ses attributs : une faux couchée auprès d'un crâne, — symboles macabres de la noce jusqu'à extinction.

Les séances commençaient à minuit et ne finissaient guère qu'au jour. Tu n'attends pas que je te les décrive, mon cher Anselme. Mais j'espère que tu ne te les figureras pas à l'instar de ce que pourrait inventer, en de pareilles circonstances, un esprit délicat et cultivé comme le tien. Réunis, les fils de famille et viveurs demeurent tels qu'ils sont isolés. Et leurs imaginations coalisées ne produisaient rien au-dessus d'une honorable et banale moyenne.

Par la suite, ce petit groupe s'est dissous. Ses divers membres se sont dispersés, soit chez eux soit dans les différents clubs auxquels ils appartenaient.

La fête ne se pratique donc plus qu'individuellement, sans règles, sans direction, sans groupements autres que les petits groupements amicaux formés par la sympathie ou l'intérêt.

L'ethnologiste distingue néanmoins dans la caste des viveurs plusieurs espèces ou variétés.

La première, et assurément la moins curieuse, la plus nulle, est celle des fils de famille.

Ce sont généralement des jeunes gens, âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, et que des hasards de succession ont mis à la tête d'une grosse fortune ou bien qui anticipent sur l'héritage paternel à l'aide d'emprunts usuraires et dévorateurs.

L'espèce en est trop connue pour que j'insiste longtemps. Cependant le jeune viveur-fils-de-famille d'aujourd'hui présente ce trait spécial et nouveau d'être méthodique dans la prodigalité, parcimonieux dans la dissipation, calculateur dans la dépense folle, et, pour tout dire, égoïste dans le plaisir. Il jette l'argent par les fenêtres comme ses prédécesseurs, mais il vise, ce que les autres ne faisaient pas. Il subvient aux frais d'entretien les plus lourds, mais il entend récolter l'usufruit de son capital en bon et unique propriétaire. Il accepte des parasites à sa suite, mais ne tolère que difficilement qu'ils deviennent des tapeurs. Il veut bien manger son argent avec les autres, mais il répugne à leur en donner. Il obéit à la vanité plus qu'à la fantaisie et au calcul plus qu'à l'élan. Dans la dissipation même il garde quelque chose des avides vertus paternelles. Il gaspille sa fortune, soit, mais il tient à en avoir pour son argent. Et dans le plaisir même il conserve l'allure méfiante et observatrice du boutiquier qui achète la denrée du voisin.

La seconde espèce est, sinon plus sympathique, du moins plus intéressante. Composée de clubmen aux abois et de gentilshommes décavés, elle est réduite à rechercher par les expédients et l'intrigue l'argent nécessaire aux plaisirs dont elle a, par instinct, besoin, ce qui donne à tous ses membres comme une allure d'aventuriers modernes qui a certainement son charme.

Traqués par les créanciers, poursuivis par les fournisseurs, sollicités par d'autres personnes, obligés d'être toujours souriants, toujours élégants, toujours munis d'or, forcés, sans nulles ressources régulières, à faire tête à la fête — ce sont pour la plupart des caractères. Pas des grands caractères, comme on dit. Mais des caractères étonnamment audacieux, énergiques, ingénieux, et quelques-uns même — comme si d'avoir vu la mort de près cela avait bouleversé

leurs médiocres cerveaux — quelques-uns même atteignent dans la conversation à quelque chose qui n'est pas tout à fait de l'esprit, mais qui n'est déjà plus de la noire bêtise. Et puis presque tous ont cet air résolu, prêt à tout, des hommes informés de leur destinée. Ils savent qu'il n'y a pour eux que deux façons de finir, deux façons de cesser d'être les besogneux et harcelés viveurs qu'ils sont : le mariage riche ou le revolver. Ils continuent avec la vision toujours présente de cette douloureuse alternative leur dure carrière de viveurs, jusqu'au jour hasardeux de la délivrance. On apprend un matin qu'ils épousent Mlle X... ou qu'ils se sont logé une balle dans la tête. Personne ne s'en montre surpris. On dit dans les deux cas : « Ce pauvre un tel ! » Et l'on passe. Cela ne fait qu'un viveur de moins.

La troisième espèce des viveurs est composée de viveurs riches, adultes, mûrs et impénitents qui poursuivent la fête dans le célibat, au delà de l'adolescence et même de ce qu'on appelle la force de l'âge. M. Lavedan les a fort heureusement décrits dans ses dialogues sur *le Vieux Marcheur*. Ce groupe de vieux messieurs fêtards est extrêmement restreint. Pour avoir voulu modifier les conditions normales de l'existence et prolonger par des expédients l'époque des plaisirs défendus, ils ont d'habitude une fin de vie ridicule ou pénible. Quelques-uns dissimulent sous une gouaillerie assez démodée, — celle que M. Lavedan leur a prêtée étant, à mon avis, un peu anachronique, un peu trop contemporaine. Les autres ne savent pas taire leurs regrets ni cacher leur bassesse. Tous finissent d'une manière répugnante. Ce sont des monstres bêtas et dégoûtants. Ils n'ont jamais pensé que par préjugés et senti que par honteux désirs. Ils ne méritent même pas le repos que peut-être la mort apporte à leur gâtisme libidineux.

La quatrième espèce enfin serait à peu près celle que nous décrit M. Lavedan dans sa brillante comédie et qu'il désigne sous le nom de fêtards du travail, par opposition à ceux que je te dépeignais plus haut et qu'il appelle ingénieusement les travailleurs de la fête.

Ces derniers donneraient tous leurs efforts intellectuels à découvrir des moyens nouveaux de faire la fête. Tandis que les premiers chercheraient au contraire dans la fête le repos de leurs travaux d'après-midi, un délassement à leurs peines du jour.

Plus que tous les autres, il me semble, ceux-là sont inconscients du titre de viveurs auquel ils ont droit.

Négociants ou boursiers au sortir du bureau, savants en rupture de cabinet, écrivains échappés à l'établi de lutte, ils ne cherchent dans le plaisir que le plaisir même, la distraction prise en commun, l'agrément de s'amuser ensemble.

Ils y entraînent leurs femmes et leurs amis, parce que plus on est de fous... tu sais le reste. Ils varient souvent leurs plaisirs, parce que la monotonie dans le plaisir est ennuyeuse comme ailleurs. Ils vont aux pièces en vogue parce qu'elles sont réputées pour moins fastidieuses que les autres. Ils soupent ensuite parce qu'ils ont faim vers minuit et dans certains endroits connus parce que ces endroits sont tenus pour moins mornes que les obscurs. Ils ont parfois de mauvaises mœurs parce qu'il est dans leur tempérament de n'en avoir pas de bonnes. Mais ils ne font pas la fête avec art, avec préméditation, avec vanité, en se disant qu'ils font la fête. Ils la font d'une façon pour ainsi dire bestiale, animale, instinctive, comme les vaches aiment à aller au pré, ou les chevaux à gambader parmi le vert. Ils sont des viveurs mais sans le savoir. Ils sont des viveurs, mais des viveurs irréfléchis. Leur réflexion, s'ils en sont capables, ils l'ont employée ailleurs, auparavant, à leurs affaires, à leurs expériences, à leurs livres. Ils n'ont pas pour but, le soir, d'être des viveurs; ils ont pour but de s'amuser.

Et tu vois, mon cher Anselme, c'est sur ce point surtout que je me sépare de M. Lavedan qui, fort avisé de ces détails de la vie parisienne, pense pourtant diamétralement le contraire.

Tiens, pour mieux te donner une idée de mon opinion sur la quatrième espèce, plus spécialement décrite par M. Lavedan dans sa pièce, je vais faire une supposition.

Supposons que Salomon, le bon ami de Mme Blandain, ne soit pas un vilain monsieur, un fieffé coquin et un vil imbécile comme il l'est dans la pièce et comme il pourrait, somme toute, ne pas être; supposons que la véhémente sortie de Mme Blandain, si applaudie par les spectateurs, ait été causée autrement que par la vilenie du drôle.

Eh bien, lorsque Mme Blandain lui reproche non seulement ses perfidies, mais sa fausse conception de la fête, lorsqu'elle lui clame à peu près :

« Oui, nous avons voulu mener la grande vie, nous avons voulu être des grands viveurs, des Gramont-Caderousse et nous ne sommes que des voyous! »

Eh bien, alors, si Salomon eût été — chose possible, je le répète — un simple bêta de noceur, ni méchant ni bon, quelconque et vague, mais gardant encore le droit de riposter, il me semble qu'il aurait fort bien pu répondre d'un air de stupeur :

« Moi, j'ai voulu mener la grande vie? Moi, j'ai voulu être Gramont-Caderousse?... Moi, j'ai voulu être un grand viveur?... Mais jamais de la vie!... Mais qui vous a dit cela?... Mais, ah çà! qu'est-ce qui vous prend, ma chère amie? J'ai voulu me distraire le soir des soucis de la journée... J'ai un goût très vif

pour les plaisirs matériels... Je les ai peut-être pratiqués un peu grossièrement, un peu bruyamment... Mais je ne suis pas un voyou pour cela et je n'ai jamais eu la sottise de vouloir être un duc... »

A quoi j'imagine que Mme Blandain resterait plus « collée » que le *Figaro* à six pages.

D'ailleurs, mon cher Anselme, attends, pour juger du débat, ton prochain voyage à Paris. Tu iras voir *Viveurs!* Tu trouveras une pièce amusante, une salle nombreuse et élégante. Que de graves problèmes on ne peut étudier dans d'aussi attrayantes conditions! Tu ne seras vraiment pas à plaindre.

FERNAND VANDÈREM.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE.

HOMMES ET LIVRES, par *Gustave Lanson* (Lecène et Oudin). — M. G. Lanson connaît la « littérature française » comme s'il l'avait faite, ce qui est bien un peu le cas. Il nous en donnait, voilà quelques mois, une histoire très savante et très complète, qui, du jour au lendemain, est devenue classique, pour le plus grand bénéfice des étudiants, et aussi des maîtres. Il publie aujourd'hui un volume d'études, *Hommes et Livres*, où l'on retrouvera toutes les qualités de son esprit si exact et si judicieux.

Ne voyez pas là un titre de fantaisie. Il ne saurait y avoir rien de fantaisiste dans un ouvrage de M. Lanson. Je remarque même que, sur la couverture, le titre ne se lit pas d'un trait. Nous avons d'abord *Hommes*, puis, au-dessous, la copulative *et*, puis, un peu plus bas, *Livres :* disposition significative à laquelle les plus inconsidérés lecteurs seront redevables de ne pas confondre ce qu'on a voulu séparer. Deux compartiments : ici, les hommes ; là, les livres. Ici, les livres qui ont été faits par les hommes ; là, les hommes qui ont fait les livres.

Cette distinction, M. Lanson y tient beaucoup; et, en la justifiant dans une courte préface, il nous explique ses idées sur la critique littéraire. D'après lui, la critique doit bien être en fin de compte une description des individualités. Mais entendons-nous. Vous croyez peut-être qu'il s'agit de retourner à Sainte-Beuve? Eh bien, c'est le contraire. Et M. Lanson, après avoir couvert Sainte-Beuve de fleurs, assure que le moraliste ingénieux, le délicat psychologue, le pénétrant historien, tout ce que vous voudrez, n'entendait rien à la véritable critique. La critique digne de ce nom doit, paraît-il, isoler l'œuvre de l'homme. (A moins qu'il ne s'agisse d'écrits « qui sont hors de la littérature »; mais j'ai peur que ces écrits-là ne soient aussi hors de la critique littéraire.) La méthode de Sainte-Beuve a pu être, à son heure, un progrès; aujourd'hui elle serait un recul. M. Lanson veut bien toutefois reconnaître que Sainte-Beuve a donné une base solide aux études littéraires, et qu'on pouvait avec cela « former une critique qui ne se perdrait point dans l'abstraction ». Je dirais plutôt, pour ma part, que les successeurs de Sainte-Beuve, ceux-là mêmes à qui M. Lanson fait honneur de s'être engagés dans une voie nouvelle, ont faussé la méthode en la systématisant. Chez Sainte-Beuve, la critique conciliait dans une mesure parfaite l'art, le goût, la sensibilité littéraire, avec l'analyse scientifique, avec ce que lui-même appelle l'herborisation des esprits. Ses successeurs en ont fait trop souvent une sorte de dialectique abstraite, et, si je puis dire, de géométrie oratoire.

RÉSURRECTION, de *M. Rosny* (Plon, éditeur). — *Résurrection* s'ouvre par trois ou quatre contes qui sont tout à fait remarquables. En lisant les meilleurs romans de M. Rosny, *Vamireh* ou *Daniel Valgraive*, il faut, en faveur de hautes et fortes beautés, lui pardonner bien des gaucheries de composition ou d'écriture, bien des touches criardes, bien des « écarts » et des violences. Ici l'on peut admirer tout à l'aise la puissante originalité du jeune écrivain se traduisant, non plus, comme trop souvent il lui arrivait jusqu'en ses dernières œuvres, par des imaginations fantasques ou des audaces saugrenues, mais par le relief et l'éclat du style, par une ampleur magnifique, par une généreuse plénitude, par je ne sais quelle candeur primitive de sentiment et de forme que je ne retrouve chez aucun autre.

SIMPLE HISTOIRE de *M. Margueritte* (Plon, éditeur). — Le titre de *Simple Histoire* s'applique particulièrement au premier conte du recueil que M. Paul Margueritte vient de publier; mais ce titre ne conviendrait pas moins bien à presque tous les autres. Il y en a que l'on trouvera peut-être un peu trop simples, comme, par exemple, le *Cheval emporté*. La plupart ont, dans leur simplicité même, beaucoup de charme, et ce n'en est pas le moindre mérite que de ne trahir en rien l'artifice et l'apprêt.

M. Margueritte a fait de beaux romans. (Je ne parle pas de la *Tourmente*, dans lequel il y a sans doute des parties supérieures, mais aussi pas mal de convenu, et, surtout, une indécision fâcheuse de conduite.) Depuis la *Tourmente*, il ne nous a plus donné que des nouvelles. Ne soyons pas trop pressés. Son dernier volume peut bien nous aider à prendre patience, et je crois savoir qu'il est en train d'achever un nouveau roman où nous retrouverons sans doute l'auteur de *Jours d'épreuve* et de la *Force des choses*. En attendant, *Simple Histoire*, comme le *Cuirassier blanc*, comme la *Mouche*, nous montre sous ses divers aspects ce talent sympathique entre tous. Les plus légères esquisses du recueil se recommandent encore par leur fidélité caractéristique et leur précision pittoresque. Mais ce que j'admire surtout, c'est, dans quelques-unes de ces nouvelles, la justesse pénétrante du sentiment alliée à un tact exquis dans l'expression. Je citerai entre autres l'*Homme altéré* et l'*Exemple* comme deux petits chefs-d'œuvre de vérité délicate.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33087. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 14 DÉCEMBRE 1895

LA POLITIQUE

Le Sénat a émis, l'autre jour, un vote très intéressant, et qui a passé presque inaperçu. Il s'agissait d'une somme de 2 millions que le gouvernement proposait d'employer à majorer les pensions de retraite inférieures à 360 francs. Ce n'est pas tant la somme qui importe que le principe : est-il bon que l'État subventionne les institutions de prévoyance? La Chambre des députés avait répondu oui ; le Sénat, après avoir hésité et avoir renvoyé le projet de loi à la Commission, s'est également prononcé pour l'affirmative.

Il est évident pour tout le monde que ce chiffre de 2 millions est insuffisant, qu'il sera remplacé par un autre chiffre dès l'année prochaine, et que le vote du Sénat, après le vote de la Chambre, engage l'avenir. La subvention à la Caisse des retraites est une nouvelle charge budgétaire. Cette charge est-elle justifiée?

Ceux qui n'admettent pas la subvention disent qu'on entre dans la voie du socialisme, que c'est à chacun de faire ce qu'il veut ou ce qu'il peut pour s'assurer une retraite, et que l'État n'a rien à voir là dedans. Aujourd'hui, dès qu'on parle d'une réforme, quelque modeste soit-elle, on est exposé à se voir traiter de socialiste. Le « socialisme « est le « tarte à la crème » de la politique courante.

Il ne faut pas cependant qu'un mot nous empêche de faire des choses utiles et justes. Voici un pauvre diable qui, économisant sou par sou, s'est assuré une retraite de 100 francs, de 200 francs : que veut-on? porter cette retraite à 360 francs. Notez bien ceci : c'est 1 franc par jour, c'est-à-dire le morceau de pain; et ce morceau de pain, la loi ne le donne qu'à celui qui a effectué des versements réguliers pendant un certain nombre d'années. Ce n'est pas tout : elle exige que le bénéficiaire soit âgé de soixante-dix ans, c'est-à-dire qu'il n'ait plus la force de tenir un outil. Franchement, si l'on fait du socialisme quand on subventionne la Caisse des retraites dans ces conditions, c'est à donner envie de se dire socialiste.

En votant ces 2 millions, le Parlement encourage le travail, l'épargne, l'initiative individuelle, l'effort sur soi-même. Il ne faut pas ici permettre la confusion, et laisser dire qu'il s'agit d'un essai de socialisme. Ces 2 millions, qui seront peut-être bientôt 10 millions, vont profiter à ceux qui ont essayé de s'assurer un morceau de pain pour la vieillesse et n'y ont qu'à moitié réussi. C'est une prime à la prévoyance, c'est-à-dire à la vertu sociale par excellence.

Avez-vous réfléchi, quand vous allez à la Comédie-Française ou à l'Opéra, que vous ne payez pas tout le prix de votre fauteuil et que l'argent des contribuables y est pour quelque chose? Nous trouvons bon que l'État subventionne les théâtres : ne trouvons donc pas mauvais qu'il subventionne la Caisse des retraites, qui est apparemment une institution aussi digne d'intérêt que le corps de ballet.

Ce qui est, pour quelques-uns, une mesure socialiste, me paraît une mesure très conservatrice; car la meilleure façon d'être conservateur, à l'heure qu'il est, c'est de donner au plus grand nombre un intérêt dans la société.

P. L.

LA VÉRITÉ

SUR LA QUESTION ARMÉNIENNE

I

Les six grandes puissances signataires du traité de Berlin s'étant avisées en ces derniers temps que l'article 61 de ce traité n'était pas encore exécuté, résolurent de faire une démonstration navale pour obliger la Porte à tenir ses engagements. Et nous assistons depuis quelques semaines à un spectacle bien étrange.

Telle puissance a envoyé dans les eaux turques dix-huit navires de guerre : telle autre s'est contentée d'un seul, pour le moment; la plus faible et par cela même la plus turbulente des six, a cru devoir se faire représenter par huit navires et elle se prépare à en expédier dix ou douze autres, sans doute pour faire grandement les choses. Une quatrième a jugé que cinq navires suffisaient à cette besogne quelque peu malaisée, une cinquième en a envoyé six, et une sixième trois seulement.

A ces six grandes puissances qui ont signé le traité de Berlin s'est jointe une septième qui n'a rien signé du tout, qui ne fait même pas partie de notre continent. Elle a envoyé trois navires aux abords des Dardanelles et s'apprête à en augmenter le nombre.

L'article 61 du traité de Berlin est ainsi conçu :

La Sublime-Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux puissances qui en surveilleront l'application.

Il est cependant fort étonnant que les puissances aient complètement oublié que le traité de Berlin contient d'autres articles du même genre qui restent aussi inexécutés à l'heure qu'il est : tel l'article 23 qui dit :

... Des règlements analogues (il s'agit du règlement organique de l'île de Crète), adaptés aux besoins locaux, sauf en ce qui concerne les exemptions d'impôts accordées à la Crète, seront également introduits dans les autres parties de la Turquie d'Europe pour lesquelles une organisation particulière n'a pas été prévue par le présent traité.

La Sublime-Porte chargera des commissions spéciales, au sein desquelles l'élément indigène sera largement représenté, d'élaborer les détails de ces nouveaux règlements dans chaque province.

Pourquoi les puissances réclament-elles à la Porte l'exécution de l'article 61 et négligent-elles l'article 23? Pourquoi montrent-elles ainsi une partialité en faveur des Arméniens seuls, comme la Porte elle-même le leur a rappelé au cours des négociations de ces derniers mois quand elle demanda un délai pour appliquer les réformes dans toutes les provinces de l'Empire, tant en Asie qu'en Europe?

La Porte pourrait faire observer à l'Europe qu'il existe un grand nombre d'articles du traité de Berlin qui ont été foulés aux pieds par d'autres États au mépris des puissances signataires de ce document solennel, et certains, qui étaient en faveur de la Turquie, restent à l'état de lettre morte sans aucun espoir de résurrection. Elle pourrait ajouter que les puissances signataires ont contribué à bouleverser ce traité et à en faire un papier sans valeur aucune. Dix articles, grands et petits, de ce même traité stipulent la formation d'une Roumélie Orientale, « placée sous l'autorité politique et militaire directe de S. M. I. le Sultan » et les puissances ont toléré — quelques-unes même ont provoqué — l'annexion de cette province à la Bulgarie sept ans à peine après la signature du traité. Deux autres provinces du Sultan, la Bosnie et l'Herzégovine, en dépit du traité qui chargeait *provisoirement* l'Autriche-Hongrie de leur administration, sont devenues peu à peu une possession austro-hongroise définitive, et l'Europe ne s'en est pas émue.

Mais, répliquera-t-on, il s'agit aujourd'hui de la question arménienne qui n'existait pas au moment du Congrès de Berlin et qui est le résultat des méfaits de toutes sortes commis contre les Arméniens et le point de départ de la guerre civile entre chrétiens et musulmans qui sévit aujourd'hui en Anatolie.

Qu'est-ce donc que cette question qui menace actuellement la paix européenne, qui fait trembler les amis de la paix et qui a causé tant de désastres financiers? Nous voudrions l'examiner sans parti pris, sans sympathie pour les uns, sans animosité contre les autres, dire la vérité comme nous la comprenons, en déplorant sincèrement le sort des Arméniens, tel surtout que les derniers événements l'ont créé. Mais à qui incombe la responsabilité des crimes et des massacres qui ont ensanglanté le sol des provinces habitées par les Arméniens? Aux Anglais et aux missions évangéliques.

Occupons-nous d'abord de ces dernières.

Il existe aux États-Unis et en Angleterre un grand nombre de gens, à qui l'on a persuadé qu'il y a en Turquie des milliers d'âmes à sauver. L'argent de ces pieuses personnes forme le gros capital des missionnaires évangéliques qui vont de préférence en Syrie, en Palestine et dans toutes les provinces de l'Asie Mineure, c'est-à-dire dans le pays où est né le christianisme, enseigner l'Évangile aux populations chrétiennes, — orthodoxes, syriennes, chaldéennes,

coptes, arméniennes. Ils font des prosélytes, le fait est incontestable, et cela grâce à deux puissants moyens : l'argent et surtout la protection qu'ils accordent aux convertis. Grâce à l'argent, de nombreux jeunes Arméniens sont envoyés pour compléter leurs études dans les Universités anglaises et américaines, et cela constitue un argument irrésistible de propagande. Ordinairement, les populations de l'Asie Mineure sont pauvres, tandis que celles des provinces européennes de l'Empire jouissent d'une aisance relative; aussi les missionnaires n'ont-ils pas beaucoup de succès parmi ces dernières. Les Arméniens forment la grande clientèle des missions évangéliques, et il y a actuellement beaucoup de médecins, de professeurs, d'avocats, d'ingénieurs arméniens qui ont fait leurs études aux frais des propagandes. Et tous ces jeunes gens, de retour dans leur pays, y répandent les idées qu'ils rapportent de l'étranger et inspirent à leurs compatriotes des ambitions qui ne pouvant être satisfaites produisent plus tard de fâcheuses désillusions.

La protection accordée aux prosélytes, est un moyen non moins puissant, peut-être même le plus puissant, pour le succès de l'œuvre entreprise. Les convertis se mettent sous la protection des missionnaires, eux-mêmes protégés par les gouvernements anglais et américain; quelques-uns obtiennent une sujétion étrangère, américaine pour la plupart, et jouissent des privilèges accordés aux étrangers en vertu des Capitulations qui créent en Turquie une distinction notable entre les sujets du Sultan et les sujets étrangers, au profit de ces derniers. Ainsi la présence de ces nombreux missionnaires américains en Asie Mineure explique la part considérable que prend depuis plusieurs mois dans les affaires d'Orient la légation des États-Unis d'Amérique à Constantinople et l'envoi des navires américains à l'entrée des Dardanelles.

L'explication de l'engouement de l'Angleterre pour les Arméniens serait plus longue à expliquer. En effet, il est curieux de voir sous quelles formes multiples se manifeste en ce moment la sensibilité excessive des Anglais pour les souffrances du peuple arménien et de constater d'autre part que ces mêmes Anglais restent impassibles en présence des souffrances endurées depuis plusieurs années par un autre peuple chrétien soumis à la domination anglaise, par le peuple chypriote (1). Nous lisions ce qui suit dans une dépêche parue il y a quelques jours :

Les journaux anglais qui jettent les hauts cris pour attirer l'attention du monde civilisé sur les méfaits commis, d'après leur imagination, en Turquie, se gardent bien de souffler mot sur ce qui se passe dans les pays administrés par l'Angleterre. Si les journalistes anglais prenaient la peine de s'informer près de leurs confrères chypriotes de la situation de la malheureuse Chypre qui gémit sous le joug anglais, ils se voileraient la face de honte, à supposer toutefois qu'un brin d'amour-propre national ou individuel leur reste encore. Ils apprendraient que la sécurité publique laisse fort à désirer; que les vols, les meurtres, les assassinats se commettent tous les jours et que (ce qui paraîtrait incroyable et qui est cependant absolument vrai) des bandes de brigands parcourent l'île en tous sens, pillant, tuant, rançonnant les habitants. Ces bandits osent même pénétrer en plein jour dans les villages, les bourgs, les petites villes, pour commettre leurs crimes. En lisant les journaux on a peine à croire que Chypre soit dans la Méditerranée et s'appelle possession anglaise ; on la croirait perdue dans l'Océan et administrée par des sauvages.

Le manque de sécurité publique est arrivé à un tel point dans certains districts de l'île, que l'évêque grec de Paphos a dû s'adresser au gouverneur de Chypre, et au gouvernement central de Londres et qu'à la suite de cette démarche les autorités locales ont pris des mesures tellement draconiennes, non pas contre les coupables mais contre leurs familles — une de ces mesures consiste à confisquer tout simplement les biens des condamnés et des contumaces — que la population elle-même, quoique n'osant plus sortir par peur des condamnés, protesta vivement contre ces mesures qui pour un coupable frappaient impitoyablement dix innocents. Comment donc admettre que l'Angleterre, si dure envers ses propres sujets, se soit prise tout d'un coup d'un amour paternel pour les Arméniens?

C'est la question égyptienne en premier lieu qui dicte l'altitude actuelle de l'Angleterre contre la Turquie et contre le sultan Abdul-Hamid en particulier. Il y a ici une question de faits et une question de personnes. Les faits sont connus de tout le monde: l'Angleterre ne se sentira pas bien assise en Égypte aussi longtemps que la Turquie ne reconnaîtra pas le « fait accompli » qui dure depuis quatorze ans sur les bords du Nil et qu'elle cherchera des combinaisons politiques au moyen desquelles elle pourrait faire cesser l'occupation de l'Égypte. La question de personnes est moins connue du public. Abdul-Hamid n'a pas cessé de considérer l'Égypte comme une province de l'Empire et n'a jamais perdu l'espoir de recouvrer un jour ses droits sur cette riche contrée. Le Sultan ne peut pas se faire à l'idée d'une occupation permanente de l'Égypte par les Anglais. L'Angleterre, qui le savait, qui recevait des rapports détaillés sur ces dispositions de Hamid II, qui entendait même

(1) Il a été expliqué à une autre place, il y a quelques mois, ce que les Chypriotes souffrent du régime anglais qui pèse lourdement sur eux. (Voir *le Correspondant*, 10 avril 1895.)

vaguement parler d'une entente éventuelle entre la France, la Russie, la Turquie et la Grèce — les négociants grecs sont nombreux en Égypte — relativement au sort futur du pays où règne actuellement lord Cromer, résolut d'exploiter l'amour bien connu du Sultan pour la paix et de forcer ce souverain à ne plus s'occuper de l'Égypte. Le gouvernement de lord Rosebery, de connivence avec les missions évangéliques et les comités arméniens d'Angleterre prépara cette fameuse question arménienne. La chute du cabinet libéral produisit à Constantinople un véritable soulagement : les ministères conservateurs s'étaient toujours montrés philoturcs et la Porte espérait que lord Salisbury en revenant aux affaires condamnerait la politique de son prédécesseur. On se trompait à Constantinople aussi bien que dans le reste de l'Europe. Il s'agissait, en l'espèce, des intérêts anglais, et lorsque ceux-ci sont en jeu il n'y a plus ni libéraux ni conservateurs : il n'y a que des ministres anglais. Sir Charles Dilke lui-même, qui s'élève tous les jours contre l'occupation de l'Égypte, serait le premier à se prononcer contre l'évacuation s'il revenait aux affaires. Lord Salisbury accepta donc la succession de lord Rosebery dans la question arménienne et donna même à cette question la forme aiguë qu'elle conserve depuis quelques mois.

En dehors de ces considérations qui ont fait naître la question arménienne, il en existe deux autres de première importance aussi. Elles concernent indirectement, l'une les possessions britanniques des Indes, la seconde la Russie.

L'Angleterre nourrit depuis longtemps un grand projet : faire construire à travers la vallée de l'Euphrate une ligne de chemin de fer qui, partant d'un port en face de l'île de Chypre, établirait une nouvelle ligne de communication avec les Indes. Mais la réalisation de ce projet gigantesque, dont il a été tant question il y a quelques années, dépend de l'assentiment de la Turquie. Or, la Porte qui se méfie, et avec raison, des Anglais, évite toujours de leur accorder la concession de n'importe quelle ligne de chemin de fer en Syrie, en Palestine, en Mésopotamie, préférant aux Anglais les capitalistes et entrepreneurs français ou allemands. Il fallait donc susciter des embarras à la Turquie pour lui prouver que l'Angleterre est capable de lui nuire et pour l'amener ainsi à résipiscence. L'Angleterre en créant la question arménienne semble dire au Sultan et à la Porte : « Ou vous cesserez de vous occuper de l'Égypte, de vous défier de moi, de me causer des ennuis diplomatiques, de faire les yeux doux à l'alliance franco-russe, ou je déchaîne une tempête formidable contre vous. »

Il est notoire que la politique de l'Angleterre vise également la Russie. L'Angleterre voudrait faire en Asie avec les Arméniens et les Kurdes ce qu'elle a voulu faire sur les bords du Danube et dans les Balkans avec les Bulgares : élever un rempart asiatique contre la Russie. Ceux qui connaissent la manière d'agir des Anglais ne s'étonneront nullement d'apprendre que ces farouches Kurdes pourraient, moyennant l'or anglais, devenir d'excellents soldats, un peu indisciplinés, il est vrai, mais bons pour être lâchés contre les Russes. Quoi d'étonnant à cela quand on voit l'Angleterre armer les Arabes et les exciter contre la domination ottomane ? Le plan des Anglais sur la future principauté d'Arménie serait très vaste, — d'après les lettres échangées entre les membres des comités secrets arméniens et interceptées, dit-on, par les autorités turques. D'après ce plan, les provinces arméniennes de Turquie et *l'Arménie russe* constitueraient une grande principauté autonome placée, bien entendu, sous l'influence anglaise.

Ici une question se pose : L'Angleterre avait-elle vraiment l'intention d'agir seule et ses menaces de démembrement de l'empire ottoman étaient-elles sérieuses ? On peut avec la plus grande assurance répondre affirmativement à cette question. L'Angleterre n'a plus aucun intérêt au maintien de l'intégrité de la Turquie. Elle aurait préféré agir toute seule et par des menaces obtenir du Sultan une nouvelle concession, soit territoriale — l'île de Crète, par exemple, — soit quelque autre concession plus importante que l'abandon d'une île ou d'une province. Elle préparait son coup de longue date : l'amiral Seymour, à la tête d'une flotte formidable, se trouve dans les parages levantins depuis plus de deux ans. D'ailleurs si l'Angleterre avait besoin d'alliées, l'Italie ne demanderait pas mieux que de s'associer à elle. Or l'Angleterre unie à l'Italie serait maîtresse de la Méditerranée. Elle allait donc droit vers son but. Heureusement, la France et la Russie étaient là et veillaient. En prenant une part active aux affaires d'Orient, en ne laissant pas l'Angleterre seule imposer sa volonté à la Porte, la France ne peut pas être accusée d'avoir tout oublié et de n'avoir rien appris. Mais pourquoi s'est-elle fait représenter dans les eaux turques par cinq navires seulement, tandis que l'Angleterre en a dix-huit, que l'Italie a déjà envoyé huit navires et qu'elle prépare activement l'armement d'une seconde escadre ? Ne serait-ce que pour le prestige de son drapeau aux yeux des populations orientales, la France devait envoyer une flotte au moins aussi puissante que celle de l'Angleterre.

II

Si l'on comprend bien l'intérêt de l'Angleterre à faire naître la question arménienne et à exiger du Sultan des réformes en faveur de ses pro-

tégés, il est plus difficile d'indiquer quelles seront ces réformes et comment on pourra les appliquer.

Tout d'abord qu'est-ce que l'Arménie?

Nous étonnerons peut-être bien des lecteurs en répondant que, l'Arménie géographique et politique telle que les Arméniens et les journaux anglais la conçoivent n'existe pas.

Les Turcs disent qu'il y a des provinces *habitées* par les Arméniens ; il y a une question *arménienne*, mais il n'y a pas de question d'*Arménie*. Du reste l'article 61 du traité de Berlin — de même que l'article 16 du traité de San-Stefano — parle clairement des réformes à réaliser *dans les provinces habitées par les Arméniens*. Dans des documents de ce genre où chaque mot est soigneusement pesé, l'emploi de cette phrase avait certainement une signification particulière. Donc il s'agit de provinces habitées par des Arméniens et par d'autres populations non arméniennes.

Or les Arméniens sont éparpillés un peu partout en Turquie. En Asie Mineure ils se trouvent particulièrement dans les douze vilayets d'Angora, d'Adana, de Bitlis, d'Alep, de Diarbékir, de Mossoul, d'Erzeroum, de Konieh, de Maamouret-ul-Aziz, de Sivas, de Trébizonde et de Van. Dans ces vilayets, les Arméniens vivent au milieu d'autres populations musulmanes ou chrétiennes et ne forment qu'une minorité insignifiante dans la population totale de ces provinces. C'est ainsi que dans les douze vilayets mentionnés plus haut, la population arménienne est évaluée à un million contre un million de Grecs, Chaldéens, Syriens, etc., et 6 500 000 musulmans dont 1 650 000 Kurdes.

Dans les vilayets d'Angora, de Sivas, de Van, de Diarbékir, de Bitlis, d'Erzeroum où la population arménienne est plus dense et où doivent être appliquées les réformes exigées par les puissances, on trouve les chiffres suivants : Musulmans, 3 750 000; Arméniens grégoriens, 850 000; Arméniens protestants, 61 000; Arméniens catholiques, — qui ne font pas cause commune avec les autres Arméniens, — 59 000; Grecs, 370 000; Nestoriens, Chaldéens, Syriens, etc., 200 000; la population arménienne représente donc les 17 p. 100 de la population totale (1).

Le sort des Arméniens n'a pas changé depuis la plus haute antiquité. Dès le sixième siècle avant J.-C. nous trouvons les Arméniens disséminés dans le vaste pays qui forme aujourd'hui les provinces intérieures de l'Asie Mineure que les Turcs appellent Kurdistan et une partie de la Perse actuelle. Ils ne constituaient pas un peuple distinct, groupé sur un seul point et laissant sur le pays qu'il habitait l'empreinte de son individualité, de sa langue, de ses mœurs et coutumes. Les Arméniens étaient toujours entourés de peuples plus puissants et plus guerriers qu'eux qui les subjuguaient. Ils avaient le malheur de se trouver sur le chemin de tous les conquérants qui traversaient ces pays, et ils subissaient la loi du vainqueur.

Il en est des peuples comme des individus. Il y en a qui naissent sous une bonne étoile, d'autres qui ont été et qui restent malheureux. Le peuple irlandais est un peuple malheureux. Par contre, les Italiens ont une bonne fée qui les protège toujours. Toujours battus, leur défaite leur a toujours rapporté quelque chose.

De même les Bulgares. Laissée à elle-même, la Bulgarie ne formerait, à l'heure qu'il est, que ce splendide et vaste vilayet du Danube et un vali turc résiderait encore à Roustchouk. Tandis que d'autres peuples chrétiens de la péninsule balkanique, les Grecs, les Serbes, les Monténégrins ont dû lutter pendant de longues années pour leur émancipation, les Bulgares eurent la chance de trouver un grand et généreux protecteur qui a versé des flots de sang et dépensé des millions de roubles pour les délivrer de la domination turque. Et lorsque, quelques années plus tard, ces mêmes Bulgares tournèrent le dos à leur bienfaiteur, les ci-devant ennemis de la cause bulgare — l'Angleterre en tête — leur tendirent les bras et les poussèrent à s'emparer de la Roumélie orientale et à former ainsi un État de trois millions et demi d'habitants.

Mais de ce que les Arméniens sont malheureux s'ensuit-il qu'on doive les abandonner à leur sort et ne rien faire, ne rien tenter pour eux? Les voyageurs qui ont parcouru l'Asie Mineure ne sont pas tous d'accord sur le degré des malheurs endurés par les Arméniens; certains prétendent que si de temps à autre les Kurdes maltraitent les Arméniens, en général Kurdes et Arméniens vivent en bonne intelligence : n'étaient les intrigues étrangères, l'accord des deux peuples serait plus complet; nous reconnaissons toutefois qu'il faut faire quelque chose pour les Arméniens mais quoi? Les puissances — l'Angleterre la première — répondent : Appliquer des réformes. Il est si facile de prononcer ces trois mots. Mais croit-on qu'appliquer des réformes dans ces provinces où *dominent les Kurdes* soit chose aisée? Les musulmans qui habitent ces provinces et qui, comme nous venons de le démontrer, forment incontestablement la grande majorité de la population, déclarent

(1) D'après une statistique officielle publiée cette semaine par les journaux turcs, les neuf vilayets d'Erzeroum, de Van, de Bitlis, de Maamouret-ul-Aziz, de Sivas, de Diarbékir, d'Alep, de Trébizonde et d'Adana ont une population de 6 millions environ, dont quatre et demi de musulmans, 900 000 Arméniens et 650 000 chrétiens d'autres confessions. Les tribus nomades qui sont toutes musulmanes ne sont pas, d'après ces mêmes journaux, comprises dans ce nombre.

qu'ils ne veulent pas de réformes et qu'on ne saurait imposer à la majorité de la population la volonté d'une petite minorité. On a beau leur faire observer que cette minorité a derrière elle cinquante cuirassés qui attendent en vue des Dardanelles, et des millions de baïonnettes. Les Kurdes vociférent : « Nous ne souffrirons jamais que les Arméniens nous fassent la loi. » Et c'est ainsi que les fusils partent tout seuls.

*
* *

A la séance du 6 juillet 1878 du Congrès de Berlin, comme on discutait l'article 16 du traité de San-Stefano relatif aux Arméniens, lord Salisbury fit une proposition tendant à modifier cet article. Alexandre Carathéodory-Pacha, premier plénipotentiaire de Turquie, déclara que si, dans la dernière guerre les tribus insoumises avaient suscité de graves désordres, la Porte, dès qu'elle en avait été informée, avait pris des mesures pour y mettre un terme. La discussion continuant sur des mesures ultérieures à prendre, le prince de Bismarck, président du Congrès, prononça ces paroles significatives : « Il est peut-être difficile de mettre à exécution des mesures répressives parmi les tribus indépendantes » et il ajouta que, quant à lui, il avait des doutes sur l'efficacité pratique de l'article proposé par lord Salisbury. Ainsi donc, le prince de Bismarck avec tout le poids de sa grande autorité proclamait que les réformes proposées en faveur des Arméniens étaient... irréalisables.

Pour appliquer les réformes réclamées par les puissances, il faudrait à la Turquie une armée de *cent mille hommes* qui serait en permanence et sur le pied de guerre dans les provinces habitées par les Arméniens et par les Kurdes. C'est donc l'impossible que l'Europe demande au Sultan. En cherchant bien on trouverait peut-être d'autres points noirs dans la politique orientale : les Anglais voudraient-ils donc neutraliser la Turquie comme puissance militaire en l'obligeant à entretenir une telle force armée rien que dans les six provinces auxquelles se rapporte le projet de réformes ? Est-ce que l'exécution de ce plan anglais conviendrait à la France, à la Russie, à la paix européenne ? Et si demain la question de la Macédoine reprenait de plus belle ? Les Bulgares sont prêts à la faire renaître. Et si les Albanais, grâce aux intrigues de l'Italie ou par la maladresse d'un gouverneur ou d'un petit fonctionnaire, venaient accroître les embarras de la Porte ? Et si les Arabes, stipendiés toujours par l'Angleterre, se révoltaient ? Et si les Druses, excités par n'importe qui, prenaient encore une fois les armes contre Turcs et chrétiens en même temps ?

Combien plus simple, plus logique, plus normale serait la situation, combien la paix européenne serait mieux assise si, au lieu de réformes impraticables, l'Europe exigeait de la Porte une *amélioration de l'administration* dans les provinces qui sont à l'heure qu'il est le théâtre de scènes lugubres ou simplement fâcheuses ! Cela suffirait et cela n'exciterait pas le fanatisme des musulmans contre les chrétiens ni les haines des Kurdes contre les Arméniens. De bons tribunaux, de bons juges impartiaux, incorruptibles, et une bonne gendarmerie, non indigène. L'Europe ne comprend donc pas qu'une gendarmerie locale mixte, composée de Kurdes et d'Arméniens, est une pure baliverne ? Cette gendarmerie, à supposer qu'elle puisse se former jamais, serait un danger permanent pour la paix, elle deviendrait une nouvelle cause de troubles et de conflits continuels dans ces provinces.

Maintenant ce sont les civils qui s'entr'égorgent, demain ce seraient les gendarmes qui s'entretueraient, avec des fusils à tir rapide.

LECONTE DE LISLE (1)

Souvenirs de jeunesse.

La partie la plus riche de l'île de la Réunion est tournée vers l'Inde, avec Saint-Denis pour capitale.

L'autre région, stérile sur ses bords, regarde l'Afrique qui déchaîne ses moussons sur Saint-Paul, ville natale de Leconte de Lisle exposée aux vents brûlants de l'équateur, ville bâtie au milieu d'une rade foraine, ceinte d'une ligne de montagnes couronnées de pitons chauves.

La vie se traîne accablante dans ces pays calcinés...

> *Sous la* varangue basse aux stores de Manille,
> A l'ombre des manguiers où grimpe la vanille...

Elle s'écoule oiseuse et passive, à voir onduler les plaines de maïs ou voltiger les colibris roses, à entendre bourdonner les abeilles d'or dans les champs de canne à sucre,

> Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi.

La griserie monte de ces cassolettes qui mêlent

> A l'arome des bois l'odeur des sucreries.

Haschich enivrant qui vous pénètre, s'infiltre en votre sang, se loge dans les lobes du cerveau. La

(1) Le 12 décembre, M. Henry Houssaye a prononcé, à l'Académie française, l'éloge de M. Leconte de Lisle, son prédécesseur.

pensée flotte indécise, et le rêve se prolonge pendant l'éclatante lumière de midi...

> Midi, roi des Êtés, épandu dans la plaine,
> Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
> Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
> La Terre est assoupie en sa robe de feu,

Et cela dure jusqu'au matin, quand le vent qui se lève des hauteurs

> ... le long des ravins emplis d'ombres,
> Agite doucement les tamariniers sombres.

*
* *

Tels sont les climats torrides sous lesquels Charles-Marie Leconte de Lisle a vu le jour, le 22 octobre 1818, au milieu des sauvages grandeurs de l'océan Indien.

Son nom ne lui vient point de ce qu'il est né dans une île, car sa famille paternelle, d'origine normande, descend directement de Michel Le Conte, sieur de Lisle et de Préval, mort à Pontorson le 15 octobre 1730, dont notre grand poète possédait l'extrait de sépulture dans ses archives.

Cette famille résida plus tard à Avranches, puis à Dinan. La branche aînée porta le nom de Le Conte de Lisle et la branche cadette celui de Le Conte de Préval; celle-ci, depuis 1792, ne prend plus que le nom patronymique de Le Conte, qui est encore orthographié ainsi et que le poète a simplifié en Leconte, d'un seul mot.

Son grand-père, un Malouin, a laissé des poésies restées populaires en Bretagne, avant la Restauration, pendant laquelle son père se rendit à Bourbon, où il se maria à Mlle Suzanne Elysée de Riscourt de Lanux, dont la famille, originaire du Languedoc, habite la colonie depuis 1740. Par sa mère, Leconte de Lisle se trouvait petit-neveu, affirme-t-on, du capitaine Évariste de Parny, le célèbre chevalier de Parny, le gai poète du XVIIIe siècle.

Charles Leconte de Lisle conserva donc le nom que sa famille a toujours porté en Normandie, en Bretagne, à Bourbon où son enfance, bercée au son des *calaous*, s'est écoulée jusqu'à trois ans. Il fit, vers cet âge, un premier voyage en France avec sa famille, qui se fixa à Nantes et demeura dans la rue Gresset. Combien de fois Leconte de Lisle m'a-t-il parlé des promenades publiques de ma ville natale, où tout enfant il jouait!

Son âme contemplative se forma de bonne heure aux riants sites de la Loire et s'épanouit plus tard aux grands aspects de l'île Bourbon, quand il y revint avec les siens, vers l'âge de dix ans, au milieu des riches floraisons de la partie orientale de l'île, sous les bois, dans les montagnes, au bord de la mer.

Leconte de Lisle partageait son temps entre les plaisirs de la chasse et les leçons de latin que lui donnait son père, son unique professeur, un homme instruit qui n'exerçait plus la médecine, mais qui la pratiquait par dévouement, pour soigner les *noirs*.

Pour vivre et faire vivre sa nombreuse famille, le docteur Leconte de Lisle récoltait du sucre; il avait des plantations de cannes qu'on coupait lorsque celles-ci étaient mûres, comme chacun sait, et broyait ensuite dans les cylindres pour en exprimer le jus, qui se cristallise au four et s'expédie sur tous les points du globe.

Le planteur eût voulu voir son fils Charles partager ses goûts de culture, pour le remplacer au besoin ou lui succéder un jour. Mais le futur poète, rudement élevé par son père, songea peut-être à s'affranchir de sa tutelle, ses études classiques terminées, et à entreprendre de lointaines expéditions pour gagner son indépendance.

Le père y consentit, nourrissant probablement le secret espoir que son fils se créerait des relations utiles à son commerce. Le jeune Charles partit pour Madagascar; il voyagea dans l'Inde, à Pondichéry, à Ceylan, et rapporta de ces longues pérégrinations, à travers le monde, de curieux souvenirs qu'il nous a racontés, d'ineffaçables impressions qu'il a mises dans ses livres.

De retour à Bourbon, son imagination, devenue plus exaltée à la vue des beautés de l'Extrême-Orient, qu'il avait traversé, plus ardente à la pensée d'entrevoir d'autres Paradis Perdus, l'entraîna hors de son île. Y peser des balles de coton? Fi donc! Y juger la *bonne quatrième?* Peuh!

Sourd à toute idée de négoce, rétif à tout esprit de commerce, Charles Leconte de Lisle s'embarqua donc un jour pour France, comme on dit couramment aux colonies, sous prétexte d'y aller faire son droit, entrer dans la magistrature... que sais-je! Mille beaux projets germaient certainement dans son cerveau, brûlant du désir de fuir cette fournaise de nos possessions tropicales, afin de conquérir sa liberté d'abord et de vivre aussi, sans doute, selon ses préférences, d'une autre culture plus intellectuelle.

*
* *

Sur le navire qui l'amenait en France, il fit escale à Cape-Town, visita les contrées fertiles de ces pays, et parcourut ses rivages pestilentiels qui, à plus de dix lieues à la ronde, en mer, répandent des odeurs nauséabondes de suif pourri, et où des bandes de chiens errants viennent, comme des chacals à jamais repus, s'y disputer entre eux des lambeaux de chairs mortes.

Leurs aboiements ont suggéré plus tard à l'auteur des *Poèmes Barbares* l'idée d'écrire les *Chiens hurleurs*.

Ces débuts de la vie de Leconte de Lisle sont peu connus, car il en parlait rarement, a-t-on dit, et aucune des personnes, qui le connurent à ce moment, ne sont là pour les raconter...

Poursuivant sa route, le navire qui l'emmenait franchit l'équateur et toucha à Sainte-Hélène. Leconte de Lisle en profita pour descendre à terre; puis il reprit sa route, passa en vue de l'Ascension, reconnut le majestueux pic de Ténériffe, et, poussé par les vents contraires jusqu'au banc de Terre-Neuve, mit 117 jours avant d'arriver à bon port.

Il avait environ vingt ans quand il débarqua en France cette fois.

Parti pour Rennes, il devint étudiant et fit beaucoup de vers, mais pas de droit. Il sillonna à pied la Bretagne avec le peintre Th. Rousseau, faillit être enlizé dans les sables mouvants du Mont-Saint-Michel et se vit rappeler à Bourbon, après deux années d'absence, vers 1843.

L'Europe n'était point alors reliée avec l'Afrique ou l'Amérique par des lignes de transatlantiques faisant des services réguliers. Pour se rendre d'un port à un autre, sur un point quelconque du globe, il fallait alors trouver passage sur un navire en partance. Des mois entiers s'écoulaient souvent avant de pouvoir rencontrer une occasion aussi favorable. Mais Nantes était une des villes le plus en rapport avec l'île de la Réunion; des voiliers s'y rendaient ou en revenaient fréquemment : à l'aller, avec d'entiers chargements de mules du Poitou : au retour, avec de pleines cargaisons de riz, de sucre ou de café.

Mon père, qui commandait un grand trois-mâts appelé la *Thélaïre*, se trouvait sur rade à l'embouchure de la Loire, attendant des vents propices pour sortir, quand il reçut une lettre de ses armateurs lui disant qu'ils avaient accordé le passage sur son navire à un jeune étudiant, d'une très bonne famille de Bourbon. Mon père, qui connaissait depuis longtemps les principales familles de l'île, se porta immédiatement à la rencontre de son passager.

Il vit arriver la diligence et en descendre un jeune homme timide, fluet et mince, très modestement vêtu, qu'il emmena à son bord. Puis, la *Thélaïre* appareilla, majestueusement, toutes voiles dehors, emportant le futur auteur des *Poèmes Barbares*, *Antiques* et *Tragiques*.

Que de projets d'avenir lentement caressés par le poète! Que d'heures envolées sur la dunette, dans le fracas des vagues, le brouillard des pipes, l'embrun de la mer, et passées en causeries intimes entre le capitaine et lui! Que de curieuses confidences échangées mutuellement par ces deux hommes dont le plus vieux, ne comptant encore que trente ans, avait déjà parcouru le monde entier et essuyé maints naufrages sur la côte des États-Unis!... Que de curieuses confidences, dis-je, sur leurs regrets, sur leurs ambitions, interrompues sous les nuées noires, dans le rugissement des flots, par le signe précurseur de quelque violent orage, souvent paraphé du coup d'aile hardi d'un albatros, décrit par le maître dans ses *Poèmes Tragiques!*...

Je demandais, un jour, à l'un de ces deux camarades, après avoir grandi à côté de l'autre :

— Cher maître, pendant ces traversées de deux mois, à quoi occupiez-vous vos journées?

— A fumer une pipe, pour laquelle votre père avait lui-même confectionné un culot, afin que les étincelles échappées ne missent par le feu aux balles de foin entassées sur le pont à l'usage des mules, ou à jouer aux cartes quand le capitaine était de bonne humeur, sinon à rêver au néant des choses de ce monde quand la houle était dure, à courir après la rime rebelle quand nous n'étions pas trop aspergés d'eau, à appâter d'un morceau de lard un énorme hameçon pour capturer les requins (le *Sacra Fames* des *Poèmes Tragiques*) quand il y avait calme plat, ou encore à haler sur les drisses et à me mêler aux manœuvres.

— Et ce petit tableau, sans signature, représentant une Bretonne, que vous aviez offert à mon père... Est-ce vous qui l'avez peint?

— Cette croûte sans valeur, fit-il en ajustant son monocle sur son œil railleur?... Souvenir d'un ami... Je n'ai jamais tenu un pinceau de ma vie que pour peindre avec les matelots de la *Thélaïre* la lisse et les sabords du navire, en rade de l'île Maurice.

***

En effet, huit jours après la toilette complète de la *Thélaïre*, ils levaient l'ancre, en se dirigeant vers Saint-Denis. Capitaine et passager descendaient au quartier de la Possession, situé entre Saint-Denis et Saint-Paul; tous deux traversaient la Pointe des Galets, passaient à gué quelques rivières ombragées et s'engageaient au milieu d'une route de Bois-Noirs en fleurs, de grands rosiers du Bengale tapissant et encadrant d'élégantes villas, fermées aux cuisants rayons du soleil.

La mémoire du poète avait gardé ces impressions d'une manière ineffaçable, comme du reste pour beaucoup d'autres choses, par exemple l'accueil empressé des créoles auprès de toute famille insulaire fraîchement débarquée. Il me parlait du nombre considérable de parents et d'amis venus à leur rencontre, quand ils arrivèrent de France à Bourbon : les hommes à cheval, les dames en *manchy*, les jeunes filles en palanquin; il me décrivait tout le

cortège suivi d'une foule de négresses qui s'accompagnaient du *bobre* malgache, ou de noirs superbes frappant sur les tamtams et jouant du tambourin.

Impressions restées aussi éblouissantes aux yeux du barde qu'inaltérables dans le cœur du colon. Lui parlait-on de cette longue chaussée, bordée de tamariniers et de bananiers, qui menait à la propriété du *Bernica*, celle de son père, qu'il a chantée dans ses *Poèmes Barbares?*... Son âme vibrait comme une lyre, au crissement aigu du zéphyr dans le fin feuillage des bambous et aux trilles légers des oiseaux sur les palmiers géants. Il me citait, comme si je les eusse connues, les habitations rencontrées de-ci et de-là, au hasard du chemin, avec leurs varangues closes de nattes bariolées, sur lesquelles la pourpre du soleil couchant jette ses feux étincelants; il me racontait les repas de bienvenue, homériques et variés, faits après l'ascension des montagnes, composés des fruits les plus savoureux de la colonie et des mets les plus étranges de la région : plats de riz safrané, cabris marrons rôtis tout entiers, tortues cuites et servies dans leur carapace, suivant les vieilles coutumes des indigènes.

Et ces conversations étaient pleines d'agrément, car Leconte de Lisle était un charmant causeur, plein d'abandon et de cordialité avec ses amis. Il fallait l'entendre parler de ses voyages, des sites de telles contrées, des curiosités de telles autres, par exemple du débarquement des bœufs de Madagascar qu'on hissait de la cale des navires, amarrés par les cornes, leur large corps se balançant dans le vide, et qu'on laissait plonger dans l'eau, d'où ils gagnaient la terre à la nage, sans qu'on ne s'occupât plus d'eux que pour les recueillir sur la côte.

La vaste érudition de Leconte de Lisle ajoutait un prix inestimable à ces récits. Rien qui ne parût et qu'il n'eût lu, rien qu'il ne connût et sur quoi il ne pût donner son opinion. Ses entretiens sur Baudelaire, George Sand, Flaubert, étaient fort agréables. On peut dire que sa vieillesse était aussi érudite que sa jeunesse avait été studieuse. Malgré tous les enchantements de l'île Bourbon, avec sa nature exubérante d'une part, et son âpreté sauvage de l'autre, Leconte de Lisle m'avouait qu'après quinze mois passés là-bas : à *crever* d'ennui et de chaleur dans un pays, disait-il, où le colon soldait sa note de tailleur par l'envoi d'un sac ou d'un ballottin de marchandises, et où, lui, étranger à tout trafic, ne connaissait rien « à la bonne quatrième ou au sucre de premier jet », il avait des nostalgies formidables de retour en France.

Rencontrant mon père à Saint-Paul, vers 1845, il lui dit :

— Ah! mon cher capitaine, combien je suis heureux de vous revoir! Mais combien je serais plus heureux de me rembarquer avec vous!

— Eh bien! venez...

— Ah! fit-il... Le voyage coûte cher et je n'ai pas d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, riposta mon père. Je vous emmène pour rien.

Et je crois que Leconte de Lisle repartit sur la *Thélaïre*, pour atterrir peu après à Saint-Nazaire, l'avant-port de Nantes, ayant accompli cinq fois les longues traversées de Bourbon. En mettant le pied à terre, il reçut d'un étudiant qu'il avait connu à Rennes, M. Villeneuve, si je ne me trompe, une lettre qui l'invitait à l'aller rejoindre à Brest. Rendu dans cette ville, Leconte de Lisle fut présenté à Paul de Flotte qui l'emmena à Paris.

Cet officier de marine, très intelligent, d'ailleurs, mais qui avait des qualités trop multiples pour réussir, était en permission régulière de 29 jours. Il employa tout son temps à faire de la chimie, dans la rue des Beaux-Arts, avec Tessier du Mothay qui inventa la lumière oxhydrique. Le génie de la science le poussa même un jour jusqu'à vouloir transmuter de vils métaux en métaux précieux. Le contraire se produisit : une cuillère d'argent, au lieu de se transformer en or, se trouva fondue en plomb.

Paul de Flotte, refroidi par cet insuccès, se lança dans la politique, et, quand les journées de juin 1848 arrivèrent, il fut saisi dans une taverne anglaise de la rue Saint-Marc, enfermé dans les casemates de Romainville, condamné à plusieurs mois de prison et interné sans jugement à Belle-Isle. Néanmoins, il obtint une amnistie et fut nommé représentant du peuple avec Vidal et Eugène Sue. Il s'enfuit au coup d'État. Engagé avec Garibaldi, pour l'expédition de Sicile, il reçut, dit-on, une balle dans la tête, après son débarquement à Reggio. Parti en congé régulier de 29 jours, il était resté absent 29 ans!

Leconte de Lisle, au contraire, venu à Paris en 1847, ne quitta jamais plus cette ville...

> Ville auguste, cerveau du monde, orgueil de l'homme,
> Ruche immortelle des esprits,
> Phare allumé dans l'ombre où sont Athène et Rome,
> Astre des nations, Paris!
> O nef inébranlable aux flots comme aux rafales!
> . . . . . .

Il reçut 1 800 francs par an, pour collaborer à la *Démocratie pacifique*, publiée par Cantagrel, Considérant, etc. Ce début était tentant. Il accepta l'offre, naturellement, écrivit des articles qui lui furent payés en sus de ses appointements, et son père, qui jusque-là n'avait guère délié les cordons de sa bourse, doubla les appointements.

Mais les journées de 1848 firent crouler le journal, et ses beaux rêves s'évanouirent, comme d'ailleurs

s'étaient envolés ceux de Paul de Flotte, enfermé dans son cabanon. Et Leconte de Lisle rêvant aussi de liberté, pour lui comme pour les autres : les noirs bâtonnés dont il avait encore dans les oreilles les cris de souffrance, réunit 26 de ses compatriotes auxquels il fit signer une protestation en faveur de l'émancipation des nègres. Cet acte, tout humanitaire en soi, portait atteinte à la prospérité des colonies, paraît-il. Les créoles de Bourbon, furieux de cette initiative philanthropique qui causait leur ruine, en conçurent une vive colère et écrivirent à Leconte de Lisle qu'il serait fusillé s'il remettait les pieds dans la colonie. Son père lui coupa en même temps les vivres et nous comprenons parfaitement que le poète n'éprouvat nulle envie de retourner dans cette île, ni à ce moment ni plus tard, quand, son père mort là-bas, sa mère revint en France pour y mourir vers 1875.

J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens.
Dans les sables stériles où dorment tous les miens
Que ne puis-je finir le songe de ma vie!

Que ne puis-je, couché dans le chiendent amer,
Chair inerte, vouée au temps qui la dévore,
M'engloutir dans la nuit qui n'aura point d'aurore,
Au grondement immense et morne de la mer!

Ces vers, quoi qu'on en ait dit, ne sont pas d'un désespéré ; ils sont ceux d'un désabusé, qui s'était vu réduit à professer le grec et le latin, en circulant à travers nos rues, sous la pluie et dans la neige, pour donner des leçons dites d'humanités à trois francs le cachet. Lui, l'enfant des horizons clairs et sans limites, qui ne rêvait que d'indépendance souveraine et fière, il se vit forcé, l'esprit tout ensoleillé de rimes d'or, à marcher dans la boue pour enseigner Virgile ou Homère.

Tels furent les pénibles débuts de ce courageux poète, né pour l'affranchissement au pays de l'esclavage et obligé pour gagner sa vie, au pays de la liberté, de traduire les *Idylles de Théocrite*, les *Hymnes Orphiques* et les *Odes anacréontiques d'Hésiode*, les œuvres complètes d'*Eschyle*, celles d'*Horace*, de *Sophocle*, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, l'auteur merveilleux des *Poèmes Antiques*, *Barbares*, *Tragiques*, dont *Derniers Poèmes* ont clos la série de ses ouvrages, emmagasinés comme en serre chaude sous le climat accablant de Bourbon et éclos sous nos latitudes moins stérilisantes des bords de la Seine. J'ai conservé des vers que Leconte de Lisle m'a donnés et qui ne figurent point dans ses œuvres ; les voici :

MONDES! POUSSIÈRE D'OR...

Mondes! Poussière d'or, soleils des nuits sublimes,
Gloires, qui flamboyez dans l'espace sans fin
Où l'esprit éperdu s'envole et plonge en vain!
Vous épanchez sur nous, du fond des bleus abimes,
La bienheureuse paix du silence divin,
Gloires, qui flamboyez dans l'espace sans fin,
Mondes! Poussière d'or, Soleils des nuits sublimes!

Beaux astres, Paradis bercés aux cieux sublimes!
De siècle en siècle, hélas! d'heure en heure, et sans fin,
Tels que nous qui passons, ombres d'un songe vain,
L'inévitable Mort, d'abimes en abimes,
Vous entraîne à jamais vers le Néant divin,
De siècle en siècle, hélas! d'heure en heure, et sans fin,
Beaux astres, Paradis bercés aux cieux sublimes!

Mondes, Soleils, Amour, Illusions sublimes,
Mensonges immortels, espérances sans fin,
Désirs, splendeurs! Si tout est éphémère et vain
Dans nos cœurs aussi bien qu'en vos profonds abimes,
Votre Instant est sacré, votre Rêve est divin,
Mensonges immortels, espérances sans fin,
Mondes, Soleils, Amour, Illusions sublimes!

LECONTE DE LISLE.

Depuis l'époque, déjà lointaine, où Leconte de Lille s'installa au cinquième étage d'une maison située boulevard des Invalides, dans laquelle se donnèrent rendez-vous tous les Parnassiens : François Coppée, Sully Prudhomme, Armand Silvestre, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, jusqu'à la date plus rapprochée vers laquelle il vint occuper son modeste appartement de l'École des Mines, l'académicien, qui succéda à Victor Hugo, n'a mené qu'une vie de travail, de calme et de solitude.

Il recevait ses amis le samedi soir ou ses intimes chaque matin, et lui-même allait souvent ouvrir la porte à ses visiteurs du boulevard Saint-Michel. Dans le petit cénacle d'admirateurs, qui se renouvela durant ces dix dernières années, il faut citer ceux de la première heure qui ne se démentirent jamais : José-Maria de Heredia, l'helléniste Louis-Ménard, le sculpteur Christophe, Mme Judith Gautier, et parmi la pléiade des jeunes, je puis affirmer que ceux qui lui furent le plus fidèles ont été : Henri Houssaye, Robert de Bonnières, Haraucourt, Gilbert Augustin-Thierry, de Guerne, Barracand, de Régnier...

La dernière fois que je vis Leconte de Lisle, un dimanche après-midi, qui depuis plus d'un an remplaçait ses soirées du samedi, je le vis seul pendant quelques instants, et, dès mon entrée il me dit, comme à tous ceux qui vinrent ce jour-là :

— Mon ami, c'est un moribond que vous venez voir.

Malgré la tristesse que me causa la vue de ses traits ravagés, je fis un effort pour sourire et changer le ton de la conversation. Nous parlâmes de ses voyages, de certaines expressions maritimes qu'il affectionnait, l'une d'entre elles qu'il avait entendu appliquer par un matelot qui se disputait sur le quai avec sa femme :

— Prends garde que j'te brasse à culer tout à l'heure!... Expression dérivée « de brasser à culer » qui veut dire mettre les bras des vergues de telle fa-

çon que cela fera reculer le navire et qui, au figuré, signifie : que je t'envoie promener.

Et de l'argot des matelots, dont il évoquait le souvenir en riant, nous en vînmes à parler de la *Thélaïre* puis de son capitaine ; aussi dur et exigeant à bord pour ses hommes, me disait-il, qu'il était excellent et dévoué pour tout le monde, à terre. — Je le conçois, ajoutait-il, avec les matelots, il faut une poigne de fer.

— Je me rappelle, fit-il, lors de notre premier voyage, nous étions dans les parages du Cap, avec un temps épouvantable, naviguant au bas ris sous le grand hunier, quand le capitaine jugea prudent de le faire serrer tout à fait, pour naviguer complètement à sec de toile. Les hommes étaient donc montés dans la mâture, malgré le fort roulis et les grains de pluie qui les aveuglaient, qui, fouettés par un vent déchaîné, leur meurtrissaient la figure.

Ils allaient redescendre sur le pont, quand la voile, mal serrée, *déralingua*. Le capitaine leur intima l'ordre de remonter sur la vergue, mais ils semblèrent refuser, et celui-ci sauta sur une arme à feu, en les menaçant de les cribler s'ils n'obéissaient pas.

— Qu'allez-vous faire ? demanda inquiet Leconte de Lisle.

— Ne craignez rien, lui répondit mon père, je ne tirerai pas, mais ma menace les intimidera.

En effet, la besogne était terminée peu après et toute crainte de voir, sinon la mâture, du moins la voile emportée, était disparue.

Mais les hommes, en regagnant leur poste, maugréaient...

— Ils vont nous jeter par-dessus le bord, murmura Leconte de Lisle.

— Moi, peut-être, répliqua froidement le capitaine, mais pas vous assurément.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils vous garderont comme une poire pour la soif. Incapables de se diriger, ils espéreront que vous saurez les conduire à bon port.

Et le mauvais temps continuait, le navire balayé par la mer prenait des *embardées* énormes, en se relevant à la lame.

— Quels s... coups de chien, fit Leconte de Lisle au moment où le navire donnait une bande plus inquiétante... Mais nous allons couler, capitaine ! s'écria-t-il.

— Pas de danger, riposta mon père, le navire flotte encore... Il flotte toujours, reprit-il un instant après...

Il flotta si bien que, grâce aux précautions prises, le navire arriva en effet à Bourbon, d'où Leconte de Lisle revint quelques années après pour se fixer à Paris, en continuant de correspondre avec quelques amis ; les lignes qui suivent témoignent de son caractère essentiellement bon mais rempli d'amertume et de résignation...

Paris, 18 février 18...

Non, mon cher capitaine, je ne vous ai pas oublié. Je me suis toujours souvenu avec un bien sincère plaisir de ma traversée sur la *Th...* et de nos excellentes causeries, et de votre constante obligeance pour votre jeune passager qui n'a plus de cheveux aujourd'hui, et que vous ne reconnaîtriez probablement pas.

Il y a bien des années de cela, cher monsieur, bien des années inutilement vécues, quoiqu'elles aient abouti pour moi à siéger en habit vert au bout du Pont des Arts.

C'est qu'il n'y a rien de meilleur au fond que la jeunesse, et que toute réalité, quelle qu'elle soit, ne vaut ni le désir ni l'espérance. Aussi, cher monsieur, ai-je été heureux de recevoir la première visite de votre fils, puisqu'il me rappelait, en me parlant de vous, le temps où j'étais jeune, où j'avais foi en l'avenir qui me réservait, comme à tant d'autres, tant de désillusions et beaucoup de chagrins. Enfin, telle est la vie, et nos protestations n'y changeront rien.

Je vous plains de tout cœur de souffrir aussi cruellement, vous qui étiez fort comme un chêne et doué d'une activité et d'une énergie si grandes ; mais je vois du moins que votre tête et votre main sont toujours aussi fermes qu'autrefois. Pour mon propre compte, je suis bourrelé de rhumatismes ; j'aimerais mieux l'être de remords. Je n'en sais rien... mais il me semble que ces derniers doivent faire infiniment moins mal...

GEORGE BASTARD.

LA MONTRE DE LISE

Nouvelle.

J'étais, en 1877, créancier pour une trentaine de mille livres de la noble famille Vicarelli de Battaglia que d'excessives dépenses jointes à une mauvaise administration précipitaient dans la ruine, elle jadis si florissante. Depuis deux ans je ne touchais pas un sou d'intérêts. Je patientai, je priai, je sollicitai ; enfin, poussé par la maigreur de mon modeste budget, je recourus aux voies judiciaires et j'obtins un séquestre. Battaglia est si éloignée de ma résidence habituelle et j'ai tant d'occupations que pour m'aboucher avec les frères Vicarelli et pour choisir l'officier du séquestre je dus m'en remettre entièrement à mon éminent avocat de Monselice, à qui je communiquais tous les écrits qui me parvenaient au sujet de cette malheureuse affaire. Mais je ne pouvais guère lui passer aussi les ennuyeuses visites dont m'honorait de temps à autre un vieux monsieur de Padoue, qui se faisait appeler « docteur Molesin », et qui avait

aussi l'habitude d'envoyer de longues lettres interminables, signées *Angelo D. Molesin, consulteur légal*. Ce Molesin m'arrivait toujours avec des renseignements, des propositions ou des conseils, tantôt au nom des Vicarelli, tantôt au nom de quelque autre de leurs créanciers, tantôt au nom de l'officier du séquestre, tantôt en son nom propre et comme poussé par une sollicitude inquiète pour mes intérêts, par un amour vertueux de la justice et du bien ; de fait, il n'avait aucun intérêt directement personnel dans cette affaire, dont il avait commencé à se mêler en qualité de conseiller d'une vieille mercière de Padoue, créancière des Vicarelli. A moi, il ne demanda jamais d'argent ; mais je sus que les Vicarelli se plaignirent une fois ou deux des dépenses entraînées par les consultations, les voyages et les lettres du Dr Molesin. Il parut se brouiller bientôt avec l'officier du séquestre. Il me le dénonça comme un triple coquin, et il me dépeignit ses impressions avec cette épouvantable prolixité qui remplissait des feuilles et des feuilles d'une prose judiciaire, traînante, tout émaillée des coq-à-l'âne les plus étranges. L'autre ne manqua pas à son tour de me dépeindre l'avocat Molesin comme un vampire. Quant à moi, je me persuadai que c'étaient deux galants personnages *ejusdem farinæ*. Le jaunâtre Dr Angelo était d'une farine pour le moins fort mal cuite, bien que pétrie depuis plus de cinquante ans. Il avait le crâne pelé ; quelques mèches grises derrière ses oreilles polies et sales ; sur sa face décharnée, terreuse, et dans ses yeux profonds une expression figée de mauvaise humeur bilieuse ; les mains osseuses et noires. Il portait toujours le même pardessus couleur marron, le même foulard rouge et jaune autour du cou, le même pantalon gris-brun, et il est permis de supposer qu'il portait toujours la même chemise. On eût dit la figure respectable et odieuse de quelque honnête professeur pédant, ennemi de la jeunesse, de l'amour, du rire, de la lumière et de l'eau. Il n'avait pas de manières obséquieuses ; sourires et compliments n'étaient pas son affaire : parfois il semblait avoir quelque peine à enlever son chapeau, même dans mon cabinet.

Convaincu de sa propre sagesse, quand il daignait me gratifier de quelque conseil, il prenait un ton très sensible d'estime pour lui-même et de compassion pour moi. En somme, le nom de *Molesin*, qui en vénitien veut dire *souple*, n'allait guère bien aux manières du docteur Angelo. Il n'était ni souple, ni onctueux. Toutefois mon domestique avait raison lorsque, considérant ses éternelles visites, il l'appelait « *dotor tacaizzo* », *docteur très collant*. Malgré sa rudesse extérieure, il avait certainement une grande facilité à s'accrocher aux gens. Pour ne rien dire des piquants de châtaigne, il y a des brins d'herbe rudes, des fruits arides et malintentionnés dans les prés des montagnes, qui s'attachent de la sorte aux vêtements. Il s'était poussé en avant dans cette affaire en gouvernant la mercière, et il avait fini par s'accrocher à tous, créanciers et débiteurs. Évidemment ses pratiques officieuses ne visaient qu'à un but, tirer les choses en longueur, *cole molesine*, comme nous disons, nous autres Vénitiens, et cela pour donner à Molesin le temps de voyager encore entre Padoue, Monselice et ma résidence, de conférer avec Pierre et Paul, et de mettre au jour ses monstrueuses épîtres avec ces caractères compassés et déliés dont la seule vue me soulevait le cœur.

Mon éminent avocat de Monselice, bien aguerri contre les pratiques molésines, poussa les choses à tel point que, malgré les frères Vicarelli, le tribunal fixa le 10 octobre 1877 pour la vente aux enchères publiques des biens hypothéqués. Aux derniers jours de septembre voici qu'il m'arrive une de ces énormes enveloppes orange, bien connues, voici les caractères odieux de l'ami Molesin.

Il se plaignait, en trois pages, de la précipitation de mon avocat, et me priait en trois autres pages de faire renvoyer les enchères au 10 novembre, parce que très probablement dans l'intervalle les choses s'arrangeraient à l'amiable. Ici l'homme intarissable m'expliquait en six pages comme quoi les Vicarelli étaient en train de négocier un emprunt de dix-huit mille livres avec la Banque populaire de Trévise et la vente d'une maison avec le seigneur Zonca, négociant en bois à Padoue, en dehors de la porte Codalunga. Si les négociations confiées à lui, Molesin, aboutissaient, ma créance serait réglée sans plus attendre, capital, intérêts et frais. J'envoyai la lettre à mon avocat, lequel me conseilla de prendre des informations près de la Banque populaire et près du seigneur Zonca. Je résolus de me rendre moi-même à Trévise et à Padoue. Je me défiais de l'honorable Molesin, mais je ne l'aurais pas cru, jusqu'à ce jour, l'audacieux coquin que je découvris alors. A la Banque populaire de Trévise on n'avait jamais entendu parler de lui ni des Vicarelli, et ni en dehors de la porte Codalunga, ni dans aucune autre rue ou faubourg de Padoue, il n'existait de raison de commerce sous le nom de Zonca.

Le brigand avait joué une carte risquée pour traire encore un peu ses victimes, spécialement ces malheureux Vicarelli qui auraient encore eu à payer les frais pour le renouvellement des enchères. Mais ce jeu ayant échoué, je me disposai à faire en sorte que ce fût l'excellent docteur Angelo qui payât. J'allai à Sainte-Sophie, où je savais qu'il habitait, et j'eus bientôt trouvé, sous un petit porche obscur, à côté d'une petite porte verte, le nom révéré d' « Angelo D. Molesin — au second étage ». Il était sorti ;

mais sa femme, qui vint m'ouvrir en personne, ayant entendu mon nom, m'assura que l'avocat reviendrait bien vite au logis, et me fit passer dans un petit salon où sa fille, une jeune fille sur ses treize ans, était en train de broder.

Il y avait dans l'aspect propre et triste de la chambrette, dans la symétrie pleine de dignité des quelques meubles, et jusque dans les vêtements sombres de ces dames, l'expression modeste et pourtant assez fière d'une ancienne recherche dans une petite fortune. Mme Molesin, petite figure ascétique d'un ton bleu clair, avec des yeux de brebis, portait évidemment dans sa face exsangue quarante-cinq ans d'une douceur constante; elle avait les épaules courbées par autant d'années de soumission, une voix étouffée et sans âme, la conversation la plus misérablement insipide. La jeune fille, au contraire, plutôt grande et mince, avait un visage singulier, hardi, déjà éclairé par l'intelligence et la volonté, non sans quelque fierté naissante dans les yeux.

— Prenez place, fit la dame avec son air de brebis ascétique; puis elle s'assit, à son tour, en silence, les mains jointes sur les genoux, la robe déployée en cloche sur le canapé et le buste raidi. Moi, je regardais le mur; elle, elle regardait la fenêtre. Cet agréable divertissement durait depuis trois ou quatre minutes, quand la dame, sans se départir de son attitude solennelle, dit en bêlant à sa fillette :

— Lise, papa ne t'a rien dit en s'en allant?

L'enfant qui avait déjà lancé à sa mère plus d'un coup d'œil mécontent, évidemment parce qu'elle ne m'envoyait pas promener, eut un mouvement convulsif des épaules, et secoua la tête, sans rien répondre et sans lever les yeux de sa broderie :

— Elle a hâte de travailler, vous le voyez, Monsieur, dit la maman pour atténuer un peu mes impressions : C'est justement un cadeau pour son papa, une image de l'ange gardien, car nous sommes tout près de sa fête. Lise, fais voir à Monsieur ta broderie.

Élise devint rouge comme le feu, eut un mauvais regard de colère, et tira sa montre, une savonnette d'argent, pour faire semblant d'avoir quelque affaire et s'en aller en hâte de la chambre. Mais moi, ennuyé de tout ceci, je me levai avant elle, je dis que je reviendrais plus tard, et je demandai à la dame où je pourrais, dans tous les cas, aller chercher son mari.

— Je ne sais trop, répondit-elle. Quelle heure est-il, Lise?

— Deux heures, répondit Lise brusquement.

— Vous pourriez voir au tribunal. Du reste, nous soupons à six heures.

A ces mots de la mère : « *Vous pourriez voir au tribunal* », la jeune fille fixa aussitôt les yeux sur mon visage comme si elle avait voulu lire dans ma pensée. Je ne compris rien à un regard pareil, et je m'en allai sans qu'elle me fît l'honneur de me saluer.

Au tribunal un huissier auprès de qui je m'informai de Molesin me regarda d'une manière peu flatteuse; un autre, qui m'avait entendu, eut un sourire. Tous deux à la fois, ou presque, ils m'apprirent que, depuis quelque temps, par ordre supérieur, le sieur Molesin ne pouvait plus venir converser au tribunal. Autrefois il y venait pour affaires officieuses ou bien pour les ventes aux enchères.

Il n'était ni avocat, ni docteur, ni rien du tout; il n'avait même jamais vu la porte de l'Université. Pour le trouver il suffisait d'aller au café Socrate vers les trois heures. Il me sembla alors que je comprenais le regard de Mlle Lise et la raison pour laquelle mon subtil ami signait *D. Molesin*, et non *docteur Molesin*. J'allai au café Socrate; je serais allé jusqu'à Ponte di Brenta pour mettre la main sur lui. Le crâne pelé, le foulard rouge et jaune, le pardessus marron étaient là, entassés près de l'entrée. Avant de prendre son café, qui était servi devant lui, Molesin considérait et mesurait avec attention deux *baicoli* pour voir lequel était le plus long et pour choisir. Je m'approchai de lui :

— Le docteur Molesin?

Le crâne pelé se plissa et je vis passer sur cette face habituellement bilieuse et austère une ombre d'angoisse, qui disparut aussitôt :

— Votre serviteur, dit Molesin en rejetant son corps en arrière et en posant les mains sur la table sans quitter les *baicoli*. Votre serviteur. Avez-vous reçu ma lettre?

Je répondis que j'étais venu justement pour m'entendre avec lui au sujet du renvoi des enchères; que je consentais à cette mesure, si rien n'avait changé de ce qu'il me disait dans sa lettre. Avant de démasquer le coquin je voulais lui fermer toute porte de sortie. Il me répondit que rien n'était changé. Alors je tirai sa lettre et je le priai de m'en lire un passage où je n'avais pu bien déchiffer tous les mots. C'était le passage relatif à l'acheteur de la maison, et Molesin me le lut exactement : Zonca, en dehors de la porte Codalunga :

— Écoutez, lui dis-je alors *ex abrupto*, conduisez-moi en dehors de la porte Codalunga, chez ce M. Zonca. Je voudrais me convaincre que c'est un acheteur sérieux.

— Très sérieux, mon cher monsieur, fit Molesin en trempant un *baicolo* dans son café. Vous demandez s'il est sérieux! ajouta-t-il avec un sourire sarcastique, en parlant pour un moment à son *baicolo*. Magnifique, vous dis-je, reprit-il en se tournant

vers moi; croyez-vous que j'irais vous parler d'un acheteur pour rire? Qu'allez-vous imaginer?

« Ah chien! » dis-je en moi-même; et je répliquai d'un ton ferme :

— C'est peut-être un mauvais présage, mais il faut que vous me conduisiez en dehors de la porte Codalunga chez le sieur Zonca.

Molesin s'apaisa tout à coup, dit que c'était là une démarche inutile, que pourtant, s'il ne s'agissait que de cela, il me satisferait volontiers. Il paya le café avec tout son flegme et se leva :

— Allons, dit-il; après tout, cela me fait plaisir que vous parliez à M. Zonca.

Il regarda sa montre et ajouta :

— A cette heure nous le trouverons certainement.

— Diable! pensai-je; est-ce que par hasard il existerait véritablement, ce Zonca! Quel animal je serais! — Mais l'ami Molesin en sortant du café tourna du côté de Sainte-Sophie :

— Par là? m'écriai-je. Il me répondit, sans s'excuser le moins du monde, qu'il était forcé de passer un moment chez lui pour avertir qu'on eût à retarder le dîner. Il était trois heures et demie et sa femme m'avait dit que le dîner était à six : « Chien, chien! » dis-je encore au fond de moi-même, en le voyant s'enferrer de nouveau ; je me préparai au coup qu'il allait tenter pour s'échapper de mes mains.

J'aurais voulu monter l'escalier avec lui, mais je ne pus trouver un prétexte plausible et je m'arrêtai sur la porte, me demandant si le fripon ne profiterait pas de quelque maudite marche rompue pour se meurtrir une jambe ou deux et se mettre au lit. Au bout de cinq minutes, comme je n'entendais venir personne, je montai. Je n'étais pas encore au milieu lorsque j'entendis Molesin descendre en murmurant : « Quelle fatalité! quelle fatalité! »

— Nous sommes malheureux, dit-il en me voyant; j'ai trouvé sur ma table une lettre du sieur Zonca qui renonce à l'affaire. C'est pourquoi... »

C'est pourquoi je le tenais au collet : « C'est bien, dis-je; à présent j'aurais à vous dire deux mots. »

Il répondit froidement: « Remettez-vous » ; et il me fit passer dans son cabinet par le petit salon que je connaissais. Le métier de la jeune fille y était encore, mais elle avait disparu.

Molesin me fit signe de m'asseoir, prit une vénérable toque noire brodée d'or et fit mine de s'asseoir lui-même sur son trône, un grand siège de magistrat, bien solennel, entre la bibliothèque et le bureau; celui-ci était couvert d'une rangée de codes, d'une liasse de mauvais papiers, de notes, d'enveloppes, de presse-papiers, d'écritoires, de plumes d'oie, le tout dans un bel ordre.

Écoutez, commençai-je; vous allez écrire maintenant aux Vicarelli que les enchères auront lieu au jour fixé.

— Pourquoi? répondit Molesin; si la vente fait défaut, il reste l'emprunt. C'est toujours une somme respectable qui passerait dans vos poches.

— Écrivez, insistai-je, que les enchères auront lieu au jour fixé. Je vous prierai aussi d'écrire que, pour des motifs personnels, vous désirez vous retirer absolument de cette affaire.

Molesin me regarda, stupéfait :

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Écrivez, répliquai-je; je vous dicterai.

— L'avocat Molesin, de par le diable! me répondit-il, n'écrit sous la dictée de personne.

— Si vous n'écrivez pas, c'est moi qui écrirai.

Le ton de mes paroles fut tel que Molesin se dressa sur ses pieds en fixant sur moi ses deux yeux troublés par une mauvaise conscience ; on eût dit l'assassin qui soupçonne son interlocuteur d'être un agent de la sûreté publique :

— J'écrirai, moi, continuai-je, que le sieur Angelo Molesin se retire parce qu'il n'y a pas d'emprunt, parce qu'il n'y pas de vente, parce qu'il n'y a pas d'acheteur, parce qu'il n'y a rien!

Molesin ferma les yeux sous le coup et se tut. Il les rouvrit, mais ils n'étaient plus troublés; le bon escrimeur savait enfin de quel côté venait la botte, et dans un éclair, les yeux fermés, il avait disposé la parade :

— Calmez-vous, dit-il avec son odieuse expression compatissante que je connaissais si bien; vous êtes allé à Trévise?

— Oui, Monsieur.

— Bien. Eh! je l'ai compris. Je l'ai compris tout de suite, quand je vous ai vu au café. Et vous avez cherché ici à Padoue la raison Zonca?

— Oui, Monsieur.

— Bien. Oh! bien, très bien. Je l'ai compris tout de suite. Et vous vous figurez avoir pris un galant homme en faute. Bravo, mon cher. Vous êtes fin, très fin...

Il étendit et leva sa main pliée pour me demander de ne pas l'interrompre. Puis il sourit, secoua la tête, et reprit d'une voix basse, lente, solennelle :

— Et vous n'avez pas songé que pour combiner emprunt et vente, aux conditions des Vicarelli, le secret était chose tout à fait nécessaire; que si les Vicarelli me demandaient, comme ils me l'ont demandé, de ne pas révéler les noms véritables, pas même à vous, et, qui plus est, de vous égarer dans vos recherches, je devais le faire dans votre intérêt même, parce qu'un créancier épouvanté comme vous, fourrant son nez çà et là, aurait tout envoyé promener, sans le vouloir. L'emprunt existe, l'acheteur existe. Assurément, il était inutile d'aller à Trévise

et de rechercher le négociant Zonca. Certainement, j'ai feint il y a un instant une lettre de ce Zonca, mais c'était pour donner une bonne issue à l'affaire; et puis, qu'avez-vous fait aujourd'hui avec moi? N'avez-vous pas usé de feinte jusqu'à ce moment?

— Oh! dis-je en éclatant, pour qui me prenez-vous? J'ai été également au tribunal, et je sais à qui j'ai affaire, je sais quel avocat vous êtes, je sais dans quelles affaires vous fourrez votre nez!

Il parut anéanti; il ne put que balbutier quelques mots incompréhensibles. Pendant ce temps la porte du cabinet, qui s'ouvrait du dehors à côté du bureau, s'ouvrit brusquement mais sans bruit. Molesin ne s'en aperçut pas, il ne put voir sa fille, arrêtée le bracelet en main, les yeux fixés sur lui, balbutiant, livide comme une morte, comme son père. Mais il vit le mouvement que je fis, mes yeux tournés vers la porte, et lui aussi regarda.

Il ne put recomposer entièrement ses traits; il sourit pourtant, et dit :

— Avance, chérie : que veux-tu? Nous avons fini.

— Excusez-moi, non pas! interrompis-je.

La fillette laissa aller la porte qui, doucement, doucement, se ferma.

— Ce n'est pas fini, repris-je à voix basse; vous...

— Mon enfant! dit Molesin avec un frémissement en levant les bras; mon enfant! J'aurais parié qu'il était homme à la vendre, son enfant; mais il n'y avait pas besoin de cette mimique pour me faire respecter en elle un sentiment sacré :

— Écrivez aux Vicarelli, dis-je; retirez-vous de l'affaire. Je ne parlerai pas. Vous voyez que je ne pourrais avoir de plus grands égards. Je vous salue.

Je sortis. Dans le petit salon il n'y avait personne. En entrant dans le corridor qui menait à l'escalier, j'entendis dans une chambre contiguë, à gauche, la voix de la Molesin, et j'entendis à droite Mlle Lise qui essayait inutilement d'ouvrir une porte fermée et la secouait d'une manière convulsive. Elle se glissa, me fuyant, vers la porte de l'escalier qui était ouverte. Quelqu'un passait sur le palier pour monter au troisième étage; la fillette s'y jeta, descendit et disparut. Je la suivis. A côté de la dernière rampe, il y avait une allée obscure, encombrée de tables. Lise s'était cachée là; je la découvris acculée dans un coin, le visage enfoncé entre les deux murs, les épaules secouées par des sanglots muets, par des palpitations de petit oiseau mourant. Je n'eus pas le cœur de la laisser ainsi, sachant que c'était moi qui l'avais frappée. Je m'approchai d'elle, je l'appelai doucement; elle ne témoigna par aucun signe qu'elle m'eût entendu. Je la touchai avec le bout du doigt; elle tressaillit, trembla de tous ses membres, se replia sur elle-même comme si ce fût un serpent qui l'eût touchée. Alors je lui demandai pardon, à demi-voix, de la douleur que je lui avais causée, je dis quelques mots pour m'accuser et mettre son père hors de cause; mais il fallut me taire parce qu'au son de ma voix elle se débattait en gémissant. Mon Dieu! que faire? M'éloigner d'elle, tout à fait; et je pris le parti de m'éloigner. Tout à coup j'entends Mme Molesin qui appelle : « Lise! Lise! » La fillette se tourna l'air déchiré, renversée, écoutant avec les yeux. Ils étaient rouges mais sans larmes : « Lise! Lise! » appela encore sa mère en descendant l'escalier. Lise se tint un moment immobile; puis avec la rapidité soudaine de la foudre, elle arracha de son sein la petite montre d'argent, la heurta contre le sol, et la reprit mêlée aux débris du verre.

Alors seulement elle s'achemina lentement avec cette misérable chose rompue dans le creux des mains, elle me passa devant comme une ombre, et monta l'escalier à la rencontre de sa mère, en sanglotant amèrement.

FOGAZZARO.

(Traduit de l'italien par M. SEGOND.)

LE CONGRÈS DES RELIGIONS (1)

Lettre de M. Gabriel Séailles.

M. Gabriel Séailles a écrit sur Renan un pénétrant et profond « essai de biographie psychologique ». Et l'histoire de Renan, dit-il, « est un peu la nôtre ». Car « sa vie s'ouvre par une crise qui nous présente grossi un épisode qui longtemps encore marquera, chez ceux qui le franchissent, le passage de la croyance traditionnelle à la libre pensée ». Au cours de cette étude donc, M. Séailles a été amené à observer l'état de conscience de la génération présente dans ses rapports avec l'Idée religieuse et avec la Foi catholique. Il l'a fait avec une grave impartialité, et il a marqué nettement, sans fausses excuses, l'influence de Renan, à beaucoup d'égards, désastreuse. La question d'un Congrès religieux devait donc l'avoir intéressé; il veut bien nous dire en quel sens. Nous lui en sommes d'autant plus reconnaissants que, très jeune, professeur à la Sorbonne et particulièrement sympathique aux étudiants, il peut parler comme ayant senti de plus près l'âme de la jeunesse.

Monsieur,

Vous me demandez ce que je pense de votre projet d'un Congrès universel des religions à Paris en 1900. Je ne suis pas assuré d'abord que Paris soit une ville très bien choisie pour cet objet. Paris est une ville laïque : à tort ou à raison, la France, depuis la Révo-

(1) Voir la *Revue Bleue* des 16, 23 et 30 novembre 1895.

lution, s'efforce de constituer son éducation et sa vie nationales en dehors de toute confession religieuse, en dégageant de la raison, de ses progrès, de ce qu'en tout homme il y a d'universellement humain, la morale qui, au-dessus de toutes les divergences rituelles et dogmatiques, pourrait unir les esprits dans une foi pratique commune ; elle est moins tournée vers le passé que vers l'avenir, et sous ses agitations, à travers ses crises et ses convulsions mêmes, c'est ce pressentiment de quelque chose de nouveau, ce rêve de justice, cette chimère, si vous voulez, et cette utopie qui fait son originalité dans le monde.

Quant au Congrès en lui-même, que pouvons-nous en espérer ? J'ai toujours été frappé de voir que pour beaucoup de dévots la religion a ce charme particulier de permettre la haine en toute sécurité de conscience. Que de fois en Allemagne n'ai-je pas été scandalisé et aussi doucement égayé par le mépris outrageant pour « les superstitions catholiques » de protestants au cœur étroitement orthodoxe qui avalaient sans une grimace la prédestination, la damnation éternelle, toutes les horreurs contradictoires d'une religion de charité et d'amour ! Réunissez les fidèles des diverses confessions, ils apprendront ce que beaucoup savent déjà, qu'il y a de braves gens dans toutes les sectes religieuses, que tout est pur aux âmes pures : je crains seulement que vos adhérents ne soient précisément ceux qui n'ont pas besoin d'être avertis de cette vérité et qui en ont trouvé l'intuition dans leur charité tout simplement humaine.

Pouvez-vous attendre plus ? Je ne sais quel rapprochement des religions, sous la diversité des dogmes la conscience d'une âme commune qui les domine et les rattache à une seule et même révélation, l'aveu généreux qu'il n'y a pas d'Église privilégiée, exclusive, en dehors de laquelle il n'y ait point de salut, la paix enfin consentie à tous les hommes de bonne volonté. Mais si vous supprimez des religions tout ce qui les spécifie, tout ce qui fait leur individualité, — peut-être aussi leur efficacité pratique, — les dogmes, les rites, les cérémonies, n'est-ce pas les décharner, les réduire à la thèse générale d'un Dieu personnel qui entre en rapport direct avec les hommes par l'intermédiaire d'un homme-dieu ou d'un prophète ? Encore la formule est-elle trop précise, trop définie. Il faut aller jusqu'à la pensée de Renan que toutes les religions sont vraies dans leur esprit, mais que toutes sont fausses dans les déterminations qu'elles leur donnent. Malheureusement Renan n'est plus là pour prendre la présidence du Congrès universel des religions de 1900, dont il eût su dans ses beaux jours dégager avec une singulière largeur d'esprit et une incomparable beauté de langage les conclusions nécessaires.

D'un mot, Monsieur, il me paraît que le Congrès des religions peut être excellent pour apaiser et endormir les haines qui naissent de l'illusion de posséder la vérité absolue, pour concilier la charité religieuse qui prend trop souvent des formes inattendues avec la fraternité simplement humaine ; mais je ne crois pas qu'on puisse en attendre une unité qui serait la négation de ce qu'il y a d'original, de caractéristique dans les religions créées par des races diverses et que seul l'avènement de l'humanité qui n'est pas née pourrait réaliser peut-être par des métamorphoses qui ne se laissent pas prévoir ni deviner.

GABRIEL SÉAILLES.

Lettre de M. Henri Bérenger.

Me trompé-je ? c'est en la jeunesse surtout que j'ai confiance pour le bon accueil d'une idée dont la hardiesse fait peur aux timides tenants des traditions rigides. Et, à parler franc, la sympathie des « jeunes » me consolerait de tant d'oppositions vieillottes. L'avenir est aux « jeunes » et à ceux qui, par la hauteur et le courage des convictions, sauront mériter le suffrage spontané de leur conscience.

L'ancien président de l'Association des étudiants, l'auteur de l'*Ame moderne*, de l'*Effort*, de l'*Aristocratie intellectuelle*, ce très beau livre et ce livre d'une idée, a bien voulu dire son avis sur le Congrès des religions. Cet avis est celui d'un grand nombre de jeunes écrivains dont la pensée suit les mêmes chemins nouveaux que la pensée de M. Henry Bérenger. S'il est exprimé avec quelque ardeur, cela n'est pas pour nous déplaire quand, par ailleurs, les contradictions sont si vives.

Cher monsieur,

La pensée de convoquer à Paris, et pour l'ouverture du XXe siècle, un Congrès universel des religions est une pensée dont j'approuve la logique. Un siècle qui par le fil électrique a mêlé l'Asie à l'Europe, l'Amérique à l'Océanie, et qui par l'exégèse a comparé les Védas à l'Iliade, la Bible au Coran, un siècle qui n'a reculé les temps et les espaces que pour les mieux confondre, un siècle qui a révélé à la planète son âme et son histoire, un siècle qui dans le Passé ressuscita et dans le Présent rapprocha toutes les religions humaines, un tel siècle se devait, comme terme à ses efforts, d'appeler tous les prêtres de toutes ces religions au Concile suprême d'où peut être proféré à nouveau le Verbe rajeuni de l'homme-dieu. Strauss, Burnouf, Renan, non moins que Gibbons, Ireland et Léon XIII, sont les ouvriers de génie qui ont rendu possible ce grand rêve.

Les malédictions que votre projet soulève dans le clergé de France ne sauraient vous émouvoir. Ce sont agitations de crustacés reculant à l'aveugle dès les premiers bruits de la marée future ! Des clergés aussi ont condamné les prophètes et crucifié le Christ.

Vous êtes dans l'impérissable tradition du vrai christianisme. Vous pouvez même vous réclamer du plus grand des catholiques français, et en appeler de l'archevêque de Paris à l'évêque de Meaux. Bossuet a, le premier, voulu réunir tous les chrétiens dans un même congrès : il y invitait déjà Leibnitz, ce philosophe, Basnage et van der Muelen, ces protestants ! Si Bossuet avait connu le bouddhisme, si le Coran lui avait été mieux expliqué, qui sait s'il eût craint de les confronter avec l'Évangile? Le serviteur de Jésus n'aurait pas reculé devant le serviteur de Çakya-Mouni ou celui d'Allah. Il aurait été Gibbons, il aurait été Ireland.

Prêtre de Christ, vous pouvez inviter face à face avec Christ les anciens et les nouveaux dieux. Le divin hôte d'Emmaüs ne redoute pas les pèlerins étrangers. Sa mystérieuse auréole les éblouira. Tout ce qui vient se comparer avec Christ est déjà dans son cœur disciple de Christ.

Sous la croûte des dogmes et l'empâtement des siècles, cette figure surhumaine de l'Homme a cessé de nous voir et presque de nous parler. Rendons-lui son regard et sa voix. Et qu'au sortir de l'Assemblée auguste, de l'Église universelle que vous rêvez sur le faîte de deux siècles, la libre pensée de la jeunesse humaine puisse s'écrier avec vous : *Christ est ressuscité !*

HENRY BÉRENGER.

Lettre de M. Maurice Pujo.

M. Maurice Pujo représente vraiment, dans la jeunesse littéraire, une idée dont tout un groupe s'inspire. Il a fondé une jeune revue, *l'Art et la Vie*, et voici qu'après une interruption de dix-huit mois, il en reprend la direction. La fermeté avec laquelle le fondateur et les écrivains de l'*Art et la Vie* sont demeurés fidèles à leur effort de rénovation idéaliste, depuis le jour où parurent les nobles déclarations du *Règne de la Grâce*, montre qu'il est de puissantes ressources de talent, de volonté, d'âme enfin, dans la génération qui demain dominera nos destinées intellectuelles. Or, on verra par la lettre de M. Pujo, d'un ton si calme et si profondément ému pourtant, combien cette jeunesse qui est allée à l'idéalisme, s'est peu éloignée de la Religion, et qu'elle garde la plus grande des religions, la Religion de l'Ame. On verra aussi quelles raisons, qui n'eussent point du être, l'ont mise hors de l'Église, — mais sur le parvis seulement.

Mon cher ami,

Vous avez désiré l'opinion d'un « jeune » sur ce grand projet d'un Congrès des religions auquel vous consacrez si généreusement vos efforts. Je n'ai pas, pour vous en parler, l'autorité acquise de presque tous ceux que vous avez consultés ; je n'ai reçu aucun mandat de la jeunesse de mon pays, et je ne suis pas bien sûr d'ailleurs que cette jeunesse ait aujourd'hui une existence morale distincte. Mais je puis cependant parler avec confiance, engager même l'avenir, si j'ai conscience de marcher avec les lois supérieures qui préparent lentement cet avenir, et contre lesquelles ne saurait prévaloir aucune majorité.

Je suis de ceux qui ont connu la religion et qui n'ont pu l'oublier. Nous sommes nombreux dans le même cas. Personne ne s'est livré avec plus de foi que nous à la divine parole du Christ qui s'était offerte à nos premiers jours ; personne ne l'a plus aimé ; personne n'a plus attendu de lui. Le jour où nous nous sommes séparés de la religion, avec quel déchirement, à la suite de quelles crises douloureuses ! c'était elle qui nous quittait, beaucoup plus que nous ne l'abandonnions. Elle se refusait à nous laisser notre vie morale, l'essor libre de nos esprits et de nos cœurs montant vers l'intelligence et vers l'amour de ce Monde que Dieu créa. Nous nous sommes séparés d'elle pour ne pas trahir notre âme vivante, pour ne pas cesser d'être hommes, par cet instinct de conservation grâce auquel nous ne nous résignons pas à mourir.

Depuis, nous avons passé à travers les idées, à travers la vie. Nous y avons cherché notre chemin en cosmopolites, en étrangers ; nous étions renvoyés d'un rivage à l'autre ; notre vie morale n'était plus qu'une série d'hiatus, de bouleversements contraires ; toutes choses n'y avaient qu'une valeur relative et précaire ; aucun effort n'aboutissait : tout se consumait en espoirs et en regrets. Si nous passions au spectacle social, avec l'incertitude du rôle à y prendre, nous y trouvions le même conflit aveugle des instincts et des intérêts. Partout, de la manifestation des choses comme de notre propre cœur, s'exhalait le besoin de retrouver à la vie une unité harmonique, une valeur absolue parmi tout ce qui lutte, tout ce qui tombe, une valeur religieuse comme autrefois.

Mais l'idée religieuse ne pouvait plus être pour nous une idée parmi les autres, excluant les autres, une opinion imposant par son nom seul des haines et des ignorances. Elle était notre âme propre, enfin délivrée, et se reconnaissant elle-même, assez forte pour prendre au-dessus des choses la place qu'elle avait vainement cherchée parmi elles. L'acte de foi que nous faisions alors n'était pas l'acte de soumission aveugle que l'on nous demandait jadis ; il ne nous mutilait plus. Il était vraiment *un acte* : car nous n'y étions plus passifs. Il était notre liberté même s'exprimant, l'affirmation indestructible de notre existence morale et de sa destinée.

Du dehors des gens s'inquiétaient, nous deman-

dant les preuves matérielles sur lesquelles repose notre croyance. — Mais il s'agit d'une vérité qui prévaut au-dessus de toutes les vérités, au-dessus de toutes les révélations, au-dessus de toutes les découvertes, au-dessus de tous les raisonnements; elle se confond avec notre existence même et notre raison d'être. Il est parfaitement stérile de se demander si oui ou non nous avons une âme. Nous ne nous en découvrirons jamais en la cherchant ainsi. Mais nous la *sentirons* de façon indubitable le jour où nous aurons eu le courage d'en avoir une. Car l'âme n'est pas une chose donnée à chacun indistinctement. Ceux qui ont livré leur vie au désordre du monde extérieur n'en ont jamais eu, — non plus que ceux qui se sont imaginé pouvoir la garder au milieu de convictions reçues qui ne sont que des habitudes, comme une fleur séchée dans un livre de prières. N'ont une âme que ceux qui l'ont conquise eux-mêmes et gardée par un effort incessant. Et cette âme n'est pas une illusion, un fantôme du raisonnement ; elle est la vivante, la *seule* réalité.

Comprenez-vous pourquoi nous devons accueillir avec joie ce projet d'un Congrès des religions? C'est que nous y voyons l'un des efforts les plus significatifs vers la tâche à laquelle nous travaillons tous : retrouver l'Ame sous les vêtements bariolés et divers qui la recouvrent et qui la voilent, reconstituer par elle la force et l'unité, unité religieuse, unité morale, unité sociale, qui ne sont que les différents aspects de la même Unité et de la même Force d'origine et d'avenir.

L'esprit avec lequel nous accueillons le Congrès des religions n'est en aucune façon cet esprit de libéralisme indifférent, de tolérance sceptique, hérité du XVIIIe siècle, qui aime de telles réconciliations parce qu'en elles les forces opposées abdiquent et se rendent, laissant ainsi plus de tranquillité à l'égoïsme. C'est au contraire un désir de foi plus profonde, plus sûre, plus forte contre les ennemis de toute foi et de tout idéal.

C'est pourquoi le profit que nous y voyons est moins de quantité que de qualité. Ce n'est pas du nombre considerable d'hommes venus de points si différents pour affirmer l'idée religieuse ; ce n'est pas de la consécration que lui donnera une si imposante majorité, que cette idée religieuse se trouvera relevée ; c'est de la hauteur et de la pureté où tous ces représentants des dogmes devront l'élever pour trouver le terrain tout spirituel, tout humain, où ils pourront s'entendre. De cette hauteur et de cette pureté où il l'aura placée, lorsque le Congrès se séparera, l'idée religieuse fera rayonner une force nouvelle à laquelle participeront toutes les formes de croyance qui soutiennent la vie, depuis celles qui ont traversé les siècles, jusqu'à celles que des incrédules édifièrent pour les impérieuses nécessités de leur conscience.

Les gens qui jugent des choses par leurs résultats matériels immédiats déclareront sans doute inutile l'idée d'un Congrès platonique, qui laissera, dans l'apparence du moins, toutes choses en l'état, et qui, au lieu de se terminer par une fusion des dogmes, se sera contenté d'une union des cœurs. — Mais nous savons que nous travaillons à une tâche plus longue que celle qu'ils s'imaginent, parce qu'elle est plus grande aussi, et nous savons que c'est là le vrai chemin. Les résultats matériels ne sont pas notre but; ils sont simplement des conséquences nécessaires qu'apporte un jour, après le travail humain, « celui qui donne l'accroissement ».

MAURICE PUJO.

Conclusions.

Notre enquête est finie.

Peut-être ai-je le devoir de m'excuser, en terminant, d'avoir pris, dans une revue qui est littéraire, tant de place pour des déclarations de théologiens. De ce devoir je m'acquitte sans embarras; car il est un art des contrastes, et Montaigne a dit à peu près qu' « un discours fardé de riches peintures éclaire la... *pauvreté* des autres ». Il y a eu, certes, des « discours à riches peintures » au cours de cette importante consultation.

On peut remarquer que les meilleures raisons, et les mieux exposées, ont été favorables à l'idée d'un Congrès des religions. Si la conclusion dernière dépendait des bonnes raisons, nous aurions cause gagnée. Mais, reconnaissons-le, contre nous, les partisans du Congrès, et contre tout ce que nous pouvons éloquemment dire, se dresse une force que les belles paroles ne réduisent guère, l'Autorité.

L'épiscopat français est presque unanime à repousser un projet qu'il juge suspect, dangereux, surtout gênant. Que les évêques d'Amérique aient pris part à un Parlement des religions, qu'est-ce à dire? Les évêques d'Amérique sont des aventureux, et ils ne s'inquiètent pas assez de théologie ou de *Syllabus*. Que cela ait servi grandement la cause de la religion, et particulièrement la cause du catholicisme, qu'est-ce à dire? L'Amérique n'est pas la France. Ne nous « américanisons » pas; restons chez nous, et gardons bien fermes nos principes d'orthodoxie.

Tel est l'état de l'opposition. Il est commode et puissant. Pour s'y tenir, il n'est besoin que d'un peu d'inertie. Si pourtant quelque importun tentait d'élever la voix, d'exprimer un sentiment contraire? Car, enfin, nous ne fîmes point vœu de ne penser que par ordre. Eh bien! cela n'est point permis, pareilles audaces. Et aussitôt on désapprouve, on condamne, on crie à la révolte. La discussion devrait être là close. Ce qui fut réalisé par quatre-vingts évêques d'Amérique, quelques prêtres de France ne pourraient même pas le proposer.

Mais l'idée, déjà, fait son chemin mieux qu'on ne

pense. A côté du clergé de ministère paroissial, il y a le clergé d'enseignement qui, ayant des humanités, se montra toujours plus ouvert à la pensée libérale. Si j'avais voulu donner les résultats complets d'une consultation improvisée, j'aurais cité trois cents lettres de professeurs des Facultés catholiques, de professeurs des collèges libres, de conférenciers s'occupant des questions sociales, — trois cents lettres dans lesquelles la sympathie va jusqu'à l'ardent enthousiasme. Sur tous ceux-là la loi du silence pèsera pour un temps. Un jour, enfin, quelque signe nous viendra de celui qui est l'Autorité vraie, et les cœurs délivrés parleront.

L'idée d'un « Congrès des religions » n'est point perdue pour être passagèrement opprimée. C'est par l'effort contre la résistance que toute force se développe. Le fait d'un pareil Congrès ne saurait valoir que par l'affirmation des principes qu'il implique. Or ces principes-là sont la vérité, la justice, le droit des âmes : ils sont l'avenir. Les jeter dans des consciences en éveil, les enraciner au plus profond des cœurs, c'est l'œuvre première, et surtout importante, qui préparera la vigoureuse poussée de demain. J'espère d'un véritable espoir qu'un « Congrès universel des religions » aura lieu, en 1900, « sur le faîte de deux siècles ». D'autres chrétiens, pourquoi ne le dirais-je pas ? ramasseront un projet dont les catholiques auront refusé l'initiative et qu'ils auront abandonné sur le chemin. La même foi d'apôtres qui fit le « Parlement des religions » à Chicago, viendra faire à Paris, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, ou à Versailles, ou à Londres, ou dans quelque ville de la libre Suisse, le « Congrès des religions ». Et nous verrons alors si un Ireland, un P. Didon, un abbé Lemire, un Mgr de Harlez, et quelques autres, ne peuvent aller parler de Dieu dans une assemblée de croyants, en un temps où tant de conférenciers ecclésiastiques vont parler de tout, même de ce qu'ils ne savent pas, dans les réunions socialistes. Oui, il y aura en 1900 un « Congrès des religions ». Mais, quand même cela ne devrait point être, il y aurait demain plus de tolérance, — de tolérance intellectuelle et religieuse, — plus d'esprit religieux et moins de formalisme administratif, plus d'évangélisme et moins de théologie, plus d' « humanité » dans la foi et moins de rigueur dogmatique, plus d'élévation morale et moins de pratiques convenues ou hypocrites, plus de fraternité sociale et moins de gestes dévots, plus de religion et moins de religiosité, un plus grand respect, enfin, de toute pensée inquiète de Dieu, de toute conscience religieuse. L'égale dignité de toutes les consciences sincèrement religieuses : telle sera, même sans le Fait, l'Idée d'un « Congrès des religions », qui finira par prévaloir. Cette Idée, tous ceux qui ont la religion de la vérité se sont déjà groupés pour la défendre. Qu'importe, dès lors, l'opposition, qui ne se mettra en travers que pour être brisée, de ceux-là qui n'ont que la religion de l'orthodoxie !

VICTOR CHARBONNEL.

LES PEINTRES ÉCRIVAINS

A propos d'un ouvrage récent.

Les *Souvenirs et Impressions d'un peintre paysan* (1), de M. Jules Breton, donnent envie de relire ceux qui, comme lui, à côté de l'œuvre artistique, ont tenté une œuvre littéraire. Pour bien juger du prix d'un livre, si intéressant qu'il puisse être, encore faut-il le comparer.

Ces auteurs ne sont pas nombreux. On les aura tous nommés, croyons-nous, en citant Fromentin, Guillaumet, Delacroix... Et même, pour ce dernier, — n'était l'importance de son *Journal*, les portraits, événements, réflexions qui y fourmillent, toutes les questions où il touche, — y aurait-il lieu de le ranger parmi les peintres qui n'ont pris la plume que pour traiter de leur art et faire œuvre de critique ? Ceux-ci sont légion ; et, si nous les écartons, ce n'est pas sous le prétexte futile et un peu démodé que, ne s'étant occupés que d'esthétique, ils ne sont pas des « créateurs » : Taine et Renan, semble-t-il, ont dissipé ce malentendu. C'est parce que leur multitude déborderait notre sujet.

Pour la même raison, — en remontant dans le passé, en regardant à l'étranger, — de Michel-Ange et de ses poésies, de Vinci et de ses innombrables manuscrits, des Mémoires de Cellini et de ceux de Palissy, nous ne retiendrons qu'une chose : c'est qu'autrefois plus encore qu'aujourd'hui, peut-être parce que le champ de l'activité artistique s'était moins étendu, les vocations multiples n'étaient point rares.

A étudier les seuls contemporains, un espoir ambitieux nous souriait. Nous pensions qu'il serait facile, qu'il était fatal d'arriver à dégager de leurs œuvres une loi générale : la caractéristique du peintre écrivain, ce qui le distingue de l'auteur ordinaire. Eh bien ! nous avons le regret de l'avouer, cette précieuse découverte, nous ne l'avons pas faite.

Nous avons simplement constaté — ce qui se pouvait prévoir d'avance — que les uns ont le don d'écrire (c'est la faculté d'exprimer fortement et singulièrement sa sensibilité propre), et que les autres ne l'ont pas ou l'ont à un moindre degré ; que le tour d'imagination, le dramatique et le pittoresque, quand, au lieu de les fixer sur la toile, ils les confiaient au papier, ne diffèrent en rien de ce qu'on est habitué d'attendre des autres poètes ou conteurs ; et que tout au plus, — tout au plus ! — dans les parties descriptives, étant d'ailleurs essentiellement des visuels et s'étant exercés à composer des tableaux,

(1) Un vol. in-18 de 3 fr. 50, chez Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul ; — et aussi *la Vie d'un artiste, id.; les Champs et la Mer; Jeanne*, 1 vol. petit in-12 elzévir, de 6 fr., *id.*

des paysages, à en bien établir les plans, et, quelques-uns d'entre eux, à en dégager le sens, l'âme intime et l'esprit général, ils avaient peut-être là quelque supériorité.

Ce don, cette qualité particulière, ce n'est guère qu'en notre temps qu'elle se pouvait donner libre carrière, et cette opportunité fut sans doute une des raisons qui sollicitèrent les peintres à écrire. Du jour, en effet, — il n'y a pas longtemps, — où l'homme s'avisa qu'il n'était qu'un accessoire, un pur accident dans l'univers et qu'il aurait fort bien pu n'y pas apparaître, un immense retournement se produisit. Déchu, dépossédé, écrasé par ce domaine infini dont il s'était cru le maître, le pseudo-roi de la création reprit son rang, un humble rang, sur cette scène qu'il emplissait naguère de son seul personnage. Toutes choses remises en place et la pauvre humanité repoussée dans un coin, le genre descriptif fleurit, s'épanouit, envahit la littérature. Tous s'y mirent. Les cœurs les plus religieux, catholiques même, les plus attachés aux vieux dogmes, influencés à leur insu par ce vague panthéisme flottant dans l'atmosphère intellectuelle, vinrent ingénument, avec l'abondance de toutes choses et de cette vie universelle foisonnant dans leurs livres et à l'entour de leurs personnages, attester le peu que nous sommes en face du grand Tout.

Or, pour cette tâche nouvelle que le goût et les besoins du public imposaient, les peintres, accoutumés à vivre en commerce plus direct avec le monde extérieur et la nature, semblaient mieux préparés que tous autres. Ils le comprirent, ils s'empressèrent de s'adonner à un genre où leur virtuosité pouvait s'exercer et dominer. Nous allons voir que cette prétention était assez justifiée.

I

Le premier nom qui s'offre en la matière est celui d'Eugène Fromentin. Si, à en croire les juges spéciaux, il ne brille pas au premier rang des peintres, on ne saurait en dire autant dans le domaine littéraire où il occupe une place à part et la plus éminente peut-être parmi les écrivains descriptifs.

Des quatre ouvrages qu'il a laissés, nous pouvons distraire les *Maîtres d'Autrefois* (1), consacrés plus spécialement à la technique et à l'esthétique de l'art flamand, et où sans doute les belles pages abondent sur Rubens et sur Rembrandt; négliger même le roman de *Dominique*, qui fut peut-être trop vanté et qui bénéficia de la gloire que l'auteur s'était déjà acquise.

(1) Un vol. in-18 de 3 fr. 50; librairie Plon, 10, rue Garancière; — et aussi *Dominique, Un été dans le Sahara, Une année dans le Sahel, id.*

Et pourtant il n'est point banal, ce roman, ni son héros. C'est un exemplaire assez réussi d'un de ces nombreux « enfants du siècle », où, depuis Werther et René jusqu'au Julien Sorel de Stendhal et au Robert Greslou de M. Paul Bourget, tant de conteurs moralistes et philosophes se sont essayés, — fou d'orgueil, infatué de lui-même, d'un égotisme forcené, victime de l'individualisme, du relâchement de toute discipline, de la ruine de toute hiérarchie, et qui — étrange nouveauté — se considère, se croit en droit de se considérer comme le plus malheureux des êtres parce qu'il n'est qu'un homme ordinaire! Cela, par malheur, perd de sa valeur et de sa signification pour être noyé dans une intrigue d'un romanesque un peu fade et pâle, et peut-être aussi parce que, de tous ces travers et de ces illusions, Dominique à la fin se corrige et revient; qu'au lieu d'en pâtir et d'en mourir, il se résigne à sa médiocrité, ce qui a bien pu arriver avec l'âge et la réflexion, mais ce qui n'en brouille pas moins le type, en fait deux hommes différents, et rend l'exemple moins frappant.

Mais voici le livre auquel on peut s'en tenir et qui suffit à sa gloire : *Un été dans le Sahara.*

Il semble qu'il soit l'origine, la source de toute une littérature et que tout ce qui s'est écrit depuis sur le Maroc, la Tunisie, l'Algérie, sur quelque partie que ce soit du continent noir, dérive de lui. Maupassant, Loti, s'exerçant sur leur propre domaine, n'ont pas mieux fait, ils ont moins bien fait. Et le peintre Guillaumet, apportant à son tour à ses *Tableaux algériens* (1) les mêmes qualités et le même acquis, les mêmes dons de vision pittoresque, bien qu'il écrive d'une plume plus alerte et plus libre, plus fantaisiste peut-être, que ses scènes soient plus variées, plus familières aussi et nous faisant mieux entrer dans l'intimité de la vie arabe, n'a eu que le tort d'arriver après lui. Quand le chef-d'œuvre est fait, l'essentiel est dit. Les détails oubliés, les points de vue négligés, tout ce qui vient ensuite n'ajoute rien.

Fromentin s'en explique lui-même : « A quoi bon multiplier les souvenirs, accumuler les faits, courir après les curiosités inédites ? Le monde extérieur est comme un dictionnaire : beaucoup de mots équivalents pour la même idée. Les idées sont simples, les formes multiples : c'est à nous de choisir et de résumer. J'ai fait deux cents lieues pour aller vivre un mois qui durera toujours dans un bois de dattiers sans nom, presque inconnu, et je suis passé à deux heures de galop du tombeau numide de Syphax sans me détourner de mon chemin. Tout est dans tout, etc. »

(1) Un vol. in-18 de 3 fr. 50; librairie Plon, 10, rue Garancière.

Cela est si vrai, et il est si vrai que l'absolu de l'art une fois atteint en un genre, nul n'a plus rien à prétendre et tout nouvel effort est inutile, que pour Fromentin lui-même, le *Sahel* (d'où nous tirons cette citation), succédant au *Sahara* et pouvant être mis au même rang, ne parut pourtant qu'une redite, une réplique, comme on dit en peinture. Nuits langoureuses et étoilées sur la Casbah d'Alger, fantasias magnifiques, chasses à l'ibis, au héron et aux cygnes du lac Holoula, tout le merveilleux nouveau et l'extraordinaire, rien ne fit oublier les quelques semaines de l'Aghouat, dans le silence, la solitude, parmi la vie monotone, en face de l'infini du « sombre » désert.

Qu'allait-il faire si loin, au bord des sables illimités, dans une ville en terre battue à moitié détruite par le siège et presque inhabitée? Il ne le dit pas, il le laisse mystérieusement entendre : résoudre certains problèmes d'art, cette fameuse question de la « couleur locale », qui se renouvelait avec la tendance assez générale alors d'habiller les personnages bibliques à la mode arabe (ce qui semble la logique même, puisque mœurs ni costumes n'ont guère changé chez ces peuples depuis Moïse ou Jésus; et il se trouve, au sentiment de Fromentin, que les anciens peintres ont eu raison de négliger ce détail, que c'est diminuer la Bible, lui ôter de sa portée générale, la part que nous avons tous à ce patrimoine universel, que de la préciser et localiser ainsi par le plus ou moins d'authenticité du vêtement), et autres prétextes au voyage, qu'on pourrait relever çà et là... Mais nous croyons bien que le principal, qu'il n'avoue pas, qu'il ne soupçonnait peut-être pas, c'est qu'il y était poussé par certaines aptitudes qui fermentaient en lui, qu'il sentait là-bas un livre admirable à écrire et qu'en somme, il devait le faire et l'a fait.

De Médéah à Laghouat, sous la tente, dans les caravansérails, auprès des puits aux trois quarts taris, sous la frêle dentelle des oasis, avec les dromadaires, les Berbères de l'escorte, les départs à l'aube dans la lumière rose, les écrasants midis, c'est une toile étonnante, interminable, qui se déroule, et où, à chaque coup de pinceau du maître (il faut lui prendre ses outils pour parler de sa prose), tout s'anime, rayonne, s'assourdit... Puis, arrivé au but, en quelques traits, voici les murs qui se dressent, les différents quartiers, tours, minarets, la montagne, le ruisseau auprès duquel toute la vie arabe défile et se concentre, tout s'évoque; tout cela vit aux yeux et s'y grave aussi fidèlement que si nous l'avions suivi, si nous avions vécu là-bas, contemplé longuement l'océan des sables, les montées lentes, les dégradations de la lumière, et tous les détails des choses, tout ce qu'y associent de tristesse et de gaîté, de torpeur insouciante ou paresseuse, de sentiments mélancoliques, les mille variations de l'atmosphère.

Et à quoi devons-nous cette féerie, cette prestigieuse magie de style qui nous fait toucher les objets et qui, sans bizarrerie de mots ni recherche d'exotisme, les fait surgir, vibrer, reconnaître dans leurs formes imprévues et inconnues du lecteur? Nous le devons à ces ressources, à ce sens délié, à ce tour de main, à tout ce qu'il avait employé dans un premier art, qu'il transposait dans un autre, pour lequel d'ailleurs il était merveilleusement doué, étant né sans doute plus écrivain que peintre. Et, puisque c'est là que nous voulions en venir, disons enfin que dans ce livre, comme dans *Dominique* où les descriptions ne manquent point, comme dans tout ce qu'il a écrit, c'est bien évidemment dans la partie descriptive qu'il excelle et que là surtout est son originalité et sa prééminence en littérature.

II

En dirons-nous autant de Delacroix? Certes, le peintre est un génie extraordinaire, un chef d'école, et, à ce titre, ayant ses admirateurs passionnés et ses détracteurs. Mais l'homme, l'écrivain, le penseur, est plus étonnant peut-être encore.

Sans parler de ses nombreux ouvrages de critique, d'un dictionnaire des arts qu'il projetait et qu'il n'a qu'ébauché, il apparaît dans ces trois gros volumes du *Journal* (1) comme un des esprits les plus compréhensifs, les mieux organisés qui furent jamais, et, pour nous servir d'un terme à la mode, un des plus grands « intellectuels » de son temps. Tout l'intéresse, il se renseigne sur tout, travaille, va dans le monde, écoute, parle, réfléchit, rentre, écrit, entre en branle au moindre choc, et raisonnements, projets, considérations, vues d'ensemble, etc. de se devider, de couler intarissablement.

Pour la littérature en particulier, il eut une sorte de divination : beaucoup de jugements, dont les motifs de considérants, si l'on peut dire, manquaient à ses contemporains, perdus qu'ils étaient dans la mêlée, aveugles et partiaux à leur insu, et sur lesquels jugements nous n'avons acquis que tout récemment de claires et judicieuses raisons de nous prononcer, lui, quarante, cinquante ans d'avance, il les formule aussi nettement, aussi fortement appuyés que nous le pouvons faire aujourd'hui. Ainsi de tout ce qu'il y eut d'un peu factice, creux, ignorant, superficiel, artificiel dans le mouvement romantique. Cela ne va pas d'ailleurs sans quelques injustices, pour Lamartine et Hugo, pour Balzac qu'il ne comprit jamais, pour Musset qui, dit-il, « manque de

(1) 3 vol. in-8° avec portraits et fac-similé; librairie Plon, 10, rue Garancière.

couleurs »; mais pour George Sand, Dumas, cent autres alors dans l'éblouissement de la gloire, l'exacte mesure y est.

Rédigées à bâtons rompus, au jour le jour et avec de rares lacunes, de 1823 à 1863, c'est quarante années de la vie des lettres et des arts qui se déroulent dans ces pages, ouvrant, sur cette période la plus tourmentée et la plus curieuse qu'on ait connue, le même jour pour ainsi dire que les lettres de Mme de Sévigné sur la jeunesse du grand roi, que les Mémoires de Saint-Simon sur le déclin du règne et l'aube du XVIIIe siècle. De ce monceau de documents, qui est un peu un chaos, — tout un monde! — où, bien entendu, se pressent les contradictions, les disparates, complétant l'homme en quelque sorte et nous le révélant dans ses doutes, ses troubles, ses fiévreuses recherches, son inquiète et universelle enquête, ses angoisses sur le Beau, sur l'Idéal, qu'il voudrait comme tant d'autres ramener à un absolu, tous les extrêmes de ses admirations qu'il tente en vain de concilier, Shakespeare qui l'attire, Racine qui l'enchante et le retient, Rubens dont il est le frère et l'émule, Raphaël, Phidias et les Grecs, qu'il a trop de savoir et de goût pour ne pas comprendre et admirer, — il faudrait pour dégager de tout cela sa physionomie ressemblante, le Delacroix véritable, une de ces études, à la Bourget, avec les divisions que l'auteur des *Essais de Psychologie* aime et où nous verrions tour à tour : l'homme, le mondain, le théoricien, le peintre, etc. Puis, de toutes ces pièces ainsi démontées recomposer le personnage, le rétablir dans son unité complète, et nous le montrer agissant, pensant, créant... Nous aurions le vrai Delacroix, une figure extraordinaire!

Tout se trouve en ces milliers de pages; il y relate tout avec une franchise admirable, jusqu'aux premières et pauvres petites amourettes de jeunesse, les aventures de grisettes, esquissées discrètement, et, plus discrètement voilés encore, les attachements sérieux. Mais on sent bien que pour lui la femme a peu compté. (Avis à ceux qui pensent que nulle grande vie ne va sans grandes passions amoureuses.) Ce cœur, ardent et fougueux dans les choses d'art, reste calme, un peu hautain et dédaigneux dans le sentiment, et laisse au cerveau toute sa lucidité et son libre fonctionnement. Si fiévreux, si nerveux quand il peint, il s'apaise quand il écrit; ici, plus de nerfs, point de fièvre : en un style pondéré, modéré, limpide et presque académique, il déroule des pensées claires, bien déduites et bien liées. L'orage, la tempête n'est que dans le fond, nullement dans la forme. On sait qu'en littérature il était classique, disciple, partisan décidé de Racine, auquel il revient à chaque page. Partout ailleurs, en toute autre matière le même homme se retrouve, correct, avisé, circonspect. Aux expositions, « ces machines, pistons, balanciers », l'horripilent : on lui gâte la nature. Il hait « ces légumes poussés à une humidité et chaleur factices ». C'est un traditionnel, un conservateur, un homme des vieilles idées et des anciens temps.

Et ici une question se pose : si sa vocation dominante se fût tournée vers les lettres, dans quels rangs eût-il pris parti? C'est de son éducation première, de la fatalité des relations immédiates qui suivirent, du milieu plus politique et mondain que franchement littéraire où il vécut enfermé, bloqué, et qui l'influençait à son insu; c'est aussi de la nonchalance d'esprit à un certain âge et du peu d'entrain à descendre dans les profondeurs et les secrets d'un art qu'on ne pratique pas spécialement, c'est de tout cela sans doute qu'il tenait ses goûts classiques. Mais lui, l'admirateur de Shakespeare, dont l'imagination débordée, la poésie colorée, pittoresque, à images redoublées, fulgurantes, répondaient si bien à sa propre manière de peindre, ne serait-il pas allé à celui-ci, comme il était allé droit à Rubens, s'il avait fait son métier d'écrire, et n'aurait-il pas été un romantique en littérature comme il l'était en peinture? C'est probable. On ne réussit, on ne se contente et s'enchante qu'en suivant son tempérament et sa nature.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, et pour revenir à notre sujet, — la confirmation de cette sorte de règle que nous cherchons à établir chez tous les peintres écrivains, — est-il attiré, lui aussi, par la description et y excelle-t-il comme les autres? Eh! oui. Il ne s'y applique point, il ne s'y livre qu'en passant. Mais, qu'il soit à Paris, s'acquittant de toutes ses courses, corvées et démarches d'homme du monde ou d'artiste, qu'il aille à la mer, qu'il passe les étés en sa villégiature de Champrosay, quand il rentre le soir et s'assied à sa table, qu'il rouvre ses calepins pour y ajouter une page, l'air, le ciel, l'influence atmosphérique, les visions entrevues au cours du jour, le soleil, les feuillages, l'eau vive, tout ce qui a passé dans son champ visuel, c'est tout cela qui coule de premier jet, de première main. Et c'est là sans contredit, s'il se fût appliqué à quelque ouvrage de pure littérature, ce qui chez lui eût prévalu.

III

Et maintenant, pour en venir à M. Jules Breton, après avoir relevé les dons essentiels de ses deux illustres devanciers, il semble, avant même d'avoir parlé de lui, que nous ayons dit tout ce qu'il y aurait à en dire. Tous ces dons, il les a, et les mêmes. Dans ses premiers vers, dans son poème de *Jeanne*, que

voyons-nous? des descriptions et des paysages. Et dans son second livre, *la Vie d'un artiste?* encore des paysages et des descriptions, des mêmes lieux, de son même hameau de Courrières, qu'au reste nous connaissions déjà par ses tableaux des *Glaneuses*, de la *Bénédiction des blés*, etc. Et enfin, dans ce dernier ouvrage de *Souvenirs et Impressions?* toujours des paysages et toujours Courrières.

Évidemment, il se répète un peu. Mais, au fait, sur les sujets les plus divers et les plus multipliés, un auteur, quel qu'il soit, le plus grand, n'a jamais fait qu'un seul livre. M. Breton, sur le même sujet, en fait trois ou quatre. C'est mieux. Et voilà, pourrait-on dire, une œuvre qui ne manque pas d'unité.

Des descriptions ? Mon Dieu ! il n'y a pas que cela. Il y a des anecdotes, une grande foule d'anecdotes de l'enfance du peintre, et qui ont gardé pour lui le piquant et la fraîcheur de cet âge candide et naïf; des réflexions, des pensées qui valent par la joie qu'elles lui procurent d'y noter les enseignements et l'expérience de la vie. « Plus d'un lecteur s'est reconnu dans mes récits, » affirme-t-il, et nous le croyons sans peine.

Comme tout le monde, M. Jules Breton a connu, en ses jeunes ans, de vives et neuves sensations d'aubes radieuses et de frais printemps, le miracle des arbres à fruits épanouissant leurs fleurs en une seule nuit et changeant le jardin en paradis, les émerveillements, les enchantements des courses matinales, la tristesse des retours nocturnes; puis les amours puériles, les apparitions d'enfants blondes, qui ont passé, qu'on n'a pas revues, qui se sont évanouies comme un songe. Il se souvient avec attendrissement, comme nous nous en souvenons tous, du Chinois qui tournait à tout vent et fumait son éternelle pipe, faisant au sommet du faîtage le plus bel ornement du colombier. Et les années de jeunesse arrivent; tout de suite nous le voyons à Paris, dans l'atelier de Drolling, sans que nous sachions comment la vocation lui est venue (mais qui l'a jamais su?) et voici les pénibles commencements, les jours de désespéran , de gêne, tout ce dont on aime à se souvenir quand on s'est tiré d'affaire; les fréquentations peu relevées, avec les compatriotes garçons de café, tout ce qu'on peut avouer sans difficulté une fois membre de l'Institut; et les brimades, les mystifications des jeunes confrères, si délurés, si spirituels, si pleins de confiance en eux, lesquels, avec tout leur esprit, n'ont pas atteint tout ce qu'ils rêvaient, tandis que la célébrité allait chercher de plus discrets et de plus réservés, les Baudry, Henner, etc. Et enfin les premiers succès, et les confidences qui s'arrêtent brusquement quand la vie se doit toute au travail et à la défense de la position acquise. Certainement, dans cette biographie, à part, bien entendu, l'apothéose finale, le plus humble de nous peut se reconnaître. Et là sans doute est son charme, et aussi la sincérité qui en a dicté chaque ligne.

C'est à son poème de *Jeanne* que, dans ce dernier livre encore, M. Jules Breton revient avec le plus de complaisance. Ses vers, il nous en fait l'aveu, eurent les larmes de Leconte de Lisle ; Gautier, sur le bord de la tombe, se redressait pour lui en demander une copie manuscrite. Que rêver de plus glorieux et de plus beau ? Il a raison de les aimer. Mais, contrairement à ce qu'il pense peut-être, nous croyons que ce ne sont ni les personnages du poème, ni la passion, ni le drame qui en font l'intérêt. Cette Jeanne, cette jeune créole, qu'il ramène du fond de l'Inde, — « pour se ménager, explique-t-il, une trouée vers l'idéal infini » — et qui vient figurer à Courrières une petite paysanne sauvage et amoureuse, l'héroïne d'une épopée rustique, est d'une invention bien singulière ; et elle ne nous plaît qu'à demi défendant sa vertu à coups de serpe; et, quand sa vraie mère vient lui rendre la fortune et le rang auxquels elle a droit, son refus, la fidélité à son Bruno, sont d'une beauté et solennité un peu guindées, et voulues.

Mais le décor, mais la nature, mais le vif sentiment des choses et de l'âme des choses, voilà le beau, voilà le merveilleux du livre, de tous les livres de M. Jules Breton. Les promenades de ses deux amoureux, par la plaine et sous la feuillée verte, au bord de la mare, à la belle étoile, leur réveil dans la lande aux premiers rayons de l'aurore, tous les effets du soir et du matin, les lointains vagues et vaporeux, les sous-bois mystérieux, toutes les sensations qu'il leur prête et qui sont celles que nous connaissons si réelles par le récit de son enfance, tout cela est senti, vécu, tout cela est abondant, nuancé, précis sans sécheresse, doux à l'œil, harmonieux à l'oreille, — chantant, vibrant, ensoleillé comme les propres tableaux du maître. C'est un paysagiste, on le sent, qui écrit; ce sont d'excellents, d'incomparables vers de peintre.

Ceci nous ramène à notre formule et la confirme : c'est que, dans les lettres, le lot, la part, l'originalité des peintres qui écrivent, est généralement dans les qualités descriptives. M. Jules Breton en est la dernière et meilleure preuve. Nous l'aurons fait complètement connaître si nous ajoutons que, dans ses vers comme dans sa prose, — avec une certaine habileté bonhomme et louable à se classer à son rang et se faire rendre ce qui lui est dû, — se retrouvent la même loyauté, scrupule, grandeur et noblesse que dans sa peinture; que tout s'y baigne d'une atmosphère en quelque sorte religieuse, venant d'un cœur pieux, attendri en face de la nature; que le sentiment de l'amour y est profondément chaste et

grave; qu'il faut lui savoir gré de ne pas être dupe et nous faire dupes d'enthousiasmes factices, d'aimer son petit Courrières et de vouloir nous le faire aimer; et qu'enfin il s'est fait de la vie et de ses devoirs une conception haute, sérieuse et droite, comme tout honnête homme se la fait.

Et de tout ce que nous avons dit de lui, comme de Fromentin et de Delacroix, que conclurons-nous? Nous conclurons que, dans les vocations multiples, il en est toujours une qui l'emporte, — que si Fromentin fut peut-être plus excellent écrivain que peintre, Delacroix, par contre, quelques dispositions et richesse de pensées, d'aperçus, qu'il apportât à la littérature, ne fut, ne sut ou ne voulut être que peintre, et l'un des plus grands peintres, — et qu'enfin, avec l'extrême complexité et raffinement où chaque art en est aujourd'hui, à quelque spécialité que l'on se range, ce n'est pas trop de toute une vie donnée à cette spécialité pour arriver à quelque chose d'un peu exceptionnel et hors pair.

LÉON BARRAGAND.

VARIÉTÉS

Au Palais-Bourbon.

QUELQUES SILHOUETTES

M. Th. Herzl a assisté pendant quatre ans aux séances de notre Chambre des députés (de 1891 à 1895) en qualité de correspondant de la *Neue Freie Press* de Vienne. Il a réuni ses impressions et ses souvenirs en un volume dont nous détachons quelques silhouettes tracées d'une main délicate et sûre avec une pointe d'ironie qui a sa saveur. Les figures nous sont déjà bien connues à la vérité, mais elles ont posé devant un objectif un peu différent du nôtre.

FLOQUET

...Assis ou debout, toujours majestueux. Nul instantané du plus habile photographe n'aurait pu le surprendre dans une attitude manquant de noblesse. Il était toujours « le président ». Il suffisait de voir sa façon de tendre la main aux ministres qui montaient vers lui. Le bras reposait négligemment sur le fauteuil et sans se déranger Floquet donnait la main aux visiteurs ou plutôt la laissait prendre, comme s'il autorisait le baisemain, ou il jetait les yeux sur l'assemblée, dirigeant le regard vers la galerie dont il se savait admiré, toujours dans une fière attitude, le hardi profil que les années avaient épaissi, levé vers les hautes régions. Une tête de Bourbon ou de marquis du temps jadis, le menton soigneusement rasé, afin qu'aucun détail du jeu de physionomie ne fût perdu, les cheveux gris encore poudrés, à ce qu'on dit. Il avait véritablement grande allure. Noblesse républicaine, disait Mme Floquet... Et tandis qu'ainsi sur son fauteuil présidentiel il faisait valoir les multiples avantages de sa personne, ne semblait occupé que de sa personne, il voyait tout, entendait tout, jetait au moment voulu dans le débat le mot décisif et expliquait aux députés distraits la matière qui allait faire l'objet de leur vote. Avec lui on ne pouvait demeurer dans le doute; il expliquait tout clairement, était à son affaire dans tout projet de loi, avait tout étudié, tout examiné, tout pénétré. Et pourtant il trouvait encore le temps de lire une foule de petits papiers que lui tendait M. Pierre. C'était un président si parfait qu'on lui pardonnait aisément certaines petites faiblesses, entre autres son manque d'impartialité. Sa bête noire était Déroulède; il ne l'écoutait qu'avec impatience, lui coupait la parole à tout propos, même quand Déroulède traitait vraiment la question, ce qui lui arrivait quelquefois. Était-ce la voix de Déroulède qui lui déplaisait? son nez, peut-être? Mystères du cœur humain. A d'autres il permettait tout et ces autres n'étaient pas toujours ses amis politiques; Baudry d'Asson était son favori en ce sens qu'il le laissait crier tant qu'il voulait. Un jour part de la droite une interruption injurieuse pour le président même. Floquet se tourne avec colère de ce côté: « Qui a dit cela? » Et Baudry d'Asson vivement: « C'est moi! » Doux espoir d'un rappel à l'ordre, hélas! trop tôt évanoui: « Continuez», dit tranquillement Floquet en s'adressant à l'orateur occupant la tribune. Qui aime bien châtie bien. M. Baudry d'Asson apprit ce jour-là cruellement la vérité de cet aphorisme. Oui, Floquet était un président enchanteur. Un Français dirait de lui: *Il avait la bosse de la présidence.*

CASIMIR-PERIER

Et par qui fut-il remplacé? Hélas! par Casimir-Perier, si raide, si ennuyeux, si peu décoratif. Ah! certes celui-là n'avait pas la bosse! Heureusement pour nous, son temps est passé et le voilà ministre président du conseil (1). Je ne nie pas ses nombreuses qualités: il était correct, modeste, poli, surtout poli. Chaque jour on le voyait, à la sortie de la longue salle des fêtes entièrement vide, s'arrêter devant les officiers qui abaissaient leur épée, s'incliner devant chacun d'eux; tout autrement que Floquet.

(1) Ce chapitre porte la date du 15 décembre 1893.

Tout autre il était aussi sur le fauteuil doré: une voix aigre, une façon de parler hachée, les manières sèches et raides. Il n'avait aucun talent pour la présidence, personne ne le sentait mieux sans doute que son prédécesseur. Était-ce pour ce dernier une consolation ? Toujours est-il que dans les circonstances où le nouveau président se montrait insuffisant, le président déchu tambourinait nerveusement des doigts sur son pupitre et semblait se dire : Comme je vous aurais arrangé ça, moi !

UN SPECTRE ÉLECTORAL

Il s'assied sur le quatrième banc, à compter de la dernière rangée ; sa place porte le numéro 316. Les autres députés font des visites dans toute l'assemblée, s'asseyent où bon leur semble, au banc des ministres, parmi leurs amis ou leurs adversaires politiques. Lui n'a point d'amis. Comme un écolier appliqué, la serviette sous le bras, il entre par la porte la plus voisine de son numéro 316, s'assied à sa place et ne bouge plus. Quelle satisfaction vient-il chercher ici ? Énigme impénétrable ! Veut-il s'entendre parler ? Au conseil municipal de Loches l'occasion lui en est offerte. S'il monte à la tribune on l'interrompra, on l'injuriera de toutes les façons. Il ne peut pas émettre un avis, il ne peut pas voter, son approbation serait regardée comme un outrage et malheur à lui s'il se mêlait de faire de l'opposition ! Grandeur et décadence ! Que de peines et d'efforts ! que d'habileté déployée, que de rêves grandioses, que de hontes bues, tout cela pour venir s'échouer sur ce banc rouge, homme brisé, vieillard avant l'âge, véritable épave des temps heureux.

MAURICE BARRÈS

Pendant quatre ans il siégea à la Chambre. On pourrait demander à lui aussi ce qu'il venait faire dans cette galère. Cherchait-il à s'instruire, à s'occuper ? Était-ce par ironie qu'il venait s'immobiliser ici ? Était-ce pour qu'on parlât de lui? Alcibiade n'avait pas tant de patience : il se contentait de couper la queue de son chien... Pendant quatre ans ces questions restèrent sans réponse. On vit quatre ans durant ce jeune homme inactif dans les rangs des boulangistes. S'il se distinguait en quelque chose, c'était par son extrême jeunesse. Lorsque la ville de Nancy l'élut pour député, il n'avait pas encore vingt-sept ans ; on ne lui en aurait pas donné dix-neuf. Grand, maigre, imberbe, sauf quelques poils égarés sur la lèvre, un long nez, l'abondante chevelure noire partagée par une raie. Il promenait par la salle des regards attristés comme un écolier que la leçon ennuie. Souvent il découpait des feuilles de papier et en faisait des flèches : je m'attendais toujours à ce qu'il les lançât à un moment donné contre le centre ou le président; mais il se contentait d'essayer si au besoin elles voleraient convenablement, puis il les déchirait avec impatience et en jetait les morceaux sous la table. Rarement il prenait part au vacarme, bien qu'à ce moment les séances orageuses ne fussent pas rares, Dieu sait ! Mais parfois, dominant la tempête s'élevait une voix rauque, sourde, caverneuse, qui faisait songer à la sirène d'un bateau à vapeur. Les uns riaient, d'autres cherchaient gauchement à imiter ce hu, hu, hu ! sinistre. Et qui était la sirène ? Barrès.

JULES GUESDE

M. Guesde est en réalité un orateur médiocre. Sorti du cabinet de travail il s'est égaré dans les meetings et de là il s'est introduit gauchement et sans préparation au Palais-Bourbon. On le nomme l'apôtre du socialisme. C'est un fanatique haineux, une sorte d'inquisiteur laïque. Il me semble qu'il hait plus les riches qu'il n'aime les déshérités. Je ne puis m'imaginer qu'il enthousiasme les naïfs. Il lui manque la chaleur, la parole vibrante, et il parle de l'amour des hommes ! Mais on sent que c'est un convaincu ; on en est assuré par ses maladresses politiques mêmes. Il est persuadé du bien fondé de sa haine et si une bourrasque populaire le portait au pouvoir il serait cruel, impitoyable dans sa vengeance. D'autres peuvent faire des rêves de puissance, de bonheur, de justice. Lui, j'en suis sûr, songe aux représailles.

PAUL DESCHANEL

M. Deschanel remplit au centre gauche les rôles de premier amoureux. Un politique de salon, résolvant les problèmes les plus difficiles en un tour de main, après le dîner, négligemment appuyé à la cheminée, entouré de dames d'un certain âge, l'âge où les femmes commencent à être spirituelles. Il est décidément trop beau pour ce monde. Oh ! la jolie barbe blonde, la jolie chevelure dorée, la jolie boucle sur le front; la gentille voix souple, attrayante, affectée, le doux langage aux défauts élégants ! « Il dit » devient dans sa bouche « il dji », « politique » « politjch' » et « calculé » « kelkulé ». Mais parfois sa voix s'enfle et l'on entend alors combien il peut parler haut. Ce n'est plus le personnage plein de douceur qu'on a devant soi, c'est pourtant moins encore un acteur puissant. Et maintenant voyez-le à la tribune. Il pose l'index sur les lèvres, danse, esquisse une demi-pirouette à gauche. Il marivaude sans doute avec la comtesse? Non, il combat l'hydre du collectivisme.

CAMILLE PELLETAN

Surnommé « le Juif Errant de la Chambre » parce que sans cesse il arpente la tribune qui a de six à huit pieds de long. On peut mesurer assez exactement la longueur de ses discours d'après le nombre de ses enjambées. Un discours sur le budget environ trois mille, une interpellation huit cents, une riposte deux cent soixante-cinq, même quand il ne prend la parole que pour un ordre du jour, on peut s'attendre à quatre-vingts pas. Son attitude est courbée, mais quand il interpelle le gouvernement il rejette la tête en arrière. Pourtant il ne regarde pas le gouvernement mais bien les hommes de son parti. Alors il se tient toujours immobile le visage tourné vers l'extrême gauche, tandis que son bras droit est étendu vers le centre (auquel il s'adresse). Du doigt il désigne le gouvernement ou donne à ce bras un mouvement de va-et-vient comme s'il pompait, tandis que son autre bras plus court et presque paralysé pend le long du corps. Soudain il fait volte-face, et marche à droite, et fait glisser la main débile jusqu'au verre d'eau. Une gorgée et il reprend sa course, non sans d'abord s'être essuyé la bouche du revers de la main. Ses gestes romantiques sont un régal pour le spectateur. Il gratte sa tête broussailleuse avec tant d'entrain qu'on pourrait s'imaginer qu'au fourmillement de ses pensées à l'intérieur du crâne en répond un autre à l'extérieur ; il hausse les épaules ; il a des mouvements de dos comme si quelque démangeaison l'importunait ; il remonte son pantalon, puis il se remet en marche. Quand par extraordinaire il ne marche pas, il frappe sur la table. Le cuir vert sombre qui la recouvre connait la force redoutable de sa main.

Camille Pelletan est un journaliste et journaliste il reste à la tribune. Il ne prononce pas de discours, il dicte des articles aux sténographes.

THÉATRES

Comédie-Française : *le Fils de l'Arétin*, drame en quatre actes, en vers, dont un prologue, de M. Henri de Bornier. — Odéon : *la Blague*, comédie en trois actes de M. Pierre Valdagne ; *Jour de divorce*, comédie en un acte de MM. Grenet-Dancourt et Poltonnais. — Opéra : *les Concerts*.

J'arrive bien tard pour parler du *Fils de l'Arétin*. On sait que le drame de M. de Bornier a reçu de la presse et du public un très favorable accueil. Il le méritait par la hauteur du sujet, et même par la réelle beauté de l'une au moins des scènes qui ont été acclamées.

Le sujet, vous le connaissez : c'est la corruption du Fils par le Père. Il n'en est pas de plus tragique. Et c'est un honneur pour M. de Bornier de l'avoir « découvert » et traité. A vrai dire, j'ai quelques objections sur la conception même du drame, et je voudrais les exposer très brièvement.

L'action se noue vers la fin du second acte. Vous savez qui est l'Arétin. Il a plu à M. de Bornier de le convertir, de lui donner tous les raffinements, toutes les délicatesses d'âme d'un « homme sensible » du XVIIIe siècle. Peut-être est-ce là une sorte d'anachronisme moral, en même temps qu'une « erreur sur la personne » : l'Arétin ne s'est jamais repenti par cette raison très simple qu'il ne voyait dans son misérable métier qu'une application de la force, alors souveraine maîtresse. Mais il paraît que ce qui importe le moins dans un drame historique, c'est la vérité historique : un écrivain, nous affirme-t-on, a le droit strict de placer une action à une époque quelconque, sans se demander si les sentiments développés par l'action sont ou non « du temps »... Donc l'Arétin s'est converti : Orfinio, son fils, a vingt ans. Il a grandi entre son père, Angela sa mère adoptive, et aussi au milieu de ses camarades de régiment ; or ces camarades sont, — M. de Bornier insiste fort sur ce point qui lui sert à amener la péripétie de sa pièce, — ces camarades sont fort amoureux de livres lestes. Comment donc se fait-il qu'Orfinio soit arrivé à vingt ans sans soupçonner que son père en ait commis quelques-uns ? Le nom de l'Arétin était alors l'un des plus célèbres d'Italie et même d'Europe. Orfinio connaît son père, son nom, et, seul peut-être de ses contemporains, il ignore résolument quels étaient les travaux de ce père... Depuis quinze ans, nous dit-on, l'Arétin fait rechercher et détruire ses livres. Il a pu supprimer quelques exemplaires ; son nom au moins subsiste, et la signification qui s'y est attachée. Orfinio n'en sait rien. Cela est au moins surprenant. Et il est fâcheux que ces objections se présentent précisément au moment de la scène capitale.

Autre chose. — Orfinio, s'il semble avoir un peu de vague à l'âme, est en somme un brave garçon. D'autre part, si les ouvrages de l'Arétin sont obscènes, il ne paraît pas qu'ils aient une bien profonde portée philosophique. Et il suffit qu'Orfinio en ait parcouru quelques pages pour qu'il soit changé jusqu'au fond de son âme. Du coup, il s'efforce (sans grande adresse) de séduire la petite Stellina, après avoir toutefois déclaré que les fruits verts ne le tentaient que fort peu. Puis, le voici qui veut violenter sa mère adoptive... Quel livre que celui dont quelques pages mènent à de tels excès ! Bien plus, toujours en suite de ses lectures, Orfinio vend Venise aux Turcs !...

J'entends bien qu'ici la lecture en question n'est en quelque sorte qu'un symbole ; la cause détermi-

nante des crimes d'Orfinio c'est l'atavisme ; le sang de l'Arétin et celui d'une courtisane coulent dans ses veines ; il ne peut être qu'un misérable. Mais le symbolisme du livre, — si symbolisme il y a ! — n'est guère indiqué ; et il nous faut réfléchir après coup pour le discerner. Nous voyons seulement la lecture : c'est une bien petite cause pour de si terribles effets. Pour avoir lu un livre leste, on n'est pas forcément un traître.

C'est là, dira-t-on, des critiques de détail. Malheureusement ces détails touchent à ce qu'il y a d'essentiel dans le drame. Remarquez du reste que si un de nos jeunes dramaturges avait écrit une comédie moderne avec des défauts analogues, on ne se serait pas gêné pour lui dire qu'il n'entendait rien au théâtre. Sans être aussi sévère pour M. de Bornier, on a bien le droit de signaler les quelques erreurs ou incohérences qu'on trouve dans sa pièce.

Mais son drame se relève vers la fin. J'avoue ne pas goûter complètement la scène du dernier acte entre Orfinio et l'Arétin. Elle me paraît un peu forcée, et je n'arrive pas très bien à comprendre pourquoi le fils, — qui n'est qu'un jouisseur vulgaire, — se mue tout d'un coup en héros et veut absolument que son père lui « délivre l'âme » en lui plantant un couteau sous le sein gauche. Je vois ici le désir de faire une scène tragique ; je ne discerne pas en quoi les sentiments des héros, — j'ai dit ce qu'était devenu Orfinio : et l'Arétin n'a guère le droit de se poser en justicier, — peuvent amener un dénouement si sauvage.

En revanche, le monologue d'Orfinio, au quatrième acte, m'a paru une fort belle chose. Si je ne craignais d'exagérer, je dirais que c'est une chose vraiment rare, par l'abondance et la vérité des sentiments qu'il exprime. Il ne s'agit plus ici de scènes mélodramatiques amenées de façon plus ou moins adroite. Orfinio est sur le point de trahir. Il considère l'action qu'il va commettre, se demande ce que c'est que la trahison, ce que c'est qu'un traître, et si c'est vraiment un crime dont il va se rendre coupable... Chose singulière, le style de M. de Bornier, un peu lourd et incertain d'ordinaire, gagne ici de la fermeté et parfois de l'éloquence. C'est, en vérité, une fort belle chose, très supérieure à ce que les « drames en vers » nous apportent d'ordinaire. En somme, un admirable sujet, une scène supérieure ; c'est bien de quoi justifier le succès. D'autres œuvres ont eu une réussite plus éclatante qui ne valaient certes pas celle-ci.

La mise en scène est convenable ; quoique les statues en trompe-l'œil du premier tableau me paraissent un peu insuffisantes. L'interprétation est excellente, surtout en ce qui touche M. Le Bargy, tout à fait remarquable dans le rôle d'Orfinio.

*
* *

On sait que M. Pierre Valdagne est l'auteur d'*Allo! Allo!* une comédie « rosse » et distinguée jouée il y a quelques années au Vaudeville. Il faut bien avouer que la *Blague* nous a quelque peu désappointés. On n'y a pas retrouvé la netteté de dessin qui signalait le premier ouvrage de M. Valdagne. Sa pièce n'est pas toujours claire. J'avoue qu'elle ne me déplaît pas, que certaines scènes sont d'un joli ton de comédie, discret et volontairement en grisaille. D'autres sont d'un excellent comique. Mais l'ensemble n'est pas bien bon...

Qu'a voulu prouver M. Valdagne ? — Que la « blague », autrement dit l'habitude de tout tourner en plaisanterie, avait pour effet de détruire toute énergie, et, par suite, qu'elle nous rendait incapables de générosité et de sacrifice, même d'amour, puisque, à force de plaisanter l'amour, le sacrifice et la générosité, l'effort nécessaire à la pratique de ces « vertus » nous devenait impossible.

Or, voici les deux personnages qui représentent la blague. — Henri de Vouvant a été d'abord un « homme du monde » ; ruiné par quelque krach ou par ses folies, il s'est bravement mis au travail : il s'est tourné vers l'industrie, a construit des fabriques de celluloïd, et a refait sa fortune. Il blague l'industrie, il blague le travail, il blague son succès. Mais il est un excellent industriel, très travailleur, et qui réussit. Et cela prouverait que la blague n'est pas aussi funeste que le croit M. Valdagne, puisqu'un « blagueur » peut avoir l'énergie de renoncer à l'existence d'oisif, de recommencer sa vie à trente-cinq ans, et enfin de « travailler »... L'autre personnage type est Mme Séporet, mariée à un banquier. Elle est la maîtresse de Vouvant. Ils passent leur temps à se dire : « Nous ne nous aimons point, n'est-ce pas?... Nous nous apportons réciproquement les quelques satisfactions nécessaires à deux êtres jeunes et bien portants... Mais nous aimer !... Rien ne serait plus ridicule... Le sentiment et nous, cela n'irait guère... Non certes, nous ne nous aimons pas ! » Et je reconnais que ces propos, dénués d'hypocrisie, ne sont pas fort régalants. Si c'est la blague qui pousse deux amants à les échanger, assurément la blague est chose déplorable. Mais attendez.

Un incendie détruit la fabrique. Vouvant est ruiné jusqu'au dernier sou ; c'est à peine s'il lui restera de quoi désintéresser ses créanciers. Bien plus, on le rapporte demi-mort chez les Séporet (ils sont voisins de campagne). Car cet homme desséché par la blague s'est jeté dans le feu pour sauver une vieille femme... Vous voyez qu'en ce qui touche au dévouement et au courage, la blague n'a pas fait grand mal à notre héros. Pour Louise Séporet, comme elle aurait

peu d'occasions de manifester son énergie, c'est en amour surtout que se montreront les funestes effets de la blague. Considérons donc Louise et Henri au point de vue de l'amour.

« Nous ne nous aimons pas... Rien n'est plus bête que l'amour... » Mais, Vouvant blessé et ruiné, voici Louise qui s'émeut; elle se fait humble, douce, serviable; il était bien entendu que jamais les fantaisies de l'un ne gêneraient la liberté de l'autre : et la voici qui se multiplie pour rendre service à Henri, et qui, dans une scène jolie quoiqu'un peu « voulue », en vient tout doucement à se faire sa servante. Ce n'est pas tout. L'amour ne devait être pour elle qu'un agrément de plus dans sa vie de femme riche et bien posée. Elle abandonne tout cela pour suivre Henri; et l'idée même qu'elle pourrait le regretter lui paraît une offense; ce sera la médiocrité, peut-être la misère, l'existence en marge du monde... Ah! que tout cela lui est indifférent! Elle aime!

Et Vouvant?... Vouvant, surpris d'abord par la passion frénétique de Louise, finit par s'y laisser gagner. Il aime! Ah! qu'il aime!... Ils partiront, il travaillera, ils seront pauvres mais heureux : une chaumière et leurs deux cœurs! Tels sont les effets de la blague; effets bizarres, à coup sûr, puisqu'ils amènent les blagueurs à faire ce que feraient les plus naïfs des êtres. Mais voici le plus beau. Séporet, qui avait pris chez lui les quelques mille francs qui restaient à Vouvant, s'en est si bien servi qu'il lui a gagné cinq cent mille francs; vous entendez bien, *cinq cent mille francs!* Mais l'argent, qu'importe à Vouvant! Il s'obstine à sa chaumière, et s'emporte, et refuse presque, car il comprend bien qu'il ne peut enlever la femme de l'homme qui lui apporte un demi-million. La scène est en soi d'un excellent comique; je crois qu'elle aurait produit encore plus d'effet si elle avait été un peu mieux amenée. Donc, c'en est fait de la pauvreté de Louise et d'Henri; ils reprennent la vie qu'ils avaient menée jusqu'ici.

Et je ne nie pas qu'il y ait une sorte d'ironie mélancolique dans le spectacle de ces deux êtres déchus de leurs rêves de désintéressement. Mais si je vous ai montré que la blague ne les empêchait d'être ni courageux, ni dévoués, ni énergiques, ni amoureux, vous remarquerez pareillement que la blague n'est absolument pour rien dans leur « déchéance ». L'aventure dont ils sont victimes pourrait arriver aux plus élégiaques et aux plus passionnés des amants. En opposition avec Vouvant-le-sceptique, M. Valdagne a placé Panga-l'enragé. Il est l'amant de la femme d'un ministre; il ne parle que d'enlèvement : il ne peut supporter que celle qu'il aime partage seulement le toit d'un autre. Que le ministre fasse gagner un demi-million à Panga, Panga pourra-t-il lui enlever sa femme? Pas plus que Vouvant. Il pourrait refuser? Mais Vouvant refuse presque. C'est donc qu'il est presque un héros... Mais si ce sont là les effets de la blague, elle est le plus grand ferment de générosité qui soit au monde! Songer, ne fût-ce qu'une minute à refuser une fortune, — quand on a été riche et qu'on ne l'est plus! — ce n'est pas sublime, sans doute, mais c'est tout de même fort gentil... Vraiment la pièce est un peu flottante. Et l'on ne voit pas assez où veut nous mener l'auteur. La *Blague*, je le répète, n'en est pas moins une comédie curieuse, amusante parfois, et toujours spirituelle.

Mlle Suzanne Devoyod nous a charmés tous par sa bonne grâce et la finesse discrète avec laquelle elle a rendu les nuances difficiles de son rôle; elle a su ménager avec beaucoup de justesse la transition entre la « blagueuse » qu'était Louise, et la sentimentale qu'elle devient assez rapidement; elle a joué le plus joliment du monde, et avec une très juste émotion, la scène du second acte. Il faut louer M. Rameau, comédien sûr et naturel. Je dois avouer que M. Monteux m'a paru insupportable.

Jour de Divorce est un aimable badinage, pas querelleur, et qui se passe dans « le plus grand monde ». On a fort applaudi les noms des auteurs.

***

J'aurais à parler encore de *Navière*, que je remets à la semaine prochaine; du *Capitole*, dont je me borne à constater le vif succès; et je veux, pour finir, dire un mot des concerts de l'Opéra. Je n'ai pas eu à parler du premier. Le second comprenait une intéressante symphonie avec orgue de M. Widor, dont la péroraison est d'un grand effet; les danses anciennes qui avaient eu tant de succès à la séance précédente; en tout sept numéros, ce qui est peut-être beaucoup. Le choix de ces fragments ne m'a pas toujours semblé très heureux. A quoi bon le chœur du marché de la *Muette*, qui n'a d'autre mérite qu'une valeur scénique? Pourquoi un seul air de *Fidélio*, et un seul de l'*Armide* de Gluck et de l'*Armide* de Lulli? Le succès obtenu par une scène entière d'*Alceste* devrait servir d'indication à la direction de l'Opéra. Mais ce qui est urgent et indispensable, c'est de soigner l'exécution des œuvres. Je ne veux pas trop insister sur celle de dimanche; elle a été trop insuffisante...

La « grosse pièce » du concert était un fragment du *Saint Julien l'Hospitalier* de M. Camille Erlanger. C'est une œuvre touffue, quelque peu « difficile », surtout au début; mais un vrai sentiment dramatique règne dans toute la scène; à la fin du quatrième tableau est d'un rare effet tragique. Mais que d'intentions, de « sur-intentions » et de

réticences dans cette musique! Les temps sont venus où le Père Franck et Wagner paraîtront trop simples...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

On a essayé de dissuader Paris du projet mirifique d'avoir en 1900 une exposition universelle plus étonnante que toutes les autres; on a fait appel pour cela à divers paradoxes : on a oublié le plus important, le seul qui doive toucher les gens sensés. Je m'inquiète du nouveau projet d'exposition pour cet unique motif qu'on prétend la faire plus belle, plus grande et plus extraordinaire que tout ce que l'on nous a donné jusqu'à présent. La tour Eiffel, monument de malheur, ne sera rien auprès des conceptions grandioses où s'exalte la rivalité de nos ingénieurs et de nos architectes; et toutes les inévitables déceptions qui vont suivre ne manqueront pas de présenter ce même caractère de l'extraordinaire et de l'inouï. Les paris sont ouverts aux surenchères de la folie. Voilà pourquoi je ne suis pas tranquille.

Le goût de l'impossible, du fantasque, et, en même temps, du féroce et du sanguinaire, n'a peut-être jamais été plus prononcé qu'à cette heure de notre civilisation scientifique. Les clowns, les acrobates, les théâtres et les journaux se surpassent l'un l'autre en excentricités hideuses et maladives.

La lutte sauvage des deux Turcs sur les planches du Cirque d'Hiver est devenue le type de ce que nous aimons et de ce que nous faisons entre nous : tous Turcs, se mangeant les uns les autres.

Notez qu'ils ont pris mal leur temps pour jeter ce discrédit sur leur nation et sur leur nom; malheureux Turcs, boucs émissaires des péchés de l'Europe!

Il y a visiblement un grain de folie au-dessus de Paris, et ce grain ne fait que grossir, noircir et tournoyer. Vous verrez qu'il finira par crever. M. Max Nordau dirait que c'est la folie des grandes villes démesurées, où tout s'exagère et se fausse.

Sans nul doute, les grandes villes modernes sont des centres monstrueux : tout ce qui s'y fait doit être plus ou moins déraisonnable; mais notre Europe est elle-même de plus en plus semblable à une grande ville, et le dernier hameau prend les mœurs des capitales. Dans le monde enfin civilisé, où se réfugieront le bon sens et la raison normale? Veuillez me le dire, ô Max Nordau.

* * *

La commission d'enquête chargée de rechercher pourquoi le *Formidable*, n'obéissant plus à son gouvernail, s'est échoué dans la rade des Salins-d'Hyères, n'a trouvé aucune raison plausible de cet accident : les hommes, en effet, depuis la plus haute antiquité, ont appelé du nom d' « accident » tout ce qu'ils ne peuvent expliquer, qui arrive contre leur attente et leurs calculs, par suite d'une cause qui leur est inconnue.

Il n'est rien de plus ordinaire et de plus naturel, je dirai de plus explicable, que les accidents, dans l'immensité du travail humain sous toutes les formes, à la condition de se reporter à la cause générale et commune, qui est la faiblesse d'un être naturellement borné.

Mais quand on est les grands corps de l'État, et les plus qualifiés d'entre eux : ingénieurs, amiraux, généraux, brodés en or, empanachés, cabochés et guillochés, avec le caractère d'infaillibilité qui réside en ces ornements, on se prive de la ressource de l'humaine faiblesse et on ne peut que rester stupide en face des accidents qui n'ont aucune autre explication que les limites d'une nature extrêmement précaire.

L'esprit de mandarinat et de snobisme, porté à sa plus haute exprension, s'expose invinciblement à toute argumentation de ce genre, qui est cependant la plus simple et la plus légitime de toutes, comme la plus raisonnable, excepté pour les seuls hommes qui se croient infaillibles. Ceux-là, évidemment, ne peuvent que demeurer bouche bée, puisqu'ils ont le soin de s'ôter à eux-mêmes la seule explication acceptable, et ils tombent d'un seul coup du faîte de la science dans la plus triste et la plus misérable ignorance, balbutiant, se contredisant et finissant par aboutir à la constatation d'un effet sans cause, c'est-à-dire d'un pur miracle, — résultat absolument contraire à tous les principes qu'ils sont si fiers de professer!

Mais s'ils arguaient de cette unique raison légitime et valable : la faiblesse immanente à l'humaine nature, la « faillibilité » originelle et organique de l'être humain, la fatigue périodique d'une volonté et d'une intelligence jour et nuit tendue, et qui pendant une minute s'abandonne et se relâche, la pointe de l'attention émoussée par l'habitude, la faute de calcul, l'erreur de chiffre qui doit inévitablement, une fois ou l'autre, faire tomber dans un piège le mathématicien le plus expérimenté; s'ils arguaient de l'imperfection des mécaniques, des leviers et des aiguilles qui tromperont éternellement l'homme quoi qu'il puisse faire; s'ils disaient en un mot ce qui est vrai et juste, quelles clameurs ne soulèveraient-ils point dans le public habitué, par eux-mêmes, à croire à l'infaillibilité du commandement et du gouvernement!

Autant vaudrait se démettre sur l'heure, abdiquer, se suicider.

Le peuple, infatué et grisé d'infaillibilité, tout comme les mandarins eux-mêmes, n'admet pas qu'on puisse errer et se tromper un moment. Les « pékins » feraient un joli vacarme. La presse se tordrait de rire au nez d'un homme qui dirait simplement qu'il s'est trompé.

Cependant, parmi ceux qui crient, et rient, et se tordent, il n'en est pas un qui ne se trompe plusieurs fois par jour pour avoir mesuré les distances d'un regard distrait. Il avait mal pris ses précautions : il est tombé, le visage dans le ruisseau, ou, qui pis est, sous les roues d'une voiture, pour avoir mal apprécié l'intervalle et la vitesse. Il avait des idées absolument erronées sur la grandeur de l'espace et sur la durée du temps : c'est ce qui fait qu'il a de la boue noirâtre des pieds à la tête, ou qu'il est relevé pantelant, transporté à la pharmacie voisine.

Un autre marchera sur le pied de son compagnon. Un autre encore, assis à table à côté d'une femme en toilette, lui fera d'un coup de coude tomber de la main sa cuillère, au grand péril de la robe de satin : tous ces accidents pour la même cause : une erreur de calcul, la méconnaissance de la longueur d'un diamètre ou du développement d'un arc de cercle, la défaite de l'attention fatiguée, la borne des facultés humaines, soudain et brutalement rencontrée et contre laquelle se brise l'ambition, la vanité, la coquetterie du fat et le génie de l'amiral.

Aussi nous paraît-il généralement injuste et lâche de vouloir faire porter à un ouvrier de terre ou de mer, mécanicien, aiguilleur, pilote, la responsabilité des accidents qu'ils ont été impuissants à empêcher. Basse vengeance de ceux qui ont eu peur et qui se raffermissent, se relèvent à leurs yeux, en demandant avec férocité la tête d'un homme qui n'en peut mais. Triste volupté et sordide avarice de ceux-là mêmes qui ont pu être frappés dans leurs affections, et qui demandent qu'on les paie, qui exigent, avec le paiement, la misère et la ruine du malheureux qui fut l'occasion bien involontaire de l'accident, au bout de trente ans de travail peut-être, pendant lesquels il ne s'est pas trompé une seule fois ! Il faudrait le remercier des dix mille voyages qu'il a conduits à bien, où il vous a sauvé la vie, vous ramenant sain et sauf auprès de votre femme et de vos enfants. Le cas fortuit et douloureux s'est présenté une fois dans la voie d'un homme journellement en rapport avec tous les dangers : mais c'est presque de l'infaillibilité, et ce vieil ouvrier, pour sa punition, a au moins mérité une rente jusqu'à la fin de ses jours, tandis que vous vous acharnez contre lui, police, avocats, compagnies, public, et vous le traînez lâchement en prison, vous qui ne passez pas une heure, sans commettre quelque accident ridicule.

Les suites sont différentes, il est vrai ; mais la responsabilité est égale, le fait pris en lui-même est de même nature. Le navire qui court pendant 900 mètres contre son gouvernail, ou la plume de fer qui, dans vos doigts, court sur le papier deux millimètres plus loin que vous n'en aviez la volonté formelle, et qui s'écrase en un hideux pâté d'encre, ou encore votre langue d'avocat qui fourche et qui bat l'air si mal à propos, que vous prononcez une syllabe extraordinaire et inattendue qui produit l'effet le plus grotesque et qui excite le rire au moment où vous vouliez émouvoir, mais c'est la même chose, impeccable justicier des accidents d'autrui !

La commission des amiraux a soigneusement recherché les causes qui avaient pu amener le grand prolongement de la courbe de giration : il lui a été impossible de dégager ces causes entièrement.

Il est certain que si les machines que l'on met en mouvement sont énormes, les accidents seront à leur taille, énormes comme elles. Ce sont ces cuirassés monumentaux, orgueil de notre marine, qui doivent être considérés comme les vrais coupables. Leur maladresse de la Badine, à jamais mémorable, est leur condamnation.

C'est à quoi sans doute ne pouvait conclure la commission décorée et diplômée qui a reçu le soin d'étudier cette affaire. Elle s'en est prise aux cartes qui ne changent pas et aux sables qui changent trop ; tandis qu'il faudrait dire leur fait à ces navires, dont la majesté se prête mal au hasard de la mer et de la guerre, mais on n'ose pas leur parler.

C'est comme nos locomotives géantes ; elles ont beau souffler et se précipiter avec la vitesse et le bruit de la foudre, toutes ces machines, au poids et aux proportions démesurés, disparaîtront comme les mammouths et autres léviathans.

Les vrais hommes de science ont marqué irrévocablement le terme de la carrière qu'elles ont encore à parcourir. Leur mort prochaine se lit sur leur front altier. Le milieu moderne ne convient pas à leur taille. Cette atmosphère ne sera bientôt plus respirable à leurs poumons cyclopéens. Il faut diviser ces grands appareils en petits morceaux. Divisons ! divisons ! Ce sera de plus en plus la méthode de travail et le secret des conquêtes futures.

Les carrosses de Louis XIV sont au musée de Cluny. Nos petits-neveux iront voir dans les musées les modèles barbares des cuirassés et des locomotives.

***

Une grande dame, racontant ses impressions de voyage, déplore la triste nécessité qui réduit les passagers d'un navire à se trouver en contact avec du

monde de toute condition et de toute catégorie. (Voir Thackeray.)

Cette personne, il est vrai, a peu de délicatesse et ses sens sont obtus. Elle ne s'aperçoit pas que la distance qui est entre elle et les autres passagers sur le pont du navire n'est pas beaucoup plus petite que celle qui la sépare du commun de l'humanité, une fois descendue à terre.

La voilà de retour en son hôtel, en son château, autre cabine sur le pont d'un autre navire; et ce navire n'est pas sensiblement plus large et plus long que celui d'où elle vient de descendre.

Il y a des gens de basse condition, des pauvres, des dégueuillés dans le faubourg, à l'extrémité de la ville, et même de l'autre côté de la rue : 500 mètres, 1 000 mètres, 1 000 lieues, peu de chose. Hâtez-vous de fermer les narines, si vous avez été doué de flair.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Mon cher Directeur,

La *Revue Bleue* a ouvert, lors du Congrès du Havre, une très intéressante enquête sur l'éducation après l'école. Tout le monde est d'avis qu'il faut faire dans cette œuvre une large place, une très large place à l'initiative privée; mais on sent aussi que l'auxiliaire le plus précieux de l'initiative privée sera l'instituteur, et que, dans chaque commune, on doit s'efforcer de mettre celui-ci en rapport non seulement avec les familles des enfants qui suivent l'école, mais avec la population tout entière.

Tout ce qui rendra les rapports plus fréquents, plus intimes, sera excellent : et, à ce point de vue, je vous demande la permission de vous signaler une mesure qui m'a paru neuve et digne d'intérêt.

A l'École normale d'instituteurs de la ville du Mans, on a eu l'idée d'apprendre aux élèves le maniement des pompes à incendie : c'est peu de chose en apparence, c'est beaucoup en réalité, — beaucoup pour le présent, car ces jeunes gens, exercés militairement, reçoivent ainsi une leçon de discipline, et beaucoup pour l'avenir, car un jour, dans la commune où ils seront envoyés comme instituteurs, ils se rendront utiles et seront d'autant plus estimés.

Je ne fais pas de théorie, et je crois qu'en matière d'éducation il faut en faire le moins possible; je constate un fait : voici un département, celui de la Sarthe, où les jeunes instituteurs, dès qu'ils arrivent dans un village, ont un moyen de grouper autour d'eux les habitants en leur parlant de quelque chose qui les intéresse. Vous avez pu voir, comme moi, plus d'une commune rurale où n'existe aucun secours contre l'incendie, et où, le jour qu'une ferme prend feu, on la regarde brûler. Supposez, dans une de ces communes, un instituteur jeune, actif, qui provoque une souscription pour acheter une pompe, qui a les connaissances suffisantes pour organiser la population valide en compagnie de secours. Voilà, n'est-ce pas? un homme qui sera bientôt populaire, et d'une bonne popularité. Si, ensuite, il veut créer des cours d'adultes, des conférences, des réunions du soir, il aura neuf chances sur dix de réussir; car il aura conquis, du premier coup, l'autorité qui fait qu'on vous écoute.

Je ne sais si la nouveauté que je signale se retrouve dans d'autres villes. Au Mans, l'initiative a été prise, d'accord avec l'administration académique, par quelques citoyens zélés, entre autres par M. Seguin, directeur d'usine, qui a organisé lui-même son personnel en compagnie de secours. Dans l'École normale d'instituteurs, les exercices sont obligatoires; l'enseignement est donné par le professeur de gymnastique. Les élèves, qui font toujours leur devoir dans les incendies, sont très bien vus de la population; le Ministère de l'instruction publique, en plus d'une occasion, a donné des prix ou des médailles à ceux d'entre eux qui s'étaient le plus distingués au feu.

Si je ne me trompe, il y a là une idée pratique : ce qui se fait à l'École normale du Mans pourrait être imité partout, et la question, envisagée surtout au point de vue de l'influence morale des instituteurs, me paraît mériter l'attention de l'administration supérieure.

Je vous soumets, mon cher Directeur, ces réflexions comme elles me viennent, sachant que tout ce qui touche à l'éducation populaire est bien accueilli à la *Revue Bleue*.

PAUL LAFFITTE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES, par *Félix Hémon* (Lecène et Oudin, éditeurs). — M. Félix Hémon réunit en volume des études qui vont du moyen âge jusqu'à nos jours. Quelques-unes ont paru ici même. On trouvera dans ce livre, outre l'*Éloge de Buffon* couronné par l'Académie française en 1878, divers articles sur la *Chanson de Roland*, Joinville, Montaigne, Mme de la Fayette, Corneille, etc. Tout cela est à la fois substantiel et délicat, d'une exposition précise, nette, élégante. Je note particulièrement la dernière de ces études, où l'auteur ne craint pas de s'attaquer à M. Brunetière. Très courtoisement, il va sans dire; mais avec beaucoup de décision.

Parmi tous les critiques de notre temps, M. Brunetière est celui qui a le plus d'autorité. D'abord parce qu'il est le plus autoritaire. Voilà bien une raison, sans doute, mais qui ne dispense pas des autres. Si M. Hémon avait voulu faire une étude d'ensemble, je me plaindrais qu'il ne rende pas tout à fait justice aux fortes qualités intellectuelles et morales par lesquelles M. Brunetière s'est fait dans la critique une si grande place, et ne marque pas assez volontiers les éminents services dont notre littérature lui est redevable. A vrai dire, il s'agissait tout spécialement d'un article sur la *Philosophie de Bossuet*, et j'avoue que cet article n'est pas des plus consistants.

En lisant le titre, on se dit : « Bossuet, un philosophe?

Je ne l'aurais pas cru. Je l'avais pris jusqu'à présent pour un théologien. Voyons un peu comment M. Brunetière nous montrera dans Bossuet non un théologien, mais un philosophe. » Car enfin, il n'y a pas à dire, c'est au second de ces deux termes que le premier s'oppose, et M. Brunetière devait bien l'entendre ainsi. Lisons. Que nous dit l'article? Oh! beaucoup de choses tout à fait justes. Par exemple, que la philosophie ne consiste pas à discuter seulement si les qualités de la matière sont en elle ou en nous, etc., etc., mais que l'on fait œuvre de philosophe quand on examine des questions analogues à celles qui sont examinées dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte* ou dans le *Discours sur l'Histoire universelle*. Très bien. Seulement, nous nous égarons quelque peu. Ce qu'il s'agit de savoir, ce n'est pas si Bossuet a traité des sujets qui sont du domaine de la philosophie. Dans quel esprit les a-t-il traités, voilà le point. Les a-t-il traités en *théologien* ou en *philosophe?* Or, après nous avoir étonnés par son titre, justement pour cette raison que le mot de philosophie devait s'opposer à celui de théologie, M. Brunetière conclut en nous faisant voir dans Bossuet, — entendez bien, — « le philosophe ou le théologien de la Providence ». Comme si c'était la même chose! Pour moi, puisque le choix m'est laissé, c'est le théologien que je continuerai à dire. Et je demande un autre titre : *La Philosophie ou la Théologie de Bossuet.* Mais ce titre-là serait moins piquant.

Faut-il aller au fond même du débat? M. Brunetière commence par reconnaître que Bossuet a mis sa gloire à ne rien inventer. A la bonne heure. Toute invention s'appelle, en matière de dogme, une hérésie. Mais il veut prouver du moins que Bossuet, défenseur du dogme, l'a défendu d'une manière personnelle, originale, et il est tenu de faire cette preuve. Comment la fait-il? De telle façon que lui-même, après avoir cité l'argumentation de son auteur, conclut par ces paroles : « Et, assurément, c'est ce que tous les chrétiens savaient ou croyaient comme lui, mais c'est ce que personne n'avait dit avec autant d'autorité. » Oui, sans doute, Bossuet le dit avec l'autorité que lui conféraient son caractère et un incomparable génie d'orateur. Mais le philosophe, où est-il? Au surplus, M. Brunetière finit par nous donner raison. « Je ne vous demande pas après cela, dit-il en terminant, de saluer un penseur en Bossuet. » Après cela, notez bien. Or, *cela*, ce n'est guère moins que quatre-vingts pages d'un article qui s'intitule *la Philosophie de Bossuet*, pour arriver à cette conclusion que Bossuet n'est pas un penseur.

M. Brunetière a beaucoup d'ennemis, ce qui lui est chose fort honorable. Il a aussi des disciples un peu intempérants, dont le zèle ne saurait, d'ailleurs, le compromettre. Tout en l'admirant, tout en le soutenant au besoin quand il est injustement attaqué, l'on peut, comme M. Hémon, réserver son indépendance, ou même, plus d'une fois, marquer son dissentiment. Et, par exemple, s'il défend avec tant d'éloquence et de vigueur la règle, la discipline, l'institution sociale, mais si, tout en ayant bien raison de les défendre, il leur attribue souvent une prédominance oppressive, on ne doit pas craindre de maintenir contre lui, soit en littérature, soit en morale, les droits du sens propre, de l'initiative novatrice, et, qu'on me pardonne un grand mot, de la conscience individuelle.

THÉATRES PARISIENS, par *J.-J. Weiss* (Calmann Lévy, éditeur). — Sous ce titre vient de paraître la dernière série des feuilletons de critique théâtrale que J.-J. Weiss donna au *Journal des Débats* pendant trois années, de 1883 à 1885. Ils n'avaient pas seulement un intérêt d'actualité. La plupart des pièces à propos desquelles J.-J. Weiss les écrivit ont laissé peu de trace, et leur plus grand mérite est sans doute qu'elles mirent en branle sa fantaisie en lui fournissant l'occasion de quelque brillante échappée. C'est la revanche des feuilletonistes dramatiques. En fait de romans, de poésie, d'histoire littéraire, nous choisissons dans le tas ce qu'il y a d'intéressant; mais toute pièce de théâtre — mélodrame à se tordre ou vaudeville à pleurer — mérite, paraît-il, les honneurs du feuilleton. J'entends là-dessus des plaintes amères. Avec quelque ressource, on trouve pourtant moyen de s'arranger. J.-J. Weiss s'arrangeait le mieux du monde. A un fonds solide et varié, le critique des *Débats* joignait beaucoup d'esprit, un goût aiguisé, une humeur toujours verdissante, un style à la fois alerte et dru. Il n'en faut pas davantage. C'est peut-être dans ces chroniques improvisées que se montrent le mieux la fertilité, la souplesse, la vigueur, l'inventive pénétration de ce rare et singulier génie. Nous y trouvons bien souvent des boutades, des paradoxes, des contradictions, des rapprochements aventureux et des aphorismes tant soit peu saugrenus. J.-J. Weiss se fait manifestement un jeu d'étonner parfois ses lecteurs, de troubler leur quiétude et de scandaliser leur innocente bonne foi. Mais, là même où il s'abandonne avec le plus de complaisance aux incartades de sa verve, il ne cesse jamais d'être éminemment suggestif. Il provoque notre attention, il aiguillonne notre paresse naturelle, il nous force de revenir sur nos jugements les mieux établis pour en contrôler la valeur. Ne le faisons pas, au demeurant, plus fantasque qu'il ne l'est. L'originalité de J.-J. Weiss, si vive et si piquante, tient la plupart du temps à ce qu'il rajeunit les vérités traditionnelles soit par sa manière dégagée, libre, gaillarde, par l'imprévu de son allure et l'éclat de ses saillies, soit, tout simplement, par l'impétuosité de ses convictions. GEORGES PELLISSIER.

LES ODES D'HORACE, traduction en vers par *Édouard Bourotte* (Librairies-Imprim. réunies). — Cette traduction est digne d'un magistrat érudit du XVIIIe siècle : et ce n'est pas là un mince éloge. La langue et la poésie du traducteur sont toutes classiques. Rien n'eût été plus déplacé que les grands éclats romantiques pour faire passer en français les odes du chantre de Lydie et de Pyrrha. La clarté, la précision du texte sont fidèlement rendues, ainsi que cette élégance un peu railleuse par laquelle Horace a remplacé la largesse et l'ampleur nobles et sans déclamation des lyriques grecs qu'il prétendait imiter.

Paris — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*). 19, rue des Saints-Pères. — 33107. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 21 DÉCEMBRE 1895

L'IMPOT SUR L'HÉRITAGE

Quand nous payons l'impôt, nous trouvons toujours qu'il est trop élevé. L'instant d'après, nous n'y pensons plus. Nous avons tort. L'impôt devrait être la grande affaire des Chambres qui le votent et des citoyens qui le payent. On pourrait dire que le peuple le plus civilisé est celui où l'impôt est discuté avec le plus de liberté, perçu avec le plus d'équité.

Si une classe privilégiée gouverne, elle cherche à s'affranchir du fisc ; elle fait peser sur les autres la taille, la corvée : un jour, la majorité se lasse et fait une révolution au nom de l'égalité devant l'impôt.

Mais si cette majorité, maîtresse à son tour, voulait frapper les moins nombreux au profit des plus nombreux, elle ne ferait que rétablir un privilège à rebours.

L'égalité devant l'impôt veut que chacun paye en proportion de ses ressources, deux fois plus si sa fortune est double, trois fois plus si elle est triple.

L'impôt proportionnel nous paraît juste ; pourquoi ? parce que, s'il est augmenté pour nous, il sera augmenté pour notre voisin. L'impôt progressif, au contraire, c'est l'inconnu : la progression d'aujourd'hui peut être raisonnable, mais je ne sais pas, personne ne sait quelle sera la progression de demain.

*
* *

A la Chambre des députés, l'impôt progressif sur les successions a été voté à une grande majorité : bulletins modérés et bulletins radicaux se sont mêlés dans l'urne.

Les partisans de la loi disent que s'il est un impôt légitime, c'est celui qui frappe l'héritier, alors qu'il s'enrichit sans peine, sans effort. Je n'y contredis pas ; mais, en bonne logique, quelle serait la conséquence ? C'est qu'il faudrait augmenter le taux de l'impôt pour tout le monde, et non pas faire varier ce taux de l'un à l'autre.

On insiste : « Celui-là est en état de payer plus facilement que celui-ci, et demander 2 pour 100 à l'un c'est moins que si nous demandions 1 pour 100 à l'autre. » — Fort bien ; mais, dans cette voie, où s'arrêter ? Vous voulez établir une progression équitable, modérée : vous répondez de vous-mêmes, mais pouvez-vous répondre de vos successeurs ? La proportionnalité seule donne à l'impôt une base mathématique : hors de la proportionnalité, tout est arbitraire.

*
* *

J'entends dire que l'impôt progressif est plus démocratique que l'impôt proportionnel : en quoi plus démocratique ? Prenons comme exemple les successions en ligne directe, c'est-à-dire les plus dignes d'intérêt. Le fils héritant du père payera, suivant les cas, 1, 2, 3, 4 pour 100, le taux de l'impôt croissant avec le chiffre de la succession. C'est la loi votée par la Chambre et qui va être soumise aux délibérations du Sénat. Cette loi pourrait avoir des conséquences assez imprévues. Voici deux hommes, deux frères, qui avaient au début de leur carrière même fortune : l'un, oisif, viveur, a fortement ébréché sa part ; l'autre, homme de travail, homme d'ordre, laisse un patrimoine accru par son industrie. Qu'allez-vous faire, vous législateur ? Vous allez dire au fils du premier : « Ton père n'ayant rien fait que

de manger le plus clair de son bien, tu payeras 1 pour 100. » Et au fils du second : « Toi, ton père a produit, a épargné ; tu vas payer 4 pour 100, c'est-à-dire quatre fois ta part d'impôt. » Encore une fois, augmentez l'impôt pour tout le monde ; mais si vous fixez un taux plus élevé pour le fils de l'homme laborieux, économe, que pour le fils du dissipateur, vous créez une sorte de pénalité paradoxale. Vous voulez, par l'impôt progressif, frapper la « richesse acquise »; mais, dans le cas que j'indique, vous frappez le travail, l'intelligence. Et ce cas, c'est celui du cultivateur, du manufacturier, du commerçant, de l'artiste, du médecin, de tous ceux qui travaillent et épargnent pour leurs enfants. Vous dites à tous ceux là : « Travaillez, mes amis, épargnez ; si vous réussissez, nous doublerons l'impôt pour vos fils, nous le triplerons, nous le quadruplerons. »

***

Il y aurait peut-être mieux à faire.

Tout d'abord, — on l'a déjà dit ici, — rien de plus facile que d'ajouter un décime aux droits de succession tels qu'ils existent ; ce serait, pour le Trésor, une recette d'une vingtaine de millions.

Voilà une réforme très simple : une autre réforme, non moins simple, — et non moins juste, — serait de réduire le degré de successibilité.

En quoi et comment se justifie l'héritage? En ce qu'il fortifie la famille. Les arguments économiques sont discutables, et aussi les arguments juridiques ; mais on ne peut pas nier l'influence de l'héritage sur la famille. C'est un lien d'une génération à l'autre, c'est une des formes de la tradition. Supprimez l'héritage, et la famille s'émiette. C'est par là que l'héritage nous apparait juste, nécessaire : il ne faut pas le défendre dans l'intérêt des individus ; il faut le défendre dans l'intérêt de la famille, c'est-à-dire de la vraie unité sociale.

Mais où s'arrête la famille? Où finit le droit de succéder? Dira-t-on que la société est intéressée à ce qu'un cousin au douzième degré hérite d'un parent qu'il n'a peut-être jamais vu? Les auteurs du Code civil, sur ce point et sur d'autres, avaient évidemment une conception de la famille qui n'est plus la nôtre : il convient de parler avec respect de leur œuvre ; mais il n'est pas interdit à ceux qui n'ont pas le fétichisme du Code civil de demander qu'on essaye de mettre certaines de nos lois en rapport avec nos mœurs.

La famille, au sens moderne du mot, est assez restreinte : c'est les enfants, puis les frères et sœurs ; c'est encore les neveux ; c'est même, si l'on veut, les cousins germains. Ensuite les liens de famille ne sont pas d'ordinaire assez étroits pour justifier le droit à l'héritage. Il semble que le quatrième degré pourrait marquer la limite où la loi appelle les parents à succéder. Au delà, ils ne pourraient hériter, comme les étrangers, qu'en vertu d'une disposition testamentaire.

Ces questions nous ont paru actuelles, au moment où le Sénat va discuter la loi sur les successions. Il ne s'agit pas ici d'une réforme fiscale ordinaire : il s'agit de changer le principe de tout notre système d'impôts ; car il est clair pour tout le monde que si la progression est adoptée aujourd'hui pour les taxes sur l'héritage, elle le sera, un jour plus ou moins prochain, pour les taxes sur le revenu. En réalité, la question intéresse l'avenir plus encore que le présent ; et c'est pourquoi il faut féliciter la Chambre d'avoir détaché cette réforme du budget et d'en avoir fait une loi spéciale.

***

Que fera le Sénat?

On sait que les bureaux ont nommé des commissaires hostiles au principe de la progression.

Si le Sénat, revenant sur le vote de ses bureaux, accepte le projet de la Chambre, il ne faut pas se dissimuler que son autorité sera amoindrie.

D'un autre côté, s'il se bornait à repousser l'impôt progressif, il compromettrait l'équilibre du budget et prendrait devant le pays une lourde responsabilité.

De ces deux partis, on ne sait quel serait le plus dangereux : il en est un troisième, qui consisterait à opposer au projet de la Chambre un autre projet franchement réformateur.

Nous n'avons pas la prétention de donner des conseils à la haute assemblée ; nous voulons seulement soumettre quelques idées aux personnes qui nous font l'honneur de nous lire. Ces idées sont les suivantes :

1° Affirmer le principe de la proportionnalité.

2° Limiter au quatrième degré le droit de succéder.

3° Pour les héritiers en ligne directe et les collatéraux jusqu'au quatrième degré, maintenir les droits actuels, en majorant ces droits d'un décime.

4° Enfin, pour les parents au delà du quatrième degré et pour les étrangers, fixer un droit unique qui pourrait être de 10 pour 100, de 12 pour 100, ou même plus élevé, puisque ici l'intérêt de la famille, considérée comme unité sociale, n'est plus en jeu.

Ainsi, on aurait un impôt plus sûr comme rendement que l'impôt progressif, plus simple, plus juste, et j'ose dire plus démocratique.

PAUL LAFFITTE.

CONSTANT MARTHA [1]

Benjamin-Constant Martha naquit le 4 juin 1820 à Strasbourg, d'une de ces familles de la bourgeoisie alsacienne qui, bien que fidèles aux vieilles traditions du terroir, étaient toutes françaises de goût et d'esprit. Son père étant mort de bonne heure, son enfance n'eut d'autre direction que celle de sa mère, une femme de haute raison, qui, restée seule d'abord avec cinq fils, puis avec quatre, sut conduire leur éducation avec autant de clairvoyance que de fermeté. Quand vint l'âge des études, il fut mis interne au lycée. C'était alors un pauvre lycée que celui de Strasbourg. Perdu sur la frontière, passant à tort ou à raison pour un séjour de relégation, il faisait à l'Université peu d'honneur. Mon père n'en parlait qu'avec un étonnement rétrospectif, se demandant comment il avait pu y apprendre quelque chose. Il avait le souvenir d'une routine scolaire tournant sur elle-même, dévidant sans cesse le même peloton de grec et de latin, traitant les textes comme des paroles inertes sous lesquelles il semblait qu'il n'y eût rien, ni sentiment, ni esprit, ni logique, si bien que dans leur insignifiance apparente, ils se ressemblaient tous : « J'ai fait, disait-il, pendant des années des thèmes et des versions : c'était toujours le même thème et toujours la même version. »

La vraie éducation de son esprit ce n'est pas au lycée qu'il la fit, mais à la maison maternelle, aux jours de congé et plus tard durant la période de liberté qui suivit la fin de ses classes. Dans une chambre, au grenier, il avait découvert, abandonné et dormant dans la poussière, un vieux fonds de bibliothèque, qui n'était pas bien riche, mais qui lui fit l'effet d'un trésor. C'était le legs d'un obscur disciple de Voltaire, qui avait laissé là, avec plusieurs éditions de son maître religieusement annotées de sa main, tout un lot de tragédies du XVIIe siècle. Le jeune collégien, d'autant plus altéré de lecture qu'on ne lisait pas au lycée, se jeta avec passion sur cette littérature. Il lut à tort et à travers, allant où la curiosité le poussait, recommençant quand il avait fini, ravi surtout des tragédies, dont les vers sonores chantaient à son imagination et dont il se pénétra si bien que cinquante ans plus tard il en avait encore des tirades dans la mémoire. Cependant, au milieu de cette ardeur un peu discursive, les grands poètes du XVIIe siècle se révélaient chaque jour davantage à son esprit. Bientôt il se livra à eux sans partage. Il s'enfermait des heures entières avec un Corneille ou un Racine et se remplissait de leur poésie. Racine surtout avait le don de jeter son âme, naturellement tendre, dans des troubles ravissants, dont le souvenir l'agitait encore dans les dernières années de sa vie.

Le temps que la lecture ne prenait pas, il le donnait souvent à une distraction fort innocente, dont le charme tout provincial échappe à bien des gens et dont il serait inutile de parler ici si elle n'était l'indice d'une disposition d'esprit particulière. « Quand nous avions une quinzaine d'années, dit-il dans une de ses lettres, notre bonheur était de nous mettre à la fenêtre, braquant nos yeux comme des canons sur tout ce qui passait, sur les gens ridicules, les costumes hétéroclites. Nous faisions des observations qui nous paraissaient amusantes et des réflexions qui nous semblaient spirituelles. Il ne fallait pas grand'chose pour nous intéresser. Un chien qui refusait le salut d'un autre chien, un chat qui se risquait dans la rue, moins que cela, un papier qui vole sur le pavé et finit par faire naufrage dans le ruisseau. » Quand le petit observateur, du haut de son balcon, croyait seulement remplir le vide des heures en s'amusant de son mieux, il développait, à son insu, un des plus clairs instincts de sa nature. Peu d'hommes ont plus aimé que lui à considérer les êtres et les choses. A l'inverse de beaucoup de gens qui semblent porter des œillères, il voulait voir ce qui se passait autour de lui. A la ville, à la campagne, dans les salons, en voyage, partout où il allait, son regard était en éveil et, pour ainsi dire, à la fenêtre. Il n'était distrait qu'en apparence. On n'imagine pas tout ce qu'il trouvait à recueillir de détails caractéristiques, au hasard du chemin, sur les hommes, sur les enfants, même sur les petits manèges des animaux. Là où d'autres moins attentifs ou moins exercés n'apercevaient rien que d'indifférent, il surprenait quelque chose d'intéressant, un ridicule, un geste, un jeu de physionomie, une grâce fuyante, parfois des traits presque imperceptibles, qu'il saisissait au vol. Comme s'il n'avait pas assez de toutes les remarques qu'il avait à sa portée, il allait quelquefois, aux audiences judiciaires, chercher l'occasion de rencontrer certains types humains, dont il était curieux d'examiner l'espèce. Ce qui faisait pour lui le plaisir de l'observation, c'était moins l'observation elle-même que les réflexions dont elle était le prétexte. Si les dehors de la comédie l'amusaient, les ressorts cachés l'amusaient encore davantage. Il s'ingéniait à deviner ce qu'il ne voyait pas ; il voulait connaître l'état d'esprit des personnages, leurs sentiments, leurs vertus ou leurs faiblesses ; il cherchait à lire dans leur conscience et ainsi ce qui semblait n'être qu'une récréation passagère se tournait en analyses morales. On s'étonnait quelquefois de sa perspicacité psychologique. A coup sûr il en devait quelque chose à l'habitude qu'il avait prise de bonne heure d'ouvrir ses yeux et son intelligence au spectacle de la vie.

(1) Leçon d'ouverture faite à la Sorbonne le 3 décembre 1895.

Avec ses goûts naissants de littérature et d'observation morale, il était tout armé pour les longs loisirs de l'adolescence. Lorsque, à seize ans, ses études terminées, il se trouva maître de son temps, les journées lui semblèrent courtes. Toutes les belles choses imaginées par le génie humain pour l'enchantement de l'esprit étaient là qui l'attendaient, qui sollicitaient sa curiosité avide. Il prétendit les connaître, et non seulement les connaître, mais s'en délecter. Il sentait d'instinct que toutes les merveilles de l'art recèlent, comme il le dit, du bonheur, et ce bonheur il voulait l'avoir dans toute sa plénitude. De là des lectures sans fin, des lectures faites avec une lenteur friande, sans cesse reprises et méditées, comme s'il craignait de n'en pas avoir épuisé tout le suc, et sur lesquelles il revenait encore dans des entretiens avec quelques amis, aussi passionnés que lui pour ces graves plaisirs. La poésie surtout était pour lui une source de délices. « Qui de nous, dit-il, parmi ceux qui ne sont plus jeunes, ne se rappelle avec une émotion encore juvénile ces jours et ces nuits passés sans fatigue à lire et relire de beaux vers longtemps promis, attendus, désirés? Quelle attente inquiète, quelle peur de voir déchoir notre poète, quel enthousiasme quand il paraissait s'être surpassé, quel triomphe pour nous, quand il semblait avoir vaincu un rival qu'on lui opposait sans cesse et que nous avions fini par détester! Chaque beau vers nous perçait comme un trait, car en poésie il n'est point d'éclair qui n'ait son petit coup de foudre. Comme nous aimions nos poètes! Ils étaient pour nous plus que des hommes. » Ne vous paraît-il pas qu'il y a dans cette page, empruntée à la *Délicatesse dans l'Art*, un accent personnel et une émotion encore frémissante? C'est qu'en effet chez celui qui l'a écrite l'âge n'avait pas refroidi l'enthousiasme de l'adolescent. Il avait pour Lamartine (car c'est de Lamartine qu'il s'agit) un véritable culte. Dans ses heures de rêverie il aimait à se bercer de cette poésie qui avait toujours, comme autrefois, le pouvoir de soulever en lui (ce sont ses expressions) et de faire onduler ses propres pensées. Il souffrait de voir que son cher poète ne faisait plus battre les cœurs, qu'il était méconnu, oublié. Et comme s'il eût voulu ne pas disparaître sans en avoir vengé la mémoire, il se trouve qu'une de ses dernières œuvres est une sorte de manifeste lamartinien en vers.

Cependant le moment était venu pour lui de chercher l'emploi de sa vie. Il concevait l'idée plus ou moins vague d'une carrière qui eût les lettres pour objet, où il pût trouver, comme il le dit plus tard, son plaisir dans son devoir. Quand il connut l'existence de l'École normale, sa vocation fut fixée. Mais il avait, ce qu'il eut toujours, une telle défiance de lui-même, qu'effrayé à la pensée d'entrer en lice avec une élite scolaire, affinée par la culture parisienne, il n'osa croire aux assurances flatteuses qu'on lui donnait et voulut aller à Paris compléter ses études. S'il avait fait de beaux rêves en route, ces rêves furent vite évanouis. Il avait cru trouver un refuge dans une pension renommée : il n'y rencontra que le désordre et dut, pour travailler, reprendre sa liberté. Il avait compté, en entrant dans la rhétorique de Louis-le-Grand, sinon sur des succès éclatants, du moins sur des défaites honorables. Ses premières compositions furent des désastres. Le découragement le prit, découragement profond, exaspéré par la solitude et par une nostalgie sans cesse croissante, qui finit même par être si aiguë qu'il ne pouvait se défendre d'aller, plusieurs fois la semaine, au départ de la diligence de Strasbourg, toujours sur le point de céder à la tentation d'y monter, toujours retenu au dernier moment par un scrupule de conscience. Heureusement un devoir lu par hasard en classe le sauva, en le tirant de la foule obscure. Son professeur, M. Rinn, fut tout étonné des promesses de talent que ce devoir contenait, mais plus encore étonné du violent accès d'émotion que provoqua son étonnement : il le fit venir chez lui, le questionna doucement, connut la cause de cette sensibilité qui lui avait paru maladive, compatit à ses peines d'exilé avec une sollicitude presque paternelle et lui rendit enfin la confiance et l'espoir. L'élève n'oublia jamais ces heures de tristesse ni le maître qui les avait adoucies : dans la suite de sa carrière il n'eut pas de bonheur dont il ne voulût associer la joie au souvenir de M. Rinn.

Les trois années qu'il passa à l'École normale lui parurent délicieuses : il les comptait parmi les plus heureuses et les plus fécondes de sa vie. L'enseignement qu'on y donnait le touchait peu : c'était encore plus ou moins un prolongement de la rhétorique, et la rhétorique ne suffisait plus à son esprit déjà mûri par la lecture et la réflexion. Il avait pris en dégoût les exercices scolaires, bien qu'il fût capable d'y réussir, et parmi ses professeurs il ne goûtait bien que Nisard, dont les leçons n'étaient guère que des entretiens à bâtons rompus, mais qui lui plaisait par la vigueur de ses convictions classiques et les grâces mondaines de son esprit. Mais, à défaut d'un enseignement approprié à ses goûts, l'École lui offrait les deux plaisirs qu'il aimait le plus au monde, la conversation et la lecture.

La conversation, ceux qui l'ont connu savent de quel prix elle était pour lui. Il la considérait comme une des joies de la vie. Dès que l'occasion se présentait à lui d'échanger en toute candeur des idées et des sentiments, il s'épanouissait. A quelque moment qu'on le surprît, il était toujours disposé à causer, et il causait, pour peu que l'on s'y prêtât, des heures entières, sans se lasser, avec une fraîcheur

d'esprit toujours nouvelle et une aménité qui ne se démentait jamais, parce qu'elle était naturelle. C'était un mélange de gravité et d'enjouement, une façon très personnelle d'envisager les choses, une modération qui savait tout faire entendre, un tour d'expression qui relevait les moindres réflexions, une richesse d'anecdotes topiques qui s'échappaient d'elles-mêmes à point nommé de la mémoire, quelque chose à la fois d'élégant et de familier, quelque chose d'imprévu surtout, avec des traits à la La Fontaine. Il s'accommodait de tous les sujets, même des plus humbles. Que de fois je l'ai vu à la campagne engager et poursuivre avec des paysans de longues conversations sur les choses rustiques, l'esprit aussi présent à ces simplicités qu'aux plus hautes questions de littérature ou de morale! « La nuit, quand il fait beau, dit-il dans une lettre écrite de Paris pendant le siège, je reste quelquefois cinq ou six heures sur la plate-forme de mon canon; je cause avec tous les factionnaires mes voisins, que je ne connais pas et qui se succèdent : à un cordonnier je parle de souliers, à un tailleur, d'habits, et je m'amuse, n'ayant pas à rougir la nuit, à étaler imperturbablement mes connaissances spéciales sur chaque matière. L'autre nuit un tanneur me demanda si j'étais dans la tannerie, un vitrier si j'étais dans la vitrerie. »Voilà qui montre bien jusqu'où allait la condescendance de sa conversation et à quel point il savait, sans effort, avec une bonhomie qui appelait la confiance, se plier à tous les esprits. C'est que pour lui tous les esprits étaient intéressants, les plus simples comme les plus raffinés, — pourvu du moins qu'ils consentissent à s'ouvrir. Car il ne concevait pas qu'il valût la peine de causer s'il n'y avait pas égal abandon de part et d'autre. Il ne pouvait souffrir les gens qui semblent toujours avoir peur de laisser voir ce qu'ils pensent et qui ont l'air « de ranger de côté toutes leurs idées, tous leurs sentiments, pour laisser passer les vôtres ». Il les fuyait, comme il fuyait aussi la faconde des beaux parleurs qui, au lieu de causer, pérorent, qui de temps en temps laissent par déférence la parole à l'interlocuteur, mais ne l'écoutent pas, tant ils sont occupés à rattraper le fil de leur discours, et à qui il manque ce qui fait les surprises et l'agrément de la conversation, l'art de recevoir à la volée et de faire rebondir les idées d'autrui.

Cet art il l'avait aimé de bonne heure. Le plus ancien travail qui reste de lui est un essai sur la conversation, composé à seize ans, où il célèbre avec un enthousiasme juvénile les Athéniens, « le peuple jaseur par excellence », où il finit par s'écrier : « Ah! que ne suis-je né à Athènes! » Heureusement il avait pu se consoler un peu de n'être pas Athénien en vivant à Strasbourg dans la compagnie de quelques amis choisis, dont il disait plaisamment qu'ils avaient en causant parcouru ensemble le ciel et la terre et fait des façons de dialogues platoniciens. Ce fut pour lui un ravissement de retrouver à l'École normale quelque chose de ses inclinations attiques chez plusieurs de ses camarades, expansifs comme lui, comme lui toujours dispos et d'esprit alerte, assez détachés de toute vanité mesquine pour se montrer dans la sincérité de leur naturel. Il aimait à rappeler ces interminables causeries, que le moindre prétexte faisait jaillir, qui partaient sur une plaisanterie pour s'élever quelquefois jusqu'aux régions les plus sublimes : causeries souvent entremêlées de discussions vives, mais où les esprits se heurtaient sans se blesser. En réveillant ces souvenirs de jeunesse, il oubliait d'ajouter, ce que d'autres m'ont dit, qu'il était l'âme de ces conversations et qu'avec sa belle humeur communicative il tenait son petit groupe en haleine. Quant aux dispositions qu'il y apportait, voici deux notes très anciennes, trouvées dans ses papiers intimes, qui à cet égard sont significatives :

« Ne pas craindre de dévoiler ses sentiments et son cœur. S'ils sont mauvais, le dégoût ou l'antipathie que l'on inspire aux autres en fait justice et vous avertit qu'ils sont mauvais. S'ils sont bons, on s'engage pour l'avenir aux yeux du public. Cette franchise entière, dût-elle être parfois indiscrète, est une excellente disposition et une sauvegarde, surtout dans la jeunesse. » — « Se mettre en garde contre cette disposition où l'on est parfois de jouer avec des idées sérieuses, de tout tourner à l'ironie et au persiflage, même le plus innocent. On perd ainsi le goût des idées et des sentiments que l'on a profanés et l'on use, pour ainsi dire, son autorité vis-à-vis de soi-même. »

S'il conversa beaucoup à l'École, il y lut beaucoup aussi. Mais il n'était pas de ces esprits dévorants dont la curiosité inquiète se disperse en tous sens à travers les bibliothèques. De bonne heure la pente naturelle de ses goûts avait donné une direction à ses lectures. Dès le jour où son esprit avait commencé à prendre quelque force, il s'était épris de la beauté des choses morales. Il s'était attaché d'abord aux œuvres où cette beauté était pour lui le plus saisissante, aux grands poètes anciens et modernes, où il avait plaisir à contempler le cœur humain tour à tour dans la sérénité de sa noblesse native et dans le tumulte de ses égarements. Puis il avait voulu connaître de plus près ce monde intérieur que les poètes ne lui découvraient pas tout entier et, lors de ses études à Paris, il s'était nourri de tout ce que les sentiments de l'humanité païenne et chrétienne lui offraient de plus exquis, allant de la Bible à Platon, de l'Évangile ou de l'*Imitation* à Sénèque ou Marc-Aurèle, de Fénelon à Lucrèce, de Port-Royal à Épictète, dont il portait toujours sur lui le *Manuel* sous prétexte de s'exercer à lire du grec. Enfin l'esprit d'analyse se

fortifiant en lui, il en était venu à s'enfermer de plus en plus dans le domaine de la philosophie, surtout de la philosophie antique, qui lui montrait, mieux que tout le reste, la conscience humaine livrée à ses instincts naturels : à peu près indifférent d'ailleurs aux abstractions spéculatives ou aux subtilités des doctrines, mais profondément touché par les tressaillements de toutes les grandes âmes diversement agitées. Dans la préface de son *Lucrèce*, il se représente l'histoire de la philosophie comme un spectacle, « une espèce de drame, dont les divers systèmes forment les actes, où l'esprit humain, comme le héros de la tragédie antique, est aux prises, non avec la fatalité, mais avec le problème de la destinée humaine, faisant effort pour percer les ténèbres qui l'enveloppent, essayant de se frayer un chemin vers la lumière, tour à tour invoquant une puissance suprême ou la reniant, tantôt éclatant en hymnes, tantôt en blasphèmes, offrant enfin au spectateur les diverses attitudes de la confiance paisible, de l'espérance satisfaite, de la résignation sombre, de l'indifférence découragée. » Ce spectacle, qu'il aima à se donner toute sa vie et dont l'émotion fut pour lui toujours nouvelle, il en avait goûté les premières délices avant son entrée à l'École : les loisirs de l'École lui permirent de s'y abandonner tout à fait. Il vécut dans un commerce intime avec tous les maîtres de la sagesse antique. Je tiens de lui-même qu'il passa une année entière à lire d'un bout à l'autre Platon dans le texte. Les lettres de ses camarades et de ses amis sont pleines d'allusions à ses lectures et à ses admirations philosophiques. On le taquine sur ses « bons anciens », comme il les appelle : l'un lui écrit en riant, à propos d'une plaisanterie, que cela est indigne d'un stoïcien tel que lui, d'un sectateur d'Épictète et de tout ce qu'il y a de plus sage et de plus solennel dans la vénérable antiquité. L'autre, qui se plaint de la rareté de ses lettres, lui reproche d'être trop fidèle à la paresse doctrinale de son Épicure. Un troisième, qui se prépare à entrer dans les ordres, le sermonne et lui prédit qu'un jour il reviendra de son Socrate. Lui-même est tellement hanté par ses auteurs favoris, qu'à une personne qui lui demande des textes de versions latines, il n'indique que des textes empruntés à Sénèque et à Lucrèce. Et son enthousiasme est si vif pour ses chers philosophes, la joie qu'il éprouve à les lire et à en parler si intense, qu'elle donne envie à quelques-uns de partager son bonheur : il fait des prosélytes sans le savoir.

Tels sont ses plaisirs à l'École, tels sont ceux qu'il goûte au dehors. Il passe ses heures de liberté avec un de ses frères et deux amis d'Alsace, auprès desquels il retrouve, avec l'intimité de la famille absente, des goûts conformes aux siens. Avec eux il cause des lectures qu'il a faites et de toutes les belles choses qui remplissent son imagination. Avec eux il met, pour ainsi dire, son esprit en fête. Tantôt il va au Théâtre-Français pour se donner le régal de voir vivre et palpiter avec Rachel les héroïnes de Racine. Tantôt il suit les conférences du Père de Ravignan pour s'enchanter d'une simplicité sublime et sentir passer sur lui le souffle d'une âme d'apôtre. Il est rare qu'il n'aille pas chaque semaine au Louvre pour chercher, là aussi, ce qu'il poursuit partout, des émotions morales. Au milieu de ces tableaux qu'il ne se lasse pas d'admirer, parce qu'il ne se lasse pas de la beauté, il en est quelques-uns qui le touchent plus que les autres, dont il connaît si bien la place qu'il les retrouverait presque les yeux fermés et auxquels il ne manque jamais d'aller faire comme un pèlerinage : ce sont les Poussin et les Lesueur. Ils sont pour lui comme Platon ou Racine : ils ont le don d'agiter son cœur. Chaque fois qu'il les contemple, il découvre en eux quelque nouveau trait de délicatesse, de cette délicatesse dont la recherche et la découverte lui procurent la plus savoureuse des satisfactions. Il pense déjà, ce qu'il développera quarante ans plus tard, que dans un tableau il faut quelque chose « qui s'échappe des formes et des couleurs, qui s'adresse à la raison ou à l'âme... quelque chose d'immatériel, que le spectateur recueille, démêle et goûte à loisir ».

Ce n'est pas sans raison que pour donner une expression à ses pensées de jeunesse je cite ici, comme je l'ai déjà fait plus d'une fois, des termes empruntés à ses ouvrages les plus récents. Les souvenirs lointains que j'essaie de rassembler sont en effet le commentaire anticipé de ses livres. Sans doute l'expérience de la vie, la maturité de l'esprit, l'étude et les longues méditations ont précisé ses idées et fortifié ses sentiments. Mais ces idées et ces sentiments, il les avait à vingt ans. Dès l'École normale il portait en lui la substance de son œuvre, un *Sénèque*, un *Épictète*, un *Marc-Aurèle*, un *Lucrèce*, une *Délicatesse dans l'art*. Il ne fallait qu'une étincelle pour que toute cette matière morale en suspension se condensât d'elle-même. Dès l'École normale il avait noté, sur une feuille que j'ai retrouvée, ce texte de saint Paul, qu'il a souvent cité plus tard et qu'on peut considérer comme le programme de sa vie intellectuelle : « Que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, soit l'entretien de vos pensées. » Et ce texte, plusieurs lettres de ses amis, qui rappellent des conversations de jeunesse, montrent que dès cette époque il l'entendait, comme il a toujours voulu l'entendre, c'est-à-dire comme un conseil de tolérance morale. Il a souvent répété que la beauté, « laquelle n'est le plus souvent que la contre-épreuve du vrai et la forme accomplie de l'hon-

nête », doit être recherchée et admirée partout où elle est, sans parti pris d'exclusion, aussi bien chez les philosophes que chez les saints, et que « la sagesse, d'où qu'elle vienne, est bonne à prendre ». Dans la préface des *Moralistes*, il s'élève contre ceux qui vont discréditant les uns la vertu païenne, les autres la vertu chrétienne : « Pour nous, dit-il, nous croyons mieux servir la morale en montrant que les grands esprits de tous les temps peuvent être rapprochés et se donner la main, et qu'ils sont le plus souvent d'accord sur la nature de nos devoirs et sur les grands problèmes de la vie. » Il écrit d'autre part à l'un de ses maîtres : « Vous vous servez des anciens pour humilier le christianisme ; je me sers souvent du christianisme pour exalter les anciens. Vous êtes un militant ; je ne suis peut-être qu'un contemplateur, un conciliateur, sans autre arme que le caducée de paix. » Cet esprit de conciliation et de paix, qui enveloppait dans une égale admiration toutes les grandeurs de la pensée humaine, ce sentiment, qui fait l'originalité, je ne dis pas seulement de son œuvre mais de sa vie, il l'avait dès le temps de sa jeunesse. Voilà pourquoi ses lectures allaient du *Manuel* d'Épictète aux *Lettres spirituelles* de Fénelon, de Platon à saint Paul, de Lucrèce à l'*Imitation*, bref du sacré au profane, pour revenir du profane au sacré. Sans doute il estimait déjà qu'il faut s'abreuver à toutes les sources quand elles sont pures, sans s'inquiéter de savoir de quelles régions elles descendent.

Mais à l'âge où il faisait ses adieux à l'École, il était loin de penser que les récréations qu'il avait si libéralement données à son esprit dussent faire un jour sa fortune littéraire. Il partait sans ambition, n'ayant rien à désirer, puisqu'on l'envoyait comme professeur à Strasbourg et que dans ses rêves d'avenir il n'avait rien imaginé de plus beau que de vivre à tout jamais dans sa ville natale, auprès de sa mère. Son arrivée au lycée fut un petit événement. Les choses n'avaient guère changé depuis le temps où il l'avait quitté. Au milieu de ce personnel vieilli et morose on fut tout étonné de voir paraître un professeur jeune et souriant ; qui savait animer la classe, faisait des lectures, apprenait à goûter les textes et allait jusqu'à découvrir de la poésie dans les versions. « Ce fut, m'écrit un de ses plus anciens élèves, comme un rayon dans la nuit. » Il est vrai que ce professeur, d'une espèce alors nouvelle, prenait sa fonction comme un plaisir. Même ce plaisir le passionna si bien, il s'y donna avec une ardeur si prodigue d'elle-même, que sa santé fut atteinte et qu'il dut, à contre-cœur, se reposer deux ans.

Ces loisirs forcés, il les employa, comme il savait employer ses loisirs, en longues lectures, en conversations avec ses amis, en méditations solitaires dans la campagne. Il se mit en tête de lire Bossuet d'un bout à l'autre, comme à l'École il avait lu Platon. Il reprit ses auteurs favoris, auxquels il revenait toujours ou plutôt qu'il ne quittait jamais. Il s'attacha particulièrement aux *Lettres* de Sénèque à Lucilius, et sans but défini, simplement pour fixer ses pensées flottantes, il écrivit ce qui devait être plus tard sa thèse et le premier chapitre de ses *Moralistes*. Il fit aussi beaucoup de vers, comme s'il avait eu un moment la tentation de se vouer à la poésie. Mais la philosophie morale le tenait par tant de fils qu'il se trouvait, quoi qu'il fît, toujours ramené vers elle. Il y revenait jusque dans ses vers : tantôt il s'essayait à traduire les plus beaux morceaux de Lucrèce ; tantôt il chantait soit la médiocrité, l'*aurea mediocritas* d'Horace, soit la paresse épicurienne, mère de la paix ; tantôt il célébrait dans une ode les bienfaits de l'immortelle sagesse, de cette sagesse dont tout homme venant en ce monde porte en lui l'étincelle, ou bien dans une épître familière il décrivait à un ami les charmes de sa vie philosophique. Un opuscule, qui fut en partie publié sans nom d'auteur dans une revue locale sous le titre de *Lettres à ma Cousine*, indique bien la voie où son esprit était alors engagé. A propos de l'éducation des jeunes filles, éducation, selon lui, trop vide, trop artificielle, trop tournée vers les vanités du monde, trop indifférente à la vraie culture de l'âme, il est insensiblement amené à faire la théorie de la vie intérieure. Il analyse le plaisir qu'il y a à vivre avec soi-même, à découvrir au fond de sa conscience « les idées nobles et consolantes que la nature y a placées et qui dorment en silence jusqu'à ce que l'éducation intérieure les éveille et les anime » Puis il montre le profit moral qui résulte de ce plaisir. En admirant la beauté secrète qui fait notre dignité, on arrive au « respect de soi-même, la source des bonnes pensées » ; et pour peu que l'on se cultive, sans complaisance, avec le ferme propos de se donner les qualités qu'on n'a pas et surtout de ne pas se cacher les défauts qu'on a, de ne pas les « couvrir de fausses couleurs, comme ces femmes vaines et dupes d'elles-mêmes qui, après s'être fardées, s'admirent sans ignorer le secret de leur beauté », on finit par avoir en soi quelque chose de cette force intérieure qui donna à Socrate le courage de boire gaiement la ciguë. Non pas que pour le commun des mortels il s'agisse de se munir contre les supplices. Mais « la même force qui a soutenu les grandes âmes dans les revers les plus éclatants, nous fait résister aux misères et aux embarras d'une humble condition. Hommes simples et obscurs, nous n'avons pas besoin de mourir comme Socrate ou Caton, ni de lutter contre la fortune sur un grand théâtre ; mais nous aussi, n'avons-nous pas mille ennemis, le sort qui se joue des petits comme des grands, les vains désirs,

une mauvaise santé, l'opinion, l'ennui? Et si nous n'avons pas besoin de cette force qui fait braver l'échafaud, au moins est-il nécessaire de résister à ces petits ennemis qui nous harcèlent dans l'ombre et nous font mourir à petits coups. »

Il ne faudrait pas croire que l'auteur de ces pages austères ne fût qu'un contemplatif, un solitaire « enfermé dans une sorte d'oratoire philosophique ». La vie intérieure, telle qu'il la concevait, n'était pas incompatible avec la vie du monde. Il pensait qu'il est utile de se reposer de temps en temps en soi-même, après les occupations, les fatigues, les distractions, pour se ressaisir en quelque sorte, mais qu'il ne faut pas « faire de son âme une retraite où l'on se réfugie loin des hommes ». Lui-même, suivant un précepte de Fénelon qu'il avait eu soin de noter, il vivait « à peu près comme les autres, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée », et c'est ainsi qu'il a toujours voulu vivre. A ses yeux la sociabilité était une vertu nécessaire. Il l'estimait à si haut prix qu'il ne pouvait souffrir tout ce qui de près ou de loin lui portait atteinte. La politesse gourmée qui fait de la réserve une loi, la nonchalance d'esprit qui ne va pas au delà d'une adhésion distraite, la pruderie qui retranche derrière un rempart une pudeur qu'on n'attaque pas, le luxe qui bannit les réunions familières, l'exagération des opinions qui met les gens en défense les uns contre les autres, l'abus de la musique de salon « qui charge un piano de tous les frais » que l'urbanité d'autrefois savait faire elle-même en causant, tout cela l'impatientait, parce que tout cela, disait-il, n'était bon qu'à élever des barrières entre les hommes. Et il protestait par son exemple, apportant dans le monde, avec l'aisance de sa conversation, beaucoup de simplicité, d'abandon, et une bienveillance universelle, — non pas cette bienveillance banale qui n'est que de l'indifférence déguisée, mais cette bienveillance du cœur, dont il a dit qu'elle est « le charme de la vie, qu'on en soit l'objet ou qu'on l'accorde aux autres. »

S'il eût été maître de sa destinée, il n'eût jamais quitté Strasbourg et l'existence de choix qu'il s'y était faite, au milieu de ses amis et de ses livres. Mais l'ambition qu'il n'avait pas, d'autres l'eurent pour lui. On entreprit le siège de sa quiétude. Il fut le héros, lui disait la victime, d'une petite conspiration, qui réussit enfin, non sans résistance de sa part, à le pousser au doctorat d'abord, puis au seuil de l'enseignement supérieur.

Le jour où il se vit appelé à la Faculté de Douai ne fut pas pour lui un jour de bonheur. Il fallait dire adieu à quelques-unes de ses plus chères affections: il fallait renoncer à ses « loisirs chéris »; et puis il fallait songer à un cours, et il n'avait rien en provision. « Je n'ai pas grand'chose dans mes tiroirs, disait-il dans une lettre; je suis nu comme un ver, comme un ver à soie qui sera forcé de tirer toute sa substance de lui-même pour filer son cocon. » Ce qui l'effrayait surtout, c'était l'idée de paraître devant un public inconnu et peut-être difficile. Il s'en prenait sans cesse à sa timidité. « Il n'y a, disait-il, de gens vraiment heureux dans ce monde que ceux qui ne doutent de rien et qui ont en eux-mêmes une confiance bien intrépide ». Sa première leçon, où il annonçait brillamment son sujet : « *De la beauté morale dans les poètes grecs* » — sujet qui, soit dit en passant, n'était que l'écho de toutes les émotions littéraires de sa jeunesse — sa première leçon, qu'il lut, s'acheva sans encombre; mais il n'en fut pas de même de la seconde, qu'il ne lut pas. « Ce jour-là, écrit-il à un ami, j'aurais compromis le plus beau sujet. Vous ne vous figurez pas quel tremblement vous saisit quand on s'assoit dans une chaire de Faculté, surtout quand on improvise. J'avais quelques bonnes idées, je me croyais maître de mon esprit. Tout à coup la porte s'ouvre, et toutes mes meilleures pensées profitent de l'occasion pour s'envoler. »

L'habitude à la longue l'aida à surmonter cette timidité, et après s'être astreint, durant plusieurs années, même à Paris, à écrire et à lire ses leçons, il osa enfin, et cette fois sans retour, courir les risques de l'improvisation. Mais une chose le gênait toujours, c'était la délicatesse presque féminine de sa sensibilité. Un beau sentiment, une noble pensée, un accent sincère, un mot juste ou d'une simplicité profonde, tout ce qui lui découvrait la poésie d'une âme, lui donnait un soubresaut. Il sentait aussitôt son cœur battre, son sang se précipiter, des larmes monter à ses yeux, sa voix s'étrangler dans sa gorge. Cette faculté de tressaillir au moindre choc poétique ou moral était pour lui, dans ses lectures solitaires, une source de voluptés; mais il en souffrait quand il n'était plus seul. Il avait la pudeur de ses émotions. Il y avait des choses dont il ne parlait jamais, même dans l'intimité de la famille, parce qu'elles lui tenaient trop au cœur et qu'il n'eût pas été sûr de se dominer s'il ne les eût pas évitées. A plus forte raison se surveillait-il quand il parlait en public. Comme les idées qu'il développait ne lui étaient pas indifférentes et que parmi les auteurs dont il faisait volontiers l'objet de ses cours il y en avait plus d'un qui le touchait, il était toujours plus ou moins en garde contre lui-même, et il lui arrivait souvent de retenir l'expression de sa pensée, de peur d'être incapable, s'il l'abandonnait à son élan naturel, d'en supporter le contrecoup.

Lorsqu'il avait été envoyé à Douai, il était parti avec l'espoir de revenir un jour à la Faculté de Strasbourg. Ce fut pour lui une surprise pénible quand le ministre, qui avait apprécié la distinction de son

enseignement, le fit appeler à Paris et lui offrit sans préambule la succession de Sainte-Beuve au Collège de France. Il fut atterré, protesta contre un honneur qui l'épouvantait avec une énergie si émue qu'on n'osa sur le moment faire violence à ses appréhensions et déjà il se félicitait d'avoir échappé au péril quand la nomination parut. Il dut faire appel à toute sa force d'âme pour se résigner.

Ce que fut sa carrière par la suite, d'abord comme suppléant de M. Patin à la Sorbonne, puis comme successeur de M. Berger, vous le savez. Ce que furent ses ouvrages, quel en fut l'éclat, quelle autorité ils lui donnèrent, je n'ai pas besoin de vous le dire. Écouté comme professeur, goûté comme écrivain et comme moraliste, aimé pour la grâce de son commerce, universellement respecté pour l'élévation de son caractère, il vit avec l'âge venir à lui les honneurs, auxquels il n'avait jamais songé que pour s'effacer devant eux. Non pas qu'il affectât de les dédaigner : il n'avait rien de cette fierté ombrageuse qui n'est souvent que de la vanité à rebours. Mais il estimait que les jouissances qu'ils procurent ne valent pas les tracas qu'ils donnent. Il aimait la paix, le repos, l'indépendance, et ces biens, dont rien n'égalait le prix à ses yeux, il ne voulait pas risquer de les perdre. Satisfait de son lot, il repoussait avec sa douceur ordinaire les avances les plus flatteuses, et aux personnes qui s'étonnaient devant lui de ne pas le voir où ses admirateurs auraient souhaité qu'il fût, il rappelait en souriant le mot du vieux Caton, à qui l'on demandait pourquoi il n'avait pas, comme beaucoup de ses contemporains, sa statue au Forum : « J'aime mieux cette question que la question contraire. »

La modération dans les désirs était chez lui une disposition naturelle. Mais cette disposition naturelle, le commerce assidu avec les plus belles âmes de l'humanité l'avait singulièrement fortifiée. Ce n'est pas en vain que depuis son adolescence il avait poursuivi et médité toutes les grandes idées, tous les nobles préceptes, tous les exemples de raison, de mesure, de résignation, de détachement, que vingt siècles de philosophie avaient répandus de par le monde. Tandis que pour donner à son esprit de délicates jouissances il étudiait l'histoire de la science morale et faisait ce qu'il appelle « l'archéologie des âmes », il avait ressenti la contagion bienfaisante des choses qu'il admirait et s'en était si profondément pénétré qu'elles avaient fini par faire partie de lui-même. S'il vivait pour elles, on peut dire jusqu'à un certain point qu'il vivait d'elles. Il répétait volontiers que la philosophie est faite pour qu'on s'en serve et tout le premier il s'en servait. « Dans les incertitudes et les fluctuations de la vie, dit-il avec Sénèque dans ses *Moralistes*, il est bon d'avoir l'œil toujours fixé sur les hauts principes d'une doctrine vers laquelle on tourne toutes ses actions et ses paroles, comme font les navigateurs qui se règlent sur certaines étoiles. » Fidèle à cette discipline qu'il s'était donnée à lui-même, il avait sans cesse devant les yeux les rayons de cette sagesse séculaire où se concentraient pour lui toutes les lumières de la conscience naturelle, et c'est ainsi qu'il a poursuivi sa route, l'âme assurée contre tous les hasards, maître de lui dans les épreuves, non moins maître de lui dans le bonheur, conservant toujours cette sérénité intérieure dont la sérénité de son visage était l'expression. Quand on considère d'une part les hautes leçons de constance philosophique qui font la substance de ses livres, d'autre part le ferme équilibre de sa santé morale, on ne saurait dire si son œuvre est le reflet de sa vie ou si sa vie est le reflet de son œuvre.

JULES MARTHA.

NOËL AUX AVANT-POSTES

Souvenir de 1870.

Nous revenions d'Égypte et, après quelques jours de bourrasque, nous avions retrouvé le calme en franchissant le détroit de Messine. Les passagers étant peu nombreux à bord, une certaine intimité s'était vite établie avec les officiers. Un après-midi, comme le soleil allait se coucher, le commandant nous emmena sur sa passerelle, d'où l'on découvrait, dans toute sa splendeur, la merveilleuse coupole du ciel rose et jaune posée sur le miroir clair et délicieusement nuancé de la mer, et, nous invitant à diriger nos regards vers le globe écarlate que commençaient à ronger les flots, nous fit voir le fameux rayon vert, cet éblouissant éclair d'émeraude qui prend une seconde sur la pupille la place de l'astre à peine disparu. Le soir, après le dîner, comme le docteur Z..., un mystique inspiré aux hallucinations de génie, finissait de jouer avec une fièvre communicative un nocturne de Chopin triste jusqu'aux larmes, on reparla de ce rayon vert, comparé par l'un de nous à l'illumination soudaine qui doit surprendre l'âme d'un mourant en apercevant l'infini, et, tous encore sous l'impression religieuse, poignante, de la musique de Chopin, nous écoutâmes sans trop de surprise le docteur célébrer avec un enthousiasme d'apôtre les joies ineffables, les consolations de la foi, parler d'amour universel, de communion des peuples divisés sur la terre dans le culte idéal de l'éternelle et unique divinité.

— Oui, dit-il à la fin, la guerre est un non-sens, est un crime entre peuples qui servent le même

Dieu ; et, sous le nom de Dieu, je comprends tout ce qui élève et spiritualise l'âme en l'arrachant à ses intérêts matériels, tout ce qui demeure au-dessus des choses qui passent, non seulement le Créateur, mais ses émanations directes, l'art et la science, la beauté et la vérité. Est-ce que les hommes s'égorgeraient s'ils étaient réellement, sincèrement chrétiens, disciples du Christ Dieu d'amour, autrement que de nom ?... Tenez, commandant, ces messieurs finiraient par trouver que je remplis à bord le rôle de prédicateur ; dites-leur donc plutôt cette anecdote qui m'avait tant plu l'autre jour, vous savez, sur la fête de Noël en 70 ; elle rentre bien dans mes idées.

Et, sans se faire prier, le commandant B..., je ne sais si je puis le désigner davantage, nous raconta ceci :

Pendant la nuit du 25 décembre 1870, le siège de Paris durant depuis trois mois déjà avec son cortège de souffrances, de misères, de deuils et aussi malheureusement de haines, j'étais dans la tranchée avec ma compagnie, une compagnie de mobiles parisiens, bons enfants et prêts à tout en fait de courage, mais pas forts sur la discipline. Le froid piquait dur cette nuit-là ; le ciel clair était tout frissonnant d'étoiles avec un mince croissant de lune, éclairant une grande diable de plaine couverte de neige, et la tranchée des Allemands se trouvait si voisine de la nôtre que nous entendions leurs *Werda*, le bruit de leurs fusils tombant sur la terre gelée comme ils devaient entendre les qui-vive de nos sentinelles.

Il était à peu près minuit et je battais la semelle pour essayer de me réchauffer, quand un solide gaillard aux traits fins, à la figure intelligente, énergique, se détacha des autres mobiles et vint m'adresser une demande bizarre :

— Mon capitaine, dit-il, voudriez-vous m'autoriser à sortir un moment de la tranchée ?

— Jamais de la vie ; faites-moi le plaisir de tourner les talons ; est-ce que vous croyez que je n'ai pas froid comme vous ? attendez un moment : quand on se battra, il fera plus chaud.

Lui ne bougeait pas, toujours au port d'armes :

— Mon capitaine, je vous en prie, accordez-moi ce que je vous demande, l'affaire de quelques instants seulement ; je vous assure que vous ne le regretterez pas ensuite.

— Enfin, qui diable êtes-vous et que voulez-vous faire ?

— Qui je suis ? X... — Et il dit un nom très connu à cette époque dans les lettres. — Quant à ce que je veux faire, permettez-moi d'en garder le secret pour moi.

— Allons, laissez-moi la paix, c'est absurde ; je regrette, que diable ! je regrette ; mais, si je laisse l'un s'en aller à Paris cette nuit, il n'y a pas de raison pour que je n'y envoie pas tout le monde.

— Oh ! dit-il en souriant, ce n'est pas du côté de Paris que je veux aller, c'est par là, — et il montrait les lignes allemandes. — Je ne vous demande que deux minutes.

Son attitude, son langage avaient fini par éveiller ma curiosité ; je lui accordai, non sans faire observer qu'il allait se faire tuer, la permission désirée.

Alors, bondissant hors de la tranchée, il fit cinq pas droit vers l'ennemi ; on entendait dans le silence de tous la neige craquer sous ses pieds et nous suivions des yeux sa silhouette noire que prolongeait pour nous son ombre projetée par la lune. Arrivé là, il s'arrêta, salua militairement et, d'une voix large, profonde, à pleine poitrine, entonna le *Noël* d'Adam :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous...

C'était si inattendu, si simplement fait ; ce chant prenait du décor, de la nuit, des circonstances, une telle grandeur, une telle beauté que nous écoutions tous, les Parisiens, si mangeurs de prêtres que certains pussent être, émus, suspendus à ses lèvres ; et, du côté des Allemands, quelque chose de semblable devait se passer : plus d'un sans doute pensait à la *Heimath*, à la famille groupée autour du poêle de faïence, aux enfants joyeux battant des mains devant les arbres de Noël illuminés ; car on n'entendait aucun bruit, pas un pas, pas un mouvement d'armes.

— Quand mon chanteur eut fini son Noël posément, de sa voix mâle, il fit encore une fois le salut militaire et, pivotant sur ses talons, sans se presser, regagna la tranchée.

— Eh bien, mon capitaine, me dit-il, regrettez-vous votre permission ?

Je n'avais pas encore eu le temps de répondre quand, là-bas, sur la tranchée prussienne, on vit apparaître le haut du buste d'un grand hussard. Et le hussard, casque en tête, s'avança à son tour sur la neige, marcha cinq pas vers nous comme l'autre avait fait, s'arrêta, salua impassible et, dans le silence de cette nuit glacée, au milieu de tous ces hommes armés qui, depuis des mois, ne cherchaient qu'à se détruire, commença à chanter à pleins poumons un beau Noël allemand, un hymne de reconnaissance et de foi pour le pauvre enfant divin venu sur terre apporter l'amour aux hommes il y a dix-huit cents ans et si mal écouté depuis.

J'avais aussitôt donné l'ordre, attendu d'ailleurs par tous mes mobiles, de le laisser faire, de ne pas tirer sur lui. Il chanta jusqu'au bout et, quand il arriva au refrain : Noël ! Noël ! de toute la tranchée là-bas monta dans l'air un grand cri : Noël ! Comme un écho, les nôtres répétèrent : Noël ! Noël ! et, un instant, les deux troupes en présence furent associées dans une même pensée.

Puis le hussard regagna les lignes allemandes et disparut. Quelques heures plus tard, nous recommencions à échanger des balles.

PAUL DE NAY.

LES « PARADOXES » DE M. NORDAU

M. Nordau est assez célèbre en France par son fameux livre de la *Dégénérescence*, où il démontrait doctement que tous les hommes d'Europe, en général, mais particulièrement de France, qui étaient doués de quelque talent littéraire, n'étaient pas autre chose que des aliénés. « Tout arrive », a dit La Rochefoucauld. Tout se démontre est encore plus juste; car il y a, tout de même, des choses qui n'arrivent pas, notamment le bonheur général, tandis que tout se démontre, et notamment que le bonheur va arriver demain. C'est pour cela que les démonstrations sont bonnes à quelque chose.

Celle de M. Max Nordau, dans l'espèce, était tellement désagréable aux hommes de talent que tous les hommes qui n'en ont pas protestèrent avec une énergie louable. M. Nordau aurait pu nous répondre (car j'en fus) avec une douceur paternelle : « Ne vous échauffez point. Qui vous dit que cela vous regarde? » M. Max Nordau n'a point répondu, que je sache. Il a continué à travailler, à piocher ferme le pessimisme.

Car M. Nordau, quoiqu'il ait dans le volume que j'ai sous le bras gauche un bel article contre le pessimisme, est bien pessimiste nonobstant, plus qu'un peu. C'est un disciple, avant tout, de Rousseau, de notre éternel Rousseau (éternel est plus beau encore qu'immortel), dont la pensée fut si grande que je crois bien que l'on va en vivre pendant deux siècles après en avoir vécu cent cinquante ans. Voilà un homme! Oui, M. Nordau procède de Rousseau, par Tolstoï peut-être, par Ibsen, il se peut, mais surtout directement, comme le fleuve de la source, comparaison qui n'est pas pour lui déplaire. A quoi il en veut, c'est à la civilisation, comme le philosophe dont la statue, à Genève, regarde éternellement le Mont-Blanc et le Lac, pour éternellement rêver des hommes des cavernes et habitations lacustres.

La civilisation a créé les grandes villes, la rapidité des communications, la littérature et les arts, de quoi, non seulement on se serait bien passé, mais de quoi nous souffrons, jusqu'à mort et passion, dans nos âmes et dans nos corps.

Les grandes villes nous tuent si certainement qu'il n'y a pas de perpétuité de génération dans les grandes villes, et qu'aucun habitant de grande ville n'a un bisaïeul seulement qui ait été habitant de cette même grande ville.

La rapidité des communications nous donne des maladies nerveuses et des maladies morales, que Molière résumait dans la formule : « Inquiétude de changer de place », et l'*Imitation* dans la formule : *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit;* car Molière fut un écrivain beaucoup plus religieux qu'on ne croit communément.

La littérature et les arts, d'abord nous font perdre beaucoup de temps que nous pourrions employer à défricher l'Afrique centrale, et ensuite nous font des âmes artificielles qui sont les plus saugrenues du monde. L'homme est un animal raisonnable détraqué par la littérature. Il est d'assez bon sens, comme cela, à le prendre au sortir du néant; mais quand il a pris l'habitude de sentir par réminiscence et imitations d'un certain nombre d'hommes qui s'appellent auteurs, et qui par cela même sont, par définition, des originaux, c'est un être tout à fait « maboul » (le mot est dans la traduction de M. Dietrich; je voudrais connaître le mot allemand; il doit être drôle). Rousseau disait que l'homme qui *pense* est un animal dépravé; mais que n'a-t-il parlé de l'homme qui *sent* par singerie, de l'homme dont les sentiments sont des rêveries de poète versées, pour y fermenter congrûment, dans le cerveau d'un imbécile? Nos sentiments, à nous tous, mes camarades, sauf exceptions que la politesse oblige de supposer, ne sont pourtant pas autre chose. Cela donne à réfléchir.

C'est pour établir ou confirmer une fois de plus ces idées consolantes que M. Max Nordau a écrit son amusant petit livre : *Paradoxes psychologiques*.

A la vérité je n'aime pas beaucoup son titre. Il est un peu ambitieux. Qui peut se vanter de lancer un paradoxe? Il n'y a pas, à l'heure où nous sommes, un paradoxe qui n'ait été émis tant de fois qu'il ne soit une banalité à l'égal du plus banal des lieux communs. Il ne faut donc jamais dire : Écoutez ce paradoxe, comme

Il ne faut jamais dire : oyez une merveille.

C'est se donner des gants très longs que de se flatter d'être paradoxal.

Et de fait les paradoxes que M. Nordau nous offre dans ce volume me semblent tous sinon être extraits simplement de Darwin et de Spencer, du moins en procéder si directement et prochainement qu'il ne faudrait pas cependant les donner pour des nouveautés à suffoquer les populations. *Inedita* peut-être; *inaudita* non pas tout à fait. Inédits, je le veux bien; mais inouïs, serviteur. Il ne faut rien exagérer. L'exagération est un signe de dégénérescence. Il faut prendre garde.

Il n'en est pas moins que, sans être aussi nouveaux que *le Monde comme Représentation et comme Volonté*,

les articles réunis dans ce volume par M. Nordau sont très suffisamment originaux et fort intéressants. Celui sur la « Littérature de fictions » n'est pas loin d'être excellent. Celui sur « l'Esthétique évolutionniste », sans me convaincre, me semble très ingénieux, et c'est une des tentatives les mieux poussées que je connaisse pour réduire la notion du beau à la notion de l'agréable. Et encore les questions de la « symétrie » et de l' « optimisme » sont très vigoureusement traitées, quoique cette dernière avec un parti pris qui ressemble un peu à de l'étroitesse. Et pour ce qui est de la charge à fond de train contre la manie généralisante, *furor extensivus*, comme disait Confucius, je me défie un peu, parce que la généralisation est trop une de mes bêtes noires pour que je n'aie pas, moi aussi, un peu trop de parti pris dans la question; mais je ne puis refuser mon approbation à un homme sous le prétexte que j'ai peur d'être trop de son avis.

Aussi bien, c'est sur une autre étude, fort développée et très bien faite, que je préfère aujourd'hui philosopher un peu avec M. Max Nordau. J'entends parler de son chapitre intitulé : *Contribution à l'histoire naturelle de l'amour*. Je n'ai pas besoin de vous dire que dans ses théories sur l'amour M. Max Nordau part du principe de Schopenhauer, qui désormais est en pareille matière à la fois la loi et les prophètes, et dont si l'on osait s'écarter on se ferait siffler par les deux mondes. Ce principe, c'est comme vous savez, « l'idéal organique ». Le génie de l'espèce qui veut que la race humaine se perpétue, donne à chaque individu, pour idéal dans l'autre sexe, non pas l'individu qui doit lui donner le bonheur, point du tout, et plutôt au contraire, mais l'individu qui, uni à lui, le complétera de telle sorte que la postérité à venir en sera dans les meilleures conditions possibles. Ainsi l'on a observé que les hommes petits aiment les femmes grandes. Voilà le fait. Il a son explication. C'est que si les hommes petits aimaient les femmes petites en quelques siècles la race humaine serait ridiculement pygméiforme. Le génie de l'espèce qui veut maintenir une mesure honnête et normale n'entend pas cela. Et, tout de même quand on observe bien, on remarque que l'amour naît toujours des contrastes et que ce qui le fait éclater ce sont, non pas des concordances, mais des différences profondes entre les deux individus qui le ressentent l'un pour l'autre. Alceste et Célimène. « Il faut des époux assortis » est un proverbe populaire; mais le génie de l'espèce dit tout le contraire, et quand on sait observer, on voit bien en effet que c'est toujours d'une coquette qu'est épris un brave homme tout rond et un peu épais, et toujours d'une ingénue qu'est épris un roué, quand il lui arrive de s'éprendre, etc.

Ce qui explique les suites pénibles qu'on a remarqué qu'ont si souvent les « mariages d'inclination ». Si l'union des contraires est excellente pour l'espèce, elle est très vite fort désagréable pour les individus. Car s'ils étaient merveilleux pour s'attirer l'un l'autre les contraires sont admirables pour se blesser cruellement l'un l'autre quand ils sont unis. Mais quoi? C'est dans l'ordre. C'est la vérification de cette loi générale que la nature ne songe qu'à l'espèce, y sacrifie les individus, et même par le malheur des individus, assure la pérennité de l'espèce. A certains animaux la nature ôte la vie dès que la postérité est assurée de vivre. Aux hommes, pour l'intérêt de l'espèce, elle n'ôte que le bonheur. Ils doivent lui être tout à fait reconnaissants. Les époux mal assortis doivent trouver là une haute consolation philosophique, saine et virile. Ils doivent se dire : « Pour nous disputer ainsi toute la journée faut-il que nous soyons des conjoints excellents au point de vue des profonds desseins de la nature? Non! vraiment le génie de l'espèce doit être content de nous. Il ne pouvait pas mieux choisir. Nous sommes évidemment les élus du génie de l'Espèce. » Je recommande aux familles cette petite méditation ou oraison évolutionniste.

Cette théorie, pour parler sérieusement, est si ingénieuse, elle explique tant de faits, elle est si suffisamment vérifiée dans toutes les générations qu'on en peut faire qu'elle a tout l'air d'être la vérité et qu'en tous cas elle est un véritable trait de génie. M. Max Nordau l'accepte pleinement, et partant de principe il fait les réflexions suivantes.

S'il en est ainsi, et il en est ainsi, quel est, je vous prie, le rôle de la civilisation (ah! nous y voilà!) en choses d'amour? Le rôle de la civilisation en choses d'amour est celui-ci : elle détruit « l'idéal organique », rien que cela, et le remplace par un autre. En état de nature, ou en état rapproché de la nature, l'individu aimerait d'amour son contraire, c'est-à-dire son complémentaire, et les vues de la nature seraient remplies. Au lieu de cela, en état de civilisation, l'individu bourré de lectures, farci de rêveries, et saturé de théâtre, aime au lieu de son idéal organique un idéal romanesque, c'est-à-dire tout de convention. L'idéal des petites bourgeoises françaises, par exemple, sera le jeune premier de M. Ohnet, et l'idéal des petits bourgeois de France sera la femme *Vie Parisienne*. Toutes les Françaises sont amoureuses d'un X... analogue à feu M. Marais et tous les Français amoureux d'un X... analogue à Mme Réjane.

Cela n'a l'air de rien, mais c'est désastreux. Je sais bien que les Françaises épousent, nonobstant, des gens qui ne ressemblent nullement à Marais, et les Français des personnes qui n'ont rien de commun avec Mme Réjane. Mais si leur idéal romanesque n'a

nullement pour effet de leur faire épouser quelqu'un de semblable à cet idéal, il a, néanmoins, cet effet de détruire leur idéal organique et de les empêcher absolument de le chercher et de le trouver. L'idéal romanesque a cela de terrible qu'il est unique, qu'il est le même pour toute une nation, tandis que les vues de la nature sont au contraire que chaque individu ait *son* idéal organique particulier, conforme, *parce que contraire*, à son tempérament propre. Voilà le désastre. L'idéal romanesque ne se satisfait point, mais il empêche l'idéal organique de se satisfaire parce qu'à force de l'obscurcir il fait comme s'il l'étouffait. Et dès lors tout est perdu. On ne se marie ni selon l'idéal organique, ce qui serait dans l'intérêt de la race, ni selon l'idéal romanesque, ce qui serait au moins une petite satisfaction pour les individus. On se marie à peu près au hasard. Voilà un des résultats de la civilisation. La faute en est aux littérateurs et aux hommes de théâtre, qui sont plus que jamais les empoisonneurs de l'espèce humaine.

Voilà ce que M. Max Nordau nous dit, ou pourrait nous dire, car j'en mets du mien, mais, je crois, sans le trahir, sur cette question de l'amour civilisé. Je m'attendais qu'il allât plus loin, non dans ses conclusions, qui sont aussi pessimistes qu'on le peut souhaiter; mais dans ses prévisions. Et le « féminisme », monsieur Nordau, vous n'y songez point? Suivez donc votre raisonnement, ou permettez-moi de le suivre. La tendance universelle des femmes contemporaines étant d'effacer toutes les différences qui jusqu'à présent existaient entre elles et les hommes, et de ressembler aux hommes absolument, quand elles y seront parvenues, ce qui ne peut tarder beaucoup, qu'est-ce qu'il devient, l'idéal organique? Il est bien autrement ruiné qu'il l'était ou qu'il pouvait l'être par l'idéal romanesque. Il est supprimé net. Plus de différence, plus de contraste, et par conséquent plus d'attrait, et par conséquent plus d'amour. Cette fois, des intérêts de l'espèce plus de nouvelles du tout, et la race me paraît terriblement compromise. Voilà un dernier résultat de la civilisation que je livre aux méditations de M. Nordau. Nul doute qu'il ne trouve sa place dans les *Paradoxes sociologiques* que précisément l'auteur prépare et nous annonce. Et maintenant, mon sentiment sur tout cela? Mon Dieu! il n'est pas très éloigné, à tout prendre, de celui de M. Nordau. Mais pour être tout franc, je dirai que c'est sur le point de départ que je suis moins assuré que M. Nordau ne l'est. Cette séduisante théorie de Schopenhauer qui est la base de toute l'argumentation de M. Nordau, elle m'a séduit du premier coup, certes, et elle me séduit encore tout comme un autre. Mais je ne la tiens pas pour aussi inconcussible que cela. Ce génie de l'Espèce, ce dessein de la Nature, c'est très joli; mais c'est un peu trop mythologique pour moi. Il y a un peu trop de majuscules là dedans, c'est-à-dire trop d'entités métaphysiques. Je déclare n'avoir jamais vu la Nature, ni rencontré face à face le Génie de l'Espèce, et leur existence ne m'est pas absolument démontré. En vérité, je ne crois pas avoir besoin d'eux, ni de toutes les causes finales qu'ils constituent, qu'ils enveloppent ou dont ils sont accompagnés, pour m'expliquer qu'en amour, en amour naïf et ingénu, les contraires s'attirent et s'appellent. Il me suffit d'un sentiment très simple, naturel à l'homme, et peut-être même à la femme, qui est la curiosité.

Il entre infiniment de curiosité dans l'amour. L'amour étant avant tout un certain besoin de possession, est curiosité par cela même, parce que posséder un être semblable à soi n'est véritablement pas sortir de soi-même. C'est à posséder un être qu'on sent très différent, qu'est le véritable attrait, parce qu'il se double de la passion de l'inconnu et du mystère. Si cela est vrai, quoi d'étonnant que pour l'homme simple une coquette, une affinée et une raffinée soit un être infiniment intéressant et séducteur, que pour le blasé la naïve et l'ingénue soit un être vers qui toutes ses curiosités l'attirent, et ainsi de suite? Que les intérêts de l'espèce s'accommodent très bien de cela, d'accord; mais qu'ils en soient la cause, je n'en suis pas sûr, et pour expliquer les faits il ne me semble pas que j'aie besoin d'eux.

Dès lors... eh! sans doute, toutes les démonstrations que M. Nordau a tirées de la théorie schopenhauerienne ont beaucoup moins de force. Elles en ont encore, notez; car à ces instincts de curiosité dont je parle, M. Nordau pourra appliquer tout ce qu'il appliquait à l'idéal organique; il pourra dire que cette curiosité salutaire est détruite par l'idéal romanesque, et arriver aux mêmes conclusions. Mais elles seront moins fortes. Car réduit à un instinct de curiosité, le fameux attrait des contraires n'est plus tout l'amour, comme Schopenhauer le voulait, mais n'est plus qu'une des formes de l'amour; et c'est là que j'en voulais arriver. Il y a beaucoup de sortes d'amour. Il y en a un qui est l'attrait des contraires, je le reconnais, et c'est peut-être le plus fort, je serais assez disposé à le croire; mais il y en a parfaitement un qui est l'attrait des ressemblances, et sans être aussi passionné, il est très puissant encore et n'a pas l'air de contrarier tant que cela les « vues de la nature ».

Et il y en a d'autres encore qui sont des nuances intermédiaires, et qui ont encore leur aiguillon et leur victoire. A tous ceux-là ni la théorie de Schopenhauer ne s'applique, ni tout ce qu'en tire M. Nordau. C'est qu'à tout prendre la théorie de Schopen-

hauer, si sérieuse du reste et si profonde, est un peu étroite. Sans parler de « tous ces commerces », où, comme a dit La Rochefoucauld, « l'amour n'a pas plus de part que le doge à ce qui se passe dans la République de Venise ». Il y a bien cinq ou six espèces d'amour très sérieuses et honorables qui ne rentreraient nullement dans les définitions de Schopenhauer.

Et puisque nous rencontrons La Rochefoucauld, vous rappelez-vous qu'il a dit : « Il y a bien des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour. » Qu'est-ce que cela, s'il vous plaît? C'est ce que M. Nordau appelle l'idéal romanesque. C'est ce qu'il veut dire quand il écrit : « Si les amants de cette catégorie n'avaient jamais lu un roman ou vu une pièce de théâtre sentimentale, ils ne se trouveraient vraisemblablement pas dans l'état d'âme qu'ils éprouvent. » — C'est étonnant ce que Chamfort a volé d'idées à Schopenhauer, et La Rochefoucauld à Max Nordau, et à bien d'autres.

ÉMILE FAGUET.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL EN BELGIQUE

SES PREMIÈRES MANIFESTATIONS

La Constitution que les Belges se sont donnée, en 1831, était encore, il y a quatre ans, vierge de toute revision. Elle devait cette stabilité, assez extraordinaire de nos jours, moins aux barrières dont ses auteurs l'avaient entourée pour la protéger contre des modifications hâtives qu'à l'avance qu'ils lui avaient fait prendre, en matière de libertés, sur les institutions des peuples voisins. Ils y avaient inscrit, en effet, tous les principes que la Révolution de 1789 avait proclamés dans sa Déclaration des droits de l'homme, mais qui, il y a soixante ans, n'étaient pleinement admis dans aucun État européen. En même temps, ils avaient remis à la loi, par une stipulation formelle, le soin de régler l'exercice de ces libertés, ce qui constituait à la fois une garantie contre les empiétements du pouvoir exécutif et permettait de faire, dans l'application, la part des temps et des circonstances. Cependant la constitution d'un pays ne peut être une simple déclaration de droits ; elle doit encore organiser les pouvoirs publics. Ici encore les constituants de 1830 avaient tracé les grandes lignes du gouvernement représentatif avec une prudence et une ampleur qui devaient permettre à leur œuvre de traverser intacte des crises d'une extrême gravité, alors qu'au dehors on voyait les constitutions en apparence les mieux assises s'effondrer sous le souffle d'une émeute.

I

Tant que la conquête de la liberté resta la préoccupation dominante des nations européennes, les Belges ne cessèrent d'entourer d'un respect qui allait jusqu'à la superstition une charte que les théoriciens et même les agitateurs de l'étranger se plaisaient à citer comme l'idéal de leurs aspirations politiques. Mais, à mesure que se développa l'évolution démocratique qui, un peu partout en Europe, a donné le pas à la soif de l'égalité sur le désir et même sur le maintien de la liberté, une partie croissante de la nation belge commença à ressentir les entraves que la Constitution opposait à l'extension du droit de suffrage. Du reste, quand la France, l'Allemagne, la Suisse, avaient établi chez elles le suffrage universel, quand l'Angleterre, la Hollande, l'Italie s'en rapprochaient chaque jour davantage, était-il possible à la Belgique de s'attarder indéfiniment dans un régime censitaire qui excluait de toute participation au gouvernement les neuf dixièmes de la population mâle et majeure ?

De là le mouvement revisionniste, qui, après plus de vingt ans d'efforts infructueux, aboutit, en 1892, non pas à bouleverser toute la Constitution, mais à imposer le remaniement de quelques articles relatifs à l'organisation des pouvoirs. Le fait que, après soixante-deux ans de pratique, sur 139 articles, treize, dont quelques-uns concernant des objets d'importance secondaire, ont seuls fait l'objet d'une critique sérieuse, est le plus bel éloge qu'on puisse faire du reste. Cependant il n'y a pas à se dissimuler que cette revision, toute restreinte qu'elle ait été, n'offre le caractère d'une véritable révolution pacifique, en ce qu'elle a transféré le pouvoir à de nouvelles classes de la société.

Jusque-là la Constitution ne permettait d'accorder le droit de vote qu'aux citoyens payant 20 florins (en 1830 on comptait encore par florins de Hollande) soit 42 fr. 32 centimes d'impôts directs. Sous l'empire de cette disposition, le corps électoral comptait en dernier lieu 137 770 citoyens. Le nouveau régime appliqué pour la première fois aux élections législatives d'octobre 1894, porta d'emblée le chiffre des électeurs à 1 370 687. C'était le suffrage universel dans toute son étendue, à peine mitigé par les dispositions qui accordaient deux suffrages aux pères de famille et trois aux citoyens justifiant d'un certain degré, assez élevé, soit de fortune, soit d'instruction (en tout 740 438 suffrages supplémentaires, dont une partie est restée entre les mains de la classe ouvrière).

Pour comprendre les résultats qu'a donnés ce décuplement du corps électoral, il est nécessaire de reve-

nir un instant sur la situation des partis à la veille de la revision. Le pays légal, c'est-à-dire le corps censitaire, était divisé en deux partis historiques qui, depuis un demi-siècle, se remplaçaient périodiquement au pouvoir, comme l'exige la théorie orthodoxe du gouvernement parlementaire. C'étaient le parti catholique, ainsi appelé parce qu'il acceptait plus ou moins ouvertement la direction de l'Église, et le parti libéral, qui avait pris pour devise « l'indépendance du pouvoir civil ». Le parti catholique avait ses modérés et ses exagérés, ceux-ci, qui, sous le nom d'ultramontains, préconisaient une politique d'agression contre les idées modernes, ceux-là qui, essentiellement conservateurs, auraient voulu se borner à tirer parti des institutions existantes. Si tendus que fussent parfois les rapports entre ces deux éléments, la discipline cléricale finissait toujours par les mettre d'accord, quand il s'agissait d'appuyer un cabinet catholique ou de former des listes de candidats. Le parti libéral renfermait également deux groupes, entre lesquels l'entente était plus difficile à maintenir : les modérés ou *doctrinaires*, libéraux de gouvernement à tendances conservatrices, et les progressistes ou radicaux qui, non seulement prenaient une attitude plus accentuée dans la question cléricale, mais qui poursuivaient en outre toute une série de réformes nettement démocratiques, à commencer par la suppression des dispositions constitutionnelles limitant le droit de suffrage.

Il est peu probable que les efforts du groupe progressiste eussent abouti à l'introduction du suffrage universel ou même à la revision de la Constitution, s'ils n'avaient trouvé deux puissants auxiliaires : — l'un, dans le découragement du parti libéral qui, tombé du pouvoir, en 1884, pour avoir cherché à réaliser la sécularisation complète de l'enseignement primaire, commençait à désespérer de retrouver la majorité au sein du corps censitaire ; — l'autre, dans l'apparition d'un nouveau parti qui, recruté surtout au sein des grandes villes et des districts industriels, avait adopté, sous le nom de « parti ouvrier », un programme nettement collectiviste et réclamait, en premier ordre, le suffrage universel pur et simple. Le 10 août 1890, ce parti organisa dans les rues de Bruxelles un cortège qui réunit près de cinquante mille manifestants. Il n'était plus possible de soutenir que les classes inférieures restassent indifférentes à l'obtention des droits politiques et il devenait évident qu'elles ne se laisseraient plus tenir longtemps à l'écart du pays légal. La droite parlementaire, inspirée par un des rares hommes d'État sortis de ses rangs depuis un quart de siècle, M. Bernaert, alors chef du cabinet, se décida subitement à prendre la direction d'une réforme qu'elle espérait faire tourner à son profit et, dès le printemps de 1892, elle votait, d'accord avec toute la gauche, la mise en revision de 13 articles constitutionnels.

La Constituante, dont l'élection fut le dernier acte, et, en quelque sorte, le testament politique du corps censitaire, se réunit le 12 juillet suivant. Le parti catholique y comptait une forte majorité; insuffisante néanmoins pour lui assurer les deux tiers des voix, chiffre exigé pour l'adoption de toute modification constitutionnelle. La revision ne pouvait donc aboutir que si la droite obtenait le concours d'une fraction de la gauche. Le gouvernement eût préféré trouver cet appoint parmi les libéraux modérés. Mais ceux-ci, hésitants, découragés, les uns qui avaient accepté la revision à contre-cœur, les autres qui voulaient s'en tenir exclusivement à l'instruction comme base de capacité électorale, repoussèrent d'une façon constante les avances de la droite. Celle-ci fit alors des ouvertures à la gauche radicale, et c'est d'une entente entre ces extrêmes que sortit l'avènement du suffrage universel amendé par le vote plural.

II

Gambetta dit un jour à Émile de Laveleye qui aimait à répéter le propos: « N'adoptez pas chez vous le suffrage universel; il vous livrerait au clergé. » En réalité, la première application du nouveau régime électoral a été un désastre pour les libéraux. Des 60 sièges qu'ils occupaient à la Constituante, ils n'en ont plus que 18. Les catholiques étaient 93; ils sont aujourd'hui 104. Les socialistes, qui n'avaient jamais été représentés au Parlement, ont conquis d'emblée 28 mandats; ils sont actuellement 29 à la Chambre.

Cependant il n'y a rien là de fort surprenant. Au fond le parti libéral n'a guère perdu d'adhérents; seulement ceux-ci ont été noyés dans l'invasion d'éléments nouveaux parmi lesquels il n'avait fait que peu ou point de propagande.

Les socialistes, au contraire, avaient mis toute leur activité, depuis plusieurs années, à s'organiser, en vue de la revision, parmi les populations industrielles privées du droit de suffrage. Quant au parti catholique, dès qu'il avait vu poindre l'orage, il s'était mis en campagne pour embrigader les nouveaux électeurs; ce qui lui était facile dans les villages, grâce à l'appui du clergé et dans les villes, grâce à l'intervention d'un groupe fondé pour la circonstance : les démocrates chrétiens. Ce nouveau parti qui, s'appuyant sur l'encyclique *Rerum novarum*, s'est donné un programme aussi rapproché du socialisme d'État que faire se pouvait sans tomber dans le collectivisme, — n'a pas manqué de susciter des appréhensions et des froissements parmi les con-

servateurs de vieille roche, et ses velléités d'émancipation ont pu faire croire plus d'une fois à un prochain déchirement du parti clérical. Mais l'épiscopat et le pape lui-même sont toujours intervenus à temps pour prévenir une rupture ouverte qui eût compromis l'unité du parti, et tout ce qui est resté de ces dissentiments, c'est qu'à l'ancienne division des catholiques belges en constitutionnels et en ultramontains a succédé un groupement en conservateurs et en démocrates, — double aspect qui leur permet d'agir à la fois sur les classes possédantes et sur les classes populaires. — C'est cette antinomie que le parti libéral a mis trop longtemps à résoudre, tiraillé qu'il était entre des aspirations démocratiques qui effrayaient la bourgeoisie et des préoccupations conservatrices qui excitaient les défiances populaires.

D'autre part, la gauche modérée avait commis la maladresse de faire échouer les propositions du gouvernement tendant à introduire la représentation proportionnelle dans les élections législatives. Il en est résulté que, s'appuyant sur des minorités disséminées un peu partout, ici dans les campagnes cléricales, là dans les centres socialistes, non seulement le parti libéral n'a pas obtenu un nombre de sièges en rapport avec le chiffre de ses partisans, mais encore il a perdu tous ses chefs. Quant aux membres de l'extrême gauche qui avaient déployé à la Constituante beaucoup d'habileté et d'esprit de suite, mais qui, toujours hypnotisés par la préoccupation de ne pas se brouiller avec le parti ouvrier, s'étaient refusés à répudier le programme collectiviste de leurs alliés, ils se trouvèrent généralement enveloppés dans la défaite du libéralisme.

III

Que dire de la session qui suivit et qui se prolongea de novembre 1894 au mois de septembre dernier? De tant de réformes qui devaient amener l'âge d'or en Belgique, il n'en est pas une seule qu'elle ait réalisée — sauf une modification des tarifs douaniers qui engage le pays dans les voies du protectionnisme et une tentative pour mettre les écoles primaires sous la domination du clergé. — D'autre part, elle a profondément entamé le prestige du gouvernement représentatif. La gauche libérale, dépourvue d'orateurs, n'a joué qu'un rôle effacé. La droite et même le gouvernement ont fait preuve d'une faiblesse et d'une incohérence qui ne peuvent s'expliquer que par une complète pénurie d'hommes politiques. Les socialistes, formant un groupe compact et résolu, ont dépassé en violences et en incartades tous leurs coréligionnaires des autres parlements européens, — ce qui n'est pas peu dire. — Les « boucans » qui en France, en Angleterre, en Italie, sont l'exception et font scandale, sont devenus le programme quotidien de la Chambre belge où le public afflue comme à une représentation de cirque ou de ménagerie. Bref, tous les partis sortirent de cette session amoindris et discrédités pour se retrouver en présence, il y a quelques jours, sur le terrain des élections communales.

Ici encore, le gouvernement aurait bien voulu introduire la représentation proportionnelle, ne fût-ce que pour soustraire à la domination sans contrôle des socialistes les communes industrielles où ils possédaient la majorité. Mais il s'est heurté une fois de plus à l'opposition de ses propres amis qui redoutaient de compromettre, en même temps, l'homogénéité cléricale des conseils communaux dans la partie rurale du pays flamand. Il s'est donc arrêté à un moyen terme, qu'il réussit à faire voter avec le concours de la gauche libérale, malgré l'opposition du parti socialiste et de la fraction réactionnaire inspirée par M. Woeste : Le dépouillement du scrutin se fait d'après les règles ordinaires ; les candidats qui ont obtenu la majorité absolue des suffrages sont considérés comme élus. Mais si cette majorité n'est pas atteinte, au lieu de procéder à un second tour, on répartit les sièges entre les candidats les plus favorisés de chaque liste, proportionnellement au chiffre de voix qu'ils ont respectivement obtenues. Ainsi disparaît le ballottage auquel on reproche, non sans raison, de provoquer des coalitions hybrides et d'assurer invariablement le triomphe des candidats d'une minorité. Toutefois, aucune liste ne peut arriver à la répartition, si elle n'a obtenu un minimum de suffrages, variant, suivant l'importance de la localité, du quart au sixième des bulletins valables.

En vertu d'autres innovations, nul ne peut être électeur communal s'il n'est âgé de trente ans et s'il n'a trois ans de domicile dans la commune. Enfin certaines catégories de contribuables peuvent cumuler jusqu'à quatre votes. Cette dernière disposition mécontentait vivement les démocrates catholiques. Pour les désarmer, le gouvernement accepta un amendement de M. Helleputte qui tendait à organiser, dans les centres les plus populeux, parallèlement à l'élection ordinaire, une représentation directe des ouvriers d'une part, et des patrons de l'autre, d'après la méthode suivie pour la formation des conseils de prud'hommes, mais cette fois avec application intégrale de la représentation proportionnelle. Ainsi ouvriers et patrons, après avoir participé à l'élection générale, sont encore appelés — là est l'anomalie, — à élire respectivement leurs mandataires particuliers.

Ce système paraît fort complexe. Cependant il a fonctionné, partout, beaucoup plus facilement qu'on ne s'y attendait, et, sous ce rapport, les adversaires

de la représentation proportionnelle ont été déçus dans leur espoir d'enterrer la réforme sous les difficultés insurmontables de son application pratique. Dans les grandes aussi bien que dans les petites communes, les opérations ont marché avec autant de célérité que de régularité et, le soir même, on connaissait déjà la plupart des résultats. Ces résultats, comme on pouvait s'y attendre, ont apporté à chacun des trois grands partis de joyeuses surprises et de pénibles déceptions; mais, dans leur ensemble, ils reflètent assez bien, — en tout cas beaucoup mieux que les élections législatives d'il y a un an, — les dispositions du corps électoral.

Les socialistes ont réussi à faire leur trouée dans les conseils communaux de toutes les grandes cités et ils ont conquis la majorité dans un petit nombre de localités industrielles; mais ils ont plutôt perdu que gagné du terrain, même dans les provinces de Liège et du Hainaut. Le parti catholique a pris pied, lui aussi, dans les conseils communaux de nombreuses villes regardées jusqu'ici comme les forteresses du libéralisme : Bruxelles, Liège, Gand, Anvers. Mais nulle part il n'a réussi à y obtenir la majorité et, dans mainte commune où il avait exercé jusqu'ici une autorité sans partage, il doit compter désormais avec les représentants des autres partis. Quant aux libéraux, ils ont été délogés de la situation prépondérante qu'ils occupaient dans les grands centres, en vertu d'élections accomplies sous l'ancien régime; mais ils ont montré partout leur vitalité politique et considérablement regagné du terrain depuis le désastre que leur avait infligé, l'an dernier, leur prepremière rencontre avec les masses profondes du suffrage universel. Quelques-unes de leurs victoires locales sont dues au concours des voix socialistes. Mais, dans toutes les villes importantes, ils ont lutté isolément, ce qui ne les a pas empêchés d'arriver en tête du scrutin.

IV

Le véritable vaincu de la journée a été le groupe radical qui avait encore accentué sa politique en vue de maintenir son alliance avec le parti ouvrier. Plus ou moins poliment remercié par celui-ci, abandonné à son sort par les libéraux dont il avait inutilement répudié les principes essentiels, lâché par les plus exaltés de ses adhérents qui ont directement passé au collectivisme, il n'a pas même su obtenir, dans ses quartiers généraux de Bruxelles et de Liège, où il présentait des listes complètes, le minimum de suffrages nécessaire pour obtenir un seul siège. Tous les mandats ont été partagés entre ses concurrents. Aussi pourrait-on prédire sa dispersion à bref échéance, n'était le talent incontestable et l'influence personnelle de certains de ses chefs qui s'obstinent, contre vent et marée, dans l'impossible entreprise de marier le collectivisme avec le libéralisme. — La leçon du dernier scrutin, c'est qu'il y a place en Belgique pour trois partis, mais non pour quatre.

Ces trois partis suffisent, du reste, largement, à compliquer la situation. Comment s'administreront les communes, avec des conseils municipaux où aucun groupe ne possède la majorité? Ainsi, dans la capitale, où le problème assume une gravité toute particulière, par suite des exigences de la sécurité publique, le conseil communal compte 15 libéraux, 12 catholiques et 12 socialistes. La désignation des bourgmestres appartient au gouvernement qui peut les choisir même en dehors des mandataires du corps électoral. Mais l'autonomie communale est entourée de tant de garanties que l'administration est presque impossible à un bourgmestre en opposition avec la majorité du Conseil. Il y a bien la ressource d'une entente entre les trois groupes, qui feraient trêve, dans l'intérêt général, à leurs querelles politiques. Mais n'est-ce pas trop attendre de la sagesse des partis, alors surtout que certains services communaux, tels que l'enseignement et la bienfaisance, soulèvent précisément les questions de principes qui mettent ces partis aux prises? En attendant, le bourgmestre de Bruxelles, M. Buls, ainsi que son collège échevinal, ont fini par accepter de rester en fonctions. La question de savoir s'ils pourront s'y maintenir dépend de l'attitude du groupe catholique, suivant que celui-ci fera passer en première ligne les intérêts de l'ordre matériel et de la bonne administration ou qu'il préférera s'allier aux socialistes pour renverser une administration libérale. Cette situation s'est déjà produite ailleurs qu'en Belgique et sur d'autres terrains que les affaires municipales.

V

On voit toute l'importance des questions actuellement soulevées dans la politique belge. L'éducation du suffrage universel brusquement substitué à un des régimes censitaires les plus restreints d'Europe; — l'essai du vote obligatoire, du suffrage plural et même d'une certaine représentation des intérêts comme freins à la démocratie; — l'application de la représentation proportionnelle au recrutement d'assemblées essentiellement administratives; — le fonctionnement du régime représentatif, dans un corps électoral partagé entre trois partis dont aucun ne possède la majorité absolue; — la conciliation de l'autonomie communale avec le maintien de l'ordre, avec le respect de la propriété et la garantie de la liberté du travail dans des agglomérations industrielles où le droit de vote est aux mains de tous; — tels sont

les problèmes qui viennent de s'ajouter à celui que les Belges s'essaient à résoudre depuis soixante-six ans : la possibilité de maintenir des institutions libres chez un peuple dont le catholicisme est la religion dominante et où l'Église jouit d'une complète indépendance. L'avènement de la démocratie, loin d'apporter la solution, comme le prédisaient certains de ses partisans, n'a fait qu'accroître la difficulté par la nécessité où le parti de la liberté se trouve dorénavant de faire face à deux adversaires : le socialisme et le cléricalisme.

Cte GOBLET D'ALVIELLA.

UNE VISITE

AUX CHATEAUX DE LOUIS II DE BAVIÈRE

Les pèlerins de Bayreuth et du Wagner-cyclus de Munich ont pour la plupart fait l'excursion du lac de Starnberg. Là, sur ce Würmsee entouré de ses collines de sapins, ouvert au sud sur le magnifique panorama des Alpes où la neige resplendit, mieux que partout ailleurs la Bavière se découvre dans son caractère et sa beauté propres. Là on comprend mieux ce pays, les œuvres et toutes les manifestetions de son génie. On le comprend davantage encore lorsqu'on y vient évoquer la mémoire de ce Louis II qui termina dans les eaux du lac, il y aura bientôt dix ans, sa vie légendaire, et dont le souvenir est encore si vivant sur ces bords, que les paysans de cette partie de la Bavière refusent de croire à sa mort et affirment qu'il est retenu dans les prisons de ses ennemis.

Ceux que cette figure étrange a séduits ont peut-être poussé plus loin, jusqu'aux montagnes de la Haute-Bavière où s'élèvent les « châteaux du roi » (Konigsschlösser), et là peut-être ont-ils cherché à saisir, dans l'harmonie du paysage, de l'architecture, de la décoration, l'âme de celui qui les rêva. Mais comme cette âme même, les aspects différents de ce pays et de ces châteaux déconcertent. Je me rappelle Hohenschwangau, il y a un an. Nous arrivions au 15 août par une pluie qui, à cette altitude, était presque de la neige. Le bruit des torrents gonflés se mêlait à celui des rafales du vent dans les sapins. Dans cette nature désolée, les palais fantastiques se dressèrent devant nous comme de tragiques apparitions. — Aujourd'hui, sous le beau soleil qui brille, les brises douces, Hohenschwangau n'est guère plus qu'une banale station d'été. Dans le Schwansee, où les cygnes, qui traînèrent jadis le royal Lohengrin, se promènent solitaires, des enfants pêchent à la ligne. Au pied des châteaux, des hôtels confortables se sont élevés, où les Bavarois viennent faire des courses de grand air et de sentimentalité, et où l'on mange les truites des torrents, arrosées de cet excellent *spezial tiroler* qui rappelle le vin de Suresnes.

*
* *

Les premiers portraits de Louis II, ceux où il n'était encore que prince royal, ou ceux des premiers jours de son avènement, sont de beaucoup les plus intéressants. On y trouve tout ce que l'on peut aimer en lui. Sans doute, dès ce premier moment, on peut prévoir qu'il ne sera pas un fort. Il y a une grande différence entre cette figure et le haut type allemand, à la fois sensuel et d'une intellectualité puissante, tel que l'a exprimé Dürer dans son propre portrait. Ici le front prend tout, mais un front sans assises solides. Le bas du visage s'amincit, avec une bouche très fine, pleine de tendresse, et qui révèle des tourments.

Mais la royauté lui est échue, c'est-à-dire un rôle dont la nature est l'action, à lui qui n'est pas un fort. Pourtant il a pris ce rôle au sérieux, mais il ne pouvait le comprendre que superficiellement et à travers son imagination. Voici un autre portrait du jeune roi. Le costume est magnifique, la pose tragique, les cheveux relevés en coup de vent. L'orgueil a simplifié cette figure, lui a enlevé la complexité qui pouvait en elle maintenir l'équilibre. Il veut être quelqu'un, réaliser quelque chose. — Que sera-t-il ? Il sera Siegfried, Parsifal, Tannhäuser, Tristan. Il sera aussi Louis XIV de France, et Louis XV. Il sera tout et tous ceux qui, comme dans un kaléidoscope, passeront dans son imagination. Car il n'a pas de rêve personnel à réaliser. Il cherche à vivre la vie de ses héros, non pas en recommençant leurs actions, mais en se replaçant dans leur décor. Son œuvre de roi sera ses châteaux.

Non loin d'Oberammergau, où des paysans représentent tous les dix ans les mystères de la Passion, non loin aussi de cette église d'Ettal qui est un des plus remarquables spécimens du style « rococo », se trouve le château de Linderhof. Réduction du à la fois de Versailles et de Trianon, cette demeure reproduit entre ses murs beaucoup trop petits tout le XVIIe et tout le XVIIIe siècle français, mais vus à travers une imagination allemande exaspérée. Or et moulures y débordent au point de ne pas laisser libre la plus petite place. Dès le vestibule on rencontre la statue du grand roi au-dessus de laquelle plane un soleil. Et partout le même souvenir se retrouve, mêlé au souvenir pourtant si différent de Louis XV, à travers les chambres d'argent et les chambres d'or, dans les peintures qui surmontent les portes et qui reproduisent les scènes de Versailles. Dans les jardins mêmes, les plates-bandes dessinent la fleur de lys, et

un jet d'eau d'une grande hauteur doit évidemment rappeler les grandes eaux.

Mais cela ne suffisait pas à son imagination que d'autres rêves sollicitaient. En pénétrant dans le parc de Linderhof, on rencontre d'abord un kiosque. Là nous sommes à l'Alhambra : un demi-jour, ménageant la fraîcheur, éclaire une décoration mauresque ; au milieu coulent les eaux vives d'une fontaine ; au fond, derrière le divan du roi, élevé comme un autel, les plumes du paon resplendissent. — Plus loin, c'est une grotte : ici, l'imagination n'a plus de modèle spécial ; mais, livrée à elle-même, elle est d'autant plus maladroite : le « truc » se fait sentir.

Au milieu d'un enchevêtrement de galeries sombres, de colonnes, de stalactites, les eaux tombent en cascades colorées vers une grande vasque, où navigue une conque marine. Tous les soirs, le roi venait y prendre place et s'y faire promener. Le souci de son bien-être et de sa santé n'était pas oublié : un calorifère supprimait dans la grotte l'humidité et y maintenait une température de dix-huit degrés. Là, le perpétuel acteur qu'il était à lui-même s'abîmait dans la contemplation d'une grande fresque où des jeux de lumière donnent aux personnages l'apparence de la réalité. Le Venusberg de Tannhäuser y déploie ses danses, ses grâces nues et lascives. Aux pieds de la déesse victorieuse, le pâle jeune homme demeure, épuisé de tristesse et de volupté.

Il est d'ailleurs curieux d'analyser la conception de l'amour chez Louis II. Il n'est pas vrai de dire qu'il fut un Hippolyte farouche, fuyant le spectre féminin. La femme tint au contraire une grande place dans son imagination ; mais comme toutes ses pensées, comme toute sa vie, elle resta dans cette imagination. C'est une chose étrange que le culte de ce roi vierge pour Louis XV. Avec quelle surprise l'on trouve, parmi les pastels de Linderhof, avec les portraits des gentilshommes du temps, ceux de la duchesse de Châteauroux et de la Dubarry. Et ils ne sont pas là seulement dans le but de compléter le style du château. A Neu-Schwanstein même, le palais de noblesse et de pureté, cette idée de volupté n'est pas absente. Parmi les fresques qui couvrent les murs, celles qui se rapportent à la folle passion de Tristan et d'Iseult ont été choisies pour la chambre à coucher. Elles sont encadrées de deux figures allégoriques, l'une de la Fidélité, l'autre de l'Amour. Cette dernière tient un arc dont la flèche est dirigée vers le lit du roi. D'ailleurs cela n'a pas un sens plus réel et plus profond que l'oratoire qui s'ouvre dans cette même chambre avec son prie-Dieu devant le Christ d'ivoire et l'image de saint Louis. La piété, comme l'amour, n'étaient ici qu'affaires « de tête ». L'impuissance du cœur cherche à se faire illusion. Et l'on songe à cette histoire d'amour, la seule qui se rencontre dans la vie de Louis II, à cette femme qu'il aima d'un sentiment mystique, qu'il ne voulut point posséder, et qu'il tenta, dit-on, de noyer dans l'un de ses lacs, afin qu'elle ne lui fût pas reprise par la vie.

*
* *

En quittant Linderhof on ne connaît pas Louis II. La fantaisie imitatrice et gauche qui s'y déploie ne suffirait pas à le rendre intéressant. On se détourne de ce faux Versailles pour regarder l'admirable et romantique spectacle des Alpes bavaroises qui le contredit. Mais il faut aller à Hohenschwangau. Là, dans ce « haut pays du Cygne », on le comprend et on l'aime vraiment. Louis II était venu souvent, jeune homme, dans cette vieille maison de ses ancêtres. Son père et son grand-père l'avaient habitée et marquée déjà du génie de la famille. Leur imagination qui tenta de transformer Munich avec des souvenirs de la Grèce, avait déjà élu l'oiseau de pureté qui éploie ses ailes au sommet de la demeure. Aux fenêtres, les jours de pluie si fréquents dans ce pays, au delà des eaux vertes du Schwansee, au-dessus des sapins qui ne parviennent pas à la couvrir, le jeune prince voyait en face de lui se dresser, abrupte, la montagne de granit. En lui le monde des légendes s'évoquait, comme une patrie d'origine à laquelle il appartenait toujours. Tous les dieux et tous les héros de l'antique Germanie, toutes les puissances secrètes qui jadis enchantaient le monde, exilées depuis longtemps par les luttes des hommes et les fatalités politiques, semblaient avoir trouvé un refuge suprême dans son âme. Pour leur donner une vie nouvelle, pour leur faire parler encore la langue divine, Louis II avait trouvé dans Richard Wagner le magicien qu'il attendait. Avec lui il fut Siegfried, le héros rédempteur, vainqueur de monstres, et comprit le chant des oiseaux. Il fut aussi Parsifal, vainqueur des sens, et s'exalta dans un rêve de pureté. Comme eux il crut être un instinctif, un simple de conscience, à qui cette simplicité même donne une force invincible. Il fut même Tristan et pensa sans doute qu'il était né, lui aussi, pour les passions insensées de l'amour et de la mort. Mais son rêve voulait se réaliser, essayer ses ailes lui aussi dans la mesure de sa puissance. Il comprit alors que c'était sa mission à lui, le dernier des fils de Wotan, le dernier chevalier du Graal, de reconstruire pour eux un asile nouveau qui fût le burg et le temple, le Walhall et Montsalvat, et quittant Hohenschwangau, portant avec lui tout le génie de l'Allemagne auquel il voulait donner une expression suprême, il gravit avec eux la montagne de granit.

Là il édifia Neu-Schwanstein, la « nouvelle pierre

du Cygne ». De quelque côté qu'on l'aperçoive, sous quelque façade qu'il se présente, dressé au-dessus des sapins, l'apparition de ce palais fantastique aux détours des chemins surprend comme une soudaine vision de rêve. Avec ses pierres neuves trop blanches, ses tours trop étroites fiévreusement élancées vers le ciel, qui visiblement ne servent pas à la défense du château, mais seulement à l'expression d'une idée, il a l'aspect d'un fantôme. Il hante la pensée et la poursuit au départ. De tout le plateau de Bavière, jusqu'à Biessenhofen où le chemin de fer rejoint la grande ligne de Munich à Lindau, on l'aperçoit encore fixé sur la première rampe des Alpes. Le souvenir de l'avoir visité, laisse l'impression étrange d'avoir pénétré dans le cerveau d'un homme et non pas dans une œuvre qui, lorsqu'elle est le produit du génie, semble impersonnelle et est séparée de son auteur précisément parce que celui-ci a réussi à s'y livrer tout entier. A Neu-Schwanstein on est entré dans une imagination qui ne s'est pas extériorisée complètement, et qui a accepté pour son rêve, dont elle voulait seule jouir, une réalisation inférieure et disparate. L'harmonie du château, comme diraient les Allemands, n'est pas objective, mais subjective. Dans l'architecture, où le style roman domine, on trouve des velléités de ce style mauresque cher à Louis II qui s'imaginait volontiers avoir été en Terre sainte. On trouve aussi une grotte artificielle conduisant de la chambre à coucher à une terrasse ouverte sur la gorge sauvage où les eaux de la Pœllat se précipitent avec un bruit terrible et continu.

La fantaisie du roi se promenait à travers toutes les exaltations. Les fresques de Piloty, d'Aigner, de Spiess, faisaient repasser sous ses yeux ce monde héroïque des légendes où il choisissait ses rôles. Mais dans les grandes salles de son palais, dans la salle des concerts qui imite celle des chanteurs de la Watburg, dans la salle du trône qui évoque le temple du Graal, après qu'il était monté à l'autel, qu'il s'était assis sur le trône, alors lui revenait plus profondément la mélancolie de sa royauté vaine et solitaire. Autour de lui les splendeurs de son rêve trop somptueux accablaient son âme anémique. Et il se consumait, paré des souvenirs trop lourds des héros, dans la beauté et la pureté de ses oiseaux bien-aimés, le Cygne et le Paon, et dans leur stérilité.

*
* *

Car la chose essentielle manque à tout ce décor, la seule qui pourrait lui donner un sens et en éloigner la satiété, à savoir la force et l'activité de ceux qui y vivaient autrefois. Louis II peut revêtir les costumes de Siegfried ou de Parsifal, mais il n'a accompli aucun de leurs exploits; il peut se parer de la lyre de Tannhäuser ou de Wolfram d'Eschenbach, mais il n'a composé aucun de leurs chants. Il se contente de leur triomphe : l'acte est toujours éludé. — Auprès de lui on n'apprend pas la vie, mais seulement une étroite volupté cérébrale. S'il n'était tout d'abord un faible, on pourrait l'appeler un égoïste. Son meilleur titre de gloire est le secours qu'il apporta à Wagner; mais on ne peut guère lui en savoir gré, car là encore il ne songeait qu'à lui-même, témoin ces exécutions des œuvres du maître où il voulait être le seul auditeur. Ainsi il peut être considéré comme le prototype du faux wagnérien, si fréquent aujourd'hui, qui croirait faire déchoir ses impressions s'il les partageait avec d'autres, comme si l'effet naturel de ces œuvres sublimes n'était pas au contraire un élargissement de la vie dans le sens de l'expansion et de la générosité. — D'ailleurs, cette solitude même où s'enfermait Louis II n'est pas d'une absolue sincérité. Il n'y avait là encore qu'une attitude; je n'en veux pour preuves que les innombrables photographies où il s'est fait représenter dans tous les costumes de ses rêves. Dans ces rêves il s'enveloppait, les ramenant de plus en plus étroitement autour de lui, pressentant peut-être le moment où il en aurait épuisé toute la volupté d'orgueil, et où son imagination trop pauvre ne pourrait les renouveler.

Les derniers portraits de Louis II révèlent la chute irrémédiable. La belle hardiesse du front qu'on aimait autrefois chez le jeune homme est devenue l'entêtement obscur de la folie; les lèvres tendres se sont endurcies; toute la figure s'est empâtée. Replié sur lui-même, indifférent aux choses extérieures, dans un costume de malade, il attend la fin. — A ce moment les châteaux ne sont pas encore terminés; il les a à peine habités, mais déjà ils ne l'intéressent plus. Wagner est mort et aucune œuvre nouvelle du génie ne vient réveiller son âme qui s'endort. Le crépuscule des dieux est venu.

Les rêves sont épuisés. Dans le désir d'en jouir encore, il erre parmi eux, fantôme lui aussi, et ils repassent sous ses yeux, étrangement mêlés comme dans un cauchemar. — Aux derniers temps, ses chevaux attelés en poste le menaient dans un traîneau Louis XV de Linderhof à Neu-Schwanstein. Sur son chemin il traversait l'Ammerwald couverte de neige, s'arrêtait un moment à la Ilundingshütte où il évoquait encore les héros wagnériens. Il longeait les eaux calmes du Plansee, puis le torrent furieux du Lech. Au soir, Neu-Schwanstein apparaissait, doré des derniers rayons du soleil.

A l'extrémité nord du Plansee, en deçà de la frontière tirolienne, une plaque de marbre conserve le souvenir de sa dernière visite, quatre jours avant la catastrophe finale. Peut-être Louis II y cherchait-il déjà une place pour mourir. Car l'idée du suicide,

logique au terme de cette vie, dut naître et mûrir longtemps en lui. Sans doute aussi la pensée lui vint qu'il pourrait finir à Neu-Schwanstein incendié, comme Wotan au Walhall, au milieu des flammes dévorant son œuvre, qui fut vaine pour avoir mis à la base trop d'orgueil.

Mais le roi qui voulait désormais le néant, eut peur de se livrer au feu, le principe ironique de destruction et de création. Il préféra l'eau, l'eau adorée des romantiques allemands, qui la chantèrent comme l'élément par excellence, en qui tout se dissout et retourne à la liberté primitive. Il revint au lac de Starnberg, là où la Bavière se révèle. Dans la minuscule villa de Berg, de mauvais petits tableaux en profusion couvrent les murs, reproduisant toutes les scènes des épopées légendaires. Une dernière fois tous ses rêves s'y rassemblaient, s'y résumaient, rétrécis et affaiblis comme ils l'étaient dans son âme. — Peut-être attendit-il le signe suprême des oiseaux qui passent sur le lac. La Walküre, au moment de clore la destinée de son père et du monde, s'écrie : « Tes corbeaux fatals qui croassent vont s'envoler jusqu'à toi. Calme, repose, ô Dieu!... »

Et Louis II de Bavière entra dans la mort, laissant à de plus forts la tâche de vivre et de créer, à ceux qui, sortis de la foule où tout se renouvelle, nés sans le poids d'une couronne étrangère, sauraient conquérir eux-mêmes une autre royauté.

MAURICE PUJO.

QUI VEUT AVOIR SA STATUE?

Nous commencerons par raconter ce qui se passa il y a quelques mois, dans un endroit bien connu, mais que nous ne sommes pas autorisés à faire connaître.

*
* *

La journée avait été semblable à toutes les autres : elle s'était écoulée sans événement capable de graver son quantième dans la pierre, cette dure mémoire des peuples, et elle avait eu, comme la journée la plus banale, son érection de statue.

Le soir était venu. La place où régnait la statue du Grand Homme était déserte ; seuls, quelques becs de gaz faisaient la veillée d'honneur autour du socle de marbre ; ils formaient des ronds de limbe sur l'asphalte et lançaient des rayons plus vagues sur la haute silhouette de bronze, fouillant par en dessous les plis noirs du manteau, dessinant les plans du maxillaire, les cartilages du nez et les arcades du front dressé dans la nuit, parmi les étoiles...

Minuit venait de sonner lorsque deux passants apparurent. L'un était grand et maigre. L'autre était gros et court. Ils arrivaient sans se voir, par des rues opposées. Tous deux regardaient la statue avec un vif intérêt. Le petit passant avait l'air furieux ; le grand avait l'air attendri.

Devant le socle, ils s'arrêtèrent, s'aperçurent et s'examinèrent en silence...

L'obscurité était assez épaisse malgré la lueur des becs de gaz : le premier distingua un passant grand et maigre ; le second distingua un passant gros et court.

Au bout d'un instant, le grand passant éleva la voix et dit avec expansion :

— Une bien belle statue, n'est-ce pas ?

— Ça, Monsieur? demanda le petit passant. Vous appelez ça une belle statue?

— Eh! oui, Monsieur, j'appelle ça une statue, et même une belle statue.

— Bah ! ricana le petit homme. Vous n'êtes pas difficile !

— Monsieur, annonça l'autre avec vivacité, j'ai l'honneur d'être un ami très intime du sculpteur qui a exécuté cette œuvre.

— Vous m'en direz tant ! lâcha son interlocuteur. Eh bien, moi, Monsieur, j'eus l'honneur d'être un ami très intime du Grand Homme qu'elle a la prétention de représenter !

Les deux individus se toisèrent avec méfiance.

Le grand passant reprit la conversation ; d'un ton d'ironique condescendance, il demanda au petit passant :

— Vous me voyez très curieux de savoir ce que vous reprochez à ce travail.

— Tout ! à commencer par son existence même !

— Tiens ! tiens !

— Ne riez point, Monsieur, je pourrais vous dire des choses terribles au sujet de cette statue, comme de beaucoup d'autres.

— Oh ! contez-moi ça, dites ! implora le grand passant qui ne se tenait plus de joie.

Le petit passant bondit, saisit l'inconnu à la gorge et s'écria :

— Regardez-moi bien en face et, à moins d'être aveugle comme un accordeur de pianos, vous ne rirez plus !

— Ciel ! le Grand Homme !

— Oui ! l'ombre du Grand Homme, du... Grand... Homme !

Le grand passant épouvanté s'étant abattu sur le trottoir, le petit passant s'assit tranquillement sur sa poitrine.

— Maintenant, reprit-il, je vais vous conter l'histoire de ma statue, puisqu'elle vous intéresse.

Enterré depuis quelques mois, je menais une mort assez douce, et je commençais même à rêver de

gloire en voyant ma réputation grandir parmi les vivants, quand j'appris tout à coup que j'étais menacé d'avoir aussi ma statue...

« Une statue ! Quelle chute du plus haut de mes rêves !... Jadis, on était fier de se dresser sur une place publique avec un noble geste défiant la mort et l'oubli ! Mais rien n'est devenu ridicule comme cela, depuis que la France s'est transformée en *Champ de Navets* (1) !... Dans l'autre monde, les gens mal élevés — il y en a partout — s'envoient promener en se disant : « Et ta statue... est-elle en « zinc ? » C'est aussi commun que d'être décoré, ici-bas !... Ah ! certes, telle n'était pas la gloire que je rêvais... Si encore on avait soigné ma renaissance, si on l'avait confiée aux doigts experts d'un Praxitèle moderne ! Ah bien, oui ! La France qui se vante d'avoir des sculpteurs de talent, peut en compter, bien juste, une dizaine capables de faire une bonne statue pour le Salon, mais elle n'en a pas un seul qui sache dresser en plein air, sur un socle, un bonhomme.

« Aussi était-on allé déterrer de sa glaise un pauvre diable qui, loin de me tourner en chef-d'œuvre, ne pouvait me doter que d'une indéniable *queue-d'œuvre*. Ce zélé manieur de boue commença par demander sur ma personne les renseignements les plus impertinents et s'entourer des documents les plus naturalistes. Imaginez-vous que cet animal-là prit ma dernière culotte et ma dernière redingote et les fit endosser par un modèle italien obèse et crasseux qui — prétendait-il — me ressemblait ! Et copiant le piteux fantoche qui souillait ma défroque, en quelques tours de main, il acheva de *m'exécuter* comme me voici...

« N'allez pas croire, Monsieur, que je méprise les sculpteurs en général. Je les admets et parfois les admire, quand ils font œuvre d'artiste ; mais je les hais lorsque, s'érigeant en Pompiers Funèbres, ils s'attaquent aux morts pour en vivre et accommodent les Grands Hommes aux Navets ! Je vous apprendrai même, Monsieur, que nous sommes, parmi les morts, un tas de Grands Hommes, — des vrais, — las d'être tripotés en effigie par les statuaires et résolus à mener durement les nuits des malheureux qui se sont mêlés de nous modeler ou se mêleront de nous modeler dans l'avenir. Des statues, on n'en veut plus, entendez-vous ?... Quant à moi, je hanterai cette place comme une âme en peine, et si jamais mon sculpteur passe par ici — et j'y compte bien, car le coupable est toujours attiré par sa victime — je vous le modèlerai de la bonne manière, et à coups d'ongles, et à coups de pouces, et à coups de poings, par grands plans, comme un artiste, je vous le jure... »

(1) Parmi les artistes, on appelle *navet* une mauvaise statue.

Le grand passant, la tête dans le ruisseau, claquait des dents bruyamment.

— Avez-vous fini de jouer des castagnettes ? lui cria le petit passant.

« Encore un mot et je vous quitte, car le jour approche.

« La gloire, aujourd'hui, n'est plus cette gloire en bronze comme les petits sous, une vraie gloire de mendiant et dont on a trop abusé... La seule qui soit enviable, rare, distinguée, est celle qui efface l'auteur en immortalisant son œuvre, qui crie à la fois : « Il est génial ! » et : « Il n'a peut-être pas « existé ! » C'est la gloire d'Homère, c'est la gloire de Shakespeare, c'est la gloire d'Ossian, et c'est la gloire que je me souhaite. Ainsi soit-il... »

Ayant ainsi parlé, le petit passant s'éloigna et disparut...

Quand le jour vint, une voiture de laitier traversa la place. Au vacarme des boîtes à lait, le grand passant étendu sur le trottoir, devant la statue, se redressa, se frotta les yeux, regarda autour de lui avec stupeur.

— Allons, bon ! J'ai tant bu hier au banquet de mon Grand Homme, que je suis venu m'endormir à ses pieds...

Il se tâta les côtes, ramassa son chapeau, se releva en s'accrochant à un bec de gaz.

— Je suis rompu !... Qu'ai-je donc rêvé ?... Ah ! oui.

Ayant jeté un regard craintif sur la silhouette noire dressée dans le ciel clair du matin, il s'en alla en murmurant :

— On ne m'y reprendra plus, à faire des Grands Hommes !...

*
* *

Depuis cette singulière aventure, les menaces du Grand Homme se sont réalisées.

Toutes les places publiques de France sont hantées et il ne se passe pas de nuit où l'on ne ramasse quelque sculpteur à moitié assommé auprès de quelque socle, soit à Paris, soit en province. Beaucoup de statuaires n'osent plus sortir dès que le jour tombe.

Au ministère des Beaux-Arts affluent des lettres dans lesquelles des artistes épouvantés supplient l'administration de déboulonner leurs œuvres. D'autre part, tous les sculpteurs refusent d'entreprendre les nouveaux monuments que l'on voudrait élever à la mémoire de nos hommes célèbres.

Il est aujourd'hui prouvé que les morts, mécontents de l'abus que l'on a fait de la sculpture à leurs dépens, ne veulent plus de statues et comptent se défendre et aussi se venger par tous les moyens en leur pouvoir.

La Société des Artistes français, très émue et désireuse de conserver intacts les auteurs et leurs œuvres, a proposé de simplement changer les noms inscrits sur les socles. Comme les statues ne ressemblent jamais aux personnages qu'elles représentent, l'idée a paru excellente et facile à exécuter.

Elle semble même très féconde, puisqu'elle va permettre, en satisfaisant les morts, de faire des heureux parmi les vivants.

En effet, on a l'intention de donner à toutes les statues de nos places publiques les noms des *Grands Hommes vivants*.

Les monuments, statues et bustes qui se dressent à Paris et en province vont tous être recouverts de toiles pour être inaugurés de nouveau. La liste des nouveaux titulaires paraîtra dans l'*Officiel*, le premier janvier. Et les inaugurations, avec discours et banquets, commenceront sur-le-champ. Cela nous promet de nombreuses et originales cérémonies et une longue suite de fêtes dans la France entière.

Au moment où les décorations perdent de leur prestige, on ne saurait trop se féliciter de cette nouvelle source d'honneurs qui nous permettra de signaler à l'attention publique les gens de talent que l'on ne sait plus comment distinguer des autres.

Dès aujourd'hui donc tout Français peut aspirer à la gloire d'être coulé en bronze ou ciselé en marbre et planté sur une place publique.

Quand un grand homme mourra, sa statue sera attribuée à un autre Grand Homme parmi les vivants.

Pas plus que la croix de la Légion d'honneur la statue ne sera héréditaire. Elle comportera les grades suivants :

1° *Médaillon* (marbre ou bronze);

2° *Buste* (marbre ou bronze);

3° *Buste* accompagné de figures allégoriques (marbre ou bronze);

4° *Statue*, costume moderne (marbre ou bronze);

5° *Statue*, costume ancien (marbre ou bronze);

6° *Statue équestre*, costume ancien ou moderne (marbre ou bronze);

7° *Statue nue* (marbre ou bronze), considérée comme le grade suprême.

Les personnes qui se reconnaissent des titres à un médaillon, un buste ou une statue, sont priées d'adresser, dans le plus bref délai, leur demande à la direction des Beaux-Arts, rue de Valois.

CH. MOREAU-VAUTHIER.

LIVRES D'ÉTRENNES

L'Ile à Hélice, par Jules Verne; *Atlantis*, par André Laurie; *les Petits Robinsons du Roc-Fermé*, par Gennevraye; *les Trois Naufragés du « Sirius »*, par Price; *la Vallée des Colibris*, par Lucien Biart; *Tremor aux Mains rouges*, par H. de Brisay; *le Petit Jack*, par Marshall; *Nos Bêtes*, par Beauregard; *Mon Chevalier*, par G. Franay; *le Chevalier Carême*, par Guechot; *Clovis*, par G. Kurth; *Rome et ses Pontifes*, par Mgr Chevalier; *Mabel Vaughan*, par Miss Cumming; *Nos Soldats*, par le marquis de Ségur; *Notre Ecole polytechnique*, par G. Claris; *Histoire de l'Orfèvrerie française*, par Henry Havard.

... Le grand maître de la littérature d'étrennes, c'est encore et toujours M. Jules Verne. Il a fait en ceci une véritable révolution. Depuis le jour où il nous a conté un voyage de *Cinq Semaines en ballon* et les passionnantes aventures des *Anglais au Pôle Nord*, une littérature nouvelle est venue au jour. Les petits récits édifiants de jadis, — et dont je ne dirai pas de mal, puisque aussi bien j'aurai à vous en recommander quelques-uns, — ont fait place à des ouvrages d'un genre très singulier. S'il s'agissait ici de « critique littéraire », on pourrait y relever le trait qui caractérise toute la littérature de la seconde moitié de ce siècle. Ces contes, les auteurs ont moins cherché à les faire beaux qu'à les rendre vraisemblables ; et cela, c'est le réalisme. Ces contes fantastiques sont des histoires réelles. On nous montrait ici même l'autre jour comment le théâtre purement psychologique de Dumas fils était construit, si je puis dire, sur une base de réalisme. Pareillement, l'œuvre de M. Jules Verne a ceci de particulier qu'elle est « vraisemblable ». Sans vain étalage de science, en rappelant seulement quelques principes connus, M. Jules Verne établit fortement son point de départ, son « postulat ». Il nous montre, il nous prouve que ce qu'il suppose est possible, ou du moins n'est pas impossible. Pourquoi un ballon ne resterait-il pas cinq semaines en l'air ? Pourquoi, étant donnée la force toujours croissante de nos engins de destruction, ne pourrait-on imaginer un canon d'une portée cent fois, mille fois plus puissante que celle des canons actuels ? M. Jules Verne, hardiment, le suppose. Bien plus, il prouve que cette supposition est réalisable. En somme, quelles sont les deux grosses difficultés ? Le recul de l'arme, et la force d'attraction de la terre. Vous vous rappelez comment M. Verne a su les résoudre ; que son « résultat » soit juste ou non, peu importe : il suffit qu'il soit vraisemblable ; il l'est ; et, cela établi, nous consentons sans peine à le suivre *De la Terre à la Lune*. Je ne sais plus qui a dit que les mathématiques, c'était en somme de la poésie et de la métaphysique. M. Jules Verne est un grand poète et un grand métaphysicien. De là vient que ses récits non seulement amusent les enfants, mais intéressent encore ces enfants un peu

las qu'on appelle « les grandes personnes ». Je ne puis songer sans un frisson de passion aux aventures du capitaine Hatteras ou du capitaine Nemo : le docteur Clawbonny, tout comme le professeur Aronnax restent vivants parmi mes plus chers souvenirs... Mélange singulier d'imagination et de réalité, les ouvrages de M. Jules Verne tiennent une place à part dans la littérature contemporaine. Il a créé un genre...

Ces qualités qui semblent s'exclure et qu'il réunit avec tant de bonheur, vous les retrouverez dans son roman de cette année, l'*Ile à Hélice* (J. Hetzel et Cie). Ici encore un point de départ qui, avec un peu de complaisance, paraît le plus vraisemblable du monde. Vous savez les progrès accomplis depuis un demi-siècle par la navigation à vapeur. Des vaisseaux dont les dimensions augmentent chaque jour ; des machines dont la puissance semble presque infinie... et voici que la force nouvelle, l'électricité, vient leur ouvrir une voie encore inexplorée, et qu'elle aussi semble infinie... Il faut six, dix machines pour faire aller un navire de cent cinquante mètres ; multipliez par cent, par mille, par dix mille ; donnez à votre bâtiment non plus la forme d'un vaisseau, mais d'un vaste radeau ; construisez ce radeau en acier, en l'un de ces métaux qui offrent la résistance la plus forte sous le poids le plus léger ; calculez la partie émergente du bloc et sa partie immergée, d'après le poids qu'ajouteront à la masse totale les habitations et constructions dont vous aurez à la surmonter... et vous aurez l'*Ile à Hélice*. — La question d'argent n'existe pas, puisque seuls des « milliardaires » seront admis à y vivre. La capitale s'appelle *Milliard City*. Les pauvres sont ceux qui n'ont que trois cent mille livres de rente.

Je ne veux pas vous gâter votre plaisir en vous contant comment le « quatuor concertant », Sébastien Zorn, Yvernès, Frascolin et Pinchinat, s'est trouvé embarqué de force sur l'*Ile à Hélice*, — car l'art est un luxe que les citoyens de Milliard-City ne sauraient se refuser ; — comment, furieux d'abord, ils finissent par prendre assez galamment leur parti de l'aventure ; comment ils s'habituent peu à peu à la vie de l'île ; les pays qu'ils visitent (car l'île navigue et court le monde) ; les épreuves que traverse leur patrie provisoire et auxquelles ils se mêlent courageusement ; les perfidies de la perfide Albion, qui, constatant que l'île va sur mer, en conclut que cette île *doit* lui appartenir ; les palpitants épisodes de la chasse aux animaux féroces ;... et enfin la catastrophe suprême, qui met trop tôt un terme à ces passionnantes aventures. — Mais je veux au moins faire remarquer que le sujet traité cette fois par M. Jules Verne est éminemment « philosophique ». Les citoyens de Milliard-City ont choisi et établi leur nouvelle résidence surtout pour se mettre à l'abri des basses querelles qui ornent le « vieux monde » (et l'Amérique aussi est, par ce temps « électrique », un monde vieux). Ils s'installent, et, quelques mois plus tard, les mêmes petitesses apparaissent. Puisqu'ils vivent en société, il faut des lois ; ces lois gênent certains : elles sont appliquées par des hommes, c'est-à-dire imparfaitement ; l'ambition intervient et, malgré l'amour de Dy Coverley et de Walter Tankerdon, — ces « Roméo et Juliette » de l'Océan, — s'exaspère jusqu'à la bataille... Si bien que l'*Ile à Hélice* devient comme une représentation réduite de l'humanité, et qu'à considérer la morale de ce joli conte, nous comprendrons une fois de plus que les lois sont indispensables, et que partout où il y a des lois, c'est-à-dire partout où il y a des hommes, il y a des faiblesses et des injustices...

Mais ce qu'il y a surtout dans le nouveau roman de M. Jules Verne, c'est un intérêt soutenu, une rare variété d'épisodes.... et de somptueuses illustrations de Benett ; certaines planches de chromotypographie sont notamment réussies.

Parmi les élèves de M. Jules Verne, — élèves qui sont des maîtres ! — l'un des plus connus est M. André Laurie. Le volume qu'il nous donne cette année est aussi intéressant que ses aînés. Oserai-je même dire que j'y ai trouvé comme une sorte de poésie antique ? — L'aspirant Caoudal, tombé à la mer pendant une tempête, s'est machinalement cramponné à un canon arraché de son affût par la même lame qui l'avait emporté. Il coule à fond, et découvre, par deux mille mètres de profondeur, une cité enchantée, dernier reste de l'Atlantide des anciens. C'est à peu près l'inverse de l'*Ile à Hélice*. Ce que M. Jules Verne attribuait aux progrès de la science moderne, M. André Laurie en fait honneur à l'ancienne civilisation. A mesure que l'Atlantide s'abîmait sous les eaux (et sa « chute » a duré des années !) ses savants construisaient une ville surhumaine qui, depuis des siècles, a subsisté au fond de l'Océan. Mais la race s'est éteinte. Seuls vivent encore le vieux sage Chariclès et sa petite-fille Atlantis. C'est par eux que Caoudal a été recueilli, puis rejeté sur les flots. C'est eux que, par l'ingéniosité de sa science et la ténacité de sa résolution, il finira par retrouver. Ainsi la science moderne se fait l'égale de la civilisation antique. Mais Chariclès meurt. Et Caoudal épouse Atlantis, pendant que la cité merveilleuse s'écroule dans les flots. — A ces personnages principaux sont ingénieusement rattachés, et le médecin Patrice, ami de Caoudal, et Mme Caoudal, sa mère Hélène, sa cousine et Kermadec son vieux serviteur. Je me reprocherais d'oublier l'amusante figure du prince de Monte-Cristo, laquelle me semble dessinée non sans quelque malice. Est-ce que je me trompe ?...

Atlantis est édité par J. Hetzel. Des dessins de Georges Roux accompagnent le texte; ils sont infiniment pittoresques et variés, et dénotent (surtout en ce qui touche les vues de l'Atlantide) un très juste sentiment de l'antiquité.

C'est encore à la maison Hetzel que nous devons les *Petits Robinsons du Roc-Fermé*. C'est l'histoire animée et touchante de deux orphelins, Mélite et Yvon. Après avoir vécu quelque temps dans leur « Roc-Fermé » de la vie de Robinson, ils sont recueillis par de bonnes âmes à qui, — par suite d'aventures fort intéressantes, — ils finissent par apporter une fortune. Le roman de M. A. Gennevraye est délicieusement illustré par Georges Roux.

Avec les *Trois Disparus du « Sirius »* (par G. Price; chez Alfred Mame et fils) nous revenons à l'école de M. Jules Verne. — Au moment où le *Sirius*, abordé par un navire anglais, coule à pic, le lieutenant Georges de Malher, le docteur Sergeant et le matelot Halgonët se trouvent enfermés dans la soute aux provisions; grâce aux cloisons étanches, ils ne courent aucun risque d'être noyés. Mais périront-ils asphyxiés? Pendant quelques jours le docteur arrive à leur fabriquer de l'air respirable. Mais ce n'est que pour un temps; il faut partir. De la coque du vaisseau profondément ensablée, ils creusent un souterrain, et revoient enfin le jour après des épisodes, dont le dernier, l'invasion de l'eau dans la grotte, donne la chair de poule. Excellents dessins de Zier.

Autres récits mouvementés. Ceux-ci procéderaient plutôt des ouvrages de Fenimore Cooper. On connaît trop M. Lucien Biart pour que je sois forcé de parler longuement de son nouveau roman, *la Vallée des Colibris;* art du conteur, richesse de l'imagination, même un discret souci de style, sont les qualités ordinaires de M. Biart; jamais il ne les a plus évidemment développées que dans ce dernier récit. L'action est au Texas; attaques des Indiens, chasses, longues marches à travers le désert, je ne puis résumer ce volume si fertile en scènes dramatiques. Lisez-le, si vous voulez m'en croire. — *Trémor aux Mains rouges*, de M. Henry de Brisay, est un rapide et émouvant récit tout à fait digne du modèle que je signalais tout à l'heure. Nous sommes encore en Amérique, mais au moment de la guerre de l'Indépendance. Vous révélerai-je que le jeune comte de Lancieux finit par reconnaître son père dans le terrible corsaire Trémor? Dit de la sorte cela vous serait égal. Si vous commencez le volume, vous irez d'un trait jusqu'au bout. Remarquables dessins de Zier. — Ces deux volumes chez Mame.

Il n'est pas de bons « livres d'étrennes » sans quelques volumes consacrés à nos humbles compagnons d'existence, je veux dire aux bêtes. En voici deux : *le Petit Jack*, histoire vraiment touchante d'un jeune éléphant qui grandit en taille comme en sagesse (par Marshalls; dessins de Frœlich : chez Hetzel); et un beau volume du docteur Henri Beauregard intitulé : *Nos Bêtes*. C'est un livre de science, mais si instructif à la fois et si attrayant qu'on le lit comme un conte. D'excellents dessins et de belles planches coloriées de A. Millot, aident à comprendre et à retenir les enseignements de l'auteur (Armand Colin et Cie).

J'en ai fini, je crois, avec les « livres d'enfants », toujours avec cette réserve que les grandes personnes peuvent s'y plaire. J'arrive aux ouvrages un peu plus « avancés ». Ce sont de vrais romans pour la jeunesse, des romans *ad usum delphini*, comme disaient les vieilles éditions. — Parmi ceux-ci, il en est un qui me paraît tout à fait rare : *Mon Chevalier*, par Gabriel Franay (chez Armand Colin). C'est le journal d'une jeune fille, bientôt jeune femme, et bientôt veuve, hélas! presque en même qu'elle est mère. Résumer le sujet serait ici bien inutile; et ce serait trahir l'auteur dont la grâce se manifeste surtout par les nombreux et jolis détails qui remplissent son ouvrage... On se sent pris de découragement devant les innombrables volumes qui s'entassent sur votre table à cette époque de l'année. Je puis bien avouer qu'on se contente d'en parcourir quelques-uns. Et c'est ce que j'avais commencé par faire pour *Mon Chevalier*. Mais j'ai été bien vite pris par la simplicité attachante de l'histoire. Je l'ai lu, d'un bout à l'autre, avec l'intérêt le plus vif et le plus soutenu. C'est un livre « littéraire » et un livre charmant : touchant avec sobriété, sentimental sans fadeur et d'une réconfortante résignation. Très sincèrement, cela est plus et mieux qu'un « livre d'étrennes », — ce qui ne l'empêche pas d'être très joliment édité; les dessins de Ruty sont d'une poésie voilée de l'effet le plus heureux.

Voici maintenant *Autour d'un Drame* de M. Jacques Naurouze. Le drame, c'est un vrai « drame », une pièce de théâtre. Le dramaturge, Jean-Marie Bardeur, est un jeune homme chez qui la vocation littéraire est très accentuée. Il renonce, pour écrire, à une carrière toute faite dans l'industrie. Il compose un drame, *le Prince d'Ostie*; mais, cela fait, le plus difficile peut-être reste à faire : trouver un théâtre qui le représente. A elle seule cette histoire risquerait d'être un peu sèche, ou au moins d'un intérêt un peu spécial. M. J. Naurouze, très heureusement, a placé son roman en pleine période romantique, de sorte que ce livre romanesque est en un sens un livre d'histoire littéraire. Aux démarches de Bardeur s'entremêlent une foule grouillante de personnages, parmi lesquels le vieux cabotin Floris se détache avec beaucoup de relief. Une gentille histoire d'amour court au travers du livre. Jean-Marie finit

par épouser la fille de Floris (qui se trouve être sa cousine) et renonce au théâtre. C'est donc un livre moral — et amusant!... Je ne vois pas le nom de l' « illustrateur »; ses dessins sont d'une jolie élégance surannée, qui est bien « du temps ». (Chez Armand Colin.)

Encore chez Colin, une traduction nouvelle du *Chevalier Carême*, d'Avellaneda, par M. Guéchot. On sait que le *Chevalier Carême* parut comme « suite à *Don Quichotte* ». Non plagiat, sans doute, mais, si l'on peut dire, prolongation des personnages et des aventures qui leur advinrent. Comme l'incomparable hidalgo était doublé de l'adorable Sancho, de même notre chevalier Carême se double de son écuyer Nicolas Bidouze, dit Colasse; et, pareillement, à Dulcinée du Toboso fait pendant ici la « princesse Lalie », et aussi la « princesse Burlerine ». Les exploits du chevalier Carême, ses risibles méprises sont presque aussi surprenants que ceux de son modèle. — D'admirables dessins d'Henri Pille augmentent encore le pittoresque et la valeur de ce volume.

J'ai quelque scrupule à parler dans cette rapide revue du gros livre que M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, consacre à l'histoire de *Clovis*. C'est un ouvrage du plus haut mérite: valant non seulement par les aperçus très nouveaux qu'il ouvre sur les débuts de la domination franque, et par l'abondance des faits qu'il dispose à l'appui de sa thèse, — mais encore par le réel souci d'art qui l'inspire. Presque à chaque page, des gravures dans le texte reproduisent des spécimens de l'architecture, des armes, même des bijoux du vi^e siècle. De superbes photogravures hors texte illustrent les événements principaux traités dans le volume; elles reproduisent des dessins de MM. Cormon, Flameng, Luminais, Rochegrosse, etc. C'est une publication tout à fait remarquable qui fait le plus grand honneur à la maison Mame.

Chez Mame, encore un beau volume : *Rome et ses Pontifes*, par Mgr C. Chevalier. De l'an 42 à 1895! Il n'est pas d'histoire plus intéressante et dont les moindres faits aient eu plus de retentissement dans notre propre histoire. L'auteur, par les fonctions qu'il exerçait auprès du Sacré Collège, était plus en mesure que quiconque de mener à bien une pareille tâche. Son volume, très abondant en renseignements, est d'une lecture facile et instructive. De belles vues de Rome et d'ingénieux dessins lui donnent un prix nouveau.

Enfin, toujours chez Mame, une fort jolie édition illustrée de *Mabel Vaughan*, le roman bien connu de Miss M. Cumming; — et un beau livre, qui est un livre excellent et qu'on voudrait voir dans toutes les mains : *Soldats*, par M. le marquis de Ségur.

Ce n'est pas sans un peu de méfiance, je l'avoue, que j'ai ouvert le magnifique volume que M. Gaston Claris consacre à *Notre École polytechnique*. Sur la couverture, un X menaçant s'étale, tout en or... Il y avait là de quoi inquiéter quelqu'un dont les rapports avec les *Math*... ont toujours été assez froids. Eh bien, ce livre, qui est en quelque sorte une œuvre de piété, un monument élevé à la gloire des maîtres, des élèves, des serviteurs, des traditions, des bâtiments mêmes de l'École, ce livre est extrêmement amusant. Dans une cinquantaine de chapitres, écrits avec amour, M. Claris nous montre la vie du polytechnicien. Et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il insiste notamment sur les plaisanteries et les fêtes traditionnelles de l'École. Certains de ses récits sont d'une admirable drôlerie. Il y règne cet amour dont je parlais tout à l'heure et qui reste si vivace au cœur des *antiques*: on sent que M. Claris est heureux de parler de son École, heureux de la faire connaître et aimer du pauvre vulgaire: et l'on sent en même temps qu'il s'est refait jeune pour rappeler les souvenirs de sa jeunesse... Et c'est précisément ce qui donne à ce livre sa valeur très particulière; d'un bout à l'autre, en suivant les anciens et les « conscrards » dans leurs évolutions parfois effarantes, on sent comme un trop-plein de vie qui se dépense à tout propos, en hurlements féroces, en bondissements d'Apaches, en inventions déconcertantes et irrésistibles. On crie pour crier, pour le bruit d'abord, qui est une chose excellente en soi, et aussi parce qu'on a trop de vie, trop de forces, trop de voix... C'est là vraiment un « livre de jeunesse ». — Ajoutez que M. Gaston Claris dessine au moins aussi bien qu'il écrit. Les très nombreux croquis qui ornent son ouvrage sont d'un trait très juste et d'une excellente fantaisie (May et Motteroz).

Encore un livre admirable dont je suis en vérité navré de ne pouvoir dire que quelques mots. Mais il suffira de le signaler aux amateurs d'art, qui tous connaissent les beaux travaux de M. Henry Havard. Cette année, il nous donne l'*Histoire de l'Orfèvrerie française* (May et Motteroz) : et c'est une merveille de suivre sous sa direction, je n'ose dire les progrès, mais les « évolutions » de l'art de l'orfèvre. Une érudition sûre et jamais rébarbative, une science étendue et qu'on sent profonde; avec cela une connaissance parfaite de tout ce qui se rattache à l'orfèverie, c'est-à-dire à l'Art dans son acception la plus générale. Les deux chapitres sur la Renaissance sont à lire et à relire. Je veux au moins vous signaler aussi les études sur la joaillerie. Vous y verrez comment l'orfèvrerie a commencé sa décadence, et les motifs qui l'accentuent tous les jours. Vous y verrez bien d'autres choses. Ce volume, pour ceux qui s'intéressent aux choses d'art, est, comme ses aînés, une mine inépuisable de renseignements. De superbes reproductions

et d'incomparables planches coloriées appuient par d'attrayants exemples la forte analyse critique de M. Havard.

P. Tabesse.

(*A suivre.*)

THÉATRES

Opéra-Comique : *Xavière* (1), idylle lyrique en trois actes, tirée du roman de M. Ferdinand Fabre, par M. Louis Gallet, musique de M. Théodore Dubois. — Porte-Saint-Martin : Reprise de *Fanfan la Tulipe*. — A l'Œuvre : *Sakountala*, adaptation nouvelle de M. Ferdinand Hérold. — Théatre-Libre : *le Cuivre*, pièce en trois actes, de MM. Paul Adam et André Picard.

Le retard apporté à la première représentation de *Frédégonde* m'oblige à remettre mon compte rendu à la semaine prochaine. Je ne le regrette qu'à demi, puisque je puis aujourd'hui revenir sur l'ouvrage de M. Théodore Dubois. Ma première impression n'avait pas été bien bonne. Comme il arrive au théâtre, notre attention s'était d'abord portée sur les situations principales du drame; et c'est ce qu'il y a de moins bon dans *Xavière;* le reste, au contraire, est agréable; j'avoue, — est-ce une sorte de choc en retour, à la suite d'auditions récentes?... — qu'à regarder de nouveau l' « idylle » de M. Dubois, je m'y suis attaché un peu davantage.

Le premier acte nous présente les personnages, en même temps qu'il expose l'action. Ne vous attendez pas à une exposition proprement musicale, ni à des personnages musicalement posés. Le motif-type, utile pour établir un personnage, n'apparaît guère ici; quelques rappels de thèmes, et c'est tout; c'est assez pour faire de ce premier acte quelque chose de tout à fait agréable.

L'ouvrage s'ouvre par un court prélude; c'est d'abord le cantique contre l'orage : *Saint-Médard, Saint-Barnabé...;* puis une jolie phrase dite par les cordes, qui semble se rapporter à l'amour de Landry pour Xavière, et que nous retrouverons, notamment au premier acte, soutenant l'air chanté par Landry. Puis de rapides gammes chromatiques coupées de trémolos et de bruyants accords des cuivres... Ai-je besoin de vous dire que c'est l'orage? Et il me paraît superflu d'ajouter que cet orage est déjà fini quand le rideau se lève. M. Dubois n'aime guère les excès de la nature... Un joli décor champêtre; un coin de village : au fond un petit pont, à gauche l'entrée du presbytère ombragé par de grands arbres, à droite la maison d'école. Au-devant du presbytère, la gentille Mélie repasse, serrée de près par son amoureux Galibert, pendant que Prudence, la servante du curé, va et vient sur la place. De l'école partent des chants : les enfants, sous la direction de Xavière, répètent, — par reconnaissance, je suppose, — le cantique qui vient d'éloigner l'orage. Le dialogue s'engage et nous apprend sans lenteur ce qu'il nous faut savoir pour la pièce : la tendresse de Landry pour Xavière, les projets de mariage de Benoîte Ouradoux, mère de Xavière, et de Landrinier, père de Landry, et en même temps les rustiques amours de Galibert et Mélie. Pareillement, nous connaissons l'excellent curé Fulcran, son âme simple et toute de bonté. Et tout cela, musicalement parlant, est charmant. Il faut s'arrêter un peu ici.

Je disais que l'ouvrage de M. Théodore Dubois était aussi peu « leit-motivé » que possible. La musique se contente de suivre la parole; l'orchestre la soutient discrètement, tantôt rappelant un thème connu, le plus souvent suivant la marche du discours; quand « il y a le temps », une phrase musicale se dessine, bien en rapport avec la phrase parlée; et elle est soutenue à l'orchestre par une sorte de discret contre-chant, par d'innocentes « batteries », ou par de simples accords. Pas trace de « mélodie continue »; la phrase musicale, forcément courte puisqu'il s'agit d'un dialogue, apparaît nouvelle selon la marche de la conversation, s'arrondit et conclut en même temps que la phrase parlée. Et comme la déclamation est parfaitement juste, comme les idées musicales sont d'un joli tour, ce début s'écoute — je ne dirai pas sans ennui, mais avec un vrai plaisir, discret et tempéré... Après tout, nous ne pouvons pas toujours vivre dans le paroxysme !... Ajoutez que toutes les mélodies qui s'esquissent dans le début de ce premier acte ont, sans excès, un caractère gentiment champêtre; si bien que l'impression d'ensemble, — ce ne peut être encore qu'une impression générale de naïveté campagnarde, — nous est donnée sinon avec beaucoup de force, du moins avec beaucoup de grâce et de justesse. Je vous assure que c'est quelque chose !... Il faut en dire autant, et davantage peut-être, de l'entrée du curé Fulcran. Dès l'abord, il apparaît tel qu'il est, bon, naïf, simplement charitable; l'orchestre, sans excès, prend une couleur religieuse, soit par le rappel d'un chant liturgique, soit par les dessins tranquilles et recueillis dont il soutient le chant. Il en est de même de la légende de saint François d'Assise. Ici, la musique peut « s'étendre »; c'est bien un air de forme traditionnelle, puisqu'il se termine par une reprise de la phrase initiale. Mais cet air se développe avec une parfaite aisance; la mélodie se transforme, s'interrompt parfois, cependant que des harmonies dis-

(1) La partition a paru chez Heugel.

crètes prolongent l'impression générale... Il n'est rien de plus difficile que de traduire littérairement une impression musicale ; j'en suis réduit à abuser de ce mot vague d'impression, qui ne dit pas grand'-chose ; et je ne puis, par des mots, expliquer le charme discret mais réel qui se dégage de ces phrases musicales...

Quoi qu'il en soit, et il faut noter ceci, voici une exposition parfaitement musicale, sans aucun des procédés à la mode, extrêmement claire, juste de ton, et qui ne doit ces qualités très rares qu'à la justesse de la déclamation et à l'harmonie qui règne entre la musique et la parole. C'est (jusqu'ici) une pièce musicale, aussi différente que possible du drame lyrique ; et c'est toutefois une œuvre de théâtre musicale, conçue librement, franchement, en dehors de tout parti pris. Le mérite de M. Dubois, mérite très singulier par le temps qui court, est d'avoir exprimé directement, en toute sincérité, ce que lui inspirait le poème de M. Gallet, — ou mieux le roman de M. Ferdinand Fabre.

En somme, nous ne sommes nullement intransigeants en musique. Nous demandons, nous réclamons des œuvres de bonne foi, qui satisfassent le sens musical et qui n'offensent pas le sens commun ; nous voulons une musique qui s'adapte au drame et le suive sans s'égarer en hors-d'œuvre, lesquels trouveront leur place au concert, mais n'ont que faire au théâtre ; nous voulons un drame où la musique ait son rôle obligé, où elle augmente la force de l'intérêt dramatique. Y arrive-t-on à la manière de Wagner ? Tout va bien. M. Dubois y arrive d'une autre manière?... Encore une fois, qu'importe, s'il y arrive. La mélodie continue, l'emploi du leit-motiv ne sont que des moyens. Ils sont excellents, nous en avons eu la preuve. D'autres peuvent ne pas être mauvais. N'exigeons pas d'un musicien qu'il s'adapte des procédés contraires à sa nature, pour cette seule raison que ces procédés nous sont plus chers que les autres. Reste à savoir si le procédé Wagner, le procédé-symphonie, n'est pas le meilleur, et peut-être même le plus « facile ». Sans doute, quand on est Mozart, il suffit de deux airs pour créer l'âme tout entière de Chérubin. Mais tout le monde n'est pas Mozart ; et l'emploi des motifs caractéristiques peut être d'un grand secours pour indiquer musicalement les développements d'un caractère, et les phases d'un drame.

Je disais que ce procédé était le plus facile. En effet, s'il faut considérer le drame comme une sorte d'organisme, remarquez que vous avez ainsi, et d'abord, tous les éléments de ce drame, et qu'il « suffit » ensuite de les modifier, de les atténuer ou de les exaspérer suivant la marche de la pièce ; et c'est là une application aussi ingénieuse que pratique de la flexibilité presque infinie de la musique. Si, au contraire, l'on arrive à la scène dramatique sans en avoir « montré » auparavant les éléments, il faut créer le drame tout d'un coup et de toutes pièces. Et, de là, deux dangers : on risque fort de verser dans la formule, car il y a des formules pour exprimer musicalement une situation dramatique, et, de plus, il se peut qu'une phrase, — je donne au mot le sens le plus étendu, — excellente en soi, musicale et dramatique, ne s'applique pas exactement aux personnages du drame ; et, alors, plus d'unité : et un drame d'une émotion beaucoup moins intense, puisque ces personnages « musicaux » qui doivent nous émouvoir, nous ne les suivons pas « musicalement » depuis le début.

Revenons à *Xavière*, dont nous nous sommes un peu écartés... Est-ce à la manière choisie par M. Th. Dubois qu'il faut attribuer la faiblesse des scènes dramatiques ? Peut-être, et au moins en partie. Mais je le lui reprocherais d'une âme plus libre, si le poème, ici, n'était de la plus regrettable faiblesse. Il faut avoir le courage de le dire, la plupart des échecs ou des demi-succès des œuvres musicales contemporaines sont dus à l'offensante niaiserie des poèmes. C'est un contresens par trop fort de confier des ouvrages qui demanderaient le plus de tact et de sentiment poétique, à de braves gens qui sont absolument incapables d'écrire un vaudeville. La « lecture » d'un poème d'opéra est une chose effarante ; et l'on se sent pris de pitié pour les infortunés musiciens qui tâchent à mettre en musique de pareilles élucubrations. Nous en sommes toujours au mot de Beaumarchais. Ne serait-il pas temps de chanter des choses qui vaudraient la peine d'être dites ?... Voyez ce qui arrive pour *Xavière*. Les deux personnages « nécessaires » au drame, ses ressorts, si je puis dire, sont Landrinier et Benoîte. Et, théâtralement, ils n'existent pas. La cause du drame, c'est la passion de Benoîte pour Landrinier, et nous ne les connaissons ni l'un ni l'autre. Bien plus ! M. Gallet les a traités en personnages comiques ; nous ne les prenons pas au sérieux une minute, pas plus que nous ne sommes émus par leurs ténébreux desseins. Nous n'y croyons pas ; et il nous faudrait y croire pour être pris par le drame. Aussi, dans la faiblesse de la fin du premier acte, M. Gallet a-t-il une part de responsabilité plus grande encore que celle de M. Dubois.

Mais où je chercherai querelle au compositeur, c'est pour son second acte. Certes le poème n'y est guère bon. Le drame, à peine indiqué à la fin du premier acte, s'interrompt ici pour faire place au long épisode de la récolte des châtaignes. Au moins faut-il reconnaître que cet épisode est « musical », et qu'à défaut du drame, il met en scène une coutume qui a un certain parfum de terroir. Ici, le paysage est seulement dans le décor ; je voudrais le voir un peu dans la musique. Quelques airs cévenols, une

bourrée très connue, ne suffisent pas à le créer. Le chant du châtaignier, — qui revient sept fois de suite, toujours identique à lui-même, — est trop étriqué et dépourvu de caractère pour donner une vive impression de campagne et de grand air. Et j'avoue que les scènes trop coupées entre les divers personnages, et même le duo entre Xavière et Landry me paraissent un peu quelconques. Je ne parle pas du drame même qui reprend enfin en même temps que l'orage. La musique tient ici fort peu de place. Il est probable que le drame n'est guère l'affaire de M. Th. Dubois. Autant il était à l'aise dans le milieu tempéré et un peu superficiel du premier acte, autant il semble ici gêné et embarrassé.

Nous le retrouvons heureusement au troisième acte. Il y a bien quelques longueurs, un peu avant la fin, dans la scène où Benoîte vient réclamer Xavière, et surtout dans le quatuor un peu « gros » qui la termine. Mais, — quoique je n'aime guère l'hymne de poche qu'entonne Fulcran, — à partir de l'entrée du curé, la conclusion est rapide et suffisamment expressive. De plus, tout le début de ce troisième acte est charmant, tout à fait charmant. Je ne prétends point que *Grive, Grivette...* soit une de ces inspirations qui bouleversent la musique. Mais ce duetto, pour ce qu'il est, est le plus gentil du monde ; il se développe, se continue et se reprend avec infiniment d'aisance et de bonne humeur. C'est un rigodon, mais un rigodon excellent, et dont la tournure gaie et aisée est parfaitement dans la nature des personnages. A ce duo, je préfère encore la jolie phrase de Mélie, qui le précède : *Je voudrais aller par les sentes à ton bras...* La phrase est agréable au plus haut point, claire, limpide, ingénue, soutenue par de délicates harmonies, et d'un gentil sentiment...

Vous voyez qu'en somme j'ai eu à louer dans *Xavière* un assez grand nombre de choses. Ce qu'il y faut louer surtout, c'est le « naturel » de M. Théodore Dubois. Très sincèrement, et sans ombre d'ironie, c'est une joie de « voir » quelqu'un qui dit simplement ce qu'il pense, et comme il le pense, et qui veut bien ne pas remuer le ciel et la terre pour nous montrer deux petits paysans qui s'aiment et qui sont bien gentils...

Contentons-nous, pour aujourd'hui de signaler la reprise, — presque une première! — de *Fanfan la Tulipe* à la Porte-Saint-Martin. M. Coquelin, a naturellement triomphé. Je dois dire que le soir où je l'ai vu, il était aphone, ce qui m'a fait trouver un peu gris le drame de M. Paul Meurice.

A l'Œuvre, une adroite adaptation de *Sakountala*, de M. Ferdinand Hérold; et une pièce « difficile » de MM. Adam et Picard, au Théâtre-Libre : *le Cuivre*.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Dialogue des esprits.

L'AME DE DEMAIN. — Mon frère?

L'ESPRIT NOUVEAU. — Ma sœur!...

L'AME DE DEMAIN. — Voulez-vous, mon frère, me permettre une observation?

L'ESPRIT NOUVEAU. — Je vous écoute attentivement, ma sœur.

L'AME DE DEMAIN. — Vous savez comme je vous aime! Je voudrais vous voir obtenir dans le monde les grands succès que vous méritez par toutes vos excellentes qualités. Mais vous êtes un peu trop sérieux, mon frère, vous êtes trop grave, trop classique; vous êtes, en un mot, trop vieil esprit, je le crains, pour les hommes d'aujourd'hui.

L'ESPRIT NOUVEAU. — Trop vieil esprit? Mais vous n'y pensez pas, ma sœur! On m'a fait au contraire un crime de vouloir introduire un esprit nouveau dans la République et dans les relations sociales de mes contemporains.

L'AME DE DEMAIN. — Voilà comme vous êtes toujours, vous autres hommes! Vous prenez les choses au pied de la lettre. Vous en particulier, mon frère, vous avez une vertu de candeur qui n'appartient qu'à vous seul.

Croyez-en mon expérience de femme, si vous voulez examiner les choses d'un peu plus près, vous verrez que ce qui vous a empêché, jusqu'à présent, de réussir dans le monde, c'est que vous n'êtes pas assez nouveau ; vous êtes resté trop vieil esprit, mon frère, et, — comment dirai-je? — trop jacobin.

L'ESPRIT NOUVEAU. — Quinet cependant, Michelet, Condorcet, tous nos vieux maîtres...

L'AME DE DEMAIN. — Vous allez me faire rire...

L'ESPRIT NOUVEAU. — Le XVIIIe siècle, Voltaire...

L'AME DE DEMAIN. — Arrêtez, je ris!

L'ESPRIT NOUVEAU. — Ma sœur, vous êtes une coquette et une intrigante. J'en suis fâché pour vous. Vous avez renié votre famille et votre nom d'esprit nouveau que vous étiez comme moi. Il vous a plu de vous mettre en féminin et de vous dire l'âme, non pas seulement nouvelle, mais future, mais inédite, afin de faire votre cour à une génération indigne de vos faveurs. Vous êtes une simple demi-vierge, ma sœur, et encore!

L'AME DE DEMAIN. — Mon frère ?...

L'ESPRIT NOUVEAU. — Laissez-moi parler, car, enfin, il faut que je vous dise votre fait. Je sais que vous avez pour vous Eugène Fournière, conseiller municipal, poète et socialiste, — trois puissances. Il vous a dédié son dernier livre. Mais je vous dirai le fond de mon cœur, car moi aussi je vous aime beaucoup.

Votre conduite m'inquiète. D'abord vous avez changé de sexe pour flatter un peuple frivole et sensuel. Vous vous êtes appelé « l'Ame de Demain », dans l'espérance d'attirer à vous tous les partis : anciens boulangistes, socialistes, guesdites, monarchistes et réactionnaires.

Tous tendent les bras vers la vie nouvelle ; ce siècle à son déclin cherche fiévreusement la fontaine de rénovation.

Mais vous jouez un jeu périlleux, ma sœur, puisque vous voilà, à ce qu'il paraît, devenue ma sœur, sous une nuée flottante et vaporeuse de dentelles et de mousseline.

Vous auriez mieux fait, ô Ame de Demain, de rester tout bourgeoisement et honnêtement un Esprit nouveau comme moi.

C'est un vain et misérable amour de la particule nobiliaire qui vous a fait prendre ce nom prétentieux d'Ame de Demain, comme on dirait Anne de Châteaubouillon.

L'Ame de Demain. — Railleur !... Je voulais vous ouvrir les chemins de la fortune et de la gloire. Vous refusez ?

L'Esprit nouveau. — Je reste qui je suis, esprit nouveau et cependant ancien, esprit de tolérance et d'humanité, de paix et de critique, esprit de France et de Paris.

L'Ame de Demain, *avec une moue dédaigneuse.* — Ce n'est pas assez !

L'Esprit nouveau. — Vous êtes difficile !

L'Ame de Demain. — Esprit n'est plus de mode, soyez Ame !

L'Esprit nouveau. — Soyons ce que nous sommes !

L'Ame de Demain. — Brave homme !

L'Esprit nouveau. — Femme volage !

L'Ame de Demain. — Adieu, mon frère.

L'Esprit nouveau. — Au revoir, ma sœur.

Et l'Ame de Demain, ramenant ses voiles en nuage autour de sa taille onduleuse, enfourche sa bicyclette au milieu de l'enthousiasme d'une foule délirante.

La Soupe populaire.

Samedi soir, à la mairie de l'avenue Henri-Martin, M. Marmottan a procédé à l'inauguration de « la Soupe populaire du XVIe arrondissement ».

Les salons de la mairie avaient été disposés de manière à former un hall immense, dans lequel se développait une vaste table en fer à cheval. Après une chaleureuse allocution, M. Marmottan a soulevé le couvercle de la soupière et il a servi le potage aux convives avec une bonne grâce charmante. Il était, dans ses fonctions, assisté par MM. *Caplain*, *Gay* et *Lebock*. La soupe, d'une couleur brune, avait un goût fort engageant, et chacun s'est plu à féliciter les membres de l'œuvre de la bonne et saine nourriture qui est mise par leurs soins à la disposition des habitants pauvres de l'arrondissement.

On s'apprêtait à se retirer, après avoir repris à qui mieux mieux force assiettées de l'excellente soupe populaire, lorsque M. Marmottan s'est levé et a annoncé qu'en vue de donner à cette fête d'inauguration plus d'éclat, on avait décidé que quelques autres plats seraient exceptionnellement ajoutés au potage.

Les frais de ce second service ont été supportés par l'Harmonie de la Muette qui, sous la direction de son excellent chef, M. Ferranti, est venue dans la salle du banquet offrir les meilleurs morceaux de sa façon.

La sonate aux olives et la polka braisée aux choux ont été fort appréciées. Nous regrettons que l'oreille un peu dure de M. Marmottan l'ait empêché de goûter à ces mets aussi légers que savoureux.

Ajoutons que M. *Lebock*, membre de la commission exécutive, a fourni pendant tout le repas une bière saine et digestive, qui a rendu *Gay* les plus moroses.

Chacun s'est retiré, oserai-je dire ?presqu'*Caplain* et absolument satisfait.

Voilà de la bonne philanthropie.

Fragment sur la Certitude.

En définitive, la philosophie de la *Certitude* se résume en ceci :

« La garantie de mon sens personnel est dans sa conformité avec le sens commun universel. Je crois à cela parce que tout le monde y croit comme moi. »

Ce « tout le monde » apparait comme une masse énorme, et l'unanimité des êtres pensants. Ce bloc, sa grandeur, sa solidité font ma confiance.

Il est probable que je ne me trompe pas si je pense en effet comme tout le monde : me trompé-je, mon erreur est sans inconvénient, étant universellement partagée.

Et voilà, après Pascal, Descartes, Kant, Spinoza, Auguste Comte, voilà le fondement de la certitude !

Le fondement est bon sans doute ; en tout cas, il faut s'en contenter, puisqu'on n'en a aucun autre. C'est là-dessus que nous avons bâti l'édifice de la vie humaine.

Je voudrais seulement savoir, ce « tout le monde », ce monde entier, ce monde enfin, je voudrais savoir où vous le prenez, comment vous le pesez et le mesurez ? L'emphase de la parole humaine se montre encore ici d'une manière admirable.

Un groupe d'êtres que l'on appelle hommes est rassemblé sur un point de l'espace et du temps : telle, une colonie d'éphémères posée sur la feuille d'un arbre. Une goutte d'eau au bord de la feuille : quelques

éphémères d'un côté de la goutte, quelques éphémères de l'autre côté sont des peuples séparés par un océan.

Cette petite colonie d'individus de même espèce, modalités à peine variables d'une forme unique, n'a pas plusieurs façons de concevoir les choses de son univers, la feuille, la goutte d'eau, l'arbre et elle-même Si leurs petites âmes sont différentes, elles ne le sont pas plus que ces petits corps, que nous ne distinguons pas entre eux tant ils sont petits et pareils.

Leurs traits distinctifs, s'ils en possèdent, sont des quantités parfaitement négligeables, et les guerres qui peuvent les diviser les uns contre les autres ne sont que la fermentation d'un vague prototoplasma.

Les plus raisonneurs de ces éphémères, voulant asseoir leur croyance, ont fait le tour de la philosophie, cherchant un point fixe. Leurs angoisses intellectuelles seraient un drame impossible à dépeindre. Ils ont clamé leurs doutes jusqu'à la plus haute branche de l'arbre qui les a rassemblés une minute.

Ils sont enfin arrivés à ceci, qui est pour eux le fondement de la certitude : ils se disent que « tout le monde » partage leur opinion, c'est-à-dire le groupe entier des éphémères suspendu à cette feuille, et que leur garantie est « le sens commun de l'unanimité pensante ».

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE ENTREVUE AVEC CARLYLE.

Ce devait être en 1873 ou en 1874, je n'ai pas noté exactement la date, nous raconte un collaborateur de la *Saturday Review*. L'enthousiasme pour Carlyle était alors à son paroxysme; un beau jour j'en fus atteint comme tout le monde et le désir d'obtenir une entrevue du grand homme tourna chez moi à l'obsession. Je rédigeai ma requête en un billet fort laconique, je le portai moi-même à Cheyne-Row et, ayant appris que le philosophe était au logis, je dis au domestique que je viendrais chercher la réponse un quart d'heure plus tard.

« M. Carlyle vous prie de monter, » me dit le domestique quand je revins. A mon entrée dans le cabinet de travail mon hôte se leva lentement et avec un effort visiblement douloureux; grand et maigre, il était drapé dans une robe de chambre qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Il avait l'air résigné d'un homme s'apprêtant à s'acquitter d'un devoir social désagréable avec politesse et, s'il se pouvait faire, avec gaîté. « Ainsi donc vous êtes venu pour me voir? En quoi puis-je vous être utile? Asseyez-vous! » Et d'un geste courtois, mais avec quelque impatience, il me désigna le sofa tandis qu'il retombait lui-même dans son fauteuil. Remarquant alors que ma lettre était datée du Temple il me dit : « Vous êtes un jeune avocat? Bon, bon, il y a quelque chose à faire dans cette carrière du droit. » Je m'empressai de répondre que je n'étais nullement avocat. Alors son regard jusque-là indifférent devint tout à coup inquisiteur et soupçonneux : « Si vous n'êtes pas avocat, que faites-vous au Temple? » Je lui expliquai que le Temple n'abritait pas seulement des hommes de loi et que ma principale occupation était le journalisme. Cette profession n'était pas en odeur de sainteté auprès de lui; il espérait que pour moi le journalisme ne serait qu'un stage en attendant que j'eusse trouvé ma véritable voie. « Évidemment, ajouta-t-il, un jeune homme doit faire quelque chose; moi, à votre âge, je ne trouvais rien à faire et pourtant j'aurais volontiers scié du bois et puisé de l'eau. »

La conversation tomba alors sur Gœthe, puis sur la science moderne et il s'écria avec amertume : « Darwin prétend que l'homme tire son origine du protoplasma et du sperme de grenouilles, mais je préfère l'ancienne parole de David et la crois plus près de la vérité : Vous l'aviez placé, Seigneur, un peu au-dessous des anges! » Il fulmina contre les auteurs populaires « qu'ils appellent les auteurs à succès ». Il avait ouvert dernièrement un livre écrit par une personne qui se désignait sous le nom d'Ouida (il fallait l'entendre prononcer cet Ouwi-da), mais à qui, à en juger par ses productions, conviendrait mieux un monosyllabe qu'on n'emploie pas en bonne compagnie. Abominable! détestable! exécrable! Il ne faisait pas grand cas de George Eliot. Dernièrement il avait parcouru un certain... Middlemarch, ou quelque chose d'approchant et ne l'avait trouvé ni amusant ni instructif, mais parfaitement assommant. Il n'avait pas foi dans le roman; ni Walter Scott ni Dickens ne trouvaient grâce à ses yeux. Pour *Wilhelm Meister* et *Don Quichotte*, c'était une autre affaire; et il se mit à parler avec admiration de *Wilhelm Meister*. A cette époque Rossetti et Swinburne étaient fort en vogue. Je lui demandai ce qu'il pensait de cette école. D'un air lassé il leva les yeux et dit lentement : « Une singulière efflorescence! » Puis, je ne sais comment, nous arrivâmes au drame allemand et soudain un changement profond s'opéra en lui. Jusqu'à ce moment, qu'il parlât ou qu'il m'écoutât, le trait dominant de sa physionomie était un air de fatigue, de souffrance, de misère indicibles. Maintenant l'émotion, l'intérêt le transformèrent; il prit la peine de me retracer dans ses grandes lignes l'histoire du théâtre allemand, et entra même dans une foule de détails, s'exprimant avec emphase, ac-

centuant chaque mot comme s'il éprouvait du plaisir à s'entendre parler. Après le théâtre allemand nous arrivâmes à Strauss. Alors il s'emporta : « Cet homme, s'écria-t-il, écoutez bien ceci, cet homme a appelé Jésus-Christ une prodigieuse farce historique !... » Ce mot de « farce » éclatait comme un coup de tonnerre ; mais aussitôt ce même mot lui remit en tête une farce jouée au duc de Weimar et il me fut donné de voir un Carlyle troisième manière. Je ne compris pas trop l'histoire qu'il me conta d'une saucisse attachée à une corde et d'un chat s'accrochant à la corde et sonnant la cloche, car le narrateur était secoué par un rire homérique qui étranglait les paroles dans sa gorge, il se roulait littéralement dans son fauteuil et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Il ressemblait à un vieux satyre édenté et son aspect était si comique que je ne pus pas non plus garder mon sérieux. Cette hilarité convulsive dura une demi-heure, après quoi il partit en guerre contre notre époque en général et la politique en particulier : un tas de mensonges, un monceau d'ordures infectes qui gâtera tout, ruinera tout, engloutira tout, à moins qu'il plaise à Dieu de nous envoyer quelque grand génie. Il dirigeait vers moi des regards si terribles et des yeux si menaçants que, j'ai honte de l'avouer, le pauvre petit moi reculait instinctivement de plus en plus vers le coin du sofa. Je compris alors Leigh Hunt quand il nous dit que jamais, dans aucune tête humaine, il n'a vu des yeux pareils à ceux de Thomas Carlyle.

Sachant que j'avais depuis longtemps, très longtemps, dépassé le quart d'heure demandé, — notre entretien durant depuis près de quatre heures, — je m'étais levé déjà à plusieurs reprises. Aussitôt que la tempête fut dissipée je me levai encore, résolu cette fois à prendre congé. Mais alors il entama le chapitre des questions personnelles. « Connaissez-vous l'allemand ? » J'avais lu les classiques et je trouvais cela suffisant. « Allez aux Allemands, ils vous apprendront plus que n'importe qui ne pourrait le faire aujourd'hui. Il faut que vous placiez Gœthe, et Lessing, et Schiller au nombre de vos divinités. » Je me souviens qu'il me dit encore entre autres choses : « Marchez vers un but bien déterminé, bon ou mauvais ; un homme qui n'a pas de but tombe bientôt à zéro. Mieux vaut un but mauvais que pas de but du tout. Faites quelque chose, faites-le avec toute la puissance dont vous êtes capable et songez au jour où il vous faudra jeter vos outils et vous en aller. » Il me serra la main, et me regardant bien en face avec bienveillance il me dit : « Quel sera le mot du départ ? » J'avais bonne envie de lui répondre : Un mot m'invitant à revenir vous voir ! Mais le courage me manqua, et tandis que j'hésitais il reprit : « Eh bien, ce sera : *Perge, perge !* » Il m'accompagna jusqu'à la porte et, avec la courtoisie qui était chez lui un trait caractéristique, il s'apprêtait même à me reconduire jusqu'à la porte de la rue, malgré la souffrance qu'il lui en eût coûté, quand je le priai de n'en rien faire. « Vous pourrez retrouver seul votre chemin ? Eh bien, *perge !* » Et tout en descendant je l'entendis murmurer d'une voix lassée et sur un ton mêlé d'indifférence et de bienveillant intérêt : « *Perge, perge !* » Ainsi se termina mon entrevue avec Thomas Carlyle.

LA PRESSE ARMÉNIENNE

Le journalisme a eu de tout temps en Arménie une influence considérable sur les destinées du pays et il n'est pas étonnant que dans le mémoire présenté à la Porte le 30 septembre les Arméniens aient placé au premier rang de leurs *desiderata* la liberté de la presse. La revue *die Zeit* de Vienne (16 nov.) nous fournit des détails intéressants sur l'origine et le développement de la presse arménienne en Turquie.

La première publication arménienne parut à Madras en 1794 sous le titre de *Asdarar* (le Messager) ; le fondateur-directeur était un ecclésiastique du nom de Swawoujan, ardent patriote qui rêvait de délivrer son pays du joug des Turcs et qui s'efforça de gagner à sa cause les riches Arméniens habitant les Indes. Peu après l'apparition de l'*Asdarar* d'autres journaux virent le jour à Calcutta, Bombay, Singapore, etc., et répandirent les idées et la culture européennes parmi les Arméniens du pays. La fondation du premier journal arménien à Constantinople (centre intellectuel des Arméniens turcs) et à Tiflis (centre des Arméniens russes) remonte à 1832 et 1846. Alors sévit, on peut le dire, une véritable fièvre de journalisme. En Perse, en Europe, en Amérique, partout où se trouvait une colonie arménienne assez considérable, on était sûr de trouver aussi un journal fondé à son intention. L'ordre religieux des Mechitaristes a créé plusieurs organes des plus importants, entre autres le *Basmarvef* (Polygraphe).

On compte en tout 150 journaux ou périodiques arméniens. La presse atteignit son apogée vers 1860, quand la Turquie promit au pays des réformes libérales et une « Constitution arménienne ». Inutile d'ajouter que celle-ci n'exista que sur le papier, si elle exista jamais d'une façon quelconque. Mentionnons, en terminant, deux traits caractéristiques du journalisme arménien : d'abord le désintéressement absolu des collaborateurs, qui, à de très rares exceptions près, ne touchent point d'honoraires pour leurs travaux, en second lieu la diversité de ces travaux, la richesse de la matière composant le journal : politique, économie politique, sciences, beaux-arts, etc. La plupart des publications ont une nuance libérale progressiste très accentuée. Les rares organes conservateurs ou cléricaux ont toujours eu peu d'influence sur l'opinion.

Paris — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33123. *L'Administrateur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 — 4e SÉRIE. — TOME IV — 28 DÉCEMBRE 1895

LA POLITIQUE

La Chambre a voté le budget. Le Sénat peut le discuter d'ici au 31 décembre, et éviter les douzièmes provisoires. — Mais, dit-on, s'il n'est pas d'accord avec la Chambre sur tel ou tel point ?

Les conflits parlementaires en matière de finances sont toujours graves. Il y a un moyen très simple de les résoudre : ce moyen, les Américains, avec leur sens pratique, l'ont trouvé depuis longtemps. On l'a déjà dit ici ; on demande la permission de le dire une fois de plus. Aux États-Unis, lorsque le Sénat et la Chambre des représentants ne s'entendent pas sur certains articles de la loi de finances, le budget est renvoyé à une commission mixte, nommée pour moitié par chacune des deux assemblées. De part et d'autre, on choisit les hommes les plus compétents, les spécialistes. La commission arrive forcément à une transaction ; les chiffres qu'elle adopte sont ensuite votés sans discussion.

Pourquoi ne pas suivre cet exemple ? Pourquoi, lorsque le budget a été discuté dans les deux Chambres, au lieu de le renvoyer comme une raquette de l'une à l'autre, ne pas nommer une commission composée de quinze sénateurs et de quinze députés, qui serait chargée d'examiner les points en litige et de trouver une transaction ?

On objectera peut-être que cette procédure n'a pas été prévue par la Constitution ; mais la Constitution n'a pas tout prévu et ne pouvait pas tout prévoir. Elle a tracé un cadre dans lequel nous devons librement nous mouvoir. Elle a réglé les rapports des pouvoirs publics. Elle n'a pas fait autre chose ; et nous pouvons dire que tout ce qui n'est pas interdit par la loi constitutionnelle est permis.

Dans le cas, assez probable, où le Sénat modifierait quelques-uns des articles votés par la Chambre, on gagnerait du temps en imitant la façon de procéder des Américains.

Il faut souhaiter qu'on ne soit pas obligé de recourir aux douzièmes et que le budget soit voté avant la fin de l'année : c'est l'intérêt du régime parlementaire, c'est l'intérêt du pays.

Il a pu paraître à quelques-uns que la discussion du budget avait été menée un peu rapidement à la Chambre, mais il ne faut pas oublier que le projet avait été longuement étudié par la commission et les ministres. Il nous semble qu'en cette occasion, loin de critiquer la Chambre, il y aurait à la féliciter, tout d'abord d'avoir discuté la loi de finances sans interruption, et ensuite d'en avoir écarté certaines réformes assez importantes pour mériter qu'on les étudie pour elles-mêmes. C'est une bonne méthode de travail, à laquelle il faut espérer que les députés resteront fidèles.

La Chambre actuelle a encore deux années de vie : si elle veut les employer utilement, elle pourra résoudre quelques-unes des questions à l'ordre du jour, comme l'impôt des boissons, les retraites ouvrières, la réforme de la cote mobilière, et avant tout cette liberté d'association dont on parle depuis vingt ans.

M. Thiers disait : « L'avenir est aux plus sages ; » il semble qu'on pourrait dire aujourd'hui : L'avenir est à ceux qui feront quelque chose.

PAUL LAFFITTE.

VIE PARISIENNE ET VIE DE PROVINCE

A propos de « la Petite Ville » de Picard [1].

Mesdames, Messieurs,

Avant de vous parler de la *Petite Ville* et de m'expliquer devant vous sur une question qui s'y rattache et que je crois de quelque importance pour le mouvement de la littérature d'aujourd'hui, il faut que je vous présente très brièvement l'auteur lui-même et l'ensemble de son théâtre. Car je pense ne faire injure à personne en supposant que parmi ceux qui m'écoutent quelques-uns n'ont qu'une idée assez vague de celui qui fut Louis-Benoît Picard. C'était un homme excellent. Il écrivit sous le Directoire, sous le Consulat et l'Empire et dans les premières années de la Restauration. Il connut des moments difficiles, et fut obligé pour augmenter ses ressources de jouer lui-même la comédie. Il jouait les rôles de valets; sa femme jouait les soubrettes, son frère jouait les jocrisses. Il fut directeur de théâtre et notamment directeur de l'Odéon. Directeur de théâtre, acteur, auteur, il ne se crut pas pour cela un Molière. Il fit représenter un grand nombre de pièces, dans tous les genres et avec des fortunes diverses. Il eut des succès éclatants, et des fours noirs. Mais il était de ceux qui font bravement leur tâche, vaille que vaille, qui ne se découragent pas et qui vont droit devant eux. Il avait d'ailleurs des qualités du plus grand prix, de la fécondité, de la belle humeur, une bonhomie narquoise, de la justesse d'observation, le sens de la scène. Mais il avait un défaut : il était modeste. La modestie est un défaut charmant, mais c'est un défaut. Et je suis sûr que vous ne m'accuserez pas de paradoxe si je prétends que, lorsqu'on parle modestement de soi, on trouve tout de suite les gens disposés à vous prendre au mot. C'est une des raisons — entre autres — qui font que la gloire de Picard est aujourd'hui plutôt une gloire de demi-teinte.

Son théâtre est des plus intéressants. Je ne puis lui consacrer ici l'étude qu'il mériterait. Mais je puis essayer du moins de caractériser le genre de plaisir qu'il cause à un lecteur d'aujourd'hui. C'est un plaisir fait en grande partie de surprise. On est surpris d'y rencontrer à chaque pas des choses qu'on croyait beaucoup moins anciennes, et dont nous avons admiré la nouveauté quand nous les avons trouvées chez des auteurs encore aujourd'hui vivants ou morts d'hier. Nous autres, gens du public ou de la critique, nous sommes essentiellement crédules. Un auteur vient nous dire : « Je vous apporte quelque chose de nouveau, mais de vraiment nouveau; je crains même que ce ne soit trop nouveau pour vous et que cela ne vous effarouche. Mais que voulez-vous? Il faut me prendre pour ce que je suis : Je suis un novateur. » Devant ces fières déclarations, nous autres, gens du public et gens de la critique, nous nous inclinons. Nous acceptons les nouveautés, même nous poussons aux hardiesses. Car, on a son amour-propre et on ne veut pas passer pour retardataire. Mais si quelque jour il nous arrive de ranger notre bibliothèque, d'y prendre de vieux livres pour les épousseter, et en les époussetant de les feuilleter, nous sommes tout déconcertés de voir qu'on nous a fait passer pour neuves des choses fort vieilles. Nous nous apercevons que nous avons été dupes, ce qui est toujours un peu désagréable. Cela prouve peut-être tout simplement qu'il ne faut jamais secouer la poussière des vieux livres, — quand ce ne serait que dans l'intérêt des livres nouveaux.

Tel est, vous le verrez, le genre d'étonnement que nous procure le théâtre de Picard. En le parcourant avec vous, je vous y ferai saluer au passage quelques connaissances.

Disons-le d'abord, Picard s'est fait de l'art du théâtre une idée très juste, et j'ajoute très noble. Sans doute il n'a dédaigné aucun genre et il a écrit nombre de pièces uniquement pour faire rire. Mais il est resté convaincu que l'art du théâtre dans sa forme supérieure a pour objet de peindre les mœurs. Cela a l'air d'être une de ces vérités qui vont de soi, et si universellement admises qu'elles en sont banales. N'en croyez rien. C'est seulement quelques années plus tard que Scribe déclarait qu'on ne doit mettre au théâtre ni l'histoire, ni les mœurs, ni les caractères, ni la vérité, mais que le théâtre vit uniquement de fiction, qu'il a pour unique objet de nous divertir, de nous amuser, ou, pour appeler les choses par leur nom, de nous aider à digérer. Le succès prodigieux de Scribe prouve que sa théorie était en accord avec le secret désir du public. Et il se peut que le nom de Scribe soit aujourd'hui fort décrié ; parmi les écrivains de notre théâtre contemporain, et non parmi les moindres, je ne serais pas embarrassé pour vous en citer plusieurs, qui sont à ce point de vue disciples de Scribe et qui font, quoique avec moins de délicatesse, exactement la même chose que lui. Pour ce qui est de Picard il a pensé que le théâtre doit peindre les mœurs, les travers, les ridicules, les vices, que par là il nous en corrige parfois et que d'autres fois il sert à nous corrompre, qu'il est utile ou nuisible, jamais indifférent.

Ensuite il a très bien vu ce qu'il fallait faire à l'époque où il est venu ; ce qu'il fallait faire, c'était ne pas recommencer Molière. Molière avait mis à la

(1) Conférence faite au théâtre de l'Odéon, le 19 décembre 1895, par M. René Doumic.

scène les grandes passions du cœur, les vices qui possèdent l'homme tout entier, il avait décrit ce qu'il y a dans l'âme de durable, d'éternel, qui est de tous les pays et de tous les temps. Il avait moissonné abondamment : on aurait eu tort de glaner après lui. Il fallait donc s'attacher à ce qu'il y a de mobile, de changeant, de relatif à une époque et dépendant d'un milieu. Il fallait abandonner la comédie de caractère. Il fallait se mettre à la comédie de mœurs.

C'est ce qu'a fait Picard. Il a en cela continué l'œuvre des Regnard, des Lesage, des Dancourt. Ceux-ci avaient eu sous les yeux une société organisée, hiérarchisée, où les mœurs avaient quelque stabilité. Picard vivait dans un temps plein de troubles, de changements rapides et imprévus, plein de bouleversements et de scandales. Il les a aperçus avec clairvoyance; il en a noté quelques-uns avec honnêteté, avec courage. Telles de ses pièces ont une importance sociale, et même politique. Il y avait, — dans ce temps-là, — des hommes politiques dont la fortune paraissait un peu surprenante et dont on trouvait que le talent n'expliquait pas suffisamment la grande situation. Il y avait, — dans ce temps-là, — des gens très haut placés dont on pensait que ce n'était pas seulement par leur mérite qu'ils s'étaient élevés si haut. Ce sont eux que Picard dépeint dans la pièce intitulée : *Médiocre et Rampant ou le Moyen de parvenir*. Et soyez persuadés que le public d'alors mettait des noms propres sur les visages. Il y avait, — dans ce temps-là, — des affaires financières un peu louches. Certains négociants, qui avaient notoirement fait banqueroute, et banqueroute notoirement frauduleuse, n'en continuaient pas moins à mener grand train. Picard les dénonce dans une pièce intitulée : *Duhautcours ou le Contrat d'union*.

J'y découpe ce bout de dialogue :

— La femme fait de l'esprit.

— Et son mari des banqueroutes. Quel couple intéressant !

— Bon ! cela n'empêchera pas la femme de se montrer dans tous les athénées.

— Et le mari à la Bourse.

— Cela est reçu.

Cela était reçu — alors. Notez que ceux que dénonce Picard, le moment où il s'attaque à eux est celui où ils tiennent le haut du pavé, où ils sont puissants. Cela est digne de remarque. Car nous avons vu assez souvent le théâtre s'attaquer — avec bravoure — à des adversaires tombés, vaincus, incapables de se défendre. Cette forme de courage est assez ordinaire. Mais dire la vérité, soi chétif, à des adversaires redoutables et puissamment armés, c'est une forme de courage beaucoup plus rare.

Il est vrai que sous l'Empire pareille liberté n'aurait plus été permise. Picard dut se replier. D'un coup d'œil sûr il alla droit à cette peinture de la vie de famille et des mœurs bourgeoises à laquelle nous devons le meilleur de la comédie de ce siècle. Les titres mêmes sont significatifs. C'est *la Vieille Tante*, *le Collatéral*, *les Voisins*, *les Filles à marier*, *l'Entrée dans le monde*. Les personnages qui se meuvent dans ces comédies appartiennent à une même classe sociale : on nous les montre dans leur cadre et dans leur air ; ils ont souvent les sentiments, le langage, le ton qui conviennent à leur condition. Et comme les incidents de la vie de famille sont toujours à peu près les mêmes et que les mœurs bourgeoises ne se sont que lentement modifiées, Picard atteint ici à un genre d'intérêt qui dépasse l'actualité. On ne peut dire que dans ces pièces tout soit suranné. Dans la *Vieille Tante*, Picard nous fait assister au manège obséquieux de collatéraux occupés à capter l'héritage d'une parente riche. Ce sont de ces choses qui doivent se passer encore aujourd'hui. Dans les *Filles à marier* « J'ai voulu, dit Picard, peindre des jeunes filles pressées de se marier. » Des jeunes filles pressées de se marier... il doit y en avoir encore. La jeune fille à marier deviendra la « demoiselle à marier » de Scribe. Il y a ainsi dans le théâtre de Picard beaucoup de personnages que Scribe y reprendra. Il y a même un colonel.

Dans ces tableaux d'intérieur s'encadrent des drames intimes, où parfois le dramatique est d'une rare intensité. Dans la pièce intitulée *les Capitulations de conscience*, c'est un cas de conscience en effet qui est agité, posé avec netteté, développé non sans force. Un ancien négociant, M. Probincour, a trouvé un portefeuille contenant des valeurs au porteur. Va-t-il le rendre ? Si la question était posée avec cette brutalité et cette simplicité, il est clair que l'hésitation ne serait même pas possible. Mais notez que Probincour ne songe pas à s'approprier ces valeurs. Il songe seulement à y contracter un emprunt momentané pour faire face à des embarras d'argent passagers et avec la ferme intention de rendre dans un très bref délai. Supposez, en outre, que ces valeurs appartiennent à un coquin qui a quasiment ruiné Probincour par sa mauvaise foi ; en sorte que cette trouvaille ressemble à une sorte de restitution machinée par la Providence. Supposez encore que, faute de cette somme, Probincour soit obligé de renoncer à un projet qui aurait assuré le bonheur de son fils. Le voilà placé entre le devoir de probité stricte et la tendresse paternelle. Et tel est le cas de conscience. ... C'est le fils lui-même, qui, ayant soupçonné la chose, force son père à restituer... Mais voilà une situation qu'Émile Augier a remise jusqu'à trois fois dans son théâtre : celle d'un père contraint par ses enfants à restituer une fortune dont les origines ne sont pas claires et recevant ce châtiment, le

plus cruel de tous : celui de rougir devant son fils.

Au surplus la question d'argent n'est pas seulement indiquée, elle est abordée directement dans le théâtre de Picard, elle fait le fond de telle pièce comme *Duhautcours*. On a été grisé par une heure de prospérité; on a été entraîné par son entourage, on a voulu paraître, comme les autres; on a mis sa maison sur un certain pied, on ne peut plus reculer; on a honte de diminuer son train; on n'ose pas demander à sa femme d'ôter un plat à son dîner et une touffe de plumes à son chapeau; on veut sauver la façade, on a recours à des expédients dont chacun hâte la chute finale... N'est-ce pas là dans beaucoup de ménages l'histoire elle-même de la ruine? et n'est-ce pas sur cette pente qu'ont dégringolé beaucoup de pauvres diables pour aboutir à être de malhonnêtes gens? C'est l'histoire du commerçant Derville. Il est à la veille de faire faillite; et ce soir-là, justement, sa femme donne un bal. Il insinue qu'il a des inquiétudes, que peut-être ce n'est pas le moment de danser. Mais elle, sèchement : « Faites vos affaires, Monsieur, et laissez moi m'amuser... » La banqueroute va avoir lieu et le quatrième acte est rempli par une séance de l'assemblée des créanciers où s'expose et se débat devant nous la procédure elle-même de la faillite... Négociants, financiers et faiseurs, hommes de paille, hommes de loi, hommes de proie, corbeaux, ce personnel est le même que nous retrouverons au théâtre depuis Balzac jusqu'à M. Henry Becque. Mme Derville s'appellera par exemple Mme Fourchambault. Et c'est bien là cette « question d'argent » qui donne son nom à une pièce d'Alexandre Dumas, qui est à peu près tout le théâtre d'Augier.

Voulez-vous maintenant une autre question dont on nous a rebattu les oreilles? C'est en tête d'une pièce datée de 1795 que Picard écrit :

> Au moment où je donnais la pièce, tous les auteurs semblaient s'être entendus pour mettre en scène des filles-mères. Le Grand Opéra, l'Opéra-Comique, la tragédie offraient presque à l'envi des filles séduites et abandonnées; l'exemple m'entraîna et j'introduisis dans ma comédie une *victime de l'amour*.

Cette victime de l'amour est naturellement tout à fait excusable et, peu s'en faut, innocente : « Une petite paysanne, bien simple, bien malheureuse, allant à Paris chercher un nourrisson, mérite peut-être un peu d'indulgence. » — L'indulgence pour la fille séduite, la réhabilitation de la fille-mère était déjà une mode de 1795!

Je pourrais multiplier les rapprochements. Mais à quoi bon? Je ne veux pas rendre à mon auteur le service perfide de le surfaire. Je ne songe guère à découvrir dans le théâtre de l'auteur des *Ricochets* et des *Deux Philibert* l'histoire en raccourci de tout notre théâtre moderne. Et je songe encore moins à diminuer le mérite de ceux de ses successeurs qui, reprenant ses ébauches, y ont mis leur empreinte et les ont marquées d'un caractère définitif. Il en est des œuvres de l'art comme de celles de la nature. Il faut que plus d'une forme soit essayée et plus d'une rejetée, avant qu'on trouve celle qui sera viable. Picard est un de ces écrivains, comme on en voit aux époques de transition, qui pressentent, devinent, essaient beaucoup de choses, sans pouvoir étreindre d'une maîtrise assez forte ce qu'ils ont entrevu, soit que le génie suffisant leur ait manqué, soit qu'il leur ait manqué seulement de venir à une heure plus favorable. Il est de ces écrivains intermédiaires, et, si l'on veut, de remplissage, qui remplissent les interrègnes, marquent une étape, servent à établir la tradition ininterrompue, et ne sont ni méprisables, ni inutiles, puisqu'ils aident à entretenir la vitalité de la production française.

*
* *

La *Petite Ville*, que vous allez voir représenter, passe pour être le chef-d'œuvre de Picard. Est-ce vraiment son chef-d'œuvre? Je n'en suis pas bien sûr. C'est la pièce que préférait l'auteur : cela suffirait pour nous mettre en défiance. En tout cas elle s'est maintenue à la scène; on l'a toujours jouée avec succès, et elle est de soi fort agréable. Elle a été inspirée à Picard par un passage des *Caractères* de La Bruyère :

> J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte; une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! » Je descends dans la ville où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir.

Cela même est le sujet que Picard s'est borné à mettre en œuvre. Un jeune homme qui a quitté Paris par dépit d'amour arrive en vue de la petite ville. Il est séduit par l'aspect charmant de cette colline, de ce cours d'eau, de ces prés, de ces bois, de tout ce qui dit la fraîcheur, annonce la paix et le recueillement. Il soupire : « C'est là qu'est le bonheur. » Hélas! il avait compté sans les indigènes. A peine a-t-il fait trois pas dans la ville, il les voit surgir : un hobereau épaissement vaniteux, une coquette ridicule, une vieille fille persuadée que toutes les diligences lui amènent un épouseur et que tous les hommes se meurent d'amour pour elle, une jeune fille outrageusement

niaise, pauvre poupée qui ne sait dire que « Oui, maman », une mère enfin plus terrible à elle seule que tous les autres ensemble, attendu qu'elle a une fille à marier, une de ces mères si redoutables à celui en qui elles ont flairé le gendre possible! Il n'a pas séjourné un après-midi dans ce lieu de délices, il a déjà sur les bras une intrigue, un procès, un duel, plusieurs mariages... Il se sauve et court encore.

La *Petite Ville* avait bien réussi. Picard essaya de lui donner un pendant et il fit jouer la *Grande Ville*. On le siffla. Cela s'explique assez aisément. Dans la *Petite Ville* on représentait les provinciaux comme des niais, les Parisiens comme des gens d'esprit. Les Parisiens trouvèrent que cela était d'une observation très juste. Dans la *Grande Ville* on représentait les provinciaux comme de braves gens et les Parisiens comme des fripons. Les Parisiens se fâchèrent.

Ce qui fait le succès de notre pièce c'est qu'elle est menée avec gaieté. Ce qui en fait le mérite solide c'est que l'auteur en groupant ses personnages a su nous donner l'illusion qu'ils appartiennent bien à un même groupe, qu'ils font partie d'un même milieu, qu'ils en dépendent et que leurs travers en sont le produit. Il a su créer une atmosphère.

Au surplus toutes ces figures ont peu de solidité. Ce ne sont que des silhouettes, tournées à la caricature et dessinées d'après une convention. Si vous vouliez au lieu de ces fantoches trouver des êtres vivants, individuels comme les créatures de chair et de sang, généraux à la manière des types de la comédie humaine, j'ai à peine besoin de vous rappeler où vous les trouveriez : c'est dans les *Scènes de la vie de province* de Balzac. Rappelez-vous le défilé des *Illusions perdues*. Rappelez-vous les basses intrigues qui se nouent autour d'Ursule Mirouet. Rappelez-vous l'hôtel morne où se fane et souffre, tourmentée par le sang, la « vieille fille », Mlle Cormon. Rappelez-vous les peintures effrayantes d'Eugénie Grandet. Je ne voudrais pas avoir l'air de m'attarder à un parallèle disproportionné et d'écraser Picard sous le poids d'une comparaison trop lourde pour lui. Mais en effet c'est chez Balzac qu'on trouverait rendu en plein relief tout ce qu'a pu inspirer l'horreur de la vie de province.

A ce propos je remarque que depuis qu'il y a une littérature en France, toutes les fois qu'elle s'est occupée de la province, ç'a été de la même manière, qui n'est pas précisément la manière la plus bienveillante. C'est Molière au XVIIe siècle avec ses Cathos et ses Madelon, avec Pourceaugnac et la comtesse d'Escarbagnas. C'est La Bruyère qui accouple ces deux mots les *provinciaux* et les *sots* comme s'ils s'attiraient l'un l'autre par une sorte d'aimantation ou comme s'ils se confondaient dans une naturelle synonymie. De nos jours, après Balzac, c'est Flaubert qui place en province l'action de son plus fameux roman et nous y présente, au milieu de dignes comparses, cette hystérique d'Emma Bovary, cet imbécile de Charles Bovary et ce crétin de M. Homais. Au théâtre, Émile Augier, en dépit de quelques touches que je n'oublie pas, témoigne contre la province où il place l'étude de *Maître Guérin*, M. Sardou écrit les *Ganaches* et Labiche ne fait venir ses provinciaux à Paris que pour les berner, pour les envelopper, les entraîner, les affoler dans le rire homérique et dans la sarabande de la *Cagnotte*.

C'est que les auteurs sont ici encouragés par le public, et qu'ils ne font que flatter cette prévention que nous avons pour la plupart contre la province. Nous pouvons bien l'avouer, et, puisque nous sommes entre nous, faire notre examen de conscience. Le seul mot de province nous cause une manière d'effroi. Pour rien au monde nous n'accepterions de vivre là-bas. Et nous ne comprenons pas que d'autres y puissent vivre. Quand il nous est arrivé, nous rendant aux bains de mer ou aux eaux, de passer en chemin de fer devant une sous-préfecture, nous nous sommes demandé : « Est-ce bien vrai qu'il y ait des gens qui habitent là dedans? Ils y sont et ils restent! Il y en a même qui n'en sortiront jamais. Ils mourront sans être jamais venus à Paris! Ils mourront sans avoir vu la tour Eiffel autrement qu'en épingle de cravate! Que cela est extraordinaire! Comment peut-on être provincial? Comment s'y prend-on pour naître dans une sous-préfecture? Comment se fait-il qu'il y ait des gens qui soient provinciaux, quand il est si facile d'être Parisiens, comme tout le monde?... »

Nous tenons ainsi, sans autre forme de procès, et sans plus ample informé, le provincial pour une sorte de phénomène, — qui met de la malice à être d'Angoulême et de la méchanceté à être de Pontivy, — pour une espèce de maniaque, condamné au ridicule par droit de naissance. Nous daubons sur lui en toute sécurité... Et nous ne faisons pas attention que les défauts que nous lui reprochons sont les nôtres aussi bien que les siens et que toutes les fines railleries que nous lui décochons retomberaient aussi justement, aussi exactement sur nous-mêmes.

Car ce que nous reprochons à la province c'est qu'on n'y vit pas librement, qu'on y est en butte à la curiosité universelle, qu'on y est l'objet des commérages, des cancans et des potins. Les potins! Mais, nous-mêmes, de quoi vivent nos journaux et qu'est-ce que nous y allons chercher? Depuis le potin diplomatique jusqu'au potin de coulisse, potin sur l'homme en vue, sur le phénomène du jour, sur la belle Otero, ou sur le nouvel académicien, sur un tas de gens que nous ne connaissons pas et de qui les histoires n'auraient donc pour nous aucun intérêt,

si ce n'était que le potin nous plaît par lui-même et vaut uniquement par ceci qu'il est le potin. Potins dans la vie publique! Car si je n'avais pour notre Parlement le respect que je dois et que vous devinez, je dirais que c'est justement le malheur de notre politique d'aujourd'hui que tout s'y fasse par commérages et que nous poussions si loin notre goût du potin que nous y sacrifiions les intérêts eux-mêmes et la dignité du pays. Et dans ce qu'on appelle « la société », « le monde », est-ce que nous ne voyons pas le commérage s'épanouir? Entrez dans un salon. Entrez-y au moment où une autre personne en sort, et vous serez étonnés de tout ce que vous apprendrez sur elle. A quoi donc est-ce que les gens qui n'ont rien à faire passeraient leur temps si ce n'était à faire des cancans? Mais d'ailleurs ici les gens laborieux sont absolument pareils aux oisifs. Il n'est personne qui soit si occupé qu'il ne trouve le temps d'entendre quelque médisance, — et d'en faire. Ceux qui appartiennent à un corps organisé le savent bien. Dans un bureau il y a des histoires sur tout le monde, depuis le chef de bureau jusqu'au dernier des garçons de bureau. Dans la magistrature, tous les magistrats savent sur chaque magistrat de piquantes anecdotes. Et dans l'Université elle-même, il court sur certains universitaires des histoires que vous me permettrez de qualifier de saugrenues. Les potins! qu'on s'élève contre eux partout où l'on voudra, pourvu que ce ne soit pas dans cette grande potinière qu'est Paris, dans Paris-potins!

On reproche à la province son étroitesse d'esprit. J'admire que ce soit nous qui accusions les autres de n'avoir pas l'esprit assez large, quand nous prouvons notre largeur d'esprit en déclarant que tous ceux qui ne nous ressemblent pas sont ridicules et que tous ceux qui ne pensent pas comme nous sont des imbéciles. Étroitesse d'esprit... Préjugés... Préventions... Est-ce que nous n'avons pas sur toutes choses notre point de vue qui est le point de vue de Paris et non pas un autre? Est-ce que nous n'avons pas nos jugements tout faits, nos opinions reçues, qui nous viennent on ne sait d'où, qui reposent sur on ne sait quoi, mais que nous nous laissons ensuite imposer et dont nous ne voulons plus démordre? Nous avons le souci du qu'en-dira-t-on. Nous avons la peur du ridicule, ce qui prouve à quel point nous sommes dépendants de l'opinion d'autrui. La province a les cercles, le café du Commerce, le cours, le « courss » comme disent les Méridionaux. Eh! si la province a le cours, est-ce que nous n'avons pas le Boulevard?

On nous annonce depuis longtemps la fin du boulevard. On nous dit que le boulevard se meurt, que le boulevard est mort. Pour ma part, si cet événement se produisait, j'assisterais aux funérailles du boulevard avec recueillement, mais sans douleur. Je suivrais jusqu'au bout l'heureuse cérémonie funèbre. Mais il ne faut pas nous réjouir trop tôt. Certes le dernier mot de l'élégance ne consiste plus à aller s'asseoir à la terrasse de Tortoni. Mais il y a à cela une bonne raison, c'est que Tortoni n'existe plus. Pour ce qui est du boulevard, il se peut qu'il se soit déplacé, qu'il ait changé de quartier, qu'il ait émigré vers les quartiers neufs: ce qui subsiste toujours, ce qui est aujourd'hui plus vivant ou plus menaçant que jamais, c'est l'esprit du boulevard. Il est fait, d'abord, d'intolérance. C'est ici que règnent les jugements absolus et sommaires : c'est ici que se font et se défont les réputations et qu'il n'y a pas de milieu entre être un homme de génie, ou être un simple goitreux. Il est fait, cela va sans dire, de frivolité. C'est ici qu'on n'apprécie que ce qui est amusant, — et qu'on s'amuse d'étranges choses. Il est fait d'inintelligence et de routine. C'est le boulevard qui n'a jamais rien compris à aucune nouveauté de quelque conséquence; c'est lui, on ne saurait trop le redire, qui résiste à tout ce qui est nouveau, lui qui a humilié toutes les supériorités. Il est fait enfin de fatuité et d'outrecuidance. Mais ces défauts-là sont d'heureux, de précieux et d'utiles défauts. A force de dire du bien de soi, on arrive à le faire croire aux gens. A force de répéter qu'ils ont de l'esprit les gens du boulevard sont arrivés à nous le faire croire. Ils sont arrivés à nous faire prendre leur esprit pour l'esprit parisien, et l'esprit parisien pour l'esprit français. Ils sont arrivés à discréditer Paris, en nous le faisant confondre avec ce qu'on appelle Tout-Paris.

Ce Tout-Paris, à l'heure actuelle, est en train d'accaparer la littérature. Ce qu'il en fait j'ai à peine besoin de vous le rappeler. Je laisse de côté les journaux. Mais prenez les romans, prenez les pièces de théâtre. Ce que vous y trouverez, presque uniquement, c'est la peinture de cette vie factice, artificielle, fausse, qui est, paraît-il, la vie parisienne et que mènent trois cents personnes — en mettant les choses au large. On nous y relate, mais avec un luxe de détails, une minutie d'observation et parfois une profondeur de psychologie merveilleuse, les faits et gestes de quelques excentriques et d'une poignée de malades et de détraqués. On se penche sur cette pourriture, on y observe curieusement comment se décompose une société. On nous y présente des types d'exception, et de fâcheuse exception. Tout y passe, depuis le vieux monsieur, qu'on appelle comme vous savez, jusqu'à la jeune fille qu'on désigne comme je ne vous le rappellerai pas. Vous vous dites à part vous que, pour votre part, vous n'avez jamais connu de pareilles gens, qu'ils ne vous intéressent pas, que cela vous est bien égal de savoir comment ils font la fête et comment ils s'abrutissent, et qu'il serait temps de les laisser, sans s'en occuper

autrement, faire leurs malpropretés ensemble. Et c'est là que je voulais en venir. Nous sommes fatigués de toutes ces peintures aussi répugnantes que d'ailleurs elles sont médiocres. Nous ne voulons plus de cette parodie de l'esprit français. Il y a danger pour le bon sens, pour le bon goût et, il faut oser le dire, pour la morale. Si on laisse faire aux représentants de la littérature parisienne, c'est notre littérature elle-même, au sens le plus large, qui s'en va périr, faute d'air libre, périr d'étroitesse, de niaiserie et de grossièreté.

C'est ici que l'étude de la vie provinciale peut nous être singulièrement utile. Car cette vie provinciale nous avons affecté de ne pas même vouloir la comprendre. Nous ne l'avons jamais envisagée qu'avec préventions, dans un esprit de dénigrement et de haine. Or pour comprendre il faut commencer par aimer. L'intelligence n'est qu'une forme de la sympathie. Si nous y avions regardé d'un peu près, avec un esprit libre, indépendant, soyez bien assurés que nous aurions découvert, et sans trop de peine, que cette vie a son caractère, sa signification, sa poésie. Quelle est cette sottise d'englober dans un même mépris trente-six millions de Français ? Quel est ce manque de générosité d'exclure de la vie littéraire ceux qui sont au même titre que nous membres de la même patrie ? Et quelle est cette folie de méconnaître tous les trésors de vitalité qu'enferme cette grande France qui s'étend derrière nous et où nous avons toujours trouvé, l'heure venue, d'admirables réserves d'énergie ? C'est de ce côté que doivent regarder romanciers, gens de théâtre, littérateurs, enfin délivrés de cette obsession de la vie parisienne. — Notez que je ne songe pas à faire de la vie de province un tableau de convention, et sottement flatteur. Je ne fais pas l'idylle de la province. Je ne sais si les mœurs y sont meilleures ou plus mauvaises qu'ici. Il me suffit qu'elles soient différentes. Nous sommes comme ces malades à qui, à défaut d'un climat meilleur, on prescrit du moins un changement d'air.

On commence à le comprendre, et je pourrais vous citer des livres de ces dernières années inspirés par la vie de province et qui viennent à l'appui de ce que je vous disais. On commence à s'occuper de la province — au moment où la vie de province s'en va. Car c'est la loi de notre destinée, et c'en est le malheur, que nous ne commencions à apprécier nos biens qu'au moment où ils nous échappent et où le prix nous en est révélé trop tard par le regret que nous éprouvons de n'avoir pas su en jouir. Par suite des communications trop faciles et de la révolution économique, les villes de province, grandes ou petites, deviennent des faubourgs de Paris. Le Havre fait de Paris un port de mer et nos boulevards se prolongent par la Cannebière. Dans un délai qu'on peut prévoir, la vie de province ne sera qu'un souvenir. Raison de plus pour en fixer l'image au moment où il s'y ajoute la poésie des choses qui s'en vont, et pour ne pas laisser disparaître, avant de l'avoir pour jamais fixée par les moyens de la littérature, cette France provinciale où se conservent tant de traditions de notre vieille France et tant de souvenirs du cher passé.

... Vous allez entendre la *Petite Ville*. Vous y aurez du plaisir. Mais si vous voulez m'en croire, vous ne prendrez pas trop au mot Picard non plus que La Bruyère. Vous ne penserez pas trop de mal, ni de leur petite ville ni d'aucune autre. Il ne faut pas médire par avance de ceux à qui il se peut qu'on aille quelque jour demander un asile. Car un jour viendra peut-être, il viendra sûrement, où quelques-uns d'entre vous fatigués de Paris, désabusés de ses Parisiens, ayant souffert par ses Parisiennes aussi, s'en iront et s'arrêteront devant quelque site choisi auquel ils demanderont le bonheur, sans beaucoup l'espérer. Ils aimeront la colline qui bornera leur vue lassée de s'être promenée sur trop de choses. Ils aimeront le fleuve dont le cours est pareil à celui de notre vie et où l'eau qui coule n'est pas deux fois la même. Qui sait ? Ils prendront goût peut-être aux commérages eux-mêmes des habitants. Ils en aimeront la niaiserie. Ils y trouveront je ne sais quel charme berceur. Ils s'y abandonneront, à ce moment qui vient surtout pour les plus intelligents, pour ceux qui ont le plus vécu et compris la vie, le moment où l'on n'a plus soif que d'apaisement, que de calme, d'oubli, et de ce repos précurseur du grand repos final...

René Doumic.

MOTI GUY LE REBELLE

Histoire d'un éléphant.

Autrefois un planteur, dans les Indes, voulut défricher une certaine étendue de forêt pour y planter du café. Quand il eut abattu tous les arbres et brûlé le taillis, restaient encore les souches. La dynamite coûte cher et la carbonisation à feu lent est vraiment d'une lenteur désespérante. L'instrument pratique pour défricher la forêt est le roi des animaux, je veux dire l'éléphant : il déracine la souche avec ses défenses s'il en a, ou il l'arrache au moyen de cordes. Le planteur loua donc des éléphants en quantité suffisante, et l'on se mit à l'ouvrage. Le plus beau d'entre eux appartenait précisément au pire de tous les *mahouts*, et les noms respectifs de cette crème des éléphants

et de cette perle des cornacs étaient Moti Guy et Deesa. Moti Guy appartenait à Deesa en pleine propriété, ce qui n'aurait certes pas été le cas sous le régime de la loi indigène, car des rois se seraient disputé un pareil animal, vraie perle, comme l'indique son nom. Le gouvernement anglais établi dans le pays assurait à Deesa la tranquille possession de son bien. Mais le mahout avait des mœurs déplorables. Quand il avait gagné beaucoup d'argent grâce à la vigueur de sa bête, il se grisait abominablement et frappait Moti Guy avec une barre de fer sur les ongles très sensibles des pieds de devant. Et si Moti Guy ne réduisait pas Deesa en bouillie, c'est qu'il savait qu'après l'avoir battu, Deesa embrasserait sa trompe en pleurant, l'appellerait son amour, sa vie, son sang, son âme, et lui donnerait de l'eau-de-vie : or Moti Guy adorait les spiritueux, l'arrack surtout ; mais, faute de mieux, il ne dédaignait pas l'eau-de-vie de palmes. Puis Deesa se couchait entre les jambes de devant de Moti Guy, et comme il choisissait généralement le milieu de la grande route pour sa couche et que Moti Guy montait la garde sur lui et fermait le passage à tout venant, cavalier, piéton ou véhicule, les affaires étaient arrêtées net jusqu'à ce qu'il plût à Deesa de se réveiller.

Pendant le jour et le travail de défrichement, il ne s'agissait pas de s'endormir à la tâche ; le salaire était trop beau pour risquer de se faire renvoyer. Deesa, assis sur le cou de Moti Guy, lui criait ses ordres, tandis que Moti Guy déracinait les souches, — car il possédait une superbe paire de défenses — ou s'attelait à l'extrémité d'une corde, — car il avait une paire d'épaules non moins magnifique, — et Deesa lui donnait des coups de talon derrière les oreilles et lui assurait qu'il était le roi des éléphants. Le soir Moti Guy, pour faire descendre ses trois cents livres de fourrage vert, sirotait le quart d'un gallon d'arrack, et Deesa sirotait de compagnie, puis chantait des chansons entre les jambes de Moti Guy, jusqu'à ce que vînt l'heure d'aller se coucher. Une fois la semaine, Deesa conduisait Moti Guy à la rivière, et Moti Guy s'étendait avec volupté à un endroit peu profond, tandis que Deesa manœuvrait la brosse et la pierre ponce. Moti Guy distinguait parfaitement le coup sec de cette dernière qui lui intimait l'ordre de se retourner sur l'autre flanc. Alors Deesa examinait les pieds, les yeux et soulevait les monstrueuses oreilles pour s'assurer qu'il n'y avait ni plaies, ni symptômes d'ophtalmie. L'inspection terminée, tous deux s'en retournaient gais comme pinsons, Moti Guy noir et reluisant, brandissant au bout de sa trompe une branche de douze pieds arrachée au premier arbre venu, et Deesa tressant ses longs cheveux humides.

L'existence s'écoulait, paisible, et le travail était rémunéré largement, quand un jour Deesa sentit monter le désir de se griser à fond. Il lui fallait une orgie. Les petits coups de feu ne lui disaient plus rien et ne faisaient que lui affadir le cœur.

Il alla trouver le maître de la plantation :

— Ma mère est morte, lui dit-il en pleurant.

— Oui, il y a deux mois, après être morte une fois déjà quand vous travailliez pour moi l'an dernier, répondit le planteur qui connaissait de longue date les roueries des indigènes.

— Alors c'est ma tante, qui était une seconde mère pour moi, dit Deesa, cette fois avec de vraies larmes. Elle laisse dix-huit enfants sans ressources, et c'est moi qui dois remplir tous ces petits estomacs ! Et il frappait la terre de son front.

— Qui vous a apporté cette nouvelle ?

— La poste, dit Deesa.

— Il n'y a pas eu de distribution depuis la semaine dernière. Allez à votre travail !

— Une épidémie terrible s'est abattue sur mon village, et toutes mes femmes sont à la mort, s'écria Deesa d'une voix entrecoupée par les sanglots.

— Faites venir Chihun, qui est du village de Deesa, dit le planteur. Chihun, cet homme est-il marié ?

— Lui ! dit Chihun, non certes. Aucune femme ne voudrait de lui. Elles préféreraient encore l'éléphant.

Chihun renifla ironiquement. Deesa pleurait et hurlait tour à tour.

— Ma patience est à bout, dit le planteur. Retournez à l'ouvrage, et vivement !

— Eh bien, que le ciel m'entende, je vais dire la vérité, s'écria Deesa refoulant ses larmes. Il y a deux mois que je ne me suis plus grisé. Je veux partir pour aller me griser loin, bien loin de la plantation, qui est sacrée pour moi. Ainsi je ne causerai pas de désordre.

Un sourire furtif passa sur les traits du planteur.

— Deesa, dit-il, cette fois la vérité est sortie de vos lèvres, et je vous permettrais de partir sur-le-champ si l'on pouvait gouverner Moti Guy en votre absence ; mais vous savez qu'il n'obéit qu'à vous.

— Puisse la lumière des cieux briller mille et mille années ! Je ne serai absent que dix pauvres petits jours. Après cela, sur ma foi, mon honneur et mon âme, je reviens. Pour ce qui est de Moti Guy, mon divin seigneur me permet-il de l'appeler ici ?

La permission fut accordée, et au cri perçant de Deesa le colosse s'avança de derrière un bouquet d'arbres à l'ombre duquel il s'aspergeait de poussière en attendant le retour de son maître.

— Lumière de mon âme, protecteur des ivrognes, montagne de vigueur, écoutez-moi, dit Deesa se tournant vers lui.

Moti Guy prêta l'oreille et salua de sa trompe.

— Je pars, dit Deesa.

Les yeux de Moti Guy étincelèrent. Il aimait autant que son maître les courses vagabondes. On pouvait alors attraper toutes sortes de bonnes choses à droite et à gauche de la route.

— Mais vous, bandit, scélérat, vaurien, vous restez ici pour travailler.

Le regard de Moti Guy se voila. Il était fatigué de toujours arracher des souches, cela lui faisait mal aux dents.

— Je serai dix jours absent, mon adorable. Tendez le pied, et je vais vous y imprimer le souvenir de mes paroles, crapaud venimeux du marais empesté.

Deesa saisit une barre de fer et en donna dix coups terribles sur les ongles de Moti Guy, qui s'ébroua, secoué des pieds à la tête par un frisson de douleur.

— Dix jours, continua Deesa, vous travaillerez et arracherez des racines d'arbre sous les ordres de Chihun que voici. Prenez-moi Chihun et placez-le sur votre cou.

Moti Guy recourba le bout de sa trompe, Chihun y plaça le pied et l'instant d'après il était assis là-haut. Deesa jeta à Chihun le pesant *ankus*, l'aiguillon de fer à l'usage de l'éléphant. Chihun abattit l'instrument sur la tête chauve de Moti Guy comme un paveur laisse tomber sa hie sur une pierre qui dépasse les autres et Moti Guy sonna la fanfare.

— Silence, immonde porc! Chihun est votre mahout pour dix jours. Et maintenant adieu, chéri de mon cœur! O mon prince et mon roi, perle des éléphants, honneur du troupeau, soignez votre précieuse santé et soyez vertueux. Adieu!

Moti Guy enroula sa trompe autour de Deesa et l'éleva deux fois en l'air; c'était sa façon à lui de dire : Adieu!

— Il travaillera à présent, dit Deesa au planteur. Puis-je partir?

Le planteur fit un signe de tête affirmatif et Deesa en un clin d'œil disparut dans le bois. Moti Guy retourna arracher des souches.

*
* *

Il était bien traité par Chihun, mais malgré tout il se sentait extrêmement malheureux. Chihun lui donna une botte de plantes aromatiques et le chatouilla sous le menton, le bébé de Chihun joua avec lui après le travail, et la femme de Chihun l'appela un trésor. Mais Moti Guy était de nature un vieux garçon, comme son maître Deesa, et les joies de la famille le laissaient indifférent. Il soupirait après la lumière de son univers, son maître aussi ivrogne que lui-même, les corrections brutales et les sauvages caresses. Pourtant il travaillait bien, au grand étonnement du planteur.

Sur ces entrefaites Deesa, après avoir erré par les chemins, avait rencontré un cortège nuptial de sa propre caste, et les réjouissances, les danses, les orgies lui avaient fait perdre toute notion du temps écoulé.

Au matin du onzième jour, point de Deesa. Moti Guy fut débarrassé de ses entraves pour le travail journalier. Il balança sa trompe, secoua ses épaules, jeta un coup d'œil à la ronde, puis s'en alla comme quelqu'un ayant affaire autre part.

— Hé! ho! ici! cria Chihun. Ici tout de suite et mettez-moi sur votre cou, montagne difforme. Ici, splendeur des collines verdoyantes; ornement précieux de l'Inde entière, si vous faites le méchant je vais écraser tous les ongles de votre vilaine grosse patte.

Moti Guy glouglouta doucement, mais n'obéit pas. Chihun courut après lui une corde à la main se demandant par où il pourrait le saisir. Moti Guy ramena les oreilles en avant et Chihun savait ce que cela signifiait. Il continua cependant à crier d'un ton d'autorité :

— Pas de ces bêtises, avec moi, n'est-ce pas? A vos piquets, fils du diable, à vos piquets!

— Hrrumph! fit Moti Guy et ce fut tout; et cela les oreilles dressées bien entendu. Les mains dans les poches, mâchonnant une branche en guise de cure-dent, il s'en alla vagabonder par les travaux et se moquer des autres éléphants qui venaient de se mettre à la besogne.

Chihun alla exposer la situation au planteur et celui-ci accourut avec un énorme fouet qu'il faisait claquer avec furie. Moti Guy fit à l'homme blanc l'honneur de le transporter à travers la clairière l'espace d'environ un quart de mille, puis de le pousser dans la vérandah avec un « hrrumph » ironique. Alors il resta devant l'habitation à glousser de si bon cœur que tout son gros corps en était secoué.

— Nous allons te rosser, dit le planteur, mais te rosser comme jamais éléphant n'a été rossé. Qu'on donne à Kala Nag et à Nazim une chaîne de douze pieds de long avec ordre d'en flanquer vingt coups.

Kala Nag, ou le Serpent Noir, et Nazim étaient les plus gros éléphants de la plantation et, le cas échéant, ils étaient chargés d'administrer les corrections sévères, car aucun homme ne peut battre comme il faut un éléphant.

Ils prirent les chaînes et les agitèrent d'un air menaçant en louvoyant dans la direction de Moti Guy qu'ils avaient l'intention de serrer entre eux deux.

Moti Guy, depuis trente-neuf ans qu'il était au monde, n'avait jamais été battu et il n'avait nulle envie de tâter de la chose. Il attendit donc, balançant la tête à droite, à gauche, calculant l'endroit précis de la grosse panse de Kala Nag où une défense à la pointe émoussée aurait chance de pénétrer plus pro-

fondément. Kala Nag n'avait pas de défenses; la chaîne était l'emblème de son autorité, mais il jugea bon au dernier moment d'évoluer et de se retirer à bonne distance de Moti Guy, faisant mine de n'avoir apporté la chaîne que pour son amusement personnel. Quant à Nazim, il tourna les talons et se retira précipitamment, ne se sentant pas d'humeur batailleuse ce matin-là. Et Moti demeura seul, les oreilles dressées.

Le planteur ne crut pas devoir pousser plus loin la discussion, et Moti Guy retourna aux travaux qu'il inspecta en amateur. Un éléphant qui refuse de travailler et qui n'est pas attaché est d'un maniement aussi commode qu'un canon de quatre-vingt-une tonnes qui roule sur le pont d'un navire par un gros temps. Moti Guy frappait sur l'épaule de ses vieux amis et leur demandait si les souches étaient commodes à arracher; il débitait un tas de folies au sujet du travail et des droits imprescriptibles des éléphants à une longue méridienne; enfin, jusqu'au coucher du soleil, il ne cessa de jeter la démoralisation dans la plantation tout entière. Puis il retourna aux piquets pour prendre son repas.

— Qui ne veut pas travailler ne doit pas manger, dit Chihun avec colère. Vous êtes un animal sauvage, sans la moindre éducation. Retournez à votre jungle.

L'enfant de Chihun, brun comme l'acajou, se roulait par terre dans la hutte et les petits bras potelés étaient tendus vers l'ombre colossale qui passait le seuil de la porte. Moti Guy savait que le marmot était ce que Chihun avait au monde de plus cher. Il étendit sa trompe en donnant à l'extrémité une courbe fascinatrice sur laquelle l'enfant se jeta avec un cri triomphant. En un clin d'œil il fut suspendu à dix pieds au-dessus de la tête de son père.

— Grand Dieu! s'écria Chihun ; douze gâteaux de fleur de farine, douze, dis-je, larges comme ça et trempés dans le rhum, je vous les donne à l'instant avec deux cents livres de cannes à sucre fraîchement coupées, si seulement vous daignez mettre à terre sans lui faire de mal ce petit innocent, la chair de ma chair et les os de mes os.

Moti Guy établit confortablement le marmot entre ses pieds de devant qui auraient pu réduire en miettes la hutte de Chihun, puis il attendit son souper, le mangea, et alors le bébé brun put s'en aller. Moti Guy sommeilla et rêva de Deesa. L'une des particularités mystérieuses de l'éléphant est qu'il a besoin de moins de sommeil qu'aucune autre créature au monde. Quatre ou cinq heures par nuit lui suffisent : deux avant minuit, couché sur un flanc, deux à partir d'une heure du matin, couché sur l'autre flanc. Le reste des heures silencieuses il les passe à manger, à se remuer, tout en prononçant de longs monologues d'une voix sourde et grondeuse.

Donc, à minuit, Moti Guy enjamba ses piquets, s'étant mis tout à coup dans la tête que Deesa pourrait bien être étendu ivre mort au fond de la forêt sans personne pour veiller sur lui. Toute la nuit il rôda par le fourré, renâclant, sonnant de la trompette et agitant ses oreilles. Il descendit à la rivière et lança son cri d'appel aux endroits où Deesa le lavait d'ordinaire. Nulle part il ne put découvrir Deesa, mais il troubla dans leur repos tous les autres éléphants et jeta une panique effroyable dans un camp de bohémiens.

*
* *

Au point du jour Deesa reparut à la plantation. Il s'était furieusement grisé et croyait s'être attiré une fâcheuse affaire en prolongeant le congé au delà du jour fixé. Il poussa un soupir de soulagement en constatant que le bungalow et la plantation n'avaient pas subi de dommages, car il connaissait le caractère de Moti Guy. Il se présenta avec de nombreux salams et d'innombrables mensonges. Moti Guy était retourné à ses piquets pour déjeuner. L'exercice de la nuit précédente l'avait mis en appétit.

— Appelez votre bête, dit le planteur; et Deesa se mit à crier dans cette mystérieuse langue des éléphants que certains mahouts assurent être venue de la Chine à l'origine du monde, quand les éléphants étaient les maîtres et que les hommes les servaient. Moti Guy l'entendit et vint à lui. Les éléphants ne galopent pas. Ils se meuvent à différents degrés de vitesse. Si l'éléphant veut prendre une allure très rapide, il ne galope pas, mais il arrive à cette allure par des procédés à lui. C'est ainsi que Moti Guy était devant la porte du planteur presque avant que Chihun se fût aperçu de son départ. Il tomba dans les bras de Deesa, sonnant de la trompette avec enthousiasme, et l'homme et la bête sanglotèrent sur le sein l'un de l'autre et s'examinèrent mutuellement de la tête aux pieds pour s'assurer que rien de fâcheux n'était survenu.

— Maintenant, allons travailler, dit Deesa. Mets-moi là-haut, mon fils, mon orgueil, mon amour.

Moti Guy obéit, et le couple s'en alla à la recherches de souches d'une extraction particulièrement laborieuse.

Le planteur ne fit aucune observation à Deesa : il était bien trop étonné pour cela.

RUDYARD KIPLING.

(Traduit de l'anglais par G. Art.)

DEUX COMÉDIES INÉDITES

DE MARGUERITE DE NAVARRE

Par le plus étrange et le plus inexplicable des hasards, une partie considérable de l'œuvre poétique de Marguerite de Navarre est restée jusqu'à présent complètement inconnue. Elle a traversé trois siècles et demi, cachée à tous les regards, sans qu'aucun indice ait révélé son existence aux chercheurs les plus patients et les plus exercés. Chose singulière, il n'y a eu dans ce fait ni séquestre ni dissimulation d'aucune sorte. Le manuscrit, qui contient ces poèmes ignorés, est arrivé depuis un siècle à la Bibliothèque nationale, avec le fonds Bouhier. Il figure au catalogue des manuscrits français (1) sous son véritable titre, le même qui est inscrit sur sa première page et qui donne l'indication exacte de son contenu : *Les dernières œuvres de la reine de Navarre, lesquelles n'ont pas encore esté imprimées.* Comment expliquer dès lors que ce précieux et unique recueil, que tant d'érudits avaient intérêt à connaître et à consulter, ait pu échapper à toutes les recherches? C'est là un problème que je n'entreprendrai pas d'éclaircir.

Peut-être, les travailleurs qui ont étudié, de notre temps, la vie où les écrits de la reine de Navarre, ont-ils écarté *a priori*, comme une hypothèse inadmissible, l'idée que des œuvres importantes de cette illustre femme fussent restées ensevelies dans la poussière des bibliothèques. Chacun d'eux a pu faire à son tour ce raisonnement que si une découverte avait été possible dans ce domaine, il se serait déjà rencontré quelqu'un pour la réaliser, au cours des siècles précédents. On comprendra donc quelle a été ma surprise, et j'ajouterai mon émotion, lorsque, au cours d'une visite à la Bibliothèque nationale, je me suis trouvé en présence du manuscrit inconnu, seul gardien des confidences et des pensées dernières de Marguerite, qui nous livre, en même temps qu'un certain nombre de ses œuvres les plus personnelles et les plus caractéristiques, l'histoire même et le secret de sa vie.

Les paroles que renferment ces pages oubliées sont tour à tour des paroles de tristesse et d'espérance, mais, en somme, le sentiment qui en inspire les parties essentielles et surtout la conclusion est celui d'une vive allégresse. C'est un chant de délivrance et d'affranchissement moral qui tient lieu de dénouement au plus important des poèmes retrouvés. Nous assistons ainsi à l'évolution suprême qui s'est accomplie chez cette grande âme au cours des trois ou quatre années qui ont précédé et suivi la mort de François Ier. Plongée dans la méditation des problèmes les plus élevés, elle crut toucher à leur solution et atteindre du même coup la vérité absolue. La réponse qu'elle a trouvée à l'énigme de la vie mérite notre respect et notre attention, puisqu'elle marqua le couronnement d'une des existences les plus nobles et les mieux remplies qui furent jamais. Plusieurs des poésies que contient ce volume ont été composées très peu de temps avant que la plume tombât des mains de la reine de Navarre; aucun document historique ne saurait donc remplacer un pareil témoignage. Arrêtons-nous pieusement devant ces dernières *Marguerites :* c'est la voix même de la « Perle des Valois », qui, après un silence de trois siècles et demi, se fait entendre aujourd'hui à notre oreille. Durant ce long intervalle, nul intermédiaire n'est venu se placer entre elle et nous, pour surprendre ses confidences. Aucune main ne semble avoir feuilleté ces pages précieuses entre toutes, depuis le jour où Jeanne d'Albret enferma dans un coffret de fer, garni de solides serrures, le manuscrit qu'elle voulait, par un scrupule facile à comprendre, dérober à tous les regards indiscrets. La jeune reine laissa publier l'*Heptaméron*, elle livra le *Miroir du chrétien* publié par frère Olivier, mais elle garda toujours, avec un soin jaloux, le recueil qu'elle considérait comme le testament littéraire de sa mère, celui qui renfermait les *Confessions* de la plus aimable des femmes de la Renaissance.

*
* *

L'ensemble des compositions dramatiques de la reine de Navarre, tel qu'il était constitué jusqu'à présent, comprenait d'abord quatre mystères, dont les sujets étaient empruntés au Nouveau Testament, puis deux comédies qui rentrent plutôt, par l'allure et par la simplicité de l'intrigue, dans le genre des moralités, et enfin une farce, celle du *Trop, prou, peu, moins.* A ces pièces publiées dans le recueil des *Marguerites*, Le Roux de Lincy a pu ajouter, dans sa belle et savante édition de l'*Heptaméron*, deux autres compositions : *le Malade* et *l'Inquisiteur*, moralités des plus curieuses, remplies d'allusions piquantes aux nouvelles doctrines religieuses mises en circulation par la Réforme. Cependant nous ne nous possédions encore aucune de ces pastorales, dont parlent les contemporains, et que la reine se plaisait à faire jouer à Pau, à Nérac ou à Mont-de-Marsan, par les seigneurs et les dames de sa cour. Les deux nouvelles comédies, dont le manuscrit nous révèle aujourd'hui l'existence, appartiennent précisément à cette catégorie. Elles sont l'une et l'autre fort singulières et four-

(1) Ces deux comédies paraîtront prochainement dans l'édition complète des *Dernières Poésies de Marguerite de Navarre*, publiées pour la première fois par Abel Lefranc, secrétaire du Collège de France, sous les auspices de la *Société d'histoire littéraire de la France* (Armand Colin, éditeur).

nissent, la seconde surtout, des données précieuses sur l'attitude prise, dans les dernières années de sa carrière, par la sœur de François Ier, à l'égard des diverses conceptions de la vie, qui, alors comme aujourd'hui, se partageaient le monde.

La première, d'un caractère plutôt élégiaque que dramatique, est ainsi intitulée : *Comedie sur le trespas du Roy, a quatre personnages, c'est assavoir : Amarissime, Securus, Agapy, berger, et Paraclesis.* Elle fut évidemment composée dans les premiers mois qui suivirent la mort de François Ier, et, selon toute vraisemblance, lorsque Marguerite, après son long séjour à l'abbaye de Tusson, se fut réinstallée en Béarn. Après avoir épanché sa douleur dans ses *Chansons spirituelles*, qui, par la puissance et la sincérité de l'inspiration, comptent parmi les poésies lyriques les plus admirables du siècle ; après l'avoir exprimée, sous tant de formes, dans ses épîtres mélancoliques et dans les longues effusions du *Navire*, la reine éprouva le besoin de la traduire sous une forme nouvelle, qui rendît sensible à son entourage le combat intérieur qui se livrait en elle. C'est qu'en effet son pauvre cœur, meurtri et troublé, s'efforçait de trouver dans la foi religieuse des motifs d'espérance et de résignation. Un vide affreux s'était produit dans tout son être : il était nécessaire que les consolations divines vinssent rendre quelque ressort à cette âme désemparée. Entre la douleur humaine et le dogme chrétien, considérant la mort comme le passage à une vie meilleure, il y eut lutte quelque temps. La reine crut de bonne foi que le second élément l'avait finalement emporté sur le premier, et il lui parut que la situation tragique, à laquelle elle venait de trouver une issue relativement favorable, méritait d'être exposée à ses intimes autrement que dans des entretiens particuliers. Telle dut être la pensée qui inspira l'œuvre, assez étrange, dont je vais esquisser rapidement la trame.

Le personnage principal n'est autre que la reine de Navarre elle-même, sous le voile transparent de la bergère Amarissime. Celle-ci se promène seule à travers la campagne, gémissant sur la perte de Pan, « ravy aux cieulx ». C'est le nom préféré sous lequel Marguerite se plaît toujours à désigner son frère, comme évoquant à la fois le souvenir du roi des bergers et l'idée du Bien unique, de l'essence et de la raison d'être de toutes choses. Amarissime exhale sa douleur et convie la nature entière à la partager ; elle annonce des vers de deuil et d'amour, « composés sans entendement » par un esprit troublé jusqu'à la mort. La bergère fait alors entendre, sur l'air *Jouyssance vous donneray*, la première strophe d'une des plus belles chansons composées par Marguerite :

Las! tant malheureuse je suis,
Que mon malheur dire ne puis
Sinon qu'il est sans espérance :
Désespoir est desja à l'huys
Pour me jetter au fondz du puits
Où n'a d'en saillir apparence.

Les autres strophes de cette poésie, infiniment triste et désespérée, sont chantées alternativement dans le reste de la pièce, parfois par le chœur des personnages. Elles reviennent à intervalles à peu près réguliers, contribuant, par leur rythme si doux et si pur, à répandre sur l'ensemble du dialogue un sentiment de mélancolie assez analogue à celui qui se dégage des strophes du chœur antique. Cependant le berger Securus, — peut-être le roi de Navarre, — pleure de son côté la disparition du roi des pasteurs. Il suspend son luth aux branches d'un saule, pendant qu'Amarissime fait entendre à quelque distance son chant de douleur. Le bon Securus, ému par les plaintes de son amie, cherche à la rejoindre. Il la console doucement et lui offre de venir se réfugier dans sa pauvre maison. Amarissime le remercie, mais le pasteur insiste ; il représente à sa compagne que leur troupeau commun, abandonné dans la montagne, va devenir la proie des bêtes sauvages ; il lui rappelle timidement son amour et fait si bien que la bergère se laisse convaincre et qu'elle quitte sa solitude. Agapy, le second berger, s'approche alors. Il est plongé, lui aussi, dans le chagrin, mais on voit déjà poindre une lueur d'espérance à travers ses lamentations.

Amarissime saisit avidement cette chance de salut. Célébrant la foi ferme et profonde de celui qui n'est plus, elle reprend quelque courage à la pensée que Pan a retrouvé le grand Pasteur et qu'il en contemple maintenant, sans voile, « la divine essence ».

Mais le désespoir reprend bientôt le-dessus : les multiples souvenirs d'une affection, commencée dès le premier âge, se pressent dans l'esprit d'Amarissime. Elle préfère ne plus parler d'un mal qu'aucune expression ne peut traduire : il ne lui reste d'autre ressource que celle de rejoindre l'être aimé, là où l'a placé la clémence infinie. Cependant, un entretien, semé d'allégories transparentes, s'engage entre les deux bergers. Securus offre l'hospitalité à ses compagnons, célébrant dans un langage plein de grâce les charmes de la vie rustique. Les trois amis, réunis dans sa « logette », entreprennent de discuter sur la légitimité de la douleur ; chacun d'eux démontre à son tour la vanité des consolations humaines, l'inutilité de la vertu et de la constance antiques, thèse qui, au fond, n'était pas conforme aux sympathies philosophiques de Marguerite. A ce moment apparaît le Consolateur céleste, Paraclesis, envoyé par le grand Pasteur. Il s'efforce de ramener le calme dans ces âmes découragées, en faisant luire aux yeux des bergers la perspective des joies élyséennes, deve-

nues le lot du doux Pan. Il leur montre ce dernier, vivant dans un délicieux séjour, loin des soucis et des larmes. Tout entier au ravissement produit par la « féerie » divine, il chante en s'accompagnant de la lyre. Paraclesis les exhorte à s'incliner devant la volonté du Tout-Puissant. Tous les biens terrestres sont mélangés de maux, et l'esprit de l'homme « par ignorance serré, engendre au cœur mille et mille travaux ». Il faut s'armer de patience et s'en rapporter sur toutes choses au Pasteur par excellence. Ces paroles de paix remuent délicieusement le cœur des pauvres affligés. Une liesse divine les pénètre. Assurés désormais que la mort de Pan n'est qu'apparente ils entonnent avec foi et recueillement un verset consolateur emprunté à l'Écriture. C'est sur ces graves déclarations que se termine la pastorale.

La seconde composition dramatique porte pour titre : *Comedie jouée au Mont-de-Marsan le jour de Caresme prenant mil cinq cens quarante sept, à quattre personnages, c'est assavoir la Mondainne, la Superstitieuse, la Sage et la Reine de l'amour de Dieu, bergère.* Bien que l'action de cette pièce se passe au milieu de la campagne, on doit la considérer plutôt comme une moralité que comme une pastorale. Marguerite a tenté de mettre en présence les diverses opinions qui se manifestaient autour d'elle touchant la direction morale et le but final à assigner à l'existence humaine. La Mondaine personnifie, à ses yeux, les tendances matérialistes et égoïstes de l'humanité qui inspirèrent toujours à cette âme, uniquement préoccupée des grands problèmes et des intérêts de la vie spirituelle, une aversion si profonde. La Superstitieuse et la Sage représentent l'esprit catholique opposé à l'esprit protestant. Sans doute, il serait téméraire de supposer que Marguerite ait voulu personnifier, d'une façon complète et absolue, chacune des deux croyances religieuses alors aux prises. Une telle assertion serait probablement inexacte, au moins en ce qui concerne le catholicisme, dont Marguerite critique finement certaines pratiques de dévotion, mais dont elle n'attaque nulle part, dans cette composition, les dogmes fondamentaux. Pour la Sage, notre réserve sera moins formelle : les déclarations placées, à diverses reprises, dans la bouche de ce personnage, prouvent amplement que l'esprit de la Réforme est bien le sien. C'est une protestante convaincue, lectrice de la Bible, et dont les discours, parfois un peu sévères, ont pour but évident de convertir ses compagnes égarées.

Il semble, jusqu'à l'apparition de la bergère, Reine de l'amour de Dieu, que l'auteur ait choisi la Sage comme son porte-parole, mais le tour singulier que prend, à ce moment, cette énigmatique comédie, montre que les déclarations passionnées de la nouvelle venue traduisent, dans une certaine mesure, les sentiments intimes de Marguerite. La vérité, c'est peut-être qu'elle ne se soucie guère de conclure et qu'il ne lui répugne pas d'accorder une part de vérité à plusieurs des systèmes mis en présence. Ennemie de tout dogmatisme étroit, elle excelle à mettre en relief les multiples aspects des choses, se refusant dans son large et généreux esprit de tolérance à lancer l'anathème contre les opinions qu'elle ne partage point. Il lui suffit qu'une cause soit noble et désintéressée pour qu'elle l'accueille avec sympathie, sans se préoccuper de déterminer la part d'erreur qui peut s'y trouver renfermée et sans chercher davantage à la concilier avec ses propres convictions. Elle n'a d'accents indignés que contre le fanatisme et l'ignorance. C'est ainsi que les enseignements d'un christianisme pur et éclairé ont pu séduire et diriger cette âme, sans la fermer cependant au culte et aux inspirations de la nature. Ces deux ordres de principes, en apparence si opposés, ont réussi à s'unir en elle et à réaliser de la sorte la personnification la plus harmonieuse et la plus complète de notre Renaissance française, tout ensemble grave et souriante, et trop profondément pénétrée d'esprit chrétien pour s'appliquer exclusivement à la poursuite de l'idéal antique. C'est pour ce motif que Marguerite affectionna toujours la forme du dialogue, comme étant plus propre qu'aucune autre à exprimer toutes les nuances de sa pensée, sans la mettre dans l'obligation de formuler des conclusions explicites sur les questions qu'elle abordait. Il faut avouer que le procédé lui a réussi et qu'au seul point de vue littéraire, les dialogues qui font suite à chacun des contes de l'*Heptaméron*, et dans lesquels la reine de Navarre s'efforce, au moyen de subtiles discussions, de dégager la moralité de ses récits, figurent parmi les compositions les plus originales et les plus achevées qui soient sorties de sa plume.

La comédie dont on s'occupe ici, quoique d'une allure plus austère que les moralités de l'*Heptaméron* rentre bien dans la même donnée. Elle commence par un monologue, plein d'une naïve fatuité, de la Mondaine.

Pour celle-ci, la vie se présente sans mystère ni arrière-plan, son unique souci est de jouir et de s'amuser, sans se préoccuper de l'au-delà. Elle raille avec malice la Superstitieuse, qui s'achemine, la tête basse et les pieds meurtris, vers un sanctuaire de Notre-Dame. La pèlerine, malgré ces sarcasmes, poursuit l'énumération de toutes les œuvres pies qu'elle se propose d'accomplir, jusqu'au moment où, n'y tenant plus, elle entame avec la coquette une discussion des plus aigres que la Sage vient interrompre à propos. Conciliante et sermonneuse, celle-ci s'efforce de ramener les deux adversaires à des

idées plus sensées. Elle se fait l'avocat du juste-milieu et souhaite qu'un équilibre harmonieux s'établisse entre la chair, qu'il serait criminel de négliger et l'âme, dont le salut peut être obtenu sans pratiques ni superstitions d'aucune sorte. Le meilleur remède à toutes les exagérations, c'est la lecture et la méditation des deux Testaments. Toutes les macérations sont inutiles :

Car, si vostre cueur n'est joieulx
Et charitable et amoureux,
A Dieu ne faictes que mentir :
Dieu regarde du cœur le fons.

Elle aussi aspire à la foi profonde. Cette mondaine avec toutes ses inconséquences, « est plus près de Dieu toucher » que celle qui croit le gagner par une fidélité lente. Les deux dames, la coquette surtout, semblent se laisser gagner par ces graves discours. C'est alors qu'intervient cette mystérieuse « reine d'amour », qui ne s'annonce tout d'abord que par des paroles entrecoupées, remplies d'une passion brûlante. Elle chante la glorification de l'amour, l'éternelle chanson, refaite sous tant de formes, par Marguerite :

Jamais d'aymer mon cueur ne sera las,
Car Dieu l'a faict d'une telle nature
Que vray amour luy sert de nourriture,
Amour luy est pour tout plaisir soulas.

Les trois dames abordent l'amoureuse bergère, un peu scandalisées. Mais celle-ci ne daigne point pour elles interrompre ses chants, se bornant, pour toute réponse, à railler les fâcheux sots « qui mesdisent d'aymer et n'en eurent en leur vie cognoissance ». Rien de plus piquant, ni de plus étrange, que l'entretien général qui s'engage entre les quatre personnages, et dans lequel la bergère, par ses reparties subtiles et hardies, n'a pas le rôle le moins brillant. C'est le langage et la simplicité de l'idylle antique qui se reflètent dans les paroles de cette enfant de la nature. Le spectacle des étoiles, des fleurs et des champs, suffit pour la tenir, à toute heure, en joie et en plaisir. Il n'y a au monde que l'Amour : tout le reste n'est qu'apparence et vanité. Telle est la thèse unique qui résume ces déclarations passionnées. Plusieurs de ces explosions lyriques sont vraiment d'une grande ampleur, malgré l'imperfection parfois calculée de l'expression. La bergère refuse, avec une énergique obstination, de révéler le nom de son ami. Ce léger artifice avait sans doute un but dans les intentions secrètes de l'auteur. C'est qu'en effet certaines allusions ambiguës permettent de supposer que Marguerite a voulu laisser, dans l'esprit de ses auditeurs, une impression vague de mystère et d'incertitude. La pièce se termine assez brusquement. Il semble que le poète ait cherché à établir une sorte de confusion entre l'expression de l'amour humain et celle de l'amour divin, en suggérant aux spectateurs de la pièce l'idée que ces transports s'adressaient peut-être plus haut qu'au berger de la vallée, et que le Pasteur par excellence pouvait en être l'objet caché. Ce n'est pas, du reste, la seule circonstance où, dans l'œuvre poétique de la reine de Navarre, le commentateur soit en droit de se demander auquel des deux sentiments il a affaire. Marguerite avait sûrement, sur cette matière, des idées fort audacieuses. Pour elle, le premier amour conduisait au second : tous deux étaient susceptibles de se mêler si intimement qu'il importait peu de les distinguer l'un de l'autre. Nous surprenons ici la pensée profonde et dernière de cette admirable femme, qui, revenue de toutes les choses de la terre et trouvant son refuge suprême dans l'amour divin, confondait dans le nouveau sentiment qui remplissait son âme toutes les autres ardeurs qui avaient autrefois consumé sa vie. Il y aura lieu d'insister plus tard sur les analogies frappantes que présente une telle doctrine avec les idées néo-platoniciennes, vers lesquelles l'esprit de la reine de Navarre s'était senti si puissamment attiré. La vie de cette dernière ne s'explique que par cette conception, si haute et si complète, qu'elle eut de l'amour. Toutes ses pensées, toutes ses aspirations en découlent. Elle rêva l'union et la concorde universelles, parce qu'il lui semblait impossible que la haine et la violence continuassent de régner indéfiniment sur la terre. Sa tolérance n'était, en réalité, que l'une des formes particulières prises, chez elle, par le sentiment qui l'absorbait tout entière. Jamais femme n'a eu une compréhension plus nette de la mission d'amour et, si j'ose dire, d'harmonie, qui semble dévolue à son sexe.

ABEL LEFRANC.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE EN 1895

Lorsqu'une alliance se noue entre deux peuples puissants, rapprochés l'un de l'autre par des sympathies profondes et des intérêts durables, les résultats n'apparaissent pas toujours immédiats aux yeux du public. C'est ce qui s'est produit à propos de l'alliance franco-russe. Les premiers mois furent consacrés à des manifestations de joie populaire et à des démonstrations officielles. Puis, peu à peu, l'enthousiasme se calma, comme cela était naturel, et même quelques personnes se demandèrent si nous n'avions pas été dupes d'une illusion, et si nous n'étions pas demeurés dans l'isolement aussi bien qu'avant les événements de Cronstadt et de Toulon. Mais les chancelleries sont moins impressionnables et

moins hâtives que les foules. A Saint-Pétersbourg comme à Paris on attendait des occasions favorables pour montrer que le bon accord entre les deux nations subsistait, et qu'il fallait désormais compter dans toutes les négociations et combinaisons avec leur action diplomatique commune. L'année 1895 a vu plusieurs de ces occasions se produire. Du haut de la tribune française, le mot d'« alliance franco-russe » est tombé des bouches les plus autorisées. Et les faits ont confirmé les paroles. A Kiel comme à Tokio et à Constantinople, les autres puissances ont pu se convaincre de la réalité et de la solidité du nouveau groupement. L'empereur Nicolas II, suivant le vœu de ses peuples, a tenu la parole donnée par son auguste père le tsar regretté Alexandre III, et il a trouvé dans le prince Lobanoff-Rostovsky, nommé ministre des affaires étrangères (28 février) en remplacement de M. de Giers décédé, un fidèle, énergique et intelligent exécuteur de ses volontés. Et de même chez nous, les changements ministériels qui sont l'effet du régime parlementaire et, quoique encore un peu trop fréquents, la garantie d'un gouvernement démocratique, s'ils affectent notre politique intérieure n'ont aucune influence sur notre politique extérieure. Grâce au patriotisme égal de tous les partis, elle demeure invariable, et nos amis comme nos adversaires éventuels n'ont nullement les uns à craindre, les autres à espérer qu'une crise ministérielle fasse dévier notre diplomatie de la voie où elle s'est engagée. Désormais la Triple Alliance, ou plutôt l'Allemagne qui dirigeait à son gré ses deux alliés, rencontre en face d'elle un ensemble de forces pouvant lui résister. La bonne entente entre les trois puissances n'est même plus aussi solide qu'autrefois et l'on a vu l'Allemagne se détacher parfois de ses deux alliés pour marcher d'accord avec la Russie et la France. Il est évident pour tous que maintenant l'axe de la politique européenne n'est plus à Berlin. Et si la disparition de la scène du prince de Bismarck a considérablement diminué le prestige de la diplomatie berlinoise, le rapprochement franco-russe qui double les forces des deux nations a donné à leurs représentants une autorité beaucoup plus considérable, et a diminué d'autant l'autorité des représentants de la Triple Alliance.

Ainsi qu'il convient entre deux grandes et puissantes nations comme sont la France et la Russie, leur bon accord repose sur l'égalité parfaite entre les deux contractantes. Il ne serait de la dignité d'aucun des deux peuples que l'un d'eux s'arrogeât une supériorité quelconque sur l'autre. On a pu croire, lorsque la France, d'accord avec la Russie et l'Allemagne, prit la défense de la Chine contre le Japon vainqueur, que nous avions agi uniquement dans l'intérêt de nos alliés.

Si le fait eût été exact, ce n'eût pas été une raison pour blâmer notre chancellerie. En effet, il est très admissible que l'un des contractants dans une affaire qui est pour lui très différente ou qui même doit lui procurer un léger inconvénient, aide son allié si cette affaire est pour ce dernier d'importance capitale. Mais ce n'était pas le cas, et on le vit bien lorsque la Chine, en reconnaissance de l'appui qui lui avait été donné par la France, signa la convention réglant définitivement à notre avantage la question des frontières de nos possessions indo-chinoises.

C'est de plus une grande sécurité pour la France de se savoir appuyée en toutes circonstances par la Russie si des difficultés extérieures lui surviennent. Ainsi nous n'avons eu à lutter dans l'expédition de Madagascar que contre la maladie et le climat ; aucune complication n'est survenue de la part de rivaux européens : sans doute n'en aurait-il pas été de même si nous avions été encore isolés dans le monde.

Intervention décisive dans le conflit sino-japonais, règlement des frontières indo-chinoises, conquête de Madagascar : ces trois événements eussent suffi à occuper l'activité de notre ministère des affaires étrangères pendant toute l'année 1895.

Toutefois l'action d'une grande puissance comme la France est engagée sur trop de points à la fois, surtout depuis le développement pris par la politique coloniale, pour que notre diplomatie n'ait pas eu à résoudre encore plusieurs affaires importantes. C'est ainsi qu'un arrangement mettant fin à toutes les difficultés a été conclu entre la France et la Belgique à propos du droit de préemption de la France sur l'État du Congo. Ce droit de préemption ne s'exercera qu'au cas de refus par la Belgique d'accepter le cadeau que veut lui faire le roi Léopold de ses possessions africaines. C'est encore un succès pour la France d'avoir forcé les Anglais à renoncer au barrage du Nil qui aurait amené la submersion de l'île de Philœ. Si contrairement aux traités et malgré les protestations réitérées, les droits politiques de la France en Égypte demeurent toujours violés, du moins n'abandonnerons-nous pas nos prérogatives scientifiques dans ce pays dont les principaux trésors ont été livrés à l'érudition européenne par des savants français. Enfin, la France, toujours d'accord avec la Russie, a pris dans les affaires qui récemment ont troublé plusieurs provinces de la Turquie et Constantinople même une attitude en conformité avec notre politique traditionnelle de bienveillance à l'égard de l'Empire Ottoman et avec les sentiments d'humanité nécessaires en faveur des chrétiens orientaux. Au lieu de chercher à attiser le conflit entre musulmans et chrétiens, ainsi que certains étrangers ne craignirent pas de le faire, les ambassadeurs français et russe, selon les ordres de leurs gou-

vernements respectifs, ne cessèrent de prodiguer à la Porte les conseils amicaux et usèrent de toute leur influence pour arriver à la solution amiable des difficultés en cours.

Et c'est ainsi que la France, sans explosion de chauvinisme, a su peu à peu par sa sagesse et son travail reprendre, au premier rang dans le concert européen, la place que lui assignent un glorieux passé et ses ressources présentes. Ce beau résultat est dû, on peut le reconnaître avec fierté, au vif sentiment patriotique qui anime toutes les classes de la population et qui unit en face de l'étranger les ennemis politiques les plus acharnés.

*
* *

Nous disions plus haut que les crises ministérielles étaient fréquentes en France ; elles ne sont pas le privilège de notre pays. L'année 1895 a été particulièrement fertile en incidents de ce genre. C'est assurément l'empereur-roi François-Joseph qui, avec les complications que le dualisme introduit dans la constitution de ses États, a eu à dénouer le plus grand nombre de crises. L'année s'ouvre par une double crise en Autriche et en Hongrie. En Autriche la coalition qui soutenait le prince Vindischgraetz s'étant dissoute l'empereur constitua un ministère provisoire sous la présidence du comte Kielmansegg, gouverneur de la Basse-Autriche. En Hongrie le parti libéral au pouvoir depuis le compromis de 1867 guide encore le gouvernement avec le comte Banffy qui continue la politique de magyarisation à outrance de ses prédécesseurs et qui reprend aussi l'œuvre de laïcisation de l'État. Cette œuvre de laïcisation eut son contrecoup dans la politique commune de la monarchie. Le comte Kalnoky, ministre des affaires étrangères depuis dix ans, accusé de n'avoir pas su s'opposer à l'intrusion du nonce du pape Agliardi dans les affaires intérieures hongroises, dut se retirer et laisser la place au comte Goluchowski, un Polonais. C'est encore un Polonais, le comte Badeni, gouverneur général de la Galicie, qui fut chargé de constituer un ministère définitif en Autriche. Cette prépondérance de l'élément polonais est due à sa cohésion parfaite et à son dévouement absolu à la dynastie. Le comte Badeni prétend reprendre la politique du comte Taaffe et gouverner en dehors des partis et des nationalités. Les Jeunes-Tchèques, qui avaient été l'élément remuant et hostile aux précédents cabinets, semblent disposés à se montrer plus conciliants à son égard. En revanche le parti antisémite, sous la conduite d'un chef actif et audacieux, le Dr Lueger, a fait des progrès énormes dans la capitale de l'Empire. La population de Vienne est en conflit à ce sujet avec le ministère, qui peut de ce côté s'attendre à de sérieuses difficultés.

En Angleterre le cabinet de lord Rosebery, affaibli par de continuelles défections dans sa majorité hybride, tombe sur un incident de peu d'importance relatif aux approvisionnements de munitions pour la guerre. Un cabinet unioniste est formé sous la présidence de lord Salisbury. Les conservateurs ont naturellement dans le nouveau gouvernement le plus grand nombre de sièges ainsi que leur en donne le droit leur majorité dans la coalition unioniste ; mais les libéraux unionistes représentés par leurs chefs, le duc de Devonshire, M. Goschen et M. Chamberlain, occupent les principaux postes en dehors de la présidence du conseil et du ministère des affaires étrangères attribués à lord Salisbury et de la charge de premier lord de la trésorerie confiée à M. Balfour auquel ses capacités hors ligne assurent une influence considérable dans le gouvernement. Les élections qui suivent la dissolution de la Chambre donnent au gouvernement conservateur unioniste une écrasante majorité.

L'Espagne, elle aussi, a vu un ministère libéral faire place à un ministère conservateur. Le jeu de bascule qui dure depuis la restauration de 1874 a fait cette fois passer le pouvoir des mains de M. Sagasta aux mains de M. Canovas del Castillo. Mais ce dernier, en plus des soucis que lui cause l'insurrection cubaine, n'a pu réaliser l'union des conservateurs et ramener à lui le groupe dissident, dirigé par M. Silvela. Les scandales de la municipalité de Madrid l'ont aussi obligé à se séparer de MM. Romero Robledo et Bosch à propos desquels cependant il s'était brouillé avec M. Silvela et quelques-uns des membres les plus importants du jeune parti conservateur.

Tous les efforts de la politique intérieure en Allemagne sont tendus pour la lutte contre le socialisme. L'empereur Guillaume, après avoir essayé de faire de l'inauguration du canal de Kiel une grande manifestation destinée à montrer la force et le prestige de l'Allemagne, a profité du 25e anniversaire des victoires remportées par les troupes allemandes en France pour exalter les sentiments chauvins de ses sujets et les tourner contre les socialistes accusés d'être des ennemis de l'empire et de la patrie. Mais il ne rencontre pas toujours un instrument docile dans le Reichstag qui, entre autres actes d'opposition, a refusé de s'associer aux honneurs rendus au prince de Bismarck à l'occasion de son 80e anniversaire.

M. Crispi continue, malgré son âge qui fait de lui le doyen des hommes d'État européens en exercice, à faire preuve d'une activité juvénile. Ce qui fait la force de M. Crispi auprès de ses compatriotes, c'est

qu'il est en somme le dernier survivant des héros du Risorgimento. Il a gardé les allures romantiques des vieux garibaldiens. Et le 25e anniversaire de la prise de Rome lui a permis cette année de dérouler une fois de plus la liste des exploits accomplis par les auteurs de l'indépendance et de l'unité, et d'exalter la jeune Italie héritière de l'empire romain. D'ailleurs les phrases sonores avec lesquelles il réveille ces souvenirs ne sont nullement ridicules : et elles lui font pardonner par ses compatriotes la question morale, la crise économique et les surprises de l'expédition africaine.

La politique des petits peuples pour moins attirer l'attention n'en est pas moins intéressante. En Belgique les élections communales faites pour la première fois avec le suffrage universel ont été un peu moins désastreuses pour le parti libéral que n'avaient été les élections législatives; le parti socialiste a parn stationnaire, les catholiques maintiennent leur prépondérance dans les campagnes flamandes et ont de fortes minorités dans les villes et dans le pays wallon.

Le peuple suisse en repoussant par la voie du *referendum* le monopole des allumettes aux mains de la Confédération, et la nouvelle loi militaire qui abolissait ce qui reste de compétence aux cantons dans le domaine de la guerre, a montré qu'il repoussait le socialisme d'État et la centralisation que les pouvoirs fédéraux voudraient lui imposer. En Suède et Norvège la conférence réunie pour examiner les moyens d'interpréter et de reviser le pacte d'Union semble avoir rendu les esprits un peu plus calmes; les difficultés sont du moins ajournées. Les États Balkaniques continuent pour la plupart à montrer une sagesse insuffisante: leur éducation politique n'est pas encore faite. La Grèce a beau passer du ministère Tricoupis au ministère Nicolas Delyannis, et de celui-ci au ministère Théodore Delyannis, les difficultés financières sont toujours aussi grandes, et absorbent toute l'attention des gouvernants. Le jeune roi de Serbie montre beaucoup d'habileté à se débrouiller au milieu des coteries qui se disputent le pouvoir à Belgrade. Il eût fait un diplomate de premier ordre. L'assassinat de Stambouloff a montré que les procédés de la politique bulgare étaient encore empreints de la barbarie orientale. Les efforts faits par les Bulgares pour se réconcilier avec la Russie n'ont pas été tout à fait inutiles, quoique le prince Ferdinand ne soit pas encore reconnu par les puissances. Le baptême du jeune prince Boris selon le rite orthodoxe préoccupe les populations, mais la famille princière semble se décider fort difficilement à ce sacrifice des convictions religieuses aux convenances politiques. L'opposition acharnée que les libéraux roumains menaient contre le gouvernement conservateur a réussi. Le roi Carol a cru que le moment était venu pour lui de changer ses conseillers et de les prendre dans les rangs du parti libéral qui, depuis la chute et la mort de Jean Bratiano, s'était éloigné du pouvoir. Mais le ministère libéral Stourdza ne changera rien à l'orientation extérieure du jeune royaume danubien. Le roi Carol reste maître de sa politique étrangère; et en bon Hohenzollern il reste fidèle à la Triple Alliance. Le parti libéral s'est d'ailleurs toujours montré favorable à l'Allemagne, et le ministère Stourdza, quoique âgé de quelques jours à peine, semble avoir oublié les vives protestations que ses membres faisaient entendre, quand ils étaient dans l'opposition, en faveur des Roumains.

Toutefois, malgré leur turbulence bien connue, ce ne sont pas les peuples émancipés de la domination turque qui donnent du souci aux diplomates en ce moment, ce sont les Arméniens. Mais il est probable que d'autres complications d'un caractère plus urgent vont détourner du problème oriental les nations qui paraissaient les plus désireuses de complications en Turquie. L'Italie est absorbée par les préparatifs de l'expédition contre l'Abyssinie à la suite du désastre d'Ambaalaghi. L'Angleterre est en conflit avec les États-Unis d'Amérique à propos du Vénézuéla. A la veille d'une élection présidentielle et en présence des progrès faits par le parti républicain, le président Cleveland a voulu sans doute montrer que le parti démocrate savait défendre l'honneur américain, et revendiquait le droit de pratiquer la doctrine de Monroë. Par son message au Sénat, il a nettement pris la défense du Vénézuéla contre l'Angleterre.

L'année 1895, qui a commencé par une guerre sanglante entre les deux plus puissants représentants de la race jaune, se termine sur une querelle entre les deux grands peuples parlant anglais. Cela seul suffirait sans doute pour lui donner un caractère original.

VARIÉTÉS

Cabotin et Diplomate

Un diplomate doit être toujours doublé d'un comédien; s'il est habile dans la science dont Machiavel et Talleyrand ont été les plus illustres représentants, il sera très fort dans l'art de se grimer. Dans le personnage principal de ce récit, il ne sera donc point surprenant de rencontrer le double rôle que nous signalons; cabotin et politicien lancé dans la politique extérieure, il débuta d'abord à l'hôtel du boulevard des Capucines et au palais du quai d'Orsay puis, se fit une autre existence en changeant de nom et joua le drame historique dans un théâtricule situé à quelques pas de la rue Quincampoix.

C'était sous le règne de Louis-Philippe, à l'époque où florissait le petit théâtre en question, situé dans le passage Molière, rue Saint-Martin. Depuis, le Théâtre-Molière a subi bien des transformations: salle de bal, de conférences, de réunions politiques électorales. A l'époque dont nous parlons, un sociétaire de la Comédie-Française, Saint-Aulaire, faisait, trois fois par semaine, dans la matinée, un cours de déclamation à la salle Molière. Fin diseur, mais comédien sans relief dans l'emploi des confidents, des raisonneurs, Saint-Aulaire était un professeur émérite, et son cours était fort suivi. Celle qui fut plus tard la grande Rachel et beaucoup d'artistes qui se sont fait un nom au théâtre comptèrent parmi ses élèves. Chaque dimanche dans l'après-midi, après quelques répétitions, assez sommaires généralement, la rampe — lisez une douzaine de quinquets fumeux — s'allumait pour la représentation, une affiche manuscrite, placardée dans l'étroit couloir conduisant à la salle, donnait le programme du spectacle, lequel était d'ordinaire composé d'un nombre respectable d'actes de tragédie ou de comédie, quelquefois d'un drame agrémenté d'un vaudeville.

Des jeunes gens, tous férus de l'amour des planches et sortis des milieux les plus divers constituaient le personnel masculin de la troupe. Il y avait là des clercs de notaires ou d'huissiers en rupture d'étude, des employés, des compositeurs d'imprimerie, des garçons coiffeurs, des ouvriers bijoutiers, etc., etc. La partie féminine se recrutait d'aspirantes aux palmes du Conservatoire, toujours flanquées de leurs mamans, d'actrices de province en quête d'engagements et de temps à autre de lorettes, à qui les cartes avaient prédit qu'il y avait en elles, pour le moins, l'étoffe d'une Déjazet ou d'une Jenny Colon. Le régisseur de la compagnie était un nommé Boileau, à qui son *facies* permit un peu plus tard d'aborder sans trop d'invraisemblance plastique les rôles de Napoléon au Cirque-Olympique du boulevard du Temple.

Un joyeux compère, Thomas, qui était le coiffeur attitré du Vaudeville, louait les perruques à des prix très réduits, pour l'amour de l'art. Les hardes peu luxueuses de la compagnie étaient fournies dans des conditions similaires par Sanctus, un costumier de la rue Richelieu, légendaire dans sa partie. Pauvre Sanctus! que de fois ne s'est-il plaint, non sans raison il faut le dire, que ses maillots, l'hiver surtout, ne rentraient pas tous au bercail après la représentation! Pour qui n'a ni caleçons ni chaussettes, un maillot, fût-il bleu, orange ou cramoisi, peut, à tout prendre, remplacer avantageusement ces objets par un temps de froidure. C'est ce que se disaient sans doute certains artistes du Théâtre-Molière, insuffisamment pourvus de linge de corps. Il est vrai que, l'été venu, Sanctus avait quelquefois la chance de retrouver dans sa manne aux costumes, sa propriété, salie, trouée à l'usage, presque à l'état de loques. C'étaient là les petits inconvénients du métier.

Avec sa troupe non appointée, son loyer modeste, ses semblants de décors, le Théâtre-Molière avait fort peu de frais, mais encore fallait-il les couvrir. Ce problème ardu était résolu de la façon suivante :

Chaque participant à la représentation comme acteur versait d'avance une somme proportionnée à l'importance du rôle qu'il avait à remplir. Un premier rôle, par exemple, valait de quinze à vingt francs; un deuxième, dix francs, et ainsi de suite en descendant la gamme. Contre la remise de sa cotisation, il était attribué à chaque artiste un certain nombre de billets qu'il avait la liberté de placer à prix d'argent parmi ses amis et connaissances. Quelques amateurs du quartier venaient aussi, moyennant dix ou quinze sous, prendre en catimini des billets au bureau, c'est-à-dire chez la concierge de l'immeuble. Nous disons en catimini, parce que, en procédant ainsi, on évitait que le préposé au droit des pauvres vînt fourrer son nez dans l'affaire.

A l'instar de toute troupe qui se respecte, celle du théâtre dont il s'agit avait son noyau de fondation, ses sommités, ses chefs d'emploi; mais ceux-ci, les heureux! loin de payer leurs rôles, ne jouaient qu'au cachet. Ils devaient ce privilège fort envié à leur expérience de la scène, à une pratique déjà longue du métier. Tel était Derosselle, estimable fabricant de soufflets, qui jouait les grimes, les raisonneurs et qui fut par la suite engagé à l'Odéon, où il tint fort bien sa place.

L'Orgon, le Bartholo, la ganache attitrée du lieu, était le père Leroy, bonhomme à la face réjouie, qui menait avec un égal succès le théâtre et le commerce des bijoux faux. Un grand et vigoureux gaillard, Beaulieu, tenait les rôles dits de caractère. Avant d'aborder les planches, il avait fait un congé dans un régiment de cavalerie : aussi ne fut-on pas surpris de le voir un jour, général intrépide, maniant avec grâce un coursier fringant, conduire des escadrons français à la victoire dans les pièces militaires du Cirque.

Mais la fleur des pois, l'étoile, le *primus inter pares* de la troupe, c'était un jeune homme du meilleur monde, jouissant d'une fort honorable aisance, et qui, formé à l'école de Saint-Aulaire et de Michelot, avait déjà l'acquis d'un comédien de profession. A ce Casimir, pseudonyme qu'il avait adopté, — nous dirons plus loin son nom de famille, — revenaient de droit tous les grands premiers rôles. On le voyait tour à tour en Almaviva, du *Barbier de Séville;* en Alceste, du *Misanthrope ;* en Glocester, des *Enfants d'Édouard*, etc. Disposant d'une garde-robe bien montée qui lui appartenait en propre, Casimir était la coqueluche des directeurs marrons, des monteurs de parties, qui venaient au Théâtre-Molière recruter des sujets pour les tournées artistiques qu'ils méditaient, et dont quelques-unes ont eu des péripéties dignes de figurer dans les fastes du cabotinage. C'est ainsi que Casimir se faisait successivement applaudir sur les théâtres de Montmartre, de Grenelle, de Montparnasse, de Saint-Cloud, de Versailles, de Corbeil, de Saint-Denis, etc.

Rien ne lui eût été plus facile que de trouver un bon engagement dans une grande ville de province; mais ses visées étaient plus hautes. Il ambitionnait de débuter un jour à la Comédie-Française, il avait même sollicité une audience du Comité de direction de la maison de Molière. Ce rêve longtemps caressé fut brusquement interrompu.

Nous devons dire que Casimir, en même temps qu'il jouait la comédie, était attaché au ministère des Affaires étrangères, où l'avait fait entrer un de ses proches parents,

qui y occupait une haute situation. Il convient aussi d'ajouter que notre jeune homme avait su manœuvrer de telle façon que personne, hormis deux ou trois intimes, ne pouvait soupçonner l'existence en partie double qu'il menait.

Or, un jour, une lettre anonyme arriva au ministère. Cette dénonciation provoqua naturellement une enquête et l'on découvrit le pot aux roses. Casimir, il ne pouvait en être autrement, fut mis en demeure d'opter entre le théâtre et un poste de consul auquel ses années de stage dans la carrière lui donnaient droit. Cédant aux sollicitations pressantes de sa famille, il se résigna, non sans regret il est vrai, à ce dernier parti, et alla représenter la France dans une ville d'Allemagne. Il avait, du reste, toutes les qualités requises pour faire un excellent consul. Puis il avait acquis, dans son passage au théâtre, une aisance d'allures, une façon de s'exprimer en public, une élégance à porter le costume officiel qui ne gâtaient rien, au contraire. Le prestige c'est beaucoup; mais ne l'a point qui veut. Les distinctions honorifiques, tant françaises qu'étrangères, ne manquèrent pas à Casimir, mais il ne s'en montra pas plus fier : il en avait, avant, tant porté sur les planches! Pendant qu'il était consul à Ostende, son séjour dans cette ville fut marqué par un épisode digne d'être rapporté.

Un matin, il était dans son cabinet, occupé à rédiger une dépêche pour son département, lorsqu'on lui remit une lettre. C'était la requête d'un pauvre diable de comédien français qui, se trouvant sans engagement et sans ressources, sollicitait un secours pour regagner Paris. La demande était signée d'un nom que Casimir connaissait de longue date, car il avait maintes fois figuré en compagnie du sien sur les affiches théâtrales de la banlieue parisienne. Le postulant était resté dans l'antichambre, attendant anxieusement une réponse. Le consul le fit mander; mais à peine le solliciteur fut-il entré, qu'il s'arrêta net :

— Tiens, Casimir! s'écria-t-il. Quelle chance!

Le consul demeura impassible sur son fauteuil. Alors l'autre, prenant une pose comme s'il eût été sur une scène de théâtre, continua, dans la langue des dieux :

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Le consul eut un geste d'impatience, mais le cabotin était lancé. Enjambant deux vers de la tirade, il poursuivit :

> Qui m'eût dit qu'un rivage à mes vœux si funeste
> Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?
> Qu'après plus de six mois...

— Monsieur, interrompit sévèrement le consul en se levant, trêve à cette mauvaise plaisanterie! Il n'y a pas plus ici d'Oreste et de Pylade que de Casimir. Il y a le consul de France et un Français qui demande à être rapatrié.

Pour si piètre comédien qu'il fût, l'artiste, après tout, n'était point un imbécile, et comprit qu'il venait de faire fausse route, et des hauteurs de l'alexandrin descendant sans barguigner dans l'humble prose :

— Veuillez m'excuser, monsieur le consul, fit-il : certaine ressemblance avec un de mes anciens camarades m'a abusé...

— Il suffit! dit Casimir d'un ton radouci. Vous désirez rentrer en France? Eh bien! passez demain à la caisse du consulat : on vous remettra la somme nécessaire à votre voyage.

Et d'un geste qui sentait encore son grand premier rôle d'autrefois, il congédia le comédien, qui, quelques jours après, rendu à l'asphalte parisien, se promenait avec un camarade à qui il narrait sa rencontre avec notre consul :

— Comprends-tu, disait-il, ce Casimir qui n'a pas daigné me reconnaître! C'est égal, c'est un bon garçon : il a fait largement les choses, et pour sûr il a dû y mettre du sien, car, mon voyage payé, j'ai encore de l'argent pour quelque temps. Et cela ne se passe pas toujours ainsi, oh! non, j'en sais quelque chose, moi! Ah! si tous les consuls ressemblaient à Casimir; mais voilà, ils n'ont pas eu, comme lui, l'honneur d'être comédiens.

Ce Casimir, devenu consul, était le neveu de Ferdinand de Lesseps, M. Alfred Bruant, mort bien des années avant son oncle. Il était à Amsterdam en qualité de consul à l'époque de la guerre de Crimée. Ce fût lui qui télégraphia le premier à Paris la nouvelle de la prise de Malakoff.

De cette troupe hétéroclite de la salle Molière ont fait partie Maubant, sociétaire de la Comédie-Française et professeur au Conservatoire; Belvaut, ex-régisseur de troupes nomades, metteur en scène de Sarah Bernhardt directrice de théâtre, régisseur à l'Odéon, aux Folies-Dramatiques, à la Porte-Saint-Martin; acteur au second Théâtre-Français.

Belvaut était l'ami de Munié, du Vaudeville. Il demeurait alors rue d'Amboise, 6, à de vertigineuses hauteurs. Son logement était si petit et sa fontaine si grande que l'un ne put loger l'autre, et on dut la laisser sur le palier. Un soir, vers minuit, Munié, quittant son camarade, eut une idée diabolique. Il ouvrit tout grands les deux robinets de la monumentale fontaine, remplie jusqu'aux bords, et l'eau s'élança en cascades du cinquième au rez-de-chaussée, envahissant la loge du portier, celui-ci furieux, se plaignit au propriétaire, qui mit à la porte son innocent locataire sans vouloir entendre ses explications.

Les comédiens ordinaires de la salle Molière allaient un jour donner une représentation à Vernon. A cette époque éloignée, le chemin de fer ne dépassait pas Saint-Germain, où l'on prenait le bateau à vapeur qui faisait le service de Saint-Germain à Rouen, s'arrêtant à toutes les localités importantes situées sur les deux rives du fleuve parisien.

Les affiches étaient posées, portant en lettres gigantesques le titre de la pièce que les Vernonais savoureraient le soir : *le Jeu de l'amour et du hasard*. Le bateau stoppa; la population était sur la berge, regardant avec curiosité le débarquement des artistes. Il était tard, on avait tout juste le temps de manger un morceau, de courir au théâtre et de s'habiller. Au milieu du bruit, des bousculades, les comédiens descendaient sur le quai; leurs malles, renfermant les costumes, suivaient, portées par des hommes de peine.

La caisse qui renfermait les perruques échappa des mains des porteurs et tomba dans l'eau. On crut que la représentation ne pourrait avoir lieu. La malle fut repêchée, mais elle était remplie d'eau et les perruques

ressemblaient à des éponges. On les égoutta, on les recouvrit d'une couche épaisse de poudre, mais il fut impossible de les friser, le temps manquait. Elles servirent tout de même, et les spectateurs applaudirent.

Outre ceux dont nous avons déjà cité les noms, il y avait parmi ces jeunes gens Eugène Monrose, fils du secrétaire de la Comédie-Française, qui fut lecteur du tsar Alexandre II; Mathis, un des grands premiers rôles du boulevard, qui jouait le général dans la *Closerie des Genêts;* Mlle Denain, des Français. Mlle Denain remplaça Mme Crosnier aux Français vers 1847. On trouvait celle-ci trop jeune et trop peu respectueuse de la tradition, son engagement ne fut pas renouvelé. Mlle Denain était l'élève de sa mère, qui avait connu le philosophe de Ferney et se montrait très fière d'avoir été conseillée par lui. Toute vieille, la démarche tremblotante, elle allait presque chaque soir au foyer du théâtre, où elle racontait sans se lasser jamais, ses relations avec Voltaire, qu'elle avait fini par faire prendre en grippe.

Nous compléterons notre récit par quelques détails sur le Théâtre-Molière et son fondateur. Ce fut en 1791 qu'un riche propriétaire, Boursault, voulant jouer le rôle de Mécène, fit bâtir cette salle qui, en 1793, reçut le nom de théâtre des *Sans-Culottes*. En 1806, nouveau changement d'étiquette ; les *Sans-Culottes* deviennent les *Variétés-Étrangères;* en 1807 le théâtre fut fermé et ne rouvrit qu'au mois de juin 1831 pour fermer au mois d'octobre suivant. Boursault était l'arrière-petit-fils du poète de ce nom. Spéculateur frisant l'escroc, homme d'affaires retors, il avait joué sur quelques scènes de province sous le nom de Boursault-Malherbe. En 1778 il débutait avec un certain succès à la Comédie-Française qu'il quittait ensuite pour prendre la direction du théâtre de Marseille. De cette ville, il se rendit à Palerme et tenta de fonder, dans la capitale sicilienne, un *Théâtre Français*. En 1791, il était à Paris et faisait bâtir la petite salle à laquelle il donnait le nom de Molière.

Boursault fut aussi membre de la Convention et chargé en cette qualité de plusieurs missions dans les départements. Sous l'Empire il se fit octroyer le monopole du nettoyage de la Ville de Paris et plus tard le privilège de maisons de jeu. Il gagna une fortune colossale pour l'époque avec les tripots et les boues et consacra une partie de l'or qu'il empochait à acheter des tableaux, des terrains sur lesquels il fit élever une résidence splendide, entourée de superbes jardins où étaient réunies les fleurs et des plantes les plus rares dans des serres merveilleuses.

Sous la Restauration et sous Louis-Philippe on trouve encore Boursault bailleur de fonds de l'Opéra-Comique dont il ruina successivement tous les directeurs. Ce triste personnage disparut vers 1838 ne laissant aucun regret (1), ayant ruiné tous ceux qu'il avait soi-disant protégés mais trop réellement exploités.

AUGUSTE LEPAGE.

(1) C'est sur une partie de sa propriété qu'a été ouverte la rue Boursault.

LIVRES D'ÉTRENNES

Le Grand Siècle, par Émile Bourgeois; *la Sicile*, par G. Vuillier; *la Plante dans la nature*, par G. Fraipont; *les Premiers rois de France*, par Mme de Witt; *Histoire populaire de la peinture*, par Arsène Alexandre; *Robinson et Robinsonne*, par Pierre Maël; *Alain le baleinier*, par Mme de Nanteuil; *la Chasse à courre et à tir*, par René Vallette; *le Soldat français*, par Chaperon; *de Tanger à Port-Vendres*, par Marius Bernard; *Monténégro*, par Avelot et de la Nézière; *Paris-Sportif*, par Crafty; *les Marins de la garde*, par Lemaire; *Scènes de la vie sibérienne*, par Eugène Gothi; *le Timbre-poste français; Récits d'Orient*, par S. Delorme; *Histoire d'un petit exilé*, par Mme Gevin-Cassal.

Deux beaux livres, deux livres vraiment magnifiques par la richesse du texte, la somptuosité de l'illustration et le goût suprême de la mise en œuvre. Tous deux viennent de la maison Hachette. — Voici d'abord *le Grand Siècle*, non celui qu'entendait Michelet, le siècle de Louis XIV, par M. Émile Bourgeois, maître de conférences à l'École normale supérieure. Reproductions de monuments, de tableaux et d'estampes, cinq cents gravures, vingt-deux planches en taille-douce, puis des dessins de médailles, de meubles, de costumes, le tout « serti » dans des notices intéressantes et substantielles, édité avec un souci singulier de l'exactitude. C'est, si l'on peut dire, mieux qu'un livre d'histoire, car l'aspect seul du volume donne l'impression exacte du siècle qu'il résume, depuis le délicieux frontispice de Béroin, qui ouvre le volume, jusqu'au cul-de-lampe qui le ferme. L'illustration est l'auxiliaire indispensable de l'histoire ; rien qu'à suivre les modifications du style, on comprend mieux les modifications de l'âme de celui dont tout dépendait. Par quoi aurait-on une représentation plus exacte de ce que fut le frénétisme que par cette estampe aux lignes molles et comme attendries où l'on voit Mme Guyon en sainte Vierge, surveillant les ébats du duc de Bourgogne, « nouveau pasteur des peuples »... Livre vraiment magnifique, dont on ne saurait trop louer et la composition et la mise en œuvre.

L'autre volume est *la Sicile*, par M. G. Vuillier. Est-ce le dessinateur qu'il faut louer, ou l'écrivain ? Par une singulière bonne fortune, tous deux sont réunis dans la même personne. C'est un délice de suivre ces notes de voyage si exactes, si précises et en même temps si enthousiastes ; c'est un délice de contempler ces admirables dessins, d'un relief si puissant, d'une exactitude en quelque sorte amoureuse, où l'on sent comme un culte pour l'admirable coin de terre qu'ils nous représentent.

(1) Voyez la *Revue* du 21 décembre.

Aussitôt après eux, je veux signaler le volume vraiment exquis de G. Fraipont, *la Plante dans la nature et dans la décoration* (chez H. Laurens). Le texte est agréable ; les dessins sont de vraies merveilles. On y sent je ne sais quelle adoration pour la nature ; si parfois l'auteur élargit la fleur jusqu'à l'allégorie, s'il en résume la silhouette pour la décoration, on devine sous son crayon un souci jaloux de ne jamais la brutaliser ; il l'incline doucement, sans la froisser, et son dessin y gagne une incomparable impression de vie ; on dirait que c'est la fleur elle-même qui s'infléchit et s'incline complaisamment pour décorer le texte de l'auteur qui l'aime tant. Vous vous rappelez le touchant mot de Th. Rousseau : « Il n'y a qu'une manière de remercier Dieu d'avoir fait les arbres si beaux, c'est de les copier avec un respect religieux. » Ce mot pourrait servir d'épigraphe à l'adorable volume de M. Fraipont.

Il faut citer encore le beau livre de Mme de Witt, née Guizot : *les Premiers rois de France* (chez Hachette). Les quelque trois cent cinquante gravures ou chromolithographies qui ornent le volume, n'en sont que le moindre mérite. Avec un tact infini, un sens très juste de l'histoire, Mme de Witt a résumé, coordonné, traduit les chroniques contemporaines. Son œuvre y gagne une vérité et une vie singulières. Rien de plus vivant, rien de plus « vrai » que le récit du siège de Jérusalem, résumé de Guillaume de Tyr et d'Albert d'Aix ; rien d'amusant, de fantastique comme l'histoire du chevalier Tancrède ; et rien qui donne mieux l'impression de l'époque et de sa conception étrange de la religion, que la scène du serment prêté par Harold devant Guillaume le Conquérant. Rien n'est plus curieux, rien n'est plus « suggestif ». Ce volume commence aux Mérovingiens et se termine à la fin de la première croisade.

Encore une mention spéciale au consciencieux et important volume de M. Arsène Alexandre, sur l'*Histoire populaire de la Peinture : Écoles allemande, espagnole et anglaise* (chez Laurens). Le texte est excellent, très nourri d'aperçus nouveaux et d'appréciations justes. Les belles reproductions de tableaux célèbres permettent de suivre pas à pas les progrès de chacune des écoles.

Et, maintenant, il me faut résumer hâtivement tout le bien que je pense des volumes suivants.

Hachette et Cie. — *Robinson et Robinsonne*, de M. Pierre Maël. Histoire touchante et réconfortante à la fois de deux enfants, Jean et Jeanne Rixaud, qui, jetés par la tempête sur les côtes de la Guyane, s'y installent le plus ingénieusement du monde, sans se soucier de la doctrine de Monroë. Comment ils échappent à l'attaque des sauvages et à la poursuite plus redoutable encore d'une troupe de bandits ; comment ils retrouvent leur père qu'ils croyaient mort et comment l'intervention d'un Robinson providentiel et « moderne » met fin à leurs peines, c'est ce que l'amusant volume de M. Pierre Maël vous apprendra. — Très jolis dessins de A. Paris.

Alain le baleinier, par Mme P. de Nanteuil, avec d'excellentes illustrations de A. Paris. C'est aussi un intéressant récit pour la jeunesse ; un Jules Verne avec de la morale. Alain a eu le tort de déserter la marine de l'État ; il expie sa faute par un dur service à bord du *Sea-Gull*, sous le perfide capitaine Saxil. Une histoire de trésor perdu, retrouvé, et définitivement perdu, donne un vif intérêt à ce très amusant récit.

H. Laurens. — De très jolis albums : *la Chasse à courre et à tir*, par René Valette, et *le Soldat français* par Eugène Chaperon. Celui-ci infiniment spirituel et affectueux pour nos excellents pioupious, celui-là d'une exactitude et d'un pittoresque achevé. — Un volume de M. Marius Bernard, avec les illustrations délicates de M. A. Chapon, sur l'*Espagne* (*de Tanger à Port-Vendres*). — Et encore un charmant, tout à fait charmant livre de voyage : *Monténégro, Bosnie, Herzégovine*. Le texte et les dessins sont alternativement de MM. Avelot et J. de la Nézière ; notes allègres, lestes et pimpantes, dessins précis et amusants.

Plon. — Les publications de cette année semblent assez réduites. Je ne vois guère à recommander que le volume de Crafty : *Paris sportif*, mais je le recommande de toutes mes forces. J'ai pour Crafty une passion déréglée ; le moindre de ses dessins, d'une si scrupuleuse exactitude, me plonge dans une joie folle ; et ses « écrits » valent ses dessins. Nul mieux que lui ne connaît les sports ; nul ne sait comme lui les manies et les tics des sportsmen. Je ne sais rien de plus réjouissant, de plus discret, et, si j'ose dire, de plus « philosophique » que son *Petit Précis à l'usage des gentlemen désireux de s'enrosser ;* c'est un chef-d'œuvre !...

Charles Delagrave. — *Les Marins de la Garde*, par Jacques Lemaire. Aventures mouvementées du jeune duc Roger de Noirmont qui, fifre dans la marine impériale, finit par retrouver son illustre famille, en dépit des embûches successives et palpitantes que lui tend l'ancien intendant de celle-ci. L'action se passe pendant la guerre d'Espagne, ce qui permet à Job de nous donner de piquants et pittoresques dessins. — *Scènes de la Vie sibérienne*, par M. Eugène Gothi, d'après Feherkassof, avec dessins de Karazine ; volume rapide, intéressant et curieux ; un je ne sais quoi qui est mieux que de la couleur locale, et qui pourrait bien être tout bêtement la vérité. — *Le Timbre-poste français*, étude très complète, très documentée et, ma foi, très intéressante sur les timbres-poste, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ;

indispensable, j'imagine, à tous les collectionneurs. — Un amusant recueil de *Récits d'Orient et d'Occident* par M. S. Delorme; récits intéressants et instructifs; illustrations ingénieuses et variées.—Enfin, deux volumes pour les enfants : *Pendant la Veillée*, par H. Bezançon; et le tome XVIe de l'excellent journal *le Saint-Nicolas*, dont l'éloge n'est plus à faire. C'est une mine inépuisable de gentilles historiettes et de spirituels dessins.

Librairie d'éducation de la jeunesse. — *Histoire d'un petit exilé*, par Mme O. Gevin-Cassal. Tel est le titre de la dernière publication de MM. Charavay, Mantoux, Martin. Un père, fils d'exilé, trouve, dans les souvenirs de son enfance passée non loin de nos frontières, ample matière à intéresser, amuser et surtout à affiner l'esprit et le cœur de ses propres enfants qui ont l'âge où l'âme s'imprègne pour toujours d'idées élevées et de beaux sentiments. Dans ces pages vécues, où elle se plaît à éveiller dans les jeunes cerveaux le plus grand nombre possible d'idées généreuses, Mme Gevin-Cassal a rencontré par surcroît le pittoresque et l'émotion dans la multiplicité des épisodes Les scènes très mouvementées de l'internement des « Bourbakis » sont pour intéresser les lecteurs de tout âge. On en peut dire de même des impressions sur cette curieuse ville de Bâle si peu connue de nous quoique aux portes de la France.

P. Tabesse.

THÉATRES

Gymnase : *Marcelle*, comédie en quatre actes, de M. Victorien Sardou.

« Ça n'est pas du bon Sardou, disait dimanche M. Sarcey, mais c'est encore du Sardou. » En effet, c'est du Sardou ; j'avoue même que je ne le trouve pas sensiblement inférieur au bon Sardou ; peut-être est-ce que le procédé commence à vieillir ? Au moins *Marcelle* m'a-t-elle servi — une fois de plus ! — à comprendre pourquoi ce genre de théâtre m'inspire tant d'éloignement.

Nous sommes dans un château appartenant à la baronne Couturier. Veuve, elle a deux fils, René et Olivier ; souffrante et âgée, elle a pris une lectrice, Marcelle ; riche et mondaine, elle a de nombreux invités, parmi lesquels Chatillac, aimable garçon, d'un agréable scepticisme de théâtre : personnage de Dumas, auquel il ne manque précisément que d'être de Dumas ; Varignoles, oncle de celui-ci, qui représente les anciennes mœurs en opposition avec les nouvelles, et dont la fonction est d'émettre des tirades qui commencent invariablement par ces mots : « De mon temps... » ; de concert avec son neveu, il « tient » l'esprit, et le plus fin de ses mots est celui-ci : « Tu n'es pas dans le train, » lui dit Chatillac, et Varignoles répond : « Heureusement ; il déraille. » A la suite viennent Villeras, le traître, dont nous comprendrons tout à l'heure l'utilité ; puis quelques fantoches qui ne servent qu'à meubler la scène ; Raibaut, romancier psychologue, car M. Sardou plaisante encore les romans sans action et la musique sans mélodie ; La Bordette, vélocipédiste éreinté et marié, ce qui donne lieu à des plaisanteries dont vous prévoyez la grâce ; Jubelin, que j'ai oublié ; et deux domestiques, car il y a, naturellement, des « scènes de domestiques », assez brèves, je le reconnais. — Du côté des dames, voici, après la baronne et Marcelle, Mme de Valtanniers, une intrigante, maîtresse de Raibaut, et qui veut se faire épouser par René Couturier ; Yolande, la femme du vélocipédiste ; Diane, veuve consolée et dont le nom est un symbole de son horreur pour le sexe, et Simone, qui fait opposition à Varignoles ; plus deux femmes de chambre.

Écartons la plupart de ces personnages : ils sont tout à fait inutiles à l'action ; si quelques-uns s'y rattachent, c'est accidentellement, et leurs silhouettes sont si insuffisantes qu'on les confond entre elles. Un mot seulement de Simone ; c'est la Loulou de Gyp : — car Gyp non seulement a créé un type, mais, chose plus rare encore, a détruit un personnage de théâtre. Toutefois le langage mouvementé de Loulou était en quelque sorte une émanation de sa nature, il exprimait sa pureté naturelle et son ignorance des belles manières qui accompagnent parfois les vilaines mœurs ; c'était un mélange infiniment curieux d'inconvenance et de naïveté. Mais c'était trop de psychologie pour M. Sardou, qui fait profession de la mépriser. De Loulou, il n'a pris que l'extérieur, que les « effets sûrs ». Le rôle de Simone consiste en ceci : toutes les dix répliques, elle s'avance à la rampe, profère : « Il est rasant », ou : « Vieux mufle », après quoi elle rentre dans le rang. Révérence parler, elle a l'air de venir faire la quête : « Mesdames et Messieurs, voyez comme je suis moderne ; donnez-moi un petit applaudissement... » La première fois, on lui donne, par habitude ; puis on refuse, résolument. Notez que Simone, loin d'être naïve comme Loulou, est profondément pervertie ; si bien que d'un personnage inquiétant mais amusant et sympathique, M. Sardou a fait un type simplement désagréable et presque révoltant... Et puisque je parle de Gyp, — car, en vérité, elle est singulière l'influence que l'auteur de *Leurs âmes* a exercée sur la littérature contemporaine ! — vous vous rappelez les scènes nombreuses et assez « cruelles » que Gyp a consacrées à la vie de château. Il y avait, à peu près, ce qu'il y a dans *Marcelle;*

mais il y avait en plus un je ne sais quoi d'allègre, d'élégant, d'excessif même, qui nous rassurait en nous montrant « la fantaisie ». Ici, rien de pareil ; comme entre Simone et Loulou, la ressemblance n'est qu'extérieure ; les gestes sont les mêmes, et aussi les paroles, et même les actions ; la futilité des personnages de Gyp, qui nous empêchait de les trop prendre au sérieux, n'existe plus dans *Marcelle*. Pour arriver à des effets, M. Sardou a dû inventer ces histoires à dormir debout du somnambulisme de Delphine, et de son mariage ; il nous faut les croire, car elles ne sont guère plus ahurissantes que l'aventure de Marcelle ; si bien que devant les invités de Mme Couturier, on reste effaré, et l'on se demande comment cette pure et honnête femme a fait pour rassembler sous son toit une telle collection de gourgandines.

Revenons à la pièce. — Elle commence par une interminable scène entre Chatillac et Varignoles. Il s'agit de nous faire connaître les quinze personnages de la comédie. Et copieusement, méthodiquement, passant au second après avoir « épuisé » le premier, passant au troisième après le second, les deux causeurs nous renseignent. Je sais bien qu'une exposition est nécessaire à toute pièce ; mais ne pourrait-on en faire une d'une digestion plus facile ? Surtout, ne pourrait-on pas nous montrer les personnages, au lieu de nous les expliquer ? Que le théâtre soit « l'art des préparations », nous en sommes tous d'accord ; mais la préparation, c'est nous montrer le personnage logiquement développé, conformément à ce qu'il nous montre lui-même de son caractère, et non pas conformément à ce que dit un personnage accessoire, que nous ne sommes pas forcés de croire. Si M. Sardou avait développé davantage sa seconde scène (celle avec les invités), et s'il avait cherché à nous représenter vraiment les personnages, nous les connaîtrions plus et mieux que par les confidences de Chatillac, — mieux même que par cette scène déconcertante des allumettes... Je n'ose vous la conter, les journaux l'ayant narrée dans tous ses détails, et les mieux renseignés ayant rapporté que M. Sardou « a rendu les artistes quasiment fous avec cette scène ». Était-ce bien la peine ?... En vérité, on est pris de stupeur devant cette « habilité ». De quoi s'agit-il ? D'une dépêche qu'il faut lire. C'est le soir ; la lune brille. Elle se cache ; alors on allume une allumette ; celui qui la tient se brûle les doigts et la jette ; même jeu pour le second ; même jeu pour le troisième ; et ainsi de suite jusqu'à satiété !... Cette répétition à l'infini des mêmes effets est un des traits caractéristiques du talent de M. Sardou ; il faut bien avouer qu'il est insupportable... Et quand on songe à ce qu'il a fallu de préparations pour arriver à une scène pareille ! Il a fallu la mettre le soir : elle aurait aussi bien pu se jouer de jour ; il a fallu qu'un nuage vînt cacher la lune, car la lune est indispensable dans un décor de parc, le soir... Jusqu'aux intempéries de la nature qu'il a fallu appeler à soi, pour lire une dépêche !... Ah ! le vrai « coupable » du Théâtre-Libre, ce n'est pas Antoine, c'est M. Sardou ; après de pareilles « ficelles », on se reproche l'impatience qu'on a montrée parfois. Ce n'est même pas un moyen de vaudeville, c'est un moyen d'opérette ; ce n'est plus l'*Hôtel du Libre-Échange*, c'est *Bonsoir, monsieur Pantalon !*

Et précisément, c'est là ce qui nous fâche si fort chez M. Sardou : l'impossibilité de faire du théâtre « direct » ; pas une scène qui se développe naturellement ; toujours des agréments, des fioritures qui d'abord nous distraient de la scène, et de plus nous avertissent que l'auteur lui-même n'y a guère confiance puisqu'il croit devoir la doubler de tant de choses ! Ainsi, dans ce même acte, — avant ou après les allumettes, je ne sais plus, — vient une scène entre Marcelle et Olivier Couturier. Ils s'aiment : ils se le sont avoué ; Olivier dit à Marcelle qu'il veut l'épouser : « M'épouser, moi ?... Jamais ! » Tout naturellement Olivier insiste, demande pourquoi, et Marcelle lui fait cette réponse incroyable : « Je vous le dirai demain ! » Ainsi voilà deux êtres qui s'aiment, et on a eu soin de nous prévenir que, pour Olivier, aimer c'était se donner à jamais ; il s'agit pour lui de toute sa vie, et il attend tranquillement le lendemain ! Le « truc », toujours le truc ! Cette offense au sens commun n'a d'autre but que de suspendre l'intérêt ; suspendre, non, mais le décourager. Que peut nous faire cet amoureux qui « attend à demain » ? Chatillac, peut-être, attendrait, ou même René ; mais Olivier ! Varignoles a perdu là une jolie occasion de placer son : « De mon temps... »

Comme Olivier a attendu au lendemain, nous sommes forcés d'attendre à l'acte suivant. On nous avait dit qu'une fâcheuse aventure était arrivée jadis à Marcelle... Quelle aventure ? « Quelle était cette main, quelle était cette tête ?... » Je renonce à vous conter l'ahurissante aventure imaginée par M. Sardou ; et pourquoi ces complications effrénées ? Pour rien ; pour le plaisir. Pour amener une suite de scènes pareillement ahurissantes. Car enfin quel est le sujet ? L'amour d'Olivier pour Marcelle, et s'il l'épousera ; il y a une tache dans la vie de Marcelle : Olivier pardonnera-t-il, ou croira-t-il, malgré les apparences, à la vertu de celle qu'il aime ? C'est là le drame, le seul. C'est celui que Dumas a traité dans *Denise*. Mais il est trop simple pour M. Sardou. Il invente d'abord l'histoire du coup de pistolet à Alger. Mais ce n'est rien encore ; voici maintenant Villeras, le complice présumé de Marcelle. Est-il bon, est-il méchant, nous ne le saurons jamais. On ne voit pas très bien ce que

lui reproche Marcelle, sinon d'avoir fait ce qu'elle a fait elle-même, c'est-à-dire d'avoir confirmé la calomnie de son gredin de frère; et quand Marcelle lui reproche son silence, il lui répond très justement qu'en parlant il aurait fait connaître la vilenie dudit frère, ce à quoi elle-même n'aurait jamais consenti... Ce n'est rien encore. Villeras est dépositaire d'une lettre qui prouve l'innocence de Marcelle; il la garde pour la produire plus tard; voyant que Marcelle le repousse, il brûle la lettre. Ce n'est pas tout; et ceci dépasse vraiment les bornes; René, méfiant, se cache avec Olivier pour écouter la conversation de Marcelle et de Villeras; mais Villeras, — je vous jure que je n'exagère pas! — Villeras comprend que les deux frères sont cachés!!.. Et il parle à Marcelle comme si elle était vraiment sa maîtresse!... Or résumons. Villeras tenait à réhabiliter celle qu'il voulait pour femme; et voici qu'il la compromet sans ressources puisque la lettre est brûlée!... Alors quoi?... Je parlais tout à l'heure d'offense au sens commun; en est-il de plus flagrante?

Remarquez que ces complications ont un autre inconvénient. M. Sardou les a ajoutées au drame primitif (entre Marcelle et Olivier), qu'il trouvait trop simple; mais elle ne s'y ajoutent pas, elles le cachent; il disparaît derrière elles; et dès lors nous sommes en face non plus de Marcelle-Olivier, mais de Marcelle-Villeras. Or l'ignorance où nous sommes de la nature de ce dernier, l'incohérence de ses actions, la stupéfiante aventure qui l'amène devant nous, tout cela se réunit pour nous empêcher de prendre parti pour ou contre lui; nous ne lui accordons qu'une attention distraite... Mais M. Sardou connaît le théâtre; il discerne la scène à faire, et que, puisqu'il s'agit de marier Marcelle et Olivier, cette scène doit être entre Marcelle et Olivier. Et il la fait une fois, deux fois, trois fois, que sais-je? Mais elle nous laisse un peu plus froids à chaque reprise, parce que, grâce aux complications précédentes, le drame n'est plus là. Il ne s'agit plus de savoir si l'amour d'Olivier sera plus fort que sa raison, mais si Villeras sera ou non démasqué; et dès lors ce que peuvent se dire Marcelle et Olivier nous laisse indifférents. Si bien que dans ce drame il y a deux sujets; et, par une aventure singulière, il se trouve que M. Sardou a traité celui qui n'avait pas d'importance (selon la manière dont sa pièce est faite) et a négligé de justifier ou d'expliquer l'autre.

J'insiste, et j'ai l'air de m'acharner. Mais j'enrage quand je vois que presque toute la presse fait chorus pour dire : « Les caractères, le style, la vraisemblance, ne demandons pas cela à M. Sardou; mais en revanche, quelle adresse, quelle habileté, quelle science du théâtre!... » Mais, sac à papier! le théâtre, c'est prendre un sujet et le traiter; prendre un sujet, lui en substituer un autre, et ne traiter ni l'un ni l'autre, c'est, à proprement parler, le contraire du théâtre; et si l'on cite la scène des allumettes ou le bezigue révélateur, et si c'est cela qu'on entend par science du théâtre, alors « ça va bien », comme dit l'autre, et je n'ai plus qu'à me taire.

Ne nous faisons pas plus « bouchés » que nous ne sommes. J'entends bien ce qu'on veut dire quand on parle de l'habileté théâtrale de M. Sardou; c'est que, valant ce qu'ils valent, les allumettes et le bezigue sont présentés d'une manière théâtrale. Cela est parfait. Mais avouez que c'est là des mérites accessoires, et que, s'ils mènent un auteur où ils ont mené M. Sardou dans *Marcelle*, il faut les maudire. Bon pour l'habileté, si elle est un moyen, mais non si elle est à elle-même son propre but. Elle est admirable quand elle sert à nous faire accepter la donnée singulière de l'*Ami des Femmes* et l'admirable comédie qui en découle; mais quand elle sert à « préparer » des scènes insignifiantes comme celles que je viens de dire, c'est en vérité une dépense bien inutile.

Ainsi entendue, elle est même parfois fâcheuse. Par exemple, il est « de théâtre » que deux personnages d'une même pièce ne doivent pas se ressembler; l'« opposition » est une des règles du genre. Voyez ici son application. Olivier est tendre et gobeur; donc son frère René sera détaché et sceptique; mais comme, pour la pièce, il faut aussi que René soit trompé, il se montrera plus gobeur encore et plus naïf qu'Olivier : et cela pourrait encore aller, si l'on nous montrait que René est dupé précisément à cause de ses précautions et de sa méfiance; mais ce « détaché » n'a aucune méfiance et ce sceptique ne prend aucune précaution. Alors, pourquoi nous l'« exposer » comme un monsieur à qui on n'en fait pas accroire? Pour le théâtre? Mais le théâtre, c'est le caractère; et si un caractère n'existe pas, il ne sera pas théâtral uniquement parce qu'il fait contraste avec un caractère qui n'existe pas davantage. — Est-ce du théâtre. encore, ces interminables expositions par où débutent tous les actes, jusqu'au quatrième et dernier? Avec ses interruptions voulues et, ses « remises au prochain numéro », la fantastique aventure de Marcelle, telle que contée par M. Sardou, fait moins songer à une pièce qu'au *Roman chez la portière* : « V'là qu'on sonne; nous finirons demain. »

Ce qui est théâtre, chez M. Sardou, et ce qui l'est prodigieusement, c'est la mise en scène; elle atteint chez lui à une perfection incroyable; les groupements des personnages, leurs mouvements, leurs gestes sont d'une justesse et d'une vérité surprenantes; les décors mêmes contribuent à l'illusion; je ne sais rien de plus « naturel » que le décor du second acte, avec l'escalier par où l'on voit passer les person-

nages. Mais, comme pour l'habileté scénique, c'est là un accessoire; qu'importe que la mise en scène nous donne l'illusion de la vie réelle, si les personnages nous l'enlèvent, aussitôt qu'ils parlent ou agissent? Que de soins, que de forces, que d'ingéniosité, et pour quel résultat!...

L'interprétation, bonne dans son ensemble, est tout à fait hors ligne en ce qui concerne Mme Pasca. Ah! la vraie, l'admirable artiste! La voix puissante et toujours jeune, le geste noble; et quelle justesse, quelle ampleur de diction! Son rôle n'est guère bon, et les « effets » qu'il donne, outre qu'ils sont un peu connus, ne sont pas toujours de premier choix. Elle a, si je puis dire, « haussé » tout cela. De ce personnage incertain (baronne Couturier), elle a fait une figure vivante et presque émouvante de simple bonté. Elle est admirable. Puisque la voici revenue au théâtre, nous la supplions de nous rendre Madame Aubray; elle est la seule, aujourd'hui, qui puisse jouer le rôle; il faut, pour nous tous qui ne l'y avons pas vue, il faut qu'elle le joue!...

M. Noblet est, à son ordinaire, d'une spirituelle bonhomie dans le rôle de Chatillac; M. Dumény joue avec une dignité un peu surprenante celui de René Couturier, le jobard sceptique, tandis que M. Maury rend non sans chaleur le personnage insuffisant d'Olivier; je n'ai pas beaucoup aimé M. Lérand (Varignoles); il dit juste, mais pourquoi cet accent normand ou berrichon qui n'a rien à voir ici? Il faut louer MM. Janvier, Frédal et Melchissédec fils. — De même, louons l'avenante bonne grâce de Mmes Lucy Gérard et Médal, la rosserie un peu crispante de Mlle Dallet, et la diction, un peu lourde et apprêtée toutefois, de Mme Rosa Bruck... Quant à Mme Jane Hading, il faut que j'éclate!... C'est effroyable! Je défie qu'on relève dans ces quatre actes une intonation juste; c'est faux, faux d'un bout à l'autre, avec continuité, avec obstination. Elle rend plus choquantes encore les incohérences du personnage. C'est ahurissant, déconcertant, stupéfiant...

A la semaine prochaine *Frédégonde*. — Je veux au moins mentionner aujourd'hui la très agréable reprise (à la galerie Vivienne) de la *Fête du village voisin*. Il y a vraiment là une tentative à encourager...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Je conçois très bien que les artistes, qui sont la gloire et la couronne de notre école française contemporaine, et à leur tête Falguière, Mercié, Benjamin Constant aient tenu à déclarer « qu'ils ne sont pas opposés à l'ouverture d'une nouvelle avenue dans l'axe de l'esplanade des Invalides et à la reconstruction du palais de l'Industrie sous le nom de palais des Arts ». Ce palais de l'Industrie, qui porte un beau nom, très complexe et suggestif, n'est à la vérité qu'une prétentieuse et triste machine. Qu'on nous donne ailleurs un autre palais de l'Industrie et des Arts, plus digne de son titre et de son objet, nous en ressentirons une vive satisfaction; mais, sur ce terrain, débarrassé des moellons, il s'agirait de planter des arbres; il faudrait continuer et compléter notre promenade des Champs-Élysées, fermer ce trou, cette plaie béante qui s'ouvre au cœur de nos jardins, en y mettant de la verdure et des fleurs, et non pas d'autres moellons.

Voilà ce que demandent certainement le vrai art et la vraie beauté vivante de Paris; on ne parle pas de l'hygiène qui trouverait, dit-on, son avantage aussi dans ce prolongement de verdure. L'essentiel de l'hygiène n'est-il pas dans le contentement du cœur doucement caressé par la vue habituelle de gracieux paysages?

Ce fameux axe de l'esplanade des Invalides, dont nous parle notre ami Falguière, n'existe plus, il doit bien le savoir; et ce n'est point le palais actuel de l'Industrie qui l'a brisé, d'une irrémédiable façon; cet axe idéal a été brisé et détruit par la nouvelle gare des Invalides qui va tout à l'heure sortir de terre, quoi que l'on fasse pour l'y replonger; qui va montrer son dos énorme à la surface, ses cheminées, fâcheuses silhouettes, et jeter tout au travers de la perspective la fumée et les sifflets assourdissants des trains de chemins de fer, les files interminables de voitures et de camions transportant les marchandises et les voyageurs. On a apporté là une nouvelle édition des Halles, avec leur tohu-bohu et leur agitation mercantile: forme de la vie, sans doute, de la vie moderne et parisienne, je ne le nie point, et ce spectacle a aussi ses puissants attraits, mais ce n'était pas sa place.

Donc l'axe des Invalides n'existe plus, et ni Falguière, ni Benjamin Constant ne peuvent réparer ce désastre. Ils ne songent qu'à le compléter; ils viennent prêter main-forte aux démolisseurs de nos jardins, aux furieux inconoclastes de nos arbres, demandant encore une avenue, encore des pierres et des cheminées dans ce pauvre ciel de Paris, si encombré déjà de malfaisantes et ambitieuses constructions!

L'architecture des jardins, les colonnades agrestes des troncs d'arbres, couronnés de leur feuillage, inspire à nos artistes un médiocre intérêt, leur paraît quelque chose de peu vivant, en comparaison des marbres et des toiles où s'exprime l'âme des temps nouveaux. Vous êtes tous orfèvres, Messieurs, c'est-à-dire grands consommateurs de métaux, de pierres et de couleurs. Il vous faut des avenues, des palais,

des hôtels, des maisons à construire, à peindre et à meubler du haut en bas. Si on vous laissait aller, vous nous auriez bientôt tous enterrés sous des marbres d'un travail exquis et divin. Permettez-nous de vivre encore, ne fût-ce que pour jouir de vos ouvrages et les acheter.

Paris ne sera plus bientôt qu'un admirable musée, une merveilleuse nécropole, où des légions d'architectes, de sculpteurs, de peintres, de décorateurs en toute forme d'art travailleront jour et nuit à étaler des beautés mortes pour un peuple qui aura cessé de vivre. On viendra visiter Paris comme on va visiter Pompéi ; et le spectacle que nous offrirons aura cela surtout d'original, que l'on verra des multitudes de morts allant, venant, parlant et gesticulant, avec les apparences extérieures de la vie, dans un paysage de ruines et de tombeaux.

*
* *

Deux avocats, les premiers de leur temps, également maîtres de la parole, en leurs différents systèmes, ont imaginé de plaider l'un contre l'autre une affaire légendaire, — non pas celle d'Arton, ou de Mokrani, ou de Cauvin, légendaires toutes les trois ; — mais quelque chose, par exemple, comme le *Pro corona* ou les *Verrines*.

Tel jour, à telle heure, ils ont donné rendez-vous à leurs amis et à l'opinion ; et les voilà aux prises : l'un vaut surtout par l'allonge formidable dont il dispose. « C'est un grand diable de six pieds six pouces, tout en muscles, taillé en hercule, sans une once de graisse inutile, le teint basané et une moustache de chat sauvage. Il est incomparable pour ses coups droits et ses dégagés lancés de pied ferme à toute volée. »

L'autre est de taille moyenne, vigoureusement découplé, la moustache et la mouche poivre et sel ; éprouvé par cent procès où jamais il ne perdit sa cause ; « admirable principalement par la sûreté impeccable de sa parade et la rapidité foudroyante de sa riposte ».

Que dites-vous de ces deux avocats et de l'ingéniosité de leur fiction? Tous les élèves, les licenciés, les bacheliers font cercle autour des tréteaux où se joue cette éloquente partie. Verrès va-t-il sauver sa tête? Eschine l'emportera-t-il sur Démosthène? Mais il s'agit de Rue et de Vigeant. C'est une partie d'escrime et non pas une partie de langue. Toute réclame à part, je proposerais que les leçons d'épée ou de boxe ou d'éloquence judiciaire ou de simple plaidoirie pour mur mitoyen, séparations de corps et divorces se donnassent à l'avenir sur ce modèle ; c'est la vraie leçon de choses.

*
* *

Quant à Mokrani, je m'empresse de joindre ma voix à celle du duc d'Aumale et d'Alphonse Humbert. Ce triple concours doit avoir sa valeur aux yeux du chef de l'État, dispensateur des grâces, par la variété étonnante des trois physionomies qui s'y trouvent rassemblées dans un même sentiment de pitié et de justice tellement tardive, qu'elle sera toujours une triste injustice.

Ces braves Kabyles, ce frère de Mokrani, le bachaga de Kabylie, qui eut, en 1870, une conduite étonnamment chevaleresque, — jusqu'à la contradiction et l'absurde, comme toute chevalerie en général, non moins admirable pour cela, au contraire, plus admirable par cette absurdité même, qui est un des éléments du sublime ; — ils sont donc toujours à la Nouvelle-Calédonie, depuis vingt-cinq ans ; le torrent des grâces et des amnisties a passé sans les toucher. Ils sont restés là-bas, debout dans leur captivité, comme des monuments de l'oubli et de l'ingratitude des nations.

Autre exemple de la fureur coloniale ; c'est le sultan de la Grande-Comore, l'honorable Saïd-Ali, chevalier de la Légion d'honneur et ben Sultan Saïd-Omar. Pauvre Omar !

Il nous avait reçus comme des frères dans son petit empire. Il disait, avec une résignation touchante, que s'il devait un jour être privé de sa souveraineté, il voulait au moins que ce fût par la France.

La France seule lui paraissait dans le monde être une puissance magnanime, par laquelle il n'est pas déshonorant d'être dépouillé, et, s'il devait être volé, il se consolait en pensant que ce serait au moins par le plus généreux des peuples. Cet argument, il me semble, devrait amollir des rochers. Cependant nous avons enlevé de sa Grande-Comore Saïd-Ali et nous l'avons transporté à Mayotte, où nous lui servons royalement une pension de 125 francs par mois, qu'il a refusé de recevoir. O pauvre, pauvre Omar !

*
* *

Le profond secret de la politique colonisatrice a été fort bien expliqué en deux mots par M. Leroy-Beaulieu dans une récente conférence : il s'agit de faire naître chez les peuples barbares des besoins nouveaux, auxquels ces barbares et ces sauvages n'avaient jamais pensé, lesquels ils n'avaient jamais ressentis ; et ces nouveaux besoins étant créés, excités et exaltés, nous nous chargeons de leur procurer satisfaction par les produits de notre industrie et de nos arts.

C'est ainsi que nous ouvrons à nos fabriques des débouchés illimités et que la civilisation étend de proche en proche sa maîtrise sur le monde. Nous éveillons, par exemple, le goût et l'appréciation intelligente de l'alcool de pomme de terre depuis l'embouchure du Congo jusqu'aux sources de haut Nil ; et lorsque ce goût est bien établi chez des mil-

lions d'hommes et de femmes qui n'en avaient jamais ressenti l'aiguillon jusqu'à notre époque, nous nous empressons de multiplier dans nos Flandres et dans nos Charentes les sources et les fontaines d'alcool pour étancher cette soif nouvelle dont nous avons doté l'Afrique et l'Asie. C'est ce qu'on appelle l'œuvre civilisatrice : développer le champ de l'activité humaine en lui donnant de nouveaux besoins, et de nouvelles aptitudes !

Si l'Afrique s'était développée librement nous aurions eu, dans quelques milliers d'années peut-être, une civilisation africaine qui aurait été très différente de la civilisation européenne catholique, grecque et latine. Ç'aurait été un autre type, lequel? on ne sait, mais autre ; tandis que le monde futur, à la façon dont marchent les choses, sera soumis tout entier à la civilisation de Londres et de Paris. On ne saura jamais ce qu'aurait pu donner le génie africain, quels arts, quelle industrie, quelle architecture, quelles machines, et nul ne calculera la perte que fait peut-être ainsi la civilisation universelle.

*
* *

Porterons-nous aussi chez les nègres nos diplômes, licences, doctorats et bachots? Avec un peu de temps, on leur portera ces bienfaits, il faut le croire. Une nouvelle réforme du baccalauréat s'annonce, tout notre système d'études classiques est encore une fois sens dessus dessous. J'aurais préféré voir la jeune initiative des réformateurs s'élancer dans une autre direction, chercher dans la masse entière de nos populations urbaines et agricoles les terrains incultes à défricher, les forces perdues à recueillir et à mettre en œuvre, pour tout dire en un mot : organiser sérieusement cet enseignement moderne des adultes dont il a été tant de fois question dans ces dernières années.

Mais il semble qu'on s'apprête à bouleverser de nouveau tout l'enseignement classique, — chose facile, hélas! — et qu'on ne songe nullement à opérer cette vaste entreprise de colonisation intellectuelle dans les régions encore vierges de l'intellect national !

Ceci, à vrai dire, est autrement difficile et considérable. D'une part, c'est une honnête petite maison, bien ou mal aménagée, mais qui rend de précieux services, telle qu'elle est, et qui, en tout cas, abrite une partie de la nation : on va la démolir? Soit. Mais, d'une autre part, il y a un monde à conquérir et chez nous-mêmes; c'était la grande nouveauté à faire, et je m'aperçois qu'on ne la fait pas.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

La Comédie sociale.

SOLIDARITÉ

La Faillite — avec un F majuscule — tient depuis peu une place considérable dans nos mœurs.

Du domaine industriel elle a passé dans le domaine psychologique. Son acception actuelle me paraît due à ce goût des définitions mathématiques, qui est la tendance naturelle d'une époque empruntant sa plus grande lumière aux sciences exactes. Au sens qu'on lui prête aujourd'hui le mot a un caractère plutôt subjectif, en ce qu'il désigne généralement un état d'âme, soit individuel soit collectif.

Ainsi quand on dit : la faillite de la science, cela signifie qu'on ne croit plus à la science. De même pour la faillite de la foi.

De même enfin pour la *faillite de la vie* où le mot suicide a trouvé récemment une synonymie aussi prétentieuse que dénaturée, car la vie n'a point changé, elle, c'est notre façon de la concevoir et de la supporter qui est cause de tout le mal.

Toutes les fois que le nombre des suicides augmente, nous accusons la Vie de manquer à ses promesses, tandis que c'est nous-mêmes qui manquons aux devoirs qu'elle nous impose.

Et qu'est-ce donc que le goût de la mort, sinon l'expression d'une double incapacité physique et mentale qui nous rend inaptes à supporter les charges que la vie nous impose, à remplir nos obligations envers le prochain, à exécuter toutes les clauses du contrat social?

On dit communément aujourd'hui que c'est la faillite de la foi qui entraîne la faillite de la vie. Soit, mais la foi est d'essence humaine, et par conséquent périssable. Elle est, de plus, un sentiment purement individuel, que l'évolution d'une collectivité peut abolir, mais auquel elle ne peut rien ajouter.

Et c'est pour cela, sans doute, que nous assistons aujourd'hui au dépérissement de la foi, à sa déroute lente mais irrémédiable devant les progrès d'un sentiment infiniment plus fécond, plus généreux, plus digne des hommes qui vivent en société, celui de la solidarité.

La solidarité, je l'ai dit ailleurs, est la plus haute expression de l'amour dont l'essence même implique un perpétuel sacrifice et non une suite ininterrompue de jouissances plus ou moins grossières.

Elle est la véritable religion de l'avenir, ayant ce mérite d'ailleurs, aux yeux mêmes de ceux qui demeurent cantonnés dans leur foi, de perpétuer les grandes traditions qui ont servi de base au christianisme.

C'est elle qui nous enseigne que nous sommes créés non pour jouir de la vie, mais pour la supporter. C'est elle qui nous recommande d'aimer notre prochain comme nous-même et de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

« Malheur à celui qui est seul ! » a dit le plus grand d'entre les hommes ; et ce mot renferme la condamnation de tous ceux qui déchirent volontairement le contrat de vie. Car le suicide est un acte solitaire, et l'on peut affirmer que ceux qui y cherchent un terme à des souffrances personnelles, avaient pris, dès longtemps, l'habitude de fouler aux pieds tous les devoirs, tous les liens par où ils fussent restés en communion avec leurs semblables.

Certes, je ne nie point ce que d'autres appellent la douleur du monde, le fardeau écrasant de certaines tristesses, le désespoir des grandes misères physiques ou morales, l'agonie des souffrances que rien d'humain ne saurait apaiser, je ne nie même pas le simple ennui de vivre et les suicides partiels que la société impose à ses parias, à ses déshérités, à tous les réfractaires en général, mais je crois fermement que la solidarité viendra à bout de tous ces maux le jour où elle tiendra dans le monde la place qu'y occupait la foi.

Ceux qui rendent la société responsable des catastrophes privées, des suicides qui font éclat ou scandale, ne sont pas fondés dans leurs récriminations. Il en est de la société comme de la nature elle-même, qui n'a en vue que l'espèce, la race, et non l'individu, la créature isolée.

La société ne peut pas tendre une mamelle complaisante à tous les déshérités du sort ; ses soucis sont d'un ordre plus élevé, son rôle plus vaste et plus général. L'homme, au contraire, a le devoir d'aider son frère, son semblable, son voisin. Et c'est à ce devoir, hélas ! qu'il se soustrait sans cesse, de par toutes les ruses que lui suggèrent son égoïsme, sa lâcheté ou tout au moins son indifférence.

Devant le malheur nous renions toute solidarité ; nous ne voulons pas que les soucis ou les besoins d'autrui empiètent sur les nôtres ; bien plus, c'est au nom de nos propres tourments que nous sommes inexorables à ceux des autres. Agir autrement serait diminuer sa propre résistance au mal vital, donner dans le sentiment, n'être pas de son époque.

Nous ne comprenons pas, nous ne voulons pas comprendre la douleur des autres, et ce qu'a de vivifiant, d'ennoblissant la pratique de la solidarité. La vie nous apparaît si ardue que nous repoussons systématiquement toute souffrance qui n'est pas nôtre, toute tristesse qui ne procède point de notre destin personnel. Par un effort qui nous grandit à nos propres yeux, nous nous raidissons contre le malheur des autres, nous le jugeons hostile à notre évolution matérielle, à nos efforts vers le bonheur, vers la joie de vivre.

Oui, même les meilleurs d'entre nous subissent la contagion de ce mal moderne qui n'est pas classé encore dans les multiples *phobies* de l'époque, et que j'appellerai en attendant *l'horreur des choses tristes*. Nous appartenons à une nation où pour avoir le droit de parler de ses malheurs il fallait, à une époque toute récente encore, avoir été concierge ou Polonais. Les larmes sont aussi mal portées à Paris que le rire y obtient de frénétiques succès.

Et voilà pourquoi tant de nos semblables meurent tragiquement, à d'incommensurables distances de nous par tout ce qu'ils ont souffert et qu'ils n'ont jamais osé nous dire. Et pourtant ceux-là, si ridicule qu'ait pu être leur courte destinée, avaient des physiologies exactement pareilles aux nôtres ; c'étaient des hommes faits à notre triste image, des mères indulgentes et incorrigiblement tendres comme le furent nos mères, des jeunes filles promises à la joie d'aimer et qui ressemblaient à tant d'autres dont les baisers nous furent chers, des enfants rieurs, espiègles, divinement absurdes comme le sont tous les enfants des hommes, et qui sait, si nous avions voulu les connaître, laisser leur détresse venir à nous, peut-être les eussions-nous aimés, secourus, arrachés à la mort.

Et cela n'aurait pas retardé d'une minute notre marche vers le problématique dénouement où nous courons tous.

Et c'est pourquoi, je l'ai dit en commençant, il n'y a qu'un seul remède à la faillite de la vie, c'est l'observance stricte, la pratique assidue des devoirs que nous impose la solidarité, car elle contient toute la morale sociale.

Nos propres douleurs mêmes ne nous autorisent pas à nous désintéresser de celles des autres. Et ce mot *douleur* m'induit à examiner une dernière face de la question.

Il y a une certaine douleur qui n'a point sa raison d'être dans les attaches sociales. Elle est indépendante de la bonne ou mauvaise fortune, de toutes les chances terrestres. On naît avec, aujourd'hui, et elle jette comme un voile de deuil sur la vie tout entière. Et ceux qui en sont atteints ne savent pas pourquoi.

Notre âme ressemble à ce ciel que nous voyons au-dessus de nos têtes, qui est un gouffre sans fond, peut-être un simple mirage, une illusion des sens. Elle resplendit, il y fait grand jour, grand soleil, et puis tout à coup elle se voile, s'éteint, des nuages passent, et nous ne savons pas d'où ils viennent et nous ne pouvons rien faire pour les dissiper.

Et puis il y a des jours entiers où il pleut lamentablement en nous, et des nuits glaciales où l'on n'y voit goutte, et d'autres nuits au contraire où rayonne

une invisible aube, et où nous percevons l'exquis scintillement de lointaines étoiles... Mais nous sommes étrangers à toute cette cosmographie, nous ignorons les lois auxquelles obéissent tous ces astres mystérieux, comètes ou soleils de notre âme, comme nous ignorons celles qui régissent les étoiles du ciel.

Notre lot est de supporter leurs éclipses avec sérénité, et là encore la solidarité nous viendra en aide, car les nuits noires qu'il fait parfois en nous, n'ont-elles pas pour lunes les éphémères soleils dont s'illumine l'existence de ceux qui nous sont chers?

Oui, certes, et si c'était toute notre récompense de voir la petite étoile du bonheur briller dans un regard aimé, cela seul vaudrait encore la peine de vivre.

JULES HOCHE.

Nouvelles de l'étranger.

UNE NOUVELLE REVUE ITALIENNE

Le *Convito*.

En feuilletant les premières livraisons de cette nouvelle revue italienne de grand luxe que M. de Bosio publie, à intervalles inégaux, au palais Borghèse, un de nos principaux éditeurs parisiens regrettait que nous n'eussions aucun périodique d'une aussi belle tenue d'art. De la préface je veux au moins traduire quelques passages disant l'état déplorable de l'Italie artistique d'aujourd'hui et quels sentiments passionnés, quel amour de la Beauté antique ont inspiré cette tentative par tant de côtés remarquable :

« Dans cette Rome, à cette heure si triste, où, un jour, le *Laocoon* déterré fut porté en procession par les rues papales, au milieu de l'affluence du peuple, religieusement, comme le corps d'un martyr primitif, retrouvé dans les catacombes — nous voudrions, nous aussi, porter en triomphe une image de la Beauté si noble que la force superbe de sa forme — cette *vis superba formæ* exaltée par un poète humaniste — subjugue les âmes devenues stupides. Car il est passé le temps du songe solitaire à l'ombre des lauriers et des myrtes. Les intellectuels rassemblant toutes leurs énergies doivent soutenir militairement la cause de l'Intelligence contre les Barbares si l'instinct inné de la vie ne s'est point endormi en eux. Voulant vivre, ils doivent lutter et s'affirmer sans cesse en face de la destruction, de la diminution, des violences et de l'ambiance malsaine. Excité par son zèle pour l'art comme par une flamme de colère, Benvenuto ne se battait-il pas pour une statue avec plus de furie que pour une maîtresse? La Beauté que nous servons est donc en même temps la Vénus adorée de Platon et celle dont César donnait le nom pour mot d'ordre, à ses soldats, sur le champ de Pharsale : *Venus victrix.* Même si la fortune nous est contraire, notre foi, notre courage ne diminueront point. Comme une coupe de cristal qu'il préférait s'était brisée, l'artiste Néron fit élever un mausolée aux mânes de cette chose belle. Si elle tombe de nos mains, la coupe que nous choisissons pour emblème de notre communion, les 12 livres du *Convito* resteront aussi pour perpétuer le mémoire d'une noble espérance. Et chacun de nous, solitaire, selon ses forces, continuera à honorer et à défendre contre les Barbares les pénates intellectuels de l'esprit latin. »

Le *Convito* consacrant ses pages à la gloire de Gabriele d'Annunzio, on devine qui a inspiré, sinon écrit ces lignes d'un orgueil et d'un enthousiasme si peu en rapport avec notre universel scepticisme contemporain.

LA COLONISATION PAR LES JARDINS DE THÉ ET DE CAFÉ.

Selon une expression célèbre, il ne naît même pas assez d'Anglais dans l'Inde pour y assurer le recrutement des cifres des régiments qui y tiennent garnison. Alors que les Français ont, en moins d'un demi-siècle, peuplé l'Algérie d'un demi-million d'hommes de race blanche, alors que le Brésil, le Pérou, la Havane, la Réunion, l'île de France, Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, et le Tonkin né d'hier offrent une population blanche importante, dans cet immense et magnifique empire des Indes, il n'existe que 150000 Anglo-Saxons à peine.

Comment attirer en cette terre bénie des immigrants britanniques? Comment les placer dans des conditions telles que leur race s'y perpétue? C'est là un redoutable problème que le gouvernement des Indes est en train de résoudre par la création de jardins de thé et de café, situés à une altitude moyenne de douze cents mètres, sur des plateaux sains et tempérés, où les représentants des races blanches les plus réfractaires à l'acclimatation peuvent vivre et prospérer.

La culture du caféier, à ces altitudes, peut donner de 28 à 33 p. 100 de bénéfices nets, et l'exploitation du thé y réserve de plus superbes profits encore.

C'est donc vers les hauts plateaux du sud de l'Indoustan et de Ceylan qu'une partie du courant d'immigration va peu à peu se porter. Ces jardins, c'est l'occupation des hauts plateaux, et la colonisation de ces endroits, c'est l'empire des Indes assuré pour toujours à la Grande-Bretagne.

Rappellerons-nous que c'est grâce à ses colonies de l'extrême Orient qu'un autre peuple a pu remplir son trésor obéré. Un citoyen de génie, dont le nom vivra dans l'histoire, l'illustre Van der Bosch, a, la par simple application d'un système de culture, pu verser en moins de vingt-cinq ans dans la caisse appauvrie de la Hollande la somme colossale d'un milliard deux cent cinquante millions.

Ces exemples sont à méditer. Ils montrent toutes les conséquences ethniques et politiques qui peuvent découler de ces questions d'agriculture tropicale.

A nous d'essayer! Nous avons du terrain, des colons, du bon vouloir. Et comme nous ne sommes ennemis ni du bon thé, ni du bon café, ni des bonnes finances, nous ne pouvons que réussir, tout aussi bien, et même mieux, que les planteurs anglo-saxons.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

De Juillet à Décembre 1895.

Académie (A propos de l'), 34, 66.
Adultes (L'éducation des), 227, 269, 297, 339.
Allemanistes (Les), 303.
Alsace-Lorraine (Impressions d'), 334.
Amateurs (Les), 60.
Appel de la Classe (L'), 621.
Arménienne (La vérité sur la question), 738.
Augier (Emile), 546.
Autour d'un scandale. Lettres, 202.

Barbès (Armand). Lettres inédites, 322, 447.
Barthélemy Saint-Hilaire, 703.

Belgique (La revision en), 674. — Le suffrage universel —, 782.
Blanquistes (Les), 556.
Bonaparte (La jeunesse de), 464.
Breton (M. Jules), 755.
Bretonne (Une). Henriette Renan, 101.
Broussistes (Les), 365.

Cabotin et Diplomate, 817.
Cadenas (Le), 682.
Carlyle (Une entrevue avec), 799.
Causerie littéraire (*voir* Monceaux).
Cettinje (Une visite à), 625.
Choses et autres. V. Jean-Louis.
Christophe Colomb et les marins de Chio, 511.
Colonies (La défense des), 13.
Comédie sociale (La). Littérature et gloire, 126. — L'Amour, 260, 478. — La Solidarité, 827.
Concours artistiques, 181.
Congrès (Le) des religions. Lettre du Cal Meiguan, 611. — De Mgr Mathieu, 612. — De Mgr Ireland, 612. — Du P. Didon, 613. — De l'abbé Lemire, 613. — De M. Sabatier, 614. — De M. Zadoc-Kahn, 615. — De M. Jules Simon, 617. — De M. de Vogüé, 617. — De M. Max Leclerc, 617. — De Mgr Jauffret, 649. — Du P. Baudrillart, 649. — De Mgr de Harlez, 650. — Du vicomte de Meaux, 651. — De M. Bonet-Maury, 652. — De M. Ch. Bonney, 653. — De M. Negri, 653. — De M. Ernest Naville, 654. — Du Cal Bourret, 689. — Du P. Monsabré, 690. — De l'abbé Frémont, 690. — De M. Hollard, 691. — De M. Wagner, 692. — De M. Schuré, 693. — De M. Edouard Rod, 695. — De M. Gabriel Séailles, 751. — De M. Henri Bérenger, 752. — De M. Maurice Pujo, 753.
Conseil supérieur du travail (Le), 821.
Cosmopolitisme littéraire (Le), 167.
Course (La) au feuilleton, 281.

Delacroix (Eugène), 424, 755.
Député (le nouveau) de Limerick, 217.
Députés (Obligation du mariage pour les), 573.
Diderot, 117.
Don Quichotte (Les sources de), 639.
Dubus (Édouard), 29.
Ducrot (Le Gal) d'après sa correspondance, 79.
Dumas fils (Alexandre), 698, 707.
Dutreuil de Ruins, 45.

Echegaray (M. José), 500.
École (De l') au régiment, 227, 269, 297, 339.
Éducation des adultes, 247, 269, 297, 339.
Émigrante (L'), Nouvelle, 645, 678.
Emprunt (Un de dix mille francs, 460.
Enseignement philosophique (L') et le discours de M. Poincaré, 152.

Epidaure (Les miracles d'), 74.
Enterrement (L'), Nouvelle, 527.

Fait (Un), Nouvelle, 550.
Femme (La) idéale, 671.
Femmes poètes en Angleterre, 32.
Femmes (L'éducattion intellectuelle des), 418.
Femmes (Le Suffrage des) aux États-Unis, 607.
France (La) en 1802, 51.
France (La) en 1814, 130, 211, 715.
Frédéric III a la Villa Zirio, 658.
Fromentin, 755.

Giannone (Pietro), 93.
Gœthe. Poésies inédites, 254.
Grandes manœuvres (La guerre et les), 455.
Grand'mère (La), Nouvelle, 357.
Grèce (Élection du roi de), 573.
Guerre (La prochaine) en Europe, 595.
Guerre (La) et les grandes manœuvres, 455.
Guerre de 1870 sur mer (La), 654.
Guesdistes (Les), 434.
Guillaumet (M.), 755.

Hospitalières (Les réformes a Paris), 579, 618.

Idée (Une) d'Hermès Torrenza, Nouvelle, 134.
Ile (L'), Nouvelle, 170.
Impot (L') sur l'héritage, 769.
Institut (Le centenaire de l'), 482, 522.

Jeunes (Les), 695.
Jour (Le) des morts, 575.

Khong (L'Ile de), 723.

Leconte de Lisle, 424. Souvenirs de jeunesse sur —, 742.
Lettres inédites de Mme Desbordes-Valmore, 162.
Lithographie (Le centenaire de la), 606.
Livres d'étrennes, 791, 820.
Logis désert (Le), Nouvelle, 429.

Madagascar et l'opinion publique, 386.
Madagascar en 1768, 493.
Madagascar (Un an a), 514.
Maitre de chant (Le), Nouvelle, 263, 305.
Maitre Tobie, Nouvelle, 6.
Maitre (Un) décorateur du XVe siècle, 55.
Mamelon Vert (La prise du), 560.
Marguerite de Navarre (Deux comédies inédites), 811.
Mariage turcoman (Un), 20.
Martha (B.-Constant), 771.
Maso di Bartolomeo (Les souvenirs de), 55.
Max Muller et le parlement des religions, 31.
Metz (Les journées de), 194.
Michelet. Lettres inédites, 2.
Miolan-Carvalho (Mme), 897.
Mississipi. Souvenirs d'un voyage sur le — 450, 487.
Moltke (De) et Bazaine jugés par un Allemand, 277.
Montaigne (L'arrière-grand-père de), 149.
Montaigne (La légende de), 729.
Montre (La) de Lise, Nouvelle, 747.
Moti Guy le rebelle, 807.

Mzabites (Les) et leur législation, 219.

Napoléon a la guerre, 233.
Noel aux avant-postes. Souvenir de 1870, 777.
Nordau (M. Max), 32, 779.
Nuit (La) de la Befana, Nouvelle, 498.

Officiers français (Les), 639.

Palais-Bourbon (Silhouettes du), 760.
Pamphlets et pamphlétaires : MM. de Cassagnac, Drumont, Rochefort, 258.
Paris en 1790, 593.
Parsondès, Nouvelle, 712.
Patrons et ouvriers, 285, 384.
Peintre paysan (Souvenirs d'un), 424.
Pitié des êtres, Nouvelle, 593.
Politique (La). V. Laffitte.
Politique étrangère en 1895, 814.

Qui veut avoir sa statue? Fantaisie, 789.

Radicaux et modérés, 577.
Rambaud (M. Alfred), 584.
Rambert (Eugène), 208.
Régnier (M. Henri de), 111.
Rousse, Nouvelle, 239.

Sahara (En). Du Sénégal au Tiris, 84, 112, 142, 170, 242, 369.
Saint Ambroise et la morale chrétienne 563.
Sarrazin (La trahison du général), 16.
Secret (Le) de Julius Hatton, Nouvelle, 69, 105.
Sedan. (La campagne de), 290.
Serbe (Le théatre), 309.
Socialiste (L'organisation), 301.
Soliloque (Le) de M. Pierre Loti, 373.
Souvenirs d'un peintre paysan, 389.
Souvenir de la guerre de 1870, 175.
Stambouloff, 98.
Sultan (Le) et sa cour, 641.

Tasse (Le troisième centenaire du), 63.
Théatres. — Comédie-Française : Les Faux Bonshommes, 187. — Les Héritiers, 279. — Les Tenailles, 443, 473. — Le Fils de l'Arétin, 762.
Gymnase : Marcelle, 822.
Odéon : La Vie. — Les Trois Saisons, 473. — Le Mariage d'Olympe, 602. — Crise conjugale, 666.
L'Œuvre : Brand, 26, 57.
Opéra-Comique : Xavière, 795.
Porte-Saint-Martin : Messire Du Guesclin. 539.
Renaissance : Amants, 604, 633.
Variétés : La Périchole, 505.
Vaudeville : Viveurs, 698.
Thierry (Edouard) et la Comédie-Française, 120.
Troncin (Francois) et Voltaire, 400, 599.

Un d'entre eux. Fantaisie, 396.

Vie parisienne et vie de province, 802.
Vin (Le) de mon oncle, Nouvelle, 37.
Viveurs (Les), 733.

Wagner (L'œuvre de), 567, 726.

TABLE DES AUTEURS

De Juillet à Décembre 1895.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

Allier (Raoul). — L'éducation des adultes, 339.
Anonymes. — La défense des colonies et les expéditions coloniales, 13. — La question arménienne, 738. — Stambouloff, 98. — Madagascar et l'opinion publique, 386. — La politique étrangère en 1895, 814.
Annunzio (G. d'). — *Les Vierges aux rochers*, 532.
Arronsohn. — Une fête scolaire à Glaris, 447.
Avelot. — Cettinje, 625.
Avenel (Vte d'). — *La France économique du passé*, 628.

B

Barail (Gal du). — Napoléon à la guerre, 233.
Barbès (Armand). — Lettres, 322, 447.
Barracand (Léon). — *L'Adoration*, 287. — Autour de la Grèce, 438. — Peintres écrivains, 755.
Bastard (Georges). — Souvenirs sur Leconte de Lisle, 742.
Bazin (René). — *Terre d'Espagne*, 153.
Bentzon. — Souvenirs de voyage : sur le Mississipi, 450, 487.
Bérenger (Henry). — *L'Aristocratie intellectuelle*, 191. — Une enquête sur l'éducation des adultes, 227, 269, 297, 339. — Le Congrès des religions, 752.
Berr de Turique (J.). — Autour d'un scandale, 202. — Un emprunt de dix mille francs, 460. — *Crise conjugale*, 666.
Bertheroy (Jean). — *Le Roman d'une âme*, 191.
Binet (A.). — *L'Année psychologique*, 347, 376, 411.
Boïto. — Le maître de chant, Nouvelle, 263, 305.
Bonnefon (Paul). — La Comédie-Française sous le second Empire, 120.
Bordeaux (Henri). — Pitié des êtres, Nouvelle, 593.
Bourgeois (Léon). — L'éducation des adultes, 297.
Breton (Jules). — Souvenirs d'un peintre paysan, 354, 389, 424.

C

Cabaret (Albert). — Un an à Madagascar, 514.
Carraud (Gaston). — Notes sur l'œuvre de Wagner, 567, 726.
Charavay (Étienne). — Le centenaire de l'Institut, 482, 522.
Charbonnel (l'abbé). — Le congrès des religions devant l'opinion, 611, 649, 689, 751. V. aussi Conorès.
Chryssaphidès. — Christophe Colomb et les marins de Chio, 511. — L'élection du roi de Grèce, 574.
Chuquet (A.). — *Paris en 1790*, 589.
Claretie (Jules), de l'Académie française. — Émile Augier, 546.
Collignon. — *Diderot, sa vie, ses œuvres*, 117.
Coloma (Le P. Luis). — Un fait, Nouvelle, 550.
Conte (Édouard). — Les concours artistiques, 181. — Metz et Strasbourg en septembre 1895, 334.
Coolus (Romain). — L'Ile, Nouvelle, 170.
Coubertin (P. de). — L'éducation des adultes, 339.

D

Dargène (Jean). — *Le feu à Formose*, 255.
Daudet (Léon). — *Les Kamtchatka*, 22.
Davy (Richard). — Le sultan et sa cour, 641.
Delacour (Albert). — La trahison du général Sarrazin, 16.
Depasse (Hector). — Le conseil supérieur du travail, 721.
Desbordes-Valmore (Mme). — Lettres inédites, 162.
Deschamps (Gaston). — *La Vie et les Livres*, 639.
Diamanti (Octave). — Un mariage turcoman, 20.
Dimier (Louis). — Faut-il restaurer les antiques ? 61.
Donnet (Gaston). — En Sahara, 84, 112, 142, 170, 242, 369.
Doumic (René). — *Les Jeunes*, 695. — Vie parisienne et vie de province, 802.
Dubois (Marcel). — *Systèmes coloniaux*, 223.
Du Mesnil (Armand), conseiller d'État. — M. Alfred Rambaud, 584.
Durandeau (J.). — Le jour des morts, 575.

E

Eastwick (Mrs). — Le secret de Julius Hatton, Nouvelle, 69, 105.
Epheyre (Charles). — La grand'mère, Nouvelle, 357.
Etienne. — *Essai de grammaire de l'ancien français*, 255.

F

Faguet (Émile). — Un panégyrique de Diderot, 117. — Cosmopolitisme littéraire, 167. — Voltaire et François Tronchin, 599. — Lacordaire, 273. — Chamfort, 343. — Les jeunes, 695. — Les Paradoxes de M. Max Nordau, 779.
Flat (Paul). — Le choix des chefs-d'œuvre, 93.
Fogazzaro. — Une idée d'Hermès Torrenza, Nouvelle, 134. — La montre de Lise, Nouvelle, 747.
Foley (Ch.). — L'Émigrante, Nouvelle, 645, 678.

G

Gauthier-Villars (H.). — L'enterrement, Nouvelle, 527.
Giacomo (S. di). — La nuit de la Befana, Nouvelle, 498.
Gissing (George). — Le logis désert, Nouvelle, 429.
Goblet (René). — Sur l'éducation des adultes, 227.
Goblet d'Alviella (Cte). — Le suffrage universel en Belgique, 782.
Grenier (Édouard). — Eugène Rambert, 208.
Guérin-Catelain. — L'éducation des adultes, 269.
Guigon. — Patrons et ouvriers, 285, 381.
Guilland (Antoine). — Deux préfaces de M. de Sybel, 319.

H

Hatzfeld. — Obligation du mariage pour les députés, 573.
Hatzfeld et Darmesteter. — *Dictionnaire général de la langue française*, 406.
Haulleville (Bon de). — La revision en Belgique, 674.
Haussonville (M. d'). — *Lacordaire*, 273.
Heljy. — Deux morts, 29. — Aux étudiants, 90. — Les amateurs, 221. — Les étapes d'un chef-d'œuvre, 315. — Le soliloque de Pierre Loti, 373 — Un anniversaire, 536.
Hémon (Félix). — *Études littéraires et morales*, 776.
Heuzey (J.-Ph.). — Un d'entre eux, Fantaisie, 396.
Hobson (R. P.). — La prochaine guerre en Europe, 595.
Hoche (J.). — La comédie sociale : Littérature et gloire, 216. — L'amour, 260, 478. — La solidarité, 827.

J

Jacottet (Henri). — M. Dutreuil de Rhins, 45.
Jacquet. — Yankees et Canadiens, 542.
Jean-Louis. — Choses et autres, 124, 157, 188, 252, 282, 313, 349, 379, 413, 445, 476, 509, 541, 574, 605, 636, 668, 702, 765, 797, 825.

L

Lacroix. — *Impressions de voyage en Amérique*, 342.
Lafenestre, de l'Institut. — L'influence de La Fontaine, 687.
Laffitte (Paul). — La réforme de l'impôt des boissons, 1. — Le parlementarisme, 33. — La Légion d'honneur, 65. — La victoire des conservateurs en Angleterre, 97. — Les élections des conseils généraux, 129, 161. — La Chine, 193. — Politique de vacances, 225. — Le recrutement de la magistrature, 257. — L'éducation des adultes, 289. — L'arbitrage entre patrons et ouvriers, 321. — La baisse du taux de l'intérêt, 354. — Les pouvoirs du chef de l'État, 385. — M. Pasteur, 417. — Le jury, 449. — L'occupation de Tananarive, 481. — La rentrée des Chambres, 513. — L'interpellation sur les chemins de fer du Sud, 545. — Radicaux et modérés, 577, 673. — L'idée de l'État, 609. — La crise du suffrage universel, 705. — Les pensions de retraite, 737. — L'impôt sur l'héritage, 765. — Le budget de 1895, 801.
Lanson (Gustave). — *Hommes et livres*, 736. — A propos d'un nouveau dictionnaire, 406.
Leclerc (Max). — L'éducation des adultes, 227. — Le congrès des religions, 617.
Lefranc (Abel). — Deux comédies inédites de Marguerite de Navarre, 811.
Le Goffic (Charles). — Une Bretonne : Henriette Renan, 101.
Lejeune. — *Mémoires*, 233. — La guerilla de Don Juan Padalea, 528.
Lepage (Auguste). — Cabotin et diplomate, 817.
Loizillon (Henri). — La prise du Mamelon-Vert, 560.
Lys (G. de). — L'appel de la classe : Conseils à un conscrit, 621.

M

Malarce (A. de). — Nécessité d'un glossaire pour les sciences administratives, 286.
Malet (Albert). — Le théâtre serbe et les œuvres françaises, 309.
Margueritte (Paul). — *Simple histoire*, 736.
Marion (Henri). — L'éducation des adultes, 298.
Martha (Jules). — B.-C. Martha, 771.
Masson (Frédéric). — *Napoléon inconnu*, 464.
Michelet. — Lettres inédites, 2.
Mille (Pierre). — La France en 1802, 51. — La France en 1814 : Paris, 130, 211 ; La province, 714.
Mimande (Paul). — Le nouveau député de Limerick, 217.
Molinx (C. de). — Pietro Giannone, 93.
Monceaux (Paul). — Les Kamtchatka de M. Léon Daudet, 22. — Les miracles d'Épidaure, 74. — Terre d'Espagne, 153. — La jeunesse de Bonaparte, 464. — Saint Ambroise et la morale chrétienne, 563. — La vie et les livres de M. J. Deschamps, 630. — La légende de Montaigne, 729.
Moreau-Vauthier (Charles). — Qui veut avoir sa statue? 789.
Muntz (E.), de l'Institut. — Un maître décorateur du xve siècle, 55.

N

Nay (P. de). — Noel aux avant-postes. Souvenir de 1870, 777.
Neukomm. — Souvenir du général du Verdy du Vernois, 175. — De Moltke et Bazaine jugés par un Allemand, 277.
Nordau (Max). — *Paradoxes psychologiques*, 779.

P

Pascal (Félicien). — Le vin de mon oncle, Nouvelle, 37.
Patry (Le colonel). — Le général Ducrot, 79. — Les journées de Metz, 194. — Sedan, 290. — La guerre et les grandes manœuvres, 455.
Pellissier (Georges). — M. Henri de Régnier, 111. — M. Estaunié, 668.
Pellisson (Maurice). — *Chamfort*, 343.
Pesci (Ugo). — Notre entrée à Rome, 393.
Petit (Edouard). — L'éducation des adultes, 227.
Porcher (Jacques). — M. José Echégaray, 500.
Psichari. — Autour de la Grèce, 438.
Puget (Pierre). — Pamphlets et pamphlétaires, 258.
Pujo (Maurice). — Aux châteaux de Louis II de Bavière, 786. — Le congrès des religions, 753.

R

Rambaud (Alfred), sénateur. — *Russes et Prussiens*, 159. — Les Mzabites et leur législation, 219. — La France économique du passé, 628.
Reclus (Paul), de l'Académie de médecine. — Les réformes hospitalières de Paris, 618.
Recolin (Ch.). — M. de Wyzewa, 469.
Renard (Georges). — L'éducation des adultes, 272.
Reuling. — Maître Tobie, Nouvelle, 6.
Rosny (J.-H.). — *Résurrection*, 736.
Rousset (Le commandant). — La guerre sur mer en 1870, 654.
Roux (Charles), député. — Le cadenas, 682.
Rudyard Kipling. — Moti Guy le rebelle, 807.

S

Salomon (Mlle Mathilde). — L'éducation des adultes, 271.
Sarcey (Francisque). — A propos de l'Académie, 34, 66.
Seilhac (L. de). — L'organisation socialiste, 301, 365, 434, 556.
Soulaine (Pierre). — Rousse, Nouvelle, 239.
Stapfer (Paul). — L'arrière-grand-père de Montaigne, 147. — L'éducation intellectuelle des femmes, 418. — *Montaigne*, 729.
Stern (Alfred). — *L'Europe au XIXe siècle*.
Strauss (Paul). — Les réformes hospitalières de Paris, 579.

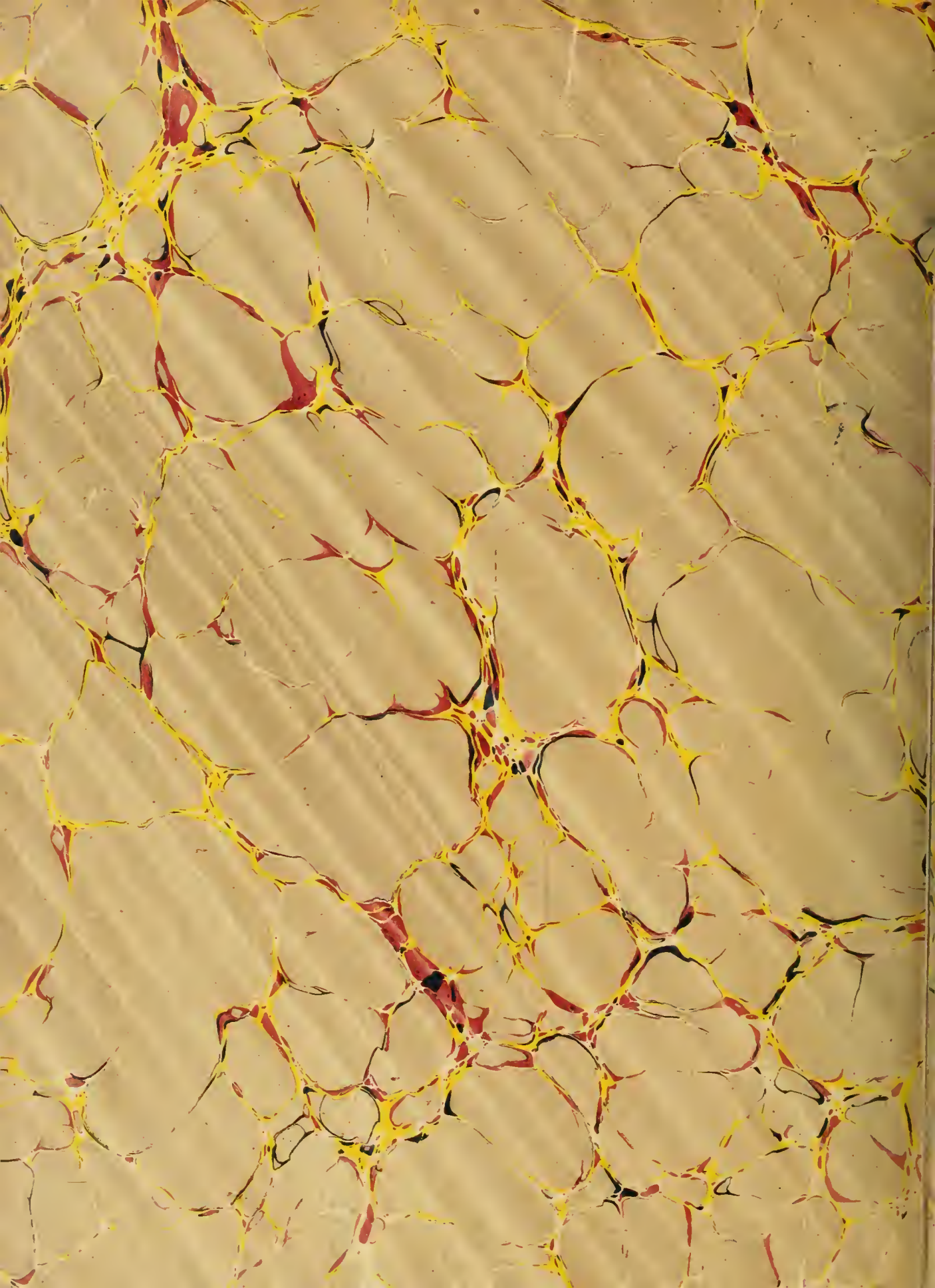
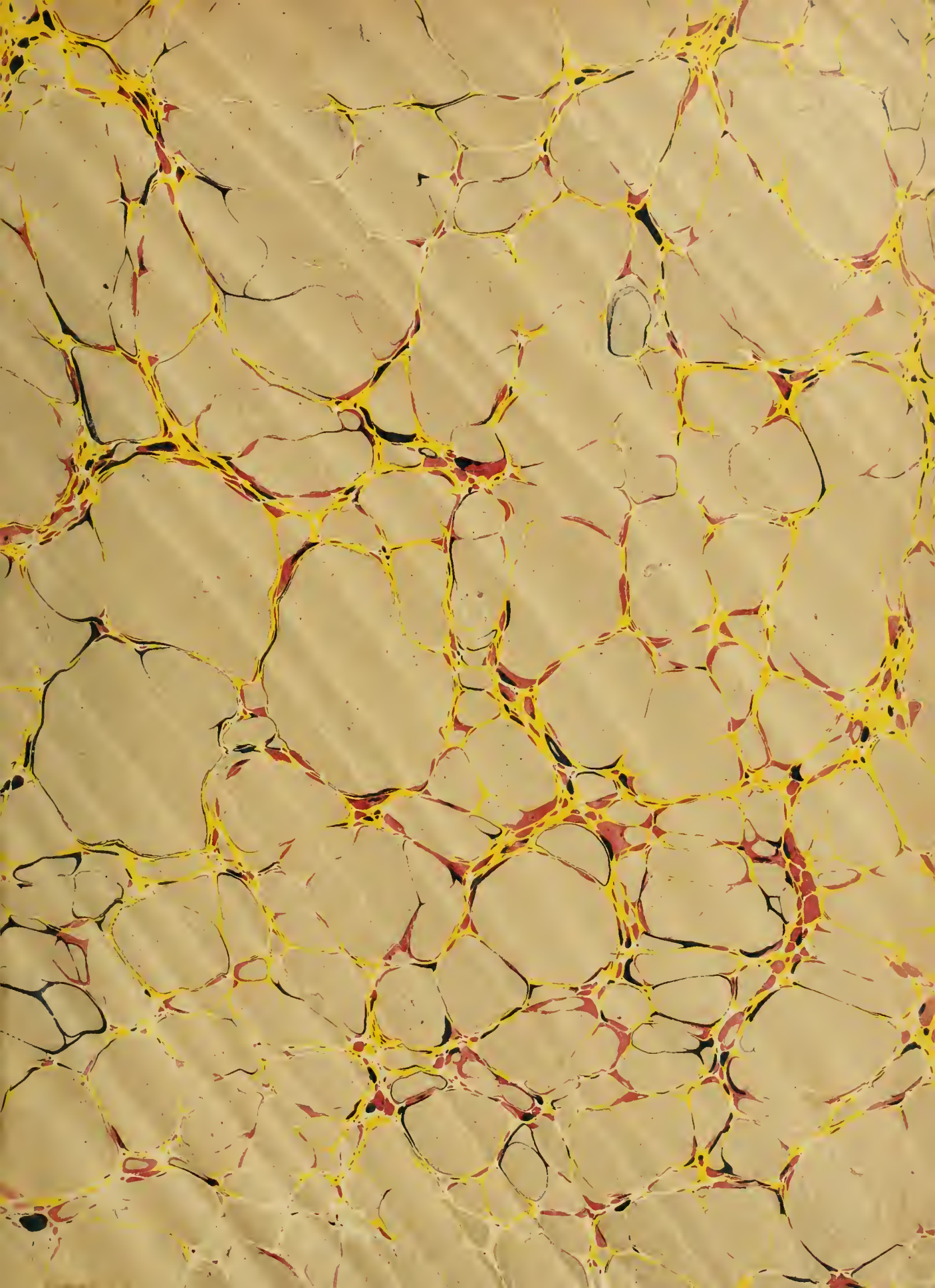
T

Tabesse. — Livres d'étrennes, 791, 820.
Tantet (Victor). — Madagascar en 1768, 493.
Texte (Joseph). — *Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, 167.
Thorel (Jean). — *Le joyeux sacrifice*, 223.
Tillet (J. du). — V. Théâtres. — La Comédie-Française depuis le romantisme, 251. — Psychologie des auteurs dramatiques, 347, 376, 411. — Madame Miolan-Carvalho, 87. — Alexandre Dumas, 698, 707.
Tissot (Ernest). — Un roman de M. d'Annunzio, 432. — Une visite à la villa Zirio, 658.
Troubat (Paul). — L'île de Khong, 723.
Tower (Charlemagne). — *The marquis of Lafayette*, 220.

V

Valbert-Chevillard. — *L'Idée de la marquise*, 191.
Valera. — Parsondès, Nouvelle, 712.
Vandérem (F.). — Les amateurs, 60. — L'enseignement philosophique et le discours de M. Poincaré, 152. — La course au feuilleton, 281. — Les Viveurs, 733.
Vasco (Louis). — Un roman de M. Perez Galdos, 382.

W

Weiss (J.-J.). — *Théâtres parisiens*, 768.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 33151. *Le directeur-gérant :* HENRY FERRARI.